This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650
CHRISTO ET ECCLESIAE
1926

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE

DE

GÉOGRAPHIE.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, ET DE H. REMY.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE

DE

GÉOGRAPHIE,

CONTENANT

UN ABRÉGÉ MÉTHODIQUE

DU PRÉCIS DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE EN QUATRE VOLUMES;

Divisé en deux Parties,

CELLE DES PRINCIPES ET CELLE DES DESCRIPTIONS;

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE, ET SUIVI D'UN APERÇU DE LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE, SACRÉE ET PROFANE;

Conrad

PAR MALTE-BRUN.

TERMINÉ D'APRÈS LE PLAN ET LES MATÉRIAUX DE CE CÉLÈBRE GÉOGRAPHE,

PAR SES COLLABORATEURS

MM. LARENAUDIÈRE, BALBI ET HUOT.

PREMIÈRE PARTIE.

BRUXELLES.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE.

1832

Geog 808.12.17

PRÉFACE.

Le savant géographe dont la mort prématurée est encore un sujet de deuil pour les sciences, se complaisait dans l'idée qu'il allait achever son plus bel ouvrage, et se disposait à publier un Traité élémentaire qui devait populariser la géographie, lorsqu'il fut enlevé à ses laborieuses occupations. Il venait de préparer de nombreux matériaux et de rédiger pour ce travail une préface que nous allons reproduire en entier : tout ce que sa plume élégante a tracé ne peut manquer d'exciter l'intérêt des savans et des littérateurs; d'ailleurs il y expose avec sa supériorité habituelle les motifs qui le portaient à entreprendre un travail trop long-tems attendu.

« Le *Précis de la Géographie universelle* est enfin terminé. Cet ouvrage avait un double but, celui de réunir dans un petit nombre de volumes les principaux points de vue sous lesquels le tableau de notre globe se présente à un esprit cultivé, et celui de revêtir ces aperçus scientifiques des formes historiques et littéraires. Une entreprise sans modèle devait nécessairement rencontrer de l'opposition de la part des esprits routiniers dont elle dérangeait les habitudes. Ceux qui, depuis des siècles, ne voyaient dans la géographie qu'une nomenclature, ou tout au plus une application des mathématiques, se trouvèrent humiliés par la seule apparition d'un homme qui prétendait parler à la pensée, à l'imagination, au sentiment, et qui annonçait vouloirre placer au niveau des autres doctrines historisques et philosophiques une science trop long-tems dépouillée de ses charmes naturels, et déshéritée de ses antiques domaines par ceux mêmes qui s'appelaient *géographes*. Fils ingrats qui dénigraient leur mère, ils aimaient mieux abaisser la science jusqu'à eux que de s'élever jusqu'à elle. Un essai de rétablir la géographie dans la plénitude de ses droits et de ses honneurs, devait aussi choquer tous ces esprits étroits et orgueilleux, prétendus dictateurs du monde savant, qui n'admettent d'autres sciences que celles qu'ils peuvent ranger dans les petites cases de leurs classifications arbitraires; comme s'il dépendait de la volonté des hommes d'empêcher que l'esprit humain invente sans cesse de nouvelles méthodes, et se crée

de nouveaux points de vue! comme si l'empire de la pensée reconnaissait un cadastre et des réglemens de police!

» Buffon, qui, dans la maturité de son immense génie, avait entrepris de faire dans l'histoire naturelle la même révolution que j'ai tentée dans la géographie, n'échappa ni à la haine secrète des nomenclateurs ni aux sourdes intrigues des savans exclusifs; ceux-là avaient d'excellentes raisons pour soutenir que le style n'est rien dans les sciences, ceux-ci étaient intéressés à ne voir qu'un roman dans toute vue générale; les compilateurs même, en s'emparant de ses pensées, l'accusaient de manquer d'originalité. Si ce grand homme n'a pu faire taire entièrement ces clameurs jalouses, comment un jeune étranger, sans protection, sans amis, pouvait-il concevoir l'audacieuse espérance de changer la marche de la géographie en France? S'il y a réussi, c'est au progrès des idées raisonnables parmi les Français eux-mêmes, c'est au désir universel de nouvelles connaissances, c'est enfin à la propre activité intellectuelle d'un public éclairé et indépendant, que la gloire de ce succès est due. Tous les esprits qui sentent le besoin de se former une idée philosophique du globe que nous habitons ont apprécié avec indulgence le faible mais unique essai qu'on a fait en France pour satisfaire un si noble vœu. Il y a eu une géographie nouvelle, parce qu'il y a eu une génération nouvelle qui la cherchait. Ce public, « seul protecteur du *Précis* [1], » va maintenant être juge d'un Abrégé que, malgré des instances multipliées, j'ai long-tems hésité de rédiger, par la crainte de blesser mille petits intérêts, et de paraître descendre à d'obscures rivalités.

» Un traité élémentaire de géographie semble le travail le plus facile et le plus insignifiant pour ceux qui ne comprennent pas en quoi consiste proprement la révolution actuelle de la géographie. Ajouter à quelques vieilles définitions des détails tirés des relations nouvelles, éviter quelques erreurs, et se conformer aux derniers traités, voilà le cercle des devoirs d'un abréviateur, selon l'idée commune. La seule différence entre ces ouvrages, c'est que les uns sont d'énormes volumes remplis de détails minutieux qu'il est impossible de retenir, et que les autres sont resserrés dans des nomenclatures stériles ou dans d'arides tableaux; mais tous ils se ressemblent en un point; ils n'inspirent aucun intérêt pour la géographie; les acheteurs obligés s'en plaignent d'une voix unanime, et finissent par se débarrasser des études géographiques, dans lesquelles ils ne voient qu'une source d'ennui.

» Le mal n'est pas là où on le cherche. Il est parmi les auteurs d'abrégés des hommes estimables, à qui il n'a manqué ni des connaissances étendues, ni des recherches laborieuses, ni même un style convenable; mais ce qui leur

[1] *Précis de Géographie universelle*, tome I.

manque à tous, c'est une pensée dominante et qui les dirige vers le but véritable.

» Que doit-on se proposer dans un traité élémentaire, ayant pour objet une science historique et physique, appuyée sur quelques élémens mathématiques?

» On doit présenter à l'esprit du lecteur un tel ensemble de principes historiques, mathématiques et physiques, qu'il saisisse complètement le but de la géopraphie, qu'il en mesure d'un coup d'œil les limites, et en distingue, d'après leurs classes, les objets multipliés et pourtant unis, enfin qu'il raisonne sur l'essence, les rapports et les applications de ces objets, sur les doutes qui les environnent, sur les lacunes qui les séparent, et qu'il puisse désormais les étudier par lui-même, soit dans la nature, soit dans les livres.

» Cette définition du but d'un véritable traité élémentaire en détermine aussitôt plusieurs caractères essentiels.

» *Un* semblable traité ne doit pas viser à présenter une description détaillée de toutes les parties du monde; ce serait comme si l'on voulait faire entrer un dictionnaire dans une grammaire. L'essentiel est plutôt de présenter les généralités descriptives d'après les vues scientifiques qui résultent de l'exposé des principes. Il s'agit moins de connaître une foule de détails vulgaires que d'approfondir un petit nombre de détails choisis, moins d'accumuler des faits que d'appliquer des analogies, moins de charger la mémoire que d'éveiller l'esprit. Dans la géographie, comme dans toute autre étude, la mémoire à elle seule n'est que le génie des sots. Par conséquent, les formes mêmes de cet enseignement ne doivent pas se sentir d'une sécheresse mathématique, ni d'une affection de haute science; elles doivent parler à la fois à toutes les facultés de l'âme. Aucune partie du traité ne doit être hors de proportion avec l'ensemble, à moins qu'on ne destine son travail à une classe particulière. Ainsi, un traité élémentaire doit sans doute donner une idée générale de ce que c'est qu'une carte, et en enseigner l'étude critique : mais l'art de tracer des projections, dont on a voulu faire une base de l'enseignement, n'est que le métier spécial des cartographes. Une autre aberration serait de changer un traité élémentaire en une collection de tableaux de statistique pour l'année courante, au lieu de s'en tenir aux principes constans de cette branche des sciences géographiques. Le secret, non-seulement d'ennuyer, mais encore de mal enseigner, est celui de tout dire.

» Le lecteur qui aura étudié un semblable traité élémentaire ne quittera pas avec dégoût l'étude de la géographie; il aimera au contraire cette science, parce qu'il en aura compris le but élevé et philosophique; il passera de la lecture de ce traité élémentaire à celle du *Précis de la Géographie*, et de là à celle des voyages et des ouvrages géographiques de détail; préparé à ces lectures, il n'y

trouvera pas seulement un délassement éphémère, il y recueillera des idées fécondes en résultats, et applicables dans toutes les situations de la vie, des analogies importantes pour toutes les branches des sciences, des images et des sentimens propres à embellir tous les genres de littérature. Il sera exempt de cette vanité nationale des hommes circonscrits à la seule connaissance de leur pays; il comprendra l'immense famille humaine dans ses affections comme dans ses pensées; il suivra d'un regard bienveillant la lutte du bon génie de l'humanité contre la vie sauvage, contre la barbarie et contre la fausse civilisation; il sera homme civilisé, philosophe et chrétien, dans la véritable acception du mot.

» Composer un traité élémentaire conforme à ces idées était certainement une entreprise plus difficile encore que le *Précis de la Géographie universelle;* il fallait que le *Précis* fût terminé et que l'esprit de cet ouvrage fût généralement apprécié; ensuite la composition d'un traité élémentaire en elle-même exigeait de profondes réflexions sur le choix souvent entièrement nouveau des matières à traiter, et sur leur arrangement méthodique; elle demandait encore des études nouvelles sous le rapport du style, auquel une concision élégante et une simplicité sévère, mais animée, devaient seules prêter le genre d'intérêt convenable.

» La certitude qu'on se préparait à tirer de mon grand ouvrage des abrégés selon la méthode vulgaire m'a décidé à céder aux vœux de ce public indépendant, éclairé et lettré que j'ai seul en vue en composant ce traité. Voici le plan que j'ai suivi.

» Je divise mon abrégé en *Traité des principes généraux*, et en *Description succincte du monde.*

» Dans la partie des *Principes*, après une courte introduction historique, je résume la théorie générale contenue dans le deuxième volume du *Précis*, mais dans un ordre que j'ai jugé plus favorable à l'étude élémentaire, et en profitant des idées et des observations nouvelles contenues dans les introductions ou recueillies dans les supplémens. En profitant de tous les progrès et de toutes les tentatives de progrès qui ont marqué les vingt dernières années, j'ai toujours eu en vue le but spécial de la géographie, et j'ai écarté toute digression scientifique étrangère à ce but.

» La figure, la grandeur et la place relative de notre globe m'ont paru devoir être démontrées de manière à produire chez les lecteurs une conviction réelle et raisonnée; et non pas une simple concession, comme elle m'a paru chez un nombre infini de gens du monde, même lettrés. J'ai cherché à donner à ces vérités fondamentales une base mieux développée que dans les abrégés ordinaires. A l'égard de ces amples notions cosmographiques que l'on a l'habitude d'emprunter aux traités d'astronomie, j'ai cru au contraire devoir me

circonscrire dans des limites plus étroites. Mes lecteurs auront lu ou liront l'*Exposé du système du monde*, par M. de Laplace, modèle inimitable des abrégés.

» De la *géonomie* nous passons à la définition générale des parties diverses qui constituent le corps de la terre, et nous commençons par les parties solides. Fixer le sens des termes, tels que continens, montagnes, plaines, vallées, plateaux, et autres, nous a paru un objet d'autant plus essentiel, qu'il était plus négligé. Le docte Varenius et le savant Bergmann, mes guides et mes maîtres, m'avaient déjà fourni pour cette partie du *Précis* beaucoup de définitions essentielles dont les auteurs postérieurs d'abrégés n'ont tiré aucun parti. J'ai continué à réfléchir sur ces questions fondamentales; l'ingénieux M. Ritter, avec qui l'amitié et une noble rivalité me lient, a de son côté médité profondément sur les mêmes matières; d'autres savans d'Allemagne y ont aussi consacré quelques momens de réflexion; mais comment introduire la rigueur systématique dans des objets naturellement indéterminés? J'espère avoir présenté quelques principes, ou du moins quelques doutes dignes d'occuper les penseurs.

» Les analogies générales sur les chaînes, les plateaux, les groupes, ont subi une révision critique, et l'on y joindra un aperçu succinct et méthodique de tout ce que la Géologie a rassemblé de plus positif sur les roches et sur les minéraux.

» A la description des parties solides du globe, ou à la *stérèologie*, succède la considération des parties liquides, dans laquelle nous avons pu en bonne conscience suivre presque entièrement le *Précis*. Les progrès de l'*hydrologie* n'ont été considérables que par la destruction des préjugés par exemple, de celui qui exagérait l'importance des *bassins*. Quelques idées originales de MM. Coquebert-Monbret, Hoffmann et Ritter ont été mises à profit, ainsi que les doutes sur la théorie des courans, élevés par MM. Parry, Freycinet et Krusenstern.

» Le fluide ambiant du globe et ses mouvemens sont l'objet du chapitre de l'*Aérologie*, chapitre très-difficile ou plutôt impossible à faire, si l'on voulait y concilier ou seulement résumer toutes les nouvelles théories imaginées depuis peu; les *Élémens de géographie physique* de M. Lamouroux, et bien mieux encore la *Physique terrestre* de M. Parrot (en allemand), nous ont indiqué les progrès et les améliorations notables de cette partie depuis la publication de la seconde édition de notre tome Ier; mais nous avons cru devoir nous tenir aux seuls faits essentiels à la science que nous avons à enseigner.

» Les climats, les températures et leur influence sur les plantes, les animaux et les hommes, forment une partie indispensable à connaître pour quiconque veut comprendre la géographie. En profitant des nouvelles recherches savantes par Howard, Fowler, Well, Daniel, par notre savant ami M. Schow dans sa Météorologie danoise, et surtout par l'illustre M. de Humboldt, dans les

Mémoires de la société d'Arcueil, nous avons encore ici dû nous abstenir de tout ce qui nous paraît ou problématique ou étranger à la géographie. Nous avons mieux aimé indiquer des faits et des analogies positives.

» Deux applications intéressantes de la *climatologie* nous donnent quelques aperçus sur la distribution géographique des plantes et des animaux; mais dans la première de ces sciences, l'incertitude des détails minutieux; dans la seconde, la difficulté d'apprécier les changemens historiques; dans l'une et l'autre, le défaut d'observations suivies dans un ordre géographique, nous ont mis en garde contre les assertions systématiques prématurées. En méditant les observations aussi originales que profondes de M. de Humboldt, en réfléchissant sur les doutes savans de M. Link, et surtout en appréciant les ingénieuses méthodes de M. Schow dans sa *Géographie des plantes*, je ne me suis pas moins tracé une méthode indépendante et purement géographique pour exposer mes principes, méthode qui m'a conduit à des résultats remarquables et qui feront quelquefois réfléchir les botanistes. C'est ainsi que les mêmes objets prennent une face différente selon le point de vue spécial d'où l'esprit humain les contemple.

» Cette description générale du globe a pour complément nécessaire l'histoire des révolutions physiques de la terre dans les siècles connus de nous. J'y dois beaucoup à l'ouvrage allemand de M. Hoff sur les révolutions de la surface du globe.

» L'homme étant l'anneau commun de la nature visible et du monde intellectuel, l'*anthropographie* doit unir le caractère physique au caractère historique. Fidèle à ce point de vue, nous avons reconnu un grand nombre de variétés de la race humaine, et nous avons donné une nouvelle explication de leur origine, mais en maintenant toujours l'unité de l'espèce et en repoussant les doctrines contraires. Nous avons considérablement amélioré la classification des langues humaines, d'après l'atlas ethnographique de notre savant ami M. Balbi, et d'après les écrits les plus récens de ses doctes collaborateurs. De l'anthropographie découle toute la géographie politique et civile, où, en conservant les cadres du *Précis*, nous avons essayé d'introduire une classification plus philosophique et plus impartiale de ce qu'on nommait vaguement les peuples civilisés, barbares et sauvages, ainsi que des principes un peu permanens sur la population, et quelques bases générales pour l'application de la géographie aux opérations militaires et commerciales.

» Tous les divers objets de la géographie pouvant se résumer d'une manière plus ou moins spéciale dans des représentations graphiques appelées cartes ou mappes, nous avons résumé les principales notions de cette science auxiliaire ou de la *cartographie* avec une étendue suffisante pour aider nos lecteurs à comprendre et à apprécier tous les genres de cartes qui, naturellement,

doivent se multiplier à mesure que l'esprit de la science se répand davantage.

» Tout cet ensemble d'idées générales, dépouillé du faste souvent vain et ridicule des terminologies scientifiques, réduit au contraire à l'expression la plus populaire, remplit, je l'espère, le but que je me suis proposé, savoir de présenter à nos lecteurs un coup d'œil raisonné et méthodique sur l'état actuel de notre globe sous tous les rapports géographiques généraux, et dans toutes les applications généralement intéressantes.

» Les classes les plus nombreuses de la société, hommes d'état, hommes du monde, littérateurs, orateurs, négocians, officiers, médecins, éprouvaient le besoin d'une semblable *Géographie générale*. Ces notions sont inséparables de toute civilisation, et, chose étonnante, elles manquent souvent à des hommes qui se flattent d'avoir cultivé les sciences et les lettres. Comment pourraient-ils suffire à chercher (et souvent en vain) ces notions dans des centaines de traités sur les sciences naturelles au milieu d'une variation presque journalière de systèmes et de terminologies?

» En suivant mon opinion individuelle, j'aurais peut-être borné ce traité élémentaire à la partie des principes et de leurs applications générales, mais l'usage universel ayant établi comme l'essence d'un abrégé la description succincte des diverses parties du monde, et des objets remarquables des contrées qu'elles renferment, nous avons dû nous prêter sur ce point aux idées communes, en cherchant à les épurer et à les rendre plus fécondes en grands résultats.

» Notre partie descriptive se distingue d'abord par les introductions placées à la tête de chacune des cinq parties du monde, par la division de toutes les contrées connues en grandes régions naturelles, et par l'indication d'un certain nombre de rapports généraux des divisions historiques et politiques, négligés par les abréviateurs. Ces introductions fixent l'attention du lecteur ou de l'étudiant sur les points de vue auxquels il doit rapporter les détails descriptifs de chaque contrée, non-seulement ceux que contient cet abrégé, mais encore tous ceux que lui offrira la lecture d'autres ouvrages descriptifs. Ces détails si insignifians, si ennuyeux, auront acquis un sens et de l'intérêt aux yeux de celui qui saura les classer.

» Dans la description spéciale de chaque pays, c'était peu d'éviter l'insupportable uniformité des tournures de ces compilateurs vulgaires; nous avons d'abord dû admettre une autre échelle d'appréciation pour les faits de détail, que celle qu'ils suivent; l'importance de ces faits est chez nous subordonnée à des points de vue historiques et naturels. Nous croyons, par exemple, que la chute du Niagara mérite plus de lignes que telle ville nomade des états de l'Ouest; et, d'un autre côté, nous aimons mieux peindre ces grands centres de la civilisation et de la vie polie, que d'énumérer les petits bassins de petits courans d'eau. De même la description de chaque lieu nommé ne consiste pas

dans une énumération de petites circonstances éphémères et variables, mais dans un ou plusieurs traits qui le caractérisent et le gravent dans la mémoire.

» Conformément à l'esprit général de l'ouvrage, nous donnons une idée courte et précise des spécialités morales, religieuses et politiques de chaque nation. Nous espérons en avoir banni tout esprit de parti. Partout nous avons essayé de rapprocher la géographie des sociétés humaines et la géographie de la nature; mais si dans le *Précis* nous avons pu constamment conserver ce ton de doute, de réserve et de discussion qui appartient au caractère de notre esprit, on doit sentir que dans un *Abrégé* où les détails doivent se serrer, nous sommes obligés de prendre un langage plus dogmatique.

» L'explication des noms parellèles dans les diverses langues, les divisions politiques ou administratives, les estimations de population, et, en général, tout ce qui peut se résoudre en nomenclature, est concentré sous la forme tabellaire, forme aussi excellente pour les objets matériels qu'elle est absurde et nuisible dans toute autre application.

» Grâce à ces principes, nous avons pu réunir dans notre partie descriptive une masse plus grande des faits choisis qu'on n'en trouvera dans aucun abrégé.

» Il nous reste à dire pourquoi nous avons ajouté à cet ensemble complet de notre traité de géographie un appendice contenant l'abrégé de la *géographie ancienne, sacrée et profane.* C'est une concession faite au système d'éducation généralement adopté en Europe; nous passons nos premières années avec les Grecs et les Romains; leur histoire devient la nôtre; le sol qu'ils habitaient doit nous intéresser, et, sans en avoir une juste idée, combien d'idées fausses et même dangereuses ne doivent pas germer dans les têtes! D'un autre côté, ce sujet prête à tous les ornemens d'une diction choisie et d'un style littéraire; il entraîne par un charme secret tout homme lettré. Mais aucun livre bien fait ne nous ramène sur le sol classique, si ce n'est l'Anacharsis dans ses descriptions incidentes de la Grèce. D'Anville et ses successeurs dissertent sur des distances et des mesures; leur savoir est en grande partie suranné et effacé par l'érudition et la critique bien autrement saine et profonde de Voss, de Mannert, d'Ukert et de Reichardt. La géographie ancienne est la science la plus complètement renouvelée par les Allemands; seulement ils ignorent, presque autant que D'Anville, l'art d'écrire. Une branche particulière de la géographie ancienne, branche complètement ignorée ou dédaignée par les faiseurs d'abrégés, est celle qui concerne les livres sacrés : elle remonte cependant aux tems les plus antiques; elle touche aux traditions les plus respectables; elle contribue à l'intelligence des textes vénérés par tout chrétien, et à la défense raisonnée des croyances religieuses consacrées par le consentement de l'Europe. »

Tel est le plan qu'avait conçu Malte-Brun. Aidés de ses précieux matériaux et de ceux que depuis sa mort plusieurs savans se sont empressés de fournir, quelques-uns de ses amis et de ses disciples ont exécuté une tâche aussi difficile qu'honorable. M. Larenaudière, rédacteur des nouvelles Annales des voyages et membre de la commission centrale de la Société de Géographie, a rédigé l'*Histoire de l'origine et des progrès de la géographie;* M. Ad. Balbi, connu par d'importans travaux statistiques et par l'atlas ethnographique, a rassemblé tout ce qui constitue les principes de cette science; M. J.-J. Huot, membre de plusieurs sociétés savantes, nationales et étrangères, auteur de divers travaux géologiques, continuateur de la géographie physique dans l'Encyclopédie méthodique et du *Précis de la Géographie universelle,* a rédigé la partie descriptive.

Dans l'histoire de la géographie, dont M. Larenaudière s'est chargé, il a présenté un exposé rapide des voyages et des découvertes effectués depuis la mort de Malte-Brun jusqu'à la fin de 1828. L'Abrégé de géographie ancienne qui termine ce Traité a été également rédigé par M. Larenaudière.

Dans la partie des principes, confiée aux soins de M. Ad. Balbi, ce qui concerne la géographie astronomique et mathématique a été revu par M. Nicollet, astronome attaché à l'observatoire royal; ce dernier a même enrichi cette partie de quelques notes importantes. M. Balbi, s'étayant des théories adoptées par les plus célèbres physiciens vivans, a ajouté aux matériaux de Malte-Brun plusieurs faits nouveaux relatifs aux volcans, au magnétisme, à la température de la terre, à celle de la mer, à la salure des eaux marines, aux courans, aux vents, aux climats, aux glaciers et à la quantité annuelle de pluie tombée dans les différentes zones. M. Huot a, d'après ses propres travaux, fourni tous les renseignemens rassemblés dans le chapitre relatif à la structure de l'écorce du globe. M. de Férussac a revu celui qui traite des changemens qui ont modifié l'enveloppe terrestre. Après s'être servi, pour la distribution géographique des végétaux à la surface du globe, des travaux de M. Schow, du Résumé de M. J.-P. Lamouroux, et des articles généraux du Dictionnaire classique d'histoire naturelle rédigés par M. Guillemain, M. Balbi a soumis ce travail à la révision de ce savant botaniste; M. R.-F. Lesson, auteur du Manuel de Mammalogie, naturaliste attaché à l'expédition autour du monde de la corvette du Roi *la Coquille,* et l'un des rédacteurs de ce voyage, a bien voulu revoir le chapitre relatif à la Zoologie géographique, et l'enrichir de plusieurs additions importantes; M. le docteur Garnot, naturaliste et médecin en chef de *la Coquille,* s'est chargé de la rédaction de l'article relatif aux variétés de l'espèce humaine; M. le docteur Vilermé s'est empressé de revoir tout ce qui se rapporte aux lois du mouvement de la population; enfin M. le docteur Constancio a enrichi de ses considérations lumineuses la partie qui

concerne les différentes formes de gouvernement et les diverses classes de la société.

Dans ses descriptions M. Huot a constamment eu le soin de donner une idée de la constitution géologique de chaque pays, connaissance beaucoup trop négligée dans les Traités de géographie, et de faire apprécier les richesses minérale et agricole, la population et les revenus des différens États, d'après les données les plus authentiques et les plus récentes.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE L'ORIGINE ET DES PROGRÈS

DE LA GÉOGRAPHIE.

L'ORIGINE de la géographie est contemporaine des premiers développemens du commerce et de l'agriculture; mais ses progrès ne datent que du jour où les relations de contrée à contrée devinrent assez fréquentes pour que les hommes eussent intérêt à connaître l'ensemble des lieux déjà parcourus, leurs positions réciproques, leurs produits d'échanges, et les routes à suivre pour y parvenir.

Au berceau de la civilisation, quand les rapports des nations ou des tribus entre elles étaient entourés d'obstacles, la géographie, comme l'histoire, devint le dépôt commun de toutes les traditions fabuleuses et populaires. La vive et énergique imagination des premiers âges de l'état social couvrit toutes les connaissances d'un vernis poétique. Le caprice ou le hasard imposèrent des noms; la vanité créa des monumens imaginaires; et l'ignorance supposa des zones enflammées, des gouffres sans fond, et des fleuves sans limites. On attribuait à une puissance surnaturelle ce qu'on ne pouvait expliquer. On se faisait honneur de dangers chimériques. Partout le merveilleux remplaçait la vérité.

Pendant cette époque ténébreuse et incertaine, les systèmes primitifs se ressentirent des préjugés des siècles qui les virent naître, et se ressemblèrent tous. Chaque peuple se crut naturellement placé au milieu du monde. Les Indous firent du mont Mérou ou Meros le centre de la terre, comme les Grecs, du mont Olympe. On croyait cette terre inconnue un vaste disque, borné de tous côtés par un océan inaccessible; et l'on plaçait aux extrémités de ce monde imaginaire des îles fortunées, des géans et des pygmées. Quelques montagnes énormes et de mystérieuses colonnes soutenaient la voûte du ciel.

Les peuples agricoles et sédentaires, antipathiques au commerce et à la navigation, n'ont rien à nous apprendre des premiers efforts de la géographie. Les Phéniciens, dont les flottes parcouraient la Méditerranée et atteignaient quelquefois la haute mer, savaient quelque chose du monde ancien. Mais ces discrets navigateurs, dirigés par une politique mercantile et jalouse, cachaient avec soin leurs découvertes, leurs entreprises et leurs colonies.

Il semble que les Hébreux aient été placés dans l'ancien monde pour en révéler les choses mystérieuses. Ce sont eux encore qui nous ont conservé les plus anciennes notions géographiques des Égyptiens, des Phéniciens, des Arabes et des peuples voisins. Toutefois, dans les livres de Moïse et de ses successeurs, il ne faut chercher que des indications sur le siége primitif des nations de l'Asie occidentale. Moïse et les écrivains postérieurs, que nous ne séparerons pas, placent dans les branches du *Taurus* répandues en Arménie et dans le Kourdistan, pays le plus central de toutes les contrées anciennement peuplées, le second berceau du genre humain. Ils ramènent à trois familles toutes les nations de l'Asie occidentale. Ils nous montrent les fils de *Sem* sous la tente des pasteurs; ceux de *Cham* livrés à l'industrie et au commerce; et, au nord de ces deux races, les belliqueux empires des enfans de *Japhet*. La géographie hébraïque indique l'identité d'origine de presque tous les anciens peuples des bords de l'Euphrate, d'une partie de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de l'Arabie : elle nous fait entrevoir dans *Javan* et *Madai* le père des Ioniens et des Mèdes; elle nous parle des anciens empires des Assyriens et des Chaldéens, dont le souvenir ne

nous est conservé que par les peuples qu'ils ont soumis; elle nomme leurs immenses capitales Babylone et Ninive, qui recevaient déjà dans leurs murailles les princes captifs, les hommes distingués, et les nombreuses caravanes des contrées orientales; elle nous indique au midi de ces empires plusieurs peuples amis de la liberté, allant de contrée en contrée au gré de leur humeur inquiète; elle distingue les *Édomites*, connus des Grecs sous le nom d'Iduméens; les *Madianites*, très-anciennement adonnés au commerce; les *Nabaïoths*, ou Nabathéens des Grecs et des Romains, qui faisaient remonter leur origine à Ismaël; les *Homérites*, dont l'empire heureux et puissant fleurit long-tems dans l'Yémen; enfin les Hébreux, en parenté avec tous ces peuples, comme eux riches en troupeaux, rois de leurs déserts, pères de nombreuses familles, n'enviant rien aux monarques de la terre, et ne demandant au ciel qu'un peu d'ombrage, une fontaine et de la verdure.

Les écrits de ces mêmes Hébreux nous parlent de l'Égypte *Chamia*, et des côtes africaines du golfe Arabique. Ils répandent de vives lumières sur l'ancien état de la Palestine, théâtre d'une des plus anciennes révolutions physiques consacrées par l'histoire. Dans cette contrée et dans la Syrie, Damas, Hémath, Hébron, Jéricho, toutes villes murées, florissaient long-tems avant Athènes. Là, des traces d'une ancienne civilisation se rencontraient de toutes parts; Tyr, la reine des mers, nommée par les écrivains hébreux du temps de David, avait dû préparer pendant plusieurs siècles cette grandeur industrielle, dont le prophète Ézéchiel trace le tableau, à une époque où Rome sous le premier des Tarquins changeait ses chaumières en maisons.

Associés aux entreprises commerciales des Tyriens, les Hébreux furent introduits dans les colonies de Carthage et d'Utique; et l'alliance de Salomon avec la reine de Saba ou de Méroé les mit à même de s'instruire de l'Afrique centrale, dont Méroé recevait les caravanes. Toutefois, le plus ancien monument de la Judée garde le silence sur cette vaste contrée que nous connaissons mal encore. Nous devons donc restreindre la sphère positive de la géographie hébraïque à des limites qui ne dépassent pas le Caucase au nord, l'Archipel de la Grèce à l'ouest, la Perse occidentale à l'est, et l'embouchure du golfe Arabique au midi.

Les écrits des Babyloniens, des Égyptiens, des Phéniciens et des Carthaginois, ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Les Romains et les Grecs seuls nous ont transmis leurs découvertes. Franchissons donc les neuf siècles d'intervalle qui séparent Moïse d'Homère, et prenons sur le bouclier d'Achille, comme sur la plus ancienne des cartes, l'idée-mère de la géographie de ces siècles reculés.

Le fleuve *Océan* y entoure le disque de la terre, couvert d'une voûte solide, d'un firmament sous lequel les astres du jour et de la nuit roulent sur des chars portés par les nuages. Le rond de cette terre homérique est partagé par le Pont-Euxin, la mer Égée et la Méditerranée, en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale, auxquelles plus tard Anaximandre appliqua les noms d'*Europe* et d'*Asie*. La Grèce et les îles occupent le milieu du globe; et le mont Olympe, le centre de la Grèce. Le Pénée, aux flots argentins, borne au nord les nations grecques. La *plaine des Pélasges* semble remplir ce qui plus tard reçut le nom de Thessalie. A l'occident, l'Étolie, sous le nom de *Calydon*, est connue du poète, ainsi que le royaume du prudent Ulysse, Céphalenie, Ithaque, Zacynthe. L'île Schéria, le séjour des voluptueux Phéaciens, est déjà hors de la Grèce. Le poète la fait presque voisine de l'Océan. Au sud il indique les nombreuses tribus de Béotie et l'Attique, sous le nom d'*Athènes*; et peut-être le Péloponèse sous celui d'*Argos*. Il nomme le petit État de *Pylus*, gouverné par le sage Nestor, la ville de Lacédémone ou Sparte, et la plupart des îles de l'Archipel. Au nord il nous montre les vastes régions de la Thrace; mais il n'a aucune idée du Danube, indiqué un siècle plus tard par Hésiode, sous le nom d'*Ister*. Les côtes méridionales de l'Italie lui apparaissent dans un lointain obscur. Il peuple la Sicile de merveilles; et cependant on s'aperçoit que les rivages de cette grande île ne lui sont pas entièrement inconnus, quoiqu'il les dirige assez mal. « La Sicile, dans son » système, tournait une de ses trois pointes » vers le nord, l'autre vers l'orient, et la » troisième vers le midi; de sorte que sa côte » septentrionale devenait occidentale. Ce dé» placement du triangle de la Sicile se re» trouve précisément dans tous les systèmes » des géographes grecs, et forme une des » bases élémentaires sans lesquelles on ne » comprend pas du tout la géographie an» cienne[1]. »

La partie occidentale de la mappemonde homérique n'appartient point au monde réel. C'est là que le père des fables indique l'île flottante d'Éole et les îles enchantées de

[1] Gosselin, Géographie des Grecs, analysée.

Circé, de Calypso ; c'est là qu'il place, près de l'entrée de l'Océan, le séjour des malheureux Cimmériens qui vivent au milieu d'épaisses ténèbres ; et dans l'Océan même l'*Elysium*, asile d'une éternelle félicité. Ces aimables mensonges, embellis des couleurs d'une poésie harmonieuse, ont puissamment influé sur la marche de la géographie. Ils furent long-tems respectés. A mesure que l'occident se découvrait, on cherchait à identifier avec les terres imaginaires du chantre d'Achille, les contrées nouvellement visitées. Deux siècles après lui, on crut avoir retrouvé sa *Circé*, soit dans les rivages de Tartessus, soit dans ceux des Thyrrhènes, visités par Coloeus de Samos. Les voyageurs romains, bien plus tard encore, crurent reconnaître l'*Elysium* d'Homère dans les îles Canaries ; quant aux Cimmériens, comme on ne rencontrait ni à l'ouest ni au midi ces hommes infortunés privés de l'éclat du jour, plutôt que d'accuser Homère d'erreur, on prit le parti de les reporter vers le nord. L'habitude d'arranger les indications des premiers âges avec les connaissances postérieures est évidemment née du besoin de justifier le grand poète.

C'est sur le théâtre des combats de l'Iliade qu'il abandonne le merveilleux géographique, pour la scrupuleuse exactitude de l'historien. Les explorateurs modernes l'ont justifié par leurs recherches. Il décrit avec une rigoureuse précision la ville d'Ilion, le mont Ida, le Simoïs, le royaume de Troie, avec ses neuf provinces, dans lesquelles il comprend les Lyciens, les Dardaniens, les Lelèges et les Ciliciens, vassaux de Priam. S'il ne nomme pas le Pont-Euxin, il en décrit les rivages ; mais à l'extrémité de la mer Noire, il retombe dans le pays des fables. La Colchide pour lui se montre dans un vague lointain, où il place le palais du soleil et le théâtre des amours de ce dieu avec une fille de l'Océan. Au midi de Troie, il se retrouve sur son terrain, et nomme plusieurs nations de l'Asie-Mineure, parmi lesquelles les Pélasges, les Méoniens et les Phrygiens se font remarquer. On voit que les Phéniciens, dont Sidon était la ville principale, ne lui sont pas inconnus, tant il décrit avec exactitude leur industrie et leur esprit mercantile. Les hommes de la vieille Égypte passent à ses yeux pour des enfans d'Esculape qui guérissent même les maladies de l'ame, avec un suc qui endort les douleurs. Il sait qu'il existe une *Thèbes* aux cent portes et un grand fleuve (le Nil) qu'il nomme *Egyptos*. De l'Égypte jusqu'au détroit des Colonnes, la distance dans son système n'est pas grande ; il n'y a place à peine que pour le golfe Syrtique, que le poète connait sous le nom de *Libye*. Enfin, aux deux extrémités orientale et occidentale de sa mappemonde, il place les Éthiopiens en société avec les Pygmées. Dans la suite on comprit sous ce nom d'Éthiopiens, les Perses, les Bactriens et les Indiens, et tous les peuples qu'on découvrit à l'orient et au midi. Ainsi pendant des siècles les erreurs se succédèrent. Le fameux itinéraire des *Argonautes* ne fut autre que la mise en action des idées d'Homère sur la communication du *Phasis* avec l'Océan. Toutefois leur route du voyage, chez les poètes, changea avec les progrès de la géographie. Ils furent lents ; et la cosmographie d'Homère, qui paraît n'avoir été autre que celle des Grecs de son âge, aurait régné plus long-temps, sans les guerres intestines et le mouvement commercial qui déplacèrent les générations suivantes. Les bords de la mer Noire furent connus par les colonies des Mégaréens et des Milésiens ; la Sicile et la Grande-Grèce virent les hommes de Corinthe peupler leurs terres fertiles. Les Phocéens parcoururent les côtes de la Sardaigne, de la Corse et de la Gaule, et s'établirent à Marseille. Coloeus franchit le détroit des Colonnes, et fit connaître une partie de l'Espagne méridionale. Les Grecs dérobèrent aux Phéniciens quelques-unes de leurs cartes nautiques ; et ce fut peut-être à l'aide de tels documens qu'Anaximandre, disciple de Thalès, traça la première mappemonde connue, sur laquelle, si l'on en croit Plutarque, il représentait la terre comme un cylindre. D'autres philosophes lui donnaient, ou la forme d'un tambour, ou celle d'un bateau ; d'autres encore préféraient la forme cubique, ou se la figuraient comme une haute montagne, dont la base s'étendait à l'infini, tandis que les astres en éclairaient les différentes parties en circulant autour d'elle.

Au milieu de ces tâtonnemens des philosophes ioniens, dont les cartes reproduisaient sans doute des connaissances dénaturées d'un peuple plus savant, parut un de ces hommes extraordinaires qui donnent aux sciences une direction nouvelle en appuyant leurs progrès sur l'observation. *Hérodote* d'Halicarnasse, citoyen distingué d'une petite république commerçante, et probablement négociant lui-même, fut cet homme supérieur à ses contemporains. Il naquit cinq siècles environ après Homère, et voyagea dans les trois parties du monde connues de son tems. Il pénétra chez les Péoniens (les Serviens actuels), visita la Grèce et les colonies grecques du

Pont-Euxin; mesura l'étendue de cette mer du Bosphore au Phasis; parcourut les contrées entre le Borysthène et l'Hypanis; atteignit à l'orient Babylone et Suza, et vit une grande partie de la Perse. Au midi, ses courses le conduisirent aux extrémités de l'Égypte; puis il visita la colonie de Cyrène; enfin il termina sa carrière dans l'Italie méridionale, où il acheva probablement son admirable histoire, dans laquelle il a fait entrer les notions géographiques qu'il avait pu se procurer sur les contrées lointaines. Vers l'est elles s'arrêtaient à l'Indus; vers le nord-est, aux monts Himalaya, et comprenaient la petite Boukharie; au nord, elles s'étendaient jusqu'aux steppes des Kirghiz et jusqu'au pays de l'ambre jaune, à l'embouchure de la Vistule; au nord-ouest, jusqu'aux îles Sorlingues ou les Cassitérides, et à la côte méridionale d'Albion; à l'ouest, jusqu'au cap Sacré ou cap Saint-Vincent en Ibérie, et jusqu'au cap Soloë ou cap Spartel en Afrique; et enfin au midi, jusqu'aux montagnes d'Abyssinie et au désert de Sahara. En rappelant ici les principales notions géographiques d'Hérodote, il ne faut pas en conclure qu'il avait sur toutes ces contrées des idées justes et précises. Les erreurs dominaient encore dans cette masse nouvelle de connaissances. Hérodote ne savait que les noms et les situations respectives de l'Arabie, de l'Ibérie, de la Celtique ou Gaule, des îles d'Albion et des Cassitérides. Il avait des idées non moins incertaines sur les autres contrées septentrionales de l'Europe. Il mentionne vaguement l'Illyrie, et Rome lui est encore inconnue.

Hérodote n'a point eu la prétention de faire un système de ses propres découvertes et des renseignemens qu'il recueillit; il se moque à la vérité du *fleuve Océan* d'Homère; mais il n'en reste pas moins sous l'influence des idées du poète, lorsqu'il veut donner quelques aperçus positifs et généraux. Il admet en hésitant trois parties du monde; il croit l'Europe plus longue que l'Asie et la Libye ou l'Afrique prises ensemble. Il s'imagine que cette dernière s'étend dans la même direction que l'Asie, c'est-à-dire qu'elle se termine bien au nord de l'équateur. La terre, d'après l'exposé d'Hérodote, paraît, non plus comme un disque rond, mais comme une plaine indéterminée.

Toutefois, si le tracé de cette terre s'éloigne infiniment de sa véritable figure, la vérité se montre tout entière dans un grand nombre de détails. Hérodote a singulièrement avancé la géographie des bords de l'Ister, du Borysthène et du Tanaïs, et des contrées au nord-est et au sud-est du Pont-Euxin. On voit qu'il a reçu d'exactes informations sur les pays de l'Indus, du Cachemire et de la Bactriane; et que de nombreux rapports commerciaux existaient entre eux et les marchands des colonies grecques du Pont-Euxin, réputés pour leur activité, leur esprit entreprenant et leur persévérance.

Ce fut sans doute à des caravanes indiennes qu'il dut ses idées justes et précises sur la mer Caspienne, et les mesures qu'il donne de son étendue, mesures dont l'exactitude a été démontrée par le savant Gosselin. Il décrit l'Égypte avec une clarté parfaite; hors de là, il parle d'après les prêtres égyptiens ou d'après les indications des caravanes. Les connaissances qu'il recueillit suivent trois lignes de direction : l'une longe le Nil, et atteint peut-être jusqu'au 11° de latitude; l'autre, en partant du temple d'Ammon, va se perdre dans le grand désert; la troisième s'avance le long des côtes de la Méditerranée, jusqu'aux environs de Carthage; mais aucune d'elles n'arrive jusqu'au Dialiba des modernes. Il serait même téméraire d'étendre les connaissances d'Hérodote trop à l'ouest du Fezzan.

Nous ne nous arrêterons pas sur les prétendus voyages des navigateurs phéniciens, ordonnés par *Nécos*, roi d'Égypte, et sur ceux des cinq jeunes *Nasamons* dans l'intérieur de l'Afrique; les uns et les autres peuvent être, à la rigueur, des traditions défigurées de quelques entreprises d'un âge antérieur; mais, tels qu'ils sont présentés par Hérodote, ils ne soutiennent pas l'examen de la critique. Il n'en est pas ainsi du voyage de Hannon, à peu près contemporain d'Hérodote, entrepris par ordre de Carthage, aux plus beaux jours de sa puissance commerciale. Il avait pour but principal de fonder des colonies au-delà du détroit des Colonnes. M. Gosselin, en s'appuyant de quelques mesures itinéraires données par Polybe, a borné les courses des navigateurs carthaginois aux environs du cap Non, au sud des États de Maroc. Cette opinion, fondée sur un examen savant du texte appliqué aux localités, nous semble devoir être adoptée comme la plus judicieuse.

Ce n'étaient pas, vers cette même époque, les seuls hommes de Carthage qui marchassent dans la route des découvertes. Le recueil de Scylax fait foi que les Grecs s'y présentaient aussi. Ils explorèrent les côtes du Pont-Euxin, de la Méditerranée et de l'Afrique occidentale, jusqu'à l'île de Cerné. *Eudoxus de Cnide* composait de son côté un *Itinéraire*

universel du monde. *Ephorus de Cumes* entremêlait ses ouvrages historiques de détails de géographie, et divisait le premier le genre humain en quatre races : *Indiens*, au levant d'hiver ; *Éthiopiens*, au couchant d'hiver ; *Celtes*, au couchant d'été ; et *Scythes*, au levant d'été. Avant ces écrivains, l'immortel *Hippocrate*, qui avait voyagé dans la Scythie, la Thessalie, la Colchide, l'Asie-Mineure, et peut-être l'Égypte, composa le plus ancien ouvrage de géographie physique qui soit parvenu jusqu'à nous. Dans son *Traité des airs, des eaux et des lieux*, le savant médecin divise le monde en deux parties, et oppose toujours l'Europe à l'Asie, en comprenant dans cette dernière l'Égypte et la Libye. C'est encore le système homérique. Les livres seuls n'éclairaient pas le monde. *Xénophon*, reconduisant dans leur patrie ses dix mille frères d'armes, procura aux Grecs des aperçus nouveaux sur les pays qui composent aujourd'hui le Kourdistan et l'Arménie. Cependant les spéculations des philosophes de la Grèce embrouillaient les notions acquises. Elles eussent été probablement dénaturées, sous les tristes efforts de l'esprit systématique, sans l'heureuse influence des écrits d'*Aristote*, qui reconnaît, probablement d'après Eudoxus, la forme sphérique de la terre, sa courbure et sa circonférence, évaluée à 400,000 stades. Il crut avant Colomb que les rivages de l'Espagne n'étaient pas très-éloignés de ceux de l'Inde. Les détails de ses connaissances montrent l'erreur à côté de la vérité. Sa mappemonde se termine vers l'orient à l'Indus ; et à l'occident, au fleuve Tartessus ou Guadalquivir. Les monts Riphéens bornent le monde au nord et la Libye au sud.

Ses disciples héritèrent de son goût : *Dicéarque* décrivit la Grèce ; il en mesura les montagnes, et fut le premier qui traita de l'orologie, comme d'une des branches distinctes de la science. *Théophraste* avança la géographie physique. Enfin l'élève royal d'Aristote, Alexandre le Grand, porta jusqu'aux bords de l'*Hyphasis* cet amour des connaissances positives, que son maître lui avait inspiré. Ses conquêtes donnèrent aux Grecs une connaissance plus exacte des parties orientales de l'Asie. Il se fit accompagner par des ingénieurs qui furent chargés de mesurer exactement les marches de son armée. Les chefs de ces ingénieurs, *Diognètes* et *Béton*, publièrent les résultats de ce grand travail ; et leur ouvrage fut la source où puisèrent depuis tous les géographes qui voulurent déterminer l'étendue de ces contrées, les positions et les distances respectives des lieux. Une flotte, commandée par *Néarque* et *Onésicrite*, explore les côtes du Mekran et du golfe Persique.

Après la mort du héros macédonien, *Seleucus Nicanor* parvint jusqu'aux bords du Gange. L'amiral *Patrocles* navigua sur l'Océan indien et sur la mer Caspienne. Les Grecs devinrent entreprenans : ils ajoutèrent le génie du commerce à leurs autres supériorités ; ils pénétrèrent dans les parties méridionales de l'Hindoustan. Les flottes de Ptolémée complétèrent la reconnaissance des côtes de cette péninsule. On eut connaissance de la grande île de *Taprobane* ou de Ceylan, avec laquelle les rois grecs d'Égypte ouvrirent un commerce direct par les ports de Myoshormos et de Bérénice. Les notions géographiques abondaient de toutes parts à la cour de *Ptolémée Évergètes*. Un homme de Cyrène les recueillit, 260 ans avant Jésus-Christ. A l'aide de tels secours, le grand *Ératosthènes* créa enfin un système complet de géographie. Les limites du monde alors connu du bibliothécaire d'Alexandrie étaient probablement *Thinæ* ou *Tenasserim* à l'orient ; mais ses connaissances positives s'arrêtaient à l'embouchure du Gange. Il paraît avoir eu sur les sources du Nil des renseignemens aussi exacts que les modernes. A l'occident et au nord, il savait ce que savait Pythéas. Sur la côte occidentale d'Afrique, il suivait Hérodote. Sa carte des côtes de l'Arabie, de la partie gangétique de l'Inde, de l'île d'Albion et Thulé, du cours supérieur du Nil, attestent les grands progrès géographiques des Grecs, depuis Hérodote.

Ces progrès ne se bornaient pas à la navigation des côtes de l'Inde. Le commerce s'était déjà ouvert une route à travers l'Asie centrale ; il pénétrait par le nord de la Perse dans le nord de l'Inde, et gagnait Palibothra, en descendant le Gange ; d'autres caravanes tournaient les monts Imaüs ou Belour, pour se rendre dans la Sérique. On doit regretter que les ouvrages d'*Agatharchides* de Cnide ne soient pas parvenus en entier jusqu'à nous. Il paraît avoir visité les établissemens grecs sur les côtes de l'Éthiopie et de l'Arabie ; et si Diodore lui dut de curieux détails sur Méroé, *Hipparque*, 140 ans avant Jésus-Christ, puisa peut-être dans ses écrits l'idée d'une grande terre australe qui devait joindre l'Afrique orientale à l'Inde. Nous devons à cet illustre savant de l'école d'Alexandrie les premiers fondemens d'une géographie purement astronomique, et peut-être l'idée première des projections géographiques ; mais les observations célestes étaient rares alors ; et

en remplissant les lacunes par des hypothèses, Hipparque ajouta des erreurs à la carte d'Ératosthènes, qu'il avait voulu rectifier. Cinquante ans avant lui, les voyages de *Polybe*, retenu en otage par les Romains, firent mieux connaître à ces derniers une partie de leurs conquêtes. Homme positif, il nia les découvertes de Pythéas, par cela seul que le récit en était plein de contradictions. Il réfuta l'erreur de ceux qui croyaient que la zone torride était inhabitable; mais il restreignit beaucoup trop les limites du monde connu. Deux siècles de guerres et de victoires en Macédoine, en Syrie, en Numidie, en Arabie, dans la Mauritanie, dans la Bretagne, dans les Gaules, étendirent considérablement le cercle des découvertes géographiques, et confirmèrent ou perfectionnèrent un grand nombre de celles que Polybe avait rejetées. On connut de nouveau l'Hibernie ou l'Irlande, dont Pythéas, Ératosthènes, Polybe et Hipparque n'avaient pas admis l'existence, quoiqu'elle eût été constatée plusieurs siècles auparavant par les navigateurs carthaginois. A l'aide de ces nouveaux documens et de ses propres observations, l'astronome *Possidonius* crut pouvoir rectifier le système d'Ératosthènes. Il commit de plus fortes erreurs. Il renferma le monde habitable dans une ellipse très-allongée et pointue aux deux bouts, qu'il comparait pour la forme à une fronde. Il crut probablement, d'après la relation d'Eudoxe de Cyzique, à la possibilité d'exécuter la circonnavigation de l'Afrique, et rejeta l'idée d'Hipparque qui faisait de la mer des Indes une mer intérieure.

Cependant Jules-César avait éclairé la géographie des Gaules, et commencé la découverte de la Germanie et des côtes des îles des Bretons. Au siècle d'Auguste, *Germanicus* visita en vainqueur la Dalmatie, la Bosnie, la Servie et la Bulgarie, qui n'avaient jamais été bien connues des Grecs. L'aigle romaine atteignit les bords de l'Elbe.

La description du grand empire fut terminée par *Agrippa*, dont la carte exposée sous le Portique en développait l'immense étendue.

A la même époque, *Strabon* composait sa Géographie, vaste dépôt des connaissances de ses prédécesseurs et de ses propres observations.

On voit qu'il a soigneusement consulté Dicéarque, Polybe, Ératosthènes, Hipparque, Possidonius; et qu'il a extrait ou commenté un grand nombre d'autres auteurs. Son ouvrage présente tout à la fois une description très-détaillée de la Grèce et de l'Asie-Mineure, contrées dans lesquelles il avait voyagé, et des aperçus très-rapides sur les autres peuples connus. Topographe exact, critique scrupuleux et modeste dans la première partie, Strabon, dans l'autre, n'est souvent qu'un compilateur infidèle et un juge partial et superficiel. Les limites de ses connaissances positives sont au nord *Ierne* ou l'Irlande et l'embouchure de l'Elbe; il avoue que ce qui est au-delà de ce fleuve et au nord de l'embouchure du *Tanaïs* ou du Don lui est inconnu; il se refuse à croire à l'existence de *Thule*, parce que la terre est inhabitable à 4,000 stades au nord de la Bretagne. Vers l'est, copiste d'Ératosthènes, la *Taprobane* ou Ceylan et *Thinæ* ou Tenasserim lui semblent les extrémités du monde. Quant à l'Afrique, ses connaissances s'arrêtent sur la côte orientale à *Noticornu*, près de Bandel-Caus, et sur la côte occidentale, au *Bambotum fluvius* (peut-être la rivière Non, jusqu'où Polybe s'était avancé). Ces côtes, dans l'opinion de Strabon, tournaient, l'une vers l'est, et l'autre vers l'ouest, à la latitude de 12 ½ de nos degrés. C'est là qu'il place au couchant ses *Ethiopes Ætherii*; au levant, la région *Cinnamomifère*; il ne laisse entre ces deux contrées qu'un petit espace où le voyageur repoussé par une atmosphère embrasée et mortelle ne pouvait pénétrer. Il adopte l'opinion de l'école d'Alexandrie sur la jonction de l'Océan Atlantique et Indien à l'extrémité méridionale de cette Afrique, raccourcie de moitié; et cette opinion, conservée dans l'ouest de l'Europe pendant le moyen âge, ainsi que l'attestent le planisphère de *Sanuto* et quelques autres cartes de cette époque, a sans doute déterminé les hardis navigateurs portugais à tenter la route du cap de Bonne-Espérance.

Strabon venait à peine de terminer sa Description du monde, que déjà elle n'était plus au niveau des découvertes. Les armées romaines, terribles missionnaires de la géographie, ne s'arrêtaient pas. Bientôt une des flottes de l'empire tournait la presqu'île du Jutland, ou la Chersonèse cimbrique, et découvrait l'île Funen ou Scandia. On parvint enfin à l'entrée du golfe de Finlande. Les *Ebudes* ou îles Western et les Orcades étaient abordées, au temps de l'expédition de l'empereur Claude. Quelques années après, le midi d'Albion se montrait aux regards d'Agricola; et sa flotte, en faisant le tour de la Calédonie, prenait connaissance de la véritable Thule ou de la principale des Shetland, que Pythéas semble avoir confondue avec l'Islande, dont il entendit aussi parler. L'ambre jaune devient la folie des dames romaines;

et voilà que des spéculateurs traversent l'intérieur de la Germanie, dont on ne connaissait que les frontières et les côtes. Loin de ses vieilles forêts, et sous un plus doux ciel, *Hippalus* découvre la propriété des moussons; et se confiant à la fidélité des vents, il ose cingler droit de l'Afrique dans l'Inde, et ouvre des communications plus promptes et plus faciles. De nouvelles lumières sur l'Afrique sortent des expéditions du consul *Paulinus* dans le Sildjimessa; et de *Cornelius Balbus* dans le Fezzan, chez les Garamantes. Les limites du grand désert se dessinent, et diverses *Oasis* se présentent aux yeux des vainqueurs. Toutes ces connaissances, acquises depuis Strabon, se retrouvent dans l'Histoire naturelle de *Pline*, qui semble ignorer la géographie de son prédécesseur, mais qui en connaissait beaucoup d'autres, dont il nous a conservé de précieux fragmens.

En le lisant, nous voyons que nous avons perdu cette description complète de l'empire romain d'Agrippa, dont nous avons parlé; les Commentaires du roi *Juba* sur l'Afrique; la Relation de *Statius Sébosus* sur les îles Fortunées; les Mémoires sur l'Inde, par *Sénèque*. Pline n'a point de principes fixes sur l'étendue et la configuration de la terre; il flotte entre Hipparque et Ératosthènes; ses idées sur la grandeur relative des trois parties du monde sont exprimées par les chiffres suivans : l'Europe, $^1/_5$ $\frac{1}{8}$ du continent; l'Asie, $^1/_4$ $\frac{1}{14}$; et l'Afrique, $^1/_5$ $\frac{1}{60}$. Peu instruit de la valeur des différens stades grecs, égyptiens et babyloniens, il les évalue tous à 8 stades pour un mille romain. De là des erreurs sans nombre; erreurs que son défaut de critique augmente encore. Mais au milieu d'elles, que de notions précieuses réunies pour la première fois!

Sous la plume élégante de Pomponius Mela, qui vivait à peu près à la même époque, la géographie n'est ni plus exacte ni plus positive. Comme Pline, il ne compare point; il confond les vieilles et les nouvelles relations. Il reproduit le système d'Ératosthènes et les doutes de la communication de la Caspienne avec l'Océan. Son cours de l'Oxus est assez bien tracé; il sait que les Sarmates ont étendu leurs possessions jusqu'à la Baltique, et que la Scandinavie est séparée des îles voisines. Hérodote est son guide à l'égard de l'Inde et de la Scythie: c'est dire assez qu'il est loin des connaissances de son époque. Il suit, mais en copiste infidèle, le périple d'Hannon, pour les côtes d'Afrique. Il admet comme probable la jonction du Niger et du Nil; mais il rejette l'hypothèse de sa marche souterraine, si bizarre dans la description du naturaliste latin. Il place la source de son Niger ou *Nuchul*, dans l'Éthiopie, et ajoute cette importante observation : « Tandis que les autres fleuves coulent du côté de l'Océan, celui-ci se dirige vers l'est et le centre du continent, où il se perd, sans qu'on sache où il termine son cours. » Ne dirait-on pas que Mela devinait, il y a dix-huit siècles, l'état de nos connaissances sur le *Dialiba?*

Au premier siècle de l'ère chrétienne appartient probablement encore cet itinéraire nautique et commercial, connu sous le titre de *périple de la mer Érythrée*, et l'Abrégé géographique de *Denys le Périégète*, en beaux vers grecs respirant la lecture d'Homère. Un autre itinéraire, par *Isidore de Charax*, apprend beaucoup de détails géographiques sur l'empire des Parthes. Vers la fin du même siècle, les besoins du luxe conduisirent le commerce dans la haute Asie et jusque dans la Sérique, sur laquelle un marchand, nommé *Titianus*, publia depuis des notions imparfaites. On sut par de nouvelles expéditions romaines que l'Afrique s'étendait vers le sud, plus loin qu'on ne le supposait généralement. *Marin de Tyr* compulsa les auteurs qui avaient écrit avant lui, et forma un corps complet de géographie, dans lequel les nouvelles cartes qu'il avait construites se trouvaient discutées. Nous ne connaissons ses ouvrages que par les extraits de Ptolémée.

Au commencement du second siècle, les conquêtes de Trajan, en agrandissant l'empire, étendirent également les bornes de la géographie. La Dacie et la Mésopotamie furent bien connues. A cette même époque se rattache l'origine de quelques-uns de ces Itinéraires célèbres que les maîtres du monde faisaient composer pour diriger la marche des armées, et dont la possession était pour un particulier un crime de lèse-majesté. L'*Itinéraire* de l'empereur Antonin, attribué sans preuves à Éthicus, paraît une réunion d'anciens et de nouveaux tableaux de route. L'*Itinerarium hierosolymitanum* semble une feuille routière donnée à quelque fonctionnaire impérial. Le fragment que nous en possédons indique dans le plus grand détail la route de Bordeaux à Jérusalem. Enfin, la *Table de Peutinger*, bien plus considérable que les deux premiers, et qui remonte, selon Mannert, au règne de l'empereur Sévère, comprend dans son tracé bizarre, non-seulement l'empire romain, mais les dernières limites des terres alors connues, surtout vers l'orient. On y voit le pays des Sères, l'embouchure du Gange, l'île de Ceylan, et des routes même tracées dans le cœur de l'Inde.

Nous arrivons enfin à l'époque où la géographie des anciens cherche à s'appuyer sur des bases scientifiques. Elle est aux mains de Ptolémée, qui l'élève à la hauteur d'une science mathématique. L'ouvrage de cet homme célèbre n'est qu'un tableau élémentaire et géométrique, où la figure et la grandeur de la terre et la position des lieux sont déterminées. La division des pays n'est qu'indiquée; et l'auteur ajoute rarement une note historique. Son texte, tel qu'il nous est parvenu, paraît avoir été souvent défiguré par la négligence des copistes et des éditeurs. Mais, tout en leur imputant plusieurs graves erreurs, il en est encore un grand nombre qui appartiennent bien réellement au géographe; celles-ci semblent avoir leur origine dans les mesures qu'il emploie. On voit qu'il a méconnu l'étendue qu'il devait donner aux longitudes, en les corrompant de $\frac{2}{7}$. C'est l'opinion du savant Gosselin, qui l'établit par la puissance irrésistible du calcul.

Toutefois, avec ses défauts, l'ouvrage de Ptolémée s'élève comme un brillant fanal au milieu de la nuit des temps. Il nous montre en détail des contrées qui n'ont pas vu les aigles de Rome, et dont on n'a parlé pendant plus de dix siècles que sur la foi de ses descriptions. En le dépouillant de ses erreurs, il offre l'ensemble des connaissances géographiques au deuxième siècle de l'ère chrétienne.

Si nous commençons leur exposé par l'Afrique, nous voyons que la forme de cette partie du monde est totalement changée par Ptolémée. Il n'admet point, comme Pline et Strabon, la communication de l'Océan Atlantique avec la mer Érythérée; il pense que la côte occidentale de ce continent, après avoir formé un golfe médiocrement enfoncé, s'étend indéfiniment entre le sud et l'ouest, tandis que l'orientale, après le cap Prasum, va rejoindre la côte de l'Asie au midi de Catigara. L'intérieur de son Afrique présente une grande masse de notions confuses, au milieu de quelques vérités nouvelles et de quelques nouveaux renseignemens parvenus à Alexandrie, siége alors des grands travaux géographiques. Ptolémée est le premier qui ait annoncé avec certitude l'existence du fleuve *Niger;* il rejette toute hypothèse d'identité entre ce fleuve et le Nil, et place sur ses bords Tucabath, Nigira, la métropole de Ta Gana et de Panagra, dans lesquelles on a cru retrouver quelques-unes des villes de la Nigritie actuelle, conjectures que M. Gosselin a rejetées, en soutenant que Ptolémée ne connut jamais cette dernière contrée; ce que nous ne pouvons admettre en totalité. Il nous paraît seulement bien prouvé que ses connaissances n'allaient pas au-delà de notre *Dialiba*, et qu'il confondait, à l'exemple de ses prédécesseurs, les rivières qui sortent de l'*Atlas*, avec les contrées voisines de son *Niger*. C'était une des conséquences de son faux système sur l'étendue de l'Afrique, du sud au nord.

L'Asie de Ptolémée offre trois points principaux: les côtes de l'Inde, en deçà et au-delà du Gange; la route de la Sérique, et la forme de la mer Caspienne. On voit qu'il connaît beaucoup de provinces, de villes, de montagnes en deçà du Gange; au-delà, son tracé annonce un vague tâtonnement. Il donne à l'Inde une configuration bizarre; elle n'a plus rien de péninsulaire. Sa Taprobane, ou Ceylan, est d'une étendue démesurée; sa Chersonèse d'Or est caractérisée par un grand fleuve qui vient s'y diviser en trois branches avant de se jeter dans la mer; son fleuve Senus, dans le pays de Sines, est parfaitement représenté par le cours de la rivière Tenasserim; son autre fleuve Serus répond à celui de Pegou; et son *Magnus Sinus* se reconnaît dans le golfe de Martaban. Il sait que la Caspienne n'est pas un golfe de l'Océan septentrional, qu'elle en est même très-loin; mais il lui donne une forme très-erronée. La position de sa *Sérique* est évidemment au nord de l'Inde, et on peut l'identifier avec le *Tibet*, une partie de la *petite Boukharie*, le *Cachemire*, et quelques autres vallées des pays montagneux où naissent l'*Indus* et le *Gange*. Son Europe diffère certainement de celle que nous connaissons aujourd'hui; mais elle est beaucoup plus étendue que le même continent de ses prédécesseurs. Elle comprend l'Espagne, la Gaule, l'Irlande, la Bretagne ou Albion, les îles occidentales d'Écosse; au nord, les îles Shetland, dont la principale, Main Land, est peut-être la *Thule* de Ptolémée et de tous les auteurs romains. Au nord il s'arrête à la Chersonèse Cimbrique (le Jutland); il place à l'est quatre îles, sous le nom de *Scandiæ insulæ;* l'une desquelles semble représenter la Scanie ou l'île de Funen, peut-être la *Basilia* de *Pytheas*; la Scandinavie du moyen âge, la Suède et la Norwége, ne furent découvertes que long-tems après Ptolémée. Le plateau de la Russie, alors couvert de forêts, et qui renferme les sources du Wolga, du Don ou Tanaïs, jusqu'aux sources de la Kama; puis le mont Algydin, qui fournit les sources de l'Oby, continuaient à l'orient du cap Perrispa les limites du monde connu des anciens. Dans cette partie, Ptolémée étonne par une des-

cription exacte du cours du Volga. Les *Hyperboréens* lui paraissent trop célèbres pour les effacer entièrement ; il les place au hasard au milieu de la Russie. Il bannit toutefois de son Europe le nom de la Scythie ; mais il étend la Sarmatie depuis le Tanaïs jusqu'à la Vistule et aux monts Carpathes, sans regarder comme *Sarmates* tous les peuples qui habitaient ce vaste espace. En général les nations Slavonnes sont obscurément indiquées par le géographe ; mais il décrit la Dacie avec plus de détails que ses prédécesseurs. On en peut dire autant de l'Angleterre, des côtes occidentales de la Gaule, et du nord de l'Espagne. Toutefois, à cette époque, par une bizarrerie inexplicable, la géographie de ces contrées éloignées de Rome semble avoir fait plus de progrès que celle de l'Italie même ; sa forme bizarre chez Ptolémée prouve que la science a ses caprices, et que des causes inconnues hâtent sa marche, là où elle devait rester stationnaire.

Après la publication de l'ouvrage de Ptolémée, les guerres des peuples barbares contre les Romains, tant en orient qu'en occident, donnèrent quelques nouvelles notions sur les parties septentrionales de l'Europe. Les marches de Septime Sévère, des bords de l'Euphrate et du Tigre, jusque dans les montagnes de la Calédonie ou de l'Écosse, où il pénétra le premier, l'an 209 de l'ère chrétienne, ajoutèrent aux lumières acquises sur l'orient et sur le nord. Une partie de ces nouvelles notions, échappées à l'injure des siècles, se trouvent consignées dans les Itinéraires dont nous avons parlé, et dans les histoires d'*Ammien Marcellin* et de *Procope*. Le premier nous donne sur les nations de la Germanie et de la Sarmatie des détails que nous cherchons en vain chez Tacite, Pline ou Ptolémée ; et Procope nous fournit, sur les peuples de la mer Noire et des environs du Caucase, des renseignemens d'autant plus précieux qu'il les avait recueillis sur les lieux mêmes. Au sixième siècle, le nord de l'Europe s'agrandit. La Suède et la Norwége sont révélées à l'occident. Ces progrès sont les derniers de l'ancienne géographie ; nous n'avons plus rien à lui demander. L'empire romain s'écroule sous les coups des barbares du nord et de l'est. L'ancienne civilisation disparaît par degrés au milieu des ténèbres du moyen âge, la géographie jette encore de tems en tems quelques lueurs incertaines et trompeuses. Elle prend les couleurs de l'ignorance. Les idées de *Cosmas*, écrivain du sixième siècle, sont encore plus bizarres que celles d'Homère. Son système diffère de celui du poète grec, par la figure carrée qu'il assigne à la terre, dont il fait une surface plane entourée d'une muraille. Cette cosmographie, adoptée par beaucoup d'écrivains chrétiens, est un monument de la grande influence que la géographie poétique d'Homère exerçait sur les systèmes des générations les plus éloignées. A cette période appartiennent les faiseurs d'abrégés. C'est *Martien d'Héraclée* et *Agathémère* qui nous conservent des fragmens d'ouvrages perdus du premier et du deuxième siècle. C'est *Festus Avienus*, froid imitateur des beaux vers de Denys le Périégète, qui rend sans y penser un éminent service à l'histoire critique de la géographie, en insérant dans son *Ora maritima*, quoique d'une manière confuse, les traditions des Carthaginois sur les voyages que leurs navigateurs avaient exécutés le long des côtes d'Espagne, d'Albion et des Gaules. Nous recueillons encore d'utiles renseignemens dans la géographie d'*Éthicus*, conservée par *Orosius* ; dans diverses *notices des provinces*, et dans les dictionnaires géographiques de *Vibius Sequester*, pour le monde romain, et d'*Eusèbe*, pour les lieux nommés dans les saintes Écritures. *Jornandès* nous a transmis quelques renseignemens précieux sur les migrations des Goths et des Huns, et des détails sur la géographie du nord et de l'est de l'Europe, au sixième siècle. Au huitième, un Goth dont on a toujours ignoré le nom, et qu'on appelle communément le *géographe de Ravenne*, nous donne une description du monde connu de son tems, et l'on s'étonne, en le lisant, du grand nombre de géographies perdues pour nous, dont il invoque le témoignage.

Cependant, dès le septième siècle, les pélerinages des chrétiens commencent à ressusciter l'esprit d'observation. Les ouvrages des Pères de l'Église mentionnent une foule de pieux voyageurs. C'est une mine qu'on n'a pas assez fouillée, et qui, sous le seul rapport de la géographie et de l'histoire des peuples, renferme des trésors.

Dès le quatrième siècle saint Jérôme assure qu'il venait à Jérusalem des pélerins de l'*Inde*, de l'*Éthiopie*, de la *Bretagne* et de l'*Hibernie*. Plus tard *Adaman* composa une description *des lieux saints*, d'après ce que lui raconta saint Arculfe. Les relations des pélerinages de Willibald (730) et de Bernard, moine français (870), au saint Sépulcre, sont encore des monumens géographiques du moyen âge, ainsi que le voyage de Bâle à Constantinople, d'Haiton. On cite même des cartes de ces tems de barbarie. Saint Gal, fondateur de la célèbre abbaye qui porte son nom et

qui vivait dans le septième siècle, en possédait une qu'un historien du couvent appelle *mappam subtili opere*, carte d'un dessin élégant. On connaît les trois tables d'argent de Charlemagne, sur lesquelles étaient représentées la terre entière et les villes de Rome et de Constantinople; et Sprengel cite même un manuscrit de la bibiliothèque de Turin, composé en 787, qui renferme une carte d'autant plus précieuse qu'elle comprend tout le monde alors connu, et peut servir à l'intelligence du géographe de Ravenne.

Quittons un moment les hommes de l'occident, courbés sous le joug de l'ignorance, et adressons-nous à ce peuple dont le génie éveillé par Mahomet ralluma le flambeau des sciences et des lettres dans l'antique Asie, berceau de la civilisation, et le fit luire également sur ces terres d'Afrique devenues depuis le siége de la barbarie.

La géographie doit aux Arabes une impulsion nouvelle et de nouvelles découvertes. Dès leurs premières conquêtes, les califes ordonnèrent à leurs généraux de faire la description des pays soumis. En 833, le calife Mamoun fit mesurer, par les trois frères *Ben Schaker*, un degré de latitude dans le désert de Sandgiar, entre Racca et Palmyre. Cette mesure, répétée près de la ville de Kufa, servit à déterminer la grandeur de la terre. Sans nous arrêter au voyage des huit Arabes de Lisbonne, connus sous le nom d'*almagrurim* ou *errans*, voyage dont le résultat est au moins incertain, nous remarquons dès le neuvième siècle, parmi les sectateurs de l'islamisme, le goût des courses aventureuses et la passion des découvertes. Alors deux observateurs zélés, *Wahad* et *Abuzeid*, parcoururent et décrivirent, depuis 851 jusqu'en 877, les pays les plus reculés de l'Asie, qui avaient échappé à la connaissance des anciens. La relation de leur voyage, traduite en français par Renaudot, a trouvé des incrédules jusqu'au moment où de Guignes en a parfaitement démontré l'authenticité. Malheureusement le laps de tems, l'ignorance de la langue et mille autres circonstances, nous ont fait perdre la plupart des monumens géographiques des Arabes; un grand nombre d'entre eux ne nous sont connus que par ceux mêmes qui les mirent à profit. Toutefois quelques-uns de leurs écrivains sont arrivés jusqu'à nous, ou par extraits, ou en entier. Nous remarquons que le dixième siècle vit naître les ouvrages de *Massoudi*, pleins de détails curieux sur l'Afrique, l'Inde et l'Asie moyenne; qu'*Ebn Haukal* traçait dans le même siècle des tableaux aussi instructifs qu'intéressans de toutes les contrées soumises à la religion du prophète, et traitait superficiellement les pays habités par les Nazaréens ou chrétiens, parce que son *amour pour la sagesse et les gouvernemens réguliers ne lui laissait rien à louer ni à citer chez ces nations*. Le douzième siècle nous montre l'*Edrisi*, appelé communément le géographe de Nubie, possesseur de toute la science de ses compatriotes, et des connaissances de l'occident, réunies à la cour de Roger, roi de Sicile. Le treizième siècle s'enrichit de la *Perle merveilleuse*, *d'Ebn al Ouardi*, ouvrage plein de détails curieux sur l'histoire naturelle, sur la géographie de l'Afrique, de l'Arabie et de la Syrie; mais très-succinct sur l'Europe, l'Inde et le nord de l'Asie. D'autres noms célèbres se présentent dans le quatorzième siècle, c'est *Aboul-Feda*, plus méthodique que ses prédécesseurs, et qui, loin de les imiter en procédent simplement et confusément de l'occident à l'orient, décrit chaque contrée dans un chapitre séparé, donne la longitude et la latitude des lieux dans des tables rangées suivant les climats, s'étend sur la géographie mathématique, les mers, les rivières et les montagnes les plus considérables du monde, et cite ses autorités.

C'est *El Bakoui* qui, en publiant les *Merveilles de la toute-puissance sur la terre*, se plaît à décrire les lieux témoins de la gloire des fidèles croyans, les villes célèbres par les monumens de leur génie et par leurs écoles savantes. C'est *Ebn Batouta*, intrépide voyageur, qui traversa deux fois l'Afrique dans deux sens différens, du nord au sud et de l'est au nord-ouest; qui visita la mystérieuse Tombouctou et le pays de *Melli*, et dont les notions s'accordent sur presque tous les points avec les relations les plus récentes des voyageurs modernes.

Cette liste de géographes ou voyageurs arabes, sur laquelle nous n'inscrivons que les plus célèbres et les plus importans, se termine dans le quinzième siècle par *Léon*, dont la description de l'Afrique, mine inépuisable de renseignemens curieux, lie en quelque sorte la géographie du moyen âge à la géographie moderne.

En réunissant l'ensemble des connaissances des Arabes, nous remarquons qu'elles n'étaient réellement importantes que pour les contrées musulmanes, visitées par leurs commerçans, ou vaincues par leurs armes. En Asie elles font sortir l'Arabie de son obscurité, elles ajoutent de nouvelles notions à celles qui existaient sur la Syrie et la Perse; elles sont

détaillées sur les contrées au nord de l'Inde, et les seules que nous ayons long-tems possédées sur l'ancienne Bactriane, la Transoxiane ou le Mavarelnahr, l'état arabe le plus reculé vers le nord; elles revèlent la véritable figure et l'étendue de la Caspienne du sud au nord; elles s'étendent sur la plupart des provinces qui l'environnent; tracent une ligne commerciale de Samarcande jusqu'à Carfou dans la Chine antique; comprennent encore presque toutes les côtes méridionales du *golfe Persique* du Malabar, et les îles Maldives, Madagascar, Ceylan, Java, Sumatra et les Moluques; deviennent vagues et incertaines au-delà du Gange, et sont nulles au nord de l'Asie, dans ces froides contrées où les grands fleuves de l'Oby, de Jenisea, de Lena, arrosent les déserts des Tonguses.

L'Europe fut beaucoup moins connue des Arabes; hors les Espagnes, les îles de la Méditerranée et les parties de l'Italie où ils avaient planté leur drapeau, ils n'eurent que des notions morcelées. Toutefois on a peine à concevoir comment ils étaient parvenus à réunir des renseignemens précis sur l'Irlande, Paris, l'Angleterre, le duché de Schleswig, une partie de la Russie, etc., etc.; tandis qu'ils se montraient complètement ignorans des contrées voisines.

C'est en Afrique que leur géographie a une véritable importance. Les Arabes s'étendirent de l'Égypte au détroit de Gibraltar, et dépassèrent à l'ouest le cap Bojador qui arrêta si long-temps les Portugais. Dès le dixième siècle, ils fréquentèrent l'Afrique orientale, depuis l'Égypte jusqu'au cap Corientes, Melinde, Mombaze et Sofala florissaient dès le douzième siècle. La géographie moderne n'offre guère de renseignemens postérieurs à ceux que donnent les Arabes sur l'Afrique intérieure. Ils connaissent le *grand fleuve* de la *Nigritie*, qu'ils identifient presque tous avec le *Nil*, mais seulement à sa source; et dans la première partie de son cours, ils le dirigent vers l'ouest, et placent assez généralement son embouchure dans une mer ou dans l'Océan, à une journée de distance d'une certaine île d'*Oulil* qui joue un grand rôle dans leur système. La source de notre *Dialiba* ou *Dioliba* paraît leur avoir été inconnue; elle est tout-à-fait hors de leurs excursions au sud-ouest, qu'on ne doit guère étendre au-delà de Djinné. A l'occident proprement dit, Edrisi nomme les *Zanhagi*, tribu qui a donné son nom au fleuve Sénéga ou Sénégal. Le Rio do Ouro, sous le nom arabe de Wadimel, et la contrée Meczara ou Maghzara, avec la ville ou l'île d'*Oulil*, terminent la géographie arabe à l'ouest, comme le pays de Lamlan ou Lamlen au midi.

Dans l'intérieur du Soudan, elle nous indique les villes de Tocrour, célèbre par ses mines d'or; Sallah, Berassa, peuplées de noirs pleins de bravoure; Ganah et Tombouctou, riches et puissantes par leur commerce. A l'est de cette dernière ville, elle s'étend jusqu'au Bornou; au sud, elle atteint le pays de Melli, et de ce côté les montagnes de Kong, le Dahomé et quelques autres points de la Guinée maritime. Rien n'indique que les côtes de Sierra-Leone, le Kouranko, le Soulimana, le Kissi et le Sangara aient été visités par les voyageurs arabes. Leurs écrivains sont silencieux sur ces contrées.

Il est fâcheux qu'en agrandissant de toutes parts le monde connu des anciens, les Arabes n'aient pas mis dans leurs écrits cette clarté et cette précision dont les Grecs et les Romains leur avaient fourni des modèles. Le despotisme politique et religieux arrêta chez eux l'essor de la pensée et l'esprit d'examen. Ils traduisirent Ptolémée, dont leurs découvertes faisaient sentir l'insuffisance. Là où ces découvertes ne les éclairaient pas, ils prirent pour guides Strabon et Pomponius Mela, et s'égarèrent. Leurs observations astronomiques n'étaient point assez précises pour réformer le système géographique des hommes de l'école d'Alexandrie. Ils s'efforcèrent de déterminer les latitudes des lieux, par la durée des plus grands jours; ils divisèrent en climats le monde connu de leur tems, et chaque climat en un certain nombre de régions. Les itinéraires seuls leur servirent à fixer les distances respectives : leurs cartes ne furent assujéties à aucune projection. Entre leurs mains la géographie positive fit peu de progrès. Leurs brillantes entreprises, leurs courses aventureuses semblaient promettre des résultats plus étendus.

Cependant il nous faut quitter les camps arabes, les belles régions de l'orient, et porter nos regards vers des contrées moins favorisées du ciel. Un peuple tout aussi fanatique et non moins brave que les apôtres armés du prophète, le peuple d'Odin reparaît sur la scène, sous les noms de Normans, de Warègues et d'Ostmen; il prend la mer pour le théâtre de ses exploits, et sur les barques des pirates scandinaves se placent des navigateurs instruits et des voyageurs avides de découvertes. La mémoire des services qu'ils ont rendus à la géographie nous a été conservée par le roi *Alfred*, par *Adam de Brême*; par l'*Heims-Kringla*, ouvrage historique de Snorro, écrit dans le douzième siècle; par

diverses autres chroniques islandaises, et par la carte des deux frères Zeni. L'occident prend connaissance des régions du nord dans l'extrait clair et précis de deux relations scandinaves qu'Alfred le Grand inséra dans sa traduction anglo-saxonne d'*Orosius*. La première montre le Norwégien *Other* retraçant ses voyages depuis le Halogaland en Norwége, jusqu'à la Biarmie à l'est de la mer Blanche, et d'un autre côté le long des côtes norwégiennes et danoises, par le Sund, jusqu'à la ville de Hœthum ou Sleswick. L'autre relation était celle du Danois *Wulfstan*, depuis Sleswick jusqu'à Truso, ville commerçante dans le pays d'Estum ou la Prusse.

Alfred comprend dans la Scandinavie les pays suivans : la Biarmie, la Finnmarkie, le Queenland, la Gothie, la Suède, la Norwége et le Danemarck. Le nom le plus ancien pour désigner toutes les contrées de la Scandinavie habitée par des Goths, paraît avoir été celui de *Mannaheim* (*patrie des hommes*), nom que le latin du moyen âge traduit énergiquement par l'équivalent de ces mots, *fabrique du genre humain*.

La description de la Baltique par Wulfstan, publiée par Alfred, est beaucoup plus complète que celle d'Éginhard, qui n'en connaissait pas l'extrémité orientale. Wulfstan mentionne aussi la Prusse, sous le nom de *Witland*. Le même voyageur, comme ses compatriotes, donnait l'épithète d'Estiens à tous les peuples qui habitaient à l'est de la Vistule. Les Scandinaves décrivent aussi la Pologne, qui porte le nom de *Poulina-Land* dans les Sagas. C'est le *Wislaland* d'Alfred, ou pays de la Vistule.

Depuis le neuvième siècle, les côtes les plus reculées de la mer du nord furent visitées par les Normans. Quoique éloignée de leur patrie, ils visitèrent l'Irlande de très bonne heure, peut-être dès le septième siècle. Ils y fondèrent les royaumes de Dublin, d'Ulster et de Connaught, long-tems leurs tributaires; ils firent connaître plus exactement et les Orcades et les Shetland. Ils se fixèrent dans la province de Caithness, la plus septentrionale de l'Écosse. Ils conquirent en 893 les Hébudes des anciens, situées le long des côtes occidentales de l'Écosse, et qui dépendirent de la Norwége jusqu'en 1266. L'audace ou le hasard les conduisit en 861 aux îles Feroer, archipel lointain qui semblait annoncer d'autres terres. Vers la même époque, l'Islande fut abordée par leurs navigateurs, et, ce qui semble assez extraordinaire, ils en indiquèrent la vraie circonférence d'une manière conforme aux observations modernes des astronomes français. Marins infatigables, ils ne s'arrêtèrent pas, ils abordèrent aux rivages du Groenland vers 982. On a soutenu que ce pays, ainsi que l'Islande, était connu avant cette époque : rien n'est plus incertain et moins appuyé de preuves; ce qui paraît hors de doute, c'est qu'il fut peuplé par les Scandinaves Islandais; que leurs établissemens étaient précaires; qu'on y avait bâti deux villes, *Grada* et *Hrattalid*; que la partie la plus orientale et la plus méridionale de la côte ouest du Groenland mérite seule, par sa brillante verdure d'été, ses bosquets de bouleaux et le parfum de ses fleurs, le nom de *Terre-Verte* qu'elle reçut des Islandais. C'est là par conséquent qu'on doit placer l'une des deux anciennes colonies scandinaves. On doit chercher l'autre au nord du cap de *Désolation*. Des ruines de hameaux et d'églises viennent encore appuyer la probabilité de ces deux identités.

Ici se présente une question d'une toute autre importance : les Normans ont-ils découvert l'Amérique avant Colomb?

Les histoires de Snorro, celles de Torfœus et de Jonas Arngrim, les vieilles annales d'Islande, par Hauk, et les dissertations de Suhm, ont conservé la mémoire des découvertes de Leif, fils d'Éric Rauda, et de l'Islandais Biorn. L'an 1001, ce dernier, cherchant son père au Groenland, est poussé par une tempête fort loin au *sud-ouest*, où il aperçoit un pays plat tout couvert de bois et assez fertile. Il revient; Leif se joint à lui, et les hardis aventuriers retrouvent la côte aperçue. L'air y était doux pour des Groenlandais, le soleil restait huit heures sur l'horizon dans le jour le plus court, ce qui suppose à peu près 49 degrés de latitude. Cette terre, où croissait la vigne sauvage, fut nommé *Vinland* ou pays du vin. Des établissemens s'y formèrent; rien n'indique qu'ils aient été stables; toutefois ils existaient encore dans la première moitié du douzième siècle, époque où un évêque, Éric, se rendait au *Vinland* pour convertir au christianisme ses compatriotes encore païens.

Où chercherons-nous maintenant cette contrée de *Vinland*? les récits des vieux historiens que nous venons d'indiquer semblent nous la montrer sur les côtes de l'*Amérique septentrionale*. C'est aux relations des deux Zeni et à la carte de leurs navigations à donner la solution de cette question difficile.

Les nobles Vénitiens dont il s'agit ici visitèrent de nouveau, soit en 1380, soit de 1391 à 1392, les pays découverts par les Scandinaves, ou du moins en recueillirent une des-

cription qui semble, à travers beaucoup d'obscurités, confirmer les relations islandaises. Leur *Frislande*, d'après les recherches savantes de MM. Busche et Eggers, doit s'identifier avec l'archipel des îles Feroer. Les terres qui portent chez les Zeni les noms d'*Engroneland* et de *Grolandia* peuvent s'appliquer à la côte sud-est du Groenland mal orientée et étendue outre mesure sur la carte des Vénitiens. Quant aux deux côtes nommées *Estotiland* et *Droceo*, indiquées, sur la même carte et dans la même relation, à plus de *mille milles* à l'ouest de la Frislande ou de Feroer, et au sud du Groenland, il semble que cette position et que les particularités de leur découverte conviennent parfaitement à *Terre-Neuve* et à cette colonie scandinave du *Vinland*. Nous regrettons que la nature de cet abrégé ne nous permette pas de justifier cette hypothèse, dont M. Malte-Brun a savamment discuté le mérite dans son histoire de la géographie. Nous restons persuadés avec lui que le nouveau monde a été visité par les peuples du nord, vers l'an 1000 de l'ère chrétienne.

Pour présenter dans leur ensemble les entreprises et les travaux géographiques des Arabes et des Normans, nous avons dû intervertir l'ordre des tems : revenons à l'Europe chrétienne, long-tems ignorante des découvertes et de la gloire scientifique des Musulmans, et des courses aventureuses et des poèmes nationaux des hommes du nord.

Je crois l'avoir déjà dit, il serait injuste de méconnaître les services rendus à la géographie par le clergé du moyen âge. Le zèle de la religion conduisait alors les pélerins, comme les missionnaires, dans les pays les plus éloignés, et les moines annalistes en inséraient la description dans leurs écrits. *Emon*, abbé de Werum, nous donne, à l'occasion d'une croisade, l'itinéraire des soldats de la croix depuis les Pays-Bas jusqu'en Palestine. *Saint Boniface* fait connaître les peuples placés à l'orient du royaume des Francs, et les Slavons, chez lesquels il alla prêcher l'Évangile d'après l'ordre des souverains pontifes. A l'aide des lettres du courageux apôtre, *Alfred* compose dans le neuvième siècle la première description complète des pays esclavons. Les missionnaires et les commandans des frontières firent successivement connaître les nations sur l'Oder et la Vistule. On vit paraître pour la première fois, dans les écrits de *Ditmar* de Mersebourg, les Polonais sous le nom de Poleni. On essaya de planter la vigne chez les Slaves qu'on n'avait pu convertir. *Saint Otton* s'était chargé de cette tâche. Les hommes de l'île de Rugen ne le traitèrent pas comme les étrangers qu'ils repoussaient de leurs côtes, ils l'accueillirent. Le saint, qui n'avaient jamais entendu parler de la Baltique, fut émerveillé de la largeur de cette mer. De son côté *Anscaire*, moine de Corbie, sous Louis le Débonnaire, ouvrit aux chrétiens la patrie des redoutables Normands, et parcourut les royaumes de Suède et de Danemarck, peu connus jusqu'alors. Le journal détaillé de ses travaux et de ses dangers n'existe plus. Deux siècles plus tard, *Adam de Brême* le mit à contribution, et, réunissant ses observations à celles qu'il tenait de la bouche même de Svenon, roi de Danemarck, composa une description assez complète des royaumes du nord. Là, le Jutland est traité en détail; des îles de la Baltique qu'on ne soupçonnait pas sont indiquées. Adam de Brême décrit l'intérieur de la Suède, dont Other et Wulfstan ne connaissaient que les côtes; il nomme l'Ostrogothie et la Vestrogothie, déjà citées par Jornandès; le Vermeland et les villes de Birca, Sigtuna et Scara; il est le premier qui ait parlé de l'*Helsingie*, longtemps déserte et peut-être, à une époque inconnue, la demeure des *Huns*. Il s'étend sur l'intérieur de la Russie, dont le nom seul était révélé. Il parle de Kiow sa capitale, bien que dans les *Sagas* l'empire russe soit nommé *Gardavike*, et que *Holmgard*, aujourd'hui *Novogorod*, soit désigné comme la principale cité de cet empire naissant. Il étend sa description aux *îles Britanniques* qu'il n'a pas vues, et, copiste des fables de l'antiquité, il les applique aux contrées qu'il n'a pas visitées; exemple suivi par les hommes du moyen âge, comme une tradition de la manière d'Homère et des géographes grecs. On retrouve la même manie dans la description de la *principauté de Galles*, et dans le tableau de l'Irlande de *Giraud Barry* qui vivait sous Henri II; ses canards croissant sur des arbres, ses poissons à dents dorées, ses monstres moitié homme et moitié taureau, sont un échantillon de sa crédulité.

A cette obscure période appartient l'ouvrage de *Dicuil*, moine irlandais. Il contient l'extrait des mesures de l'empire romain, prises sous Théodose, et quelques traits particuliers sur le Nil et sur les îles de l'Écosse. Ce livre, publié pour la première fois par M. Walckenaer, a obtenu l'honneur d'être revisé et commenté par M. Letronne.

Cependant le clergé, maître de l'instruction publique, et les rois des siècles féodaux encourageaient les études géographiques; Guillaume de Wykcham était un de ces protec-

teurs de la science au berceau. Warton nous a conservé les dispositions suivantes, inscrites par le bon prélat dans ses lettres de fondation d'un nouveau collége à Oxford : « Lorsqu'en » hiver, à l'occasion de la fête du seigneur, » ou de quelque saint, on fait du feu dans la » grande salle pour les confrères, lesdits con- » frères et les écoliers peuvent à l'issue du » dîner et du souper s'amuser d'une manière » convenable, par le chant des cantiques et » autres passe-tems honnêtes, comme aussi, » et s'entretenant tranquillement de la poésie, » *des chroniques des divers royaumes, des* » *merveilles de ce monde*, et de tout ce qui » fait l'ornement du clergé. » On sait avec quelle admiration fut reçue la lecture publique, trois fois répétée, du tableau de l'Irlande de Giraud. On connaît également le soin tout particulier que Guillaume apporta à la description de sa conquête. Le *Doomsdaybook*, la plus ancienne des statistiques, en est la preuve : c'est l'état circonstancié du sol et des hommes d'Angleterre, de ses produits et de ses forces, de sa richesse et de son industrie, à la fin du onzième siècle (1080 — 1083)[1]. La description de la Marche de Brandebourg, faite de 1375 à 1377, par l'ordre de l'empereur Charles IV, est le pendant du cadastre de Guillaume. Toutefois il est probable que la géographie eût long-tems langui, circonscrite aux contrées de notre Europe, sans les grandes révolutions de l'Asie, qui, en produisant sur la scène une foule de peuples jusqu'alors inconnus, les mirent en rapport avec les hommes de l'Occident, et portèrent ceux-ci à visiter la Tartarie et la Chine. Leur attention fut surtout attirée par les conquêtes des Mongols, qui s'avancèrent jusqu'en Pologne, en Silésie, en Hongrie. D'un autre côté les puissances chrétiennes avaient dissipé d'immenses richesses et consumé de nombreuses armées dans leurs sanglantes croisades. Elles se voyaient sur le point de perdre entièrement le fruit de tant de sacrifices et d'être expulsées de Jérusalem. Ces longues guerres leur avaient procuré de nouvelles connaissances sur les contrées orientales. Elles conçurent l'espoir de trouver dans Genghiz-Khan un appui contre les Turcs et les Arabes, et de l'éloigner ainsi de l'Europe, qui tremblait au bruit de ses victoires et de ses ravages; tels furent les principaux motifs des missions confiées par les rois et les souverains pontifes aux *Carpin*, aux *Ruysbroeck* ou Rubruquis, aux *Ascelin*. On intéressa leur zèle et leur piété par l'image de la religion éplorée, et c'était pour obéir à la voix de cette fille du Ciel que ces pieux voyageurs, aussi dignes que les savans modernes de la reconnaissance des géographes, traversaient sans armes les pays de vingt peuples barbares, et se présentaient sans peur devant un conquérant féroce qui ensanglantait à la fois les bords du Hoangho et ceux de la Vistule.

Leurs voyages n'ont pas tous également enrichi la géographie. Celui d'Ascelin (1245) n'a rien fait pour elle. Le moine dominicain, dont la relation ne nous est pas parvenue en totalité, est à peu près silencieux sur la Syrie, la Mésopotamie, la Perse et le *Chowarezm*, qu'il a traversés. Il parle à peine de la rive orientale de la Caspienne, terme de sa course hardie, et les détails de son séjour parmi les Mongols n'ont qu'un faible intérêt. Il n'en est pas ainsi des récits de Carpin et de Rubruquis, que nous possédons en entier, et qui nous tracent un tableau fidèle des mœurs mongoles. Ce que les Arabes et les auteurs byzantins avaient écrit avant eux sur les contrées qu'ils visitèrent, n'était point alors connu de l'Europe occidentale. Ils restent les premiers qui lui aient appris quelque chose d'une partie de l'Asie moyenne jusqu'aux confins de la Chine. Carpin entre dans quelques détails sur l'ancienne *Cumanie*, partie sud-est de la Russie le long de la mer Noire; il place sur les côtes orientales de la Caspienne une nation à laquelle il donne le nom de Biserminès, nom probablement qui ne signifie autre chose que Musulmans. On ne sait trop la position précise de ses *Naymans*, peuple mongol que les voyageurs chrétiens postérieurs prétendaient gouverné par le *prêtre Jean*. Carpin est le premier qui parle de son empire. Le même voyageur mentionne le *Kithaï-noir*, le Kachgar tributaire, et donne les noms de plusieurs tribus mongoles, noms qui ne s'accordent pas avec les dénominations d'Haïton, ce qui ne prouve pas complètement contre Carpin : il paraît seulement qu'il prenait des hordes particulières pour des tribus principales. Ses *Bastarcas*, voisins de la Russie, sont évidemment les Baskirs, et ses *Kergis*, les Circassiens; il faut chercher ses Chazares ou Ghazari dans la Russie méridionale ou la Crimée; il donne aux Géorgiens leur ancien nom d'Ibériens; il parle de l'Arménie, il mentionne les *Cates* et plusieurs autres peuplades du Caucase. Mais où rencontrer les *Parossites*, voisins des Samojèdes, et peu éloignés des Russes, ces pauvres Parossites qui, ne pouvant rien manger à cause de la petitesse

[1] A l'exception de la principauté de Galles et des provinces de Northumberland, Cumberland, Westmoreland et Durham.

de leur bouche et de leur estomac, étaient réduits à vivre de la fumée des mets qu'ils préparaient?

L'itinéraire de Rubruquis (1253) se confond sur plusieurs points avec celui de Carpin. Mais les pays visités par le moine ambassadeur de saint Louis sont plus nombreux et ses observations beaucoup plus importantes. Il prend sa route par la Crimée, où il découvre les restes des anciens Goths qui parlaient allemand; il visite les provinces russes le long du Volga et de la mer Caspienne, alors dévastées par les Mongols; il s'avance dans les déserts entre le *Don* et le *Volga*, où il trouve les Morduines, qu'il appelle *Moxels* et qu'il dépeint comme païens. S'il est à peu près impossible d'identifier ses courses dans les contrées arrosées par le Sir-Deria, il l'est également de déterminer la véritable position du pays d'*Organon*, que M. Malte-Brun propose de placer dans une vallée près du lac Balcati. *Karakorum*, la célèbre capitale du Cathai, et dont le nom seul effrayait l'Asie, fut le terme du voyage de Rubruquis. Il revint en Europe par le chemin qu'il avait parcouru en allant, c'est-à-dire par les contrées voisines de la Caspienne et l'Arménie.

De tous les voyageurs du moyen âge, Rubruquis est celui qui fournit les plus amples détails sur le prêtre Jean. Il donne ce nom au prince Unkchan, chrétien nestorien, qui résidait à Karakorum et régnait sur les tribus mongoles de Merkit et de Keraït; mais ce qui rendit sa relation précieuse pour l'Europe du moyen âge, ce fut la masse de connaissances nouvelles qu'elle mit en circulation. Elle fit voir que des peuples nombreux et de grands pays occupaient cette partie du globe que les géographes anciens avaient couverte des eaux de l'océan. L'*Eoüs*, cette mer fabuleuse de l'antiquité, disparut pour toujours. La Caspienne parut comme un grand lac isolé. L'observation des mœurs et des usages fut sans cesse présente à sa pensée. Il apprit le premier que les khans mongols tiraient un produit considérable des lacs salés de la Crimée; que le *koumis*, boisson favorite de leurs sujets, se préparait en faisant fermenter le lait de jument. Il connut avant Marco Polo l'eau-de-vie de riz ou arrak; il décrivit les bœufs grognans du pays de Tangut, et les ânes sauvages, si légers à la course, des environs de Karakorum, avec l'exactitude d'un naturaliste moderne. Il remarqua dans la Caramanie, près d'Iconium, les alunières qui ont approvisioné l'Europe jusqu'au xve siècle. Et le premier, depuis Ammien Marcellin, il signala la rhubarbe comme remède.

Mais de tous les voyageurs du moyen âge, le plus célèbre est Marco Polo. C'est à lui que la géographie moderne de l'Asie doit sa naissance, et après six siècles c'est encore à lui qu'elle emprunte plus d'un de ses chapitres. Marco Polo est un témoin authentique de cette fameuse nation des Mongols, alors maîtresse du monde, et de cette Chine, berceau long-tems ignoré d'une civilisation très-avancée. Observateur judicieux, quoique égaré par les idées de son siècle, il nous a légué un grand nombre de faits d'histoire naturelle et morale, empreints d'un caractère de vérité auquel nos connaissances rendent chaque jour hommage. Naïf et sincère comme Hérodote, il cache souvent sous des récits fabuleux des vérités déguisées. Enfin les découvertes de cet illustre Vénitien, en reculant vers l'orient les bornes de l'Asie, excitèrent le génie de Christophe Colomb et l'entraînèrent dans des routes inconnues où l'attendait un nouveau monde.

Les voyages de Marco Polo embrassent une période de vingt-six années, depuis 1271 jusqu'en 1297. Il les entreprit après l'élection de Grégoire X, dans la compagnie de son père et de son oncle. Ces derniers avaient déjà vécu dans l'Orient pendant plusieurs années, s'occupant d'affaires commerciales. Ils avaient visité les bords du Volga, Sarai, Bolghar, séjour d'un des petits-fils de Genghiz-Khan, la grande ville de Bokhara, et s'étaient avancés au-delà des extrémités connues de l'orient jusqu'à la résidence de Koublaï, empereur des Tartares, d'où ils étaient retournés en Europe par la petite Arménie. Ils avaient promis à Koublaï de revenir à sa cour; ils tinrent parole et se mirent en route en 1271, avec le jeune Polo, fils de Nicolo, alors âgé de dix-neuf ans. L'itinéraire de ce second voyage est d'une haute importance géographique. Il nous montre une ligne immense, parcourue dans l'intérieur, dans l'est et dans le sud de l'Asie, ainsi que sur les mers qui baignent les côtes méridionales de ce grand continent. Cette ligne embrasse les pays entre la mer Noire et la Caspienne, la Perse, les terres des Turcomans, la Boukharie, le Badakhchan, les monts Belour, Kaschgar, les déserts de Lop et de Kobi, Pékin, la Chine orientale et méridionale, une partie des îles de la Sonde, la navigation de leurs parages, celle des mers au-delà du Gange, du golfe du Bengale, des côtes du Malabar et du golfe Persique, etc.

Le récit de Marco Polo est généralement le résultat de l'observation personnelle. Toutefois il y a des ouï-dire intercalés dans le texte et tellement confondus qu'il est souvent difficile de distinguer ce qui appartient au voya-

geur de ce qui lui a été raconté. De là l'incertitude qui règne sur quelques parties de sa route et sur plusieurs points visités par lui. Mais tel qu'il est ce texte reste une mine abondante de renseignemens. Marco Polo nous montre la riche industrie de Bagdad, de la Géorgie, de Tauris et de la Perse, et s'émerveille de leurs étoffes de soie. Dans le Badakhchan, dont le climat salubre guérit les voyageurs malades, il signale les beaux troupeaux de moutons sauvages, les chevaux agiles et les mines de pierres précieuses qui fournissent les rubis balais, le lapis lazuli et d'autres minéraux. Physicien sur les monts Belour, il observe que le feu, dans cette atmosphère raréfiée, brûlait avec moins de vivacité et de force. Il décrit exactement l'animal porte-musc et le grand faisan. Ses détails sur la Boukharie et la Chine sont d'un géographe. Il avait parcouru la plus grande partie des provinces de ce vaste empire; il ne les décrit pas toutes, mais il nous trace un rapide tableau de ses villes les plus importantes, de *Cambalu* ou Pékin, de Nankin et de la ville de *Quinsai*, la plus grande du monde, et dont les innombrables habitans consomment par jour quatre-vingt-quatorze quintaux de poivre. Il mentionne le commerce de Canfu avec les Indes et les îles à épiceries. Il ne dit rien du thé et n'oublie pas la porcelaine : il donne ce nom aux cauris des Maldives; il s'étonne de la rareté de l'argent à la Chine et de son haut prix comparé à celui de l'or. Il parle du papier-monnaie et de la cherté des fourrures; et le charbon de terre ou la pierre noire, comme il l'appelle, n'échappe pas à son observation.

Le voyageur vénitien a consigné sur le nord de l'Asie quelques détails curieux. On lui a dit que le sol de ces contrées septentrionales, composé de marais, restait enseveli sous les neiges et les glaces la plus grande partie de l'année; qu'au lieu de chariots les habitans se servent de petits traîneaux tirés par des rennes, et qu'enfin les précieuses fourrures s'y trouvent en abondance. A ces traits on reconnaît la Sibérie.

Marco Polo est le premier qui ait parlé du Bengale aux Européens; mais, tout en faisant l'éloge de sa fertilité, de la beauté de ses cotons, de son sucre et de ses récoltes de riz et d'indigo, il semble le confondre, ainsi que le Pégu, avec les provinces du Cathai. Il décrit les villes des côtes orientales et occidentales de l'Inde, mais il se tait sur celles de l'intérieur; ce qui peut passer pour un oubli volontaire, car il sait beaucoup de choses de ces contrées; il n'ignore ni les castes de l'Inde, ni l'aversion des Hindous pour la mer, ni la manière de voyager en palanquin, ni les danses voluptueuses des courtisanes, ni la rareté des chevaux dans ces contrées. Il nomme le Japon Cipangu, d'après la dénomination chinoise *Schibyn*. Il place sept mille quatre cents îles dans la mer de *Cin*; il sait aussi quelque chose par les rapports qu'on lui a faits de la grande Java (peut-être l'île de Bornéo), abondante en épiceries que les Chinois venaient acheter. Sa petite Java, où il demeura cinq mois, est bien certainement l'île de Sumatra, sur laquelle il fournit des renseignemens assez étendus. La mention qu'il fait de l'île de *Malaiur* et de la ville de ce nom prouve qu'il avait entendu parler de ce peuple fameux qui s'était tant répandu au-delà de Malacca. Sa navigation dans les mers de l'Inde paraît l'avoir conduit aux îles de Nicobar et d'Andaman, dont il signale les habitans comme cruels envers les étrangers et anthropophages. Il cite encore Ceylan et n'oublie pas la pêche des perles; quant à Madagascar et aux côtes orientales de l'Afrique, il ne les connaît que d'après les écrivains arabes, dont il se plaît à répéter les récits fabuleux.

Si même aujourd'hui les voyages du noble Vénitien étonnent les hommes courageux et entreprenans, quels sentimens d'admiration ne durent-ils pas inspirer à une époque où les communications étaient si difficiles! Leur importance justifie les détails dans lesquels nous sommes entrés, détails d'autant plus nécessaires que la relation de ces courses lointaines renferme une grande partie des connaissances géographiques du moyen âge. Marco Polo est le Humboldt du XIIIe siècle.

Sur les traces de cet intrépide voyageur et des missionnaires qui l'avaient précédé, se pressèrent d'autres marchands italiens, parmi lesquels Pegoletti (1345) mérite d'être cité; son itinéraire est curieux comme route commerciale; il nous indique la ligne qu'on suivait alors lorsqu'on se rendait avec des marchandises d'Azof à la Chine. Cette ligne traversé la partie moyenne et orientale de l'Asie, Azof, Astrakhan, Saracanco ou Saratschick en Tartarie; Ourghenz, dans le Kharizm; Otrar, dans le voisinage de Bokhara; Almalekh (Al Malik), dans la petite Boukharie; Khami (Kan-Tcheou), près de la grande muraille de la Chine, et Cassai, peut-être Quin-Say, aujourd'hui Hang-Tcheou. Le terme du voyage de Pegoletti dans l'est paraît avoir été Cambalu ou Pékin, nommé *Gamalecco* dans l'itinéraire. Sa route de retour, qu'il décrit également, indique celle que les

caravanes de son tems suivaient en revenant des Indes pour gagner les bords de la Méditerranée.

La religion, la politique et le commerce, ces trois grands mobiles de toutes les grandes entreprises, continuèrent pendant les XIVe et XVe siècles à diriger l'attention vers l'Asie centrale. Parmi les voyageurs et les géographes de la première partie de cette période, nous distinguerons Haïton, Oderic de Portenau et Mandeville, qui ont ajouté peu de vérités et beaucoup d'erreurs aux notions recueillies par Marco Polo.

L'*Histoire orientale* du premier renferme une géographie générale des principaux états de l'Asie, à l'exception de la presqu'île au-delà du Gange et des îles voisines; comme Mandeville, il place un certain royaume de *Tarse*, entre la Chine et le Turkestan; il donne le nom d'*Igours* à ses habitans, parmi lesquels on rencontrait des chrétiens qui se servaient de lettres particulières. Son tableau du Turkestan est plein de vérité; ce qu'il dit des mœurs chinoises est également exact: on voit qu'il a mis à contribution Rubruquis et les autres moines voyageurs, et qu'il a profité des écrits des auteurs mongols.

Mu par un zèle ardent et se dévouant aux travaux des missions lointaines, Oderic de Portenau se dirigea vers l'Asie; arrivé à Constantinople, il traverse la mer Noire, prend terre à Trébisonde, marche sur Ormus et s'embarque dans ce port pour la côte du Malabar, où il séjourna quelque tems. Les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java et de Bornéo virent successivement l'infatigable missionnaire; il aborde sur les côtes méridionales de la Chine, et traverse ce vaste empire du sud au nord pour arriver à Kambaleth (Pékin). Sa route de retour fut à peu près celle que Marco Polo avait prise en allant. Il est assez difficile de le suivre dans cette partie de son voyage qui se termine au Tibet et n'ajoute presque rien aux connaissances précédemment acquises. Quelques détails neufs sur la côte du Malabar, la culture du poivre, l'usage antique des femmes de l'Inde de se brûler avec le corps de leurs maris, sur les pratiques religieuses des Hindous et les pénitences de leurs faquirs, voilà tout ce qui paraît digne d'être recueilli de son ennuyeuse relation. Un trait lui est particulier, c'est que très-souvent il affirme par serment la vérité de plusieurs de ses récits, qui n'en paraissent pas moins incroyables.

Mandeville, chevalier anglais, parcourut l'Asie dans le même tems qu'Oderic, et la conformité de leurs relations ferait supposer que l'un a copié l'autre, ou qu'ils ont puisé tous deux dans une source commune. Il n'était bruit alors que des merveilles de l'Orient. Mandeville voulut les connaître, il quitta l'Angleterre en 1327, traversa la France et se rendit à la Terre-Sainte; loin d'y guerroyer en bon chevalier contre les infidèles, il servit le soudan d'Égypte et suivit le grand khan du Cathai dans ses guerres contre le roi de *Manci* (la Chine méridionale). Son itinéraire est le même que celui d'Oderic; il met également à contribution la géographie d'Haïton, et transcrit des morceaux entiers des vieilles chroniques du tems. On a accusé les moines contemporains de quelques-unes de ces additions; peut-être Mandeville lui-même voulut-il renchérir sur ses prédécesseurs. Il prend ses monstres dans Pline, ses miracles dans la Légende. Ses récits offrent des îles habitées par des géans qui ont cinquante pieds de haut, des diables qui du sommet des montagnes vomissent des flammes sur les pauvres voyageurs, et un certain agneau de Tartarie engendré par un melon. Il place son prêtre Jean dans la ville de Suze, et l'histoire qu'il en rapporte semble être mêlée de quelques traditions indiennes; son voyage n'a rien de géographique, si ce n'est quelques détails nouveaux sur l'Égypte et la Palestine.

Si le goût des fables règne dans presque toutes les relations du XIVe siècle, celles du XVe commencent à se dégager des couleurs du merveilleux. Gonzalez de Clavijo paraît à cette époque comme un voyageur instruit et véridique. Envoyé en ambassade à Tamerlan, par Henri III, roi de Castille, il s'embarqua le 21 mars 1403 pour Constantinople, d'où il se rendit par la mer Noire à Trébisonde, l'Arménie, le nord de la Perse et le Khoraçan, dans la ville de Samarcand, près de laquelle campait Tamerlan. Il décrit avec pompe les fêtes qui lui furent données par le conquérant, et ce tableau peut servir à prendre une idée du luxe et de l'industrie orientale à cette époque. On trouve dans Clavijo des détails très-curieux sur le commerce de l'Orient. Celui de Samarcand était florissant, les Russes et les Tartares venaient y échanger leurs cuirs, leurs pelleteries et leurs toiles contre les étoffes de soie, le musc, les pierres précieuses et la rhubarbe du Cathai. Tauris, alors riche et active, recevait aussi les mêmes articles et les échangeait avec les produits d'Europe apportés par les Génois. *Sultania* était encore un marché considérable, c'était le grand entrepôt de la Perse et des Indes; les caravanes de cette dernière contrée y arrivaient dans les mois de juin, juillet et

août. Yezd et Serpi y en envoyaient également; le Khoraçan y faisait parvenir ses toiles de coton et ses cotons filés; Ormus, ses perles; et les marchands du Cathai, leurs pierres précieuses et leurs beaux rubis. Clavijo est le premier qui nous fasse connaître cette route commerciale entre l'Inde et l'Europe. C'est aussi le premier des voyageurs du moyen âge qui ait rejeté les prodiges de sa relation; elle contient sur quelques lieux de l'Asie les seuls documens que nous possédions encore.

Celle de l'Allemand Schildberger, qui suivit Tamerlan dans ses conquêtes, trop vague et trop incorrecte, n'offre pas de grandes lumières à la géographie. On trouve plus d'instruction dans les voyages de Josaphat Barbaro, noble Vénitien, envoyé par sa république à Tana, en 1436, et en Perse auprès du roi Ussum-Cassam, en 1473. Il parcourut une grande partie de la Tartarie pendant sa première absence, qui dura seize années; plus tard il visita les principales villes de la Perse, telles que Schiras, qui comptait alors deux cent mille habitans; Yezd, riche par ses manufactures de soie; Strava ou Estrava (l'Astrabad de nos jours), active, commerçante et populeuse. Ses détails sur la Russie ne manquent pas d'intérêt. Le duché de ce nom était alors sans force et mal peuplé, et Moscou renfermait de vastes espaces couverts de bois. Il nous montre la Géorgie déchue de son ancienne civilisation, et n'en conservant d'autres indices que des mœurs corrompues. Ce qu'il dit des peuplades du Caucase est inintelligible; les noms sont trop défigurés dans cette partie de sa relation pour qu'on puisse la mettre à profit.

Barbaro termine cette longue suite de voyageurs qui, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVe, parcoururent l'intérieur de l'Asie. C'est en réunissant leurs découvertes partielles et leurs différens itinéraires, que les géographes de ces diverses époques essayèrent de tracer l'ensemble de la terre. C'est à l'aide de ces matériaux incomplets que les Martin Sanuto, les Pietro Visconti, les frères Pizigani, les Giroldis, les Pareto, les Bianco, les Bedrazio, les Benincasa, les Martin Brazl, les F. Mauro, les auteurs de la Carte des voyages des frères Zeni et de Marco Polo, et quelques autres géographes dont les noms sont inconnus, dessinent ces cartes grossières, sur lesquelles on trouve réunies et les indications récentes et les idées des anciens, dénaturées par l'ignorance et accommodées au besoin de remplir des lacunes ou de servir des hypothèses bizarres. Dans plusieurs de ces cartes on voit l'Europe, l'Asie et l'Afrique représentées comme une grande île, et l'Afrique terminée au nord de l'équateur et baignée de ce côté par la mer, comme l'avaient cru Ératosthènes et Strabon, dont les idées s'étaient maintenues dans l'Europe occidentale.

Les cartes de Sanuto et de Bianco indiquent la plupart des états de l'Europe, et tracent les trois états du nord qui tiennent à la Russie par une langue de terre très-étroite. La figure de l'Asie méridionale y est tout-à-fait informe, et les Tartares occupent le nord de cette partie du monde. On trouve sur d'autres cartes de l'époque dont nous nous occupons quelques vagues indications de découvertes faites à l'ouest de l'Europe et de l'Afrique dans les XIe, XIIe et XIIIe siècles. La mention d'une île *Antilia*, placée à l'ouest des Canaries, existe sur plusieurs de ces cartes, et notamment sur celles de Bianco, de Bedrazio et de Pareto. Le savant Buache a cherché à prouver que cette *Antilia* n'était autre qu'une des îles Açores; et il se fonde en partie sur ce qu'elle est très-rapprochée de ces dernières. La carte de Bianco a pu motiver cette opinion, qui semble détruite par l'inspection de la carte de Pareto, que le géographe français ne connaissait pas. Sur cette dernière, l'*Antilia* se trouve à une distance très-considérable de l'ancien monde, et tout à l'occident de l'Océan Atlantique. De là l'hypothèse soutenue par quelques hommes instruits, que la connaissance de cette *Antilia*, vraie ou fabuleuse, parvenue à Christophe Colomb, avait pu déterminer son immortelle entreprise. Nous dirons dans un moment quelle idée il se faisait de cette terre lointaine, et à quelle contrée du globe il la rattachait.

On voit aussi sur les cartes du XIVe siècle un tracé des côtes occidentales de l'Afrique, avant les découvertes des Portugais, qui pourrait faire supposer que ces hardis navigateurs, en doublant le cap Nun ou Non, et en s'avançant au sud, ne faisaient que sillonner une mer déjà visitée. Une carte de 1346, écrite en castillan, présente le cap Bojador comme un point connu, et que les navigateur avaient doublé. Un manuscrit existant à Gênes conserve le souvenir d'une expédition partie de Majorque vers le même tems, pour se rendre à l'embouchure d'un fleuve nommé *Vedamel* ou *Rui-Jaura*, probablement Rio-do-Ouro. Les îles Canaries paraissent sur cette carte de 1346, probablement d'après les descriptions des Arabes; et l'île de Madère même se montre sur une autre carte de 1384, sous le nom d'*Isola di legname*,

l'île aux forêts, véritable sens du nom qu'elle porte aujourd'hui.

Mais il est tems de quitter les travaux mal connus du moyen âge et l'époque des découvertes incertaines; il est tems d'adresser un dernier tribut d'hommages aux infortunés précurseurs des Gama et des Colomb, engloutis dans les vagues de l'Océan, ou naufragés sur quelques plages désertes. Une nouvelle carrière va s'ouvrir à nos regards; une ère nouvelle va commencer pour la géographie. A la voix du prince Henri, les vainqueurs de Ceuta, la boussole à la main, s'élancent sur les flots de l'Atlantique. Depuis long-tems en contact avec les Maures et familiers avec la langue arabe, les Portugais s'étaient instruits sur l'Afrique dans les ouvrages des géographes de cette nation; ils savaient quelque chose des îles Canaries et de plusieurs points de la côte occidentale; ils avaient une vague connaissance des mines d'or de la Guinée. Les Arabes et les marchands juifs leur avaient fourni des renseignemens sur l'intérieur des pays dont ils vantaient les richesses. Cependant il leur était impossible de pénétrer au travers du continent. Les populations maures, exaspérées contre les chrétiens victorieux, leur fermaient le passage; mais l'esprit chevaleresque et aventureux, répandu dans toutes les classes, depuis l'héritier du trône jusqu'aux hommes sans nom, ne pouvait reculer contre un tel obstacle. Les marins du prince Henri résolurent d'arriver au pays de l'or et des épices, en longeant les côtes de l'Océan.

Le cap Non avait été jusqu'alors le terme des navigations. La tradition annonçait d'affreux malheurs à qui tenterait de le doubler. Le prestige s'évanouit en 1433 devant les efforts de *Gilianez*. Vers le même tems, les tempêtes poussèrent *Jean Gonzales Zarco* et *Tristan Vaz* sur les rivages de Porto Santo et de Madère. Celle-ci vit bientôt s'élever les premières colonies des Portugais, et croître, sur les débris de ses vieilles forêts, la canne à sucre de Sicile et les vignes de Chypre. D'autres navigateurs découvrirent les Açores, qu'on prit d'abord pour les Antilles des cartes des cosmographes; ce qui détermina même Martin Behaim à placer sur sa mappemonde le Cathai à leur couchant; leur découverte ne fut complétée qu'en 1450. C'est à peu près vers la même époque que le Sénégal fut abordé peut-être pour la seconde fois. Cinq ans après, les îles du cap Vert devinrent une des conquêtes de Cada Mosto, dont les voyages ont un véritable intérêt scientifique, tant ses descriptions sont claires et précises, tant il met d'exactitude à décrire l'apparence des côtes, la profondeur de la mer, et tout ce qui peut être utile à la navigation. Nous lui devons également le récit de quelques-unes des découvertes de son tems, parmi lesquelles on remarque celle de Pietro de Cintra, qui poursuivit la reconnaissance des côtes d'Afrique, atteignit le premier les rivages de la Guinée, et alla au sud de Sierra-Leone jusqu'au cap Mesurado. La mort du prince Henri n'arrêta pas le mouvement qu'il avait imprimé. Son esprit ne cessa d'animer les Portugais: la route était tracée. Pour arriver au but, il ne fallait plus qu'une constance ordinaire. Chaque année amenait la connaissance d'une terre nouvelle. Des navigateurs, dont les noms sont oubliés, abordèrent en 1472 aux îles du Prince, de Saint-Thomé et d'Annobon, situées sous la ligne. Un an auparavant, la côte d'Or avait été visitée par Jean de Santarem et Pierre Escobar; vers la même époque, Diego Cam parvint à l'embouchure du Zaïre; et Alfonso d'Aveiro débarqua sur les terres du Benin, d'où il apporta le piment à Lisbonne, qui le connaissait depuis long-tems. Enfin, Barthélemi Diaz atteignit en 1486 l'extrémité méridionale du continent africain; il la nomma cap des Tourmentes; mais le génie du roi Jean y vit le cap de Bonne-Espérance; il le dota de ce nom d'heureux augure, et bientôt l'on ne douta plus de la possibilité de faire le tour de l'Afrique par mer.

Les premiers navigateurs qui abordèrent au Benin avaient appris des habitans qu'à 250 milles à l'est de leur pays résidait un prince qui adorait la croix. Il n'en fallut pas davantage pour faire supposer que se trouvait en Afrique le royaume du prêtre Jean, depuis si long-tems cherché. Sur la foi d'une telle indication, le roi de Portugal envoya successivement deux moines à Jérusalem, et *Covilham* et Alfonse de Païra à Alexandrie, pour prendre des informations sur ce prince chrétien. Covilham, après plusieurs voyages en Égypte, aux mines d'or de Sofala, à Calicut, et dans plusieurs villes commerçantes des Indes, transmit à Lisbonne quelques renseignemens, non sur le prêtre Jean, mais, ce qui valait mieux, sur les riches contrées d'Orient. Ses dépêches furent long-tems en route; et avant qu'elles parvinssent, deux juifs portugais, qui avaient long-tems résidé à Ormus et à Calicut, donnèrent au roi, sur les Indes et les royaumes qui en dépendent, les détails les plus circonstanciés. Ces documens, réunis au récit de Barthélemi Diaz, déterminent l'expédition de *Vasco de Gama*, envoyé en

1497 à la recherche des Indes. Le cap de Bonne-Espérance est doublé. Le génie des tempêtes est vaincu; on entre dans une mer inconnue; le monde des anciens est entièrement détruit; bientôt cent royaumes civilisés, arabes ou indiens, mahométans ou idolâtres; des îles embaumées, des aromates précieux, vont être révélés; une nature toute nouvelle va paraître; et c'est un petit peuple enfermé dans un cercle de montagnes, à l'extrémité occidentale de l'Europe, qui va se frayer le chemin qui mène à la patrie du soleil.

Après avoir dépassé la pointe d'Afrique, *Gama* tourna ses voiles vers les côtes orientales. Elles n'étaient connues que des Arabes. Elles se déployèrent pour la première fois aux regards des Européens. L'amiral visita une partie des rivages de la Cafrerie, auxquels il donna le nom de terre de Natal; il découvrit Mozambique, prit terre à Mombaze, ville de commerce, et visita le royaume de Mélinde, où pour la première fois des banians indiens se montrèrent à ses regards.

Les flottes qui le suivirent achevèrent successivement la découverte de l'Afrique orientale jusqu'à la mer Rouge. Cette période est féconde en conquêtes géographiques et en prodiges de valeur. C'est pendant ce siècle de travaux héroïques que Cabral arrive à Quiloa; qu'Albuquerque le Grand découvre l'île de Zanzibar; qu'il expulse les Arabes d'Aden; qu'il ouvre la mer Rouge aux Portugais et leur procure la connaissance exacte de ses ports et de ses rivages. C'est pendant le même tems que Tristan d'Acunha visite en détail l'île de Saint-Laurent ou Madagascar; que d'autres navigateurs abordent la côte d'Ajan, nom sous lequel les Arabes comprenaient tous les pays entre le fleuve Quilmance et le cap Guardafui; que Lopez de Segueira paraît sur les côtes de l'Abyssinie, et que François Alvarez fait mieux connaître cette contrée par la relation de son ambassade.

La rapidité des conquêtes des Portugais en Asie ne fut pas moins merveilleuse. Calicut vit aborder Gama en 1498. Depuis cette année remarquable jusqu'en 1516, pendant moins de vingt années, ses intrépides compatriotes se répandent depuis les états du Zamorin jusqu'à la Chine; ils visitent en conquérans et décrivent souvent avec exactitude quelques-uns des royaumes maritimes du Malabar, des côtes de Coromandel, du golfe du Bengale, de la presqu'île de Malacca; ils s'établissent à Ceylan, aux Ankedives, aux Maldives, et font connaître Java, Sumatra, Bornéo, la plupart des Moluques, ainsi qu'une partie de la Nouvelle-Guinée; ils parcourent les mers de la Chine, découvrent les îles de Licou Kieou, et sont poussés par les orages jusque sur les côtes du Japon.

Tels furent les résultats de cet esprit entreprenant, de ce mépris du danger, de cette ardeur de la gloire qui animaient les descendans des hommes formés à l'école du prince Henri et conduits par les Gama, les Albuquerque, les Perez, les Segueira, les Castro, les Silveira, les d'Andrade, les Almeida, et tant d'autres capitaines qui ont porté l'honneur du nom portugais jusqu'aux lieux où l'immense Océan oriental semble avoir brisé en mille îles la vaste masse de l'Asie.

Pendant qu'ils poursuivaient vers l'orient le chemin de la renommée et de la fortune, l'Espagne fut entraînée malgré elle dans les vastes projets de Christophe Colomb.

Si le cadre dans lequel nous sommes circonscrits nous permettait une excursion, justifiée par l'éclat d'une haute célébrité, nous nous arrêterions un moment sur la vie de l'illustre Génois; nous présenterions cette vie, pleine d'agitations, de gloire et d'amertume, comme le lien qui unit l'histoire de l'ancien monde à celle du nouveau; comme le plus intéressant fragment des annales de l'espèce humaine; nous nous plairions à retracer les merveilles du génie; l'audace réfléchie, aux prises avec les préjugés de l'ignorance; les grands services payés de toute l'ingratitude des grands de la terre. Dans ce récit se presseraient des considérations de l'ordre le plus élevé. Nous aurions à parler d'un monde ignoré paraissant tout-à-coup et dérangeant les combinaisons politiques et tout le système commercial et financier de l'ancien continent; donnant une nouvelle impulsion aux mouvemens de la civilisation; créant à l'Europe de nouvelles jouissances et de nouveaux besoins, et transformant son esprit chevaleresque en une aventureuse cupidité. Mais l'examen de si grands objets nous est interdit; et dans la mémorable entreprise de Colomb, les seuls progrès de la géographie doivent nous occuper.

D'aveugles panégyristes ont cru ajouter quelque chose à la gloire de l'illustre navigateur, en le présentant comme un magicien qui avait deviné l'Amérique. La connaissance des documens géographiques du tems suffirait seule pour éloigner une telle supposition. Colomb, comme nous l'avons déjà dit, n'eut ni ne pouvait avoir une telle pensée : il sut tout ce que savaient de son tems les hommes les plus habiles. Il jugea comme Aristote, Marin de Tyr, Ptolémée et quelques anciens,

que les rivages de l'Inde devaient être assez rapprochés des côtes d'Espagne. Les cosmographes du moyen âge suivaient cette opinion dans leurs tracés défectueux; et, dominés par une autre idée bizarre, qu'il devait exister des terres dans la partie opposée du globe, pour servir de contre-poids aux continens connus, ils inscrivirent au hasard sur leurs cartes, dans l'ouest de l'Atlantique, des terres ou îles imaginaires auxquelles il donnèrent le nom d'*Ante Insulæ*. Une d'elles porte celui d'*Antilia*, d'où dérive la dénomination française d'Antilles. Ces îles n'indiquaient pas un nouveau monde, mais le commencement de l'Asie. Toscanelli ne les croyait séparées du Japon, ou de *Cipango*, que par un espace de 225 lieues; et dans sa pensée comme dans celle de Colomb, des terres étrangères ne s'interposaient point entre l'Europe et l'extrémité du continent asiatique : l'Océan seul remplissait cet immense intervalle.

C'étaient ces flots inconnus qu'il se proposait de franchir. Cette généreuse résolution naissait d'une conviction profonde. Colomb croyait à la sphéricité de la terre, et à la vérité des renseignemens de Marco Polo. Dès 1474, ce Paul Toscanelli, dont nous venons de parler, conseillait au roi de Portugal de tenter la route de l'ouest pour arriver aux pays des épices, conseil qu'il appuyait d'une carte indiquant par cette voie les distances probables, mais très-erronées, entre les côtes d'Europe, les provinces de la Chine méridionale et les Indes. Les suffrages d'un tel cosmographe enflamment Colomb d'une nouvelle ardeur. Mais ce que son génie lui présente comme une vérité démontrée, paraît le rêve d'un insensé aux chefs des gouvernemens contemporains. Gênes, sa patrie, et Venise repoussent le don qu'il veut leur faire de terres nouvelles et d'immenses richesses. Le roi de Portugal s'efforce de le retenir dans l'inaction et de tromper sa confiance. Six années de refus l'attendent en Espagne. La stupide ignorance des ministres et des courtisans de Ferdinand est plus forte que leur cupidité. Enfin son étoile l'emporte : un prêtre qui possède la confiance d'Isabelle devient son protecteur. La reine comprend sa pensée; et dans les joies de la prise de Grenade et de l'expulsion des Maures, on l'appelle à la cour; on marchande ses services; on lui confère le titre d'amiral; et trois frêles barques avec quatre-vingt-dix hommes sont mises à sa disposition. Qui ne sait qu'après avoir lutté contre un équipage révolté et près de retourner en Europe, une petite lumière aperçue la nuit indique à l'illustre navigateur un nouvel univers; que de 1492 à 1498, il découvre l'archipel des Antilles; que dans cette dernière année il pénètre jusqu'aux côtes de la Terre-Ferme et à l'embouchure de l'Orinoco; et qu'en 1502 il reconnaît la côte du continent, depuis le cap Gracias a Dios jusqu'au havre de Porto-Bello? Le monde entier sait encore que Colomb épuisa toute la coupe de l'ingratitude. Le nouveau continent ne porta pas son nom; et le grand homme fut le premier Européen qui traversa, chargé de chaînes, cet Océan dont il avait le premier mesuré les flots.

A la nouvelle de cette grande découverte, toutes les ambitions s'éveillèrent. L'Amérique se montra comme une riche proie, comme la terre de l'or et le théâtre de la renommée. Les compagnons de Colomb, d'autres navigateurs et une foule d'intrépides et de cruels aventuriers s'y précipitèrent. Nous ne les suivrons pas sur la scène de leurs exploits et de leurs brigandages; nous devons nous borner à constater sommairement le résultat de leurs travaux géographiques.

Ojeda, qui avait accompagné Colomb dans son second voyage, revient en 1499 avec Americo Vespucci, Florentin habile dans la navigation; ils visitent la côte de la Guyane et de la Terre-Ferme, dont ils font la reconnaissance exacte. A son retour, Americo publie la première relation du nouveau continent; et les injustices de la capricieuse renommée lui assurent un honneur qui dépasse les prétentions des plus fameux conquérans, celui d'attacher son nom à une vaste portion de la terre. Quant aux droits d'Americo à la découverte du Brésil, soutenus par Malte-Brun, il faut reconnaître encore qu'ils ne sont pas fondés. Les parties de la côte voisines du cap Saint-Augustin ne furent visitées par lui qu'en 1501, lorsqu'il était au service du Portugal; et dès 1500, Pinson et Cabral étaient parvenus sur les rivages de cette grande contrée, qui depuis reçut le nom de Brésil.

Cependant d'autres côtes américaines sont abordées à de grands intervalles. Mais ce fut moins alors des terres qu'on cherchait, qu'un passage pour se rendre aux Indes. C'était pour y parvenir que Pinson passait la ligne et se portait vers le sud jusque bien au-delà du golfe de Paria; que Giovanni Caboto, Vénitien, s'élevait dans le nord, où il découvrait un vaste pays, que ses matelots nommèrent Terre-Neuve, et parcourait les côtes d'Amérique jusqu'à la Virginie.

Ce fut encore dans le même dessein que Corte de Real, capitaine portugais, se dirigea en 1500 vers les rivages explorés par les

Cabot. Il visite Terre-Neuve, examine le fleuve Saint-Laurent, côtoie le continent, qu'il appelle terre de Labrador ou des Agriculteurs, jusqu'au détroit qui porte aujourd'hui le nom de Hudson, et auquel il imposa celui d'*Anian*, détroit que les géographes du XVIe siècle regardaient comme devant conduire dans le grand Océan, et dont la recherche a déterminé un grand nombre d'expéditions, et puissamment contribué aux progrès de la géographie des côtes de l'Amérique du nord; mais, à l'époque dont nous nous occupons, ce n'était pas par le nord seul qu'on essayait d'arriver aux Indes; l'espoir d'aborder à ces îles, que parfument le cannellier et le muscadier, déterminèrent les Espagnols à chercher un passage au midi du nouveau continent. Solis périt dans une entreprise de ce genre, après avoir fait connaître Rio de la Plata. Magellan, plus heureux, plus habile, ou mieux informé, découvre le redoutable détroit qui a reçu son nom, et conduit le premier européen dans cette vaste mer, qu'il appela fort mal à propos Océan pacifique.

On le connaissait déjà. Vasco Nugnez de Balboa l'avait aperçu en 1513, de la cime des montagnes de Panama. Sacrifiant à la manie du tems, il s'avance jusqu'à la ceinture au milieu de ces vagues nouvelles; et, l'épée nue, il crut prendre possession, pour le roi d'Espagne, de cette mer qui occupe une moitié du globe. Cette découverte acheva de démontrer que l'Amérique ne touchait point à l'Asie.

Vingt-six années s'étaient écoulées depuis le voyage de Colomb, lorsque de vagues récits de la grandeur et de l'opulence du Mexique vinrent exciter la cupidité des Espagnols. Grijalva, chargé de reconnaître le Yucatan, avait découvert en 1518 une partie des côtes orientales de la Nouvelle-Espagne. Cortez se prépare à envahir cette grande contrée. En trois années elle devient sa conquête, et la géographie l'inscrit sur ses cartes. Quinze ans plus tard, le Pérou, couvert de cadavres et de ruines, est livré par Pizarre à l'insatiable ambition de ses maîtres et aux regards de la science. Cortez possédait des qualités brillantes; son esprit élevé était ouvert aux inspirations généreuses; il mit beaucoup de zèle à rechercher un passage au nord de l'Amérique, semblable à celui que Magellan venait de découvrir au midi. Il n'y réussit point; mais la découverte de la Californie et de la mer Vermeille est encore un de ses titres aux yeux de la postérité. On sut dès lors que la Californie était une grande péninsule, connaissance positive qui n'empêcha pas quelques géographes systématiques du XVIIe siècle d'en faire une île.

La recherche du détroit supposé fut poursuivie avec ardeur, elle valut quelques découvertes réelles: Rodriguez Cabrillo, Portugais au service d'Espagne, remonta jusqu'au 44e degré, et nomma le cap Mendocino. Francisco Galli s'avança jusqu'au 47e degré 30′, et fit connaître une partie des côtes qui portent chez les Anglais, de nos jours, les noms de Nouvelle-Géorgie et de Nouveau-Cornouailles. Ces mêmes Anglais entrèrent dans la carrière et débutèrent par un grand succès. Il n'a rien d'étonnant: l'intrépide Drake, marin consommé, était chargé de faire une renommée à leur pavillon. En 1578 il le déploya tout-à-coup sur ces rivages que les Espagnols croyaient posséder avant de les bien connaître. Drake traverse le détroit de Magellan; ballotté par les tempêtes, il est jeté vers le sud, où des terres inconnues se montrent à ses regards. Il découvre, sous le nom d'îles Élisabéthides, la partie occidentale de l'archipel de la Terre de Feu; peut-être atteint-il même l'extrémité australe de l'Amérique, à laquelle plus tard des navigateurs hollandais donnèrent un nom. Les vents cessent de le retenir dans des parages qu'il n'avait pas l'intention d'explorer; il remonte au nord et visite les côtes déjà reconnues par Galli et Cabrillo, qu'il se permet d'appeler Nouvelle-Albion. Un savant français l'a dépouillé d'une gloire usurpée, en lui donnant en compensation celle qui lui appartient en propre. C'était servir sa mémoire. Il est fâcheux qu'un pareil examen n'ait point été fait par les anciens géographes. La Nouvelle-Albion n'eût point paru sur les cartes avec un nom qu'elle ne doit pas porter. Les îles Élisabéthides, cherchées en vain hors de leur position, n'eussent pas été regardées comme fabuleuses; et la fausse opinion que ces terres faisaient partie d'un continent austral, n'eût point été pendant de longues années une des erreurs de la science.

Vingt ans après, les côtes, jusqu'au cap Saint-Sébastien (42e degré), sont reconnues par Sébastien Viscayno, qui découvre le port de Monterey. Un des bâtimens de son escadre, commandé par Flores, parvient au 43e degré, à l'embouchure d'un fleuve ou d'une ouverture. Plus tard, on en fit un détroit, qui reçut le nom d'entrée de Martin d'Aguilar; mais ni l'entrée, ni le fleuve, ni l'ouverture n'ont été retrouvés.

Telles sont, à l'égard de la côte nord-ouest de l'Amérique, les seules découvertes historiquement prouvées qui aient été faites dans les XVIe et XVIIe siècles. Passons sur la côte

opposée, et suivons-y les progrès de la géographie pendant la même période.

Nous avons déjà parlé du voyage des Cabot et de Corte de Real. D'autres navigateurs les suivirent; et si leurs tentatives furent également infructueuses, elles eurent aussi pour résultat d'agrandir le domaine de la géographie. Ponce de Léon découvrit la Floride; Jean Denis et Cosmart levèrent la carte de Terre-Neuve; Thomas Aubert ramena les premiers sauvages du Canada; Verazzani, au service de François Ier, navigua sur les côtes de cette même contrée, atteignit le 50e degré, et revint sans y établir de colonie. Jacques Cartier explora le premier le golfe Saint-Laurent, remonta le fleuve jusqu'à trois cents lieues de son embouchure, donna au pays le nom de Nouvelle-France, et fit le tour de Terre-Neuve.

On était alors à l'année 1534, et le détroit d'Anian échappait toujours aux recherches. Elles furent interrompues pendant quelque tems; mais la croyance de son existence restait profondément enracinée dans la pensée des navigateurs. Ceux d'Angleterre rentrèrent dans la carrière. Frobisher, en 1577, en cherchant ce passage tant désiré, retrouve les parties méridionales du Groenland, qu'il appelle Westfrieseland, et passe par un détroit situé par les 64° de latitude entre quelques îles de la baie de Hudson, détroit qui a été faussement transporté au Groenland. Ses compatriotes poursuivent la même ligne. Sir Humphrey Gilbert arrive dans le havre de Saint-Jean (île de Terre-Neuve), et se livre à l'examen du pays qui s'étend au sud. L'infortuné Walter Raleigh parvient à la Caroline du nord, que la reine Élisabeth dota du nom de Virginie, nom qui s'étendit ensuite à tous les établissemens anglais de l'Amérique septentrionale. D'autres navigateurs de la même nation s'élèvent bien au-delà de ces latitudes. Parmi les plus heureux et les plus intrépides, se distingue John Davis, qui visite la côte occidentale du Groenland, et continue les travaux de Frobisher (1585-1587). Dans son premier voyage il s'élève jusqu'au 66e degré 40′; visite la partie occidentale du Groenland, et découvre un bras de mer improprement appelé détroit de Davis, puisqu'il est aussi large que la Baltique. Dans un autre voyage il s'avance jusqu'à l'île de Disko, et trouve à l'ouest le détroit de Cumberland. Les glaces l'arrêtèrent entre l'Islande et le Groenland; et le point le plus avancé qu'il ait reconnu, paraît être Sunderson Hope, vers le 77e degré de latitude. Vingt ans après, un des plus célèbres marins des tems modernes, Hudson, paraît dans ces mers glacées et continue les travaux de ses prédécesseurs. D'heureux résultats récompensent ses efforts. Dans son premier voyage il augmente les connaissances que l'on avait déjà de la côte orientale du Groenland, qu'il visite jusqu'au 80e degré. En 1609, il découvre le fleuve qui porte son nom; et l'année suivante, la baie de Hudson, véritable mer intérieure, à laquelle le nom de baie ne convient pas du tout, et que la puissance de l'habitude peut seule maintenir. On sait que Hudson fut abandonné par son équipage sur une côte inconnue, et que Thomas Button fut chargé d'aller à sa recherche. Le journal de ce navigateur n'a pas été publié. Il paraît toutefois qu'il reconnut une partie de la mer de Hudson; qu'il découvrit la rivière Nelson, et fit sur les marées d'importantes observations.

Cette mer fut explorée en 1615 par Bylot. Il y retourna l'année suivante à la recherche du passage nord-ouest. Guillaume Baffin l'accompagnait comme pilote. Ce voyage est l'un des plus remarquables que présente l'histoire de la géographie. Bylot et Baffin s'avancèrent au-delà du détroit de Davis. Ils longèrent la côte en se dirigeant au nord, trouvèrent le détroit de Horn, le cap Dudley Diggs, l'île d'Hakluyt, le détroit de sir Thomas Smith, les îles Cary, les détroits d'Alderman Jones et de sir James Lancaster; ces navigateurs s'étaient avancés jusqu'au 78e degré. On mit leurs découvertes en doute. Il était réservé, deux siecles après, aux capitaines Ross et Parry d'en démontrer l'exactitude. Celles qui suivirent sont d'une faible importance. Les navigations de Fox n'ajoutent presque rien aux travaux précédens. Le voyage de Jean Munk, Danois, fait connaître un golfe nouveau, qu'il appelle *mare Christianeum*, et une côte qu'il nomme Nouveau-Danemarck. C'est dans la baie Welcome qu'il faut chercher ses découvertes.

Pendant cette époque (1608) Samuel Champlain fonde la colonie française du Canada. Soixante ans après s'établit la compagnie anglaise de la baie de Hudson.

Le désir de trouver une route plus courte pour arriver aux Indes avait déterminé les tentatives que nous venons d'exposer. Ce fut encore dans la même pensée et dans le même but qu'on tenta d'autres essais par le nord-est de l'Europe. On crut arriver promptement par ces hautes latitudes dans les mers de la Chine, et abréger ainsi la route des îles à épiceries. A l'exécution de cette idée hardie et des courses audacieuses qu'elle détermina, se rattachent, pendant les XVIe et XVIIe siècles,

les noms de Hugues Willoughby, de Richard Chancellor, d'Étienne de Burough, d'Arthur Pet, de Charles Jackman, de Barentz, de Hemskerk, de Cornelissen, d'Ysbrantz, de Bennet, de Jonas Poole, etc.

Si les glaces repoussèrent les efforts de ces intrépides marins, elles ne purent les empêcher de pénétrer dans l'éternel séjour de l'hiver. La mer Blanche, mise en oubli depuis les voyages d'Other, vit leurs voiles déployées; ils ouvrirent une nouvelle route commerciale entre Archangel, l'Angleterre et la Hollande. Les côtes septentrionales de la Nouvelle-Zemble furent découvertes et visitées; le détroit de Vaigatz exploré; et le Spitzberg, la dernière terre connue vers le nord, parut sur les cartes de la mer polaire.

Quittons ces froides régions que la vie semble avoir abandonnées. L'immense Océan qui s'étend entre l'Amérique et l'Asie nous appelle. Il paraissait désert et solitaire au milieu du XVIe siècle, et cependant une cinquième partie du monde était éparse au milieu de ses flots. Voyons-la se découvrir successivement aux regards des navigateurs.

Nous avons déjà dit que Cortez avait essayé de trouver un passage sur les côtes nord-ouest; il paraît que dans le même tems il eut encore la pensée de faire explorer le grand Océan; du moins le second voyage de Grijalva, entrepris par ses ordres, semble avoir eu cette destination. Le résultat en est mal connu. On a cru qu'il découvrit une partie de la terre des Papous, comme on suppose que Saavedra trouva la Nouvelle-Guinée. Le voyage de Magellan avait démontré qu'on pouvait naviguer des côtes américaines aux côtes orientales de l'Asie. On s'imaginait que dans l'ouest de cette vaste étendue de mer existaient des îles riches en or, et qu'au sud se développait une grande terre australe, que l'on faisait plus ou moins avancer vers l'équateur, selon le système du dessinateur géographe.

L'expédition commandée par Mendana, partie du Callao de Lima, le 10 janvier 1568, eut moins pour objet de vérifier ces conjectures, que de gagner les Moluques par la voie la plus courte. Mendana prit son essor à travers le grand Océan. Nous ne le suivrons pas dans sa course, qu'il estimait à 1450 lieues; la découverte de plusieurs îles récompensa sa persévérance. Dans ce groupe, qu'il place entre le septième et le douzième parallèle sud, la terre ou l'île de Guadalcanal et les îles Saint-Christophe et Isabelle sont particulièrement distinguées. Ce fut sur cette dernière terre qu'on célébra la première messe qui ait été dite dans les îles de la mer du Sud. Ce voyage, le plus important de ceux que les Espagnols eussent entrepris depuis la découverte du Nouveau-Monde, donna naissance à la plupart des fables dont leurs historiens entretinrent l'Europe pendant plus d'un siècle : ils n'oublièrent pas d'identifier ces îles nouvelles avec les îles d'or dont ils avaient rêvé l'existence; elles reçurent le nom d'*Iles de Salomon*, et leur position fut long-tems un des points les plus incertains et les plus obscurs de la géographie. De Brosses, Pingré, Dalrymple ont fait voyager cet archipel depuis la terre du Saint-Esprit jusqu'à la Nouvelle-Bretagne, avec laquelle le savant Anglais le croit identique. On sait maintenant, grâce aux travaux de Buache et de Fleurieu, que les îles de Salomon ne sont autres que la terre des Arsacides de Surville, ou la Nouvelle Géorgie de Shortland, dont un Français, l'amiral d'Entrecasteaux, a complété la reconnaissance. Le second voyage de Mendana avait pour but d'établir une colonie sur les îles Salomon. Mais l'art de déterminer les longitudes et les latitudes était encore tellement dans l'enfance que le navigateur espagnol ne put retrouver ses propres découvertes. Il en fit de nouvelles. Il eut l'honneur de nommer le premier les Marquises de Mendoce; il visita les îles *San-Bernardo*, qu'il a plu à Byron, en 1767, d'appeler îles du Danger; il découvrit encore l'île de *Santa-Crux*, à laquelle Carteret, sans le moindre droit, a appliqué le nom d'île d'Egmont, la principale de l'archipel de la reine Charlotte.

Ce fut dans ce dernier voyage que Quiros, l'ami et le compagnon de Mendana, ajouta foi à l'idée d'un continent austral, idée, comme nous l'avons vu, restée vague chez les géographes du tems. Ni Magellan, ni Gallego n'avaient soupçonné ce continent dans cette partie du monde; sa recherche n'avait encore été l'objet spécial d'aucun voyage; mais la découverte de Santa-Crux fit croire à Quiros qu'on avait enfin trouvé cette terre inconnue. C'est dans les deux mémoires qu'il présenta alors à D. L. de Velasco, qu'on remarque pour la première fois une discussion scientifique et approfondie sur cette grande question, qui n'en est plus une depuis les voyages de Cook, de Surville et de Weddel. La géographie dut à celui de Quiros la découverte d'un grand nombre d'îles. L'Océan pacifique ne parut plus un désert immense. Encouragé et soutenu par un gouvernement épris de la véritable gloire et moins avide d'or, Quiros eût été le Christophe Colomb de l'Océanie. On a reconnu la plupart des terres aperçues ou visitées par cet habile navigateur; sa *Dezana* s'est

retrouvée dans l'Omabrugh de Wallis, ou le Boudoir de Bougainville, ou la Maitea de Cook; son île *Sagitaria* répond à la Taïti de Bougainville et de Wallis; sa *Nuestra Senora de la Luz*, au Pic de l'Étoile de Bougainville, et sa *terra austral del Espiritu santo* est la même que les nouvelles Hebrides de Cook.

A ce voyage de Quiros se rattache celui de Louis Vaez de Torrès, l'un des capitaines de sa flotte. Séparé de l'amiral par une tempête, en quittant la *terre australe* il suivit la route de l'ouest, et, longeant ensuite la côte sud d'une grande terre *l'espace de huit cents lieues*, il parvint aux Philippines, où il rendit compte de ses découvertes. Comme Torrès dans cette navigation ne put longer d'autres côtes au sud, l'espace de huit cents lieues, que la partie méridionale de la Nouvelle-Guinée, il en résulte qu'il traversa le premier le détroit que Cook n'avait pas le droit de nommer détroit de l'Endeavour.

Tels furent les derniers efforts de l'Espagne pour agrandir le monde. Mendana, Quiros et Torrès terminent la liste de ces navigateurs intrépides, aux beaux jours de sa puissance.

Déjà le Hollandais patient, infatigable et froidement audacieux, s'était essayé dans les glaces du Nord. Ses voiles couvraient déjà les mers de l'Orient, et dans les Indes, dans les îles de la Sonde et dans les Moluques, il avait établi de nombreux comptoirs. Ce mot de comptoirs dit assez que c'était moins le génie de la science que celui du commerce qui dirigeait ses entreprises. Ce fut dans le même esprit qu'il poursuivit les découvertes des Espagnols dans le grand Océan. Le besoin d'arriver aux Moluques sans doubler le cap de Bonne-Espérance détermina le célèbre voyage autour du monde de Le Maire et Schouten (1615). Pour la première fois l'extrémité méridionale de l'Amérique est contournée, le cap Horn devient le pendant du cap de Bonne-Espérance. La terre des États est découverte, et Le Maire obtient l'honneur de donner son nom au détroit qui sépare cette terre du continent. La route qui mène le plus promptement et le plus sûrement dans la mer du Sud est trouvée; les voyages autour du monde ont perdu leur danger. La navigation de Le Maire dans le grand Océan fit connaître cette mer semée d'îlots et d'écueils, nommée la mer Mauvaise, voisine de l'archipel Dangereux de Bougainville. Il y découvrit dans la partie nord les îles Sans-Fond, Waterland et des Mouches. Sa route le conduisit ensuite entre l'archipel des Amis et celui des Navigateurs, où quatre petites îles conservent encore les noms qui leur furent alors donnés pour la première fois; ce sont les îles des Traîtres, de Good-Hope, des Cocos et de Hoorn. On doit regretter qu'en s'écartant de la ligne jusqu'alors suivie, et en s'élevant au nord, la prudence de Schouten l'ait emporté sur le zèle de Le Maire; s'ils fussent restés dans les mêmes latitudes, l'honneur de retrouver les terres de Quiros et d'aborder la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, eût récompensé leur persévérance.

La route de leur compatriote Tasman (1642) fut beaucoup mieux choisie. Ce grand navigateur, chargé de reconnaître l'étendue du continent austral, dont les Portugais et quelques Hollandais avaient déjà visité différentes parties, justifia par de nombreuses découvertes la confiance qu'on mettait dans ses talens. Il agrandit le domaine de la géographie, de la terre Van-Diemen du nord, de la terre Van-Diemen du sud, ou l'île de Van-Diemen, de la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, qu'il nomma terre des États; de l'archipel des Amis, d'un groupe des îles Fidji, et de plusieurs autres îles. Il donna le nom de Nouvelle-Hollande à la partie nord-ouest de ce continent, qu'il avait vue le premier; il commença la reconnaissance des côtes est, nord, nord-ouest et ouest de cette grande terre. Il contribua par son premier voyage à faire disparaître l'opinion qui en prolongeait indéfiniment au sud et à l'est les parties que Edel, Leeuvin, Carsten, Nuyts et de Witt avaient trouvées précédemment. Dans sa seconde expédition, il détermina l'étendue méridionale du grand golfe de Carpentarie, qu'il avait exploré à partir de la baie Van-Diemen. Nous verrons bientôt que ces principales découvertes ont été complétées par Cook et d'Entrecasteaux, et que tous les navigateurs qui ont marché sur ses traces ont rendu hommage à son exactitude, aux sages directions qu'il suivit, et à ses profondes études de l'art nautique.

Le nom de Van-Diemen, que Tasman fit porter à quelques-unes de ses découvertes, était celui du gouverneur de Batavia. Cet homme d'état méritait un tel honneur. Il se montrait animé du désir d'étendre les possessions et le commerce de la compagnie; et la géographie le compte au nombre de ses protecteurs. Ce fut lui qui, après le premier retour de Tasman (1643), dirigea vers le nord du Japon les capitaines de Vries et Schaep, avec ordre d'explorer ces mers orageuses et d'y tenter des découvertes. Avant ce voyage, les géographes dessinaient de fantaisie la fameuse terre de Jesso : on en faisait un continent ou une grande île entre l'Asie et l'Amérique; on la joignait même à ce qu'on

appelait alors Tartarie russe. Cependant, vers 1620, des missionnaires de la Chine avaient donné quelques détails sur l'île Seghalien et sur l'existence d'un détroit appelé *Tessoi*. Le P. des Anges nous avait appris que la terre opposée à l'île Seghalien se nommait la terre des *Aino Moxori*, et qu'elle était séparée du Japon; mais il resta des doutes sur la jonction du Jesso avec l'île Seghalien. Nous verrons plus tard La Pérouse les faire disparaître, et Broughton déterminer le détroit de Sangaar, tel que nous le connaissons.

La découverte de quelques-unes des Kouriles méridionales appartient encore à l'expédition du capitaine de Vries.

Entre cette dernière et les premiers voyages des Espagnols aux îles Carolines, auxquels on fit peu d'attention, on compte quarante-trois années stériles en découvertes. Le XVIIe siècle allait s'éteindre dans cette inaction, lorsque Dampier parut sur la scène, joignant l'audace d'un flibustier à la science d'un géographe. On doit à ce célèbre navigateur la première connaissance des îles Ba-Schi, dont il a donné une description complète. Il découvrit en 1699 et 1700, à la Nouvelle-Hollande, la baie des Chiens-Marins; il visita dans une étendue de trois cents lieues la partie nord-ouest de cette côte du même continent, qui depuis a été parcourue par les vaisseaux français *le Géographe* et *le Naturaliste*, et visitée de nouveau par le capitaine King. Il traversa le premier le détroit qui porte son nom et sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Guinée. Il avança beaucoup la reconnaissance de cette grande île, dont il prolongea la côte septentrionale: fit quelques autres découvertes dans ces parages et sur les rivages de la Nouvelle-Irlande. Il aborda à Céram par une route jusqu'alors inconnue. Tel est l'aperçu de ses travaux.

Pendant les XVIe et XVIIe siècles les peuples de l'Europe occidentale ne furent pas les seuls à la recherche de terres nouvelles. L'esprit aventureux vint animer aussi les hommes de la mer glaciale. On vit en 1636 des bâtimens russes descendre la Léna et côtoyer les bords du terrible Océan du nord. Les rivages de l'Océan oriental furent atteints en 1639 par Dimitri Kopilow; et en 1646 et 1648, Bomyschlan et Deschnew, allant de Kowyma à Anadyr, doublèrent le cap Tchoukotskoi. Ces courses hardies furent alors mal connues; et de longues années s'écoulèrent avant que l'on mît à profit les découvertes maritimes des Russes.

Rappelons maintenant en peu de mots les noms et les travaux généraux des géographes de l'époque qui vient de nous occuper.

Les idées des Grecs et des Romains sur la configuration de la terre avaient disparu, du jour où Colomb découvrit un nouveau monde, où Gama franchit les bornes qui avaient arrêté le génie des anciens, où Magellan eut achevé de convaincre la multitude que la terre était un globe. On sentit alors la nécessité d'abandonner la méthode vague des auteurs des premiers planisphères, et de déterminer la position des lieux, en fixant leur distance à l'équateur ou au premier méridien; mais on manquait d'observations précises pour exécuter un tel plan.

Le système de Ptolémée était trop enraciné pour tomber tout-à-coup. On tâcha d'abord de l'accommoder aux nouvelles acquisitions. On se servit des portulans, dressés par les pilotes et les hydrographes qui accompagnèrent les premiers navigateurs; mais on s'en servit mal : on n'avait pas la science nécessaire pour coordonner des observations partielles; et ces mêmes observations exactes, prises isolément, devinrent des bévues dans des cartes générales. Les mappemondes des frères Appian, de Ribeiro et de Gemma Frisius représentèrent les premiers l'hémisphère nouvellement découvert. Sébastien Munster réunit dans son atlas les découvertes de son tems, et reçut de ses contemporains le nom de Strabon, qu'il ne méritait certes pas. Ortélius mit enfin un peu d'ordre dans la géographie. Le premier il sépara la géographie ancienne de la géographie moderne. Il fit beaucoup pour toutes deux, et porta l'érudition jusque dans la cartographie. La mappemonde qu'il a mise en tête de son *Theatrum orbis terrarum* présente déjà un système différent de celui de Ptolémée. Mercator, bien moins érudit que lui, mais meilleur mathématicien, se servit avec plus de hardiesse du petit nombre d'observations faites de son tems. C'est le véritable fondateur de la géographie positive chez les modernes. Il commença l'édifice sur des bases solides et le laissa aux mains des *Cluver*, des *Riccioli*, des *Varenius*. Grâce à ces hommes célèbres, l'érudition, l'astronomie et la haute physique devinrent les auxiliaires de la géographie. On vit dès lors ce qu'elle pourrait être, le jour où, riche de faits et de renseignemens précis, elle sortirait de la voie des conjectures. Les *Sanson*, les *Blaeu*, les *Burœus* suivirent avec succès la route tracée par leurs maîtres, et commencèrent à soigner les détails des cartes géographiques, dont l'extérieur devint moins bizarre. Une branche secondaire de la science,

la statistique, dont nous avons rappelé le début dans le moyen âge, se développa sous la plume des *Sansovino*, *Botero* et *Davity*. L'Allemagne ne tarda pas à y montrer sa supériorité. Conring, l'un de ses professeurs, fit plus et mieux que ses prédécesseurs. Les républiques elzéviriennes, échantillon des travaux statistiques de cet âge, prouvent que les limites du genre étaient aussi incertaines qu'incomplètes.

Revenons à l'histoire des découvertes. Le XVIIIe siècle commence : la géographie va devoir ses progrès à un zèle pur de toutes pensées de conquêtes, de toutes considérations mercantiles. De nobles et périlleuses entreprises seront tentées sans autre but que d'accroître la masse des connaissances acquises, et de porter à des peuples inconnus les bienfaits de nos arts et de notre industrie. L'esprit de doute et d'examen et le génie de la civilisation vont présider aux recherches et les éclairer de leur flambeau.

Vers 1722, la croyance aux terres australes, encore dans toute sa force, détermina le voyage de Roggeween. Il crut les avoir trouvées dans sa Nouvelle-Bretagne antarctique, qui n'était qu'une des Malouines; il s'imagina que les glaces qu'il rencontrait par les 62° appartenaient à un continent; seconde erreur, que Debrosses adopta plus tard. Roggeween nomma l'île de Pâques que l'on suppose la terre vue par Davis. C'est l'opinion de Cook et de Dalrymple, que Fleurieu ne partage pas. Sa navigation dans la mer Mauvaise fit connaître un groupe d'îles, partie des îles Paliser, de Cook, et ne produisit ensuite que la découverte peu importante des îles Bauman, Roggeween, Tienhoven et Groningue, dont la position est incertaine, et que Fleurieu place entre le 8e et le 15e parallèle sud, et les 158 et 160e longitude occidentale du méridien de Paris.

La route de Roggeween fut mal choisie; il croisa celle de Quiros, et suivit à peu près celle de Schouten. C'était prendre le plus mauvais parti. C'est un reproche qu'on peut adresser à quelques-uns des navigateurs qui vinrent après lui. Il semble qu'en quittant la ligne de l'ouest, et s'élevant brusquement au nord, ils aient pris plaisir à éviter la Nouvelle-Hollande.

Cependant, les tems marqués pour les grandes découvertes dans l'océan Pacifique sont accomplis. Des terres sans nombre vont successivement apparaître comme un archipel brisé entre l'Asie et l'Amérique. Byron, Wallis, Carteret se succèdent dans la carrière. La reconnaissance des Malouines et la découverte de petites îles, telle que celles du Danger et du Désappointement, sont les seuls résultats des travaux du premier. Le second et le troisième occupent une place plus importante dans les annales de la science. Wallis retrouve, dans la belle Taïti, la Sagitaria de Quiros, et fait connaître la chaîne méridionale de l'archipel Dangereux. Carteret touche à l'île Santa-Crux de Mendana, s'approche des fameuses îles Salomon, et passe le premier par le canal Saint-Georges, entre la Nouvelle-Bretagne de Dampier et la terre qui reçut dès lors le nom de Nouvelle-Irlande.

Dans le tems même où ces heureux navigateurs nommaient des terres inconnues et ouvraient une route nouvelle aux vaisseaux d'Europe, Bougainville, qui avait passé la première partie de sa vie dans les camps, et qui consacrait l'autre à s'illustrer sur les mers, parcourait l'archipel Dangereux de Wallis et abordait sur les rivages de cette Taïti, dont il se croyait le premier explorateur. Ce n'eût été qu'un succès de plus; assez d'autres suffisent à sa gloire et lui méritent la reconnaissance de sa patrie. C'est le premier Français qui, en faisant le tour du monde, ait enrichi la science d'importantes découvertes. Il fit connaître et nomma pour la première fois le bel archipel des Navigateurs, les terres de la Louisiade, la côte nord-ouest et la pointe nord de l'archipel des Arsacides ou Salomon; et retrouva, dans ses grandes Cyclades, une partie des terres australes du Saint-Esprit de Quiros.

Il est assez bizarre que l'idée d'une île imaginaire, voisine de l'Amérique et riche en métaux précieux, se soit reproduite à deux siècles d'intervalle, et ait déterminé l'expédition de Surville en 1769, comme elle avait donné naissance au voyage de Mendana en 1569; et c'est encore un des caprices de la fortune, que la même erreur ait conduit ces deux navigateurs vers les mêmes terres. L'identité de l'archipel des îles Salomon et des Arsacides paraît à peu près démontrée. C'est en 1769 que Surville fit la découverte de la plus grande partie de la ligne sud-est, est et nord-est de ces terres dont le lieutenant Shortland découvrit les côtes opposées en 1788.

Le premier navigateur du XVIIIe siècle, celui dont la renommée est toute populaire, Cook, a déjà paru dans le grand Océan, où le destin lui réserve l'honneur d'achever à peu près l'exploration de la cinquième partie du monde. Ses travaux sont immenses, et leurs résultats sont d'un haut intérêt scientifique ; mais il est juste d'ajouter qu'il fit moins de découvertes,

dans le sens absolu de ce mot, que de reconnaissances perfectionnées.

Son premier voyage fit connaître la Nouvelle-Zélande sous son véritable aspect; il prouva qu'elle était composée de deux îles, et donna son nom au canal qui les sépare. Il découvrit en partie et visita avec soin la plupart des côtes orientales de la Nouvelle-Hollande, à partir de la pointe nord de l'entrée du détroit qui la divise de l'île de Van Diemen, non encore aperçue, jusqu'à l'extrémité nord de cette longue suite de côtes qui reçut alors le nom de Nouvelle-Galles du Sud.

Son second voyage, entrepris pour vérifier l'existence des terres australes, résolut à peu près cette question controversée depuis deux siècles. Il demeura certain qu'il n'existait aucune terre de quelque étendue en deçà des régions où il s'était élevé à soixante-et-onze degrés et quelques minutes de latitude sud. Dans ce mémorable voyage, il fit la reconnaissance de plusieurs parties de la Nouvelle-Zélande et de l'archipel du Saint-Esprit de Quiros, il revit avec soin les îles de la Société et des Amis, et découvrit la Nouvelle-Calédonie, dont il reconnut la côte orientale.

Sa troisième expédition eut encore pour objet de décider de grandes questions géographiques. Les voyages des Espagnols au nord de la Californie, et des Anglais dans la baie de Hudson, laissaient toujours dans l'obscurité les extrémités septentrionales de l'Amérique. On n'était pas non plus informé de la véritable situation des extrémités de l'Asie, là où elle se rapproche du Nouveau-Monde. La possibilité de pénétrer dans le grand Océan par la baie de Hudson et l'existence d'un passage par le nord de l'Asie restaient donc à examiner. Les Russes, dont nous avons rappelé les travaux dans les XVIe et XVIIe siècles, tentèrent à la vérité de résoudre une partie du problème. Ils avaient, dans les premières années du XVIIIe siècle, continué leurs navigations sur les côtes nord de la Sibérie, et aperçu une grande terre polaire (1724) Cependant sur les cartes d'Isbrand Ides (1693) et de Strahlenberg (1736), leurs découvertes étaient mal tracées.

Béring (1728), après avoir reconnu toutes les côtes septentrionales du Kamtchatka, avait fourni les premières notions de la séparation des deux continens. Son second voyage (1741) le conduisit beaucoup trop au sud, sur les côtes américaines, où il découvrit le cap Saint-Élie; toutefois, les mêmes incertitudes subsistèrent sur l'étendue de mer qui les séparait de l'Asie. On ignorait même si les terres opposées au Kamtchatka, dont on avait une vague connaissance, faisaient partie de l'Amérique, ou si elles n'étaient que des îles intermédiaires entre les deux continens. Telle était en Europe l'état de la question, lorsque Cook s'offrit lui-même pour la résoudre. Sa navigation le long des côtes nord-ouest, à partir de 30°½ dans le nord du cap Mendocino, jusqu'au détroit de Béring, ne fut pas assez suivie pour décider que l'Amérique offrait de ce côté un continent non interrompu; mais s'il ne le prouva pas, il le devina, comme je l'ai dit ailleurs. Dans sa route au milieu du détroit de Béring, il ne perdit pas de vue la côte d'Amérique; et sans les glaces qui l'arrêtèrent à 70° 44′ de latitude, et qui l'empêchèrent de se frayer un passage vers le nord, il eût exploré la mer polaire, et déterminé le mouvement de la côte septentrionale du Nouveau-Monde.

Ce dernier voyage du grand navigateur accrut sous d'autres rapports la masse des connaissances géographiques. Cook reprit l'exploration de la Nouvelle-Zélande, des îles de la Société et des Amis; il fit mieux connaître la partie méridionale de la presqu'île d'Alaska ou Alachka, et celle des îles Aleoutiennes, nommées pour la première fois par Novozilzoff en 1745. Il découvrit la partie occidentale de l'archipel des Sandwich; il se félicitait surtout de ce dernier succès; il se plaisait à retracer dans son journal la beauté de ces îles et les avantages qu'elles promettaient aux navigateurs. Il était loin de prévoir qu'il faisait l'éloge de son tombeau, et qu'il devait périr sous les coups de ceux-là même qui le révéraient comme un dieu. Le monde entier donna des larmes à sa fin tragique.

Loin d'éteindre le zèle des hommes de mer, elle l'enflamma de nouveau; et se faire un nom par des découvertes maritimes, devint l'ambition des peuples éclairés du continent. Louis XVI, qui voulait du bonheur et de la gloire pour son peuple, et dont les connaissances en géographie étaient aussi vastes que profondes, résolut l'expédition de La Pérouse, dont lui-même traça le plan. Quelques-uns de ses résultats scientifiques sont connus. Mais la fin du navigateur français et de ses intrépides compagnons reste un des mystères du tombeau. Quelle terre a vu leur naufrage, leur agonie et leur mort?... La Providence seule le sait.

Les travaux de La Pérouse sur la côte nord-ouest (1786) ont ajouté de nouvelles lumières à celles qu'Ayala, la Bodega y Quadra et le capitaine Cook avaient procurées.

Cette côte, depuis le mont Saint-Élie, par le 60e degré environ de latitude, fut prolongée en allant du nord au sud jusqu'à Monterey. Un port, qui avait échappé au capitaine Cook, reçut le nom de port des Français; et plusieurs parties, qui n'avaient été vues qu'imparfaitement jusqu'alors, furent relevées avec exactitude. Le second point important de la campagne de La Pérouse (1787) était la reconnaissance des mers du Japon, qui comprend celle des îles de ce nom et les côtes de la Tartarie orientale. C'était là qu'il devait bien mériter de la science. Les doutes, les incertitudes qui régnaient sur cette partie du globe furent à peu près éclaircies. Les mers entre la Tartarie et le Japon se trouvèrent parcourues jusqu'au 51e degré ½ de latitude. La séparation de l'île Seghalien de la côte de la Tartarie, par un canal qui devient plus étroit et moins profond à mesure qu'on avance vers le nord, fut enfin déterminée. La découverte du détroit de la Pérouse au sud de l'île Seghalien acheva de démontrer que le Jesso était une île séparée du Japon au midi par le détroit de Sangaar, que l'on connaissait depuis longtems. Grâce à ses recherches, la côte septentrionale du Japon reprit sa véritable position en latitude.

Ces parages ont été explorés de nouveau par Krusenstern et Broughton. Ce dernier (1797) traversa et détermina le détroit de Sangaar, dont il releva les côtes, qu'il traça telles que nous les connaissons aujourd'hui; il remonta de quelques lieues de plus au nord que La Pérouse, fournit aux géographes une ample matière à dispute, en soutenant que le détroit entre la Mantchourie et l'île Seghalien n'existe point, et que cette terre n'est qu'une presqu'île. M. de Krusenstern ne s'approcha pas de ce canal; mais il visita celui qui est au nord de l'embouchure du fleuve Seghalien, il reconnut avec soin les côtes sud-est et nord de la terre de ce nom et les côtes occidentales de l'île de Jesso, que les navigateurs précédens n'avaient pas visitées.

Ce que La Pérouse avait encore à faire pour remplir toutes ses instructions, d'Entrecasteaux l'exécuta en allant à la recherche de son infortuné compatriote. Resserré par l'espace, il ne nous est pas permis de nous arrêter sur les détails de cette mémorable campagne, qui a été racontée avec un admirable talent par M. de Rossel, capitaine de pavillon d'Entrecasteaux.

Ce navigateur célèbre reconnut en entier les côtes occidentales de la Nouvelle-Calédonie et de l'île Bougainville; la partie nord de l'archipel de la Louisiade, et près de trois cents lieues de rivages au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire toute la terre de Leeuwin et la presque totalité de celle de Nuitz. Il découvrit au sud de la terre de Diemen une suite de canaux, de rades et de ports. Il constata l'identité des îles de Salomon ou de Mendana, avec les terres vues par Surville et le lieutenant Shortland, identité soupçonnée par Buache et indiquée par Fleurieu.

Pendant qu'il exécutait ce grand voyage, le commerce, de son côté, s'honorait par d'utiles travaux, et ne négligeait pas la gloire en poursuivant la fortune. De 1785 à 1792, Hanna, Lowrie et Guise, Meares et Tipping, Portlock et Dixon, Barklay, Colnett et Duncan, Anglais, Grey, Américain, et Étienne Marchand, Français, attirés à la côte nord-ouest d'Amérique par le commerce des pelleteries, y faisaient des découvertes. Marchand ne se bornait point à cette reconnaissance, il ajoutait quelques îles au groupe des Marquises, et visitait avec soin les Sandwich et les Mariannes. Pendant la même période, Billings et Saritcheff, Bustamante, Galiano, Martinez et Haro, Espagnols, visitaient aussi les mêmes côtes américaines jusqu'au 60e degré. Malaspina en relevait diverses parties depuis 57° 1′ jusqu'à 59° 34′, et déterminait plusieurs positions dans les environs de Noutka. Ces reconnaissances éparses et morcelées enrichissaient la géographie sans résoudre complètement la question de la continuité du continent. Le destin réservait cette faveur au zèle persévérant de Vancouver.

Cet habile marin, compagnon de Cook dans ses deux dernières campagnes, releva avec le plus grand soin toute la côte nord-ouest, depuis la mission de Santo-Domingo, sur la côte de la Californie, jusqu'à l'extrémité intérieure de l'entrée de Cook, 61° 29′ nord, et 211° 17′ est. Il constata qu'au nord du 49e degré, toute la côte est bordée d'îles nombreuses plus ou moins considérables, et que l'entrée de Jean de Fuca n'aboutit qu'à un détroit qui conduit au grand Océan. En passant le long de l'île Quadra et Vancouver, il assura qu'au sud de Monterey le pays offre une double chaîne de montagnes, dont la plus voisine de la mer est la plus basse. Il explora avec un soin minutieux l'archipel du Roi Georges et du Prince de Galles, les îles de l'Amirauté, etc., etc. Ce voyage, auquel prit part l'Espagnol Quadra, démontra que l'opinion d'un passage nord-ouest était une chimère; qu'il n'existait point de communication possible pour des vaisseaux

entre le grand Océan et l'intérieur du continent, ni de canaux praticables entre cette mer et l'Atlantique. La solution négative de ce problème n'est pas le seul résultat de ces campagnes : l'exploration de la Nouvelle-Hollande sur une ligne à peu près aussi étendue que celle d'Entrecasteaux; la découverte du port du Roi Georges, de l'île d'Oparo, dont les habitans ressemblent à ceux de l'archipel des Amis; la reconnaissance nouvelle des Sandwich, sont encore des travaux qui suffiraient à la renommée d'un navigateur moins célèbre que Vancouver.

Le voyage de Kotzebue, dans l'un de ses résultats les plus importans, se lie à cette dernière expedition. L'habile officier de la marine russe conduit *le Rurik* par le détroit de Béring, et trouve à l'est, sous le 67e parallèle, une baie qui s'étend au sud du 66e. On lui doit aussi la découverte des îles Radak, qui forment l'extrémité nord-est des Mulgraves, chaîne qui lie les Carolines avec les îles de la Polynésie australe, et qui n'avait été jusqu'alors aperçue qu'en passant.

Abandonnons des rivages connus et déterminés, le zèle des navigateurs demande d'autres explorations. C'est sur le littoral de la Nouvelle-Hollande que nous allons suivre les progrès de la géographie. Bass et Flinders, animés d'une même ardeur pour accroître la masse des connaissances, y parurent à la fin du XVIIIe siècle. Furnaux, compagnon de Cook, avait vu sans s'en douter le large détroit qui sépare l'île Van Diemen du continent. Bass le découvrit seul en 1798. Flinders et lui réunirent tous les materiaux nécessaires pour dresser la carte de ce nouveau canal, et relevèrent les côtes de Van Diemen. Tous deux avaient déjà visité une partie du cours de la rivière du Roi Georges, dont ils avaient dressé le plan. L'exploration des baies d'Hervey et de Glass-House, et, dans les années 1801, 1802 et 1803, des côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande, du détroit de Torrès et du golfe de Carpentarie, place Flinders au nombre des meilleurs marins du siècle et des hydrographes les plus distingués.

Pendant qu'il exécutait avec autant d'habileté que de bonheur les opérations dont il était chargé, *le Géographe* et *le Naturaliste*, commandés par Baudin, et sur lesquels se trouvaient M. de Freycinet et Péron, parcouraient les mêmes rivages et s'honoraient par des reconnaissanees non moins difficiles et non moins bien faites : l'examen du golfe Spencer, doté par les Français, avant 1814, d'un nom autrement illustre, répondit à celui du golfe de Carpentarie, et trompa l'espérance des savans, qui croyaient ce vaste continent divisé par un bras de mer.

C'est sur les côtes ouest et nord-ouest de la Nouvelle-Hollande qu'il faut chercher les grands travaux de l'expédition française, ceux-là surtout dont la jalousie ne peut pas lui disputer le mérite et l'antériorité. L'examen de la côte sud-ouest lui donna droit à de nombreuses découvertes partielles, mêlées à la vérité à quelques points justement réclamés par Flinders et les navigateurs anglais. Ce voyage des Français enrichit toutes les branches de l'histoire naturelle d'un nombre presque incroyable d'individus nouveaux dans les trois règnes. La géographie de Timor et de quelques autres îles voisines lui dut encore des progrès.

Il était réservé au capitaine King de faire pour la Nouvelle-Hollande ce que Vancouver avait fait pour les côtes nord-ouest d'Amérique. Pendant quatre années (1818 à 1822) on l'a vu poursuivre ses pénibles et laborieuses investigations. Il a tracé une ligne de route sûre et facile dans le détroit de Torrès, et déterminé une suite de côtes de 690 milles entre le cap Hillsborough et le cap York. La géographie de la côte nord et d'une partie de la côte nord-ouest a été faite depuis les îles Wessel jusqu'au port Georges IV, au-delà du cap Villaret jusqu'au port Georges IV. Il a signalé une longue suite d'archipels en avant du continent; et ses observations sur les marées dans cette partie, l'ont conduit à conjecturer que dans cette ligne de 510 milles, presque inconnue et derrière ces archipels, devaient se rencontrer de grandes ouvertures. Ajoutons que la carte du capitaine King donne sur la partie orientale de la Nouvelle-Hollande, entre 21° de latitude et le cap York, des détails neufs qui ne se trouvent ni chez Cook ni chez Flinders. Ce dernier avait fait la géographie entre le cap York et les îles du Crocodile. King a conservé sur sa carte le tracé de cet habile marin, et a peu ajouté entre ces îles et le 119e degré de longitude est de Paris, aux cartes de M. de Freycinet.

Au voyage de ce dernier (1818-1820) se rattachent les progrès de la géographie des Mariannes, de Timor, de Céram, des Moluques et des Carolines. Plusieurs îles de cet archipel, non indiquées sur la carte, furent visitées par *l'Uranie*. Une île nouvelle, entourée de récifs dangereux, fut découverte dans l'est de Tonga et un grand nombre de positions rectifiées, entre autres celles des îles du Danger, Pylstart et Howe.

L'expédition du capitaine Duperrey (1822-1825) se lie au voyage précédent, dont il est en quelque sorte la continuation. Les résultats obtenus dans cette nouvelle campagne ont une égale importance scientifique. Si *la Coquille*, comme *l'Uranie*, n'a point fait de ces grandes découvertes, heureux partage des navigateurs du XVIIIe siècle, c'est que la chance de rencontrer des terres nouvelles diminue tous les jours. Les grands traits du monde sont connus; les détails seuls sont laissés à notre persévérance. Nous sommes dans l'âge des reconnaissances perfectionnées. C'est donc sur l'excellence de nos méthodes et de nos instrumens d'observation que nos marins du XIXe siècle doivent fonder leur renommée.

La navigation de *la Coquille* a cependant enrichi nos cartes de quelques terres nouvelles. Les îles Duperrey, l'île d'Urville, dans le voisinage des îles M'askill, et l'île de Clermont-Tonnerre, dans la partie la plus orientale de l'archipel Dangereux, sont nommées pour la première fois. Les reconnaissances sont nombreuses et rectifient un grand nombre de points dans différentes parties du globe. On doit signaler parmi les plus importantes celles des îles Serles, de l'archipel Dangereux; Ine, Vayag, Syang et Waigieou, de l'archipel des Papous; Joyi et Guébé, de l'archipel des Moluques; Dog, du Volcan, Weter, Babi, Cambi, Ombai et Penter, appartenant aux îles Timoriennes, et de l'île Barabora et de quelques autres points des îles de la Société. Dans cette expédition, la géographie des Carolines est faite avec soin; l'île Strong ou Oualan, aperçue par le capitaine américain Crozer, est abordée pour la première fois par des vaisseaux d'Europe, et le canal Saint-Georges compris entre la Nouvelle Irlande et la Nouvelle-Bretagne, ainsi que la partie nord-est de la Nouvelle-Zélande, sont examinés et déterminés avec précision. Telle est la sèche nomenclature de quelques-uns des principaux résultats du voyage du capitaine Duperrey.

Pendant que les deux navigateurs français parcouraient l'Océan et les îles de l'Asie orientale, un capitaine de la marine marchande anglaise, G. Smith, s'avançait jusqu'au 62e degré 30' sud, et découvrait sous le 62° de longitude occidentale un groupe d'îles qu'il nommait le Shetland méridional, archipel sans habitans, presque sans végétation, et qu'on peut regarder comme les dernières limites au sud de la nature animée.

Le point où le capitaine Smith était parvenu fut bientôt dépassé. Le capitaine Weddel, qui avait déjà parcouru les mers australes, reconnut d'abord le Shetland méridional, découvrit à l'est l'île des Orkneys; puis, naviguant entre des îles de glace, arriva, sous 74° 15' de latitude sud, et 35° 20' de longitude ouest, à une mer ouverte, où il vit beaucoup de baleines et une quantité innombrable d'oiseaux de mer.

En racontant les travaux d'un siècle qui ne connut pas de limites à ses investigations, les transitions doivent être rapides comme la marche de la science et brusques comme le désir de tout embrasser. Courons donc des mers australes aux mers polaires, où de courageux efforts vont se succéder sans relâche. Nommer les Béring, déjà cité, les Morovief, les Offzin, les Koskelef, les Feodor Menin, les Prontschistschef, les Schalauroff, c'est indiquer déjà la part prise par la Russie, pendant une grande partie du XVIIIe siècle, à l'exploration des côtes nord et nord-est de la Sibérie et des îles qui les avoisinent. Les travaux de ces différens marins embrassent une période de quarante années depuis 1728 jusque vers 1770. Il est à remarquer que de toutes les tentatives faites par ceux que nous venons de mentionner pour doubler le cap Tchoukotskoi, aucune n'ait réussi depuis le voyage du Cosaque Deschneff, en 1648. Toutefois, ces efforts répétés eurent pour résultat de rectifier de graves erreurs dans le tracé des rivages de la Sibérie. Une foule de points intermédiaires entre le détroit de Vaigatz et le cap Schelatskoi furent mieux déterminés par ces périlleuses et difficiles navigations.

Mais les hommes de l'Europe occidentale ne peuvent-ils donc aborder le détroit de Béring que par le grand Océan, et le passage tant cherché par les Corte de Réal, les Hudson, les Baffin, est donc introuvable? Les découvertes de ces derniers sont-elles imaginaires? Où s'arrêtent celles de Hudson au nord et à l'ouest? Est-ce avec raison que certains géographes ont effacé de leurs cartes les côtes de la mer dont Baffin avait reconnu les limites? Quelles sont celles des côtes orientales du Groenland; vont-elles en s'allongeant vers le pôle, ou, se courbant à l'ouest, peuvent-elles être contournées? Telles étaient les principales questions agitées chez les nations maritimes de l'Europe depuis les premières années du XVIIIe siècle.

En cherchant à les résoudre, Knight, Barlow, Vaughan (1719-1722) disparaissent sans laisser de traces. Middleton (1741-1742) s'avance jusqu'au 66e degré 14' latitude nord par les 86e degré 28' longitude ouest, et n'est pas plus heureux; ce voyage toutefois fait mieux connaître le nord de la baie Hudson,

et surtout cette anse profonde depuis le cap Dobbs jusqu'au cap Hope. L'examen des mêmes points par les capitaines Moor et Smith (1746) est le seul résultat de leur navigation, qui aurait pu devenir utile pour la science, si, dirigée plus au nord, elle eût atteint le détroit glacé de Middleton, reconnu depuis pour être la baie Repulse de nos cartes. A ces tentatives se réunissent celles de Hearne et de Mackenzie, dont les voyages, bien qu'entrepris par terre, avaient en réalité une reconnaissance maritime pour objet. Les courageux explorateurs placèrent à 69° deux jalons sur les rivages hyperboréaux de l'Amérique; mais quelles immenses lacunes intermédiaires entre le cap glacé de Cook, la rivière de Mackenzie, celle de Hearne, et les derniers points déterminés de la baie Repulse!

Si nous écrivions un aride catalogue, d'autres noms se présenteraient encore; mais ici les tentatives sans résultat doivent être passées sous silence. Bornons-nous à reconnaître que les voyages du capitaine Phipps et des Danois Lowenorn, Égède et Rothé, ont établi qu'un mur de glace flanque les côtes orientales du Groenland, et que l'éternel hiver en défend l'approche.

Il semble qu'un aussi grand nombre d'efforts infructueux aurait dû faire reléguer le passage nord-ouest au rang des spéculations impraticables. Cependant l'espoir de pénétrer dans les mers polaires par la baie de Baffin se conservait en Angleterre, et comptait autant de partisans parmi les géographes que parmi les marins expérimentés. Le gouvernement céda au désir des uns et des autres en ordonnant la première expédition des capitaines Ross et Parry. La reconnaissance des côtes de la baie de Baffin, telles que ce grand homme de mer les avait décrites, en fut le résultat. Ross pénétra dans le détroit de sir James Lancaster; mais à peine s'y était-il avancé de dix lieues, qu'il crut voir à l'occident des terres qui lui barraient le passage. Il n'alla pas en avant. Cette opinion d'un officier de mérite avait trouvé des incrédules sur son bord, elle ne fit pas fortune en Angleterre. Parry fut expédié pour décider qui de l'opinion publique ou de Ross avait raison. Il entre dans cette baie de Lancaster inexplorée, qu'il reconnaît bientôt pour un détroit ouvert directement à l'ouest. Il passe dans celui de Barrow, prolongement du premier; il découvre le goulet du Prince Régent, y pénètre jusqu'au 72e degré de latitude, puis revient au nord, et navigue dans une mer polaire où les îles Cornwallis, Bathurst, Melville et quelques autres terres se présentent successivement à sa vue; les glaces l'arrêtent au 116e méridien et le forcent au retour. Le but n'est pas encore atteint; mais la géographie de ces hautes latitudes est entièrement changée. Toute la région au nord du détroit de Lancaster et au sud jusqu'au Labrador se montre coupée d'îles et de canaux, et le Groenland se détache du continent de l'Amérique.

La science attendait encore d'autres services de Parry. Il quitte une troisième fois l'Angleterre (1821); il paraît dans la mer de Hudson, pénètre dans le détroit glacé de Middleton, et jusque dans la baie Repulse; il entre le premier dans le détroit de Lyon, bras de mer étroit qui s'enfonce dans le continent et se termine par la baie de Ross. L'hiver l'arrête huit mois dans un havre de l'île Winter; il le quitte pour s'élever au nord. La pointe de la presqu'île Melville est doublée, et le détroit de l'*Hécla* et de la *Furie* coupé par le 70e degré, et qui communique à la mer polaire, reçoit les vaisseaux de Parry. Le 85e degré de longitude est le terme de son audacieuse navigation; elle eut pour résultats la reconnaissance exacte des anciennes découvertes de Bylot, de Baffin, de Middleton et de Fox, ainsi que la partie nord-est de la presqu'île Melville. La découverte du détroit de l'Hécla et de la Furie, et l'impossibilité de le franchir, à raison des courans qui viennent de l'ouest et accumulent de ce côté d'énormes masses de glace, achèvent de démontrer que le passage nord-ouest n'est plus un problème comme fait absolu, mais reste sans utilité pour la navigation, soit qu'on se porte sur les côtes nord d'Amérique, en passant entre la presqu'île Melville et l'île Cockburn, soit qu'on s'y rende par l'entrée du Prince Régent, soit enfin qu'on les atteigne par d'autres passes existantes à l'ouest et au sud de l'île Melville.

On sait que dans le quatrième voyage de Parry le génie des naufrages triompha du génie des découvertes, et que dernièrement l'espoir d'atteindre le pôle sur une glace solide ne s'est point réalisé. Revenons aux tentatives heureuses. Il s'agit de celles de Franklin.

Dépêché en Amérique (1819) pour seconder par terre les efforts de Parry, Franklin place son centre d'opération dans les points reconnus par Hearne. Il descendit la rivière de la Mine de Cuivre, entra dans la mer polaire et s'avança à l'est jusqu'au golfe du Couronnement de Georges IV; c'est le nom qu'il donne à cette mer étroite placée à peu près à la hauteur de Repulsebay, et qui semble se

courber au sud-est, comme pour aller gagner l'entrée de Chesterfield. Sa seconde expédition (1825) embrasse un double objet. Parvenu à la rivière Mackenzie, il fait reconnaître par la moitié de son monde sous les ordres de Richardson la côte intermédiaire entre cette rivière et celle de Hearne, et se réserve l'examen des rivages entre la Mackenzie et le cap de Glace de Cook. Un succès complet couronne la première partie de cette double exploration. Lui-même est prêt d'atteindre le dernier point visité par Cook, lorsque la rigueur de ses instructions le force à s'arrêter au 150e méridien et au 70e degré 30′ de latitude nord, à 10e environ du cap de Glace (88 à 90 lieues), et plus près encore de la passe de Kotzebue.

Les deux voyages de Franklin ont tellement avancé la géographie des côtes septentrionales de l'Amérique, que, malgré les lacunes qui existent à l'est entre la baie du Couronnement de Georges IV et le commencement de la presqu'île Melville, et à l'ouest entre le cap de Glace et le 150e méridien, on peut dire dès aujourd'hui que la configuration extérieure du nouveau continent est enfin tracée. Dans ce travail de trois siècles, Franklin et Richardson réclament pour leur part une ligne non interrompue de 42 degrés environ.

Nous avons essayé de rappeler dans ce précis aussi rapide qu'incomplet les principaux explorateurs des rivages de la terre. D'autres encore en ont récemment visité quelques parties mal déterminées. Le capitaine King, continuant les travaux de Weddel, a fait la reconnaissance du détroit de Magellan et continué celle de la terre de Feu. Le capitaine Roussin a levé toute la côte de l'Amérique méridionale entre l'île Santa-Catharina et celle de Maranhao, et les points remarquables en ont été liés par des relèvemens et embrassés dans un réseau de triangles, en même tems qu'assujétis aux meilleures observations astronomiques. Le capitaine Owen a complété l'examen des côtes africaines tant au sud qu'au sud-est et au sud-ouest. Le capitaine Becchey a déterminé dans le nord le tracé des rivages du même continent. La géographie de la Méditerranée a été faite avec soin par le capitaine Smith, et par quelques autres officiers français et anglais. Les rivages de l'Arscan ont été tracés à l'aide des instrumens de la science; et le littoral de la Sibérie, grâce aux explorations récentes des Russes, a pris sur leurs cartes une forme nouvelle. Quelques-unes des côtes de cette froide région ont été rejetées de plus d'un degré vers le sud.

Nous sommes loin cependant d'avoir fait connaître tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes partielles ou par des travaux hydrographiques : les énumérer tous sortait des limites d'un abrégé. Nous avons dû nous borner à choisir et à n'oublier aucun des grands traits de l'histoire de la géographie. Un jour, en racontant méthodiquement ses progrès, nous ferons la part de tous les travaux scientifiques. Consacrons aujourd'hui le peu de pages qui nous restent à rappeler les noms des voyageurs qui ont pénétré dans les contrées intérieures du globe. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les seuls noms célèbres doivent trouver place dans cette nomenclature. C'est en décrivant chaque pays en particulier que nous y suivrons en détail les progrès de la science.

L'Asie se présente la première : commençons par le nord. La Sibérie et le Kamtchatka restent long-tems ignorés du reste de l'Europe; Bergen et Brandt commencent à les décrire; Krascheninnikof, Steller, Gmelin et Muller (1733—1743) fournissent les premiers renseignemens exacts. De 1760 à 1773, Chappe d'Auteroche, Pleisner, S. Gmelin, Guldenstadt, Lepechin, Georgi, Laxman, en visitent différentes parties. Patrin (1781), Sivers (1787), voyagent dans les monts Altaï. Lesseps traverse ces deux contrées, et, de 1775 à 1825, Billings, Krusenstern, Golownin, Wrangel, Anjou, Litke, etc., etc., contribuent à faire connaître les côtes et l'intérieur de ces froides régions, sur lesquelles le grand ouvrage de Witsen doit être consulté.

La steppe des Kirghiz est parcourue par Gmelin et Pallas, et, de 1771 à 1820, par Bytschow, Bardanes, le docteur Sava-Balochi, Mouraviev et Meyendorff. Les noms de Gmelin, de Guldenstadt, de Jules Klaproth (1807), de Parot, d'Engelhardt, de Freygang, de Maschoff (1816), de Dommert, de Siegfried, d'Eichwald (1824), figurent honorablement dans l'histoire des explorations du Caucase, comme le nom de M. de Gamba (1820-24) parmi les examinateurs des contrées entre les mers Noire et Caspienne.

L'Asie moyenne a vu peu d'Européens, et sa géographie est mal connue. Jenkinson en 1578, Blankennagel en 1794, Mouraviev et Meyendorff en 1820, et Moorcroft de 1821 à 1825, voyagent en Boukharie et dans le khanat de Khiva. Bergman, en 1802-3, fait un tableau assez complet des Kalmouks. Benoît Goes en 1606, et dans le XVIIIe siècle Bell, Pallas, Rehman, Macartney, Timkoski, parcourent et décrivent quelques parties de la Mongolie.

Aux travaux des missionnaires sur la Chine,

consignés dans le grand ouvrage de Duhalde et dans les *Lettres édifiantes*, il faut ajouter les relations de Lange, de Leimbeckoven, de de Guignes, et celles des anciennes ambassades hollandaises (1656), russes (1692-1719), de Macartney (1792-94), d'Amherst (1816), et de Timkoski (1820-21). Les récits du P. de Mailla, de Pierre Nuits, de Valentyn, de M. Klaproth, de Henri Hamel, de Purefoy et de Basile Hall sont la source de nos connaissances sur la Corée, Formose, Hainan, etc., et quelques autres contrées tributaires de la Chine.

Nos renseignemens sur le Japon proviennent d'un petit nombre d'observateurs : nous les devons aux voyages de Caron vers 1630, de Kœmpfer (1690-1692), de Thunberg (1770-79), de Haxmann (1792), de Golovnin (1811-13), de Sivert-Levsen, Danois (1820-21).

Tachard en 1686 et 89, Van-Vielt en 1692, et La Loubère en 1714, visitent le royaume de Siam. Alex. de Rhodes (1627-46) fait l'histoire du Tonkin, dans lequel pénètrent depuis le missionnaire Saint-Phalte, l'Anglais Baron et le navigateur Dampier. Le P. Bori, Valerius, évêque de Munden, Poivre, et Rochon, précèdent le voyageur Barrow (1793) dans la Cochinchine, où séjourne Purefoy (1800-7), où se rendent Roberts (1804), Finlayson en 1822, White en 1823, Crawfurt et Burneyen 1826.

Le major Symes (1795), Cox, Franklin, Judson (1813 et suiv.) font connaître les Birmans en général, et le bassin de l'Irraouaddy à partir de Rangoun jusqu'à Umerapoura. Depuis 1824, White, Snodograss, Édouard Alexander, Trant, etc., etc., ajoutent quelques nouveaux détails à ceux que l'on possédait déjà sur cette contrée extrà-gangétique.

Les progrès de la géographie de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, dans les dix dernières années, sont dus aux explorations successives des Oxley, des Hilton-Howel, des H. Hume, des Danger, des Cunningham et des Jamison.

Les lettres de Wurmb et de Wolzogen, la relation de Thunberg et celle de Stavorinus (1767), répandent de nouvelles lumières sur la grande île de Java. Son histoire naturelle est redevable aux travaux de Leschenault de Latour (1803) et de Blume (1825); Raffles, dans son grand ouvrage, la décrit dans toutes ses parties; il fait pour elle ce que Marsden a tenté pour Sumatra, ce que Crawfurt a exécuté pour l'archipel indien, et Van-Wurmb et Radermacher pour l'île de Bornéo.

C'est de l'établissement de la puissance anglaise dans l'Inde que datent nos connaissances positives sur cette vaste contrée. Dans le XVIIe siècle, Thévenot, Dellon et Bernier; plus tard, Nieuhoff, Schouten, Langhans, Graaf, y voyagent en observateurs instruits. Valentyn réunit plus de faits à lui seul que tous ses prédécesseurs ensemble. Quelques centaines de voyageurs ont écrit sur l'Hindoustan, le Malabar, le Decan, les contrées supérieures de la Presqu'île, etc. Mais c'est surtout dans les ouvrages d'Anquetil-Duperron, de Tiefenthaler, de Wahl, de Hodges, de Legentil, de Paulin, de Saint-Barthélemy, de Legoux, de Flaix, de Sonnerat, de Orme, de Sainte-Croix, de Fr. Buchanan, de lord Valentia, de Fitz-Clarence, de madame Graham, de l'abbé Dubois, de Franklin, de Pappi, de Malcolm et de l'évêque Héber, qu'on trouve les renseignemens les plus exacts ou les plus récens. Le travail de Rennel reste comme un monument de ce qu'on savait à son époque. La dernière édition d'Hamilton renferme ce qu'on sait aujourd'hui.

Depuis le commencement du XIXe siècle, Webb, Moorcroft et Frazer ont reconnu les sources du Gange. On recherche dans ce moment celles du Bourampoutre; et l'Assam conquise voit les Burlton, les Bedford, les Neufville, poursuivre avec persévérance cette tâche pénible.

La chaîne immense de l'Himalaya, franchie en 1624 par le P. Andrada, et depuis par Bogle et Forster, restait encore inconnue il y a moins de trente ans. Depuis 1815, nous avons vu les Herbert, les Hodgson, les Webb, les Hearsay, les Frazer, les Crawfurt, les Moorcroft, et surtout les deux Gérard, mesurer ses pics orgueilleux, points les plus élevés du globe, et indiquer les dernières limites de la végétation. Leurs travaux sont consignés dans les savans mémoires des Colebrooke, des Humboldt, des Govan, etc., etc.

Une partie du Tibet est visitée par Andrada en 1624, plus tard par Gerbillon et Desidery. Bogle (1774) pénètre dans cette haute région. Turner, en 1784, décrit le Boutan, et se rend dans le Tibet méridional. Kirkpatrick (1792) et Hamilton (1802-1814) nous introduisent dans le Nepal, et les détails recueillis en 1821 sur le Silhet, par M. Duvaucel, peuvent servir à décrire ce pays pittoresque et infréquenté.

Le Cachemyr nous fut connu dès le XVIIe siècle par le voyage de Bernier. La route suivie par Forster (1782) le conduisit dans cette belle vallée et dans l'Afghanistan. Long-tems après (1810), Elphinstone livre au géographe les élémens d'une description du Caboul.

La Perse, tant de fois visitée, n'est cepen-

dant pas bien connue dans son ensemble : le nord de ce royaume resta long-tems sans observateurs. Parmi ceux du XVIIe siècle, Pietro della Valle (1618), Herbert vers 1630, et Tavernier, s'étaient fait lire avec intérêt avant la relation de Chardin qui les éclipse tous. A cette période se rattachent encore les voyages de Kœmpfer, de Fryer et de l'Allemand Schillinger. Le XVIIIe siècle compte un bien plus grand nombre de voyageurs : Hanway, Otter, Bruguière, Ch. Hamilton, Beauchamp vers 1782, W. Franklin, (1787-88), Olivier, visitent ce royaume. Napoléon fait reconnaître par des officiers français la ligne qui conduit aux Indes, et le gouvernement de Calcuta, dans l'intérêt de la défense, confie à sir John Malcolm l'examen des contrées qui virent la marche d'Alexandre et de Nadir. Les officiers qui l'accompagnaient se portent sur plusieurs points : le capitaine Grant se rend dans le Mekran et le Kerman, Pottinger dans le Bellouchistan; le capitaine Christie pénètre jusqu'à Hérat dans le Khoraçan; Grant et Fotheringham reconnaissent la route de Bagdad à Shouster; et Frederik et Macdonald Kinneir explorent la partie des frontières de l'ouest du côté de Kermanshah et d'Hamadan, ligne mieux observée depuis par le général Malcolm lui-même. A ces voyages ajoutons ceux de Ker Porter, d'Amédée Jaubert, de W. Ouseley, de Dupré, de Drouville, de Morier, de Frazer, de Keppel, d'Alexander, etc., et nous aurons une idée des principales autorités qui peuvent être mises à contribution pour tracer le tableau de la Perse.

La plupart des voyageurs que nous venons de citer se retrouvent dans les Arabies, la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie. Quelques-unes des contrées de l'Asie mineure sont parcourues par Rauwolf (1540), Olearius (1647), de La Roque (1688), Maundrell (1696), Tournefort, Shaw, Drumond, Russel, Hasselquist, etc.; l'Asie ottomane, celle qui vit les grands jours de Troie, de Palmyre et de Balbeck, reçoit les Wood, les Dankins, les Chandler, les Lechevalier, les Richter, les Sonnini, les Scholz, les Olivier, les Leake, les Spencer Stanhope, les Hamilton, les Bocchi, etc. Le sol et les hommes de l'Arabie sont décrits par Niebuhr, Seetzen, Burckhardt; le site de la ville de Sémiramis et la terre des patriarches attirent les regards curieux de Rich, d'Édouard Frédérick, de Keppel, de Buckingham; Volney visite la Syrie en observateur philosophe; Châteaubriand va chercher dans la Palestine des souvenirs et des couleurs pour l'admirable poème des *Martyrs*; Buckingham y recueille encore des faits nouveaux, et peint avec talent les populations vagabondes du désert; Beaufort et Gautier contribuent, par leurs travaux, à déterminer mathématiquement les côtes de la Caramanie, de la mer Noire et de l'Archipel. Tels sont, depuis trois siècles, les principaux explorateurs de l'Asie.

L'Afrique s'est plus lentement développée aux regards de l'observateur. Sur ce continent barbare, le fanatisme musulman, le soleil du désert, la perfidie des Maures et l'aridité des vastes solitudes, mettent sans cesse l'Européen aux prises avec la mort. Les régions de l'Atlas, défendues par l'intolérance de leurs habitans et le despotisme sanguinaire de leurs maîtres, n'ont été abordées qu'à de longs intervalles. Quelques captifs, et des religieux venus pour les consoler ou les racheter, ont décrit les premiers, entre les chrétiens, ces terres de servitude. Depuis 1720, Mouette, Windhus, Shaw, Lamprière, Poiret, Desfontaines, Jackson, Keating, Aly-Bey (Badia), Maggil, Blaquierre, Tully, Della-Cella, Minutoli, M. Pacho, le capitaine Beechey, ont successivement fait connaître une grande partie des contrées comprises entre le désert Libyque, l'Atlas, la Méditerranée, le détroit des Colonnes et l'Égypte.

Cette dernière contrée, berceau de la plus ancienne civilisation africaine, est devenue de bonne heure, pour les hommes éclairés, l'objet d'un savant pélerinage; on y trouve, dans le XVIIe et le XVIIIe siècles, Greave, Lebrun, Shaw, Niebuhr, Maillet, Wansleb, Norden, Bruce, Volney, Olivier, Sonnini, Browne, Hornemann, etc., etc., etc. Mais un grand projet y conduit d'autres voyageurs : ceux-là font partie de cette expédition célèbre qui portait à la fois les hommes de la guerre chargés de conquérir, et les hommes de la science chargés de civiliser. L'Égypte est parcourue dans tous les sens jusqu'à l'île de Philæ, examinée sous tous les rapports, et mesurée les armes à la main. La grande description de cette terre antique est donnée en présent au monde civilisé : la relation de Denon et l'atlas qui l'accompagne se rattachent au beau travail des savans français. D'autres voyageurs viennent glaner après eux, ou étendre le cercle des découvertes. Hamilton (1801) visite les antiquités de la haute Égypte; Legh (1813) pénètre au-delà des cataractes; Light (1814) ne dépasse pas le même point; Burckhardt (1813 et suiv.) examine la Nubie; Belzoni contribue à faire mieux connaître ses antiquités; Edmonstone décrit deux oasis de la haute Égypte. De 1815

à 1818, Caillaud dirige ses pas à l'orient, à l'occident du Nil, et parvient à l'oasis de Thèbes; de 1819 à 1822, il voit cinq autres oasis, Méroé, le fleuve Blanc et le midi du royaume de Sennaar, où Ruppell se trouvait en 1827.

Des jésuites portugais et allemands visitent l'Abyssinie dans le XVIe et le XVIIe siècles. Dans le XVIIIe, le médecin Poncet, l'Allemand Hegling et l'Anglais Bruce, et dans le XIXe Salt et lord Valentia l'ont observée de nouveau et décrite avec plus de précision.

Les relations de Kolben, de Lacaille et de Henri Hopp, qui n'avaient à peu près que le Cap pour objet, ont été suivies des observations scientifiques de Sparmann, Patterson et Thunberg; celles-ci embrassent quelques-unes des contrées à l'est et au nord du Cap. Levaillant, moins consciencieux, crut peut-être que la géographie pouvait avoir aussi ses romans historiques. Depuis 1797, Barrow a pénétré jusqu'à la rivière Orange, à 30° de latitude sud. Trutter et Sommerville (1801) ont atteint Litakou, capitale des Bouchounas, et Percival, Lichtenstein (1803-6), Latrobe (1805), Campbell (1812-21), Burchell (1813), Alberti (1814), Thompson, etc., ont jeté un jour nouveau sur l'intérieur de cette partie de l'Afrique australe.

Les contrées occidentales du même continent, en remontant vers le nord, ont été plus souvent abordées par les marchands d'hommes que par les voyageurs de la science. Le Congo, exploré d'abord par les Portugais, nous est imparfaitement connu par les descriptions de Lopez, de Battel, de Carli, de Bruno, de Visconti, de Cavazzi, et par les relations de M. de Grandpré (1786-87) et de Tuckey (1816).

Les voyages de Gotard Arthus, de Barbot, de Grazilhier, de Landolphe, de M. de Flotte, de Palissot de Beauvois, d'Henri Nicholls, nous apprennent une grande partie de ce que nous savons sur le Benin, comme la géographie de la Guinée et de la Côte-d'Or doit ses progrès aux relations de Desmarchais, de Loyer, d'Atkins, de Bosman, de Barbot, de Snelgrave, de Meredith, de Dalzel, de Smith, de Wadstrom, d'Isert, de Bowdich, de Hutton, de Mattew et de Beaver.

Les parties de la Sénégambie les plus rapprochées de l'Océan ont vu les Brue, les Adanson, les Saugnier, les Lajaille, les Durand, les Golberry, et dernièrement les Mollien, les Beaufort, les Roger, explorer les contrées voisines du fleuve et quelques parties de l'intérieur, et c'est en échouant sur les côtes arides et inhospitalières du Sahara que Follie, Brisson, Saugnier, Padock, Adams, Riley, Cochelet, nous ont introduits dans la région occidentale du désert jusqu'aux confins de l'Atlas, et au milieu des Maures cruels qui errent dans ces vastes solitudes.

Mais une grande lacune resterait dans cette liste de voyageurs, si nous passions sous silence ceux qui ont le mieux mérité de la science en se dévouant à l'examen de l'intérieur de l'Afrique.

Les Portugais, si l'on en croit leurs chroniques, auraient eu, avant la fin du XVe siècle, des rapports avec Tombouctou; elles parlent d'une ambassade envoyée en 1530 vers le roi de cette contrée. Toutefois, leurs connaissances positives ne paraissent pas avoir dépassé Djinné. Dans le XVIIe siècle, les Anglais essaient de pénétrer dans ce même pays de Tombouctou : Thompson et Jobson ne peuvent y réussir; ce dernier ne parvient que jusqu'à Jérakonda. De Brue, trompé sur les distances, s'avance, en 1698, jusqu'au royaume de Galam, au confluent de la Falemé et du Sénégal. Un grand nombre d'autres essais demeurent sans résultat. Avec l'institution de la société africaine de Londres commencent les entreprises combinées dans l'intérêt de la géographie. C'est par le nord que Ledyard et Lucas, ses premiers voyageurs (1788), essaient de gagner l'intérieur; ils meurent au début de leur voyage. Houghton (1791), dirigé par la route de l'ouest, périt dans le Ludamar. Watt et Winterbotton (1794) veulent atteindre le Dialiba à sa source, et ne s'avancent pas au-delà de Timbou. Mungo-Park (1795) aperçoit à Sego ce même Dialiba large comme la Tamise, et roulant ses flots de l'occident à l'orient. Browne (1793-97) porte ses pas vers le Dar-Four, et le fait connaître. Hornemann (1797-98) reçoit l'honorable mission d'explorer le Fezzan, et s'en acquitte avec succès. A ces deux dernières contrées se rattachent les renseignemens communiqués par Seetzen, et qu'il recueillit au Caire, comme les notions obtenues par M. Jackson se lient aux progrès de la géographie de l'intérieur du Soudan. Le second voyage de Park (1805), si malheureusement terminé, ne laisse plus de doute sur l'existence du lac Dibbie, et fait connaître une route plus directe entre Pisania et le Dialiba.

Adams, matelot américain (1810), fait le récit de son voyage à Tombouctou, et Riley (1815) insère dans sa relation des détails sur cette ville, obtenus du Maure Sidi-Hamet qui lui raconte ce qu'il a vu. L'idée que le Dialiba s'écoulait par la rivière du Congo détermina l'infortuné voyage de Tuckey. Dans le même

tems, le major Peddie et le capitaine Campbel meurent à Kacundy, en essayant de remonter le Rio-Nunez et de visiter les sources des grands courans de la Sénégambie. Les tentatives de Gray et de Dochard n'ont d'autre résultat que d'améliorer la topographie du Bondou. Bowdich consigne dans sa relation quelques renseignemens curieux sur le nom et la direction des fleuves du Soudan. M. Mollien (1818) voyage dans le Fouta-Torro, le Bondou et le Fouta-Diallon, et ne peut franchir les hautes montagnes qui séparent le bassin du Sénégal de celui du Dialiba : les renseignemens qu'il obtient mettent sur la voie de la véritable position des sources de ce dernier fleuve ; le major Laing (1822) s'en approche, et aperçoit le sommet du Loma, au pied duquel le prétendu Niger commence à couler : la géographie du Timanni, du Soulimana et du Kouranko est due à cet important voyage. Burckhardt et Ritchie expirent, l'un au Caire, l'autre à Mourzouk, au moment même où ils se proposaient, le premier de se mettre en route, le second d'explorer l'intérieur. M. Lyon continue la reconnaissance des parties méridionales du Fezzan, et parvient à son extrême frontière sud. Il a l'honneur d'indiquer la véritable voie à ses heureux successeurs.

Ils ne se font pas attendre. Le major Denham, le lieutenant Clapperton et le docteur Oudney, sont chargés de poursuivre les découvertes, et de brillans succès couronnent leurs efforts. Le Bornou est atteint, sa position déterminée; le grand lac central, le Tchad, en partie contourné et ses affluens indiqués. Clapperton pénètre dans la capitale des Fellata, et apprend à Sakatou, qu'après de longs détours, le fleuve de Tombouctou se rend dans le golfe du Benin. La question relative à la jonction des eaux du Tchad avec le Nil d'Égypte est résolue négativement. Tels sont les principaux résultats de cette mémorable expédition. Les dernières tentatives de Clapperton et du major Laing en promettaient encore de plus importans. La mort, en frappant ces intrépides explorateurs, a détruit nos espérances.

Les progrès de la géographie du Nouveau-Monde vont terminer cet aperçu. Nous devons aux voyages de Cartier, de Champlain, de Lescarbot, de Lasalle, du père Hennepin, etc., les premières découvertes dans le Canada, la Louisiane, et dans une partie du bassin du Mississipi. Cette première période embrasse les XVIe et XVIIe siècles. Charlevoix résume dans son Histoire de la Nouvelle-France toutes les connaissances antérieurement acquises sur les mêmes contrées. Weld, Gray, Harris, Hall, en 1816, et Howison en 1821, visitent et décrivent aussi le Canada. Dans la Floride voyagent, à de longs intervalles, Stork, Roberts, Romans, Catesby, et dernièrement John Lee Williams et M. White. Mais qui pourrait dire les noms de tous les observateurs attirés sur la terre de Franklin et de Washington ? Là se succèdent, dans les tems rapprochés de nous, les Alexander Henry, les Carver, les Beckman, les Smith, les Brissot, les Bartram, les Chastelux, les La Rochefoucault, les Châteaubriand, etc. Crèvecœur peint admirablement l'homme sauvage, et, sans sortir de la vérité, répand sur ses récits l'intérêt des fictions romanesques. L'illustre Jefferson (1782), dans ses Notes sur la Virginie, la montre telle qu'elle était alors, et fait entrevoir ce qu'elle doit devenir. Mackensie le premier traverse l'Amérique du Nord de l'est à l'ouest, et atteint le grand Océan. L'année précédente, la Colombia avait été découverte par le capitaine Robert Gray. Lewis et Clarke (1805-1806) voyagent dans la partie occidentale des montagnes Rocheuses, aux sources du Missouri et à l'embouchure de la Colombia. Hunt et Crooks y arrivent par une route nouvelle. Stewart, en 1812, remonte la Colombie et touche les affluens supérieurs du Collorado. Michaux (1801) examine en naturaliste les monts Alleghany. Brackenbridge, en 1811, donne de nouveaux détails sur les contrées qui bordent le Missouri. Les deux voyages de Pike (1805-1807) le conduisent vers les sources du Mississipi à l'ouest de la Louisiane ; aux sources de l'Arkansa, du Kansès, de la Platte, de la rivière Jaune, et dans une partie de la Nouvelle-Espagne, comme les deux voyages de Long (1818 et 1823) lui font parcourir les monts Rocheux et nous font connaître les sources de la rivière Saint-Pierre et les lacs Winnepeek et des Bois, etc. Nuttal (1819) décrit l'Arkansa et quelques autres points des États-Unis. Toute la grande chaîne des lacs américains, les sources et les parties centrales du bassin du Mississipi sont vues par Schoolcraft en 1820. Plus tard Beltrami croit avoir découvert les véritables sources du grand fleuve, et affirme qu'avant lui personne n'a passé au-delà du lac du Cèdre-Rouge. Heckwelder s'occupe de l'origine des tribus américaines, et les anciens monumens de l'Ohio trouvent un historien dans Caleb Atwater. Volney s'attache particulièrement au sol et au climat des États-Unis; Mellish les parcourt presque entièrement. Douglas visite avec soin les contrées

voisines de la Colombia ; et M. Warden fait connaître dans leur ensemble tous les états de l'Union. Dans le XVIIe siècle les noms de quelques Jésuites, et de nos jours ceux de Dumont, de Lepage du Pratz, de Forster, de Baudry de Lozières, de Du Vallon, de Périn du Lac, de Timothée Flint, se lient à l'histoire de nos connaissances sur la Louisiane.

C'est dans les écrits des Espagnols qu'il faut d'abord aller chercher des notions sur le Mexique. Les anciens *historiadores* offrent le tableau de ce pays à l'époque de la conquête. Deux siècles plus tard (1746), Villa Senor y Sanchez, dans son *Theatro Americano*, lève le voile qui dérobait la Nouvelle-Espagne à l'Europe. Lorenzano en décrit avec soin la topographie et l'état politique ; et Clavigero, les antiquités. A ces sources nationales, d'autres viennent se réunir. Les côtes du Mexique sont tracées par les voyages de Dampier et de Wafer. Thomas Gaz visite quelques-unes des provinces de l'intérieur ; ses excursions dans les Gualanès font connaître ces hautes montagnes ; et le tableau qu'il trace de Guatimala révèle toute la richesse agricole du pays. Chappe d'Auteroche trace de Mexico un portrait fidèle et piquant. Un autre Français, ami de la science et de sa patrie. Thiéry de Mononville enlève au sol américain des plants de nopal chargés de semence de cochenille, et procure de nouveaux renseignemens sur la contrée d'Oaxaca, sur la plaine de Théguacan, et sur la botanique des provinces qu'il avait traversées. Des métallurgistes allemands, parmi lesquels nous distinguons Sonnenschmidt, envoyés par la cour de Madrid, publient des détails curieux sur les richesses minérales du pays. Mais le Mexique, pour être connu de l'Europe, attendait les regards de M. de Humboldt. Son Essai sur la Nouvelle-Espagne, tableau le plus complet qui en ait été tracé, n'a presque rien laissé à ajouter à ses successeurs. Toutefois Bullock, Poinsett, Lyon et Ward ont glané avec bonheur dans un champ amplement moissonné, et nous ont montré le Mexique indépendant et libre, mais non encore heureux, riche et tranquille.

Henry May, Newport, Dudley, Rochefort, etc., avaient voyagé dans ce qu'on appelait les Indes occidentales, lorsque le P. Dutertre écrivit son Histoire des Antilles françaises, modèle d'exactitude, et qui se recommande encore par la grâce et la naïveté du style. Au commencement du XIXe siècle, Bryan Edward a publié l'histoire de tout cet archipel, y compris les Lucayes. Charlevoix, et sur la fin du XVIIIe siècle, Malouet et Moreau de Saint-Méry, tracèrent le tableau de Saint-Domingue. Labat s'était plus particulièrement occupé de la Guadeloupe et de la Martinique, que Chanvalon, et de nos jours Happel-Lachesnaye et Moreau de Jonnès ont aussi visitées et beaucoup mieux fait connaître. Dauxion Lavaysse et M. Cullum procurent de nouveaux renseignemens sur la Trinité, Tabago et Sainte-Marguerite ; Trophane dans le XVIIe siècle, Long, Brown et Beckfort dans le XVIIIe, Dallas et Robert Renny dans le XIXe, décrivent la Jamaïque sous ses rapports civils et naturels. Catesby, Marter, Shop, Mackinnen, voyagent dans les Bahama, dont ils font la géographie. Cuba, sur laquelle le *Viagero universal* renferme de curieuses notices, n'a plus rien à désirer pour son illustration : M. de Humboldt en a présenté un tableau complet ; à quoi servirait de citer, après un tel observateur, deux ou trois voyageurs estimables, qui n'apprennent rien de plus que lui et qui ne l'apprennent pas aussi bien ?

La géographie savante d'une grande partie de l'Amérique méridionale, surtout de la Colombie et du Pérou, date du célèbre voyage de l'illustre observateur que nous venons de nommer (1799-1804). Mœurs, langues, antiquités, géologie, histoire naturelle, topographie, géographie astronomique, tout fut embrassé par MM. de Humboldt et Bonpland. Reprenons l'ordre chronologique.

Les histoires de Driedo, de Caulin, de Gumilla, de Gillius, etc., étaient, avant le voyage de Depons (1801-1804), la source de nos connaissances sur la partie orientale de la Terre-Ferme, comprise dans la Colombie depuis la révolution américaine. Dans ces derniers tems, cette nouvelle république a vu plusieurs voyageurs européens. M. Mollien en a visité quelques provinces et a décrit les rivages de la Magdalena. Le colonel Fr. Hall a suivi les routes de Varinas à Valencia et d'Araure à Barquesimento. Celle de Caracas à Bogota a été parcourue par un voyageur d'une maison de commerce, chargé d'une mission financière. On doit à sir Ch. Stuart Cochrane (1823) le journal intéressant de deux années de résidence dans cette contrée ; et au colonel Hamilton, une relation curieuse, sous le rapport de l'histoire naturelle. Ces deux derniers ont visité avec soin la vallée du Cauca et une partie du Choco.

Le Pérou ne nous est scientifiquement connu que depuis les voyages de Ulloa, La Condamine, Bouguer et Jussieu (1735-1736), Helm (1788), et les P. Sobreviela et Barcelo

(1791-1794). Hanke (1794), Stevenson, Hebras, Proctor (1823-1824), parcourent la même contrée, sur laquelle le Mercure péruvien (1791 et suiv.) renferme de nombreuses notices géographiques.

Ovalle, Vidaure, Havestad et Molina se sont occupés du Chili, qu'ils ont peint beaucoup trop en beau. L'histoire naturelle de Molina surtout est pleine de faits hasardés et d'exagérations. C'est dans les voyages de Frezier, de Helms, de Hebras, de Hall, de Stevenson, de Caldcleugh, de madame Graham, de Schmidtmeyer, de Miers et de Head, etc., qu'il faut chercher les élémens d'une bonne géographie du Chili; nous pouvons ajouter et de la plaine des Pampas et de la république de Buénos-Ayres. On trouve des détails très-curieux sur les naturels de la Patagonie et de l'Araucanie, dans la description de Falkner, dans les voyages de Byron, de Ulloa, de Weddel, etc., et dans la *Relacion del ultimo viage al estrecho de Magallanes*.

L'Histoire de Charlevoix réunit tous les renseignemens obtenus de son tems sur l'ensemble du Paraguay, et mérite encore d'être consultée. La description d'Azara, fruit de vingt années de séjour (1781-1801), fournit à la géographie positive et naturelle une assez grande quantité de faits nouveaux.

Le grand empire de l'Amérique du Sud, le Brésil, fut d'abord décrit par l'Allemand Staden et le Français Lery. Au XVIe siècle appartiennent encore les voyages de Hatkins, Reniger, Forest, Pudsey, Hare, Lancaster, etc. Dans le XVIIe, Barlæus, Pison, Margraff, Knivet, Vasconcellos, Britto-Freyre, écrivent sur le Brésil, dont ils présentent le tableau à diverses époques, soit sous le gouvernement du comte Maurice de Nassau, soit sous la domination portugaise. L'Histoire de Rocca Pitta, composée d'après les chroniques des jésuites, renferme trop d'erreurs pour pouvoir être consultée avec confiance. Il faut arriver aux voyages de Barrow et de Lindley pour trouver des renseignemens et des détails plus positifs. Le Mémoire publié par l'auteur du *Précis de la géographie universelle* contient tout ce qu'on savait en 1806 sur cette colonie portugaise; mais les véritables progrès de sa géographie ne datent que du jour où son indépendance fut proclamée, où elle se mit en communication avec le monde. La science entra avec ardeur dans une route nouvellement ouverte à ses investigations. MM. Freyrois et Sellow, à la suite du prince de Neuwied, explorèrent le Brésil en botanistes; Mawe se rendit de Buénos-Ayres à Rio de Janeiro, par la route de San-Paulo, et se dirigea ensuite vers Tejuco, dans la partie des mines. Von Eschwege, partant de Villa-Rica, pénétra à l'ouest du Rio de San-Francisco jusqu'au Rio Abaité. Koster et Luccok firent de l'économie rurale l'objet le plus spécial de leurs observations. Des jeunes naturalistes furent envoyés au Brésil par différentes puissances: MM. Mikan et Schott par l'Autriche; Dolfers et Sello par la Prusse; Duvaucel par la France; Spix et Martius par la Baviere. La relation de ces derniers est l'ouvrage le plus scientifique qui ait encore paru sur le Brésil; elle nous conduit à San-Paulo, Villa-Rica, dans toute la province de Minas Geraes, et jusqu'au Rio Xipoto, et nous fait ensuite pénétrer dans ces parties reculées, voisines des anciennes possessions espagnoles, explorées pour la première fois par les savans bavarois. Denis et Taunay, Henderson et Caldcleugh, ne doivent pas être oubliés dans cette liste des explorateurs du Brésil. Ils ont ajouté un assez grand nombre de renseignemens à ceux que nous possédions. Les voyages et les recherches de M. Aug. Saint-Hilaire en procurent d'une nature toute scientifique. Ce naturaliste infatigable rassemble pendant cinq ans de grandes collections d'animaux, de minéraux et surtout de plantes, et fait faire à la géographie naturelle du Brésil d'immenses progrès. La relation de Langsdorff promet une abondante moisson de faits nouveaux.

Les contrées intérieures arrosées par l'Amazone furent d'abord connues par la description fort rare de Christophe d'Acunha, l'Histoire de Manuel Rodriguez, et les Annales de Pereira de Berredo. La Condamine s'enfonça dans une partie de ces régions sauvages et les parcourut sur une ligne immense. Sa relation reste encore une autorité pour le géographe. Vers la même époque, le P. Toman (1740) voyage entre l'Orénoque et la rivière des Amazones, et indique une communication entre ces deux grands courans, par le Cassiquiare, communication dont M. de Humboldt a démontré l'existence.

La découverte de la Guyane, par le brave et infortuné Raleigh, trouva de bonne heure des historiens emphatiques et crédules: Harcourt, Biet, Pierre Barrère, et Édouard Bankroft, font successivement connaître cette immense contrée. La colonie hollandaise de Surinam est décrite par Th. Pistorius, par Fermin et par Hartsink. D'autres écrivains voyageurs s'en occupent également. De ce nombre sont les Allemands Ludwig et Peters, et le Hollandais Van Berkel. Le voyageur

Stedman emploie cinq années à visiter l'intérieur de la Guyane hollandaise, dont il publie le tableau le plus complet et le plus intéressant. M. Malouet entreprend les mêmes recherches et exécute en partie le même travail sur la Guyane française; il nous procure de nombreux renseignemens sur les Galibis, ces indigènes, que les missionnaires ont vainement essayé de convertir. Le séjour de Bolingbrooke dans la Guyane est également utile à la science. Cet Anglais instruit visite et décrit statistiquement les colonies de Demerary, de Berbice et d'Essequébo. Nous passons sous silence d'autres relations moins importantes.

Telle est l'esquisse incomplète des progrès de la géographie des continens. Ces progrès dans notre Europe sont tellement liés au tableau du sol, qu'il devient comme impossible de les indiquer à part.

Mais avant de nous livrer à la description de la terre et de ses habitans, nous allons considérer notre planète dans ses rapports avec le ciel, dans l'étendue de ses dimensions et dans sa propre constitution physique. Cet ensemble comprendra la théorie de la science.

PRINCIPES

GÉNÉRAUX

DE GÉOGRAPHIE.

GÉOGRAPHIE

ASTRONOMIQUE ET MATHÉMATIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Terre, considérée dans ses rapports avec les autres corps célestes.

Nous avons rapidement suivi, à travers les siècles, les progrès de la géographie; nous nous arrêtons pour retracer l'ensemble des connaissances actuelles. Les vérités générales précèderont les faits partiels. Nous apprendrons à connaître notre planète sous le rapport de ses dimensions et de sa constitution physique, avant que d'étudier les diverses contrées qui en couvrent la surface.

C'est à l'astronomie qu'il appartient de nous montrer la terre balancée par son propre poids dans l'immensité de l'espace, roulant, avec toutes les autres planètes, autour de l'astre éclatant qui distribue à tous ces globes célestes leur portion de chaleur et de lumière. C'est à l'astronomie à calculer les lois qui gouvernent le *système solaire*, et à tracer les orbites de *mercure*, perdu dans les rayons du soleil; de *vénus* et de *mars*, voisins de notre terre, mais qui n'ont point de *lunes* ou satellites; de *vesta*, *junon*, *cérès* et *pallas*, dont la conformité des élémens semble attester une origine commune; enfin, de *jupiter*, de *saturne* et d'*uranus*, entourés chacun d'un magnifique cortége de satellites ou planètes secondaires. C'est encore aux astronomes à nous démontrer que le volume du soleil est 1,395,324 fois plus grand que celui de notre planète, surpassée également à cet égard par jupiter 1281 fois; par saturne, 974, et par uranus, 81; tandis que toutes les autres lui sont inférieures.

Il doit nous suffire ici d'emprunter les notions astronomiques nécessaires pour comprendre les termes qu'on emploie dans les cartes géographiques, et concevoir la vérité des méthodes dont on se sert pour construire ces représentations de notre globe.

La forme sphérique de la terre est le premier principe de toute géographie mathématique. Les preuves de cette vérité viennent elles-mêmes s'offrir aux sens. Les phénomènes du ciel l'annoncent : les apparences terrestres la font entrevoir. Commençons par ces dernières.

Transportons-nous dans une vaste plaine ou sur les mers : ici aucune montagne n'intercepte les objets que peut atteindre notre rayon visuel. Pourquoi donc ne voyons-nous pas les objets élevés se rapprocher ou s'éloigner de notre vue, en diminuant seulement de volume, sans cacher aucune partie de leur ensemble, comme cela devrait arriver si nous nous trouvions sur le même plan horizontal avec eux? Pourquoi les tours, les vaisseaux, les montagnes, lorsque nous nous en éloignons, semblent-ils se plonger sous l'horizon, à commencer par leur base? Et pourquoi, au con-

traire, lorsque nous nous en approchons, ces objets se montrent-ils d'abord par le sommet, et ne découvrent-ils que successivement leur milieu et leur base? Ces phénomènes, que chacun est à portée d'observer, prouvent évidemment que toute plaine apparente sur la terre est une surface courbe. C'est la convexité de cette surface qui dérobe aux regards d'un spectateur placé sur les bords de la mer le corps d'un vaisseau dont il aperçoit les mâts et la voilure. Mais dès qu'on sait que ces choses arrivent d'une manière uniforme partout où nous allons sur la terre, vers l'orient ou vers l'occident, vers le nord comme vers le sud; dès qu'on s'aperçoit que cet ensemble de surfaces courbées n'est nulle part sensiblement interrompu, il est impossible de ne pas en tirer la conséquence que la surface totale de la terre est à peu près régulièrement courbée de tous côtés, ou, en d'autres mots, qu'elle est un corps plus ou moins rapproché de la figure sphérique.

Le but des premiers observateurs des astres, dans leurs recherches, fut sans doute de trouver des guides sûrs dans les voyages auxquels les entraînait la curiosité ou le besoin. Ils remarquèrent que le soleil, leur premier guide, occupait dans l'hémisphère céleste une place opposite à certaines étoiles qui chaque nuit brillaient constamment au-dessus de leur tête, pendant que d'autres astres disparaissaient et revenaient tour à tour. Leurs regards se fixèrent sur l'*étoile polaire;* ils remarquèrent dans les cieux ce point qui, seul immobile, semble servir de pivot, ou, selon l'expression grecque, de *pôle* (πόλος, pivot; de πολεῖν, tourner), au mouvement apparent de la voûte céleste. Ils tracèrent une *méridienne,* une ligne droite sur le sol, dans la direction de l'étoile polaire; et, tout imparfaite que pouvait être cette première opération, elle leur suffisait pour marquer à peu près les quatre coins du monde, appelés communément les *points cardinaux.* Maintenant, s'ils allaient vers le nord, ils voyaient l'étoile polaire prendre une position plus élevée dans les cieux par rapport au cercle qui de tous côtés bornait leur vue, et qu'on appelle l'*horizon* (de ὁρίζειν, borner, circonscrire). Allaient-ils vers le midi, cette étoile s'abaissait à vue d'œil; et d'autres, jusque là invisibles, semblaient successivement s'élever. Il était donc impossible que la ligne dont ils suivaient la direction fût une droite tracée sur une plaine horizontale; elle devait être une courbe, un arc de cercle auquel correspondait un autre arc de cercle apparent dans les cieux. Or, comme partout les mêmes changemens d'horizon avaient lieu, il était naturel de conclure que la terre était, du moins circulairement, courbée du sud au nord.

Les observations astronomiques, en se multipliant, se perfectionnèrent. On calcula par époques fixes les mouvemens des corps célestes; on détermina le retour périodique des éclipses. Dès lors il devenait aisé de s'apercevoir que le soleil se lève plus tôt pour ceux qui habitent plus à l'orient que pour ceux qui sont moins avancés vers ce côté; car si l'on observe une éclipse de lune tant à Paris qu'à Vienne en Autriche, et que cette éclipse commence quand il est dix heures du soir à Paris, il sera près de onze heures à Vienne quand on observera ce commencement; ainsi le soleil a dû se lever plus tôt pour les Viennois que pour les Parisiens. Or, cela n'arriverait pas si la surface de la terre n'était pas courbe d'orient en occident; car alors le soleil commencerait dans le même instant à éclairer toutes les parties d'une même face de la terre plate.

Enfin, lorsque, par une suite d'observations, on se fut parfaitement convaincu que les éclipses de lune sont causées par l'ombre de la terre, on eut une confirmation complète de toutes les preuves précédentes en faveur de sa rondeur; et l'on vit en même tems que le globe terrestre n'était sujet à aucune grande irrégularité, puisque, dans toutes les positions possibles, l'ombre de la terre sur le disque de la lune se trouve terminée par un arc du cercle.

De nombreux voyages faits autour du monde ont enfin dû fermer la bouche à tous ceux qui s'obstinaient à regarder la terre comme une plaine ronde ou comme un disque demi-sphérique. Les *Magellan* et les *Drake* allèrent de l'Europe toujours vers l'occident, en faisant seulement quelques détours pour doubler les terres avancées vers le sud; et sans quitter cette direction générale, ils revinrent toujours vers les parages d'où ils étaient partis. Sur une plaine circulaire on peut bien tourner en rond, mais en changeant constamment de direction. *Heemskerk,* en allant hiverner dans la Nouvelle-Zemble, confirma ce que les astronomes avaient conclu de la figure sphérique de la terre; savoir, que les jours et les nuits, vers les pôles, durent plusieurs mois. *Cook, Bellinghausen* et *Weddell,* en approchant, autant que possible, du cercle polaire du sud, ont trouvé leur route toujours plus petite, à mesure qu'ils s'approchaient de ce pôle, et nous ont ainsi acquis la preuve oculaire que la terre s'arrondit vers le pôle du sud comme vers celui du nord. Enfin la mesure de plusieurs degrés du méridien et des parallèles, faite avec toute l'exactitude et la perfection des

méthodes employées par les géomètres, vint à l'appui des preuves offertes par les apparences terrestres, de celles déduites des phénomènes célestes et des observations des voyageurs, et autorisa le géographe à regarder la rondeur de la terre comme une des vérités les mieux démontrées, comme un axiome de la science dont il s'occupe.

Tant de preuves réunies, que nul fait n'a encore démenties, ne laissent plus lieu à des doutes raisonnables. Le respect pour l'Écriture Sainte qui, en parlant de la terre, emploie des figures oratoires empruntées au langage vulgaire, ne doit plus nous engager à repousser une vérité physique tout-à-fait étrangère aux vérités morales qu'enseigne la religion. En vain l'ignorance nous demanderait-elle comment la terre peut rester suspendue en l'air sans aucun appui. Levons nos yeux au ciel, et voyons tant d'autres globes qui roulent dans l'espace. La force qui les soutient nous est inconnue; mais nous en voyons les effets; nous calculons les lois d'après lesquelles ces effets ont lieu. Soyons donc sans inquiétude pour les *antipodes*, c'est-à-dire les peuples de la terre dont les pieds sont tournés contre les nôtres : il n'y a sur un globe ni haut ni bas; les antipodes voient comme nous la terre sous leurs pieds et les cieux sur leur tête.

Que gagnerions-nous à placer sous la terre une colonnade gardée par *Atlas*, comme le veut Homère, ou neuf piliers, comme l'ont cru les Scandinaves, ou quatre éléphans, comme pensent les adorateurs de Brahma? Sur quoi reposeraient ces éléphans ou ces colonnes? Il faut toujours que notre pensée s'arrête et recule devant l'infini qui nous environne de toutes parts, et que la folie seule prétendrait comprendre.

Mais, diront des observateurs plus raisonnables, les hautes montagnes, les Andes, les Alpes, ne font-elles point visiblement de la terre un corps irrégulier et rien moins que rond? Nous répondons : La plus haute montagne connue, qui est le *Dhawalageri*, entre l'Inde et le Thibet, s'élève à 24,764 pieds de France, ou environ 8,044 mètres au-dessus de la surface des mers. Cette hauteur est à peu près $\frac{1}{5000}$ de la plus grande circonférence de la terre, et $\frac{1}{1594}$ de son grand axe. Sur un globe artificiel de 21 pieds en circonférence ou de 6 pieds $\frac{2}{3}$ de diamètre, le Dhawalageri ne pourrait être représenté que par un grain de sable épais d'environ une demi-ligne. Des irrégularités tellement imperceptibles ne méritent donc point d'entrer en considération. Nous allons voir dans le chapitre suivant que les véritables différences qui existent entre notre globe et une sphère parfaite, sont connues, mesurées et évaluées. Mais avant d'exposer ce résultat des observations modernes les plus savantes, il est nécessaire d'indiquer plus précisément quelques-uns des rapports qui lient la terre aux autres corps célestes, et de montrer comment ces principes astronomiques se rattachent aux principes de la géographie mathématique.

La simple vue nous apprend que les étoiles dont la voûte nocturne du ciel est parsemée semblent se mouvoir d'orient en occident, en décrivant des portions de cercle. Si on observe plus attentivement ce mouvement, il paraît se faire autour d'un point qui seul reste immobile : ce point a reçu le nom de *pôle*, c'est-à-dire pivot. L'étoile qui en est la plus voisine s'appelle *étoile polaire*. On conçoit que la voûte céleste s'offrant sous l'aspect d'une sphère, il doit y avoir, dans la moitié qui est invisible pour nous, un autre point immobile : c'est le *pôle céleste austral*; celui que nous voyons est le *pôle céleste boréal*. La ligne imaginaire qui passe par ces deux points et par le centre du monde, se nomme l'*axe* du monde, d'un mot grec qui signifie *essieu*. Cette ligne, passant à travers notre globe, en forme également l'axe, et marque sur la surface de la terre deux points correspondans aux pôles du ciel, et qu'on nomme les *pôles terrestres*. Celui qui répond à l'étoile polaire est appelé le *pôle septentrional*, ou le *pôle nord*, ou le *pôle arctique* (du mot grec ἄρκτος, l'*ourse*, constellation voisine du pôle nord); l'opposé se nomme le *pôle austral*, ou le *pôle sud*, ou le *pôle antarctique* (des mots grecs ἀντι, contre, et ἄρκτος, l'ourse).

Le point de l'horizon qui répond au pôle nord est le nord ou septentrion; du côté opposé se trouve le sud ou midi. Le cercle perpendiculaire à l'horizon qui passe par ces deux points, et conséquemment aussi par les pôles, est appelé par les astronomes le *méridien*; il partage en deux parties égales l'hémisphère céleste visible; en sorte que les astres, au moment où ils paraissent sur ce cercle, se trouvent au milieu de leur course apparente; c'est le passage du soleil par le même cercle qui détermine l'instant du midi.

Nous avons déjà parlé de la *méridienne* ou de la ligne qui joint le point du nord de l'horizon avec celui du midi. Une ligne perpendiculaire à la méridienne, et qu'on suppose prolongée de part et d'autre jusqu'aux bornes de l'horizon, marque sur ce cercle deux points opposés, éloignés chacun de 90 degrés des points *nord* et *sud*, et que l'on désigne par les

noms de *levant* et *couchant*, ou d'*orient* et d'*occident*, ou d'*est* et d'*ouest*.

Les deux premières dénominations rappellent que l'un de ces points est du côté où les astres commencent leur course journalière apparente, ou se lèvent, et que l'autre est du côté où ils semblent se coucher ou disparaître au-dessous de l'horizon.

On peut résumer ces définitions sur un globe artificiel, ou au moyen de la figure I.

Que le cercle NEMO représente l'horizon, et le point A le centre où se trouve l'observateur; les lettres *a*, *b*, *c* et *d*, *e*, *f* indiqueront les portions de cercle que paraissent décrire les astres autour du pôle. Ceux parmi ces corps célestes dont la distance au pôle n'égale pas au moins la distance de l'arc PN, qui marque l'élévation du pôle nord au-dessus de l'horizon, paraissent décrire des cercles entiers, tels que *S*, *h*, *i*, *k*; le point N désigne le nord de l'horizon, M le midi, et MN représente par conséquent la ligne méridienne. Nous retrouverons le méridien céleste dans le demi-cercle MZN, dont le plan est censé perpendiculaire sur celui de l'horizon NEMO, et qui passe par les points N et M. Ce cercle coupe aux points *b* et *e* les arcs *a*, *b*, *c* et *d*, *e*, *f* en deux parties égales. L'orient de l'horizon est représenté par le point E, et le point O y marque l'occident : c'est de E vers O que les astres paraissent se mouvoir en passant au milieu de leur course par quelqu'un des points du méridien céleste.

La véritable cause de ces apparences est le mouvement par lequel la terre tourne autour de son axe d'occident en orient, dans l'espace de vingt-quatre heures. Nous allons en donner l'explication au moyen de la figure 2, qui représente le globe terrestre isolé; le point A désignera le lieu de l'observateur, EMON son horizon, et la droite P*p* l'axe autour duquel la terre exécute son mouvement de rotation.

On aperçoit facilement que l'horizon de l'observateur, tournant avec lui pendant la rotation du globe, doit s'avancer successivement vers les astres, qui sembleront marcher pour s'approcher de l'horizon; de même que les rivages semblent se mouvoir aux yeux d'un spectateur placé sur un vaisseau qui vire de bord.

Comme le plan MZN du méridien, élevé perpendiculairement au plan horizontal NEMO, tourne en même temps avec ce dernier, il se dirige successivement vers les mêmes astres, qui se montrent alors au milieu de l'espace qu'ils paraissent parcourir au-dessus de l'horizon. Dès que le bord occidental de l'horizon touche un astre, cet astre semble se coucher et cesse d'être visible jusqu'à ce que le mouvement de la terre ait ramené sur lui le bord oriental du même cercle.

Cette explication rend directement raison de l'apparition et de la disparition journalière des astres, et notamment du soleil. Mais pour concevoir l'usage qu'on fait de ces apparences célestes en astronomie et en géographie, il faut remarquer que ces mouvemens ne se mesurent que par des *angles*, sans aucun égard à la longueur absolue et réelle des distances. Par exemple, si l'astre *x*, *fig.* 2, se montre d'abord dans l'horizon sur le prolongement du rayon visuel AF, et ensuite sur celui du rayon AG, l'œil du spectateur ne mesure que l'espace angulaire FG; il détermine l'arc du cercle compris dans cet angle, et non pas la longueur du rayon. Cet arc, comme tout cercle, se divise en *degrés*; chaque cercle, grand ou petit, en comprend 360, et chaque degré est divisé en 60 *minutes*, subdivisées à leur tour en 60 secondes.

Il est facile de voir qu'on peut, par rapport aux corps célestes et à cause de leur grande distance, substituer au plan horizontal tangent NEMO un plan parallèle mené par le centre de la terre. La raison est que lorsqu'un astre situé en effet en I, paraîtra dans l'horizon du point A, un observateur, placé au centre de la terre et apercevant le même astre sur la ligne CI, le trouverait seulement élevé de l'angle IC*n*, qui sera d'autant plus petit que l'astre sera plus éloigné. La figure rend ceci sensible à l'égard de l'astre situé au point H. La distance des astres étant presque infinie, comparativement au demi-diamètre de la terre, qui sépare le lieu de l'observateur du centre du globe, cet angle devient insensible pour les étoiles fixes, et très-petit pour les planètes.

Nous substituons donc sans erreur la *fig.* 3 à la précédente; nous prenons pour plan horizontal, par rapport aux astres, le plan NEMO, mené par le centre de la terre et parallèle au plan qui la toucherait en A, ou, ce qui est la même chose, perpendiculaire au rayon CA tiré de ce point au centre de la terre. Nous concevons de même le plan du méridien céleste MZN prolongé indéfiniment autour du centre C de la terre, par lequel il doit nécessairement passer, étant mené par l'axe P*p*. Ce plan détermine sur la surface terrestre un cercle PA*p*, qui passe par les pôles; c'est le *méridien* terrestre du lieu A, et en même tems de tous les points situés sur sa circonférence.

Nous devons observer ici que l'horizon

désigné par le cercle NEMO, et qui passe par le centre de la terre, s'appelle l'*horizon rationnel*, pour le distinguer du cercle qui lui est parallèle, qui est tangent à la surface de la terre, et qu'on nomme *horizon sensible*.

La ligne tirée du centre du globe par le lieu de l'observateur, rencontre dans le ciel un point Z, qui est perpendiculairement au-dessus de la tête de l'observateur, et qui se nomme le *zénith*; la même ligne, prolongée à travers le globe, marque dans la partie opposite du ciel un autre point *z*, que l'on appelle le *nadir*.

La position de la ligne ZAC, que l'on nomme la *verticale*, se reconnaît sur la terre par la direction que prennent dans leur chute les corps graves, comme celle du plan horizontal est indiquée par la surface que présentent des eaux tranquilles d'une petite étendue. La verticale, ou la ligne que marque un fil à plomb, se trouvera perpendiculaire sur une semblable surface. C'est ici le lieu de définir la situation des antipodes. Comme la pesanteur tend partout vers le centre de la terre, elle agit en *a*, suivant la direction *za* opposée à ZA; dans l'un et l'autre lieu, les corps tombent vers la surface de la terre. Les hommes placés en *a*, ayant leurs pieds opposés aux pieds de ceux qui sont en A, s'appellent les *antipodes* de ces derniers. Le *zénith* des uns est le *nadir* des autres.

D'après la définition de l'horizon, on aperçoit sans peine qu'il doit changer de position par rapport aux astres, lorsque l'observateur change de lieu. S'il se transporte, par exemple, de A en *a*, *fig.* 4, en suivant directement le même méridien du nord au midi, le rayon visuel horizontal qui était NM, deviendra *nm*, en sorte qu'un astre E placé sur le prolongement du premier rayon, se trouvera élevé au-dessus de l'horizon *mn* d'un angle EC*m*, précisément égal à celui que forment les rayons CA et C*a* menés au centre de la terre; car les angles ACM et *a*C*m* étant droits, si on en retranche l'angle commun MC*a*, il est évident que les angles MC*m* et *a*CA seront égaux.

Par cette observation on établit le rapport d'un lieu *a* à un autre lieu A; mais, pour déterminer d'une manière plus précise la position de ces points, on a besoin d'un terme fixe de comparaison. A cette fin, on conçoit un plan qui, passant par le centre de la terre perpendiculairement à l'axe de rotation, détermine sur sa surface sphérique une circonférence GEF, *fig.* 5, dont tous les points sont également éloignés des pôles P et *p*, et qu'on nomme *équateur*. Si maintenant un observateur se place sur ce cercle, les deux pôles se trouveront précisément au bord de l'horizon; mais à mesure qu'il s'éloigne de ce cercle pour s'approcher de l'un des pôles, celui-ci s'élève tandis que l'autre s'abaisse. C'est ainsi que, lorsqu'on est en *a*, *fig.* 4, le pôle P paraît élevé au-dessus de l'horizon de l'espace angulaire PC*n*; et quand on passe en A, cet angle, accru de NC*n*, devient PCN.

La hauteur ou l'élévation du pôle au-dessus de l'horizon d'un lieu quelconque est égale à la distance angulaire de ce lieu à l'équateur, comptée dans le sens du méridien. Car les angles ACN et GCP, *fig.* 5, étant droits, si on en retranche l'angle commun ACP, les restes ACG et NCP seront encore égaux. L'inspection de la même figure fait apercevoir que la hauteur MCG, à laquelle les points de l'équateur se montrent sur l'horizon, est le complément de l'angle ACG.

Il suffit donc de déterminer pour un lieu quelconque la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon, pour connaître la distance angulaire de ce lieu à l'équateur, ou le nombre des degrés de l'arc du méridien intercepté entre ce lieu et l'équateur.

Dans les régions du globe où l'un des pôles paraît élevé sur l'horizon, les étoiles dites *circompolaires*, c'est-à-dire celles qui ne se couchent point, fournissent immédiatement cette détermination. Comme elles paraissent décrire un cercle autour du pôle céleste, elles ne peuvent que s'en écarter également dans tous les sens; et comme elles passent deux fois au méridien pendant une révolution diurne de la terre, savoir, une fois au-dessus du pôle et une fois au-dessous, l'on n'a qu'à mesurer leur angle d'élévation dans chacune de ces positions, et à prendre le milieu entre les deux résultats, pour connaître l'élévation du pôle.

En mesurant, par exemple, à Paris, pendant une longue nuit d'hiver, les deux hauteurs méridiennes de l'étoile polaire, et en prenant un milieu entre ces deux hauteurs, on trouvera 48° 50′ 13″, ce qui est la hauteur exacte du pôle au-dessus de l'horizon de Paris, ou, si l'on veut, la distance de cette ville à l'équateur.

Il ne nous suffit pas encore de connaître la distance d'un lieu de la terre à l'équateur, parce que cette distance est commune à tous les lieux situés sur un cercle que tracerait à la surface du globe un plan parallèle à l'équateur, et passant par le lieu en question. Pour distinguer les lieux également distans de l'équateur, il faut connaître leur méridien, qui est différent pour chacun d'eux; l'obser-

vation des mouvemens célestes en donne encore le moyen que nous allons indiquer. Nous avons vu que les cercles des divers méridiens PA*p*, PL*p*, PM*p*, etc., *fig.* 6, se coupent mutuellement dans l'axe PC*p*; mais puisque tous ces méridiens tournent sur cette ligne, ils doivent aussi répondre successivement à la même étoile; et la durée du tems qui s'écoule entre le passage de deux méridiens faisant entre eux un angle quelconque, sera ainsi à la durée de la rotation entière, comme l'angle que font ces méridiens est au cercle entier. Par conséquent, si l'on pouvait mesurer le premier intervalle pour le comparer au second, on en déduirait l'angle que forment entre eux les deux méridiens proposés. Pour arriver à cette comparaison, il faudrait pouvoir indiquer, par un signal visible en même tems dans des lieux placés sous les deux méridiens, le moment où une étoile se montre sur l'un de ces méridiens; on remarquerait cet instant, et une horloge bien réglée mesurerait le tems qui s'écoulerait entre ce passage et celui de la même étoile sur l'autre méridien.

Lorsqu'on aura connu par ce moyen l'angle sur le méridien PL*p*, passant par le lieu L, fait avec le méridien PA*p*, passant par un lieu donné A, le lieu L sera entièrement déterminé, supposé qu'on ait déjà sa distance GL à l'équateur EGF, puisqu'il se trouvera nécessairement à l'intersection du demi-cercle PL*p* et du parallèle LM, prolongé à cette distance.

On appelle *latitude* la plus courte distance d'un lieu à l'équateur. Cette distance se mesure par l'arc du méridien compris entre ce lieu et l'équateur; et elle est, comme on l'a vu, égale à la hauteur du pôle sur l'horizon du lieu. La latitude est *boréale* pour les lieux placés entre le pôle de ce nom et l'équateur; elle est *australe* pour les lieux de l'hémisphère opposé.

C'est l'angle de deux méridiens, mesuré par les arcs de l'équateur ou d'un cercle parallèle, qui forme la *différence en longitude* des lieux situés sous ces deux méridiens. Pour pouvoir compter ces différences d'une manière absolue, il faut convenir d'un *premier méridien*, dont le choix est arbitraire et a varié d'un siècle à l'autre. La *longitude* absolue d'un lieu est donc l'angle que forme le méridien du lieu avec le premier méridien.

Ptolémée plaça son premier méridien aux *îles Fortunées*, aujourd'hui *Canaries*, parce que c'était la limite la plus occidentale des pays alors connus. Une ordonnance de Louis XIII prescrivit aux géographes français de le faire passer par *l'île de Fer*, la plus occidentale des Canaries. Les Hollandais avaient fixé leur premier méridien au Pic de Ténériffe, montagne située dans l'île de ce nom, qu'on regardait alors comme la plus élevée du globe. Gérard Mercator, fameux géographe du XVIe siècle, choisit le méridien qui passe par l'île *Corvo*, une des Açores, parce que, dans son tems, c'était la ligne sur laquelle l'aiguille aimantée ne souffrait aucune variation. Il faut avouer aussi que c'est le point de départ le plus naturel et le plus commode par rapport aux mappemondes. Plus tard la plupart des nations de l'Europe se sont accordées à prendre pour premier méridien celui qui passe par leur observatoire principal : ainsi les Français prennent celui de l'Observatoire de Paris, les Anglais celui de Greenwich, les Espagnols celui de Cadix, les Anglo-Américains, celui de Washington, etc., etc.

On distingue les longitudes en *orientales* et en *occidentales;* les premières sont comptées, à partir du premier méridien, en allant vers l'orient, depuis 0° jusqu'à 180°; et les secondes, à partir du même cercle, en allant vers l'occident, aussi depuis 0° jusqu'à 180°. Toutes les cartes marines sont établies d'après ce système de numération. Pour éviter cette distinction, on suit aussi une autre méthode plus conforme, qui consiste à compter les longitudes depuis 0° jusqu'à 360° en allant d'orient en occident, et parcourant ainsi la circonférence entière de l'équateur.

Ces diversités dans la manière de compter la longitude nécessitent des calculs de réduction. On est obligé, avant de pouvoir se servir d'une carte, d'examiner quel est le méridien adopté par le géographe, « ce qui souvent » embarrasse même les personnes instruites. » (D'Alembert, dans l'*Encyclopédie*.)

Lorsqu'il s'agit des longitudes comptées d'après la méthode des géographes, c'est-à-dire en faisant le tour entier du globe par l'orient, il faut prendre la différence de longitude des deux méridiens que l'on compare; et si le méridien duquel on veut partir est à l'occident de l'autre, on doit ajouter cette différence à toutes les longitudes comptées de cet autre; dans le cas contraire, on la retranchera.

Par exemple, Moscou est à 35° 12′ 45″ du méridien de Paris; à combien est-il de celui de Greenwich? Ajoutez la différence, qui est de 2° 20′ 15″, et vous aurez le résultat : 37° 33′. En voici un autre : Paris est à 20° du méridien de l'île de Fer; à combien est-il du méridien hollandais de Ténériffe? Ce méridien étant à un degré plus à l'orient que l'autre, retranchez 1 de la longitude donnée,

et vous aurez 19. Il arrive dans ce calcul deux cas particuliers. Le résultat par addition peut surpasser 360 degrés; par exemple, Madrid est à 353° 57′ 40″ de Paris, en comptant à la manière des géographes; à combien de l'île de Fer? Vous trouvez, en ajoutant la différence des méridiens, 373° 57′ 40″; mais comme cette somme surpasse la valeur du cercle entier, vous voyez que vous avez repassé une seconde fois par le méridien de l'île de Fer; il faut donc en retrancher 360°; et vous aurez 13° 57′ 40″. De même il arrive que la longitude donnée est moindre que la différence des méridiens qu'on doit en retrancher; dans ce cas, on ajoute 360° à la longitude, puis on en retranche la différence, et on trouve la somme cherchée. Par exemple, l'île Gomère est à 32′ de l'île de Fer; vous demandez à combien elle est du méridien de Ténériffe? Ajoutez 360° à 32′, retranchez la différence, et vous aurez 359° 32′, qui est la longitude demandée. On aperçoit la raison de ces opérations en les répétant sur un globe.

La réduction des longitudes comptées à la manière des navigateurs est de bien plus d'usage. Si on part du même méridien, toutes les longitudes marines orientales jusqu'à 180°, restent les mêmes que dans la manière de compter des géographes; à l'égard des longitudes marines occidentales, il suffit de les retrancher de 360° pour les ramener à la numération des géographes. En voici un exemple : la pointe de Vénus, dans l'île d'Otaïti, a été déterminée par les navigateurs à 151° 50′ 30″ de longitude occidentale du méridien de Paris; si de 360° on retranche 151° 50′ 30″, la différence, qui est 208° 9′ 30″, sera la longitude comptée à la manière des géographes. Il est évident que, par une opération inverse, on peut transformer en longitude nautique les longitudes géographiques au-dessus de 180°, en les retranchant de 360°.

Si nous partons de deux méridiens différens, il faut observer de quel côté le méridien auquel nous voulons rapporter les longitudes est placé par rapport à l'autre; nous retrancherons leur différence de toutes les longitudes de même dénomination que ce côté, et nous ajouterons à toutes celles de dénomination contraire. Un exemple fera mieux comprendre cette règle. Le méridien de l'Observatoire de Paris étant de 2° 20′ 15″ à l'orient de celui de Greenwich, toutes les longitudes orientales par rapport a Greenwich doivent être diminuées de cette quantité pour se rapporter au méridien de Paris, et les longitudes occidentales doivent être augmentées de cette quantité. C'est ainsi que la longitude du cap de Bonne-Espérance étant de 18° 23′ 15″ à l'est du méridien de Greenwich, devient de 16° 3′ à l'est de celui de Paris; au contraire, le cap Horn, placé par les Anglais à 67° 21′ 15″ à l'ouest de Greenwich, se trouve à 69° 41′ 30″ à l'ouest de Paris.

Dans ces réductions comme dans celles des longitudes géographiques, il peut arriver que les points à réduire tombent entre ces deux méridiens, ou entre leurs méridiens opposés. Le lieu qui est oriental par rapport à l'un, devient alors occidental à l'égard de l'autre. Dans le premier cas, on ne peut plus retrancher de la longitude à réduire la différence des deux méridiens proposés; il faut faire le contraire, et changer la dénomination. Dans le second cas, le nombre qui résulte de l'addition de la différence des méridiens avec la longitude comptée du méridien qu'on veut changer, surpasse 180°, parce qu'il se trouve au-delà du méridien opposé à celui auquel on rapporte les longitudes; il faut la retrancher de 360° ou de la circonférence entière pour la faire partir d'un côté contraire au même méridien : la longitude change par conséquent encore de dénomination.

Douvres, par exemple, est à 1° 18′ 80″ à l'orient de Greenwich, en retranchant cette longitude de la différence des méridiens, 2° 20′ 15″, il restera 1° 1′ 45″, ce qui est la longitude occidentale de Douvres, à l'égard du méridien de Paris. Voici un exemple du deuxième cas : à l'île de la Tortue, située dans la mer Pacifique, les Anglais comptent 177° 57′ ouest de longitude, en y ajoutant 2° 20′, on trouve 180° 17′ : ce lieu est donc 17′ au-delà du méridien opposé à celui de Paris; et en retranchant 180° 17′ de 360°, on a 179° 43′ de longitude est, à l'égard du méridien de Paris.

Nous avons vu que la détermination de la longitude de deux lieux terrestres exige un signal visible en même tems de l'un et de l'autre lieu. Il est évident que, pour des lieux séparés par une distance tant soit peu considérable, les seuls signaux assez élevés doivent être cherchés parmi les astres. C'est en effet au moyen de ces signaux célestes que le géographe détermine la position des lieux. Il faut donc qu'il prenne une idée de leurs mouvemens, et surtout de ceux du soleil et de la lune.

Tout spectateur attentif du ciel a pu observer que le soleil, outre son mouvement diurne apparent, qu'il partage avec tous les astres, semble, dans le cours d'une année, changer de lieu de deux manières. D'abord il semble s'élever et s'abaisser alternativement vers l'un

et l'autre pôle, ou vers le nord et le midi. Ensuite, si on le compare aux astres, il paraît ou qu'il recule journellement vers l'orient, ou que les astres s'avancent dans le sens opposé; car les étoiles que l'on a vues d'abord se coucher après le soleil, semblent, le soir suivant, perdues dans les rayons du soleil couchant; quelques jours après elles reparaissent à l'orient, et leurs levers précèdent de plus en plus celui de l'astre du jour. Enfin, après une année ou environ 365 jours, on retrouve les étoiles et le soleil dans la même position relative.

La complication de ces mouvemens est encore augmentée par la confusion que présente la marche apparente des autres planètes, tantôt elles semblent accélérées dans un sens, tantôt elles paraissent devenir stationnaires, et même rétrogrades. L'impossibilité de concilier cette anarchie des cieux avec les principes les plus simples de la géométrie, engagea dans un labyrinthe d'hypothèses contradictoires les Ptolémée, les Tycho-Brahé et les autres partisans de l'immobilité de notre globe. Copernic débrouilla ce chaos en supposant, avec quelques anciens philosophes, qu'en même tems que la terre tournait sur son axe d'occident en orient dans l'intervalle de 24 heures, sa masse, emportée dans l'espace et également d'occident en orient, faisait, dans un plan incliné à l'équateur, autour du soleil, une révolution entière en 365 jours.

Ce double mouvement, que plusieurs esprits ont encore de la peine à concevoir, se présente cependant à nos yeux dans la *toupie* qui sert aux jeux de l'enfance; en même tems qu'elle tourne, par rotation, sur le morceau de fer qui, en la traversant, forme son axe, elle décrit encore sur le sol une orbite composée des courbes différentes qui dépendent de l'impulsion primitive qu'elle a reçue.

Mais avant de passer à l'explication des phénomènes produits par le mouvement apparent du soleil et des étoiles, nous allons exposer en peu de mots les principaux argumens à l'aide desquels on démontre le mouvement réel de la terre sur son axe et autour du soleil.

1° Supposant la terre immobile dans le centre de l'univers, on ne pourrait rendre raison des vicissitudes périodiques du jour et de la nuit, qu'en admettant dans le soleil, et surtout dans les étoiles, une célérité de mouvement qui est inconcevable. Comme dans l'espace de 24 heures tout le firmament semble tourner autour de la terre, il faudrait nécessairement que le soleil, qui est 1,395,324 fois plus grand qu'elle, tournât autour de la terre en parcourant 100,000 lieues par minute, vitesse qui serait 244 fois plus grande que celle avec laquelle la terre parcourt l'écliptique.

Mais quelle devrait donc être la célérité du mouvement des étoiles, qui dans l'espace de 24 heures auraient à parcourir la circonférence d'un cercle dont le rayon serait au moins de 13,800,000,000,000 de lieues. Dans cette hypothèse, chaque étoile devrait parcourir un arc de plus de 40,000,000 de lieues dans une seconde! La lumière, dont nous pouvons à peine concevoir la vitesse n'en parcourt que 68,000 dans le même espace de tems. L'esprit s'égare devant cette inconcevable célérité. En admettant le mouvement de la terre d'occident en orient autour de son axe et autour du soleil, on explique naturellement tous les phénomènes qu'offre l'apparente révolution diurne du soleil et des étoiles autour de la terre, d'orient en occident, sans avoir besoin de recourir à un mouvement qui est aussi absurde qu'inutile.

2° Plaçant la terre immobile au centre de l'univers, il est impossible d'expliquer l'uniformité des révolutions du soleil, des planètes, des comètes et des étoiles, placées si diversement. Il est impossible aussi d'expliquer *l'aberration des étoiles,* phénomène qui consiste en ce que les étoiles, en raison de notre mouvement dans l'orbite terrestre, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, ne paraissent point au lieu où elles sont, et forment un angle qui va jusqu'à 20 ″.

3° Dans l'hypothèse de la stabilité de la terre, on ne pourrait expliquer le retour périodique des saisons, sans supposer le soleil doué d'une force inconnue, qui lui ferait décrire des spires continues pour passer du tropique du cancer jusqu'au tropique du capricorne. Parvenu à celui-ci, il faudrait supposer une force qui lui imprimât une direction contraire pour le faire aller de nouveau du tropique du capricorne à celui du cancer, et ainsi de suite. Ces spires journalières, ce changement de direction, dont on ne saurait rendre raison, sont absurdes et inutiles. Tout s'explique facilement dans l'hypothèse du mouvement de la terre, comme nous le verrons par la suite.

4° Les fameuses lois de Kepler, dont aucune observation n'a encore démenti l'exactitude; ces lois, qui sont l'expression des effets de la gravitation, et qui renferment l'explication de tous les phénomènes généraux et particuliers des astres, observés jusqu'à présent; ces lois, qui sont la base principale de l'astronomie, deviennent inexactes dès que l'on

suppose l'immobilité de la terre et le mouvement diurne du soleil autour d'elle. Kepler a démontré que *tous les corps qui se meuvent autour d'un même centre ont les carrés de leurs tems périodiques proportionnels aux cubes de leurs moyennes distances*. Or, appliquant cette loi aux moyennes distances et aux tems périodiques de la lune et du soleil, on trouve que le carré du tems périodique de ce dernier est au carré du tems périodique de la première dans un rapport différent de celui qui existe entre le cube de la moyenne distance du soleil et le cube de la moyenne distance de la lune. Mais si nous faisons l'application de cette même loi à toutes les planètes, à tous les satellites et même aux comètes, nous la trouvons toujours parfaitement exacte. Donc, sans renoncer aux principes d'une saine critique, nous ne pouvons admettre un mouvement qui déroge d'une manière si évidente à une loi générale à laquelle obéissent sans exception tous les corps qui forment le système solaire.

5° Les phénomènes des *stations* et des *rétrogradations* des planètes, pour l'explication desquels les anciens avaient inventé le système ingénieux, mais inadmissible, des épicycles; et Ticho-Brahé s'était même avisé de faire circuler autour de la terre le soleil, entraînant avec lui toutes les autres planètes : ces phénomènes, inexplicables dans l'hypothèse de l'immobilité de la terre, ne sont que de simples illusions optiques, dont on assigne et démontre la cause physique avec la plus grande facilité. Une simple révolution de la terre autour du soleil, avec plus de vitesse que n'en ont les planètes supérieures, telles que *mars, vesta, junon, cérès, pallas, jupiter, saturne* et *uranus*, avec moins de vitesse que n'en ont les planètes inférieures, telles que *mercure* et *vénus*, dispense toutes ces planètes des contorsions ineptes et révoltantes qu'elles seraient obligées de prendre pendant tout le cours de leurs révolutions dans le système des épicycles : toutes ces apparentes irrégularités disparaissent, et leur mouvement devient, sans exception, aussi simple et aussi naturel que celui d'une bombe, produit par la combinaison de la force projectile avec la gravité.

6° La figure même de la terre, que nous verrons bientôt être aplatie aux pôles et renflée à l'équateur, est une autre preuve incontestable de son mouvement. Les nombreuses observations faites sur la longueur du pendule à différentes latitudes, depuis Richer jusqu'aux Biot, Freycinet, Sabine, Duperrey, et autres savans physiciens et navigateurs, et la mesure de plusieurs degrés du méridien et de quelques parallèles, confirment de la manière la plus positive la vérité et l'exactitude des calculs faits par Newton antérieurement à ces expériences et à ces mesures. Il est même étonnant de voir les résultats obtenus par les grands astronomes de nos jours être presque identiques à ceux auxquels était parvenu le mathématicien anglais, guidé par son seul génie et par la connaissance des lois de la gravitation. Cet aplatissement du globe, inexplicable dans le système de la terre immobile, n'est qu'une simple conséquence du mouvement de rotation de notre planète autour de son petit diamètre. En roulant sur son axe d'occident en orient, elle imprime à toutes ses parties une force centrifuge opposée à la pesanteur, ou à la force qui fait tendre les corps terrestres vers son centre. Cette force centrifuge est d'autant plus grande que chaque partie a plus de vitesse, et chaque partie a une vitesse proportionnelle à sa distance de l'axe autour duquel se font les révolutions diurnes de toute la masse terrestre. Aussi voyons-nous que la différence entre les deux diamètres de la terre, qui n'est que de $\frac{1}{306}$, va jusqu'à $\frac{1}{14}$ dans saturne, et jusqu'à $\frac{1}{13}$ dans jupiter, planètes dont le mouvement de rotation est incomparablement plus rapide que celui de la terre.

7° Comme la lumière a une vitesse appréciable, il résulterait nécessairement du repos de la terre qu'un astre ne pourrait jamais être vu à sa véritable place, puisque quand le rayon qui nous le rendrait visible nous arriverait, l'astre serait déjà à une immense distance du lieu d'où il avait envoyé ce rayon. Dans la supposition du mouvement de la terre, mouvement qui n'exige pas une prodigieuse célérité, cet inconvénient disparaît, car nous voyons les astres par des rayons qui, à la vérité, n'ont point été lancés en même tems, mais qui nous parviennent en même tems dès que cet astre est placé au-dessus de notre horizon.

8° Si dans tout le système solaire notre terre, ainsi que tous les corps qui roulent autour du soleil, sont opaques sans exception, et reçoivent la lumière de cet astre principal; si nous voyons la lune tourner autour de la terre 49 fois plus grande qu'elle; si les satellites de jupiter, si ceux de saturne et d'uranus tournent autour de leur planète respective, dont la masse est de beaucoup plus grande que la leur; si des calculs exacts nous démontrent que la masse et le volume du soleil dépassent de beaucoup la somme des masses et des volumes de tous les corps dont il est le centre du mouvement, pourquoi voudrions-

nous, en renversant toute les lois admirables de la nature, mettre la terre à la place de cet astre principal, qui est pour tous ces corps la source de la lumière ainsi que celle de la chaleur et du mouvement? L'auteur de l'univers, qui assortit les choses dans la nature, qui rapporte les parties au tout, et non le tout aux parties, qui produit de grands effets à peu de frais, et non de petits effets à très-grands frais, aurait-il donc en ce point renversé et l'ordre des choses et l'ordre de nos idées? Aurait-il assorti et rapporté au tout, et à un tout infiniment grand, à une partie, et à une partie infiniment petite de ce tout? Aurait-il voulu faire mouvoir une infinité d'astres avec des mouvemens infiniment rapides et étrangement compliqués, pour procurer à un atome de l'univers un spectacle dont cet atome peut jouir par une simple révolution autour de lui-même, et autour de l'astre autour duquel tournent tous les atomes voisins de son espèce?

9° Mais des observations directes viennent ajouter un nouveau poids à tant d'argumens. Lorsque d'une tour très-élevée on laisse tomber un corps pesant, on voit qu'il ne suit pas exactement la ligne du fil à plomb, mais qu'il s'en écarte un peu à l'orient : cette déviation, qu'on observe constamment, ne peut être produite que par le mouvement de la terre d'occident en orient.

Concluons donc que les calculs, les observations, les expériences et les inductions prouvent d'une manière incontestable le mouvement de la terre, et que leur ensemble place ce phénomène parmi les vérités physiques les mieux démontrées.

Passons maintenant à l'explication des phénomènes célestes produits par les mouvemens réels de la terre, d'après l'hypothèse de Copernic. L'axe de la terre, par rapport au plan de l'écliptique, c'est-à-dire par rapport au cercle que décrit le centre de la terre dans son mouvement annuel autour du soleil, restant toujours parallèle à lui-même, présente alternativement chacun de ses pôles vers le soleil. Ce phénomène peut aisément se démontrer par la *fig.* 7, où les lignes Pp, parallèles entre elles, représentent l'axe de la terre, S le centre du soleil, et ABCD la courbe elliptique décrite autour du soleil par la terre. Par suite de ce parallélisme, le pôle P, le plus rapproché du soleil lorsque la terre est en B, devient le plus éloigné quand la terre se trouve en D, parce que, dans la première situation, l'inclinaison de la partie B*p* de l'axe terrestre est dirigée en dedans de la courbe ABCD, tandis qu'au point D elle se trouve l'être en dehors. Dans les deux points intermédiaires A et C, l'axe P ne penche ni vers le soleil, ni du côté opposé; mais dans tous les autres points de l'orbite ABCD, elle prendra nécessairement une position inclinée par rapport au soleil. Or, ces diverses positions étant les causes de la différence des saisons, méritent d'être expliquées plus en détail.

Examinons la position où le pôle P se trouve le plus rapproché du soleil, et qui est retracée dans la *fig.* 8.

Le plus simple coup d'œil nous apprend que la surface terrestre se partage à chaque instant en deux parties, et que celle qui regarde le soleil doit être éclairée, tandis que celle qui est du côté opposé doit rester obscure. La limite respective de ces deux parties est déterminée par le grand cercle IL*k*, mené perpendiculairement à la ligne SO, qui joint les centres du soleil et de la terre. Nous supposons les rayons du soleil parallèles à cette ligne, attendu que la grande distance du soleil et le petit diamètre de la terre rendent toute convergence ou divergence insensible. Il est donc évident que le cercle IL*k*, nommé *cercle d'illumination,* sépare toute la surface éclairée de celle qui ne l'est pas. On voit d'après cela que l'équateur ELF étant un grand cercle, se trouve partagé en deux parties égales par le cercle d'illumination, ou chaque point de l'équateur, en parcourant la demi-circonférence de ce cercle d'illumination, doit nécessairement être éclairé par le soleil durant la moitié du tems qu'il faut à la terre pour exécuter sa révolution diurne. On voit de plus que tous les cercles décrits par les différens points de l'arc PE se trouvent inégalement partagés par le cercle d'illumination, et que cette inégalité devient plus sensible à mesure que ces cercles s'éloignent davantage de l'équateur. Dans ce cas, la plus grande des deux portions se trouve comprise dans la partie éclairée, et ce n'est que la plus petite qui reste dans la partie obscure : pour tous ces points la durée du jour doit donc surpasser de plus en plus celle de la nuit. Pour toute la région renfermée dans le cercle IK décrit par le point I, il ne doit point y avoir de nuit, puisque ce cercle se trouve entièrement dans la partie éclairée à une certaine époque de l'année.

L'autre hémisphère E*p*F doit nécessairement offrir un spectacle opposé à celui que nous venons de décrire. La durée des jours doit y diminuer de plus en plus à mesure qu'on se rapproche du pôle; et la région polaire, qui se trouve entièrement dans la partie obscure, est ensevelie dans une nuit qui n'a pas moins de 24 heures.

On voit encore par la même figure que tous les points du cercle HG viennent successivement recevoir les rayons perpendiculaires du soleil, tandis qu'en s'éloignant vers l'un ou l'autre pôle on ne jouit plus que des rayons obliques. Il s'ensuit que plus un lieu est voisin du cercle GH, plus il voit le soleil s'élever sur son horizon.

Considérons maintenant la durée des jours et des nuits au moment où la terre se trouve transportée au point A ou C, fig. 7. Dans cette position, le rayon du soleil SA ou SC se dirige perpendiculairement à l'axe P*p*, vers le centre de la terre; et l'équateur, ainsi que tous les cercles qui lui sont parallèles, sont partagés en deux parties égales par le cercle d'illumination : mais puisque la partie éclairée de la terre embrasse une étendue égale à celle de la partie obscure, la durée du jour doit donc être égale à celle de la nuit pour tous les points de la surface terrestre. On a nommé *équinoxes* les époques auxquelles le centre de la terre arrive à ces deux positions; et comme le soleil est alors dans le plan de l'équateur, ce cercle prend aussi le nom de *ligne équinoxiale*, ou simplement de la *ligne*.

On désigne sous le nom de *printems astronomique*, pour l'hémisphère EPF, la durée du tems qui s'écoule pendant que la terre s'avance du point A jusqu'au point B, dans la figure 7. En partant de l'équinoxe de printems, le plan de l'équateur s'abaisse de plus en plus par rapport au soleil, qui paraît s'élever vers le pôle. Cet astre parvenu au point B, sa plus grande hauteur apparente, le demi-axe BP de la terre prend sa plus grande inclinaison possible vers le soleil, qui à cette époque paraît le plus près du pôle P : le jour est alors le plus long de l'année, et l'été de l'hémisphère EPF commence. Cette situation de l'axe P*p* paraît stationnaire pendant plusieurs jours : on a nommé ce point *solstice* d'été. C'est la position que nous avons examinée en détail d'après la figure 8; c'est l'été de nos régions. La terre étant arrivée au second équinoxe C, l'hémisphère dont nous nous occupons voit commencer l'automne. Alors le soleil, en paraissant s'abaisser, revient dans le plan de l'équateur et semble le traverser de nouveau. Cet astre, ayant effectué son passage par le point C, paraît toujours descendre au-dessous de l'équateur, pendant que le demi-axe CP s'incline en même tems de plus en plus du côté opposé, jusqu'à ce que la terre soit en D, point où commence l'hiver de l'hémisphère EPF; l'axe demeurant alors plusieurs jours presque dans la même situation, on a nommé ce point *solstice* d'hiver. La position de la terre à ce point peut être examinée en détail à l'aide de la figure 9, qui représente l'hiver de nos régions. La durée de cette saison se détermine par le tems que la terre emploie à revenir au point A. Pendant cet intervalle, le pôle P se rapproche du soleil, qui par conséquent semble remonter vers l'équateur, où il arrive quand la terre, revenue au point A, achève sa révolution annuelle.

Dans l'hémisphère opposé E*p*F, la succession des saisons doit se passer dans un ordre inverse; de sorte que le printems de cet hémisphère répond à l'automne de l'autre, et ainsi de suite.

Remarquons encore que l'orbite de la terre ABCD, figure 7, étant un ellipse ou cercle alongé dont le soleil occupe un des foyers, la terre emploie plus de jours à aller du point d'équinoxe du printems A, par le solstice d'été B, au point d'équinoxe d'automne C, que pour décrire la seconde partie de son orbite. Cette circonstance donne à l'hémisphère boréal, que nous habitons, l'avantage d'un printems et d'un été un peu plus longs que ceux dont jouissent les habitans de l'hémisphère austral.

Les premiers astronomes, pour mieux calculer ce mouvement apparent du soleil, le rapportèrent aux *constellations* ou groupes d'étoiles fixes que cet astre paraît traverser successivement, et qui sont au nombre de douze; ce qui en donne trois pour une saison. Voici leurs noms et les caractères dont on se sert pour les représenter :

♈ *le bélier*, ♉ *le taureau*, ♊ *les gémeaux*,
♋ *le cancer*, ♌ *le lion*, ♍ *la vierge*,
♎ *la balance*, ♏ *le scorpion*, ♐ *le sagittaire*,
♑ *le capricorne*, ♒ *le verseau*, ♓ *les poissons*.

Ces images d'animaux, que l'astronomie primitive avait transportées dans les cieux, firent donner à la bande qu'occupent ces constellations le nom de *zodiaque* (de ζῶον, animal). Chaque constellation s'appelle un signe. Il est bon d'observer que par l'effet d'un mouvement rétrograde, mais très-lent, de la terre, les *constellations* ne répondent plus aux mêmes points de l'orbite terrestre; mais comme on a restreint le nom de *signes* aux douze divisions de la circonférence du cercle qui mesure la révolution entière de la terre, et comme ces divisions, dont chacune est de 30 degrés, ne changent point, l'équinoxe du printems répond toujours au premier point du signe du bélier, le solstice d'été coïncide avec le premier point du cancer, l'équinoxe

d'automne arrive au premier point de la balance, et le solstice d'hiver au premier point du capricorne, bien que les constellations ou groupes d'étoiles de mêmes noms aient cessé d'être en rapport avec ces saisons.

Par le mouvement apparent du soleil, qui s'éloigne de l'équateur tantôt au nord, tantôt au sud, cet astre passe successivement au zénith de tous les points de la terre compris entre les deux cercles GH et *gh* (*figures* 8 et 9), parallèles à l'équateur, et sur lesquels ses rayons tombent verticalement aux deux solstices. Ces limites, où le soleil semble s'arrêter et revenir sur ses pas, ont reçu le nom de *tropiques*, c'est-à-dire, cercles de retour (de τροπη, retour). Celui qui répond au solstice d'été se nomme *tropique du cancer*, et l'autre, le *tropique du capricorne*.

Les cercles IK et *ik*, qui circonscrivent vers chaque pôle la partie qu'atteignent les rayons du soleil lorsqu'il est dans l'hémisphère opposé, s'appellent *cercles polaires;* l'un est l'*arctique*, et l'autre l'*antarctique*.

La surface terrestre se trouve ainsi partagée en cinq *zones* ou *bandes* par les cercles polaires et les tropiques; celles qui sont renfermées par les cercles polaires étant privées de la chaleur du soleil pendant une grande partie de l'année, puisqu'elles n'en reçoivent jamais les rayons que très-obliquement, ont mérité le nom de *zones glaciales*. Deux autres zones, comprises dans chaque hémisphère, entre le cercle polaire et le tropique, reçoivent les rayons du soleil moins obliquement que les zones glaciales, mais jamais verticalement; ce sont les *zones tempérées*. Enfin la bande circonscrite par les deux tropiques, dont chaque point passe deux fois sous le soleil dans l'année, et qui reçoit constamment les rayons de cet astre dans une direction peu oblique, a reçu la dénomination de *zone torride*. Nous reviendrons ailleurs sur les qualités physiques de ces grandes régions du globe.

Les anciens géographes faisaient souvent usage d'une division de la terre en *climats*, qu'ils fondaient sur la durée du jour comparée à celle de la nuit, au solstice d'été. Les climats se comptent par différence de demi-heure jusqu'au cercle polaire, où les différences se succèdent plus rapidement; on les compte dès lors par mois.

Le tableau suivant offre les 30 climats astronomiques de l'hémisphère boréal; l'hémisphère opposé en a autant, disposés dans le même ordre.

TABLEAU DES CLIMATS.

CLIMATS DE DEMI-HEURE.	PLUS LONG JOUR.			LATITUDE.			ÉTENDUE DES CLIMATS.		
Leur nombre.	Heures.	—	Minutes.	Degrés.	—	Minutes.	Degrés.	—	Minutes.
»	12	—	»	»	—	»	»	—	»
1	12	—	30	8	—	34	8	—	34
2	13	—	»	16	—	43	8	—	9
3	13	—	30	24	—	10	7	—	27
4	14	—	»	30	—	46	6	—	46
5	14	—	30	36	—	28	5	—	42
6	15	—	»	41	—	21	4	—	53
7	15	—	30	45	—	29	4	—	8
8	16	—	»	48	—	59	3	—	30
9	16	—	30	51	—	57	2	—	58
10	17	—	»	54	—	28	2	—	31
11	17	—	30	56	—	36	2	—	8
12	18	—	»	58	—	25	1	—	49
13	18	—	30	59	—	57	1	—	32
14	19	—	»	61	—	16	1	—	19
15	19	—	30	62	—	24	1	—	8
16	20	—	»	63	—	20	»	—	56
17	20	—	30	64	—	8	»	—	48
18	21	—	»	64	—	48	»	—	40
19	21	—	30	65	—	20	»	—	32
20	22	—	»	65	—	46	»	—	26
21	22	—	30	66	—	6	»	—	20
22	23	—	»	66	—	20	»	—	14
23	23	—	30	66	—	28	»	—	8
24	24	—	»	66	—	32	»	—	4
CLIMATS DES MOIS.									
Leur nombre.	Mois.								
1	1			67	—	23	»	—	51
2	2			69	—	10	2	—	27
3	3			73	—	39	3	—	49
4	4			78	—	31	4	—	52
5	5			84	—	5	5	—	34
6	6			90	—	»	5	—	55

Le contraste des saisons, dans les émisphères situés au nord et au sud de l'équateur, a donné naissance à des distinctions qu'il faut connaître, parce qu'on les rencontre quelquefois dans les géographies d'une date ancienne. Les peuples qui habitent sur le même méridien et à la même latitude sont nommés *antesciens* (de ανα, contre, et σκια, habitation); ils comptent les mêmes heures aux mêmes instans, mais ils ont des saisons opposées. Ceux qui demeurent sous les méridiens opposés, du même côté de l'équateur et à une égale distance, sont *periæciens* (de περι, autour, et οικια, habitation) : ils comptent au même instant des heures opposées, les uns ayant minuit quand les autres ont midi, mais étant du côté du même pôle, ils ont les mêmes saisons.

La géographie ancienne connaît également une division des habitans de la terre, d'après la projection des ombres. On a nomme *hétérosciens* (de ετερος, divers, et σκια, ombre) ceux qui occupent les zones tempérées, parce que leurs ombres, toujours tournées vers le pôle élevé sur leur hémisphère, se trouvent par conséquent dirigées dans des sens opposés. Les habitans des zones glaciales qui, dans un tems de l'année, jouissent de la présence du soleil pendant vingt-quatre heures et plus, voient cet astre tourner autour de leur horizon et tracer leur ombre dans tous les sens : ce qui les a fait nommer *périsciens* (de περι et σκια; voyez ci-dessus). Enfin on appelle *amphisciens* ou *asciens* (de αμφι, autour, ou de α, sans, et σκια) les habitans de la zone torride, dont les ombres, presque nulles à midi, sont tour à tour dirigées vers un pôle et vers l'autre.

Passons à une distinction plus essentielle. En considérant les phénomènes locaux, on

reconnaît trois situations de la *sphère*, c'est-à-dire de l'ensemble des divers cercles que nous avons fait connaître et qui servent à déterminer la position relative des astres. Les habitans de l'équateur ont la *sphère droite*, attendu que le plan de ce cercle passant par leur zénith, est pour eux perpendiculaire à l'horizon; d'où il résulte que les astres, qui, dans leur mouvement diurne apparent décrivent des parallèles à l'équateur, paraissent se lever et descendre verticalement par rapport à l'horizon. Les peuples qui habitent depuis l'équateur jusqu'aux pôles ont la *sphère oblique*, parce que l'équateur coupant leur horizon obliquement, la route apparente des astres ne peut jamais être parallèle à l'horizon. Enfin, à l'un et l'autre pôle l'horizon se confond avec l'équateur même, et les astres paraissent marcher parallèlement à ce cercle : ainsi un habitant du pôle, s'il y en avait, aurait la *sphère parallèle*.

L'*obliquité de l'écliptique* est l'angle que font entre eux les plans de l'équateur et de l'écliptique. Elle n'est pas invariable : les observations et le calcul des forces qui produisent les mouvemens des planètes ont prouvé que l'inclinaison de l'équateur terrestre, par rapport à l'écliptique, éprouve une diminution d'environ 52″ par siècle, jusqu'à ce qu'elle parvienne à un terme, passé lequel elle recommencera à croître.

Laplace a démontré que la variation de l'obliquité de l'écliptique sur l'équateur oscille dans les limites qui ne peuvent dépasser 3 degrés. Cette inclinaison est actuellement de 23° 27′ $\frac{1}{2}$. Les observations chinoises, faites onze cents ans avant notre ère, constatent que l'inclinaison de l'écliptique était alors plus grande; elle le devait être aussi lorsque, au tems des anciens astronomes, le fonds du puits de la ville de Syène, dans la Haute-Égypte, était éclairé par le soleil. Ce phénomène prouve que le tropique du cancer passait alors par cette ville, c'est-à-dire à la latitude boréale de 24° 5′ 23″. Le *printems perpétuel* dont la terre aurait joui à une époque très-reculée selon quelques auteurs étrangers aux sciences mathématiques, n'est donc qu'une hypothèse dont les calculs exacts des géomètres modernes ont démontré la fausseté, et qu'il faut rejeter entièrement.

Les deux mouvemens combinés de la terre produisent, dans la fixation du tems, une différence qui influe sur les méthodes d'après lesquelles on détermine les positions géographiques. On distingue plusieurs espèces de *jours* et d'*années*.

L'*année tropique* ou *solaire* est le tems qu'emploie la terre à parcourir l'écliptique, en partant d'un des équinoxes pour revenir au même point : elle comprend 365 jours moyens, 5 heures, 48 minutes, 50 secondes. On la nomme *année tropique*, parce qu'il faut que tout cet intervalle de tems s'écoule pour que chaque saison revienne dans le même ordre qu'auparavant. Par suite du mouvement apparent de l'axe de la terre, les points équinoxiaux paraissent rétrograder par rapport aux étoiles : c'est ce mouvement qu'on nomme *précession des équinoxes*. Les astronomes l'ont estimé d'environ 50″ par an; ce qui alonge la révolution annuelle de la terre de 20′ 24″, lorsqu'on la compare aux étoiles: elle se nomme alors *année sidérale*, et dure 365 jours, 6 heures 9 min., 14 sec.

La durée du jour *moyen*, divisé en 24 heures, est marquée par l'intervalle qui s'écoule entre deux passages consécutifs du soleil par le méridien du même lieu, en supposant le mouvement apparent du soleil d'une vitesse uniforme. Mais ce mouvement est reconnu pour inégal, ou plutôt notre terre n'emploie pas tout-à-fait 24 heures dans sa rotation, parce que, dans le tems même que la terre emploie à tourner autour de son axe, elle s'avance dans son orbite un peu vers l'orient; il faut donc que chacun de ses méridiens, après avoir achevé une révolution entière, anticipe quelque peu sur la révolution suivante, afin que son plan se rapporte à celui qui passe par les centres de la terre et du soleil; en sorte que l'intervalle entre deux passages d'une étoile fixe au même méridien, qui mesure la véritable durée de la rotation terrestre ou du *jour sidéral*, n'est que de 23 heures 56 min. 4 sec.

L'inégalité des *jours solaires* est due à deux causes distinctes : la position oblique de l'écliptique à l'égard de l'équateur, et l'inégalité du mouvement apparent du soleil dans l'écliptique. La première de ces deux causes fait que l'arc de l'équateur, qui passe par le méridien en même tems que l'arc diurne de l'écliptique, ne lui est pas toujours égal, mais tantôt plus grand, tantôt plus petit. A l'égard de la deuxième cause, nous observerons que le soleil, placé dans un des foyers de l'orbite elliptique de la terre, paraît se mouvoir plus lentement dans les six signes septentrionaux que dans les méridionaux; et cette différence de vitesse suffit pour rendre inégaux les arcs diurnes de l'équateur. Le concours de ces deux causes fait que la durée des jours solaires, comparée à celle de la rotation de la terre, est tantôt moindre et tantôt plus grande que 24 heures; et cette inégalité sera toujours la

plus grande, lorsque les deux causes que nous venons d'expliquer se trouveront concourir ou accumuler les différences dans le même sens. La série de ces différences forme ce qu'on appelle l'*équation du tems*, ou la quantité qu'il faut, dans certaines saisons, ajouter, et, dans d'autres, soustraire à l'heure indiquée par les horloges réglées sur le soleil et marquant le *tems vrai*, si l'on veut en conclure le *tems moyen* ou astronomique. Or, c'est au tems moyen que se rapportent les tables astronomiques à l'aide desquelles on calcule les mouvemens des astres, et, par eux, les positions géographiques.

Nous avons considéré la terre en rapport avec le soleil; mais elle l'est encore très-directement avec la *lune*. Ce satellite de notre planète accomplit sa révolution autour de la terre, d'occident en orient, en 27 jours 7 heures 43 minutes 11 secondes : ce tems est ordinairement appelé *mois périodique*. On s'apercevra que cette planète emploie un peu plus de tems à retourner vers le soleil à chaque conjonction. La cause de cette différence vient uniquement de ce que la terre, et par conséquent la lune son satellite, s'avance sur l'écliptique, pendant que la lune parcourt son orbite en 27 jours 7 heures : ce dernier espace de tems est nommé *mois synodique* ou mois lunaire; il est de 29 jours 12 heures 44 min. 3 secondes 10 tierces. Il commence au moment où la lune se trouve directement entre le soleil et la terre, ce qu'on nomme *en conjonction*. Cet aspect est représenté dans la fig. 10, où S désigne le soleil, T la terre, et L la lune.

En parcourant son orbite, la lune prend à l'égard du soleil plusieurs situations, desquelles résultent les aspects ou *phases*. La lune étant un corps opaque, ne peut être aperçue qu'autant qu'elle renvoie la lumière qu'elle emprunte du soleil; elle ne devient donc visible pour nous que lorsqu'après avoir passé le point L, elle commence à tourner vers la terre une portion de son disque éclairé, qui s'agrandit à mesure qu'elle s'éloigne du soleil pour passer du côté opposé en L'. La terre se trouvant alors entre ces deux astres, on voit en entier l'hémisphère éclairé de la lune, qui, dans cet état, paraît pleine et en *opposition* avec le soleil.

La conjonction et l'opposition de la lune par rapport au soleil, ou la nouvelle et la pleine lune, sont les *syzygies*. Quand la lune est éloignée du soleil d'un quart de circonférence, comme l' et l, elle est en *quadrature*, et ne fait apercevoir que la moitié de son hémisphère éclairé. C'est le premier ou le dernier quartier, selon que son bord arrondi est tourné à l'occident ou à l'orient.

On serait tenté de croire que la lune devrait, chaque fois qu'elle est en conjonction avec le soleil, nous cacher en tout, ou au moins en partie, le disque de cet astre, et chaque fois qu'elle est en opposition, se plonger dans l'ombre que la terre projette derrière elle; de sorte qu'il y aurait dans le premier cas *éclipse de soleil*, et dans le second, *éclipse de lune*. Ces phénomènes n'arrivent cependant pas à toutes les nouvelles et pleines lunes : en voici la raison. Le plan de l'orbite de la lune est incliné à celui de l'écliptique, et ces deux plans ne se rencontrent que dans une seule ligne, ou section commune, qui doit passer par le centre de la terre. Il est évident que la lune ne se trouve dans le plan de l'écliptique que lorsqu'elle passe vers l'une ou l'autre extrémité de cette ligne, c'est-à-dire lorsqu'elle se trouve dans *ses nœuds*. Lorsque les conjonctions et les oppositions coïncident avec les nœuds, il y a éclipse; dans le cas contraire, il n'en arrive point. On comprendra mieux ces particularités en comparant la *figure* 10, qui représente en *plan géométral* les orbites de la terre et de la lune, et la *figure* 11, qui montre le *coupe* ou *profil*, suivant la ligne ST. Cette ligne ST désigne le plan de l'écliptique, et *Ll* celui de l'orbite lunaire. Nous allons faire voir maintenant comment l'observation de ces phénomènes sert à fixer la longitude d'un lieu de la terre.

Nous savons que pour déterminer la longitude d'un lieu, il ne s'agit que de remarquer précisément l'heure que l'on compte au même instant en deux points différens, par l'observation d'un signal instantané qui puisse être aperçu dans ces deux points.

Les éclipses de lune semblent d'abord les signaux les plus favorables; car l'entrée de la lune dans l'ombre de la terre a lieu au même instant pour tous les points de l'hémisphère terrestre alors tourné vers cet astre, c'est-à-dire pour tous les lieux qui peuvent observer l'éclipse; d'ailleurs les taches dont son disque est parsemé fournissent le moyen de faire plusieurs observations pour la même éclipse, en marquant avec précision le tems de la disparition de chaque tache à son entrée dans l'ombre, ou l'*immersion*, et celui de la sortie de l'ombre, ou l'*émersion* : ainsi, en supposant que l'on ait déterminé dans chaque lieu le tems vrai de cette observation, la différence des tems, convertie en degrés de l'équateur, donnera immédiatement la différence des longitudes. Si tous les résultats obtenus ne se rapportent pas exactement, on prend

ordinairement un milieu entre toutes les observations; mais il vaut beaucoup mieux examiner en détail les circonstances qui ont accompagné chaque observation, apprécier, d'après ces données, la bonté relative de chacune d'elles, et ne comparer que celles qui sont à l'abri de tout soupçon d'inexactitude.

On n'a pas absolument besoin des observations correspondantes. Les éphémérides astronomiques, telles que *la Connaissance des tems* des Français, *le Nautical almanach* des Anglais, ou *le Calendrier du navigateur* des Danois, offrent des calculs d'éclipses faits d'avance pour un point connu.

C'est de cette manière que M. Lalande a pu déterminer la longitude de *Casbin*, ville du nord de la Perse, d'après l'éclipse de lune du 30 juin 1787, observée par l'astronome Beauchamp dans ce lieu. La fin de l'éclipse, ou la sortie totale du disque lunaire de l'ombre de la terre, ayant eu lieu pour Casbin à 7 heures 45 min. 30 sec., tems vrai, et le calcul donnant pour Paris 4 heures 36 min. 38 sec., la différence, qui est de 3 heures 8 min. 52 sec., équivaut à la différence des méridiens de Paris et de Casbin. Si on la convertit en degrés à raison de 15 pour une heure, ce qui donne 15 minutes de degré pour une minute de tems, et 15 secondes de degré pour une seconde de tems, ou aura, pour 3 heures 8 min. 52 sec. en tems, la somme de 45° 13′ en arc. Telle est, par rapport au méridien de Paris, la longitude de Casbin, résultante de l'observation ci-dessus. Mais les éclipses de lune offrent un grand inconvénient: c'est que l'instant où le disque lunaire entre dans l'ombre pure, instant qui doit marquer le commencement de l'éclipse, ne peut jamais être assigné avec précision; on ne saurait donc répondre de quelques secondes de tems dans la détermination des phases d'une éclipse de lune: aussi l'emploi des éclipses de lune pour la détermination des longitudes est-il aujourd'hui généralement abandonné.

Terminons ici l'exposé nécessairement aride des méthodes par lesquelles on fixe les longitudes et les latitudes, en offrant à nos lecteurs le tableau des principaux élémens du système solaire.

TABLEAU DES PRINCIPAUX ÉLÉMENS DU SYSTÈME SOLAIRE.

NOMS des PLANÈTES.	RÉVOLUTIONS SIDÉRALES.	DISTANCE AU SOLEIL EN RAYONS DE L'ORBE TERR.	VOLUMES, celui de la terre ÉTANT 1.	MASSES, celle de la terre ÉTANT 1.	ROTATION.	DIAMÈTRES APPARENS DES PLANÈTES. Le plus grand.	Le plus petit.
	jours.				jours.		
SOLEIL. . .	. . . . .	. . . . .	1395324.40	329630,0000	25,5	32′, 35″,0	31′, 31″,4
Mercure. .	87,9692580	0,3870981	0,0565	0,1627	1,0038	» 11″,34	» 4″,9
Vénus. . .	224,7008240	0,7233316	0,8828	0,9243	0,9730	» 59″,6	» 9″,5
Terre. . .	365,2563815	1,0000000	1,0000	1,0000	1,0000	» 8″,70	» 8″,41
Mars. . . .	686,9796186	1,5236923	0,1386	0,1294	1,02733	» 17″,0	» 3″,6
Vesta. . .	1326,9300000	2,36319	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .
Junon. . .	1594,0230000	2,67035	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .
Cérès. . .	1681,3700000	2,76722	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .
Pallas. . .	1685,6190000	2,77188	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .
Jupiter. .	4332,5963076	5,2027760	1280,9	308,9400	0,41377	» 44″,4	» 30″,1
Saturne. .	10758,9698400	9,5387705	974,78	93,2710	0,4280	» 20″,1	» 16″,2
Uranus. .	30688,7126872	19,1833050	81,26	16,9000	. . . . .	» 4″,0	» 3″,6
Lune. . . .	27,3215030	. . . . .	0,20351	0,0146	27,32158	33′, 30″,0	29′, 30″,0

CHAPITRE DEUXIÈME.

De la mesure de la terre et de ses dimensions.

Il ne suffit point à l'active curiosité de l'homme d'avoir démontré que la terre, sa demeure, est un globe roulant dans l'immensité de l'espace ; il faut encore que nous connaissions les dimensions exactes de la planète sur laquelle nous nous trouvons placés. En effet, dès qu'on a pu mesurer un arc du méridien céleste, on a dû penser que cet arc devant répondre à un autre arc de méridien sur la surface de la terre, on n'aurait qu'à mesurer cette dernière courbe pour en conclure la dimension du cercle entier dont elle fait partie, dimension qui répond à la circonférence du globe.

Possidonius se trompa en considérant comme un arc du méridien terrestre ce qui n'en est pas un, puisque Alexandrie et Rhodes, points qu'il comparait, n'ont pas la même longitude. A cette erreur près, la méthode de Possidonius était la vraie. Ératosthènes s'était servi d'un *gnomon* élevé verticalement au centre d'un hémisphère concave : il savait qu'à Syène le soleil, au moment du solstice, ne produisait aucune ombre ; il voyait qu'à Alexandrie le gnomon, au même instant, projetait son ombre sur la cinquantième partie d'un cercle ; il en conclut la latitude d'Alexandrie 7° 12′ au nord de Syène, qui devait être sous le tropique. Or, ce dernier endroit étant, d'après les modernes, à 24° 5′, Alexandrie serait à 31° 17′; ce qui approche beaucoup de la vérité. Quoique faite avec soin, cette observation cependant n'a pu fournir à l'astronome grec une base solide d'une mesure de la terre, puisque les deux points qu'il comparait ne sont pas sous le même méridien.

Les mesures d'un degré, attribuées aux Arabes, ne présentent également que des résultats douteux, et qu'on ne saurait concilier avec la vérité qu'au moyen d'évaluations arbitraires.

Après la renaissance des lettres, les astronomes européens firent beaucoup de tentatives inutiles pour mesurer avec certitude un degré du méridien. En 1530, *Fernel* mesura un degré entre Paris et Amiens ; et, malgré l'imperfection de ses instrumens, il trouva 57,070 toises, résultat presque identique à celui obtenu par les géomètres modernes. En 1617, *Snellius*, après avoir déterminé les arcs célestes compris entre Alkmaer, Leyde et Berg-op-Zoom, par les différences des hauteurs du pôle pour ces trois villes, calcula les distances méridiennes terrestres des trois parallèles au moyen d'une suite de triangles liés entre eux, et qui partaient d'une base mesurée sur le terrain ; il trouva de cette manière que la valeur du degré terrestre était de 55,021 toises. *Norwood*, astronome anglais, mesura avec beaucoup de soin, en 1535, l'arc du méridien qui sépare la ville de Londres de celle d'Yorck il trouva le degré de 57,300 toises, quantité fort approchante de la vérité. Cependant, quinze ans après, *Riccioli*, célèbre savant italien, prétendit avoir trouvé, par une mesure faite aux environs de Bologne, que le degré terrestre était de 62,900 toises, c'est-à-dire près de 6,000 toises plus grand qu'il ne l'est en effet.

C'est en appliquant les lunettes aux instrumens par lesquels on mesure les angles, que *Picard*, de l'académie des sciences de Paris, se vit enfin en état de mettre la précision nécessaire dans la nouvelle mesure d'un degré qu'il commença en 1669. Il choisit pour théâtre de ses opérations l'espace compris entre *Sourdon*, en Picardie, et *Malvoisine*, sur les confins du Gatinais et du Hurepoix. Pour fixer la distance itinéraire qui sépare ces deux points, situés sous le même méridien, il les lia par une suite de triangles, *fig.* 12; il en observa successivement tous les angles, ce qui lui fournit dans chacun un moyen de vérification, puisque la somme des trois angles de tout triangle doit constamment faire 180°. Il n'obtint presque jamais cette somme ; mais les différences qu'il ne put éviter ne s'élevèrent qu'à peu de secondes.

La connaissance des angles d'un triangle ne mène qu'aux rapports de ses côtés ; mais dès qu'on a la valeur d'un seul, on trouve celle des autres. Picard mesura donc, avec des soins inconnus jusque là, une distance de 5,663 toises, sur le chemin de Villejuif à

Juvisy. Avec cette *base*, représentée par AB dans la figure, et formant un des côtés du triangle ABC, il calcula le côté AC, qui lui servit ensuite à calculer le côté CD dans le triangle ACD; et il s'éleva ainsi de triangle en triangle jusqu'à Sourdon : ici l'on mesura de nouveau sur le terrain une ligne droite ou *base de vérification* RS. Les lignes LM, IN et IG, vérifiées au moyen de cette base, ne montrèrent qu'une différence d'une à deux toises de la première mesure. On conduisit ensuite de nouveaux triangles à la cathédrale d'Amiens, où se termina l'opération.

Il fallut après cela conclure la longueur de la ligne qui joint ces points, l'orienter par rapport au méridien de Paris, afin d'en déduire la distance dans le sens de ce méridien; enfin, déterminer avec précision l'amplitude de l'arc mesuré sur ce cercle, c'est-à-dire combien il contenait de degrés et de parties de degrés, afin d'avoir son rapport avec la circonférence entière.

Dans cette seconde partie de son opération, qui dépendait de l'observation des astres, il s'attacha à celle de l'étoile placée dans le genou de la constellation de *Cassiopée*. Il choisit cette étoile, parce que, se trouvant peu éloignée du zénith, elle était moins affectée de la réfraction, sur laquelle il y avait, au tems de Picard, beaucoup d'incertitude. Il trouva, par ce moyen, que la différence de latitude entre Malvoisine et Sourdon, près d'Amiens, était de 1° 11′ 57″; qu'elle répondait, dans le sens du méridien, à une distance de 58,430 toises; et il en conclut que la longueur du degré était de 57,064 toises.

Il trouva aussi entre la cathédrale d'Amiens et Malvoisine une différence en latitude de 1° 22′ 55″, et une distance de 78,850 toises; ce qui donnait pour le degré 57,057 toises : il s'en tint au terme moyen de 57,060 toises.

La circonférence de la terre devant, comme tout cercle, contenir 360 degrés, on trouva, en divisant le degré en vingt parties, nommées *lieues marines*, et formées chacune de 2,864 toises, que la terre avait 7,200 de ces lieues de tour.

Son diamètre, conclu de sa circonférence, est de 2,292 lieues marines, et son rayon de 1146. En multipliant la circonférence par le diamètre, on trouve que la surface est de 16,502,400 lieues carrées.

L'exactitude des opérations de Picard semblait ne plus laisser de doute sur les dimensions de la terre, lorsqu'une expérience, à jamais mémorable, fit entrevoir que la figure de la terre n'était pas parfaitement sphérique, et que par conséquent les degrés n'étaient point égaux, je veux parler de l'observation que fit M. *Richer*, à Cayenne, en 1672. Son horloge à pendule, qui avait été réglée à Paris sur le moyen mouvement du soleil, après avoir été transportée dans l'île de Cayenne, qui n'est éloignée de l'équateur que d'environ 5°, se trouvait retarder de 2 minutes 28 secondes chaque jour. La mesure de la longueur d'un pendule qui, à Cayenne, battait juste les secondes, ayant été marquée sur une verge de fer qui fut apportée en France, on trouva que le pendule de Cayenne était moindre d'une ligne et d'un quart que celui de Paris, qui était de 3 pieds 8 lignes $\frac{3}{8}$, ou, plus exactement, 440,57 de ligne.

Cette expérience prouvait que la pesanteur était moindre à Cayenne qu'à Paris; car lorsque le pendule qui règle l'horloge s'écarte, par son mouvement, de la situation verticale, la force qui l'y ramène est la pesanteur; et elle l'y ramème d'autant plus tôt qu'elle est plus grande, et d'autant plus tard qu'elle est plus petite. Le pendule ne permet à l'aiguille de l'horloge de marquer chaque seconde sur le cadran qu'après qu'il a achevé une de ses oscillations, ou qu'après chacune de ses chutes dans la verticale. Ainsi, si l'aiguille marque moins de secondes pendant une révolution des étoiles, le pendule emploie plus de tems à retomber dans la situation verticale, et la force qui la pousse, la pesanteur, est plus petite.

Cette expérience, dont l'Académie des sciences avait pressenti l'importance, coïncida parfaitement avec les raisonnemens des géomètres, qui commençaient à regarder la terre comme aplatie vers le pôle; ce qui expliquerait pourquoi la pesanteur, ou la force qui attire vers le centre, y est plus grande, attendu que la surface aplatie s'y trouve plus rapprochée du centre.

Huyghens, géomètre hollandais, eut la gloire de deviner cette vérité, même avant que l'expérience sur le pendule fût connue. Considérant que les corps qui tournent autour d'un centre ou d'un axe acquièrent une *force centrifuge* qui tend sans cesse à les éloigner de ce centre ou de cet axe, ainsi qu'on le voit dans la pierre lancée par une fronde, ce savant en conclut que le fluide répandu sur une grande partie de la surface terrestre, devant obéir à cette force en même tems qu'à la pesanteur dirigée vers le centre de la terre, ne pouvait affecter une forme parfaitement sphérique. Il pensa donc que la terre devait être aplatie vers les pôles, en sorte que l'axe de rotation fût plus court que les diamètres de l'équateur de $\frac{1}{578}$; ce qui répond à environ 4 lieues ma-

rines. Cette conséquence, tirée de la force centrifuge par Huyghens, peut être rendue sensible aux yeux en faisant tourner rapidement autour d'un axe une vessie mouillée, qui prend alors la forme d'un sphéroïde aplati aux extrémités contiguës à cet axe.

L'immortel *Newton*, que ses profondes méditations sur les lois de Kepler dans le mouvement des planètes, avaient conduit à la découverte de la gravitation universelle, ne regardait plus la pesanteur à la surface de la terre comme une force constante, dirigée partout vers le centre de notre globe, mais comme le résultat de l'attraction réciproque qu'exercent les unes sur les autres toutes les molécules de la terre; il trouvait que cette force variait un peu en intensité et en direction, lorsqu'on ne supposait plus la terre sphérique. Si la figure de la terre dépendait de la pesanteur, la pesanteur elle-même se réglait d'après la figure qu'avait la terre; cette force accélératrice devait, quant aux corps terrestres, être perpendiculaire à la surface et proportionnée aux distances; la terre ayant une fois pris la figure aplatie, cette seule figure, indépendamment de la force centrifuge, devait rendre la pesanteur plus petite sous l'équateur que sous les pôles. Calculant d'après ce principe, et supposant la terre homogène dans toutes ses parties, Newton trouva que l'aplatissement devait être de $\frac{1}{130}$, ou de 10 lieues marines.

Ces conclusions, différentes relativement à la quantité du résultat, mais d'accord entre elles sur l'altération que la figure de la terre a dû recevoir de la force centrifuge, ont été développées par des calculs subtils et profonds, dont les résultats seuls peuvent être indiqués ici. Il a été démontré que la terre ne saurait être une masse homogène, mais qu'elle doit augmenter en densité à mesure qu'on approche du centre, et que, dans tous les cas, une figure elliptique satisfait aux lois de l'équilibre des fluides.

Actuellement la loi de l'accroissement de la pesanteur de l'équateur au pôle est complètement confirmée par un grand nombre d'expériences du pendule, faites à toute sorte de latitudes avec des appareils singulièrement perfectionnés. Les résultats de ces expériences, comparés entre eux, conduisent à supposer au globe terrestre un aplatissement général qui s'éloigne peu de $\frac{1}{290}$. Les écarts que l'on trouva entre les mesures prises à différentes latitudes ne sauraient être attribués aux erreurs d'observations : il est probable qu'ils sont dus à des effets d'attraction locale dépendant de la nature et de la densité des couches terrestres aux points mêmes où les mesures ont été faites.

La théorie de l'aplatissement pouvait encore être vérifiée par des mesures prises sur le globe terrestre; car il en résultait que les degrés de latitude n'étaient pas égaux dans toute l'étendue du méridien, mais qu'on devait les trouver plus grands, ou contenant plus de mesures itinéraires, dans la partie aplatie du méridien, c'est-à-dire vers les pôles, et moindres dans la partie la plus convexe de ce même méridien, c'est-à-dire vers l'équateur. Ces conséquences, qui découlent des premières notions de la géométrie élémentaire, ont cependant été un instant méconnues par des hommes d'un grand mérite, tels que les Cassini et d'Anville. Ces savans affirmèrent que la terre était alongée dans le sens des pôles, ou, en d'autres mots, que l'ellipsoïde terrestre faisait sa rotation autour de son grand axe; ce qui était contraire à la théorie de la gravitation et à l'équilibre des fluides.

La terre, pendant quarante ans, fut regardée en France comme un sphéroïde alongé aux pôles. Mais l'illustre Académie des sciences ne désespéra point des théories établies par les calculs les plus sublimes. Deux commissions prises dans son sein furent envoyées, l'une, en 1736, au Pérou, et l'autre, en 1737, au cercle polaire, pour mesurer les degrés du méridien dans le voisinage de l'équateur et auprès du pôle. Les résultats obtenus par chaque commission, comparés soit entre eux, soit au degré mesuré en France par Picard, sans s'accorder parfaitement sur la quantité de l'aplatissement de la terre aux pôles, le mirent pleinement hors de doute. Le degré mesuré au cercle polaire surpassa celui de l'équateur de 669 toises; et celui de France, plus petit que celui du cercle polaire, surpassa encore celui de l'équateur de 307 toises.

Les Cassini eux-mêmes, après avoir vérifié leurs mesures, vinrent, avec une noble franchise, déclarer qu'il s'était glissé de légères erreurs dans leur travail, et que les degrés de France, pris dans leur totalité, concouraient à confirmer l'aplatissement du globe vers les pôles.

Il ne suffisait point à l'audace des géomètres d'avoir fixé d'une manière générale la figure de notre globe; ils voulurent encore découvrir l'exacte quantité de cet aplatissement, dont tant de travaux venaient de constater la réalité. Mais, dans cette recherche, plus les matériaux s'accumulaient, plus la discussion en devenait difficile. Les degrés, successivement mesurés dans diverses parties du monde, indiquaient des quantités très-différentes pour

l'aplatissement. C'est ce qu'a démontré avec beaucoup de clarté *Frisi*, géomètre italien, en comparant les douze meilleures mesures que l'on connût il y a un demi-siècle, et dont le tableau ci-dessous offre les résultats avec les noms des astronomes à qui on les doit :

Noms des pays.	*Latit. d'où l'on est parti.* deg.	min.	*Valeur du deg. mesuré.* toises.	*Noms des Observateurs.*
Pérou	0	0	56,753	*Bouguer, la Condamine,* etc.
Cap de B.-Espér.	33	18	57,107	*Lacaille.*
Pensylvanie . . .	39	12	56,888	*Mason* et *Dixon.*
État de l'Église .	43	1	56,979	*Boscovich* et *Maire.*
France.	43	31	57,048	*Cassini* et *Lacaille.*
Piémont.	44	44	57,137	*Beccaria.*
France.	45	45	57,060	*Cassini* et *Lacaille.*
Hongrie.	45	57	56,881	*Liesganig.*
Autriche	48	43	57,086	Idem.
France.	49	23	57,074	*Picard* et *Cassini.*
Hollande	52	4	57,145	*De Thury* et *G. Cassini.*
Laponie	66	20	57,405	*Maupertuis, etc.*

En essayant de calculer une courbe régulière d'après la théorie de Newton, dans laquelle ces douze degrés pourraient entrer, *Frisi* les trouve tous ou trop grands ou trop petits; les erreurs qu'on serait obligé de supposer dans les mesures, pour les plier dans une ellipse régulière, dont le petit axe serait au grand comme 230 à 231, s'élèvent à plus de 100 toises par degré, et même, pour le degré de Hongrie, à plus de 200.

Telles étaient les incertitudes des géomètres et des astronomes sur la figure de la terre, lorsqu'un projet politique donna occasion à une nouvelle mesure de l'arc du méridien qui traverse la France, en passant par la capitale. La Convention nationale avait ordonné la fixation d'un système de poids et de mesures uniforme et stable. Les savans proposèrent de prendre la base de ce système dans la nature elle-même, et de regarder comme *unité primitive* du mètre, *la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre*, c'est-à-dire de l'espace de l'équateur au pôle. Une métrologie fondée sur une telle base, disait-on, appartiendra à toutes les nations, à tous les siècles. Mais comment connaître précisément la longueur du quart du méridien? On pouvait la conclure des mesures anciennes; mais d'un côté elles se contredisaient; de l'autre, on crut donner plus d'authenticité au nouveau système métrologique, en l'appuyant sur des opérations conduites avec une précision jusqu'alors inconnue, et dirigées par les astronomes les plus habiles. *Delambre* et *Méchain* furent chargés de mesurer l'arc du méridien intercepté par les parallèles de Dunkerque et Barcelonne. Ces deux célèbres géomètres ont mesuré les angles de 90 triangles avec les nouveaux cercles répétiteurs que *Borda* a fait construire; ils ont observé, avec ces mêmes instrumens, cinq latitudes à Dunkerque, Paris, Evaux, Carcassonne et Barcelonne. Les deux *bases*, près de Melun et Perpignan, ont été mesurées avec des règles de platine et de cuivre; elles se sont trouvées correspondre, à *quelques pouces près*, aux longueurs calculées. Des soins minutieux ont prévenu ou rectifié jusqu'aux moindres erreurs. L'élite des géomètres français, réunis à un grand nombre de commissaires venus des pays étrangers, a vérifié et sanctionné tous les calculs. Il n'est donc plus permis de révoquer en doute les résultats de cette grande entreprise, qui a été commencée en 1792, et terminée, quant aux mesures, en 1798.

Il a été prouvé que les degrés du méridien diminuent vers le midi et croissent vers le nord. Mais ces accroissemens des degrés terrestres ne suivent pas une progression régulière et constante. Donc un méridien quelconque peut ne pas être une ellipse régulière; il est probable que la terre elle-même n'est pas un *solide de révolution*, c'est-à-dire circonscrit par la révolution d'une même ellipse autour de son centre. Toutefois ces irrégularités, qui paraissent extrêmement petites en comparaison de la masse de la terre, peuvent sans inconvénient être négligées.

Le méridien de France, que MM. *Biot* et *Arago* ont prolongé, par un travail des plus pénibles, jusqu'aux îles d'Iviça et de Fromentera, donne, si on le considère en lui-même, un aplatissement de $\frac{1}{150}$; mais, en le comparant avec le degré du Pérou, il donnerait $\frac{1}{334}$.

Ce dernier résultat, adopté par la commission pour les mesures, coïncide avec celui qu'on a trouvé par les observations sur la longueur du pendule. Il s'accorde encore avec plusieurs phénomènes célestes dont la cause est dans la non-sphéricité de la terre. En effet, cette planète, étant renflée aux environs de son équateur, éprouve de la part du soleil et de la lune, dans cette partie, une somme d'attraction plus considérable que vers les pôles; et comme le plan de l'équateur est incliné par rapport à ceux de l'écliptique et de l'orbite lunaire, ce surcroît d'attraction imprime à l'axe un mouvement progressif qui fait rétrograder les points équinoxiaux, et occasione un mouvement alternatif par lequel il oscille autour de la position qu'il aurait en vertu du premier mouvement; l'un s'appelle *précession des équinoxes*, et l'autre *nutation*. Un célèbre astronome allemand, M. *Burg*,

ayant calculé, sur la demande de M. de Laplace, les causes de ces perturbations et l'influence que pourrait y avoir l'aplatissement de la terre, a trouvé celui-ci de $\frac{1}{306}$.

Le degré mesuré au cercle polaire par les académiciens français, en 1737, était celui de tous qui s'écartait le plus du résultat général de toutes les autres données, à cause des erreurs considérables faites dans l'opération. M. *Mélanderhielm*, savant astronome suédois, entreprit de faire mesurer de nouveau ce degré par M. *Svanberg*, un de ses élèves, en faisant usage du cercle répétiteur et de tous les moyens délicats de la géodésie moderne. Les académiciens français n'avaient mesuré qu'un arc de 57′, et M. Svanberg poussa l'opération jusqu'à 1° 37′. D'après le résultat définitif de cette mesure, le degré du méridien se trouve de 57,209 toises à 66° 20′ de latitude, ou plus court de 196 toises que ne l'avait donné la mesure de 1737. Ce degré, comparé avec celui de France, donne $\frac{1}{307}$ pour l'aplatissement, et avec celui du Pérou $\frac{1}{324}$.

Les planètes mêmes, éloignées de nous de plusieurs millions de lieues, ont concouru à fixer nos idées sur l'aplatissement du sphéroïde terrestre. Cette altération de la figure sphérique, comme résultat de la rotation d'un corps céleste sur lui-même, se manifeste encore dans la planète de jupiter, où elle est assez sensible pour qu'on aperçoive dans les lunettes la différence des deux diamètres du disque, qui est presque de $\frac{1}{17}$; et quand on compare la mesure exacte de cet aplatissement, les dimensions de jupiter et la durée de sa rotation, avec celles de la terre, on trouve pour cette dernière planète un aplatissement proportionnel de $\frac{1}{310}$; ce qui coïncide encore avec le résultat de la grande mesure française.

Nous ne dissimulerons point que cet accord, qui paraissait devoir être universel, a été troublé par quelques doutes nouveaux. Les deux mesures des Indes orientales, l'une par *Burrow*, sous le tropique, l'autre par *Lambdon*, à 12° de latitude nord, ont, à la vérité, donné des résultats qui se combinent passablement bien avec ceux des mesures françaises, quoiqu'ils soient encore plus favorables à la théorie de Newton. Mais la mesure de trois degrés, faite en Angleterre par le major *Mudge*, donne, en ne la considérant qu'en elle-même, un résultat qui concourt à indiquer des irrégularités dans la figure sphéroïdique de la terre.

Par cet historique abrégé des mesures des méridiens, on voit à combien de travaux importans la question de la grandeur et de la figure de la terre a conduit les savans modernes. Il est évident que la terre n'est point sphérique, et que sa figure, qu'on croirait si simple, paraît au contraire fort compliquée. Les mesures géodésiques, celles de la longueur du pendule à différentes latitudes, et plusieurs phénomènes de l'astronomie physique, établissent incontestablement qu'elle est aplatie vers ses pôles; mais, malgré tant d'efforts pour atteindre l'exactitude, la quantité absolue de cet aplatissement reste incertaine, et se perd encore en partie dans les erreurs des observations. Pour resserrer les limites de ces erreurs, on a senti la nécessité d'avoir aussi les mesures de plusieurs parallèles terrestres, afin de les combiner avec celles des méridiens. De nouveaux travaux, à la tête desquels se trouve encore la France, ont donc été entrepris dans cette vue. Deux parallèles, remarquables par leur étendue, et mesurés avec tous les soins que comportaient les progrès des sciences et la supériorité des instrumens d'observations actuels, vont répandre une nouvelle lumière sur cette importante question. Le premier, passant par le 45e degré de latitude, en traversant la France, s'étend depuis les bords de l'Océan jusqu'à Fiume, sur les côtes de l'Adriatique; le second, placé à la latitude de Paris, embrasse l'arc de Brest à Strasbourg, et pourra s'étendre beaucoup au-delà vers l'est. Suivant les calculs de MM. *Brousseaud* et *Nicollet*, l'arc du parallèle moyen, combiné avec les arcs des méridiens réputés les plus exacts, donna $\frac{1}{293}$ pour l'aplatissement. Les expériences du pendule, faites par MM. *Sabine*, *Freycinet* et *Duperrey*, sur plusieurs points du globe, donnent $\frac{1}{288}$. L'accord de tous ces résultats annonce combien on est près de la vérité sur ce point, et qu'il est probable que l'aplatissement général du sphéroïde terrestre s'écarte très-peu de $\frac{1}{290}$.

On peut donc considérer la quantité de l'aplatissement de la terre comme connue au-delà des besoins de la géographie. Il y a même encore peu de géographes qui, dans la construction des cartes tracées sur une petite échelle, aient eu égard à cet aplatissement. Maupertuis, Murdoch et d'autres, ont, à la vérité, calculé des tables qui indiquent l'accroissement des degrés de longitude sur un sphéroïde elliptique. Le géographe Bonne démontra à Rizzi-Zannoni que, dans sa grande carte d'Europe, celui-ci eût dû faire sentir l'effet de l'ellipticité qu'on présumait alors de $\frac{1}{179}$. Mais les mesures et les calculs ont, comme on l'a vu, changé cet élément de la question. L'aplatissement de la terre, réduit à $\frac{1}{290}$ du diamètre de l'équateur, ne produisant entre ce diamètre et l'axe qui passe par les pôles,

qu'une différence de 7 à 8 lieues, ne donnerait pour un sphéroïde dont le grand axe aurait 3 pieds, qu'une différence de 1 ligne $\frac{1}{2}$, quantité qu'il serait très-difficile d'observer avec précision dans la construction des globes. On peut donc continuer à les faire parfaitement sphériques. Dans la topographie et dans l'hydrographie spéciale, l'effet de l'aplatissement devient sensible, non-seulement sur les degrés de latitude, mais aussi sur ceux de longitude; il est du devoir d'un géographe soigneux d'y faire attention, en se conformant aux méthodes que plusieurs ouvrages récens donnent pour exprimer ces différences. Nous terminerons ce précis historique sur les recherches relatives à la figure du globe, en mettant sous les yeux du lecteur les principaux résultats de la grande mesure française, et le tableau des mesures linéaires et itinéraires les plus fréquemment employées par les géographes et les voyageurs.

Bases de la nouvelle métrologie.

	en mètres.	en pieds de France.
Le quart du méridien . .	10,000,000 . .	30784440
Le degré décimal.	100,000 . .	307844,4
Le myrismètre	10,000 . .	30784,44
Le kilomètre.	1,000 . .	3078,444
L'hectomètre	100 . .	387,8444
Le décamètre.	10 . .	30,78444
Le mètre	1 . .	3,078444

Nouvelles divisions astronomiques.

Le quart du méridien terrestre . . .	100°
Le degré	100'
La minute ou prime	100"
La seconde	100'''

Rapport avec les anciennes mesures astronomiques.

1 degré centésimal vaut	54'
1 minute	32"4
1 seconde	0"324

Dimensions du globe [1].

	en mètres.	en toises.
Rayon de l'équateur ou demi-grand axe de l'ellipsoïde terrestre . .	6,375,750	3,271,226
Rayon du centre au pôle ou demi-petit axe.	6,356,662	3,261,432
L'aplatissement aux pôles ou excès du rayon équatorial sur le rayon polaire.	19,088	9,794
Rayon de la terre, supposé sphérique.	6,366,206	3,266,329
Circonférence de l'ellipsoïde sous le méridien de Paris	39,999,867	20,522,960
Circonférence sous l'équateur . .	40,059,948	20,553,717

Principaux degrés.

	en mètr.	en tois.
Ancien degré de latitude sous l'équateur.	110,614	56,753
Ancien degré de latitude à 45° latitude N.	111,117	57,011
Ancien degré de latitude sous le pôle . .	111,612	57,264
Nouveau degré de latitude sous l'équateur.	99,552	51,078
Nouveau degré de latitude à 50° N. (nouv. mes.)	100,006	51,310
Nouveau degré de latitude sous le pôle.	100,449	51,538

	Sur une sphère.	Sur un sphéroïde aplati de $\frac{1}{313}$
Nouveau degré de longitude à 0° latitude	100,000m.	100,169m.
Id. à 50° lat. N. (nouv. div.)	70,711	70,922
Idem à 99° latitude	1,571	1,577

[1] Ces dimensions se rapportent à un aplatissement de $\frac{1}{333}$; nous les laissons subsister jusqu'à ce que les astronomes aient complété la recherche de cette quantité, qui est assez petite pour que les géographes puissent sans inconvénient la négliger.

Tableau comparatif des mesures linéaires dites pieds courans.

ÉTATS ET VILLES.		LIGNES.	DÉCIMÈTRES.
Amsterdam, *voet.*		125 $\frac{1}{5}$	2,83
Augsbourg, *stadt* ou *werk-schu.*		131, 3	2,97
Bâle, *stadt* ou *feldt-schu.*		132 $\frac{1}{3}$	2,98
Batavia, *voet.*		139 $\frac{1}{5}$	3,14
Berlin, *fuss.*	de Berlin.	137, 3	3,10
	du Rhin.	139 $\frac{1}{2}$	3,14
Brabant, *fuss.*		126, 6	2,86
Cadix, *pied.*		125, 3	2,83
Chine.	*pied* des marchands.	150	3,38
	pied mathématique.	147, 7	3,33
	ché ou *pied* des charpentiers.	143, 1	3,23
	pied des arpenteurs.	141, 7	3,19
Copenhague, *fod.*		139 $\frac{1}{2}$	3,14
Cracovie, *pied.*		158	3,56
Dantzick, *fuss.*		127, 2	2,86
Dauphiné, *pied.*		151, 1	3,41
Dijon, *pied.*		139, 2	3,15
Dresde, *fuss.*		125, 5	2,83
France.	*pied-de-roi.*	144	3,25
	décimètre.	44,33	1,00
Francfort-sur-le-Mein, *fuss.*		127	2,86
Franche-Comté, *pied.*		158, 3	3,57
Gênes, *palmo.*		111, 3	2,51
Hambourg, *fuss.*	de Hambourg.	127	2,86
	du Rhin.	139 $\frac{1}{2}$	3,14
Leipzic, *fuss.*		125, 3	2,83
Lisbonne, *palmo.*		96, 9	2,18
Londres, *foot.*		135	3,05
Lorraine, *pied*		129, 2	2,91
Lubeck, *fuss.*		129	2,91
Madrid,	*codo.*	187, 9	4,23
	pies.	125, 3	2,83
	palmo grand.	93,97	2,11
	palmo petit	31,32	0,70
Malacca,	*pied* ordinaire.	139, 1	3,14
	des charpentiers.	127 $\frac{1}{2}$	2,87
Messine, *palmo.*		107, 3	2,42
Milan.		176	3,97
Munich, *fuss.*		128 $\frac{1}{2}$	2,89
Naples, *palmo.*		116 $\frac{1}{5}$	2,63
Normandie, *pied.*		132	2,98
Norwége, *fod.*		139 $\frac{1}{5}$	3,15
Nuremberg.	*stadt-schu* des charpentiers.	134, 7	3,03
	werk-schu des maçons.	123, 6	2,78
Padoue, *palmo.*		189, 9	4,28
Paris, *pied-de-roi.*		144	3,25
Palerme, *palmo* ancien.		107, 3	2,42
Prague, *fuss.*	de Bohême.	131, 4	2,97
	de Moravie.	131, 2	2,96
Riga, *fuss.*		121 $\frac{1}{2}$	2,74
Rome, *palmo.*		130, 6	2,94
Russie, *pied.*		135	3,05
Sardaigne, *palmo.*		110, 1	2,48
Suède, *fot.*		131, 6	2,97
Suisse, *fuss.*		133	3,00
Stuttgard, *fuss.*		126, 8	2,85
Turin, *pied.*		227, 7	5,13
Venise, palmo.		153, 7	3,46
Varsovie, *fuss.*		158	3,56
Vienne, *fuss.*		143	3,23

TABLEAU COMPARATIF

DES MESURES ITINÉRAIRES ET TOPOGRAPHIQUES,

Considérées 1° *comme mesures de* distance *dans leurs rapports au degré* (*nonagésimal*) *de l'équateur, à la lieue géographique de France de* 25 *au degré, et au kilomètre;* 2° *comme mesures* d'étendue superficielle *dans leurs rapports aux* lieues *géométriques d'Allemagne* (*de* 15 *au degré*) carrées, *de France* (*de* 25 *au degré*) carrées, *et au* kilomètre carré.

RAPPORT ITINÉRAIRE			MESURES.	RAPPORT TOPOGRAPH.		
				LIEUES CARRÉES		Kilomètres carrés.
au degré.	Lieues de 25 au degré.	Kilomètres.		de 15 au degré.	de 25 au degr.	
12	2,0833 $\frac{1}{3}$	9,2708 $\frac{1}{3}$	Grande *meile* d'ALLEMAGNE.	1,5625	4,3389	85,951
15	1 $\frac{2}{3}$	7,4166 $\frac{2}{3}$	*Meile* ordinaire ou géographique, *ibid.* . . .	1,	2 $\frac{7}{9}$	55,004
17 $\frac{3}{8}$	1,4084	6,2676	Petite *meile*, *ibid.*	0,714	1,987	39,2753
69 $\frac{1}{8}$	0,3616	1,6094	*Mille* légal d'ANGLETERRE.	0,0471	0,13075	2,5889
73	0,3425	1,524	*Idem*, dite de Londres, *ibid.*	0,0422	0,1173	2,32257
60	0,4167	1,8542	*Idem*, marine ou géographique, *ibid.* *. . .	0,0625	0,17363	3,4373
35	0,71429	3,17857	*Lieue* du CARNATE (Hindoustan).	0,1837	0,5102	10,1
192,4	0,1299	0,5782	*Li* de la CHINE.	0,006078	0,01687	0,3343
16 $\frac{2}{3}$	1 $\frac{1}{2}$	6,675	*Legua nueva* d'ESPAGNE.	0,8117	2 $\frac{1}{4}$	44,5556 $\frac{1}{4}$
28,54	0,8759	3,898	*Lieue* de poste (de 2,000 toises) de FRANCE.	0,2762	0,7672	15,1944
25	1	4,45	*Lieue* géographique ou ordinaire, *ibid.* . . .	0,36	1	19,8025
20	1 $\frac{1}{4}$	5,5625	*Lieue* marine, *ibid.* **.	0,5625	1,5625	30,9414
22 $\frac{1}{9}$	1,1236	5	*Lieue* moyenne, *ibid.*	0,4544	1,2633	25
11 $\frac{1}{9}$	2,2472	10	*Myriamètre*, ou grande lieue nouvelle, *ibid.*	1,818	5,049	100
111 $\frac{1}{2}$	0,2247	1	*Kilomètres*, ou petite lieue nouvelle, *ibid.*	0,01818	0,05049	1
19,20	1,3158	5,855	*Meile* de la HOLLANDE.	0,6232	1,7319	34,281
42 $\frac{1}{2}$	0,5848	2,6023	*Cos* ou *Coru* de l'HINDOUSTAN.	0,1231	0,342	6,7718
67 $\frac{1}{2}$	0,3718	1,65427	*Miglio* du Milanais.	0,04975	0,1383	2,7366
60,62	0,4124	1,8352	*Idem* du ci-devant État Vénitien.	0,06123	0,17009	3,368
10	2 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	*Gros* ou *gau* de MALABAR ***.	2 $\frac{1}{4}$	6, $\frac{1}{2}$	123,7656 $\frac{1}{3}$
12 $\frac{1}{2}$	2	8,9	*Parasange* de PERSE.	1,44	4	79,21
18	1,3889	6,18056	*Legua* de PORTUGAL.	0,6944	1,9293	38,199
14,37	1,7328	7,7488	*Meile* de PRUSSE.	1,089	3,003	60,045
104 $\frac{1}{2}$	0,2396	1,06714	*Werste* ordinaire de RUSSIE.	0,0207	0,05741	1,1385
66 $\frac{2}{3}$	0,375	1,6687	*Berré* de TURQUIE.	0,05062	0,1406	2,786

* Ce mille est égal au mille géographique d'Italie, et à la 60e partie ou à la minute du degré équatorial.

** Cette lieue est égale à la *legua horaria* d'Espagne, et au *meile* de Brabant, et à *league* marine d'Angleterre, et à la lieue de Pologne.

*** Cette mesure est égale au mille de Norwége, au *gos* ou *gau* de Surate, et au *meile* du ci-devant cercle de Westphalie; elle est aussi presque identique au mille de Suède.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des globes et des cartes géographiques.

Pour bien fixer dans l'esprit les diverses connaissances qui forment la géographie, il a fallu avoir sous les yeux une image raccourcie de notre terre et de ses parties. La plus simple de ces représentations est le *globe terrestre artificiel :* c'est le relief de la terre en petit avec ses mers, ses continens et ses îles; on y indique aussi les montagnes, rivières et villes principales. Tous ces points ont sur le globe artificiel leur *véritable position ;* ils sont représentés, dans leur ensemble et entre eux, comme ils se trouvent sur la terre même, d'après les observations astronomiques et les mesures géodésiques. Aucune carte géographique ne peut donner que des vues perspectives d'une partie du globe, dans lesquelles il entre toujours plus ou moins d'erreurs de convention.

Nous retrouvons sur le globe artificiel l'image matérielle de ces cercles mathématiques qui, dans les chapitres précédens, nous ont servi à concevoir les divers rapports de la terre avec les astres, et des lieux terrestres entre eux. Ainsi, sur la surface même du globe, on doit trouver indiqués l'équateur terrestre, les tropiques, les cercles polaires, ensuite, par des lignes moins fortes, les autres parallèles à l'équateur, de 5 en 5, ou de 10 en 10 degrés, selon la grosseur du globe; on voit de même les méridiens indiqués de 5 en 5 ou de 10 en 10 dégrés : ils sont numérotés à leur point d'intersection avec l'équateur : les parallèles à l'équateur sont également numérotés à l'endroit où ils coupent celui des méridiens qu'on aura choisi pour le premier; l'écliptique est également marquée sur les globes complets.

Les pôles sont indiqués par deux poinçons, sur l'axe desquels le globe tourne. Ces deux poinçons sont fixement unis à un cercle de métal qui entoure le globe d'un pôle à l'autre, de sorte qu'en tournant le globe chaque endroit terrestre passe sous ce cercle. Il sert donc de *méridien général,* et c'est ce qu'on l'appelle. Les degrés de latitude, et même, sur les grands globes, les minutes et secondes, se trouvent sur le méridien général.

Les supports ou le pied de toute la machine soutiennent une bande circulaire en métal ou en bois; elle coupe le globe, quelque position qu'on donne à celui-ci, en deux hémisphères, l'un supérieur, l'autre inférieur; elle représente ainsi l'*horizon rationnel.* Cet horizon artificiel a plusieurs cercles tracés sur sa surface; le plus intérieur marque le nombre de degrés des douze signes du zodiaque; on y lit les noms de ces signes et les jours du mois. Un autre cercle est divisé en trente-deux parties qui représentent les rumbs de vent.

Le quart de cercle pour prendre les hauteurs est destiné à remplacer le compas dans différentes recherches : c'est une petite lame de cuivre attachée au méridien général, et divisée en 90 degrés, qui sert à mesurer la distance et le gisement des lieux sans compas. Le *cercle horaire* est fixé sur le pôle du nord; il est divisé en 24 heures, et porte une aiguille mobile qui tourne autour de l'axe du globe. On met encore au pied du globe une *boussole* qui doit être fixée dans la parallèle et la méridienne de l'horizon.

Les fabricans de globes mettent, en général, si peu de soin dans la construction de cet instrument, qu'un amateur de géographie, avant d'acheter un globe, ne saurait trop scrupuleusement en examiner la qualité. Il faut s'assurer de la correspondance parfaite des divisions marquées sur les cercles. Les degrés de l'équateur et de l'écliptique doivent être égaux entre eux, et avec ceux du quart de cercle des hauteurs. La même égalité doit se trouver entre les degrés du méridien général et l'horizon, représenté par le cercle intérieur de la bande circulaire du milieu. On examine ces divisions en interceptant par un compas un certain nombre de degrés, et en essayant si, avec la même ouverture du compas, on peut partout intercepter le même nombre de degrés. Le globe doit être à une distance égale du méridien général de l'horizon, et assez loin pour ne jamais se frotter contre ces cercles : ceci n'a lieu que dans les globes de la plus mauvaise qualité. Le globe

doit être perpendiculairement balancé sur les deux poinçons qui représentent les pôles : on le voit si, étant tourné, il s'arrête aussitôt que l'on cesse d'y toucher. L'équateur doit, dans toutes les positions, couper le méridien, et, s'il y a lieu, l'horizon en deux arcs égaux, donc il doit toujours, en tournant avec le globe, coïncider avec les points où commencent les quarts de ces cercles. Dans la sphère parallèle, il doit toujours conserver le parallélisme le plus exact avec l'horizon. De même les tropiques et cercles polaires doivent partout coïncider avec les latitudes qui leur appartiennent.

Le réseau, ou l'ensemble des lignes représentant les cercles de longitude et de latitude, doit correspondre exactement dans toutes ses jointures; ce qui est fort rare, même dans les grands globes : la surface de papier collé sur le globe y est rarement rapportée avec une exactitude parfaite.

Nous avons considéré le globe sous ses principaux rapports géométriques; il nous resterait, d'après l'antique usage des géographes; à enseigner comment on résout, au moyen du globe artificiel, diverses questions élémentaires. Mais d'abord nos lecteurs doivent prévoir que les solutions exactes de ces problèmes ne peuvent se trouver que par le calcul; de plus, les questions qu'on cherche ordinairement à résoudre par le globe sont, pour la plupart, ou trop vagues ou trop étrangères à la géographie pour mériter une mention dans cet ouvrage. Nous nous bornerons à quelques courtes indications.

Le premier usage que l'on peut faire du globe, c'est de déterminer la distance d'un lieu à un autre. La plus courte distance de deux points sur la sphère se mesure par l'arc du grand cercle qui les joint; et comme tous les grands cercles sont égaux, les degrés d'un grand cercle quelconque contiennent le même nombre de mesures itinéraires que celle du méridien. On prend donc, lorsqu'il s'agit de petites distances, avec un compas, l'ouverture de l'arc compris entre les points proposés, pour la porter sur le méridien ou sur l'équateur, qui sont gradués. Lorsqu'il est question de grandes distances, on emploie le *quart de cercle*, dont nous avons parlé à la page précédente.

Si, par exemple, l'arc compris entre deux lieux marqués sur le globe, et rapporté sur le méridien, contient 10° 45′ on aura la plus courte distance de ces points en mesures itinéraires, en convertissant les degrés et minutes en lieues marines à raison de 20 au degré; on obtiendra d'abord 200 lieues pour les 10°, et chaque minute valant $\frac{1}{3}$ de lieue ou 1 *mille nautique*, les 45′ donneront 15 lieues; ainsi le résultat total sera de 215 lieues marines.

Ce serait une grave erreur, que de prendre la différence de longitude en degrés de deux points situés sur le même parallèle, pour la mesure de leur distance; on ne peut faire cela qu'à l'égard des points de l'équateur, qui est un grand cercle, mais ses parallèles étant de petits cercles dont le rayon diminue à mesure qu'on s'approche des pôles, il suit du principe énoncé ci-dessus que la longueur absolue de leurs arcs ne donne point la véritable mesure de la plus courte distance des extrémités de ces arcs; cette distance ne saurait être mesurée que par un grand cercle passant par les deux points extrêmes. Car, puisque le rayon du parallèle est plus court que celui du grand cercle, l'arc du parallèle doit nécessairement avoir plus de courbure que celui du grand cercle compris entre les mêmes points, et est par conséquent plus long. En voici un exemple frappant. Pétersbourg est presque sous la même latitude que l'île de Kodiak, dans l'Amérique russe; la différence en longitude est d'environ 180°, valant sous ce parallèle 1800 lieues marines mais la plus courte distance de ces deux lieux est, en comptant sur un méridien qui leur est presque commun, 60° de latitude, valant 1200 lieues. Il est vrai que, pour en profiter, il faudrait passer par les glaces éternelles du pôle.

Il est donc nécessaire, dans beaucoup de cas, de mesurer les distances sur les parallèles, et, par conséquent, de savoir exactement la valeur des degrés de longitude marqués sur les cercles parallèles. Le globe rend sensible aux yeux la diminution de ces degrés vers les pôles; nos tables l'indiquent en détail; mais il faut en connaître le principe mathématique. La longueur des degrés marqués sur les parallèles est proportionnelle aux rayons des cercles; or, les rayons de l'équateur et de ses parallèles sont des perpendiculaires abaissées des différens points du méridien sur l'axe commun de ces cercles, comme, dans la *fig.* 6, les lignes EC et HK. Si nous prenons par conséquent le rayon EC pour la longueur du degré de l'équateur, et si nous le divisons en vingt parties représentant des lieues marines, le nombre de ces parties que pourra contenir le rayon HK du parallèle LM nous indiquera la valeur du degré de ce parallèle en lieues. Il en résulte que, pour déterminer la longueur des degrés sur chaque parallèle, nous n'avons qu'à décrire sur une ligne EC, qui représente la longueur du degré du méridien ou de

l'équateur, un quart de cercle EP, le partager en degrés, et faire tomber des perpendiculaires de chaque point de division sur le rayon CP; ces lignes marqueront les longueurs respectives du degré des parallèles pour chaque latitude.

Comme la ligne HK est le sinus de l'arc PH et le cosinus de l'arc EH, dont l'un indique la distance du parallèle HM au pôle, et l'autre la latitude de ce parallèle, il est évident qu'en prenant pour unité le degré de l'équateur, celui d'un parallèle quelconque sera le cosinus de la latitude donnée par les tables trigonométriques. Par exemple, la latitude de Paris est 48° 50′, et le cosinus de cet angle 0,658 du rayon; en multipliant ce nombre par 20 lieues marines, on aura pour la valeur du degré du parallèle 13 lieues $\frac{1}{5}$. A la latitude de Pétersbourg ou 60°, le degré de longitude est réduit à 10 lieues, parce que le cosinus de 60° est la moitié du rayon.

Le tableau ci-contre offre le décroissement des degrés de longitude, graduation ancienne ou nonagésimale, la terre étant supposée sphérique.

Latitudes.	Degré de longitude. En toises, anciennes mesures.	Degré de longitude. en milles nautiques.	Latitudes.	Degré de longitude. en toises, anciennes mesures.	Degré de longitude. en milles nautiques.
0	57050	60.00	46	39630	41.68
1	57041	59.99	47	38908	40.92
2	57015	59.96	48	38174	40.15
3	56972	59.92	49	37429	39.36
4	56911	59.85	50	36671	38.57
5	56833	59.77	51	35902	37.76
6	56738	59.67	52	35123	36 94
7	56625	59.56	53	34333	36.11
8	56495	59.42	54	33532	35.27
9	56347	59.26	55	32722	34.41
10	56183	59.09	56	31902	33.55
11	56002	58.89	57	31076	32.68
12	55803	58.69	58	30231	31.79
13	55587	58.46	59	29384	30.90
14	55355	58.22	60	28525	30.00
15	55106	57.95	61	27659	29.09
16	54840	57.67	62	26784	28.17
17	54557	57.38	63	25904	27.24
18	54257	57.06	64	25010	26.30
19	53941	56.73	65	24110	25.36
20	53609	56 38	66	23204	24.41
21	53260	56.01	67	22291	23.44
22	52895	55.63	68	21371	22.48
23	52514	55.23	69	20445	21.50
24	52117	54.81	70	19512	20.52
25	51705	54.38	71	18573	19.53
26	51276	53 93	72	17629	18.54
27	50832	53.46	73	16679	17.54
28	50372	52.97	74	15724	16.54
29	49897	52.47	75	14764	15.53
30	49406	51.96	76	13801	14.51
31	48901	51.43	77	12833	13.50
32	48381	50.88	78	11862	12.48
33	47846	50.32	79	10885	11.45
34	47298	49.74	80	9907	10.42
35	46732	49.15	81	8924	9.38
36	46154	48.54	82	7941	8.35
37	45562	47.92	83	6953	7.32
38	44956	47.28	84	5963	6.28
39	44337	46.63	85	4972	5.23
40	43703	45.96	86	3980	4.18
41	43056	45.28	87	2986	3.14
42	42397	44.59	88	1991	2.09
43	41725	43.83	89	996	1.05
44	41038	43.16	90	0	0.00
45	40340	42.43			

Pour trouver sur le globe artificiel la latitude d'un lieu terrestre quelconque, on fera tourner ce globe autour de son axe immobile jusqu'à ce que le méridien fixe soit transporté sur ce lieu; et le degré qu'on lira sur le méridien à ce point donnera la latitude du lieu. La longitude du même lieu se trouvera alors sur l'équateur au point où ce cercle passe sous le méridien. Veut-on, au contraire, déterminer la position d'un lieu dont on connaît la longitude et la latitude; on n'a qu'à faire passer sous le méridien le point de l'équateur qui se trouve à la longitude donnée, et, prenant sur le méridien la même latitude, on aura la position géographique de ce lieu.

Le cadran que l'on adapte ordinairement au pôle nord du globe sert à faire connaître l'heure que l'on compte dans un lieu de la terre lorsqu'il est midi dans un autre; car, en plaçant ce dernier sous le méridien, après avoir fixé sur midi l'aiguille du cadran, et faisant tourner le globe jusqu'à ce que le méridien se trouve sur le lieu dont on cherche l'heure, l'aiguille indiquera sur le cadran l'heure demandée : elle est *après midi* si l'on a fait tourner le globe à l'orient, et *avant midi* dans le cas contraire.

Si on veut connaître la longueur du plus grand jour pour tous les points d'un hémisphère, soit du septentrional, par exemple, on placera le méridien de manière que le bord du cercle polaire arctique touche l'horizon du globe; cet horizon se confondra alors avec le cercle d'illumination. Si l'on amène dans le méridien un point quelconque de l'hémisphère proposé, qu'ensuite on fixe l'aiguille du cadran polaire sur 12 heures, et qu'on fasse tourner le globe vers l'orient jusqu'à ce que le point remarqué entre dans l'horizon, l'aiguille s'arrêtera sur l'heure à laquelle ce point passe de la partie éclairée à la partie obscure. Le nombre d'heures parcourues sur le cadran sera la moitié de la durée du jour cherché. En plaçant le pôle plus près de l'horizon, on donnera à ce cercle la position que prend le cercle d'illumination dans les temps qui précèdent et qui suivent les solstices, et on connaîtra, comme ci-dessus, la longueur du jour dans chaque pays. Dans cette position du globe, tous les points qui se trouvent en même temps sur le bord occidental de l'horizon sont ceux qui voient le soleil se lever au même moment; ceux qui sont sur le bord oriental le voient se coucher à ce moment.

On indique ordinairement sur l'horizon des globes les directions des vents à l'égard de la ligne méridienne, et les noms qu'on leur assigne; par ce moyen on peut connaître la position d'un lieu à l'égard du soleil, au moment où cet astre paraît se lever ou se coucher, en observant par quel point de l'horizon le lieu proposé passe de la partie obscure dans la partie éclairée, ou de celle-ci dans l'autre. Le globe, ainsi tourné, fournit le moyen de représenter physiquement tous les phénomènes du mouvement annuel de la terre. Il suffit d'exposer dans une chambre obscure un globe à une bougie qui répond perpendiculairement au centre de l'horizon, et à une distance un peu considérable par rapport au diamètre du globe; on obtiendra alors les mêmes phénomènes que produit le soleil pendant la rotation de la terre, relativement aux diverses positions que prend l'axe de la terre à l'égard de cet astre.

Si l'on veut connaître sur quel alignement l'un de ces lieux est situé par rapport à la méridienne de l'autre, il faut d'abord placer le globe de manière que le second point réponde au centre de l'horizon, c'est-à-dire *rectifier* le globe pour ce point : on y parvient en prenant sa latitude et en faisant mouvoir le méridien dans son *encastrement* avec l'horizon, jusqu'à ce que l'élévation du pôle le plus voisin soit égale à cette latitude. L'horizon se trouve alors, par rapport au globe, dans la position qu'occupe sur la terre l'horizon rationnel du lieu proposé. Le globe étant rectifié, on ramène sur le lieu en question l'attache du cercle des hauteurs, qu'on fait passer ensuite par le premier point; puis on compte le nombre de degrés et parties de degrés compris sur l'horizon, depuis le cercle des hauteurs jusqu'au méridien, soit du côté du nord, soit du côté du midi, et on a la mesure de l'angle que fait avec le méridien l'arc de grand cercle qui joint par le chemin le plus court les deux points proposés.

Tous ces problèmes s'expliqueraient plus facilement si nos globes étaient construits d'après la nouvelle méthode proposée en partie par George Adams, mais exécutée et perfectionnée par Covens, et dont nos lecteurs trouveront la description dans le 1er volume du Précis.

Parmi les globes qui entrent dans le commerce, on distingue ceux de *Poirson*, *Lapie* et d'autres moins recommandables, à Paris; ceux de *Cary*, *Jones* et *Adams*, à Londres; d'*Ackermann*, à Upsal; de *Weiland*, à Weimar; de *Sotzmann*, à Nuremberg; de *Bode*, à Berlin, etc.

Outre les sphères armillaires et les globes artificiels, il y a encore trois instrumens dont on peut recommander l'usage à la jeunesse : l'un est le *planisphère* de *Fortin*, qui repré-

sente le vrai système planétaire d'une manière nouvelle et plus parfaite : on peut même s'apercevoir de l'ellipticité de l'orbite de la terre; l'autre est la *machine géocyclique* de M. *Loysel* : cette machine est propre à démontrer le mouvement de la terre. Enfin, les beaux *géocycliques* et *planétaires* inventés dernièrement par M. *Jambon*, et présentant avec la plus grande précision tous les mouvemens des planètes et de leurs satellites d'après le système de Copernic. C'est encore ici qu'il nous paraît convenable de mentionner le *Géorama* de M. *Delanglard*, construction aussi ingénieuse qu'utile, présentant dans un globe de 30 pieds de diamètre le tableau fidèle de la surface terrestre, developpée aux yeux du spectateur placé dans son intérieur. On doit exciter parmi la jeunesse le goût des études par ces sortes de jeux scientifiques; mais nous en demander une description détaillée, ce serait mal apprécier le but de notre ouvrage.

Les grands globes sont des instrumens dispendieux et incommodes; les petits ne présentent pas des détails suffisans : il a donc fallu avoir recours à des tableaux qui, sur une surface plane, donnassent une représentation du globe et de ses parties. Ces représentations embrassent ou la terre entière, ou une partie du monde, ou une seule contrée : dans le premier cas on les appelle *mappemondes*, et, lorsqu'elles ont la forme circulaire, *planisphères*; celles de la seconde classe sont nommées *cartes générales*; les autres sont des *cartes spéciales*.

On nomme *cartes géographiques* celles qui représentent les terres et les mers, ou une portion de terre quelconque; on appelle *cartes hydrographiques* ou *nautiques* celles qui, omettant les détails de l'intérieur des terres, donnent, avec un soin minutieux, les côtes des continens et des îles, les moindres écueils des mers, les *sondes* ou les profondeurs de l'eau, les fleuves, avec toutes leurs diverses branches et toutes les circonstances de leur cours, afin de guider les navigateurs.

Parmi les cartes spéciales, il y en a qui représentent en grand une province avec tous ses endroits remarquables : ce sont des *cartes chorographiques*. Si le dessinateur est entré dans tous les détails de la nature du terrain, ou s'il a même retracé les habitations isolées et la direction des chemins et rivières, ce sont des *cartes topographiques*. On sent que ces sortes de cartes doivent nécessairement embrasser un petit canton, et qu'elles se rapprochent insensiblement des *plans géométriques* : l'usage confond quelquefois ces dénominations.

Une carte peut être en plusieurs feuilles, qui alors se joignent ensemble, pour ne former qu'un seul tout par juxta-position : telle est la carte de l'Italie, par Bacler d'Albe, en 56 feuilles; celle de la France, dite de Cassini, en 180. Un *atlas*, généralement parlant, est la réunion de plusieurs cartes, dont chacune à part forme un tout, et qui ne peuvent pas s'assembler.

On distingue encore des cartes géographiques proprement dites, et des nautiques, beaucoup d'autres qui sont appropriées à des usages particuliers, telles que les cartes *ecclésiastiques*, *politiques*, *physiques*, *minéralogiques*, *botaniques*, *militaires*, etc., etc. Ces dernières ne sont, au fond que des cartes topographiques détaillées : le guerrier y trouve chaque route sur laquelle il peut avancer, soit muni de son artillerie, soit à pied et armé seulement de son fusil; chaque gué qui lui permet de franchir une rivière, chaque défilé par lequel il peut tourner la position d'un ennemi moins instruit ou moins vigilant; en un mot, ces cartes lui présentent toutes les localités qui peuvent influer sur ses opérations. Il y a aussi des cartes que leurs auteurs décorent du nom d'*historiques*, et qui doivent montrer les migrations des peuples et les changemens de souveraineté; enfin, il y a peu d'objets dont on n'ait tenté de réduire les rapports de localité en forme de cartes. Mais la composition de ces sortes de tables ne saurait être soumise à d'autres règles constantes que celles qui résultent des sciences étrangères à la géographie.

Toutes les cartes ne peuvent pas être destinées à faire avancer nos connaissances par la publication de détails nouveaux ou plus exacts que ceux des cartes précédentes. L'instruction publique réclame des *cartes élémentaires*, dont le mérite consiste à rendre d'une manière fidèle et complète les vérités déjà connues, et dans lesquelles il serait à désirer qu'on adoptât un système de gravure moins élégant et moins dispendieux que celui qu'exige le goût raffiné du public français. L'essentiel, dans un *atlas élémentaire*, ce n'est pas d'étaler en grand format des cartes très-détaillées et d'une exactitude minutieuse; c'est plutôt d'offrir, dans une série de petites cartes très-nombreuses, l'ensemble complet des principes de la science. Les meilleures collections dans ce genre nous paraissent être celles de MM. *Brué* et *Lapie*, en France; de l'*Institut géographique de Weimar*, et de MM. *Weiland*, *Reichard*, *Stieler*, *Liechtenstern* et *Streit*, en Allemagne; de *Carrey*, de *Faden* et d'*Arrowsmith*, en Angleterre, etc., etc.

La figure de la terre s'oppose à ce qu'on puisse en donner un tableau général dans lequel les distances des lieux et l'étendue relative des régions soient conservées dans leurs rapports mutuels. Il faut nécessairement avoir recours à des constructions diverses pour représenter, d'une manière approximative, chacun de ces rapports en particulier.

On a donné à ces constructions le nom de *projections*, nom qu'on applique en général aux dessins dont l'objet est d'indiquer sur un plan les dimensions de l'espace et des corps qu'il renferme. Il y en a de deux sortes : les unes sont de véritables *perspectives* du globe ou des parties de sa surface prises de divers *points de vue*, et sur divers plans de *tableau*; les autres ne sont que des espèces de développemens assujétis à des lois approximatives, et appropriés aux rapports qu'on veut conserver de préférence.

La projection de la sphère se divise ordinairement en *orthographique* et *stéréographique*.

La projection stéréographique est celle où la surface de la sphère est représentée sur le plan d'un de ses grands cercles, l'œil étant supposé au pôle de ce cercle. Dans la projection stéréographique le globe est considéré comme un solide transparent. L'hémisphère représenté est celui qui est opposé à l'hémisphère dans lequel l'œil est supposé se trouver.

On distingue trois sortes de projections stéréographiques qui sont d'un usage commun pour tracer les mappemondes : 1° celle sur le plan de l'équateur, qu'on nomme *polaire*, parce que l'œil est supposé à l'un des pôles; 2° celle sur le plan d'un méridien, ordinairement celui de l'île de Fer, qui coupe le globe en deux *hémisphères*, l'un contenant l'Amérique, et l'autre l'Europe, l'Asie et l'Afrique; 3° celle sur le plan de l'horizon d'un lieu quelconque.

Dans la projection polaire, en supposant l'œil à l'un des pôles, le tableau sera le plan même de l'équateur; les méridiens seront projetés par des droites, et les cercles parallèles à l'équateur le seront par des cercles concentriques.

Dans la projection sur un méridien, le point de vue, toujours placé au centre de l'hémisphère opposé à celui qu'on veut représenter, est sur la circonférence de l'équateur, et la projection de ce grand cercle est une ligne droite perpendiculaire à l'axe des pôles de la terre.

Dans la projection horizontale, qui est la plus intéressante application de la méthode stéréographique, l'horizon rationnel d'un lieu quelconque est le plan de projection; le point de vue est le pôle abaissé de cet horizon; le méridien qui passe par ce lieu est représenté par une ligne droite, et se nomme ordinairement *méridien principal*.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte construite d'après la projection stéréographique, pour reconnaître que les quadrilatères, compris entre deux méridiens et deux parallèles consécutifs, augmentent d'étendue en allant du centre à la circonférence. Cet agrandissement résulte de l'obliquité que prennent les rayons visuels en s'écartant de celui qui est perpendiculaire au tableau, qu'on nomme *l'axe optique*. Il suit de là que les régions placées vers les bords de l'hémisphère ont une étendue bien plus considérable que si elles se trouvaient au centre, et que l'on est induit en erreur lorsqu'on veut les comparer à celles qui occupent cette partie. Par exemple, la pointe de l'Afrique australe paraît beaucoup plus large que sur un globe, et dans la Nouvelle-Zemble les distances du sud et nord sont rendues par des espaces bien plus grands que ne le sont les mêmes distances dans l'Inde. Cet inconvénient, qui est nul pour les géographes exercés, peut conduire les élèves à de fausses idées; mais il diminuerait si, dans l'instruction, l'on eût eu soin de bien expliquer les qualités des projections stéréographiques, et de mettre sous les yeux des commençans les trois sortes de planisphères polaire, équatorial et horizontal; les défauts de l'un disparaissant toujours dans l'autre.

La projection orthographique est celle où la surface de la sphère est représentée par un plan qui la coupe par le milieu, l'œil étant placé verticalement à une distance infinie des deux hémisphères. Les trois projections orthographiques, savoir : *polaire*, *équatoriale* et *horizontale*, pourraient être aussi appelées *planétaires*, puisque leur objet principal est de montrer l'image directe de la moitié du globe, l'œil étant supposé à une distance infinie, c'est-à-dire assez grande pour que tous les rayons visuels soient censés parallèles. Comme ces rayons sont perpendiculaires au plan de projection, tandis que les parties latérales de la sphère se présentent de plus en plus obliquement à ce même plan, il est facile de sentir, même sans démonstration, que cette projection, offrant le défaut contraire de la stéréographique, fait diminuer les espaces du centre à la circonférence. Cette diminution, infiniment plus forte que celle qu'on remarque dans la projection précédente, donne même aux extrémités d'un planisphère orthographiquement projeté, un aspect trop défiguré pour pouvoir, en général, remplir aucun des buts

que se propose la géographie. C'est pour cette raison que nous renvoyons nos lecteurs au premier volume du Précis, pour tous les détails relatifs aux projections orthographiques.

Outre la projection stéréographique et l'orthographique, il y a une troisième projection en perspective qu'on nomme *centrale*. On l'obtient en plaçant le point de vue au centre de la sphère, et en prenant pour tableau un plan tangent à sa surface. Cette projection altère, encore plus que la stéréographique, l'étendue des régions à mesure qu'elles s'éloignent du centre de la carte; elle ne peut même représenter un hémisphère entier, parce que les rayons visuels, menés par la circonférence qui termine cet hémisphère, sont indéfinis, étant parallèles au plan du tableau; elle peut néanmoins être employée avec avantage pour retracer des parties du globe dont l'étendue ne serait pas très-considérable; car, dans cette projection, tous les lieux situés sur le même grand cercle se trouvent de même, sur la carte, placés sur une ligne droite; elle est susceptible d'une espèce d'échelle dont la construction n'est pas difficile à trouver. C'était sans doute par cette raison que M. Prony s'était proposé de s'en servir dans les cartes du cadastre. Cette projection, presque inconnue en géographie, s'emploie pour les cadrans solaires.

Telles sont les trois principales projections du globe que les règles de la prespective admettent. On voit qu'aucun des planisphères tracés d'après ces projections ne réunit toutes les qualités d'une représentation parfaite du globe; elles altèrent nécessairement la figure des pays, soit au milieu, soit vers les bords de chaque hémisphère; elles ne représentent point les espaces réellement égaux sous des dimensions égales : la même chose a lieu pour la plupart des distances. Il n'est pas non plus possible d'obtenir dans la projection stéréographique, ni dans l'orthographique, que les lieux situés en ligne droite sur le globe, c'est-à-dire sur un même grand cercle, soient également représentés dans la mappemonde sur une ligne droite. Enfin, l'inégalité nécessaire dans la projection des espaces ne permet pas de trouver avec facilité la longitude et la latitude exactes d'un lieu. En vain, pour remédier à ces inconvéniens, a-t-on proposé divers moyens propres à modifier la projection stéréographique.

Parmi tous les corps qui peuvent être exactement retracés sur un plan, le cône et le cylindre ont le plus d'affinité avec la sphère; le cône surtout offre l'avantage qu'une petite zone conique ne diffère presque pas d'une zone sphérique. Aussi ce sont les développemens coniques qui fournissent les meilleures projections des cartes géographiques spéciales, et même, à l'aide de quelques modifications, pour des parties considérables du globe. Nos lecteurs trouveront dans le livre XXVIIe du Précis l'application et les applications de cette importante méthode.

Quand il n'est question que de représenter de très-petits espaces, peu étendus en latitude, on peut substituer à la zone sphérique le développement d'un cylindre, soit inscrit, soit circonscrit à cette zone, et dont l'axe coïncide avec celui du globe. Les cartes construites d'après cette projection sont appelées *cartes plates*. Le besoin qu'ont les marins de tracer exactement leur chemin pour en déterminer la longueur et la direction, a fait naître la projection de Mercator, ou les *cartes réduites*. Dans ces dernières, comme dans les cartes plates, les méridiens y sont des lignes droites, équidistantes, et coupées à angles droits par les parallèles à l'équateur. Mais les intervalles qui séparent ceux-ci croissent à mesure qu'on s'avance vers les pôles, dans un rapport précisément inverse de celui qui suit sur le globe la diminution des degrés de longitude. Il en résulte que dans ces cartes les distances en longitude, mesurées sur chaque parallèle, ont, par rapport aux distances en latitude, la même relation que sur le globe.

Chaque carte, quelle qu'en soit la dimension, est dans un rapport quelconque avec la grandeur réelle du globe. Ce rapport est indiqué par ce qu'on appelle une *échelle*. C'est une ligne graduée, dont la longueur et les divisions montrent à quel espace, pris sur la carte, répond une quantité quelconque de lieues ou de milles : c'est ce qui met en état d'évaluer les distances des lieux. Supposons, par exemple, une carte sur l'échelle de laquelle un myriamètre ait un centimètre de longueur; les distances prises sur cette carte seront aux distances réelles des pays qu'elle représente dans le rapport d'un centimètre à un myriamètre, c'est-à-dire que la distance entre deux lieux quelconques, mesurée sur la carte, sera un million de fois plus petite que la distance réelle existante entre les deux lieux placés à la surface du globe.

Les mesures qui servent à évaluer les distances se nomment *mesures itinéraires;* elles varient de pays à pays. Nous en avons donné un tableau des principales à la page 64.

Les élémens mathématiques d'une carte étant déterminés, il nous reste encore à dire un mot sur les signes employés par les géo-

graphes pour exprimer des détails historiques, physiques ou politiques, selon le but qu'on s'est proposé dans sa construction.

Les objets de la géographie ordinaire n'exigent que l'emploi d'un petit nombre de signes faciles à reconnaître, et dont les anciens géographes expliquaient le sens dans une légende placée à l'un des côtés de la carte; usage qu'on devrait reprendre dans les atlas élémentaires. Ces signes indiquent l'emplacement des lieux, et sont modifiés suivant l'importance de ces lieux et le rang qu'ils occupent dans le gouvernement civil, militaire ou ecclésiastique. Quand on veut mesurer des distances sur la carte, il faut remarquer le très-petit cercle qui est, ou adjacent, ou inscrit dans chacun de ces signes, parce que c'est le point central de ce cercle qui fixe la position géographique du lieu. Lorsque la carte descend dans un grand détail, on y exprime les principaux traits du plan des villes un peu étendues; on doit alors avoir soin de marquer dans ce plan celui de ses points auquel se rapporte la position géographique. Un simple trait dessine les cours d'eau de peu de largeur, et l'on n'indique séparément les deux rives que lorsque les dimensions du lit du fleuve ou de la rivière peuvent être appréciées par l'échelle de la carte; ce qui a lieu le plus souvent aux embouchures et aux endroits où le lit est semé d'îlots. C'est par un trait bien net, bordé de hachures, qu'on indique les rivages de la mer. Dans les cartes géographiques, ces hachures, extérieures par rapport aux terres, semblent représenter les ondulations de la mer sur les côtes, tandis que, dans les cartes marines, les hachures, portées sur la terre, peignent aux yeux l'escarpement des côtes. Les canaux de navigation, tracés sur une suite d'alignemens, sont représentés par des lignes brisées qui les distinguent suffisamment des cours d'eau naturels indiqués par une ligne ondulée. Les routes sont souvent marquées par deux traits fins et parallèles, quelquefois par de simples lignes, soit pleines, soit ponctuées; cependant on réserve le plus ordinairement ces dernières pour marquer les limites des États et de leurs provinces, et on varie à cet effet la grandeur et la forme des points.

Les dessinateurs géographes ont imaginé des moyens, soit pittoresques, soit de convention, pour exprimer si un pays est couvert de plaines ou hérissé de montagnes, s'il est nu ou boisé, sec ou marécageux. Il suffit de jeter les yeux sur des plans de ce genre, pour reconnaître les signes qu'on y emploie; ils sont tous conformes aux règles d'une perspective à vue d'oiseau; ainsi les parties plus ou moins fortement ombrées représentent des pentes plus ou moins roides, sur lesquelles la lumière se perd d'autant plus, qu'elles se rapprochent davantage de la verticale. Il était naturel que le dessin des cartes géographiques restât en arrière de celui de la topographie, surtout à l'égard des montagnes; car l'échelle de ces cartes est nécessairement trop petite pour qu'on puisse commodément y exprimer, dans de justes proportions, les innombrables inégalités du terrain, depuis les plus hautes chaînes de montagnes jusqu'aux collines du dernier ordre. Autrefois on avait pris le parti de représenter les montagnes par de petites élévations du profil, qui supposaient l'œil du spectateur dans le plan de la carte. On cherche aujourd'hui à représenter à vue d'oiseau les chaînes et les groupes de montagnes, et jusqu'aux pics ou pointes isolées qui reposent en général sur des élévations plus ou moins considérables, mais dont l'étendue offre des contours qui déterminent la forme des vallées. La nouvelle méthode est sans doute préférable, mais il faut pouvoir conserver une juste proportion entre les diverses élévations, et posséder tous les renseignemens nécessaires pour déterminer, point par point, le niveau du terrain.

Pour rendre plus frappantes les divisions politiques, qui si souvent forment un contraste absurde avec les limites naturelles, on supplée par des couleurs variées à la monotonie de la gravure. Quelques géographes allemands ont conservé l'ancienne méthode française d'étendre une même teinte sur toute la région qu'on veut distinguer des autres. Cette manière d'enluminer a peut-être moins de grace que celle qui est aujourd'hui usitée en France; mais elle a aussi l'avantage de faire mieux apercevoir la grandeur des régions et les formes de leurs limites : elle devrait être adoptée dans tout atlas élémentaire.

Nous ne pouvons passer sous silence un point dont, parmi les Français, le seul d'Anville a senti l'importance : il s'agit de l'exactitude orthographique des noms à placer sur les cartes. Le bon sens dicte la règle d'écrire chaque nom géographique d'une manière aussi rapprochée que possible de celle qui est située dans le pays auquel le nom appartient, et de celle qu'indique la saine étymologie. Il ne faut admettre une orthographe corrompue que dans le cas où la vraie ne serait pas entendue du plus grand nombre des lecteurs. Ainsi, on a certainement tort en écrivant *Natolie*, au lieu d'*Anatolie*, exigée par l'étymologie grecque, ou *Dannemarck* avec la consonne

allemande *ck*, à la place de *Danemark*, qui est à la fois conforme au génie de la langue française et à celui de la langue danoise. C'est ainsi qu'on pourrait ramener à la vraie orthographe un certain nombre de dénominations géographiques. Toutefois un nombre infiniment plus considérable échapperait à jamais à cette réforme. Il serait, par exemple, facile d'introduire le nom *Ireland*, au lieu d'Irlande, et on y gagnerait de ne plus confondre cette île avec l'Islande; mais on n'oserait jamais admettre *Scotland* pour Écosse, attendu que le premier nom, quoiqu'il soit le véritable, serait inintelligible pour la plupart des lecteurs. Tâchons du moins d'écrire les noms des villes qui ne sont pas encore francisés, comme les indigènes les écrivent. Il est vrai qu'il est assez difficile de pratiquer cette règle, surtout à l'égard des noms tirés des langues, dans lesquelles on emploie un alphabet différent de celui qu'ont adopté les nations de l'Europe occidentale. Tel est le cas des noms russes, persans, arabes, indiens et autres; tel est encore le cas des noms polonais, attendu que les Polonais ont eu la bizarrerie, en appliquant l'alphabet romain à leur langue, d'attribuer à plusieurs lettres une valeur différente de celle que nous leur donnons. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner tous les expédiens qu'on pourrait tenter pour établir, une fois pour toutes, une orthographe géographique, sinon fixe, ce qui serait même inutile, du moins facile à suivre et à comprendre. Au reste, ceux qui voudraient se faire une idée des difficultés que l'orthographe des noms propres présente aux géographes qui se piquent d'exactitude, peuvent recourir aux pages XC-XCVII du Discours préliminaire de l'*Atlas ethnographique du globe*, par M. Balbi.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Premiers aperçus de la géographie physique.

Après avoir considéré la terre sous les rapports de ses dimensions, nous allons en étudier la nature physique. Cette partie, la plus intéressante peut-être de notre ouvrage, en sera nécessairement la plus imparfaite; car une bonne géographie physique ne peut être que l'ouvrage des siècles et des nations. Cette science, pour naître et pour fleurir, a besoin d'observations continuelles, multipliées, faites sur tous les points du globe, et combinées de manière à ne laisser aucun interstice ni aucun vide.

D'un autre côté, il n'en est pas de la géographie naturelle comme de la minéralogie, de la chimie, de la botanique. Les arrangemens, les classifications, les méthodes subtiles et rigoureuses, ne lui sont guère applicables, et ne feraient la plupart du tems que nuire à ses progrès, en l'encombrant d'un appareil de notions illusoires. Les montagnes, les vallées, les eaux, les climats, les régions physiques, se présentent aux yeux d'un sincère ami de la vérité sous un aspect très-compliqué, très-irrégulier, et qu'il est plus facile de dépeindre que de définir. La grandeur et la majesté de la nature échappent à la subtilité de nos combinaisons et à la petitesse de nos règles.

Les choses qui frappent le plus les yeux sont difficiles à réduire à des termes généraux. On désigne communément toutes les élévations de terrain, pour peu qu'elles se prolongent, sous le nom général de *chaînes*. Mais il est certain que les montagnes forment plus souvent des *groupes* que des chaînes; même les chaînes les plus apparentes ne sont souvent que des séries de groupes. D'autres fois, le même massif de montagnes qui, vu d'un côté, paraît former une chaîne, n'est réellement que l'*escarpement* d'un plateau ou plaine élevée. Les voyageurs donnent souvent pour des montagnes les falaises qui bordent les rivières. Que serait-ce si l'on voulait énumérer les erreurs introduites par la manie de rapporter tout à un système! Il y a eu une époque où toute pierre noire passait pour un produit volcanique, et tout enfoncement circulaire pour un cratère.

La géographie botanique, telle qu'on l'a écrite la plupart du tems en copiant simplement les *Flores* de chaque pays, est aussi incomplète qu'inutile; il faut distinguer l'élé-

vation du terrain, la qualité du sol, et bien d'autres circonstances locales. S'il paraît plus facile de déterminer les rapports géographiques des races animales actuellement répandues sur la terre, quel abîme ne se découvre pas à nos regards dès que nous apercevons ces restes fossiles des générations aujourd'hui éteintes, et qui jadis ont dû peupler notre planète! La géographie physique nous fait sentir toute l'impuissance de notre esprit. Nous avons déterminé la masse du soleil; nous connaissons les lois de la pesanteur à la surface de jupiter; nous avons mesuré l'élévation des montagnes de la lune; même la comète vagabonde semble obéir aux calculs de nos géomètres : mais l'intérieur de cette terre sur laquelle nous marchons échappe à nos recherches; nous n'y sommes pas descendus d'une deux-millième partie du diamètre du globe. Que dis-je? même la surface de la terre ne nous est pas connue dans sa totalité : nous ignorerons peut-être à jamais les secrets qu'enferment les deux régions polaires. Tâchons d'exposer avec clarté, mais surtout avec fidélité, le petit nombre de faits que l'observation a rassemblés, et qui ont passé par le creuset de la saine critique.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur nos mappemondes, on y voit la surface du globe divisée en grandes masses de terre, qu'on appelle *continens*, et en grands bassins couverts d'eau, qu'on nomme *mers*. Comme dans les parties cachées sous l'eau nous observons de petites masses de terre qui s'élèvent au-dessus des flots environnans, et qu'on nomme *îles*, de même, en parcourant les continens, nous remarquons des espaces isolés couverts d'eau; ce sont des *lacs*. Une île ne diffère d'un continent que par les dimensions, et on ne donne, au fond, à certaines masses de terre le nom de continent, que parce qu'on est resté long-tems incertain si un navire pouvait en faire le tour, et qu'en effet des circonstances physiques ont jusqu'à présent empêché l'exécution d'une semblable navigation.

Plusieurs portions de terres et de mers s'étendent réciproquement les unes dans les autres. Si la mer pénètre dans l'intérieur des continens, elle y forme des *méditerranées* ou de petites mers, environnées de terre dans leur plus grande circonférence, et ne tenant à la grande mer que par d'étroites embouchures; si l'étendue est moindre et l'ouverture plus large, ce sont des *golfes* ou des *baies*, termes que les savans ont voulu distinguer, mais que confond le plus souvent l'impérieux tyran des langues, l'usage. Les plus petites portions d'eau environnées de terre, et qui offrent un abri aux navires, s'appellent *port*, *anse*, ou *rade*; le premier terme indique un asile très-sûr; le second s'applique à des ports d'une petite dimension, qu'on nomme *havres* lorsqu'ils sont l'ouvrage de l'art; enfin, la *rade* ne présente qu'un mouillage temporaire ou un abri contre certains vents. Si, d'un autre côté, les continens forment des avances dans la mer qui ne tiennent à d'autres terres que sur une petite partie de leur circonférence, ce sont des *presqu'îles* ou *péninsules*, dont la figure répond à celle des golfes et des méditerranées. Il paraît que lorsqu'une semblable masse de terre touche au continent sur une ligne plus grande qu'un quart de sa circonférence, on ne saurait l'appeler *péninsule*. L'Arabie, par exemple, paraît mériter ce nom; mais l'usage qui l'attribue également à la partie avancée de l'Inde, à l'occident du Gange, peut choquer un œil difficile; la nature se joue de nos classifications. Si la saillie des terres n'a que peu d'étendue, surtout en longueur, elle reçoit le nom de *cap*, de *promontoire* ou de *pointe*. Enfin, un canal resserré entre deux terres, par lequel une masse d'eau communique avec une autre, s'appelle un *détroit*; l'opposé d'un détroit est un *isthme*, langue de terre resserrée entre deux mers, par laquelle deux masses de terre sont réunies. Beaucoup d'autres termes de ce genre, n'étant que d'une application locale, seront définis dans la suite, à mesure que nous les emploierons.

Considérons maintenant la surface du globe sous un point de vue général. Nous voyons que c'est pour ainsi dire une vaste mer, dans laquelle se trouvent situées un grand nombre d'*îles*, dont la grandeur varie depuis les dimensions les plus colossales jusqu'à des étendues imperceptibles. Deux de ces îles portent le nom de *continens* : celui qu'habitent les nations les plus anciennement civilisées s'appelle l'*Ancien continent*, et renferme trois parties du monde, savoir : l'*Asie*, avec l'*Europe* et l'*Afrique*; le *Nouveau-Continent* est tout entier compris sous le nom d'*Amérique*, quoique la nature l'ait partagé en deux péninsules bien distinctes, dont une devrait être désignée par l'équitable histoire sous le nom de *Colombie*. Au milieu du plus vaste bassin aquatique s'élève la *Nouvelle-Hollande*, que plusieurs géographes appellent le *troisième continent*, et que depuis quelques années on a nommé *Australie* ou *Continent-Austral*. Le vaste archipel qui s'étend au sud-est de l'Asie, et au centre duquel la Nouvelle-Hollande éclate comme une reine au milieu de son cortège, semble mériter d'être considérée comme

une nouvelle partie du monde, que nous désignerons sous le nom d'*Océanie*.

Il n'y a sur notre globe, à proprement parler, qu'une seule mer, un seul fluide continu répandu autour de la terre, et qui vraisemblablement s'étend d'un pôle à l'autre, en couvrant à peu près les trois quarts de la surface du globe. Tous les golfes, toutes les méditerranées ne sont que des parties détachées, mais non pas séparées de cette mer universelle qu'on nomme l'*Océan*. Ce n'est que pour plus de commodité dans l'usage journalier que l'on distingue différentes sections de l'Océan sous la dénomination de *mers*. Cette division arbitraire et incomplète est en même tems sujette à des incertitudes, et varie chez les différens peuples de la terre. Nous adoptons la classification suivante, dont on peut, au moyen d'un globe artificiel, vérifier la justesse et la simplicité.

A.

Grand bassin Austro-Oriental occupant la plus grande partie de l'*hémisphère aquatique* du globe.

- 1. *Océan-Austral* (mer Glaciale du Sud). — Sa frontière peut être fixée par une ligne tirée du cap Horn au cap de Bonne-Espérance; de là à la terre de Diémen, et revenant, par le sud de la Nouvelle-Zélande, au cap Horn.
- 2. *Océan-Oriental* (mer Pacifique).
  - *a.* Le *Grand Archipel*, ou la partie comprise entre la Nouvelle-Zélande au sud, les îles Marquésas à l'est, l'île Formosa au nord, le détroit de Malaca à l'ouest.
  - *b.* L'*Océan Oriental du Nord*, entre l'Asie et l'Amérique septentrionale. Les *Méditerranées* de Japon et de Kamtchatka, et la *mer de Behring*, en font partie.
  - *c.* L'*Océan Oriental du Sud*, depuis les îles du grand Archipel jusqu'à l'Amérique meridionale.
- 3. *Océan Indien*. — Avec ses divers golfes, les limites désignées ci-dessus indiquent ce qui reste pour cette section. Les *golfes d'Arabie*, de *Perse* et du *Bengale* en font partie.

B.

Bassin Occidental, formant une espèce de manche entre les deux grands continens.

- 4. *Océan Occidental*.
  - *a.* *Océan Septentrional*. Sa frontière du sud est formée par le Pas-de-Calais, la Grande-Bretagne, les îles de Féroër et l'Islande. Les *méditerranées septentrionales* de l'Europe, ainsi que la *mer glaciale du Nord*, en sont des branches.
  - *b.* *Océan Atlantique*, depuis la frontière précédente, jusqu'aux deux pointes les plus rapprochées du Brésil et de la Guinée.
    - *branches*.
      1. La *Méditerranée* et ses golfes.
      2. Le *golfe de Mexique*, etc.
      3. Les baies de Baffins et d'Hudson, ou *mers des Esquimaux*.
  - *c.* *Océan Éthiopien*, entre le Brésil, l'Afrique, jusqu'à l'alignement du cap Horn et du cap de Bonne-Espérance.

En suivant sur le globe cette division, nous nous apercevrons de plusieurs résultats généraux, faits pour commander notre attention.

D'abord n'est-il pas remarquable qu'une moitié du globe soit couverte d'eau, tandis que l'autre contient moins d'eau que de terre? Il faut, pour saisir l'ensemble de l'hémisphère aquatique, tourner le globe, de sorte que la Nouvelle-Zélande en soit le point le plus élevé, ou jeter l'œil sur une mappemonde projetée sur un horizon peu éloigné de celui de Paris; l'hémisphère circonscrit par l'horizon de nos antipodes ne présente que quelques îles, quelques promontoires et lisières de côtes au milieu d'une mer immense, tandis que l'hémisphère borné par notre horizon réunit la presque totalité des terres. Si les glaces polaires du sud n'enferment point quelques îles considérables, on peut, en suivant le méridien du cap de Bonne-Espérance par le pôle, jusqu'aux environs du détroit de Behring, tracer une ligne de 200 degrés (ancienne mesure), ou de 4,000 lieues marines, ligne égale à la moitié de la circonférence du globe, plus 400 lieues, et qui passe sur une surface entièrement aquatique. Sous l'équateur, une

ligne tirée de l'Afrique par Sumatra et Bornéo jusqu'en Amérique, présente, quoique avec deux ou trois interruptions, un développement aquatique de 4,200 lieues. Enfin, le quarantième parallèle de latitude australe offre une zone aquatique interrompue seulement pendant 15 degrés, et par conséquent formant une circonférence de près de 5,300 lieues marines, un peu moins des deux tiers de la périphérie du globe. Telle est la vaste étendue du Bassin Austro-Oriental de l'Océan du globe terrestre.

La forme du Bassin Occidental n'est pas moins frappante. Elle ressemble à une manche qui se rétrécit vers le pôle, en communiquant avec le grand bassin, d'un côté par le détroit de Behring, et de l'autre côté par la large ouverture de l'Océan Éthiopien. La mer méditerranée correspond au golfe de Mexique; la mer Baltique avec celle du Nord est opposée aux baies de Baffin et d'Hudson.

La distribution des mers et des terres est encore très-inégale, si, en faisant abstraction de la forme des bassins de l'Océan, on compare les hémisphères séparés par l'équateur, ou la moitié boréale et australe du globe. Nous avons trouvé, par une estimation aussi exacte que possible, que les terres étaient aux hémisphères et aux zones qui les renferment, dans les proportions suivantes :

Dans la zone glaciale du nord	0,400
Dans la zone tempérée du nord	0,559
Dans la zone torride, partie du nord . .	0,297
Dans l'hémisphère boréal	0,419
Dans la zone glaciale du sud	0,000
Dans la zone tempérée du sud.	0,075
Dans la zone torride, partie sud	0,312
Dans l'hémisphère austral	0,129

Les *montagnes* sont les éminences les plus considérables de la terre, et qui en même tems ont une pente rapide, ou du moins sensible. Il faut les distinguer des *plateaux*, qui sont de grandes masses de terres élevées, formant ordinairement le noyau des continens ou des îles, mais qui ont des pentes longues et étendues. Un plateau peut renfermer des montagnes, des plaines et des vallées; il y en a qui sont assez inclinés pour laisser écouler les eaux qui se rassemblent à leur surface : il y en a d'autres qui conservent pendant un long espace le même niveau, et où les rivières ne trouvent point de débouché. On trouve des plateaux de cette dernière espèce en Europe, principalement en Croatie et en Carniole, mais ils ont de petites dimensions; pour les voir en grand, il faut visiter la Tartarie, la Perse, et le centre de l'Afrique. Ces plateaux ont un niveau général plus élevé que le reste des continens; ils semblent être les plus anciens massifs de la terre, et comme les noyaux autour desquels les terrains nouveaux se sont accumulés.

Les *montagnes* offrent, dans leurs formes extérieures, des variétés qui frappent l'œil le moins attentif, et qui doivent, à la première vue, faire présumer des différences dans la composition intérieure de ces massifs. Les plus hautes montagnes présentent le plus souvent le roc dans toute son affreuse nudité; mais la nature même des rochers en fait varier la coupe : là, ils s'élancent sous la forme de cristaux énormes, taillés par angles aigus, amoncelés et appuyés l'un contre l'autre; plus loin, des sommets arrondis couronnent des masses vastes et élevées, mais qui s'élèvent dans les airs avec moins de hardiesse. D'autres fois c'est un énorme escarpement qui découvre à l'œil effrayé toutes les entrailles de la montagne. L'imagination frappée désigne ces aspects sous les noms d'*aiguilles*, de *pics* ou *puys*, de *dent*, de *cornes*, de *dômes*, de *ballons* et de *brèches*. Après ces sommets arides, escarpés et déchirés, on voit s'étendre des montagnes dont la forme porte un caractère de tranquillité, indice de leur formation lente et successive; ces montagnes, encore considérables, formées par des couches diversement inclinées, offrent généralement des formes variées à l'infini, à cause des affaissemens et des renversemens qui ont remué et tourmenté ces terrains. Ici c'est un amphithéâtre qui s'élève par gradins réguliers, comme le *Kinnekulle* en Westrogothie; là, c'est une masse coupée à pic, et présentant la figure d'un autel, comme la *montagne de la Table*, près le cap de Bonne-Espérance; il y en a dans la Chine qui offrent l'image d'une tête de dragon, de tigre ou d'ours; d'autres fois, c'est un labyrinthe de rochers élevés comme des pilliers, ainsi qu'on en voit à Adersbach en Bohême, ou même une seule masse élevée en forme de quille, comme le mont *Aiguille* dans le ci-devant Dauphiné; on en voit, auprès d'Envionne dans le Valais, qui rappellent l'image des anciennes perruques moutonnées; mais la forme la plus commune est celle d'une suite d'assises ondulées ou sillonnées. Après ces montagnes du deuxième rang, on trouve des collines plus ou moins hautes, qui de tous côtés n'offrent que peu d'élévation et des pentes peu rapides; elles sont sillonnées par les eaux courantes; ces collines descendent souvent par gradins, et se perdent à la fin dans les plaines. Quelquefois leurs *falaises* ou escarpemens subits imitent

les aspects pittoresques des hautes montagnes.

Les pics volcaniques s'éloignent de toutes ces formes communes; leurs masses coniques ou pyramidales se distinguent par leur régularité, même lorsqu'elles ont été tronquées par quelque accident. Leur front menaçant domine au loin les contrées voisines. Une apparence non moins particulière fait remarquer les montagnes basaltiques, lorsqu'elles ne sont point recouvertes par d'autres terrains; leurs escarpemens présentent des rangs serrés d'immenses piliers, ou des chaussées qui semblent être l'ouvrage des géans.

Mais un autre point de vue général sous lequel on peut considérer les montagnes, et qui est de la plus haute importance pour le géographe, c'est leur rapport de position entre elles. Il y en a qui se trouvent *isolées;* c'est souvent le cas des pics volcaniques; c'est encore celui de plusieurs montagnes calcaires et autres. Le plus souvent les montagnes sont groupées : tantôt les chaînes partent d'un noyau commun en directions angulaires; tantôt le noyau est lui-même une haute chaîne courbée ou droite, d'où sortent de tems en tems des branches secondaires. On peut mettre les Alpes dans cette classe. Quelquefois on voit des groupes irréguliers de plusieurs chaînes, parmi lesquelles aucune ne peut être regardée comme la principale. Tel est l'ensemble des montagnes de l'Asie-Mineure et de la Perse. Mais le genre le plus remarquable, c'est celui des longues chaînes qui, à l'instar des Cordillières des Andes dans l'Amérique méridionale, se continuent pendant un espace de centaines ou de milliers de lieues, dans une direction presque constante, ayant de côté et d'autre des assises régulières de montagnes inférieures, mais ne détachant que peu de chaînes secondaires.

En général, toutes les chaînes de montagnes d'un même continent sembleraient avoir entre elles une connexion plus ou moins sensible; elles en forment comme la charpente, et semblent, dans l'origine des choses, avoir déterminé la figure qu'ont prise les terres; mais cette analogie, en la généralisant trop, nous induirait en erreur; on connaît plusieurs chaînes qui n'ont point, ou qui n'ont du moins que très-peu de liaison avec d'autres. Telles sont les montagnes de la Scandinavie et de l'Écosse, montagnes indépendantes comme le génie des nations qui les habitent.

L'emploi même du terme *chaînes* exige beaucoup de précautions. Une chaîne peut être définie par une suite de montagnes dont la base se touche. Mais il ne faut pas pousser trop loin le sens du mot *base;* peut-être conviendrait-il à de sages observateurs de n'entendre par là que le pied visible de la montagne, ou tout au plus les couches souterraines qu'on peut suivre par des fouilles. Du moins, il faut se garder de considérer des traînées de collines ou de bancs de sable comme des continuations de chaînes.

Il est encore vrai de dire que le nom de *chaînes* n'est pas assez général, et qu'il serait mieux, en réservant ce terme pour les subdivisions, de se servir de celui de *système de montagnes* ou *massif,* pour l'ensemble de plusieurs chaînes. Quelques géologues et quelques géographes l'ont déjà adopté dans leurs ouvrages, entre autres MM. Daubuisson, Férussac, Denaix, Bory de Saint-Vincent, Balbi, etc. Le point où des chaînes de montagnes se réunissent s'appelle *nœud.*

Le nom commun de *montagne* [1] s'applique plus ordinairement aux élévations ou à un enchaînement de sommités, dont la dénomination est du genre féminin; on dit les montagnes des Cordillières ou des Andes, de la Lune, des Pyrénées, des Alpes, etc. En général, le mot *mont* désigne le point culminant d'une chaîne, le noyau pyramidal d'un système de montagnes, ou un relèvement considérable et isolé de la chaîne : tels sont le mont Blanc, le mont Iseran, le Saint-Bernard, le Saint-Gothard, le Brenner, dans les chaînes principales; le Vésuve, le Feldberg, etc., dans les chaînes secondaires; l'Etna, le mont Ida, dans les îles. On nomme *volcan* toute montagne qui vomit des flammes, des laves, etc., quelles que soient son élévation et sa position.

On appelle *pic* une montagne de forme conique, très-élevée, et qui domine d'une manière très-saillante, soit la plaine qui lui sert de base, soit un système d'autres montagnes qui lui servent de gradins. Quelquefois, quand le pic est très-alongé et qu'il prend la forme prismatique légèrement conoïde, on lui donne le nom d'*aiguille,* et dans quelques localités celui de *dent.* Telles sont, dans les Pyrénées, les aiguilles de Troumouse; et dans les Alpes, la dent de Jamant.

Mais plus ordinairement on désigne, par le nom d'*aiguille* et même d'*aiguillon,* ces découpures aiguës de rochers qui terminent une sommité, ou qui couronnent l'arête d'une chaîne âpre et ravinée.

Plateau est, en petit, un mont ou un pic tronqué; c'est en grand, comme nous l'avons déjà dit, une plaine élevée au centre des monts

[1] Cette définition et les suivantes ont été proposées dès l'année 1803 par M. le colonel Muriel, dans le *Mémorial topographique.*

qui lui servent de base, et du périmètre de laquelle s'échappent, dans tous les sens, des cours d'eau et des chaînes de montagnes.

On regarde comme *chaîne principale* d'un système de montagnes, celle des revers ou des points culminans, de laquelle dérivent les grands cours d'eau, considérés relativement à un grand réservoir, tel que l'Océan et les méditerranées. Les deux grandes faces d'une chaîne principale, d'un chaînon, d'un contre-fort, etc., sont appelées *versans*, *flancs* ou *revers*.

Un *chaînon*, *embranchement* ou *chaîne secondaire*, est une série irrégulière, mais assez suivie, de hauteurs, qui, se détachant de la chaîne principale, prend, à plus ou moins de distance de son point de départ, une direction qui tend au parallélisme, et forme les grandes vallées longitudinales ou légèrement inclinées sur l'axe de la chaîne : c'est ainsi qu'on peut considérer les Apennins.

Le *contre-fort* ne diffère du chaînon qu'en ce qu'il a moins d'étendue; que sa direction, par rapport à l'axe de la chaîne, s'approche plus de la perpendiculaire; qu'il n'accompagne et n'alimente pas toujours un grand cours d'eau, et qu'il se termine ordinairement, soit en s'abaissant dans une vallée longitudinale, ou d'une manière abrupte sur la côte.

Les subdivisions latérales ou terminales des chaînons et des contre-forts qui ont quelque étendue, et qui forment les vallons ou affluens de la vallée principale, se nomment *rameaux*.

Les rameaux se subdivisent en *collines*, entre lesquelles se trouvent les berceaux des ruisseaux.

Le nom d'arête est appliqué à l'intersection obtuse ou aiguë des plans que forment les deux versans d'une chaîne, ligne qui détermine le partage des eaux des deux revers opposés : c'est le *faîte* de la montagne.

Le mot de *crête* est employé pour désigner l'arête ou le faîte du contre-fort.

Col est ordinairement le point où l'arête paraît faire une inflexion, et qui offre un passage d'un versant à l'autre, d'une tête de vallée à celle de la vallée opposée; c'est le point de partage des eaux. Il n'est pas rare d'y trouver un réservoir commun, comme source ou lac; c'est ce qu'on voit sur le mont Cénis, au mont Genèvre. Ce même passage est appelé *port* dans les Pyrénées, et *pertuis* dans le Jura. La double rencontre des rameaux sur les chaînons et contre-forts produit aussi des cols sur leur crête, aux têtes des vallons; mais ce nom appartient plus particulièrement aux passages de la chaîne.

Le *défilé* diffère du col, en ce qu'il peut se trouver au pied des hauteurs, et que c'est un passage toujours resserré entre deux escarpemens, par lequel il est encaissé ou supporté.

Plusieurs *cols* et *défilés* sont célèbres, dans la géographie ancienne, sous le nom de *Portes des Nations*, faisant allusion au rôle qu'ils jouaient relativement à la vallée qui renfermait la petite nation indépendante qui y demeurait. Telles étaient les portes du Caucase, les portes Caspiennes, celles de Suse ou de la Perside, les Thermopyles, les Fourches Caudines, etc.

On donne le nom de *gorge* à une partie de vallée très-étroite; c'est l'intervalle resserré entre deux contre-forts, qui se trouve plus ordinairement voisin de leur point d'attache à la chaîne, et qui y sert de couloir plus ou moins fortement accidenté à un torrent.

Quand la gorge a une certaine étendue, sans prendre trop d'évasement, quoique sa pente diminue, elle prend le nom de *val*.

Quand le val se prolonge et s'élargit, il donne naissance à la *vallée*, qui prend quelquefois son nom même à son origine, lorsqu'elle y est large et à berges adoucies. On distingue par la dénomination de *vallée principale*, celle qui sert de berceau à un grand cours d'eau, qui, partant de la chaîne et suivant entre deux contre-forts le plan de pente générale, à moins qu'il ne soit détourné par une contre-pente, comme le Rhône l'est par le chaînon de l'Ardèche, se rend au récipient principal, vers lequel verse ce plan de pente. La *vallée* est dite *secondaire*, quand elle prend son origine sur les flancs d'un chaînon ou d'un contre-fort, et qu'elle est berceau d'un cours d'eau qui est affluent de celui d'une vallée principale. La *vallée* est *longitudinale*, lorsqu'elle a pour l'une de ses berges les flancs mêmes de la chaîne ou du chaînon d'où elle descend, ou qu'elle en reçoit les affluens; telle est la vallée du Rhône jusqu'au lac Léman. Elle est *transversale*, lorsque sa direction approche de la perpendiculaire à l'axe de la chaîne ou du chaînon; qu'elle a pour berges les flancs correspondans de leurs contre-forts ou rameaux, ou que ses affluens en descendent.

Après ce que nous venons de dire en parlant des plateaux et des vallées, nous définirons les *plaines* en disant que l'on appelle ainsi les différentes parties des continens ou des îles dont la surface est horizontale, unie, ou simplement sillonnée de légères ondulations peu profondes, larges, étendues et bien distinctes des vallons ou des vallées. Elles sont rarement d'une horizontalité parfaite; la rondeur de la terre rend cela impossible à l'égard de toute plaine d'une étendue consi-

dérable; presque toujours elles sont inclinées vers quelques points de l'horizon. Les plaines se rencontrent dans les différentes sortes de terrains, à toutes les hauteurs au-dessus du niveau de la mer, sous tous les climats, et présentent tous les degrés de fertilité, depuis l'inépuisable fécondité du Delta égyptien, jusqu'à la stérilité indestructible du sable du désert.

Il faut aussi observer que les montagnes et les plateaux offrent souvent des fentes et des cavités plus ou moins considérables, que l'on nomme *cavernes* ou *grottes*. Il y en a de très-remarquables, soit par leur immense étendue, comme celle d'Adelsberg en Carniole; soit par leur grande profondeur, qu'on n'a pas encore pu mesurer, telles que la caverne d'Eldon dans le comté de Derby en Angleterre; soit par diverses curiosités naturelles qu'elles offrent. Parmi ces dernières, on doit citer, entre autres, la grotte de Notre-Dame de Balme, près de Grenoble, dont les parois, au mois d'août, se tapissent de glaces qui fondent au mois de décembre; la grotte d'Antiparos, dans l'Archipel, célèbre par la beauté de ses stalactites; celle de Baumann, en Saxe, renommée parmi les naturalistes par l'immense quantité d'ossemens fossiles qu'elle renferme; et celle de Fingal, en Écosse, à laquelle de superbes colonnes basaltiques n'ont pas donné moins de célébrité.

De même que les extrémités des mers bornées par les terres se nomment *rivages*, les extrémités des terres ou des continens et des îles que baignent les eaux de l'Océan et de ses subdivisions se nomment *côtes*. On nomme *açores* les côtes qui s'enfoncent rapidement sous l'eau; *basses*, celles qui s'abaissent par des pentes insensibles; *saines*, lorsqu'elles ne sont point hérissées d'écueils; *escarpées*, lorsqu'un sol de roche s'étend à découvert, ou sous l'eau jusqu'au rivage; enfin *dentelées*, quand elles sont ceintes de rochers, qui quelquefois forment un labyrinthe d'îlots, comme le Jardin du Roi, près de l'île de Cuba. Souvent les côtes sont bordées par des *falaises*, c'est-à-dire par des rochers coupés à pic, ou par de petites collines calcaires; par des *dunes* ou monticules sablonneux; par des *grèves* ou plaines sablonneuses, presque de niveau avec la surface des eaux. D'autres fois elles sont bordées de *récifs*, lorsque les écueils, qui souvent sont l'ouvrage des madrépores ou des zoophytes, les entourent à une certaine distance et en interdisent ou rendent l'approche plus ou moins difficile aux vaisseaux. L'Océanie offre un grand nombre d'exemples de ces dernières. On peut dire que les deux grands continens ont en général leurs côtes escarpées du côté de l'ouest, et à pente douce du côté de l'orient. Le Nouveau-Monde nous offre, depuis le cap Horn jusqu'au détroit de Behring, la plus longue falaise qu'il y ait sur le globe.

Les îles d'une étendue considérable offrent en petit les mêmes circonstances que les continens en grand; mais les petites îles méritent un coup d'œil à part. On peut les classer de diverses manières; elles sont *isolées* ou rassemblées en *groupes*, ou rangées par *chaînes*. Parmi les *îles plates*, il y en a qui ne sont que des bancs de sable, s'élevant à peine au-dessus des eaux; d'autres fois ce sont des amas de coquilles ou de pétrifications, comme les îles de Lachof au nord de la Sibérie, qui ne sont qu'un amas de glaces, de sable et d'os de mammouth; la plupart des îles de la mer du Sud, créées, ou du moins agrandies par les polypes, ne consistent qu'en coraux ou madrépores. Parmi les îles élevées, on en trouve un très-grand nombre qui doivent leur origine, du moins en partie, à l'action des volcans qui ont percé l'ancien sommet de l'île; et, en rejetant toujours des laves par leur cratère, ont formé, par une accumulation lente, ces énormes pics qui servent au loin de guide aux navigateurs. Lorsqu'on voit des îles en groupes très-rapprochés, il est permis de soupçonner que ce ne sont que les sommets d'un plateau sous-marin. De même, lorsqu'elles se suivent de très-près dans une direction constante, elles sont les éminences ou le dos d'une chaîne de montagnes sous-marines. Une telle chaîne, placée devant un promontoire d'un continent ou sur la même ligne que les montagnes de cette terre, semble ne faire qu'un ensemble avec celle-ci. Ainsi, il est évident que les îles Kuriles lient l'Yesso au Kamtchatka, de même que la chaîne des grandes et petites Antilles rattache les deux Amériques. Mais il faut que les intervalles qui séparent les îles aient assez peu de largeur ou soient assez remplis d'écueils et de bas-fonds pour ne point admettre une solution de continuité entre les bases de ces montagnes maritimes. Aussi la connexion supposée entre les Açores, les Canaries et le mont Atlas en Afrique, quoique possible, a besoin d'être prouvée par des sondes multipliées.

Les montagnes n'ont en général aucune direction exactement régulière; les chaînes serpentent toujours, et se perdent souvent dans les plateaux.

Il n'est donc plus permis, en s'abandonnant à une vive imagination, de nous tracer des *chaînes terrestres* et *sous-marines*, et une *charpente du globe* qui n'a point d'existence dans la nature. Il ne suffit pas de voir sur une

carte qu'il y a dans tel endroit un partage des eaux ; il y a beaucoup de partages d'eaux dans le monde qui n'offrent aucune trace de montagnes, mais seulement de longs plateaux qui s'élèvent en pente douce de côté et d'autre, souvent pendant l'espace d'une centaine de lieues. Il n'y a que des collines au centre de la Russie d'Europe, quoiqu'on y trouve le partage d'eau entre quelques-uns des plus grands fleuves de l'Europe. Que dis-je? il y a même dans la Pologne russe, entre le Niémen et le Duna d'un côté, et le Dniéper avec le Dniester de l'autre, un point de partage qui n'offre aucune élévation sensible, et où, à la place des montagnes figurées par Buache, les voyageurs ne trouvent qu'une plaine marécageuse; mais, vers le milieu du cours du Dniéper, on voit s'élever un terrain montueux et rocailleux, que ce fleuve traverse en suivant une fente profonde dans laquelle il coule. Le Niémen, de son côté, fait le tour des collines de la Prusse orientale, bien plus élevées que le partage des eaux entre la mer Baltique et la mer Noire.

Le système de Buache nous a procuré ces *chaînes sous-marines*, qui n'existent point en grande partie, mais qui cependant ne cessent pas de figurer dans quelques théories de la terre. Une île isolée, un banc de sable, un brisant ou rocher à fleur d'eau; voilà tout ce qu'il a fallu à *Buache* pour supposer une chaîne sous-marine entre des parties du monde très-éloignées l'une de l'autre. Quelquefois il ne daigne pas même donner un prétexte à ses suppositions; par exemple, il veut que l'Islande, les îles Féroer et celles du Shetland, forment une montagne sous-marine entre le Groënland et la Norwége. Cependant il y a une mer assez profonde entre la Norwége et le Shetland; la direction des montagnes est parallèle, et non pas convergente : ses chaînes paraissent ne devoir jamais coïncider. Encore la nature basaltique du sol de l'Écosse, de l'Irlande, de Féroër et de l'Islande, semblerait indiquer une liaison ancienne des îles Britanniques avec le Groënland plutôt qu'avec la Norwége. De même, les chaînes sous-marines de la mer du Sud ont en général une direction tout-à-fait différente de celle que *Buache* leur avait donnée d'après les découvertes incomplètes de son tems. Elles n'ont pas la moindre liaison, ni avec le Mexique, ni avec l'Amérique méridionale, pas plus qu'avec la Terre Australe imaginaire. Plusieurs de ces chaînes d'îles, et principalement celles qui sont les plus isolées, ont une direction très-remarquable, mais entièrement opposée au système de Buache; elles s'étendent du nord-ouest au sud-est, dans la direction de l'axe magnétique du globe.

Mais si le système de Buache a contribué à répandre beaucoup d'erreurs, et à faire admettre dans nos cartes tant de chaînes imaginaires qu'on s'obstine encore à conserver en partie, il est juste aussi de dire que ce géographe célèbre a le mérite d'avoir fait naître plusieurs savans ouvrages qui ont beaucoup facilité l'étude de la science, et qui promettent d'autres résultats plus importans. Nous citerons parmi ces derniers l'*Introduction à la Géographie mathématique et physique* de Lacroix, dans laquelle ce grand géomètre a tracé le cadre d'une *division de la terre par bassins;* et les travaux des *Desmaret*, des *Zeune*, des *Müller*, des *Gomez*, des *Antillon*, des *Kunz*, des *Hoffmann*, etc. Son ingénieux système des bassins a fait naître quatre géographies élémentaires, rédigées d'après les divisions naturelles du globe, c'est-à-dire d'après les pentes que suivent les eaux courantes qui en arrosent et fertilisent la partie terrestre de sa surface. M. Adrien Balbi a débuté, en 1808, par la publication de son *Prospetto politico-geografico dello stato attuale del Globo sopra un nuovo piano*, résumé de son *Atlante idrografico-politico-statistico*. Viennent ensuite les abrégés de M. *Hahnzog* [1]; le savant journal publié à Breslau, depuis 1823, par M. *Charles Hoffmann* [2], qui n'est à proprement parler qu'une géographie générale par bassins; enfin les *Essais de Géographie méthodique et comparative* de M. *Denaix*. On ne peut parler de géographie physique, sans citer un ouvrage célèbre, rédigé d'après les divisions naturelles, et dans lequel le système des *plateaux* ou *terrasses* remplace le *système des bassins* suivi dans les quatre ouvrages précédens. Dans la *Géographie considérée dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'Homme*, etc., M. *Ritter* partage les continens en massifs élevés, en terrasses ou plateaux, en groupes ou plaines, qui constituent, selon lui, l'assiette des différens plans par lesquels sont déterminées les configurations absolues des superficies terrestres; il marque soigneusement l'enchaînement des pentes, soit en montant, soit en descendant, et décrit toutes les contrées qu'elles renferment, et les peuples qui les occupent sous les rapports topographiques, historiques et statistiques. La nouveauté du plan et l'immense érudition déployée dans

[1] Publiés à Stuttgard en 1812, et à Magdebourg en 1820.

[2] *Zeit Schrift für allgemeine Geographie*, etc.

cet ouvrage le mettent au petit nombre de ceux destinés à faire époque dans les annales de l'histoire et de la géographie.

Nous avons dit que les montagnes n'ont en général aucune direction exactement régulière : il faut avouer cependant qu'en ne tenant pas compte de plusieurs exceptions, on pourrait, jusqu'à un certain point, admettre, avec M. *Daubuisson*, que la direction des chaînes est dans le sens de la plus grande dimension des îles, des presqu'îles ou continens qui les renferment.

Si nous tirons une ligne du centre du Tibet à travers la Mongolie chinoise vers Okotsk, et de là vers le cap Tchutchi, ou le promontoire oriental de l'Asie, cette ligne coïncidera en général avec une immense chaîne de montagnes qui court du sud-ouest au nord-est, et qui partout descend très-rapidement vers la mer des Indes et l'Océan Pacifique, tandis que, au contraire, elle s'étend vers la mer Glaciale, en plaines et collines secondaires. Il est probable qu'on pourra un jour rapporter à la même règle la chaîne de Lupata, dite l'Épine du Monde, en Afrique; du moins cette chaîne court du cap de Bonne-Espérance à celui de Guardafui, dans une direction sud-sud-ouest et nord-nord-est, ainsi à peu près dans la même direction que la grande chaîne de l'Asie, mais nous ignorons la disposition des pentes de ces montagnes. Nous pouvons regarder les monts de l'Arabie-Heureuse, très-élevés et escarpés, comme le chaînon qui lie les monts Lupata aux plateaux et montagnes de la Perse qui viennent du Tibet.

Si nous suivons les côtes occidentales de l'Amérique, depuis le détroit de Behring, qui ne forme presque point d'interruption sensible, jusqu'au cap Horn, nous ne trouvons qu'une chaîne de très-hautes montagnes très-rarement interrompue; de tems en tems cette chaîne se retire un peu dans l'intérieur, mais le plus souvent elle borde immédiatement le grand Océan par d'immenses falaises, et souvent par d'épouvantables précipices. De l'autre côté, l'écoulement des lacs et la direction des grandes rivières montrent assez que toute la surface de l'Amérique s'incline peu à peu vers l'Océan Atlantique.

Il résulte de ces observations combinées, que les plus grandes chaînes de montagnes sur le globe sont rangées en arc de cercle autour du Grand-Océan et de la mer des Indes; qu'elles semblent offrir le plus souvent des descentes rapides vers cet immense bassin qu'elles entourent, et de longues pentes sur les côtés opposés; enfin que, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au détroit de Behring, et de là jusqu'au cap Horn, l'œil même de l'observateur le plus timide croit entrevoir quelques chaînons d'un arrangement aussi surprenant par son uniformité, qu'il l'est par l'immense étendue du terrain qu'il embrasse.

Arrêtons un instant nos regards sur ce grand fait de géographie physique. Si nous nous plaçons dans la Nouvelle-Galles du Sud, le visage tourné au nord, nous voyons à notre droite l'Amérique, à la gauche l'Afrique et l'Asie. Ces continens, que naguère notre imagination n'osa rapprocher, considérés de ce point de vue, ne forment plus qu'un tout dont la structure, en tant qu'elle est connue, offre dans ses grands traits une symétrie étonnante. Une chaîne d'énormes montagnes entoure un énorme bassin; ce bassin, partagé en deux par un vaste amas d'îles, baigne souvent de ses flots le pied de cette grande chaîne primitive de la terre.

Si nous considérons sous le même point de vue la presque totalité des deux continens, qui se trouve, par rapport au Grand-Océan, *au-delà* de cette chaîne principale du globe, nous y voyons la *plus grande partie* des plateaux et des chaînes de montagnes s'incliner peu à peu vers l'Océan Atlantique et Septentrional; cette étendue de mers, toute vaste qu'elle est, ne paraît alors qu'un canal, si on la compare au Grand-Océan Pacifique. Les falaises qui bordent l'Océan Atlantique ne sont nullement comparables aux escarpemens du cap de Bonne-Espérance et du cap Guardafui, aux précipices qui entourent les mers de Kamtchatka, du Pérou et du Chili.

Il nous reste maintenant deux autres points de vue non moins importans, sous lesquels on peut considérer les montagnes et les classer : celui de leur nature, et celui de leur hauteur absolue ou relative.

Le premier rentre ordinairement dans la classification des terrains, dont nous allons nous occuper. D'ailleurs, cette manière de considérer les montagnes est d'une importance secondaire pour le géographe, vu l'état encore si imparfait de l'orographie. Si cette partie offre encore tant de lacunes sur la position et la direction des chaînes, combien ne nous en offrirait-elle pas davantage si nous voulions les classer d'après la nature différente des terrains dont elles sont composées? Nous renvoyons aux traités de géognosie ceux de nos lecteurs qui voudraient voir les classifications qu'en ont faites les géologues, et au Précis ceux qui se contenteraient d'un simple aperçu.

Le second point de vue est bien autrement important, à cause du grand rôle que jouent les hauteurs du globe dans la détermination des climats physiques, dans celle des stations des végétaux et des animaux, et dans les révolutions politiques qu'offre l'histoire des peuples anciens et modernes. Malheureusement la plus grande confusion règne encore dans cette partie de la géographie, faute de bonnes définitions pour distinguer en classes différentes les principales inégalités de la terre, qui diffèrent tant entre elles sous le rapport de la hauteur. Aucun principe fixe n'a guidé jusqu'à présent ceux qui s'en sont occupés : ce qui est une montagne du premier rang pour les uns, n'est qu'une simple colline pour les autres. En outre, les mesures de la hauteur des montagnes, soit trigonométriques, soit conclues par le niveau du mercure dans le baromètre, n'ont guère été prises qu'en Europe, en quelques parties de l'Amérique, et en un petit nombre de localités de l'Asie, de l'Océanie et de l'Afrique. Presque tous les tableaux des hauteurs offrent encore beaucoup d'erreurs et de contradictions ; sans parler d'une foule d'évaluations qui figurent parmi les mesures réelles, mais qui en devraient être distinguées, n'ayant été calculées que d'après la plus grande distance à laquelle un sommet est visible, ou d'après la ligne si variable des neiges perpétuelles, ou enfin d'après celle non moins variable de la station de quelques espèces végétales.

Ne pouvant admettre l'ingénieuse classification des montagnes relativement à leur hauteur, proposée par Lamouroux, parce que, basée sur l'identité ou la différence de la végétation de la plaine, comparée à celle des montagnes qui la dominent, elle a l'inconvénient d'offrir des subdivisions qui se fondent toutes successivement les unes dans les autres, et disparaissent presque entièrement selon que le géographe examine successivement les hauteurs depuis l'équateur jusqu'aux pôles ; nous croyons provisoirement devoir donner la préférence à celle proposée par M. Ritter. Ce savant géographe regarde comme de simples *collines* toutes les hauteurs qui ne dépassent pas 2,000 pieds ; il appelle *montagnes basses*, ou du *premier ordre*, celles dont l'élévation va depuis 2,000 jusqu'à 4,000 pieds ; il nomme *montagnes moyennes*, ou du *second ordre*, celles dont la hauteur est comprise entre 4,000 et 6,000 pieds. Les points qui s'élèvent de 6,000 à 10,000 pieds sont pour lui des *monts alpins* (*alpengebirge*) ; il range enfin parmi les *montagnes gigantesques* (*riesen gebirge*) tous les sommets qui dépassent ces limites.

Le tableau ci-dessous offre la hauteur de cent montagnes des plus remarquables du globe, au-dessus du niveau de l'Océan. Nous le devons à l'obligeance de M. Bruguière, dont l'ouvrage sur l'orographie de l'Europe vient d'être couronné par la Société de géographie de Paris.

EUROPE.

1° SYSTÈME HESPÉRIQUE.

	Toises.
Cerro de Mulhacen (Grenade)	1823
Mon Cayo (Vieille Castille)	1500
Estrella (Portugal)	1077
La Foya (Algarves)	638
Maladetta (Pyrénées)	1787
Mont Perdu (*id.*)	1747
Vignemale (*id.*)	1721
Pic du Midi (de Pau) (*id.*)	1523
Pic du Midi (de Bigorre) (*id.*)	1493
Mont Canigou (*id.*)	1430

2° SYSTÈME ALPIQUE.

La Lozère (Cévennes)	764
Le Cantal (*id.*)	953
Le Mont d'Or (*id.*)	973
Le Puy-de-Dôme (*id.*)	758
Le Ballon de Guebwiller (Vosges.)	734
Le Reculet (Jura)	880
Mont Pelvo (Alpes maritimes)	1557
Mont Olan (Alpes cottiennes)	2163
Mont Iséran (Alpes grecques)	2076
Mont Blanc (Alpes pennines)	2460
Mont Rosa (*id.*)	2371
Mont Cervin (*id.*)	2310
Finster-Aar-Horn (Alpes helvétiques)	2206
Jung-Frau (*id.*)	2145
Ortler (Alpes rhétiques)	2010
Grand Glockner (Alpes noriques)	1998
Marmolatta (Alpes carniques)	1533
Terglou (Alpes juliennes)	1699
Mont Dinara (Alpes dinariques)	1166
Mont Cémone (Apennin septentrional)	1091
Mont Corno (Apennin central)	1489
Mont Amaro (Apennin méridional)	1428
Le Vésuve	606
Mont Etna (Sicile)	1700
Le Pinde (monts Helléniques), environ	1300
Mont Hémus (*id.*)	1400
Mont Rhodope (*id.*)	1200
Mont Olympe (*id.*)	1000
Mont Parnasse (*id.*)	900
Mont Hélicon (*id.*)	700
Mont Cithéron (*id.*)	650
Mont Athos (*id.*)	1060
Mont Ida (île de Candie)	1200

	Toises.
Ruska Poyana (Carpathes orientales)	1552
Eisthaler-Spitze (Carpathes occident.)	1333
Schneeberg (comté de Glatz)	712
Riesenkoppe (monts des Géans)	825
Keilberg (monts Métalliques)	651
Haydelberg (forêt de Bohême)	722
Schneeberg (Fichtelgebirge)	545
Hohenberg (Alpes de Souabe)	527
Feldberg (Forêt-Noire)	731
Katzenbuckel (Odenwald)	313
Sieglitzberg (Frankenwald)	383
Schneekopf (forêt de Thuringe)	496
Kreuzberg (Hohe Rhœne)	472
Brocken (Hartz)	572
Meisner (montagnes d'Eichsfeld)	364
Oberwald (Vogelberg)	380
Grand Feldberg (Taunus)	434
Salzburger-Kopf (Westerwald)	434
Lœwenberg (Siebengebirge)	241
3° SYSTÈME SARDO-CORSE.	
Mont Rotondo (Corse)	1418
Mont Genargentu (Sardaigne)	938
4° SYSTÈME TAURIQUE.	
Tchatyrdagh (Crimée)	790
5° SYSTÈME SARMATIQUE.	
Plateau de Valdaï	175
6° SYSTÈME BRITANNIQUE.	
Ben-Névis (Écosse)	682
Snowdon (Angleterre)	556
Macgillicuddys-Reeks (Irlande)	532
7° SYSTÈME SCANDINAVIQUE.	
Sognefield (monts Thuliens)	1123
Snechaetta (Dofrines)	1270
Sulitelma (monts Kiœl)	951
Areskutan (Suède)	738

	Toises.
Cap Nord	200
Pointe-Noire (Spitzberg)	703
ASIE.	
Dhawalagiri (Himâlaya)	4300
Elbrouz (Caucase)	2783
Le Liban	1491
Tanagaï (Oural)	1416
Pic d'Awatscha (Kamtchatka)	1366
Mont Takhtalou (Taurus)	1219
Pic d'Adam (Ceylan)	1000
AFRIQUE.	
Mont Amid (Abyssinie)	2055
Pic de Ténériffe (Canaries)	1909
Montagnes d'Ambotismène (Madagascar)	1800
Pic Ruivo (Madère)	965
Pic de Diane (Sainte-Hélène)	422
AMÉRIQUE.	
Partie septentrionale.	
Mont Saint-Élie (côte N. O.)	2829
Popocatepetl (Mexique)	2771
Pic d'Orizaba (*id.*)	2717
Mont Washington (Alléghanis.)	1040
Partie méridionale.	
Nevado de Sorata	3949
Nevado de Illimani	3752
Chimborazo (Andes)	3350
Cayambé (*id.*)	3055
Antisana (*id.*)	2993
OCÉANIE.	
Gounong Kosumbra (Sumatra)	2547
Volcan de Gédé (Java)	1666
Mowna Roa (Owyhee)	2598
Montagne d'Otaïti	1705

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la structure intérieure de l'écorce terrestre.

Descendons de la surface de la terre, qui ne nous est pas parfaitement connue, dans son intérieur, qui l'est encore moins; considérons la croûte solide du globe, sous les rapports de sa structure intérieure et des substances qui la composent.

Nous emprunterons à l'Encyclopédie moderne et à l'Encyclopédie méthodique plusieurs passages, dans lesquels M. Huot a traité toutes les questions qu'il est essentiel d'examiner dans ce chapitre.

« Lorsque, dit ce géologue, l'esprit d'examen et d'analyse s'introduisit dans l'étude qui avait pour but la connaissance de la terre, on aperçut un certain ordre dans la disposition des différens dépôts auxquels on donna le nom de *roches;* mais on observa que des dépôts semblables se montraient, à différentes hauteurs, en contact avec d'autres tout-à-fait distincts. Un examen plus approfondi prouva que ces apparitions de dépôts ou de roches semblables étaient des *formations* qu'il ne fallait point confondre. » Werner, le célèbre professeur de Freyberg, le créateur de la géologie moderne, reconnut que le granite servait de base aux plus anciennes formations. Le granite fut donc considéré comme le type des terrains *primitifs* ou des terrains à *filons*, car les mineurs allemands avaient observé que ces terrains étaient les plus riches en filons métalliques. Les dépôts qui s'appuyaient sur ces terrains étaient disposés par *couches;* ils renfermaient des débris organiques : on les appela terrains *secondaires* ou *à couches*. Mais après que ces divisions eurent été adoptées, les mineurs du Hartz observèrent des dépôts qui n'appartenaient à aucune de ces deux espèces de terrains; ils étaient formés de débris de roches préexistantes et de grès, et renfermaient des restes de végétaux fossiles, des mollusques de l'ordre des zoophytes et quelques coquilles. Ils paraissaient plus anciens que les terrains secondaires; on en conclut qu'ils les avaient précédés; on leur donna la dénomination de terrains *intermédiaires* ou de *transition*. Au-dessus des terrains secondaires, MM. Brongniart et Cuvier reconnurent dans les bassins de Paris, par l'étude des coquilles fossiles, divers dépôts moins anciens, auxquels on donna le nom de terrains *tertiaires*. Il y eut alors quatre époques de terrains bien distinctes, dont la dénomination est devenue classique.

A l'exemple de plusieurs géologues, M. Huot, sentant l'insuffisance de la division admise d'après les principes de l'école Wernerienne, essaya de la modifier. Il partage d'abord tous ses terrains en deux grandes séries : la plus ancienne est la *série prozoïque*, ou antérieure à l'apparition des êtres organisés; la seconde est la *série métazoïque*, ou postérieure à l'apparition des êtres organisés. On peut y ajouter celle des roches ignées. Nous allons passer en revue les formations qui les composent, en commençant par les plus récentes, et en finissant par les plus anciennes.

SÉRIE MÉTAZOIQUE. Terrains alluviens. *Formation historique*. Cette formation est caractérisée par le dépôt plus ou moins argileux, dont la superficie forme l'humus ou la terre végétale, première base de la fertilité des terres, mélange de débris organiques, et qui, malgré les soins constans de l'homme, s'augmente avec une extrême lenteur; par les tourbes, par les calcaires travertin, incrustant, concrétionné, et quelquefois siliceux, qu'ont déposé ou que déposent encore différentes sources chaudes ou froides; par les efflorescences de natron et de borax qui se déposent au fond des lacs; par les stalactites formées par infiltration sur les parois des cavernes; par les sables des dunes et l'accumulation des galets sur certaines plages; par les alluvions que les fleuves et les rivières forment à leurs embouchures; par les alluvions pluviales et torrentielles qui s'amassent dans les vallées; enfin par les précipitations calcaires ou arénacées qui se déposent au fond des mers.

Ces dépôts modernes se lient à ceux que nous allons examiner. Ainsi des alluvions qui

comblent certaines cavernes renferment des débris humains avec des animaux qui ne vivent plus dans les mêmes contrées.

Terrains diluviens. *Formation mastozootique.* M. Huot admet, pour désigner cette formation, la dénomination de *mastozootique* proposée par M. d'Omalius d'Halloy, qui exprime la présence des ossemens de grands animaux, dont quelques-uns ont disparu de la surface de la terre. Les terrains qui lui appartiennent sont des limons composés d'argile et de sable, ou d'argile et de tourbe; des cailloux roulés, des poudingues et des blocs de roches entraînés de fort loin, comme ceux des plaines sablonneuses de la Poméranie; des sables mêlés d'argile, et quelquefois de cailloux roulés, mais renfermant des ossemens d'éléphans, de rhinocéros, de mastodontes, de cerfs gigantesques, et d'autres animaux qui ne vivent plus dans nos régions tempérées : dépôts qui occupent de grandes vallées en Italie, en France, en Allemagne, et dans plusieurs autres contrées de l'Asie et de l'Amérique; des limons argileux, pétris d'ossemens de carnassiers et de ruminans, contenant même des excrémens d'hyènes et d'autres animaux, et remplissant les cavernes en Angleterre, en France et en Allemagne; des argiles calcaires solidifiées, enveloppant des restes de rongeurs et de divers mammifères qui leur ont valu le nom de *brèches osseuses*, occupant les fentes et les crevasses des collines qui bordent les côtes de la Méditerranée, en France, en Espagne, en Italie, en Dalmatie, en Corse, en Sardaigne et en Sicile; des sables plus ou moins argileux, mêlés de gravier et de petits cailloux roulés, contenant des diamans, des topazes et d'autres pierres précieuses, du fer, de l'or et du platine, et donnant lieu à des exploitations d'une grande importance, comme le prouvent plusieurs localités de l'Inde et de la Sibérie, du Brésil et de la Colombie.

Terrains de sédiment supra-supérieurs. *Formation marine littorale.* Les terrains récemment étudiés, qui appartiennent à cette époque, annoncent, par l'analogie des débris marins qu'ils contiennent, le dernier séjour des mers sur nos continens. Plusieurs amas de gravier coquillier, observés en France sur les côtes des départemens de la Vendée, de la Charente-Inférieure, de la Manche; en Suède, près d'Uddevalla; en Italie, près de Nice; en Turquie, dans la presqu'île de Gallipoli; en Sicile, près de Catane; dans la Grande-Bretagne, près des côtes d'Écosse; en Russie, dans les steppes qui avoisinent la mer Caspienne; en Afrique, près du cap de Bonne-Espérance; en Amérique, sur la côte de Valparaiso, semblent appartenir à cette formation. Il en est de même des dépôts coquilliers connus dans le bassin de la Loire sous le nom de faluns, et si utiles à l'agriculture pour l'amendement des terres; des sables ferrugineux, également coquilliers, des environs de Suffolk et de Norfolk en Angleterre. On peut y comprendre les couches de sables jaunâtres calcaires à débris de coquilles marines, les bancs de calcaire moellon et les marnes, du département de l'Hérault.

Terrains de sédiment supérieurs. *Formation neptunienne.* Dans un grand nombre de localités où se présentent les divers dépôts qui appartiennent à cette grande formation, ils sont fréquemment recouverts par des couches lacustres ou fluviatiles, c'est-à-dire formées au fond des lacs qui occupèrent de petits bassins sur le sol que les eaux de l'Océan avaient précédemment recouvert, ou à l'embouchure des fleuves. Les anciens calcaires travertins des environs de Rome et de Sienne, le calcaire marneux, le calcaire siliceux, le silex meulière, ainsi nommé, parce que sa porosité le rend propre à faire d'excellentes meules de moulins, et le silex compacte rempli de coquilles d'eau douce, fournissent de nombreux exemples de cette superposition.

Ces dépôts sont supportés par des amas considérables de sables et de grès qui reposent ordinairement sur un banc d'huîtres et sur un banc d'autres coquilles marines; mais en continuant à descendre vers la base de ces terrains, on voit reparaître des marnes d'eau douce renfermant des végétaux fossiles, une masse plus ou moins épaisse de gypse ou de pierre à plâtre, des couches de calcaire lacustre imprégné de silice, des grès marins coquilliers et des assises de calcaire grossier exploitées pour les constructions; un dépôt d'argile à lignites ou à débris de végétaux, et chargé de sulfure de fer, employé comme engrais dans les environs de Soissons et d'Épernay; des bancs composés entièrement de coquilles fossiles; enfin, des sables et des argiles remplacés quelquefois par des cailloux roulés.

C'est principalement à la même époque qu'appartiennent ces quadrupèdes inconnus avant que M. Cuvier en eût rassemblé les divers ossemens.

Les terrains de sédimens supérieurs ont une grande influence sur la forme extérieure du sol. Ainsi les vallées les plus hautes du bassin de Paris sont creusées dans les amas de sables et de grès que couronne le silex meulière. Ces vallées ont des pentes rapides,

et les flancs de leurs collines se montrent partout mollement arrondis; au-dessous le gypse forme des vallées non moins rapides, qui succèdent aux précédentes. Presque toujours les collines gypseuses supportent la masse de grès et de sable, et se montrent isolées, allongées ou coniques, reconnaissables à leurs pentes rapides, à leurs contours plus ou moins courbés.

Terrains de sédiment moyens. *Formation crétacée.* Cette formation comprend la craie blanche à silex pyromaques noirs employés pour battre le briquet, la craie jaunâtre ou tufeau à silex blonds, la craie bleue et la craie mélangée de grains ferrugineux verdâtres, ou la craie chloritée, qui s'offrent successivement de haut en bas. Des marnes argileuses d'un bleu grisâtre et des sables verts succèdent à ces masses de craie, et forment avec celles-ci une masse totale d'environ 200 mètres d'épaisseur. Les dépouilles de mollusques marins, qu'on y trouve en abondance, sont presque toutes totalement différentes de celles des époques précédentes.

Les montagnes appartenant à l'époque crétacée en France, en Angleterre et dans la Suède méridionale, sont toujours arrondies ou terminées par de grands plateaux; les escarpemens y sont rares, leurs flancs sont rapides, leurs vallées peu larges, mais profondes.

Formation argilo-arénacée. Elle paraît être d'origine lacustre, à en juger par les restes organiques qui la caractérisent. Les roches qui y dominent sont des sables et des grès ferrugineux, des masses d'argile de plus de 100 mètres de puissance, et dans la partie inférieure des couches de calcaire argileux alternant avec des marnes. Les dépôts qui lui appartiennent se montrent en France depuis l'embouchure de la Seine jusque près de Caen; en Angleterre sur les côtes de la Manche; en Savoie au pied des Alpes; en Allemagne dans la Bavière, la Westphalie et le Hartz.

Les montagnes formées de ces roches sont aplaties et peu élevées.

Formation oolitique. Le nom d'oolite a été donné à un calcaire composé de petits grains ressemblant à des œufs de poissons; ce calcaire peut servir, à caractériser une époque à laquelle appartiennent des dépôts d'une grande étendue, entre autres presque toute la chaîne du Jura. Il alterne souvent avec des marnes argileuses.

M. Rozet, ingénieur-géographe, qui a étudié cette formation dans les environs de Boulogne, a remarqué qu'elle a, comme en Angleterre, 180 à 200 mètres d'épaisseur, et qu'elle forme des collines évasées et souvent terminées par des plateaux; que les escarpemens y sont rares; que ses vallées se coupent sur des angles ouverts, et qu'elles sont plus évasées et à pentes plus douces que celles de la craie.

Formation madréporique. Elle comprend un calcaire rempli de madrépores, des marbres coquilliers connus sous le nom de lumachelles, des sables ferrugineux, une marne bleue très-épaisse, en France comme en Angleterre, et recelant des restes de reptiles gigantesques, auxquels on a donné le nom de *plesiosaure* et d'*icthiosaure;* des calcaires grenus appelés *dolomies*, d'autres tantôt schisteux, tantôt compactes, presque tous oolitiques, fournissant la pierre lithographique; du calcaire à polypiers, des calcaires renfermant des oolites, quelquefois siliceuses et d'autres fois ferrugineuses, séparés par des dépôts argileux, et reposant sur des marnes et des grès.

Lorsque leurs couches sont horizontales ou peu inclinées, les montagnes de cette formation sont terminées par de longs plateaux légèrement en pente vers les vallées. Mais lorsque leurs couches sont très-inclinées, les montagnes offrent un escarpement d'un côté et une pente de l'autre. Au pied de chaque escarpement règne un talus plus ou moins élevé, dominé par des roches quelquefois très-élevées, présentant des formes bizarres, et prenant de loin l'aspect de grandes murailles flanquées de tours.

Terrains de sédiment supra-inférieurs. *Formation marno-calcaire.* Cette formation, appelée *lias* par les Anglais, comprend une masse imposante de marne d'un gris bleuâtre, reposant sur des couches de calcaires, de grès et schistes argileux. On trouve aussi dans les dépôts marneux des ossemens de grands reptiles.

La formation marno-calcaire occupe de larges plaines au pied des montagnes de la précédente. Les aspérités qu'elle présente constituent de grands plateaux escarpés d'un côté et en pente douce de l'autre. Ces plateaux sont sillonnés par des vallées étroites.

Formation salifère marno-siliceuse. Ce qui donne une grande importance à cette formation, c'est qu'elle renferme du sel gemme, et qu'à elle appartient la principale origine des sources salées. Elle se compose d'abord d'un grès à grain fin nommé *keuper* par les Allemands, renfermant des empreintes de végétaux et alternant avec des argiles et des marnes blanches, grises, rouges, violettes,

bleues et vertes, ce qui leur a valu le surnom d'*irisées;* puis de divers dépôts irréguliers de gypse, de grès, de dolomies, au-dessous desquels reposent des couches de ces différentes roches alternant avec des bancs de sel.

Les montagnes appartenant à cette formation ont tous les caractères de celles de la formation oolitique.

Formation salifère-conchylienne, composée en grande partie du calcaire compacte, appelé *muschelkalk* par les Allemands; de calcaire marneux et de sel gemme.

Cette formation, dit M. Huot[1], constitue des montagnes peu élevées, mais des plaines assez étendues. Leurs cimes sont ordinairement arrondies et présentent les mêmes ondulations que les couches qui les composent. Quelquefois leur dos est long et étroit, ou bien elles forment des collines plates ou légèrement bombées. Elles sont sillonnées par de nombreux ravins, dans lesquels on voit souvent des groupes de roches disposés d'une manière bizarre.

Formation salifère-silicéo-marneuse. Des marnes argileuses, rouges, grisâtres et jaunâtres, renfermant des gypses, des calcaires magnésiens et du sel gemme; des roches quarzeuses, ou, si l'on veut, des grès de même couleur que les marnes, et remplis de végétaux appartenant à des fougères, à des conifères et à des liliacées, sont ses principales roches.

Le grès bigarré des Vosges, qui appartient à cette formation, peut donner une idée de l'aspect qu'offrent les montagnes qui en font partie. Ce sont des éminences très-élevées que couronnent souvent des plateaux bordés par des escarpemens. Ailleurs les roches de la même époque constituent tantôt des collines isolées arrondies, tantôt des montagnes dont les pentes peu escarpées donnent aux paysages un aspect agréable et pittoresque; d'autres fois, des chaînes étroites et peu élevées, mais raides et rapides, disposées presque parallèlement, et dont les flancs sont couverts de rochers.

Formation salifère-calcaréo-magnésienne, composée principalement de calcaires tantôt grenus, tantôt compactes, au milieu desquels se trouvent des couches de gypse, de calcaire magnésien, de houille et de sel gemme, et très-pauvres en débris organiques; de schistes riches en poissons fossiles, et surtout importans par des gissemens de mercure.

Les calcaires de cette formation constituent des montagnes d'une grande hauteur, dont les flancs sont arides et sauvages, et dont les sommets se terminent par des pics escarpés et des crêtes dentelées. Les vallées qui les séparent sont ordinairement étroites et surtout encombrées par des éboulemens.

Terrains de sédiment inférieurs. *Formation houillère.* Elle se compose à sa partie supérieure de roches quarzeuses mélangées, qui, après avoir été long-tems confondues avec les grès, ont reçu de M. Brongniart le nom d'*arkoses* et de *pséphites*. On trouve aussi intercalées au milieu de ces roches, ordinairement riches en minerais de cuivre, d'autres roches d'une origine ignée. Les restes organiques se rapportent à des poissons et à des végétaux.

L'étage inférieur est une suite d'alternances, plus ou moins nombreuses, d'argiles schisteuses et micacées, et de roches quarzeuses ou de grès micacés, que M. Brongniart distingue sous le nom de *psammites*, accompagnés quelquefois de calcaire noirâtre. C'est au milieu de ces roches que se trouve la houille. Les argiles schisteuses, et même les autres roches, renferment de nombreuses empreintes de fougères, de palmiers et de végétaux monocotylédones. L'étage le plus bas est formé de schistes assez semblables aux argiles précédentes et d'arkoses.

Cette formation constitue de nombreuses collines dont les couches s'enfoncent de tous côtés dans le sol.

Formation calcaire anthraxifère. Les calcaires de la formation précédente prennent dans celle-ci un développement considérable. Ils sont d'abord d'une couleur grisâtre, d'un grain serré ou légèrement lamellaire, et d'une odeur fétide lorsqu'on les frotte. Ils deviennent plus foncés dans les couches inférieures, et même tout-à-fait noirs. Ces derniers contiennent de l'*anthracite*, substance combustible, presque entièrement composée de carbone, et distincte de la houille par la lenteur avec laquelle elle brûle.

En Angleterre, cette formation atteint un développement tellement considérable, qu'elle dépasse souvent 300 mètres d'épaisseur. Elle constitue des montagnes importantes, terminées par de grands plateaux interrompus par des vallées étroites et des gorges. Ces montagnes ont des flancs escarpés et sont creusées par de grandes cavernes.

Formation quarzeuse, composée de roches mélangées d'agglomérats de différens fragmens, et de roches homogènes. La couleur dominante de quelques grès lui a fait donner e nom de formation du vieux grès rouge.

[1] Encyclopédie méthodique; Dictionnaire de géographie physique, article *Roches*.

Ces roches forment rarement des montagnes élevées, quoique dans leur ensemble elles acquièrent une hauteur de 180 à 300 mètres.

Terrains de sédiment infra-inférieurs. *Formation calcaire.* Une roche compacte ou légèrement lamellaire, quelquefois accompagnée de dolomie, et renfermant des couches de schiste et de gypse, ainsi que de l'anthracite, caractérise cette formation. Quelques-uns des débris organiques que l'on y remarque appartiennent à des animaux marins qui n'ont plus d'analogues vivans, et qui ne se trouvent pas dans les formations supérieures.

Les Alpes et les Pyrénées renferment de vastes dépôts de ce calcaire : il y forme des montagnes très-élevées, à flancs escarpés et terminées par des pics arides, sur lesquels la végétation est pauvre. Les vallées y sont ordinairement étroites, peu étendues et jonchées de blocs de rochers, qui leur donnent un aspect triste et sauvage.

Formation schisto-quarzeuse. Cette formation se compose de diverses roches où domine le quarz, telles que des quarzites, des psammites, des pséphites, des poudingues, groupées d'une manière très-variée; avec des schistes argileux à débris de plantes monocotylédones, des mollusques généralement perdus, et des *ogygies*, animaux marins voisins des crustacés; avec des roches quarzeuses à texture grenue et remplies des mêmes restes organiques; enfin, avec des roches talqueuses et magnésiennes.

Ces roches forment des chaînes de montagnes élevées de 400 à 500 mètres au-dessus de l'Océan, caractérisées par des flancs très-inclinés et sillonnées par des vallées étroites, dont les angles saillans et rentrans se correspondent.

SÉRIE PROZOIQUE. Terrains de cristallisation. *Formation talqueuse.* Quoique les roches et les terrains qui appartiennent à cette série ne paraissent pas suivre un ordre régulier dans leur succession, on les a divisées en différentes formations, que M. Huot réduit à deux. La première dont il est d'abord question, comme étant généralement supérieure à l'autre, comprend, autant que l'observation peut le faire croire, des granites à petits grains, des schistes talqueux luisans, des schistes micacés ou *micaschites*, alternant avec des granites, des calcaires grenus et d'autres roches.

Plusieurs de ces roches se montrent à la superficie du sol où elles forment des montagnes d'un aspect différent. Celles de schistes ont des pentes plus rapides; les côtés de leurs vallées s'inclinent d'abord doucement jusqu'à une assez grande profondeur, puis elles se rétrécissent graduellement, et deviennent de plus en plus escarpées. Celles de micaschistes n'offrent point de hauteurs escarpées, ni de profondes vallées; leurs contours, un peu arrondis et verdoyans, ne présentent point de saillies fort élevées; leurs sommets offrent ordinairement des plaines étendues. Les chaînes qu'elles forment sont quelquefois disposées par groupes, dont quelques sommets s'élèvent au-dessus de tous les autres; rarement deux sommets placés à peu de distance atteignent la même hauteur. Enfin, leurs pentes sont fréquemment disposées en forme de terrasses, et traversées par de nombreux ravins.

Formation micacée. Cette formation comprend des micaschistes et des gneiss, renfermant des couches de calcaires grenu, micacé et magnésifère, et reposant sur des granites auxquels ils passent par des nuances insensibles.

« Les gneiss, dit M. Huot, forment des dépôts d'une grande étendue et des montagnes assez élevées qui offrent moins de saillies aiguës, et des pentes plus escarpées que la plupart des autres roches anciennes. En général, on les distingue de celles de granites par leurs contours moins prononcés : elles n'ont point les dentelures et les cimes pointues de celles-ci. Enfin, rarement elles forment ces hautes sommités qui dominent toute une contrée. Ces différences tiennent probablement à la facilité avec laquelle l'action de l'atmosphère décompose le gneiss. Ces montagnes forment ordinairement de larges vallées : on y voit rarement les précipices et les gorges resserrées qui distinguent les roches granitiques. Si le gneiss, au contraire, s'élève graduellement en forme de terrasse, elles présentent alors le même aspect que les chaînes de collines, et leur élévation est peu considérable. Ce n'est qu'au Brésil que l'on trouve des montagnes de gneiss de 1200 mètres d'élévation. »

Les terrains de cette série offrent les plus importans gissemens de gemmes et de métaux utiles et précieux.

SÉRIE TYPHONIENNE. Le nom de Typhon, l'un des géans de la fable, le génie du mal chez les Égyptiens, et probablement l'emblème de l'action volcanique, est l'origine de la dénomination de *terrains typhoniens*, donnée par M. Brongniart à ceux qui, sortis des entrailles de la terre, se sont répandus à sa surface par épanchemens et par

des cratères. Ils n'ont point été compris dans les terrains qui viennent d'être caractérisés, parce que leurs roches se présentent sans aucun ordre distinct au milieu de toutes les formations.

Terrains plutoniques ou d'épanchement. *Époque granitique.* Cette époque comprend, outre les granites, d'autres roches qui s'en rapprochent par les substances dont elles sont formées, telles que les granites porphyroïdes, les pegmatites, les protogynes, les syenites et les diorites.

Suivant M. Huot, la facilité avec laquelle le granite se décompose, donne aux montagnes qui en sont formées leur aspect pittoresque. « La diversité de leurs formes étonne l'œil de celui qui parcourt pour la première fois ces hautes chaînes de montagnes. Tantôt elles sont escarpées, et leurs sommets se terminent en pointes; leurs flancs, privés de végétaux, n'offrent que de grandes masses qui fatiguent l'œil par leur nudité; souvent d'énormes dépôts de glace ou de neige couronnent leurs cimes, quelquefois terminées par des sommités qui représentent des pyramides droites, ou des pyramides qui paraissent être [illegible]es sur leur sommet; d'autres fois, surmontées d'aiguilles élancées ou de piliers massifs, elles semblent menacer de leur chute l'explorateur qui les examine. A chaque pas qu'il fait, il n'aperçoit que des parties saillantes qui supportent des groupes de roches amoncelées, que l'on prendrait pour des débris de cimes plus considérables que le tems a renversées. Leurs flancs escarpés sont déchirés perpendiculairement de quelque côté qu'on les examine.

» Ces montagnes présentent des vallées profondes, parsemées de roches brisées, à angles aigus ou arrondies. Ces gorges et ces vallées paraissent d'autant plus profondes, qu'elles sont plus étroites et plus rapides; elles sont tellement nombreuses, qu'elles semblent couper les chaînes de montagnes dans toutes les directions. »

Époque porphyrique. Les porphyres, les mélaphyres, les eurites et les trappites sont les principales roches de cette époque.

Les porphyres constituent ordinairement de petites montagnes arrondies ou coniques, qui montrent souvent une certaine dépression sur les flancs.

Époque ophiolitique. Les ophiolites, roches connues sous le nom de serpentine, les euphotides, la dolomie, et d'autres moins importantes, constituent cette époque.

Les ophiolites forment des montagnes ordinairement peu élevées, dont les pentes sont assez rapides, les croupes arrondies et le sommet généralement conique. Quelquefois leurs flancs sont profondément sillonnés, ou présentent des coupures escarpées en forme de falaises ou des rochers à pointes pyramidales.

Époque trachytique. Les trachytes, qui ne sont que des porphyres, présentent des traces évidentes de l'action du feu, et composent, avec des argilophyres et des eurites, une époque distincte.

Les montagnes de trachyte sont tantôt isolées au milieu des plaines, tantôt groupées les unes sur les autres, jusqu'à une grande hauteur. La plupart s'élevant graduellement et d'une manière régulière en forme de tours majestueuses et de dômes, offrent une circonférence immense ou des pyramides gigantesques. Leurs cimes présentent des sommets aigus ou des plates-formes assez étendues, qui offrent des dépressions ou des enfoncemens, mais jamais de cratères. Lorsque plusieurs montagnes trachytiques s'élèvent à côté les unes des autres, de profondes vallées les séparent ordinairement.

Les trachytes forment, en Amérique, le Chimborazo et le Pichincha; en France, le Puy-de-Sancy, le Cantal et le Puy-de-Dôme.

Terrains vulcaniques ou de fusion. *Époque basaltique.* Les basaltes, si remarquables par leur structure prismatique, quelques roches appelées dolérite, spilite et vakite, d'autres qui ne sont que des agrégations de roches de la même origine, composent la plus ancienne époque des terrains de fusion.

Les dépôts basaltiques forment des coulées présentant des groupes de prismes quelquefois très-réguliers, ou des masses qui se divisent naturellement en tables d'une grande surface, ou en boules composées de feuillets qui semblent être appliqués autour d'un noyau de forme ovoïde. Tantôt ils donnent lieu à des plateaux assez étendus, d'autres fois à des cimes isolées, dont les escarpemens rapides portent l'empreinte de la main du tems qui les a dégradés. Les vallées qui séparent les montagnes qu'ils dominent, prouvent par leur disposition qu'elles ont été creusées par des courans aqueux et doués d'une grande force et d'une impulsion rapide, long-tems après leur fusion. On chercherait en vain les cratères qui ont vomi les laves basaltiques : ils ont à jamais disparu.

Époque lavique. Caractérisée par des laves, cette époque lie, sans nuances tranchées et sans interruption, les volcans éteints aux volcans brûlans. Les époques précédentes n'ont

pas laissé de cratères, ou plutôt n'en ont probablement jamais eu : leurs produits se sont vraisemblablement fait jour à travers l'enveloppe brisée du globe. Dans celle-ci, au contraire, les bouches volcaniques rivalisent de beauté et de régularité avec les cratères qui lancent par intervalle des matières fondues ou pulvérulentes, des flammes et de la fumée. Ces laves sont plus ou moins poreuses, quelquefois même aussi compactes que le basalte le plus serré; d'autres fois elles acquièrent à différens degrés la structure vitreuse depuis la ponce, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un verre poreux et fibreux, jusqu'à la stigmite et à l'obsidienne, qui sont de véritables verres.

Les amas de laves poreuses ou compactes des volcans présentent des montagnes d'une hauteur moyenne et de forme conique, dont les immenses contours offrent à leur base de vastes plateaux inclinés, qui s'étendent en divergeant sur le sol et dans le fond des vallées.

Le volcans brûlans sont, par leur forme comme par la plupart de leurs produits, tout-à-fait semblables aux volcans éteints. Ils ne sont pas multipliés sur d'aussi grands espaces; mais ils sont généralement d'une élévation plus considérable.

CHAPITRE SIXIÈME.

Des débris fossiles des corps organiques, végétaux et animaux.

Les restes d'êtres organiques enfouis dans les entrailles de la terre sont autant de médailles géologiques, mais des médailles sans date précise. On les nomme *fossiles*.

Ces débris d'une multitude de végétaux et d'animaux qui paraient la terre, en peuplaient la surface, nageaient dans ses eaux ou volaient dans l'air, sont les témoins irrécusables d'un ordre de choses antérieur à l'ordre actuel et à l'existence de l'homme.

C'est aux fossiles seuls qu'est due la naissance de la théorie de la terre; sans eux l'on n'aurait peut-être jamais songé qu'il y eût eu dans la formation du globe des époques successives et une série d'opérations différentes. Eux seuls, dit un célèbre naturaliste, donnent la certitude que le globe n'a pas toujours eu la même enveloppe, par la certitude où l'on est qu'ils ont dû vivre à la surface avant d'être ainsi ensevelis dans la profondeur. Ce n'est que par analogie que l'on a étendu aux terrains primitifs la conclusion que les fossiles fournissent directement pour les terrains secondaires; et, s'il n'y avait que des terrains sans fossiles, personne ne pourrait soutenir que ces terrains n'ont pas été formés tous ensemble.

C'est encore par les fossiles, dit M. Cuvier, que nous avons appris le peu que nous savons sur la nature des révolutions du globe; ils nous ont enseigné que les couches qui les recèlent ont été déposées paisiblement dans un liquide, et que leurs variations ont correspondu à celles de ce liquide.

C'est l'étude des animaux et des végétaux fossiles, particulièrement des coquillages, les plus nombreux de tous, qui a donné à M. de Férussac les moyens de reconnaître, par la comparaison des espèces fossiles avec les espèces vivantes, que la température de la surface terrestre a notablement changé, et que c'est à cet abaissement de la température surtout que l'on doit rapporter tous les changemens qu'ont subis l'animalisation et la végétation sur le globe[1]. Cette même étude a permis à ce savant de résoudre les questions les plus élevées relatives aux créations successives des êtres, et lui a dévoilé les lois de la distribution de la vie à la surface du globe, dans les tems antérieurs à l'existence des hommes.

Les *pétrifications*, en prenant ce terme dans le sens vulgaire, comprennent tous les corps pierreux qui ont la figure d'un corps organique. Il y a eu des cas où un suc pierreux a coulé dans une cavité formée par un corps organique, lequel a disparu; alors la masse pierreuse s'est écoulée dans la cavité qui était restée vide, et a pris les formes ex-

[1] *Analyse des travaux de l'Académie des Sciences*, 1821, p. 12; par M. Cuvier. *Journ. de Phys.*, juillet 1821; et *Dictionn. class. d'Hist. Nat.*, au mot Géographie des Mollusques.

térieures du corps organique qui y était auparavant. Si ce corps était, par exemple, une branche ou un tronc d'arbre, la pierre aura à son extérieur des nœuds, des rugosités; mais dans l'intérieur elle offrira tous les caractères d'une vraie pierre : elle ne sera, pour parler avec Haüy, « que la statue de la substance qu'elle a remplacée. »

D'autres fois une substance végétale ou animale, en se décomposant successivement et par degrés marqués, est déjà entourée et pressée par un suc pierreux. A mesure qu'une molécule organique se dissout et disparaît, une molécule pierreuse la remplace. Ainsi, de molécule en molécule, la matière pierreuse s'arrange dans les places restées vides par la retraite graduée des parties végétales ou animales; et, en se moulant dans ces cavités, elle copie trait pour trait la contexture du corps organique. Voilà comment on explique communément la formation de ce qu'on appelle *bois pétrifié;* imitation si fidèle du vrai bois, que, sur la coupe transversale, on distingue l'apparence des couches concentriques qui, dans l'arbre vivant, provenaient de son accroissement annuel. Quelquefois on est même en état de reconnaître, dans les linéamens de la contexture, l'espèce à laquelle appartenait l'arbre qui a été reproduit en pierre.

Les *corps métallisés*, et ceux qui ont été changés en bitume ou en charbon, appartiennent au même système de formation. Ainsi les fausses *turquoises*, par exemple, sont des dents molaires de quelque grand animal marin; une substance métallique qui les a pénétrées, et s'est peu à peu substituée aux parties les plus molles de l'os.

Les *empreintes* se trouvent entre les feuillets de certaines argiles schisteuses; ce sont des reliefs ou des creux représentant des squelettes d'animaux, surtout des poissons, des feuilles, des roseaux, des plantes entières, principalement de l'espèce des fougères.

Nous allons considérer successivement les diverses classes de débris fossiles.

Les *végétaux fossiles* sont bien plus nombreux que les animaux, quoique moins bien conservés; on les trouve presque partout où il existe des fossiles, mais dans des états bien différens. Ils sont réduits en charbon bitumineux dans les premiers terrains secondaires, en terre dans les seconds; ou bien ils n'ont laissé que leurs empreintes dans les uns et dans les autres : ils n'existent que pétrifiés ou à l'état de lignite dans plusieurs terrains modernes, et sont encore en nature dans ceux d'alluvion ou d'attérissement. La houille, qui est d'une si grande ressource pour fournir des combustibles capables de suppléer à la grande consommation de végétaux que fait l'homme, ne paraît composée que de végétaux.

Les plantes des terrains anciens sont aquatiques, et appartiennent aux contrées les plus chaudes du globe; ce n'est que dans les alluvions modernes que l'on rencontre des arbres analogues à ceux de nos climats.

Toutes les parties des plantes peuvent devenir fossiles. Les racines pétrifiées s'appellent *rhizolithes;* on nomme *lithobiblions* ou *bibliolithes* les empreintes de feuilles; celles de fleurs s'appellent *antholithes*, et *lithocarpes* celles des fruits.

Les bois bituminisés, quoique enfoncés à d'assez grandes profondeurs, peuvent tenir à des révolutions moins anciennes et moins violentes; on en a trouvé des morceaux dont un bout était à l'état naturel, et l'autre bituminisé. Des bois sont souvent d'espèces indigènes : à Upsal on conserve un grand morceau d'aune changé en jayet, ayant encore l'écorce et les bourgeons très-reconnaissables; il vient de la Scanie. Ainsi les bois bituminisés se rapprochent par degrés des *forêts souterraines*, ou des amas de bois qui ont été simplement enterrés par quelque bouleversement moderne.

Les nombreux *animaux rayonnés* ou *zoophytes*, surtout les *madrépores*, paraissent être contemporains des premiers êtres organisés. Leurs débris se trouvent dans quelques terrains de transition, et dans la plus grande partie des formations postérieures; ils y sont dans tous les états, et quelquefois en si grande quantité, que la roche en est entièrement formée. Presque toujours ces fossiles accompagnent ceux des mollusques.

Ramond et autres naturalistes ont vu des madrépores et des coralithes sur les plus hauts sommets des Pyrénées.

Les polypiers fossiles, analogues à ceux de nos mers, sont très-rares : quelques espèces vivent dans l'hémisphère opposé, sur les côtes de l'Océan Indien et de la Nouvelle-Hollande.

Parmi les restes du règne animal, les *coquilles* sont les plus abondans; ils occupent même des espaces immenses, mais principalement dans les terrains calcaires. La France nous en fournit les exemples les mieux connus. Les seuls environs de Paris ont fourni à M. Lamarck plus de 80 genres, comprenant plus de 500 espèces; et cette savante classification est loin d'être terminée, quoique le

nombre des espèces reconnues aujourd'hui soit presque doublé. On sait qu'une vaste couche de craie, accompagnée de bancs de calcaire coquillier, s'étend de Rethel, à travers les départemens de la Marne et de l'Aube, vers Sens. La quantité de corps étrangers qu'on a trouvés dans cette bande de craie ou dans son voisinage est très-considérable.

Toutes les plaines de la ci-devant Ile-de-France offrent de vastes bancs de pierres calcaires et sablonneuses, remplies ou plutôt composées de coquillages, les uns appartenant aux espèces qui habitent nos mers, les autres semblables à celles qui vivent dans les eaux douces; circonstance qui établit entre elles une différence d'âge et d'origine.

La Touraine, ou le département d'Indre-et-Loire, offre un banc continuel de coquillages, d'environ neuf lieues anciennes carrées de surface, sur une épaisseur au moins de vingt pieds. On en estime la masse à 170,000,000 de toises cubes.

Les autres contrées de l'Europe ne fourmillent pas moins de coquillages fossiles. Vingt pages ne suffiraient pas pour donner l'énumération des endroits de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Angleterre où l'on en a trouvé; les roches stratifiées de la chaîne du Hartz, regardées comme les plus anciennes, offrent, outre les zoophytes, des bélemnites, des ammonites, encrinites, pentacrinites, en un mot, les coquillages les plus éloignés des genres actuellement vivans. Au contraire, les roches calcaires les plus modernes, celles du mont Bolca, près de Vérone, et les collines de craie de l'Angleterre et de la Seelande, renferment des genres rapprochés de ceux qui existent encore, tels que les ostracites, pectinites, buccinites, nautilites, chamites et autres.

Le nord et le midi de l'Europe ne le cèdent point aux parties centrales à cet égard. Les roches calcaires de Rœttwik, en Suède, à 3,000 pieds au-dessus de la mer; la terre végétale de la Finlande et les couches argileuses des îles de la Norwége, fourmillent de coquillages, les uns entiers, les autres presque changés en terre. En Grèce, en Espagne, on ne marche le plus souvent que sur des coquillages. Ramond en a trouvé dans les Pyrénées, sur le sommet du mont Perdu, à 1763 toises de hauteur; Lamanon, dans les Alpes dauphinoises, à 1241 toises; Guérin, sur le mont Ventoux, à 1027 toises; et Saussure, dans les Alpes de Savoie, à 984 toises : on pourrait presque dire que partout où il y a du calcaire en Europe, il y a des coquillages.

Tout concourt à nous faire regarder les autres parties du monde comme parfaitement semblables à l'Europe sous le rapport de l'abondance des coquillages. Le mont Carmel est semé d'huîtres pétrifiées. Les chaînes qui bordent la mer Caspienne offrent des coquillages jusqu'aux niveaux où elles dépassent les nuages. Les montagnes de la Chine en sont couvertes, selon les Jésuites, et la Sibérie en a offert des quantités énormes aux voyageurs russes. Les relations modernes nous représentent l'Océanie et quelques parties de l'Afrique comme très-riches en coquillages fossiles; l'Amérique ne l'est pas moins; M. de Humboldt en trouva même sur la haute chaîne des Andes, jusqu'à l'élévation de 2,200 toises.

On distingue quelquefois ces fossiles en *coquilles pélagiennes* et *littorales*. Les *ammonites*, les *bélemnites*, les *nautilites*, les *gryphites*, les *térébratules* et les *porpytes* ou *pierres lenticulaires*, etc., sont de la première classe; la plupart des autres coquilles marines appartiennent à la seconde, quoiqu'elles soient souvent mêlées avec les premières. On distingue encore les coquilles fossiles en *terrestres*, *fluviatiles* et *marines*. Les *hélices*, les *bulimes*, etc., sont de la première sorte; les *lymnées*, les *planorbes*, etc., de la seconde. La plus grande partie des coquilles fossiles appartiennent aux espèces marines. MM. de Lamarck, de Férussac, Brongniart, en France; Sowerby, en Angleterre; Brocchi et Renier, en Italie, et Goldfuss, en Allemagne, ont, dans ces divers tems, le plus contribué aux progrès de leur étude.

Les autres animaux marins ont laissé des débris moins abondans; car les *poissons* sont, après les zoophytes et les mollusques, les plus fréquens: on en trouve en Suisse, près de Glarus, dans des schistes-ardoises; en Allemagne, dans le schiste marneux, bitumineux, de Pappenheim; dans le schiste cuivreux d'Eisleben, dans le schiste puant d'Ochningen; en Égypte et en Syrie; dans des roches calcaires sur la côte de Coromandel, et dans plusieurs montagnes de la Chine. L'endroit qui en a fourni le plus grand nombre, c'est le mont Bolca, près de Vérone, en Italie. La grandeur de quelques poissons de l'ancien monde devait être énorme, si l'on en juge par leurs dents : les *glossopètres* ou dents de *squale* (*squalus maximus*) le prouvent de la manière la plus évidente. Les travaux de MM. Cuvier et de Blainville, sur les poissons fossiles, sont presque les seuls qui aient quelque importance.

Les *erpétholites* sont moins nombreux que les *ichthyolithes*, et paraissent n'avoir existé

qu'après l'âge qui vit naître les poissons. C'est aux grandes divisions des *chéloniens* ou *tortues*, des grands *sauriens* ou *crocodiles*, et des *ophydiens* ou *serpens*, qu'appartiennent presque tous les fossiles connus de cette classe. Ces reptiles gigantesques, et de forme si extraordinaire, qui ont été découverts dans ces dernières années en Angleterre, en Allemagne, en France, etc., appartiennent à l'ordre des *sauriens*. Tels sont : le *geosaurus*, sorte de lézard qui avait 13 pieds de long, et qui vivait dans les rivières et les étangs de l'ancien monde; le *mégalosaurus*, autre lézard gigantesque, voisin des crocodiles, qui avait plus de 30 pieds de long; le *mésosaurus* du savant géologue anglais M. Conybeares; les *ichthyosaures*, les *plessiosaures* de M. Cuvier, espèces aujourd'hui inconnues sur le globe.

On a trouvé une tortue entière dans du grès, près de Berlingen. Dans les environs de Bruxelles, d'Aix en Provence, dans les carrières du grand Charonne, près de Paris, on a trouvé différentes espèces de tortues fossiles. Les schistes cuivreux de la Thuringe ont fourni un certain nombre de crocodiles; on en a trouvé à Elston en Angleterre, dans de l'argile; les plus fameux sont ceux qu'on a découverts dans les vastes carrières de Maestricht, au-dessous d'un grand massif calcaire.

L'objet le mieux conservé en ce genre paraît être le *crocodilus cadomensis*, trouvé dans les carrières d'Allemagne, à une demi-lieue de Caen. Il faut aussi faire mention du célèbre fossile d'Œningen, regardé pendant plus de trente ans comme un véritable *anthropolithe*, et qui, selon M. le baron Cuvier, n'est qu'un batracien, voisin des salamandres et du genre Protée.

Les insectes et les oiseaux si nombreux dans le monde actuel, sont les animaux les plus rares du monde ancien. Le peu d'entomolithes qui se sont offerts aux naturalistes appartiennent aux deux divisions des *arachnides* et des *annélides*. L'on a découvert quelques empreintes d'insectes parmi celles des végétaux; mais la plupart sont encore douteuses. C'est dans l'ambre jaune ou le succin que ces animaux se présentent dans un état parfait de conservation, et en plus grande quantité.

On trouve les ornitholithes mêlés aux fossiles des mammifères, dans les roches secondaires à couches horizontales, et dans les terrains d'alluvion; ils y sont entiers ou en fragmens, et dans différens états. On n'est pas encore certain qu'il existe des plumes fossiles, quoique quelques naturalistes prétendent en avoir dans leurs collections; mais on a trouvé des œufs pétrifiés en Auvergne, dont la coque est parfaitement conservée. Cette classe de fossiles offre la singularité que, dans l'état actuel de cette branche nouvelle de la zoologie, les environs de Paris sont la partie du globe où jusque ici on ait trouvé le plus grand nombre d'ornitholithes. M. Cuvier en a découvert 12 espèces, dont 2 au moins ont dû être des oiseaux de proie. Tous leurs analogues ont disparu, ou se sont retirés dans quelques pays encore inconnus aux Européens et peu visités par les voyageurs.

Les individus de la classe des *mastodolithes*, ou *mammifères fossiles*, sont plus communs que ceux des ornitholithes, des entomolithes, des erpétholithes et des icthyolithes. Ils sont isolés ou épars, distribués par familles, ou bien mêlés ensemble. Les uns n'ont laissé que des empreintes, ce sont les plus rares; les autres sont pétrifiés. Il en est dont les squelettes sont si entiers qu'on les croirait sortis de nos amphithéâtres d'anatomie; tandis que dans d'autres localités les ossemens ont été brisés et roulés par les eaux.

Cette partie de la zoologie, naguère si imparfaite, malgré les importans travaux de Pallas, de Camper, de Sœmmering, de Blumenbach, de Rosenmüller, de Faujas, de Home, etc., doit à M. Cuvier la place brillante qu'elle occupe déjà dans la chaîne immense des sciences naturelles. Ce naturaliste célèbre y a contribué plus que tout autre, non-seulement par ses belles et nombreuses découvertes, mais par les principes incontestables qu'il a posés le premier. C'est ainsi qu'il parvint à déterminer et à classer les restes de plus de 150 quadrupèdes fossiles, dont 123 appartiennent aux mammifères : sur la totalité de ces nombres 90 de ces espèces sont inconnues; 11 ou 12 ont une ressemblance si absolue avec des espèces connues, que l'on ne peut guère conserver de doute sur leur identité; les autres présentent avec les espèces connues beaucoup de ressemblance; mais la comparaison n'a pu encore en être faite d'une manière assez scrupuleuse pour lever tous les doutes.

Beaucoup de contrées offrent des fossiles appartenant à cette classe importante; mais certains lieux paraissent privilégiés pour fournir presque exclusivement telles ou telles espèces qu'on ne trouve point ailleurs, ou qui ne se trouvent nulle part à beaucoup près aussi communs. Les environs de Paris sont dans le premier cas, relativement aux *palæothériums* et aux *anoplothériums*. On peut citer, comme étant dans le second, le val

d'Arno, où on a trouvé plus d'ossemens de rhinocéros que dans tout le reste de l'Europe ensemble; le camp des Géans, non loin de Quito, dans l'Amérique méridionale, pour les mastodontes à dents étroites; et, dans l'Amérique septentrionale, les bords de l'Ohio, pour le grand mastodonte. L'Auvergne, cette terre classique des volcans, vient tout récemment de fournir plus de cinquante espèces nouvelles d'animaux fossiles, dont M. Cuvier n'avait pas eu connaissance. Ils vont être décrits dans l'ouvrage de MM. Bravard, Jobert et l'abbé Croizet. Ne pouvant pas énumérer tous les fossiles de cette classe, nous nous bornerons à faire mention des plus importans.

Parmi ces animaux, l'*éléphant*, appelé *mammouth* par les Russes, mérite la première place. Il était haut de quinze à vingt pieds, couvert d'une laine grossière et rousse, et de longs poils raides et noirs qui lui formaient une crinière le long du dos. Ses énormes défenses étaient implantées dans des alvéoles plus longs que ceux des éléphans de nos jours; mais du reste il ressemblait à l'éléphant des Indes. Il a laissé des milliers de ses cadavres depuis l'Espagne jusqu'aux rivages de la Sibérie, et l'on en retrouve dans toute l'Amérique Septentrionale; en sorte qu'il est répandu des deux côtés de l'Océan, si toutefois l'Océan existait de son tems à la place où il est aujourd'hui. Ses défenses sont encore si bien conservées dans les pays froids, qu'on les emploie aux mêmes usages que l'ivoire frais. On a trouvé des individus avec leur chair, leur peau et leurs poils; et les sauvages habitans de ces régions glacées s'en nourrissent quand ils ont le bonheur d'en découvrir. Nous rappellerons aussi que c'étaient des os d'éléphant trouvés en 1613, dans une sablonnière près du château de Chaumont en Dauphiné, ceux que l'adroit chirurgien Mazurier fit passer pendant quelque tems pour les restes du géant Teutobochus, roi des Teutons.

Après l'éléphant vient le *mastodonte à dents étroites*. Armé comme lui d'énormes défenses, mais revêtues d'émail, plus bas sur jambes, cet animal gigantesque avait des mâchelières mamelonnées et revêtues d'un émail épais et brillant, qui ont fourni pendant long-tems ce que l'on appelait *turquoises occidentales*. Ses débris, assez communs dans l'Europe tempérée, ne le sont pas autant vers le nord; mais on en retrouve dans les montagnes de l'Amérique du Sud, avec deux espèces voisines.

L'Amérique du Nord possède en nombre immense les débris du *grand mastodonte*, espèce plus grande que la précédente, aussi haute à proportion que l'éléphant, à défenses non moins énormes, et que ses mâchelières, hérissées de pointes, ont fait prendre longtems pour un animal carnivore. C'est une méprise, relativement au nombre des mâchelières, qui a engagé Buffon à estimer la taille de cet animal six ou huit fois plus grande que celle de l'éléphant.

Le *rhinocéros* a dû être beaucoup plus répandu dans l'ancien monde qu'il ne l'est de nos jours. Il y en avait quatre espèces, dont trois de grande taille, et tous bicornes. Le célèbre Pallas donna la relation d'un rhinocéros entier, trouvé avec sa peau, en décembre 1771, sur les bords du Wiloui, affluent du Lena.

L'*hippopotame* fossile est assez commun en France, en Allemagne, en Angleterre et surtout en Italie. Sa ressemblance avec l'espèce actuelle d'Afrique est telle, qu'il faut une comparaison attentive pour en saisir les distinctions.

Le *mégathérium* réunit une partie des caractères génériques des tatous avec une partie de ceux des paresseux; et pour la taille il égale les plus grands rhinocéros. Ses ongles devaient être d'une longueur et d'une force monstrueuses : toute sa charpente est d'une solidité excessive. On n'en a déterré encore que dans les couches sableuses de l'Amérique Septentrionale.

Le *mégalonix* lui ressemblait beaucoup pour les caractères, mais était un peu moindre; ses ongles étaient plus longs et plus tranchans. On en a trouvé les restes en Virginie et dans une île de la côte de la Géorgie.

Le plus célèbre des ruminans fossiles est le *cerf à bois gigantesque*; il appartient à une espèce perdue, et paraît plus commun en Irlande que partout ailleurs.

Le *cheval fossile*, quoique très-ressemblant au cheval d'aujourd'hui, a la taille d'un grand âne; on en trouve les débris avec ceux des éléphans et des rhinocéros.

C'est encore ici le lieu de faire mention de deux phénomènes remarquables qui ont tant exercé la sagacité des géologues. Ce sont les *brèches osseuses* et les *cavernes remplies d'os fossiles*. Les premières sont des fentes de certains rochers, remplies d'os de ruminans incrustés au milieu des concrétions qui les remplissent. Les principales brèches osseuses connues sont celles de Gibraltar, d'Antibes et de Nice. Les cavernes à ossemens offrent les débris d'un grand nombre de carnassiers. Celle du pays de Blanckenbourg est la plus renommée sous ce rapport.

CHAPITRE SEPTIÈME.

De l'eau qui couvre la surface du globe.

L'EAU, dans son état pur, est un fluide transparent, sans couleur, sans odeur, jouissant d'une grande mobilité; elle se présente sous trois formes d'agrégation : comme un solide, alors elle porte le nom de *glace;* comme un liquide, c'est l'*eau*, dans le sens vulgaire du mot; enfin comme une *vapeur*, un gaz *atmosphérique*.

On avait long-tems regardé l'eau comme un élément; mais la chimie moderne compte parmi ses triomphes la découverte des substances élémentaires dont l'eau est composée. L'on ne regarde plus ce fluide, dans son état de pureté, que comme un *oxide d'hydrogène*, c'est-à-dire de l'oxigène combiné avec de l'hydrogène. Ces deux substances sont unies dans la proportion de 2 volumes d'hydrogène et 1 volume d'oxigène, ou, à cause de la grande différence de leur pesanteur spécifique, dans le rapport de 11,1 d'hydrogène à 88,9 d'oxigène en poids. Mais l'eau ne se trouve presque jamais pure; elle tient en dissolution des parties siliceuses, calcaires, métalliques, des acides, du soufre. L'air est dissous par l'eau, qu'il dissout à son tour et en plus grande proportion.

Les *sources* sont de petits réservoirs qui reçoivent les eaux des terres voisines par de petits canaux latéraux, et qui répandent leur trop plein, soit par écoulement, soit d'une autre manière quelconque.

L'origine des sources ne saurait être attribuée exclusivement à une seule cause. La nature, simple dans ses lois générales, emploie une grande variété de moyens. Ainsi, la précipitation des vapeurs atmosphériques, la fonte des glaces, l'infiltration des eaux marines, le soulèvement des vapeurs souterraines, concourent également à former les sources.

Les montagnes attirent vers elles les nuages et les brouillards; c'est une observation qui s'offre d'elle-même à ceux qui ont vécu quelque tems dans des pays montagneux. Comme le froid devient plus vif à mesure qu'on s'élève dans les airs, il est aussi nécessaire qu'il tombe plus de neiges, et qu'il se forme plus de glaces dans les endroits élevés que dans les plaines. Ce sont les deux principales causes visibles qui contribuent à imbiber les montagnes de cette grande quantité d'eau qu'elles versent de toutes parts.

Les neiges et les glaces donnent sans doute, dans certaines contrées, naissance à une plus grande quantité d'eau courante que les pluies, les rosées et les vapeurs aqueuses de l'atmosphère. Mais pour concevoir combien l'effet lent et continuel de celles-ci contribue en général à la formation des sources, on n'a qu'à considérer l'Apulie et d'autres presqu'îles dépourvues d'eau courante, parce que leurs montagnes n'offrent pas une masse assez large et élevée pour attirer et retenir les vapeurs aqueuses de l'atmosphère. De même, puisque c'est de la mer que l'atmosphère pompe de l'eau sous une forme gazeuse, il est aisé de voir pourquoi l'intérieur des grands continens, comme de l'Afrique et de l'Asie, contient tant de déserts arides. Si les deux Amériques sont plus abondamment arrosées, elles le doivent à la masse et à l'élévation de leurs montagnes, ainsi qu'à la continuité de leurs pentes.

L'eau qui circule à la superficie du globe n'a généralement d'autre principe de mouvement que son propre poids et la pente du terrain. C'est cette pente qui la porte de montagne en montagne, de vallée en vallée, jusque dans le bassin de la mer.

Les *sources jaillissantes*, qui forment quelquefois des jets d'eau naturels, suivent les mêmes lois d'équilibre que les autres sources. Seulement les canaux qui leur fournissent de l'eau doivent venir des lieux très-élevés, et par une pente rapide; les eaux portées de cette manière à un réservoir souterrain, où elles se trouvent à l'étroit, s'élancent par la pression, de la même manière que les jets d'eau dont l'art embellit nos jardins.

Les *jets d'eau bouillante*, qui paraissent accompagner les volcans, suivent probablement les mêmes lois.

Les *fontaines intermittentes*, surtout lors-

que leurs abaissemens et leurs retours suivent des périodes régulières, excitent l'étonnement du peuple, qui les décore du titre de *fontaines miraculeuses*. La fontaine périodique de Côme, dans le Milanais, a été décrite par *Pline*; elle s'élève et s'abaisse d'heure en heure. La ville de Colmars, en Provence, en a une qui s'élève huit fois dans une heure. Il y en a une à Fronzanches, dans le Languedoc, dont le haussement périodique retarde tous les jours de 50 minutes. L'Angleterre, l'Allemagne et autres contrées offrent beaucoup de fontaines de cette espèce. On en explique le jeu en supposant, dans les terrains où elles se montrent, des réservoirs et des tuyaux de conduite en forme de siphons recourbés.

La liaison qui existe entre l'état plus ou moins humide de l'atmosphère et les réservoirs des fontaines intermittentes, justifie jusqu'à un certain point les conclusions que le peuple tire du mouvement de ces sources pour deviner la constitution favorable ou désastreuse de l'année; conclusions qui font donner à plusieurs d'entre elles le nom de *fontaines de disette et d'abondance*.

Il est naturel de croire que plusieurs veines d'eau, ne trouvant pas d'autre écoulement convenable, se répandent dans des cavités souterraines, s'imbibent dans les terres, ou même se rendent sous terre jusque dans la mer. On pourrait ainsi expliquer l'origine des sources d'eau douce qu'on voit jaillir au milieu même des flots amers de l'Océan. Les eaux rejetées par les volcans, les subites et terribles inondations des mines, les rivières qui se perdent sans reparaître, les montagnes qui soudain s'engloutissent dans le sein des nouveaux lacs, tout concourt à prouver qu'il y a des cavités souterraines assez considérables, souvent remplies d'eau. Les nappes d'eau souterraines, dans le ci-devant Artois, citées par Delamétherie, celle du Modenois, dont parle Ramazzini, et celles du Wad-Reag, dans le pays d'Alger, décrites par Shaw, ne laissent aucun doute sur l'existence de ce phénomène.

Les neiges, accumulées pendant des siècles, s'affaissent, se compriment et se consolident tant par l'évaporation que par l'alternative des fontes et des regels. Ainsi se forment d'immenses calottes qui couvrent des montagnes entières, ou des champs de neige glacée qui s'étendent entre les sommets. C'est ce qu'on appelle *glaciers*. Leur grandeur diffère selon les lieux. Les Alpes et les Pyrénées en offrent d'immenses. M. de Humboldt n'a pas trouvé de vrais glaciers dans la partie des Cordillères qu'il a parcourue, malgré leur grande élévation. Il en existe dans le Caucase indien.

Les glaciers semblent, en quelques endroits, s'accroître pendant une longue suite d'années; ils ont même, en Suisse, comblé des vallées entières, enseveli des villages, et fermé une passe entre le Valais et le canton de Berne. Mais les diminutions compensent ordinairement d'un côté ce que l'accroissement fait gagner de l'autre : quelques années chaudes suffisent pour rétablir l'équilibre.

L'utilité constante des glaciers est de fournir aux continens, dans une progression lente et à peu près régulière, les eaux qui, sans cette congélation, se seraient précipitées impétueusement du haut des montagnes pour inonder et dévaster les campagnes qu'elles dovient fertiliser. Grâce au froid qui les convertit en neiges et en glaces, elles restent suspendues sur les flancs des monts, et s'écoulent en abondance de dessous les pieds de ces masses énormes ou du sein de leurs grottes cristallines.

Les épanchemens des sources et les écoulemens des glaciers en fonte forment de petits courans plus ou moins tranquilles; ce sont les *ruisseaux*. Les eaux des grandes pluies se précipitent avec plus de rapidité, et sillonnent les flancs des montagnes par des *torrens* impétueux et vagabonds. La réunion de ces courans forme les *rivières* qui, en suivant la pente du terrain, se réunissent le plus souvent dans un plus grand canal, qui prend le nom de *fleuve*, et qui porte à l'Océan le tribut de la terre.

L'ensemble des pentes, d'où découlent les ruisseaux et rivières qui se jettent dans un certain fleuve, s'appelle le *bassin de ce fleuve*, ou sa *région hydrographique*. Les bassins de deux fleuves se touchent souvent de très-près. En Amérique, le *Cassiquiari* et diverses autres rivières réunissent même le bassin de l'Orénoque à celui de l'Amazone. En Europe, les sources de la Duna, du Niémen et du Borysthène, se confondent presque dans une plaine marécageuse. La géologie s'est beaucoup occupée des *bassins*; ordinairement les couches minérales et les pétrifications d'un même bassin offrent une certaine analogie. Mais, selon Desmarets et les savantes observations faites par M. Coquebert de Mombret, à l'occasion d'une question de géographie physique, il serait aussi essentiel de bien distinguer les *massifs hydrographiques* ou les groupes des montagnes qui fournissent des eaux à un certain nombre de rivières, de quelque côté que coulent celles-ci, et qui ne reçoivent d'eau d'aucune autre part. La con-

naissance des massifs est nécessaire pour expliquer la nature des rivières. Les terrains calcaires fournissent des eaux d'une nature bien différente de celles qui descendent des glaciers à travers les sables ou les argiles. L'élévation des sources détermine la quantité de la pente, et celle-ci influe sur la course rapide ou tranquille, régulière ou vagabonde, des fleuves et des rivières.

Les fleuves, les rivières et les ruisseaux occupent toujours les parties les plus basses du terrain sur lequel ils coulent; c'est ce qu'on appelle leur *lit*.

Dans les commencemens, la pente du terrain peut seule déterminer les eaux à couler; mais lorsqu'une fois l'impulsion s'est communiquée à la masse, la pression seule de l'eau la fait couler, la pente fût-elle même nulle. Plusieurs grands fleuves coulent en effet avec une pente presque insensible. L'Amazone n'a, sur 200 lieues marines, que 10 pieds et demi de pente, ce qui fait $\frac{1}{27}$ de pouce sur 1000 pieds. La Loire, entre Briare et Orléans, n'a qu'un pied de pente sur 2,266 toises.

On peut dire qu'en général, la vitesse d'un courant est d'autant plus grande que la masse de l'eau est plus considérable. C'est ce qui fait qu'un fleuve peut quelquefois en recevoir un autre presque aussi grand que lui, sans élargir considérablement son lit; l'augmentation de masse accroît seulement la rapidité de la course. Quelquefois, une rivière qui tombe dans une autre sous un angle très-aigu et qui a beaucoup de rapidité, oblige la première à rebrousser chemin et à retourner vers sa source pendant quelques instans. C'est ce qui est arrivé plus d'une fois au Rhône, près de Genève; l'impétueuse Arve, qui descend des montagnes de la Savoie, gonflée au-delà de son ordinaire, a fait refluer dans le lac de Genève les eaux plus tranquilles du Rhône; on vit les roues des moulins tourner en arrière.

Quelques fleuves n'ont point d'écoulement; les causes en sont aisées à découvrir. Le terrain ayant peu de pente, ne leur donne pas une assez grande force d'impulsion; des sables leur opposent une lente et perfide résistance. Quelquefois ces eaux sont vaporisées par le soleil, comme c'est le cas avec beaucoup de rivières d'Arabie et d'Afrique. Plus souvent ces rivières s'écoulent dans des étangs, dans des marais ou dans des lacs salés.

Les eaux courantes s'élancent quelquefois des terrains élevés sur des terrains plus bas. Si la chute appartient à un torrent ou bien à un ruisseau, elle prend le nom de *cascade*; c'est un *saut* ou une *cataracte*, si elle est formée par un fleuve, une rivière ou même un lac. Le *saut de Niagara* offre un magnifique et célèbre exemple des cataractes formées par des lacs.

On a généralement exagéré la hauteur des cataractes. Celle de Tequendama, formée par le Rio-de-Bogota, en Amérique Méridionale, évaluée par Bouguer à 1500 pieds, n'en a pas 600, selon M. de Humboldt; et une des plus hautes chutes connues, celle de Staubbach, au lieu de 1100, n'en a que 900, conformément à des mesures trigonométriques.

Lorsque le terrain offre une pente fortement inclinée, au lieu d'une falaise coupée verticalement, le lit du fleuve ou de la rivière forme un *rapide*, c'est-à-dire un espace plus ou moins long où l'eau présente une si grande vitesse, qu'il est impossible aux bateaux de refouler le courant. Quelquefois on peut cependant les descendre.

Les crues périodiques du Nil, regardées jadis comme un phénomène unique et comme un des plus grands mystères de la nature, sont communes à tous les fleuves dont les sources et les bassins hydrographiques sont placés sous la zone torride ou dans son voisinage. Ces débordemens sont dus aux pluies régulières et abondantes qui tombent presque sans discontinuité dans les régions équatoriales, alternativement dans l'hémisphère boréal et dans l'hémisphère austral.

Aucune rivière, hors de la zone torride, n'est sujette à des crues régulièrement périodiques; les débordemens qu'on éprouve dans les zones tempérées dépendent uniquement de la fonte des neiges dans le printems, et de la quantité des pluies tombées sur les montagnes.

Les fleuves qui se perdent sous terre ont excité la curiosité des anciens et des modernes. Les poètes ont célébré l'Alphée, qui, selon eux, passe du Péloponèse en Sicile, sous la mer Ionienne, pour venir confondre ses flots amoureux avec ceux d'Aréthuse. Ce phénomène, qui tient, la plupart du tems, à celui des cavernes souterraines, n'a rien d'extraordinaire.

Une rivière rencontre dans son cours un banc de roches solides qui barrent son lit; sous ces roches, s'étend une couche de substances plus molles; les eaux, en les rongeant, se fraient une route souterraine plus ou moins longue. Telles sont les causes qui ont formé *la perte du Rhône*, entre Seyssel et l'Écluse; le *pont de Véja*, près de Vérone,

dont l'arc a plus de 114 pieds d'élévation, et surtout le magnifique *Rockbridge* en Virginie, voûte étonnante, qui réunit deux montagnes séparées par un ravin de 270 pieds de profondeur, dans lequel coule le *Cedercreek*.

On appelle *embouchure d'un fleuve* ou d'une *rivière* le point où ces courans confondent leurs eaux avec celles d'un courant plus vaste, avec de grandes masses d'eau, ou bien avec celles de la mer. Des dépôts terreux mobiles ou immobiles de différentes hauteurs se forment peu à peu à l'embouchure d'un grand nombre de fleuves, et sont ce qu'on appelle *barre de sable*, comme le Sénégal et le Nil. D'autres, comme le Danube, s'élancent avec une telle force dans la mer, que l'on peut, pendant un certain tems, distinguer les eaux fluviatiles de celles de la mer. Ce n'est guère qu'au moyen d'une embouchure très-élargie, comme celles de la Loire, de l'Elbe ou de la Plata, qu'un fleuve peut se réunir tranquillement à la mer. Cependant, les fleuves mêmes de cette nature éprouvent quelquefois l'influence supérieure de la mer, qui refoule leurs eaux dans leur lit. Ainsi, la Seine, la Charente, l'Orne, le Gange, etc., etc., forment à leurs embouchures une *barre d'eau;* ainsi, la Garonne, ne pouvant verser assez rapidement les eaux qu'elle accumule dans l'espèce de golfe qu'elle forme entre Bordeaux et son embouchure, voit cette montagne aquatique, arrêtée par la marée montante, rouler en arrière, inonder les rivages et ballotter les navires; ce phénomène, nommé le *mascaret*, n'est qu'une barre d'eau refoulée. La barre de l'Amazone, nommée *Pororoca* par les indigènes, offre le plus terrible comme le plus magnifique phénomène de ce genre.

On appelle *lacs* des amas d'eau entourés de tous côtés de terres, et n'ayant aucune communication immédiate avec l'Océan ou avec une autre mer. Les lacs sont de quatre espèces distinctes.

La *première classe* comprend ceux qui n'ont point d'écoulement et qui ne reçoivent point d'eaux courantes. Ils sont ordinairement très-petits, et ne méritent généralement que peu d'attention. On peut nommer comme des exemples celui d'*Arendt* dans la ci-devant Vieille-Marche, et celui d'*Albano*, près de Rome.

La *deuxième classe* renferme les lacs qui ont un écoulement, mais qui ne reçoivent aucune eau courante. Un tel lac est formé par une source, ou plutôt par une multitude de sources, qui, placées à un niveau plus bas, dans une espèce d'entonnoir, sont obligées de remplir celui-ci avant de trouver un écoulement pour leurs eaux. Quelques grands fleuves ont de semblables lacs pour source. Ces lacs sont naturellement situés à de grandes élévations; il y en a un sur le mont Rotondo en Corse, qui se trouve à 9,294 pieds au-dessus de la mer.

La *troisième classe* de lacs est très-nombreuse; nous y plaçons ceux qui reçoivent et émettent des eaux courantes. Chaque lac peut être regardé comme un bassin qui reçoit les eaux voisines; il n'a ordinairement qu'un seul débouché, et celui-ci porte presque toujours le nom de la plus grande des rivières qui s'y sont jetées. Mais on ne saurait pas dire proprement que ces rivières *traversent* les lacs; leurs eaux se mêlent avec celles du bassin où elles se répandent. Ces lacs ont souvent des sources propres, soit près des bords, soit dans leur fond. Les grands lacs du Canada sont les plus vastes de cette division, à laquelle appartiennent aussi ceux de *Ladoga*, d'*Onega*, de *Constance* en Europe; le *Baïkal* en Asie, etc.

La *quatrième classe* comprend les lacs qui reçoivent des rivières, souvent même de grands fleuves, sans avoir aucun écoulement visible. Le plus célèbre et le plus grand parmi ces lacs est la *mer Caspienne;* l'Asie en contient encore beaucoup d'autres. Le *Tsad*, dans le Bornou, visité dernièrement par MM. Clapperton et Denham, paraît aussi devoir être rangé dans cette classe. L'Amérique Méridionale contient le lac *Titicaca*, qui est sans écoulement, quoiqu'il en reçoive un autre assez considérable. En un mot, ces lacs semblent appartenir à l'intérieur des grands continens; ils s'y trouvent placés sur des plaines élevées, mais qui n'ont aucune pente sensible vers les mers; ce qui ne permet pas à ces amas d'eau de se frayer un chemin pour s'écouler. L'évaporation qui a constamment lieu à leur surface paraît être suffisante pour les débarrasser de leur trop plein.

Le lecteur trouvera, dans le XXXVe livre du Précis, l'explication de quelques phénomènes particuliers offerts par quelques lacs, entre autres, les *seiches* du lac de Genève, les îles flottantes du lac de Gerdau en Prusse, du lac Kolk au pays d'Osnabrück, des lagunes de Comacchio dans le Ferrarais, etc.; la périodicité du lac de Cirknitz dans le royaume d'Illyrie; les mugissemens de l'étang de Beja dans l'Alemtejo en Portugal; l'agitation du lac Lomond en Écosse, et du Wetter en Suède; les vents impétueux du lac de Boleslaw en Bohême;

et le double fond plus ou moins mobile que possèdent quelques-uns de ces bassins.

Les eaux, considérées sous le rapport de leur nature, peuvent être partagées en deux classes : *eaux ordinaires* ou *douces*, et *eaux minérales*.

On range parmi les premières les *eaux de marais*, qui sont les plus malsaines de toutes celles comprises dans cette classe; les *eaux des lacs*; les *eaux des fleuves*; les *eaux des puits*; les *eaux de neige* et *de glace* qui, d'après l'opinion vulgaire, causent à ceux qui les boivent des goitres et d'autres tumeurs; les *eaux de colline* et *de montagnes*, qui sont les plus saines de toutes, lorsqu'elles coulent sur des terrains argileux, et surtout lorsque le roulement et le frottement sur un lit pierreux leur fait éprouver une espèce de filtration; enfin les *eaux de mer*, qui sont pour nous un vomitif, et qu'on dit cependant former la boisson ordinaire des indigènes de l'île de Pâques dans la Polynésie.

Plus une eau est mélangée, et plus elle est pesante. Voici, d'après Bergmann, les rapports de quelques espèces d'eau :

L'*eau distillée* pèse	1,000
L'*eau de source* la plus pure. .	1,001 à 1,005
L'*eau de rivière*.	1,010
L'*eau de mer*.	1,012
L'*eau croupissante*	1,102

La seconde classe comprend les *eaux minérales*, c'est-à-dire celles qui sont combinées avec quelques substances du règne minéral en quantité assez considérable pour avoir une action marquée sur l'économie animale, et pour leur donner le goût et la couleur dont l'absence est le caractère de l'eau douce. Ces substances étrangères s'y trouvent ou dans l'état d'une division mécanique très-subtile, ou dans celui d'une vraie dissolution chimique. Il est très-difficile d'en découvrir les proportions exactes, même en employant l'analyse la plus soignée. Aussi ne peut-on les classer que d'une manière peu rigoureuse.

Parmi les substances qui entrent dans la composition d'une eau minérale, il en est qui par leur abondance, ou plutôt par leur action énergique sur l'économie animale, ont la plus grande influence sur les propriétés que cette eau possède. De là la division qu'on a faite des eaux minérales proprement dites en quatre classes, savoir, *eaux hépatiques* ou *sulphureuses*; *eaux acidules* ou *gazeuses*; *eaux ferrugineuses*, et *eaux salines*. Nous dirons un mot de chacune de ces eaux, ainsi que de quelques autres qui appartiennent incontestablement à cette division.

Les acides se combinent facilement avec l'eau, mais ils s'emparent aussi rapidement de quelque substance saline, terreuse ou métallique, de sorte que les *eaux acidulées* ou *gazeuses* n'offrent presque jamais l'acide libre. L'acide carbonique se trouve presque libre dans la source dite le *Sauerling*, près de Carlsbad en Bohême. Les eaux de cette source contiennent une quantité d'acide égale à leur propre volume; celles de Selz n'en contiennent communément que $\frac{4}{9}$, celles de Pyrmont $\frac{5}{8}$, et celles de Spa $\frac{1}{4}$.

Les eaux *ferrugineuses* ou martiales sont les plus communes; nous pourrions en compter quelques centaines en France et en Allemagne, en Portugal, en Italie et autres contrées. L'acide y est combiné avec de l'ocre ferrugineuse; on y trouve de la magnésie, du sel de Glauber, de l'alcali végétal, du muriate de soude et d'autres substances, de sorte qu'on peut facilement les imiter. Bergmann en fabriquait, il y a quarante ans, pour son propre usage et pour celui de ses amis. Les eaux martiales simples, comme à Forges et à Aumale, sont encore plus communes. Celles de Passy contiennent du vitriol ou fer sulfuré, et deviennent noires avec des astringens végétaux.

Les *eaux salines* ont toutes un goût plus ou moins salé et désagréable, qui annonce la présence des substances salines et terreuses qu'elles tiennent en dissolution. Ces eaux sont très-communes, et le sulfate de magnésie est le sel qui est dominant dans plusieurs, comme dans celles de Seidlitz et d'Epsom. Les steppes de la Sibérie, au nord-est de la mer Caspienne, sont semées de lacs de cette nature; ils forment presque une chaîne depuis le Kuma et le Bas-Wolga, jusqu'au-delà du Jeniseï. A côté de ces étangs on en voit qui contiennent du natron ou de la soude carbonatée. La même abondance d'eaux amères se trouve dans les plaines de Hongrie.

Toutes les sources salées dont on tire le sel commun ne doivent pas être comprises dans cette classe, qui ne comprend que celles dont on se sert en médecine.

Les *eaux sulfureuses*, qu'on reconnaît à leur odeur d'œufs pourris et à leur goût désagréable, sont combinées au soufre qui s'y trouve à l'état de sulfite de soude, de sulfite calcaire ou de sulfite de fer. Elles s'appellent hépatisées, lorsque le gaz hydrogène sulfuré y est en grande abondance. En général, ces eaux sont chaudes, quoique de différentes températures.

Il s'en faut bien que toutes ces combinaisons soient bienfaisantes. Sans parler des vapeurs

sulfureuses ou carboniques qui sortent de plusieurs eaux, il paraît très-certain qu'il y a plusieurs sources qui tiennent en dissolution des vapeurs ou des sels arséniatés et mercuriels. Mais, la plupart du tems, on a sagement enseveli sous des amas de pierres ces affreux laboratoires, où la nature elle-même fait le rôle d'empoisonneuse.

Nous connaissons déjà les *eaux simplement métallifères*, ou qui roulent des molécules de métal, lesquelles n'étant pas combinées avec le fluide, se déposent successivement.

On appelle *eaux métalliques*, celles qui contiennent des particules métalliques dans une dissolution complète. Telles sont les *eaux cémentaires*, qui donnent du fer et du cuivre, et la plupart de celles des mines d'argent, d'or, de plomb, d'étain, etc.

Les *eaux salées*, ou, pour parler avec les modernes, *muriatées*, sont peut-être les plus communes de toutes; mais elles existent rarement dans un état de pureté parfaite. Elles abondent le long des monts Carpathes, des monts Uraliens, et en général dans la zone comprise entre le 50e et le 30e parallèles de latitude septentrionale; plus au nord, elles manquent presque entièrement; plus au midi, le sel cristallisé abonde à la vérité en certaines régions, comme dans le grand désert d'Afrique; mais nous n'y voyons que peu de sources salées. C'est également dans la zone tempérée du nord que fourmillent les *lacs salés;* l'Asie Centrale en est parsemée. Les physiciens n'ont pas encore donné une explication satisfaisante sur l'origine de ces eaux.

Il y a des eaux qui s'enflamment sans être chaudes. Tantôt elles contiennent des gaz inflammables dégagés des mines de fer, de zinc et d'étain, dissoutes par les acides sulfurique et muriatique; telles sont les fontaines de Porretta-Nuova, de Barigazo et autres; tel est le ruisseau près de Bergerac, auquel on met le feu avec de la paille allumée. Tantôt ces eaux sont mélangées avec des bitumes, surtout du naphta et du pétrole, qui en général flottent à leur surface et brûlent au sein de l'eau; c'est ce qu'on voit à Bakou et dans plusieurs endroits de la Perse. Le lac brûlant d'Islande paraît tenir au premier genre, et il n'est pas invraisemblable qu'il ait pu quelquefois s'enflammer de lui-même. Des personnes dignes de foi assurent avoir vu des feux follets voltiger à la surface du lac Wetter, en Suède.

Les *eaux incrustantes* doivent être soigneusement distinguées des *eaux pétrifiantes*. Ces dernières, chargées de parties siliceuses extrêmement délicées, pénètrent les pores des bois et autres substances, et substituent aux élémens de ces corps d'autres, élémens cristallins, arrangés et disposés de même. Cette vertu se montre plus forte qu'ailleurs dans le lac dit *Lough Neagh* en Irlande, et dans quelques sources peu nombreuses; mais la plupart des eaux la possèdent jusqu'à un certain degré : le Danube et le Prégel pétrifient dans le cours de quelques siècles les pieux qu'on y enfonce.

Les *eaux incrustantes* agissent d'une manière plus manifeste, en déposant comme une croûte les parties terreuses dont elles sont chargées. La source de Guancavelica qui, en déposant des sédimens calcaires, fournit les moellons dont les villes voisines sont bâties; le bel albâtre que forment les bains de Saint-Philippe en Toscane, et une source chaude près de Tours; les dépôts connus sous le nom de *dragées de Tivoli;* le magnifique bassin que les sources de Carlsbad se sont construit elles-mêmes, et beaucoup d'autres exemples qu'on pourrait citer, seraient inutiles pour éclaircir un fait aussi simple. Observons plutôt que cette qualité d'incruster, appartenant plus particulièrement aux sources chaudes, se trouve pourtant dans plusieurs eaux froides. Les dépôts ordinaires consistent en tuf calcaire; le magnifique Geyser, en Islande, dépose un tuf siliceux.

La température des eaux minérales ou naturelles varie depuis celle de la glace fondante jusqu'à celle de l'eau bouillante et même au-delà, comme la source de Krabland, en Islande, qui va jusqu'à 103 degrés du thermomètre centigrade de Celsius. Lorsque la chaleur constante des eaux est sensiblement plus élevée que celle de l'atmosphère, elles prennent l'épithète de *chaudes* ou *thermales*, sans avoir égard à leur nature. Il y a des eaux chaudes de la plus grande pureté, dont la température moyenne dépasse 88 degrés de l'échelle centigrade.

On trouve des eaux thermales dans un grand nombre de localités, dans les pays volcanisés, comme dans ceux qui n'ont jamais subi l'action des feux souterrains. Le petit royaume de Portugal, seul, en compte 200. On a attribué ce phénomène remarquable à l'action des volcans, à la décomposition des pyrites et d'autres minéraux. Les physiciens s'accordent maintenant à le regarder comme un effet dû à la chaleur intérieure du globe, que les belles expériences de plusieurs savans, et surtout de MM. Trebra et Arago, ne permettent plus de révoquer en doute.

Les mers sont un des objets les plus importans de la géographie physique. L'Océan,

par ses exhalaisons qui rafraîchissent et humectent l'air, entretient la vie végétale, et fournit des alimens nécessaires à ces admirables canaux d'eau courante qui, en coulant toujours, ne se vident jamais. Sans l'influence bienfaisante de ces vapeurs qui, à chaque instant, s'échappent de la surface des mers, toute la terre languirait déserte et inanimée; le desséchement de l'Océan, lent ou subit, suffirait probablement pour plonger dans le néant toute la nature organisée. Ce vaste amas d'eau sert également à engloutir et à décomposer beaucoup de mauvais gaz et de débris, tant du règne animal que du végétal. Enfin l'Océan, en ouvrant un vaste champ au commerce, rend voisines des nations que tant d'immenses montagnes et tant de fleuves rapides semblaient pour toujours avoir séparées.

Nous avons parlé de l'aspect varié des côtes, qui sont les limites communes de la mer et de la terre. Quant au *fond* du bassin de la mer, il semble avoir des inégalités semblables à celles qu'offre la surface des continens; mis à sec, il présenterait des montagnes, des vallées, des plaines; il est d'ailleurs presque partout habité par une immense quantité d'animaux testacés, ou couvert par des sables et des graviers.

Quelquefois le fond de la mer offre un phénomène qui mérite bien d'attirer l'attention des physiciens et des naturalistes. Des sources d'eau douce très-pure en jaillissent; d'autres fois ce sont des sources bitumineuses. Dans le golfe de la Spezia, on voit un grand jet d'eau douce s'élever comme une colline liquide. Des sources semblables fournissaient aux habitans de la ville d'Aradus leur boisson ordinaire. A la côte méridionale de Cuba, au sud-ouest du port de Batabano, à deux ou trois milles nautiques de terre, des sources d'eau douce jaillissent avec tant de force du milieu de l'eau salée, que les petites barques n'en approchent pas sans danger.

Il y a des endroits dans la mer où l'on n'a pas trouvé de fond; mais il ne faut pas en conclure que la mer y soit réellement sans fond; idée, sinon absurde, du moins peu conforme aux analogies de la physique. Les vallées des continens semblent répondre à ce qu'on appelle les *abîmes* de la mer; et Laplace a démontré, par l'influence que la lune et le soleil exercent sur notre planète, que la profondeur moyenne de la mer ne pouvait dépasser 8,000 mètres. C'est aussi à peu près la hauteur des plus hautes montagnes qu'on ait encore mesurées dans l'immense chaîne de l'Himalaya. Mais on doit observer qu'il ne faut pas le tiers de cette profondeur pour qu'il soit impossible de trouver le fond avec nos petits instrumens. Le plus grand essai que l'on ait fait dans ce genre a eu lieu dans l'Océan Septentrional. Lord Mulgrave y laissa tomber une sonde très-pesante, et fila du câble jusqu'à 780 toises, ou 4,680 pieds, sans trouver le fond.

Le *niveau* des mers est, généralement parlant, le même partout; cela provient de la pression égale en tous sens qu'exercent les molécules d'un fluide l'une sur l'autre. L'Océan, pris dans son ensemble, a donc une surface sphérique, ou plutôt sphéroïdique, qui peut être regardée comme la vraie surface de notre planète. Les golfes et les méditerranées, qui n'ont que peu de communication avec l'Océan, peuvent seuls faire une exception à cette thèse: dans ces parties de la mer, l'eau peut quelquefois être à un niveau un peu plus élevé que dans l'Océan. La mémorable expédition française en Égypte a démontré de la manière la plus décisive que la mer Rouge est de 8 mètres 12 centimètres plus élevée que la Méditerranée, tandis que les importans travaux faits récemment en France, en Espagne et dans l'archipel Britannique, pour la mesure du méridien, ont aussi prouvé que le niveau de la Méditerranée et celui de l'Océan, dans des points si éloignés les uns des autres, ne présente aucune différence sensible. Des mesures barométriques, suivies depuis la source du Volga jusqu'à son embouchure, ont signalé aux géographes le grand enfoncement de la mer Caspienne. Le niveau moyen de ses eaux est de 145 pieds plus bas que celui des eaux de la mer Baltique.

L'eau de mer contient, outre l'eau pure, plusieurs substances étrangères, dans des proportions qui varient selon les endroits. L'acide muriatique ou marin, l'acide vitriolique ou sulfurique, l'alcali minéral fixe, la magnésie et la chaux sulfatée y entrent pour l'ordinaire. Par la cuisson ou l'évaporation, on en retire du sel commun (soude muriatée) qui est préféré, pour la salaison, au sel de sources. La salure et l'amertume des eaux de mer les rendent désagréables au goût et inutiles pour l'usage de l'homme.

Les physiciens s'accordent généralement à regarder la mer comme plus salée sous l'équateur que sous les parallèles moyens. Cependant M. de Humboldt, en examinant le résultat des expériences de Bladh, réduit par Kirwan à la température de 16°, a démontré que les proportions de sel existantes dans les eaux des quatre zones comprises entre 0° et 14° de latitude, entre 15° et 25°, entre 30° et 44°,

et entre 50° et 60°, ne sont que 0,0374 pour la première, 0,0394 pour la seconde, 0,0386 pour la troisième, et 0,0372 pour la dernière.

En général, la salure de la mer diminue près de l'embouchure des fleuves et des glaces polaires; elle est aussi moindre dans les mers fermées et qui reçoivent beaucoup de fleuves, telles que la mer Baltique et la mer Noire. Elle doit varier aussi suivant les climats, les saisons, la température, la direction des courans, le moment de la marée et les pluies. Généralement parlant, on peut dire que les eaux de la mer contiennent en poids depuis un soixantième jusqu'à un septième de sels divers.

Si l'on veut être de bonne foi, il faut avouer que l'on n'a encore que des hypothèses plus ou moins probables pour expliquer l'origine de la salure de la mer.

On a employé divers procédés pour rendre l'eau de mer potable. Le seul qui réussit est la distillation; mais il demande trop de soins et trop de chauffage pour pouvoir être employé en grand. La distillation même n'enlève pas toute l'amertume des eaux marines, lorsqu'elles contiennent du sel ammoniaque. Ainsi les marins, quoique nageant au milieu de l'eau, se voient souvent exposés à mourir de soif lorsque leur provision d'eau fraîche est épuisée. S'ils trouvent des glaces fixes ou flottantes, ils n'ont qu'à en prendre des morceaux, qui, en se fondant, donnent une eau douce, quoique un peu fade.

La *couleur* de la mer varie en apparence beaucoup; cependant elle est en général d'un bleu verdâtre foncé, qui, vers les côtes devient plus clair. Il paraît que cette couleur apparente de la mer ne provient que des mêmes causes qui font paraître les montagnes bleues dans l'éloignement, et qui donnent à l'atmosphère sa couleur azurée. Les rayons de lumière bleus, comme les plus réfrangibles de tous, sont renvoyés en plus grande quantité par le fluide aquatique, qui leur fait subir une forte réfraction, en raison de sa densité et de sa profondeur.

Les autres nuances dans la couleur des eaux marines dépendent des causes locales, et quelquefois des illusions. On dit que la mer Méditerranée, dans sa partie supérieure, prend une teinte quelquefois pourprée. Dans le golfe de Guinée la mer est blanche, et, autour des îles Maldives, noire.

M. Ehrenberg a démontré, par des expériences faites pendant son mémorable voyage avec M. Hemprich, de 1820 à 1825, que la couleur de la mer Rouge provient d'une espèce d'*oscillatoria* qui tient à la fois du règne animal et du règne végétal. Il se pourrait bien que la mer Vermeille dût à une semblable cause ce nom qu'elle reçut des Espagnols établis dans la Californie. On pourrait aussi attribuer à d'autres espèces d'*oscillatoria*, ou bien à un mélange avec certaines substances terreuses ou minérales, la couleur rouge qui a été observée dans les eaux de la Plata, près de son embouchure, et en quelques autres localités du globe. L'importante découverte de M. Ehrenberg vient d'être confirmée par M. de Candolle; il a prouvé que la matière qui, au printems de 1825, avait rougi les eaux du lac de Morat au point de leur donner en certains endroits la couleur du sang, tient au développement d'un animalcule décrit et figuré par ce savant botaniste sous le nom d'*oscillatoria rubescens*.

La *phosphorescence de la mer* est un spectacle magnifique et imposant. Quelquefois le vaisseau, en fendant les ondes, semble tracer un sillon de feu; chaque coup de rames fait jaillir des jets d'une lumière ici vive et scintillante, là tranquille, et pour ainsi dire perlée. D'autres fois, des milliers d'étoiles semblent flotter et se jouer à la surface; ces points lumineux se multiplient, se réunissent, et bientôt ils ne forment qu'un vaste champ de lumière. En d'autres tems la scène devient plus tumultueuse; des vagues lumineuses s'élèvent, roulent et se brisent en écume brillante. On voit de gros corps étincelans, semblables, pour la forme, à des poissons, se poursuivre, se perdre, s'élancer de nouveau. Ces mobiles foyers de lumière se groupent de mille manières.

L'explication de ce phénomène a beaucoup occupé les naturalistes, qui ont proposé plusieurs hypothèses pour l'expliquer. Il paraît maintenant démontré que ce phénomène, qui varie suivant l'état atmosphérique, la direction des courans, celle des vents, la latitude et autres circonstances, est dû principalement à des animaux microscopiques plus nombreux dans les mers équatoriales que partout ailleurs, ainsi qu'au développement de l'électricité des eaux marines, et à la décomposition des plantes, des poissons et des animaux invertébrés que l'immense Océan et ses branches nourrissent en si grande quantité.

Les expériences faites à différentes latitudes pour connaître la température de la mer à de grandes profondeurs sont en trop petit nombre et trop imparfaites pour que l'on puisse la déterminer, même d'une manière approximative. On s'est trop empressé

d'admettre comme démontré par Péron le refroidissement progressif des eaux de la mer, selon qu'on s'enfonce dans ses abîmes. MM. de Humboldt, Bory de Saint-Vincent et autres physiciens très-distingués ont déjà rejeté cette hypothèse. D'ailleurs, elle a contre elle la chaleur intérieure de la terre, aujourd'hui généralement admise; la densité croissante de l'eau, la légèreté spécifique de la glace et les mouvemens de l'Océan à toutes les profondeurs. Il faut cependant admettre, d'après les expériences d'Irving, de Forster, de Horner, de Langsdorf, de Péron et autres observateurs, que la température de la mer baisse à mesure qu'on descend de la surface vers le fond, jusqu'à une profondeur qu'on ne saurait déterminer, et au-delà de laquelle l'effet de la chaleur propre de la terre se faisant sentir, doit la faire remonter progressivement. Peut-être cette limite dans l'échelle des deux températures ascendantes en sens opposés ne sera-t-elle jamais abordable avec les faibles moyens dont nous pouvons disposer.

On connaît beaucoup mieux la température des couches supérieures de la mer. Un grand nombre d'expériences faites à différentes latitudes par plusieurs physiciens et par Péron, ont permis à ce dernier d'en tirer les résultats suivans. Ils sont aussi exacts qu'importans pour la théorie des climats physiques.

1° La température de l'Océan est généralement plus froide à midi que celle de l'atmosphère observée à l'ombre.

2° Elle est constamment plus forte à minuit.

3° Le matin et le soir les deux températures sont ordinairement en équilibre.

4° Le terme moyen d'un nombre donné d'observations comparatives entre la température de la surface des flots et celle de l'atmosphère, répétées quatre fois par jour, à six heures du matin, à midi, à six heures du soir, à minuit, et dans les mêmes parages, est constamment plus fort pour les eaux de la mer, par quelque latitude que les observations soient faites.

5° Le terme moyen de la température des eaux de la mer, à leur surface et loin des continens, est donc plus fort que celui de l'atmosphère avec laquelle les eaux sont en contact.

Il faut cependant observer, avec M. de Humboldt, que l'eau de la mer, sur un banc, est toujours plus froide qu'en pleine mer, et que la différence est d'autant plus grande que le banc est moins abaissé au-dessous de la surface liquide. M. H. Davy attribue ce phénomène au refroidissement que l'eau éprouve par le rayonnement et par l'évaporation. Cet abaissement extraordinaire, et qui ne contredit nullement les principes posés par Péron, est très utile au navigateur : il peut lui révéler l'existence d'un danger encore invisible, et lui servir de sonde.

Les glaces marines semblent naître vers les pôles à mesure que la salure de la mer diminue, et que la température baisse. On voit déjà, vers le 40° degré de latitude, de gros morceaux de glace flotter sur la mer; ils ont été détachés de quelque endroit plus septentrional, et entraînés par les courans qui vont du pôle à l'équateur. A 50 degrés, il est déjà assez ordinaire de voir les rivières, les lacs, et même les bords de la mer se couvrir de glace. A 60 degrés de latitude boréale, les golfes, les mers intérieures se gèlent souvent sur toute leur surface. A 70 degrés, les glaçons flottans deviennent plus fréquens, plus énormes; et vers le 80° degré on trouve, le plus souvent, des glaces fixes, non pas que la mer y soit gelée jusqu'au fond, mais parce que les glaces s'y sont accrochées et arrêtées par leur accumulation.

Tous ces phénomènes se rencontrent dans l'hémisphère austral, mais dans une progression plus rapide; de sorte que les champs fermés de glaces se trouvent déjà à 70 degrés, et les grandes îles de glaces flottantes se montrent en foule, et quelquefois même se fixent en deçà de 60 degrés de latitude.

On nomme *champ de glace* une surface continue de glace, dont on ne peut apercevoir les limites du sommet d'un vaisseau. Il s'élève de 3 à 6 pieds au-dessus de la surface de l'eau, et s'enfonce d'environ 22 pieds au-dessous. Quelquefois il a 50 lieues de long sur 25 de large, et forme, en se brisant, ces bancs de *glaces flottantes* entraînés par les courans dont nous venons de parler.

On donne le nom de *montagnes de glace* à d'énormes masses d'eau gelée, qui s'élèvent considérablement au-dessus de la surface de la mer. Selon le savant capitaine Scoresby, qui a visité si souvent ces régions hyperboréennes, ces montagnes flottantes ont de 150 à 180 pieds de hauteur dans les parages du Spitzberg; elles s'élèvent jusqu'à près de 600 pieds dans la baie de Baffin.

Selon la nature des causes motrices, on peut distinguer trois genres de mouvemens dans la mer. Les marées sont des *mouvemens sidériques*, puisqu'elles dépendent de la puissance des astres. Les courans généraux, et la plupart des courans particuliers, ont leurs causes dans l'élément même qui en est agité; ce sont donc les *mouvemens propres* de la

mer. La troisième espèce comprend les *mouvemens atmosphériques* produits par l'action des vents. Quant à ces oscillations violentes qui accompagnent les tremblemens de terre, et rendent ainsi l'Océan complice des volcans, on pourrait les appeler *tremblemens de mer;* ils sortent de la série des mouvemens ordinaires.

Les mouvemens de l'air produisent à la superficie des eaux des mouvemens correspondans. Le zéphir ride leur surface; un vent léger produit quelques ondulations, qui deviennent des *ondes* par un vent plus fort; elles se changent en *vagues* écumantes pendant une bourrasque, et forment des *lames* larges et profondes lorsque ces vagues ne rencontrent aucun obstacle dans leur développement, et que les vents soufflent longtems dans la même direction. La hauteur des vagues et des lames, la manière dont elles se déploient et dont elles se brisent, leur vitesse et leur étendue, dépendent de la profondeur de la mer, de la largeur du bassin, ainsi que de la force du vent.

Les *marées* sont des oscillations régulières et périodiques, que les mers du globe terrestre subissent par l'attraction des autres corps célestes, principalement par celle de la lune et du soleil.

Dans les parties de l'Océan sujettes aux marées il offre chaque jour deux oscillations régulières plus ou moins fortes, et d'une durée généralement inégale. Sur les côtes de France, la première de ces oscillations fait monter la mer pendant environ 6 heures. Parvenue à sa plus haute élévation, elle reste stationnaire à peu près un quart d'heure. C'est le moment de la *haute-mer* ou de la *pleine-mer:* on nomme *flux* ou *flot* le mouvement qui l'a produite. Bientôt la mer commence à baisser; elle met environ 6 heures pour se retirer, et demeure basse à peu près une demi-heure. Le courant produit par cet abaissement prend le nom de *reflux*, de *jusant* ou d'*ébe*. Après quelques instans de repos, la mer recommence à monter, et présente de nouveau les mêmes phénomènes: ainsi, dans 24 heures 48′ 44″ 1‴, il y a deux marées.

Ce phénomène imposant est dû, comme nous l'avons dit ailleurs, à l'attraction, tantôt combinée, tantôt opposée, de la lune et du soleil sur les eaux qui couvrent la surface de la terre, mais dans des proportions très-inégales, à cause de la différence dans la distance à la terre de ces deux astres. L'effet produit par l'action de la lune est, *à parité* de circonstances, presque quatre fois plus grand que celui produit par le soleil. Les plus grandes marées ont lieu 1° dans les syzygies ou au moment de la nouvelle et de la pleine lune, lorsque le soleil et la lune agissent concurremment; 2° lorsque la lune est à son périgée, c'est-à-dire à sa plus petite distance de la terre; 3° à l'époque des équinoxes du printems et de l'automne.

Les grandes inégalités du fond de la mer; la position des côtes; leur pente sous l'eau, tantôt rapide, tantôt douce; la différente largeur des canaux et des détroits; enfin les vents et les courans; toutes ces circonstances locales, et quelquefois accidentelles, altèrent la marche des marées, la font dévier de cette régularité qu'elle aurait dans une mer libre, augmentent l'intensité du flux sur les côtes des canaux resserrés, et, en faisant varier le degré des frottemens des eaux, raccourcissent ou prolongent la durée relative de la haute et basse mer. Ainsi, dans les îles de la mer du Sud, on voit des marées régulières et peu considérables, d'un ou deux pieds d'élévation; tandis que sur les côtes occidentales de l'Europe et sur celles orientales de l'Amérique, les marées sont extrêmement fortes et sujettes à beaucoup de variations.

A l'embouchure de l'Indus, la marée monte jusqu'à 30 pieds; à Saint-Malo, jusqu'à 50; et à Chepstow, petite ville du comté de Monmouth en Angleterre, jusqu'à 66. Selon Chabert, au fond de la baie Française, dans l'Amérique anglaise du Nord, elle monte même quelquefois jusqu'à 70 pieds.

Dans la zone torride, les marées se propagent d'orient en occident avec le mouvement des astres; dans la zone tempérée boréale, elles arrivent du sud; et dans celle australe, du nord, c'est-à-dire, dans l'une et l'autre, de la zone torride, qui est la partie du globe où la puissance des astres agit le plus directement sur les mers. Il y a des exceptions purement locales. La zone glaciale du nord ne se ressent que fort peu des marées; son éloignement, les terres qui l'entourent, les glaces dont ces mers sont encombrées, tout concourt à détruire ici l'effet de l'attraction sidérale. Nous ne savons rien de la zone glaciale du sud.

Dans les petites masses d'eau, la lune agit en même tems sur toutes les parties; elle diminue la pesanteur de toute la masse. Aucune eau environnante ne pourrait venir s'accumuler avec la masse attirée en promontoire liquide; car cette intumescence doit moins sa naissance à un mouvement vertical des eaux attirées, qu'à l'affluence latérale des eaux voisines, en vertu de la plus grande pesanteur de celles-ci. Voilà pourquoi la Méditerranée

n'a que de très-petites marées, qui se forment principalement dans le bassin étendu à l'est de l'île de Malte, et qui se propagent au nord dans le golfe de Venise, où elles montent même à 5 et 7 pieds dans les circonstances les plus favorables à la production de ce phénomène.

L'Océan communique l'effet de ses marées aux golfes et aux méditerranées qui ont leurs canaux d'entrée tournés vers les points cardinaux d'où la marée arrive. La Baltique et la Méditerranée ne sont point dans ce cas. Les baies de Baffin et d'Hudson le sont; aussi la marée non-seulement y est-elle sensible, mais elle s'élève dans les parages de l'île Disco jusqu'à 18 pieds. Le golfe d'Arabie en est encore un exemple frappant.

Autant on peut rendre parfaitement raison des marées et de toutes leurs anomalies, autant il y a encore de vague, de confusion et même de contradiction dans tout ce qui regarde les courans, soit généraux, soit particuliers. Ce phénomène, dont la grande importance pour la navigation a été signalée il y a quelques années par un savant navigateur, M. de Rossel, vient aussi d'être éclairci en partie par une foule d'observations nouvelles publiées par un autre marin versé dans toutes les branches des sciences exactes, M. le capitaine Sabine, dans la relation de l'important voyage qu'il a entrepris dans le but principal de déterminer la figure de la terre par l'observation de la longueur du pendule. Mais, malgré la grande masse de faits rassemblés jusqu'à présent, on est encore bien loin de pouvoir donner une explication satisfaisante de ces mouvemens propres de la mer : on n'y parviendra que lorsque l'on aura bien étudié, soit séparément, soit simultanément, toutes les causes qui peuvent les faire naître et les modifier, telles que l'action de la lune et du soleil, la rotation de la terre, la force centrifuge, l'évaporation, la différence de température, l'action des vents alizés, celle des moussons et autres. En attendant, nous nous bornerons à indiquer ceux des courans généraux et particuliers qui méritent le plus l'attention du géographe et du navigateur. Ce dernier ne se doute seulement pas de l'utilité immense qu'il peut tirer de la connaissance exacte des courans, à l'action seule desquels M. le capitaine Sabine attribue 1600 milles géographiques sur les 9,000 qu'il a parcourus à bord du *Pheasant*, depuis Sierra-Leone jusqu'à New-York.

On remarque, surtout entre les tropiques et jusqu'à 30 degrés de latitude nord et sud, un mouvement continuel dans les eaux de l'Océan, qui les porte d'orient en occident dans une direction semblable à celle des *vents alizés*, mais contraire à celle de la rotation du globe. Les navigateurs, pour aller d'Europe en Amérique, sont obligés de descendre à la latitude des Canaries pour prendre le courant qui les porte avec rapidité à l'occident. Ils observent la même règle pour aller d'Amérique en Asie, par l'Océan Pacifique. On pourrait croire qu'ils n'agissent ainsi qu'à cause des vents alizés; mais ils assurent qu'on distingue très-bien l'action du courant atmosphérical, de celle du courant océanique. On la reconnaît, parce que le vaisseau fait plus de chemin qu'il ne pourrait faire à l'aide du vent seul. Les corps flottans à la surface des eaux l'indiquent également. On en éprouve des effets extrêmement violens dans plusieurs détroits.

Un second mouvement porte les mers des pôles vers l'équateur. Il a aussi son mouvement correspondant dans l'atmosphère. La preuve la plus décisive de la réalité de ce mouvement, est celle qu'on tire de la direction des glaçons flottans, qui se portent constamment des pôles vers l'équateur.

Le plus remarquable de tous les courans connus est sans contredit le *Gulf-Stream*. Au moyen de ce courant, que M. de Humboldt compare à un immense fleuve, la navigation de l'Océan Atlantique, à partir des côtes d'Espagne aux Canaries, et de là aux côtes orientales de l'Amérique, présente moins de dangers que la traversée des grands lacs de la Suisse, ou le voyage de Rouen au Havre, ou celui de Bordeaux à l'embouchure de la Gironde. Il parcourt en 35 mois un cercle irrégulier immense de 3,800 lieues. 13 mois pour aller des Canaries aux côtes de Caracas, 10 pour faire le tour du golfe du Mexique, 2 pour parvenir au grand banc de Terre-Neuve, et 10 à 11 pour aller de ce banc à la côte d'Afrique, en passant près des Açores et se dirigeant vers le détroit de Gibraltar. M. de Humboldt observe que, lorsqu'un navire se trouve vers le 33e degré de latitude, il peut passer dans le même jour du courant qui se dirige à l'orient dans le grand courant équinoxial. Le Gulf-Stream, resserré dans le canal de Bahama, y acquiert une vitesse de près de 2 mètres par seconde, malgré le vent du nord très-violent qui y règne toujours. Sa température, sous les 40e et 41e parallèles, est encore de 18 degrés de Réaumur; tandis que celle des eaux de l'Océan, hors du courant, n'est que de 14.

L'Océan Pacifique s'éloigne, par le mouvement général, des côtes de l'Amérique en

se portant de l'est à l'ouest. Ce mouvement est très-fort dans la libre et vaste étendue de cette mer. Près le cap Corrientes, au Pérou, la mer paraît souvent fuir la terre par cette seule cause. Les vaisseaux sont portés avec rapidité du port d'Acapulco au Mexique, aux îles Philippines. Pour en revenir, on est obligé d'aller au nord des tropiques chercher le courant polaire et les vents variables. D'un autre côté, le courant polaire du sud ne trouvant aucune terre qui l'arrête, entraîne en toute liberté les glaces polaires jusqu'à des latitudes où le mouvement du courant tropique se fait déjà un peu sentir. Voilà pourquoi, dans l'hémisphère austral, on rencontre des glaces flottantes à 50, et même 40 degrés.

L'Océan Pacifique, dans son mouvement vers l'ouest, est arrêté par un immense archipel de bas-fonds, d'îles, de montagnes sous-marines, et même de terres assez considérables qui modifient plus ou moins la direction du courant général. Il paraît que le Grand Océan a aussi son *Gulf-Stream*.

Le courant principal, dirigé vers l'ouest, agit encore avec force au nord, dans le détroit de Torres, qui sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Hollande; et, au sud, dans le détroit de Bass, qui sépare celle-ci de la Terre de Diémen.

La mer des Indes nous offre ce fameux courant perpétuel, qui va le long de la Nouvelle-Hollande et de l'île de Sumatra, toujours au nord, jusqu'au fond du golfe de Bengale.

Dans cette même mer, nous trouvons un autre courant de l'est à l'ouest, qui, arrivé dans les parages de Madagascar, se tourne vers le sud-ouest, et, en conservant cette direction, glisse le long de cette chaîne de montagnes, les unes sous-marines, les autres à découvert. Ayant passé Madagascar, il se dirige vers l'Afrique, vient se heurter contre ce continent, et rase, avec une grande violence, les côtes de la *Terre Natal*, pour aller ensuite se réunir au mouvement général de l'Océan Atlantique.

Un courant non moins remarquable traverse du nord au sud le canal de Mozambique, et se réunit, au bas du cap *Corrientes*, au courant précédent.

Le courant nord qui règne le long de la Nouvelle-Hollande et de l'île de Sumatra pousse une branche à travers le détroit de la Sonde. Ce courant, selon quelques auteurs, serait le même qui domine dans les mers de Chine, et que La Pérouse a trouvé d'une si grande force dans la mer du Japon et dans la Manche de Tartarie.

On ressent, dans le détroit de Behring, le courant polaire qui amène les glaces des mers polaires aux environs de Kamtchatka.

Les courans polaires du nord offrent des effets très-remarquables : ce sont eux qui apportent sur les côtes de l'Islande une si énorme quantité de glace, que tous les golfes septentrionaux de ce pays s'en remplissent jusqu'au fond, quoiqu'ils aient souvent 500 pieds de profondeur; la glace s'élève même sous la forme de montagnes. D'autres années, il n'arrive point de glaces, mais d'immenses amas de bois flottans, surtout des pins et des sapins. C'est dans l'enfoncement demi-circulaire de la côte septentrionale de l'Islande, que ces bois et ces glaces s'amoncellent. Il est évident que c'est une seule et même cause qui les y amène; et comme il ne peut guère y avoir, sous le pôle même, un pays qui produise de grands arbres, il ne reste que la Sibérie ou l'Amérique Septentrionale, d'où ces bois pourraient venir.

Nous ne compterons point parmi les courans les prétendus doubles courans *inférieurs* et *supérieurs*, que, depuis le célèbre Halley, plusieurs naturalistes admettent dans certains détroits, entre autres, dans ceux de Gibraltar et de Constantinople. Leur existence n'est rien moins que prouvée; et le savant M. Hoff vient de démontrer de la manière la plus satisfaisante comment on pourrait expliquer, par des différences dans le niveau du fond de la mer dans ces détroits, les faits partiels qui ont déterminé à admettre trop facilement l'existence de ces courans imaginaires [1]. Il y en a bien d'autres, que des observations multipliées et plus exactes relègueront parmi les fables. Dans un savant ouvrage, publié à Édimburgh en 1817 par M. Bain, on a signalé une foule de circonstances qui peuvent avoir induit en erreur les marins, en leur faisant attribuer à l'action des courans la différence observée entre le chemin réel parcouru par le vaisseau et démontré par l'observation, et le chemin apparent indiqué par la boussole.

Il est plus aisé de prouver et d'expliquer l'existence des *courans opposés*, l'un à côté de l'autre. Dans le Kattegat, un courant nord sort de la Baltique le long des côtes de la Suède, un autre courant sud y entre le long des côtes du Jutland Dans la mer du Nord, il y a un courant nord qui vient du Pas-de-Calais, et un courant sud qui va depuis les îles Orcades le long des côtes britanniques. Les grands

[1] *Geschichte der durch UEberlieferung nachgewiesenen natürlichen Veraenderungen der Erdober flaeche.*

fleuves, en se déchargeant, occasionent à leur embouchure des courans souvent contraires à ceux de la mer : il serait superflu d'en citer des exemples.

Lorsque deux courans d'une direction plus ou moins contraire et d'une force égale se rencontrent dans un passage étroit, ils tournent tous les deux sur une courbe, qui quelquefois est une spirale, jusqu'à ce qu'ils se réunissent, ou qu'un des deux s'échappe. C'est ce qu'on appelle un *tournant*. Les plus célèbres sont : l'*Euripe*, près de l'île d'Eubée; le *Charybde*, dans le détroit de Sicile; et le *Malstrom*, en Norwége septentrionale. Ces tournans augmentent quelquefois de force par le concours de deux hautes marées contraires, ou par l'action des vents. Ils entraînent les vaisseaux, les brisent contre des rochers, ou les submergent, et en laissent reparaître les débris quelque tems après. On a brodé, sur ce fond assez simple, des fables merveilleuses; on a parlé de gouffres au fond de la mer, de fleuves souterrains, et d'autres choses semblables, dont l'existence n'est rien moins que prouvée.

La *profondeur des courans* est un problème de physique assez difficile à résoudre. Cependant les courans perpétuels, par leur régularité, par leur action extrêmement forte, même dans le plus grand calme, indiquent assez qu'ils ont une profondeur considérable. Leur vitesse n'est pas généralement connue; elle est indépendante de celle des vents et des ondulations, et très-difficile à déterminer exactement. Nous avons vu la grande vitesse du *Gulf-Stream* dans le détroit de Bahama. Ce courant remarquable, selon le capitaine Sabine, ne parcourt pas moins de 99 milles géographiques dans 24 heures, au-delà de Maranham.

CHAPITRE HUITIÈME.

Du fluide ambiant du globe, ou de l'atmosphère.

Il faut quitter la terre et voir au-dessous de nos pieds ces montagnes et ces mers dont notre avide curiosité a contemplé les merveilles. Un vaste assemblage de divers fluides enveloppe notre globe et en forme, en quelque sorte, une partie intégrante; cet océan céleste, qu'on appelle le *atmosphère*, c'est-à-dire sphère des vapeurs, va devenir le théâtre de nos recherches.

L'atmosphère est l'immense laboratoire de la nature, où cette chimie éternelle rassemble les divers gaz enlevés au globe, les distille, les sature, les décompose et les volatilise, ou les condense et les précipite, selon des lois et des procédés que les chimistes mortels s'efforcent souvent en vain de deviner. Tous les êtres terrestres portent leur tribut à l'atmosphère; tous en reçoivent des principes nécessaires à la vie, à la végétation, probablement même à l'existence inorganique. Il n'y a peut-être aucun corps qui ne puisse être réduit à l'état sériforme par la chaleur, et qui ne puisse être amené à l'état solide par le froid. Ainsi, notre planète étant transportée dans la température dont jouit Mercure, une partie de nos mers et de nos terres se vaporiserait et se mêlerait à l'atmosphère, tandis que si notre globe s'égarait un jour dans les régions froides de Saturne ou d'Uranus, une grande partie de notre atmosphère se condenserait et passerait à l'état de solidité. On peut donc définir ainsi notre atmosphère : « L'assemblage de toutes » les substances capables de conserver l'état » sériforme au degré de température et de » pression qui règne autour du globe ter- » restre. »

L'*air*, qui forme la plus grande partie de l'atmosphère, n'est pas un élément simple. La chimie moderne a prouvé, en analysant et recomposant l'air commun, qu'il est composé de 79 parties de gaz azote, de 21 de gaz oxigène, de quelques milliémes de gaz acide carbonique, et d'une très-petite quantité d'eau en vapeur, laquelle varie selon la température et la hauteur où l'air a été pris. Tous ces fluides sont plutôt mêlés que combinés ensemble.

L'oxigène est le seul propre à la respiration des animaux à sang rouge; l'azote semble absorbé par les animaux à sang blanc. Le gaz acide carbonique sert de nourriture aux végétaux. Ceux-ci, lorsqu'ils sont exposés aux

rayons du soleil, décomposent ce gaz, et versent des torrens de gaz oxigène dans l'atmosphère. Voilà pourquoi nous respirons un air si salubre dans une belle campagne légèrement ombragée de bois; tandis que dans l'intérieur des grandes forêts l'on trouve souvent l'air épais et malsain. Mais nulle part l'on ne jouit d'un air plus propre à entretenir les forces vitales dans un juste équilibre, que sur la mer, où le mouvement continuel conserve dans de justes rapports l'oxigène et l'azote.

L'air, en petite masse, est diaphane et incolore; en grande masse, il réfléchit quelques rayons de lumière qui donnent au ciel la couleur azurée. Cette couleur devient toujours plus foncée, selon qu'on s'élève au-dessus du niveau de la mer. Sur le sommet des plus hautes montagnes le ciel paraît d'un noir presque parfait, phénomène dû à la rareté de l'air, qui rend presque nulle la réfrangibilité des rayons de la lumière.

La pompe pneumatique, l'eau qui remonte dans un tuyau, et le mercure qui s'élève dans le baromètre, sont autant de preuves de la pesanteur de l'air. La pression qu'exerce une colonne d'air prise depuis l'extrémité de l'atmosphère jusqu'au niveau des mers, est égale au poids d'une colonne de mercure d'épaisseur égale, et de 28 pouces (76 centimètres) de hauteur. Si c'était une colonne d'eau, elle devrait avoir la hauteur de 32 pieds pour être en équilibre, parce que l'eau est 13 fois et demie plus légère que le mercure.

Tout le monde connaît le *baromètre*. Cet instrument, qui indique la pression qu'exerce l'air atmosphérique, sert à mesurer les différens niveaux des lieux terrestres. L'abaissement ou l'élévation du mercure dans le baromètre est en rapport avec la densité de l'air, qui varie selon le poids dont il est chargé. On a démontré que quand les densités sont en progression géométrique, les hauteurs de niveau sont en progression arithmétique; donc on peut connaître l'une par l'autre. Les méthodes de calcul inventées par Deluc, Laplace et Ramond, ainsi que les règles pour corriger les erreurs causées par la température, ne peuvent être exposées que dans les traités spécialement consacrés à la haute physique. Mais la géographie physique doit rendre grâces aux sciences exactes du perfectionnement d'un instrument dont l'usage multiplié peut seul nous conduire promptement à des notions étendues sur la configuration des montagnes, des plaines et des vallées.

La pression que l'air exerce sur un corps humain de 15 pieds carrés de surface, est de 32,505 liv.; et la variation d'une seule ligne, dans la hauteur du mercure, fait un changement de 138 livres dans la pression de l'air. Sur des montagnes très-hautes, la diminution de la pesanteur, jointe à d'autres circonstances, fait éprouver aux hommes des vertiges, des nausées, des hémorrhagies et un mal-être universel.

Le rapport entre le poids de l'air et de l'eau distillée, à la température de 0 du thermomètre de Réaumur, par une pression moyenne de 28 pouces de mercure, est, selon des expériences très-soignées de M. Biot, celui de 1 à 770,30. L'air exerce une pression égale en tous sens; sans cela, il briserait les corps fragiles.

L'air, comme les autres fluides aériformes permanens, est éminemment élastique, et tend à se dilater en raison inverse des poids qui le compriment. Newton a calculé qu'à 87 lieues de hauteur, l'air serait d'un milliard de milliards de fois plus raréfié qu'à la surface terrestre. Mais cette raréfaction doit avoir un terme. Le physicien Hales a trouvé que si une colonne atmosphérique était prolongée vers le centre de la terre, seulement à 20 lieues de la surface de l'Océan, l'air aurait à cette profondeur une densité égale à celle de l'or.

Puisqu'on ne sait pas jusqu'où peut aller la raréfaction progressive de l'air, on ne peut pas non plus déterminer la hauteur précise de l'atmosphère. Diverses méthodes pour y parvenir sont toutes justes à un certain degré, mais insuffisantes pour amener une conclusion rigoureuse. Comme à 16 lieues de hauteur environ les couches de l'air ne sont plus assez denses pour réfléchir ou réfracter la lumière, les physiciens et les astronomes modernes se sont accordés à fixer à cette distance les limites de l'atmosphère sensible. Les premiers ont aussi calculé qu'à 10,000 toises au-dessus du niveau de la mer les corps enflammés s'éteindraient faute d'air; que l'hydrogène ne mériterait plus son nom d'air inflammable à 12,400 toises; et que le soufre ne serait plus combustible à la hauteur de 15,000 toises.

L'atmosphère terrestre se dilate ou se resserre, en raison de la chaleur ou du froid qui y règne. Sous l'équateur, la raréfaction causée par les rayons du soleil concourt, avec la force centrifuge, à faire renfler l'atmosphère; de sorte qu'elle doit former autour de la terre un sphéroïde extrêmement aplati. Laplace croit que la différence entre les deux axes ne peut être, à son *maximum*, que celle de 2 à 3.

L'immense quantité de particules dont les corps terrestres se déchargent par évaporation, s'élève dans l'air sous la forme de vapeurs. Cette transpiration du globe est extrêmement forte sous l'équateur, mais le froid des pôles même ne l'anéantit pas tout-à-fait, puisque la glace et la neige se vaporisent même dans ces régions froides. Les physiciens modernes ont démontré, par des expériences délicates, que la chaleur est la seule cause de l'évaporisation, et que, dans un espace limité, il se forme autant de vapeurs dans un gaz, quelle que soit sa densité, que dans le vide. On peut dire que tous les êtres transpirent, et que cette transpiration, qui varie suivant les lieux, les individus, leur état et leurs différentes parties constituantes, est toujours proportionnelle à la température de l'air qui les environne.

Un pied cube d'air, à 76 centimètres ou à 28 pouces de pression et à 10 degrés de température, peut tenir 12 à 15 grains d'eau en dissolution. Cette eau est tellement dilatée, qu'elle y occupe un espace estimé 1700 fois plus grand que celui qu'elle occupait lorsqu'elle était liquide.

Lorsque la quantité de vapeur contenue dans l'air est proportionnelle à sa capacité, elle est invisible; mais dès que l'air est saturé, les particules aqueuses qui ne cessent de s'élever ne se dissolvent plus, et y restent suspendues en vapeurs vésiculaires dont la réunion forme les *nuages* et les *brouillards*, et donne, en général, naissance à tous les *météores aqueux*.

Les uns sont suspendus dans l'air, comme les brouillards et les nuages; d'autres tombent à terre, comme la rosée, la pluie et la neige.

Le froid, en condensant les vapeurs qui déjà se sont élevées en l'air; la chaleur, en raréfiant l'air et sollicitant les vapeurs à se dégager de la terre et à s'élever; enfin, un changement quelconque dans la constitution physique de l'atmosphère et dans son état électrique, produisent ces réunions de vapeurs visibles que nous nommons *brouillards* quand ils s'étendent sur la surface de la terre, et *nuages* lorsqu'ils planent dans l'espace. En s'élevant dans les airs ou sur les montagnes, le voyageur franchit quelquefois une zone de nuages, et voit ces amas de vapeurs s'étendre au-dessous de lui comme une plaine couverte de neige floconneuse; mais, même sur le Chimboraço, on voit toujours, à une hauteur immense, certains nuages blanchâtres semblables à des flocons de laine.

Dans l'été, dit Lamouroux, au lever du soleil, la terre, quelques rochers, les feuilles des plantes, les fleurs, et presque tout ce qui existe dans nos pays tempérés et à des latitudes plus chaudes, est couvert de gouttelettes d'eau que les poètes de l'antiquité regardaient comme les larmes de l'Aurore, et que les physiciens actuels nomment simplement *rosée*. M. Wels a démontré que ce phénomène, dont l'explication avait fait naître tant de conjectures, est produit par la condensation des molécules aqueuses qui se sont volatilisées pendant la nuit, et qui sont devenues liquides lorsque la température de l'air a acquis son *maximum* d'abaissement. Par un tems couvert, on n'observe jamais de rosée, parce que les nuages empêchent le refroidissement des corps sur lesquels les vapeurs doivent se déposer. Ce phénomène est beaucoup plus sensible dans les campagnes que dans les villes; il est très-rare dans les régions polaires, dans les contrées arides, et sur les mers des zones tempérées et froides.

Les particules aqueuses, volatilisées pendant la chaleur du jour, et déposées sur les corps quelques instans après le coucher du soleil, par les mêmes causes que la rosée, sont ce qu'on appelle *serein*.

Les qualités du serein, et quelquefois celles de la rosée, participent de la nature du pays où ces météores se développent. Ils agissent sur les êtres organisés avec une énergie d'autant plus grande, qu'ils sont plus chargés de principes étrangers. Tout le monde connaît les terribles effets du serein près des marais Pontins, dans l'État du pape, et près de ceux de Massa et de Grosseto, dans la Toscane.

La *gelée blanche* est une rosée qui s'est gelée un moment après qu'elle est tombée: fixée sur les arbres dépouillés de leur verdure, elle présente l'aspect d'une végétation cristalline.

La *pluie* tombe des nues lorsque les vapeurs vésiculaires qui en font partie se réunissent en gouttes par des causes particulières, variables, et souvent inconnues. Un changement dans l'état électrique de l'air, dans sa température, dans la direction et dans la force du vent, sont les causes les plus connues qui produisent ce phénomène. Les gouttes de pluies n'ont, dans nos climats, que quelques lignes de diamètre, mais, dans la zone torride, elles ont jusqu'à un pouce.

La surface du globe offre des différences énormes relativement à la quantité de pluie annuelle. On peut dire qu'en général les régions intertropicales sont celles où il en tombe davantage; ce sont aussi celles où l'on observe les pluies périodiques, qui commen-

cent et finissent à une époque déterminée. M. de Humboldt les attribue à l'influence de la déclinaison du soleil et à la cessation des brises que cet astre détermine. Mais tandis que, à quelques exceptions près, la quantité de pluie annuelle augmente en allant des pôles à l'équateur, le nombre moyen des jours pluvieux diminue des pôles à l'équateur. M. Schow croit pouvoir fixer à 25 pouces la masse ordinaire des eaux pluviales qui tombent annuellement sur l'Europe, au nord des Alpes; et à 35 pouces, au sud de ces montagnes. Les jours pluvieux, au contraire, montent, selon ce savant botaniste, dans le Nord, à 150 ou 160, et ne vont qu'à 90 ou 100 dans le Sud. Ces différences seraient encore plus grandes si l'on y ajoutait le nombre des jours de neige. Selon un astronome et physicien célèbre, M. Arago, la moyenne, depuis 1773 jusqu'à 1822, donne, pour Paris, 139 jours de pluie et 12 jours de neige. Le voisinage et la direction des montagnes, l'exposition du sol, les vents dominans et autres causes modifient prodigieusement ces lois générales. C'est ainsi qu'au milieu des Apennins, dans la Garfagnane, et des Alpes, à Tolmezzo et à Circivento, il tombe annuellement 85 à 95 pouces d'eau de pluie, lorsqu'il n'en tombe que 24 à Chiozza, 13 à Malte, et 11 à 12 à Pirano, en Istrie, et à Corfou, dans les îles Ioniennes. La moyenne, de 1805 à 1814, donne, pour Paris, selon M. Arago, 17,8 pouces, et de 1815 à 1822, 19,7. Dans les contrées comprises entre les tropiques, la quantité moyenne de pluie monte, selon M. de Humboldt, à 70 pouces. Il y a cependant des localités où elle dépasse de beaucoup ce terme. La moyenne, de 1803 à 1822, donne, pour Bombay, 87 pouces. A la Grenade, par exemple, dans les Antilles, il en tombe 105 pouces; et à Léogane, à Saint-Domingue, 150. Il faut aussi observer que, tandis que dans le Popayan il pleut pendant 10 mois de l'année, et à Quito presque tous les jours, les habitans de la côte occidentale de cette partie du monde, depuis le 5e jusqu'au 30e parallèle sud environ, ne voient jamais tomber la pluie.

La *neige* n'est autre chose que les molécules vésiculaires d'eau qui formaient les nuages, et qui, devenues liquides et saisies dans cet état par le froid de l'atmosphère, se cristallisent en tombant sur la surface terrestre. Elles prennent une figure régulière, aciculée ou lamelleuse, et se réunissent en petites étoiles à 6 ou 12 rayons. Souvent, et surtout lorsque l'air est très-humide et agité par le vent, ces étoiles, qui sont d'une blancheur éblouissante, se réunissent plusieurs ensemble, et forment des flocons plus ou moins volumineux.

On ne connaît pas encore bien la cause de la grêle; ce terrible météore se présente toujours sous forme de fragmens de glace, semblables à des galets. Quoique composée en général de couches concentriques, la *grêle* offre rarement une figure sphérique régulière. Sa grosseur varie depuis une demi-ligne jusqu'à plusieurs pouces de diamètre. L'été ou le commencement de l'automne sont les époques où on observe plus souvent ce météore, presque ignoré dans les zones polaires et dans la torride. La plupart des physiciens les regardent comme un phénomène électrique.

Parmi les météores aqueux, il y en a quelques-uns qui passaient autrefois pour surnaturels, mais auxquels des observations plus exactes ont ôté tout ce qu'ils avaient de miraculeux : telles sont les *pluies de sang*, lorsque l'eau pluviale entraîne avec elle une grande quantité de certains insectes rouges qui flottent dans l'atmosphère, ou qui fourmillent sur la terre; d'autres fois ces pluies sont produites par la poussière fécondante de quelques plantes alpines, ou bien par des substances métalliques. Les *pluies de soufre*, d'après des analyses faites avec le plus grand soin, ont été reconnues pour être dues au pollen des arbres résineux, comme celle observée à Copenhague en 1804, et à Lund quelques années après. Les pluies de cendre et de terre sont les produits d'éruptions volcaniques que les vents transportent quelquefois à d'énormes distances, et qui restent longtems suspendus dans l'air. Quant à la *neige rouge* trouvée sur le Breven par Saussure, dans les Pyrénées par Ramond, en Norwége par Sommerfeldt, et par le capitaine Ross dans le Groënland, à 75° 54′, les botanistes s'accordent à la regarder comme un amas de petites plantes cryptogames. Ils attribuent la couleur de la *neige jaune* au pollen des pins et des sapins. Les ouragans enlèvent aussi quelquefois des gerbes de blé et de petits animaux, comme des sauterelles, des crapauds, qui, en retombant à une distance considérable, effraient les bonnes femmes des campagnes. Le phénomène le plus effrayant dans ce genre, les pluies de feu, a été observé à deux reprises par un grand naturaliste qui déclare n'y avoir vu qu'une pluie fortement chargée d'électricité, et qui étincelait en touchant la terre.

Passons aux *météores lumineux*, ainsi appelés par les physiciens, parce qu'ils dépen-

dent de la réfraction et de la réflexion de la lumière.

Les rayons solaires, disent les newtoniens en passant d'un milieu plus rare dans un milieu plus dense, subissent une inflexion, une déviation de leur chemin direct, qui s'appelle *réfraction*. Les sept rayons visibles ont une réfrangibilité différente; les rouges ont la moindre; viennent ensuite l'orangé, le jaune, le vert, le bleu clair, l'indigo, le violet. Tous les corps qui sont visibles sans être lumineux ont la propriété de *réfléchir* la lumière, de la repousser et de la renvoyer. Les nuages et l'air même ont cette propriété. Les rayons qui ont le plus de réfrangibilité sont aussi les plus réflexibles. Ces deux causes nous procurent les spectacles les plus agréables et les plus majestueux de la nature. Si le ciel brille d'une couleur azurée, tantôt claire, tantôt foncée, c'est l'effet des rayons bleu, indigo et violet, qui, d'abord réfléchis par la terre, sont ensuite renvoyés vers nous par l'atmosphère.

C'est à la réfraction de la lumière que sont dues les teintes brillantes qui accompagnent l'*aurore* ou *le lever du soleil*, qui succède immédiatement à l'aube, et le *coucher du soleil*, qui précède le crépuscule; c'est encore à cette qualité de la lumière que nous devons l'*aube* matinale, qui dissipe les ténèbres de la nuit, et le *crépuscule*, que le soleil semble abandonner sur notre hémisphère. Ces deux derniers phénomènes, inconnus aux habitans de la zone torride, sont un grand bienfait pour les laboureurs et pour les navigateurs des zones tempérées, et encore plus pour les malheureux habitans de la zone glaciale, en allongeant considérablement la durée des jours. Nous ferons observer, à l'égard des deux premiers, que le soleil et la lune paraissent même au-dessus de l'horizon quelque tems avant leur lever réel, et que ce tems est d'autant plus long que la latitude est plus élevée.

Les *parélies*, ou l'apparition simultanée de plusieurs soleils réunis ensemble par des arcs lumineux; les *paraséléne*s, ou l'apparition simultanée de plusieurs lunes; et les *halos*, ou *couronnes*, cercles lumineux qui environnent quelquefois ces deux astres, sont des météores lumineux dus à la réfraction et à la reflexion de la lumière : très-rares dans nos climats, on les observe souvent dans les pays les plus froids, et surtout dans le milieu de l'hiver.

L'*arc-en-ciel* a beaucoup de rapport avec les parélies, et les accompagne ordinairement. Personne n'ignore que cet arc de cercle, si merveilleusement coloré, est le produit des sept rayons solaires réfractés dans des gouttes d'eau suspendues dans l'air, et réfléchis sur un nuage obscur comme sur un fond. C'est dans les traités de physique qu'il faut chercher l'explication de ce phénomène, ainsi que celle de ces illusions d'optique connues sous les noms de *mirage*, de *fata Morgana* et autres, dues à la différence de température qui existe entre les couches d'air qui sont en contact avec le sol échauffé et celles qui sont au-dessus; et celle de la *lumière zodiacale*, qui est constante sous l'équateur, où elle se présente après le coucher du soleil, sous la figure d'une clarté tranquille et blanchâtre, et dont on ne connaît pas encore bien la cause.

Parmi les *météores ignés* dont nous allons nous occuper, le *tonnerre* occupe le premier rang. On sait qu'il est le produit de l'électricité, dont la théorie doit être étudiée dans les traités de physique. La présence toute puissante du fluide électrique se manifeste d'une manière très-sensible dans l'air, la pluie, la neige, la grêle et les nuages qui flottent au milieu de l'atmosphère. Ces corps reçoivent la vertu électrique des mains de la nature, par des moyens qui ne nous sont pas précisément connus, quoique les expériences de Lavoisier et de Laplace aient mis hors de doute que les corps terrestres, en s'évaporant, enlèvent à la terre une partie du fluide électrique qui lui est propre. On sait que c'est au célèbre Franklin que nous devons la preuve positive de l'électricité de l'atmosphère; il osa le premier dresser un appareil contre les nuages, et arracher au ciel les carreaux de la foudre. L'électricité des nues d'orage est presque toujours celle que les physiciens nomment *vitrée* ou *positive*; elle augmente à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, et doit par conséquent être très-vigoureuse dans les couches d'air où naissent les orages. Tout le globe terrestre peut être regardé comme un vaste réservoir de l'une et de l'autre électricité, mais plus souvent de la résineuse ou négative. Tant que ces deux corps restent dans leur état naturel, il y a équilibre entre les deux électricités, et par conséquent repos; mais si un de ces deux corps, soit la terre, soit l'atmosphère, est électrisé par une quantité additive du fluide électrique, il n'y a plus égalité de répulsion et d'attraction; le fluide part sous la forme d'une étincelle; c'est *la foudre* qui est ou *descendante* ou *ascendante*. Quelquefois on voit ces deux espèces de foudre presque dans le même moment; la terre et l'atmosphère

semblent se renvoyer tour à tour leur surplus d'électricité. L'étincelle, attirée et conduite de préférence par des métaux et des corps humides, exerce des ravages qui, n'ayant pu être observés de sang-froid, restent encore enveloppés d'obscurité; ici, la foudre excite des flammes rapides et dévorantes; là, elle se borne à courber et à fracasser les objets qu'elle rencontre. Tantôt elle ôte en un instant la vie aux animaux, tantôt elle parcourt les vêtemens d'un individu sans lui nuire.

On a observé une espèce de flux et reflux périodique dans le fluide électrique de l'atmosphère. En été, lorsque la terre est sèche, que le jour est chaud, sec et serein, l'électricité atmosphérique va en croissant depuis le lever du soleil jusque vers le milieu du jour, où elle parvient à son *maximum*; elle y reste stationnaire pendant une couple d'heures, et diminue ensuite jusqu'à la chute de la rosée. Vers minuit, elle se ranime pour s'éteindre de nouveau, et presque entièrement. En hiver, le *maximum* de l'électricité est à huit heures du matin et à huit heures du soir; elle est plus faible dans la journée.

Le plus beau des météores ignés est sans contredit celui qu'on nomme *aurore boréale*. Inconnu dans toute la zone torride, très-rare dans les parties méridionales des zones tempérées, on ne le voit fréquemment que vers le 60e degré de latitude boréale. C'est surtout au nord de ce parallèle qu'il déploie tout son brillant éclat. L'aurore boréale se présente sous tant de formes différentes, qu'on ne saurait la décrire avec précision. Elle offre ordinairement plusieurs portions d'arcs lumineux que des gerbes de feu parcourent en se dirigeant vers un même point du ciel. Le sommet de l'arc paraît toujours placé sur le méridien magnétique du lieu où l'on se trouve. Malgré le grand nombre d'hypothèses imaginées par les physiciens modernes pour expliquer ce phénomène, on peut regarder encore comme inconnue l'origine de l'aurore boréale, dont la durée est très-variable. M. Biot l'attribue à une matière phosphorique magnétique qui nous vient des contrées les plus volcanisées de la terre, et qui ne serait, selon ce savant physicien, que l'assemblage des émanations les plus subtiles des volcans du Nord.

Les *feux follets* sont des flammes légères qui voltigent dans l'obscurité sur les cimetières et sur les champs de bataille; ils ont pu causer les prétendues apparitions d'esprits dans les églises, où une mauvaise habitude entasse encore en quelques pays les restes des morts. Ces feux sont dus à des gaz hydrocarbonés, hydrosulfurés et hydrophosphorés qui se dégagent des animaux en putréfaction, et qui s'enflamment par le contact de l'air ou du fluide électrique.

Il se dégage aussi des marais un air inflammable, qui est du gaz hydrogène mêlé avec l'azote. L'air qui brûle à la surface de certaines sources, connues sous le nom de *fontaines ardentes*, provient également du gaz hydrogène phosphoré. Il existe une de ces sources dans la paroisse de Saint-Barthélemy, département de l'Isère. Le dégagement du gaz inflammable est, pendant l'été, si considérable, qu'on voit continuellement une flamme de 7 pieds de hauteur, et que des voyageurs, à son aspect, se sont imaginés voir un village en combustion.

Les *étoiles tombantes* ou *volantes* sont connues de tout le monde. Les physiciens ne s'accordent pas sur l'origine de ce phénomène, que nous pencherions à attribuer au fluide électrique.

Le *feu de Saint-Elme* est une flamme brillante et passagère qui se montre au sommet des mâts, lorsque les vaisseaux naviguent avec rapidité ou sont battus par la tempête. Les anciens ont remarqué ce phénomène; une paire de ces feux s'appelait *Castor et Pollux*; un seul portait le nom d'*Hélène*. Souvent on vit les lances d'une armée et les baïonnettes des soldats ornées de ces bouquets électriques. Un naturaliste suédois, voyageant à cheval par un tems neigeux, vit ses doigts, sa baguette et les oreilles de son cheval couverts d'un feu de cette nature.

Les *globes de feu* offrent un spectacle beaucoup plus imposant que tous les phénomènes précédens. On en voit d'une étonnante grandeur; leur lumière est quelquefois rougeâtre, mais plus souvent d'une blancheur vive et éblouissante, semblable à la flamme du zinc mêlé avec le nitre. Ils se meuvent avec une extrême rapidité. On les voit souvent, dans l'espace de quelques secondes, apparaître, traverser l'horizon, éclater comme un feu d'artifice, se briser en morceaux, ou lancer des torrens de flammes. Une terrible détonation ébranle les airs et la terre au moment où ils éclatent. Il y en a qui se précipitent comme la foudre, écrasent les toits des maisons, tuent les animaux, démâtent et fracassent les navires. D'autres fois, ils marchent sur la terre comme un tourbillon de feu, brûlent les végétaux, dévorent, ou du moins renversent tout ce qui se rencontre sur le chemin.

Peu de secondes après que ces globes ont

disparu, quelquefois à l'instant même, l'on entend dans l'atmosphère un sifflement rapide, et des pierres tombent sur la terre. Chladni a recueilli chez les auteurs anciens et modernes des preuves de plus de 200 apparitions de ce terrible météore, dont les physiciens ont pendant long-tems nié l'existence. Ces pierres, connues sous les noms de *bolides, aérolithes, uranolithes, pierres de foudre, météorites, céraunites, pierres de la lune*, etc., sont semblables par leur nature, en même tems qu'elles diffèrent de toutes les pierres connues qui se trouvent à la surface ou dans les entrailles du globe. On a proposé plusieurs hypothèses pour expliquer l'origine des globes de feu et des pluies de pierres qui parfois les accompagnent; aucune ne nous paraît être entièrement exempte d'objections.

Tous les phénomènes que nous venons de considérer se montrent avec bruit; il y en a un qui se présente comme le résultat d'une force peu sensible et tranquille, mais constante dans ses effets, agissant sans cesse et influençant la surface entière de notre planète et de tous les corps qui la composent. Nous voulons parler du *magnétisme*, nom sous lequel on comprend toutes les propriétés des aimans. Malgré les travaux de Halley, Æpinus, Euler, Wilke, Coulomb et autres savans du dernier siècle, et les observations récentes et multipliées des habiles marins de Rossel, Sabine, de Freycinet, Duperrey, etc.; malgré les belles découvertes et les savans calculs de MM. Arago, Humboldt et Ampère, OErsted, Davy, Biot et autres physiciens célèbres, aux ouvrages desquels nous renvoyons pour l'exposition des lois observées dans les phénomènes magnétiques, pour leur explication et pour leur analogie avec ceux de l'électricité, de la lumière et du calorique, nous devons avouer que cette partie de la géographie physique, si riche en faits importans, laisse beaucoup à désirer; elle n'offre encore, à quelques exceptions près, que des hypothèses plus ou moins ingénieuses, plus ou moins savantes. Notre cadre ne nous permettant pas même de les résumer, nous nous bornerons à définir simplement la *direction*, la *déclinaison* et l'*inclinaison*, parce que ce sont les trois phénomènes magnétiques qui plus que les autres intéressent le géographe.

La mine de fer oxidulé, connue sous le nom de *fer magnétique* ou *aimant*, a la propriété d'attirer un autre minéral du même genre, le fer et plusieurs de ses composés, tels que l'acier, etc., ainsi que deux autres métaux, le nickel et le cobalt. Parmi les corps susceptibles d'acquérir la vertu magnétique, les uns, comme le fer et le nickel doux, n'acquièrent que passagèrement le magnétisme, tandis que la disposition qui donne au métal cette propriété se conserve presque indéfiniment dans l'acier trempé, le minerai de fer et autres.

Lorsque, par le frottement, par le contact avec un aimant naturel ou artificiel, ou par un autre moyen quelconque, on a aimanté une aiguille d'acier, si on la suspend et met en équilibre sur un pivot de métal non magnétique, on voit qu'elle dirige une de ses pointes vers le nord et l'autre vers le sud; c'est ce qu'on appelle la *direction de l'aiguille*, propriété précieuse, véritable génie tutélaire du navigateur, qu'elle éclaire sur l'immense uniformité des mers, dans les nuits les plus obscures et au milieu des plus terribles bourrasques, quand toutes les autres lumières l'abandonnent, et à laquelle on doit attribuer toutes ces mémorables découvertes qui ont tant étendu le domaine de l'homme civilisé, et presque complété la connaissance du globe.

On donne le nom de *boussole* à cette aiguille ainsi suspendue, placée dans une boîte au-dessus d'un disque sur lequel est représentée la *rose des vents*.

La déviation, ou l'angle que l'axe de l'aiguille aimantée fait avec le méridien du lieu, s'appelle *déclinaison*; elle est occidentale ou orientale, et varie dans divers endroits du globe, à divers tems de l'année, même à diverses heures du jour. Ces diminutions et augmentations semblent varier périodiquement. Ces variations sont très-considérables. A Londres, la déclinaison était 11° 15′ à l'est, en 1580; en 1657, l'aiguille montrait directement nord; en 1692, on remarquait déjà 6° de déclinaison occidentale, et en 1799, cette déclinaison était montée à 21°. En 1666, la déclinaison était nulle à Paris. Depuis ce tems jusqu'à ces dernières années, l'aiguille s'est avancée de 22° ½ vers l'ouest. La direction actuelle dans cette ville est, selon M. Arago, 22° 23′. Selon ce savant astronome, après avoir été stationnaire pendant 5 à 6 ans, l'aiguille rétrograde maintenant, et se rapproche du nord. C'est le résultat de douze mille observations. Avant l'année 1666 la déclinaison était orientale. On trouve sur le globe des suites de points dans lesquels la déclinaison est nulle; mais *ces bandes sans déclinaison* changent tous les ans de position. On est obligé de refaire les mappemondes magnétiques tous les 10 ou 12 ans.

L'*inclinaison* consiste en ce que l'aiguille aimantée, qui, près de l'équateur, ordinairement se soutient dans la position horizontale qu'on lui a donnée en la plaçant sur son

pivot, s'en écarte à mesure qu'on approche des pôles; l'une de ses extrémités s'abaisse toujours, selon qu'on s'avance vers l'un ou l'autre pôle. Des observations très-précises de l'inclinaison, faites à diverses époques par Gilpins et Cavendish à Londres, ont prouvé que cet élément est pareillement variable, quoique beaucoup moins que la déclinaison. L'inclinaison à Londres était, en 1775, 72° 30′; en 1805, 70° 21′. Ce résultat a été confirmé en France par les expériences de M. de Humboldt. L'inclinaison à Paris, en 1823, était, selon M. Arago, 68° 8′,5.

L'atmosphère éprouve des mouvemens qui en déplacent les particules dans différens sens, et qui tous ensemble dépendent d'une cause unique, savoir, de l'équilibre rompu, dont le rétablissement a nécessairement lieu selon les lois communes à tous les fluides. Un changement dans la température ou la pression d'une colonne d'air, la transformation d'une partie des gaz atmosphériques en eau, leur congélation, l'action de la lune et celle du soleil, l'état hygrométrique ou électrique de l'air, les éruptions volcaniques et les phénomènes qui les précèdent ou qui les accompagnent; en un mot, tout ce qui cause un vide, une condensation, une dilatation, et qui par conséquent rompt l'équilibre entre diverses parties de l'atmosphère, y produit nécessairement un déplacement rapide d'une masse d'air, un *vent*.

Le degré de vélocité des vents étant la circonstance qui frappe le plus les sens, il en résulte plusieurs dénominations arbitraires, dont voici les principales :

Vent à peine sensible, celui qui parcourt en	1	seconde	2 pieds.
Zéphir.	1	*id.*	5
Vent doux ou *modéré*. . . .	1	*id.*	de 10 à 16.
Vent fort ou *grand vent*. . .	1	*id.*	de 16 à 24.
Vent impétueux (coup de vent).	1	*id.*	de 24 à 35.
Tempête — *petite*.	1	*id.*	de 35 à 45.
Tempête — *moyenne*.	1	*id.*	de 45 à 50.
Tempête — *forte*.	1	*id.*	de 50 à 60.
Ouragan — des zones tempér.	1	*id.*	de 60 à 100.
Ouragan — de la zone torride.	1	*id.*	de 100 à 300.

Les mouvemens de l'atmosphère les plus fréquens sont parallèles à la surface de la terre; on les distingue par des noms particuliers, et l'on se sert, pour les déterminer, d'une figure nommée *rose des vents*. C'est une étoile à 8, 16, ou 32 rayons. Les quatre principaux désignent les quatre points cardinaux du monde : le *nord*, le *sud*, l'*est* et *l'ouest*; les intermédiaires forment des combinaisons binaires, ternaires ou quaternaires, avec ou sans addition de noms primitifs, selon leurs positions respectives. Le tableau ci-après offre, dans les trois premières colonnes, les noms français, anglais et italiens de la rose de trente-deux vents; la quatrième indique leur place sur la boussole ou compas. Avec les noms anglais on s'expliquera facilement les noms danois, suédois, hollandais et allemands. Les noms italiens sont en usage dans presque toute la Méditerranée. On a désigné *nord* par *N.*, *est* par *E.*, et ainsi de suite.

NOMS ANGLAIS.	NOMS FRANÇAIS.	NOMS ITALIENS.	PLACE sur le compas.
North (N.)	Nord (N.)	Tramontana	0
N. by E.	N. ¼ N. E.	¼ di T. verso Greco	11 ¼
N. N. E.	N. N. E.	Greco-Tramontana	22 ½
N. E. by N.	N. E. ¼ N.	¼ di Greco verso T.	33 ¾
(N. E.) *North-East.*	(N. E.) *Nord-Est.*	*Greco.*	45
N. E. by E.	N. E. ¼ E.	¼ di G. v. Levante	56 ¼
E. N. E.	E. N. E.	Greco-Levante	67 ½
E. by N.	E. ¼ N. E.	¼ di Levante v. G.	78 ¾
East.	Est.	Levante.	90
E. by S.	E. ¼ S. E.	¼ di Lev. v. Scirocco.	101 ¼
E. S. E.	E. S. E.	Levante-Scirocco.	112 ½
S. E. by E.	S. E. ¼ E.	¼ di Scirocco v. Lev.	123 ¾
S. E. (*South-East*).	S. E. (*Sud-Est*).	*Scirocco.*	135
S. E. by S.	S. E. ¼ S.	¼ di Sciroc. v. Ostro.	146 ¼
S. S. E.	S. S. E.	Ostro-Scirocco.	157 ½
S. by E.	S. ¼ S. E.	¼ di Ostro v. Scirocco.	168 ¾
South.	Sud.	Ostro.	180
S. by W.	S. ¼ S. O.	¼ di Ostro v. Libeccio.	191 ¼
S. S. W.	S. S. O.	Ostro-Libeccio.	202 ½
S. W. by S.	S. O. ¼ S.	¼ di Libeccio v. Ostro.	213 ¾
S. W. (*South-West*).	S. O. (*Sud-Ouest*).	*Libeccio.*	225
S. W. by W.	S. O. ¼ O.	¼ di Lib. v. Ponente.	236 ¼
W. S. W.	O. S. O.	Ponente-Libeccio.	247 ½
W. by W.	O. ¼ S. O.	¼ di Ponente v. Libeccio.	258 ¾
West.	Ouest.	Ponente.	270
W. by W.	O. ¼ N. O.	¼ di Ponente v. Maestro.	281 ¼
W. N. W.	O. N. O.	Maestro-Ponente.	292 ½
N. W. by W.	N. O. ¼ O.	¼ di Maestro v. Ponente.	303 ¾
N. W. (*North-West*).	N. O. (*Nord-Ouest*).	*Maestro.*	315
N. W. by N.	N. O. ¼ N.	¼ di M. v. Tramontana.	326 ¼
N. N. W.	N. N. O.	Maestro-Tramontana.	337 ½
N. by W.	N. ¼ N. O.	¼ di Tram. v. Maestro.	348 ¾
North.	Nord.	Tramontana.	360

On ne désigne pas la direction des vents, comme celle des courans maritimes, par le point du compas où ils tendent, mais par celui d'où ils viennent; ainsi un *vent de nord* est directement opposé à un *courant nord.*

Nous distinguons, sous le rapport de la durée, les vents *constans* des vents *variables*; et sous le rapport de l'étendue, les vents *généraux* des *partiels.*

Il y a deux mouvemens généraux et constans dans l'atmosphère : l'un règne dans la zone torride et porte l'air, relativement à la terre, à l'occident, dans un sens conforme à celui du mouvement général des mers; l'autre, qui se fait surtout sentir dans les zones tempérées, et qui amène l'air polaire vers l'équateur : ce dernier mouvement produit donc deux courans ou effluves polaires, semblables à ceux que nous avons déjà observés dans les mers. Le mouvement équatorial de l'atmosphère produit les *vents alizés* ou le vent constant d'est, qui souffle dans la zone torride. Ces vents ont probablement pour cause première la dilatation qu'éprouve l'air par l'action de la chaleur que le soleil y développe.

Les inégalités de la surface terrestre, et la diversité des sols, influent certainement beaucoup sur la constitution de l'atmosphère. Là s'élèvent des montagnes couvertes de neiges éternelles; l'air ne peut donc y éprouver la même dilatation que dans les vallées : ici s'étendent des sables brûlans ou des forêts, des marais, des savanes qui exhalent divers gaz inflammables : ailleurs ce sont de grands bassins d'eau, entourés et coupés irrégulièrement par les terres. Il y aura donc dans l'air des condensations et des dilatations relatives et partielles : c'est ce qui produit

les *brises* de mer, de terre, et les *brises* de montagnes. Ces changemens se font différemment en été et en hiver, le jour et la nuit. Il y aura donc des brises de matin et de soir ; ce sont ces *auræ matinales*, ces zéphirs, dont l'haleine rafraîchissante nous ranime dans la saison chaude.

Ces brises alternatives se font sentir même à des latitudes très-élevées, comme, par exemple, à Berghen, en Norwége. Les îles de la mer du Sud, nonobstant leur petite circonférence, attirent, pendant le jour, tellement vers elles le vent général d'est, qu'il les embrasse, pour ainsi dire, de toutes parts, et souffle de tous les points du compas vers le sommet central de l'île. La nuit venue, l'air reflue de ce centre vers la mer dans toutes les directions. Cette belle observation de Forster jette un grand jour sur la théorie des vents, encore si imparfaite.

Enfin, les chaînes de montagnes peuvent arrêter les vents dans la partie inférieure de l'atmosphère, ou les détourner de leur marche directe, quelquefois leur donner plus d'impétuosité, comme les courans de mer acquièrent plus de force dans les détroits et auprès des promontoires. Ces mouvemens violens de l'air arrêté par un obstacle, ont surtout rendu fameux le cap Horn, le cap de Bonne-Espérance et le cap Sud de la terre de Diémen, ainsi que le détroit de Bab-el-Mandel en Arabie, la *Bouche-du-Dragon* en Amérique, sans en nommer d'autres.

Le *Samoum* ou *Samieli* des Arabes, le *Khamsin* ou *Chamsan* d'Égypte, l'*Harmattan* en Guinée et quelque partie de la Barbarie, le *Solano* des Espagnols, le *Scirocco* des Italiens, et autres, sont des vents remarquables par leurs propriétés et leur action sur la vie des êtres.

Les Antilles, les îles Maurice et de Bourbon, le royaume de Siam et la Chine, sont les pays où les ouragans exercent le plus souvent leurs ravages. Les ouragans de l'Europe ne sont nullement comparables à ceux des pays plus méridionaux ; et, généralement parlant, ce sont plus souvent des *tournans d'air* occasionés par la rencontre de deux vents contraires. Dans un vrai ouragan, tous les élémens semblent s'armer et se liguer pour la destruction de la nature. Les foudres se croisent, le tonnerre mugit sans interruption, la pluie se précipite par torrens. La vélocité du vent surpasse quatre ou cinq fois celle de l'animal le plus léger à la course ; il balaie tout, moissons, vignes, cannes à sucre, forêts et maisons ; on dirait qu'on a nivelé le terrain par où il a passé. Il commence de diverses manières : quelquefois c'est un petit nuage noir qui se montre sur le sommet d'une montagne ; dans le même instant où il semble s'asseoir sur la montagne, il en descend les côtes, roule, s'étend et couvre tout l'horizon ; d'autres fois l'orage s'avance sous la forme d'une nuée couleur de feu, qui se montre subitement sur un ciel calme et serein. On ne connaît pas encore précisément l'origine des ouragans ; on sait seulement que l'électricité paraît y jouer le rôle principal.

La *trombe* ou le *siphon* est un phénomène non moins dangereux. On en distingue de terrestres et de marines. Au-dessous d'un nuage épais, la mer s'agite de mouvemens violens ; les flots s'élancent avec rapidité vers le centre de la masse d'eau agitée ; y étant arrivés, ils sont dispersés en vapeurs aqueuses, et s'élèvent en tourbillonnant, suivant une spirale, vers le nuage. Cette colonne conique et ascendante est rencontrée par une autre colonne descendante qui, du centre de la nue, se penche vers celle marine et s'y réunit. Souvent la colonne marine a 50 à 80 toises de diamètre près de la base ; mais toutes les deux elles s'amincissent vers le milieu, où est leur point de réunion ; et là, elle n'ont que deux ou trois pieds de diamètre. Toute la colonne se présente comme un cylindre creux, ou comme un tube de verre vide à l'intérieur. Elle glisse sur la mer sans qu'on s'aperçoive d'aucun vent : on en a vu plusieurs ensemble qui suivaient des directions différentes. Lorsque la nue et la base marine de la trombe ne se meuvent pas avec une vitesse égale, il arrive de voir la trombe se pencher, se courber même, et à la fin se déchirer. Alors on entend un bruit comme celui d'une cascade qui roulerait dans une vallée profonde. Souvent des foudres sortent du sein même de la trombe, surtout dans le moment où elle se brise ; mais on n'entend pas le tonnerre. Les trombes marines sont moins rares dans la zone torride que dans les zones tempérées et glaciales ; les mers de la Chine et du Japon sont remarquables par la fréquence de ce terrible météore, qui, ainsi que les trombes terrestres, paraît devoir être attribué à des courans d'air opposés entre eux, et à l'influence de l'électricité.

Les *trombes terrestres* se présentent sous la forme d'une immense colonne d'air, de poussière ou de vapeur aqueuse, tournant sur elle-même avec une grande vitesse, détruisant, dans sa course rapide et vagabonde, tout ce qui se trouve sur son passage, desséchant les étangs et les lacs, enlevant des masses énormes, les entraînant dans son

tourbillon, les transportant à des distances considérables, et couvrant de leurs débris ou d'un déluge d'eau le terrain sur lequel la trombe éclate. Ce météore varie à l'infini, soit dans sa durée, soit dans l'étendue de ses effets; il en est peu qui présentent des phénomènes plus extraordinaires et plus bizarres.

Sur les confins des deux vents alizés de l'Océan Occidental, entre les 4e et 10e degrés de latitude nord, et les 330e et 365e degrés de longitude de l'île de Fer, il y a un trajet de mer où les navigateurs éprouvent des calmes perpétuels, accompagnés d'une chaleur suffocante, de coups de tonnerre et d'éclairs terribles; enfin des pluies si fréquentes et si abondantes, que l'on a appelé ces parages la *mer de Pluie*. Les petits vents qui s'y rencontrent ne sont que des bouffées subites de peu de durée, et qui s'étendent très-peu; de sorte que quelquefois chaque heure donne un vent différent, qui dégénère en calme avant qu'un autre lui succède.

Les calmes règnent également sur les limites du vent alizé et des vents variables; mais ils y sont bientôt détruits par des coups de vent et par des *travades* ou *tornado's*.

C'est après avoir observé cet état habituel de l'atmosphère, qu'on a pu fixer des règles certaines pour la navigation en Amérique. On cherche toujours à gagner le sud et les latitudes voisines du tropique, parce que là on est sûr de trouver un vent frais d'est ou de nord-est qui, joint aux courans, vous pousse rapidement vers l'Amérique. Pour revenir en Europe, on cherche à gagner au moins les 30 degrés de latitude, parce que c'est là où les vents commencent à devenir variables; ils sont cependant le plus souvent au sud-ouest.

Dans la grand Océan ou la mer Pacifique, nous retrouvons le mouvement général de l'atmosphère de l'orient en occident, modifié par les deux courans polaires. La vaste étendue de cette mer permet à l'atmosphère de développer régulièrement ses mouvemens naturels. Les *vents alizés* de nord-est et de sud-est sont si constans et si forts dans cette mer, que, s'il y avait un détroit à la place de l'isthme de Panama, on irait beaucoup plus vite à la Chine par l'ouest que par l'est. Ces mouvemens partent de l'Amérique et de la chaîne des Andes; ils sont donc plus faibles et ont moins d'étendue sur les côtes de l'Amérique, où ils ne commencent que vers les tropiques, et même en dedans de ces cercles. Sur les côtes opposées de l'Asie et des terres australes, ils s'étendent jusqu'au 40e parallèle. Les Espagnols, pour aller d'Acapulco aux Philippines, ne font que se laisser entraîner par les vents et les courans, qui les poussent en ligne droite, et en fort peu de tems, au lieu de leur destination : voilà pourquoi, en naviguant pendant si longtems sur cet Océan, ils n'ont découvert que très-peu de ces terres australes dont ils n'étaient cependant pas très-éloignés. Pour retourner au Mexique, ils remontent jusqu'au Japon, d'où ils se dirigent sur les côtes nord-ouest de la Californie. C'est à la faiblesse du courant polaire boréal, tant aérien qu'aquatique, qu'il faut attribuer cette grande étendue des vents alizés; comme c'est la force supérieure des courans polaires du sud qui fait régner les vents du sud le long des côtes du Pérou.

Ce n'est que dans l'Océan Indien que les fameuses *moussons* ou vents de sémestre semblent détruire l'uniformité du mouvement général de l'atmosphère, quoique sans doute ils y pourraient être ramenés, si l'on connaissait toutes les circonstances qui y influent. Depuis le 10e degré de latitude sud jusqu'au tropique du Capricorne, et au-delà, le vent général alizé d'est ou de sud-est règne sur l'Océan Indien : il s'étend quelquefois en été jusqu'aux 2e et 3e degrés de latitude sud. Passé le 10e degré commencent les *moussons*, ou les vents périodiques de six mois. Au nord de l'équateur il règne, depuis avril jusqu'en octobre, un violent vent de *sud-ouest*, accompagné de tempêtes, d'orages et de pluies; dans les autres six mois, il souffle, de *nord-est*, un vent doux et agréable. Entre le 2e et le 12e parallèles de latitude, les vents soufflent généralement, dans le semestre hivernal, de *nord-ouest*; et dans l'été, de *sud-ouest*.

Ainsi, dans l'hiver, la constitution atmosphérique offre ces élémens principaux : vents de nord-est, au nord de la ligne; vents de nord-ouest, au sud de la ligne jusqu'au 10e parallèle; enfin, vent alizé d'est et de sud-est. Dans l'*été*, les phénomènes sont moins contradictoires : vents de sud-ouest, depuis le 10e parallèle jusqu'aux extrémités septentrionales; vents alizés, au sud du 10e parallèle.

Ces dispositions générales subissent des variations déterminées par la configuration et l'élévation des côtes, par les détroits et les courans de mer. Les deux moussons de nord-est et de sud-ouest sont plus faibles, plus variables dans le golfe du Bengale, et plus constantes, plus violentes dans le golfe d'Arabie. Ces deux moussons s'étendent également plus en largeur vers l'ouest; car elles dominent sur tout le trajet de mer qui est

entre l'Afrique et l'île de Madagascar. Dans les parages entre la Chine, le royaume de Siam, Sumatra et l'équateur, ces moussons se font également sentir; mais elles y sont presque tout-à-fait *nord* et *sud*, sauf les variations locales; elles s'étendent jusqu'aux îles Philippines, et même, quoique avec beaucoup d'inconstance, jusqu'à celles du Japon. Les moussons entre l'équateur, l'île de Java et la Nouvelle-Guinée, sont à peu près conformes à celles de la Chine pour la direction, qui varie seulement un peu vers le nord-ouest, pour la mousson de nord, et vers sud-est pour celle de sud. Mais ces moussons ne commencent que six semaines après celles des mers de la Chine.

Les moussons changent toujours quelque tems après les équinoxes; elles soufflent constamment vers l'hémisphère où est le soleil. Donc, l'action de cet astre sur l'atmosphère en est visiblement une des causes principales.

Les vents purifient l'atmosphère en y entretenant une agitation perpétuelle; ils dissipent les miasmes qu'exhalent les marais et les eaux stagnantes; ils soulèvent et transportent les nuages destinés à fertiliser la terre au moyen de la pluie. Des millions de graines végétales, pourvues de petites aigrettes, voltigent sur l'aile des vents, et répandent au loin l'empire de la végétation. L'homme a su se faire du vent un levier qui, appliqué aux moulins, nous épargne un travail immense. Si l'Océan est le grand chemin du globe, les vents sont les infatigables coursiers qui portent rapidement nos vaisseaux d'un pôle à l'autre. En ne considérant les vents que sous les rapports pittoresques, combien de jouissances ne procurent-ils pas à celui qui aime le grand spectacle de la nature, surtout aux habitans des montagnes! Tantôt les vents étendent sur toutes les vallées un rideau de nuages qui laisse apercevoir les sommets des Alpes lointaines comme autant d'îles disséminées dans un océan; tantôt, déchirant en partie ce rideau, ils nous ouvrent tout-à-coup les perspectives les plus étonnantes, où les jours les plus vifs forment un heureux contraste avec les ombres voisines. C'est aux coups de vents que le peintre et le voyageur doivent les vues les plus singulières qui peuvent s'offrir à leurs regards. Dans les soirées d'été, et surtout d'automne, ce sont les vents qui, en accumulant et modelant de longues traînées de nuages, créent et détruisent devant nos yeux ces paysages fugitifs, ces palais enchantés, ces pompeuses colonnades, ces vagues fantastiques, ces montagnes aériennes que colorent les feux du soleil couchant. Pourquoi faut-il que ces jeux brillans de la nature servent quelquefois à entretenir une superstitieuse crédulité avide d'erreurs et de merveilleux?

CHAPITRE NEUVIÈME.

De la température de l'atmosphère, ou des climats physiques.

Aucune partie de la géographie physique n'a été plus généralement livrée à l'empire de la routine et des préjugés, que celle où l'on traite des causes des climats physiques. On a long-tems considéré le soleil comme la source unique de la température que nous éprouvons dans les diverses régions de la terre; les influences qu'on accordait aux vents n'ont été déterminées qu'après quelques observations locales, faites par Hippocrate, en Grèce ou dans les contrées voisines. Pour que cette partie de la physique terrestre ait pu être approfondie, il a fallu que des nations civilisées, non-seulement eussent envoyé des voyageurs près des pôles et sous l'équateur, mais encore qu'elles y eussent formé des établissemens. C'est en réunissant sous des points de vue généraux les résultats des observations locales réservées pour nos descriptions spéciales, que nous essaierons de tracer ici une esquisse de *climatologie* conforme à l'état actuel des sciences.

Le climat physique comprend la chaleur, le froid, la sécheresse, l'humidité et la salubrité dont jouit un endroit quelconque sur le globe. Ces climats, bien différens des climats astronomiques, sont des parties de la terre, rarement des zones terrestres, dans lesquelles

règnent une égale chaleur et des phénomènes atmosphériques à peu près semblables.

Les causes du climat physique sont au nombre de *neuf;* les voici : 1° l'action du soleil sur l'atmosphère; 2° la température propre du globe; 3° l'élévation du terrain au dessus du niveau de l'Océan; 4° la pente générale du terrain et ses expositions locales; 5° la position de ses montagnes relativement aux points cardinaux; 6° le voisinage des grandes mers et leur situation relative; 7° la nature géologique du sol; 8° le degré de culture et de population auquel un pays est parvenu; 9° les vents qui y règnent.

Ces causes agissent plusieurs ensemble ou séparément, et déterminent les caractères qui constituent les climats chauds et humides, chauds et secs, tempérés et humides, tempérés et secs, froids et humides, froids et secs, etc., etc.

Le soleil, dit Lamouroux, doit être regardé, avec raison, comme la cause la plus puissante des différences que présentent les climats; ils lui sont tellement subordonnés, qu'il semble les entraîner avec lui d'un hémisphère vers l'autre hémisphère; son action dépend de la direction de ses rayons, qui nous arrivent d'une manière plus ou moins oblique, ainsi que de la densité de l'atmosphère. Dans un air très-rare, comme sur les plus hautes montagnes et sur les plateaux les plus élevés, et encore plus dans des positions isolées et très-éloignées du niveau des mers, comme dans les aérostats, la chaleur est nulle ou à peine sensible.

Il paraît démontré, d'après des faits observés depuis long-tems, et des expériences récentes faites par MM. Trebra et Arago, que la chaleur propre de la terre augmente d'un degré centésimal pour un enfoncement [1] de 100 pieds.

Si la température de notre planète croît dans la même progression, elle doit être excessive à la profondeur de 300,000 pieds, et surtout au centre de la terre. La chaleur y est supérieure à celle des métaux en fusion, même à celle des plus réfractaires, tels que le fer ou le platine. La température constante des eaux thermales, les volcans et leurs nombreux phénomènes, les tremblemens de terre, peuvent s'expliquer maintenant avec la plus grande facilité, puisqu'à 12 ou 15 lieues de profondeur la masse de la terre présente déjà la température de l'incandescence.

Il faut distinguer deux mouvemens de la chaleur dans la masse du globe : le premier, périodique, cortical, s'avançant de la surface au centre, est produit par le soleil; il oscille dans l'enveloppe extérieure, suivant les saisons, les jours, etc.

Le deuxième, uniforme, d'une lenteur extrême, est dû également au soleil, dont la chaleur, se propageant depuis un grand nombre de siècles dans la partie intérieure du globe, principalement dans les zones équinoxiales, forme un flux continuel de calorique qui traverse la masse de la terre de l'un et de l'autre côté du plan de l'équateur, et qui se perd à travers les régions polaires. Les excellentes observations que depuis longtems on fait dans les caves de l'Observatoire de Paris, démontrent la lenteur immense de ce mouvement de la chaleur. Le thermomètre, placé à 87 pieds sous terre, n'a pas, de 1787 à 1819, donné $\frac{1}{37}$ de degré de différence entre les étés les plus chauds et les hivers les plus froids.

Avec l'*élévation* du terrain, le froid augmente dans une progression très-rapide. Il est superflu d'en citer des exemples. Qui ne sait pas que l'hiver règne encore sur les Alpes et les Pyrénées, quand les fleurs du printems couvrent les plaines de la France septentrionale? Cette disposition bienfaisante de la nature étend considérablement le nombre des pays habitables dans la zone torride. Il est probable que derrière les plages brûlantes du Congo, il existe au centre de l'Afrique Australe des contrées qui jouissent d'une température heureuse; comme on voit la vallée printanière de Quito, située sous la même latitude que ces funestes côtes de la Guyane française, où la chaleur humide entretient l'éternel germe des maladies. D'un autre côté, c'est l'élévation continuelle du terrain qui, dans l'Asie centrale, étend la région froide jusqu'au 27° parallèle de latitude; de sorte qu'en montant des plaines de l'Inde aux vallées de l'Himalaya et du Tibet, on se croit en peu de jours transporté de l'équateur sous le pôle.

L'*exposition* générale doit être distinguée de l'exposition locale. La France occidentale, par exemple, a l'exposition générale vers le coucher d'équinoxe; et cependant la vallée de l'Allier est exposée au nord; celle de la

[1] Il paraît, d'après un mémoire lu par M. Cordier à l'Académie des Sciences, sur ce sujet intéressant, et qui présente le résultat des calculs faits par ce savant sur les observations de ses prédécesseurs et celles qui lui sont propres, que la moyenne d'accroissement de chaleur est 1° par 25 mètres. Cet accroissement varie d'ailleurs selon les localités. Dans quelques contrées, 13 mètres suffisent pour obtenir un degré.

Mayenne au sud ; celle de l'Oust en Bretagne, au sud-est. Ainsi, la pente générale d'une grande contrée n'exclut aucune des pentes locales les plus opposées. Cependant on peut admettre comme un principe général, que la somme positive de toutes les expositions locales est dans le même sens que l'exposition générale. Ce principe ne peut s'appliquer qu'à de grandes étendues, comme, par exemple, au bassin total d'une rivière.

Tout le monde sait de quel effet, pour la température, est l'exposition d'un terrain relativement au soleil. Un coteau incliné de 45° vers le midi, le soleil étant élevé de 45°, reçoit les rayons solaires perpendiculairement ; tandis que, sur une plaine, ces mêmes rayons frappent le sol sous un angle de 45°, c'est-à-dire avec un quart de moins d'énergie ; et le coteau incliné au nord de 45° seulement, sera frappé des rayons solaires dans une direction horizontales qui les fait glisser le long de la surface. Si le terrain est encore plus incliné au nord, il ne recevra aucun rayon, et restera constamment dans l'ombre. Ces différences, déjà sensibles dans les pays de collines, deviennent énormes dans les contrées couvertes de hautes montagnes. C'est ainsi que, dans le Valais, on voit les Alpes d'un côté couvertes de glaces éternelles, tandis que les vignobles et les vergers ornent les coteaux opposés de tous les charmes de la fécondité.

Il y a encore une autre circonstance à observer. L'angle d'incidence des rayons solaires est bien déterminé, pour un moment donné du jour, par l'exposition d'un terrain ; mais il varie aussi avec la marche diurne du sol. Le coteau qui, le matin, recevait les rayons solaires sous un angle direct, les reçoit déjà plus obliquement à midi ; et peut-être les rayons de l'après-midi ne feront-ils que glisser sur la surface de ce terrain. Il arrive précisément le contraire avec les coteaux exposés au couchant. Ceci a des conséquences très-remarquables que nous allons indiquer.

Toute *exposition occidentale* (depuis sud-ouest à nord-ouest) doit être plus chaude que l'exposition orientale correspondante, toutes autres choses étant égales ; car les rayons du matin, qui frappent directement les coteaux exposés au levant, ont à combattre le froid qui s'y est rassemblé pendant la nuit. Lorsque l'atmosphère, dans l'après-midi, sera à son plus grand degré d'échauffement, le rayon solaire ne viendra plus concentrer cette masse de chaleur sur les terrains en exposition orientale ; car il n'y tombera qu'obliquement. Au contraire, les coteaux qui penchent vers le couchant se sont déjà pourvus de chaleur pendant toute la matinée ; et lorsque le rayon solaire viendra les frapper directement, en y rassemblant tout le calorique de l'atmosphère, il n'y trouvera aucun obstacle ; toutes choses, au contraire, seront disposées en faveur de son action. En vertu de ce principe, les expositions *sud-sud-ouest* et *sud-ouest* sont les plus chaudes de toutes, tandis que, par contre-coup, celles de *nord-est* sont les plus froides. On entend bien qu'il n'est question ici que de l'*hémisphère boréal*, et qu'on fait toujours abstraction d'une foule de circonstances locales et temporaires.

La *position des montagnes* n'est pas toujours essentiellement liée aux pentes du terrain, puisqu'il y a des plateaux montagneux qui (à la vérité dans une petite partie de leur étendue) n'ont aucune pente générale, comme dans la Mongolie, dans le Tibet ; et que, d'autre part, on trouve des pays qui se penchent de plusieurs côtés, sans que leur partie la plus élevée soit garnie de véritables montagnes, comme, par exemple, le centre de la Russie d'Europe.

Les montagnes agissent sur les climats de deux manières : elles attirent les vapeurs suspendues dans l'air ; ces vapeurs, en se condensant, produisent les nuages, les brouillards, qui ordinairement dérobent à notre vue les cimes des montagnes. Souvent aussi ces assemblages de matières aqueuses que les vents poussent çà et là sont arrêtés dans leur marche vagabonde par les chaînes de montagnes, où ils s'accumulent dans les hautes vallées. Ces effets sont encore plus sensibles lorsqu'une chaîne de montagnes est couronnée de forêts que respecta la hache destructive. Elles augmentent l'élévation de la montagne ; elles en resserrent les passages ; elles fournissent surtout un aliment inépuisable aux eaux courantes. La destruction des forêts peut quelquefois être un bienfait pour un pays, en lui procurant une circulation d'air plus libre ; mais, poussée trop loin, c'est un fléau qui ravage des contrées entières. On en a vu des exemples funestes dans les îles du Cap Vert, sans en citer beaucoup d'autres d'une moindre évidence. C'est la destruction des forêts, et non pas un prétendu *refroidissement du globe*, qui a rendu la partie méridionale de l'Islande plus accessible au froid épouvantable que trop souvent les glaces flottantes lui apportent en s'arrêtant sur ses côtes septentrionales. Quoique les montagnes ne puissent empêcher les mouvemens généraux de l'atmosphère d'avoir lieu, elles peuvent cependant, en les arrêtant en partie, rendre

certains vents plus ou moins fréquens pour une certaine étendue de terrain. On ne doute point que les Alpes ne concourent à garantir à la belle Italie son heureux climat, son printems éternel et ses doubles moissons.

Les exemples des climats rendus plus froids par la position des montagnes ne manquent pas. Si la Russie centrale et la Russie méridionale sont exposées à des froids disproportionnés à leur latitude et à leur exposition, qui, en grande partie, est méridionale, c'est, entre autres causes, parce qu'elles n'ont pas au nord une chaîne de montagnes qui puisse affaiblir l'action des vents glacés qui viennent de la mer Blanche et des monts Uraliens. La Sibérie est dans un cas différent, et encore plus défavorable : elle est inclinée au nord, par conséquent ouverte aux vents de la mer Glaciale; en même tems, sa pente immense est, au sud, couronnée par les monts Altaï, qui empêchent les vents froids de s'en aller plus loin, et qui interceptent ceux de l'Asie Méridionale.

L'abri que donnent les montagnes contre les vents, peut quelquefois devenir nuisible par excès. Ainsi, on voit la chaleur devenir quelquefois insupportable dans les vallées qui concentrent et réfléchissent vivement, en été, les rayons du soleil.

Le voisinage de la mer modère les températures excessives. Dans des climats ardens, les contrées maritimes sont moins chaudes que le milieu des plaines. Dans les latitudes élevées, les côtes et les îles sont moins froides que l'intérieur des continens. Dans les montagnes de la Norwége, on a vu une armée suédoise périr de froid, on en trouva les cadavres encore rangés en files; cependant, les côtes de ce pays jouissent d'un climat très-doux; le port de Berghen ne gèle pas aussi souvent que la Seine. Voici un exemple encore plus près de nous. Les lauriers, figuiers, myrtes, grenadiers, qui ne peuvent subsister en pleine terre au centre de la France, croissent naturellement et très-bien à Brest.

Le voisinage de la mer rapproche aussi les températures des saisons. L'on voit à Plymouth que, quoique la chaleur moyenne de l'année soit, en totalité, un peu moindre que celle de Paris, les mois d'hiver sont bien moins froids que dans cette dernière ville : le thermomètre n'est jamais descendu, du tems d'Huxham, plus bas que — 10, et n'a pas été plus que + 21,2.

La nature intrinsèque du sol doit influer sur le climat de plusieurs manières. Tous les terrains ne s'échauffent pas avec le même degré de promptitude; tel sol perd vite la chaleur acquise, tel autre la conserve longtems. Les exhalaisons, qui diffèrent selon la nature du sol, s'élèvent dans l'atmosphère et s'identifient avec elle. Les terrains argileux, et ceux qui sont imprégnés de sel, refroidissent l'atmosphère; les amas de sables, lorsqu'ils sont à sec, augmentent la chaleur. On croit, par exemple, que le grand froid et l'air malsain qui règnent dans les gouvernemens d'Astracan et d'Orenbourg sont en partie dus à la nature saline du sol; tandis que plusieurs provinces de la France doivent, en partie, leur température sèche et salubre à ce que leur sol est sablonneux, calcaire, et en général léger. Les terrains rocailleux et arides fournissent le moins de vapeurs. Le contraire doit se dire des terrains marécageux; ces terrains, et même les sables imprégnés d'humidité, diminuent la chaleur; et comme les eaux y sont, pour la plupart, stagnantes, la durée des gelées s'y prolonge, sans que pour cela elles amènent un ciel serein et exempt de brouillards insalubres. Voilà pourquoi l'hiver de la Hollande, sous 52° de latitude, est souvent plus désagréable que celui des îles danoises; sous le 55e parallèle. L'effet des marécages, dans les régions chaudes, est encore plus funeste : ils y fermentent, et il s'en élève une quantité de miasmes putrides; c'est à eux que les côtes orientales de l'Afrique et quelques parties de l'Amérique doivent leur climat pestilentiel.

L'homme influe lentement, mais puissamment, sur la température de l'air. Sans la culture, il y aurait peu de climats salubres et agréables. Contemplons un pays désert : les rivières, abandonnées à leur fougue, s'engorgent et se débordent; leurs eaux ne servent qu'à former de tristes marais; un labyrinthe de buissons et de ronces couvre les plus fertiles coteaux; dans les prés, le hideux champignon et la mousse inutile étouffent les herbes nutritives; les forêts deviennent impénétrables aux rayons solaires; aucun vent ne vient disperser les putrides exhalaisons des arbres qui ont succombé sous le poids des siècles; le sol, privé de la bienfaisante chaleur atmosphérique, n'exale que des poisons; le souffle de la mort plane sur cette contrée. Mais le courage et l'industrie viennent-ils y aborder; les marais sont desséchés, les rivières coulent dans leurs lits déblayés, la hache et la flamme éclaircissent les forêts; la terre, sillonnée par la charrue, s'ouvre aux rayons du jour, au souffle des vents; l'air, le sol et les eaux prennent peu à peu un caractère de salubrité, et la nature vaincue cède son empire à l'homme qui s'est créé une patrie.

Cependant la culture d'un pays nouveau est souvent accompagnée de conséquences désastreuses qui ne doivent pas toujours être attribuées à l'imprévoyance des colons. Le sol nouveau, au premier moment où la charrue l'ouvre, et où les rayons solaires y pénètrent, doit nécessairement subir une forte évaporation; et ses exhalaisons, qui ne sont pas toujours d'une nature innocente, à peine élevées dans l'air, s'y condensent par le froid encore très-vif, surtout pendant les nuits. De là ces maladies épidémiques qui ravagent les colonies nouvellement fondées. La destruction des forêts, poussée trop loin, amène surtout des suites funestes. Dans les îles du Cap-Vert, c'est l'incendie des forêts qui a desséché les sources et l'atmosphère. La Perse, l'Italie, la Grèce, et bien d'autres contrées ont perdu de cette manière leur heureuse température. La coupe des forêts qui couvraient les Pyrénées a rendu l'air malsain dans la vallée d'Azun, département des Pyrénées-Orientales, parce que l'absence de cet obstacle permet aujourd'hui un libre passage aux vents du sud. On forme des plaintes semblables dans la Castille et dans l'Aragon.

Les *vents régnans* de chaque contrée modifient différemment l'influence réunie de tous les élémens qui constituent le climat physique, et que nous venons d'examiner. Mais la nature, la direction et l'intencité des vents, dépendent de l'exposition générale et locale, du voisinage des mers, de l'élévation des montagnes, et d'autres circonstances. Ainsi, les causes du climat forment entre elles un cercle dont on ne peut indiquer ni le premier chainon ni le dernier.

On ne doit point caractériser la nature physique des vents d'une manière générale, d'après les points du compas d'où ils viennent. Hippocrate s'est servi de cette méthode, mais en se bornant à une petite partie du globe. Qu'on ne fasse point à la gloire de ce grand homme l'injure de vouloir ériger ses maximes locales en règles universelles.

Toutes les variations des vents dépendent de l'équilibre de l'atmosphère. Il s'ensuit que la chaleur d'un climat, et le froid d'un autre, ont une influence continuelle l'une sur l'autre. Les parties septentrionales d'un grand continent enverront quelquefois leur air froid vers les parties méridionales; et de même elles en recevront quelquefois des souffles échauffans. La grande mobilité de l'atmosphère ne permet pas qu'on borne ces faits à des localités; toute la masse de chaleur et de froid qui entoure le globe est dans un flux et reflux continuel et universel. Ainsi, l'on peut poser les principes suivans : La chaleur de la zone torride et le froid polaire se balancent mutuellement, et de la fluctuation de leur équilibre dépendent les variations du froid et du chaud qu'on ressent dans les zones tempérées. Tout vent, dans la zone tempérée, venant du pôle voisin, est froid; et tout vent équatorial est chaud, sauf les exceptions dues à des localités. Ainsi le vent du sud rafraîchit les environs du cap de Bonne-Espérance, tandis que le vent du nord a le même effet pour l'Europe. Un vent de terre, s'il vient par-dessus des plaines très-élevées et ouvertes, est presque toujours froid et sec dans les zones tempérées. Mais entre les tropiques, s'il passe par des plaines peu élevées, couvertes de sables brûlans, il doit être sec et chaud. Les vents qui prennent naissance sur les montagnes ne se plient pas non plus à une règle générale; car il y a des montagnes couvertes de glaces, d'autres où il règne une humidité singulière; les vents y prennent donc des caractères différens. Quant aux vents de mer, ils sont, presque sans exception, humides, chargés de brouillards et de vapeurs salines; comme l'air qu'ils amènent est presque toujours ou plus chaud ou plus froid que l'air de terre, ils occasionent constamment cette sorte de décomposition de vapeurs atmosphériques qui nous procure de la pluie.

Il s'ensuit que tout pays de la zone tempérée qui n'est séparé de l'équateur que par une grande étendue de pays contigus, a nécessairement l'air plus habituellement chaud que tel pays qui voit entre lui et la zone torride de vastes mers. Par contre-coup, les pays des zones tempérées qui ont entre eux et le pôle voisin beaucoup de terres, et qui sont séparés de l'équateur par des mers, auront le climat habituellement plus froid que d'autres pays sous la même latitude, mais sous une autre combinaison de localités.

Si nous appliquons ces divers principes à la partie septentrionale de l'Ancien Continent, nous verrons que la diminution énorme de chaleur qu'on observe en s'avançant vers l'est, sous les mêmes latitudes, est due en grande partie à la forme et à la position de cette masse de terre. La partie occidentale est échauffée par le voisinage de l'Afrique, qui, semblable à une immense fournaise, distribue sa chaleur à l'Arabie, à la Turquie d'Asie, à l'Europe. Au contraire, l'Asie, dans ses extrémités de nord-est, éprouve des froids extrêmes; c'est, en partie, parce que, de ce côté, elle n'a point de terres qui s'étendent vers l'équateur. Si le Groenland, déjà sous le 60e parallèle, malgré son exposition méridionale et le

voisinage des mers, a un climat plus rigoureux que la Laponie sous le 72e parallèle, dans une exposition septentrionale, quelle autre raison peut-on assigner à ce phénomène, que la séparation de la Laponie d'avec les Terres Arctiques au moyen d'une vaste mer, tandis que le Groenland s'étend probablement en s'élargissant vers le pôle, ou du moins vers le 82e degré de latitude? L'Amérique Septentrionale a peu de terres situées dans la zone torride; elle a peu de communication avec l'Amérique Méridionale; enfin, la disposition de ses montagnes la laissant ouverte aux vents froids polaires, ceux-ci la balayent d'un bout à l'autre, et rendent sa température beaucoup plus froide que celle des contrées placées à des latitudes égales dans la partie occidentale de l'Ancien Continent.

Il résulte encore de nos principes une conséquence générale pour les contrées de la zone torride. Les vents alizés, en soufflant continuellement de l'est par-dessus la mer, contribuent à rendre toutes les côtes maritimes orientales plus froides que ne le sont les côtes exposées au couchant. D'un autre côté, plus un continent est large d'est à l'ouest, plus ces vents s'échauffent en passant par-dessus des terres brûlées par le soleil. Voici pourquoi les îles Antilles jouissent d'une température modérée, tandis que la Sénégambie et la Guinée sont tourmentées par la plus excessive chaleur dont on ait exemple. Le Congo est plus chaud que Zanguebar. Si les montagnes du Pérou ont le climat plus froid que le Brésil, c'est que l'élévation du terrain, ou toute autre circonstance locale, peut souvent avoir assez d'influence pour anéantir l'effet d'une cause générale.

Jetons un coup d'œil sur les diverses températures des cinq zones dans lesquelles on a l'habitude de diviser le globe.

La *zone torride* n'éprouve que deux saisons, l'une *sèche* et l'autre *pluvieuse*. La première est regardée comme l'été, et l'autre comme l'hiver de ces climats; mais ils sont en opposition directe avec l'été et l'hiver célestes; car la pluie accompagne toujours le soleil; de sorte que, lorsque cet astre se trouve dans les signes septentrionaux, les contrées au nord de la ligne ont leur saison pluvieuse. Il paraît que la présence du soleil au zénith d'une contrée y échauffe et raréfie continuellement l'atmosphère; l'équilibre est rompu à chaque moment; l'air froid des contrées plus voisines des pôles y est à chaque instant attiré; il y condense les vapeurs suspendues dans l'atmosphère; donc il y existe des pluies presque continuelles. Les contrées de la zone torride où il ne s'élève point de vapeurs ne connaissent point de saison pluvieuse.

Les localités, surtout les hautes chaînes de montagnes qui arrêtent ou détournent les moussons et les vents, influent tellement sur les saisons physiques de la zone torride, que souvent l'intervalle de quelques lieues sépare l'été de l'hiver. En d'autres endroits, il y a deux saisons pluvieuses et deux saisons sèches, qu'on distingue par les dénominations de *grande* et *petite*.

La chaleur est presque toujours la même à 10 ou à 15 degrés de la ligne équinoxiale. Mais, vers les tropiques, on ressent déjà une différence entre la température qui règne au moment où le soleil est au zénith, et celle qui a lieu lorsque, dans le solstice opposé, les rayons de l'astre du jour tombent sous un angle qui est plus obtus de 47 degrés. Aussi on pourrait, avec Polybe, diviser la zone torride en trois autres; la zone *équatoréale*, proprement dite, est tempérée, si on la compare à la *zone du tropique du Cancer*, composée des contrées les plus chaudes et les moins habitables de la terre. La *zone du tropique du Capricorne* contient peu de terres; mais il paraît qu'elle éprouve des chaleurs momentanées extrêmes.

La plupart des anciens, méconnaissant l'observation de Polybe, crurent que la chaleur allait en augmentant du tropique vers l'équateur. Ils en conclurent que le milieu de la zone torride était inhabitable. On sait aujourd'hui que plusieurs circonstances concourent à y établir une température supportable. Les nuages, les grandes pluies, les nuits naturellement très-fraîches, leur durée étant égale à celle des jours; une forte évaporation, la vaste étendue des mers, la proximité de montagnes très-hautes et couvertes de neiges éternelles, les vents alizés et les inondations périodiques, contribuent également à diminuer la chaleur. Voilà pourquoi, dans la zone torride, on rencontre toutes sortes de climats. Les plaines sont brûlées des feux du soleil. Toutes les côtes orientales des grands continens, battues par les vents alizés, jouissent d'une température douce; les contrées élevées sont même froides; un éternel printems règne dans la vallée de Quito; et peut-être que l'intérieur de l'Afrique renferme plus d'une contrée douée du même avantage.

Rien n'égale la beauté majestueuse de l'été dans la zone torride. Le soleil s'élève horizontalement; il traverse, en un instant, les nuages brûlans de l'orient, et remplit la voûte des cieux d'une lumière éblouissante dont aucune

trace d'ombre n'interrompt la splendeur. La lune brille ici d'un éclat moins pâle; les rayons de Vénus sont plus vifs et plus purs, la voie lactée répand une clarté plus scintillante. A cette pompe des cieux il faut ajouter la sérénité de l'air, le calme des flots, le luxe de la végétation, les formes gigantesques des plantes et des animaux, toute la nature plus grande, plus animée, et cependant moins inconstante et moins mobile.

Les zones tempérées sont dédommagées par les charmes doux et variés du printems et de l'automne, par les chaleurs modérées de l'été et les rigueurs salutaires de l'hiver; cette succession de quatre saisons n'est point connue au-delà du tropique, ni vers les pôles. Même la partie de la zone tempérée boréale qui s'étend entre le tropique et le 35e degré de latitude, ressemble, en beaucoup d'endroits, à la zone torride. Jusque vers le 40e degré, la gelée, dans les plaines, n'est ni forte, ni de longue durée; il est également rare d'y voir tomber de la neige. Les contrées élevées ressentent toute la rigueur de l'hiver; et les arbres, même dans la plaine, perdent leur feuillage, et restent dépouillés de verdure dans les mois de novembre et décembre.

C'est depuis le 40e jusqu'au 60e degré que la succession des quatre saisons se montre la plus régulière et la plus sensible, sans cependant exposer la santé de l'homme. C'est aussi entre ces latitudes qu'habitent aujourd'hui les peuples les plus instruits, les plus civilisés, et ceux qui montrent le plus de courage sur mer et sur terre. Il semble que dans les pays où l'on n'a point d'été, les habitans manquent de génie, ou du moins d'esprit et de goût; tandis que là où il n'y a point d'hiver, on ne connaît guère la vraie bravoure, la constance, la loyauté, et les autres vertus civiles et militaires. Mais rappelons-nous que c'est l'homme lui-même qui a créé en grande partie ces climats salubres; la France, l'Allemagne et l'Angleterre ressemblaient, il n'y a que vingt siècles, au Canada et à la Tartarie chinoise, contrées situées, aussi bien que notre Europe, à une distance moyenne entre l'équateur et le pôle.

Au-delà du 60e degré, et jusqu'au 78e (qui paraît être le terme des terrains habitables dans l'hémisphère boréal), on ne connaît, en général, que deux saisons : on éprouve un long et rigoureux hiver, auquel succèdent brusquement quelquefois des chaleurs insupportables. L'action des rayons solaires, faible en raison de l'obliquité de leur direction, s'accumule pendant les jours extrêmement longs, et produit des effets auxquels on ne s'attendrait que dans la zone torride. Il y a eu des exemples que les forêts se sont embrasées, et que le goudron s'est fondu sur les flancs des vaisseaux. Dans l'hiver, au contraire, on voit les eaux-de-vie se congeler dans des chambres chauffées, et une croûte de glace couvrir jusqu'aux draps de lit. On a trouvé la terre gelée à 100 pieds de profondeur. Le mercure, figé dans le thermomètre, laisse le degré de froid indéterminé. On parle ici des extrêmes, et de la zone glaciale en général. Les expositions méridionales, ou le voisinage de la grande mer, adoucissent le climat jusqu'à un degré qui paraîtra incroyable aux esprits prévenus. Bergen, en Norwége, et toute la côte de ce pays, entre 60 et 62° de latitude, a l'hiver très-pluvieux, mais rarement de la neige ou des gelées; cette saison est moins rigoureuse, et on y use moins de combustible qu'à *Cracovie*, à *Prague*, à *Vienne* en *Autriche*, sous 50 à 48° de latitude. La zone froide jouit d'un calme atmosphérique qui est inconnu dans la région tempérée, point d'orage, point de grêle, rarement une tempête; l'éclat des aurores boréales, réfléchi par la neige, dissipe les ténèbres de la nuit polaire; les jours de plusieurs mois, quoique d'une magnificence monotone, accélèrent d'une manière étonnante le jeu de la végétation; en trois fois vingt-quatre heures la neige est fondue et les fleurs s'épanouissent.

Mais, afin de compléter l'aperçu que nous venons de donner sur la théorie des climats physiques, qui sont d'une si grande importance pour le géographe, nous empruntons au célèbre baron de Humboldt les résultats de son beau travail sur la distribution de la chaleur sur le globe. Il offrira à nos lecteurs les moyens de comparer entre eux tous les pays de la terre d'après les faits les plus positifs recueillis par la météorologie. Dans le tableau ci-après, que M. de Humboldt nomme *Tableau des bandes isothermes*, ce savant a calculé les températures moyennes des saisons, de manière que celles des mois de décembre, janvier et février, forment la température moyenne de l'hiver. Il a donné le signe * aux endroits dont les températures moyennes ont été déterminées avec le plus de précision, ordinairement par des moyennes de 8,000 observations.

TABLEAU

BANDES ISOTHERMES.	NOMS DES LIEUX.	POSITION EN LATITUDE.	POSITION EN LONGITUDE.	HAUTEUR en toises.	TEMPERAT. MOYENNE DE L'ANNÉE.
Bandes isothermes de 0° à 5°	Nain.	57° 8'	63 40 O.	0	— 3 1
	Enontekies *.	68 30'	18 27 E.	226	— 2 8
	Hospice du Saint-Gothard.	46 30'	6 3' E.	1065	— 0 9
	Cap Nord (île Mageroe)	71 0	23 30' E.	0	+ 0 0
	Uléo *.	65 3'	23 6 E.	0	+ 0 6
	Uméo *.	63 50'	17 56 E.	0	+ 0 7
	Pétersbourg *	59 56	27 59 E.	0	+ 3 8
	Drontheim.	63 24	8 2 E.	0	4 4
	Moscou.	55 45	35 12 E.	145	+ 4 5
	Abo.	60 27	19 58 E.	0	+ 4 6
Bandes isothermes de 5° à 10°.	Upsal *.	59 51	15 18 E.	0	5 6
	Stockholm *.	59 20	15 43 E.	0	5 7
	Quebec.	46 47	73 30 O.	0	5 4
	Christiania.	59 55	8 28 E.	0	6 0
	Couv. de Peissenberg *.	47 47	8 14 E.	511	6 1
	Copenhague *.	55 41	10 15 E.	0	7 6
	Kendal *.	54 17	5 6 O.	0	7 9
	Iles Malouines.	51 25	62 19 O.	0	8 3
	Prague *.	50 5	12 4 E.	0	9 7
	Gottingue.	51 32	7 33 E.	76	8 3
	Zurich *.	47 22	6 12 E.	225	8 8
	Edimbourg *.	55 57	5 30 O.	0	8 8
	Varsovie.	52 14	18 42 E.	0	9 2
	Coire *.	46 50	7 10 E.	312	9 4
	Dublin.	53 21	8 39 O.	0	9 5
	Berne.	46 56	5 6 E.	275	9 6
	Genève *.	46 12	3 48 E.	180	9 6
	Manheim *.	49 29	6 8 E.	72	10 1
	Vienne.	48 12	14 2 E.	70	10 3
Bandes isothermes de 10° à 15°.	Clermont *.	45 46	0 45 E.	210	10 0
	Bude *.	47 29	16 41 E.	79	10 6
	Cambridge.	42 25	73 23 O.	0	10 2
	PARIS *.	48 50	0 0	37	10 6
	Londres *.	51 30	2 25 O.	0	10 2
	Dunkerque.	51 2	0 2 E.	0	10 3
	Amsterdam.	52 22	2 30 E.	0	10 9
	Bruxelles.	50 50	2 2 E.	0	11 0
	Franecker *.	52 36	4 2 E.	0	11 0
	Philadelphie.	39 56	77 36 O.	0	11 9
	New-York.	40 40	76 18 O.	0	12 1
	Cincinnati *.	39 6	85 0 O.	84	12 1
	Saint-Malo.	48 39	4 21 O.	0	12 3
	Nantes.	47 13	3 52 O.	0	12 6
	Pékin.	39 54	114 7 E.	54	12 7
	Milan.	45 28	6 51 E.	65	13 2
	Bordeaux.	44 50	2 54 O.	0	13 6
Bandes isotherm. de 15° à 20.	Marseille.	43 17	3 2 E.	0	15 0
	Montpellier.	43 36	1 32 E.	0	15 2
	Rome *.	41 53	10 7 E.	0	15 8
	Lisbonne [1].	38 43	11 29 O.	36	16 5
	Toulon.	43 7	3 30 E.	0	16 7
	Nangasacki.	32 45	127 35 E.	0	16 0
	Natchez *.	31 28	93 50 O.	30	18 2
Bandes isoth. de 20° à 25°.	Funchal *.	32 37	19 16 O.	0	20 3
	Alger.	36 48	41 E.	0	21 1
Bandes isotherm. au-dessus de 25°.	Caire *.	30 2	28 58 E.	0	22 4
	Vera-Cruz *.	19 11	98 21 O.		25 4
	Havane *.	23 10	84 33 O.	0	25 6
	Cumana *.	10 27	67 35 O.	0	27 7

[1] Nous avons tiré les élémens relatifs à cette ville, du Tableau des *Lignes isothermes*, reproduit par M. Balbi
météorologiques recueillies par l'auteur de cet ouvrage.

DES BANDES ISOTHERMES.

PARTAGE DE LA CHALEUR ENTRE LES DIFFÉRENTES SAISONS.				MAXIMUM ET MINIMUM.	
Température moyenne de l'hiver.	Température moyenne du printems.	Température moyenne de l'été.	Température moyenne de l'automne.	Températ. moy. du mois le plus chaud.	Températ. moy. du mois le plus froid.
— 18	— 4 5	+ 9 1	+ 0 8	11	— 24
— 17 6	— 3 9	+ 12 7	— 2 6	15 3	— 18 1
— 7 6	— 3 1	+ 7 2	— 0 1	7 9	— 9 4
— 4 6	— 1 3	+ 6 3	+ 0 1	8 1	— 5 5
— 11 2	— 2 7	+ 14 3	+ 2 2	16 4	— 13 5
— 10 6	+ 1 0	+ 12 7	+ 0 8	17 0	— 11 4
— 8 3	+ 3 4	+ 16 7	+ 3 7	18 7	— 13 0
— 4 6	1 8	16 3	4 5	18 3	— 6 9
— 11 8	+ 6 7	+ 19 5	+ 3 5	21 4	— 14 4
— 6 2	+ 3 5	+ 16 6	+ 4 8		
— 3 9	4 1	15 7	6 0	16 9	— 5 3
— 3 6	3 5	16 6	6 2	17 8	— 5 1
— 9 9	3 8	20 0	7 8	23 0	— 10 1
— 1 8	3 9	17 0	5 1	19 3	— 2 0
— 1 9	5 6	14 7	6 1	15 2	— 1 0
— 0 7	5 1	17 0	9 1	18 7	— 2 7
+ 2 7	7 3	13 8	7 9	14 5	+ 1 6
+ 4 2	8 1	11 7	9 2	13 2	+ 3 0
— 0 3	8 7	20 5	10 1		
— 0 9	6 8	18 2	9 3	19 1	— 1 3
— 1 3	9 0	17 8	9 4	18 7	— 2 9
+ 3 7	8 0	14 6	9 2	15 2	+ 3 5
— 1 8	8 6	20 6	9 7	21 3	— 2 7
+ 0 2	10 0	17 4	10 2	18 1	— 1 4
+ 4 0	8 5	15 3	10 0	16 2	+ 1 9
0 0	9 4	19 2	9 9	19 6	— 0 8
+ 1 5	8 7	18 3	10 0	19 2	+ 1 2
+ 1 0	9 8	19 5	9 9	20 4	0 8
+ 0 4	10 7	20 7	10 3	21 4	— 3 0
+ 1 4	10 3	18 0	10 7	19 0	— 2 2
— 0 6	10 6	21 4	11 3	22 0	— 2 4
+ 1 1	8 7	21 5	9 9	22 7	— 1 2
+ 3 7	9 6	18 1	10 8	18 5	+ 2 3
+ 4 2	9 2	17 3	10 1	18 0	+ 3 2
+ 3 6	9 2	17 8	10 5	18 2	+ 3 2
+ 2 7	10 9	18 8	10 9	19 4	+ 1 9
+ 2 6	11 8	19 0	10 6	19 6	+ 2 0
+ 2 6	10 6	19 6	12 4	20 6	+ 0 5
+ 0 1	10 8	23 3	13 6	25 0	+ 0 4
— 1 2	10 7	26 2	12 5	27 1	— 3 7
+ 0 5	12 3	22 7	12 7	23 5	— 1 0
+ 5 7	11 2	18 9	13 2	19 4	+ 5 4
+ 4 7	12 5	20 3	13 1	21 4	+ 3 9
— 3 1	13 5	28 1	12 4	29 1	— 4 1
+ 2 4	13 4	22 8	13 8	23 7	2 3
5 6	13 6	21 6	13 5	22 8	5 0
7 5	14 2	22 5	15 6	23 7	6 9
6 7	13 7	24 3	16 1	25 7	5 6
7 7	14 3	24 0	17 1	25 0	5 7
11 7	15 7	21 9	16 9	22 5	11 0
9 1	16 0	23 9	18 0	25 0	8 0
4 1	14 2	28 3	17 9	30 5	3 0
9 2	18 6	26 2	18 9	26 5	8 3
18 0	18 8	22 5	22 4	24 2	17 8
16 4	18 7	26 8	22 5	28 2	15 6
14 7	23 1	29 5	21 9	29 9	13 4
22 2	25 5	27 5	29 5	27 7	21 7
21 8	26 1	28 5	26 1	28 8	21 1
26 8	28 7	27 8	26 8	29 1	26 2

dans sa Statistique du Portugal. M. le baron de Humboldt a bien voulu les calculer sur les nombreuses observations

En examinant ce tableau, on voit, 1° que les *lignes isothermes*, ou d'égale chaleur moyenne, sont presque parallèles entre elles et à la ligne équinoxiale de l'équateur aux tropiques; que ce n'est qu'après le 30e degré de latitude N. qu'elles commencent à devenir bien sensibles;

2° Que les *lignes isochimènes* ou d'égale température hyémale, s'écartent encore plus que les lignes isothermes des parallèles terrestres;

3° Que les *lignes isothères* ou d'égal été suivent une direction entièrement contraire à celle des courbes isochimènes. Le tableau nous montre une même température d'été à Moscou, au centre de la Russie, et à Nantes, à l'embouchure de la Loire, malgré la différence de 11° en latitude.

M. de Humboldt observe que le mois d'avril, et surtout celui d'octobre, donnent la température moyenne de l'année jusqu'à des latitudes très-élevées.

CHAPITRE DIXIÈME.

Des révolutions arrivées à la surface du globe, et des causes actuelles qui la modifient.

Nous avons décrit l'état physique actuel du globe terrestre; à chaque pas que nous avons fait dans cette carrière, nous avons pu nous convaincre que l'ordre de choses qui subsiste aujourd'hui a été précédé par une série de modifications graduées, qui ont successivement amené la surface de la terre à l'état où nous la voyons actuellement. L'histoire de ces changemens forme le domaine de la géologie, qui marche à grands pas vers une théorie rationnelle propre à satisfaire la raison et à expliquer tous les phénomènes.

Les travaux des Deluc, des Saussure, des Werner, des Pallas, des Dolomieu, ont imprimé à la géologie une direction nouvelle. L'observation des faits est venue dès lors remplacer l'esprit de système. Cette route plus sûre a été parcourue de nos jours avec éclat par MM. de Humboldt, de Buch, Leonhard, Cuvier, Brochand, Brongniart, Cordier, Beudant, Breislak, Buckland, Conybeare, Webester, Macculok, etc.; ils ont, ainsi que leurs disciples, aujourd'hui si nombreux, réuni une prodigieuse quantité de faits, de détails; et c'est à les comparer, en les rapprochant, à tirer les conséquences générales que cette comparaison peut produire, que l'on doit désormais s'attacher, afin de rassembler un corps de doctrine qui puisse servir de guide aux géologues qui eux-mêmes ne pourraient plus reconnaître la marche de la science au milieu de cette immense réunion de matériaux qui finirait par accabler leur esprit.

C'est ce travail que paraît avoir entrepris M. de Férussac; malheureusement ce savant n'en a publié que des résultats très-généraux; mais comme ces résultats méritent de fixer l'attention et semblent devoir réunir tous les esprits sages, nous les ferons sommairement connaître. Ils ont d'ailleurs l'avantage d'offrir les bases de la science et de donner la clef de tous les phénomènes géologiques. La théorie de M. de Férussac tend à faire abandonner entièrement ces systèmes où les perturbations dans l'ordre de la nature étaient évoquées pour rendre raison des faits, souvent mal observés, qu'il s'agissait d'expliquer. C'est à lui que l'on doit particulièrement cette nouvelle direction donnée aux esprits. Il a eu surtout en vue, dans ses écrits, de placer la géologie sous l'empire des lois naturelles qui règlent l'ordre général et permanent de l'univers. Il s'est attaché à combattre la théorie des cataclysmes ou bouleversemens généraux, et il considère tous les phénomènes géologiques comme étant la suite et les conséquences successives d'un état différent de l'état actuel, mais qui tendait sans cesse à s'en rapprocher; en un mot, comme étant les résultats des mêmes causes aujourd'hui existantes, mais alors bien plus puissantes; résultats qui ont toujours été en diminuant d'importance avec l'énergie de ces causes.

Le vulcanisme primitif et ses suites, la formation des eaux par la condensation des gaz, l'abaissement de leur niveau par suite de l'infiltration qui s'est opérée proportionnellement au refroidissement et à l'épaississement de la

croûte terrestre et la diminution de la température à la surface du globe, par suite de ce même refroidissement; voilà les causes primordiales d'où découlent, par enchaînement de conséquences et sans efforts, l'explication de tous les faits géologiques de M. de Férussac; et cette nouvelle théorie satisfait l'esprit, autant par sa simplicité que par l'accord qu'elle présente avec les lois mathématiques et physiques qui règlent la marche générale des choses ici-bas.

Sans entrer dans aucun détail géologique, qui nous ferait sortir du cadre que nous nous sommes tracé, nous allons donner ici une application de la théorie de M. de Férussac, en ce qui touche les changemens que la vie a éprouvés à la surface du globe. Ce morceau offre un résumé d'un grand intérêt, et mérite de fixer l'attention de tous les hommes éclairés.

Chaque jour, dans les deux mondes, on découvre de nouveaux débris de l'antique et primitive animalisation qui précéda l'homme sur la terre; chaque jour de nouveaux faits augmentent les documens qu'on a pu recueillir sur l'histoire et les changemens successifs des diverses races qui devancèrent les races actuelles. Il en est de même à l'égard de la végétation qui embellissait la terre à cette époque reculée, et avec laquelle ces animaux se trouvaient dans un rapport nécessaire. Elle a éprouvé les mêmes vicissitudes; des végétaux, des animaux nouveaux ont pris la place de ceux qui ont été anéantis, et dont l'antique existence ne nous est révélée que par leurs débris. Ainsi, dans le cours des siècles qui ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre, sa surface a successivement changé d'aspect, de verdure et d'habitans; les mers ont nourri d'autres êtres; les airs ont été peuplés d'oiseaux différens.

Les débris de cette animalisation, de cette végétation successivement différentes, attestent qu'elles furent dans l'origine beaucoup plus uniformes; les végétaux des houillères, par exemple, n'offrent entre eux presque aucune différence, quelles que soient la latitude, la longitude, ou l'élévation où on les rencontre; l'Europe, l'Asie et l'Amérique, du nord au midi, nourrissaient des éléphans, des rhinocéros, des mastodontes, etc.; les différences que présentent aujourd'hui les végétaux et les animaux, suivant les climats et les lieux, se sont établies par degrés sous l'empire d'un petit nombre de causes naturelles, successivement modifiées, pour constituer enfin l'ordre de distribution que la vie présente à la surface actuelle de la terre.

D'abord étendue d'un pôle à l'autre, la vie animait toute cette surface. Les terres glacées du nord, les cimes des Alpes étaient couvertes de la même verdure; et les formes de l'animalisation et de la végétation primitives présentaient, ou des types extraordinaires dont nous n'avons plus aucun exemple, ou des espèces qui appartiennent à des familles, à des genres encore existans aujourd'hui, mais seulement entre les tropiques, dans la plupart des cas. En se rapprochant des temps actuels, on trouve pour chaque lieu des débris de plus en plus semblables à ceux des plantes et des animaux qui vivent aujourd'hui sur les mêmes points. Plus tard cette végétation et cette animalisation primitives furent refoulées par degré du nord vers le midi, des sommités vers les plaines, à mesure que la température moyenne uniforme de la surface du globe cédait aux causes successivement plus puissantes, qui sollicitaient l'établissement des climatures terrestres. Ces variations graduées dans la température, l'abaissement du niveau général des mers, la diminution également successive et graduée, dans l'énergie des phénomènes volcaniques, suites du vulcanisme primitif; dans la force, la puissance des phénomènes atmosphériques et des marées; telles furent les causes naturelles, régulières, générales et continues des modifications que la vie a éprouvées et de presque tous les changemens qu'a subis la surface du globe. Les résultats de ces causes premières, tels que l'établissement des influences locales sur la température d'un même climat, la formation d'une foule de bassins particuliers, les uns contenant des eaux salées, les autres des eaux douces; le déversement de ces lacs les uns dans les autres et dans les grands bassins des mers; les débâcles partielles qui en furent la suite; les ravages des eaux marines sur les parties basses des continens, d'abord, puis la formation de vastes lagunes sur ces mêmes parties; enfin l'établissement du système général d'écoulement et d'arrosement, ou du réseau hydrographique qui couvre le globe, telles furent les causes secondaires, irrégulières et plus ou moins violentes et perturbatrices des vicissitudes partielles qu'éprouvèrent l'animalisation et la végétation. Les êtres qui ne purent résister à l'influence de ces causes diverses furent anéantis et disparurent de la terre avec les circonstances pour lesquelles ils avaient été créés; de nouvelles espèces apparurent, avec des conditions d'existence nouvelles. Mais, en parcourant la série des débris fossiles enfouis dans les couches du globe, on n'aperçoit nulle part une ligne tranchée de démarcation entre les différens

termes de cette série, de manière à prouver que la vie a été, une ou plusieurs fois, renouvelée en totalité sur la terre. Au contraire, on y reconnaît la preuve du changement successif et gradué que nous avons signalé; certains types primitifs ont à la vérité disparu complètement, mais on les retrouve existans à diverses époques, et leurs débris sont confondus avec ceux des types plus modernes; avec de nouvelles espèces de types qui se sont conservés, nous en trouvons quelques-unes des époques antérieures; certains genres encore vivans sont communs à tous les termes de la série; comme aussi vers la fin de cette série, avec des types anciens, avec des espèces éteintes, nous trouvons les débris de quelques-unes de nos espèces actuelles. Par suite de l'établissement des climats terrestres, la vie a presque abandonné les contrées polaires, et les glaciers ont remplacé, sur les hautes sommités, la verdure des temps primitifs. Les palmiers, les dattiers, les cocotiers, les *dracæna*, les *pandanus*, les *areca*, les grands roseaux, les fougères arborescentes, ont abandonné nos climats, de même que les éléphans, les tigres, les panthères, les hyppopotames, les tapirs gigantesques, les rhinocéros, les palæotherium, les anoplotherium, les mastodontes et autres animaux perdus; de même encore que ces énormes reptiles, dont les formes étaient si extraordinaires: seuls maîtres alors des pays aujourd'hui soumis à la domination de l'homme, ces animaux, ou sont anéantis, ou ne vivent plus qu'entre les tropiques.

L'homme paraît n'être arrivé sur la terre qu'après que sa surface eut été disposée à le recevoir, qu'après l'établissement des climats terrestres, et lorsqu'un heureux équilibre entre les élémens eut déterminé la permanence de l'état de choses actuel, ou du moins en eut rendu les variations presque insensibles.

Laissant actuellement de côté cet ordre de choses antérieur à la création de l'homme et à l'ordre actuel, nous allons maintenant exposer les causes différentes que la géologie et la physique nous montrent comme agissant sans cesse pour changer la surface du globe, quoique avec une énergie incomparablement moindre à celle que ces mêmes causes avaient autrefois.

De toutes les forces connues, il n'y en a aucune qui n'ait contribué, pour si peu que ce soit, à changer la surface du globe; le feu joue le rôle le plus bruyant; mais l'eau semble avoir eu une sphère d'activité encore plus grande. L'air cache derrière son apparence de faiblesse une très-grande force destructive et recomposante. La terre elle-même, en obéissant aux lois de l'équilibre, a concouru à modeler sa surface. Enfin, les travaux de l'homme, quoique en dernier rang, figurent dans quelques coins de ce vaste tableau.

Nous allons parcourir rapidement les fastes du globe.

L'atmosphère produit des météores dont les effets, lents, mais continuels, doivent, en s'accumulant de siècle en siècle, former une somme immense. Les vents, qui déracinent des forêts entières, ont posé de loin les fondemens des houillères. Les pluies, en ruisselant des flancs de la montagne, en dégarnissent et en hérissent une partie, tandis qu'elles en arrondissent et en élèvent d'autres. La grêle, la neige, se rassemblent en vastes glaciers, d'où sortent les fleuves impétueux qui excavent la vallée. Ramond a vu que les sommets des Pyrénées étaient partout sillonnés par la foudre.

Mais l'air, à lui seul, a une force dissolvante très-considérable. Il décompose à la longue toutes les substances connues. La roche la plus solide se fend et se divise en pierres; les pierres se brisent, se délaient, et forment du gravier, du sable, que les vents et les eaux courantes entraînent loin du sol qui les vit naître. La chaleur et l'humidité, en se succédant, accélèrent cette dégradation lente qui se continue sous nos yeux.

L'air dissémine la poussière fructifiante des plantes, transporte des nuages entiers de sable et de cendre volcanique; tient en dissolution beaucoup de parties aquatiques, salines et terreuses. Il contribue donc incontestablement à changer la surface de la terre.

Les fleuves contribuent puissamment à changer la surface de la terre par leurs *alluvions*. Nous empruntons à un savant célèbre l'explication de cet important phénomène. Les eaux qui tombent sur les crêtes et les sommets des montagnes, dit M. Cuvier, ou les vapeurs qui s'y condensent, ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent, par une infinité de filets, le long de leurs pentes; elles en enlèvent quelques parcelles, et y tracent par leur passage des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans les creux plus marqués dont la surface des montagnes est labourée; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves, qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes;

elles vont heurter avec violence le pied de ces croupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées; elles entraînent avec elles les fragmens déjà arrondis qui les composent; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement; mais à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies où leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges, où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres qu'elles roulaient; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond où leur limon se dépose, et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses, ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrens des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses qu'ils rencontrent dans leur cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque: enfin, lorsque les fleuves arrivent aux grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité qui entraînait les parcelles de limon vient à cesser tout-à-fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte; et, si cette côte est telle que la mère y jette de son côté du sable, et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles, et bientôt les plus riches du monde si les gouvernemens laissent l'industrie s'y exercer en paix.

C'est ainsi que se sont formés les deltas du Nil, du Gange, de l'Indus et autres grands fleuves. L'histoire nous offre même le moyen de déterminer approximativement l'augmentation progressive de ces nouveaux terrains dans quelques contrées les plus anciennement connue du globe. Les bouches canopique et pélusiaque étaient autrefois les branches principales du Nil, et la côte de l'Égypte s'étendait en ligne droite de l'une à l'autre; elle paraît encore ainsi dans les cartes de Ptolomée; depuis lors, l'eau s'est jetée dans les bouches bolbitique phatnitique; c'est à leurs issues que sont formés les plus grands attérissemens qui ont donné à la côte un contour semi-circulaire. Les villes de Rosette et de Damiette, bâties au bord de la mer sur ces bouches, il y a moins de mille ans, en sont aujourd'hui à 2 lieues. L'élévation du sol de l'Égypte s'opère en même tems que cette extension de sa surface, et le fond du lit du fleuve s'élève dans la même proportion que les plaines adjacentes, ce qui fait que chaque siècle l'inondation dépasse de beaucoup les marques qu'elle a laissées dans les siècles précédens. A Éléphantine, l'inondation surmonte aujourd'hui de 7 pieds les plus grandes hauteurs qu'elle atteignait sous Septime-Sévère, au commencement de IIIe siècle. Au Caire, pour qu'elle soit jugée suffisante aux arrosemens, elle doit dépasser de 3 pieds et demi la hauteur qui était nécessaire au IXe siècle. Les monumens antiques de cette terre célèbre sont tous plus ou moins enfouis par leur base. Le limon amené par le fleuve couvre même de plusieurs pieds des monticules factices sur lesquels reposent les anciennes villes. M. Gérard, qui mieux que tout autre a traité ce sujet difficile, tout en réduisant de beaucoup les évaluations exagérées de Larcher, de Shaw, de Dolomieu, et autres auteurs respectables, évalue à 0,126 mètres ou environ 4 pouces, l'exhaussement séculaire du sol dans la vallée du Nil.

Le delta du Rhône n'est pas moins remarquable par ses accroissemens. Aigues-Mortes était, au XIIIe siècle, voisine de la mer, qui à présent en est éloignée de 2 lieues.

Chacun peut apprendre, en Hollande et en Italie, avec quelle rapidité le Rhin, le Pô, l'Arno, aujourd'hui qu'ils sont ceints par des digues, élèvent leur fond; combien leur embouchure avance dans la mer, en formant de longs promontoires à ses côtés, et juger par ces faits du peu de siècles que ces fleuves ont employés pour déposer les plaines basses qu'ils traversent maintenant. Le savant M. Prony a constaté que le Pô, depuis l'époque où on l'a enfermé de digues, a tellement élevé son fond, que la surface de ses eaux est maintenant plus haute que les toits des maisons de Ferrare; en même tems, ses attérissemens ont avancé dans la mer avec tant de rapidité, qu'en comparant d'anciennes cartes avec l'état actuel, on voit que le rivage a gagné plus de 6,000 toises depuis 1604; ce qui fait 150 ou 180 pieds, et en quelques endroits 200 pieds par an. On peut dire à peu près la même chose de la Brenta, de l'Adige et des autres rivières.

On pourrait citer une foule d'exemples d'autres attérissemens considérables offerts par les fleuves de la Suède, de la Finlande et d'autres contrées limitrophes de la mer Baltique; attérissemens qui, mal appliqués,

ont servi aux naturalistes dessécheurs à soutenir leur opinion de l'abaissement progressif du niveau de cette mer.

Beaucoup de villes qui, à des époques bien connues de l'histoire, étaient des ports de mer florissans, sont aujourd'hui à quelques lieues dans les terres; plusieurs même ont été ruinées par suite de ce changement de position. Spina, qui avait été fondée au bord de la mer Adriatique par les Grecs, dès le tems de Strabon en était éloignée de 90 stades; Adria, qui a donné son nom à cette mer, dont elle était il y a vingt et quelques siècles le port principal, en est maintenant à 6 lieues; Venise a peine à maintenir les lagunes qui la séparent du continent, et il y a déjà long-tems que Ravenne, après avoir vu combler les siennes, est devenue une ville entièrement continentale.

Les effets que la mer produit sans le concours des fleuves, dit M. le baron Cuvier, sont beaucoup moins heureux que ceux dus aux eaux courantes. Lorsque la côte est basse et le fond sablonneux, les vagues poussent ce sable vers le bord; à chaque reflux il s'en dessèche un peu, et le vent qui souffle presque toujours de la mer en jette sur la plage. Ainsi se forment les *dunes*, ces monticules sablonneux qui, si l'industrie de l'homme ne parvient à les fixer par des végétaux convenables, marchent lentement, mais invariablement, vers l'intérieur des terres, et y couvrent les champs et les habitations, parce que le même vent qui élève le sable du rivage sur la dune, jette celui du sommet de la dune à son revers opposé à la mer : que si la nature du sable et celle de l'eau qui s'élève avec lui sont telles qu'il puisse s'en former un ciment durable, les coquilles, les os jetés sur le rivage en seront incrustés; les bois, les troncs d'arbres, les plantes qui croissent près de la mer seront saisis dans ces agrégats; et ainsi naîtront ce que l'on pourra appeler *dunes durcies*, comme on en voit sur les côtes de la Nouvelle-Hollande. On peut en prendre une idée nette dans la description qu'en a laissée feu Péron, dans son Voyage aux Terres Australes.

Selon M. Tassin, les dunes du golfe de Gascogne ont déjà couvert un grand nombre de villages mentionnés dans des titres du moyen âge; et, dès l'année 1802, dans le seul département des Landes, elles en menacèrent dix d'une destruction inévitable. Celui de Mimisan même lutte depuis quelques années contre elles, et une dune de plus de 60 pieds d'élévation s'en approchait, il y a quelque tems, pour ainsi dire, à vue d'œil. La Bretagne offre de semblables exemples; près de Saint-Pol-de-Léon un village entier a été enterré sous les sables, de manière qu'on n'en voit plus que le clocher. M. Balbi, dans son *Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve, comparé aux autres états de l'Europe*, cite des effets non moins désastreux, quoique généralement inconnus, qui ont lieu le long de toute la côte occidentale du Portugal, surtout entre Peniche et l'embouchure du Minho. La côte, qui s'étend depuis Povoa de Varzim jusqu'à Viana de Minho, était autrefois bordée de terrains très-fertiles en grains et en fruits, qui aujourd'hui sont devenus stériles, à cause des sables qui les ont envahis. Le village de Paradès, situé au nord de la forêt de Leiria, se fait à peine reconnaître par quelques vestiges de ses anciens édifices qui paraissent comme des tâches sur le sable. Le village de Lavos, sur la rive gauche du Mondego, en est aujourd'hui complètement recouvert. Sur les traces de M. José Boniface d'Andrade, M. Balbi évalue la marche progressive de ces déserts arides 30 *palmos* par an. Feu M. Bremontier, qui a fait de grands travaux sur les dunes dans le département des Landes, estimait leur marche à 60 pieds par an, et dans certains points à 72; il ne leur faudrait, selon ses calculs, que 2,000 ans pour arriver à Bordeaux. L'angleterre, le Jutland et la Scanie ont éprouvé et éprouvent encore des inondations semblables. Au Groenland, la fameuse chaîne de collines de pure glace, nommée l'*Isblink*, est située entre deux caps formés de sables mouvans que les vents portent quelquefois sur des vaisseaux éloignés de plus de 12 lieues. Ainsi les phénomènes des déserts africains se trouvent près du pôle.

Les lacs, dit M. le baron Cuvier, les étangs, les marais, les ports de mer où il tombe des ruisseaux, surtout quand ceux-ci descendent des coteaux voisins et escarpés, déposent sur leur fond des amas de limon qui finiraient par les combler, si l'on ne prenait soin de les nettoyer. La mer jette également dans les ports, dans les anses, dans tous les lieux où ses eaux sont plus tranquilles des vases et des sédimens. Les courans s'amassent entre eux ou jettent sur leurs côtés le sable qu'ils arrachent au fond de la mer, et en composent des bancs et des bas-fonds.

Dans la zone torride, où les litophytes sont nombreux en espèces et se propagent avec une étonnante rapidité, leurs troncs pierreux s'entrelacent en rochers, en récifs, et, s'élevant jusqu'à fleur d'eau, ferment l'entrée des ports, tendent des piéges terribles aux navigateurs. La mer, jetant des sables et du limon sur le haut de ces écueils, en élève quelquefois la surface au-dessus de son propre niveau, et en forme des

îles qu'une riche végétation vient bientôt vivifier. L'Océanie, surtout sa partie centrale, et la Polinésie ou sa partie orientale, offrent un grand nombre d'îles et d'écueils qui doivent leur origine à ces animaux. Plusieurs savans ont aussi, depuis long-tems, signalé la rapidité extraordinaire avec laquelle une cause semblable tend à rétrécir le bras de mer qui s'étend entre la Grenade et Saint-Vincent, dans l'archipel des Antilles.

Les travaux de l'homme, en pavant des rues, en bâtissant des maisons, en portant de l'engrais sur les champs, en élevant des digues le long des fleuves, tendent insensiblement, mais puissamment, à exhausser le terrain. On s'en aperçoit surtout dans les villes auprès des anciens édifices. Pour entrer au Panthéon de Rome, il fallait autrefois monter huit degrés; aujourd'hui il faut en descendre autant. Il n'est pas à présumer que l'édifice se soit enfoncé, car il a conservé le même niveau depuis deux siècles.

Les plantes aquatiques changent souvent un marais en une prairie humide. Ce sont d'abord les *hippuris*, les *utricularia*, les *equisetum* et divers joncs qui forment avec leurs racines entrelacées un tissu flottant sur l'eau bouueuse; ensuite le *sphagnum palustre* se répand sur toute la surface, aspire l'eau comme une éponge, et crée un lit aux bruyères et aux lichens qui tous les ans exhaussent le terrain par leurs dépôts. D'autres fois, une baie tranquille se peuple des *nymphea*, des *arundo phragmites* et d'autres plantes qui retiennent les parties terreuses rejetées par les eaux du dehors. Dès que ce limon a pris un peu de solidité, on y voit germer des saules, des osiers et d'autres arbres appartenant aux espèces qui aiment le sol aquatique.

La végétation contribue encore de diverses manières à changer l'aspect de la terre. Regardons cette plante si mince, cette mousse qui s'élève le long des murs d'un palais désert : en se décomposant et en renaissant, elle aura, dans quelques siècles d'ici, couvert et enterré ces masses orgueilleuses que le luxe éleva pour loger la suprême puissance. Les cadavres des plus vils animaux s'entassent où brillaient les trônes des monarques. Les broussailles couvrent le temple de Jupiter Olympien, et les tours de Babylone sont cachées sous l'herbe.

Les *éboulemens* et *renversemens* de montagnes ont souvent des causes étrangères aux explosions volcaniques et aux tremblemens de terre. Tantôt ce sont les eaux d'un fleuve rapide, d'un lac agité, ou même d'un courant souterrain, qui rongent, creusent, minent sourdement une masse de rochers ou de terrains solides. Des couches de sable, de gravier, d'argile, de craie, qui servaient de support, sont ou dissoutes ou entraînées; un vide existe, la masse supérieure s'y enfonce par son propre poids. D'autres fois des eaux souterraines pénètrent sous un terrain nouveau, sous une couche végétale; elles supportent d'abord cette croûte, puis la détachent, la déchirent, et enfin l'entraînent par lambeaux ou l'engloutissent tout entière.

Tantôt c'est une fissure quelconque, au moyen de laquelle une partie d'une montagne se détache de sa masse principale, et, privée par là de son point d'appui naturel, est obligée d'en chercher un autre en se renversant ou bien en glissant. Ces sortes de fissures proviennent, dans les roches argileuses, d'un simple desséchement, accompagné de la retraite de certaines particules; dans les roches calcaires, une espèce de fermentation pourrait bien y contribuer; dans les roches granitiques, enfin, elles sont dues, ce nous semble, à la décomposition de certains feuillets d'une cristallisation moins forte, attaqués par l'oxigène de l'atmosphère. Le granit de Finlande, nommé *rapahiwi*, se décompose lorsqu'il y domine une espèce de mica ferrugineux, sulfuro-ferrugineux. Bergmann a souvent vu le pétrosilex se couvrir d'une croûte peu cohérente, laquelle, enlevée par les eaux, mettait à nu des liserets de quarts et des grenats ferrugineux. Ainsi, les montagnes peuvent se détruire même par l'influence de cette humidité insensible qui est inhérente à toutes les substances terrestres.

Les éboulemens qui proviennent d'une excavation faite par des eaux arrivent très-souvent dans les pays montagneux, le long des rivières. C'est ainsi que le Rhône a formé la voûte sous laquelle il semble se perdre; c'est ainsi que l'Adige, en 1767, engloutit la ville de Neumark et autres. Dans la Norwége méridionale, le rapide Glommen descend du sommet des monts Dofrines vers la mer du Nord, et forme, un peu au-dessus de son embouchure, la belle cascade de Sarpen. Le remous des eaux de la cascade avait creusé sous le rivage une mare souterraine à 100 toises de profondeur. Le 5 février 1702, le château de Borge, avec toutes ses dépendances, s'enfonça dans ce trou, et y disparut totalement; de sorte qu'on ne vit à sa place qu'un lac de 800 pieds de long sur 300 à 400 de large. Le désastre qu'éprouva, en 1618, la ville de Pleurs, dans le pays de Chiavenna, provint d'une cause semblable.

Les plaines éprouvent d'autres sortes d'éboulemens. Les terrains tourbeux, suspendus sur

l'eau, s'affaissent sous le poids des forêts, des maisons et des habitans. L'Irlande voit tous les ans le nombre de ses lacs s'accroître par l'enfoncement des tourbières. C'est à ces enfoncemens que les *forêts souterraines*, du moins en partie, doivent leur origine. Il y en a, comme sur les côtes de Lincoln, qui sont formées conjointement par l'affaissement des côtes marécageuses et par d'anciennes invasions de la mer. D'autres, comme celle qui a été découverte près de Morlaix, paraissent avoir été enterrées par des révolutions antérieures à l'état actuel du globe. Mais pour la plupart, elles se rencontrent dans des tourbières; ainsi, dans l'île de Man, il se trouve au milieu d'un marais, à 20 pieds de profondeur, des sapins encore sur leurs racines. A Hatfieldchace, on voit des arbres qui ont à côté d'eux leurs noix et leurs glands. La Hollande, la Suisse, la France et la Suède offrent d'autres faits semblables.

Dans la Marche électorale de Brandebourg, il y a le lac d'Arendt, formé par deux écroulemens : l'un arrivé, à ce qu'on croit, en 815, l'autre en 1685. Combien de lacs ainsi formés en Prusse et en Pologne! Combien d'autres événemens de cette nature dont la mémoire s'est perdue, ou que la tradition a défigurés!

On conçoit facilement les désastres qui de tems en tems manifestent l'existence de ces lacs souterrains dans des endroits où personne ne les soupçonnait. En 1792, on vit un lac se former dans la ville de Lons-le-Saulnier; plusieurs maisons y disparurent, ainsi qu'une portion de la grande route de Lyon à Strasbourg. On pense que c'était un ancien étang d'eau salée, où il s'était d'abord formé une pellicule, puis une croûte légère de végétaux, et enfin un terrain solide en apparence; mais une grande sécheresse ayant fait baisser les eaux souterraines, cette croûte manqua de support et dut s'enfoncer. Le mont Jura présente de nombreux vestiges d'enfoncemens semblables. Les Pyrénées, autre chaîne calcaire, en offrent également. Buffon rapporte qu'une montagne, en 1678, s'étant écroulée dans des cavités souterraines remplies d'eau, causa une forte inondation dans une partie de la Gascogne. Les Alpes Juliennes, où est le fameux lac de Cirknitz, renferment dans leurs nombreuses cavernes beaucoup de réservoirs semblables.

Assez d'autres causes concourent à décomposer les montagnes les plus solides. Le froid extrême fait souvent crever et sauter de gros blocs de rocher. Dans la Westrogothie, près d'Hunneberg, on voit deux piliers réguliers détachés d'un rocher par la seule force du froid. La Norwége éprouve beaucoup de ravages par des avalanches de pierres, dues à de semblables effets du froid. Dans les climats plus doux, l'action successive du froid et du chaud n'est pas moins destructive, quoique plus paisible. Dans ces mêmes montagnes de Westrogothie, dont nous venons de parler, Bergmann a observé que les rochers de trapp avaient une croûte plus pâle et plus poreuse du côté du soleil.

L'action lente, mais continuelle et combinée de toutes les causes que nous venons d'indiquer, amène les catastrophes les plus étonnantes.

Ce fut, selon M. Bourrit et autres écrivains suisses, le 23 septembre 1713, que les sommets des Diablerets tombèrent tout-à-coup, et couvrirent une étendue d'une bonne lieue carrée de leurs débris, qui forment souvent un lit de pierres épais de 30 verges et davantage. Quoique plusieurs centaines de cabanes eussent été ensevelies dans ces ruines, il n'y périt heureusement que dix-huit personnes. Les bœufs, et surtout les chèvres et les moutons, en furent les principales victimes. La poussière qui s'éleva lors de la chute de la montagne produisit, pendant quelques instans, une obscurité semblable à celle de la nuit, quoique l'événement eût lieu à trois heures après midi, par un tems serein.

Il y a encore un autre genre de catastrophe qui n'est pas moins curieux dans ses causes, ni moins funeste dans ses effets : c'est lorsqu'une couche de terre ou de roche glisse sur un autre terrain sans se briser, sans se morceler. Une partie du mont *Goïma*, dans l'état de Venise, se détacha pendant la nuit, et glissa avec plusieurs habitations qui furent entraînées jusque dans la vallée prochaine. Le matin, à leur réveil, les habitans, qui n'avaient rien senti, furent très-étonnés de se voir au fond d'une vallée, et crurent long-temps qu'un pouvoir surnaturel les avait transportés par l'air dans quelque climat lointain, jusqu'à ce qu'en examinant les environs ils aperçussent les traces de cette révolution qui les avait si merveilleusement épargnés.

Souvent divers désastres s'enchaînent; les déluges naissent des éboulemens, et en occasionent de nouveaux.

En 1772, la montagne de Piz, dans la Marche de Tréviso, état de Venise, se fendit en deux; une partie se renversa et couvrit trois villages avec leurs habitans. Un ruisseau, arrêté par les décombres, forma en trois mois un lac. La partie restante de la montagne s'y précipita, le lac déborda, beaucoup de monde y périt; plusieurs villages sont encore ensevelis sous les eaux.

Nous citerons quelques exemples de changemens très-singuliers dus à la seule action des eaux courantes. Sur le mont *Limur*, en Norwége, on voit deux routes creusées dans un rocher de marbre, l'une au-dessus de l'autre. Le marbre, épais seulement de trois doigts, qui les sépare, laisse apercevoir à travers ses fentes une rivière coulant dans la route la plus basse. Il paraît que les eaux d'un lac situé à quelques centaines de pieds plus haut, se sont successivement creusé ces deux débouchés à travers le rocher. C'est ainsi que la rivière *Gaulen*, dans le même pays, se perdit en 1344, et reparut quelques années après avec une extrême violence, en roulant devant elle les débris de la prison souterraine où elle était descendue. Le mont Jura, et en général toutes les montagnes calcaires, offrent des faits du même genre. Le lac de Joux et bien d'autres ont creusé dans le roc les entonnoirs par où découlent leurs eaux. Quelquefois, lorsque les parois de la route sous laquelle les eaux se frayaient un chemin étaient rongées et excavées à un certain point, le toit de la route devait s'écrouler; alors il se formait tantôt une gorge coupée à pic, à travers laquelle les eaux s'enfuyaient, comme près d'Orgelet sur la route de Saint-Claude; tantôt l'issue de la vallée, barrée par les décombres, forçait les eaux à donner naissance à un lac, tel que celui de *Sillan*, près de Nantua.

Il y a beaucoup de lacs qui tiennent en dissolution des substances salines, terreuses, métalliques, bitumineuses; ces substances forment quelquefois des dépôts simples; d'autres fois elles sont entraînées au fond du lac par une précipitation chimique. Plusieurs causes peuvent y concourir. Les différens gaz et acides dont les eaux de ces lacs sont chargées peuvent faire naître des cristallisations; un refroidissement dans les lacs qui jouissent d'un certain degré de chaleur peut encore avoir le même effet. Il est certain que les restes des êtres qui vivent et meurent dans ces eaux y forment des couches de terre calcaire. Des arbres, des végétaux qui y sont entraînés par les eaux courantes, forment des îles flottantes qui peu à peu se lient, s'étendent et finissent soit par couvrir les lacs d'une croûte de terre, soit par s'y enfoncer et en exhausser le fond. Ajoutons que plus une masse d'eau stagnante perd en profondeur, plus elle s'évapore; car la vaporisation de l'eau est toujours en raison directe de sa surface, et en raison inverse de sa profondeur, comme les expériences le prouvent. Il y a, dans tous les pays montagneux et marécageux, de nombreux exemples de petits lacs qui se sont desséchés par une de ces causes; on peut donc, sans témérité, croire que les mêmes phénomènes ont eu lieu en grand, et que plusieurs grandes plaines ont été formées dans des méditerranées, comme, par exemple, une partie de celles qui bordent la mer Caspienne, la mer d'Aral et autres semblables.

Nous allons maintenant aborber une question qui a beaucoup occupé les géographes physiciens, nous voulons parler de celle relative à l'*abaissement* ou à l'*élévation du niveau de la mer*. Elle est de la plus haute importance pour tout ce qui concerne les changemens qui s'opèrent à la surface du globe, et elle a été traitée assez en détail dans le XXXIXe livre du Précis, auquel nous renvoyons, notre cadre ne nous permettant pas de la développer convenablement ici. Les longues recherches que nous avons faites sur ce sujet, les faits cités dans le Précis, les raisonnemens et les faits encore plus nombreux rassemblés avec tant d'érudition par M. Hoff, nous ont déterminé à admettre une élévation progressive du niveau de la mer, quoique d'une manière très-lente, et actuellement presque inappréciable dans l'ensemble de ses effets. Voici en peu de mots sur quoi se fonde notre opinion :

Dans l'état actuel des choses, les parties terrestre et aqueuse du globe ont des confins réciproques, que, généralement parlant, on peut regarder comme permanens. Les fleuves, les pluies, la neige et la grêle, la rosée, le serein et les brouillards, rendent à la mer ce que l'évaporation lui enlève, et les courans polaires rétablissent sans cesse l'équilibre dans les mers équatoriales, où il avait été rompu par une excessive évaporation. Or, en admettant, ce que nous sommes bien loin d'accorder, que l'effet produit par les attérissemens qui, comme on l'a déjà vu, ont lieu avec une étonnante rapidité à presque toutes les embouchures des fleuves, soit compensé par les envahissemens de la mer et par les abaissemens partiels du sol, observés à Venise, Ravenne, Herculanum, et dans quelques autres endroits, il restera toujours à expliquer ce que devient toute la masse d'eau qui doit être déplacée par l'immense quantité de terre charriée par les fleuves, et dont l'effet immédiat et inévitable est d'élever proportionnellement le fond de la mer, et par conséquent son niveau supérieur. Il faut aussi observer que les envahissemens mêmes de la mer, tout en diminuant la surface de la partie terrestre du globe, contribuent à élever ce même niveau à proportion de la quantité plus ou moins grande d'eau que par leur chute elles auront déplacées.

L'eau employée par les polypes dans leurs étonnans travaux, que nous avons vus, ne produit rien moins que des écueils, de vastes bancs et même des îles au milieu de l'Océan et des mers intérieures; l'eau que les animaux invertébrés changent en masse solide pour former ces bancs de coquillages qui nous étonnent par leur étendue et leur épaisseur; l'eau consommée dans plusieurs combinaisons chimiques, soit naturelles, soit artificielles; l'eau enfin employée par les végétaux et les animaux dans les différentes fonctions de la vie végétale et animale; toute cette eau, dont la plus grande partie peut être regardée comme perdue pour la masse générale qui remplit les différens bassins du globe, est bien loin de pouvoir compenser l'effet que doivent produire l'énorme quantité de terre charriée par les fleuves, et les prodigieuses masses osseuses et pierreuses produites continuellement par les animaux marins. Toutes ces matières solides doivent nécessairement déplacer un volume égal d'eau, et conséquemment élever en proportion le niveau de la mer.

Plusieurs physiciens ont entrepris de déterminer de combien ce niveau devait s'élever dans un tems donné, en calculant la quantité de terre que les eaux courantes lui apportent continuellement; mais leurs calculs donnent des résultats prodigieusement différens. Il n'en pouvait pas être autrement, puisque les faits rassemblés sont en trop petit nombre et trop partiels pour pouvoir obtenir des résultats généraux concordans. M. Hoff, en supposant la surface de la mer deux tiers de celle de la surface totale du globe, trouve que, pour élever d'un seul pouce le niveau des eaux, il faudrait qu'il y tombât une masse de 22 milles cubiques allemands, égaux à 1408 milles géographiques de 60 au degré; ou pour comparer cette masse à d'autres objets connus, il faudrait que tout le delta du Nil, supposé avoir une épaisseur égale à la hauteur du Schneekoppe dans la Silésie, c'est-à-dire 4,950 pieds, tombât dans la mer, pour que le niveau de celle-ci pût s'élever d'un seul pouce. Cette masse déjà énorme devrait, selon nous, être encore considérablement augmentée, pour avoir des résultats plus exacts, puisque la surface de la mer est presque les trois quarts, et non les deux tiers de la surface totale du globe.

En examinant les évaluations de Manfredi, de Hartsoecker, de Paw, de Celsius, de Demaillet, de Staunton, de Gérard, et autres physiciens et mathématiciens distingués, quelque différentes que soient les conséquences qu'ils ont cru devoir en tirer, nous trouvons qu'on pourrait évaluer à 10 pouces environ par chaque mille ans la quantité dont toutes ces causes réunies tendent à élever le niveau général de la mer. Le peu de tems écoulé depuis que l'on a fait des observations, et l'exiguité de l'effet produit dans un laps de tems si considérable, nous expliquent pourquoi non-seulement on ne s'aperçoit pas de cette élévation progressive, mais pourquoi il y a même des savans célèbres, tels que Celsius, Linné, Dalin, de Buch et autres, qui soutiennent la proposition contraire, et qui prétendent prouver par des faits incontestables, mais mal appliqués, que le niveau général de la mer baisse continuellement, Browallius, Hoff et autres, ont réfuté victorieusement leurs raisonnemens, et répondu à toutes leurs objections relativement au dessèchement progressif de la mer Baltique, presque généralement admis sur l'autorité imposante de Celsius, de Linné et de de Buch. A l'égard des autres mers, nous ferons observer que les ports de Gênes, de Marseille, de Syracuse, de Navarin ou Pylos, et vingt autres dans la Méditerranée, qui depuis 2,500 ans conservent à peu près le même niveau; le pavé du théâtre bâti à Adria il y a environ 25 siècles, et qui n'est que d'un pied et demi plus élevé que la haute marée de l'Adriatique; les ports de Cadix, de Lisbonne, et autres sur l'Atlantique, connus comme tels depuis les premiers tems historiques; le fameux puits de la Vierge-Marie à la pointe du comté de Carnavon, sur le canal de Saint-Georges, pour visiter lequel, dès le XIe siècle, les pélerins étaient obligés d'attendre la basse marée, seule époque encore aujourd'hui à laquelle il est accessible; ainsi que l'île de sable, dans la baie de Krokala, à l'embouchure de l'Indus, couverte encore à présent, comme au tems d'Arrien, par le flux, et laissée à découvert pendant le reflux, sont autant de faits décisifs qui confirment la vérité de ce que nous venons de dire, et démontrent l'*apparente stabilité* du niveau de la mer, et l'impossibilité de supposer un abaissement général dans son niveau. Toutefois on peut, on doit même admettre qu'en même tems que le niveau des eaux s'élève d'une quantité imperceptible, leur masse totale tend, par plusieurs causes, à diminuer dans une proportion qu'on n'a encore aucun moyen de pouvoir apprécier, même par approximation.

Le tableau ci-dessous, que nous avons rédigé en grande partie sur l'ouvrage du savant M. Hoff, présente la série chronologique des plus importans envahissemens connus, faits

par la mer depuis le VIIIe siècle jusqu'à nos jours.

Année.

800. Vers cette époque, la mer enlève une grande partie du sol de l'île d'Helgoland, placée entre les embouchures du Wesert et de l'Elbe.

800 — 900. Pendant le cours de ce siècle, plusieurs tempêtes changent considérablement les côtes de la Bretagne; des vallées et des villages sont engloutis.

800 — 950. De violentes bourrasques agitent les lagunes de Venise, et y font disparaître les îles d'Ammiano et Costanziaco, nommées dans les anciennes chroniques.

1044—1309. Des irruptions terribles de la mer Baltique sur les côtes de la Poméranie, y font de grands ravages et donnent origine aux bruits populaires sur la submersion de la prétendue ville de Vineta, dont l'existence est chimérique, malgré l'imposante autorité de Kant et d'autres savans célèbres.

1106. Le Vieux-Malamacco, ville alors très-considérable des lagunes de Venise, est englouti par la mer.

1218. Une grande inondation forme le golfe Jahde, ainsi nommé du petit fleuve qui arrosait le pays fertile détruit par cette catastrophe.

1219, 1220, 1221, 1246 et 1251. De terribles ouragans séparent du continent l'île actuelle de Wieringen, et préparent la rupture de l'isthme qui réunissait la Hollande septentrionale actuelle au comté de Staveren, dans la Frise d'aujourd'hui.

1277, 1278, 1280, 1287. Des inondations engloutissent le fertile canton de Reiderlandes, détruisent la ville de Torum, 50 bourgs, villages et monastères, et forment le Dollart; le Tiam et l'Eche, qui arrosaient ce petit pays, disparaissent du nombre des fleuves.

1282. Des bourrasques violentes rompent l'isthme qui réunissait la Hollande septentrionale à la Frise, et forment le Zuiderzée.

1240. Une irruption de la mer change considérablement la côte occidentale du Schleswig; beaucoup de terrains fertiles sont engloutis, et le bras de mer qui séparait l'île de Nordstrand du continent est beaucoup élargi.

1300, 1500, 1649. De violentes bourrasques enlèvent les trois quarts de l'île d'Helgoland.

1300. Dans cette année, selon Fortis, la ville de Ciparum, en Istrie, est détruite par la mer.

1303. Selon Kant, la mer enlève une grande partie de l'île de Rugen et engloutit plusieurs villages sur les côtes de la Poméranie.

1337. Une inondation emporte 14 villages dans l'île de Kadzand, dans la Zeelande.

1421. Une inondation couvre le Bergseweldt y détruit 22 villages, et forme le Biesbosch, qui s'étend depuis Gertruidenberg jusqu'à l'île de Dordrecht.

1475. La mer emporte un morceau de terrain considérable placé à l'embouchure de l'Humber; plusieurs villages sont détruits.

1510. La mer Baltique forme l'ouverture du Frisch-Haff, près de Pillau, large de 1800 toises et profonde de 12 à 15.

1530—1532. La mer engloutit la ville de Kortgene dans l'île de Nord-Beweland dans la Zeelande. Dans cette dernière année, elle enlève aussi la partie orientale de l'île Sud-Beweland, avec plusieurs villages et les villes de Borselen et Remerswalde.

1570. Une violente bourrasque emporte la moitié du village de Scheweningen, au nord-est de La Haye.

1625. La mer détache une partie de la péninsule de Dars, dans la ci-devant Poméranie suédoise, et en forme l'île Zingst, au nord de Barth.

1634. Une irruption de la mer submerge toute l'île de Nordstrand: 1838 maisons, églises et tours sont détruites; 6,408 personnes et 50,000 têtes de bétail périssent. Il ne resta de cette île, auparavant si fertile et florissante, que les trois îlots nommés Pelworm, Nordstrand et Lütje-Moor.

1703—1746. Dans cette période, la mer enlève à l'île Kadzand plus de 100 toises de ses digues.

1726. Une violente bourrasque change la saline d'Araya, dans la province de Cumana, partie de la Colombie, en un golfe de plusieurs lieues de largeur.

1770—1785. Les courans et les tourmentes creusent un canal entre la partie haute et la partie basse de l'île d'Helgoland, et transforment en deux îlots cette île si étendue avant le VIIIe siècle.

1784. Une violente bourrasque forme, selon M. Hoff, le lac d'Aboukir dans la Basse-Égypte.

1791—1793. De nouvelles irruptions de la mer détruisent les digues et emportent d'autres parties de l'île déjà si réduite de Nordstrand.

1803. La mer emporte les dernières ruines du prieuré de Crail en Écosse.

Contemplons maintenant les ravages d'un autre élément. Le nom de *volcan*, emprunté de celui que les Romains donnaient au dieu qui, selon eux, présidait à l'élément du feu, désigne aujourd'hui les montagnes qui vomissent de la flamme, de la fumée et des torrens de matières fondues. On dit aussi un *mont ignivome*. La cheminée par laquelle sort la

fumée et la matière fondue finit par une vaste cavité en forme d'un cône tronqué et renversé. Cette bouche du volcan s'appelle *cratère*.

C'est un des phénomènes les plus effrayans et les plus majestueux, que l'éruption d'un volcan. Les signes avant-coureurs de l'explosion annoncent déjà le combat invisible des élémens en courroux : ce sont des mouvemens violens qui ébranlent au loin la terre, des mugissemens prolongés, des tonnerres souterrains, qui roulent dans les flancs de la montagne tourmentée; bientôt la fumée, qui sort presque continuellement de la bouche du volcan, augmente, s'épaissit et s'élève sous la forme d'une colonne noire. Le sommet de cette colonne, cédant à son propre poids, s'affaisse, s'arrondit et se présente sous l'aspect d'une tête de pin, qui a pour tronc la partie inférieure. Cet arbre hideux ne reste pas long-tems immobile; les vents en agitent la sombre masse et la dispersent en rameaux, qui forment autant de trainées de nuages. D'autres fois, la scène s'ouvre avec plus d'éclat: un jet de flamme s'élève au-delà des nuages, se tient immobile pendant quelque tems, et semble alors une colonne de feu qui repose sur la terre et menace d'embraser la voûte des cieux. Une fumée noire l'environne, et en interrompt, de tems en tems, l'éclat éblouissant par des veines obscures. De nombreux éclairs semblent sortir de cette masse enflammée. Soudain, la brillante cascade semble retomber dans le cratère; et à ces terribles clartés succède une nuit profonde. Cependant l'effervescence fait des progrès dans les abîmes intérieurs de la montagne : des cendres, des scories, des pierres enflammées s'élèvent en lignes divergentes, comme les gerbes d'un feu d'artifice, et retombent autour de la bouche du volcan; d'énormes fragmens de rochers semblent être lancés contre les cieux par les bras des nouveaux Titans. Souvent un torrent d'eau est chassé avec impétuosité et roule, en sifflant, sur les rochers enflammés. Enfin, il s'élève du fond de la coupe ou du cratère, une matière liquide et brûlante, semblable à un métal en fusion; elle remplit toute la capacité du cratère, et vient jouer sur les bords de l'orifice. Une quantité abondante de scories flotte à sa surface; elles se montrent et disparaissent tour à tour, selon que la masse liquide s'élève ou s'abaisse dans le cratère où elle semble bouillonner. Ce spectacle, d'une horrible majesté, n'est que le prélude des désastres réels. La matière liquide se déborde, coule sur les flancs du cône volcanique, et descend jusqu'à sa base. Là, quelquefois elle s'arrête, et, semblable à un serpent de feu, se replie sur elle-même. Plus souvent elle se dilate, et sort de dessous une espèce de croûte solide, qui s'est formée à sa surface; elle s'avance comme un fleuve large et impétueux, détruit et envoloppe tout ce qui se présente sur son passage, franchit les obstacles qu'elle n'a pu renverser, dépasse les remparts des cités ébranlées, envahit des terrains de plusieurs lieues d'étendue, et transforme, en un instant, des campagnes florissantes et tranquilles en une plaine brûlée, où le désespoir erre parmi des ruines fumantes.

Les mêmes ravages peuvent avoir lieu sans que la matière liquide, appelée *lave*, sorte précisément par le haut du volcan; elle est quelquefois trop compacte, trop pesante, pour être soulevée jusqu'au sommet. Alors son violent effort occasione plusieurs nouvelles ruptures dans le flanc de la montagne, par où ce torrent igné se précipite.

Considérons maintenant l'emplacement des principales montagnes volcaniques.

Une grande chaîne de montagnes ignivomes s'étend, quoique avec de grandes interruptions, tout autour du Grand Océan. La Terre de Feu, le Pérou, mais surtout le Chili et la Nouvelle-Grenade sont remplis de volcans. On distingue au Pérou celui d'Aréquipa; dans la Nouvelle-Grenade, celui de *Pitchinca*, et celui de *Coto-Paxi*, dont la flamme, en 1738, s'éleva à plus de 2,000 pieds, et dont l'explosion fut entendue à 120 lieues de distance, s'il faut en croire les Espagnols. Le *Chimboraço*, la plus haute montagne d'Amérique, est un volcan éteint; il y en a beaucoup d'autres. M. de Humboldt a vu fumer l'*Antisana*, élevé de 3,020 toises. Si nous passons l'isthme de Panama, nous trouvons les nombreux volcans de *Nicaragua* et de *Guatimala*; il y en a qui conservent de la neige éternelle, et qui, par conséquent, atteignent à une grande hauteur. Viennent ensuite ceux du Mexique proprement dit, savoir : l'*Orizaba*, le *Popocatepec*, élevé de 2,771 toises; le *Xorullo*, sorti de terre en 1759, et ceux de *Tuxtla* et de *Colima*, tous situés sous le 19e parallèle de latitude. Il n'est pas douteux, d'après les rapports de Cook, de La Pérouse et de Malaspina, qu'il n'y ait des volcans très-considérables et en grand nombre dans le nord-ouest de l'Amérique. Le *Mont-Saint-Élie* a près de 2,800 toises de haut. Ces volcans forment l'anneau intermédiaire entre ceux du Mexique et ceux des îles Aleutiennes, et de la presqu'île d'Alaschka. Ceux-ci, qui sont en très-grand nombre, tant éteints que brûlans, continuent la chaîne vers le Kamtchatka, où il y en a cinq, dont deux d'une grande violence. Le

Japon en a au moins dix, et l'île de Formose en renferme deux ou trois. Maintenant la bande volcanique s'élargit et devient d'une immense étendue; elle embrasse les Philippines, les Marianes, les Moluques, Java, Sumatra, les îles de la reine Charlotte, les Nouvelles-Hébrides, les îles des Amis, de la Société, de Sandwich, et, en un mot, une grande partie de cet immense archipel qui forme la cinquième partie du monde. Il en sera parlé en détail dans la description de ces îles; il serait trop long de les énumérer tous, puisque la seule île de Java en renferme dix-sept.

Les autres chaînes volcaniques sont loin d'être aussi étendues. La mer des Indes en a une. C'est à elle qu'il faut rapporter le volcan de l'île *Barren*, à l'est de la Grande-Adaman, et les pics volcaniques qui paraissent exister dans l'Himalaya et dans ses dépendances dans l'Indo-Chine, ainsi que le volcan sous-marin, 3 lieues à l'est de Pondichéry, dont l'éruption fut observée par le voyageur Prior en 1757. Le volcan de l'île méridionale ou *Amsterdam*, dans le petit groupe de Saint-Paul et Amsterdam; le formidable volcan de l'île *Bourbon*, et les jets d'eau chaude dans l'île de Madagascar, sont les autres élémens connus de cette chaîne, dont les anneaux sont à de grandes distances les uns des autres.

Le golfe d'Arabie baigne les pieds du volcan de *Gebel-Tar*. Les environs de la mer Morte, et toute la chaîne de montagnes qui parcourt la Syrie, ont été le théâtre des éruptions volcaniques. Il semble permis de lier ces deux faits.

Une vaste bande volcanique occupe la Grèce, l'Italie, l'Allemagne et la France. On connaît les fameuses révolutions de l'Archipel grec, et ces îles nouvelles produites par des explosions sous-marines. Bientôt les célèbres sommets de l'*Etna* se présentent à nos regards; cette montagne brûle depuis 3,300 ans : elle est cependant entourée de volcans éteints qui paraissent beaucoup plus anciens. Les îles de *Lipari* semblent devoir leur origine aux volcans qu'elles renferment; du moins l'histoire fait mention de la production de quelques-unes de ces îles. Le *Vésuve* n'a pas toujours été le seul mont ignivome du royaume de Naples; on vient d'en découvrir un beaucoup plus grand, mais éteint, près de *Rocca-Fina*. On place dans le même rang la *Solfatara*. Les îles *Ponces* sont un produit volcanique; les catacombes de Rome sont creusées dans des laves; la Toscane est remplie de sources chaudes, sulfureuses, et d'autres indices de volcans. *Arduini* a observé aux environs de *Padoue*, de *Vérone* et de *Vicence*, un grand nombre de volcans éteints; la *Dalmatie* en a plusieurs, ainsi que la *Hongrie*. L'Allemagne renferme un grand nombre de volcans éteints, dont les mieux reconnus sont ceux de *Kamberg* en Bohême, de *Transberg* près de Gottingue, et ceux près de *Bonn* et *Andernach*, sur les bords du Rhin. La partie méridionale de la France est remplie de volcans éteints, parmi lesquels le mont *Cantal*, le *Puy-de-Dôme*, le mont *d'Or*, en Auvergne, ont obtenu une grande célébrité.

L'Océan Occidental n'est pas, comme le Grand-Océan, ceint d'une chaîne de monts ignivomes; mais il renferme dans son sein même plusieurs groupes. Si la principauté de Galles, l'île de Staffa, et quelques autres parties de l'Écosse et de l'Irlande, ne contiennent, pour certains géologues, que des preuves équivoques de l'existence des volcans éteints, l'Islande nous présente son *Hécla*, son *Kotlouguia* et six autres volcans, qui s'élèvent du sein des neiges éternelles; ce foyer volcanique est un des plus actifs du globe; le fond même de l'Océan est agité, et les flots portent souvent des champs entiers de pierre ponce, ou même cèdent, en bouillonnant, leur place à des îles nouvelles. Plusieurs circonstances font présumer qu'il y a quelques volcans dans l'intérieur du *Groenland*. Cette contrée glaciale éprouve des secousses de tremblemens de terre. A l'est de cette région glacée, l'île de Jean Mayen s'élève au-dessus des abîmes polaires, et nous montre, dans le mont *Esk*, le volcan le plus boréal du globe connu.

Le milieu de l'Océan Atlantique récèle un autre foyer volcanique : les *Açores* et les *Canaries* en ont éprouvé les effets. Le pic de *Ténériffe*, qui a 1900 toises d'élévation, est un des volcans les plus élevés de l'ancien monde. Il est très-probable que Lisbonne a dans son voisinage un volcan sous-marin.

Les Antilles ont maintenant trois volcans brûlans, dans les îles de *Saint-Vincent*, de *Sainte-Lucie* et de la *Guadeloupe*, sans compter la *Solfature de Nevis* et autres îles. La *Trinité* offre, selon M. de Humboldt, les phénomènes volcaniques qui rendent si remarquable le *Turbaco*, aux environs de Carthagène, dans la Colombie.

On peut encore citer quelques volcans épars, ou qui appartiennent à des groupes peu connus. Tels sont le mont *Elburtz* en Perse, les volcans éteints de la Daourie, reconnus par Patrin; peut-être quelques volcans au nord de la Chine : les montagnes de *Tourfan* et de *Bisch-Balikh*, presqu'au milieu de l'Asie Cen-

trale, qu'un célèbre orientaliste, M. Abel Remusat, vient de nous faire connaître comme des volcans actifs, et qui sont les monts ignivomes les plus éloignés de la mer que l'on connaisse; le volcan de l'île *Fuego*, dans l'archipel du Cap-Vert; ceux que les auteurs portugais indiquent dans la *Guinée*, le *Congo* et le *Monomotapa;* enfin le volcan du groupe du *marquis de Traverse*, découvert dernièrement par les Russes, et remarquable pour être la montagne ignivome, bien connue, la plus méridionale de tout le globe.

Il résulte de cet aperçu général des principaux volcans, que le plus grand nombre se trouve dans le voisinage de la mer et dans les îles. Cependant il y en a beaucoup qui ne paraissent pas avoir de communication avec la mer. Un autre fait général, c'est que les cratères des volcans s'ouvrent dans toutes sortes de terrains granitiques, schisteux, argileux, primitifs ou secondaires, le plus souvent cependant dans les terrains de porphyre primitif et feuilletée; mais rien ne nous éclaire sur une autre question bien plus intéressante, savoir, dans quel terrain est le foyer de ces terribles feux. La solution de cette question tient à celle de l'origine du feu volcanique, laquelle a été discutée depuis bien des années, sans qu'on ait pu s'accorder. On peut dire cependant que plusieurs gaz, l'eau en vapeur, l'électricité et le magnétisme, paraissent devoir être considérés comme les causes principales de ce terrible phénomène de la nature.

Peu de volcans actuellement brûlans offrent tous les phénomènes connus. Les uns ne donnent que des laves, des scories, et jamais des pierres ponces; les autres, au contraire, en rejettent des quantités quelquefois énormes. Il en existe qui ne vomissent que des eaux et des boues; ce sont ceux qu'on appelle communément *salses;* on en trouve dans les environs de *Modène;* dans l'île *Taman*, près de la Crimée, et à *Kertsch*, dans cette presqu'île; le *Macaluba* en Sicile, entre Aragona et Girgenti, est le plus célèbre de ce genre. Enfin, il y a des volcans qui donnent seulement de l'air ou des gaz d'une pureté que nous ne pouvons égaler dans nos laboratoires, malgré le perfectionnement de nos appareils. C'est dans cette classe qu'on peut ranger les *terrains ardens*, unis ou montueux, qu'on trouve en différentes contrées, où depuis long-tems ils jouissent d'une grande célébrité. Ils doivent leur origine au gaz hydrogène pur, ou combiné avec d'autres substances. Ceux de *Barigazzo* et de *Pietramala*, dans les Apennins; ceux de *Saint-Barthélemi*, dans le Dauphiné, et ceux de *Bakou*, dans le Daghestan, sont les plus connus.

D'après les savantes recherches de M. de Humboldt, il paraît démontré qu'il existe des rapports entre l'énergie des éruptions, le diamètre du cratère, et la hauteur du cône; selon ce physicien célèbre, ces éruptions sont d'autant plus fortes, que le cône volcanique est plus élevé, et le cratère plus vaste; et elles sont d'autant plus fréquentes, que le cratère est moins élevé. Ces principes, aussi nouveaux qu'importans, sont confirmés par l'examen des éruptions comparées du Stromboli, du Vésuve, de l'Etna, et des volcans de l'Amérique.

Tout ce qu'on a dit des îles créées ou englouties par les volcans démontre d'une manière incontestable l'existence des volcans sous-marins, qui tantôt forment, tantôt détruisent les bords de leur cratère. Le voisinage de l'île de Santorin dans l'Archipel, les parages des îles de Lipari, ceux des Açores, de l'Islande, des Aleutiennes, et autres, fournissent de nombreux exemples de ces sortes de révolutions. Il est aisé d'en conclure que les îlots réellement créés ou détruits par des volcans ne peuvent être que d'une très-petite dimension, et que les prétendues catastrophes de l'Atlantide et de la Frislande, dont on a d'ailleurs donné la véritable explication dans le Précis, ne sauraient être attribuées à des éruptions volcaniques par des hommes accoutumés à examiner avant de croire.

Un phénomène terrible, intimement lié avec les éruptions volcaniques, demande notre attention. Nous voulons parler des tremblemens de terre, de ces mouvemens convulsifs qui ébranlent la surface de la terre, soit en suivant une direction *horizontale*, par des ondulations semblables à celles de la mer; soit *verticalement*, lorsqu'une partie du terrain est soulevée, l'autre engloutie; soit enfin *circulairement*, lorsque les masses pesantes de rochers et de terre se tournent comme sur un pivot. Telles sont les trois espèces de mouvement distinguées par les Italiens, qui s'y connaissent.

Les tremblemens de terre produisent les effets les plus désastreux; ils changent souvent la surface d'un pays de manière qu'il est difficile de le reconnaître. D'énormes crevasses semblent découvrir aux yeux des vivans l'empire des ombres; ces fentes exhalent des flammes bleuâtres et des vapeurs mortelles; avec le temps elles donnent naissance à des vallées nouvelles. En d'autres endroits, les montagnes sont englouties ou renversées; souvent détachées l'une de l'autre, elles glissent

sur des terrains plus bas; et comme leur force d'impulsion redouble par chaque mouvement, ces rochers ambulans franchissent des vallons et des collines. Ici le vignoble entraîné descend de sa hauteur, et vient se placer au milieu des champs de blé; là, des fermes avec leurs jardins, détachées en masse, viennent se joindre à des villages éloignés. Autre part, de nouveaux lacs sont creusés au milieu des terres; là, des rochers, jusqu'alors invisibles, élancent soudain leurs humides sommets du sein de la mer écumante. Des sources tarissent, des rivières disparaissent et se perdent sous terre; d'autres, arrêtées par les débris des rochers, se répandent et forment de vastes marais. Des sources nouvelles jaillissent des flancs déchirés de la montagne; les fleuves naissans, dans leur jeunesse impétueuse, s'efforcent de se creuser un lit à travers les ruines des villes, des palais et des temples. L'humble cabane, ou la tente légère, devient l'asile des malheureux qui ont échappé à cette terrible catastrophe.

Les causes de ce terrible phénomène, dont aucune partie du globe ne semble être exempte, mais auquel le Pérou, le Chili, et autres contrées, sont le plus souvent sujettes, ne sont pas bien connues. Les géologues et les physiciens les plus célèbres s'accordent à l'attribuer principalement au fluide électrique.

CHAPITRE ONZIEME.

De la distribution géographique des végétaux, ou de la géographie botanique.

Nous avons décomposé le globe terrestre en ses parties solides, liquides et aériformes. Passons à la considération de ces êtres innombrables qui étalent sur tous les points de ce globe le spectacle de la vie, qui en embellissent la surface, qui en consument les inépuisables sucs nourriciers, et, par un sort commun, y trouvent mille tombeaux divers. Sans doute ces productions et ces habitans de la terre n'y sont point disséminés au hasard; des lois générales ont assigné à chaque classe de ces êtres organiques son berceau et sa tombe; ces lois, nous devons les étudier avant d'entreprendre la description des diverses parties du monde.

Par leur abondance, et par leurs rapports intimes avec le sol, les *végétaux* réclament la première place. C'est à la botanique à examiner en détail les trésors du règne végétal : ces fleurs brillantes et passagères; ces calices qui

Du choix de leurs parfums embarrassent l'abeille;

ces étamines, ces pistils, tous ces organes des amours innocentes; ces ovaires qui survivent à l'enveloppe maternelle, et en se développant deviennent des fruits succulens; ces germes qui, sous un mince volume, renferment l'espoir des générations à venir; toutes ces charmantes merveilles revêtues de tant de formes, et produites par le jeu simultané de tant de forces diverses, que l'on croirait volontiers la nature occupée de ce soin unique, si l'on ne savait que ce sont là ses moindres ouvrages. La géographie physique s'occupe de la distribution du règne végétal, et y trouve assez de matière à admirer cette sagesse qui a présidé à la production de l'univers.

La force végétative embrasse toute l'étendue du globe, depuis un pôle à l'autre, et depuis les sommets des Andes, où le lichen rampe sur les rochers les plus durs, jusqu'au sein de la mer, d'où s'élèvent les prairies flottantes d'algues et de fucus. Le froid et la chaleur, la lumière et l'ombre, les terrains fertiles et les déserts, chaque lieu et chaque température a son genre de végétation qui s'y plait et prospère. Les cryptogames se ramifient même sur les sombres voûtes des mines et sur les parois des cavernes les plus profondes. La température de l'air paraît seule mettre des bornes physiques à l'extension d'une espèce végétale. L'échelle de la chaleur atmosphérique sert aussi d'échelle ordinaire aux progrès de la végétation. Voilà pourquoi, sous le climat brûlant de la zone torride, on n'a qu'à s'élever sur les montagnes pour jouir des fruits et des fleurs de la zone tempérée. Tournefort trouva au pied du mont Ararat les végétaux ordinaires de l'Arménie; au milieu, ceux de l'Italie et de la France; sur le sommet, ceux de la Scandinavie. Forster vit plusieurs plantes des Alpes sur les montagnes de la Terre de Feu. Si les vallées des Andes sont ornées de bananiers et de palmiers, les régions plus

élevées de cette chaîne nourrissent des chênes, des sapins, des berberis, et une foule de genres communs au nord de l'Europe. L'homme, profitant de cette disposition, a transporté et disséminé presque sur toute la surface du globe ces *graminées* qui lui fournissent sa principale nourriture. Quelques autres plantes utiles ont été rendues communes à tous les climats par la nature même. Les *plantes antiscorbutiques*, si salutaires pour le navigateur languissant dans sa prison flottante, sont répandues partout où il y a encore un germe de vie. On trouve du cresson, de la chicorée, de l'oseille sauvage sur les rivages toujours glacés de la baie d'Hudson, et dans la Sibérie, aussi bien que dans ces heureuses îles éparses au milieu de l'Océan Pacifique. Les arbustes qui portent des *baies* et de petits fruits agréables au goût viennent dans les pays les plus inhabités. Dans le Groenland même, le groseillier porte de très-bons fruits. La Laponie possède une ressource dans ses arbustes, tels que l'épine-vinette, le mûrier rampant, l'airellier et autres.

A quel degré de chaleur, à quel degré de froid la végétation doit-elle s'arrêter? Jusqu'à quel point l'augmentation ou la diminution de la pression atmosphérique, l'intensité ou l'absence totale de la lumière mettront-elles des bornes à la vie végétale? Comme dans le règne animal, les extrêmes se touchent aussi dans celui de Flore. Quelques agames de la famille des conferves vivent dans des eaux chaudes au degré de l'eau bouillante, et l'*uredo nivalis* (*protococcus* Agardh) donne une couleur rouge brillante aux neiges perpétuelles des hautes montagnes et à celles du Vieux Groenland. Une foule de plantes cryptogamiques végètent dans des cavernes où les bienfaisans rayons de la lumière n'ont jamais pénétré. Des forêts de bouleaux très-vigoureux revêtent les pentes du milieu de la chaîne de l'Himalaya jusqu'à des hauteurs qui dépassent celle de la cime du Finsterahorn, et des buissons de *tama* y tapissent des terrains encore plus élevés que le sommet du mont Blanc, tandis que d'innombrables hydrophites poussent du fond des mers et des abîmes de l'Océan leurs filamens immenses. Quelle énorme différence de pression, de température et d'intensité de lumière offrent ces végétaux, lorsqu'on veut les comparer entre eux sous ces trois seuls rapports! C'est l'absence de l'humidité qui paraît opposer à la végétation les obstacles les plus redoutables. Voyez, sous l'équateur comme vers le pôle, ces déserts sablonneux condamnés à une éternelle stérilité! Aucune goutte de pluie ne saurait s'arrêter dans ce sol incohérent et toujours remué par les vents; aucun germe ne saurait s'y fixer.

Les montagnes de la zone torride présentent souvent, depuis leur base jusqu'à leur sommet, les végétaux que l'on rencontre depuis l'équateur jusqu'aux pôles. Nous sommes en outre parvenus à reproduire dans nos serres, suivant la température, le degré d'humidité et la nature du terrain que nous leur donnons, une infinité de plantes originaires de tous les climats. Les différences géographiques que présentent les végétaux dépendent donc presque uniquement des différens degrés de chaleur, de lumière et d'humidité qu'ils reçoivent, ainsi que de la nature du terrain qui les nourrit, et de l'influence des divers phénomènes météoriques qui se passent dans la nature. Il existe cependant un grand nombre de plantes qu'on pourrait appeler cosmopolites, parce qu'elles s'accommodent à tous les climats et à toutes les localités, telles que la *chicorée*, l'*oseille*, le *cresson* et mille autres.

Quatre causes agissent constamment pour disséminer les plantes sur la surface du globe: les eaux, les vents, les animaux et l'homme. La première s'applique aux plantes aquatiques ou littorales, la seconde aux cryptogames, les deux dernières aux phanérogames en général. Les plantes se naturalisent partout où elles trouvent une température et d'autres circonstances atmosphériques analogues à celle de leur pays natal.

Il faut bien se garder de donner une trop grande latitude à l'action de ces quatre causes. Il nous semble qu'on a beaucoup trop exagéré les prétendues migrations des plantes. On veut, par exemple, que l'Europe ait reçu le froment et l'orge de la Tartarie; le noyer, de la Perse; l'olivier, de la Syrie; la vigne, des bords de la mer Caspienne: enfin, on accumule des témoignages historiques pour prouver que presque toutes nos plantes utiles sont venues d'Asie; mais toutes ces observations des anciens peuvent se rapporter uniquement à la *culture* d'une plante, et non pas à son origine. Sans doute Luculle a le premier amené à Cerasonte en Pont les cerisiers cultivés depuis en Italie; mais en rapportant ce fait, Pline nous dit que les cerises de Lusitanie étaient les plus estimées en Gaule Belgique, et que la Macédoine en produisait une espèce particulière. Aurait-il parlé de la sorte si les cerisiers de Macédoine et de Lusitanie descendaient de ceux du Pont? Le même auteur semble convenir que la vigne était indigène en Gaule. La tradition unanime de l'antiquité fait naître en Sicile ou dans l'Attique la culture du froment; culture con-

temporaine des premiers essais de législation. Une espèce de seigle, connue sous le nom celtique d'*arinca*, conservé dans le terme dauphinois *rignet*, était indigène dans les Gaules. Ces exemples, qu'il serait aisé de multiplier, prouvent que les plantes céréales, et en général les végétaux de l'Europe, peuvent se passer de l'honneur d'une origine étrangère. D'un autre côté, l'on ne saurait nier que les migrations de l'homme aient singulièrement influé sur l'extension géographique des plantes. Non-seulement l'homme transporta à dessein le cafeyer de l'Arabie aux îles de Colomb, et la patate de l'Amérique aux rivages de l'Europe; mais même le simple hasard, en laissant une graine étrangère se mêler à un ballot de marchandise, a répandu plusieurs plantes du Brésil aux environs de Lisbonne, et quelques-unes de celles du Portugal sur les côtes voisines de Falmouth et de Plymouth en Angleterre.

Il y a dans la dissémination des plantes plusieurs singularités difficiles à expliquer, et même à définir. Quelques plantes semblent vivre en *société*, et occuper exclusivement de vastes terrains d'où elles bannissent tout autre végétal. C'est ainsi qu'à travers le Jutland, le Holstein, le Hanovre, la Westphalie et la Hollande, on peut suivre une longue chaîne de collines uniquement couvertes de la bruyère ordinaire et de la bruyère *tetralix*. Depuis des siècles, les peuples agriculteurs combattent avec peu de succès contre la marche progressive de ces phalanges végétales. Il est encore singulier que le genre *erica* ne se trouve que sur un des côtés de notre planète. Elles s'étendent depuis les terres polaires jusqu'au cap de Bonne-Espérance, sur une surface très-étroite en comparaison de sa longueur. Quelques espèces se propagent dans la direction des longitudes, et ne se portent ni à droite ni à gauche. Ainsi le *phalangium bicolor*, selon M. de Mirbel, commence à paraître dans les campagnes d'Alger, passe en Espagne, franchit les Pyrénées, et va finir en Bretagne. Le *menziezia polifolia* habite le Portugal, l'extrémité sud-ouest de la France et l'Irlande. Le *ramondia pyrenaica* suit, sans jamais se détourner, les vallées des Pyrénées qui courent du nord au sud, en sorte qu'on n'en rencontre aucun pied dans les vallées latérales. On voit d'autres fois des sauts singuliers dans la distribution des plantes. La plupart des arbres forestiers de l'Europe, même les plus robustes, disparaissent vers les monts Uraliens, et surtout vers les bords du Tobol et de l'Irtych : ils ne croissent pas en Sibérie, quoique sous le même climat; le chêne, le noisetier et le pommier sauvage suivent cette commune loi; on en chercherait en vain un pied depuis le Tobol jusqu'à la Daourie, pourtant les deux premiers reparaissent tout-à-coup sur les bords de l'Argoun et de l'Amur; le dernier se montre de nouveau dans les îles Aleutiennes.

La flore du nord-ouest de la France se reproduit dans l'autre hémisphère, à l'extrémité de l'Amérique Australe, dans l'archipel des Malouines, où M. d'Urville trouva plusieurs des végétaux et surtout des cryptogames qui parent le sol du Finistère et du Morbihan.

La géographie botanique est encore trop peu avancée pour que l'on puisse établir un rapport numérique, même approximatif, d'espèces, de genres et de familles, entre les différentes régions du globe. Si l'on ajoute aux 17,457 espèces de plantes pharénogames décrites dans le *Species Plantarum* de Willdenow, plus de 6,000 cryptogames également décrites; et 23 à 24,000 espèces diverses, découvertes récemment, et énumérées dans le *nomenclator Botanicus* de M. Steudel, catalogue le plus complet et le plus récent des richesses végétales, on peut évaluer à 50,000 espèces le nombre des plantes aujourd'hui connues.

D'après MM. de Humboldt et R. Brown, elles seraient ainsi distribuées : en Europe, 7,000; dans l'Asie tempérée, 1500; dans l'asie équinoxiale et dans les îles voisines, 4,500; en Afrique, 3,000; dans l'Amérique tempérée des deux hémisphères, 4,000; dans l'Amérique équinoxiale, 13,000; dans la nouvelle-Hollande et dans les îles de la mer du Sud, 5,000; auxquelles il faut ajouter les nombreuses plantes marines encore si peu connues, et les végétaux que les botanistes que nous venons de citer n'ont pas fait entrer dans leur distribution. Cet aperçu lui-même prouve combien sont incomplètes nos connaissances sur le nombre des espèces qui peuplent les diverses contrées de la terre; car l'Europe, qui ne présente ni l'étendue de plusieurs de ces pays, ni le luxe de végétation des terres tropicales, mais qui a été traversée en tous sens, et depuis longues années, par des savans et des naturalistes, paraît, dans cette distribution arithmétique, être plus riche que l'Afrique et l'Asie, dont les surfaces respectives sont plus que doubles et quadruples de la sienne.

Un obstacle qui se présentera toujours dans l'évaluation du nombre des espèces, c'est le défaut d'harmonie qu'il est facile d'observer entre les botanistes, au sujet de ce qu'ils entendent par les mots *espèces* et *variétés*. Les

uns ont en effet multiplié au-delà des limites raisonnables le nombre des espèces, en reconnaissant pour telles tous les êtres qui ne présentaient pas rigoureusement les caractères propres aux types décrits par les auteurs antécédens ; les autres, tombant dans l'excès contraire, ont aggloméré des êtres disparates, et réduit ainsi sans but philosophique, le nombre réel des plantes.

Si l'on considère maintenant que de vastes espaces de l'Asie et de l'Amérique n'ont pas encore été explorés par les botanistes, que tout l'intérieur de l'Afrique, de l'Australie, et des grandes îles de l'Océanie, est encore aussi inconnu au géographe qu'au naturaliste, on verra que, sans être accusé d'exagération, on pourrait supposer que le nombre d'espèces existantes sur tout le globe monte peut-être au double de celui que nous connaissons.

Le nombre des familles végétales connues diffère sous les différentes latitudes et dans les divers lieux de la terre : en allant des pôles à l'équateur, on voit augmenter le nombre des *malvacées*, des *euphorbiacées* et des *composées*. Les *labiées*, les *ombellifères*, les *amentacées*, les *crucifères*, semblent appartenir aux zones tempérées : les dernières surtout disparaissent entièrement dans la zone torride. La plupart des *Orchidées* d'Europe ne se trouvent que dans les bois ombragés et humides. Les *saxifrages* élégantes, les *primevères*, les *gentianes*, préfèrent certaines montagnes à un terrain calcaire, etc.

Si l'on cherche quelle est la distribution des grandes classes du règne végétal sur tout le globe, on trouve que les plantes *agames* sont aux *phanérogames* dans la proportion de 1 à 7. Ces mêmes plantes, dans les contrées équinoxiales, sont dans la proportion de 1 à 5; dans la Nouvelle-Hollande, ou Australie, de 2 à 11; en France, de 1 à 2; dans la Laponie, le Groënland, l'Islande et l'Écosse, en proportion égale.

Les *monocotylédones*, sur toute la surface du globe connue, sont aux *dicotylédones* ou plantes parfaites, comme 2 à 9; de l'équateur jusqu'au 30e parallèle nord, comme 1 à 5. A mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, le nombre des dycotylédones diminue, en sorte qu'il est moitié moindre par 60° de latitude nord et 50° de latitude sud.

On n'a pas encore rassemblé des données suffisantes pour établir à cet égard des règles applicables aux principales contrées du globe, et pour en rédiger un tableau comme nous nous l'étions proposé.

Ce que nous venons de dire signale les grandes difficultés qu'on a à surmonter pour déterminer avec certitude des régions de géographie botanique. Les tentatives partielles faites depuis Tournefort, Linné, Adanson et Saussure, jusqu'à Soulavie, Ramond et Young, et les travaux beaucoup plus importans de Stromeyer, de Tréviranus, de Léopold de Buch, de Wahlenberg, de Hornemann, surtout ceux du baron Alex. de Humboldt, de De Candolle et de Brown, servirent à rassembler les faits et à poser les principes à l'aide desquels M. Schow a pu rédiger la *première géographie botanique du globe*. Mais, comme ce savant modeste l'observe lui-même, quelque important, quelque vaste que soit son travail, ce n'est encore qu'un essai, vu les immenses lacunes qu'offrent la botanique et la géographie.

Comme la *station* et l'*habitation* des plantes sont les premiers élémens de cette science nouvelle, nous allons d'abord les définir; nous donnerons ensuite un aperçu sur les principales stations de végétaux d'après M. De Candolle; et, après avoir défini ce que M. Schow entend par *royaume* ou *région phyto-géographique* et par *province botanique*, nous indiquerons les différens pays qui forment les 22 règnes dans lesquels M. Schow vient de partager toute la surface connue du globe.

On entend par *station* la nature physique de la localité dans laquelle chaque plante végète. L'exposition, la nature du sol, la hauteur au-dessus du niveau de la mer, la température et les autres causes qui influent sur la distribution des végétaux la constituent; en sorte que la station d'une plante est une sorte de résultat moyen produit par la combinaison variée de toutes les influences des agens physiques.

On entend par *habitation* la région ou la partie du globe où chaque espèce est la plus commune; il serait facile de former un nombre considérable de divisions parmi les végétaux, en les considérant d'après les stations qu'ils affectionnent. M. De Candolle les a réduites à une quinzaine de classes, auxquelles M. Bory de Saint-Vincent en a ajouté deux autres, et dont nous offrons le tableau ci-joint, extrait de l'article *Géographie botanique*, rédigé par M. Guillemin, dans le Dictionnaire classique d'histoire naturelle.

1° *Plantes maritimes* ou *salines*. Ce sont des plantes terrestres qui ont besoin d'habiter les bords de la mer ou des sources salées (les *salicornes*, les *soudes*, quelques *statices*, etc.).

2° *Plantes marines* (*thalassiophytes* ou *hydrophytes* de Lamouroux), plongées dans la mer ou flottant à sa surface (les *varecs*, les *ulves*, etc.).

3° *Plantes aquatiques*, vivant dans les eaux douces, dormantes ou courantes (la *sagittaire*, les *nymphea*, les *potamogétons*, etc.).

4° *Plantes des marais d'eau douce*, croissant sur un sol qui, presque toujours submergé, est pourtant quelquefois à sec; ce qui détermine dans la même espèce des formes variées (les *renoncules aquatique* et *scélérate*, le *polygonum amphibium*, etc.). Cette classe n'est peut-être qu'une subdivision de la précédente.

5° *Plantes des prairies* et *des pâturages secs* (quelques *lotus*, un grand nombre de *graminées*, des *trèfles*, etc.).

6° *Plantes des terrains cultivés*, dont le développement, spontané dans ces terrains, semble dû à l'action de l'homme, soit par le transport de leurs graines avec celles des plantes cultivées, soit que, pour favoriser leur naissance, un terrain souvent remué et léger devienne nécessaire (le *bleuet*, la *nielle* des blés, plusieurs espèces de *véroniques*, d'*euphorbes*, le *sinapis arvensis*, etc.).

7° *Plantes des rochers* ou *des murailles* (les *saxifrages*, la *giroflée*, quelques *sisymbrium*, quelques *bromes*, la *linaire cymbalaire*, etc.).

8° *Plantes des sables* ou des terrains très-meubles et très-substantiels (le *carex arenaria*, le *calamagrostis arenaria*, qui contribue à la fixité des dunes, le *plantago arenaria*, etc.).

9° *Plantes des décombres*, c'est-à-dire celles qui choisissent les habitations de l'homme ou des animaux, par le besoin qu'elles ont de sels et de substances azotées (la *pariétaire*, l'*ortie*, quelques *champignons*, etc.).

10° *Plantes des forêts*, parmi lesquelles il faut distinguer les arbres qui forment l'essence de la forêt (le *chêne*, le *hêtre*, l'*alisier*, les *pins*, etc.). et les plantes qui ne viennent que sous leur abri (la plupart des *orchidées* d'Europe, quelques *carex*, quelques *orobanches*, etc.).

11° *Plantes des buissons* ou *des haies*, comprenant les petits arbustes qui constituent la haie ou le buisson (l'*aubépine*, l'*églantier*, etc.), et les plantes herbacées qui croissent au pied de ces arbustes (l'*adoxa moschatellina*, la *violette sauvage*, l'*oxalis acetosella*, etc.), ou celles qui grimpent entre leurs nombreux rameaux (les *bryones*, le *tamnus communis*, quelques *lathyrus*, etc.).

12° *Plantes souterraines et des cavernes*, c'est-à-dire qui peuvent presque se passer de la lumière et même qui la redoutent (les *byssus*, les *truffes* et quelques autres cryptogames).

13° *Plantes des montagnes*, que M. De Candolle propose de diviser en deux sections, savoir : celles qui croissent dans les *montagnes alpines*, dont les sommités sont couvertes de neiges perpétuelles, et où l'arrosement est continu et abondant pendant les chaleurs de l'été (une foule de *saxifrages*, de *gentianes*, de *primevères*, de *rhododendrons*, etc.) ; et celles qui habitent les *montagnes* d'où la neige se retire avant l'été et qui sont privées d'irrigation continue (plusieurs *anthirrhinum*, et entre autres l'*A. alpinum*; des *ombellifères*, principalement du genre *seseli*; des *labiées*, etc.).

14° *Plantes parasites*, qui pompent leur nourriture sur d'autres végétaux, et qui par conséquent peuvent se trouver dans toutes les stations précédentes (le *gui*, les *orobanches*, les *cuscutes*, une foule de *lichens*, de *champignons*, de *mousses*, etc.).

15° *Plantes pseudo-parasites*, qui vivent sur des végétaux morts (des *lichens*, des *mousses*, etc.), ou bien sur l'écorce des végétaux vivans, mais sans en absorber la sève (les *épidendres*, etc.).

16° *Plantes qui végètent dans les eaux thermales*, depuis 20° jusqu'à 48° Réaumur au-dessus de 0° (le *vitex agnus castus*, plusieurs cryptogames du genre *oscillatoria*, etc.).

17° *Plantes qui ne se développent que dans les infusions ou dans les liqueurs artificielles*.) On cite entre autres une *conferve* qui se développe dans le vin de Madère).

On ne peut assigner à aucune station comme à aucune région les *plantes cultivées* et devenues domestiques entre les mains de l'homme, dans ses champs ou ses jardins; la plupart le suivent partout en raison des soins dont elles sont l'objet, et leur patrie primitive, lorsqu'on croit devoir leur en supposer une, est presque toujours environnée de la plus profonde obscurité.

En général, l'on peut dire que la station d'une plante au-dessus du niveau de la mer varie d'autant plus que son habitation ordinaire se rapproche davantage du climat des zones tempérées; que les plantes qui croissent à toutes les latitudes croissent aussi à toutes les hauteurs; enfin que les plantes qui ne croissent qu'à une latitude déterminée se trouvent à la hauteur au-dessus de la mer dont la température correspond à celle de la latitude.

Selon M. Schow, pour qu'un espace quelconque du globe forme ce qu'il propose d'appeler un royaume (*regnum*) ou *région phytogéographique*, il faut que la moitié des espèces au moins y soit indigène; que le quart des genres le soit également, ou du moins qu'il le soit en si grande majorité, que leurs congénères dans d'autres climats n'y paraissent que comme représentans; enfin que les familles individuelles des plantes y soient aussi en grande majorité indigènes. Il ne regarde cependant pas cette dernière condition comme absolument essentielle, pourvu que les deux autres soient suffisamment remplies. De légers degrés de différence dans la végétation forment la caractéristique des divisions ou provinces d'un royaume; il regarde un quart des espèces et quelques genres comme suffisans pour les déterminer.

Voici les 22 royaumes botaniques suivant lesquels M. Schow partage le globe.

1° LE ROYAUME DES SAXIFRAGES ET DES MOUSSES (*regnum saxifragarum et muscorum*), ou FLORE PLAINE ARCTIQUE. Ce qui caractérise cette région,

c'est la quantité de mousses et de lichens; les familles des saxifragées, gentianées, caryophyllées, les genres des carex, des saules; l'absence totale des familles tropicales; une décroissance notable des formes caractéristiques de la zone tempérée, des forêts de sapins et de bouleaux, et l'absence d'autres forêts; le petit nombre de plantes annuelles, l'abondance des plantes vivaces; et enfin une plus grande vivacité dans leurs couleurs simples. Cette région se partage en deux provinces, la *province des carex* (provincia caricum), ou *flore arctique*, qui comprend tous les pays au-delà du cercle polaire, avec quelques parties de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie qui en sont au sud, notamment la Laponie, le nord de la Russie, la Sibérie, le Kamtchatka, la Nouvelle-Bretagne, le Canada, le Labrador, le Groënland et les montagnes de l'Écosse et de la Scandinavie. La *province des primulacées et des phyteuma* (provincia primulacearum et phyteumarum), ou *flore alpine du sud de l'Europe*, qui embrasse les flores des Pyrénées, de la Suisse, du Tyrol, de la Savoie, etc., des montagnes de la Grèce, des Apennins, et probablement des montagnes de l'Espagne.

2° Le royaume des ombellifères et des crucifères (*regnum umbellatarum et cruciferarum*). Les ombellifères et les crucifères y sont en bien plus grand nombre que dans aucune autre région; les rosacées, renonculacées, amentacées, conifères et champignons, y sont aussi très-nombreux; l'abondance des *carex* et la chute des feuilles de presque tous ses arbres pendant l'hiver, forment aussi un de ses traits principaux. Cette région offre deux provinces distinctes: la *province des chicoracées* (provincia cichoracearum), qui embrasse tout le nord de l'Europe, non compris dans le royaume précédent, savoir l'archipel Britannique, le nord de la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemarck, la Pologne, la Hongrie et la plus grande partie de la Russie Européenne; la *province des astragales et des cynarocéphales* (provincia astragalorum et cynarocephalarum), qui comprend une partie de la Russie Asiatique et des contrées Caucasiennes.

3° Le royaume des labiées et des caryophyllées (*regnum labiatarum et caryophyllearum*), ou flore méditerranéenne. Ce qui distingue cette région, c'est l'abondance des labiées et des caryophyllées; quelques familles tropicales s'y rencontrent, telles que les palmiers, laurinées, aroïdées, térébinthacées, graminées du genre *panicum*, cypéracées du genre *cyperus*. Les forêts se composent principalement d'amentacées et de conifères; les taillis, d'éricinées, térébinthacées, etc.; on y voit un grand nombre d'arbres toujours verts, la végétation ne cesse jamais entièrement; les prairies sont plus rares. M. Schow croit qu'on pourrait le partager en cinq provinces, savoir: la *province des cistes* (provincia cistorum), qui comprend l'Espagne et le Portugal; la *province des sauges* et *des scabieuses* (provincia salviarum et scabiosarum), le sud de la France, l'Italie et la Sicile; la *province des labiées-arbrisseaux* (provincia labiatarum frutescentium), le Levant, la Grèce, l'Asie-Mineure et la partie méridionale des contrées Caucasiennes; la *province atlantique* (provincia atlantia), le nord de l'Afrique, dont il ne connaît encore aucun caractère distinctif; la *province des joubarbes* (provincia sempervivorum), les Canaries et peut-être aussi les Açores, Madère et le nord-ouest des côtes d'Afrique; beaucoup de joubarbes, quelques euphorbes à tiges nues et épineuses caractérisent particulièrement cette province.

4° Le royaume des rhamnées et des caprifoliacées (*regnum rhamnorum et caprifoliorum*). Cette région est encore trop peu connue pour pouvoir en déterminer avec précision les traits caractéristiques. Elle embrasse la partie orientale tempérée de l'Ancien Continent, notamment le Japon, le nord de la Chine et la Tartarie Chinoise. Sa végétation paraît occuper le milieu entre celle de l'Europe et celle du nord de l'Amérique, en se rapprochant plus que l'européenne de la flore tropicale.

5° Le royaume des astres et des solidages (*regnum asterum et solidaginum*). Cette région est caractérisée par le grand nombre des genres *aster* et *solidago*, par la quantité d'espèces de chênes et de sapins, par le peu de crucifères et d'ombellifères, par le manque total du genre bruyère (*erica*) et par les airelles (*vaccinia*), beaucoup plus nombreuses qu'en Europe. Elle comprend toute la partie orientale de l'Amérique du Nord, à l'exception de ce qui appartient à la première région. M. Schow la partage en deux provinces: celle du *sud*, qui embrasse les Florides, l'Alabama, le Mississipi, la Louisiane, etc., la Géorgie et les Carolines; celle du *nord*, qui comprend les autres états de l'Union Anglo-Américaine, tels que la Virginie, la Pensylvanie, la Nouvelle-York, etc.

6° Le royaume des magnolies (*regnum magnoliarum*). Cette région comprend les parties les plus méridionales de l'Amérique du Nord. Les formes tropicales, qui s'y montrent plus fréquemment que sous le même parallèle dans l'Ancien Continent, constituent le trait principal de sa végétation.

7° Le royaume des cactées, pipéracées et mélastomacées (*regnum cactorum, piperacearum et melastomearum*). Ces familles y sont dominantes, soit par le nombre des espèces, soit par l'abondance des individus. M. Schow propose de partager ce royaume en trois provinces, savoir: la *province des fougères et des orchidées* (provincia filicum et orchidearum), qui comprend l'archipel des Antilles; la *province des palmiers* (provincia palmarum), les parties inférieures du Mexique, la Nouvelle-Grenade, la Guyane, le Pérou. Le Brésil lui paraît devoir former une province, si toutefois il ne constitue pas à lui seul une région.

8° Le royaume des quinquinas (*regnum cinchonarum*), qui embrasse une partie des régions élevées de l'Amérique du Sud, comprises dans la zone torride. Le précieux *quinquina*, végétal qui leur appartient exclusivement, en forme le trait principal.

9° Le royaume des escallonia, des airelles et

DES WINTERA (*regnum escalloniarum, vacciniorum et wintherarum*). Cette région embrasse les parties les plus élevées de l'Amérique du Sud. Ses formes alpines s'y montrent (*saxifraga, draba, arenaria, cerastium, carex* et *gentiana*); peut-être aussi les montagnes du Mexique, où se trouvent les chênes et les sapins, appartiennent à la même région, quoiqu'elles puissent former une province séparée, la *province des chênes et des pins* (provincia quarcorum et pinorum).

10° Le ROYAUME DU CHILI (*regnum chilense*). La flore du Chili diffère essentiellement de celle de la Nouvelle-Hollande, du cap de Bonne-Espérance et de la Nouvelle-Zélande, quoiqu'elle s'en rapproche par les genres *goodenia, araucaria, protea, gunnera, ancistrum*.

11° Le ROYAUME DES COMPOSÉES ARBORESCENTES (*regnum compositarum arborescentium*). Le grand nombre de synanthérées, particulièrement de la famille des *boopideæ*, forme le trait caractéristique de cette flore, qui se rapproche d'une manière remarquable de celle de l'Europe, tandis qu'elle diffère entièrement de celles du Chili, du Cap et de la Nouvelle-Hollande. Ce royaume comprend la partie inférieure du bassin de la Plata et les plaines qui s'étendent à l'ouest de Buénos-Ayres.

12° Le ROYAUME ANTARCTIQUE (*regnum antarcticum*), formé des contrées qui avoisinent le détroit de Magellan. Cette flore se rapproche de celle du nord de la zone tempérée; cependant les formes polaires se déploient dans les espèces de *saxifraga, gentiana, arbutus, primula;* elle offre aussi quelques rapprochemens avec celles des montagnes de l'Amérique du Sud, avec la flore du Chili et avec celles du Cap et de la Nouvelle-Hollande.

13° Le ROYAUME DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE (*regnum Novæ-Zelandiæ*). Cette flore, qui comprend le groupe de la Nouvelle-Zélande, offre, outre les plantes qui lui sont propres, plusieurs autres qui appartiennent aux extrémités de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Austalie ou Nouvelle-Hollande.

14° Le ROYAUME DES ÉPACRIDÉES ET DES EUCALYPTUS (*regnum epacridearum et eucalyptorum*). Cette région se compose des parties tempérées de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van-Diémen. Outre les familles dont elle reçoit sa dénomination, celles des protéacées, myrtées, stylidées, restiacées, diosmées, les *acacia* hétérophylles, etc., qui s'y trouvent en grand nombre, contribuent à la séparer des autres régions.

15° Le ROYAUME DES FICOÏDES ET DES STAPELIA (*regnum mesembryanthemorum et stapeliarum*). Le trait principal de cette flore est le grand nombre des *mesembryanthemum* et *stapelia*, ainsi que des éricinées; cette dernière famille y est plus nombreuse que partout ailleurs. Cette région embrasse l'extrémité méridionale de l'Afrique.

16° Le ROYAUME DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE (*regnum Africæ occidentalis*). Cette flore est un mélange de celles de l'Asie et de l'Amérique, quoiqu'elle se rapproche davantage de la première. Un nombre considérable de graminées et de cypéracées, et le genre *Adansonia*, la distinguent des autres. Dans l'état actuel de la science, elle ne comprend que la Guinée et le Congo.

17° Le ROYAUME DE L'AFRIQUE ORIENTALE (*regnum Africæ orientalis.*) Les genres *danais, ambora, dombeya, senacia*, propres de cette région encore très-peu connue, la distinguent des autres. Elle embrasse la côte orientale de l'Afrique.

18° Le ROYAUME DES SCITAMINÉES (*regnum scitaminearum*), ou FLORE INDIENNE. Les scitaminées y sont beaucoup plus nombreuses qu'en Amérique, ainsi que les légumineuses, cucurbitacées, tiliacées, quoiqu'à un moindre degré. L'état imparfait de la science ne permet pas encore de la subdiviser en provinces. Cette région comprend l'Inde, les deux rives du Gange, les îles Madagascar, Bourbon et de France, celles entre l'Inde et la Nouvelle-Hollande, et peut-être la partie tropicale de ce dernier continent.

19° Les *montagnes de l'Inde* doivent former une ou deux régions, dont la végétation diffère de celle des plaines. Ces contrées forment probablement la même région que l'Asie Centrale.

20° Les flores de la Cochinchine, du Tonquin et de la Chine méridionale, malgré leurs rapports avec celle de l'Inde, offrent assez de plantes indigènes qui leur sont propres, pour mériter de former une région particulière.

21° La flore de l'Arabie et de la Perse, différente de celle de l'Inde et de celle de la Méditerranée, forme une région botanique particulière, à laquelle les nombreuses espèces de *cassia* et de *mimosa* qui y croissent pourraient peut-être donner leurs noms. Il paraît probable que la Nubie et une partie du centre de l'Asie lui appartiennent. L'Abyssinie, dont le climat est tout différent sur les hauteurs, semble aussi former une de ses grandes subdivisions, ou même une région toute distincte.

22° Les *îles de la mer du Sud*, qui se trouvent en dedans des tropiques, forment sans doute une région séparée, quoique peu caractérisée; la plupart des autres appartiennent à l'Amérique. L'*arbre à pain* la caractérise, quoiqu'il ne croisse pas exclusivement dans cette région.

Les *plantes marines* sont également confinées dans certaines régions, par des causes analogues à celles qui limitent ou qui favorisent l'extension des végétaux terrestres; et S. V. F. Lamouroux a présenté un grand travail sur leur distribution géographique. Dans la mer comme sur terre, de grandes contrées ont chacune un système spécial de végétation; ainsi l'Océan Septentrional, depuis le pôle jusqu'au 40° degré, la mer des Antilles, les côtes orientales de l'Amérique du Sud, celles de la Nouvelle-Hollande, celles de l'Archipel Indien, la Méditerranée, la mer Rouge, etc., offrent autant de grandes régions marines soumises à une végétation particulière.

La *zone torride* possède des richesses végétales que l'on désirerait en vain naturaliser dans les autres régions du globe. C'est elle qui

voit mûrir les fruits les plus succulens et les aromates les plus piquans; toute la végétation y a plus de force, plus de variété et plus d'éclat; les rayons ardens du soleil y érigent la plante en arbuste, et l'arbuste en arbre : ce n'est pas une simple sève qui coule dans les veines des végétaux; ce sont des baumes, des gommes, des sucs qui flattent et excitent le goût difficile et émoussé du voluptueux Européen, des remèdes précieux et uniques contre ces maux qui assiégent l'humanité. Quel paradis, si l'on pouvait y transporter la civilisation et la morale! C'est là que s'élèvent la *canne à sucre*, le *cafeyer*, le *palmier*, l'*arbre à pain*, le *pisang*, l'immense *baobab*, les *choux palmistes*, le *cacao*, la *vanille*, la *cannelle*, la *noix muscade*, le *poivrier*, le *camphrier*, etc. Il y a encore beaucoup de bois de teinture et des espèces particulières de blé, comme le *durra*, le *holcus*, le *cambu*, le *kébru*, qui appartiennent presque exclusivement à la zone torride, tandis que cette zone n'est privée d'aucune espèce de celles qui viennent sous un ciel moins ardent. La plante qui en Sibérie végète dans la plaine, se trouve aux plus hauts sommets des montagnes sous la ligne; et les flancs de ces mêmes monts représentent la zone tempérée.

L'aspect de la végétation, sous l'équateur, enchante l'imagination; c'est là que les plantes déploient les formes les plus majestueuses. De même que, dans les frimas du nord, l'écorce des arbres est couverte de lichens et de mousses, de même entre les tropiques le *cymbidium* et la vanille odorante animent le tronc de l'*anarcadium* et du figuier gigantesque. La verdure fraîche des feuilles du *pothos* contraste avec les fleurs des orchidées, variées de mille couleurs bizarres. Les *bauhinia*, les grenadilles grimpantes et les *banisteria* aux fleurs d'un jaune doré, enlacent le tronc des arbres des forêts. Des fleurs délicates naissent des racines du *theobroma*, ainsi que de l'écorce épaisse, rude et noircie du calebassier et du *gustavia*. Au milieu de cette végétation si riche et de cette confusion de plantes grimpantes, le naturaliste a souvent de la peine à reconnaître à quelle tige appartiennent les feuilles et les fleurs. Un seul arbre orné de *paullinia*, de *bignonia* et de *dendrobium*, forme un groupe de végétaux qui, séparés les uns des autres, couvriraient un espace considérable. Dans la zone torride, les plantes plus abondantes en sucs offrent une verdure plus éclatante et des feuilles plus grandes et plus brillantes que dans les climats du nord. Les végétaux qui vivent en société, et qui rendent monotone l'aspect des campagnes de l'Europe, manquent presque entièrement dans les régions équatoriales.

La hauteur prodigieuse à laquelle s'élèvent, sous les tropiques, des contrées entières, et la température froide de cette élévation, procurent aux habitans de la zone torride un coup d'œil extraordinaire. Outre les groupes de palmiers et de bananiers, ils ont aussi autour d'eux des formes de végétaux qui semblent n'appartenir qu'aux régions du nord. Des cyprès, des sapins et des chênes, des épines-vinettes et des aunes qui se rapprochent beaucoup des nôtres, couvrent les cantons montueux du sud du Mexique, ainsi que la chaîne des Andes sous l'équateur.

CHAPITRE DOUZIÈME.

De la distribution géographique des animaux, ou de la zoologie géographique.

La force inconnue qui a répandu sur le globe la vie animale, et qui l'y entretient, n'a pas sans doute été circonscrite dans une seule région. Partout, la matière a dû s'animer à la voix du grand être; partout, les molécules élémentaires, en se rapprochant, en se disposant sous toutes sortes de formes, tantôt pour donner naissance à la fibre primitive ou élémentaire, tantôt pour transformer en fluides, puis en solides, et créer les muscles, les os, les tissus divers, ont dû présenter le spectacle de cette *génération spontanée*, qui probablement a lieu tous les jours pour les *animaux infusoires*, pour ces *monades* que la vue armée même n'aperçoit que comme un point, pour ces *volvoces* qui ne sont qu'un globe de matière sans organes, pour ces *rotifères* qui, après être restés desséchées pendant

plusieurs années, reprennent de la vie dès qu'on les humecte. Il est difficile de croire qu'il existe dans cette première tendance de la matière vers l'organisation, des différences fondées sur la position géographique des lieux.

Les mers équatoriales sont le réservoir spécial des animaux nommés *polypes*. Leur développement semble réclamer sans partage la chaleur solaire directe. Les *polypes rameux* forment une ceinture entière autour du globe; on remarque qu'ils sont remplacés dans les latitudes plus froides par des *polypes encroutans* ou *nullipores*. Le vrai *corail* seul semble n'occuper que les bassins de la Méditerranée et de la mer Rouge. Quant aux *polypes* ou *hydres*, ce sont, dit-on, d'immenses poulpes dont l'existence est certainement très-fabuleuse. Le mot *kraken*, d'ailleurs, est, dans le langage des gens de mer, le synonyme de gasconnade.

Les *zoophytes* nous offrent les premières ébauches de la force créatrice; ce ne sont pas encore des êtres individuels, ce sont des masses confuses de plusieurs êtres animés d'un commencement de vie. Les *mollusques*, tant nus que *testacés*, jouissent déjà d'une vraie existence individuelle. Ces êtres sont répandus avec la plus grande uniformité entre les deux tropiques. C'est ainsi que tout autour du globe on trouve les *porcelaines ovule et tigre*, le *vis tigre*, l'*aronde aux perles*, la *cérithe blanche;* mais certaines mers ont leurs espèces, suivant les bassins qu'elles forment sur les côtes, dans l'Amérique entre autres; puis on remarque que les Terres Australes ont chacune des espèces et qu'elles varient suivant les degrés de latitude. Les coquillages de Timor ne se trouvent sur les côtes de la Nouvelle-Hollande que jusqu'à la pointe sud-ouest; de l'autre côté, les coquillages de l'île de Van-Diémen, tels que l'*haliotis gigantea* et le *phasianellus*, diminuent de grandeur en suivant les côtes de la Nouvelle-Hollande jusqu'au détroit du Roi George, et disparaissent au-delà. La *pinne-marine*, dont le byssus éclatant éclipse la soie, ne prospère que dans les mers de l'Inde et dans la Méditerranée. L'*huître à perles* ne donne des produits riches et parfaits que dans les mers équatoriales. Mais cet arrangement naturel ne s'observe pas toujours : les bâtimens auxquels les coquillages s'accrochent, les transportent d'un pôle à l'autre. Ce n'est que par cette voie que les eaux de la Hollande ont été peuplées de ce *teredo navalis* qui détruit les vaisseaux.

C'est au milieu de la plus vigoureuse végétation, c'est dans la zone équatoriale que naissent les *insectes* les plus brillans et les plus forts. Ce sont les *papillons* d'Afrique, des Indes Orientales et d'Amérique, dont les couleurs éclatantes ravilisent avec celles des métaux. C'est encore dans ces régions, et surtout dans l'Amérique Méridionale, que les forêts, peuplées de millions de *vers luisans*, offrent à l'œil du voyageur nocturne le spectacle d'un immense incendie. Le *termite* d'Afrique, nommé aussi *fourmi blanche*, bâtit des collines solides, et l'*araignée* de la Guyane attaque avec succès les oiseaux. Certains genres, surtout les *cousins*, les *abeilles* et les *mouches*, paraissent être répandus également sur tout le globe; le court été du pôle en fait éclore une multitude aussi innombrable que les chaleurs de la zone torride; la *moustique* qui tourmente le voyageur aux bords de l'Orénoque, ressemble à celle qui bourdonne en Laponie. Partout où l'homme n'a point desséché les marais et éclairci les forêts, les insectes règnent en tyrans.

Nous avons suivi, à travers les ordres des zoophytes, des mollusques et des insectes, le perfectionnement graduel des *animaux à sang blanc et sans vertèbres*, qui, dénués ou faiblement pourvus d'organes de sensibilité, paraissent constituer dans le règne animal, pour ainsi dire, un *hémisphère* diamétralement opposé à celui des *animaux à vertèbres et à sang rouge*.

Cette deuxième série du règne animal commence, comme la première, au sein de l'Océan, ce berceau de toutes les organisations primitives.

Les *poissons* semblent former un embranchement spécial du règne animal. Destinés à vivre dans un milieu plus dense que l'air, leur organisation tient par quelques traits à celle des oiseaux : plusieurs se rapprochent des mammifères; il n'y a pas jusqu'au test des mollusques dont diverses espèces semblent revêtues, et les leptocéphales ne sont au vrai que des poissons zoophytes.

Le défaut d'industrie observé dans les poissons rend probable que chaque bassin de l'Océan a ses tribus particulières qui y naissent et meurent. On connaît les stations de quelques espèces de poissons. Ainsi la *morue*, répandue dans toutes les mers boréales, entre l'Europe et l'Amérique, se rassemble principalement sur les grands bancs de sable au sud-est de Terre-Neuve. Poursuivie par vingt mille pêcheurs, la morue se reproduit avec une fécondité étonnante; on a calculé que chaque femelle portait dans son ovaire plus de neuf millions d'œufs; et on remarquera, pour corroborer cette opinion, que la *chimère*

antarctique semble être confinée spécialement au sud des trois grands caps, tandis que le *roi des harengs*, ou *chimère arctique*, n'habite que le cercle polaire boréal. Les *coryphènes* et les *chétodons* se tiennent exclusivement dans la zone torride; diverses espèces du premier genre qui, à cause de leurs brillantes couleurs, ont reçu le nom de *dorades*, sont les ennemis les plus actifs des *poissons volans*, qui également ne se montrent qu'entre les tropiques, ou tout au plus vers le 40e parallèle de latitude. Ces genres se trouvent aussi bien dans l'Océan Oriental que dans l'Atlantique; mais il est probable que les espèces varient. Il y a un grand nombre de poissons différens qui jouissent de propriétés électriques; les plus connus sont le *gymnote électrique* de l'Amérique, le *trembleur* ou le *silurus electricus* des fleuves de l'Afrique, et la *torpille*, qui paraît répandue dans toutes les mers.

Les migrations des poissons n'ont point encore été étudiées avec succès. On ne sait pourquoi les *harengs*, venant du fond de la mer Glaciale, se transportent tous les ans sur les côtes de l'Islande, de l'Écosse, de la Norwége, de la Suède, du Danemarck, de la Hollande et des États-Unis, aussi bien que sur celles du Kamtchatka et des îles voisines. Les *thons* se transportent également tous les ans de l'Océan Atlantique dans la mer Méditerranée; fait que déjà les anciens avaient observé et décrit.

Les poissons des lacs et des fleuves sont encore moins susceptibles d'une classification géographique. Les genres *cyprinus* et *perca*, dont la *carpe* et la *perche* sont les types, peuplent presque toutes les rivières des zones tempérées; les *esturgeons* habitent les petites méditerranées, telles que la Baltique, la Caspienne, le Pont-Euxin; la grande espèce, fréquente dans le Wolga et le Danube, le cède encore pour la taille au *mâl* ou *silurus glanis*, le géant des poissons fluviatiles. Le vorace *brochet* et quelques autres espèces vivent souvent dans des mares souterraines qui ne communiquent avec l'atmosphère que par de petites ouvertures.

Une circonstance plus digne de figurer dans un tableau général, c'est la présence des poissons de mer, tels que le *cabeliau*, dans le lac Winnipeg, au centre de l'Amérique Septentrionale. Il y a des poissons qui s'avancent hors de leur élément; les *anguilles* traversent les prairies; et, sur la côte de Coromandel, une espèce de perche, *perca scandens*, grimpe sur les palmiers. Un *périopthalme*, mentionné à la Nouvelle-Irlande par Commerçon, et que les naturalistes de la Coquille ont rencontré plusieurs fois, grimpe souvent sur les arbres et court sur le sable comme un petit lézard.

Ne doit-on pas rapprocher des poissons ces êtres qui, avec le sang chaud des mammifères, possèdent un mélange de formes extérieures propres aux poissons et aux quadrupèdes? Habitans de la mer et de la terre, les *baleines*, le *narwhal*, les *cachalots*, les *dauphins*, les *morses*, les *phoques* lient, par le perfectionnement progressif de leur organisation, deux ordres différens.

Comme les mammifères amphibies, les cétacées ont besoin de respirer fréquemment l'air atmosphérique; il paraît qu'ils doivent être bornés à certains climats. Les *phoques* des mers australes sont sans nul doute différens de ceux qui peuplent les mers boréales. Le *lion de mer* des parages du Kamtchatka diffère essentiellement de celui des mers du Groënland. Les *phoques vitulines* ou *veaux-marins*, qu'on dit exister dans la mer Caspienne, dans les lacs d'Aral, de Baïkal et de Ladoga, paraissent être une espèce rapprochée des loutres et différente des phoques marins. Le *cachalot à grosse tête*, habitant des régions équatoriales, surtout de l'Océan Indien, et qui nous donne l'ambre gris, ne diffère point essentiellement du *grand cachalot* des mers glaciales.

Parmi les animaux terrestres, les *reptiles* occupent un rang intermédiaire. Le *crocodile* de l'Afrique, le *gavial* du Gange et les divers *caïmans* d'Amérique, sont les géans du genre *lézard*; c'est dans les régions les plus chaudes de l'Amérique et de l'Océanie que les serpens se roulent en orbes immenses, ou portent sous leur dent un venin mortel; les *tortues*, qui paissent les algues dont se tapisse le fond de l'Océan, ne couvrent d'une infinité d'œufs que les sables des régions équatoriales.

Les ailes dont les oiseaux sont pourvus semblent leur assigner l'atmosphère entière pour domaine; mais ces êtres, en apparence si libres, sont pourtant soumis à certaines lois géographiques. Le *condor* et le *roi des vautours*, qui plane au-dessus du Chimboraço même, n'abandonnent point la chaîne des Cordillières du Pérou et du Mexique; le *vautour des agneaux* et le *grand aigle* ne s'éloignent pas des sommets de nos Alpes. L'*aigle de mer* ou l'*orfraie* est peut-être répandu autour du globe. La zone torride ne possède pas seule des *perroquets* : communs en Amérique, on en a retrouvé jusque sur les îles Macquarie, par 52° de latitude S. Les *loris*, plus beaux, sont des îles au sud-ouest de l'Asie, et les *aras* sont tous d'Amérique. Le fameux *oiseau de paradis* ne sort pas même d'une région

assez étroite de la zone torride, savoir, de la Nouvelle-Guinée et des îles voisines. Parmi les oiseaux qui ne savent pas voler, chaque région équatoriale, isolée par des mers, a produit ses espèces particulières : l'*autruche* d'Afrique et d'Arabie, le *casoar* de Java et de l'Australie, et le *touyou* d'Amérique, offrent, dans des espèces très-distinctes, la même tendance générale de l'organisation. Les oiseaux de moyenne et de petite taille, dans les contrées équinoxiales, brillent des couleurs les plus magnifiques; leur plumage reproduit l'éclat métallique des insectes de la même zone.

La zone tempérée pour les oiseaux s'étend dans notre hémisphère depuis le 30e parallèle jusqu'au 60e; en dedans de ces limites, les genres et même quelques espèces n'ont plus de régions particulières bien fixes; d'ailleurs les hommes en ont transplanté ou entraîné sur leurs pas une foule d'espèces originairement bornées à une seule contrée. Le phénomène géographique le plus remarquable, c'est la migration annuelle des *hirondelles*, des *cigognes* et des *grues* qui, aux approches de l'hiver, abandonnent les contrées boréales de l'Europe pour se rendre, soit en Italie et en Espagne, soit même en Afrique.

La zone glaciale compte un petit nombre d'espèces qui lui sont particulières, mais toutes les espèces appartiennent principalement à des genres aquatiques, et notamment à l'*anas*.

Chaque grande division maritime du globe a ses oiseaux particuliers. L'*albatros* plane sur les flots dès qu'on s'approche du 40e parallèle de latitude. Les *frégates* et les *oiseaux des tropiques* ne s'éloignent pas de la zone torride; leurs espèces cependant ne diffèrent pas d'un océan à l'autre. Le *pingouin* du pôle boréal est le représentant du *manchot* des mers australes; ces oiseaux sans ailes offrent la dernière dégénération de l'ordre auquel ils appartiennent.

Les *quadrupèdes* forment un ordre d'animaux bien supérieur aux précédens, et leur distribution géographique peut jeter un grand jour sur l'histoire de la terre, et se lie même à celle de l'homme.

Dans les migrations des animaux, il ne s'agit pas tant de leur *force active*, ou de l'énergie de leurs organes, que de ce qu'on pourrait appeler leur *force passive*, c'est-à-dire la faculté de résister aux changemens de température. Souvent, dans tout un genre, une seule espèce est douée de cette faculté. D'autres fois, une espèce animale ne doit sa grande extension qu'aux soins de l'homme qui a su se l'assujétir, et qui l'a transportée avec lui aux deux bouts du monde. Les organes extérieurs d'un animal subissent déjà de grands changemens par le seul effet de leur *domesticité*; la diversité du climat en produit d'autres non moins remarquables. Quant aux animaux sauvages, ils se règlent dans leur migration, surtout d'après l'abondance ou la disette des vivres; les *carnivores* trouvent partout leur nourriture naturelle; et, par cette raison, ils ont dû se répandre fort au loin. Ceux qui ne souffrent point les grands froids n'ont pu se répandre de l'Ancien dans le Nouveau Continent, parce que les seules communications immédiates qu'il y ait entre ces deux Continens sont celles formées par les glaces arctiques. Il y a beaucoup d'espèces animales dont l'histoire prouve l'ancien séjour dans des climats beaucoup plus froids que ceux où ils vivent aujourd'hui. Tantôt les persécutions continuelles de l'homme les ont anéantis ou chassés; tantôt les progrès de l'agriculture, en diminuant les forêts, leur ont enlevé à la fois leur territoire de chasse et leurs asiles.

Plusieurs quadrupèdes, par leur extension à peu près générale, éludent les lois d'une classification géographique. Ces quadrupèdes sont, ou *en état de domesticité*, comme le *chien*, le *bœuf*, la *brebis*, la *chèvre*, le *cheval*, l'*âne*, le *cochon* et le *chat*, ou dans l'*état sauvage*, comme le *renard*, l'*ours*, le *lièvre*, le *lapin*, le *cerf*, le *daim*, l'*écureuil*, le *rat*, la *souris*, l'*hermine*. Il y en a cependant parmi ces animaux, qui ne vivent pas dans la zone glaciale.

Le *chien*, fidèle compagnon de l'homme, l'a suivi dans tous les climats; il est, chez quelques peuples, le seul animal domestique, et remplace pour eux à la fois le cheval et le bœuf.

Le *bœuf* vit jusque sous le 64e degré, et même, en Laponie, jusqu'au 71e. Il paraît que cet animal est natif de la partie la plus chaude de la zone tempérée de l'Ancien Continent : c'est là où il atteint le plus haut degré de force et de courage. Mais dans les climats humides et froids, comme la Gallicie, le Holstein, l'Irlande, il prend un plus grand volume, et les vaches y donnent plus de lait.

La *brebis* et la *chèvre* supportent également le froid polaire et les chaleurs de la zone torride. L'aïeul de la brebis, l'*argali* ou le *mouflon* vit encore, selon Zimmermann, dans toutes les grandes montagnes des deux Continens. Le *capricorne* et le *bouquetin*, qui sont les ancêtres du *bouc* et de la *chèvre*, habitent les plus hauts sommets des montagnes d'Europe, et notamment de la Corse.

Le *cheval*, qui n'existait point dans le Nouveau Continent avant l'arrivée des Européens, s'est répandu eu Europe et en Islande jusqu'au-delà du cercle polaire. En Asie, il ne passe guère le 64e parallèle. En Amérique, il est répandu jusque sur la Terre des Patagons. L'Arabie, la Perse et le Turkestan en Asie, la Barbarie en Afrique, l'Andalousie, l'Angleterre, le royaume de Naples, la Hongrie, la Pologne, le Danemarck et la Normandie, en Europe, sont les contrées qui fournissent les meilleurs chevaux et les plus beaux.

L'*âne*, quoiqu'il ne passe pas pour un animal très-délicat, supporte moins le froid que le cheval; en Europe, il n'est guère commun que jusqu'au 52e dégré; on ne croit pas qu'il puisse se propager à 60° de latitude. Les climats les plus favorables à l'âne sont ceux entre les 20e et 40e parallèles. Là, il devient grand et beau; il est vif et docile; on le tient en honneur.

Le *cochon* est répandu dans tout l'Ancien Continent, à commencer du 64e parallèle de latitude boréale. Le *Sanglier* ne s'étend pas jusqu'au 60e degré. Dans le Nouveau-Monde, il n'y avait point de ces animaux avant la découverte par Colomb; on les y a portés, et ils y vivent depuis le 50e parallèle jusqu'à la Patagonie. On a trouvé le cochon presque sur toutes les îles du Grand Océan, peuplées par la race malaise, où il est même le principal animal domestique.

Le *chat*, répandu actuellement sur tout le globe, ne se trouvait pas originairement en Amérique; et, selon le savant naturaliste M. Lesson, pas même dans aucune partie de l'Océanie.

Les espèces d'animaux sauvages répandues dans tous les climats des deux Continens sont en très-petit nombre; il est même douteux qu'il y en ait, à l'exception de celles qui ont été apportées dans le Nouveau-Monde par les hommes.

Le *renard* est peut-être de tous les quadrupèdes sauvages, le plus répandu et celui qui s'acclimate le plus aisément. Des troupes nombreuses de renards habitent la Nouvelle-Zemble et les bords de la mer Glaciale; mais il n'y en a pas un moindre nombre au Bengale, en Égypte, et sur la côte de Guinée. On le trouve aussi répandu sur la plus grande partie du Nouveau-Monde; mais il appartient à une espèce différente.

Des animaux semblables au *lièvre* se trouvent également en Sibérie et sur le Sénégal, sur les bords de la baie de Baffin et dans tout le Nouveau Continent.

L'*écureuil*, selon Zimmermann, habite l'Europe entière et l'Asie, depuis les extrémités de la Sibérie jusque dans le royaume de Siam, et se rencontre dans l'Afrique et les deux Amériques. Mais dans chaque partie du monde les espèces sont différentes.

Le *lapin*, si répandu dans l'Ancien Continent, semble avoir été apporté par des colons dans le Nouveau, où il a passé de la domesticité à l'état sauvage.

Le *cerf* ne se trouve que dans l'Ancien Continent, où il habite l'Europe jusqu'au 64e degré, et l'Asie jusqu'au 55e, et en quelques endroits jusqu'au 60e dégré. Le représentant du cerf, en Amérique, est le *wapiti*, animal propre à cette partie du monde.

L'ours *commun*, qui, selon Zimmermann, serait répandu sur tout le globe, n'existe point en Amérique, et paraît ne pas avoir quitté l'Europe et le nord de l'Asie. L'*ours noir* est une espèce fictive. Les îles Malaises ont seules fourni la singularité de nourrir deux espèces mentionnées par Horsfield, et nommées *ours aux grandes lèvres* et *ours malais*.

L'*hermine* vit, selon Zimmermann, dans tous les climats; mais il y a cependant des différences parmi celles qui vivent aux îles Moluques, à la Guyane et en Afrique, la même espèce seulement est propre à la Sibérie, à la Laponie, à Terre-Neuve et au Canada.

Les *rats* et les *souris*, nos parasites incommodes, s'embarquent aussi dans nos navires, et passent sans danger, tant l'équateur que les cercles polaires. Cependant, il n'y en a point au Groënland, ni dans la partie la plus septentrionale de la Laponie. En Sibérie, ils ne s'étendent pas même au-delà du 61e parallèle.

Concluons qu'il n'est pas encore démontré avec certitude qu'aucune espèce animale, exactement identique, se soit répandue naturellement sur tout le globe. Dans des climats qui se ressemblent, les organisations ont pris des caractères qui se rapprochent sans se confondre.

Il y a des quadrupèdes qui, pouvant supporter un très-grand degré de froid, se sont répandus dans les deux continens, mais ils n'ont point passé les tropiques; ils n'appartiennent qu'à la zone tempérée froide du nord.

Le *renne* est, de tous les animaux terrestres connus, celui qui s'éloigne le moins du pôle. En Scandinavie, il ne peut guère vivre au sud du 65e parallèle; en Russie, le climat plus froid lui permet d'exister jusque sous le 63e degré; en Asie, il descend encore plus bas, et l'extrémité de sa sphère s'étend dans la Tartarie chinoise, chez les Tunguses, au-delà du 50e degré. Le renne ou le *karibou* du Canada, qui

est le même animal, descend en Amérique jusqu'au 45e parallèle.

L'*ours blanc* ou *polaire*, animal absolument différent de l'ours ordinaire terrestre, et infiniment plus terrible, habite sur toutes les côtes de la mer Glaciale, et se laisse transporter d'un pays à l'autre sur les glaces flottantes.

L'*isatis* ou le *renard polaire*, animal différent du renard ordinaire, paraît aimer le froid presque plus encore que le renne et l'ours blanc; il n'est pas borné au voisinage immédiat du pôle, puisqu'on le trouve aux îles Aleutiennes, et au Kamtchatka d'un côté, et en Islande et en Laponie de l'autre.

La *loutre aquatique* se trouve dans l'Ancien Continent, depuis le 70e degré jusque vers le 20e, dans le royaume de Siam, mais en Europe, les pays sur la Méditerranée ne la connaissent guère; sans doute que la culture l'en a chassée. L'industrieux et paisible *castor* a peut-être jadis habité tout le globe, ou du moins toute la zone tempérée boréale; car il y en avait en France, en Italie, en Perse, en Égypte. La civilisation imparfaite de cette race a été détruite par l'homme. Dans le Nouveau-Monde, on trouve encore de petites républiques de castors, depuis le 60e jusqu'au 30e parallèle boréal.

La *marte* habite les deux tiers de la zone tempérée du nord en commençant par les 67e en Europe, les 64e en Asie, et les 60e en Amérique.

L'extension de quelques autres espèces animales est douteuse. Le *loup-cervier* ou *lynx*, ce tigre des climats froids, n'existe qu'au sud du cercle polaire; dans l'Ancien Continent, il se montre jusque dans les pyrénées et dans la Mongolie. On ne connaît qu'imparfaitement les animaux du Nouveau-Monde, surtout de la Caroline et du Mexique septentrional, auxquels on a donné le nom de *lynx*. Un animal, qui de jour en jour devient plus rare, l'*élan*, semble craindre les froids extrêmes, puisqu'en Europe il ne passe guère au-delà du 64e parallèle; de l'autre côté, on ne le trouve pas au sud du 52e parallèle. En Asie, plus on avance vers l'est, plus il devient méridional. L'élan d'Amérique, quoique peu différent, paraît être d'une race particulière. On le trouve au sud de la baie de Hudson, et il s'étend jusqu'à la Nouvelle-Angleterre, ou même dans l'intérieur, jusqu'à l'Ohio.

L'*écureuil volant* s'étend aussi loin au sud et au nord que les forêts de sapins où il fait sa demeure. La *marmotte* suit en Europe la chaîne des Alpes et des Carpathes. Elle n'existe pas en Scandinavie, mais il y en a en Pologne et en Ukraine. On la retrouve à l'embouchure du Don, dans les monts Ural, près de la rivière de Kama, et de là elle s'est étendue jusqu'en Daourie. Dans le Nouveau-Monde, des *marmottes* se trouvent depuis le Canada jusqu'en Virginie, et même sur les îles de Bahama. Le *blaireau* et quelques autres petits animaux paraissent habiter également la moitié septentrionale de la zone tempérée.

Les quadrupèdes qui appartiennent exclusivement à l'un ou à l'autre des deux Continens, sont en général d'une nature à ne pouvoir supporter le froid qui règne au-delà du 60e parallèle. Cependant le *lemming*, espèce de souris qui souvent marche par grands troupeaux, d'un pays dans l'autre, habite toute la zone glaciale de l'Ancien Continent, et n'a pas été reconnu en Amérique. L'animal *porte-musc* habite les montagnes de l'Asie, depuis le Cachemire et l'Altaï jusqu'aux embouchures de la rivière d'Amur; il ne s'est pas répandu dans le Nouveau-Monde. Il y a encore quelques exceptions moins remarquables.

Parlons d'abord de ces animaux qui semblent être attachés aux confins de la zone tempérée et de la zone torride.

Le *chameau à deux bosses* vit dans la Turquie d'Europe, dans la Crimée, dans toute la Songarie, dans la Mongolie et dans les pays des Kirguises, Baschkirs et des Tartares-Mantchoux, aussi bien que dans l'Arabie et la Syrie.

Le *dromadaire* ou le *chameau à une bosse*, connu par sa légèreté à la course, prospère surtout en Afrique, où il habite l'Égypte, toute la Barbarie, les bords du Sénégal et du Gambia, toute la Nigritie, et même la Guinée et l'Abyssinie.

Les chameaux de l'une et l'autre espèces semblent être principalement attachés à cette longue suite de plateaux montagneux et de plaines nues et élevées qui traversent tout l'Ancien Continent.

L'agile *chamois* aime les montagnes de la zone tempérée, les cimes des Pyrénées, des Alpes, des Apennins, des Carpathes, du Caucase, et en Sibérie jusqu'aux bords de l'Ischim. L'*antilope saïga* et l'*antilope à goître* habitent le plateau de Tartarie; la première s'étend jusqu'au 53e parallèle. La *gazelle* aux yeux doux et brillans aime les contrées plus méridionales; compatriote du chamois, dans le Caucase, elle s'étend jusqu'en Arabie, et à travers toute l'Afrique jusqu'en Sénégambie. On la retrouve dans la zone tempérée australe, et dans la Cafrerie, avec un grand nombre

d'autres espèces d'antilopes. Le genre des *antilopes* suit, comme les chameaux, les grands plateaux de l'Ancien Continent. Cependant il y a des espèces qui paraissent propres à la zone tempérée froide.

Le *chakal* existe, selon Zimmermann, en Asie et en Afrique, entre 43 et 8° de latitude nord. Il paraît que les prétendus loups du Congo et de la Cafrerie ne sont que des chakals.

Le *buffle*, devenu domestique, a été transporté jusqu'au 46e parallèle boréal en Europe et en Asie. Deux autres espèces voisines ont chacune leur partie à part : le *bœuf-grognant* ou l'*yak* habite le plateau de la Mongolie et le Tibet; le *buffle de Cafrerie* paraît répandu dans toute l'Afrique. Les montagnes du Tibet ont aussi plusieurs espèces fort remarquables de bœufs, telles que le *gaour*, etc.

Nous arrivons à des espèces propres à la zone la plus chaude de l'Ancien Continent.

La nombreuse espèce de *singes* gambade dans les forêts, entre les tropiques, et n'aime guère les climats tempérés, du moins dans son état sauvage. Des singes exposés sur les rochers de Gibraltar y ont multiplié. Comme le mot *singe* a été pris dans une acception très-générique, on a dit que cet animal, quoique borné à la zone torride, se trouvait également dans les deux Continens; mais en distinguant les espèces, on voit qu'il n'y en a point qui soit commune aux deux mondes. Il y a même une limite bien tranchée entre la région qu'occupent les *guenons*, les *magots*, le *mandrill*, le *jocko* et les autres singes d'Afrique, et celles où habitent le véritable *ourang-outang*, le *gibbon*, le *wouwou*, singes les plus rapprochés de la figure humaine, et qui se trouvent dans les îles de Bornéo et de Java. Même dans les quadrumanes, il y a des limites marquées à chaque genre; les *loris* sont des Indes Orientales; les *galagos*, de la Sénégambie; et les *makis* proprement dits appartiennent à Madagascar.

La *girafe* ou le *camelopardalis*, si remarquable par la hauteur de sa taille, par son cou de cygne, par ses mœurs douces et innocentes, n'appartient qu'à une seule région de l'Afrique, savoir, à celle qui s'étend en longueur entre le cap Guardafui et celui de Bonne-Espérance, et à laquelle on doit joindre les plateaux montagneux qui, probablement, occupent tout l'intérieur méridional de l'Afrique, entre les sources du Nil et celles des rivières de Congo, de Benguela et de Monomotapa. Cette région, encore si peu connue, est la patrie de trois sortes d'ânes, le *zebra*, le *quagga* et le *zèbre* de Burchell.

Les races du *rhinocéros* ont chacune leur patrie; celle à deux cornes n'habite que l'Afrique méridionale, à commencer par le Congo et l'Abyssinie. L'autre, à une corne, se trouve aux Indes Orientales et dans la Chine; dans ce dernier pays les rhinocéros vivent jusqu'au 30e parallèle du nord; ils se sont, de l'autre côté, répandus jusque dans les îles de la Sonde.

L'*hippopotame* est aujourd'hui borné à la seule Afrique; il se nourrit dans tous les grands fleuves de cette partie du monde : il se montre déjà en grand nombre près du cap de Bonne-Espérance.

Les *éléphans* d'Afrique et d'Asie sont de deux races différentes; l'éléphant asiatique n'habite que les Indes, la Chine, depuis la latitude de 30°, et quelques îles au sud-est de l'Asie, où il a été conduit par l'homme : on ne trouve en Perse et en Arabie que ceux que de temps en temps on y mène. L'éléphant africain ne monte qu'au 20e degré de latitude nord; de là, jusqu'au Cap, toute l'Afrique en est remplie.

Le *lion*, ce puissant et redoutable roi du peuple quadrupède, ne se trouve maintenant que dans les déserts de l'Arabie, d'où il fait des incursions aux environs de Bagdad. Selon Zimmermann, il vit dans les montagnes de l'Indoustan et sur la côte de Malabar, sur les monts Gates, même dans les îles de la Sonde et dans le royaume de Siam; ce qui nous paraît extrêmement invraisemblable. L'Afrique a toujours été et est encore le pays qui nourrit le plus de lions. Les plaines élevées, mais brûlantes, au sud de l'Atlas, nourrissent les lions les plus forts et les plus courageux.

Le *tigre*, moins répandu que le lion, ne quitte pas les contrées chaudes et tempérées de l'Asie. Il existe dans la Perse orientale et en Chine; mais les climats où il développe le mieux et son vaste corps et son caractère féroce, sont ceux du Bengale, du Decan, du Malabar, de Siam, du Pégu, de Ceylan et de Sumatra.

L'Afrique ne renferme point de vrais tigres : elle a en revanche les *panthères* et les *léopards*, deux espèces qui ne diffèrent sensiblement que par leurs taches, plus belles et mieux arrondies chez le léopard, qui habite principalement la Guinée et la Sénégambie. L'*once*, qui diffère de la panthère par son poil gris et son naturel moins féroce, est plus répandue : on la trouve dans toute la Barbarie, dans l'Arabie, et jusque dans la Tartarie et la Chine. Elle se montre aux environs de Kutznesk en Sibérie.

De cet aperçu de la distribution géographique des animaux propres à l'Ancien Continent, il semble résulter une vérité généralo-

l'intérieur de l'Asie et celui de l'Afrique ont été, chacun de leur côté, les patries d'un certain nombre d'espèces animales. Le tigre, l'éléphant indien, le chameau à deux bosses, le mouton sauvage, le *koulan* ou âne sauvage, le *dchiggetai* ou l'âne cheval, le bœuf grognant, l'élan, le porte-musc; voilà les animaux caractéristiques du plateau central de l'Asie. Ceux qui caractérisent le plateau oriental de l'Afrique, sont le lion, l'éléphant d'Afrique, le dromadaire, la girafe, le buffle de Cafrerie, le zèbre, le quagga, les guenons, les mandrills.

Parmi les animaux qui appartiennent en propre à l'Amérique septentrionale, nous croyons qu'on peut compter le grand élan, nommé *moose deer,* ainsi que le prétendu grand cerf de ces contrées. Les ours, les lynx, les onces des États-Unis, sont aussi différens des animaux des mêmes noms dans l'Ancien Continent, que le sont les écureils et les lièvres dont ils se nourrissent.

Les *bisons*, ou les *taureaux à bosse*, sont les plus grands quadrupèdes du Nouveau-Monde. Ils errent en grands troupeaux à l'ouest du système des monts Alleghany et au sud de la baie de Hudson, depuis le 52e jusqu'au 33e parallèle de latitude nord.

Le *bœuf musqué*, qui est de la taille d'une génisse de deux ans, et dont l'aspect général est plutôt celui d'un gros mouton que d'un bœuf, se plaît dans les montagnes nues et pelées. Il habite principalement les hautes latitudes de l'Amérique Septentrionale.

Nous arrivons aux animaux indigènes de l'Amérique Méridionale. L'*yaguar*, le *tigre* du Nouveau-Monde, ressemble plutôt à l'once pour la force, et à la panthère par le poil. Quelques individus égalent le tigre en grandeur. Le *puma*, ou le *couguar*, qui a été appelé *lion* d'Amérique, ressemblerait plutôt au loup pour le corps, et au léopard de Guinée pour la tête. Cet animal ne s'étend que jusqu'au 45e degré de latitude australe.

Le *lama* ou *guanaco*, qu'on a nommé très-improprement le *chameau* du Nouveau-Monde, et le *paco*, qui, dans l'état de domesticité, s'appelle *vicuna* ou vigogne, habitent le Chili ou le Pérou jusqu'au 10e parallèle de latitude méridionale; ils ne se répandent point dans les plaines de Tucuman ni dans celles du Paraguay.

Le *tapir*, le plus grand quadrupède de l'Amérique Méridionale, quoiqu'il n'ait que la hauteur d'une vache, a offert la particularité fort intéressante d'avoir une espèce existant à Sumatra. Quant au *mé* ou prétendu tapir des Chinois, c'est, selon M. Lesson, un animal fantastique et emblématique, formé de plusieurs parties d'animaux; l'*armadille*, le *tajassou*, le paresseux *aï*, le *fourmillier*, proprement dit, le *tamanoir*, les divers *agoutis* et *coatis*, espèces qui toutes reconnaissent l'Amérique Méridionale pour leur patrie, ne s'étendent en général que jusqu'au tropique. Le tajassou cependant, selon quelques rapports, se trouve dans le Chili. Les petits *singes à queue*, les *sapajous*, les *sagouins*, les *tamarins* et autres espèces semblables, sont très-nombreuses, très-variées et très-jolies dans toute la zone torride de l'Amérique : elles diffèrent essentiellement des singes d'Afrique et d'Asie. Aussi les a-t-on nommés *platyrhins*.

Aux confins de la zone tempérée se montrent des *cerfs* de plusieurs espèces, des *mus* ou *rats* encore inconnus, et notamment le brillant *chinchilla*.

Il reste à considérer un foyer de population animale encore peu connu, mais certainement bien distinct de ceux que nous avons examinés. Une remarque singulière, c'est que l'Australie n'a, à trois exceptions près, présenté jusqu'à ce jour que des animaux *marsupiaux*. Dans quel but tous les êtres de ce continent ont-ils reçu cette organisation? Déjà cependant les *didelphes*, type de cette famille, sont confinés en Amérique, et les *couscous* dans la Polynésie et la Malaisie. Mais dans la Nouvelle-Hollande seule, nous retrouvons les *ornithorynques*, nommés animaux paradoxes par Blumenbach, les *échidnés*, les *pétauristes* et les vrais *phalangers*. Le genre *kangourou*, seul, avait son représentant dans les Moluques, dans le *pélandoc*. Ainsi, les *dasyures* remplacent sur les Terres Australes les *viverres* des autres points du globe; le *wombat* et le *phascolaretos* restent seuls sans analogues. Quant aux *phocacées*, ce sont les mêmes espèces qui vivent sur les côtes des îles de la Polynésie méridionale : la *roussette à tête grise*, de la baie de Carpentarie, se trouve également à la Nouvelle-Guinée. Tout autorise donc à regarder la Nouvelle-Hollande comme le berceau d'une création toute nouvelle, encore inconnue dans toutes ses branches, et qui offre dans ses animaux des lois organiques tracées sur un plan neuf et destinées à éclairer l'histoire des autres êtres.

CHAPITRE TREIZIÈME.

De l'homme physique.

La terre dominait au-dessus des mers; les nuages envoyaient leur douce rosée; les ruisseaux serpentaient dans la plaine; les forêts revêtaient les flancs de la montagne; les fleurs émaillaient la colline; dans les airs et au fond de l'océan, et sur toute la surface du globe, les animaux divers se livraient aux mouvemens de leur intelligence imparfaite. Mais aucun être ne concevait la majestueuse harmonie de ce vaste univers qui venait de naître; aucune pensée, libre et immortelle, ne planait au-dessus de toute cette poussière animée; aucun œil ne s'élevait, humide de larmes pieuses, vers la source éternelle de la vie. Le créateur du monde voulut qu'il existât des êtres capables de comprendre son divin ouvrage, et l'*homme* naquit.

L'homme [1], considéré par la plupart des naturalistes comme formant un genre isolé, se rapproche tellement des autres mammifères par sa conformation générale, notamment par la construction de sa charpente osseuse [2], qu'un de nos premiers savans croit qu'on doit y adjoindre le genre orang [3]. Pris en masse, la supériorité de l'homme est immense et incontestable sous le rapport des facultés intellectuelles; mais cependant, si l'on examine quelques peuplades incultes et jusqu'ici presque entièrement inhabiles à la civilisation, les différences s'effacent à tel point, que certaines races ne s'élèvent que très-peu au-dessus de la brute, abstraction faite du langage articulé, qui établit une véritable ligne de démarcation.

Quoique l'espèce humaine, dit le célèbre M. Cuvier, paraisse unique, puisque tous les individus peuvent se mêler indistinctement et produire des individus féconds, on y remarque de certaines conformations héréditaires qui constituent les races.

Les savans ne soint point d'accord sur le mode de distribution des variétés dans le genre humain. L'immortel Buffon n'admet qu'une espèce humaine. Linné, quoique partageant la même opinion, a adopté cinq variétés. 1° l'*américaine brune*, 2° l'*européenne blanche*, 3° l'*asiatique jaune*, 4° l'*africaine noire*, 5° la *monstrueuse*.

Blumenbach en établit de même cinq : 1° *caucasienne*, 2° *mongolique*, 3° *éthiopienne*, 4° *américaine*, 5° *malaise*.

Le savant professeur M. Duméril, dans ses Élémens des sciences naturelles, reconnaît également cinq variétés principales : 1° la *caucasique* ou *arabe européenne*, 2° l'*hyperboréenne*, 3° la *mongole*, 4° la *nègre*, 5° l'*américaine*. M. Cuvier ne considère dans les variétés de l'espèce humaine que trois races éminemment distinctes : 1° la *blanche* ou *caucasique*, 2° la *jaune* ou *mongolique*, 3° la *nègre* ou *éthiopique*.

M. Virey, dans le Dictionnaire de Déterville, reconnaît deux espèces qu'il caractérise par la mesure de l'angle facial, et décrit six races : 1° *blanche*, 2° *basanée*, 3° *cuivreuse*, 4° *brune foncée*, 5° *noire*, 6° *noirâtre*.

M. Desmoulins les porte à onze : 1° *Celto-Schyth-Arabes*, 2° *Mongols*, 3° *Éthiopiens*, 4° *Euro-Africains*, 5° *Austro-Africains*, 6° *Malais* ou *Océaniques*, 7° *Papous*, 8° *Nègres océaniens*, 9° *Australasiens*, 10° *Colombiens*, 11° *Américains*.

M. Bory de Saint-Vincent, dans son ouvrage sur l'homme, propose encore un plus grand nombre de divisions. Il en fait quinze espèces : 1° la *japétique*, subdivisée en quatre races; 2° l'*arabique*, qui comprend deux races; 3° l'*hindoue*, 4° la *schythique*, 5° la *sinique*, 6° l'*hyperboréenne*, 7° la *neptunienne*, divisée en trois races; 8° l'*australasienne*, 9° la *colom-*

[1] Nous devons la rédaction de ce chapitre, pour la partie relative à la classification des variétés de l'espèce humaine, à l'obligeance du savant docteur Garnot, naturaliste et médecin de *la Coquille*, dans son expédition autour du monde.

[2] *Voyez* les considérations anatomiques sur le bassin des races humaines, publiées par M. le docteur Vrolik, professeur à Amsterdam.

[3] Bory de Saint-Vincent (*Essai zoologique sur le genre humain*).

bique, 10° l'*américaine*, 11° la *patagone*, 12° l'*éthiopienne*, 13° la *cafre*, 14° la *mélanienne*, 15° la *hottentote*.

Sans prétendre juger le mérite de ces différentes classifications, on s'en tiendra à la plus simple, celle qui sépare l'espèce humaine en trois grandes divisions, à caractères fortement tranchés, savoir :

1° Race *blanche*, dite *caucasienne*; 2° race *jaune* ou *olivâtre mongolique*; et 3° race *nègre* ou *éthiopienne*.

La première a son centre principal en Europe et dans l'Asie Mineure, l'Arabie, la Perse et l'Inde jusqu'au Gange, et l'Afrique jusques et y compris le Sahara. La deuxième comprend tout le reste de l'Asie, et a en quelque sorte son foyer sur le plateau de la grande Tartarie et du Tibet. Elle paraît avoir peuplé originairement l'Amérique du Nord. Enfin la dernière couvre la plus grande partie de l'Afrique et quelques îles de la Nouvelle-Guinée, la terre des Papous, la Nouvelle-Hollande. On croit devoir s'abstenir de reproduire dans cet ouvrage les nombreuses recherches qui ont été faites pour démontrer que ces trois races descendent de Cham, Sem et Japhet.

1° La Race Blanche, Arabe-Européenne, Caucasienne, à laquelle nous appartenons, se reconnaît principalement à la forme ovale de la tête, à la couleur plus ou moins blanche, au nez généralement droit ou à peu près; à la bouche moyennement fendue, aux lèvres petites, plus ou moins rouges et jamais grosses; aux dents placées verticalement. Les traits de la physionomie sont ordinairement réguliers, ce qui fait regarder cette race comme la plus belle et la plus agréable. C'est à elle qu'on rapporte les Circassiennes, les Lesghiennes, les Mingréliennes et les Géorgiennes, femmes qu'on admire pour leur beauté. C'est aussi dans la race caucasique que l'angle facial est le plus développé; il est de 80 à 90.

On divise cette race en plusieurs familles [1]. La première, *arabique*, comprend les Arabes du désert ou les Bédouins, les Hébreux, les habitans du Liban, les Syriens, les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Abyssins, les Maures et les Marocains.

La deuxième famille, *Hindoux*, comprend les habitans du Bengale, de la côte de Coromandel, les Malabares, les peuples du Candahar et autres.

La troisième, *Schythes*, est composée de nations qui habitent la chaîne du Caucase et des environs de la mer Caspienne, les Circassiens et les Géorgiens, les Schythes, les Parthes, les Afghans, les Cosaques, les Usbecks, les Tschérémisses, les anciens Moscovites, les Turcs, les Hongrois; les Finlandais reconnaissent également la même origine.

La quatrième souche, purement européenne, se compose de toutes les *familles celtiques*. M. Bory de Saint-Vincent en fait 1° la race *pélage* (méridionale); 2° la race *celtique* (occidentale); et 3° la *germanique* (boréale). Cette dernière comprend deux variétés, la *teutone* et la *slavone*.

La première, *pélage*, comprend les peuples d'une taille moyenne (5 pieds 3 pouces environ); la tête, petite, par rapport aux corps, est garnie de cheveux fins, bruns, châtains, rarement blonds, très-longs; le nez est droit, les yeux sont grands et gros; le teint, ordinairement blanc, présente quelquefois des nuances brunes.

C'est de cette branche que les Grecs et les Romains tirent leur origine.

La deuxième, *celtique*, se compose de peuples dont la taille est plus élevée (5 pieds 5 pouces, taille moyenne). Elle se reconnaît à des cheveux moins longs, châtains foncés, quelquefois rouges ou bruns, très-fournis, assez fins; la barbe fournie; le front bombé sur les côtés; le nez rectiligne; la bouche moyenne; les yeux généralement noirs ou bruns, quelquefois gris; la peau, moins belle que dans la race pélage, est souvent d'une pâleur jaunâtre; les membres bien proportionnés.

Le rameau celtique comprend les peuples d'origine tudesque et gothique. On en retrouve encore des rejetons dans les Highlandais des îles écossaises, les Gallois d'Angleterre, les Bas-Bretons de l'extrême Armorique, et les Basques des Pyrénées centrales.

La troisième, *germanique*, est celle qui présente les hommes dont la stature est la plus haute; leur taille moyenne s'élève à 5 pieds 6 à 7 pouces. Ils sont d'un tempérament lymphatique, la plupart fort gros; leur teint est d'une blancheur éblouissante, quand il n'est pas blafard; leur face est arrondie; leurs yeux sont communément bleus; leurs dents très-souvent mauvaises; leurs cheveux très-fins, presque plats et par grosses mèches de longueur moyenne, blonds dorés ou jaunes, et blanchissant fort tard. Les femmes sont remarquables par l'éclat de leur carnation et l'ampleur de leurs formes. Elles sont rarement nubiles avant 16 à 17 ans.

Variété teutone. Les Teutons, sous le nom

[1] Virey, article *Homme*, du Dictionnaire des sciences médicales.

de Cimbres, occupèrent la presqu'île du Jutland, pénétrèrent jusque dans la Scandinavie, y devinrent ces Suénones appelés depuis Goths, et furent la souche des peuples qui habitent actuellement la Suède, la Norwége et le Danemark. L'Islande a été aussi peuplée par des hommes de la variété teutone.

Variété sclavone. Se compose d'hommes venus probablement des monts Krapacks. C'est de cette variété que descendent les Sarmates, les Lithuaniens, les Russes, les Bohêmes, et une foule d'autres peuples compris dans la famille slave de M. Balbi.

2° La Race Jaune ou Mongolique se reconnaît à la face large, carrée, aplatie, des peuples qui la composent; les éminences de la tête paraissent en général moins prononcées, parce que les os de la pommette sont plus élevés; le nez plus enfoncé, plus plat, gros et écrasé à sa racine; les narrines sont très-ouvertes sur les côtés; l'angle facial n'est pas ouvert au-delà de 80° à 85°; les yeux sont placés obliquement et semblent bridés par les paupières; la couleur de la peau est olivâtre ou basanée; les cheveux sont noirs, droits, longs.

Cette race, qui paraît tirer son origine des monts Altaï, offre trois rameaux principaux et plusieurs variétés.

Le *premier rameau* comprend une foule de hordes mongoles de la grande Tartarie, surtout au-delà de l'Irtisch, les Kalkas, les Kalmoucks, les Bourètes, etc. C'est sous les Gengiskhan, les Koublaï, les Tamerlan, que ces peuples fondèrent les plus vastes empires du monde.

Le *deuxième rameau*, qui s'étend vers les parties méridionales et orientales de l'Asie, se compose des Chinois, des Coréens, des Japonais, des Cochinchinois, etc. Les Chinois se sont répandus dans les îles de la Sonde, des Moluques, des Philippines; on en voit jusqu'à Sainte-Hélène, où ils sont assez nombreux relativement à la population européenne.

Les caractères physiques de ces peuples sont : cheveux droits et noirs, clair-semés comme la barbe; quelques-uns laissent croître les moustaches, ce qui est chez eux un caractère de dignité; les yeux obliquement placés, les oreilles élevées, la bouche grande, le nez légèrement épaté, les lèvres épaisses; la peau jaune-paille.

Le *troisième rameau* (espèce et race hyperboréenne de MM. Bory de Saint-Vincent et Desmoulins), remarquable par la petite taille et les traits grossiers rabougris des peuples qui le composent, comprend les Kamstchadales, les Tchoutchis, les Ostiaques, les Tunguses, les Samoièdes, une partie des Lapons, les Esquimaux et les Groënlandais. Ces hommes, dont la stature ne s'élève guère au-delà de 4 pieds $\frac{1}{2}$ (taille moyenne), sont trapus, quoique maigres; ils ont une tête énorme, un visage fort large et court, aplati vers le front, des yeux écartés l'un de l'autre, un nez écrasé, une bouche très-grande, peu de barbe, des cheveux plats, durs et noirs, les yeux noirs, la peau enfumée. Les femmes sont hideuses : leurs mamelles, molles et pendantes, ont la forme d'une poire.

Il est à remarquer cependant que les caractères physiques et moraux de ces peuples offrent des différences notables; mais peut-être doit-on les attribuer à l'influence des peuples qui les avoisinent.

Variété malaise. On désigne sous ce nom les peuples qui habitent la péninsule de Malaca, les nombreuses îles qui constituent les archipels des Philippines, des Moluques, des Célèbes, de la Sonde, les Mariannes, l'île de Timor; on en retrouve encore à Madagascar, sur les terres des Papous au sud, et à la Nouvelle-Guinée. Les naturalistes qui ont fait dernièrement le voyage de circumnavigation sur la corvette la Coquille ne partagent pas l'opinion de la plupart des savans qui comptent au nombre des Malais les Taïtiens, les Sandwichiens, les Mendocins et les Nouveaux-Zélandais. Ces derniers peuples diffèrent des autres par leur conformation physique, leurs arts, leurs usages et leur langage.

MM. Garnot et Lesson ont proposé d'en faire une variété sous le nom d'Océaniens [1]. M. Bory de Saint-Vincent les range dans l'espèce neptunienne, et en fait une race qu'il nomme Océanique.

Les Malais [2] sont d'une taille moyenne, de couleur cuivre rouge, assez bien pris dans leurs formes; leurs cheveux sont longs, unis, luisans et noirs; leur face est aplatie, leur nez épaté; leur bouche est grande; leurs lèvres un tant soit peu épaisses; leurs dents bien rangées, teintes en rouge passant au noir, ce qui provient sans doute de l'usage de mâcher du bétel mêlé avec de l'arec et de la chaux. Les femmes ont des formes arrondies et courtes; la gorge bien faite dans le jeune âge, une chevelure rude et très-noire, une bouche très-ouverte. L'ensemble, sans être aussi bien que quelques voyageurs l'ont avancé, n'est pas toutefois dénué d'agrémens.

Le Malais est rarement à l'état complet de

[1] Voyage autour du monde de la corvette *la Coquille*, zoologie.

[2] Journal de M. le docteur G.....

nudité; les plus misérables s'entourent les reins d'un maro ou d'un pagne. On ne voit que les enfans qui soient quelquefois nus. M. Garnot observe qu'il n'en a point vu qui fussent circoncis.

Rameau océanique. Ce rameau habite la majeure partie des îles de la mer du Sud; tels sont le groupe de la Société, les Marquises, les Mulgraves, les Sandwich, les Amis, les Fidgi, la Nouvelle-Zélande et l'île de Pâques.

Les habitans de Taïti [1], pris pour type des Océaniens, sont généralement bien faits; ils ont la figure ovale, le front découvert et arrondi, les cheveux noirs, lisses, non crépus; l'œil bien fendu, surmonté d'un sourcil très-fourni; un nez moyen, légèrement épaté; la bouche un peu grande, le menton arrondi, les lèvres épaisses, le teint basané ou cuivre rouge; l'angle facial aussi ouvert que celui des Européens; le col gros, cependant bien proportionné; les jambes bien dessinées.

La plupart des voyageurs ont consigné dans leurs ouvrages que les Taïtiens avaient une stature de 6 pieds; M. Garnot, qui en a toisé un grand nombre, n'en a pas rencontré qui eussent plus de 5 pieds 9 pouces. La taille ordinaire est de 5 pieds 4 à 5 pouces.

Taïti, anciennement désignée sous le nom de la nouvelle Cythère, n'offre plus de Vénus aux yeux des voyageurs.

Néanmoins, dans le printemps de l'âge, quelques femmes sont attrayantes : la blancheur de leurs dents et leurs yeux agaçans donnent du piquant à leurs traits basanés (jaune-citron clair); leur main est vraiment belle. A la Nouvelle-Zélande, les femmes sont moins bien qu'à Taïti; les habitans des îles Mendoce et de Rotouma sont, à ce qu'on rapporte, les Océaniens les mieux faits. M. Lesson dit que les naturels de Rotouma ont une physionomie douce, des traits réguliers, une chevelure longue, relevée sur le derrière de la tête en grosse touffe; leurs membres sont bien proportionnés; ils pourraient servir de modèles à un statuaire.

Le tatouage est généralement répandu parmi les Océaniens.

Variété ou *race américaine.* Cette variété, qui habite le vaste continent d'Amérique, n'offre pas de caractères assez tranchés pour en faire une race à part. M. Bory de Saint-Vincent range les espèces propres au Nouveau-Monde sous trois chefs : 1° *espèce colombique;* 2° *espèce américaine;* 3° *espèce patagone.* On donne généralement pour caractères physiques aux Américains un visage large, triangulaire; une peau couleur rouge cuivré; des cheveux noirs, plats, longs; une barbe rare; un nez épaté et saillant. C'est à cette variété qu'on rapporte les Péruviens, les Mexicains, les Araucanos, les Patagons, les Puelches, les naturels du Paraguay, de Buénos-Ayres, du Brésil. Les *Botocudos* de cette dernière région, souvent presque blancs, ressemblent plus à la race mongole que les autres Américains. Bien qu'appartenant à la même variété, les Araucanos et les naturels du Pérou diffèrent beaucoup entre eux, sauf la couleur bronzée de la peau, qui est la même chez les deux peuples [1]. Les Araucanos sont grands, fort bien musclés, tandis que les Péruviens sont plus grêles et d'une plus petite stature. Dans les premiers, la face est large et pleine, plus arrondie en bas que vers le haut; l'expression est aussi féroce qu'elle paraît douce dans la figure des Péruviens, dont les traits sont plus réguliers.

Les Patagons, relégués au-dessous du 40° sud vers l'extrémité de l'Amérique Méridionale, sont remarquables par leur taille gigantesque, qui dépasse ordinairement 5 pieds 10 pouces, et même 6 pieds de hauteur. Leur teint est basané; leurs cheveux, plats, bruns ou noirs, sont généralement longs.

3° Race Noire ou Nègre-Éthiopienne. M. Bory de Saint-Vincent considère cette race comme appartenante aux espèces éthiopienne, cafre, mélanienne, hottentote, australasienne et neptunienne.

La race nègre habite tout le midi de l'Afrique, forme des mélanges avec les Maures de cette partie du monde, vit sur la grande île de Madagascar et sur les terres des Papous, dans les îles Hébrides, Salomon, Schouten, dans la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diémen.

Cette race a le teint noir ou noirâtre, les cheveux crépus, frisés, laineux; le crâne comprimé; le nez épaté, écrasé et gros; son museau saillant, et ses grosses lèvres la rapprochent, dit M. Cuvier, manifestement des singes. L'angle facial est de 70° à 75°. Cette race peut être divisée en plusieurs rameaux [2].

1° *Rameau éthiopien* ou *nègre proprement dit.* Il se compose des Joloffes, des Foulhas, des peuplades du Sénégal, d'Angole, du Congo, etc.

Les traits de ce rameau sont tellement caractérisés, qu'on reconnaît un Éthiopien au premier regard. Sa peau est de couleur foncée,

[1] Sont compris sous ce nom les naturels des îles de la Société.

[1] Le docteur G..... (Journal des voyages, septembre 1827.)

[2] M. Lesson, Manuel de mammologie.

ses cheveux laineux; la boîte osseuse du crâne est très-étroite en avant, aplatie sur le vertex, arrondie dans la région postérieure vers laquelle est reculé le trou occipital; les dents incisives sont implantées obliquement, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses; le nez large et épaté; les hanches saillantes; les reins cambrés; les extrémités inférieures très-courbées. Chez les femmes, les mamelles sont tellement pendantes, et le mamelon est si alongé, qu'elles peuvent, disent certains voyageurs, donner à téter à leurs enfans par-dessus les épaules. M. le docteur Busseuil, médecin de la marine qui a été près de trois ans sur les côtes d'Afrique, assure qu'il n'a jamais vu mettre en pratique ce mode d'allaitement. Les Nègres exhalent une odeur *sui generis* qu'on sent de loin.

C'est de l'alliance de ce rameau avec les Européens que proviennent les mulâtres qui peuplent en grande partie les colonies.

2° *Rameau cafre.* Il habite dans la partie orientale de l'Afrique, depuis la rivière du Saint-Esprit jusqu'au détroit de Babel-Mandel. On en retrouve encore à Madagascar. La colonie du Cap s'accroissant de jour en jour, les Cafres sont repoussés dans l'intérieur. Ils ont un teint moins foncé, gris noirâtre, moins luisant, une face moins proéminente, des traits plus réguliers et plus beaux, une odeur moins forte que les nègres éthiopiens. Ils sont bien constitués, grands. Le Vaillant dit que ceux qu'il a vus n'avaient pas moins de 5 pieds 5 pouces, et qu'en général ils ont 5 pieds 8 pouces de hauteur.

3° *Rameau hottentot.* Les Hottentots habitent la pointe méridionale de l'Afrique, en dehors du tropique. Ce rameau, dit M. Bory de Saint-Vincent, fait le passage du genre homme aux genres orang et gibbon, conséquemment aux singes. Les peuples connus sous ce nom sont les Namaquois, les Coranas, les Boschismans, les Hottentots, proprement dits, les Gonaquois et les Houzouanas. Les Hottentots, proprement dits, font journellement des alliances avec les nègres de Mozambique; d'où il résulte que dans peu d'années on n'en retrouvera plus à l'état de pureté.

On reconnaît en général les Hottentots aux caractères physiques suivans : le front proéminent, surtout en haut; le vertex aplati; les cheveux noirs ou noirâtres, courts, laineux; peu de barbe; les sourcils minces, peu prononcés; les yeux écartés l'un de l'autre, à demi fermés; les lèvres épaisses, projetées en avant; le nez écrasé et large; la couleur de la peau est lavée de bistre et plus ou moins jaunâtre, mais jamais noire; l'angle facial a au plus 75°; la figure est généralement rabougrie.

Le savant M. Lichtenstein assure que, comme dans les macaques, les os du nez chez les Hottentots sont réunis en une seule lame écailleuse, aplatie et beaucoup plus large que dans toute autre tête d'homme : la cavité olécranienne de l'humérus est aussi percée d'un trou. Les femmes, plus hideuses encore que les hommes, sont aussi beaucoup plus petites, proportions gardées. Leurs mamelles sont pendantes, et les nymphes ou petites lèvres fort alongées. C'est à cette disposition dans les organes de la génération qu'on a donné le nom de tablier.

Tout bruts que soient les Hottentots, le gouvernement anglais est parvenu à leur faire apprendre quelques arts mécaniques. M. le docteur Garnot, pendant son séjour dans le district de Zwellendam (août 1824), a vu divers ouvrages confectionnés par eux, et qui étaient faits avec assez d'habileté.

4° *Rameau papou.* Les Papous [1] habitent les îles nombreuses des Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, l'île d'Yorck, la Nouvelle-Guinée, Waigiou. C'est en quelque sorte une variété hybride.

Les naturels de Waigiou [2] sont d'une constitution grêle et délicate. Ils sont généralement petits : sur 20 individus, un seul présentait une taille de 5 pieds 2 pouces; la taille moyenne était de 4 pieds 6 pouces à 4 pieds 9 pouces; les cheveux lisses et droits chez les uns, crêpus chez d'autres, chez quelques-uns intermédiaires, sont généralement noirs et épais, formant des masses rondes globuleuses, qui font paraître la figure très-petite. On voit des naturels qui les nouent par-derrière, ce qui forme alors une touffe extraordinaire. Ils laissent croître leurs favoris et leurs moustaches; l'angle facial [3] est au maximum de 69°, et de 63 à 64° au minimum.

Les habitans de Van-Diémen, que M. Lesson nomme les Tasmaniens, ont une conformation physique semblable à celle des Papous.

Les naturels de la Nouvelle-Hollande, dont M. Bory de Saint-Vincent fait son espèce australasienne (*Alfourous australasien*, Lesson), sont sans contredit les peuples les plus hideux qui soient connus.

Les naturels des tribus des environs de

[1] Consultez la Zoologie du voyage de l'Uranie, par MM. Quoi et Gaimard.

[2] Le docteur G..... (Journal des voyages, mars 1827.)

[3] L'angle résulte de deux lignes partant des dents incisives supérieures et se rendant, l'une à la racine du nez, l'autre au trou auditif.

Sydney-Cove et de Paramatta sont[1] d'une taille moyenne; on en voit quelques-uns cependant dont la stature s'élève à 5 pieds 6 pouces; la couleur de leur peau n'est pas d'un beau noir, on ne peut mieux la comparer qu'à celle du café au lait foncé en couleur. Ils sont généralement d'une constitution grêle et énervée. Ceux qui habitent l'intérieur et qui se nourrissent de chasse ont le système musculaire plus développé; les cheveux, non laineux comme ceux des nègres éthiopiens, sont durs, noirs, très-épais, tantôt disposés en mèches frisées, tantôt très-courts; la barbe plus apparente sur les côtés du menton que partout ailleurs; le visage est plat dans le haut, le nez épaté, large; la bouche saillante; les lèvres épaisses; l'angle facial est de 61° à 67°.

Il y a, indépendamment des races énoncées ci-dessus, des variétés accidentelles dans le genre humain : les *Albinos* de l'Afrique, les *Cagots* des Pyrénées, et les *Crétins* du Valais.

Ces variétés peuvent être considérées comme le résultat d'affections maladives.

Les nombreuses races répandues sur la surface du globe diffèrent essentiellement par la couleur de la peau et des cheveux. Les variétés de couleur dépendent-elles de l'influence des circonstances extérieures? Il est certain que les chaleurs brûlantes du soleil font éprouver à la peau des changemens notables; mais elle revient à son état primitif, si on la soustrait à l'action des rayons solaires.

Transportez des familles nègres en Europe et des Européens au Congo, vous ne verrez point les premiers devenir blancs et les derniers noirs. Les cheveux varient aussi singulièrement suivant les pays, la latitude, les climats et les races. Leurs couleurs principales sont le noir, le blond, quelquefois le rouge de feu : ces trois couleurs présentent un grand nombre de nuances.

M. Desmoulins, dans son excellent ouvrage sur l'histoire des races, relate des faits qui tendent à prouver l'invariabilité de la couleur de la peau et des cheveux, quand les races sont restées sans mélange.

La couleur de la peau réside, disent la plupart des naturalistes et des anatomistes, dans le réseau muqueux ou de Malpighi, placé au-dessous de l'épiderme ou cuticule. L'absence de ce réseau explique pourquoi les cicatrices ont chez les nègres la même couleur que chez les blancs. Le crâne offre autant de formes variées qu'il y a de races ou d'espèces d'hommes sur le globe.

[1] Journal de M. G...

M. le docteur Gall pense que les facultés intellectuelles impriment à la surface extérieure de cette boîte osseuse des éminences en rapport avec les fonctions qu'il attribue à chaque partie du cerveau.

A l'inspection d'un crâne, on peut presque, *à priori*, dire à quel peuple il a appartenu, si toutefois il ne provient pas d'une race abâtardie.

En outre, la forme du crâne ne doit-elle pas varier par l'habitude qu'ont certains peuples de donner une forme déterminée à la tête des enfans nouveau-nés, soit par des liens, soit par la simple pression des mains.

Telles sont les principales variétés de l'espèce humaine répandue sur toute la surface du globe. Les anciens s'étaient à tort imaginé que la zone torride, embrasée des feux du soleil, ne permettait pas aux habitans des deux zones tempérées de communiquer ensemble. Ces préjugés, qui rétrécissaient l'univers, ont disparu devant les lumières que les *Colomb*, les *Gama*, les *Cook*, les *Parry*, les *Denham* nous ont procurées. Les navigateurs et les voyageurs ont trouvé des habitans dans les climats les plus brûlans et dans le voisinage des pôles, sur les côtes les moins abordables, et dans ces îles qu'un immense océan semblait séparer du reste du monde. Au nord, le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble, et la plupart des îles et archipels découverts dernièrement par les Anglais à l'ouest de la baie de Baffin; et au sud, la Géorgie, la Terre de Sandwich, les îles de Falkland, de Kerguélen, le Nouveau-Shetland Méridional et les Nouvelles-Orcades; et sous l'équateur, les îles Gallapagos, sont les seuls pays d'une étendue remarquable qui se soient trouvés absolument sans habitans.

La terre entière est donc la patrie de l'homme. Il supporte tous les climats, et ses habitations s'étendent jusqu'aux derniers confins de la nature animée. Les Esquimaux du Groënland habitent jusque sous le *quatre-vingtième parallèle*. A l'autre extrémité, la stérile Terre de Feu nourrit les pauvres Petchères. Le Nouveau-Monde, quoique en général moins peuplé, est donc habité d'un bout à l'autre. Dans l'Ancien Continent, les habitations de l'homme forment un ensemble qui n'est interrompu que par quelques landes sablonneuses; et, au milieu même de ces déserts, l'homme a peuplé les *oasis*, ces îles de verdure éparses dans un océan de sable.

On dit assez communément, et en répétant d'anciennes évaluations aussi vagues qu'exagérées, que le nombre total des hommes vivans sur la terre peut s'élever à *un milliard*

ou 1000 millions. Mais presque tous les calculs qu'on a faits à ce sujet sont chimériques; il est même impossible d'en donner qui soient exacts. Les tentatives faites sur ce sujet par M. Adrien Balbi, dans son *Compendio di geografia universale*, ont été les premiers essais sur la population générale du globe qui nous paraissent mériter quelque confiance, par l'esprit qui a présidé à leur rédaction, par les faits sur lesquels ils sont appuyés, et par les raisonnemens qui les accompagnent. M. Balbi a continué depuis lors ses recherches, en tenant toujours compte pour chaque pays des derniers recensemens lorsqu'ils ont eu lieu, ou en comparant entre elles les évaluations parfois si étrangement différentes des voyageurs et des géographes les plus estimés à l'égard des contrées sur lesquelles on ne possède aucun recensement, et en analysant les élémens divers qui doivent entrer dans de semblables calculs; ainsi, nous n'hésitons pas à suivre ses évaluations, en nous rapportant à celles qu'il a adoptées pour sa *Balance politique du globe*, qui va paraître incessamment. En suivant donc les calculs et les conjectures de ce géographe, nous trouvons que l'*Europe* compte actuellement un peu moins de 228 millions d'habitans; que l'*Asie* peut en avoir 390; que l'*Afrique* et l'*Océanie* en contiennent peut-être, la première 60, et la seconde 20, tandis que la vaste *Amérique* en compte à peine 39. On voit, par l'addition de ces sommes, que la population totale du monde ne s'élève qu'à 737 millions. Quand même on voudrait la porter en nombre rond à 800, ce serait toujours 200 millions de moins que le nombre auquel s'arrêtent tous les géographes routinés, ainsi que des savans et des littérateurs qui, étrangers à la statistique, ignorent les résultats des importantes recherches faites dans ces dernières années sur un grand nombre de pays et sous presque tous les climats, ou bien reculent devant les difficultés inséparables de toute recherche relative à la population des grands états et des grandes régions du globe.

Nous trouverons des résultats positifs en considérant les divers rapports qui existent entre les nombres des naissances, des décès, des mariages et des individus vivans de chaque sexe et de chaque âge.

La borne naturelle de la vie humaine semble être l'âge de 80 à 90 ans. Peu d'hommes dépassent ce terme; l'immense majorité périt long-tems avant de s'en être rapprochée. Le *quart* de tous les individus nouveau-nés meurt dans la première année, ou peu de tems après qu'elle est révolue; *deux cinquièmes* n'atteignent pas la sixième année; et avant la vingtième, ou la vingt-deuxième année, la *moitié* d'une génération est dans le tombeau. L'ordre que la mort observe en frappant les humains est un des phénomènes les plus admirables dans la nature; les causes en sont trop multipliées et trop compliquées pour pouvoir être développées ici. En général, la *durée moyenne* de la vie humaine, l'une portant l'autre, se trouve entre 28 et 36 ans. On estime que si tous les enfans étaient soumis à la vaccination peu de tems après leur naissance, la vie moyenne serait, toutes choses égales d'ailleurs, plus longue de 3 ou 4 ans qu'elle n'était avant ce préservatif de la petite-vérole.

Mais ce rapport varie singulièrement selon les sexes, les localités et les climats, non-seulement d'une région à une autre, mais même d'un lieu à l'autre. Les savantes recherches faites dernièrement par MM. Fourier, Villot et Villermé en France, et par M. Quetelet dans les Pays-Bas, ont démontré la vérité de ce principe. La mortalité moyenne de la France est d'un individu sur 39,98 vivans; elle n'est que d'un individu sur 50,8 dans le département de l'Orne, et d'un sur 53,5 dans les Hautes-Pyrénées; mais elle s'élève jusqu'à 31,2 dans le département du Morbihan, et même jusqu'à 26,3 dans celui du Finistère. Les Pays-Bas, quoique dans des bornes si resserrées, n'offrent pas de moins grandes anomalies. La mortalité moyenne y est d'un individu sur 43,8 vivans; dans la province de Drenthe elle n'est que d'un sur 55, et dans celle de Namur, d'un sur 57,9, tandis qu'elle s'élève jusqu'à 34,5 dans la Hollande septentrionale, et qu'elle va jusqu'à 31,4 dans la Zélande. Le mouvement moyen de la population du ci-devant royaume d'Italie pendant les années 1804, 1805 et 1806, offre le *maximum* de la mortalité dans les départemens de l'Adriatique et de l'Istrie, où l'on compta un décès sur 24 habitans, et le *minimum* dans ceux du Crostolo et du Tronto, où l'on ne compte qu'un décès sur 40, et un décès sur 46 habitans. Généralement parlant, on peut calculer un décès sur 40 vivans; ce rapport nous paraît actuellement mériter la préférence, lorsqu'il est question d'une vaste étendue de pays et d'une nombreuse population. Il faut aussi observer que presque partout les femmes sont un peu plus vivaces que les hommes.

La mortalité est plus grande dans les villes, et surtout dans les grandes villes, que dans les campagnes. Ainsi, lorsque pour la France entière elle est annuellement de 1 individu sur 40, elle est dans Paris de 1 sur environ 33.

Aristote déjà engage les gouvernemens à empêcher l'accumulation de la population dans les villes. Wargentin suppute qu'il meurt dans tout le royaume de Suède un homme sur 33, et une femme sur 35, tandis qu'à Stockholm, c'est 1 homme sur 17, et 1 femme sur 21. Suivant Price, il meurt dans les grandes villes d'Angleterre 1 individu sur 19 à 23, dans les petites villes 1 sur 28, et dans les campagnes seulement 1 sur 40 à 50. Sussmilch estimait, pour l'Allemagne, la mortalité annuelle des habitans dans les villages à $\frac{1}{40}$, dans les petites villes à $\frac{1}{32}$, et dans les grandes villes à $\frac{1}{28}$, $\frac{1}{24}$, et même plus. Aussi compare-t-il les villes à une peste continuelle. Ce préjugé, qui est général, exagère un mal réel; il est dû principalement à ce que les hôpitaux sont presque tous établis dans les villes, et à ce qu'une partie des malades de la campagne viennent y mourir. Toutefois, les manufactures, dont la prospérité se lie nécessairement à celle du commerce, étant ordinairement concentrées dans les villes, les ouvriers y ont un travail moins assuré que dans les campagnes. Des recherches, aussi savantes que nouvelles, faites dernièrement par le docteur Villermé, mettent hors de doute cette cause principale de l'excédant de la mortalité dans les villes populeuses, et prouvent qu'on l'a beaucoup trop attribuée jusqu'ici à la corruption des mœurs, à un air rendu insalubre, et aux dangers qui accompagnent plusieurs métiers.

Il paraît que l'air des plaines nues et élevées, ou des montagnes d'un accès libre, est favorable à la longévité; on peut dire la même chose de l'atmosphère insulaire, qui est toujours renouvelée par l'air maritime. La Russie, la Norwége, la Suède, le Danemarck, l'Écosse, l'Irlande et la Suisse; voilà les pays qui nous fournissent les exemples les plus nombreux et les plus authentiques d'hommes et de femmes ayant poussé leur vie au-delà de 100 ans. On peut compter dans ces pays un centenaire sur 3 ou 4 mille individus. Mais il y a beaucoup de contrées où la longévité est commune, sans qu'on ait à cet égard des données exactes. Pline désigne la région de l'Italie qui s'étend des Apennins au Pô, et de Plaisance vers Bologne, comme ayant été trouvée singulièrement riche en vieillards de 100 ans jusqu'à 150, lors des dénombremens faits sous les empereurs Claude et Vespasien. Les rares exemples d'une longévité extrême, d'une vie de 150 ans et au-delà, semblent pourtant appartenir indistinctement à tous les pays. Si l'Angleterre, dont on vante la salubrité, a offert jusqu'à trois ou quatre exemples d'hommes parvenus à l'âge de 150 à 169 ans, la Hongrie, qui n'est pas, généralement parlant, un pays très-salubre, a vu le fameux *Pierre Czartan* pousser sa carrière jusqu'à 185 ans; et *Jean Rovin*, âgé de 172 ans, avait une femme de 164 ans, et un fils cadet de 117 ans. C'est dans le bannat de Temeswar, pays marécageux, sujet à la fièvre pétéchiale, cette peste européenne, qu'on a observé ces exemples de longévité, et bien d'autres. Une vie sobre et exempte de passions tumultueuses contribue certainement à prolonger l'existence, mais, quoi qu'on en ait dit, beaucoup moins qu'une demeure et un vêtement qui garantissent des intempéries, qu'un travail non forcé, mais surtout qu'une bonne ou suffisante nourriture, ou que l'aisance qui procure ces avantages. C'est une vérité que M. le docteur Villermé a mise tout récemment dans son plus grand jour. Ses recherches, fondées uniquement sur des documens authentiques, comprennent une période de cinq années consécutives (1817-1822). Pour la ville de Paris, il a tenu compte, non-seulement du nombre, de la proportion des décès dans chacun des quartiers, mais encore des différentes expositions, de l'éloignement ou du rapprochement de la rivière, de l'exhaussement ou de l'abaissement du sol, des eaux dont on fait usage; et à l'aide des résultats du cadastre, il a calculé l'étroitesse, la largeur des rues, et même combien de mètres carrés, terme moyen, chaque personne occupe dans les maisons. De ce travail, il est résulté qu'aucune de ces circonstances n'influe *sensiblement* sur la mortalité; mais, en rangeant les différens quartiers à la suite l'un de l'autre, dans l'ordre suivant lequel, proportionnellement, plus d'habitans y paient l'impôt, et des impôts plus forts, c'est-à dire dans l'ordre de leur aisance comparative, on les range justement dans l'ordre suivant lequel la mortalité diminue.

Non-seulement M. le docteur Villermé a fait ce travail pour Paris, mais il en a encore, pour la France entière, fait un autre, qui conduit, toujours en rapprochant entre elles la proportion des décès et celle des habitans imposés, à des résultats semblables. Il a trouvé, par exemple, qu'il meurt annuellement, termes moyens généraux, 1 individu sur 34 dans les départemens pauvres, et 1 sur 46 dans les départemens riches. Si l'on voulait étendre de pareilles recherches à d'autres pays d'une grande étendue, mais où d'autres causes dépendantes du climat, des localités et de la manière de vivre des habitans, exercent une influence plus considérable, on pourrait ne pas arriver toujours au même

résultat, ainsi que M. Quetelet l'a démontré pour le royaume des Pays-Bas, où la mortalité est plus forte dans les provinces si riches de la Hollande que dans les provinces moins riches de la Belgique.

Dans l'ordre ordinaire, du moins chez les peuples civilisés, et en faisant abstraction des cantons marécageux, qui sont périodiquement ravagés tous les ans par des épidémies, surtout dans les pays chauds, il naît plus d'hommes qu'il n'en meurt : l'accroissement général de la population en est la preuve. Mais autrefois, à Londres et à Paris, à Londres avant l'année 1790, et à Paris à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, les décès étaient, comme aujourd'hui dans les cantons marécageux des pays chauds, plus nombreux que les naissances. Mais à mesure que l'administration de ces villes est devenue plus éclairée, qu'elle a su prévenir les disettes, faire disparaître diverses causes d'insalubrité, et que d'ailleurs l'expérience, les progrès de l'industrie ont amené d'heureux changemens dans la condition de leurs habitans, les grandes mortalités y sont devenues plus rares, et les nombres des décès moins différens d'une année à l'autre. Autrefois, comme à présent, les naissances annuelles y variaient peu ; mais la marche extrêmement inégale de la mortalité y était, pour ainsi dire, celle d'un torrent ; depuis, elle s'est régularisée, et son cours n'est jamais plus fort qu'autrefois aux époques où il l'était le moins. Ceci est plus ou moins applicable à tous les pays qui passent de la barbarie à la civilisation, d'un mauvais gouvernement à un bon, et de la pauvreté à l'aisance. Les recherches déjà citées de M. Villermé en sont la démonstration. Les modifications favorables que ce médecin et M. Benoiston de Châteauneuf ont démontré s'être introduites en France dans les lois de la mortalité, telles qu'elles avaient été établies il y a environ soixante ans, et par suite dans les lois des naissances, ne tiennent pas à d'autres causes. Alors, en effet, c'est-à-dire avant 1780, si nous nous en rapportons entièrement à Necker, la proportion annuelle la plus générale était, pour la France, d'une naissance sur 25 à 26 habitans, et d'un décès sur 30 ; tandis qu'elle est, depuis 1817, d'une naissance sur 32, et d'un décès sur 40. M. Benoiston de Châteauneuf estime que, dans l'Europe entière, le terme commun des naissances est aujourd'hui d'un sur 30 individus, et celui des morts d'un sur 40.

Ces rapports généraux, très-variables dans les diverses localités, sont très-différens, ainsi que nous l'avons déjà vu, pour la mortalité, dans les villes et dans les campagnes. Dans celles-ci, les naissances sont beaucoup plus nombreuses que les décès. En général, lorsque le mouvement de la population est accéléré, ou bien, au contraire, retardé pour la mortalité, il l'est aussi pour les mariages et pour les naissances. Les faits confirment pleinement cette remarque de M. Maltus.

On se tromperait grandement si l'on croyait que les climats les plus salubres et les pays les plus riches produisent toujours le plus d'enfans. MM. Maltus, Villot et Villermé l'ont surabondamment prouvé. Cela est surtout merveilleusement démontré par le mouvement de la population observé dans le département français de l'Ain, où la salubrité et l'aisance sont très-différentes dans les diverses zones ou localités. Un ancien préfet de ce département, M. Bossi, y a fait des recherches dont voici les résultats :

				hab.
Dans les montagnes qui sont pauvres, mais très salubres, on trouve.	naissances.	1	ann. sur	35
	mariages. .	1	—	179
	décès. . .	1	—	58
Dans les pays de rivages qui sont aisés, mais peu salubres, on trouve. . . .	naissances.	1	—	29
	mariages. .	1	—	138
	décès. . . .	1	—	27
Dans les plaines emblavées, qui sont moins aisées que les rivages, on trouve.	naissances.	1	—	27
	mariages. .	1	—	133
	décès. . . .	1	—	25
Dans les pays d'étangs et de marais, qui sont très-insalubres, on trouve. . .	naissances.	1	—	26
	mariages. .	1	—	97
	décès. . . .	1	—	21

Ces faits, offerts par un seul département, en apprennent plus, étant bien médités, qu'un long discours.

La fécondité du genre humain est assujétie à beaucoup de circonstances. Dans les pays où elle n'est pas restreinte, dans ceux où elle est encouragée par la facilité d'élever les enfans, de s'emparer du sol, de s'étendre autant qu'on le veut, et chez les peuples qui s'y livrent sans réflexion ou sans retenue, les femmes donnent bien plus d'enfans que dans les autres pays, surtout quand ceux-ci sont très-populeux. Dans ces derniers, aux causes physiques qui limitent la reproduction, il s'en joint de morales qui ne sont pas moins puissantes. Chercher à développer toutes ces circonstances, la manière d'agir et l'intensité d'action de chacune, serait évidemment sortir des bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer. Il suffit à notre objet d'établir qu'en Europe il naît, terme moyen, 4 enfans ou un peu plus par mariage. C'était autrefois, c'est-à-dire il y a 50 ou 60 ans, et c'est encore

aujourd'hui à peu près la même chose en France.

On a dit qu'en avançant du nord au midi, la fécondité devient plus grande. M. Benoiston de Châteauneuf, qui a fait de longues recherches sur ce point important de la marche suivie par la population, résout ainsi cette question :

Si l'on partage l'Europe en deux climats uniques, dont l'un s'étend du Portugal aux Pays-Bas, et l'autre de Bruxelles à Stockholm, on trouve que, dans le premier, un mariage donne 4 $\frac{57}{100}$ enfans, et, dans le second, 4 $\frac{50}{100}$. La différence devient encore plus grande si l'on compare entre eux les deux climats extrêmes : en Portugal, il naît 5 $\frac{10}{100}$ enfans par mariage; en Suède, 3 $\frac{62}{100}$ seulement. Enfin, dans les provinces du midi de la France, c'est 4 $\frac{54}{100}$, et dans celles du nord exactement, 4. Mais si l'on pousse plus loin les recherches, les différences que l'on pouvait attribuer au climat, à la température, s'effacent. On trouve que la Moscovie donne, par mariage, 5 $\frac{75}{100}$ enfans, la Bohême et la Belgique 5 $\frac{27}{100}$, le canton de Fribourg, 5 $\frac{35}{100}$, une partie de la Bretagne, 5 $\frac{52}{100}$, la Savoie, 5 $\frac{55}{100}$, etc.

Le genre de vie, la nature des différens métiers, et la qualité des alimens dont un peuple fait usage, voilà des circonstances qui influent plus sur la propagation de l'espèce que le climat. On croit avoir observé que les peuples qui se nourrissent de poissons multiplient plus facilement que ceux qui ne mangent que de la viande. Mais M. Benoiston de Châteauneuf a fait voir combien cette dernière observation est illusoire. On a aussi attribué la fécondité des femmes de la Sologne au *sarrazin*, qui fait la nourriture principale des habitans de cette contrée; mais tout porte à croire que si, dans ce pays marécageux et pauvre, le nombre des enfans par mariage l'emporte sur celui des pays voisins, qui sont riches et salubres, c'est que la mortalité y est plus forte. Chez les peuples qui mènent une vie errante et qui sont peu nombreux, il naît moins d'enfans que dans les pays où les individus des deux sexes se trouvent plus rapprochés et plus souvent en présence l'un de l'autre. Cependant, à l'époque d'une haute civilisation, le nombre des naissances diminue par la cherté des subsistances, qui rend les mariages plus difficiles. L'époque où un peuple vit principalement d'agriculture et dans une aisance moyenne, paraît être celle où il augmente le plus.

Des causes politiques et morales influent très-directement sur l'augmentation des naissances. Le défaut de subsistance s'oppose à la multiplication des mariages; et ce n'est que par des mariages que l'État peut espérer de voir naître beaucoup d'enfans : le libertinage, la communauté des femmes, la polygamie, le divorce, n'ont jamais eu d'influence salutaire sur la population. Il est démontré par des dénombremens authentiques que, sur deux masses d'individus égales en nombre, celle qui vit dans le mariage produit plus d'enfans que celle qui se livre à la débauche. Quant à la fameuse institution proposée par Platon, nous nous en rapportons à ce philosophe lui-même; la communauté des femmes, telle qu'il la concevait, réglée par des lois austères, avait pour but de *limiter* la population en l'épurant. La polygamie des Orientaux, vu l'égalité de nombre des deux sexes, ne donne à un homme plusieurs femmes, qu'en condamnant au célibat une grande partie de la nation. Aussi Montesquieu l'a déclarée nuisible à la population; mais ce même philosophe s'est constitué le défenseur de la facilité et de la fréquence du divorce; il a osé attribuer à cette institution l'énorme nombre d'habitans qu'il donne à l'ancien empire romain; enfin, il insinue que la religion chrétienne, en prêchant la continence et l'indissolubilité du mariage, a fait diminuer le nombre du genre humain. Cette ingénieuse calomnie est aisément réfutée par les témoignages des anciens eux-mêmes, qui tous s'accordent à représenter l'antique sainteté du mariage comme la source la plus directe des forces inépuisables de la république romaine; tandis que sous les empereurs, dans les siècles de la corruption, l'Italie serait restée inculte, faute de bras, si elle n'eût pas été cultivée par des légions, ou plutôt des nations entières d'esclaves, amenées de toutes les parties du monde. Le mal réel que fait le célibat des prêtres, institution purement humaine, ne saurait balancer les services qu'a rendus le christianisme, même sous le seul rapport de l'augmentation et de la conservation de notre espèce.

L'usage immodéré des liqueurs fortes énerve également un peuple, et dessèche les sources de la propagation. Un peuple actif, sobre, modéré dans ses passions comme dans ses plaisirs, sera toujours plus fécond qu'un peuple abâtardi par le luxe, la mollesse et la jouissance des voluptés que dédaigne ou que désavoue la nature. Une preuve de ce que l'on vient de dire nous est fournie par la comparaison des pays agricoles et des pays de vignobles. Il paraît prouvé qu'un terrain d'une lieue carrée en champs ne peut occuper et nourrir

que 1390 individus; au lieu qu'un pareil espace planté en vignes entretient 2604 personnes. Pourquoi néanmoins les pays de vignobles sont-ils souvent plus mal peuplés que des provinces agricoles sous le même climat? Pourquoi les paysans vignerons sont-ils souvent si malheureux? C'est sans doute parce que l'ivrognerie est plus favorisée dans un tel pays, et aussi, surtout, parce que le produit annuel de la vigne est plus incertain que celui des semailles en blé.

La table suivante, calculée par le célèbre Euler, offre au lecteur un moyen prompt et facile d'apprécier exactement l'augmentation de la population d'un pays quelconque, dès qu'on en connaît le nombre annuel des décès et des naissances.

Pays de 100,000 *habitans : mortalité de* 1 *sur* 36.

Les décès étant aux naissances comme	Le surplus des naissances sera	Ce surplus fera de la somme des vivans,	Le doublement de population aura lieu en
10 à 11	277	$\frac{1}{561}$	$250\frac{1}{2}$ années.
—— 12	555	$\frac{1}{180}$	125
—— 13	722	$\frac{1}{138}$	96
—— 14	1100	$\frac{1}{90}$	$62\frac{3}{4}$
—— 15	1388	$\frac{1}{72}$	$50\frac{1}{4}$
—— 16	1666	$\frac{1}{60}$	42
—— 17	1943	$\frac{1}{51}$	$35\frac{3}{4}$
—— 18	2221	$\frac{1}{45}$	$31\frac{2}{3}$
—— 19	2499	$\frac{1}{40}$	28
—— 20	2777	$\frac{1}{36}$	$25\frac{5}{10}$
—— 22	3332	$\frac{1}{30}$	$21\frac{1}{8}$
—— 25	4165	$\frac{1}{24}$	17
—— 30	5554	$\frac{1}{18}$	$12\frac{4}{5}$

Le *rapport entre le nombre des deux sexes* est un objet très-important pour la statistique et pour la législation. En Europe, il naît toujours plus de garçons que de filles, dans le rapport de 16 à 15, de 21 à 20, ou, selon d'autres, de 26 à 25. La mortalité est aussi plus grande parmi les enfans mâles; mais vers la quinzième année, l'équilibre est rétabli entre les deux sexes; ou, s'il y a encore un surplus pour les hommes, il est bientôt anéanti par les guerres, les voyages dangereux, les émigrations, dont l'effet tombe moins sur le sexe féminin. Ainsi, en dernière analyse, les femmes se trouvent toujours en plus grand nombre dans nos climats que les hommes. Cette différence est surtout très-sensible après une longue guerre. Selon Wargentin, elle s'est élevée en Suède, après la guerre du Nord, à 127,000 sur 2,000,000 et demi d'habitans. Selon les savans calculs de M. Rickmann, elle s'est élevée en Angleterre en 1811 à 388,886 sur 9,538,827 habitans, et en 1821 à 310,543 sur 11,261,437 habitans.

Néanmoins la différence en nombre entre les deux sexes n'est pas, en Europe, assez grande, ni surtout assez constante, pour qu'il soit permis d'en tirer quelque conclusion défavorable au système de la monogamie, ou des mariages entre un seul homme et une seule femme. Ces sortes de mariages, seuls conformes à la dignité humaine et à une saine morale, sont encore protégés par de puissantes raisons d'économie politique, et personne ne doute que la *polygamie*, ou le mariage d'un homme avec plusieurs femmes, serait une institution funeste pour le bien-être de l'Europe.

Quelques voyageurs avaient paru croire que dans les climats chauds il naît beaucoup plus de filles que de garçons; et comme le sexe masculin y est encore sujet à une plus rapide destruction que parmi nous, le surplus des femmes devait devenir extrêmement grand; d'où Montesquieu conclut que la polygamie a chez ces peuples des excuses très-plausibles; mais le fait d'où il part s'est trouvé absolument faux. Les recherches du P. Parennin dans la Chine, les listes de baptêmes tenues par les missionnaires danois de Tranquebar, les dénombremens faits par les Hollandais à Amboine et à Batavia, enfin, les renseignemens pris à Bagdad et à Bombay, par le judicieux Niebuhr, et ceux que l'on s'est procurés dernièrement sur plusieurs pays de la zone torride, ont démontré que le nombre des enfans des deux sexes n'est pas plus disproportionné dans l'Orient et dans les pays les plus chauds que dans l'Europe.

On prétend, avec plus de raison, qu'il y a des peuples qui, ayant la coutume de vendre au dehors un grand nombre de femmes, en manquent chez eux; ce qui les a engagés à établir la *polyandrie*, ou le mariage d'une femme à plusieurs maris. Cette institution, qui existe au Tibet et en d'autres contrées, est évidemment la moins favorable à la propagation.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

De l'homme, considéré comme être moral et politique.

Long-tems nous avons considéré la terre comme un corps physique, ayant des rapports avec d'autres corps physiques qui l'environnent ou qui habitent à sa surface. Mais dès qu'à travers l'immense série d'êtres qui s'est développée devant nous, nos recherches sont arrivées jusqu'à l'homme, nous avons aussitôt vu la *géographie physique* céder peu à peu la place à la *géographie politique*. Cette branche de notre science considère la terre d'après ses divisions politiques, et dans ses rapports avec les diverses sociétés civiles qui s'y sont établies. Il est évident que cette partie de la géographie a, comme les autres, ses principes généraux, dont l'ensemble forme une *théorie*, et dont la connaissance doit précéder l'étude des descriptions particulières. Mais ceux de ces principes qui, fondés dans la nature de notre être, ne varient pas au gré des caprices humains, sont en petit nombre; les autres rapports changent, sinon d'un royaume à un autre, du moins d'une partie du monde à l'autre; ce qui nous engage à nous borner ici à un exposé rapide des premiers, en réservant aux autres leur place convenable dans les introductions particulières à la description de chaque grande division du globe.

Le *langage articulé*, noble héritage de la nature humaine, est le premier lien social qui manifeste et qui perpétue l'union civile des hommes. Peu d'animaux, même parmi les oiseaux et les quadrupèdes, ont un langage *articulé*, ou à sons distincts et constans; ces langages, d'ailleurs, ne s'élèvent guère qu'à dix ou douze inflexions de la voix. Aucun animal n'a un langage *raisonné*, c'est-à-dire dont les divers sons expriment constamment et distinctement des idées générales. Cette faculté d'exprimer nos idées par des mots assure seule l'exercice continuel de notre mémoire; et sans la mémoire, que serait le jugement? L'homme n'est un être raisonnable qu'au moyen de la parole. C'est la parole qui rend communes à toute l'espèce les observations, les sensations et les découvertes de l'individu; de là naissent les sciences, les arts, la civilisation et la perfectibilité indéfinie du genre humain. Le langage, considéré comme faculté morale et physique, paraît donc inné à l'homme; mais le choix des sons, leurs modifications, leurs combinaisons ont dû dépendre de la libre volonté des hommes: la logique naturelle y a sans doute influé; mais aussi les passions, mais aussi le goût, la délicatesse des organes, la nature du climat, la situation de la société. Les *langues primitives*, composées de peu de mots, simples comme les mœurs et les idées de ceux qui les parlaient, ont naturellement dû se perdre en se confondant avec les idiomes plus parfaits qui en étaient sortis, comme les nations primitives se sont perdues en donnant naissance aux nations connues de l'histoire. Ainsi, le germe disparaît quand la plante élève dans les airs sa tête fleurie; ainsi, les premières racines tombent en poussière, tandis que l'arbre étend au loin ses branches verdoyantes.

Mais si la recherche de la langue primitive paraît aujourd'hui abandonnée de tous les vrais savans, ils ne désespèrent pas de reconnaître, à l'aide des langues actuellement parlées, les souches principales dont dérivent les peuples les plus célèbres de l'antiquité et ceux qui sont encore existans. M. Balbi, dans son *Atlas ethnographique du globe*, vient de fixer l'attention des savans et des gens du monde sur la haute importance qu'ont les langues pour l'histoire et la géographie. Sans ce flambeau, qui éclaire l'his-

torien et le géographe, tout est confusion, et l'on s'expose à commettre les erreurs les plus graves et à tomber dans les plus grandes méprises sur la classification des peuples, qui doit être le point de départ pour celui qui veut écrire l'histoire des nations et pour le géographe qui entreprend d'en faire connaître la position et d'en décrire la demeure.

La langue, dit M. Balbi, est le véritable trait caractéristique qui distingue une nation d'une autre; quelquefois même elle en est le seul, puisque toutes les autres différences produites par la diversité de race, de gouvernement, des usages, des mœurs, de la religion et de la civilisation, ou n'existent pas, ou bien offrent des nuances presque imperceptibles. Quelle différence essentielle présentent maintenant entre elles les principales nations de l'Europe, si ce n'est celle de la langue? Les progrès de la civilisation, la succession des changemens politiques, si fréquens de nos jours, et la multiplicité des rapports produits par le commerce et l'industrie, ont pour ainsi dire entièrement effacé ce qui constituait les nuances principales du caractère individuel de chaque nation européenne; quelle différence essentielle offrent entre elles les nations policées de l'Inde, de l'Indo-Chine et de l'Archipel Indien, et la plupart des innombrables peuplades de l'Amérique, si ce n'est aussi celle de la langue différente que chacune d'elles parle, et qui fait qu'un *Malabar* diffère d'un *Telinga*, d'un *Bengali* et d'un *Maharatte*; un *Siamois*, d'un *Péguan*, d'un *Birman* et d'un *Tonquinois*; un *Malais*, d'un *Javanais*, d'un *Bugis* et d'un *Tagale*; un *Mexicain*, d'un *Tarasque*, d'un *Huastèque* et d'un *Totonaque*; un *Huron*, d'un *Sawanou*, et un *Guanari*, d'un *Péruvien*.

Mais, outre que la langue est ordinairement le seul ou le principal trait caractéristique d'une nation, ce trait a l'avantage d'être presque toujours inaltérable, se conservant à travers la série des siècles; car ni le laps de tems, ni les variations des gouvernemens, ni les changemens de religion et des institutions sociales et politiques, ne sauraient, généralement parlant, le détruire. Ne voyons-nous pas les *Croates* de Feldsberg, dans la Basse-Autriche, et ceux des villages de Froelersdorf, de Grittenfeld et de Prezau, dans la Moravie, conserver leur langue au milieu des peuplades allemandes qui les environnent? Ne voyons-nous pas quatre autres peuples slaves, les *Seelen*, les *Kures*, les *Wenden* et les *Semgallen*, conserver aussi, depuis tant de siècles, chacun leur dialecte letton différent, malgré les longues et intimes relations avec les Allemands qui les pressent de tous côtés, malgré les nations finnoises qui les environnent, et malgré l'influence toujours croissante de la domination russe? C'est ainsi que les *Indiens*, les *Chinois*, les *Juifs*, les *Arméniens*, les *Basques*, les *Caldonachs*, et une foule d'autres nations, se sont conservées à travers la série des siècles, malgré les révolutions qu'elles ont subies, et malgré la domination et le contact de tant de peuples étrangers avec lesquels elles se sont trouvées.

Comme dans la description générale de chaque partie du monde on offrira dans un tableau toutes les familles ethnographiques qui lui appartiennent, avec leurs langues principales, nous nous bornerons ici à définir ce que l'on doit entendre pour *règne* et *famille*, pour *langue-sœur*, *langue mélangée* et *dialecte*, résumant ensuite la mappemonde ethnographique de l'Atlas de M. Balbi. Ce sera le cadre général auquel se rapporteront les cinq tableaux correspondans aux cinq parties du monde.

Un *règne ethnographique* est un ensemble de langues qui, sans aucune liaison historique connue, présente des analogies soit radicales, soit grammaticales, assez nombreuses et assez intimes pour rendre nécessaire la supposition d'une liaison inconnue, quant au tems et au lieu. La prétendue famille des *langues indo-germaniques* de quelques savans philologues offre l'exemple le plus clair qu'on puisse citer pour appliquer cette définition. Selon M. Balbi, il embrasserait les familles sanskrite, persane, arménienne, slave, germanique et thraco-pélasgique. Ses deux groupes des *langues transgangétiques* et des *langues tartares* pourraient aussi passer pour deux autres règnes ethnographiques; la prétendue langue malaise, dont M. Balbi a fait provisoirement une famille, offrirait encore un autre règne; et l'Amérique, selon cet ethnographe, n'en présenterait pas moins de sept ou huit, si l'on connaissait mieux les nombreux idiomes qu'on y parle. Mais, comme M. Balbi l'observe, dans l'état encore si imparfait de l'ethnographie, on s'exposerait à commettre les erreurs les plus graves en appliquant cette classification à des langues dont on ne possède pas le quart des élémens nécessaires pour le faire convenablement. Aussi M. Balbi s'est-il bien gardé d'admettre un seul de ces règnes dans son Atlas.

Mais il en est bien autrement de la classification par familles, pour laquelle on a

assez de matériaux, et sur laquelle est basée toute l'ethnographie. Les langues d'un même règne forment entre elles des *groupes* plus distincts, dont les membres ont une analogie plus intime, et présentent tant de traits de famille, qu'on leur reconnaît une origine commune, d'autant plus que l'histoire vient d'ordinaire à notre secours en nous indiquant les traces des migrations des peuples qui les parlent. Ces *langues-sœurs* constituent les *familles*. Mais gardons-nous d'étendre cette terminologie; ne parlons pas des *langues-mères*, cette idée si chérie de certain littérateur et du peuple entier des grammairiens vulgaires, idée fausse et nuisible dans l'acception ordinaire, et qui, réduite à un sens raisonnable, s'applique presque à toutes les langues anciennes et modernes. Les langues-sœurs ne reconnaissent pas le droit d'ainesse, ou du moins elles ne le reconnaissent que dans certains cas spéciaux. Ainsi, dans la *famille slave*, le russe, le servien, le dalmate, descendent bien de l'ancien slavon, dans lequel les livres d'église sont écrits. Mais qui oserait affirmer que le langage des anciens Russes, lorsque, au IVe siècle, ils demeuraient près des monts Crapacs, était précisément ce même dialecte? Qui oserait nier qu'il a dû y avoir un ancien polonais, puisque les noms de plusieurs peuples sarmates, au Ier et au IIe siècle, ont déjà un caractère slavon? Le *proto-slave* existait vraisemblablement dans la Thrace à la même époque que l'ancien hellénique et le pélasgique; de là l'affinité spéciale. Gardons-nous de limiter l'horizon des recherches savantes par une classification trop positive.

S'il est difficile de déterminer un caractère général des *langues-sœurs*, formées par la lente coopération des causes morales et intellectuelles, il est assez facile de dire ce que sont les *langues mixtes*, du moins modernes. Débris de deux ou plusieurs idiomes, violemment réunis par un ou plusieurs peuples conquérans, ils présentent un mélange incohérent de racines d'origine différente, et, pour la plupart, un mélange non moins contradictoire des règles grammaticales, empruntées à toutes les langues originales qui ont contribué à les former.

Les *dialectes*, généralement parlant, sont des manières différentes de prononcer une langue. Nous ne croyons pas qu'on puisse donner une définition plus exacte, quoique elle laisse encore beaucoup à désirer; car à côté d'une prononciation plus ou moins sonore ou sourde, accentuée ou effacée, se glissent aussi des constructions souvent tout-à-fait différentes et des mots inconnus. Dans ces constructions, il y en a d'évidemment corrompues ou vicieuses; mais il y en a aussi d'autres qui, bien que contraires à l'usage général, ont leur grâce, leur avantage. Dans les mots, il y en a de malsonnans, de mutilés; mais il y en a d'autres plus harmonieux, plus expressifs, plus régulièrement formés, plus anciens que les mots de l'idiome dominant.

M. Balbi croit qu'on peut faire monter au moins à 2,000 le nombre des langues connues. Quelque grand qu'il puisse paraître, ce nombre est bien loin d'être exagéré. Il nous étonne, parce que nous avons des idées très-inexactes des langues, parce que leur histoire est encore dans l'enfance, et que la ligne de démarcation entre une langue et ses dialectes est encore bien loin d'être déterminée avec précision. La plupart de nos idées sur ce sujet se fondent sur les opinions de ces auteurs qui prétendaient fixer le nombre des langues d'après quelques textes de la Bible, et sur l'observation de l'état où se trouvent actuellement celles des pays les plus connus. Mais les opinions de ces auteurs sont arbitraires, et le petit nombre des idiomes de l'Europe ne peut pas servir de mesure pour connaître celui des autres parties du monde. La région du Caucase, les plaines de l'Orénoque et de l'Amazone, la côte de la Nouvelle-Californie et plusieurs îles de l'Océanie prouvent sans réplique combien seraient erronées les conséquences de semblables comparaisons.

L'état imparfait de l'ethnographie n'a permis à M. Balbi de classer dans son Atlas que 860 langues, et environ 5,000 dialectes. Dans ce nombre prodigieux d'idiomes, 153 appartiennent à l'Asie, 53 à l'Europe, 115 à l'Afrique, 117 à l'Océanie, et 422 à l'Amérique.

Nous terminerons ce sujet important en offrant le résumé de la mappemonde ethnographique de M. Balbi.

En appliquant à l'ethnographie les cinq grandes divisions du globe suivies par les géographes, quoique leurs limites respectives y subissent de grandes modifications, dues au domaine très-étendu de certaines langues, M. Balbi partage toutes les langues connues dans les cinq classes suivantes :

LANGUES ASIATIQUES, subdivisées en *famille des langues Sémitiques*, l'arabe, l'hébreux : *langues de la Région Caucasienne*, le géorgien, l'arménien, etc.; *famille des langues Persanes*, le send, le parsi, le persan, etc.; *langues de la Région Indienne*, la famille sanskrite avec le sanskrit, le pali, l'hindoustani, le tamoule, le maleya-

lam, le télinga, etc.; *langues de la Région Transgangétique*, la famille tibetaine avec le tibetain, etc.; la famille chinoise avec le kou-wen, le kouan-hoa, etc.; la famille japonaise, avec le japonais, etc.; le rukheng-barma, le laos-siamois, l'anamite, etc.; *groupe des langues Tartares*, les familles toungouse avec le mandchou, tatare ou mongole avec le mongole et le kalmouque, turque avec le turque, le yakoute, etc.; *langues de la Région Sibérienne*, les familles samoyède, iénisseï, koryèque, kamtchadale, kourilienne, etc.

Langues européennes, subdivisées en six familles: la *basque* ou *ibérienne*, le basque ou escuara; la *celtique*, le galique et le cymraeg, etc.; la *thraco-pélasgique* ou *greco-latine*, l'albanais, l'étrusque, le grec, le latin, le roman, l'italien, le français, l'espagnol, le portugais, etc.; la *germanique*, le haut allemand ancien, l'allemand, le frison, le neerlandais, le mésogothique, le suédois, le danois, l'anglo-saxon, l'anglais, etc.; la *slave*, l'illyrien, le russe, le tchekhe, le polonais, le lithuanien, etc.; l'*ouraltenne*, le finnois, le lapon, le tcheremisse, le permien, le madjar ou hongrois.

Langues africaines, subdivisées en cinq groupes: *langues de la Région du Nil*, la famille égyptienne avec l'ancien égyptien, et le copte; la famille nubienne avec le nouba, etc.; la famille troglodytique, avec le bicharien, etc.; *langues de la Région de l'Atlas* formant la *famille des langues Atlantiques*, l'atlantique propre ou amazigh, l'ertana, le tibbo, le guanche, etc.; *langues de la Nigritie Maritime*, la famille mandingo avec le mandingo, le sousou, etc.; la famille achantie avec l'achantie, l'inta, etc.; la famille ardrah avec l'ardrah-judah, le benin? etc.; ensuite les langues foulah, wolof, sérère, etc.; *langues de l'Afrique Australe*, la famille congo avec le congo, le loango, etc.; la famille cafre avec le cafre propre, le betjouane, etc.; la famille hottentote avec l'hottentote, le saab; la famille monomotapa avec le monomotapa? le macouas, etc.; la famille gallas avec le gallas, etc.; ensuite les langues somauli, hurrur, etc.; *langues de la Nigritie Intérieure*, les familles haoussa et bornouane avec l'haoussa, le bornou, etc.; ensuite les langues tombouctou, maniana, kallagi, baghermeh, etc.

Langues océaniennes, subdivisées en: *famille des langues Malaises*, le grand-océanien, le java-vulgaire, le basa-krama, le malais propre, l'achin, le bima, le bugis, le macassar, le tagalog, le bissayo, le mindanao, le chamorre, le radak, le nouveau-zélandais, le tonga, le taïtien, le sandwich, le si-deia, le madécasse, etc.; *langues des Nègres Océaniens et d'autres peuples*, le tembora, le sydney, le dory, le tanna, le pelew, etc.

Langues américaines subdivisées en onze groupes: *langues de la Région Australe de l'Amérique Méridionale*, la famille chilienne, avec l'araucan, etc.; ensuite les langues pécherais, patagone, téhuelhet, etc.; *langues de la Région Péruvienne*, les familles mocoby-abipon, vilela-lule, péruvienne avec le mocoby, le vilela, le quichua ou péruvien, etc.; ensuite les langues zamuca, chiquitos, panos, etc.; *langues de la Région Guarani-Brésilienne*, la famille brésilienne avec le guarani propre, le brésilien, l'omagua, etc.; les familles purys, machacaris-camacan et payagua-guaycurus avec le purys, le camacan, etc.; le guaycurus, le payagua, etc.; ensuite les langues charrua, guayana, botecudos, mundrucus, bororos, etc.; *langues de la Région Orénoco-Amazone* ou *Andes-Parime*, les familles caribe-tamanaque, avec le caribe, le tamanaque, le chaymas, etc., saliva avec le saliva, etc., cavere-maypure avec le maypure, le moxos, le guaypunabis, etc., yarura-betoi avec le yarura, etc.; ensuite les langues oyampis, guahariros, maquiritare, ottomaque, manitivitanos, chibcha ou mozcas, cunacunas, etc.; *langues de la Région de Guatemala*, les familles maya-quiche avec le maya, l'haïti, le quiche, etc.; ensuite les langues chontal, tzendal, chiapaneca, etc.; *langues du Plateau d'Anahuac* ou *du Mexique*, la famille mexicaine avec l'aztèque ou mexicain, le cora, etc.; ensuite les langues mixteca, zapoteca, totonaca, othomi, tarasque, etc.; *langues du Plateau Central de l'Amérique du Nord et des pays limitrophes à l'est et à l'ouest*, les familles tarahumara avec le tarahumara, etc., panis-arrapahoes, avec le panis, l'arrapahoes, le keres, le tetan, etc., caddos avec le caddos, etc.; ensuite les langues cinaloa, allighewi? moqui, apaches, etc.; *langues de la Région Missouri-Colombienne*, les familles colombienne, avec le colombien supérieur et inférieur, etc., sioux-osage avec le sioux, le maha, le minetares, l'osage, etc.; ensuite les langues sussee, paegan, etc.; *langues de la Région Alleghanique et des Lacs*, les familles mobile-natchez avec le natchez, le muskohge, le chikkasah, le cheerake, le chaktah, etc.; woccons-katahba avec le katahba, etc.; mohawk-hurone ou iroquoise, avec le mohawk, l'huron, l'oneidas, etc.; lennape avec le sawanou, le saki-ottogami, le delaware, le mohegan-abenaqui, l'algonquino-chippeways, le knistenau, cheppewyan propre, le tacoullies, etc.; ensuite les langues timuacana, bahama, etc.; *langues de la Côte Occidentale de l'Amérique du Nord*, les familles waicure avec le waicure, etc.; cochimi-lyamona avec le cochimi propre, etc., matalan-quirote avec le matalan, etc., kolouche avec le kolouche propre, le tchinkitane, etc.; ensuite les langues péricu, killamaks, noutka ou wakash, ou galjakhmoutzi, kinaïtze, etc.; *langues de la Région Boréale de l'Amérique du Nord*, formant la famille des idiomes esquimaux avec l'esquimau propre, le tchougatche-kenega, l'aleutien, l'aglemoute ou tchouktche-américain, le tchouktche propre ou tchouktche asiatique.

Telle est la série des principales langues parlées par l'espèce humaine. Quelle longue échelle depuis l'idiome du Nègre et de tant d'autres nations barbares, qui ne distingue qu'à peine le singulier du pluriel, jusqu'à la langue grecque, où la pensée la plus raffinée ou la plus approfondie rencontre toutes faites les formes qui peuvent la fixer! Il y a des langues qui n'ont aucune expression pour des objets étrangers aux sens extérieurs, tels que

l'ame ou Dieu; il y en a qui n'ont pas même de terme équivalent au verbe *être* ou au substantif *monde*. Mais si la métaphysique paraît refusée à la grande majorité du genre humain, tous les peuples, même les plus sauvages, ont le sentiment de l'existence des forces invisibles qui régissent la nature et les destinées. Les diverses manières dont les nations manifestent ce sentiment, constituent autant de *religions* diverses; les actes extérieurs qui peuvent être le résultat de ces croyances religieuses sont des *cultes*.

Le nom de polythéisme est donné à toute religion qui admet plusieurs dieux, quelles que soient la nature et la dignité qu'elle leur assigne. On en connaît plusieurs classes. La plus grossière de toutes est le *fétichisme*, ou l'adoration des *fétiches*. Par *fétiche*, on entend toute sorte de choses animées ou inanimées, que les prêtres de ces religions font regarder aux sauvages comme des êtres enchantés ou doués de quelque force magique et divine. Ces superstitions, les plus absurdes de toutes, règnent parmi les nations abruties de la côte de Guinée, et chez beaucoup d'autres sauvages. Elles se sont mêlées à toutes les croyances religieuses. La *Pierre noire* adorée à la Mecque avant Mahomet, et le dieu *Phallus* des Romains, étaient indubitablement des fétiches. On pourrait étendre ces remarques à beaucoup d'autres cultes.

Le *sabéisme* tient un rang plus élevé; c'est l'adoration des corps célestes, du soleil, de la lune et des étoiles, soit séparément, soit tous ensemble. Ce système très-ancien, répandu sur toute l'étendue du globe, même au Pérou, s'est mêlé avec toutes les autres religions; mais il n'existe plus sans mélange que chez quelques tribus isolées. Son nom vient des *Sabéens* ou *Sabiens*, ancien peuple de l'Arabie.

Les philosophes raisonnèrent sur les idées encore brutes de la multitude; les législateurs en firent des instrumens de civilisation ou de servitude. Il se forma trois hypothèses sur la nature de l'univers : le *Matérialisme* ou le *Panthéisme* crut que tout ce qui existe est pénétré d'un esprit divin; le *Dualisme* admit deux êtres éternels, Dieu et la matière, le bon et le mauvais principe; enfin, le système des *Émanistes* supposa que tous les êtres, les bons et les mauvais génies, étaient émanés d'un Dieu suprême.

Le panthéisme, modifié par les lois nationales, et se confondant avec le sabéisme, devint le *polythéisme raisonné* ou *mythologique*. On peut classer sous ce nom toutes les religions dans lesquelles les attributs de l'Être suprême sont personnifiés sous la figure des êtres divins séparés. Ces religions ne sont donc rien moins que barbares ou indignes de la raison humaine; elles sont les plus favorables à la poésie et aux beaux-arts; elles ont fleuri chez les peuples les plus civilisés de l'antiquité. Néanmoins, elles sont de plusieurs genres très différens l'un de l'autre : on peut les réduire à *trois* classes. La plus ancienne, selon les notions actuelles sur l'antiquité, est celle des Égyptiens. Les progrès actuels sur les institutions de ce peuple célèbre, dus aux savantes recherches de MM. Champollion, ont mis en évidence les faits essentiels de ses opinions religieuses. Il admettait les principes fondamentaux de toute morale, savoir : un Dieu unique, tout-puissant et éternel; l'immortalité de l'ame, et les peines ou les récompenses dans une autre vie. L'Être suprême n'était point figuré, mais toutes ses qualités étaient personnifiées par des divinités de divers ordres, ayant des attributions et des symboles fixes. Chacune de ces personnifications était donc un être divin, mais subordonné. A chacun de ces êtres un animal était consacré, et le choix était réglé sur l'analogie existante, ou qu'on croyait exister entre l'habitude de l'animal et les attributions de l'être divin. Cet être était donc représenté, 1° de forme humaine, avec ses symboles spéciaux et sa coiffure particulière; 2° par un corps humain portant la tête de l'animal consacré, et ornée de la coiffure du dieu; 3° par l'animal lui-même avec cette même coiffure. Ceci explique la multitude de figures religieuses réunies dans nos collections, mais donne aussi le moyen de les classer avec une méthode sûre et qui a manqué jusqu'ici. On voit par là aussi toute la simplicité du système religieux de l'Égypte, et chaque jour fait reconnaître de nouvelles analogies entre les dieux de la Grèce et ces personnages divins de l'Égypte, tels que *Thôth* et *Hermès*, *Phtah* et *Héphaïstos*, *Neith* et *Minerve*, *Athyr* et *Aphrodite*. Les Grecs imitèrent les formes et les idées secondaires de la religion égyptienne, mais ne s'élevèrent pas jusqu'aux principes fondamentaux de l'institution. Chez les Grecs comme chez les Romains, la nature humaine, mais embellie, servit de type aux diverses personnifications de la divinité. C'était donc un *anthropomorphisme*. Elle variait à l'infini. L'adoration des héros nationaux modifia le polythéisme des Grecs et des Romains. La vénération des morts, en général née d'un sentiment naturel, se mêla à toutes les religions; mais dans quelques-unes elle paraît avoir joué le premier rôle. C'était le cas

parmi les *Celtes*. Chez d'autres nations, comme les Syriens, les Chaldéens et les Phéniciens, le culte des astres et des forces physiques de la terre paraît avoir prédominé.

Dans la religion des Brahmanes, l'Être suprême lui-même est censé se déguiser sous diverses formes divines, humaines et animales. On sent qu'il serait possible de regarder cette croyance comme la source de toutes les autres, même du fétichisme; mais on soutiendrait avec un avantage égal que le brahmanisme n'est qu'un fétichisme ennobli. Quoi qu'il en soit, on peut qualifier de *théomorphisme* la religion que professent les Hindous. C'est de tous les cultes anciens celui qui s'est le mieux soutenu; il règne encore parmi ces peuples. Du brahmanisme s'est formé le *bouddhisme* ou *culte de Bouddha*, dans lequel M. Abel Rémusat distingue, 1° le *Bouddhisme primitif* ou *samanéisme*, professé par les bouddhas et djaïnas du Décan et de Ceylan. Ces peuples honorent Bouddha comme une incarnation de Vischnou, etc.; 2° le *Bouddhisme réformé*, né dans l'Indoustan, d'où il avait été porté autrefois au Tibet et dans la Boukharie, encore en vigueur à Ceylan; de cette île importé dans la Péninsule Ultérieure et à la Chine, et professé dans les empires Birman et d'Anam, la Chine, la Corée, le Japon, par une partie considérable de la population non-lettrée. Les bouddhistes honorent Bouddha comme un dieu suprême, manifesté dans la personne de Chakia-Mouni; leur hiérarchie est irrégulière et purement locale; 3° le *Lamisme*, établi dans le Tibet au XIIIe siècle, et successivement adopté par les nations mongoles, et par quelques tongouses. Les lamistes honorent Bouddha dans une de ses modifications théologiques, et incarné dans la personne du Dalaï-Lama. Ils ont une hiérarchie irrégulière, établie au Tibet et dans la Tartarie; ils ont adopté beaucoup de cérémonies et quelques idées des sectes chrétiennes de Syrie. A cette religion se trouve mêlé, dans plusieurs pays orientaux, le *culte des esprits* ou le *naturalisme mythologique* de l'Asie Orientale, professé très-anciennement à la Chine par les *Tao-sse* ou *docteurs de la raison*. Ce culte s'est étendu au Japon, dans la Corée, chez les Tongouses, au Tonquin, où il a revêtu des formes diverses, et est encore actuellement professé par toute la partie de la population qui n'a pas embrassé la religion indienne ou bouddhisme, ni les principes de Confucius. Au Japon, cette croyance a revêtu des formes particulières, obtenu une hiérarchie dont le chef est le *Darï*. Chez quelques tribus tartares, ce culte a été pris pour une dépendance du *samanéisme*, d'où lui est venu, chez quelques auteurs, le nom très-impropre et corrompu de *chamanisme*.

Le système des deux principes et celui des émanations devaient naturellement se confondre, pour peu que les *dualistes* accordassent de supériorité à l'un de leurs principes, ou pour peu que les *émanistes* admissent la possibilité d'une révolte contre l'Être suprême. Voilà pourquoi les religions dérivées de ces deux sources se distinguent avec peine les unes des autres. Elles appartiennent même toutes ensemble au *monothéisme*, si l'on convient d'appliquer ce nom à toute religion qui n'admet qu'un seul véritable Dieu, quelle que soit la foule de génies, de fées, d'anges, de diables dont on l'environne.

On connaît, selon M. Saint-Martin, trois anciens systèmes religieux qui ont pour base un dualisme plus ou moins prononcé. Le premier est la *religion des mages*, ou de *Zoroastre*. Il y a un Être suprême appelé *Zerwan* ou *le tems sans bornes*, d'où sont émanés deux principes, l'un bon, appelé en ancien persan *Ehoro-Mezdao*, ou *Oromaze* par les Grecs; l'autre, mauvais, en ancien persan *Enghres-Meeniosch*, par les Grecs *Arimane*. Ils se combattent; le bon remportera à la fin une victoire complète. Cette croyance, que l'on connaissait assez bien par les récits des historiens grecs, se conserve encore parmi les Parsis ou Guébres dans le Kerman, en Perse, à Surate et dans le Guzarat, dans l'Indoustan. Dans le 1er siècle du christianisme, il se répandit dans l'empire romain un culte venu de la Perse, connu sous le nom de *culte Mithriaque*, qui offrait de grandes ressemblances avec la religion de Zoroastre, mais dans lequel le dieu Mithra, fils d'Oromaze, chargé de la conduite du soleil et du gouvernement du monde, médiateur entre Oromaze et les hommes, était l'objet d'une adoration spéciale.

On connaît moins la religion ancienne des peuples esclavons; *Biel-bog*, le dieu blanc, et *Czerno-bog*, le dieu noir, paraissent y figurer comme deux puissances ennemies. Des monumens authentiques nous donnent une idée de l'*odinisme*, qui régnait dans la Scandinavie: *Odin*, le chef des bons dieux; *Surtur*, le destructeur du monde, le mal physique; *Loke*, le mal moral, et tous les autres dieux, sont dans la dépendance d'*Alfader*, ou le Père universel.

A travers tant d'ingénieuses erreurs ou de rêves bizarres, la céleste vérité se frayait en silence une route long-tems ignorée. Une

petite nation reconnut l'utilité absolue de la divinité pour base de sa religion. Le *Judaïsme*, dont plusieurs idées et images ressemblent à celles des mages de la Perse ou des prêtres égyptiens, se divise aujourd'hui en deux sectes principales, savoir : celle des *karaïtes*, qui ne reconnaissent pour divins que les livres du Vieux-Testament; et celle des *rabbinistes*, qui attribuent une autorité presque divine au recueil connu sous le nom de Talmud.

Le *Christianisme*, qui a pris origine dans le sein du judaïsme, et qui, mêlé ensuite avec la philosophie platonicienne, modifié par les progrès de l'esprit humain, s'est divisé dans une infinité de systèmes, étend aujourd'hui sa bienfaisante influence sur les contrées les plus civilisées et dans toutes les parties du monde.

L'*Église Grecque* ou *Orientale*, qui se rapproche le plus du christianisme des ve et vi^e^ siècles, est dominante dans l'empire Russe et dans les îles Ioniennes, et professée par un grand nombre d'habitans dans l'empire Ottoman ; elle est aussi la religion d'un grand nombre de sujets de l'empire d'Autriche, surtout en Hongrie, Transylvanie, Croatie, Slavonie et Dalmatie. Parmi les branches de l'Église Grecque, on distingue les nestoriens dans la Turquie d'Asie, autrefois très-répandus en Tartarie, en Mongolie, et jusque dans la Chine; et les monophysites, lesquels comprennent les Coptes en Égypte et en Abyssinie, les Arméniens et les Jacobites.

L'*Église Latine* ou *Occidentale* s'est séparée en deux grands partis.

L'*Église Catholique*, *Apostolique* et *Romaine* étend son empire sur presque toute la France, sur toute l'Italie, l'Espagne, le Portugal, sur les trois quarts de l'Irlande, sur la plus grande partie de l'empire d'Autriche, sur plus de la moitié de la monarchie Néerlandaise, sur presque la moitié de la monarchie Prussienne, de la confédération Suisse et des puissances secondaires de la confédération Germanique. Cette religion est aussi professée par les nombreux descendans des vastes colonies fondées en Asie, en Afrique, en Océanie et en Amérique par les Espagnols, les Portugais et les Français. Le *Pape* en est le chef spirituel.

Les *Grecs-Unis*, qui ont quitté l'Église Grecque orientale, forment un faible appendice à l'Église Catholique.

Les *Églises Protestantes*, d'après des nuances assez légères, se partagent en trois branches. Le *Luthéranisme* ou l'*Église Évangélique* domine dans les monarchies Prussienne, Danoise, Suédo-Norwégienne, dans les royaumes d'Hanovre, de Saxe, de Wurtemberg et autres états de la confédération Germanique; les habitans de la Finlande, de la Livonie, etc., dans l'empire Russe, et un grand nombre d'individus dans l'empire d'Autriche suivent les dogmes de cette Église, à laquelle on tâche depuis quelque tems de réunir ceux qui professent le *calvinisme*. Les dogmes de ce dernier, connus aussi sous le nom d'*Église Réformée*, dominent principalement dans les provinces septentrionales de la monarchie Néerlandaise, dans les cantons suisses de Berne, de Zurich, de Bâle, etc.; dans le duché de Nassau, dans les principautés d'Anhalt, de Lippe, dans la Hesse Électorale, etc., un assez grand nombre d'habitans des monarchies Française et Prussienne et de l'empire d'Autriche, ainsi que la grande majorité de la population de l'Écosse, sont attachés à cette église, à laquelle appartiennent aussi les *congrégationalistes* ou *indépendans*, et les *presbytériens*, si nombreux dans les États-Unis.

L'*Église Anglicane* ou *Épiscopale* ne se distingue des autres protestans que parce qu'elle a maintenu la hiérarchie épiscopale. Elle règne en Angleterre, et, quoique en minorité, domine impérieusement en Irlande. Les nombreux descendans des colonies fondées par les calvinistes, les luthériens et les anglicans, en Amérique, en Afrique, dans l'Asie et l'Océanie, professent la religion de leurs ancêtres.

Sans embrasser aucun système de l'intolérance, et sans vouloir insulter à des hommes souvent respectables, nous donnons ici le nom de *secte* à tout parti religieux qui n'est devenu dans aucun endroit assez nombreux pour dominer dans l'État. Les principales sectes chrétiennes sont : les *unitaires*, sociniens ou antitrinitaires, protégés en Transylvanie, dans la Pologne Prussienne : un très-grand nombre de catholiques, de luthériens et de calvinistes sont en secret attachés à ce système; les *arminiens* ou remontrans, parti né en Hollande, et qui s'est rapproché des unitaires; les *mennonites*, d'abord connus sous le nom d'anabaptistes, et décriés à cause de leur fanatisme, aujourd'hui les plus paisibles de tous les sectaires; les *baptistes*, parti très-nombreux, surtout dans les États-Unis d'Amérique; les *frères-moraves* ou hernhutes, espèce d'association monastique qui, au reste, suit les dogmes du luthéranisme et répand les bienfaits de ses instructions douces et austères parmi les nations sauvages; les *quakers* ou trembleurs, enthousiastes paisibles, nom-

breux en Angleterre, dans l'Amérique Anglaise et dans les États-Unis; les *shakers*, les *tunkers* et autres associations semblables aux quakers; les *swédenborgiens*, secte mystique de Suède et d'Angleterre; enfin, les *méthodistes*, qui se distinguent par une rigueur outrée en morale, et qui depuis le commencement du siècle sont devenus très-nombreux dans la monarchie Anglaise et dans les États-Unis.

Le christianisme, outre tous les ennemis sortis de son propre sein, a vu s'élever à côté de lui un rival d'abord dangereux et encore incommode, dans le *Mahométisme* ou, d'après la façon de parler des mahométans eux-mêmes, l'*Islam*, c'est-à-dire l'Église orthodoxe; cette religion n'est qu'un mélange de judaïsme et de christianisme, avec quelques ornemens poétiques. La religion mahométane domine dans une très-grande partie de l'Asie et de l'Afrique, ainsi que dans la Turquie d'Europe; elle est tolérée en Russie. On distingue, comme parmi les chrétiens, plusieurs partis. Les *sunnites*, bien que partagés sur la discipline en quatre partis, s'accordent à mettre le livre des traditions ou la *Sunna* au nombre de leurs écritures saintes, et à regarder *Omar* et ses successeurs comme des *califes* légitimes. Ce parti est le plus nombreux; les Turcs en sont.

Le nom de *schiites* veut dire séparatistes; les sunnites le donnent à tous ceux qui se sont séparés d'eux: ils prétendent en compter 6 classes; chacune a 12 subdivisions, ce qui fait 72 sectes hérétiques; car les Turcs ont vu, comme Bossuet, que la multiplicité des hérétiques fournit un argument spécieux contre leurs doctrines. Mais, pour parler vrai, il n'y a parmi les schiites qu'un seul parti considérable, c'est celui des *sectateurs d'Ali*; ils dominent en Perse; ils rejettent la Sunna.

Il est difficile de rien dire de positif sur le nombre de sectateurs que compte chaque religion actuellement existante sur le globe. Un zèle maladroit engage les divers partis à exagérer leur nombre, comme si Sénèque n'avait pas eu raison de dire qu'une grande majorité est souvent un indice d'une mauvaise cause. Les incrédules surtout ont mis une importance ridicule à exagérer le nombre des mahométans et des païens.

Nous croyons qu'on pourrait adopter les sommes suivantes :

Le *Catholicisme*.	139 millions.
L'*Église Grecque*.	62
Les *Églises protestantes*. . . .	59
Total du *Christianisme*. . .	260 millions.
Report.	260 millions.
Le *Judaïsme*.	4
Le *Mahométisme*.	96
Le *Brahmanisme*.	60
Le *Bouddhisme*, avec toutes ses branches.	170
Toutes les autres religions, y compris le *Fétichisme*.	147
Total de tout le globe. . . .	737 millions.

Les langues et les croyances religieuses sont les liens de la *société morale*, qui souvent survit à la chute de la *société civile et politique*. Mais c'est celle-ci qui détermine la circonscription des états et des empires que la géographie politique est chargée de décrire. Il faut prendre une idée générale des formes variées de cette société.

Les liens qui unissent le mari à l'épouse et les parens aux enfans formèrent la famille ou la société domestique. Les rapports du maître au domestique prirent déjà origine dans cet état de la société. Le faible ne pouvant se procurer un patrimoine ni s'y maintenir, a dû de bonne heure se décider à réclamer la protection du plus fort. Plusieurs familles se trouvant *voisines*, dûrent, après quelques disputes, s'accorder à rester en paix ensemble. Certaines règles s'établirent entre elles : ce n'étaient point encore des lois, mais c'étaient des coutumes. La réunion de ces familles ne formait point un état, mais seulement une *société civile*.

Ces petites sociétés dûrent bientôt s'apercevoir que leurs coutumes et observances avaient besoin d'être fixées, de prendre le caractère de *lois*. Des hommes d'un génie supérieur devenaient les législateurs ignorés de ces hameaux ou villages. Dès que les rapports des hommes entre eux furent fixés par des lois, la *société politique* exista.

Mais c'était une société sans gouvernement, et l'on tomba bientôt dans les maux de l'anarchie. Cette expérience apprit aux hommes qu'il fallait *une force physique* pour maintenir la force purement morale des lois; ils établirent un gouvernement sous une forme quelconque. La convention qui fixe les lois primitives de la société civile s'appelle *pacte social*. Celle qui fixe l'existence de la forme d'un gouvernement et les rapports qui en découlent, s'appelle *constitution*. Par cette dernière convention, la société civile se constitue en *état* ou, si l'on veut, en *république*: car ce dernier mot, tiré du latin, signifie originairement toute société civile ayant un gouvernement et des lois, sans égard à la forme.

Un gouvernement est l'unité de forces physiques établie par la volonté de la société

civile pour maintenir les lois et la constitution. La force du gouvernement, régularisée par les lois constitutives, s'appelle le *suprême pouvoir*. Le *suprême pouvoir* peut être subdivisé en différentes branches, comme par exemple : le pouvoir législatif, subdivisible en pouvoir proposant, délibérant et décrétant; le pouvoir exécutif, subdivisible en pouvoir administratif, judiciaire, militaire, et de suprême inspection. Ces divisions sont, en partie, arbitraires. La manière dont le suprême pouvoir est organisé, subdivisé, concentré, s'appelle *forme de gouvernement*. Le *suprême pouvoir* représente la souveraineté nationale, qui n'est autre chose que le suprême pouvoir non organisé existant dans les mains d'une société civile sans gouvernement.

Les formes de gouvernement sont innombrables; mais nous indiquerons les plus connues, en allant depuis l'état de *la plus grande dissémination* physique *des pouvoirs* jusqu'à celui de *leur plus grande concentration*. Ces deux extrêmes se rapprochent plus qu'on ne pense : ce sont deux anneaux d'un cercle qui se touchent.

Pour engager les hommes dans leur état d'égalité primitive, à obéir à quelques individus, il a fallu déployer une grande supériorité devant la multitude. Or, chez des peuples agricoles, les hommes qui avaient su acquérir assez de connaissances pour prédire les mouvemens des astres et pour donner d'utiles préceptes aux cultivateurs, ont dû être regardés comme des êtres supérieurs et les interprètes des puissances célestes. Ayant sans doute inventé les divers genres d'écriture, cette découverte capitale a encore ajouté aux titres qu'ils avaient au respect de la nation; formés en colléges, et seuls dépositaires de tout le savoir, ils ont naturellement obtenu le droit de commander et de se faire obéir sans difficulté. La *hiérocratie* a donc été le gouvernement des plus anciens peuples agricoles, à demeure fixe, et l'antique Égypte l'atteste suffisamment. L'habitude de l'obéissance rendit ensuite très-aisé l'établissement du pouvoir absolu des rois chez des peuples accoutumés à obéir à la caste sacerdotale.

La *démocratie* pure est un État où le suprême pouvoir est immédiatement exercé par la majorité de la nation. Cette forme de gouvernement diffère de l'état de la société civile primitive, dans laquelle tous règnent également. La démocratie commissoriale est un État où le suprême pouvoir est exercé par un conseil immédiatement choisi du peuple, révocable, responsable. De semblables fonctionnaires ne sont donc point les *représentans* de la nation, mais seulement ses mandataires, ses commis. On appelle démocratie représentative un État dans lequel le suprême pouvoir est exercé par des magistrats choisis par le peuple, qui le représentent et qui, par conséquent, pris collectivement, sont souverains et non responsables. Cette forme se subdivise en démocratie représentative pure, lorsque le peuple choisit immédiatement ses représentans; et en démocratie représentative électorale, où il y a des corps électoraux élus par le peuple, et qui choisissent les représentans.

L'*aristocratie élective* se rapproche des démocraties représentatives. C'est un État où le peuple, immédiatement ou médiatement, choisit ses magistrats, non pas indistinctement parmi les citoyens, mais parmi une certaine classe déterminée par la loi. L'aristocratie élective est pure ou libre, lorsque le peuple a créé la classe privilégiée ou le corps aristocratique, lorsque l'entrée de ce corps est ouverte à tous les citoyens, lorsque les membres de ce corps sont soumis à l'action du suprême pouvoir dans les mains du peuple. L'*aristocratie* simple est un État où le peuple a choisi à perpétuité, pour son représentant plénipotentiaire, un corps qui gouverne et se renouvelle sans le concours du peuple. On appelle *aristo-démocratie* toute forme de gouvernement composée de celles que nous venons de nommer. Lorsque la partie aristocratique semble dominer, on a l'*aristocratie tempérée*; et dans le cas contraire, c'est la *démocratie tempérée*. L'immortelle Rome était, depuis l'expulsion des Tarquins, une *aristocratie héréditaire oligarchique*, qui se changea peu à peu en *aristo-démocratie* composée de tous les genres. Les *patriciens* étaient le corps aristocratique héréditaire; le *sénat*, une aristocratie élective libre; les assemblées du *peuple* représentaient la démocratie.

La *monarchie démocratique* est une démocratie quelconque, où le suprême pouvoir est en partie exercé par un seul individu, et en partie par un corps démocratique. Comme le pouvoir suprême peut être divisé de plusieurs manières, il est impossible de fixer le nombre de tous les genres de *monarchie démocratique*. Elle peut être *héréditaire*, lorsque la nation a choisi une certaine famille; ou *élective*, lorsqu'à chaque vacance on choisit le monarque. Les élections peuvent dépendre du peuple, d'un corps électoral, d'un seul électeur. Ces variations sont communes à d'autres genres de monarchie. Le *pouvoir législatif* peut être partagé entre les mandataires du peuple et le monarque, ou il peut

appartenir aux premiers seuls. Les pouvoirs *judiciaire* et *militaire* peuvent être dépendans du monarque ou du corps de la nation. Le corps démocratique même peut être choisi sans ou avec participation du monarque.

La *monarchie aristocratique* est un État où les branches du suprême pouvoir sont partagées entre un monarque et un corps aristocratique. Ce dernier corps peut être une aristocratie élective libre, lorsqu'une assemblée de représentans choisis par le peuple est placée à côté du monarque ; une aristocratie élective héréditaire choisie ou par le peuple, ou par le monarque, ou par tous les deux conjointement ; enfin une aristocratie pure et perpétuelle, qui est indépendante à la fois du peuple et du monarque. Telle était la noblesse dans la plupart des États européens, avant l'époque actuelle.

La *monarchie aristo-démocratique* est un gouvernement composé d'un monarque, d'un corps aristocratique et d'un corps démocratique. On entend ordinairement par gouvernement mixte une semblable monarchie. Les différentes combinaisons de cette forme sont tellement multipliées, qu'il est impossible de les classer.

La *monarchie pure ou absolue* est un État dans lequel le suprême pouvoir est tout entier confié à un seul individu, ou, en d'autres termes, un État dans lequel la majorité de la nation est représentée par un seul individu. La monarchie absolue diffère du *despotisme* en ce que le monarque tient son pouvoir de la nation, par consentement ouvert ou tacite ; le despote, au contraire, prétend le tenir de Dieu ou de son épée. Néanmoins, les conquérans et leurs descendans sont, par suite d'une longue possession, regardés comme des monarques légitimes ; et presque toutes les monarchies ont commencé par des conquêtes. La *dictature* était une espèce de monarchie absolue, élective et temporaire dans la république romaine.

Le mot *anarchie* dit simplement absence de gouvernement. En prenant le mot gouvernement dans son sens véritable et honorable, il est évident que l'anarchie peut exister de deux manières : 1° par la non-existence d'un pouvoir suprême quelconque dans la société civile ; 2° par la prédomination d'un pouvoir illégitime qui n'est pas un gouvernement.

L'anarchie peut se modifier de mille manières. Voici celles qu'il est utile de remarquer et de définir.

L'*ochlocratie* ou l'anarchie populaire existe lorsqu'une multitude, une tourbe quelconque s'empare d'un pouvoir suprême illégitime. Donc, la *majorité* même, lorsqu'elle n'est pas légalement constituée souveraine, ne peut exercer qu'un pouvoir anarchique. L'*oligarchie* a lieu lorsqu'un petit nombre d'individus ou de familles, sans être choisis par le souverain constitutionnel, exercent le suprême pouvoir. Elle diffère donc de l'*aristocratie* pure. La *démagogie* existe lorsqu'un ou plusieurs individus, sans vocation légitime, mènent le peuple à leur gré, en exerçant réellement le pouvoir qu'ils semblent laisser dans la main de la multitude. Le terme de *tyran* signifiait originairement chef ou monarque : Virgile l'emploie deux ou trois fois dans ce sens honorable ; mais dans la suite il fut restreint à dénoter *celui qui dans une république usurperait le pouvoir monarchique absolu :* c'est là le sens ordinaire du mot chez les auteurs grecs et romains. Chez les modernes, on a réservé ce terme pour les abus violens et cruels de l'autorité dans tous les genres de gouvernement.

On a encore mal à propos confondu le mot *despotisme*, tantôt avec celui de *tyrannie*, tantôt avec celui de *monarchie absolue*. Le *despotisme* est un pouvoir absolu qui n'a point d'origine légale, et qui par conséquent ne reconnaît point de bornes. Le despote se prétend *maître* de son pays, de ses sujets, comme un particulier l'est de sa terre, de son bétail. Le despotisme n'est pas nécessairement *tyrannique*, ou cruel et violent ; il n'est pas absolument incompatible avec quelques *formes administratives* et quelques *institutions* qui appartiennent proprement aux États réguliers, ou même aux républiques.

Nous ne devons pas classer parmi ces formes de gouvernement ou d'anarchie, créées par l'homme, l'état singulier qu'on nomme *théocratie :* « C'est, disent les théologiens, » un gouvernement institué par Dieu lui-» même, et dans lequel les prêtres-magistrats » règnent au nom de Dieu. » Telle était la constitution du peuple juif. Les papes, dans le moyen âge, cherchaient à établir une théocratie sur une plus grande échelle.

Nous devons encore remarquer les *systèmes fédératifs*, qui sont des réunions de plusieurs États indépendans sous une autorité supérieure choisie par eux, et qui a des pouvoirs plus ou moins étendus pour maintenir parmi eux l'ordre, et pour les défendre contre des ennemis externes. On peut dire qu'une confédération dans laquelle tous les membres sont égaux est une démocratie d'États : telle est celle d'Amérique. Cependant il y a eu des

confédérations avec un chef : le ci-devant empire Germanique était de cette nature. Les confédérations ont quelquefois des *sujets* en commun. Les Suisses avaient sur ce pied plusieurs districts.

La géographie politique considère dans les sociétés humaines, outre le lien général ou la forme du gouvernement, les liens particuliers qui attachent les individus à la société, et qui résultent de la position assignée à ces individus, ou de la division en *classes* et *ordres*.

Dans l'état le plus sauvage, l'homme isolé se procure immédiatement le peu qui lui est nécessaire ou qui tente ses désirs. Dès que les familles commencent à se rapprocher, elles se réunissent pour des travaux communs; mais lorsque le nombre des familles augmente, la société, plus forte, se partage les travaux. Les différens produits de chaque travail sont dès lors échangés réciproquement. Ces échanges n'étant pas sans incommodité, on réfléchit sur les moyens de les abréger et faciliter. On choisit pour mesure de comparaison entre les valeurs, ou quelque article généralement recherché, comme le blé, le bétail; ou quelque matière réputée précieuse, telle que l'or et l'argent. Ce signe devient *monnaie* : les productions deviennent *marchandises*; au lieu de les troquer, on les *achète*. Maintenant, quelques esprits observateurs s'aperçoivent qu'on peut gagner sur l'achat et la vente; ils achètent des uns pour revendre aux autres : voilà le *commerce* qui prend son premier essor. Bientôt les fonctions d'administrer ou de défendre l'État deviennent trop pénibles et trop compliquées pour pouvoir être remplies gratuitement : on salarie les *fonctionnaires*; au lieu de guerriers, on a des soldats. En même tems, chaque pouce de terrain a reçu son maître; toutes les propriétés ont été fixées; elles ont passé d'une main dans l'autre; le hasard a favorisé l'un, l'adresse a servi l'autre. Ceux qui ont été malheureux ou maladroits se trouvent donc dans l'impossibilité de rien produire par eux-mêmes : ils louent leurs forces ou leur adresse à d'autres.

Voilà le cercle social parcouru tout entier; nous indiquerons maintenant les diverses classes qui en résultent.

La classe productive comprend tous ceux qui tirent de la terre ou d'un autre élément quelconque des productions utiles à la société : cultivateurs, pêcheurs, chasseurs, vignerons, mineurs et autres. Il y a des peuples composés en totalité d'une ou plusieurs classes productives; tels sont les peuples pasteurs ou *nomades*, les peuples pêcheurs ou *ichtyophages*. Dans les États civilisés, il existe une classe productive toute particulière. Le savant qui agrandit l'empire des idées, et l'homme de lettres qui ennoblit les sentimens et les mœurs, ne produisent-ils pas de véritables richesses nationales, des richesses d'un prix inestimable et d'une durée éternelle?

La classe industrielle renferme ceux qui, en perfectionnant ou combinant des produits bruts, en composent des produits artificiels. Quand ces travaux demandent éminemment de l'esprit et du goût, ils méritent le nom de *beaux-arts*; quand ils exigent principalement une habileté corporelle, ils s'appellent *arts mécaniques*. Une *manufacture* est un établissement où un art est exercé en grand. Le nom de *fabrique* semble surtout désigner un de ces établissemens où l'on emploie de grands instrumens et des moyens violens.

La *classe commerciale* se compose des *commerçans* proprement dits, qui vendent et achètent, en gros et en détail, les produits de la nature et de l'art; des divers genres de *commissionnaires* qui facilitent l'exécution des achats et des ventes; des *banquiers* et *agens de change*, qui bornent leurs opérations aux signes représentatifs des marchandises; enfin, des *navigateurs* et *voituriers*, en tant que ceux-ci, propriétaires de leurs moyens de transport, ne rentrent pas dans la classe des mercenaires.

Les *possesseurs de fonds de terres* par héritage ou par achat forment une classe très-puissante dans la société; ils ne produisent rien et consomment beaucoup; mais lorsqu'ils appliquent une partie de leur superflu à l'amélioration des terres et à d'autres travaux productifs, ils deviennent des instrumens très-actifs de la production.

Les *capitalistes* ou possesseurs de valeurs en numéraire sont également des agens de la production, lorsqu'ils emploient leurs fonds directement ou les prêtent pour des entreprises utiles qui augmentent les produits nationaux. S'ils ne font que dépenser leur revenu improductivement, ce sont de simples consommateurs. Ces trois classes sont les moins nombreuses, mais les plus riches et influentes, surtout les deux dernières.

Nous réunissons dans une seule classe les *fonctionnaires* et *employés* publics avec la force armée de terre et de mer. Ne sont-ils pas, les uns comme les autres, investis d'une partie plus ou moins grande de la force sociale? Ne sont-ils par les agens du suprême pouvoir?

La dernière classe comprend les *mercenaires* de toute espèce qui louent leur travail à d'autres particuliers, ou principalement à la société; elle se compose des journaliers et des domestiques. Cette dernière classe est surtout nombreuse dans les États où règne un grand luxe.

La proportion numérique dans laquelle ces classes se trouvent dans un État est une des questions les plus intéressantes de la statistique. C'est d'après cette proportion qu'on donne à telle ou telle nation le nom de *peuple agricole;* à telle autre, celui de *peuple commerçant.*

Les *classes* naissent de la nature même de la société; mais les *castes* et les *ordres* sont créés par des lois et des institutions. On entend par *caste* une classe héréditaire qui est chargée exclusivement d'un genre d'occupation. Ce système de division existait dans l'Inde, la Perse, l'Arabie-Heureuse et l'Égypte; on l'explique d'une manière très-vraisemblable par la différence originaire des tribus primitives dont la réunion forma la nation; la caste des prêtres et celle des guerriers, en Égypte, étaient probablement deux tribus policées qui vinrent subjuguer quelques hordes d'agriculteurs et de pasteurs; le vainqueur dédaigna de se mêler avec les vaincus; et, plus tard, les législateurs consacrèrent une division que le hasard avait établie. Les *ordres politiques* dans les États d'Europe diffèrent essentiellement des castes, en ce qu'ils n'ont pas d'occupation qui leur soit exclusivement réservée; ou s'ils en ont, comme le *clergé*, ils ne sont pas héréditaires. Dans le moyen âge, quand les armées consistaient en cavalerie, la *noblesse* se rapprochait beaucoup de la nature d'une caste; aujourd'hui ce n'est qu'un ordre d'État.

La *bourgeoisie*, ou le *tiers-état*, et les *paysans*, forment, dans quelques États, des ordres reconnus par la constitution : en Suède, l'ordre des paysans est très-influent; il était de même dans le Tyrol avant les derniers événemens; mais il y a encore quelques pays où les cultivateurs, soumis au joug de la servitude personnelle, forment une véritable caste condamnée à une abjection éternelle.

Dans les États despotiques, comme en Turquie et en Chine, il n'y a point d'ordres : l'esclavage rend tous les individus égaux. En Europe, c'est l'esprit de corps des ordres d'État, c'est l'équilibre résultant de leurs prérogatives, opposées entre elles et au suprême pouvoir, qui garantissent la liberté politique. C'est donc en décrivant l'Europe que nous ferons connaître les institutions de chevalerie, les distinctions honorifiques, et d'autres institutions qui ont pour but, soit de marquer les degrés dans la société, soit d'en rendre la distance moins sensible.

Il serait de peu d'intérêt de compter combien il y a de dénominations usuelles pour désigner les divers États existans sur le globe. L'emploi des termes d'*empire*, de *royaume*, de *sultanat*, de *khanat* et autres, s'apprendra successivement dans la partie descriptive de cet ouvrage. Il serait également inutile de nous livrer ici à des considérations sur les *titres* que prennent les chefs des États, depuis le modeste président des États-Unis jusqu'au superbe empereur de la Chine, qui se dit *fils du Ciel*, et qui pourtant n'est que le faible imitateur des monarques persans qui s'intitulaient *rois des rois, princes des étoiles, frères du soleil et de la lune.* Les vains sons n'influent point sur la prospérité ni sur la puissance des États. La géographie politique ne s'occupe aussi qu'en passant des *armes* et des *couleurs* par lesquelles les divers États marquent leurs drapeaux, leurs pavillons et leurs poteaux de frontières.

C'est un objet bien plus grave de connaître les *forces* matérielles des États. C'est le but particulier d'une vaste science nommée *arithmétique politique;* mais les résultats de cette science doivent figurer dans les descriptions de la géographie politique.

Le premier élément est la valeur du territoire et de ses productions. Ici, les divers objets des trois règnes de la nature sont classés d'après leur utilité dans la vie et leur valeur comme marchandise. Les gouvernemens eux-mêmes ne connaissent que par approximation la valeur de ce que produisent l'agriculture, la pêche, la chasse et les mines, et quelle est la proportion exacte de ce que leur nation vend à d'autres et de ce qu'elle achète. Souvent les gouvernemens ne publient pas même les renseignemens imparfaits qu'ils possèdent à cet égard. La géographie politique ne peut donc pas absolument garantir les tableaux de productions, d'exportations et d'importations qu'elle est obligée de recueillir avec tant de peine. Pour rendre pourtant ces indications aussi utiles que possible, il faut qu'elle fasse connaître les valeurs dans lesquelles les tableaux de ce genre sont calculés; les *monnaies*, les *poids* et les *mesures* de chaque pays. Cet objet, qui varie d'État en État, ne doit nous occuper que dans les descriptions spéciales.

Au second rang, parmi les élémens de la force publique, on doit placer l'*industrie* commerciale et manufacturière; c'est elle qui

accumula sur le rocher de Tyr, sur les arides coteaux de l'Attique, sur les plages sablonneuses d'Alexandrie, les trésors du monde ancien; c'est elle qui, dans les tems modernes, fit la grandeur de Venise, de la Hollande et de l'Angleterre. Ici la géographie politique doit remarquer la situation des côtes maritimes d'une contrée, le nombre et la nature de ses ports, l'état des grandes routes, celui des canaux de navigation, objets qui tous influent très-directement sur la prospérité industrielle à laquelle un pays peut atteindre. Il faut encore faire attention aux diverses institutions commerciales, telles que les grandes *banques* nationales qui servent à l'échange rapide des signes représentatifs des marchandises, et les *compagnies* et *sociétés de commerce*, parmi lesquelles il y en a qui possèdent en souveraineté de vastes provinces hors de l'Europe.

La *population* d'un État est le troisième élément de sa force. Nous avons vu, dans un livre précédent, que les rapports entre les décès, les naissances et le nombre des vivans font deviner, à peu de chose près, la population d'une contrée; mais les *recensemens* seuls la font connaître avec certitude. Même lorsqu'on a des recensemens authentiques, il convient de ne pas s'y fier aveuglément. Souvent on compte deux fois les mêmes individus, ce qui arrive toutes les fois qu'on fait le dénombrement des campagnes *en été*, et celui des villes *en hiver*; cette erreur est très-commune.

Le nombre des habitans est la base de tout bon système de finances : plus il y a d'individus, pourvu qu'ils aient de quoi se nourrir, plus le commerce et les manufactures peuvent prendre l'essor, et par conséquent plus les revenus s'augmentent. C'est également sur le nombre d'habitans que se mesure celui des troupes. On compte que les hommes capables de porter les armes font environ la quatrième partie de tous les habitans. Mais le plus grand effort qu'un État, même le plus militaire, puisse faire dans un cas de nécessité extraordinaire, c'est d'armer la huitième partie de la population : même on n'en connaît aucun exemple dans l'histoire moderne.

Observons encore que plus une masse est concentrée, pourvu qu'elle ait l'espace nécessaire pour se mouvoir, plus elle acquiert d'énergie : donc un petit pays bien peuplé est, proportion gardée, plus puissant qu'un vaste État dépourvu d'habitans. On regarde un pays comme étant bien peuplé lorsqu'il compte 1000 habitans par lieue marine carrée. L'Archipel Britannique est peuplé à raison de 1895 habitans par lieue carrée; mais la principauté de Galles et l'Écosse offrent des proportions moins favorables. La France, avec la Corse, compte actuellement 1872 habitans par lieue carrée. Mais il y a des départemens dans ce royaume, des comtés en Angleterre et en Irlande, des provinces dans les royaumes de Naples et des Pays-Bas, de l'empire d'Autriche et de la monarchie prussienne, où la population est tellement accumulée, que chaque lieue carrée n'y contient pas moins de 4, 5 et jusqu'à 6,000 habitans. Cependant ces phénomènes ne sont que des exceptions locales. Au contraire, il est assez ordinaire de trouver, dans la monarchie Suédoise, dans la Russie d'Europe, et même dans les États de l'empereur d'Autriche et du roi d'Espagne, de vastes espaces qui n'ont pas 100, pas même 50 habitans par lieue carrée.

Les *revenus de l'État* varient selon le capital qu'il possède en territoire, productions et hommes. Ce sont, à proprement parler, des intérêts que l'État prélève sur les revenus de tous les particuliers. Les essais que l'arithmétique politique a faits pour évaluer les revenus de toute une nation n'ont jusqu'ici produit que des résultats très-incertains. La géographie politique se borne à indiquer la somme des revenus de chaque État, et les principales sources d'où ils découlent; ces indications sont fournies dans plusieurs États par le *budget* annuel; c'est ainsi qu'on appelle le tableau des finances soumis à l'approbation du corps aristocratique ou démocratique participant à l'exercice du suprême pouvoir. Toutefois, comme ce tableau est quelquefois destiné à contre-balancer les idées défavorables que pourrait faire naître l'accumulation des *dettes publiques de l'État*, il arrive que la politique y étale des recherches imaginaires.

Dans les monarchies absolues, ces faux calculs sont superflus; mais les vrais restent souvent ensevelis dans les bureaux ministériels, jusqu'à ce qu'un heureux hasard ou la volonté d'un souverain éclairé les livre à une utile publicité. Comme ce n'est qu'en Europe et dans les contrées du globe soumises aux Européens et à leurs descendans qu'il existe un véritable *système de finances*, c'est dans la description de ces pays seulement que nous indiquerons les diverses espèces d'*impôts* et de *contributions*, et toutes ces circonlocutions ingénieuses sous lesquelles les gouvernemens civilisés déguisent la phrase : *donnez-nous de l'argent*; tandis que les chefs des nations barbares enlèvent *in natura*, et le plus souvent d'une manière arbitraire et désordonnée, les objets dont ils ont besoin.

La *force armée* de terre et de mer est malheureusement, mais nécessairement, le principal objet des soins d'un gouvernement quelconque.

Les tribus sauvages, et même quelques peuples à demi policés, ont la coutume de marcher à la guerre tant qu'il y a des hommes capables de porter les armes. Rien ne les empêche de faire ainsi, car la pêche et la chasse sont des métiers qu'une nation sauvage transporte avec elle. Pour l'agriculture et le soin des bestiaux, les femmes peuvent y suffire; mais dès que les travaux sont multipliés et divisés, c'est-à-dire dès qu'il y a des classes productives, industrielles, commerçantes à part, il est impossible de faire armer ni combattre une nation *en masse*, sans ruiner entièrement des métiers et des travaux nécessaires à sa subsistance. Il a donc fallu créer une classe uniquement destinée au métier de la guerre : telle était, dans le moyen âge, la destination de la noblesse et de la chevalerie; mais l'invention de la poudre et de l'artillerie, l'introduction d'un nouveau système de fortification, le perfectionnement de la tactique, changèrent l'art presque mécanique de la guerre en une vaste et profonde science qu'il faut étudier pendant de longues années. Cette considération, fortifiée par des motifs d'ambition et de politique, donna lieu à rendre l'établissement temporaire des armées stable et *permanent*. Les puissances européennes ont, depuis plus d'un siècle et demi, des troupes toujours sur pied, prêtes à marcher au premier signal. Leur entretien absorbe aujourd'hui le tiers, et souvent la moitié de tous les revenus publics.

Les *forces de terre*, ou l'*armée*, se composent de trois parties ou armes différentes principales, avec leurs subdivisions, savoir : l'*infanterie* ou les combattans à pied, la *cavalerie* ou les combattans à cheval, l'*artillerie* qui dirige l'emploi de ces machines meurtrières d'où dépend le sort des batailles, et le *génie* qui calcule la défense ou l'attaque des places fortifiées. Il ne suffit pas d'indiquer, dans la description d'un royaume, le nombre et l'emplacement des forteresses, les passes ou défilés les plus importans, ainsi que le nombre de troupes qu'il a sur pied; il faut encore dire si ce sont des *troupes régulières* ou des bandes sans discipline et sans science, dont le nombre n'est redoutable que sur le papier; il faut indiquer les avantages et désavantages physiques de la frontière d'un État.

De même il ne suffit pas de connaître le nombre de *bâtimens de guerre* dont se compose la marine ou la flotte d'une nation; il faut encore savoir si elle possède un nombre suffisant d'officiers habiles et de matelots expérimentés; il faut observer si elle domine sur de vastes côtes garnies de bons ports, ou si elle ne touche à la mer que par quelques points isolés. D'après les circonstances, un État a besoin d'une flotte de *vaisseaux de ligne* et de *frégates* pour se battre en pleine mer, ou seulement d'une *flottille de chaloupes canonnières* pour défendre ses côtes, ses détroits et ses ports.

Enfin, les États ont encore, outre leurs forces propres et spécifiques, une force de situation qui dépend de leurs *relations extérieures*, et surtout des alliances, soit diplomatiques, soit naturelles, qui les rendent mutuellement amis ou ennemis. La balance qui résulte des alliances des diverses puissances de l'Europe est ce qu'on appelle l'*équilibre politique*. Il est utile d'en examiner les principales bases, ce que nous ferons dans la description de l'Europe.

L'*état moral* d'une nation est le résultat de tous ces rapports politiques et sociaux que nous venons d'indiquer. Cet état se manifeste par divers traits dont la géographie politique a soin de recueillir les plus marquans.

La manière de s'habiller est plus qu'un simple objet de curiosité; l'ample habit des Orientaux et le vêtement serré de l'Européen influent sur la constitution physique et morale des nations; la nudité de certaines nations leur procure des avantages corporels, une légèreté, une force, une santé robuste, inconnues aux nations vêtues; mais avec ce besoin de moins, on a moins d'industrie et un esprit moins éveillé. L'usage de se peindre, soit en gravant des figures dans la peau, soit en la couvrant simplement d'un enduit colorant, marque l'enfance de la civilisation et le premier essor de la vanité, mère du luxe. Souvent aussi les rangs et dignités sont indiqués par le vêtement ou la parure; un *pagne* particulier est l'emblême de la royauté à Otaïti. Les prêtres siamois se réservent le droit de se faire raser les sourcils; un collier de dents humaines est la décoration des plus nobles d'entre les nègres.

Les habitations ordinaires d'un peuple indiquent presque infailliblement le degré de civilisation auquel il est parvenu. On pourrait partager le genre humain en quatre classes, d'après les quatre genres d'habitation que voici : 1° cavernes dans les rochers et sous terre; ceux qui en font leur demeure ordinaire sont appelés *peuples troglodytes*; 2° cabanes de terre, de branches d'arbres, de pierres ou de quelque autre matière brute ou gros-

sièrement travaillée; 3° tentes : ces mobiles demeures paraissent préférables à nos palais, aux yeux des peuples nomades ou pasteurs; 4° maisons, qu'on pourrait définir cabanes perfectionnées; car même la plus superbe colonnade n'est qu'une imitation ennoblie des poutres grossières qui soutenaient le toit de chaume. On trouve en Europe des maisons construites de poutres non équarries, de poutres équarries et garnies de boiseries, d'argile battue et de bois équarri, de briques et de bois, de briques seules, de pierres brutes, de pierres de taille et de marbre.

Le nom de *ville*, à parler rigoureusement, n'est pas donné à un assemblage de maisons en raison de l'étendue ou de la population, mais en vertu des priviléges dont l'endroit jouit. Le droit d'exercer le commerce, les arts et les métiers; voilà ce qui distingue, dans la plupart des pays, les villes des *villages*. Les villages sont quelquefois plus grands que plusieurs villes, par exemple en Silésie; mais ils n'ont ordinairement aucun privilége qui les distingue du reste des campagnes. Les *bourgs* sont des endroits qui jouissent d'une partie des droits accordés aux villes. Au reste, ces mots prennent différens sens, selon les lois et les usages de différens pays.

Les *ustensiles* et *instrumens* ne sont pas des objets moins dignes de l'attention d'un observateur philosophe. Les arcs, les javelots, les filets des sauvages méritent souvent d'être remarqués comme ouvrages d'une patience et d'une adresse admirables.

La *nourriture* des diverses nations paraît un objet de peu d'importance à l'Européen, accoutumé à voir toutes les substances alimentaires servir indistinctement sa gourmandise; mais il y a des nations qui vivent presque exclusivement d'une seule espèce d'aliment. Les peuples *frugivores*, *carnivores* et *ichtyophages* sont disséminés sur toute la surface du globe; le goût pour la chair de cheval paraît particulier aux Mongols, aux Tartares, aux Finnois et autres descendans des Scythes, même aux peuples slavons et gothiques; c'est en Afrique que les anciens et les modernes placent les peuples *acridophages* ou mangeurs de sauterelles. La misère réduit même quelques tribus à dévorer de la terre glaise.

La géographie spéciale remarque avec soin ces différences, très-importantes par leur effet moral. Mais quant à l'*anthropophagie*, ou l'horrible coutume de manger de la chair humaine, il paraît démontré qu'elle n'appartient en particulier à aucune nation, à aucun climat; des tribus sauvages habitant des régions très-différentes s'y sont livrées, et cette affreuse coutume subsiste encore sur plusieurs points du globe. Ce goût atroce paraît tirer sa source d'une soif insatiable de vengeance contre les ennemis, et d'un appétit éminemment carnivore très-développé chez tous les sauvages qui se nourrissent de chair, et qui la mangent crue en buvant le sang des animaux. Il paraît constant que tous les peuples qui vivent de végétaux et de poissons sont étrangers à l'anthropophagie. Cependant l'atroce superstition qui a fait couler tant de sang innocent et qui, sur toute l'étendue du globe, a commandé des sacrifices humains, a aussi parfois favorisé ces dégoûtans repas qui révoltent l'homme perfectionné par la civilisation et les lumières de la philosophie. Non-seulement les relations modernes l'attestent à l'égard de presque tous les peuples d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie; mais on entrevoit, par plusieurs passages des anciens, que cet usage était répandu en Europe; les historiens en accusent les Scythes, les Cimbres, une tribu de Calédoniens et d'autres peuples du Nord. Les sacrifices humains étaient connus des Grecs, des Romains, aussi bien que des Celtes, des Scandinaves et des nations orientales. Or, ces horribles sacrifices paraissent souvent avoir été terminés par un festin plus horrible encore.

Le désir de se procurer une exaltation momentanée a fait inventer chez toutes les nations des boissons enivrantes, dont la nature différente, depuis nos vins les plus généreux jusqu'au dégoûtant *ava* des Otaïtiens, mérite d'être indiquée dans les descriptions géographiques.

Dans l'immense variété d'*usages* qui donnent à la vie sociale de chaque nation sa physionomie particulière, la géographie politique choisit les traits les plus marquans, ceux qui intéressent la morale et ceux qui servent à éclaircir l'histoire de l'espèce. Ainsi, la *circoncision* introduite chez des nations africaines non mahométanes; les *momies* des Guanches, semblables à celles de l'Égypte; la coutume de laisser les corps morts sécher à l'air, commune aux Otaïtiens et aux anciens Mèdes; la coutume des femmes indiennes, wendes et scandinaves, de s'immoler sur le tombeau de leurs époux; et en général tout ce qui regarde les mariages, les naissances et les funérailles, offrent des analogies intéressantes.

Les *lois civiles* présentent quelquefois des singularités qui méritent d'être consignées dans le tableau d'une nation. Il suffit de rappeler ces réglemens qui marquent scrupuleu-

sement un cérémonial humiliant, ces supplices qui font frémir l'humanité, ces tarifs de meurtres et de mutilations, ces épreuves superstitieuses encore en vigueur chez diverses nations, et mille autres traces d'une ancienne barbarie ou monumens d'une tyrannie récente.

L'état des lumières sociales termine cette longue série des rapports sous lesquels on peut envisager les nations. Religion, lois, coutumes, mœurs, gouvernement, genre de vie, organisation sociale, arts, sciences, littérature, langage, toutes ces choses sont comprises dans le mot *civilisation;* toutes sont susceptibles de variation, de degrés, et suivant les combinaisons qu'elles produisent, elles doivent modifier à l'infini le caractère qu'on assigne à chaque peuple. Il faut donc se garder d'attacher un sens trop précis et trop rigoureux aux dénominations qu'on adopte. Aussi n'offrons-nous qu'une classification approximative, lorsque, en suivant les plus savans géographes, nous distribuons toutes les nations connues en *peuples sauvages, peuples barbares* ou *demi civilisés* et *peuples civilisés.*

Les *sauvages* sont ceux qui ne connaissent point l'art d'écrire ou de fixer leurs pensées par des signes équivalens à l'écriture. Leurs idées mobiles ne s'attachent qu'aux choses qui frappent leurs sens; ils aiment à se parer d'une manière qui nous semble ridicule; ils s'adonnent aux exercices du corps, et nous y surpassent infiniment. Leur industrie se borne ordinairement à un peu de jardinage, à la pêche et à la chasse. Cependant quelques-uns font des ouvrages très-jolis, et ont même des habitations commodes et élégantes. La classe des *barbares*, ou *demi civilisés*, comprend tout peuple qui, par l'écriture, par des lois écrites, par une religion extérieure et cérémonielle, par un système militaire plus stable, s'est éloigné de l'état sauvage. Mais les connaissances qu'un tel peuple possède ne sont encore qu'un amas irrégulier d'observations incohérentes: ses arts sont exercés par routine; sa politique se borne à la défense momentanée de ses frontières, ou à des invasions sans plan. En général, il ne fait que des progrès lents et incertains, parce que, même en marchant vers la civilisation, il n'a encore aucune idée de ce sublime but de l'existence du genre humain. Un peuple *civilisé* est celui qui a rangé ses connaissances en forme de *sciences;* qui ennoblit ses arts mécaniques jusqu'à en faire des *beaux-arts;* qui, pour l'expression de ses sentimens, a créé des *belles-lettres;* un peuple qui a un système fixe de législation, de politique et de guerre, calculé non-seulement pour le moment, mais pour les siècles à venir; un peuple chez qui la religion, dégagée des superstitions, enseigne une morale pure; un peuple enfin qui se soumet au droit de la nature et des gens, en se regardant en tems de paix comme l'ami de toute autre nation, et respectant, même en tems de guerre, les propriétés des citoyens non armés.

Le *caractère* général d'une nation est le résultat de toutes les circonstances physiques dans lesquelles elle se trouve, et des institutions politiques qui modifient ces circonstances. Il est donc absurde de faire dépendre ce caractère du climat seul. Sans doute le degré de température, la nature du sol et d'autres conditions physiques, modifient l'homme en modifiant ses habitudes, qui sont elles-mêmes le résultat du plus ou moins d'efforts qu'il est obligé de faire pour satisfaire des besoins plus ou moins étendus, plus ou moins impérieux. Il est faux que les chaleurs de la zone torride énervent les Africains: leur constitution physique est au contraire très-robuste et bien supérieure à celle des Mexicains et des Chinois, qui habitent des régions moins chaudes. Quant au froid, son action devient nuisible dès qu'il est excessif; mais tant que l'homme peut lui résister, il conserve toutes ses facultés physiques et morales. Il n'y a que des localités malsaines qui affaiblissent l'énergie vitale des peuples: l'Égypte, sous le tropique, et la Scandinavie, sous le cercle polaire, ont également vu naître des héros, des génies et des sages.

Les auteurs qui, comme Montesquieu, ont supposé une très-grande influence au climat, ont méconnu cette vérité et oublié les vicissitudes dont chaque nation nous offre le tableau, tout en habitant le même sol. Ils n'ont pas non plus fait attention à un fait très-important; c'est que bien des peuples n'ont pas toujours occupé le sol qu'ils habitent actuellement. On voit partout les traces des transmigrations et du déplacement des races humaines, et plusieurs nations, dont Montesquieu attribue la mollesse au climat, sont originaires de pays fort éloignés de leur demeure actuelle.

La nature du pays a plus d'influence que la température, parce qu'elle influe singulièrement sur les habitudes des peuples. Ces centres montagneux de la Grèce étaient jadis les demeures chéries du courage et de l'indépendance; ils sont encore aujourd'hui les endroits les moins accessibles au despotisme. En Thrace, les *Sarres*, habitans des monta-

gues, conservèrent plus long-tems leur indépendance; ils y sont remplacés, ainsi qu'en Macédoine, par des hordes de Turcomans, dont la vie n'a d'autres règles que leur caprice et leur volonté. Les Illyriens résistèrent aux rois macédoniens et aux légions romaines. Les *Arnaouts* ou Albanais, errans sur ces mêmes montagnes, n'obéissent aux Turcs que lorsque ceux-ci les paient. Les *Grecs*, tout opprimés qu'ils étaient, offraient encore, dans quelques cantons montagneux, le caractère mâle et l'esprit républicain de leurs ancêtres. Sans parler des Maïnotes, tant de fois cités, regardons le bourg d'*Ambélakia*, placé sur le penchant du mont Ossa, au-dessus de Tempé: ses habitans, aussi braves qu'industrieux, ont deux fois repoussé les troupes ottomanes, et aucun Turc n'osait se montrer dans leurs heureuses vallées. La petite ville de *Parga*, située entre les rochers et la mer, a souvent offert le spectacle de femmes s'armant et combattant pour la liberté. Les *Sphachiotes*, qui habitent les monts Blancs dans l'île de Crète, ne furent récemment subjugués que par suite de leurs discordes, plutôt que par les armes des Turcs; ils conservent encore plusieurs institutions des anciens Crétois. Enfin le courage héroïque avec lequel les Grecs soutiennent, depuis quelques années, une lutte inégale contre l'empire turc, atteste hautement que sous ce rapport ils n'ont point dégénéré de leurs aïeux. L'audace, la constance, la présence d'esprit qui élèvent, en général, les peuples de l'Europe au-dessus du reste des humains, sont peut-être dues à notre sol plus entrecoupé, plus âpre et plus stérile. Ces qualités appartiennent éminemment aux habitans des Alpes, des Dofrines et des Cévennes.

Cependant tous les habitans des montagnes n'offrent pas des traits semblables: il est des montagnards moins braves, moins actifs, moins jaloux de la liberté que les habitans des plaines: témoin les paysans des montagnes de la Colombie et ceux des *Llanos;* les premiers sont paresseux et sans courage, tandis que les seconds sont infatigables et d'une bravoure sans pareille. C'est que les uns vivent dans l'inertie, tandis que les autres, sans cesse à cheval, acquièrent une activité remarquable. Les montagnes de la Colombie sont fertiles, et les plaines sont souvent stériles.

Les nations qui habitent dans les montagnes, surtout lorsque, jalouses de leur liberté, elles vivent séparées en de petits États, parlent ordinairement un grand nombre de dialectes qui, avec le tems et en se répandant, deviennent autant de langages. Dans le Caucase, on parle plus de vingt idiomes différens. Rappelons-nous les nombreux dialectes de la Grèce et de la Scandinavie.

Les peuples qui habitent de vastes plaines dépourvues de grandes rivières et de forêts, se livrent naturellement à l'entretien des troupeaux et à une vie errante. Le gouvernement *patriarcal* naît au milieu des tribus *nomades* qui, libres chez elles, deviennent les despotes des peuples dont elles font la conquête. L'isolement ralentit les progrès de la population; la facilité avec laquelle on se procure les alimens, retarde la naissance des arts et de l'industrie. Telle est la cause de la barbarie où restent les nations de l'Asie Centrale. Mais si ces peuples, dans leurs émigrations ou incursions fréquentes, rencontrent des fleuves considérables bordés de prairies favorables à leurs troupeaux, ils en suivent le cours; et, descendus dans des vallées fertiles, ils deviennent parfois *pêcheurs* et *agriculteurs*, fixent leur domicile, et voient peu à peu naître dans leur sein tous les arts et toutes les sciences. Chez les peuples pasteurs et nomades, les idées de propriété commencent à prendre de la consistance; les familles possèdent en propre des troupeaux, des tentes et les ustensiles du ménage; les usages, pour les partages, deviennent des lois; les droits de succession s'établissent; on stipule des dots; on fait des contrats. Chez ces peuples il y a des chefs, des hommes libres et des serviteurs, mais point de gouvernement permanent ni d'autorité unique et stable. Chez les peuples agricoles, le sol commence à avoir des maîtres, et le droit de propriété devient la loi fondamentale et amène l'inégalité des conditions et la perte de la liberté primitive.

Les forêts durent être les premières habitations des nations européennes, lorsqu'elles se nourrissaient de glands: aujourd'hui encore l'homme habite en Afrique les forêts de palmiers. La *chasse* des animaux fut une occupation naturelle de ces peuples; mais elle ne fut pas la seule; ils connurent dès la plus haute antiquité l'agriculture et plusieurs arts; ils élevèrent des chevaux et des bestiaux; c'est pourquoi, aux premières lueurs de la civilisation, ces *nations de chasseurs*, ayant le corps et l'esprit formés par des exercices violens, des dangers et des travaux perpétuels, durent prendre un essor bien plus rapide que les peuples pasteurs, et bâtir plus tôt des maisons et des villes; les forêts leur en fournirent les matériaux, et jusqu'au modèle de leur architecture. Les troncs d'arbres soutenant une salle de verdure ont donné la

première idée des colonnades grecques et indiennes, tandis que l'architecture chinoise ne se compose que de tentes imitées en bois et en pierre; et que, dans l'architecture gothique, on reconnaît l'image des sombres cavernes et des rocs sourcilleux. Ce qui, selon nous, contribua puissamment à la rapide civilisation des peuples du nord de l'Europe, ce fut le respect qu'ils eurent pour les femmes, tenues chez presque tous les sauvages dans la plus abjecte dépendance. L'influence de ce sexe enchanteur sur le perfectionnement des liens sociaux, est ce qui distingue le plus les nations avancées en culture, de celles qui ne sont qu'à demi civilisées.

Les montagnes, les fleuves et les forêts ayant dirigé les premières tribus dans leurs émigrations, et ayant influé sur le caractère physique et moral, ont encore donné naissance aux premières divisions et dénominations géographiques.

Mais ce qui a surtout accéléré l'extension de l'espèce humaine et les progrès de la civilisation, c'est l'invention de la *navigation*.

La nécessité força l'homme à s'aventurer sur de frêles barques, et à voguer d'abord sur les lacs, les fleuves, et ensuite à se lancer sur le vaste Océan. Le besoin de subsistance, la crainte d'un ennemi puissant, furent sans doute les premiers motifs qui excitèrent chez l'homme la pensée hardie de naviguer. Établis dans des îles ou sur des côtes faciles à défendre contre les peuplades de pasteurs et de chasseurs, et à portée de peuples agricoles, les familles de *navigateurs* eurent bientôt atteint un haut degré de richesse et de puissance; tandis que l'amour de la liberté et de l'indépendance ne fut point éteint chez eux par les progrès de la civilisation.

Lorsque le génie et le courage eurent lancé le premier esquif sur la mer, tout l'état physique et moral changea chez la tribu que sa position mit à même de profiter de cette grande découverte. Un petit territoire, riche par ses pêcheries, se couvrit d'une nombreuse population. Des îles heureuses devinrent des asiles inaccessibles aux sauvages conquérans. Ces petits coins de terre, isolés par la nature même, firent naître les premières idées de *patrie* et d'*indépendance nationale*. Même l'intempérie de l'air maritime influa sur les progrès de la civilisation. Dans l'intérieur des terres, une tente ou une cabane de verdure mettait à l'abri de la pluie et des vents. Près de la mer, l'humidité de l'atmosphère nécessita des habitations mieux fermées. Les grandes villes naquirent sur le rivage d'un fleuve ou sur les bords de la mer.

Le caractère des peuples insulaires s'est toujours distingué par l'originalité. Attachés à leur sol natal, mais souvent injustes envers l'étranger; fidèles aux souvenirs nationaux, mais enchaînés, comme tous les peuples, par des superstitions et des préjugés, ils offrent ordinairement des vertus plus énergiques et des passions plus fortes que les paisibles habitans de plaines continentales. Livrés au commerce et familiarisés avec les usages des divers pays, ils firent de tout tems des progrès plus rapides dans les arts, les sciences et la manière de se gouverner, que tous les autres peuples. L'industrie, en augmentant leurs richesses, développa en eux le désir de s'assurer la propriété par des lois justes et fondées sur l'intérêt commun. C'est pourquoi les peuples navigateurs et commerçans qui habitèrent des îles à l'abri des attaques des nations féroces, se sont généralement montrés les ennemis du pouvoir absolu et les partisans du système électif et des formes de gouvernement dans lesquelles les lois sont faites pour le bien de toute la communauté, et non au profit exclusif d'un individu, d'une famille ou d'une caste. Parmi les nombreux exemples de la sagesse des institutions des insulaires, il suffit de citer Crète et Tyr dans l'antiquité, et l'Angleterre dans les tems modernes. Le commerce ramena chez les hommes l'amour de la liberté, et réveilla en eux le sentiment de leurs droits. Il a puissamment contribué à diminuer l'influence permanente et l'ascendant de la classe riche en fonds de terre et héréditaire.

Dans l'histoire du genre humain, les progrès de la navigation tiendront toujours la première place après ceux de l'agriculture. La civilisation que l'agriculture fait naître n'est que locale; elle s'arrête dès que les besoins de la nation sont assurés; alors les peuples cultivateurs, ordinairement partagés en *maîtres* indolens et *esclaves* malheureux, s'isolent du reste du monde, plus encore par leurs lois et leurs usages que par leurs grandes murailles. Mais la navigation trouble cette prétendue félicité dont la Chine offre le type; elle fait cesser ce repos ignoble et contraire aux destinées du genre humain. Un vaisseau réunit les parties du monde les plus éloignées; des cités, des nations entières se transplantent sous d'autres climats; au milieu des paisibles sauvages, s'élève le tumulte de la civilisation; un mouvement universel saisit les peuples: l'homme, à son insu, est entraîné à la conquête du globe.

Le sort des grandes familles humaines a été décidé par la direction qu'elles ont prise dans

leur émigration, par la nature des terres qu'elles occupèrent, mais surtout par la position des grandes mers du globe, et le parti que les hommes surent en tirer. La constance dans la plupart des habitudes, qu'on observe chez les Chinois, n'est-elle pas due principalement à leur ignorance de l'art de la navigation ? Au contraire, si les Malais ont montré un caractère vigoureux, entreprenant, et différent de celui des autres Asiatiques, c'était à l'époque où leurs vaisseaux parcouraient le grand Océan Oriental, encore aujourd'hui rempli de leurs colonies. Les nations africaines se sont comme engourdies au milieu d'un grand continent dépourvu de golfes et de bras de mer; cette circonstance, qui empêchait la navigation d'y porter l'industrie, a puissamment contribué à les abrutir.

L'Égypte, du tems de Sésostris et dans les époques encore plus reculées de son antique et étonnante splendeur, dut sans doute une grande partie de sa puissance et de sa prospérité à la navigation, que plus tard elle céda aux Tyriens, aux Phéniciens et aux Carthaginois. Les Égyptiens, conquérans de l'Asie, possesseurs de toute l'Arabie, de la Chaldée, de la mer Rouge et du golfe Persique, étaient sans contredit un peuple navigateur; mais, vaincus par les Perses, subjugués par les Grecs et les Romains, leur gloire s'est évanouie. Les Européens seuls étaient appelés à étendre leur empire sur le globe. Les nations qui ont peuplé l'Europe ont eu à franchir le Caucase et les Alpes, le Pont-Euxin et la Baltique, l'Archipel, l'Adriatique et la Méditerranée. De si grands obstacles ralentirent d'abord leur marche, mais en même tems ils développèrent et fortifièrent ce grand caractère d'activité et d'audace commun aux peuples européens. Bientôt les Phéniciens perdent l'empire de la mer; Athènes rivalise avec Tyr; une ville grecque domine l'Égypte vaincue; Carthage succombe sous Rome : l'Europe saisit le sceptre du monde. A cette époque, toute la civilisation était rassemblée autour de la *Méditerranée* : c'était presque la seule mer sur laquelle on naviguât; c'était le grand chemin de tous les peuples policés.

Une seconde époque commence, et c'est encore aux progrès de la navigation que se lie la marche de la civilisation. Les Scandinaves y préludent par leurs courses audacieuses, qui s'étendirent jusqu'en Amérique. La boussole et Colomb paraissent. Un nouveau monde voit aborder nos vaisseaux; une nouvelle Europe s'élève, et croît dans ces magnifiques solitudes. L'*Océan Atlantique* est devenu la *Méditerranée nouvelle*, la grande route commune qui rapproche entre eux les peuples civilisés, et qui tantôt retentit du bruit de leurs combats, tantôt leur apporte paisiblement les tributs du reste de l'univers.

Mais la marche de la civilisation est loin d'être terminée; les merveilles de l'Europe peuvent encore être effacées. Les Européens s'arrêteront-ils aux bords de cet Océan Atlantique qui, tout immense qu'il parut aux Hercules phénicien et grec, n'est pourtant qu'un bras de mer, si on le compare à ce *Grand-Océan* qui, sous les noms d'Indien, de Pacifique et d'Austral, s'étend d'un pôle à l'autre? Déjà, montés sur des barques légères, les navigateurs américains franchissent sans crainte tout cet hémisphère aquatique; déjà des colonies anglaises ont commencé à conquérir ces vastes terres, ces îles innombrables qui forment, au sud-est de l'Asie, une cinquième partie du monde; et la plus belle de toutes, cette superbe *Océanie*, offrira peut-être, avant quelques siècles, le spectacle de la plus vaste civilisation qu'il soit donné à l'homme d'espérer, et que les bornes du globe terrestre puissent admettre. Qu'un autre Cadmus y porte ce flambeau des arts et des sciences qui éclaire l'Europe! Que des colonies, échappées à nos guerres civiles, fondent dans une des grandes terres de l'Australie ou de la Malaisie une nouvelle Grèce! Alors ces collines, qui ne produisent aujourd'hui que des végétaux inutiles, se couvriront de villes et de palais; dans ces baies, qu'ombrage une forêt de palmiers, on verra voguer une forêt de mâts; l'or et le marbre seront tirés des flancs des montagnes encore vierges; le corail et les perles seront recherchés au fond de la mer pour orner des capitoles nouveaux; et, un jour peut-être, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, étonnées et jalouses, trouveront une rivalité dangereuse dans des contrées dont l'existence les occupe à peine aujourd'hui.

Ainsi, dans l'histoire du genre humain, le *passé*, le *présent* et l'*avenir* se lient à la position des grandes mers du globe et aux progrès de la navigation.

GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Notions générales sur l'Europe. — Ses limites. — Ses dimensions. — Mers. — Détroits. — Bassins. — Fleuves. — Lacs. — Montagnes. — Climats. — Végétaux.

La géographie, science trop long-tems resserrée dans les limites de ces esprits vulgaires qui ne savaient la considérer que comme l'art facile de décrire les contours d'une carte, les détours des rivières, les ramifications des montagnes ou les limites arbitraires inventées par l'homme et variables comme sa puissance, est appelée, ainsi que toutes les sciences qui s'enrichissent des découvertes physiques, des traditions de l'histoire et des révélations de la nature, à fournir à l'esprit humain des leçons utiles et de vastes sujets de méditations. Lorsque l'œil parcourt une mappemonde, et qu'il compare entre elles les différentes portions de l'ancien continent, quelles réflexions ne s'offrent point à l'esprit, en considérant l'immense étendue de l'Asie, la masse imposante de l'Afrique, et la petitesse de notre Europe! N'est-on point étonné que cette partie du monde que l'antiquité nous représente couverte d'humides forêts et de marais fangeux, habitée par des peuples barbares dont les noms étaient à peine connus, de deux petits coins de terre où la civilisation fut longtems concentrée, soit devenue depuis tant de siècles la reine de l'univers? Lorsque l'Asie, éclairée et puissante, envoyait des colonies sur les côtes européennes, regardées alors comme les limites du monde, quel génie aurait pu soupçonner qu'un jour cent peuples rivaux iraient asservir des continens que l'Européen devait découvrir, et, sur des vaisseaux construits pour braver les tempêtes et traverser l'immensité des océans, porteraient la civilisation d'une extrémité de la terre à l'autre, plus rapidement que les voiles de Tyr ne franchissaient les Colonnes d'Hercule? Aujourd'hui que l'Asie est plongée dans les ténèbres, ou courbée sous le joug honteux de l'esclavage, habituée qu'elle est à reconnaître la supériorité de l'Européen, ne faudrait-il point chercher dans l'influence d'un climat tempéré, les causes qui ont contribué à développer en lui toutes les supériorités intellectuelles?

L'Europe n'est point circonscrite partout dans des limites tracées par la nature : à l'ouest et au sud, l'Atlantique et la Méditerranée la séparent, il est vrai, de l'Amérique et de l'Afrique; au sud-est, elle est limitée par l'Hellespont, le Bosphore, la mer Noire et la mer d'Azof; mais sur quelques points de ses frontières naturelles, il faut encore tracer une ligne imaginaire : ainsi, quelques géographes ont voulu que Malte et les petites îles de Gozzo, Comino, Lampedouze et Linoza, appartinssent à l'Afrique; et ce qui prouve combien les notions géologiques qui se rattachent à la géographie physique, sont utiles dans la solution des différentes questions de cette nature, c'est que par elles seules on peut décider que ces différentes îles font partie de l'Europe : en effet, comme elles ne sont, à dire vrai, que des plateaux de montagnes, elles doivent être considérées comme la continuation de celles de la Sicile, puisque le sol bas du nord de l'Afrique ne permet point de les rattacher à cette partie du monde. Il faut suivre à travers l'Archipel grec l'espace où les îles sont moins nombreuses; celles de Naxos, Stampalie et Scarpanto, doivent être regardées comme européennes; tandis que Ténédos, Mitylène, Scio, Samos, Nicaria, Cos et Rhodes, font nécessairement partie de

l'Asie. La Crimée appartient aussi à l'Europe; mais dans la direction de l'ouest à l'est, la ligne de démarcation entre les deux parties du monde paraît être arbitraire. Le désir de coordonner sur cette question les opinions des anciens et des modernes, avait fait choisir pour limite le plus bas niveau de l'isthme du Caucase; niveau indiqué par le cours de deux rivières, le Manytch et le Kouma; et comme la première se jette dans le Don, à 20 lieues au-dessus de l'embouchure de ce fleuve, une partie du Don ou du Tanaïs conservait l'antique prérogative de séparer l'Europe de l'Asie [1]. Mais plusieurs géographes ont choisi une frontière naturelle plus importante, plus facile à déterminer: c'est la ligne de faîte de la chaîne du Caucase. Ainsi, d'après cette opinion, qui a prévalu, le versant septentrional de cette chaîne est entièrement européen; en conséquence, les trois provinces russes, le Daghistan, la Circassie et le Caucase, qui, suivant la ligne de démarcation précédente, seraient asiatiques, appartiennent à l'Europe, et celle ci tient à l'Asie au sud sur une ligne de 213 lieues [2], et à l'est sur une de 831 lieues [3] géographiques de longueur, c'est-à-dire qu'en côtoyant la mer Caspienne depuis le Caucase, on suit les limites de l'Europe jusqu'au fleuve Oural, qui, avec la chaîne dont il porte le nom, forme jusqu'à l'Océan Glacial le reste du contour oriental de cette partie du monde.

Avant la découverte de l'Amérique, l'Islande, dépendance naturelle du Groënland, dut être considérée comme appartenant à l'Europe; mais aujourd'hui, après les explorations hardies des Cook, des Philipps, des Hearne et des Parry, il n'est plus permis de commettre de pareilles erreurs. L'Islande et toutes les terres arctiques, séparées de nous par l'Océan, ne sont qu'un appendice de l'Amérique septentrionale; l'Europe ne revendique pour ses limites au nord-ouest que les îles *Féroer*. Les raisons qui portent à considérer Malte et les îles qui l'environnent comme européennes, doivent faire rattacher à l'Afrique les Açores, qui ne sont qu'une continuation sous-marine de la chaîne africaine du mont Atlas, dont les Canaries et Madère sont les sommets.

L'Europe, ainsi limitée, présente une superficie de 4,067,630 lieues carrées.

[1] Cette opinion a été émise et développée dans le *Précis de la Géographie universelle*, tom. II, p. 1; tom. III, p. 340.

[2] 95 myriamètres.

[3] 333 myriamètres.

Voici ses dimensions les plus remarquables:

		Lieues.
En longueur.	Du cap Saint-Vincent aux monts Ourals, près d'Ekaterinbourg.	1215
	De Brest à Astracan.	860
En largeur.	Du cap de Gates au cap Ortegal (péninsule hispanique).	210
	Du port Vendre à Bayonne (isthme des Pyrénées, premier resserrement de l'Europe).	95
	Du cap Colonna, en Calabre, au cap Wrath en Écosse (en partie sur l'eau).	615
	De la mer Adriatique à la mer du Nord (deuxième resserrement).	210
	Du cap Matapan, en Grèce, au cap Nord (plus grande largeur de l'Europe).	870
	De la mer Noire à la mer Baltique (troisième resserrement).	268
	De la mer Caspienne à la mer Blanche (quatrième et dernier resserrement).	485

Les caractères qui distinguent à la première vue l'Europe des autres parties du monde, sont l'irrégularité de ses contours, leurs petites découpures, et les golfes nombreux qui baignent ses côtes. Les grandes masses d'eau interposées parmi les terres sont peu nombreuses en Asie, plus considérables dans l'Amérique septentrionale, et presqu'inconnues dans la partie méridionale de ce continent, en Afrique, et dans cette vaste île de l'Australie, que l'on peut regarder comme un autre continent. Elles n'influent pas seulement sur la température qu'elles rendent humide et variable, elles favorisent la civilisation et le commerce par les facilités qu'elles offrent aux communications; elles défendent la liberté des peuples contre l'ambition des conquérans, par la nécessité où elle met ceux-ci d'employer un appareil imposant de vaisseaux et de soldats pour attaquer un nombre considérable de positions faciles à défendre; aussi l'on peut dire que les grandes nations commerçantes resteront concentrées dans le nord de l'Europe et de l'Amérique.

L'Europe est baignée à l'ouest par l'Océan Atlantique, où vont se jeter la *Loire*, la *Garonne*, le *Douro*, le *Tage*, la *Guadiana*, et le *Guadalquivir*. Cet océan, dont une partie reçoit, depuis les îles Britanniques jusqu'à l'extrémité de la Laponie, le nom d'Océan septentrional; cet océan, qui reçoit à l'est du golfe de Tcheskaïa, sous le 50e degré de longitude, les eaux de l'importante *Petchora*, prend depuis les côtes de la Laponie la dénomination d'Océan *Glacial*, quoique cette dénomination ne convienne peut-être à aucune partie des mers européennes, puisqu'il n'en

est aucune qui se couvre habituellement de vastes champs de glaces : avantage que l'agitation de leurs eaux leur donne sur celles qui baignent la Sibérie et l'Amérique. Il est donc plus exact de lui donner simplement le nom d'*Arctique*.

Les mers intérieures de l'Europe participent de la petitesse de cette partie du monde; quelques-unes sont indignes d'être comparées au golfe du Mexique ou à la baie d'Hudson. La plus septentrionale de ces méditerranées, est la mer Blanche, ou *Méditerranée laponienne*, golfe qui reçoit les eaux de trois rivières considérables : la *Metzen*, la *Dwina*, et l'*Onéga*. Ouverte au nord-est, elle est facilement gelée par le souffle de Borée, qui y fait naître des tempêtes épouvantables; ses rivages peu élevés sont couverts partout de rochers inhospitaliers ou de marais tourbeux.

En suivant les contours de la Laponie et de la Norwége, on double le cap *Stadt*, pointe occidentale de cette contrée, et l'on entre dans une espèce de golfe auquel on a donné le nom de mer du Nord ou d'*Allemagne*. Elle s'étend depuis les îles Shetland jusqu'au Pas-de-Calais, et depuis les côtes de l'Angleterre jusqu'à l'entrée du canal de Jutland. Elle reçoit l'*Elbe*, le *Weser*, l'*Ems*, le *Rhin*, l'*Escaut*, la *Tamise* et le *Trent* ou l'*Humber*. Ses rivages, bordés par les rochers granitiques de la Norwége et de l'Écosse, s'abaissent insensiblement; tantôt ravagés par les flots sur les côtes de l'Angleterre, ou se couvrant de dunes sablonneuses sur celles de la Hollande, et menaçant de couvrir ce pays, conquête récente des attérissemens des fleuves sur le domaine de l'Océan. Ne vit-on point au XIIIe siècle une effroyable irruption marine envahir le lac *Flevo*, et le transformer en un golfe auquel on donne le nom de Zuyderzée, et plus tard, en 1634, engloutir sur les côtes du Danermarck l'île de Nordstrand, dont il ne reste plus que des débris?

Le canal situé entre la Norwége et le Jutland porte chez les navigateurs anglais et hollandais le nom de *The Sleeve*, et sur nos cartes celui de *Skager-Rack*, qui conviendrait mieux au passage situé à la pointe de *Skagen*, qui forme l'extrémité septentrionale du Danemarck. Ce détroit, qui devrait porter le nom de canal de Norwége, est resserré au midi par les caps sablonneux de *Hertberg* et de *Rosnout*, qu'environnent des bancs de gravier et des rochers dangereux, souvent funestes aux navigateurs indigènes. Après avoir doublé le cap Skagen, on entre dans le canal du *Katte-Gat*, qui se termine au sud par trois petits détroits, dont l'un, situé à l'orient, porte le nom de *Sund*, tandis que les deux autres qui séparent l'île de Zélande de la Fionie, et celle-ci du Danemarck, sont appelés *Grand* et *Petit Belt*.

Ces détroits, qui baignent l'archipel danois, conduisent dans la mer Baltique, que l'on pourrait appeler *Méditerranée Scandinave*, mais que les Suédois et les Prussiens nomment mer Orientale. Elle reçoit le superflu de tous les lacs dont la Finlande, l'Ingrie et la Livonie sont couvertes. C'est dans son sein que s'écoulent la moitié des rivières de la Pologne et de l'Allemagne orientale, et les fleuves de la Suède, alimentés par la fonte des neiges qui couvrent les cimes des monts *Dofrines*. Aucune mer ne reçoit, en proportion de son étendue, le tribut d'un plus grand nombre de cours d'eaux. Elle n'offre point le phénomène du flux et du reflux, mais à la fin du printems ses eaux, grossies par les torrens et les rivières, forment un courant qui se verse dans la mer du Nord par le Sund et les Belts; tandis qu'aux autres époques de l'année, les courans formés dans le *golfe de Finlande*, qui ressemble un peu à l'embouchure d'un fleuve, et qui, chaque année, s'encombre des sables que lui porte la Néva, et dans le *golfe de Bothnie*, qui se présente comme un lac à part, varient suivant la direction des vents dominans. Les habitans de ses bords prétendent qu'elle baisse de niveau, mais aucun fait bien constaté ne prouve cette opinion. A l'ouest et au sud, son bassin est environné de falaises de craie et de plaines sablonneuses; la côte orientale de la Suède et les plages de la Finlande sont couvertes de rochers et d'écueils; mais aucune montagne un peu considérable n'est baignée par ses eaux peu salées, peu profondes, et souvent tellement couvertes de glaces, qu'entraînées par les courans, elles vont s'amonceler dans les détroits du Danemarck, dont elles dégradent les côtes crayeuses. Les principaux fleuves qui se jettent dans cette méditerranée sont la *Duna* ou *Dwina*, le *Niémen*, la *Vistule*, et l'*Oder*.

En retournant dans la mer du Nord, pour redescendre vers le sud-ouest de l'Europe, nous traversons le *détroit de Douvres* ou le *Pas-de-Calais*, par lequel on entre dans le bras de mer appelé *Canal Britannique* ou *la Manche*. D'une profondeur peu importante, mais variable; étroit, mais ouvert à tous les grands mouvemens de l'Océan, il éprouve des marées montantes très-considérables, qui produisent à l'embouchure de la Seine ces *barres* si redoutables à l'approche des équinoxes.

Le *détroit de Gibraltar*, moins large de moitié que celui de *Calais*, établit la commu-

nication de l'Océan avec la Méditerranée; il conserve les caractères d'une rupture qui, en séparant l'Europe de l'Afrique, détruisit l'une des plus grandes *Caspiennes* dont notre globe conserve la trace. Cette mer, qui rappelle et la brillante tradition de l'anéantissement de l'Atlantide, qui nous fut transmise par Platon, et qu'on pourrait peut-être défendre avec avantage, à l'aide de quelques faits physiques et des souvenirs historiques des beaux siècles de la Grèce, se divise en plusieurs bassins. Le premier se termine au cap Bon et au détroit de Messine : la Corse et la Sardaigne le partagent en deux parties inégales; mais on ne distingue sous des dénominations particulières que le golfe de Gênes et le *golfe du Lion* (Sinus Leonis), que tous les géographes s'obstinent à appeler *golfe de Lyon*[1]. Au pied des Alpes et des Pyrénées ce bassin atteint 1000 et 1500 brasses de profondeur; sa partie orientale, qu'on pourrait appeler *mer d'Italie*, comme les anciens l'appelaient *mer Thyrrénienne*, moins profonde, est parsemée d'îles volcaniques, produites sans doute par un foyer unique, dont le Vésuve et l'Etna sont les deux soupiraux. Le second bassin, presque double en étendue, dépourvu de rochers et d'écueils, et dont l'importance superficie n'est interrompue que par quelques îles, se prolonge depuis les côtes de Tunis et de la Sicile jusqu'à celles de l'Égypte et de la Syrie. Il forme au nord-ouest un golfe célèbre, sous le nom de *mer Adriatique*, bien que son étendue ne soit pas d'un tiers plus considérable que celle du golfe de Bothnie. L'espace compris entre l'île de Candie et le détroit des Dardanelles forme un troisième bassin hérissé de toutes les îles de l'archipel grec. C'est ce bassin que les Turcs désignent sous le nom de *mer Blanche*. Au-delà de ce détroit se trouve la *mer de Marmara*, le plus petit des bassins de la Méditerranée. Celle-ci reçoit les eaux de l'*Èbre*, qui descend des Pyrénées, et celles du Rhône, qui prend sa source dans les Alpes. Dans le bassin de l'Adriatique se jette le *Pô*, dont le cours est égal à celui de l'Èbre; enfin, le petit fleuve du *Vardar*, l'ancien *Axius*, et celui du *Maritza*, l'*Èbre* des Grecs, portent le tribut de leurs eaux au sein de l'Archipel, le premier en se jetant dans le golfe de Salonique, et le second dans celui d'Enos.

Si nous ne suivions que notre opinion particulière, ici se terminerait la description de cette mer qui sert de type à toutes les méditerranées; mais plusieurs géographes ont considéré la *mer Noire* comme en faisant partie, bien qu'elle en soit séparée par un canal beaucoup plus étroit que celui par lequel la Méditerranée se joint à l'Océan. Cette mer Noire, reste d'une antique Caspienne, morcelée par une cause analogue à celle qui ouvrit le détroit de Gibraltar, est alimentée par les plus grands fleuves de l'Europe centrale : ce sont le *Dniester*, le *Dniéper* et le *Danube*. Elle reçoit encore, par le *détroit d'Enikale* ou le *Bosphore Cimmérien*, les eaux limoneuses de cette espèce de lac, de ces Palus-Méotides, si ridiculement qualifiés de *mer d'Azof* par les modernes, à laquelle cependant un fleuve de 360 lieues de longueur, le *Don*, porte ses eaux et ses alluvions sablonneuses.

Alimentée par les grands cours d'eau de l'Europe et de l'Afrique, et par la fonte des neiges qui séjournent sur les Alpes, les Pyrénées et le Caucase, sur l'Atlas et sur les montagnes de l'Abyssinie, la Méditerranée passe encore, selon certains géographes, pour recevoir de l'Océan Atlantique plus d'eau qu'elle ne lui en fournit. On en a donné pour preuve un prétendu courant perpetuel qui, par le détroit de Gibraltar, y porterait les eaux de l'Océan; mais cet écoulement apparent n'est que l'effet de la pression d'une grande masse d'eau sur une plus petite, qui déplace les couches supérieures de celle-ci, tandis qu'en réalité un courant inférieur entraîne les eaux de la Méditerranée dans l'Océan, et produit contre les côtes plusieurs *remous*, ou courans contraires. D'autres se font sentir au milieu de plusieurs détroits : tel est celui du phare de Messine, célèbre chez les anciens sous le nom de *Charybdis*, et celui de *l'Euripe*, entre le continent et l'île de Négrepont. Les marées sont peu sensibles dans la Méditerranée : cependant, on a cru en ressentir les effets dans le golfe Adriatique et dans celui des Syrtes.

La mer Caspienne, que nous décrirons en parlant de l'Asie, reçoit de l'Europe l'*Oural* ou le *Jaik*, et le plus grand fleuve européen, le *Volga*, qui n'a pas moins de 680 lieues de cours. Le niveau de cette mer est de 155 pieds au-dessous de l'Océan.

Toutes ces mers bordent l'Europe sur une étendue de 5,635 lieues. Elles la séparent au nord des terres glacées du pôle, et au sud, des sables brûlans de l'Afrique; elles fournissent à la cinquième partie de ses habitans l'énorme quantité de poissons dont ils se nourrissent, et ouvrent au commerce, des communications avec toutes les parties du

[1] Le *Précis de la Géographie universelle* lui donne aussi, par respect pour l'usage, la même dénomination, tom. III, p. 342.

monde. La superficie totale de celles qui sont entourées par des terres est d'environ 236,110 lieues carrées. On a estimé de la manière suivante la masse de chacune d'elles :

	Lieues carrées [1].
Méditerranée	113,680
— Golfe Adriatique	8,180
— Bassin compris entre Candie et les Dardanelles	9,620
— Bassin compris entre les Dardanelles et le canal de Constantinople ou mer de Marmara	500
Total de la Méditerranée	131,980
Mer d'Allemagne ou du Nord	32,000
Mer Noire	23,750
Mer Caspienne	18,600
Mer Baltique dans son entier	17,680
Mer Blanche	5,000
Manche ou canal Britannique	3,700
Canal et mer d'Irlande	3,400

En examinant l'Europe sous le rapport de la Géographie physique, il est impossible de ne pas remarquer que plusieurs régions y abondent en grands et en petits lacs, tandis que d'autres en sont presque entièrement dépourvues. Ces différences importantes, dont personne n'a cherché à deviner la cause, nous paraissent indiquer que la distribution actuelle des eaux marines est le résultat de plusieurs changemens dans leur niveau, et que l'âge relatif de chaque mer intérieure pourrait se déduire de l'abondance ou de la pénurie de ces masses d'eau douce ou saumâtre. L'Europe occidentale en renferme peu, et comme il est naturel de penser que les contrées les plus anciennes sont celles dont les lacs ont eu le plus de tems pour se dessécher, la péninsule Hispanique, la France et l'Angleterre, formeraient l'une des régions les plus anciennement habitables de cette partie du monde. La péninsule Italique, ne possédant que quatre ou cinq lacs peu considérables, qui, d'ailleurs, paraissent être le résultat accidentel des révolutions volcaniques qui ont tourmenté cette terre antique, formerait le complément de la région primitive de l'Europe. Mais la Suisse, l'Allemagne centrale, l'Autriche, la Hongrie, la haute Italie, la Dalmatie, la Grèce, et en général les pays situés au milieu des différentes branches des Alpes, formeraient, par le nombre et l'importance des lacs, la contrée de la seconde époque. L'Irlande, île couverte de lacs et de marais; la Hollande, pays d'alluvions, si récemment encore morcelée par des irruptions marines; le nord de l'Allemagne, terrain non moins bas et humide; la Russie septentrionale, qui comprend les plus grands lacs de l'Europe, et la péninsule Scandinave, dont quelques-uns sont importans par leur superficie, constitueraient la région de la troisième époque, ou la plus récemment habitable [1].

[1] De 25 au degré.

Nous allons donner dans l'ordre de leur importance la superficie des principaux lacs de l'Europe.

	Lieues carrées.
Lac Ladoga (Russie)	830
— Onega (Russie)	430
— Wener (Suède)	280
— Saïma (Russie-Finlande)	210
— Peipus (Russie)	110
— Weter (Suède)	110
— Mœler (*Idem*)	100
— Enara (Laponie russe)	90
— Kuopio (Russie-Finlande)	80
— Bielo-Osero (Russie)	70
— Kolkis	70
— de Genève (Suisse)	44
— de Constance (*Idem*)	38
— Ilmen (Russie)	36
— Lexa	30
— Ulea (Russie-Finlande)	30
— de Garda (royaume Lombard-Vénitien)	24
— Majeur (*Idem*)	20
— Tavastie (Russie-Finlande)	20
— Balaton (Hongrie)	20
— de Neuchâtel (Suisse)	15
— des Quatre-Cantons (*Idem*)	13
— de Zurich (*Idem*)	10

Si l'on prend pour unité toutes les eaux courantes de l'Europe, la comparaison des nombres fractionnaires qui représentent celles qui se déchargent dans ses différentes mers, offre des résultats approximatifs dignes d'attention.

Eaux qui se jettent dans la mer Noire	0,273
Dans la mer Caspienne	0,165
Dans la Méditerranée, la mer de Marmara et celle de l'Archipel	0,144
Dans l'Océan Atlantique	0,134
Dans la mer Baltique	0,129
Dans celle du Nord	0,110
Dans l'Océan septentrional	0,048
	1,000

Ainsi, deux mers inférieures en superficie à celle du Nord, la mer Noire et la mer Caspienne, reçoivent une plus grande masse d'eau douce que la Méditerranée.

Prenant toujours pour unité, ou point de départ, toutes les eaux courantes de l'Europe, les six principaux fleuves qui l'arrosent s'offriront dans l'ordre suivant, d'après la frac-

[1] Cette théorie nouvelle, qu'il est impossible de développer dans un Traité élémentaire, n'appartient point au *Précis de la Géographie universelle*.

tion qui représente chacune de leurs masses, alimentée par leurs affluens, mais sans y comprendre les lacs qui s'y déchargent : le *Volga*, 0,144; le *Danube*, 0,124; le *Dniéper*, 0,061; le *Don*, 0,052; le *Rhin*, 0,030, la *Dwina*, 0,021. Cet aperçu suffit pour faire voir qu'il faudrait joindre aux eaux du Danube celles de la Dwina, pour égaler la masse du Volga; et que celles du Rhin et de la Dwina sont à peu près égales à celles du Don. Cependant, que sont, après ces deux derniers fleuves, la *Vistule* et l'*Elbe*, célèbres dans les fastes des deux derniers siècles; le *Pô*, alimenté par les eaux des Alpes occidentales; le *Rhône*, cité pour sa rapidité; la *Loire*, tant vantée pour ses sites; l'*Èbre*, le *Guadalquivir* et le *Tage*, qui descendent des hautes montagnes de l'Espagne? Tous ensemble, ils n'équivalent qu'au seul Volga. Dans le tableau physique que nous traçons, que de points de vue philosophiques se présenteraient à celui qui voudrait les chercher! Le *Kama*, à peine connu en Europe, et l'un des affluens du Volga, pourrait cependant rivaliser avec le *Rhin*, sur les bords desquels se groupent tant de souvenirs; et la Seine, ce petit fleuve qui, avec toutes les rivières qui s'y jettent, n'égale pas le tiers du Rhin, n'a-t-elle pas usé du droit de commander à tous les autres? enfin le *Tibre*, presqu'inférieur de moitié à la Seine, n'a-t-il pas vu jadis les peuples de l'univers connu saluer ses flots aujourd'hui silencieux?

Si du lit de ces fleuves nous gravissons les sommités européennes, elles nous montreront un ensemble de sept systèmes distincts, parmi lesquels nous ne comprenons ni la muraille naturelle des monts Ourals, ni celle du Caucase, qui, par l'importance de leurs ramifications, appartiennent plus spécialement à l'Asie. Le plateau de Waldaï, d'où descendent le Volga, la Duna et le Dniéper, n'est qu'une vaste plaine élevée, couronnée par des collines; ce plateau s'abaisse du côté de la Pologne; il occupe la plus grande partie de la Russie d'Europe, la Fionie, la Poméranie et la Prusse orientale. Sa faible élévation, compensée par son étendue, lui donne le droit de former une division séparée sous le nom de *système sarmatique*.

Les montagnes de la Laponie à l'est de la mer Blanche; celles de la Suède et de la Norwége, par leur position isolée, forment le *système scandinavique*. Des rochers sourcilleux, des abîmes taillés à pic, d'imposantes chutes d'eau, des neiges éternelles, et des glaciers, leur donnent l'aspect des grandes chaînes du globe.

Les monts Grampians et Cheviots, qui se prolongent du nord au sud dans la Grande-Bretagne; les petites chaînes dont l'Irlande est hérissée; enfin les Hébrides, les Orcades et les îles Shetland, composent ce que l'on peut appeler le *système britannique*. Ses hauteurs sont proportionnées à la faible superficie qu'il occupe.

Les autres montagnes de l'Europe continentale se lient toutes les unes aux autres; cependant, leur étude exige qu'elles soient distinguées par des divisions systématiques. Ainsi le *système hispanique* ou *hespérique* doit comprendre les Pyrénées et toutes les montagnes de l'Espagne et du Portugal : le groupe méridional, plus important par sa hauteur que par son étendue, a pour point culminant le *Cerro de Mulhacen*, qui surpasse en élévation les sommets des Pyrénées.

Les chaînes qui s'étendent sur le sol de la France dépendent, sans aucun doute, du *système alpique*. Vers le centre de cette contrée, la plus haute cime est celle du Sancy, qui dépasse 5,800 pieds. Le système alpique couvre de ses ramifications la sixième partie de toute l'Europe. Le mont Rose et le mont Blanc sont ses principaux géans. De cet immense système, on voit se diriger jusqu'à l'extrémité de la péninsule Italienne, les différentes branches des Apennins; il va former, dans la direction du nord, les Carpathes orientales et les Carpathes occidentales, les diverses petites chaînes de l'Allemagne centrale; entre la Silésie et la Bohême, les *monts Sudètes* ou des *Géans*; entre la Bohême et la Saxe, l'*Ertz-Gebirge* ou les *monts Métalliques*; enfin, prolongé vers le sud-est jusqu'aux extrémités de la Morée, il y forme au-delà du Pinde des cimes plus élevées qu'on ne l'avait cru jusqu'ici, tandis que deux de ses rameaux s'étendent jusqu'à la mer Noire : le plus méridional sous le nom de chaîne du *Rhodope*, et l'autre sous celui de *Balkan*.

La petite chaîne qui borde la côte méridionale de la Crimée, et que l'on pourrait considérer comme une dépendance du Caucase, a reçu le nom de *système taurique*.

Le septième système, que l'on a appelé *Sardo-Corse*, parce qu'il se compose des montagnes de la Sardaigne et de la Corse, est beaucoup plus élevé dans la seconde que dans la première.

Examinons maintenant les climats généraux de l'Europe, et la distribution des végétaux et des animaux sur le sol de cette partie du monde. Si la chaleur solaire agissait seule sur la température européenne, l'Angleterre serait aussi froide que la Pologne, et la France que l'Allemagne; au sud du 45e degré, la

progression de la chaleur serait rapide, et l'on en ressentirait les fatigans effets à Constantinople, à Naples, et surtout à Madrid. Trois grandes causes physiques modifient les résultats du climat astronomique. L'influence de l'Asie septentrionale qui s'avance au milieu de l'Océan Glacial, et à laquelle l'Europe tient dans presque toute sa largeur, en rendrait la température plus froide, si des montagnes immenses, comme celles qui forment le grand plateau de l'Asie, l'abritaient du souffle brûlant des vents de l'Afrique. L'action prolongée du vent d'est ou du nord-est suffit pour nous apporter l'air glacial de la Sibérie; mais tandis que l'Allemagne est exposée à ces vents, et garantie de ceux du sud par tout le *système alpique*, ce même système en garantit aussi la France méridionale ouverte du côté de la Méditerranée à l'influence africaine. L'Espagne, abritée au nord par les Pyrénées, reste inabritée vers le sud; l'Italie tire le même avantage des Apennins; la Grèce, moins protégée par le mont Hémus, se ressent des incursions des vents de la Scythie et du Taurus : de là l'inégalité de ses hivers et de ses étés comparés à ceux de l'Italie. Ainsi c'est à la double influence de l'Asie et de l'Afrique, qu'il faut attribuer les différences de température dans les plaines de l'Europe orientale et occidentale sous des latitudes correspondantes.

Une troisième influence est celle de l'Océan: le mouvement continuel de cette masse d'eau, le long des côtes occidentales de l'Europe, empêche les glaces de la mer polaire d'en approcher. Les mouvemens généraux de l'atmosphère répandue à sa surface influent aussi sur le climat européen : lorsque celle-ci a conservé sa température d'hiver à l'époque où les plaines du continent commencent à s'échauffer, notre atmosphère raréfiée attire celle de l'Océan, et cette marée atmosphérique produit ces sortes de retour de l'hiver que l'on remarque dans toute l'Europe occidentale, principalement en Hollande, en Danemarck, et dans le nord-ouest de la France. Si après cette espèce de flux de l'atmosphère humide et froide de l'Océan, un vent durable d'est ou du nord-est nous amène le froid sec de l'Asie septentrionale, nous éprouvons cette rude température qui distinguait nos contrées, lorsque, habitées par les Celtes et les Germains, elles étaient plus boisées et plus incultes. Lorsque l'atmosphère océanique a perdu sa température d'hiver, les vents du sud-ouest la poussent sur le continent, et nous apportent ces vapeurs bienfaisantes qui tombent en pluies tièdes, auxquelles nos champs doivent leur fécondité. Son influence varie, d'ailleurs, selon les latitudes. Ainsi le même vent qui procure au Portugal un moment de fraîcheur salutaire, peut accumuler dans quelques uns des golfes étroits de la Norwége, un air épais et malsain. Les îles Britanniques ne sont point exposées à ces brusques effets du conflit des vents venus du continent et de l'Océan : enveloppées par les vapeurs de celui-ci, elles n'éprouvent ni les grandes chaleurs, ni les froids extrêmes.

Malgré ce que nous avons dit sur les causes de la variété des climats, nous ne pouvons nous dispenser d'exposer ici, au moyen d'une classification facile à comprendre, les régions qu'occupent les trois climats généraux et les douze climats particuliers que l'on distingue sur le continent européen; ceux des îles méritent d'être considérés à part: ils trouveront leur place dans les descriptions spéciales. Un triangle, dont les trois pointes occuperaient le cap Nord, à l'extrémité de la Norwége; au sud-ouest le cap Saint-Vincent, au sud-est l'extrémité septentrionale de la mer Noire, pourrait servir à représenter le décroissement climatique de l'Europe. Sur le grand côté ou la base, la température de l'été varie suivant les influences locales, mais elle diminue généralement vers l'est; en suivant le côté oriental, elle est incommode par son élévation; sur le côté opposé, elle est modérée par le voisinage de l'Océan. Les principaux versans qui s'inclinent vers les mers, subdivisent le triangle des climats généraux de l'Europe en douze climats qui diffèrent plus ou moins, dont l'influence agit, 1° depuis la pointe de Gibraltar jusqu'à l'extrémité méridionale de la Morée; 2° sur tous les terrains qui s'abaissent vers les Dardanelles et la mer d'Azof; 3° sur tout le versant de la mer Caspienne; 4° sur celui des monts Ourals; 5° sur les pentes dirigées vers l'océan Arctique et la mer Blanche, depuis le détroit de Waygatz jusqu'au cap Nord; 6° sur le versant septentrional de la mer Baltique; 7° sur le versant méridional de la même mer; 8° sur le versant norwégien; 9° depuis l'entrée du canal de Jutland jusqu'à l'extrémité occidentale de la Manche; 10° sur les pentes comprises entre le cap Finistère et l'extrémité du golfe de Gascogne; 11° depuis ce point jusqu'au cap Ortegal; 12° enfin, depuis ce cap jusqu'au détroit de Gibraltar. Cette double classification nous semble devoir, mieux qu'aucune autre, faire comprendre les différences climatologiques de l'Europe, du moins celles qui dépendent de l'exposition des terrains et du mouvement de l'atmosphère; car il faut aussi porter en ligne

de compte celles qui résultent de l'élévation du sol et du voisinage des glaciers éternels.

La base de ceux-ci ne diminue pas de niveau suivant les latitudes en s'abaissant à mesure qu'on s'avance vers le nord, comme on l'a répété jusqu'à présent. Elle offre mille exemples d'irrégularité, que l'on pourrait expliquer selon qu'ils sont exposés au vent du nord ou du sud, ou à une foule de circonstances locales encore mal appréciées. Depuis l'extrémité méridionale de l'Espagne jusqu'au nord de la Suède, on trouve plusieurs exemples de ces observations; les glaces commencent aux hauteurs suivantes au-dessus du niveau des mers :

Latitude.	Montagnes.	Mètres.
Sous le 37e deg. 10 min.	Sierra-Nevada (pentes septentrionales.)	2,534
Entre le 42e et le 43e deg.	Pyrénées (*idem*).	2,826
Idem.	*Idem* (pentes méridionales)	2,534
Entre le 45e et le 47e deg.	Alpes.	2,670
Sous le 49e degré 10 min.	Carpathes.	1,691
Entre le 61e et le 62e deg.	Dofrines	0,974
Sous le 67e degré.	Kœlen.	1,200
Sous le 69e deg.	Près du lac Enara en Laponie.	1,078
Sous le 70e deg.	Plateaux qui bordent le golfe de Warenger.	1,100
Sous le 75e deg.	Montagnes de la Nouvelle-Zemble.	732

Aux influences climatologiques que nous venons d'indiquer, ajoutons celle des différens niveaux de l'Europe centrale, dont les terres s'abaissent au nord des Alpes, vers la mer Baltique et la mer du Nord; au sud, vers la Méditerranée; à l'ouest, vers l'Océan, et à l'est, vers la mer Noire; de manière que la Bohême a des hivers presque aussi longs que la Norwége, et que les vignes qui garnissent les coteaux de la Seine près de sa source, sont exposées à une température presque semblable à celle qu'éprouvent les belles prairies qui la bordent près de son embouchure; tandis que les vastes plaines qui s'étendent depuis les bouches de la Vistule jusqu'à celles du Dniéper, et qui devraient, sur ces deux points extrêmes et presque au même niveau, différer en raison de leur latitude, perdent près des bords de la mer Noire l'avantage de leur position méridionale, sans doute par leur proximité des hautes terres de l'Asie. Tous ces faits prouvent à combien d'inexactitudes reste exposée l'ingénieuse théorie des *lignes isothermes*, dans la seule région tempérée de l'Europe.

On a divisé cette partie du monde en trois zones parallèles, qui limitent assez bien les principaux climats qu'on y éprouve, sauf toutefois l'influence des causes que nous venons d'exposer. Le climat méridional s'étend depuis le 35e degré jusqu'au 45e : le froid y est peu intense et de courte durée; le printems y commence en janvier et février; l'été, en avril ou mai, et l'hiver y règne depuis octobre et novembre. En sorte que l'année s'y partage en trois saisons : un printems agréable, un été dont la chaleur s'élève à 33 degrés de Réaumur, un hiver court et constamment pluvieux. La Grèce, la Turquie d'Europe, l'Italie, l'Espagne et le midi de la France appartiennent à cette région.

Le climat tempéré est compris entre le 45e et le 55e degrés : le printems de cette zone commence en mars ou avril; l'été, dont les chaleurs s'élèvent jusqu'à 26 degrés, dure depuis juin jusqu'à septembre, et l'hiver s'annonce dès le mois de novembre. Ainsi, quatre saisons inégales s'y font sentir : l'hiver y est la plus longue, et l'automne la plus courte. Les deux tiers de la France, toute l'Allemagne, et la moitié de la Russie d'Europe, sont sous l'influence de ce climat.

Le climat septentrional s'étend sur le reste des terres européennes. Jusqu'au 65e parallèle, l'hiver augmente en rigueur et en durée; mais au-delà du cercle polaire, le froid devient si considérable, que le mercure s'y consolide dès le mois de septembre; aux rigueurs d'un long hiver éclairé par le magnifique spectacle des aurores boréales, dont l'éclat remplace la présence de l'astre du jour, succède un été brûlant qui ne dure pas plus de trois mois, pendant lesquels le soleil ne quitte pas l'horizon. Ainsi deux saisons y divisent l'année. Dans la première subdivision de cette zone sont compris le Danemarck, la Russie d'Europe, depuis Moscou jusqu'à la mer Blanche, et la plus grande partie de la Suède et de la Norwége; dans la seconde se trouvent l'extrémité septentrionale de ces deux pays, et la Laponie suédoise et russe.

L'humidité de l'atmosphère partage l'Europe en régions dont les caractères ne sont pas moins tranchés que ceux tirés de la température. Un savant estimable [1] évalue à 68 centimètres la masse d'eau pluviale qui tombe annuellement au nord des Alpes, et à 95 celle qui tombe au sud de ces montagnes. De pareils calculs ne peuvent encore être que très-approximatifs. D'ailleurs, il faut ajouter la quantité de neige beaucoup plus considérable au nord qu'au sud des mêmes sommités. On a calculé aussi qu'au nord le nombre de jours pluvieux est de 150 à 160, tandis qu'au sud il

[1] M. *Schow*, dans son *Parallèle du nord et du midi de l'Europe*.

est de 90 à 100. Nous croyons utile de présenter, dans un seul tableau, les résultats des observations qu'on a faites relativement à la quantité de pluie qui tombe annuellement dans les principales contrées européennes.

		Centimètres.
Suède. . . .	Upsal.	43
Russie. . . .	Pétersbourg.	46
Angleterre.	Londres.	53
	Manchester.	84
	Liverpool.	86
	Douvres.	95
	Kendal.	156
Hollande.	Utrecht.	73
	La Haye.	74
	Leyde.	80
Allemagne.	Wurtemberg.	45
Suisse. . .	Zurich.	86
	Genève.	130
France. . .	Lille.	76
	Metz.	67
	Caen.	55
	Evreux.	55
	Paris.	54
	Colmar.	76
	Rennes.	57
	Lyon.	84
	Limoges.	69
	Grenoble.	87
	Montpellier.	76
Italie. . . .	Milan.	94
	Venise.	81
	Padoue.	101
	Jolmezzo (Frioul).	220
	Pise.	124
	Gênes.	140
	Rome.	54
	Naples.	95
	Confugnana (Apennins).	247
Espagne. .	Carsagnana.	249

Nous terminerons ce qui nous reste à dire des climats européens, par un aperçu de la température moyenne de certaines parties de l'Europe : au nord des Alpes elle est dans les lieux les plus bas, de 7 à 8 degrés du thermomètre de Réaumur; dans l'Europe septentrionale, elle est plus basse à l'ouest qu'à l'est. Ainsi, à Saint-Pétersbourg, elle est de 3 degrés, et à Upsal, de 4 degrés 5 dixièmes. La différence entre la température d'été et celle d'hiver est, auprès de l'Océan Glacial, de 24 degrés 2 dixièmes, et à Stockholm, de 16 degrés 2 dixièmes; en Toscane, elle n'est que de 12 degrés 6 dixièmes, et à Palerme, que de 9. Dans cette ville elle ne monte, depuis avril jusqu'en mai, que de 2 degrés 6 dixièmes, tandis qu'à Upsal elle s'élève à 4 dans le même espace de tems.

La division de l'Europe en trois grands climats, figurée par un triangle dont le sommet est formé par le cap Nord, peut aider à partager en trois grandes séries les produits de la végétation. Sur les côtes occidentales, depuis le cap Saint-Vincent, en Portugal, jusqu'au cap Finistère, en Espagne, les végétaux qui s'élèvent au-delà des landes sablonneuses offrent d'abord au botaniste un grand nombre de plantes analogues à celle des Açores : les végétaux américains s'y plaisent et s'y multiplient même avec tant de facilité, qu'on les croirait dans leur propre patrie, et qu'ils envahissent, aux dépens des plantes indigènes, des terrains d'une grande étendue. Au-delà du 40e parallèle, l'oranger, l'olivier, la vigne, occupent les régions basses, et sont dominées par le chêne et le châtaignier. Du cap Finistère au fond du golfe de Gascogne, et même aux sources de l'Adour, le caractere des plaines étroites qui s'étendent aux pieds des Pyrénées, est l'absence du ciste et du laurier-rose, la difficulté d'élever l'oranger, l'olivier et la vigne, et l'extension facile qu'y prend le pommier; ce qui a fait appeler cette région, par un de nos savans, la Normandie de la péninsule Hispanique. Depuis l'extrémité du golfe de Gascogne jusqu'à l'embouchure de la Loire, la côte est bordée encore de quelques pins maritimes; la vigne donne d'excellens vins sur les bords de la Gironde, et le myrte vient en pleine terre. Le melon, qui réclame tant de soins à Paris, n'exige presque point de culture près des bords de l'Océan et de la Manche. Depuis les bouches de la Meuse jusqu'à celle de l'Ems, le lin et la garance réussissent complètement; le frêne, l'aune et le bouleau prospèrent encore sur les côtes du Danemarck. Plusieurs espèces de peuplier ne cessent, en Norwége, que vers le 60e parallèle; les chênes, que deux degrés plus au nord; le hêtre et le tilleul se prolongent jusqu'au 63e; passé cette limite, ces arbres disparaissent, et sont remplacés par les pins et les sapins jusqu'au 67e degré; au 70e, l'orge et l'avoine sont les seules céréales qui résistent à la rigueur du climat. Telles sont les principales nuances que l'on remarque dans la région soumise à l'influence océanique : plus on s'éloigne des côtes, plus cette influence diminue.

Plusieurs végétaux, qui croissent près des bords de l'Océan, disparaissent à des latitudes moins septentrionales dans les plaines de la Russie. Au contraire, les plantes de la péninsule Scandinave et de la Laponie paraissent s'être propagées près des bords de la mer Baltique. Ainsi le lichen des rennes croît fréquemment à 54 degrés dans les plaines. Le chêne et le noisetier ne dépassent le 60e parallèle que par petits groupes et dans des situations privilégiées; le frêne ne s'étend que jusqu'au 62e. Les chênes, clair-semés sur le plateau central de la Russie, prospèrent en

descendant vers le 52e parallèle; sous le 55e, ils sont beaux et nombreux. Le hêtre, connu en Livonie, disparaît aux environs de Smolensk; au sud de Moscou, le tilleul et le bouleau sont les arbres les plus communs; sur les hauts plateaux formés par la chaîne de l'Ourâl, les bouleaux dominent dans les forêts; après eux, les pins et les sapins; dans les plaines, on voit l'orme, le tilleul, l'érable, le sorbier et le prunier. L'influence du climat de l'Asie septentrionale cesse en approchant des bords de la mer Caspienne : en Ukraine, toutes les céréales prospèrent; les arbres fruitiers abondent; le mûrier réussit dans de petites plantations; les forêts fournissent des chênes recherchés pour la marine. Enfin, vers le Don, et près de l'embouchure du Volga, les grands arbres cessent, des bouquets d'arbustes et de plantes salines couvrent les plaines sablonneuses.

La base du triangle climatologique de l'Europe offre, sous le rapport de la végétation, quelques particularités remarquables que nous allons examiner, en procédant de l'est à l'ouest : vers les bouches du Danube, les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les pruniers, les abricotiers, couvrent les collines : la Valachie en possède des forêts entières. Ces arbres fruitiers franchissent la chaîne du Balkan, et garnissent quelques-unes des hautes collines de la Romélie, de l'antique Macédoine et de l'Albanie. Jusqu'au 40e parallèle, les oliviers et les orangers ne quittent pas les bords de la mer; mais les montagnes se couronnent de forêts variées, où se succèdent le pin, le sapin et le cèdre, le chêne, le hêtre, le noyer, le châtaignier, l'érable, le sycomore et le platane d'Orient. Au sud du 40e parallèle, la végétation prend un autre aspect : les pommiers et les poiriers disparaissent; l'olivier, l'oranger, le figuier, le mûrier noir les remplacent et mêlent leur feuillage à l'écarlate des fleurs du grenadier, et leurs douces exhalaisons à celles du myrte et du jasmin. Sur le rivage du canal étroit de Constantinople, quelques végétaux du nord croissent naturellement à côté de ceux du midi. Les vignes des environs de Salonique produisent des vins excellens; mille espèces de plantes aromatiques fournissent aux abeilles de l'Attique les sucs qui jadis valurent à leur miel tant de célébrité. Les vallées et les rivages de l'Albanie offrent beaucoup d'analogie avec les parties les plus tempérées de l'Italie : au-dessous des forêts d'arbres résineux qui couvrent le Pinde, on voit des bouquets de sureaux, des prairies couvertes de violettes, de narcisses et d'hyacinthes, garnir les vallées, alors que les chaleurs de l'été n'ont pas desséché les rivières. La région méridionale de l'Italie présente un spectacle enchanteur : des forêts d'oliviers, d'amandiers et de figuiers, quelques cyprès majestueux, les fruits dorés de l'oranger et du citronnier, annoncent une nature nouvelle; les bords du bassin formé par les côtes de la Toscane, du territoire de Gênes et de Nice, et les rivages méridionaux de la France, forment un magnifique amphithéâtre garni par quatre zones de végétation : dans la plus basse, qui ne s'élève pas à plus de 100 mètres au-dessus de la Méditerranée, on remarque d'abord les soudes, les panicauts et les échinophores; puis le latanier, le tithymale en arbre, la camelée à trois coques, le lotier soyeux; dans la seconde croissent le laurier-rose, toutes les espèces d'orangers, les platanes, les micocouliers; tandis qu'au pied de ces arbres, les jasmins, les grenadiers, les jonquilles et les tubéreuses marient leurs fleurs éclatantes à leur arome délicieux; la troisième zone est occupée par les oliviers, les figuiers et les vignes, les lauriers et les arbousiers; la quatrième enfin n'offre plus, vers le sommet des montagnes, que des caroubiers, des cistes, des pins et des romarins qui croissent spontanément dans les fissures des rochers[1]. Sur les pentes orientales de la péninsule Hispanique, on retrouve les végétaux de la Grèce et de l'Italie; l'olivier y prospère jusqu'au cap Palos; le caroubier y croît près du lentisque; le laurier, le figuier, le grenadier et le mûrier y étendent leur feuillage varié; la vigne y donne un vin capiteux et fortement coloré. Enfin, depuis le cap Palos jusqu'au cap Saint-Vincent, s'étend une région que l'on peut appeler africaine, caractérisée près de l'Océan et de la Méditerranée par le palmier nain, le cactus et le bananier, tandis qu'une zone supérieure comprend des végétaux de l'Italie, dominés par la vigne, et enfin par des forêts d'arbres résineux.

Ce tableau de la végétation terminera nos généralités physiques sur l'Europe : le règne animal y est si peu varié, que ce qui en a été dit en traitant de la zoologie géographique, suffit pour donner une idée des animaux de cette partie du monde. Il en est de même de la richesse minérale. Au surplus, dans la description spéciale de chaque pays, nous aurons soin de présenter un aperçu de sa constitution géognostique, de l'importance de ses mines et de celle de ses divers produits.

[1] Voyez l'*Histoire naturelle des principales Productions de l'Europe*, par M. Risso, tom. 1er.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Coup d'œil sur l'histoire, l'importance, la force, et la richesse des États de l'Europe.

Les rapports qui existent entre les diverses nations de l'Europe sont d'une telle importance dans les grandes considérations de la politique, et ces considérations ont acquis un intérêt si général dans les pays soumis au régime constitutionnel, que nous ne pouvons nous dispenser d'en présenter un tableau comparatif, qui rendra leurs liaisons et leurs intérêts plus appréciables que tout ce que nous pourrions dire sur chaque puissance considérée isolément.

L'histoire primitive de l'Europe est entourée de tant de ténèbres, qu'il faut renoncer à en débrouiller le chaos. Des diverses contrées qui la composent, la Grèce paraît avoir été la plus anciennement civilisée. Elle le fut par les Phéniciens et les Égyptiens, les peuples les plus éclairés des parties de l'Asie et de l'Afrique qui bordent la Méditerranée. Les Grecs, à leur tour, fondèrent des colonies dans la Gaule et l'Italie; mais jusqu'à l'époque où Rome devint le siége d'une vaste puissance, les nations de l'Europe centrale présentèrent un caractère de civilisation naissante, voisin de la barbarie, analogue à celui qui distinguait les peuples de l'Amérique, lorsque les Européens allèrent porter sur ce continent leurs vices avec leurs croyances religieuses. L'empire romain, après avoir soumis les Celtes et les Germains, pressé de tous côtés par les nations scandinaves et sarmates, qu'il avait repoussées dans des régions sauvages, succomba après avoir long-tems résisté à leurs attaques; d'autres tribus, suivant les traces des nouveaux envahisseurs, sortirent du Nord et de l'Orient, et renversèrent les royaumes naissans que les premières avaient fondés. Ainsi les *Heruli*, peuple scythe, sorti des contrées finnoises, et dont le chef Odoaker ou Odoacre renversa le trône d'Occident, furent chassés de l'Italie par les Scandinaves, si connus sous le nom d'Ostrogoths, qui, à leur tour, firent place au peuple slave des *Longobardi* ou Lombards; les *Istævones*, ces Germains que depuis on appela Francs, se fixèrent dans la Gaule, dont ils chassèrent les Visigoths; ceux-ci et les *Vandali*, autre nation slave, s'établirent en Espagne, tandis que les *Saxones*, les *Angli* et les *Jutes* s'emparaient de la Grande-Bretagne.

Ces peuples, bien inférieurs en nombre à ceux au milieu desquels ils se fixèrent, contribuèrent à altérer le langage de ceux-ci, à modifier les costumes et les usages établis par les Romains, mais ne changèrent point les caractères qui distinguaient les habitans du centre, de l'occident et du midi de l'Europe. C'est ce qui explique comment on reconnaît encore chez les nations modernes le portrait que les anciens nous ont laissé de leurs ancêtres.

A la tête des dix-sept monarchies européennes, la politique admise depuis les derniers traités place les six principales dans l'ordre suivant : La *Russie*, l'*Angleterre*, la *France*, l'*Autriche*, la *Prusse* et l'*Espagne*. Cependant cette question de prééminence est tellement compliquée, que plus d'une circonstance imprévue peut modifier le rang suivant lequel nous les présentons. Ainsi, sous le rapport de la prépondérance militaire, aucun état continental ne peut entrer en rivalité avec la Russie, tandis que l'Angleterre surpasse tous les autres en puissance maritime. La France, par son industrie et sa richesse territoriale, ne le cède qu'à l'empire britannique; mais si sa force militaire est, pour l'importance de ses armées de terre, inférieure à celle de l'Autriche, l'étendue de ses côtes et sa marine la placent fort au-dessus.

L'empire russe occupe plus de la moitié de la superficie de l'Europe, et possède presque le quart de la population de cette partie du monde; encore ne comprenons-nous pas dans cette estimation plus de 3 millions d'habitans disséminés sur son territoire asiatique. Cette masse démesurée pèse à la fois sur le nord et le midi de l'Europe, sur l'occident et le sud de l'Asie, et l'on prévoit de quelle influence son poids doit être un jour dans la politique du monde.

La population, la richesse, la force militaire et le degré de civilisation qui, plus que l'étendue, déterminent le rang qu'occupe chaque État, peuvent offrir divers rapports dignes de fixer l'attention.

La superficie totale de l'Europe est de 484,910 lieues [1], et sa population [2] de 227,737,000 habitans, ce qui donne une moyenne de 469 individus par lieue carrée. Partageons notre partie du monde en deux grandes régions, subdivisées chacune en partie boréale, partie centrale et partie australe, et voyons si la population y est distribuée d'après l'influence de la température.

	Superficie.	Populat. absolue.	Populat. par lieue.	
Europe occidentale.				
Partie boréale.				
Monarchie suédo-norwégienne	38,719	3,866,000	100	509
Monarchie danoise	2,865	1,950,000	504	
— anglaise	15,791	23,400,000	1,418	
Partie centrale.				
Monarchie prussienne	13,968	12,464,000	892	1,070
— néerlandaise	3,299	6,143,000	1,862	
— française	26,739	32,000,000	1,196	
Confédér. german. — Roy. de Hanovre	1,931	1,550,000	802	
— de Wurtemberg	993	1,520,000	1,530	
— de Saxe	754	1,400,000	1,856	
— de Bavière	3,841	3,960,000	1,030	
Les 28 princ. allem.	4,395	4,892,500	1,113	
Les 4 rép. de Francfort, Brême, Hambourg et Lubeck	58	290,000	5,000	
Confédération suisse	1,945	1,980,000	1,018	
Empire d'Autriche	33,771	32,000,000	947	
Partie australe.				
République d'Andorre	25	15,000	600	1,615
Monarchie espagnole	23,857	13,901,000	582	
— portugaise	5,061	3,530,000	697	
Italie. — Roy. sarde	3,646	4,300,000	1,182	
— des Deux-Siciles	5,521	7,420,000	1,353	
États de l'Église	2,257	2,590,000	1,147	
Gr.-duché de Toscane	1,098	1,275,000	1,161	
Les 5 autres princip.	621	968,500	1,559	
Rép. de Saint-Marin	3	7,000	2,333	
Europe orientale.				
Partie boréale et partie centrale.				
Russie européenne	260,271	52,625,000	202	212
Royaume de Pologne	6,372	3,900,000	612	
République de Cracovie	65	114,000	1,753	
Partie australe.				
Turquie d'Europe et Grèce	26,913	9,500,000	352	350
République des îles Ioniennes	131	176,000	1,343	
	484,910	227,737,000		

Il est facile de voir par ce tableau que dans les deux grandes régions occidentale et orientale de l'Europe, chaque partie, prise en masse, est d'autant plus peuplée, qu'elle est plus méridionale. Ainsi, dans la première de ces deux divisions, la partie boréale l'est moins que la centrale, et celle-ci que l'australe. Dans la seconde on remarquerait la même différence si nous partagions la Russie en deux parties; mais si, pour établir des rapports semblables, nous réunissons le nord et le centre de l'Europe occidentale, nous verrons que leur population, par lieue carrée, est de 848 individus; que celle de la partie australe est de 1615, tandis que, dans l'Europe orientale, le nord et le centre réunis comptent 212 habitans, et la partie australe 350, ce qui établit une proportion à peu près analogue. La comparaison de quelques États prouve que ceux qui possèdent beaucoup d'îles et une grande étendue de côtes, offrent plus de moyens d'existence que ceux qui sont enclavés dans les terres. De là vient que la monarchie britannique et les Pays-Bas que les canaux partagent en un grand nombre d'îles, sont les plus peuplés de l'Europe; que la France l'est plus que l'Autriche, que le royaume de Naples l'est plus que celui de Sardaigne, et que les îles Ioniennes le sont plus que la Turquie.

On aurait tort de croire que l'accroissement de population est en raison directe de sa concentration : l'accroissement et la concentration sont, au contraire, en rapport inverse. D'après des calculs récens, on a pu établir la proportion suivante, pour l'augmentation annuelle, par chaque million d'habitans, et pour le tems nécessaire au doublement de la population.

	Accroissement annuel. Individus.	Doublem. de popul. Ans.
En Prusse	27,027	26
Dans la Grande-Bretagne	16,667	42
Dans les Pays-Bas	12,372	56½
Dans le royaume des Deux-Siciles	11,111	63
En Russie	10,527	66
Dans l'empire d'Autriche	10,114	69
En France	6,536	105

Nous ne parlerons pas de la population de l'Espagne et du Portugal, que les commotions politiques ont rendue depuis quelques années presque stationnaire, ni de celle de la Turquie, dont la marche semble être rétrograde. Ce qu'il est essentiel de faire observer dans cette progression, c'est que le Nord n'est plus en possession de lancer sur les contrées centrales et méridionales de l'Europe des colonies armées, comme on le vit au moyen âge : la marche de sa population s'y oppose; et d'ailleurs, la civilisation, qui énerve les races du nord à l'égal de celles du midi, qui leur apporte les jouissances de la vie paisible avec nos maladies, qui, sur le champ de bataille, a rendu nulle la force

[1] Géographiques, ou de 25 au degré.

[2] Suivant M. Balbi, dans la *Balance politique du Globe*.

corporelle, par l'emploi des armes à feu, est désormais un obstacle au renouvellement de ces grandes migrations qui renversèrent les anciens empires.

Sauf les intérêts passagers de la politique, qui peuvent renouveler en Europe quelque coalition semblable à celles qui, pendant vingt ans, se sont formées contre la France, la prospérité des États semble désormais chercher un appui dans les arts de la paix et dans les supériorités de l'industrie; l'expérience leur a prouvé que la force ne réside point dans les conquêtes, mais repose sur la prospérité des peuples. Sur le pied de paix, les armées de toute l'Europe enlèvent à l'industrie et à l'agriculture un soldat pour 92 habitans. Ellesforment une masse de 2,500,000 hommes à laquelle le nord contribue dans une proportion beaucoup plus considérable que le midi, ainsi que le prouve l'évaluation suivante :

En Danemarck	1	soldat sur	51	hab.
En Russie	1	»	57	»
En Suisse	1	»	60	»
En Prusse	1	»	76	»
En Suède et en Norwége	1	»	85	»
En Turquie	1	»	92	»
En Bavière	1	»	113	»
En Saxe	1	»	116	»
Dans le Wurtemberg	1	»	117	»
Dans l'empire d'Autriche	1	»	118	»
Dans les Pays-Bas	1	»	119	»
En France	1	»	139	»
En Portugal	1	»	139	»
Dans les 4 rép. allemandes	1	»	145	»
Dans les 28 princip. allem.	1	»	148	»
Dans le royaume de Sardaigne	1	»	165	»
Dans les Iles Britanniques	1	»	229	»
Dans les 5 princip. ital.	1	»	242	»
Dans le royaume de Naples	1	»	247	»
En Espagne	1	»	278	»
En Toscane	1	»	318	»
Dans les États de l'Église	1	»	431	»

La richesse de chaque État, que l'on peut évaluer d'après le revenu de ses contributions, mais, à la vérité, fort approximativement, parce que la rareté ou l'abondance du numéraire devrait être mise en ligne de compte, diffère en raison de l'industrie, de l'activité commerciale et même de la forme de gouvernement. Le tableau suivant, qui présente la proportion dans laquelle chaque habitant contribue aux dépenses de l'État, en fournirait facilement la preuve.

Iles Britanniques	65	fr.	20 c.
Les 4 républiques allemandes	33		21
France	30		90
Pays-Bas	26		30
Danemarck	25		64
Les 28 principautés allemandes	20		57
Saxe	20		»
Bavière	19		96
Duché de Massa	17		24
Prusse	17		20
Hanovre	16		77
Wurtemberg	15		63
Portugal	15		32
Monarchie sarde	15		10
Grand-duché de Toscane	13		33
Duché de Lucques	13		20
États de l'Église	11		58
Monarchie sicilienne	11		32
Principauté de Monaco	11		»
Empire d'Autriche	10		70
Monarchie suédoise	10		86
Duché de Parme	10		45
République de Saint-Marin	10		»
Duché de Modène	10		»
Turquie	10		»
Espagne	7		76
République de Cracovie	7		55
Russie	6		20
Suisse	5		09

Il est facile de voir, par ces résultats, que les contrées moyennes de l'Europe, qui comprennent l'Angleterre, la France, les Pays-Bas et l'Allemagne occidentale, sont beaucoup plus industrieuses que les contrées extrêmes du nord et du midi, puisqu'elles supportent des charges beaucoup plus fortes; que les pays où règnent les formes constitutionnelles, ont une répartition d'impôts plus considérable que les pays soumis à un gouvernement arbitraire; c'est ce qui explique pourquoi la Suède et la Norwége, moins favorablement placées pour le commerce que l'empire russe, paient cependant presque le double de contributions, et pourquoi dans la Bavière, le Hanovre et le Wurtemberg, les impôts sont plus forts qu'en Autriche, en Italie et en Espagne.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Description du royaume de France.

C'est un usage établi par les géographes de toutes les nations, de placer en tête de leurs traités le pays où l'on parle la langue dans laquelle ils écrivent. Si cet exemple ne suffisait pas pour nous engager à commencer nos descriptions spéciales par celle de la France, un certain orgueil national, qu'il ne faut pas confondre avec ce sentiment aveugle qui porte chaque individu à regarder sa patrie comme supérieure en tout aux contrées étrangères, nous y déterminerait. L'espèce de dictature intellectuelle que le Français exerce sur le monde civilisé par l'influence de son idiome, devenu depuis long-tems presque universel, par le goût qui le distingue dans la littérature et les arts, par la sagacité qu'il déploie dans les recherches scientifiques, mériterait à la France un rang que plus d'une fois elle a su conquérir par des succès militaires.

Cette France, dont nous allons esquisser les principaux traits, occupe la place la plus importante dans les événemens de la politique et l'histoire de la civilisation. D'abord habitée par ces peuples celtes, dont les phalanges armées portèrent plusieurs fois la terreur chez les diverses nations de l'antiquité, elle devint pour Rome un voisin dangereux, et soixante ans de guerres et de carnage suffirent à peine à celle-ci pour la soumettre. Lorsque le colosse de la puissance romaine, divisé en empire d'Orient et d'Occident, s'ébranla sur ses fondemens vieillis, les Francs, sortis de la Germanie, et maîtres d'une partie de la contrée où le Rhin se perd au milieu des sables amoncelés dans son cours, vinrent s'établir dans la Gaule, donner leur nom au peuple qu'ils délivraient de l'antique joug de Rome, et fonder un royaume qui devint en quelques années le plus considérable de l'Europe occidentale. En vain, à la mort du chef farouche qui créa la puissance française, ce royaume fut-il divisé entre ses quatre fils; quelques siècles plus tard, les conquêtes de Clovis, réunies sur une seule tête avec le royaume de Bourgogne, et rapidement augmentées, formèrent, sous Charlemagne, un formidable empire, dont les limites comprenaient la Frise, la Saxe, la Hesse, la Bavière, la Suisse et la plus grande partie de l'Italie. La faiblesse et l'incapacité des successeurs de ce prince favorisèrent tellement l'ambition des gouverneurs de provinces, que la plupart de ceux-ci se rendirent indépendans : telle fut l'origine du régime féodal; et que les domaines de la couronne, à l'époque de son usurpation par Hugues-Capet, ne se composaient que de la Picardie, de l'Orléanais et de l'Ile-de-France. Mais l'éloignement que la nation française a naturellement pour le pouvoir des grands, offrait à ses rois le moyen de recouvrer leur indépendance et leur dignité. Au XIe siècle, Philippe Ier achète le *Berry;* au commencement du XIIe, Louis le Gros affranchit les communes; en moins d'un siècle la *Touraine*, la *Normandie*, le *Languedoc*, la *Champagne* et le *Dauphiné*, retournent à la couronne. Pendant le XIVe siècle, une grande partie du territoire français tombe au pouvoir de l'Angleterre; mais une héroïne quitte la houlette pour l'épée des combats, et la France est délivrée des étrangers. Louis XI, continuant à détruire la puissance de la noblesse, obtient, par héritage, le *Maine* et l'*Anjou*, et s'empare de la *Bourgogne* et de la *Provence*. Déjà, sous François Ier, la monarchie française est assez redoutable pour que ce prince croie pouvoir rivaliser avec Charles-Quint; mais ses revers sont compensés par la confiscation du *Bourbonnais*, de l'*Auvergne* et de la *Marche*, patrimoine du connétable de Bourbon, et par la réunion de la *Bretagne* à la couronne. La France, désolée, sous Charles IX, par des guerres de religion, bientôt après par les intrigues et les révoltes de la Ligue, s'augmenta du *Béarn*, du *Comté de Foix*, et d'une partie de la *Gascogne*, par l'avénement de Henri IV au trône, puis de l'*Artois* et du *Roussillon*, par les conquêtes de Louis XIII. A cette époque, elle n'eut

besoin, pour se placer à la tête des grandes puissances de l'Europe, que du génie de Louis XIV, qui ajouta à son territoire le *Nivernois*, par l'extinction totale du régime féodal, et par ses conquêtes, la *Flandre*, la *Franche-Comté* et l'*Alsace*. Sous le règne suivant, la *Lorraine* échut à la couronne par droit de succession, et la *Corse*, par un arrangement avec la république de Gênes.

A la mort de Louis XV, un nouvel ordre d'idées dans les esprits rendait indispensables une réforme dans les finances, et de sages modifications dans les contre-poids du gouvernement. L'exaspération des partis fait naître une révolution funeste; un roi vertueux est sacrifié aux exigences d'une république improvisée. Mais comme si la France devait toujours être grande lorsqu'elle est livrée à ses propres forces, au milieu des écarts d'une sanglante anarchie, elle augmente son territoire par l'acquisition d'*Avignon* et du *Comtat Venaissin*; elle repousse avec gloire les coalitions de toute l'Europe; elle s'accroît par la réunion des territoires de *Montbelliard* et de *Mulhausen*; elle poursuit ses conquêtes rapides; un de ses capitaines s'empare des rênes de l'État, et renouvelle, après 1000 ans, un empire qui ne le cède point à celui de Charlemagne. Cependant la plus belle armée du monde, principal soutien de cette puissance colossale, est détruite dans les plaines glacées de la Russie; accablée alors par les efforts de l'Europe coalisée, la France rentre dans ses anciennes limites, et replace sur le trône l'antique famille de ses rois.

Borné au nord par une portion de la Manche, le Pas-de-Calais, le territoire de la monarchie Néerlandaise, les provinces prussiennes du Bas-Rhin, et le cercle bavarois du Rhin; à l'est, par le grand-duché de Bade, la Suisse et les États sardes; au sud, par la Méditerranée et l'Espagne; à l'ouest, par l'océan Atlantique et la plus grande partie de la Manche, le royaume de France, mesuré de l'est à l'ouest par une ligne tracée depuis la pointe de Kersaint, dans le département du Finistère jusqu'à la jonction de la Lauter et du Rhin, dans celui du Bas-Rhin, occupe un espace de 206 lieues : c'est sa plus grande largeur; une autre ligne tirée depuis le village de Zuytcoope, dans le département du Nord, jusqu'à l'anse de Cerbère, dans celui des Pyrénées-Orientales, donne à sa plus grande longueur une étendue de 212 lieues[1].

[1] Sa superficie est comprise entre le 7e degré 9 min. à l'ouest du méridien de Paris, et le 5e degré 56 minutes à l'est du même méridien; et entre le 42e degré 20 min. et le 51e degré 5 min. de latitude.

Le développement de ses côtes est de 490 lieues, dont 120 bordent la Méditerranée, 195 l'océan Atlantique, et 175 la Manche et le Pas-de-Calais. L'étendue qu'il occupe aujourd'hui comprenait, en 1790, 25 millions d'habitans; sa population actuelle est, comme nous l'avons vu, de 32 millions. Ainsi, en 40 ans, celle-ci s'est accrue de 7 millions. Si l'on prend pour terme de celle qu'il pourrait avoir, la moyenne qui résulte de la comparaison du département du Nord, qui est le plus peuplé, et de celui des Basses-Alpes, qui l'est le moins, on verra que sa superficie pourrait nourrir 1714 individus par lieue; ce qui porterait le total de ses habitans à 45 millions; mais peuplé en proportion du royaume des Pays-Bas, il renfermerait près de 50 millions d'habitans. Ces exemples prouvent les progrès que notre agriculture et notre industrie peuvent faire encore à l'aide d'encouragemens, et détruisent complètement les assertions de quelques esprits faux qui regardent le fléau de la guerre comme utile, et l'accroissement de la population comme une calamité.

Les contours du littoral de la France présentent plusieurs caps et golfes importans : au nombre des premiers, celui de la Hague ou de la Hogue, qui s'avance dans la Manche à l'extrémité du département de ce nom, et celui du Raz, qui forme la pointe la plus occidentale du département du Finistère, et qui, dominant l'immensité de l'Océan, voit les vagues se briser avec fureur sur sa base de granite, sont les deux plus remarquables. Les autres, qui s'avancent dans l'Océan ou dans la Méditerranée, ne peuvent leur être comparés. Quelques baies mériteraient, par leur largeur et leur profondeur, d'être rangées parmi les golfes; nous les rendrons à leur véritable importance en les groupant avec ceux-ci. Telle est la baie ou rade de *Cancale*, célèbre par le rocher près duquel, malgré des pêches presque continuelles, se renouvellent sans cesse ces bancs d'huîtres si estimées, et si importans par le commerce considérable qu'ils procurent aux habitans de la côte du département d'Ille-et-Vilaine; telle est l'anse ou la baie de *Saint-Brieuc* dans le département des Côtes-du-Nord; telle est la *rade de Brest*, baie de 8 lieues de circonférence, et de 10 à 15 brasses de profondeur; telle est celle de *Douarnenez*, plus considérable encore, et formée au sud de la précédente par le cap de la Chèvre et par celui du Raz; telle est enfin la baie de *Bourgneuf*, plus large mais moins profonde, près de l'embouchure de la Loire. Au nord-ouest de ce fleuve, le golfe du *Morbihan* égale en étendue

la rade de Brest. Le plus considérable de ces golfes, que baignent les eaux de l'Océan, est celui de *Gascogne* : il est formé par les côtes de France et d'Espagne; à son extrémité se jette la petite rivière de la Nivelle. Dans la Méditerranée celui du *Lion*, dans lequel se jette le Rhône, était, dès le XIIIe siècle, célèbre par de fréquens orages qui lui valurent le nom du plus redoutable des animaux.

Parmi les îles qui bordent nos côtes, quelques-unes méritent une mention particulière : dans l'Océan, celle d'*Ouessant*, entourée d'autres plus petites du même nom, est bordée de rochers et d'écueils dangereux : son sol est fertile, et sa superficie est de deux lieues carrées. En nous dirigeant vers le sud, nous verrons *Groaix* ou *Groix*, peuplée de pêcheurs; *Belle-Ile*, large de 2 lieues, et longue du double, couverte de pâturages; *Noirmoustiers*, dont la superficie est d'environ 4 lieues; l'île *d'Yeu*, rocher granitique d'une moindre étendue; l'île *de Ré*, de 15 lieues de circonférence, riche en vins, et bordée d'écueils au nord et à l'occident; *Oléron*, de 2 lieues de largeur et trois fois plus longue, dont les marais salans sont d'un grand produit. Dans la Méditerranée, *La Camargue*, formée par les alluvions du Rhône, a 50 mille hectares de superficie, et renferme un vaste marais et des prés excellens; près des côtes du département du Var, les îles d'*Hyères*, dont les principales sont : *Porquerolles*, *Port-Croz*, *Bagneaux* et l'île *du Titan*, offrent, au milieu d'orangers et de citronniers, une foule de plantes aromatiques, tandis que près de l'embouchure du Var, *Saint-Honorat*, *Sainte-Marguerite*, et les autres îles de *Lérins* sont à peu près incultes.

L'aperçu que nous devons nécessairement donner de la richesse minérale de la France, doit être précédé de quelques mots sur la nature des roches qui dominent dans sa constitution géologique. Dans toute sa partie occidentale, depuis Cherbourg jusqu'à Niort; toutes les cimes des Pyrénées jusqu'à Foix et Bagnères : toutes les pentes méridionales du département du Var, depuis Toulon jusqu'à la petite ville de Cannes; le revers occidental des Alpes, depuis la frontière du comté de Nice jusqu'aux environs de Grenoble; les sommets les plus élevés des Vosges, une grande partie des Ardennes, le centre du royaume comprenant les anciennes provinces de l'Auvergne et du Limousin; enfin, quelques parties du Languedoc montrent les terrains granitiques se faisant jour à travers des roches appartenant à des époques postérieures. Les débris des plus anciens terrains, triturés et réunis par l'action des eaux, ont formé ces grès remplis de restes organiques que l'on voit à la base des Cévennes, près des bords du Tarn, du Cher et de l'Auron, aux environs de Saint-Étienne, de Brives, de Bourbon-l'Archambault, ainsi que sur les flancs occidentaux et méridionaux des Vosges. Une longue bande de calcaires anciens, qui commence au pied des Pyrénées, se prolonge au bas des Cévennes, compose toute notre chaîne du Jura, celle de la Côte-d'Or, le plateau de Langres, les plateaux orientaux et occidentaux des Vosges, ainsi que ceux qui dominent la Loire aux environs de Nevers et de Bourges, et qui, au sud de Limoges, se prolongent vers le nord-ouest jusqu'au bord de la Manche. Des dépôts crayeux, qui s'appuient sur les précédens, forment une bande dirigée vers le nord-ouest, depuis Cahors jusqu'à l'embouchure de la Charente, et constituent une grande zone qui entoure à 15 ou 20 lieues à la ronde les terrains de la dernière époque aux environs de Paris, terrains que l'on retrouve sur la rive gauche de la Saône, à l'embouchure du Rhône, et sur les bords de la Garonne. Que l'on ajoute à ces dépôts, formés pendant les différens âges géologiques, les plateaux et les pics volcaniques de l'Auvergne, du Vivarais, du Rouergue, du Languedoc, et même de la Provence, et l'on pourra se faire une idée de la variété des terrains que la France offre aux recherches géologiques, de la quantité de marbres et d'autres roches qu'ils fournissent à l'architecture et aux arts, et des richesses minérales qu'ils doivent recéler. En 1826 on évaluait leurs produits à près de 97 millions de francs; nous allons donner le détail approximatif des substances que l'on en peut retirer.

Plomb réduit à l'état métallique.	6,400	quint. mét.
Sulfure de ce métal	1,600	
Cuivre à l'état métallique.	1,300	
Arsenic natif.	50	
Antimoine à l'état métallique. . .	400	
Oxide de manganèse.	7,500	
Fer de fonte, fer en barres, et acier.	1,587,000	
Argent en lingots.	1,100	kilogr.
Houille.	12,758,000	quint. mét.
Lignite ou végétaux fossiles. . . .	98,000	
Sulfate de fer.	25,000	
Mégnus ou mélange de sulfate de fer et d'alun.	3,700	
Bitume, asphalte, et pétrole. . .	5,000	
Sel gemme.	150,000	

Sans le monopole, les produits de cette dernière substance seraient beaucoup plus considérables, puisqu'on a calculé que la mine découverte en 1819, dans le département de la Meurthe, où elle occupe une superficie de 30 lieues carrées, pourrait être exploitée pendant 960 siècles à raison d'un million de

quintaux par année [1]. Il faut encore ajouter à ces divers produits ceux que procurent environ 240 sources minérales, dont 151 sont disposées de manière à recevoir des malades, 79 sont visitées par des buveurs éloignés, et 10 sont fréquentées par les habitans des lieux environnans.

Les avantages que la France retire de son industrie sont de la plus grande importance, puisque le total de ses importations et celui de ses exportations s'élèvent chacun à plus de 600 millions de francs; mais les produits de son agriculture sont loin de présenter des résultats aussi satisfaisans. La fertilité de son sol ne la dispense point de la nécessité de tirer de l'étranger pour plus de 45 millions de chevaux, de porcs, de moutons et de bêtes à cornes. N'est-il pas affligeant de voir que dans un pays qui passe pour être habité par un des peuples les plus industrieux et les plus éclairés de l'Europe, la seule agriculture réclame les plus grands encouragemens, puisque la treizième partie de sa superficie est occupée par des terres incultes. D'après des données approximatives, on a évalué, de la manière suivante, l'emploi des terrains de la France.

Terres de labour	22,818,000 hectares.
Vignes	1,977,000
Potagers, jardins, vergers, culture particulière	1,834,000
Châtaigneraies, olivettes et houblonnières	509,000
Bois, oseraies et sunaies	6,574,000
Prés et pâturages	7,013,000
Terres incultes	4,841,000
Tourbières	7,000
Mines et carrières	28,000
Propriétés bâties	213,000
Canaux d'irrigation et de navigation	9,000
Étangs	213,000
Marais	186,000
Routes, rivières et rochers	6,555,000
Total	51,777,000

Continuons notre excursion sous le point de vue physique, et voyons quels sont les bassins que forment les montagnes et les autres aspérités du sol de la France, et les cours d'eau qui arrosent ces bassins. Les Alpes, le versant méridional des Vosges, la Côte-d'Or et les Cévennes, circonscrivent celui du *Rhône*. Ce fleuve rapide, dont la pente est d'environ 30 pieds par lieue, compte, au nombre de ses principaux affluens, la Saône, l'Isère et la Durance. Les Cévennes et les monts du Charollais à l'est, les montagnes du Morvan au nord, celles du Forez à l'ouest, et les hauteurs de Gatines au sud-ouest, forment les principaux contours du bassin de la *Loire*, dont le cours est d'environ 220 lieues, et la pente de 22 pieds par lieues. Les plateaux du Morvan, de la Côte-d'Or et des Ardennes, circonscrivent le bassin de la *Seine*, petit fleuve de 160 lieues de cours, dont la pente variable n'est que de 8 pieds par lieue. La *Garonne*, un peu moins étendue que la précédente, mais beaucoup plus rapide dans son cours, traverse un bassin formé à l'ouest par une petite chaîne de collines calcaires qui s'adossent aux Pyrénées, au sud par ces montagnes, à l'est par les Cévennes, et au nord par le Cantal et les hauteurs de Gatines. Ces quatre grands bassins sont entourés par onze autres bassins peu importans par leur étendue, mais qu'il est utile de mentionner. Trois d'entre eux, situés au nord, se continuent sur les territoires de l'Allemagne et des Pays-Bas : le plus oriental, formé par les pentes des Vosges, arrosé par le Rhin et par l'Ill, un de ses affluens, pourrait être appelé *bassin germanique*; par opposition les deux autres prendraient le nom de *bassins belgiques*. L'un, circonscrit par les Vosges et les Ardennes, est arrosé par la *Moselle* et la *Meuse*; l'autre, beaucoup plus petit, formé par les plateaux crayeux des environs d'Arras, est sillonné par l'*Escaut*, fleuve qui n'acquiert de l'importance que sur le territoire belge. Les huit autres bassins ont, par leur origine à peu de distance des côtes de la Manche, de l'Océan et de la Méditerranée, mérité le nom de bassins côtiers. Le plus septentrional est celui de la *Somme*; il est entouré au sud et au nord par des plateaux de craie, et traversé de l'ouest à l'est par le cours d'eau que nous venons de nommer, et que, malgré son étendue de 40 lieues seulement, nous comprenons parmi les fleuves, parce qu'il a pour affluent le Cellé, petite rivière navigable. L'*Orne*, rivière de 30 lieues, coule dans un petit bassin qui n'est séparé de celui de la Seine que par quelques collines. Les faibles hauteurs granitiques qui vont se terminer au cap de la Hogue forment avec les montagnes de Ménès et d'Arrée un bassin d'une faible largeur, dont le principal cours d'eau est la *Rance*, qui n'a que 18 lieues de longueur. Les montagnes de celui-ci, unies à celles qui à l'est vont se terminer au bord de la Loire, forment le bassin de la *Vilaine*, petit fleuve qui porte ses eaux à l'Océan après un trajet de 45 lieues : le Don et le Meu, qui l'alimentent, sont navigables. Le bassin de la *Charente*, fleuve sinueux de 85 lieues de cours, arrose un petit bassin situé entre l'embou-

[1] *Voyez*, pour les détails de la richesse minérale de la France, le rapport fait au jury central de l'exposition des produits de l'industrie, par M. Heron de Villefosse. *Annales des Mines*, t. II, 1827.

chure de la Loire et celle de la Garonne. Fleuve de 70 lieues, dont la course rapide et les débordemens sont causés par la fonte des neiges amoncelées sur le pic du Midi, l'*Adour* occupe un bassin formé par les Pyrénées et par une chaîne de collines qui descend de ces montagnes. Des deux bassins côtiers de la Méditerranée, celui de l'*Aude*, rivière de 50 lieues d'étendue, est formé par les dernières branches des Pyrénées, les montagnes Noires et les monts Espinouses; celui de l'*Argens*, qui ne parcourt qu'un espace de 24 lieues, est entouré par les monts Maures et les monts Esterelle.

Dans le voyage que nous allons entreprendre pour offrir rapidement une esquisse des lieux les plus intéressans de la France, nous abandonnerons l'ancienne division par provinces, et la nouvelle par départemens : elles rendraient notre route trop aride; on trouvera leur concordance dans les tableaux qui termineront la description de ce royaume. Cependant, afin de mettre quelque ordre dans notre marche, la division naturelle par bassins nous servira de guide, et nous fera mieux comprendre l'avantage que plusieurs villes tirent de leur position sur le bord de plusieurs cours d'eau qui favorisent le mouvement de notre commerce et de notre industrie. Parcourons d'abord le plus septentrional et l'un des bassins les moins importans : celui de l'Escaut. Les bords de ce fleuve, ceux de la Scarpe, de la Deûle et de l'Aa, sont formés de terrains fertiles, tandis que sur les côtes du Pas-de-Calais l'agriculture fait chaque jour des conquêtes, en utilisant les sables des dunes. Une chapelle, que l'on prétend avoir été bâtie par saint Éloi au milieu de ces sables, fut l'origine de *Dunkerque*, ville que nos guerres avec la Flandre, l'Espagne et l'Angleterre, ont rendue célèbre, et dont le port, objet de jalousie de cette dernière, fut comblé par suite de traités honteux; mais qui, par la franchise dont il jouit depuis 1816, et par des travaux plus récens, a recouvré une partie de son ancienne prospérité. Près de *Saint-Omer*, ville fortifiée et bien bâtie, patrie de Suger, abbé de Saint-Denis, les marais de l'Aa se couvrent de petites îles flottantes; *Arras*, divisé en quatre parties, la haute et la basse ville, la cité et la citadelle, est rangé, pour ses casernes spacieuses et ses principaux édifices, parmi nos plus belles villes; à *Béthune*, bâti sur un roc, et défendu par les travaux de Vauban, on remarque la bizarre construction du béfroi qui s'élève sur la place publique; mais c'est à *Lille* qu'il faut aller admirer une forteresse qui fut, dit-on, le coup d'essai de Vauban : ce chef-lieu du département du Nord offre des rues larges, des places régulières, des édifices publics construits avec goût, et l'alliance si rare de l'importance militaire à l'importance commerciale.

La Scarpe, qui communique avec l'Escaut, par le canal de la Sensée, arrose *Douai*, et donne du mouvement à son commerce. Quelques-unes de ses anciennes tours font encore partie de sa vaste enceinte, qui renferme presque autant de jardins que d'habitations. La route qui conduit de cette ville à *Cambrai* est magnifique : cette dernière est traversée par l'Escaut, mais le fleuve y est encore un si faible cours d'eau, que sans le canal de Saint-Quentin les fabriques de linon et de batiste y perdraient bientôt leur importance. Sa cathédrale est remarquable par la délicatesse de sa flèche, et par le monument que les habitans ont fait élever récemment à la mémoire de Fénélon, qui fut à la fois l'enfant et le père de Cambrai.

Dans le bassin de la Somme, au sud du précédent, nous remarquerons plusieurs villes dont les plus considérables sont situées sur les bords de ce petit fleuve. A quelques lieues de sa source nous voyons *Saint-Quentin*, qui, par son industrie, a doublé de population depuis quarante ans; plus bas, *Péronne*, qui s'enorgueillit du titre de pucelle; à l'embouchure de la Celle, *Abbeville*, bâtie en briques, est la patrie du poète Millevoie; enfin, sur le bord de la mer, le petit port de *Saint-Valery*, où Guillaume s'embarqua pour la conquête de l'Angleterre. En suivant la côte vers le sud-ouest, nous verrions *Dieppe*, renommé par ses bains de mer, et le champ de bataille d'Arques, sur lequel Henri IV défit le duc de Mayenne.

Le bassin de la Meuse, presque aussi étendu que les deux que nous venons de parcourir, nous offrira d'abord, entre la Sambre et ce fleuve, les deux petites places fortes d'*Avesnes* et de *Rocroy*; près de la forêt des Ardennes, *Mézières*, plus importante par ses fortifications que par le nombre de ses habitans, et la jolie cité de *Charleville*, enrichie par ses usines, séparée seulement de la première par le cours de la Meuse. Au milieu d'un territoire peu fertile, mais couvert de fabriques, *Sedan*, recommandable par ses draperies, embelli par ses constructions, s'élève sur la droite du fleuve; à 16 lieues plus loin nous traverserons *Verdun*, situé sur ses deux rives; c'est la patrie de l'illustre Chevert, une ville sans monumens, entourée de remparts et connue par ses dragées. Les bords pittoresques de la Meuse nous conduiront, en remontant son

cours, à *Saint-Mihiel*, ville de 5000 ames, et à la jolie cité de *Commercy*, entourée d'une belle forêt, vers laquelle se dirige une de ses rues, tirées au cordeau. Au confluent du fleuve et du Mouzon, *Neuf-Château*, chef-lieu de sous-préfecture, est dominé de tous côtés par des montagnes; on traverse celles qui sont à l'orient par une route qui conduit à *Mirecourt*, autre chef-lieu, renfermant plusieurs fabriques de dentelles, d'orgues, de sérinettes et de violons : ses environs sont jolis et bien cultivés. Bientôt on aperçoit la Moselle, qui, au milieu des Vosges où elle prend naissance, arrose *Remiremont*, célèbre autrefois par son abbaye de chanoinesses; un peu plus haut, dans les montagnes, se trouve *Bussang* et *plombières*, connus par leurs eaux minérales; près de *Gérardmer* ou *Géromé*, bourg de 5,000 ames, où l'on fabrique un fromage estimé, on aperçoit un lac de 36 hectares de superficie : c'est le plus considérable des Vosges, dans les environs de *Saint-Diez*, presque tous les villages subsistent de ce genre d'industrie, qui résulte de l'abondance et de la qualité des pâturages. La plus belle cascade de ces montagnes, quoiqu'elle n'ait que 125 pieds de hauteur, est celle que l'on voit près du village de *Tendon*, à une égale distance de Remiremont et d'*Épinal*. Cette dernière ville, traversée par la Moselle, renferme quelques rues bien percées et possède de belles promenades. Sur les bords de la Vezouze, affluent de la Meurthe, nous apercevons au milieu d'une belle plaine *Lunéville*, célèbre par le traité de paix de 1801, par le souvenir des ducs de Lorraine et du roi Stanislas dont il reste encore le château; par un grand manége, le plus beau qui existe en France; enfin par les hommes distingués auxquels elle a donné le jour, tels que Boufflers, Monvel, et le député Girardin. Les détours de la Meurthe, dont la rive droite est bordée par la forêt de *Vitrimont*, nous conduiront à *Nancy*, belle et triste ville, dont les édifices attestent encore la sage administration du roi Stanislas. Le vieux quartier et les restes de la citadelle rappellent le patriotisme du célèbre Callot, qui refusa de représenter la prise de sa ville natale par Louis XIII; Mme de Graffigny, Palissot et Saint-Lambert naquirent aussi dans cette ancienne capitale de la Lorraine. A deux lieues au-dessous de ses murs, la Meurthe s'unit à la Moselle; c'est après avoir baigné *Toul*, et traversé *Pont-à-Mousson*, patrie de Duroc, que cette belle rivière coule au milieu de l'importante place de *Metz*, dont on aperçoit de loin la sombre cathédrale, haute de 345 pieds, et la façade blanchâtre de son palais de justice. Patrie de Custine de Fabert et de Lasalle, cette ville, plus importante sous le rapport militaire que par son industrie, possède une école spéciale d'artillerie et du génie, qui a fourni à la France une foule d'hommes de guerre célèbres. A la sortie de ses remparts, une belle route conduit à *Thionville*, jolie cité dont les fortifications seules sont importantes. Avant de quitter le sol de la France, la Moselle coule au pied de la petite ville de *Sierck*, dominée par un roc escarpé : la Sarre, un de ses affluens, baigne près de notre frontière *Sarguemines*, dont le nom, dérivé de l'allemand, indique l'embouchure de la Blise dans la Sarre [1]. Les faïences rouges et les tabatières de pâte de carton que l'on fabrique dans ses environs, sont les principales branches de commerce de ce chef-lieu d'arrondissement.

Le versant oriental des Vosges, que par rapport à la France nous considérons comme circonscrivant un petit bassin, est couvert de forêts, de prairies, de vignes, et de champs fertiles; l'habitant s'y montre partout industrieux : aux trésors de l'agriculture il joint l'exploitation des mines, l'emploi des métaux et des matières combustibles qu'il en retire, et la fabrication des tissus de laine et de coton. Deux départemens occupent sa superficie : ceux du *Haut* et du *Bas-Rhin*. Sur les bords de la Lauter, *Weissembourg* ou *Wissembourg*, célèbre dans les guerres que la France a soutenues depuis Louis XIV jusqu'en 1815, défend la limite tracée entre cette dernière et les possessions rhénanes de la Bavière. En nous élevant sur les pentes des Vosges, nous apercevrons la petite ville de *Saverne*, assez bien bâtie, dans un pays fertile en vins, puis en descendant vers le Rhin, *Strasbourg* nous offrira le spectacle imposant de ses importantes fortifications, de la légère architecture de sa cathédrale, et la beauté de plusieurs de ses édifices, au nombre desquels nous citerons le château royal, où réside l'évêque, le palais de justice, l'hôtel-de-ville, celui de la préfecture et l'arsenal; enfin le mouvement d'une ville universitaire, industrieuse et commerçante, qui compte parmi ses enfans des hommes tels que Kléber, Kellermann, Ramond, et le vertueux pasteur Oberlin. Les rives de l'Ill, qui se jette à Strasbourg dans le Rhin, conduisent, en remontant son cours, à *Schelestadt*, ville antique, déjà considérable au VIIIe siècle, l'une des deux cités impériales de l'Alsace, ruinée pendant la guerre de trente ans, mais qui depuis long-tems voit sa prospérité s'accroître de jour en jour. C'est dans

[1] Le mot allemand *gemunde* signifie embouchure.

ses murs que fut inventé l'art de vernisser la faïence, et que naquit Martin Bucer, habile théologien protestant. *Colmar* s'élève sur les bords de la même rivière : la construction de ses édifices est aussi belle que sa position est avantageuse pour le commerce, et pittoresque par les sites qui l'environnent. Quoiqu'elle soit le siége d'une cour royale et de la préfecture du Haut-Rhin, elle ne surpasse guère en population l'industrieuse ville de *Mulhausen* ou *Mulhouse*, sur la même rivière, renommée par ses filatures, ses draperies, ses mousselines, ses toiles peintes, et qui renferme 15,000 âmes, indépendamment de 6 à 7,000 ouvriers employés dans ses ateliers, mais habitant hors de son enceinte.

Nous allons traverser les Vosges, et descendre dans le bassin de la Seine. Les douze départemens qu'il renferme forment l'une des divisions physiques les plus importantes de la France. En suivant les détours du fleuve, nous traverserons le département de l'*Aube*, dont les canaux, les rivières et les routes offrent à ses vins de nombreux débouchés ; celui de *Seine-et-Marne*, abondant en céréales et en bêtes à laine; celui de la *Seine*, le plus petit de tous, mais qui doit son importance à la capitale du royaume; celui de *Seine-et-Oise*, qui nourrit un grand nombre de bêtes à laine, qui produit une quantité considérable de céréales, et livre à la consommation du peuple de Paris le produit de ses vignobles, communs, mais abondans ; enfin, celui de la *Seine-Inférieure*, où rivalisent le commerce, l'industrie et l'agriculture. Nous parcourrons ensuite les petits bassins des affluens de la Seine; ainsi nous verrons sur sa rive droite le département de l'*Oise*, dépourvu de vignes, mais productif en céréales et en bêtes à laine; celui de l'*Aisne*, couvert de vastes forêts, et qui trouve dans le grand nombre de ses routes et de ses cours d'eau, le facile écoulement des produits de son agriculture avancée; celui de la *Marne*, qui récolte des vins estimés, et qui utilise, dans de nombreuses fabriques, les toisons de ses importans troupeaux; celui de la *Haute-Marne*, où l'on voit à la fois des bois, des vignes, des champs bien cultivés et des habitans industrieux. Sur la gauche de la Seine, celui de l'*Yonne* trouve, dans ses canaux et ses rivières, le moyen d'écouler sur Paris et ses bois et ses vins; celui d'*Eure-et-Loir* se montre essentiellement agricole, et dans celui de l'*Eure* les pâturages et les céréales, les manufactures de draps et les filatures de coton, constituent les principales branches de richesse.

La Seine n'est encore qu'un faible cours lorsqu'elle traverse *Châtillon*, où elle reçoit la rivière de l'Ource : cette petite ville est deux fois plus importante que *Bar-sur-Seine*, remarquable par de jolies promenades; mais bientôt *Troyes* se présente entourée d'une foule de souvenirs : importante sous Auguste, délivrée des Allemands par Julien, ménagée par Attila, ruinée par les Normands, embellie par Thibaud IV, comte de Champagne, remise par Jeanne d'Arc au pouvoir de Charles VII, elle conserve quelques édifices de ces dernières époques : sa cathédrale est le plus important. Au nombre des hommes célèbres qu'elle a vus naître, on cite le pape Urbain IV, le sculpteur Girardon et le peintre Mignard. Sur la gauche de la Seine, un des affluens de celle-ci arrose deux petites villes qui méritent d'être citées : *Bar-sur-Aube* et *Arcis-sur-Aube* ont réparé les désastres que l'invasion étrangère leur fit éprouver en 1814. A quelques lieues des bords de cette rivière, *Provins* ne conserve rien de la puissance romaine, mais sa vaste enceinte atteste que sous les comtes de Champagne elle fut dix fois plus peuplée qu'aujourd'hui. Une belle forêt, que nous apercevons sur notre gauche, entoure la ville royale de *Fontainebleau*, dont le château rappelle tant d'événemens depuis François Ier jusqu'à Napoléon. Nous traverserons *Melun*, que la Seine divise en plusieurs parties, qui conserve encore quelques ruines d'un château de la reine Blanche, et qui fut la patrie de Jacques Amyot.

Mais les voitures qui se pressent sur les routes, des villages aussi importans que de petites villes, des maisons de plaisance qui interrompent la monotonie des champs en culture, annoncent l'approche d'une grande capitale : c'est *Paris*, la plus peuplée de toutes celles de l'Europe continentale, et conséquemment la plus importante après Londres, mais sans rivale sous le rapport des arts, de l'industrie et du goût. Comment décrire, dans les bornes de ce traité, ses nombreux monumens : ce Louvre, que les amis des arts voudraient voir terminé; ce Palais-Royal, devenu l'un de ses plus beaux ornemens; ce temple élevé au dieu de la richesse et de l'industrie; ces églises, dont quelques-unes sont d'heureuses imitations de celles de l'Italie; ces ponts, jetés avec hardiesse sur la Seine, ou suspendus avec élégance de l'une à l'autre de ses rives; ces boulevards qui entourent la capitale d'une double promenade, et qui, dans les quartiers les plus populeux et les plus riches, offrent le mouvement et l'affluence des somptueux bazars de l'Orient; ces arcs de triomphe et ces colonnes dans le goût antique,

qui rappellent que les drapeaux français ont fait le tour du monde; enfin, ces enceintes ouvertes pour le soulagement de l'humanité souffrante, ou pour l'instruction de la génération qui s'élève ?

A la sortie de Paris, des sites enchanteurs embellisent les bords de la Seine : ici, *Meudon* est dominé par la belle terrasse de son château, monument du cardinal de Lorraine; là, *Saint-Cloud*, charmante résidence royale, rappelle l'ermitage qui servit d'asile à Clodoald; fils de Clodomir, fuyant le poignard de son oncle Clotaire, l'assassinat de Henri III, et la fameuse journée à la suite de laquelle Bonaparte s'empara des rênes du gouvernement. A deux lieues de ces deux domaines de la couronne, *Versailles* étale, à l'extrémité de sa vaste et silencieuse enceinte, la splendeur de son palais bâti par Louis XIV. Redescendons vers la Seine, et après avoir admiré le magnifique tableau des prairies et des collines qui la bordent aux environs de *Rouen*, voyons cette ancienne capitale de la Normandie, cette cité manufacturière, cherchant à conserver les avantages que son port lui procurait naguère; joignant ses deux quartiers par un beau pont de pierre, et remplaçant lentement ses vieux édifices en bois par des constructions plus élégantes et plus solides. *Le Havre*, qui, depuis la paix, enlève à la précédente sa prépondérance commerciale, offre, au milieu d'une enceinte fortifiée, l'élégant spectacle d'une ville nouvelle qui s'élève sur l'emplacement de celle que François Ier environna de tours, dont l'une, à l'entrée de son port et de ses bassins, supporte les signaux destinés à prévenir le commerce de l'entrée des navires dans la rade.

Remontons maintenant dans le bassin de l'Oise et de la Marne : *Beauvais*, traversée par la petite rivière du Thérain, entouré de grandes exploitations de tourbe, jouit d'un commerce considérable, et possède des fabriques de draps, des filatures de coton et une manufacture royale de tapisseries de hautelice. Le grand nombre de maisons en bois donnent à cette ville un aspect désagréable : sa cathédrale, qui n'est point achevée, est célèbre par la beauté du chœur. Beauvais a produit plusieurs personnages distingués; tels que cette intrépide Fouquet, surnommée Jeanne Hachette, Villers de l'Ile-Adam, grand-maître de l'ordre de Malte, le grammairien Restaut, le littérateur Dubos, et les antiquaires Hermann et Vaillant. A *Senlis*, les eaux de la Nonette passent pour avoir les qualités les plus convenables au lavage des laines; aussi cette ville, qui occupe plus de 600 personnes au filage et au tissage du coton, à la fabrication de la fécule de pommes-de-terre, et aux travaux de l'imprimerie, emploie-t-elle dans ses lavoirs un grand nombre de bras. *Compiègne*, qui possède un beau château royal, est moins industrieuse. *Noyon*, située, comme celle-ci, au bord de l'Oise, est la patrie du réformateur Calvin, et du sculpteur Sarrazin, son contemporain. Dans un vallon fertile, arrosé par l'Aisne, nous apercevons *Soissons*, ville propre et bien bâtie, d'une origine fort ancienne; et sur un mamelon calcaire à une égale distance de l'Oise et de l'Aisne, *Laon*, qui renferme une antique cathédrale, ainsi qu'un vieil édifice appelé la Tour de Louis d'Outre-Mer. Dans une plaine crayeuse et nue, *Reims*, intéressante par son ancienneté, par ses souvenirs historiques, et par l'antique honneur de voir sacrer nos rois, possède un grand nombre de monumens romains et d'édifices du moyen âge. La réputation de son pain-d'épices, de ses draps, de ses châles et de ses autres tissus, la placent au rang de nos villes les plus commerçantes. Colbert, l'abbé Pluche et le littérateur Linguet naquirent dans ses murs. A ses produits fabriqués elle joint la vente des vins de Champagne de ses environs; mais *Epernay*, situé beaucoup plus près des riches coteaux de *Pierry*, de *Mareuil* et d'*Ai*, rivalise avec elle dans cet important commerce. *Châlons-sur-Marne*, qui n'a point une industrie aussi active que Reims, ni comme Epernay, de riches vignobles pour augmenter son mouvement commercial, n'en est cependant point dépourvue; mais elle gagne en importance administrative ce qu'elle perd en importance industrielle : située au centre du département de la Marne, elle est le siége de la préfecture. La Marne arrose aussi *Vitry* surnommé *le Français*, et que l'on devrait appeler *le François*, puisqu'il fut bâti par François Ier; et la ville natale du sculpteur Bouchardon, *Chaumont-sur-Marne*, où fut conclu, en 1814, entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, le traité d'alliance contre Napoléon. Près des sources de cette rivière, *Langres*, connue par son excellente coutellerie, s'élève au sommet d'une montagne escarpée.

En quittant les bords de la Haute-Marne, nous parcourrons les petits bassins de l'Yonne, du Loir et de l'Eure : nous aurons ainsi exploré celui de la Seine dans toute son étendue. Dans le premier nous verrons *Avallon*, petite ville située au-dessus d'une vallée, dont les pentes à pic se terminent brusquement au bord de la rivière du Cousin; et, laissant sur notre gauche *Tonnerre*, au milieu de ses vignobles estimés, nous arriverons à *Auxerre*, ville que traverse

l'Yonne, et qui vit naître l'abbé Lebœuf, Saint-Palaye et Sedaine; *Joigny*, qui s'élève en amphithéâtre au bord de cette rivière, et *Sens*, dont les archevêques prennent encore le titre de primats des Gaules. On a rétabli dans sa cathédrale le beau mausolée construit par Coustou à la mémoire du dauphin et de la dauphine qui donnèrent le jour à Louis XVI, à Louis XVIII et à Charles X. Sur les bords de l'Eure, *Chartres* est remarquable par sa cathédrale, où saint Bernard prêcha la seconde croisade, où Henri IV reçut l'onction sacrée. Cette ville, qui renferme un modeste obélisque, construit en mémoire du général Marceau, a produit plusieurs hommes célèbres à différens titres; entre autres, Félibien, et Nicole de Port-Royal. *Dreux*, sur la droite de l'Eure, est la patrie de Philidor et de Rotrou : les restes du château d'*Anet*, dans ses environs, attestent la prodigalité de Henri II pour la trop célèbre Diane de Poitiers. La petite rivière de l'Iton arrose l'industrieuse *Evreux*, presque entièrement bâtie en bois; mais au-dessous du confluent de cette rivière et de l'Eure, s'étend au milieu de belles prairies, la jolie ville de *Louviers*, qui comptait naguère, dans ses fabriques de draps, plus de 6,000 ouvriers.

Visitons maintenant les trois petits bassins côtiers qui comprennent une partie de la Basse-Normandie et de la Bretagne. Dans celui de l'Orne, qui renferme le département du Calvados, et la moitié de celui de la Manche, notre point de départ sera *Honfleur*, ville irrégulière et sale, dont le petit port peut contenir 30 navires, mais qui autrefois était plus florissant, et qui fournit de bons marins à la France : ce fut de ce port que Chinot Paulmier et le capitaine Gonneville partirent au XVIe siècle pour la découverte des terres australes. *Pont-l'Évêque* est un chef-lieu de sous-préfecture qui n'offre aucun intérêt; mais *Lisieux*, entouré de fossés et de vieilles murailles, est le centre d'une grande fabrication de toiles : on y compte plus de 3,000 ouvriers. *Falaise* est une longue ville bâtie sur une colline qui s'élève au bord de la petite rivière de l'Anté : l'un de ses trois faubourgs est celui de *Guibray*, où se tiennent annuellement deux des foires les plus considérables de l'Europe. On voit encore, dans ce faubourg, les restes d'un château fort où naquit Guillaume le Conquérant. *Vire*, sur une rivière du même nom, est petite et jolie : sous Philippe-Auguste ce n'était qu'une forteresse. En descendant vers le nord, *Caen*, traversé par l'Orne, est digne de fixer l'attention du savant et du commerçant. Cette ville renferme quelques vieilles constructions intéressantes pour notre histoire; ses édifices publics, et principalement ceux qui dépendent de son université, ont une belle apparence; ses collections scientifiques sont riches et bien tenues; sur la place Royale, où s'élève l'hôtel-de-ville, on voit une belle statue en bronze, représentant Louis XIV; enfin Caen s'enorgueillit d'être la patrie de Malherbe, de Segrais, de Malfilâtre, et du savant Huet, évêque d'Avranches. La rivière y entretient un commerce important, qui amène dans son port un grand nombre de petits navires. A la sortie de cette ville, *Bayeux*, qui n'en est éloignée que de 5 lieues vers l'ouest, nous offrira moins d'intérêt : une seule grande et belle rue la traverse, les autres sont mal bâties, mais sa cathédrale est d'un beau style gothique. Arrêtons-nous un instant à *Saint-Lô*, chef-lieu du département de la Manche : on croit que son nom vient de Saint-Laudo, évêque de Coutances au VIe siècle. Sa principale église, sous l'invocation de cet évêque, que l'on appela Saint-Lô, est d'une légèreté remarquable. Au XIVe siècle, cette ville était l'une des plus importantes de la Normandie : ses tissus et sa coutellerie sont estimés. Nous traverserons la jolie cité de *Valogne*, patrie de Letourneur et de Vicq-d'Azir, avant d'arriver à *Cherbourg*, qui ne renferme que des constructions irrégulières, un bel hôpital pour les marins, et le monument en granit élevé en mémoire de la Restauration; mais ce qui lui donne une grande importance, c'est son port militaire, commencé sous Louis XVI, continué à grands frais sous l'empire, et qui n'est point encore terminé.

Sur les bords du bassin long et étroit, dont le plus important cours d'eau est la petite rivière de la Rance, on voit *Coutances* au pied d'une colline : sa cathédrale est un des plus beaux édifices gothiques de France; *Avranches*, malgré son port, est de peu d'importance; *Fougères* est l'une des villes les mieux bâties du département d'Ille-et-Vilaine; *Saint-Malo*, construit en amphithéâtre sur un rocher uni à la terre ferme par une chaussée, voit les flots se briser sur les récifs qui défendent son port. Cette cité peu populeuse a vu naître Dugay-Trouin, Maupertuis et Jacques Cartier, qui découvrit le Canada. *Dinan*, à 3 lieues de la mer, possède un port qui, à la marée haute, communique avec celui de Saint-Malo; *Saint-Brieuc*, presque sur le rivage, a le sien au village de *Legué-Saint-Brieuc*. Une borne, placée sur la grande route, indique la limite des départemens des Côtes-du-Nord et du Finistère; dans ce dernier, *Morlaix* passe pour l'une des moins sales petites villes bretonnes.

Au sud de celle-ci, les montagnes d'Arrée,

que l'on traverse, sont l'une des petites chaînes qui circonscrivent le bassin de la Vilaine. *Brest*, qui s'élève sur cette partie de la Bretagne qui, s'avançant dans l'Océan, a reçu le nom de Finistère, ouvre son port aux navires de toutes les nations du monde; sa rade, qui peut contenir 500 vaisseaux de ligne, son bagne, construit pour recevoir 4,000 condamnés, son vaste arsenal, ses belles casernes, ses quais magnifiques bordés de beaux édifices en pierre, en font l'une de nos principales places maritimes. *Châteaulin*, que nous traverserons ensuite, est le chef-lieu d'un arrondissement qui comprend les mines de plomb argentifère qui donnent de l'importance aux bourgs d'*Huelgoët* et de *Poullaouen*. *Quimper* et *Quimperlé*, malgré l'activité de leur commerce; *Lorient*, qui depuis la suppression de la Compagnie des Indes a vu déchoir le sien, n'arrêteront point notre course. *Vannes* serait plus digne de nous intéresser : située à l'extrémité d'un golfe que les Celtes appelaient *petite mer* ou *Morbihan*, elle est le chef-lieu de préfecture du département qui porte ce nom, et cependant elle est moins peuplée que Lorient, chef-lieu d'un de ses arrondissemens : son port, peu fréquenté, mais très-spacieux, est bordé de quais bien construits; un vieux mur flanqué de tours sépare la ville d'un faubourg qui la surpasse en étendue. De sa côte, on aperçoit *Belle-Ile-en-Mer*, riche en bestiaux, et peuplée de 8,000 âmes. En nous enfonçant dans l'intérieur de ce département, nous pourrons voir *Ploërmel*, ville considérable au xe siècle, et *Pontivy* sur le Blavet, qui, sous le régime impérial, porta le nom de *Napoléon-ville*; les casernes de cette dernière sont ses plus belles constructions. Le cours sinueux de la Vilaine, sur un espace de quelques lieues, sert de limite à deux départemens voisins, forme le petit port de la jolie ville de *Redon*, et borde plus haut les magnifiques promenades de *Rennes*, dont l'un des quartiers est bâti sur un plan régulier. L'hôtel-de-ville et le palais de justice de cette dernière fixent l'attention des étrangers; les hommes célèbres qu'elle a produits ont honoré les les sciences et la magistrature, témoin le jésuite Tournemine, La Chalottais, qu'il faut bien mettre à côté de cet écrivain érudit, et Lanjuinais, si recommandable par son éloquence et ses vertus. La Vilaine arrose encore *Vitré*, où se tenaient jadis les États de Bretagne.

L'excursion que nous allons faire dans le bassin de la Loire, prouverait, s'il était nécessaire, combien la nature du sol et la facilité des communications influent sur la richesse agricole et industrielle; nous y remarquerons des départemens favorisés sous ces deux rapports, et d'autres dont les laborieux habitans sont obligés de s'expatrier pour tirer quelque fruit de leur travail. Ainsi nous verrons celui de la *Mayenne*, où le pommier remplace la vigne, tirer de grands produits de son agriculture et de ses fabriques de toiles de lin et de coton; celui de la *Sarthe*, non moins agricole, se consoler de la médiocrité de ses vins par ses mines de fer et de houille; celui de *Maine-et-Loire*, au contraire, réunir à l'abondance des céréales, des vignes estimées et de riches houillères; celui de *Loir-et-Cher*, récolter quelques bons vins, beaucoup de chanvre et de bois de construction; ceux de l'*Indre* et du *Cher*, couverts de terres médiocres, entrecoupées de marais et d'étangs, tirer parti de leurs forêts; celui de la *Nièvre*, possédant des bois considérables et des mines importantes, dont les produits accroissent ceux de l'agriculture; ceux de l'*Allier*, de la *Haute-Loire* et de la *Haute-Vienne*, plus importans par leurs richesses minérales que par leur culture; et celui de la *Creuse*, dont le sol aride et montueux oblige ses habitans à chercher, comme ceux des deux précédens, par des migrations annuelles, à occuper des bras que leur territoire laisserait oisifs; ceux de la *Vienne* et du *Puy-de-Dôme*, couverts en partie de landes et de bruyères, au milieu desquelles s'élèvent quelques vignes, trouver dans le défaut de communications le principal obstacle au développement de leur industrie; celui de la *Loire*, favorisé sous ce rapport, devoir à ses routes et à ses rivières l'avantage qui lui offrent ses mines, et l'importance de ses usines et de ses fabriques de soieries; enfin celui d'*Indre-et-Loire*, renommé par la douceur de son climat, la fertilité de ses vallées, et la beauté des bords du fleuve qui le traverse.

Sur la rive droite de la basse Loire, au confluent de l'Erdre et de la Sèvre nantaise, *Nantes* est, après Bordeaux, la plus commerçante de nos villes en communication avec l'Océan : on admire l'élégance de ses édifices, la beauté de ses quais, la régularité de ses places, et le spectacle magnifique des îles qui s'élèvent au milieu du fleuve. Elle a donné le jour au célèbre marin Cassart et au mathématicien Bouguer. A 15 ou 16 lieues vers l'est, le Loir, réuni à la Sarthe, se joint à la Mayenne pour arroser *Angers*, patrie du voyageur Bernier. Ce que ses environs offrent de plus curieux, ce sont ses belles ardoisières, qui occupent environ 3,000 ouvriers. En remontant la Mayenne, nous verrons sur ses

bords *Château-Gonthier*, qui possède une jolie promenade; *Laval*, connue pour ses fabriques de toiles, et *Mayenne*, dont les rues mal percées suivent la pente des deux coteaux qu'elle occupe : la rivière dont elle porte le nom prend sa source dans les environs d'*Alençon*, ville bâtie en granit, et chef-lieu du département de l'Orne.

Nous redescendrons vers la Loire, en traversant *le Mans*, où sept grandes routes se réunissent; les trois quartiers qui composent cette ville se distinguent, le premier, sur la rive droite de la Sarthe, par ses rues étroites et son ancienneté; la ville haute, par ses constructions élégantes, et le quartier neuf, par la richesse de ses habitans : ce dernier est la résidence des sommités industrielles et financières. La route qui conduit du Mans à Saumur traverse à moitié chemin *La Flèche*, qui doit son importance au magnifique collége qu'Henri IV y fit bâtir, et qui depuis long-tems est transformé en école militaire. *Saumur*, où l'on remarque une belle rue, un beau pont qui traverse la Loire, et une magnifique école de cavalerie, occupe avec ses faubourgs les deux rives du fleuve; sur sa gauche *Chinon*, arrosé par la Vienne, est une petite ville qui fait un grand commerce de vins et de pruneaux; berceau de Rabelais, elle occupe par ses souvenirs un rang dans notre histoire : Henri II, roi d'Angleterre, y termina ses jours, et Jeanne d'Arc y vint offrir ses services à Charles VII. Lorsque l'on arrive à *Tours* par la rive droite de la Loire, cette ville se présente dans tout son avantage : un pont construit avec élégance, une rue large, droite, garnie de trottoirs et de beaux hôtels, lui donnent un aspect magnifique. *Blois* est loin d'avoir autant d'apparence; mais son château, qui vit naître Louis XII, qui fut habité par François Ier et Charles IX, et qui fut le théâtre de la tragique session des États tenus sous Henri III, lui donne un intérêt historique bien supérieur. C'est dans ses environs que l'on voit au village de *Chambord* le château que François Ier fit construire sur les dessins du Primatice; plus loin, sur la Sauldre, *Romorantin* s'embellit par des constructions nouvelles.

Déjà nous arrivons à *Orléans*, ville universitaire, qui devrait occuper un rang important par son industrie. Ses anciens remparts ont été transformés en boulevards; sa grande place est ornée d'une statue de Jeanne d'Arc, qui la délivra des Anglais en 1428. Jusqu'à *Nevers*, aucune ville remarquable ne s'élève sur les bords de la Loire; cette dernière, quoique peu peuplée, l'est deux ou trois fois plus qu'aucune de celles du département de la Nièvre, dont elle est le chef-lieu : sa porcelaine, ses émaux et ses faïences, qui passent pour les meilleures de France, y font vivre plus de 500 familles. *Montbrison*, dont les eaux minérales jouissent d'une grande réputation depuis les Romains, est pauvre et sans commerce : elle n'est peuplée que de rentiers et de gentilshommes. Généralement mal bâtie, dans une plaine à 2 lieues de la Loire, c'est la ville la moins importante du département, qui porte le nom de ce fleuve. *Saint-Étienne*, au contraire, est le séjour d'une population riche et laborieuse, qui s'occupe des travaux industriels les plus opposés : l'art de tisser la soie, de travailler les métaux, et de les extraire du sein de la terre. Au milieu des plaines élevées où, non loin de ses sources, la Loire n'est encore qu'un ruisseau, s'élève à la base du mont Anis, qui se termine par le rocher volcanique de Corneille, *le Puy*, ancienne capitale du Velay; sa cathédrale, bâtie au sommet du rocher, est l'un des plus beaux monumens gothiques de l'Europe. Tout près de cette ville coule le ruisseau d'Expailly, qui charrie des saphirs, des grenats et des hyacinthes.

Au-delà des plateaux volcaniques qui dominent la rive gauche de la Loire, le cours de l'Allier va nous servir de guide. Ainsi nous traverserons *Brioude*, au milieu d'un canton fertile; *Issoire*, qui possède plusieurs rues larges, quelques fontaines, et un marché couvert construit en granit; *Clermont*, bâti en lave, au sommet d'une colline, d'où la vue s'étend sur les flancs arrondis du Puy-de-Dôme, et sur les champs fertiles de la Limagne; et *Riom*, siége d'une cour royale. La première de ces trois villes a vu naître Antoine Duprat, de funeste mémoire; la seconde, Pascal et Champfort; la troisième, Grégoire de Tours. Laissons sur notre droite *Thiers*, la plus industrieuse de ces villes : ses papeteries et sa coutellerie occupent dans son enceinte et dans les vallées environnantes, plus de 20,000 personnes; hâtons-nous d'arriver à *Moulins*. On entre dans ce chef-lieu de préfecture par un beau pont qui traverse l'Allier; au milieu de ses constructions en briques, on remarque le nouvel hôtel-de-ville, le beau quartier de cavalerie, et le collége, dont l'église renferme le mausolée du dernier connétable de Montmorency. A la sortie de cette ville, quittant les rives de l'Allier, nous ne nous détournerons point pour voir *Mont-Luçon*, près duquel le bourg de *Néris-les-Bains* est connu pour ses eaux minérales; mais nous traverserons *Saint-Amand*, l'une des cités les plus commerçantes

du département du Cher; puis sur les bords de l'Auron, nous remarquerons *Bourges*, agréablement située sur la pente d'un coteau. Elle est divisée en ville nouvelle et ville ancienne; c'est une des plus sales de France, et son antique enceinte pourrait renfermer une population deux fois plus considérable que celle qu'elle contient. Une route qui traverse *Issoudun* conduit de Bourges à *Châteauroux*, où l'on compte trente-cinq fabriques de draps; l'Indre coule à ses pieds, après avoir laissé sur sa rive gauche la jolie ville de *La Châtre*.

Si nous remontons la Creuse, nous verrons à une lieue sur sa gauche *Guéret*, où l'on est étonné de ne trouver aucune fabrique, tandis qu'un peu plus haut, sur la même rivière, *Aubusson* est célèbre par ses tapis, et que *Bourganeuf* sur le Taurion renferme deux manufactures de porcelaine et une papeterie. Quelques lieues nous séparent du territoire de la Haute-Vienne. *Limoges*, chef-lieu de ce département, est peu remarquable par ses édifices, mais elle l'est par ses établissemens d'instruction et de bienfaisance, par ses étoffes de laine et ses porcelaines, dont elle tire la matière première des environs de Saint-Yrieix: c'est la patrie du chancelier Daguesseau. Sur la frontière occidentale du département, *Rochechouart* est la principale ville d'un arrondissement où l'on compte plusieurs forges et plusieurs usines. La Vienne, avant de se jeter dans la Loire, donne son nom à un département dont la plupart des villes sont industrieuses : *Montmorillon* fabrique des biscuits et des macarons estimés; *Châtellerault* est peuplé de coutelliers; *Loudun* fait le commerce de ses vins; *Poitiers*, ceinte de murailles antiques, joint à plusieurs branches de fabrication le trafic de ses blés, de ses chanvres, et donne des courses de chevaux où concourent ceux de trente-deux départemens. Enfin, pour terminer notre course dans le bassin de la Loire, nous passerons à *Bressuire*, qui, depuis long-tems, n'offre plus de trace des ravages de la guerre de la Vendée, pendant laquelle elle fut réduite à une seule maison; à *Cholet*, qui fut ruiné aussi, mais qui s'enrichit aujourd'hui par ses fabriques de toiles de lin et de mouchoirs; et nous arriverons à *Beaupréau*, qui joint à la richesse de son sol l'activité de son industrie.

Le petit bassin côtier de la Charente ne comprend que trois départemens et la moitié de celui des Deux-Sèvres : ils seront promptement visités. Celui de la Vendée, dont le sol se divise en trois parties, le Marais qui comprend tout le littoral, le Bocage couvert de bois, de landes et de ruisseaux, et la Plaine, formée de terres fertiles placées entre le Marais et le Bocage, ne nous offrira que des villes peu importantes. Celle des *Sables d'Olonne*, bâtie sur une pointe sablonneuse qui s'avance dans la mer, est formée de quatre rues droites et parallèles; *Bourbon-Vendée*, qui porta pendant quelque tems le nom de *Ville-Napoléon*, et qui offre tous les édifices nécessaires à un chef-lieu de préfecture, et la régularité d'une ville moderne, avec la tristesse d'une cité déserte; enfin, dans un vallon agréable, sur la rive gauche de la Vendée, *Fontenay-le-Comte*, que pendant la révolution on appela Fontenay-le-Peuple. C'est à ce département qu'appartiennent l'île d'*Yeu* et celle de *Noirmoutiers*. *Niort*, qui par des embellissemens successifs prendra bientôt un aspect agréable, est dans une situation délicieuse au bord de la Sèvre niortaise : elle a donné le jour à Beausobre et à Fontanes. Sur une colline qui s'élève au bord de la Charente, nous verrons bientôt *Angoulême*, formée de rues tortueuses, mais où la pureté de l'air entretient la santé. Cette ville, où l'on remarque une école de marine et plusieurs collections scientifiques, est la patrie du littérateur Balzac; le territoire que comprend sa préfecture renferme plusieurs lieux estimés des gastronomes : *Barbezieux*, pour ses chapons truffés, et *Cognac*, pour son excellente eau-de-vie. A quelques lieues de cette ville, près *Jarnac*, un monument moderne indique le champ de bataille où le duc d'Anjou défit, en 1569, le prince de Condé. Les souvenirs de nos époques de troubles civils et religieux renaissent en foule en parcourant la Charente-Inférieure : *Saint-Jean d'Angely* n'offre plus les fortifications qui rendirent mémorable le siége après lequel Henri III s'en rendit maître; *Saintes*, capitale de l'ancienne Saintonge, souffrit aussi pendant ces guerres; *La Rochelle*, appauvrie par de plus longs désastres, eut plus de peine à cicatriser ses plaies : Louis XIII ne put s'en rendre maître qu'après treize mois de siége et plus de 40 millions de dépense. Cette ville est bien bâtie et son port est commode; mais il n'est pas à comparer pour l'importance à celui de *Rochefort*, l'un des plus vastes que possède la France. C'est vis-à-vis de ces deux villes que s'élève l'île de *Ré*, entourée de rescifs et peuplée de pêcheurs, et celle d'*Oleron*, riche en vins et en salines.

Quittons cette île importante pour visiter les départemens des Hautes et Basses-Pyrénées et des Landes, compris dans le plus méridional de nos bassins des côtes de l'Océan. l'Adour, qui le traverse, a son embouchure au-dessous

de *Bayonne*, ville renommée par son chocolat, les vins exquis de son territoire, la grace et l'amabilité des femmes. Les cours d'eau, qui descendent des Pyrénées pour alimenter l'Adour, portent le nom de *Gaves*. On les distingue ensuite par celui du lieu principal qu'ils traversent. L'un d'eux arrose *Pau*, élégante cité, autrefois capitale du Béarn : on conserve religieusement dans son château tout ce qui retrace le souvenir de Henri IV; le gave de Pau coule ensuite au pied d'*Orthez* : c'est à ses portes que le maréchal Soult, en 1814, soutint, avec 20,000 hommes, le choc d'une armée anglo-espagnole trois fois plus nombreuse. *Oleron* fait un commerce considérable avec l'Espagne. Sur la rive droite de son gave est, à peu de distance, *Saillies*, petite ville où l'on prépare les jambons si renommés sous le nom de jambons de Bayonne. En nous élevant dans les Hautes-Pyrénées nous remarquerons plusieurs lieux célèbres par leurs eaux minérales : *Bagnères-de-Bigorre*, près de la belle vallée de Campan; *Cauterets*, entourée de cascades et de sources jaillissantes, et *Baréges*, dont la chaleur des eaux varie de 32 à 40 degrés, et qui, l'hiver, est enseveli sous les neiges; *Saint-Sauveur*, fréquenté pour ses sources sulfureuses. C'est dans les environs de ce village que l'on peut admirer l'une des plus belles cascades de l'Europe : celle de *Gavarnie*, qui tombe de 1270 pieds de hauteur. Né au milieu des plus majestueuses cimes des Pyrénées, l'Adour traverse la jolie ville de *Tarbes*, entourée de promenades délicieuses, et, ralentissant son cours, arrose *Saint-Sever* et *Dax*, dont les eaux thermales bouillantes forment, pendant la fraîcheur matinale autour de cette ville, des nuages de vapeurs. Le Midou, avant de se jeter dans l'Adour, a traversé *Mont-de-Marsan*, petite préfecture, qui, bien que peu peuplée, est le principal entrepôt de commerce de son département. Nous sommes au milieu des Landes, vastes plaines sablonneuses, dont l'uniformité fatigue la vue, et dont la population, répartie dans des cabanes isolées, se sert de longues échasses pour en parcourir l'étendue.

L'aridité des Landes se prolonge dans le département de la Gironde, mais cesse dans le bassin de ce fleuve, ou plutôt de la Garonne. Aussi large que long, treize départemens s'y trouvent compris : ceux de la *Gironde* et de *Lot-et-Garonne*, enrichis par leurs vins, leurs fruits et le commerce; celui de la *Dordogne*, par ses mines et ses vins; ceux de *Tarn-et-Garonne* et du *Gers*, par leurs eaux-de-vie; celui du *Tarn*, important par son agriculture; ceux de l'*Ariége* et du *Lot*, qui unissent aux produits de leurs champs ceux de leurs usines; ceux de la *Corrèze* et de la *Haute-Garonne*, dont la richesse consiste en pâturages, en forêts et en troupeaux; enfin, ceux de l'*Aveyron*, de la *Lozère* et du *Cantal*, qui possèdent un bétail nombreux, des mines et des usines.

Laissons sur notre droite *Bazas*, dont la cathédrale est l'un des plus beaux monumens du XIVe siècle : c'est à *Bordeaux* que l'on peut juger de l'activité commerciale du département de la Gironde. Le cours de ce fleuve, bordé de riches coteaux, parsemé d'un grand nombre d'îles, et coulant avec rapidité sur une largeur considérable, s'arrondit majestueusement pour donner au port de cette ville la plus imposante étendue. Ce port peut contenir 1000 vaisseaux; une belle ligne d'édifices l'entoure dans toute sa longueur. Vers une de ses extrémités, le vieux Bordeaux se présente avec ses rues étroites et tortueuses; à l'extrémité opposée, le beau quartier des *Chartrons* est le plus commerçant de la ville; celui du Chapeau-Rouge est le plus élégamment bâti. Cinq ou six belles places se font remarquer par leurs constructions et leur régularité; et, parmi les beaux édifices, on doit citer le grand théâtre, la bourse, et la cathédrale, monument gothique. A quelques lieues, au nord-est de Bordeaux, *Libourne*, au confluent de la Dronne et de la Dordogne, est entourée de murailles et de belles promenades. Si nous remontons la Garonne, nous verrons sur la droite *Marmande*, assez bien bâtie; *Tonneins*, qui n'a qu'une seule et large rue; *Agen*, dont les rues sont mal percées, les maisons sans élégance, mais les promenades magnifiques : elle est la patrie de Scaliger et de Lacépède. Nous ne traverserons pas le fleuve pour voir, sur le bord de la Bayse, la jolie ville de *Nérac*, connue pour ses pâtés en terrines; mais dans la direction du nord, nous verrons à *Villeneuve d'Agen* sur le Lot, un pont de 108 pieds d'ouverture et de 55 de hauteur, dont la construction date, dit-on, du XIIIe siècle; *Bergerac*, qui, sur la rive droite de la Dordogne, entretient un grand commerce et plusieurs usines; plus loin, dans une belle vallée traversée par l'Ille, *Périgueux*, renommé pour ses pâtés, ses dindes, ses liqueurs et ses beaux papiers.

La Corrèze, qui se jette dans la Vezère, affluent de la Dordogne, arrose *Brives-la-Gaillarde* et *Tulle*, petites villes trop peu importantes pour que nous bravions, dans l'intention de les visiter, le mauvais état des routes qui y conduisent, et l'ennui des vastes

bruyères qui s'étendent jusqu'aux portes de la seconde. Nous aimons mieux traverser la Dordogne, voir *Mauriac*, qui, de sa promenade, jouit d'une vue magnifique; visiter dans ses environs le charmant vallon de Fontanges, les cascades de Salins, nous élever même sur les flancs du Cantal, couverts de pâturages qui laissent voir çà et là les roches brûlées et fondues qui attestent l'origine volcanique de ce groupe majestueux. Sur ses flancs, *Aurillac* est entouré de torrens de lave et de basaltes groupés en colonnes; plus loin, *Saint-Flour*, où le marteau retentit constamment sur les feuilles de cuivre que l'on y transforme en chaudrons, est entièrement construite en produits volcaniques : cette ville est la patrie du général Desaix.

On voit s'élancer dans les airs les hauts clochers de *Mende*, petit chef-lieu de préfecture entouré d'un boulevard, et arrosé par plusieurs fontaines, sur la rive gauche du Lot, que la chaîne de la Lozère sépare du Tarn, qui prend le nom de Tarnon près de la jolie petite ville de *Florac*. Suivons le cours de ces deux rivières. La seule ville importante que traverse le Lot, est *Cahors*, où l'on trouve quelques vestiges de la domination romaine. Sa cathédrale est construite avec les restes d'un temple antique. Le Cellé, qui se jette à quelques lieues au-dessus de cette ville dans le Lot, coule au pied de *Figeac*, petite cité qui fait un grand commerce de ses vins et de ses cotonnades. A sa sortie du département de la Lozère, le Tarn passe à *Milhau*, qui subsiste par son commerce et ses fabriques; il baigne ensuite les murs d'*Alby*, la plus laide de toutes les villes archiépiscopales de France; *Gaillac*, où il commence à être navigable; et après avoir divisé en trois quartiers la grande et belle ville de *Montauban*, il se jette dans la Garonne au-dessous de *Moissac*, grossi par les eaux de l'Aveyron, sur les bords duquel on voit d'abord *Rhodez*, dont la cathédrale est le plus bel édifice que renferme son enceinte irrégulière et montueuse, couverte de rues sales et obscures; puis *Villefranche*, située au milieu de belles prairies.

Les vallées de deux affluens de la Garonne, le Gers et l'Ariége, renferment quelques villes que nous ne devons pas passer sous silence. Dans la première, nous verrons d'abord *Lectoure*, patrie du maréchal Lannes : l'une de ses promenades, appelée le Bastion, offre des points de vue magnifiques. Après avoir remonté la rivière pendant l'espace de sept lieues, on arrive à *Auch*, qu'elle divise en haute et basse ville, et qui, au milieu de rues étroites et mal percées, offre des places publiques régulières, une belle cathédrale attribuée à Clovis, une jolie salle de spectacle et une charmante promenade, d'où l'on découvre les Pyrénées; Auch a vu naître l'amiral Villaret de Joyeuse et le général Dessoles. Les eaux de l'Ariége font mouvoir à *Pamiers* les nombreuses machines de divers établissemens industriels. Des usines se succèdent jusqu'à *Foix*, petite ville dominée par un château gothique; plus loin, les hautes vallées des Pyrénées se présentent dans toute leur beauté. Ainsi à la sortie de celle de *Vic-d'Essos*, un torrent se précipite dans l'Ariége aux portes de *Tarascon*, et contribue à rendre encore plus pittoresque la position de cette petite ville entourée de mines de fer, de carrières de marbre, et de grottes remarquables par leur configuration, leurs élégantes stalactites ou leur étendue. Franchissons les vallées qui nous séparent de la Garonne, et non loin de sa source espagnole, descendons à *Saint-Gaudens*, sur sa rive gauche, jolie ville qui sert d'entrepôt aux produits des manufactures environnantes, entretenues par notre commerce avec l'Espagne. De ce petit chef-lieu nous irons à *Muret*, qui fabrique de la faïence fine et des draps communs; enfin, la grande et antique cité de *Toulouse*, entourée de murailles flanquées de grosses tours, bien bâtie, quoiqu'en briques, ornée de plusieurs belles constructions, telles que des églises, un pont terminé par un arc de triomphe et des quais magnifiques, centre d'un commerce qu'alimentent le cours du fleuve et le canal du Midi, terminera notre course dans le bassin de la Garonne.

Ce canal unit la navigation de l'Océan à celle de la Méditerranée; il nous conduira dans le petit bassin côtier de l'Aude, comprenant le département qui porte le nom de cette rivière et ceux des Pyrénées-Orientales et de l'Hérault. Il forme un beau bassin ou port à *Castelnaudary*, importante par ses filatures de laine; à huit lieues à l'est de cette ville, il passe au pied de *Carcassonne*, que l'Aude, après avoir baigné *Limoux*, où l'on compte une vingtaine de fabriques de draps, divise en ville haute et ville basse : celle-ci contraste avec l'autre par la régularité de ses rues, par ses belles promenades et par ses édifices, au nombre desquels on cite la cathédrale, pour ses beaux vitraux, et l'hôtel-de-ville, pour sa façade. *Narbonne* se présente ensuite au bord du canal de la Robine, qui, par l'étang de Sigean, communique avec la Méditerranée; c'est le *Narbo* des Romains : plusieurs monumens l'attestent. Dans l'anti-

quité elle était connue, comme aujourd'hui, par son excellent miel; elle a donné le jour à Varron, à Fronton, et au savant bénédictin Montfaucon. Si, nous dirigeant vers les pentes orientales des Pyrénées, nous parcourons les vallées qu'arrosent le Tet et le Tech, nous visiterons, sur les bords de la première, *Perpignan*, dont les anciennes fortifications ont été presque entièrement renouvelées depuis quelques années; du haut de ses remparts on aperçoit, à 9 lieues au sud-ouest, les cimes du Canigou que blanchissent les neiges, et sur le côté opposé la mer qui apparaît dans le lointain à travers une percée naturelle formée par de rians coteaux. Un peu plus au sud, le Tech coule à *Céret*, sous un pont effrayant par sa hauteur : il est formé d'une seule arche de 140 pieds d'ouverture, dont les culées s'appuient sur deux rochers; près de la côte, *Port-Vendre* possède un port qui peut contenir 500 navires.

Retournons sur les bords du canal du Midi, qui serpente à l'extrémité septentrionale du département de l'Hérault; *Béziers*, qu'il traverse, lui doit son importance industrielle et commerciale. A dix lieues au nord de cette ville, *Lodève*, au pied des Cévennes, est situé dans un petit vallon sur la rive gauche de l'Ergue, qui y reçoit la Salondres; à l'est de cette ville, *Montpellier*, comme l'indique son nom, occupe le sommet d'une colline élevée, que, dans le moyen âge, on appelait *Mons-Puellarum*. Sa position à deux lieues de la mer, la belle promenade du Peyrou, quelques beaux édifices, son université, ses écoles, et surtout celle de médecine, les grands hommes qu'elle a vus naître, tels que Rondelet, Broussonnet, La Peyronie, qui fonda l'académie de chirurgie à Paris, les peintres Bourdon et Vien, placent cette ville au rang des plus belles et des plus intéressantes de la France méridionale; elle est aussi l'une des plus commerçantes de son département, qui possède encore plusieurs autres cités industrielles et riches. Ainsi *Lunel* et *Frontignan* sont connues pour leurs vins muscats; *Cette*, entre la mer et l'étang de Thau, fait un grand commerce, et reçoit chaque année un nombre considérable de malades qui fréquentent ses bains de mer et de sable; *Pesenas* récolte d'excellens vins, et fabrique des tissus de laine estimés; enfin, *Agde*, sur le bord de la mer, est importante par son cabotage.

Le long et riche bassin du Rhône comprend 14 départemens : ceux du *Gard* et de l'*Ardèche*, qui produisent d'excellens vins et de l'huile d'olive, et qui font le commerce des laines de leurs troupeaux et des produits de leurs vers à soie; celui du *Rhône*, peu fertile, mais possédant quelques vignobles estimés, des prairies artificielles, des houillières et des mines de cuivre, et nourrissant une population active autant qu'industrieuse; ceux de *Saône-et-Loire* et de la *Côte-d'Or*, agricoles, riches en forêts et en mines, et renfermant un grand nombre de fabriques; ceux de la *Haute-Saône*, du *Doubs* et de l'*Isère*, qui tirent leurs richesses de l'agriculture et de l'exploitation de leurs métaux; ceux du *Jura*, de la *Drôme* et de *Vaucluse*, peu fertiles, mais industrieux; enfin, ceux de *l'Ain*, des *Hautes* et des *Basses-Alpes*, agricoles, mais obligés de répandre chaque année une partie de leur population ouvrière sur le reste du royaume.

En remontant le Rhône, sur sa rive droite, nous parcourons d'abord le premier de ces départemens, que le Vidourle sépare de celui de l'Hérault. Sa ville la plus méridionale est *Aigues-Morte*, au milieu de marais formés par les alluvions du fleuve qui l'ont éloignée des bords de la mer où elle avait un port du tems de saint Louis : aujourd'hui elle ne subsiste que par l'exploitation des immenses salines du Peccais. *Beaucaire*, au contraire, est toujours cette commerçante cité qui, au moyen âge, s'enrichissait du commerce de l'Orient. Sa situation au bord du Rhône, et d'un canal qui communique avec la Méditerranée, donne toujours la même activité à son importante foire du mois de juillet. *Nîmes* est le chef-lieu de ce département : située au milieu d'une plaine délicieuse, remplie de monumens antiques, pourvue d'établissemens d'instruction dans tous les genres; patrie d'Antonin, de Saurin, de Villars, elle se montre, sous ces différens rapports, toujours digne de son origine phocéenne; mais de même que l'on ne peut voir sans une sorte de dégoût les misérables constructions qui s'élèvent à côté des monumens de sa grandeur, on ne peut se rappeler sans peine les scènes sanglantes dont elle fut le théâtre aux différentes époques de nos troubles politiques. C'est près du bourg de *Remoulin* que le Gard, resserré au milieu d'une gorge étroite, se précipite sous le magnifique aqueduc romain, appelé le Pont-du-Gard; un peu plus loin, *Uzès* s'élève sur un coteau près de la petite rivière de l'Auzon; *Alais*, sur le bord du Gardon, fait un commerce considérable de soie grége et de rubans.

L'Ardèche, que nous allons traverser, coule sous une arcade naturelle creusée à travers une roche calcaire, et connue sous le nom de *Pont-d'Arc*. Toute la région montagneuse qu'on laisse sur la gauche, est volcanique; ici, c'est le château de *Roche-Maure*, bâti au

sommet d'une coulée basaltique; là, c'est une coulée semblable dont les prismes perpendiculaires, accollés les uns aux autres, forment, sur les deux rives du Volant, cette célèbre *chaussée des géans*, qui ne le cède point en beauté aux monumens naturels du même genre, que l'on admire en Écosse et en Irlande. Nous pourrions parcourir plus de la moitié du département au milieu de semblables restes de volcans qui ont brûlé au centre et au midi de la France. Nous ne nous arrêterons point à *Privas*, petite ville sans établissemens remarquables, mais qui, bien que commerçante, ne mérite que nous la mentionnions que parce qu'elle est chef-lieu de préfecture. Sur les bords du Rhône, *Tournon*, au pied d'une montagne, est dominé par un vieux château d'où l'on aperçoit le cours de l'Isère, les Alpes et la chaîne du Charolais; près du confluent de la Cance et de la Deume, vers l'extrémité septentrionale du département, l'industrieux *Annonay*, qui possède de belles papeteries, des fabriques de draps, des filatures de soie et de coton, des blanchisseries de cire et des tanneries, est la patrie du vertueux Boissy-d'Anglas, et de Mongolfier, l'inventeur des aérostats et du bélier hydraulique.

Au point de jonction du Rhône et de la Saône, *Lyon*, la seconde ville de France par sa population et son industrie, est dans une situation magnifique. On y compte quatre faubourgs, 245 rues, 56 places publiques et 17 ports. Au milieu de ses rues étroites et tortueuses, s'élèvent avec orgueil les belles constructions de la place Bellecour et de celle des Terreaux. Fondée 40 ans avant notre ère, elle a donné le jour à plusieurs empereurs romains, à Germanicus, à Claude, à Marc-Aurèle, à Caracalla et à Géta : elle compte aussi, parmi ses enfans, l'évêque Sidoine-Appollinaire, le botaniste Jussieu, le minéralogiste Patrin, l'agronome Rosier, et le maréchal Suchet. Cet important chef-lieu paraît contribuer à entretenir dans la faible étendue de son département la vie industrielle : *Tarare* renferme 90 fabriques de mousselines et de broderies, qui occupent au loin plus de 50,000 ouvriers; *Thizi* et *Amplepuis* se partagent la fabrication de diverses étoffes de coton; *Beaujeu* joint à ses papeteries un grand commerce de vins; *Villefranche* fabrique des toiles grises et divers objets de quincaillerie; enfin, le village de *Cours* et celui de *Chessy* sont connus, le premier par ses toiles appelées *Beaujolaises*, et le second par ses mines de cuivre, les plus riches que l'on exploite en France.

En suivant la rive droite de la Saône, nous arriverons à *Mâcon*; cette ville est mal bâtie, mais dans une position avantageuse pour le commerce de ses vins; *Tournus*, où l'on compte plusieurs fabriques de chapeaux et de couvertures, renferme un monument élevé à la mémoire de Greuze, à qui elle donna le jour. *Châlons-sur-Saône*, au milieu d'une plaine fertile, est généralement bien bâtie : c'est l'entrepôt du commerce entre le nord et le midi de la France; *Louhans*, sur la rive gauche de la Seille, affluent de la Saône, est celui du commerce que Lyon fait avec la Suisse. Au milieu des vignobles de *Monrachet*, de *Meursault*, de *Pomard*, de *Volnay*, de *Nuits*, de *Richebourg* et de *La Romanée*, s'élève au pied d'un coteau la jolie ville de *Beaune* dont les remparts forment une promenade charmante, et dont les rues sont arrosées par les eaux de la belle fontaine de l'Aigue. *Dijon*, qui a transformé aussi ses remparts en promenades, se distingue de la précédente, non-seulememt par l'importance de sa population, mais encore par son goût pour les lettres et les sciences. Elle s'enorgueillit d'avoir vu naître Bossuet, Crébillon, Piron, Daubenton et Guiton-Morvaux. Comme Beaune, son principal commerce consiste dans la vente de ses vins : elle compte dans ses environs plusieurs clos estimés, entre autres ceux de Chambertin.

A mesure que nous remontons la Saône, son cours devient plus sinueux et plus resserré par les montagnes. La première ville que nous traverserons en quittant le territoire de la Côte-d'Or, est celle de *Gray*, bâtie en amphithéâtre sur ses bords; elle est composée de rues montueuses et mal alignées, mais son commerce en grains, en farine et en fer, est si considérable, qu'il emploie annuellement plus de 86,000 chevaux. Dans le vallon fertile qu'arrose le Durjon, *Vesoul* est dominé par une colline couverte de vignes; ses rues sont larges et alignées; plusieurs fabriques, et la vente de ses vins l'enrichissent; un peu moins peuplée que Gray, elle concentre avec celle-ci la plus grande partie du commerce de la Haute-Saône. A six lieues au nord-est, dans la région montagneuse, *Lure*, sur la rive droite de l'Oignon, est le petit chef-lieu d'un arrondissement où règne une grande activité : le bourg d'*Héricourt* et le village de *Vy-lès-Lure*, fabriquent des mousselines et des cotonnades; *Saint-Bresson* possède l'une des plus belles papeteries de France; *Magnoncourt* une grande fabrique de fer-blanc; *Fougerolles* expédie chaque année sur Paris pour 400,000 fr. de kirscheuwasser. Au milieu de ces industrieux villages, *Luxeuil*, cité importante au tems

d'Attila, qui la détruisit, est fréquentée pour ses eaux minérales.

C'est sur la rive gauche de l'Oignon que commence le département du Doubs, qui se termine sur les frontières de la Suisse, au bord de cette dernière rivière, qui se replie trois fois sur elle-même. Sans nous éloigner de ses rives, nous pouvons faire le tour du département. Près de ses sources, *Pontarlier* fait un commerce actif avec les cantons helvétiques, et nous vend, sous le nom de Gruyères, les excellens fromages fabriqués dans ses environs. A 20 lieues au nord-est de celle-ci, *Montbéliard*, sur la droite du Doubs, occupe un vallon tapissé de riantes prairies et bordé de vignes et de bois; elle est dominée par un château qui fut la résidence de ses princes, et qui sert de maison d'arrêt et de caserne de gendarmerie; ses anciennes murailles ont été rasées par Louis XIV. Aujourd'hui, ville industrieuse, on estime le produit annuel de son horlogerie, de ses tanneries, et de sa belle filature de coton, à 1,200,000 francs. Entre Montbéliard et Besançon, près des bords du Doubs et du canal de Monsieur, on aperçoit un groupe de cinq montagnes dont l'une porte sur sa base la petite ville de *Beaume-les-Dames*, où l'on fabrique de la taillanderie et du papier; plus loin *Besançon* est dominé par un rocher sur lequel s'élève sa citadelle. Le quartier qui s'étend sur la rive gauche du Doubs est le plus moderne et le mieux bâti. On sait que cette ville, du temps de César, était déjà importante; elle renferme plusieurs monumens antiques : sa belle promenade, appelée le *Chamars*, est située sur l'emplacement de son ancien Champ-de-Mars. Besançon est le centre d'une grande fabrication d'horlogerie; c'est la patrie de l'académicien Suard et du brave maréchal Moncey.

L'industrie qui règne dans les vallées du Doubs étend son influence dans les plaines qui se prolongent depuis le cours de cette rivière jusqu'aux pentes du Jura, et même au sein de cette chaîne elle acquiert un développement qui fait oublier aux habitans et la pauvreté du sol, et la rigueur du climat. *Dôle*, dans la région basse, au bord du Doubs, voit son commerce s'accroître depuis l'ouverture du canal qui communique avec la Saône; *Salins* se ressent encore de l'horrible incendie qui la consuma, mais elle s'élève plus solide sur un plan plus régulier. *Poligny*, qui tire de ses vins sa principale richesse, est ornée de quelques belles fontaines : c'est la seule ville de France dont les boucheries sont établies sous une voûte traversée par un canal d'eau vive dont le mouvement y entretient une utile fraîcheur; *Arbois* a, sur Poligny, l'avantage de posséder des vignobles plus estimés. *Lons-le-Saulnier*, chef-lieu de préfecture, fait un commerce considérable du produit de ses belles salines. Dans la haute région, *Septmoncel*, *Château-des-Prés*, *Morez*, *Bois-d'Amont* et d'autres villages, occupent une population nombreuse à la manutention des fromages, à la taille des pierres fausses, à la fabrication des montres et des horloges, et à divers objets de quincaillerie et de tabletterie. Ces divers lieux ont conservé un grand nombre de cérémonies et de coutumes antérieures à la propagation du christianisme. L'arrondissement auquel ils appartiennent a pour chef-lieu *Saint-Claude*, jolie ville, cachée au fond d'une vallée que circonscrivent, d'un côté, des montagnes couvertes de forêts, et de l'autre des cimes arides. La Bienne, après s'être grossie du Lizon, le traverse. On y compte 12 manufactures d'ouvrages au tour, qui occupent plus de 500 ouvriers, un grand nombre de petites fabriques, et plusieurs établissemens utiles. L'Ain, qui descend du Jura, n'arrose aucune ville importante; mais, sur sa gauche, *Bourg*, que, du nom de sa petite province, on appelait autrefois *Bourg-en-Bresse*, est bâti au bord de la Reyssouse, sur le penchant d'une colline. Ses rues sont propres et arrosées par plusieurs fontaines; elle renferme de jolies promenades; ses environs offrent des points de vue pittoresques : c'est la patrie de l'amiral Coligny et de l'astronome Lalande. *Nantua*, sur la rive opposée, est construite au bord d'un petit lac : elle entretient des fabriques de cotonnades, des filatures et des papeteries. La petite ville de *Trévoux* s'élève en amphithéâtre sur la gauche de la Saône : son territoire appartenait autrefois au petit pays du Bugey, qui avait pour capitale *Belley*, ancienne cité que César transforma en place forte, et qui, aujourd'hui, est le chef-lieu d'un arrondissement : le médecin Richerand est l'un de ses principaux hommes célèbres. Cette ville est sur la rive droite du Rhône, près de la frontière de la Savoie.

Après avoir traversé le fleuve, nous laisserons, sur sa gauche, *Vienne*, jadis capitale des Allobroges, que décorent quelques constructions romaines et la belle église gothique de Saint-Maurice. Mais nous traverserons *La Tour-du-Pin*, sur la route de Lyon à Chambéry. Les délicieux environs de la jolie ville de *Saint-Marcellin*, méritent d'être visités; cependant nous y renoncerons pour voir, à une distance plus rapprochée, le monastère de la *Grande Chartreuse*, fondé par Saint-Bruno, en 1084, et qui, situé près du village

de *Chartreuse*, fit donner le nom de Chartreux à un ordre long-tems riche et célèbre. L'architecture noble et simple de cet édifice est tout-à-fait en rapport avec son institution primitive et avec l'aspect sauvage des forêts qui garnissent sa sombre vallée. Les premiers religieux qui s'y fixèrent rendirent d'immenses services aux populations environnantes, en répandant autour d'eux les bienfaits de l'agriculture; leurs successeurs n'ont plus les mêmes moyens d'influence, mais leurs vertus rigides et leur vie laborieuse leur attirent toujours aussi l'estime et le respect. En quittant cet asile silencieux, nous arriverons, par des chemins difficiles, sur une route qui borde l'Isère, et qui conduit à *Grenoble*. Cette ville, dont les remparts élevés en terrasse dominent une plaine couverte de vergers et de prairies, est dominée à son tour par des montagnes d'un aspect sauvage, au milieu desquelles serpentent, d'un côté, le Drac, dont le nom s'accorde avec l'âpreté de ses rives, et l'Isère, qui, dans sa rapidité, coule au milieu de paysages variés et délicieux. Une foule d'hommes célèbres naquirent à Grenoble : Bayard, Condillac, Mably et Vaucanson se présentent en première ligne.

Au-dessous du confluent de l'Isère et du Rhône, nous apercevons, sur la rive droite de ce fleuve, la grande et antique ville de *Valence*, dont les monumens sont peu dignes d'attirer l'attention, si ce n'est, dans sa cathédrale, le beau mausolée élevé par Canova à la mémoire du pape Pie VI. Bientôt le cours de la Drôme, qui se jette aussi dans le Rhône, pourra nous conduire à *Die*, petite ville renommée par son vin muscat et sa clairette. Au sud de cette rivière, *Montélimart*, entourée de murailles et de boulevards, voit le Rhône couler à ses pieds; les canaux qui la traversent devraient favoriser l'établissement d'un grand nombre de manufactures : elle n'en possède cependant que quelques-unes de toiles et des tanneries. *Nyons*, beaucoup moins peuplée, renferme des filatures de soie, des fabriques de savon et d'étoffes de laine : l'Aigues, qui coule à ses pieds, passe sous un pont que l'on attribue aux Romains. Près de la rive gauche de cette petite rivière, *Orange* a des manufactures de toiles peintes, des filatures de soie, des moulins à garance, et fait le commerce de vin, d'huile, de miel et de safran; cette ville, construite sans élégance, fut cédée à Louis XIV, avec sa principauté, qui appartenait à la maison de Nassau. A 400 pas de ses murs, s'élève un bel arc de triomphe érigé en mémoire de la victoire de Marius sur les Cimbres; sur une montagne voisine, un théâtre romain a résisté aux ravages du tems et des hommes : c'est un des mieux conservés de ceux que l'on voit en France. *Carpentras*, ancienne cité des *Cavares*, possède aussi plusieurs restes d'antiquités. Elle est le principal entrepôt des productions du département de *Vaucluse*. *Apt* a conservé le nom qu'elle portait lorsqu'elle était la capitale des *Vulgientes*. Bâtie au bord du Calavon, que l'on traverse sur un pont d'une arche étonnante par sa hardiesse, ses rues sont propres et larges, et son commerce n'est pas sans importance. A 10 lieues à l'ouest de cette ville, *Avignon*, au bord du Rhône et du canal alimenté par la Sorgues, s'étend au milieu d'une belle plaine, dont la culture est aussi riche que variée; ses rues sont étroites, mais ses quais sont magnifiques; les fabriques y acquièrent chaque jour plus d'activité, et son commerce de grains est considérable. Le brave Crillon, dont on remarque l'hôtel d'une construction gothique, le grand Vernet et l'abbé Poule naquirent dans ses murs.

Au-dessous d'Avignon, la Durance se jette dans le Rhône. Remontons-la jusqu'à sa source, et voyons quelles sont les principales villes qui s'élèvent sur l'une et l'autre rive. La première qui frappera nos regards, est *Forcalquier*, sur un rocher, dominée par les ruines d'un château qui la défendait jadis. Au confluent du Buech et de la Durance, *Sisteron* est au pied d'un roc surmonté d'une vieille citadelle; plus haut, en nous écartant des bords de cette rivière, *Gap* occupe une belle vallée : c'est une ville mal bâtie et sans monumens remarquables; *Embrun*, qui, du haut d'un rocher, voit couler la Durance, renferme une belle cathédrale; enfin, en laissant le mont Genèvre sur notre droite, et en nous élevant dans les vallées des Hautes-Alpes, nous arriverons à *Briançon*, dont les sept forts commandent aux vallées dirigées vers la Durance, qui, torrent fougueux, coule sous un pont de 120 pieds d'ouverture, au fond d'un précipice de 170 pieds de profondeur, creusé entre la ville et la forteresse. Après avoir traversé plusieurs montagnes aux pieds desquelles elle serpente, on descend vers le sud dans la vallée de *Barcelonette*, qui porte le nom d'une jolie petite ville où l'on est encore à 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au sud du mont Sestrières, naissent deux rivières, ou plutôt deux torrens, la Bléole et le Verdon, qui vont alimenter la Durance : le premier, après avoir arrosé *Digne*, petite ville entourée de vieilles murailles flanquées de tours carrées; et le second, après avoir baigné *Castellane*, autre ville moins importante, dont le principal

commerce consiste en pruneaux et en divers fruits secs et confits. Nous quitterons la Durance près d'un canal qui se jette dans le Rhône au-dessous d'*Arles*. Cette ville très-peuplée, mais mal bâtie, n'a, parmi ses monumens modernes, que son hôtel-de-ville digne d'être cité : il fut construit sur les dessins de Mansard. Elle est beaucoup plus intéressante par ses antiquités : son musée en renferme un grand nombre. L'amphithéâtre, le théâtre, le palais de Constantin, l'obélisque qui décorait le cirque, les Champs-Élysées, appelés aujourd'hui *Aliscamps*, sont dignes d'attirer l'antiquaire dans ses murs. Elle fait un commerce considérable de grains, de vins, d'huile, de sel, et de ses excellens saucissons; par le cours du Rhône, elle entretient un cabotage fort actif, auquel elle emploie une centaine de navires de 30 à 180 tonneaux. L'île de la *Camargue*, dont nous avons précédemment parlé, dépend de son territoire. *Aix*, quoique ancienne, ne renferme point d'antiquités, si ce n'est quelques colonnes qui, dans sa cathédrale, soutiennent le baptistaire. Les sources thermales auxquelles elle doit son nom sont toujours en grande réputation. Elle est bien bâtie; ses places publiques sont décorées de fontaines, et son cours est une magnifique promenade. Tout annonce en elle l'ancienne capitale des comtes de Provence, et la cité chère aux troubadours; aussi possède-t-elle une riche bibliothèque, un beau musée et des collections scientifiques; aussi est-elle, ajouterons-nous, la patrie de Tournefort, d'Adanson, de Vauvenargues, de Gassendi, du navigateur Entrecasteaux, et de Brueys, auteur dramatique. Nous quitterons les bords de l'Are, dont elle occupe la rive droite, pour nous diriger par une belle route sur *Marseille*. Les jardins, les vignobles, les maisons de campagne ou bastides, qui couvrent les environs de cette ville; les manufactures que l'on aperçoit çà et là, annoncent l'approche d'une cité riche, peuplée et commerçante. Marseille est située au fond d'un golfe et au pied d'une colline; son port, qui a près de 600 toises de longueur sur 160 de largeur, est un des plus importans du royaume; il peut contenir 1200 vaisseaux. Les divers quartiers de la ville ne répondent point également à sa richesse : la partie haute, entre le port et le cours, est mal bâtie; mais celle qui s'étend près de la mer est d'une grande beauté. On y voit la salle de spectacle, la bourse et l'arsenal, édifices remarquables; la plus belle rue est celle qui conduit de la porte de Rome à celle d'Aix; et les plus sales sont celles que l'on traverse pour se rendre à *Toulon*.

Cette dernière ville, qui fut fondée vers le milieu du IVe siècle, est dans une situation non moins avantageuse, au bord de la mer : ses fortifications ont été construites par Vauban. Comme la précédente, son vieux quartier n'offre que des rues irrégulières; mais le neuf, qui comprend les établissemens de la marine, l'hôtel-de-ville et l'arsenal, constructions d'une grande beauté, et d'un aspect imposant et majestueux. Le port est l'un des plus vastes et des plus commodes de France. Toulon est, dans le bassin côtier de l'Argens. Le Calami, l'un des affluens de cette rivière, arrose la petite ville de *Brignolles*, connue pour ses excellentes prunes. *Draguignan*, arrosée par le Pis, autre affluent de l'Argens, possède un beau musée et un jardin botanique riche en plantes utiles et rares. Ses environs sont d'une grande fertilité : c'est entre cette ville et la précédente, que l'on récolte les excellens marrons qui se vendent à Paris sous le nom de marrons de Lyon.

Dans une vallée délicieuse garnie d'orangers, de citronniers, de jasmins, de tubéreuses, et de mille autres fleurs odorantes, *Grasse* tire de toutes ces richesses, attribut du plus beau climat de la France, l'aliment de son industrieuse activité. Cette ville fait un commerce considérable des liqueurs, des essences, et des parfums qu'elle fabrique et que l'on recherche dans toutes les parties du monde. Les ateliers où l'on prépare les trésors variés de l'empire de Flore, répandent une odeur suave et délicieuse qui se concentre dans les détours de ses rues étroites et tortueuses. En descendant vers la côte, on aperçoit, près de l'embouchure de l'Argens, le port de *Fréjus*, qui n'est plus celui que César fit embellir, mais auquel a succédé un autre port, celui de Saint-Raphael, qui n'est fréquenté que par des pêcheurs, et qu'un autre César rendit célèbre, il y a 30 ans, lorsqu'il y débarqua pour aller s'emparer des rênes du gouvernement français. *Cannes*, où nous arrivons, est une petite ville où le même homme reparut 15 ans plus tard, pour rétablir le pouvoir qu'il avait perdu. Enfin, à 4 lieues à l'est, le Var se jette dans la Méditerranée, en formant la limite de la France et des États sardes.

L'île de Corse, que nous apercevons au sud-est, forme l'un des départemens les plus étendus de la France, et cependant l'un des moins importans pour sa population relative; mais qui peut dire les avantages que la France pourrait en retirer, si l'on cherchait à naturaliser sur son sol fertile, exposé à l'influence d'un soleil brûlant, les productions que nous

faisons venir à grands frais de nos colonies? Éloignée de 36 lieues des côtes de France, elle en a 42 dans sa plus grande longueur, du nord au sud, et 20 dans sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest [1]. Elle est traversée par un groupe de montagnes, composé de plusieurs rameaux qui en occupent presque toute la superficie, et dont l'un forme au nord une langue de terre étroite, qui se termine par le cap Corse. Les plus importans rameaux de ce groupe sont : celui du mont *Caona* au sud, les montagnes de la *Cagnone* au centre, celui de *Frontagna* au nord-ouest, et celui du *Titime* au nord. Sa superficie est divisée en un grand nombre de bassins, dont les plus considérables cours d'eau sont : le *Tavignano* et le *Golo*, qui descendent vers l'orient ; le *Valinco*, le *Taravo*, le *Gravone* et le *Fango*, qui se dirigent vers les pentes occidentales de l'île : aucun d'eux n'est navigable. Le plus important de ses lacs, est celui de *Biguglia*, qui s'étend près de la côte, au nord du Golo, sur une longueur de 13,000 mètres. « La plus grande partie des terrains de la Corse appartient à la formation granitique. Les calcaires, analogues à ceux des Alpes et du Jura, se font remarquer dans deux parties opposées de l'île : d'abord, sur la côte orientale, un peu au nord de Porto-Vecchio, et sur la côte septentrionale, au fond du golfe de Saint-Florent. Des calcaires plus récens, et des grès calcarifères, qui appartiennent à la dernière époque du séjour de la mer sur nos continens, occupent seulement la partie méridionale de l'île, aux environs de Bonifacio [2]. » Les montagnes recèlent des mines de cuivre, de plomb, de cobalt et de fer; mais ce dernier métal est le seul que l'on y exploite. Le marbre statuaire, le granit, un grand nombre de porphyres, des serpentines et des albâtres, ainsi que plusieurs autres substances plus ou moins utiles, s'y trouvent abondamment. Ses forêts produisent des bois propres à la marine.

Malgré l'abondance des eaux stagnantes, le climat de la Corse est salubre. L'impétueux *Lebeccio* cause souvent de grands ravages, surtout dans les forêts ; le *Sirocco* est l'avant-coureur de la pluie; la *Tramontana* est fréquemment accompagnée de neige; mais ces vents sont heureusement fort irréguliers. Aux rigueurs d'un froid excessif succède lentement la température variable du mois de mars, et la brûlante ardeur de l'été, que tempèrent les brises de la mer. Le sol, dont la richesse peut être évaluée par les récoltes des grains qui, sans engrais, rendent 50 pour 1, se couvre, sans aucune espèce de soin, d'orangers, de citronniers, d'oliviers, de mûriers; quelques essais même ont prouvé que l'indigo, la canne à sucre et le coton y réussiraient parfaitement.

Bastia n'a plus, comme autrefois, l'avantage d'être la capitale de la Corse : elle est la résidence de la cour royale ; c'est *Ajaccio* qui est le siége de la préfecture et de l'évêché. La première, bâtie en amphithéâtre, sur la côte en regard de l'Italie, est le centre de la division militaire : son port ne peut recevoir que de petits navires ; cependant son commerce est assez important. La seconde, qui passe pour être plus ancienne, est mieux bâtie ; sa cathédrale est belle; son port est commode et spacieux; une citadelle en défend l'entrée. Elle est située au fond d'un golfe, sur la côte occidentale : c'est dans ses murs que naquit Napoléon Bonaparte. Après ces deux principales villes, nous citerons, sur la côte orientale, *Porto-Vecchio*, connu pour ses vins et ses granites ; à l'extrémité méridionale de l'île, *Bonifacio*, dont le port est fréquenté pour le commerce d'huile et la pêche du corail ; sur le Valinco, dans les montagnes, *Sartène*, petit chef-lieu de préfecture ; et nous n'aurons omis aucune de celles qui jouissent de quelque importance.

Le tableau que nous venons de tracer ne suffirait pas pour faire apprécier les ressources de la France, si nous ne le terminions par quelques données statistiques. Ce royaume, arrosé par 5 grands fleuves, par 6 autres moins importans, par 109 rivières navigables, qui occupent ensemble une longueur d'environ 2,000 lieues, et par plus de 5,200 petits autres cours d'eau, est divisé par 82 canaux, dont 64 sont terminés et 18 en construction, qui forment une superficie de 9750 kilomètres [1], et un développement de 1800 lieues : ils doivent être augmentés de 14 autres qui sont projetés. Ses routes occupent une longueur d'environ 8000 lieues. Cependant les besoins de son commerce et de son agriculture exigeraient, pour leur prospérité complète, que ces moyens de communication fussent doublés. Il jouirait alors des mêmes avantages que l'Angleterre, et l'on verrait les produits de son industrie acquérir une plus grande valeur par la circulation. Ainsi ses grains évalués actuellement

[1] Elle est située entre le 41e degré 17 minutes, et le 43e de latitude nord, et entre le 6e degré 12 minutes et le 7e degré 12 minutes de longitude orientale.

[2] *Précis de la Géographie universelle.*

[1] Ou 494 lieues géographiques carrées.

à 1900 millions de francs, ses prairies naturelles à 700 millions, ses vins à 800 millions, ses coupes de bois à 141 millions, ses légumes et ses fruits à 262 millions, ses lins et ses chanvres à 50 millions, ses animaux domestiques qui produisent plus de 650 millions, accrus par l'influence d'une plus grande consommation, augmenteraient les capitaux et les revenus de son agriculture. L'industrie, favorisée par les mêmes moyens, s'étendrait dans une égale proportion, et dépasserait facilement la valeur de 1400 millions estimés chaque année pour la main-d'œuvre, les matières premières exotiques, et les bénéfices du manufacturier. Les 980 millions d'impôts, qui entrent annuellement dans le trésor, deviendraient une charge moins pesante au contribuable, et seraient même facilement augmentés. On verrait alors cette France, naturellement si riche, employer ses 2,000,000,000 de numéraire à répandre la vie et le mouvement jusque dans les campagnes aujourd'hui les plus isolées. La population s'y répartirait plus également; les 3 millions d'habitations rurales que l'on compte sur son territoire s'accroîtraient encore : leur nombre moyen serait de plus de 111 par lieue carrée; celui des villages s'élèverait à plus de 100,000, et les 1,900 villes qu'elle renferme acquiéreraient aussi plus d'importance, puisque dans ce nombre on n'en compte que 70 de 10,000 âmes et au-dessus, 28 de 20,000 à 30,000, 4 de 40,000 à 50,000, 3 de plus de 70,000, 2 de plus de 90,000, et 2 de 100,000 à 150,000.

TABLEAU COMPARATIF

DE LA FRANCE,

DIVISÉE EN ANCIENS GOUVERNEMENS ET EN DÉPARTEMENS.

Gouvernemens.	Capitales.	Pays dépendans de chaque gouvernement.	Départemens qui en sont formés.
1. FLANDRE.	LILLE	La Flandre maritime.—La Flandre wallonne. —Le cambraisis —Le Hainaut français.	Nord.
2. ARTOIS.	ARRAS	»	Pas-de-Calais.—Somme.
3. PICARDIE.	AMIENS	L'Amienois.—Le Santerre—Le Vermandois.— La Thiérache. — Le Calaisis. — Le Boulonnais.— Le Ponthieu.— Le Vimeux.	
4. NORMANDIE.	ROUEN	Le pays de Caux. — Le pays de Bray.—Le Vexin normand.— Le Roumois.—Le pays d'Ouche.— Le Lieuvin. — Le pays d'Auge.— Les Marches.— Le Bessin.—Le Bocage.—Le pays d'Houlme. — Le Cotentin. — L'Avranchin.	Calvados.— Eure.— Manche. — Orne. — Seine-Inférieure.
5. ILE-DE FRANCE.	PARIS.	Le Beauvaisis. — Le Laonnois. —Le Soissonnais.—Le Vexin français. — La Gouelle. — Le Parisis. — Le Valois. — Le Mantais.—Le Hurepoix. —La Brie française. — Le Gatinais français.	Aisne. — Oise. — Seine. —Seine-et-Oise.—Seine et-Marne.
6. CHAMPAGNE.	TROYES.	Le Reihelois. — Le Rhémois. — La Brie. — Le Perthois. — Le Vallage. — Le basigny. — Le Sénonais.	Ardennes. — Aube. — Marne.—Haute-Marne.
7. LORRAINE.	NANCY	Le pays Messin.—Le Toulois.— Le Verdunois. — Le Luxembourg français. — La principauté de Bouillon.— Le Barrois.	Meurthe.—Meuse.—Moselle.—Vosges.
8. ORLÉANAIS.	ORLÉANS	La Beauce.— Le Gatinais orléanais. — De Puyssaye. — Le Blaisois. — La Sologne.	Eure-et-Loir. — Loiret.— Loir-et-Cher.
9. TOURAINE.	TOURS	»	Indre-et-Loire.
10. BERRY.	BOURGES	»	Cher.—Indre.
11. NIVERNAIS.	NEVERS	»	Nièvre.
12. BOURBONNAIS.	MOULINS	»	Allier.
13. MARCHE.	GUÉRET	»	Creuse.
14. LIMOUSIN.	LIMOGES	»	Corrèze.— Haute-Vienne.
15. AUVERGNE.	CLERMONT	La Limagne.	Cantal.—Puy-de-Dôme.
16. MAINE.	LE MANS.	Le Perche.	Mayenne.—Sarthe.
17. ANJOU.	ANGERS.	Le Saumurois.	Maine-et-Loire.
18. BRETAGNE.	RENNES.	»	Côtes-du-Nord. — Finistère.—Ile-et-Vilaine.— Loire-Inférieure.—Morbihan.

Gouvernemens.	Capitales.	Pays dépendans de chaque gouvernement.	Départemens qui en sont formés.
19. POITOU.	POITIERS. .	»	Deux-Sèvres. — Vendée. —Vienne.
20. AUNIS.	LA ROCHELLE.	»	Charente.— Charente-Inférieure.
21. SAINTONGE. . et ANGOUMOIS. .	SAINTES. . . .	Le Bronsgeais.	
22. ALSACE.	STRASBOURG. .	Le Sundtgau.	H.-Rhin. — B.-Rhin.
23. FRANCHE-COMTÉ.	BESANÇON. . .	Bailliage d'Amont. — Bailliage d'Aval. — Bailliage de Besançon.—Bailliage de Dôle.	Doubs. — Jura. — Haute-Saône.
24. BOURGOGNE. . .	DIJON	Auxerrois.—Bailliage de la Montagne. — L'Auxois. — Le Dijonnois. — L'Autunois. — Le Châlonnois.—Le Charolais.— Le Mâconnais. — Principauté de Dombes.—La Bresse.—Le Bugey. — Le pays de Gex et Valromey.	Ain.— Côte-d'Or.—Saône-et-Loire.—Yonne.
25. LYONNAIS	LYON.	Le Forez.—Le Beaujolais. . .	Loire.—Rhône.
26. LANGUEDOC . .	TOULOUSE . .	Le Gévaudan.—Le Vélay.— Le Vivarais.	Ardèche.—Aude.—Gard. —Hérault.— Haute-Garonne. — Haute-Loire. Lozère.—Tarn.
27. ROUSSILLON. . .	PERPIGNAN . .	Le Valespir.— Le Capsir.— La Cerdagne française.	Pyrénées-Orientales.
28. COMTÉ DE FOIX.	FOIX	Le Donezan.	Ariége.
29. GUYENNE. . . et GASCOGNE. . .	BORDEAUX et AUCH.	Le Bordelais. — Le Bazadois. — L'Agénois. — Le Périgord.— Le Quercy.—Le Rouergue.— Les Landes. — Le pays des Basques.— La Chalosse. — Le Condomois.—Le Gaberdan.— L'Armagnac. —Le Bigorre. — Le Comminge. — Le Couserans.	Aveyron. — Dordogne.— Gers.—Gironde.—Lot. — Lot-de-Garonne. — Landes.—Hautes-Pyrénées.-Tarn-et-Garonne.
30. BÉARN.	PAU	Le Basse-Navarre.	Basses-Pyrénées.
31. DAUPHINÉ	GRENOBLE . .	Les Baronnies.— Le Gapençois. —L'Embrunais. — Le Briançonnais.— Le Grésivaudan.— Le Royans.—Le Tricastin.— Le Valentinois.—Le Diois.— Le Viennois.	Hautes-Alpes.—Drôme. —Isère.
32. PROVENCE. . . .	AIX.	»	Basses-Alpes. — Bouches-du-Rhône.—Var.
[1] *Corse.*	»	»	Corse.
[2] *Comtat Venaissin.* et *Comtat d'Avignon.*	AVIGNON . . .	»	Vaucluse.

[1] Cette île ne faisait pas partie des 32 grands gouvernemens provinciaux.

[2] Ainsi que nous l'avons dit, le gouvernement papal n'a cédé à la France ces deux petits pays qu'en 1791.

TABLEAU de la population, de la superficie de chaque département et des principales villes qui en font partie.

DÉPARTEMENS.	Population.	Superficie en lieues géogr. carr.	Nombre d'habitans par lieue carrée.	CHEFS-LIEUX DE PRÉFECTURE, DE SOUS-PRÉFECTURE, ET DIOCÈSES [1]. Noms.	Population
AIN.	341,628	295	1,113	Bourg.	8,424
				Belley †.	5,284
				Gex.	2,647
				Nantua.	3,684
				Trévoux.	3,000
AINE.	489,560	375	1,226	Laon.	7,354
				Château-Thierry. . .	4,345
				Saint-Quentin.	17,661
				Soissons †.	7,483
				Vervins.	2,687
ALLIER.	285,302	293	953	Moulins †.	14,525
				Gannat.	5,003
				La Palisse.	2,268
				Mont-Luçon.	4,567
ALPES (Basses-). . .	153,063	368	405	Digne †.	3,955
				Barcelonnette.	1,759
				Castellane.	1,930
				Forcalquier.	2,133
				Sisteron.	3,920
ALPES (Hautes-). . .	125,329	275	441	Gap †.	7,015
				Briançon.	2,835
				Embrun.	2,300
ARDÈCHE.	328,419	277	1,120	Privas.	4,199
				Viviers †.	2,000
				Argentière.	2,797
				Tournon.	3,606
ARDENNES.	281,624	256	1,043	Mézières.	4,159
				Rethel.	6,147
				Rocroy.	3,500
				Sedan.	12,608
				Vouziers.	1,880
ARIÉGE.	247,932	287	817	Foix.	4,958
				Pamiers †.	6,246
				Saint-Girons.	4,450
AUBE.	241,762	306	752	Troyes †.	25,587
				Arcis-sur-Aube. . . .	2,656
				Bar-sur-Aube.	3,758
				Bar-sur-Seine.	2,112
				Nogent-sur-Seine. . .	3,325
AUDE.	265,991	319	794	Carcassonne †. . . .	17,775
				Castelnaudary. . . .	9,989
				Narbonne.	10,097
AVEYRON.	350,014	445	762	Rhodez †.	7,747
				Espalion.	2,350
				Milhau.	8,582
				Saint-Afrique.	6,406
				Villefranche.	9,921
BOUCHES-DU-RHONE.	326,302	256	1,225	Marseille †.	115,943

[1] Le signe †† désigne les archevêchés, le signe † les évêchés; les cours royales sont indiquées par le signe ×.

DÉPARTEMENS.	Population.	Superficie en lieues géog. carr.	Nombre d'habitans par lieue carrée.	CHEFS-LIEUX DE PRÉFECTURE, DE SOUS-PRÉFECTURE, ET DIOCÈSES. Noms.	Population
				Aix ††×.	23,132
				Arles.	19,869
CALVADOS.	500,956	282	1,749	Caen ×.	38,161
				Boyeux †.	10,060
				Falaise †.	10,303
				Lizieux.	10,706
				Pont-l'Évêque.	2,092
				Vire.	8,116
CANTAL.	262,013	274	911	Aurillac.	9,576
				Mauriac.	2,455
				Murat.	2,452
				Saint-Elour.	6,640
CHARENTE.	353,653	280	1,107	Angoulême †.	15,306
				Barbezieux.	3,092
				Cognac.	3,017
				Confolens.	2,213
				Ruffec.	2,657
CHARENTE INFre. .	424,247	307	1,333	La Rochelle †. . . .	11,073
				Jonsac.	2,501
				Marennes.	4,588
				Rochefort.	12,909
				Saintes.	10,300
				Saint-Jean-d'Angely.	5,766
CHER.	248,589	369	6	Bourges ††×.	19,500
				Saint-Amand.	5,923
				Sancerre.	3,103
CORRÈZE.	284,882	273	940	Tulle †.	8,479
				Brives.	7,211
				Ussel.	2,551
CORSE.	185,079	495	376	Ajaccio †.	7,658
				Bastia ×.	9,527
				Calvi.	1,175
				Corte.	2,841
				Sartène.	2,137
COTE-D'OR.	370,943	440	814	Dijon †×.	23,855
				Beaune.	9,366
				Châtillon-sur-Seine. .	3,986
				Sémur.	4,220
COTES-DU-NORD. .	581,684	375	1,470	Saint-Brieuc †. . . .	9,963
				Dinan.	7,175
				Guinganp.	5,919
				Lanion.	5,269
				Loudeac.	7,033
CREUSE.	252,932	269	925	Guéret.	3,448
				Aubusson.	4,136
				Bourganeuf.	1,687
				Boussac.	757
DORDOGNE.	474,074	476	953	Périgueux †.	8,588
				Bergerac.	8,412
				Nontron.	1,902
				Riberac.	3,604
				Sarlat.	5,573
DOUBS.	254,312	276	878	Besançon ††×. . . .	28,795
				Baume-les-Dames. . .	2,235
				Pontarlier.	4,549
				Montbelliard.	4,605
DROME.	285,791	336	824	Valence †.	10,283

DÉPARTEMENS.	Population.	Superficie en lieues géog. carr.	Nombre d'habitans par lieue carrée.	CHEFS-LIEUX DE PRÉFECTURE, DE SOUS-PRÉFECTURE, ET DIOCÈSES. Noms.	Population
				Die.	3,187
				Montélimar.	7,589
				Noyons.	2,744
EURE.	421,665	298	1,418	Evreux †.	9,729
				Les Andelys.	3,460
				Bernay.	4,738
				Louviers.	9,242
				Pont-Audemer.	5,398
EURE-ET-LOIR.	277,782	304	868	CHARTRES †.	13,703
				Château-Dun.	6,452
				Dreux.	6,247
				Nogent-le-Rotrou.	6,658
FINISTÈRE.	502,851	350	1,376	QUIMPER †.	10,032
				Brest.	26,655
				Château-Lin.	2,426
				Morlaix.	9,761
				Quimperlé.	4,724
GARD.	347,550	303	1,103	NÎMES †×.	39,068
				Alais.	10,252
				Uzès.	5,622
				Le Vigan	4,246
GARONNE (HAUTE-).	407,016	339	1,153	TOULOUSE ††×.	55,319
				Muret.	3,301
				Saint-Gaudens.	5,629
				Villefranche.	2,515
GERS.	307,601	311	967	AUCH ††.	10,844
				Condom.	4,149
				Lectoure.	3,104
				Lombez.	2,243
				Mirande.	2,243
GIRONDE.	538,151	517	1,010	BORDEAUX ††×.	93,549
				Bazas.	1,903
				Blaye.	2,881
				La Réolle.	2,600
				Lesparre.	950
				Libourne.	8,493
HÉRAULT.	339,560	315	1,029	MONTPELLIER †×.	35,842
				Béziers.	16,515
				Lodève.	9,842
				Saint-Pons.	6,121
ILLE-ET-VILAINE.	553,453	321	1,661	RENNES †×.	29,377
				Fougères.	7,880
				Montfort-sur-Meu.	1,316
				Redon.	2,998
				Saint-Malo.	9,838
				Vitré.	9,085
INDRE.	237,628	354	649	CHATEAUROUX.	11,010
				Le Blanc.	4,640
				Issoudun.	11,223
				La Châtre.	4,272
INDRE-ET-LOIRE.	290,160	321	879	TOURS ††.	20,920
				Chinon.	4,642
				Loches.	3,500
ISÈRE.	525,984	420	1,204	GRENOBLE † ×.	22,149
				La Tour-du-Pin.	1,770
				Saint-Marcellin.	2,540
				Vienne.	13,780

DÉPARTEMENS.	Population.	Superficie en lieues géog. carr.	Nombre d'habitans par lieue carrée.	CHEFS-LIEUX DE PRÉFECTURE, DE SOUS-PRÉFECTURE, ET DIOCÈSES. Noms.	Population
JURA.	310,282	254	1,160	LONS-LE-SAULNIER. . .	7,864
				Dôle.	9,847
				Poligny.	5,555
				Saint-Claude †. . . .	5,533
LANDES.	265,309	459	558	MONT-DE-MARSAN. . .	3,088
				Dax.	4,045
				Saint-Séver.	2,604
				Aire †.	3,500
LOIRE-ET-CHER. . .	230,666	319	708	BLOIS †.	11,237
				Romorantin.	6,820
				Vendôme.	6,805
LOIRE.	369,298	234	1,471	MONTBRISON.	5,156
				Rouane.	8,916
				Saint-Étienne.	30,615
LOIRE (HAUTE-). . . .	285,673	250	1,105	LE PUY †.	14,998
				Brioude.	5,262
				Yssengeaux.	6,908
LOIRE-INFÉRIEURE.	457,090	308	1,405	NANTES †.	71,739
				Ancenis.	3,145
				Châteaubriant	2,145
				Paimbeuf.	3,646
				Savenay.	1,845
LOIRET.	304,228	356	818	ORLÉANS †×.	40,340
				Gien.	5,149
				Montargis.	6,653
				Pithiviers.	4,012
LOT.	280,515	263	1,046	CAHORS †.	12,413
				Figeac.	4,790
				Gourdon.	5,990
LOT-ET-GARONNE.	336,886	242	1,363	AGEN †×.	11,971
				Marmande.	4,160
				Nérac.	3,418
				Villeneuve-d'Agen. .	9,495
LOZÈRE.	138,778	257	521	MENDE †.	5,445
				Florac.	1,962
				Marvejols.	3,370
MAINE-ET-LOIRE. .	458,674	365	1,213	ANGERS †×.	29,978
				Baugé.	3,400
				Beaupréau.	2,964
				Saumur.	10,314
				Segré.	909
MANCHE.	611,206	304	1,951	SAINT-LÔ.	8,509
				Avranches.	6,968
				Cherbourg.	17,066
				Coutances †.	9,037
				Mortain.	2,715
				Valognes.	6,955
MARNE.	325,045	410	738	CHALONS †.	12,419
				Epernay.	5,080
				Reims ††.	34,862
				Sainte-Menehoult. . .	2,933
				Vitry-le-Français. . .	7,194
MARNE (HAUTE-). . .	244,823	315	737	CHAUMONT.	6,027
				Langres †.	7,180
				Vassy.	2,345
MAYENNE.	354,138	261	1,314	LAVAL.	15,840
				Château-Gontier. . .	5,946

DÉPARTEMENS.	Population.	Superficie en lieues géog. carr.	Nombre d'habitans par lieue carrée.	CHEFS-LIEUX DE PRÉFECTURE, DE SOUS-PRÉFECTURE, ET DIOCÈSES. Noms.	Population
				Mayenne.	9,799
MEURTHE.	403,038	282	1,350	NANCY †×.	29,122
				Lunéville.	12,378
				Sarrebourg.	1,955
				Toul.	7,507
MEUSE.	306,339	305	958	BAR-LE-DUC.	12,520
				Commercy.	3,714
				Montmédy.	2,146
				Verdun †.	9,882
MORBIHAN.	427,453	360	1,157	VANNES †.	11,289
				Pontivy.	7,770
				Lorient.	15,310
				Ploërmel.	5,984
MOSELLE.	409,135	339	1,110	Metz †×.	45,276
				Briey.	1,717
				Sarguemines.	3,608
				Trionville.	5,821
NIÈVRE.	271,777	334	772	NEVERS †.	15,782
				Château-Chinon. . .	2,214
				Clamecy.	5,447
				Cosne.	5,973
NORD.	962,648	283	3,188	LILLE.	69,860
				Avesnes.	3,311
				Cambray †.	17,031
				Douay ×.	19,880
				Dunkerque.	24,517
				Hazebrouck.	7,644
				Valenciennes.	19,841
OISE.	385,124	297	1,332	BEAUVAIS †.	12,865
				Clermont.	2,406
				Compiègne.	7,362
				Senlis.	5,049
ORNE.	434,379	283	1,492	ALENÇON.	14,071
				Séez †.	5,000
				Argentan.	6,044
				Domfront.	1,670
				Mortagne.	5,405
PAS-DE-CALAIS. . .	648,969	338	1,852	ARRAS †.	22,173
				Béthune.	6,830
				Boulogne.	19,314
				Montreuil.	4,19
				Saint-Omer.	19,019
				Saint-Pol.	3,556
PUY-DE-DOME. . . .	566,573	409	1,353	CLERMONT FERRANT †.	30,010
				Issoire.	3,649
				Riom ×.	6,095
				Thiers.	11,613
PYRÉNÉES (BASSES-).	412,469	386	1,036	PAU ×.	11,761
				Bayonne †.	13,498
				Mauléon.	1,054
				Oléron.	6,423
				Orthès.	6,834
PYRÉNÉES (HAUTES-).	222,059	233	907	TARBES †.	8,712
				Argelès.	878
				Bagnères.	7,037
PYRÉNÉES-ORIENT.	151,372	205	699	PERPIGNAN †.	15,357
			4	Céret.	8,078

DÉPARTEMENS.	Population.	Superficie en lieues géog. carr.	Nombre d'habitans par lieue carrée.	CHEFS-LIEUX DE PRÉFECTURE, DE SOUS-PRÉFECTURE, ET DIOCÈSES. Noms.	Population
				Prades	2,795
RHIN (Bas-)	535,467	210	2,384	Strasbourg †	49,708
				Saverne	4,993
				Schelestat	9,600
				Weissembourg	6,146
RHIN (Haut-)	408,741	194	1,903	Colmar ×	15,496
				Altkirch	2,395
				Béfort	4,803
RHONE	416,575	141	2,954	Lyon ††×	145,675
				Villefranche	5,275
SAONE (Haute-)	326,641	262	1,175	Vesoul	5,252
				Gray	7,203
				Lure	2,868
SAONE-ET-LOIRE	515,776	290	1,150	Macon	10,965
				Autun †	9,936
				Châlons	10,609
				Charolles	3,013
				Louhans	3,170
SARTHE	446,519	323	1,326	Le Mans †	19,477
				La fleche	5,412
				Mamers	5,846
				Saint-Calais	3,752
SEINE	1,013,373	324	34,398	Paris ††×	890,431
				Saint-Denis	5,731
				Sceaux	1,529
SEINE-ET-MARNE	318,209	301	1,007	Melun	7,199
				Coulommiers	3,530
				Fontainebleau	7,400
				Meaux †	7,836
				Provins	5,076
SEINE-ET-OISE	440,871	278	1,585	Versailles †	29,986
				Corbeil	4,051
				Etampes	7,867
				Mante-sur-Seine	3,701
				Pontoise	5,370
				Rambouillet	2,958
SEINE-INFÉRIEURE	688,295	300	2,181	Rouen ††×	90,000
				Dieppe	17,077
				Le Havre	21,049
				Neufchâtel	3,169
				Yvetot	9,853
SÈVRES (Deux-)	288,260	296	947	Niort	15,799
				Bressuire	1,344
				Melle	2,228
				Parthenay	4,184
SOMME	526,282	305	1,667	Amiens †×	42,032
				Abbeville	19,520
				Doulens	3,690
				Mont-Didier	3,730
				Péronne	3,777
TARN	327,655	290	1,083	Alby ††	10,993
				Castres	15,663
				Faillac	7,476
				Lavaur	7,037
TARN-ET-GARONNE	241,586	4	2,083	Montauban †	25,466
				Castel-Sarrasin	7,067
				Moissac	10,115

DÉPARTEMENS.	Population.	Superficie en lieues géog. carr.	Nombre d'habitans par lieue carrée.	CHEFS-LIEUX DE PRÉFECTURE, DE SOUS-PRÉFECTURE, ET DE DIOCÈSES. Noms.	Population
VAR.	311,095	368	828	DRAGUIGNAN.	8,035
				Fréjus †.	2,500
				Brignoles.	6,170
				Grasse.	12,716
				Toulon.	30,171
VAUCLUSE.	233,048	167	1,342	AVIGNON ††.	31,180
				Apt.	5,433
				Carpentras.	9,756
				Orange.	8,864
VENDÉE.	322,826	341	928	BOURBON-VENDÉE. . .	3,129
				Fontenay.	7,493
				Luçon †.	3,200
				Sables-d'Olonne. . . .	4,783
VIENNE.	267,670	349	747	POITIERS †×.	21,563
				Chatellerault.	9,241
				Civray.	2,192
				Loudun.	5,044
				Montmorillon.	3,539
VIENNE (HAUTE-). . .	276,351	290	949	LIMOGES †×.	25,612
				Bellac.	3,400
				Rochechouart.	1,550
				Saint-Yrieix	2,746
VOSGES.	379,839	552	1,420	ÉPINAL.	7,951
				Mirecourt.	5,608
				Neufchâteau.	3,667
				Remiremont.	4,148
				Saint-Dié †.	7,339
YONNE.	342,116	364	915	AUXERRE.	12,348
				Avallon.	5,261
				Joigny.	5,263
				Sens ††.	8,685
				Tonnerre.	3,650

TABLEAU DES COLONIES FRANÇAISES, ET DE LEUR POPULATION.

AMÉRIQUE.

La Martinique.		98,000	228,000
La Guadeloupe. . . .	92,500		
Dépendances.			
Marie-Galante. . . .	12,000	111,000	
Les Saintes.	1,200		
La Desirade.	1,300		
Saint-Martin (partie E. de)	4,000		
Guyane.		18,400	
Saint-Pierre et Miquelon. . .		600	

AFRIQUE.

Bonat et La Calle. Comptoirs pour la pêche du corail		»	
Report.			228,000
SÉNÉGAL.			
Arrondissement de St.-Louis.			
Ile Saint-Louis ; îles voisines de Bahagbé, de Safal et de Ghibar; divers établissemens sur le fleuve, les escales ou lieu de marché où se traite la gomme; partie des côtes depuis le cap blanc jusqu'à la baie d'Iof.		20,000	101,000
Arrondissement de Gorée.			
Ile de Gorée ; la côte depuis la baie d'Iof jusqu'au comptoir d'Albreda dans la Gambie.			
Ile Bourbon.		80,400	
Ile Sainte-Marie, près de la côte orientale de Madagascar. . .		600	

Report.		329,000
ASIE.		
HINDOUSTAN.		
Côte de Coromandel.		
PONDICHÉRY, et les districts de Villenour et de Bahour.		
KARIKAL et les quatre maganons ou districts voisins.		
Côte de Serkars septentrionaux.		
YANAON et les aldées qui en dépendent; la loge ou factorerie de Masulipatam.	179,000	179,000
Bengale.		
CHANDERNAGOR et son territoire; la résidence de Goretti et plusieurs loges ou factoreries.		
Côte de Malabar.		
MAHÉ et son territoire; loge de Calicut.		
Golfe de Gambaye.		
Loges ou factoreries à Surate.		
ARABIE.		
Loges ou factoreries à Mascate et Moka.		
TOTAL. . .		508,000

FORCES MILITAIRES.

Nombre d'hommes composant l'armée de terre.

État-major général.	3,945
Maison du Roi.	1,864
Garde royale.	23,641
Gendarmerie.	13,425
Génie.	4,873
Ligne.	176,966
Effectif total. . .	224,714

Matériel de la Marine.

Vaisseaux de ligne.	33
Frégates.	41
Corvettes.	6
Bricks de 16 à 20 canons.	25
Corvettes-avisots de 18 canons. . .	8
Goëlettes bricks de 16 canons. . .	15
Bâtimens de moindre importance. .	151
En construction.	80
TOTAL. .	359

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Description de la Suisse.

Cette contrée, que la France borne à l'ouest, l'Allemagne au nord, le Tyrol à l'est, et l'Italie au sud, est liée, par sa constitution physique et les relations de ses habitans, aux pays qui l'entourent : ainsi, par le Jura, les montagnes de la France se rattachent aux siennes; et par le mont Rose, elle est le point central d'où partent les principales chaînes de l'Europe orientale. Sous le rapport du langage, elle présente les mêmes liaisons : l'allemand est en usage dans les cantons septentrionaux et orientaux ; l'italien, dans les méridionaux; le français et le roman ou le welche, sorte de patois celtique, dans les occidentaux. Appartenant, comme le Français, à une ancienne race de Celtes, qui se mêla aux *Helvetii*, peuple connu par ses excursions jusque chez les Phocéens de Marseille, et qui se rendit redoutable aux Romains, jusqu'à ce qu'il eut été battu par Marius, et défait par César, qui le rangea parmi les alliés de Rome, le Suisse, attaqué au IVe siècle par les *Alemani*, les *Longobardi*, les *Vandali*, les *Burgundiones*, et d'autres nations qui envahirent son territoire, et qui furent momentanément asservis par les hordes d'Attila, se confondit ensuite avec la race bourguignonne, qui eut ses rois, dont Genève fut la résidence. Aux VIIIe et Xe siècles, la Suisse résista courageusement aux Huns, aux Hongrois et aux Arabes. Placée sous la protection de l'empire d'Allemagne, Rodolphe de Habsbourg et son fils Albert tentèrent de l'asservir; mais quelques patriotes courageux, dont le plus célèbre est Guillaume-Tell, résolurent, en 1308, de délivrer leur pays du joug étranger, et sept ans plus tard, une petite république, composée de trois cantons confédérés d'*Uri*, d'*Unterwald* et de *Schwitz*, s'organisa, prit le nom de ce dernier, s'augmenta successivement de tous les autres cantons, se compléta, en 1513, par l'admission de celui d'*Appenzell*, et vit son organisation et son indépendance reconnues et garanties par le traité de Westphalie. En 1798, elle se soumit à la France, qui, en échange d'une partie de son territoire, modifia sa constitution, et réduisit le nombre de ses cantons à 19; en 1815, Genève lui fut restituée, et sa nouvelle division se composa de 22 cantons. Dans les différentes phases de son histoire, le peuple

suisse acquit une réputation militaire qu'il conserve encore aujourd'hui; et, depuis l'indépendance de sa patrie, sa susceptibilité républicaine ne l'a point empêché de fournir, aux conditions les plus avantageuses, des troupes à toutes les monarchies de l'Europe.

Avant de parcourir les vallées de la Suisse, donnons une idée de sa constitution physique. Cette contrée est hérissée de montagnes, dont la principale direction est du sud-ouest au nord-est; la chaîne du Jura, sur une étendue d'environ 65 lieues, forme sa limite occidentale et septentrionale : le mont Terrible est un de ses principaux sommets; le Jorat, au nord du lac de Genève, établit la jonction de cette chaîne avec les Alpes. Elle est formée de calcaire ancien rempli de débris de corps organisés, et qui constitue, en géologie, une formation appelée *Jurassique*. Les bancs de ce calcaire alternent avec des sables, et souvent même avec des cailloux roulés, jusqu'à la hauteur de 1800 pieds. Les Alpes suisses se divisent en plusieurs chaînes, qui, sous les noms d'*Alpes Pennines* et *Lépontiennes*, forment les principales limites qui séparent la Suisse de l'Italie : leur point de jonction est le mont Rose; le Simplon fait partie de ces dernières. Le Saint-Gothard est le nœud qui joint celles-ci à une chaîne dirigée vers l'ouest, et qui, séparant le Valais du canton de Berne, le cours du Rhône et celui de l'Aar, porte le nom d'*Alpes Bernoises* : le *Finster-Aarhorn* et le *Jungfrau* sont ses deux cimes les plus remarquables. A l'est du Saint-Gothard, une autre chaîne, qui traverse les cantons d'Uri, du Tessin et des Grisons, prend d'abord la dénomination d'Alpes Lépontiennes, et ensuite celle de *Rhétiques* : le *Bernardino* forme leur jonction. Les innombrables rameaux qui couvrent tout le sol de la Suisse appartiennent aux cinq chaînes dont nous venons de donner les principales directions.

Le voyageur qui parcourt les Alpes ne voit, dans leur masse imposante, que l'image du désordre et de la confusion; le géologue y reconnaît la trace des grands soulèvemens qui ont formé les aspérités qui couvrent le globe : une opinion toute récente, appuyée sur des faits nombreux, leur assigne, contre l'opinion précédemment admise, une origine moins ancienne que les Pyrénées [1]. M. Ebel [2] a remarqué que dans les Alpes les roches les plus anciennes sont disposées par bancs inclinés de l'ouest-sud-ouest, à l'est-nord-est. Au nord s'étendent divers rameaux calcaires d'une grande hauteur; au sud, s'abaissent vers l'Italie des roches granitiques. Quelques cimes présentent une disposition particulière : le mont Blanc, situé hors de la Suisse, mais que l'on aperçoit d'un grand nombre de lieux de cette contrée, dont il domine tous les sommets, est composé, ainsi que la chaîne qu'il forme, d'une roche appelée *protogyne*, d'apparence granitique, mais postérieure aux plus anciennes roches à débris organiques; le mont Servin, dans les Alpes Pennines, élance dans les nues sa cime de Serpentine, en forme d'obélisque triangulaire; le mont Rose est composé d'une série non interrompue de pics gigantesques, disposés en un vaste cirque d'environ 3,000 toises de diamètre.

Ces montagnes renferment les roches les plus rares et les plus utiles, et la plupart des métaux : le Rhin et quelques rivières charrient de l'or; plusieurs vallées abondent en bancs de lignites et en tourbe, utilisée comme combustible; les eaux minérales y sont très-communes, et quelques-unes attirent chaque année de nombreux étrangers.

Deux grands fleuves naissent, en Suisse, dans les vallées opposées que domine la chaîne du Saint-Gothard : l'un est le *Rhône*, dont la source est au-dessous des glaciers du *Grimsel* et du mont *Furca*, et qui va traverser le lac de Genève; l'autre est le *Rhin*, qui descend de la vallée de Tavetsch, et qui, coulant en sens opposé, traverse le lac de Constance. Les plus importantes rivières qui descendent des Alpes, sont ensuite l'*Aar*, qui prend sa source au pied du Grimsel, sur le versant opposé à celui du Rhône, et qui, après avoir traversé les lacs de Brientz et de Thun, va se jeter dans le Rhin; l'*Inn*, qui sort du petit lac de Lugi, sur le revers méridional du Septimer, et qui, dans les plaines de la Bavière, va se réunir au Danube; et le *Tessin*, qui, né au pied du Saint-Gothard, va se jeter dans le lac Majeur, d'où il ne sort qu'en Italie.

Sous le rapport de la végétation, on peut diviser les Alpes en sept régions : celle des vignes finit à 1700 pieds au-dessus du niveau de la mer; celle des chênes s'élève jusqu'à 2,800 pieds; celle des hêtres commence ensuite, et règne encore à 4,000 pieds; celle des sapins succède, et s'étend jusqu'à 5,500 pieds. Là commence la région alpine inférieure, couverte de riches pâturages, et s'élevant à 1000 pieds au-dessus; elle est dominée par la région alpine supérieure jusqu'à 1700 pieds plus haut, et conserve des amas de neige dans

[1] Voyez dans le tome XVIII des *Annales des Sciences naturelles*, le Mémoire de M. Élie de Beaumont, intitulé : *Recherches sur quelques-unes des révolutions de la surface du globe.*

[2] *Description de la Suisse.*

les lieux abrités du soleil. Enfin, au-dessus de celle-ci, la région des glaciers et des neiges éternelles commence à 8,000 pieds. Ces deux dernières n'ont, pour végétation, que quelques plantes des climats hyperboréens.

Ces montagnes servent de refuge à des animaux communs aux régions tempérées et aux régions boréennes : on y trouve la belette, la fouine, le putois, le furet, l'écureuil, le lynx, diverses espèces de gibier, le lièvre blanc ou changeant, le hamster, différentes martres, la marmotte, dont la chair est estimée, le sanglier, l'ours, bien moins commun qu'autrefois. Enfin, le chamois, qui devient chaque jour plus rare, et qui est l'objet des recherches de l'intrépide chasseur et des attaques du grand aigle des Alpes.

Si le climat de la Suisse répondait à l'industrie de ses cultivateurs, elle ne serait plus obligée d'importer des grains et d'autres alimens de première nécessité. Dans ses fertiles pâturages s'engraissent de nombreux bestiaux, entre autres des vaches magnifiques, des chevaux endurcis à la fatigue, et des mulets qui sont d'une grande ressource dans les sentiers dangereux des montagnes. Quant au commerce, son importance a bien diminué depuis que ce pays est comme enveloppé d'un réseau de douanes.

Nous commencerons notre excursion chorographique par le nord de la Suisse, et, négligeant les petites divisions par cantons, nous l'explorerons dans tous les sens, et nous ferons remarquer ce que ces villes offrent d'intéressant. *Schaffouse*, sur la rive gauche du Rhin, est la capitale d'un canton qui s'enrichit par ses tanneries et par ses fabriques de cotonnades et d'étoffes de soie. Ses constructions n'offrent rien de remarquable; le Rhin se charge seul de l'embellir : tout le monde connaît sa fameuse cataracte appelée *Chute de Laufen*, du nom d'un château situé à une demi-lieue de la ville. Elle n'a que 80 pieds de hauteur, mais, par sa largeur, elle est la plus importante de l'Europe. *Frauenfeld*, capitale du canton de *Thurgovie*, et *Bischoffzell*, peuplées d'agriculteurs, sont deux petites villes qui méritent peu qu'on s'y arrête; mais *Saint-Gall*, qui porte le nom d'un ermite qui, vers le VIIe siècle, quitta l'Écosse pour aller prêcher l'Évangile dans les montagnes de l'Helvétie, conserve encore l'ancienne abbaye qui fut élevée en l'honneur de ce saint. L'industrie de cette ville est assez florissante; mais ce que son territoire offre d'affligeant, c'est l'ignorance et la misère de la classe populeuse. Le canton d'Appenzell, qu'il entoure, présente, au contraire, le spectacle de la plus industrieuse activité. *Appenzell* n'est qu'un bourg, moins considérable et moins commerçant que celui d'*Hérisau*. *Zurich*, chef-lieu de canton, patrie du réformateur Swingli, de Gessner, de Lavater et de Pestallozzi, est aussi important par ses manufactures de toiles de coton, de chapeaux de paille et de savon, que par ses bibliothèques, ses écoles, son académie et ses sociétés savantes. Il en est de même de la petite ville de *Winterthur*, qui possède une belle collection de médailles et de pierres gravées. A peu de distance du mont Jura, *Arau* ou *Aarau* sur l'Aar, et sur le Sussbach, ruisseau poissonneux, est une ancienne et sale petite ville, mais commerçante et industrieuse. C'est la seule de la Suisse où l'on recueille des observations météorologiques; il est même à remarquer qu'elle renferme des écoles où les parens sont tenus d'envoyer leurs enfans. *Baden*, au bord de la Limmat, est connue par ses eaux minérales, déjà célèbres du temps des Romains : on y a découvert plusieurs antiquités. *Aarbourg*, sur un rocher au bord de l'Aar, est la seule forteresse de la confédération helvétique.

Suivons le cours du Rhin, nous arriverons à *Bâle*, qu'il partage en deux parties inégales. Elle était, au XIe siècle, la plus importante ville de la Suisse, et fut pendant long-tems la plus célèbre de l'Europe dans l'art de l'imprimerie : elle a donné naissance aux Bernouilli, à Euler, et au peintre Olbein, dont elle conserve quelques tableaux, avec la bibliothèque d'Erasme, qui vint y terminer ses jours. Ses rues et ses places sont belles, ses établissemens publics nombreux, ses manufactures importantes, sa situation magnifique. En remontant le cours de l'Aar, nous traverserons *Soleure*, bien bâtie, commerçante et renfermant des prisons et des établissemens de bienfaisance, remarquables par leur belle tenue. Nous arriverons ensuite à *Berne*, dont la salubrité est due à sa situation élevée et aux eaux limpides, qui arrosent ses rues ornées de galeries massives : c'est la patrie du grand Haller, à la mémoire duquel elle a fait élever un monument dans son jardin botanique. Son commerce est peu actif, mais l'aisance y est générale, et l'on n'y voit point de mendians. Nous ne parcourrons point le vaste canton dont elle est la capitale, mais nous ferons remarquer parmi ses principales villes : sur les bords de l'Emme, *Burgdorf*, célèbre par l'institution qu'y fonda Pestallozzi; *Bienne*, remarquable par la bizarrerie de ses constructions, et connue pour la beauté de son lac, où l'on va visiter l'île de Saint-Pierre, qui fut, en 1765, le séjour de J.-J. Rousseau; et près de la frontière de

France, *Porentruy*, enrichi par ses tanneries.

Les nombreux lacs de la Suisse donnent, aux villes bâties sur leurs bords, une plus grande importance commerciale, et l'avantage de jouir des plus beaux sites; ainsi, *Lucerne* réunit à son commerce de transit celui du produit de ses manufactures de rubans, de ses forges et de ses brasseries. A des rues larges et bien bâties, elle joint les beaux points de vue que présentent son lac et ses environs; elle est traversée par la Reuss, sur laquelle sont jetés des ponts de bois dont l'un à 1380 pieds de longueur. Elle est entourée de fortifications qui datent du XIVe siècle, et qui ont joué long-tems un rôle important dans son histoire: son arsenal conserve les trophées des batailles de Morat et de *Sempach*. Cette dernière ville, assez bien bâtie, est située à deux lieues de la première, au bord d'un lac de deux lieues de longueur, où l'on pêche d'excellentes truites et de belles écrevisses. A quelques lieues à l'est, *Zug*, embellie aussi par un lac beaucoup plus considérable, est la seule ville que nous ayons à visiter dans son canton : elle est assez bien bâtie, mais sans commerce et sans industrie. Celui de *Schwitz* ne renferme aucune ville importante, quoiqu'il ait eu l'honneur de donner son nom à la confédération helvétique: sa capitale n'est qu'un bourg. Un village, situé à trois lieues au nord-est sur le revers d'une montagne, est beaucoup plus curieux que Schwitz : c'est le Lorette de l'Helvétie; on y voit dans le couvent des Bénédictins une image miraculeuse de la Vierge, au-dessus de laquelle est une plaque d'argent sur laquelle, suivant la légende, le divin Sauveur imprima ses cinq doigts lors de la dédicace de l'église. Ce village est visité chaque année par une immense quantité de pélerins de la Suisse et de l'étranger: qui croirait cependant qu'il eut pour curé le réformateur Swingli? En entrant dans *Glaris* on se croit transporté au XVe siècle : les rues, les habitations, dont quelques-unes remontent au-delà de cette époque, et les mœurs antiques de ses habitans, rendent l'illusion presque complète. Elle possède plusieurs fabriques de draps, d'indiennes et de mousselines; les montagnes qui l'entourent sont si élevées, qu'elle ne reçoit les rayons du soleil que pendant quatre heures par jour. *Altorf*, chef-lieu du canton d'Uri, est encore plein du souvenir des libérateurs de l'Helvétie : une tour s'élève à la place du tilleul au pied duquel fut placé le fils de Guillaume-Tell, au moment où celui-ci allait abattre, avec une flèche, une pomme posée sur sa tête; près de là se voit encore la maison de son beau-père Walter-Furst, un des héros de l'indépendance helvétique. Le canton d'*Unterwald*, où se sont conservées les mœurs hospitalières, est divisé en deux petites républiques, dont l'une a pour chef-lieu le bourg de *Stanz*, d'où l'on peut monter en une heure au Rotzberg, où l'on voit les ruines du château de *Wolfenchiess*, et l'autre, le bourg de *Sarnen*, au milieu d'une délicieuse vallée. Les fromages de ce territoire donnent lieu à un commerce assez important avec l'Italie.

Après le canton de Berne, le plus vaste est celui des *Grisons : Tusis* y rappelle par son nom les anciens *Tusci* ou *Toscans*, qui s'y réfugièrent lorsque Bellovèse envahit l'Italie; sa capitale est *Coire*, sur le Plessur. On y voit une cathédrale bâtie depuis dix siècles, et un beau palais épiscopal. Dans le canton du *Tessin*, le moins civilisé de toute la Suisse, nous n'aurons à remarquer que la petite ville de *Lugano*, dont le commerce principal est celui de la soie, et *Bellenzole*, sa capitale, qui renferme un beau gymnase.

En descendant la riche vallée du Rhône qui forme le canton du *Valais*, nous verrons *Brieg*, et plus bas, *Leuk* ou *Louecke*, qui rivalisaient autrefois par leurs eaux minérales : le dernier de ces bourgs jouit d'une grande réputation pour ses bains. Plus bas, sur la rive droite du Rhône, *Sion*, le plus ancien évêché de la Suisse, renferme des hôpitaux, des églises, et trois châteaux bâtis l'un au-dessus de l'autre; près du bourg de *Martigny* on admire la magnifique cascade de *Pisse-Vache*, qui tombe perpendiculairement d'une hauteur de 300 pieds; enfin, en approchant du lac *Léman*, le bourg de *Saint-Maurice* se fait remarquer par ses édifices, par son ancienne abbaye, et par le beau pont d'une seule arche en pierre, qui s'élève avec hardiesse au-dessus du Rhône. Nous laisserons sur notre droite le canton de Vaud, pour parcourir celui de *Fribourg*, où les femmes se distinguent par leur beauté et par la singularité de leur costume. Nous verrons d'abord *Gruyères*, dont les fromages font la principale richesse; puis, au bord de la Sarine ou Saane, *Fribourg*, cité qui conserve les mœurs antiques, qui fabrique des chapeaux de paille, et qui renferme une belle cathédrale; et à trois lieues au nord, sur le bord d'un lac, *Morat*, célèbre par la défaite de Charles le Téméraire.

Une partie de ce lac appartient au canton de *Neufchâtel*, le seul de la confédération helvétique qui soit sous la protection d'un souverain étranger, le roi de Prusse. Ce prince n'y jouit que du revenu des domaines qu'il y possède, et de quelques contributions réglées

jadis, et qui ne peuvent être augmentées. Les habitans, libres dans toute l'acception de ce mot, ne connaissent ni douanes, ni service militaire forcé. La justice même n'est pas rendue au nom du roi de Prusse, quoique celui-ci jouisse du droit de commuer les peines ou de faire grâce. *Neufchâtel*, chef-lieu de cette principauté, paraît devoir son origine à une forteresse romaine; on y remarque quatre belles rues et un vieux château au bord de son lac, qui paraît avoir été jadis plus vaste qu'aujourd'hui. Dans les vallées du Jura, dont le Doubs baigne les contours, la petite ville de *Locle* est, depuis un siècle et demi, le centre d'une immense fabrication d'horlogerie. A la *Chaux-de-Fonds*, à *Couvet*, à *Travers*, et dans plusieurs autres villages, on retrouve la même industrie, jointe à la fabrication des toiles peintes et de la dentelle. Dans tout le canton, le nombre des personnes qui se livrent à cette dernière occupation est évalué à 5,600; celui des ouvriers en horlogerie, à 3,300; et celui des peintres et des graveurs employés dans les fabriques de cotonnades, à 8 ou 900. Les habitans des vallées basses s'occupent avec succès de la culture de la vigne, de celle du chanvre et de l'éducation des bestiaux. L'exploitation des mines de fer et de cuivre, la récolte des plantes propres à faire le thé et le vulnéraire suisses, la pêche sur le lac de Neufchâtel, occupent aussi un grand nombre de bras: car dans ce canton tout le monde travaille, et le métier de mendiant est méprisé, ou plutôt inconnu.

Quelques mots suffiront à la description du canton de *Vaud*: c'est l'un des plus peuplés et des plus civilisés de la Suisse; il renferme un grand nombre de lieux intéressans. A *Payerne*, petite ville ancienne, on conserve le tombeau et la selle de la reine Berthe; *Avanche* s'élève sur les ruines d'*Aventicum*, la capitale de l'Helvétie sous les Romains; *Yverdun* se distingue par son industrie, par l'urbanité de ses habitans, et leur goût pour les sciences; *Orbe* est dominé par le château dans lequel Brunehault fut livrée à Clotaire II, qui la fit mourir. Sur les bords du lac de Genève, *Nyon*, jolie ville, est renommée pour ses porcelaines; *Rolles*, pour ses vins; *Morges*, pour ses papiers, ses fleurets et ses canons; *Vevey*, pour ses sites et ses vignobles estimés, et *Lausanne*, pour ses sociétés savantes, son académie, et quelques beaux édifices.

A l'extrémité occidentale du lac, *Genève*, capitale du plus petit canton de la Suisse, est la ville la plus riche et la plus civilisée de la confédération, et l'une des plus éclairées de l'Europe. On ne peut nier l'influence intellectuelle qu'elle exerce par ses publications littéraires, scientifiques et morales. Ses bibliothèques, son académie, son observatoire, son jardin botanique, ses sociétés savantes, y répandent le goût de l'instruction et des plaisirs solides qui concourent, avec l'action d'un culte sévère, à la pureté des mœurs. Ses rues, ses maisons, ses édifices sont peu dignes d'attention: le luxe des habitations s'est porté hors de son enceinte. Les bords de son lac offrent des sites comparables à tout ce que l'Allemagne et la Suisse offrent de plus magnifique. Nous avons déjà donné son étendue: sa profondeur moyenne est de 560 pieds, et ses eaux, plus froides au fond qu'à la surface, éprouvent des variations subites de hauteur, que l'on a nommées *seiches*, et qui produisent souvent l'effet des marées.

Les cantons suisses, unis par un pacte fédératif, sont tous indépendans, et souverains sur leur territoire. Ceux de *Schaffouse*, de *Zurich*, de *Bâle*, de *Soleure*, de *Berne*, de *Lucerne* et de *Fribourg*, sont des aristocraties mixtes, c'est-à-dire que les membres du petit conseil, chargé du pouvoir exécutif, sont choisis parmi quelques familles privilégiées. Ceux de *Thurgovie*, d'*Argovie*, de *Saint-Gall*, de *Vaud*, de *Genève*, *du Valais* et du *Tessin*, sont des républiques représentatives: le peuple y élit la plupart des membres du grand conseil qu'assiste le conseil d'État, auquel est confié le pouvoir exécutif. Enfin, ceux d'*Appenzell*, de *Zug*, de *Schwitz*, d'*Uri*, de *Glaris* et d'*Unterwald*, jouissent d'un véritable gouvernement démocratique: les citoyens, réunis en assemblées générales, choisissent leurs magistrats, et délibèrent sur les intérêts de la république. Les affaires de la confédération sont discutées dans la diète composée des députés des 22 cantons.

Tout citoyen suisse, âgé de 20 ans, est soldat, et doit s'armer et s'équiper. Le contingent de chaque canton est fixé. La quotité des contributions est déterminée tous les vingt ans d'après la révision qui en est faite.

La plus grande tolérance règne dans les cantons à l'égard de la religion: les catholiques y sont en minorité; le nombre de ceux-ci s'élève à 773,000, celui des protestans à 1,202,000, celui des anabaptistes, à environ 1000, et celui des Juifs, à 2,000.

Quoiqu'on ait exagéré la pureté des mœurs suisses, on doit reconnaître que la masse de la population est, en général, plus éclairée et plus instruite qu'ailleurs: il n'est pas rare d'y voir de simples paysans s'occuper d'arts,

de littérature, et surtout de musique. Partout les jeux de hasard sont défendus : les exercices d'adresse et de gymnastique sont les amusemens journaliers de la jeunesse. Mais le respect pour les anciennes coutumes y a fait conserver des lois qui ne sont plus en harmonie avec la civilisation. C'est à ce respect qu'est due la conservation de ces anciens costumes, dont l'origine remonte à plusieurs siècles, et qui distinguent la plupart des cantons.

TABLEAU de la superficie, de la population, et du contingent des 22 cantons suisses, classés dans l'ordre qu'ils occupent, avec la population des villes et bourgs de quelque importance.

Cantons.	Superficie en lieues carrées.	Population par lieue carrée.	Population de chaque canton en 1826.	Contingent militaire.	Villes et bourgs.	Population.
Zurich.....	124	1,772	218,000	3,700 homm.	*Zurich*.....	10,400
					Winthertur.....	3,300
Berne.....	476	736	350,000	5,824	*Berne*.....	17,600
					Thun.....	3,700
Lucerne.....	100	1,171	116,000	1,734	*Lucerne*.....	6,100
					Sursée.....	3,700
Uri.....	67	196	13,000	236	*Altorf*.....	1,700
Schwitz.....	61	533	32,000	602	*Schwitz*.....	4,900
Unterwald.....	33	727	24,000	382	*Stanz*.....	2,200
					Sarnen.....	3,500
					Einsiedeln.....	3,200
Glaris.....	58	482	28,000	482	*Glaris*.....	4,100
Zug.....	15	966	14,500	250	*Zug*.....	2,900
Fribourg.....	64	1,333	84,000	1,240	*Fribourg*.....	6,500
Soleure.....	35	1,514	53,000	904	*Soleure*.....	4,000
Bâle.....	34	1,588	54,000	918	*Bâle*.....	16,300
Schaffouse.....	22	1,363	30,000	466	*Schaffouse*.....	7,000
Appenzell.....	19	2,763	52,500	972	*Appenzell*.....	3,200
					Hérisau.....	7,000
Saint-Gal.....	111	1,309	144,000	2,630	*Saint-Gall*.....	9,000
Grisons.....	386	228	88,000	1,600	*Coire*.....	3,400
					Tusis.....	3,400
Argovie.....	100	1,515	150,000	2,410	*Arau*.....	3,500
					Bade.....	1,700
					Zofingen.....	1,700
					Arbourg.....	1,100
Thurgovie.....	46	1,760	81,000	1,520	*Frauenfeld*.....	1,800
					Bichsofzell.....	2,000
Tessin.....	148	693	102,000	1,804	*Bellinzone*.....	1,200
					Lugano.....	3,600
					Locarno.....	1,500
Vaud.....	198	862	170,000	2,964	*Lausane*.....	10,200
					Vevey.....	3,800
					Yverdun.....	2,500
					Nyon.....	2,100
					Morges.....	2,000
Valais.....	254	276	70,000	1,280	*Sion*.....	2,400
Neufchâtel.....	37	1,391	51,500	960	*Neufchâtel*.....	5,000
Genève.....	12	4,375	52,500	880	*Genève*.....	25,000
Totaux....	2,400	27,553	1,966,000	33,758		

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Coup d'œil général sur la Géographie physique de l'Italie.

L'Italie, que l'on est convenu d'appeler une presqu'île n'en offre cependant pas les caractères : il faudrait, pour qu'elle méritât cette dénomination, que son extrémité septentrionale pût être considérée comme un isthme. Elle est bornée au nord par les Alpes, dont elle comprend tout le versant méridional; baignée à l'ouest et au sud par la Méditerranée, et à l'est par la mer ou le golfe Adriatique. Sa longueur est évaluée à environ 300 lieues, sa largeur au nord à plus de 160, au centre à 50, et au midi à 40. Avec les îles qui en dépendent, sa superficie est de 16,200 lieues carrées.

Depuis le col de Tende, qui les sépare des Alpes maritimes, les *Apennins* la partagent dans presque toute sa longueur en deux versans, l'un oriental que sillonnent le *Santerno*, le *Tronto*, la *Pescara*, le *Sangro* et l'*Ofanto*, qui se jettent dans la mer Adriatique; l'autre occidental, arrosé par l'*Arno*, l'*Ombrone*, le *Tevere*, ou le *Tibre* et le *Volturno*, qui portent leurs eaux à la Méditerranée. L'extrémité méridionale des Apennins se divise en deux branches, dont les pentes entourent le golfe de Tarente, où les deux principales rivières sont le *Bradano* et le *Busento*. Tous ces cours d'eau sont inférieurs en étendue à ceux du nord de l'Italie, tels que la *Piave*, la *Brenta*, l'*Adige*, et surtout le beau fleuve du Pô, qui tous se jettent dans l'Adriatique. Dans le bassin du Pô, depuis les pentes des Alpes et des Apennins jusqu'aux rives de ce fleuve, toutes les collines sont formées de calcaire rempli de corps organisés fossiles. Si l'on examine la succession des roches en descendant des Alpes, on verra d'abord le calcaire ancien s'étendre en couches horizontales, d'où sortent çà et là des bancs de grès rouge. Dans la vallée qu'arrose la Piave, non loin de ses sources, quelques eaux qui s'échappent des flancs des montagnes, sont chargés d'ydrogène; les bancs calcaires de la montagne de *Jiau* renferment des veines de plomb argentifère, dans la vallée de Grigne, on connaît dix-neuf mines d'oxide de fer et de sulfure de plomb; les environs de Vicence et de Vérone montrent, comme aux environs de Paris, la craie supportant des dépôts de sédiment supérieur, mais d'une époque plus récente que dans le bassin de la Seine, puisque parmi les coquilles qu'on y trouve, un grand nombre vivent encore dans nos mers. La montagne appelée *Monte-Bolca* renferme une énorme quantité de poissons de la plus belle conservation, qui ont été saisis au milieu du sédiment calcaire par la lave qui l'a pénétrée en différens sens. Dans les dépôts volcaniques des environs on trouve des globules de calcédoine remplies d'air et d'eau. Au pied des Apennins, dans le duché de Parme et de Plaisance, les montagnes calcaires s'élèvent jusqu'à 1600 pieds, et annoncent, par l'inclinaison de leurs couches, qu'elles ont été formées par des soulèvemens. Les terrains meubles qui recouvrent en partie les dépôts marins, des plaines de la Lombardie et du Piémont, sont remplis d'ossemens d'éléphans, de rhinocéros, de mastodontes, et d'autres grands quadrupèdes qui habitaient les plateaux qui dominent le Pô, à l'époque où l'homme n'avait point encore établi son empire sur les fertiles terrains qu'arrosent le fleuve et ses nombreux affluens. Le Tagliamento, la Piave, la Brenta, l'Adige, et tous les cours d'eau qui traversent son magnifique bassin pour se jeter dans l'Adriatique, accumulent lentement aux environs de Ravenne et de Venise, et sur la côte occidentale du golfe de Trieste, des alluvions qui travaillent à la ruine de plusieurs ports, autrefois florissans. On sait qu'*Hatria*, qui, dans l'antiquité, fut assez importante pour donner son nom à la mer Adriatique, est aujourd'hui la petite ville d'*Adria*, à plus de 8 lieues du rivage sur le bord du Pô : on peut évaluer la marche des attérissemens de ce fleuve à 70 mètres par an. En remontant tous les cours d'eau, depuis la mer jusqu'à une assez grande distance dans les terres, on voit que celles-ci ne sont formées que de pareils transports. C'est entre l'Adige et la Brenta que s'élève le groupe volcanique appelé les monts *Euganéens*.

La disposition géologique de la chaîne des Apennins offre la réunion de deux massifs dont l'un est composé de granite et de roches

à bases de serpentines, et l'autre de calcaire d'une texture grenue, mais serrée, dont le plus connu est celui de Carrare, employé dans la sculpture, et de roches formées par un mélange de quarz et de calcaire. Leur base est recouverte de sédimens de la dernière époque géologique qui s'étendent jusqu'au bord de la mer, et qui, dans la Calabre orientale, au bas des pentes de l'Aspro-Monte, renferment de grands dépôts salifères dont l'exploitation la plus importante est celle de Lungro. Le versant occidental de l'Apennin central, c'est-à-dire tout le bassin du Tibre, se compose de vastes dépôts de calcaire récent appelé travertin, que plusieurs eaux déposent encore, ainsi qu'on peut le voir aux cascades de Terni et de Tivoli; des chaînes de collines formées de cette roche n'ont pu être formées que dans des lacs considérables, dont ceux de *Perugia*, de *Bolzena* et de *Bracciano*, ne sont peut-être que de faibles restes.

Depuis les bords du Pô jusque dans les Abruzzes, sur le versant oriental des Apennins, règne une longue traînée de matières volcaniques; sur le versant opposé, une autre traînée se prolonge depuis le golfe de Naples jusque dans la Sicile: le gaz hydrogène qui s'échappe des salses des environs de Modène, les vapeurs sulfureuses de la Solfaterre, les exhalaisons de l'acide carbonique qui ont rendu célèbre, aux environs de Naples, la Grotte du Chien, attestent l'antique importance des feux souterrains, dont le Vésuve est depuis long-tems le seul soupirail. C'est à leur action, plus considérable sur la côte occidentale de l'Italie, que sur la côte opposée, que sont dues les îles volcaniques qui s'élèvent entre cette terre et la Sicile, tandis que la côte orientale en est entièrement dépourvue. Ainsi, *Ischia*, *Capri* et *Procida*, à l'entrée du golfe de Naples, et près des côtes de la Sicile; *Stromboli*, dont les éruptions se renouvellent deux fois dans un quart d'heure; *Panaria*, dont la lave décomposée s'est transformée en champs couverts de blés, de vignes, d'oliviers et de figuiers, et toutes les îles de *Lipari*, qui fournissent des pierres ponces à la consommation de l'Europe, ont probablement été soulevées par l'action des feux souterrains; la Sicile même doit avoir été séparée du continent par l'effet des grandes commotions volcaniques.

La Sicile est la plus grande île de la Méditerranée : sa longueur est de 62 lieues, sa largeur moyenne de 25, et sa superficie de 1630 lieues carrées. Un groupe de montagnes, qui paraît faire suite à l'Apennin, s'y divise en trois branches qui la partagent en autant de versans; les roches qui leur servent de charpente sont d'une nature granitoïde, paraissent être moins anciennes que celles de l'Apennin septentrional et central; mais elles offrent une grande analogie avec celles de l'Apennin méridional : elles rentrent dans la classe des *syénites*, des *diorites* et des *protogynes*. Sur ces roches reposent des calcaires à débris organiques; au-dessus de ceux-ci, le terrible volcan de l'*Etna*, dont le sommet surpasse en hauteur toutes les montagnes de la Sicile et toutes les sommités des Apennins, occupe le versant oriental. Il est divisé en trois régions : celle de la canne à sucre et du blé, celle de la vigne et de l'olivier, celle des plantes boréales et des neiges. Plusieurs petits cônes, qui rejettent, comme les salses de Modène, du gaz hydrogène et de la fange, se font remarquer sur le sol de cette île. Le climat y est sain; la chaleur y est excessive, surtout dans les plaines et dans les vallées; la terre y est douée de la plus grande fertilité; l'olivier y vient plus grand et plus robuste que dans les autres parties de l'Italie; les végétaux des tropiques y retrouvent la température qui leur est nécessaire; l'abeille y produit un miel délicieux.

A 20 lieues au sud de la Sicile, l'île de *Malte*, longue de 5 lieues et large de 3, est un rocher calcaire couvert de quelques pouces de terre, rendue fertile par la culture et par la chaleur du climat. Malgré sa petitesse, elle nourrit près de 100,000 habitans; la beauté des fleurs qu'on y cultive, et la saveur de ses organes, en ont fait une des plus belles stations anglaises de la Méditerranée. *La Valette*, sa capitale, est une place, pour ainsi dire, imprenable. Au nord-ouest de l'île *Comino* est un rocher de 500 pas de circonférence, qui doit son nom au cumin qu'on y cultive. Un peu plus loin, dans la même direction, *Gozzo*, longue de 4 lieues, large de 2, hérissée de montagnes, est fertile en coton et en grains. Plus près de l'Afrique que de Malte, *Lampeduse* est inhabitée. *Pantellaria*, entre la Sicile et l'Afrique, est une île volcanique peu productive et peu peuplée.

La *Sardaigne* est, après la Sicile, la plus vaste des îles de la Méditerranée : elle a 61 lieues de longueur du nord au sud, et 33 de l'est à l'ouest; on évalue sa superficie à 1194 lieues carrées. Son sol, analogue à celui de la Corse, dont elle paraît avoir fait partie, et dont elle n'est séparée que par un détroit d'une lieue, celui de *Bonifacio*, est couvert de montagnes composées de granites, de schistes micacés, de calcaires anciens, et de sédimens de la dernière époque géologique, recouverts

par des basaltes et d'autres produits volcaniques. Son climat, assez froid pendant une partie de l'année, est, durant l'été, caractérisé par de fortes chaleurs; mais les exhalaisons de ses marais y font régner souvent des fièvres intermittentes. C'est ce qui avait déterminé les Romains à la transformer en une terre d'exil; cependant le sol est très-fertile. Suivant la direction de ses versans, la végétation y prend le caractère de celle de la Provence et de l'Italie, ou de celle de l'Afrique. A l'est et à l'ouest, s'élèvent, près de ses côtes, plusieurs îles dont les plus importantes sont, du côté de l'Italie, la *Magdalena*, *Caprera* et *Tavolara*; et, sur le côté opposé, *Asinara*, *San-Piétro* et *San-Antioco*.

Entre la Corse et les côtes de la Toscane, plusieurs petites îles en entourent une plus considérable, appelée l'*Ile d'Elbe*, renommée pour ses mines de fer qu'exploitaient les Romains: elle a 25 à 30 lieues de circonférence. Elle est couverte de montagnes où dominent les granites et les calcaires anciens. Son seul cours d'eau est un petit ruisseau; les sources n'y tarissent jamais; quelques marais infects y nuisent faiblement à la salubrité de l'air.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Description des États sardes.

Une partie de la *Gaule viennoise* et de la *Gaule cisalpine*, et toute la *Ligurie*, qui, à la chute de l'empire romain, tombèrent au pouvoir des *Longobardi* et des *Burgundiones*, forment aujourd'hui les possessions continentales de la monarchie sarde. Ce fut vers le ve siècle que le pays au sud du lac Léman prit le nom de *Savoie* (*Savaudia*); au commencement du xiie, qu'il fut érigé en comté sous la souveraineté d'Amédée III, de la maison de Saxe, et vers l'an 1416 qu'il reçut de l'empereur Sigismond le titre de duché, et qu'il fut annexé à la principauté du Piémont. Les princes de Savoie peuvent prouver une antiquité de huit siècles jusqu'à leur ancêtre *Humbert*, surnommé *aux blanches mains*: ils appartiennent donc à l'une des plus anciennes familles de l'Europe. En 1713, Victor-Amédée II, duc de Savoie, fut le fondateur de la monarchie sarde: le royaume de Sicile, qu'il avait obtenu par le traité d'Utrecht, fut cédé par lui à l'empereur Charles VI, en échange de la Sardaigne, que depuis ce tems ses successeurs conservèrent avec le titre de roi, jusqu'à l'époque où la Savoie et le Piémont furent réunis à la France. Depuis les derniers traités, les États sardes du continent se composent de la Savoie, du Piémont, du comté de Nice et du duché de Gênes, bornés au nord par le lac de Genève et la Suisse, à l'est par le royaume Lombard-Vénitien, les duchés de Parme et de Massa, à l'ouest par la France, et au sud par la Méditerranée. Dans cette mer, l'île de Sardaigne en fait également partie.

En commençant par le nord à parcourir les villes de la Savoie, *Chambéry* et *Saint Jean-de-Maurienne* n'offrent rien d'intéressant que leur position agréable et l'industrie des habitans, qui se livrent surtout à l'éducation des vers à soie. Un peu plus loin est *Lanslebourg*, où commence la belle route du Mont-Cenis, qui présentait jadis de nombreux dangers, et que l'on traverse aujourd'hui sans fatigue et sans difficulté. En remontant la *Doria* ou la *Doire*, on trouve un chemin taillé dans le roc entre *Bard* et *Aoste*: cette dernière ville possède quelques restes d'antiquités romaines. Au-delà du mont *Rose*, on contemple avec admiration la magnifique route du Simplon, ouvrage de Napoléon, et l'un des plus beaux monumens de la patience et de l'industrie humaines.

Le lac Majeur forme la limite des possessions sardes: la route qui descend du Simplon la côtoie, et va traverser l'ancienne et jolie ville de *Novare*, au nord de laquelle *Oleggio* est connue pour ses bains. *Verceil*, sur la Sésia, possède, dans le trésor de sa cathédrale, un évangile manuscrit du ive siècle.

Turin ou *Torino*, au confluent de la Doire-Ripaire et du Pô, est composé de deux villes. Le nouveau Turin est d'une régularité parfaite, mais triste; ses rues, tirées au cordeau, doivent leur extrême propreté à l'une de ses fontaines, dont les eaux se répandent à certaines heures de la journée. Parmi les édifices qui l'embel-

lissent, nous citerons le château royal élevé sur une vaste place, un grand nombre d'églises, dont celle de Saint-Laurent est entièrement revêtue de marbre noir, le magnifique bâtiment de l'Université, et le grand théâtre qui a servi de modèle pour celui de Naples.

Coni, démantelée par les Français, et *Casale*, sur le Pô, sont peu importantes. En nous dirigeant vers Gênes, nous rencontrerons *Asti*, moins remarquable par ses 100 tours en ruines, que par son commerce de vins; *Alba-Pompeia*, restaurée par le père du grand Pompée; *Alexandrie*, triste et bâtie en briques, mais l'une des plus importantes places fortes de l'Italie; et dans ses environs, le célèbre village de *Marengo*. Nous laisserons au nord-est *Voghera*, qui possède une belle cathédrale; nous traverserons *Tortone*, au bord de la Scrivia, qui domine un vieux château; et bientôt, du sommet des Apennins, nous apercevrons *Gênes*, qui s'élève en demi-cercle et en amphithéâtre sur les bords de la Méditerranée. Elle est entourée de fortifications entretenues avec soin, et deux môles imposans par leur masse défendent l'entrée du port, que signale au navigateur un fanal gigantesque. La rue *Neuve* et la rue *Balbi* sont les seules où l'on puisse circuler en voiture : cette dernière est formée d'une réunion de palais magnifiques, dont les toits, ainsi que ceux des maisons, sont remplacés par des jardins couverts de fleurs, d'arbustes et d'orangers, qui ont jusqu'à 25 pieds de hauteur. Les seules promenades de la ville sont les murailles du port, les allées de l'*Aqua Verde* et le pont de *Carignano*, qui, jeté par-dessus des maisons de six étages, réunit deux quartiers élevés. Parmi les édifices publics dignes d'être mentionnés se place en première ligne un magnifique théâtre, construit depuis quelques années; les autres sont l'ancien palais ducal, quelques églises, un hôpital, modèle dans son genre, et la bourse, qui, malgré la franchise dont jouit le port, n'est plus ce qu'elle était, alors que la noblesse génoise faisait le commerce de l'univers.

Le bord oriental du golfe de Gênes, désigné sous le nom de *rivière du Levant*, a la *Spezzia* pour port principal : sur le côté opposé, appelé la *rivière du Ponent*, *Savone* a des fabriques de faïence, de porcelaine, de potasse, et deviendrait commerçante si son port était creusé de nouveau. Plus loin, en suivant la côte, le petit port de *Nice* est, pendant l'hiver, le rendez-vous d'un grand nombre d'étrangers qui viennent y jouir du plus beau climat de l'Europe.

L'île de Sardaigne fut conquise par les Romains sur les Carthaginois : peu de tems après, elle ne fit, avec la Corse, qu'une seule province, et ce fut l'époque de sa plus grande prospérité. Conquise au VIIe siècle par les Vandales, au XIe par les Pisans et les Génois, au XIIIe par les papes, au XIVe par l'Espagne, elle resta soumise à cette monarchie jusqu'en 1708, que les Anglais s'en rendirent maîtres au nom de l'empereur d'Allemagne, qui, ainsi que nous l'avons dit, la céda au duc de Savoie en échange de la Sicile.

Cagliari, au fond d'un golfe situé au sud de l'île, en est la capitale : c'est aussi la résidence du vice-roi et des autorités. Mal construite et mal bâtie, le palais du vice-roi est le seul édifice remarquable qu'elle renferme; elle fait un commerce considérable en blé, en huile, en vin, en coton et en indigo, que produit son sol. Les autres villes qui méritent d'être citées sont *Sassari*, dans une belle vallée, arrosée par le Gavino; *Oristano*, qui s'enrichit par la pêche du thon; *Bosa*, où l'on pêche le corail; *Alghero*, qui joint le produit de cette pêche à un commerce de blé très-étendu; enfin, *Porto-Conte*, dont le port, vaste et bien défendu, peut donner asile à des flottes importantes.

Les habitans de la Sardaigne sont d'une constitution robuste, gais, courageux, exaltés dans leurs passions, enthousiastes et livrés avec ardeur à la poésie et aux beaux-arts. Regardés depuis le moyen âge comme incivilisés, les Sardes se sont beaucoup améliorés sous tous les rapports, par les soins de la maison de Savoie, et surtout par suite du séjour qu'elle fit dans cette île, lorsqu'elle eut perdu ses autres possessions. Le peuple de la Savoie est, comme une partie des Suisses et des autres habitans des hautes vallées des Alpes, sujet à cette dilatation de la gorge appelée goître, qui devient héréditaire dans les familles. Il est franc, simple, fidèle, frugal, et surtout laborieux. La plupart des hommes de ce pays vont chercher leur subsistance en France, en Italie, et dans d'autres contrées de l'Europe. Mais au bout de quelques années ils retournent dans leur patrie pour y jouir du fruit de leur économie. Les Piémontais ont, sur les autres peuples de l'Italie, l'avantage d'être moins superstitieux, et d'être plus instruits. A Gênes un certain air d'aisance et de propreté semble particulier aux individus de toutes les classes; la noblesse se distingue par ses manières simples, par son amour pour les arts et la littérature, et par une grande liberté dans les idées.

La langue française est très-répandue en Savoie et en Piémont; cependant l'idiôme le

plus en usage dans les États sardes du continent, est le roman, dont deux dialectes très-différens, le vaudois et le savoisien, sont principalement usités en Piémont, dans la Province de Pignerol et dans toute la Savoie. L'habitant de la Sardaine parle un italien mélangé de latin, de grec, de castillan, de français, et même d'espagnol. Ainsi, les peuples de l'une des plus petites monarchies de l'Europe, diffèrent et par leur caractère et par leur langage.

TABLEAU des États Sardes, comprenant 8 divisions ou intendances, partagées en 40 provinces continentales et l'île de Sardaigne, divisée en 10 provinces; indiquant la population de chaque province et de chaque capitale, d'après les derniers recensemens, ainsi que les évêchés et les archevêchés.

94 villes, 369 bourgs, 3356 villages et hameaux.

Division de Savoie.

Provinces.	Populat.	Chefs-lieux.	Populat.
Savoie propre. .	129.000	Chambéry ✠ [1]. .	12,000
Haute Savoie. .	38,000	L'Hôpital. . . .	1,500
Carouge.	40,000	Saint-Julien. . .	1,000
Chablais.	48.000	Thonon.	3,000
Faucigny. . . .	73,000	Bonneville. . . .	1,200
Genevois.	77,000	Annecy ✠. . . .	5,500
Maurienne. . . .	54,000	St-Jean-de-Maurienne.	2,500
Tarentaise. . . .	42,000	Moutiers. . . .	2,500

Division de Turin.

Turin.	337,000	Turin ✠✠. . .	114,000
Biella.	98,000	Biella ✠.	7,700
Ivrée.	145,000	Ivrée ✠.	7,000
Pignerol.	114,000	Pignerol ✠. . .	4,000
Suse.	70,000	Suse ✠.	2,000

Division de Coni.

Coni.	154,000	Coni ✠.	16,500
Alba.	106,000	Alba ✠.	7,000
Mondovi. . . .	126,000	Mondovi ✠. . .	17,000
Saluces.	136,000	Saluces.	10,000

Division d'Alexandrie.

Provinces.	Populat.	Chefs-lieux.	Populat.
Alexandrie. . .	97,000	Alexandrie ✠. .	30,000
Acqui.	83,000	Acqui ✠. . . .	6,500
Asti.	115,000	Asti ✠.	21,000
Casale.	110,000	Casale ✠. . . .	16.000
Tortone.	51,000	Tortone ✠. . .	8,000
Voghera.	91,000	Voghera.	10,000

Division de Novare.

Novare.	126,000	Novare ✠. . . .	13,000
Lumelline. . . .	111,000	Vigegano ✠. . .	15,000
Ossola.	33,000	Domo d'Ossola.	1,500
Pallanza.	66,000	Pallanza.	1,500
Val-Sesia. . . .	34,000	Varallo.	3,300
Verceil.	111,000	Verceil ✠✠. . .	16,000

Division d'Aoste.

Aoste.	71,000	Aoste ✠.	5,500

Division de Nice.

Nice.	100,000	Nice ✠.	15,000
Oneille.	61,000	Oneille.	4,000
San-Remo. . . .	43,000	Vintimille ✠. .	5,500

Division de Gênes.

Gênes.	226,000	Gênes ✠✠. . .	80,000
Albenga.	55,000	Albenga ✠. . .	4,000
Bobbio.	34,000	Bobbio ✠. . . .	3,500
Chiavari.	99,000	Chiavari.	8,000
Levante.	69,000	Spezzia.	4,000
		Sarzane ✠. . . .	3,000
Novi.	61,000	Novi.	8,000
Savone.	39,000	Savone ✠. . . .	10,000
Total. . .	3,673,000		

Ile de Sardaigne.

Cagliari.	102,000	Cagliari ✠✠. .	27,400
Busachi.	67,000	Busachi. . . .	1,600
Iglesias.	39.000	Iglesias ✠. . .	4,600
Isili.	47.000	Isili.	2,000
Lanusci.	26,000	Lanusci ✠. . .	1,400
Nuoro.	51,000	Nuoro ✠. . . .	3,400
Sassari.	58,000	Sassari ✠. . .	19.400
Alghero.	28.000	Alghero ✠. . .	7.000
Caglieri.	32,000	Caglieri	3.400
Ozieri.	40,000	Ozieri ✠. . . .	8,000
Total de la Sard.	490,000		
Report des autres provinces.	3.673.000		
Total général.	4.163,000		
Revenus en fr.	65,000,000	Dette publique	100,000,000
Armée de terre.		. . . . .	26,000 hommes.

Armée de mer. 2 vaisseaux. — 3 frégates. — 7 bâtimens inférr.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Description de la principauté de Monaco, des duchés de Massa-Carrara, de Lucques, de Parme, de Modène et du grand-duché de Toscane.

Reprenons notre course sur le continent, dans le but de visiter cinq principautés italiennes qui se touchent. Sur la côte du comté de Nice, nous apercevons un rocher qui s'avance dans la mer : Virgile en a fait mention, parce qu'il était alors dominé par le temple d'*Hercule Monecus*. A ce temple succéda la petite ville de *Monaco*, dont le terri-

[1] Les signes ✠ et ✠✠ indiquent les évêchés et les archevêchés.

toire, d'environ 6 lieues carrées, a depuis huit siècles le titre de principauté. Restituée à l'ancienne famille de ses princes, elle est, depuis 1814, sous la protection de S. M. sarde.

La partie de l'Italie que nous allons parcourir comprenait, sous la domination romaine, presque tout le *Latium*, le *Picenum*, l'*Ombrie*, l'*Étrurie* et la *Gaule cisalpine* méridionale.

Le *duché de Massa Carrara*, borné par la Méditerranée, les États sardes et les duchés de Modène et de Lucques, est un des plus beaux pays que l'on puisse voir. Il dépendait autrefois du duché de Modène, et fit partie de la principauté que gouverna, sous l'empire, Elisa Bacciochi, sœur de Napoléon. En 1814, il fut restitué à l'archiduchesse Marie-Beatrix, pour retourner après elle à son fils le duc de Modène. Ses deux seules villes remarquables sont *Massa*, dans une plaine agréable, près de la Méditerranée et *Carrare* ou *Carrara*, dont les inépuisables carrières de marbre, exploitées depuis plus de 2,000 ans, occupent 1200 ouvriers, et forment la dixième partie des revenus de ce petit État.

Le *duché de Lucques*, placé entre celui de Massa et le grand-duché de Toscane, éprouva de nombreux changemens dans la forme de son gouvernement; mais depuis le xve siècle, il resta libre jusqu'à l'époque de sa réunion aux États de la princesse Elisa. En 1810, il fut donné comme indemnité à la famille du duc de Parme, pour être un jour annexé au grand-duché de Toscane. L'état de l'agriculture, des fabriques d'huile d'olive, des manufactures de velours et de soieries, prouve l'industrie des Lucquois, qui sont également renommés pour leur probité et leur fidélité. *Lucques*, entourée de faibles remparts, est d'un aspect misérable. Ses lourds palais, ses rues irrégulières, ses maisons à toits pointus, ses églises bizarrement ornées, sont peu dignes du goût italien. Une foule d'étrangers fréquentent les eaux minérales situées aux environs de la ville. Près de là, dans une position délicieuse au pied des Apennins, se trouve la *Marlia*, château de plaisance des ducs de Lucques.

Lorsque Charlemagne porta ses armes victorieuses en Italie, il s'empara de *Parme* et de *Plaisance*, et les papes, après lui, trouvèrent moyen de se maintenir long-tems en possession de ces deux villes. Plus tard, elles se gouvernèrent en républiques; mais les divisions intestines les firent passer tour à tour sous la domination de divers souverains. Le pape Jules II se les fit donner, en 1512, par l'empereur Maximilien. En 1547, Paul III en disposa en faveur de son fils, Louis-Farnèse, et sa famille jouit de ces deux duchés jusqu'au moment où ils furent portés dans la maison espagnole de Bourbon, par le mariage d'Elisabeth Farnèse et de Philippe V. Les infans d'Espagne en furent successivement possesseurs; mais en 1805 ils furent réunis à l'Empire français, et formèrent le département du Taro. Enfin, en 1814, le congrès de Vienne les donna en toute souveraineté à l'archiduchesse Marie-Louise, pour passer après elle aux princes de Lucques.

Les États de Parme se composent du duché de ce nom et de ceux de Plaisance et de Guastalla. Ils sont bornés au nord par le Pô, à l'est par le duché de Modène, au sud et à l'ouest par celui de Massa et les possessions sardes. *Parme*, la capitale, est une ville peu commerçante et presque sans industrie. Entourée de vieux murs et de bastions, ses rues sont larges et belles; mais, à l'exception de la cathédrale, ses édifices sont aussi simples dans leur construction, qu'ils sont riches en tableaux précieux. Le vieux palais Farnèse, construit en briques, ressemble à un couvent, et renferme l'académie des beaux-arts, la bibliothèque, et le plus vaste théâtre de l'Italie, le chef-d'œuvre de Vignole, qui peut contenir 9,000 spectateurs. *Guastalla*, sur le Pô, renferme un château et plusieurs fabriques d'étoffes. Ses environs produisent beaucoup de riz. *Plaisance* possède de beaux édifices, au nombre desquels on place le palais ducal, bâti en briques. Deux siècles avant notre ère, cette ville était une des cités les plus importantes de l'empire romain; mais les ravages de la guerre n'y ont laissé aucun vestige d'antiquité. C'est au-dessus de Plaisance, près du bourg de *Campre-Moldo*, qu'Annibal défit l'armée romaine, à la bataille de la Trébia. A six lieues de la ville, on a découvert, en 1760, à plus de 20 pieds sous terre, les restes de l'antique *Vellia*, qui fut probablement détruite par une commotion volcanique.

Le *duché de Modène* est situé entre le royaume Lombard-Vénitien, le duché de Parme, celui de Lucques et les États de l'Église. Après avoir appartenu à divers souverains, il fut réuni à la république cisalpine, puis au royaume d'Italie, et revint, en 1814, à l'archiduc François, qui en était héritier par sa mère. *Modène*, ville agréable et bien bâtie, a des rues ornées d'arcades, un vaste palais ducal et une société italienne des sciences. Elle est entourée de fortifications peu importantes, de même que *Reggio*, patrie de l'Arioste. Au nord du duché, la petite ville

de la *Mirandole* rappelle l'intelligence précoce et la vaste érudition de son dernier prince, qui, dans son enfance, fut regardé comme un prodige.

Le *grand-duché de Toscane* est la plus importante principauté de l'Italie. Il est borné par les duchés de Lucques et de Modène, les États de l'Église et la Méditerranée; son sol est fertile et produit des vins estimés, mais les espérances d'un cultivateur sont souvent détruites par les inondations et le brûlant *sirocco*. L'air est malsain dans quelques parties, principalement dans la région nommée la *Maremma*, qui s'étend aux environs de Sienne, de Pise et de Livourne. Cette région était une des plus peuplées et des plus florissantes de l'Italie sous la domination romaine, et l'on y rencontre à peine aujourd'hui quelques misérables cabanes de pâtres. On a vainement tenté jusqu'à présent d'assainir et de repeupler ces terrains marécageux : des colonies entières y ont disparu.

Au VIe siècle, la Toscane tomba au pouvoir des Goths, puis fut conquise par les Lombards, qui l'érigèrent en duché, et soumise par Charlemagne à des comtes qui prirent ensuite le titre de marquis. Les villes de la Toscane étaient florissantes et régies par des magistrats de leur choix. Le pape Innocent III, dans le but d'affaiblir la puissance impériale, parvint à établir une ligue entre elles, et à les constituer en républiques gouvernées par des gonfaloniers. Elles étaient riches et puissantes au XIVe siècle, mais celle de Florence s'empara de celle de Pise, et devint bientôt elle-même le domaine de la maison de Médicis, qui la conserva sous le nom de grand-duché, jusqu'à l'extinction de cette famille en 1737. Son territoire passa alors à la maison de Lorraine : celle-ci en fut dépossédée par Napoléon, qui la donna à sa sœur Élisa; enfin, en 1814, il fut restitué à l'ancien grand-duc, qui y joignit, l'année suivante, la souveraineté de l'île d'Elbe.

Les deux principaux cours d'eau de la Toscane sont l'Ombrone et l'Arno. Le val d'Arno, où ce dernier prend sa source, est enrichi par la fabrication des toiles, et surtout par celle de ses chapeaux de paille, si recherchés pour leur finesse. L'Arno traverse *Pise* à un peu plus d'une lieue de son embouchure. Cette ville très-ancienne, qui renfermait jadis plus de 100,000 ames, et qui n'en compte que 20,000 aujourd'hui, est grande et bien bâtie; sa cathédrale gothique est ornée de trois portes de bronze, et de 74 colonnes, dont 62 sont en granite oriental. Le *Baptistère* est une église dont la voûte sonore produit plusieurs effets singuliers d'acoustique; le *Campanile torto*, ou la *Tour penchée*, a 190 pieds de hauteur, et une inclinaison de 15 pieds du pavé au sommet; non loin de cet édifice remarquable, est le *Campo Santo*, vaste cimetière entouré d'une galerie gothique et couvert d'une épaisseur de quelques pieds de terre apportée, dit-on, au XIIIe siècle, de Jérusalem.

En remontant l'Arno, *Florence* ou *Firenze* se présente avec ses 4 ponts, ses 4 quartiers et les objets d'arts qui y sont, pour ainsi dire, entassés. Sa cathédrale et la tour qui s'élève auprès, sont des modèles d'architecture, comme les portes en bronze de l'église du Baptistère sont un modèle de goût. La chapelle royale, ou le tombeau des Médicis, est moins un monument sépulcral, qu'une magnifique mosaïque; l'église de *Santa-Croce* renferme les tombeaux de *Galilée*, d'*Arétin*, de *Michel-Ange*, d'*Alfieri* et de *Machiavel*. Les places, les quais, les promenades sont dignes de cette ville remplie de palais. Le *Palazzo-Vecchio*, monument gigantesque des Médicis, la *Loggia dei Lanzi*, superbe portique orné de belles statues, le pont de la *Santa-Trinita*, l'un des plus élégans et des plus légers de l'Europe, suffiraient pour la placer au rang des plus remarquables cités de l'Italie.

Si de Florence on se dirige vers le Nord, en remontant les Apennins, on rencontre *Prato*, où l'on fabrique des ustensiles en cuivre; *Pistoja*, ville très-régulière, connue par ses canons de fusil, son commerce de soie et de chapeaux de paille; *Arezzo*, patrie de Mécène, du martyr saint Laurent, de Pétrarque, de Jules II, de Concini, dont le plus bel édifice, nommé la *Loggia*, comprend la douane, le théâtre et un portique de 400 pieds de longueur. Au sud-est de cette ville, dans une plaine bordée par les agréables rivages du lac de Trasimène, est *Cortona*, qui possède, depuis 1726, une académie étrusque, et dans laquelle on retrouve des murailles bâties par les plus anciens peuples de l'Étrurie.

Déchue du rang qu'elle occupait, comme ville républicaine, *Sienne*, capitale de la Maremma, se distingue par son industrie, ses académies, la pureté du langage et la beauté des femmes. Sa cathédrale, bâtie au XIIIe siècle, offre un mélange de divers genres d'architecture, et n'est remarquable que par son beau pavé; la seule place est la *Piazza del Campo*, creusée en forme de bassin, ornée d'une belle fontaine, et bordée de palais dans le goût gothique.

En partant de cette ville, et passant par la

cité étrusque de *Volterra*, on arrive à *Livourne*, port très-fréquenté, que, sans des précautions journalières, la mer encombrerait de cailloux, et important par son commerce, sa fabrication de savon, et ses ouvrages en albâtre et en corail. Une maladie particulière à son sol est l'ophthalmie, qui doit être attribuée à la fraîcheur des nuits d'été. *Piombino*, autre port au sud du précédent, est jonché de débris qui attestent son antique origine : l'air y est malsain. De cette ville on découvre, à trois lieues, l'île d'Elbe cédée à la France par la Sicile, en 1801, et devenue célèbre par le séjour qu'y fit Napoléon en 1815. Les villes principales sont *Porto-Ferrajo*, capitale, et *Porto-Longone*, défendue par une forteresse.

TABLEAU de la population, des revenus, et de l'armée des six principautés de l'Italie.

PRINCIPAUTÉ DE MONACO.

Superficie.	Populat. par lieue de la princip.	Populat. de la capitale.	Revenus.
	6,500.	1,200.	400,000.

DUCHÉ DE MASSA-CARRARA.

2 villes, 3 bourgs et 37 villages ou hameaux.

Superficie.	Population en 1826.	Rapport de la population à la lieue carrée.
12.	29,000.	2,416.

Population des villes.

Massa.... 7,000. Carrara.... 6,000.

Revenus. . . . . 500,000 fr.
Dette publique. . . . . 300,000 »
Armée. . . . . 100 hommes.

DUCHÉ DE LUCQUES.

2 villes, 20 bourgs et 270 villages ou hameaux.

Superficie.	Population en 1826.	Rapport de la population à la lieue carrée.
54.	143,000.	2,648.

Population des villes.

Lucques.... 22,000. Viareggio.... 20,00.

Revenus. . . . . 1,900,000 fr.
Dette publique. . . . . 800,000 »
Armée. . . . . 800 hommes.

DUCHÉ DE PARME.

6 villes, 31 bourgs et 815 villages ou hameaux.

Superficie.	Population en 1826.	Rapport de la population à la lieue carrée.
288.	440,000.	1,180.

Population des villes.

Parme. . . 30,000 Borgo-san-Domino. . 5,000
Plaisance. . 28,000 Fiorenzuola. 3,000
Guastalla. . 5,000 Ribbiano. 2,300

Revenus. . . . . 4,600,000 fr.
Dette publique. . . . . 4,500,000 »
Armée. . . . . 1,320 hommes.

DUCHÉ DE MODÈNE.

8 villes, 60 bourgs et 400 villages ou hameaux.

Superficie.	Population en 1826.	Rapport de la population à la lieue carrée.
260.	350,000.	1,346.

Population des villes.

Modène. . . 27,000 Reggio. 18,000
Mirandole. . . 6,000 Castel-Nuovo di-Garfagnana. 3,000

Revenus. . . . . 3,500,000 fr.
Dette publique. . . . . 1,200,000 »
Armée. . . . . 1,680 hommes.

GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE.

36 villes, 135 bourgs et 6,017 villages ou hameaux.

Superficie.	Population en 1826.	Rapport de la population à la lieue carrée.
1,098.	1,275,000.	1,161.

Population des principales villes sur le continent.

Florence. . . . . 80,000 Livourne. . . 66,000
Prato. . . . . 10,000 Piombino. . . 1,500
Pistoja. . . . . 9,000 Pontremoli. . 3,000
Arezzo. . . . . 7,000 Sienne. 18,000
Cortona. . . . . 5,000 Grosseto. . . 2,000
Pise. . . . . 20,000 Volterra. . . 4,000

Division par provinces.

Compartimento	de Florence.	596,250
Idem	de Pise. . . .	295,640
Idem	de Sienne. .	128,080
Idem	d'Arezzo. .	201,290
Idem	de Grosseto.	53,730
		1,274,990

Revenus. . . . . 17,000,000 fr.
Dette publique. . . . . » »
Armée. . . . . 4,000 hommes.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Description des États de l'Église et de la république de Saint-Marin.

La suprématie du siége apostolique de Rome sur les autres siéges de la chrétienté remonte au IIe siècle; mais les papes n'eurent aucune puissance politique, aucune possession temporelle, jusqu'à l'invasion de l'Italie par Pepin. Ce maire du palais, voulant récompenser la complaisance avec laquelle Étienne II avait favorisé son usurpation, lui donna l'exarcat de Ravenne, donation qui fut augmentée par Charlemagne, du Pérugin et du duché de Spolette. Au XIe siècle, les papes reçurent de l'empereur Henri III le duché de Bénévent, et au XIIe, de Mathilde, comtesse de Toscane, le territoire connu sous le nom de *patrimoine de saint Pierre*, compris entre la rive droite du Tibre et le cours du Fiore. A cette époque, Rome appartenait à l'Empire, et n'était que la résidence du souverain pontife : ce ne fut qu'au XIVe siècle que cette antique cité put être considérée, avec la Sabine, province contiguë, comme faisant partie du domaine du saint Siége. En 1532, Louis de Gonzague, général de Clément VII, y réunit la Marche d'Ancône, et le duché d'Urbin en devint une dépendance par l'élection de Jules II, à la famille duquel il appartenait. Enfin les dernières conquêtes que firent les papes furent celles de l'Orviétan, du duché de Castro et du comté de Romiglione.

La part que prit le pape aux coalitions de l'Europe contre la France, lui fut plus d'une fois funeste. Forcé à un accommodement en 1796, de nouvelles intrigues amenèrent l'année suivante une nouvelle invasion, un nouveau traité, et l'assassinat du général Duphot, à la fin de la même année, entraîna la chute du gouvernement papal. Son territoire fut érigé en une république, qui tomba d'elle-même lorsque les Français l'évacuèrent. En 1808, les États romains furent réunis à la couronne d'Italie; le sénatus-consulte du 17 février 1810 les comprit dans les limites de l'empire français, et les événemens de 1814 en rendirent au pape l'entière possession.

Ils sont bornés à l'est par la mer Adriatique, au nord par le royaume Lombard-Vénitien, à l'ouest par les duchés de Modène et de Toscane, au sud-ouest par la Méditerranée, et au sud par le royaume de Naples. Le pays, divisé en trois districts et dix-sept légations, a subi dans les lois, la justice et les finances, quelques heureuses modifications provoquées par l'exemple de l'administration française.

Les mœurs de la capitale peuvent donner une idée de celles des autres villes des États romains. A *Rome*, a dit un voyageur [1], la vie habituelle est presque un long carême, tant on s'y acquitte avec ponctualité des devoirs extérieurs de la religion. Tout y est triste, désert, silencieux, et ce calme ne cesse qu'à l'époque du carnaval : une foule immense inonde alors les rues; les équipages se pressent au milieu d'une pluie de dragées; des chevaux en liberté, mais excités par un aiguillon caché, parcourent rapidement les promenades, comme s'ils disputaient le prix de la course, et le soir du mardi-gras, les piétons se poursuivent à la clarté des *moccoletti*, petites bougies dont chacun est armé.

Il est peu de villes où la police soit mieux faite : les filles prostituées n'y étalent pas sur la voie publique leur honteuse effronterie; la licence et la débauche y sont à la fois réprimées par les facilités qui favorisent toutes les unions légitimes, et par les cinq années de galères réservées au séducteur qui refuserait de réparer sa faute par le mariage. Dans la métropole du catholicisme, les sciences, les lettres et les arts sont moins cultivés que dans le reste de l'Italie; ses académies ne jouissent d'aucune réputation; comment en pourrait-il être autrement dans une ville où les spectacles, tolérés seulement pendant la courte durée du carnaval, n'offrent aucune carrière glorieuse pour la littérature théâtrale, sous un gouvernement qui, par l'action d'une censure sévère, arrête l'essor des autres branches littéraires; dans un pays enfin où les classes de la société n'occupent leurs loisirs que par des lectures frivoles, tandis

[1] M. Simond, *Voyage en Italie*.

que le peuple des campagnes ne sait ni lire ni écrire? Cependant la capitale est à juste titre le centre des arts du dessin et des utiles travaux relatifs à l'étude de l'antiquité. Elle possède plusieurs savans antiquaires, des peintres et des sculpteurs renommés.

Rome est située au milieu d'une vaste plaine, jadis fertile, et presque stérile aujourd'hui; la ville des papes recouvre en quelque sorte la ville des empereurs; le sol moderne est tellement élevé au-dessus de l'ancien, que la roche tarpéïenne n'a plus que 25 ou 30 pieds de hauteur, et qu'il a fallu le zèle éclairé de l'administration française pour faire déterrer la colonne Trajane, l'arc de Constantin, celui de Septime-Sévère, et tant d'autres monumens antiques, trop nombreux pour que nous essayions de les décrire. Le mieux conservé et l'un des plus beaux est le *Panthéon*, élevé par Agrippa; le plus vaste est le *Colisée*, amphithéâtre gigantesque commencé par Vespasien et terminé par Titus, pour contenir 44,000 spectateurs. Nous donnerons une idée de l'étendue du *Vatican*, bâti, dit-on, sur l'emplacement du palais de Néron, en disant qu'il contient 1,200 appartemens. Il est, pendant l'hiver, la résidence du pape, qui habite l'été le *palais Quirinal*, édifice irrégulier, mais aussi remarquable par la beauté de son intérieur, qu'agréable par sa situation et ses vastes jardins.

Le *Capitole* moderne n'est qu'une petite colline dont les bâtimens sont réservés aux magistrats municipaux et au Musée des antiques. Ils ont été construits par Michel-Ange, ainsi que l'escalier qui conduit à la place, dont le milieu est occupé par la figure en bronze de Marc-Aurèle, la plus belle statue équestre antique et la seule qui ait été trouvée à Rome. Du haut de la tour du palais sénatorial, on aperçoit le *Campo-Vaccino*, autrefois le *Forum Romanum*, aujourd'hui le marché aux vaches; plus loin, le gouffre de Curtius, qui n'est plus qu'une petite mare; la colonne Antonine, surmontée d'une statue de saint Paul, et, sur les bords du Tibre, le tombeau d'Adrien, qui est devenu le château Saint-Ange.

L'église de Saint-Pierre est le chef-d'œuvre de Rome moderne, et le plus magnifique temple de la chrétienté. La place sur laquelle elle s'élève est environnée de deux portiques demi-circulaires, qui se terminent par une place carrée prolongée jusqu'à la façade, qui, surmontée de 92 statues de saints, présente un développement de 366 pieds.

En entrant dans ce temple, dont la forme est celle d'une croix latine, on est plus frappé de la profusion des bronzes, des marbres et des mosaïques, que de sa grandeur; tant les proportions y ont été bien observées. Cet édifice, qui a 565 pieds de long, sur 136 de haut, et dont la construction dura un siècle et demi, a coûté plus de 247 millions. Le nombre des autres églises s'élève à plus de 300, toutes remarquables, soit par leur richesse, soit par leur antiquité. Les palais sont nombreux aussi, plutôt solides qu'élégans, et présentent presque tous, à côté des livrées de l'orgueil, les dehors de la gêne, de la malpropreté, et quelquefois de la misère.

Les environs de Rome rappellent à chaque pas les souvenirs de l'antiquité : ici, la pyramide de Sextius, les catacombes, la grotte et la fontaine de la nymphe Égérie; là, *Frascati;* plus loin, les sites délicieux et les cascades de Tivoli. Les marais Pontins eux-mêmes sont encore traversés par les restes de la voie Appienne, et reportent l'imagination au tems où, desséchés par Auguste, peuplés par Trajan, ils étaient couverts de riantes habitations. L'invasion des barbares fit disparaître la population; les eaux sans écoulement répandirent dans l'air leurs miasmes pestilentiels, et les travaux entrepris par plusieurs papes n'ont pas été suivis avec assez de constance pour détruire cette insalubrité, dont les funestes effets, auxquels les animaux paraissent seuls insensibles, se lisent sur les visages pâles des chétifs habitans.

Sur les bords de la Méditerranée, *Ostie*, ville malsaine, possède quelques salines peu importantes, et *Civita-Vecchia* est le seul port commerçant des États romains. En remontant vers l'est, on aperçoit, au pied du mont *Cimino*, l'ancien *Ciminus*, la jolie ville de *Viterbe*, dont les rues sont pavées en lave, et les places publiques entourées de portiques; *Montefiascone*, renommée pour ses vins muscats. Sur la rive gauche du Tibre, une route traverse *Orvietto*, bâtie sur un rocher escarpé; *Spolete*, qui renferme un grand nombre de ruines antiques; *Foligno*, qui se fait remarquer par ses fabriques de papiers, de bougies et de confitures, et l'antique *Pérouse* ou *Perugia* qui renferme des académies, et vit naître le Pérugin, le maître de Raphaël.

A quelques lieues de la frontière du duché de Modène, sur le bord du Réno, qui descend de l'Apennin, *Bologne* renferme de nombreuses églises, et deux tours encore plus penchées que celle de Pise. Sa richesse en tableaux, son université, son immense musée, sa bibliothèque et ses autres établissemens scientifiques justifient son titre de seconde

ville des États de l'Église; *Ferrare*, moins considérable, est remplie des souvenirs de l'Arioste et du Tasse : les cendres du premier reposent au Lycée; et, dans l'hôpital Sainte-Anne, on montre la place où le second, sous prétexte de folie, fut pendant sept ans enfermé.

Les attérissemens du Ronco et du Mentone ont comblé le port de *Ravenne*, maintenant à deux lieues de la mer : on y voit le tombeau du Dante, et hors des murs, l'église de la *Rotonda*, construite pour recevoir le sarcophage de Théodoric. *Faenza*, patrie du physicien Toricelli, passe pour avoir donné son nom aux plus anciennes faïences : ses constructions l'on fait surnommer la Florence de la Romagne; *Forli*, au milieu de campagnes charmantes, est formée de rues tirées au cordeau; *Rimini*, bâtie avec élégance, est décorée d'un arc de triomphe d'une belle conservation, érigé à Auguste, et de plusieurs autres constructions antiques. La petite ville d'*Urbin* n'est célèbre que pour avoir donné naissance à Raphaël; *Ancone* ouvre son port, en forme de demi-cercle, au bord de l'Adriatique. Sa rade est belle et commode : les vaisseaux y sont attirés par la franchise dont elle jouit; sur deux mamelons, aux deux extrémités de la ville, s'élèvent, d'un côté, la citadelle, et de l'autre la cathédrale. A l'entrée du port on voit un arc de tromphe, qui fut construit en l'honneur de Trajan. *Lorette*, bâtie sur une montagne qui domine la mer, est digne de figurer dans les annales de la superstition. Une foule innombrable de pélerins viennent déposer leurs offrandes et leurs prières dans la maison de la sainte Vierge, que des anges apportèrent de Nazareth, après lui avoir fait faire quelques autres excursions. Il est inutile de dire que ce petit bâtiment est orné avec la plus grande magnificence, et qu'on y conserve des vêtemens et des meubles, qui ont appartenu, dit-on, à la sainte famille. La maison se nomme la *Santa Casa*, et s'élève au milieu d'une église dont le trésor a été long-tems le plus riche du monde.

De Lorette aux frontières du royaume de Naples, on ne rencontre plus que *Macerata*, *Fermo*, *Camerino* et *Ascoli*; mais les papes possèdent encore, sur le territoire napolitain, *Ponte-Corvo*, enclavée dans la terre de Labour, et *Bénévent* située dans la principauté Ultérieure, et remarquable par une belle porte appelée *Porta-Aurea*, arc de triomphe en marbre, élevé à Trajan.

A deux lieues au sud-ouest de Rimini, un petit État républicain est enclavé dans les États romains. La république de *Saint-Marin*, subjuguée par les papes en 1739, rendue ensuite à la liberté par l'empereur d'Allemagne, est aujourd'hui sous la protection du saint Siége, et se compose de la ville de *Saint-Marin* et de deux villages. Ses produits consistent en vins, principal aliment de son commerce. La souveraineté réside dans un conseil de 300 anciens, et le pouvoir exécutif dans un sénat composé de 20 patriciens, de 20 bourgeois, et de 20 paysans, présidés par deux gonfaloniers que l'on réélit tous les trois mois.

TABLEAU de la population, des revenus, et de l'armée des États de l'Église, et de la république de Saint-Marin.

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

90 villes, 206 bourgs, et 3,387 villages.

Superficie.	Population en 1826.	Rapport de la populat. à la l. carrée.
2,257.	2,590,000.	1,147.

Division en 13 délégations.

Nos.	Noms des délégations.	Population des villes.	Populat. des délégations.
1	Bologne.	65,000	295,000
2	Ferrare.	24,000	250,000
3	Ravenne.	24,000	150,000
4	Forli.	16,000	170,000
5	Pesaro.	14,000	200,000
	et Urbino.	11,000	
6	Macerata.	12,000	230,000
	et Camerino.	7,000	
7	Fermo.	7,000	160,000
	et Ascoli.	12,000	
8	Spoleto.	7,000	180,000
	et Rieti.	7,000	
9	Viterbe.	13,000	415,000
	et Civita-Vecchia.	7,000	
10	Ancône.	30,000	160,000
11	Pérouse.	30,000	190,000
12	Frosinone.	6,000	170,000
	et Ponte-Corvo.	6,000	
13	Bénévent.	14,000	20,000
			2,590,000

Revenus. . . . . 30,000,000 fr.
Dette publique. . . . . 600,000,000 »
Armée. . . . . 6,000 hommes.
Marine, 2 frégates, 8 bâtimens inférieurs.

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

Comprenant 1 ville et 4 villages.

Superficie.	Population en 1826.	Rapport de la populat. à la lieue carrée.
3.	7,000.	2,233.

Revenus, 70,000 fr.—Armée, 40 hommes.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Description du royaume des Deux-Siciles.

Le territoire qui forme le royaume des Deux-Siciles fut pendant si long-tems en proie aux invasions étrangères et aux révolutions, que nous ne devons point en entreprendre la description sans en avoir esquissé l'histoire. Tombé dès le VIe siècle au pouvoir des Ostrogoths; remis par l'eunuque Narsès sous l'obeissance des empereurs d'Orient; conquis vers la fin du même siècle par Autharis, roi de Lombardie, qui y fonda le duché de Bénévent, dont les princes possédèrent Naples, Salerne, Capoue et Tarente; enlevé aux Lombards par Charlemagne; subjugué ensuite par les Arabes ou les Sarrasins; long-tems même dévasté par ceux-ci; ce ne fut que vers le XIe siècle qu'une troupe de gentilshommes normands, revenant de la Terre-Sainte, délivra la Sicile, le littoral des golfes de Gaëte et de Naples, des ravages de ces forbans. Pour prix de ce service, les Français obtinrent la permission de fortifier Aversa, entre Naples et Capoue. Ils eurent plus d'une fois l'occasion de se signaler encore contre les Sarrasins, devenus la terreur des princes grecs de la Pouille et de la Sicile. Mais l'ingratitude de ces princes irrita les Normands; ceux-ci se vengèrent par des conquêtes que les papes légitimèrent : Salerne, Bénévent, la Sicile, furent érigés en principautés au profit des fils de Tancrède. Enfin Roger II, l'un de ces intrépides Français, réunissant sur sa tête l'héritage de sa famille, se fit couronner, en 1130, roi des Deux-Siciles. L'empereur Henri VI, allié de cette maison, s'empara de la couronne de Naples, après avoir fait mutiler l'unique rejeton qui en était héritier. Sa famille la conserva jusqu'en 1225, que le pape en ayant donné l'investiture à celui qui en dépouillerait l'usurpateur Mainfroy, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, conquit Naples et la Sicile, et fit périr sur l'échafaud Conradin, petit-fils de Henri VI, qui revendiquait son héritage : c'était la première fois qu'une tête royale tombait sous le glaive de la justice. Cet attentat augmenta la haine des Siciliens pour leur nouveau maître; les conspirations se succédèrent, et la veille de Pâques de l'année 1282, les Français furent tous compris, à l'exception d'un seul, dans l'horrible massacre auquel l'histoire a donné le nom de *Vêpres siciliennes*. Le roi d'Aragon, héritier de Conradin, fut proclamé souverain de l'île; mais Naples continua d'être gouvernée par la maison d'Anjou jusqu'en 1386, que la reine Jeanne fut étranglée par l'ordre de Charles de Durazzo, son cousin. En 1458, Alphonse d'Aragon prend possession du royaume de Naples; en 1506, cet État est réuni, ainsi que la Sicile, à la monarchie espagnole; mais la tyrannie de la cour de Madrid y provoque des insurrections; à la faveur de ces troubles, Henri, duc de Guise, tente de s'emparer du trône : ses propres partisans le livrent aux Espagnols. En 1714, Naples, et six ans plus tard la Sicile, tombent au pouvoir de l'Autriche; en 1734, don Carlos, fils du roi d'Espagne, prend possession de ces deux royaumes, avec le titre de roi des Deux-Siciles; appelé au trône espagnol il cède en 1759 la couronne sicilienne à son second fils Ferdinand IV. Enfin, en 1805, Napoléon s'empare de Naples, qu'il donne à son frère Joseph, laisse Ferdinand maître de la Sicile, et remplace en 1808 Joseph par Joachim Murat, son beau-frère. Telle était la division politique du territoire des Deux-Siciles, lorsqu'en 1815 la branche espagnole des Bourbons rentra dans ses anciennes possessions.

Cette longue série de faits semblerait de nature à confirmer l'opinion peu favorable que l'on se forme du caractère, des principes, et de la civilisation du peuple des Deux-Siciles. Cependant il en est peu qui soient plus susceptibles de se laisser guider dans la voie des perfectionnemens sociaux : l'administration française a, sous ce rapport, avancé son éducation. De belles routes ont été construites, quelques institutions ont résisté aux commotions politiques, et l'ancien gouvernement, rétabli dans ses droits, a eu le bon esprit de conserver les établissemens d'éducation. Dans

le peuple, la nouvelle génération sait lire et écrire, du moins au sein de la capitale; les colléges sont fréquentés par les enfans de la bourgeoisie, la noblesse confie ses héritiers à des précepteurs, et les jeunes demoiselles à une école royale, fondée par la reine Caroline Murat, sur le plan de celle d'Écouen.

La partie de l'Apennin que nous allons gravir aux environs du lac Fucino, présente une physionomie particulière : au mois de juin le sommet des montagnes est couvert de neiges, tandis que dans les vallées les paysans s'occupent des travaux champêtres, et se délassent en exécutant la *danse des moissonneurs*, à laquelle l'extérieur robuste des hommes, la légèreté des femmes et leur costume élégant, donnent quelque chose de bizarre et de singulier. Sur le penchant occidental des monts *San-Germano*, défendu par un fort, est la résidence de l'abbé du Mont-Cassin; c'est près de cette ville que, le 16 mai 1815, Murat fut défait par les Autrichiens.

L'influence du climat, celle plus puissante encore des causes morales, l'aumône même, mal dirigée dans ses applications, ont contribué en Italie à encourager la fainéantise et l'oisiveté, à faire de la mendicité un véritable métier; et comme il n'y a qu'une nuance presque insensible entre l'idée de demander sans honte en suppliant, et celle de demander en menaçant, le vol est devenu, dans ce pays, une véritable profession. Ces deux fléaux ne sont guère moins répandus dans le royaume de Naples que dans les États de l'Église. C'est sur la frontière, entre *Terracine* et *Fondi*, que les brigands ont placé leur quartier-général, et malgré les postes militaires établis de quart de lieue en quart de lieue, il est difficile de se soustraire à leurs attaques.

En sortant de Fondi, dont la principale rue est bâtie sur la voie Appienne, on suit une vallée délicieuse qu'embaument et embellissent l'oranger et le citronnier; on parcourt la route même sur laquelle les assassins d'Octave atteignirent Cicéron, et l'on arrive au bourg de *Mola*, près duquel ce grand orateur avait sa maison de plaisance. Au fond d'un golfe, *Gaëta*, entourée de murs construits par Charles Quint, renferme le tombeau du connétable de Bourbon; *Capoue*, à une demi-lieue de l'ancienne *Capua*, a été fondée en 856 par les Lombards; et *Caserte* n'est remarquable que par le palais bâti par Charles III, l'un des plus beaux de l'Italie.

Naples, la *Parthénope* des Grecs, est située au fond d'une baie, et forme, avec ses environs, un point de vue dont la magnificence surpasse toutes les descriptions. En voyant se dérouler ce riche panorama, qui présente d'un côté la mer et les îles d'Ischia et de Capri, de l'autre les riantes campagnes d'où s'élève le cratère fumant du Vésuve, on peut s'écrier avec le Napolitain : *Vedi Napoli e poi muori!* Voir Naples et mourir! La foule qui se presse anime les quais, les places, et surtout la rue de Tolède, dans laquelle, le dimanche, au milieu des marchands et des étalages, il faut se pousser, se fatiguer pour avancer de quelques pas, tandis qu'une multitude de chars aux essieux dorés volent et se croisent dans tous les sens. Des cinq faubourgs de cette capitale, le plus beau est celui de *Chiaja*, décoré de superbes hôtels, et le rendez-vous des équipages et des promeneurs. Les différens quartiers sont embellis par des fontaines. A l'exception de celle du Palais Royal, les places sont petites, et la plupart des rues sont étroites, obscures et pavées en lave. De tous les théâtres, le plus remarquable est celui de *Saint-Charles*, qui communique au palais du roi, édifice moderne et de bon goût. La cathédrale porte les noms de *Vescovado* et de *San-Gennaro*, ou de Saint-Janvier, personnage en vénération parmi le peuple, et dont le sang, conservé dans deux petites fioles, excite la joie ou le désespoir de la populace, selon qu'il se liquéfie ou qu'il reste coagulé le 19 septembre, jour de la fête patronale. Naples possède plusieurs hôpitaux, dont quelques-uns sont vastes et bien tenus. Des fabriques d'étoffes, de rubans, de bas de soie, de macaroni et de diverses pâtes, de savons parfumés et de cordes d'instrumens, alimentent son commerce.

Les environs offrent une foule de lieux aussi curieux qu'intéressans : les catacombes qui s'élèvent à ses portes sont beaucoup plus vastes que celles de Rome; du couvent des *Camaldoli*, situé au sommet d'une montagne de 1200 pieds de hauteur, l'œil embrasse à la fois les vastes plaines de la Campanie, le lac Averne décrit par Virgile, celui d'Agnano, dont l'eau est soulevée sans cesse par le gaz hydrogène; la Solfatare, monument des feux souterrains; les environs de Bayes, et le mont Pausilipe, sur le revers duquel est le tombeau de Virgile. Cette colline est traversée par une route souterraine de 2180 pieds de longueur, appelée aussi la grotte de Pouzzolle, et qui conduit de Naples aux champs Phlégréens. Elle est éclairée par quelques lanternes, et par le jour qui pénètre à ses deux extrémités. De cette route au cap Misène, toute la côte est parsemée de restes antiques, particulièrement à *Pouzzolle*, ville maritime, détruite en 1538 par un tremblement de terre : on y

voit un ancien amphithéâtre, un beau môle attribué à Caligula, et près de ses murs, les restes d'un temple de Sérapis. Sur la droite de Naples, près de la côte, au pied du Vésuve, il faut visiter *Pompéïa*, détruite l'an 79 de notre ère, par une éruption boueuse et une pluie de cendre, qui la couvrirent sur une épaisseur de 15 à 20 pieds. On peut se promener aujourd'hui dans ses rues, qui portent encore la trace antique des chars, et pénétrer dans les édifices mis à découvert. Il n'en est pas de même d'*Herculanum*, que des torrens de laves ensevelirent : le théâtre seul a été déblayé; le reste n'a été exploré que pour en retirer les objets précieux qui ornent le Musée royal de *Portici*, bâtie à 70 pieds au-dessus de la ville antique.

En continuant à côtoyer le rivage, nous traverserons *Salerne*, dont une partie s'étend au bord d'un golfe auquel elle donne son nom, tandis que l'autre s'élève en amphithéâtre jusqu'au château qui la domine. Ses environs sont rians et fertiles: sa cathédrale est belle; son port était jadis fréquenté; ses écoles de philosophie et de médecine jouissaient d'une grande célébrité. Élevons-nous dans les Apennins, que nous descendrons bientôt pour parcourir leurs pentes orientales; nous verrons *Avellino*, d'où nous vient, dit-on, la noisette appelée *Aveline; Ariano*, plus considérable, et situé à une plus grande hauteur; *Aquila*, connu pour son commerce de safran; *Campobasso*, renommé par sa coutellerie; *Lanciano*, par son vin muscat; *Chieti*, recommandable par ses édifices; et vers l'extrémité septentrionale du royaume, *Teramo*, important par ses tissus de laine et son commerce de grains. Nous retournerons sur nos pas, pour parcourir la province de la *Capitanate*, dont les montagnes inclinées vers l'Adriatique sont couvertes de forêts où l'on recueille de la manne, de la térébenthine et de la poix. *Manfredonia*, au fond d'un golfe, est son port le plus important; *Foggia*, son chef-lieu, qu'un tremblement de terre détruisit en 1732, a été rebâti avec élégance : on y fait un grand commerce de céréales, que l'on conserve dans des magasins souterrains qui rappellent la construction des *silos*.

La *Terre de Bari*, qui comprend une partie de l'ancienne Pouille, est dépourvue de bois, mais abondante en sel. Ses principales villes sont *Altamura*, fière de sa riche cathédrale; *Bitonto*, connue par son vin délicieux appelé *zagarello; Trani*, dont les maisons forment une enceinte autour du port, qui contient à peine assez d'eau pour les bateaux ordinaires; *Barletta*, fondée au XIIe siècle par les Normands, et dont le port est défendu par des môles et par une vieille citadelle; enfin, *Bari*, trois fois détruit, trois fois rebâti, qui ne justifie en rien son titre de capitale de la province.

La *Terre d'Otrante*, qui fait suite à celle de *Bari*, forme ce que les anciens géographes appellent le *talon de la botte* de l'Italie. *Lecce* est la plus jolie, la plus considérable ville, et le chef-lieu de la province : sa position, sur un roc escarpé, lui donne l'apparence d'être suspendue dans les airs. *Otrante*, petite cité commerçante, reçoit dans son port les navires qui trafiquent avec le Levant; Gallipoli doit l'activité du sien à la pêche du thon, et trouve une autre source de prospérité dans ses fabriques de bas de coton et de mousselines. *Tarente* n'occupe plus que l'espace sur lequel s'élevait la citadelle où les Romains résistèrent à Annibal. C'était principalement dans son golfe que les anciens pêchaient le mollusque dont ils tiraient la pourpre.

Au pied des Apennins, *Potenza* est la capitale de la *Basilicate* : cette ville et *Matera* sont, malgré la faiblesse de leur population, les plus importantes de cette province, l'une des plus pauvres du royaume de Naples. Les deux *Calabres* peuvent être rangées dans la même classe, malgré la richesse d'un terrain noir et fertile. Dans la *Calabre Citérieure*, *Cassano* et *Rossano* sont connues pour leur huile d'olive; *Bisignano*, pour ses vers à soie; *Cariati*, pour la bonne qualité de sa manne; *Cosenza*, la capitale, par plusieurs beaux établissemens et un magnifique palais de justice: ses environs produisent des vins excellens.

Les villes de la *Calabre Ultérieure* sont plus curieuses et plus importantes. *Crotone*, au pied du mont Carvaro, est l'ancienne *Crotone*, patrie du gladiateur Milon; quoiqu'elle renferme à peine 6,000 ames, on y compte six églises, dont une cathédrale et deux couvens. Sur le revers occidental des Apennins, au fond du golfe de Sainte-Euphémie, *Pizzo* vit débarquer, dans son petit port, en 1815, Murat, que la mort attendait. *Reggio*, dans le détroit de Messine, est renommé pour ses figues, ses ananas et ses essences. Estimée chez les anciens pour les vins de son territoire, cette ville fut détruite de fond en comble par Denis l'ancien, relevée par Denis le jeune, renversée par des commotions souterraines, rebâtie par César, réduite en cendres par Barberousse, désolée tour à tour par les Turcs et les secousses volcaniques, dont la plus mémorable est celle qui, en 1783, ravagea toute la Calabre. Elle est, malgré tant de malheurs,

ıne des plus peuplées et des plus commerntes du royaume de Naples.

Le peuple calabrois diffère des autres habins des États siciliens: il est soupçonneux et ndicatif comme l'Espagnol. Les hommes sont une taille peu élevée, les femmes d'un phyque peu agréable et d'une fécondité qui les ·trit avant l'âge. Cependant la Calabre est ·u peuplée, ce qui doit être attribué aux ıions qui, se succédant entre un petit nomre de familles, affaiblissent les générations, ı perpétuant les maladies. La misère agrave encore ce mal: les paysans ne sont point ropriétaires, aussi l'agriculture y est-elle ationnaire. Sous le ciel le plus favorable, ır le sol le plus fécond, les cultivateurs épars ınguissent dans de misérables habitations.

Au moment de traverser le détroit qui nous épare de la Sicile, nous remarquerons un ›hénomène qui a quelque analogie avec celui lu mirage. Lorsque dans une belle matinée l'été, peu d'instans avant le lever du soleil, ›n porte ses regards du côté de Messine, on ıperçoit dans les airs un port, une ville et des :oteaux d'un aspect riant, l'image parfaite de Reggio. Si de l'autre côté du détroit on regarde la côte que l'on vient de quitter, c'est, ıu contraire, *Messine* avec ses forêts formant ın rideau de verdure, son beau port bâti circulairement autour d'un golfe; c'est son château du *Salvatore*, sa belle citadelle, son fanal fortifié, ses tours et ses palais, qui se réfléchissent dans le vague des airs. Ce singulier phénomène, qui n'a pas encore été bien expliqué, ne peut être attribué qu'à l'effet de la réfraction.

Messine, qui fut entièrement détruite par le tremblement de terre de 1783, n'a pu recouvrer son ancienne importance malgré la franchise de son commerce. Elle est bâtie en amphithéâtre sur le bord du détroit, et son port, défendu par d'imposantes fortifications, est le plus beau de la Méditerranée: ses rues sont droites et régulières, son quai serait d'une grande beauté si les maisons qui le bordent n'étaient rasées à la hauteur du premier étage, dans la crainte des tremblemens de terre; les places et les églises se font remarquer par la profusion plutôt que par le choix des ornemens; le Palais-Royal est d'une architecture simple et imposante, mais il n'est pas achevé.

A douze lieues de Messine, *Taormina*, remplie d'églises et de monastères, conserve quelques ruines antiques, entre autres un théâtre qui a plus de 200 pieds de diamètre. Elle domine une plaine que la rivière de *Cantara* sépare des dernières pentes de l'Etna. Ce terrible volcan, dont le cratère a plus d'une lieue de circuit et 700 pieds de profondeur, est souvent visité par les curieux; mais ce n'est pas sans de grands dangers que l'on peut parvenir à sa cime. Sa base, dont la circonférence est évaluée à 100 lieues, nourrit 180,000 habitans: les végétaux y acquièrent une vigueur prodigieuse, et c'est là qu'on admire le fameux châtaignier nommé *Castagno dei Cento Cavalli*, parce que 100 chevaux peuvent se mettre à l'abri sous son ombrage: il a 112 pieds de circonférence.

Au pied de l'Etna, sur les bords de la mer, *Catane* doit la beauté et la régularité de ses constructions, non à sa prospérité, mais aux tremblemens de terre de 1693 et de 1783, qui la détruisirent presque complètement, et nécessitèrent sa reconstruction. Celui de 1819 a déjà lézardé la plupart de ses édifices. Les deux plus importans sont la cathédrale et le couvent ou plutôt le palais des Bénédictins, qui contient un musée d'antiquités, de beaux tableaux, une riche bibliothèque, et des jardins construits à grands frais. Cette ville possède une université, dirigée par de savans professeurs, et fréquentée par 500 élèves; aussi la classe aisée y est-elle, en général, assez instruite.

Au milieu des ruines de l'ancienne *Syracuse*, on voit jaillir du creux d'un rocher la fontaine Aréthuse, qui n'est plus qu'un des modestes lavoirs de la moderne ville. La première, dont il reste encore tant de ruines curieuses, avait près de huit lieues de circuit; la seconde est huit fois moins considérable. Celle-ci fut presqu'entièrement détruite par le tremblement de terre de 1693.

Sur le versant méridional des montagnes qui traversent la Sicile, *Calatagirone* est industrieuse et commerçante: il s'y tient plusieurs foires par an. Elle est traversée par une mauvaise route venant de Catane, et conduisant à *Castro-Giovani*, dont les environs sont fertiles en blés. *Alicata*, avec un port défendu par deux petits forts, est renommée par ses pâtes et ses macaronis. *Girgenti*, dont les maisons s'élèvent en gradins sur une des plus hautes montagnes de la côte, est sale, mal bâtie et peu industrieuse: elle possède un hospice d'orphelins, un lycée, une bibliothèque, un cabinet de médailles, un séminaire, 46 églises et 17 confréries. A une demi-lieue de là, à *Girgenti-Vecchio*, se voient les ruines d'Agrigente, dont l'enceinte, composée de rochers naturels, est occupée par plusieurs couvens. Fondée 600 ans avant notre ère, détruite 200 ans plus tard par Amilcar, rebâtie ensuite et prise par les Ro-

mains, cette ville était encore considérable lorsqu'elle fut saccagée en 941 par les Arabes ou les Sarrasins. Ses habitans ne surent jamais résister à un joug étranger, et suivant le témoignage d'Empédocle, ils se livraient à la bonne chère comme s'ils devaient mourir le lendemain, et bâtissaient comme s'ils devaient toujours vivre. On admire, en effet, parmi les ruines de cette ville, des débris qui prouvent que rien n'était plus somptueux que ses édifices.

En continuant à suivre les côtes de la Sicile, on voit s'élever *Sciacca*, ville d'un aspect misérable, quoique son petit port exporte beaucoup de grains. Sur le territoire de *Castel-Vetrano*, sont d'énormes monceaux de ruines, dont quelques-uns ont appartenu à des édifices si considérables, que les habitans les nomment *Pilieri de Giganti* (piliers de géans). C'est tout ce qui reste de l'antique *Sélinonte*.

Marsala, sur le bord de la mer, est connue par la beauté de son port et par ses vins excellens; *Trapani*, bâtie sur une presqu'île, est renommée par la beauté des femmes. *Alcamo*, fondée en 828 par un prince sarrasin, a conservé quelque chose d'oriental dans son aspect, et même dans la tournure et le costume des femmes. *Montréal*, dont les habitans sont cultivateurs et fabricans de macaronis, a pour ainsi dire groupé ses maisons autour de l'abbaye, dont les moines du Mont-Cassin forment le chapitre : l'église est l'un des plus beaux monumens de la Sicile, et conserve les entrailles du roi saint Louis.

De Montréal, on descend par un beau chemin dans une vallée délicieuse, et l'on arrive à *Palerme*, capitale de la Sicile. Son port, quoique petit, est animé par un commerce considérable. La ville est disposée circulairement au fond d'un golfe, et divisée en quatre parties à peu près égales par deux longues et larges rues, qui se coupent en formant une petite place octogone. La place Prétorienne est ornée d'une fontaine, dont la richesse d'ornemens fatigue l'œil, et dont la faible dimension ne permet pas d'en saisir l'ensemble; celle de *Bologni* est ornée d'une statue en bronze de Charles-Quint. Le palais royal est une énorme masse, dont les diverses parties ne sont nullement en harmonie : il est défendu par deux bastions armés de canons, et contient une chapelle bâtie en 1129, et curieuse par la profusion de ses arabesques et de ses mosaïques : la partie la plus élevée du palais est l'Observatoire, construit en 1791. *La Vicaria*, ou le palais de justice, est à la fois le tribunal et la prison.

Parmi les autres édifices de Palerme, on remarque deux palais d'architecture mauresque, plusieurs églises, et la cathédrale, l'un des plus beaux monumens gothiques de la Sicile. Des catacombes taillées dans le roc, au-dessous de l'église des Capucins, ont la singulière propriété de conserver en momies les corps qu'on y dépose dans des espèces de niches. Le jour des morts, ces cadavres desséchés sont revêtus de leurs plus beaux habits, et reçoivent les visites de ceux auxquels ils furent chers.

Palerme, glorieuse d'être la patrie de sainte Agathe, eut encore l'honneur, il y a 200 ans, de fournir à la légende sainte Rosalie, dont les ossemens, retrouvés dans une grotte du mont Pelegrino, délivrèrent la ville de la peste qui la ravageait en 1624. Ces dépouilles sont maintenant renfermées dans une châsse magnifique, au fond de la caverne où ils ont été déterrés, et attirent les visites et les offrandes des pélerins. Tous les ans, au 15 juillet, la châsse, promenée en grande pompe dans les rues de Palerme, est pendant plusieurs jours le sujet d'une fête qui attire dans la capitale un quart de la population de l'île, et qui coûte à la municipalité environ 60,000 ducats : ce qui peut donner une idée du luxe et de la magnificence qui président à cette cérémonie.

Sur le prolongement oriental de la côte, *Carini* occupe l'emplacement d'*Hyccara*, où naquit la célèbre courtisane Lais; *Termini* renferme un magnifique couvent de Bénédictins; *Patti* est une jolie petite ville, dont la cathédrale mérite d'être remarquée : on y voit le magnifique tombeau de la reine Adelasia.

Toutes les îles à l'ouest et au nord de la Sicile font partie des États siciliens : les principales sont *Pantellaria*, qui renferme une ville nommée *Oppidolo*; *Ustica*, dont la population est concentrée dans le bourg de *Sainte-Marie*, que domine une forteresse; la montagneuse *Lipari*, qui produit un excellent vin de Malvoisie; *Vulcano*, dont le sol sonore et dépourvu d'habitans n'est qu'une boursouflure volcanique surmontée d'un cratère d'où s'échappent d'épais tourbillons de fumée; *Salina*, qui approvisionne de sel les autres îles voisines; et *Stromboli*, qui, malgré ses éruptions continuelles, a décuplé de population depuis 25 ans.

Le Sicilien, peuple gai, vif et spirituel, doué d'une imagination exaltée, d'un ardent amour de la patrie, a les vertus et les vices des nations ignorantes et superstitieuses. Cependant il est sobre, il regarde l'ivrognerie comme un vice honteux, et paraît doué de ces

heureuses dispositions qu'un gouvernement sage peut facilement mettre à profit dans l'intérêt de l'État. Des encouragemens donnés à l'instruction détruiraient en lui la pernicieuse manie des procès, et porteraient les seuls directeurs des familles, les moines, à embrasser une vie plus régulière. Des institutions propres à encourager le travail, à développer l'industrie, auraient pour résultat la richesse de la Sicile, et l'augmentation de sa population : on sait que sous la domination romaine elle était trois fois plus peuplée qu'aujourd'hui.

TABLEAU des divisions, de la population, des forces de terre et de mer, et des revenus du royaume des Deux-Siciles.

Comprenant 676 villes, 398 bourgs, et 2,142 villages et hameaux.

Division du royaume de Naples en 15 provinces.

Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Napoli.	819,000	NAPLES (ch.-l.).	354,000
		Castelamare. . .	15,000
		Portici.	5,000
		Pouzzole. . . .	5,000
		Sorrento. . . .	4,000
		Torre del l'Annunciata. . .	5,000
		Torre del Greco.	15,000
Terra di Lavoro.	663,000	CAPOUE (ch. l.).	8,000
		Acerra.	6,000
		Arpino.	9,000
		Aversa.	13,000
		Caserta.	4,000
		Fondi.	5,000
		Gaete.	15,000
		Nola.	9,000
Principato Citer.	503,000	SALERNE (ch.-l.).	11,000
		Amalfi.	3,000
		Nocera.	9,000
Principato Ulter.	405,000	AVELLINO (c.-l.)	13,000
		Ariano.	10,000
		Atripalda. . . .	4,000
Abruzzo 1re Ulter.	178,000	TERAMO (ch.-l.).	9,000
		Civita di Penne.	8,000
Abruzzo 2e Ulter.	253,000	AQUILA (ch.-l.).	13,000
		Avezzano. . . .	3,000
		Civita Ducale. .	2,000
		Salmona.	4,000
Abruzzo Citer. .	285,000	CHIETI (ch.-l.) .	13,000
		Lanciano. . . .	12,000
		Vasto.	4,000
Capitanata. . . .	289,000	FOGGIA (ch.-l.).	21,000
		Bovino.	4,000
		Luzera.	8,000
		Manfredonia. .	5,000
		Santo-Severo. .	4,000
Sannio ou Molise.	234,000	CAMPOBASSO (c.-l.)	8,000
		Colle.	4,000
A reporter . . .	3,629,000		

Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Report.	3,629,000		
		Morcone.	5,000
		Sepino.	3,000
		Trivento. . . .	4,000
Terra di Bari. . .	375,000	BARI (ch.-l.). .	15,000
		Altamura. . . .	15,000
		Barletta.	17,000
		Molfetta.	11,000
		Monopoli. . . .	15,000
		Trani.	14,000
		Terlizzi.	8,000
Terra di Otranto .	324,000	TARENTE (ch.-l.)	18,000
		Brindisi.	6,000
		Gallipoli. . . .	8,000
		Lecce.	14,000
		Otrante.	3,000
Basilicata.	429,000	POTENZA (ch.-l.).	8,000
		Lagonegro. . .	5,000
		Matera.	12,000
		Melfi.	7,000
Calabria Citer. .	387,000	COSENZA (ch.-l.).	10,000
		Cassano.	6,000
		Castro-Villari. .	5,000
		Paola.	3,000
		Rossano.	6,000
Calabria Ulter. 1re.	225,000	REGGIO (ch.-l.).	16,000
		Gerace.	5,000
		Sciglio.	4,000
Calabria Ulter. 2e.	321,000	CANTAZARO. ch.-l.	11,000
		Cotrone.	5,000
		Monteleone. . .	15,000
		Nicastro. . . .	10,000
		Pizzo.	5,000
		Santa-Severina.	6,000
		Squillace. . . .	2,000
		Tropea.	4,000
Total. . .	5,690,000		

Division de l'île de Sicile en sept intendances.

Intendances.	Population.	Chefs-lieux.	Population.
Palermo.	409,000	Palerme. . .	168,000
Trapani.	147,000	Trapani. . .	24,000
Girgenti.	291,000	Girgenti. . .	15,000
Caltanisetta. . . .	156,000	Caltanisetta.	17,000
Sarragossa.	194,500	Syracuse. . .	15,000
Catania.	292,500	Catane. . . .	45,000
Messina.	240,000	Messine. . .	60,000
Tot. des 7 intendances.	1,730,000		
Report du roye de Naples.	5,690,000		
Popul. totale du roye des Deux-Siciles.	7,420,000		

Population des îles voisines de la Sicile en 1826 [1].

Alicudi.	260	Panaria.	200
Basiluzzo. . . .	20	Pantellaria. . . .	5,000
Félicudi.	820	Salina.	4,200
Lampeduza. . .	150	Stromboli. . . .	2,100
Lipari.	18,200	Ustica.	700
	31,650		

[1] Cette population est comprise dans celle des intendances.

Budget de la Sicile en 1823.

Revenus en fr. 41,328,270. Dépenses en fr. 52,349,310. Excédant de la dépense sur la recette, 11,021,040 fr.

Budget du Royaume des Deux-Siciles en 1826.

Revenus en fr. 84,000,000. Dette en fr. 500,000,000.
Armée de terre. . . . . 30,000 hommes.

Marine royale.	Vaisseaux de ligne.	2
	Frégates.	5
	Bâtimens inférieurs.	18
Marine marchande.	Polacres.	10
	Brigantins et pinques. .	220
	Goëlettes.	12
	Bombardes, chebecs, felouques, etc. . . .	3,480

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description du royaume Lombard-Vénitien.

Dans l'intention de faire coïncider, autant qu'il est possible, les divisions naturelles avec les divisions politiques, nous n'avons encore compris, dans nos excursions en Italie, que les États situés sur la rive droite du Pô et sur les versans de l'Apennin. Il nous reste donc à parcourir l'espace compris entre les côtes septentrionales de la mer Adriatique, le Pô, le Tessin et les Alpes. Ces limites sont celles du royaume Lombard-Vénitien, l'un des plus beaux fleurons de la couronne autrichienne. Il est formé de deux gouvernemens : celui de Milan et celui de Venise, les deux plus importantes villes de l'Italie septentrionale.

Esquissons d'abord l'histoire de ces deux cités célèbres, l'une par la prépondérance politique et commerciale qu'elle exerça pendant cinq siècles sur l'Europe, l'autre par celle qu'elle eut en Italie pendant le moyen âge. Dès la fin du ve siècle, les *Heruli* et les *Ostrogoths* s'établirent sur le territoire de Milan; mais, en 567, les *Longobardi* ou *Lombards*, sortis des forêts de la Germanie, vinrent fonder, dans la belle vallée du Pô, un royaume puissant, qui reçut le nom de Lombardie. Détruit par Charlemagne, ce royaume fut, après la mort de ce conquérant, divisé en plusieurs principautés soumises à l'empire d'Occident, mais jouissant de plusieurs franchises, telles que d'élire leurs magistrats et de délibérer sur les intérêts publics. Ces principautés formaient, au xiie siècle, autant de républiques. Frédéric Barberousse fut le premier empereur qui essaya de détruire l'indépendance de ces petits États. Cependant le courage des villes confédérées et les foudres du Vatican l'arrêtèrent au milieu de ses succès; vaincu, excommunié, objet de haine et de mépris, ce fut alors qu'il déclara l'indépendance des républiques lombardes.

C'est à l'occasion de cette guerre que naquirent deux factions long-tems funestes à la tranquillité de l'Italie : celle des Guelphes dévouée aux papes, et celle des Gibelins aux empereurs. Ces factions et les dissensions qu'elles enfantèrent firent déchoir l'Italie du haut degré de civilisation et de prospérité où l'avait portée, au xiiie siècle, l'amour de la patrie. Les magistrats des villes confédérées parvinrent à rendre héréditaire, et conséquemment tyrannique, leur pouvoir électif. En 1395, l'empereur Venceslas érigea en duché la ville et le territoire de Milan, en faveur d'un Visconti : un fils naturel du célèbre Jacques Sforce en hérita par alliance. A l'extinction de cette famille, Charles-Quint s'empara du Milanais, qui appartint à l'Espagne jusqu'en 1700, qu'il échut en partage à l'Autriche, sauf quelques portions cédées à la Savoie.

Les anciens *Veneti*, exposés aux fureurs des peuples qui, au ve siècle, se précipitèrent sur la belle Italie, se réfugièrent dans les petites îles de l'embouchure de la Brenta, où ils fondèrent les villes de *Rivoalto* et de *Malamocco*. En 697, l'empereur d'Orient leur permit d'élire un chef, qu'ils nommèrent duc ou *doge*, et Pépin leur ayant accordé des terres sur le bord de l'Adige, leur territoire, garanti par des traités, se couvrit de villes, et Rivoalto, réuni aux îles voisines, devint, sous le nom de *Venetiæ* ou de Venise, une

florissante. La république vénitienne, uis son origine jusqu'à sa chute, passa par tes les phases de gloire et de corruption amènent tôt ou tard la chute des empires. uvernée d'abord par des magistrats que le ple élisait, et par un doge en qui résidait pouvoir exécutif, son gouvernement se ngea progressivement en une aristocratie e; maîtresse du commerce de l'Orient, la ouverte d'une nouvelle route des Indes t porter un coup funeste à sa puissance; rs affaiblie au dedans par les intrigues des nds et par le mécontentement du peuple, dehors par la perte d'une partie de son mmerce, elle n'était plus qu'une république s puissance, lorsque, tombée en un jour pouvoir des Français, elle fut cédée, en 97, à l'Autriche, et comprise, en 1805, ec le Milanais et une partie du Tyrol, dans royaume d'Italie, fondé par Napoléon. Cendant la chute de l'empire français ayant mis au pouvoir de l'Autriche la Valtee, le territoire de Milan et celui de Venise, le en forma le royaume *Lombard-Vénien*.

Ce royaume a pour limites la Suisse et le yrol au nord; les possessions sardes, les ichés de Parme et de Modène et les États : l'Église, à l'ouest et au sud; le golfe driatique et l'Illyrie, à l'est. Il est gouverné nom de l'empereur d'Autriche par un vice-i, qui soumet plusieurs questions d'intérêt ublic à une chambre de députés.

Depuis le golfe de Venise jusqu'à Milan, es terrains marécageux, que traversent l'Aige et le Pô, sont connus pour leur insalurité. *Rovigo*, entre ces deux cours d'eau, ille aussi malsaine qu'elle est pauvre, n'offre ien de remarquable; *Mantoue*, qui vit naître irgile et mourir le Tasse, participe des inonvéniens d'un sol humide et d'un climat rûlant. C'est la ville la plus forte de toute Italie; ses tanneries et ses fabriques de soie t de draps la placent au rang des cités commerçantes; ses rues, ses places et plusieurs le ses palais méritent d'être remarqués. Dans ne plaine agréable, *Crémone*, autre place orte, s'élève au bord du Pô. Ses instrumens le musique, et surtout ses violons, sont renommés; ses églises et ses principaux édifices ont dans le style gothique; *Pavie*, sur le Tessin, est l'une des plus anciennes villes le la Lombardie, et la plus célèbre par son niversité, qui remonte au tems de Charlemagne; la plupart de ses constructions offrent le type de l'architecture lombarde. La Chartreuse, que l'on aperçoit à quelques lieues de son enceinte, passe pour une des merveilles de l'Italie. Un canal communique de cette ville à *Milan*.

Cette belle capitale est au bord de l'Olona, dans une vaste plaine : elle mériterait le titre de magnifique, si ses rues étaient alignées et ses places régulières. Cependant plusieurs édifices y commandent l'admiration. Sa cathédrale, commencée en 1386, est une des plus belles que l'on connaisse, quoiqu'elle ne soit point encore terminée; la caserne que fit construire Eugène Beauharnais surpasse tout ce qu'on a fait en ce genre; le théâtre de la *Scala* est l'un des plus vastes et des plus élégans de l'Italie; le cirque, monument gigantesque du règne de Napoléon, rivaliserait avec ceux des anciens, s'il était terminé; l'arc de triomphe, qui s'élève à l'entrée de la route du Simplon, n'est pas non plus achevé; aussi vaste que celui de l'Étoile à Paris, on y travaille lentement, et peut-être sont-ils destinés, commencés pour illustrer une époque déjà éloignée, à être terminés en même tems. Milan s'embellit chaque jour; déjà plusieurs portes neuves annoncent dignement l'entrée de cette ville. Elle possède de riches bibliothèques, un superbe observatoire, un beau jardin botanique, et de nombreux hôpitaux. Depuis qu'elle n'est plus sous le patronage de la France, son industrie a fait des progrès remarquables.

A trois lieues de cette capitale, il faut voir *Monza*, qui fut la résidence de Théodoric, roi des Goths. Elle renferme un superbe palais et une cathédrale, dont le riche trésor compte parmi ses principales curiosités la couronne de fer que ceignit Napoléon en se faisant sacrer roi d'Italie. Ville royale, mais ne justifiant ce titre pompeux ni par des rues alignées, ni par d'élégantes constructions, *Côme*, patrie de Pline le Jeune, est bâtie sur le lac auquel elle a donné son nom. Il faut suivre les bords de ce lac enchanteur, pour arriver dans la Valteline, belle vallée arrosée par l'Adda, formant un pays de 18 lieues de longueur sur 6 de largeur, dont l'important bourg de *Sandrio* est le chef-lieu. L'industrieuse *Bergame* est au bord du Brembo, qui descend de la chaîne méridionale de la Valteline. *Brescia*, où l'on fabrique d'excellentes armes à feu, renferme une cathédrale, un palais de justice enrichi de beaux tableaux, et un théâtre construit avec élégance.

Vérone est divisée par l'Adige en deux parties égales; la beauté de ses cinq portes annonce une grande ville, mais son intérieur répond peu à cette apparence. Nous citerons cependant l'hôtel-de-ville, un amphithéâtre antique d'une belle conservation, et nous di-

rons qu'elle est la patrie de Pline l'Ancien, de Cornélius Népos et de Paul Véronèse. *Bellune*, entourée de vieilles murailles, est fréquentée pour ses marchés : il s'y tient quatre foires par an ; *Trévise*, mieux bâtie, renferme des palais, des églises et un beau théâtre. *Vicence* est ornée des plus beaux ouvrages de l'architecte Palladio, qui y reçut le jour.

Padoue existait douze siècles avant l'ère chrétienne, et jouissait déjà d'une grande prospérité. Ses rues, sales et mal pavées, sont garnies de sombres arcades, mais elle a de grandes places, de beaux édifices, et 96 églises richement ornées de dorures et de tableaux. Près de ses murs on voit, dans le village d'*Arqua*, le tombeau de Pétrarque et la maison qu'il habita.

En approchant des côtes de l'Adriatique, on aperçoit *Venise* couvrant la superficie de 150 petites îles, réunies par plus de 300 ponts. Un grand canal la divise en deux parties égales; d'autres canaux bordés de maisons forment ses rues. Le mouvement continuel des eaux de la mer neutralise dans cette ville la maligne influence des exhalaisons qui s'élèvent des lagunes. Son sol sablonneux, formé par des alluvions, ne recèle aucune source : l'eau qu'on y boit se conserve dans des citernes.

La place Saint-Marc, qui borde le port, donne la plus haute idée de Venise : garnie de beaux édifices, entourée de cafés élégans et de boutiques brillantes, elle est le rendez-vous des oisifs et des étrangers, et le théâtre des fêtes publiques. Le chantier et les arsenaux, formant l'enceinte de ce port, qui fut pendant tant de siècles le centre du commerce de l'Europe, ont un développement de plus d'une lieue. L'ancien palais ducal, dont la bizarre façade regarde la mer, était la demeure du doge, et l'enceinte où siégeaient les redoutables inquisiteurs d'État. L'église de Saint-Marc, qui date du commencement du xe siècle, et dont le faîte, hérissé de pyramides et de statues, porte les quatre chevaux de bronze apportés d'Athènes par les Vénitiens, et que l'on vit long-tems sur la place du Carrousel à Paris, tandis que l'intérieur est orné du grand autel enlevé à l'église de Sainte-Sophie de Constantinople; la vue du palais royal, de l'hôtel des monnaies, des deux colonnes en granite, surmontées l'une du lion de saint Marc, l'autre de la statue de saint Théodore, mettent cette place au premier rang de celles de Venise, par ses constructions et ses ornemens, quoiqu'elle n'en soit ni la plus grande ni la plus belle.

Cette ville est une de celles de toute l'Italie où l'on trouve parmi le peuple le plus grand nombre d'individus sachant lire et écrire. Elle a des fabriques et des manufactures en différens genres. Depuis le commencement de 1829 elle a obtenu la franchise de son port, ce qui contribue à en faire un des entrepôts les plus importans de l'Italie.

TABLEAU de la population du royaume Lombard-Vénitien.

41 villes, 176 bourgs, et 5,481 villages et hameaux[1].

Gouvernement de Milan.

Chefs-lieux.	Population du chef-l.	Superficie en milles car. allemands.	Population de la délégation.	Population par mille carré.
Sondrio. .	3,374	62,05	83,451	1,346
Côme. . . .	7,669	60,61	335,060	5,761
Milan. . .	124,647	47,90	463,477	9,861
Pavie. . . .	21,351	24,40	146,368	6,098
Lodi. . . .	14,882	34,10	197,532	5,809
Bergame. .	29,469	66,10	315,186	4,775
Brescia. . .	32,911	57,80	323,738	5,679
Crémone. .	26,876	22,60	175,815	7,991
Mantoue. .	23,340	27,30	239,436	8,868

Gouvernement de Venise.

Vérone. .	60,000	68,40	277,849	4.085
Rovigo[2]. .	7,000	20,72	135,625	6.781
Padoue. . .	47,000	39,80	290,514	7,474
Vicence. .	30,000	41,20	297,547	7,257
Bellune. .	8,000	61,90	122,840	2,013
Trévise. . .	15,000	35,60	232,732	6,649
Venise. . .	109,927	51,26	249,157	4,885
Udine[3]. . .	18,000	130,20	350,974	2,699
Total de la superficie en milles allem. et de la populat. par mille. . .		851,94	4,237,301	4,979
Superficie en lieues géograph. et populat. par lieue.		2,368,39		1,789

Population par nations.

Italiens.	4,163,700
Allemands.	66,500
Juifs.	5,600
Grecs.	700
Arméniens.	500
	4,237,000

[1] Ce tableau indique la population suivant le recensement de 1825, d'après l'*Alphabetisch topographisches Postrein-Handbuch*, publié par M. *Max. Fried. Thielen*. Vienne, 1827.

[2] Chef-lieu de la Polésine, ancienne province, aujourd'hui délégation.

[3] Chef-lieu du Frioul.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description du royaume d'Illyrie.

La contrée que les anciens appelaient *Illyricum* ou *Illyrie* n'était pas renfermée dans les mêmes limites que l'Illyrie moderne : elle occupait une largeur plus considérable, et comprenait une grande partie des côtes orientales de l'Adriatique. Elle formait un royaume indépendant lorsque les Romains s'en emparèrent vers la fin du règne d'Auguste. C'est en ce sens que l'on a dit qu'elle était l'un des plus anciens royaumes de l'Europe. La préfecture romaine d'Illyrie fut une des plus importantes de l'empire : onze provinces en dépendaient. Lorsque Napoléon, en 1809 et en 1810, incorpora au vaste territoire de la France la Carinthie, la Carniole, l'Istrie, la Croatie autrichienne, la Dalmatie et les dépendances de Raguse et de Cattaro, il en fit, à l'imitation d'Auguste, un grand gouvernement, celui des *Provinces illyriennes.*

L'un des résultats du congrès de Vienne en 1815, fut la restitution à l'Autriche de ces provinces, dont la plus grande partie forment le nouveau royaume d'Illyrie : c'est-à-dire que, depuis la fixation définitive des limites de ce royaume et de celui de Hongrie, il se compose de la Carinthie, de la Carniole, du Frioul autrichien, de quelques portions du Frioul vénitien, et des deux Istries, l'autrichienne et la vénitienne. L'archiduché d'Autriche, la Styrie, la Croatie civile et le littoral hongrois, le bornent au nord et à l'est; le Tyrol et le royaume Lombard-Vénitien, à l'ouest; la mer Adriatique, au sud. Ses principales limites naturelles sont au nord les Alpes noriques et styriennes, à l'ouest les Alpes carniques, à l'est le cours de la Save, au sud celui de la Kulpa et l'Adriatique. Sa longueur du nord au sud est d'environ 60 lieues; sa plus grande largeur de l'est à l'ouest est de 50 lieues. Les Alpes carniques et juliennes le divisent en deux versans : l'un arrosé par la Drave et la Save, l'autre incliné vers l'Adriatique. Celui-ci se prolonge dans la mer, en formant la grande presqu'île d'Istrie; à l'est de cette terre, *Cherso*, *Veglia* et *Osero*, sont les principales îles de l'Illyrie. Elles sont bordées par des écueils dangereux, couvertes de rochers arides, ravagées par le souffle d'un vent destructeur appelé *Bora;* mais les habitans, à force de travail et d'assiduité, y cultivent avec succès la vigne et l'olivier, y nourrissent des troupeaux dont la laine est estimée, et font un commerce assez actif.

Les montagnes qui traversent le royaume sont riches en substances minérales : la Carinthie est connue par ses fers carbonatés et ses mines de zinc, de plomb, de cuivre et d'argent; la Carniole abonde aussi en divers métaux, et surtout en mercure; l'Istrie possède des carrières de marbre, des houillères, des terrains alunifères, et sur la côte, des salines considérables. Ces richesses naturelles exercent l'industrie des Illyriens : on compte sur leur territoire un grand nombre d'usines; 20 hauts fourneaux et 267 forges livrent annuellement au commerce 30 à 40 mille quintaux de divers objets en fer, 10 mille quintaux de clous et une quantité considérable de fil de fer; on y fabrique aussi un grand nombre d'instrumens en cuivre et d'armes blanches. Les villes principales possèdent des manufactures de draps et de maroquins; dans les montagnes un grand nombre d'habitans se livrent à la fabrication de différens ouvrages en bois; du côté de la mer, la pêche et la construction des navires, dans l'intérieur, le transport et le transit des marchandises, sont les principales ressources de la population. En résumé, le pays n'est pas essentiellement manufacturier, mais l'industrie y est, comme on le voit, active et variée.

La religion catholique domine en Illyrie; la noblesse y parle l'allemand, le peuple des villes un italien corrompu, et celui des campagnes un idiôme qui tient du slave. La noblesse, le clergé et la bourgeoisie nomment

des députés, dont l'unique prérogative est le vote de l'impôt.

Après cet exposé, il ne nous reste plus qu'à parcourir les principales villes du royaume. Sur les bords de la Drave, *Villach* est célèbre par ses carrières de marbre blanc : c'est près du village de *Bleiberg*, dans ses environs, qu'existe l'une des plus importantes mines de plomb de la Carinthie. A *Klagenfurt*, chef-lieu de cercle, sur la petite rivière du Glan, on remarque le château impérial, le palais des États, la place du marché, décorée de la statue en marbre de Léopold Ier, et de celle en bronze de Marie-Thérèse. *Saint-Weit*, à quelques lieues au nord de la précédente, est l'entrépôt général des fers de la Carinthie. Sur les bords du Laybach, à peu de distance de la rive droite de la Save, s'élève *Laybach*, que les Illyriens nomment *Lublana*. Elle est le chef-lieu de l'un des deux gouvernemens du royaume, et le siége d'un évêché. Ses principaux édifices sont presque tous de construction gothique. Elle fait un commerce assez considérable avec l'Italie, la Croatie et la Bavière. *Gurkfeld*, en illyrien *Kersko*, sur la rive gauche de la Save, possède des bains d'eau minérale, et renferme plusieurs restes d'antiquités, qui font présumer que cette petite ville remplace le *Noviodunum* des Romains. *Neustædtel* est fréquenté par les baigneurs qui se rendent aux sources chaudes de Tœplitz. Sur le bord de la Kulpa, au pied des montagnes de Huskoken, *Mœttling* est une petite ville connue pour les pélerinages que l'on y fait. *Gottsche* ou *Hotzchevie*, sur la rive droite de la Riese, renferme des fabriques de toiles, de poterie et de divers objets en bois. Les habitans de cette ville et ceux des montagnes environnantes parlent un idiôme particulier; ces derniers surtout, appelés *Gottscheweres*, du nom de leur capitale, se distinguent par leurs mœurs, leurs habillemens et la petite hache dont ils sont toujours armés. A sept lieues de cette ville et de Laybach, on remarque, sur le versant oriental des Alpes juliennes, le lac le plus curieux de l'Illyrie : il porte le nom du bourg de *Czirknitz*, bâti à son extrémité septentrionale. Sa circonférence est de 4 à 5 lieues dans les années de sécheresse, et de 7 à 8 dans les années humides; au milieu s'élèvent plusieurs îles, dont la plus grande est occupée par le village de *Vorneck*. A des époques irrégulières ses eaux s'écoulent tout-à-coup par des crevasses, et laissent à découvert un fertile limon que le cultivateur s'empresse d'utiliser; mais les eaux reviennent tout-à-coup par les mêmes issues, et détruisent en un instant l'espoir du laboureur imprévoyant. Ainsi quelquefois, dans la même année, ce lac est alternativement couvert de pêcheurs et de moissonneurs. Sur le revers occidental des montagnes qui le dominent, la jolie petite ville d'*Idria*, où l'on voit une belle église, est célèbre par ses mines de mercure, dont le produit est évalué à plus de 3 millions de notre monnaie.

Dans la presqu'île d'Istrie, qui forme le second gouvernement du royaume, la plupart des noms de villes sont italiens. *Trieste* en est le chef-lieu : c'est aujourd'hui la principale ville maritime de l'Autriche; elle a enlevé à Venise sa prépondérance commerciale. Elle se divise en vieille ville, sale et irrégulière, et en ville nouvelle, dont les rues sont larges et les maisons bien bâties. Nous citerons parmi ses édifices la cathédrale, qui renferme les cendres de Winkelmann; l'église des Jesuites, remarquable par sa façade; le palais de la Bourse, chef-d'œuvre d'architecture, et plusieurs débris d'antiquités. Les derniers travaux du port de Trieste en rendent l'entrée facile pour les vaisseaux de haut-bord, et sa prospérité est assurée par l'entière liberté dont il jouit. *Capo d'Istria*, bâtie sur un rocher, communique par un pont avec le continent; *Pirano*, à l'extrémité d'un cap, fait un commerce important du sel tiré de ses lagunes. *Gorizia* ou *Gœrtz*, ville épiscopale, est bâtie sur une montagne, et défendue par de vieilles murailles et un ancien château: c'est dans ses environs que se trouve le *Monte-Santo*, qui produit un vin renommé. Les habitans de *Rovigno* se livrent à la pêche et au cabotage. Enfin, près du cap *Promontore*, on voit dans la petite ville de *Pola* les restes de cette importante cité, détruite par César et rebâtie par Auguste avec la plus grande magnificence, sous le nom de *Pietas Julia*. L'air empesté qui s'élève de ses lagunes a sans doute contribué à sa décadence. On y voit deux temples, un arc de triomphe, un immense amphithéâtre, qui attestent les dépenses que firent les Romains pour relever cette ville.

Le royaume d'Illyrie ne fait partie de la confédération germanique que pour les anciennes provinces de la Carniole, de la Carinthie, du Frioul autrichien, de l'Istrie autrichienne et de la partie septentrionale du gouvernement de Trieste, qui appartenaient depuis long-tems à l'Autriche. Sous le rapport militaire, il dépend du gouverneur général de Gœrtz.

TABLEAU de la population du royaume d'Illyrie, divisé en deux gouvernemens et en sept cercles.

Comprenant 54 villes, 57 bourgs, 6,752 villages.

Gouvernement de Laybach.

Superficie en lieues carrées.	Population en 1825.	Rapport de la population à la lieue carrée.
915.	714,400.	780.

Cercles.	Population.	Capitales.	Population.
Villach.	122,800	Villach.	3,000
Klagenfurt. . . .	164,500	Klageafurt. . .	9,200
Laybach.	157,100	LAYBACH. . . .	11,300
Neustœdtel. . . .	183,500	Neustœdtel. . .	1,700
Adelsberg.	86,500	Adelsberg. . . .	500

Gouvernement de Trieste.

Superficie en lieues carrées.	Population en 1825.	Rapport de la population à la lieue carrrée.
540.	409,800.	759.

Cercles.	Population.	Capitales.	Population.
Gœrtz ou Gorizia. .	162,900	Gorizia. . .	12,000
Istrie.	246,900	PISINO. . .	4,000

Population par nations.		*Population par cultes.*	
Allemands.	220,000	Catholiq. .	1,104,000
Wendes, Slaves, etc.	845,000	Grecs. . . .	700
Serbes..	1,000	Luthériens.	16,800
Italiens.	55,000	Réformés. .	200
Grecs.	700	Juifs. . . .	2,500
Juifs.	2,500		
Total. . .	1,124,200	Total. . .	1,124,200

Revenus. . . . . 15,000,000 de fr.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description du royaume de Dalmatie.

La Dalmatie, dont l'histoire se confond avec celle de l'Illyrie, au tems du règne d'Auguste, fut pendant le XIIe siècle réunie à la Hongrie; au XVe siècle, les Vénitiens s'en emparèrent, et la conservèrent jusqu'à l'époque où, envahie par l'armée française, elle fut cédée à l'Autriche en 1797 par le traité de Campo-Formio. Cependant en 1805 l'Autriche vaincue la remit à la France, qui l'incorpora au royaume d'Italie; ce n'est que depuis 1814 qu'elle est redevenue partie intégrante de la monarchie autrichienne.

Est-ce pour ajouter à sa puissance apparente que le gouvernement autrichien a érigé la Dalmatie en royaume? on le dirait, en considérant sa faible étendue. Cette contrée, qui se prolonge du nord-ouest au sud-est, sur le bord de l'Adriatique, depuis le golfe qui sépare son extrémité septentrionale des îles d'Arbe et de Payo, jusqu'à 10 lieues au sud du golfe du Cattaro, a 86 lieues de longueur, et 15 dans sa plus grande largeur. Les nombreuses îles qui en dépendent forment près de la moitié de sa superficie.

Les principales de ces îles sont, au nord, *Arbe* ou *Barbado*, dans laquelle se trouvent 2 bourgs, 12 villages, et la petite ville d'*Arbe*, qui possède deux ports et des salines; *Pago*, beaucoup plus considérable, connue de même par ses salines, avec une ville du même nom, appelée *Terra-Vecchia;* à l'ouest, *Isola-Grossa*, longue, riche en vins et en olives, mais dépourvue d'eau; *Brazza*, qui produit d'assez bon vin, qui nourrit un grand nombre de bestiaux, et fabrique un excellent fromage; *Lesina*, dont les côtes sont poissonneuses, dont le centre est occupé par des rochers stériles, mais dont les fertiles vallées sont couvertes d'oliviers, de vignes et d'arbres à fruits; *Lissa*, à 7 lieues de la précédente, avec laquelle ses produits rivalisent, possédant un port fortifié sous Napoléon; *Corzola* ou *Curzola*, importante par ses bois de construction et par une ville du même nom, bâtie en marbre, et renfermant une cathédrale; *Lagosa*, large d'une lieue et longue de deux, bien cultivée, avec un bon port et environnée de plusieurs îlots; *Meleda*, comprenant 7 villages, entourée de baies, qui forment autant de bons mouillages, et renfermant un lac dont on admire les sites romantiques. Nous pourrons citer encore *Giupana* ou *Scipan*, couverte de jardins, et *Lagosta*, où l'on voit des inscriptions attribuées aux Phéniciens.

Les côtes de la Dalmatie sont découpées par un grand nombre d'enfoncemens ou de golfes,

dont le plus considérable est celui que l'on appelle les *Bouches du Cattaro*, du nom d'une ville située à l'extrémité de l'une de ses trois principales baies ou bouches. Il a 30 lieues de circonférence et 30 brasses dans sa plus grande profondeur. Environné de montagnes escarpées, alimenté par des torrens, c'est une sorte de vallée aquatique, garnie d'un beau tapis de verdure, de bourgades qui se pressent, et de navires amarrés près des maisons. Ce golfe et plusieurs autres baignent les côtes avancées en forme de péninsules. La plus étendue est celle de *Sabioncello*, appelée *Paliesatz* par les Dalmates. Large d'un peu plus d'une lieue, elle en a plus de douze de longueur; son extrémité septentrionale est à peu près à une égale distance de l'île de Lesina au nord, et de celle de Corzola au sud; ses contours présentent un grand nombre de caps, et son sol est entièrement calcaire comme dans tout le reste de la Dalmatie. Sur la côte, les fentes des rochers sont comblées par un terrain d'alluvions, rempli d'ossemens fossiles de divers animaux. L'extrémité des Alpes Dinariques forment, sous le nom de monts *Velebitchi*, la limite orientale du royaume, et couvrent son intérieur de leurs ramifications: la plus élevée de leurs cimes est celle du *Biocovo* ou du *Viscovitch*, qui atteint 1480 mètres au-dessus du niveau des mers. Un grand nombre de lacs couvrent la contrée: les plus considérables sont le *Proclian*, près de Sebenico; le *Korin* et le *Novigrad*, à 4 lieues à l'est de Zara, qui communiquent tous avec l'Adriatique par des canaux étroits; d'autres, tels que le *Nadin*, près des bouches de la Narenta, le *Prolosatz* et le *Jesero* sont sans écoulement visible, mais passent pour décharger leurs eaux dans la mer par des conduits souterrains. Des rivières qui arrosent la Dalmatie, la plus considérable est la *Narenta*, qui prend sa source en Albanie, et dont l'embouchure est dans le golfe formé par la presqu'île de Sabioncello. La *Cettina*, qui sort des monts Prologh, l'une des ramifications des Alpes, et qui se jette, après une course de 23 lieues, dans le canal formé par l'île de Brassa et la côte, se précipite, à quelques lieues de celles-ci, en une belle cascade de 163 pieds de hauteur, appelée *Velika-Guboviza*.

Les montagnes et les plateaux de la Dalmatie n'offrent que des surfaces arides; l'abondance et la fertilité ne se montrent que dans les vallées; mais celles-ci ne peuvent produire les grains nécessaires à la consommation du pays. Les fruits, les vins, l'huile d'olive, l'éducation de l'abeille et du ver à soie, l'exploitation de plusieurs belles forêts, quelques mines de fer, sont les seules richesses d'un peuple qu'une civilisation plus avancée porterait à tirer parti d'un climat aussi doux et aussi beau que celui de l'Italie, et de terres qui ne se montreraient pas long-tems rebelles aux soins de l'agriculteur éclairé.

La population présente un mélange de plusieurs peuples: la plupart sont catholiques, un cinquième seulement appartient au rite grec. Les habitans des villes sont en grande partie d'origine italienne et parlent italien; ceux des campagnes sont Valaques et Slavons: leur langue est un composé de slave et de latin, ou bien un dialecte servien: l'indolence est le fond de leur caractère; le faible degré de civilisation auquel ils sont parvenus leur fait préférer la vie de pasteur à celle d'agriculteur. Les montagnes les plus inaccessibles servent d'asile à une peuplade à demi sauvage, celle des *Haïduckes*, plus nombreux en Hongrie, où ils sont plus civilisés, tandis qu'en Dalmatie ils mènent une vie nomade et se livrent à toutes sortes de brigandages.

Notre excursion dans les quatre arrondissemens de ce petit royaume démesurément allongé, sera d'autant plus rapide que le nombre des villes de quelque importance politique est moins considérable. C'est au fond du golfe auquel il donne son nom que *Cattaro* s'élève en amphithéâtre; ce chef-lieu est fortifié et défendu par un château bâti à 400 pieds au-dessus du niveau de la mer. Son port est beau; la ville, dévastée en 1667 par un tremblement de terre qui ensevelit la moitié des habitans sous ses ruines, est construite avec assez de régularité. Son origine date du VIe siècle, et long-tems elle fut la capitale d'une petite république. *Castneluovo* est une misérable ville défendue par deux citadelles. Sur le bord de la côte, à 12 lieues au nord-ouest, *Raguse*, ceinte de vieilles murailles, est composée de rues étroites, mais bâties à l'italienne. Cité antique, elle dut son origine à une colonie romaine; capitale d'une république aristocratique, elle fut long-tems en rivalité avec Venise, et développa dès le moyen âge une civilisation, une industrie et une politique dignes d'un plus grand théâtre. Vaincue par sa puissante rivale, désolée en 1667 par un tremblement de terre, elle ne put se relever. Après avoir langui sous la protection ottomane, elle fut conquise par les Français, et passa enfin à l'Autriche. Elle a conservé le palais de la république et quelques manufactures de soie et de *rosoglio*. Son port est petit: c'est à *Gravosa* que sont ses chantiers et ses magasins.

Spalatro, sur une petite presqu'île, est dominée par des montagnes; son port est vaste et profond. Moins ancienne que la précédente, on y remarque cependant beaucoup de restes antiques : ceux d'un palais de Dioclétien, plusieurs portes romaines, et d'autres constructions plus ou moins dégradées par le tems.

Une ville beaucoup plus riche en beaux édifices que celles que nous venons de mentionner, est *Sebenico :* sa cathédrale surtout est magnifique; son port est spacieux et commode; ses habitans passent pour être d'excellens marins et fort adroits à pêcher le corail. Entre cette ville et *Scordona*, une petite rivière appelée le Kerka, ou le Tizio, l'ancien *Titius*, sortie des monts Prologh, se jette dans le lac de Proclian, d'où elle se rend dans l'Adriatique, après un cours de 12 lieues, interrompu par sept chutes; l'admirateur des beautés de la nature ne peut se lasser d'admirer la plus rapprochée de la mer : sa largeur est de 300 pieds, et sa hauteur de 50. Cette imposante masse d'eau produit un fracas épouvantable.

Sur la côte parallèle à l'étroite île d'*Uglian*, voyons *Zara*, la plus considérable ville de la Dalmatie. L'une de ses portes est un antique arc de triomphe, la plus belle des constructions romaines qu'elle renferme. La cathédrale et quelques autres édifices s'y font également remarquer. Son beau port est très-fréquenté; ses habitans tirent un grand produit de leurs tanneries, de leurs soieries, de leurs étoffes de laine, et surtout de leur célèbre marasquin.

Ce royaume, le plus méridional de l'empire d'Autriche, est borné au nord par la Croatie, à l'ouest par l'Adriatique, et à l'est par la Bosnie et l'Albanie. Il est d'une faible ressource pour le trésor impérial : ses revenus sont presque entièrement absorbés par les dépenses administratives et l'entretien des garnisons.

TABLEAU de la population et des revenus du royaume de Dalmatie.

Comprenant 17 villes, 32 bourgs, 932 villages [1].

Population générale.	Superficie en lieues carrées.	Rapport de la populat. à la lieue carrée.
323,000.	766.	421.

Cercles.	Population.	Villes.	Population.
Zara.	115,000	ZARA. ††	6,100
		Sebenico †	2,700
Spalatro.	134,700	SPALATRO †† . . .	2,900
Raguse.	41,100	RAGUSE ††	3,600
Cattaro.	32,200	CATTARO † . . .	2,700
		Castelnuovo. . .	400

Revenus.
2,460,000 fr.

[1] Les signes † et †† indiquent les évêchés et les archevêchés.

La population est celle de 1825, rapportée par M. de Thielen, dans son ouvrage intitulé; *Alphabetisch-topographisches Postreise-Handbuch fur den Oesterreichischen Kaisertaat.*

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description du royaume de Hongrie et des limites militaires.

Les monts Carpathes, nommés Krapacks en polonais, environnent au nord et à l'est le vaste bassin où le Danube semble s'arrêter au milieu de son cours. Cette plaine est bornée à l'orient par la Transylvanie, qui forme aujourd'hui un État distinct de la Hongrie. A l'ouest, l'Esclavonie s'étend entre la Drave et la Save; au-delà de celle-ci, la Croatie, constituant comme la précédente une province de la Hongrie, s'appuie aux dernières branches des Alpes Juliennes. Telle est la situation générale de ce royaume, dont nous allons tracer la description.

Il renferme deux des plus grandes plaines de l'Europe : l'une, longue de 40 lieues et large de 25, embrasse sa partie occidentale; l'autre, d'une longueur de 120 lieues sur 80 de largeur, forme la basse Hongrie, dans le sens physique, et présente dans sa plus grande superficie un désert sablonneux semblable à ceux de l'Afrique, où l'œil est fatigué par un horizon sans limites, par le mirage que pro-

duit un ciel ardent, ou par le voile épais d'un brouillard malsain. Ces plaines s'élèvent à peine à 120 mètres au-dessus du niveau des mers, tandis que les Carpathes sont couverts de neiges éternelles. Le lac *Balaton*, qui ne reçoit que les eaux de la *Szala*, et présente une superficie de 20 lieues; celui de *Neusiedel*, qui, situé près de la frontière de l'Autriche, est moitié moins grand, et communique avec des marais qui s'écoulent dans la rivière de Raab, sont les deux principaux lacs de cette contrée. Les eaux du dernier sont purgatives, et tiennent du sulfate de soude en dissolution.

Les marais proprement dits sont extrêmement étendus dans la Hongrie; on estime leur superficie au moins à 1,732,800 arpens de Paris. De plus, comme les rives de plusieurs rivières sont très-basses, il arrive souvent après les débordemens que certaines parties des pays de plaines conservent pendant longtems et même pour toujours des eaux croupissantes, qui enlèvent à la culture une immense quantité de terrain, et répandent des miasmes putrides sur un espace de 300 lieues carrées.

Traversée par le plus grand fleuve de l'Europe, après le Volga, la Hongrie est encore arrosée par des rivières aussi considérables que plusieurs fleuves de nos contrées occidentales. Toutes se jettent dans le Danube: telles sont, au nord, le *Wag*, qui sort des monts Fatra, et dont le cours tortueux n'a pas moins de 90 lieues; la *Theiss*, en hongrois *Tisza*, qui prend sa source à l'extrême limite du Marmaros, et qui, plus sinueuse que la précédente, présente une étendue de 180 lieues; le *Maros*, affluent de celle-ci, descend des montagnes orientales de la Transylvanie, et parcourt 120 lieues de l'est à l'ouest. Au sud, le Danube reçoit la *Drave*, qui, sous le nom de *Drage*, a sa source dans le Tyrol : son cours est de 130 lieues, et s'augmente des eaux de la *Mur*, qui vient de la Styrie. Le fleuve compte encore parmi ses tributaires la *Save*, en slavon *Szava*, qui sépare l'Esclavonie du territoire ottoman, et qui, sorti des Alpes Juliennes, coule sur une longueur de 150 lieues d'occident en orient: sa pente, peu considérable, détermine des débordemens fréquens, malgré les digues et les constructions dont on a cherché en plusieurs endroits à l'encaisser.

Les observations et les recherches d'un de nos savans minéralogistes[1] nous serviront à tracer une esquisse de la constitution géologique de la Hongrie. La chaîne des Carpathes, sur les bords du Wag, est composée de granite, et de roches schisteuses et micacées, antérieures aux dépôts marins. Au milieu de ces formations s'élèvent des plateaux du plus ancien calcaire marin et des masses isolées de roches hétérogènes, postérieures aux granites. Une vaste région de grès et de sable remplis de végétaux fossiles, s'étend depuis la rive gauche du Wag jusqu'à la Theiss; au milieu de cette région s'élèvent des dépôts de roches ignées et des mamelons basaltiques. Au nord de la Theiss, jusqu'aux extrémités du royaume, ce sont encore des dépôts d'origine ignée, formant des groupes de montagnes, des chaînes ou des sommets isolés, et plus loin, des calcaires anciens et des grès houillers : du milieu de ceux-ci s'échappent çà et là quelques sources salées. Au pied des montagnes qui bornent la Hongrie à l'ouest, règne encore une longue zone des mêmes grès de sédiment supérieur que nous avons vus vers le nord-ouest, et que l'on retrouve sur la rive droite du Danube, et dans toute l'Esclavonie et la Croatie. Du reste, à l'exception du groupe de montagnes qui se prolonge depuis les bords septentrionaux du lac Balaton jusqu'aux rives du fleuve, un peu au-dessous de son confluent avec le Wag, espace dans lequel on trouve, au milieu de la zone précédente, des calcaires anciens analogues à ceux du Jura, d'autres semblables à ceux des environs de Paris, et des plateaux basaltiques : des dépôts d'alluvions couvrent le centre et les parties méridionales et occidentales de la Hongrie. C'est au milieu de ces alluvions que coulent le Danube, une partie du Wag, de la Drave, de la Save, du Maros, ainsi que la Theiss, depuis sa sortie des montagnes jusqu'à son embouchure dans le fleuve, au-dessous de Péterwardein.

Les montagnes de la Hongrie recèlent des richesses minérales de toute espèce; les granites, les porphyres, les syénites et les marbres y sont très-communs; la houille ne paraît pas y être fort abondante, mais on y trouve plusieurs pierres précieuses, entre autres l'améthyste et la topaze, et c'est la seule contrée de l'Europe d'où l'on tire l'éclatante opale. On y connaît 40 mines d'or et d'argent; quoique celles de *Schemnitz* et *Kremnitz* aient beaucoup perdu de leur ancienne importance, elles sont encore au nombre des plus considérables de l'Europe. C'est dans la mine de *Nagyag*, autrefois si productive, que M. Kitaibel fit la découverte du métal nommé *tellure*. Les lavages d'or présentent aussi dans plusieurs provinces des résultats importans : la Drave, le Maros, le

[1] M. Beudant, *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*.

Szamos, et quelques autres rivières en charrient. Les principales mines de cuivre sont celles d'*Iglo*, de *Neusohl*, de *Rosnau*, d'*Herrengrund*, de *Schmolnitz*, de *Einsiedel*, de *Goellnitz*, de *Dobsau*, d'*Orawitza* et de *Dognatza*. Les plus importantes exploitations de fer se trouvent dans les comitats de *Gœmœr*, de *Klein-hunt*, de *Zips*, de *Vesprim*, d'*Abruiwar*, et dans le bannat de *Temeswar*. La Hongrie possède aussi des mines de plomb, de cobalt, de mercure et d'antimoine, mais d'un faible produit; des dépôts de sel et des sources qui en sont chargées; des exploitations d'alun, devenues importantes depuis quelques années; enfin on recueille aussi dans les lacs des plaines centrales, à la surface des terrains sablonneux, et particulièrement au pied des montagnes calcaires qui s'adossent à la chaîne qui sépare la Hongrie de la Transylvanie, une grande quantité de natron ou de carbonate de soude, du sulfate de magnésie et du sulfate de soude, enfin du salpêtre ou nitrate de potasse. On pourra d'ailleurs apprécier l'importance de ses richesses minérales par la récapitulation suivante du produit moyen annuel de chaque genre d'exploitation :

Or.	2,500	marcs.
Argent.	83,000	*id.*
Cuivre.	38,000	quintaux.
Fer.	300,000	*id.*
Plomb.	25,000	*id.*
Antimoine.	5,000	*id.*
Carbonate de soude.	15,000	*id.*

L'économie rurale est moins avancée en Hongrie qu'en Allemagne; mais le sol y donne, presque sans travail, les productions les plus variées. Le blé, qui abonde dans les plaines basses, manque dans quelques contrées montagneuses du nord. Plusieurs plaines qui bordent le Danube le remplacent par le seigle et l'avoine; le maïs a souvent des épis longs d'un pied; le riz et le millet, ainsi que le lin, le chanvre, le pastel, la garance, le safran, et plusieurs autres plantes utiles, offrent de grands avantages à l'agriculteur. C'est dans le comitat de Zemplin, sur le mont Mezes-Malè, que croissent les vignes de Tokai, dont les premiers plants, originaires de l'Italie et de la Grèce, ont été introduits en 1241 par les soins de Bela IV, roi de Hongrie : la récolte annuelle de tout le canton est d'environ 13,000 hectolitres. Outre ce vin blanc fameux, on en récolte encore d'autres de très-bonne qualité : le vin rouge de Menès a presque autant de réputation que celui de Tokai; quelques-uns ressemblent au meilleur bourgogne; celui de Schirok est le champagne mousseux de la Hongrie; les cantons de Syrmie, en Esclavonie, produisent l'un des plus spiritueux et des plus agréables que l'on puisse boire. Les forêts dominent dans les montagnes du nord et de l'ouest de ce royaume; les bois sont tellement rares dans les plaines centrales, que l'on n'emploie pour le chauffage que le roseau, la paille, et d'autres plantes inutiles; d'immenses espaces sont dépourvus de culture. Au surplus, voici le relevé de l'emploi des terres de la Hongrie, avec les provinces d'Esclavonie et de Croatie, en *Iochs* ou arpens autrichiens :

Champs cultivés.	4,897,200
Jardins.	638,700
Vignobles.	911,200
Prairies et pâturages.	7,715,200
Forêts.	8,942,700

Les propriétaires font consister leur principale richesse dans les bestiaux : leurs bêtes à cornes sont de la plus forte race; elles forment un objet important d'exportation pour l'Autriche et l'Italie. L'amélioration des bêtes à laine est depuis long-tems l'objet des soins du cultivateur. Les chevaux sont petits, vifs et légers; mais ils sont peu propres à tirer de pesantes charges, et ne se distinguent point par l'élégance de leurs formes; quelques haras bien tenus n'ont point encore amélioré sensiblement leur race. Les ânes et les mulets sont rares dans ce pays : il n'en est pas de même des buffles et des porcs; ces derniers surtout sont très-nombreux, et d'une grande utilité pour la nourriture des habitans.

Les montagnes sont peuplées de chamois, d'ours, de lynx, de marmottes et de lemmings; l'aigle et le vautour y poursuivent leur proie; les forêts sont remplies de cerfs, de daims, de loups, et de mille espèces de gibiers; rien n'égale la profusion du poisson dans les rivières et les étangs. La richesse du sol, cette variété de productions, feraient de la Hongrie la plus belle contrée de l'Europe, si l'apathie de l'habitant et les inconvéniens attachés à une administration féodale n'y retardaient les progrès de la civilisation.

L'industrie se ressent aussi de l'insouciance du gouvernement : le commerce de la Hongrie avec les autres possessions de la monarchie autrichienne est soumis à une foule d'entraves. De là vient qu'à l'exception de la fabrication du tabac, toutes les autres branches de fabrication languissent. La quincaillerie ne fournit que des objets ordinaires : la seule coutellerie de Legrad est renommée; Raab, l'une des villes les plus industrielles, ne mérite cette réputation que pour ses manufactures de clinquant d'or. La bijouterie et l'orfévrerie n'offrent que des résultats peu importans;

l'horlogerie est encore dans l'enfance; on n'y fabrique pas de porcelaine; les verreries ne suffisent point à la consommation; mais la faïence et les têtes de pipe forment une branche d'exportation assez considérable avec les pays limitrophes. Dans les tissus, il n'y a que les étoffes de laine qui donnent lieu à un commerce assez actif.

C'est par le centre du royaume et par sa capitale que nous commencerons à parcourir les lieux les plus importans. *Bude* ou *Ofen* a recouvré les droits qu'avait usurpés Presbourg. Elle est le siége du gouvernement et la résidence du palatin ou du vice-roi, du commandant général de la Hongrie, d'un protopope et d'un évêque grec. On croit que le nom de Bude tire son origine de celui de Buda, frère d'Attila : antérieurement elle était appelée *Sicambria* par les Romains, dont on voit encore quelques restes de monumens dans la ville haute. Les bains chauds qu'elle renferme ont été construits par les Turcs, qui possédèrent cette antique capitale depuis 1529 jusqu'en 1686. On y conserve la couronne hongroise, regardée par le peuple comme un *palladium*. Bude peut être considérée comme la forteresse de *Pesth*, ville royale, située vis-à-vis, sur la rive gauche du Danube; elles communiquent par un pont de bateaux. Bude est l'une des cités les mieux bâties de la Hongrie; Pesth en est la plus commerçante. Près de son enceinte est la plaine de Rokasch, où jadis la nation hongroise s'assemblait pour élire ses rois. Au nord de ces deux villes s'élève *Gran*, au confluent d'une rivière du même nom et du Danube. Son nom hongrois est *Esztergom;* elle a sept faubourgs, quelques édifices assez beaux et des bains d'eaux thermales renommées. Autrefois elle était le séjour du primat de Hongrie; mais elle est maintenant le siége d'un archevêché catholique et la résidence d'un évêque grec-uni.

En remontant le Danube, on parcourt cette partie du royaume improprement appelée *Hongrie inférieure*. Sur la gauche du fleuve, près de l'embouchure du Wag, *Komorn*, en hongrois *Komarom*, et en slave *Komarno*, est le chef-lieu du comitat du même nom, et l'une des plus importantes forteresses de l'Europe. C'est en suivant la même rive que nous arriverons à *Presbourg*, qui, depuis 1790, a restitué à Bude son ancien rang de capitale. Elle possède une académie des sciences, et un château à peu de distance de ses murs. Au nord de cette ville nous remarquerons *Tyrnau*, ville manufacturière; *Landsitz*, bourg orné d'un magnifique château; la petite forteresse de *Léopoldstadt*, et l'industrieux bourg de *Miava*, peuplé de 10,000 ames.

Dans le pays des mines qui s'élève au nord, nous nous arrêterons peu de tems à *Neusohl*, que le roi Andréas fit bâtir en 1222, et peupla de Saxons; à *Kœnigsberg*, en hongrois *Uj-Banya*, dont les anciennes mines ont été comblées par des éboulemens, et même à *Kremnitz*, ville royale, dont les faubourgs, qui occupent une vallée profonde, renferment les établissemens publics, parmi lesquels il en est plusieurs de remarquables. Presque toute la population de ces villes est employée à l'extraction des métaux. *Schemnitz*, plus importante, est le siége d'une académie royale des mines. Ses habitans, sobres, religieux et laborieux, semblent étrangers à la terre, et ne s'animent que lorsqu'un voyageur demande à visiter leurs travaux et leurs galeries souterraines. Sur les limites orientales de cette contrée métallique, on trouve le bourg de *Rima-Szombath*, florissant par ses manufactures, et celui de *Sklenq*, avec des bains chauds.

Dans les montagnes calcaires de ces cantons, les habitans montrent plusieurs cavernes curieuses par leurs stalactites; un ruisseau qui tire sa couleur brune de quelque minéral en dissolution dans ses eaux; le village solitaire de *Szulyo*, enfermé dans un amphithéâtre de rochers taillés à pic; enfin les trois lacs, vert, noir et blanc, qui tirent ce nom des accidens de couleur produits par la nature de leur fond, et par les reflets des rochers voisins.

Dans le cercle au-delà de la Theiss, les habitans allemands des seize villes libres du comitat de Zips sont probablement une colonie silésienne. Ils jouissent d'une haute réputation de probité, et redoutent les moindres innovations. Leur démarche est grave, leur conversation cérémonieuse, mais partout on travaille et l'on prie. Les jeunes filles, qui aiment à cultiver les fleurs et à s'en parer, préparent avec soin le lin dont leurs frères tirent un tissu solide et élégant. *Neudorf* est la plus riante, et *Bela* la plus gothique des villes habitées par cette colonie; *Kesmarck* est célèbre par sa fabrication de toiles, et le *siége des dix lanciers*, district privilégié, devait jadis fournir une garde de lanciers nobles attachés immédiatement à la personne du roi.

En descendant des Carpathes par la grande route de Pologne à Bude, la ville royale d'*Eperies*, appelée *Bressowa* en slavon, est le siége du tribunal suprême du cercle; près de *Sawaï* il y a des salines importantes. *Kaschau*,

en hongrois *Kassa*, chef-lieu du comitat d'Abauj, est regardée comme la capitale de la Hongrie supérieure : c'est une ancienne place forte bien bâtie ; *Lentschau* est connue par ses brasseries d'hydromel ; *Schmœlnitz*, par ses mines de cuivre ; *Rosenau*, par ses blanchisseries, et *Dobschau*, par ses mines, ses forges et ses usines.

Torna, sur la Bodva, est un bourg, chef-lieu du plus petit comitat de la Hongrie ; la curiosité vulgaire admire dans ses environs deux cavernes : la première remarquable par son étendue et les stalactites qu'elle renferme ; la seconde, parce qu'elle est chaude en hiver, et remplie de glace en été, phénomène qui s'explique naturellement par la lenteur avec laquelle elle passe d'une température à l'autre.

Les pays montagneux sur la haute Theiss sont défendus par le château d'*Ung-Var*, et par la cidatelle de *Munkatsch*, bâtie sur un grand rocher de porphyre presque inaccessible, et qu'illustra l'héroïque défense de la digne épouse de Tœkœli. Dans le cercle en deçà de la Theiss, nous distinguons *Huszth*, avec un château fort, au sommet d'un rocher à pic ; *Szigeth*, l'entrepôt des sels tirés des mines de Rhonaszek ; *Nagy-Banya*, avec un hôtel des monnaies et d'autres établissemens ; enfin, *Szathmar*, ville entourée en partie de murailles.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les peuples de la Hongrie septentrionale. Les *Madjiars* ou Hongrois y sont peu nombreux ; ils n'occupent que la lisière de la grande plaine, les collines autour de Presbourg et d'Erlau, et les montagnes qui environnent Torna, Gœmœr et Kaschau. Les *Slovaques* ou Slavons forment presque toute la population des comitats de Nytra, de Trentzin, de Thurotz, d'Arva, de Lipto, de Zolyom, de Zips, de Barsch et de Sarosch ; ils ne constituent que la moitié de celle des comitats de Presbourg, de Hont, de Néograd, de Gœmœr, de Torna, d'Abaujivar et de Zemplin ; ils s'étendent encore dans ceux de Gran et de Pesth au sud, et dans celui d'Ung-Var au nord-est. Actifs et industrieux, partout où ils s'établissent, les Hongrois et les Allemands se retirent ou adoptent leur langue et leurs mœurs. Ils sont en général d'une assez belle taille, et ceux des hautes montagnes se distinguent même par des formes gigantesques. Flétris par la servitude, ils n'ont ni la probité des Allemands, ni la fierté des Hongrois, ni la bienveillante hospitalité des uns et des autres ; mais ils sont gais, légers, adroits, et leur industrie leur donne une aisance qu'annoncent l'élégance et la propreté de leurs costumes de fête.

Les *Rousniaques* sont originaires de la Russie-Rouge, d'où ils émigrèrent probablement vers le XIIe siècle. Ils habitent les comitats de Saros, de Beregh, de Ugots, de Ungh, de Zemplin, et une partie du Marmaros. Ils ont conservé des relations avec leurs anciens compatriotes de la Galicie, mais n'en ont point établi avec leurs nouveaux voisins, quoiqu'ils parlent un dialecte de la même langue ; aussi sont-ils restés presque sauvages, sans industrie et dans la misère. Ils suivent la religion grecque : les mariages ne sont pas soumis à un ordre bien légal, et se contractent ordinairement à la suite d'un véritable marché aux filles, qui se tient trois fois par an au village de *Krasnibrod*. Un mélange de Madjiars, de Slovaques et de Rousniaques, formant la population du comitat de Zemplin, a reçu le nom de *Szotaques*.

Sur la rive gauche de la haute Theiss, les *Haïducques*, qui possèdent six villages, décorés du titre de villes, et qui s'étendent dans le comitat de Szabolcs, forment un corps militaire gouverné par un colonel et un capitaine. Ils jouissent de plusieurs priviléges, et envoient deux députés à la diète.

Dans la vaste plaine qui s'étend entre le Danube et la Theiss, on rencontre *Ketskemet*, bourg de 25,000 habitans, qui fait un grand commerce de bestiaux, et qui donne son nom à une lande immense, couverte de sable et de coquillages ; *Nagy-Kœrœs*, qui possède de bons vignobles ; *Kalocza*, près de la rive gauche du Danube, cité qui ne s'est point encore entièrement relevée des ravages des Turcs ; *Szegedin*, forteresse de seconde ligne, au confluent du Maros et de la Theiss ; *Thérésienstadt* ou *Szabadka*, ville libre royale, qui n'est qu'une réunion de plusieurs villages ; et plus au sud, les importantes cités de *Zombor* et de *Neusatz*, dans le comitat de *Bacs*, dont le chef-lieu n'est qu'un bourg. A l'extrémité méridionale de cette région, l'espace compris entre la rive droite de la Theiss et la rive gauche du Danube, est occupé par les *Tchaïkistes*, corps de 1,200 Illyriens destinés à monter la flotte danubienne ; *Titul*, leur chef-lieu, renferme des chantiers, des maisons pour l'état-major, et un arsenal, dans lequel on conserve plusieurs objets d'antiquités romaines trouvés sur son territoire.

Nous avons traversé dans cette plaine, et sur la gauche de la Theiss, plusieurs districts peuplés de Kumans ; retournons sur nos pas pour les visiter.

Le district de la *Grande-Kumanie*, que

les Hongrois nomment *Nagy-Kunsag*, abonde en froment, en vin, en melons, en abeilles, en tortues; il est situé entre Pesth et Debreczin, et a pour chef-lieu le bourg de *Kardzag*, dont les maisons éparses renferment 10,000 habitans.

La *Petite-Kumanie* (*Kis-Kunsag*), placée en deux morceaux entre Pesth et Thérésienstadt, dans les plaines arrosées d'un côté par le Danube, et de l'autre par la Theiss, est beaucoup plus étendue. Elle est composée de pâturages, entrecoupés de lacs de natron, de terrains sablonneux privés d'arbres et presque de broussailles, sur lesquels se multiplie pendant l'été le phénomène du mirage. Le chef-lieu est *Felegy-Haza*, bourg aussi peuplé que Kardzag.

Les *Kumans*, qui pourraient bien être une nation originairement finnoise des bords de la Gande-Kuma, jouèrent dans les XIe et XIIe siècles un rôle important, et furent soumis en 1237 par les Mongols. Réfugiés en Hongrie dès l'an 1086, devenus chrétiens en 1410, ils ont perdu le souvenir même de leur idiôme, et quelques anciennes prières qu'ils ont conservées, sont les seuls monumens qui prouvent que le turc ou le tartare dominait dans cette langue.

Le district de *Jazygie*, pays fertile, mais dénué de bois, est au nord-ouest de la Grande-Kumanie, et au nord de la Petite. *Jasz-Bereny*, sa capitale, est un grand village de 13,000 habitans, sans industrie manufacturière. Les *Jasyges* ou *Jaszags* ne sont qu'une tribu de Kumans qui servaient dans l'avant-garde comme archers, ce qu'exprime leur nom hongrois. Ainsi que leurs voisins, ils jouissent de plusieurs immunités : ils ont leurs tribunaux, leur système d'impôts, et même leurs députés à la diète.

Des plaines de la Hongrie méridionale, notre attention se portera d'abord au nord du Marosch, sur *Debreczin*, village immense d'environ 40,000 ames; qui jouit du titre de ville libre; dont les maisons sont couvertes en chaume; qui manque d'eau potable, de bois de chauffage, de matériaux pour la bâtisse; mais qui est parvenu au plus haut point de prospérité par ses tanneries et ses manufactures d'étoffes de laine, de têtes de pipes, etc. Une bibliothèque de 20,000 volumes paraît être la seule distraction offerte à ses habitans, naturellement sombres et taciturnes. Dans la même plaine, nous trouverons *Gross-Wardein*, forteresse assez bonne, ville épiscopale et siége d'une académie. L'évêché et la magnifique cathédrale que Ladislas le Saint fit bâtir en 1080, méritent d'être vus. Nous apercevrons ensuite les grands bourgs de *Nemet-Gyula*, *Szarvas*, *Oroshaza*, *Neu-Arad*, et celui de *Vasarhely*, où une société savante s'occupe principalement de physique. Toute cette plaine, couverte de pâturages, fertile en blé, en vin, en tabac et en melons, est habitée par des Hongrois et des Valaques.

Ils peuplent également avec des Serviens et quelques colonies allemandes, le *bannat de Temeswar*, dont le sol humide et gras offre d'immenses récoltes de blé, de maïs, de riz et de tabac. Les lieux les plus importans sont : *Temeswar*, forteresse régulière, entourée de marais utiles pour sa défense, mais dangereux pour ses habitans, arrosée aussi par la rivière et le canal de Bega; *Wersitz*, dans une contrée agréable et fertile en vins; *Mehadia*, dont les eaux thermales ont 28 degrés du thermomètre de Réaumur; enfin quelques autres postes fortifiés, mais peu susceptibles d'une longue défense.

Les *Valaques*, que nous venons de retrouver dans le Bannat, occupent encore plusieurs autres comitats. Toute cette nation suit le rit grec; mais, dirigée par un clergé qui joint l'intolérance à une extrême ignorance, sa religion ne consiste que dans la stricte observation d'un carême qui remplit une grande partie de l'année; dans une confiance aveugle aux exorcismes et au droit que les prêtres se sont arrogé de pardonner au nom de Dieu les plus grands crimes; enfin dans une foule de pratiques superstitieuses. Suivant leurs idées, le supplice de la corde est bien plus odieux que celui de la roue, parce que, dans le premier, l'ame ne pouvant sortir par la bouche, est obligée de s'esquiver par un chemin moins honorable. Leurs enterremens, accompagnés de cris et de hurlemens, et toujours suivis d'un festin, rappellent plusieurs cérémonies païennes; de même qu'un usage héroïque et chevaleresque se retrouve dans le serment de fraternité par lequel deux Valaques deviennent *frères de la croix*, après avoir mangé ensemble du pain, du sel, et bu du vin dans un vase au fond duquel ils placent une croix. Telle est la peinture que les voyageurs font de ce peuple, dégradé par des vices qui dépendent surtout de l'état d'oppression où il est tenu, car il ne manque naturellement ni d'industrie, ni d'activité.

Toute la partie de la Hongrie située sur la droite du Danube est bornée de trois côtés par le fleuve et la Drave, et est désignée administrativement sous le nom de cercle *Trans-Danubien*. Parcourons-en rapidement les lieux les plus remarquables. *Dotis* ou *Tata*

est un bourg important, sur une hauteur au pied de laquelle coule d'un côté la Tata, et de l'autre s'étend un petit lac bordé de maisons qui, sous le nom de *Tovaros*, forment un autre bourg, que l'on peut regarder comme son faubourg. Dotis possède plusieurs manufactures d'étoffes, un grand nombre de moulins et de scieries et des eaux thermales très-fréquentées. Au confluent du Raab et d'un bras du Danube, *Raab*, ville fortifiée, est la mieux bâtie du cercle; elle est vaste et dans une position avantageuse pour le commerce. *Œdenbourg*, près du lac Neusiedel, a de beaux vignobles et exporte une grande quantité de porcs : son marché hebdomadaire est très-fréquenté. *Güns*, ville libre royale, avec de grands faubourgs, est la résidence du tribunal suprême du cercle. *Kesthely* possède une excellente école d'agriculture. *St-Gothard* est célèbre par le triomphe de Montecuculli sur les Turcs en 1664, et *Stridova* pour avoir donné le jour à saint Jérome. *Funfkirchen*, jolie ville que les Hongrois nomment *Pecs*, est le siége d'un évêché : sa haute cathédrale, que l'on regarde comme la plus ancienne de la Hongrie, paraît avoir été une forteresse romaine. On doit distinguer encore *Stuhl-Weissembourg* ou *Székes-Feyer-Var*, ville libre royale, où les souverains hongrois étaient anciennement couronnés et enterrés. *Veszprim*, située agréablement à trois lieues du lac Balaton, a des foires où se réunissent les paysans de tous les comitats voisins.

Dans la contrée que nous venons de parcourir, les Madjiars forment les trois quarts de la population; le reste se compose d'Allemands venus de la Styrie, de l'Autriche et de la Souabe, et de *Slovènes*, que l'on a décorés du nom de Vandales, et qui ne se distinguent que par leur religion protestante des *Wendes* leurs voisins, dont ils paraissent être une branche.

Parcourons maintenant les provinces de *Croatie* et d'*Esclavonie*. La première comprend trois régions physiques : la côte maritime, long-tems appelée Dalmatie hongroise; le pays mêlé de vallées, de plaines et de montagnes; enfin le plateau formé par les chaînes connues sous le nom de *Kapella*, de *Wellebit*, de *Carievitza* et de *Plissivitza*. Leurs sommets s'élèvent à 500 et à 900 toises, et ne présentent que des masses calcaires percées de cavernes et coupées par des précipices affreux. On y voit des vallées dans lesquelles coulent des rivières qui, ne trouvant aucun débouché, se perdent dans des cavités souterraines, ou forment de petits lacs lorsque l'issue qu'elles rencontrent ne leur permet pas de s'écouler assez rapidement. Cette contrée est abondante en beaux marbres que l'on emploie dans les travaux publics; et parmi ses mines, celle de Szamobor rend annuellement 8000 quintaux de cuivre. Quoique cultivée avec soin, elle peut être considérée comme stérile, tant elle est fréquemment dévastée par le *Borra*, vent impétueux et tellement froid qu'il rend inhabitable un canton tout entier nommé Rudaicza. La région de la côte maritime jouit, partout où le Borra ne pénètre pas, du climat de l'Italie, et voit mûrir les figues, les citrons et d'autres fruits du midi. La région arrosée par la Drave et la Save est couverte de terrains fertiles en seigle, en maïs, en avoine et en arbres fruitiers. Ses forêts sont peuplées de chênes d'une hauteur surprenante.

Les montagnes de Carievitza, qui passent à travers la Croatie, s'étendent aussi dans l'Esclavonie où elles forment des pics assez considérables couverts de magnifiques sapins. Pendant huit mois de l'année, une verdure perpétuelle règne dans cette province; et dès que les eaux rassemblées par l'hiver disparaissent, les prairies se couvrent spontanément d'herbages où s'engraissent de superbes bœufs et d'immenses troupeaux de moutons. L'agriculture, quoique peu avancée, produit d'abondantes récoltes en maïs, en blé, en légumes et en fruits; la prune sert à faire une boisson forte et saine nommée *daki*. Le tabac, la garance, la réglisse, les truffes y sont d'une excellente qualité, et le mûrier blanc y réussit parfaitement.

Telles sont les richesses naturelles de ces deux provinces. Les Croates forment seuls la population de la Croatie. Appelés anciennement *Horwather*, *Hrowathes* ou *Chrobates*, ils appartiennent à la grande famille slavonne, et leur idiôme ressemble à celui des Slovaques de Hongrie. Ils sortaient probablement des monts Carpathes, lorsque, à la demande de l'empereur Héraclius, ils vinrent délivrer l'ancienne Dalmatie du joug des Awares; ils s'établirent dans le pays qu'ils occupent encore, où ils fondèrent plusieurs principautés affiliées à l'empire d'Orient. Ce ne fut que vers le XIe siècle qu'ils furent incorporés à la Hongrie. Ils ont conservé leur humeur belliqueuse et leur éloignement pour les arts de la paix. Ceux qui vivent loin de la frontière turque ont seuls pris l'habitude du travail. Ces peuples, si peu civilisés, sont généreux et fidèles à leur gouvernement; leurs maisons ne sont que des granges où ils vivent pêle-mêle avec leurs bestiaux; leurs femmes aiment à réunir dans leur parure les couleurs les plus éclatantes.

Parmi les endroits les plus importans de la Croatie, nous distinguerons *Agram*, la capitale, résidence d'un grand nombre de familles nobles : son nom croate est *Zagrab*. Elle possède une université, une imprimerie, un évêché, et l'évêque est tenu d'entretenir un bataillon dont le commandant est pris parmi les chanoines; plus loin *Warasdin*, sur la rive droite de la Drave, est florissante par son commerce. *Carlstadt*, forteresse importante, est le chef-lieu d'un généralat dont nous parlerons en traitant des *limites militaires*. Sa juridiction s'étend sur plusieurs de ces forts qui défendent presque toutes les communes de la Croatie. Descendons sur le littoral de cette province : il est souvent nommé *Dalmatie hongroise* ou *littoral hongrois*. Nous y verrons *Fiume*, en croate *Réka*, à l'embouchure de la *Fiumera*. Elle compte quelques beaux édifices dans son quartier neuf. Defendue par deux forts, elle communique avec l'intérieur du pays, par la belle *voie Caroline*, qui rappelle les grands ouvrages des Romains. Cette ville, italienne par son langage, ses mœurs et son théâtre, est l'une des plus importantes de cette côte par son port, qui reçoit annuellement près de 1500 bâtimens, mais dont les vents rendent quelquefois l'accès périlleux. C'est dans ses environs que demeurent les *Zbiztri*, qui paraissent avoir parlé jadis un dialecte slavon.

Dans l'Esclavonie, peuplée en grande partie de Serviens, nous trouverons *Pakratz*, au pied des montagnes, bourg assez mal bâti; la ville royale de *Poséga*, sur le bord de la petite rivière de l'Orlava, dans une contrée pittoresque et fertile; la forteresse de *Ratschka*, le bourg de *Diakovar*, siége d'un évêché, et la ville d'*Essek*, fortifiée, au milieu de marais malsains. Le comitat de *Syrmie* forme l'extrémité orientale de la province. Nous y verrons *Syrmich* : ce n'est aujourd'hui qu'un village en ruines, reste de la ville de *Sirmium* fondée sous le règne de Trajan, où naquit et mourut Probus; le bourg de *Vucovar*, chef-lieu de ce comitat et sur la frontière septentrionale, au bord du Danube, *Peterwardein*, que l'on nomme aussi *Peterwaradin*, moins célèbre par ses fortifications que par la victoire que le prince Eugène y remporta sur les Turcs en 1716.

Nous voici arrivés aux frontières de la Hongrie : il nous reste cependant encore à visiter quelques portions de territoire appartenant essentiellement à ce royaume, puisque plusieurs y sont enclavées, mais formant, sous le nom de *limites militaires* [1], un cercle ou arrondissement séparé sous les rapports politique et administratif. Elles sont divisées, pour celles qui dépendent de la Hongrie, en trois généralats comprenant treize régimens et un bataillon. Cette organisation, sur laquelle aucune de nos géographies récentes n'a donné des détails exacts, sera mieux comprise par le tableau que nous en donnerons en terminant la Hongrie. Nous ajouterons seulement quelques traits sur le peuple de ces limites militaires. Les habitans y sont à la fois laboureurs et soldats. Chaque *maison* ou réunion de familles alliées est gouvernée par le plus ancien membre nommé *gospodar*, et possède en commun les terres et les bestiaux: individuellement ils n'ont en propriété que des meubles et de l'argent. Tout le monde travaille, et le nombre des personnes qui se vouent à l'état ecclésiastique et au commerce est limité par les lois. Cette nation militaire est peu instruite, peu civilisée, mais remplie de talens et d'activité.

Les villes et les bourgs des limites militaires sont : *Saint-George*, en croate *Gyurgyevecz*, bourg au bord de la Sztrasnicz, dont le cours forme une île au milieu de laquelle s'élève un fort; *Belovar*, jolie ville fortifiée, bien bâtie, siége d'un généralat. Sur le littoral de la Croatie, la petite ville de *Zengg*, au milieu d'un territoire stérile, dépend du généralat de Carlstadt, qui est divisé en quatre districts régimentaires; *Carlopago* possède un port comme Zengg, auquel aboutit la chaussée Joséphine, établie à grands frais au dessus de plusieurs montagnes. Ces deux cités sont moins intéressantes que le canton de Turopolia, composé de 33 villages dont les habitans, depuis Bela IV, continuaient encore naguère à s'administrer eux-mêmes sous un landgrave, et envoyaient un député à la diète.

Dans les limites militaires qui bordent l'Esclavonie nous voyons sur la rive droite de la Save le vieux et le nouveau *Gradiska* : le premier, forteresse peu importante, le second, bourg plus peuplé, servant de résidence à l'état-major du régiment de ce nom; *Mitrowitz*, entrepôt d'un grand commerce de peaux et de bestiaux. *Carlowitz*, siége d'un archevêché grec, ville qui n'est qu'un misérable mélange de cabanes et de maisons en pierre, a vu signer dans ses murs la trève de 25 ans conclue en 1699 entre l'Empire, Venise, la Pologne et la Turquie. *Semlin*

[1] Le gouvernement autrichien les désigne sous le titre de *Cercle royal des limites militaires*, en allemand : *Kœnigliche kreis militær-grænze*. Il forme une des douze grandes divisions politiques de la monarchie autrichienne.

s'est élevée, par son industrie et sa position favorable sur la rive droite du Danube, au rang de seconde ville commerçante de la Hongrie. Sur le territoire des deux régimens du Banat allemand et valaque-illyrien, à l'extrémité méridionale de la Hongrie, sur la rive gauche du Danube, *Pancsova* est une ville recommandable, comme forteresse pacée en regard de la cité turque de Belgrade; le *vieux Orsova*, sur le bord du fleuve, n'est important aussi que par ses fortifications.

Telles sont les principales particularités relatives aux limites militaires que l'on peut regarder comme dépendant de la Hongrie sous le rapport physique.

Nous avons esquissé les principaux traits des peuples qui, dans ce royaume, se distinguent de la nation hongroise; disons un mot de cette dernière avant de quitter le sol de la Hongrie proprement dite.

C'est vers le 1er siècle de l'ère chrétienne que l'on voit les *Ouni* occuper les bords septentrionaux de la mer Caspienne; cent ans plus tard, un peuple, dont le nom offre de l'analogie avec le précédent, les *Chouni* habitaient les rives du Borysthène. Il est probable que ces *Ouni* et ces *Chouni* étaient les mêmes que les *Hunni* ou les Huns. Les lieux habités par ceux-ci, les guerres qu'ils soutinrent, le signalement qu'en ont laissé les historiens, doivent peut-être les faire considérer comme la branche principale des *Finnois* ou *Tchoudès*. D'après cette hypothèse, ce que l'on sait des migrations des Huns s'applique facilement aux Hongrois. Des essaims de Huns, après la mort d'Attila, restèrent dans les provinces de son empire: l'un d'eux, appelé *Hunni-Var*, occupa le nord-est de la Hongrie [1], et fut renforcé par les *Madjiars*, peuple de la même origine qui, au VIIIe siècle, fut appelé pour combattre les Moraviens. On peut regarder aussi les *Ougres*, les *Hunugari*, les *Ungres* ou les *Hongrois*, comme une branche puissante de la race ouralienne, que nous appelons Finnoise. Cette opinion est appuyée non-seulement par la combinaison des témoignages des historiens et des géographes, mais encore par les traditions des Hongrois eux-mêmes.

Les irruptions de ceux-ci en Allemagne et en Italie furent de peu de durée: elles cessèrent après les défaites qu'ils essuyèrent en 933 et 955; ils étaient alors à demi barbares. Ils commencèrent à professer la religion chrétienne en 973, et leur premier roi, couronné vers l'an 1000, fut un saint *Étienne*, dont la dynastie s'éteignit en 1301. Douze princes de différentes maisons se succédèrent alors sur le trône, et lui donnèrent une puissance qui fut détruite par les invasions des Turcs, et surtout par les guerres civiles, envenimées ensuite par les divisions que fit naître la réforme de Luther. La politique lente et méthodique de l'Autriche triompha de tous les partis en 1713, et les droits héréditaires de la maison autrichienne furent désormais reconnus sans contestation.

On peut dire des Hongrois qu'ils sont en général d'une taille moyenne, mais d'une constitution vigoureuse: leurs traits prononcés portent une empreinte de fierté, de courage et d'enjouement. La haute noblesse, attachée à la cour par des mariages ou des dignités, y dissipe ses immenses revenus, et malgré son opposition bruyante dans les diètes, elle s'assimile de plus en plus à l'aristocratie autrichienne. Celle qui ne jouit que d'un faible revenu vit dans ses terres par nécessité et par goût, montre une grande prédilection pour la langue nationale, et voudrait étendre et fortifier ses priviléges. Tous les nobles, pauvres ou riches, se distinguent par leur franchise, leur affabilité, leurs manières prévenantes, et surtout par leur hospitalité, qui permettrait à un voyageur connaissant la langue hongroise, de parcourir le royaume sans avoir besoin des auberges, détestables, à la vérité, comme dans tous les pays où circulent peu d'étrangers.

Les paysans forment la masse du peuple hongrois. Descendans de pasteurs nomades, ils devinrent cultivateurs mercenaires. Jadis la servitude était chez eux une punition infligée à la révolte, mais on ne manquait point de saisir les occasions d'étendre le nombre des serfs attachés à la glèbe: toutefois le plus grand nombre restait dans la situation de métayers libres, ayant des engagemens à remplir et des droits à exercer vis-à-vis du seigneur. Les termes vagues dans lesquels ces devoirs mutuels étaient spécifiés donnèrent lieu à des abus révoltans, que Marie-Thérèse fit cesser en partie par le code rural qu'elle publia en 1764. Joseph II, en 1795, abolit la servitude, et voulut même que tout le monde eût le droit d'acquérir des terres, et que toutes les propriétés fussent soumises à un impôt légal; mais ces mesures ne furent pas adoptées par la diète. Celle-ci confirma cependant les dispositions qui protégeaient le paysan dans sa personne et ses jouissances. Aujourd'hui il doit au seigneur 54 jours de travail par an, une charrette et un double attelage, le neu-

[1] *Jornandès*, de Reb. Get. Bel. prodrom. Hung., l. II, sect. 1.

vième des récoltes, des agneaux, du miel, de la cire, et de tous les autres produits.

Le paysan hongrois se montre fidèle à son costume tartare comme à ses mœurs primitives; pendant ses courses, il n'entre presque jamais dans une auberge : il préfère passer les nuits en plein air, sur sa charrette, ou au milieu de son troupeau. Rentré chez lui, il se couche souvent sur un tas de foin ou sur quelques peaux, entouré de ses porcs, qui fournissent à sa nourriture ordinaire. Cette manière de vivre et l'insalubrité de l'air de la Basse-Hongrie l'exposent aux atteintes de la fièvre et de la goutte. Cependant, d'une humeur toujours égale, son caractère enjoué se manifeste dans des réunions bruyantes dont le charme et la franche gaieté sont augmentés par des danses nationales et des chants dialogués.

La langue hongroise, ou madjiare, a des rapports positifs avec celle des Lapons, non-seulement dans les mots, mais encore dans les formes grammaticales, et ces rapports existent également avec les dialectes des peuples situés entre les monts Ourals et le fleuve Obi, et connus jadis sous le nom de *Jougors*. Cette langue a emprunté aussi quelques mots au turc, mais elle a des ressemblances grammaticales avec l'arménien, et possède en commun, avec le scandinave, plusieurs mots qui n'ont pu être transmis par la civilisation, et qui tiennent à la haute antiquité de l'un et de l'autre idiôme. Elle est riche, flexible, harmonieuse; des historiens, des poètes et des savans nationaux l'honorent; elle a ses journaux; enfin c'est le langage usuel de la diète, quoique la politique autrichienne cherche à maintenir l'empire de la langue latine.

La noblesse, le clergé, les villes royales, quelques bourgs ou tribus privilégiés, forment constitutionnellement la *nation* (*populus hungaricus*). A eux appartient le droit d'élire un roi en cas d'extinction de la dynastie régnante, de faire les lois et de s'imposer dans les diètes qui doivent être réunies tous les trois ans. Le roi exerce le droit de faire la paix ou la guerre; il peut ordonner la levée en masse de la noblesse, mais toute contribution doit être sanctionnée par la diète. Quelques autres restrictions sont apportées à la puissance souveraine : ainsi la Hongrie peut être regardée comme une monarchie indépendante tempérée par une assemblée aristocratique, composée de deux chambres, chacune subdivisée en deux ordres: l'une occupée par le clergé et les magnats, l'autre réservée aux députés des 52 *comitats* nommés par la noblesse et à ceux des villes libres. Les diverses classes de la nation, à l'exception des paysans et des prolétaires des villes, appelés la *misérable masse contribuable* (*misera contribuens plebs*), jouissent de divers priviléges; l'administration des comtés appartient aux treize comtes-palatins et à des officiers nommés et soldés par les assemblées provinciales. Les villes ont également leurs administrations municipales, et nul ne peut remplir de fonctions publiques s'il n'est Hongrois ou naturalisé par la diète.

Le grand principe de la liberté de conscience est admis en Hongrie. La religion catholique, qui y jouit de revenus immenses et de priviléges politiques très-étendus, est celle de la moitié des habitans; le culte réformé par Calvin est répandu parmi la noblesse; la réformation de Luther, parmi les artisans et les mineurs; le rit grec, chez les Valaques et dans les provinces les plus méridionales. Nous donnerons à la fin des tableaux le nombre d'individus appartenant à chacune des diverses formes religieuses.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, de la superficie, de l'armée et des revenus du royaume de Hongrie.

Superficie en lieues carrées.	Population.	Rapport de la populat. à la lieue carrée.
11,700.	9,471,200.	809.

A. *Cercle au-delà du Danube ou trans-danubien.*

10 villes, 2,571 villages et hameaux, 190 bourgades[1].

Comitats ou districts de	Population.	Chefs-lieux ou principales villes.	Population.
Wieselbourg.	64,500	*Wieselbourg*, b. . .	3,400
OEdenbourg.	193,700	*OEdenbourg*, v. r. .	13,000
Raab.	89,200	*Raab*, v. r.	14,000
Komorn. . .	128,700	*Komorn*, v. r. . . .	11,000
Stuhl-Weissenbourg.	128,900	*Stuhl-Weissenbourg*, v. r. . . .	13,000
Wesprim. .	171,700	*Wesprim*, v. é. . .	9,000
Eisenbourg. .	274,000	*Güns*, v. r.	5,500
		Steinamanger, v. é.	4,000
Szalad. . . .	266,700	*Keszthely*, b. . . .	6,000
Sumeg. . . .	202,700	*Kaposvar*, b.	2,300
Tolna.	173,700	*Szexar*, b.	3,500
Baranis. . . .	244,900	*Funfkirchen*, v. r. .	8,500

B. *Cercle en-deçà du Danube ou cis-danubien.*

26 villes, 176 bourgs, 2,507 villages ou hameaux.

Bacs.	360,500	*Zombor*, v. r. . .	18,000
Pesth.	433,300	OFEN ou BUDE, cap.	27,000
		Pesth, v. r.	40,000
Neograd. . .	193,800	*Balassa-Guyarmath*, b.	4,300
Sohl.	91,000	*Neusohl*, v. r. . . .	4,300
Hont.	125,400	*Schemnitz*, v. r. . .	6,600
Gran.	54,600	*Gran*, v. r.	9,000
Bars.	137,200	*Kremnitz*, v. r. . .	10,000
		Kœnisberg, v. r. .	3,700

[1] Abrévistions : v. r., ville royale; v. é. épiscopale; b., bourg; cap., capitale.

Comitats ou de districts	Populat.	Chefs-lieux ou villes principales.	Population.
Neutra. . . .	380,300	*Neutra*, v. é.	3,800
Presbourg. .	267,800	*Presbourg*, v. r. . .	35,000
Trentschin. .	294,400	*Trentschin*, v. r. . .	2,000
Turocz. . . .	56,400	*Turocz-Zsambokreth*, v.	1,000
Arv.	101,700	*Also-Kubin*, b. . .	1,100
Liptau. . . .	74,400	*Szent-Miklos*, b. . .	1,200

C. *Cercle en-deçà de la Theiss ou ci-tibiscain.*

8 villes, 2,285 villages ou hameaux, 120 bourgades.

Zips. . . .	191,500	*Kesmark*, v. r.	3,700
Gœmœr. .	172,300	*Rosenau*, v. é.	5,000
Hevess. . .	232,700	*Erlau*, v. é.	17,300
Borsod. . .	163,300	*Miskolcz*, b.	14,000
Torn. . .	24,600	*Torna*, b.	1,200
Abaujvar.	159,400	*Kaschau*, v. r.	12,500
Saross. . .	184,500	*Eperies*, v. r.	7,200
Zemplin. .	278,400	*Satoraljya-Ujhely*, b.	7,000
		Tokai, b.	4,000
Unghvar. .	94,400	*Unghvar*, b.	5,000
Beregh. . .	98,400	*Munkats*, b.	5,000

D. *Cercle au-delà de la Theiss ou trans-tibiscain.*

7 villes, 1,782 villages et hameaux, 113 bourgades.

Marmaros. .	130,600	*Szigeth*, b.	6,500
Ugocs. . .	41,000	*Nagy-Szallas*, b. . . .	2,000
Szathmar. .	212,800	*Nagy-Karoly*, b. . .	6,000
		Nagy-Banya, v. r. .	4,000
		Szathmar, v. r. . . .	11,000
Szabolcs. .	153,700	*Nagy-Kallo*, b. . . .	3,400
Bihar. . . .	457,200	*Debretsin*, v. r. . .	41,000
		Gross-Wardein, v. é.	15,000
Békess. . . .	111,700	*Békess*, v. r.	11,000
Csongrad. .	108,200	*Szegedin*, v. r.	4,200
Csanad. . .	41,800	*Maks*, v. r.	7,000
Arad. . . .	222,000	*Alt-Arad*, b.	3,700
Krasso. . .	216,600	*Lugos*, b.	4,000
Temes. . .	285,700	*Témesvar*, v. r. . . .	12,000
Torontal. .	248,700	*Gross-Becskerek*, b. .	2,200

E. *Province d'Esclavonie.*

3 villes, 571 bourgs et villages, 22 bourgades.

Syrmie. . .	108,500	*Vukovar*, b.	5,700
		Peterwardein, v. . .	4,000
Verœcz. . .	158,500	*Eszek*, v. r.	9,500
		Diakovar, b.	3,000
Posega. . .	81,100	*Posega*, v. r.	4,200

F. *Province de Croatie.*

4 villes, 1,136 villages, 8 bourgades.

Kreutz. . . .	77,500	*Kreutz*, v. r.	1,900
Warasdin. .	125,700	*Warasdin*, v. r. . . .	5,000
Agram. . . .	384,500	*Agram*, v. r.	5,200
		Carlstad, v. r. . . .	4,500

G. *Districts particuliers.*

28 villes et bourgs, 51 villages et hameaux.

Jazygie. . .	55,000	*Jasz-Bereny*, b. . .	13,000
Petite Kumanie. . . .	46,000	*Felegyhaza*, b. . . .	10,000
Grande Kumanie. . .	39,500	*Kardszag*, b.	9,000
Villes Haiduckes.	28,700	*Basarmeny*, b. . . .	6,000
Littoral hongrois. . . .	27,200	*Fiume*, v. r.	9,000

Population par cultes, en 1827.

Catholiques	5,200,000
Grecs du rit uni.	680,000
Grecs orientaux.	1,130,000
Arméniens.	1,200
Réformés.	1,400,000
Protestans.	900,000
Juifs.	160,000
Total. . . .	9,471,200

Finances et forces militaires de la Hongrie.

Revenus.	Armée.
100,000,000 de fr.	63,000 hommes.

TABLEAU de la population du cercle royal des limites militaires de la Hongrie.

Superficie en lieues carrées.	Population.	Rapport de la population à la lieue carrée.
1,705.	907,500	532.

Généralat de Carlstadt, de Warasdin et du Banat réunis.

Agram, siége du commandement.

1 ville, 14 bourgs, 1,134 villages.

Noms des districts des limites militaires.	Population.
Régiment de Liccanie.	58,500
——— d'Ottochatz.	53,500
——— d'Ogulin.	55,900
——— de Szluin.	48,100
——— de Kreutz.	53,600
——— de Saint-George.	59,000
——— de Banal Ier.	53,400
——— de Banal IIe.	50,500

Généralat d'Esclavonie.

Péterwardein, siége du commandement.

3 villes, 5 bourgs, 213 villages.

Régiment de Brod.	69,200
——— de Gradiska.	59,300
——— de Péterwardein.	95,400
Bataillon des Tchaikistes	26,700

Généralat du Banat.

Temesvar, siége du commandement.

2 bourgs, 156 villages.

Régiment banatique allemand.	125,300
——— valaque-illyrien. . . .	99,000

Population de quelques villes, bourgs et villages.

Saint-George, b.	1,500	Mitrowitz, b. .	3,500
Belovar, v.	1,100	Carlowitz, v. .	5,500
Zengg, v.	2,500	Carlopago, v.	2,000
Gradiska (vieux) fort. .	200	Semlin, v. . .	8,500
Gradiska (nouveau), b.	1,400	Pancsova, v. .	7,500

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description de la Transylvanie, ou de la grande principauté des Sept-Châteaux, avec ses limites militaires.

La Transylvanie, que les Hongrois nomment *Erdely-Orszag* [1], ou *Pays des Forêts*, doit son nom français à la traduction latine *Transylvania*, de sa dénomination hongroise, parce qu'elle est située au-delà des montagnes boisées qui bordent à l'est le royaume de Hongrie. Quoiqu'on puisse la considérer, d'après les rapports de la géographie naturelle et par sa population composée de Madjiars, de Saxons, de Valaques et de Zigeunes, comme une dépendance de cette contrée, elle en est cependant distincte par son sol montueux, dont les chaînes et les rameaux se rattachent imparfaitement à l'est et au sud avec les Carpathes. Elle forme un rempart naturel qui défend à l'orient la Hongrie des tentatives du Croissant. Mais ce qui nous engage surtout à la considérer isolément, c'est sa séparation politique des États hongrois. L'Autriche, à laquelle elle est soumise, la désigne sous le nom de *grande principauté des Sept-Châteaux* [2], et la gouverne d'une manière tout-à-fait indépendante de sa voisine. On n'est point d'accord sur l'origine de cette dénomination, que les uns font venir des sept premiers chefs qui dirigèrent l'invasion des Hongrois dans ce pays, où ils bâtirent, dit-on, sept forteresses, et que d'autres tirent de ces sept villes allemandes : Hermanstadt, Bistritz, Klausenbourg, Kronstadt, Medias et Schœssbourg [3].

D'après les renseignemens des minéralogistes allemands, les Carpathes, qui bordent à l'orient la Transylvanie, sont formés de roches hétérogènes porphyroïdes à gros grains, recouvertes de grès houiller; sur ces dépôts s'élèvent des plateaux composés de terrains modifiés par le feu; au nord s'étend une masse porphyrique. A l'ouest, ces porphyres forment des sommets isolés entremêlés de mamelons calcaires s'élevant au milieu des grès; au sud, les Carpathes montrent leurs pics granitiques, dont la base est recouverte par des sables et des argiles remplis de végétaux fossiles, et par des collines sablonneuses dont les pentes recèlent des débris de grands quadrupèdes; enfin, au centre, le Maros, qui charrie de l'or; le *Szamos*, qui va se jeter dans la Theiss, et quelques autres rivières moins importantes, coulent au milieu de dépôts argileux salifères et de sables, tandis que l'*Aluta*, qui va porter ses eaux en Turquie et qui baigne le pied des Carpathes, traverse des grès et des sables à lignites qui se terminent à quelques lieues au nord de Klausenbourg.

La Transylvanie est la rivale de la Hongrie par sa richesse minérale : la preuve en est dans l'évaluation de ses produits.

Or.	2,500	marcs.
Argent.	5,000	»
Cuivre.	2,500	quintaux.
Mercure	60	»
Sel.	700,000	»

Il est à remarquer que toutes les mines de l'Europe réunies, à l'exception de celles de la Hongrie, fournissent à peine au-delà de 300 marcs d'or par an.

Les forêts qui couvraient jadis le sol de la Transylvanie laissent aujourd'hui aux soins de l'agriculteur une terre sablonneuse ou argileuse et cependant assez fertile. Les céréales y réussissent parfaitement : le tabac, objet d'une grande consommation pour l'habitant, y forme de belles plantations; la culture des arbres fruitiers y est encore arriérée; celle de la vigne n'y est pas très-importante; mais des prairies abondantes nourrissent des bœufs d'une taille aussi élevée que ceux de la Hon-

[1] *Erdely* vient de *Erdò*, forêt.

[2] En allemand : *Grossfürstenthum Siebenburgen.*

[3] *Voyez* le Voyage minéralogique et géologique en Hongrie, par M. Beudant, t. I, p. 19.

grie; des moutons, parmi lesquels on remarque une belle race à longue laine, et des chevaux petits, mais légers. Les montagnes sont remplies de chèvres, et chaque basse-cour renferme plusieurs porcs, animaux qui forment la principale nourriture de l'habitant comme en Hongrie.

Nous caractériserons d'un seul mot l'industrie : elle n'est pas plus avancée chez les Transylvains que chez les Hongrois.

La principauté est gouvernée au nom de l'empereur d'Autriche par un magistrat qui a le titre de gouverneur, et qui préside le premier corps de l'État ou le conseil intime, et par la diète, composée de la noblesse, des députés des comitats, des villes royales et des bourgs privilégiés. La principauté est politiquement divisée en trois corps de nations, qui ont droit de représentation à la diète : le *pays des Hongrois* occupe la partie nord-ouest; celui *des Saxons* presque tout le midi, et celui *des Szeklers* borde les frontières orientales. Les Valaques, aussi nombreux que les autres peuples, n'ont pas de district particulier : la plupart sont établis au centre et à l'orient. Les frontières qui bordent la Turquie sont organisées comme les limites militaires hongroises, mais elles font partie de la principauté. Elles composent cinq districts régimentaires : le 1er *régiment valaque*, sur la frontière méridionale, s'étend de l'ouest à l'est depuis l'extrémité occidentale de la Transylvanie jusqu'au district de Fagaras, le 2e *régiment szekler* occupe les terres situées au sud du district de Kronstadt, et borde la frontière orientale jusqu'au territoire du 1er *régiment szekler*, qui continue à la circonscrire dans la même direction jusqu'au district de Bistritz, dont une partie est occupée par le 2e *régiment valaque*.

Il est probable que les montagnes du nord-ouest et de la partie orientale de la Transylvanie furent, dès les premiers tems de leur invasion, occupées par les Hongrois. Au IXe siècle ils devinrent la souche des *Szeklers*, dont on les distingue aujourd'hui.

Les Hongrois habitent seuls, ou avec quelques Valaques et Saxons, les villes suivantes : *Klausenbourg*, capitale de la principauté, siége du gouvernement et de l'assemblée des états, ville entourée d'un mur et d'un fossé, agréablement située sur la rive droite du Szamos, dans une vallée délicieuse entourée de hautes montagnes; divisée en deux quartiers, le vieux et le nouveau; renfermant quelques palais et plusieurs belles rues non pavées. Elle possède une université et deux gymnases académiques; on croit qu'elle fut fortifiée par ordre de Trajan; elle est pendant l'hiver le séjour de la noblesse. *Szamos-Falva* est défendue par deux citadelles. Le bourg de *Zalatna* est dans une position charmante au bord de l'Ompoly; ceux de *Toresko* et de *Korœs-Banya* s'enrichissent de leurs mines sur la rive droite du Maros; *Deva* est à peu de distance de la *Porte de fer*, défilé fameux; *Karlsburg* est une forteresse importante; *Weissenbourg* a un séminaire et un observatoire; *Thorda* fait un grand commerce de sel; enfin *Szamos-Uivar* est une jolie petite ville peuplée d'Arméniens. Près de *Gradichtie* on trouve beaucoup d'antiquités romaines et quelques débris de la cité d'*Ulpia-Trajana*.

Dans la contrée des *Szeklers*, on ne rencontre généralement que de grands bourgs, tels que *Szent-Miklos* avec une belle église arménienne, *Udvarhely*, *Szent-Giorgy*, *Miklos-Var*, et autres. Il y a cependant une ville royale, *Maros-Vasarhely*, qui renferme un beau palais, une église catholique, et deux temples réformés. Le pays est hérissé de montagnes, mais fertile en fruits et en grains; les habitans sont voués au service de hussards et vivent de leurs champs, de leurs bestiaux et de leurs bois.

Les Saxons possèdent *Hermanstadt*, ancienne capitale de la Transylvanie, résidence du commandant-général et siége d'un évêché; ville d'une belle apparence à l'extérieur, mais composée de rues étroites et sans pavés, garnies de maisons dans le goût gothique. On dit qu'elle tire son nom d'Hermann, le chef des Saxons qui se retirèrent en Transylvanie. A peu de distance de sa double muraille se trouve *la porte de la Tour rouge*, passage par lequel l'Aluta se précipite dans la Valachie. Hermanstadt, quelques bourgs, tels que *Reps*, où se tient tous les ans un marché aux chevaux; *Heltau*, où l'on fabrique des draps et des faulx; *Rosinar* et *Gross-Schenck*, sont dans l'*Altland* ou le *vieux pays*. La ville de *Segesvar*, où l'on trouve des antiquités romaines; celle de *Medwisck* ou *Medias* dans une vallée arrosée par la grande Kokel, et le bourg de *Berthelm*, siége de l'intendance des églises luthériennes, sont dans le *Weinland* (*le pays des vignobles*). La cité de *Müllenbach* et le bourg de *Broos* sont les lieux les plus considérables de la contrée dite *Vor dem Walde* (*avant les forêts*). *Fogaras*, siége d'un évêché du rit grec-uni, est un bourg qui pourrait passer pour une jolie ville : l'Aluta y coule sous un beau pont en bois de 144 toises de longueur, et *Kronstadt*, dans le *pays des Tempêtes* (*Burzen-Land*), est la ville la plus importante de la Transylvanie par sa popu-

lation, sa richesse, ses manufactures et son commerce. Elle a quelques fortifications et des colléges luthériens et catholiques.

Les Saxons, qui peuplent le pays que nous venons de parcourir, y furent appelés en 1143 par le roi Geysa II, et obtinrent du roi André II en 1224 des immunités et des priviléges qui se sont conservés malgré les envahissemens du pouvoir. Sous leurs magistrats et leurs sénats électifs, ils jouissent encore aujourd'hui d'une grande liberté civile, envoient des députés à la diète et ont des réglemens municipaux qui contiennent de sages dispositions sur les habillemens, les cérémonies et les fêtes. Ils sont très-attachés à la religion évangélique, et se nomment entre eux *Teutsche*, ou Allemands et non Saxons, dénomination qu'ils doivent aux Madjiars.

TABLEAU des divisions administratives et de la population de la Transylvanie ou de la grande principauté des Sept-Châteaux.

Superficie en lieues carrées.	Population en 1827.	Rapport de la population à la lieue carrée.
3,105.	2,001,000 individus.	644.

Pays des Hongrois.

Comitats, districts, juridictions.	Population.	Villes et bourgs.	Population.
Comitat d'Unyad.	147,000	Vajda-Hunyad, b.[1]	1,600
—— de Zarand.	47,000	Deva, b.	2,000
—— de Kraszna.	61,000	»	»
—— du Szolnok moyen.	102,000	Somlyo, b.	2,000
—— du Szolnok intérieur.	126,000	Tasnad, b.	»
—— du Doboka.	108,000	Szamos-Ujvar, v. r.	3,200
—— de Klausenbourg.	137,000	Szek, b.	»
—— de Thorenbourg.	148,000	Klausenbourg, v. r.	20,000
—— de Kokelbourg.	56,000	Thorda, b.	7,000
—— du Weissenbourg supérieur.	49,000	Kokelbourg, b.	2,000
—— du Weissenbourg inférieur.	98,000	Nagy-Enyed, b.	6,000
District de Fogaras.	75,000	Karlsbourg, v. r.	6,000
—— de Kœvar	53,000	Fogaras, b.	5,000
		Kapnik-Banya, b.	»

Pays des Szeklers.

Juridiction d'Aranyos.	22,000	»	»
—— de Maros.	57,000	Maros-Vasarhely, v. r.	10,000
—— d'Udvarhely.	46,000	Udvarhely, b.	6,000
—— de Csik.	92,000	Csik-Szereda, b.	2,000
—— d'Haromszek.	82,000	Bereczk, b.	1,500

Pays des Saxons.

Juridiction de Reps.	31,000	Reps, b.	2,500
—— de Schœssbourg.	27,000	Schœssbourg, v. r.	6,000
—— de Gross-Schenck.	31,000	»	»
—— de Medias.	38,000	Medias, v. r.	4,300
—— de Leschkirch.	19,000	Leschkirch, b.	2,000
—— d'Hermanstadt.	99,000	Hermanstadt, v. r.	16,000
—— de Reissmarkt.	22,000	Reissmarkt, b.	1,500
—— de Muhlenbach.	18,000	Muhlenbach, v. r.	4,200
—— de Bross.	22,000	Bross, b.	3,200
District de Bistritz.	107,000	Bistritz, v. r.	4,600
—— de Kronstadt.	81,000	Kronstadt, v. r.	25,000

[1] Abréviations : v. r., ville royale ; b., bourg.

Généralat des limites militaires transylvaines [1].

1er régiment de Szeklers. . . .	37,000
2e *id.* *id.*	33,000
1er *id.* de Valaques. . .	27,000
2e *id.* *id.* . . .	32,000
Housards-Szeklers.	28,000

Division de la population.

Par races.		Par cultes.	
Madjiars et Szeklers	520,000		
Saxons.	460,000	Catholiques.	150,000
Valaques.	920,000	Grecs unis.	200,000
Zigeunes.	85,000	Grecs orientaux.	1,125,000
Slaves.	8,000	Protestans.	210,000
Arméniens.	6,000	Réformés.	260,000
Italiens.	2,000	Unitaires.	56,000
	2,001,000		2,001,000

[1] La population régimentaire est comprise dans celle des provinces.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description du royaume de Galicie.

La *Galicie*, qu'il faudrait appeler *Galitzie*, en francisant plus exactement qu'on ne l'a fait son nom allemand, était, au xe siècle, une principauté indépendante russe appelée *Galitz*, et en polonais *Halitz* [1]. La *Lodomérie*, qui fait partie du même royaume, était à cette époque une autre principauté que les Russes nommaient *Wolodimir*, *Wladimir* ou *Lodomer* [2]. Au xiie siècle, ces deux duchés tombèrent au pouvoir de la Hongrie, qui les conserva jusqu'au commencement du xve, qu'ils furent cédés à la Pologne. A l'époque du premier partage du territoire polonais, Marie-Thérèse se les fit restituer et en forma un royaume; en 1786, la Bukowine, que l'on appelait la Moldavie autrichienne, fut, pendant plusieurs années, réunie à cet État; au second partage de la Pologne, l'Autriche obtint de ce côté plusieurs agrandissemens, et la Lodomérie fut séparée de la Galicie; en 1809, Napoléon réunit une grande partie de ce territoire au grand-duché de Varsovie; les derniers traités conservèrent cette conquête au royaume de Pologne, et celui de Galicie comprend aujourd'hui l'ancienne Galicie orientale, la Lodomérie et la Bukowine.

Telle est en peu de mots l'histoire de ce royaume, peuplé principalement de Rousniakes, de Polonais, de Juifs et de Valaques. Nous allons maintenant en donner la description physique.

Dans sa partie méridionale il est borné par les Carpathes, que les habitans désignent sous le nom de *Czerna-Gora*. Ces montagnes sont formées de calcaire, de couches hétérogènes appelées *grauwackes* par les Allemands, et de grès houiller. Des couches ferrugineuses

[1] On voit d'après ces deux noms que c'est une faute d'écrire *Gallicie*.

[2] Les Autrichiens désignent ce royaume sous le nom de *Galicie et Lodomérie* (*Kanigreich Galizien und Lodomerien*).

et des dépôts de sel gemme les traversent. Au bas de cette chaîne s'étendent des collines d'argile et de grès à débris végétaux, du milieu desquels s'élèvent çà et là des plateaux de craie et des calcaires analogues à ceux des environs de Paris. Les vallées sont couvertes de dépôts d'alluvions et de transport. Dans la partie septentrionale règne une longue lisière de sables mouvans qui ne nourrit que des pins résineux. Au nord de Lemberg, un plateau argileux formé par la petite chaîne de collines appelée les monts *Biesziad*, qui domine le cours du *Bug* et de ses affluens, est couvert de lacs et de marais.

Un des lacs situés au milieu des Carpathes donne naissance au *Dniestr* ou *Dniester*, dont les eaux rapides traversent d'occident en orient la moitié de la Galicie; la *Vistule*, qui sort des mêmes montagnes en Moravie, sert de limite du sud-ouest au nord-est entre le royaume et le territoire polonais; enfin le *Sann*, affluent de ce fleuve, traverse la Galicie dans la direction générale du sud au nord. Les lacs, les marais, les pluies qui s'accumulent sur les sommets des Carpathes, la barrière que ces monts offrent aux vents du midi, l'influence de celui du nord-est qui ne rencontre aucun obstacle, entretiennent en Galicie une humidité malsaine, et quelquefois des froids excessifs. Cependant si l'agriculture y était plus avancée, si l'éducation du bétail y était moins négligée, elle pourrait passer pour une contrée assez riche; on est même étonné qu'elle ne le soit pas, lorsqu'on sait que le commerce y est libre et que le fardeau des impôts y est moins lourd qu'ailleurs. Les productions minérales y sont peu variées : on n'y exploite que 40,000 quintaux de fer et 10,000 de soufre. Les silex-pyromaques ou pierres à fusil sont un objet d'exploitation de la valeur d'environ 45,000 fr.; mais les mines de sel de Wieliczka et de Bochnia sont tellement importantes qu'elles fournissent près de 400,000 quintaux, qui alimentent une exportation que l'on peut évaluer à 3,500,000 fr.

A l'extrémité orientale du royaume, la *Bukowine* ou le *cercle de Czernowitz* est la première province que nous parcourons. Son nom, tiré du slave *bukow*, signifie *pays des hêtres* ou *forêt de sang* : les pentes des Carpathes y sont couvertes de forêts de hêtres et de sapins. L'origine de cette dénomination se rattache à un trait historique : Étienne le Grand, hospodar de Moldavie, défit en 1496 une armée polonaise; plus de 20,000 nobles tombèrent en son pouvoir; il les fit atteler à la charrue et les força d'ensemencer de hêtres le champ de bataille. Cet arbre est appelé *bois de sang* par les Valaques : de là, suivant la tradition, le nom de Bukowine donné à la contrée. *Czernowitz* ou *Tschernowitz*, sa capitale, située au pied des montagnes sur le bord du Pruth, est le siége d'un évêché, mais n'a rien de remarquable; *Sereth*, traversée par une rivière de ce nom, près de la frontière de la Moldavie, est moins importante encore; enfin, dans une plaine agréable et fertile, arrosée par la Suczawa, la petite ville de *Suczawa*, plus peuplée que la précédente, paraît avoir été jadis considérable : les Romains l'appelaient *Sucidava*. On y voit les ruines d'un château qui servit de résidence aux despotes de la Moldavie; au XVIe siècle elle fut détruite par les Tartares, et le nombre de ses maisons, qui s'élevait à 16,000, n'est plus que de 1000 aujourd'hui.

La Bukowine, bien qu'elle soit une dépendance de la Galicie, a ses états provinciaux à part et une population qui diffère de celle du reste du royaume. Deux peuples s'y font principalement remarquer : les *Moldoveny*, véritables Valaques, attachés comme ceux ci à la religion grecque, et soumis à une noblesse composée de *boyards* ou seigneurs, de *maziles* ou de chevaliers; les *Lippowany*, remarquables par leur frugalité, leurs mœurs douces et tranquilles, peuple russe de l'ancien rit, fidèle à des cérémonies et à des doctrines particulières, qui reçut de Joseph II un asile dans la Bukowine.

Dans l'ancienne Podolie, près du Pruth, au pied des montagnes nommées *Pokutie*, pays riche et fertile, la florissante ville de *Sniatyn*, fréquentée pour ses foires aux bestiaux, se présente environnée de marais. Au-delà de ces monts, la partie orientale de la Galicie nous montre la ville royale de *Stanislawow*, chef-lieu de cercle, entourée de murailles, dont les habitans ont conservé le costume national polonais. *Halicz* ou *Halitz*, qui a donné son nom à la Galicie, dont elle fut jadis la capitale, est située sur le Dniester, près de son confluent avec la Loumika. Sa faible population se compose presque entièrement de Juifs de la secte des Karaïtes, qui s'y établirent au XIIe siècle. Ces Israélites sont en grand nombre aussi à *Tarnopol*, sur le bord du Sereth, et à *Zloczow*, qu'entourent plusieurs petits lacs. *Brezany*, arrosée par la Zlota-Lipa, fabrique des toiles à voiles et fait le commerce de pierres à fusil. Près de la frontière septentrionale du royaume, *Brody*, qui sur une population de plus de 18,000 habitans renferme plus de 16,000 Juifs, est le principal entrepôt du commerce avec la Pologne, la Russie et la Turquie.

Au pied d'une petite chaîne de montagnes qui séparent le bassin du Dniester de celui du Bug, *Lemberg*, arrosée par plusieurs ruisseaux, est la capitale de la Galicie, la plus grande, la plus belle et la plus peuplée de ses cités. Son nom polonais est *Lwow*, que l'on a latinisé en celui de *Leopol*. Les Juifs, les Grecs, les Arméniens et les Catholiques y ont des temples; la cathédrale, l'hôtel-de-ville et le palais de l'archevêque arménien sont les principaux ornemens de cette ville, si différente de toutes celles que nous venons de parcourir. Descendons vers les bords du Sann, nous y verrons d'abord *Przemysl*, dominée par une ancienne forteresse, et plus bas, sur une colline, *Jaroslaw*, qui fait un grand commerce de cire et de cierges. Toutes les forêts voisines sont remplies d'abeilles. La petite ville de *Jaslo*, sur la pente des Karpathes, est le chef-lieu d'un cercle dont les habitans n'ont d'autre industrie que l'exploitation des forêts et la fabrication des toiles à voiles. *Krosno* est le principal entrepôt des vins de la Hongrie. *Rzeczow*, avec un grand château au bord du Wisloka, est le siége de la cour criminelle.

Près des bords de la Vistule, *Tarnow*, arrosée par la Biala, fabrique du linge de table et fait un commerce important; *Andrychow* et *Kenty* se livrent à la même industrie. *Biala* fabrique des draps; *Podgorze*, ville nouvelle, jouit de plusieurs priviléges en faveur de ses manufactures; *Bochnia* et *Wieliczka*, séparées par une distance de cinq lieues, sont deux villes rivales par leur population et par l'exploitation de leurs mines de sel, bien que la seconde y occupe 600 ouvriers, c'est-à-dire le double de ceux de la première.

La contrée que nous avons parcourue en quittant la Bukowine peut se diviser, sous le rapport ethnographique, en deux régions: celle qui comprend l'orient et le centre renferme une population dont l'idiome est un mélange de russe et de polonais et qui descend des *Rousniaques* dont nous avons parlé en décrivant la Hongrie. Ce peuple est moins dépravé que celui qui habite le bassin de la Vistule, compris autrefois dans la haute Pologne; il est aussi plus laborieux quoique plus ignorant en agriculture. Dans les Carpathes, qui bordent cette région au sud, les *Houcoules*, peuple slave de la même origine, s'adonnent au métier de pâtre et conservent quelques traces de la vie sauvage. La seconde région est peuplée de Polonais: ceux de la plaine, que leur dépravation suffit pour caractériser, portent le nom de *Mazuraques*, ceux des montagnes, ou les *Gorales*, s'en distinguent totalement. Ils sont plus sveltes, plus agiles, plus robustes, ennemis des précédens, avec lesquels ils ont de fréquens rapports après avoir eu long-tems de sanglantes querelles. Les troupeaux forment leur richesse; ils parcourent avec eux les montagnes jusqu'à ce que la mauvaise saison les force à redescendre dans la plaine. Semblables à nos paysans du Cantal, des hautes et basses Alpes, ils se répandent dans les différens États de la monarchie autrichienne, exerçant différens métiers, principalement celui de colporteur.

Ce mélange de diverses nations ignorantes, à peine civilisées, étrangères l'une à l'autre, est peu favorable aux efforts que fait le gouvernement autrichien pour détruire en Galicie tant de traces de barbarie. En vain y a-t-il aboli la servitude; la noblesse qui possède toutes les terres, les Juifs qui exercent seuls le commerce, sont peut-être les principaux obstacles à la civilisation complète d'un peuple naturellement apathique et paresseux.

TABLEAU de la division territoriale et de la population des royaumes de Galicie et de Lodoméria.

Population générale.	Superficie en lieues carrées.	Rapport de la population à la lieue carrée.
4,293,500.	4,334.	990.

Cercles.	Population.	Villes.	Population.
Wadowice. . . .	313,200	*Wadowice*. . . .	2,500
		Andrichow. . . .	2,800
		Biala.	2,700
		Kenty.	3,200
Bochnia	204,600	*Bochnia*	5,500
		Podgorse.	1,600
		Wielicska	6,000
Sandec	217,300	*Neu-Sandec*. . .	3,700
Jaslo.	227,100	*Jaslo*.	1,800
		Krasno.	5,000
Tarnow	235,400	*Tarnow*	4,700
Rzeczow. . . .	257,200	*Rzeczow*	4,900
Sanok	245,400	*Sanok*.	1,600
Sambor	282,400	*Sambor*.	8,600
Przemysl. . . .	244,000	*Przemysl*.	7,500
		Jaroslaw.	7,000
Zolkiew	218,400	*Zolkiew*	4,000
Lemberg . . .	165,300	LEMBERG	51,300
Zloczow. . . .	234,500	*Zloczow*	7,400
		Brody	18,300
Tarnopol . . .	209,200	*Tarnopol*	10,200
Brzezany . . .	203,700	*Brzezany*	4,400
Stry.	201,600	*Stry*.	5,500
		Halicz.	1,800
Stanislawow. .	215,500	*Stanislawow*. . . .	8,500
Czortkow. . .	175,600	*Czorthow*	2,500
Kolomea . . .	181,900	*Kolomea*	6,600
		Sniatyn.	6,400
Czernowits ou Bukowine.	261,200	*Czernowitz*	8,100
		Sereth.	3,300
		Suczawa.	5,200

Population par nations.

Polonais. . . .	1,742,700
Rousniaques..	1,774,000
Valaques. . .	261,600
Juifs.	422,000
A reporter.	4,200,300

Report	4,200,300
Allemands. . .	74,600
Lippowanys. .	10,000
Arméniens. . .	6,000
Zigeunes. . .	2,000
Grecs.	600
	4,293,500

Revenu : 30,000,000 de francs.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Description physique de l'Allemagne.

Cherchant toujours à concilier la géographie naturelle et la géographie politique, nous allons continuer à parcourir les États de la monarchie autrichienne; mais comme en franchissant l'extrémité occidentale des Carpathes, en traversant le cours de la March, nous nous trouverons sur le territoire allemand, arrêtons-nous quelques instans à considérer l'ensemble de cette vaste contrée, partagée entre trente-neuf États confédérés, comprenant 2,433 villes, 2,071 bourgs, 88,619 villages et hameaux, plus de 30,000,000 d'habitans, sur une superficie d'environ 32,650 lieues carrées, contrée dont la population dominerait l'Europe si elle était plus unie [1].

L'Allemagne se termine au sud par les ramifications des Alpes tyroliennes et rhétiennes, par les Alpes noriques et par les chaînes qui dépendent des Alpes styriennes; à l'est par celles que les Allemands appellent *Fischbacher* et *Sœmmering-Gebirge*, qui séparent la Hongrie de l'Autriche, par une partie du cours de la March ou de la Morawa, par une branche des Carpathes, le cours de la Prosna et celui de la basse Vistule, quoique sous le rapport politique on puisse y ajouter de ce côté les possessions prussiennes comprises depuis ce fleuve jusqu'au-delà du Niémen. Au nord elle est bornée par la mer Baltique, par le cours de l'Eider, qui sépare le Holstein du Danemarck, et par la mer du Nord; à l'ouest, par la Meuse et le royaume des Pays-Bas, et par un rameau des Ardennes qui sépare le grand-duché de Luxembourg du reste des possessions néerlandaises; enfin par la France et le territoire de la confédération helvétique.

En-deçà des limites que nous venons de déterminer, les Alpes s'abaissent à mesure qu'elles se rapprochent des bords du Danube, mais leurs cimes orgueilleuses dépassent celles des Carpathes de toute la hauteur dont celles-ci s'élancent au-dessus des plaines sarmatiques et germaniques. A l'ouest de ces monts, un long plateau nommé *Gesenker-Gebirge* ou *montagnes abaissées*, conserve une élévation de 4,000 pieds, et sépare le cours de l'Oder de celui de la March. Les *Sudètes* (*Sudeten-Gebirge*) rattachent ce plateau aux *monts Moraves* (*Marchen-Gebirge*) au sud, et aux *monts Géans* (*Riesen-Gebirge*) à l'ouest. Au nord de ceux-ci s'étendent des plaines sablonneuses et marécageuses que traversent l'Oder et l'Elbe; mais vers le sud-ouest ils se rattachent aux *monts Métalliques* ou à l'*Erz-Gebirge*, qui, par les *Fichtel* (*Fichtel-Gebirge*), ne forment pour ainsi dire qu'une chaîne avec le *Bœhmer-Wald* ou la forêt de Bohême, pour circonscrire ce royaume d'une manière complète, à partir des Sudètes.

Sorti des monts Géans, l'Elbe circule au milieu de cette vaste enceinte quadrangulaire, qui semble avoir dû former jadis le bassin d'une caspienne. L'intérieur de ce bassin est occupé par le *Mittel-Gebirge* ou les *monts du milieu;* en dehors et à l'ouest on ne voit plus que des chaînes d'une médiocre étendue, mais quelquefois d'une hauteur considérable, dont les nombreuses ramifications

[1] Ses habitans, classés d'après leur religion, présentent le résultat suivant :

Catholiques.	17,906,500
Protestans.	12,032,000
Hussites, Moraves, etc. . . .	28,000
Grecs.	14,000
Juifs.	183,000
Total.	30,163,500

se lient entre elles par des collines. Près des bords du Rhin, le *Schwartz-Wald* ou la *Forêt-Noire*, la plus considérable de ces chaînes, s'élève à 4,600 pieds, sépare le fleuve sorti des Alpes, du cours du Neckar ou Necker et donne naissance au Danube. Une de ces ramifications forme le *Rauhe-Alp* ou les *Alpes de Souabe*.

Les monts *Fichtel* se rattachent à plusieurs autres chaînes, dont les plus importantes sont le *Frank-Hœhe* au sud, le *Franken-Wald* au nord et le *Thuringer-Wald* au nord-ouest, tandis que le Mein circule entre le *Steiger-Wald*, le *Rhœne-Gebirge*, les collines volcaniques du *Spessart* et l'*Oden-Wald*. La Fulda et la Werra, sorties, la première des monts Rhœne, et la seconde du Thuringer-Wald, réunissent leurs cours à peu près egaux pour former le *Weser*, fleuve peu profond dont les sables arrêtent quelquefois les navires près de son embouchure, dans la mer du Nord. Au nord du Spessart, on remarque la chaîne basaltique du *Vogelberg*, dont les cimes couvertes de forêts ne dépassent pas 2,600 pieds, et au nord du Thuringer-Wald, le groupe central du Hartz, si riche en mines métalliques, dominé par le *Broken* ou le *Bloksberg*, dont le sommet s'élève à 3,500 pieds. Ce sont les montagnes les plus importantes du nord de l'Allemagne. Sur la gauche du Weser, les monts *Egge* et la *forêt de Deutschbourg* ou le *Deutschburger-Wald* forment une longue chaîne d'où sort le petit fleuve de l'*Ems*, qui traverse des tourbières et des marais, et dont l'imposante embouchure à l'ouest de celle du Weser est digne d'un cours d'eau plus important.

L'étendue de l'Allemagne, l'énumération des montagnes et des fleuves qui la traversent, annoncent une grande variété de sites, une foule de faits géologiques, et une importante richesse tirée du sein de la terre et de la culture du sol. Donnons seulement dans cet aperçu une idée de sa composition géognostique, de sa flore et de sa faune; l'aspect du pays et son agriculture trouveront leur place dans les descriptions spéciales.

Sur le versant méridional des Alpes rhétiennes, ainsi que dans la vallée de l'Adige, s'élèvent des pics composés de roches anciennes : la *dolomie* ou le calcaire magnésifère y forme des masses bizarrement découpées qui imitent de loin des constructions en ruines. Cette formation repose sur des porphyres qui semblent avoir subi, par l'action d'une grande chaleur ou d'une sorte d'incandescence, une modification qui s'est manifestée jusque dans le calcaire qu'ils ont soulevé dans les airs à une hauteur considérable, en changeant sa texture primitivement compacte en une texture grenue, et en détruisant les corps organisés dont il était rempli. Au bas des Alpes de la Styrie, des grès, des argiles et des marnes coquillières garnissent la vallée de la Mur; on y trouve de grands dépôts de végétaux fossiles : tout y annonce des terrains de la dernière époque géologique. Ces montagnes ne renferment point d'eaux minérales chaudes, mais un grand nombre de sources ferrugineuses.

Les Alpes de Salzbourg, qui se prolongent jusqu'au bord du Danube, sont d'abord composées, près des sources de l'Ens, de granites et d'autres roches d'une époque contemporaine. Leurs cimes se perdent dans les nuages, et cependant elles paraissent moins élevées que les montagnes calcaires qui reposent à leurs pieds : cette illusion est due aux pentes abruptes de ces dernières, qui de leur base ne permettent point à l'œil d'apercevoir les sommités qui les dominent. Couvertes d'une immense variété de végétaux, elles offrent aux botanistes plus de sujets de recherches que leurs aînées. A l'ouest du cours inférieur de l'Ens, on trouve de beaux marbres et des dépôts de sel gemme; à l'est on exploite des mines d'argent, de plomb, de fer, et des houillères.

Sur la rive droite du Danube, dans le bassin de la March, les plaines basses sont couvertes d'alluvions et de terrains de transport; sur les pentes des Carpathes, des monts Gesenke et des Sudètes, on trouve d'abord plusieurs petits bassins isolés où se montrent une formation houillère de grès et d'argile schisteuse, du fer argileux, des pophyres, des calcaires métallifères contenant du plomb, du fer et du zinc, des roches coquillières anciennes et des dépôts argileux et gypseux renfermant des bancs de sel gemme. Les granites forment toutes les cimes élevées, mais les roches schisteuses et micacées se montrent dans les parties basses. Dans les plaines de la Silésie, les alluvions abondent en argile bleuâtre.

La constitution des montagnes qui forment le bassin de la Bohême diffère essentiellement sur plusieurs points : la chaîne du Bœhmer-Wald est formée de granites à petits grains, de roches micacées, de schistes ardoisiers et de syénite, roche d'un aspect granitique. Ces roches forment des cimes décharnées, des pointes en forme de pyramides et d'aiguilles, et des abîmes profonds. Les forêts qui occupent leurs pente offrent des repaires au lynx et à l'ours, et les plaines que forment leurs

bases sont couvertes d'étangs et de marais. Les monts Géans annoncent l'antique présence des feux souterrains par leurs sommets et leurs flancs arrondis; on y trouve des grès et des basaltes entourés de calcaires remplis de coquilles fossiles.

Les pentes méridionales de l'Erz-Gebirge présentent aussi d'immenses traces d'éruptions volcaniques: les porphyres y ont éprouvé de violens soulèvemens; les célèbres sources minérales de Carlsbad et de Tœplitz, sorties de ces rochers, les eaux ferrugineuses de Bechin et d'Eger, ainsi que plusieurs autres moins renommées, prennent naissance au milieu de terrains qui portent l'empreinte d'une origine ignée. Près d'Eger, le Cammerberg est une montagne de forme conique couverte de laves et de scories. La charpente de l'Erz-Gebirge est granitique; sa richesse minérale, surtout du côté de la Saxe, est si importante qu'elle lui a valu le nom de monts Métalliques. Dans les monts Moraves on remarque, surtout vers le nord, des grès que l'influence de l'atmosphère décompose si facilement, qu'ils prennent les formes les plus propres à tromper les voyageurs; ainsi, là où l'on croit apercevoir des châteaux en ruines ou de riches villages, on n'est détrompé que lorsque la distance permet de reconnaître que l'œil a été déçu par une illusion qu'expliquent facilement les formes variées que prennent ces roches siliceuses. Vers le centre de la Bohême, non loin des bords de la Moldau, les roches micacées primitives sont recouvertes d'alluvions dans lesquelles on trouve des bois fossiles et des minerais de fer qui contiennent jusqu'à 62 pour 100 de ce métal. La rivière que nous venons de nommer est l'un des principaux affluens de l'Elbe : son cours est de plus de 60 lieues; ses eaux coulent avec rapidité : sa pente est d'environ 6 pieds par lieue.

Le cours du Danube divise le sol de la Bavière en deux grandes formations géologiques: au sud de ce fleuve s'étendent, depuis le lac de Constance jusqu'à l'embouchure de l'Inn, de vastes terrains de la même époque que ceux des environs de Paris; ils reposent sur des roches plus anciennes que supportent les granites des Alpes. Au nord du fleuve, des terrains d'alluvions et de transport recèlent des ossemens de divers animaux perdus; dans la vallée du Régen on a découvert des os de tapirs et de rhinocéros; dans celle du Mein des débris d'éléphans annoncent par leur taille qu'ils appartenaient à des animaux gigantesques: les cavernes naturelles creusées dans les calcaires du Steiger-Wald renferment d'immenses amas d'ossemens de lions, d'hyènes et de divers ruminans épars dans des argiles d'alluvions. Les dépôts de transport de la vallée du Necker abondent en débris des mêmes animaux. Les schistes calcaires de la vallée de l'Altmühl contiennent des restes de crocodiles. Les terrains qui bordent la Regnitz et le Mein appartiennent à des calcaires anciens, à des grès, à d'autres dépôts quartzeux.

Les roches granitiques de la Forêt-Noire supportent en plusieurs endroits des calcaires de l'époque secondaire; les rameaux qui se dirigent vers le nord sont composés de grès anciens; les pentes qui s'inclinent vers le Rhin sont formées de terrains postérieurs à la craie: les flancs de toute cette chaîne sont couverts d'épaisses forêts.

Au nord du Mein, les chaînes de collines sont composées de calcaires anciens et de grès flanqués, à l'est et à l'ouest, de dépôts volcaniques, qui d'un côté forment la chaîne du Vogelberg et celle du Westerwald, et de l'autre sur la rive gauche du Rhin, le groupe basaltique de l'Eifel. Çà et là s'élèvent autour de ces produits de l'Océan et des feux souterrains, des sommets et des plateaux granitiques; au nord du Thuringer-Wald les granites disparaissent peu à peu; près de l'Aller, affluent du Weser, on n'en trouve plus de traces. A l'embouchure de l'Aller se terminent les calcaires anciens; au nord et à l'ouest, toutes les plaines qui descendent vers la mer du Nord, sont couvertes de terrains de sédiment supérieur jusqu'au-delà de l'Elbe, où d'immenses dépôts de sables qui reposent sur la craie, se confondent au bord de la Baltique avec les terrains sablonneux et marécageux de la Poméranie.

Les richesses de la botanique ne le cèdent point, en Allemagne, à celles de la minéralogie et de la géologie : les forêts tiennent le premier rang par leur importance; elles couvrent presque un tiers de la superficie du sol. Le chêne domine dans la région centrale: toutes les collines en sont couvertes, et c'est autour de cet arbre, que l'on peut appeler national, que se groupent les hêtres, les frênes, les ormes, les peupliers, que dominent sur des sommets plus élevés les pins et autres arbres résineux, tandis que dans les lieux bas ou abrités, le châtaignier, le noyer, l'amandier et tous les arbres fruitiers étalent leurs riches productions. L'Allemagne méridionale offre à différentes hauteurs, dans les importantes chaînes de montagnes, les grands végétaux que nous venons de désigner. Le mélèse et le sapin y végètent avec vigueur au-delà de 5,000 pieds d'élévation. Les montagnes de la Bavière sont couvertes jusqu'à

2,000 pieds par le pin rouge et le genévrier; le bouleau couvre les pentes inférieures; mais le chêne et le hêtre, bien qu'assez communs, y restent privés de la vigueur dont ils sont susceptibles. Les sapins et les autres conifères se multiplient naturellement dans l'Allemagne septentrionale, jusqu'aux extrémités des plaines sablonneuses qu'arrosent l'Elbe et l'Oder; mais ils n'y atteignent jamais la force et la vigueur qui, dans le nord de l'Europe, rendent ces arbres propres aux constructions navales.

La flore de l'Allemagne, assez pauvre dans les plaines septentrionales où dominent les bruyères et les genévriers, acquiert une grande variété dans les régions du centre et du midi. Ces deux régions abondent principalement en plantes ombellifères et cruciformes; celles à racines bulbeuses choisissent de prédilection les vallées chaudes, principalement celles de l'Autriche. Plusieurs végétaux des Alpes suivent le cours des fleuves depuis leurs sources; c'est ainsi que le cytise (*cytisus Alpinus*), qui se distingue par ses fleurs d'un jaune d'or tombant en longues grappes odorantes, quitte les montagnes qui l'ont vu naître, pour embellir les bords du Rhin et du Danube.

Nous avons parlé de l'ours et du lynx qui peuplent les forêts germaniques, autrefois asile des élans et des urus; ajoutons que les loups y sont peu nombreux, que les renards et les martes y deviennent de jour en jour plus rares; que le chat sauvage et le blaireau s'y multiplient; que le hamster, le dévastateur des champs, pullule, surtout en Saxe, de manière à effrayer l'agriculteur; que l'industrieux castor, qui ne trouve de refuge contre l'homme que dans les lieux les plus retirés, habite encore les hauteurs du Bœhmer-Wald et les rives de la Salza; que l'innocent bouquetin, que le léger chamois, que l'apathique marmotte trouvent de nombreuses retraites dans les montagnes de la Bavière et dans les Alpes du Tyrol et du Salzbourg, et nous aurons donné en peu de mots une idée générale de la faune allemande.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description du Margraviat de Moravie et de Silésie.

Reprenons le cours de nos excursions, en continuant à parcourir en Allemagne les diverses parties de la monarchie autrichienne, de cette puissance dont les vastes États, en apparence homogènes, parce que sous le point de vue physique ils forment un ensemble compacte, sont cependant désunis, sous le rapport politique, par les intérêts divers et les antipathies nationales qui divisent presque toute leur population.

La Moravie, province qui tire son nom de la rivière appelée Morawa par les anciens Slaves, forme, avec la Silésie autrichienne, un margraviat borné au nord par la Prusse, à l'ouest par la Bohême, au sud par l'Autriche, et à l'est par la Hongrie et la Galicie. Séparée de ces deux pays, que nous avons décrits, par deux rameaux des Carpathes, c'est par elle que nous devons entrer en Allemagne.

Au VIIe siècle, les descendans des *Marcomani* et des *Quadi*, anciens peuples de la contrée, fondèrent le royaume de Moravie, qui comprenait une partie de la Hongrie; deux cents ans plus tard, cet État fut conquis par les Slaves, érigé en margraviat, et réuni au royaume de Bohême. Au XVe siècle, la Moravie cessa d'être gouvernée par des margraves particuliers.

Le centre du pays est occupé par les Slaves, trois fois plus nombreux que les Allemands, presque tous fixés dans les montagnes. Les premiers se divisent en plusieurs branches : les *Hannaques*, habitans des bords de la Hanna, qui se distinguent par leur langage, leur costume et leurs mœurs, et dont la ri-

chesse consiste en troupeaux et en volailles; les *Stroniaques*, qui habitent près des frontières de la Hongrie; les *Slowaques*, reconnaissables à leur haute stature; les *Horaques* et les *Wallaques*. Ces derniers, qui ne descendent point de la Valachie, et qui seraient mieux appelés Wahaques, parce qu'ils étaient fixés jadis au bord du Wag ou du Waha, parlent un dialecte bohême et portent le costume hongrois. Lorsque leur pays était couvert de forêts, ils faisaient un commerce important d'agaric ou d'amadou. Ce genre d'industrie est bien diminué depuis qu'ils se sont livrés à l'agriculture.

Les Allemands se subdivisent aussi en quatre branches : les *Hochlænders*, ou Silésiens, occupent la chaîne du Gesenke; les *Kuhhændlers*, la partie orientale du pays; les *Paganers* et les *Schænhaengstlers*, le versant oriental des monts Moraves. Les peuples qui se fixèrent plus tard dans la Moravie, sont les descendans des Allemands qui s'y établirent pendant la guerre de trente ans, les Croates, les Français et les Juifs.

Lorsque Joseph II eut fondé la liberté de conscience, on vit paraître sur tous les points de cette province un nombre considérable de dissidens qui conservaient les principes de la réformation; bientôt leur nombre s'éleva à près de 20,000. Toutefois il n'approche pas de celui des catholiques; aussi les couvens y sont-ils très-nombreux.

Le climat de la Moravie est plus doux que celui de plusieurs contrées situées sous le même parallèle, excepté toutefois dans la région montagneuse : le vent le plus fréquent est celui du nord-est. Le pays nourrit beaucoup de gibier, de poissons et d'animaux domestiques. Les récoltes en céréales surpassent les besoins de la population, qui cultive avec un égal succès les légumes, le houblon, le chanvre, le lin, la vigne et les arbres fruitiers. Le fer, la houille, l'alun, le marbre, offrent des produits assez considérables; mais la qualité du sol rend la plupart des eaux de sources malsaines, et le manque de communications entrave l'industrie d'ailleurs très-remarquable de cette province.

La Moravie et la Silésie, réunies depuis 1783, ont une diète particulière, composée des députés du clergé, de la haute noblesse, des chevaliers et des sept villes royales. Elle est convoquée tous les ans; mais une députation permanente s'occupe des affaires qui se présentent dans l'intervalle des sessions.

La capitale du magraviat est *Brünn*, au centre de la Moravie. Elle est défendue par quelques faibles fortifications et par une citadelle qui sert de prison d'État. On y remarque l'hôtel du gouvernement, dans lequel on conserve la charrue avec laquelle Joseph II retourna un champ près de *Rausnitz*; quelques belles places, plusieurs églises et de jolies promenades, entre autres celle plantée sur le sommet du Spielberg, et d'où l'on aperçoit, à quatre lieues à l'ouest, le bourg d'*Austerlitz*. Brünn renferme plusieurs hôpitaux, des écoles, un muséum. Son commerce consiste principalement en tissus de laine, en soieries et en chapeaux. *Hradisch*, forteresse importante au xve siècle, est située dans une île au milieu de la March, et entretient 39 ponts pour ses communications.

Sur la frontière méridionale de la province est la ville commerçante de *Nicolsbourg*; *Znaïm* est situés sur la rive gauche de la Taya : elle possède plusieurs édifices publics, deux couvens et un gymnase. Au milieu des monts Moraves, on trouve *Iglau*, dont le nom bohême est *Gihlawa*. Elle est bien bâtie, défendue par des fortifications, et importante par ses tissus de laine évalués, à 40,000 pièces par an. En descendant des montagnes, *Trebitsch*, sur l'Iglawa, n'est remarquable que par sa situation pittoresque et le grand château qui la domine; on y fabrique des draps et des glaces. *Kromau*, couronnée par un vaste amphithéâtre de verdure, s'enrichit par l'exploitation de ses houillères. *Ingrowitz* fait un commerce important de lin et de toiles écrues; c'est le siége du surintendant des communautés moraves.

Dans le bassin de la March, *Kremsier* est l'une des plus belles villes de la province; le plus remarquable de ses édifices est le magnifique palais de l'archevêque d'Olmutz. *Weiskirschen* est fréquentée par les baigneurs qui vont prendre les eaux d'un village, de *Tœplitz*, qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Bohême. *Prerau* est l'une des plus anciennes villes de la contrée; on y voit un grand édifice qui appartenait aux Templiers. L'ancienne capitale de la Moravie, *Olmutz*, siége de la justice du district et résidence de l'archevêque, est défendue par des fortifications et une citadelle bien entretenue. Cette ville, bâtie avec régularité, est aussi remarquable par son industrie et son commerce que par son lycée, ses écoles, sa bibliothèque et ses établissemens de bienfaisance.

Nous venons de visiter les principaux lieux de la Moravie; mais si nous franchissons les montagnes qui la séparent de la Silésie, nous remarquerons *Jœgernsdorf*, entourée de murailles et dominée par une montagne dont la cime supporte une magnifique église. Sur les

limites des possessions autrichiennes, *Troppau*, fortifiée et bien bâtie, renferme plusieurs manufactures, un antique hôtel-de-ville, un théâtre et le château ducal de Liechtenstein. Sur les pentes de Karpathes est *Teschen*, entourée de pâturages et de forêts; dans une vallée au sud-est, on aperçoit *Weichsel*, remarquable par une chute d'eau de 200 pieds de hauteur que forme la Vistule, qui donne son nom allemand à ce village. Enfin, sur la frontière de la Galicie s'élève *Bielitz*, dont les deux tiers des habitans s'occupent exclusivement de la fabrication des draps.

TABLEAU des divisions administratives et de la population du Margraviat de Moravie et de Silésie.

Superficie en lieues carrées.	Population. 1,968,700.	Rapport de la population à la lieue carrée.

Cercles.	Population.	Villes.	Population.
Iglau.	170,000	*Iglau.*	13,500
		Trebitsch.	4,000
Znaym.	157,700	*Znaym.*	4,700
		Kromau.	1,500
Brünn.	352,600	*Brünn.*	33,000
		Nikolsbourg.	7,700
Hradisch.	244,800	*Hradisch.*	1,500
Olmutz.	401,000	*Olmutz.*	11,000
		Sternberg.	7,000
Prerau.	249,700	*Prerau.*	3,300
		Kremsier.	4,000
Troppau.	219,100	*Troppau.*	11,700
		Jœgerndorn.	4,500
Teschen.	173,800	*Teschen.*	6,500
		Bielitz.	5,000

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description du royaume de Bohême.

Limitrophe avec la Bavière, la Saxe et la Silésie prussienne, la Bohême est entourée de tous côtés, ainsi que nous l'avons dit, par des chaînes de montagnes. Elle est arrosée par l'Elbe, le Moldau et l'Éger, et renferme un grand nombre de sources minérales, plusieurs lacs, quelques marais et des étangs, dont le nombre considérable a été diminué et diminue encore tous les jours par des dessèchemens successifs.

La température, en général humide, y est variée en raison de la quantité de montagnes élevées, de plaines étendues et de profondes vallées qui constituent son sol. Les jours orageux et nébuleux, comparés à ceux d'une parfaite pureté, sont dans le rapport de 5 à 1. Les vents les plus fréquens sont ceux du sud-est et du sud-ouest.

Six siècles avant notre ère, l'antique population de la Bohême fut subjuguée et à peu près détruite par les *Boii*. Ceux-ci, après avoir résisté à une irruption des *Cimbri*, furent soumis à leur tour, vers l'an 30 ou 40, par les *Marcomani*. Vers le VIe siècle, les *Slaves* chassèrent ces derniers, se maintinrent contre les attaques des *Avares* et des *Huns*, et établirent un gouvernement héréditaire. Restés idolâtres et soumis à l'autorité de Charlemagne

et de plusieurs de ses successeurs, ce ne fut qu'en 894 que leur grand-duc et quelques seigneurs se firent baptiser : en 972, Prague fut érigé en évêché. Au xie siècle, Othon IV accorda le titre de roi aux ducs de Bohême. Au commencement du xiiie, Ottocar et son successeur Ottocar II donnèrent une telle impulsion à l'industrie, aux arts et aux sciences, qu'au xive les lois étaient déjà écrites en allemand, et que Prague était devenue une des villes les plus importantes de l'Allemagne. Sous le règne de Wenceslas, fils de l'empereur Charles IV, l'ordre judiciaire et la langue nationale en usage dans les tribunaux furent réformés; mais la guerre civile éclata à propos des principes de réformation répandus par Jean Huss et Jérôme de Prague. En vain l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qui succéda à Wenceslas après la réunion de la Bohême à l'Autriche, en 1526, chercha-t-il à entraver la marche de la civilisation, et à étouffer les lumières répandues par la réforme religieuse; l'impulsion était donnée aux esprits. Maximilien II, plus éclairé, accorda, en 1567, une liberté illimitée à tous les cultes : son successeur Mathias suivit une marche opposée. De là naquirent des révoltes auxquelles vinrent se joindre les malheurs de la guerre de trente ans, que le génie de Marie-Thérèse parvint à réparer.

D'après l'acte fédératif de 1813, la Bohême fait partie de la confédération germanique. A son avènement au trône, le souverain fait serment de ne point aliéner le royaume, de respecter la constitution, de conserver aux états leurs priviléges, et de protéger la religion catholique.

La diète, divisée en quatre classes, comme dans les autres provinces autrichiennes, se borne à de simples votes sur les moyens d'exécuter les intentions du gouvernement. Dans ces grandes assemblées, le clergé est encore considéré comme le premier de tous les ordres. La noblesse supérieure compte parmi ses priviléges celui d'occuper les huit principales charges publiques. Dans les quarante-huit villes royales, quatre seulement, *Prague*, *Budweis*, *Pilsen* et *Kuttenberg*, ont le droit de les représenter toutes par leurs députés. Une autre classe de villes se compose de celles qui sont immédiatement soumises au gouvernement; trois d'entre elles, *Saatz*, *Kommotau* et *Kaaden*, ont leurs députés. Enfin la dernière classe des villes privilégiées jouissant des droits représentatifs, comprend les cités *protégées*, qui, à ce titre, sont affranchies de la servitude et des impôts seigneuriaux.

Malgré ces catégories et celles qui divisent les paysans en quatre classes, la répartition de la justice n'admet point de différence personnelle dans les individus, et la police exerce une égale surveillance sur tous, si l'on en excepte la malheureuse population juive, soumise à une avilissante sévérité.

Les Allemands, par leurs lumières, par les richesses qu'ils acquirent en partageant les dépouilles des protestans persécutés, par la protection dont ils dûrent jouir quand le pays passa sous le gouvernement de l'Autriche, ne tardèrent pas à obtenir la plus grande influence, et leur langue devint d'un usage général; la classe inférieure du peuple conserva seule l'un des dialectes de l'idiôme tchekhe ou bohême. Elle porte encore l'ancien costume national, qui se rapproche de celui des Polonais, et qui a été adopté aussi par quelques Allemands; du reste, la classe moyenne et les riches s'habillent à la française.

La population est en général très-sobre, surtout dans les montagnes, où la bière est réservée pour les jours de fête, tandis qu'elle forme la boisson habituelle des habitans des plaines et des vallées, quil a remplacent même quelquefois par le vin et l'eau-de-vie. Ceux-ci, qui sembleraient devoir tirer un parti avantageux du terrain fertile qu'ils exploitent, n'obtiennent, par suite de leur paresse et de leur ignorance, que de médiocres récoltes. Dans les montagnes, au contraire, l'industrie a su vaincre l'aridité d'un sol pierreux, exposé à l'inclémence des saisons.

Dans tout le royaume, la race des chevaux est la seule qui ait éprouvé d'heureuses améliorations; les chèvres sont nombreuses, mais les bêtes à laine ne donnent que des produits d'un qualité inférieure.

La vigne réussit peu en Bohême, quoiqu'on prétende qu'elle y était autrefois assez généralement cultivée pour permettre de prohiber les vins étrangers. La culture des arbres fruitiers, celle du lin et surtout du houblon, sont une ressource importante pour les habitans, de même que l'éducation des abeilles, qui est très-répandue.

Les forêts sont assez considérables pour donner lieu à des exportations. Elles sont peuplées de gibier de différentes espèces; mais les produits de la chasse sont moins importans encore que ceux de la pêche, qui donne en abondance des truites, des carpes, la perle produite par la *mulette margaritifère*, des saumons et le *silure commun*, poisson énorme, presque aussi gros que l'esturgeon.

La superficie productive du sol est évaluée ainsi qu'il suit en jochs ou arpens autrichiens :

Champs en culture	3,828,900
Jardins	86,000
Vignes	4,400
Prairies	799,000
Pâturages	610,000
Forêts	2,310,000
Étangs	132,700
Total	7,771,000

La Bohême est riche en minéraux; on y exploite avec avantage le lavage de l'or sur le bord de plusieurs rivières, et des mines d'étain, d'argent, de cuivre, de plomb, de zinc, d'arsenic, de mercure et surtout de fer; ce dernier métal existe dans presque toutes les montagnes. Les sources salées sont d'un rapport assez considérable pour alimenter non-seulement la Bohême, mais la basse Autriche; les sources d'eaux minérales de Tœplitz, de Carlsbad et de Sedlitz sont connues du monde entier. Indépendamment de toutes ces richesses minérales, la Bohême renferme diverses pierres précieuses, telles que l'améthyste, la topaze, le saphir, etc. On y trouve des jaspes, des marbres, différentes roches propres à faire des meules, et du kaolin pour la porcelaine. Les produits annuels des métaux les plus précieux et les plus utiles sont évalués de la manière suivante :

Argent	2,400	marcs.
Cobalt	4,000	quintaux.
Étain	5,000	»
Plomb	7,000	»
Fer	200,000	»

Les verreries de Bohême justifient toujours leur ancienne réputation; depuis vingt ans, les fabriques de toile, les filatures de laine, les tanneries et la chapellerie du royaume sont arrivées à un haut point de perfection. Il en est de même de la confection des dentelles et des blondes, qui, à *Hirschenstand,* occupent environ 8,000 individus. Quant au commerce, il est à peu près entre les mains des Juifs, ou du moins ils en sont les courtiers, et c'est, sans aucun doute, un des motifs de la jalousie et de la haine dont ils sont entourés.

Les exportations consistent non-seulement dans les produits industriels, mais encore dans ceux de la culture, des forêts et des pêcheries. Les relations du pays avec la Prusse, la Saxe, la Bavière, l'Autriche, sont activées par des foires annuelles, surtout celles de Prague et de Pilsen, et facilitées par la navigation de l'Elbe, de la Moldau et de l'Eger. Il serait à désirer que l'on augmentât les routes, et que l'on exécutât le canal qui doit joindre le Danube et la Moldau.

Après nous être formé une idée exacte de la Bohême, parcourons maintenant ses villes principales. Dans une situation agréable, sur les bords de la Moldau, presque au centre du royaume, s'élève *Prague,* capitale, divisée en quatre quartiers : la vieille ville, remarquable par un pont de 16 arches construit en 1338, par l'hôtel-de-ville, dont l'horloge est l'ouvrage de Tycho-Brahé, par l'église de Thein, qui renferme le mausolée de ce grand homme; la nouvelle ville, formée de rues larges et bien bâties; le petit quartier, plus élégant que le précédent, et dans lequel on distingue l'église de Saint-Nicolas et le palais de Wallenstein; enfin la ville haute, nommée *Hradschin,* où se trouve le palais, achevé par Marie-Thérèse, et la cathédrale, dont l'architecture gothique est d'un très-beau style. Outre les édifices que nous avons cités et plusieurs autres, Prague renferme de nombreux établissemens de bienfaisance et d'éducation et une très-riche bibliothèque. On croit que cette antique cité occupe l'emplacement de celle des Marcomani appelée *Marobudum;* d'autres pensent qu'elle est le *Bubienum* des Romains [1]. Elle était déjà si considérable au xve siècle, que l'on comptait 44,000 étudians dans son université, qui n'en reçoit plus aujourd'hui que quelques centaines, et qui fut ruinée par suite des persécutions dirigées contre Jean Huss, et par la révolte des Hussites. Le commerce de Prague est alimenté par des tanneries où se prépare le cuir de *Roussi,* et par des fabriques de toiles, d'acide nitrique, de verreries et de chapeaux.

En quittant cette capitale, les autres villes paraissent peu dignes d'une description détaillée; nous citerons cependant l'industrieuse et commerçante *Jung-Bunzlau; Reichstadt,* apanage du fils de Napoléon; *Reichenberg* l'une des plus industrieuses et des plus florissantes villes du royaume; *Leitmeritz,* bien bâtie et voisine de la forteresse de *Theresienstadt; Leipa,* connue par ses manufactures d'étoffes de laine, *Kamnitz,* par ses verreries; *Tœplitz,* par ses sources jaillissantes; *Carlsbad,* par ses ouvrages en acier et ses eaux minérales : *Eger,* par ses tissus et ses tuyaux de chanvre; *Pilzen,* par ses nombreuses usines; *Butweis,* par son gymnase et son arsenal; *Kœniggreitz,* par ses fortifications, ses écoles et ses collections; *Chrudin,* par sa magnifique église; *Kuttemberg,* par ses mines et par ses fabriques de draps et de cotonnades.

La Bohême possède différens établissemens propres à répandre l'instruction et les lu-

[1] Voyez *Alphabetisch-topographisches Postreis-Handbuch*, etc., par M. F. Thielen.

mières; il ne leur manque qu'une meilleure direction. Prague renferme une académie des sciences, une société des arts, une université, une école polytechnique et une école normale. On compte dans le royaume un grand nombre d'institutions particulières, des écoles d'arts et métiers, et vingt-quatre Gymnases; 800 jeunes gens sans fortune y reçoivent, aux frais de l'État, l'éducation universitaire. Un grand nombre d'hôpitaux richement dotés; des maisons réservées pour recevoir les femmes indigentes enceintes; d'autres destinées à accorder de prompts secours aux malheureux; des sociétés de bienfaisance qui distribuent des soulagemens en nature; tant de créations utiles, tant de prévoyance pour l'infortune, font honneur au gouvernement de ce royaume et à la philanthropie des habitans.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, des revenus, de la force armée du royaume de Bohême.

Superficie en lieues carrées.	Population.	Rapport de la population à la lieue carrée.
2,668.	3,698,600.	1,386.

277 villes, 284 bourgs, 11,917 villages et hameaux.

Cercles.	Population.	Villes.	Population.
Rakonitz.	160,300	*Rakonitz.*	2,000
Beraun.	163,400	*Beraun.*	2,000
Kaurzim.	181,600	*Kaurzim.*	1,500
Bunzlau.	375,800	*Jung-Bunzlau.*	4,000
		Reichenberg.	9,700
		Reichstadt.	1,900
Bidschow.	237,800	*Neu-Bidschow.*	3,000
Kœniggrœtz.	309,100	*Kaniggratz.*	5,900
Chrudim.	285,100	*Chrudin.*	5,300
Czaslau.	226,600	*Czaslau.*	3,000
		Kuttenberg.	5,000
Tabor.	186,000	*Tabor.*	3,800
Butweis.	194,500	*Butweis.*	6,600
Prachim.	246,100	*Pisek.*	4,800
Klattau.	163,100	*Klattau.*	4,700
Pilsen.	189,600	*Pilsen.*	7,600
Ellbogen.	220,100	*Ellbogen.*	2,000
		Carlsbad.	2,500
		Eger.	9,200
Saatz.	138,700	*Saatz.*	4,300
Leitmeritz.	335,100	*Letmeritz.*	3,500
		Tœplitz.	3,000
		Kamnitz.	2,000
		Theresienstadt.	1,000
		Leipa.	5,000
Prévôté de Prague.	85,700	PRAGUE.	85,400
Total.	3,698,600		

Division de la population.

Par races.		Par cultes.	
Tchekhes.	2,365,000	Catholiques.	3,587,000
Allemands.	1,275,000	Réformés.	40,000
Juifs.	58,000	Luthériens.	13,000
Total.	3,698,000	Juifs.	58,000

Revenus.	Armée.
50,000,000 de fr.	55,000 hommes.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description de l'archiduché d'Autriche.

Vers le VIe siècle, un peuple originaire des vallées de l'Oural fonda, sur les bords du Danube, un royaume que sa position à l'occident d'autres nations fit appeler par celles-ci *Oesterreich* (royaume oriental); de là le nom d'Autriche donné à ce pays, qui, après avoir passé entre les mains de différens princes, devint une portion intégrante de l'empire d'Allemagne par suite de la défaite d'Ottocar, roi de Bohême, par Rodolphe de Habsbourg.

Borné à l'ouest par la Bavière, au nord par la Bohême et la Moravie, à l'est et au sud-est par la Hongrie, au midi par la Styrie, ce pays érigé en archiduché est divisé en deux parties à peu près égales par le cours de l'Ens. Il conserve encore quelques traces du mélange des peuples qui l'ont envahi; le langage, résultat de l'amalgame des races, y présente quelques variétés distinctes; aussi l'idiôme germanique y est-il moins pur qu'au centre de l'Allemagne.

L'archiduché n'est point exposé aux ravages des maladies épidémiques, et cependant la mortalité y est plus considérable que dans le reste de la monarchie autrichienne : le nombre des décès, comparé à la population, est dans le rapport de 1 à 34. Le sol est fertile, et cependant il ne fournit point la quantité de céréales nécessaire à la consommation. Ces résultats seraient funestes à la prospérité de ce pays si l'habitant n'y était point laborieux, si l'agriculture et l'industrie n'y étaient encouragées. La région au-dessous de l'Ens produit en abondance le lin, le chanvre, le safran et la vigne; les vins en constituent la principale richesse; mais la rareté des bois, l'insuffisance des prairies, le petit nombre des bestiaux, s'opposent à la prospérité de la population répartie dans les campagnes. Elle trouve, à la vérité, une compensation suffisante dans l'exploitation des mines et dans les occupations industrielles.

Les montagnes de la haute et de la basse Autriche recèlent des trésors dans plus d'un genre; elles fournissent annuellement :

Or.	300	marcs.
Argent	700	»
Cuivre	400	quintaux.
Plomb.	500	»
Fer.	48,500	»
Arsenic	10	»
Vitriol (ou sulfate de fer).	53	»
Alun.	2,500	»
Houille	230,000	»
Sel minéral.	900,000	»

L'exploitation de ces richesses emploie un grand nombre de bras et développe tous les genres d'industrie. On trouve à chaque pas des filatures, des tanneries, des forges, des papeteries, des verreries et des fabriques de chapeaux, de rubans et de draps, dont le revenu est estimé à 85,000,000 de notre monnaie, et qui donnent lieu à un commerce important, favorisé par onze routes principales bien entretenues, et par la navigation de l'Ens, de la March, de la Traun et surtout du Danube. La contrée au-dessus de l'Ens présente un autre spectacle : si le climat s'oppose à la culture de la vigne, les prairies fournissent une immense quantité de fourrage, les troupeaux et les bêtes à cornes s'y multiplient, et les forêts y sont tellement abondantes qu'elles approvisionnent en bois tout l'archiduché et que de long-temps on n'y aura recours aux houillières qu'elle renferme. Les métaux les plus précieux comme les plus utiles sont exploités et prennent toutes les formes qu'exigent les usages domestiques et le luxe; plus de 50,000 familles y vivent du produit de toutes sortes d'ouvrages en fer, tandis que les fabriques de draps, de toile et de mousseline, occupent une autre partie de la population.

Dans l'archiduché, le catholicisme est la religion dominante; mais au-dessous de l'Ens, les protestans, les Grecs et les Juifs, jouissent

d'une égale protection dans l'exercice de leur culte. Dans la haute Autriche, au contraire, 24,000 luthériens possèdent des temples, tandis que les Juifs sont proscrits. Ce contraste de priviléges et de restrictions est le caractère distinctif des monarchies absolues; le gouvernement paternel de l'Autriche en offre mille exemples. Cependant, quoique ce gouvernement regarde comme une innovation dangereuse tout ce qui rappelle les formes de ces constitutions plus ou moins semblables à la constitution anglaise, il a conservé presque dans leur intégrité ces États, composés du haut clergé, de la noblesse et des députés de quelques villes privilégiées, qui, depuis près de quatre siècles, ont été dans presque toute l'Allemagne la garantie des peuples contre l'ambition des princes. A son avènement au trône, le souverain jure de les maintenir. Le pays de Salzbourg a ses États particuliers. L'organisation de la justice conserve encore, dans l'archiduché, quelques-unes des formes qui rappellent les tems anciens de leurs priviléges. A Linz, dans la haute Autriche, un tribunal ne s'occupe que des causes relatives à la noblesse, et 355 tribunaux inférieurs jugent les différends entre les roturiers. Dans la basse Autriche on compte 612 tribunaux pour les affaires de la roture, 216 présidiaux pour la poursuite des crimes, et les nobles sont jugés par la Cour suprême de Vienne, qui prononce en dernier ressort. C'est également à Linz et à Vienne que siégent les deux conseils de censure chargés de revoir les livres publiés en Autriche ou venant de l'étranger.

Nous venons de donner une idée de l'industrie, de la religion et du gouvernement de ce pays; donnons une esquisse fidèle et précise de ses principales villes.

Vienne, en allemand *Wien*, fondée, en 1142, par Henri Ier, porte le nom d'une petite rivière qui la traverse, et se jette dans le Danube. Capitale de l'Autriche, cette ville, la plus considérable de l'Allemagne, s'élève au centre d'un magnifique bassin qui s'étend à perte de vue du côté du nord, où l'œil suit à peine les sinuosités du fleuve, dont le cours rapide est divisé par des îles verdoyantes. Des villages et des maisons de campagne s'étendent sur les flancs des montagnes qui dominent sa rive droite, et dont les cimes élevées se confondent insensiblement avec l'azur du ciel. La capitale de l'empire d'Autriche est de la même superficie que Paris; mais sa population n'est environ que du tiers de celle-ci. On y compte 34 faubourgs, mais ils ne doivent leur étendue qu'aux jardins et aux champs cultivés qu'ils renferment, et qui, sur quelques points, cèdent la place à d'élégantes habitations. On évalue à plus de 600 le nombre de celles qui s'y sont élevées depuis 1826. A peu près au centre du terrain qu'elle occupe, s'élève la véritable ville, communiquant par 12 portes avec les faubourgs, et entourée de fossés et de remparts qui, depuis long-tems, sont couverts de promenades embellies par d'élégans cafés, et ornées de deux jardins dont l'un est ouvert au public, et l'autre est réservé à la cour. Autant la cité, avec ses rues irrégulières et tortueuses, porte un caractère d'ancienneté, autant ses faubourgs, entre autres le *Leopoldstadt* et le *Jœgerzelle*, sont remarquables par leurs places, leurs grandes et belles rues et la beauté des édifices publics et particuliers. Citer le *Schweitzerhof* ou le palais impérial, et la cathédrale, monument gothique du XIVe siècle, dont la tour, élevée de 430 pieds, supporte une cloche du poids de 367 quintaux, faite avec les canons enlevés aux Turcs après leur défaite sous les murs de Vienne; rappeler la beauté qui distingue la promenade du *Prater*; dire que cette ville renferme de riches bibliothèques, de beaux établissemens d'instruction et de magnifiques établissemens de bienfaisance, c'est justifier le rang qu'elle occupe parmi les villes de l'Allemagne; enfin rappeler que l'on évalue à 60,000 le nombre de ses ouvriers; qu'il sort annuellement de ses manufactures une assez grande quantité de marchandises pour fournir le chargement de plus de 6,000 bateaux et de près de 2,000,000 de voitures, c'est prouver toute l'activité de son industrie.

Les maisons de plaisance, les villages riches et élégans, sont si nombreux dans le bassin de Vienne, qu'ils lui donnent l'aspect d'un beau jardin. Nous mentionnerons seulement *Schœnbrunn*, résidence magnifique bâtie par Marie-Thérèse; *Laxembourg*, château gothique appartenant à l'empereur, et *Maria-Hitzing*, le plus beau village de l'Allemagne.

Les villes principales de la basse Autriche sont: *Kloster-Neubourg*, célèbre par un superbe couvent de Saint-Augustin, par plusieurs établissemens publics, et par une église dont le trésor renferme la couronne ducale d'Autriche; *Baden*, dont les habitans s'enrichissent chaque année par l'affluence de 4 à 5,000 étrangers attirés par la riante position, les promenades charmantes de cette ville, et l'efficacité de ses eaux minérales; *Neustadt*, élégante cité, possédant, entre autres établissemens d'instruction, une école militaire renfermant 500 élèves; *Haimbourg*, connu par ses fabriques de tabac; *Durrenstein*, qui contient les ruines du château où fut enfermé Richard

Cœur-de-Lion; *Aleiben*, où se trouvent les plus belles bergeries impériales; *Riesenberg*, patrie du célèbre Haydn; enfin, *Wagram*, village à jamais illustré par la bataille à laquelle il a donné son nom.

En parcourant la haute Autriche, nous trouverons d'abord *Lintz*, sa capitale, sans édifices remarquables, mais entourée d'élégans faubourgs et possédant de riches fabriques. Le froid y est souvent très-vif, et les vents d'ouest y sont fréquens et incommodes. Arrosée par l'Ens, sans autres monumens que quelques fontaines et le vieux château du *Bourg*, *Steyer* est une des villes qui méritent le plus de fixer les regards et l'attention de l'observateur par l'admirable industrie que déploient ses habitans, dans la confection de toutes sortes d'ouvrages en fer, qu'ils fabriquent en telle abondance et à des prix si modérés, qu'ils en fournissent la plus grande partie de l'Europe. Près de son embouchure dans le Danube, l'Ens baigne les murs d'une ville d'une haute antiquité, à laquelle elle a donné son nom, et qui, sous les Romains, portait celui d'*Anisia*. En remontant la *Traun*, on trouve *Gmunden*, remarquable par sa position sur un lac d'une vaste étendue, dont les eaux, ordinairement d'un vert sombre, deviennent noires dans les temps d'orage. Près de là se trouve le couvent de bénédictins de *Garsten*, dont la fondation remonte à plus de 800 ans, et qui, malgré sa superbe église et ses beaux tableaux, n'est pas encore comparable au monastère de *Krems-Munster*, fondé en 777, et l'un des plus magnifiques de l'Allemagne. Il existe dans ses environs des sources incrustantes qui déposent un sédiment calcaire assez abondant pour être exploité comme pierre à bâtir. *Halstadt* est remarquable par des salines d'où l'on extrait dix millions d'hectolitres de sel, et par le vaste lac qui baigne ses murs, et dont la profondeur est, dit-on, incalculable. *Bischofshofen* mérite aussi d'être cité pour la cascade qui, près de ce village, s'élance avec fracas de 400 pieds de hauteur.

Nous terminerons cette revue rapide par quelques mots sur *Salzbourg*, la seule forteresse de la haute Autriche. Ses constructions à l'italienne et la largeur de ses rues lui donnent le triste aspect d'une ville déserte. On remarque sa porte principale taillée dans le roc, la place de la cour, la cathédrale, des restes de bains romains et plusieurs collections d'antiquités. Le climat y est très-variable et malsain.

TABLEAU des divisions administratives et de la population de l'archiduché d'Autriche.

Superficie en lieues carrées.	Population.	Rapport de la population à la lieue carrée.
1,984.	2,009,000.	1,013.

BASSE AUTRICHE.

Cercles.	Populations.	Villes.	Populations.
Prévôté de Vienne.	241,800	Vienne.	280,000
Bas Wiener-Wald.	229,800	Baden.	2,000
		Closter-Neubourg.	3,300
		Neustadt.	7,000
		Haimbourg.	2,700
Haut-Wiener-Wald.	322,400	Saint-Pulten.	4,000
Bas Manhartsberg.	262,300	Korneubourg.	2,000
Haut Manhartsberg.	226,400	Krems.	4,200
		Dürrenstein.	400

HAUTE AUTRICHE.

Quartier de la Muhl.	195,300	Linz.	19,600
—— de l'Ian.	137,500	Braunau.	1,700
—— de Hausruck.	176,500	Wels.	3,800
—— du Traun.	176,000	Steyer.	8,400
		Enns.	3,000
		Gemunden.	900
Cercle de Salzbourg.	141,000	Salzbourg.	10,800
		Bischofshofen.	1,500

Population par nations.		*Population par cultes.*	
Allemands.	2,000,000	Catholiques.	1,975,000
Slaves.	6,950	Protestans.	30,800
Grecs.	350	Réformés.	1,350
Arméniens.	200	Grecs.	350
Juifs.	1,500	Juifs.	1,500
Total.	2,009,000	Total.	2,009,000

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description du Duché de Styrie.

Le duché de Styrie est borné par le royaume d'Illyrie, l'archiduché d'Autriche et le royaume de Hongrie. Cette contrée, couverte et traversée par les *Alpes Noriques, Styriennes* et *Juliennes*, est arrosée par l'Ens, la Mur et la Drave, dans lesquelles on pêche peu de carpes, mais beaucoup de truites, d'ombres, de brochets et de barbeaux. Les lacs y sont nombreux, mais peu considérables.

La Styrie a été occupée successivement par les *Norici*, les *Suèves*, les *Hérules* et les *Huns*. Soumise à la Bavière, érigée en margraviat en 1030, en duché par Frédéric Ier, elle échut, par succession, à l'Autriche en 1186; en fut séparée, y fut réunie de nouveau en 1232; fut conquise par Ottocar II, roi de Bohême, et devint définitivement province autrichienne sous Rodolphe de Habsbourg, qui la réunit à ses états.

Malgré les invasions dont ce pays fut le théâtre, on y distingue encore deux peuples : les Allemands et les *Wendes*, descendans des Slaves. Ceux-ci sont aussi faibles, nonchalans, frivoles, dépravés même, que les autres sont robustes, probes, francs et laborieux. Presque toute la population est catholique; on compte à peine 3,000 protestans : les Juifs n'ont pas la permission de s'établir dans le duché.

L'air est vif et souvent même très-froid dans les montagnes, mais dans les vallées la température est assez chaude pour que le raisin parvienne à une complète maturité, et donne des vins en général d'une bonne qualité. Le blé, dont les récoltes sont peu considérables, réussit bien dans les plaines, quoique celui des montagnes lui soit préféré. L'avoine, le lin, les légumes et les arbres fruitiers couvrent le reste des terres labourables, dont la totalité est évaluée à 351,500 hectares. Quant aux forêts, elles couvrent la moitié du pays, et sont abondamment peuplées de gibier. Vingt années de guerre avaient produit une diminution sensible dans le nombre des bestiaux; aujourd'hui on rencontre en Styrie de belles bêtes à cornes, des bergeries considérables et une énorme quantité de volailles qui jouissent d'une grande réputation. Les prairies et les pâturages forment une superficie de 570,000 hectares.

La plus importante richesse du pays consiste dans les mines; leur produit annuel est évalué de la manière suivante :

Argent	1,000	marcs.
Cuivre	600	quintaux.
Cobalt	600	»
Plomb	300	»
Fer	400,000	»
Soufre	400	»
Houille.	40,000	»
Sel	300,000	»

L'acier qui sort des usines de la Styrie passe pour le meilleur de l'Europe.

Le duché est organisé et gouverné comme les autres possessions autrichiennes; il est donc inutile d'entrer dans aucun détail à ce sujet. Sa division en cinq cercles sera présentée dans les tableaux. Voyons quels sont les lieux intéressans qu'il renferme.

En s'élevant dans la région montagneuse, et jetant un coup d'œil du nord au midi, on rencontre le bourg d'*Anssée*, riche de l'exploitation des salines; celui d'*Eisenerz*, de celle des mines de fer; le village de *Mixnitz*, célèbre par une caverne de ses environs, creusée dans la montagne de Drachentauern. On y entre par une ouverture de 100 pieds de diamètre, située à 250 toises au-dessus du niveau de la Mer. Il faut une heure et demie de marche pour en atteindre l'extrémité; les stalactites de forme bizarre qui la tapissent; les cavités latérales dont les sombres voûtes se détachent en noir sur les parois calcaires qui étincellent à la lueur des flambeaux; le bruit d'une source qui tombe du plafond de cette vaste cavité; les ossemens de divers animaux perdus, dispersés dans l'argile rougeâtre que l'on foule aux pieds, font naître mille conjectures

sur l'origine de cette grotte, antérieure aux dernières catastrophes qui ont dispersé sur le sol des animaux qui n'existent plus en Europe. Les ossemens qu'on en retire sont vendus par les charlatans comme un remède à tous les maux [1]. A huit lieues au nord de Bruck, un autre village est plus célèbre encore chez les crédules habitans de la Styrie; c'est celui de *Maria-Zell*, dont l'église, malgré les efforts de Joseph II pour détruire l'empire de la superstition, attire encore chaque année 100,000 pélerins qui, par leurs offrandes, contribuent à sa magnificence. *Bruck*, sur la Mur, est une jolie petite ville entourée d'ardoisières et de mines productives. Le cours rapide de cette rivière, qui ne gèle jamais, est couvert d'écueils jusqu'à *Iudenbourg*, ancienne cité romaine qui fut, dans les XIIe et XIIIe siècles, habitée en grande partie par des Juifs jusque vers l'an 1312. A quelques lieues de cette ville, la vallée de la Gradin est garnie de grands rochers calcaires minés par de nombreuses cavernes, dont la plus ancienne est celle que les habitans appellent *Heidnische-Kirche*, l'église païenne. Son entrée forme un portique naturel surmonté par d'énormes sapins; son intérieur présente une suite de piliers qui soutiennent le plafond, et forment une longue suite d'arcades. *Rohtisch* est renommée pour ses eaux minérales acidules, dont on exporte annuellement près de 800,000 bouteilles.

En descendant la Mur, nous arriverons à *Grœtz*, chef-lieu de cercle et capitale du duché. Grande et bien peuplée, elle possède une cathédrale, un théâtre, un hôtel du gouvernement, un hôtel-de-ville et plusieurs églises et couvens, des établissemens de bienfaisance et d'éducation, une université, ainsi qu'un beau musée, appelé le *Johanneum*, fondé par l'archiduc Jean. Sa citadelle, au sommet d'un rocher nommé *Schlossberg*, est regardée comme une construction de l'empereur Adrien. *Voitsberg*, chef-lieu d'un canton entouré de montagnes qui, dans la belle saison, retentissent fréquemment du bruit des orages, occupé par une population industrieuse, s'élève sur les bords du Kainach, et passe pour la plus ancienne ville de la Styrie. *Radkersbourg*, bâti sur une île de la Mur, entourée de fortifications mal entretenues, fait, avec la Hongrie et la Croatie, le commerce des excellens vins de son territoire; *Marbourg*, chef-lieu de cercle au bord de la Drave, eut long-tems ses comtes particuliers; plusieurs foires très-fréquentées donnent une grande activité à son commerce. *Pettau*, arrosée par la même rivière, renferme un bel hôtel des invalides et quelques manufactures florissantes. *Cilli*, en wende *Celle*, est l'antique *Celeja* fondée par l'empereur Claude; elle renferme quelques restes antiques; sa position entre le San et la Rœding est des plus pittoresques. Enfin, à l'extrémité méridionale du duché, *Rann* ou *Raen* est sur le bord de la Save, au milieu de vignobles importans.

Arrivés sur la frontière de cette contrée, nous terminerons par une seule observation: c'est que la Styrie, qui renferme dans un sol fertile, dans des mines importantes, tant de germes de prospérité, n'est cependant pas peuplée en proportion de ces avantages.

[1] *Voyage en Autriche*, par M. Marcel de Serres, tome II, page 317 et suivantes.

TABLEAU des divisions administratives et de la population du duché de Styrie.

Superficie en lieues carrées.	Population.	Rapport de la population à la lieue carrée.
1,117.	829,700.	742.

20 villes, 97 bourgs, 3,436 villages et hameaux.

Cercles.	Population.	Villes.	Population.
Cilli	181,500	*Cilli*	1,600
		Rann	1,000
Marbourg	185,800	*Marbourg*	4,400
		Pettau	1,700
Grœtz	306,300	GRŒTZ	36,000
		Vatsberg	900
		Radkersbourg	2,400
Bruck	66,200	*Bruck*	1,400
Judenbourg	89,900	*Judenbourg*	1,500
Population par nations.		*Population par cultes.*	
Allemands	478,500	Catholiques	826,700
Wendes	299,400	Protestans	3,000
Hongrois, Italiens, etc.	51,800		
Total	829,700	Total	829,700

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

POSSESSIONS AUTRICHIENNES.

Description du Comté du Tyrol.

Nous allons trouver dans le Tyrol les beautés pittoresques des Alpes. Les vallées y sont moins spacieuses, les lacs moins étendus, les cascades moins nombreuses; mais les premières paraissent d'autant plus profondes qu'elles sont moins larges, aussi tortueuses et dominées par des pics également couverts de neige. Les seconds y sont entourés de sites non moins sauvages qu'en Suisse, et les cascades y animent des paysages non moins variés.

Le pays doit son nom à un ancien château situé sur une montagne qui domine l'Adige près de Méran. Érigé en comté, il devint, par héritage, la propriété des ducs d'Autriche en 1363. Il est limité au nord par la Bavière, à l'ouest par la Suisse, au sud et à l'est par le royaume Lombard-Vénitien, l'Illyrie et la haute Autriche.

Les *Rhæti*, peuple dont le nom s'est perpétué dans la dénomination d'*Alpes Rhétiques* que l'on donne aux montagnes qui traversent le Tyrol, sont ses plus anciens habitans; ils se composaient de plusieurs peuplades qui furent subjuguées par les Romains sous le règne d'Auguste.

Le Tyrol est dépourvu d'eaux minérales chaudes, mais il renferme beaucoup de sources ferrugineuses. Ses animaux domestiques sont en général de petite race, et les forêts sont peuplées, ainsi que les montagnes, de gibier, de loups, de sangliers, d'ours, de marmottes et de chamois. L'exploitation des métaux est un moyen d'existence pour ses habitans, mais n'est pas d'un grand rapport pour le gouvernement. L'or, l'argent, le cuivre, le plomb, le cobalt, le zinc sont peu abondans; les mines de fer sont les plus riches, ainsi que les salines, qui sont la continuation de celles du Salzbourg.

L'agriculture est fort avancée dans le Tyrol; le sommet des rochers, les pentes, le fond même des précipices, tout est utilisé du moment où un peu de terre végétale semble promettre de récompenser les soins et les efforts du cultivateur. La vigne tapisse les coteaux qui s'étendent dans la vallée de l'Adige, et produit un vin bon, mais qui ne se conserve pas. Les arbres fruitiers, et les forêts surtout sont aussi d'un grand rapport, et cependant une partie de la population est obligée de chercher ailleurs que dans l'agriculture ses moyens d'existence. Tous les ans plus de 30,000 individus émigrent, vont chercher fortune en pays étranger, y font le métier de marchands de serins et de colporteurs, et reviennent dans leur patrie jouir du fruit de leur économie. Ceux qui restent élèvent des bestiaux, exécutent divers ouvrages en bois avec la plus grande dextérité, et vont jusqu'à construire des boutiques et même des maisons, dont les différentes pièces, numérotées, sont expédiées sur les bords du lac de Constance, et de là à l'étranger. L'industrie manufacturière du Tyrol se borne à un petit nombre d'objets, à quelques velours, à quelques tapis; mais si les fabriques sont rares, en revanche chaque habitant est ouvrier et fabricant, et pourvoit seul, avec une admirable adresse, à tous les besoins de son ménage. A cette adresse, il joint la loyauté, la bonté, la sévérité des mœurs, l'amour de l'indépendance et de la patrie. Il est naturellement dévot, et même superstitieux; aussi ne voit-on aucun protestant dans le pays, et, à l'exception de 8 ou 10 familles juives, toute la population est catholique.

Il y a plus d'élémens de liberté politique dans le Tyrol que dans les autres provinces de la monarchie autrichienne. Depuis 1816, le gouvernement a confirmé les anciens droits dont jouissait le comté, et lui a accordé une constitution plus appropriée à ses besoins : les états sont composés de députés de toutes les classes, même de celle des paysans; les douanes sont abolies et la conscription n'existe pas; le pays n'est obligé de fournir que quatre bataillons de chasseurs.

On compte dans le Tyrol plusieurs villages aussi peuplés que des villes; mais la plupart de celles-ci sont peu considérables. *Bregenz*, sur les bords du lac de Constance, est très-

ancienne; *Achenrvin* possède la plus belle usine de la contrée pour la fabrication des cuivres laminés et des fers-blancs; *Imst* tire annuellement 90,000 fr. de la vente des serins qu'elle élève et qu'elle expédie jusqu'aux extrémités de l'Europe; *Innsbruck* ou *Inspruck*, au milieu d'une vallée formée par des montagnes de 6 à 8,000 pieds de hauteur, est la capitale du comté; elle est mal bâtie, à l'exception des faubourgs, qui sont plus modèrnes. On y remarque le palais, l'hôtel-de-ville et l'église de la cour. *Hall* est le chef-lieu de la direction des salines; *Schwatz* exploite des mines de fer, de cuivre et d'argent; *Sterzing*, ancienne cité que les Romains appelaient *urbs Stirneciorum*, fait un grand commerce de fer et de vins. Sur les bords du Rienz, affluent de l'Adige, *Brixen*, renommée par ses vignobles, est une petite ville construite à l'italienne; *Botzen* ou *Bolzano*, arrosée par la même rivière, est sa rivale sous les mêmes rapports; mais deux fois plus peuplée. Son intérieur ne répond cependant pas à l'aspect qu'elle présente au milieu de ces sites enchanteurs. Plus bas, *Trente*, que traverse l'Adige, est célèbre par le concile qui s'y tint et qui dura dix-huit ans [1]. Cette ville, la plus peuplée du Tyrol, bien qu'elle n'ait pas 11,000 âmes, est bien bâtie; le cours d'un ruisseau y fait mouvoir des moulins à farine et des machines pour la fabrication des étoffes de soie. L'Adige y est traversé par un pont magnifique. Les montagnes qui l'entourent, couvertes de neiges pendant toute l'année, y font succèder à des étés brûlans des hivers rigoureux. *Roveredo* est importante par le commerce des fruits et de la soie; les bourgs de *Pieve*, *Castello* et *Cinte*, par celui des tableaux; *Brentenico*, par celui du tale verdâtre employé par les peintres sous le nom de *terre de Vérone*. L'énumération de tous ces lieux annonce l'industrie variée du Tyrolien.

[1] Depuis 1645 jusqu'en 1663.

TABLEAU des divisions administratives et de la population du Comté du Tyrol.

Superficie en lieues carrées.	Population.	Rapport de la population à la lieue carrée.
2,133.	762,000.	357.

22 villes, 36 bourgs, 3,150 villages.

Cercles.	Population.	Villes.	Population.
Vallée de l'Inn supérieure.	88,900	*Imst*	2,000
Vallée de l'Inn inférieure.	123,700	INNSBRUCK	9,000
		Hall	4,400
		Schwatz	7,000
Vallée de Puster.	98,800	*Brunecken*	1,200
		Brixen	3,600
Adige.	104,100	*Botzen*	7,000
Trente	161,500	*Trente.*	10,700
Roveredo.	98,200	*Roveredo.*	7,200
Vorarlberg	86,800	*Bregents.*	2,000

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Description du royaume de Bavière.

Des hauteurs du Tyrol descendons, par la vallée de l'Isar, dans les deux bassins du Danube et du Mein qui divisent la Bavière en deux régions inégales, bornées au nord par la Hesse électorale, le royaume et les duchés de Saxe; à l'ouest par les grands duchés de Hesse et de Bade, et par le royaume de Wurtemberg; au sud et à l'est par les États de la monarchie autrichienne. Tout ce contour forme la Bavière proprement dite, dont la plus grande partie,

érigée en duché dès le ve siècle, reçut et conserva depuis le IXe jusqu'au XIIIe le titre de margraviat, prit en 1618 celui d'électorat, et dut à la protection de la France, sous le gouvernement impérial, l'extension de son territoire et son érection en royaume. Cette monarchie naissante, consolidée par des traités et par des restitutions à la maison d'Autriche, eut la singulière destinée de devoir son agrandissement à la prospérité de la France et la compensation de plusieurs concessions territoriales aux revers de cette dernière. Son *cercle du Rhin*, que nous examinerons séparément, est formé aux dépens d'une partie des possessions françaises de la rive gauche de ce fleuve.

Le climat de la Bavière proprement dite est en général sain et tempéré; mais l'élévation du sol et l'influence des montagnes qui la bordent au nord et au sud apportent des modifications fréquentes dans sa température. De toutes les saisons, la plus belle est ordinairement l'automne.

Le sol des régions montagneuses est d'une qualité médiocre, mais dans les plaines basses et dans les vallées il est très-productif. Légères dans le nord, les terres sont grasses et fortes dans la partie méridionale. Le gouvernement, par le desséchement des marais, par des encouragemens donnés à propos, travaille à l'avancement de l'agriculture. Mais tandis que quelques cercles récoltent des céréales en abondance, du vin, des légumes et des fruits, d'autres parviennent à peine à obtenir ce qui est indispensable à la consommation de l'habitant. Une différence aussi notable dans des terrains de même nature, ne peut provenir que du défaut d'instruction d'une partie de la population : inconvénient qui doit diminuer de jour en jour, d'après le zèle avec lequel l'administration cherche à répandre les lumières parmi le peuple.

Cette ignorance, que l'on peut regarder comme la lèpre des États de la vieille Europe, a été jusqu'à ce jour le principal obstacle à l'amélioration des races de bestiaux, qui sont cependant très-nombreux et qui trouvent une nourriture abondante dans les prairies que bordent les rivières. Les cercles du haut et du bas Mein, et celui du Rezat, qui ont porté la culture à un certain degré de perfection, sont aussi ceux où des troupeaux considérables s'engraissent dans de magnifiques pâturages formés par un bon système d'irrigation. C'est dans la partie du royaume qui s'étend sur les pentes des Alpes, que les bêtes à cornes peuvent rivaliser avec celles de la Suisse. Les chèvres y sont aussi nourries avec soin. Dans tous les pays le porc forme une ressource précieuse pour l'habitant. Les chevaux sont en petit nombre et l'on s'occupe peu d'en améliorer la race : il n'en est pas de même des moutons, qui, croisés avec des mérinos, commencent à donner des laines d'une grande finesse. Enfin l'éducation des abeilles est encore une des occupations les plus lucratives de quelques propriétaires dans ces mêmes cercles, qui se distinguent par leur industrie agricole et par l'intelligence avec laquelle ils soignent leurs vignobles et se livrent à la science de l'horticulture.

Les forêts, formées principalement de chênes et de hêtres, occupent plus du quart de la superficie du royaume. Elles forment un des objets dont le gouvernement s'occupe avec le plus de soin, mais toutes les améliorations qui se rattachent aux produits du sol sont entravées à la fois par l'ignorance, par les droits de chasse, les redevances, les dîmes, les corvées et autres débris d'institutions féodales.

Ce sol, qui pourrait être exploité si avantageusement, renferme quelques mines qui produisent annuellement 300,000 quintaux de fer, 400,000 de sel, et seulement 350,000 de houille.

Ce que nous avons dit de l'agriculture de la Bavière doit faire pressentir ce que nous avons à dire de son industrie. Elle possède quelques verreries et quelques manufactures de glaces, de faïence, de porcelaine, de coutil, de batiste, de dentelles. Les filatures sont encore dans l'enfance, ainsi que les fabriques de toiles et de draps. Les établissemens les plus intéressans sont les usines destinées à l'exploitation du fer, les fabriques de cuirs, de papier, d'instrumens de musique et de mathématiques, et celles de cartes à jouer de Nuremberg. Le commerce du pays est cependant assez considérable, grâce à sa situation, à ses belles routes, au canal qui fait communiquer le Rhin avec la vallée de la Franconie, et grâce surtout aux nombreux cours d'eau qui favorisent les transports et qui commencent à se couvrir de bâtimens à voiles ou à vapeur. Le commerce des grains, jadis très-considérable, a reçu un coup mortel par les entraves qu'y a mises le gouvernement, effrayé sans doute par ces idées gothiques et routinières que n'ont pu faire encore disparaître les écrits des célèbres économistes de notre époque.

En Bavière tous les cultes sont libres, jouissent d'une égale protection, et sont soumis à une surveillance impartiale. Un autre bienfait qu'elle doit à la sagesse de son gouvernement, c'est la liberté de la presse. Ces deux grands avantages sont le fruit de la constitution qui lui a été donnée en vertu de l'acte du

26 mai 1818, et qui assura l'inviolabilité du roi par l'établissement d'un système représentatif composé de deux chambres.

Plus de 200 villes garnissent les deux bassins de la Bavière : dans les vastes plaines qui s'étendent le long de la rive droite du Danube, depuis l'embouchure du Lech jusqu'à celle du Vils, nous en remarquerons quelques-unes d'importantes. Commençons par la capitale.

Munich s'annonce de loin comme une grande cité : c'est en effet une des plus belles villes de l'Allemagne, quoiqu'elle ne soit pas régulièrement bâtie. Ce qui contribue à l'embellir, ce sont ses places publiques, plusieurs palais, celui des états-généraux, le ministère de l'intérieur, l'hôtel-de-ville, la nouvelle monnaie, ses deux principaux théâtres, l'académie des sciences, et surtout le palais royal, chef-d'œuvre d'architecture, moins remarquable encore par son immense étendue et la magnificence de la décoration intérieure, que par les galeries de tableaux et d'objets précieux qu'il renferme. La ville possède encore plusieurs autres collections, un musée royal de peinture, une bibliothèque royale de plus de 400,000 volumes, un riche cabinet de médailles; deux académies royales, celle des sciences et celle des arts; des bibliothèques, une importante université établie précédemment à Landshut; des établissemens scientifiques de toute espèce, de nombreuses écoles pour les enfans de toutes les classes, des hôpitaux et des maisons de refuge pour le soulagement de l'humanité souffrante et la répression de la mendicité.

La plus grande partie de la population de Munich ne subsiste que des dépenses de la cour et des emplois du gouvernement. Les fabriques y sont peu importantes, si l'on excepte quelques brasseries et une manufacture de tapisserie de haute lisse. Quant au commerce, le seul qui ait de l'activité est celui d'expéditions.

A une lieue de la ville, le roi possède le château de *Nimphenbourg*, dont on admire le parc et les belles eaux.

Si nous descendons le cours de l'Iser ou de l'Isar, nous verrons sur la rive gauche de cette rivière *Freising*, petite ville qui possède un institut de sourds-muets; et plus bas, sur la rive opposée, *Landshut*, entourée de vieux remparts, et dominée par le château de *Trausnitz*, qui de forteresse jadis formidable est devenue un utile observatoire. La ville, bâtie en briques, et formée de maisons entourées de jardins, se fait remarquer de loin par le clocher de l'église de Saint-Martin, élevé de 456 pieds. Elle possède une académie, un gymnase et une école de théologie; la fabrication de l'eau-de-vie de grains, de la bière, de quelques tissus de laine, et une papeterie, forment sa principale industrie. C'est la patrie du célèbre mathématicien Ziegler.

Augsbourg est la capitale du cercle du Haut-Danube. Par suite de son antiquité, ses rues sont presque toutes étroites et irrégulières; mais ses fontaines, ses belles places, la halle, l'arsenal, le théâtre, la cathédrale, plusieurs autres églises, l'ancien palais épiscopal, l'hôtel-de-ville, l'un des plus vastes et des plus régulièrement bâtis de toute l'Allemagne, sont des monumens qui prouveraient la richesse de cette ville, si de nombreux établissemens d'utilité publique, une population de plus de 30,000 âmes, n'attestaient l'activité de son commerce et de son industrie. Augsbourg est le siége d'un évêché qui, dès le IXe siècle, était l'un des plus riches de la chrétienté, et qui donnait à son titulaire le titre de prince de l'Empire. *Neubourg*, sur le Danube, est entourée de murailles, et dominée par un château royal qui contient un cabinet d'antiquités. La Tour-d'Auvergne, ce héros qui n'ambitionna d'autre titre que celui de premier grenadier de France, fut tué, il y a trente ans, entre Neubourg et *Donawœrth*. Le voyageur peut saluer sur la route le tombeau de ce brave. Les environs de cette dernière petite ville sont célèbres par la victoire qu'y remporta Marlborough en 1704 sur les Français et les Bavarois, près des bords de l'Iller, dont une partie du cours sépare la Bavière du Wurtemberg. *Memmingen* compte plusieurs établissemens importans, et fait un grand commerce de toile, de serge et de houblon; *Kempten*, dont la fondation remonte au-delà du VIIIe siècle, rivalise pour l'industrie avec la précédente. Au bord du lac de Constance, *Lindau*, jadis ville impériale, est bâtie sur pilotis, et possède un port très-fréquenté, ce qui lui a valu le surnom de *petite Venise*.

Redescendons vers le centre du royaume, occupé par le cercle de Regen. *Ratisbonne*, qui en est le chef-lieu, était autrefois la capitale du cercle de Bavière. Huit fois elle fut dévastée par le feu : le dernier incendie qu'elle éprouva eut lieu le jour de la bataille qui se livra sous ses murs en 1809, et dans laquelle Napoléon fut légèrement blessé. Ses rues sont étroites, mais bien pavées; parmi ses établissemens utiles, on distingue des hôpitaux, des écoles, des bibliothèques, et parmi ses principales constructions, un pont sur le Danube, de 1091 pieds de longueur, le monument élevé à la mémoire de Kœpler, et l'hôtel-de-ville, où, depuis 1662, s'assemblait la diète de l'Empire.

L'industrie de la ville consiste presque uniquement dans la construction des navires pour la navigation du fleuve, qui procure aux habitans un commerce considérable de transit et de commission. *Staedt-am-Hoff* n'est qu'un faubourg de Ratisbonne, brûlé en 1809, et rebâti avec élégance et solidité. *Amberg* est entourée de murailles flanquées de 70 tours, et possède une manufacture d'armes. Le Vils, qui la traverse, établit une communication avec le Danube, et procure à la ville un commerce important qu'alimentent les fabriques de tabac, d'étoffes de coton, de faïence et de cartes à jouer. *Ingolstadt* a vu détruire ses fortifications en 1800, et remplacer son université par une école de latin. *Abensberg* est l'ancienne *Abusina*, cité des *Vendelici*; elle est défendue par des tours et des murailles.

Passau, chef-lieu du cercle du Bas-Danube, est aussi célèbre par son antiquité que par le traité signé dans ses murs, en 1552, entre Charles-Quint et Maurice de Saxe, traité qui cimenta la réformation de Luther en Allemagne. La ville est bien bâtie et possède une magnifique cathédrale, ainsi que plusieurs édifices remarquables. Elle comprend trois faubourgs, dont celui d'Anger est défendu par des fortifications. Quoique située au confluent de l'Ils, de l'Inn et du Danube, son commerce est peu florissant, la navigation seule y est active. C'est près de Passau que l'on pêche dans l'Ils des perles d'eau douce, qui sont assez recherchées quand elles sont blanches et d'un bel orient. *Straubing*, l'ancienne *Castra-Augusta* des Romains, est connue aujourd'hui par ses creusets et ses poteries. *Bodenmaïs* n'est qu'un bourg, mais important par ses mines et ses fabriques de vitriol.

Dans une vallée formée par les rameaux de la chaîne du *Fichtel-Gebirge*, *Bayreuth*, chef-lieu du cercle du Haut-Mein, est arrosée par le petit bras de cette rivière naissante, appelée le Mein Rouge. Composée de rues larges et régulières, entourée de vieilles murailles et de trois faubourgs, on ne peut la regarder ni comme belle ni comme importante. Le vieux château de Sophienbourg et le nouveau palais, la monnaie, les casernes et un manége, méritent cependant d'être cités. Sa population ne s'élève pas à 15,000 âmes, mais elle fait un commerce considérable en grains. *Bamberg*, l'une des plus belles villes de la Bavière, sur la Regnitz, est remarquable surtout par son église paroissiale, qui renferme les tombeaux de l'empereur Henri II et de son épouse, et par le superbe château de Pétersbourg, dans lequel se trouvent une bibliothèque publique, un cabinet d'histoire naturelle et les archives du pays. Par une singulière compensation, tandis que Bayreuth ne contient pas 1000 catholiques, Bamberg ne compte pas 1000 protestans. Cette ville est plus renommée pour ses jardins potagers que pour ses manufactures, qui sont peu importantes.

Le cercle du Rezat est celui qui renferme le plus de villes manufacturières et commerçantes. Son chef-lieu est *Anspach*, entourée de murailles, embellie par quelques édifices et de jolies promenades. Les fabriques de tissus et les tanneries y sont en grand nombre. *Erlangen*, ville fermée, possède la seule université protestante du royaume, une académie impériale des naturalistes, fondée en 1666, des sociétés de physique, de médecine, d'agriculture et d'économie. Ses fabriques sont nombreuses et florissantes, mais sous ce rapport, comme sous celui du commerce, elle ne peut entrer en rivalité avec *Fürth*, qui doit peut-être une partie de son industrie aux Juifs, qui forment le quart de sa population, évaluée à 16,000 âmes, et qui montrent par les utiles établissemens qu'ils entretiennent à leurs frais, ce qu'on doit attendre d'eux lorsqu'ils sont admis à jouir des droits civils. La quincaillerie de Fürth se vend comme venant de *Nuremberg*. Cette dernière, qui renferme aussi beaucoup de Juifs, et qui a près de 15,000 habitans de plus que la précédente, est située au milieu d'une plaine fertile, quoique sablonneuse. Entourée d'une double muraille, et traversée par la Regnitz, ses rues sont larges, mais irrégulières et garnies de maisons bizarrement ornées de peintures. Nous ne parlerons pas de ses édifices, dont quelques-uns, tels que l'hôtel-de-ville, où l'on conserve de beaux tableaux et quelques curiosités, la cathédrale et l'église de Sainte-Claire, pour leurs vieux vitraux, le château, pour sa précieuse galerie et son puits, de 530 pieds de profondeur, sont dignes d'être visités; mais nous dirons qu'on y compte près de 500 manufactures, 350 maisons de commerce et plusieurs sociétés littéraires et savantes, et nous rappellerons qu'elle est la patrie du peintre *Albert Durer*; que *Pierre Hœle* y inventa les montres; *Rudolphe*, les filières; *Érasme Ebener*, l'alliage appelé cuivre jaune; *Jean Lobsinger*, les fusils à vent; *Cristophe Denner*, la clarinette; et *Martin Behaim*, la sphère terrestre. Après cette ville célèbre dans les annales de l'industrie, nous mentionnerons dans le même cercle, *Schwabach*, arrosée par une rivière du même nom, et renommée par ses aiguilles et ses indiennes; *Bayerdof*, par ses cloux et ses chaudrons; *Rothenbourg*, par sa bibliothèque, riche en

manuscrits; *Dinkelsbühl*, par ses fromages; enfin *Nœrdlingen*, par sa charcuterie et ses fabriques de toiles, de bas de laine, de futaine, et de couvertures pour les chevaux.

Le cercle du Bas-Mein se compose de l'ancien grand-duché de Würtzbourg, de la province d'Aschaffenbourg, d'une partie du territoire de Fulde et de quelques cessions faites par la Hesse. Sa capitale est *Würtzbourg*, ancienne ville impériale, entourée de murs et d'un fossé profond. Le Mein la divise en deux quartiers, celui de Würtzbourg et celui du Mein, qui communiquent ensemble par un beau pont. Dans ce dernier quartier, sur un rocher de 400 pieds de hauteur, s'élève la forteresse de Marienberg. La ville, sans être régulièrement bâtie, possède quelques beaux édifices, son commerce, ses hôpitaux, ses bibliothèques, ses collections scientifiques, son université, qui a plus de quatre siècles d'existence, en font une des plus belles acquisitions de la Bavière. Les vignobles de ses environs produisent des vins très-estimés, presque tous chauds et liquoreux, branche importante de commerce, non-seulement pour Würtzbourg, mais pour les villes de *Karlstadt* sur le Mein, et de *Hommelbourg* sur la Saale. *Aschaffenbourg* est bâtie sur une colline au bord du Mein. Elle possède un beau château qui était la résidence d'été des électeurs de Mayence, et elle est aussi intéressante par ses écoles et ses collections d'arts et de sciences, que par ses tanneries, ses fabriques de sucre de betteraves, et sa situation, qui la rend l'entrepôt de toutes les marchandises qui descendent le Mein.

Les possessions rhénanes de la Bavière constituent le *cercle du Rhin*, formé de la plus grande partie de l'ancien département français du Mont-Tonnerre et de quelques terrains qui appartenaient à ceux de la Sarre et du Bas-Rhin. Il est borné au nord et à l'ouest par la province prussienne du Bas-Rhin et par quelques possessions du duché de Saxe-Cobourg-Gotha et du landgraviat de Hesse-Hombourg, au sud par la France, à l'est par les grands-duchés de Bade et de Hesse.

La richesse de ce pays consiste en forêts et en vignobles; il recèle de la tourbe, des argiles, des marbres, de la houille, du sel gemme, du fer et du mercure. Il n'est pas soumis à la même organisation que les autres provinces de la Bavière: on y a conservé, sauf quelques modifications, celle que le gouvernement français y avait établie. *Spire* en est la capitale. Quelques auteurs font remonter son origine au-delà de l'ère chrétienne. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle était déjà le siége d'un évêché en 348. Ses rues et ses constructions ne rappellent point une si haute antiquité parce qu'elle fut détruite par les Français dans la guerre du Palatinat et ne se releva que lentement. Entourée de murailles, percée de cinq portes, elle n'a de remarquable que son hôtel-de-ville et sa cathédrale, où reposent les cendres de huit empereurs et d'autant d'impératrices, dont les mausolées ont été détruits. Les autres villes du cercle offrent peu d'intérêt. Nous citerons cependant *Frankenthal*, pour son industrie; *Grundstadt*, pour la fertilité de son territoire; *Kaiserslautern*, pour son importante position militaire, qu'attestent plusieurs combats livrés en 1792, 93 et 95, par les Français aux Prussiens et aux Autrichiens; *Deux-Ponts*, pour sa situation agréable, ses rues bien percées et son château moderne; *Germerscheim*, petite place forte de la confédération germanique, pour la vieille tour de son château, dans laquelle mourut Rodolphe de Habsbourg, et pour le lavage d'or établi sur le bord du Rhin; enfin *Landau*, pour ses fortifications construites par Vauban et augmentées par la confédération, qui entretient dans ses murs une garnison de 4000 hommes.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, de l'armée et des revenus du royaume de Bavière, et de ses possessions sur les bords du Rhin.

Superficie en lieues géographiques.	Population en 1828.	Population par lieue carrée.
3,840.	3,960,000.	1,031.

229 villes, 398 bourgs, 31,398 villages ou hameaux.

Cercles.	Population.
Isar	546,000

Villes.	Population.
Munich	65,000
Landshut	8,500
Freising	3,600
Reichenhall	3,000
Laufen	5,000
Traunstein	3,000

Cercles.	Population.	Villes.	Population.
Regen	398,300	*Ratisbonne*	26,000
		Amberg	8,000
		Ingolstadt	7,500
		Abensberg	1,500
		Neumarkt	3,000
Haut-Danube	556,000	*Augsbourg*	33,000
		Neubourg	6,000
		Donawœrth	2,800
		Memmingen	8,000
		Kempten	8,000
		Lindau	6,000
		Kaufbeuern	8,000
		Weiler	5,000
Bas-Danube	387,300	*Passau*	10,500
		Straubing	8,000
		Deggendorf	2,600
Rezat	578,200	*Anspach*	17,000
		Erlangen	12,000
		Furth	16,000
		Nuremberg	31,000
		Schwabach	9,500
		Rothenbourg	8,000
		Dinkelsbühl	7,000
		Nœrdlingen	7,600
		Windsheim	5,000
Haut-Mein	518,200	*Bayreuth*	14,000
		Bamberg	18,000
		Host	8,000
		Kulmbach	4,000
Bas-Mein	536,000	*Würtsbourg*	20,000
		Schweinfurt	7,000
		Karlstadt	3,000
		Kitzingen	5,000
		Aschaffenbourg	7,000
		Lohr	3,000
Rhin	440,000	*Spire*	6,400
		Frankenthal	4,000
		Kaiserslautern	4,600
		Pirmasens	5,000
		Deux-Ponts	6,000
		Landau	6,000

Revenus.	Dette.	Armée.
79,000,000 fr.	238,000,000 fr.	36,000 hommes.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

Description du royaume de Wurtemberg.

Le royaume de Wurtemberg est situé entre la Bavière et le grand-duché de Bade, qui, avec le territoire des deux principautés de Hohenzolleren, l'entourent de toutes parts. Il jouit d'un climat sain et tempéré dans les plaines, mais froid sur ses montagnes nombreuses et dans les forêts qui couvrent leurs pentes. Deux importans cours d'eau, le Danube et le Necker, le traversent : le premier d'occident en orient, le second du sud au nord.

Vers le milieu du XIe siècle, le Wurtemberg

formait un comté situé dans le cercle de Souabe; il ne fut érigé en duché qu'en 1495. Dès le commencement du XVIe siècle, les ducs partageaient l'autorité avec l'assemblée des états, qui fut dissoute lorsque le duché fut érigé en royaume par Napoléon. Plus tard, quand la nouvelle confédération germanique fut organisée, une constitution fut réclamée de toutes parts, et accordée en 1817. La liberté de conscience, celle de la presse, l'égalité des cultes, la liberté individuelle, furent proclamées, la confiscation des biens abolie, le vote et la répartition des impôts soumis à une chambre de députés.

Si la nation wurtembergeoise doit de la reconnaissance à son gouvernement pour des institutions libérales, elle lui en doit également pour la sollicitude qu'il apporte à l'instruction publique. Il n'existe, pour ainsi dire pas une ville, un village, un hameau, où l'on ne trouve un gymnase, un collége ou une école. Partout où il y a une école primaire, on en trouve une d'arts et de métiers; et les établissemens de ce genre ont pris un tel accroissement, qu'en 1825 leur nombre s'élevait à 342, et celui des écoliers à 14,087.

Le Wurtemberg est l'un des États les plus peuplés de l'Europe. Les deux tiers de la population suivent la religion réformée. Le sol est riche en mines, en carrières d'ardoises et de marbres, en charbon de terre, en souffre, en sel et en sources minérales. Les forêts sont considérables, ainsi que les prés et les vignobles; mais les récoltes en céréales sont insuffisantes. Le pays nourrit en grand nombre des bêtes à cornes, des chevaux, des porcs et des brebis, parmi lesquelles on compte beaucoup de mérinos. Le gibier est tellement abondant, qu'on prend autant de soin pour le détruire qu'ailleurs on en prend pour le conserver; et c'est probablement une des causes qui ont fait donner le droit de port d'armes à tout individu qui jouit des droits politiques.

Les manufactures du Wurtemberg sont peu importantes, mais nombreuses et actives. Dans les plaines s'élèvent çà et là des filatures, des fabriques de toiles et de tricots; dans les montagnes, des ateliers d'horlogerie; dans les vallées, des papeteries, des tanneries, des forges, des usines; presque partout des distilleries où l'on extrait du fruit du merisier cette liqueur connue sous le nom de *kirschenwasser*, et inventée par Thomas Leodgar.

Quoique le système de douanes s'oppose à l'entrée et à la sortie de certains produits, et que le gouvernement ait conservé le monopole du sel et du tabac, le royaume n'en fait pas moins un commerce considérable avec la Suisse, la France, la Bavière et l'Autriche, commerce qui est facilité par un système uniforme de poids et mesures, par de belles routes et plusieurs rivières navigables.

Le royaume est divisé en quatre cercles : ceux du Neckar et du Iaxt au nord; à l'ouest, celui du Schwarzwald; au sud, celui du Danube. Ils comprennent 12 justices provinciales et 64 justices moins importantes.

Au milieu d'une jolie vallée bordée de coteaux et de vignobles, et arrosée par le Nisselbach, qui se jette à une lieue de là dans le Neckar, se présente *Stuttgard*, la capitale. Parmi ses édifices, on remarque l'ancien et le nouveau châteaux du roi, l'église principale, la chancellerie et le théâtre de l'Opéra. Ses principaux établissemens publics sont une riche bibliothèque, un musée, une académie de peinture et de sculpture, et un gymnase qui jouit d'une grande réputation. Son industrie consiste en fabriques de draps, de toiles et de teinture.

La petite ville de *Lœwenstein* et son petit territoire forment un comté médiatisé sous la souveraineté du Wurtemberg. En suivant les sinuosités du Neckar, nous remarquerons la jolie petite ville de *Louisbourg*, fondée en 1705. Le séjour que la cour y fit pendant plusieurs années détermina la construction d'un palais et d'un théâtre dignes d'être visités. Elle renferme des fabriques de divers produits et une fonderie royale de canons. A *Heilbronn*, sur la même rivière, l'hospice des orphelins a été transformé en un palais royal; *Hall*, que l'on distingue d'une autre ville dans le Tyrol, par la dénomination de *Schwabisch-Hall*, est remarquable par son hôtel-de-ville, par l'architecture gothique de l'une de ses sept églises, celle de Saint-Michel, par son commerce et ses sources salées.

Dans une vallée arrosée par l'Iaxt, *Ellwangen*, où se tient un grand marché aux chevaux, est dominée par deux collines dont l'une est défendue par un château, et l'autre surmontée de l'église de Sainte-Marie de Lorette, où l'on se rend en pélerinage. *Gmund* est intéressante par ses fabriques de tissus, beaucoup plus productives que les ateliers d'orfévrerie et de bijouterie qu'elles ont remplacés; *Geislingen*, par l'exportation de ses petits ouvrages tournés en os, en ivoire et en bois; *Gœppingen*, par ses draps et ses poteries; *Ueberkingen*, par sa situation pittoresque et ses eaux minérales. Près de cette ville se trouve le village de *Hohenstaufen*, dont le vieux château ruiné fut long-tems le séjour de l'empereur Barberousse. Nous mentionnerons *Reutlingen*, comme chef-lieu du cercle du *Schwartzwald* ou de la *Forêt-Noire*, et parce qu'elle est la

patrie de Sébastien Gryphius, l'un des plus célèbres typographes allemands. A quelques lieues de la précédente, *Tubingen*, triste et mal bâtie, est la seconde ville du royaume, et mérite ce titre non par sa population un peu au-dessus de 6,000 âmes, mais par son université, sa bibliothèque et plusieurs autres établissemens; *Biberach*, sur la rive gauche de la Reiss, tient un rang dans nos annales militaires par la victoire que Moreau y remporta sur les Autrichiens; elle est chère à la littérature pour avoir donné le jour à Wieland. Enfin *Ulm*, autrefois libre et impériale, entourée de fortifications, d'où sortit, en 1805, une garnison de 36,000 hommes qui déposa les armes à l'approche des Français, possède une église qui passe pour un chef-d'œuvre, et trouve sa prospérité dans ses fabriques et son commerce de transit.

Les restes d'antiquités qui couvrent le sol du Wurtemberg prouvent que les Romains fondèrent un grand nombre d'établissemens dans ce pays lorsqu'ils eurent surmonté la longue résistance que leur opposaient les *Alemani*.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, des revenus et de l'armée du royaume de Wurtemberg.

Superficie en lieues géographiques.	Population.	Rapport de la population à la lieue carrée.
983.	1,520,000.	1546.

Cercles.	Population.	Villes.	Population.
Neckar	426,000	STUTTGARD	32,000
		Heilbronn	6,000
		Louisbourg	9,000
		Esslingen	5,500
Iaxt	342,000	*Ellwangen*	2,500
		Hall	6,500
		Gmünd	5,600
Danube	360,000	*Ulm*	15,000
		Gœppingen	4,500
		Biberach	6,200
Forêt-Noire	392,000	*Reutlingen*	10,000
		Tubingen	7,000
		Calw	4,000

Armée.	Revenus.	Dette.
14,000 hommes.	23,700,000 fr.	56,500,000 fr.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

Description des 27 principautés allemandes, savoir :

La *Hesse électorale* et le *Landgraviat de Hesse-Hombourg;*

Les *Grands-Duchés de Hesse*, de *Mecklembourg-Schwerin*, de *Mecklembourg-Strelitz*, de *Holstein-Oldenbourg* et de *Saxe-Weimar;*

Les *Duchés de Saxe-Cobourg-Gotha*, de *Saxe-Meinungen*, de *Saxe-Altenbourg*, d'*Anhalt-Dessau*, d'*Anhalt-Bernebourg*, d'*Anhalt-Kœten*, de *Brunswick* et de *Nassau;*

Les principautés de *Schwartzbourg-Rudolstadt*, de *Schwartzbourg-Sondershausen*, de *Reuss-Greiz*, de *Reuss-Schleiz*, de *Reuss-Lebenstein-Ebersdorf*, de *Lippe-Detmold*, de *Lippe-Schauenbourg*, de *Hohenzollern-Hechingen*, de *Hohenzollern-Sigmaringen*, de *Waldeck*, de *Leichtenstein*.

Nous allons entreprendre une tâche difficile, celle de décrire cette masse de petits États qui font de la confédération germanique un corps énervé par ses divisions irrégulières et par le nombre de membres dont il se com-

pose. Ces principautés, moins nombreuses cependant que lorsque leur soumission à la maison d'Autriche faisait la force de l'empire d'Allemagne, sont, depuis 1815, unies entre elles et avec les cinq royaumes allemands, les quatre républiques des villes libres, l'empire d'Autriche, la monarchie néerlandaise et le royaume de Danemarck, pour leurs possessions en Allemagne, par un lien fédératif qui les oblige à contribuer à l'entretien d'une armée de 300,000 hommes, au moyen d'un contingent fixé, pour chaque État, à un homme sur cent; de s'abstenir de toute neutralité ou de toute alliance préjudiciable à l'un des membres du corps fédératif; de ne point non plus se déclarer la guerre entre eux; enfin, de soumettre leurs démêlés aux décisions de la diète, composée de députés représentant chacun un des États de la confédération, mais ayant, selon la nature des délibérations, tantôt une voix pour chaque État, tantôt une fraction de voix d'après l'importance relative de chacun d'eux; en sorte que, dans certaines circonstances, plusieurs principautés se réunissent pour un seul vote.

Quelques-uns de ces petits États sont enclavés dans les possessions d'États plus considérables, ou possèdent des terres disséminées sur plusieurs points. L'irrégularité de ces démarcations nécessitera celle de notre marche chorographique; cependant nous espérons qu'il sera facile de nous suivre dans ce dédale de circonscriptions politiques.

Le *grand-duché de Bade* est un pays long et étroit qui s'étend sur la rive droite du Rhin, depuis le lac de Constance jusqu'au-delà de l'embouchure du Neckar. Circonscrit par le cours du fleuve au sud et à l'ouest, il est borné au nord par le grand-duché de Hesse et la Bavière; à l'est, il est limitrophe avec le Wurtemberg et les principautés de Hohenzollern, qui limitent aussi au sud-est ses contours irréguliers.

Cette principauté, habitée jadis par les *Alemani*, jouit d'une température douce et agréable dans les parties basses; mais dans les montagnes le froid est rigoureux pendant l'hiver, et l'air très-vif pendant l'été. C'est dans cette région que s'élèvent d'épaisses forêts de chênes et de pins : le cultivateur y peut à peine obtenir d'un sol ingrat quelques chétives avoines et quelques pommes-de-terre, tandis que dans les régions basses, la vigne, l'amandier, le châtaignier, les céréales, le chanvre, le lin, croissent avec facilité.

La superficie du sol est divisée de la manière suivante :

Forêts.	1,580,000	arpens.
Terres en culture.	1,300,000	»
Vignes.	74,000	»
Prairies.	335,000	»
Terrains incultes.	209,000	»
Terres appartenant aux communes.	150,000	»

Les richesses minérales sont peu considérables, mais variées : voici leur produit annuel :

Or recueilli par le lavage sur les bords du Rhin.	17	marcs.
Argent.	500	»
Plomb.	700	quintaux.
Fer.	12,000	»
Sel.	4,000	»

La distillation du kirschenwasser, la fabrication de divers tissus et d'objets de quincaillerie, le commerce d'expédition et de transit, doivent leur activité à la sollicitude éclairée du gouvernement. Depuis 1824, un traité fait avec la Hesse a affranchi la circulation des produits industriels des deux pays, de ces entraves qu'une politique étroite regarde comme le gage de la prospérité des États.

La seigneurie de Bade fut érigée en margraviat au commencement du XIe siècle, en électorat en 1802, et en grand-duché quelques années après. La famille régnante est attachée à le confession d'Augsbourg; les deux tiers des habitans sont catholiques; la plus grande liberté règne à l'égard du culte. Il existe même dans le pays plusieurs couvens de femmes; mais les vœux qu'on y prononce ne peuvent excéder trois années.

La première ville importante que nous remarquerons en commençant notre excursion par le nord du duché, est *Manheim*. Dévastée plusieurs fois par la guerre, elle doit l'importance qu'elle a conservée à sa situation avantageuse au confluent du Neckar et du Rhin, à ses fabriques de toiles et d'étoffes de laine, et à la cour suprême d'appel dont elle est le siége. La fabrication des bijoux faux en un alliage connu sous le nom d'*or de Manheim* y a perdu de son ancienne activité. Ville de 22,000 âmes, elle renferme un beau palais et plusieurs autres édifices remarquables, de nombreux établissemens scientifiques et d'éducation, et surtout un observatoire digne d'une ville de premier rang.

Heidelberg, à quelques lieues de la précédente, est célèbre par son université, la plus ancienne de l'Allemagne, où chaque année près de 700 étudians puisent leur instruction dans ses bibliothèques, son jardin botanique, ses cabinets de physique, de chimie et de minéralogie. Sur une montagne près de la

ville s'élève le château où les curieux vont admirer l'immense tonneau qui contient 440,000 litres.

Carlsruhe, la capitale, moins peuplée que Manheim, est bien bâtie; toutes ses rues partent en divergeant en face du château ducal. On y remarque l'église évangélique et l'église catholique, la salle de spectacle et le château du prince. *Pforzheim*, sur la gauche de l'Ens, fait un grand commmerce de bois de construction.

Aux portes de *Rastadt*, on voit encore le monument élevé à la mémoire des plénipotentiaires de la république française qui y furent assassinés. *Bade* est connu pour ses eaux minérales et pour les ruines du château dans lequel se tenaient les séances du célèbre tribunal secret. Entre cette ville et *Offenbourg*, riche en vignobles estimés, on traverse le village de *Salzbach*, où Turenne perdit la vie le 27 juillet 1675. *Fribourg* ou *Freybourg* en Brisgau est, par son université, son gymnase et ses collections scientifiques, l'une des plus importantes villes du duché; *Lahr* ou *Lohr* en est la plus industrieuse.

Dans la partie méridionale des États de Bade, nous ne citerons que deux villes : *Willingen*, au milieu des montagnes, et *Constance*, au bord du lac auquel elle donne son nom. Cette dernière est célèbre par ses vins, et par le concile de 1451, qui condamna les deux réformateurs Jean Huss et Jérôme de Prague à périr dans les flammes. Ce grand-duché occupe le 7e rang dans les États de la Confédération germanique [1].

Borné à l'est et au nord par le Wurtemberg, à l'ouest par le même royaume, et au sud par le grand-duché de Bade, le *pays de Hohenzollern* se divise en deux principautés appartenant aux deux branches d'une même famille, dont on peut suivre la filiation depuis le XIIIe siècle, et à laquelle appartient la maison de Brandebourg. Ces deux principautés se distinguent par le nom de chacune de leurs capitales, Sigmaringen et Hechingen.

Celle de *Hohenzollern-Sigmaringen*, la plus considérable, est divisée en deux portions par l'autre. Elle est arrosée au nord par le Neckar, et au sud par le Danube. La partie méridionale est fertile; l'agriculture y est plus importante que l'industrie. Le nord, couvert de forêts et de hautes montagnes, renferme quelques mines et nourrit un grand nombre de bestiaux. Sous le rapport politique, elle est encore affaiblie par les biens seigneuriaux qu'y possèdent le prince *de Furstemberg*, celui *de la Tour et Taxis* et les barons *de Spetz*. Sa capitale est *Sigmaringen*, peuplée de 800 âmes, et arrosée par le Danube, encore trop près de sa source pour être navigable. Ses autres villes sont plus considérables : *Haigerloch*, ou nord, est deux fois plus peuplée; *Trochtelfingen*, à l'est, l'est trois fois plus. Dans ces deux villes se tiennent plusieurs marchés [2].

C'est dans la principauté de *Hohenzollern-Hechingen*, presque enclavée dans la précédente, que se trouve, sur le Zollerberg, un des sommets du Rauhe-Alb, le vieux château de Hohenzollern, qui a donné son nom à la contrée. Elle offre un territoire couvert de forêts et de riches vallées; *Hechingen*, sa capitale et sa seule ville, renferme 2,600 habitans et quelques fabriques [3].

La plus petite principauté de l'Allemagne, celle de *Lichtenstein*, est située à cinq lieues au sud du lac de Constance, sur les bords du Rhin. La maison qui la gouverne, et qui remonte au XIe siècle, autrefois très-puissante, possède encore aujourd'hui, sous la souveraineté de l'Autriche et de la Prusse, la principauté de Troppau, celle du Jægerndorf, et plusieurs autres terres qui portent les

[1] *Grand-Duché de Bade.*

Superficie en lieues géograph.	Population.	Population par lieue carrée.
777.	1,130,000.	1,454.

Cercles.	Populat.	Villes.	Populat.
Mein et Tauber.	107,300	*Wertheim*. . . .	3,000
Neckar	188,700	*Manheim*.	22,000
		Heidelberg. . . .	10,000
Murg et Pfinz. .	244,000	CARLSRUHE. . . .	19,000
		Pforzheim	5,000
		Rastadt.	4,500
		Bade.	2,000
Kinzig	132,200	*Offenbourg*. . . .	3,000
Treisam et Wiesen	274,700	*Fribourg*.	10,000
Lac et Danube. .	183,100	*Constance*	5,000
		Willingen	3,500

Revenu.	Dette.	Armée.
20,300,000 fr.	39,000,000 fr.	10,000 hommes.

[2] *Hohenzollern-Sigmaringen.*

4 villes, 7 bourgs, 70 villages et hameaux.

Superficie en lieues.	Populat.	Populat. par l. carrée.
50.	38,000.	760.
Revenu.	**Dette.**	**Armée.**
700,000 fr.	1,000,000 fr.	356 hommes.

[3] *Hohenzollern-Hechingen.*

1 ville, 1 bourg, 24 villages et hameaux.

Superficie en lieues.	Populat.	Populat. par l. carrée.
14.	15,000.	1,071.
Revenu.	**Dette.**	**Armée.**
300,000 fr.	800,000 fr.	145 hommes.

revenus particuliers du prince à sept fois ceux de la principauté. La résidence de celui-ci est *Vaduz*, au pied d'un rocher sur lequel est bâti le château de Lichtenstein [1].

Le *grand-duché de Hesse-Darmstadt* est formé de deux portions séparées par le territoire de Francfort-sur-le-Mein et par une partie de la Hesse Électorale. La plus septentrionale est limitée à l'ouest par la principauté de Nassau et le territoire prussien de Wetzlar; au nord, à l'est et au sud par la Hesse électorale. La seconde est bornée au nord par la principauté de Nassau, la république de Francfort et l'électorat de Hesse; à l'est par la Bavière; au sud par le grand-duché de Bade, et à l'ouest par les provinces rhénanes bavaroises. Cette dernière est la plus fertile. Les parties montagneuses trouvent plusieurs avantages dans l'exploitation de quelques mines, et dans la fabrication de divers tissus et d'objets de quincaillerie. L'activité des Hessois est encouragée par un gouvernement qui s'est empressé d'adopter le système représentatif. Le protestantisme est la religion dominante; les Juifs sont assez nombreux, et l'on compte parmi les habitans un plus grand nombre de mennonites que dans les autres principautés allemandes.

Dans la partie septentrionale, *Giessen* est célèbre par son université; de nombreux établissemens prouvent que les arts y sont cultivés aussi bien que les sciences utiles. L'arsenal, le château et l'église de Saint-Pancrasse sont ses principaux édifices. *Alsfeld*, dans la même province, mérite d'être mentionnée pour sa grande fabrication de draps communs.

Darmstadt, capitale, sur le Darm, est divisée en ville vieille et ville nouvelle; cette dernière est bien bâtie, décorée d'une salle d'opéra, d'un vaste bâtiment destiné aux exercices militaires, et d'une cathédrale qui renferme les tombeaux des anciens princes. Au nord, *Offenbach* est la ville la plus manufacturière. Au confluent du Rhin et de la Nahe, *Bingen* commerce en blé, en vins, en cuirs et en étoffes de laine. L'ancienne cité de *Worms*, ruinée plusieurs fois, et dont les remparts tombent de vétusté, n'est remarquable que par sa cathédrale, un hôtel des monnaies et l'hôtel-de-ville, où s'assembla plusieurs fois la diète, entre autres celle de 1521, où parut Luther.

Un peu au-dessous du confluent du Rhin et du Mein, s'élève *Mayence*, déjà considérable sous la domination romaine; la ville la plus importante de la haute Hesse, et l'une des quatre places fortes de la confédération. A la tristesse de ses rues tortueuses, bâties en grès rouge, l'habitant vous oppose la richesse et la beauté de sa cathédrale, l'importance de son arsenal, l'étendue de ses fortifications, qui exigent 30,000 hommes pour leur défense, et les trésors que renferment la bibliothèque, les galeries de médailles, d'antiquités et d'histoire naturelle. Elle dispute à Strasbourg et à Harlem l'honneur de l'invention de l'imprimerie, et montre encore les restes de la maison de Guttenberg. La fertilité de son sol et la navigation du Rhin, quelques fabriques, le commerce des vins et celui des jambons, procurent de grands bénéfices à sa population industrieuse. C'est aux environs du bourg de *Hockheim*, et à peu de distance de la ville, que l'on récolte les meilleurs vins du Rhin [2].

Les contours irréguliers de la *Hesse-Électorale*, limités en grande partie par la Bavière, les duchés de Saxe, le Hanovre et les États prussiens, comprennent le bassin du haut Wéser et se composent aussi de plusieurs enclaves dans les pays voisins, dont les deux principales sont le cercle de Smalcalde et celui de Schauenbourg. Le petit territoire de *Neuheim*, enclavé dans le grand-duché de Hesse, appartient aussi à la Hesse-Électorale.

La religion réformée est celle de la majeure partie des habitans : on ne compte guère qu'un cinquième de la population qui soit catholique, et environ 5,000 Israélites admis aux droits de citoyens.

Nous traverserons rapidement les moins importantes villes de l'électorat, telles que *Hofgeismar*, connue par ses eaux minérales; *Eschwege*, enrichie par un commerce de transit et par la culture du tabac; *Allendorf*,

[1] *Lichtenstein.*

Superficie en lieues.	Populat.	Populat. par l. carrée.
6.	6,000.	1,000.

	Revenu.	Dette.	Armée.
Le pays :	34,000 fr.	6,000,000 fr.	55 hommes.
Le prince:	2,400,000		

[2] *Hesse-Darmstadt.*

Superficie en lieues.	Populat.	Populat. par l. carrée.
490.	700,000	1,428.

Provinces.	Populat.	Villes.	Populat.
Haute Hesse. . .	290,000	*Giessen*	7,000
		Alsfeld.	3,000
Statkenbourg . .	228,000	DARMSTADT . . .	20,000
		Offenbach	8,000
Rhin.	182,000	*Mayence*	25,000
		Bingen	3,500
		Worms	6,000

Revenus.	Dette.	Armée.
15,000,000 fr.	27,000,000 fr.	6,000 homm.

dont les environs renferment une source saline; *Gelnhauseu*, près de laquelle se trouvent les ruines du château de Phalz, résidence de l'empereur Barberousse. La ville la plus remarquable est *Cassel*, composée de trois quartiers, dont deux sont mal bâtis, et le troisième formé de belles rues garnies et de maisons élégantes. Les places, les promenades, une église catholique, un arsenal, un palais électoral, une belle bibliothèque, plusieurs établissemens et collections scientifiques contribuent à rendre intéressante cette cité, qui du reste est peu commerçante, quoiqu'elle possède plusieurs fabriques de toiles, de tissus de laine et de faïence. Dans ses environs on admire les cascades et les délicieux jardins de la résidence royale de *Wilhelmshohe*. *Marbourg*, dont l'église gothique est digne d'attention, prend le titre de capitale de la haute Hesse, et possède une société d'histoire naturelle et des manufactures de serge et de camelot. *Fulde*, ville bien alignée et bien construite, a un gymnase, une bibliothèque, une école des arts et métiers, une école d'accouchement et quelques couvens. Elle a donné le jour au savant jésuite Kircher. Son territoire produit un vin très-estimé et qui l'était encore plus autrefois. *Hanau*, au confluent de la Kinsig et du Mein, offre parmi ses curiosités le musée de la société des naturalistes de Vétéravie, et le cabinet de minéralogie de M. Léonhard, professeur distingué. La maison de plaisance nommée *Philippsruhe* est dans les environs de cette ville, ainsi que les eaux thermales de *Wilhemsbad*. *Smalcalde* ou *Schmalkalden*, bâtie à l'antique au bord de la Schmale, est devenue célèbre par la ligue des princes protestans, contractée en 1531, contre Charles-Quint. Nous ne devons pas oublier qu'elle est la patrie du géographe Célarius. Son territoire, entièrement séparé de l'électorat, est enclavé entre celui de Saxe-Cobourg-Gotha, les possessions de la Prusse et de Saxe-Meningen, sur le versant occidental du Turingerwald [1].

[1] *Hesse-Électorale.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
580.	590,000.	1,017.

Provinces.	Populat.	Villes.	Populat.
Basse Hesse ou Cassel.	287,000	CASSEL.	26,000
		Eschwege	1,500
Haute Hesse . .	102,000	*Marbourg*	7,000
		Allendorf.	1,500
Fulde.	115,000	*Fulde*	8,000
		Hersfeld	6,000
		Schmalkalden . .	5,000
Hanau	86,000	*Hanau*	12,000
		Gelnhausen. . . .	3,000

Revenus.	Dette publique.	Armée.
15,000,000 fr.	6,000,000 fr.	6,000 homm.

Le *landgraviat de Hesse-Hombourg*, dont l'existence politique date de 1595, avait été anéanti en 1806 dans la formation de la confédération du Rhin; le congrès de Vienne le rétablit dans ses anciennes limites, et l'augmenta même de la petite seigneurie de Meisenheim, dont le sol est fertile quoique montagneux. Cette principauté a le désavantage d'être formée de deux petits territoires éloignés l'un de l'autre de plus de vingt lieues. L'un, celui de *Hombourg*, est situé entre les possessions de la Hesse-Darmstadt, de la Hesse-Électorale, de la principauté de Wetzlar, de celle de Nassau et de Francfort-sur-le-Mein: il est fertile et renferme quelques mines. *Hombourg*, sa capitale, fabrique des toiles, des soieries et des tissus de laine. L'autre territoire est placé sur la rive gauche du Rhin, entre la province prussienne du Bas-Rhin, la principauté de Birkenfeld, celle de Saint-Wendel et les provinces rhénanes de la Bavière : son chef-lieu, *Meisenheim*, est un gros bourg qui possède des forges, des houillères et des verreries [2].

La maison de *Nassau* paraît remonter au commencement du xe siècle : ce ne fut cependant qu'en 1180 que les membres de cette illustre famille prirent le titre de comtes de Nassau. Elle ne forme plus aujourd'hui que deux branches : l'une occupe le trône des Pays-Bas; l'autre, sous la souveraineté de la première, gouverne le territoire de Nassau, érigé en duché lors de l'organisation de la confédération du Rhin.

Il est borné à l'ouest et au nord par les provinces rhénanes prussiennes, à l'est et au sud par le territoire de Wetzlar et le grand-duché de Hesse, où il possède le petit pays de *Reichelsheim*.

Ce petit État, régi par un gouvernement représentatif composé de deux chambres, est aussi florissant par les mines, les carrières, les eaux minérales que renferme son sol, que par le blé, les fruits, les noix de galle, le tabac et les excellens vins du Rhin qu'il produit en abondance. Nous aurons une idée de l'industrie des habitans en parcourant les villes principales.

[2] *Landgraviat de Hesse-Hombourg.*

Superficie en lieues.	Population.	Populat. par l. carrée.
21.	20,000	952.

Villes.	Population.
Hombourg	3,000
Meissenheim	2,000

Revenus.	Dette publique.	Armée.
300,000 fr.	1,000,000 fr.	200 homm.

Wiesbaden, capitale, située dans la position la plus pittoresque, s'enrichit du tribut qu'elle lève sur les étrangers attirés dans ses murs par quatorze sources d'eaux minérales, déjà célèbres du tems des Romains : on y remarque un bel établissement destiné au soulagement des vieillards indigens. Le village de *Selters* doit sa prospérité à l'exportation annuelle de près de 800,000 bouteilles de ses eaux, connues de toute l'Europe, et même jusque dans l'Inde. *Braubach* et le bourg d'*Holzappel* exploitent des mines d'argent assez abondantes; *Diez* possède une belle école d'agriculture; *Limbourg* fait le commerce des blés et des laines; *Nassau*, peu commerçante, conserve les ruines du château qui a donné son nom au duché; *Biberich* est la résidence du prince; *Dillenbourg* a une usine où l'on travaille le cuivre; dans les environs de *Weilbourg* se trouvent plusieurs mines exploitées avec avantage [1].

Avant d'entreprendre la description de la Saxe ducale, faisons remarquer que, depuis l'extinction de la branche aînée de la maison de *Saxe-Gotha-Altenbourg*, en 1825, les duchés de *Saxe-Hildbourg-Hausen*, de *Saxe-Meiningen* et de *Saxe-Cobourg* s'accrurent par le partage du territoire vacant ou par des échanges. Ainsi le premier des trois servit à accroître les deux autres, et celui d'*Altenbourg* passa presque en totalité au prince titulaire du pays partagé; la *Saxe-Meiningen* conserva la plus grande partie de ses possessions, et fut considérablement augmentée; enfin la *Saxe-Cobourg* agrandie également, et surtout par le duché de Gotha, dut prendre la dénomination de *Saxe-Cobourg-Gotha*. Le grand-duché de Saxe-Weimar, qui appartient à une autre branche de la maison saxonne, ne prit aucune part à ces modifications de limites territoriales. C'est par cette principauté que nous commencerons notre excursion dans la Saxe ducale.

Le *grand-duché de Saxe-Weimar* est divisé en deux provinces : celle de Weimar et celle d'Eismach. La première, formée de deux parties séparées par une portion du territoire de Saxe-Altenbourg, est bornée par cette dernière, par la province prussienne de Saxe, par les principautés de Reuss, par celle de Saxe-Meiningen, de Schwartzbourg et de Rudolstadt; la seconde est située entre les possessions de la Prusse, de la Hesse-Électorale, de la Saxe-Meiningen et de la Bavière.

Dans ce petit État, trois ou quatre villes attirent nos regards. *Apolda* est connue par ses fabriques de draps; *Eisenach*, fondée en 1070, est une jolie ville contenant plusieurs établissemens utiles; *Jena* doit une double célébrité à la bataille à laquelle elle a donné son nom et à son université; *Weimar* enfin, capitale du duché, est remarquable par une belle église et le palais du prince, dans lequel on admire un parc à l'anglaise, de riches collections et de magnifiques ameublemens. Elle occupe un rang distingué dans l'Europe savante, et se glorifie d'être la patrie de Kotzebue. Dans les environs se trouvent la maison de plaisance du *Belvédère*, l'établissement d'agriculture de *Tieffurth*; *Osmannstedt*, où reposent les cendres de Wieland, et *Berka*, qui possède une source sulfureuse très-fréquentée.

Il règne dans tout le duché une grande activité commerciale. Eisenach fabrique des étoffes de laine, de rubans et de la céruse; Jena et Apolda, des bas et des tissus; *Burgel*, de la poterie et du vinaigre; Weimar, des cuirs et des bas de poil de lapin; *Stutzerbach*, de la verrerie et du papier; *Ilemenau*, de la porcelaine et des objets de quincaillerie.

Depuis 1816, le grand-duc a donné à son peuple un gouvernement représentatif : les députés, choisis parmi les bourgeois et les paysans, par portion égale, sont nommés par les districts, librement et pour six ans. Les États partagent avec le prince le droit d'initiative; ils ne s'assemblent que tous les trois ans, mais une commission permanente veille aux intérêts du pays.

Plusieurs dépendances peu importantes de la province d'Eisenach sont enclavées dans la Bavière, dans les duchés de Saxe-Meiningen et de Saxe-Cobourg-Gotha. Il en est de même d'un territoire situé dans la province prussienne de Saxe, et dont la seule ville, *Alstedt*, dépend du cercle d'Jena [2].

[1] *Duché de Nassau.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
251.	337,000.	1,342.

Villes.	Population.
WIESBADEN	7,000
Braubach	1,200
Diez	2,000
Limbourg	3,000
Nassau	2,000
Biberich	2,000
Dillenbourg	2,500
Weilbourg	2,000

Revenus.	Dette publique.	Armée.
6,000,000 fr.	10,000,000 fr.	3,000 homm.

[2] *Grand-duché de Saxe-Weimar.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
185.	212,000.	1,200

Villes.	Population.
WEIMAR	10,000
Jena	5,000
Eisenach	8,000
Apolda	3,500

Revenus.	Dette publique.	Armée.
4,900,000 fr.	16,000,000 fr.	2,000 homm.

Le *duché de Saxe-Meiningen*, séparé en deux parties par les villages de *Themar* et de *Rœmild*, qui appartiennent au territoire de Saxe-Cobourg, est limitée par ce duché, par le cercle hessois de Smalkalde et par la Bavière. Il renferme *Hildbourghausen*, arrosée par la Werra; *Saalfeld*, près de laquelle s'élève un monument à la mémoire du prince Louis-Ferdinand de Prusse, à la place où il fut tué, le 10 octobre 1808; *Meiningen* ou *Meinungen*, jolie petite capitale où l'on voit un bel édifice pour l'assemblée des États, et un palais ducal, vaste et élégant [1].

Le *duché de Saxe-Altenbourg*, borné en partie par les royaumes de Prusse et de Saxe, plus peuplé et plus riche que le précédent, renferme trois villes assez importantes: *Altenbourg*, où l'on voit quatre églises, un gymnase, une bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle; *Ronnebourg*, avec un bel établissement d'eaux minérales; *Eisenberg*, dominé par un château ducal et un observatoire [2].

Le *duché de Saxe-Cobourg-Gotha* comprend, outre ses possessions situées sur les pentes du Rhœne-Gebirge et celles qu'il a reçues par héritage du duché de Saxe-Gotha, des terres sur la rive gauche du Rhin, qui, enclavées entre le territoire prussien et celui de la Bavière, portent, depuis 1819, le nom de principauté de Lichtenberg; et l'importante enclave de *Volkerode*, contiguë à la province prussienne de Saxe. C'est au milieu des montagnes du duché que se trouve le petit pays de *Sonnenberg*, si intéressant par son industrie; c'est là que se fabriquent ces jouets d'enfans, ces coffrets en bois, ces billes en marbre, ces boutons en verre, en un mot, cette menue quincaillerie, établie par la division du travail à des prix tellement bas, que, livrés au commerce comme fabriqués à Nuremberg, ils se répandent dans les diverses contrées de l'ancien et du nouveau continent.

Gotha, la capitale du duché, est la plus jolie ville de la Saxe ducale. Bâtie sur la pente d'une montagne que domine le château de Friedenstein et que baigne la Leina, entourée de jardins, de faubourgs, d'une muraille percée de quatre portes, et de remparts convertis en promenades, sa situation est riante; son intérieur est embelli par des édifices publics, par des établissemens utiles, et arrosé par des fontaines. La variété de son industrie, l'activité de son commerce, l'ont rendue le centre des relations établies entre les principales villes de l'Allemagne. Elle est la patrie de deux médecins distingués: Hoffmann et Reysarius. *Cobourg* est moins peuplée et moins importante sous le rapport commercial, quoiqu'il s'y tienne six foires par an; elle est de plus inférieure à Gotha sous le point de vue scientifique, bien qu'elle possède aussi tout ce qui peut servir à répandre l'instruction [3].

Les trois petites principautés de Reuss appartiennent à une maison dont les généalogistes font remonter l'origine vers le milieu du xe siècle. La branche aînée possède le territoire de *Reuss-Greitz*, situé entre le grand-duché de Saxe-Weimar et le royaume de Saxe. Le sol est fertile et l'industrieuse activité des habitans s'exerce dans des manufactures d'étoffes de laine, dans des forges, des usines et des fabriques d'acier. *Greitz*, la capitale, contient plusieurs de ces utiles établissemens. Incendiée en 1802, elle a été rebâtie avec régularité. *Zunlenrode*, ville commerçante, a un arsenal et un hôpital 4.

La branche cadette de Reuss se subdivise en deux rameaux: l'un porte le nom de *Reuss-Schleiz*. Ses possessions sont divisées en deux portions: la première touche au territoire de

[1] *Duché de Saxe-Meiningen.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée
129.	130,000	1,092

Villes.	Population.
Meiningen	5,000
Hildbourg-Hausen	4,000
Saalfeld	3,000

Revenus.	Dette publique.	Armée.
1,900,000 fr.	2,000,000 fr.	1,200 homm.

[2] *Duché de Saxe-Altenbourg.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
69.	104,000.	1,507.

Villes.	Population.
Altenbourg	10,000
Ronnebourg	4,000
Eisenberg	4,000

Revenus.	Dette publique.	Armée.
1,500,000 fr.	2,500,000 fr.	1,000 homm.

[3] *Duché de Saxe-Cobourg-Gotha.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
126.	145,000.	1,150.

Villes.	Population.
Gotha	11,000
Cobourg	8,000

Revenus.	Dette publique.	Armée.
2,400,000 fr.	7,000,000 fr.	1,400 homm.

[4] *Principauté de Reuss-Greitz.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
18.	23,000.	1,277.

Villes.	Population.
Greitz	6,000
Zeulenrode	4,000

Revenus.	Dette.	Armée.
300,000 fr.	500,000 fr.	200 homm.

Gera; la seconde est limitrophe de celui d'Ebersdorf. *Schleiz*, petite ville manufacturière, en est le chef-lieu [1].

Le second rameau de la même branche possède la principauté de *Reuss-Lobenstein-Ebersdorf*, plus étendue que la précédente, mais divisée aussi en deux portions, l'une sur la frontière méridionale de la Prusse, l'autre sur les limites septentrionales de la Bavière. Dans la partie méridionale, la résidence du prince est *Lobenstein*, qui a des tanneries et des filatures de laine et de coton. *Ebersdorf*, n'est qu'un bourg, mais riche de ses fabriques de broderies, de cotonnades, de savon et de tabac. Sur les confins du duché de Weimar, *Gera* appartient en commun aux deux princes de la branche cadette de Reuss. Quoique brûlé presque entièrement en 1780, ce joli chef-lieu de seigneurie et de baillage est renommé par son industrie. Ses cotonnades, ses étoffes de laine, ses chapeaux, ses porcelaines, ses tanneries ont donné une grande extention à son commerce, et lui ont procuré une aisance qui lui a permis d'élever une maison de détention, un gymnase et plusieurs écoles dont une est destinée aux enfans pauvres [2].

Bornée au nord par la province prussienne de Saxe, à l'est par le grand-duché de Weimar, au sud et à l'ouest par les duchés saxons de Cobourg-Gotha et de Meiningen, la principauté de *Schwarzbourg-Rudolstadt* se compose de plusieurs plaines et de vallées fertiles dominées par les forêts du Thuringer-Wald. On y trouve aussi des mines d'argent, de fer et de cuivre, dont l'emploi constitue, avec quelques fabriques, l'industrie des habitans. Le pays, depuis 1816, jouit d'un gouvernement représentatif. *Rudolstadt*, résidence du prince, joint à un gymnase, à une maison d'éducation pour les filles pauvres et à quelques manufactures, une bibliothèque considérable et diverses collections curieuses établies dans le château. *Frankenhausen* est le siége de l'assemblée législative; *Stadt-Hilm* fabrique principalement des étoffes de laine. Le prince régnant joint à ces possessions quelques terres enclavées dans la Saxe ducale ainsi que la seigneurie de *Leutenberg*, séparée de ses États par ceux de Saxe-Meiningen. Le chef-lieu de cette seigneurie est une ville de 800 âmes, dans laquelle dix foires se tiennent chaque année [3].

Une branche de la même famille possède la principauté de *Schwarzbourg-Sondershausen*, enclavée dans la province prussienne de Saxe. Le sol de cette principauté est fertile; sa capitale, *Sondershausen*, a un gymnase, un théâtre et un cabinet d'histoire naturelle; *Greussen* fabrique de belles toiles avec le lin récolté dans ses environs. Sur un petit territoire enclavé dans le duché de Saxe-Cobourg-Gotha, *Arnstadt* est importante par ses établissemens, son commerce et ses fabriques [4].

L'origine de la maison d'Anhalt date probablement du VIIIe siècle, quoiqu'un célèbre jurisconsulte allemand n'ait pas craint le ridicule en la faisant remonter à l'un des petits-fils de Japhet. Elle se partage aujourd'hui en trois branches : Anhalt-Dessau, Anhalt-Bernbourg et Anhalt Cœthen, dont les possessions sont enclavées dans la Prusse.

Le *duché d'Anhalt-Dessau* s'étend sur les deux rives de l'Elbe et de la Mulda. Il comprend aussi quelques terres éparses dans la province prussienne de Magdebourg. Malgré quelques parties humides et sablonneuses, le sol y est fertile en céréales et en légumes. L'industrie y est florissante; on y compte plus de cent vingt fabriques de draps, ainsi que des huileries, des filatures, des brasseries, des manu-

[1] *Principauté de Reuss-Schleiz.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
27.	28,000.	1,037.

Villes.	Population.
Schleiz	5,000

Revenus.	Dette.	Armée.
300,000 fr.	600,000 fr.	280 homm.

[2] *Principauté de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
31.	26,000.	838.

Villes.	Population.
Ebersdorf	1,000
Lobenstein	3,000
Gera	8,000

Revenus.	Dette.	Armée.
600,000 fr.	1,200,000 fr.	260 homm.

[3] *Principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
53.	57,000.	1,075.

Villes.	Population.
Rudolstadt	3,000
Frankenhausen	4,000

Revenus.	Dette.	Armée.
800,000 fr.	900,000 fr.	540 homm.

[4] *Principauté de Schwarzbourg-Sondershausen.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée
46.	48,000.	1,043.

Villes.	Population.
Sondershausen	3,000
Arnstadt	4,000

Revenus.	Dette.	Armée.
500,000 fr.	300,000 fr.	450 homm.

factures de tabac et des papeteries. *Dessau*, jolie ville sur la Mulda, renferme trois hôpitaux, un hospice d'orphelins, une maison de charité, un bain public. Le plus beau de ses édifices est le palais du duc, qui en possède un autre, ainsi que de magnifiques jardins à *Warlitz*. *Zerbst* est remarquable par une école protestante de demoiselles, dont la fondation date du commencement de la réformation [1].

Composé de parties éparses entre le Hartz et la Saale et sur les bords de l'Elbe, le sol du *duché d'Anhalt-Bernbourg* renferme des mines assez riches; vers l'ouest, il est montagneux et couvert de forêts; vers l'est, il est bas et très-fertile. A des produits agricoles et industriels analogues à ceux de la principauté précédente, il joint ceux de quelques usines. Au bord de la Saale, près de quelques plantations de vignes, dont la culture est rare dans cette contrée, s'élève, en trois quartiers séparés par la rivière, *Bernbourg*, dominée par son château ducal, décorée d'un hôtel des monnaies, et composée de rues propres et bien bâties. *Ballenstedt* n'est remarquable que par la beauté des jardins du vieux château. Les habitans d'*Harzgerode* s'occupent de l'exploitation des mines de fer et d'argent; ce dernier métal est également d'un rapport avantageux près de *Mœdchensprung* [2].

Le *duché d'Anhalt-Cœthen*, non moins divisé que le précédent, est formé de quatre parties séparées sur les deux rives de l'Elbe. Son sol est en général fertile, surtout en fruits; mais l'industrie des habitans ne consiste guère qu'à filer la laine et le lin. La jolie petite ville de *Cœthen* est la capitale, et renferme plusieurs établissemens d'éducation et diverses collections scientifiques. On y fait le commerce des laines et l'on y fabrique des fils d'or et d'argent [3].

Si nous suivons la crête des montagnes du Hartz d'un côté, le cours de l'Ocker de l'autre, nous traverserons la plus grande partie du *duché de Brunswick*, composé de sept portions distinctes, dont les quatre plus considérables séparent le Hanovre de la Prusse; les autres sont enclavées dans ces deux royaumes. Son territoire, morcelé, est riche en mines métalliques, en sel gemme, en ardoises et en diverses roches utiles, en pâturages, en produits agricoles et en fabriques de toutes espèces. *Brunswick*, sa capitale, est située dans la portion la plus étendue et la plus septentrionale du duché, sur le bord de l'Ocker. C'est une grande et belle ville ouverte, que l'on croit avoir été fondée en 868, à laquelle on arrive par sept longues routes plantées de beaux arbres, et qui renferme des rues droites et bordées de trottoirs, des places publiques ornées de fontaines, le palais ducal et quelques autres édifices importans. C'est à Brudswick que naquit le théologien Hencke, l'historien Meibonius; que fut inventé le rouet à filer, et que l'on mit à la mode le café de chicorée, dont la fabrication, ainsi que celle des tissus de fil et de laine, du tabac et du savon, forment, avec la vente des grains, un commerce considérable.

A quelques lieues au sud de Brunswick, *Wolfenbuttel*, ville forte, arrosée par l'Ocker, renferme un monument à la mémoire de Lessing, le La Fontaine de l'Allemagne. A sept lieues à l'est, *Helmstadt*, fondée par Charlemagne, et située dans une vallée charmante, a perdu, depuis vingt ans, ses fortifications et son université. Rittmeyer, Volger, Couringius et quelques autres littérateurs distingués naquirent dans cette petite ville. *Kœnigslutter*, au bord de la Schnuter, possède une ancienne abbaye dont l'église renferme les tombeaux de l'empereur Lothaire II et de sa femme Richenza. Dans le Brunswick méridional, *Holzminden*, sur le Weser, est beaucoup plus commerçante que sa population ne semblerait l'annoncer. Au pied des montagnes du Hartz, *Blankenbourg* est dominée par un des plus vastes châteaux de l'Allemagne, qui servit

[1] *Duché d'Anhalt-Dessau.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
45.	56,000.	1,244.

Villes.	Population.
Dessau	10,000
Zerbst	7,000

Revenus.	Dette.	Armée.
1,800,000 fr.	2,000,000 fr.	550 homm.

[2] *Duché d'Anhalt-Bernbourg.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
43.	38,000.	883.

Villes.	Population.
Bernbourg	5,000
Ballenstedt	3,000
Harzgerode	2,500

Revenus.	Dette.	Armée.
800,000 fr.	1,700,000 fr.	370 homm.

[3] *Duché d'Anhalt-Cœthen.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
41.	34,000.	829.

Ville.	Population.
Cœthen	6,000

Revenus.	Dette.	Armée.
500,000 fr.	180,000 fr.	325 homm.

pendant quelque tems de retraite au prince à qui la France doit la Charte et ses libertés [1].

Bornée à l'est par le duché de Brunswick, au nord par le territoire hessois de Rinteln, et sur les autres points par la province prussienne de Westphalie, la *principauté de Lippe-Detmold*, conservée par Napoléon dans la confédération du Rhin, est gouvernée par une ancienne famille qui descend de Wittikind, et dont les princes prenaient, au XIIe siècle, le titre de waldgraves de Westphalie. Depuis 1819, les anciens états de ce pays sont remplacés par une chambre de vingt et un députés, élus en nombre égal par les trois classes d'habitans : les propriétaires, les bourgeois et les paysans. Son sol est entouré de montagnes et de forêts; mais les parties cultivées sont très-fertiles. Le métier de tisserand occupe une grande partie de la population. Les exportations consistent en bois, en fil, en toile et en laine. Quelques mots suffiront pour caractériser ses principales villes. *Detmold*, résidence du prince, possède plusieurs établissemens de bienfaisance et d'instruction; son quartier nouveau est propre et régulier. *Lemgo*, entourée de murailles et plus peuplée que la capitale, fabrique des étoffes de laine, des toiles et des pipes; *Uffeln* a des sources salées dans ses environs; non loin de *Horn*, huit rochers placés verticalement, sont regardés comme des pierres druidiques. *Lippstadt*, autrefois libre et impériale, est entourée de fortifications; son territoire est enclavé dans la province prussienne de Westphalie. La moitié de cette ville appartient au prince de Lippe, et l'autre au roi de Prusse [2].

[1] *Duché de Brunswick.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
195.	242,000.	1,241.

Villes.	Population.
Brunswick	36,000
Wolfenbuttel	8,000
Helmstadt	5,000
Kœnigslutter	3,000
Blankenbourg	3,000
Holzminden	3,500

Revenus.	Dette.	Armée.
6,000,000 fr.	8,000,000 fr.	2,000 homm.

[2] *Principauté de Lippe-Detmold.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
57.	72,000.	1,263.

Villes.	Population.
Detmold	2,000
Lemgo	3,000
Horn	1,500
Lippstadt	3,500

Revenus.	Dette.	Armée.
1,000,000 fr.	2,000,000 fr.	700 homm.

Au nord de la précédente, s'étend la principauté de *Lippe-Schauenbourg*, entourée par le territoire de Rinteln, le Hanovre et les possessions prussiennes. Son sol et ses produits sont de la même nature que ceux de l'autre principauté, et, comme dans celle-ci, les habitans jouissent d'un gouvernement représentatif. *Bückebourg*, sa capitale, renferme un gymnase et le château du prince; *Stadtlagen*, la modeste patrie du célèbre géographe Busseching, a dans ses environs des sources minérales. Ces deux villes sont les seules de la principauté [3].

A l'ouest de la Hesse électorale, et borné par la province prussienne de Westphalie, un territoire morcelé par plusieurs enclaves appartenant au grand-duché de Hesse, doit nous arrêter quelques instans. Ce pays forme la plus grande partie de la *principauté de Waldeck* : les montagnes qui le couvrent, les forêts qui jadis l'ombrageaient, furent probablement l'origine de son nom. Son sol, qui recèle plusieurs veines métalliques, se prête à la culture et se couvre de riches pâturages; mais comme il est l'un des plus élevés de l'Allemagne, la température en est froide. *Corbach*, entourée de murailles, a le titre de capitale; *Arolsen*, sur l'Aar, est la résidence habituelle du prince. Le territoire de *Pyrmont* ou de Neustadt-Pyrmont, entre le Hanovre et les possessions de Lippe-Detmold et de Brunswick, forme le complément de la principauté. Cette ville, ancien chef-lieu de comté, située dans une vallée profonde, avec un château et une citadelle, est, depuis le XVe siècle, renommée pour ses eaux minérales [4].

La fatigante dispersion de territoire des États de la confédération nous a forcé d'adopter une marche irrégulière pour nous plier aux exigences des démarcations polititiques. Fran-

[3] *Principauté de Lippe-Schauenbourg.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
27.	26,000.	963.

Villes.	Population.
Buckebourg	2,000
Stadtlagen	1,500

Revenus.	Dette.	Armée.
500,000 fr.	1,000,000 fr.	250 homm.

[4] *Principauté de Waldeck.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
60.	54,000.	900.

Villes.	Population.
Corbach	2,000
Arolsen	2,000
Neustadt-Pyrmont	2,000

Revenus.	Dette.	Armée.
1,000,000 fr.	3,000,000 fr	500 homm.

chissons l'espace qui nous sépare des plaines humides et sablonneuses au bord de la Baltique.

Un territoire considérable, baigné par cette mer et circonscrit par la Prusse, le Hanovre et les possessions danoises, appartient à la plus ancienne maison souveraine de l'Europe, celle de Mecklenbourg, qui tire son nom d'un village que les Vandales, ou plutôt les Wendes, qui leur succédèrent, choisirent pour capitale de leur royaume au IXe siècle. Jusqu'au règne de l'empereur Ferdinand II, le Mecklenbourg était resté soumis à un seul prince; mais après la mort du duc Adolphe-Frédéric, ce duché fut partagé entre ses deux fils, Frédéric de Schwerin et Adolphe-Frédéric II de Strélitz, chefs des deux branches qui règnent aujourd'hui. Depuis 1815, les deux principautés portent chacune le titre de grand-duché.

Celui de *Mecklenbourg-Schwérin*, le plus considérable, est borné à l'est et à l'ouest par les possessions de l'autre. Il est divisé en cinq parties décorées des noms de duché, de principauté ou de seigneurie. Un grand nombre de lacs, dont quelques-uns sont considérables; plusieurs petites rivières qui s'écoulent dans la Baltique et dans le bassin de l'Elbe; des marais, des prairies et des forêts étendues, répandent un grande humidité dans l'atmosphère. On connaît la belle race de chevaux de ce pays; les autres animaux domestiques leur sont presque comparables; aussi l'agriculture y fait-elle chaque jour de nouvelles conquêtes sur les terres à défricher et sur les habitudes routinières. Mais l'industrie manufacturière est encore dans l'enfance.

On peut réduire à une dixaine le nombre des villes un peu importantes. *Schwérin*, chef-lieu de la principauté de ce nom et capitale du grand-duché, est située entre deux lacs, et se divise en ancienne et nouvelle ville. Cette dernière passe avec raison pour la mieux bâtie de tout le Mecklenbourg. Ses principaux édifices sont une de ses églises, un hôtel des monnaies et le palais ducal, élevé sur une île au milieu d'un lac, entouré de points de vue charmans, mais dont les jardins, dessinés avec goût, sont cependant moins beaux que ceux du château de plaisance de *Ludwigslust*, petite ville à huit lieues de la capitale. L'industrie de Schwérin consiste en distilleries et en fabriques de draps et de tabac. Le commerce de la principauté n'est pas sans importance, et prendrait plus d'extension encore si les routes étaient mieux entretenues, et si quelques canaux ouvraient des communications plus faciles à l'intérieur; à l'extérieur, il est surtout alimenté par le port de *Rostock*, ou plutôt celui de *Warnemunde*, qui dépend de cette ville, et dans lequel près de 700 navires entretiennent annuellement un mouvement considérable d'importation et d'exportation. Rostock possède plusieurs édifices publics, un chantier de construction, une université et une société de naturalistes. On conserve le cœur du célèbre Grotius dans une des églises de cette ville, qui jouit du droit de fixer la quotité de ses contributions et de plusieurs autres priviléges. *Wismar*, située au fond d'un golfe, renferme aussi d'assez beaux chantiers de construction. Entre cette ville et Rostock, on voit vis-à-vis du bourg de *Doberan*, dont les bains de mer attirent la meilleure société de l'Allemagne, s'élever au milieu des flots la *Sainte Digue* (*Heilige Damm*), qui s'est formée naturellement, et dont l'élévation est de 16 pieds sur environ 100 de longueur. *Butzow*, à 6 lieues de Rostoch, sur le Warnov, est peuplée de familles de réfugiés français propriétaires de diverses manufactures; *Boizenbourg*, à l'extrémité sud-ouest du duché de Gustrow, doit son commerce à la navigation de l'Elbe; *Gustrow* est industrieuse: on y compte 30 distilleries de grains, 5 tanneries, et 6 fonderies de métaux; *Parchim*, sur l'Elbe, est le siége de la cour suprême [1].

La principauté de Ratzebourg, et quelques enclaves sur le territoire du Danemark, ou entre ce territoire et celui de Lubeck, possessions qui forment la partie occidentale du *grand-duché de Mecklenbourg-Strélitz*, ne comprennent aucune ville que nous puissions citer. Dans le duché de Mecklenbourg-Strélitz, appelé aussi la *seigneurie de Stargard*, nous mentionnerons *Stargard* pour ses petites fabriques de draps et de poteries, *Friedland* pour ses tabacs, *Neu-Brandebourg* pour ses distilleries, *Alt-Strelitz* pour ses cuirs; enfin,

[1] *Grand-Duché de Mecklenbourg-Schwérin.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
621.	431,000.	694.

Principauté de Mecklenbourg-Schwérin ou Cercle de Mecklenbourg.

Villes.	Population.
SCHWÉRIN	12,000
Parchim	4,000
Ludwigslust	4,000
Butzow	3,000

Principauté de Mecklenbourg-Gustrow ou Cercle de Wenden.

Gustrow	8,000
Boizenbourg	3,000

Seigneurie de Wismar.

Wismar	9,000

Seigneurie de Rostock.

Rostock	17,000

Neu-Strélitz, capitale du grand-duché. Cette ville a la régularité des cités modernes; ses huit grandes rues se réunissent au centre d'une belle place d'où l'on voit se déployer le palais ducal [1].

Les deux grands-ducs de Mecklenbourg ont ensemble une voix aux assemblées particulières de la diète; ils partagent avec les députés aux états, communs aux deux duchés, le droit de faire les lois et de fixer les impôts; les tribunaux des deux pays ressortissent à la cour suprême de Parchim. Enfin, les deux princes et leurs peuples semblent ne faire, par leur union, qu'une grande famille.

Le *grand-duché de Holstein-Oldenbourg* est borné au nord par la mer d'Allemagne, à l'est par une partie du cours du Weser, et par le Hanovre sur tous les autres points. Il comprend en outre plusieurs petits territoires et la principauté de Lubeck, enclavés dans le Holstein, ainsi que celle de Birkenfeld sur les bords de la Nahe.

Ce pays a été habité autrefois par une branche cimbro-saxonne, les *Chemi*, qui vivaient de la pêche et de la chasse à l'embouchure du Weser et sur les bords de la Jahde. Par l'extinction de ses comtes, il passa au Danemark en 1667. Cédé quelques années plus tard au grand-duc Paul de Russie, en faveur duquel il fut érigé en duché, ce prince le donna, en 1765, à son cousin Pierre-Frédéric-Guillaume. Il forma, en 1810, une partie du département français des Bouches-du-Weser, et trois ans après rentra sous la domination de son prince, à qui le congrès de Vienne conféra le titre de grand-duc. C'est à la même époque qu'il acquit la principauté de Birkenfeld et la seigneurie de *Jever*, que lui abandonna l'empereur de Russie.

Le duché d'Oldenbourg est en général sablonneux et peu fertile, surtout dans l'intérieur du pays, où l'on parcourt souvent plusieurs lieues sans rencontrer un arbre ou une habitation. Sur les bords des rivières seulement le terrain est gras et productif; on y cultive le houblon, le lin et le blé, dont la récolte cependant ne suffit pas à la consommation. Il en est de même du bois de chauffage, auquel on supplée par la tourbe. Des pâturages fertiles nourrissent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, des chevaux estimés, et des moutons, dont la laine est utilisée, non-seulement pour les draps, mais encore dans des fabriques de bas assez importantes pour donner lieu à une exportation annuelle de plus de 100,000 écus. Ses habitans trouvent aussi une ressource considérable dans la pêche, dans l'éducation des porcs, des oies et des abeilles. Celles-ci sont l'objet principal des soins d'un petit peuple nomade qui réside habituellement dans le *Humling*, mais qui, n'ayant d'autres richesses que la laine grossière de ses troupeaux et le miel de ses ruches, les transporte tour à tour, suivant les saisons, dans les parties du pays qui offrent aux abeilles une nourriture abondante.

Le gouvernement d'Oldenbourg est monarchique : un conseil suprême présidé par le prince, un conseil inférieur sous la présidence du ministre, une commission chargée spécialement des finances, des bailliages, des tribunaux, une cour suprême et une chancellerie, sont les principaux rouages qui donnent le mouvement aux affaires. Par une économie digne des plus grands éloges, et par des sacrifices supportés sur ses propres domaines, le grand-duc est parvenu à combler une dette publique qui, en 1817, s'élevait à près de 2,000,000 de francs.

Oldenbourg, capitale du duché, est située au confluent de la Hase et de la Hunte : elle est entourée par deux faubourgs, et renferme quelques maisons élégantes, un grand nombre d'établissemens d'utilité publique, plusieurs raffineries de sucre, des tanneries, des fabriques de tabac et de savon, et un petit port qui communique avec la mer du Nord par la Hunte et le Weser. Le grand-duc y possède un château, mais il réside ordinairement à *Rastedt*, près de la ville. *Jever*, où l'on voit un vaste château, *Delmenhorst*, où se tiennent annuellement quatre grands marchés aux chevaux, sont très-peu importantes. Quant à la principauté de Lubeck, elle ne comprend pas la ville dont elle porte le nom, mais celle d'*Eutin*, ornée d'un palais moderne.

La principauté de Birkenfeld dépourvue de villes, ne renferme que deux bourgs considérables : celui de *Birkenfeld*, avec un château et deux usines; celui d'*Oberstein*, où 20 moulins sont constamment occupés à donner à l'agate les formes les plus variées. Le produit annuel

[1] *Grand-Duché de Mecklenbourg-Strélitz.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
100.	77,000.	770.

Duché de Mecklenbourg-Strélitz ou *Seigneurie de Stargar.*

Villes.	Population.
Neu-Strélitz	5,000
Neu Brandebourg	5,000
Friedland	4,000
Stargard	8,000

de cette industrie s'élève à plus de 200,000 fr. [1].

On pourrait considérer comme un petit État indépendant la seigneurie de *Kniphausen*, attendu qu'elle fut incorporée, en 1813, au grand-duché d'Oldenbourg, malgré les protestations du comte de Bentink, qui en est l'ancien propriétaire; que le congrès de Vienne n'a rien statué sur cette question de propriété, et que les contestations auxquelles elle a donné lieu n'ont point encore été jugées par la diète germanique. Ainsi, depuis dix-sept ans, le territoire de ce petit État, borné par la principauté de Jever et par la baie de Jahde, dont le chef-lieu est le château de Kniphausen, compte deux souverains, l'un de fait, et l'autre de droit, en dépit du principe universellement reconnu, celui de la légitimité.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

Description des quatre républiques de Brême, Hambourg, Lubeck et Francfort.

De cette puissante ligue anséatique formée au XIIe siècle dans un intérêt commercial et long-tems formidable par sa marine et ses richesses, il ne reste plus que l'association des trois villes de Brême, Hambourg et Lubeck, rendues à leurs antiques franchises par les derniers traités.

Brême, siége des assemblées de l'ancienne ligue anséatique, était déjà considérable lorsque Charlemagne y fonda un archevêché : elle est divisée en ville vieille et ville nouvelle; cette dernière est la plus régulière et la mieux construite. Elle renferme plusieurs établissemens d'éducation et quelques édifices assez remarquables. Si ses nombreuses fabriques, ses raffineries de sucre, et surtout ses brasseries et ses blanchisseries contribuent à sa prospérité, elle la doit principalement à son commerce, facilité par le cours du Weser et favorisé par des compagnies d'assurance, une banque et une caisse d'escompte. Près de mille vaisseaux entrent chaque année dans son port, et chaque année aussi des armemens considérables mettent à la voile pour la pêche du hareng, du saumon et de la baleine.

Le bourg de *Vegesack* et celui d'*Elfsteth* dans le duché d'Oldenbourg servent de ports à la ville, où les marchandises sont ensuite transportées sur des barques.

Brême est gouvernée par un conseil suprême composé seulement de réformés, et d'où les luthériens sont exclus, de même que de tous emplois civils. Ce conseil gouverne l'État, régit les caisses commerciales et rend même la justice. Dans les affaires de haute importance, on convoque les anciens et l'élite des bourgeois, qui forment alors une espèce d'assemblée législative. Cette petite république n'a pas d'autre force militaire qu'une garde nationale [2].

Hambourg était l'une des villes les plus commerçantes de l'Europe, lorsque, par sa réunion à l'empire français, elle devint, en 1810, le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe. Dès lors sa prospérité s'évanouit; bientôt même ses promenades et les campagnes qui embellissaient ses environs furent rasées pour la sécurité de la garnison française, assiégée par terre et par mer. Ses désastres

[1] *Grand-Duché de Holstein-Oldenbourg.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
326.	240,000.	766.

Villes.	Population.
OLDENBOURG	6,000
Delmenhorst	1,800
Jever	3,000
Eutin	3,000

Revenus.	Armée.
3,000,000 fr.	2,000 hommes.

Seigneurie de Kniphausen.

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
2.	2,800.	1,400.

Revenus.	Armée.
300,000 fr.	28 hommes.

[2] *République de Brême.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
8.	49,000.	6,133.

Villes.	Population.
BRÊME	38,000
Vegesack	2,000

Revenus.	Dette.	Armée.
1,000,000 fr.	7,000,000 fr.	400 homm.

furent réparés et ses maux oubliés dès que, rendue à son ancienne indépendance, elle put jouir des bienfaits de la paix en ouvrant son port aux vaisseaux de toutes les nations.

Hambourg est une ville de commerce dans toute l'étendue du mot : les jouissances du luxe, l'appât du gain et des richesses, éloignent de son enceinte les sciences et les arts. Elle ne possède aucune bibliothèque, aucune collection qui mérite de fixer notre attention, et c'est à peine si nous devons citer parmi ses édifices la bourse et l'église de Saint-Michel; mais elle est riche en établissemens d'éducation et de bienfaisance; des ateliers de travail l'ont délivrée du fléau de la mendicité, et la propagation de la vaccine, encouragée avec zèle, y donne les plus heureux résultats.

Les habitans de Hambourg se divisent en *bourgeois réels*, qui jouissent de plusieurs droits et prérogatives; en *petits bourgeois*, qui ne peuvent exercer que certains genres d'industrie déterminés, et sont soumis à payer un droit; en *étrangers* enfin, qui paient des droits encore plus forts et ne peuvent acquérir aucune propriété sous leurs noms. Quant aux Juifs, ils possèdent des maisons dans certains quartiers, sans jouir cependant du droit de bourgeoisie, qui n'est concédé que depuis 1814 aux chrétiens qui n'appartiennent pas à la confession d'Augsbourg.

Le gouvernement hambourgeois est aristo-démocratique. La souveraineté réside dans le conseil et la bourgeoisie. Les bourgeois forment la garde nationale, qui, avec un petit corps de troupes soldées, constitue la force militaire de la république.

Des fonderies de cuivre importantes, 300 raffineries, 10 imprimeries d'indiennes, 14 blanchisseries de cire, 300 métiers pour la soierie, 100 pour la toile, des fabriques de savon, des brasseries, des tanneries, des manufactures de tabac qui occupent 900 ouvriers, l'apprêt des viandes fumées connues sous le nom de bœuf de Hambourg, telles sont les principales branches de l'industrie de cette ville. Elle possède plus de 200 navires, et fait des armemens considérables pour la pêche de la baleine. Chaque année, son port reçoit plus de 1000 vaisseaux chargés de denrées coloniales [1].

Sur un territoire enclavé dans le duché de Holstein-Oldenbourg, *Lubeck*, bâtie au XIIe siècle, ruinée plusieurs fois par les Danois, devint ville libre et impériale dans le siècle suivant, entra dans la ligue anséatique, fut réunie à l'empire français en 1810, et, trois ans plus tard, fut rétablie dans ses franchises. Son gouvernement est à peu près semblable à celui de Hambourg. La religion dominante est celle de la confession d'Augsbourg, et, depuis 1816, les Juifs ne sont pas même soufferts dans la ville. Celle-ci est entourée de remparts; ses rues sont larges et bien bâties : on ne peut citer parmi ses édifices que la cathédrale, l'église de Sainte-Marie et l'hôtel-de-ville; mais on y voit avec intérêt un grand nombre d'établissemens d'éducation, de bienfaisance et d'utilité publique. La force armée consiste en 10 compagnies de garde bourgeoise et en un contingent de 600 hommes.

Lubeck possède plus de 30 fabriques de différens produits; celles de tabacs sont au nombre de 14. Son commerce est très-considérable, mais les navires qui tirent moins de 10 pieds d'eau sont les seuls qui entrent dans l'embouchure de la Trave jusqu'à *Travemunde*, petite ville fortifiée sur le bord de la Baltique. Les vaisseaux d'un fort tonnage déchargent leurs marchandises dans la rade [2].

Francfort-sur-le-Mein, dont l'affranchissement remonte aussi loin que celui des villes anséatiques, est, depuis 1815, le siége de la diète germanique. Ses rues sombres et tortueuses nuisent à l'aspect de ses plus beaux édifices, tels que la cathédrale, l'église de Saint-Barthélemy bâtie au IXe siècle, l'hôtel-de-ville, plusieurs palais et la salle de spectacle. Le nouveau quai et le quartier de Wollgraben se couvrent cependant de constructions élégantes. Les arts et les sciences y sont dignement appréciés : on y remarque des collections publiques importantes, une belle bibliothèque et plusieurs établissemens d'éducation. L'esprit d'ordre qui y règne y a fait établir une caisse destinée à aider les artisans et les petits commerçans. Cette ville, patrie de Charles-le-Chauve et du célèbre Goëthe, fut une des premières à adopter la réforme de Luther : elle est partagée en trois grandes communautés chrétiennes, dont chacune pourvoit

[1] *République de Hambourg.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
19.	148,000.	7,789.

Villes.	Population.
HAMBOURG	112,000
Bergdorf	2,000

Revenus.	Dette.	Armée.
5,600,000 fr.	47,000,000 fr.	1300 hommes.

[2] *République de Lubeck.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
15.	41,000.	2,733.

Villes.	Population.
LUBECK	22,000
Travemunde	1,000

Revenus.	Dette.	Armée.
1,000,000 fr.	5,000,000 fr.	400 hommes.

à ses églises et à ses écoles; mais on est étonné de voir au XIXe siècle, dans une cité qui s'honore d'être libre, les Israélites privés des droits de citoyens.

La souveraineté de cette république réside dans le sénat, le corps-législatif et la bourgeoisie.

L'industrie manufacturière de ce petit État est extrêmement variée, mais ses principales sources de richesse sont les relations que lui ouvrent le Mein et le Rhin avec le centre de l'Allemagne, et ses deux foires, que fréquentent plus de seize cents négocians attirés de tous les points de l'Europe [1].

CHAPITRE QUARANTIÈME.

Description du royaume de Saxe.

Une partie des possessions des anciens Saxons, descendans des *Catti* et des *Suevi*, forme le petit État qui, de duché et d'électorat, fut élevé au rang de royaume par Napoléon. Resserré dans d'étroites limites par suite des décisions prises au congrès de Vienne, il est borné au nord et à l'est par la Prusse, à l'ouest par les duchés de Saxe, et au Sud par la Bohême et la Bavière.

Le climat de la Saxe est sec, tempéré, mais sain : la mortalité y est moins considérable que dans les contrées voisines. Les terres sont partout de bonne qualité et exploitées avec intelligence; de beaux pâturages nourrissent des moutons renommés pour la finesse de leur toison. Des sociétés particulières encouragent l'éducation des abeilles, l'amélioration des bêtes à cornes et des chevaux, et la culture de la vigne.

Les richesses minérales surpassent encore celles du sol : on en pourra juger en apprenant que 9,000 ouvriers exploitent annuellement 50,000 marcs d'argent, 300 quintaux de cuivre, 80,000 de fer, 10,000 de plomb, 2,500 d'étain, 5,000 d'arsenic, et que d'autres encore sont employés à l'extraction du soufre, de l'alun et de la houille.

L'industrie manufacturière est fort avancée en Saxe. Les toiles, les étoffes de soie, de laine et de coton, les blondes et les dentelles, les rubans, les mousselines, les chapeaux de paille, le papier, les armes, les instrumens de musique, les porcelaines, les faïences, occupent une immense quantité de bras. Tant d'activité est due autant à l'intelligence d'un peuple industrieux qu'à la protection d'un gouvernement paternel, monarchie tempérée par l'action des états composés du clergé, de la noblesse et des députations des villes. Le culte dominant est celui de la confession d'Augsbourg, mais la maison régnante a embrassé le catholicisme depuis 1697.

Lorsqu'on arrive dans la capitale par la rive droite de l'Elbe, la richesse de ses environs, la beauté de la route, celle des faubourgs, un pont de 1420 pieds de long sur 36 de large, en donnent une haute idée. *Dresde* est divisée en vieille et nouvelle ville; ses remparts ont disparu. La chancellerie, l'hôtel des finances, la monnaie, l'arsenal, l'hôtel-de-ville, les théâtres, les palais des princes et celui du roi, sont de beaux édifices. La salle du grand opéra peut contenir 8000 spectateurs.

La ville la plus importante de la Saxe après Dresde est *Leipsick*. Elle est en général bien bâtie, mais les rues sont trop étroites. L'hôtel-de-ville, la bourse, l'hôpital Saint-George, la maison des orphelins, celle de détention, méritent de fixer l'attention, ainsi que l'église de Saint-Nicolas, ornée de marbres et de tableaux, et celle de Saint-Thomas, décorée d'un superbe jeu d'orgues. Il ne reste de ses anciennes fortifications que le château de Pleisenbourg, dont une des tours sert d'observatoire, et qui renferme un beau laboratoire de chimie ainsi que l'académie d'architecture et de peinture. Leipsick, patrie de Leibnitz, possède une université fondée en 1409, de nombreuses écoles, des sociétés d'arts et de

[1] *République de Francfort.*

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
11.	52,000.	4,727.

Villes.	Population.
FRANCFORT	48,000

Revenus.	Dette.	Armée.
1,000,000 fr.	10,000,000 fr.	500 homm.

sciences, de riches collections, de belles bibliothèques, et tous ces établissemens sont dignes d'une ville qui réunit à une industrie variée, et surtout à une grande richesse commerciale, le plus important commerce de librairie que l'on connaisse.

Il s'y tient chaque année trois foires célèbres de 14 jours chacune : l'une au 1er janvier, et les deux autres à Pâques et à la Saint-Michel. Les marchands y affluent de tous les pays de l'Europe : le Français avec sa bijouterie, ses dentelles et ses étoffes de soie ; l'Anglais avec sa quincaillerie et ses cotonnades imprimées ; le Hollandais et le Hambourgeois avec leurs denrées coloniales ; l'Autrichien avec ses cuirs, ses vins de Hongrie et ses glaces de Bohême ; le Russe avec ses riches fourrures ; le Prussien avec ses tissus de laine et ses toiles de Silésie ; le Bavarois avec ses jouets de Nuremberg ; les Turcs et les Arméniens avec leurs marchandises du Levant. Les libraires de l'Angleterre, de la France, de la Belgique et des différens points de l'Allemagne, forment, pendant ces jours consacrés aux négociations commerciales, le tableau le plus bizarre et le plus animé. On évalue à 75,000,000 de francs le montant des ventes qui se font pendant ces grandes réunions.

Chemnitz, située sur la rivière du même nom, patrie du célèbre Puffendorff, est une des villes les plus agréables et les mieux bâties de la Saxe ; elle s'enrichit, de même que *Plauen*, du produit de ses toiles, de ses mousselines et de ses calicots. *Freiberg*, dont le territoire renferme les mines les plus abondantes du royaume, est arrosée par la *Fulda*. Au milieu d'anciennes constructions, on remarque quelques rues bien alignées, et de belles maisons ; sa cathédrale, son hôtel-de-ville, son gymnase, sa bibliothèque, méritent moins d'éloges que son école des mines, qui peut servir de modèle en ce genre, et qui doit une grande partie de sa juste célébrité au savant Werner. *Konigestein* et *Schandau* sont peu importantes, mais dans la situation la plus pittoresque. La première est une forteresse imprenable, bâtie sur un rocher élevé de dix-huit cents pieds. La seconde, située sur l'Elbe, doit l'activité qui l'anime à son port et à ses eaux thermales. *Zittau* fait un commerce assez considérable de toiles et de draps ; *Bautzen*, située sur un rocher qui domine la rivière de la Sprée, a été illustrée par la lutte sanglante, que l'armée française épuisée soutint avec avantage en 1813 contre les puissances coalisées. Cette ville, souvent ravagée par les incendies, est encore entourée de quelques fortifications ruinées et d'un vieux château dont l'origine remonte, dit-on, au IXe siècle. Elle fait un commerce considérable, possède de nombreuses manufactures, se distingue par de belles promenades, et donne chaque jour un exemple de tolérance bien louable dans son église, qui sert à la fois aux deux cultes catholique et protestant.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, des revenus et de l'armée du royaume de Saxe.

Superficie en lieues.	Population.	Popul. par l. carrée.
753.	1,400,000.	1,859.

Cercles.	Populat.	Villes.	Populat.
Leipsick	230,700	*Leipsick*	40,000
		Dobeln	4,000
Erzgebirge	589,800	*Freyberg*	12,000
		Frankenberg	3,000
		Chemnitz	16,000
		Zwickau	5,000
Voigtland	79,500	*Plauen*	7,000
		Reichenbach	3,500
Misnie	376,500	DRESDE	70,000
		Meissein	4,500
		Pyrna	4,000
Haute-Lusace	171,500	BAUTZEN	12,000
		Zittau	8,000

Revenus.	Dette.	Armée.
28,000,000 fr.	70,000,000 fr.	12,000 homm.

CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME.

Description du royaume de Hanovre.

Ernest-Auguste, dernier fils du duc de Brunswick, reçut le premier la dignité d'électeur de Hanovre, en récompense des services qu'il avait rendus à l'empereur Léopold. Son fils, Georges-Louis, fut proclamé roi d'Angleterre en 1714, et joignit à ses nouveaux États l'électorat de Hanovre. Ce pays fut conquis par la France en 1802, devint pendant quelques mois province prussienne en 1806, et fut enfin partagé par Napoléon entre son empire et le royaume de Westphalie, qu'il venait de fonder. En 1813, le Hanovre redevint anglais, et l'année suivante il fut érigé en royaume, et augmenté de divers territoires. Il est formé de deux parties séparées par le duché de Brunswick : la plus considérable, au nord, est bornée par cette principauté, par les possessions danoises et prussiennes, par le royaume des Pays-Bas et par la mer d'Allemagne : la seconde, au sud, l'est par les États de Brunswick et de la Prusse. L'agriculture y est en général peu florissante; les habitans, rebutés par les marais et les landes qui couvrent une partie du pays, ont dirigé tous leurs efforts vers d'autres branches d'industrie : la pêche maritime, l'éducation des abeilles, des oies, des bêtes à cornes, des porcs et des chevaux, et l'exploitation de quelques mines importantes, situées dans les montagnes du Hartz; mais ils n'ont point encore fait de grands progrès dans les arts industriels ni dans aucun genre de fabrication.

Le Hanovre est un royaume héréditaire dépendant de l'Angleterre et régi par un gouverneur général. Si cependant le sceptre britannique passait entre les mains d'une femme, celui du Hanovre serait, d'après la constitution, confié au plus proche parent de la reine. Deux chambres y discutent annuellement les projets de loi, ce qui n'empêche pas le maintien d'une multitude de droits féodaux, dont plusieurs même, abolis par les Français, ont été rétablis en 1814.

Hanovre, la capitale, est situé au confluent de la Leine et de l'Ihine dans une plaine sablonneuse, mais embellie par le cours de ces deux rivières, par des prairies et par de belles plantations. La plupart de ses maisons sont bâties en briques; cependant plusieurs constructions y sont remarquables par leur élégance. Ainsi l'on peut citer les palais du vice-roi, l'arsenal, la salle de l'opéra, le monument élevé à Leibnitz et plusieurs églises. Tous les établissemens consacrés à l'instruction publique sont dignes d'une ville qui vit naître l'astronome Herschell. Sur les bords de l'Innerste, affluent de la Leine, traversons *Hildesheim*, chef-lieu de principauté; elle est connue pour ses toiles, son collége et sa cathédrale, dans laquelle les antiquaires contemplent avec respect la pierre d'*Irmensul*, colonne jadis consacrée à une divinité saxonne, et servant aujourd'hui de piédestal à une statue de la Vierge.

Après avoir traversé le duché de Brunswick, en remontant la Leine, on aperçoit sur ses bords la ville de *Gœttingue*, autre chef-lieu de principauté. Elle est bien moins remarquable par ses tanneries et ses fabriques d'étoffes de laine que par son université, fondée par Georges II, en 1734, et dont la réputation méritée est devenue européenne. Parmi les hommes célèbres que cette ville a vus naître, nous ne citerons que le savant Blumenbach. Dans la contrée montagneuse du Hartz, nous n'aurons à remarquer que *Klausthal*, citée pour son hôtel des monnaies; *Hertzberg*, bourg qui renferme la seule manufacture d'armes du royaume; *Goslar*, ville très-ancienne jadis libre et impériale, dont la cathédrale renferme l'autel du dieu Crothos, espèce de coffre en bronze dans lequel les prêtres des anciens Saxons brûlaient des victimes humaines. On voit, hors de ses murs, les restes de Kaiserbourg, château dans lequel les anciens empereurs d'Allemagne présidaient la diète germanique.

Au confluent de la Fuhse et de l'Aller, *Celle* ou *Zelle*, ornée de beaux édifices, est le siége de la cour suprême d'appel du royaume. Le gouvernement auquel appartient cette ville a pour chef-lieu *Lunebourg*, entrepôt d'un grand commerce de chevaux et des produits des riches salines de ses environs. Elle est la

patrie de l'historien Gaspard Sagittarius; jadis elle était la capitale d'un duché. Les cendres de plusieurs de ces princes reposent dans l'église de Saint-Michel.

Dans la partie occidentale du Hanovre, la petite rivière de la Hase, à sa sortie de la forêt de Teutobourg, arrose *Osnabrück*, ville que Charlemagne érigea en évêché, et qui fut la première à embrasser la réformation de Luther. Elle possède aujourd'hui un évêque catholique et un évêque anglican. Elle est en général mal bâtie et ne contient que quelques belles rues, un château, plusieurs hôpitaux et une cathédrale dans laquelle on conserve les reliques de saint Crispin et saint Crispinien dans des cercueils d'argent. C'est dans cette ville que fut signé le célèbre traité de Westphalie. Sur le bord de la baie de Dollart où l'Ems se jette dans la mer, se trouve *Emden*, la ville la plus commerçante du royaume, grâce à ces manufactures de bas de fil et de tabac, et surtout à son port, à ses chantiers et à ses nombreux armemens pour la pêche du hareng et de la baleine.

Vis-à-vis les bouches de l'Ems, nous apercevons plusieurs îles formées évidemment par les envahissemens de la mer, et déjà rongées par les eaux qui les menacent d'une destruction qui paraît inévitable. *Borkum* est la seule qui offre quelques terrains gras et propres à la culture. Ses habitans sont presque tous marins. Ils conservent l'ancienne coutume de s'approprier le tiers des objets naufragés que les flots rejettent sur leurs plages.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, des revenus et de l'armée du royaume de Hanovre.

Superficie en lieues.	Population.	Rapport de la populat. à la lieue carrée.
1,932.	1,550,000.	802.

Gouvernemens.	Popul.	Villes.	Population.
Hanovre.	277,000	HANOVRE.	28,000
		Hameln	5,000
Hildesheim . . .	328,000	*Hildesheim* . . .	13,000
		Eimbeck	4,000
		Osterode.	5,000
		Gœttingue	10,000
		Goslar.	6,000
Lunebourg . . .	290,000	*Lunebourg* . . .	12,000
		Celle.	9,000
		Haarbourg	4,000
Stade	228,000	*Stade*	5,000
		Verden	4,000
Osnabrück . . .	249,000	OSNABRUCK . . .	11,000
		Pappenbourg . .	3,500
Aurich	154,000	*Aurich*.	3,000
		Emden.	11,000
Klausthal, capitainerie des mines. . .	24,000	*Klausthal*	8,000

Revenus.	Dette.	Armée.
26,000,000 fr.	64,000,000 fr.	13,000 homm.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

Description du royaume de Prusse et de ses provinces polonaises et rhénanes.

Après avoir résisté aux Polonais en 1163, après avoir été conquis en partie par le Danemark, les Prussiens, connus avant le xe siècle sous le nom de de *Pruczi*, furent entièrement soumis vers la fin du xiiie par les chevaliers de l'ordre Teutonique. Au xve ils se révoltèrent, et l'an 1525 ils étaient totalement affranchis de la domination de ces chevaliers qui, du faîte de la puissance, tombèrent par suite de leurs exactions, de leurs débauches et de leur cruauté, au rang de simples sujets. Le grand-maître, Albert de Brandebourg, fut reconnu duc héréditaire de la Prusse, et introduisit, en 1544, la réforme de Luther dans ses États. En 1618, le duché de Prusse entra pour toujours dans la maison électorale de Brandebourg, devint souveraineté indépendante en 1657, et en 1700 Frédéric Ier prit le titre de roi de sa propre autorité.

La Prusse est très-fertile en céréales de toutes espèces. Elle produit assez de chanvre et de lin pour en faire des exportations considérables; on y récolte le houblon, le tabac, peu de fruits, beaucoup de légumes et surtout des pommes-de-terre, dont la culture est portée aussi loin qu'en Irlande. Les lacs et les fleuves sont très-poissonneux, et les forêts, encore très-étendues, produisent de la potasse, du goudron, et sont peuplées de quelques ours, de quelques élans et d'un grand nombre de cerfs et de sangliers. Parmi les animaux domestiques, on admire surtout les chevaux, dont les races sont entretenues et améliorées dans les plus magnifiques haras de l'Europe.

Commençons notre excursion par la Prusse orientale.

Ce fut en 1255 que les chevaliers teutoniques élevèrent le château de *Kœnigsberg*. Arrosée

par le Pregel, qui se jette un peu plus bas dans le *Frische-Haff*, cette ville s'entoura de fortifications assez inutiles. Aujourd'hui, elle a près de 4 lieues de circonférence. Son vieux château est surmonté d'une tour d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Elle possède quelques fabriques, et son commerce est florissant, quoique son port soit trop peu profond pour permettre aux navires d'y entrer. Son université, fondée en 1544, a été illustrée par Kant et par le naturaliste Klein, qui y naquirent.

Sur une presqu'île à l'est de Kœnigsberg, est la forteresse de *Pillau*, moins remarquable par ses remparts, qui en font la clef militaire de la Prusse orientale, que par le vaste et tranquille bassin de Frische-Haff et par ses environs délicieux, qui ont mérité le nom de *paradis de la Prusse*. En remontant le Pregel vers l'est, *Gumbinnen* seul mérite d'être cité comme chef-lieu de régence; au nord, sur le Niemen, nous trouverons *Tilsitt*, célèbre par l'entrevue d'Alexandre et de Napoléon, et *Mémel*, place très-forte, qui doit sa prospérité à ses exportations de chanvre et de bois.

Entre Tilsitt et le *Curische-Haff* s'étend un pays plat, marécageux, stérile, qui n'a d'autres ressources que de bons pâturages; mais, en revenant sur Kœnigsberg, nous trouverons des plaines fertiles où l'on rencontre à chaque pas de riches villages et des fermes florissantes, mais où nous n'aurons d'autres villes à citer que *Braunsberg*, qui fait un commerce considérable en fil, en grains et en mâts; et *Frauenburg*, siége du chapitre de l'évêché d'Ermeland, illustrée par Nicolas Copernic, qui y fut chanoine et y mourut en 1548.

Les villes de la Prusse occidentale bordent la Vistule, qui seule vivifie le pays. *Dantzick*, cité très-ancienne, dut son premier éclat à une colonie danoise, qui s'y établit au XIIe siècle. Elle fut agrandie et fortifiée par les chevaliers teutoniques; placée sous la protection de la Pologne en 1454, elle conserva jusqu'en 1795 des priviléges assez importans pour être considérée comme une petite république. Sa population était de 80,000 âmes au tems de sa splendeur; son commerce, autrefois immense, éprouva des pertes énormes depuis 1807 jusqu'en 1815, pendant l'occupation des Français; mais il a repris, depuis la paix, un peu d'activité: ses distilleries d'eau d'or sont toujours importantes. Le port formé par la Vistule est défendu par d'imposantes fortifications, ainsi que la ville, qui du reste est bâtie avec plus de solidité que d'élégance. Elle possède un observatoire, un cabinet d'histoire naturelle, une belle bibliothèque et plusieurs sociétés savantes.

Sur le Nogat, bras de la Vistule, nous apercevons *Marienbourg*, ancienne capitale de l'ordre Teutonique, remarquable par ses fabriques de toiles et de draps. C'est sur son territoire que se trouvent les *Werders*, ou îles basses, célèbres par leur grande fertilité, et peuplées de paysans libres, presque tous *mennonites*, qui expédient en Russie leurs récoltes de fruits. C'est un peu plus bas qu'est située *Elbing*, dont le port reçoit annuellement jusqu'à 1,500 vaisseaux ou bateaux de transport, et en expédie un pareil nombre chargés de blé, de chanvre, de vins, de fer, etc. Les habitans demeurent dans des maisons gothiques, et s'occupent, indépendamment de leur commerce, de la pêche des esturgeons, qui est d'une grande importance.

En remontant la Vistule, on rencontre *Marienwerder*, la forteresse de *Graudenz* et *Culm*, toutes trois livrées à la fabrication des étoffes de laine et des toiles; enfin *Thorn*, fondée en 1231 par le premier grand-maître de l'ordre Teutonique, ville qui a donné naissance à Copernic, et qui est remarquable par son gymnase, fondé en 1594, et son pont d'une demi-lieue sur la Vistule.

A l'ouest de ce fleuve, s'étend le grand-duché de Posen, aussi fertile que la Pologne. Quoique cette province renferme encore d'immenses marais couverts de broussailles, les champs produisent des légumes et des fruits en abondance. Les volailles, le gibier ailé et les abeilles, sont une ressource importante pour les habitans. Au centre de la province et au confluent de la Wartha et de la Prosna, *Posen* est exposée à leurs débordemens; quelques fortifications la défendent; une cathédrale et un hôtel-de-ville la décorent; des fabriques de draps, de cuir, de pipes, et surtout trois foires annuelles, favorisent son commerce d'expédition. A l'ouest de Posen, *Obrzicko*, *Birnbaum*, *Schwérin* et *Meszéritz*, sont quatre villes renommées par leurs draps. Au nord, *Bromberg*, dans une région fertile, fait un commerce considérable à la faveur de son industrie et du canal qui joint les eaux de la Brna et de la Netze à la Vistule.

En suivant la frontière de la Silésie nous rencontrerons *Bomst*, peuplée de cordonniers et de vignerons; *Fraustadt*, qui fait un grand commerce de blé, de laine et de bétail; *Lissa*, qui doit sa prospérité à une colonie de protestans français réfugiés; *Rawitz*, dont presque tous les habitans sont luthériens; enfin, *Boisnowa*, *Krostochin* et *Zéduny*. De toutes ces villes, il n'en est pas une dont la population ne soit mélangée d'un grand nombre de

Juifs, et qui n'exploite des manufactures de draps plus ou moins importantes.

Dans la partie de la province qui avoisine la Pologne, les villes sont moins peuplées : nous ne mentionnerons que *Gnesne*, la plus ancienne cité polonaise, le siége d'un archevêché qui date de l'an 1000 de l'ère chrétienne. Il s'y tient une foire où l'on vend une quantité prodigieuse de chevaux et de bœufs, qui présente pendant huit semaines le spectacle le plus animé.

La Silésie, dans laquelle nous allons entrer, occupe environ la moitié du bassin de l'Oder. Cette province, d'abord polonaise, soumise à la Bohême au XIVe siècle, arrachée à l'Autriche par Charles XII, fut conquise en 1740 par le grand Frédéric et réunie aux possessions prussiennes qui font partie de la *confédération germanique*. Peu de conquêtes, il faut en convenir, pouvaient flatter davantage l'ambition d'un souverain. Tandis que les profondeurs du sol contiennent en abondance la houille, l'ardoise, la serpentine, le porphyre, diverses espèces de marbres et de pierres fines, le cuivre, le fer, le plomb, l'argent, et même un peu d'or, les champs fertiles qui couvrent ces richesses répondent aux soins de l'agriculteur en produisant sous ses mains laborieuses des lins et des chanvres magnifiques, le blé de Turquie, le millet, le sarrasin, la pomme-de-terre, d'autres légumes et des céréales, qui cependant ne suffisent pas toujours à la nourriture de cette populeuse contrée. Des forêts immenses sont pour elle une nouvelle source de prospérité ; les chênes, les pins, les sapins, les mélèses, fournissent assez de térébenthine, de potasse, de goudron, de résine, etc., pour donner lieu à une exportation annuelle de plus de deux millions. Le poisson et le gibier sont encore d'une grande ressource pour l'habitant. Quant aux animaux domestiques, les Silésiens négligent les chevaux et les bêtes à cornes pour accorder tous leurs soins aux races ovines : elles y sont très-nombreuses. Cependant, la laine qu'elles produisent est loin de suffire aux besoins de l'industrie manufacturière.

Comme Posen, *Breslau* est au centre de sa province. Cette capitale de la Silésie, dont l'ancien nom indigène est *Wreclaw*, qu'on prononce *Wratslaw*, remonte à une haute antiquité. Elle est située sur l'Oder, au milieu d'une plaine fertile, qu'elle commandait jadis par ses fortifications, remplacées aujourd'hui par de belles promenades. Une cathédrale gothique très-remarquable, le palais de *Schaumborn*, une bourse, un arsenal, quelques édifices publics d'un extérieur imposant, un théâtre, un musée, 14 bibliothèques, plusieurs sociétés littéraires, scientifiques ou de bienfaisance, ont fait donner avec raison le nom de *troisième capitale* de la monarchie, à cette ville peuplée de 80,000 habitans, dont l'active industrie entretient des manufactures de toute espèce, et un commerce considérable, augmenté par des foires importantes qui attirent une foule de marchands des pays éloignés.

Dirigeons-nous vers l'extrémité orientale de la province : nous remarquerons sur la droite de l'Oder *Oels*, renfermant plusieurs établissemens publics, et un monument érigé au duc de Wurtemberg ; *Namslau*, connue pour son commerce de laines ; *Oppeln*, qui n'a pas 4000 âmes, et qui renferme 8 églises et 2 monastères, et *Gleiwits*, qui possède une des plus belles forges royales de la Silésie.

A *Ratibor*, ville industrieuse, nous traverserons l'Oder, qui commence à être navigable. Sur la gauche de ce fleuve, *Neisse*, arrosée par la Neisse, est une forteresse importante ; *Brig*, au bord du fleuve, est par ses fortifications, ses hôpitaux et ses fabriques, l'une des principales villes de la Silésie ; *Ohlau*, au confluent de l'Ohlau et de l'Oder, a des manufactures de draps, de tabac et de papier, qui assurent sa prospérité.

Si nous nous élevons dans les vallées formées par les ramifications des monts Géans, nous verrons *Glatz*, dans une gorge défendue, d'un côté, par un vieux château, et de l'autre, par une nouvelle forteresse ; puis au bord de la Weistritz, *Schweidnitz*, dont Napoléon fit raser les remparts ; cette ville se fait remarquer par ses nombreuses manufactures, ses belles rues, son hôtel-de-ville et son église catholique. En descendant vers le Katzbach, on aperçoit *Liegnitz*, qui fut fortifiée par Boleslas en 1175, et qui possède un beau château, et une cathédrale fondée en 1348. Au bord de l'Oder est située *Glogau*, riche et bien bâtie, mais qui ne mérite de fixer l'attention du voyageur que par ses importantes fortifications.

Les autres villes remarquables de la Silésie sont : *Buntzlau*, dont l'industrie se borne à fabriquer une faïence brune assez estimée ; *Goldberg*, qui tire plus de parti de ses fabriques qu'elle n'en tirait jadis de ses mines d'or ; *Sagan*, près du Bober, entourée d'une muraille et d'un fossé, et possédant plusieurs manufactures, dont une de porcelaine ; enfin, au pied du mont *Landscrone*, d'où l'œil embrasse un horizon de 25 lieues, *Gœrlitz* ou *Gœrtzlitz*, célèbre par la beauté de ses environs, par ses manufactures de draps et par sa cathédrale, dont la chapelle est taillée dans le roc.

Continuons à suivre le bassin de l'Oder, ce fleuve nous conduira dans le Brandebourg, province dont le sol sablonneux et couvert de forêts, d'étangs et de marais, serait stérile sans l'industrie de ses habitans. Les bestiaux et les chevaux y sont chétifs, mais les abeilles et les vers-à-soie y donnent des produits chaque année plus importans, malgré les variations de température auxquelles est exposé ce pays, qui n'offre pas assez de pente à l'écoulement des eaux, et qui est le souffle des vents du nord et de l'est. Les seuls avantages qu'il tire de l'abondance des eaux, sont le nombre de canaux ouverts au commerce, et l'abondance du poisson, qui forme une branche d'exportation assez considérable.

Passons rapidement en revue les principales villes du Brandebourg : il n'en est qu'une un peu importante du côté du grand-duché de Posen; c'est *Zullichau*, dont le commerce de draps et de toiles s'étend en Pologne, en Allemagne et jusqu'en Italie. Les plus considérables sont situées vers le centre : de ce nombre est *Francfort-sur-l'Oder*, aussi connue pour ses belles rues, ses monumens, ses établissemens utiles, que pour ses fabriques de toiles et de soieries et son commerce entretenu par trois foires annuelles et activé par des canaux. En se dirigeant vers le sud, on aperçoit *Furstemberg*, sur l'Oder; *Beskow*, sur la Sprée; *Lubben*, dans une île, et l'on arrive à *Cottbus*, ville ancienne, brûlée et rebâtie six fois. Dans cette partie du Brandebourg, entre Potzdam et la Saxe, nous n'avons à citer que *Dobrilugk*, célèbre par ses distilleries de genièvre; *Belzig* et *Belitz*, encore munies de vieilles fortifications. Dans une île de 4 lieues de tour, formée par un canal qui joint les rivières de Ruthe et du Havel et les lacs Schwielow et Weise, *Potsdam* étend ses longues rues garnies de maisons qui n'ont rien de remarquable que la façade : c'est le Versailles de la Prusse. Sans sa nombreuse garnison, elle deviendrait déserte. On y distingue trois quartiers : la vieille ville, la ville neuve et Frédérichstadt. La vieille ville renferme l'ancien château, un obélisque de 75 pieds en marbre rouge du pays, l'hôtel-de-ville, et l'église de la garnison, où reposent les cendres du grand Frédéric. La ville neuve se distingue par deux établissemens dans lesquels sont élevés les orphelins et les orphelines des militaires, sans distinction de religion. Le quartier de Frédérichstadt a des rues bien alignées, et avoisine le célèbre château de *Sans-Souci*, le palais neuf et le palais de marbre.

A quelques lieues de Potzdam, au milieu d'une plaine sablonneuse et monotone, s'élève *Berlin*, la ville la plus régulièrement bâtie de l'Allemagne. Elle est traversée par la Sprée et peuplée de plus de 200,000 âmes. Un palais magnifique, un arsenal pouvant contenir les munitions d'une armée de 200,000 hommes, un grand nombre d'hôtels remarquables, 2 théâtres, 27 églises, presque toutes d'une belle architecture, 22 places, dont plusieurs sont ornées de statues; enfin, la porte de Brandebourg, construite sur le modèle du Propylée d'Athènes et surmontée d'un quadrige : tels sont les monumens qui dans cette ville appellent et justifient l'admiration des étrangers. De nombreux hôpitaux, un hôtel des invalides, de riches bibliothèques, des collections de tous genres, une université célèbre, qui compte plus de 1,600 étudians, une académie royale des sciences fondée par le grand Frédéric, des colléges, des écoles gratuites, des sociétés de bienfaisance : tels sont les établissemens qui placent la capitale de la Prusse au rang des villes les plus éclairées et les plus civilisées de l'Europe.

En quittant Berlin, *Spandau* ne nous paraîtra pas sans intérêt : elle est jolie et fortifiée. Sur le Havel on aperçoit *Brandebourg*, divisée en trois parties par cette rivière, dont la pêche est une branche importante de revenu. Cette ville doit sa prospérité à de nombreuses manufactures établies par des Français que la révocation de l'édit de Nantes chassa de leur patrie. Plus loin, en continuant à suivre les sinuosités du Havel, se trouvent *Rathnau*, dont la fondation remonte à l'année 430; *Havelberg*, connue pour sa belle cathédrale, ses raffineries de sucre et son chantier de construction; *Perleberg*, dont une foire considérable active le commerce de draps, de bestiaux et surtout de lin. Vers les frontières orientales de la province, on remarque *Reinsberg*, que nous passerions sous silence sans le monument élevé à la mémoire du prince Henri de Prusse dans la maison de plaisance qu'il affectionnait; *Custrin*, place très-forte, brûlée en 1758 par les Russes, reconstruite avec assez de régularité, remarquable par un pont de 875 pieds de long et contenant quelques établissemens de bienfaisance et d'industrie; à dix lieues à l'est, *Landsberg*, importante par le commerce qu'elle entretient avec la Pologne et la Poméranie; *Kœnigsberg*, ville murée et manufacturière; *Angermunde*, l'une des nombreuses colonies de réfugiés français; *Boitzenbourg*, dont les lacs nourrissent en abondance des tortues et de superbes truites; enfin, la commerçante ville de *Prenzlau*, bâtie avec élégance sur le lac et la rivière d'Ucker.

Sur un sol en général sablonneux, et qui

devient argileux en s'éloignant des bords de la mer; au milieu d'une atmosphère saine quoique froide, humide et fréquemment chargée de brouillards, s'étend la Poméranie, jadis occupée par les Slaves, possédée depuis par les princes de Hohenzollern lorsqu'ils devinrent électeurs de Brandebourg, cédée en partie à la Suède en 1648, vendue par elle en 1720 à la Prusse, en 1805 à la Russie, et devenue enfin province prussienne d'après les derniers traités. Bornée au nord par la mer Baltique, à l'ouest par le Mecklembourg, elle est moins peuplée que la Silésie, mais aussi beaucoup moins fertile, et ne produit presque pas de vignes. Les habitans trouvent quelques dédommagemens dans les nombreux pâturages qui s'étendent à l'est de l'Oder et leur permettent d'élever une grande quantité de bétail: dans les forêts qui leur fournissent des bois de construction et une nourriture abondante pour leurs troupeaux de porcs; dans les eaux, qui sont en général très-poissonneuses; enfin, dans quelques sources minérales et salines.

Sur le bord de l'Oder, *Stettin*, forteresse redoutable autrefois, ville hanséatique, aujourd'hui chef-lieu de régence, possède quelques beaux édifices, une place où s'élève la statue de Frédéric II, des promenades agréables et des environs délicieux; une université, des écoles d'astronomie, de dessin, de navigation, des collections scientifiques, et fait un commerce assez actif pour attirer dans son port jusqu'à 1200 navires par an. Elle ouvrit ses portes le 21 octobre 1806 à l'armée française, qui l'occupa jusqu'au 22 novembre 1813. Dans la région qui s'étend à l'est de cette ville, on cite *Stargard* pour la belle coupole de son église, *Polzin*, connue pour ses eaux minérales entre les lacs de Streitzig et de Vilm, la petite ville de *Neu-Stettin*, qui renferme un château royal, et ce qui vaut mieux encore, une université et une maison d'asile pour les pauvres; au nord-est, *Stolpe*, petite ville commerçante qui fabrique un grand nombre d'objets en ambre jaune. Sur le bord de la Baltique, *Rugenwalde* est fréquentée pour ses bains de mer; *Koeslin*, à l'extrémité d'une plaine triste et déserte de plus de 20 lieues d'étendue, est le chef-lieu d'une régence. Détruite en 1718 par un incendie, elle dut sa reconstruction à Frédéric-Guillaume Ier, à qui, par reconnaissance, elle érigea une statue. Elle possède une société d'agriculture et plusieurs autres établissemens utiles. *Colberg*, munie d'une forteresse, embellie par quelques édifices, et importante par ses pêcheries et ses fabriques; enfin, près du lac maritime de 10 lieues de long sur 2 de large dans lequel se jette l'Oder, et qui, formé de deux parties, porte les noms de grand et de petit *Haff*, *Woltin*, avec un port, est défendu par une bonne forteresse.

La région à l'ouest de ce lac et de l'Oder comprend *Pasewalk*, sur l'Ucker, à dix lieues à l'ouest de Stettin: elle se livre au commerce maritime; ses environs sont couverts de forges. A 12 lieues au nord, *Anclam*, arrosée par la Peene, compte plusieurs fabriques de tissus, de tabac et de tabatières. Sur le canal qui sépare le continent de l'île d'Usdom, *Wolgast* est l'ancienne résidence des ducs de Poméranie, dont le château gothique domine encore la ville et ses vieilles murailles; au fond d'un golfe, *Greifswald*, ville commerçante, bien bâtie et fortifiée, est voisine d'une saline considérable; au nord-ouest, sur le lac de Binnen, *Barth* s'enrichit par son commerce maritime; à quelques lieues à l'est de celle-ci, *Stralsund*, dont les belles fortifications furent démolies en 1807 par les Français, est remarquable par son arsenal, son hôtel des monnaies et son port sûr et spacieux.

Près de Stralsund, l'île de *Rugen* sort du sein des flots. Ses golfes étroits, profonds et contournés, lui donnent une forme découpée tout-à-fait particulière, et n'offrent que peu de sûreté aux navires, parce que les agitations presque continuelles de la Baltique, capables de renverser la digue la plus solide, déplacent à chaque instant les bancs de sable que l'on rencontre dans ces parages et qui forment autant de bas-fonds. Elle est entourée de plusieurs petites îles, dont les principales sont *Hiddensée*, *Humantz* et *Ruden*. Cette dernière en faisait autrefois partie et en a été séparée en 1309 par un envahissement de la mer.

Les habitans de Rugen, convertis au christianisme au XIIe siècle, ont profité de la fertilité de leur sol pour se livrer à l'agriculture, et à l'éducation des bœufs, des moutons, des chevaux et surtout des oies, dont les plumes forment une branche importante de leur commerce. Ils vivent réunis dans des villages, dont *Bergen*, peuplé de 2,000 âmes, est en quelque sorte la capitale, et trouvent une nouvelle source d'aisance dans la présence des étrangers, attirés, les uns par le désir de contempler des sites pittoresques, devenus plus curieux encore par les souvenirs du culte des anciens *Rugii*, qui jadis habitaient l'île; les autres, par l'espoir de recouvrer la santé aux eaux thermales de *Sagard*, ou aux bains de mer de *Putbus*.

Au sud de Ruden, sur la côte orientale de la Poméranie, est l'île d'*Usedom*, remarquable

par son irrégularité et le lac du *Haff*, d'une étendue de 10 lieues sur 2; sa population, de 10 à 11,000 habitans, n'ayant qu'un sol ingrat à cultiver, s'adonne à la chasse et surtout à la pêche. Un canal de 400 toises de largeur sépare cette île de celle de *Wollin*, qui n'a que 6,000 habitans, quoique son terroir d'alluvion fournisse d'excellens pâturages.

L'une des dernières et des plus importantes acquisitions que la Prusse ait faites, est celle de la province de Saxe, formée des débris arrachés aux États saxons, et comme eux habités jadis par les Wendes, qui, plus tard, opposèrent une résistance si opiniâtre au zèle religieux de Charlemagne, et ne se convertirent réellement au christianisme que vers le XIIe siècle.

La population de cette belle province trouve une source intarissable d'aisance et de prospérité dans un sol riche en grains et en diverses denrées, dans l'éducation des bestiaux, dans le produit des mines et dans l'exploitation d'un grand nombre d'établissemens industriels. Elle comprend, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, plusieurs terres appartenant à des princes étrangers; occupons-nous des villes qui méritent de fixer notre attention. Dans la régence de Mersebourg, *Wittemberg*, située sur les bords de l'Elbe, a été ruinée et incendiée par les guerres de 1760, 1806, 1812 et 1813. Depuis la paix, elle s'est relevée lentement de ses ruines; mais son université a perdu peut-être pour toujours son antique célébrité. Elle a été augmentée de deux nouveaux faubourgs; on y voit un lycée, un séminaire, une école d'accouchement, et l'église où reposent Luther et Mélanchton. Il existe dans ses environs plusieurs manufactures de sucre de betteraves, d'acide sulfurique, de couleurs, de faïence, et de vastes champs plantés de houblon. Sur la rive gauche de l'Elbe s'élève *Torgau*, ville forte du premier rang. *Naumbourg*, au confluent de l'Unstrut et de la Saale, siége de la cour suprême de justice, est assez bien bâtie; sa cathédrale, qui date du XIe siècle, et l'église de Saint-Wenceslas, sont deux beaux monumens d'architecture. Vers la fin de juin il s'y tient une foire considérable, où se vendent des objets de bonneterie et de parfumerie, estimés dans toute l'Allemagne. Ses riches habitans offrent les plaisirs les plus variés aux étrangers attirés par les bains de Bibra, ou par la beauté des environs, qui produisent un vin qu'on ne craint pas de comparer à celui de Bourgogne. En suivant le cours de la Saale on rencontre *Weissenfels*, connue pour ses filatures et ses fabriques d'amadou, de passementerie et d'orfèvrerie; *Lutzen*, illustrée en 1632 par la victoire et la mort de Gustave-Adolphe, et brûlée en 1813 pendant la bataille que Napoléon gagna sur les armées russe et prussienne. *Mersebourg* contient plusieurs beaux édifices, entre autres une cathédrale gothique, qui renferme de bons tableaux et le tombeau en bronze de l'empereur Rodolphe de Souabe. Son commerce est considérable, et ses brasseries fournissent 27,000 tonneaux de bière par an. Trois fois plus peuplée que Mersebourg, *Halle* a moins de droits à la célébrité par ses monumens que par son université, fondée en 1694, illustrée par les leçons des Wolf, des Hoffmann, des Balthasar, des Hermann, mais qui ne compte plus que 600 étudians. Cette ville possède une société biblique, qui a imprimé et distribué dans certaines années 1,800,000 Bibles, et plus de 800,000 exemplaires du Nouveau Testament. Sur son territoire s'exploitent des mines de sel gemme, dont le revenu est de plus de 500,000 fr. Les ouvriers, nommés *halloren*, ont conservé les mœurs, les lois et le costume des Wendes, leurs ancêtres.

Un coup-d'œil rapide sur les autres villes de cette régence nous fera remarquer *Wettin*, siége d'un conseil royal des mines, ville dont les houillières sont importantes; *Rothenbourg*, dont les mines de cuivre produisent 4,600 quintaux; *Eisleben*, le berceau de Luther, dont la maison est convertie en école gratuite; *Hettstadt*, remarquable par ses mines de cuivre et d'argent; *Zeitz*, par plusieurs établissemens d'utilité publique et ses manufactures; *Songerhausen*, par une fonderie de cuivre et une fabrique de salpêtre; enfin, *Querfurt*, par son château, son collége et ses filatures de coton.

La régence d'Erfurth, moins considérable que la précédente, ne contient que quatre villes dignes de fixer l'attention. D'abord son chef-lieu, jadis cité impériale, ruiné presque entièrement en 1813 par un bombardement, et plus encore par les maladies épidémiques, est défendu aujourd'hui par deux fortes citadelles : on remarque dans la ville la cathédrale, dont la cloche pèse 27,000 livres, et la maison des orphelins, située dans l'ancien couvent des Augustins, où l'on montre encore la cellule occupée pendant sept ans par Luther. Malgré la destruction de son université, fermée en 1816, après plus de 4 siècles d'existence, *Erfurt*, conserve encore le goût des lettres et des sciences, et l'entretient par des gymnases, des écoles, des bibliothèques et une académie. *Nordhausen*, sur la Ierge, est très-commerçante; on y compte 120 distil-

leries et des moulins à huile d'un rapport considérable. C'est dans cette ville que l'on célèbre une fête en l'honneur de Luther, sous le nom de *soirée de Martin*. Près d'*Ellrich*, la caverne de *Kelle*, longue de 268 pieds, large de 256, élevée de 156, est embellie par un réservoir d'eau fraîche et limpide et par de magnifiques stalactites. *Langensalza* est surtout remarquable par la culture de ses environs et par son commerce, qui entretient 3,000 métiers à filer le coton [1].

La régence de Magdebourg renferme aussi plusieurs villes importantes : *Quedlimbourg*, patrie du célèbre poète Klopstock, est une des plus peuplées; on y remarque le vieux château où résidait l'abbesse, qui jouissait de la prérogative de siéger à la diète; l'église, où sont les tombeaux de l'empereur Henri Ier et de l'impératrice Catherine, et la bibliothèque, où se trouve la cage dans laquelle fut enfermé un comte de Reinstein, accusé de trahison sous Othon le Grand; *Wernigerode*, résidence du prince de Stolberg, possède plusieurs établissemens scientifiques, des forges et des distilleries; *Halberstadt*, une des villes les plus gaies et les plus agréables de l'Allemagne, jouit des promenades délicieuses qui couvrent la colline du *Spiegelberg* : cette ville a donné naissance au célèbre poète patriote Gleine, et à Breyhahn, l'inventeur de la bière; *Magdebourg*, ville importante par ses fortifications, a vu, depuis la paix, sa population s'augmenter dans une forte progression, due autant à son commerce qu'à sa situation sur l'Elbe, qui la rend l'entrepôt de l'Allemagne et du nord. On y remarque l'arsenal, plusieurs bâtimens publics, la cathédrale, une place décorée de la statue de l'empereur Othon, une maison pour les orphelins, un séminaire de jeunes professeurs, une école des arts, un institut de commerce et plusieurs autres établissemens. Au sud de Magdebourg, *Schœnebeck* est renommée pour ses salines, ses produits chimiques et ses bains d'eau salée; 10,000 habitans, presque tous Français réfugiés et Suisses, fabriquent à *Burg* plus de 8,000 pièces de drap. *Stendal* mérite d'être citée pour avoir vu naître le célèbre antiquaire Winkelmann.

Nous venons de parcourir la masse la plus importante et la plus compacte des États de la Prusse. Ses autres provinces en sont séparées par le duché de Brunswick, le royaume de Hanovre et la principauté de Lippe.

La province de Westphalie, formée de plusieurs anciennes principautés qu'il est inutile d'énumérer, est arrosée par le Weser, l'Ems et la Lippe; contiguë d'un côté avec les deux provinces rhénanes de Prusse, et bornée par les Pays-Bas, le Hanovre et les principautés de la Lippe, de Brunswick, de Waldeck et de Nassau. Son sol est inégal, mais fertile, et habité par un peuple laborieux, agriculteur zélé lorsque les travaux des champs réclament ses soins, tisserand adroit pendant l'hiver, enfin, habile à élever un grand nombre de bestiaux, et surtout de porcs, qui fournissent les excellens jambons de Westphalie.

La première ville que nous apercevons sur la frontière orientale est *Minden*, commerçante, riche et fortifiée; on remarque dans ses environs la petite ville d'*Enger*, où mourut Witikind le Grand, dont le tombeau a été transporté à *Herford*, où de vieux remparts ont fait place à des jardins; à *Paderborn*, autre petite ville, jadis grande et populeuse, on voit une cathédrale magnifique; *Munster*, capitale de la province et siége de la cour suprême de justice et d'un archevêché, doit, dit-on, son origine à Charlemagne. Elle est bien bâtie et agréablement située sur l'Aa; cette rivière et un canal donnent beaucoup d'activité à son commerce. Dix églises, de belles promenades, une université, dans laquelle on compte 400 étudians, un jardin botanique, une bibliothèque, diverses écoles, plusieurs collections, un théâtre, deux lieux de réunion appelés casinos : tels sont les objets d'utilité ou d'agrément dont jouissent les habitans de Munster.

Arnsberg, chef-lieu de cercle, est dans une position très-pittoresque, mais privée d'eau. Une ville plus peuplée et plus importante par les produits de ses tisserands, de ses tanneurs et des agriculteurs de ses environs, est *Soest*, dont la cathédrale, par un exemple bien rare de tolérance et d'union, sert alternativement aux cérémonies du culte catholique et à celles du culte protestant. Si nous voulions citer toutes les villes qui se recommandent par leur industrie, notre tâche serait bien longue : embarrassés du choix, nous n'en signalerons qu'un petit nombre.

[1] La Prusse possède plusieurs petits territoires dépendans de la régence d'Erfurt : l'un de 2 lieues et demie carrées, enclavé dans le duché de Saxe-Cobourg-Gotha, comprend les bourgs de *Wandersleben* et de *Muhlberg*; l'autre, un peu moins exigu, contient le bourg de *Rhanis*, et se trouve au milieu des principautés de Saxe-Weimar, de Schwarzembourg et de Reuss; un troisième enfin, entouré par les possessions des quatre principautés de Saxe et de celles de Schwarsbourg et de Hesse-Cassel, a pour chef-lieu la ville de *Suhl*, qui possède une manufacture d'armes.

Unna possède des faïenceries, des brasseries, des distilleries et de riches salines; *Dortmund*, autrefois libre, siége d'un conseil suprême des mines, fabrique des épingles, de la quincaillerie, des eaux-de-vie et du vinaigre; *Hagen*, indépendamment de ses draps et de ses papiers, livre à la consommation des ouvrages en fer de toutes espèces pour des sommes considérables; *Altena* emploie 104 moulins à la confection du fil de fer, et 500 ouvriers à celle des épingles, des dés et des aiguilles; *Olpe*, siége d'une justice des mines, entretient 50 forges, 30 acieries, 15 fabriques de fer-blanc et deux fonderies de cuivre; *Siegen* enfin, qui possède comme Olpe une justice des mines, est aussi riche que cette ville en usines, et fabrique en outre des toiles et des savons; ses environs recèlent des mines d'argent, de cuivre, de plomb; des carrières d'ardoises, et près du village de Mosen on voit la montagne de Stalhberg, presque entièrement formée d'acier naturel qui passe pour le meilleur de l'Europe.

Il est inutile de dire que tant d'industrie donne lieu à des exportations d'une grande importance et à un commerce considérable. Plus de soixante maisons du premier rang entretiennent des relations suivies avec la France, l'Italie et le nord.

La province de *Juliers, Clèves et Berg*, formée des anciens duchés de Clèves et de Gelder, de la principauté de Mœrs, des comtés d'Essen et de Werben, du grand-duché de Berg, fondé par Napoléon, et d'une partie du duché de Juliers, a été peuplée autrefois par les *Ubii* et les *Gugerni*, et se trouve bornée à l'ouest et au nord par les Pays-Bas, au nord-est et à l'est par la province de Westphalie, au sud par celle du Bas-Rhin. C'est la plus petite, mais non la moins importante des provinces prussiennes rhénanes; elle est divisée en deux régences, celle de Cologne et celle de Dusseldorf. Nous parcourrons d'abord cette dernière.

Clèves, à une lieue du Rhin, s'élève au milieu d'un pays agréable et fertile; elle possède un gymnase, un bel hôtel-de-ville et des fabriques de soieries, de bas et de chapeaux. A un quart de lieue de la ville sont situés une ménagerie et un jardin botanique où se trouve une source d'eau minérale. *Emmerich* est remarquable par un canal de sûreté qui peut contenir cent navires de commerce; *Wesel*, par les travaux militaires qui la défendent, et par l'activité de ses fabrications; *Xanten*, le village de *Kellen* et la ville de *Mœrs* présentent dans leurs environs les vestiges de plusieurs cités romaines; *Crefeld* est la plus jolie ville et l'une des plus industrielles de la province.

Neuss, arrosée par l'*Erft*, est sale et mal bâtie; sa fondation est attribuée à Drusus. C'est dans ses environs, mais sur la rive droite du Rhin, que se trouve *Dusseldorf*, chef-lieu de la province, et digne de ce rang par ses établissemens, ses rues bien percées, ses trois quartiers, ou plutôt ses trois villes, bâties à des époques différentes, et ornées de maisons superbes, d'un hôtel des monnaies et de plusieurs églises, etc. Ses fortifications et son château furent bombardés et détruits en 1794. Cette ville, dont le commerce est important, fabrique des glaces, des soieries, des étoffes de laine, et renferme un grand nombre d'établissemens utiles.

On jugera de l'activité et de l'amour du travail qui régnent à *Elberfeld*, en apprenant que, sur un mille carré, 18,000 personnes trouvent des moyens d'existence, et l'on ne sera que plus étonné du nombre d'indigens qu'elle renferme. Son commerce s'élève à 80 millions de francs. *Solingen* est célèbre depuis long-tems par ses fleurets, ses lames de couteaux et ses armes blanches.

Cologne, patrie de Rubens, de Corneille Agrippa et du moine Schwartz, qui en 1340, inventa la poudre à canon, doit sa prospérité moins à ses fabriques peu nombreuses, à ses distilleries d'eau spiritueuse qui porte son nom, qu'à son port sur le Rhin, qui la rend l'entrepôt d'un commerce considérable avec l'Allemagne et les Pays-Bas. Sa fondation remonte à une haute antiquité, puisqu'elle passe pour avoir été la capitale des *Ubii*. Ville municipale sous le règne de Claude; conquise par Mérovée en 449; ruinée par Attila; rebâtie par les Romains; soumise par Chilpéric; réunie à la France par Clovis, et devenue la résidence des rois de la première race et de Charlemagne, Cologne fut déclarée ville libre et impériale en 957, fut fortifiée en 1187, prit rang parmi les villes hanséatiques en 1260, devint électorat au XIVe siècle, et, sous la domination française, fut le chef-lieu d'un arrondissement du département de la Roer. Cette ville est encore entourée de fossés et de vieux murs; ses rues sombres, ses maisons gothiques et mal construites gâtent l'aspect de plusieurs monumens remarquables, tels que l'hôtel-de-ville, orné d'un double rang de colonnes en marbre, l'école centrale, l'ancien palais électoral, la cathédrale, l'église de Saint-Pierre, dans laquelle fut baptisé Rubens, et un grand nombre d'autres églises presque toutes célèbres par les reliques qu'elles présentent à l'adoration des

fidèles. *Bonn*, l'ancienne *Bonna*, est située sur la rive droite du Rhin, dans une position assez agréable pour avoir décidé les anciens électeurs à choisir cette petite ville pour leur résidence. Le château élégant qu'ils habitaient sert maintenant de local à l'université fondée en 1818, et renferme toutes les collections nécessaires à l'instruction. On remarque, en outre, quatre belles églises, un hôtel-de-ville dans le goût le plus moderne, un hôpital, un collége, un théâtre et la place de Saint-Remi, sur laquelle s'élève un monument qui remonte à la plus haute antiquité.

La province du *Bas-Rhin*, qui confine au nord avec la précédente, à l'ouest avec la France, à l'est avec la Bavière rhénane, comprend en grande partie le territoire des anciens départemens français de la Roer, de Rhin-et-Moselle et de la Sarre, ainsi qu'une portion de celui de l'Ourthe. Son sol, dont les deux tiers sont couverts de forêts, pierreux sur la rive droite du Rhin, marécageux sur la gauche, n'est pas d'une grande fertilité; mais, comme la précédente, le nombre de ses manufactures est immense: on y compte 70,000 métiers.

Aix-la-Chapelle, sa capitale, n'était, avant le ve siècle, qu'un bain romain, une cité peu importante, que détruisit Attila, et dont Charlemagne doit être regardé comme le véritable fondateur. Sa population ne s'élève guère qu'au tiers de ce qu'elle était alors que les empereurs y venaient, à l'exemple de Louis-le-Débonnaire, se faire couronner dans une des salles de son majestueux hôtel-de-ville, et s'asseoir sur le siége en marbre blanc élevé dans sa gothique et superbe cathédrale. On montre dans celle-ci le crâne, l'épée, le baudrier et le livre d'Évangiles de Charlemagne, qui y fut enseveli. Les étrangers, attirés dans cette ville par la réputation de ses eaux minérales, y trouvent de belles promenades, une redoute, un théâtre allemand, une académie de musique et un casino.

Les environs d'Aix-la-Chapelle sont peu fertiles, mais bien cultivés et couverts de promenades délicieuses; on y rencontre successivement *Burtscheid*, connue par ses eaux minérales, ses draps et ses aiguilles; *Düren*, par son savon, ses rubans, ses forges et les papeteries qui l'avoisinent; *Malmedy*, par ses tanneries.

La situation de *Coblentz*, à l'embouchure de la Moselle dans le Rhin, donne une grande activité à son commerce. La ville est entourée de fortifications importantes. Plusieurs de ses rues sont alignées et bien bâties, et l'on y remarque des quais et des édifices assez beaux. Dans ses environs nous citerons *Teinstein*, pour ses eaux minérales, et la petite ville d'*Andernach*, pour ses antiquités romaines, ses expéditions de trains de bois et ses exploitations de lave, qu'on y façonne en meules et qu'on y prépare pour les constructions.

Empressons-nous d'arriver à *Trèves*, dont une tradition populaire attribue la fondation à *Trebeta*, fils de Ninus, 1300 ans avant Rome, mais qui, sans aucun doute, était déjà une ville importante avant l'ère chrétienne. Une grande quantité de monumens et de débris attestent sa splendeur lorsqu'elle portait le nom d'*Augusta Trevirorum*, capitale de la première Gaule belgique sous Auguste. Trèves possède aujourd'hui quelques belles rues, plusieurs édifices dignes d'attention, et de nombreuses églises surchargées d'ornemens. Sa bibliothèque est riche, surtout en manuscrits; son musée contient une infinité d'objets d'antiquité très-curieux sans doute, mais moins que les monumens qui restent encore debout, et parmi lesquels nous admirerons principalement le pont sur la Moselle, bâti 28 ans avant J.-C.; la *porte de Mars*, que l'on croit du tems de Constantin le Grand; la *porte des Thermes*, qui remonte au IIIe siècle, ainsi qu'un grand édifice qui paraît n'avoir été qu'une dépendance du palais de Constantin.

De Trèves jusqu'à l'extrémité méridionale de la province nous trouverons peu de villes qui méritent de nous arrêter. *Sarrebourg* a un assez beau pont sur la Sarre; *Sarrelouis*, bâtie en 1680, fortifiée par Vauban, et toujours française, est petite, mais assez régulière; *Sarrebrück* est bien bâtie; le temple protestant, le gymnase, et le théâtre, sont modernes et élégans; un beau pont réunit la ville à celle de Saint-Jean, qui en est devenue le faubourg.

Il nous reste à parler du cercle de Wetzlar, qui dépend encore de la province du Bas-Rhin, quoiqu'il en soit éloigné de près de 5 lieues et qu'il soit enclavé au milieu des possessions des princes de Nassau et de Hesse-Darmstadt; nous n'aurons que deux villes à y remarquer, *Wetzlar*, connue par ses tanneries et illustrée par le roman de *Werther*, et *Braunfeld*, défendue par un château fort.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, des revenus, de l'armée du royaume de Prusse et de ses provinces du Rhin.

A. PRUSSE ORIENTALE.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
1,965.	1,175,000.	648.

Régences.	Population.	Villes.	Population.
Kœnigsberg	680,000	*Kœnigsberg*	64,000
		Pillau	3,500
		Tilsitt	12,000
		Memel	8,000
		Braunsberg	6,500
		Frauenbourg	1,500
Gumbinen	489,000	*Gumbinen*	6,000
		Insterbourg	6,000

B. PRUSSE OCCIDENTALE.

Superficie en lieues.	Population.	Population par lieue carrée.
1,300.	745,000.	573.

Dantzick	313,000	*Dantzick*	54,000
		Marienbourg	5,000
		Elbing	19,000
Marienwerder	432,000	*Marienwerder*	5,000
		Graudentz	8,000
		Culm	3,500
		Thorn	10,000

C. POSEN.

Superficie en lieues.	Population.	Population par lieue carrée.
1,500.	1,025,000.	683.

Posen	698,000	*Posen*	25,000
		Obrziko	3,000
		Birnbaum	2,000
		Schwerin	5,000
		Mezeritz	4,000
		Bomst	2,000
		Fraustadt	6,000
		Lissa	8,000
		Ravitz	3,000
		Bojanowo	3,000
		Krotoschin	5,000
		Zeduny	5,000
Bromberg	327,000	*Bromberg*	8,000
		Gnesen	9,000

D. SILÉSIE.

Superficie en lieues.	Population.	Population par lieue carrée.
2,015.	2,350,000.	1,166.

Breslau	936,000	*Breslau*	82,000
		Oels	4,000
		Namslau	3,000
		Brieg	11,000
		Ohlau	3,000
		Glatz	8,000
		Schweidnitz	15,000
Oppeln	661,000	*Oppeln*	3,000
		Gleiwitz	3,500
		Ratibor	4,000
		Neisse	12,000
Liegnitz	936,000	*Liegnitz*	10,000
		Glogau	11,000
		Bunzlau	5,000
		Goldberg	6,000
		Sagan	5,000
		Gœrlitz	10,000

E. BRANDEBOURG.

Superficie en lieues.	Population.	Population par lieue carrée.
2,097.	1,500,000.	715.

Francfort	677,000	*Francfort-sur-l'Oder*	16,000
		Zullichau	5,000
		Furstemberg	3,000
		Beeskow	3,000
		Lubben	4,000
		Cottbus	6,000
		Dobrilugk	1,000
		Custrin	5,000
		Landsberg	1,500
		Kœnigsberg	5,000
Potsdam	823,000	*Potsdam*	25,000
		Belzig	2,000
		BERLIN	220,000
		Spandau	4,500
		Brandebourg	13,000
		Rathenau	5,000
		Havelberg	2,500
		Perleberg	5,000
		Rheinsberg	3,000
		Angermunde	3,000
		Prenzlau	10,000

F. POMÉRANIE.

Superficie en lieues.	Population.	Population par lieue carrée.
1,585.	845,000.	533.

Stettin	395,000	*Stettin*	26,000
		Stargard	6,000
		Wollin	3,000
		Pasewalk	4,000
		Anclam	6,000
Cœslin	301,000	*Cœslin*	5,000
		Polsin	2,000
		Neustettin	3,000
		Stolpe	5,000
		Rugenwalde	3,000
		Colberg	6,000
Stralsund	149,000	*Stralsund*	16,000
		Greifswald	3,000
		Barth	4,000

G. SAXE.

Superficie en lieues.	Population.	Population par lieue carrée.
1,280.	1,400,000.	1,093.

Merseburg	585,000	*Merseburg*	37,000
		Wittenberg	6,000
		Torgau	5,000
		Naumbourg	8,000
		Weissenfels	4,000
		Lutzen	1,500
		Halle	24,000

Régences.	Population.	Villes.	Population.
		Wettin.	3,000
		Eisleben.	7,000
		Hettstadt.	4,000
		Zeitz.	6,000
		Sangerhausen.	4,000
		Querfurt.	3,000
Erfurt.	273,000	*Erfurt.*	21,000
		Nordhausen.	11,000
		Ellrich.	3,000
		Langensalza.	6,000
		Suhl.	6,000
Magdebourg.	542,000	*Magdebourg.*	37,000
		Quedlimbourg.	10,000
		Wernigerode.	5,000
		Halberstadt.	15,000
		Schœnebeck.	5,000
		Burg.	10,000
		Stendal.	5,000

H. WESTPHALIE.

Superficie en lieues carrées.	Population.	Population par lieue carrée.
1,025.	1,230,000.	1,200.

Minden.	389,000	*Minden.*	9,000
		Enger.	1,500
		Herford.	6,500
		Paderborn.	5,000
Munster.	401,000	*Munster.*	18,000
		Bocholt.	4,000
Arnsberg.	440,000	*Arnsberg.*	3,000
		Soest.	7,000
		Unna.	5,000
		Dortmund.	4,500
		Hagen.	3,000
		Altena.	3,000
		Olpe.	3,000
		Siegen.	5,000

I. JULIERS, CLÈVES ET BERG.

Superficie en lieues carrées.	Population.	Population par lieue carrée.
442.	1,060,000.	2,398.

Régences.	Population.	Villes.	Population.
Düsseldorf.	675,000	*Dusseldorf.*	27,000
		Clèves.	7,000
		Emmerich.	5,000
		Wesel.	9,000
		Xanten.	3,000
		Mœrs.	2,000
		Crefeld.	16,000
		Neuss.	6,000
		Elberfeld.	25,000
		Solingen.	9,000
		Barmen.	19,000
Cologne.	385,000	*Cologne.*	56,000
		Bonn.	11,000.

K. BAS-RHIN.

Superficie en lieues carrées.	Population.	Population par lieue carrée.
806.	1,120,000.	1,389.

Aix-la-Chapelle.	355,000	*Aix-la-Chapelle.*	35,000
		Burtscheid.	5,000
		Duren.	5,000
		Malmedy.	4,000
		Eupen.	10,000
Coblentz.	412,000	*Coblentz.*	15,000
		Andernach.	2,500
Trèves.	353,000	*Trèves.*	15,000
		Sarrelouis.	4,000
		Sarrebruck.	3,000
		Wetzlar.	5,000

Revenus.	Dette.	Armée.
215,000,000 fr.	726,680,000 fr.	162,000 h.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

Description du royaume des Pays-Bas.

Au nord de la France, à l'ouest des provinces rhénanes prussiennes et des États du Hanovre, s'étend cette contrée basse et humide dont la population se divise, par le langage et par les mœurs, en deux nations distinctes. Le sol de sa partie septentrionale, ou de la Hollande, porte tous les caractères d'un pays que les fleuves ont conquis sur l'Océan, qui, chaque jour, menace d'y ressaisir ses anciens domaines. C'est dans ses plaines, couvertes d'épaisses alluvions, que le Rhin, renonçant aux prérogatives que lui donne son rang parmi les grands fleuves de l'Europe, dirige vers le nord, sous le nom d'Yssel, un bras dans le Zuyderzée, ancien lac réuni à la mer depuis environ six siècles; envoie vers le couchant un autre bras, qui ne se joint plus à l'Océan que par un canal dû à l'industrie humaine; et que, dans la même direction, sous le nom de Wahal, le plus considérable de ses embranchemens se perd dans la Meuse, petit fleuve qui, sorti du plateau

de Langres, semble avoir ravi au Rhin le droit de se jeter majestueusement dans la mer par une triple embouchure.

La partie méridionale de la contrée, ou la Belgique, traversée par la Meuse et par la Sambre, est arrosée aussi par l'Escaut, fleuve qui prend naissance au pied des collines crayeuses des environs de Péronne, et qui n'acquiert de l'importance qu'à peu de distance de sa double bouche, voisine de celles de la Meuse. Une foule de petites rivières sillonnent la contrée. Les plus considérables, après les cours d'eau que nous venons de nommer, sont la Moselle, qui, sur un espace de sept lieues, sert de limite entre la Prusse et les Pays-Bas; l'Ourthe, affluent de la Meuse, et la Lys, qui, à Gand, se jette dans l'Escaut.

Depuis les frontières de la Hollande, le sol de la Belgique se relève graduellement vers le sud jusqu'aux petites montagnes des Ardennes. Il n'existe sur ce sol aucun lac important, mais la Hollande en possède plusieurs. Le plus considérable est celui qui porte le nom de mer de Harlem, et qui, par le golfe de l'Y, communique avec le Zuyderzée. Cette prétendue mer, qui n'a que 5 lieues de long sur 2 et demie de large, fut formée, il y a trois siècles et demi, par une inondation marine. Elle est utile pour la navigation. Cependant, la superficie qu'elle occupe serait plus utile encore, si, desséchée et cultivée, elle présentait un jour l'aspect fertile de ces polders ou anciens lacs qui donnent une si haute idée de la patience et de l'industrie hollandaises.

Si nous examinons les terrains de la monarchie néerlandaise, nous dirons que tout porte à croire que les alluvions de la Hollande reposent sur des dépôts de sédimens supérieurs, analogues à ceux qui, dans les environs de Paris, supportent le gypse ou la pierre à plâtre; mais que dans l'ancienne Belgique, à partir des montagnes où l'Ourthe prend sa source, des schistes ardoisiers se montrent au milieu des roches granitiques, et supportent jusqu'au bord de la Moselle des grès rouges et des calcaires anciens; qu'en suivant la pente des terrains vers Bruxelles, les schistes forment un grand bassin renfermant des calcaires et des grès sur lesquels s'appuient toutes les roches de la formation houillère; que sur les pentes de celles-ci, d'autres dépôts se succèdent jusqu'à la craie, jusqu'à des terrains même d'une époque moins ancienne. La Belgique méridionale fournit au pavage des routes plusieurs roches quartzeuzes d'une grande solidité; aux arts d'ornement, plusieurs variétés de marbre dont l'un des plus répandus, même en France, est celui que les marbriers nomment petit granite; aux couteliers, des pierres à rasoirs que l'on expédie sur tous les points de l'Europe; aux usines établies sur son territoire, du plomb, du fer et de la houille; à l'art du médecin, des eaux minérales renommées.

La Hollande et la Belgique se distinguent au premier coup-d'œil par des caractères physiques bien tranchés. La première est une vaste plaine dont plusieurs parties sont inférieures au niveau de la mer, mais dont la surface est divisée par des digues et des canaux, des marais et des prairies : l'air y est froid et l'humidité y rend fréquentes les atteintes de la fièvre. La Belgique, au contraire, est sous l'influence de la plus douce température : des pâturages naturels couvrent ses vallées et de belles forêts ombragent ses collines. La première n'est fertile qu'à force de soins : l'horticulture y est portée au plus haut degré de perfection; ses gras pâturages nourrissent les plus beaux bestiaux. La seconde est plus variée dans ses produits : un sol naturellement fertile, une culture plus affranchie qu'ailleurs de l'influence d'une routine ignorante, y livrent au commerce et à la consommation, du lin, du chanvre, du tabac, du houblon, et des céréales en abondance.

Ces deux anciennes provinces, qui en forment aujourd'hui dix-huit, furent considérées par les Romains comme une de leurs plus belles conquêtes. Les principaux peuples qui les habitaient étaient les *Frisii* et les *Batavi* au nord, les *Belgæ* au sud. Conquises par les Francs, soumises ensuite à Charlemagne, elles se divisèrent plus tard sous plusieurs chefs; de là l'origine des duchés et des comtés qui servirent long-tems à en distinguer les subdivisions. De l'autorité des ducs de Bourgogne, sous laquelle elles furent réunies, elles passèrent à celle de l'Autriche et de l'Empire, dont elles secouèrent le joug au XVIe siècle, après 70 années de la plus opiniâtre résistance. Cependant les provinces méridionales restèrent soumises aux descendans de Philippe II, jusqu'à l'époque où Louis XIV en fit la conquête; mais vers la fin du règne de ce prince, elles retournèrent à la maison d'Autriche, jusqu'à ce que devenues françaises, elles furent séparées du reste des Pays-Bas, qui s'organisa en république, prit en 1807 le titre de royaume sous un frère de Napoléon, et fit partie de l'empire français pendant les trois dernières années de son règne. Enfin, en 1814, la Hollande et la Belgique furent définitivement érigées en royaume en faveur d'un descendant des princes de la maison de Nassau.

Nous commencerons notre excursion dans le royaume des Pays-Bas par la plus méridionale de ses provinces, celle de Luxembourg, la seule qui place cet État dans la confédération germanique. Sur la rive gauche de l'Alzette, *Luxembourg* forme deux villes : l'une arrosée par cette rivière, l'autre au sommet d'un roc escarpé. Son enceinte ne renferme rien d'intéressant; mais ses formidables fortifications sont curieuses pour celui-là même qui ne peut admirer que la hauteur de ses remparts et la largeur de ses fossés. C'est une des plus importantes forteresses de la confédération : le roi en nomme le gouverneur, sauf l'approbation de celle-ci. Sur le versant septentrional de la branche des Ardennes, qui divise le grand-duché de Luxembourg en deux parties à peu près égales, nous apercevons, entourée de forêts, la petite ville de *Saint-Hubert*, où l'on conserve, dit-on, les restes authentiques du patron des chasseurs. Sur le bord de la Meuse, *Dinant*, à 3 lieues de la frontière de France, est une ville fort ancienne, qui fut détruite en 1456 par les troupes du duc de Bourgogne, rebâtie ensuite, mais livrée au pillage près d'un siècle plus tard par le duc de Nevers, et prise par les Français en 1674 et 1795. Elle fut pendant 20 ans chef-lieu d'un arrondissement du département de Sambre-et-Meuse. Ses fortifications sont encore considérables. C'est dans ses environs que l'on exploite un beau marbre noir connu sous son nom. Après avoir traversé *Charleroy*, ville également fortifiée, et dont la fondation est due à Charles II, roi d'Espagne, la Sambre se jette dans la Meuse à *Namur*, ville de guerre importante par sa position, son commerce et son industrie. Nous ne quitterons point la Meuse jusqu'à son embouchure; nous verrons alors *Liége*, en flamand *Luik*, importante cité entourée de 10 faubourgs, formant 10 quartiers, réunis par 17 ponts. Une vaste citadelle la défend au nord. Dans son enceinte, occupée par des rues étroites, que rend plus obscures la hauteur des maisons, nous ne remarquerons que trois édifices, l'hôtel-de-ville et la cathédrale, constructions lourdes et massives, et le théâtre, sur le modèle de l'Odéon de Paris. Cette ville est la patrie de notre célèbre Grétry. Si nous remontions la Weeze, nous trouverions dans un site agréable le bourg de *Spa*, connu pour ses eaux minérales et pour ses élégans ouvrages en bois verni; à quelques lieues au sud de ce bourg, *Verviers*, qu'enrichissent des manufactures de draps; et *Limbourg*, ancien chef-lieu de duché. Plus loin, sur la rive gauche du fleuve, et traversée par la petite rivière du Jaar, *Maestricht*, qui communique au faubourg de Wyck par un beau pont de 500 pieds de longueur, est une des plus fortes places du royaume. Son hôtel-de-ville est considéré comme un des plus beaux de la Belgique. Entre la Meuse et le cours du Jaar, on va voir par curiosité les innombrables galeries creusées dans la montagne de Saint-Pierre, dont on tire depuis plus de quinze siècles une excellente pierre à bâtir. Cette montagne porte une forteresse qui complète les travaux de défense de la ville. Malgré tous ces travaux, Louis XIV la prit en 1673; les Français la bombardèrent 120 ans plus tard, et l'année suivante, Kléber s'en rendit maître après un siége de onze jours. Deux routes longent les deux rives du fleuve : celle de gauche traverse *Maaseyk*, partie de Jean Van Eyk, connu sous le nom de Jean de Bruges, et inventeur de la peinture à l'huile. Trois lieues plus loin, dans la direction du nord, la petite ville de *Wert* donna le jour à ce guerrier qui, sous le nom de Jean de Wert, se rendit si redoutable. La route de droite traverse *Ruremonde*, patrie du géographe Mercator. Les deux routes se réunissent au-dessous de *Venloo*, dont la principale industrie est la fabrication des épingles.

Au-dessous de la petite forteresse de *Grave*, la Meuse coule sur le territoire de l'ancienne Hollande. Vis-à-vis de l'île appelée *Bommeler-Waard*, formée par le cours de ce fleuve et celui du Wahal, nous apercevons *Bois-le-Duc*, appelé dans le pays *'s Hertogen-Bosch*, que des canaux divisent en neuf quartiers. Elle est commerçante, industrieuse, et la patrie du géomètre S'Gravesande. C'est après avoir baigné l'île de Bommeler-Waard que la Meuse se divise en plusieurs bras au-dessous du lac de *Bies-Bosch*, qui se forma il y a quatre siècles par la rupture de plusieurs digues, et par la submersion de 72 villages. Le bras le plus méridional du fleuve n'arrose aucune ville importante; mais l'un de ceux qui coulent au nord passe à *Dordrecht*, grande et belle cité, bâtie avec élégance, ornée de beaux édifices, avec un port vaste et sûr, tandis qu'un autre bras se dirige sur *Rotterdam*, la plus commerçante et la plus populeuse ville de la Hollande après sa capitale. Avant de se jeter dans la mer, le fleuve forme plusieurs îles, dont les plus importantes sont, *Ysselmonde*, au sud de Rotterdam; *Beyerland*, qui porte un village du même nom; *Voorne*, où se trouve le petit port de la *Brielle*, patrie de l'amiral Tromp, et *Goerée*, dont l'extrémité occidentale porte une petite ville de ce nom, que le commerce

rendait florissante avant que les sables eussent envahi son port.

Entre l'embouchure de la Meuse et celle de l'Escaut, sept îles, appelées *Schouwen*, *Tholen*, *Duiveland*, *Nord-Beveland*, *Sud-Beveland*, *Wolfertsdyk* et *Walcheren*, forment presque toute la province de *Zélande*. Cette dernière île est la plus occidentale : elle renferme deux villes assez importantes, et surtout riches par leur commerce, *Middelbourg*, patrie du littérateur Leydeker, et *Flessingue*, qui vit naître l'amiral Ruyter.

Les deux provinces de *Flandre* bornent la Zélande au sud. Sur la côte occidentale on voit *Ostende*, dont le port est menacé d'une destruction prochaine par l'accumulation des sables et des galets. Un canal conduit de cette ville à *Bruges*, grande cité aux larges rues et aux maisons antiques, dont le bassin peut contenir 100 navires. Vers l'extrémité méridionale de la Flandre occidentale, nous verrons *Ypres*, jadis la rivale de Bruges par son industrie, et *Courtray*, qui conserve toujours sa supériorité dans la fabrication des toiles. La Lys, qui la traverse, peut nous conduire à *Gand*, dont on vantait jadis l'ennuyeuse étendue. Ses habitations rappellent encore, par leur architecture, l'époque où elle était la capitale d'une province soumise à la couronne d'Espagne. Dans son enceinte, de quatre lieues de circuit, on remarque de belles promenades, de grandes places et des quais magnifiques. *Tournay*, à deux lieues de la frontière de France, renferme une belle cathédrale et de nombreuses manufactures de tissus. A dix lieues au sud-est de cette ville, celle de *Mons*, sur un canal qui communique avec la cité française de Condé, s'enrichit du produit de ses houillères. De cette capitale du Hainaut, nous pouvons, par un canal, descendre jusqu'à *Bruxelles;* nous éviterons la traversée du champ de bataille de Waterloo, qui rappelle des malheurs encore trop récens. Bruxelles changea, sous Joseph II, ses vieux remparts en promenades agréables; sa position au bord de la Senne est belle et pittoresque; *le Parc* est un jardin public magnifique. De belles places, des quartiers bien bâtis, un hôtel-de-ville remarquable, le nouveau palais de justice, la salle des États-Généraux, le palais royal, un grand nombre d'établissemens publics élevés dans l'intérêt des arts ou pour le soulagement de l'humanité, rappellent que cette ville est la seconde capitale du royaume. *Louvain*, que nous pouvons voir à cinq lieues vers l'est, offre peu de monumens : c'est dans ses murs qu'est établi depuis plusieurs années le collége philosophique, où l'on instruit les jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique [1]. Elle est située à une égale distance de *Malines*, en flamand *Mechelen*, ville bien pavée et bien bâtie, dont la cathédrale est remarquable par une tour de 350 pieds de hauteur, renfermant un beau carillon.

Quittons cette ville par le cours de la Dyle, qui la traverse, et descendons à *Anvers*, en suivant les bords de l'Escaut. Cette cité, que les Flamands appellent *Antwerpen*, est grande et ornée de beaux édifices, dont les principaux sont la bourse, l'hôtel-de-ville et la cathédrale, élevée de 466 pieds. Ses faubourgs sont magnifiques; son port, profond et commode, doit en grande partie son importance aux trésors que Napoléon y dépensa. En 1814, une garnison française y résista avec autant de succès que de courage aux attaques des Anglais. A sept lieues plus loin, sur la rive droite de l'Escaut, la petite ville de *Berg-Op-Zoom*, à la même époque, se distingua par une résistance non moins courageuse; elle est entourée de marais qui en rendent l'accès difficile. La plupart des villes de la Hollande qui nous restent à parcourir peuvent jouir des mêmes avantages en tems de guerre : telles sont *Bréda*, jolie cité entourée de fortifications importantes; *Nimègue*, sur la rive gauche du Wahal; *Arnhem*, bien bâtie et placée avantageusement pour le commerce, sur la rive droite du Rhin; enfin l'importante *Utrecht*, au bord d'un des bras de ce fleuve, où fut signée, en 1579, la reconnaissance des sept Provinces-Unies de la Hollande, où naquit le pape Adrien VI, et dont la cathédrale renferme les cendres de plusieurs empereurs.

Continuons à suivre le vieux Rhin, il nous conduira à *Leyde*, vaste cité entourée de murs et de fossés, qui s'est fait un nom dans les arts et dans les sciences, par les presses des Elzéviers, par les hommes marquans auxquels elle a donné le jour, tels que les peintres Lucas, Rembrandt et Gérard-Dow, les savans Heinsius, Van-Swieten et Muschenbroeck, ainsi que par sa célèbre université. Elle a donné son nom au fondateur de la secte des anabaptistes. Au nombre de ses édifices remarquables, il faut citer l'hôtel-de-ville et l'église gothique de Saint-Pierre, où reposent les cendres de Boërhaave. C'est à quelques lieues au sud-ouest de cette ville que l'on voit, sur un canal à peu de distance de la mer, la belle cité de *La Haye*, en hollandais *S'Gravenhage*, qui partage avec Bruxelles l'avantage d'être la résidence de la cour et

[1] Ce collége vient d'être supprimé.

des États-Généraux; le nombre de ses palais, de ses édifices publics et de ses larges rues tirées au cordeau, la place au rang des villes les plus remarquables de l'Europe; un peu plus au sud est l'ancienne *Delft*, patrie de Grotius et du physicien Leuwenhoeck.

Suivons maintenant vers le nord la route qui borde la mer de *Harlem*, traversons cette ville ceinte de murailles et de fossés, et patrie du peintre Wouvermans, et, par un canal dirigé de l'ouest à l'est, arrivons à *Amsterdam*, capitale du royaume. Cette cité vaste et populeuse est bâtie sur pilotis, au bord du bras du Zuyderzée, appelé l'*Y* ou *Wie*; elle est entourée de fossés et de remparts convertis en boulevards. Ses environs peuvent être inondés facilement au moyen de ses écluses; des canaux bordés d'arbres la traversent dans tous les sens et forment 90 îles qui communiquent entre elles par 280 ponts. On admire parmi ses principaux édifices l'ancien hôtel-de-ville, aujourd'hui le palais du roi, la bourse bâtie dans le style gothique, les hôtels des deux compagnies des Indes, et l'église de Sainte-Catherine appelée aussi l'église neuve, qui renferme le tombeau de Ruyter et de plusieurs autres hommes célèbres. Sur le bord opposé du détroit, nous apercevons *Zaandam* ou *Saardam* où l'on conserve encore la cabane qu'habita Pierre-le-Grand lorsque, sous le costume d'un simple charpentier, il étudiait la construction des navires. Il est peu de villes dont la population soit aussi active et aussi opulente. *Horn*, sur la côte occidentale du Zuyderzée, fait de grands armemens pour la pêche du hareng et de la baleine.

Près de l'embouchure de l'Yssel sur la côte opposée, *Kampen* possède un petit port autrefois très-actif, mais obstrué maintenant par les sables. A trois lieues de cette petite ville, *Zwolle*, capitale de l'Over-Yssel, renferme une église remarquable par la beauté de son orgue et les sculptures de la chaire évangélique. Sur la limite méridionale de la province, l'Yssel arrose *Deventer*, dont on vante la bière, le pain d'épice et la quincaillerie. Nous traverserons les vastes marais tourbeux qui s'étendent sur les deux rives du Vecht et du Regge, pour arriver à *Koevorden*, petite place que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de fortification; et nous verrons ensuite *Assen*, ville qui renferme à peine 1500 ames, et qui est cependant la capitale de la province de Drenthe, riche en pâturages et en bestiaux.

Dans la direction du nord, une route conduit à *Groningue*, cité universitaire qui a vu naître Radulphe Agricola, Albert Schultens, et plusieurs autres savans; on descend ensuite par un beau canal à *Leeuwarden*, où il se tient tous les ans un grand marché aux chevaux et dont l'une des 12 églises renferme les tombeaux des princes d'Orange. L'un des canaux, qui alimentent le commerce de cette ville conduit à *Harlingen*, sur le bord de la mer. Cette dernière, qui fait un assez bon commerce et qui occupe l'emplacement d'un hameau que les flots engloutirent en 1134, a fait élever près de ses murs un monument en l'honneur de Gaspard Robles, qui, en améliorant les digues de la Frise, mérita la reconnaissance de ses concitoyens. De son port nous apercevons les îles qui se succèdent à l'extrémité de la Hollande septentrionale, et qui, entourées de bancs de sable, rendent dangereuse l'entrée des navires dans cette partie du royaume. La plus importante est le *Texel*; son sol est couvert de bestiaux et de brebis dont le lait sert à faire un excellent fromage; *Vlieland*, *Schelling* et *Ameland*, se succèdent ensuite dans le sens de leur longueur en se dirigeant vers le nord-est.

Le royaume des Pays-Bas, régi par des institutions constitutionnelles, doit sa force politique à son commerce, à sa marine et à ses colonies : nous ferons voir dans le tableau suivant combien celles-ci sont nombreuses et peuplées.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, des colonies, des revenus et des forces militaires du royaume des Pays-Bas.

Superficie totale en lieues.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
3,300.	15,548,286.	4,711.

A. PROVINCES HOLLANDAISES.

Provinces.	Population en 1827.	Superficie en hectares.	Chefs-lieux et villes princip.	Populat.
Holl^de sept.	405,929	229,200	AMSTERDAM † [1].	201,000
			Harlem.	21,000
			Horn.	10,000
			Alkmaar.	9,000
			Zaandam.	10,000
Holl^de mérid.	440,662	277,830	ROTTERDAM.	66,000
			La Haye.	49,000
			Delft.	14,000
			Leyde.	29,000
			Dordrecht.	11,000
			Gorcum.	5,000
Zélande	132,321	158,036	MIDDELBOURG.	13,000
			Flessingue.	5,000
Utrecht.	122,395	127,617	UTRECHT.	36,000
			Amersfort.	9,000
A reporter.	1,101,307	792,683		

[1] Les signes † et †† indiquent les évêchés et les archevêchés.

Provinces.	Populat. en 1827.	Superf. en hect.	Chefs-lieux et villes princip.	Populat.
Report. .	1,101,307	792,683		
Gueldre. . . .	284,266	517,098	Arnhem.	10,000
			Nimègue.	13,000
			Zutphen.	7,000
			Harderwyk.	3,800
Over-Yssel. .	157,158	329,961	Zwolle.	13,000
			Deventer.	10,000
			Kampen.	7,000
Drenthe. . . .	56,979	223,852	Meppel.	4,000
			Koevorden	2,000
Groningue. . .	157,973	205,059	Groningue. . . .	24,000
			Delfzyl.	3,000
Frise.	200,654	260,732	Leeuwarden. . .	17,000
			Harlingen.	7,000
Brabt sept. . .	327,326	484,896	Bois-le-Duc †. .	13,000
			Bréda.	11,000
			Berg-op-Zoom. .	6,000

B. PROVINCES BELGIQUES.

Brabt mérid. .	492,736	307,733	Bruxelles.	100,000
			Louvain.	16,000
			Tirlemont.	8,000
			Nivelles.	7,000
Hainaut. . . .	546,245	377,390	Mons.	20,000
			Tournay †.	33,000
			Ath.	8,000
Namur.	190,482	345,610	Namur †.	17,000
			Dinant.	4,000
Liége.	337,556	282,593	Liége †.	49,000
			Verviers.	10,000
			Huy.	5,000
Limbourg. . .	324,368	455,316	Maestricht. . . .	19,000
			Venloo.	6,000
			Ruremonde. . . .	4,000
			Hasselt.	6,000
			Saint-Trond. . . .	7 000
Anvers . . .	319,285	282,293	Anvers.	65,000
			Turnhout.	10,000
			Malines ††.	18,000
Fland. orient.	689,158	298,370	Gand †.	70,000
			Audenarde.	5,000
			Alost.	12,000
			Termonde.	6,000
			Renaix.	10,000
			Saint-Nicolas. . .	14,000
			Lokeren.	13.000
Fland. occid.	671,034	317,422	Bruges †.	36,000
			Ostende.	10,000
			Courtray.	16,000
			Menin.	5,000
			Thielt.	10,000
			Ypres.	15,000
A reporter	5,256,587	5,481,008		

Provinces.	Populat. en 1827.	Superf. en hect.	Chefs-lieux et villes princip.	Populat.
Report. .	5,856,527	5,481,008		
Luxembourg.	291,759	626,343	Luxembourg. . . .	10,000
			Arlon.	3,000
			Bouillon.	3,000
Totaux.	6,148,286	6,107,351		
Population des colonies détaillées ci-après. . .	9,400,000	»		
Total de la populat. de la monarchie néerlandaise.				15,548,286 »

COLONIES NÉERLANDAISES.

AFRIQUE.

9,400,000 :

- *Elmina* ou Saint-George de la Mine.
- Divers petits forts sur la Côte-d'Or en Guinée.

Océanie.

- *Sumatra* (la plus grande partie de cette île avec Bencoulen).
- *Java*, dont Batavia, la capitale, est celle de toute l'Océanie néerlandaise.
- *Madoura* en totalité.
- *Sumatra* en grande partie.
- *Célèbes.* *id.*
- *Bornéo.* *id.*
- Archipel de *Sumbava* et de *Timor* presque en entier.
- Archipel des *Moluques* presque en entier.
- Terre des *Papous* dans la Nouvelle-Guinée.
- Iles des *Papous*.
- *Riow*, îlot devenu depuis peu important pour le commerce.

Amérique.

- Iles *Bonair*, *Curaçao*, *Saint-Eustache*, une partie de celle de *Saint-Martin*, celle de *Saba* et quelques îlots peu importans.
- Colonie de *Surinam* à la Guyane.

Forces de terre et de mer en 1829.

Armée de terre. . . . . 43,297 hommes.

Marine. 131 :

- Equipages en activité. . 4,314
- Vaisseaux de ligne. . 12
- Frégates. 33
- Corvettes. 36
- Bâtimens inférieurs. . . 50

Finances.

Revenus . . . . . 161,836,000 francs.

Dette. . . . . 3,800,000,000 »

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

Description du royaume de Danemarck.

Le royaume de Danemarck se compose d'une petite portion du continent européen, d'un grand nombre d'îles situées dans la mer du Nord, et à l'entrée de la Baltique, et de l'Archipel de *Fœroe* dans l'océan Atlantique. L'Islande, qui lui appartient aussi, doit être considérée comme une de ses colonies, puisque nous avons démontré que cette grande île fait partie de l'Amérique septentrionale : il n'en sera donc question que dans la description du Nouveau-Monde. Le Danemarck méridional est compris dans la confédération germanique. Il se compose du duché de Holstein, séparé du Hanovre par le cours de l'*Elbe*, et de celui de Lauenbourg, borné à l'orient par le duché de Mecklembourg. La partie centrale est l'isthme de Sleswig; la septentrionale, la presqu'île du Jutland. Les plus importantes îles de l'archipel danois sont *Fionie*, *Séeland* et *Laaland*.

Le Holstein est la seule portion du territoire danois qui soit montagneuse; il est traversé du sud au nord par des collines arides et sablonneuses qui servent de point de partage aux cours d'eaux qui se jettent dans la Baltique et dans la mer du Nord. A l'orient il est couvert de forêts de chênes et de hêtres. Vers son extrémité septentrionale s'étendent des terrains de sables et d'argiles reposant sur la craie et se prolongeant jusqu'au cap Skagen, qui termine le Jutland au nord. Le Holstein est couvert de pâturages qui nourrissent une grande quantité de bestiaux et de moutons, ainsi que de chevaux estimés dans toute l'Europe, non-seulement pour leurs belles formes, mais encore pour les qualités qui les distinguent. Au-delà de l'Eider, rivière qui sépare ce pays du Sleswig, les marais et les bruyères succèdent aux prairies naturelles, surtout vers le nord-est. La partie opposée est cependant assez fertile principalement en seigle et en avoine. Ce mélange de terres incultes et de champs cultivés règne jusqu'aux extrémités de la péninsule danoise. Le Danemarck continental est sous l'influence d'un climat rude et malsain; mais les îles jouissent d'une douce température et d'une belle végétation. On a calculé que les lacs, les marais et les cours d'eau occupent la seizième partie de sa superficie.

Ce pays est le berceau de ces redoutables *Cimbri*, qui, avant que Rome eût atteint le suprême degré de la puissance, ravagèrent les contrées méridionales de l'Europe, et qui, sous les noms de *Jutes* et d'*Angli*, envahirent l'Angleterre au moyen âge.

La plus grande partie de la population danoise est répartie dans un grand nombre de hameaux, de villages et de petites villes; nous pourrons donc examiner rapidement les cités remarquables par leur importance. Commençons par les provinces allemandes : le duché de *Lauenbourg* doit son nom à une petite ville ainsi appelée d'un château bâti, au XIIe siècle, par Henri le Lion; son chef-lieu est *Ratzebourg*, dont deux quartiers appartiennent au grand-duc de Mecklembourg-Strélitz. *Altona*, dans le Holstein, est une cité riche et commerçante, qui tient par sa population le second rang dans le royaume, et dont le port, sûr et spacieux, est ouvert sur l'Elbe à dix lieues de l'embouchure de ce fleuve. *Gluckstadt*, située plus bas sur le même cours d'eau, fait de grands armemens pour la pêche de la baleine; c'est la capitale du duché. *Kiel*, un peu plus peuplée, est située à l'extrémité d'un havre profond, formé par la Baltique sur le bord d'un canal qui, par le cours de l'Eider, unit la navigation de cette mer avec celle du Nord; son port est très-actif, et ses environs sont délicieux. *Rendsbourg*, à quelques lieues plus haut sur le même canal, est la plus jolie ville du Holstein.

Nous ne remarquerons, en traversant l'isthme de *Sleswig*, que la ville du même nom, capitale de duché, bâtie en amphithéâtre au fond d'un bras de mer appelé Schley; plus au nord, à l'extrémité d'un golfe profond, *Flensbourg*, ville maritime industrieuse

et l'une des plus belles du royaume. Les autres, telles que *Husum* et *Tondern*, sur la côte occidentale, *Apenrad* et *Adersleben*, sur la côte opposée, n'ont que deux à quatre mille ames de population. Les îles qui bordent la côte occidentale sont nombreuses, mais peu importantes : *Pelworn* et *Nordstrand* sont, ainsi que les flots qui les entourent, les restes d'une plus grande qui fut engloutie en 1634. *Fœhr* est fréquentée pour ses bains de mer, et possède un banc d'huîtres dont on fait des exportations pour Hambourg; *Sylt* nourrit des bestiaux et produit de bons marins.

Les deux cités les plus considérables du Jutland, quoiqu'elles ne renferment pas 7,000 habitans, sont : *Aarhuus*, dont la gothique cathédrale passe pour la plus haute du Danemarck; elle est située sur le bord d'un golfe de la côte orientale, et possède un petit port assez fréquenté. *Aalborg*, dont le commerce est florissant malgré l'impossibilité où se trouve son port de recevoir de gros navires, est située sur le Lym-Fiord, autrefois l'un des golfes les plus profonds du Jutland, mais devenu, par suite d'une rupture occasionée en 1825 par les efforts de la mer du Nord, un bras de mer qui a transformé, en une île irrégulière, l'extrémité septentrionale de la contrée.

Entrons maintenant dans le *Cattegat*, grand détroit qui sépare le Danemarck de la Suède; passons, sans nous y arrêter, devant les petites îles de *Lessoe* et d'*Anhalt*, et arrivons à la plus importante de l'archipel danois, celle de *Seeland*. Elle renferme *Elseneur* ou *Helsingor*, ville qui doit sa prospérité à la grande quantité de navires qui jettent l'ancre dans sa rade, et renouvellent leurs provisions avant de traverser le Sund; mais ce qui donne à cette île plus d'importance encore, c'est la capitale du royaume, avantageusement placée au bord du détroit. *Copenhague*, en danois *Kiœbenhavn*, occupe le fond d'un golfe et une partie de la petite île d'*Amak* ou d'*Amager*; son double port peut contenir 500 navires de commerce et toute la marine du royaume; c'est une des villes de l'Europe les plus régulièrement bâties : on y distingue le vieux et le nouveau quartier; dans le premier, le palais de Charlottenbourg, occupé aujourd'hui par l'académie des beaux-arts, le dépôt d'artillerie, le théâtre et la statue équestre de Christiern V se font remarquer; dans le second, qui comprend le Friedrickstadt, se trouvent le château royal de Rosenbourg, où le roi ouvre le séances de la haute cour de justice, et le vaste édifice de l'Amalienbourg, espèce de Louvre qui renferme l'habitation du roi et l'école de marine, et qui entoure une belle place décorée de la statue équestre de Frédéric V.

A l'ouest de Seeland, l'île de *Fionie* ou de *Fyen* a pour chef-lieu *Odensée*, jolie ville dont le nom originaire est *Othins-Ey*, qui signifie *domaine d'Odin*. Le détroit qui sépare cette île de la précédente est appelé le *Grand-Belt*, et celui qu'elle forme avec le continent est le *Petit-Belt*. A l'entrée de ce canal, *Alsen*, couverte de lacs, de forêts et de champs en culture, est l'une des plus agréables de cet archipel; *Sonderbourg*, son chef-lieu, possède un bon port et un château royal : *Æroe*, voisine de la précédente, est fertile et très-peuplée, relativement à sa faible étendue; *Langeland*, au sud de Fionie, est, ainsi que l'indique son nom, longue et étroite, et peuplée de douze mille ames. A l'est de celle-ci, *Laaland*, quatre fois plus grande, mais trois fois moins peuplée, a pour chef-lieu *Marieboe*, qui fait un grand commerce de grains. La population de *Femern*, près des côtes du Holstein, a conservé des mœurs antiques et simples; *Falster*, séparée de Laaland par un canal étroit, a pour chef-lieu *Nykiœbing*, où l'on voit un beau château royal; *Moen*, au nord-est, est tellement fertile, qu'elle exporte par an plus de 1500 tonneaux de grains; enfin, *Bornholm*, à 32 lieues à l'est de la précédente, compte, sur une superficie de 27 lieues carrées, 7 villes et 21 paroisses. *Ronne*, son chef-lieu, est renommé par ses fabriques de poteries et son horlogerie.

Les îles *Fœroe*, les plus septentrionales des possessions danoises en Europe, sont situées entre l'archipel britannique du Shetland et l'Islande, à environ 60 lieues du premier et 110 lieues de la seconde [1]. Elles furent découvertes au IXe siècle par des Norwégiens, qui s'y fixèrent, et qui ne les trouvant habitées que par des moutons, leur donnèrent, du nom scandinave de ces animaux (*faar*), celui qu'elles portent. Elles sont au nombre de 35, dont 17 sont habitées; leur population totale est d'environ 6,000 ames. La plus grande, longue de 13 lieues et large de 5, est *Strœmoe*; les quatre autres plus importantes après celle-ci, sont *Suderoe* au centre, *Osteroe* à l'est, et *Waagoe* à l'ouest. Les montagnes que l'on y remarque sont toutes d'o-

[1] Elles sont entre le 61e degré 20 min. et le 63e degré 30 min. de latitude septentrionale, et entre le 7e degré 55 min. et le 10e degré 25 min. de longitude occidentale.

rigine volcanique; quelques-unes s'élèvent jusqu'à 2,000 pieds; le terrain graveleux et noirâtre de la même origine, qui forme le reste du sol, est couvert de pâturages arrosés par des ruisseaux limpides. Le climat de cet archipel est moins froid que ne l'annonce sa latitude; les baies profondément découpées, et les détroits dangereux qui les séparent, sont rarement encombrés par les glaces. Les champs cultivés y produisent du seigle, de l'orge et des légumes; les pâturages y nourrissent des moutons et des bestiaux. Les principales branches d'industrie que les habitans joignent à l'agriculture, sont la fabrication des bas de laine, la chasse aux oiseaux aquatiques, la pêche du hareng et de la baleine. Cet archipel est divisé en 6 districts et 17 paroisses, dont la capitale, la seule ville qu'il possède, est *Thornhavn* dans l'île de Strœmoe.

Depuis 1661 les États du Danemarck ont cédé leurs prérogatives et leurs droits à la couronne; mais tout récemment, la noblesse, le clergé et la bourgeoisie ont sollicité du gouvernement le rétablissement de leurs anciens priviléges.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, des colonies, des revenus, de la marine et de l'armée de la monarchie danoise[1].

Superficie en lieues.	Population absolue en 1828.	Population par lieue carrée.
2,865.	1,937,000.	676.

A. DANEMARCK PROPREMENT DIT.

Provinces et duchés.	Iles.	Villes.	Population.
Séeland.	Séeland.	COPENHAGUE.	109,000
		Rœskilde.	2,000
		Frederiksborg.	1,200
		Elseneur.	7,000
	Moen.	Slege.	1,000
	Bornholm.	*Ronne.*	2,500
	Srœmoe.	*Thornhavn.*	1,500
Fionie.	Fionie.	ODENSÉE.	7,000
		Svednborg.	2,000
	Langeland.	Rudkiœbing.	1,200
Laaland.	Laaland.	MARIEBOE.	2,000
	Falster.	Nykiœbing.	1,000

[1] Les noms en petites CAPITALES sont ceux des chefs-lieux de provinces; ceux en *italiques*, des chefs-lieux de bailliages.

A. JUTLAND SEPTENTRIONAL.

Provinces et duchés.	Iles.	Villes.	Population.
Aalborg.	Lœssoe.	AALBORG.	7,000
		Thisted.	1,000
Viborg.	»	VIBORG.	5,000
Ribe.	Fanoe.	RIBE.	2,000
		Fredericia.	4,000
Aarhuus.	Anholt.	AARHUUS.	7,000
		Randers.	4,500

B. JUTLAND MÉRIDIONAL.

Sle swig.	»	SLESWIG.	8,000
	»	*Flensbourg.*	16,000
	»	*Husum.*	4,000
	»	*Tondern.*	2,500
	»	*Apenrade.*	3,000
	»	*Hadersleben.*	3,500
	Alsen.	*Sonderbourg.*	2,500
	Femern.	*Burg.*	1,500

B. PROVINCES ALLEMANDES.

Holstein.	»	GLUCKSTADT.	5,000
	»	*Kiel.*	8,000
	»	*Rendsburg.*	6,000
	»	*Heyde.*	2,500
	»	Preetz.	7,000
	»	*Altona.*	24,000
Lauenbourg.	»	RATZEBOURG.	2,000
	»	*Lauenbourg.*	2,500

COLONIES.

AMÉRIQUE.

Islande.	49,820
Groënland.	5,740
Antilles. (Ile Saint-Thomas. — Saint-Jean. — Sainte-Croix.)	46,290

AFRIQUE.

Côtes de Guinée. — Christiansborg, Frederiksborg et quelques forts.	25,000

ASIE.

Hindoustan.—Tranquebar et Fredericknagor.	61,000
Population des colonies danoises.	187,850

Forces militaires.

Armée de terre.	38,800 hommes.
Marine. Vaisseaux.	4
Frégates.	7
Bâtimens inférieurs.	18

Finances.

Revenus.	40,000,000 francs.
Dette publique.	270,000,000 »

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

PÉNINSULE SCANDINAVE.

Description de la Norwége et de la Suède.

Aux extrémités de l'Europe habitent trois peuples qui, par leur langue et leurs traditions, présentent les caractères d'une origine commune. Le Norwégien, le Suédois et le Danois, dont l'idiôme fut le même jusqu'au VIIIe siècle, sont trois rejetons de cette grande famille scandinave dont les nombreuses colonies ont, au IXe siècle, couvert les côtes occidentales de l'Europe. C'est dans la langue scalde, jadis commune à tous ces peuples, qu'ont été composés les poèmes religieux du Nord, dont les images gigantesques, empruntées aux phénomènes physiques des régions polaires, charment par leur originalité locale les imaginations tempérées du centre de l'Europe.

La *Norwége*, dont le nom signifie *royaume du nord*, ou mieux peut-être, *royaume des golfes* [1], parce que ses côtes sont profondément découpées, forme la partie septentrionale et occidentale de la Péninsule scandinave.

Dans les tems les plus reculés dont l'histoire norwégienne ait gardé le souvenir, de petits chefs indépendans se partageaient la souveraineté, et reconnaissaient seulement aux rois de Suède et de Danemarck une sorte de suprématie, lorsque, vers l'an 940, Harald aux Beaux Cheveux réunit tous ces petits États sous sa domination.

Jusqu'au XIVe siècle l'histoire des rois norwégiens offre cette confusion et ces orages qui caractérisent l'établissement de la monarchie des Francs dans les Gaules. En 1388, Marguerite de Waldemar, dernier rejeton des descendans d'Odin, fille du roi de Danemarck et veuve du roi de Norwége, unit à sa double couronne la couronne de Suède. Cette union blessait les intérêts des trois royaumes, elle dura peu : la Suède s'isola et la Norwége obéit presque toujours aux rois de Danemarck jusqu'au traité de 1814, qui la donna à la Suède.

La Norwége nous montre dans toute sa dignité un peuple éclairé, libre et industrieux, protestant depuis 1525, et devant en grande partie à des pasteurs aussi savans que zélés son bien-être et ses lumières. L'esprit guerrier des Scandinaves ne s'est pas éteint dans leurs descendans; le dimanche, après le service divin et les instructions religieuses, la jeunesse des villages se réunit pour exécuter des jeux militaires qui la préparent au service des camps d'instruction, où elle va chaque année se former au métier des armes. Le Norwégien, laborieux par caractère, se crée une douce aisance qui rend autour de lui la mendicité infiniment rare. Il n'est pas de famille ou de paroisse qui ne puisse subvenir aux premiers besoins de ses infirmes ou de ses vieillards.

La chaîne des Dofrines, formée des monts Kœlen, Dover et Seveberg, établit une limite naturelle entre la Norwége et la Suède. Cette chaîne, s'étendant parallèlement aux côtes de l'Océan, à une distance d'à peu près 20 lieues, se bifurquant vers le sud, élevant ses cimes couvertes de neiges à 6,000 et 7,600 pieds dans les airs, ne donne naissance qu'à des cours d'eau de peu d'importance. Le seul fleuve considérable qui en descende est le Glommen, dont le cours, de 150 lieues de longueur, se termine près de Christiania, dans le détroit de Skager-Rack. Il forme un grand nombre de cascades, et chaque année, après la fonte des neiges, ses flots rapides dévastent les campagnes. Ces montagnes sont, en général, formées de granites alternant avec des roches micacées ou gneiss, dans lesquels souvent il est intercalé. Le schiste s'y exploite en ardoises et en pierres à aiguiser. C'est dans le gneiss que se trouvent ces riches filons de fer, de cuivre, d'argent et de cobalt, dont l'importance est bien connue. Les plus

[1] *Nor* signifie golfe, et *Rige* royaume.

anciennes formations à débris organiques se trouvent, dans la Norwége septentrionale, adossées aux formations plus anciennes. Les grès rouges et les terrains houillers sont abondans vers le sud. Sur les bords du Totak, le sol est jonché de blocs de pierres de 30 à 40 pieds de hauteur, entraînés loin des montagnes par une de ces éruptions d'eau douce qui caractérisent la dernière époque diluvienne.

En entrant en Norwége par le sud-est, la première ville que nous apercevons au fond d'un petit golfe est *Friderikshald*. En mémoire d'un siége qu'elle soutint avec honneur contre les Suédois en 1665, le roi de Danemarck, Frédéric III, joignit son nom à celui de *Halden* qu'elle portait précédemment. Son port, qui peut contenir des vaisseaux de haut bord, fait de grandes expéditions en bois de construction. Au pied de sa forteresse, on voit une pyramide élevée par les Suédois, en 1814, sur le lieu même où leur roi Charles XII expira frappé d'une balle, le 11 décembre 1718, au moment où il entreprenait l'invasion de la Norwége.

A l'embouchure du Glommen, *Friderikstad* mérite, par deux singularités, d'attirer notre attention. Seule, de toutes les villes de Norwége, elle est bâtie en pierres; et les deux forts qui défendent l'entrée de son port ont entre eux une communication souterraine.

Au nord de cette dernière, au fond d'un golfe et sur le bord de l'Aggar, s'élève la capitale de la Norwége, *Christiania*, qui offre du côté du port un point de vue surprenant par le singulier mélange de ses édifices et de ses jardins plantés d'arbres verts. Fondée, au xe siècle, par Harald aux Beaux Cheveux, elle porta d'abord le nom d'*Opslo*, que conserve encore un de ses faubourgs; mais détruite par un incendie en 1624, elle fut rebâtie par Christian IV, qui lui donna son nom et l'embellit d'un grand nombre d'édifices. Dans le réfectoire du grand collége se tiennent tous les ans les séances des États de Norwége. Le même Christian IV de Danemarck fonda, en 1641, sur la côte méridionale, la jolie ville maritime de *Christiansand*, que ruinèrent les Anglais en 1807, mais dont le port a été rétabli.

Les côtes occidentales présentent à notre observation la ville de *Bergen*, qui fut, au moyen âge, un comptoir de la ligue hanséatique pour le commerce des bois de construction, qui s'y continue encore aujourd'hui avec celui des poissons secs et salés. Son vieux château, bâti au xie siècle par Olof-Kyrre, servit de résidence aux rois de Norwége jusqu'à l'union de Calmar. Elle a donné naissance à Louis Holberg, historien et auteur comique, et à l'évêque Pontoppidan.

Au fond d'un golfe profond est située *Drontheim* ou *Trondhiem*. C'est la seule ville de Norwége qui soit entourée de murailles; mais ses fortifications tombent en ruines. Elle a éprouvé le sort des cités construites en bois : de nombreux incendies en ont fait disparaître les habitations vieilles et irrégulières, que de belles maisons ont remplacées. Le même fléau lui a ravi, en 1719, une cathédrale magnifique, que l'orgueil norwégien comparait à Saint-Pierre de Rome. Les rois de Suède prennent la couronne de Norwége dans l'église plus simple qui remplace l'ancienne basilique. Le roi Olof Trygwason la fonda en 997, sur l'emplacement de l'antique cité scandinave de *Niederos*, à une demi-lieue de Drontheim; le même Olof remplaça par l'église de Hlade le temple de Thor et d'Odin.

Les côtes qui se rétrécissent à mesure que nous avançons vers les régions polaires, où les lieux habités diminuent d'importance, laissent voir les nombreuses îles qui les bordent, et que l'on peut désigner sous le nom d'*Archipel Norwégien*, en les divisant en trois groupes : celui du sud, ou de Bergen, commençant au golfe de Bukke, et dont la plus grande est *Karmoe*, peuplée de 6,000 ames; celui de Drontheim, où l'on remarque *Hitteren*, avec 4,000 habitans; et les *Vigten*, d'où partit, pour la conquête de la Normandie, le Norwégien Rolf, plus connu sous le nom de Rollon; celui de *Loffoden*, le plus septentrional et le plus important des trois par son étendue de 60 lieues, et par la grandeur de quelques-unes de ses îles, telles que l'irrégulière *Hindoen*, *Moskoensoe*, à l'extrémité de laquelle se trouve le gouffre de *Mal-Ström*, si redouté des navigateurs, *Ost-Vaagen*, chaque année le rendez-vous de plus de 20,000 pêcheurs de harengs, et la froide *Magerôe*, où se trouve le cap Nord, l'une des extrémités les plus septentrionales de l'Europe.

Le versant oriental des monts Dofrines et de la chaîne du Seveberg, incliné vers la mer Baltique, forme le royaume de Suède. Leurs pentes étant de ce côté beaucoup moins rapides que vers l'ouest, fournit un plus grand nombre de plus grands cours d'eau, et des lacs d'une étendue considérable, surtout dans la région méridionale; cependant aucun fleuve n'y rivalise avec le Glommen. L'un des plus importans, le Torneo, qui forme une barrière naturelle entre la Suède et la Russie, occupe

à peine 100 lieues avec ses sinuosités. Ces rivières et ces lacs offrent toutes les facilités pour canaliser le territoire suédois : le canal d'Arboga conduit les eaux de cette rivière du lac Hielmar à celui de Mœlar; le canal de *Sædertlage* réunit le Mœlar à la Baltique, celui de *Wædde* abrége la navigation établie entre cette mer et le golfe de Bothnie, en évitant le dangereux passage situé entre la Suède et les îles d'Aland; celui d'*Almare-Stæk* établit une communication facile entre Upsal et Stockholm.

Nous ne pouvons exposer les faits qui rendent les terrains de la Suède si intéressans pour le géologue, nous dirons seulement que les granites et les gneiss y alternent comme en Norwége, et que ces roches passent insensiblement de l'une à l'autre comme si elles avaient été formées en même tems. Cependant, la première occupe une plus grande étendue que la seconde, et se montre principalement sur les bords du Muonio, affluent du Torneo, sur les côtes de la Baltique et dans les anciennes provinces de l'*Upland*, de la *Westmannie*, de l'*Ostro-Gothie*, et de la *Westro-Gothie*. En Suède comme en Norwége, c'est dans le gneiss que le plomb argentifère, le cuivre et le fer ont leurs principaux gisemens. Ce dernier métal est exploité à ciel ouvert comme nos carrières de pierres, et ne paraît pas devoir être épuisé d'ici à quinze mille ans. La *Dalécarlie*, la *Jemtie*, la Néricie et l'*Ostro-Gothie*, sont couvertes d'anciens dépôts à débris organiques, tels que le schiste argileux et le calcaire compacte; la *Scanie* est formée de roches moins anciennes, appartenant à la formation houillère ou calcaire qui lui est superposée, et à la craie. Quelques autres roches portent les caractères d'une origine ignée. Enfin, depuis les lacs Mœlar et Vener jusqu'aux bords de la Baltique, le sol est couvert d'immenses dépôts de transports, monument de la dernière époque géologique de trouble et d'inondations.

Agitée durant des siècles par des guerres civiles et des guerres étrangères, plusieurs fois toute puissante dans le nord de l'Europe, plusieurs fois perdant son ascendant victorieux, soit à la suite de dissensions intestines, soit par la chute soudaine et prématurée de Gustave-Adolphe, son plus grand homme de guerre, ou de l'aventureux Charles XII, la Suède jouit enfin d'un calme qui a déjà porté d'heureux fruits. La Norwége, dont la possession tant de fois disputée au Danemarck, a fait de part et d'autre couler des flots de sang, a été, par le traité de 1814, définitivement annexée à la couronne suédoise, moyennant l'échange des possessions de la Suède en Allemagne.

A l'ancienne division par provinces, on a récemment substitué le classement territorial par départemens, dont la régularité facilite l'administration. Les impôts indirects y sont inconnus; la contribution directe, qui pèse également sur tous, ne s'élève pas à cinq pour cent du revenu. La justice est aussi peu compliquée dans ses moyens de répression, que l'administration dans le détail de ses rouages : la peine de mort ne peut être infligée que lorsque l'accusé a fait l'aveu de son crime, et cependant les crimes troublent rarement la société; mais aussi l'instruction est répandue jusque dans les dernières classes.

Le pouvoir monarchique est héréditaire, à l'exclusion des femmes, et la majorité des rois fixée à 21 ans. Les États se composent de quatre ordres : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans. Ces derniers ont, de tout tems, formé un ordre important et joué un rôle dans les affaires publiques. La Norwége a ses États à part, qui portent le nom de *storting*.

L'aisance, assez universelle chez les Suédois, paraît tenir à l'usage dans lequel sont les nobles et les grands propriétaires de vivre dans leurs terres et de consommer leurs revenus sur le sol même qui les a produits. Par la même cause, les villes sont moins peuplées; elles ne comptent guère parmi leurs habitans les plus riches que des marchands et des fabricans. Les classes indigentes, qui forment dans les nôtres la race nombreuse des prolétaires, ne sont pas attirées dans les cités suédoises par les aumônes du riche, qui les y feraient subsister dans l'oisiveté; mais contraints de refluer dans les campagnes, ces mêmes hommes y trouvent à employer leurs bras, et redeviennent des membres utiles pour la société.

La Suède septentrionale, par laquelle nous commencerons notre description en quittant l'extrémité de la Norwége ou la Laponie norwégienne, nous offrira dans la Bothnie septentrionale, *Lulea*, l'entrepôt du commerce de la Laponie suédoise. Cette ville était jadis plus au nord; mais les alluvions du fleuve du même nom, à l'embouchure duquel elle est située, ont forcé les habitans à quitter leurs anciennes demeures pour se rapprocher de la mer. Dans la Westro-Bothnie ou Bothnie occidentale, *Umea*, qui ne compte que 1100 habitans, a une société d'agriculture et une école. Ces deux provinces sont habitées par des Suédois et des Lapons; ceux-ci sont, en

général, dans un état d'infériorité et même de dépendance. Ils vivent de leurs troupeaux, de la chasse ou de la pêche. Quelquefois ils sont réduits à une misère absolue par une bourrasque qui brise leurs fragiles embarcations, ou par l'incursion d'une troupe de loups qui dévorent leurs rennes.

Dans l'île d'Hernœn, à l'entrée d'un golfe, est située *Hernœsand*, ville industrielle et commerçante, possédant un évêché, un jardin botanique et une imprimerie qui publie des livres en langue lapone. Le voisinage des mines de cuivre les plus considérables du royaume, donne de l'importance à la ville de *Falun*, située à la jonction de deux lacs. La Dalécarlie, deux fois le berceau de l'indépendance suédoise, possède encore, comme au tems du sage Engelbrecht et de Gustave Wasa, une population de montagnards fiers et laborieux. Ils tirent de leurs mines le meilleur fer de l'Europe, et le vendent en Norwége dans la ville de Drontheim. L'hiver leur facilite le passage des Dofrines, qu'ils traversent par caravanes de plusieurs centaines d'hommes, guidant sur les neiges ou sur la surface glacée des lacs un nombre infini de traîneaux chargés du produit de leurs mines. Ce voyage est pour les Dalécarliens une marche joyeuse comme le retour des vendanges dans nos contrées méridionales.

Au sud du pays que nous venons de traverser, est située, sur la petite rivière de la Fyris, *Upsal*, que domine un château bâti par Gustave Wasa. Son université réunit 800 élèves, que de riches collections et l'heureuse position de cette ville, à 15 lieues de Stockholm, enlèvent aux séductions d'une capitale. Linné y occupa une chaire. Elle possède une bibliothèque de 80,000 volumes et de beaux manuscrits. De nombreux établissemens d'utilité publique honorent encore la sage philanthropie des habitans d'Upsal, ou celle des souverains de la Suède. Ceux-ci venaient jadis dans sa magnifique cathédrale recevoir le titre de roi d'Upsal. Dans le trésor de cette église se trouve la pierre à repasser, longue de trois pieds, que le roi de Suède, Albert de Mecklenbourg, envoya par dérision à la reine Marguerite de Waldemar, en l'engageant à s'en servir pour aiguiser ses aiguilles, plutôt que de se préparer à lui faire la guerre, ainsi que le drapeau que celle-ci fit faire avec ses chemises, et qu'elle lui adressa en signe du mépris qu'elle avait pour ce prince, qu'elle vainquit et détrôna. On y conserve aussi une vieille idole en bois représentant le dieu Thor. Cette cité peu populeuse, où se tiennent en hiver plusieurs foires sur la glace, est généralement mal bâtie; ses maisons sont construites les unes en pierre et les autres en bois; plusieurs ont des jardins et jouissent d'une belle vue sur les campagnes environnantes.

Stockholm, entourée de sites enchanteurs, semble s'élever au milieu d'un magnifique jardin planté de pins du nord, d'ormes et de chênes dont le mélange annonce le voisinage de nos régions plus tempérées. Plusieurs bras du lac Mœlar partagent les quartiers de cette capitale en y facilitant les transports; deux faubourgs sont bâtis sur pilotis dans des îles. Les eaux du port sont si profondes, que les plus grands navires peuvent s'amarrer au quai, et se décharger au centre de la ville même. Le palais, ancienne forteresse, a été reconstruit en 1753; on célèbre dans sa chapelle, le 20 décembre de chaque année, une fête solennelle à la mémoire de Gustave Adolphe, défenseur des libertés de la communion protestante. La bibliothèque du roi, fort riche en manuscrits, possède le livre d'heures de l'empereur Ferdinand II, l'un des trophées de Gustave, et une Bible chargée de notes de la main de Luther. Enfin, la ville est décorée de plusieurs statues érigées aux plus grands rois dont s'honore la Suède. Dans ses environs s'élèvent plusieurs maisons de plaisance royales; la plus belle, celle de *Drottningholm*, offre quelque ressemblance avec le palais de Versailles; *Haga*, petit pavillon entouré de sites enchanteurs, est, pendant l'été, le séjour ordinaire du roi; c'est à la *Villa-Botanique* qu'il invite les personnes qui lui sont présentées; à *Carlsberg*, autre résidence de la cour, il a établi une école militaire.

Le midi de la Suède renferme quelques villes que nous ne devons point passer sous silence; *Nykœping*, sur la Baltique, exporte des canons et des boulets; *Linkœping*, au sud-ouest de la précédente, possède une belle cathédrale et tient plusieurs foires très-fréquentées; *Wenersborg*, à l'extrémité du lac Wener, est l'un des plus importans entrepôts de fer; *Gœteborg*, ville maritime bâtie sur le bord du Cattegat, est, après Stockholm, la place la plus commerçante du royaume; *Malmœ*, vers l'extrémité méridionale de la Scanie, est la plus peuplée et la plus industrieuse de cette province; *Christianstad*, au bord d'un golfe de la Baltique, n'est importante que par ses fortifications; *Carlscrona* l'est par son port militaire, ses arsenaux, ses chantiers, ses bassins et le nombre de ses habitans, qui la place au troisième rang dans le royaume; enfin, *Calmar*, au bord du détroit formé par l'île d'Œland, est célèbre dans

l'histoire de Suède par l'acte d'union qui réunit ce pays à la Norwége en 1397, sous la souveraineté du Danemarck. Sa cathédrale est remarquable par la hardiesse de sa voûte sans piliers.

Nous terminerons notre course par les deux plus importantes îles de la Suède; dans celle d'OEland, agréable et fertile, longue de 30 lieues et large de 3 à 5, *Borgholm*, le chef-lieu, n'a le rang de ville que depuis 1816. Celle de Gottland, beaucoup plus considérable, a pour capitale *Wisby*, dont toute la marine marchande se compose de quelques navires : elle fait le commerce d'un grand nombre d'objets fabriqués en marbres tirés des montagnes de cette île.

TABLEAU des divisions géographiques et administratives anciennes et modernes de la monarchie suédoise.

ROYAUME DE SUÈDE.

Superficie en lieues.	Population par lieue carrée.
22,051.	177.

A. RÉGION MÉRIDIONALE : Gothland ou *Gothie*[1].

Anciennes provinces.	Préfectures.	Villes[2].	Population.
OEster-Gœthland ou *Ostrogothie*.	Linkœping	Linkœping †.	3,000
		Norrkœping.	2.900
		Wadstena.	1,400
		Sœderkœping	900
Smœland.	Calmar.	Calmar †.	4,500
		Westerwick.	3,000
		Borgholm[3].	500?
	Jœnkœping.	Joenkœping †.	3,000?
		Adelfors	500?
		Ekesjo.	1,100
	Kronoberg.	Vexio.	1,300
Bleking.	Bleking.	Carlscrona.	11,000
		Ronneby.	300
		Carlshamn.	3,400
Dalsland et Westergothland.	Elfsborg.	Wenersborg.	1,500
		Bœrœs.	2,000
		Trollhœtta.	500
		Amal.	800
Westergothland ou *Westrogothie*.	Skaraborg.	Mariestad.	1,100
		Lidkœping.	1,500
		Skara.	1,000
	Gœteborg et Bohus.	Goeteborg.	24,000
		Marstrand.	1,200
		Uddevalla.	4,000
		Strœmstad.	1,000
Halland.	Halmstad.	Halmstad.	1,500
		Warberg.	1,300
		Laholm.	900
Scaane ou *Scanie*.	Christianstad.	Christianstad.	3,000
		Engelholm.	500
		Cimbrishamn.	700
	Malmœhus.	Malmoe.	6,000
		Ystad.	2,600
		Lund.	3,200
		Landskrona.	3,800
		Helsingborg.	4,000
Gottland (île de).	Gottland.	Wisby.	3,800

[1] M. Hagelstam, géographe suédois, partage le royaume en trois grandes régions : elles se subdivisent en 24 *laen* ou préfectures, qui ont remplacé l'ancienne division par provinces.

[2] Les évêchés et archevêchés sont indiqués par les signes † et ††.

[3] Dans l'île d'OEland.

B. RÉGION CENTRALE : Svealand ou *Suède.*

Anciennes provinces.	Préfectures.	Villes.	Population.
Upland.	Upsala.	Upsala ††.	4,500
		Lœfsta.	1,500
		Elikarleby.	600?
		Sœderfors.	500?
		Dannemora.	400
Upland et Sœdermanland.	Stockholm.	Stockholm.	79,000
		Drottningholm.	3,500
		Nortelge.	800
		Sœdertelge.	500
		Vœxholm.	500
Sœdermanland ou *Sudermanie.*	Nykœping.	Nykœping.	2,300
		Strengnœs.	1,100
		Eskilstuna.	1,500
Westmanland ou *Westmanie.*	Westeras.	Westeras †.	3,000
		Sala.	2,000
		Arboga.	1,500
		Kœping.	1,200
Westmanland et Nerike ou *Néricie.*	Œrebro.	Œrebro.	3,000
		Nora.	800
		Askersund.	800
Vermeland.	Carlstad.	Carlstad †.	2,200
		Christineham.	2,000
Dalarne ou *Dalécarlie.*	Stora-Koparberg.	Falun.	4,700
		Hedemora.	800
		Avestad.	800
Gestrikland ou *Gestricie* et Helsingland ou *Helsingie.*	Gefleborg.	Gefle †.	6,000
		Sœderhamn.	1,500
		Huddiksvall.	1,500

C. RÉGION SEPTENTRIONALE : Nordland ou *Pays du Nord.*

Wester-Botten ou *Bothnie occidentale.*	Norrbotten ou *Bothnie septentrionale.*	Pitea.	800
		Lulea.	1,000
		Gellivara.	1,100
et			
Lappmark ou *Laponie.*	Wester-Botten ou *Bothnie occid.*	Umea.	1,100
Medelpald et Angermanland ou *Angermanie.*	Wester-Norrland.	Hernosand †.	1,800
		Sundswall.	1,600
Jœmtland ou *Jemtie* et Herje Œdalen.	Jœmtland.	Œstersund.	200
		Ljusnedal.	150

ROYAUME DE NORWÉGE[1].

Superficie en lieues.	Population par lieue carrée.
16,668.	63.

A. RÉGION MÉRIDIONALE : Sœdenfield ou *au sud des montagnes.*

Diocèses.	Districts.	Villes.	Population.
	Aggershuus.	Christiania[2].	20,000
		Drœbak.	1,400
	Smaalehnen.	Moss.	1,400
		Friderikshald.	4,000
		Friderikstad.	2,300

[1] La Norwége se divise en 3 régions physiques, en 4 diocèses formés de 16 districts ou bailliages, et de deux comtés.

[2] Nous n'indiquerons pas la capitale de chaque district, parce que ni le voyage de M. Schubert, ni la carte de M. Hagelstam, ni l'almanach royal de Suède ne les désignent.

Diocèses.	Districts.	Villes.	Populations.
Aggershuus	Hedemarken	Hoff	» ?
		Kongsvinger	400
		Elverum	3,000
	Christian	Lessoe	» ?
		Biri	» ?
	Buskerud	Kongsberg	7,000
		Modum	4,500
		Drammen	6,000
		Eger	2,000
	Comté de Jalsberg	Tonsberg	1,500
	Id. de Laurvig	*Laurvig*	1,800
		Friderikswœrn	600
Christiansand	Bradsberg	Skeen	1,800
		Porsgrund	1,500
	Nedenœs	*Arendal*	1,700
	Mandal	CHRISTIANSAND	4,900
		Mandal	1,600
	Stavange	*Stavanger*	2,400

B. RÉGION CENTRALE : NORDENFIELD ou *au nord des montagnes.*

Bergen	Sœndre Bergenshuus	BERGEN	20,800
		Rosendahl (baronie)	» ?
	Nordre Bergenshuus	Indvig	3,900
		Vüg	» ?
		Leganger	3,200
Drontheim	Sœndre Drontheim	DRONTHEIM	9,000
		Rœraas	3,000
	Nordre Drontheim	Levanger	300
		Stœrdalen	» ?
		Skogn	» ?
	Romsdal	CHRISTIANSUND	1,600
		Molde	800

RÉGION SEPTENTRIONALE : NORDLAND ou *pays du Nord.*

Drontheim	Nordland	BODOE	300
		Iles West-Vaagen et Ost-Vaagen	4,000
		Ile Langoen	
		— Hindoen	
	Finmark	TROMSOE	200
		Altengaard	2,000
		Hammerfest	» ?
		Iles Senjen	
		— Soroe	
		— Mageroe	

COLONIES DE LA MONARCHIE SUÉDOISE.

Archipel des Antilles.—Ile Saint-Barthelemi 16,000

FORCES DE TERRE ET DE MER POUR LES DEUX ROYAUMES.

Personnel.		*Matériel.*	
Officiers	2,200	Vaisseaux de ligne	12
Soldats et matelots	40,160	Frégates	13
		Bâtimens inférieurs	60
Total	42,360		85

Finances des deux royaumes.

Revenus.	Dette.
42,000,000 de fr.	200,000,000 de fr.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME.

Description de la république de Krakovie.

Avant d'entreprendre notre excursion dans les vastes États de la monarchie russe, traversons le royaume de Pologne, et remontons le cours de la Vistule jusqu'à l'ancienne capitale des Polonais.

Kracovie paraît avoir été fondée au VIIe siècle, par Krakus, duc de la Chrobatie Blanche. Pour y faire sa résidence, Boleslas-le-Grand quitta Gnezné en 999; Wladislas-Lokietek y fut couronné en 1319, et depuis cette époque jusqu'au règne d'Auguste III, les rois de Pologne y reçurent la couronne et la sépulture. Entourée de neuf faubourgs, assise au bord de la Vistule, dans une vallée délicieuse, ses remparts et ses fossés ont été depuis quelques années convertis en promenades publiques. Sa cathédrale est remarquable par de belles chapelles et de nombreux monumens. Sous les voûtes imposantes de ce temple historique, près des tombeaux de l'évêque Soltyk, que les Russes punirent de son patriotisme en l'emmenant prisonnier en Sibérie, et de saint Stanislas-Szczepanowski, révéré depuis huit siècles comme le patron de la Pologne, qu'il était cependant soupçonné de trahir lorsqu'il tomba frappé de la main même de Boleslas II; près des restes de Sobieski, près des cendres de plus de vingt rois ou reines, reposent celles de Kosciuszko et de Poniatowski.

Cette ville, jadis plus considérable, dont la population ne s'élève pas aujourd'hui à plus de 26,000 ames, a un théâtre national, des sociétés de littérature, d'arts et de bienfaisance, et une université fondée en 1547 par Kasimir-le-Grand, richement dotée par Hedvige, épouse de Wladislas Jagellon, et qui possède de belles collections, une bibliothèque, un observatoire et un jardin botanique.

Ses environs, intéressans par leurs sites autant que par leurs souvenirs, attirent l'attention : ici la colline de *Bronislawa* s'élève fière du monument érigé naguère à l'immortel Kosciuszko par la reconnaissance nationale; là se voit *Lobzow*, ancienne résidence d'été des rois de Pologne. Près des bords pittoresques de la Rudawa, le bourg de *Krzeszowice*, qui compte 3,000 habitans, renferme un bel établissement thermal très-fréquenté pour ses eaux sulfureuses.

Le territoire de Krakovie fut transformé en république par la Russie, la Prusse et l'Autriche, pour terminer les différends qui, au congrès de 1815, s'étaient élevés entre ces puissances sur sa possession. Elle est aussi prospère que sa faible étendue peut le permettre; tous les habitans y sont égaux devant la loi; la puissance législative y réside dans une assemblée formée des députés élus dans chaque commune; le pouvoir exécutif est confié à un sénat composé de 12 membres et d'un président; les membres des deux degrés de magistrature sont jugés par une cour suprême; l'âge des représentans est fixé à 26 ans; celui des sénateurs à 35. Les paysans y sont heureux et libres; leurs habitations, où respirent l'aisance et la propreté, sont entourées de jolis vergers où croissent le pommier, le prunier, le cerisier et même l'amandier; les champs, couverts de beaux blés, sont séparés par des haies vives; les chemins sont partout bordés de saules [1].

Superficie en lieues géographiques.	Population absolue.	Population par l. carrée.	Revenu annuel.
56.	114,000.	2,036.	200,000 fr.

Force armée.

Milice.	100	hommes.
Gendarmes à cheval.	40	»
Service de police.	160	»
Total.	300	hommes.

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME.

POSSESSIONS RUSSES.

Description du royaume de Pologne.

Les anciens historiens de la Pologne font dériver le nom de cette contrée du mot *plaine* ou *champ*, en polonais *pole* : de là le nom de Pologne, *Polska*. La justesse de cette étymologie slavonne est prouvée par la configuration du sol de la contrée. Tout l'espace compris depuis les sources du Wiéprz, depuis les collines qui donnent naissance au Prypeç, affluent du Dniéper, et qui, se contournant vers l'est, prennent une direction opposée pour se terminer aux extrémités septentrionales de la Courlande; toutes les terres qui bordent les deux rives de la Vistule jusqu'à la mer Baltique, ne sont que des plaines dont le sol, tantôt sablonneux, tantôt argileux, repose sur un énorme plateau de craie qui s'est déposée lentement au fond des eaux de l'antique Océan.

Toute la partie orientale du royaume actuel de Pologne, limitée de ce côté par le Bug, qui va se joindre à la Vistule, est couverte de marais entretenus par les inondations des rivières qui grossissent en automne. Vers le nord, les limites orientales de ce pays sont déterminées par la Bobra et par le Niémen, le seul des fleuves polonais qui roule paisiblement dans son lit tortueux. A l'ouest, le royaume n'est séparé de la Prusse polonaise que par des limites politiques jusqu'à la moitié du cours du Drewenz, qui se jette dans la Vistule; à 30 lieues au sud-ouest de ce fleuve, la Prosna le sépare de la Silésie prussienne; au sud, il est borné par la république de Krakovie, par la haute Vistule et par une ligne irrégulière qui le sépare de la Galicie.

Aux brillans météores des régions septentrionales; aux variations de la température, la Pologne joint un climat refroidi par la violence des vents qui la parcourent sans obstacles, par l'humidité de ses marais, et par l'étendue de ses forêts, où l'on voit se grouper le chêne, le pin, le mélèse, le hêtre et le frêne, ou fourmillent les abeilles, où se réfugient les loups et les sangliers, où vivent même encore quelques aurochs, bœufs sauvages, auxquels les anciens donnaient le nom d'*urus*.

Le sol de la Pologne, quoique peu peuplé, produit une grande quantité de grains; on voit dans ses belles prairies l'herbe, haute et fournie, cacher en partie les bestiaux qui la paissent. Ses marais et la surface de ses plaines contiennent du fer limoneux en abondance; il suffit d'entamer l'argile que recouvre la terre en culture, pour trouver des morceaux plus ou moins considérables de cet ambre, de ce succin, substance gommeuse que sécrétaient les végétaux dont cet argile renferme les débris fossiles. La seule région méridionale entre la Vistule et la Piliça possède quelques filons métalliques; on y exploitait autrefois de l'argent et du plomb; le zinc et le fer sont les deux métaux que l'on continue à en tirer.

Le Polonais est grand et robuste, d'une taille bien proportionnée, d'une physionomie ouverte et douce, courageux, intrépide et prompt à s'endurcir aux fatigues de la guerre. Les Polonaises sont belles, ont la taille svelte, le pied petit, les manières douces et agréables. Quoique le bas peuple mène une vie dure, laborieuse et sobre; quoiqu'il se nourrisse de végétaux, et que la bière et le cidre soient ses boissons habituelles, il est exposé à un plus grand nombre de maladies que les nations voisines. La plique est la plus dégoûtante de toutes celles dont il est affecté : elle a pour caractère une sorte de sécrétion visqueuse qui paraît avoir son siége dans la lymphe, et qui se dépose dans les ongles et principalement dans les cheveux, qu'elle agglutine en une masse solide.

Après avoir décrit la république de Kra-

kovie, notre marche naturelle nous porte à parcourir le royaume de Pologne en commençant par le sud.

La Waiwodie ou le palatinat de Krakovie, qui tire son nom de la capitale de la république, qu'il borne au sud, s'étend depuis les bords de la Vistule jusqu'à la frontière de la Silésie: il a pour chef-lieu, vers ses limites septentrionales, *Kielce*, petite ville bien bâtie, siége d'un évêché, et l'entrepôt d'un commerce considérable en blé et en ferronnerie. Vers le centre de cette petite contrée on aperçoit sur une hauteur *Miechow*, que l'on dit avoir été bâtie par le Polonais Jaxa sur le plan de Jérusalem. La Piliça sépare le palatinat de *Sandomir* de celui de *Kalisz;* celui-ci est traversé dans toute sa longueur par la Warta. *Czenstochowa*, sur le bord de cette rivière, est célèbre par son riche monastère fortifié, où plus de 40,000 pélerins vont adorer une image miraculeuse de la Vierge. Près des bords de la Piliça, *Petrikau* ou *Piotrkow*, est le siége de deux tribunaux d'appel du royaume; *Wolborz*, un peu plus loin vers le nord-est, compte à peine 1000 habitans; mais elle est renommée pour sa bière et ses eaux-de-vie. Dans une vallée marécageuse, riche en beaux points de vue, le cours de la Prosna forme une île au milieu de laquelle s'élève *Kalisz*, qui, par son école militaire, ses fabriques de draps et de toiles, son commerce, ses six foires, ses églises et ses 15,000 habitans, passe pour la seconde ville du royaume. Le palatinat de Sandomir ne renferme que des cités peu importantes: *Opoczno* possède plusieurs forges dans ses environs; *Konskie* fabrique des armes blanches et des voitures; *Radom*, quoique peu peuplée, renferme plusieurs établissemens d'instruction; *Sandomir*, au milieu de fertiles campagnes, s'élève au bord de la Vistule, qui la sépare de la Galicie; ses murailles et son château lui donnaient le rang de place forte.

Traversons la Vistule et les riches plaines du palatinat de *Lublin*. Cette ville est, par sa population, ses édifices et son commerce, l'égale de Kalisz. Cependant, ses maisons sont en bois et ses rues irrégulières. Elle est bâtie en amphithéâtre sur la rive gauche de la Bystrzyça; à quelques lieues du Wiéprz, *Zamosc*, ville industrieuse, construite à l'italienne, est défendue par une forteresse du premier ordre; *Tomaszow*, près de la frontière de la Galicie, et *Rubieszow*, près de celle de la Russie, s'enrichissent par la fabrication de l'hydromel et le commerce des vins de Hongrie. La *Podlaquie*, bornée à l'est par le Bug, à l'ouest par le Wiéprz, et fertile, malgré ses marais, n'a dans *Siedlcé*, son chef-lieu, qu'une petite ville vantée pour son pain et son eau-de-vie: son château sert de lieu de réunion à la principale cour de justice de ce palatinat. C'est à *Tykocin*, sur les bords de la Narew, que le roi Sigismond-Auguste conservait ses trésors.

La *Mazovie* est la plus importante de ces divisions par son chef-lieu, qui est en même tems la capitale du royaume. *Warsovie*, en polonais *Warszawa*, au bord de la Vistule, est formée de rues larges et propres, ornées de grands palais, d'églises d'une belle apparence, et de trois théâtres: l'un polonais, l'autre français, et le troisième allemand. Comptant aujourd'hui 150,000 habitans, cette cité est une des plus belles de l'Europe. Le faubourg de Praga, brûlé et saccagé en 1794, par le farouche Souvaroff, se relève sur un plan plus beau et plus régulier. Il est séparé de la ville par la Vistule. Dans la rue du faubourg de Krakovie, le *Zamek*, château bâti sur une colline par le roi Sigismond III, est remarquable par la simplicité de son architecture: c'est dans ce vaste bâtiment que s'assemble la diète; le palais de Saxe, magnifique édifice, offre aux promeneurs de la ville l'agrément d'un vaste et beau jardin. Le palais de Lazienki, dont on admire l'élégance, et dans l'enceinte duquel se trouve la statue équestre de Sobieski, foulant aux pieds les Musulmans; celui des Krasienski, où se tiennent les tribunaux; celui de Brühl, habité par le grand-duc Constantin, sont, avec celui de la société des amis des sciences, celui du lieutenant du roi, l'hôtel-de-ville, les arsenaux et l'hôtel des monnaies, les principales constructions de cette ville, qui compte, avec ses faubourgs, 7,044 toises de circonférence, 214 rues, 3,200 maisons, 112 palais, 60 grands hôtels du gouvernement, 29 églises et 18 couvens. Elle fait un commerce considérable, possède une université bien dotée, plusieurs bibliothèques, et 5,800 fabriques et manufactures.

A 25 lieues à l'ouest de la capitale, la petite ville de *Gostynin* a vu mourir dans sa citadelle, aujourd'hui détruite, le tzar Démétrius Schouïsky. Après Warsovie, les deux principales cités du palatinat sont *Lowicz*, entourée de murailles et renfermant une belle place publique, et *Kutno*, où se tiennent plusieurs foires annuelles, et dont la moitié de la population est juive.

Au nord de la Vistule s'étend le palatinat de *Ploçk*, dont le chef lieu, bâti à peu de distance du fleuve, doit devenir un jour une des plus commerçantes villes du royaume. C'est le siége d'un évêché; on y voit un théâtre,

un jardin public et des hôpitaux; on y remarque une société littéraire. Au confluent du Bug et de la Vistule, *Modlin*, construite en 1807, est après Zamosç la principale forteresse de la Pologne. *Ostrolenka* est bâtie au milieu d'une lande immense appelée le *désert d'Ostrolenka; Pultusk*, entourée au contraire de jardins et de vergers, est la seconde ville de ce département, quoiqu'elle n'ait pas 3,000 habitans. Formé d'une langue de terre resserrée entre la Prusse et la Russie, le palatinat d'*Augustow* renferme des marais et de vastes forêts. *Suwalki*, son chef-lieu, est assez bien bâti au milieu d'un territoire fertile. On aperçoit dans les environs, une terre seigneuriale sur laquelle s'élève le superbe château de *Dospuda*, bâti par le général Louis Paç. Après cette ville, les plus importantes sont, au sud, la jolie petite *Lomza*, qui fabrique de la quincaillerie; sur la Netta, *Augustow*, bâtie en bois et possédant un marché aux chevaux très-fréquenté; *Kalwary* et *Moryampol*, entourées de terres fertiles.

Le royaume de Pologne doit à l'empereur Alexandre un gouvernement représentatif: la chambre des *nonces territoriaux* ou des députés est élue par la noblesse et le tiers-état; celle du *sénat* est composée des évêques, des palatins et des castellans nommés par le souverain : leur nombre est illimité.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, des revenus, de l'armée du royaume actuel de Pologne.

Superficie en lieues carrées.	Population en 1829.	Rapport de la population à la lieue carrée.
6,356.	4,000,000.	629.

Waiwodies ou Palatinats.	Population.	Villes.	Population.
Cracovie. . .	410,000	*Kielce*.	4,000
		Pincz.	2,700
Sandomir. . .	410,000	*Radom*.	3,000
		Polaniev.	5,000
		Sandomir.	3,100
Kalisz. . . .	580,000	*Kalisz*.	15,000
		Czenstochowa. .	3,000
		Piotrkow.	4,300
Lublin. . . .	480,000	*Lublin*.	14,000
		Zamosc.	5,000
		Szczebrzeszyn. .	3,000
Ploçk.	460,000	*Ploçk*.	7,000
		Wyszogrod. . . .	3,100
		Pultusk.	3,100
Mazovie. . . .	820,000	*Warsovie*. . . .	150,000
		Lowicz.	3,000
		Rawa.	3,000
Podlaquie. . .	370,000	*Siedlcé*.	3,300
		Wengrow.	3,100
Augustow. .	470,000	*Suwalki*.	2,300
		Lomza.	2,300
		Augustow.	2,000
		Tykozin.	3,300

Revenus.	Liste civile.	Armée.
30,000,000 fr.	7,000,000 fr.	40,000 h.[1].

[1] Consultez la nouvelle édition du *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, par Malte-Brun, entièrement revue par M. Léonard Chodzko.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIÈME.

Description de la Russie européenne.

Dans cet immense empire qui occupe plus de la moitié de l'Europe, et qui, maître de tout le nord de l'Asie, menace de sa domination cette vaste partie du monde, se trouvent les plus grands lacs, les plus grands fleuves et près de la moitié des principaux climats que nous avons reconnus en Europe. Des douze régions physiques dont nous avons indiqué les domaines, cinq appartiennent à la Russie européenne. Sur un espace de 500 lieues d'occident en orient, ou depuis les derniers chaînons des Carpathes jusqu'à la cime de l'Oural, aucune montagne n'interrompt la monotonie des plaines et n'oppose une barrière au souffle impétueux des vents. Sur une longueur de 600 lieues du nord au sud, depuis les côtes de la Laponie russe jusqu'à la mer Noire, l'horizon n'est borné que par des collines, dont les plus importantes forment la chaîne du Valdaï. Ce n'est que vers les extrémités de cet empire, à l'est de la Laponie et dans la Finlande au nord, sur la rive droite du Volga inférieur, au sud de la Tauride et aux limites méridionales de l'Europe, que s'élèvent des montagnes, dont celles qui forment l'extrémité du *système scandinaviqne*, et celles du Caucase, sont les plus considérables.

La constitution géognostique de la Russie européenne est beaucoup plus uniforme que ne semble l'indiquer son immense superficie.

Cependant les montagnes de Finlande et de la Laponie, ainsi que les monts Olonetz, sont formés de roches granitiques et calcaires, dont l'exploitation est assez importante. On en tire d'énormes blocs d'un beau granite rouge et des marbres de toutes couleurs, de la serpentine, des jaspes de toutes nuances, du fer et du cuivre, de grandes lames de mica de près d'un pied de surface, qui remplacent le verre à vitres dans ces régions septentrionales. Les rivages de la Baltique, et les argiles que recouvrent çà et là des terrains de transport et des masses de roches anciennes, sur toutes les provinces qui bordent cette mer, recèlent du succin. Dans la Podolie, au nord-est du Dniester, s'élèvent des granites et des schistes; entre le Danube et le Dniéper, la craie, dont on reconnaît à chaque pas la présence dans cette contrée, supporte un grand dépôt d'argile à lignites ou à débris de végétaux fossiles qui peuvent donner lieu à d'importantes exploitations et suppléer les forêts dont elle est totalement dépourvue. La Tauride fournit de l'argile propre à fouler les draps et à fabriquer la faïence; le naphte et le pétrole découlent des rochers du Caucase; des steppes sablonneuses couvrent l'espace compris entre le Don inférieur et le cours de l'Oural; dans les provinces centrales il existe des filons de houille; les environs de Moscou renferment du gypse et des bancs de calcaire ancien, d'où l'on tire de bonnes pierres à bâtir; sur les deux rives du Don supérieur on exploite des mines de fer; des sables et des argiles forment une partie qui s'étend entre ce fleuve et le Dniéper; la présence du gypse et de quelques sources salées semblent indiquer sur une ligne de l'ouest à l'est, depuis les sources de la Dwina jusqu'aux rives de la Viatka et dans la direction du nord jusqu'à la mer Blanche, la présence de quelque grand dépôt de sel gemme. Le fer et la pierre à bâtir forment la principale richesse minérale du gouvernement de Grodno. Les terrains du gouvernement de Saint-Pétersbourg se composent d'alluvions recélant des débris de rhinocéros et de grands mammifères, ainsi que de grès et de calcaire antérieur à la craie; enfin, dans le vaste gouvernement d'Arkhangel on trouve du cuivre, du fer et du sel. Tels sont les produits minéralogiques et la nature du sol de la Russie d'Europe; sous ce rapport, sa principale source de richesses, son Potosi est la longue chaîne des monts Ourals.

Qu'on nous pardonne cette courte esquisse sur des terrains d'une si grande étendue; passons maintenant aux produits de la végétation et de la culture. A l'exception de la Livonie et de la Courlande, les provinces russes ne possèdent point assez de pâturages pour nourrir une grande quantité de bestiaux, et par là favoriser l'agriculture. Les forêts, trop inégalement réparties, puisque la petite Russie, ou les provinces qui bordent le cours du Dniéper inférieur, en sont entièrement dépourvues, occupent cependant beaucoup plus du tiers de sa surface; une plus grande étendue se compose de terres incultes, de lacs, de marais, de cours d'eau, de routes et d'habitations; en sorte qu'il ne reste pour les prairies et les terres labourables qu'environ la sixième partie de sa superficie totale. Voici l'emploi de cette superficie en mesures agraires de France [1] :

Prairies.	7,214,500	hectares.
Terres labourables. . . .	67,219,500	»
Forêts.	170,508,000	»
Terres incultes ou occupées par les eaux, les habitations et les routes.	194,554,000	»
Superficie totale. . .	439,496,000	»

Le blé, qui ne produit que trois et demi pour cent, est la principale richesse du sol russe; ses récoltes annuelles s'élèvent à 346,390,000 hectolitres, dont 82,000,000 sont exportés, 20,000,000 employés à la distillation de l'eau-de-vie, et le reste à la consommation et aux semailles. Le seigle et l'avoine, le tabac et le chanvre sont, après le blé, les branches de culture les plus importantes. Les forêts pourraient fournir à la consommation de toute l'Europe en bois de mâture et de construction.

Cet aperçu de la nature et des produits du sol russe peut donner une idée de ce pays encore dans l'enfance de l'industrie et du commerce, bien que l'habitant possède au plus haut degré l'adresse et le talent d'imitation pour tous les travaux mécaniques et qu'il soit doué de l'esprit le plus mercantile. Passons maintenant à la description des provinces, et, pour faciliter notre voyage géographique, suivons le cours des principaux fleuves, en partageant toute la contrée en cinq régions : l'occidentale, la boréale, l'orientale, la centrale et la méridionale.

La Russie occidentale se compose de sept

[1] D'après l'évaluation qu'en donne en mesures russes ou en *dessaitines*, M. Jh. Schnitzler, dans son *Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie*. Strasbourg et Saint-Pétersbourg, 1829.

gouvernemens, dont le plus méridional est celui de la *Podolie*, pays riche et fertile, où l'on cultive d'excellens melons d'eau, et qui, enlevé aux Tatars ou Tartares, pendant le XIVe siècle, par le grand-duc de Lithuanie, eut, dès cette époque, pour capitale *Kaminietz-Podolski*, fondée par le vainqueur. Elle est située à quelque distance du Dniester, qui traverse la province. Ses maisons, presque toutes en briques, sont assez bien bâties; sa cathédrale catholique et un ancien minaret surmonté d'une statue de la Vierge, en bronze doré, sont ce qu'elle renferme de plus remarquable. Dans la *Volhynie*, où prend sa source le Boh ou Boug qui tombe dans la mer Noire, la principale ville est *Jitomir*, sur la rive gauche du Teterew. Elle est le siége d'un évêché grec et d'un évêché catholique. Vers les sources du Prypeç, cette province confine au nord avec celle de *Grodno*, dont les principales villes sont *Bialystok*, orné d'un superbe château, sur un territoire appartenant à l'ancienne Podlaquie; et *Grodno*, assemblage de maisons en pierre et de maisons en bois, au milieu desquelles on voit le palais du roi de Pologne, Auguste III, et celui du gouvernement, où fut signé, en 1793, le second et injuste partage de la Pologne.

En suivant la rive droite du Niémen nous verrons *Kowno*, qui fut jadis plus considérable et plus commerçante, et dont un bel hôtel-de-ville et huit églises sont les seuls témoins de sa grandeur passée; elle compte à peine 3,000 habitans. Au sud-est *Vilna*, au confluent de la Vilia et de la Vilenka, est une grande et belle cité d'une population de 60,000 habitans, importante par sa célèbre université, et le siége des autorités de la province. Son territoire confine au gouvernement de *Minsk*, dont le chef-lieu, généralement bien bâti, compte près de 20,000 habitans. Cette province, ainsi que les deux que nous allons visiter, sont dans le bassin du Dniéper. Sur les bords de ce fleuve, *Mohilef*, que sa situation rend commerçante, est le chef-lieu d'une de ces provinces. Elle partage avec *Vitebsk*, autre chef-lieu, le commerce de l'ancienne *Russie blanche*.

Les sept gouvernemens que nous venons de traverser appartiennent à la Lithuanie, contrée qui dominait sur les différentes Russies pendant le XIIIe siècle, et qui, au XIVe, fut réunie à la Pologne. Elle ne fut séparée de ce royaume que par l'inique envahissement des Moscovites en 1793 et 1795. Dans la Lithuanie, les territoires de Poloçk, de Minsk et Vitebsk portaient le nom de *Russie blanche*, et celui de Novogrodek, aujourd'hui dans le gouvernement de Grodno, s'appelait *Russie noire*; au sud de celle-ci s'étendait la *Polésie*, ainsi nommée de ce que la grande quantité de cours d'eau qui se jettent dans le Prypeç, et les vastes marais au midi de cette rivière, prennent de loin l'apparence d'une mer. On croit que la dénomination de blanche et de noire donnée aux deux portions de la Russie lithuanienne, signifient *libre* et *vassale*, comme dans les langues tartares.

Au midi de la Finlande se voit une des combinaisons les plus remarquables de la géographie physique. Le lac Onega verse ses eaux par le Sevir dans le grand lac Ladoga, qui s'écoule, par une sorte de Bosphore d'eau douce, par la large Néva, dans le long et étroit golfe de Finlande. Le fond de ce golfe est une roche calcaire tantôt compacte et tantôt remplie de coquilles, qui forme aussi le fond de l'Ingrie et une partie du bassin de Ladoga et de celui d'Onega; mais des pointes de granite percent partout à travers ces masses calcaires, et l'eau, faiblement salée, est peu profonde. L'extrémité orientale du golfe forme la *baie de Kronstadt*, qui n'est que l'embouchure de la Néva, et qui se trouve tellement remplie d'amas de joncs et de bancs de sable, que le chenal navigable finit par n'avoir que deux brasses d'eau. Cet inconvénient n'est pas le seul que présente cette baie; elle gèle tous les ans, et souvent les eaux du golfe, poussées par un impétueux vent d'ouest, ont fait refluer la Néva jusque dans Pétersbourg, et causé de désastreuses inondations. Le lac *Ladoga* baigne au nord des rivages calcaires renfermant de beaux marbres; ses autres bords sont bas et sablonneux; le fond général du bassin est du gravier; ses eaux, claires et poissonneuses, se couvrent l'hiver d'une croûte de glace, et dans quelques-unes de ces îles s'élèvent des monastères solitaires. Le lac Onega offre les mêmes caractères; seulement ses rivages ont plus d'irrégularités.

On peut encore comprendre dans la Russie occidentale les provinces baltiques. Les trois au sud du golfe de Finlande forment une section très-distincte de l'empire russe. On les nomme communément *allemandes* : ce sont la Courlande, la Livonie et l'Esthonie. Au moyen âge elles étaient occupées par des tribus finnoises, telles que les Esthes, les Lives, les Krewines, et par des tribus wendo-lettones, telles que les Lettons, les Koures et les Semgales. Ces peuples étaient continuellement en guerre, et quelquefois allaient ravager les côtes de la Scandinavie. Cinq nations se sont tour à tour rendues maîtresses de ces provinces; mais l'influence des chevaliers

teutoniques, aux descendans desquels elles doivent la plus grande partie de leurs nobles, et celle des villes hanséatiques auxquelles elles doivent leur commerce et leurs comptoirs, y sont encore reconnaissables. De là le nom de *Deutsche*, ou d'Allemands, donné à la classe des hommes libres, et celui d'*Un-Deutsche*, ou de *non-Allemands*, aux paysans naguère esclaves et soumis tous aujourd'hui aux redevances seigneuriales. Au surplus, les Polonais, les Danois, les Suédois qui tous ont dominé dans ces contrées, et les Russes mêmes, ne forment pas une masse égale à celle des Allemands.

La Courlande est la plus agréable et la plus peuplée de ces trois provinces : *Mittau*, sa capitale, que les Lettoniens appellent *Ielgawa*, est située sur le bord de l'Aa. Elle est grande et remplie de jardins. Le vieux château, bâti par le duc Ernest-Jean, et restauré pour servir de demeure aux membres du gouvernement, fut pendant plusieurs années l'asile de Louis XVIII. Sur la côte, *Libau*, dont les maisons sont bâties en bois, fait, par son petit port commode et profond, un grand commerce d'exportations en blé, en bois et en divers autres produits de la province. La Livonie a pour principale ville *Riga*, à 3 lieues de l'embouchure de la Dwina. Elle est peuplée de 40,000 ames, fortifiée, commerçante, et reçoit chaque année plus de 1,000 navires. Les principales cités qu'on y remarque ensuite sont *Venden*, en lettonien *Zehsis*, ancienne résidence des grands-maîtres provinciaux de l'ordre teutonique; *Pernau*, petite ville forte, au bord de la mer, et *Doerpt*, ou *Dorpat*, fondée en l'an 1030 par le grand-duc Jaroslav-Vladimirovitch, et célèbre par son université, due à la munificence de Gustave-Adolphe, supprimée en 1658 et rétablie en 1802. Cette ville est située à une égale distance du lac Peypus et de celui de Werz.

Dans l'Esthonie, ancien duché qui doit son nom aux Esthes, presque tous paysans et formant les cinq sixièmes de la population, nous ne pourrons citer qu'une seule ville importante; c'est *Revel* ou *Reval*, dont le port, sur le golfe de Finlande, est vaste, sûr et défendu par des fortifications. Elle a été bâtie au XIIIe siècle par le roi de Danemarck, Waldemar le Victorieux. Près de la côte orientale nous remarquerons plusieurs îles que nous désignerons sous le nom d'archipel esthonien : la plus considérable est *Oesel*, que les habitans appellent *Karri-saar*, ou l'île des Grues, couverte de prairies et de forêts, et renfermant *Arensbourg*, petite cité commerçante; au nord-est *Dago*, entourée d'écueils, et dont le nom esthonien *hio-ma* signifie *riche en bois*.

C'est dans l'ancienne province suédoise d'Ingrie, cédée à la Russie en 1721; c'est sous un climat sévère, au milieu des marais, des brouillards et des moustiques que Pierre Ier fonda la nouvelle capitale de son empire, sur des pilotis coûteux, qui peuvent un jour céder sous les brillans fardeaux qu'ils supportent. *Saint-Pétersbourg* n'était d'abord destinée qu'à être un port militaire et une place d'armes, mais le siége du gouvernement y fut transféré vers l'an 1721; la volonté énergique de Pierre triompha de la répugnance des grands, et cette capitale est aujourd'hui la plus imposante de l'Europe, par la masse de ses édifices et la grandeur de ses places et de ses rues. On y compte 11 quartiers, 55 districts, 6 grands ponts et 24 petits, 450 édifices publics et 9,000 maisons. L'Ile de Saint-Pétersbourg proprement dite est le quartier le plus mal bâti, mais il comprend la citadelle, poste militaire inutile; l'église cathédrale, où l'on enterre les empereurs; la maisonnette qu'habita Pierre le Grand, le jardin botanique et le collége de médecine. Le *Vasili-Ostrof*, ou l'Ile de Basile, est habité par les négocians et les marins, et renferme la plupart des établissemens relatifs au commerce, plusieurs autres édifices publics et le port des galères. Le *côté de l'amirauté* est le plus beau quartier de la ville : c'est la résidence de la cour, de la noblesse et du corps diplomatique. L'immense *palais d'hiver*, d'une architecture irrégulière et massive, communique à l'*Ermitage*, autre palais qui lui-même communique au théâtre de la cour. Le *palais de marbre* est richement meublé, mais construit contre les règles de l'art : l'ancien *palais d'été*, agréablement situé, est en bois; le nouveau, d'un style assez élégant, est en briques. L'hôtel de l'*Académie des beaux-arts* et les deux églises d'*Isaac* et de *Kazan*, l'*état-major*, la *douane* à laquelle vient d'être jointe une salle destinée à l'exposition des produits de l'industrie, et le théâtre maintenant en construction, sont les édifices les plus remarquables de la ville. La *statue équestre de Pierre le Grand*, placée à l'entrée du pont, sur la Néva, est également un beau monument, quoique l'on ait eu le tort de tailler l'immense bloc de granite qui lui sert de piédestal; d'autres édifices de cette capitale, souvent bizarres ou de mauvais goût, sont facilement oubliés en contemplant la largeur des rues, l'imposante solidité des quais construits en granite, la profusion des marbres et des porphyres, et le spectacle animé d'un

beau fleuve et d'un grand commerce maritime.

Pétersbourg concentre les quatre cinquièmes du commerce de la Russie ; le luxe de la cour y soutient une industrie appliquée surtout aux objets de luxe ; le goût des sciences et de l'instruction y a fondé une académie célèbre et plusieurs établissemens scientifiques, et l'amour des plaisirs y entretient des théâtres, des jardins publics et des courses en traîneau sur des montagnes de glace. Les environs de la capitale sont garnis de maisons de campagne, de jardins maraichers très-bien cultivés, et de quelques châteaux impériaux dont les plus considérables sont *Tsars-koïé-Selo* et *Kamenoï-Ostrof*.

Parmi les villes de l'Ingrie, nous citerons *Cronstadt*, place fortifiée dans l'île de *Retu-Sari*, avec trois ports et une rade où s'arrêtent les gros vaisseaux qui envoient leurs marchandises par alléges à Pétersbourg. *Schlusselbourg* est une petite forteresse qui sert de prison d'état; *Gatschina* possède quelques fabriques ; et *Narva*, quoique située en Esthonie, dépend du gouvernement de Pétersbourg. Fondée en 1223, elle fit bientôt partie des villes hanséatiques : aussi sa population, son architecture et ses mœurs sont-elles presque entièrement allemandes. Ses habitans, emmenés en captivité par Pierre Ier, en 1704, revinrent en 1718 et recouvrèrent la plupart de leurs priviléges.

Les côtes de Finlande, surtout celles qui bordent le golfe, sont hérissées de rochers innombrables, peu élevés, pointus ou taillés à pic, composés de diverses variétés de granite et de calcaire. Franchissons ce dangereux labyrinthe, l'une des merveilles de la géographie physique.

Cette contrée offre au sud un climat inconstant, rigoureux en hiver et très-sec en été. Le grain y est quelquefois semé et moissonné dans l'espace de six semaines. Le nord de l'Ostro-Bothnie éprouve la température de la Laponie; les gelées y durent sept mois : le climat du plateau intérieur serait peut-être le plus tolérable, si l'on n'avait à redouter des brouillards froids et malsains, qui trop souvent enveloppent de leur sombre voile les riches paysages de cette région.

Le seigle, le blé sarrasin, l'orge et l'avoine sont assez abondans en Finlande, pour donner lieu à une exportation considérable. Le bétail y est petit, mal soigné, sujet à des maladies, mais les chevaux sont en général vigoureux. Les forêts abondent en gibier, les rivières et les lacs en poissons, et quelques ruisseaux produisent de très-belles perles. Les forêts fournissent du goudron, de la résine, de la potasse et des bois employés aux constructions, au chauffage et à la confection d'une multitude d'ustensiles fabriqués par les paysans.

Des gelées subites, l'humidité de l'air, les ravages d'un ver nommé *turila*, sont des obstacles qui paralysent trop souvent les efforts du cultivateur finlandais; il ne manque cependant pas d'industrie, et sait dessécher et rendre productifs des terrains marécageux; mais il préfère défricher les terres couvertes de bois, parce qu'il suffit d'y mettre le feu : cette méthode, qui rend le sol extrêmement productif, a le grand inconvénient de faire négliger des champs très-propres à une culture régulière, et d'être essentiellement nuisible à la conservation des forêts.

Parcourons maintenant les gouvernemens et les villes remarquables. Celui de *Wiborg*, divisé en six petits arrondissemens, répond à la presque totalité de la *Carélie*, ancienne principauté finnoise. *Wiborg*, bâti en 1293 par les Suédois, a perdu toute l'importance militaire que lui donnaient ses fortifications lorsqu'il défendait leur fontière; il en est de même de *Friderikshamn*, *Wilmanstrand*, *Nyslott*, et de quelques autres points fortifiés. *Rotschensalm*, entre les deux embouchures de la Kymmène, fixe l'attention par ses vastes casernes et son port important, mais plus encore par la ceinture de rochers, de bas-fonds et de petits détroits qui la défendent.

Au nord du gouvernement de Wiborg est l'arrondissement de *Kuopio*, qui comprend à l'orient la Carélie septentrionale, et à l'ouest le *Savolax*, pays de lacs, de forêts et de sables, où l'on rencontre encore en grand nombre les ours, les loups, les élans, et même les rennes sauvages. Les villes et le chef-lieu lui-même ne sont que des villages. *Lovisa* n'est remarquable que par son inutile citadelle, et *Bergo* par quelques manufactures.

L'arrondissement de *Tavastehus* renferme la plus grande partie de la *Nylande* et de la *Tavastie*. La pauvreté qui y règne est entretenue par la négligence des habitans, les inondations, la rigueur du froid et le manque de débouchés. *Tavastehus*, au bord d'un lac, est défendue par un château ; *Helsingfors*, capitale de toute la Finlande, justifie ce rang par son port, son commerce et sa population. A une lieue au sud de cette ville est la forteresse de *Svéaborg*, chef-d'œuvre de l'architecture militaire moderne. Elle est formée de sept îlots fortifiés qui dominent un magnifique port et renferment des casernes, des magasins et des chantiers de construction.

Le gouvernement d'*Abo*, ou la Finlande proprement dite, en occupe le coin sud-ouest, et en est la partie la plus anciennement civilisée et la mieux cultivée. *Abo*, sur les bords de l'*Aura*, en a long-tems été la capitale; elle en était encore la ville la plus agréable et la plus industrieuse avant le funeste incendie qui la réduisit en cendres il y a quelques années. Depuis cet événement, son université a été transférée à Helsingfors. *Runsala*, l'une des nombreuses îles de l'archipel d'Abo, se fait remarquer par ses sites pittoresques et la variété des points de vue qu'elle présente. *Nystad*, ville maritime, exporte des grains et des toiles, des étoffes de laine et des ustensiles de bois qu'elle fabrique. Dans la contrée de *Satacunda*, *Raumo*, avec un bon port, est connu pour sa fabrication de dentelles.

Devant *Abo* on remarque le petit archipel des îles *Aland*, hérissées de montagnes granitiques et calcaires. Le climat y est assez doux et l'agriculture avancée. Les habitans, Suédois de mœurs et de langage, ont des maisons agréables, des vêtemens propres, et se livrent surtout à la pêche et au cabotage.

En remontant le golfe de Bothnie on voit se dérouler les plaines de l'Ostro-Bothnie. L'intérieur ressemble à la partie septentrionale du Savolax et de la Tavastie, et recèle des ours et des loups dans ses forêts. On remarque, parmi les rivières, le grand *Kiro-Joki*, et parmi les villes, *Christinestad* et *Kaska*, avec de bons ports; *Wasa*, bien bâtie et industrieuse; enfin, les deux *Carléby*, qui, ainsi que *Jacobstad*, exportent une grande quantité de goudron, et sont habitées par de hardis marin.

La partie septentrionale de l'Ostro-Bothnie forme l'arrondissement d'*Uléaborg*. La courte durée de l'été, qui souvent ne met pas même un terme aux gelées, rend les mauvaises années très-fréquentes, malgré la fertilité des terres défrichées au moyen du feu; mais en revanche le bétail, quoique de petite race, donne plus de beurre et de fromage que les habitans ne peuvent en consommer; et les forêts leur fournissent une immense quantité de goudron. La ville d'*Uléaborg* est riche, industrieuse et commerçante; là, comme dans presque toutes les autres villes, la population est suédoise, et se distingue par des mœurs aimables, hospitalières, et par un goût vif pour les plaisirs. En remontant le fleuve *Uléa*, des déserts se déploient, traversés par des rivières qui bondissent en cascades à travers des forêts vierges encore. Çà et là s'élèvent quelques métairies solitaires éloignées l'une de l'autre de 14 à 15 lieues.

Les habitans de l'Ostro-Bothnie sont francs, hospitaliers, laborieux et bons constructeurs de navires. Il n'y a que ceux établis sur les bords de la mer qui parlent suédois; les autres sont Finnois. La préfecture d'Uléaborg embrasse une partie de la Laponie; mais les colons finnois, en étendant l'agriculture, font disparaître la population nomade des Lapons.

On ne sait rien de certain sur l'époque où les premiers Finnois s'établirent en Finlande. Dans les xe, xie et xiie siècles, trois nations étaient connues dans cette région, les *Quœnes*, qui occupaient l'Ostro-Bothnie et s'étendaient en Laponie et jusqu'à la mer Blanche; les *Ymes*, ou *Jemes*, qui habitaient la Tavastie, la Nylande et la Finlande proprement dite; enfin les *Kyriales*, ou *Caréliens*, qui s'étendaient depuis le golfe de Finlande jusqu'à la mer Blanche, en passant près des lacs Ladoga et Onéga.

Les Finlandais d'aujourd'hui sont sérieux, intrépides, infatigables, très-attachés à leur nom national, à leur langue, à leurs usages, et apprécient peu les bienfaits de la civilisation. Ils naissent avec des dispositions étonnantes pour la poésie et la musique. Leur pays est censé une principauté distincte de la Russie, quoique inséparable; toutes les places y sont occupées par des Finlandais; un sénat veille sur l'administration et sur la justice, et la représentation nationale réside dans quatre ordres d'état, selon le système suédois. Les paysans jouissent d'une grande liberté, qui dégénère même quelquefois en licence. L'instruction publique, autrefois très-négligée, est entretenue aujourd'hui par des écoles primaires et par l'importation d'un grand nombre de livres, surtout suédois. Les Finlandais sont presque tous de la confession d'Augsbourg. Malgré la franchise et l'hospitalité qui les distinguent en général, on peut reprocher aux habitans des côtes méridionales de l'égoïsme et de la mauvaise foi, et à tous ceux qui sont d'origine finnoise, l'amour de la vengeance et le profond souvenir des injures. Les paysans habitent dans de misérables cabanes noircies par la fumée du poêle qui les échauffe, et éclairées par de longs éclats de bois de sapin. Ils n'en sont pas moins d'une grande propreté dans leurs habits et leur linge, et font un fréquent usage des bains de vapeur, après lesquels ils ont l'habitude de se rouler dans la neige ou sur le gazon.

Les gouvernemens d'*Arkhangel*, d'*Olonetz* et de *Vologda* forment, autour de la mer Blanche et de l'Océan arctique, une zone terminée par une chaîne de l'Oural nommée

Kamennoï-Poyas, qui n'atteint que 3,600 pieds d'élévation. Cette contrée est arrosée par la Petchora, le Mezen et la Dwina. La première n'est pas inférieure à la Loire pour la longueur de son cours, mais elle coule dans les parties les plus désertes de la Russie, roulant ensuite à travers des tourbières immenses ses eaux poissonneuses. Le Mezen offre peu de curiosités; la Dwina est formée par la réunion de la Sukhona, de l'Ioug, et plus tard de la Vitchegda : son lit navigable et poissonneux, qui a jusqu'à 600 pieds de large, se divise en plusieurs bras près de *Kholmogori*, et se couvre de glaces pendant six mois de l'année.

Le climat de cette région est d'une rigueur uniforme; la chaleur, quelquefois insupportable pendant l'été, fait place subitement à un froid excessif : le pays est presque entièrement couvert de marais et de forêts d'arbres résineux. Le peu de terrain propre à l'agriculture ne produit pas, à beaucoup près, les céréales nécessaires à la consommation, et l'on y supplée par des lichens, des racines et l'écorce du sapin.

D'après les derniers traités conclus avec la Suède, la Russie possède aujourd'hui les deux tiers de la Laponie. Cette région, dont la plus grande partie appartient au gouvernement d'Arkhangel, forme un plateau couronné seulement sur son bord occidental par une chaîne de montagnes appartenant à l'extrémité des Alpes scandinaves. Elle est sillonnée par des ravins et des vallées, et s'abaisse constamment vers l'embouchure de la mer Blanche, où les collines font place à des marais étendus et à des plaines sablonneuses, hérissées de rochers irréguliers de granite et de gneiss.

Parmi les fleuves de la Laponie, le Kemi coule tout entier sur le sol russe, et forme d'imposantes cataractes; le Tana, fameux par ses saumons, sert en partie de limite entre la Russie et la Norwége; le Passe est le débouché du grand lac Enara; la Tuloma forme une grande chute d'eau avant de baigner la ville russe de *Kola*, et le grand lac Imandra s'écoule dans le golfe de Kandala. Toutes ces rivières, tous ces lacs, relégués dans une contrée froide et déserte, sont rarement visités par le voyageur, ou même par le Lapon riche; mais ils sont une ressource précieuse pour le pauvre qui vient y tendre ses filets; pour le hardi Finnois, nommé *Quœne*, qui cherche à dompter les torrens, et fait servir leur cours à rouler des arbres arrachés aux forêts les plus éloignées; pour l'industrieux et patient Suédois, qui élève des usines, des forges et des moulins, comme il l'a fait à *Torneo*, aujourd'hui soumise à la Russie. Du côté de la mer Blanche les contrastes sont peu marqués, et le désert n'est animé que par quelques hameaux russes.

Le climat de la Laponie, tristement célèbre par sa rigueur, est moins froid cependant que le pays des Samoyèdes, qui, moins septentrional, s'étend des bords de la Dwina à ceux de la Petchora. Ses ports sont dégagés de glace dès la fin de mai; il est vrai que la mer ouverte et toujours en mouvement qui procure cet avantage aux côtes septentrionales, les enveloppe de brouillards humides, et que ce n'est que dans l'intérieur des golfes, à l'abri des vents et jusqu'à 7 ou 800 pieds d'élévation, que réussit la culture de céréales, qui éprouvent toute la force de la chaleur accumulée pendant un jour perpétuel de six semaines. Quant aux ports de la côte orientale de la Laponie, ils restent encombrés de glaces jusqu'au milieu de juin. Le plateau central est la plus habitable de toutes les régions polaires. Pendant soixante-six jours, qui sont, il est vrai, de vingt-quatre heures, le seigle et l'orge se lèvent, mûrissent et sont récoltés. Un hiver de huit mois succède à ce rapide été, et, quoique le froid ait assez d'intensité pour faire geler le mercure, les *Quœnes* savent s'en garantir dans leurs cabanes à four. Ce qu'il y a de plus effrayant sur ce plateau, c'est la violence des vents, c'est le désordre effrayant produit par le dégel des puissans fleuves qui sillonnent les vallées.

Les Lapons, connus des nations scandinaves sous le nom de *Finn*, se nommaient *Lappes* dès le XIIe siècle, et sont désignés dans les annales russes sous le nom de *Leponi*. Une taille de 4 à 5 pieds au plus, un visage large, des joues creuses, une barbe peu épaisse et en touffes éparses, des cheveux raides et noirs, la peau naturellement jaunâtre et rembrunie par la fumée, tel est le signalement général des Lapons. Ils sont passionnés, défians, avares, égoïstes, astucieux, rampans, inhospitaliers et sans affections de famille. Un culte superstitieux et sans morale, que le christianisme ne remplace que depuis le XIXe siècle, a dégradé ce peuple, qui a achevé de se corrompre par son commerce avec des marins grossiers et d'avides marchands, et par une passion effrénée pour l'eau-de-vie. Agile et robuste, le Lapon, à la chasse ou en voyage, glisse pendant l'hiver sur ses longs patins avec une adresse surprenante; en été il parcourt son pays à pied, chargeant son bagage sur ses rennes et transportant de lac en lac sa légère nacelle. Mais dans cette saison

il a à redouter les débordemens des fleuves, les piqûres des insectes, la chaleur d'un jour perpétuel et les incendies des forêts.

Le centre du commerce extérieur des régions septentrionales que nous parcourons est *Arkhangel*, à l'embouchure de la Dwina. Elle est entièrement bâtie en bois, à l'exception de la cour du commerce, construite en briques. C'est en 1553 que les Anglais commencèrent à y établir d'importans comptoirs: ils furent suivis par les Hollandais et les Hambourgeois; et la ville d'Arkhangel, élevée en 1584, fut long-tems le seul port de la Russie. Ruinée presque entièrement par l'établissement de Pétersbourg, elle est encore l'entrepôt des marchandises de la Sibérie, et même d'une partie de la Russie d'Europe. Cette ville est le siége d'un département de la marine russe; mais comme il n'y a dans ses environs ni agriculteurs, ni bestiaux, on est obligé de faire venir les vivres de loin, et le peuple se nourrit principalement de poissons salés ou séchés. Plusieurs vaisseaux sont employés chaque année à la pêche du hareng, dans la mer Blanche, et à celle des morses, ou vaches marines, à la Nouvelle-Zemble, et au Spitzberg, où ils hivernent souvent.

Deux autres villes méritent encore notre attention : *Vologda* ou *Oustioug-Veliki*. La première, située entre les monts Schemockonskié et le lac Koubinskoié, possède des fabriques nombreuses et sert d'entrepôt à toutes les marchandises qui sont destinées pour Arkhangel et pour la Sibérie, et à celles qui viennent de cette contrée et de la Chine. *Oustioug-Veliki*, colonie de Vologda, placée sur la rivière de Pucchona et sur la grande route de Sibérie, fait le même commerce que la précédente. Les autres villes de ce gouvernement sont peu importantes; nous citerons cependant *Totma*, qui fait un commerce actif avec la Sibérie; *Nikolsk*, *Jarensk*, *Olischef*, *Onstsysolsk*, sous un climat glacé; *Onéga*, qui exporte des bois; enfin *Mezen*, chef-lieu d'un arrondissement immense dont une partie s'appelait *Udorie*. Dans ces régions désertes, le grand nombre de cavernes qu'on rencontre, les ossemens et ustensiles que l'on trouve, les traditions et quelques mots même de l'idiôme des Samoyèdes, doivent faire penser que ce pays fut autrefois le séjour des *Iotes*, peuple d'une taille gigantesque, ayant des mœurs féroces et des traditions religieuses antérieures au culte d'Odin.

Il est difficile de s'expliquer comment le nom de *Samoyède*, qui signifie anthropophage, a pu être donné à une peuplade innocente qui ne se nourrit que de la chair de ses rennes; elle est reconnue pour une race particulière répandue depuis les sources de l'Ienisseï jusqu'à la mer Glaciale, et même sur les côtes de cette mer jusqu'au territoire de la Chine. Les Samoyèdes d'Europe se divisent en plusieurs tribus et habitent les bords de la Petchora, de l'Ousa, de la Korotaicha et de la Kara : il règne beaucoup d'incertitude sur leur nombre et leurs subdivisions. Les rennes forment leur principale richesse; ils y joignent les produits de la chasse, la pêche maritime et celle des fleuves, beaucoup plus importante, quoique ceux-ci soient fermés par les glaces pendant 9 à 10 mois de l'année. Leur taille est moyenne; ils ont le visage plat, les yeux petits et très-fendus, le nez enfoncé, les mâchoires fortes, la bouche grande, les cheveux noirs, rudes et luisans, les oreilles grandes, le teint basané; mais ils n'ont ni barbe ni poil. Leurs femmes se marient à 10 ans et ne sont plus fécondes à 30 : ils peuvent en avoir plusieurs, mais ordinairement ils se contentent de deux, qu'ils achètent à leurs parens. Les Samoyèdes aiment l'eau-de-vie avec passion et en boivent avec excès : le sang de renne tout chaud est aussi l'une de leurs boissons favorites. Leurs habitations sont des tentes pyramidales faites en écorce d'arbres et couvertes de peaux de rennes. Ils croient à l'existence d'un bon et d'un mauvais esprit; ils n'adorent ni l'un ni l'autre, et pour eux l'immortalité de l'ame est une espèce de métempsycose. Ils croient leurs prêtres en relation avec le mauvais principe, et ne les consultent que lorsqu'un événement malheureux leur rappelle l'existence de l'esprit malfaisant. Ils n'ont pas de lois, mais seulement quelques coutumes, et paient sans résistance le tribut de pelleteries qu'ils doivent à la Russie.

Le gouvernement d'*Olonetz*, qui s'étend au nord jusqu'à la mer Blanche, et au sud jusqu'à la latitude de Saint-Pétersbourg, fait partie de la région des grands lacs : il en renferme près de 2,000. *Petrosavodsk*, son chef-lieu, a des usines impériales et des fonderies de canons; *Kargapol* fait un commerce actif; *Olonetz* est un des premiers chantiers où Pierre le Grand essaya de construire des bâtimens de guerre. La population du gouvernement se compose, en grande partie, de Finnois de Carélie, dont la langue, mêlée à celle des Russes, a produit un idiôme bizarre. Parmi les îles de la mer Blanche, celle de *Solovetskoï*, à l'entrée du golfe Onega, possède un couvent qui attire de nombreux pélerinages.

Au sud des monts Schemockonskié, chaîne

peu élevée qui sépare le bassin de la Dwina de celui du Volga, commence la Russie orientale, dont l'un des plus vastes gouvernemens, celui de *Permie*, ou de *Perm*, occupant les deux versans de l'Oural, est moitié en Asie et moitié en Europe. La partie européenne embrasse les pays que la Kama baigne dans son cours supérieur. Les forêts y couvrent une superficie dix-sept fois plus considérable que celle des terres en culture. Dans la région septentrionale, un froid rigoureux commence en novembre et dure 6 mois pleins; dans la région du sud, les coteaux exposés au midi sont frappés par les vents brûlans des steppes caspiennes : elle produit cependant des céréales, des pommiers et des cerisiers.

L'industrie du gouvernement de Perm étant concentrée dans les villages de mines, dans les forges et dans les usines, principalement sur le versant asiatique de l'Oural, les villes offrent peu d'intérêt. *Perm*, son chef-lieu, et le siége d'un évêché, est dominée par une colline sur laquelle le gouvernement et les principaux édifices publics sont bâtis; *Koungour* a quelques tanneries et savonneries; *Solikamsk* est le centre du commerce de sel, et la bourgade de *Nischnei-Neviansk*, peuplée de sectaires de l'ancien rite grec, s'enrichit des produits de ses manufactures de fer-blanc vernissé.

Les deux anciennes peuplades des *Permiaiques* et des *Siriaines* ne forment au fond qu'une seule tribu par les traits, les mœurs et le langage. Elles sont aujourd'hui, en grande partie, assimilées aux Russes, et leur idiôme est sur le point de se perdre. Quelques traditions confuses et de nombreuses ruines prouvent qu'ils ont formé jadis une puissante monarchie, qui était probablement ce royaume de *Biarmie*, connu des Scandinaves et subjugé par les Russes en 1472. Tout ce qu'on sait de cet ancien peuple, c'est que son culte devait être à peu près celui des Finno-Ouraliens et que le christianisme y fut introduit en 1375 par saint Étienne de Perm, qui inventa un alphabet aujourd'hui perdu, et convertit les païens à la faveur des armes et des torches incendiaires des Russes.

Le vaste gouvernement de *Viatka*, à l'ouest du précédent, occupe une grande plaine où l'on ne rencontre que quelques collines et que traverse le Viatka, affluent du Volga. Il récolte abondamment du seigle, de l'orge, du lin, du chanvre et quelques fruits dans les districts méridionaux; mais dans ceux du nord, la population est souvent réduite à se nourrir de glands et d'écorce de sapin et d'orme réduite en pâte : elle émigre en partie pendant quelques mois pour servir sur les bateaux du Volga. La capitale, *Wiaitko* ou *Viatka*, exporte les produits du sol pour Arkhangel, par la Dwina, tandis que *Sarapoul*, sur la Kama, commerce avec Astrakhan et les pays samoyèdes, et que *Slobodsk* vend ses ustensiles en fer et en cuivre.

Cette province, ou l'on trouve plusieurs ruines d'anciennes villes finnoises, renferme en grande partie la tribu des *Votiaikes*. Faibles et laids, avec des cheveux roux ou jaunes et une barbe rare, ces Finnois ont beaucoup de ressemblance avec les paysans de la Finlande. Leur idiôme est un mélange du permiaike, du vogoule et de quelques mots gothiques; la ville d'*Arsk*, dans le gouvernement de Kazan, a été jadis la résidence de leur prince. Les femmes fabriquent des feutres, des draps grossiers, des toiles; les hommes font des ouvrages au tour et s'occupent de l'agriculture et de l'éducation des abeilles. Ils ont rarement plus de deux femmes, et les achètent ou les enlèvent quand ils sont pauvres. Ils adorent un dieu, sa mère et son épouse; ils croient que les damnés cuisent dans des chaudrons pleins de goudron; ils célèbrent des repas funéraires annuels sur les tombes de leurs parens, et, dans leurs sacrifices, brûlent l'estomac, le sang et les entrailles en l'honneur des dieux infernaux.

Le gouvernement d'*Orenbourg*, qui surpasse en surperficie la moitié de la France, et dont la population n'égale pas la 30e partie de celle de ce royaume, a ses limites orientales en Asie. Au nombre des cours d'eau qui l'arrosent, nous distinguerons l'Oural, qui le sépare des territoires asiatiques; le Bielaia, qui n'est pas navigable, et le Sim, qui pendant l'été s'engouffre tout entier dans une caverne.

Des différentes villes de ce gouvernement, *Orenbourg* seule est importante comme point de contact entre l'Asie et l'Europe, et comme rendez-vous des caravanes russes qui vont en Boukharie, et des caravanes boukhares qui apportent en Russie les produits de l'Asie. Les Kirghiz y arrivent aussi, pour vendre leurs moutons et leurs chevaux de peu de valeur, ainsi que des aigles auxquels on attache un grand prix lorsqu'ils sont bien dressés pour la chasse. Orenbourg est un lieu d'exil; on y voit une cathédrale bâtie sur un rocher en jaspe rouge, un hôtel de police, une chancellerie, un hôpital et une maison de travail qui peut contenir jusqu'à 1,000 condamnés. Elle est entourée d'un rempart et de quelques travaux de fortifications. *Ousfa* était autrefois la capitale du gouvernement;

Troïcsk est le rendez-vous d'une horde de Kirghiz, et *Karguula* est une bourgade commerciale des Tatars de Kazan.

La moitié de la population du gouvernement d'Orenbourg est russe : le reste suit le culte mahométan et a adopté les mœurs tatares. Parmi cette classe d'habitans, les *Baschkirs* offrent quelques traits particuliers et les restes d'un culte naturel. Les bestiaux, les chevaux, les abeilles font toutes leurs richesses; ils vivent pendant l'hiver de viandes, de galette, de miel et de lait de jument fermenté, et pendant l'été, de lait frais et de suc de bouleau. Leurs soldats sont armés d'un arc, d'une lance, d'un casque et d'une cotte de mailles. On trouve parmi les Baschkirs quelques *Mechtschériaikes* venus de l'embouchure de l'Oka, qui s'habillent de peaux de cheval, dont ils laissent flotter la crinière sur leur dos. Les *Teptiaires* sont un mélange de Tatars, de Finnois-Wolgaïques et de Baschkirs, formé lors de la destruction du royaume de Kazan. Ils sont soumis à des corvées pour la couronne, mais ne paient aucun tribut.

Le gouvernement de Saratof comprend deux contrées distinctes; la partie à l'est du Volga est un commencement de la steppe d'Astrakhan. La partie occidentale ressemble au reste de la Russie centrale et produit du seigle, du tabac, mais peu de vignes. De nombreuses colonies d'Allemands ont changé la face de ce pays, jadis désert. *Saratof*, chef-lieu sur le Volga, est l'entrepôt du sel que l'on tire du lac d'Ielton, dont le produit s'élève à 100,000 quintaux métriques. *Sarepta*, colonie de frères moraves, offre partout l'aspect de la plus active industrie. A *Ista* la couronne a établi une manufacture de tapisseries de haute lice.

Le gouvernement de *Simbirsk* ressemble beaucoup au précédent sous les rapports physiques; seulement le climat y est plus froid et la civilisation plus avancée. *Simbirsk* et *Sysran* sont les villes les plus remarquables : la première, bâtie sur une colline, voit le Volga rouler à ses pieds ses eaux, qui occupent une largeur de 400 mètres. Le grand nombre de clochers, la quantité de jardins que renferme cette ville, en rendent l'aspect imposant et pittoresque. Les pêcheries du fleuve et le commerce des grains procurent une grande aisance à ses 13,000 habitans. La seconde est moitié moins peuplée. A *Samara*, les Tatars vendent des peaux d'agneau très-recherchées.

Au confluent du Volga et de la Kama, le gouvernement de *Kazan* étend ses plaines fertiles en seigle, en orge, en sarrasin, en millet et en chanvre. Le lin et les arbres à fruits souffrent, non de l'excès du froid, mais de sa durée, et surtout des gelées matinales. La ville de *Kazan*, à laquelle les flots débordés du Volga donnent au printems l'aspect d'une île, est moins remarquable par ses églises, son kremlin tatar, ses maisons de bois, le luxe de la table et l'éclat des fêtes, que par son importante fabrication de cuirs de Russie, de peaux maroquinées, et de savon. Son université, animée d'un excellent esprit, a fait entreprendre plusieurs voyages scientifiques dans l'intérieur du pays. Les autres villes du gouvernement sont peu importantes. *Kozmodémiansk*, qui commerce en bois, *Tcheboksar*, qui fait le trafic de ses blés, renferment chacune environ 5,000 ames.

Les trois gouvernemens que nous venons de parcourir ont pour habitans, indépendamment des Russes, plusieurs peuples intéressans à connaître. Les *Tchouvasches* ont les cheveux noirs, la barbe mince, la physionomie tatare, avec les pommettes plus saillantes, les yeux enfoncés et l'air stupide. Leur idiôme, qui diffère du tatar et du finnois, renferme probablement les restes de l'ancienne langue hunnique; leur divinité suprême se nomme *Too*, ou *Tora*, nom identique avec celui du dieu du tonnerre, chez les Scandinaves; ils adorent aussi le soleil, offrent des sacrifices annuels sur les tombeaux de leurs parens, et ont pour fétiches, dans leurs cabanes, des fagots de branches de rosier. Les filles se vendent et deviennent esclaves de leurs maris. Les *Tchérémisses* ressemblent aux Tchouvasches, quoique avec des nuances plus agréables; ils ont aussi conservé plus de traces de la langue finnoise. Ce sont eux qui ont appelé les Russes à la conquête du royaume de Kazan, mais ils sont restés, en général, fidèles au culte mahométan; et ceux mêmes qui ont embrassé le christianisme l'accompagnent de quelques cérémonies païennes. Ils ont renoncé depuis long-tems à la vie de chasseurs et de pasteurs nomades, et sont devenus d'excellens agriculteurs; leur costume est celui des paysans russes, mais les femmes ont conservé à peu près l'habillement tatar. Du reste, ce peuple ne connaît aucune espèce d'écriture et se contente de quelques marques de souvenir taillées dans un bâton. Les *Mordouins*, ou *Morduans*, d'origine finnoise, sont probablement le reste des *Mordons*, vassaux des Goths, et se divisent en trois tribus, qui diffèrent peu entre elles; ils paraissent être idolâtres, et offrent au soleil et à la nouvelle lune des sacrifices de brebis et de volailles. Quant aux

Tatars, ou plutôt aux Turcs de Kazan, ils se rapprochent beaucoup plus de la civilisation européenne. D'une taille peu élevée, mais d'une physionomie imposante, ils sont industrieux, sobres, pleins de vertus domestiques, religieux, mais tolérans et hospitaliers; leur costume réunit le caractère oriental, aux modifications motivées par le climat. Leurs mœurs sont austères : l'homme gouverne sa famille en maître; mais lorsqu'en vertu de la loi, il prend plusieurs femmes, ce qui arrive rarement, la première conserve les honneurs domestiques. Les Tatars parlent très-purement la langue turque, et savent souvent le russe et le boukharo-persan; leurs écoles, leurs mosquées, l'activité de leurs fabriques et de leurs ateliers, les placent en première ligne parmi les peuples de ces régions.

Les 19 gouvernemens de la grande Russie et les 4 de la petite forment ce que nous appellerons la région centrale. Le Volga, le Don et le Dniéper, tous trois sortis de la chaîne des Valdaï, l'arrosent et la vivifient. Dans la partie septentrionale, ces fleuves et leurs affluens restent couverts de glace depuis le 20 novembre jusque vers le 1er avril; mais à partir des bords du Don supérieur, la température se radoucit graduellement jusque vers le sud, en conservant toutefois une humidité très-sensible.

Dans sa vaste extension au nord et à l'est, le gouvernement de *Novgorod* confond ses déserts avec ceux de Vologda et d'Olonetz; les forêts, qui occupent un cinquième de sa superficie, forment avec la pêche de ses lacs et de ses rivières la principale source de richesses de ses 916,000 habitans. Les environs de *Novgorod*, sa capitale, ne sont ni fertiles, ni bien cultivés. Cette ville, qui porte le surnom de *Veliki la grande*, étend sa vaste enceinte sur les rives de la Volkhova; c'est une des plus anciennes cités russes; depuis 1349 jusqu'en 1479 elle fut la capitale d'une puissante république vassale de la Lithuanie, et dont le territoire s'étendait sur les bords de la mer Blanche jusqu'aux frontières de l'Asie. *Staraia-Russa*, dont les salines fournissent 25,000 quintaux métriques de minéral, est commerçante et peuplée de 6,000 ames.

Pskof ou *Pleskof*, chef-lieu du gouvernement au sud-ouest du précédent, est arrosé par la Velikaïa, près de l'embouchure de cette rivière dans un lac qui se réunit au nord à celui de Peipus. Pour une population de 10,000 habitans, elle renferme 60 églises. *Toropetz*, plus grande et plus peuplée, expédie au loin le produit de ses fabriques.

Le cours du Volga, tantôt se dirigeant vers le nord, tantôt serpentant vers le sud, traverse le gouvernement de *Tver*, où il prend sa source, et ceux de *Yaroslavl*, de *Kostroma* et de *Nijni-Novgorod*. Dans le premier, *Tver*, embellie depuis peu d'années, est, après Saint-Pétersbourg et Moscou, la ville la plus régulièrement bâtie de la Russie. Sa position au bout du fleuve la rend aussi l'une des plus commerçantes de l'empire. Un canal construit par Pierre-le-Grand donne un grand mouvement au commerce de *Vichnoi-Volotschk*. *Torjok*, au sud-est de celle ci, fabrique des maroquins estimés; *Rjef-Vladimirof* est le rendez-vous des bateliers du Volga. Avant d'arriver à Yaroslavl, nous verrons au bord du fleuve *Ouglitsch*, où l'on fabrique du cuir de Roussi, du savon et du papier. *Yaroslavl* est grande et bien bâtie, quoique la plupart de ses maisons soient en bois; elle renferme plusieurs établissemens, entre autres un collége richement doté par un illustre membre de la famille Demidoff, auquel la reconnaissance des habitans a élevé sur la grande place un beau monument. Au sud-ouest de cette ville, *Rostof*, près d'un lac sur lequel Pierre-le-Grand préludait à ses victoires navales, fournit à la Russie des jardiniers intelligens. *Kostroma*, sur le bord du Volga, est la seule ville que nous citerons dans son gouvernement. Elle est entourée d'un rempart de terre converti aujourd'hui en promenades; ses fabriques de toiles et ses fonderies de cuivre occupent 4,000 ouvriers sur une population de 10,000 ames. *Nijni-Novgorod*, chef-lieu du dernier gouvernement de la Grande Russie, que traverse le Volga, est au confluent de l'Oka et de ce fleuve. Son nom signifie la *basse nouvelle ville*. On y trouve un grand nombre d'ouvriers en fer et en cuivre; c'est un des principaux entrepôts du commerce intérieur; il y arrive annuellement 3,000 barques montées par 70,000 *bourlaki* ou bateliers. *Arsamas*, à 23 lieues au sud, joint à un grand commerce de toiles à voiles des fabriques d'orfévrerie, des forges, des savonneries.

Laissons le Volga quitter ce gouvernement pour arroser le territoire de Kazan, retournons vers l'ouest en traversant celui de *Vladimir*. Cette ville s'étend sur les deux rives de la Kliazma : une ancienne cathédrale et quelques autres édifices prouvent qu'elle était autrefois plus considérable; ses grands-ducs, dans l'histoire de Russie, jouent un rôle important. Sa population ne s'élève plus qu'à quelques milliers d'individus. *Sousdal*, qui fut précédemment la résidence des ducs de Vladimir, conserve encore les ruines de son

vieux Kremlin. *Mosrom*, sur l'Oka, fut la capitale des princes mordouins.

La Kliazma prend sa source à l'ouest dans le gouvernement de *Moscou*; avant d'arriver à cette seconde capitale de l'empire, nous verrons au nord *Dmitrof*, autrefois plus importante, qui fut bâtie sur le lieu même où l'épouse du grand-duc Vladimirovitch mit au jour, en 1154, un fils qui reçut le nom de Dmitri. Dépeuplée en 1656 par la peste, elle compte à peine 3,000 habitans aujourd'hui.

Relevée avec autant de rapidité que d'éclat d'une ruine presque totale, *Moscou* offre à l'œil étonné le singulier assemblage de ces palais aux façades somptueuses, de ces églises à coupoles en fer, peintes en vert, en rouge, ou couvertes de dorures; de cette étonnante quantité de clochers et de tours en forme de minarets; de cette foule d'arbres groupés au milieu des édifices, dont on admirait le riche spectacle avant l'incendie qui la livra comme une victime à l'armée française victorieuse. Autour de ses constructions publiques et de ses riches hôtels, de son Kremlin vénéré par un peuple grossier, s'alignaient des rues composées de maisons en bois; dévorées par la flamme, ces habitations particulières se sont relevées bâties avec plus de régularité, en pierres et surtout en briques. Des trottoirs garnissent maintenant ses principales rues, qui partent d'un point central pour aboutir en divergeant aux seize barrières de la ville. On y compte aujourd'hui 767 rues, 10,000 maisons, 8,400 boutiques, 263 églises, 21 couvens, 56 hospices et 32 bains publics. Sa vaste enceinte, qui pourrait contenir 600,000 habitans, comprend 305 étangs et 1054 jardins [1]. Le Kremlin, polygone irrégulier flanqué de tours et garni de hautes murailles crénelées, renferme des palais, des églises et un trésor précieux par les riches objets d'antiquité et de curiosité russes qui y sont enfouis. Il est si vaste, que lorsque les Français essayèrent en 1812 de le faire sauter en abandonnant la ville, il n'y eut que l'arsenal qui souffrit de son explosion. Quelque remarquables que soient les églises, telles que celles de *Vassili-Blagennoï*, celle de l'*Assomption*, et celle de *Saint-Nicolas-Grande-Croix*; quelque riches que soient plusieurs établissemens de bienfaisance et d'instruction, tels que la maison impériale des enfans trouvés, le grand hôpital militaire et l'institut de l'ordre de Sainte-Catherine, le Kremlin, cet antique boulevard de l'indépendance russe, est ce que Moscou possède de plus curieux. Dans son enceinte, près du clocher d'Ivan-Velikoï, on remarque la plus grosse cloche qui ait jamais été fondue : elle date de l'année 1735. Sa hauteur est de 19 pieds et son diamètre de 21, son épaisseur, de 2 pieds, et son poids, de 150,000 kilogrammes. Fondue à la place qu'elle occupe aujourd'hui, la terre qui la porte a cédé sous son énorme poids; chaque jour elle s'enfonce davantage dans le sol, sans qu'on ait cherché à la déblayer et à lui rendre sa première destination. L'aspect de Moscou rappelle celui que présentent les cités asiatiques : son vaste bazar ressemble aussi à ceux de l'Asie; il se compose de 27 galeries et comprend 5,600 boutiques. Mais nous en avons dit assez pour faire juger de l'importance de cette ville, dont le territoire n'en comprend aucune autre qui soit un peu remarquable. Les plus peuplées sont *Kolomna*, au sud, que traverse la Moskwa avant d'aller arroser le chef-lieu : elle est bien bâtie et fait un grand commerce de bestiaux et de viandes salées; près du confluent de l'Oka et de la Nara, *Serpoukof*, qui fabrique des toiles à voiles; enfin au sud-ouest *Verreïa*, où se tiennent plusieurs marchés pour le blé, le chanvre et le suif.

Un plateau qui s'élève à l'ouest du gouvernement de Moscou est occupé par celui de *Smolensk*. Le Dniéper, qui prend naissance au pied de ce plateau, arrose son chef-lieu, qu'entoure une épaisse et haute muraille, et que brûlèrent les Russes en 1812, au moment où les Français y entraient. *Dorogobouje*, bâtie en grande partie en pierre, *Poretchié*, que le cours de la Kaspla rend commerçante, et *Viazma*, où l'on fabrique d'excellent pain d'épice, sont des villes de 5 à 8,000 ames.

Une grande industrie règne dans toute la juridiction de *Kalouga* : ce chef-lieu, situé sur l'Oka, occupe 1400 ouvriers à la fabrication des toiles à voiles; la préparation des

[1] Voyez le *Guide du voyageur dans Moscou*, par M. Lecointe de Laveau. Moscou, 1824.

Cet auteur donne le détail suivant de la population de la ville :

Nobles	14,724
Serviteurs de la couronne	3,101
Ecclésiastiques	4,388
Marchands	12,104
Étrangers	2,385
Bourgeois	38,029
Artisans	10,384
Militaires	22,191
Fabricans	1,854
Voituriers	1,882
Gens de service	53,541
Paysans	72,758
Gens de diverses dénominations	19,204
Total	256,545

œufs d'estorgeon marinés ou du caviar y jouit d'une grande réputation. *Ugodka* a dans ses environs la plus importante forge de Russie; *Borosk*, bâtie en bois, et contenant 6,000 habitans, est la plus peuplée après Kalouga, qui en renferme quatre fois autant.

Le gouvernement de *Toula* possède la même industrie que le précédent. Son chef-lieu, cependant plus considérable que Kalouga, renferme 5 à 6,000 ouvriers employés à la fabrication des armes et de divers objets en fer, tels que des tabatières de ce métal, ornées d'or et d'argent. *Dougua*, dans ses environs, donne le meilleur fer de Russie. *Belef* sur l'Oka, fabrique de la coutellerie; *Kachira* possède des tanneries, et *Venef* des soieries. *Riazan*, chef-lieu situé au centre d'un gouvernement voisin, est peu peuplée et mal bâtie; *Kasimof*, ancienne capitale d'un petit royaume, et qui changea son nom de *Gorodetz* en l'honneur d'un prince tatar appelé Kasim, est plus riche et plus importante.

Près du quart de la population du gouvernement de *Tambof* se compose d'agriculteurs propriétaires et libres; les manufactures et les forges y sont nombreuses; cependant le chef-lieu, bien que peuplé de 15,000 ames, est peu commerçant : le Tzua, qui l'arrose, est une trop faible rivière, et les plaines qui l'entourent ont trop d'aridité. *Chatzk*, au milieu d'un terrain fertile, est moitié moins peuplée, mais fait un grand trafic de ses chanvres et de sa quincaillerie. Dans la petite juridiction de *Penza*, l'industrie est très-active; cette ville, située sur une hauteur baignée par la Soura, compte plusieurs fabriques, et *Saransk* est dans une contrée si fertile que les terres n'y sont jamais fumées.

Au sud des gouvernemens de Toula et de Kalouga s'étend celui d'*Orel*, plus important par son agriculture que par son commerce. Son chef-lieu, bâti sur l'Oka, est l'entrepôt des grains des contrées plus méridionales. *Bolkof*, bâtie en bois, fabrique des bas de laine, des chapeaux et des gants; *Siefsk* a des manufactures de vert de gris; *Jeletz*, régulièrement bâtie, exploite dans ses environs le minerai de fer, que l'on trouve presque à la surface du sol.

Le Don traverse le gouvernement de *Voronèje*, dont le chef-lieu est sur la rive droite de ce fleuve, près d'une petite rivière dont elle a pris le nom. C'est dans cette ville épiscopale que Pierre-le-Grand établit le premier chantier de construction que l'on ait vu en Russie. *Ostrogojsk*, à 20 lieues plus bas sur la rive droite du Don, est un des principaux marchés aux chevaux de tout l'empire. Le dernier gouvernement de la Grande-Russie est celui de *Koursk*; assez méridional pour que l'hiver n'y dure que quatre mois, son sol produit des fruits de toute espèce; les pâturages y sont excellens; les blés y sont rassemblés dans des *silos*, où on les conserve pendant six et dix années. *Poutivl* et *Karotscha*, renommée pour ses pommes, sont, après Koursk, les plus importantes villes de la contrée.

Les quatre gouvernemens de Tchernigof, de Kief, de Poltava, et les Slobodes de l'Ukraine, composent la Petite-Russie. Le premier, traversé par la Desna, est séparé du second par le Dniéper. *Tchernigof*, ancienne capitale de duché, est le siége d'un évêché, et possède un gymnase où l'on enseigne les langues anciennes et modernes et toutes les sciences. Elle est située sur le bord de la Desna. Les deux villes les plus favorisées par le commerce sont *Gloukhof*, où se tiennent annuellement quatre grands marchés; et *Neschin*, où l'on fabrique des soieries, des parfumeries et des liqueurs.

L'agriculture est la principale industrie dans la juridiction de *Kief*. Cette ville, peuplée de plus de 30,000 ames, est la résidence d'un archevêque et des deux gouverneurs civil et militaire. Elle est divisée en trois parties : la *Vieille ville*, ancienne capitale des grands-ducs de Kief; le *Podol*, ou la ville basse, qui conserve le privilége qu'elle tient des rois de Pologne, d'être gouvernée par son propre magistrat; et le *Petchersk*, ou la ville haute, qui, mieux fortifiée que les deux autres, passe pour une des principales places d'armes de la Russie. Dans son ensemble, Kief, sur la droite du Dniéper, est considérée par les Russes comme une ville sainte: le nombre des pélerins qui s'y rendent chaque année des diverses contrées de l'empire et du fond même de la Sibérie, s'élève à plus de 50,000. Ce fut dans son sein qu'en 989 Vladimir-le-Grand et toute son armée embrassèrent le christianisme. L'empereur Alexandre a fait élever un beau monument sur la fontaine où furent baptisés les enfans de Vladimir. Du reste, cette ville est plus importante par ses églises et ses établissemens que par son industrie et son commerce, quoiqu'on y ait établi depuis peu d'années des foires qui de jour en jour sont plus fréquentées. On la regarde comme fort ancienne, mais elle ne remonte probablement pas au-delà du ve siècle. Les autres villes de ce gouvernement n'offrent rien de remarquable.

Dans celui de *Poltava*, *Pereïaslavl*, en-

tourée d'un rempart et défendue par une citadelle qui tombe en ruine, avait jadis ses princes; *Loubny*, dont la forteresse résista long-tems à Charles XII, possède une école vétérinaire et une pharmacie impériale, fondée par Pierre Ier. *Krémentschoug*, bâtie en bois, est renommée par ses liqueurs et ses fruits confits, et renferme plusieurs établissemens d'éducation, entre autres un pensionnat pour les demoiselles nobles. *Poltava*, qui porte le nom d'une rivière qui l'arrose, a des rues larges et droites. Sa grande place est décorée d'un beau monument en granite élevé à la gloire de Pierre-le-Grand, en commémoration de la victoire qu'il remporta sur les Suédois, dont la sépulture s'annonce dans les environs par un simple tombeau, sur lequel on célèbre tous les ans le service divin.

A l'ouest du précédent, le gouvernement de *Kharkof*, qui a recouvré son ancien nom de Slobodes d'Ukraine, et que l'on désigne plus simplement sous celui d'Ukraine, est un pays plat et très-fertile, qui produit beaucoup de blé, qui nourrit un grand nombre de bestiaux et de chevaux, et dans lequel on cultive quelques vignes et même le mûrier. *Kharkof*, son chef-lieu, fut fondée en 1650 par le tzar Alexis Mikhaïlovitch, pour mettre cette partie de son empire à l'abri des Tatars de la Crimée; mais aujourd'hui ses remparts sont convertis en jardins et en promenades. Elle est le siége d'un archevêché; parmi ses nombreux établissemens on doit citer l'université que l'empereur Alexandre y fonda en 1809. Sa population est d'un peu plus de 15,000 ames. *Lébédin*, sur l'Olchana; *Akhtirka*, dans laquelle une image miraculeuse de la Vierge attire beaucoup de pélerins; *Soumy*, dont les quatre marchés annuels sont très-fréquentés, sont des villes de 10 à 13,000 habitans, les plus importantes après le chef-lieu.

Le cours inférieur des fleuves que nous avons parcourus, et les versans européens du Caucase, forment la région méridionale qui nous reste à visiter. Sur la rive droite du Dniester, à 15 lieues au-dessus du golfe marécageux par lequel ce fleuve décharge ses eaux jaunâtres dans la mer Noire, s'étend le gouvernement de Bessarabie. Cette contrée, bornée au sud par le bras le plus méridional du Danube, n'est, sous le rapport physique, que la partie basse de la Moldavie. Couverte de lacs et de marais, et de collines boisées entremêlées de champs et de vergers, elle présente la même physionomie.

Habitée anciennement par les Scythes, les Sarmates, les Gètes et les Bastarnes; devenue le refuge des Huns après la mort d'Attila; soumise successivement par les Hongrois, les Bulgares, les Peschenègues et les Comans, qui, malgré l'envahissement des Mongols en 1241, y restèrent fixés sous des princes de leur nation, dont l'un nommé *Bessaraba*, donna, dit-on, son nom à la contrée, la Bessarabie devint, à la fin du XIVe siècle, une dépendance de la couronne hongroise; au XVe siècle elle fut conquise, perdue et reconquise par les Turcs. Dépeuplée par tant de changemens, elle reçut, en 1560, 30,000 familles de Tatars Nogaïs, qui prirent le nom de *Budziaks*, et la rendirent florissante jusqu'au moment où la Russie bouleversa la faible monarchie des Khans de la Crimée. Quelques Budziaks émigrèrent alors sur les bords du Kouban; mais, en 1812, lorsque la Bessarabie fut réunie à l'empire russe, le reste s'enfuit au sud du Danube, et le pays se trouva presque entièrement dépeuplé. Depuis on y transporta des colonies polonaises et allemandes.

Les principales villes de ce gouvernement sont *Bender*, forteresse considérable et cité commerçante sur le Dniester, près duquel est *Warnitza*, où Charles XII défendit sa maison contre les Turcs; *Choczin* ou *Khotin*, dont les fortifications ont été construites par des ingénieurs français; *Kichenau*, bâtie à la turque et le siége des autorités. Depuis cette ville jusque dans la Tauride s'étendent les restes d'une muraille gigantesque élevée par les Romains, probablement pour la défense des villes maritimes. *Ismaïl*, autrefois florissante, aujourd'hui station militaire bien défendue, renferme un palais magnifique; *Kilia*, par sa situation à l'embouchure du fleuve, peut devenir un jour très-commerçante; sur le golfe du Dniester, *Akerman*, environnée de beaux jardins, est célèbre par les conférences qui ont précédé les dernières hostilités des Russes contre les Turcs.

La contrée entre le Dniester et le Dniéper, le *Borysthène* des anciens, forme deux régions distinctes. Dans celle du nord s'élèvent encore quelques collines couvertes de belles forêts; dans celle du sud, le sol, dépourvu d'arbres, reste presque inculte et ne devient fertile que lorsqu'on en a enlevé le salpêtre dont il est imprégné; alors le froment, le millet, les melons et d'autres fruits y réussissent très-bien, ainsi que la vigne, qui ne donne pourtant qu'un vin de mauvaise qualité. Les villages, peu nombreux, n'y sont composés, faute de bois, que de huttes en terre glaise, mais les villes, presque toutes de construction moderne, sont régulières et solidement bâties. Le gouvernement qu'elle forme

a pour chef-lieu *Kherson*, à l'embouchure du Dniéper. Cette cité, fondée en 1778 par le prince Potemkine, dont les restes reposent dans la cathédrale, possède un des quatre principaux ports russes de la mer Noire; mais son importance commerciale a cédé le pas à celle d'*Odessa*, plus avantageusement située au fond d'un golfe, à peu de distance du Dniester. Cette dernière, qui doit en partie sa prospérité aux vues sages du duc de Richelieu, est grande, belle et peuplée de plus de 40,000 ames. Dans l'intérieur du pays, *Elisavetgrad*, fortifiée, bien bâtie et trois fois moins populeuse, fait un commerce actif avec les gouvernemens voisins. Au confluent du Boug et de l'Ingoul, *Nicolaef*, siége d'une amirauté, est ornée de beaux édifices.

Au nord de la mer d'Azof, il nous reste encore une contrée importante à visiter : c'est le gouvernement d'*Ekaterinoslavl*, borné à l'est par le Donetz, affluent du Don, et par la petite rivière du Kalmious, et arrosé au centre par le Dniéper et la Samara, qui se jette dans ce fleuve au-dessus de ses cataractes. Le milieu de ce pays offre de grandes plaines bornées au sud, à l'ouest et à l'est par des collines et des plateaux; au nord la Samara traverse des terrains fertiles et de beaux pâturages que ravagent trop souvent des nuées de sauterelles; au sud, une plaine sablonneuse se prolonge jusqu'à la mer d'Azof. La douceur du climat y favorise la propagation des moutons, des abeilles, du mûrier et du ver à soie. Au-dessous des cataractes du Dniéper, qui se succèdent sur un espace de 18 lieues, s'élève à la droite du fleuve, *Ekaterinoslavl*, chef-lieu du gouvernement. Cette ville, fondée par Catherine II en 1787, se compose de quelques rues droites et régulières, qui ne sont pas encore toutes bâties. *Bakhmout*, dont les sources salées ont été abandonnées, possède dans ses environs une houillère; *Alexandrofsk* est une petite ville fortifiée, entrepôt d'un commerce important. Un petit territoire baigné par la mer d'Azof et enclavé dans celui des Cosaques du Don, appartient à ce gouvernement. Il comprend Taganrog et Azof.

Les steppes et les marais de la contrée que nous quittons en traversant le Dniéper, se prolongent depuis ce fleuve jusqu'à la mer d'Azof, qui partage le gouvernement de la Tauride en deux portions inégales. Sur les côtes de cette mer s'élèvent quelques villes : la plus remarquable est *Taganrog*, jolie cité qui doit son existence à Pierre le Grand, sa première importance à Catherine II, et l'essor que prit son commerce à l'empereur Alexandre, qui y fut atteint de la fièvre mortelle de Crimée. Sur la côte opposée, *Azof*, qui donne son nom à un grand golfe improprement qualifié de mer, fut détruite par suite du traité de paix conclu en 1739 entre les Russes et les Turcs; trente ans après elle fut rebâtie, mais elle ne renferme encore qu'une cinquantaine de maisons, et son enceinte n'est défendue que par quelques fortifications en ruine et une garnison d'invalides.

Les plaines basses qui entourent la mer d'Azof ont quelquefois été comprises avec la Crimée sous la dénomination de *nouvelle Russie*. Les colons russes y sont les plus nombreux; mais on y rencontre également des colons serviens, albanais, valaques, moldaves, polonais, grecs, et enfin des Tatars Nogais qui, après avoir brûlé leurs voitures nomades, se sont fixés dans 73 villages. Plusieurs de ces habitans, dépourvus de bois de construction, se sont creusé des cavernes en utilisant la voûte d'antiques tombeaux où reposaient les cendres des divers peuples qui ont habité temporairement ces contrées.

Plusieurs golfes de la mer Noire et de la mer d'Azof, en laissant entre eux un isthme très-étroit, limitent la péninsule de la Crimée du côté septentrional; le détroit de *Yenikali*, jadis le Bosphore Cimmérien, en baigne la partie orientale. Les terres situées au nord de la rivière du Salghir forment une plaine tantôt sablonneuse, tantôt marécageuse, n'ayant d'autre richesse que des salines et des moutons, excepté vers le sud, où elle est fertile en froment. La mer *Putride*, vaste marais salé qui reçoit les eaux de celle d'Azof lorsque les vents soufflent de l'est, découvre dans le cas contraire sa fange hideuse, qui répand au loin des exhalaisons pestilentielles. Un spectacle bien différent se présente dans le midi, où une petite chaîne de montagnes borde la mer Noire. C'est dans le voisinage de *Symféropol*, chef-lieu de gouvernement, bien bâti et dont les Tatars peuplent le vieux quartier; c'est tout près de *Bakhtchésérai*, intéressante par sa coutellerie, ses maroquins et son commerce, qu'est situé le plus haut sommet d'où l'on jouit d'une vue délicieuse, et dont les neiges éternelles donnent naissance au *Salghir* et à une infinité de ruisseaux qui tombent en cascades. De tout l'empire russe, la partie la plus tempérée et la plus fertile est cette suite de belles vallées demi-circulaires, et disposées en amphithéâtre au pied méridional de la Tauride, le long des côtes de la mer Noire. Toutes les cultures les plus utiles de l'Europe méridionale et de l'Asie mineure pourraient y être établies avec

nccès. *Tchufutkali*, sur une montagne inaccessible, sert d'asile à 1200 Juifs karaites. ur la côte occidentale nous remarquons *Kosow*, connue par son port commercial et sa ière musulmane nommée *bonza*. Vers la ointe méridionale est le port de *Sévastopol*, rand arsenal maritime et station de la flotte usse. En tournant le cap Chersonèse et celui le Saint-Georges, on découvre le port de *Balaklava*, peuplé de Grecs qui vivent du ommerce et de la pêche du maquereau, et es vignobles de *Laspi*, établis par un Franais. Au pied des montagnes nommées les *Klimata* ou les gradins, on admire les sites omantiques de *Joursouf*, de *Nikita*, d'*Aloutchti*, de *Soudak*, et à l'endroit où finissent es montagnes on voit *Caffa*, l'ancienne *Theodosia*, parvenue au plus haut point de prospérité sous les Génois, florissante encore sous les Tatars, mais qui, depuis la domination russe, a vu fuir la presque totalité de sa population. La péninsule orientale, formée de collines, renferme *Yenicali*, forteresse qui domine le détroit, et *Kortch*, près de laquelle on montre le tombeau de Mithridate.

Les Tatars de la Crimée, aujourd'hui émigrés en grande partie, sont un mélange de Turcs, de Grecs scythes et de Nogaïs de la grande horde. Ils sont divisés en plusieurs classes : leurs nobles, qui ont seuls le droit de posséder des terres, n'ont pas de serfs, mais seulement des fermiers, et chaque village est gouverné par son *mursa* ou chef électif. Les habitations des paysans se composent de quelques poutres ou branches garnies de mousse, et couvertes en paille ou en bois; celles des nobles sont également très-légères, décorées à l'extérieur de quelques colonnes peintes, et à l'intérieur de larges coussins qui garnissent tout le tour de l'appartement. Les Tatars n'aiment point les Russes; ils sont doux, généreux, simples et très-hospitaliers. Les colons grecs et allemands n'ont pas encore fait de grands progrès dans les manufactures et dans la culture du vin et des vers à soie; le colon slave s'acclimate, se multiplie, mais avance peu dans les arts de la civilisation.

Le pays qu'habitent les Cosaques ou Kosaks est moins intéressant à connaître que leur histoire, dont nous devons commencer par donner un aperçu rapide. Leur nom, que les Tatars prononcent *kasaque*, signifie *homme armé*, et convient parfaitement à un peuple de miliciens.

C'est à l'époque de la conquête de Kief par Gedemin, grand-duc de Lithuanie, en 1320, qu'on rapporte généralement l'origine des *Cosaques de la Petite-Russie*. Des essaims de fuyards abandonnèrent leur patrie, et, près de l'embouchure du Dniéper, fondèrent une république militaire qui ne tarda pas à s'accroître considérablement, et s'étendit peu à peu jusqu'au Boug et au Dniester. Les Cosaques construisirent des villes et des villages qu'ils habitaient l'hiver, tandis que vers l'été ils se dispersaient dans les steppes pour combattre les Turcs et les Tatars; et comme ils servaient ainsi de boulevard à la Pologne, elle les favorisa par des concessions de terrains et de priviléges. Plus tard, les Polonais les abreuvèrent de dégoûts, et cédant aux intrigues jésuitiques, forcèrent même le clergé grec à reconnaître la suprématie du pape; mais les Cosaques, après une longue guerre, secouèrent leur joug et se soumirent aux tzars. Pendant cette guerre, des troupes nombreuses avaient abandonné les rives orientales du Dniéper, pour se retirer sur la rive opposée, dans les provinces méridionales de la Russie : ils y conservèrent leur constitution militaire. Telle est l'origine des *Cosaques des Slobodes* ou de l'*Ukraine russe*, établis dans des lieux fertiles, mais incultes et inhabités depuis la première invasion des Tatars.

La tribu des Cosaques *zaporogues*, qui fut la plus redoutable des diverses branches de ce peuple, se fixa d'abord près de l'embouchure du Dniéper. Dès le XVIIe siècle, ils se séparèrent des Cosaques de la Petite-Russie, formèrent un État particulier, élurent un chef qu'ils appelèrent *kochevoï-ataman* ou *commandant du camp*, et choisirent pour leur capitale ou *setcha*, une sorte de camp retranché où chaque année, au 1er janvier, ils s'assemblaient pour faire la répartition des terrains et des rivières destinés à la chasse et à la pêche, occupation qu'ils regardaient plutôt comme un passe-tems que comme un moyen d'existence. Le célibat était une de leurs lois fondamentales; ils n'avaient d'autres femmes que celles qu'ils enlevaient chez leurs voisins; encore devaient-ils les tenir éloignées de la setcha; ils se repeuplaient en s'emparant des enfans qu'ils rencontraient dans leurs excursions, et en accueillant les vagabonds de toutes les nations; tous avaient les mêmes droits à l'exercice des emplois, au titre même d'ataman; enfin, sans lois écrites, mais régis par des coutumes sévères, ils avaient tous les vices et toutes les vertus d'un peuple de brigands.

Ces Cosaques changèrent souvent de domination. Lorsque Pierre le Grand, après la révolte de Mazeppa, leur chef, eut détruit leur setcha, ils se réunirent sous la protection du khan de Crimée. Mais, peu satisfaits du

despotisme turc, ils négocièrent avec la Russie, et furent admis au nombre des vassaux de cet empire en 1737. Plus d'une fois soupçonnés de trahison et de projets d'indépendance, un acte de révolte décida l'impératrice à les anéantir. Ils furent désarmés en 1775; les uns alors se livrèrent à l'agriculture, tandis que les autres, en plus grand nombre, se retirèrent une seconde fois chez les Turcs et les Tatars. Enfin, en 1792, Catherine II, voulant récompenser la bravoure qu'ils avaient déployée contre les Turcs, leur céda de vastes terrains sur les bords de la mer d'Azof, leur accorda le droit de se choisir un ataman et la permission de se recruter dans la Petite-Russie. Dès cette époque, ils prirent le nom de *Cosaques de la mer Noire;* mais renonçant à leur ancienne manière de vivre, ils se marièrent et cultivèrent avec succès un sol fertile où les eaux et la verdure abondent. Le climat de leur pays est sain, excepté sur les bords du Kouban, et c'est là précisément qu'ils ont bâti leur chef-lieu, *Ekaterinodar,* ville informe occupant un espace considérable.

Les Cosaques du Don paraissent avoir succédé aux Tatars sur les bords de ce fleuve. En 1570, *Tcherkask,* bâtie sur des pieux près des bords marécageux du Don, devint leur capitale; ils préfèrent le séjour malsain de cette ville à celui de *Novoï-Tcherkask,* capitale officiellement désignée. *Urupinskaïa* et *Luganskaïa* ont des foires très-fréquentées; *Tziemljanskaïa* possède des vignobles qui donnent un vin rouge estimé. Les villages des Cosaques portent le nom de *stanitzes*, et forment chacun une compagnie militaire dont le magistrat est électif.

Depuis l'an 1580, les Cosaques, devenus un véritable boulevard pour la Russie, furent admis dans ses armées, où ils se sont fait connaître par leur humeur belliqueuse autant que par leur amour pour le pillage. On porte leur nombre à 200,000 hommes, dont 25,000 sont toujours prêts à marcher. Le sol de leurs plaines immenses et peu fertiles est cultivé par des paysans russes ou autres qu'ils louent à bas prix. Ils trouvent leur principale ressource dans leurs bestiaux et dans la pêche, qui fournit même à une exportation assez considérable; mais tous leurs soins sont réservés pour leurs chevaux, petits, maigres et presque infatigables. Leurs femmes fabriquent de la toile, du drap, des bas; elles soignent les jardins, les vergers, les vignobles et le ménage. Leurs habitations, asiles de l'hospitalité, ont un air de propreté, d'aisance et même de recherche dans l'ameublement. Les Cosaques riches commencent à faire élever leurs enfans à Pétersbourg; ils ont une école normale très-fréquentée à Tcherkask, et l'église principale de cette ville est le dépôt de leurs trésors et des drapeaux enlevés à l'ennemi. Ce peuple jouit de plusieurs priviléges et d'une grande liberté civile et politique; il a seulement perdu le droit d'élire son attaman ou hetman : ce chef civil et militaire est nommé par la cour de Russie. Exempts des monopoles de la couronne, les Cosaques sont obligés, lorsqu'elle les requiert, de marcher en masse; mais c'est plutôt une fête pour eux qu'un devoir à remplir. Cependant les demandes du gouvernement sont soumises à une délibération du peuple, et plus d'une fois elles ont été repoussées par la majorité.

A l'est des *Cosaques Doniens*, une horde de Kalmouks occupe, entre la mer d'Azof et la mer Caspienne, des steppes arrosées par la petite rivière de la *Sarpa,* qui coule en sens opposé au Volga, dans lequel elle se jette. La steppe est traversée par une chaîne de collines calcaires couvertes de verdure et de quelques arbres languissans. On récolte du vin dans plusieurs cantons de cette contrée.

Arrivés sur les bords du Volga, et dans l'ancien royaume, aujourd'hui gouvernement d'*Astrakhan,* nous voyons ce fleuve se jeter dans la mer Caspienne par 65 embouchures formées de 8 bras principaux. Avant d'avoir reçu les eaux de la Kama, son principal bras a 600 pieds de large, plus bas 1200, près d'Astrakhan 2,000; mais dans les hautes eaux il atteint près de 5 lieues de largeur. La profondeur de son chenal de navigation varie de 6 à 15 pieds, et ses eaux, poissonneuses, coulant avec calme et régularité, s'enflent rapidement par les pluies et la fonte des neiges; pendant deux mois il est couvert de glace, assez solide pour servir de chemin aux voitures; mais il se couvre l'été de plus de 5,000 barques, que l'on brûle ensuite à Astrakhan, usage qui accélère l'épuisement des forêts. Ce fleuve, par sa situation et par ses affluens, est la principale route commerciale de l'empire; mais son embouchure dans une mer sans communication avec l'Océan, et bordée de nations peu civilisées, l'empêche de remplir les destinées que son cours imposant semblait lui promettre.

La partie du pays d'Astrakhan qui n'est pas inondée par le Volga est sèche, brûlante et peu propre à l'agriculture. Elle se couvre cependant au printems de différentes plantes potagères et de végétaux, dont on tire une soude d'excellente qualité. Sur ce sol, entiè-

rement imprégné de sel et couvert sans doute autrefois par la mer, on rencontre les *saigaks*, espèce de chèvres sauvages connues par la transparence de leurs cornes et la rapidité de leur course, les lièvres terriers, les outardes, les faisans et la tarentule.

La partie basse du pays, le long du Volga, de l'Oural et du Terek, produit des herbes, des fruits et des légumes d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires. Dans une grande partie de ce gouvernement l'air est malsain et chargé d'exhalaisons salines, et tandis que le thermomètre monte à 31 degrés de Réaumur pendant l'été, il marque jusqu'à 24 degrés de froid en hiver. Aussi a-t-on vainement tenté d'y acclimater l'olivier; la vigne elle-même ne donne qu'un vin de mauvaise qualité.

La ville d'*Astrakhan*, construite dans une des îles formées par le Volga, protégée par les restes d'une vieille muraille en briques et par une citadelle nommée *Kremlin*, est bâtie en grande partie en bois; ses rues boueuses et sans pavés, contribuent, avec la fange et les poissons que les inondations du printemps laissent sur le rivage, à rendre l'air désagréable et malsain. Cette ville travaille le coton, fabrique des maroquins, confectionne des étoffes de soie, et fait un commerce important avec l'Inde et la Perse. Aussi compte-t-on parmi ses habitans des Arméniens, des Tatars, des Persans et des Indiens; ceux-ci s'occupent de l'usure, et vivent en communauté de célibataires dans un grand édifice en bois, sans fenêtres et d'une propreté remarquable. Les autres villes sur le Volga, telles que *Krasnoiar, Jenotaievsk* et *Tchornoï-iar* offrent peu d'intérêt.

En franchissant la steppe qui sépare le Volga de l'Oural, on arrive dans le pays des *Cosaques Ouraliens*. C'est une longue et étroite bande de terrains sablonneux et marécageux qui borde le cours de l'Oural. Ce fleuve, très-poissonneux, assez profond pour des barques, est le rendez-vous des Cosaques qui, à plusieurs époques fixes, se livrent à la pêche; celle qui se fait sous la glace offre le spectacle le plus singulier. La vente des poissons et du caviar forme, avec les bestiaux et les laines, une source de richesse pour les habitans. Vêtus à l'asiatique, ils vivent dans l'aisance et exercent la plus grande hospitalité envers les étrangers; leurs maisons, du moins celles de la ville principale nommée *Ouralsk*, sont propres et commodes.

Revenons vers le sud; traversons la Kouma, qui coule au milieu de sites pittoresques, et parcourons les trois provinces les plus méridionales de la Russie d'Europe. Celle du Caucase tire son nom de cette chaîne de montagnes, dont elle est séparée par toute la Circassie et par les deux rivières du Térek et du Kouban, dont l'une porte ses eaux à la mer Caspienne et l'autre à la mer Noire. L'extrémité du rameau d'où partent ces deux rivières sont ses seules montagnes; des collines sablonneuses s'élèvent seules au milieu des plaines basses et marécageuses. Si elle n'était tempérée par la brise de la mer, la chaleur y serait insupportable pendant la plus grande partie de l'année, l'été, le thermomètre s'y élève à 20 degrés; l'hiver, il s'abaisse un peu au-dessous de zéro. Des pâturages considérables et les bords fertiles des rivières fournissent aux Kalmouks, aux Turcomans et aux Nogaïs qui peuplent cette contrée leur subsistance et leurs moyens d'échange, auxquels ils ajoutent le produit des lacs salés qui approvisionnent de sel les gouvernemens voisins.

Les principales villes de la province du Caucase sont *Stavropol, Guéorguievsk, Mozdok et Kizlar*. La première n'est qu'une petite forteresse bâtie au bord de la Tachla et renfermant, avec une population d'environ 3,000 âmes, quelques tanneries et une fabrique de savon; la seconde, sur la rive gauche de la Podkoumka, est assez bien fortifiée et bâtie avec plus de régularité que de solidité : la vue du Caucase offre de ses murs un aspect magnifique; la troisième, située sur la rive gauche du Terek, environnée de plantations de vignes et de mûriers, offre les dehors d'une civilisation naissante; enfin *Kislar*, près de l'embouchure de la même rivière, est composée de maisons en briques et en bois, contient un grand nombre de distilleries, fait un bon commerce, et compte trois fois plus d'habitans que les autres.

La Circassie comprend tout le versant septentrional du Caucase; son élévation lui donne une température moins chaude que celle de la province précédente : son sol plus fertile, ses immenses pâturages, ses belles forêts et les métaux que recèlent ses montagnes, pourraient en faire une des plus riches provinces de l'empire, si les habitans négligeaient moins ces dons de la nature. Elle est peuplée par un grand nombre de tribus tatars, telles que celles des Abases, des Ossètes, des Nogaïs, des Avares, des Lesghis, des Koumuks et surtout des Tcherkesses ou Circassiens proprement dits. Toutes ces tribus, et plusieurs autres moins connues, sont indépendantes et gouvernées par des princes, que des inimitiés particulières ou l'amour du pillage arment souvent les uns contre les autres. La Russie lève sur eux quelques impôts, ne se mêle pas de leur administration ni de leurs querelles, et les

considère seulement comme une barrière destinée à défendre ses frontières asiatiques.

Les Circassiens sont d'une taille et d'une beauté remarquables, on sait combien leurs femmes sont recherchées pour les sérails de l'Orient; malgré la surveillance des Russes, la cupidité trouve encore le moyen de vendre en Turquie un assez grand nombre d'esclaves circassiennes. La religion dominante est l'islamisme, que la population embrassa dans le siècle dernier, mais dont elle ne suit pas rigoureusement les préceptes; le gouvernement est une aristocratie féodale, qui partage les Circassiens en nobles, qui ne s'allient qu'entre eux, et en serfs, sur lesquels le maître a le droit de vie et de mort.

Les villes de la Circassie se réduisent à un petit nombre. *Vladekavkas*, près des bords du Terek, n'est qu'une espèce de village. *Andreeva* ou *Enderi*, sur la rive droite de l'Aktach, est la plus considérable de la contrée, elle se compose de 3,000 maisons; plusieurs princes koumuks y résident; c'est dans ses marchés que les Lesghis vont vendre les fruits de leurs brigandages.

Le versant oriental de la chaîne du Caucase comprend sur le bord de la mer Caspienne la province de Daghestan, dont le nom signifie *pays de montagnes*. Ce pays est en effet très-montagneux, hérissé de sommets élevés, que séparent de profondes vallées couvertes de lacs et sillonnés par des rivières et des torrens. Les côtes en sont peu découpées et n'offrent conséquemment aucun havre sûr et profond; elles sont très-poissonneuses, mais les habitans négligent les avantages qu'ils pourraient retirer de la pêche. En vain possèdent-ils un sol d'une grande fertilité, favorisé dans les plaines et les vallées; par le climat le plus doux, qui devient tempéré dans les montagnes, et qui n'est âpre que près des sommets couverts de neiges éternelles; le voisinage des Lesghis nomades arrête l'essor que pourraient prendre chez eux l'industrie et l'agriculture. Ces tribus errantes franchissent les montagnes, pillent les campagnes et souvent enlèvent les moissonneurs avec les récoltes.

Dans le Daghestan septentrional, *Tarki*, bâtie en emphithéâtre sur le bord de la mer, est la ville la plus importante : *Koubetchi*, grande bourgade de 6,000 habitans, renferme plusieurs fabriques et fait un grand commerce; *Akoucha*, dans les montagnes, est un village de 4,000 âmes, appartenant à l'une des tribus de Lesghis agriculteurs, dont les villages ont chacun un chef particulier. La partie méridionale comprend *Koura*, chef-lieu d'un des plus considérables khanats de Lesghis sédentaires; *Kouba*, la plus forte ville d'un Khanat peuplé de Turcomans, dont le fertile territoire a été surnommé par les persans le *paradis des roses*; enfin *Derbend*, au bord de la mer, la seule cité où la Russie entretienne une garnison. Elle est fermée, du côté du nord, par une ancienne porte de fer, qui lui a valu le nom turc de *Demir-capi*. Ses rues sont étroites et irrégulières, et ses maisons basses et à toit plat, à la manière orientale. Selon les habitans, elle aurait été fondée par Alexandre le Grand; elle tomba au pouvoir des Russes en 1795. On remarque dans ses environs les restes d'une grande muraille attribuée à Darius Ier, qui l'aurait fait élever pour arrêter les courses des Scythes. Quoi qu'il en soit, si Chosroës n'est pas le fondateur de cette muraille et de cette ville, il les entretint avec soin; il fortifia celle-ci, et l'on doit ajouter que le principal titre de Derbend à la célébrité, c'est qu'elle fut la résidence du fameux calife Haroun-el-Raschid.

Nous avons traversé dans tous les sens la Russie européenne, depuis les bords de l'Océan Glacial jusqu'aux cimes du Caucase, en peignant d'après les caractères qui les distinguent, les principales nations de ces vastes contrées; nous ne quitterons point cet empire sans caractériser le peuple russe, son gouvernement, sa politique et sa force matérielle.

Le Russe, dont on a si souvent et tour à tour exagéré les vertus et les vices, doit être jugé suivant la classe à laquelle il appartient. L'homme du peuple est naturellement doux, gai, serviable, hospitalier, doué d'une grande activité et d'une intelligence plus grande encore. Il est courageux jusqu'à la témérité, et sait endurer avec patience et résignation les maux auxquels sa condition le condamne; mais si la colère, la vengeance, ou quelque autre passion l'animent, sa bonté et sa douceur accoutumées font place au plus brutal emportement. Dominé par l'amour du gain, astucieux, intéressé, il n'a ni foi ni probité dans ses transactions commerciales; tout porte cependant à croire que ce peuple, qui possède le germe des qualités qui font les grandes nations, n'a besoin, pour qu'elles se développent, que de l'instruction propre à faire naître en lui le sentiment de sa propre dignité. Déjà les efforts du gouvernement pour répandre dans les classes inférieures quelques étincelles de lumière ont eu des résultats satisfaisans : ils ont contribué à rendre la noblesse plus instruite, plus humaine envers l'esclave; le clergé plus tolérant, plus éclairé et moins dépravé, et les classes intermédiaires plus laborieuses.

La Russie, dont la marine occupe, par le nombre de ses vaisseaux, le troisième rang dans l'univers, mais qui, par ses forces de terre, tient une place que nul État ne peut lui disputer, puisqu'elle entretient en tems de paix une armée égale à la moitié de celles de toutes les autres puissances, et qu'en tems de guerre elle a sous les armes autant de soldats que tout le reste de l'Europe, doit donner aux autres États européens de justes craintes sur l'avenir. Cependant les faibles ressources financières qu'elle possède, la masse énorme de troupes dont la sûreté de ses immenses frontières réclame le secours, le danger qui menacerait l'intégrité de son territoire, augmenté de plus d'un tiers depuis un siècle, si elle continuait à s'agrandir, seront long-tems encore autant de points de sécurité pour l'indépendance des monarchies qui l'avoisinent.

TABLEAU des divisions géographiques et administratives, de la population, des revenus, des colonies, des possessions asiatiques, des forces de terre et de mer de l'empire de Russie.

Superficie totale en lieues [1].	Population absolue.	Habitans par lieue carrée.
1,026,500.	60,000,000.	58.

RUSSIE EUROPÉENNE.

260,271.	52,625,000.	202.

Gouvernemens et Provinces.	Population.	Villes.	Population.
A. Russie occidentale.			
a. *Provinces polonaises.*			
Vilna	1,357,000	Vilna	60,000
		Kovno	3,000
		Troki	4,000
		Merecz	5,000
Grodno	868,000	Grodno	10,000
		Slonim	5,000
Vitepsk	935,000	Vitepsk	15,000
		Polotsk	3,000
		Velij	5,000
Mobilef	945,000	Mohilef	16,000
		Mstislavl	5,000
Minsk	1,160,000	Minsk	19,000
		Slutzk	5,000
Volhynie	1,496,000	Gitomir	8,000
		Doubno	6,000
Podolie	1,462,000	Kamenietz	6,000
		Szarogorod	7,000
Bialystok (pr.)	225,000	Bialystok	6,000

[1] La superficie et la population sont calculées d'après le tableau statistique de l'empire russe, en 1827, publié en 1829 par M. Ad. Balbi.

SUITE DE LA RUSSIE OCCIDENTALE.

Gouvernemens et Provinces.	Population.	Villes.	Population.
b. *Provinces suédoises.*			
Courlande	581,000	Mittau	12,000
		Libau	6,000
Livonie	754,000	Riga	46,000
		Dorpat	9,000
		Pernau	7,000
Esthonie	303,000	Revel	15,000
Saint-Pétersb.	845,000	Saint-Pétersb.	320,000
		Cronstadt	40,000
		Schlusselbourg	3,000
		Narva	4,000
		Gattchina	7,000
Finl. (G.-D.)	1,350,000	Helsingfors	9,000
		Abo	10,000
		Svesborg	3,000
		Wasa	3,000
		Ulesborg	4,000
		Viborg	3,000
B. Russie septentrionale.			
(*Faisant partie de la Grande-Russie.*)			
Arkhangel	263,000	Arkhangel	10,000
		Onega	2,000
		Mezen	2,000
Olonetz	360,000	Petrozavosk	4,000
		Kargopol	3,000
Vologda	802,000	Vologda	14,000
		Oustiouk-Veliki	12,000
C. Russie centrale.			
a. *Grande-Russie.*			
Moskou	1,338,000	Moscou	300,000
		Serpoukhof	6,000
		Kolomna	6,000
Smolensk	1,326,000	Smolensk	12,000
		Dorogobouj	4,000
		Viazma	12,000
		Poretchié	6,000
Pskof	865,000	Pskof	12,000
		Toropetz	12,000
Tver	1,261,000	Tver	24,000
		Torjok	15,000
		Rjef-Vladimirof	7,000
Novgorod	916,000	Novgorod-Véliki	10,000
		Staraïa-Rousse	5,000
Jaroslavl	1,038,000	Jaroslavl	28,000
		Rostof	6,000
		Ouglitch	7,000
Kostroma	1,456,000	Kostroma	10,000
		Galitch	6,000
Vladimir	1,335,000	Vladimir	2,000
		Souzdal	2,000
		Mouron	6,000
Nijnei-Novgorod	1,380,000	Nijnei-Novgorod	16,000
		Arzamass	8,000
Tambof	1,422,000	Tambof	20,000
		Schatsk	7,000

SUITE DE LA RUSSIE CENTRALE.

Gouvernemens et Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Riazan	1,309,000	RIAZAN	5,000
		Kasimof	10,000
Toula	1,040,000	TOULA	38,000
		Bélef	7,000
		Venef	3,000
Kalouga	1,175,000	KALOUGA	25,000
		Barofsk	6,000
Orel	1,300,000	OREL	25,000
		Bolkhof	14,000
		Siefsk	5,000
		Eletz	8,000
Koursk	1,649,000	KOURSK	25,000
		Poutivl	10,000
		Karotcha	10,000
Voroneje	1,446,000	VORONEJE	20,000
		Ostrogojsk	4,000

b. *Petite-Russie.*

Kief	1,472,000	KIEF	40,000
		Ouman	3,000
Tchernigof	1,410,000	TCHERNIGOF	10,000
		Neschin	16,000
		Gloukhof	9,000
Poltava	1,878,000	POLTAVA	10,000
		Perlaslavl	8,000
		Loubny	6,000
Slobodes d'Ukraine	914,000	KHARKOF	18,000
		Lebedin	9,000
		Akhtirka	13,000
		Soumy	12,000

D. RUSSIE ORIENTALE.

Penza	1,035,000	PENZA	13,000
		Saransk	6,000
Kazan	1,028,000	KAZAN	50,000
		Tchebokssary	6,000
Simbirsk	1,119,000	SIMBIRSK	13,000
		Stavropol	2,000
		Samara	4,000
Viatka	1,294,000	VIATKA	5,000
		Sarapoul	6,000
Perm	1,270,000	PERM	6,000
		Koungour	7,000
Orenbourg	1,044,000	OUFA	10,000
		Orenbourg	20,000
Saratof	1,334,000	SARATOF	27,000
		Volsk	5,000

E. RUSSIE MÉRIDIONALE.

Bessarabie (pr.)	800,000	KICHENEF	4,000
		Bender	10,000
		Khotin	4,000
		Ismaïl	3,000
		Kilia	6,000
		Akierman	15,000
Kherson	459,000	KHERSON	10,000
		Elisavetgrad	12,000
		Odessa	40,000
		Nicolaëf	9,000

SUITE DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE.

Gouvernemens et Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Ekaterinoslavl	826,000	EKATERINOSLAVL	8,000
		Bakhmout	4,000
		Azof	3,000
		Taganrog	12,000
		Nakhitchevan	12,000
Tauride	346,000	SYMFEROPOL	5,000
		Bakhtcheseral	6,000
		Sevastopol	4,000
		NOVOI-TCHERKASK	9,000
Pays des Cosaques du Don.	370,000	Staroi-Tcherkask	4,000
Astrakhan	223,000	ASTRAKHAN	40,000
		Ouralsk	18,000
Caucase (pr.)	147,000	STAVROPOL	3,000
		Guéorguievsk	3,000
		Kizlar	10,000
		Mozdok	4,000

Région des Montagnes.

Circassie	550,000	ANDREEVA	12,000
Daghestan (province) [1]	184,000	DERBEND	5,000
		Kouba	3,000
		Koura	3,000
		Tarki	10,000

RUSSIE ASIATIQUE.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Habitans par lieue carrée.
695,562.	3,445,000.	5.

Colonies russes.

Partie nord-ouest de l'Amérique continentale, îles Kadiak ou de Saint-Paul, Baranoff ou Nouvelle-Arkhangel, Ounanalaschka, Akhta, dans l'archipel des Aleutes, etc. . 50,000

FORCE DE TERRE ET DE MER.

Effectif de l'armée de terre en 1830.

Garde impériale	30,000
Artillerie de ligne	45,000
Cavalerie de ligne	70,000
Cavalerie irrégulière	100,000
Infanterie	625,000
Total	870,000
Réserve décrétée au 22 août 1829	150,000
Total	1,020,000

Marine.

Vaisseaux de ligne	35
Frégates	25
Corvettes et bricks	20
Bâtimens inférieurs	87
Chaloupes canonnières	121
Bâtimens flottans	25
Total	313
Soldats et matelots	33,000

Finances.

Revenu.	Dette.
370,000,000 de fr.	940,000,000 de fr.

[1] Le Daghestan est à la fois une région géographique et une province.

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIÈME.

Description de la Turquie d'Europe.

Nous diviserons la Turquie d'Europe en eux grandes régions physiques : celle du ord et celle du midi; la première occupant es versans septentrionaux des Alpes Dinariues et de la chaîne du Balkan, ou de l'anique *Hæmus*, les pentes des Carpathes et les ords du Danube; la seconde comprenant les ersans du Tchar-Dagh, l'ancien *Scardus* et lu Balkan, inclinés vers le grand golfe de l'Archipel et la mer Noire, et ceux qui, formés par le Grammos et le Metzovo, font partie de la chaîne poétique du Pinde, et s'inclinent vers le golfe Adriatique.

Les Alpes dinariques donnent naissance à plusieurs rivières, dont les principales sont la Drina, qui s'écoule dans la Save, et la Morawa, qui porte ses eaux au Danube. C'est du mont Tchardagh que descend, jusqu'au golfe de Salonique, le Vardar, l'*Axius* des anciens, et du Despoto-Dagh, ou du *Rhodope*, que sort le Maritza, ou l'*Hebrus*, qui entre dans l'Archipel par le golfe d'Enos. Mais les cours d'eau les plus considérables naissent dans les Carpathes : ce sont l'Aluta, qui traverse la Valachie du nord au sud; le Sereth, qui coule dans toute la longueur de la Moldavie, et le Prouth, qui sépare cette province turque de la Russie.

Nous avons, dans l'introduction à l'Europe, indiqué les climats et la végétation qui caractérisent les principales parties de ces contrées soumises au Croissant; leur constitution géologique, beaucoup moins connue que celle du reste de l'Europe, est analogue à celle que nous avons déjà remarquée dans les régions où se ramifient les Alpes et les Carpathes. Dans les montagnes de la Bosnie et de la Servie, dominent les plus anciens calcaires à débris organiques, et quelques grès formés postérieurement : ces calcaires sont riches en filons métalliques; les vallées de ces mêmes provinces sont remplies de roches appartenant aux derniers dépôts de sédiment pierreux. Ces dépôts et quelques bancs de sel gemme couvrent les plaines de la Valachie et de la Moldavie : les collines de cette dernière et surtout celles de la Bulgarie, sont formées de grès, de la même époque que les terrains des environs de Paris; mais en s'élevant vers les Carpathes, on retrouve les formations que ces montagnes nous ont montrées en Hongrie. Le versant septentrional du Balkan se compose des calcaires anciens qui dominent en Bosnie, et le versant opposé montre les roches schisteuses qui les supportent, et qui, près du Bosphore, se terminent par des calcaires coquilliers anciens, et par un dépôt volcanique antérieur à la formation du canal, puisqu'il se continue en Asie. Les rameaux du Tchar-Dagh présentent, jusqu'à Salonique, les roches micacées, primitives des Alpes, des calcaires et des porphyres renfermant des métaux; enfin, les chaînes du Grammos et du Metzovo contiennent, outre ces roches, des marbres statuaires. Les richesses minérales que renferment ces formations si variées sont sans utilité pour le gouvernement turc, qui ne sent pas le parti qu'on en peut tirer pour l'industrie.

La Moldavie, la plus septentrionale des provinces turques, ne manque pas de prairies et de forêts de chênes et de frênes, dont les fruits nourrissent une grande quantité de porcs. Ces forêts sont peuplées d'ours, de cerfs, de loups et de sangliers. Les chevaux, généralement légers et vigoureux, sont l'objet de beaucoup de soins dans les haras des boyars. Les bêtes à cornes, les chèvres et les brebis en sont exportés en quantités considérables. Ce qu'il y a de fâcheux pour les propriétaires, c'est d'être contraints par la loi de vendre aux Turcs une partie de leurs bestiaux au prix fixé par le prince, qui, pour se rendre agréable au gouvernement, le met aussi bas que possible.

Dans les limites actuelles de la Moldavie, nous aurons à remarquer sur la Sieva, *Botouchany*, ville très-commerçante; et sur la Bistritza, *Piatra*, qui a des foires considérables, et *Nyamtz*, dont le monastère conserve une image miraculeuse de la Vierge, en argent massif. Les villes, dans cette province, sont mal bâties, et les bourgades se composent de maisons de bois et de boue,

ayant des toits ouverts aux vents, des fenêtres de papier, de mauvaises portes, et renfermant à peine les choses les plus indispensables à la vie. La capitale, elle-même, *Jassy*, sur 5,000 maisons, en contenait à peine 200 bâties en pierres, avant l'incendie qui la dévasta en 1822. Aujourd'hui elle offre encore le plus triste aspect : au milieu des décombres, on ne voit que des habitations en bois construites à un seul étage dans le goût oriental, rangées en rues mal alignées, dont le sol est couvert de bûches au lieu de pavés. De sales égouts, les bords fangeux du Bagloni, qui la traverse, en font un séjour malsain. Le luxe des habitans ne se montre ni dans leurs équipages, ni dans leurs repas, il ne se manifeste que dans leurs vêtemens.

Mieux bâtie que les autres villes de la province, *Galatz*, un peu au-dessous du confluent du Sireth avec le Danube, est le centre du commerce de la Moldavie et de la Valachie; son port est constamment rempli de navires.

Les Moldaves, robustes, bien faits, pleins d'adresse et d'intelligence, sont abrutis par l'ivrognerie, la débauche et la paresse; les femmes, belles et aimables dans l'adolescence, portent dans l'état de mariage les marques prématurées d'une vie de travail et d'esclavage; les gens de la classe supérieure, hospitaliers et exempts de vices grossiers, sont fins et rusés, durs envers leurs sujets, méfians, jaloux et vindicatifs. Indépendamment des Moldaves proprement dits, le pays renferme un grand nombre de familles valaques venues de la Transylvanie et de la Hongrie, qui diffèrent peu de mœurs et de dialectes, et qu'on désigne sous le nom d'*Oungaraines*.

Nous allons passer le Milkov, rivière qui sépare la Moldavie de la Valachie. Si cette province jouissait d'une administration éclairée, elle pourrait facilement nourrir le double de sa population actuelle. A peine si la sixième partie de son sol est en culture, et cependant elle s'épuise en argent, en céréales et en bestiaux, qu'elle est obligée de fournir à la Porte. Tel était du moins, avant le dernier traité conclu entre les Turcs et les Russes, l'état de sujétion de la Valachie, que le gouvernement ottoman vendait tous les sept ans le droit de la régir au plus offrant qui se présentait, et qui n'avait d'autre moyen de remplir ses engagemens pécuniaires, d'entretenir sa cour, et de garantir le pays des ravages des Turcs, qu'en accablant d'impôts ses infortunés sujets. Mais aujourd'hui que la Russie exerce sur cette province un patronage plus étendu que jamais, et que le prince qui la gouverne se voit délivré de la plupart des humiliantes entraves auxquelles il était soumis par la Porte, la Valachie, heureuse à l'abri des lois, donnera quelque essor à son industrie et à son commerce.

La province se divise en trois parties : l'occidentale, qui porte le nom de *Petite-Valachie*, où l'on voit *Craïova*, jolie ville, qui en est le chef-lieu; la centrale, ou la *Valachie supérieure*, dans laquelle on remarque *Kimpolung*, autrefois importante par ses manufactures, et considérable encore par son commerce; *Ardjich*, dont la belle église est le seul édifice qui rappelle qu'elle fut la résidence des princes de Valachie; sur la rive droite de l'Aluta, *Slatina*, entourée de bons vignobles; et sur le bord du Danube, *Giurgevo*, ville de guerre mal entretenue, mais commerçante. Dans la Valachie *occidentale*, ou inférieure, *Boukharest*, ville d'environ 80,000 âmes, est la capitale de la principauté, la résidence de l'hospodar. Les rues en sont larges et droites, mais garnies de madriers à la place de pavés. Elle est le centre de l'industrie et du commerce de la contrée. Boukharest brille par ses châteaux, ses églises, ses couvens, et par le luxe du prince et de sa cour, dont les usages sont imités de la civilisation des Russes. Dans la haute société on parle le turc, le grec moderne, le russe, l'italien et le français; on semble prendre intérêt aux arts et aux sciences : aussi la ville renferme-t-elle une société savante, une bibliothèque publique, un théâtre et des écoles.

Au nord de cette ville, qu'arrose la Dombovitza, le bourg de *Kimpina* doit son importance à des exploitations de bitume et à des mines de sel gemme, qui fournissent annuellement 150,000 quintaux de ce minéral.

Les quatre sandjaks de Silistri, Roustchouk, Widin et Sophia, qui s'étendent depuis le Danube jusqu'à la chaîne du Balkan, comprennent la plus grande partie de l'ancienne province de Bulgarie, dont les habitans descendent de ces Tatars ou Tartares qui, occupant au IVe siècle les bords du Volga, aux environs de Kazan, vinrent s'établir entre le Don et le Bog, dans une contrée à laquelle ils donnèrent le nom de seconde Bulgarie. Depuis le VIe siècle on les voit s'emparer des rivages de la mer Noire, étendre leurs conquêtes jusqu'à l'Hémus, former le royaume de la *Bulgarie noire*, dont *Pereïaslavl*, dans le gouvernement de Poltava, fut la capitale; soumettre les Slaves, dont plus tard ils adoptent la langue, et pénétrer en Thrace, en Macédoine, en Thessalie et même dans le duché de Bénévent. Au commencement du XIe siècle, l'empereur Basile II parvint à détruire cette

agrégation formidable de peuplades guerrières; mais en 1185 les Valaques et les Bulgares, restés dans la Bulgarie noire, se soulevèrent de concert, et fondèrent le royaume *Valaquo-Bulgare*, tantôt vassal, tantôt allié des Byzantins; et conquis par les Ottomans dans la dernière moitié du XIVe siècle.

Adoucis par la vie agricole, les Bulgares sont aujourd'hui laborieux, pacifiques et hospitaliers; la plupart suivent le rit grec, et leur dialecte diffère peu du servien; leur pays, sujet à des froids vifs, jouit cependant d'une température générale assez douce pour admettre la culture du blé, du vin, des fruits, du tabac et du mûrier; les marécages sont rares, de gras pâturages nourrissent des bêtes à cornes et à laine, et des chevaux dont la chair sert d'aliment aux hordes tatars; les forêts sont peuplées de pins, de chênes, de hêtres, et les montagnes renferment un grand nombre de sources thermales.

Sophia, en bulgare *Triaditza*, est la ville principale de la Bulgarie, par son commerce et comme résidence du beylerbey de Romélie. Elle est arrosée par l'Isker, peuplée d'environ 50,000 âmes, et le chef-lieu d'un vaste sandjak, qui s'étend jusque sur le revers méridional du Balkan. *Tatar-Bazardjik*, au bord de la Maritza, fait un commerce actif; *Filibé*, ou *Philippopolis*, sur le même fleuve, dans une vallée garnie de riches vignobles, renferme vingt mosquées, plusieurs églises et des manufactures de tissus; *Nissa*, sur les limites de la Servie et de la Bulgarie, est protégée par un rempart, et possède un établissement d'eaux thermales très-renommées. C'est la patrie de Constantin le Grand. Telles sont les principales villes du Sandjak de Sophia. Dans celui de *Widin*, la capitale du même nom est la seule cité remarquable : c'est une des plus importantes forteresses de la Turquie; le Danube coule à ses pieds.

Les bords de ce fleuve nous conduisent à *Nikopol*, ou *Nicopolis*, grande ville qui, par son importance, dispute à *Roustchouk* le rang de chef-lieu de Sandjak. Cette dernière est située plus bas sur le Danube; son nom bulgare est *Orostchouk*. Elle est traversée par la grande route de Boukharest à Constantinople; on lui donne 30,000 habitans; son commerce et son industrie ont beaucoup d'activité : on y fabrique des draps, des mousselines et des maroquins. *Tirnava*, résidence des derniers rois bulgares, est agréablement situé près de la *Svethiwora*, ou montagne sainte, couverte de forêts que d'antiques traditions ont rendues inviolables.

Choumla, ou *Szumna*, place de guerre bien peuplée, située sur une colline, dans une contrée couverte par les ramifications du Balkan; *Varna*, avec un bon port sur la mer Noire, dépendent du Sandjak de *Silistri*. Cette ville, qui renferme, comme les précédentes, environ 20,000 habitans, est bâtie au pied d'une colline sur la rive droite du Danube. Elle est défendue par une muraille et par un petit fort. *Ibrahilow*, ou simplement *Brahilow*, enclavée dans la Valachie, appartient au même sandjak. Elle fait un important commerce en blé.

Il nous reste encore, dans les possessions de la Turquie d'Europe, deux importantes provinces à visiter : la Bosnie et la Servie. Cette dernière est séparée de la Bulgarie par le cours du Timok et une partie de celui de la Morava. La religion dominante du pays est le culte grec, quoique l'église servienne se soit donné un chef particulier. Les habitans, d'origine slave et frères des Bosniaques, sont beaux et robustes; ils parlent un des dialectes slaves les plus purs et les plus doux; leurs chants nationaux sont remplis de grâce, de naïveté, de poésie; plus civilisés, plus industrieux que les Bosniens, ils sont aussi braves, et dignes de conserver les libertés et les franchises qu'ils ont conquises sur les Turcs, et que la Russie a garanties. Ils recherchent l'instruction, et envoient leurs enfans étudier dans les universités russes. Leurs femmes, douées de charmes et de sensibilité, commencent à apprendre les arts agréables de l'Europe. Le sénat servien gouverne d'après les lois nationales; il administre la justice, la police et le culte. Par suite du dernier traité conclu entre la Russie et la Porte, celle-ci ne peut plus lever sur le pays des impôts arbitrairement fixés par le visir; les Serviens sont seulement assujétis à un tribut fixe, qui sous aucun prétexte ne pourra être augmenté; l'inviolabilité des propriétés est désormais assurée. A l'abri de la protection russe, la Servie verra son commerce et son industrie prendre un nouvel essor, ses écoles s'organiser, ses institutions s'améliorer, et les bienfaits de la civilisation se répandre dans toutes les classes d'habitans.

Dans la basse Servie, *Belgrade*, dont la forteresse, entourée d'un double fossé, renferme constamment une garnison turque, est ordinairement le séjour d'un pacha et la résidence du prince souverain et d'un archevêque grec. Elle est bâtie sur la pente d'une montagne, au confluent de la Save et du Danube. On y compte plus de 100 églises ou mosquées, un grand nombre de fabriques d'armes, de tapis et d'étoffes de soie, et une population de 25,000 âmes. Elle est le principal entrepôt de

commerce entre l'Allemagne et la Hongrie d'un côté, Constantinople et Salonique de l'autre. *Semendria* est la capitale de la nation servienne, et le chef-lieu du plus considérable des trois sandjaks serviens; *Sabacz* et *Hassan-Palanka*, avec des eaux thermales, sont des forteresses turques moins importantes que celle de *Neu-Orsova*, dans une île du Danube, enclavée dans le territoire valaque; au-dessous de cette ville, près de *Kladova*, sont les restes du fameux pont de Trajan.

Dans la moyenne Servie, *Kruchovatz* ou *Aladja-Hissar* avec un château où plusieurs souverains de la Servie ont résidé, marque la position la plus centrale du pays. A l'ouest est *Ussitza*, ville commerçante, entourée d'immenses vergers.

Arrosée par un grand nombre de rivières qui coulent vers la Save, la Bosnie est divisée en autant de vallées étroites dont le sol est riche et fertile, quoiqu'il paraisse devoir être employé avec plus d'avantage à l'éducation des bestiaux qu'à la culture du blé. Les arbres fruitiers, principalement les pommiers et les poiriers, ne sont jamais taillés ni greffés, et donnent pourtant d'excellens fruits. On ne fait du vin que sur le bord de la Drina; on y supplée dans la partie montagneuse par le *slivevitza* ou l'eau-de-vie de prunes; on tire aussi des poires un jus nommé *pekmes*, doux et épais comme du miel. Les Bosniaques cultivent à peu près tous nos légumes, et surtout les choux, dont ils se nourrissent presque uniquement pendant l'hiver, après les avoir fait fermenter. Les principales productions en grains sont le blé, le maïs et l'orge. On récolte peu d'avoine, mais beaucoup de millet, qui, pour les approvisionnemens des forteresses, offre le grand avantage de se conserver très-long-tems.

La Bosnie pourrait être trois ou quatre fois plus peuplée qu'elle ne l'est; les vallées seules sont cultivées; le reste du terrain est occupé par des pâturages qui nourrissent un grand nombre d'animaux, et par de magnifiques forêts que le défaut de communications rend inutiles : cependant plusieurs cours d'eau importans pourraient suppléer les routes. L'Unna, qui sépare la Croatie autrichienne de la Croatie turque, n'est navigable que près de la Save, dans laquelle elle se jette; mais cette dernière rivière, qui au nord sépare l'Autriche de la Turquie, la Drina, qui limite la Bosnie à l'orient, la Bosna, qui la traverse et lui donne son nom, la Verbaz, qui coule dans la partie occidentale, peuvent dans la plus grande longueur de leurs cours porter des bateaux chargés de 1,000 quintaux.

Sous une meilleure administration, les montagnes de ce pays pourraient devenir une source importante de richesses. Les romains y exploitèrent des mines d'or; au moyen âge les rois catholiques tiraient un grand parti de celles d'argent; il existe un ou deux gissemens de mercure et de plomb; mais le fer seul est utilisé : son extraction occupe 2,000 ouvriers. Dans quelques vallées il existe des sources salées qui fournissent un sel très-blanc, mais en trop petite quantité pour suffire à la consommation du pays.

La Bosnie est comme hérissée de villes fortifiées, et l'on y compte en outre 24 forteresses et 19 châteaux forts, restes du moyen âge. *Bosna-Seraï* ou *Seraïo*, capitale dont les murailles ont, dit-on, deux toises d'épaisseur, se compose d'un amas de jardins, de minarets, de maisons et de tours. Elle est aussi intéressante par ses fabriques d'armes et d'orfèvrerie que par l'indépendance dont jouissent ses habitans, qui ne souffrent la présence du visir ou du pacha de la province que pendant une visite de trois jours. La Miliaska arrose sa partie basse; cette ville doit son nom au séraï que Mahomet II y fit construire. Elle renferme 80 mosquées, des églises grecques et catholiques, des écoles, des bazars, et plus de 60,000 âmes. *Trawnik*, sur la *Lasclova*, au pied du mont Vladich, est défendue par une citadelle : c'est la demeure d'un pacha qui est ordinairement changé tous les trois ans, et qui, pendant la durée de sa puissance, se fait, à force d'exactions, un revenu de plus de 2,000,000. *Jaïtzé* ou *Yaïtca* était l'ancienne résidence des rois catholiques de Bosnie. Dans la Croatie turque, *Banialouka*, grande ville de commerce avec un château, contient 1,800 familles turques, juives et chrétiennes. On y voit plusieurs restes de monumens romains. Sur la Save, *Gradiska la Turque* a été fortifiée par des ingénieurs français; et dans le bassin de la Drina, *Vischegrad*, où l'on fabrique des armes blanches avec l'acier que l'on tire de ses mines, est munie d'un port retranché; et *Zwornik* ou *Isvornik*, composée d'une ville basse, ancien faubourg, et d'une ville haute, dont il ne reste que l'enceinte déserte avec ses vieilles tours, est néanmoins capable de quelque résistance. Au pied des Alpes Dinariques, dans une contrée peu connue appelée la *Rascie*, *Ieni-Bazar* ou *Novi-Bazar*, chef-lieu de sandjak, est une place forte assez bien bâtie : on voit à l'entrée de cette ville un édifice qui a servi de sépulture aux anciens rois de Servie, et qui est aujourd'hui transformé en couvent.

La Porte possède l'intérieur de l'ancienne

Dalmatie, dont le littoral appartient à l'Autriche. La Dalmatie turque ou l'*Herzégovine* dépend de la Bosnie, dont elle constitue un sandjak. Son nom signifie en bosniaque et en turque *duché* [1]. Jadis elle porta successivement le titre de royaume de Rama et celui de duché de Saint-Sala, du nom d'un évêque que les Turcs massacrèrent, et dont la tombe est en vénération dans le pays. Au fond de la vallée de la Miliaska, *Douvno*, qui paraît être l'antique *Delminium*, est entourée de sources minérales. Ses bains attirent pendant l'été un grand nombre d'étrangers. Dans le bassin de la Narenta, *Mostar*, sur le bord de cette rivière, est dans la position la plus pittoresque : elle doit son nom à son beau pont en marbre blanc.

La Bosnie a été conquise par les Turcs en 1480, après 17 années de guerre; avant cette époque, elle était gouvernée par des rois vassaux de ceux de Hongrie. Mahomet II tua Étienne et s'empara de son royaume; mais les Bosniaques recouvrèrent momentanément leur indépendance, reconnurent pour souverain Nicolas, fils d'Étienne, et ce ne fut qu'en 1522 que Soliman II fit la conquête définitive de cette contrée.

La nation bosniaque, quoique en majorité attachée au culte musulman, est devenue forcément alliée vassale de l'empire ottoman, et diffère des Turcs sous le rapport des mœurs, des idées et des intérêts. L'influence et le pouvoir qu'exercent les trente-six capitaines héréditaires, et dans les villes les ayans ou élus du peuple, l'usage de n'avoir qu'une seule épouse, la liberté et la consideration dont jouissent les femmes, le langage même qui est un dialecte du servien, font regarder les Bosniaques par les Turcs comme des demi-infidèles qu'il faut surveiller et ménager. Cruels envers le sujet, impitoyables envers l'ennemi, mais à l'abri du moins des vices efféminés, de la corruption et de la vénalité, les Bosniaques musulmans regardent en pitié ceux du rit grec livrés à la superstition, à l'ignorance et au despotisme de leur clergé. La position des villages du rit catholique et du rit grec marque encore la fatale séparation de l'ancien royaume de Bosnie entre les deux églises d'Orient et d'Occident : les deux clergés continuent à se lancer des anathèmes.

Le canton de Monténégro et les deux anciennes provinces d'Albanie et de Romélie forment la région méridionale de la Turquie européenne. Occupons-nous d'abord du *Monténégro*. Ce petit pays, bien que soumis aux Turcs, est indépendant. Ceux-ci le nomment *Kara-Tag*, et les Albanais *Mal-Isi*. Il comprend une dixaine de petites villes ou de villages commandés chacun par un *knez*, et divisés en quatre *najas* sous l'obéissance de quatre *sardars* ou capitaines. Un conseil composé des knez et des sardars, et qui élit un *vladika* ou chef suprême, forme le gouvernement. La capitale est *Cettigne*, sur la rive gauche d'une petite rivière, affluent du Ricocernovich, à 7 lieues à l'est du golfe de Cattaro : un petit couvent fortifié est à la résidence du vladika.

Les montagnes du Monténégro dépendent des Alpes Dinariques; leurs habitans parlent un dialecte servien, et professent la religion grecque. Vindicatifs, sanguinaires, superstitieux, chez eux tout citoyen est guerrier, depuis l'évêque jusqu'au berger. L'amour de la patrie et de l'indépendance, la fraternité d'armes, le respect pour les droits de l'hospitalité, sont leurs principales vertus.

L'Albanie occupe tout l'espace compris de l'est à l'ouest entre la chaîne des monts Grammos et Metzovo et la mer Adriatique, et du nord au sud depuis les montagnes méridionales du Monténégro jusqu'au golfe d'Arta ou de Prévesa. Entourée de cimes inaccessibles; contrée peu connue dont la population guerrière paraît descendre des anciens Illyriens, elle se divise naturellement en haute et basse Albanie, et forme trois sandjaks dont nous allons visiter les principales villes.

Scutari ou *Scodra*, capitale de la haute Albanie, occupe, dans la vallée du Drin, les bords du lac de Zenta, l'un des plus vastes et des plus poissonneux de toute la province. Cette ville, que les Turcs ont nommée *Iskenderiah* ou *Alexandrie*, est grande, bien pavée et d'un aspect agréable : elle renferme les plus belles manufactures d'armes de la Turquie d'Europe. *Antivari*, sur la côte de l'Adriatique, fait le commerce du cabotage. On devrait l'appeler *Antibari*, puisqu'elle doit son nom à sa position vis-à-vis de Bari, sur la côte opposée, dans le royaume de Naples. *Dulcigno*, l'antique *Colchinium*, est un repaire de pirates. Les montagnes des environs de Scutari sont habitées par vingt peuplades errantes et indisciplinées qui portent le pillage et la désolation jusque dans l'Herzégovine et la Bosnie. *Duratzo*, sur la pointe d'un cap qui forme l'extrémité du golfe du même nom, conserve deux enceintes qui servent à distinguer l'antique *Dyrrachium* et son Acropole. Au IXe siècle elle était la capitale de toute l'Illyrie. Remontons les rives presque inconnues du Drin-Blanc jusqu'au défilé que commande le gros bourg de *Préserin* ou *Prisrend*. Ce chef-lieu de Voïvodalik, résidence d'un

[1] En bosniaque, *herzegovina*; en turc *hertchek*.

évêque grec, passe pour avoir 16,000 habitans. On croit que c'est dans ses murs que naquit Justinien. La patrie de ce prince législateur reste aujourd'hui cachée au milieu de tribus sauvages et inhospitalières.

Le Drin-Blanc et le Drin-Noir se réunissent plus bas dans une belle et riche vallée où 32 villages peuplés d'Albanais, vivant de brigandage, conservent leur indépendance. L'extrémité de cette vallée est occupée par le magnifique lac d'*Okhrida*, au bord duquel s'élève une ville du même nom assez commerçante. Ses environs sont une pépinière de soldats féroces qui se distinguent dans la milice algérienne, et qu'on a vus monter sur le trône des deys.

Nous sommes dans la basse Albanie ou l'ancienne Épire. *Janina*, sa capitale, s'élève aux bords d'un lac appelé Achérusia par les anciens Grecs. Cette ville industrieuse, commerçante et populeuse avant l'insurrection de la Grèce, a perdu ses écoles, sa bibliothèque et la plupart de ses établissemens; mais le rétablissement de ses relations commerciales avec les principales cités de l'Italie lui rendra l'importance dont elle jouissait naguère, et une population que l'on évaluait à 25,000 âmes.

Dans la chaine du Pinde, que l'on voit s'élever dans les airs, et dont les cimes neigeuses nourrissent les sources de trois grands cours d'eau célèbres dans l'antiquité : l'*Aous*, l'*Aréthon* et l'*Acheloüs*, appelés aujourd'hui la *Vaïoutza*, l'*Arta* et l'*Aspro-Potamos*, habitent des Valaques soumis à une redevance au profit de la sultane Validé. Leurs principales bourgades sont *Calaritès* et *Metzovo*. Industrieux et marchands, ils parcourent les contrées voisines ou trouvent chez eux le bonheur dans une vie frugale et laborieuse.

En descendant l'*Arta*, une ville du même nom possède un commerce florissant en tissus de laine et en produits de l'agriculture. Elle domine une plaine fertile entourée de sites enchanteurs; mal bâtie et composée de rues étroites et fangeuses, elle renferme environ 10,000 âmes; le port de *Salagora*, sur le golfe d'Arta, favorise ses relations commerciales et lui procure d'abondantes pêcheries A l'entrée du golfe, *Prévesa* est défendue par quelques fortifications que les Français construisirent lorsqu'ils étaient maîtres des îles Ioniennes. Au nord-ouest, sur la côte, *Parga*, bâtie sur un rocher au bord de la mer par des chrétiens qui, au xve siècle, s'y fortifièrent pour échapper à la domination des Turcs, rappelle la politique astucieuse des Anglais, qui, s'annonçant comme des protecteurs, la livrèrent au farouche Ali-Pacha, et l'inflexible horreur de la servitude dont ses habitans firent preuve en emportant les cendres de leurs ancêtres plutôt que de devenir sujets des musulmans.

Sans nous éloigner de plus de deux ou trois lieues de la côte, nous pourrons, en continuant notre course vers le nord, voir dans une vallée romantique arrosée par des torrens qui tombent de cascade en cascade, *Philates*, bâtie sur la pente d'une montagne et habitée par une peuplade agricole qui paie un tribut pour rester isolée des Albanais; sur un rocher qui domine la mer, *Conispolis*, autrefois importante, aujourd'hui peuplée de 4,000 âmes; et dans la vallée de la Plava, *Delvino*, dont les maisons isolées occupent une superficie considérable.

Dans le bassin de la Voïoutza se trouvent *Conitza* ou *Hécatompédon*, l'une des plus anciennes villes de l'Épire; *Premithi* ou *Paramythia*, dont l'acropole est gardée par une faible garnison albanaise; enfin, dans une gorge profonde, *Tepelen* ou *Tripoli*, jolie ville qui donna le jour à l'inflexible Ali-Pacha. *Avlone* ou *Peloros* étend son vaste port à l'entrée d'un golfe à quelques lieues au sud de l'embouchure de la Voïoutza. La vallée du Beratino renferme une grande ville appelée *Bérat* ou *Arnout-Belgrade*, fondée par la sœur de Théodose le jeune, Pulchérie, d'où lui fut donné le nom de *Pulchériopolis*. Enfin, au pied des monts Candaviens, *El-Bassan*, non loin des rives du Scombi, qui va se jeter à huit lieues de là dans la mer, est avantageusement située comme place de guerre et comme ville de commerce.

Les Albanais, presque tous grands et vigoureux, ont l'œil vif et le teint coloré; ils sont braves, actifs, infatigables; l'amour de la gloire et de la patrie n'arme pas leurs bras, l'or seul les fait marcher avec joie au combat. Les chefs, vénérés de leurs tribus comme les *lairds* écossais l'étaient de leurs *clans*, sont autant de capitaines mercenaires qui se font suivre par leurs paysans. Les femmes partagent la vigueur de constitution des hommes; leur frugalité les affranchit de presque toutes les maladies; elles deviennent nubiles plus tard que celles de la Grèce méridionale, et continuent à être mères jusqu'à un âge aussi avancé que dans les contrées septentrionales de l'Europe. Ce peuple a embrassé l'islamisme, mais il n'en observe pas rigoureusement les préceptes.

Quittons l'Albanie et le sandjak de Karlélie où la forteresse de *Vonitza* s'élève au bord méridional du golfe d'Arta, et dont le chef-lieu, *Vrachori*, de peu d'importance, est situé près d'en lac auquel il donne son nom; traversons à l'un de ses gués l'antique Acheloüs, qui

doit sa dénomination d'Aspropotamos à ses flots écumeux et blanchâtres; gravissons les sommets du Pinde, et voyons, entouré de l'Olympe, de l'Oeta et du Pelion, s'abaisser vers le golfe de Salonique le bassin de la Thessalie, qui forme aujourd'hui le sandjak de Tricala. Sa capitale, *Larisse*, en turc *Ienitcher*, au bord du *Pénée* ou de la Salembria, est mal bâtie, mais importante par ses fabriques de maroquins et par ses champs fertiles en tabac et en coton. Près du Saladje-Potamos, l'antique *Apidanus*, affluent du Pénée, se voit encore l'enceinte de Pharsale, dont les plaines furent le théâtre de la lutte entre César et Pompée : la ville nouvelle est peuplée de 4,000 âmes. *Tricala*, résidence d'un pacha, est sale et mal bâtie, mais trois fois plus considérable que la précédente. Près de ses murs sont les défilés du canton d'Agrafa qui conduisent en Épire. Au nord s'élève les *Metéora*, groupe de rochers d'un aspect extraordinaire, dont les sommets coniques portent de vieux monastères où l'on ne peut monter que dans des corbeilles suspendues à des cordes. Ces couvens, quoiqu'habités par des moines, servent de lieu d'exil aux condamnés pour crimes politiques.

La chaîne du mont Volutza et Lacha sépare l'antique Thessalie de la Macédoine. Cette région naturelle, qui forme la partie occidentale de la Romélie, est de tous côtés entourée de montagnes; elle projette au sud-est, dans l'Archipel, une sorte de presqu'île terminée par trois promontoires dont l'Athos est le principal et qui déterminent les contours de quatre golfes profonds; les deux plus grands, celui de Contessa et celui de Salonique, reçoivent les eaux de deux fleuves : le Strauma, l'ancien *Strymon*, et le Vardar ou l'*Axius*, dont Homère a chanté les eaux limpides et le cours sinueux.

Il existe dans la Macédoine quelques lacs qui produisent une grande quantité de sel, mais c'est l'agriculture qui fait la richesse de ce pays. Le sol est en général tellement fertile que le froment y mourrait par une surabondance de vie, si l'on ne prenait la précaution de le tondre ou de le faire brouter par des moutons. Des cultures plus avantageuses encore sont celles du coton, du tabac, et des vignobles qui produisent plusieurs vins comparables à ceux de la Bourgogne.

L'une des grandes villes que nous visiterons d'abord est *Monastir* ou *Bitolia*, résidence du pacha de Romélie et d'un archevêque grec. Elle est traversée par le Kutchuk-Carasou, rivière qui prend naissance au pied du mont Bora. A sa sortie de la chaîne du *Scardus*, le Vardar passe auprès d'*Urcup* ou de *Scopia*, ville ouverte et commerçante, chef-lieu d'un sandjak apanage du chef des eunuques. En descendant la vallée de la Vistritza, embellie par plusieurs lacs, on arrive dans un site admirable au milieu duquel s'élève *Edesse*, aujourd'hui *Vodina*. La rivière, divisée en quatre branches, forme au milieu des édifices plusieurs cascades pittoresques.

Sur la côte, au nord-est de l'embouchure du Vardar, au fond du golfe auquel elle donne son nom, la grande ville de *Salonique* conserve encore des arcs de triomphe et d'autres monumens de son antique splendeur; on y remarque la mosquée de Saint-Démétrius, le port qui peut donner asile à 300 vaisseaux, et les aqueducs qui conduisent l'eau à la ville. Les Juifs y exercent une grande influence, et sont maîtres d'un commerce assez considérable pour que leurs caravanes portent chaque année jusqu'à Leipsick des cotons, des tabacs, des tapis et des maroquins. Son port est, après celui de Constantinople, le plus important de la Turquie d'Europe. Les autres petites villes de cette partie de la Macédoine sont moins intéressantes que le mont Athos, qui porte sur ses flancs plusieurs bourgades, 22 couvens et 500 chapelles, cellules ou grottes. Les 4,000 moines qui les habitent exercent divers états entre les offices religieux, et font même un trafic au bourg de *Karkie*, chef-lieu de la montagne, et au port fortifié d'*Alavara*.

Dans le bassin du Strymon et du Pontus, on peut citer *Serès*, ville ouverte et bien bâtie, connue par ses fabriques de cotonnades, *Drama*, par ses toiles pour les tentes; et en remontant vers les sources du Strymon, le chef-lieu de sandjak, *Kostendil* ou *Ghiustendil*, fréquenté pour ses eaux thermales et sulfureuses.

Parmi les peuplades de la Macédoine, on doit distinguer les *Yenruks*, descendans des Turcomans, jouissant de grands priviléges et s'occupant de la fabrication des draps; les tribus bulgares et albanaises menant une vie pastorale; les *Lacs-Oulacs*, habitant vers les sources du Vardar; les *Kastarèses*, formés d'un mélange de Serviens et de Valaques.

La partie orientale de la Romélie comprend l'ancienne Thrace. Au pied des monts Despoto-Dagh, ou de la chaîne de Rhodope, commence à couler vers l'orient un affluent de la Maritza, l'Arda, qui traverse un pays peu connu des voyageurs, jusque sur le territoire du sandjak de *Tchirmen*, dont le chef-lieu n'a rien d'intéressant, mais qui renferme une ville que par son importance on doit regarder comme la seconde de la Turquie d'Europe : c'est au bord de la Maritza, dans un bassin couvert de

vignobles et de champs de blé, au milieu de bosquets de cyprès et de jardins de roses, qu'*Andrinople* élève ses nombreux minarets. Ses vieilles murailles, flanquées de 12 tours et défendues par une citadelle, ne peuvent, ainsi que l'expérience l'a démontré récemment, arrêter la marche d'une armée européenne. Le principal édifice de cette cité riche et commerçante est la mosquée de Sélim II : sa vaste coupole est soutenue par des colonnes de porphyre que l'on croit antiques.

Un long rameau du Balkan qui descend vers le sud-est présente une chaine appelée les monts Stanches ou le petit Balkan; elle sépare les hautes plaines d'Andrinople des rivages de la mer Noire. Sur son versant occidental s'élève *Kirk-Kilissia*, dont le nom signifie *les quarante églises*, ville assez considérable, peuplée d'une colonie juive qui fournit Constantinople de beurre et de fromage. Les flancs orientaux de la chaine dominent des côtes inhospitalières, où *Midiah* conserve des monumens souterrains très-curieux, et n'offre au navigateur qu'un golfe dangereux; où *Aïnada* et *Sizeboli*, l'antique *Apollonia*, s'entourent de murs bastionnés; où *Bourghas*, au fond d'un golfe, n'a pour protéger son port qu'une forteresse en ruine.

Nous avons laissé à quelques lieues de la côte *Viza*, petite ville bien bâtie, chef-lieu d'un sandjak qui renferme la capitale de l'empire. Elle est sur une grande route qui conduit à celle-ci.

Constantinople, ancienne bourgade thracienne sous le nom de *Lygos*, colonie grecque sous celui de *Byzance*, devint la capitale de l'empire romain sous la domination de *Nea-Roma*, à laquelle fut substituée plus tard celle de *Konstantinou-Polis*. Les Turcs l'appellent *Stamboul*. Elle occupe un promontoire triangulaire, partagé en sept collines que baignent au sud les flots de la mer de Marmara, et que limite au nord un petit golfe formant un port où 1200 vaisseaux trouvent un mouillage sûr. Son enceinte triangulaire, formée de murailles dont les mieux conservées sont celles de Théodose, a près de 5 lieues et demie de tour; il est donc certain qu'avec ses faubourgs sa circonférence est plus considérable que celle de Paris.

La première vue de cette grande ville présente au voyageur, dans le même instant, une foule de tableaux ravissans, mais l'admiration cesse dès qu'on a pénétré dans ses murs. Ses rues étroites, mal pavées, sont bordées de maisons ou plutôt de baraques dont la construction en bois rend les incendies fréquens et terribles; en les parcourant on est aussi révolté de l'air fier des Musulmans que de la démarche humble et timide des juifs, des Arméniens et même des Grecs. Le faubourg du Phanar est habité par les tristes descendans des familles byzantines, qui, malgré leur titre de prince, ne songent qu'à s'enrichir et rampent devant tous les pouvoirs. Celui de Eïoub doit son nom au beau mausolée élevé par Mahomet II à Eïoud, porte-étendard du prophète. Ce faubourg renferme la fameuse mosquée où l'on conserve plusieurs reliques de Mahomet, et le sabre dont l'émir ceint le sultan à son avénement au trône. Le *sérail*, beaucoup trop vanté, est d'un aspect romantique, mais se compose d'un mélange irrégulier de pavillons, de prisons, de casernes et de jardins. L'église de *Sainte-Sophie* est d'un effet magnifique, mais seulement à l'intérieur; c'est un monument de l'empereur Justinien; il n'a dû sa conservation qu'à sa transformation en mosquée. L'*Hippodrome*, commencé par Sévère et terminé par Constantin, est aujourd'hui une promenade publique, au milieu de laquelle s'élève encore l'obélisque qui le décorait; le château des *Sept-Tours* n'est qu'une faible citadelle; et parmi les mosquées, celle du sultan Achmet et de la sultane Validé sont les plus remarquables, quoique leur architecture manque de grâce et de majesté. Le port de Constantinople est un des plus vastes et des plus commodes que l'on connaisse; son entrée est éclairée par deux phares et défendue par des forts placés d'un côté à la pointe du sérail et de l'autre à l'arsenal. Il sépare la ville des faubourgs de Péra, de Galata et de Cassim-Pacha. Dans le premier sont les palais des ambassadeurs et les maisons des francs; le second, entouré de murailles et de fossés, renferme les magasins des marchands et des négocians. L'arsenal, les chantiers de construction, le palais, ou plutôt le fort qu'habite le capitan pacha, et le bagne qui, à la honte des puissances chrétiennes, n'est rempli que de malheureux esclaves chrétiens, font partie du faubourg de Cassim-Pacha.

Cette cité, dont la population ne peut pas être évaluée à moins de 600,000 âmes [1], renferme plus de 200 mosquées, dont 14 portent le titre d'impériales, 300 chapelles, 35 églises, 6 couvens catholiques, 18 bazars, 800 fontaines et plus de 250,000 maisons.

Placée sur le bord du canal des Dardanelles, comme Constantinople l'est sur celui du Bosphore, *Gallipoli*, célèbre chez les Turcs par ses beaux maroquins, est la première ville européenne dont ils s'emparèrent. Elle a deux

[1] Le général Andréossy l'évaluait en 1815 à 593,600

ports et n'est défendue que par un vieux château. C'est la plus importante ville du Sandjak dont elle est le chef-lieu.

A la sortie des Dardanelles, quatre îles importantes s'offrent dans l'archipel : *Imbro* ou *Imbros*, peuplée de 4,000 âmes, couvertes de montagnes boisées et entrecoupées de fertiles vallées où l'on récolte du blé, du vin, de l'huile et du coton; au nord-ouest, *Samotraki*, jadis célèbre sous le nom de *Samothrace*, par ses mystères et par le culte des dieux cabires; appelée *libre* par Pline, aujourd'hui renfermant une faible population abrutie par l'esclavage; près des côtes de la Romélie, *Tarcho*, l'ancienne *Thassos*, qui, sous une administration éclairée, s'enrichirait par l'exploitation de ses forêts et de ses marbres, comparables à ceux de Paros; enfin *Lemno* ou *Lemnos*, la plus méridionale et la plus grande des quatre, peuplée de 8,000 Grecs, et dont l'origine volcanique est attestée par la nature du sol et par la poétique mythologie qui y plaçait les forges de Vulcain.

A l'est de la Grèce, l'île de *Candie*, l'ancienne Crète, est située de manière à fixer les limites entre l'Archipel et la Méditerranée; les principales montagnes sont, à l'ouest, les *Montagnes blanches*, aussi élevées que les sommets du Péloponèse; et au centre le mont *Ida*, dont les diverses zones présentent chacune une végétation et un climat différent. La plupart de ces montagnes sont calcaires et même crétacées; cependant celle de *Malava*, près le golfe de Suda, est schisteuse et granitique à sa base. La chaleur du climat est tempérée par le vent nommé *embat*, qui souffle du nord : les rivières ne sont que des torrens grossis, et les vallées et les plaines, dont une partie est inculte, produisent des vins estimés, des fruits exquis et des cannes à sucre. On récolte aussi dans l'île du blé, du sel, des huiles, de la soie, du miel, etc. On n'y trouve pas de bêtes féroces; les animaux privés et le gibier y sont abondans.

Les capitales des trois pachaliks qui divisent l'île sont *Candie*, dont le port est défendu par des fortifications bien entretenues, et dont les maisons tombent en ruine; *Rétimo* et *La Canée*, environnées d'une muraille et d'un fossé. Les Turcs de Candie sont beaux et mènent une vie patriarcale; les *Abdiotes*, reste des Sarrasins, vivent dans une sorte d'indépendance au sud du mont Ida : il en est de même des *Sphachiotes*, qui sont les plus industrieux et les plus valeureux habitans de l'île, et qui, du port de *Spachia*, leur chef-lieu, font le commerce et quelquefois même la piraterie.

C'est ici que nous terminerons la description de la Turquie d'Europe; ce serait rouvrir les plaies encore seignantes d'une nation qui a su par son courage, affranchir de la tyrannie une portion de son territoire, que de le comprendre aujourd'hui parmi les provinces turques : la Grèce est appelée désormais a occuper un rang parmi les États de l'Europe.

TABLEAU des divisions géographiques et administratives, de la population, des revenus, des forces de terre et de mer de la Turquie d'Europe.

Superficie totale en lieues.	Population absolue.	Population par l. carrée.
24.713.	8,800,000.	360.

A. PROVINCES IMMÉDIATES.

1. *Beglerbeglik de Romélie.*

Sandjaks.	Villes.	Populat.
Viza	CONSTANTINOPLE	600,000
	Viza	5,000
Kirk-Kilissia	*Kirk-Kilissia*	16,000
	Sizeboli	8,000
Tchirmène	*Tchirmène*	2,000
	Andrinople	120,000
Kostendil	*Kostendil*	10,000
Uskup	*Uskup*	6,000
Sérès	*Sérès*	20,000
Salonique	*Salonique*	70,000
Monastir	*Monastir*	15,000
	Gheortcha	6,000
Ochrida	*Ochrida*	6,500
Tricala	*Tricala*	12,000
	Pharsale	4,000
	Larisse	30,000
Carlélie	*Vrachori*	3,000
Janina	*Janina*	25,000
	Arta	10,000
	Prévésa	3,000
Delvino	*Delvino*	20,000
	Philatès	3,000
Avlone	*Avlone*	6,000
	Bérat	6,000
	Liboovo	6,500
Scutari	*Scutari*	20,000
	Cavaya	3,000
Sophia	*Sophia*	50,000
	Philippopoli	30,000
	Percoftza	5,500
	Nissa	40,000
Silistri	*Silistri*	20,000
	Choumla	20,000
	Varna	16,000
	Hadji - Ogloû - Bazardjik	6,000
Roustchouk	*Roustchouk*	25,000
	Tournovo	12,000
	Loftza	4,000
	Nicopole	15,000
Vidin	*Vidin*	25,000

Sandjaks.	Villes.	Populat.
2. *Djesair ou gouvernement du capitan-pacha* [1].		
Gallipoli	*Gallipoli*	15,000
	Dimothoecha . .	5,000
	Kechan.	10,000
	Cumourdjina . .	12,000
	Tzailak	5,000
3. *Beglerbeglik de Bosnie.*		
a. CROATIE.		
Bagna-Louka.	*Bagna-Louka.* .	7,000
Hertchek ou Herzegovine.	*Mostar.*	5,000
	Nevesigue . . .	3,000
	Trébigné	9,000
b. MONTÉNÉGRO (DIVISÉ EN 5 CANTONS).		
	Cettigne	2,000?
c. BOSNIE PROPREMENT DITE.		
	BOSNA-SERAÏ. .	60,000
Trawnik	*Trawnik*	10,000
	Techein.	5,000
Jeni-Bazar.	*Jeni-Bazar* ou Novi-Bazar . .	7,000
	Priebol	8,500
	Vichgrad	3,000
B. PROVINCES MÉDIATES.		
a. SERVIE.	BELGRADE . . .	25,000
b. VALACHIE.	BOUKHAREST . .	80,000
	Giurgevo	7,000
	Kimpolung. . .	4,000
	Slatina	3,000
	Krayova	8,000
c. MOLDAVIE.	JASSY.	30,000
	Galatz	7,000

ARMÉE EN 1829.

Infanterie régulière . . .	180,000 hommes.
Cavalerie régulière. . . .	25,000
Troupes irrégulières à pied et à cheval. . . .	100,000
Total. . . .	305,000

Marine.

Vaisseaux de ligne.	16?
Frégates	25?
Corvettes	5?
Bâtimens inférieurs	24?
Total	70?

Finances.

Revenus.	Dépenses.	Dette.
75,000,000 fr.	7,000,000 fr.	200,000,000 fr.

CHAPITRE CINQUANTIÈME.

Description de la Grèce indépendante.

Après trois siècles d'ignorance et d'esclavage, la patrie du génie, la terre de la liberté, impatiente du joug humiliant sous lequel elle gémissait, et qu'elle avait déjà tenté de secouer, souleva de nouveau ses chaînes, et, à défaut d'autres armes, s'en servit contre ses oppresseurs. Le Musulman méprisa le désespoir d'un peuple de *raïas* ou d'esclaves infidèles; la flamme et le fer dévastèrent la Grèce; l'Europe, insensible au généreux élan d'une nation chrétienne, vit avec indifférence préparer le martyre auquel celle-ci paraissait être inévitablement réservée; mais ce que les froids calculs de la politique n'osaient tenter, le sentiment religieux, la compassion qu'inspire le malheur, l'essayèrent et l'accomplirent. Le cri de liberté qui retentit dans toutes les âmes généreuses, fut le signal d'une croisade nouvelle; les peuples chrétiens envoyèrent des secours pécuniaires à leurs frères opprimés; des guerriers habitués à verser leur sang pour l'indépendance de leur pays, se firent une patrie de la Grèce, et volèrent à sa défense, tandis que des hommes, guidés par une utile philanthropie, organisèrent sur le sol classique des lettres, des beaux-arts et de la philosophie, les moyens propres à y répandre et à y perpétuer les lumières; contribuant ainsi à rendre à l'Orient les bienfaits de la civilisation que l'Occident en a jadis reçus.

Cependant au milieu des traits de courage et d'héroïsme dignes des tems anciens; au milieu des actes de cruauté auxquels se livraient les Grecs à l'imitation de leurs ennemis; au milieu des dissensions qui régnaient parmi leurs chefs, ils organisèrent un gouvernement régulier. Après avoir fatigué les Turcs par une résistance

[1] Ce pachalick comprenait, avant l'émancipation de la Grèce, toutes les îles de l'Archipel; aujourd'hui il s'étend sur les quatre îles les plus septentrionales et sur celles qui bordent les côtes de l'Asie.

opiniâtre où la valeur suppléait le nombre, ils allaient peut-être succomber : une armée d'Arabes et d'Égyptiens, aussi fanatiques, mais plus aguerris que les Turcs, incendiait les villes, et se proposait d'emmener en esclavage tout ce qui échapperait au fer et à la flamme, lorsque, fatiguées de ces longs carnages, la Russie, l'Angleterre et la France conclurent un traité ayant pour but d'obliger la Porte Ottomane à cesser une guerre d'extermination. Mais que pouvaient les négocations sur un gouvernement habitué à ne reconnaître que le droit de la force? Il fallut la célèbre journée de Navarin, où la marine des trois puissances détruisit la flotte turque, pour lui prouver que le tems d'éluder les traités était passé; il fallut la présence des troupes françaises pour forcer l'armée égyptienne à évacuer la Morée.

Aujourd'hui, quel que soit le gouvernement qu'adoptera la Grèce, obligée de se plier à l'intervention étrangère, soit qu'elle conserve les formes démocratiques qui, depuis qu'elle a proclamé son indépendance, ont présidé à son organisation, ou qu'elle se façonne à celles de la vieille Europe; soit qu'elle confie la direction de ses affaires à un Grec digne de son choix, ou qu'elle accepte pour chef un prince étranger, elle n'oubliera pas qu'elle a acheté sa liberté par dix années de carnage et de sanglans combats, que l'un de ses enfans peut seule faire sa force, et que les lumières de la civilisation et les richesses que lui offrent un sol fertile, une position avantageuse pour le commerce, et de nombreuses îles peuplées d'intrépides marins, doivent la placer un jour au rang des principaux États de la Méditerranée.

D'après les limites fixées par les trois puissances protectrices de la Grèce, cet État est circonscrit du sud-ouest au nord-est par une ligne qui suit le cours de l'Aspro Potamos, depuis son embouchure jusqu'aux lacs d'Angelo-Castron et de Vrachori, qu'elle traverse près de leurs rives septentrionales, jusqu'au mont Artolina, à 8 lieues de Lépante, d'où elle suit la crête du mont Axos, la vallée de Calouri et la cime du mont Oeta jusqu'au golfe de Zeitouni, près de l'embouchure de l'Hellada ou du *Sperchius*. La Grèce ainsi limitée occupe du nord au sud, depuis les bords de l'Hellada jusqu'au cap Matapan, une longueur d'environ 60 lieues, et de l'est à l'ouest, depuis le cap de Marathon jusqu'à celui de Tanèse, en traversant l'isthme de Corinthe, une largeur de 56 lieues.

Les îles accordées à la Grèce dans l'Archipel sont Négrepont, et celles qui s'élèvent à l'est, telles que Skiatos, Scopelo, Chelidromis, Sarakino, Pelagnissi, Joura-Nissi et Skyro, ainsi que toutes les Cyclades; mais l'importante Candie reste soumise à la Porte.

Nous commencerons notre course près de l'embouchure de l'Hellada, par les Thermopyles, cet étroit défilé, ce célèbre rempart de l'indépendance des Grecs anciens et modernes. Sur le versant méridional de la chaîne du mont Oeta, le ciel devient plus ardent; les chaleurs de l'été, qui desséchent les rivières, sont souvent insupportables; l'hiver est la saison des pluies et des orages; mais l'automne et le printems rivalisent par les dons qu'ils répandent jusqu'aux extrémités de la Morée. Presque partout le sol, riche et fertile, attend que des bras, armés pour sa défense, se livrent avec sécurité aux travaux de Cérès et de Pomone. Près des rives du Topolias ou *Copaïs*, grand lac alimenté par le Mavro-Potamos ou le *Cephise* et d'autres rivières, et remarquable par le gouffre appelé *Katabatron*, qui sert d'écoulement à ses eaux, la garance est une des plantes qui réussissent le mieux. Les terrains qui s'inclinent vers le golfe de Lépante et celui d'Égine sont favorables à la culture de l'orge, et produisent des oliviers qui fournissent la meilleure huile de la Grèce; mais quelquefois ces arbres souffrent des brumes épaisses qui s'élèvent de l'Archipel. La Corinthie et l'Arcadie se couvrent de pâturages et de champs d'orge; la première de ces deux petites contrées peut toujours vanter ses raisins sans pépins; la seconde, ses troupeaux; Athènes, son huile et ses olives; Argos, ses cotons estimés. Le mont Hymète est toujours habité par ces précieux essaims qui distillent un miel d'un parfum exquis et d'une transparence admirable.

Les nombreuses montagnes de la Grèce, totalement dépourvues de forêts, ont leur base couverte de prairies que peuplaient des troupeaux de moutons et de chèvres avant l'insurrection. Elles se divisent en plusieurs chaînes : celle qui borde au nord le golfe de Lépante, dominée par le Lakoura ou le *Parnasse*, et le Zagora ou l'*Hélicon*, chantés par les poètes, dépend de la chaîne du Pinde. Les monts Helléniques disparaissent dans l'isthme de Corinthe, et ceux de la Morée, dont le principal sommet est le Pentadaktylon ou le *Taygète*, forment des groupes différens. Celui du Taygète, qui court à l'occident et se termine au cap Matapan, autrefois le célèbre *Ténare*, est indépendant des monts Malevo ou Dzakona, l'ancien *Olympe* du Péloponèse, chaîne parallèle et orientale qui finit au cap Maléa ou Saint-Ange. Malgré la grande élévation qu'at-

teignent quelques-uns de leurs sommets, les montagnes de la Grèce ne donnent naissance à aucun cours d'eau considérable. L'Aspro-Potamos, qui forme une de ses limites, est le plus important : il n'a pas plus de 45 lieues d'étendue. Dans la Morée, les deux principaux sont le Rouphia ou l'*Alphée* et l'Iri ou l'*Eurotas*, qui ne parcourent pas un espace de plus de 20 à 25 lieues. Ce dernier a été confondu sur toutes les cartes avec le Vasili-Potamos, que le colonel Bory de Saint-Vincent a reconnu pour une rivière plus considérable que l'Eurotas, quant au volume de ses eaux, mais qui n'a qu'une lieue et demie de cours, et qui, coulant parallèlement à ce dernier, n'en est éloignée que d'une lieue.

Des roches granitiques et schisteuses constituent les principales chaînes de la Grèce. Au Taygète elles supportent ce beau porphyre vert antique dont le gisement a été reconnu par la commission scientifique française. Ce porphyre et différentes roches de la formation houillère sont recouverts par une énorme masse de calcaire compacte, très-dur, que l'on observe dans la plus grande partie de la Morée, et qui renferme des marbres blancs. Ces marbres forment les cimes du Taygète; des schistes remplis de filons de fer oligiste et quelques bancs porphyriques, renfermant le vert antique, constituent sa base. Les dépôts de sédiment supérieurs se montrent dans toute l'étendue de l'isthme de Corinthe, sur les côtes du golfe d'Athènes, dans les plaines de la fertile Elide et dans les profondes vallées de l'Alphée, de l'Eurotas et du Pamisus. La petite presqu'île de Méthana est formée de dépôts volcaniques. Au mont Trélovouno, l'ancien *Hymète*, on pourrait encore exploiter le marbre blanc grisâtre, célèbre du tems de Xénophon. L'île de Paros possède ces marbres auxquels le ciseau des Phidias et des Praxitèle donnait le mouvement et la vie. Un jour, le génie des arts se relevant au sein de la Grèce moderne, utilisera ses beaux marbres blancs ou ornés des plus vives couleurs, ces cipolins, ce pentélique, exploité par les anciens au mont Pentelès, et toutes ces roches que le goût et le luxe disposaient avec tant d'art dans leurs somptueux édifices.

Du haut du Parnasse, antique séjour d'Apollon et des Muses, nous pouvons contempler la fertile Livadie et les côtes septentrionales de la Morée. Au fond d'une baie, à l'entrée du golfe de Lépante, qui prend d'abord le nom de Patras, jetons un regard sur les tristes remparts de *Missolonghi*, que le courage de ses habitans rendit si funestes à l'armée turco-égyptienne qui l'assiégeait, et qui y perdit 13,000 hommes. Plus près, *Lépante* occupe sur le bord du golfe le penchant d'une colline. A la base septentrionale de l'Hélicon, près du fameux antre de Trophonius, l'industrieuse ville de *Livadie* donne son nom à la contrée. Quittons celle-ci et traversons la Béotie et l'Attique.

Thèbes ou *Thiva* ne se compose plus que de quelques centaines de maisons et de chaumières; les ruines de la ville antique garnissent les flancs d'une petite colline. A *Athènes*, dont les derniers désastres ont achevé de ruiner les précieux monumens, l'Arcopolis frappe toujours les regards; mais sur le rocher qui domine l'ancienne et la nouvelle ville, il ne reste que des débris de ce célèbre Parthénon, belle conception de Périclès, que le barbare amour de lord Elgin pour les arts, a plus endommagé que l'aveugle ignorance des Turcs.

A l'extrémité de l'isthme qui forme le fond des deux golfes de Lépante et d'Égine, *Corinthe* est sur le sol de la Morée. Cette cité, jadis si riche, a presque entièrement disparu. Ruinée pendant l'insurrection, une centaine de familles commençaient, à la fin de 1829, à y rebâtir quelques barraques en bois. Si nous suivions la côte vers le nord-ouest, nous verrions *Patras*, naguère peuplée de 6 à 8,000 âmes, que sa situation rendait la place la plus commerçante de la Morée, et qui, réduite à 200 feux, commence à se relever sous l'influence des Français. *Damala*, près d'un cap, est un village voisin de l'antique *Trézène*. Sur le bord d'un golfe auquel elle donne son nom, *Nauplia* ou *Napoli de Romanie*, peuplée de 10,000 âmes, est maintenant un port assez important, quoiqu'elle n'offre aux gros vaisseaux qu'un mouillage éloigné de plus d'une lieue de ses ramparts. Le fort d'*Ischkalé* et celui de *Palamède*, dont la construction date de la plus haute antiquité, forment sa principale défense. Au fond du golfe on voit *Argo* ou *Argos*, qui n'a conservé de son antique splendeur qu'un théâtre et une forteresse construite sur un pic tellement escarpé que, dans le système actuel de défense, il ne peut être utilisé. Avant l'insurrection, elle formait un énorme village de 6,000 âmes : aujourd'hui elle n'a plus que 7 à 800 habitans. Ses jardins sont remarquables par leur fertilité. A 22 lieues au sud, *Monembasie* ou *Napoli de Malvoisie*, qui fait le commerce de vins, est défendue par une forteresse qui domine sa grande rade. *Armyros*, le seul mouillage un peu tenable sur la côte du Magne près du golfe de Laconie, est célèbre par la courageuse résistance des Maniotes, qui arrêtèrent, en 1827, toutes les forces d'Ibrahim-Pacha. Sa prospérité crois-

sante était attestée, au commencement de 1830, par un grand nombre d'habitations élégantes et plus commodes que celles du reste de la Morée. Au fond du golfe de Laconie, *Marathonisi* est l'antique *Githium*, le port des flottes spartiates. Les Turcs n'y pénétrèrent jamais; et sous le gouvernement despotique et paternel de l'illustre famille des Dzanettaki, ce bourg est devenu florissant. Il possède un port commode. Son sol montueux, mais entrecoupé de belles plaines, produit tout ce qui est nécessaire à la vie : on y cultive, en grand, le coton et le chêne velani, dont la cupule ou l'enveloppe du gland, connue sous le nom de *velanède*, remplace la noix de galle dans le commerce.

Après avoir doublé le cap Matapan on aperçoit *Coron*, qui donne son nom à un golfe vaste et profond, et dont le port n'offre aux navires qu'un incommode abri contre les vents du sud. Sur la côte occidentale, *Modon* a vu les Grecs incendier, en 1825, une flotte turque retirée dans sa rade, comme *Navarin*, le seul port militaire de la Morée, vit brûler, le 19 octobre 1827, par les puissances alliées, les vaisseaux turco-égyptiens. Cette place venait d'acquérir une nouvelle importance par la construction d'une forteresse imposante, lorsque ce monument de la protection de la France fut détruit par la foudre à la fin de 1829. *Calamate*, au fond du golfe de Messénie ou de Coron, dominée par les ruines d'un vieux château vénitien, est entourée de champs couverts d'oliviers. Ville d'environ 8,000 âmes, elle fut totalement détruite pendant les longs désastres de l'insurrection; mais vers la fin de 1829, sa position favorable y avait déjà rappelé plus de 1500 habitans. *Nysi*, à deux lieues à l'ouest sur le Pamysus, au centre d'une plaine magnifique mais malsaine, avait été anéantie : la fertilité de son sol en a fait le séjour de plus de 800 familles. *Arcadia*, l'antique *Cyparissa*, située sur le bord d'un golfe, est le chef-lieu d'une préfecture. Ruinée par la guerre, ses 1200 feux ont été réduits à 300.

Dans l'intérieur du Péloponèse, *Misitra*, à deux lieues de l'Eurotas, et à une heure de marche de l'antique Sparte, est aujourd'hui le chef-lieu du département de Laconie. *Tripolitza*, presque au centre de la péninsule, en occupe un des plateaux les plus élevés : les restes de ses édifices modernes s'élèvent comme des ruines antiques au milieu des cabanes que sa population décimée par la guerre a récemment construites. Ces deux cités étaient les plus importantes de l'intérieur. *Caritène*, à quelques lieues à l'ouest de Tripolitza, est une petite ville dont Colocotroni a fait une forteresse inexpugnable.

Ne quittons point la Grèce continentale sans dire un mot de ses habitans, dont les vertus ont été trop vantées par d'aveugles enthousiastes, et les vices exagérés par d'injustes détracteurs. Un peuple abruti par l'ignorance et l'esclavage ne se régénère pas en quelques années. Les Grecs ont hérité de l'esprit et des qualités de leurs ancêtres, mais ils en ont aussi conservé la vanité qui enfante les discordes et la frivolité qui fait souvent avorter les plus nobles projets. Les lumières de la civilisation moderne modifieront sans doute les inconvéniens qui naissent de ce caractère. Les femmes grecques d'aujourd'hui ne le cèdent en rien à celles d'autrefois : elles sont aussi séduisantes par l'élégance de leur taille que par la finesse et la beauté de leurs traits. On reconnait dans leur costume quelques traces de l'antiquité.

Plusieurs tribus de paysans ont conservé des mœurs austères et un tel esprit d'indépendance que la Porte s'est toujours vue forcée de les reconnaître comme tributaires. Tels sont les Cacovonniotes, pirates intrépides, qui habitent le cap Matapan; tels sont les Maïnotes, beaucoup plus nombreux, formant une population de 75,000 individus qui occupent le Taygète et ses dépendances, c'est-à-dire le *Maïna* ou le *Magne*. Sobres, courageux et amis de la liberté, comme les Spartiates dont ils descendent [1], ils ont puissamment contribué à la conquête de l'indépendance de la Grèce. Les Turcs n'ont jamais pénétré dans leurs montagnes.

Le clergé grec, qui vient de fournir des martyrs à la cause de la religion et de la liberté, se divise en ecclésiastiques séculiers, qui ne peuvent jamais dépasser le grade d'archiprêtre, et en moines, auxquels appartiennent les dignités supérieures. Les prêtres et desservans peuvent se marier, mais seulement avant leur ordination, une seule fois et à une vierge. Les Grecs font cinq carêmes par an et les observent avec la plus grande rigueur : une faible partie de la population s'est laissé entraîner à une sorte de réunion avec l'Église romaine et reconnait l'autorité du pape, tout en conservant les mariages des prêtres et les rites de l'Église d'Orient.

Parcourons maintenant les Cyclades, îles

[1] La commission scientifique de Morée a reconnu que les Maïnotes sont les descendans des Spartiates. Nous devons au président de cette commission plusieurs des renseignemens que nous donnons sur la Grèce.

qui se groupent en cercle autour de Paros. La plus considérable est *Naxos*, parsemée de montagnes dont la base, granitique et schisteuse, supporte de beaux marbres blancs, et qui donnent naissance à des sources nombreuses rafraîchissant un sol fertile. Un bon port faciliterait l'exportation de ses produits. Les autres Cyclades sont *Amorgo*, dépourvue de bois; *Stampalia*, dont les rochers sont, comme ceux de toutes les îles de l'archipel, couverts de genevriers et de pistachiers-lentisques; *Namphio*, abondante en perdrix et en oignons; *Santorin*, ancien volcan dont les déjections ont formé un sol favorable à la culture de ses vignobles estimés; *Polycandro*, dont les rochers ont un aspect effrayant; *Paros*, célèbre par ses marbres et son port; *Nio*, par le tombeau d'Homère; *Sikino*, par son froment; *Antiparos*, par sa grotte, dont les brillantes stalactites étaient pour Tournefort un exemple de la végétation des pierres. L'île de *Milo*, malsaine et stérile, a un excellent port : des volcans éteints, d'autres en pleine activité, y entourent la base calcaire du mont Saint-Elie; on y remarque plusieurs grottes et des galeries souterraines. *Cimolis* ou *Argentière* est connue pour sa *cimolite*, argile propre à fouler les draps; *Siphanto*, riche de ses fruits, néglige ses mines; *Sériphe* n'est qu'un amas de rochers, célèbres dans la fable pour avoir été la prison de Danaé; *Thermia* renferme une source chaude, salée; enfin *Zéa*, diminuée par des tremblemens de terre, possède encore un port excellent.

Sur les côtes mêmes de la Grèce nous trouverons *Calouri*, que l'histoire appellera éternellement *Salamine*; la volcanique *Egine*, peuplée de pigeons, garnie de rochers inaccessibles, dépourvue de bois et de ruisseaux, avec un bon port et une petite ville alimentée d'eau par des puits et riche en poteries antiques; *Poros*, dont le port ne le cède qu'à celui de Navarin; *Hydra*, demeure d'une peuplade industrieuse, commerçante et libre, qui a combattu au premier rang contre la tyrannie musulmane; *Spetzia*, voisine d'Hydra, dont elle n'est qu'un diminutif.

En allant de Naxos vers le nord, on découvre *Myconi*, habitée, ainsi que Tino, par les plus jolies femmes de la Grèce; *Syra*, sèche et sans eau, si ce n'est celle d'une petite source qui appartient à l'évêque latin; *Délos*, aujourd'hui inhabitée, et dont le sommet stérile est couronné par une butte granitique de 22 mètres de hauteur, décorée du nom de mont Cynthus. *Tino* produit non-seulement de la soie, des figues, des oranges et du vin, mais du blé. Elle est sans contredit la plus belle, la plus riche et la plus civilisée des îles de l'Orient. *Andros* est fertile en soie et en fruits, et ses montagnes, pauvres de sources, sont d'une horrible arridité.

Le détroit nommé *Bocca Silota*, où périt la flotte grecque en revenant de Troie, sépare les Cyclades de la grande île de *Négrepont*, l'ancienne *Eubée*. Celle-ci abonde en bétail, en blé, en vin, en oliviers et en bois de construction; sa capitale, ville forte, est considérée comme une des clefs de la Grèce.

Dans la partie septentrionale de l'Archipel, les îles sont plus éparses : ce sont *Skyro*, riche en marbres; *Scopelo*, qui donne des vins estimés; *Skiathos*, avec une bonne et vaste rade; *Sarakino*, connue par ses vignobles.

Avant la guerre de l'insurrection, le territoire grec renfermait une population de plus de 600,000 âmes; à la fin de 1829 elle paraissait réduite à 250,000, par la perte énorme qu'elle avait faite en hommes que le fer avait moissonnés, et en femmes que les Musulmans avaient vendues comme esclaves. On portait, au commencement de 1830, les Grecs des Cyclades à 200,000 : la Grèce régénérée comprenait donc à cette époque environ 450,000 habitans; mais elle pourrait nourrir une population cinq fois plus considérable.

Les *Iles Ioniennes*, soustraites au joug ottoman par les Vénitiens, possédées ensuite par les Russes, puis par les Français, et aujourd'hui formant, sous la protection de l'Angleterre, la *République des sept îles*, peuvent être considérées comme un complément naturel du territoire grec. Placées sous l'influence des zéphirs doux et pluvieux, ces îles éprouvent des printems longs et ont des étés modérés; mais les vents y amènent des changemens subits. Le sol en est généralement aride et rocailleux; mais partout où il se trouve un peu de terre, les oliviers, les citronniers, les orangers, les figuiers y étalent leur feuillage, leurs fleurs et leurs fruits; on fait dans plusieurs endroits la vendange quatre fois l'année, et l'on cueille des roses en abondance au chœur de l'hiver.

Corfou, la principale et la plus importante de ces îles, est traversée par une chaîne de montagnes qui s'étend du nord au midi. Nulle part l'olivier ne devient plus beau, mais l'huile y est âcre. Elle n'est qu'à 2,000 toises du continent, un large golfe y forme un port sûr et commode. La campagne n'est habitée que par des Grecs; quelques familles italiennes résident dans la capitale, *Corfou*, qui présente un système régulier de fortifications élevées à grands frais par les Français.

La petite île de *Paxo* est fertile en huile et

en vin, mais elle est dépourvue de sources, de blés et de pâturages. *Sainte-Maure* ou *Leucade*, qui rappelle la sensible Sapho, est riche en sel et s'unit au continent par un banc de sable et des ponts de bois; *Amaxichi* en est la capitale. *Céphalonie* est plus grande que Corfou; ses habitans sont courageux, intelligens, industrieux, mais vindicatifs et peu scrupuleux sur les moyens de gagner. Son sol est montueux, et fertile en vignes et en oliviers. Entre les petites villes d'*Argostoti* et *Luxuri* s'étend un port excellent, et près de là l'île de *Téachi* paraît être l'ancienne Itaque. *Zante*, sujette aux tremblemens de terre, produit de l'huile, du coton et du vin. Ses habitans ont conservé quelques vestiges des mœurs et des costumes antiques, mais on leur reproche leur jalousie, leurs vengeances perfides et leur corruption profonde. *Zante*, la capitale, est la plus grande ville des sept îles: le douzième de sa population se compose de Juifs. *Cérigo*, l'ancienne Cythère, au sud de la Morée, séparée de toutes les îles précédentes, est pierreuse et d'un aspect aride et triste. Il faut y porter toutes ses provisions.

Le gouvernement ionien repose sur des institutions aristocratiques. Le clergé s'y ressent encore de l'ignorance dans laquelle les Vénitiens retinrent si long-temps la population; mais une trentaine d'écoles d'enseignement mutuel, fondées depuis plusieurs années, contribueront avec le temps à éclairer un peuple qui mérite de l'être.

TABLEAU de la population de la Grèce indépendante.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Population par l. carrée.
2,300.	450,000.	195.

Population des îles.

Amorgo . .	2,600	Naxos . . .	10,000	Spetzia . .	5,000
Antiparos .	120	Nio	500	Syra	8,500
Andros . .	6,000	Négrepont.	60,000	Sikino. . .	500
Argentière	140	Peros . . .	900	Siphocos .	6,000
Colouri . .	1,200	Peros . . .	6,200	Seripho . .	200
Egine . . .	3,000	Polycandro	60	Stampalie.	1,200
Hydra. . .	30,000	Santorin. .	7,600	Tino . . .	20,000
Milo . . .	600	Skiatos . .	50	Thermia. .	1,000
Myconi . .	3,000	Scopelos. .	1,500	Zéa	1,200
Namphio .	800	Skiros . . .	500		

ILES IONIENNES.

Population générale.	Revenus.	Dépenses.
230,000 habit.	3,000,000 fr.	2,600,000 fr.

CHAPITRE CINQUANTE-UNIÈME.

Description du royaume d'Espagne.

Dans nos généralités sur l'Europe, nous avons déterminé quelques-uns des caractères qui distinguent la péninsule hispanique : nous n'y reviendrons pas. Nous ajouterons seulement que de la longue chaîne des Pyrénées partent quatre grands rameaux qui, se dirigeant parallèlement vers l'ouest, limitent les bassins de quatre grands fleuves : le Duero, le Tage, la Guadiana et le Guadalquivir, et que ces quatre rameaux se rattachent à une série de plusieurs groupes dirigés du nord au sud, qui forment plusieurs bassins, dont le plus considérable, borné au nord par les Pyrénées, est arrosé par l'Èbre. C'est en parcourant ces bassins et les versans inclinés vers l'Océan et la Méditerranée, sans nous astreindre à suivre les anciennes divisions par provinces et par royaumes, vieux débris de le féodatité espagnole et de la puissance mauresque, où les juridictions militaires, administratives, ecclésiastiques, toujours difficiles à bien déterminer et toujours rivales, que nous ferons connaître ce que l'Espagne renferme de plus intéressant.

Commençons par le versant septentrional des Pyrénées. Sur une petite presqu'île baignée par les eaux du golfe de Gascogne, *Saint-Sébastien* est bien bâtie et renferme des fabriques d'armes blanches; des fortifications défendent *Fontarabie*, à deux lieues à l'est, entre ces deux villes s'enfonce dans les montagnes une vaste baie close en apparence de tous côtés : c'est le *Port du passage*, l'un des plus sûrs et des plus beaux de l'Europe; la ville à laquelle il appartient est située entre les montagnes et la baie. *Bilbao*, capitale de la riche Biscaye, est l'entrepôt des laines exportées par l'Espagne. Sur le bord d'une autre baie, *Santander* est une des plus commerçantes cités de la vieille Castille. En avançant encore vers l'occident, nous verrons au centre de l'ancienne principauté des Asturies,

pays coupé par une multitude de jolies vallées étroites et sinueuses, presque toutes dirigées vers la mer, *Oviédo*, dont la cathédrale gothique compte, dit-on, onze siècles de construction. L'Asturien, peuple brave et laborieux, se vente d'être pur de tout mélange avec le sang étranger.

Les dernières pentes septentrionales des Pyrénées et le bassin qu'arrose le Miño appartiennent à l'ancien royaume de Galice. Cette province compte plus de 40 ports et quelques villes importantes. *Santiago* ou *Saint-Jacques de Compostelle*, célèbre par sa vieille cathédrale gothique ornée de sculptures bizarres et d'éclatans vitraux, en est la capitale. Elle fait un grand commerce d'images et de chapelets. *Le Ferrol* et *la Corogne* sont les principales places maritimes de la Galice. Traversons avec le Miño la chaîne des Pyrénées, dont les masses granitiques et schisteuses ont soulevé des grès rouges et des calcaires; descendons le fleuve jusqu'aux premières pentes de la Sierra Penagache, *Orense*, sur ses bords, nous fera voir un beau pont de 10 arches, tellement élevé qu'un vaisseau de guerre avec sa mâture pourrait passer dessous. Plus bas, le Miño sépare l'Espagne du Portugal; nous remonterons son principal affluent, le Sil, jusqu'au pied des Pyrénées, où il prend sa source; et là, franchissant un de leurs rameaux, la Sierra de Segundera, nous nous trouvons dans le bassin du Duero ou Douro.

A la descente de cette petite chaîne, la première ville que nous apercevons est *Astorga*, l'antique *Asturica Augusta*, dont les épaisses murailles ont été augmentées de plusieurs travaux de fortifications par les Français. Nous sommes dans la province de Léon ou dans la partie septentrionale du royaume de ce nom. *Léon*, sa capitale, est le plus ancien siége épiscopal de l'Espagne; son intérieur est triste, mais la beauté de ses édifices annonce une ville jadis plus florissante. Sa cathédrale est, par l'harmonie de ses proportions et la légèreté de ses ornemens, l'un des plus précieux monumens gothiques de la péninsule. On doit citer encore pour sa grandeur celle de *Palencia*, ville située entre la Pisuerga et le canal de Castille. Sur le Rio-Carrion, la petite cité de *Carrion de los Condes*, qui renferme des tanneries, des huileries et des fabriques de toiles, est célèbre dans les chroniques espagnoles par les souvenirs du Cid. Avant d'arriver sur le bord du Duero, nous verrons *Valladolid*, avec sa grande place à laquelle aboutissent des rues larges, droites et décorées de portiques, offrant l'aspect d'une ville déchue. Son château royal fut le berceau de Philippe II. Le fleuve arrose ensuite *Tordesillas*, *Toro* et *Zamora*; le Tormès, dont il reçoit les eaux à son entrée en Portugal, traverse *Salamanque*, célèbre par son université fondée en 1239, par ses 25 églises, et surtout par sa cathédrale, beau monument du XVIe siècle. Au sud-ouest de cette ville, *Ciudad-Rodrigo* avec laquelle elle rivalise pour ses nombreuses tanneries, s'élève au bord de l'Aguada, dont les eaux tombent dans le Duero sur la frontière du Portugal.

Les chaînes de montagnes appelées Sierras de Gata, de Gredos, de Guadarrama et de Somo-Sierra, qui forment le côté méridional du bassin du Duero, sont composées d'un granite grisâtre, à gros grains, qui se décompose avec facilité. Une petite chaîne plus au nord que la Sierra de Gredos offre un exemple remarquable de ces plateaux arides et nus, appelés *Parameras* par les Espagnols: ce sont autant de déserts qui présentent en petit le même aspect que les plaines élevées de la Tartarie. Le *Paramera* d'Avila, que nous signalons ici, n'a pas moins de 15 à 20 lieues d'étendue. A ses pieds, *Avila* est une vieille et triste cité entourée d'épaisses murailles, qui n'est recommandable que par la place qu'elle tient dans la légende comme patrie de sainte Thérèse.

A peine l'Eresma a-t-elle baigné les murs de *Saint-Ildefonse*, ville royale qui s'est élevée autour d'une maison de plaisance dans laquelle Philippe V imita avec plus de succès les folles prodigalités de son aïeul à Versailles, puisqu'il en fit un séjour enchanteur où l'art prête son secours aux beautés d'une nature sauvage; à peine, disons-nous, cette rivière a-t-elle quitté cette magnifique demeure, qu'elle coule au pied de *Ségovie*, l'antique *Segovia*. « A la vue de cette porte arabe, aujourd'hui murée, de cet alcazar, vieux château flanqué de tourelles et construit par les rois maures sur l'escarpement d'un immense rocher, comment ne pas se rappeler la prospérité et l'industrie de cette ville sous leur domination? Mais avançons du côté de cet aqueduc à double rang d'arcades, qui depuis 17 siècles ne cesse de transporter de l'eau à la ville, et ne craignons pas de dire que, pour que Trajan ait fait construire un monument aussi gigantesque, aussi solide, aussi dispendieux, qui se compose de 109 arches, dont la plus grande hauteur est de 90 pieds depuis le sol jusqu'au conduit, et qui occupe un espace de 2,530 pieds de longueur, il fallait que Ségovie, sous les Romains, fût beaucoup plus importante que de nos jours. »

A dix lieues des sources du Duero, ce fleuve coule au pied de la jolie ville de *Soria*,

importante par son commerce de laines; *Burgos*, sur la rive droite de l'Arlanzon, a le titre de capitale de la vieille Castille : elle est grande, entourée de murailles et remplie de couvens et d'églises. La cathédrale, remarquable par le grand nombre d'élégantes petites flèches qui de toutes les parties de l'édifice s'élèvent les unes au-dessus des autres; les restes de la maison du Cid, le palais épiscopal, l'arc de Fernand Gonzale et celui de Sainte-Marie sont ses principales curiosités; hors de ses murs on voit le tombeau du Cid et les ruines du palais d'Alphonse le Sage, roi législateur et astronome, auteur des *Tables alphonsines*.

Au milieu des Parameras qui se lient aux Pyrénées cantabriques, l'Èbre prend sa source à Fontibre et continue au milieu des rochers son cours sinueux et rapide. C'est au bord du Zadora, l'un des affluens, que s'élève *Vittoria*, qui a remplacé la ville romaine de *Victoria*; toutes deux doivent leur nom à une victoire mémorable : la première remportée par Auguste sur les *Cantabri*, la seconde par Sanche le Grand sur les Sarrasins. Le cours de l'Èbre sépare d'abord la vieille Castille de la Navarre, dont le chef-lieu est *Pampelune* ou *Pamplona*, qui, par l'aspect imposant que présentent ses bastions et ses remparts, offre un contraste frappant avec la tristesse de ses rues droites et larges. Le bassin de l'Èbre occupe ensuite l'Aragon et la Catalogne, dont les plus importantes villes sont, au bord du fleuve, *Saragosse*, où l'on admire l'église de *Notre-Dame del Pilar*; sur les rives de la Sègre, *Lerida*, au milieu de riches campagnes agréablement coupées par de belles plantations de peupliers; près des bouches de l'Èbre, *Tortose*, l'antique *Derdosa*, par ses travaux militaires l'une des plus fortes places de l'Espagne, et par son port l'un des principaux chefs-lieux de départemens maritimes; sur la côte, à 10 lieues au nord-est, *Taragone*, au sommet d'une montagne dont la base entoure une baie qu'occupe un port vaste et sûr; enfin, au bord d'un bassin semi-circulaire formé par un rameau des Pyrénées, *Barcelonne*, que, par sa population de 120,000 âmes et la beauté de ses édifices, on peut regarder comme la seconde ville de l'Espagne. En remontant le Llobregat, qui se jette dans la mer au sud de cette cité, on voit s'élever les cimes inégalement découpées du mont Serrat, dont le nom signifie *dentelé* en espagnol. C'est une masse calcaire et schiteuse qui cache son sommet dans les nuages; et dont les flancs portent un magnifique couvent de bénédictins dans lequel Ignace de Loyola médita l'établissement de la Société de Jésus. A quelques lieues au nord de cette montagne, l'exploitation d'un dépôt de sel gemme de plus de 100 mètres d'élévation sur une longueur dix fois plus considérable, enrichit la petite ville de *Cardona*.

Du point de jonction de la Sierra-Molina et de celle d'Albaracin partent plusieurs rameaux, dont l'un va se terminer au bord de l'Èbre et l'autre près de l'embouchure de la Ségura, formant un double bassin arrosé par un grand nombre de rivières dont les deux principales sont le Guadalaviar et le Jucar. Un peu au-dessus de l'entrée du premier de ces cours d'eau dans la mer, il traverse *Valence*, l'antique cité romaine de *Valentia*, place de commerce dont la population et les édifices ne démentent pas le rang qu'elle a conservé comme capitale de royaume et comme ville universitaire. Une foule d'hommes célèbres naquirent à Valence : tels sont le mathématicien J.-J. Falio, Pierre Pintor, médecin du pape Alexandre VI, le botaniste Antoine Cabanila, les philanthropes Louis Vives et Jean Martorell, les poètes Gaspar de Aguillar et Guillen de Castro, les historiens Escolano et Miñano, et les guerriers Romen de Codinat et François de Moncade.

Si des fertiles champs de Valence, où les irrigations du Guadalaviar, dirigées avec intelligence, favorisent la végétation d'une forêt d'orangers, de palmiers, de grenadiers, de caroubiers et d'autres arbres des climats méridionaux, et font prospérer la culture du riz et de la canne à sucre, nous remontons le Jucar jusque dans les montagnes où il prend sa source, *Cuença*, près du confluent de ce petit fleuve et du Huécar, apparaît au sommet d'une montagne escarpée : c'est la patrie de l'architecte Jean de Henera et du célèbre jésuite Molina.

Au sud-est de l'embouchure du Jucar, s'avance dans la mer le cap Saint-Martin, extrémité d'une petite chaîne dont les îles Baléares semblent être la continuation; à 14 lieues au-dessus de ce cap, vers le nord-ouest, on voit une colline dominée par un château que bâtirent les Romains et que reconstruisirent les Goths et les Maures, et portant à sa base une ville qui s'appelait *Xativa*, lorsque Philippe V la détruisit pour avoir méconnu ses droits à la couronne, et qu'il rebâtit ensuite sous le nom de *San-Felipe*, qu'elle a conservé. Un espace de 15 lieues que l'on parcourt du nord au sud au milieu d'un pays riche et fertile, sépare cette ville de celle d'*Alicante*, renommée par ses vins. Son port, au fond d'une baie large et profonde, peut servir de mouillage à de nombreuses escadres.

L'ancien royaume ou la province de Murcie

occupe à peu près tout le bassin de la Ségura. *Murcie*, sa capitale, est située près du confluent de cette rivière et de la Sangonera. C'est une ville riche et d'une population de plus de 30,000 âmes : on y voit un beau quai, une cathédrale remarquable par ses ornemens intérieurs et extérieurs, un hôtel-de-ville bien bâti et un vaste bâtiment où l'on prépare la soie, principale richesse de son territoire. Dans une plaine élevée, fertile en vignes, en blé et en oliviers, *Villena*, ancienne place forte, conserve encore un vieux château; la jolie ville d'*Almansa* s'annonce de loin par une pyramide érigée dans ses environs en mémoire de la victoire décisive remportée par les Français en 1707, sur l'archiduc Charles, dans la guerre de la succession. Vers l'extrémité méridionale du bassin, au pied de la Sierra del Caño, petite chaîne granitique, la Sangonera baigne les murs de *Lorca*, ville qui conserve des restes d'antiquités romaines, des remparts et un château construits par les Maures, et dont l'un des deux quartiers, la ville basse, est la plus moderne et la seule qui renferme des constructions régulières. Sa principale industrie est la fabrication du salpêtre. La Sierra del Caño se dirige de l'ouest à l'est et va se terminer au cap de Palos, en dessinant un golfe autour de *Carthagène*, place de commerce importante, dont la fondation est attribuée au Carthaginois Astrubal. Les montagnes qui séparent son territoire de celui de Murcie étaient pour les Romains ce que celles du Mexique ont été pour les Espagnols. Carthagène, dont le port peut contenir 40 vaisseaux de ligne et un grand nombre de navires marchands, est le chef-lieu d'un département maritime; son arsenal est immense, ses ateliers, ses chantiers, son bassin rectangulaire, occupent la moitié occidentale de la ville.

Le versant méridional de la Sierra Nevada et le bassin du Guadalquivir comprennent toute l'Andalousie, c'est-à-dire les royaumes de Grenade, de Jaen, de Cordoue, de Séville, et les colonies intérieures, appelées *nouvelles populations*. Visitons d'abord le littoral de cette partie de l'Espagne.

Le premier port que nous apercevons est celui de *Vera*, sur la rive droite du Rio Almanzora; à peu de distance de la mer, *Motril* est renommée pour ses cotons et pour son rum, qui, suivant les Espagnols, ne le cède point à celui de la Jamaïque : on cultive la canne à sucre dans ses environs. Au fond d'un golfe, *Almeria*, dont le port, encore très-fréquenté, était connu des anciens sous le nom de *Magnus Portus*, est une cité qu'enrichit le commerce. Sous un ciel brûlant qui n'est obscurci que par les pluies de l'arrière-saison; adossée à des montagnes dont la base est couverte d'oliviers, d'orangers et de vignes célèbres, *Malaga* occupe aussi le fond d'un golfe. Elle est défendue par une double muraille, par des bastions et par un château que les Maures ont construit sur la pente d'un rocher qui la domine. Son port est abrité par deux belles jetées, dont la plus avancée porte un fanal à feux mobiles. De belles promenades, un vaste palais épiscopal bâti dans le meilleur goût, une magnifique cathédrale, embellissent cette ville, dont Strabon attribue la fondation aux Phéniciens. D'abondantes pêcheries donnent de l'activité au port de *Marbella*. Au milieu des montagnes qui s'élèvent au nord et qui recèlent encore tant de richesses minérales, *Ronda* offre le singulier spectacle d'une ville divisée en deux parties par la séparation en deux moitiés du rocher qui la supporte : au fond de cette cassure verticale de 600 pieds de profondeur, roule un torrent impétueux. Les deux quartiers communiquent de l'un à l'autre par un pont magnifique jeté sur ce gouffre effrayant.

Sur le versant méridional des monts qui dominent le cours du Guadiaro, *Antequera*, l'*Antecaria* des anciens, est une ville de 20,000 âmes qui donne son nom à la chaîne qui la domine : on exploite dans ces montagnes des marbres estimés pour leurs belles couleurs; elles voient couler à leurs pieds, sur un terrain imprégné de sel, le *Génil*, affluent du Guadalquivir; vers l'orient elles se rattachent à la Sierra-Nevada; le bassin qu'elles forment avec celles de Cabra et de Jaen est une des plus belles contrées de la Péninsule, aussi fut-elle la dernière que les Maures persécutés se décidèrent à abandonner. Au pied d'une des cimes de la Sierra Tejada, *Alhama*, dont le nom arabe signifie eaux *thermales*, passe chez les Espagnols pour la ville la plus élevée de l'Europe. Pendant six mois elle est au milieu des neiges, et pendant six mois elle est brûlée par le soleil; la plupart de ses habitations sont construites dans le style mauresque. Ses bains sont célèbres et très-fréquentés. *Santa-Fé*, sur le bord du Génil, annonce l'approche de Grenade. Elle est célèbre à divers titres : elle doit son origine au camp retranché que la reine Isabelle fit construire pour hâter la conquête de la capitale des Maures; c'est dans son enceinte que cette princesse et le roi Ferdinand son époux approuvèrent la première expédition de Christophe Colomb pour la découverte d'un nouveau monde. *Grenade*, à deux lieues de cette ville,

dominée par l'Alhambra, palais et forteresse des rois maures, près duquel s'élève, sans avoir été achevé, le château dans lequel Charles-Quint voulut surpasser la magnificence des princes arabes; entourée de faubourgs, de promenades et de rians bocages, offre l'aspect d'une ville considérable et d'un séjour délicieux. Cependant, s'il faut en croire les traditions, elle ne renferme que le cinquième de la population qu'elle comptait sous les Maures. C'est une ville de 80,000 âmes. Elle possède plusieurs édifices qui dans toute autre ville exciteraient la curiosité, mais qui perdent leur intérêt près de ceux que les Arabes ont laissés. C'est la patrie du célèbre poète Hurtado de Mendoza et du jésuite Suarez.

En remontant jusqu'à la Sierra Sees nous traversons *Guadix*, où les arabes résistèrent encore après la prise de Grenade; *Baza*, qui fait le commerce de lin et de chanvre, et *Huescar*, qui fabrique des tissus de laine de diverses couleurs.

C'est à la base occidentale de la Sierra Sagra, que, suivant l'opinion vulgaire, nous trouverons la source du Guadalquivir, bien que, d'après les règles adoptées en géographie, qui placent l'origine d'un fleuve dans la source du cours d'eau le plus éloigné de son embouchure, la véritable origine de celui-ci soit le Guadarmena, qui sort de la Sierra Alcaras. Son nom arabe *Guad-al-Kibir* signifie *le grand fleuve*. La Sierra Morena, qui forme la limite septentrionale de son bassin, renferme sur ses pentes méridionales les *nouvelles populations*, colonies fondées, sous le règne de Charles III, par le sage Olavide. Leur capitale est la *Carolina*, petite ville de 3,000 habitans. Entre le Guadelimar et le Guadalquivir, s'élève au pied d'une colline environnée de montagnes et de gorges, *Ubedar*, jolie ville d'origine arabe, où se tiennent les marchés de chevaux andalous. La distance d'une lieue la sépare de *Baeza*, dix fois moins peuplée que sous la domination arabe, époque à laquelle elle renfermait 150,000 âmes, et ornée d'une cathédrale gothique et de plusieurs autres beaux édifices.

La rivière de *Jaen* se jette dans le Guadalquivir après avoir coulé à peu de distance de la ville de ce nom, sise au pied d'une montagne formée de marbre calcaire et dominée par un château assez bien conservé. Elle est ceinte de murailles construites par les Maures, qui y entretenaient des fabriques considérables de soieries, industrie qu'elle a perdue et qu'elle n'a remplacée par aucune autre. *Andujar*, sur le Guadalquivir, doit sa prospérité à ses faïences peintes. Le même fleuve arrose *Cordoue*, entourée de murailles flanquées de grosses tours de construction romaine et arabe. Son enceinte immense renferme de petites rues tortueuses et de vastes jardins. Un édifice y attire les regards, et cet édifice, seul reste de la puissance des Maures, est la magnifique mosquée construite en 770 par Abdérame; c'était le principal temple de l'islamisme après celui de la Mecque. Aujourd'hui les images sacrées du catholicisme s'y élèvent de toutes parts au milieu des versets du Coran. Cordoue est la patrie des deux Sénèque, de Lucain, d'Avicenne, d'Averroès et du célèbre guerrier Hernandez y Aguilar, plus connu sous le nom de Gonsalve de Cordoue.

Les montagnes à la gauche du fleuve forment de riches vallées dont les deux principales renferment l'industrieuse ville de *Montilla*, où l'on trouve 4 fabriques de faïences, 45 métiers à tisser la toile et 50 moulins à huile; ainsi que celle de *Lucena*, importante par ses vignobles, ses salines et ses chevaux estimés. Le bassin du bas Guadalquivir comprend une des régions les plus chaudes de la Péninsule : la vallée en forme d'entonnoir, qui sur les bords du Génil renferme l'importante ville d'*Ecija*, concentre tellement les rayons solaires, que les Espagnols l'appellent la *Sarten de Andalucia*, la poêle à frire de l'Andalousie. Après avoir traversé des plaines d'une grande fertilité, on arrive à *Carmona*; mais nous n'entrerons point dans son enceinte; on a vu ce qu'elle offre de plus intéressant lorsqu'on a admiré sa magnifique porte de Cordoue.

La haute tour de la *Giralda*, ouvrage de l'architecte arabe Geber, annonce de loin *Séville*, que les Espagnols regardent comme une merveille, et qui cependant n'est qu'une réunion de rues étroites et tortueuses. Plusieurs portes en arcs de triomphe, un superbe archevêché, le somptueux alcazar, palais des rois maures, achevé par Pierre le Cruel et ses successeurs, l'hôtel-de-ville, le collége de Saint-Elme, la manufacture de tabac, la fonderie de canons, la bourse ou la *lonja*, plusieurs autres édifices et surtout la cathédrale, le plus vaste et le plus imposant de tous, justifient en partie l'enthousiasme espagnol. De cette ville on aperçoit à trois lieues vers l'ouest *San-Lucar la Mayor*, bâtie avec propreté et peuplée de 2,000 habitans, presque tous cultivateurs.

Les montagnes qui séparent le cours du Guadalquivir de celui du Guadalete, sont garnies de vignobles renommés : au bas de leurs pentes orientales, *Xerès de la Frontière*

ou *Jerez de la Frontera*, récolte annuellement 72,000 hectolitres d'un vin chaud et délicat : ses caves sont par leur étendue et leur constitution une de ses curiosités; *Rota*, sur le bord de la mer, est célèbre aussi par ses vins. *Medina-Sidonia*, sur une hauteur, jouit d'un air vif et d'une belle vue sur des campagnes fertiles, sur le point le plus méridional de la côte, *Tarifa* possède un port et d'importantes fortifications. Un golfe sépare cette ville du rocher de Gibraltar, que possèdent les Anglais depuis la guerre de la succession.

Vis-à-vis l'embouchure du Guadalete, *Cadiz*, à l'extrémité d'une langue de terre appelée l'île de Léon, passe avec raison pour la plus belle ville de l'Andalousie et pour la plus riche de l'Espagne. Ses principaux édifices sont peu remarquables; son hôtel-de-ville est moins beau que sa prison; ses rues ont peu de largeur, mais ses places publiques, ses maisons bien bâties, blanchies avec soin et garnies de larges balcons, ont de la régularité. Sa position avantageuse pour le commerce, à l'entrée d'une baie de dix lieues de circonférence, qui offre aux vaisseaux un excellent mouillage, son port vaste et commode, en font le principal entrepôt de l'Espagne. Dans ses 53,000 habitans on compte un grand nombre de riches négocians : aussi est-ce une ville de luxe et de plaisirs. Chef-lieu d'un département maritime, ses fortifications la mettent au rang des principales places fortes du royaume.

Nous verrons encore quelques villes importantes en suivant les bords de l'Océan jusqu'à la frontière de Portugal. *San-Lucar de Barrameda*, à l'embouchure du Guadalquivir, offre un bon port et fait un grand commerce de vins; ses pêcheries approvisionnent presque toute la province de Séville. Elle a vu naître Alphonse Fernandez de Lugo, le conquérant de Ténériffe, et Diego Velasquez, le fondateur de la Havane. *Moguer*, à l'embouchure du Tinto, ne possède qu'un petit port, mais fait de grandes expéditions en vins de son territoire; *Ayamonte*, près de la Guadiana, est importante par ses fortifications, son commerce et la pêche des sardines.

Nous venons de voir le nord, l'orient et le midi de l'Espagne; nous en connaîtrons le centre si nous parcourons les bassins du Tage et de la Guadiana. En remontant ce fleuve depuis la frontière du Portugal, nous avons la longue et haute chaîne de la Sierra Morena à notre droite, celle de Guadalupe et les monts de Tolède à notre gauche. La première ville importante qui se présente sur les bords de la Guadiana est *Badajoz*, dont le nom arabe, *Beledaix*, signifie *pays salubre*. Quoiqu'elle remplace l'antique cité de *Pax Augusta*, elle ne possède aucun monument romain. Sa cathédrale est ornée de plusieurs tableaux de Moralès, qui naquit dans ses murs. *Merida*, comme tout jusqu'à son nom l'indique, s'élève dans une plaine fertile sur l'emplacement d'*Emerita Augusta* : on y traverse le fleuve sur un pont de 18 arches, ouvrage des Romains, et l'on y remarque d'autres restes antiques. Elle donna le jour au poète Decianus, qui vivait sous Auguste, et à l'historien don Antonio de Zuniga. Si nous remontions la rivière de Matachel, nous verrions *Llerena*, petite ville sombre et mal bâtie, dont le commerce de laine est considérable. Entre le fleuve et le Jabalon, son affluent, *Ciudad-Real* est assez bien bâtie; sa vieille enceinte renferme des rues larges et bien pavées.

L'origine de la Guadiana est presque incertaine, tant elle est peu visible : on croit qu'elle sort des lagunes de Riduera, d'où s'échappe en effet un ruisseau qui disparaît après un cours de 10 lieues, pour reparaître près d'un endroit appelé les *Ojos de la Guadiana*. Ces *ojos* ou ces *yeux* sont de gros jets d'eau qui sortent de terre en bouillonnant, et qui par leur réunion passent pour former le fleuve. Pour parvenir à ces sources, au pied de la Sierra Alcaraz, chaîne qui recèle de riches filons de zinc et de cuivre, nous verrons la petite ville d'*Alcaraz*, dominée par une montagne et par une citadelle. Nous passerons ensuite devant *San-Clemante*, située sur la rive gauche du Russ; enfin le joli bourg d'*Huete* se présentera sur la petite rivière du même nom, entouré de plantations de chanvre et de safran, et nous nous trouverons dans le bassin du Tage.

Le Henarès, affluent de ce fleuve, arrose plusieurs villes dignes d'être mentionnées : près de sa source, *Siguenza*, non loin de l'emplacement de l'antique Sagonte, possède une cathédrale gothique à trois nefs, longue de 313 pieds et large de 112, et une université : c'est la patrie de l'historien F. José de Siguenza. *Guadalaxara*, l'*Arriaca* des Romains, que les Arabes ont nommée *Guadalariaca*, est grande et mal bâtie : on y remarque le palais de l'Infantido, édifice vaste, mais de mauvais goût. Les historiens Antoine de Trillo et Mathieu Medina y Mendoza naquirent dans ses murs. *Alcala de Henarès*, qui vit naître Michel Cervantes, et dont l'université, fondée en 1499 par le cardinal Ximenès, rivalisait autrefois avec celle de Salamanque, est une ville qui n'a plus qu'une population

de 4 à 5,000 âmes, après avoir été, au XVIe siècle, une des plus importantes de la Nouvelle-Castille. Ses nombreuses imprimeries ont disparu, son commerce est presque nul, son université n'a plus que 500 étudians; mais elle a conservé ses couvens, ses 4 hôpitaux, ses 13 colléges et une école militaire du génie.

A 5 lieues à l'ouest de cette ville, *Madrid* occupe le centre d'une plaine froide, aride, sablonneuse, entourée de montagnes. C'est, de toutes les capitales de l'Europe, celle dont le sol est le plus élevé au-dessus du niveau de l'Océan; c'est aussi l'une des moins étendues et des moins peuplées; elle n'a qu'une lieue et demie de circonférence et qu'une population de 200,000 âmes. La plus belle des 17 portes qui ferment son enceinte est celle d'Alcala, espèce d'arc de triomphe près duquel on remarque l'arène où se donnent les combats de taureaux. Elle est divisée en 62 quartiers et en 19 paroisses renfermant 63 couvens. Les principales de ses 42 places sont celles du Palais-Royal : cet édifice est l'un des plus beaux de Madrid; celle du Soleil, espèce de carrefour où viennent aboutir les cinq plus grandes rues; et celle appelée *Plaza Mayor*, où l'on voit le petit palais où s'assemble l'académie royale d'histoire. Le Manzanarès, qui traverse la ville, est une petite rivière que les chaleurs de l'été mettent presque à sec; cependant on le traverse sur un pont magnifique, ce qui fit dire à un plaisant qu'on devrait vendre le pont pour avoir de l'eau. Après le palais du roi, ouvrage de Philippe V, et qui n'est pas achevé, on peut citer le *Buen-Retiro*, autre palais fondé par Philippe IV, et portant encore les traces du séjour des Français, qui en firent une caserne; le bâtiment du Musée royal, l'hôtel des postes, la douane, l'hôpital général, le palais des ducs d'Albe, qui renferme le musée d'artillerie, l'hôtel des conseils de Castille et des Indes, l'hospice San-Fernando, le monastère de *las Salesas*, l'hôtel des gardes-du-corps et les écuries du roi. Les jardins du Buen-Retiro, *las Delicias* et le *Prado* sont les principales promenades de la ville. Madrid est à la fois industrieuse et commerçante; mais ses produits ne peuvent alimenter que la consommation locale; elle n'exporte rien dans le reste du royaume. Elle fabrique des tissus de laine, des étoffes de soie, des cotonnades et des mousselines; le gouvernement y entretient à grands frais une manufacture de tapis. Il s'y tient une foire considérable depuis le 21 septembre jusqu'au 4 octobre. Cette ville a été le berceau de Philippe III, de Charles II et de Louis Ier, qui ne régna que sept mois. Francisco Ramires, qui contribua à la prise de Grenade; don Pedro de Heredia, l'un des conquérans de l'Amérique; Calderon de la Barca, poète dramatique; le fécond Lopez de Vega, son successeur; le peintre Velasquez et d'autres hommes distingués y reçurent aussi le jour.

A une égale distance de la capitale s'élèvent deux superbes maisons de plaisance; l'une, à 10 lieues au nord-ouest, a été bâtie par Philippe II près de l'*Escurial de Abajo*, bourg ecclésiastique dont les terres appartiennent aux Hiéronimites. C'est à la fois un monastère et une résidence royale. Son superstitieux fondateur, en mémoire de la bataille de Saint-Quentin, gagnée le jour de saint Laurent, choisit l'emplacement du village de *San-Lorenzo* (Saint-Laurent) pour cet immense édifice, auquel il donna la forme d'un gril, instrument de mort du martyr. L'autre maison est celle d'*Aranjuez*, au sud de Madrid, auprès d'une large cascade que forme le Tage. Sa belle position, l'élégance de son architecture, l'étendue de ses jardins délicieux, exigeraient de trop longs détails pour les bien décrire. Une petite ville, bâtie avec une rigoureuse régularité, s'est élevée autour de ce séjour enchanteur.

La dernière cité que nous visiterons est *Tolède*. Le Tage, qui roule à ses pieds au milieu de rochers arides et nus, le beau pont mauresque jeté sur le fleuve, l'élégante porte construite par les Arabes, la position de la ville sur une masse granitique, en donnent une idée que ne justifie point son intérieur, où l'on ne voit de remarquable que la cathédrale, ancienne mosquée, et l'Alcazar bâti par les Maures, réparé par Alphonse X, embelli par Charles-Quint et par le cardinal Lorenzana, qui s'élève majestueusement au milieu de ses vieilles constructions et de ses rues sales et tortueuses [1].

Un canal de 30 à 40 lieues de largeur sépare les cinq îles Baléares des côtes orientales de l'Espagne. Elles portent les noms de Formentera, Ivice, Cabrera, Majorque et Minorque. Les Grecs les appelaient *Baléarides*, parce que leurs habitans étaient habiles à se servir de la fronde, et les Romains *Gymnasii*, parce qu'ils marchaient nus au combat. Au Ve siècle, ces îles furent conquises par les Vandales, et au VIIIe par les Maures, qui en furent chassés par Jacques Ier, roi d'Aragon. *Formentera*, la plus méridionale, a 4 lieues de long sur une de large; aucun cours d'eau ne l'arrose, mais

[1] *Précis de la Géographie universelle*, tom. VIII, p. 112.

les habitans y ont creusé un grand nombre de puits; son nom indique la fertilité de son sol en céréales. *Ivice* ou *Ibiza*, au nord de la précédente et beaucoup plus grande, puisqu'elle a 9 lieues de longueur sur 4 de largeur, renferme un grand nombre de petits villages, et a pour capitale une petite ville du même nom peuplée de 6,000 âmes. *Majorque* ou *Mallorca*, est la plus considérable de ces îles; elle est longue de 22 lieues et large de 16; on y compte seize villes de 3,000 à 6,000 habitans. *Palma*, son chef-lieu, en renferme 34,000. Celle-ci est bien bâtie et entourée de fortifications; la *Lonja* ou la Bourse, près du port, et la cathédrale, où l'on voit le tombeau de don Jayme II, roi de Majorque et fils de celui qui la conquit en 1229 sur les Maures, sont les seuls édifices qui rappellent son ancienne splendeur. A 3 lieues au sud de Majorque, *Cabrera* est un rocher habité par quelques pâtres et de nombreux troupeaux de chèvres; elle est couverte d'arbres, de pâturages, et renferme trois sources d'une eau saine et limpide. *Minorque* ou *Menorca*, par son étendue la seconde des îles Baléares, a 12 lieues de long sur 5 de large; son sol est montagneux et dominé par le Toro, montagne de 750 toises d'élévation; elle renferme cinq villes. *Mahon*, sa capitale, passe pour avoir été fondée par le Carthaginois Magon; on évalue sa population à 19,000 âmes; ses édifices n'ont rien de remarquable, mais son port est l'un des plus vastes et des plus commodes de la Méditerranée.

Ces îles sont en général fertiles, couvertes de montagnes boisées, de vallées pittoresques, et sous l'influence d'un climat agréable; l'idiôme en usage chez le peuple est un mélange de grec, de latin, d'arabe et d'espagnol, qui rappelle les différens peuples auxquels elles furent successivement soumises. Les habitans sont d'une taille moyenne et d'une couleur bazanée; leurs mœurs ont la rudesse de celle des peuples abrutis par la misère et l'ignorance; mais ils sont francs, hospitaliers et braves.

Si nous voulons, en terminant, donner une idée des autres peuples de l'Espagne, nous citerons le passage suivant emprunté au *Précis*: Chaque province offre des nuances beaucoup plus tranchées que dans les autres royaumes de l'Europe, parce que le défaut d'industrie, les difficultés des communications, les barrières naturelles qui séparent les peuples, sont autant d'obstacles à ces relations multipliées qui finissent par répandre sur la population d'un État une teinte uniforme. Il suffit de traverser l'Espagne en différens sens pour remarquer la taille légère et la beauté du Biscaïen, la haute stature du Galicien et du Catalan, la vigueur du Castillan, le teint basané de l'habitant de l'Estramadure, les formes sveltes de l'Andalous et la pâleur du Murcien. Les femmes sont en général bien prises dans leur taille, et se font presque toutes remarquer par leur grâce et leur souplesse; leur teint brun est relevé par des cheveux du plus beau noir, et leur physionomie expressive et animée contribue beaucoup à la réputation qu'elles ont d'être jolies. Les différences que l'on observe dans le physique des peuples des diverses provinces, existent également pour le caractère moral: le Biscaïen est fier, irascible, emporté [1]; le Galicien est triste, sérieux, peu sociable, mais laborieux et plein de courage; le Catalan est violent, indocile, infatigable; l'Aragonais est attaché à ses antiques coutumes et enthousiaste de son pays; le Castillan est grave, sévère, orgueilleux et insouciant; l'habitant de l'Estramadure est pétri d'indolence et de vanité; l'Andalous se distingue par son arrogance; on l'a appelé le Gascon de l'Espagne; le Murcien, lent et lourd, est le peuple le plus ignorant et le plus soupçonneux de la Péninsule; le Valencien, au contraire, est inconstant, léger, gai, affable et industrieux. Considéré en masse, on peut dire du peuple espagnol ce qu'en disent les Espagnols eux-mêmes [2], que le fonds de son caractère est une grande circonspection, le noble orgueil de l'honneur et de la probité, une constante résolution dans ses entreprises, et une sorte d'aversion pour les nouveautés dont l'utilité ne lui est pas démontrée.

DIVISION de l'Espagne en Capitaineries générales, avec l'indication des provinces, de leur population et de celle des principales villes de chacune d'elles, d'après les renseignemens les plus récens.

Superficie totale en lieues.	Population.	Population par lieue carrée.
23,856.	13,902,000.	582.

A. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE NAVARRE.

Provinces.	Populat.	Villes.	Population.
Navarre. . . .	275,000	*Pampelune*. . .	15,000
		Tudela	8,000
		Estella	6,000
		Tafalla.	5,000

[1] *Laborde*, Itinéraire de l'Espagne, t. V.
[2] *Voyez* Antillon et Miñano.

B. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE GUIPUSCOA.

Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Guipuscoa. . .	130,000	*Saint-Sébastien.*	9,000
		Fontarabie . . .	2,000
		Tolosa	5,000
		Vergara ou Bergara	4,000
Biscaye	135,000	*Bilbao*	15,000
		Orduña	3,000
Alava	87,000	*Vittoria*	7,000

C. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE GALICE.

Asturies . . .	430,000	*Oviédo*	10,000
		Aviles	6,000
		Gijon.	6,000
Santiago. . . .	550,000	*Santiago*	28,000
		Pontevedra. . .	4,000
		Padron.	4,000
		Muros	4,000
Betanzos . . .	170,000	*Betanzos*	5,000
		Ferrol	13,000
Corogne. . . .	74,000	*Corogne*	18,000
Lugo	330,000	*Lugo*	7,000
Orense	390,000	*Orense*.	4,000
Tuy.	202,000	*Tuy*	2,000
		Ribadavia. . . .	3,000
Mondoñedo . .	124,000	*Mondonedo*. . .	6,000
		Ribadeo	3,000

D. CAPITAINERIE GÉNÉRALE D'ARAGON.

Aragon	790,000	*Saragosse* . . .	55,000
		Alcañitz	6,000
		Barbastro. . . .	7,000
		Borja	3,000
		Fraga.	5,000
		Huesca	9,000
		Calatayud. . . .	6,000
		Daroca	6,000
		Teruel	7,000
		Tarogona. . . .	10,000

E. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE CATALOGNE.

Catalogne. . .	1,156,000	*Barcelone*. . . .	120,000
		Cervera.	5,000
		Figuères	7,000
		Girone	6,000
		Lerida	12,000
		Manresa	13,000
		Mataro	13,000
		Tarragone . . .	11,000
		Tortose.	16,000
		Villafranca de Peñades . . .	4,000
		Vich	12,000

F. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE LA VIEILLE-CASTILLE.

Avila	110,000	*Avila*	4,000
		Arevalo.	2,000
Burgos	375,000	*Burgos*.	12,000
		Aranda de Duero	4,000
Ségovie	143,000	*Ségovie*.	12,000
		Saint-Ildefonse.	4,000
Soria	268,000	*Soria*	5,000
		Calahora	6,000
		Agreda	3,000
Santander. . .	187,000	*Santander* . . .	18,000

Suite de la Capitainerie générale de la Nouvelle-Castille.

Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Léon	295,000	*Léon*	5,000
		Astorga.	4,000
Palencia. . . .	210,000	*Palencia*	10,000
		Carrion de los Condos. . . .	3,000
Toro / Zamora	. . . 155,000	*Toro*	9,000
		Zamora	7,000
Salamanque. .	242,000	*Salamanque* . .	14,000
		Ciudad-Rodrigo	4,000
Valladolid . .	198,000	*Valladolid* . . .	32,000
		Medina del Campo	3,000
		Medina de Rioseco	4,000
		Tordesillas . . .	3,000

G. CAPITAINERIE GÉNÉRALE D'ESTRAMADURE.

Estramadure. .	672,000	*Badajos*	12,000
		Albuquerque . .	6,000
		Alcantara. . . .	3,000
		Caceres.	10,000
		Caclavia	5,000
		Llerena	6,000
		Merida	5,000
		Olivenza	10,000
		Plasencia	6,000
		Truxillo	4,000
		Xérès de los Cavalleros . . .	9,000
		Zafra	10,000

H. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE LA NOUVELLE-CASTILLE.

Madrid	357,000	*Madrid*	201,000
		Alcala de Henarès	4,000
Guadalaxara .	220,000	*Guadalaxara*. .	7,000
		Brihuega	4,000
		Siguenza	5,000
Tolède	355,000	*Tolède*	15,000
		Aranjuez	4,000
		Consuegra . . .	6,000
		Guardia	4,000
		Ocaña.	5,000
Cuenca	345,000	*Cuenca*	7,000
		Requena	10,000
Manche	385,000	*Ciudad-Réal* . .	10,000
		Alcaraz.	10,000
		Manzanares. . .	9,000

I. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE VALENCE ET DE MURCIE.

Valence. . . .	1,074,000	*Valence*	66,000
		Alcala de Chisvert	6,000
		Alcira.	8,000
		Alcoy	18,000
		Alicante	23,000
		Benicarlo. . . .	5,000
		Castellon de la Plana	15,000
		Carcagente . . .	5,000
		Consentayna . .	7,000
		Callera	7,000
		Denia.	3,000
		Elda	4,000

Provinces.	Population.	Villes.	Population.
		Elche.	4,000
		Gandia	6,000
		Orihuela	25,000
		Oliva	5,000
		Segorbe.	6,000
		San-Felipe . . .	15,000
		Vinaros.	9,000?
		Villa-Real . . .	8,000
		Xixoma.	4,000?
Murcie	470,000	*Murcie*	35,000
		Albacete	9,000
		Almansa	7,000
		Callaspara . . .	3,000
		Carthagène . . .	29,000
		Cehegin.	10,000
		Chinchilla . . .	10,000
		Jumilla.	8,000
		Lorca.	40,000
		Totana	8,000
		Villena	12,000?
		Yecla	8,000?

J. CAPITAINERIE GÉNÉR. DE L'ANDALOUSIE.

Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Nouv. popul.	13,000	*La Carolina* . .	3,000
Jean	275,000	*Jean*	18,000
		Andujar	10,000
		Alcala Real. . .	14,000
		Alcaudeta. . . .	6,000
		Baeza.	10,000
		Baylen	4,000
		Martos	10,000
		Ubeda	15,000
Cordoue . . .	380,000	*Cordoue*	46,000
		Baena.	14,000
		Bujalance. . . .	14,000
		Lucena	19,000
		Montilla	13,000
		Priego	16,000
Séville	680,000	*Séville*	91,000
		Aracena.	5,000
		Ayamonte . . .	6,000
		Carmona	18,000
		Constantina. . .	6,000
		Ecija	34,000
		Estepa	10,000
		Fregenal	5,000
		Huelva	8,000
		Marchena. . . .	13,000
		Osuna.	16,000
		Utrera	11,000
Cadiz.	250,000	*Cadix*.	53,000
		Algésiras	13,000
		Arcos de la Frontera	10,000
		Medina Sidonia.	9,000
		Port Ste.-Marie.	17,000
		Rota	8,000
		S. - Fernando (île de Léon).	3,000
		San - Lucar de Barrameda . .	16,000
		Tarifa	13,000
		Xerès de la Frontera	31,000

K. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE GRENADE ET DE MALAGA.

Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Grenade	. . 1,145,000	*Grenade*	80,000
		Adra	9,000
		Alhama	6,000
		Almuñecar . . .	5,000
		Alméria.	19,000
		Baza	10,000
		Guadix	9,000
		Loja	14,000
		Motril.	10,000
		Torviscon . . .	15,000
Malaga		*Malaga*	51,000
		Antequera . . .	20,000
		Estepona	9,000
		Marbella	4,000
		Ronda	18,000
		Velez-Malaga. .	14,000

L. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE MAJORQUE.

Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Iles Baléares .	255,000	Majorque. . . .	183,000
		Minorque. . . .	45,000
		Ivice	22,000
		Formentare. . .	2,000
Total de la population. .	13,902,000		

TABLEAU DES COLONIES ESPAGNOLES.

AFRIQUE.

Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Présidias ou places de la côte.	11,000	Ceuta	9,000
		Alhucemas . . .	2,000
Iles Canaries. .	196,000	*Ténériffe.*	
		Santa-Cruz. . .	8,000
		San-Cristoval. .	9,000
		Grande Canarie.	
		Palmas	9,000
		Aguimes	5,000
		Armas	4,000
		Guia	3,000
		Tirajana	3,000
		Palma.	
		Santa-Cruz. . .	5,000
		Lancerote.	
		Teguise.	2,000
Ile Annobon. .	900		
Ile Fernando-Po.	100		

AMÉRIQUE.

Provinces.	Population.	Villes.	Population.
Iles Antilles. .	1,240,000	*Cuba.*	
		La Havane . . .	130,000
		Bayamo.	12,000
		Matanzas	7,000
		Puerto-Principe	30,000
		Santiago.	20,000
		Portorico.	
		San-Juan. . . .	30,000

SUITE DES COLONIES ESPAGNOLES.

OCÉANIE.

Iles Marianes, Iles Philippines.	2,640,000?	Luçon. Manille	140,000?
		Carite	6,000
		Tuyabes	13,000
Total des colonies	4,688,000		
Total de l'Esp.	13,902,000		
Total général de la monarchie espagn.	18,590,000		

Armée de terre.	Soldats et matelots.
50,000 homm. [a].	14,000 homm.

FLOTTE.

Vaisseaux de ligne	10
Frégates	16
Bâtimens inférieurs	30
Total	56

Finances.

Revenus.	Dette.
100,000,000 de fr.	4,000,000,000 de fr.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

Description du royaume de Portugal et de la petite république d'Andorre.

Borné au nord par la Galice, à l'est par une portion du Duéro, du Turon, de l'Erjas, du Sever, du Gebora, de la Guadiana et de la Chanza, au sud et à l'ouest par l'Océan, le royaume de Portugal occupe une longueur de 125 lieues du nord au sud, et d'environ 50 de l'est à l'ouest. Sa superficie est de 4,922 lieues carrées, et sa population de 3,500,000 individus.

Le climat y est modifié par l'inégalité du sol, la direction des vallées, et la proximité plus ou moins grande de l'Océan. Un intervalle de quelques lieues suffit en Portugal pour passer de la température de l'Allemagne à celle de l'Italie. Depuis le littoral, jusqu'aux plus hautes cimes, la chaleur, d'abord très-forte, diminue par degrés; les parties basses jouissent d'un double printems et d'un hiver très-court; au contraire, dans les montagnes de Tras-os-Montès, sur les sommets de la serra d'Estrella, de la serra de Mamès et de celle d'Estremos [1], le froid est vif et piquant; mais dans les provinces qui avoisinent quelques-uns de leurs sommets blanchis par la neige, rarement les cours d'eau se couvrent d'une couche de glace. Les désastres causés par les phénomènes électriques sont rares en Portugal: le tonnerre n'y gronde que pendant l'automne et l'hiver; mais il est peu de contrées, sans en excepter l'Italie méridionale, qui éprouvent aussi fréquemment les ravages des tremblemens de terre. L'Algarve, l'Alem-Tejo et l'Estramadure y sont fréquemment exposés: depuis huit siècles, Lisbonne a ressenti quinze secousses plus ou moins violentes.

Les richesses métalliques qu'offrait au Portugal la possesion du Brésil ont habitué les Portugais à regarder avec dédain celles que possède leur sol; l'insouciance de l'administration les rend sous ce rapport tributaires de l'étranger, quoique leurs montagnes recèlent des mines d'argent, de cuivre, d'étain et de fer; l'exploitation de la houille et des plus beaux marbres est négligée par eux; on y connaît 56 sources minérales: quelques-unes seulement sont fréquentées; les marais salans sont seuls utilisés: on estime l'exportation de leurs produits à une valeur de plus de 3 millions de francs.

Le sol du Portugal est naturellement fertile, mais l'agriculture y est tellement négligée qu'une grande partie des terres y est en friche, et les routes y sont si mal entretenues, que la capitale ne peut tirer de l'intérieur la quantité de blé nécessaire à sa consommation. Elle en importe annuellement pour plus de 36 millions de francs. Si les moyens de communication étaient rendus faciles, l'industrie agricole s'améliorerait, les brebis deviendraient une source de richesse, les chevaux, mieux soignés, rivaliseraient peut-être avec ceux de l'Andalousie, le nombre des bêtes à cornes augmenterait, et celui des habitans, qui n'est que de 711 par lieue carrée, se triplerait facilement.

[1] En portugais, *serra* signifie *chaîne*, comme *sierra* en espagnol.

[a] Les cadres sont ceux d'une armée de 120,000 hommes.

Au lieu de cela, l'agriculture languit en Portugal comme toutes les autres industries, et cependant il tire de la première ses principaux avantages; voici quelle est, sous ce rapport, la valeur de ses exportations annuelles :

Amandes et figues sèches. .	500,000 fr.
Oranges	2,000,000
Vins	44,000,000
Laines	400,000

C'est en commençant par le sud que nous parcourrons le Portugal. La petite province de l'Algarve, séparée des autres par la serra de Monchique et celle de Calderona ou de Calderao, qui ne forment qu'une chaîne, et par le rio Carciras et la Seixe, porte le titre de royaume. Ce fut après la conquête qu'en firent les princes arabes de Séville et de Cordoue, que ce pays reçut d'eux son nom, qui signifie *contrée occidentale*. Il comprenait autrefois, outre les pentes des montagnes que nous venons de nommer, les côtes africaines de Tanger et de Ceuta. Lorsque Jean Ier, roi de Portugal, s'empara en 1415 de ces deux villes, il prit le titre de roi des Algarves au-delà et en-deçà de la mer : titre que ses successeurs ont conservé, quoique les deux stations d'Afrique leur aient échappé. Les principales villes de ce petit royaume sont *Tavira*, située à l'embouchure de la Seca, et presque entièrement peuplée de pêcheurs; *Faro*, sur un cap, assez bien située et défendue par une citadelle; *Lagos*, ayant le titre de chef-lieu, un petit port où la pêche est très-active, et une large baie qui peut servir d'abri à une flotte importante.

La province d'*Alem-Tejo*, c'est-à-dire *au sud du Tage*, est traversée par la Guadiana et défendue par plusieurs places fortes, dont les principales sont *Elvas*, qui passe même pour la plus importante de tout le royaume; *Campo-Mayor*, entre le cours de la Caya et de la Gabora. *Estremos*, défendue par une bonne citadelle, munie d'un arsenal bien approvisionné en armes, et connue par ses poteries et surtout par ses *alcarrazas*, vases poreux, qui servent à rafraîchir l'eau en provoquant son évaporation; *Beja*, située sur une petite colline entourée de belles plantations d'oliviers; *Evora*, au centre de la province, et qui en est le chef-lieu, renferme un grand nombre d'antiquités : tels sont, dans cette dernière, un aqueduc assez bien conservé, et les restes d'un temple de Diane, attribué à Sertorius.

Dans l'Estramadure, *Setubal*, au bord d'un golfe, est, après Lisbonne et Porto, la ville la plus industrieuse, la plus commerçante du royaume : les salines qu'elle exploite, les oranges et les citrons récoltés dans ses environs, sont ses principaux articles de commerce. Elle est à 8 lieues sud-est de la capitale.

Lisbonne ou *Lisboa* est bâtie en amphithéâtre sur plusieurs collines qui s'élèvent au bord d'un golfe que remplit le Tage avant de se jeter par un canal dans l'Océan. Il est difficile de se faire une idée du magnifique spectacle qu'offre son port, qui tient le premier rang parmi les plus beaux mouillages du monde. On ne peut lui comparer que celui de Constantinople. Deux forts en défendent l'entrée. Mais la ville, qui ne conserve que des débris d'anciennes murailles et une vieille citadelle bâtie sur la colline la plus élevée, est presque totalement sans défense. Composée de trois parties subdivisées en douze quartiers, on remarque un contraste frappant entre ceux qui ont été rebâtis depuis le tremblement de terre de 1755 et ceux qui ont échappé à cette terrible catastrophe : les modernes sont composés de rues assez larges et la plupart bien alignées; les autres n'offrent que des ruelles obscures, sales et tortueuses. Le feu ravage souvent cette ville, parce que généralement les maisons sont en bois, revêtues de pierres seulement dans quelques-unes de leurs parties extérieures.

De 60 places que l'on compte à Lisbonne, 12 seulement méritent ce nom : les deux plus belles sont celle du commerce (*Praça do Commercio*) et celle du *Rocio*. La première, bornée d'un côté par le Tage, est garnie de beaux édifices, tels que la bourse, la douane, la maison des Indes, l'intendance de la marine et la bibliothèque royale. Au centre s'élève la statue équestre en bronze de Joseph Ier. La seconde, moins grande que la précédente, est bordée par les prisons du Saint-Office et par le vaste palais de l'Inquisition, où sont maintenant établis les bureaux des différens ministères, et par un grand nombre de boutiques élégantes et de beaux cafés. Parmi les 246 églises, il n'en est que trois qui attirent les regards : la cathédrale, ou *Basilica de Santa Maria*, vieux bâtiment restauré dans le goût moderne depuis le tremblement de terre; l'église de *Saint-Roch*, dont Jean V fit faire à Rome la superbe chapelle; et celle du couvent de Jésus, remarquable par la hardiesse de son dôme. Nous citerons encore les trois palais royaux : celui d'Ajuda, dans le faubourg de ce nom, bâti avec regularité, et qui, lorsqu'il sera terminé, pourra être compté parmi les plus vastes de l'Europe; celui de Bemposta, destiné seulement aux audiences que donnent les rois; celui des *Necessidades*, où logent les princes étrangers. Le plus beau monument

de cette capitale est l'aqueduc de Bemfica, appelé *Aguas libres*, et que l'on peut comparer à tout ce que les anciens ont fait de plus beau dans ce genre. Cette magnifique construction fait partie de celles que nous devons mentionner aux environs de la ville. Mais avant de quitter l'enceinte de celle-ci, donnons une idée de ses établissemens utiles en citant l'Observatoire de la marine, l'École royale de construction et d'architecture navale, l'Académie royale de marine, celles de fortification, d'artillerie et de dessin, celles de chirurgie et de sculpture, enfin l'Académie royale des sciences. Cette ville possède en outre plusieurs colléges, des musées et des bibliothèques.

Dans ses environs, *Campo grande*, le Longchamps de Lisbonne, est le rendez-vous de la classe opulente : c'est sur sa longue plaine, entourée d'arbres et de jardins, qu'elle étale le luxe des chevaux et des équipages; *Loires*, à trois lieues de Lisbonne, est connue par ses plantations d'orangers qui fournissent les plus belles oranges du Portugal; c'est à *Cintra* que fut signée, en 1808, la capitulation en vertu de laquelle l'armée française, épuisée, évacua le royaume.

A 18 lieues de la capitale, *Santarem*, sur une montagne au bord du Tage, est défendue par une vieille citadelle. Elle fut la résidence de plusieurs rois; aujourd'hui elle possède le séminaire patriarcal, principal établissement ecclésiastique de toute la monarchie. A *Leiria*, sur la rive droite du Lys, on voit le vieux château du roi Denis, que les Portugais ont surnommé *le Grand*, et qui, pour arrêter les vents qui transportaient les sables de la plage jusque dans les fertiles champs des environs, a fait planter la forêt de sapins qui couvre les hauteurs voisines. A quelque distance de là, *Bathala*, bourg de 1600 habitans, possède le magnifique monastère que le roi Jean Ier fit construire en mémoire d'une victoire remportée en 1485 sur les Castillans et les Français, et qui renferme son mausolée et celui de ses enfans.

Au pied de la serra de Alcoba nous traversons la rivière du Mondego à *Coimbre*, capitale de la province de Beira. L'intérieur de cette ville est aussi triste que son extérieur est agréable. Elle est depuis long-tems célèbre par son université. Dans les montagnes qui unissent la sierra d'Alcoba à celle d'Estrella, l'antique *Viseu*, siége d'un évêché, s'enrichit par son commerce de bijouterie, d'orfévrerie et de draperie. Ce fut à *Lamego*, ville épiscopale, située au pied du mont Pénude, sur le Balsamao, qui se réunit un peu plus bas au Duero, appelé par les Portugais le Douro, que se réunirent, en 1144, les Cortès qui rédigèrent une constitution par laquelle l'autorité royale était retenue dans de justes limites, et qu'Alphonse Ier jura de maintenir au nom de ses successeurs.

Le Douro, qui, depuis la frontière espagnole, coule de l'est à l'ouest, forme la limite méridionale des deux provinces d'Entre-Douro et Mino et de Tras-os-Montes. Au centre de la première, *Braga*, le chef-lieu, domine une colline entre le Cavado et le Deste; ses plus beaux édifices sont le palais de l'archevêque, le séminaire et la cathédrale. *Porto*, à l'embouchure du fleuve, est la seconde ville du royaume par son commerce, sa population et ses édifices. Ses vins, qui forment une de ses principales branches d'exportation, jouissent d'une réputation non contestée. La jolie et industrieuse *Guimaraens*, à 4 lieues de Braga, dans une plaine fertile que domine ses vieilles murailles flanquées de tours, fut la capitale d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon. Elle est la patrie d'Alphonse Ier et du pape S. Damaso.

Miranda, capitale du Tras-os-Montes, n'est qu'une petite cité de 5,000 âmes, qui n'offre rien de particulier; *Chaves*, à l'extremité septentrionale de la province, occupe un plateau au bas duquel la Tamega coule encore sous un pont que construisit Trajan; près des rives du Sabar, *Bragance*, siége d'un évêché, s'élève au milieu d'une plaine fertile, et possède des manufactures de taffetas et de velours. Ce fut dans ses murs que Don Pédro, surnommé le Justicier, épousa secrètement l'infortunée Inès de Castro. En 1442, Alphonse V l'érigea en duché. Le huitième de ses ducs devint roi de Portugal, sous le nom de Jean Ier; c'est de ce prince que descend la maison régnante.

Après avoir donné à l'Europe moderne les premières leçons d'astronomie et de navigation, la nation portugaise est à peine comptée parmi les nations savantes et lettrées. Ses universités possèdent cependant encore un grand nombre de savans distingués, sa littérature serait mieux appréciée si elle était plus connue : depuis le Camoens la poésie n'a cessé d'être cultivée en Portugal. Enfin, on évalue à plus de 100 le nombre d'ouvrages relatifs aux différentes branches des connaissances humaines publiées chaque année dans le royaume [1]. Un gouvernement sage, des institutions en harmonie avec les besoins des Portugais éclairés, donneraient facilement un grand essor aux travaux scientifiques et littéraires. Cependant, il faut l'avouer, à l'excep-

[1] *Voyez* l'Essai statistique sur le Portugal, par Ad. Balbi.

tion de la musique, les beaux-arts n'ont jamais obtenu que de médiocres succès en Portugal. Quant à l'instruction élémentaire, elle y est encore moins répandue qu'en Espagne; c'est dire assez qu'elle y est au plus bas de l'échelle européenne.

Nous ne quitterons pas la péninsule hispanique sans parler d'une petite république oubliée dans presque tous les traités de géographie; c'est celle d'*Andorre* ou d'*Andorra*. Elle occupe dans les Pyrénées, entre la Catalogne et le département de l'Ariége, une vallée qui porte le nom du village d'Andorre, la capitale. Son territoire a 7 lieues de long sur 6 de large, et renferme 34 villages ou hameaux et 15,000 habitans, qui vivent de l'agriculture et de l'exploitation de leurs marbres, de leurs mines de fer et de leurs importantes forêts de sapins. Son gouvernement se compose de deux viguiers ou syndics, élus par un conseil de 24 membres nommés à vie par les communautés qui partagent le territoire. Les comtes de Foix étaient seigneurs de ce pays. Depuis la réunion du comté à la France, nos rois conservaient des droits féodaux sur la vallée d'Andorre; mais devenue libre par l'abolition de ces droits prononcée par l'Assemblée constituante, elle est restée sous la protection de l'Espagne et de la France.

TABLEAUX statistiques du Portugal, dressés d'après la plupart des renseignemens fournis par M. Ad. Balbi.

PROVINCE D'ES TRAMADURE.

Divisée en 11 comarcas ou districts [1].

Superficie en lieues.	Population.	Population par lieue carrée.
1,297.	811,000.	625.

Lisbonne, capit.	260,000	*Thomar*, v. . . .	3,700
Torres-Vedras, v.	3,400	Abrantès, v . . .	4,900
Castanheira, v. .	700	*Ourem*, v. . . .	3,100
Villa-Franca, v.	4,600	*Chao de Couce*, v.	1,300
Alemquer, v. .	2,600	*Santarem*, v. . .	7,800
Chamusca, v. .	3,000	Torres-Novas, v.	4,200
Cintra, v. . . .	3,700	*Setubal*, v. . . .	14,800
Leiria, c. . . .	2,000	Cezimbra, v. . .	4,200
Pombal, v. . .	4,800	Almada, v. . . .	4,200
Alcobaça, v. . .	1,300	Aldea-Gallega, v.	3,500

[1] c. signifie *cidade* ou ville privilégiée; v. *villa*, bourg ou petite ville sans municipalité.

PROVINCE DE BEIRA.

Divisée en 11 comarcas.

Superficie en lieues.	Population.	Population par lieue carrée.
1,125.	1,024,000.	910.

Coimbre, ch.-l.	15,000	*Viseu*, c. . . .	9,300
Miranda de Corve, v.	3,900	*Lamego*, c. . . .	8,900
Figueira ou Fig. da Foz, v. . .	6,400	Arouca, v. . . .	5,500
Penella, v. . . .	3,500	S. Martinho dos Mouros, v. . .	4,800
Argenil, v. . .	1,700	Paiva, v.	6,600
Aveiro, c. . . .	4,100	*Pinhel*, c. . . .	1,700
Mira, v.	6,000	*Trancoso*, v. . .	1,300
Ilhavo, v. . . .	7,300	*Guarda*, c. . . .	2,400
Souza, v. . . .	3,700	Covilhaa, v. . . .	6,400
Feira, v. . . .	1,600	*Linhares*, v. . . .	800
Ovar, v.	10,400	Castello-Branco .	5,700

PROVINCE DU MIÑO OU ENTRE-DOURO ET MIÑO.

Divisée en 7 comarcas.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
375.	883,000.	2,354.

Braga, ch.-lieu.	14,400	*Guimaraens*, v .	6,000
Prado, v. . . .	6,500	*Vianna*, v. . . .	8,000
Porto, c. . . .	70,000	*Barcellos*, v. . .	3,900
San-Joao de Foz.	3,300	Villa do Conde, v.	3,100
Pavoa de Varzim, v.	5,700	Eixo, v.	3,100
Pedroza.	3,500	Valença, v. . . .	1,600
Penafiel de Souza ou de Arrifana, c.	2,300		

PROVINCE DE TRAS-OS-MONTÈS.

Divisée en 4 comarcas.

Superficie en l. carrées.	Population.	Population par l. carrée.
531.	310,000.	583.

Miranda, ch.-l.	500	*Bragança*, c . . .	3,700
Monocorvo, v. .	1,600	Chaves, v	5,200
Villa-Réal, v. .	4,000		

PROVINCE D'ALEM-TEJO.

Divisée en 8 comarcas.

Superficie en l. carrées.	Population.	Population par l. carrée.
1,344.	359,000.	267.

Evora, ch.-l. .	10,000	*Elvas*, c.	10,000
Estremos, v. . .	5,300	Campo-Maior, v.	4,500
Beja, c.	5,400	*Portalegre*, c. . .	6,100
Moura, v. . . .	3,800	Castello de vide, v.	5,700
Serpa, v.	4,600	*Crato*, v.	1,200
Ourique, v. . .	2,400	Sertao, v.	3,300
Villa-Viçosa, v.	3,500	*Avis*, v.	1,400
Borba, v. . . .	3,400		

ROYAUME D'ALGARVE.

Divisée en 3 comarcas.

Superficie en lieues.	Population.	Population par lieue carrée.
250.	113,000.	452.

FARO, chef-lieu. . .	8,400	Loulé, v. . .	8,200
Lagos ou Alagos, v.	3,000	*Lagos*, c. . .	6,800
Tavira, c.	8,600	Villa-Nova de Portimao . .	3,200

COLONIES PORTUGAISES.

ASIE.

Vice-royauté de l'Inde, avec le gouvernement de *Macao*, ayant pour capitale *Goa*. — Province de Salsete et de Bardez. — Pays des nouvelles conquêtes, ayant pour capitale *Damao* ou *Diu*, sur la côte de Malabar.	500,000

OCÉANIE.

Une portion de l'île de *Timor*, presque toute celle de *Solor* ou de *Flores*, les petites îles de *Adonara* et de *Oende-Menor*. . .	45,000

AFRIQUE.

Archipel des *Açores*, formant une province, et dont la principale île est *Terceira*. . .	220,000
La province de *Madère*, formée des îles *Madère*, de *Porto-Santo* et de quelques îlots voisins.	100,000
Report.	865,000
La province du *Cap-Vert*, comprenant les îles *Sant-Iago*, *Fogo*, *Brava*, *San-Nicolao*, *Santo-Antao*, *Boavista*, *Mayo*, *San-Vincente*, *Sal* et *Santa-Luzia*, ainsi que les colonies de Sénégambie, renfermant les places de *Cacheu* et de *Bissao*.	70,000
Le royaume d'*Angola* et *Congo*, qui comprend *Angola* et plusieurs petits établissemens, ainsi que les îles de *San-Thomé* et de *Principe*, dans le golfe de Guinée. . .	375,000
La province de *Mosambique*	290,000
Total.	1,600,000
Population du Portugal.	3,500,000
Total général.	5,100,000

Armée de terre.	*Soldats et matelots.*
26,000 h.	9,000 h.

Flotte.

Vaisseaux de ligne	4
Frégates	16
Bâtimens inférieurs.	37
Total.	57

Finances.

Revenus.	Dette.
54,000,000 fr.	160,000,000 fr.

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIÈME.

Description des Iles britanniques.

Quel contraste frappant que celui qu'offre la monarchie anglaise, si l'on compare le rang qu'elle tient dans la balance politique du globe, sous le rapport de l'importance industrielle et de la puissance maritime, avec son étendue territoriale et sa population ! Un peuple de fabricans et de marins, qui occupe dans l'Océan atlantique deux îles dont la superficie totale est un peu plus considérable que la moitié de celle de la France, et dont la population égale à peu près les deux tiers de celle-ci, a su par son industrie rendre tributaires toutes les nations; par le nombre de ses vaisseaux, conquérir l'empire des mers; par ses tresors, acheter pendant vingt ans l'alliance et la soumission des rois; par sa politique astucieuse, devenir le maître de toutes les principales stations du monde; et, par ses forteresses et ses colonies, asservir la dixième partie de l'univers. Ainsi, l'empire britannique s'étend sur une superficie d'environ 776,000 lieues carrées, et le nombre de ses sujets s'élève à plus de 148,000,000, c'est-à-dire que ses possessions ne le cèdent en étendue qu'à celles de la Russie, et qu'il commande à une population qui surpasse le double de toute la population russe.

L'Archipel britannique, proprement dit, se compose de la Grande-Bretagne, qui comprend l'Angleterre, la principauté de Galles et l'Ecosse; de l'Irlande, à l'ouest de l'Angleterre; des îles Hébrides, à l'ouest de l'Ecosse; des Orcades, au nord de celle-ci; plus loin au nord, des îles Shetland, et vis-à-vis la pointe occidentale de l'Angleterre, du petit archipel des Sorlingues.

Pour avoir un poste avancé sur les côtes de France, le gouvernement britannique a su conserver quelques îles qui faisaient partie de l'apanage de Guillaume le Conquérant lorsqu'il s'empara de la couronne d'Angleterre. Ces îles sont *Alderney*, en français Origny, petite, mais fertile en grains; *Guernesey*, dont la superficie est d'un peu plus de 11 lieues, et dont la population est de 24,000 âmes : *Saint-Pierre*, sa capitale, est défendue par une citadelle et possède un port sûr et commode; *Jersey*, dont la superficie est de 8 lieues carrées et dont les 29,000 habitans occupent 12 villages et deux petites villes, *Saint-Aubin* et *Saint-Hélier*, qui en est le chef-lieu. Dans ces trois îles, restées françaises par les mœurs, le langage et les lois, le gouvernement britannique a la sagesse de laisser le commerce libre de toute entrave et la population jouir de toute sa liberté : aucun acte du parlement anglais n'y a force de loi que lorsqu'il a reçu l'approbation des magistrats du pays.

Avant que nous parcourions l'archipel britannique, les principaux caractères physiques qui le distinguent, réclament un instant notre attention. La Grande-Bretagne développe une superficie de 11,400 lieues; aucune île ne garnit ses côtes orientales, mais plusieurs s'étendent entre ses côtes occidentales et l'Irlande, comme pour unir en un même système les chaînes de montagnes de ces deux îles, que séparent les mœurs, le langage et la religion. Les aspérités du sol britannique s'élèvent partout à une médiocre hauteur; des trois groupes qu'elles forment, le plus septentrional, celui du Caithness, élève un de ses sommets à 1,100 mètres; celui des Grampians ou le central, en atteint 1,350; celui des monts Cheviots, ou le méridional, ne dépasse guère 800 à 950 mètres. La faible largeur de la Grande-Bretagne ne peut offrir aux rivières que des bassins peu considérables : ainsi la Spey, qui traverse l'Ecosse septentrionale pour se jeter avec fureur dans le golfe de Murray, n'a pas plus de 25 à 30 lieues de cours; le Forth, dont les eaux abondent en excellens poissons, ne traverse qu'une longueur de 40 lieues pour arriver au golfe qui porte indifféremment son nom ou celui d'Édinbourg; la Clyde, qui se jette dans un golfe long et étroit, sur la côte occidentale de l'Ecosse, est citée par ses belles cascades, dont l'une, près de Stone-Byres, a 84 pieds de hauteur verticale; l'Humber, auquel les Anglais donnent le nom de fleuve, n'a qu'une longueur de 70 lieues; la Severn, qui, après des détours sinueux, se jette dans le canal de Bristol, parcourt une étendue de 80 lieues; la Tamise, un peu moins considérable, est, pour les communications commerciales, le fleuve le plus important de la Grande-Bretagne. De tous les lacs de cette île, le plus grand est le Lomond, en Ecosse : il a 10 lieues de long sur 2 ou 3 de large; celui de Derwent en Angleterre n'a qu'une lieue de longueur sur 7 à 800 toises de largeur; mais la beauté des sites qui l'entourent, le grand nombre d'îles qui s'élèvent à sa surface, et les violentes agitations que ses eaux éprouvent sans cause apparente, attirent, dans la belle saison, une foule de curieux sur ses bords.

Des roches de tous les âges caractérisent la constitution géognostique de la Grande-Bretagne : les schistes ardoisiers et la houille sont au nombre des plus importantes productions minérales de cette île. Au nord comme au sud, les mines de fer et de plomb sont également nombreuses; celles de cuivre et d'étain s'étendent vers le sud-ouest; le nord recèle des dépôts de cuivre et de mercure, ainsi que des roches siliceuses et micacées qui renferment des pierres précieuses; partout on trouve des sources minérales; enfin on estime la richesse des mines de la Grande-Bretagne et de l'Irlande à plus de 225 millions de francs, estimation approximative de la quantité de métaux et des principales substances qu'on y exploite, et dont nous allons donner l'évaluation moyenne.

Plomb.	300,000	quintaux.
Cuivre.	150,000	»
Étain.	100,000	»
Fer.	5,500,000	»
Houille.	180,000,000	»
Sel.	3,650,000	»

Les rigueurs de l'hiver et les chaleurs desséchantes de l'été se font sentir, dans la Grande-Bretagne, avec beaucoup moins d'intensité que dans les pays du continent situés sous les mêmes parallèles; les vents de mer y tempèrent les saisons les plus opposées; mais les variations de la température sont subites et fréquentes. Si les contrées septentrionales se montrent favorables à la croissance des végétaux, l'état de l'atmosphère y est souvent un obstacle à leur maturité : ainsi la pluie vient y détruire l'espérance trop tôt fondée sur l'apparence de la récolte. Ajoutons que vers le nord, de grands espaces sont presque stériles, et que sur les côtes orientales, des sables et des marais s'opposent encore à la fertilité. Les parties les plus riches sont au centre et au midi. En Irlande le climat est plus humide et plus doux : on croit même que depuis quelques siècles la température s'y est adoucie; si le fait est vrai, peut-être doit-on en attribuer

la cause, comme sur le continent, à la destruction des forêts. Jadis cette île en était couverte, aujourd'hui elle en est presque entièrement dépourvue. Les marais ou *bogs* qui en ont usurpé la place forment un des traits caractéristiques de la contrée. C'est au fond de ces bogs que l'habitant recueille le bois nécessaire à son usage.

Dans les montagnes de l'Irlande les roches granitiques occupent une place plus importante que dans celles de la Grande-Bretagne. Des roches micacées se montrent dans toute la partie septentrionale comprise entre le lac d'Erne et celui de Neagh; des schistes ardoisiers que l'on préfère à ceux de la principauté de Galles; des calcaires anciens d'où l'on tire des marbres estimés; d'autres qui donnent une excellente chaux; la formation houillère avec ses grès, se montrent çà et là. Des dépôts volcaniques auxquels appartient la magnifique réunion de piliers basaltiques, connue sous le nom de *Chaussée des Géans*, s'étendent depuis la baie de *Carrickfergus* jusqu'au cap Bengore. L'île possède des filons métalliques, mais bien moins riches que ceux de la Grande-Bretagne; la plupart sont abandonnées depuis plusieurs siècles. Le plomb et le fer y sont encore exploités; les houillères y fournissent annuellement plus de 900,000 quintaux métriques.

Le plan de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans des détails propres à prouver le degré d'avancement auquel sont parvenues l'agriculture et l'amélioration des races d'animaux domestiques dans la Grande-Bretagne, ainsi que l'état arriéré des sciences économiques en Irlande. Nous fournissons le moyen d'apprécier, sous ce rapport, la richesse des îles britanniques en donnant l'emploi de la superficie du sol, les produits en grains et le nombre d'animaux domestiques.

Superficie en forêts.	1,482,000	arp.
Idem en prairies et pâtures .	30,000,000	»
Idem en champs et céréales.	67,500,000	»
Récolte en grains.	262,500,000	boiss.

Chevaux et mulets.	1,900,000
Bœufs	10,500,000
Bêtes à laine	44,100,000
Porcs	5,250,000

Pour fournir un point de comparaison qui fasse apprécier l'état agricole de l'archipel britannique, nous ferons remarquer que, malgré l'infériorité de son étendue, il consacre à l'agriculture une superficie presque égale à celle qu'emploie la France; que les produits qu'il en tire sont supérieurs en quantité; que ses pâturages sont plus considérables, et que le nombre des bœufs, des moutons et des porcs y est dans une proportion bien supérieure à celui de la France [1].

Au surplus, chez nos voisins d'outre-mer, l'une des causes qui ont le plus contribué au développement de l'industrie agricole et manufacturière, c'est la multiplicité des moyens de communication, la beauté des routes et le nombre des canaux. Les premières forment, dans la Grande-Bretagne seule, une longueur de près de 9,000 lieues; les seconds sillonnent la même île dans tous les sens sur une longueur totale de 1,000 lieues.

Réunies depuis la fin du XIIIe siècle par Edouard Ier, l'Angleterre et la principauté de Galles n'ont point conservé ces caractères tranchés que nous observons encore entre les trois royaumes : c'est par elles que nous commencerons notre excursion, après en avoir esquissé l'histoire.

Quelques peuplades celtes furent les premiers habitans de cette partie de la Grande-Bretagne, bornée au nord par les monts Chéviots, le Tweed et le golfe de Solway; au nord de ces limites vivaient les Calédoniens et les Pictes. Soumis et civilisés par les Romains, les Celto-Bretons perdirent leur ancienne énergie, et quand les légions romaines furent rappelées de la Grande-Bretagne vers le centre de l'empire pour s'y opposer à l'invasion des Goths, les Bretons, abondonnés à leurs propres forces, ne purent défendre la muraille flanquée de forteresses, que Septime-Sévère avait élevée sur leur frontière. Les Calédoniens, connus alors sous le nom de Scots, la franchirent et étendirent librement leurs incursions vers le sud. Alors les Bretons implorèrent le secours des Angles, des Jutes et des Saxons qui habitaient le Jutland et les côtes méridionales de la Baltique. Bientôt ces auxiliaires trop puissans, après avoir refoulé les Scots vers le nord, dépossédèrent les Bretons leurs alliés; bientôt, malgré les exploits du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde, toute la Bretagne obéit à la population étrangère, à l'exception du pays de Galles et de la pointe montagneuse du comté de Cornouailles, derniers asiles de la race indigène. D'autres débris de la population vaincue passèrent la Manche et s'établirent à la pointe de l'Armorique qui forme aujourd'hui le département du Finistère.

Les plus puissans d'entre les nouveaux maîtres de la Grande-Bretagne lui donnèrent leur nom : de là celui de *terre des Angles*; et un de leurs rois, le grand Alfred, contemporain des fils de Louis le Débonnaire, réunit sous son

[1] Voyez les *Tableaux statistiques* de M. Ad. Balbi.

sceptre les sept royaumes saxons. En 1066, le succès de la bataille d'Hastings assura au duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, la possession du trône d'Angleterre, qu'il revendiquait en alléguant les clauses, peut-être supposées, du testament d'Edouard le Confesseur. Le conquérant asservit à son tour les anciens vainqueurs des Bretons. Telle est en peu de mots l'histoire des envahissemens qu'éprouva ce pays.

La blancheur des côtes de l'Angleterre fit donner à la Grande-Bretagne le nom d'Albion par les anciens. *Douvres*, la première ville que nous allons visiter, existait sous celui de *Dubris*, au tems de la domination romaine. Ses maisons noirâtres lui donnent un air triste, mais son port, amélioré par des constructions nouvelles, est fréquenté par la plupart des voyageurs qui vont en France, ou qui viennent du continent, ou par les Anglais attirés par ses bains de mer. *Contorbery* ou *Canterbury*, que les Bretons nommaient *Caer-Kent*, s'offre ensuite sur la route de Londres; c'est le chef-lieu du comté de Kent et le plus ancien archevêché de l'île. L'archevêque de Cantorbery a conservé dans l'organisation de l'église anglicane le titre de primat d'Angleterre, auquel il joint celui de premier pair du royaume. C'est lui qui dans la cérémonie du sacre, place la couronne sur la tête du roi.

Rochester, à l'ouest de Cantorbery, possède une belle cathédrale et un pont magnifique sur le Medway, affluent de la Tamise. Aux portes de cette ville, *Chatam* est remarquable par ses chantiers de marine et ses immenses magasins. En se dirigeant vers Londres, on voit le long de la Tamise, l'arsenal et l'école de marine de *Woolwich*; et l'ancien palais de *Greenwich*, qui, devenu hôpital des invalides de la marine, renferme aussi l'observatoire d'où les astronomes anglais comptent le premier méridien.

Enfin l'immense ville de *Londres* se déploie majestueusement sur les deux rives de la Tamise, dont les eaux sont en tout tems couvertes de navires, et dont les bords présentent l'étonnant spectacle d'une population innombrable, sans cesse occupée à charger et à décharger les marchandises. Elle est sans contredit la ville la plus populeuse de l'Europe et la plus commerçante de l'univers; sa population dépasse 1,200,000 âmes; le mouvement commercial de son port emploie 3,000 barques, 8,000 mariniers et 4,000 porte-faix; sur ses quais, ses bassins et ses canaux, 15,000 bâtimens sont amarrés à la fois; plus de 900 bateaux à vapeur y arrivent et en sortent annuellement. On a calculé que la valeur des marchandises embarquées et débarquées, s'élève chaque année à 70 millions de livres sterlings; cette somme comprend principalement le commerce extérieur : quant à celui de l'intérieur, il emploie 4,000 chariots et autres voitures, portant pour environ 50,000,000 de livres sterlings, et si l'on y ajoute 10,000,000 au moins pour le bétail et pour les marchandises transportées par diverses autres voies, telles que 1,500 voitures par jour partant à heures fixes, sans compter les malles-postes, on aura un total de 130,000,000 de livres sterlings, ou de 3,250,000,000 de francs, formant le montant du commerce annuel de cette capitale [1].

Une grande activité commerciale fut de tous tems l'apanage de Londres. Sous Domitien, au rapport de Tacite, elle était déjà le centre du commerce de la Grande-Bretagne; au IVe siècle, 800 bâtimens étaient employés dans son port pour l'exportation seule du blé; au VIe elle était la capitale du royaume d'Essex, l'une des souverainetés de l'heptarchie; sous Alfred le Grand, maître des sept royaumes, elle le devint de toute l'Angleterre.

Les successeurs de Guillaume le Conquérant accordèrent aux bourgeois de Londres le droit d'élire un shériff et un justicier, en se réservant le choix du *port-reeve* ou du maire; mais sous le roi Étienne, la cité acheta le droit d'élire tous ses magistrats; dès le règne de Richard Cœur-de-Lion, elle jouissait de presque tous les avantages et de toutes les libertés qu'elle a conservées jusqu'à ce jour; sous Élisabeth, la cité de Westminster passa du gouvernement de son abbé à celui d'officiers civils; enfin sous Charles Ier et ses successeurs, Londres vit ses franchises assurées et son intérieur s'embellir. Sa circonférence irrégulière est évaluée à 11 lieues.

Que cette capitale vante la beauté de ses bassins ou *docks*, la régularité de ses places ou *squares*, dont le centre est composé de jardins entourés de grilles; la superficie qu'elle occupe; la multitude de ses rues, dont le nombre s'élève à 9,000; la beauté de plusieurs de celles-ci, propres, larges et ornées de trottoirs : la vue de Londres est pour un étranger de la plus fatigante monotonie. Parmi les constructions les plus intéressantes par leurs souvenirs, leur magnificence ou leur utilité, nous citerons la Tour de Londres et les vastes bâtimens qui en dépendent, renfermant un arsenal, une ménagerie, une grande collection d'armes antiques, et le trésor des dia-

[1] *Topographical Dictionnari*, by B.-P. Capper.

mans de la couronne; l'église de Westminster, sépulture des rois et des grands hommes; celle de Saint-Paul, construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome; celle de Saint-Stephen de Walbrook, monument plein de grâce et d'élégance; le palais de White-Hall, où l'on montre la fenêtre devant laquelle s'éleva l'échafaud de Charles Ier; le pont de Southwarck, en fer, et celui de Waterloo, en granite; le *Tunnel*, passage souterrain que l'on construit sous la Tamise; l'hôtel de la banque, remarquable par sa façade et son étendue; *Mansion-House*, ou l'hôtel du lord-maire, orné d'un portique majestueux; le bel hôtel de la compagnie des Indes orientales; la bourse, l'hôtel de la douane, le palais de Saint-James; Somerset-House, édifice dans lequel la Société royale et celle des antiquaires tiennent leurs séances; le muséum britannique, construit par Pierre Pujet de Marseille, sur le plan des Tuileries; enfin la belle colonne haute de 200 pieds, appelée le *monument*, et construite en mémoire de l'incendie de 1666, qui dura quatre jours.

Londres est la patrie d'un grand nombre d'hommes illustres; il suffit de citer Milton, François Bacon, Thomas Morus, Halley, Poppe, Hampden et Temple. Son nom anglais *London*, soit qu'il tire son origine des mots celtiques *Lund Den*, *ville du bocage*, ou des mots bretons *Llyn Din*, *ville du lac*, n'a point changé depuis la plus haute antiquité: Tacite la nomme *Londinium*. Les quartiers qu'elle étend sur la rive gauche de la Tamise appartiennent au comté de Middlessex; ceux de la rive droite, au comté de Surrey.

Le bourg le plus remarquable de ce dernier comté est *Richemond*, qui possède un ancien château royal, avec un observatoire. Son église renferme les restes de l'auteur du charmant poème *des Saisons*.

Dans l'ancien royaume des Saxons du sud, ou le comté de Sussex, qui se termine aux côtes méridionales de la Manche, l'air est salubre au milieu des vallées et des plaines; mais près de la mer il fait naître chez les étrangers des fièvres dangereuses. Nous y verrons *Hastings*, célèbre par la victoire de Guillaume et par la mort d'Harold, son rival: *se battre comme à Hastings*, est un proverbe anglais. *Brighton*, par ses paquebots à vapeur, entretient avec Dieppe une communication réglée; son port vit, après la bataille de Worcester, l'infortuné Charles II s'embarquer pour chercher un asile en France, à cette même cour qui, sept ans plus tard, porta le deuil d'Olivier Cromwell. *Chichester*, au fond d'un golfe, possède un chantier de construction pour la marine marchande.

Les étrangers sont attirés à *Southampton* par son agréable situation, ses bains de mer et une source d'eau ferrugineuse. Un service de bateaux à vapeur est organisé entre cette ville et le Havre. *Portsmouth* est un des ports les plus importans de la marine royale anglaise; on ne peut en admirer assez les magasins, les arsenaux et les ateliers, dont les mécaniques sont, pour la plupart, mues par la vapeur. La rade de *Spithead*, entre Portsmouth et l'île de Wight, pourrait abriter à la fois mille vaisseaux de premier rang.

Dans la partie méridionale de l'île de Wight, nous citerons *Caresbroock*, célèbre par la détention de Charles Ier, qui ne quitta cette prison que pour comparaître devant le parlement.

En continuant à longer les côtes de la Manche, nous traversons le comté de Dorset, surnommé le jardin de l'Angleterre. Son sol, autrefois couvert de forêts, nourrit aujourd'hui d'immenses troupeaux de moutons, dont il se fait une exportation très-considérable. *Dorchester*, son chef-lieu, conserve les vestiges d'une enceinte romaine et quelques traces de voies militaires.

Sur l'Exe, d'où elle prend son nom, *Exeter*, ville ancienne, fut surnommée pendant un tems *la ville aux moines*, à cause de ses nombreux couvens. Sa maison des fous est un établissement remarquable. Le canton fournit à la consommation de Londres une race de bœufs fort estimés. *Plymouth*, autrefois *Devonport*, est un des arsenaux maritimes les plus importans de la Grande-Bretagne; on admire la digue qui abrite sa rade et le phare qui en signale de loin l'approche aux navigateurs. Sur les bords de la Tamar s'étend une vaste plaine sablonneuse et marécageuse appelée la forêt de Dartmoor, pays malsain, misérable et sauvage, où, pendant les dernières guerres, languirent dans une forteresse 7,000 prisonniers français.

Le pays de Cornouailles, l'un des asiles de l'indépendance bretonne lors de l'invasion des Saxons, conserve encore dans l'idiôme populaire les traces du séjour des peuplades celtiques. Les Druides y ont laissé des monumens dont les plus remarquables sont d'énormes blocs de granite, qui, par une de leurs extrémités arrondies, reposent sur d'autres blocs dans un équilibre si parfait, qu'une légère impulsion leur imprime un balancement dont la durée étonne. Il forme une presqu'île baignée au nord par le canal de Bristol et au sud par la Manche. La principale industrie du pays consiste dans l'exploitation des mines de

cuivre et d'étain, dont le revenu monte à 16 millions. Le peuple y est laborieux et brave. Fidèles aux traditions féodales, que leur faisait chérir le gouvernement paternel de leurs seigneurs, les paysans de Cornouailles se déclarèrent, en 1645, pour le parti des cavaliers, après en avoir humblement demandé la permission à leurs chefs. On les voyait, disent les chroniques du tems, escalader à la course les flancs escarpés des montagnes, et s'y rendre maîtres, l'épée à la main, des batteries de l'armée parlementaire. Ce furent les Vendéens de la révolution anglaise.

Falmouth, dont la fondation ne remonte pas à plus de deux siècles, est une place maritime importante, qui par sa situation hors de la Manche permet aux bâtimens d'éviter les côtes de France.

Le Somersetshire est renommé par son cidre et son excellente bière. Nous y remarquerons l'ancienne cité de *Bath*, ville de plaisir comme la plupart de celles qui possèdent des sources thermales; ses eaux sont très-chaudes; aussi les Romains les appelaient-ils *aquæ solis*, eaux du soleil. Ils y ont laissé des vestiges de leurs majestueuses constructions, entre autres les ruines d'un temple qu'Agricola consacra à Minerve.

L'Avon, qui traverse *Bath*, va se jeter dans le canal de *Bristol*, après avoir partagé cette dernière ville en deux quartiers, dont l'un, situé sur la rive gauche, appartient au comté de Somerset, et l'autre à celui de Gloucester. Le lit de la Severn fait de Bristol un port très-commerçant. Sur la rive opposée, *Gloucester*, bâtie en bois et en briques, ne peut recevoir que de petits bâtimens à la faveur de la marée haute. La salubrité de l'air entretient chez les habitans de ce comté la fraîcheur et la santé. Les femmes y sont remarquables pour leur beauté. Les principales branches d'industrie sont le commerce des laines, la fabrication des cordages, et surtout celle des épingles, dont on expédie chaque semaine à Londres pour la valeur de près de 500 mille francs. Cette contrée est l'une des plus riches de la Grande-Bretagne. Le canal de Stroud, qui unit la Severn à la Tamise, offre à ses produits un débouché facile.

Les fromages et le lard du Wiltshire ont de la réputation en Angleterre. Le bourg de *Malmsbury*, qui en dépend, a vu naître Hobbes. *Salisbury*, la plus importante ville de ce comté, est dominée par une cathédrale dont la flèche gothique, de 400 pieds de hauteur, passe pour la plus élevée du royaume.

La plaine de *Newbury*, sur la limite du comté de Berk, au nord-est de celui que nous quittons, fut, en 1643, le théâtre d'une bataille sans résultats décisifs entre Charles Ier et l'armée du parlement. *Windsor* possède un château royal fondé par Guillaume le Conquérant et berceau d'Edouard III. Ce prince y ramassa la jarretière de la comtesse de Salisbury; petit trait de galanterie auquel se rattache l'institution du premier des ordres d'Angleterre : sa devise est, comme on sait, *Honni soit qui mal y pense.*

Entre la commerçante ville de *Reading* et la savante cité d'Oxford, le pays offre des vestiges d'antiquités de diverses époques : les débris d'un camp romain et un fort de construction romaine; une ancienne forteresse bâtie, suivant la tradition, par le roi danois Canut; enfin, du côté d'Oxford, la vallée du Cheval Blanc, nom qu'elle doit à une figure gigantesque dessinée sur les flancs d'une longue colline dont le sol crayeux, dépourvu d'herbes dans un espace de 4,000 mètres carrés, représente assez fidèlement les contours d'un cheval au galop. Le jour de la Saint-Jean, les paysans du canton se réunissent pour arracher les herbes qui pourraient en altérer les traits. Ils rattachent à cette image le souvenir d'une victoire d'Alfred le Grand sur les Danois, dont l'étendard représentait un cheval blanc. Un amas de pierres élevé à peu de distance couvre, disent-ils, la tombe de plusieurs rois de cette nation.

Oxford, capitale du comté de ce nom, est une des plus belles villes de l'Europe et la plus intéressante de l'Angleterre par son université, dont l'origine se perd dans les souvenirs incertains du moyen âge. Elle possède tous les établissemens utiles à l'instruction de la jeunesse qui y accourt des différens points du royaume.

Aylesbury et *Buckingham* se partagent le rang et les priviléges de capitales du comté de *Buckingham*. La première de ces deux villes était très-forte du tems des Saxons; Guillaume le Conquérant y fit sa résidence, et partagea son territoire entre divers tenanciers, à la charge de fournir trois fois par an la litière ou la paille pour la chambre du roi, plus trois anguilles en hiver et trois oisons en été. *Buckingham*, qui n'est qu'une longue rue mal alignée composée d'habitations irrégulières, dont plusieurs mêmes sont couvertes en chaume, tire son nom du mot *boc*, qui signifie hêtre, arbre dont le pays abondait autrefois. C'est dans le comté de Buckingham que se trouve *Hartwell*, qu'habita pendant son exil l'immortel auteur de la Charte. La ville d'*Hertford* présente peu d'intérêt : les savans ne sont pas d'accord sur l'origine de son nom. On sait

qu'Alfred le Grand y bâtit un château pour arrêter les courses des Danois. Ce château servit de prison au roi de France Jean II, et à celui d'Écosse, David; aujourd'hui il renferme l'école préparatoire pour le beau collége établi à une lieue de là pour l'instruction des jeunes gens qui se destinent à occuper des emplois dans le gouvernement de la compagnie des Indes. Le comté d'Hertford serait un des moins fertiles de l'Angleterre, si le voisinage de Londres ne donnait de la valeur à ses terres, devenues productives à force de soins, et si la beauté des sites n'y multipliait les maisons de campagne.

Revenus à l'est de l'Angleterre, nous y visiterons le riche comté d'Essex, dans lequel se pressent les maisons de plaisance. Ses villes les plus remarquables sont : *Chelmsford*, où l'on voit un beau pont au confluent du Chelmer et du Cann; *Colchester*, que l'on croit être la patrie de sainte Hélène, et *Harwich*, située à l'embouchure de la Stour, et qui entretient des communications fréquentes avec la Hollande.

Au-delà de la Stour le comté de Suffolk, remarquable par la belle race de ses chevaux de trait et par ses bestiaux, présente à l'est des côtes formées de falaises argileuses qui, dégradées continuellement par les sources et les eaux pluviales, s'écroulent en entraînant quelquefois à la mer des habitations et des villages entiers. L'antiquité d'*Ipswich*, sa capitale, est attestée par un grand nombre de constructions ornées de statues et de sculptures. Son port, qui menaçait d'être détruit par les alluvions de l'Orwell, a, grâce à d'importans travaux, repris son ancienne activité. La dénomination de ce comté et celle de celui de Norfolk, indique leur situation relative, le premier au sud du second. Ce dernier est célèbre par les progrès de son agriculture, la perfection de ses instrumens aratoires et la race renommée de ses moutons, dont la laine alimente les manufactures de drap du comté d'Yorck. Il compte quelques villes industrieuses; la vieille *Norwich* fabrique des tissus mélangés de laine et de soie, industrie que des manufacturiers flamands introduisirent fort anciennement dans le pays. *Kings-Lynn* ou *Lynn-Régis*, sur le golfe de Wash, où se déchargent les eaux de l'Ouse, et *Yarmouth*, à l'embouchure de l'Yare, sont deux ports assez importans; le dernier arme tous les ans 150 bâtimens pour la pêche du hareng et du maquereau. *Cambridge*, dont le nom signifie pont sur le Cam, nous intéressera par son industrie, son commerce et plus encore par son université que fonda, en 630, Sigebert, roi de l'Est-Anglie, et dont Henri III, au XIIIe siècle, fut aussi l'un des bienfaiteurs. On voit près des portes de la ville les restes d'une de ces nombreuses forteresses construites par Guillaume le Conquérant pour maintenir dans l'obéissance ses nouveaux sujets. *Newmarket*, la plus fameuse de l'Angleterre pour ses courses de chevaux, appartient en partie au comté de Cambridge et en partie à celui de Suffolk.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire le petit comté de Huntingdon, pays humide, malsain, surtout pour les étrangers. L'administration s'occupe à transformer son sol marécageux en de gras et fertiles pâturages. *Huntingdon*, longue et étroite petite ville qui renferme environ 3,000 âmes, était, au XVe siècle, plus grande et plus peuplée : elle est la patrie de Cromwell.

Bedfort est digne de notre attention par ses établissemens de bienfaisance et d'instruction. En 1556, un alderman de Londres, sir William Harper, y fonda une école publique qu'il dota de 13 acres de terre, dont le produit annuel, qui s'élève aujourd'hui à 45,000 francs, sert à entretenir plusieurs institutions bienfaisantes et à doter 40 jeunes filles pauvres.

Dans le comté de Northampton, nous visiterons le château de *Fotheringay*, où la jalousie sanguinaire d'Élisabeth fit dresser l'instrument de supplice de Marie Stuart. Près de son chef-lieu se donna, en 1455, la bataille de Saint-Albans, où le comte de Warwick fit prisonnier le roi Henri VI. Le pays est couvert de maisons de campagne, de châteaux et de forêts entretenues pour la chasse.

Le petit comté de *Rutland*, dont le nom signifie terre rouge, a pour capitale la petite ville d'*Oakham*, qui, partagée en deux paroisses ou manoirs, l'un appelé possession du seigneur et l'autre possession du doyen, offre l'image de l'ancienne juridiction féodale.

La ville de *Warwick*, dominée par un château considéré comme l'un des plus beaux monumens du moyen âge, donne son nom à un comté riche et industrieux dont une des principales villes est *Birmingham*, où Watt, inventeur des machines à vapeur, a élevé une magnifique usine d'où il sort 1500 fusils par semaine, et dans laquelle une seule machine à battre la monnaie, frappe 30 à 40 mille pièces par heure. *Worcester*, dans une belle position sur la Severn, possède une belle cathédrale gothique terminée en 1374, et renfermant le tombeau du roi Jean. En 1650, elle vit Cromwell gagner une célèbre victoire sur les Écossais, auxquels il fit 8,000 prisonniers, qui furent presque tous vendus comme esclaves en Amérique, et ses remparts rasés par son ordre.

Le comté d'Héreford, célèbre par l'abondance et la belle qualité de ses fruits, n'offre à notre attention que son chef-lieu, ville fort ancienne sur la Wye. La cathédrale d'*Héreford*, bâtie sur le modèle de celle d'Aix-la-Chapelle, est remarquable par la légèreté de ses détails.

Le cours de la Wye nous conduira à *Monmouth*, capitale d'un pays où l'on parle encore le gallois, et qui ne fut érigé en comté que sous le règne de Charles II. A l'embouchure de cette rivière dans le canal de Bristol, *Chepstow*, petite ville assez commerçante, reçoit dans son port des bâtimens de 700 tonneaux; mais ils y sont exposés aux ravages des hautes marées, dont la violence a même endommagé le pont en fonte qui traverse la rivière. On voit dans la ville un puits d'eau douce qui tarit à la marée haute, et se remplit à la marée basse. On montre aussi au château de Chepstow la tour de Henri Martin, l'un des juges de Charles Ier, qui y fut enfermé par ordre de Charles II, et y mourut en 1680.

Le comté de Salop ou le Shropshire possède de grandes richesses minérales qui furent utilisées par les Romains, et dont l'exploitation est aujourd'hui facilitée par de nombreux canaux. On compte sur son territoire 180 machines à vapeur. Au village de *Colebrook-Dale*, la Severn coule sous un pont en fer formé d'une seule arche de 100 pieds de largeur. A *Wellington*, ville de 8,000 âmes, l'église, édifice gothique, est supportée par des piliers en fonte. La capitale du comté est *Shrewsbury*, élégante cité sur la Severn, où une colonne en pierre sert de piédestal à la statue de lord Hill, qui s'est illustré dans les dernières guerres.

Le comté de Stafford, dont le territoire est fertile et la population laborieuse, a pour chef-lieu *Stafford*, sur la rive gauche de la Sow, affluent de la Trent. *Newcastle*, sur la Line, montre de loin vers le nord sa haute tour carrée d'où retentit un carillon de huit cloches. Vers le sud-est *Litchfield*, ville de 5,000 âmes, offre à l'admiration des étrangers son église épiscopale, l'une des plus belles du royaume. On y voit les tombeaux de plusieurs personnages célèbres auxquels Litchfield s'honore d'avoir donné le jour, et dont les épitaphes ont été composées par Walter Scott: ce sont Joseph Adisson, Samuel Johnson, Anna Seward et lady Wortley Montague, auteur des *Lettres sur Constantinople*, mais dont le plus beau titre dans sa ville natale est d'y avoir introduit l'inoculation de la petite vérole.

La minéralogie et la géologie présentent dans le comté de Derby des localités intéressantes. La montagne du Peak est citée pour ses merveilles; sa roche calcaire renferme un grand nombre de corps organisés; ses flancs sont creusés par des cavernes profondes. Le pays est rempli de sources minérales: celles de Matlock, de Buxton et de Keddlestone jouissent même d'une certaine célébrité. Des mines de fer, des houillères et des carrières de marbre y sont exploitées. L'industrie y déploie aussi des ressources immenses à la faveur de six canaux navigables: on y travaille les métaux, le marbre et l'albâtre, et l'on y confectionne différens tissus. A *Derby*, sur les bords du Derwent, on fabrique une porcelaine recherchée, des soieries et des cotonnades. Cette petite ville joint à ces avantages celui de posséder une société philosophique et littéraire et le plus bel hospice qui existe en Europe.

En suivant les bords de la Trent nous voyons *Nottingham*, bâtie sur un rocher qui domine une grande étendue de prairies: la place où se tient son marché est une des plus grandes et des plus belles de l'Angleterre. Il s'y fait un grand commerce de bas et de tissus de coton et de soie, dont les exportations s'étendent jusqu'aux Antilles. L'orge et le houblon, cultivés sur son territoire, alimentent un grand nombre de brasseries.

Leicester, antérieure à la domination romaine, est bâtie en briques et traversée par le Soar. Cette rivière sert de moteur à de nombreuses machines pour la fabrication des bas de laine, qui occupe dans la ville plus de 8,000 personnes. On a découvert, près de son enceinte, il y a 40 ans, une source minérale dont les eaux sont employées avec succès dans les maladies cutanées et les obstructions. Les chevaux de trait et les bestiaux du comté ont une grande réputation dans toute l'Angleterre.

L'industrie manufacturière est infiniment moins développée dans le comté de Lincoln que dans ceux que nous venons de parcourir: celui-ci est plus agriculteur et nourrit un bétail magnifique dans ses immenses *wolds*: on nomme ainsi de grands espaces couverts de bruyères et de pâturages. Ses villes sont *Boston*, près du golfe de Wash, avec un port qui entretient des communications actives avec la Baltique. Sa principale église est surmontée d'une tour de 286 pieds de hauteur, dont le sommet porte un fanal qui sert de guide aux navigateurs. Vers le centre du comté. *Lincoln* est située sur l'emplacement de l'ancienne cité de *Lindum*, comme le prouve un beau monument d'architecture romaine, nommé la porte de Newport. Sa cathédrale, construite par les Normands, passe pour la plus grande église du royaume après celle

d'York : sa position sur une colline la fait apercevoir de cinq ou six comtés environnans.

A quelques lieues au nord, sur les bords de l'Ouse, affluent de l'Humber, s'élève la fameuse cité d'*York*, dont nous n'entreprendrons pas d'énumérer tous les monumens. Sa cathédrale est peut-être le plus vaste édifice gothique de l'Europe entière. On y admire aussi la bibliothèque publique, le château que bâtit Richard III, et qui sert aujourd'hui de prison, et le beau portique de l'hôtel du comté. Cette ville est la seule, après la capitale du royaume, dont le magistrat ait le titre de lord. Sous ses murs se livra en 1644 la bataille de Marston-more, où Cromwell battit les royalistes. Le comté d'York, cinq à six fois plus grand qu'aucun autre comté de l'Angleterre, est subdivisé en trois arrondissemens ou *ridings*.

Le *West-riding*, ou arrondissement occidental, est un des districts les plus importans du royaume par son industrie que favorisent de nombreux canaux et d'abondantes houillères. *Wakefield*, *Halifax* et *Bradfort* appartiennent à ce district et livrent au commerce des draps, des flanelles et des châles. Dans l'*East-riding*, arrondissement de l'est, *Kingston-upon-hull* entretient des relations de commerce avec l'Europe, l'Asie et l'Amérique. *Whitby* et *Scarboroug* sont les principaux ports du *North-riding* ou arrondissement du nord; les étrangers fréquentent ce dernier pour les bains de mer que l'on prend sur sa plage.

Au nord de l'Yorkshire, s'étend le comté ou évêché de Durham; il doit cette seconde dénomination à la piété des rois de Northumberland, qui au tems de l'heptarchie donnèrent ce petit territoire en toute propriété à saint Cuthbert, évêque de *Lindisfarne*, et à ses successeurs, donation qui fut depuis confirmée par Guillaume le Conquérant. *Durham* doit son origine aux moines de Lindisfarne, qui s'y établirent en 995, et y portèrent les reliques de leur saint. La cathédrale est un assez beau monument d'architecture normande. Le pays a des mines de plomb, de houille, et des forges.

Le Northumberland, qui, depuis l'invasion saxonne jusqu'au règne d'Alfred, forma un royaume séparé, a pour capitale *Newcastle*, grande et belle ville, qui doit son importance à ses houillères et à son port, à l'embouchure de la Tyne, d'où sortent chaque année plus de 1,000 navires. Aux frontières même de l'Écosse, *Berwick*, sur la Tweed, a de grandes pêcheries de saumon. Ce poisson, enveloppé de glace pilée, s'expédie par mer pour Londres, où il arrive aussi frais que s'il venait d'être pris.

Depuis Newcastle, les débris de la muraille romaine, destinée à arrêter les incursions des Pictes, nous conduisent vers l'ouest jusqu'à *Carlisle*, capitale du Cumberland, ville autrefois très-forte, et qui possède encore un château renfermant un arsenal bien approvisionné. Marie Stuart y fut emprisonnée en 1568, et l'on y montre encore une terrasse où il lui était permis de prendre l'air. Il existe près de Carlisle une belle réunion de pierres druidiques nommée la *Grande Mègue et ses filles*. Les sites environnans, entremêlés de forêts et de montagnes, présentent un aspect fort pittoresque. C'est de ce pays qu'on tire la plombagine, vulgairement appelée mine de plomb, dont la qualité supérieure fait la réputation des crayons anglais. L'île de *Man*, dans la mer d'Irlande, appartient au Cumberland.

Le West-Moreland, couvert de montagnes, de collines arides et de marécages, nourrit des bestiaux, des oies et des porcs qui fournissent des jambons estimés. Sa capitale est *Appleby*, qui sous le nom d'*Aballaba* fut une station romaine, et qui n'a pas plus de 1,000 habitans. *Kendal*, dix fois plus peuplée, ville manufacturière et commerçante, s'annonce de loin par un bel obélisque, élevé sur une colline factice, en mémoire de la révolution de 1688.

Le comté de Lancastre est séparé de celui d'York par une chaîne de montagnes appelée l'épine dorsale de l'Angleterre. Ce rempart, qui garantit le pays des vents violens de l'est, arrête dans leur course les nuages chassés de l'ouest, et occasione des pluies fréquentes qui nuisent à la culture des céréales; mais l'humidité du sol est au contraire si favorable à la réussite des pommes-de-terre, qu'il s'en fait des exportations considérables. L'abondance des houillères et la construction d'un grand nombre de canaux sont les principales causes de la richesse, de l'immense population, et de l'activité commerciale et industrielle de ce pays. *Lancastre* n'en est pas la ville la plus intéressante; elle n'a que 10,000 habitans. *Manchester* et *Liverpool*, douze à treize fois plus peuplées, attestent la puissance de l'industrie. La première est, après la capitale, la ville la plus manufacturière des trois royaumes. 60 millions de kilogrammes de coton, tissés par plus de 30,000 métiers, y prennent toutes les couleurs, tous les degrés de finesse, et tous les genres de tissus. En 1757, elle renfermait à peine 20,000 âmes; en 1824, elle en avait huit fois plus. La seconde ne le cède aussi qu'à Londres pour l'étendue et la prospérité de son commerce. L'embouchure du Mersey lui sert de port : elle y reçoit annuel-

lement 30,000 bâtimens. Rien de plus magnifique que ses immenses magasins. Cette belle cité n'est pas non plus étrangère à l'étude des sciences : son jardin botanique est considéré comme le premier du royaume.

Sur l'autre rive du Mersey, le comté de Chester possède d'importantes salines. L'une de ses exploitations, près de *Nantwich*, n'offre pas un spectacle moins éblouissant que celle de Wieliczka, lorsque ses voûtes étincelantes réfléchissent l'éclat des lampes. *Chester* est une cité ancienne, pleine de constructions du XIIe siecle; ses faubourgs sont mieux bâtis que la ville même. Depuis Édouard III, le fils aîné du roi joint au titre de prince de Galles celui de comte de Chester.

Les comtés septentrionaux du pays de Galles présentent, dans un espace étroit, les plus singuliers contrastes : des montagnes, dont les flancs nus sont coupés en précipices, dominent de profondes vallées riches en pâturages et en terres à blé, où vit une population active et industrieuse, dont les mœurs ont quelque analogie avec celles des habitans de la Suisse, et où l'on trouve, comme dans certains cantons de l'Helvétie, l'énergie montagnarde tempérée par l'heureux développement des arts industriels et de la civilisation qui marche à leur suite.

Parmi les villes de la région qui nous occupe, nous ferons mention de *Flint*, chef-lieu de comté, dans les murs de laquelle Richard II, déposé, remit la couronne au duc de Lancastre, qui régna sous le nom de Henri IV, et dont l'usurpation et les crimes devaient être expiés plus tard par les guerres sanglantes de la rose rouge et de la rose blanche, emblême des deux maisons de Lancastre et d'York. *Caernarvon*, ville commerçante, fondée par Édouard Ier, près des ruines de l'antique *Seguntium*, est située vis-à-vis l'île d'Anglesey, que le détroit de Menai sépare du pays de Galles : son port est peu important, mais ses bains de mer sont très-fréquentés. *Amlwich*, dans l'île d'Anglesey, a un port assez vaste que la compagnie des mines de cuivre de l'île a fait tailler dans le roc à grands frais. *Bala* et *Dolgelly* partagent l'honneur d'être le siége des assises du comté de Merioneth; on trouve sur leur territoire des vestiges de campemens romains.

Montgomery, vers le centre de la principauté, est dominée par un rocher que surmontent les ruines de sa vieille forteresse. Dans la partie méridionale de la principauté, la commerçante ville de *Cardigan* donne son nom au large golfe qui baigne, à l'ouest, les côtes du pays de Galles. *Saint-David*, vers la pointe occidentale, renferme une belle cathédrale et porte le nom du saint tutélaire du pays. Sa mémoire y est révérée comme celle de saint Georges en Angleterre, de saint André en Écosse et de saint Patrick en Irlande. *Pembroke*, qui ne consiste qu'en une longue rue étroite, est située près du cap de Saint-Gowens : c'est la patrie de Henri VIII. Près de la ville de *Caermarthen* on montre une hauteur où la tradition populaire place la demeure de l'enchanteur Merlin. *Cardiff*, capitale du comté de Glamorgan, est heureusement située pour le commerce : son port reçoit un grand nombre de navires, et un canal facilite ses communications à l'intérieur. *Swansea*, dans une situation semblable, réunit tous les ans un grand concours d'étrangers dans la saison des bains de mer.

L'Écosse, dans laquelle il est temps que nous entrions, est séparée de l'Angleterre par une barrière naturelle que forment le golfe de Solway, le Sark qui s'y jette, l'extrémité septentrionale des monts Cheviots, et le cours de la basse Tweed jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique. Au nord de cette limite, deux canaux divisent l'Écosse en trois régions distinctes : celui de Forth et de Clyde, qui porte les noms de deux golfes dont il fait communiquer les eaux, sépare la région méridionale de la centrale, bornée, au nord, par le canal Calédonien qui, réunissant les lacs Ness, Lochy et Linnhe, joint la mer du nord à l'Océan atlantique. Au-delà de cette barrière s'étend l'Écosse septentrionale.

L'Écosse offre des antiquités de toutes les époques, depuis les constructions souterraines attribuées aux *Picti*, et la muraille romaine destinée à arrêter les courses de ces peuples, jusqu'aux châteaux forts, monumens plus récens de la domination saxonne, qui furent tant de fois pris et repris durant les guerres civiles que des rivalités politiques ou des dissidences de doctrines fermentèrent si longtems en Écosse. Les premières traditions historiques de la contrée datent de la conquête qu'en fit Agricola, beau-père de Tacite, sous le règne de Domitien. Ce fut alors que les peuplades les plus braves de la Calédonie, qui se tatouaient le corps de diverses couleurs comme les sauvages américains, reçurent, des Romains, la dénomination de *Picti*, c'est-à-dire *hommes peints*. Quelques auteurs prétendent que ce nom de *Picti* vient aussi du mot gallique *pictaish*, en français *pillard*, dénomination que leur valurent leurs excursions et leurs ravages chez leurs voisins. Depuis, à une époque assez incertaine, des peuples d'Irlande, nommés *Scots*, passèrent dans le comté d'Argyle, s'étendirent dans la Calé-

donie, dont le nom, dérivé du celtique, signifie *montagnes des Galles* ou des Celtes [1], et lui donnèrent la dénomination de *Scotland* ou *terre des Scots*, que nous avons traduit par le mot Écosse.

Dès les tems les plus reculés, les frontières de l'Angleterre et de l'Écosse ont été le théâtre des guerres les plus sanglantes. En 1296, Édouard Ier soumet les Écossais et leur enlève cette pierre fameuse, appelée *Inisfail*, sur laquelle leurs rois se faisaient couronner. Deux ans après, le terrible William Wallace soulève sa patrie contre la domination anglaise : trahi par ceux qu'il venait délivrer, il périt du dernier supplice. En 1306, le persévérant Robert Bruce, après les aventures les plus extraordinaires et six tentatives inutiles pour rendre l'indépendance à son pays, réussit enfin dans sa généreuse entreprise et se fait proclamer roi. L'Écosse se souvient encore des exploits de son redoutable compagnon Douglas le Noir. Durant les trois siècles qui suivent, l'histoire de ce pays n'offre que l'affligeant tableau de guerres désastreuses contre l'Angleterre jusqu'à la réunion des deux couronnes sur la tête du fils de Marie Stuart.

L'Écosse est représentée dans le parlement britannique par 16 pairs et 45 députés. Mais la justice y est administrée d'après les anciennes lois du royaume, et sous la juridiction d'une cour souveraine, des décisions de laquelle on ne peut appeler qu'à la chambre haute du parlement.

L'instruction élémentaire a pris en Écosse des développemens qui font honneur à ses habitans, et qui, sous le même rapport, laissent l'Angleterre fort en arrière. On sait que la religion dominante est le presbytérianisme, garanti par l'acte d'union des deux royaumes.

Le territoire de l'Écosse est divisé en 33 comtés, dont nous ne visiterons que les principales villes. Au pied des monts Cheviots, dans une vallée profonde arrosée par le Jed, la cité de *Jedburgh*, qui a le titre de bourg royal, est le chef-lieu du comté de Roxburgh; plusieurs manufactures d'étoffes de laine enrichissent ses 5,000 habitans, et lui donnent un commerce presque aussi actif que celui qu'elle entretenait au XVIIe siècle. Ses quatre principales rues sont tirées au cordeau, ses environs sont couverts de beaux vergers au milieu desquels plusieurs sources minérales offrent des remèdes efficaces contre les maladies scorbutiques. Près de l'industrieuse *Kelso*, jolie ville entourée de collines boisées d'un aspect agréable, et baignée par le Tweed, on voit le village d'*Eduam*, patrie de Jacques Thomson, le célèbre chantre des *Saisons*. Sur la rive droite du Whitader, *Dunse*, au pied d'une montagne, est la ville où se tiennent les trois principales foires de l'Écosse; elle a vu naître le théologien John Duns. Sur la rive gauche de la Nith, qui se jette dans le golfe de Solway, *Dumfries*, dont l'hôtel-de-ville, le palais de justice et le théâtre sont de jolis édifices, reçoit dans son port des navires de 150 tonneaux, dont le mouvement donne de l'activité à ses fabriques de bas et de chapeaux, et à ses exportations de laines, de grains et de pommes-de-terre. Au fond d'une baie, l'ancienne ville de *Kirkcudbright*, dont les rues alignées sont éclairées par un grand nombre de lanternes, renferme un bel édifice, celui de son académie; sa population n'est cependant pas de plus de 3,000 âmes. Sur un terrain aride et sablonneux, *Ayr*, sur la côte occidentale que baigne le golfe de Clyde, est un petit port très-fréquenté par les Irlandais; la rivière du même nom qui s'y jette produit une barre dangereuse pour les navires.

Près de la rive droite de la Clyde, *Lanark* ou *Lanerk* s'embellit chaque jour par des constructions nouvelles : ses environs sont renommés par leurs beautés pittoresques. Tout près de cette ville, le village de *New-Lanark* renferme la plus ancienne filature de coton qui ait été établie en Écosse, elle en est encore l'une des plus importantes : 2,500 ouvriers y sont employés. En descendant la Clyde, nous verrons quelques villes considérables : la première est *Glasgow*, la plus manufacturière et la plus peuplée de l'Écosse : on compte dans son enceinte et dans sa banlieue 32,000 métiers à travailler le coton, et plus de 300 machines à vapeur employées dans ses forges et dans ses autres établissemens. Sa population, qui n'était en 1800 que de 80,000 âmes, est aujourd'hui de plus de 160,000. Des rues larges, pavées avec soin et garnies de trottoirs, trois belles places publiques, une cathédrale gothique de la plus belle conservation, 62 autres églises pour les différens cultes chrétiens, toutes d'une élégante architecture; un hôtel-de-ville orné d'un beau péristyle, une université où l'on compte 1,600 étudians; un grand nombre d'autres beaux édifices modernes, des hôpitaux, des associations philanthropiques, 3 sociétés académiques, 18 écoles gratuites pour les indigens, des bibliothèques et des collections de tous genres placent cette ville au premier rang dans l'Europe civilisée. *Renfrew*, au confluent du Cart et de la Clyde, occupe 29,000 personnes au tissage de la soie et du coton. *Greenock*, qui n'était à la fin du XVIIe

[1] De *Dun*, montagne en celtique.

siècle qu'un village peuplé de pêcheurs, se présente à l'embouchure de la Clyde avec l'extérieur d'une ville enrichie par ses raffineries de sucre, par la pêche du hareng et de la morue, et par ses relations avec l'Asie et l'Amérique, qui ont élevé sa population à 22,000 âmes. C'est dans ses murs que reçurent le jour le célèbre mathématicien William Pence, et Watt, l'inventeur des machines à vapeur.

Sur le bord méridional d'un lac, *Linlithgow*, dont l'origine est incertaine tant elle est ancienne, n'est cependant composée que de constructions modernes; le château royal qui la domine, et qui tombe de vétusté, a vu naître Marie Stuart. A 5 lieues de cette ville, sur le bord méridional du golfe de Forth, nous apercevons *Édinbourg*, bâtie sur trois collines et divisée en deux quartiers, la vieille et la nouvelle ville. De tous côtés, excepté au nord, elle est dominée par les rochers arides et sauvages de Salisbury. Les ruines de la célèbre abbaye d'*Holyrood*, fondée en 1128 par David Ier, le palais du même nom, bâti sur une partie du terrain qu'occupait cet antique monastère, le palais du parlement, la bourse, la cathédrale, le bâtiment des archives, celui de l'université, où l'on compte 2,000 étudians, la tour, de style gothique, érigée en l'honneur de l'amiral Nelson; celle qui sert de tombeau à l'historien Hume, sont les principales constructions de cette capitale, dont les nouveaux quartiers sont seuls bâtis avec régularité.

Au nord du grand canal dont nous venons de suivre les bords, nous apercevons *Stirling* ou *Striveling*, dont le nom, qui signifie le Champ du combat, rappelle les actions sanglantes dont ses environs furent long-tems le théâtre. Des fabriques de tissus de coton et de laine alimentent son commerce. A *Dumbarton*, près du confluent du Leven et de la Clyde, on voit une verrerie qui emploie 300 ouvriers. Il se tient tous les ans dans cette ville le plus considérable marché aux bestiaux de toute l'Écosse. Dans le comté de Fife, *Dunfermline*, renommée par ses manufactures de linge de table, renferme les ruines de l'ancien palais de Malcolm II, dans lequel Charles Ier reçut le jour. La houille et le fer que l'on exploite dans ses environs sont envoyés à *Carron*, village du comté de Stirling, où sont établies les plus importantes fonderies de canons, d'ancres et de machines à vapeur de toute la Grande-Bretagne.

Sur la rive gauche du lac Leven, *Kinross* est renommée pour sa coutellerie. Près des bords du Forth, *Kirkaldy*, mélange de maisons antiques et de constructions modernes, est la patrie d'Adam Smith. *Cupar*, sur la rive droite de l'Eden, possède une académie, une bibliothèque publique, une imprimerie et plusieurs manufactures de tissus. *Perth*, environnée de sites délicieux, se présente avec tout l'éclat des cités régulières; ses quatre principales rues se coupent à angles droits; elle renferme plusieurs beaux édifices, une école célèbre, des sociétés savantes et littéraires, des manufactures de toile dont le produit s'élève à 5 millions de francs, et une population de plus de vingt mille âmes. Le Tay, qui l'arrose, rappelait le cours du Tibre aux soldats d'Agricola. *Dundée*, à l'embouchure du Tay, arme un grand nombre de bâtimens pour la pêche de la baleine. *Inverbervie* est une petite ville où l'on confectionna la première mécanique à filature qui ait paru en Écosse. *Aberbrothock*, sur les côtes de la mer du Nord, fait un bon commerce et possède des sources d'eaux minérales très-fréquentées. A l'embouchure de la Dée ou de la Don, *New-Aberdeen* ou le *Nouvel-Aberdeen* est le chef-lieu d'un comté maritime. Un port vaste et sûr, qui arme chaque année 150 navires pour la pêche de la baleine, de belles rues, un pont d'une seule arche en granite, de 132 pieds d'ouverture, 20 églises, 4 hôpitaux, une université, des casernes, un théâtre, plusieurs manufactures de cotonnades et de draps, une population de plus de 26,000 âmes, attestent son état de prospérité. L'ancienne ville d'*Aberdeen*, appelée aujourd'hui *Old-Aberdeen*, est située à un petit quart de lieue de ses murs; ce n'est plus qu'un bourg de 2,000 âmes, mais qui possède trois hôpitaux et une université fondée au commencement du XVIe siècle.

Presque tout le pays que nous venons de parcourir depuis le golfe de Solvay jusqu'aux monts Grampians, dont les sommets bleuâtres bornent au nord l'horizon, appartient aux *Lowlands* ou à la basse Écosse. Le peuple de cette contrée a généralement adopté les usages, le costume et même le langage de l'Angleterre. Au vêtement du paysan anglais il ajoute seulement une sorte de berret en drap bleu et un large manteau d'une étoffe quadrillée à la manière écossaise; sa langue est un dialecte de l'anglais dans lequel on remarque un grand nombre de mots français, que les relations avec ce peuple y introduisirent sous les Stuarts. C'est dans ce dialecte que Jacques V composa des poésies gracieuses. Ce que les habitans des Lowlands ont conservé dans toute sa pureté, c'est leur musique nationale, dont le caractère harmonieux et triste semble avoir été inspiré par l'aspect général du pays.

Si nous nous élevons dans les montagnes ou dans les *Highlands*, qui comprennent tout le

nord de l'Écosse, nous verrons une contrée dont les sites sauvages inspiraient les bardes et la poétique imagination d'Ossian, et sont parfaitement en harmonie avec les mœurs antiques que conserve, dans toute leur pureté, un peuple hospitalier. Jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, il n'existait aucune grande route dans les Highlands; les chemins qui y conduisaient étaient impraticables pendant la plus grande partie de l'année; les habitans conservaient avec leur ignorance la haine que de longues guerres avaient excitée entre les Ecossais et les Anglais. Ce fut en 1726 jusqu'en 1745 que furent tracées des routes commodes et spacieuses; elles occupaient une longueur de plus de 100 lieues; cette étendue a été encore augmentée depuis. Grâce à des communications rendues faciles, au zèle de quelques sociétés patriotiques écossaises, aux soins d'un clergé éclairé, l'ignorance des Highlanders a considérablement diminué; aujourd'hui leurs enfans sont envoyés dans toutes les écoles de village, où ils apprennent à lire et à écrire en langue guelique. Leur ancien costume a subi peu de changemens : il consiste en un *Kilt* ou *feilèbheag*, petit jupon qui descend jusqu'aux genoux, en une sorte de gilet et en un plaid ou manteau; le tout en *tartan*, étoffe de laine quadrillée de diverses couleurs. Leur tête est couverte d'un petit bonnet de drap bleu bordé d'une bande de drap blanc rayé de rouge; un petit bas bleu, rayé de même, couvre leurs jambes; mais les souliers ont remplacé leur antique et grossière chaussure. Ils ont conservé de leurs anciennes armes le petit bouclier rond en bois recouvert de cuir, et le demi-espadon. Le bétail est leur principale richesse; les grains qu'ils cultivent suffisent pour leur nourriture et pour la distillation du wisky, leur liqueur favorite. Dans quelques cantons, ils s'occupent de l'exploitation des mines et des forêts, ou se livrent au métier de pêcheur.

Les plus hautes montagnes de l'Écosse et de toute la Grande-Bretagne sont dans le comté d'Inverness. La ville d'*Inverness* est divisée en deux parties par le Ness, près de son embouchure dans le golfe de Murray; on y distingue plusieurs beaux édifices; on y remarque un collége et une académie; son port est commode, et son commerce assez important. *Banff*, sur la côte, entre le cap Kinnaird et le cap Burgh, est l'une des plus agréables cités de l'Écosse septentrionale; *Elgin*, *Nairn*, *Cromarty*, qui bordent le golfe de Murray, *Tain* et *Dornoch*, qui bordent un autre golfe portant son nom, sont des villes trop peu importantes pour que nous nous y arrêtions. *Wich*, au bord de la mer, près de l'extrémité septentrionale de l'Écosse, ne subsiste que de la pêche du hareng et de la morue; elle a cependant le rang de bourg royal, et le titre de chef-lieu du Caithness. *Thurso*, dans la baie de Dunnet, compte au plus 1,700 habitans, fabrique beaucoup de toiles et possède un petit port fréquenté pour la pêche et le cabotage.

Le détroit de Pentland sépare l'extrémité de l'Écosse des îles *Orcades*. Ces îles sont au nombre de 30, dont les plus importantes portent les noms de *Pomona* ou *Mainland*, qui signifie la *grande terre*; *Hoy*, *Nord-Ronaldsay*, *South-Ronaldsay*, *Sanday*, *Stronsay*, *Eday*, *Westray*, *Shapinshay*, *Burray* et *Walls*. Leur population totale est de 25,000 âmes. Leurs habitans parlent anglais, mais avec l'accent écossais. Ils fournissent d'excellens matelots à la marine royale. Leur commerce consiste à exporter des bœufs, des porcs, du beurre, du suif et du poisson salé, et à importer des vins, des combustibles, des tissus et des métaux. La seule ville que renferme cet archipel est *Kirkwall*, dans l'île de *Pomona*. Ses maisons sont mal bâties, mais sa cathédrale est belle : elle fut, dit-on, fondée en 1138 par Rognwald, comte de Norwége. Son port est défendu par une forteresse que fit construire Cromwell. Kirkwall est le chef-lieu du comté des Orcades, qui comprend aussi les îles *Sethland*, situées à 16 lieues plus loin, dans la direction du nord-est.

On en compte 86, dont 40 sont habitées et forment une population de 26,000 âmes. *Shetland* la plus grande porte aussi le nom de *Mainland* comme dans les Orcades. *Yell*, *Unst*, *Whalsay*, *Bressay*, *Burray*, *House*, *Trondray*, *Fetlar*, *Papa-Stour*, *Mickle-Rhoe*, *Little-Rhoe*, *Skerries* et *Noss*, viennent ensuite avec les petites îles de *Foula* et de *Fair*, qui s'élèvent entre ce groupe et celui des Orcades. *Lerwick* et *Scalloway*, leurs seules villes, sont sur les côtes de Mainland. La première, la plus importante, renferme 2,000 habitans. Ses maisons sont grandes et couvertes en ardoise, mais irrégulièrement bâties. Des casernes assez belles occupent une partie du petit fort que l'on voit à son extrémité septentrionale. Sa baie est le rendez-vous des navires qui vont à la pêche de la baleine et du hareng.

Les habitans des îles Shetland sont vigoureux, bien faits, mais basanés. Non moins hospitaliers que leurs voisins des Orcades, ils passent pour être des navigateurs plus hardis; habitués à se marier jeunes, leur vie est frugale et laborieuse. Les tissus grossiers, les bas de laine qu'ils fabriquent et le produit de

la pêche, sont leurs seules branches de commerce. Quoique les Shetland ainsi que les Orcades aient appartenu long-tems au Danemark, leurs habitans ont le langage, les mœurs et l'habillement des Écossais.

Le versant occidental des montagnes de la haute Écosse ne nous montre aucune ville intéressante; mais à peu de distance des côtes, commence la série des nombreuses *Hébrides*, qu'il est indispensable de visiter. Elles sont au nombre d'environ 200, dont 87 sont inhabitées. Elles se divisent en deux groupes distincts : les plus éloignés de l'Écosse forment une longue chaîne séparée par le détroit de Minch, des autres îles irrégulièrement dispersées près des rivages écossais. Les plus importantes sont *North-Uist*, *South-Uist*, *Benbecula*, *Barra* et *Lewis*, qui a 116 lieues carrées, et 14,000 habitans. Parmi les plus considérables des autres, nous citerons *Skye*, dont la population est de 15,000 âmes; *Rum* et *Mull*, dont le sol, ainsi que celui de Skye, est entièrement volcanique; *Staffa*, masse basaltique dont les prismes, groupés en colonnades, forment trois grottes : la plus vaste, longue de 250 pieds, et haute de 117, porte le nom de Fingal; *Jura*, composée de granites et de schistes, couverte de plantations et peuplée de 1,300 individus; *Ila* ou *Islay*, riche en minéraux divers. *Arran*, dans le golfe de la Clyde, renferme des antiquités druidiques, et fut la dernière résidence d'Ossian; au nord de celle-ci, *Bute* n'est fertile que dans sa partie méridionale. Ces deux îles ont chacune 6 à 7,000 âmes. La population totale des Hébrides est de 66,000 individus.

La presqu'île de Cantire, dont l'extrémité méridionale est le point de l'Écosse le plus rapproché de l'Irlande, n'est séparée de cette dernière que par un canal de quatre lieues de largeur. Débarquons dans le comté d'Amtrim, l'un des plus curieux de l'Irlande. C'est sur le bord du canal que s'étend cette magnifique coulée de laves basaltiques, dont les prismes, à 5 ou 6 faces, s'élevant à quelques pieds au-dessus du sol, ont reçu le nom de *pavé des géans*, ou dont les colonnes gigantesques s'élancent dans les airs comme de vieux piliers gothiques. Depuis le cap de Malin, à 15 lieues à l'ouest de ces restes de volcans détruits, jusqu'au cap Clear, l'île a dans sa plus grande longueur du nord au sud 105 lieues d'étendue, et 62 de l'est à l'ouest dans sa plus grande largeur. Le climat y est à peu près le même qu'en Angleterre, mais cependant plus humide. Les lacs y sont beaucoup plus nombreux et généralement plus vastes que dans la Grande-Bretagne; le plus important est celui de l'*Erne* : il a environ 10 lieues de longueur sur 4 de largeur. Celui de *Neagh*, plus large, mais moins long, offre cette particularité que ses eaux déposent un sédiment calcaire analogue à celui des sources incrustantes, et que les bains que l'on y prend passent pour être salutaires dans un grand nombre de maladies. Ils sont situés tous deux dans la province d'Ulster. Dans celle de *Connaught*, le lac de *Mask*, de 5 lieues de longueur et d'une et demie de largeur, se réunit au lac *Carrugh*; mais leurs eaux n'ont pas d'écoulement visible; celui de *Corrib*, près de la baie de Galway, a plus de 10 lieues de longueur. Le lac *Derg* est encore un des plus considérables. Mais le plus renommé par les sites romantiques qui l'entourent, est le lac *Killarnay*. Les montagnes de l'Irlande forment plusieurs groupes isolés; leur plus grande hauteur ne dépasse pas 950 mètres. La plus importante des rivières auxquelles elle donne naissance, est le *Shannon*, qui sort du lac *Allen*, traverse ceux de *Rée* et de *Derg*, et se jette dans l'Océan atlantique après un cours d'environ 50 lieues. Le sol de l'Irlande est généralement fertile : les céréales, les plantes potagères et principalement les pommes-de-terre y réussissent parfaitement. Ses forêts sont vastes et produisent de beaux bois de construction. L'île nourrit un grand nombre de bestiaux, à la vérité, peu estimés; les moutons y sont généralement petits et couverts d'une grossière toison; les chevaux d'une taille moyenne, mais doués de beaucoup d'ardeur. L'encouragement de l'agriculture, l'admission d'un meilleur système de fermage, pourraient donner une grande valeur aux terres de l'Irlande.

Ce n'est point dans un traité élémentaire que l'on peut chercher à éclaircir les traditions fabuleuses dont l'histoire de l'Irlande est entourée. Les Anglais lui donnent le nom d'*Ireland*; les indigènes la nomment *Erin* dans leur idiôme *erse*, appelé aussi *irish* ou *erinach*, dialecte du gaélique, l'une des branches de la langue des Celtes. Le nom d'*Erin* rappelle celui d'*Iern* que lui donnaient les anciens, et dont les Romains firent *Hibernia*. Les Irlandais prétendent à une origine fort ancienne; quelques-uns de leurs historiens les font descendre d'une colonie phénicienne venue d'Espagne 2,700 ans avant notre ère; d'autres, en apparence plus raisonnables, leur donnent pour ancêtres quelques Scythes sortis également de la Péninsule, mais seulement cinq siècles avant l'ère chrétienne. Au VIIIe siècle, ils étaient gouvernés par une race antique de rois, et possédaient déjà plusieurs arts; mais ils dûrent aux Danois et aux Norwégiens, qui

vinrent s'établir sur leurs côtes occidentales, l'usage des habitations en pierres. Ces étrangers y fondèrent plusieurs villes. Dans le XIIe siècle, l'Irlande était divisée en cinq royaumes appelés l'*Ulster*, le *Leinster*, le *Connaught*, le *Munster* et le *Meath*, subdivisés en plusieurs principautés. A l'exception du dernier, qui est compris dans le Leinster, ces royaumes se sont conservés sous le nom de provinces. Henri II est le premier roi d'Angleterre qui ait soumis l'Irlande; mais jusque dans ces derniers tems, la nation Irlandaise supporta impatiemment ce qu'elle regardait comme une usurpation, comme un joug honteux, sous le double rapport politique et religieux. L'Irlande fut ensanglantée par la discorde et la rébellion jusque sous le ministère de Pitt, qui, en 1801, commença la fusion de deux peuples faits pour être unis, en rassemblant à Westminster le parlement irlandais aux mêmes titres que le parlement britannique. Depuis cette réunion, l'Irlande et l'Angleterre sont soumises aux mêmes lois; mais les représentans de la première étaient forcément choisis parmi les anglicans. Les catholiques, c'est-à-dire presque toute la population irlandaise, languissaient sous le plus dur ilotisme, sans représentans et presque sans défenseurs au sein de la chambre haute et de la chambre basse. Enfin, les préjugés ont cédé à l'influence de la raison, et par une mesure récente, l'Irlandais n'est plus un peuple conquis. Son attachement au culte catholique n'est plus considéré comme une tache; il peut choisir des députés fidèles à sa croyance. Désormais ce peuple, mieux éclairé sur ses intérêts, s'empressera d'adopter une éducation plus appropriée aux besoins de l'époque actuelle. S'il n'arrive pas, sous ce rapport, au même degré que l'Écossais, il pourra peut-être un jour rivaliser avec les Anglais, habitués à se croire bien supérieurs. Alors l'industrie et l'agriculture de l'Irlande contribueront à accroître la richesse de la puissance britannique.

L'*Ulster*, comme la plus septentrionale, est la province que nous parcourrons d'abord. Au fond du golfe de Foyle, *Londonderry* tient le quatrième rang parmi les villes les plus peuplées du royaume; on y compte 20,000 habitans. Elle est bien bâtie, bien pavée, bien éclairée le nuit, ornée de beaux édifices, tels que la cathédrale, le palais épiscopal, le bâtiment de la halle, et surtout la prison. Son port fait de grandes expéditions pour le nouveau continent. *Carrickfergus*, dans la baie de ce nom, a perdu en importance commerciale ce qu'a gagné *Belfast*, au fond du même golfe. Cette ville est quatre fois plus peuplée que la précédente, ce qu'elle doit à ses importantes fabriques de toiles et de cotonnades, à son port et à ses chantiers de construction. *Lisburn*, jadis *Lifnagarvy*, possède aussi plusieurs manufactures de toiles; ses 6,000 habitans se piquent de parler l'anglais beaucoup plus purement que les autres Irlandais. *Armagh*, chef-lieu de comté, renferme un beau collége. *Down-Patrick*, près du lac Strangfort, possède le tombeau vénéré de saint Patrick, le patron de l'Irlande.

A l'est du lac de Rée, le Connaught, la plus petite des quatre provinces irlandaises, est entrecoupé de lacs, de forêts et de montagnes; l'agriculture et l'industrie y sont moins développées encore que dans le reste de l'île. *Galway*, sa capitale, et *Sligo*, chef-lieu d'un de ses cinq comtés, en sont les deux villes les plus importantes. La première, qui donne son nom à une baie profonde, renferme un petit nombre de fabriques de toiles et d'étoffes de laine grossières, et beaucoup de couvens d'hommes et de femmes. Les jésuites y dirigent un magnifique collége. La seconde, sur la côte septentrionale, reçoit de petits navires dans son port.

Les villes les plus importantes de la province de Leinster sont : Dublin, Droghèda, et Kilkenny. La capitale de l'Irlande s'élève majestueusement au fond d'une baie magnifique, dont les contours, bordés de collines couvertes d'une riche verdure, contribuent à placer cette ville parmi les plus belles de l'Europe. La rivière du Liffy, qui la traverse, ajoute à sa beauté en y entretenant la salubrité de l'air. La baie qu'elle domine a fait comparer l'aspect de cette ville à celui qu'offre Naples : la beauté de ses quais lui donne quelque ressemblance avec Paris. Sa partie méridionale, construite en briques, est composée de rues tortueuses qui annoncent son ancienneté. Le quartier opposé, ou le plus moderne, renferme ses principaux édifices. On peut citer parmi ceux-ci le château où siége le gouvernement, la bourse, l'hôtel de la banque, celui du timbre, beaucoup moins massif que celui de Paris, et le magnifique collége de la Trinité. L'ancien quartier l'emporte sur le moderne par sa richesse; il est principalement habité par la classe commerçante. On y remarque aussi quelques belles constructions, telles que la douane, l'école de droit, le palais de justice, l'hôpital de la Maternité, l'église de Saint-Georges et les casernes. On voit le tombeau de Swift dans l'église de Saint-Patrick. *Dublin* renferme plus de 227,000 âmes; elle exerce une influence salutaire jusque sur

les campagnes environnantes, non-seulement par les maisons de campagne qui s'y multiplient chaque jour, mais par la culture des champs, qui s'y montre beaucoup plus avancée que dans le reste de l'Irlande.

Droghéda, anciennement *Tredah*, au nord de Dublin, est riche et bien bâtie; son port, à l'embouchure de la Boyne, fait chaque année de grandes exportations en céréales. Près de ses murs on voit, sur le bord de la rivière, l'obélisque d'Oldbridge, érigé en mémoire de la victoire que remporta Guillaume III sur Jacques II. A 25 lieues au sud-ouest de la capitale, la Nore traverse l'une des plus agréables villes de l'Irlande, *Kilkenny*, entourée de vieilles murailles et de bastions. Un marbre noir, tiré de ses environs, a servi à la construction de ses principaux édifices et au pavage de ses rues, ce qui lui donne un aspect aussi singulier que triste. On y fabrique des étoffes de laine : une seule manufacture de couvertures et de draps occupe plus de 1,500 ouvriers. La population de cette ville est d'environ 17,000 habitans, la plupart d'origine française.

Entrons dans la province de Munster, et suivons le cours du Shannon : *Limerick*, sur le bord de ce fleuve, à 20 lieues de son embouchure, est la troisième de l'Irlande sous le rapport de l'importance et de la population. Elle renferme 66,000 âmes; ses édifices sont beaux, quoique bâtis en briques; son commerce est favorisé par la position et la commodité de son port. A *Cashell*, sur la rive gauche du Suir, on remarque une belle cathédrale d'architecture grecque, un grand hopital, des écoles et des casernes. Quelques lieues plus bas, le Suir coule sous un pont de 20 arches à *Clonmel*, jolie ville, patrie de Sterne. *Killarney*, peuplée de 5,000 âmes, doit sa prospérité à ses deux foires annuelles, et principalement à l'affluence des curieux qui visitent son lac, embelli par vingt cascades et par les ruines les plus pittoresques. Un commerce considérable, principalement en viandes salées, qu'elle fournit pour toutes les expéditions de la Grande-Bretagne, une population de plus de 100,000 âmes, de beaux édifices, deux théâtres, une bourse, une société savante et plusieurs établissemens de bienfaisance donnent à *Cork* le rang de seconde ville du royaume. Son havre est remarquable par sa grandeur et sa profondeur; toute la marine anglaise pourrait s'y mettre à l'abri. Elle a enlevé à *Kinsale*, petit port voisin, une partie de son commerce. Celui-ci est encore fréquenté par les flottes en destination ou en retour de l'Asie ou de l'Amérique, et par une nombreuse société pendant la saison des bains de mer. La ville est singulièrement placée sur le sommet d'une montagne, dont sa principale rue fait exactement le tour. C'est dans son havre que débarqua Jacques II revenant de France en 1688. *Waterford*, au fond d'une baie située au nord-est, à l'endroit où se réunissent les eaux du Suir et celles du Barrow, est composée de rues étroites dans lesquelles circule un air humide et malsain. Son havre est avantageusement disposé pour le commerce, et surtout pour la pêche de Terre-Neuve, à laquelle il expédie annuellement plus de 70 navires.

Les petites îles disséminées près des côtes de l'Irlande sont trop peu importantes pour mériter même d'être mentionnées. Ici se terminera donc la description du territoire irlandais.

Pour compléter la partie descriptive des trois royaumes, ou du royaume uni, comme disent les Anglais, nous devrions peut-être tracer le caractère des trois peuples de cette monarchie. Les bornes de ce traité nous laissent peu de réflexions à faire sur un sujet aussi délicat; pour y suppléer, nous emprunterons au *Précis de la Géographie universelle* le parallèle qu'un auteur anglais, M. Mudie, a fait des trois nations, ses compatriotes : « L'Anglais, dit-il, est guidé par l'habitude; l'Écossais, par la réflexion et par l'impulsion; l'Irlandais, par l'impulsion seule. Le premier est persévérant, mais tardif; le second a plus de légèreté dans l'esprit, mais aussi plus de fixité; le dernier a la mobilité du vent, mais rien n'est solide en lui : c'est le ballon rempli d'air. L'Anglais, en crédit, est hautain; l'Écossais, intrigant; l'Irlandais, toujours vain. »

Nous terminerons par un exposé de la forme du gouvernement britannique. La constitution anglaise est basée sur la grande charte de Henri Ier, donnée en 1100, modifiée en 1215, en 1265, en 1272, et principalement sur la déclaration de 1688, proclamée avant l'avénement de Guillaume III et de Marie au trône. Elle garantit toutes les libertés par l'exercice complet de celle de la presse, et relève la qualité de citoyen en plaçant sa vie et ses propriétés sous la sauve-garde des lois. Une chambre haute, où siége l'élite de la noblesse; une chambre des communes, composée de 658 membres, dont 489 représentent l'Angleterre, 24 la principauté de Galles, 45 l'Écosse, et 100 l'Irlande; des ministres responsables dans toute l'acception de ce mot; un roi qui unit la dignité de magistrat suprême à celle de chef de l'Église; la faculté dont jouissent les femmes de participer à l'hérédité de la couronne;

enfin, la prérogative accordée au parlement de proposer des lois, donnent à la constitution anglaise toutes les garanties suffisantes contre les envahissemens du pouvoir. Un meilleur système d'élection, propre à représenter dans le parlement des villes puissantes qui n'étaient que des villages lorsque fut établi le mode d'élection encore en vigueur; l'abolition du droit électoral dans des localités jadis importantes, aujourd'hui sans consistance politique, et quelquefois même devenues le patrimoine d'une seule famille, sont les deux modifications vitales que réclament chez nos voisins la raison et le patriotisme.

TABLEAU de la division des îles britanniques en comtés, indiquant la population de ceux-ci, celle de leurs chefs-lieux, le nombre de leurs paroisses et celui de leurs députés.

A. ROYAUME D'ANGLETERRE.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
6,500.	11,350,900.	1746.

Comtés et chefs-lieux.	POPULAT. EN 1821 [1]. du comté.	du ch.-lieu.	NOMBRE DE par.	dép.
BEDFORT	83,716	»	123	4
Bedfort	»	5,466	»	»
BERK	131,977	»	151	9
Reading	»	9,026	»	»
BUCKINGHAM	134,000	»	202	14
Buckingham	»	3,465	»	»
CAMBRIDGE	121,909	»	167	6
Cambridge	»	14,141	»	»
CHESTER	270,098	»	90	4
Chester	»	19,949	»	»
CORNOUAILLES	257,447	»	203	44
Launceston	»	2,183	»	»
CUMBERLAND	156,124	»	104	6
Carlisle	»	15,476	»	»
DERBY	213,333	»	139	4
Derby	»	17,423	»	»
DEVON	439,040	»	465	26
Exeter	»	23,479	»	»
DORSET	144,499	»	271	20
Dorchester	»	2,743	»	»
DURHAM	207,673	»	75	4
Durham	»	9,822	»	»
ESSEX	289,424	»	406	8
Chelmsford	»	4,994	»	»
GLOUCESTER	335,843	»	339	10
Gloucester	»	9,744	»	»
HEREFORD	103,231	»	219	8
Hereford	»	9,990	»	»
HERTFORD	129,714	»	132	6
Hertford	»	4,265	»	»
HUNTINGDON	48,771	»	103	4
Huntington	»	2,806	»	»
KENT	426,016	»	411	18
Cantorbéry	»	12,745	»	1
LANCASTER	1,052,859	»	70	14
Lancaster	»	10,144	»	»
LEICESTER	174,571	»	216	4
Leicester	»	30,125	»	»
LINCOLN	283,058	»	629	12
Lincoln	»	10,367	»	»
MIDDLESEX	1,243,883	»	197	8
Londres	»	1,225,694	»	»
MONMOUTH	71,835	»	125	3
Monmouth	»	4,164	»	»
NORFOLK	344,368	»	731	12
Norwich	»	50,288	»	»
NORTHAMPTON	163,483	»	306	9
Northampton	»	10,793	»	»
NORTHUMBERLAND	198,965	»	88	8
Newcastle	»	35,181	»	»
NOTTINGHAM	186,874	»	212	8
Nottingham	»	40,415	»	»
OXFORD	134,327	»	217	9
Oxford	»	16,364	»	»
RUTLAND	18,487	»	52	2
Okeham	»	796	»	»
SALOP	206,266	»	216	12
Shrewsbury	»	19,602	»	»
SOMERSET	355,314	»	475	16
Bath	»	36,812	»	»
SOUTHAMPTON	282,203	»	298	26
Winchester	»	7,739	»	»
STAFFORD	341,824	»	145	10
Stafford	»	5,736	»	»
SUFFOLK	270,542	»	510	16
Ipswich	»	17,186	»	»
SURRY	398,658	»	142	14
Guildford	»	3,161	»	»
SUSSEX	232,927	»	310	28
Chichester	»	7,362	»	»
WARWICK	274,392	»	205	6
Warwich	»	8,235	»	»
WESTMORELAND	51,359	»	32	4
Kendal	»	8,984	»	»
WILT	222,157	»	300	34
SALISBURY	»	8,763	»	»
WORCESTER	184,424	»	171	9
Worcester	»	17,023	»	»
YORK. Riding or.	190,709	»	237	10
YORK. Riding sept.	183,694	»	183	10
YORK. Riding occ.	800,848	»	193	10
York	»	20,787	»	»

[1] Il n'y a pas eu de recensement officiel depuis l'année 1821.

B. PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
1,050.	718,000.	683.

ANGLESEA	45,063	»	67	2
Beaumaris	»	2,205	»	»
BRECON	43,613	»	66	2
Brocknok	»	4,193	»	»
CARDIGAN	57,311	»	65	2

Comtés et chefs-lieux.	Populat. en 1821. du comté.	du ch.-lieu.	Nombre de par.	dép.
Cardigan	»	2,397	»	»
Caermarthen	90,239	»	77	2
Caermarthen	»	8,906	»	»
Caernarvon	57,958	»	69	2
Caernarvon	»	5,788	»	»
Denbigh	76,511	»	59	2
Denbigh	»	3,195	»	»
Flint	53,784	»	27	2
Flint	»	1,612	»	»
Glamorgan	101,737	»	125	2
Cardif	»	3,521	»	»
Merioneth	33,900	»	45	1
Dolgelly	»	2,093	»	»
Montgomery	59,000	»	92	2
Montgomery	»	1,062	»	»
Pembroke	75,309	»	141	3
Pembroke	»	4,925	»	»
Radnor	23,573	»	52	2
Presteigne	»	1,941	»	»

C. ROYAUME D'ÉCOSSE.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.		
2,830.	2,091,800.	739.		
Aberdeen	155,045	»	82	1
Aberdeen	»	33,639	»	»
Argyle	96,165	»	50	»
Inverary	»	1,137	»	»
Ayr	127,299	»	46	2?
Ayr	»	7,455	»	»
Banff	43,561	»	23	2?
Banff	»	3,825	»	»
Berwick	33,385	»	33	1?
Dunse	»	3,773	»	»
Bute	13,797	»	5	1
Rothsay	»	5,709	»	»
Caithness	30,238	»	10	1
Wich	»	1,000	»	»
Clackmanan	13,263	»	5	1
Clackmanan	»	3,605	»	»
Dumbarton	27,217	»	12	1
Dumbarton	»	3,481	»	»
Dumfries	70,878	»	43	4
Dumfries	»	11,052	»	»
Edinburgh	191,514	»	41	?
Edinburgh	»	138,235	»	1
Elgin	31,162	»	20	1
Elgin	»	5,308	»	»
Fife	114,552	»	61	1
Saint-André	»	4,899	»	»
Forfar ou Angus	113,430	»	54	1?
Forfar	»	5,197	»	?
Haddington	35,127	»	24	?
Haddington	»	5,255	»	»
Inverness	90,157	»	30	1?
Inverness	»	12,264	»	»
Kincardine	29,118	»	19	1
Bervie ou Imbervie	»	1,092	»	»
Kinross	7,762	»	4	?
Kinross	»	5,253	»	»
Kircudbright	38,903	»	28	1
Kircudbright	»	1,841	»	»
Lanark	244,387	»	50	1
Lanark	»	7,085	»	»
Linlithgow	22,685	»	13	?
Liulithgow	»	2,600	»	»
Nairn	9,006	»	4	1?
Nairn	»	2,000	»	»
Orkney et Shetland	53,124	»	53	1
Kirkwal	»	2,216	»	»
Peebles	10,046	»	16	?
Peebles	»	2,205	»	»
Perth	139,050	»	81	?
Perth	»	19,068	»	»
Renfrew	112,175	»	17	?
Renfrew	»	2,646	»	»
Ross	64,513	»	30	1
Tain	»	2,861	»	»
Cromarty	4,315	»	3	1?
Cromarty	»	2,413	»	»
Roxburgh	40,893	»	31	1
Jedburg	»	5,251	»	»
Selkirk	6,637	»	5	1
Selkirk	»	1,500	»	»
Stirling	65,331	»	24	1
Stirling	»	7,314	»	»
Sutherland	23,840	»	13	1
Dornoch	»	3,100	»	»
Wigton	33,240	»	17	?
Stornway	»	4,119	»	»

D. ROYAUME D'IRLANDE.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
3,548.	6,801,800.	1917.

a. PROVINCE D'ULSTER.

Antrim	261,400	»	56	5
Antrim	»	2,200	»	»
Carrick-Fogus	»	8,000	»	»
Belfort	»	31,000	»	»
Armagh	197,500	»	10	1
Armagh++	»	8,000	»	»
Cavan	194,830	»	30	1
Cavan	»	3,000	»	»
Kilmore+	»	»	»	»
Donegal	249,883	»	42	1
Donegal	»	4,000	»	»
Raphoe+	»	»	»	»
Down	329,848	»	42	1
Down-Patrick+	»	5,000	»	»
Dromère+	»	»	»	»
Fermanag	131,300	»	19	1
Enniskilling	»	3,500	»	»
Londonderry	194,200	»	31	4
Londonderry+	»	20,000	»	»
Monaghan	178,500	»	21	1
Monaghan	»	3,000?	»	»
Tyrone	260,800	»	35	1
Dungannon	»	4,000?	»	»
Clogher+	»	»	»	»

Comtés et chefs-lieux.	POPULAT. EN 1821. du comté.	du ch.-lieu.	NOMBRE DE par.	dép.
b. PROVINCE DE CONNAUGHT.				
GALWAY	314,700	»	116	2
Galway	»	27,827	»	»
Clonfert +	»	»	»	»
Tuam + +	»	»	»	»
LEITRIM	117,976	»	21	2
Carrick-upon-Shannon	»	2,000?	»	»
MAYO	305,538	»	68	2
Castlebar	»	5,000	»	»
Killala +	»	»	»	»
ROSCOMMON	228,777	»	50	2
Roscommon	»	2,000?	»	»
Elphin +	»	»	»	»
SLIGO	138,879	»	39	3
Sligo	»	10,000	»	»
c. PROVINCE DE LEINSTER.				
CARLOW	81,287	»	50	2
Carlow	»	7,000	»	»
Leighlin +	»	»	»	»
DUBLIN	346,550	»	107	2
Dublin + +	»	2,000	»	2
KILDARE	101,715	»	100	2
Kildare +	»	3,000?	»	»
KILKENNY	180,097	»	127	2
Kilkenny	»	17,000	»	»
KINGS-COUNTY	132,319	»	52	2
Birr ou Parson's-Town	»	5,500	»	»
LONGFORD	107,702	»	24	2
Longford	»	3,000?	»	»
LOUTH	101,070	»	61	2
Droghéda	»	18,118	»	»
MEATH	174,716	2,000?	147	2
Trim	»	»	»	»
Meath +	»	»	50	3
QUEEN'S-COUNTY	129,391	»	»	»
Marborough	»	2,000	»	»
Assori +	»	»	»	»
WESTMEATH	128,042	»	62	2
Mullinghar	»	2,000?	»	»
WEXFORD	169,305	»	109	4
Wexford	»	9,000	»	»
Ferns +	»	»	»	»
WICKLOW	115,165	»	58	2
Wicklow	»	2,000?	»	»
d. PROVINCE DE MUNSTER.				
CLARE	209,595	»	79	3
Clare	»	1,000	»	»
Killaloe +	»	»	»	»
CORK	802,000	»	232	2
Cork +	»	100,535	»	»
Cloyne +	»	»	»	»
Kinsale	»	10,000	»	»
KERRY	205,037	»	84	2
Tralée	»	3,000?	»	»
LIMERICK	224,286	»	125	2
Limerick +	»	66,042	»	»
TIPPERARY	353,402	»	147	2
Clonmel	»	8,000	»	»
Cashel + +	»	»	»	»
WATERFORD	135,990	»	34	4
Waterford +	»	26,787	»	»

TABLEAU

DES POSSESSIONS ANGLAISES DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE EN 1821.

	Population.
EUROPE.	
Royaume de Hanovre	1,434,000
Gibraltar	15,000
Ile d'Helgoland	4,000
Malte, Gozzo et Comino	95,000
Iles Ioniennes	227,000
ASIE.	
Hindoustan	83,000,000
Tributaires et alliés kindom	40,000,000
Ceylan	1,200,000
AFRIQUE.	
Sierra-Leone et dépendances	13,000
Établissemens de la Côte-d'Or	10,000
Cap de Bonne-Espérance	120,000
Ile-de-France ou Maurice	90,000
Seychelles	7,000
Sainte-Hélène	4,000
Ascension (station)	»
AMÉRIQUE.	
Nouvelle-Bretagne	675,000
Bermudes	4,000
Lucayes	15,000
Jamaïque	390,000
Virgin-Gorda, Tortola, etc.	18,000
Anguilla	1,000
Saint-Christophe	32,000
Nevis	16,000
Moutserrat	11,000
Barboude	2,000
Antigua	41,000
Dominique	27,000
Sainte-Lucie	25,000
Barbade	116,000
Saint-Vincent	27,000
Grenade ou Grenadilles	35,000
Tabago	18,000
Trinité	33,000
Établissemens de la baie de Honduras	4,000
Guyane	110,000
Hopparo	400
OCÉANIE.	
Nouvelle-Galles Méridionale	21,000
Terre de Diémen	4,000
Total des possessions anglaises	127,864,400
Population des îles britanniques	20,962,500
Total général de l'empire britannique	148,826,900

Forces militaires britanniques, en 1827.

	VAISSEAUX DE				
	98 à 120 can.	50 à 84 can.	42 à 48 can.	24 à 38 can.	16 à 22 can.
Marine	28	137	117	42	85
	Sloops.	Cutters.	Bombardes.	Yachts.	
	67	110	12	13	

Total des batimens de la marine anglaise 606

Matelots et soldats	34,000
Armée de terre	68,000
Total des armées de terre et de mer	102,000

Total des recettes et dépenses évaluées en francs.

La recette annuelle d'après la moyenne des quatre dernières années, est de 47,072,588 liv. st. ou en fr.		1,176,814,700
La dépense de	34,966,000 »	874,150,000
Excédant.	12,106,588	302,664,700

Dette publique.

1,280,000,000 livres sterlings. En francs 32,000,000,000

LISTE CIVILE.

Sur la Grande-Bretagne	21,250,000f.
Sur l'Irlande elle est de	9,250,000
La Grande-Bretagne et les colonies y ajoutent	15,000,000
L'amirauté y ajoute aussi.	12,000,000
Le total de la liste civile est donc de . . .	57,500,000

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE

DE

GÉOGRAPHIE.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, ET DE H. REMY.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE

DE

GÉOGRAPHIE,

CONTENANT

UN ABRÉGÉ MÉTHODIQUE

DU PRÉCIS DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE EN QUATRE VOLUMES;

Divisé en deux Parties,

CELLE DES PRINCIPES ET CELLE DES DESCRIPTIONS;

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE, ET SUIVI D'UN APERÇU DE LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE, SACRÉE ET PROFANE;

PAR MALTE-BRUN.

TERMINÉ D'APRÈS LE PLAN ET LES MATÉRIAUX DE CE CÉLÈBRE GÉOGRAPHE,

PAR SES COLLABORATEURS

MM. LARENAUDIÈRE, BALBI ET HUOT.

DEUXIÈME PARTIE.

BRUXELLES.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE.

1832

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE

DE

GÉOGRAPHIE.

GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

Notions générales sur l'Asie. — Ses limites. — Ses dimensions. — Mers. — Golfes. — Caps. — Montagnes. — Volcans. — Fleuves. — Lacs. — Température. — Végétaux. — Animaux.

Berceau des sociétés humaines et de la civilisation, l'Asie est après l'Amérique la plus grande des cinq parties du monde. Son nom, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, indiquait chez les anciens une contrée de la Lydie, habitée par les *Asiones*, et renfermant une ville d'*Asia*; par extension il fut donné plus tard au continent que nous allons décrire, à cette vaste péninsule, qui tient à l'Afrique par l'isthme de Suez, et à l'Europe par les terres comprises entre la mer Noire et l'océan Glacial-Arctique. Baignée au nord par cet océan, séparée du nouveau continent par le détroit de Behring, l'Asie abandonne à l'Amérique les îles Aleutiennes, simple prolongement de la péninsule d'Alaska; bornée à l'orient par le grand Océan ou l'océan Pacifique, les îles du Japon et de Formose en font partie; la mer de la Chine la sépare de l'Océanie à l'est, comme au sud le détroit de Malacca; le grand Océan et la mer des Indes baignent ses côtes méridionales, et comprennent dans son territoire Ceylan, les Maldives et les Laquedives; à l'occident, baignée par la mer Rouge, l'isthme de Suez l'unit à l'Afrique; limitée ensuite par la Méditerranée, la mer Noire et la mer Caspienne, elle est séparée de l'Europe par la chaîne du Caucase, le cours de l'Oural et les montagnes qui portent le même nom que ce fleuve[1].

Sa plus grande longueur du sud-ouest au nord-est, depuis l'extrémité septentrionale de la mer Rouge jusqu'au détroit de Behring, est de 2,390 lieues; sa plus grande largeur, depuis le cap Severo-Vostochnoï ou Taïmoura dans l'océan Glacial, jusqu'au cap Romania à l'extrémité de la presqu'île de Malacca, est

[1] L'Asie est située entre le 23e degré 40 minutes et le 187e degré 35 minutes de longitude E., et entre le 1er degré 20 minutes et le 76e degré 5 minutes de latitude N. du méridien de Paris.

de 1825 lieues. Sa superficie peut être évaluée, en y comprenant celle des îles qui en dépendent, à 2,100,000 lieues carrées.

Les principaux golfes de cette vaste partie du monde sont ceux du Kara, de l'Obi et du Iénisséi dans l'océan Glacial; celui d'Anadir dans la mer de Behring; celui de Penjina dans la mer d'Okhotsk; celui de Corée dans la mer du Japon; celui qui porte le nom de mer Jaune, entre la Corée et la Chine; ceux de Tonkin et de Siam dans la mer de la Chine; dans la mer des Indes, ceux du Bengale et d'Oman ou du Sind, et dans ce dernier le golfe Persique; enfin, entre l'Asie et l'Afrique, la mer Rouge que l'on nomme aussi golfe Arabique.

L'Asie prolonge au milieu des flots un grand nombre de caps dont nous ne mentionnerons que les principaux. Celui de *Severo-Vostochnoï*, le plus septentrional, s'avance au milieu des glaces de l'océan Arctique; celui de *Schelatskoï* ou de *Tchelagskii*, est situé sur la côte des Tchouktchis, sous le 170e degré de longitude; le cap *Oriental*, la pointe la plus avancée dans le détroit de Behring, n'est qu'à 15 lieues des côtes de l'Amérique; celui de *Lopatka* termine la péninsule du Kamtchatka; le plus méridional est celui de *Romania*, à l'extrémité de celle de Malacca; celui de *Négrais* ou de *Manten* marque l'entrée du golfe de Martaban; celui de *Comorin* termine au sud la prétendue presqu'île en deçà du Gange; celui de *Raz-al-Gat* forme l'extrémité orientale de l'Arabie; celui de *Mocendon* ou de *Musseldon*, à l'entrée du golfe Persique, est garni d'îlots et de rochers; enfin celui de *Baba*, dans l'Archipel grec, est le point le plus occidental de l'Asie.

Quatre grands versans, l'un au nord, incliné vers l'océan Glacial, le second à l'est vers le grand Océan, le troisième au sud vers l'océan Indien, le quatrième à l'ouest vers la mer Noire et la mer Caspienne, s'appuyant tous sur un immense plateau qui s'élève entre le 30e et le 50e parallèle, forment les cinq grandes régions physiques de l'Asie.

Ce plateau central, improprement appelé *plateau de la Tatarie*, est un assemblage de montagnes nues, de rochers énormes et de plaines élevées. Plaçons-nous au milieu de ses vastes déserts pour suivre dans toutes les directions les montagnes et les versans qui l'entourent. Le désert de Cobi ou de Schamo[1] est peut-être la plus haute région de tout le globe : des lacs salés, de petites rivières qui se perdent dans un amas de sable et de gravier, quelques pâturages ou quelques buissons chétifs çà et là dispersés, sont les seuls objets qui en interrompent la triste monotonie. Il s'étend depuis les sources de l'Indus ou du Gange jusqu'au-delà du fleuve Amour ou Saghalien, sur une longueur de 23 à 24 degrés, et depuis les monts Siolki jusqu'aux monts Altaï sur une largeur de 3 à 10 degrés. Ce n'est que vers son extrémité orientale que l'œil peut se reposer sur quelques fertiles oasis arrosées par des sources.

A l'extrémité septentrionale du plateau s'étendent, entre les grands Altaï et les Altaï proprement dits, des plaines divisées par des rameaux de ces montagnes et couvertes de lacs saumâtres, dont les plus considérables sont le Zaisain ou Dzaissang, long de 25 lieues et large de 9, et le Palkati, plus étendu encore. Le plateau se termine au nord par les monts Altaï, qui forment son arête longitudinale, et dont l'extrémité orientale s'unit aux monts Yablonoï et Stanovoï, ou, comme on les appelle encore, aux montagnes de la Daourie, de Khinaggan et des Lamoutes, qui vont se terminer au détroit de Behring. L'extrémité opposée des Altaï s'unit par les monts Beszka et Algydin aux monts Ourals. Ces différentes chaînes limitent le versant septentrional de l'Asie, où plusieurs rameaux indiquent la naissance de trois grands bassins : celui de l'Obi à l'ouest, celui du Iennisseï au centre, et celui de la Lena à l'est. Tout ce versant est occupé par la vaste Sibérie, qui s'étend vers le pôle et s'incline vers la mer Glaciale, et qui ne reçoit de celle-ci que des particules chargées du froid polaire.

Le plateau de l'Asie centrale se confond insensiblement avec la région du versant oriental; une large chaîne de montagnes, en partie couvertes de neiges éternelles, s'étend depuis son extrémité jusque dans la Corée; une autre n'est séparée de celles de la Daourie que par le fleuve Amour. Cette contrée à l'est du désert de Cobi est, par son élévation, la plus froide possible de la zone tempérée boréale : quoiqu'elle soit située sous les latitudes de la France, sa température ressemble à celle de l'Asie septentrionale. Elle comprend une partie de la *Tatarie chinoise*. Les ramifications des chaînes de montagnes de ce versant entourent cinq bassins maritimes : la mer de Behring, celle d'Okhotsk, celle du Japon, la mer Jaune et celle de la Chine. Les deux premiers ne reçoivent aucun cours d'eau remarquable; dans le troisième se jette le fleuve Amour; le Hoang-Ho et le Yang-Tse-Kiang se déversent dans le que-

[1] D'après les cartes anglaises ce nom s'écrit aussi *Shamo*.

trième; enfin le Tcien-Kiang a son embouchure dans le dernier. Une prodigieuse quantité d'îles s'élèvent à peu de distance du continent et présentent comme une immense haie contre laquelle viennent se briser les flots de l'Océan. Voisine des glaces polaires d'un côté et des régions tropicales de l'autre, cette petite région maritime présente d'innombrables variations de température.

Les montagnes du Thibet et la chaîne de l'Himalaya, qui s'étendent au sud du plateau central, garantissent des vents glacés du nord l'Asie méridionale, magnifique parterre de fleurs, où les peuples sont appelés par la nature à la vie agricole et pastorale, comme sur le versant opposé, le Sibérien, au milieu de ses déserts, est entraîné à la vie active. Six bassins reçoivent les eaux de cette région : le May-Kang et le Meinam ont leur embouchure dans la mer de la Chine; l'Iravahty et le Burampouter, sortis de la montagne de Damtchouk-Kabab, le Gange, qui descend de l'Himalaya, et le Godavery, qui prend sa source dans les Gattes occidentales, se jettent dans le golfe du Bengale; le Nerbuddah et le Sind dans le golfe du Sind ou d'Oman.

La cinquième région se détache plus qu'aucune autre de la masse du continent. La mer Caspienne, la mer Noire, la Méditerranée, les golfes Arabique et Persique, donnent à l'Asie occidentale quelque ressemblance avec une grande péninsule. Elle présente avec la région orientale presque autant de contrastes que le versant méridional en offre avec le versant opposé. L'Asie orientale est en général humide, l'occidentale est sèche et même aride dans quelques-unes de ses parties; la première est sous un ciel orageux et nébuleux, la seconde jouit de vents constans et d'une grande sérénité d'atmosphère; la première a des chaînes de montagnes escarpées, la seconde est composée de plateaux en grande partie sablonneux. Dans l'Asie orientale plusieurs grands fleuves se suivent de près; on n'en compte que deux dans l'Asie occidentale, mais aussi cette dernière renferme plusieurs lacs : celui de Van, au pied du Taurus; celui d'Érivan, près du mont Ararat; celui d'Ourmiah, auprès des monts Elvend, et dans les steppes des Kirghis celui d'Aral, le plus considérable, puisqu'on lui donne le nom de mer : c'est dans ce dernier que s'écoule l'Amou-Deria, le plus grand des fleuves de la Tatarie indépendante, et par son étendue le rival du Tigre, qui se jette dans le golfe Persique.

Les montagnes de l'Asie peuvent se diviser en quatre systèmes : l'*Himalayen*, l'*Indien*, le *Caucasique* et l'*Arabique*[1].

Le système que nous appelons *Himalayen*, le plus considérable du monde entier, se compose de quatre groupes : l'*Ouralien* et l'*Altaïque* au nord, le *Sinique* à l'est et au sud-est, et l'*Indo-Persique* au sud.

Le groupe *Ouralien* comprend toute la chaîne de l'Oural, les monts Algydim et Berka, qui dirigent plusieurs rameaux vers le sud-est et le sud-ouest.

Le groupe *Altaïque* n'est séparé du précédent que par le cours de l'Irtisch, affluent de l'Obi. Il se compose des grands et des petits Altaï, des monts Stanovoï et de Daourie, dont les rameaux se prolongent jusqu'au détroit de Behring. De l'extrémité des Altaï part une branche qui, sous le nom de *Khanggaï*, se dirige jusqu'aux grands Altaï, et se recourbe ensuite vers le sud-est pour se terminer en petites collines dans le désert de Cobi. Les grands Altaï prennent en s'étendant vers l'ouest le nom de Bogdo jusqu'aux Bélour. Ceux-ci envoient vers les Himalaya les monts Mous-Tagh.

Le groupe *Sinique* commence vers les sources du Burampouter, sur la limite du désert de Cobi; il se compose d'un grand nombre de chaînes dans plusieurs directions : tels sont les monts Siolki ou Siouiki, Khinggan, In-Chan, les Chanyan-Ali qui se prolongent jusqu'à l'extrémité de la presqu'île de Corée; les Pe-Ling et les Yun-Ling qui bordent le bassin du Yang-Tse-Kiang; les Ma-Tian-Ling et les Nan-Ling qui se dirigent jusqu'à l'extrémité de la Cochinchine.

Le groupe *Indo-Persique* comprend la chaîne de l'Himalaya ainsi que celle de l'Indou-Koh, la plus haute de l'Asie après la précédente, et qui, depuis la rive droite de l'Indus, s'étend jusqu'aux monts *Elbourz*.

Le système *Caucasique* comprend, outre la chaîne du Caucase, le plateau de l'Arménie et le Taurus. Les montagnes du Liban en font même partie.

Le système *Indien* se compose des montagnes de Bérar, des Gattes orientales et occidentales, et de toutes les montagnes de l'Indoustan au sud du Gange.

Celles de l'Arabie constituent un petit système que nous appelons *Arabique*, composé de trois principaux groupes : celui du mont Sinaï, celui de Tchama et celui d'Oman.

La nature géologique des montagnes et des

[1] *Voyez* dans le tome V du *Dictionnaire de géographie physique* (Encyclopédie méthodique), l'article *Systèmes de montagnes*, par M. Huot.

plaines de l'Asie est analogue à celle de l'Europe et des autres parties du monde : des roches granitiques, des produits ignés, des dépôts attestant les diverses époques du séjour des mers et des eaux douces dans les bassins et dans les plaines ; des montagnes dont les couches inclinées annoncent comme en Europe l'effet du soulèvement du sol ; enfin des volcans éteints. Mais les volcans brûlans y sont plus nombreux qu'en Europe et qu'en Afrique. Les principaux occupent la presqu'île du Kamtchatka. MM. Abel Rémusat et Klaproth en ont fait connaître deux dans les monts Altaï : ce sont les plus éloignés des côtes maritimes ; ce qui annoncerait que le voisinage des grands lacs peut, dans les phénomènes volcaniques, produire le même effet que la proximité des mers. On en a depuis peu signalé un aux environs de Tavay, dans la chaîne qui sépare l'empire Birman du royaume de Siam ; les flammes qui brillent sur quelques collines à la droite de l'Iravahty dans l'empire Birman, celles qui se sont élevées des flancs orientaux mêmes de l'Himalaya, et dans la presqu'île d'Apcheron, à l'extrémité du Caucase, dans la mer Caspienne, paraissent être plutôt le résultat de l'inflammation du gaz hydrogène et des phénomènes analogues à ceux des salses qu'à ceux des feux volcaniques. C'est principalement dans les îles qui bordent le continent de l'Asie, que les volcans se montrent dans toute leur effrayante activité : l'archipel des Kouriles, les îles du Japon, Formose, près des côtes de la Chine, Bazan, dans le golfe du Bengale, et plusieurs autres sont en grande partie volcaniques et tourmentés par de fréquentes éruptions.

Nous avons nommé les principaux fleuves de l'Asie : tâchons d'évaluer la superficie relative des eaux courantes sur le sol de cette partie du monde. Si nous prenons pour unité leur surface totale, les eaux des diverses contrées de ce continent présenteront les fractions suivantes de l'unité :

Fleuves de la Sibérie	coulant vers le nord. .	0,31	0,33
	——— vers l'est. . .	0,02	
Fleuves de l'Inde entière.			0,27
—— de la Chine et de la Tatarie chinoise.			0,15
—— de la Turquie d'Asie.			0,10
—— de l'Asie centrale.			0,08
—— de la Perse et de l'Arménie. . . .			0,06
—— de l'Arabie.			0,03

Pour juger de la sécheresse relative de ces pays, il faut avoir égard à leur surface respective. L'Arabie par exemple est certainement beaucoup plus sèche que la Perse ou la Turquie ; mais l'Inde et la Chine sont tout autant arrosées que la Sibérie.

Afin de faire apprécier l'importance de la superficie relative et absolue des principaux lacs asiatiques, nous allons réunir les plus considérables dans un seul tableau.

	Lieues carrées.
Lac d'Aral ou mer d'Aral (Tatarie). . . .	1180
— Baikal (Sibérie).	980
— Tchany (Sibérie).	960
— Zaisain (Kalmoukie).	800
— Palkati ou Balkhachie (Kalmoukie). . .	480
— Tekiri (Thibet).	300
— Lob-Noor (Kalmoukie).	260
— de Van (Turquie).	155
— Khoukhou-Noor (Chine).	140
— de Zereh (Perse).	140
— Namour (Chine occidentale).	130
— Ourmiah (Perse).	100
— Asphaltite (Palestine).	65

Il résulte de cet aperçu de l'hydrographie de l'Asie, que ce continent, entièrement différent de l'Amérique, ne renferme pas, toute proportion gardée, ces plaines basses que l'Océan couvrirait de ses eaux pour peu que son niveau s'élevât. Les plaines asiatiques sont en quelque sorte de vastes plates-formes posées sur le dos des montagnes. Tantôt s'élevant de distance en distance par terrasses, elles portent d'autres montagnes avec leurs vallées ; tantôt elles s'étendent au loin en conservant le même niveau, quoique légèrement interrompu par des pentes locales. De là ces lacs sans écoulement, ces fleuves qui naissent et meurent dans le même désert ; de là ces passages subits d'un froid rigoureux à une chaleur insupportable, lorsque l'on descend du Thibet dans l'Inde, ou de l'intérieur de la Perse aux côtes maritimes. C'est aussi à cette conformation du terrain qu'il faut attribuer ces vents périodiques de l'intérieur, bien différens de ces vents maritimes, de ces moussons de l'Inde. Les vents glacés de la Sibérie remontent jusqu'au centre de l'Asie, et s'ils sont assez élevés pour dépasser la première chaîne, ils peuvent s'étendre jusqu'au sommet du Thibet. Le vent d'est, chargé de brouillards, couvre dans le même instant toute la partie basse de la Chine ; mais à mesure que l'on s'enfonce dans la zone tempérée, toute régularité dans les mouvemens si intimement combinés de l'Océan et de l'atmosphère cesse peu à peu. On éprouve alors les mêmes changemens d'orient en occident qu'en avançant en Europe d'occident en orient.

La division de l'Asie en cinq régions facilite celle des climats qui y règnent : au centre l'hiver établit son empire, et dans un espace qui depuis le 30e jusqu'au 50e parallèle, comprend depuis le Caire, l'Afrique septentrio-

nale, le midi et le centre de l'Europe, il règne près des trois quarts de l'année, et laisse à de courts étés la tâche facile de brûler des déserts couverts de sable et presque dépourvus de végétation. Il y tombe cependant quelquefois de la neige en été. La région du nord, que nous avons déjà caractérisée, n'offre que dans quelques parties australes, favorisées par une exposition particulière, des exceptions au triste spectacle de ses immenses et froides solitudes. On peut la diviser en deux zones : depuis les bords de l'océan Glacial jusqu'au 62e parallèle, le froid y est excessif et le mercure y gèle souvent; les frimas couvrent la terre depuis le mois de septembre jusqu'à celui de juillet. Depuis le 62e jusqu'au 50e degré de latitude, le climat devient moins âpre : les rivières gèlent depuis la fin d'octobre jusqu'à la fin de mai. La région orientale, en se confondant avec les hauts plateaux du centre, est peut-être de toutes les contrées de la zone tempérée, celle dont le climat est le plus rude; mais près des bords de la mer sa température devient douce, et dans sa partie méridionale, qui comprend la moitié de la Chine proprement dite, la chaleur paraît d'autant plus insupportable que les pluies y sont peu fréquentes. Dans la région méridionale, bornée au nord par des plaines élevées, baignée à l'orient et au sud par le grand Océan, on ne connaît que deux saisons : depuis le mois d'avril jusqu'à celui de novembre, les rayons solaires sont perpendiculaires à l'horizon. Cette région, qui forme une large zone depuis le 30e parallèle jusqu'au 10e, comprend la Cochinchine, l'Indoustan, la Perse méridionale et l'Arabie. Dans l'Indoustan, et principalement sur les côtes, la fin de la saison pluvieuse est marquée par de brusques changemens de vents et par la violence des orages : nulle part les ouragans ne se déchaînent avec plus de fureur, nulle part les éclairs et les coups de tonnerre ne font naître des spectacles plus épouvantables, nulle part la grêle pesante, la sécheresse prolongée et les déluges de pluie ne menacent le cultivateur de plus de ravages. La région occidentale, qui renferme la Boukharie, l'Afganistan, la Perse septentrionale et la Turquie d'Asie, éprouve des chaleurs excessives pendant les mois de juin, de juillet et d'août. Enfin, l'Asie maritime ou les îles Asiatiques, en s'étendant du nord au sud, éprouvent au nord des froids moins intenses que sur le continent, et au midi des chaleurs plus supportables : conséquence nécessaire de l'influence de l'Océan.

L'Asie se vante d'avoir donné à l'Europe ses céréales, et la plupart de ses plantes potagères et de ses arbres fruitiers. Cette assertion est sans doute fort exagérée; mais, ainsi qu'on l'a fait observer dans la partie des principes de ce Traité, si l'on doit entendre par là que la culture des végétaux les plus utiles à l'homme a été importée de l'Asie en Europe, et non pas les végétaux eux-mêmes, on ne fera qu'énoncer une opinion très-probable, fondée sur une autre opinion qui ne l'est pas moins : c'est que le continent asiatique, attendu son élévation, doit avoir été le plus ancien point de centre de la civilisation. La rhubarbe, objet d'un grand commerce, est originaire de ce continent : elle croît spontanément, çà et là, au milieu des déserts du plateau central, ainsi que le *polystichum barometz*, plante singulière que l'on a classée parmi les fougères, et dont la tige, couverte de longs poils, et la racine tortueuse, prennent des formes bizarres, imitent même celle d'un animal, et lui ont valu le surnom d'agneau de Tatarie.

La région septentrionale offre plusieurs zones de végétation bien différentes : près des sources du fleuve Amour, le chêne et le noisetier sont faibles et languissans; le tilleul et le frêne cessent vers l'Irtich; le sapin ne dépasse pas le 60e parallèle; d'épaisses forêts de bouleaux, d'ormes, d'érables et de peupliers bordent le cours des fleuves. Le pin cimbro (*pinus cimbra*), qui couronne en Europe la cime des monts, s'élève au milieu des plaines humides de la Sibérie, où il atteint, suivant Gmelin, une taille gigantesque; mais il n'étale toute sa magnificence que sur les terres à l'ouest de l'Ienisseï : à l'est de ce fleuve il diminue de grandeur, et vers le bord de la Lena il ne dépasse guère la taille des arbustes. Le peuplier blanc est tellement commun en Sibérie que Pallas s'étonnait que le coton qu'il porte n'y fût pas utilisé; le peuplier baumier, qui dans nos jardins n'est qu'un arbrisseau, élève majestueusement sa tige et répand dans les airs les molécules odorantes de ses bourgeons résineux. La Sibérie ne produit ni pommes ni poires; les fruits insipides du poirier sauvage de la Daourie (*pyrus baccata*) et du poirier à feuilles de saule, sont de la grosseur d'une cerise; l'abricot du même pays est d'un goût aigrelet. Le merisier à grappes (*cerasus padus*), qui croît dans la Sibérie méridionale jusqu'au Kamtchatka, porte un petit fruit douceâtre; celui d'un autre arbre (*prunus fruticosa*), commun dans les steppes, sert à faire une sorte de vin. On tire aussi des baies de plusieurs ronces et de diverses airelles une boisson agréable. Un grand nombre de plantes

ornées de fleurs brillantes sont indigènes de la Sibérie : le muguet, la violette, l'ellébore noir, le vératre blanc, l'iris jaune-blanche (*iris ochroleuca*), l'iris des prés (*iris sibirica*), l'anémone, la potentille, la gentiane des marais et l'élégant astragale des montagnes offrent en beaucoup d'endroits l'assemblage des couleurs les plus variées, ou répandent des parfums dont le mélange rappelle les contrées les plus méridionales. Le joli robinier caragan, le daphné altaïque, dont les rameaux velus portent des fleurs d'un beau blanc, l'amandier nain, la gentiane altaïque, l'œillet superbe (*dianthus superbus*) que l'on cultive dans nos jardins, et la valériane croissent sur les flancs des monts Altaï, tandis qu'à leurs pieds fleurissent l'aster de Sibérie aux fleurs bordées d'un violet pourpré, la tulipe sauvage et le rosier à feuilles de pimprenelle. Sur les autres montagnes on trouve la gentiane croisette et la gentiane des neiges; mais c'est en Daourie que la flore sibérienne étale ses principales richesses : les monts se couvrent de deux espèces de rhododendrons, l'un à fleurs rouges et l'autre à fleurs jaunes, d'églantiers, de spirées à feuilles de millepertuis, à feuilles crénelées, à feuilles d'ormes, à feuilles lisses, à feuilles de saule et à feuilles de sorbier; tandis qu'à leurs pieds croissent les anémones pulsatiles, vingt espèces de potentilles et de centaurées, la pivoine officinale à fleurs d'un beau rouge, la pivoine anomale dont la racine sert de nourriture, la pivoine à fleurs blanches dont la graine infusée dans l'eau bouillante donne une sorte de bière, et la pivoine à feuilles menues ornée de fleurs couleur de pourpre.

Ces nombreux végétaux et plusieurs autres encore ne dépassent point les limites de la Daourie; ceux qui croissent dans les Altaï continuent à se montrer sur les hauteurs qui bordent l'Obi. En remontant l'Irtich, on retrouve quelques plantes des régions élevées de l'Europe; mais dès qu'on passe l'Ienisseï la végétation devient plus pauvre, et enfin au-delà du cercle polaire jusqu'au bord de l'Océan Glacial, aux chétifs arbrisseaux succèdent des mousses et des lichens.

La végétation de la Mantchourie, de la Corée et du nord de la Chine, diffère essentiellement de celle de la Sibérie et du plateau central. De magnifiques forêts bordent le fleuve Amour; au pied des montagnes qui limitent ces contrées au sud, croissent le mûrier, l'abricotier et le pêcher; leurs flancs sont garnis des mêmes arbres qui peuplent les forêts de l'Europe centrale; les pins couronnent leurs sommets; les plaines basses se couvrent de rosiers, de lis et de muguets; les bords des ruisseaux sont garnis de saules, d'érables et de bouleaux; la lisière des grands bois est ornée de pommiers, d'azéroliers et de massifs de noisetiers. Les mêmes plantes se présentent dans la Corée accompagnées de citronniers et d'orangers; sur les montagnes croissent le ginseng à cinq feuilles (*panax quinquefolium*), dont la racine est considérée par les Chinois comme un précieux analeptique et comme un excellent aphrodisiaque, et le panic millet, dont on obtient par la fermentation une liqueur enivrante, et dont la graine réduite en poudre, fournit au peuple son principal aliment.

La région méridionale de l'Asie offre deux zones de végétation importantes. La seule flore chinoise, si elle était plus connue, pourrait être l'objet d'une longue description. Un arbre à cire, qui n'est pas cependant le *myrica cerifera*, et l'arbre à suif (*croton sebiferum*) offrent à l'industrie une matière recherchée pour l'éclairage; le sumac vernis, le mûrier blanc et le mûrier à papier, le camphrier (*laurus camphora*), le camellier à feuilles étroites (*camellia sasanqua*), dont la feuille fournit par la décoction un parfum recherché pour la toilette des Chinoises, et dont la graine donne une très-bonne huile, le jujubier, le cannellier, la pivoine en arbre (*pœonia moutan*), à laquelle sa beauté a fait donner par les Chinois le surnom de *reine des fleurs;* l'hortensia, qui fut long-temps l'une de nos principales plantes d'agrément; plusieurs espèces de magnoliers, entre autres le *pourpre* et le *yulan*, recherchés comme ornemens des jardins, l'hémérocalle, qui rencontre au lis par la forme et le surpasse en beauté; enfin un grand nombre de rosiers, le thé et ses diverses variétés sont les principaux végétaux de la Chine sous le rapport de l'élégance et de l'utilité. Dans la presqu'île de Malacca, des forêts où croissent l'aloès, le bois de santal, la casse odorante (*cassia odorata*) et plusieurs autres arbres précieux, conservent toute l'année leur brillante verdure; tandis que dans les plaines et les vallées l'air est embaumé par les exhalaisons d'une innombrable quantité de fleurs. Le teck, arbre dont le bois dur et presque inaltérable est si utile dans les constructions, et dont les fleurs passent pour un bon remède contre l'hydropisie, fait l'ornement des forêts de la Cochinchine, de la presqu'île de Malacca et des bords du Gange. Le plaqueminier bois d'ébène (*diospyros ebenum*), est indigène de la Cochinchine; dans toute l'Indo-Chine, le bananier, l'aloès, le calaba qui fournit la résine em-

ployée en médecine sous le nom de *baume-marie*, le nauclée d'orient, dont le bois, d'un beau jaune, est employé à faire des meubles, rivalisent en élévation et en beauté. Dans l'Indoustan, le bambou, qui forme d'épaisses forêts, s'élève quelquefois à 60 pieds de hauteur et produit un suc utilisé en médecine; l'indigo croît spontanément dans le Guzurate. Le cocotier doit être cité parmi les arbres les plus précieux de l'Inde; outre l'aliment et la boisson que fournit la noix de coco, le brou filamenteux qui l'entoure sert à calfater les navires et à faire des cordages. Le figuier des pagodes (*ficus religiosa*), dont le tronc atteint 10 à 15 pieds de circonférence, est en vénération chez les Indiens, parce qu'ils croient que Vichnou est né sous son ombrage; le figuier des Indes (*ficus indica*), dont les immenses rameaux retombant à terre y poussent de nouvelles racines, et forment d'une seule tige une vaste forêt, excite l'admiration des voyageurs. A côté de ces végétaux remarquables, l'Inde voit croître la plupart des arbres fruitiers de l'Europe. Quoique la Perse ait perdu presque toutes ses antiques forêts, la végétation y offre encore de grandes richesses : celle de sa région méridionale et maritime se couvre d'une partie des plantes de l'Indoustan; les vallées de Schiraz sont garnies de platanes, d'azéroliers, de saules pleureurs et de peupliers d'une hauteur extraordinaire; à l'ombre de ces arbres, l'anémone étale ses teintes d'écarlate et de bleu; le jasmin, ses fleurs d'une éclatante blancheur; les tulipes et les renoncules leurs couleurs variées : au nord-est les montagnes sont ombragées de lauriers, de buis et de térébinthes.

Les plaines élevées de la Perse et de la Tatarie produisent une foule de plantes salines. Vers les bords de la mer Caspienne et de la Méditerranée la végétation prend une physionomie européenne, et les forêts reprennent leur vigueur; en grimpant à travers des bosquets d'églantiers et de chèvrefeuilles sur les flancs inégaux des collines, on est bientôt entouré d'acacias, de chênes, de tilleuls et de châtaigniers; au-dessus d'eux, les sommets se couronnent de cèdres, de cyprès et d'autres arbres verts; le frêne produit la manne, et le sumac croît en abondance. L'indigotier à feuilles argentées (*indigofera argentea*) croît sans art sur les bords du Jourdain; sur ceux de l'Oronte l'olivier s'élève à la hauteur des hêtres; le mûrier blanc fait la richesse du pays des Druses. Dans les plaines qui entourent le Liban on trouve réunis tous les fruits de l'Europe.

L'Arabie offre encore une autre nuance de végétation; les palmiers ombragent de nombreuses oasis; les plaines sablonneuses produisent les mêmes plantes salines que l'Afrique septentrionale, mais les côtes de la mer présentent un aspect plus riche et plus varié. Les ruisseaux qui descendent des montagnes entretiennent sur leurs bords une verdure agréable; un grand nombre de plantes de l'Inde et de la Perse y sont indigènes; tels sont le tamarin, le cotonnier, le bananier, la canne à sucre et diverses espèces de melons et de courges. Mais l'Arabie heureuse se glorifie de deux arbres précieux : le cafeyer et le baumier (*amyris opobalsamum*).

Pour rendre plus complet ce tableau de la végétation, nous devons dire que le riz, originaire de l'Inde, est le principal aliment des peuples de l'Asie méridionale; que le millet et l'orge sont la nourriture de ceux de la zone septentrionale, et que ce n'est que sur la limite des régions que l'on trouve les pays de froment.

Le règne animal est tellement riche en Asie, qu'il est indispensable d'en donner une idée. Sur les côtes méridionales les *zoophytes* brillent des plus vives couleurs : ici ce sont des coralinées roses, vertes, jaunes, bleues, ou d'une teinte pourprée; là des gorgones étalent leurs ramifications en forme d'éventail à côté des rameaux violets de l'alcyon plexaurée; plus loin, la marée en se retirant, laisse sur le rivage une foule d'actinies que leurs couleurs variées ont fait nommer anémones de mer, et qui donnent à la plage l'aspect d'un brillant parterre de fleurs : l'holothurie trépan est recherchée à la Chine comme aliment aphrodisiaque.

Les mers qui baignent le continent indien nourrissent les mollusques conchifères les plus remarquables par l'élégance de leurs formes et la richesse de leurs couleurs : telles sont parmi les bivalves la Donace à réseau, la Cythérée dont les Chinois et les Japonais se servent dans leurs jeux; celle que l'on a surnommée impudique, la belle Cythérée pourprée, celle qui sous le nom spécifique de *cedo-nulli* fait l'ornement des collections; la jolie Vénus lévantine; l'élégante Buccarde Cœur-de-Vénus, l'Arche bistournée, le Tridacne gigantesque, dont les deux valves qui servent de bénitiers dans l'église de Saint-Sulpice à Paris ne donnent qu'une faible idée de la taille de cette coquille; la Pintadine, qui fournit les plus belles perles fines et la nacre employée dans les arts; la précieuse Houlette, le Peigne manteau-ducal, les plus belles espèces du genre Spondyle, l'Huître rayonnée de 8 à 9 pouces de diamètre, la

Placune vitrée que les Chinois emploient comme vitre. Au nombre des univalves nous citerons l'Ombrelle de l'Inde, la jolie espèce appelée Bulle fasciée, l'Anostome déprimée, la jolie Stomatelle rouge, la Scalaire surnommée précieuse, les espèces de Troque les plus recherchées, le Monodonte connu sous le nom de toit chinois; le beau Turbo marbré et celui qui doit à son intérieur d'un jaune éclatant le surnom de bouche d'or; la Fasciolaire orangée remarquable par sa coloration, le Rocher, tête de bécassine; le grand Triton émaillé, qui atteint quelquefois 16 pouces de longueur; le Rostellaire bec droit; le Ptérocère araignée; l'éclatant Casque rouge; la belle Harpe ventrue, dont les côtes pourprées se détachent sur un fond lilas; la Mitre papale, la plus grande et la plus belle de son genre; la Volute impériale, non moins rare; la belle Porcelaine argus; enfin, le précieux Cône, appelé *Cedo-nulli*.

Si ces mollusques méritent d'être cités, quelques-uns, comme servant à la nourriture de l'homme, d'autres, comme objets de luxe ou comme utiles dans nos arts, nous ne devons point oublier parmi ceux qui, dépourvus de coquilles, habitent les mers de l'Asie, la Sèche tuberculeuse, si importante pour les Chinois, qui fabriquent, avec la matière colorante qu'elle sécrète, la substance connue sous le nom d'encre de la Chine.

Les crustacés des mers méridionales de l'Asie sont les Squilles ou mantes de mer, animaux armés de longues arêtes et d'épines, et dont la chair sert communément de nourriture; le Palémon carcin, espèce comestible ornée de belles couleurs bleues. Les Langoustes, mouchetées de blanc sur un fond bleu; la Maïa à crête et la Maïa pipa, qui porte ses œufs sur son dos; le Matute vainqueur, dont le corps blanchâtre est parsemé de points rouges, et le Crabe bronzé, sont les plus remarquables des animaux de cette classe.

L'Asie est aussi la patrie d'un grand nombre de reptiles remarquables : l'Euphrate nourrit une tortue particulière, qui offrirait aux habitans de la Turquie asiatique un aliment succulent, si, par un préjugé religieux, ils ne repoussaient sa chair; sur la côte de Coromandel vit la plus grande tortue terrestre que l'on connaisse, c'est celle que l'on a surnommée la tortue indienne : sa carapace, d'un brun foncé, a plus de trois pieds de longueur. Le Gange et le Burampouter sont peuplés d'une innombrable quantité de crocodiles vulgaires, et principalement de ceux à long bec, qui appartiennent au genre gavial. L'île de Ceylan est la patrie de ce serpent appelé Amphisbène, auquel les habitans font la guerre, quoiqu'il détruise des insectes nuisibles, et dont le corps desséché et réduit en poudre fut long-temps regardé comme le meilleur spécifique contre les fractures, parce que l'on prétendait que, lorsqu'on coupait ce reptile en deux, leurs moitiés se réunissaient, malgré tous les efforts pour les empêcher de le faire. Dans les marais du continent, l'Hydrophis obscur et l'Hydrophis à bandes bleues, espèces de serpens aquatiques, dont la blessure est dangereuse, poursuivent les poissons et les autres habitans des eaux. C'est au Coromandel et au Malabar que l'on trouve, dans les bois et sur les chemins, ce redoutable Naja, surnommé la vipère à lunettes, dont la morsure donne en quelques instans la mort, que les jongleurs indiens apprivoisent, et qu'ils font danser au son de leur flûte, avec laquelle ils prétendent le charmer; tandis que le peuple réserve à ce reptile une sorte de culte, que le superstitieux Indous lui porte des alimens dans les lieux qu'il fréquente, que les bramines le conjurent, et font de sa représentation le principal ornement de leurs pagodes.

Le Gibbon, l'un des plus paisibles singes, habite la côte de Coromandel; le Douc, le plus remarquable des quadrumanes par les vives couleurs de son pelage, et le Nasique masqué, par la longueur de son nez, se trouvent à la Cochinchine; diverses espèces du genre Macaque peuplent les bords du Gange, le Bengale et l'île de Ceylan. La Sibérie et le Thibet sont la patrie de deux ours différens de ceux d'Europe; dans la presqu'île de Malacca, une autre espèce se nourrit de miel, de fruits et de fourmis blanches. C'est dans les forêts qui couronnent les montagnes de la Sibérie que se réfugient plusieurs animaux précieux pour leur fourrure : ces martes, ces hermines, ces renards argentés, et cet écureuil surnommé petit-gris. Les Chinois font avec les Russes un commerce lucratif de la dépouille des loutres du Kamtchatka. L'Arabie et la Perse nourrissent un lion au pelage isabelle. L'audacieux tigre, la panthère, et le léopard tacheté de noir, sont la terreur de toute l'Asie méridionale.

C'est de l'Inde et de la Perse, qu'à la faveur des navires marchands, le surmulot ou le gros rat gris émigra au XVIIIe siècle en Europe, où il a presque détruit l'espèce indigène noire. C'est dans les contrées les plus méridionales de l'Inde que vit le plus grand et le plus intelligent des éléphans, espèce toute différente de celle d'Afrique, et que l'on voit ces éléphans

albinos si recherchés par les princes indiens. La presqu'île de Malacca est la patrie d'un tapir, qui diffère également de celui d'Amérique. Le rhinocéros qui vit au-delà du Gange se distingue de celui d'Afrique par son nez, armé d'une seule corne, par sa taille plus grande et ses formes plus massives. Les deux espèces de chameaux, celle à une et celle à deux bosses, paraissent appartenir plus particulièrement à l'Asie qu'à l'Afrique. Le chevrotain porte-musc, célèbre par le produit odorant qu'il sécrète, dirige ses pas timides dans les lieux les plus solitaires des contrées montueuses de l'Asie. Plusieurs des nombreuses espèces d'antilopes sont indigènes de ce continent. L'Asie nourrit encore différens bœufs sauvages, tels que le zébu, qui habite ses contrées les plus chaudes; l'arni, qui se tient dans les hautes montagnes de l'Indoustan; le gour, qui habite les forêts de l'intérieur; le yack, qui aime à se vautrer dans la fange, et dont la queue touffue sert d'étendard aux Orientaux. L'espèce de mouton appelée argali, dont la corne, suivant Gmélin, présenterait une longueur de 5 à 6 pieds si sa courbure était développée, et dont la force pourrait résister à celle de dix hommes, est très-répandue dans les steppes de la Sibérie et de la Tatarie. Enfin, la chèvre, dont le poil soyeux donne aux châles de Cachemire une souplesse particulière, habite les montagnes du Thibet.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

Description des possessions russes du Caucase méridional.

La région comprise entre la ligne de faîte du Caucase et les premières pentes du plateau de l'Arménie est une des plus intéressantes de l'Asie, sous les rapports physiques et historiques. La carte du Caucase, par M. Klaproth, a servi à comparer avec beaucoup de justesse cette chaîne à celle des Pyrénées. Comme celle-ci, elle offre un coude vers le milieu de sa longueur, au nord ses rameaux se terminent dans de vastes plaines, au sud ses pentes sont plus rapides, et l'une de ses branches se rattache à d'autres chaînes qui appartiennent au même système. Plusieurs cimes, dont la plus haute est celle de l'Elbrouz, sont couvertes de neiges éternelles; d'autres n'offrent que des roches arides, dépourvues de végétation. Leurs flancs décharnés et nus laissent voir sur une foule de points la roche qui les constitue.

La chaîne, dans toute sa longueur, paraît être composée de plusieurs bandes parallèles, dont la principale est granitique et surpasse les autres. Les roches micacées appelées gneiss y dominent et renferment des masses de porphyre qui montrent çà et là une structure basaltique, ce qui fournit une nouvelle preuve de leur origine ignée et de la même origine pour les granites eux-mêmes. Ces hauteurs sont couvertes de mousses et de lichens du milieu desquels on voit sortir l'airelle myrtille (*vaccinium myrtillus*). La bande schisteuse appuyée sur les granites forme des cimes très-escarpées dominées par des pyramides de porphyre et séparées par des vallées profondes. Les pins, les genévriers, les bouleaux s'y élèvent çà et là; au-dessous de ces grands végétaux, les plantes alpines forment de beaux pâturages. Sur les schistes s'élève une autre bande composée de calcaire blanc à grains plus ou moins fins. Les montagnes que forme cette espèce de marbre sont couvertes de touffes de hêtres qui leur donnent de loin un aspect sombre qui explique le surnom de *montagnes noires* qu'elles ont reçu des habitans. Enfin les extrémités des pentes qui aboutissent aux rivières sont composées de couches de cailloux roulés et d'argile : ces pentes sont couvertes de forêts. Dans les plus hautes cimes, et près des sources des rivières, on voit fuir le bouquetin et le chamois; à l'entrée des gorges on rencontre des daims, des cerfs et quelquefois des aurochs; plus rarement encore on aperçoit dans les forêts des loups, des renards, des linx et des ours.

Quelques-unes des vallées du Caucase sont célèbres dans l'histoire comme portes ayant servi à traverser la chaîne. Des principaux

passages connus des anciens, il en est deux qui sont encore célèbres : le premier est le défilé appelé les *Portes Caucasiennes*, et qui, depuis Mtskhetha, en remontant l'Aragvi, communique des sources de cette petite rivière à celle du Térék; c'est celui par lequel les Barbares du Nord menaçaient également l'empire des Perses et l'empire romain. Le second de ces passages est celui que l'on appelait les portes *Albaniennes* ou *Sarmatiques*. Il est probable que c'est le plus oriental : on le voit sur les pentes européennes du Caucase; il borde la frontière du Daghestan, remonte l'Argoun depuis le confluent de cette petite rivière avec la Soundja jusqu'à ses sources occidentales, près desquelles il se réunit au précédent.

Parcourons maintenant, du couchant au levant, tout le versant méridional du Caucase. La partie qui borde la mer Noire depuis l'extrémité orientale jusqu'au cap *Cador*, comprend la *grande Abasie*, pays montueux et cependant fertile en grains, en fruits et en vins, ombragé par des forêts et soumis à une douce température. Les Abases qui l'habitent sont les plus anciens peuples du Caucase : les Grecs les connurent jadis sous le nom d'*Aschœi*, comme des pirates rusés et redoutables. Ils sont maintenant, dans leurs montagnes, des brigands intrépides qui se donnent le nom d'*Absne*, parlent le circassien et se partagent en deux classes : les agriculteurs, paisibles sujets de la Russie, et les nomades, dont les Russes ont de la peine à réprimer les brigandages, et qui choisissent pour leur chef ou leur prince le plus brave au combat, le plus hardi dans leurs excursions. *Soudjouk-Kalé*, à sept lieues au sud-est d'Anapa, n'est pas le seul bon port de cette côte; *Jeka*, dans la baie de *Ghelentchik*, à quelques lieues du précédent; *Mamaï* et *Soukgoum-Kalé* sont les ports et les villes ou plutôt les villages les plus importans du pays. Le commerce des Abases consiste en étoffes de laine grossières, en fourrures, en miel, en cire, en bois et en racines de buis.

A l'est de la grande Abasie demeurent les *Mingréliens*. Ils diffèrent de leurs voisins par la religion, par les mœurs, et par les caractères physiques; les Abases ont quitté l'Évangile pour le Coran; les Mingréliens sont restés attachés au christianisme : ils appartiennent à la communion grecque. Les Abases ne vivent que de rapines; leur prince n'est en quelque sorte qu'un chef de brigands; les Mingréliens, divisés en trois classes, les princes, les nobles et les bourgeois, sont civilisés et gouvernés par un prince qui porte le titre de *Dadian*, et qui est le vassal de la Russie. Les Abases ont la tête comprimée sur les côtés, un menton court, un grand nez, des cheveux d'un châtain foncé qui donnent à leur physionomie nationale un type particulier; les Mingréliens ont les traits plus réguliers, leurs femmes surtout sont remarquables par leur beauté.

Bien que le titre de Dadian que porte le chef de la Mingrélie signifie *maître de la mer*, les Mingréliens ne sont pas marins; ils sont tout aussi belliqueux que les Abases, mais moins pillards. Depuis que la Russie est en possession de leur territoire, leur prince, qui jouit d'un revenu de 50,000 francs, mène une vie plus sédentaire; mais le reste de la noblesse cherche toujours à se procurer des esclaves par la force ou par la ruse, en faisant des excursions chez les peuples voisins. Les Russes s'efforcent de civiliser ce pays, le commerce des esclaves avec la Turquie a beaucoup diminué. La vente des femmes destinées aux harems est encore assez importante, si, comme on le dit, il s'en exporte 10 à 12,000 par an; mais ce n'est plus par le port d'*Anaklia*, bâti sur l'emplacement de l'antique Héraclée, que se fait ce commerce anti-chrétien. La Mingrélie est aussi humide, aussi chaude, aussi fiévreuse qu'au temps où Hippocrate la décrivait sous le nom de Colchide. L'or n'y est plus exploité; les Turcs y vont chercher de la soie, de la toile et des fourrures.

Contiguë à la Mingrélie, l'*Imérétie* est divisée en deux parties par le cours du Rioni, le *Phase* des anciens. *Koutaïs*, sa capitale, est située sur ce petit fleuve, au milieu d'une plaine fertile. Sans compter une forte garnison russe, cette cité, que l'on croit être l'ancienne patrie de Médée, renferme 2,000 habitans, dont plus de la moitié sont Juifs, et les autres Arméniens et Imérétiens. *Bagdad*, petite place forte située sur un affluent du fleuve, ne renferme que 1500 habitans. Les autres lieux habités ne sont que des villages et des bourgades. Cette contrée sera d'une grande ressource pour les Russes, lorsqu'ils auront fait exploiter les richesses minérales qu'elle renferme. La douceur de la température et la fertilité du sol en font une des plus riches du Caucase : les céréales et les arbres fruitiers y viennent presque sans culture. Un seul cep de vigne fournit du vin à une famille entière [1]. Que serait-ce donc si les habitans, secouant leur indolence, cherchaient à aider la nature?

[1] *Voyez* la Description du Caucase par Reinegg.

Les Iméréthiens appartiennent à la race géorgienne, dont ils parlent un des dialectes. Leur taille et leur beauté sont remarquables; aussi leurs femmes sont-elles recherchées dans les harems de la Turquie et de la Perse. Ils sont gouvernés par un prince qui reçoit une pension de la Russie. Leur commerce est entretenu par les produits de leur sol, et par quelques fabriques de taffetas et de bonnets de laine.

Au sud du Phase s'étend la *Gourie*, pays non moins fertile que le précédent; les habitations y sont éparses : on cite deux ou trois lieux seulement où quelques-unes sont rassemblées, sous le nom de villages, autour d'un couvent ou d'un château. Tout annonce les restes d'une population qui a souffert sous le despotisme des Turcs, et qui ne se compose plus que d'environ 6,000 familles de Géorgiens, d'Arméniens, de Turcomans et de Juifs. Depuis l'année 1812, époque à laquelle la Porte-Ottomane céda la suzeraineté de ce pays à la Russie, le chef des Gouriens, qui a conservé le titre de *gouriel*, ou de prince, tient le rang de lieutenant-général, avec un revenu de 40,000 francs.

A l'est et au sud de l'Iméréthie, la plus grande partie du bassin arrosé par le Kour, bassin formé par les pentes méridionales du Caucase, et par les ramifications des montagnes qui séparent la plus grande partie de ce fleuve du cours de l'Aras, son affluent, presque tous les terrains de la rive gauche de cette rivière, depuis le plateau de l'Arménie jusqu'aux bouches du Kour dans la mer Caspienne, comprennent la Géorgie et les dernières conquêtes des Russes sur les Persans.

Le Kour, qui de tous les points reçoit les eaux de la contrée que nous allons parcourir, est un fleuve de 180 lieues de cours : c'est le *Cyrus* des anciens. Il n'est navigable que pendant l'espace de 25 lieues, depuis sa jonction avec l'Aras jusqu'à la baie de Kirzil-Agadj. La Géorgie, qu'il traverse, est un pays qui jouit d'une douce température, et qui offre une agréable variété de montagnes et de plaines, de forêts et de prairies. L'agriculture y est dans l'enfance, mais la terre y est si fertile, que, sans beaucoup de travail, elle produit en abondance toutes les substances nécessaires à la vie.

La population de toutes les provinces géorgiennes se compose d'environ 53,000 familles appartenant à des Géorgiens, à des Arméniens, à des Juifs et à des Turcs. Les Géorgiens, qui sont les plus nombreux, et qui, suivant M. Klaproth, se désignent sous le nom de *K'arthouli*, diffèrent pour le physique et le langage des peuples de l'isthme caucasien. Leur idiôme, dans lequel furent composés au XIIe siècle plusieurs ouvrages d'histoire et de poésie, est l'une des principales branches des langues sémitiques. Leur religion est le rit grec; leur chef spirituel est un patriarche; mais leurs qualités morales sont fort peu recommandables. Ils sont ignorans, superstitieux, intéressés et ivrognes. Grands, bien faits, agiles, ils réunissent tous les avantages corporels : leurs femmes justifient la réputation de beauté qu'elles ont acquise dans les harems de l'Orient, mais elles sont bien moins chastes que belles. Les hommes sont braves et excellens guerriers : toujours prêts à combattre les brigands qui peuplent leurs montagnes, ils sont rarement sans armes, et même aux champs ils ont à côté d'eux leur poignard et leur fusil. Les Arméniens portent en Géorgie le nom de *Somakhi*; plus industrieux que les Géorgiens, ils se sont emparés de tout le commerce de la contrée. Les Juifs, que les Géorgiens appellent *Ouria*, forment une population assez nombreuse. Telles sont les peuplades sédentaires de ce pays. Les tribus nomades sont les Turcs appelés *Thathari*, qui, dans la Géorgie méridionale, sont plus nombreux que les Géorgiens et les Arméniens, des *Ossetes*, des *Kurdes*, des *Lesghis* et d'autres peuplades des montagnes, telles que des *Matquouari* et des *Bochi*. On rencontre aussi dans les villages des Bohémiens errans.

On n'est pas d'accord sur l'origine du nom de Géorgie : les uns le font venir d'un prince George ou Giorgi, qui gouvernait ce pays vers la fin du XIIe siècle; selon d'autres, il viendrait du nom du Kour, qui lui aurait fait donner par les Persans celui de *Kourdjistan* ou de *Gurdjistan*, et aux habitans celui de *Gurdji*. Quoi qu'il en soit, parcourons les principales villes géorgiennes et celles des provinces russes du bassin du Kour. Sur la rive gauche de ce fleuve, *Gori*, ville de 1500 habitans défendue par une forteresse qui la domine, est principalement peuplée d'Arméniens. *Mtskhetha*, ancienne résidence des rois de Géorgie sur la même rive, renferme une belle cathédrale qui date du Xe siècle; sa population est à peu près égale à celle de la précédente. A quelques lieues plus bas, *Tiflis*, capitale de toute la Géorgie, est partagée en deux villes : l'ancienne est composée de rues sales, étroites et irrégulières; la seconde a été embellie par les Russes sous l'administration du général Iermoloff. On y voit de belles places, de vastes caravansérails, une belle cathédrale, un palais d'une noble architec-

ture qui sert de logement au gouverneur, des casernes considérables, et des hôpitaux civils et militaires. Cette ville possède une imprimerie et plusieurs écoles; on y publie un journal, et la population s'y est tellement accrue depuis une vingtaine d'années, que, sans y comprendre les employés du gouvernement et la garnison, elle s'élève aujourd'hui à 33,000 ames. *Elisabethpol*, appelée aussi *Ghendjeh* ou *Kandsag*, sur une petite rivière du même nom qui se jette dans le Kour, n'est importante que comme poste militaire.

Dans le Chirvan, région géographique qui comprend plusieurs petites provinces et qui se compose de la péninsule d'Apcheron et de la partie inférieure du bassin du Kour, nous verrons sur les pentes du Caucase la petite ville de *Cheki* composée de 500 maisons, et résidence d'un khan tributaire de la Russie, qui tient sous sa dépendance environ 8,000 familles composées de Turcomans, de Lesghis, de Géorgiens et d'Arméniens; à 30 lieues au sud-est de cette ville la nouvelle *Chamaki*, ville de 5 à 6,000 ames, entourée de bonnes murailles et résidence d'un khan : on récolte dans ses environs le meilleur vin du Chirvan. Sur la côte méridionale de la péninsule d'Apcheron, *Bakou*, le meilleur port de la mer Caspienne et le mieux défendu par deux forts placés à son étroite entrée, est important par son commerce. Le principal édifice de la ville est l'ancien palais du schah. Ses environs offrent un phénomène curieux: un terrain d'une demi-lieue carrée est couvert de feux continuels par l'embrasement spontané du gaz hydrogène; près de là de nombreuses sources de naphte s'enflamment journellement. Ces effets, qui peuvent s'expliquer par la présence d'anciens feux souterrains, ont, depuis la plus haute antiquité, fait regarder Bakou comme un lieu saint par les Parsis et les Indous. Au sud-est de cette ville, *Sallian*, situé entre deux bras par lesquels le Kour se jette dans la mer, est important par ses riches pêcheries. Au-delà des steppes de Moghan, vaste plaine garnie de gras pâturages, mais infestée de serpens; au-delà du cours de l'Aras, *Chouchi*, forteresse importante, est bâtie sur un rocher qui n'est accessible que par un étroit sentier.

En remontant le cours de l'Aras, nous entrerons dans la province d'Erivan, nouvellement acquise aux Russes par les derniers traités avec la Perse. Dans la partie septentrionale de cette province, *Erivan* est situé entre le lac Sébanga, peuplé d'excellens poissons, et le cours de l'Aras. Cette ville, qui possède un grand nombre de tanneries et de fabriques de tissus de coton et de poteries, est peuplée de 10,000 habitans répartis dans 2,000 maisons éparses au milieu de champs et de jardins : elle est défendue par une forteresse bâtie sur un rocher. C'est à quelques lieues de là que se trouve le village d'*Edchmiadzin*, célèbre par un monastère où réside le premier patriarche des Arméniens.

TABLEAU des divisions administratives, et de la population en 1826 des possessions russes de la région méridionale du Caucase.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
PROVINCE D'IMÉRÉTHIE,		
Comprenant la Grande Abasie et la Mingrélie.		
1,794.	270,000.	150.
Villes et Forteresses.		
Koutatis. . . .	1,000	Soukoun-Kale.
Redoute-Kale. . .	1,000	Rioni. . . . 4,000
PROVINCE DE GÉORGIE.		
2,313.	390,000.	168.
Villes.		
Tiflis.	20,000	Élisabethpol. . 12,000
Douchethi. . . .	2,000	Telavi. . . . 2,000
Gori.	4,000	Signakh. . . 2,000
RÉGION DU CHIRVAN.		
1,236.	133,000.	107.
PROVINCE DU NOUKHI.		
Villes.		
Noukhi.	3,000	Cheki. . . . 2,500
PROVINCE DE CHAMAKI.		
Villes.		
Chamaki. . . .	10,000	Fitag. . . . 10,000
PROVINCE DE BAKOU.		
Villes.		
Bakou.	6,000	Arbat. . . 500
PROVINCE DE CHOUCHI.		
Villes.		
Chouchi. . . .	4,000	Sallian. . . 1,000
ARMÉNIE.		
2,111.	400,000.	360.
PROVINCE D'ÉRIVAN.		
Villes.		
Érivan.	12,000	Nakhichivan . 5,000

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIÈME.

Description de la Turquie d'Asie.

Des premiers sommets du mont Ararat, célèbre chez les Turcs sous le nom d'*Agri-Dagh*, et chez les Arméniens sous celui de *Macis*, parce que, dans les croyances religieuses des chrétiens et des musulmans, c'est sur sa cime couronnée par les nuages et couverte de neiges éternelles que se reposa l'arche de Noé, nous voyons couler l'Euphrate, et s'élever la chaîne du Taurus; de cette montagne, regardée par l'Arménien comme une des plus hautes du globe et comme inaccessible au téméraire qui tenterait de la gravir, nous pouvons mesurer l'étendue des contrées que nous allons parcourir. La Turquie d'Asie comprend toute la péninsule de l'Anatolie, avec les îles qui la bordent dans l'Archipel, les deux versans du Taurus, le bassin du Tigre, une partie de celui de l'Euphrate, et les pays qui s'étendent au pied du Liban et du Tabor. Vingt peuples qui florissaient jadis dans cette extrémité occidentale de l'Asie sont restés inconnus aux habitans modernes; la puissance et la gloire de Tyr, les gigantesques remparts de Babylone, l'importance de la capitale des Assyriens, les noms de Sémiramis et de Mithridate, n'ont laissé aucun souvenir chez ces populations depuis long-temps abruties par l'ignorance.

Le plateau élevé qu'occupe l'Arménie est dominé de tous côtés par des montagnes plus élevées encore; c'est une suite de plaines calcaires qui s'appuient sur les flancs de plusieurs chaînes granitiques, d'où sortent çà et là des roches volcaniques et des montagnes jadis ignivomes : sur un des flancs de l'Ararat, une ouverture d'une profondeur prodigieuse sert d'issue à la fumée d'un volcan mal éteint; au-dessus du lac de Van, le Nimrod, petite chaîne qui par les monts *Hékiars* se joint à celui du Taurus, comprend une cime arrondie qui, suivant la tradition, lançait jadis des flammes. Les anciens[1] parlent des mines d'or de l'Arménie : aujourd'hui on n'exploite plus dans ses montagnes que des mines de fer et de cuivre.

[1] Strabon, lib. XI, c. 19.

La nation arménienne, qui se vante d'être l'une des plus anciennes du monde, et dont l'antique idiôme, employé seulement dans les livres aujourd'hui, offre un grand nombre d'analogies avec le sanscrit, est active, industrieuse, et conséquemment riche. Soumis, comme aux premiers âges du monde, au gouvernement patriarcal du chef de chaque famille, les Arméniens sont attachés à la religion chrétienne depuis le IIIe siècle; ils diffèrent des autres communions par quelques nuances dans le dogme, et admettent comme les Grecs le mariage des prêtres. Outre le patriarche, qui réside à Edchmiadzin dans la province d'Erivan, ils reconnaissent deux autres chefs spirituels, dont l'un est à *Adana* au pied du Taurus, et l'autre dans l'île d'*Aghtamar* au milieu du lac de Van.

L'Arménie renferme quelques villes importantes que nous allons visiter. *Akhalzikh*, chef-lieu d'un pachalik qui comprend une partie de la Géorgie turque, est située près du Kour, au milieu d'une contrée fertile. Sa population est estimée à 15,000 ames. *Kars*, sur une rivière du même nom, affluent de l'Aras, est entourée de remparts et de fossés. *Bayazid*, sur la frontière de la Perse, renferme 10,000 ames et fabrique des étoffes de coton. *Bidlis*, un peu plus peuplée, à quelques lieues du lac de Van, est remarquable par des remparts de 100 pieds de hauteur, bâtis en pierres, par ses 20 ponts qui traversent deux petites rivières, par ses 30 mosquées et son commerce de tabac; mais la plus considérable des cités arméniennes est *Erze-Roum*, bâti à deux lieues du bras septentrional de l'Euphrate. Sa population est de plus de 10,000 ames; elle est le centre du commerce de la Turquie avec la Perse; ses maisons sont en général sales et mal construites; on cite pour son étendue l'une de ses nombreuses mosquées, c'est celle d'Aoula-Djany : elle contient, dit-on, des logemens pour 3,000 personnes.

La péninsule qui comprend la contrée que les anciens appelaient l'Asie mineure, n'offre que des rivières peu considérables quoique

célèbres; on y remarque cependant un fleuve important : c'est l'*Halys* des anciens, appelé aujourd'hui *Kisil-Ermak* ou fleuve rouge. Sorti des monts Iildiz et du versant septentrional du Taurus, il se jette dans la mer Noire après un cours de 220 lieues. Les autres cours d'eau tributaires de cette mer ne sont remarquables que par leur rapidité. Les rivières qui circulent au milieu du bassin formé par les deux branches les plus occidentales du Taurus et qui se jettent dans l'Archipel, sont beaucoup plus considérables que celles qui coulent vers le midi dans la Méditerranée : la plus remarquable est le profond et sinueux Méandre, que les Turcs appelaient Meïnder et qui serpente au milieu d'une contrée marécageuse. Un grand nombre de lacs sans écoulement et dont les eaux sont imprégnées de sel, prouvent le peu d'inclinaison des parties centrales de la péninsule et l'abandon presque récent que les mers en ont fait. Les ramifications de la chaîne du Taurus qui s'étendent dans cette péninsule, étaient jadis connues par leurs richesses métalliques : les mines de cuivre de Tocat, celles des environs de Kastamouni et de Trébisonde, ont encore de la célébrité. La Caramanie renferme aussi beaucoup de sources minérales; au nord, ce pays manque de forêts; mais dans d'Anatolie, les montagnes, presque toutes calcaires, sont généralement bien boisées : on trouve, au milieu de cette contrée fertile, quelques terrains volcaniques et des sources de bitume.

Parcourons d'abord les vallées et les plaines qui s'inclinent vers la mer Noire. *Trébisonde*, que les Turcs nomment *Tarabasan*, l'antique *Trapezus* de la colonie grecque de Sinope, est encore considérable, quoiqu'elle soit bien déchue de sa splendeur passée. Elle compte environ 25,000 habitans : ses deux petits ports favorisent ses pêcheries, ses expéditions de caviar et de poissons salés et ses autres branches de commerce. *Keresoun*, sur un cap rocailleux, n'est composée que de 500 maisons. Cette ville est l'antique *Cerasus* d'où Lucullus expédia à Rome les premiers plants de cerisiers. *Amasieh*, traversée par l'Iéchil-Ermak, est grande et bien peuplée; c'est l'ancienne *Amasie*. L'un de ses trois ponts en pierre a été construit avec les ruines d'antiques édifices; l'une de ses principales mosquées a été bâtie par Bajazet. Elle a vu naître Strabon et deux célèbres auteurs arabes : Mohamed-Ben-Cassem et Ali-Ben-Husseïn. Sa population est de 25,000 ames. La soie est l'une des principales branches de son commerce important. Un château situé sur un rocher en défend l'approche : on y remarque de beaux portiques qui paraissent être d'une construction romaine. En remontant le cours du Tozenlou nous trouverons, sur un plateau au bord de cette rivière, *Tocat*, importante par ses fabriques de toiles, d'étoffes de soie et de tapis, par ses ustensiles en cuivre et par sa population de 70,000 ames. Cette ville, que l'on croit être l'ancienne *Comana-Pontica*, renferme le tombeau de saint Jean-Chrysostôme. En approchant des montagnes nous verrons *Sivas*, cité assez importante, près de laquelle on reconnaît la plaine dans laquelle Mithridate fut vaincu par Lucullus. Sur les bords du Kisil-Ermak s'élève *Juzghat*, qui, après être tombée en ruine, s'est relevée depuis un demi-siècle. Elle est ceinte d'un mur bâti en terre et en briques séchées au soleil; ses maisons, construites en bois, sont petites mais propres; ses deux plus beaux édifices sont une mosquée en pierre, sur le modèle de celle de Sainte-Sophie à Constantinople, et le palais du gouverneur, bâti en briques et en bois, avec toute l'élégance asiatique. La population de ce chef-lieu de Sandjak est évaluée à 16,000 ames.

Kastamoun, autrefois opulente, n'a plus qu'une population de 15,000 ames; *Sinope*, au bord de la mer Noire, renfermait 60,000 habitans et n'en compte plus que 10,000; son commerce de poissons est presqu'entièrement tombé. La population d'*Inéboli* est occupée à la fabrication des câbles et au doublage des navires pour la marine turque; *Boli*, à 15 lieues de la mer, est le passage continuel des caravanes : on y voit un grand nombre d'inscriptions qui attestent que c'est l'antique *Sebaste*, appelée aussi *Adrianopolis*. En avançant vers le sud-est, dans une plaine élevée, nous découvrons *Angora*, dont les habitans passent pour les plus polis et les plus industrieux de l'Anatolie. C'est la finesse du poil de ses chèvres, dont elle fabrique diverses étoffes, qui a fait sa renommée et sa fortune moderne. Dans l'antiquité elle était célèbre sous le nom d'*Ancyre*; la plupart de ses édifices sont construits avec des débris d'anciens monumens : quelques beaux restes sont encore debout. Au pied des monts Mourad et Bordaklou, *Afioum-kara-hissar*, dont le nom signifie *la forteresse noire de l'opium*, est célèbre par la fabrication de ce narcotique qui forme sa principale branche de commerce; elle est le rendez-vous des caravanes qui vont de Constantinople à Smyrne : sa population est évaluée à 50,000 ames.

Vers l'occident, les cimes du mont Olympe, couvertes de neige jusqu'au milieu de l'été

attirent nos regards; à la base de cette pyramide naturelle s'étend l'importante ville de *Brousse* ou de *Bursa*, dont la fondation est attribuée à Prusias. Elle est dominée par un vieux château; des murailles et de vastes faubourgs l'entourent; 365 mosquées, dont trois sont magnifiques, un palais destiné au Grand-Seigneur, un grand nombre de bains et de belles fontaines, ornent cette ville, qui, avant la prise d'Andrinople, était la capitale de l'empire ottoman et dont la population est estimée à plus de 60,000 ames. C'est dans son enceinte que se trouvent les fabriques de satin et de tapisseries les plus importantes de la Turquie. A sept lieues nord-ouest, *Moudania*, au fond d'un golfe, lui sert de port pour ses relations avec Constantinople et le reste de l'Europe. Au sud de ces deux villes, *Kutahïeh*, capitale de l'Anatolie, est moins commerçante, mais aussi peuplée que Brousse.

Sur les bords du Bosphore s'élève *Scutari*, que l'on vanterait comme une grande et belle ville si elle n'était pas située vis-à-vis de Constantinople. Elle est l'entrepôt des caravanes de l'Asie et le lieu de prédilection où les Turcs de la capitale se font enterrer. En suivant les bords de la mer de Marmara nous trouvons, sur un golfe auquel elle donne son nom, la petite ville d'*Ismid* ou d'*Isnik-Mid*, l'antique *Nicomédie*, où naquit Arrien et mourut Constantin. A neuf lieues plus loin, la misérable ville d'*Isnik* est cette célèbre *Nicée* fondée par Antigone, où s'assembla, en 325, le premier concile général.

Sur les côtes occidentales de l'Asie, où florissaient jadis tant de villes célèbres, les cités modernes sont presque sans importance; une seule mérite de fixer nos regards : c'est *Smyrne*, la plus considérable de l'Anatolie. Bâtie en amphithéâtre au fond d'un golfe, sur la pente d'une montagne dominée par un château en ruine; dix fois détruite par les incendies et dix fois rebâtie; ravagée fréquemment par la peste, sa population est toujours progressive : on l'estime aujourd'hui à 130,000 ames. Sa situation avantageuse pour le commerce et la bonté de son port y attirent un concours prodigieux de négocians de toutes les nations : elle est l'entrepôt général de tous les produits du Levant et des denrées coloniales des principaux états de l'Europe. La plupart de ses rues sont étroites et sales. Ses seuls édifices remarquables sont les principales habitations des commerçans dans le quartier des Francs, quelques mosquées et le grand bazar construit en marbre blanc tiré des ruines de l'ancien théâtre. La population européenne y forme une petite république dont chaque individu n'est soumis qu'à l'autorité du consul de sa nation, et qui, fidèle aux mœurs et à la civilisation de l'Europe, entretient la publication d'un journal qui s'imprime en français. *Scala-Nova*, dans les environs de Smyrne, doit son importance à son port et au commerce de ses vins blancs et rouges. La partie méridionale de l'Anatolie ne renferme aucune grande ville jusque près des frontières de la Caramanie : à une dizaine de lieues de celles-ci, *Satalia* ou *Satalieh*, que l'on appelle aussi *Antalia*, dans un golfe dangereux, auquel elle donne son nom, est une cité commerçante, peuplée de 20,000 ames et bâtie en amphithéâtre au pied d'une forêt d'orangers et de citronniers.

La Caramanie, que les Turcs appellent *Conieh*, tire son nom d'une famille de Caraman qui y régnait avant que ce pays fût soumis au Croissant. Elle comprend l'ancienne Pamphylie, la Pisidie, la Lycaonie et la majeure partie de la Cappadoce et de la Cilicie. Appuyée sur le versant septentrional du Taurus qui envoie dans son intérieur quelques ramifications, son inclinaison générale est vers la mer Noire; son plus grand cours d'eau est le Kisil-Ermak dont nous avons déjà parlé. Dans le haut de la vallée où coule le *Kara-Sou*, ou la rivière Noire, l'ancien *Mélas*, affluent de l'Euphrate, nous remarquerons *Kaisarieh*, l'antique *Césarée*, petite ville située entre deux branches du mont *Ardjieh*. L'air y est infecté par l'odeur des immondices qui séjournent dans les rues. Il existe dans ses environs un couvent grec où l'on conserve le tombeau de saint Bazile. *Conieh*, dans une grande plaine bornée au nord par la chaîne du *Foudhal-Baba-Dagh*, est aujourd'hui la capitale de la Caramanie. Ses remparts ont été construits avec les ruines d'*Iconium*; ses maisons sont en briques séchées; le palais du pacha est en bois. Ses plus belles constructions sont : la mosquée du sultan Sélim, sur le modèle de celle de Sainte-Sophie, et le tombeau d'un saint personnage turc, qui attire dans la ville un grand nombre de pélerins. A quelques lieues de ses murs, qui renferment 30,000 habitans, *Caraman*, qui n'en a que 15 à 20,000 était jadis la capitale de la contrée. *Tarsous*, sur le versant méridional du Taurus, renferme une église dont on attribue la fondation à saint Paul, qui naquit dans cette ville. Sur la rive droite de l'*Adana* ou du *Seïhoun*, rivière qui se jette dans le golfe d'Alexandrette, *Adana*, jadis *Bathnæ*, s'élève en amphithéâtre au pied d'une colline couverte de vignes et d'arbres fruitiers. Ces villes, qui font toutes un com-

merce considérable, sont les plus importantes de la Caramanie.

Nous avons fait le tour de la péninsule de l'Asie mineure; visitons maintenant les îles qui bordent ses côtes occidentales. *Ténédos*, à quatre lieues de l'entrée des Dardanelles, est importante par sa position militaire; sa surface est parsemée de montagnes couvertes de vignes, et sa circonférence n'est que de sept lieues; elle n'a qu'une ville bâtie en demi-cercle au bord de la mer et renfermant 3 à 400 familles. *Metelin*, l'ancienne *Lesbos*, est couverte de montagnes boisées et possède des vignobles estimés : *Castro* en est le chef-lieu. *Scio*, autrefois *Chios*, qui, avant l'horrible massacre de 1822, était le plus beau jardin de l'Orient, le centre de la fabrication des parfums du sérail, et qui renfermait 120,000 habitans, n'en compte plus que 8,000, au milieu d'un amas de ruines. *Samos*, dont les montagnes offrent des carrières de marbre blanc et dont le sol, fertile en grains et en oliviers, produit un vin muscat estimé, passe pour la seule île de l'Archipel dont les femmes n'aient point la réputation de beauté. *Nicaria*, séparée de la précédente par un canal de six lieues de large, appelé le Grand Bogaze, est longue, étroite et traversée, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes couvertes de forêts dont l'exploitation forme la principale branche de commerce de ses habitans, les plus pauvres de l'Archipel. *Patino* ou *Patmos* n'est qu'un rocher stérile célèbre pour avoir été le lieu d'exil de saint Jean. *Lipso*, *Lero*, *Kalimnos*, *Piscopi* et *Symi*, dont les parages produisent un grand nombre d'éponges, ne sont peuplées que de misérables pêcheurs. *Cos*, la patrie d'Hippocrate et d'Apelle, est remarquable par sa fécondité. *Rhodes*, l'une des plus considérables îles de la Turquie d'Asie, fameuse dans l'antiquité par ses sages lois, et, dans le moyen-âge, comme siége des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, a 45 lieues de circonférence. Le port, jadis renommé par son colosse, est aujourd'hui si peu profond qu'il ne peut plus recevoir les bâtimens de commerce d'un tonnage important. *Rhodes*, sa seule ville, est environnée de jardins délicieux. *Chypre*, autrefois riche en métaux, renferme des forêts qui fournissent de beaux bois de construction; son sol est fertile, mais l'agriculture y est négligée et les récoltes sont souvent ravagées par des nuées de sauterelles. Le climat y est agréable, l'air y est sain, mais la peste, qui s'y propage par ses relations avec l'Égypte, y fait de fréquens ravages. Les sources sont rares dans son intérieur; les eaux stagnantes qui couvrent quelques endroits de la côte causent, dans certaines localités, de maladies endémiques.

Reprenons notre course sur le continent par la description de la Syrie et de la Palestine. La Syrie a pour limites, au nord, le mont Amanus, aujourd'hui *Alma-Dagh*; à l'occident, la Méditerranée; au midi et à l'orient, l'Arabie et le cours de l'Euphrate. L'Oronte et le Jourdain, qui sont des rivières torrentueuses plutôt que des fleuves, et qui descendent du Liban, le premier coulant au nord et l'autre au sud, sont ses principaux cours d'eau. Les parties orientale et méridionale de la Syrie, occupées par des déserts sablonneux qui se confondent avec ceux de l'Arabie, renferment plusieurs lacs d'eau salée sans écoulement. Des Arabes qui ont quitté la vie aventureuse du désert pour les travaux de l'agriculture; d'autres qui errent dans les plaines stériles des environs de Damas, comme les Turcomans et les Kurdes, qui vivent de brigandages sur le territoire d'Alep, de Diarbekir et de Mossoul; enfin les Druzes, les Metualis, les Ansariés et les Maronites, peuplades indépendantes et farouches, constituent les différentes nations qui peuplent la Syrie. La Palestine est habitée par des Juifs, des Turcs et des Arabes. Ces populations diverses, qui diffèrent par le langage, la religion et les mœurs, sont dans un état d'anarchie presque continuel. On a vu souvent, dans cette contrée, des chefs entreprenans se rendre redoutables. Mais leur indépendance éphémère laisse tôt ou tard un peuple malheureux retomber sous le joug incertain des Turcs.

Aïn-Tab, la plus septentrionale des villes que nous allons visiter, est arrosée par un petit affluent de l'Euphrate; on y prépare des peaux qui se vendent sous le nom de maroquin; sa population, composée de Grecs et d'Arméniens, de Mahométans et de chrétiens, est d'environ 20,000 ames. Sur la côte, *Scandéroum* ou *Alexandrette*, qu'un tremblement de terre renversa presque entièrement en 1822, possède un bon port au fond d'un golfe auquel elle donne son nom. Les marais qui l'entourent en rendent l'air malsain et forcent pendant l'été les habitans à se réfugier dans le village de *Belar*, à trois lieues de la ville. Ses pigeons étaient autrefois célèbres dans tout l'Orient par les messages auxquels on les employait. *Antakieh*, sur les bords de l'Oronte, remplace l'illustre cité d'*Antiochia*, jadis plus grande et plus riche que Rome. Détruite plusieurs fois, il ne reste plus de sa puissance passée qu'une muraille de trois

lieues de tour, qui n'occupe pas la sixième partie de son antique enceinte, qu'un vieux pont qui tombe en ruine, que des catacombes et des aqueducs. Bâtie par Antigone, agrandie par Séleucus, renversée par un tremblement de terre, et rebâtie par Justinien; saccagée deux fois par Sapor, roi de Perse; tombée plus tard au pouvoir des Arabes, enlevée à ceux-ci par des princes chrétiens qui en firent le siége d'une principauté, Antioche est une des premières villes de l'Orient qui reçut les lumières de l'Évangile; saint Pierre y établit le grand patriarcat de l'Orient, et saint Jean-Chrysostôme y naquit. Telle est en deux mots l'histoire de cette ville renommée dans l'antiquité par la vie dissolue de ses habitans. On dit que dans les montagnes environnantes les femmes des villages de *Kesfin* et de *Martaouan* ont conservé dans leurs mœurs trop hospitalières les traces de cette dissolution antique.

A 22 lieues à l'est d'Antakieh, la ville d'*Alep*, sous le même parallèle, passait pour l'une des plus belles, des plus riches et des plus peuplées de l'Orient : son enceinte était de plus de deux lieues et demie de circonférence; sa population de plus de 230,000 ames, lorsque le 13 août 1822 un tremblement de terre renversa les deux tiers de ses habitations, et fut suivi quelque tems après par un fléau semblable qui compléta sa ruine. Ses malheurs ne sont point encore réparés. *Hama* sur l'Oronte, à trente lieues au sud d'Alep, est grande, industrieuse et très-peuplée. C'est la patrie d'Abulfeda, prince et géographe arabe. Une ancienne route romaine conduit de cette ville aux ruines de *Palmyre*, dont les somptueux portiques, encore debout au milieu d'un désert, attestent la magnificence de l'antique résidence de l'immortelle Zénobie, et ne servent plus qu'à fixer les tentes de l'Arabe nomade. Sous la même latitude, mais au bord de la mer, *Tripoli*, appelé *Tarabolos* par les Orientaux, serait plus importante si son port offrait plus de sûreté, et si les marais que forme l'embouchure du Kadisch n'en rendaient l'air dangereux. Sa population n'est que de 16,000 ames.

Au pied oriental du Liban, s'étend au milieu d'une plaine fertile arrosée par le Barrady et par de nombreux canaux qui, réunis à ses portes, forment une belle cataracte, l'importante *Damas* que les Turcs appellent *El-Chám*. Bien différente de la plupart des villes de la Turquie d'Asie, elle est propre, assez bien bâtie, et formée de rues pavées et garnies de trottoirs, dans lesquelles se presse une population de 200,000 ames que mettent en mouvement l'industrie, le commerce et le passage fréquent des caravanes qui se rendent à la Mecque. La Zekia ou la grande Mosquée, édifice d'architecture corinthienne orné d'un portail soutenu par d'énormes colonnes en granite rouge et surmonté d'un dôme magnifique; le Bazar, vaste rotonde qui supporte une élégante coupole, et le Sérail, remarquable par son étendue, sont ses principaux monumens. Les bains et surtout les cafés, où brille le luxe oriental, ajoutent à la beauté de Damas. Cette ville possède encore ces fabriques de lames de sabre autrefois si renommées par la supériorité de leur trempe et de leur acier et dont le secret paraît être aujourd'hui perdu. Elle est célèbre aussi par ses fruits confits et ses pâtes de rose.

Sur le revers occidental du Liban, l'antique *Sidon* n'est plus, sous le nom de *Seyde*, qu'une ville commerçante de 7 à 8,000 ames : son port est le principal débouché de Damas. *Tyr*, jadis la reine des mers et le berceau du commerce qui civilise le monde, est aujourd'hui un petit village appelé *Sour* et peuplé de pêcheurs. *Acre* ou *Saint-Jean-d'Acre*, l'ancienne *Ptolémaïs*, a depuis la mémorable mais infructueuse attaque des Français, en 1799, augmenté considérablement ses fortifications. Son port est défendu par un fort que baigne la mer; ses murs renferment plusieurs édifices célèbres dans l'histoire des croisades : telles sont les ruines du château de fer qui servait d'hôpital et de palais aux Templiers; tel est le palais du grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui sert aujourd'hui de demeure au pacha.

Avant d'entrer dans la Palestine, jetons un coup-d'œil sur les peuples qui habitent les montagnes du Liban. Les *Maronites*, au nombre d'environ 120,000, vivent dans des villages et des hameaux. Le couvent de *Khanobin*, résidence de leur patriarche, peut être considéré comme leur chef-lieu. Ils vivent frugalement au sein de leurs chastes familles; l'agriculture est leur principale occupation. Ce peuple forme une secte chrétienne qui fut fondée au VIIe siècle par un nommé Jean, surnommé *Maron* parce qu'il avait habité long-temps le couvent de Saint-Maron. Quoiqu'ils soient réunis à l'Église romaine, les Maronites admettent en grande partie le rite grec. Ils maintiennent l'antique institution du mariage des prêtres; ils obéissent à l'autorité spirituelle d'un patriarche élu par le peuple, comme chez les premiers chrétiens, mais confirmé par le pape. Le pays qu'ils habitent est indépendant de la Porte et se nomme le *Kesraouan*.

C'est au sud de ce pays que les *Druzes*, à peu près égaux en nombre aux Maronites, habitent plusieurs cantons : le plus septentrional, le plus rocailleux et le plus riche en fer est le *Matneh;* le *Gharb* renferme de belles forêts de sapins; le *Djourd*, qui occupe les vallées les plus élevées et les plus froides, est pendant l'été le séjour des pasteurs; le *Chouf*, canton central et couvert de mûriers, donne les meilleures soies. Au sud, le *Féfah* produit beaucoup de pommes, et le *Chakif* le meilleur tabac; enfin le *Sahel* ou pays plat voisin de la mer, est riche en vignes et en mûriers. *Deir-el-Camar*, c'est-à-dire *la maison de la lune*, gros bourg mal bâti, dans le canton de Chouf, est la résidence de l'émir ou du prince.

Sous le rapport politique, les Druzes sont divisés en deux classes : le peuple et les nobles ou *cheykhs*, c'est-à-dire descendans des princes; sous le rapport religieux, ils sont partagés en deux sectes : les *Oqqal* ou spiritualistes, et les *Djâhel* ou ignorans. Ils adorent un dieu qui s'est montré, pour la dernière fois, sous la figure humaine, dans la personne de Hakem, calife d'Égypte, en 1030; mais généralement ils sont indifférens à toutes les religions; ils ne pratiquent ni circoncision, ni prières, ni jeûnes, et paraissent avoir un peu plus de mépris pour les Mahométans que pour les chrétiens. Tributaires de la Porte et respectés par les pachas voisins; gouvernés par un prince héréditaire, ils ont dans leurs mœurs et dans leur patriotisme l'austérité républicaine.

Les *Métualis* habitent la vallée resserrée entre la chaîne du Liban et celle de l'Anti-Liban; ils tirent leur nom de *Metual*, prince arabe qui se rendit célèbre pour avoir contribué à l'établissement du mahométisme en Perse. Ils se composent d'environ 500 familles, gouvernées par des cheykhs qu'ils se choisissent. Tous suivent la doctrine d'Aly détestée des Turcs. C'est dans leur pays que se trouve *Balbek*, où l'on voit encore les ruines d'un magnifique temple dédié au soleil et construit sous le règne d'Antonin. La population de cette ville antique était, en 1780, de plus de 5,000 ames; elle est aujourd'hui réduite à 1200.

Après ce repos dans les vallées du Liban, continuons notre course vers le sud : la Palestine offre aux chrétiens un intérêt particulier. Dans la première moitié de son cours, le *Jourdain*, le *Chari'a* des Arabes, sépare d'une contrée aride, la fertile et pittoresque *Galilée*, formant aujourd'hui un district qui porte le nom de son chef-lieu, *Saphet*, l'ancienne *Bethulia*. Traversons avec cette rivière le lac de *Genezareth* ou la *mer de Galilée*. Sur notre droite nous apercevons *Tabaria*, mauvais bourg qui remplace la grande ville de *Tibérias;* plus loin, derrière le mont Thabor, couvert de sycomores et d'oliviers, *Nazareth* ou *Nasra* compte environ 2,000 habitans chrétiens et misérables, et l'on y montre, dans un couvent habité par une douzaine de religieux, d'abord une voûte que l'on assure avoir été la résidence de la vierge Marie, puis l'atelier de Joseph, le précipice par lequel le Christ échappa à la fureur de la multitude, et la table sur laquelle il mangea avant et après sa résurrection. Le mont *Carmel*, célèbre par les miracles du prophète Élie et par le séjour qu'y firent une multitude de chrétiens qui s'y creusaient des habitations dans le roc, sépare les plaines d'Esdrelon de *Kaïsarieh*, cette *Césarée* qu'Hérode fit bâtir en l'honneur d'Auguste et qui, depuis le moyen âge abandonnée peu à peu, est maintenant presqu'entièrement déserte, quoique la plupart de ses remparts, de ses maisons et de ses églises soient encore assez bien conservés.

Dans une vallée étroite et fertile, dont le sol est un des plus riches de la Syrie, on voit, sur la pente du mont Parizim, *Naplous*, lieu célèbre dans la Bible, sous le nom de *Sichem*. Sa population passe pour être trois fois plus forte que celle de Saint-Jean-d'Acre. A l'entrée de la vallée on montre encore le puits de Jacob; deux tombeaux creusés dans les flancs de la montagne sont vénérés par les Juifs comme ceux de Joseph et de Josué. L'antique *Joppé*, que les modernes appellent *Jaffa*, est située comme Naplous au milieu de beaux vergers, mais de plus elle est au bord de la mer, et si la Judée était cultivée, son port acquerrait de l'importance par ses exportations de cotons.

Au milieu de montagnes arides formant un bassin ouvert à l'orient pour laisser voir la mer Morte et les montagnes de l'Arabie, *Jérusalem*, bordée à l'est par la vallée de Josaphat, occupe un carré long entouré de murailles flanquées de tours carrées sur la montagne de Sion qu'elle couvre entièrement. La ville sainte est appelée par les Turcs *El-Kouds* ou *Beït-El-Mukaddes*. On estime le nombre de ses habitans à 30,000, renfermés dans des maisons en pierre à deux ou trois étages, surmontées de terrasses, éclairées par de petites lucarnes, et ressemblant plutôt à des prisons qu'à des habitations. Elle renferme plusieurs mosquées dont la plus belle occupe l'emplacement du temple de Salomon, et 7 sy-

nagogues. De ses 15 églises chrétiennes, la principale est celle du Saint-Sépulcre. Cet édifice irrégulier, commencé par l'évêque Macarius, sous le règne de Constantin, couvre le Calvaire, monticule placé hors de l'enceinte de la ville antique, et formant à peu près le centre de la nouvelle Jérusalem. Son dôme avait été brûlé vers la fin de 1807, mais il fut rebâti six mois après. Les Grecs ont fait disparaître de cette basilique les tombeaux de Godefroy de Bouillon qui fut élu duc de Jérusalem, et de Baudouin, son frère, qui en fut ensuite roi : on conserve précieusement, dans un coffre, l'épée de Godefroy. Les autres églises appartiennent à différentes sectes anciennes, telles que celles des Grecs, des Arméniens, des Abyssins, des Cophtes, des Nestoriens, des Syriens, etc. Plusieurs milliers de pélerins de toutes les communions chrétiennes visitent annuellement, dans l'église du Saint-Sépulcre, la petite chapelle au milieu de laquelle s'élève l'autel qui remplaça le tombeau du Sauveur du monde. Ces visites forment un revenu assez considérable pour les Turcs, qui exigent de chaque pélerin 23 piastres pour sa première entrée et un para pour les suivantes; elles assurent en partie l'existence aux différens religieux renfermés dans les couvens d'alentour. Le plus vaste et le plus beau de ces monastères est celui des Arméniens : il contient 1000 chambres destinées à loger les pélerins. D'après ces détails, on ne s'étonnera pas que la principale industrie des habitans de Jérusalem consiste à vendre une grande quantité de reliques et à fabriquer des rosaires et d'autres objets de dévotion. Ils confectionnent aussi quelques étoffes de soie et de coton.

A deux lieues au sud de Jérusalem, s'élève une montagne couverte de vignes et d'oliviers; c'est sur sa pente qu'est bâtie la petite ville de *Bethléhem*. Une belle église fondée par sainte Hélène, mère de Constantin, occupe la place de l'humble enceinte dans laquelle naquit Jésus-Christ. Les 500 familles qui habitent cette petite ville font consister leur industrie à graver sur des coquilles apportées de la mer Rouge les diverses scènes de la passion, ou façonnent la nacre en forme de croix et vendent celles-ci aux pélerins qui les font bénir ensuite au Saint-Sépulcre. Au nord-est de Jérusalem, dans la grande et fertile plaine d'*El-Gor* arrosée par le Jourdain, on visite le village de *Raha*, l'ancienne *Jéricho* : une haie de bois mort remplace ses orgueilleuses murailles.

A l'orient de la Judée une curiosité naturelle nous reste à voir : c'est le lac *Asphaltite* ou la *mer Morte* que les Arabes appellent la mer de Loth (*Bahr-El-Loud*). Ce lac, de 23 lieues de longueur sur 6 dans sa plus grande largeur, est situé au fond d'une vallée entourée de montagnes âpres et arides qui paraissent d'origine volcanique. Il reçoit les eaux du Jourdain et de plusieurs torrens dont l'un est célèbre sous le nom de *Cédron* ou de *Kédron*. Des traditions plus ou moins erronées ont accumulé sur cette petite mer les opinions les plus fausses et même les plus ridicules. On a dit que ses eaux étaient tellement lourdes qu'il était impossible de s'y noyer : il est seulement certain qu'il est très facile de s'y soutenir en nageant; les anciens voyageurs ont répété qu'aucun poisson ne peut y vivre : mais quelques modernes ont reconnu qu'elle en nourrit de très-petits d'une espèce qui paraît être particulière à ses eaux; on a dit aussi que les vapeurs qui s'élèvent de sa surface à certaines époques tuaient les oiseaux qui voulaient la traverser : des observations récentes attestent, au contraire, qu'une multitude d'hirondelles en rasent impunément la surface; enfin le récit de Moïse, relatif à la destruction de Sodome et de Gomorrhe par suite de la colère divine, a long-temps accrédité, relativement au phénomène que présentent les eaux de la mer Morte, non-seulement les erreurs que nous signalons, mais plusieurs autres qu'il est inutile de relever. Elle paraît avoir été le théâtre d'une révolution volcanique qui a pu détruire plusieurs villes florissantes : quelques ruines que l'on aperçoit sur son bord occidental lorsque ses eaux sont basses; les sources sulfureuses qui bordent la rive opposée; le bitume ou l'asphalte qui flotte à sa surface, et que l'on recueille sur ses bords, attestent en effet l'antique présence des feux souterrains.

Quittons les ramifications du Liban, traversons les plaines sablonneuses qui se réunissent aux déserts de l'Arabie, et visitons la région arrosée par l'Euphrate et le Tigre. Le cours supérieur de l'Euphrate est entouré de montagnes d'une médiocre hauteur et de vallées agréables. L'une des plus importantes villes de cette contrée riche en métaux et parsemée de volcans éteints, est *Diarbékir*, l'ancienne *Amida*, qui fleurit par ses manufactures de maroquin et de soierie, et dont les maisons, bâties en laves, renferment une population de 60 à 80,000 habitans. *Mardin*, à 18 lieues au sud-est, trois fois moins peuplée mais non moins industrieuse, s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne escarpée et rocailleuse. *Orfa*, à l'ouest de la précédente et presqu'à une égale distance de

Diarbékir, occupe, selon M. Buckingham, l'emplacement d'*Ur*, cité chaldéenne à laquelle les Macédoniens donnèrent le nom d'*Edesse*. Bien bâtie, industrieuse et commerçante, Orfa, adossée à deux montagnes, renferme environ 50,000 ames. C'est près d'*Haran*, ville ruinée, appelée jadis *Charræ*, à 12 lieues d'Orfa, que Crassus périt avec ses légions. Sur la rive droite du Tigre, *Mossoul*, peu peuplée pour son étendue, et renfermant cependant 60,000 habitans, est entourée d'une muraille crénelée de trois lieues de circonférence. Elle communique avec la rive opposée par un pont de 16 arches et de plus de 300 pieds de longueur. C'est par cette ville que les premières mousselines ont été transportées de l'Inde en Europe, et c'est elle qui leur a donné son nom. Elle en a long-tems fabriqué, mais aujourd'hui ce sont les toiles de coton qui forment sa principale branche de fabrication. Elle est aussi l'entrepôt des noix de galle, de la gomme-adragant et de la cire du Kurdistan. Niebühr a cru reconnaître dans l'emplacement de Mossoul une partie de celui de Ninive. Un monceau de ruines passe même pour être les restes du mausolée que Sémiramis éleva à la mémoire de son époux. Dans ses environs, nous remarquons la montagne d'*El-Kosch*, sur laquelle s'élève le monastère de Saint-Mathieu, siége apostolique du patriarche nestorien catholique, dont dépend la population chrétienne de plus de 300 villages.

Si nous traversons le Tigre, nous verrons entre cette rivière et les montagnes qui forment la frontière de la Perse, une contrée qui doit son nom aux *Kurdes*, peuple qui se prétend issu des Mongols et des Ouzbeks, mais qui probablement descend des Parthes, et dont les irruptions ont si souvent troublé le repos de l'Asie. Ceux qui habitent la Turquie d'Asie sont maintenant sédentaires et gouvernés par des chefs de leur choix. Leurs vallées et leurs plaines sont fertiles en riz, en blé, en orge, en sésame, en divers fruits, en tabac et en noix de galle estimées des Européens. Sur les frontières de la Perse les *Ourghiani* et les *Sekmanes* dévastent les pays voisins de leur territoire. Les principales villes de cette contrée sont : *Djezireh*, autrefois considérable, dans une île sablonneuse formée par le Tigre; *Djoulamerk*, dont la population comprend des *Yezidis*, sectaires qui révèrent le génie du mal; *Amadiah*, ville de 600 maisons, bâtie sur une montagne et chef-lieu d'une principauté qui possède plus de 100 châteaux forts et qui peut mettre 40,000 hommes en campagne; enfin *Chehrezour* ou *Caratcheolan*, chef-lieu de la partie méridionale du Kurdistan.

Descendons dans le bassin de la *Diala*, rivière d'environ 60 lieues de cours, qui se fraie un passage à travers les monts *Hamrin* et va se jeter dans le Tigre au-dessous de Bagdad. A mesure que l'on approche de cette ville, on voit se terminer la partie orientale du désert qui s'étend depuis l'Arabie jusqu'aux bords du Tigre; à son aridité succède le riant aspect d'une immense prairie et des champs cultivés qui entourent l'ancien séjour des califes. Le théâtre de tant de fictions orientales, *Bagdad*, jadis si riche et si florissante, qui fut pendant cinq siècles la capitale d'un puissant empire, le siége des arts et des sciences, le centre du commerce de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, ne renferme plus aujourd'hui que 80,000 habitans. Ses rues sont étroites et tortueuses; ses plus beaux édifices sont deux tombeaux : celui de Zobéïde, épouse de Haroun-al-Rachid, et celui du fameux Sophi le cheykh Marouf-Carkhi. Ses fabriques de soie et de laine ne sont plus aussi nombreuses, mais son commerce est encore très-considérable. Ses bazars, qui forment une suite de 1200 magasins, sont constamment remplis de toutes les marchandises du monde. Une forte et haute muraille entourée de fossés remplis d'eau défend la ville proprement dite, séparée du plus important de ses faubourgs par le cours du Tigre. A 22 lieues au sud de cette cité, celle d'*Helleh* ou d'*Hillah* est grande, mais n'a que 15,000 habitans. Elle est importante comme entrepôt de Bagdad et de Bassora, et intéressante comme occupant, dit-on, une partie de l'enceinte de la célèbre Babylone : on prétend reconnaître, dans un édifice en ruine, les restes de la grosse tour du temple de Vénus.

Au-dessous du point de réunion du Tigre et de l'Euphrate, qui forme le cours d'eau appelé *Chat-el-Arab* par les Orientaux, s'étend l'importante cité de *Bassora*. Des murs de 25 pieds d'épaisseur et de deux lieues et demie de circonférence la défendent; des jardins et des plantations de dattiers remplissent les espaces que ne couvrent pas ses rues sales, étroites et sinueuses; son commerce la rend une des plus importantes villes de l'Orient; sa population paraît s'élever à 60,000 individus.

Avant d'entrer dans l'Arabie, contrée que l'on distingue de la Turquie d'Europe, quoiqu'elle soit en partie soumise au croissant, nous ferons remarquer que les pays situés dans les deux régions que nous venons de parcourir formeraient, sous un gouvernement habile, un puissant empire : ils ont une superficie égale à plus de deux fois et demie celle de la France. S'ils étaient peuplés en proportion

de cette dernière, ils présenteraient une masse de 74,000,000 d'individus. Située entre l'Europe et l'Afrique, bornée par des mers qui offrent à son commerce de nombreux moyens de communications, cette partie de l'Asie occidentale devrait être une des plus riches du monde; mais les prejugés religieux qui rendent la civilisation européenne odieuse au peuple turc, la vénalité des emplois civils et militaires qui porte le gouvernement à confier le droit de rendre la justice et de partager l'autorité souveraine à des hommes avides, la tyrannie qui règne dans les provinces, les excursions des peuplades barbares qui les pillent, entretiennent partout cet état de crainte et d'incertitude que l'on peut regarder comme le principal obstacle à la prospérité des plus belles portions des possessions ottomanes. « Désordre et faiblesse dans les diverses branches de l'administration, oppression et fermentation dans les provinces, des brigands sur toutes les routes, des insurgens dans tous les coins de l'empire, des voisins ambitieux et puissans, nulle alliance bien nouée, nul soutien au dehors : tel est en raccourci le fidèle tableau que présente depuis long-tems l'empire ottoman. »

TABLEAU des divisions administratives et de la population de la Turquie d'Asie.

Superficie en lieues carrées.	Population. absolue.	Population par lieue carrée.
62,500.	12,000,000.	192.

A. ANATOLIE OU ASIE MINEURE.

Eialets ou Pachalics.	Villes [1].	Population.
Anatolie.	KOUTAHIER.	60,000
	Brousse.	50,000
	Ghuzel-Hissar.	30,000
	Antalia ou *Satalitch.*	20,000
	Afioum-Kara-Hissar.	50,000
	Angora.	25,000
	Kastamoun.	12,000
	Boli.	5,000
Adana.	ADANA.	6,000
	Alaya.	2,000
Caramanie.	KONIEH.	30,000
	Akcheer.	10,000
	Akserai.	1,500
	Nikdé.	5,000
	Kircheher.	3,000?
	Kaisarieh.	5,000
Marach.	MARACH.	3,000?
	Ain-tab.	20,000
	Kars.	2,000?
	Malafia.	6,000
Sivas.	SIVAS.	20,000
	Jozghat.	16,000
	Amasieh.	25,000
	Tcheeroum.	3,000?
Trébizonde.	TRÉBIZONDE *ou* Trabezun.	40,600
	Irizen ou *Rizeh.*	30,000
	Gounieh.	3,000?

[1] Les noms en PETITES CAPITALES indiquent les chefs-lieux de Pachalics, et ceux en *italique* les chefs-lieux de Sandjaks.

B. ARMÉNIE OTTOMANE.

Erzeroum.	ERZEROUM.	70,000
	Kara-Hissar.	12,000
	Ipsera.	1,500?
	Keifi.	2,000?
	Khenes.	2,000?
	Mavrevan.	2,000?
	Meginghird.	2,000?
	Melezghird.	3,000?
	Pasin.	3,000?
	Tehman.	2,000?
	Tortoum.	2,000?
Van.	VAN.	50,000?
	Betlis.	12,000
	Bayasid.	10,000
Kars.	KARS.	3,000?
	Erdehan.	3,000?
	Ketchik.	2,000?
	Kughizman.	2,000?
	Khodjevan.	2,000?
	Ketchvan.	2,000?
	Sarouchad.	2,000?

C. GÉORGIE OTTOMANE.

Tcheldir.	AKHISKAR ou Akhalzikh.	15,000
	Ardanoudji.	2,000?

D. KURDISTAN OTTOMAN.

Chehrezour.	CHEHREZOUR ou Caratchéolan.	30,000?

E. MÉSOPOTAMIE OU L'AL-DJÉZYREH AVEC L'IRAK-ARABI.

Diarbekir.	DIARBEKIR ou Kara-Amid.	70,000
Rakka.	RAKKA.	3,000?
	Orfa.	30,000
	Bir.	3,000
Mossoul.	MOSSOUL.	60,000
	Badjevanlu.	1,200?
	Harounaja.	1,500?
Bagdad.	BAGDAD.	80,000
	Mechehed-Aly ou *Iman-Aly.*	7,000
	Mechehed-Hossein.	8,000
	Ana.	3,000
	Nisibin.	1,000
	Mardin.	27,000
Bassora.	BASSORA.	60,000
	Corna.	5,000

F. SYRIE OU CHAM [1].

Alep.	ALEP.	120,000

[1] On ne connoît pas précisément les subdivisions des pachalics d'Alep, de Tripoli et d'Acre.

	Killis. . . .	12,000
	Alexandrette ou Scanderoun. .	4,000 ?
	Antakieh. . . .	10,000
	Chogr. . . .	3,000
Tripoli.	TRIPOLI. . . .	16,000
	Ladikieh. . .	5,000
Acre.	ACRE. . . .	20,000
	Bairout. . . .	12,000
	Caïffa.	2,000
	Saïde. . . .	6,000
	Tabarieh. . .	4,000
	Nasra ou Nazareth. . . .	2,000
Damas.	DAMAS. . . .	200,000
	Hama. . . .	100,000
	Naplouse. . .	60,000
	Razzé ou *Gaza*.	4,000
	Jérusalem. . .	30,000
	Tadmor. . . .	2,000 ?
	Ramla. . . .	10,000
	Jaffa.	4,000 ?

POPULATION DES ILES

Faisant partie de l'Asie occidentale.

Ténédos.	7,000
Mételin.	50,000
Scio.	20,000
Ipsara ou Psara.	2,000 ?
Samos.	20,000
Stankhio.	4,000
Nicaria.	1,500
Patino.	500
Rhodes.	30,000
Chypre.	80,000

CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

Description de l'Arabie.

L'ARABIE est une vaste péninsule de 600 lieues de longueur, d'environ 420 dans sa plus grande largeur, et de 130,000 lieues de superficie. Intermédiaire entre l'Afrique et le reste de l'Asie, elle est bordée au sud-est par l'Océan indien, et, du côté opposé, elle toucherait à la Méditerranée sans l'interposition de la Syrie; au nord-est ses limites suivent une partie du cours de l'Euphrate. Le golfe qui, à l'est, la sépare de la Perse, prend le nom de ce dernier pays; mais elle donne le sien au golfe occidental, connu aussi sous la dénomination de mer Rouge [1].

Cette contrée est une des plus anciennement connues: dès la plus haute antiquité, elle portait le nom de *Kitim;* ses habitans se donnaient celui de *Beni-Kitim* (*fils de l'Orient*); depuis, ils donnèrent à leur pays la dénomination de *Djezyret-el-Arab* (presqu'île des Arabes); les Turcs et les Persans le nomment *Arabistan.* C'est dans l'ancien Testament que cette péninsule est pour la première fois nommée Arabie; alors, comme aujourd'hui, ses habitans étaient divisés en diverses peuplades, parmi lesquelles se distinguaient les *Madianites,* les *Ismaëlites,* et les *Agarrasins* ou Sarrasins, qui se rendirent si célèbres par leurs conquêtes et leurs ravages, qu'ils portèrent jusque dans l'Europe méridionale, et par le rôle qu'ils jouèrent à l'époque des croisades.

C'est dans l'Arabie que l'islamisme prit naissance; cette religion y a prouvé qu'elle n'est point ennemie des lumières, des lettres et des sciences, puisque même après son établissement les Arabes se rendirent célèbres dans la littérature; qu'ils eurent des savans, des historiens et des poètes, alors que l'Occident, guidé cependant par la divine morale de l'Évangile, était plongé dans l'ignorance et dans la barbarie. Les Arabes étaient déjà un peuple éclairé avant d'adopter la religion de Mahomet. A peine s'y furent-ils soumis qu'ils se divisèrent en plusieurs sectes dont la plupart subsistent encore. Les *Zéïdites* sont assez nombreux dans l'Yémen, les *Abadites* dans l'Oman, les *Schiites* sur la côte du golfe Persique, et les *Messékhilites* dans l'Hedjaz. Le *Wahabisme,* religion nouvelle, qui naquit au XVIIIe siècle dans le Nedjed, fut un moment sur le point de faire disparaître l'islamisme de la péninsule. Cette sorte de réformation a réuni sous sa bannière au-delà de 120,000 hommes armés, mais, aujourd'hui, ses sectateurs sont loin d'être aussi

[1] La situation astronomique de l'Arabie est entre le 12e degré 40 minutes et le 34e, 7 minutes de latitude septentrionale, et entre le 30e degré 15 minutes 30 secondes et le 57e, 30 minutes 30 secondes de longitude orientale.

nombreux. Ajoutons à ces croyances qui divisent la population de l'Arabie, la religion de Moïse, professée par un nombre assez considérable de Juifs, dont les *Réchabites* sont les plus remarquables par leur antiquité et par l'indépendance qu'ils surent conserver.

Ces peuples vivent sous le gouvernement modéré d'imans et de schérifs; les innombrables tribus nomades obéissent à un pouvoir patriarcal; plusieurs même peuvent être considérées comme de véritables républiques.

C'est à Ptolémée que les géographes européens ont emprunté la division de l'Arabie en trois portions principales : l'*Arabie pétrée*, au nord-ouest; l'*Arabie déserte*, au nord-est, et l'*Arabie heureuse*, au sud-ouest. Les Arabes ne connaissent pas ces dénominations inexactes. Quelques savans, tels que Niebuhr et l'orientaliste Rommel, ont proposé des divisions sur lesquelles ils ne sont point d'accord; nous en adopterons donc une qui nous paraît s'accorder assez bien avec les grandes divisions géographiques et avec les divisions politiques en usage chez les naturels [1].

L'*Edjaz*, ou *pays de pélerinage*, comprend l'Arabie pétrée de nos cartes jusqu'aux frontières de l'*Yémen* : cette dernière partie se compose de tout le sud-ouest de la péninsule; l'*Oman* est formé de l'extrémité orientale de l'Arabie; l'*Hesse* ou l'*El-Aça* s'étend au nord-ouest de l'Oman, depuis le fond du golfe Persique jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate; enfin, le *Bahya*, appelé *Barr-Arab* par les indigènes, comprend les déserts de l'intérieur de l'Arabie ou le pays que nos cartes présentent comme occupé par les *Wahabys* ou *Wahabites*. Ces divisions se subdivisent encore, ainsi que nous le ferons voir dans les tableaux qui termineront ce chapitre.

La description physique de l'Arabie offre peu d'intérêt. C'est une des contrées du globe les plus dépourvues d'eau; le *Meïdan* et l'*Aftan*, ses plus importantes rivières, ne sont que des torrens que les chaleurs de l'été mettent à sec; la première se jette dans l'Océan indien après un cours de 40 lieues; la seconde, qui en a plus du double, a son embouchure dans le golfe Persique. Dans ce bras de mer, des sources d'eau douce jaillissent çà et là, particulièrement près des îles *Bahreïn*, vis-à-vis l'embouchure de l'Aftan. Le golfe Arabique est parsemé de rochers et de bancs de corail, qui, joints au grand nombre de courans et au peu de profondeur des eaux, rendent sa navigation très-dangereuse; le détroit par lequel il communique à la mer des Indes, a reçu pour cette raison le nom de *Bab-el-Mandeb*, qui signifie : *porte de celui qui s'expose à la mort*.

Les montagnes qui bordent la côte occidentale paraissent être composées de granite et de schiste micacé; celles qui s'élèvent dans la région du sud-ouest ont offert à Niebuhr des roches volcaniques et des prismes de basalte. Ces montagnes renferment probablement des richesses métalliques négligées par l'Arabe : on sait que dans l'antiquité l'Yémen passait pour renfermer des mines d'or. Cette contrée possède du fer et de belles agates onyx. L'Oman a des mines de plomb argentifère, et près de *Loheïa*, on exploite une grande quantité de sel gemme.

Suivons maintenant la route fréquentée par les caravanes des pélerins mahométans. Laissons sur la côte *Calaat*, ou, comme les Arabes l'appellent, *Calaat-el-Açuz*, *Calaat-el-Moïlah*, ou simplement *Moïlah*, et *Istabel-Antar*. Les deux premiers lieux sont des forteresses de peu d'importance, et le troisième n'est qu'un bourg. *Médine* sera notre première station. Cette ville, que les Musulmans désignent sous 95 noms, qui tous caractérisent sa sainteté, est plus communément appelée *Medinet-el-Nabi*, c'est-à-dire la ville du prophète. C'est là que, dans une magnifique mosquée bâtie par Mahomet, et dont les voûtes sont soutenues par 400 colonnes ornées de pierres précieuses et d'inscriptions en lettres d'or, on voit entre les tombeaux d'Abubeker et d'Omar, celui de l'auteur du Coran. Cette cité *resplendissante*, selon l'expression des Arabes, qui l'appellent pour cette raison *Munevéré*, n'a pas plus de 8,000 habitans. Le petit port de *Yambo* alimente son commerce.

On regarde comme sacré tout le terrain de la ville de *la Mecque*. Elle est cependant située dans un pays rocailleux et stérile; ses rues sont régulières et sablées avec soin; ses maisons, presque toutes bâties en pierres, ont un aspect agréable, mais on n'y remarque pas d'autre édifice que le fameux temple qui entoure la *Caaba*. Ce temple, dont on a vanté la magnificence, est fort au-dessous de sa réputation. La Caaba, objet de la vénération des Arabes, passe pour avoir été fondée par Abraham; au centre est scellée une pierre noire que l'ange Gabriel apporta du ciel, et sur laquelle le patriarche s'est assis. La possession de cette pierre et de cet édifice, l'avantage d'avoir donné naissance au prophète, et d'avoir été le premier siége de sa puissance, justifient aux yeux des Musulmans la vénération qu'ils ont pour cette ville. Cependant

[1] M. A. Balbi nous a soumis cette division, et nous l'adoptons comme la meilleure.

l'affluence des pélerins y a beaucoup diminué. Anciennement, elle renfermait 100,000 ames: elle est cinq fois moins peuplée aujourd'hui.

Nous ne traverserons que des lieux peu importans, y compris même la ville de *Loheïa*, jusqu'à *Sana*, capitale de l'Yémen. Bâtie au milieu d'une plaine fertile, entourée de murailles et de tours bâties en briques, formée de rues larges, ornée de quelques beaux édifices, cette ville est une des plus belles de l'Arabie. On croit que sa population est d'environ 30,000 ames. Nous passerons devant *Mareb*, l'ancienne *Saba*, et nous arriverons à *Moka*, sur le bord du golfe Arabique; quoique le commerce de celle-ci soit bien déchu, le café, que les caravanes y apportent des vallées de l'intérieur, en fait l'une des principales places maritimes et commerçantes de l'Arabie. *Aden*, autrefois si belle et si opulente, n'est plus qu'un amas de cabanes: quelques maisons en pierre et des ruines considérables attestent son ancienne splendeur. Elle a pour rivale la petite ville commerçante de *Macula*. *Kesem*, *Doan* et *Hazec*, qui se succèdent sur la côte méridionale, exportent une grande quantité d'encens.

Arrivons à *Mascate*, capitale de l'Oman. Cette ville, située au fond d'une petite baie ouverte dans le golfe d'Oman, est un des principaux ports de l'Arabie et l'entrepôt du commerce de cette contrée avec l'Inde, la Perse et l'Afrique: les perles que l'on pêche sur sa côte augmentent encore les relations qu'elle entretient avec l'Orient. En nous avançant de plus en plus dans le détroit d'Ormuz, nous verrons *Sohar* ou *Oman*, petite ville avec un port et des chantiers. *Hedjer* ou *Lahsa*, l'une des principales cités de l'Hedjer, est grande et bien bâtie sur le bord de l'Aftan; en remontant cette rivière, on trouve la petite ville de *Jémamah*. *Elkatif*, au bord d'une baie, passe pour la plus commerçante de celles qui bordent le golfe Persique.

Telles sont les principales villes que l'Arabie offre à nos excursions chorographiques. Naguère la région centrale occupée par les Wahabites nous eût montré dans *Anézeh*, *El-Derreyeh*, et surtout *Mounfouhah*, des cités florissantes remplies de monumens et d'établissemens publics; mais dans la guerre d'extermination dirigée de 1818 à 1824 par Ibrahim-Pacha, qui s'est rendu si célèbre par sa cruauté contre les Grecs, ces villes ont disparu. Les Wahabites défaits et dispersés continuent encore à harceler les troupes égyptiennes stationnées dans les forts du Nedjed.

Outre ce peuple qui porta la terreur jusqu'aux portes de Bagdad et de Damas, l'Arabie centrale compte plusieurs tribus, telles que les *Anasehs*, errans dans les contrées désertes qui s'étendent jusqu'aux bords de l'Euphrate; les *Would-Aly*, les *Zamar*, les *Doukhy* et les *Beni-szahhers*, auxquels le pacha de Damas paie une rétribution afin qu'ils n'inquiètent pas les caravanes de la Mecque; les *Anasehs*, gouvernés par plusieurs cheykhs dont quelques-uns sont très-puissans; les *Charrats*, misérables, mais nombreux, sous la conduite de 30 ou 40 cheykhs, et les *Mahoualy*, auxquels les habitans des villes frontières du nord et de l'est paient un tribut pour n'en être pas inquiétés.

TABLEAU de la population, et des divisions politiques de la Péninsule arabique.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
130,000.	12,000,000.	92.
	A. HEDJAZ.	
	Villes.	
	La Mecque	40,000
	Djédah	5,000
	Comfida	2,000?
	Jambo	3,000
	Médine	8,000
	Molleh	2,000?
	B. YÉMEN.	
	Villes.	
	Sana	30,000
	Bett-El-Fakih	4,000
	Abou-Arieh	2,000?
	Damar	20,000
	Moka	7,000
	Aden	3,000?
	Hadramaout.	
	Makalla	1,500?
	Sahar	1,500
	Kéchin	3,000
	Hasvel	?
	Sedjer	?
	Dofar	?
	Morebat	3,000?
	Hasek	?
	Terim	15,000?
	Ehibam	20,000?
	Doan	2,000?
	C. OMAN.	
	Villes.	
	Mascate	60,000?
	Rostak	?
	Sohar ou Oman	10,000?
	Seer ou *Ser*	1,500?
	D. HESSE (Hadjar ou El-Haça.)	
	Villes.	
	Ras-al-Khyma	4,000?
	El-Katyf	6,000

El-Hofhouf ou *Fouf*.	15,000?
El-Koueyt ou *Grain*.	10,000
Lahsa ou Hadjar.	15,000

B. BAHIA OU BARR-ARAB.

NEDJED.

Villes.

El-Derreyeh.	5,000?
Anéseh.	2,000?

AL-DAHNA (Le Désert).

Principaux peuples nomades.

Anasehs.	200,000
Chararats.	10,000
Wahabites.	300,000
Beni-Szahhers.	30,000
Mahoualy.	30,000?
Amasehs.	10,000?

ILES BAHREIN DANS LE GOLFE PERSIQUE.

Iles.	Population.	Villes.	Population.
Bahrein. .	15,000?	*Menaina*. . .	5,000
Arad. . .	5,000?	*Moharay*. . .	2,000

CHAPITRE CINQUANTE-HUITIÈME.

Description de la Perse, comprenant le royaume de Perse, celui de Caboul, celui de Hérat et le Béloutchistan.

La région persique, théâtre d'un vaste empire plusieurs fois détruit et rétabli, doit être considérée dans son ensemble, puisque l'expérience des siècles a prouvé que ses divisions politiques peuvent varier d'un moment à l'autre, et que celles que l'on y distingue aujourd'hui peuvent être réunies sous le sceptre d'un conquérant. Cette contrée, qui s'étend depuis le bassin du Tigre et de l'Euphrate d'un côté, jusqu'à celui de l'Indus ou du Sind de l'autre, et depuis les golfes Persique et d'Oman jusqu'à la mer Caspienne, et au cours du Djihoun, ou de l'Amou-Déria, comprend plusieurs bassins distincts, mais qui ont cependant entre eux divers rapports physiques.

Depuis 1747, époque de l'assassinat de Nadir-Schah, surnommé Thamas-Kouli-khan, la Perse fut divisée en différens États indépendans; aujourd'hui, le territoire que possédait ce chef, féroce autant qu'habile, n'en forme plus que quatre : le royaume d'*Iran*, ou la Perse proprement dite; celui de *Caboul*, ou l'*Afghanistan*; celui de *Hérat*, ou le *Khorassan oriental*, et le *Béloutchistan*. Considérons séparément ces quatre grandes divisions.

Le royaume de Perse ou *d'Iran* comprend toute la partie occidentale de la région persique. Il est borné au nord par la Russie d'Asie, la mer Caspienne et la Tatarie; à l'est par les royaumes de Hérat et de Caboul, et par le Béloutchistan; au sud par les golfes d'Oman et Persique; à ouest par la Turquie d'Asie[1]. Sa partie septentrionale forme un plateau élevé, dont le caractère distinctif est la grande étendue que des déserts, salins plutôt que sablonneux, y occupent. L'un d'eux, appelé le Grand Désert salé, est long de 130 lieues et large de 70. La couche de sel qui recouvre sa surface est dans plusieurs endroits de l'épaisseur d'un pouce. Vers son extrémité occidentale, on voit le mont *Télesme*, ou Enchanté; c'est une montagne aride et escarpée qui semble changer de figure selon les points de vue où se place le spectateur. Le sable noir et mouvant qui couvre ses flancs et sa cime contribue à multiplier ces illusions. Les déserts de la Perse rappellent ceux de l'Afrique, quoiqu'ils soient couverts de lacs beaucoup plus grands; celui d'Ourmiah, le plus vaste de tous, est fortement salé : le carbonate de soude s'y montre partout en efflorescence; la crue des rivières qui s'y jettent fait quelquefois hausser de 30 pieds le niveau de ses eaux; des montagnes calcaires l'avoisinent. Celles qui entourent la mer Caspienne sont de même nature; mais des blocs granitiques qui s'élèvent çà et là conduisent jusqu'au bord de cette mer, bordée de rescifs de granite. La chaîne la plus occidentale de la Perse présente une succession de grès, de calcaires et de roches anciennes : quelques-unes même paraissent

[1] Sa position astronomique est entre le 42e et le 59e degré de longitude orientale, et entre le 26e et le 39e degré de latitude septentrionale.

volcaniques. Ajoutons que le sable et le sel des déserts reposent sur une couche d'argile, et nous aurons une idée de la plus grande partie du sol de la Perse..

Au midi de ces plaines élevées, un climat agréable par sa douceur, une végétation pleine de richesses, succèdent au froid et à l'aridité du désert. Le *Bend-Emir*, l'*Araxes* des anciens, rivière de 100 lieues de cours depuis le mont *Kouh-Zerdeh*, jusqu'au lac *Baghtehgan*, est renommée par ses rives verdoyantes autant que par ses dangereuses inondations; les autres cours d'eau qui se jettent dans le golfe Persique arrosent des vallées délicieuses; au reste, aucun fleuve important ne traverse le territoire de la Perse proprement dite.

C'est dans la partie septentrionale de ce royaume que sont situées les principales villes. A 12 lieues à l'est du lac Ourmiah, *Tauris*, jadis plus considérable, renferme encore au-delà de 100,000 ames; près des bords de la mer Caspienne, *Recht*, qui n'a ni murs ni portes, a 30,000 maisons, et *Balfrouch*, qui possède d'immenses bazars, passe pour avoir 80,000 habitans. Deux villes importantes Téhéran et Ispahan semblent se disputer le titre de capitale; mais *Téhéran*, au milieu d'une plaine bien cultivée, couverte de villages, et dépourvue d'arbres, est depuis long-tems la résidence ordinaire du souverain. Ses maisons sont presque toutes en terre comme dans les autres villes de la Perse; ses murs ceignent un très-grand espace carré, qui n'est point encore rempli; dans sa partie centrale, une autre muraille entoure une vaste construction dont l'architecture et les ornemens extérieurs brillent de toute la magnificence orientale : c'est le palais du schah ou du roi. Il est difficile d'évaluer la population de cette ville, parce que l'excessive chaleur et le mauvais air qui y règnent l'été, obligent la cour et une grande partie des habitans à l'abandonner; mais on l'évalue pendant l'hiver à plus de 140,000 ames. La fabrication de la tapisserie et de divers ouvrages en fer, forment ses seules branches d'industrie. Dans ses environs, on voit s'élever en amphithéâtre *Takht-Katchar*, résidence d'été du souverain, le château de *Higaristan*, belle demeure de l'héritier du trône, et les ruines de *Rey*, l'ancienne *Rhagæ* ou *Arsacia*, l'une des plus grandes villes de l'Asie au tems d'Haroun-al-Rachid, qui y résidait souvent.

Avant d'arriver à Ispahan, nous traverserons *Hamadan*, dont la vaste enceinte occupe, à ce que l'on croit, l'emplacement d'*Ecbatane*; *Kachan*, fondée par Zobéide, et embellie par plusieurs édifices, tels qu'un palais royal et un collége ou médressé, qui ne le cèdent à aucun autre de la Perse, et la ville sainte de *Kom*, dont la principale mosquée renferme les tombeaux des derniers rois et celui de Fatima, femme célèbre par ses vertus, dont les restes attirent chaque année de nombreux pélerins. *Ispahan*, la seconde ville de l'empire, et la plus considérable par sa population, est appelée *Sfahan* par les Persans. Du tems de Schah-Abbas le Grand, elle passait pour la plus grande et la plus florissante du monde; elle renfermait 700,000 habitans; aujourd'hui on porte sa population à 200,000 ames; peut-être même est-ce l'exagérer. On y remarque de belles mosquées, 4 ponts qui traversent le Zendeh-Joud, dont l'un a 34 arches et 1000 pieds de longueur; plusieurs beaux édifices, entre autres les trois palais royaux, *Tchelshéoutoum*, *Kinékhane*, ou le palais de glace, et *Talaritavie*, dont le dernier est remarquable par sa belle entrée, sa salle d'audience et ses ornemens intérieurs; 4 autres palais considérables et celui de *Fath-Aly-Schah*, bâti en 1816, et supérieur à tout ce que la Perse renferme de plus beau dans ce genre. Outre ces édifices, on remarque le *Meïdan*, qui, de l'aveu des voyageurs, est la plus grande place publique de tout l'Orient. Ce n'est que depuis un siècle qu'Ispahan, que les Afgans venaient de ravager, a cessé d'être la capitale de la Perse. Malgré l'état de décadence dans lequel elle est tombée, elle a conservé presque toute son industrie : on y fabrique de belles étoffes de coton, de soie, d'or et d'argent, des cristaux, du papier, de jolis ouvrages en bois et en métaux, des armes de luxe, et principalement des lames de sabre très-renommées. La plaine qui l'entoure est une des plus fertiles et des mieux cultivées du royaume; elle est couverte de vastes plantations de coton, de pastèques, de melons et de fruits de toutes espèces.

Placée près d'une chaîne de montagnes, entre deux immenses déserts, *Yezd* trouve dans son industrie le seul moyen de faire oublier une position aussi défavorable pour son commerce. A d'importantes manufactures de soieries et de châles, elle joint une cinquantaine de fabriques d'armes, et entretient par là une population de 60,000 ames. *Karman*, que l'on croit être l'ancienne *Carmana*, rivalise d'industrie avec la précédente; elle donne son nom à une province dont elle est la capitale. Prise en 1794 par Mahomed-Khan, qui la livra au pillage pendant trois mois, ses plus beaux édifices furent entièrement détruits. Depuis elle a été presque totalement rebâtie. *Minam*, à 50 lieues à l'ouest, sort tout-à-fait

e la classe des villes ordinaires; au lieu de maisons, elle est formée d'environ 400 grottes creusées dans une montagne, et habitées par es Musulmans schismatiques appelés *Aliul-iahs*.

Dans la même province, qui s'étend jusqu'au ond du golfe Persique, *Gomroun*, commerante et fortifiée, a été cédée, en 1800, par la 'erse à l'iman de Mascate en Arabie; depuis ette époque, elle fait chaque année un pas ers sa ruine. Du haut de ses remparts, on perçoit les îles qui s'élèvent à l'entrée du olfe Persique; la plus considérable est *Kichsich* ou *Keichme*, dont la côte est très-poisonneuse, et qui possède une pêcherie de erles. Sa capitale, qui porte le même nom, , sur les autres villes persanes, l'avantage l'être bâtie en pierres. *Ormus*, plus près de a terre, n'est plus qu'une station sans importance, qu'un rocher couvert de pierres salines rouges et blanchâtres, sans eau potable et presque sans végétation, après avoir été, pendant la puissance des Portugais, le principal entrepôt de leur commerce en Orient. *Kharek*, qui fut plus tard un important comptoir des Hollandais, n'est peuplée aujourd'hui que d'Arabes, et n'a d'autre avantage que d'offrir aux navires une eau douce et limpide.

Éloignons-nous de la côte en suivant les vallées, nous verrons *Lar*, composée de 2,000 maisons, et située dans un pays fertile renommé depuis long-tems pour le grand nombre de chameaux qu'on y élève. Dans une large vallée, dont les sites et la fertilité ont été chantés par les poètes persans, où les champs, tapissés d'immenses récoltes de riz et de froment, sont ombragés par des arbres appartenant aux mêmes espèces que ceux d'Europe, mais couverts de fruits plus savoureux et plus parfumés; où la vigne donne le meilleur vin de toute la Perse, s'élève, protégée par une muraille de 25 pieds de haut sur 10 d'épaisseur, l'industrieuse et commerçante *Schiras*, la résidence d'un prince du sang royal. A 12 lieues au nord-ouest de cette ville, on trouve les imposantes ruines de *Persépolis*, l'ancienne capitale de l'empire des Perses. Au pied du mont Bakhtiary, *Suster*, ou *Schouster*, chef-lieu du Khouzistan, conserve encore le bel aqueduc que Schahpouhr ou Sapor y fit construire; elle est sur l'emplacement de l'ancienne *Suse*, dont il reste des ruines. Près de *Kermanchah*, chef-lieu du Kurdistan, dans une belle plaine arrosée par le *Kerkah* ou *Karasou*, on remarque au pied du mont Bisoutun un monument singulier qui porte le nom de *trône de Rustan* : ce sont deux grottes taillées dans le roc en forme de portiques, dont la plus grande est ornée d'une grande sculpture représentant un guerrier à cheval, entouré d'autres hommes armés et montés dans des barques. On est fort incertain sur la date de ce monument et sur le but qu'on s'est proposé dans son exécution.

Nous ne pousserons pas plus loin notre excursion dans les villes persannes : celles qui n'ont point d'importance ne doivent pas ralentir notre marche; les plus grandes et les plus peuplées de celles que nous aurions encore à visiter nous présenteraient toujours le même aspect : une réunion d'habitations en terre, des temples et des édifices presque tous sur le même modèle; des manufactures plus ou moins nombreuses; une industrie qui s'exerce principalement sur la fabrication des armes, des étoffes de soie, des toiles peintes, des châles et des tapis, la préparation des cuirs, et l'art d'extraire des fleurs les parfums les plus doux. Consacrons quelques mots à la peinture des mœurs, du gouvernement et des relations commerciales de la Perse.

De vastes contrées désertes et stériles auxquelles succèdent au nord et au midi des vallées délicieuses et des plaines fertiles; les usurpations et les désordres dont la Perse est depuis tant de siècles le théâtre, ont séparé la population en deux classes distinctes; l'une, constamment errante, habite les montagnes et les déserts; l'autre, connue sous le nom de *Tadjik*, cultive les champs ou réside dans les villes. Les peuples nomades se composent d'un grand nombre de tribus dont nous ne citerons que les plus importantes : les *Afchars* et les *Cadjars* habitent la contrée comprise entre la mer Caspienne, l'*Ararat* et les monts *Elwend*; les *Turcomans* parcourent le pays qui s'étend entre la mer Caspienne et le cours de l'Amou-Déria; les *Talijds* habitent le Mazanderan; les *Kurdes* donnent leur nom au *Kurdistan* et parcourent l'*Adabaïdjan*; les *Zendes*, les *Feïlis*, et les *Bakhtiaris* sont répandus dans le *Fars* et le *Khouzistan* entre Ispahan et Schouster. Toutes ces tribus parlent la langue turque, et sont sectateurs d'Aly, à l'exception des Kurdes et des Arabes qui appartiennent à la secte des Sunnites. Les *Bestamis*, les *Beni-Kiabs* et les *Beni-Houls*, Arabes d'origine et parlant le persan, occupent le Kerman et le Khorassan. Ces tribus ne se bornent pas à camper dans les provinces que nous venons de désigner, elles en parcourent aussi beaucoup d'autres. « Les nomades persans, ainsi » que ceux de l'empire ottoman, dit à ce su» jet M. A. Jaubert, préfèrent les vastes » landes, les hautes montagnes, au séjour

» des lieux les plus favorisés par la nature. » Quand on leur demande pourquoi ils ne » veulent pas s'affranchir des craintes et de » l'incertitude qui assiégent sans cesse leur » existence précaire, ils répondent : Nos » pères vivaient ainsi. Changer de tems en » tems de place, respirer un nouvel air, » éprouver, pour ainsi dire à chaque instant, » le sentiment de leur indépendance, telle » est pour eux la félicité suprême. L'habitant » d'Ispahan passera ses journées assis dans » un jardin, au bord d'une fontaine, ne son- » geant qu'à jouir de la fraîcheur de l'air, » du parfum des fleurs et du murmure de » l'eau. L'Afchar, au contraire, préfère à » cette vie oisive, qu'il regarde comme hon- » teuse, le mouvement et les voyages. Pour » goûter les douceurs du repos, dit-il, il » faut les avoir achetées par le travail et la » fatigue. Aussi c'est des tentes nomades que » sortent les hommes les plus robustes et les » plus beaux, et presque tous les gens de » guerre. Les habitans des villes, indolens et » efféminés, ne prennent les armes que dans » un danger pressant, et dans le cas où ils » font partie d'une tribu foraine [1]. Ceux des » déserts sont toujours armés, et prêts à com- » battre leurs ennemis. Ces troupes merce- » naires, combattant uniquement pour la » solde qu'on leur paie ou pour le butin » qu'on leur fait espérer, sont les seules sur » le courage desquelles le schah de Perse » puisse compter. Au printems, elles quit- » tent leurs retraites, se rassemblent dans les » lieux désignés par les firmans du souve- » rain, et s'enrôlent seulement pour une cam- » pagne, l'hiver les ramenant toujours vers » leurs tribus respectives [2]. »

Si ces peuples nomades ne professent pas le culte que fonda Mahomet, la population sédentaire est partout fidèle à l'islamisme; mais elle n'a point l'intolérance des Turcs. La Perse est, de toutes les contrées de l'Orient, celle où les chrétiens d'Europe sont le mieux reçus, les Arméniens et les Israélites le moins vexés. Plusieurs milliers d'individus y professent en paix les dogmes de l'Eglise nestorienne, et les Sabéens s'y livrent en silence à leur culte, mélange monstrueux de magisme, de mahométisme et de christianisme; les Guèbres eux-mêmes, si long-tems persécutés, fidèles aux préceptes de Zoroastre, adorent sans dangers, sous l'emblême du feu, l'esprit éternel qui commande à la matière.

On a souvent dit que les Persans sont les Français de l'Asie; ils peuvent leur être comparés, en effet, par leur gaîté, leur légèreté, leur goût pour la parure; mais on convient aussi qu'ils sont égoïstes et incapables d'aucun essor généreux. Leur politesse n'est qu'un vain cérémonial; leur hospitalité n'est souvent qu'un effet de leur vanité ou de l'espoir qu'ils ont d'être payés de leurs attentions par des présens. Doux et humains en tems de paix, ils semblent, dans leurs guerres civiles, être altérés de sang; mais vainqueurs ou vaincus, riches ou pauvres, leur gaîté, leur présence d'esprit ne les abandonnent jamais; on voit chez eux une joie immodérée succéder aux plus violentes querelles. Les Persans se considèrent comme plus sages et plus spirituels que les autres nations. Cela est vrai, s'ils se comparent à celles de l'Asie. Ils cultivent les lettres avec ardeur; en Perse, on estime les gens instruits, on leur accorde même les places les plus importantes; les langues arabe, turque et persane, l'éloquence, la poésie, la théologie, la médecine et l'astrologie, sont enseignées dans de nombreux colléges. Si la Turquie n'était pas placée comme une barrière entre les lumières de l'Europe et le génie naturel des Persans, ce peuple prendrait peut-être un essor extraordinaire. Il montre beaucoup de dispositions pour les arts mécaniques, et même il en a porté quelques-uns à un assez grand degré de perfection.

La barbe est sacrée pour les Persans : ils l'entretiennent avec le plus grand soin; leurs vêtemens habituels se composent de plusieurs habits attachés avec une ceinture, et beaucoup moins larges que chez les Turcs. Les femmes s'enveloppent la tête de morceaux de soie de différentes couleurs; elles portent des pantalons comme les hommes, mais leurs robes sont beaucoup plus longues; à la ville, leur visage est toujours caché par un voile. En Perse, la polygamie est permise, mais la première épouse jouit de grandes prérogatives. Malgré le respect de la nation pour la loi du Coran, les riches ne se font point scrupule de l'enfreindre, pour savourer le vin délicieux de Schiras. Quelle que soit la somptuosité de leurs repas, ils ne restent jamais plus d'une heure à table, ce qui tient au silence qu'on observe dans ces réunions comme dans toutes les autres. C'est principalement par le luxe qui règne dans l'intérieur de leurs habitations, et par l'empressement qu'ils mettent à satisfaire les fantaisies fort coûteuses de leurs belles esclaves, que

[1] Dans plusieurs villes, les habitans sont censés faire partie d'une tribu.

[2] Voyage en Arménie et en Perse, 1 vol. in-8°; 1821.

les grands seigneurs persans hâtent la ruine de leur fortune.

Le gouvernement de la Perse est féodal : le despotisme militaire y règne sans entraves; la terre et les habitans sont considérés comme la propriété du souverain ; cependant son autorité ne pèse que sur la population sédentaire. Les peuplades nomades sont gouvernées par leurs khans respectifs, dont l'autorité est souvent très-limitée, et qui témoigne d'ailleurs peu d'égards pour le souverain ou schah, si ce n'est lorsque l'Etat est menacé : tous alors s'empressent de lui obéir. Tel est l'état de ce pays, dont les ressources seraient imposantes si l'agriculture, exercée cependant avec intelligence, était encouragée par le monarque, si des routes favorisaient les communications, et si le cultivateur, opprimé par les dépositaires de l'autorité publique, ne se voyait souvent forcé de fuir ses champs et d'abandonner le toit paternel pour rentrer dans la classe des nomades; si le commerce intérieur trouvait quelque sûreté sur les routes, et n'était point confié à la marche longue et pénible des caravanes; si enfin le commerce extérieur n'était pas au nord entre les mains des Russes, et au sud entre celles des Arabes et des Anglais.

Le *Béloutchistan* est, comme la Perse, une contrée dépourvue de grands cours d'eau, terminée au nord par un désert, et baignée au sud par la mer. Les États qui le limitent sont : à l'occident, la Perse, au nord l'Afghanistan, et à l'ouest la province indoue du Sindhy [1]. La plupart des rivières qui descendent des montagnes sont des torrens qui tarissent pendant les brûlantes chaleurs de l'été; quelques-unes même se perdent dans les sables. L'une des plus considérables est le *Bhegvor*, qui, après un cours de 140 lieues, se jette dans l'Océan indien. Dans sa partie occidentale, les montagnes offrent çà et là des traces d'anciens volcans mal éteints : les feux souterrains y ont encore une si grande action, que, dans plusieurs endroits, la surface du sol est brûlante, et se brise quelquefois en formant d'énormes crevasses. Elles renferment en abondance du soufre et des eaux thermales; d'autres recèlent du fer, du cuivre et différens métaux; quelques-unes sont couvertes de terre végétale et d'excellens pâturages où paissent des troupeaux; le sol, dans les vallées, est noir et argileux : les plateaux n'offrent que des masses de rochers stériles. Le Béloutchistan central est couvert de montagnes et de plaines arides et sablonneuses, qui s'étendent jusqu'aux bords de la mer; mais, au nord, les monts *Vacheti* le séparent du grand désert : quelques vallées, cependant, ombragées par des palmiers-dattiers, sont couvertes de beaux pâturages. La partie orientale du Béloutchistan est composée de plaines et de vallées dont la fertilité naturelle est augmentée par de nombreux canaux d'irrigation; l'hiver, dont la douceur égale celle de nos printems, n'y dure que deux mois; mais si la chaleur de l'été était moins forte, et surtout si le *Samoun* ou le vent du désert n'y étendait pas son souffle pestilentiel, cette région présenterait l'image du paradis terrestre.

Tel est l'aspect qu'offre le Béloutchistan, ainsi appelé du nom des Beloutchis, la plus importante des deux nations qui l'habitent. Ce peuple a, par son langage, beaucoup de rapports avec les Persans; l'autre nation, celle des *Brahouis*, parle un dialecte indou. Suivant les renseignemens fournis par les voyages les plus récens, les Béloutchis sont grands, bien faits et robustes; ils sont braves, hospitaliers, doués d'une grande intelligence, et d'un goût décidé pour la poésie. Quelques-unes de leurs tribus s'adonnent au brigandage; tels sont les *Nharroues* qui habitent des bourgades bâties d'argile et fortifiées; les autres, parmi lesquelles on distingue les *Rids* et les *Mogchis*, sont plus civilisées. Ils ont pour armes des sabres, des lances, des fusils et des boucliers; adroits dans tous les exercices du corps, ils aiment la chasse, les luttes et les assauts d'armes. Quoique la polygamie leur soit permise, ils ont rarement plus d'une ou de deux femmes : leurs chefs seuls en ont jusqu'à quatre. Les Brahouis, qui se divisent aussi en plusieurs tribus, sont plus adonnés que les Béloutchis à la vie nomade. Ces deux peuples professent l'islamisme; mais ils sont de la secte des Sunnites. Deux autres nations, à la vérité peu nombreuses, habitent aussi le Béloutchistan; ce sont les *Dehvars* et les *Indous* : les premiers sont agriculteurs et parlent la langue persane; les autres sont commerçans et riches. Leur religion est le brahmanisme.

Le gouvernement du Béloutchistan est une monarchie représentative : chaque tribu élit son chef ou sardar. La nomination de celui-ci est confirmée par le chef suprême ou le khan, dont le pouvoir est héréditaire, et qui jouit de toutes les prérogatives de la souveraineté.

Kélat est la capitale du pays et la rési-

[1] Sa position astronomique est entre le 25e et le 30e degré 10 minutes de latitude septentrionale, et entre le 55e 14 minutes et le 67e 20 minutes de longitude orientale.

dence du monarque. Elle est située dans la région la plus septentrionale. Bâtie sur une montagne, entourée d'une muraille en terre mêlée de paille hachée, et de 18 à 20 pieds de hauteur, elle passe pour une place fortifiée : son nom signifie *forteresse*. Elle contient avec ses faubourgs 2,500 maisons, construites en briques et en bois, et renfermant chacune environ 10 individus; ses rues sont garnies de trottoirs, mais leur faible pente y entretient la saleté. Le palais du khan est un fort assez bien défendu, placé dans la partie la plus élevée de la ville. Ce prince habite pendant l'hiver un beau palais à *Gandava* sur le Kauby. Cette ville, à 55 lieues au sud-est de Kélat, est aussi grande, mais mieux bâtie et mieux entretenue. Une autre cité, plus importante encore, est *Kedje*, sur la rive gauche du *Bhegvor*, à 25 lieues de la mer. Elle est composée de 3,000 maisons groupées autour d'une haute montagne, dont le sommet est occupé par une bonne forteresse.

Parcourons maintenant l'*Afghanistan* ou le royaume de *Caboul*, pays beaucoup plus considérable que le Béloutchistan. Il est borné au sud par ce dernier, à l'est par l'Indoustan, au nord par le Khorassan oriental et par la Boukharie, et à l'ouest par la Perse [1]. Couvert de montagnes dont les plus hautes appartiennent au nord à la chaîne de l'Himalaya, la pente générale de ses eaux se dirige vers le sud. Le *Sind* ou l'*Indus* traverse en largeur sa partie orientale; l'*Helmend*, qui naît sur son territoire, au pied du mont Kohy-Baba, et disparaît dans le lac Zerréh sur la frontière occidentale, arrose une étendue de 250 lieues.

Les Afghans se divisent en nomades qui vivent sous des tentes, et en sédentaires qui habitent les villes et les villages. D'autres peuples composent encore la population de l'Afghanistan. Parmi les nomades, on distingue des Béloutchis, des Ouzbeks, et quelques autres petites tribus; des Tadjis et des Indous exercent seuls des métiers et se livrent au commerce. Ces peuples ne sont pas moins divisés par leurs langages que par leurs croyances religieuses; la plupart sont mahométans sunnites; d'autres appartiennent à la secte d'Aly; les montagnes servent de refuge à plusieurs milliers d'idolâtres; les Indous seuls professent le culte de Brama; c'est dans les provinces orientales qu'ils ont fixé leur séjour. Ce royaume, que l'on peut regarder comme une monarchie héréditaire dans laquelle la liberté de la nation est garantie par la puissance des nobles et des grands, est, depuis le commencement du XIIe siècle, en proie à la guerre civile et à l'anarchie. Ritons-nous d'en visiter les principales villes.

Caboul, la capitale du royaume, située dans sa partie septentrionale, occupe les pentes d'une petite rangée de collines disposées en demi-cercle et surmontées d'une muraille en briques terminée par un rempart sur le côté opposé. Sur un des points les plus élevés, le *Balla-Hissar* est une espèce de citadelle qui renferme le palais du souverain, surmonté de trois flèches dorées. La ville est petite, bâtie en bois, et renferme, suivant quelques voyageurs, 60,000 habitans. Les montagnes qui environnent Caboul abondent en mines d'or, d'argent et de cuivre.

Balk ou *Bactra* est, aux yeux des Afghans, la plus ancienne ville du monde : ils la surnomment la *mère des villes*. Jusqu'à la frontière de l'Indoustan, on traverse une quinzaine de petites villes, ou plutôt de villages, qui n'offrent rien d'intéressant. A 25 lieues au sud de Caboul, *Ghaznih* ou *Ghiznih*, qui ne renferme plus que 1500 maisons et de nombreuses ruines attestant son ancienne splendeur, fut la capitale de ce puissant empire qui se forma au Xe siècle des débris de la Perse et de l'Inde, vaincues par le rebelle Abystagy, gouverneur du Khorassan, et qui vers l'an 1030, à la mort du sultan Mahmoud-Ghiznih, s'étendait depuis le Tigre jusqu'au Gange. Près de la ville, le superbe tombeau de ce sultan est visité chaque année par un grand nombre de pélerins. La plus importante ville de l'Afghanistan est *Kandahar*, à 75 lieues au sud-ouest de Caboul; on estime le nombre de ses habitans à 100,000. Son origine est incertaine, on croit qu'elle existait du tems d'Alexandre; Nadir-Schah, roi de Perse, qui s'en rendit maître en 1738, après un siége de 18 mois, la détruisit et la rebâtit en lui donnant le nom de *Nadir-Abad*; en 1747, Ahmed-Schah-Abdalli s'en empara, lui rendit son premier nom, et en fit la capitale de l'Afghanistan, titre qu'elle perdit en 1774. On y remarque un magnifique bazar, de grands caravanserails, et plusieurs habitations élégantes. *Attock* ou *Atek*, qui portait le nom de *Taxila* lorsqu'Alexandre la traversa, a perdu son ancienne importance. *Moultan*, qui a beaucoup souffert des différens siéges qu'elle a soutenus, est encore célèbre par ses fabriques de soieries. Elle possède un beau temple indou qui renferme une image de Bouddha et qui attire chaque année une grande affluence de pélerins.

[1] Sa position astronomique est entre 28 degrés 54 minutes et 37 degrés 26 minutes de latitude septentrionale, et entre 57 degrés 46 minutes et 70 degrés 57 minutes de longitude orientale.

Entrons maintenant dans le *Hérat*, ou *Khorassan oriental*, pays qui formait autrefois une province de l'Afghanistan, et que l'on peut considérer aujourd'hui comme un royaume indépendant, bien que la Perse, qui, dans ces derniers tems, chercha vainement à s'en emparer, y exerce une grande influence. Il est borné au nord par la Boukharie, à l'est et au sud par le royaume de Caboul, et à l'ouest par celui de Perse [1]. Sa superficie est égale à la moitié de celle du Béloutchistan. Son sol est un plateau fort élevé formant une plaine ondulée et fertile, terminée à l'orient par de hautes montagnes. C'est au milieu de ces montagnes que l'on aperçoit les ruines de l'ancienne ville de *Bamiam*, si l'on peut donner le nom de ruines à une suite de 12,000 habitations taillées dans le roc, et dont les plus vastes paraissent avoir servi de temple; *Djengis-khan* détruisit cette cité en 1221. Son ancienne importance est attestée par quelques monumens dans le goût oriental : ici, sur une montagne, s'élève un énorme dragon en pierre, des yeux duquel jaillit en cascade une eau limpide qui se répand dans les champs d'alentour; là, deux statues gigantesques couronnent un autre sommet; ce sont celles du roi Salsal et de sa femme, hautes de plus de 60 pieds. Le nouveau *Bamiam*, qui s'élève à quelque distance de là, renferme environ 20,000 ames.

Au milieu d'une plaine couverte de villages séparés par des plantations de mûriers, s'élève près des bords du Tedjend, *Héra*, la capitale de ce petit royaume. Elle est ceinte d'une muraille en briques séchées, entourée de faubourgs considérables, peuplée de 100,000 ames, et bâtie sans élégance et sans régularité. Mais son commerce est si important que l'on estime son revenu à environ 1,500,000 francs. Cette ville était, sous le nom d'*Heri*, la capitale d'une grande province au tems d'Alexandre. Tamerlan en fit le siége de son empire.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, des revenus et de la force armée des États de la région persique.

ROYAUME DE PERSE OU D'IRAN,

Divisé en 11 provinces.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
60,800.	90,000,000.	148.

[1] Il est situé entre le 58e et le 65e degré de longitude orientale, et entre le 33e et le 36e de latitude septentrionale.

IRAK-AJEMI.

Villes.

TÉHÉRAN	140,000
Ispahan	200,000
Kachan	30,000
Hamadan	30,000?
Cazbin	40,000?
Zenghian	15,000
Sultanieh	2,000?
Bourougherd	12,000

TABARISTAN.

Villes.

Demavend	2,500?
Damegan	2,000?

MAZANDERAN.

Villes.

Sari	20,000?
Aster-Abad	1,500
Tarabad	?
Balfrouch	25,000

GAILAN.

Villes.

Recht	60,000
Rudbar	3,000?

ADERBAIDJAN.

Villes.

Tauris	100,000
Maragha	15,000
Ardebyl	4,000
Khoi	25,000

KURDISTAN.

Villes.

Kermanchah	15,000
Senna	10,000

KHOUZISTAN.

Villes.

Schouster	15,000
Khorrem-Abad	2,000
Diffoul	15,000
Endian	3,500

FARSISTAN.

Villes.

Schiras	52,000
Lar	12,000
Fesa	18,000
Djaroun	4,000
Jerd	35,000
Darabgherd	4,000
Firouz-Abad	2,000?
Aboucher	10,000

KERMAN.

Villes.

Kerman	30,000
Krouk	6,000?
Minab	1,500?
Gomroun	20,000

KOUHISTAN.

Villes.

Chéheristan	1,500?
Tebbes	1,000

KHORASSAN.

Villes.

Mechehed.	80,000
Nichabour.	10,000

Revenus en francs.	*Armée.*
80,000,000.	80,000 hommes.

BÉLOUTCHISTAN,

Divisé en 6 provinces.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
18,000.	3,000,000.	166.

SARAVAN.

Villes.

KELAT.	20,000
Kharan.	6,000?

KOTCH-GANDAVA.

Villes.

Gandava.	8,000
Dudor.	7,000

DJHALAVAN.

Villes.

Zouri.	15,000
Khozdar.	3,000

LOTSA.

Villes.

Béla.	10,000
Leyari.	8,000

MÉKRAN.

Villes.

Kedje.	15,000
Kas-Rend.	2,500

KOHISTAN.

Villes.

Cheherstan.	3,000
Poulra.	3,000?

AFGHANISTAN OU ROYAUME DE CABOUL,

Divisé en 4 contrées.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
29,900.	7,000,000.	234.

A. *Afghanistan.*

Subdivisé en 7 provinces.

CABOUL.

Villes.

CABOUL.	80,000.
Logar.	3,000?

LOUGHMAN.

Villes.

Dir.	»
Batchaour.	»

DJELAL-ABAD.

Ville.

Djelal-Abad.	10,000

GHIZNIH.

Villes.

Ghiznih.	7,000
Sourmoul.	»

SIWI.

Ville.

Siwi.	»

CANDAHAR.

Villes.

Candahar.	100,000
Meamoud.	»

FERRAH.

Ville.

Ferrah.	10,000?

CHIKARPOUR.

Ville.

Chikarpour.	10,000

PEYCHAVER.

Villes.

Peychaver.	100,000?
Attock.	6,000?

B. *Balkh*,

Subdivisé en 7 districts.

District de Balk.	chef-lieu	Balk.	7,000
—— de Himana.	»	Himana.	3,000
—— de Andkhou.	»	Andkhou.	1,500
—— de Chabourkhan.	»	Chabourkhan.	1,500
—— de Khoulloum.	»	Khoulloum.	4,000
—— de Talikhan.	»	Talikhan.	2,000?
—— de Koundouz.	»	Khoundouz.	10,000?

C. *Seistan.*

Sultanat de Djelal-Abad.	chef-lieu	*Djelal-Abad* ou *Zareng.*	10,000
Khanat de Illoundar.	»	*Illoundar.*	3,000?

D. *Moultan*,

Divisé en 5 provinces.

Prov. de *Moultan.*	chef-lieu	Moultan.	20,000?
— de *Mokeloumad.*	»	Dera-Ismaïl-Khan.	5,000?
— de *Leïa.*	»	Leïa.	4,000?
— de Dera-Ghazy-Khan.	»	Dera-Ghazy-Khan.	20,000?
— de Behavolpour.	»	Behavolpour.	15,000?

ROYAUME DE HÉRAT OU KHORASSAN ORIENTAL,

Divisé en 3 provinces.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
10,600.	1,800,000.	169.

Prov. de Hérat.	chef-lieu.	HÉRAT.	100,000
— de *Siahbend.*	»	Siahbend.	5,000?
— de *Bamiam.*	»	Bamiam.	3,000?

CHAPITRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

Description de la Tatarie indépendante ou du Turkestan indépendant, comprenant la Boukharie, le Kharism, la Turcomanie et le pays des Kirghiz.

Ce n'est que vers le XIIe siècle que le nom de *Tatars*, changé en celui de *Tartares*, malgré les réclamations des savans, devint célèbre en Europe. Suivant Aboul-Ghazi ces peuples formaient la plus grande partie de la nation turque; suivant d'autres auteurs ils étaient une tribu mongole. Quoi qu'il en soit, les Tatars se rendirent tellement célèbres pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles, que leur nom fit oublier celui des Mongols, leurs vainqueurs. On doit peut-être en chercher la cause dans les victoires même de Djenghis-Khan : les Tatars qu'il avait soumis furent enrôlés dans ses armées et dans celles de ses successeurs. Ils étaient plus nombreux que les Mongols : leur langue fut adoptée dans les contrées que soumirent leurs chefs mongols.

« Les Tatars diffèrent autant des Mongols par leurs traits, leur constitution physique et leur langue, que les Maures diffèrent des Nègres. Une taille élancée, des visages européens, quoique teints un peu en jaune, des cheveux bouclés, une longue barbe, distinguent le Tatar du monstre difforme, trapu, au nez écrasé, aux joues saillantes, au menton presque imberbe, aux cheveux raides, qui habite les déserts de la Mongolie. Les pays de ces deux races constituent aussi deux régions physiques. Les *Mongols*, dont les Kalmouks sont une branche, occupent tout le plateau central depuis le lac Palcati et depuis le mont Belour jusqu'à la grande muraille et jusqu'aux monts Siolki, lesquels les séparent des Mandchoux, tribu de la grande race des Toungouses. Les Tatars sont restés définitivement les maîtres de la vaste contrée qui, des monts Belour, s'étend vers le lac Aral et la mer Caspienne, et qu'on peut appeler indifféremment Tatarie ou Turkestan. »

Ces peuples ont dominé dans la petite Boukharie, mais ils ont été subjugués par les Kalmouks; ils ont possédé de vastes terrains en Europe et en Sibérie jusqu'à l'époque où les Russes se sont emparés de leurs possessions; quelques-uns habitent encore les bords du Tobol, de l'Ienisseï et de l'Irtich; enfin le Caucase en recèle aussi quelques tribus. Dans le sens ethnographique, les Tatars occuperaient, comme on le voit, une immense étendue de pays; mais leurs tribus indépendantes sont circonscrites dans les limites que nous allons fixer. Au nord la steppe d'Ichim et le cours du Jaïk les séparent de la Russie; à l'est les monts Belour les défendent contre la puissance chinoise; à l'ouest la mer Caspienne et le cours de l'Oural forment leur frontière naturelle; au sud l'Amou-Deria les garantit à peine des invasions des Afghans [1].

C'est entre l'Amou-Deria ou le Djihoun que s'étend la *Boukharie* ou le *khanat de Boukhara*, le plus riche, le plus peuplé, le plus puissant des Etats de la Tatarie indépendante. De nombreux canaux d'irrigation dirigés avec intelligence servent à fertiliser les champs cultivés par les Boukhares. La première ville importante que nous traverserons en nous éloignant de sa rive droite, est *Karchi* ou *Nakhcheb*. Elle est située sur la principale route qui de Hérat et de Caboul se dirige sur Samarkand, sans passer par Boukhara. Le khan y entretient toujours une garnison de 2 à 3,000 hommes. Sa population paraît être d'environ 40,000 ames. A l'est de cette ville se trouvent deux cités assez importantes : *Tcharaghtchi* et *Ghoussar*. Près de la première le khan possède plusieurs domaines; un grand nombre d'Ouzbeks demi-nomades habitent les environs de la seconde. Plusieurs villages se succèdent depuis Karchi jusqu'à la capitale du khanat. « Un village boukhare, dit le baron de Meyendorff, renferme ordinairement une centaine de maisons bâties en

[1] La Tatarie indépendante est située entre le 47e et le 80e degrés de longitude orientale, et entre le 37e et le 50e de latitude septentrionale.

terre, et séparées les unes des autres par des rues qui ne sont pas plus étroites que celles des villes. Au centre du village se trouve un puits ou petit réservoir, dans lequel l'eau se renouvelle au moyen d'un fossé. Chaque village est situé près d'un canal, de sorte que les jardins peuvent être arrosés[1]. »

Les villes boukhares, situées au sud du Djihoun, sont : *Kirki*, *Aghtchou*, *Mawri* et *Tchar-Djouï*. Mawri était florissante lorsqu'elle appartenait aux Persans ; elle est gardée par une garnison de 4 à 500 hommes ; sa population ne surpasse pas cette force armée. Jadis elle renfermait 25,000 ames ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un lieu d'exil pour les malfaiteurs qui n'ont point mérité la peine capitale. *Tchar-Djouï*, sur la rive gauche du Djihoun, se compose d'à peu près 1000 maisons, et contient toujours une forte garnison, qui la met à l'abri des attaques des Khiviens.

Boukhara, capitale de la Boukharie, est située au milieu d'une grande oasis. Les allées d'arbres et les nombreux jardins qui l'entourent en cachent long-tems la vue ; on ne l'aperçoit que de la distance d'une demi-lieue. « L'aspect en est frappant pour un Européen, dit le baron de Meyendorff. Des dômes, des mosquées, les hautes pointes des façades, les medressés, les minarets, les palais qui s'élèvent au milieu de la ville, la muraille crénelée qui l'entoure, un lac situé près des murailles et entouré de maisons à toits plats ou de jolies maisons de campagne ceintes de murs crénelés ; enfin, des champs, des jardins, des arbres, et le mouvement qui règne toujours dans les environs d'une capitale, tout contribue à produire un effet fort agréable ; mais l'illusion cesse aussitôt qu'on entre dans la ville ; car, à l'exception des bains, des mosquées et des medressés, on ne voit que des maisons en terre de couleur grisâtre, entassées sans ordre les unes à côté des autres, formant des rues étroites, tortueuses, sales, et tracées au hasard. Ces maisons, qui ont leurs façades sur des cours, n'offrent, du côté des rues, que des murs uniformes sans fenêtres, sans rien qui puisse fixer l'attention ou récréer les regards des passans ; tout ce qu'on rencontre dans cette ville si peuplée, semble annoncer la méfiance ; la physionomie de ses habitans n'est presque jamais animée par un sentiment de gaîté ; jamais de fêtes bruyantes, jamais de chant ni de musique ; rien n'indique qu'on s'y divertit quelquefois, rien ne montre qu'elle soit habitée par des hommes jouissant d'une existence agréable. Aussi, au mouvement de curiosité et d'intérêt que nous éprouvâmes d'abord à voir des édifices d'architecture orientale, succéda bientôt une impression de tristesse et de mélancolie. »

Les plus belles rues de cette capitale n'ont pas plus de deux mètres de largeur : qu'on juge de ce que peuvent être les autres. Toutes sont sales et tracées au hasard. Les maisons ont leur façade sur des cours, et n'offrent du côté des rues qu'une triste muraille sans fenêtres. Un mur de 8 mètres de hauteur et flanqué de tours rondes, environne la ville. Celle-ci renferme 360 mosquées et 60 medressés ou colléges, dont le plus beau a été construit aux frais de Catherine II. L'édifice le plus remarquable est l'Arck ou le palais du khan : on dit qu'il est bâti depuis plus de dix siècles. Situé sur une éminence, entouré d'une muraille de 5 mètres d'élévation, il n'a qu'une seule porte flanquée de deux tours en briques. Quoique Boukhara soit moins importante qu'elle ne l'était jadis, elle renferme encore de riches bazars, de nombreuses manufactures, de beaux caravanserails et 80,000 habitans, la plupart Tadjiks, Ouzbeks, afghans et Kalmouks.

A l'est de Boukhara, *Samarkand*, sur le Kouvan, fut la capitale du vaste empire de Tamerlan. Ses principaux édifices, bâtis en marbre blanc, et ornés en tuiles vernissées, annoncent la prospérité dont elle jouissait jadis. Elle renferme encore d'importantes fabriques de papier, d'étoffe de soie et de coton, et une population de 50 à 60,000 ames. Au nord de cette ville, on voit *Jeni-Kourghan*, *Caratepeh et Djam* ; à l'est, *Mougian*, *Falgar* et *Fani* ; au sud, *Ourgout*, *Pendjakend*, *Ourmitan*, *Caratepeh* et *Katilas*, petites cités toutes sans importance.

Entre Carchi et Samarkand, au centre de la Boukharie, s'étend le *khanat de Chersabès*, l'un des plus peuplés et des plus fertiles de la Tatarie. « Ce khanat, qui avait été réuni à la Boukharie, dit le baron de Meyendorff, par Mohammed-Rahim-Khan, s'en détacha à la mort de ce prince en 1751. La perte de ce territoire doit être très-sensible aux Boukhares : traversé dans toute sa longueur par une rivière, et riche en diverses productions, il envoie en Boukharie de très-bon coton et des racines propres à la teinture. Il en tire du fer, du cuir et d'autres marchandises qui viennent de Russie. »

« Le khan de Chersabès peut mettre sur pied une armée, ou plutôt une levée en masse

[1] Voyage d'Orenbourg à Boukhara fait en 1820 à travers les steppes qui s'étendent à l'est de la mer d'Aral et au-delà de l'ancien Iaxartes, par le baron Georges de Meyendorff. Paris, 1826, p. 151.

d'environ vingt mille cavaliers. Les villes qui dépendent de lui sont Kitab et Douab, deux forteresses, Djaouz, Pitahaneh, Jakabak, Outakourghan. *Chersabès* ou *Chehri-Sebz* mérite d'ailleurs de fixer l'attention; car cette ville a été élevée sur l'emplacement du village de Kech, où naquit le fameux Timour. » Elle est située sur une rivière du même nom qui, à Carchi, où elle passe, porte celui de Rachka. Plusieurs fois cette rivière a protégé l'indépendance de la résidence du khan : au moyen de digues, on peut inonder au loin les environs de la ville et de la forteresse qui la défend.

Le khanat de Khokhan, à l'est de celui de Boukhara, est, après celui-ci, le plus important de la Tatarie sous le rapport de la population. Depuis 1805, les conquêtes de son chef ont réuni sous sa dépendance le khanat de Tachkend, et depuis 1815 celui de Turkestan. Il est borné au nord par les steppes des Kirghiz et le désert sablonneux de Kizil-Koum; à l'est par le Turkestan chinois, et au sud par le territoire montagneux de Karateghin. Sa longueur du nord au sud est de 130 lieues, et sa largeur de 50. Toute sa partie méridionale et orientale est couverte de montagnes, telles que les monts Ala-Tagh et Karataou. Le Sihoun, qui le traverse, coule au milieu de prairies magnifiques; au loin s'étendent des champs de blé et des plantations de vignes, d'orangers, de grenadiers, de mûriers et d'autres arbres qui prospèrent sous un climat dont la chaleur est presque insupportable, surtout vers l'orient. Non loin de la rive gauche du Sihoun, *Khokhan* est une ville industrieuse et commerçante, presque aussi grande que Boukhara, mais moitié moins peuplée. On y compte 400 mosquées et 4 caravanserails. Le château fortifié du khan, bâti en briques, et deux bazars en pierres, sont les seuls édifices solides de cette cité : toutes les maisons sont construites en terre. Quelques anciens monumens prouvent qu'elle fut autrefois plus florissante. C'est dans les plaines qui l'environnent que Djengis-Khan rassemblait tous les khans et autres chefs militaires de ses vastes Etats, et que Tamerlan donna pour le mariage de ses petits-fils une fête magnifique. Au-dessous de Khokhan, *Khodjend*, sur la rive gauche du Sihoun, est une forteresse entourée de champs et de jardins : on y fabrique une grande quantité de toiles de coton que les Boukhares achètent pour les teindre, et des tissus de soie nommés *koutin*. Au nord de cette ville, et à quelques lieues de la rive droite du Sihoun, *Tachkend* se compose de 3,000 maisons. *Marghilan* ou *Marghinan*, au pied des monts Kachgar-Divani, est entourée de vieux murs en terre; mais elle renferme un grand nombre d'anciens monumens et de portiques. Au milieu d'un édifice placé au centre de cette ville, on conserve un étendard de soie rouge qui, suivant les habitans, aurait appartenu à Alexandre-le-Grand, qui, à son retour de l'Inde, serait mort dans cet endroit.

Le *khanat de Hissar*, au sud de Khokhan et à l'est de la Boukharie, est un des pays les plus riches et les plus puissans de la Tatarie indépendante. *Hissar*, son chef-lieu, près la rive gauche du Kafer-Nikhan, est fortifiée et renferme 3,000 maisons. *Deïnaou* en est la seconde ville.

Le baron de Meyendorff nous fournit encore quelques renseignemens sur plusieurs petits khanats voisins des précédens et bien moins connus. « *Ramid*, selon ce voyageur, est une ville assez considérable, à 25 lieues au nord de Hissar. Son khan, dit-il, peut disposer d'environ 10,000 hommes dans ses excursions. Près de la capitale s'élève une des plus hautes montagnes appartenant à la chaîne du Kachgar-Divani. *Koulab*, ville renfermant 3,000 maisons, est le chef-lieu d'un khanat, à l'est de celui de Hissar. *Abi-Gherm*, au nord de la précédente, est la capitale d'un khan souvent en guerre avec le khan de Hissar.

» Au sud de toutes ces villes se trouve le *khanat de Badakhchan*; sa capitale, qui porte le même nom, et connue aussi sous celui de *Feïzabad*, est située aux bords du Badakhchan, qui se jette dans l'Amou-Deria. C'est un des khanats importans de cette contrée; cependant il ne fournit au commerce d'autre objet d'exportations que le lapis-lazuli; et d'ailleurs il n'est pas sur la route que les caravanes suivent ordinairement. » Dans ses environs on exploite des rubis. La plupart de ces pays sont peuplés d'Ouzbeks, dont un grand nombre sont cultivateurs.

Au nord du précédent, le *khanat de Dervaseh*, habité par des Tadjiks, cultivateurs et idolâtres, occupe une grande vallée arrosée par la rivière du même nom qui forme l'une des principales sources du Djihoun. Sa capitale, au bord de cette rivière, porte aussi le nom de *Dervaseh*. Le khan prétend descendre d'Alexandre-le-Grand.

Pénétrons dans la contrée appelée Kharism, située entre la mer Caspienne, le lac d'Aral, la Perse et la Boukharie : il n'offre que des déserts, excepté sur le territoire de Khiva. Ce territoire fertile forme le khanat le plus étendu de toute la Tatarie. Il renferme, il est vrai, beaucoup de plaines désertes. Ses principales

villes sont Khiva, Ourghendj, Ghurulen et Kiat. *Khiva*, la capitale, est la résidence du khan et le plus grand marché d'esclaves de tout le Turkestan. Elle est située sur un canal dérivé du Djihoun; ses maisons, au nombre de 3,000, sont bâties en terre et entourées de jardins qui offrent un aspect agréable; *Ourghendj*, sur un canal comme la précédente, n'a que 1500 maisons, mais elle passe pour la plus commerçante de tout le khanat; *Ghurulen* ou *Gurlian*, est riche et industrieuse; *Kiat* ou *Kati* est entourée d'un mur et d'un fossé plein d'eau, mais on ne lui donne que 2,000 habitans. La population de ce khanat se compose d'Arabes, peuples nomades et pasteurs; de Turcomans, adonnés presque tous à l'agriculture; de Sartys et de Karakalpaks ou *bonnets noirs*, qui exercent divers genres d'industrie; et d'Ouzbeks, presque tous guerriers. Les Khiviens sont généralement avides et avares. Zélés sunnites, ils abhorrent les autres mahométans, et surtout ceux de la secte d'Ali, plus encore que les chrétiens; ils observent rigoureusement leurs rites, et ne s'unissent qu'à des femmes de leur religion.

Quelques pays nous restent encore à parcourir au sein de la Tatarie indépendante : ce sont ceux des Ouzbeks-Araliens, des Turcomans et des Kirghiz, et sur la frontière du Turkestan chinois, le Kafferistan.

Les *Ouzbeks-Araliens*, appelés aussi *Arales*, occupent les plaines situées entre le Dijhoun et le lac d'Aral; ils sont gouvernés par deux begs électifs, tributaires du khan de Khiva; mais ils ne paient le tribut que lorsqu'ils ne sont pas en guerre avec celui-ci, ce qui arrive rarement. Ces peuples demi-nomades parlent turc et sont mahométans; ils cultivent le coton, soignent d'innombrables troupeaux de bétail, ou suppléent par la pêche et la chasse aux produits qu'ils en retirent. En été ils vivent sous des tentes, en hiver il se rassemblent à *Konrat*, leur ville principale, qui n'est, à proprement parler, qu'un camp de cinq lieues de circonférence, défendu par un rempart en terre haut de 26 pieds, et dont les portes sont fermées par des chevaux-de-frise. Cette ville ne renferme que des huttes en terre et de nombreuses mosquées.

Les *Turcomans* indépendans habitent l'espace compris entre la mer Caspienne et le lac d'Aral. Ils ne possèdent aucune ville, et sont partagés en un grand nombre de tribus dont le gouvernement est démocratique. Le port de *Manghichlak*, dans un golfe du même nom, et au fond de la baie de Kottchak-Koultiouk, n'est point entouré d'habitations. Dans la saison où les navires russes y abordent, les Turcomans et les Kirghiz s'approchent de la côte et échangent leurs marchandises contre celles des Russes.

Les *Kirghiz*, beaucoup plus nombreux que les Turcomans, ont soumis récemment une partie de ceux-ci. Ils occupent le nord de la Tatarie indépendante, une petite partie du Turkestan chinois, et s'étendent en Sibérie jusqu'aux bords de l'Irtych. Les steppes, au milieu desquelles ils errent, sont de vastes plaines dont le sol est généralement pierreux ou argileux, couvert d'efflorescences salines. On y voit s'élever çà et là quelques touffes d'herbes ou de buissons épineux; mais en été tout est brûlé par l'ardeur du soleil. Un puits, un lac, un trou rempli d'eau, sont les points de réunion de ces hordes nomades : les sentiers qui y conduisent sont les seules routes frayées à travers les déserts. Des tombeaux en terre glaise mêlée de paille hachée, attestent la vénération qu'ils ont pour la mémoire de leurs chefs; c'est autour de ces monumens rustiques qu'ils se réunissent pour faire leurs prières au Khodja. Comme tous les peuples orientaux, ils ont un grand respect pour les morts. Leur caractère physique les rapproche plus des véritables Tatars que des Mongols et des Nogaïs. Agiles et robustes, ils ont la taille moyenne, de petits yeux, le nez aplati, une petite bouche et de grandes oreilles; leurs femmes ont les traits agréables et beaucoup de penchant pour la parure; fortes et lestes, elles montent à cheval comme les hommes, et partagent quelquefois les dangers de leurs expéditions et de leurs combats. Indomptés, belliqueux, et quelquefois même féroces, ces peuples ont un grand mépris pour les professions de pêcheur et d'agriculteur, réservées seulement à ceux que la misère poursuit; une ancienne tradition qui porte que les Kirghiz perdront leur liberté dès qu'ils vivront dans des maisons et qu'ils s'adonneront à l'agriculture, encourage le mépris qu'ils ont pour les occupations sédentaires.

Les Kirghiz sont partagés en trois hordes : la grande occupe la partie orientale de leur contrée, la petite l'occidentale, et la moyenne le centre. Les deux dernières, pour éviter de tomber sous le joug des Khiviens, se sont mises sous la protection de la Russie. Tous se divisent en deux classes : les riches ou les nobles; les pauvres ou le peuple : chaque tribu est commandée par un chef qui prend le titre de sultan. Le peuple ne paie aucun impôt; mais, en tems de guerre, chaque Kirghiz est obligé de suivre son chef. Leurs armes consistent en lances, en sabres et en mousquets à mèches.

Le *Kafiristan* ou *Kafferistan*, appelé ainsi par les Mahométans, du nom de *Kafirs* ou d'*infidèles* qu'ils donnent aux peuples qui l'habitent, parce que ceux-ci professent en partie la religion des Indous, comprend les hautes montagnes de l'*Indou-Khouch* et de *Belour-Tagh*, et appartient à la partie supérieure du grand bassin de l'Indus. Les habitans de ce pays se vantent de n'avoir jamais été subjugués : lorsque Timour pénétra dans leurs montagnes en 1398, il s'estima fort heureux d'avoir pu en sortir après avoir perdu une partie de son armée. Ils sont grands, robustes, remarquables par leur beauté et par leurs usages qui ont fait supposer qu'ils étaient les descendans d'une troupe de Macédoniens qui s'établirent dans ce pays après l'expédition d'Alexandre. Ils sont hospitaliers, d'un caractère gai; ne se tiennent jamais accroupis à la manière des Orientaux, se servent de tables et de chaises, boivent du vin et se nourrissent de viandes et de toutes sortes de mets. Leur gouvernement est patriarcal; ils se divisent en diverses tribus gouvernées chacune par un chef. La plus importante est celle des *Kamotchis*, qui tire son nom de *Kamotchi*, bourg de 500 maisons, qui paraît être le lieu le plus considérable de ce peuple intéressant.

TABLEAU de la population des différens États de la Tatarie indépendante.

BOUKHARIE OU KHANAT DE BOUKHARA.

Superficie en l. car.	Population absolue.	Popul. par l. c.	Revenus en fr.	Armée.
11,000.	2,500,000.	227.	12,000,000.	25,000.

Villes.

Boukhara.	60,000
Karchi ou Nakhcheb.	40,000
Samarkhand.	60,000
Kara-Koul.	30,000

KHANAT DE CHERSABÈS OU DE CHERI-SEBZ.

Population : 200,000 ?

Villes.

Cheri-Sebz.	4,000 ?
Kitab.	»
Douab.	»
Djaouz.	»
Pitabanch.	»
Iakabak.	»

KHANAT DE KHOKHAN.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Population par lieue carrée.	Armée.
10,000.	3,000,000.	300.	100,000 h.

Villes.

Khokhan.	50,000
Marghilan.	5,000 ?
Tachkhend.	20,000
Khodjend.	40,000 ?
Och.	5,000 ?
Turkestan.	6,000

KHANAT DE HISSAR.

Population : 2,000,0000 ?

Villes.

Hissar.	20,000 ?
Deinsou.	15,000 ?

KHANAT DE RAMID.

Population : 500,000 ?

Ville.

Ramid.	25,000

KHANAT DE KHOULAB.

Population : 300,000.

Ville.

Koulab.	16,000

KHANAT D'ABI-GHERM.

Population : 1,500,000.

Ville.

Abi-Gherm.	10,000 ?

KHANAT DE BADAKHCHAN.

Population : 1,800,000.

Ville.

Badakhchan.	10,000 ?

KHANAT DE DERWAZEH.

Population : 150,000.

Villes.

Derwazeh.	10,000 ?

KHRISMA OU KHANAT DE KHIVA.

Superficie en l. car.	Population absolue.	Popul. par l. c.	Revenus en fr.	Armée.
12,000 ?	600,000 ?	50.	4,000,000.	50,000 h.

Villes.

Khiva.	16,000
Gburulen.	3,000 ?
Kiat.	2,000
Ourghendj.	8,000 ?
Chevat.	1,500
Khezarist.	1,500

PAYS DES OUZBEKS-ARALIENS.

Population : 250,000.

Kobrat. »

PAYS DES TURCOMANS.

Population : 300,000.

PAYS DES KIRGHIZ.

Population : 660,000 ?

GRANDE HORDE : 360,000 ?

MOYENNE ET PETITE HORDE : 300,000 ?

KAFIRISTAN.

Population : 150,000.

Kamotchi. 2,500 ?

CHAPITRE SOIXANTIÈME.

Description de la Sibérie ou des possessions russes de l'Asie septentrionale.

Les souvenirs historiques qui ajoutaient à l'intérêt de nos courses dans l'Asie occidentale disparaissent, dès que nous franchissons les monts Algydim pour parcourir tout le versant de l'Asie septentrionale. En Sibérie, nous sommes hors du domaine de l'histoire ; à l'exception de quelques tombeaux, recélant des ornemens en métaux précieux, de quelques statues grossièrement sculptées, de quelques rochers couverts de caractères inconnus, de quelques ruines attestant l'existence de villes fondées par des nations qui atteignirent peut-être un certain degré de puissance, cette contrée n'offre que le triste domaine d'une nature âpre, sauvage, indomptable, qui prédomine encore sur une civilisation ébauchée.

Ce n'est que vers l'année 1242 que des Tatars fondèrent au bord de l'Irtych et de l'Obi un khanat qui de sa capitale prit le nom de *Sibir*, et d'une rivière voisine, celui de *Tura*. C'est de cette ville que la contrée à laquelle elle commandait reçut la dénomination de *Sibérie*, contrée d'abord restreinte dans les limites d'un petit État que *Iermak Wasiliewitsch*, à la tête d'une troupe de Cosaques, envahit sans peine en 1580, mais qui, vingt ans plus tard, tombée au pouvoir des Russes, conserva son nom en s'accroissant de toutes les découvertes successives que firent ceux-ci jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie, baignées par la mer d'Okhotsk et celle de Béring.

Circonscrite dans ses bornes, la Sibérie est limitée au nord par la mer Glaciale; à l'ouest, par les monts Ourals, qui la séparent de l'Europe; au sud-ouest, par les monts *Algydim*, qui la détachent de la Tatarie indépendante; au sud, par les *Petits-Altaï*, les monts *Sayansk*, de *Daourie* et *Stanovoï*, qui marquent les frontières de l'empire chinois; enfin, à l'est, par l'Océan et par le détroit de Béring, qui la séparent de l'Amérique septentrionale [1]. Sa longueur d'orient en occident est de 1900 lieues, et sa plus grande largeur du nord au midi, d'environ 600 lieues : ce qui lui donne une superficie de 600,000 lieues, c'est-à-dire supérieure de près d'un quart à celle de l'Europe entière [2].

La chaîne de l'Oural, qui se dirige du nord au sud sur une longueur de 400 lieues et sur une largeur de 20 à 40, présente un plateau élevé de quatre à cinq mille pieds, sur lequel reposent des montagnes de 1000 à 1500 pieds de hauteur. Cette chaîne projette au midi plusieurs petits rameaux. Les monts Gouberlinski s'unissent aux monts Oulouk-Tagh et Algydim, qui séparent la steppe des Kirghis de celle d'Issim. Ces hauteurs forment l'anneau qui joint l'Oural au plateau de l'Asie centrale. Toutes les montagnes de la Sibérie méridionale, depuis les bords de l'Irtych jusqu'à l'occident du lac Baïkal, ne sont que des promontoires ou des terrasses avancées de ce plateau et des grandes chaînes qui le couronnent. Les *Petits-Altaï* ne sont qu'une terrasse inférieure des Grands-Altaï : les premiers sont sur la limite de la Sibérie, et les seconds, sur celle du plateau central. Les monts *Sayanien*, entre l'Ienisseï et le lac Baïkal, présentent moins une chaîne qu'un plateau de rochers : ils se partagent en deux traînées de montagnes qui, ainsi que les monts *Khanggaï*, bordent l'Ienisseï, auquel elles donnent naissance.

C'est au sud-ouest du lac Baïkal que la Sibérie commence réellement à présenter un système suivi de montagnes. La longue chaîne qui termine au nord le plateau de l'Asie, entre ici sur le territoire russe, et se continue jusqu'au détroit de Béring, sous les dénominations de *Monts Baïkaliens*, au bord

[1] Elle est comprise entre le 49e et le 78e degré de latitude septentrionale et entre le 55e et le 188e degré de longitude orientale.

[2] Superficie de la Sibérie. 600,000 lieues.
Superficie de l'Europe. 484,910 V. p. 197 *.

Différence 115,990

* Nota. Une erreur typographique porte (p. 187) cette superficie à 4,067,630 lieues.

du lac; de *Monts de Daouria*, à l'ouest de celui-ci; de *Monts Iablonnoï* et *Stanovoï*. Une importante ramification de ces derniers entre dans la presqu'île du Kamtchatka, qu'elle traverse dans toute sa longueur. Elle est entièrement composée de mamelons volcaniques dont les cimes sont couvertes de neiges éternelles, et dont trois lancent encore des flammes et de la fumée.

Au pied des chaînes qui forment la ceinture de la Sibérie, s'étendent de grandes plaines ou steppes qui diffèrent entre elles d'aspect et de nature; ici, elles ressemblent à des savanes américaines : on y voit de vastes pâturages couverts d'herbes abondantes et élevées; en d'autres endroits elles sont imprégnées de sel, qui s'y montre en efflorescence sur la terre même, ou se rassemble dans des lacs et des mares. Entre l'Irtych et l'Obi se prolonge la steppe de *Baraba*, appelée aussi steppe de *Barama* ou de *Barabin;* c'est la plus considérable de la Sibérie : elle a 144 lieues du nord au sud, et 95 de l'est à l'ouest; elle est arrosée par plusieurs rivières et couverte d'une infinité de grands et de petits lacs, pour la plupart salés. Dans plusieurs endroits elle est boisée : la plus importante de ses forêts est celle que l'on appelle l'*Ourman*. Sur les points les plus élevés croissent des bouquets de bouleau, et dans les lieux bas un grand nombre de roseaux; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que sur cette steppe les marais diminuent tous les ans et qu'il est probable qu'ils sont les restes d'une petite mer : l'inspection des lieux a confirmé plusieurs naturalistes dans cette opinion, qui se trouve d'ailleurs en rapport avec la tradition conservée par d'anciens auteurs chinois et turcs qui ont désigné cette mer sous le nom de *Adji-Tenghiz* ou de *Mer amère*.

Les plaines marécageuses dont nous venons de décrire les plus importantes, sont arrosées par un grand nombre de rivières que nous ne chercherons pas à tirer de leur obscurité; trois fleuves méritent seuls de fixer notre attention : ce sont, dans l'ordre de leur longueur, l'Obi, l'Iénisseï et la Lena. L'*Obi*, moins étendu que l'Irtych, devrait être considéré comme son affluent, mais il a usurpé le rang de fleuve. Depuis sa source, dans les *Petits-Altaï*, jusqu'à sa jonction avec l'Irtych, sa longueur est de 770 lieues : celle de l'Irtych, qui sort des *Grands-Altaï* et traverse le lac Saisan avant d'entrer en Sibérie, a 870 lieues jusqu'à sa réunion avec l'Obi, ainsi il a 100 lieues de plus que ce dernier, qui donne son nom à un golfe situé à 150 lieues de là dans l'Océan Glacial. A 50 lieues de sa source, l'Obi, généralement plus large que l'Irtych, commence à être navigable. Il abonde en poisson; mais l'esturgeon de l'Irtych est le plus estimé. Lorsque l'Obi a été gelé pendant quelque tems, ses eaux deviennent sales et fétides; ce qui est dû à la lenteur de son cours et aux vastes marécages qu'il rencontre sur son passage : mais il se purifie au printems par la fonte des neiges.

L'*Iénisseï*, qui, formé de la réunion du Chichkit et du Beïket, sort des monts Khanggaï, a un cours de 320 lieues de moins que l'Obi, mais il est plus large et plus majestueux. L'*Angara*, son affluent, a généralement 600 à 1200 toises de largeur. A sa sortie du lac Baïkal, cette rivière est tellement resserrée entre les rochers, que les plus petits bateaux ne peuvent y passer qu'avec précaution. Ses eaux sont si limpides que l'on aperçoit les cailloux qui tapissent son lit à plusieurs brasses de profondeur.

Le moins important des grands fleuves de la Sibérie, est la *Lena*, qui prend sa source dans les monts Baïkaliens, à l'occident du lac Baïkal. Son cours sinueux et peu rapide, ainsi que l'indique son nom, qui signifie *la paresseuse*, est d'environ 600 lieues. Son lit est large et profond; cependant, durant la belle saison, la navigation y est gênée en plusieurs endroits par des îles et des bas-fonds; mais pendant les deux tiers de l'année elle est interrompue par les glaces.

Parmi ses nombreux lacs, la Sibérie en offre quelques-uns qui méritent une mention particulière. Le lac *Tchany* est déjà remarquable par son étendue : il a plus de 30 lieues de longueur et 22 de largeur en plusieurs endroits. Sa longueur serait doublée si l'on y ajoutait le lac *Soumy*, qui ne fait qu'un avec lui. Le plus important de tous, est le lac *Baïkal :* son nom signifie en langue iakoute *mer riche*. Les Bouriats l'appellent *Dalai*, et les Toungouses, *Lam*, c'est-à-dire mer. Son étendue excuse l'inexactitude de cette dénomination : il a 150 lieues de longueur, 15 à 25 de largeur, et 468 de circonférence. Il est alimenté par un grand nombre de petites rivières qui descendent des montagnes qui l'entourent. Sa masse d'eau présente plusieurs phénomènes jusqu'à présent inexpliqués : souvent on remarque à sa surface une violente agitation qui n'est occasionée par aucune cause sensible; quelquefois le moindre vent suffit pour la soulever, tandis qu'elle reste calme pendant les plus grandes tempêtes. Ses eaux sont douces, légères et limpides : on y peut distinguer les plus petits objets à une profondeur de 30 à 40 pieds. La plupart des

lacs salés qui couvrent la Sibérie paraissent être destinés à voir leurs eaux saumâtres remplacées par des eaux douces : ceux dont les eaux ne sont plus saturées de sel marin ou de natron, d'hydro-chlorate ou de carbonate de soude, l'étaient probablement autrefois ; car on en connaît, dans lesquels le sel cristallisait jadis, et où il ne se trouve à présent que dans l'état de dissolution. Les rivières qui y portent leurs eaux tendent sans cesse à opérer graduellement ce changement. Cependant on en cite un, le lac de *Seïdiaischevo*, dans lequel une cause extraordinaire a opéré un effet opposé. Ce lac était autrefois rempli d'eau douce, très-basse et très-poissonneuse ; tout-à-coup sa profondeur a augmenté, ses eaux sont devenues saumâtres, les brochets qui y abondaient sont morts ; une forêt de bouleau qui lui a donné son nom y a été engloutie à moitié. Il est situé non loin de la rivière de l'Iset, dans le gouvernement de Perm.

Ce que nous avons dit des plaines de la Sibérie peut donner une idée de la plus grande partie de son sol : leur superficie se compose de vastes dépôts de sables et d'argile : celle-ci est imprégnée de sel et renferme souvent du sulfate de chaux ou du gypse. Des collines de grès, de sable, ou même d'argile, s'élèvent çà et là comme pour tracer les bassins de quelques rivières. Les hautes montagnes qui bordent la contrée offrent tant d'intérêt par leur composition géognostique, leur aspect sauvage et pittoresque, la variété des minéraux et des pierres précieuses qu'elles recèlent, et surtout par leur richesse métallique, que nous regrettons que les bornes de ce Traité nous obligent à jeter un coup d'œil rapide sur les particularités qu'elles présentent.

Les monts Ourals, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, réunissent la même variété de roches que les Alpes, l'aspect silencieux et triste du *Schwarzwald*, et, sur une échelle beaucoup plus grande, les mêmes trésors que l'*Erz-Gebirge*. Le *schiste argileux primitif*, c'est-à-dire postérieur aux plus anciennes roches granitiques, forme sur un grand nombre de points la base de la chaîne ouralienne ; sa crête consiste en serpentine. C'est dans une roche analogue que semblent s'être formés les riches dépôts d'or et même de platine qui rendent si précieux les terrains d'alluvions dont on retire ce métal par le lavage. Lorsqu'elle est dans un état complet d'intégrité, on y remarque ces métaux ; la facilité avec laquelle elle se décompose explique comment ils s'en sont détachés. Le fer, le cuivre et le plomb sont plus abondans encore dans les différentes roches de cette chaîne. Le premier de ces métaux forme, près des mines de Nijneï-Tagilsk, une montagne entière, appelée pour cette raison *Magnitnoi* (aimantée), et à sept lieues plus au nord le mont *Garobladogat* s'élevant à 400 pieds sur sa base formée d'une roche appelée *Diorite primitif*. C'est sur le mont Taguilskot et près des limites de la steppe d'Issim que l'on exploite le meilleur fer. Ces différentes localités ne renferment aucune trace d'étain : l'argent et le plomb y sont extrêmement rares.

C'est en 1623 que la première usine fut établie dans les monts Ourals sur la rivière de la Nitva, aujourd'hui on en compte 25 appartenant au gouvernement, y compris une manufacture d'armes blanches pour les armées de terre et de mer ; et 100 appartenant aux particuliers, parmi lesquelles on remarque les établissemens des comtes Démidoff[1]. Voici les résultats annuels de ces diverses exploitations réunies :

Fer de fonte.	125,000,000 kilog.
Fer en barres.	60,000,000 »
Acier.	1,500,000 »
Ancres.	270,000 »
Agrès d'artillerie.	180,000 »
Armes blanches.	30,000 pièces.
Cuivre.	6,600,000 kilog.
Or exploité par le lavage. .	6,000 »
Platine *idem*.	2,500 »

Le nombre d'ouvriers employés dans ces divers établissemens s'élève à environ 12,000 : ce sont des esclaves pour les particuliers, et pour le gouvernement des criminels condamnés aux travaux forcés.

Les alluvions aurifères et platinifères couvrent, à la base des monts Ourals, un espace que l'on ne peut pas évaluer à moins de 130 lieues géographiques de longueur et 12 de largeur ; c'est-à-dire une superficie d'environ 1440 lieues carrées. Que l'on considère la masse de richesses qui y est enfouie, par celle que l'on en a tirée, et qui, d'après des calculs très-probables, peut encore être exploitée pendant trois siècles, et par le volume des morceaux d'or que l'on y trouve, puisqu'on en cite un grand nombre du poids de 10 kilogrammes. Ajoutons à la valeur de ce métal précieux et à celle du platine la valeur du fer et du cuivre que fournit la chaîne ouralienne, et l'on pourra juger de quelle importance la

[1] Les seules fonderies appartenant à ces deux frères fournissent annuellement environ 6,600,000 kilogrammes de fer, 1,000,000 de cuivre, 1,400 d'or et 500 de platine. Le meilleur fer est celui qui sort de leurs mines et de leurs forges.

possession de ce seul coin de la Sibérie est pour le gouvernement russe.

Dans les monts Altaï, M. de Humboldt a reconnu que le granite à gros grains de feldspath offre, plus que partout ailleurs dans les deux mondes, des preuves d'éruption et d'épanchement qui annoncent son origine ignée. Sur la frontière de la Mongolie, non-seulement cette roche se fait jour à travers le schiste argileux, mais elle le recouvre d'une manière si visible qu'il n'est pas permis de douter qu'elle n'ait, pendant sa formation, éprouvé une sorte de liquidité, ou du moins de mollesse déterminée par l'action du feu. D'autres roches qui paraissent volcaniques s'élèvent çà et là en forme de cônes isolés. Les chaînes de collines qui se rattachent aux *Petits-Altaï* sont formées d'un calcaire ancien rempli de coraux et de madrépores. Les roches granitiques des Petits-Altaï recèlent de riches filons d'argent, de cuivre et de plomb : les célèbres mines de la montagne de Schlangenberg près du lac romantique de Kolyvan, alimentent les belles usines de Barnaoul : elles ont pour gisement un porphyre. Ces mines, jointes à celles de Reiders et de Sirisinowski, donnent annuellement près de 20,000 kilogrammes d'argent aurifère. Entre l'Obi et le Iéniseï, les montagnes de Kutznezk, où dominent des schistes argileux, renferment de puissantes couches de houille dont quelques-unes, allumées par la foudre, brûlent depuis environ l'année 1760.

Un granite rouge renfermant des filons de cuivre forme la masse principale des *monts Sayaniens ;* celui qui domine dans les *monts Baïkaliens* contient des lames de mica, tantôt blanc, tantôt noir, d'une si grande dimension que les habitans de la contrée s'en servent pour remplacer les vitres; d'autres montagnes de la même chaîne sont entièrement formées de quartz. Un chaînon moins important en longueur et en hauteur, portant le nom de *montagnes de Nertchinsk*, et dépendant des monts Stanovoï, bordent le cours de l'Onon et celui de l'Argoun. Il est plutôt schisteux que granitique; mais ce qui le rend remarquable, c'est sa richesse minérale : l'or, le fer, l'arsenic et les pierres précieuses y abondent; les mines de plomb argentifère y emploient des milliers de bras. Celles-ci produisent, année commune, 660,000 kilogrammes de plomb et 4,200 d'argent.

Les *monts de la Daourie* ne sont pas moins abondans en filons métallifères; cette chaîne, ainsi que toutes celles qui la suivent en bordant la mer d'Okhotsk et celle de Bering, sont remplies de roches volcaniques qui s'élèvent au milieu des granites et des porphyres; on y voit aussi des montagnes entièrement composées de jaspe de diverses couleurs. Une branche détachée borde le cours de l'Olekma, et passe même la Lena. Sa nature est schisteuse; on y trouve des roches alumifères et de la houille. Elle forme sur les bords de la Lena une suite singulière de rochers pyramidaux.

Maintenant que nous avons examiné avec assez de détails le sol de la Sibérie, qu'il nous suffise de rappeler en peu de mots les principales particularités de son climat. Les trois quarts de cette contrée se trouvent à la latitude de la Norvége et de la Laponie; une partie de la province de Koliwan et la contrée voisine du lac Baïkal sont sur la même ligne que Londres, Berlin et le nord de la France. Les contrées les plus heureuses de la Sibérie n'éprouvent pas même une température aussi supportable que celle de la Norvége. L'hiver règne 9 à 10 mois sur la plus grande partie du sol sibérien. Dès le mois de septembre la neige commence souvent à couvrir la terre; il n'est même pas rare d'en voir tomber au mois de mai. Dans les vastes terrains marécageux que traverse la partie supérieure de l'Obi, le dégel ne pénètre pas à plus d'un pied de la superficie; près de *Iakoutsk*, sous le 62e degré de latitude, Gmelin trouva vers la fin de juin la terre encore gelée à trois ou quatre pieds de profondeur : aussi le froid qui se concentre dans la terre empêche-t-il de creuser des fontaines. A *Krasnoïarsk*, sous le 56e degré, Pallas a vu le mercure se congeler, et devenir malléable. A cette température presque insupportable succèdent subitement les chaleurs les plus fortes, qui obligent souvent le Tongouze à abandonner ses vêtemens, et qui donnent une si grande activité à la végétation que les céréales et autres plantes croissent pour ainsi dire à vue d'œil.

Les orages sont très-fréquens dans les vallées et les montagnes qui bordent la partie septentrionale de la Sibérie; sur les bords de l'océan Glacial, au contraire, à peine si l'on entend le tonnerre, quoiqu'on voie très-distinctement les éclairs. Dans les contrées arrosées par l'Iéniseï inférieur, depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de décembre, les aurores boréales étalent leurs feux magiques et variés; nulle part ce brillant phénomène ne se montre avec plus de magnificence.

La rigueur du climat aurait un avantage pour les nations sibériennes si, en les rendant plus robustes, elle les garantissait de certaines causes de maladies, fléaux de l'humanité dans

les contrées les mieux partagées. Les éternels brouillards qui couvrent les côtes de la Sibérie y perpétuent le scorbut; des brouillards non moins épais et non moins infects règnent dans la plupart des steppes, et principalement dans celle de *Baraba;* aussi les habitans ont-ils tous l'air cacochyme. Dans les montagnes de la Daourie, l'homme est atteint par des fièvres et d'autres maladies que l'on attribue au peu de mouvement que l'air éprouve dans les vallées étroites, et même aux exhalaisons métalliques. Les animaux domestiques ne sont pas exempts de ces funestes influences: dans toutes les steppes la maladie dite *de l'air,* en tatare *jassoua,* qui ne respecte pas l'homme, et qui se déclare par des bubons pestilentiels, attaque le bétail et principalement les chevaux.

Il nous reste maintenant à assigner quelques traits caractéristiques aux différentes nations qui habitent la Sibérie. Au pied des monts Ourals et sur les rives de l'Obi nous trouvons des tribus d'origine finnoise qui paraissent être venues d'Europe : ce sont les *Vogouls* ou *Vogouli-Mansis,* ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes; peuples chasseurs fixés sur les bords des diverses rivières qui se jettent dans l'Irtich, le Tobol, la Kama et l'Obi : leur nombre était jadis considérable : aujourd'hui ils sont réduits à environ 12,000 hommes. Ce sont encore les *Ostiaks,* habitans les deux rives de l'Obi : leur nombre s'élève à 110,000. Aucun caractère ne distingue leur physionomie; ils sont seulement reconnaissables à la couleur rougeâtre de leur chevelure, et à la petitesse de leur taille.

Un peuple qui paraît appartenir à une race particulière, quoiqu'il ait plusieurs traits de ressemblance avec les Finnois, est celui des *Khasovas,* nommés Samoïèdes par les Russes. Ils habitent au nord-est des Ostiaks; on en compte environ 40,000. Ceux que nous avons vus sur la limite de l'Europe sont évidemment leurs frères. La taille de ces peuples est de 4 à 5 pieds. Une tête grosse et plate, un nez écrasé, la partie inférieure du visage très-saillante, une bouche très-fendue, de grandes oreilles, un menton peu barbu, le tout animé par de petits yeux noirs très-vifs, servent à les faire reconnaître.

De nombreuses peuplades tatares occupent avec les Kirghiz la partie méridionale du gouvernement de Tobolsk; les plus reculés vers l'est sont les *Beltyres,* qui ont le singulier usage de suspendre leurs morts aux arbres, au lieu de les enterrer; les *Téléoutes* ou *Télengoutes,* connus aussi sous le nom de *Kalmouks;* les *Taraliens,* qui habitent les environs de *Tara,* sur les deux rives de l'Irtich; les *Abintzys,* que l'on peut regarder comme d'industrieux Tatars, et qui ressemblent parfaitement aux Téléoutes; enfin les *Turalinzis* ou *Turaliniens,* les plus civilisés de tous les Tatars de la Sibérie.

Entre l'Irtich et l'Obi les *Barabintses* doivent leur nom à la steppe de *Baraba,* qu'ils habitent. En *été* ils campent sous des tentes; en hiver ils se rassemblent dans leurs villages. On estime leur nombre à 4,000. Au pied des Petits-Altaï la petite peuplade des *Biriouses* élève des chevaux et des bœufs et passe la plus grande partie du tems à la chasse. Les *Katchins,* leurs voisins, divisés en six hordes, qui vivent sous des tentes de feutre et d'écorce de bouleaux, passent pour les plus malpropres et les plus remuans de tous les peuples nomades de la Sibérie.

Toute la région montagneuse à l'est du lac Baïkal est peuplée de *Bouriats,* l'un des peuples mongols les plus importans des possessions russes. Ils ressemblent extérieurement aux Kalmouks, dont ils se disent les descendans. On trouve parmi eux plus de gens gras; ils ont encore moins de cheveux, et plusieurs n'ont jamais de barbe; leur teint est pâle et jaune; ils manquent de force et de vigueur, et parviennent rarement à un âge avancé. Leur population est estimée à 80,000 ames.

Des différens peuples mantchoux soumis à la nation russe, le plus nombreux est celui des *Tongouzes :* sa population mâle se compose de 50,000 individus. Ils sont ordinairement souples, bien faits, et d'une taille médiocre; leurs yeux sont petits et vifs; leur visage est moins plat que celui des Kalmouks. Cette tribu nomade couvre de ses habitations mobiles un tiers de la Sibérie; elle s'étend depuis les bords de l'Iénisei jusqu'à la mer d'Okhotsk; au sud elle occupe la partie orientale de la Daourie. Ils sont pauvres comme les Samoïèdes, leurs voisins; ceux des bords de la Lena, appelés *Oléniens,* vivent de leurs rennes, de la pêche et de la chasse; les *Lamoutes,* dont le nom signifie *habitans des bords de la mer,* occupent tout le versant qui s'incline vers la mer d'Okhotsk.

Les *Iakouts,* qui habitent à l'ouest au nord des Tongouzes, sur les bords de la Lena jusqu'à l'océan Glacial, paraissent être des Tatares dégénérés, qui se sont fixés dans ces contrées pour se soustraire à la domination des Mongols. Ce peuple, qui surpasse ses voisins en malpropreté, se distingue par la plus prévenante hospitalité. Les individus qui le composent sont au nombre d'environ 100,000.

A l'est des Iakouts, les *Ioukaghirs* occupent presque tout l'espace compris entre les

monts Stanovoï et l'océan Glacial. Ils formaient autrefois une population importante; mais, sans cesse attaqués par les *Koriaks* et les *Tchouktchis*, et décimés par la petite-vérole et les maladies vénériennes, ils se réduisent à quelques centaines de familles, qui ne vivent que de la pêche et de la chasse.

Fixés à l'extrémité orientale de l'Asie, les Tchouktchis sont à l'est des précédens et au nord des Koriaks. Ils se composent d'environ 1000 familles. Nés pour la guerre, ils sont toujours en querelle avec leurs voisins, qui redoutent leur adresse à manier la lance et la fronde.

Les *Koriaks*, dont le nombre ne s'élève pas à 2,000, vivent de leurs rennes ou de la chasse près des bords de l'Anadire et de l'Olutora. Cette petite peuplade se divise en deux parties, l'une sédentaire et l'autre nomade. Dans la première, les hommes sont si peu jaloux de leurs femmes qu'il les offrent volontiers aux étrangers; dans la seconde, les hommes sont au contraire d'une humeur farouche et très-jaloux de leurs femmes, quoique celles-ci se tatouent le visage et soient presqu'aussi laides que leurs maris.

Les naturels du Kamtchatka formaient avant l'établissement des Russes une population de 15,000 individus : aujourd'hui leur nombre ne s'élève pas à 3,000. Les *Kamtchadales* sont petits, mais robustes; ils prennent beaucoup d'exercice et paraissent insensibles aux intempéries des saisons. Leurs femmes ont la peau brune, mais fine, la main et le pied petits, et la taille bien prise. Ce peuple est doué d'une grande intelligence et d'un génie imitateur, qui devrait engager le gouvernement russe à favoriser le développement de ses facultés intellectuelles et à lui inspirer quelques principes de morale. Les deux sexes ont le tempérament ardent : le poisson salé dont ils se nourrissent, l'influence même du climat leur donnent un penchant incroyable pour le libertinage. Les hommes sont principalement adonnés à la pêche; pendant l'été les femmes vont dans les bois recueillir des végétaux; c'est alors qu'elles s'abandonnent, dit-on, à une sorte de frénésie qui ressemble à celle des bacchantes.

Faisons maintenant connaître les provinces et les villes de la Sibérie.

Le gouvernement russe, malgré la ligne de démarcation qu'offrent les monts Ourals, qui séparent l'Asie de l'Europe, comprend dans les deux gouvernemens de Perm et d'Orenbourg une petite partie de l'Asie. Dans le premier de ces gouvernemens, *Ekaterinbourg*, ou, comme les Russes l'appellent, *Iekaterinbourg*, ville de 2,000 maisons, est le siége de l'administration générale des mines, dont la juridiction s'étend sur toutes celles de la Sibérie. L'exploitation et la fonte des minerais de fer et de cuivre, et le lavage de l'or que l'on tire de ses environs, forment sa principale industrie. *Irbit*, qui n'a qu'un millier d'habitans, est célèbre par une grande foire qui s'y tient tous les ans, depuis le 15 février jusqu'au 15 mars, dans laquelle des marchands boukhares, tatars, persans et arméniens concluent des marchés qui s'élèvent jusqu'à plusieurs millions de francs. *Nijnei-Neviansk* est importante par son industrie et par sa population : elle fabrique de la tôle et renferme 12,000 habitans. Dans sa partie asiatique le gouvernement d'Orenbourg comprend la ville de *Troïsk*, le rendez-vous des caravanes kirghizes.

Le *gouvernement de Tobolsk*, qui occupe sur les bords de l'Obi, de l'Irtich et du Tobol une superficie de 75,000 lieues, ne renferme que des villes peu importantes; cependant le sol y est d'une fertilité extraordinaire; les engrais y sont inutiles; les céréales y réussissent partout; la paresse des habitans semble être le seul obstacle aux développemens de l'agriculture. L'air y est sain. Aux rigueurs d'un long hiver, pendant lequel le thermomètre descend quelquefois à 40 degrés au-dessous de zéro, succèdent d'insupportables chaleurs, qui, dans leur courte durée, font monter le thermomètre à 28 degrés. *Tobolsk*, au confluent du Tobol et de l'Irtich, est assez bien bâtie et divisée en deux quartiers. La ville haute est à 200 pieds au-dessus de la ville basse; on communique de l'une à l'autre par des escaliers. La cathédrale et le palais épiscopal sont les principaux édifices de cette ville, généralement bâtie en bois, dont la population s'élève à près de 25,000 ames, et qui passa long-tems pour la capitale de la Sibérie. De nombreux clochers lui donnent de loin un aspect magnifique.

Ce gouvernement est divisé en huit arrondissemens : celui de Berezof est par son étendue l'un des plus considérables. Il se prolonge jusqu'aux golfes de Kora, d'Obi et de Taz, espace deux ou trois fois plus grand que la Finlande ou la Norvége, et situé sous les mêmes latitudes, mais deux ou trois cents fois moins peuplé encore. *Berezof*, son chef-lieu, sur l'un des bras de l'Obi, doit son nom à un bois de bouleau qui occupait le lieu où cette ville fut bâtie, en 1593. Elle ne se compose que de 200 à 300 maisons. Le pays marécageux, couvert de buissons et d'arbustes rabougris, seuls végétaux qui languissent sur

un sol qui degèle à peine à une profondeur de quelques décimètres pendant le long jour de l'été, l'*Obdorie* enfin forme la plus grande partie du territoire de Berezof. *Sourgout*, sur l'Obi, *Tara*, sur l'Irtich, *Ialoutorovsk*, sur le Tobol, sont des villes sans importance, quoique chefs-lieux d'arrondissement. *Kourgan*, autre chef-lieu, fondée en 1782, dans un pays agréable et fertile, n'a encore que l'apparence d'un village; mais *Tourinsk* et *Tioumen*, toutes deux au bord de la Toura, sont des villes de 6 à 8,000 ames. *Ichim*, la principale ville de la steppe des Kirghiz de la moyenne horde, est arrosée par l'Ichim et peuplée de 3,000 habitans. La peine capitale étant depuis long-tems remplacée en Russie par l'exil, une partie de la population du gouvernement de Tobolsk se compose d'exilés et de colons russes, le reste appartient à des Cosaques, à des Ostiaks, des Vogouls, des Touralinzes et à d'autres peuples tatars.

Le *gouvernement de Tomsk*, à l'est du précédent, est moitié moins étendu. *Tomsk*, sa capitale, est arrosée par le Tom, affluent de l'Obi; les embellissemens successifs qu'on y a faits, l'importance commerciale qu'elle a acquise la placent au troisième rang parmi les villes de la Sibérie. Ses nouvelles rues sont larges et alignées; elle est le rendez-vous d'un grand nombre de marchands russes, tatars et kalmouks. *Kaïnsk*, chef-lieu d'arrondissement sur la rive droite de l'Om, a été bâtie pour mettre les sujets russes à l'abri des incursions des Barabintsçs, des Kalmouks et des Kirghiz qui habitent la steppe de Barabin. Elle est entourée d'un rempart en terre et défendue par une petite garnison. Le principal commerce de cette petite ville consiste en fourrures. *Barnaoul*, assez bien bâtie et peuplée de 6,000 ames, doit son importance aux fonderies et aux usines qui l'entourent. Elle est le siége de la direction supérieure des mines de l'Altaï. *Kolyvan* ne mérite d'être citée que parce qu'elle est le chef-lieu d'un arrondissement qui nourrit une quantité prodigieuse de bêtes à cornes, et qui possède de grandes exploitations de mines, dont les plus considérables sont celles d'argent. A *Tomskoïsavod*, les principales mines sont celles de fer; à *Sousounsk*, qui possède un hôtel des monnaies, les minerais de cuivre et de plomb alimentent plusieurs usines.

La *province d'Omsk*, vers la steppe de Barabin, ne présente rien de particulier. *Omsk*, son chef-lieu, situé au confluent de l'Om et de l'Irtich, est fortifié et gardé par une garnison de 4,000 hommes. *Petropavlosk*, autre forteresse sur la ligne d'Ichim, est un des principaux bureaux de douane de la Sibérie.

En descendant l'Iéniseï on arrive dans le *gouvernement d'Iéniseïsk*, où le sol est si fertile qu'on n'en laboure que la superficie et qu'on peut l'ensemencer pendant 5 ou 6 années de suite avant d'y mettre de l'engrais. Sa longueur est de 660 lieues et sa largeur de 280; ce qui donne à sa surface une étendue presque égale à cinq fois celle de la France. Mais le nord de cette contrée n'offre que des déserts au milieu desquels errent quelques tribus d'Ostiaks, de Samoïèdes, de Iakouts, de Tongouzes et de Tchapoghis. Au sud elle est assez peuplée : les Russes et les Cosaques y ont élevé des villages, des bourgs et des villes; tandis que de grands espaces sont parcourus par les Beltiris, les Koibalis, les Segaïtzis, les Katchinzis, les Kamasintzis et les Iarintzis, tribus peu nombreuses et sauvages. Tous ces peuples réunis ne forment pas une population de 190,000 individus.

Krasnoïarsk, chef-lieu de ce gouvernement, est entourée de murs et assez bien bâtie : les marchands qui vont faire le commerce de pelleteries avec les Chinois s'y approvisionnent; cependant elle ne compte pas plus de 4,000 habitans. *Iéniseïsk*, à 60 lieues au nord-ouest de la précédente, est presque deux fois plus peuplée. Son commerce, beaucoup plus florissant, attire chaque année dans son enceinte des Grecs et des Arméniens. A 50 lieues au sud de Krasnoïarsk, sur la rive droite du Iéniseï, le fort d'*Abakaus*, construit en 1707 par ordre de Pierre le Grand, renferme 130 maisons et une église en bois. L'emplacement qu'il occupe est environné de montagnes et passe pour le lieu le plus chaud de la Sibérie. Dans ses environs, on trouve d'anciens tombeaux renfermant des armes, des ornemens, des monnaies en or, en argent, en cuivre et en fer, monumens de l'industrie des anciens peuples de la Sibérie. Sur les bords de la Koksa, de la Birioussa et du Tom, plusieurs rochers présentent des figures d'animaux et des caractères inconnus grossièrement sculptés.

Passons maintenant à la Sibérie orientale. Le *gouvernement d'Irkoutsk* est peuplé de colons russes, de Cosaques, d'individus condamnés à l'exil, et d'indigènes nomades dont les plus nombreux sont les Tongouzes. *Irkoutsk*, sa capitale, est située à 13 lieues du bord occidental du lac Baikal, sur l'Angara, qui le partage en deux portions à peu près égales. Elle est murée et entourée de fossés. Ses maisons sont en bois, mais bien bâties; ses rues sans pavés, mais larges et droites, et sa population d'environ 30,000

ames. Elle possède une bibliothèque, un cabinet de minéralogie, des écoles et un théâtre. On y compte plusieurs fabriques de différens genres, et son commerce annuel est évalué à 4,000,000 de francs. *Kiakhta*, sur la limite de l'empire chinois, est peu peuplée, mais célèbre par le commerce qu'elle fait entre la Russie et la Chine. Elle est entourée de bastions et défendue par un fort. *Nertchinsk* est, comme Kiakhta, une ville qui ne renferme pas plus de 2,000 ames : elle n'est intéressante que par les mines de ses environs, qui occupent un grand nombre d'exilés. Les montagnes qui l'entourent n'offrent que des rochers escarpés couverts d'arbres résineux et couronnés par la neige; l'air qu'on y respire est vif et froid, même pendant l'été.

La *province d'Iakoutsk*, beaucoup plus vaste que toutes celles que nous avons parcourues, occupe la plus grande partie du bassin de la Lena. On lui donne 400 lieues de largeur et 600 de longueur; sa superficie est de 184,000 lieues, c'est-à-dire sept fois plus grande que celle de la France. Son territoire, généralement inégal et montagneux, renferme de vastes plaines, mais son sol est stérile; aussi sa population ne s'élève-t-elle qu'à 140,000 ames. Ce n'est que sur les bords de la Lena que l'on trouve quelques petites villes et des villages dispersés çà et là. *Iakoutsk*, sa capitale et la plus importante de ses cités, est arrosée par la Lena, qui y forme plusieurs îles. Elle est le rendez-vous des chasseurs et l'entrepôt des fourrures dont s'approvisionnent les marchands russes et chinois. On évalue à 7,000 le nombre de ses habitans.

Jusqu'aux extrémités septentrionales de la province, rien ne fixera notre attention, si ce n'est, à Kourmak-Sourka, la Lena offrant à la sortie des montagnes le coup d'œil le plus pittoresque et le plus majestueux. Sur les côtes de cette partie de la Sibérie l'océan Glacial paraît couvert d'îles. Celles qu'on trouve à l'embouchure de la Lena ne sont, comme toute la côte, que de grandes tourbières posées sur des glaces qui ne dégèlent jamais. Des îles plus dignes d'attention sont celles de Liakhof, qui, visitées en 1711 et 1724, puis oubliées, portent le nom d'un négociant russe qui les retrouva en 1774. Ces îles désertes forment un archipel appelé *Nouvelle-Sibérie*, du nom de la plus considérable. Elles sont composées de sable et d'argile, renfermant une immense quantité d'ossemens d'éléphans et de bois pétrifié; l'ivoire qu'on en retire est aussi blanc et aussi recherché dans le commerce que celui que fournissent l'Asie et l'Afrique.

Les deux dernières provinces que nous allons parcourir appartiennent aux parties les plus orientales de la Sibérie. Nous les visiterons plus rapidement encore que les précédentes, car elles sont moins étendues, moins peuplées, et surtout dépourvues de villes dignes de quelque attention. La *province d'Okhotsk* n'est qu'une longue contrée stérile dont les habitans font venir leurs vivres de celle d'Iakoutsk; elle est partagée dans toute sa longueur par les monts Stanovoï et couverte de bois et de marais. *Okhotsk*, la seule ville à l'embouchure de l'Okhota, petite rivière qui se jette dans la mer à laquelle cette capitale donne son nom, ne se compose que d'environ 150 maisons. C'est de son port que se fait la principale communication avec le Kamtchatka, et que s'expédient les marchandises destinées pour l'Amérique russe.

La *province du Kamtchatka* comprend toute la presqu'île de ce nom. Nous avons parlé de ses volcans; nous ne dirons qu'un mot de sa principale rivière, appelée aussi la Kamtchatka. Elle coule du sud-ouest au nord-est, et, après un cours de 140 lieues, elle se jette dans la mer de Bering, à *Nijneï-Kamtchatk*, l'une des quatre villes des Kamtchadales, la résidence de l'archi-prêtre de toute la péninsule. *Avatcha* ou *Petropavlofsk*, nom qui signifie *port de Saint-Pierre et de Saint-Paul*, est la capitale de la province. Cette ville ne renferme pas 2,000 ames, mais on y remarque quelques maisons assez belles et un hôtel des douanes bien bâti. Son port doit sa sûreté et sa commodité à sa profondeur. A *Bolchéretsk* les habitations, au nombre d'une soixantaine, sont faites de troncs d'arbres et couvertes en chaume. On y élève une grande quantité de chiens qui remplacent les rennes et les chevaux : ce sont eux qui transportent toutes les marchandises qui s'expédient de cette petite place de commerce dans les autres lieux du Kamtchatka.

Quelque peu importantes qu'elles soient, nous ne devons pas passer sous silence les îles qui bordent l'extrémité orientale de la Sibérie. L'île Bering, qui porte le nom du célèbre navigateur suédois qui la découvrit en 1740, et dont elle fut le tombeau, est inhabitée et dépourvue de bois : cependant le froid n'y est pas très-rigoureux. *Mednoi-Oltrow* ou l'*île du cuivre*, qui tire son nom de la grande quantité de cuivre natif que l'on y trouve sur le rivage occidental, n'est peuplée que de renards bleus, et sert de rendez-vous aux morses ou vaches marines, et aux loutres de mer. Les *îles des Ours*, qui bordent la côte septentrionale du pays des Tchouhoclin, ne sont pas dépourvues de vé-

gétation ; mais, dans le détroit de Bering, les deux îles *Ighellin* et *Imaglin* offrent si peu de végétaux aux peuplades qui les habitent, qu'elles remplacent le bois par des os de baleine.

TABLEAU de la superficie de la population des huit provinces et gouvernemens de la Sibérie.

GOUVERNEMENT DE TOBOLSK.

Superficie par lieues carrées.	Population absolue.	Population. par lieue carrée.
60,000 ?	600,000.	10.

Villes.

Tobolsk.	25,000
Tara.	3,000
Ichim.	1,000
Kourgan.	3,000
Ialoutarofsk.	2,000
Tioumène.	8,000
Tourinsk.	6,000
Sourgoute.	2,000
Beresof.	2,000

GOUVERNEMENT DE TOMSK.

41,000	350,000	8

Villes.

Tomsk.	9,000
Kainsk.	3,000
Bornaoul.	6,000
Kolyvano-Vosskrecensk.	4,000
Narym.	2,000
Kouznetsk.	4,000
Sousoun.	2,000
Tcharychsk.	2,000

GOUVERNEMNNT D'IRKOUTSK.

63,000	630,000	10

Villes.

Irkoutsk.	30,000
Seleunguinsk.	3,000
Kiakhta.	2,000
Nijnei-Oudinsk.	2,000
Nertchinsk.	2,000
Kirennsk.	1,000

GOUVERNEMENT D'IÉNISEISK.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
129,000	185,000	1

Villes.

Krassnoyarsk.	4,000
Kansk.	1,000
Atchinnsk.	1,000
Iéniseisk.	»
Touroukhansk.	»

PROVINCE D'OMSK.

33,000	40,000	1

Villes.

Omsk.	3,000
Pétropavlofsk.	1,000
Semipolatinnsk.	1,000
Oust-Kamenogororsk.	4,000

PROVINCE D'IAKOUTSK.

183,500	147,000	0,8

Villes.

Iakoutsk.	4,000
Vilonisk.	500
Vitimskoi.	600
Verkhoyansk.	500

PROVINCE D'OKHOTSK.

22,500	7,000	0,3

Villes.

Okhotsk.	2,000
Ijiguinnsk.	300

PROVINCE DE KAMTCHATKA.

25,000	6,000	0,2

Villes.

Pétropavlofsk.	500
Nijnei-Kamtchatsk.	300

CHAPITRE SOIXANTE-UNIÈME.

Description des îles de l'Asie orientale. — Empire du Japon.

Depuis l'extrémité méridionale du Kamtchatka s'étend, dans la direction du sud-ouest, une longue suite d'îles qui occupent un espace d'environ 800 lieues. Les plus septentrionales, appelés les Kouriles, forment avec celles d'Ieso et de Saghalien-l'enceinte méridionale de la mer d'Okhotsk; celles d'Ieso et du Niphon circonscrivent, avec les côtes de la Mantchourie, la mer du Japon; l'île Kiusin forme, avec l'extrémité de la

presqu'île de Corée, le détroit de Corée; enfin les îles Lieukien et celle de Formose constituent, avec les côtes orientales de la Chine, les limites de la mer jaune.

Les îles *Kouriles*[1] occupent sur une seule ligne une étendue de 250 lieues; l'archipel qu'elles forment se divise en deux parties : les plus septentrionales sont appelées les *Petites Kouriles*, et dépendent de la Russie. On désigne les principales sous les noms suivans : *Choumchou, Paromouchir, Onekotan, Kharamakotan, Ketoï, Simousir,* et *Ouroup*. Les *Grandes Kouriles* appartiennent au Japon. Les plus importantes sont : *Itouroup, Kounachir* et *Tchikotan*. Le climat des ces îles est froid et humide; les brouillards y règnent presque continuellement; cependant l'air y est sain. Leur constitution géognostique est entièrement volcanique : on y ressent souvent de violens tremblemens de terre. Dans les Petites Kouriles, *Rachotka* et *Ikarma* ont chacune un volcan qui portent les traces d'une récente activité; à *Ousi-Schir*, le long des côtes, plusieurs sources chaudes jaillissent avec violence. En général, ces îles, dont quelques-unes brûlent encore, offrent un sol ingrat que les habitans, Kamtchadales d'origine, sont incapables de fertiliser.

Les *Grandes Kouriles* présentent plus de ressources à des colons intelligens : la végétation y est belle; les plantes potagères y réussissent. Leurs habitans, appelés *Kouriles velus*, de la même race que les Aïnos d'Ieso et de Saghalien, sont petits et couverts de poils. On les dit humains, honnêtes, hospitaliers entre eux, mais remplis d'aversion pour les étrangers. La chasse et la pêche, l'échange des fourrures, du poisson sec et de l'huile de baleine, contre divers produits du Japon, forment toute l'industrie des petites et des grandes Kouriles.

Les importantes îles d'Ieso, de Niphon, de Sikokf et de Kiusiu ou *Kiou-Siou*, entourées d'une foule de petites îles, forment l'*empire du Japon*, que les Chinois ont d'abord nommé *Yang-hou*, c'est-à-dire atelier du soleil; puis *Hou-Koué*, royaume des esclaves; et enfin, suivant Kœmpfer, *Je-pen* ou *Je-poun*, contrée du soleil levant. D'autres pensent cependant que c'est du nom de Nifon ou Nipon, donné par les naturels à la plus grande de ces îles, que les Européens ont fait celui de Japon.

Commençons la description de cet empire par celle de la plus septentrionale de ses quatre grandes îles. On la désigne sous les noms de *Jesso, Jeso* ou *Yeso, Tchika* et *Matsmaï*[1]. Sa longueur est de 130 lieues, et sa largeur de 80. Elle offre de tous côtés des montagnes élevées couvertes de belles forêts remplies de cerfs, d'ours et de toute sorte de gibiers, des vallées fertiles en millet et en fèves, et des côtes abondantes en loutres, en phoques, en baleines et en saumons. C'est vers les côtes que la population est concentrée. Au bord d'un détroit qui sépare Niphon d'Ieso, s'élève en amphithéâtre la ville maritime de *Matsmaï*. Ses édifices sont en bois, mais couverts en pierres; son port est profond et peut recevoir des navires européens d'un fort tonnage; sa population, enrichie par le commerce, s'élève à 50,000 individus.

Niphon, la principale des îles japonaises, a 300 lieues de longueur et 80 dans sa plus grande largeur[2]. Elle est hérissée de montagnes et de collines, dont la plupart sont volcaniques et dont quelques-unes jettent des flammes et de la fumée. Ses côtes, parsemées de rochers, sont battues par les flots d'une mer orageuse; son sol, peu fertile, est souvent tourmenté par des commotions souterraines; mais les vallées et les plaines, humectées par un grand nombre de rivières et de ruisseaux, dont l'industrie des Japonais a, par des canaux d'irrigation, augmenté l'utile influence, les montagnes, les pentes même des volcans, embellies par de nombreuses espèces de végétaux inconnus à nos régions tempérées, présentent l'intéressante image de l'industrie humaine au milieu des traces des révolutions physiques. Malgré des hivers très-froids et des étés très-chauds, le climat est salubre; le tems est variable pendant la plus grande partie de l'année; les tempêtes et les ouragans caractérisent l'époque des chaleurs; mais l'abondance des pluies bienfaisantes, le travail et les engrais parviennent à vaincre la stérilité du sol.

Les métaux précieux abondent dans l'île : l'or s'exploite par le lavage dans des sables d'alluvions, tellement riches, que, pour ne point en abaisser le prix par une trop grande abondance, l'exploitation en est limitée par les lois. L'argent est soumis à la même restriction; les mines de cuivre sont également d'une richesse remarquable; elles fournissent

[1] Comprises entre le 43e degré 40 minutes et le 51e de latitude septentrionale, et entre le 142e degré 30 minutes et le 154e de longitude orientale.

[1] Elle est située entre les 41e et 45e degrés de latitude nord et entre le 138e et 144e de longitude est.

[2] Elle est située entre 38 degrés 30 minutes et 41 degrés 30 minutes de latitude septentrionale et entre 128 degrés 30 minutes et 140 degrés de longitude orientale.

à d'importantes exploitations; le mercure offre dans ses gisemens des variétés précieuses pour les minéralogistes; le fer est le moins commun de tous les métaux. Les montagnes volcaniques fournissent à la consommation et au commerce, du soufre et du bitume, et aux habitans des sources minérales utilement employées dans diverses maladies. Il paraît que dans le nord de l'île la houille se montre en couches d'une grande épaisseur.

Choisissons dans les cinq grandes provinces qui divisent l'île de Niphon les principales villes dont il est utile de donner une idée. La capitale de l'empire du Japon se nomme *Iédo*, *Yedo* ou *Okhio*. Elle est située au fond d'une baie sur la côte orientale de Niphon, et traversée par la rivière de *Toniak*, qui se décharge par plusieurs embouchures. Son port est si peu profond que les navires européens ne peuvent s'en approcher qu'à la distance d'environ deux lieues. Cette capitale est l'une des plus vastes et des plus peuplées du monde; elle n'a pas moins de dix lieues de circonférence; son enceinte est formée par de hauts remparts de terre plantés d'arbres; elle est traversée dans différens sens par des canaux qui ont été construits moins dans la vue de favoriser le commerce que d'offrir des ressources contre les violens incendies qui désolent d'autant plus fréquemment cette ville, qu'elle est presqu'entièrement construite en bois. Quoique son plan ne soit pas aussi régulier que celui de la plupart des villes du Japon, presque toutes ses rues sont alignées et se coupent à angles droits. Les maisons ne se composent que d'un étage, et comme le rez-de-chaussée seul est habité, l'étage supérieur servant généralement de grenier, il est difficile de croire que dans l'enceinte que nous venons de lui donner, d'après des calculs qui nous semblent exacts, on puisse ajouter foi au rapport des Japonais, qui lui donnent 280,000 maisons et 1,300,000 habitans: d'autant plus que de cette enceinte il faut retrancher celle du palais impérial, auquel on ne peut pas donner moins de deux lieues de tour. Ce palais est le seul édifice remarquable d'Iédo; il est entouré de remparts et de fossés pleins d'eau sur lesquels s'abattent des ponts-levis. Les constructions extérieures servent d'habitations aux grands dignitaires de l'empire. La seconde enceinte est réservée aux premières familles de la noblesse japonaise, aux principaux officiers de la couronne et aux fonctionnaires que l'on peut assimiler à nos conseillers d'état. Ces deux séries d'habitations forment plusieurs rues qui donnent à ce palais l'aspect d'une seconde ville au milieu de la capitale. La partie centrale, où réside le souverain, s'élève sur une hauteur et domine toute la ville, quoiqu'elle ne soit aussi composée que d'un rez-de-chaussée. Il est surmonté d'une tour carrée à plusieurs étages, marque de prééminence interdite aux grands seigneurs dans la capitale, mais dont chacun d'eux jouit dans ses domaines. L'aspect du palais est majestueux; les toits sont ornés de dragons dorés; les portes sont également chargées de dorures, et tout l'ameublement consiste en nattes blanches garnies de franges d'or.

La fréquence des tremblemens de terre que l'on ressent à Iédo est probablement la seule cause qui fait que cette ville renferme si peu d'édifices remarquables et qui a fait adopter dans les habitations un papier transparent au lieu de vitres. Il est cependant une construction que nous ne devons point passer sous silence : c'est le fameux pont appelé *Niphon-Bas* ou *Pont du Japon*, d'où l'on compte les distances sur tous les grands chemins de l'île. Il est long de 240 pieds et construit en bois de cèdre bordé de balustrades ornées de boules en cuivre doré.

La seule ville importante que l'on trouve vers l'extrémité septentrionale de l'île de Niphon, est *Nambou* ou *Nubo*, sur la côte orientale, avec un port assez fréquenté. En se dirigeant vers le sud-ouest, on voit *Odewara*, où l'on prépare le cachou, improprement appelé terre odorante du Japon, puisque c'est une sorte de fécule que l'on tire de la gousse d'une espèce d'acacia (*acacia catechu*), et dont on fait une pâte stomachique. *Meaco* ou *Kio*, la seconde ville de l'empire, dont elle était autrefois la capitale, est celle du Japon qui offre le plus d'édifices remarquables. Iédo est la résidence de l'empereur ou du *Djogoun*; Meaco est celle du *Daïri*, souverain spirituel descendant des anciens empereurs et révéré comme le chef de la religion. Son palais, entouré de murs et de fossés, forme, comme celui du monarque à Iédo, une sorte de petite ville. Dans la partie occidentale de cette grande cité, on remarque un palais impérial où le chef de l'Eglise réside quelquefois. Nous n'entreprendrons point de citer les principaux palais : leur nombre dépasse 130; mais celui des temples peut donner une idée du zèle avec lequel les Japonais s'acquittent de leurs devoirs religieux : on en compte plus de 6,000 dans cette ville de 500,000 habitans. Les plus remarquables sont : le temple impérial de *Tchouguinin*, immense monastère composé de 28 temples et entouré de jardins delicieux; le *Kio*

nitz, surmonté d'une haute tour; le *Gibon* ou le temple des fleurs; le *Daïbout*, construit en marbre et renfermant la statue dorée du dieu Daïbout, dont les dimensions colossales impriment aux dévots Japonais le respect et l'effroi : six personnes peuvent se tenir commodément assises dans sa main; enfin le temple de *Quanvon*, qui rivalise avec le précédent par la taille colossale de la statue du dieu dont les 36 mains s'élèvent au-dessus d'un groupe de six statues de héros d'une taille gigantesque. Meaco est le centre des sciences, de la littérature et des beaux-arts; c'est de ses imprimeries que sortent la plupart des livres japonais, et l'almanach impérial, l'un des ouvrages les plus importans et les plus utiles qui se publient dans cet empire. Cette ville est encore la plus célèbre par ses manufactures de tissus et par ses belles porcelaines.

A 8 lieues au nord-est de Meaco l'importante *Nara* mérite encore notre attention : le nombre de ses temples la range aussi parmi les villes saintes; ils sont presque tous relatifs à la religion de Sinto, tandis qu'à Meaco ce culte rivalise avec celui de Bouddha. L'un des plus importans est le temple de Koubosi : il est précédé de trois vastes cours qui s'élèvent en amphithéâtre et auxquelles on monte par de superbes escaliers; chacune d'elles est ornée de figures colossales; de chaque côté de la porte du temple s'élèvent deux lions d'une taille monstrueuse. A l'extrémité du sanctuaire on voit trois énormes statues, dont la plus grande, placée entre les deux autres, est celle du dieu Siaca; de beaux jardins entourent ce superbe édifice. Un autre temple qui rivalise avec celui-ci est consacré à Daïbout; il est environné d'un portique soutenu par 98 colonnes de six pieds de diamètre; la statue du dieu est en cuivre, et d'une telle dimension, que sa poitrine à 46 pieds de largeur. *Ozaka*, située à l'embouchure du Yedogava, est regardée comme le port de Meaco et comme une des villes maritimes les plus florissantes de l'empire. Sa population dépasse 700,000 ames. Les canaux dont elle est coupée et que l'on passe sur des ponts de cèdres, rappellent Venise; les plaisirs qui y règnent, joints à l'abondance et au bas prix des vivres, y attirent les Japonais qui cherchent des loisirs voluptueux. Cette ville renferme un jardin botanique où l'on cultive avec le plus grand soin tous les végétaux qui croissent au Japon. Telles sont les principales cités que nous offre l'importante île de Niphon.

Sikokf, au sud-ouest de la précédente, est une île de 36 lieues de longueur sur 20 de largeur. On connaît peu ses villes. On sait seulement que sur la côte au nord-est, *Ava* possède un bon port. *Kiou-sion* ou *Ximo*, la plus méridionale et la plus occidentale des îles du Japon, est longue de 80 lieues et large de 20. Visitée dans ces derniers tems par les navigateurs européens, ses caps ont reçu les noms de quelques Européens célèbres. Ainsi le cap Tchitchakof forme son extrémité méridionale, et sur la côte orientale on distingue ceux de Nagaef, de d'Anville et de Cochrane. Son intérieur est couvert de hautes montagnes dont quelques-unes sont des volcans redoutables; la plus remarquable de leurs cimes a reçu de Krusenstern le nom de pic Horner. La nature s'est plue à embellir cette île, et l'agriculture en a fait une des plus riches contrées du Japon; mais elle est exposée à de violens tremblemens de terre. Le 1er avril 1826 elle éprouva une terrible secousse qui répandit la désolation dans toute la partie méridionale; pendant cette épouvantable convulsion le mont Illigigama lança d'abord jusque dans la mer une immense quantité de rochers, et vomit ensuite un énorme torrent qui détruisit tout ce qui se trouva sur son passage. Cette île formait autrefois, suivant le voyageur Kæmpfer, un royaume à part. Elle renferme encore des villes considérables telles que *Sanga*, célèbre par ses belles femmes et ses fabriques de porcelaine presque transparente, et *Nagasaki*, l'une des plus importantes places de commerce du Japon, et la seule où les Européens aient la permission d'établir des comptoirs; encore cette permission n'est-elle accordée qu'aux Hollandais depuis l'année 1639, que les Portugais s'en firent chasser après s'être rendus suspects au gouvernement. C'est aussi la seule ville où les Chinois soient admis à faire le commerce.

A l'époque où les Portugais, vers la première moitié du xvre siècle, abordèrent dans ces parages, les îles de *Firando* et d'*Amakousa* acquirent quelque célébrité par les succès des premiers missionnaires chrétiens; c'est dans cette dernière que les jésuites fondèrent un collége où ils établirent une importante imprimerie. A l'est de Niphon la domination japonaise enveloppe un petit groupe d'îles volcaniques où l'on remarque un volcan encore brûlant. La plus considérable porte le nom de *Fatsisio* ou d'*île malheureuse*. Elle est bordée de tous côtés par des rochers escarpés qui ne sont accessibles qu'au moyen d'échelles de cordes; la seule ville qu'elle renferme porte le même nom. C'est dans cette île qu'on relègue les criminels d'état et les courtisans disgraciés : ils y sont employés à tisser des étoffes de soie dont les dessins

bizarres semblent être les produits d'une imagination agitée.

Les Japonais, par une taille moyenne, un œil oblong et petit, une tête large, un nez gros et des cheveux noirs, paraissent être produits par le mélange de Chinois et de Mongols; cependant leur langue renferme peu de mots chinois et n'offre aucun rapport ni avec le mantchou ni avec le kourilien. Leurs annales comme leur origine se perdent dans l'obscurité de l'histoire. Ce qu'elles offrent de plus vraisemblable, c'est que vers le VIIe siècle avant notre ère, un homme appelé Sin-Bou, c'est-à-dire *guerrier divin*, et qui venait probablement de la Chine, civilisa le Japon. La famille des Daïri prétend descendre de ce personnage, dont la mémoire est encore vénérée. Les anciens Daïri réunissaient l'autorité spirituelle à la temporelle; mais vers la première moitié du XIIe siècle un *Djogoun* ou général d'armée, profitant des troubles qui divisaient l'empire, s'empara d'une portion du pouvoir. C'est depuis l'année 1585 que le Djogoun possède seul la puissance civile et laisse au Daïri le soin des affaires religieuses. Deux religions distinguent les Japonais sans les diviser : la plus ancienne est le *Siouto* ou la doctrine de Confucius; la seconde, qui fut introduite au Japon vers le Ier siècle de notre ère, est le *Boudso* ou le culte de Bouddha. Amalgamé avec le Siouto, il a fait naître dans ce pays une foule de pratiques superstitieuses et encouragé l'établissement de moines, de religieuses, et de confréries de tous genres.

La superstition n'est pas le seul défaut que l'on reproche au Japonais : il est orgueilleux, défiant, dissimulé, vindicatif; cependant on s'accorde à dire que chez lui les bonnes qualités l'emportent sur les mauvaises : ainsi il est actif, sobre, poli et courageux. Nul peuple n'est moins enclin au vol; nul aussi ne fait moins de cas de la vie. Les voyageurs nous disent que tout homme en place convaincu d'un crime est obligé de se couper le ventre s'il veut sauver l'honneur de sa famille, et que les jeunes gens s'exercent de bonne heure à cette opération afin de s'en acquitter avec grâce et dextérité : cette coutume est, selon nous, une grande preuve de dépravation; ne vaudrait-il pas mieux, en effet, s'étudier à ne pas mériter cette peine? Les Japonais sont habiles dans plusieurs arts; ils excellent à fabriquer les étoffes de soie et de coton; on connaît la beauté de leurs porcelaines. Leur commerce intérieur est très-florissant; pour le faciliter, le gouvernement prend le plus grand soin des routes dans toute l'étendue de l'empire; celles-ci sont arrosées pendant les chaleurs de l'été. Ainsi chez ce peuple que nous regardons comme bien inférieur aux Européens, nos gouvernemens civilisés pourraient aller prendre des leçons d'administration intérieure.

Depuis la révolution de 1585 les navires japonais ne sillonnent plus les mers de la Chine et des Indes, l'État n'a plus de marine, le pays est séquestré des autres nations, et des lois sévères punissent ceux qui, franchissant les limites de l'empire, s'éloignent des îles qui en dépendent. Cependant, malgré cette mesure qui interdit au gouvernement japonais jusqu'à la pensée d'étendre ses possessions, il entretient une armée de 120,000 hommes, et laisse peser sur 30 millions d'individus qui composent la population, une masse d'impôts que l'on estime à près d'un milliard.

TABLEAU des divisions administratives et de la population de l'empire du Japon.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
28,000.	30,000,000	1071.

DIVISION DE NIPHON.

Partagée en 5 grandes régions et en 55 provinces.

L'OTCHIO,
8 provinces.
Moussai, Kadsouse, Fitats, Mouts ou Osiou, Ava, Simosa, Simodsouke, Dewa.

LE QUANTO,
10 provinces.
Yetsougo, Fida, Koodsouke, Sinano, Kai, Sangami, Idsou, Sourouga, Tootomi, Mikava.

L'YETSEGHEN,
9 provinces.
Iga, Isé, Ovari, Mino, Sado (île), Yetsisien, Yetstsien, Kanga, Noto.

L'YETSEN,
13 provinces.
Oumi, Vakasa, Tango, Tamba, Yamatfouro, Sitso, Farima, Kavatsi, Yamatto, Xima, Kino-koum, Isoumi, Avadsi (île).

L'YAMAISOÏT,
15 provinces.
Bisen, Bitchou, Bingo, Aki, Foki, Inabe, Tsousima (île), MEACO, Souvo, Nagato, Ivami, Isoumo, Mimasaka, Ikia (île), IEDO.

DIVISION DE KIOU-SIOU,
9 provinces.
Boungo, Figo, Fiyouga, Satsouma, Tsikungo, Bouzen, Fizen, Ofosoumi, Tsikouzen.

DIVISION DE SIKOKO,
4 provinces.
Iio, Iosgou, Ava, Tosa.

ILE D'IESO,
2 gouvernemens.
Ieso, Matsmai.

CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

Suite de la description des îles orientales de l'Asie.

Les îles que nous allons visiter dépendent de la Chine; ce que nous nous bornerons à en dire servira d'introduction à la description du plus vaste empire de l'Asie.

A peu de distance des côtes de la Mantchourie s'étend la longue île de *Saghalien*, appelée par les Japonais, qui y possèdent plusieurs établissemens, tantôt *Oku-ieso* ou *Ieso supérieur*, tantôt *Kita-ieso*, ou *Ieso du nord*, tandis qu'elle a reçu des Aïnos qui la peuplent le nom de *Karafto*, auquel les Japonais ajoutent l'appellatif *Sima*, ou île, ce qui fait que *Karafto-sima* est le troisième nom que ceux-ci lui donnent. Cependant, suivant La Pérouse, son nom indigène serait *Tchoka*, et suivant Krusenstern, *Saldan*. Cette île, ainsi que nous l'avons déjà dit, est baignée à l'est et au nord par la mer d'Okhostk, à l'ouest par un long détroit appelé Manche de la Tartarie, et au sud elle est baignée par le détroit de La Pérouse qui la sépare de l'île d'Iéso. « Sur les cartes dressées d'après le méridien de Paris, le 140e degré de longitude orientale la partage dans toute sa longueur, que l'on évalue à 120 lieues de 25 au degré. Sa largeur varie selon les points sur lesquels on la mesure. Sous le 50e degré de latitude septentrionale elle est de 30 lieues; vers le nord elle est à peu près de moitié, et sa moindre largeur, au sud, n'est que de 10 lieues. Les eaux qui baignent ses côtes sont très-poissonneuses; ses rivières, et principalement celle de Salomon, ses ruisseaux même, nourrissent de beaux saumons et d'excellentes truites. Le sol de l'île est montagneux; c'est dans sa partie méridionale, depuis la rivière de Salomon, que l'on trouve les plus hautes montagnes, dont les plus considérables sont: le pic *Tiara*, le pic *Lamannon* et le pic *Bernizet*: ces deux derniers s'élèvent sur le côté occidental de l'île, le troisième est placé presqu'au centre d'une chaîne qui surmonte ses côtes orientales. Ces pics sont constamment couverts de neige; les montagnes qu'ils dominent sont boisées; on y trouve des pins, des chênes, des hêtres, des bouleaux, et dans les lieux bas, des saules; sur les collines croissent le rosier, l'angélique et le saranna ou lis du Kamtchatka. Les vallées qui les partagent offrent un sol favorable à la culture. On trouve dans l'île différentes roches granitiques et calcaires; mais à partir du 51e degré de latitude jusqu'à son extrémité septentrionale, le sol s'abaisse, on ne voit plus que quelques collines calcaires, des sables et des dunes [1]. »

La Pérouse a tracé des habitans de la côte occidentale un portrait favorable sous le point de vue moral. L'intelligence de ces pauvres insulaires lutte contre l'âpreté du climat; ils s'occupent de la pêche et de la chasse, et font des étoffes avec l'écorce d'une espèce de saule. Ils étendent leurs habitations jusque sur la côte méridionale; l'orientale paraît déserte; une colonie de Mantchoux occupe la côte nord-est.

Au sud de la presqu'île de Corée l'île de *Quelpaert* présente un aspect magnifique : autour d'un pic volcanique de 2,000 mètres d'élévation, s'étend un rideau de verdure qui atteste la richesse de la végétation naturelle et les soins que les habitans apportent à la culture du sol; la côte bordée d'habitations qui s'élèvent en amphitéâtre complète la richesse de ce tableau; mais malheur au navigateur que la tempête jetterait sur cette île inhospitalière! il n'y trouverait que la cruelle alternative de l'esclavage ou de la mort.

Baigné à l'ouest par la mer Bleue et à l'est par le grand Océan boréal, le groupe des îles *Lieu-kieu* ou plutôt *Lieou-khieou*, forme un royaume tributaire de l'empire chinois. S'il fallait en croire les habitans, l'origine de ce royaume se perdrait dans la nuit des tems : il compte 25 dynasties successives dont la plus ancienne remonte à 18,000 ans; ces îles ne

[1] Voyez l'article *Saghalien*, continuation du *Dictionnaire de Géographie physique*, dans l'Encyclopédie méthodique, par M. Huot.

sont cependant connues des Chinois que depuis le commencement du VIIe siècle de notre ère, et des Européens que depuis le XVIIIe, quoique le voyageur Kæmpfer les ait aperçues en 1691. Elles sont au nombre de 36, dont la plus importante, qui donne son nom aux autres, mérite seule notre attention[1]. La *Grande Lieou-khieou*, longue de 24 lieues et large de 4, est entourée, comme toutes celles du même groupe, de bancs et d'îlots, de coraux et de madrépores très-dangereux. Les rochers escarpés qui bordent ses côtes laissent place à plusieurs baies et à des anses qui forment des ports excellens. Une chaîne de montagnes parcourt l'île dans toute sa longueur, et ses nombreuses ramifications forment des vallées où la richesse de la végétation, activée par un heureux climat, multiplie les plus beaux paysages : tandis que le sapin qui croît en Norvége couvre le flanc des montagnes, le mûrier et l'oranger varient la verdure des plaines. La culture fournit au commerce le thé, le gingembre et le poivre. Ce n'est que depuis le XIVe siècle que les îles Lieou-kieou sont tributaires des Chinois, qui y ont introduit leur civilisation; en 1720 l'empereur Kang-hi établit une bibliothèque dans la plus grande de ces îles, à *Zieuly*, la capitale du royaume, y fit élever un temple en l'honneur de Confucius, et introduisit chez les habitans la religion de Fô, qui y domine aujourd'hui. Ceux-ci parlent la langue japonaise : leurs caractères physiques indiquent plutôt qu'ils sont originaires du Japon ou de la Corée que de la Chine.

Entre le grand Océan, la mer Bleue et celle de la Chine, s'étend une grande île que les Européens, d'après les Portugais, ont nommée *Formose*, à cause de la beauté de ses sites, de sa végétation et de son climat, et que les Chinois appellent *Thaïwan*[2]. Ceux-ci ne paraissent l'avoir connue que vers l'an 1430; les Japonais l'occupèrent en 1621, et permirent aux Hollandais d'établir un comptoir sur une des îles situées près de la côte occidentale. Les Portugais la connaissaient déjà; mais vers le milieu du XVIIe siècle, les Japonais ayant renoncé à sa possession, les Hollandais s'en emparèrent et élevèrent plusieurs petits forts autour de leur comptoir. Ils en furent cependant chassés en 1661 par un pirate chinois, et n'y rentrèrent en 1683 qu'à l'aide des troupes de l'empereur de la Chine, qui la déclara partie intégrante de ses États. L'île de *Formose* est longue de 90 lieues, et large de 35; une chaîne de montagnes qui la traverse dans toute sa longueur la divise en deux parties à peu près égales : l'orientale, habitée par des peuples sauvages et indépendans, est peu connue; l'occidentale est occupée par les Chinois.

Les Formosains indigènes ressemblent par le teint et la physionomie aux Malais et aux insulaires de l'Amérique du sud : ils n'en diffèrent que par une langue particulière. Ils n'ont pour tout habit qu'une simple toile, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux; leur peau est chargée d'un tatouage plus ou moins riche en ornemens, suivant le degré de noblesse que ces peuples reconnaissent entre eux, mais tous ont la permission de se noircir les dents et de porter des bracelets, des colliers et des pendans d'oreilles; cependant ceux qui habitent le nord de l'île se distinguent de ceux du centre et du midi, en se couvrant de peaux de cerfs et d'autres animaux qu'ils tuent à la chasse. Les montagnes qui les mettent à l'abri des poursuites des Chinois, qui, jusqu'à présent, n'ont pu en soumettre qu'une très-faible partie, présentent partout des traces de volcans; l'une d'elles, appelée le *Lieou-hoang-chan* ou Montagne de souffre, exhale continuellement des vapeurs sulfureuses, et souvent même des flammes sortent de sa base. Une autre cime paraît avoir une grande élévation, puisqu'elle est constamment couverte de neige.

Les volcans de cette île se sont fait jour à travers des roches granitiques qui paraissent être riches en métaux précieux. Ainsi, à la fertilité de son sol, cette île joint encore les richesses minérales; mais que le nom qu'elle doit à sa réputation de beauté ne fasse pas croire qu'elle soit une sorte de paradis terrestre : les tourbillons de vent qui défendent son approche, en produisant des tombes qui effraient avec raison le navigateur, étendent souvent leur domaine jusque dans son intérieur; de terribles tremblemens de terre y portent aussi leurs ravages : celui de 1782 n'est point encore oublié : il fut si violent, que la mer, soulevée entre le continent et l'île, couvrit celle-ci pendant plusieurs heures. Quittons donc une île exposée à de si terribles fléaux, et qui ne possède qu'une seule ville qui, aux yeux d'un Européen, soit digne de ce nom. *Thaï-wan* est très-peuplée et fort riche; ses rues, tirées au cordeau et couvertes de toiles pendant sept à huit mois que règnent

[1] Les principales sont la Grande et la Petite Lieou-khieou, Kemisang, Tunalchi, Karumah, Agenhou, Tusima et Lun-houn.

[2] Elle est comprise entre 21 degrés 55 minutes et 25 degrés 20 minutes de latitude septentrionale, et entre 117 degrés 52 minutes et 119 degrés 37 minutes de longitude orientale.

les grandes chaleurs, sont larges de 30 à 40 pieds; elles sont bordées de magasins et de superbes boutiques où les soieries, la porcelaine, les vernis et d'autres marchandises sont rangées avec tant d'art, qu'elles paraissent autant de galeries charmantes, où il y aurait du plaisir à se promener, si la foule des passans était moins grande, et si elles étaient mieux pavées.

Il nous reste encore une île importante à voir : c'est celle d'*Haï-nan*. Son nom, qui signifie *sud de la mer*, indique que c'est la plus méridionale de celles que possède la Chine. Elle a 30 lieues dans sa plus grande largeur : sa longeur est double[1]. L'*Ou-tchi-chan*, montagne qui en occupe à peu près le centre, et qui dirige plusieurs rameaux dans tous les sens, élève sa cime dans la région des nuages, et recèle des sources qui donnent naissance aux principales rivières de l'île. Le sol est partout fertile : il produit de l'indigo, du sucre et du coton, mais surtout du riz et des patates, qui sont le principal aliment des habitans pauvres. Les forêts qui couvrent les montagnes renferment des arbres utiles et précieux, dont les plus importans fournissent le bois d'ébène et ce bois de rose recherché des Européens, mais dont les botanistes ne connaissent point encore le genre. Ces forêts servent de retraite à des cerfs, à des rhinocéros, à des tigres, et à des serpens de l'espèce du boa. Les Chinois exploitent dans l'île des mines d'argent, de l'or, que l'on obtient par le lavage, et sur la côte des salines d'un grand produit. Les aborigènes d'Haï-nan sont petits, laids, et d'une couleur rougeâtre. Sujets des Chinois près d'un siècle avant notre ère, ils en ont pris les mœurs, le langage et presque l'habillement; cependant leurs femmes jouissent de plus de liberté qu'en Chine. Ce peuple compte encore un grand nombre de tribus, qui, réfugiées dans les montagnes, y mènent la vie sauvage. Ceux qui reconnaissent le gouvernement chinois habitent environ douze cents villages, forment une population mâle de près d'un million d'individus. La capitale de l'île porte le nom de *Kioun-theou-fou*; elle est sur un promontoire, et les vaisseaux viennent mouiller jusque sous ses murailles.

[1] Elle est située entre le 18e et le 20e degré de latitude septentrionale, entre le 106e et le 108e degré de longitude orientale.

CHAPITRE SOIXANTE-TROISIÈME.

Description de la Chine et de la Mantchourie.

L'EMPIRE chinois est le plus ancien, le plus riche, le plus puissant, le plus vaste et le plus peuplé des empires de l'Asie; d'après des calculs qui ne paraissent point exagérés, on estime sa force armée à 1,350,000 hommes; sa population à 155,000,000 d'habitans; et sa superficie, sans y comprendre même celle des îles que nous venons de parcourir, à 700,000 lieues : c'est-à-dire à une fois et demie celle de l'Europe[1].

Les limites de cet empire sont : au nord, la mer d'Okhotsk et la Sibérie; à l'est, les dif-

[1] Lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre en Chine, dans les années 1792 à 1794, porte la population de cet empire à. . . . 333,000,000 d'hab.

En Angleterre, Staunton, Barrow et Malthus; en France, M. Moreau de Jonnès et quelques autres ont adopté ce chiffre.

M. Ad. de Balbi l'a réduit à 170,000,000

M. Martucci, après un séjour de plusieurs années en Chine, a publié le dénombrement fait en 1790, et s'élevant à. 143,000,000

M. Thomas, négociant anglais, dans une relation qu'il a publiée, portait la population chinoise à. 146,280,000

Enfin, suivant M. Abel Rémusat, le minimum de la population de chaque province forme un total de. 140,000,000

Ces trois dernières évaluations ne se rapportent

férentes mers qui communiquent avec le grand Océan; au sud, celle de la Chine, l'empire d'An-Nam, l'empire Birman, le royaume de Neypal et l'Indoustan; à l'ouest, le Turkestan indépendant[1]. Afin de mettre plus de clarté dans notre description, nous allons examiner séparément chacune des principales parties qui constituent l'empire chinois.

La *Chine* proprement dite a pour frontière au nord la grande muraille, monument étonnant de l'industrie humaine. Ce fameux rempart, qui la sépare de la Mongolie et de la Mantchourie, passe sur de hautes montagnes, traverse de profondes vallées, et occupe, depuis le désert de Cobi jusqu'à la mer Jaune, une étendue de 450 lieues. A l'ouest, des limites politiques mettent les Chinois à l'abri des courses des peuples nomades qui occupent le Thibet. Au sud la Chine confine avec les empires d'An-Nam et des Birmans. Comprise dans ces limites jusqu'à la mer, la superficie de la Chine est d'environ 200,000 lieues. Cette contrée reçoit, des peuples qui l'habitent, plusieurs noms dont la signification est l'*empire*, le *monde*, le *royaume du milieu* : cette dernière dénomination est celle qu'ils expriment par *Tchoun-koue*; quelquefois aussi ils le désignent par le nom de la dynastie régnante : leurs voisins, comme l'a fait remarquer M. Abel Rémusat, ont emprunté d'eux cet usage, mais en retenant les noms des dynasties les plus célèbres plusieurs siècles même après leur extinction : c'est ainsi que le nom de *Chine*, adopté en Europe, est celui d'une famille qui commença à régner sous le nom de *Thsin*, 256 ans avant notre ère.

On a peu de renseignemens sur la hauteur des montagnes et la nature géognostique du sol de la Chine proprement dite. Les deux chaînes désignées par les Chinois sous les noms de : *Pe-ling* et de *Nan-ling*, c'est-à-dire montagne du nord et montagne du midi, sont deux branches détachées de celles qui forment l'immense groupe du Thibet; plusieurs de leurs sommets doivent avoir au moins 2,000 toises d'élévation, puisqu'ils sont couverts de neiges éternelles. Depuis ces montagnes jusqu'à la mer, le sol s'abaisse graduellement en un immense versant divisé en plusieurs bassins arrosés par des fleuves dont les deux principaux sont : le *Hoang-ho*, ou le *fleuve Jaune*, et le *Yang-tseu-kiang*, ou le *fleuve Bleu*, ou le *Fils de l'Océan*. Le premier, qui doit son nom à la couleur dorée du limon qu'il charrie, rivalise de longueur avec le second : leur étendue est de 1000 à 1200 lieues.

Les montagnes que nous venons d'indiquer, et leurs ramifications, annoncent la même nature de roches que dans les grandes chaînes de l'ancien continent, dont on a étudié la constitution. Il est peu de métaux et de pierres fines que la Chine ne possède. L'or et l'argent abondent dans les provinces méridionales et occidentales : on trouve le premier de ces métaux dans les alluvions de plusieurs rivières. Dans les hautes montagnes de l'ouest on exploite du cuivre, de l'étain, *du plomb*; on y recueille aussi du lapis lazuli, des *rubis*, des émeraudes, des corindons, des saphirs et d'autres pierres précieuses; du talc ollaire dont on fabrique des écritoires et d'autres meubles; du talc stéatite, que l'on emploie à faire divers ornemens et de petites figures connues sous le nom de magots de la Chine; du feldspath laminaire et argiliforme, que l'on appelle *pétun-tse* et *kaolin*, substances qui entrent dans la composition de leur porcelaine; enfin ce minéral dur et d'un éclat gras appelé jade néphrétique, et si recherché des Chinois sous le nom de *iu*. La même région renferme des volcans éteints, des solfatares et des eaux thermales, dont la présence explique la fréquence des tremblemens de terre que l'on ressent en Chine. Les terrains qui s'inclinent à l'orient jusqu'au bord de la mer sont formés de calcaires anciens à débris organiques, de grès et d'autres roches qui paraissent s'étendre jusqu'au nord de Pe-king. On y exploite des mines de plomb, de zinc, de cuivre, d'étain et de mercure; d'immenses amas de houille et de sel gemme. Dans l'arrondissement de *Kia-ting*, non loin du confluent du Yang-kiang et du Ming-kiang, on compte plus de 20,000 petits puits salans sur un espace d'environ 10 lieues de longueur et 4 à 5 de largeur.

Certaines parties de la Chine sont remplies de lacs dont plusieurs méritent d'être cités pour leur étendue : celui de *Thoung-thing*, sur les confins des provinces de *Hou-nan* et de *Hou-pe*, a plus de 80 lieues de circonférence; celui de *Pho-yang*, dans le *Kiang-si*, en a 30 ou 40, et reçoit quatre superbes rivières dont une, au moins, égale la Loire près d'Angers. La navigation de ce lac est très-dangereuse; au sud de *Nan-king*, celui de *Taï-hou*, ou le Grand lac, beaucoup plus vaste que le précédent, est couronné de collines de l'aspect le plus romantique; ceux de

qu'à la Chine proprement dite, rendent très-vraisemblable celle que nous donnons pour tout l'empire. Il est même probable qu'elle est au-dessous de la vérité.

[1] Il est situé entre 69 et 141 degrés de longitude orientale, et entre 18 et 51 degrés de latitude septentrionale, y compris les îles Hai-nan et Saghalien.

Houng-tse et de *Si-hou* au nord de *Nan-king*, n'ont pas moins de 20 lieues de longueur. Tous ces lacs servent à la fois de moyens de communication commodes, de rendez-vous de plaisir, et de réservoirs pour une multitude de poissons. Des barques, si légères qu'on peut les porter, se jouent dans ces bassins naturels, et une espèce de cormoran particulier à la Chine (*Pelecanus sinensis*), que les Chinois appellent *Leu-tze*, dressé à cet emploi, plonge au signal de son maître, et lui rapporte avec docilité le poisson qu'il a capturé.

Les fleuves dont nous avons évité de donner la fatigante énumération; les lacs dont nous n'avons cité que quelques-uns des plus importans, ne sont pas les seuls moyens de communication destinés au commerce intérieur de la Chine. Quoiqu'ils aient négligé de construire des grandes routes dispendieuses, les Chinois ont fait preuve d'une industrie éclairée en réunissant par de nombreux canaux toutes les eaux dont la nature a si largement doté leur empire. La longueur et la commodité de ces canaux étonnent le voyageur; ils ont assez de profondeur pour porter de gros bateaux dans toutes les saisons; ils sont bordés de quais en pierre, et portent quelquefois des ponts d'une construction merveilleuse; cependant la navigation des Chinois est lente, parce que les navires sont souvent conduits et tirés par des hommes: aussi la population permanente qui couvre les canaux et les fleuves est-elle si considérable, qu'on ne peut guère l'estimer au-dessous de la 75e partie de la population sédentaire. Le plus célèbre de ces canaux est celui que l'on appelle le canal Impérial : il a environ 600 lieues de cours et favorise le commerce entre deux importantes villes situées aux deux extrémités de la Chine : *Pe-king* et *Canton*. Cette longue navigation n'est interrompue que par une journée de marche pour traverser une montagne entre la province de *Kiang-si* et celle de *Koang-toung*. L'étendue de l'empire chinois, l'industrie variée de ses habitans, les productions non moins variées de leur sol, offrent un si grand aliment aux opérations mercantiles, qu'il ne faut point s'étonner qu'ils aient renoncé à armer des vaisseaux pour des voyages de long cours. Autrefois ils naviguaient dans la mer des Indes, et allaient chercher jusqu'en Arabie et en Égypte les produits que les Européens vont leur porter; aujourd'hui ils ne fréquentent plus que les ports du Japon et de la Cochinchine, et quelques îles de l'Océanie.

Le commerce que les Chinois font avec les étrangers est considérable; il alimente plusieurs entrepôts que l'on peut distinguer en terrestres et maritimes. Les entrepôts terrestres sont situés sur les cinq principales frontières, savoir : celles de la Sibérie, du Turkestan indépendant, de l'Inde, de l'empire Birman et de l'empire d'An-Nam. Les entrepôts maritimes sont : les ports de *Tchang-tcheou*, *Hia-men*, *Tchao-hing*, *Ning-pho*, et principalement Macao et Canton. Les marchés qui s'y concluent sont beaucoup plus considérables que ceux qui se font sur les limites terrestres de l'empire. Le port de Canton est fréquenté par les Anglo-Américains et par toutes les nations maritimes de l'Europe; les premiers font, ainsi que les Anglais, presque les trois quarts de toutes les affaires. Les Espagnols de Manille ont seuls le droit de trafiquer à *Tchang-tcheou*. Ce n'était pas assez que le gouvernement chinois déterminât les lieux où les marchands européens peuvent être admis, ainsi que la durée du séjour qu'il leur est permis de faire à Canton; ils n'ont pas la liberté de choisir les commerçans chinois avec lesquels ils peuvent trafiquer. Il confie le monopole du commerce européen à des négocians privilégiés dont le nombre est fixé à 18, et dont les attributions s'étendent même à une sorte d'intervention politique dans les difficultés qui s'élèvent fréquemment entre les étrangers et les autorités locales.

Le commerce que fait la Chine avec les nations étrangères n'est cependant pas en proportion avec l'étendue et la richesse de l'empire. La valeur des échanges qui se font avec les Russes à Kiakhta ne s'élève pas à plus de 20 millions de francs, année commune. Par mer, la plus forte de ses exportations est celle du thé : elle est de 45 millions de livres; ajoutons-y 10 millions de sucre, 20,000 pièces de nankin, 3 millions de livres d'un alliage appelé *toutenague*, 300 mille livres de cannelle, et une quantité plus ou moins considérable de rhubarbe, de musc et de diverses drogueries, de cuivre, d'étain, de mercure, de vermillon, d'alun, de borax, de porcelaine, d'ouvrages en laque, etc. Toutes ces marchandises peuvent être estimées à une valeur de 150 millions de francs.

Les Chinois se croient habiles dans les sciences et prétendent les cultiver depuis une longue série de siècles, et cependant ils ignoraient les mathématiques et tous les arts qui en dépendent, avant que les Européens eussent mis le pied dans leur pays; les connaissances que les jésuites y avaient introduites n'y fleurirent même que peu de temps, et

disparurent sous le règne de Kang-hi, contemporain de Louis XIV. Cependant on ne saurait trop admirer l'industrie des Chinois pour tout ce qui est d'une utilité générale, ou pour tout ce qui concerne les commodités de la vie. Leur supériorité dans la fabrication de certaines étoffes, de plusieurs couleurs et de la porcelaine, ne peut être comparée qu'aux soins qu'ils mettent dans la construction des canaux, l'aplanissement des montagnes et la formation des jardins. Mais dans plusieurs de leurs ouvrages on retrouve la preuve de cette vérité, qu'une nation esclave ne saurait pas même porter à leur perfection les arts mécaniques; vérité qui est encore confirmée par l'époque reculée à laquelle remontent chez eux quelques-uns de ceux-ci. L'art de préparer la soie et d'en fabriquer des étoffes, se perd chez eux dans la nuit des tems; leurs toiles de coton sont renommées dans le monde entier; leurs meubles et leurs ustensiles sont remarquables par leur légéreté, leur simplicité et leur solidité. De tout tems ils ont su travailler les métaux, faire des instrumens de musique, polir et tailler les pierres dures. La polarité de l'aimant était connue chez eux 25 siècles avant notre ère, quoiqu'ils aient emprunté aux Européens son emploi dans la navigation. Il y a près de 9 siècles qu'ils connaissent la gravure en bois et l'imprimerie stéréotype: leurs plus anciens almanachs imprimés remontent à cette époque. La poudre à canon ainsi que d'autres compositions inflammables, qui donnent tant d'éclat à leurs pièces d'artifices, leur étaient connues depuis très-long-tems, et l'on pourrait croire, avec M. Abel Rémusat, que des bombardes et des pierriers, dont ils avaient enseigné l'usage aux Tatars, ont pu donner en Europe l'idée de l'artillerie, quoique la forme des fusils et des canons dont ils se servent leur ait été apportée par les Européens.

La nation chinoise possède les vertus et les vices ordinaires à un peuple esclave, manufacturier et marchand; cependant on peut dire, avec M. Abel Rémusat, que depuis la plus haute antiquité le savoir est chez eux en honneur; que libre du despotisme militaire établi dans le reste de l'Asie, ignorant la division par castes qui forme la base de la civilisation indienne, la Chine présente l'image d'une contrée heureuse; mais ajoutons pour peu que nous la comparions aux contrées qui l'entourent: car il y a peut-être quelque exagération dans le tableau que le savant que nous venons de nommer donne de la civilisation, du gouvernement et des institutions de ce pays. « La piété filiale, dit-il, y est surtout en honneur; le respect pour les parens y est comme transformé en culte, et se prolonge, par l'effet de diverses cérémonies, bien au-delà du terme de leur vie. La vénération même et l'obéissance qu'on doit au souverain et aux magistrats sont adoucies par une sorte de sentiment filial qui les inspire et les ennoblit. Le mariage n'est pas un vain mot, comme chez les peuples musulmans, quoique la polygamie soit permise, ou du moins tolérée. Une seule femme a le rang et les droits d'épouse; les autres femmes sont réputées à son service, et n'ont aucune part à l'administration domestique. Il n'y a aucune caste privilégiée : tous les Chinois peuvent aspirer à tous les emplois auxquels on arrive par la voie des examens. La connaissance approfondie des livres classiques, des principes du droit public et des traditions des anciens, puisée dans les écrits des philosophes, et constatée par les examens, est le seul titre reconnu d'après lequel doivent être réglés l'ordre des candidats et leur admission aux emplois. Les rangs sont uniquement déterminés par le titre littéraire qu'on a obtenu et la fonction que l'on exerce. Relativement à l'estime que l'on en fait, les professions se classent dans l'ordre suivant : les *lettrés*, les laboureurs, les artisans et les marchands. Les richesses seules peuvent intervertir cet ordre, qui est fondé sur les préjugés de la nation. »

Dans l'aperçu que nous venons de donner de la géographie physique de la Chine, nous nous sommes bien gardés de donner seulement la nomenclature des 14,607 montagnes et des 765 lacs mentionnés par les auteurs chinois; il en sera de même des 1572 villes de cette contrée : nous ne citerons que les plus importantes; mais auparavant, il est bon de faire remarquer qu'elles sont presque toutes bâties sur le même plan. Leur enceinte, formée par de hautes murailles flanquées de grosses tours, a la forme d'un carré. Dans presque toutes, des tours à plusieurs étages indiquent des monastères; de vastes temples s'élèvent avec élégance et sont ornés dans leur intérieur des symboles de la divinité, et d'inscriptions en l'honneur des hommes et des femmes célèbres. Les maisons des particuliers sont basses et toujours à un seul étage sur la rue. La plupart des constructions particulières sont en bois, mais les édifices publics, et surtout les ponts et les canaux, sont toujours en pierre. Les boutiques sont soutenues par des pilastres et garnies d'inscriptions sur des planches de différentes couleurs, dont le mélange produit un effet agréable.

Les villes chinoises n'ont pas de nom spécial; on les désigne en indiquant celui de l'arrondissement dont elles sont le chef-lieu : ainsi l'on dit la ville de tel département ou de tel district. Quelques-unes cependant portent le nom de leur principale destination. Tel est le chef-lieu du département de *Chun-thian*, qui n'a pas d'autre nom que *King-sse*, c'est-à-dire la capitale. La cour ayant plusieurs fois changé de résidence, l'usage s'est introduit de désigner ces résidences sous des dénominations qui indiquent leur position géographique; ainsi *Pe-king* signifie *cour du nord; Nan-king, cour du midi; Toung-king, cour orientale*, etc.; mais ces dénominations peuvent s'appliquer à d'autres villes que celles que les Européens ont coutume de désigner ainsi.

La plus considérable des provinces de la Chine est celle de *Kouang-toung;* le chef-lieu du district de ce nom est la ville que les Européens nomment *Canton*. C'est une des huit principales cités de l'empire chinois; la muraille qui forme son enceinte a plus de deux lieues de tour. Des temples, des arcs-de-triomphe et des promenades ornent cette ville commerçante; mais ses rues droites, alignées, et larges au plus de 20 pieds, sont tellement remplies par la foule, qu'il est difficile d'y marcher. Y compris une population de plus de 100,000 individus qui habitent plus de 40,000 barques, cette ville paraît renfermer environ 600,000 habitans. A 25 lieues au sud de Canton, *Macao*, cédée à perpétuité aux Portugais vers l'an 1580, n'est plus cette ville florissante que le commerce enrichissait lorsque ses possesseurs fréquentaient presque seuls le Japon, le Ton-kin et d'autres contrées de l'Asie orientale; sa population est d'environ 15,000 ames. Vis-à-vis l'île de Formose, s'étend la province de Fou-kiang. Sa capitale est le chef-lieu du département de *Fou-tcheou :* ainsi nous pouvons l'appeler indistinctement Fou-kiang ou Fou-tcheou. C'est une des villes les plus grandes et les plus peuplées de l'empire : elle renferme au moins 200,000 ames. Elle jouit d'une grande célébrité comme place de commerce et comme ville universitaire. Le plus important de ses monumens est un pont construit en pierres et orné d'une double balustrade, et qu'on peut regarder comme un des plus grands qui existent : il est composé de plus de 100 arches; mais la Chine paraît être le pays des ponts les plus remarquables par leur étendue. Près de la grande et belle ville de *Tsiouan-tcheou*, dans la même province, on admire un pont qui n'a point de rival : il est soutenu par 126 doubles piles, et sa longueur est de 2,500 pieds. Ce qui nécessite une si grande étendue, c'est qu'il est construit sur un bras de mer.

Dans la province centrale de *Hou-pe*, c'est-à-dire au nord du lac, dénomination qu'elle doit à sa position relativement au lac *Thoung-thing*, le chef-lieu de *Wou-tchhang*, est une ville de grande importance : les missionnaires comparent son étendue à celle de Paris; mais sa population est moitié moins importante. Dans la même province le chef-lieu du département de *Hoang-tcheou* est une cité riche, industrieuse, d'un séjour agréable et d'une importance peut-être égale à celle de la précédente.

Une ville dont le nom est bien connu des Européens, écrit par eux *Nan-kin*, et qu'il faudrait écrire *Nan-king*, était autrefois une résidence impériale, dont le nom signifie, ainsi que nous l'avons dit, *cour du midi;* aujourd'hui elle peut être considérée comme la capitale de la province de *Kiang-sou*, et le chef-lieu du département de *Kiang-ning*, seule dénomination par laquelle les Chinois la désignent. Elle est située sur la rive droite et à 60 lieues de l'embouchure du majestueux Yang-Tseu-Kiang. Selon les Chinois, qui se plaisent à exagérer son antique splendeur, elle était autrefois la plus grande, la plus belle et la plus riche de l'univers; il paraît cependant qu'elle ne doit pas être beaucoup plus grande que Paris, puisque sa population est d'environ 800,000 ames; il est vrai qu'un tiers de sa superficie est occupé par des champs et des jardins; mais aussi il faut faire observer que dans les villes chinoises les rues sont généralement fort étroites. Parmi celles de Nankin, il en est quatre principales qui sont remarquables par leur alignement, leur propreté, la régularité du pavage et l'élégance des magasins. Le beau palais qui servait de résidence aux empereurs a été brûlé en 1645 par les Mantchoux. Nankin ne conserve d'autres édifices que plusieurs temples et dix portes d'une beauté extraordinaire, qui sont les seules ouvertures pratiquées dans une muraille de huit lieues de circonférence, de quarante pieds de hauteur, et de 17 d'épaisseur. Les deux plus beaux de ses temples sont : le *Tsing-haï-tseu*, qui renferme une galerie de portraits des principaux philosophes chinois; et le *Paoghan-tseu*, ou le *temple de la Reconnaissance*, dans lequel on remarque la fameuse tour de porcelaine, monument octogone de 40 pieds de diamètre et de 200 de hauteur, composé de neuf étages, séparés chacun par

un toit en saillie, aux huit angles desquels pend une cloche, qui, agitée par le vent, rend, dit-on, un son argentin, et surmonté d'une pomme de pin d'or massif, selon les Chinois, mais très-probablement de cuivre doré; car il faut se défier de l'exagération de ce peuple. Ainsi cette prétendue tour de porcelaine est simplement construite en briques blanches recouvertes d'émail : son principal mérite consiste dans la parfaite liaison de ses briques, dont la surface brillante donne à l'édifice la même apparence que s'il était d'une seule pièce. Nankin passe pour la ville la plus savante de la Chine; les bibliothèques y sont en plus grand nombre qu'ailleurs; ses presses fournissent les livres les mieux imprimés; les médecins y ont leur principale académie. Son commerce est fort actif; ses cotonnades et ses étoffes de soie jouissent d'une réputation méritée; ses environs sont couverts de mûriers et de vastes plantations de coton jaune, la seule espèce dont on fait le nankin.

Au sud-est de cette ville, on trouve *Sou-tcheou*, ville coupée de canaux, école des plus habiles comédiens, des meilleurs danseurs de corde et des plus adroits joueurs de gobelets; patrie des femmes à la plus jolie taille et au plus petit pied; législatrice du goût, de la mode et du langage; rendez-vous des plus riches oisifs et voluptueux Chinois. *Le Paradis est dans les cieux*, dit un de leurs proverbes, *Sou-tcheou est sur la terre. Tchin-kiang* est une des principales places de commerce sur le Yang-tseu-kiang, à 25 lieues de son embouchure; elle est en même temps une forteresse importante. Ses murailles, hautes de trente pieds, sont bâties en briques, et ses rues sont pavées en marbre. Sur le bord d'un beau lac, *Yang-tcheou* se fait remarquer; elle a deux lieues de circonférence et une population que l'on porte à 200,000 ames : elle est le principal entrepôt du sel.

Au sud de la précédente, la province de Tche-kiang a pour capitale le chef-lieu du département de *Hang-tcheou*, ville immense dont on porte le nombre des habitans à plus d'un million. Elle est l'entrepôt des provinces méridionales de l'empire; c'est près de son enceinte que se trouve la fameuse pagode de *Ting-tse-tse*, desservie par 300 bonzes, et dans laquelle on compte plus de 500 idoles en bronze. *Chao-hing* est toute percée de canaux remplis d'une eau limpide. Dans ses grandes rues, les maisons et les arcs-de-triomphe sont, contre l'usage adopté en Chine, construits en grandes pierres blanches que l'on emploie aussi pour le pavage. Les habitans sont, en fait de chicane, les plus redoutables Chinois; il n'y a point de vice-roi ni de grand-mandarin qui ne veuille en avoir un pour lui servir de secrétaire.

Entre le Tche-kiang et le Kouang-toung, se trouve la province maritime de *Fou-kien*, l'une des moins grandes, mais des plus riches de l'empire. La pêche, la navigation, le commerce et l'agriculture s'unissent pour la rendre importante. Les campagnes y sont arrosées d'une infinité de cours d'eau que les laboureurs ménagent avec dextérité pour abreuver les rizières : on y cultive en grand le thé noir. *Fou-tcheou*, sa capitale, est célèbre par son commerce, par la multitude de ses lettrés, par ses chantiers de construction, par la sûreté de son port, où les grands navires peuvent arriver jusqu'aux quais, et par un pont de 100 arches en pierres de taille, jeté à l'embouchure du Siho. *Yang-phing*, bâtie sur la pente d'une montagne, à une trentaine de lieues de la capitale, n'est pas fort grande, mais elle passe pour une des plus régulières de l'empire.

La province de *Kang-si* est circonscrite à l'ouest, au sud et à l'est par des montagnes escarpées qui forment un vaste bassin incliné vers le nord, et traversé dans toute sa longueur par le Kan-kiang, qui va se jeter dans le lac Pho-yang. Le sol de cette province est d'une grande fertilité; cependant il ne produit pas beaucoup plus de riz qu'il n'en faut pour nourrir ses 6,000,000 d'habitans; aussi passent-ils pour très-économes : leur sordide avarice leur attire même les railleries des autres Chinois. *Nan-tchhang*, sa capitale, est peu peuplée pour une ville chinoise. La porcelaine est la marchandise sur laquelle roule tout son commerce. Cette province est le pays de la porcelaine la plus recherchée, car celle qui se fait dans les autres provinces est moins estimée en Chine que ne l'est la faïence en Europe.

Au sud du lac Thoung-thing commence la province centrale de *Hou-nan*, dont le nom signifie *au sud du lac;* province montagneuse, riche en mines et fertile en grains, et qui produit aussi le meilleur thé de la Chine. La ville du département de *Tchang-cha*, qui en est le chef-lieu, n'offre rien de remarquable. Nous passerons maintenant dans une autre province qu'il ne faut pas confondre avec celle-ci : c'est celle de *Ho-nan*. La douceur de son climat, la fertilité de ses terres l'ont fait surnommer le jardin de l'empire : elle renferme un lac appelé le *Choo-king*, célèbre par la propriété qu'ont ses eaux de donner à la soie un éclat que l'on ne peut imiter ailleurs. La

capitale de cette province est la ville qui donne son nom au département de *Khaï-foung*, dans laquelle on voit la principale synagogue d'une colonie juive qui paraît s'être établie en Chine 200 ans avant l'ère chrétienne. Le chef-lieu du département de *Honan* passe pour avoir été la patrie et le séjour de Fo-hi, le fondateur de la monarchie chinoise; *Ting-fou-hien* est célèbre par l'observatoire que le fameux astronome Tchou-Hoang, regardé par les Chinois comme l'inventeur de la boussole, y fit élever dix siècles avant notre ère.

Au sein de l'empire même s'étend une province dont la population féroce et belliqueuse est restée indomptée. C'est la province de *Koueï-tcheou*; ses montagnes inaccessibles servent à entretenir dans sa sauvage indépendance une nation qui paraît différer du reste des Chinois et que ceux-ci nomment *Miao-tseu*. Le gouvernement, pour empêcher leurs excursions dans les départemens qui avoisinent leurs montagnes, entretient plusieurs forts et de nombreuses garnisons. Cette contrée nourrit les meilleurs chevaux de la Chine; on n'y cultive ni le coton, ni la soie, mais on y supplée par une espèce de chanvre appelé *Ko*, qui est très-propre à faire des toiles et des habits d'été. La ville du département de *Koueï-Yang*, capitale de la province, est une des petites villes de l'empire, puisque sa circonférence est à peine d'une lieue; ses maisons, bâties en briques et en terre, sont placées sans ordre et ressemblent à de misérables chaumières. C'est la crainte des montagnards qui empêche les habitans de mettre un peu plus de luxe et de régularité dans leurs constructions.

Au sud de cette province sauvage s'étend le *Kouang-si*, l'une des parties les moins peuplées de l'empire en raison de sa superficie; il produit du riz en si grande abondance qu'il en fournit pendant six mois de l'année à la province de Kouang-Toung. La plus importante de ses villes, celle du département de *Koueï-lin*, est grande et construite sur le modèle des anciennes forteresses de l'Europe.

Le *Yun-nan*, province frontière, limitrophe de l'empire Birman et de celui d'An-nam, est une des plus riches de l'empire. Un grand nombre de rivières y répandent la fertilité; les montagnes sont remplies de mines de métaux utiles et précieux, et de pierres gemmes les plus recherchées. Une nation dominait autrefois dans cette contrée : c'est celle de *Lolo*; elle était gouvernée par divers petits princes, que les Chinois ne purent soumettre qu'en prenant le parti d'accorder aux seigneurs Lo-lo les honneurs réservés aux mandarins, avec le droit de succession pour leurs descendans. Cette nation parle la langue des Birmans, et professe la religion de Bouddha. Nous avons peu de chose à dire des villes de l'Yun-nan; son chef-lieu, la ville principale du département de ce nom, est bâti au bord d'un lac considérable; on la dit riche et industrieuse : *Vou-ting* passe pour un des principaux boulevards de l'empire.

Traversons le *Yang-tseu-kiang* et entrons dans le *Ssetchhouan*, province qui ne le cède à la précédente, ni sous le rapport de la fertilité, ni sous celui de la richesse minérale. Ses chevaux sont très-recherchés parce qu'ils sont vifs, petits et bien faits. La ville du *Tching-tou*, capitale de cette province, serait encore une des plus belles de l'empire, si elle n'avait été ruinée pendant les guerres civiles qui désolèrent la Chine en 1646 : elle est néanmoins très-peuplée et très-commerçante.

Ce que la province de *Chen-si* offre de plus remarquable, c'est la grande route qui conduit de la ville du département de *Si-an*, sa capitale, à celle du département de *Hantchoung*. Il a fallu, pour la tracer, aplanir des montagnes, combler des précipices, et vaincre une foule d'autres obstacles. Les habitans de cette province passent pour les plus beaux hommes de la Chine : ils sont doux, actifs et courageux, polis envers les étrangers, et montrent plus de goût pour les arts et les sciences que les Chinois occidentaux.

Nous ne nous arrêterons point dans la province d'*An-hoeï*, formée de la partie occidentale de l'ancienne grande province de *Kiang-nan*, peuplée de 46 millions d'individus et dont la partie orientale forme aujourd'hui la province de Kiang-sou, dont nous avons déjà parlé; l'An-hoeï renferme toutefois plusieurs chefs-lieux de département dignes de quelque attention : tel est celui du *Ning-koue*, où l'on compte un grand nombre de manufactures de papier fait avec une espèce de roseau; tel est encore le chef-lieu du *Liu-tcheou*, dont les environs sont renommés par leurs fruits et leur thé; telle est enfin la ville du *Foung-yang*, qui a vu naître vers la fin du XIVe siècle l'empereur Houng-vou, le fondateur de la dynastie des Ming. On y voit un beau mausolée que ce prince fit élever à son père et qui est, dit-on, l'édifice le plus haut de la Chine.

La ville du département de *Lan-tcheou* est la capitale de la province de *Kan-sou*, séparée de la Mongolie par la grande muraille. Outre cette ville, qui fait un commerce important avec les Mongols, on y peut citer encore celle du *Koung-tchhang*, près de la-

quelle on voit, au milieu des montagnes, un tombeau que les Chinois prétendent être celui de Fô; celle de *King-hiang*, dont les fortifications nombreuses arrêtent les incursions des Tatars, et celle du *Kan-tcheou*, dans laquelle Marc-Pol affirme avoir vu des chrétiens qui y possédaient de belles églises.

Nous allons visiter deux provinces limitrophes : celle de *Chan-si* et celle de *Pe-tchi-li*. La première est séparée de la Mongolie par la grande muraille; elle comprend, selon les Chinois, la contrée où leurs ancêtres fixèrent originairement leur séjour. La ville du département de *Thaï-youan* était autrefois une cité remplie de palais habités par des princes du sang; mais tous ces grands édifices sont tombés en ruine. Cette ville ne se soutient plus que par son commerce et son industrie : on y fabrique de très-beaux tapis et toutes sortes de petits ouvrages en fer.

La province de *Tchi-li* ou *Pe-tchi-li* peut être considérée comme l'une des plus importantes, puisque *Pe-king*, son chef-lieu, est la capitale de l'empire chinois. Elle renferme de hautes montagnes assez riches en métaux utiles et précieux, et des terrains houillers qui paraissent être inépuisables. *Pe-king* mérite quelques détails. Cette vaste cité se compose de deux villes bâties en forme de quadrilatère. La première est appelée *King-tchhing*, ou *ville de la cour*; la seconde, au sud de la précédente, porte le nom de *Vaï-lo-tchhing*, ou *ville extérieure*. On évalue la circonférence totale de ces deux villes à plus de six lieues, sans comprendre les douze faubourgs qui les environnent. Elles sont chacune entourée d'une murajlle; mais celle du King-tchhing est beaucoup plus forte que l'autre : elle a 40 pieds de hauteur sur 21 d'épaisseur; aussi sert-elle de promenade pour les piétons et les cavaliers. Son côté méridional est commun aux deux villes. Leur double enceinte forme presque deux fois la grandeur de Paris. Le King-tchhing renferme deux autres quartiers entourés aussi d'une muraille : c'est dans le plus central qu'est le palais impérial. Le nombre total des portes de Pé-king est de 16 : elles sont défendues par des tours et des canons. Comme cette ville est située dans une plaine couverte de jardins, de bouquets de bois, de couvens et de villages près desquels se groupent des cimetières entourés d'arbres, elle paraît être de loin une imposante forteresse au milieu de bosquets et de vergers. Son étendue et ses nombreux édifices répondent bientôt à l'idée qu'on se fait de la capitale d'un empire riche et populeux; mais la plupart des rues sont étroites, à l'exception de celle de la Tranquillité, qui a 180 pieds de largeur : les plus belles en ont environ 120, mais toutes sont déparées par des maisons mal alignées et quelquefois même tombant en ruines. Ces maisons n'ont généralement qu'un étage; quelques-unes même n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les rues ne sont point pavées : l'affluence des passans fait élever, pendant les temps de sécheresse, une poussière fine et noirâtre que la pluie change en une boue épaisse et grasse; et, pour comble de désagrément, des puits placés au milieu de ces rues gênent la circulation, tandis que l'air est est infecté par l'odeur qui s'exhale des égoûts et des amas d'immondices. Des maisons en briques à un seul étage, des boutiques ornées de dorures et de peintures éclatantes; des toits jaunes sur les palais impériaux et les temples, verts sur les habitations des grands, et gris ou rouges sur les maisons des simples particuliers, rendent encore cette ville toute différente des cités européennes. Le palais impérial n'est remarquable que par son étendue : sa magnificence consiste moins dans l'élégance de l'architecture que dans la multitude des bâtimens, des cours et des jardins. Les édifices les plus apparens de Pé-king sont les arcs-de-triomphe qui décorent la plupart des rues et des places. Les plus beaux temples égalent par leur étendue quelques-uns des palais. Non loin de la demeure du souverain se trouve le *Young-ko-koung*, le plus magnifique et le plus vaste temple de la capitale : il est consacré à Fo ou Bouddha. Le *Vaï-lo-tchhing* renferme un temple célèbre sous le nom de *Thian-tan*, éminence du ciel. Il est entouré d'un mur de 2,664 toises de circonférence : l'architecture chinoise y a déployé toute sa magnificence. L'empereur s'y rend chaque année à l'époque du solstice d'hiver pour y offrir un sacrifice au ciel. C'est dans le même quartier que se trouve le *Sian-noung-thang*, ou temple de l'inventeur de l'agriculture, célèbre par la cérémonie qui y attire au printems l'empereur et toute sa cour, et qui se termine par le spectacle de ce prince labourant pendant une demi-heure un champ voisin.

On trouve à Pé-king de nombreux établissemens qui rappellent la civilisation des grandes villes européennes; les principaux sont : le *Han-lin-Youan*, ou le tribunal de l'histoire et de la littérature, lieu où s'assemble le corps savant de qui dépendent les écoles et les universités de tout l'empire; le *Koue-tsu-kia*, où collége impérial pour l'enseignement de la réthorique; l'*Observatoire impérial*, bâti en 1279, renfermant les instru-

mens fabriqués sous la direction des jésuites, et ceux que l'Angleterre envoya en présent à l'empereur en 1793; le monastère attenant à l'Young-ko-koung, dans lequel plus de 300 lamas du Tibet enseignent la théologie et d'autres sciences à des disciples chinois ou mantchoux; l'*Imprimerie impériale*, d'où sortent les meilleurs livres qui se publient en Chine, et les deux gazettes officielles de l'empire; la *Bibliothèque impériale*, qui renferme la matière de plus de 300,000 de nos volumes in-8°; enfin les immenses galeries du cabinet d'histoire naturelle de l'empereur. Ce qui ajoute à la ressemblance qu'offre cette capitale avec nos grandes cités européennes, ce sont les établissemens de bienfaisance et d'instruction. Outre les écoles publiques, qui y sont très-nombreuses, on doit citer la maison d'enfans trouvés, l'inoculation de la vaccine et quelques autres institutions, que, dans notre vanité européenne, nous croyons inconnus à la Chine. On serait tenté de croire que les Chinois nous ont emprunté l'institution du mont-de-piété; Pé-king renferme un grand nombre de maisons de prêt, qui, sous prétexte de soulager le pauvre, sont encore plus ruineuses que les nôtres.

L'immense population de Pé-king, estimée à 2,000,000 d'habitans par le père Gaubil, et à 3 par lord Macartney, est fixée d'une manière plus vraisemblable à 1,300,000 ames par M. Klaproth. Pour maintenir la police au milieu d'une population si nombreuse, il faut l'établir sur la brutalité asiatique : toute infraction aux réglemens est châtiée sur-le-champ, aussi n'y entend-on presque jamais parler de vols ni d'assassinats. Un corps de cavalerie, évalué à 80,000 hommes, est chargé de maintenir l'ordre; les grandes rues sont remplies de corps-de-gardes, et chaque soldat est armé d'un sabre et porte un fouet dont il a le droit de frapper quiconque commet quelque désordre.

Pour terminer ce que nous avons à dire de plus important sur cette ville, nous rappellerons qu'elle fut bâtie en 1267 par Khoubilaï, petit-fils de Tchinghiz-Khan, près des restes d'une grande ville qui avait été bâtie plusieurs siècles avant notre ère.

Au sud du golfe de Pé-king, s'avance dans la mer Jaune, en se terminant par une péninsule, la province de *Chan-Toung*. Elle est traversée de l'ouest à l'est par une chaîne de montagnes peu élevée, mais de plus de 60 lieues d'étendue; et du nord au sud, par le *Yun-laang-ho*, ou canal impérial, qui alimente son commerce : c'est par ce canal que passent toutes les barques qui du midi se dirigent sur Pé-king. Une infinité de lacs, de ruisseaux et de rivières, animent cette province, naturellement stérile, et souvent désolée par de grandes sécheresses. On y cultive du froment, du millet, du tabac et du coton herbacé, substance que l'on doit considérer comme la principale production du pays. Outre le bombix qui produit la soie, on y élève une espèce de chenille (*phalæna serici*) dont la soie sert à faire des étoffes grossières, mais fortes et serrées. Le chef-lieu de cette province, la ville du département de *Tsinan*, est renommée par ses soies d'une blancheur éclatante. C'est dans le district de Yan-tcheou que naquit le célèbre philosophe Confucius.

Nous venons de parcourir la Chine proprement dite : mais il nous reste encore un vaste pays à visiter, si, à l'exemple des Chinois, nous considérons comme provinces chinoises le *Ching-king*, le *Hing-king* et le *He-loung-kiang*, qui jadis composaient la Mantchourie, mais qui ont été ajoutées à la Chine sous le règne de Kiang-loung, dont l'avénement au trône arriva en 1733, et qui depuis le règne de ce prince ont été réunies en une seule, et forment un gouvernement particulier comprenant cinq départemens.

Le *Chéng-king* était appelé anciennement *Liao-toung* ou *Moukden*. La grande muraille forme vers le sud-ouest sa frontière; la mer le baigne au sud; à l'ouest, au nord et l'est il est entouré d'une immense barrière formée par des pieux. Cette province montagneuse a 115 lieues de longueur et 70 de largeur. Sa capitale, que l'on appelle le chef-lieu de *Moukden*, fut la résidence des derniers rois mantchoux. Elle est formée de deux villes, dont l'une, ceinte d'un mur ayant une lieue de tour, est comprise dans une autre ville dont la circonférence est trois fois plus considérable. La première renferme un palais impérial où réside le vice-roi, et près des portes de la seconde on remarque deux magnifiques mausolées des premiers empereurs de la dynastie régnante.

La ville de *Ning-haï*, située sur la mer Jaune, au nord du promontoire de *Liao-toung*, appelée par les Anglais *Épée du prince régent*, mériterait à peine d'être mentionnée, si de ses murs on n'apercevait pas un archipel peu connu, qui porte son nom, et auquel M. Klaproth a imposé celui de *Jean Potocki*. Cet archipel se compose d'un grand nombre d'îles dont nous citerons les plus importantes, principalement à cause de la signification de leur nom chinois. Ce sont *Lian-houa-tao* (l'île du nénuphar), *Kin-*

Sian-tao (l'île des fils d'or), *Khou-lou-tao* (l'île du crâne), *Man-gan-tao* (l'île de la selle), *Kouang-lou-tao* (l'île du bonheur rayonnant), *Koua-phi-tao* (l'île de la peau râclée), *Haï-sian-tao* (l'île de l'immortel de la mer), *Ta-Tchhang-chan-tao* (grande île de la montagne longue), *Siao-Tchhang-chan-tao* (petite île de la montagne longue), *Che-li-tao* (l'île des ossemens de Bouddha), *Pa-tchha-tao* (île des huit fourches) *Chy-tching-tao* (île de la ville de pierres), *Ouang-kia-tao* (île de la maison royale), *Tchang-tsu-tao* (île des daims), *Haï-yang-tao* (île du mouton marin), *Tha-lian-tao* (île des tours contiguës), *Siao-haï-thsing-tao* (petite île des faucons), *Ta-haï-thsing-tao* (grande île des faucons), enfin *Kouang-theou-tao* (île de la tête resplendissante). Ces îles n'ont rien de remarquable, si ce n'est qu'elles servent d'entrepôt au commerce maritime de la Chine avec la Corée, et que les navigateurs de ces deux pays y relâchent souvent.

Le *Hing-king* portait anciennement le nom de *Yenden*; il forme avec la province précédente la plus petite partie de l'ancienne Mantchourie.

Le *He-loung-kiang* ou *Saghalien-Oula*, qui doit son nom au grand fleuve Saghalien ou *Sakhalian*, comprend jusqu'aux frontières de la Sibérie la plus grande partie de ce pays, puisqu'il s'étend depuis le 45e parallèle jusqu'au 56e. Sa principale ville est celle qui porte le nom de ville du département de Héloung-kiang; c'est un des principaux comptoirs du commerce de fourrures, et le boulevard le plus important que la Chine puisse opposer à la Russie. Le climat de cette province est froid, mais sain; le sol y est fertile, mais les peuples qui l'habitent, entièrement adonnés à la vie nomade, n'en tirent pas le parti qu'en obtiendrait une nation sédentaire. Les Daouriens seuls y cultivent le froment, l'orge, le millet et le sarrasin; les Chinois qu'on exile dans ce pays s'y occupent aussi d'agriculture.

Terminons par quelques mots sur les peuples de la Mantchourie. Sous la dénomination d'*Yupi* on comprend des pêcheurs nomades qui habitent les côtes orientales; les *Ghilakes* occupent les deux rives du Saghalien ou du fleuve Amour à son embouchure; la tribu des *Natki* ou *Atchani* commence à quatorze journées de navigation plus haut. Tous les peuples de la Mantchourie font partie de cette grande race jaunâtre qui occupe l'Asie orientale; cependant ils paraissent être venus de pays plus occidentaux que ceux qu'ils habitent. Les Mantchoux proprement dits appartiennent à la nation nommée *Tongouse* par les Russes et les Tatars, et qui s'appelle *Oven* dans sa propre langue; les *Daouriens* ou *Tagouriens* sont des Mantchoux mêlés de Mongols. Plusieurs tribus, telles que les *Dutcheri* sur les bords de l'Amour, et les *Solons* sur l'Argoun, ne paraissent se distinguer que par des nuances de civilisation.

Les Mantchoux, sous le nom de *Niusetché*, soumirent, avant le XIIe siècle, les *Leaos* ou *Khitans*, dont ils étaient les vassaux, et qui habitaient le Moukden. Tout le nord de la Chine fut envahi par eux : ils ne commencèrent cependant à se former en corps de nation que vers la fin du XVIe siècle. Ce fut alors que leurs hordes obtinrent des Chinois la permission de s'établir dans le *Liao-toung*, mais en 1640 ils soumirent presque toute la Chine et donnèrent une nouvelle dynastie à ce pays : c'est celle qui règne encore en Chine. Avant cette conquête ils connaissaient l'agriculture, possédaient un code de lois et conséquemment comptaient déjà parmi les peuples civilisés de l'Asie. Mais cette extension de puissance a nui à leur nation autant qu'à leur pays, car les meilleures familles mantchoues ont émigré en Chine : les Chinois gardent à leurs princes mantchoux une obéissance mêlée de haine et interrompue par des révoltes partielles.

TABLEAU des divisions administratives et de la population de la Chine [1].

Superficie en lieues carrées.	Population absolue en 1790.	Population par lieue carrée.
300,000.	142,326,734.	474.

Noms des provinces.	Nombre de départemens qui en font partie.	Population par province.
1. Ching-king.	5.	406,643.
2. Tchy-li.	17.	3,504,038.
3. Kiang-sou.	11.	28,967,235.
4. An-hoei.	13.	1,438,023.
5. Kiang-si.	14.	5,922,160.
6. Tche-kiang.	12.	18,975,099.
7. Fou-kian.	12.	1,684,528.
8. Hou-pe.	11.	24,604,369.
9. Hou-nan.	13.	9,098,010.
10. Ho-nan.	13.	2,662,969.
11. Chan-toung.	12.	25,447,633.
12. Chan-si.	19.	1,862,816.
13. Chen-si.	12.	257,704.
14. Kan-sou.	15.	340,086.
15. Ssu-tchouan.	20.	7,789,782.
16. Kouang-toung.	13.	1,491,371.
17. Kouang-si.	13.	2,509,518.
18. Yun-nan.	21.	2,256,459.
19. Kouei-tcheou.	14.	2,941,391.
Totaux.	260.	142,326,734.
Population des autres provinces de l'empire.		12,200,000.
Total de l'empire entier. . .		154,326,734.

[1] D'après les documens originaux publiés par M. Klaproth.

ARMÉE DE TERRE ET DE MER.

Infanterie et cavalerie en Chine.	1,246,000		
Troupes réparties dans la Mongolie.	30,000		
Troupes réparties dans la Dsoungarie et la petite Boukharie. . . .	45,000		
A reporter	1,321,000		
Report 1,321,000			
Troupes réparties dans le Thibet.	6,000		
Total de l'armée de terre au grand complet. .	1,327,000		
Soldats de marine et matelots.	31,000		1,358,000

Report de l'empire entier. . .	154,526,734
Total général de la population	155,884,734

Revenus.

39,667,272 onces d'argent, ou 260,000,000 de francs.

M. Ad. Balbi évalue les revenus de la Chine à 750,000,000 de francs.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

Description des pays tributaires de la Chine. — Royaume de Corée.

Entre les îles du Japon et la Mantchourie s'étend la péninsule de *Corée*, baignée à l'orient par la mer du Japon, et à l'occident par la mer Jaune. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ 200 lieues, et sa largeur moyenne de 60. A l'endroit où un rétrécissement formant un isthme la sépare d'avec le continent, elle n'a que 35 lieues de largeur; dans d'autres endroits elle a 70 à 100 lieues. Une haute chaîne de montagnes, dont la crête est deux fois plus rapprochée de la côte orientale que de l'occidentale, traverse ce pays dans toute sa longueur. Ces montagnes ne sont que la continuation des monts *Yin*, qui se rattachent à une chaîne dont la prolongation s'étend jusqu'à l'embouchure du fleuve Saghalien.

Quoique sous la même latitude que l'Italie, la Corée est exposée à un climat très-froid; ce n'est pas seulement, comme on l'a dit, à cause des montagnes qu'elle renferme, puisque l'Italie est montagneuse, mais parce que ses montagnes sont plus hautes, et surtout parce que sa situation physique est toute différente de celle de la péninsule Italique; en effet, cette dernière est abritée contre le souffle du nord par les Alpes et leur prolongement qui bordent l'Adriatique jusque dans la Grèce, et est en outre séparée de ces montagnes, au nord par la vallée du Pô, et au nord-est par la mer, tandis que rien de semblable ne se présente en Corée. Celle-ci est exposée au nord-est à toute l'influence de la mer du Japon, qui communique avec celles d'Iesso et d'Okhotsk; et au nord rien ne la garantit de l'influence des hautes montagnes de l'Asie septentrionale. Au surplus, ce que nous disons du froid de cette contrée ne s'applique qu'à sa partie septentrionale, qui reste pendant plusieurs mois presque enfouie sous la neige; toute la partie méridionale, au contraire, est exposée à une température très-chaude.

Les montagnes du nord, couvertes de vastes forêts de pins, ne produisent au reste que de l'orge et du ginseng (*panax quinquefolium*), dont la racine est si précieuse aux yeux des Chinois, qu'ils lui donnent les titres d'*esprit pur de la terre* et de *recette d'immortalité*. Les provinces méridionales abondent en chanvre, en tabac, en riz et en millet (*panicum miliaceum*), que des auteurs peu familiers avec l'histoire naturelle désignent sous le nom de *panis*, en ajoutant que c'est une espèce de grain dont on tire une sorte de vin; tandis que cette plante est tout simplement le millet ordinaire que l'on donne en Europe aux oiseaux de volière, et dont on obtient en Corée, par la fermentation, une liqueur enivrante. On y cultive aussi le citronnier, l'oranger, le mûrier qui fournit à la nourriture des nom-

breux vers-à-soie, et un arbre précieux par la gomme qu'il sécrète et dont on se sert pour donner au vernis l'éclat de la dorure.

Le versant occidental des monts est arrosé par une grande rivière, le Ya-lou, qui se jette dans la mer Jaune; le versant méridional, par le Han, qui coule dans le détroit de Corée; enfin l'oriental, par le Vou-men, qui se rend dans la mer du Japon.

Au sud-ouest de la péninsule Coréenne s'élève un grand nombre de petites îles connues sous le nom d'Archipel de Corée, dont quelques-unes sont couvertes de bois et habitées, tandis que toutes les autres ne sont que des rochers de granite d'une forme plus ou moins singulière. Plusieurs naufrages ont rendu célèbre l'île de *Quelpaert*, détachée au sud de la Corée.

Cette péninsule porte chez les Chinois le nom de *Kaoli*, et chez les Mantchoux, celui de *Solho*. Elle forme un royaume composé de 8 provinces ou *tao*, nom qui en chinois signifie *route*. Au centre se trouve *King-ki*, ou la province de la cour; sur la côte occidentale on en compte deux : *Phing-yang* et *Ouang-haï*; au sud se trouve *Thsiuanlo*, sur la côte orientale, *Tchoung-thsing*, *Khing-chang* et *Kiang-yuan*; au nord, *Hian-khing*. Ces provinces renferment 40 districts, 33 villes du premier ordre, 58 du second et 70 du troisième; mais on ne possède aucun détail certain sur les cités coréennes : on sait seulement qu'elles offrent à peu près le même aspect qu'en Chine, et que les maisons sont bâties en briques et couvertes en chaume; mais que celles des seigneurs offrent un aspect plus brillant et sont entourées de vastes jardins. L'enceinte des villes est, comme en Chine, formée d'une muraille crénelée et flanquée de tours. La capitale, qui est très-peu connue des Européens, porte les différens noms de *Han-yang*, *Han-yang-tchhing* et *Han-tchhing*; mais, par une erreur que plusieurs géographes ont répétée, nos traités et nos cartes l'appellent *King-ki-tao*, en confondant son nom avec celui de la province dans laquelle elle est située. Cette cité, placée entre deux rivières qui vont se jeter dans la mer Jaune, est la résidence du souverain : 160 lieues la séparent de Pé-king.

La Corée est gouvernée par des rois héréditaires qui reçoivent l'investiture de la cour de Pé-king, et qui, à leur avénement, paient à l'empereur un tribut de 800 onces d'argent et un présent en fourrures et ginseng qui se renouvelle tous les trois ans. Du reste, ces rois sont indépendans et exercent une autorité absolue sur leurs sujets, qui tous sont obligés de leur consacrer trois mois de travail et de leur payer le dixième de leurs revenus. Suivant Hamel, ce pays est, comparativement, beaucoup plus peuplé que la Chine : on lui donne 15,000,000 d'habitans.

Le Coréen est d'une taille moyenne, mais bien prise, et d'une physionomie agréable. Il passe pour avoir des mœurs très-polies; mais depuis sept siècles qu'il est courbé sous le joug étranger, il a pris les vices de la servitude; il est paresseux, lâche, menteur, et tellement habitué à tromper et à voler, que les Chinois eux-mêmes sont quelquefois les dupes de sa duplicité.

TABLEAU de la superficie et de la population du royaume de Corée.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Population par lieue carrée
10,500.	15,000,000.	1,427.

CHAPITRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

Description des pays tributaires de la Chine. — Mongolie. — Turkestan chinois. — Thibet.

Les trois pays qui vont faire le sujet de ce chapitre constituent ce que l'on appelle l'Asie centrale.

La *Mongolie*, dit le voyageur russe Timkowski, est une plaine haute, appuyée au sud sur les montagnes du Thibet, et au nord sur celles de l'Altaï. C'est un pays de steppes; on n'y voit ni grandes forêts, ni habitans stables. Sa région la plus septentrionale comprend à l'orient la Mongolie proprement dite, ou la

Charra-Mongolie; au centre le pays des *Khalkha;* à l'occident la *Dzoungarie,* appelée par les Chinois le pays de *Thian-Chan-pe-lou.* Elle est bornée au nord par la Russie asiatique, à l'est par la Mantchourie, au sud par la Chine et par le Turkestan chinois. Sa partie méridionale, appelée le *Khoukhou-noor,* est comprise entre la Chine, le Turkestan chinois et le Thibet. La première de ces divisions a plus de 900 lieues de l'est à l'ouest, et 350 du nord au sud; la seconde 260 de l'est à l'ouest, et 120 du nord au sud. Leur superficie totale s'élève à environ 250,000 lieues.

La *Charra-Mongolie,* qui occupe tout le territoire compris entre la grande muraille, la Mantchourie, le désert de Cobi et le pays des *Khalkha,* est arrosée par le *Houang-ho,* le *Sira-Mouren,* le *Toro,* le *Tchol* et le *Nonni.* Les monts *In-chan* ou *Siolki* couvrent de leurs nombreuses ramifications tout ce pays. Dans ces montagnes le climat est tellement doux et temperé pendant l'été, que chaque année l'empereur de la Chine vient y passer une partie de cette saison. Les régions moyennes sont couvertes de pins, les inférieures de chênes, et les vallées ainsi que les plaines sont garnies de petites forêts peuplées d'ormes, de trembles, de noyers et de noisetiers. Il est inutile de faire observer que le sol généralement argileux de ces vallées et de ces plaines est doué d'une assez grande fertilité : il s'en faut cependant que les Mantchoux et les Chinois en tirent tout le parti désirable. Le *Kartchin,* l'une des subdivisions de ce pays, en est la partie la mieux cultivée; c'est là que se trouvent les belles maisons de plaisance et les vastes domaines de l'empereur; c'est dans les forêts du Kartchin qu'il vient se livrer avec sa cour au plaisir de la chasse.

Les habitans de la Charra-Mongolie, dont il est difficile d'évaluer le nombre, et parmi lesquels les *Ordos,* que l'on appelle aussi *Ortous,* passent pour être les plus doux et les plus intelligens, sont divisés en 49 kis ou bannières, ayant chacune leur chef.

Le pays des *Khalkha,* séparé de la Sibérie par les monts *Sayansk*, comprend au sud une partie du désert de Cobi, qui n'offre à la vue que de vastes steppes; les montagnes qui l'entourent sur les autres points forment de fertiles vallées. Ce pays est arrosé au nord par l'*Orkhon* et la *Sélengga,* à l'est par le *Kerlon,* qui prend ensuite le nom d'*Amour;* au nord-ouest par l'*Ieniseï*, et à l'ouest par le *Dzabkan*, tributaire de l'*Ike-aral-noor,* lac de 14 lieues de largeur et de 18 de longueur, qui ne paraît pas avoir d'écoulement. Plusieurs autres lacs s'y trouvent encore; tels sont, près des frontières de la Sibérie, le *Kossogol*, lac de 10 lieues de circonférence, et le *Koulon,* qui en a 60.

A quelques centaines de pas de la frontière de la Sibérie, les Khalkha possèdent la petite ville de *Maïmatchin;* elle est de forme carrée et entourée d'une palissade; ses rues sont propres, ainsi que les 170 maisons qui les composent. Le soir, chaque propriétaire allume devant sa porte une lanterne en papier de couleur, ce qui produit un effet fort agréable. Deux temples assez beaux constituent ses principaux édifices. C'est dans cette ville que se réunissent les caravanes qui se rendent à Kiakhta.

Ourga ou *Kouren,* leur capitale, est une ville de 7,000 habitans, la résidence d'un gouverneur chinois, et celle du khoutoukhtou, ou pontife-dieu des Khalkha. Des rues étroites, formées par des espèces de tentes appelées *Iourtes;* une grande place entourée d'iourtes servant de temple; un vaste édifice en bois, occupé par une ecole de musique et de lecture : tel est l'aspect qu'offre la plus importante cité des Khalkha. Ce peuple était autrefois très-nombreux; c'est dans son sein que naquit *Djenghis-khan.* Il est aujourd'hui faible et soumis à l'autorité de 4 *khans,* qui, depuis le XVIIIe siècle, qu'ils furent soutenus contre les *Eleuthes* par les Chinois, se reconnaissent tributaires de ceux-ci.

La *Dzoungarie* forme une contrée naturelle entourée de montagnes, dont les principales sont : à l'est, une branche des Grands-Altaï, les monts *Koutou-Daba* et *Bogotsi-Daba,* au sud, les monts *Baïtak* et *Kharamagnai-oola;* à l'ouest, par le désert de *Kharanggoui* et les monts *Thian-chan,* ou *Monts célestes.* Au nord, elle est séparée de la Sibérie par le mont *Tarbagataï-oola* et par les rivières de Narym et de la *Boukhtourma.* Les Chinois l'ont partagée en trois divisions militaires. Celle d'*Ili,* dans la partie sud-ouest de la contrée, est hérissée de montagnes qui présentent des traces d'anciens volcans; elle est coupée de marais remplis de roseaux et fréquentés par un grand nombre de sangliers; elle est divisée par plusieurs grands lacs qui nourrissent différentes espèces de poissons, au nombre desquels on cite l'esturgeon et le sterlet; enfin elle est couverte de forêts, remplies de loups et d'autres bêtes sauvages. Le pays, dont les montagnes abondent en or, en fer, en étain et en houille, est arrosé par la rivière d'*Ili,* qui traverse des pâturages où l'on élève des chevaux renommés par leur vitesse et leur beauté, ainsi qu'un grand

nombre de buffles et de chameaux. Le nombre des habitans sédentaires ne formant qu'environ 6,000 familles, les terrains qu'ils cultivent suffisent à peine, suivant M. Klaproth, pour fournir au gouvernement chinois le blé nécessaire à l'approvisionnement des troupes qu'il y entretient.

C'est dans la division d'Ili que se trouve la capitale de la Dzoungarie ; elle porte aussi le nom d'*Ili*, de *Gouldja* ou *Gouldja-Kouré* chez les Mongols, et celui de *Hoëi-yuan-tchhing* chez les Chinois. Elle est sur la rive droite de la rivière d'Ili ; c'est une ville très-commerçante, défendue par une forteresse renfermant une garnison de 4,000 Mantchoux, et la résidence des généraux de différentes hordes mongoles, telles que des *Solon*, des *Sibé*, des *Tsa-khad* et des *Eleuthes*, et d'un général en chef. A 4 lieues de cette cité se trouve celle de *Bayanda*, que les Chinois, qui y entretiennent une garnison de 1900 hommes, nomment *Hoëining-tchhing*.

La division de *Kour-khara-oussou* est à l'orient de la précédente, dont elle diffère peu sous le rapport physique. Elle tire son nom d'un torrent qui se jette dans une rivière qui prend sa source au pied du mont *Malakhaidaba*, et qui doit le nom de *Kour* à l'abondance des neiges qui, pendant l'hiver, s'amoncellent non loin de son origine. Sur le bord de ce torrent s'élève une ville qui a reçu aussi des Mongols le nom de *Kour-khara-oussou*, et que les Chinois appellent *Soui-tching-phou*. C'est le chef-lieu de cette division militaire ; sa construction remonte à l'année 1763 ; elle est défendue par un petit fort, dont les 3 à 400 hommes de garnison cultivent les terrains qui l'entourent.

La troisième division militaire de la Dzoungarie porte le nom de *Tarbagataï*, qu'elle doit à une haute chaîne de montagnes appelée *Tarbagataï-oola* ou *Mont des Marmottes*, et qui traverse le pays entre les lacs *Dzaissang* et *Balkach-noor*. Des branches de l'Altaï, une chaîne nommée *Alaktou* et plusieurs autres montagnes importantes le traversent encore en d'autres sens. De toutes les rivières qui l'arrosent, l'*Irtich* est la plus considérable. Le chef-lieu de cette division fut établi en 1763 sous la dénomination chinoise de *Tchao-fung-tchhing*, dans un canton nommé *Yar*. Mais, dit le voyageur russe Timkowski, la température y était trop froide ; en hiver, la neige s'y élevait jusqu'à 10 pieds ; en été, il y avait beaucoup de serpens venimeux, et surtout une immense quantité de moucherons ; c'est pourquoi, en 1767, le siége du gouvernement fut transporté à *Tchougoutchou*, dont le nom fut changé, par l'empereur *Khien-loung*, en celui de Tarbagataï. On y bâtit une ville avec des remparts en terre, et l'on y établit 2 commissaires, 3 commis et une garnison composée d'un commandant, de 7 officiers supérieurs, de 1000 soldats chinois avec un colonel, et de 1500 Mantchoux et Mongols. Les Chinois y restent constamment en garnison ; ils sont tenus de cultiver la terre pour se procurer le blé qui leur est nécessaire. Les Mantchoux et les Mongols y sont envoyés d'Ili, et remplacés tous les ans.

Un mot sur le *Khoukhou-noor* terminera ce que nous avons à dire de la Mongolie, dont il forme, nous le répétons, la partie méridionale. Il doit son nom à un des plus grands lacs de l'Asie, puisqu'il a plus de 25 lieues de longueur et plus de 10 de largeur. Ce pays a environ 120 lieues du nord au sud, et 260 de l'est à l'ouest. Il est couvert de montagnes fort élevées, puisqu'elles conservent la neige pendant la plus grande partie de l'année ; aussi la température y est-elle généralement froide. Les principales rivières qui l'arrosent sont le *Hoang-ho*, qui y prend sa source, et le *Kin-cha-kiang*, dont le nom signifie *rivière à sable d'or*, et qui charrie en effet une grande quantité de ce métal, dont le lavage forme un des principaux revenus des chefs de tribus. Celles-ci sont au nombre de 4, divisées en 29 bannières. La plus importante tribu est celle de *Khochot*, qui a fait donner quelquefois à tout le pays le nom de Khochotie ; elle compose à elle seule 21 bannières ; celle des *Khoït* en forme 3, celle des *Torgoout* 4, et celles des *Khalkha* 1. Elles sont gouvernées par une diète composée de 3 princes qui ont le titre de rois, de 4 autres chefs que l'on pourrait presque assimiler à des ducs ; de 4 comtes et de 18 nobles de première classe. Le tribut que ces chefs paient à la Chine consiste en bestiaux. Il y a de plus dans le pays quatre régimens mongols appartenant au Grand Lama. Tous ces peuples, attachés à la religion lamaïque, résident sous des tentes de feutre et mènent une vie nomade.

Le *Turkestan chinois* ou *oriental*, plus connu en Europe sous le nom de *Petite Boukharie*, est une contrée couverte de steppes comme les précédentes, bornée à l'est et au nord par différentes parties de la Mongolie, au sud par le *Thibet*, et à l'ouest par la chaîne du *Mous-tagh* ou *Mont de glace*, qui la sépare du Turkestan occidental.

« Les vents, dit M. Timkowski, sont très-fréquens dans le Turkestan oriental, au printems et en été ; mais ils ne sont pas violens ; ils ne soulèvent pas le sable et ne déracinent

point les arbres; ils font seulement tomber les feuilles des trembles, des saules, des pêchers, des abricotiers, des pruniers, des poiriers et des pommiers de différentes espèces que le pays produit. Aussitôt que les vents commencent à souffler, les arbres fruitiers se couvrent de fleurs et les fruits mûrissent. Les autres arbres alors verdissent également et répandent bientôt leur ombrage sur la campagne. Lorsque les vents cessent, des brouillards les remplacent et arrosent la terre comme une rosée bienfaisante. La pluie cause dans ces contrées des effets très-nuisibles; elle y est rare; mais si elle tombe, même en petite quantité, pendant le temps que les arbres sont en fleurs, elle les fane; si elle tombe abondamment, les arbres paraissent comme couverts d'huile, et ils ne portent point de bons fruits. »

Ces renseignemens, fournis par un observateur instruit, donnent une idée nette du climat de ce pays. Ajoutons, d'après lui, que le sol est gras et chaud, et conséquemment fertile; que les habitans arrosent leurs champs au moyen de canaux d'irrigation; que la terre se prête à la culture de toutes sortes de grains et de légumes : on aura de ce pays une idée suffisante sous le rapport physique, et nous n'aurons plus qu'à passer rapidement les principales villes en revue.

Le Turkestan chinois était autrefois partagé en 8 principautés tributaires de la Chine. Aujourd'hui la plus grande partie du pays est entièrement soumise : trois principautés seulement paient le tribut. *Yarkand*, chef-lieu d'une de celles-ci, était autrefois la capitale du Turkestan. Elle est arrosée par une grande rivière appelée *Yarkand-Daria*; on y compte 12,000 maisons; 32,000 habitans y sont inscrits pour le tribut annuel à payer à l'empereur; mais on prétend que la population totale est huit fois plus considérable. *Tourfan*, ville assez importante, est la résidence d'un prince qui possède cinq autres villes : l'une d'elles, appelée *Pitchan*, fut la capitale de l'ancienne principauté d'*Ouïgour*. *Kachghar*, chef-lieu d'un khanat du même nom, renferme 15,000 habitans et une garnison chinoise de 6,000 hommes. Cette ville était autrefois la capitale d'un puissant royaume.

Khotan, chef-lieu d'une province dans laquelle on exploite la substance précieuse connue en Europe sous le nom de *jade*, est une ville manufacturière environnée de beaux jardins et servant de résidence à un gouverneur chinois. *Karachar* est peuplé d'Éleuthes-Torgoout, dont les femmes se prostituent et vendent leurs enfans, et de Turkestani qui passent pour être industrieux et habiles ouvriers dans plusieurs genres. A *Koutché*, chef-lieu d'une petite province et résidence d'un gouverneur chinois, on fabrique de belles toiles de lin, et l'on fait un commerce important de soufre, de camphre et de salpêtre. Au nord de cette ville, *Ouchi* n'est plus aussi florissant que jadis; il possède cependant encore un hôtel des monnaies. Depuis 1775, les Chinois ont changé son nom en celui de *Young-ning*. Enfin *Aksou*, chef-lieu d'une petite province et résidence du commandant en chef de toutes les troupes chinoises du Turkestan, est une ville à laquelle M. Timkowski donne 6,000 maisons.

Entrons dans cette contrée peu connue où les plus grands fleuves de l'Asie, le *Brahmapoutre*, l'*Iraouaddy*, le *Hoang-ho*, le *May-Kang* ou le *Camboge* prennent naissance : nous voulons parler du *Thibet*, que plusieurs géographes écrivent *Tibet*, et que d'autres, à l'exemple de M. Klaproth, appellent *Tubet*. Son vaste territoire s'étend, de l'est à l'ouest, depuis la Chine proprement dite jusqu'à la grande Boukharie, et, du sud au nord, depuis les limites de l'Indoustan jusqu'à celles du Khoukhou-noor, de la petite Boukharie et du désert de Cobi, qui le séparent de la Mongolie et de la Dzoungarie. Les monts *Moustagh* et *Moussoun-oola* au nord, l'*Himalaya* au sud; à l'ouest, les monts *Kaïlas*, que les Chinois regardent comme le séjour de Bouddha; enfin, un grand nombre de montagnes moins connues, telles que le Gherghir, l'Arabsang et le Dzagana, qui couvrent toute sa partie orientale, rendent ce pays l'un des plus montagneux et des plus élevés de l'Asie; c'est dans sa partie centrale qu'il atteint sa plus grande élévation.

On remarque beaucoup d'uniformité dans les saisons au Thibet : depuis le mois de mars jusqu'à celui de mai, le printems se fait remarquer par de fréquentes variations dans l'atmosphère et par de fortes chaleurs; la saison humide commence au mois de juin et dure jusqu'en octobre, où de fortes pluies ajoutent à l'importance des fleuves. Depuis octobre jusqu'en mars le ciel n'est jamais obscurci par les nuages : pendant les trois derniers mois le froid est quelquefois aussi rigoureux que dans les contrées septentrionales de l'Europe.

Le Thibet est divisé en 4 grandes provinces ou contrées, subdivisées chacune en plusieurs états ou gouvernemens, dont le plus grand nombre paie un tribut au Dalaï-Lama, qui lui-même est, ainsi que le Bogodo-Lama,

et des autres chefs, sous la protection de l'empereur de la Chine. Les résidens de ce prince auprès de ces Lamas ont même acquis depuis quelques années une si grande influence dans l'administration intérieure du pays, qu'on pourrait regarder le Thibet comme entièrement dépendant de la Chine.

La province d'*Ouï* ou d'*Oueï*, arrosée par le fleuve *Yarou-dzangbo*, qui, gonflé en été par la fonte des neiges, inonde au loin les campagnes, renferme des vallées fertiles et 30 villes de premier et de second ordre, parmi lesquelles *Lhassa* occupe le rang de chef-lieu de la province et de capitale du Thibet : son nom signifie *terre sainte*. Elle est la résidence du Dalaï-Lama, le chef de la religion, le prétendu vicaire de Dieu sur la terre. Cette ville est remarquable par l'étendue de ses rues, de ses places et de ses édifices; ses maisons, presque toutes bâties en pierre, sont vastes et élevées; mais ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est le temple de *Boudaha*, couronné d'un dôme doré, décoré d'innombrables pyramides recouvertes de lames d'or et d'argent, et placé sur le mont *Pamouri*. La population de cette ville est évalué à 30,000 individus. A 20 lieues au sud-ouest de celle-ci s'élève, sur la rive droite du fleuve que nous avons nommé plus haut, *Jigagounggardzoung*, la ville la plus importante de la province après la capitale. Dans la province de *Thsang* on compte plusieurs villes importantes : *Jika-dze* en est le chef-lieu. Elle est à 53 lieues sud-ouest de Lhassa : son nom signifie *forteresse située sur une montagne*. Elle renferme 23,000 familles et 5,300 hommes de garnison. La forteresse de *Jhansoudzoung*, sur un rocher escarpé qui contribue à la rendre inexpugnable, domine une grande vallée qui porte le même nom, et dont la fertilité n'est pas moins remarquable que l'industrie qui s'y déploie. On y voit un grand nombre de fabriques de draps dont les produits s'exportent dans les contrées voisines.

Le *Kam*, la plus orientale des provinces du Thibet, pays montagneux, riche en métaux utiles et précieux, arrosé par de nombreuses rivières, coupé par des vallées fertiles, renferme peu de villes considérables; et cependant celle de *Li-thang*, où l'on ne compte que 200 maisons, et celle de *Ba-thang*, qui n'est pas beaucoup plus considérable, sont depuis un siècle sous la dépendance immédiate du gouverneur de la province chinoise de *Sechouan* : toutefois *Ba-thang* est toujours considérée comme le chef-lieu du Kam.

La province de *Ngari* ou *Ari* comprend la partie occidentale du Thibet ou le *Petit-Thibet*. Elle renferme plusieurs petits États tributaires du Dalaï-Lama; ses villes principales sont : *Deba* ou *Daba*, capitale du pays d'*Urnadesa* ou de l'*Un-des*, cité bâtie en pierres et renfermant un grand nombre de temples et de couvens; *Tolin*, siége d'un grand Lama, et *Leï* ou *Ladak*, qui passe pour la capitale du Petit-Thibet, et qui est en effet l'une de ses villes les plus commerçantes. Elle se compose de 1000 maisons bâties en briques ou en pierres, et sert d'entrepôt pour le duvet de chèvres que l'on expédie tous les ans à Cachemire pour la fabrication des schals.

On peint les Thibétains comme doués d'un naturel affable et doux; leur physionomie tient un peu de celle des Mongols. Chez eux les hommes sont vigoureux, et les femmes ont le teint brun, mais orné d'une vive rougeur. Ce peuple est industrieux; il vend aux Indous le précieux duvet de ses chèvres, échange avec les Chinois, contre de la porcelaine et du thé, des peaux d'agneaux, du musc et de la poudre d'or; il expédie dans le Neypal et le Boutan du sel gemme et du borax, et reçoit en échange du riz, du cuivre et des cotonnades. Ce qui caractérise le Thibet, c'est d'être le siége principal d'une religion qui domine sur toute l'Asie centrale, et dont le chef spirituel, le Dalaï-Lama, est en même tems le souverain du pays. Ce personnage est le pape de l'Asie. Il perçoit les revenus de Thibet, quoique les empereurs de la Chine y aient acquis une puissance absolue, sous le prétexte d'une protection pieuse et au moyen de l'occupation militaire des principales places.

CHAPITRE SOIXANTE-SIXIÈME.

Description du Boutan et de l'Assam.

Au pied des pentes occidentales de l'Himalaya s'étendent plusieurs plateaux et plusieurs chaînes de montagnes que nous traverserons avant de pénétrer dans l'Indoustan, et qui sont occupés par deux États peu étendus, si nous les comparons au Thibet et à l'Inde; cependant, comme les royaumes de l'Asie sont taillés sur une autre échelle que ceux de l'Europe, on ne sera pas étonné d'apprendre que ces deux pays rivalisent en superficie et en population, occupant chacun de l'ouest à l'est une longueur de 120 à 150 lieues, et du nord au sud une largeur de 40 à 50.

Le *Boutan* est un pays montagneux, situé entre l'Indoustan, le Thibet et l'Assam; quoiqu'il occupe trois plateaux qui s'étendent graduellement vers le sud-est, en s'appuyant sur la chaîne la plus élevée de l'Asie, on voit s'élever sur son sol des montagnes de 1000 à 1200 toises d'élévation. Tous les cours d'eau de ce pays paraissent être tributaires du *Burampouter* ou *Brahmapoutre;* mais ce n'est qu'une conjecture, car ils sont encore peu connus. Le plus considérable, appelé le *Tchin-tchieu*, grossi du *Ha-tchieu* et du *Pa-tchieu*, forme de terribles cataractes en se précipitant sous le nom de *Gaddada* vers les plaines du Bengale. Des torrens impétueux déchirent de tous côtés les flancs des monts escarpés. Malgré le voisinage des cimes glacées de l'Himalaya, le climat du Boutan est doux : des fraisiers, des framboisiers croissent sans culture au milieu des montagnes; le mûrier, le pommier, le pêcher, l'abricotier ne réclament aucuns soins. Dans les forêts se pressent le frêne, l'érable, l'if, et plusieurs autres arbres de nos contrées, à l'exception du chêne. Ces forêts nourrissent un grand nombre de singes, d'éléphans et de rhinocéros, ainsi qu'une espèce de cheval indigène appelé *tangoun*. On ne sait rien du nombre des habitans, mais la population doit être considérable, à en juger par la grande quantité des villages.

Tassisudon, la capitale, est une ville peu importante et dans laquelle rien ne fixe l'attention; *Buxadéouar*, que l'on nomme aussi *Passaka*, ne renferme que 12 à 15 maisons; mais c'est une place forte que sa situation entre des montagnes impraticables rend une des principales clefs du pays; *Dellamcotta*, bâtie sur une montagne, commande un important passage qui conduit dans le Bengale. Les habitans du Boutan ont beaucoup de ressemblance avec les Tatars, et plus spécialement encore avec les Chinois : comme ces peuples, leur visage s'élargit au-dessous des yeux, et se rétrécit ensuite jusqu'au menton. Ils réservent à leurs femmes les soins de l'agriculture et les plus rudes travaux. Ce peuple est gouverné par un prince qui porte le titre de *Deb-Radjah*, mais qui n'est que le gouverneur séculier chargé des pleins pouvoirs du *Dharma-Radjah*, qui en est le souverain légitime, mais qui, régardé comme un Dieu, se contente de sa suprématie spirituelle et renonce à s'occuper des affaires temporelles.

Au sud-est du Boutan, le royaume d'*Assam* occupe une grande vallée formée par de hautes montagnes, qui ne sont que la prolongation de celles du Thibet et de l'Indoustan, et traversée dans toute sa longueur par le Brahmapoutre, qui, dans ce seul royaume, reçoit le tribut de plus de 60 rivières, dont 34 descendent des montagnes du nord et 26 de celles du sud. Aussi, pendant la saison des pluies, ce grand nombre de cours d'eau venant à s'étendre donnent-ils au centre du royaume l'aspect d'un vaste lac. L'abondance des eaux et la chaleur du climat rendent le pays malsain, surtout pour l'Européen. Les vallées y sont très-fertiles et procurent les moyens de nourir une population qui se compose probablement de plus d'un million d'individus. On y cultive le riz, le poivre, le gingembre, le piment, le coton, le tabac, la canne à sucre, l'oranger, le bananier et plusieurs autres arbres fruitiers. Les forêts sont

peuplées des mêmes arbres et des mêmes animaux que celles du Boutan; mais on y tire un meilleur parti des richesses métalliques que recèlent les montagnes, et des matières premières, que l'on obtient de l'agriculture. 12,000 individus sont constamment occupés à recueillir l'or charrié par les rivières. De nombreuses manufactures d'étoffes de coton et de soie, la récolte du poivre, du piment, l'ivoire que fournissent les éléphans, et plusieurs autres objets d'industrie forment les principales branches du commerce que le pays entretient avec le Boutan, le Thibet, le Bengale et l'empire Birman.

Ce pays est divisé en trois provinces, appelées *Kamroup*, *Assam* et *Sodiya* : la première à l'ouest, la seconde au centre, et la troisième à l'est. *Djorhat*, la capitale, est grande et mal bâtie : les maisons des riches sont surmontées d'un toit conique; l'intérieur est garni de tiges de bambous, et le plancher est en argile battue. Elle s'élève sur le *Dissoye*, à quelque distance de la rive droite du Brahmapoutre. *Gouahatti*, chef-lieu du Kamroup, est fortifiée plus encore par la nature que par l'art; cependant *Aureng-Zeyb* la prit en 1663. Ce conquérant fut forcé d'abandonner le pays à l'approche de la saison des pluies. L'insalubrité de cette saison est le meilleur moyen de défense que l'Assam puisse opposer aux invasions étrangères.

Ce royaume, dont les habitans robustes, actifs, entreprenans, mais grossiers et vindicatifs, sont originaires de l'Indoustan et professent le brahmanisme, appartient depuis peu d'années à la Grande-Bretagne.

CHAPITRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

Description de l'Indoustan.

Entrons enfin sur le territoire de l'*Inde*. Sous ce nom, devenu depuis long-tems classique, les anciens et la plupart des modernes ont compris trois grandes régions de l'Asie méridionale : le *Dekhan*, qui occupe cette prétendue péninsule à laquelle on a donné improprement le nom de *Presqu'île en-deçà du Gange* ou *Presqu'île occidentale de l'Indé*; toute la contrée qui au nord du *Dekhan* comprend les pays arrosés par le Sind et le Gange; à l'est de ces deux contrées, dont elle est séparée par le golfe du Bengale, celle qui comprend l'empire Birman, celui d'An-nam, et la presqu'île de Malacca et que l'on a nommée *Presqu'île au-delà du Gange* ou *Inde extérieure*. Nous allons nous occuper de la portion connue depuis long-tems sous le nom d'*Indostan* ou d'*Indoustan*. Ces dénominations ou plutôt celles de *Sindhoustan* et d'*Hindoustan* lui furent données par les Persans; ils désignèrent ainsi les pays voisins des bords de l'*Indus*, qu'ils appellent *Sind* ou *Hind*; mais on s'accorde à appeler Hindoustan toute la contrée bornée au nord-ouest par le Bélouthistan, dont les monts Brahouiks la séparent, et par l'Afghanistan; au nord par les monts Himalaya, qui la séparent du Thibet; au nord-est par le Boutan et l'Assam, et à l'est par l'empire Birman. Depuis les monts Moghs, qui bornent cet empire, jusqu'aux monts Brahouiks, elle est baignée par la mer; c'est-à-dire à l'est par le golfe du Bengale; au sud-est par le détroit de Palk et le golfe de Manaar; au sud par l'Océan Indien, et à l'ouest par la mer d'Oman. Sa plus grande longueur est d'environ 700 lieues, sa superficie est évaluée à 160,000 lieues au moins, c'est-à-dire au tiers de toute l'Europe.

Cette vaste contrée était autrefois divisée de la manière suivante : l'*Indoustan septentrional*, comprenant le Cachemire, le Gorval et le Neypal; l'*Indoustan* proprement dit, formant presque tout l'empire du ci-devant *Grand-Mogol*, se composait du Lahore, du Moultan, du Sindhy, du Kotch, du Goudjerate, du Malvah, de l'Adjemyr, du Dehly, de l'Agrah, de l'Allah-Abad, de l'Aoude, du Bahar et du Bengale; le *Dekhan* ou Deccan, dans lequel étaient comprises les provinces de Khandeych, Aureng-Abad, le Beydjapour

ou Visiapour, le Bérar, le Beyder, l'Hayder-Abad, le Gandouana, l'Oryçah et les Serkars septentrionaux; enfin la *Péninsule* ou l'Inde, au sud du Krichna, fleuve qui descend des Ghattes occidentales, contient jusqu'au cap Comorin, le Kanara, le Malabar, le Cochin, le Travancore, le Caïmbetour, le Karnatic, le Maissour, le Balaghat et les provinces de Salem et Barahmahl.

Plusieurs de ces divisions sont aujourd'hui inusitées; il nous paraît donc plus naturel d'en adopter une qui ait l'avantage de faire voir quelles sont les parties de l'Indoustan qui sont soumises aux grandes puissances de l'Europe et celles qui sont restées indépendantes. Ainsi, nous décrirons les États *anglo-indiens*, la confédération des *Seykhs*, l'État de *Sindhy*, le royaume de *Sindhyah*, l'État de *Neypal*, et l'Indoustan *portugais, danois* et *français*.

L'empire du Grnad-Mogol, qui à la mort d'Aureng-Zeyb en 1707 s'étendait du 10e au 35e degré de latitude, et renfermait plus de 64,000,000 d'habitans, fut bientôt livré à toutes les horreurs de l'anarchie et de l'invasion étrangère. Nadir-Schah vint enlever sans peine les immenses trésors entassés à Déhly : il en perdit un quart en traversant les déserts de *Bounguicha*. Les Afghans, devenus maîtres d'une partie de ces trésors, disputèrent aux Mahrattes l'empire de l'Inde. Les Européens se présentèrent pour prendre leur part d'une proie déjà toute déchirée; mais la Compagnie anglaise des Indes, profitant plus habilement des circonstances, parvint à supplanter ses rivaux, à acquérir du crédit chez les indigènes. La protection qu'elle accorda au dernier Grand-Mogol lui valut en 1765 la concession du Bengale, du Bahar et de l'*Oryçah*. La suite de cet acte de générosité fut le spectacle d'un descendant du puissant Aureng-Zeyb, qui avait joui d'un revenu de 900,000,000 de francs, se contentant d'une pension viagère de 8,000,000. En 1798, les trésors de Tippou-Saeb vaincu tombèrent au pouvoir de la Compagnie : on les évalua à 75,000,000. Enfin, l'univers étonné vit une société de commerçans, aidée d'une poignée de soldats européens, devenir en peu d'années maîtresse d'un des plus riches empires de la terre, et gouverner tranquillement plus de 100,000,000 d'Asiatiques.

Les limites de l'Indoustan anglais sont : au nord le Thibet, le Boutan et le Neypal; à l'ouest l'État des Seykhs, celui de Sindhy et la mer d'Oman; au sud celle des Indes, et à l'est l'empire Birman et le golfe du Bengale. Cette vaste étendue de territoire, dans laquelle sont enclavés le royaume de Sindhyah et les diverses factoreries européennes, comprend deux sortes de possessions distinctes : les possessions *immédiates* et les possessions *médiates*, c'est-à-dire celles qui sont régies par les agens de la Compagnie et celles qui sont gouvernées par des princes respectifs qui se reconnaissent les vassaux ou les alliés de la Compagnie.

Décrivons d'abord ses possessions immédiates.

Elles forment trois grands gouvernemens : ce sont les présidences de *Calcutta*, de *Madras* et de *Bombay*. Nous dirons un mot des anciennes provinces qu'elles renferment et des principales villes que l'on y remarque. La *province du Bengale* est l'une des plus fertiles de l'Indoustan. Elle est si bien arrosée, si riche en productions, que la famine, la guerre et le despotisme ont en vain conspiré à la dépeupler. Elle jouit de deux récoltes annuelles, et les productions d'une année suffisent pour nourrir pendant deux ans toute la population, que l'on estime à plus de vingt-cinq millions d'habitans. A combien ce nombre, qui paraît si considérable, ne pourrait-il pas s'élever, lorsqu'on songe que la huitième partie de sa superficie est seule livrée à la culture !

Calcutta, capitale du Bengale et de toutes les possessions anglaises dans l'Inde, est située sur la rive gauche du *Hougly*, bras occidental du Gange, à 30 lieues de la mer. Bâtie au commencement du XVIe siècle, sur un terrain marécageux voisin d'une immense forêt, elle compte actuellement 700,000 habitans. Elle se compose de trois quartiers : le fort *William* au sud, la *Ville-Blanche* ou *des Européens* au centre, et la *Ville-Noire* au nord. Le fort William, disposé pour loger 15,000 hommes, surpasse en force et en régularité toutes les autres forteresses de l'Inde; entre ce fort et la ville s'étend une esplanade servant de promenade pour les équipages, et bordée par le nouveau palais du gouvernement et par une rangée de maisons magnifiques. Ce palais est le plus bel édifice de la ville. Des maisons en briques, mais en général d'architecture grecque, des rues larges et droites, une place de 500 toises de diamètre, de beaux magasins distinguent des deux autres le quartier de la Ville Blanche. La Ville-Noire, habitée par les indigènes et les autres nations asiatiques, n'offre qu'un amas de maisons de bambous. Calcutta possède d'importans établissemens philantropiques, des écoles, des colléges, une université, une société de médecine, un superbe jardin botanique où l'on cultive les principales plantes de toutes les

parties de la terre; enfin, une société asiatique qui s'est rendue célèbre dans le monde savant par les renseignemens précieux qu'elle a publiés sur l'histoire, la géographie et les antiquités de l'Asie. *Hougly*, autrefois ville florissante, est réduit à l'état de simple bourg; *Nodéah*, à 20 lieues au nord de Calcutta, est célèbre par son académie indoue; *Dacca*, sur la rive gauche du Vieux-Gange, était, sous Aureng-zeyb, la capitale du Bengale : sa population industrieuse s'élève encore à 200,000 ames; *Islam-Abad*, près de l'embouchure du *Tchittagong*, dans le golfe du Bengale, construit beaucoup de navires et fait un commerce important. Les édifices de *Mourched-Abad*, ville grande, mais mal bâtie sur le Petit-Gange, ont été relevés; tout près, au milieu d'une forêt de mûriers, *Cossimbazar*, ville de 25,000 ames, est un grand entrepôt de soieries et d'étoffes de coton.

Près de la frontière du Boutan, *Beyar* est le chef-lieu de la principauté de Koutch-Beyhar, dont le chef ou le Radjah est tributaire de la Compagnie anglaise.

Entrons maintenant dans l'ancienne *province de Bahar*. Elle est divisée par le Gange en deux parties inégales : celle du nord, qui est la plus petite, s'étend jusqu'au pied des montagnes du Neypal; celle du sud est traversée par des rameaux des monts Vindhya. Le climat y est plus sain que dans le Bengale, et le sol n'y est pas moins fertile. Elle est peuplée de 11,000,000 d'habitans. *Bahar*, qui en était autrefois la capitale, est, quoique déchue, une cité encore importante : elle renferme 5,000 maisons. C'est *Patna*, à 12 lieues de la précédente, qui en est aujourd'hui le chef-lieu. Cette ville compte 312,000 habitans; elle jouit d'un commerce considérable; on ignore l'époque de sa fondation; tout annonce qu'elle est fort ancienne, ce qui justifie l'opinion qu'elle est l'antique *Palibothra*. A deux lieues au nord de cette ville, *Hadgypour*, assez bien bâtie, est entourée de fortifications en ruines; *Gayah*, qui forme deux villes, l'une destinée au commerce, et l'autre à la religion, possède un des temples les plus renommés de l'Indoustan : les brahmines y font voir l'empreinte du pied de Vichnou. *Boglipour* est une ville de 30,000 habitans; *Monghir*, à 12 lieues de cette ville, qu'elle égale en population, se compose de 6 bourgs enfermés dans une enceinte en briques.

A l'est du Bahar s'étend l'ancienne *province d'Allah-Abad*; son sol est généralement plat et fertile; sa population excède 7,000,000 d'habitans. Elle comprend un seul district qui n'est pas soumis aux Anglais, c'est celui de *Bendelkend* : il est montagneux et renferme d'importantes exploitations de diamans. *Allah-Abad*, bâtie au confluent du Gange et de la Djemnah, est, aux yeux des Indous, la reine des cités saintes. Heureux qui peut y trouver son tombeau! Elle est, pour les Anglais, le grand arsenal des provinces supérieures. *Bénarès*, à 19 lieues de la précédente, est une des plus grandes et des plus célèbres villes de l'Indoustan. Son territoire est regardé comme sacré par les Indous; ils doivent la visiter au moins une fois dans leur vie. Ils prétendent que le fameux *Lingham*, symbole vénéré que renferme son principal temple, est le dieu *Siva* lui-même changé en une pierre noire. Bénarès, avec sa population de 600,000 ames, ses quais en pierre qui resserrent le Gange dans son lit, ses hautes maisons, ses temples, sa superbe mosquée bâtie par Aureng-zeyb, son observatoire qui représente l'univers; et dont la coupole mobile offre un système astronomique identique avec celui de Copernic, quoiqu'il soit de la plus haute antiquité dans l'Inde; cette ville, enfin, qui fait un commerce immense d'indigo, d'étoffes et de pierres précieuses; qui attire dans ses colléges toute la jeunesse de l'Inde, et dans ses temples, pendant les fêtes religieuses, un nombre incalculable de pélerins, a été surnommée par les Anglais l'Athènes des Indous. *Pannah*, dans le Bendelkend, est le chef-lieu d'un petit État. C'est dans ses environs que se trouvent ces fameuses exploitations de diamans, jadis très-riches et d'où l'on en retire encore d'assez gros.

Entre l'Allah-Abad, le Bahar et le Neypal, se trouve la *province d'Aoude*. Sa partie septentrionale offre l'aspect le plus sauvage : au centre on voit des contrées entières encore en friche; mais les forêts, remplies d'éléphans, de rhinocéros et de tigres, fournissent d'excellens bois de construction; dans les cantons agricoles, on élève une quantité prodigieuse de chevaux, de buffles et de moutons. *Aoude*, ville fort ancienne sur la rive droite du Gograh, fut jadis la capitale du royaume de *Rama*, célèbre dans les poèmes sanskrits. *Gorekpour*, le chef-lieu du district, sur la rive gauche du Rapty, est grande, mais dépeuplée.

A l'est de la précédente, la *province d'Agrah* offre un pays plat dont le sol est gras et fertile. On cite entre le Gange et la Djemnah un territoire appelé le *Dou-ab*, presque entièrement inondé dans la saison des pluies, mais qui offre pendant le reste de l'année l'aspect d'un immense verger. Les habitans ont soin d'y placer leurs maisons sur des hau-

teurs. La population de cette province est de 6,000,000 d'individus. Elle renferme plusieurs districts qui ne sont soumis qu'à un tribut envers les Anglais. *Agrah*, ville autrefois florissante, s'étend en croissant sur les rives de la Djemnah. Il ne reste plus à ce chef-lieu de province que 6,000 habitans, et qu'un petit nombre de ses belles constructions dont les deux plus remarquables sont le palais de l'empereur Akbar et le monument en marbre blanc érigé par Schah-Djehan pour le célèbre Nour-Djehan-Beygum. Sur la rive gauche du Gange, *Kanodge*, que l'on croit être la *Calinipaxa* de Pline, était l'antique résidence des monarques indiens. Les Mahrates, en la saccageant en 1761, ont achevé ses malheurs. En remontant la Djemnah sur sur sa rive droite, on rencontre *Mathura*, ville très-ancienne, en grande vénération chez les Indous, qui la regardent comme le lieu de naissance de Krichna, leur divinité favorite. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une seule rue garnie de plusieurs temples. *Kalpy*, sur une hauteur qui commande la Djemnah, est l'une des principales places de commerce de la province. Les naturels prétendent que c'est le lieu le plus chaud de l'Inde.

La *province de Déhley* ou *Dehly*, peuplée de 8,000,000 d'habitans, s'étendait au nord de celle d'Agrah, depuis les bords de la *Djemnah* jusqu'aux montagnes de Gorval. Moins fertile que la précédente, cette province, dans des parties bien cultivées, telles que le bord des rivières et quelques vallées, fournit jusqu'à trois récoltes de riz par an. Au midi, le climat du Déhly est d'une chaleur insupportable pendant l'été, mais au nord les montagnes en tempèrent l'ardeur. La ville de *Déhly* ou *Schah-Djihan-Abad*, en sanskrit *Indraprastha*, c'est-à-dire demeure d'Indra, est bâtie sur deux collines qui s'élèvent sur la rive droite de la Djemnah : sa circonférence est de 2 lieues et demie. Elle était autrefois la capitale du vaste empire du Grand-Mogol. Depuis la dévastation qu'elle éprouva de la part de Nadir-Schah, en 1738, elle endura jusqu'en 1803 tous les désastres qui accompagnent la guerre; mais au milieu d'immenses ruines, elle offre encore plusieurs édifices somptueux. Le palais impérial, qui sert de résidence à ce prince que les Anglais ont dépouillé de sa couronne et de ses trésors, en lui conservant le vain titre de *Grand-Mogol*, en ne lui laissant qu'une apparence de liberté, avec une pension qui sert à peine à l'entretien de sa famille; la demeure du résident anglais, la mosquée impériale, les bains de l'empereur, et plusieurs palais appartenant à des grands de l'empire ou à des princes du sang royal, attestent la magnificence passée de cette ville, dont la population s'élève encore à 200,000 ames.

Entre le magnifique canal de Déhly, qui a 50 lieues de long, et la rive droite de la Djemnah, on remarque *Panipot*, ville devenue célèbre dans l'histoire de l'Indoustan par la bataille qui, en 1525, assura l'établissement de l'empire mogol par la défaite des Afghans, et par celle qui, en 1761, força les Mahrattes à abandonner momentanément le pays aux Afghans. *Rampour*, situé dans un territoire aussi fertile que bien cultivé, est une ville de 50,000 habitans et le chef-lieu d'une principauté.

Au nord du Déhly, la petite province de *Gorval*, qui se termine aux monts Himalaya, est un des pays les plus montagneux de l'Indoustan; ses forêts fournissent de beaux bois de construction; ses pâturages nourrissent un grand nombre de bêtes à cornes et de chevaux de petite taille; les éléphans n'y sont pas rares; mais comme ils ne sont pas aussi robustes que dans le reste de l'Inde, on les apprivoise rarement. *Syrinagor* est le chef-lieu d'un district et l'ancienne capitale de la province. A 24 lieues au nord-est de cette ville, on en voit une qui jouit d'une grande célébrité : c'est celle de *Bhadry-nath*. Elle n'a qu'une trentaine de maisons habitées par des brahmines; mais un temple qu'ils desservent, dont on ignore l'époque de la fondation, et qui renferme une petite idole appelée *Bhadry-nath*, ou *Dien de la pureté*, y attire chaque année plus de 50,000 pélerins. Le grand-prêtre a sous sa juridiction 700 villages dont les revenus appartiennent au temple. A 17 lieues au nord de Syrinagor, la ville de *Baranath* tire son nom de sa position au milieu de 12 villages. Elle fait un commerce lucratif avec les montagnards; les Indous s'y arrêtent lorsqu'ils se rendent au pélerinage de *Gangautri*, qui assure à ceux qui vont visiter son temple un bonheur éternel dans l'autre monde. Le district de *Kémaon*, dont les montagnes et les forêts nourrissent une grande quantité d'ours, qui s'attaquent, dit-on, particulièrement aux femmes, a pour chef-lieu *Almorah*, bâti au pied d'une montagne, et dont les maisons sont dispersées sans ordre.

L'*Adjemyr*, que l'on nomme quelquefois le *Marvar*, est une province dont le territoire est plat, excepté au sud-est, où se trouvent un grand nombre de collines, et même de montagnes; c'est principalement à l'ouest de celles-ci que se trouve cette suite de vastes

plaines sablonneuses auxquelles on a donné le nom de Grand-Désert. Quelques misérables villages composés de cabanes en paille, entourés de haies servant de limites à quelques champs cultivés, sont tout ce que ce désert offre de particulier. Adjemyr, la capitale de cette province, est une des cités les plus sales et les plus mal bâties de l'Indoustan. Elle possède le tombeau de *Khodjah Moyen ed Din*, qui passe pour l'un des plus grands saints mahométans qui aient vécu chez les Indous.

Deux provinces nous restent à visiter pour compléter la description de la présidence de Calcutta : ce sont celles d'*Orissa* et de *Gandouana*. La première, dont le nom s'écrit aussi *Oriçah*, est la plus méridionale du Bengale, et se divise en trois régions. La plus basse, qui s'étend sur les bords de la mer, est couverte de magnifiques forêts et de marais infestés de crocodiles : sa largeur est de 7 à 8 lieues; la région moyenne, qui s'étend à une dizaine de lieues dans les terres n'offre qu'une plaine dont le sol est peu fertile; enfin la haute région renferme des montagnes généralement arides. Les forêts de cette région et de la plus basse sont la retraite d'animaux sauvages, tels que le tigre, le léopard, l'hyène et la panthère. La population de toute la province s'élève à 1,300,000 individus qui appartiennent à différentes races. Les habitans de la basse région sont doux et paisibles; ceux des montagnes, que l'on subivise en trois classes distinctes, sont sauvages et inhospitaliers; ceux de la plaine sont peu intelligens et se partagent en Mahométans et en Indous : ces derniers sont divisés en castes, selon leur antique loi religieuse. *Singboum* est un chef-lieu de district qui sert de résidence à un radjah; il en est de même de *Konjour*, d'*Harriorpour* où l'on fait le commerce de bois de construction, et de *Khourdahghor*, défendue par un château et entouré d'une forêt impraticable. *Balasore*, jadis très-florissante, où les Hollandais et les Portugais avaient des comptoirs, ne fait plus qu'un petit commerce et ne renferme plus que 2,000 habitans. *Ketek* ou *Kuttack*, qui passe pour le chef-lieu de la province, et qui en est en effet la plus importante ville, puisqu'on y compte plus de 40,000 habitans, est située dans une île formée par deux bras du *Méhénédy*.

L'ancienne province de *Gandouana*, à l'ouest de la précédente, est un pays tout couvert de montagnes, dont l'intérieur est très-peu connu des Européens. On y remarque les deux points extrêmes de la civilisation : de grandes et belles vallées restent sans culture entre les mains de peuples non civilisés, tandis que d'autres, principalement celles qu'arrosent la Nerbedah, la Bain-ganga, et le Méhénédy, où les Anglais exercent leur influence, sont cultivés avec le plus grand soin. Sur les 3,800,000 habitans que renferme cette province, 800,000 sulement sont sujets de la Compagnie anglaise. *Nagpour*, regardée comme la capitale de la province, n'était qu'un village en 1740; aujourd'hui elle renferme 80,000 habitans. C'est la résidence d'un radjah et d'un agent anglais. *Gorrah*, au contraire, qui en était jadis la capitale, est presque déserte aujourd'hui.

La présidence de Madras est composée de sept provinces : celle de *Karnatic* comprend une étendue de côtes d'environ 200 lieues, depuis l'embouchure du Gondegam jusqu'au cap Comorin : ainsi tout ce que l'on est convenu d'appeler la *Côte de Coromandel* lui appartient. Presque tous les rivages de ce pays sont bas et ne présentent, sur une largeur de trois quarts de lieue, qu'un sable aride et mouvant. Les *Ghattes* forment au nord-ouest sa limite. Depuis 1801 on y exploite du fer et du cuivre; sur la côte on a établi une pêcherie de perles assez productive; enfin le Karnatic est une province riche, bien cultivée, commerçante, et peuplée de 5,000,000 d'individus.

Le chef-lieu de la province et de la présidence est *Madras*, ville grande, assez bien bâtie, et peuplée d'environ 450,000 ames, mais dans une situation peu favorable pour le commerce maritime. Elle est divisée en deux parties distinctes : le fort *George* et la ville *Noire*. Cette dernière est, comme à Calcutta, la demeure des Indous, mais les négocians arméniens et portugais, ainsi que les Européens qui n'appartiennent point au gouvernement, sont obligés de l'habiter. Le fort George, qui donne son nom au quartier dans lequel on remarque le grand et bel édifice où loge le gouverneur, le palais de Tchepak, séjour ordinaire du nabab du Karnatic, et les plus beaux hôtels de la ville, passe pour une des plus formidables forteresses des Indes. Madras rivalise avec Calcutta par le nombre et l'importance de ses établissemens scientifiques et littéraires; tels sont : le collége fondé en 1812, la Société asiatique, l'Observatoire et le Jardin botanique. On publie dans cette ville trois journaux littéraires. Sa principale industrie consiste dans la fabrication des toiles de coton, de verrerie et de poterie, et malgré sa situation sur une côte sablonneuse exposée à toute la violence des flots, son commerce est considérable. *Méliapour*, appelée *Saint-Thomé* par les Européens, n'est plus

cette ville où les Portugais avaient une grande factorerie; elle est réduite aujourd'hui à l'état d'un simple bourg. *Condjeveram*, à 17 lieues au sud de Madras, possède, depuis les tems les plus anciens, un célèbre temple consacré au dieu Chiwa, qui y attire un grand nombre de pélerins. *Arcat*, peuplée de 40,000 ames, était jadis la capitale du Karnatic. *Madura*, moitié moins peuplée, est entourée de fortifications qui tombent en ruines.

La petite province de *Caïmbétour*, à l'ouest de la précédente, est presque entièrement couverte par les ramifications des Ghattes occidentales. Toutes les rivières qui l'arrosent sont des affluens du Cavéry. Ses habitans sont au nombre de 600,000, parmi lesquels on compte plusieurs tribus nomades. Son ancienne capitale, qui porte le même nom, est au milieu de ces montagnes, entourée de murailles et défendue par un fort.

Bordé et en partie traversé à l'ouest par les Ghattes occidentales, et sur quelques points au sud-est par les Ghattes orientales, le *Maïssour* est couvert, principalement au nord, par de nombreuses montagnes. L'élévation moyenne du sol est de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; aussi, malgré sa position méridionale, puisqu'elle est entre le 11e et le 15e degré de latitude, jouit-elle d'un climat tempéré et salubre. Dévasté par les guerres qu'y soutinrent Hayder-Aly et Tippou-Saëb, la population de cette province n'est que d'environ 3,000,000 d'habitans. *Maïssour* est une ville peu considérable, que défend une forteresse qui occupe le sommet d'une colline escarpée; à trois lieues au nord de celle-ci, *Seringapatam*, bâtie à l'extrémité septentrionale d'une île du Cavéry, renferme 30,000 habitans. Elle était trois fois plus peuplée lorsque Tippou-Saëb s'ensevelit sous les murs de sa forteresse.

Le *Malabar*, qui, au sud-ouest du Maïssour, occupe une partie du versant qui du sommet des Ghattes occidentales s'incline jusqu'au rivage de la mer d'Oman, offre, tantôt le riant spectacle de cultures fertiles, de collines couvertes de plantations de poivre, de plaines ensemencées de riz ou ombragées de cocotiers, et tantôt l'aspect imposant de montagnes escarpées couronnées de forêts épaisses, riches en bois de teck et de sandal. On évalue la population de cette province à 8 ou 900,000 ames. *Calicut*, sa capitale, fut le premier port des Indes dans lequel débarqua Vasco de Gama. Tippou-Saëb la détruisit, mais les Anglais l'ont rétablie. Ses rues étroites et sales se composent de 5,000 maisons. *Cranganore*, à 29 lieues au sud de la précédente, est une ville maritime où réside un archevêque catholique.

L'ancienne province de *Cochin*, au sud-est de la précédente, est d'une très-faible étendue. Sa capitale, qui porte le même nom, est une jolie ville maritime avec un port ou plutôt une rade. Quoique ravagée à diverses époques, *Cochin* compte 30,000 habitans et entretient encore un commerce considérable. *Colan*, à 15 lieues au nord-est, est la résidence d'un évêque dont la juridiction s'étend sur 100 églises catholiques.

Le *Kanara*, que l'on divise en septentrional et méridional, est borné au nord par le territoire de Goa, à l'est par le Maïssour, au sud par le Malabar, et à l'ouest par la mer d'Oman. Ses montagnes et ses forêts servent de retraite à des éléphans et à d'autres animaux sauvages; la population de ce pays s'élève à 650,000 habitans, parmi lesquels un grand nombre de tribus, principalement dans la partie montagneuse, ont su, au milieu des révolutions politiques, maintenir quelques restes d'indépendance. Les principales villes sont : *Onore*, qui a plutôt un ancrage qu'un port, mais qui fait un grand commerce de poivre; *Battecollah*, qui dans des ruines de pagodes conserve des traces de son ancienne grandeur; *Barcelor*, dont le port attirait autrefois beaucoup de vaisseaux portugais, et enfin *Mangalore* ou *Korial*, chef-lieu de la province, ayant un port sur un beau lac qui communique avec la mer.

Le *Balahgat*, province centrale, entourée par le Beydjapour, l'Hayder-Abad, les Serkars septentrionaux, le Karnatic, le Salem, le Maïssour et le Kanara, est couvert par les ramifications des Ghattes occidentales, et borné par les orientales. Sa population est estimée à 1,900,000 ames. *Bellary*, chef-lieu de district, annonce par ses ruines son ancienne importance. *Coddapah* ou *Korpah*, ville entourée de murailles et défendue par un fort, était la résidence d'un radjah, dont le palais sert aujourd'hui aux séances du tribunal.

Le pays des *Serkars* septentrionaux occupe les côtes de l'Indoustan, entre la province d'Orissa et celle de Karnatic. Quoiqu'il s'éloigne peu de la côte, le pays est couvert de collines et de montagnes; le sol en est fertile et bien arrosé : la population s'y élève à 2,500,000 ames. Les principales villes sont : *Gontour*, défendue par un petit fort; *Radjahmendry*, *Visigapatam* et *Ganjam*, chefs-lieux de districts; *Kondapilly*, chef-lieu d'un Serkar, célèbre autrefois par ses exploitations de diamans, aujourd'hui peu productives; enfin *Masulipatam*, la capitale de la pro-

vince. Cette ville, où l'on compte 70,000 ames, et que l'on croit être l'ancienne *Cottobara*, est célèbre par ses tissus de coton. Son port passe pour le meilleur de la côté de Coromandel.

La moins considérable des trois présidences de l'Indoustan est celle de *Bombay*, quoiqu'elle se compose de cinq provinces. Celle d'*Aureng-Abad*, la première dont nous nous occuperons, est bornée par le Khandeych, le Goudjerate, le Bérar, le Beydjapour, le Bayder, l'Hayder-Abad et la mer, et tire son nom d'une ville qui, bâtie par Aureng-Zeyb, en fut long-tems la capitale, et qui, malgré la magnificence de ses monumens, a perdu son importance commerciale avec son rang politique. Cette province est divisée en deux parties par les Ghattes, qui la traversent du nord au sud, mais qui y sont peu élevées. Le littoral et la plus grande partie du territoire appartiennent aux Anglais qui les ont enlevés aux Mahrattes. *Bombay*, sur le bord de la mer, est situé dans une île. C'est une grande ville dont le quartier central est très-beau, dont la citadelle est très-forte, et dont le port passe pour un des meilleurs de l'Inde. L'île qui renferme ce chef-lieu de présidence, forme, avec celle de *Salsette*, à laquelle elle est unie par une chaussée de 600 pieds, et le continent, un havre très-commode.

Les autres grandes villes de la province sont : *Pounah*, au pied des Ghattes occidentales, dans une vaste plaine à 30 lieues à l'est de Bombay. Elle est bien peuplée, mais mal bâtie : les maisons des riches sont placées sur de grosses masses de granite, élevées de 15 pieds ; les autres sont en bois et en briques ; *Calliany*, qui n'est qu'à 11 lieues de Bombay, est entourée de ruines qui attestent son opulence et sa grandeur passée ; *Ahmed-nagor*, au pied des monts Balaghats, est défendue par une forte citadelle ; *Perrainda*, ville assez grande, a un fort qui tombe en ruines.

La province de *Beydjapour*, plus connue sous le nom de *Visiapour*, est divisée en deux parties par les Ghattes occidentales ; la Krichna, sa principale rivière, forme, avec la Bihma, la plus grande partie de sa limite septentrionale ; la Toumbédra, autre rivière, la sépare du territoire de la présidence de Madras. Cette province, dont le sol est très-fertile, surtout dans les vallées, et qui fournit des chevaux estimés, comprend une population de 7,000,000 d'habitans. Elle formait autrefois un royaume indépendant, dont *Beydjapour* était la capitale. *Ghériah*, à l'embouchure de la Ghéria, sur le bord de la mer d'Oman, est défendue par une forteresse et des remparts. Avant de tomber au pouvoir des Anglais, elle était un repaire de pirates. *Darwar*, dans une vallée fertile, est entourée par une muraille et un fossé.

La province de *Khandeych* est en grande partie couverte par les Ghattes occidentales et leurs ramifications. C'est un des pays qui furent la patrie des Mahrattes : on en estime la population à 2,000,000 d'habitans. *Bourampour* passe pour en être la capitale. C'est une ville très-grande, arrosée par le Tapty, et qui fut jadis la résidence des rois du Dekhan. *Galna*, *Tchandour*, et *Mallaïgam*, ne sont remarquables que par leurs forteresses. La plupart des villes de cette province sont des places de guerre.

Le *Goudjerate*, ancienne province que plusieurs géographes appellent *Guzerate*, se divise naturellement en deux parties distinctes : l'occidentale, qui est une vaste presqu'île baignée au nord-ouest par le golfe de Kotch et au sud-est par celui de Cambaye, et l'orientale, qui est bornée par l'Adjemyr, le Malvah et le Khandeych. Une chaîne de montagnes divise la péninsule en deux versans principaux, l'un au sud et l'autre au nord. De ces montagnes descendent un grand nombre de cours d'eau qui se jettent dans l'un et l'autre golfes et dans la mer d'Oman. Le climat de cette partie de l'Indoustan est tellement chaud et sec, surtout en été, que, sans le système d'irrigations que les habitans entretiennent, la culture y serait impraticable. Elle n'est déjà que trop entravée par les déprédations qu'exercent dans les plaines les tribus de Grassias, qui habitent les montagnes. La population sédentaire se divise en tribus et en castes, qui se distinguent par leurs professions : les *Bhatts* font le métier de mendians ou de bardes ambulans ; les *Charons* servent de conducteurs de marchandises ; les *Ongris*, remarquables par leur force, transportent le numéraire ; les *Kounbys* sont cultivateurs ; les *Banians* parcourent l'Inde en faisant le commerce ; et les *Dhérars* sont les parias de cette partie de l'Indoustan. On estime toute la population à plus de 2,000,000 d'habitans.

Surate, chef-lieu de cette province, est une ville commerçante qui renferme 600,000 ames. Elle est située sur le Tapty, à 5 lieues de la mer. Ses fabriques de soieries, de brocards d'or et d'argent, de toiles peintes et d'objets d'orfévrerie ; la vie somptueuse de ses riches marchands, la variété des plaisirs, le nombre des bayadères, en font un des plus agréables séjours de l'Indoustan. *Barotch* ou *Baroche*, que l'on croit être l'ancienne *Barygaza*, est

fortifiée, vaste et peuplée de 32,000 ames. *Ahmed-Abad*, autrefois l'une des plus grandes villes de l'Inde, qui comptait plus de 1000 mosquées, et dont les ruines occupent une circonférence de plus de 10 lieues, n'occupe aujourd'hui que 2 lieues de circuit; elle est située sur la rive droite du Sabermatey.

La petite province de *Kotch*, dont le sol est fertile, dont les chameaux et les chevaux sont estimés, et dont les bestiaux forment la principale richesse, compte parmi les principales villes appartenant aux Anglais, *Mandavie*, sur la côte septentrionale du golfe de Kotch, et *Andjar*, entourée de fortifications peu importantes.

Nous venons de parcourir à peu près tout l'Indoustan; nous y avons visité les divers territoires qui appartiennent à la Compagnie anglaise des Indes. Visitons maintenant les différentes parties de cette vaste contrée, qui, sous le titre de principautés ou de royaumes, sont sous la protection de cette compagnie, ou constituent ses possessions médiates. Nous allons suivre à peu près le même ordre que celui qui nous a guidé dans les possessions immédiates. Dans l'*Allah-Abad*, qui forme quatre principautés, celle de *Jansy* est la seule qui nous offre une ville digne de quelqu'attention. *Jansy* est une cité fortifiée où l'on fabrique des arcs et des flèches encore en usage chez quelques tribus du Bendelkend. Le chef qui y réside jouit d'un revenu que l'on évalue à 1,000,000 de francs. L'ancienne province d'*Aoude* comprend un royaume du même nom, dont le souverain ou le Nabab, qui conserve le titre de *Vézyr* du Grand-Mogol, est sous la surveillance d'un corps de troupes anglaises. Sa capitale est *Laknau*, arrosée par le Goumty. Les dômes dorés des mosquées, et plusieurs grands édifices, donnent à cette ville un air de splendeur que son intérieur est loin de justifier. Elle renferme cependant 300,000 habitans.

On compte dans la province d'*Agrah* quatre petites principautés, dont trois portent les noms de leurs capitales : *Kerouly*, qui a une bonne citadelle; *Bhertpour*, qui est grande et entourée de murailles; *Dhoulpour*, vaste et florissante. Celle de *Matchery* a pour capitale *Alvar*, dont le radjah réside dans une forteresse voisine.

Dans le *Déhly* se trouve le *Sirhind* ou pays des *Seykhs*, qui se divise en plusieurs principautés : *Pattialah*, le chef-lieu de l'une d'elles, est située sur un affluent du Gagor, à 43 lieues au nord de Déhly; elle est entourée d'un mur en terre; le radjah y réside dans une citadelle. *Sirhind* et *Lodhyanah* sont deux chefs-lieux de principautés seykhes; cette dernière, qui s'élève au bord du Setledje, est devenue un important poste militaire anglais, quoique le gouvernement civil appartienne au radjah.

Dans l'*Adjemyr* on compte neuf petits états gouvernés par des chefs particuliers. *Djeypour*, résidence d'un de ces radjahs, est entourée de murailles, et ses approches sont défendues par plusieurs petits forts; elle passe pour l'une des plus belles villes de l'Indoustan. *Amber*, ancienne capitale de cette principauté, possède de beaux aqueducs, des écoles de mathématique et un observatoire. *Kotah*, qui renferme un grand nombre de maisons bâties en pierres, et qui voit s'élever près de ses murs le superbe temple de *Djougmandoul*, est la capitale d'un pays montagneux, fertile et bien arrosé, qui paie le septième de ses revenus aux Anglais. *Boundy* est la résidence d'un radjah qui demeure dans un palais entouré de fortifications. L'état d'*Odeypour* est gouverné par un radjah qui prétend descendre en ligne directe du soleil, et qui, pour soutenir ses prérogatives, a engagé tous ses revenus à des banquiers anglais; aussi le peuple de cet état est-il dans l'état le plus misérable, quoique le sol soit fertile et riche en bétail. *Odeypour*, la capitale, est une place forte bâtie près d'un lac au milieu de montagnes; on n'en peut approcher que par trois défilés étroits. Le radjah de *Djoudpour* est le plus puissant de l'Adjemyr; il entretient une armée de 30,000 hommes, et possède un revenu de 5 millions de francs. *Djécelmyr* est le chef-lieu d'une principauté dont le sol sablonneux se perd dans les déserts que traverse le Sind. Le *Beykanyr* ou *Bicanere*, situé au milieu d'un désert qui le sépare de ceux des *Bhattis*, de *Tchekvaty*, de *Horriana*, de *Djoudpour*, de *Djécelmyr* et de la province de *Moultan*, est un pays plat et élevé, dont la capitale, qui porte le même nom, est grande, mal bâtie et dépourvue d'eau. Le pays des *Bhattis* est une petite contrée séparée du *Lahore* par le Setledje, et arrosée par le Gagor, qui la divise en deux portions, dont l'une est très-fertile, tandis que l'autre n'offre que des plaines incultes où l'on fait paître les chameaux et les moutons. *Bhalnir* est la principale ville de ce pays, partagé entre plusieurs chefs indépendans.

L'état de *Nagpour*, dont le radjah prend le titre de roi, comprend le centre et les parties occidentales et méridionales du *Gandouana*. *Nagpour*, la capitale, sur la gauche du Nag, petit affluent de la *Bain-ganga*, est une ville de 80,000 habitans, où réside le radjah, au-

trefois l'un des plus puissans princes mahrattes, aujourd'hui vassal des Anglais.

Maïssour, l'ancienne capitale de la province de ce nom, est la résidence d'un nabab qui y demeure enfermé dans un palais défendu par des fortifications. *Bangalore*, où l'on compte 60,000 habitans; *Bednore*, qui, peuplée de 12,000 ames, est réduite au douzième de sa grandeur première; *Pedda-Ballapour* et plusieurs autres villes dépendent de cette principauté.

Une partie de la province de *Malabar* forme le royaume de *Travancore*, état dont l'étendue est d'environ 60 lieues en longueur sur 15 à 20 en largeur. *Travancore*, son ancienne capitale, s'élève sur un terrain aride et sablonneux; c'est à *Trivandéram* que réside le roi dans un palais bâti et orné à l'européenne. Le royaume de Cochin, limitrophe du précédent, est beaucoup plus petit; *Tripoutary*, la résidence du radjah, n'offre rien de remarquable.

On compte dans le *Goudjerate* plusieurs petites principautés, telles que celles de *Théraud* et de *Théarah*, qui contiennent des tribus de *Coulis* et de *Bhyls*; celle de *Dobboi*, qui renferme 84 villages et dont le chef-lieu, autrefois florissant, n'a plus que 4,000 habitans; celle de *Goundol*, dont la principale ville n'a rien de remarquable; celle de *Noanagor*, dont le prince, qui a le titre de *Djam*, réside dans une grande et belle ville bâtie à trois lieues de la côte méridionale du golfe de Kotch, et qui joint au commerce que lui procurent ses fabriques de draps estimés des Orientaux, celui des perles que l'on pêche sur sa côte. Toutes ces principautés, qui comprennent 850,000 individus, paient un tribut au chef des états de *Guykavar*, qui renferment une population de 2 millions d'habitans. Le chef de ce petit royaume appartient à la nation mahratte. *Baroda*, sa capitale, est une ville de 100,000 ames bâtie sur la rive gauche du Dhador.

L'état du radjah de *Sétarah*, dans le Beydjapour, est une des plus importantes principautés des Mahrattes. Sa capitale, *Sétarah*, près de la source de la Krichna, est défendue par une célèbre forteresse bâtie sur un rocher. *Hetteny*, jolie ville de 15,000 ames; *Merritch*, qui en renferme 10,000, et *Beydjapour*, qui est presque entièrement ruinée, appartiennent à cette principauté.

L'État du *Nizam*, ou, comme quelques-uns l'appellent, le royaume d'*Hayder-Abad*, est l'un des plus puissans de l'Indoustan. Il comprend l'ancienne province d'Hayder-Abad, celles de Beyder et de Berar, ainsi que les parties orientales de l'Aureng-Abad et du Beydjapour, est conséquemment l'ancien royaume de *Golconde*. Sa population est de 10,000,000 d'habitans, ses revenus de 79,000,000 de francs, et sa force armée de 8,000 hommes à la disposition des Anglais, qui, sous prétexte de protéger ce prince, entretiennent dans sa capitale même trois régimens d'indigènes et un d'Européens. *Hayder-Abad*, peuplée de 200,000 individus, renferme des fabriques de tissus et des ateliers où l'on taille les diamans et les autres pierres précieuses. Parmi les villes importantes de cet État, nous ne pouvons nous dispenser de citer *Golconde*, que l'on peut regarder comme le dépôt de toutes les pierres fines que l'on tire du Bahghat pour y être travaillées. Elle est regardée par les naturels comme une forteresse imprenable : le Nizan ne permet à aucun Européen d'en approcher sans sa permission écrite. *Ghonpour*, grande et belle ville; *Beyder*, renommée par ses fabriques d'armes; *Elitchpour*, qui renferme un palais du Nizam; *Aureng-Abad*, où l'on admire le magnifique tombeau d'Aureng-Zeyb, sont les principales villes des états du Nizam.

Entre le Boutan et le Neypal, se trouve la petite principauté de *Sikkim*. Sa capitale n'a rien de remarquable que ses remparts. Elle comprend encore quelques villages et plusieurs stations militaires importantes, au nombre desquelles figure *Naggry*.

Le *Malvah*, dont le nom sanskrit signifie pays montagneux, est situé entre l'Adjemyr, le Goudjerate, le Khandeych, l'Allah-Abad, et l'Agrah. Il est traversé par les monts Vindhia et coupé en différens sens par des collines pierreuses dont les vallées sont fertiles et bien arrosées. La plupart des cours d'eau qui le traversent sont tributaires de la Djemnah et de la Nerbedah. Nous trouverons dans cette contrée deux principautés qui font encore partie des possessions médiates de la Compagnie anglaise des Indes. Ce sont celles de *Bopal* et d'*Indour*.

La principauté de *Bopal*, presqu'enclavée dans le Sindhyah, est un petit pays montagneux où plusieurs rivières considérables prennent leur source. Son chef-lieu, qui porte le même nom, était grand et bien peuplé, mais il n'a pas encore réparé les pertes qu'il a éprouvées dans les dernières guerres jusqu'en 1817; son commerce est cependant fort étendu.

L'*Indour*, connu plus généralement sous le nom d'État d'*Holkar*, contient 1,200,000 habitans; ses revenus s'élèvent à 6,000,000 de francs. *Indour* est la résidence du prince:

c'est une ville grande, peu peuplée, défendue par une citadelle et des remparts, mais hors l'état de résister à un siége régulier.

Parcourons enfin les pays indépendans qui existent encore dans le voisinage ou au sein des possessions anglaises. La Malvah en possède un; c'est le royaume de *Sindhyah*, si puissant encore au commencement du XIXe siècle, et resserré aujourd'hui dans des bornes si étroites. Comme il se compose aussi d'une petite partie du Khandeych et de l'Agrah, il se trouve environné de tous côtés par les possessions médiates et immédiates de la Compagnie anglaise; il a de plus le désavantage de renfermer plusieurs districts appartenant à différens princes indiens. *Goualior*, sa capitale, est bâtie sur une colline où des remparts et une bonne forteresse rendent sa position inexpugnable. Sa population ne s'élève pas à 4,000 habitans. *Aceyrghor*, qui fut longtems célèbre comme place de guerre, tombe en ruines, à l'exemple de presque toutes les possessions des Mahrattes. *Ougeïn*, sur la Serpa, est une des cités les plus anciennes et les mieux bâties de l'Indoustan; elle fut, jusqu'en 1810, la capitale du royaume; elle renferme des temples, des mausolées et d'autres édifices plus ou moins remarquables; elle est renommée pour ses écoles et son observatoire; les géographes indous y font passer leur premier méridien. On ne sait pas au juste quelle est la population de cette cité; mais il est probable qu'elle est au moins de 80,000 ames.

L'état de *Sindhy*, auquel on a donné la dénomination de *Triumvirat*, parce qu'il est gouverné par trois émirs, se compose d'une partie du Moultan, grand pays de l'Afghanistan, que le Sind traverse dans toute sa longueur. Il s'étend de chaque côté de ce fleuve à une vingtaine de lieues de ses rives. La capitale de cet état se nomme *Hayder-Abad*; elle est située sur une île formée par le Sind et le Foulely, l'une des branches de ce fleuve. L'industrie de ses habitans, dont on porte le nombre à 15,000, s'exerce principalement sur la fabrication des armes. *Tattah*, qui fut autrefois la principale ville du Sindhy, est, malgré sa position à peu de distance du Sind, dans un état complet de décadence. On remarque dans ses environs, au milieu d'un grand nombre de tombeaux, un magnifique mausolée qui fut élevé à la mémoire d'un de ses princes. Près de l'extrémité occidentale de cet état, *Koratchy*, sur un petit golfe, doit sa prospérité croissante à sa situation vers les confins de l'Indoustan et du Beloutchistan. Son port est fréquenté par toutes les nations, et sa population n'est peut-être pas moindre de 20,000 ames.

Le territoire de la confédération des *Seykhs* présente dans ses limites plusieurs points incertains que nous n'essaierons pas de fixer; qu'il nous suffise de dire qu'il est borné à l'ouest par le Béloutchistan et le Caboul, au nord par le Cachemire, à l'est par quelques-unes des possessions anglaises, et au sud par l'Adjemyr et les états de Sindhy. Sa longueur moyenne est d'environ 140 lieues de l'est à l'ouest, et sa largeur de 80 du nord au sud. En un mot, ce territoire comprend toute la contrée appelée *Lahore* et quelques portions de territoire des contrées voisines. Le *Lahore* se divise physiquement en deux parties distinctes : au nord-ouest le *Kouhestan*, ou pays montagneux, et au sud-ouest le *Pendjab*, ou pays des cinq rivières. Dans la première le climat est froid sur les montagnes et doux dans les vallées : l'hiver y est rigoureux; dans le *Pendjab* la température est chaude et très-sèche. La population de l'état des Seykhs, que l'on estime à plus de 4,000,000 d'individus, se compose de Seykhs proprement dits, secte religieuse et guerrière, de *Singhs*, exerçant différens métiers; de *Djats*, cultivateurs, de Mahométans, pauvres et opprimés; d'*Afghans*, occupés à guerroyer entre eux; d'une peuplade appelée *Ghikers*, et de *Radjepouts* peu nombreux.

Le *Kouhestan* est partagé en plusieurs petites principautés tributaires des Seykhs : le *Kichtévar*, pays boisé, montagneux et peu peuplé, dont le chef-lieu, situé au pied de l'Himalaya, porte le même nom; le *Djemmou*, dont le sol, semblable au précédent, est arrosé par le Tchenab; le *Coulou*, qui s'étend depuis le pied de l'Himalaya jusqu'aux rives du Setledje; le *Tchemba*, couvert aussi de montagnes; enfin le *Kangrah* ou *Nagor-Kote*, dont la terre est fertile et les montagnes riches en métaux, et dont *Nadone*, le chef-lieu, ne se compose que de 500 maisons, mais où l'on trouve une ville quatre fois plus peuplée appelée aussi *Kangrah*.

Amretseyr, capitale des Seykhs, est le grand entrepôt du commerce des schals de Cachemire, du sel gemme de Minny, du safran, et des autres marchandises que l'on tire de l'Indoustan. L'*Amretseyd*, ou le bassin du breuvage de l'immortalité, qui a donné son nom à la ville, est un bassin construit en briques et élégamment décoré, au milieu duquel s'élève un temple appelé *Hermendel*, ou la demeure de Dieu, et dédié à *Gourou-Govind-Singh*, le réformateur de la religion de Nanek : ce temple est desservi par 600

prêtres. On ne connaît pas la population de cette ville, mais elle ne paraît pas devoir être plus considérable que celle de Lahore, qui, en sa qualité de chef-lieu de la contrée et du district qui porte son nom, lui dispute le rang de capitale. Lahore renferme 100,000 habitans; c'est une des plus grandes cités de l'Indoustan; c'est aussi l'une des plus anciennes : elle existait du tems d'Alexandre. Elle est assez bien bâtie; ses maisons presque toutes en pierres, sont surmontées de terrasses ornées de fleurs. Le palais du radjah passait autrefois pour l'un des plus magnifiques de l'Inde; mais il est si mal entretenu, que ses murailles de granit, ornées avec tout le luxe oriental, menacent ruine de toutes parts. *Minny*, à 30 lieues au nord de Lahore, dont la mine de sel gemme est d'un grand produit, et *Mondi*, chef-lieu d'une petite principauté, à 25 lieues au nord-est d'Amretseyr, paraissent être des cités de 5 à 6,000 habitans.

Au sud et à l'ouest du Lahore s'étend une belle vallée qu'arrose le Djylem, et qui se prolonge au nord jusqu'aux montagnes du petit Thibet. Elle a dans ce sens 25 lieues de largeur, et de l'est à l'ouest 40 lieues de longueur. Cette vallée circonscrit le *pays de Cachemire;* que l'on a surnommé le paradis de l'Inde et de tout l'Orient. On n'y arrive que par trois passages au milieu des montagnes; encore sont-ils dangereux et presque impraticables pour les bêtes de charge. « Rien n'égale la surprise délicieuse que le voyageur éprouve en entrant dans cette vallée, surtout lorsqu'il vient de quitter le climat le plus brûlant de l'Inde. L'abondance et la vigueur des végétaux, la variété des sites, la douceur de l'air, l'aspect riant des maisons disséminées dans la campagne, tout y flatte les yeux, tout y séduit le cœur. Les plaines sont couvertes de rizières, de potagers, de belles prairies, de vergers et de parterres de fleurs; sur le penchant des collines on voit des champs de blé, de plantes aromatiques, de roses et de safran, des vignes, des forêts de chênes et de hêtres, à travers lesquelles passent des sources et des rivières qui descendent dans la plaine, l'arrosent, et y forment des lacs charmans. » C'est dans cette vallée que le duvet des chèvres du Thibet, préparé, blanchi, et teint des plus vives couleurs, sert à fabriquer ces tissus moëlleux presqu'aussi recherchés des élégantes de l'Europe qu'estimés des Orientaux : on évalue à plus de 100,000 le nombre de schals qui sortent annuellement de ce pays. On est fort incertain sur la population de Cachemire, on sait seulement qu'en 1809 elle s'élevait à environ 600,000 ames. Les deux tiers des habitans sont répartis dans des bourgs et des villages, et le reste dans la seule ville de *Cachemire*.

Cette ville, qui porte aussi le nom de *Siry-nagor*, est située dans une plaine sur les deux rives du Djylem, que traversent cinq ponts en bois. Ses maisons, construites également en bois, ont deux ou trois étages. Leurs toits en terrasses sont recouverts d'une couche de terre qui en hiver empêche le froid de pénétrer dans l'intérieur, et qui en été se couvre de mille espèces de fleurs odoriférantes. Les exhalaisons que celles-ci répandent ne parviennent cependant pas à mitiger celle des immondices qui encombrent les rues, et qui ont fait passer en proverbe la malpropreté de Cachemire. Cette ville, du reste, ne renferme aucun édifice digne d'être cité; le palais même du gouverneur Seykh n'est qu'un petit fort construit en briques. Mais aux environs de la ville il existe encore des restes de plusieurs beaux palais qui ont appartenu à des empereurs de l'Indoustan.

L'un des plus importans États indépendans que renferme l'Indoustan, est celui de *Neypál*. Au nord, séparé du Thibet par l'Himalaya; à l'est par le cours du *Conki*, de la principauté de Sikkim, qu'il comprenait autrefois; du Bengale et du Bahar au sud, par les monts *Tchourya-Ghaty*; de l'Aoude, dans la même direction, par des montagnes médiocrement élevées, et du Gorval à l'ouest par le cours du Kali, l'une des branches du Gogra : ce pays forme, sous le rapport physique, une contrée distincte du reste de l'Indoustan. C'est une suite de plaines et de plateaux qui offrent de toutes parts un amphithéâtre verdoyant parsemé de villes et de villages, dont l'élévation moyenne de 4,000 pieds au-dessus des plaines du Bengale, et couronné au nord par des neiges perpétuelles.

Le *Neypál*, auquel on donne avec raison le titre de royaume, est partagé en neuf districts : le *Neypál propre*, le *Territoire des 24 Radjahs*, *celui des 22 Radjahs*, le *Molvanpour*, le *pays des Kirats*, le *Khatang*, le *Tchayenpour*, le *Saptari* et le *Morang*, dont nous ne citerons que les lieux les plus importans. Dans le Neypál proprement dit, se trouve la capitale, appelée *Catmandou*, que les montagnards nomment *Khatipour*; c'est une ville de 20,000 ames. Elle renferme un nombre considérable de temples, qui, bien que construits en bois, offrent une étonnante magnificence; quelques-uns cependant sont bâtis en briques et en pierres : on dit que le nombre des idoles qu'ils renferment est égal

à celui des habitans. Dans le district de *Mokvanpour*, pays fertile en riz et riche en belles forêts, situé dans la partie méridionale du Neypâl, une ville du même nom, qui en est le chef-lieu, s'élève entourée de fortifications, sur le sommet d'une montagne. *Khansa* et *Kirong* sont les principales cités du pays des *Kirats*, au nord-est du royaume; dans la partie orientale, le district de *Khatang* est gouverné par un soubah nommé par la cour et qui fait sa résidence au fort de *Hidang*. Le *Morang*, compris dans la partie sud-est du Neypâl, est un pays boisé, malsain, et traversé par le Conki : sa ville principale est *Vidjaypour*. Dans le *Territoire des 22 Radjahs*, à *Garioudon*, petite ville entourée de remparts, les Chinois possèdent un fort. Mais la ville la plus importante après la capitale, est *Gorkha*, dans le *Pays des 24 Radjahs* : elle renferme un temple célèbre et 2,000 maisons.

Nous allons terminer ce chapitre par quelques mots sur les possessions des Portugais, des Danois et des Français dans l'Indoustan. Des vastes territoires que les Portugais possédaient dans cette contrée, il ne leur reste plus que ceux de *Goa*, de *Daman* et de *Diu*. Le premier, situé dans l'ancienne province de *Beydjapour*, a 25 lieues du nord au sud, 11 de l'est à l'ouest, et 90 de superficie; il se compose de l'île de *Goa* et des provinces de *Bardès* et de *Salcette*. Sur 90,000 habitans on y compte 200 églises et plus de 2,000 prêtres. La ville de *Goa*, qui en est le chef-lieu, est la métropole des établissemens portugais dans les Indes orientales, c'est-à-dire dans l'Asie et l'Océanie. C'est une cité belle et commerçante, ornée de palais, de grands édifices, et située à l'embouchure de la Mandova. Elle se divise en vieille et nouvelle villes : la première peuplée de 4,000 ames, et la seconde de 20,000. Les petites provinces de Bardès et de Salcette ne renferment que des villages. *Daman* est une ville de 6,000 habitans, située sur le bord de la mer d'Oman, dans l'ancienne province de Goudjerate : elle possède un port et des chantiers de construction. *Diu*, moins importante encore, s'élève, entourée de murailles, dans une petite île du même nom, stérile, manquant d'eau potable, mais favorablement située pour une station maritime, à la pointe méridionale de la presqu'île de Goudjerate.

Sous le nom d'*Indoustan danois*, nous comprenons deux petits établissemens : celui de *Serampour*, dans le Bengale, et celui de *Tranquebar*, sur la côte du Karnatic. *Serampour*, sur la rive droite de l'Ougly, à quelques lieues au nord de Calcutta, est une jolie petite ville ouverte dont le commerce fut longtems considérable, et qui est célèbre dans l'Inde par son collége de missionnaires protestans et par son imprimerie. Elle renferme, dit-on, 12,000 ames. *Tranquebar*, qui a la même population, est bâtie à l'européenne à l'embouchure d'une des branches du Cavéri, qui lui tient lieu de port et favorise son mouvement commercial.

On peut donner le nom d'*Indoustan français* aux petites fractions de territoire que la France possède dans l'Inde, et qui sont séparées les unes des autres par les vastes provinces qui dépendent de la Compagnie anglaise. L'une des plus importantes possessions françaises est *Chandernagor*, dans la province du Bengale, sur la rive droite de l'Ougly. Cette ville, dont les rues sont droites et bien pavées, et dont les maisons, bâties en briques et blanchies extérieurement, ont leurs façades ornées de colonnes, renferme environ 40,000 habitans, quoiqu'elle ait beaucoup perdu de son ancienne importance commerciale. Sur son territoire on trouve encore *Goretty*, et plusieurs autres factoreries.

Sur la côte d'Oryçah la France possède le petit port de *Yanaon*, et conserve une factorerie à Mazulipatam, qui appartient aux Anglais depuis 1769. C'est dans le Karnatic, sur la côte de Coromandel, que se trouve la plus importante de ses possessions, *Pondichéry* et son territoire. Cette ville, chef-lieu des établissemens français de l'Indoustan, possède une bonne rade où l'on n'éprouve point ces ouragans qui ravagent la côte de Coromandel à l'époque du changement de mousson. Formée de deux quartiers, la ville blanche et la ville noire, elle a laissé tomber en ruines ses anciens remparts. Depuis long-tems elle passe pour une des plus belles villes de l'Inde; de jour en jour elle justifie ce titre par les embellissemens et les améliorations qu'elle a éprouvées depuis la paix. Dans ces dernières années on y a fondé un collége et des écoles d'enseignement mutuel pour les Européens et les Indiens, un mont-de-piété, un comité de bienfaisance, des ateliers de charité, un jardin botanique, et tout récemment, un vaste bazar entouré d'une belle promenade. Le plus beau de ses édifices est le palais du gouverneur général de tous les établissemens français en Asie; d'autres moins importans sont, une belle église dans la ville noire, l'hôtel des monnaies, la cour royale et le tribunal de première instance. Sa population est d'environ 30,000 ames. Les Français possèdent aussi dans la même province les districts de

Villenour et de *Bahour*, avec la ville maritime de *Karikal*, à l'embouchure d'une branche du Cavéry, ainsi que 113 villages, formant une population de 16,000 individus, et dépendant du territoire de Karikal, qui en renferme ou moins 15,000.

La jolie ville de *Mahé*, avec ses 6,000 habitans, ainsi qu'un territoire de deux lieues de rayon dans la province de Malabar, est un comptoir français d'autant plus utile pour notre commerce, qu'on en exploite du poivre, de la cannelle et plusieurs bois précieux. Enfin la France possède encore deux factoreries, l'une à *Calicut* et l'autre à *Surate*.

Disons un mot du *Garraou*, pays que les géographes comprennent tantôt dans l'Indoustan et tantôt dans l'Indo-Chine, d'autres fois comme appartenant au royaume d'Assam, et avec plus de raison comme un pays particulier. Il est divisé en plusieurs principautés dont quelques-unes sont indépendantes et d'autres sont tributaires des Anglais. Le Djynta est la plus importante de ces principautés. Elle est entre l'Assam et les monts de Garraou; sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est de 36 lieues, et sa plus grande largeur d'environ 29. Parmi les rivières qui l'arrosent, le Koupili est la plus considérable : sa principale ville est *Djyntapour* au pied de hautes montagnes.

Nous avons nommé, en parcourant l'Indoustan, les principales tribus qui l'habitent; nous terminerons par quelques vues générales sur quelques peuples de cette contrée. Les véritables indigènes sont les Indoux ou descendans des anciens Indiens. Cette race, qui s'étendait jadis sur l'Inde entière, occupe encore les plus belles et les plus vastes parties de ce pays. La croyance religieuse des véritables Indoux est fondée sur le Brahmanisme, religion qui admet l'existence d'une triple divinité, *Brahma*, *Vichnou* et *Chiva*; d'une foule de divinités inférieures préposées au gouvernement du monde, ainsi que d'esprits bons et méchans; l'immortalité de l'ame, la métempsycose, la purification des ames par les pénitences et les abstinences volontaires. Les *Seykhs* ne sont séparés des Indoux que par une croyance nouvelle et les institutions qu'elle a fait naître. Les *Persans* et les *Arabes* ont transporté la religion musulmane dans plusieurs parties de l'Indoustan, où elle compte encore de nombreux adhérens. Enfin des peuplades indoues, telles que les *Koucii*, les *Neypaliens*, les *Kallis*, les *Bhyls* et quelques autres que nous avons nommés, ont dégénéré de leur caractère primitif dans les retraites qu'ils ont choisies au milieu des montagnes et des forêts, mais en conservant toujours des traces de leur origine.

TABLEAU de la superficie, de la population et des divisions administratives de l'Indoustan.

INDOUSTAN ANGLAIS.

Possessions immédiates de la Compagnie des Indes.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.	Revenus.	Armée.
60,500	80,000,000.	1,322.	527,236,000 francs.	210,000 hommes.

A. PRÉSIDENCE DE CALCUTTA.

Anciennes provinces.	Districts.	Chefs-lieux et villes principales.
BENGALE.	Calcutta.	*Calcutta*, Barrakpour.
	Nodeah.	*Nodeah*.
	Hougly.	*Hougly*.
	Djessore.	*Mourley*.
	Backergonge.	*Burishal*, Backergonge.
	Tchittagong.	*Islam-Abad*.
	Tiperah.	*Comillah*, Lokipour.
	Dacca-Djelalpour.	*Dacca*, Narraingondge, Soumergondge.
	Momansing.	*Beygonbarry*, Serajegondge.
	Silhet.	*Silhet*, Azmerigondge, Laour.
	Rounpour.	*Rongpour*.
	Dinadgepour.	*Dinadgepour*, Maldah.
	Pornieh.	*Pornieh*, Natpour.

Anciennes provinces.	Districts.	Chefs-lieux et villes principales.
	Rajshahi.	*Nattore.*
	Birbhoum.	*Soury.*
	Mourched-Abad.	*Mourched-Abad.*
	Berdouan.	*Berdouan*, Cotva.
	Midnapour.	*Midnapour*, Djelasore.
	Cous-Beyhar (princip.)	*Beyhar.*
Bahar.	Bahar.	*Patna*, Bahar, Islampour.
	Ramgor.	*Chittra*, Ramgor, Borva.
	Boglipour.	*Boglipour.*
	Tirhout.	*Hayipour.*
	Saran.	*Chuprah*, Boggah.
	Chah-Abad.	*Arrah.*
Allah-Abad.	Allah-Abad.	*Allah-Abad*, Korrah.
	Djouanpour.	*Djouanpour*, Azymgor, Mó.
	Benarès.	*Benarès*, Ghazipour.
	Mirzapour.	*Mirzapour.*
	Bendelkend.	*Bandah.*
	Caunpour.	*Counpour.*
Aoude.	Kheyr-Abad.	*Kheyr-Abad.*
	Laknau.	*Laknau.*
	Aoude.	*Aoude*, Feyz-Abad.
Agrah.	Agrah.	*Agrah.*
	Etaweh.	*Etaweh*, Minpoury, Canoudje.
	Ferrakh-Abad.	*Ferrakh-Abad.*
	Kalpy.	*Kalpy.*
	Aly-gar.	*Aly-gor.*
Dehly.	Dehly.	*Delhy*, Panipot.
	Bareily.	*Bareily.*
	Morad-Abad.	*Morad-Abad*, Rampour.
	Seharempour.	*Seharempour.*
	Mérot.	*Mérot*, Anoupcheher.
	Horriana.	*Hansy.*
Gorval.	Syrinagor.	*Syrinagor.*
	Kemaon.	*Almorah.*
	Sirmore.	*Raïnghor.*
Adjemyr.	Adjemyr.	*Adjemyr.*
Oriçah.	Belafore.	*Belasore.*
	Ketek.	*Ketek.*
	Khourdah.	*Kourdahgor.*
	Kondjour.	*Kondjour.*
	Mohorbondje.	*Harriorpour.*
	Singboum.	*Singboum.*
Gandouana.	Gandouana.	*Djobbelpour.*

B. PRÉSIDENCE DE MADRAS.

Karnatic.	Madras.	*Madras.*
	Nellore.	*Nellore*, Ongole.
	Arcat septentrional.	*Arcat.*
	Arcat méridional.	*Verdachellum.*
	Tchinglepot.	*Tchinglepot.*
	Tanjaour.	*Tanjaour.*
	Tritchinapaly.	*Tritchinapaly.*
	Madura.	*Madura.*
	Tinnevelly.	*Tinnevelly.*
Caïmbétour.	Caïmbétour.	*Caïmbetour.*
Maïssour.	Seringapatam.	*Seringapatam.*
Malabar.	Malabar.	*Calicut*, Crangarore, Cananore.
Kanara.	Kanara.	*Mangalore.*
Balaghat.	Bellary.	*Bellary.*
	Coddapah ou Korpah.	*Coddapah*, Gandicotta.
Serkars septentrionaux. . .	Gontour.	*Gontour.*
	Mazulipatam.	*Mazulipatam.*
	Radjahmondry.	*Radjahmondry*, Madapollam.
	Vizagapatam.	*Vizagapatam*, Bimlipatam.
	Gangam.	*Gangam*, Goumsor.

C. PRÉSIDENCE DE BOMBAY.

Anciennes provinces.	Districts.	Chefs-lieux et villes principales.
AURENG-ABAD.	Bombay (île).	*Bombay.*
	Djowar.	*Djowar.*
	Calliany.	*Calliany*, Radjahpour.
	Baglana.	*Sallier.*
	Singamnère.	*Singamnère.*
	Perainda.	*Perainda.*
	Solapour.	*Solapour.*
	Ahmed-Nagœr.	*Ahmed-Nagœr.*
	Akelkotta.	*Akelkotta.*
	Djounyr.	*Djounyr.*
BEYDJAPOUR.	Concan septentrional.	*Tanna*, Dabol.
	Concan méridional.	*Raipour*, Gherish.
	Darwar.	*Darwar.*
KHANDEYCH.	Galna.	*Galna.*
	Khandeych.	*Nandourbar.*
	Meyvar.	*Odeypour.*
GOUDJÉRATE.	Surate.	*Surate.*
	Barotch.	*Barotch.*
	Kaïrah.	*Kaïrah.*
	Ahmed-Abad.	*Ahmed-Abad.*

Population des possessions immédiates de la Compagnie anglaise par religion.

Indoux	33,000,000
Mahométans	4,500,000
Idolâtres	38,000,000
Protestans	4,500,000
Total	80,000,000

Pays vassaux de la Compagnie anglaise.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
84,000.	33,000,000.	392.

États.	Provinces dont ils sont formés,	Capitales et villes principales.
REWAH.	Allah-Abad.	*Rewah.*
JHANSY.	*Id.*	*Jhansy.*
TEHRI.	*Id.*	
PANNAH.	*Id.*	*Pannah.*
AOUDE.	Aoude.	*Lakneu*, Feyz-Abad.
KEROULY.	Agrah.	*Kerouly.*
BHERTPOUR.	*Id.*	*Bhertpour.*
DHOULPOUR.	*Id.*	*Dhoulpour.*
MATCHERRY.	*Id.*	*Alwar.*

Suite des pays vassaux de la Compagnie anglaise.

CONFÉD. DES SEYKES.	Dehly.	*Pattialah.*
DJECELMYR.	Adjemyr.	*Djecelmyr.*
BEYKANER.	*Id.*	*Beykaner.*
PAYS DES BHATTIS.	*Id.*	*Bhalnir.*
DJOUDPOUR.	*Id.*	*Djoudpour*, Marwar, Nagore.
DJEYPOUR.	*Id.*	*Djeypour.*
ODEYPOUR.	*Id.*	*Odeypour*, Sarawy.
TOUK.	*Id.*	*Touk.*
BOUNDY.	*Id.*	*Boundy.*
KOTAH.	*Id.*	*Kotah.*
NAGPOUR.	Gandouana.	*Nagpour.*
MAÏSSOUR.	Maïssour	*Maïssour.*
TRAVANCORE.	Malabar.	*Trivanderam*, Travancore.
COCHIN.	*Id.*	*Tripoutary*, Colan.

États.	Provinces dont ils sont formés.	Capitales et villes principales.
SETARAH.	Beydjapour.	*Setarah*, Beydjapour.
GUYKAVAR OU BARODA.	Goudjerate.	*Baroda*.
THERAND.	*Id.*	*Therand*.
TURRAH.	*Id.*	*Turrah*.
DOBBOI.	*Id.*	*Dobboi*.
NOANAGOR.	*Id.*	*Noanagor*.
GOUNDAL.	*Id.*	*Goundal*.
HOLKAR OU INDOUR.	Malvah.	*Indour*.
BOPAL.	*Id.*	*Bopál*.
SIKKIM.	Neypâl.	*Sikkim*.
NIZAM OU AYDER-ABAD.	Hayder-Abad.	*Hayder-Abad*, Golconde, *Ghonpour*.
	Beyder.	*Beyder*.
	Bérard.	*Ellitchpour*.
	Aureng-Abad.	*Aureng-Abad*.
	Beydjapour.	*Sackor*.

TABLEAU statistique des principaux États tributaires.

Superficie en lieues carrées.	Popul. absolue.	Populat. par lieue carrée.	Revenus en fr.	Armée.
Guykavar ou *Baroda*.				
2,300.	2,000,000.	869.	18,000,000.	15,000.
Holkar ou *Indour*.				
1,500.	1,200,000.	800.	8,000,000.	10,000.
Maissour.				
2,800.	3,000,000.	1,071.	25,000,000.	6,000.
Nagpour.				
9,000.	3,000,000.	333.	12,000,000.	8,000.
Nizam ou *Hayder-Abad*.				
12,400.	10,000,000.	806.	48,000,000.	20,000.
Aoude.				
2,600.	3,700,000.	1,423.	45,000,000.	5,000.
Setarah.				
1,400.	1,500,000.	1,071.	4,400,000.	4,000.
Travancore.				
1,000,	900,000.	900.	7,000,000.	10,000.

TABLEAU de la superficie de la population des possessions du Portugal, de la France et du Danemarck dans l'Indoustan.

Superficie en lieues carrées.	Popul. absolue.	Popul. par lieue carrée.	Revenus en fr.	Armée.
Indoustan portugais.				
640.	500,000.	781.		
Indoustan français.				
70.	200,000.	2,857.		
Indoustan danois.				
12.	350,000.	2,916.		

TABLEAU statistique des États de l'Indoustan indépendant.

Sindiah.				
5,000.	4,000,000.	800.	26,000,000.	20,000.
Neypal.				
6,900.	2,500,000.	362.	13,000,000.	17,000.
Pays des Seykhs.				
22,500.	8,000,000?	355.	70,000,000?	250,000.
Pays des Sindhy.				
6,900.	1,000,000.	144.	13,000,000.	30,000.

CHAPITRE SOIXANTE-HUITIÈME.

Description des îles qui entourent l'Indoustan.

Quittons pour quelques instans le continent de l'Inde; Ceylan, les Laquedives et les Maldives méritent notre attention.

Ceylan, célèbre par ses pierres précieuses et par ses aromates recherchées; qui fut connue des anciens sous le nom de *Taprobana;* que les Indous nomment *Lanca*, les Mahométans *Sérendib*, et les indigènes *Singhala*, qui signifie *île des lions*, a 95 lieues du nord au sud, et 40 à 50 de l'est à l'ouest[1]. Sa superficie, évaluée à 2,560 lieues, pourrait nourrir une population double de celle qu'elle a, et que l'on estime à 1,200,000 habitans. Son intérieur renferme d'épaisses forêts, de longs districts couverts de broussailles, et des montagnes hautes et escarpées qui du nord au sud la divisent en deux parties, tour à tour exposées à des saisons contraires. Ces montagnes arrêtent les vents périodiques. Dans la partie occidentale, les mois de mai, de juin et de juillet sont l'époque des pluies, des tempêtes et des ouragans destructeurs; le nord éprouve à peine les effets de cette mousson : on y jouit d'un tems sec et beau. Mais dans les mois d'octobre et de novembre, lorsque l'autre mousson règne sur la côte de Coromandel, c'est le nord de l'île qui est exposé aux averses et aux tempêtes, tandis que le midi s'en ressent à peine. Les deux moussons se font peu sentir dans l'intérieur; cependant les mois de mars et d'avril y amènent ces ouragans si redoutables dans les régions tropicales, ces pluies accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre d'une violence dont nous ne pouvons nous faire qu'une imparfaite idée. A Ceylan les moussons règlent les saisons plus que le cours du soleil : les plus grandes chaleurs règnent depuis janvier jusqu'en avril, et c'est pendant le solstice d'été que la température est la plus agréable. Dans la partie méridionale de l'île s'élève le célèbre pic d'Adam, qui doit ce nom à l'empreinte d'un pied gigantesque attribuée par les Chrétiens et les Mahométans à notre premier père, selon d'autres à saint Thomas, et par les Indous à Bouddha, qui, après 999 métamorphoses, s'élança de ce lieu vers les demeures célestes.

Les montagnes et les forêts renferment une foule d'animaux sauvages et dangereux, tels que l'ours, le léopard, l'hyène et le chacal; on y rencontre aussi plusieurs reptiles et surtout des serpens; les rivières sont peuplées d'énormes crocodiles. Mais l'animal le plus remarquable est l'éléphant : quoique sous le rapport spécifique il ne diffère pas de ceux de l'Asie méridionale, il leur est supérieur par sa force, son intelligence et sa docilité.

Les Portugais en chassant les Arabes, et les Hollandais en délivrant le roi de Candy du despotisme des Portugais, acquirent une grande prépondérance dans l'île; mais les Anglais, qui avaient compris qu'en s'en emparant ils seraient maîtres de toute la navigation de l'Inde, détrônèrent en 1819 ce prince, qui était resté indépendant. Depuis ce tems, l'île appartient à la Grande-Bretagne.

Colombo, la capitale, sur la côte occidentale, est une grande et belle ville peuplée de 50,000 ames. Elle n'a point de port, mais seulement une rade qui n'est fréquentée que depuis le mois d'octobre jusqu'à celui d'avril, parce que, passé cette époque, le séjour de de la côte devient malsain et que le mouillage n'en est pas sûr. *Point-de-Galle*, à 25 lieues de la précédente, sur la côte méridionale, rivalise avec elle pour le commerce : elle offre l'avantage de posséder un port spacieux et sûr, précédé d'une belle rade. *Candy*, dans l'intérieur, est entourée de montagnes couvertes de forêts; elle consiste en une longue rue à laquelle aboutissent un grand nombre de ruelles. Les maisons y sont presque toutes bâties en terre, mais on y voit encore l'ancien palais du roi et plusieurs temples consacrés à

[1] Elle est située entre le 5e degré 56′ et le 9e 46′ de lat. N., et entre le 77e degré 16′ et le 79e 42′ de long. E.

Bouddha et à plusieurs autres divinités. Sur la côte orientale, *Trinquemale*, ville importante, mais mal bâtie, est dans la partie la plus belle et la plus fertile de l'île; c'est dans son port vaste et sûr que se décharge le *Mahavellé*, le principal fleuve de Ceylan, qui prend sa source au pied du pic d'Adam. A l'extrémité septentrionale de l'île s'élève, au milieu d'une presqu'île à laquelle elle donne son nom, *Djafnapatam*, qui passe pour la seconde ville de Ceylan : sa population est d'environ 5,000 ames. C'est au sud de cette ville, sur la côte occidentale, que l'on voit se prolonger, à partir de l'île Manaar, une longue suite de bancs de sable nommée le *Pont d'Adam*, qui, s'approchant de la côte de l'Indoustan, joint presque Ceylan à la terre ferme, et forme ce qu'on appelle le *Golfe de Manaar*. Près du Pont d'Adam se trouve la baie de *Condatchy*, célèbre par sa pêcherie de perles, affermée par an 1,000,000 de francs.

A 30 ou 40 lieues à l'ouest de la côte de Malabar, la mer est couverte d'une trentaine de petites îles formant une quinzaine de petits amas liés entre eux par des îlots de corail, qui font de toutes ces îles un groupe occupant une longueur de 70 lieues. Elles sont connues depuis long-tems sous le nom de *Laquedives*; les plus remarquables sont : *Kalpény*, *Seuhéli-par*, *Aucutta*, *Bingaro*, *Ameni*, *Kittan* et *Chittac*. Quoique rocailleuses, la plupart ont des sources vives; Kalpény a même une rivière dont l'embouchure peut recevoir des navires de 200 tonneaux. Cette île, ainsi que 18 autres, par leur végétation composée de figuiers, de palmiers et de bétel, ainsi que par la pêche, qui fournit en abondance du poisson, du corail et une grande quantité de *Cauris* (cypræa moneta) destinées à servir de monnaie, nourrissent une population de 10 à 12,000 individus, que leur caractère physique et leur religion rapprochent des arabes, tandis que leur langue dérive du malais. Ils sont appelés *Moplays* par les naturels du *Dekhan*, et soumis à un chef qui se reconnaît vassal des Anglais.

Au sud des précédentes, s'étendent en une chaîne de plus de 200 lieues de longueur, les *Maldives*, dont le nom dérivé de l'arabe, comme celui des Laquedives, signifie *les îles de Male*, parce que *Male* est la principale de cet archipel[1]. Celle-ci est de forme circulaire; son circuit est d'environ une lieue un quart; elle est entourée de récifs qui en défendent l'entrée à l'aide de quelques fortifications; elle renferme 2,000 habitans, et sert de principale résidence au chef de toutes ces îles, qui prend le titre de sultan, souverain indépendant qui ne craint que les attaques de la population des Laquedives, depuis que les tentatives infructueuses que les Portugais ont faites pour s'y établir ont prouvé que des Européens auraient à résister à la fois aux flots irrités d'une mer hérissée d'écueils, aux attaques des habitans et à l'influence d'un climat dangereux.

La nature a partagé cet archipel en treize groupes appelés *Atollons*, et séparés par des canaux assez larges. Chaque Atollon est ceint d'un cordon de rochers qui le protége contre la fureur des vagues : elles s'y brisent avec tant de force, que le pilote le plus intrépide n'ose en approcher. Les principaux sont, en commençant par le nord, *Malicoy*, *Tilla-Dou-Matis*, *Milla-Doué-Madoué*, *Padipolo*, *Malos-Madou*, *Male*, *Poulisdous*, *Nillandous*, *Moluque*, *Colomandous*, *Adoumatis*, *Souadive*, *Addon* et *Pona-Moluque*. Les plus septentrionales de ces îles sont les plus fertiles et les moins insalubres; mais dans toutes les rats et les fourmis exercent d'épouvantables ravages. On en a banni les chiens; les bestiaux y sont fort rares, et la volaille y abonde.

Les habitans des Maldives, bien faits et d'un teint olivâtre, paraissent être d'origine malaie; selon quelques auteurs, ils sont un mélange d'Arabes et d'Indoux. Ils parlent un langage particulier, et professent la religion de Mahomet.

[1] Elles sont situées entre 0° 20′ de lat. S. et 8° 10′ de lat. N., et entre 69° 40′ et 71° 30′ de long. E.

CHAPITRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

Description de l'Indo-Chine.

Quelqu'impropre que puisse paraître la dénomination d'*Indo-Chine*[1], comme aucun auteur n'en a proposé une meilleure, nous comprenons sous ce nom la vaste région que les géographes ont appelée *Inde extérieure, Inde au-delà du Gange, Presqu'île orientale de l'Inde*[2]. Cette région qui, sous la figure d'une double péninsule, s'étend entre le golfe du Bengale et la mer de la Chine, n'est encore qu'imparfaitement connue. Quatre principales chaînes qui se dirigent du nord au sud, s'y font d'abord remarquer; la plus occidentale comprend les monts *Anou-pectou-miou*, qui bordent le golfe du Bengale; la seconde s'étend depuis la frontière du royaume de Siam jusqu'à l'extrémité de la presqu'île de Malacca; c'est la plus considérable : elle a environ 720 lieues de longueur. La troisième chaîne court sur les limites du royaume de Siam et de l'empire d'An-Nam; enfin la plus orientale s'étend sur toute la longueur de ce dernier empire; on lui donne le nom de mont des *Kemoys*, de celui du peuple qui l'habite. Ces chaînes circonscrivent trois vastes bassins, dont l'occidental est arrosé par l'*Iraouaddy* et le *Thalouayn*, qui coulent parallèlement après avoir pris naissance, le premier dans les montagnes du Thibet, et le second dans celles de la Chine. Le second bassin ou le central, voit le *Meinam* couler au milieu de fertiles terrains jusqu'à son embouchure dans le golfe de Siam. Dans le bassin occidental, le *May-kang*, appelé aussi *Camboge*, a plus de 600 lieues de cours. Il paraît que vers la moitié de sa course il communique avec le Meinam par un canal naturel de 75 lieues de longueur, nommé *Anan-myit*, ce qui prouve qu'il existe vers le 18e parallèle de grandes plaines inclinées de l'est à l'ouest.

Jetons un coup d'œil rapide sur la constitution physique de l'Indo-Chine, afin de n'y plus revenir dans la description des États qu'elle renferme. Les plaines et les vallées de la *Cochinchine* et du *Tonkin*, qui s'étendent à l'est de la chaîne des *Kemoys*, sont fertilisées par de nombreux cours d'eau et sont comptées au nombre des plus belles contrées du globe. C'est dans la Cochinchine que croît le véritable ébénier et que les plus belles plantes et les arbres les plus précieux forment d'imposantes forêts, dont le repos est troublé par les rugissemens du tigre royal : ces forêts servent aussi d'asile à l'éléphant. Parmi les végétaux les plus utiles aux Cochinchinois, nous citerons le thé, quoiqu'il soit d'une qualité inférieure à celui de la Chine, et la cannelle, recherchée des Chinois, quoiqu'elle soit moins fine que celle de Ceylan. Les forêts du Tonkin renferment les mêmes animaux que celles de la Cochinchine; l'indigo et la canne à sucre viennent dans les plaines : l'orange de ce pays est la meilleure que l'on connaisse. Les rivières du Tonkin inondent toutes les plaines pendant la saison pluvieuse, c'est-à-dire depuis mai jusqu'en septembre.

A l'ouest de la chaîne des Kemoys, le sol est en général fertile, surtout vers le nord. Le riz est le principal produit du sol : on en cultive même une espèce qui se plaît dans les terres sablonneuses des montagnes. Dans le bassin arrosé par le *May-kang*, les campagnes, embellies par une foule de plantes aromatiques, sont fréquemment désolées par les ouragans qui règnent pendant la saison des pluies.

Les immenses forêts qui bordent la vallée du Meinam renferment aussi des bois précieux. Les animaux y sont les mêmes que dans toute la péninsule : mais les éléphans sont célèbres par leur intelligence et leur

[1] *Voyez* dans le *Précis de la Géographie universelle* les motifs qui ont porté l'auteur à proposer cette dénomination.

[2] Elle est située entre le 1er degré 20 minutes et le 25e degré de latitude nord, et entre le 87e degré 25 minutes et le 107e de longitude orientale.

beauté : les blancs y reçoivent une sorte de culte, parce que les Siamois croient que c'est dans le corps de ceux-ci que passent les ames de leurs rois. Les bords du fleuve sont infestés de serpens venimeux et de crocodiles effrayans par leur taille.

La presqu'île de *Malacca,* longue de 260 lieues sur 66 dans sa plus grande largeur, présente une contrée encore peu connue, dont l'intérieur est occupé par de vastes forêts vierges, remplies de bêtes féroces et de reptiles venimeux, et dont les parties qui bordent la côte sont fertiles et offrent tout le luxe de la végétation tropicale. Mais ce qui constituerait une richesse importante si le pays était habité par un peuple industrieux, ce sont les terrains d'alluvions aurifères et stannifères : l'or se ramasse dans le sable des rivières, et l'étain est disséminé presqu'à la surface du sol dans un sable très-fin.

Dans la région arrosée par l'*Iraouaddy,* le *Thalouayn* et le *Tenasserim,* c'est-à-dire dans l'empire birman, les montagnes sont riches en métaux; le sol est pierreux vers le nord, nitreux ou abondant en salpêtre dans la partie centrale, mais léger et fertile dans les cantons méridionaux.

Telles sont les principales généralités physiques qu'offre l'Indo-Chine; considérons-la maintenant sous le rapport politique. En faisant abstraction des territoires occupés par des peuplades sauvages, nous réduirons à six les États qui se partagent cette contrée; ce sont : l'empire *Birman,* le royaume de *Siam,* l'empire d'*An-Nam,* les États indépendans de la *presqu'île de Malacca*, l'*Indo-Chine anglaise,* et enfin les îles *Indo-Chinoises.*

L'*empire birman,* qui, dans ses limites variables, paraît avoir environ 520 lieues dans sa plus grande longueur sur 180 dans sa plus grande largeur, est borné au nord par le pays d'Assam et par l'empire chinois; à l'est par ce même empire et par les montagnes que la géographie ne connaît encore que sous le nom de *Monts de Siam ;* enfin à l'ouest et au sud par le golfe de Bengale, celui de Martaban, et les pays formant l'Indo-Chine anglaise. Tout l'empire est divisé en provinces et en vice-royautés, dont le nombre varie au gré du souverain. Ces divisions se partagent en *myos* ou arrondissemens, dont le nombre, quoiqu'imparfaitement connu, est très-considérable.

Le *Mranma-Pyi,* appelé aussi *Birman* ou *Ava,* ancienne province ou royaume, est le pays des Birmans proprement dits, qui dominent dans tout l'empire. On y voit plusieurs villes importantes. *Ava,* bâtie sur les ruines de l'ancienne capitale du royaume de ce nom, renferme deux temples célèbres dans l'un desquels on remarque le *Gaudama*, idole en marbre de 24 pieds de hauteur. Cette cité, grande, mais peu peuplée, s'élève sur la gauche de l'Iraouaddy. A cinq lieues au nord-est, *Oummérapour* ou *Amarapoura,* c'est-à-dire la ville des immortels, n'est plus, depuis 1824, la résidence de l'empereur, quoiqu'elle compte toujours parmi les capitales de l'empire. Sa population, qui s'élevait, dit-on, en 1800, à 175,000 habitans, n'est plus aujourd'hui que de 25,000. A peu de distance de celle-ci, *Kyeok-zeit* n'est peuplée que de sculpteurs occupés à tailler des idoles en marbre. *Quantong,* sur la branche orientale de l'Iraouaddy, et près des frontières de l'empire, est le rendez-vous des commerçans chinois; *Bampou,* à 5 lieues plus au nord, est le principal entrepôt de commerce avec la Chine. Nous avons déjà nommé deux anciennes capitales de l'empire, nous en pourrions citer encore deux autres : *Montchabou* ou *Moksobo,* entourée d'une haute muraille en briques et renfermant 4,000 habitans, *Paghammiou,* qui après avoir perdu ses habitations, n'est, pour ainsi dire, qu'une masse de pagodes rappelant son antique splendeur, mais qui semble renaître dans *Néoundoh*, ville à une lieue et demie de ses murs en ruines, et qui lui cède à peine par le nombre de ses édifices religieux.

L'*Aracon,* ancien royaume qui occupe, entre l'Ava et le Bengale, une grande vallée arrosée par l'*Aracan,* rivière considérable, a pour capitale une ville du même nom, qui renferme, dit-on, 600 temples ou pagodes. Au nord, le pays de *Catchar* nous offre dans *Khaspour,* son chef-lieu, une ville fortifiée, qui depuis 1812 a perdu son importance politique et commerciale en cessant d'être la résidence du radjah, qui alla s'établir à *Doubdpetly.*

Le *Cochanpri* ou *Mrélapchan*, autrement appelé pays des *Chanwas,* situé dans la partie septentrionale de l'empire et qui est divisé, tantôt en 18, et tantôt en 22 gouvernemens, ne possède aucune ville qui mérite d'être décrite.

Le *Pégou*, que plusieurs géographes écrivent *Pégu,* et qu'il vaut mieux appeler *Bago,* s'étend sur toutes les terres basses arrosées par l'Iraouaddy et le Thalouayn, a pour capitale une ville du même nom, qui fut la résidence d'une longue suite de rois, et qui fut saccagée lorsque les Birmans s'en emparèrent en 1757. Ils n'y respectèrent que les temples, et l'on y voit encore celui de *Choumadou,* édifice ma-

gnifique dont on fait remonter la fondation à 5 ou 600 ans avant notre ère : il est de forme pyramidale et bâti en briques; sur son sommet, élevé de 360 pieds, est situé un parasol doré de 56 pieds de circonférence; les escaliers qui règnent tout autour de l'édifice sont garnis d'une innombrable quantité d'idoles en marbre ou en fer doré.

Au sud-est du Pégou, toute la contrée qui borde le golfe *Martaban* porte ce nom, ainsi que la ville qui en est le chef-lieu. Cette dernière, située à la base d'une chaîne de collines près des bords du *Thalouayn*, est défendue par une palissade qui la sépare de quelques faubourgs, et se compose de deux longues rues. Toutes ses maisons sont bâties en bois, sur pilotis : le seul grand édifice qu'elle renferme est une pagode d'environ 150 pieds de hauteur.

L'empire birman comprend plusieurs territoires habités par des peuples encore peu connus, dont le plus nombreux porte le nom de *Karian* : il habite la partie méridionale du Birman proprement dit; il n'a ni lois ni religion, mais, paisible et sobre, il préfère la vie pastorale à l'agriculture. Quant aux véritables Birmans, quoique séparés des Indous par une étroite chaîne de montagnes, des différences très-marquées les distinguent de ceux-ci. Ils sont vifs, inquiets, actifs, portés à la colère. Ils n'ont ni l'indolence ordinaire des Indous, ni cette sombre jalousie qui engage la plupart des Orientaux à renfermer leurs femmes entre les murs d'un harem. Leurs femmes et leurs filles ne sont point dérobées aux regards des hommes : le travail est la sauve-garde de leur vertu; cependant aux yeux de la loi elles sont d'une espèce inférieure : le témoignage d'une femme ne vaut pas celui d'un homme.

Arrêtons-nous un instant pour parler de l'*Indo-Chine anglaise*.

Quelques géographes comprennent dans les possessions britanniques de l'Indo-Chine, l'*Assam*, que nous avons décrit avant d'entrer dans l'Indoustan, dont il nous semble devoir être considéré comme un annexe plutôt que comme une dépendance de l'Indo-Chine; il est évidemment séparé de celle-ci par une chaîne de montagnes qui vont se joindre, au sud, à celles de l'*Aracan*. Il en est de même du pays de *Djynta*, que nous avons compris dans l'Indoustan. L'Aracan, qui était une des provinces de l'empire birman, forme, selon nous, la partie orientale de l'Indo-Chine anglaise. Au nord-ouest, plusieurs peuplades indépendantes qui vivent dans les montagnes formant la ligne de démarcation entre le bassin du Brahmapoutre et celui de l'Iraouaddy, séparent sur quelques points les possessions anglaises, de l'empire de la Chine; au sud de l'empire Birman, les provinces de *Martaban*, *Yé*, *Tavaï* et *Tenasserim*, appartiennent aux Anglais avec une partie du territoire de *Malacca* et les îles de *Sincapour* et de *Poula-Pinang*.

Dans les montagnes qui forment, selon nous, la ligne de séparation entre l'Indoustan et l'Indo-Chine, on distingue plusieurs peuples connus par leur férocité; tels sont les *Kouchoung* et les *Koukies*; les moins sauvages sont les *Nagahs*, qui sont bergers et cultivateurs, ainsi que les *Mismis*, la plus belle race de ces montagnards, gouvernés par des chefs constamment en guerre.

Le *Catchar* ou l'*Hiroumba*, pays couvert de montagnes, dont les flancs sont ombragés de forêts presque impénétrables, mais dont les vallées sont très-fertiles, est un des pays les plus peuplés de l'Indo-Chine anglaise. *Khuspour* ou *Cospour*, sa capitale, est fortifiée et renferme de beaux édifices, mais tombant en ruines. Au sud-est de ce pays se trouve le *Kassay*, dont *Mannipour* ou *Mounapoura*, sa principale ville, n'offre plus aujourd'hui que des temples en ruine.

L'*Aracan* ou le *Rakheng*, occupe entre le Bengale et l'Ava une grande vallée arrosée par le Ma, le Dombok et l'Aracan, et borné à l'est par la haute chaîne d'Anoupectoumdjou. Ce pays embrasse plusieurs îles qui abondent en riz et en fruits; ses côtes fournissent du sel. Un air pur favorise les progrès de sa population. *Aracan*, capitale de cette ancienne province de l'empire birman, est bâtie autour d'un fort, à deux journées de l'embouchure de l'Aracan; *Ramri*, dans l'île du même nom, à peu de distance de la côte, passe pour une ville forte et populeuse. L'île de *Tcheduba* fait aussi partie de l'Aracan.

La province de *Martaban*, malgré son étendue évaluée à 1,550 lieues, et l'abondance de ses récoltes en riz, ne renferme cependant que 24,000 habitans. *Maoutama* ou *Martaban* en était autrefois la principale ville; mais une nouvelle cité, bâtie en 1826, près de l'embouchure du Thalouayn, et qui porte le nom d'*Amherst*, en est aujourd'hui la capitale. C'est une place importante sous le double rapport militaire et commercial; son port est excellent; sa population, qui était au commencement de 1827 de 1,600 individus, doit avoir au moins quintuplé[1] par le grand nombre de Pégouans qui, fuyant la tyrannie de

[1] M. Ad. Balbi estime qu'elle contient maintenant plus de 10,000 ames.

leur gouvernement, viennent y chercher un asile sous la protection de la civilisation européenne.

Traversons les provinces de *Yé* et de *Tavay*, qui même dans leurs capitales, dont elles portent le nom, n'offrent rien qui doive exciter notre intérêt. Celle de *Tenasserim*, au sud des deux autres, est d'autant plus importante que l'archipel de Mergui en est une dépendance. Situées à quelques lieues de la côte, ces îles occupent du nord au sud une étendue de 160 lieues. L'espace compris entre ces îles et le continent offre un bon ancrage; leur sol est fertile et couvert d'une riche végétation. Les principales, en commençant par le nord, sont les *Mascos* et *Tavay*, qui dépendent de la province de ce nom; puis l'*île du Roi*, jadis cédée par le roi de Siam à la France, qui n'en prit jamais possession; *Mel*, qui est la plus grande, mais inhabitée; *Suzannah*, au sud de la précédente, et *Saint-Mathieu*, remarquable par son beau port. Les *Tchalomés* (c'est ainsi que les Birmans nomment les habitans de cet archipel) ne forment pas une population de plus de 400 individus. *Mergui*, qui domine la côte, possède un port sûr, vaste et commode : c'est la capitale de la province. La ville proprement dite s'étend sur une montagne à 1,300 pieds au-dessus du niveau de la mer : sa population est d'environ 8,000 ames. Le Ténasserim, qui coule à ses pieds, arrose à 15 lieues au sud-est une ville du même nom, qui appartient également aux Anglais.

Dans la presqu'île de Malacca, les possessions britanniques forment deux provinces. Celle de *Wellesley* comprend l'île de *Poulo-Pinang* ou du *Prince de Galles*, à trois quarts de lieue de la côte, dans le détroit de Malacca. Cette île, longue de 5 lieues et large de 3, renferme *Georgestown*, la capitale de la province, jolie ville bien bâtie et défendue par de bonnes fortifications. Le commerce la rend chaque jour plus importante : elle compte aujourd'hui près de 15,000 habitans. La *province de Malacca* a pour chef-lieu la ville de ce nom, dont l'évêque est suffragant de celui de Goa. Fondée en 1252 par un prince malais; embellie par les Portugais, qui s'en emparèrent en 1511; tombée au pouvoir des Anglais en 1795, elle est bâtie en pierres avec beaucoup de régularité, et renferme environ 10,000 individus. Elle fut jadis plus considérable; mais depuis qu'elle est sous la domination anglaise, son commerce commence à se relever.

A l'extrémité de la péninsule, la petite île de *Sincapour* renferme une ville du même nom, fondée en 1819 par l'Anglais sir Thom. Sa position est tellement favorable pour le commerce, que des négocians européens, arméniens, arabes, indiens et chinois s'y sont établis; qu'elle compte plus de 15,000 habitans; qu'un collége chinois et malais y a été fondé, et qu'on y publie, sous le titre de *Sincapour chronicle*, un recueil scientifique très-utile à l'avancement de la géographie de l'Asie orientale et de l'Océanie. Gloire à la nation anglaise, qui répand ainsi les lumières et les sciences dans les régions les plus reculées de l'Asie!

En terminant notre excursion dans l'Indo-Chine anglaise par ses établissemens à l'extrémité de la presqu'île de Malacca, nous ne donnerions qu'une idée bien imparfaite de cette dernière région, si nous ne cherchions à pénétrer dans les États indépendans qu'elle renferme. Après avoir, vers le commencement du XIXe siècle secoué le joug du roi de Siam, les nations de l'intérieur se voient pressées à l'Occident par les Européens, qui menacent d'étendre de plus en plus leur puissance. Les peuplades indépendantes, nommées *Diacongs*, *Bénouas* et *Samangs*, forment cinq petits États ou royaumes. Le *Pérak*, dont la principale rivière et la capitale portent le même nom, occupe en longueur un espace de 35 lieues sur la côte occidentale : *Kalang* est la résidence du souverain. Le royaume de *Salengore*, voisin du précédent, est un des plus puissans. Il possède une marine; ses vaisseaux sont redoutés comme de terribles corsaires. Ses villes sont peu importantes : *Salengore*, qui était autrefois sa capitale, est maintenant presque déserte. A l'est du précédent, dont il n'est séparé que par la chaîne centrale de la péninsule, le royaume de *Pahang*, arrosé par une rivière du même nom, est fertile et peuplé. *Pahang*, sa capitale, est une série d'habitations entourées de bambous et d'arbres, ce qui lui donne plutôt l'air d'un assemblage de jardins, que d'une ville régulière : elle possède un port où l'on fait un assez grand commerce. Au nord de cette cité, *Tringoram* n'est pas sans importance comme ville maritime. Le petit royaume de *Rumbo*, dans l'intérieur de la péninsule, diffère des précédens en ce que ses habitans se livrent presque tous à l'agriculture.

Le plus méridional de tous ces royaumes est le *Djohore*, situé à l'extrémité de la péninsule; sa longueur, du nord-ouest au sud-est, est de 45 lieues, et sa largeur de 35. Plusieurs petites rivières arrosent son sol, fertile en poivre et en sagou, et riche en or, en étain et en ivoire. *Djohore*, sur le détroit

de Sincapoura, n'est qu'un misérable village qui cependant est la résidence d'un souverain.

Le royaume de *Siam*, situé entre les états du Birman et d'An-Nam, s'étend du sud au nord, depuis les frontières de l'empire chinois jusqu'à cette partie de la mer de la Chine appelée *Golfe de Siam*, qui sépare la péninsule de Camboge de celle de Malacca. La capitale de ce vaste État, qui se divise en provinces et en petits royaumes, est *Bankok*, à laquelle on donne 90,000 ames. C'est une ville assez belle, pavée en briques, ornée de plusieurs grands édifices, tels que le palais du roi et un temple qui ne contient pas moins de 1500 statues. Elle possède un bon port à six lieues de l'embouchure du Meinam.

Parmi les autres villes du royaume, nous citerons *Pakenham*, que l'on dit importante par ses fortifications, et qui, bâtie sur pilotis, s'étend, l'espace de près d'une lieue, sur le bord du fleuve; *Si-yo-thi-ya*, connue des Européens sous le nom de *Siam*, ruinée vers 1767 par les Birmans, qui la prirent après un long siége, n'est plus la capitale du royaume; *Porselouc*, cité du Haut-Siam, sur un bras du Meinam, et dans laquelle les Français ont un port; *Louvo*, où le roi possède un palais dans lequel il passe une partie de l'année à se livrer au plaisir de la chasse.

Dans le nord de la péninsule de Malacca, on compte encore six petits royaumes qui dépendent de celui de Siam, mais que l'on doit considérer comme de simples provinces : celle du *Ligor* comprend une étendue d'environ 50 lieues sur la côte orientale, ainsi que le groupe des petits îles de l'Archin; elle a pour capitale la petite ville de *Ligor*, composée de maisons de bambous couvertes en roseaux, et dont le port reçoit pour l'exportation tout l'étain que l'on tire du pays : le *Bandelon*, auquel appartient l'île de Tantalan; et dont le chef-lieu, à 18 lieues au sud de Ligor, fait le commerce de riz, de poivre, d'ivoire et de bois de construction : le *Patani* a 50 lieues de longueur et 25 de largeur; sa capitale, appelée aussi *Patani*, au fond d'un golfe de même nom, exporte, par l'entremise des Chinois, de la poudre d'or, des bambous, du poivre, et d'autres productions de ce pays : le *Calantan*, dont le chef lieu est appelé *Calantan*, est, ainsi que *Tringano*, dans un petit État voisin, le siége d'un sultan tributaire : enfin le *Quédah*, plus important que les précédens, mérite que nous entrions dans quelques détails. Ce royaume, situé sur la côte occidentale de la presqu'île de *Malacca*, occupe une longueur d'environ 100 lieues sur 40 de largeur. Ses côtes sont garanties de la fureur des flots par une longue chaîne d'îles, dont les principales sont *Lancava* et *Trutao*. On y compte 30 rivières, qui toutes sont navigables, et qui prennent leur source dans la chaîne de montagnes qui traverse toute la presqu'île. Doué d'un climat chaud et sain, d'un sol gras, humide et fertile, ce pays serait un des plus riches de l'Indo-Chine, si les préjugés des habitans, composés de Malais, de Siamois, de Samsans et de Samangs, n'étaient un obstacle à l'avancement de l'agriculture. La culture du riz et du poivre, l'exportation de l'ivoire et de l'étain, dont l'exploitation exige peu de soins, forment la principale richesse de ce royaume. Sa capitale est *Quédah*, dont le port reçoit un assez grand nombre de navires européens et bengalais. Le nombre de ses maisons ne s'élève pas à plus de 300. L'île de *Lancava*, longue d'environ 8 lieues, qui dépend de ce royaume, est très-peuplée et assez bien cultivée.

Si nous retournons dans le golfe de Siam, pour y montrer un archipel appelé *Ko-ichang*, composé de 7 à 8 petites îles peu importantes mais riches en bois propres à l'ébénisterie, et cependant peuplées principalement de pigeons; si nous rappelons que l'archipel de *Camboge*, formé d'un grand nombre d'îles, appartient, ainsi que les précédentes, au royaume de Siam, nous aurons complété ce que nous avions à dire sur cet important État.

Parcourons maintenant un empire encore plus puissant, désigné sous le nom d'*An-Nam*. On ne connaît encore que très-imparfaitement les limites tracées entre le royaume de Siam et cet empire, fondé au commencement du XIXe siècle par Ngaï-en-choung, dernier rejeton des rois de la Cochinchine. Il est baigné au sud et à l'est par la mer de la Chine, et borné par cet empire au nord, et par le royaume de Siam à l'ouest. Il comprend le *Tonkin*, appelé *An-Nam septentrional*, la *Cochinchine* ou l'*An-Nam méridional*, le *Binh-tuam*, le *Cambogde* et le *Lao*. Le Tonkin, qui donne son nom à un golfe formé par ses côtes, une partie de celles de la Chine, et l'île d'*Haï-nan*, compte parmi ses villes les plus importantes *Kécho* ou *Backinh*, qui mérite d'en être le chef-lieu par son étendue : on lui donne 12 lieues de tour. Des missionnaires ont prétendu qu'elle égalait Paris en population; mais il paraît, par des renseignemens récens, qu'elle ne renferme que 40,000 habitans. Ce qui explique sa vaste superficie, c'est la largeur de ses rues, formées de maisons entourées de jardins. Près-

que toutes sont construites en terre et en bois et couvertes de roseaux; les habitations en pierre sont en très-petit nombre. L'ancien palais des rois est construit en briques séchées au soleil; mais ce palais, qui occupe une circonférence de deux lieues, tombe en ruines et n'offre plus qu'une partie habitable dans laquelle le vice-roi du Tonkin fait sa résidence. *Hanvints* a 15 à 20,000 habitans. Le *Tonkin* comprend aussi le groupe des *Pirates*, petites îles célèbres depuis long-tems comme l'asile d'une troupe d'écumeurs de mer.

C'est dans la *Cochinchine* que se trouve *Hué* ou *Phuxuan* ou mieux *Fou-tchhouan*, chef-lieu de province et capitale de tout l'empire. Ses immenses fortifications, qui en font la première place d'armes de toute l'Asie, ont été construites par des ingénieurs français. On y entretient une garnison de 40,000 hommes, nombre égal à celui des habitans. Ses greniers, ses magasins, ses casernes et ses arsenaux, ainsi que la fonderie de canons, sont remarquables par leur construction et leur étendue; les chantiers de la marine sont dignes aussi de fixer l'attention. Le palais impérial, construit d'une manière bizarre, est d'une grande richesse. Parmi les autres villes de la Cochinchine, on doit encore citer *Hué-han* ou *Faï-fo*, qui fut ruinée par la guerre dans le siècle dernier, et dont la population, qui était alors quatre fois plus forte, n'est plus que de 15,000 ames. Elle est située sur le Han, petite rivière qui va se jeter à 5 lieues de là dans la baie de Turon. *Touron* ou *Hansan*, cédée en 1787 aux Français, qui n'en prirent jamais possession, a perdu de son importance, quoique son commerce, favorisé par une baie large et commode, soit encore assez florissant. A une égale distance de la côte de Cochinchine et de l'île d'Haï-nan, l'archipel de *Paracels* est une dépendance de l'empire d'An-nam. Ces petites îles sont le rendez-vous d'un grand nombre de pêcheurs.

Le *Binh-tuam* ou *Tsiampa*, à l'extrémité méridionale de la Cochinchine et du Camboge, est une province dont les peuplades belliqueuses peuvent être considérées comme indépendantes; le littoral seul est soumis à l'empire : on y connaît deux havres, *Padaran* et *Phanry*, où les vaisseaux se trouvent à l'abri.

Le *Camboge* ou *Cambodge*, appelé aussi *Youdra-Skan* par les habitans et *Kao-Mien* par les Tonkinois, est un pays qui n'a pas moins de 160 lieues du nord au sud, et de 100 de l'est à l'ouest. Il était fort peu connu avant que l'un de nos savans[1] en eût donné une description tirée des écrivains chinois. Les villes sont entourées de palissades de bois plantées régulièrement; leur forme est exactement carrée, et à chaque angle s'élève une tour en pierre. Dans chaque village on voit un temple ou une tour, et, quelque peu peuplé que soit le village, il y a des gens commis pour la garde de cette tour. On voit de distance en distance, sur les grands chemins, des stations pour les voyageurs. L'ancienne capitale du pays porte aussi le nom de *Camboge*, mais les habitans lui donnent en outre celui de *Levek*; elle est bâtie au milieu d'une grande île formée par le Maï-kang et traversée par plusieurs canaux. Le magnifique palais qu'habitaient les rois de Camboge commence à tomber en ruines : toutes les maisons de la ville sont construites en bois. A 45 lieues au sud-est de cette cité déchue, s'élève celle de *Saïgong*, qui se compose de deux villes distinctes. Près de la nouvelle, une immense citadelle qui rivalise avec celle de Hué, a été construite en 1821 sous la direction de plusieurs ingénieurs français. Le milieu de la ville est occupé par un vaste palais bâti pour le roi. L'arsenal maritime est digne de rivaliser avec les plus beaux établissemens de ce genre en Europe. Cette seconde capitale du Camboge, que l'on peut considérer comme la première place de commerce de l'empire d'An-Nam, paraît renfermer au moins 100,000 habitans. Elle possède une église chrétienne desservie par deux missionnaires italiens.

Le *Lao* ou *Laos*, au nord du Camboge, est un pays peu peuplé dont la plupart des habitans se composent de hordes vagabondes et presque sauvages; la population sédentaire est établie dans de petits villages construits sur le bord des rivières, où ils se livrent à l'agriculture. *Hanniah* ou *Lan-Tchhang*, est la capitale de ce pays. Elle est entourée d'une muraille et d'un fossé et située au confluent d'une petite rivière et du Maï-Kang. On y compte plusieurs pagodes et palais en bois; 5,000 habitans forment à peu près toute sa population.

Nous avons réservé, pour terminer l'Indo-Chine, deux archipels qui forment dans le golfe du Bengale une longue chaîne dirigée du nord au sud. Le plus méridional, ou le plus rapproché de l'île de Sumatra, est celui de *Nicabor*, mais il ne se compose que de petites îles en comparaison de celles qui forment l'archipel d'*Andaman*. Ces îles sont

[1] M. Abel Rémusat. *Voyez* ses Nouveaux Mélanges asiatiques, t. 1. Paris, 1829.

complètement indépendantes, quoique plusieurs géographes considèrent celles de Nicobar comme appartenant aux Danois, et celles d'Andaman aux Anglais. Leur position géographique les rendrait propres à la fondation de grands établissemens européens, si l'insalubrité de l'air qu'on y respire n'en avait fait un séjour funeste aux habitans de l'Europe. Dès l'année 1756, les Danois, dans l'archipel de Nicobar, et en 1791 les Anglais dans celui d'Andaman, essayèrent d'établir des forts et des comptoirs qu'ils ont été forcés d'abandonner.

Le premier de ces archipels, que les Danois nomment *îles Frédérik*, forme trois petits groupes : le plus septentrional s'appelle *Car-Nicobar*. Viennent ensuite les îles *Nicobar* proprement dites, au nombre de trois, entre lesquelles se trouve un excellent et vaste port. Les deux îles *Sambelong*, l'une appelée *Grande* et l'autre *Petite Nicobar*, sont au sud des précédentes, et tiennent le premier rang parmi les sept grandes îles de cet archipel, dont les cinq autres sont : *Camorta*, où les Autrichiens essayèrent de fonder un établissement; *Terressa*, *Katchall*, *Car-Nicobar* et *Noncovery* : ces deux dernières sont celles où les Danois tentèrent de s'établir. Les douze autres îles de cet archipel sont trop petites pour mériter l'honneur d'être nommées. Les habitans sont d'une couleur cuivrée; leurs yeux, petits et fendus obliquement, sont un des caractères par lesquels on est fondé à croire qu'ils descendent des Pégouans ou des Chinois. A en juger par leurs maisons, construites en bambous, leurs canaux, et différens ustensiles, ils paraissent assez industrieux. Dans leur habillement, une petite bande de drap qui leur sert de ceinture et dont un des bouts pend par derrière, a fait croire au Suédois-Kœping, marin ignorant, que ces hommes avaient des queues de singes, ce qui porta Linné lui-même à en faire une espèce particulière.

L'archipel d'*Andaman* se compose de la *Grande Andaman*, qui peut avoir 47 lieues de long sur 7 de large; de la *Petite Andaman*, longue de 9 lieues et large de 6, séparée de la première par un détroit, et d'un grand nombre d'autres plus petites, parmi lesquelles nous citerons *Barren* avec son volcan pittoresque de 600 toises de hauteur, et vomissant fréquemment des torrens de laves, et *Narcondam*, dont le sommet élevé sert de point de reconnaissance aux marins. La *Grande Andaman* est montagneuse; sa plus haute cime s'élève à 400 toises; mais celles de la *Petite Andaman* sont plus considérables. Les Andamaniens ont été représentés par les voyageurs comme l'un des peuples les plus sauvages qui existent; cependant plusieurs faits semblent attester qu'ils ne sont point cannibales : mais ils ont une antipathie prononcée pour les étrangers. Ils sont noirs, leur tête est très-grosse, leur chevelure est laineuse, en un mot leur aspect est repoussant.

L'insalubrité du climat de ces deux archipels est principalement due à la grande quantité de bois dont ils sont couverts, et à l'abondance des rosées; du reste, on y trouve en abondance des cocos, des limons, des ananas, le bois de teck et de sassafras, et l'arbre appelé *larum*, qui donne un meilleur fruit que l'arbre à pain d'Otaïti; on y trouve aussi, en grande quantité, ces nids d'oiseaux si recherchés sur la table des riches voluptueux à la Chine.

TABLEAU statistique des principaux États de l'Indo-Chine.

Superficie en lieues.	Popul. absolue.	Popul. par l. carrée.	Revenus.	Armée.
EMPIRE BIRMAN.				
30,000.	4,000,000.	133.	45,000,000?	150,000.
INDO-CHINE ANGLAISE.				
9,500.	300,000.	31.	?	?
ROYAUME DE SIAM.				
20,000.	3,000,000.	150.	40,000,000?	80,000.
EMPIRE D'AN-NAM.				
39,500.	23,000,000.	582.	90,000,000.	120,000.

CHAPITRE SOIXANTE-DIXIÈME.

Description de l'Afrique. — Notions générales. — Ses dimensions. — Golfes. — Caps. — Fleuves. — Lacs. — Montagnes. — Climats. — Végétaux. — Animaux. — Richesses minérales.

L'Afrique, dont nos vaisseaux font le tour depuis trois siècles, est connue dans l'histoire depuis 3,000 ans. Malgré son antique célébrité, malgré le voisinage de l'Europe, elle échappe encore en grande partie aux regards de la science. Jadis les rives africaines envoyèrent des colonies égyptiennes pour porter dans l'Europe sauvage les premiers germes de la civilisation; aujourd'hui l'Afrique est la dernière partie de l'ancien monde qui attend de la main des Européens le joug salutaire de la législation et de la culture.

Cette vaste péninsule de 1,820 lieues de long, sur 1,650 de large, n'offre, sur une étendue de plus de 1,750,000 lieues carrées, qu'un petit nombre de rivières de long cours et d'une navigation facile; son circuit, formant 7,000 lieues de côtes, ne comprend que quelques ports et quelques rades qui présentent un asile aux vaisseaux; enfin aucun grand golfe n'ouvre un chemin vers l'intérieur de cette grande masse de terre. Un isthme étroit, celui de Suez, la rattache par le nord-est au continent de l'Asie : ainsi elle est bornée au nord par la mer Méditerranée, à l'ouest par l'océan Atlantique, au sud et à l'est par l'océan Indien, et au nord-est par la mer Rouge. Elle est divisée par l'équateur en deux parties à peu près égales. Ses principaux golfes sont : dans la Méditerranée, la *Grande-Syrte*, vulgairement nommée golfe de *Sydra*, et celui de *Cabès*; dans l'océan Atlantique, celui de *Guinée*, qui en comprend deux autres, celui de *Benin* et celui de *Biafra*, et dans la mer Rouge le golfe d'*Aden* à l'entrée de cette mer, et celui de *Suez* à son extrémité. Ses côtes forment un grand nombre de caps dont nous ne citerons que les plus importans : il en est d'abord quatre qui ont cela de particulier qu'ils sont exactement opposés, de manière à indiquer les quatre points cardinaux. Ainsi, au nord c'est le cap *Serrat*, au sud celui de *Bonne-Espérance*, à l'ouest le *Cap-Vert*, et à l'est celui de *Guardafui*. Le plus septentrional est le *Cap-Blanc*, dans la Méditerranée; le plus rapproché de l'Europe est le cap *Ceuta*, dans le détroit de Gibraltar; enfin la pointe la plus méridionale est le cap des *Aiguilles*.

L'hydrographie de l'Afrique est encore imparfaitement connue : nous nous bornerons donc à citer ses plus grands fleuves. Dans le bassin de la Méditerranée se jette le *Nil*, dont le cours, dans la direction générale du nord au sud, est évalué à 950 lieues, et qui fertilise une vallée dont la largeur moyenne est d'environ 5 lieues; plusieurs fleuves moins considérables se jettent dans l'océan Atlantique : ce sont le *Sénégal* et la *Gambie*, le *Dialiba* ou *Kollah*, appelé aussi *Kouara*, plus connu sous le nom de *Niger*, le *Nigris* de Pline, le *Nigir* de Ptolémée; mais l'identité qui se rapporte à ces noms est encore incertaine, et la position du cours d'eau qu'ils désignent n'est point suffisamment connue; le *Zaïre* ou *Barbela* traverse la Guinée méridionale ou le *Congo*, dont ce fleuve porte aussi le nom; dans la même contrée on connaît aussi le *Coanza*, fleuve large, rapide et profond, dont les eaux nourrissent le crocodile et l'hippopotame; l'*Orange* enfin, ou le *Gariep*, est le plus méridional de tous les fleuves qui ont leur embouchure sur la côte orientale : on lui donne 300 lieues de cours, et vers le milieu de sa course il franchit des masses de roches granitiques en formant une cascade de plus de 400 pieds de hauteur sur une largeur de plus de 1500. Parmi les fleuves qui ont leur embouchure dans l'océan Indien, on doit citer le *Zambeze*, qui paraît être le même que le *Quillimanci*, sur la côte de Zanguebar; le *Loffih*, dont on ne connaît point

la source, quoiqu'on l'ait remonté durant l'espace de 25 journées, et le *Laurenzo-Marquez*, qui a son embouchure dans une baie du même nom, et qui paraît avoir un cours fort dangereux pour la navigation. Dans l'intérieur de l'Afrique, le *Yéou* et le *Chari*, que l'on croit être le *Nil Blanc*, vont réunir leurs eaux aux lac *Tchad*.

L'existence du lac *Tchad* est une anomalie très-remarquable dans un continent aussi dépourvu que l'est l'Afrique de ces sortes d'amas d'eau; son existence, attestée par les voyageurs les plus véridiques, explique ce que l'on a dit d'une méditerranée occupant le centre de l'Afrique. Il paraît que son étendue varie et qu'elle est très-considérable après la saison des pluies; les îles qui s'élèvent au-dessus de sa surface sont habitées par des peuples féroces, dont nous aurons occasion de parler, et qui sont redoutés comme de terribles pirates sur cette petite caspienne. Le *Dibbie* ou *Lac Noir*, dont on ne connaît point encore l'étendue, peut cependant être regardé comme un des plus grands de l'Afrique : il alimente le fleuve du Dialiba; le *Zavilanda*, appelé communément *Aquilanda*, n'est pas moins remarquable par sa position élevée que par son immense étendue; quoique, suivant les cartes les plus modernes, il soit d'une médiocre grandeur, il paraît avoir, suivant M. d'Étourville, une longueur d'environ 100 lieues du nord au sud, sur une largeur qu'il n'a pas déterminée, mais qui paraît être très-considérable : au surplus, sa superficie varie probablement aussi suivant les saisons. Il en est de même du lac *Maravi*, au sud-ouest de Zanguebar : suivant quelques voyageurs, il paraît n'avoir que 5 lieues de largeur; mais il est probable qu'il est plus considérable, puisqu'il donne naissance au fleuve Quiloa. Le lac de *Dembéa* ou *Tzana*, dans l'Abyssinie, passe pour avoir 25 lieues de longueur sur 15 de largeur; mais, comme tous ceux que nous venons de citer, il change d'étendue selon les saisons. Il contient une douzaine d'îles; ses eaux nourrissent des hippopotames, mais paraissent être dépourvues de crocodiles. Parmi les nombreux cours d'eau qu'il reçoit, le plus considérable est le *Bahr-el-Azrak* ou *Nil Bleu*. Tels sont les principaux lacs naturels de l'Afrique, si nous ne devons pas y comprendre le *Birket-el-Keroun*, dont la longueur est d'environ 12 lieues et la largeur de 2, et qui n'est que le reste du fameux lac de *Mœris*, qui, suivant le rapport des anciens, fut creuse par un roi d'Égypte pour recevoir l'excédent des eaux du Nil. Les prétendus lacs *Mariout*, *Edkou*, *Bourlos* et *Menzaleh*, malgré leur grande étendue, ne sont que des lagunes formées par les attérissemens ou le delta du Nil, et qui pour cette raison doivent être distinguées des autres.

Nous avons vu que les contours du continent africain n'offrent point ces profondes échancrures qui forment de grands golfes autour des autres continens : ce caractère distinctif est une des principales causes du petit nombre d'îles qui entourent l'Afrique. Hâtons-nous donc d'indiquer les plus remarquables de ces îles. Dans la Méditerranée nous remarquons *Jerbi* ou *Zerbi* et le groupe de *Kerkeni*, dans le golfe de Cabès, et *Tabarca*, près de la côte de Tunis. L'océan Atlantique nous offre le groupe de *Madère*, l'archipel du *Cap-Vert*, celui des *Canaries*, celui de *Bissagos*, à l'embouchure du *Rio-Grande*; *Gorée*, sur la côte de Sénégambie, l'île *Scherbro*, la plus grande de toute la Guinée occidentale, les îles *Annobon*, *Saint-Thomas*, *du Prince*, et *Fernando-Po*, qui forment un groupe dans la partie la plus enfoncée du golfe de Guinée. En nous éloignant de la côte nous apercevons l'île de l'*Ascension* et celle de *Sainte-Hélène*; plus au sud, le groupe de *Tristan d'Acunha* et l'île de *Diégo-Alvarez*. Dans la partie australe de l'océan Indien, l'île *Bouvet*, le petit groupe du *Prince Édouard*, celui de *Marion et Crozet*, et l'île de *Kerguélen*. En remontant vers le nord, nous voyons *Amsterdam* et *Saint-Paul*, *Madagascar* et les îles *Comores*, les *Mascareignes*, c'est-à-dire les îles *de France* et de *Bourbon*; les *Seychelles*, les îles *Quilos*, *Monfia*, *Zanzibar* et *Pemba*, sur la côte de Zanguebar; et enfin celle de *Socotora*, au nord-est du cap Guardafui.

Quittons les mers et revenons sur le continent africain. Quoiqu'il possède très-probablement des montagnes qui conservent des neiges éternelles, même sous l'équateur, on peut dire que les chaînes africaines sont plus remarquables par leur largeur que par leur élévation. Si elles atteignent une hauteur très-considérable, c'est en s'élevant lentement de terrasse en terrasse. Peut-être même serait-il moins hardi que juste de dire que tout l'ensemble des montagnes de l'Afrique ne forme qu'un seul grand plateau présentant de tous côtés des terrasses contiguës; c'est du moins l'opinion que l'on doit s'en faire, d'après le petit nombre de celles que l'on connaît. Ainsi, l'*Atlas*, qui borde le continent du côté septentrional, est une série de 5 à 6 petites chaînes qui s'élèvent l'une derrière l'autre, et qui renferment un grand nombre de plateaux. Les monts *Tchefly*,

Gerboda et *Haroutch*, paraissent être des branches de l'Atlas. La chaîne *Arabique* ressemble à l'Atlas par ses falaises calcaires qui en imposent à l'œil du voyageur, mais qui n'arrivent réellement qu'à une très-petite hauteur; le *Mokattan*, montagne qui en fait partie, et qui, sur un espace d'environ 10 lieues, s'étend près du Caire, sur la rive droite du Nil, n'a pas plus de 500 pieds au-dessus de la vaste plaine qu'elle domine. Les montagnes de *la Lune*, en arabe *El-Kamar*, qui séparent la Nigritie d'une immense contrée plus méridionale et presque entièrement inconnue, paraissent s'étendre de l'est à l'ouest sur un espace considérable. On les dit couvertes de neiges perpétuelles, ce qui, relativement à leur latitude, fait supposer qu'elles s'élèvent au moins à 2,300 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Les substances que charrient les nombreux cours d'eau qui en descendent, font supposer que leur constitution est granitique; plusieurs d'entre eux roulent des parcelles d'or. C'est du versant septentrional de ces monts que coule le *Bahr-el-Abiad*, l'une des deux branches qui forment le Nil. Le cours du *Dialibah* sépare, suivant Clapperton, ces montagnes de la chaîne de *Kong*, qui sépare la Nigritie de la Guinée méridionale, et qui se termine au bord de l'océan Atlantique par divers promontoires, dont les plus remarquables sont le *Cap-Verte* et celui de *Sierra-Leone*. La chaîne de *Lupata* ou l'*Épine du monde*, qui paraît s'étendre depuis le nord du Zanguebar jusqu'aux sources de la *Sofala*, au sud du Monomotapa, et qui est coupée par le *Zambeze*, paraît se continuer au sud de ce fleuve jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où elle se termine par des monts escarpés, mais aplatis au sommet, dont l'un a même reçu le nom significatif de *Montagne de la Table*, l'autre celui de la *Croupe du Lion*, et par des plateaux stériles et des plaines élevées, nommées *Karros*. Telle est en général l'esquisse que l'on peut tracer des montagnes de l'Afrique [1].

Ces chaînes se terminent par de vastes plateaux qui occupent l'intérieur du continent; c'est du moins ainsi que l'on doit considérer ces immenses déserts qui offrent tant d'obstacles à la marche de la civilisation africaine. Les uns, couverts de sable et de gravier et parsemés de coquilles marines reposant sur des argiles et des amas de sel, ressemblent à des bassins de mers desséchées; tel est ce fameux désert de *Sahara*, où les sables, roulant au gré des vents comme les flots de l'océan, ensevelissent des tribus entières: les autres, marécageux et remplis de lacs stagnans, deviennent les foyers d'épidémies pestilentielles ou le berceau de reptiles malfaisans. Dans les uns et les autres, les rivières, presque sans pente, et souvent sans issue, terminent leur cours dans un lac ou se perdent dans les sables. Souvent aussi ces filets d'eau, ne pouvant se réunir pour former des courans durables, disparaissent avec la saison pluvieuse qui les fait naître. Au milieu de ces mers de sable, apparaissent çà et là comme des îles ces verdoyantes *oasis* qui offrent au milieu de la plus fatigante stérilité, le contraste consolant de quelques terrains doués de la fertilité la plus riche. Ces oasis ne sont que des vallées arrosées par de nombreuses sources, ou par des rassemblemens d'eaux pluviales qui favorisent sous un ciel brûlant la croissance d'une foule de végétaux.

Le climat général de l'Afrique est celui de la zone torride; rien n'y tempère la chaleur, que les pluies périodiques, les vents de mer et l'élévation du sol. Il est même à remarquer que ces trois circonstances se réunissent quelquefois dans un plus haut degré sous l'équateur, que dans les zones tempérées. Ainsi quelques parties de la Guinée, de la Nigritie et de l'Abyssinie, jouissent d'une température infiniment moins brûlante et moins sèche que les déserts sablonneux au sud du mont Atlas, quoique ceux-ci soient éloignés de 30 degrés de la ligne équinoxiale. Partout où le sol est humecté la végétation acquiert la plus grande vigueur. Les déserts qui règnent aujourd'hui sur cette partie des côtes de la Méditerranée où les anciens avaient fondé des colonies si long-tems florissantes, indiquent la richesse que pourraient acquérir certaines contrées de l'Afrique, si elles étaient placées sous l'influence de la civilisation. Plusieurs exemples en offrent aujourd'hui la preuve: ainsi la vigne réussit à la fois en Barbarie et près du cap de Bonne-Espérance; le froment, l'orge et le riz procurent dans différentes régions des récoltes abondantes. La végétation naturelle se développe en divers endroits avec une vigueur toute particulière; la plupart

[1] On pourrait diviser les montagnes de l'Afrique en quatre systèmes: le *système Abyssinien*, composé des monts *El-Kamar* et de ceux qui bordent la mer Rouge; le *Cafro-Guinéen*, comprenant les monts *Lupata*, leurs ramifications jusqu'au cap de Bonne-Espérance et les montagnes qui bordent les côtes de Guinée; le *Sénégambien*, formé des monts de *Kong* et de *Badet*; enfin le *Barbaresque*, dont l'Atlas et les monts *Ammer* forment le principal groupe. (*Voyez* cette division par M. Huot, dans l'*Encyclopédie méthodique*, au mot *Système*; et dans l'*Encyclopédie moderne*, article *Montagnes*.)

des montagnes sont couvertes de forêts dont les arbres ne le cèdent en majesté à aucun de ceux des autres régions du globe : celles du mont Atlas égalent les plus belles forêts de l'Italie et de l'Espagne; celles de la Guinée, de la Sénégambie, du Congo et de la Nigritie, rappellent les épaisses forêts de l'Amérique méridionale : le *baobab*, que les Européens ont transporté dans plusieurs parties du Nouveau-Monde, est originaire de l'Afrique méridionale; le *cassier*, le *tamarinier*, le *bananier*, le grand et épineux *alto* (*mimosa gummifera*) qui donne la gomme, le *chi* ou l'*illipé* qui produit le beurre végétal, sont communs dans certaines régions; le *cocotier* végète çà et là jusque sur les plages les plus arides; le *dattier* élève sa large tête au milieu même des déserts. Dans ces plaines dépourvues de gazons, la végétation ne consiste qu'en quelques plantes épineuses et en *euphorbes* gigantesques.

On reconnaît dans cette courte énumération quelques-uns des caractères de la végétation asiatique. Le règne animal présente plus d'originalité. L'Afrique possède la plupart des animaux de l'ancien continent, mais ils y sont plus vigoureux. Le cheval de Barbarie, le buffle du Cap, le mulet du Sénégal en sont des exemples. Le lion d'Afrique est le seul digne de son nom. L'éléphant et le rhinocéros, d'une taille moins colossale que ceux d'Asie, ont beaucoup plus d'agilité, et peut-être aussi plus de férocité. Plusieurs animaux sont particuliers à cette partie du monde. C'est du cap de Bonne-Espérance et de l'Abyssinie que nous viennent les deux seules espèces de zèbres connues, et le cheval *couagga*, moins grand que le zèbre, et portant aussi de moins longues oreilles. Le lourd hippopotame se trouve aux environs du Cap, au Sénégal, et même en Égypte. L'Afrique méridionale nourrit aussi deux espèces de girafes; enfin, le plus grand oiseau connu, l'autruche est particulière à ce continent.

Quelque peu connue que soit l'Afrique, on sait que le règne minéral y constitue d'immenses richesses. Le prodigieux commerce de poudre d'or, que font différentes caravanes de l'intérieur, annonce la grande abondance de ce métal; l'une des branches des monts Lupata, à l'extrémité méridionale du continent, doit le nom de *montagne de cuivre* à la quantité qu'elles en recèlent. On emploie le fer dans plusieurs contrées et principalement en Abyssinie et dans les montagnes entre lesquelles coulent le Sénégal et la Gambie. Nous n'avons pas besoin de rappeler que les anciens tiraient des émeraudes de la Haute-Égypte, et que les antiques monumens de cette contrée prouvent que les porphyres, les granites, les syénites et plusieurs autres roches employées dans les arts d'ornement, se trouvent en abondance dans les montagnes qui bordent le cours du Nil, et probablement dans celles que nous connaissons encore si imparfaitement.

CHAPITRE SOIXANTE-ONZIÈME.

Division de l'Afrique en régions. — Description de la région du Nil.

La difficulté de suivre une marche méthodique en parcourant sur la carte le continent africain, a engagé un géographe connu par d'honorables travaux, à proposer de diviser l'Afrique en cinq grandes régions[1]. Nous nous empressons d'adopter cette idée; mais nous la modifions en portant à sept le nombre de nos divisions, dont quelques-unes coïncideront nécessairement avec celles du savant dont nous parlons. Ces régions sont : celle du *Nil*, celle de l'*Atlas*, celle du *Sahara*, la région *centrale*, la région *occidentale*, la région *australe*, et la région *orientale*.

La *région du Nil* a pour limites : au nord, la Méditerranée; à l'est, l'Arabie, la mer Rouge, le détroit de Bab-el-Mandeb, et une petite partie du golfe d'Aden; au sud, les

[1] M. Ad. Balbi, dans son nouvel *Abrégé de Géographie*.

montagnes de la Lune; à l'ouest, la Nigritie ou le Soudan, et les déserts de la Libye et de Barca, qui dépendent de la région de l'Atlas. Elle est arrosée dans toute sa longueur par le Nil, qui, près des montagnes de la Lune, prend le nom de fleuve Blanc, ou de Bahr-el-Abiad, et qui, après avoir traversé le Sennaar, reçoit sur sa droite le fleuve Bleu ou Bahr-el-Azrak, qui vient de l'Abyssinie et que plusieurs géographes regardent à tort comme la branche principale du Nil. Les contrées que comprend cette région sont celles qu'arrose le Bahr-el-Abiad : l'Abyssinie, la Nubie et l'Égypte.

La première de ces contrées, que l'on peut appeler aussi celle du *Sud-Ouest*, est encore très-peu connue; la plupart des peuples qui l'habitent sont noirs et conservent leur indépendance. On y connaît un pays appelé *Donga* ou *Dinka*, c'est celui où le Bahr-el-Abiad prend sa source, au pied des monts *El-Kamar*. Il dépend du puissant empire des *Chilouks*, peuple noir, qui, en 1504, envahit et soumit le Sennaar, où il laissa un grand nombre de colonies. Le sultan des Chilouks habite une petite ville appelée *Tembel* ou *Tomboul*.

Le *Bertat* ou *Djebel-O'onin*, est une vaste contrée montagneuse et couverte de forêts presqu'impraticables, habitée par un grand nombre de nations nègres idolâtres et belliqueuses. Elle comprend le *Gamámyl*, dont les farouches indigènes tirent une grande quantité d'or des terrains d'alluvions; le *Fazoql*, qui s'étend sur la rive gauche du *Bahr-el-Azrak*, et qui est gouverné par un petit prince qui s'est rendu indépendant du roi de Sennaar; enfin le *Dárfôq*, sur la rive gauche du *Toumat*, pays montagneux, couvert de bois et entrecoupé de torrens, dont le lieu principal, appelé *Fardassi*, est l'entrepôt du commerce de la Nubie, de l'Abyssinie et de tout le Bertat.

Le *Cheibon*, qui renferme une petite ville du même nom, est un pays au nord des Chilouks, remarquable par la quantité d'or que les habitans tirent de son sol. Le *Fertit*, au nord du Donga, renferme d'importantes mines de cuivre. Un autre pays limitrophe est celui des *Tuklavi*, dont le roi réside dans une petite ville nommée *Tuggala*.

Voisin de ces régions sauvages, le *Kordofan*, presque entièrement entouré de déserts, excepté vers le sud, où s'élève une petite chaîne de volcans à demi éteints, est habité par des Nègres assez civilisés, appelés *Nubas*, et par des Arabes mahométans. *Ibéit* et *Koldagi* sont ses deux principales villes. La première, qui n'est qu'un grand amas de huttes, en est la capitale : elle fait un commerce très-étendu. C'est dans le Kordofan que le pacha d'Égypte recrute ses armées, en y envoyant des troupes enlever les habitans.

L'*Abyssinie* est une vaste contrée à l'est de la précédente. L'un des plus grands royaumes qu'elle renferme, est celui de *Tigré*, habité par une race belliqueuse. Les principaux pays qui en dépendent sont, d'abord le *Tigré* proprement dit, dont *Adova* est la ville la plus importante : on y compte 8,000 habitans, la plupart professant l'islamisme, et fabriquant des toiles de coton, qui circulent comme moyen d'échange dans toute l'Abyssinie. Une autre ville plus intéressante, non par son étendue, puisqu'elle ne renferme que 600 maisons, mais par ses antiquités, est celle d'*Axoum*. Quoique cette ville ne soit mentionnée, ni par Hérodote, ni par Strabon, on ne peut douter de son antique splendeur à la vue des inscriptions grecques et éthiopiennes, des ruines magnifiques de temples et de palais, et des 54 obélisques qui couvrent encore son sol.

Voyons les autres pays de l'Abyssinie. *Enderta*, province fertile, est bien cultivée; on y remarque *Chélicout*, ville ou plutôt gros village, résidence ordinaire du roi : sa population est d'environ 8,000 ames. Son église, décorée de peintures, est la plus belle de l'Abyssinie. *Antaló*, chef-lieu de la province, se compose d'un millier de maisons.

Le *Lasta*, province montagneuse située entre les monts *Samen* et le lac *Achangy*, a pour chef-lieu *Sokota*, au moins aussi importante qu'Antaló. Le *Samen* est en grande partie peuplé de juifs nommés Falachas, qui paraissent être les restes d'une tribu qui, dans l'antiquité, reçut le surnom d'*Exilés*. Dans le *Baharnegach* on trouve une petite ville appelée *Dixan*, très-commerçante et peuplée d'une race noire malpropre et paresseuse. L'*agamé* a pour chef-lieu *Genaler*, formé de petites huttes coniques; le *Temben*, *Adet*; le *Siré*, une ville de ce nom; le *Wojerat*, remarquable par sa fertilité, une cité de *Waldubba*, peuplée en grande partie de moines.

Le royaume d'*Amhara* ou de *Gondar* est un des plus importans de l'Abyssinie, dont il occupe les parties centrales sur 125 lieues de longueur et 100 de largeur. Si nous jetons un coup d'œil sur ses provinces, nous y verrons celle de *Dembéa*, l'une des plus fertiles, dont le chef-lieu, appelé *Gondar*, est considéré comme la capitale du royaume. Cette ville a 3 ou 4 lieues de tour, et un palais qui,

par son architecture dans le style gothique, justifie l'opinion qui en attribue la construction à des missionnaires européens. Quelques auteurs attestent qu'elle renferme une centaine d'églises et plus de 50,000 habitans. Ses habitations, construites en torchis ou en pierres, sont couvertes de chaume. Les autres provinces de ce royaume n'offrent rien d'intéressant : l'*Amhara*, proprement dit, passe pour former un petit État indépendant dont le chef réside à *Watho-Haïmanot;* le *Gojam* ou *Godjam* passe pour être un des plus beaux pays de l'Abyssinie et un des plus peuplés : *Kolléla*, simple bourgade, en est la principale ville. La province de *Maïtcha*, marécageuse et peu salubre, a pour chef-lieu *Ibaba*, qui rivalise avec Gondar en étendue et en richesse. Le *Belessen* a pour principale ville *Emfras*, composée de 300 maisons. Dans le *Damot*, province riche en mines d'or, on connaît la ville de *Bamé*, et dans le *Foggara*, celles de *Tabulaque*, *Tchelga*, et *Toherkin* qui passe pour une place d'armes.

Le royaume d'*Ankober*, l'un des plus riches et des plus peuplés de l'Abyssinie, était jadis une des parties les plus civilisées de cette contrée. *Ankober*, sa capitale, est la résidence d'un prince qui s'est rendu indépendant, et dont les États se composaient en 1814 des deux grandes provinces d'*Efat* et de *Sehoa*.

Le royaume d'*Ango*, qui se compose de la province de même nom, de celle de *Furfura* et de quelques autres districts, a pour villes principales *Agof*, *Cotbenou* et *Combotche*. Celui de *Naréa* occupe un des plateaux les plus élevés de l'Afrique; ses habitans appartiennent à une race blanche et sont tributaires de l'empereur d'Abyssinie.

Le *Samara*, sur la côte basse, sablonneuse et brûlante de cette contrée, compte parmi ses tribus nomades, les *Sohihos* à la peau noire, et les *Hazortas* au teint cuivré. Comme les anciens Troglodytes, ils habitent les creux des rochers ou des cabanes faites en joncs et en algues. Pasteurs, ils changent de demeure, selon que les pluies font germer un peu de verdure sur ce sol brûlant. Le principal village du Samara est *Duroro*, situé dans la baie d'Amphila, habité par des *Dumhoétas*, la plus puissante tribu des *Danakils*, qui occupe une grande étendue dans l'intérieur des terres depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'à la baie d'Houakel. Le misérable village de *Zulla*, dans la baie d'Amesley, est la résidence du chef des Hazortas : c'est près de ce village que se trouvent les ruines de l'antique cité d'*Adulis*. A trois lieues de la côte on aperçoit l'île de *Dhalac*, la plus grande de toutes celles de la mer Rouge. Sur une petite île dans la baie de *Massouah*, une ville de ce nom, qui renferme 2,000 habitans, fait un commerce très-important. C'est ici que débarquent les voyageurs qui se rendent par mer en Abyssinie.

La *Nubie*, que nous allons parcourir, est une contrée d'environ 350 lieues de longueur du nord au sud, et de 200 de largeur de l'est à l'ouest. Depuis l'invasion faite en 1822 par les troupes du vice-roi d'Égypte, tous les pays de cette contrée qui bordent le Nil peuvent être regardés comme tributaires de ce pacha. La plus importante des divisions dont elle se compose, est le royaume de *Sennaar*, fondé au commencement du XVIe siècle. *Sennaar*, sa principale ville, est sur la rive gauche du *Bahr-el-Azrak*. C'est un amas irrégulier de cabanes rondes, couvertes en chaume et construites en argile.

Les autres divisions sont, le long du même fleuve et du Nil proprement dit : le pays d'*Halfây*, où l'on exploite d'importantes salines, et dont la capitale, appelée aussi *Halfây*, est un amas confus de cabanes, dont la population est aujourd'hui de 4,000 ames, d'après les renseignemens fournis par le voyageur français Cailliaud; le pays de *Chendi*, qui, conjointement avec le précédent, peut mettre en campagne un corps de 30,000 cavaliers : *Chendi*, sa capitale, peut avoir 800 à 900 maisons et 6 à 7,000 habitans; le pays de *Damer*, dont la principale cité du même nom, située près du confluent du *Tacassé* et du Nil, se compose de 500 maisons disposées en rues droites et bordées d'arbres qui aboutissent à une belle mosquée; le pays de *Barbar* ou *Berber*, qui peut mettre sous les armes un millier d'hommes libres et 500 esclaves, et comprenant quatre grands villages dont le principal est *El-Mekheyr;* le *Chagheis* ou pays des *Chaykié*, peuple actif et belliqueux, mais enclin au brigandage, où l'on trouve *Korti*, ville que défend un château fort, et *Hannek* qui renferme 2,000 habitans; le *Mahas*, dont les principaux villages sont *Kouké*, *Gorgott* et *Haffyr;* et le *Sokkat*, pays stérile et presque désert dans lequel la misérable bourgade de *Semneh* est bâtie vis-à-vis un temple égyptien qui s'élève sur la rive opposée du Nil.

Le *Dongolah*, dont la longueur, de l'est à l'ouest, est d'environ 200 lieues, et la largeur de 165 du nord au sud, était jadis plus fertile et plus peuplé qu'aujourd'hui; il renferme une ville importante appelée le *Vieux Dongolah*, ruinée dans ces derniers tems, mais qui occupait un rang parmi les antiques cités

de la Nubie, à en juger par les fûts et les chapiteaux de colonnes en granite qui gissent autour de ses misérables habitations : celle de *Marakah*, fondée depuis peu par les Mamelouks, renferme 4,000 habitans qui ont quitté leur ancienne capitale.

La plus grande partie de la *Basse-Nubie*, que l'on appelle aussi le pays des *Barabras*, peuple nomade qui la parcourt dans tous les sens, s'étend sur la rive gauche du Nil, entre la cataracte d'*Ouady-Halfa* et celle d'*Assouan* ou de *Syenne*, plus connue sous les noms de *première* et de *seconde cataractes*. Les villes, ou plutôt les villages qu'elle renferme, sont : *Dayr*, qui en est regardée comme la capitale, et près de laquelle on remarque un ancien monument taillé dans le roc, que Belzoni regardait comme un temple d'Osiris, ainsi que les ruines d'un autre temple enseveli en grande partie sous les sables; *Ouady-Halfa*, près de la cataracte de ce nom; *Ebsamboul*, petit hameau près duquel se fait remarquer un majestueux temple égyptien; *El-Qalâbcheh*, composé d'environ 200 maisons construites en pierres arrachées à divers monumens antiques, dont le plus important est un temple qui paraît avoir été érigé à Sérapis, et qui, à en juger par quelques peintures, atteste qu'il fut transformé en église dans les premiers tems du christianisme; enfin *Ibrim*, dont les maisons en terre et couvertes de feuilles de palmiers, s'élèvent autour des restes d'une mosquée, d'un château en ruines, et de quelques antiquités.

Sur la droite du *Takazzé* et du Nil s'étend, jusqu'aux montagnes qui bordent la mer Rouge, une vaste contrée occupée en grande partie par des déserts, et parcourue dans tous les sens par des nations nomades. Parmi ces dernières, les *Bicharyeh* forment plusieurs tribus puissantes et guerrières : un de leurs principaux villages est *Olba*, avec un port sur la mer Rouge; les *Hadendoa*, qui habitent un fertile canton appelé *Belad-el-Taka*, et qui se livrent à l'agriculture; les *Ahmmadab*, tribu nombreuse qui abandonne les montagnes pendant la saison des pluies pour cultiver les bords du Takazzé; les *Hallenqahs*, qui pillent les tribus voisines et se retirent dans les cavernes des monts *Fassala* et *Atuesse*; les *Hessanyeh*, qui se répandent dans le pays au nord-est du désert de *Bakiouda*; enfin les *Kababyeh*, qui parcourent les déserts qui s'étendent à l'ouest du Nil. Une cité assez importante appartient à la région qu'habitent ces différentes tribus : on la nomme *Souakim*; elle renferme 8,000 habitans composés de Bicharyehs. C'est dans son enceinte que se tient l'un des plus grands marchés d'esclaves de toute la région du Nil. Elle est bâtie sur un flot; son port est un des meilleurs et des plus fréquentés de la mer Rouge.

Depuis un tems très-reculé l'*Égypte*, dans laquelle nous allons entrer, se divise en trois régions naturelles : la *Haute*, la *Moyenne* et la *Basse-Égypte*, qui forment dans leur ensemble une superficie d'environ 22,000 lieues. Ce vaste royaume a 197 lieues de longueur, depuis l'île de *Philæ*, en arabe *Djéziret-el-Birbé*, jusqu'au cap *Bourlos*, et 110 dans sa moyenne largeur; mais toute sa partie cultivable, c'est-à-dire l'étroite vallée du Nil et le Delta, ne comprend que 1663 lieues carrées. Les trois grandes divisions que nous venons de nommer sont partagées en provinces dont nous donnerons ci-après le tableau. C'est par le nord que nous commencerons la description de leurs principales villes; mais avant, esquissons rapidement les caractères physiques qui distinguent l'Égypte.

L'aspect de ce pays varie périodiquement, comme les saisons. Dans les mois de notre hiver, lorsque la nature, morte pour nous, semble avoir porté la vie dans ces climats, la verdure des prairies émaillées de l'Égypte charme les yeux. Les fleurs des orangers, des citronniers et d'une foule d'arbustes odorans parfument l'air; les troupeaux répandus dans la plaine animent le tableau : l'Égypte ne forme alors qu'un jardin délicieux, quoiqu'un peu monotone, car ce n'est partout qu'une plaine terminée par des montagnes blanchâtres, et semée de quelques bosquets de palmiers. Dans la saison opposée, ce pays ne présente plus qu'un sol ou fangeux, ou sec et poudreux; que d'immenses champs inondés, de vastes espaces vides et sans culture, des campagnes où l'on n'aperçoit que quelques dattiers, des chameaux et des buffles conduits par de misérables paysans nus et hâlés, haves et décharnés; un soleil brûlant, un ciel sans nuages, des vents continuels plus ou moins violens. Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs voyageurs ont tant différé les uns des autres, dans la description physique qu'ils nous ont donnée de ce pays.

La première ville que nous traverserons en suivant la pente du Nil, est *Assouan*, sur la rive droite du fleuve, dans un site agréable et sur un sol granitique. Cette ville, presque en ruines et mal peuplée, est l'antique *Syene*. Dans le moyen-âge elle était encore une des cités les plus importantes de l'Afrique. Il reste peu de débris de ses monumens d'antiquité : ceux qui ont résisté aux ravages du tems et des hommes, semblent plutôt être

l'ouvrage des Romains que des Égyptiens; ils consistent principalement en quelques colonnes de granite et en un édifice carré. *Ombos* ou *Koum-Ombos* n'est, pour ainsi dire, qu'un misérable village, mais intéressant par les ruines de deux temples qu'entoure une vaste enceinte en briques. Le plus petit de ces édifices a éprouvé de grandes dégradations par l'effet des crues périodiques du Nil. A *Edfou*, l'*Atbo* des Égyptiens, l'*Apollinopolis-Magna* des Grecs, un grand temple consacré à *Orus* montre encore ses corridors et ses couloirs mystérieux. On admire à *Esné* l'un des monumens les plus parfaits de l'antique architecture égyptienne : c'est un portique soutenu par 24 colonnes; au plafond se trouve sculpté un zodiaque que l'on suppose antérieur de 2,000 ans à celui de Dendérah. Cet édifice et d'autres restes attestent que cette simple résidence d'un cheykh arabe est l'antique *Latopolis*. A quelque distance de ce lieu se trouve une église chrétienne que les Cophtes font remonter au règne de Diocletien.

Sur les deux rives du Nil, *Luxor*, *Karnak* et *Med-Amoud* à sa droite; *Medynet-Abou*, *Kourneh* et d'autres petits villages, sur la rive opposée, sont situés sur l'emplacement de l'ancienne *Thèbes*, et intéressent par de magnifiques ruines. A 12 lieues plus bas, *Dendérah* a peu d'importance par lui-même; mais il intéresse le voyageur, parce que dans ses environs on trouve les antiques restes de *Tentyris*, au nombre desquels on cite un beau temple de 250 pieds de longueur sur 108 de largeur. C'est au plafond d'une des salles de ce temple qu'était placé le fameux planisphère qui fait l'un des plus beaux ornemens du Musée de Paris. *Girgeh*, chef-lieu de province, possède aussi des monumens antiques, et renferme 10,000 habitans. Un peu plus bas, sur la rive droite du fleuve, *El-Akim*, non moins peuplée que la précédente, paraît être cette célèbre *Chemnis*, si remarquable par l'antiquité prodigieuse qu'on lui attribue. A 20 lieues plus bas, et sur l'autre rive, *Syout*, où l'on voit aussi des ruines, est assez bien bâtie, et peuplée de 12,000 ames. Son vaste bazar est construit avec des restes d'anciens édifices. Elle est regardée comme la capitale de la Haute-Égypte. C'est là que se rassemblent les caravanes de la Nubie et du Soudan.

Nous traverserons encore une foule de ruines, mais sans nous y arrêter jusqu'à la ville de *Minyeh*, l'une des plus grandes et des plus belles de la Moyenne Égypte. Plusieurs auteurs pensent qu'elle remplace l'ancienne *Cynopolis*. On y remarque une grande filature de coton assez bien montée en machines européennes. On fabrique dans ses murs ces vases de terre appelés *bardaks*, dont on se sert pour rafraîchir l'eau. A 28 lieues plus bas, et sur la même rive, c'est-à-dire sur la gauche du Nil, *Beny-Soueyf* est une des plus commerçantes, des plus peuplées et des plus industrieuses villes de l'Égypte-Moyenne. *Médynet-el-Fayoum*, près de laquelle on voit les ruines de *Crocodilopolis*, qui sous le règne de Ptolémée Philadelphe reçut le nom d'*Arsinoé* sa sœur, est renommée pour son huile de roses. On remarque dans ses environs une pyramide et les restes d'un ancien labyrinthe.

En entrant dans la *Basse-Égypte*, que les Arabes appellent *Bahari*, nous voyons s'élever ces majestueuses pyramides, étonnans mausolées des monarques égyptiens : elles sont au nombre de 11, rangées presque sur une seule ligne, à peu de distance de la rive gauche du Nil, sur la route de Gyzeh. Trois d'entre elles surpassent les autres en hauteur : la plus grande étonne par ses dimensions; suivant M. Nouet, membre de l'Institut d'Égypte, elle a, quoique sa crête ait été détruite, 421 pieds 9 pouces 7 lignes de hauteur, et 699 pieds 9 pouces 7 lignes de longueur à la base de chaque face. C'est vis-à-vis de celle de *Saqqarah* que s'étendait jadis la majestueuse *Memphis*. Un monument qui doit prendre place après les Pyramides, est la fameuse tête colossale appelée le *Sphinx*.

Avant de traverser le Nil pour arriver au Caire, *Gyzeh* étend au loin ses bastions et ses demi-lunes. C'est une ville triste et mal bâtie, qui n'a de remarquable que le palais commencé par Ismail-Bey et terminé par Mourad-Bey, ainsi qu'une fonderie de canons établie par ce dernier. Sur la rive opposée, à 400 toises du fleuve, on voit la capitale de l'Égypte. *El-Kâhirah* ou *Le Caire*, construit l'an 970 de l'ère vulgaire par Almansour, le premier des califes fatimites qui ait régné en Égypte, est, après Constantinople, la principale ville de l'empire ottoman, sous le rapport de l'étendue, de l'importance commerciale et de la beauté des monumens. Ce fut le célèbre Salah-Eddyn ou Saladin qui fit construire, vers l'an 1176, la vieille enceinte, qui se trouve aujourd'hui en partie renfermée dans la ville. Ses rues sont extrêmement étroites; dans quelques-unes les balcons de deux maisons opposées se touchent exactement. Ses quartiers sont au nombre de 53. Ses places sont irrégulières : on en compte 5 principales, dont la plus grande égale à peu près en superficie l'intérieur du Champ-de-Mars à Paris; au mois de septembre la crue

du Nil en fait un vaste bassin qui se couvre alors de barques, et qui offre la nuit un aspect très-pittoresque par la quantité de lanternes attachées à chacune d'elles. Cette place est bordée par le quartier des Cophtes, l'ancien palais d'Elfy-Bey et les maisons des cheykhs les plus riches. Les principaux édifices du Caire consistent en 253 mosquées, dont la plus belle est celle du sultan Hassan; la plus remarquable par sa coupole et ses dépendances, celle de *El-Azhar;* les deux plus grandes, celle de *Touloun* et celle d'*El-Hakym;* en 158 chapelles, et en un grand nombre de bains, d'élégantes citernes, d'abreuvoirs, d'écoles et de ponts jetés sur le canal qui traverse la ville. Ajoutons à ces édifices la citadelle, qui, depuis la conquête de Sélim, sert de résidence aux gouverneurs de l'Égypte, mais dont les monumens remarquables qui le décorent ont beaucoup souffert des injures du tems. Cependant le vice roi y occupe un logement magnifique. C'est dans cette partie du Caire que se trouve le palais ou plutôt la mosquée de Joseph, qui fut bâtie par Saladin : il est vrai que cet édifice a tellement souffert d'un incendie il y a quelques années, que le pacha a donné l'ordre de démolir ce qui en reste. Non loin de cette construction, on voit le fameux puits de Joseph, construit par Saladin : on sait que ce prince se nommait *Yousef*. Le fond de ce puits est de niveau avec le Nil : il a environ 300 pieds de profondeur. Le Caire doit à la haute capacité du vice-roi actuel, Mohamed-Aly, un grand nombre d'établissemens empruntés à la civilisation européenne : un télégraphe correspond avec Alexandrie; au collége de Boulaq on traduit et on imprime en arabe les meilleurs ouvrages français, anglais et italiens.

Pendant l'occupation de l'armée française, on comptait dans cette ville 26,000 maisons habitées, et 14 à 1500 cafés; le nombre des édifices est aujourd'hui moins considérable, mais cependant la population est au moins de 300,000 ames. Elle comprend environ 11,000 militaires, 3,500 négocians indigènes et étrangers, 4,500 marchands en détail, 1800 individus tenant café, 26,500 domestiques, 13,000 artisans et 5,000 propriétaires. Le commerce et l'industrie de cette ville sont très-florissans : on y voit environ 1300 *okels*, qui sont de vastes magasins ou espèces de bazars.

Les environs de la capitale de l'Égypte offrent plusieurs lieux remarquables, tels que *Boulaq*, sur la rive droite du Nil, que l'on peut considérer comme un des faubourgs du Caire, et dans lequel on compte plus de 15,000 habitans : environ 800 ouvriers y sont occupés à fabriquer des soieries; et le *Vieux-Caire*, autre faubourg où se trouvent les greniers connus sous le nom de greniers de Joseph.

En continuant à descendre le Nil, nous verrons la petite ville de *Menouf*, bâtie sur un canal qui était autrefois navigable. Plus loin, *Tantah*, presque au milieu du Delta, est une des mieux bâties et des plus peuplées de la Basse-Égypte; sa belle mosquée attire trois fois par an un grand nombre de pèlerins. *Mansourah*, près de la principale branche du Nil, est une ville de 7,500 habitans, où l'on voit encore le bâtiment dans lequel saint Louis fut mis en captivité. A 12 lieues à l'est de cette ville, *San*, l'antique *Tanis*, n'est plus qu'un village habité par des pêcheurs dont les cabanes s'élèvent au milieu d'obélisques et de ruines. A 20 lieues à l'ouest, *Damanhour*, qui renferme une église cophte, est l'ancienne *Hermopolis-Parva*.

L'antique gloire d'*Alexandrie* est encore attestée par les vastes ruines au milieu desquelles s'élève la ville moderne. Elle est bâtie sur un langue de terre sablonneuse formée par la mer le long de l'ancien môle qui autrefois joignait l'île du *Phare* au continent. Elle a deux ports, et forme deux villes distinctes, l'ancienne et moderne. Les édifices de celle-ci sont sans régularité. Le nouveau palais, la douane, la mosquée des mille et une colonnes, et les fortifications, sont ses constructions les plus importantes des tems modernes; il faut pourtant y ajouter le canal construit par le vice-roi, qui fait communiquer cette ville avec le Caire par la branche du Nil qui débouche à Rosette. La population de cette ville est estimée à 25,000 ames. Sur le sol de la résidence des Ptolémées s'élève encore la colonne dite de Pompée; quant aux deux fameux obélisques improprement appelés aiguilles de Cléopâtre, l'un d'eux, celui qui était debout, a été donné à la France par le gouvernement égyptien; l'autre, qui est renversé, a été donné à l'Angleterre. On voit encore les antiques catacombes creusées dans la roche calcaire, les prétendus bains de Cléopâtre, au bord de la mer; les ruines de la fameuse église de Saint-Anathase. Une mosaïque en marbre indique l'emplacement de la célèbre bibliothèque.

A 4 lieues au nord-est d'Alexandrie, le village d'*Abouqir*, qui s'élève sur la côte à la place même qu'occupait l'antique *Canope*, a vu, en 1798, la fameuse bataille navale livrée entre Brueix et l'amiral anglais, Nelson, qui triompha malgré les prodiges de courage de

la marine française; et, l'année suivante, la vengeance que les Français exercèrent sur les Turcs, dont une armée forte de 15,000 hommes nouvellement débarqués, en eut 10,000 de culbutés dans la mer. Près de la rade d'Abouqir, la côte qui s'étend vers l'est cesse d'être composée de roches calcaires, et se couvre des alluvions du Nil. On aperçoit, près d'une des bouches de ce fleuve, *Rosette*, ville de 15,000 ames, s'élevant au milieu d'une forêt de dattiers, de bananiers et de sycomores. Suivons cette côte basse et sablonneuse dont la plus grande partie est occupée par le lac Bourlos, rempli d'îlots, et arrivons à *Damiette*, près d'une autre bouche du Nil. Tout autour de cette ville la campagne offre de vastes rizières auxquelles on donne de grands soins; le riz qu'on y récolte passe pour le plus estimé du Levant. Cette cité, qui fut bâtie en 1250, à 2 lieues de l'ancienne *Thamiatis*, détruite pendant les Croisades, renferme environ 20,000 habitans, qui se plaisent à vivre dans la malpropreté.

A l'orient du Nil et du Caire, au fond d'un golfe formé par la mer Rouge, la misérable ville de *Souey* ou *Suez*, renfermant environ 1000 habitans, occupe l'emplacement de l'antique Arsinoë. Depuis cette ville jusqu'à la Méditerranée, on ne traverse que des déserts. D'autres déserts s'étendent aussi à l'ouest du Nil, depuis la Nubie jusqu'à la mer; mais ils offrent çà et là 5 à 6 oasis dont quelques-unes renferment des villes qui ne doivent pas être passées sous silence. Nous ne parlerons pas de celle de *Sélimeh*, la plus méridionale; elle n'est point assez importante. Celle qui lui succède, entre le 24e et le 26e parallèle, porte le nom d'*El-Khargeh* ou de *Grande-Oasis*; on la désigne aussi sous le nom d'*Oasis de Thèbes*. Elle comprend une ville ou un bourg nommé *El-Khargeh*, renfermant 2000 habitans, et possédant dans ses environs un grand nombre de ruines parmi lesquelles on admire celles de deux temples égyptiens. A l'ouest de celle-ci, l'oasis de *Dakhel*, qui renferme aussi plusieurs temples antiques, a pour chef-lieu *Medinet-el-Qasr*, qui ne le cède pas en population au chef-lieu de la précédente. Au-delà du 28e degré, *Qasr*, dans la petite oasis appelée *El-ouah-el-Bahryeh*, n'est qu'un simple village. Cette oasis doit être considérée comme la plus septentrionale de celles qui appartiennent à l'Égypte. La plus importante de toutes, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, fait partie de la région de l'Atlas.

TABLEAU des divisions administratives, de la population, de l'armée et des revenus de l'Égypte.

Superficie en lieue.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
22,000.	2,500,000.	113.

Villes.	Villages.	Maisons.
16.	2,475.	603,700.

HAUTE-ÉGYPTE.

Provinces.	Superficie en lieues carrées.	Chefs-lieux.
Thèbes.	83.	Qéneh.
Girgéh.	67.	Girgeh.
Siout.	95.	Siout.

MOYENNE-ÉGYPTE.

Miniéh.	67.	Minieh.
Beny-souyf.	107.	Bény-souyf.
Fayoum.	64.	Médinet-el-Fayoum.
Atfiéh.	17.	Atfeh.

BASSE-ÉGYPTE.

Gizéh.	47.	Gizeh.
Qélioub.	41.	Qélioub.
Charqiéh.	203.	Belbeyt.
Mansourah.	112.	Mansourah.
Damiette.	142.	Damiette.
Gharbiéh.	229.	Mehallet-el-Kébyr.
Menouf.	92.	Menouf.
Rosette.	120.	Rosette.
Bahéiréh.	178.	Alexandrie.

Armée de terre. Troupes régulières.		*Armée de mer.* Navires.	
Infanterie. . . .	10,000 h.	Frégates. . . .	4
Cavalerie. . . .	9,000	Corvettes. . . .	11
Artillerie. . . .	1,200	Bricks.	3
Garde du Pacha.	1,500	Goëlettes. . .	13
Total. . . .	21,700	Total. . . .	31

Revenus.

Contribution foncière : 230,000 bourses, environ.	48,000,000 f.
Droits sur l'industrie et le commerce : 11,428,600 piastres fortes, environ.	60,000,000 f.
Total des revenus.	108,000,000 f.

CHAPITRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

Description de l'Afrique. — Région de l'Atlas.

C'est par des déserts que nous allons entrer dans la région de l'Atlas, bornée à l'est par l'Égypte, au nord par la Méditerranée et le détroit de Gibraltar, à l'ouest par l'océan Atlantique, et au sud par le grand désert de Sahara [1]. Le désert de *Barcah*, qui s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur de près de 200 lieues, et du nord au sud sur une largeur d'environ 100 lieues, forme son extrémité orientale.

Ce désert se termine au sud par les monts *Gerdobah*, au milieu desquels se trouvent les oasis d'*Audgélah* et de *Syouah*. Cette dernière, jadis si riche, centre d'un grand commerce, et célèbre par son temple d'Ammon, n'offre maintenant que les débris de ses superbes monumens. Elle a pour chef-lieu la petite ville de *Syouah*, qui renferme 2000 habitans. Celle d'*Audgelah*, qui s'étend à l'ouest de la précédente, a, dans la ville du même nom, un chef-lieu mal bâti et moins important que Syouah. Les habitans de cette oasis ont, depuis quelques années, établi des relations commerciales avec les états de Bournou, de Baghermé et de Temboutou dans le Soudan.

Dans le pays de *Barcah* la misérable ville de *Curin*, que les Arabes appellent *Grennah*, occupe une partie de l'emplacement de la magnifique *Cyrène*, célèbre colonie grecque qui vit naître Eratosthène, Aristippe et Callimaque. On reconnaît encore dans les champs qui l'environnent des ruines de bains, un stade et des hypogées; mais ce qui mérite surtout l'attention des voyageurs, c'est la nécropolis formée d'une longue suite de tombeaux ou de grottes sépulcrales taillées dans les flancs d'une montagne calcaire, et qui offrent çà et là des façades richement sculptées et des tombes ornées avec toute l'élégance qui distingue le ciseau des anciens Grecs. Au fond d'une petite baie, *Derne*, l'ancienne *Dernis*, dont les maisons ainsi que le palais du gouverneur sont bâties en cailloux et en pierres, est encore intéressante par son commerce de consommation : les habitans des environs y apportent une grande quantité de miel et des fruits délicieux. Avant la peste qui la ravagea il y a quelques années, on y comptait 7,000 habitans. Entre Derne et Curin, le hameau de *Massakhit* est célèbre chez les Arabes, qui regardent ses statues et ses antiques ruines comme une ville qui a été pétrifiée avec ses habitans. M. Pacho, la visita en 1824; il y reconnut l'ancienne *Olbie* dont parle Synésius. On voit dans ses environs des grottes sépulcrales, dont une, entre autres, est remarquable par la grandeur du portique qui lui sert d'entrée.

La grande Syrte sépare le territoire de l'ancienne Cyrénaïque de l'*État de Tripoli*, celui de tous ceux de la Barbarie qui est le plus avancé dans l'échelle de la civilisation, grâce probabelment à la stabilité de son gouvernement basé sur le principe de l'hérédité. *Tripoli*, sa capitale, est, à ce que l'on croit, l'ancienne *Sabarta*, qui dut prendre le nom de *Tripolis* comme chef-lieu d'un pays où l'on distinguait trois villes principales. Le *Vieux-Tripoli* porte encore, dit-on, le nom de *Sabart*. Le *Nouveau-Tripoli* est une ville assez grande dont le port est défendu par plusieurs batteries. Le palais où réside le bey est un vaste édifice dont quelques parties sont assez belles. Cette ville, qui renferme 25,000 habitans, est un des principaux entrepôts de marchandises européennes destinées pour l'intérieur de l'Afrique, et l'un des ports d'où l'on expédie la laine venant de *Barcah*, le séné, la cire, les plumes d'autruche et la poudre d'or que les caravanes y apportent des différentes parties centrales de ce continent. Les principales villes qui bordent la côte sont *Mesurata*, résidence d'un aga qui peut mettre sur pied un corps de 1600 hommes; *Bengazy*, ville de 5,000 ames,

[1] Elle est située entre le 26e degré de longitude orientale et le 19e de longitude occidentale, et entre le 38e et le 25e degré de latitude boréale.

qui remplace l'ancienne *Bérénice*, et qui sert de résidence au gouverneur de Barcah; et *Lébida*, l'ancienne *Leptis-Magna*, où l'on voit les restes d'un temple, d'un arc de triomphe et d'un aqueduc. Les autres ruines sont en parties ensevelies dans les sables.

Au sud des possessions du bey de Tripoli, un vaste pays appelé le *Fezzan*, est gouverné par un chef indépendant et héréditaire, prenant le titre de sultan, mais tributaire de ce bey. Le Fezzan occupe du nord au sud une longueur de 175 lieues; sa largeur moyenne est de 100 lieues de l'est à l'ouest. Le sol est, comme celui du Grand-Désert, un sable fin et rougeâtre qui recouvre des couches calcaires ou argileuses; mais les oasis y sont tellement rapprochées, que l'on évalue l'espace qui renferme les terrains cultivés à 100 lieues de longueur sur 70 de largeur. Toutefois, la population n'y est pas en rapport avec la culture des terres : les uns ne la portent qu'à 75,000 ames; d'autres doublent ce nombre, ce qui donne un résultat plus vraisemblable. *Mourzouk*, la capitale de ce pays, l'un des principaux marchés de l'Afrique septentrionale, et le rendez-vous des caravanes du Caire, de Tripoli, de Tunis et de Temboctou, est une ville bâtie en terre et entourée d'une muraille construite de même sur une hauteur de 20 pieds et une épaisseur de 8. *Traghan*, qui avait jadis le rang de capitale, est importante par sa fabrique de tapis.

Entrons maintenant dans l'État de *Tunis*, le plus petit des États barbaresques, mais le plus peuplé et le mieux cultivé. Il est situé à l'ouest de celui de Tripoli. C'était autrefois l'Afrique proprement dite et le siége principal de la puissance carthaginoise.

Tunis, la résidence du bey, tient une des premières places parmi les villes africaines. Située au fond d'une vaste lagune nommée *Boghaz*, et bâtie sur une hauteur, elle a un bon port et des fortifications assez considérables : sa population est de plus de 100,000 habitans. Le palais du bey, construit à grands frais dans le goût mauresque, un aqueduc, la Bourse et quelques mosquées, sont tout ce qu'elle renferme de remarquable. Aux environs de cette ville, on voit, vers le nord-est de la péninsule formée par la Méditerranée et le Boghaz, l'emplacement de l'antique *Carthage*. A l'est de Tunis, la *Goletta* ou *Goulette*, est un canal de 120 toises de longueur, bordé par des chantiers de construction, et défendu par un petit fort bien entretenu. Un phare construit en 1820 indique l'entrée de ce petit port. *Porto-Farina*, situé au nord-ouest sur la Méditerranée, a un port excellent, mais qui se comble; on exploite dans ses environs des salines considérables. L'ancienne Utique n'en était pas éloignée : sur l'emplacement qu'occupait cette ville, on a déterré, dans ces derniers tems, plusieurs belles statues. *Biserte*, jadis *Hippo-Zarytus*, entre un lac et le golfe de son nom, à 13 lieues au nord-ouest de Tunis, est défendue par des fortifications. Son port autrefois connu par sa beauté, n'admet plus que de petits navires. L'ilot appelé *Tabarca*, avec un petit port, est quelquefois le rendez-vous de plus de 500 barques, montées par environ 3,000 pêcheurs français et italiens, qui viennent y chercher le corail.

Au sud de Tunis et le long de la côte, *Souza* ou *Souze*, ville commerçante bâtie sur un rocher, possède un château et un bon port. Cette ville est remarquable par ses belles plantations d'oliviers. A quelque distance vers l'ouest, on voit, près du village appelé *El-Gemmé*, un magnifique amphithéâtre bien conservé, qui indique l'emplacement de *Tysdra*. *Monastir*, qui renferme 12,000 habitans, est intéressante par son industrie : on y fabrique des lainages et des camelots. *Cabès*, autrefois *Catapa*, au fond d'un golfe et au pied des monts *Hamara*, passe pour avoir 20,000 habitans, presque tous adonnés au commerce et aux manufactures. Dans l'intérieur des terres on trouve *Kairouan* ou *Kairvan*, ville fondée par les Arabes sur l'emplacement de *Vicus-Augusti*. On lui donne 50,000 habitans. C'est l'entrepôt d'un grand commerce. Sa mosquée est ornée de belles colonnes en granite, dont les Arabes portent le nombre à 500. *Toser* ou *Tezer*, non loin du lac *Chitka-El-Loudeah*, est un grand marché pour les laines et pour le commerce de l'Afrique centrale.

En avançant vers l'occident, nous entrons dans l'*État d'Alger*. Ce royaume, qui s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur de 215 lieues, et du nord au sud sur une largeur moyenne de 180, est arrosé par *le Cheliff* et *l'Ouadidjiddi*, ses plus considérables cours d'eau. Le premier, qui peut avoir 110 lieues de cours, se jette dans la Méditerranée; le second, presque aussi étendu, va se perdre dans le lac de *Melgig*; le premier descend du Lovat, et le second de l'Ammer, qui sont deux ramifications de l'Atlas. Ce pays offre des déserts sablonneux, dont le plus vaste est celui d'*Angara*, vers la frontière de l'empire de Maroc : il a 30 lieues de longueur sur 19 de largeur. Cependant le sol algérien est généralement fertile : on y récolte principalement du froment, de l'orge et différens fruits.

Il nourrit le chameau, ainsi que les divers animaux domestiques que possede l'Europe; mais les déserts et les montagnes sont peuplés d'animaux sauvages propres au climat africain : ce sont principalement le lion, le léopard et l'autruche. Ces mêmes montagnes sont riches en mines de fer et de plomb; dans différentes parties le sel est abondant : on le recueille facilement au bord des lacs qui se dessèchent en été.

On n'a que des données incertaines sur la population de l'État d'Alger : c'est peut-être exagérer que de l'évaluer à 1,500,000 ames. Les villes sont peuplées de Maures, de Turcs, de Juifs, et de quelques Européens; le reste du pays renferme différentes tribus. Les *Arabes* occupent principalement les plaines; les *Berbers*, l'Atlas; les *Beny-Ammers*, la partie occidentale du royaume, comprise entre la Méditerranée, la province de Titeri, le grand Atlas et l'État de Maroc. Les *Cabaïles*, qui se divisent en trois tribus, les *Coucos*, les *Beny-Abbas*, et les *Henneichas*, occupent les rameaux de l'Atlas qui s'étendent dans la province de Constantine. Ces diverses tribus ne reconnaissent que faiblement l'autorité du gouvernement d'Alger : les Arabes seuls acquittent régulièrement leur tribut annuel.

Ce royaume est divisé en six provinces : *Alger*, *Constantine*, *Mascara*, *Titeri*, le *pays de Zab*, et celui des *Berbers*. Entrons dans la capitale. *Alger*, en arabe, *El-Djezaïr*, est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, au bord de la Méditerranée; elle est entourée d'un large fossé et d'une muraille de 30 à 40 pieds de hauteur, de 12 d'épaisseur, et de trois quarts de lieue de circonférence, garnie de canons. Du côté de la terre le *fort de l'empereur* la domine et la défend, mais est dominé lui-même par une hauteur aride. Du côté de la mer, des fortifications irrégulières, mais formidables, garnissent l'entrée de son port, qui s'avance dans une rade peu sûre lorsque le vent souffle du nord. On aura une idée exacte de l'ensemble de cette ville par la description suivante qu'en a donnée récemment un Français qui faisait partie de l'expédition d'Afrique [1].

« Alger est une carrière de pierres, de forme triangulaire, d'une blancheur éblouissante, assise sur un plan fortement incliné (30 à 32 degrés), dont la base est le port, et le sommet la Casauba. Cette ville n'a d'autres communications que des ruelles étroites et tournantes, dont la pente est adoucie par des marches de pierre espacées de 5 à 6 pieds. La plupart de ces ruelles sont voûtées et tellement resserrées, que, de distance en distance, on a ménagé des retraites pour que deux bêtes de somme puissent y avoir passage. Aucune maison n'a de jour extérieur; elles sont toutes closes par de hautes murailles, et n'ont d'issue qu'une poterne basse et enfoncée, à laquelle on ne parvient souvent qu'en descendant deux ou trois degrés. Toutes les ruelles aboutissent vers la partie inférieure de la ville à une ruelle parallèle au port, un peu plus large que les autres, et communiquant, sur un plan uni, de la porte Babazoun à la porte Baba-loued. Cette ruelle transversale, que l'on pourrait nommer la rue marchande d'Alger, encombrée par des échoppes ouvertes devant chaque maison, est elle-même si étroite, que les *piskeris* (porteurs de fardeaux) y circulent difficilement; et pourtant cette rue est la seule communication de l'extérieur de la ville à la marine. »

Alger ne possède aucun édifice remarquable; on ne saurait décorer de ce nom ses mesquines mosquées et ses casernes. Les constructions de la marine sont seules importantes. Cependant l'expédition française a trop attiré l'attention sur la demeure du dey, pour que nous n'en donnions pas une description d'après le témoin véridique que nous venons de citer. « La Casauba n'est point un palais; ce n'est pas même, dans nos habitudes européennes, une habitation tolérable. C'est une enceinte informe, fermée par des murailles blanchies à la chaux, d'une hauteur prodigieuse, sans issues, sans jours, crénelées à la mauresque, et desquelles s'échappent, par de profondes embrasures sans ordre ni alignement, de longs canons dont l'embouchure est peinte en rouge. On ne pénètre dans ce lieu, en venant du château de l'Empereur que par la porte neuve de la ville, et après avoir suivi une longue et tortueuse ruelle dont la largeur suffit à peine, dans quelques parties, pour le passage d'une bête de somme. »

« Cette ruelle conduit, après quelques » minutes de marche, sous un porche sombre, » au centre duquel s'élève une coupe en mar- » bre blanc, d'où coule une eau limpide. Ce » porche, grossièrement décoré de larges » lignes rouges et blanches et de quelques » petits miroirs, est le lieu où se tenaient les » Nègres qui formaient la garde fidèle du dey. » Ce porche franchi, une second ruelle con-

[1] *Précis historique et administratif de la Campagne d'Afrique*, par le baron Denniée, intendant en chef de l'armée d'expédition. 1 vol. in-8. Paris, 1830.

[1] Rapport du 18 juillet 1830 au ministre de la guerre.

» duit d'un côté au magasin à poudre, et de » l'autre à l'entrée de la cour intérieure où le » dey faisait sa demeure. Cette cour, dallée » en marbre, est carrée; elle offre, sur trois » de ses côtés, des galeries soutenues par des » colonnes torses. Sous l'une de ces galeries » est une espèce de retraite, indiquée par une » longue banquette couverte en drap écar- » late, où le dey se tenait quelquefois. C'est » dans cette cour que les négocians étaient » tenus de venir déposer la cargaison de leurs » navires, pour que le dey choisit, lui-même, » le 5, le 6, ou le 10 p. cent qui lui convenait. » Cette manière sauvage d'imposer le com- » merce avait donné naissance à des amon- » cellemens de denrées et de parcelles d'objets » fabriqués de toute espèce, entassés pêle- » mêle. »

« C'est encore sous cette galerie, et de plain-pied, que se trouvaient les salles renfermant le trésor. Le premier étage se compose de quatre galeries; dans l'une de ces galeries était placée une espèce de palanquin, sous lequel le dey venait entendre la musique. Ce meuble bizarre était adossé à de petites chambres où se trouvaient encore, après le départ du dey, quelques harnachemens de chevaux, etc. L'une des galeries du premier étage communiquait à une longue batterie qui commandait la ville, et aussi, par un véritable escalier de moulin, à une galerie supérieure où venaient aboutir les quatre longues chambres, sans glaces ni teintures, mais blanchies à la chaux, qui formaient l'appartement du dey. Cette galerie supérieure conduisait, par une porte incroyablement basse, au quartier des femmes, composé de six petites pièces, clos par de hautes murailles. Ces appartemens n'obtenaient de jour que par une cour intérieure dont le sol était à la hauteur du premier étage. D'un côté, cette triste demeure était appuyée par les canons qui commandaient la montagne dans la direction du château de l'Empereur, et de l'autre, c'est-à-dire du côté de la cour principale, par une épaisse muraille, d'où, pour satisfaire la timide curiosité des femmes, on remarquait dans quelques-unes des chambres, des espèces de meurtrières longues et étroites, projetées diagonalement, et desquelles l'œil sollicitait la vue de quelques pieds de la galerie supérieure où le dey venait parfois se délasser. C'est encore dans le voisinage de l'appartement des femmes que se trouve un espace décoré du nom de jardin, et dans lequel on ne parvient, après cent détours bizarres, qu'en descendant 60 ou 80 degrés. Ce jardin, encaissé dans de hautes murailles d'une blancheur éblouissante, ayant pour tout ombrage un long berceau de jasmin, était le seul lieu dont l'accès fût permis aux femmes. »

Telle était, quand les Français y entrèrent, cette Casauba dans laquelle ils trouvèrent, en or et en argent, la somme de 48,684,000 fr.

Le gouvernement d'Alger, que l'on peut appeler un despotisme effréné, se composait du *dey*, ou souverain élu par une armée composée en grande partie d'esclaves turcs; d'un *divan*, ou conseil formé d'anciens militaires; d'un *aga*, ou ministre de la guerre; d'un *bebidzira*, ou ministre de la marine; d'un *codjia-cavallo*, ou ministre de l'intérieur; d'un *pétri-melgi*, ou chargé des inhumations; d'un *emin-seca*, ou directeur de la monnaie; et d'un *bętil-mal*, ou curateur des successions. Le dey a cessé de régner; il a quitté pour jamais le sol algérien. Ainsi le plus formidable des États barbaresques, ce repaire de pirates, fléau de la chrétienté que Louis XIV châtia par un bombardement qui ne fit que suspendre provisoirement des brigandages exercés sur toutes les nations, et qui mérita en 1816 une vengeance plus mémorable encore de la part de l'Angleterre, s'était relevé plus menaçant que jamais : lorsque, le 14 juin 1830, une armée française destinée à venger les insultes faites par ces pirates au pavillon français, accomplit en 20 jours son honorable mission, et affranchit, sans doute pour toujours, les nations du tribut honteux qu'elles payaient à un chef de barbares, et la chrétienté tout entière d'un fléau redoutable.

Avant de quitter Alger, nous rappellerons qu'on n'est point d'accord sur sa population; quelques auteurs la portent à 80,000 ames, d'autres à 100,000, d'autres à 180,000, d'autres enfin à 200,000. Des rapports faits par les agens français détruiront sans doute bientôt ces incertitudes; en attendant, nous pensons qu'on peut estimer le nombre de ses habitans à 120,000 ames.

Parmi les principales villes de l'État d'Alger qui bordent la mer, nous citerons, à 40 lieues à l'est de sa capitale, *Bougie* ou *Bugia*, l'ancienne *Choba*, située au fond d'un golfe, et remarquable par son port et par les mines de fer qu'on exploite dans ses environs; à 55 lieues plus loin, *Bona* ou *Anaba*, dont le port vaste et commode est très-fréquenté à l'époque de la pêche du corail; à l'ouest d'Alger, la petite ville de *Sersel* ou *Sargel*, l'ancienne *Cæsarée*, intéressante par son industrie et par ses antiquités; *Mostagan*, jadis *Cartenna*, que des fortifications protègent contre les incursions des Arabes. *Oran* ou *Vahran*, qui appartint aux Espagnols jusqu'en 1792, et qui, située dans la province de

Mascara, s'élève en amphithéâtre au bord de la mer, renferme 8,000 habitans et sert de résidence à un bey qui gouverne toute la partie occidentale de l'État d'Alger.

Dans l'intérieur des terres la principale ville est *Constantine*, résidence d'un bey qui administre toute la province de ce nom : sa population est estimée à 60,000 ames. Elle est située sur le sommet d'une montagne baignée presque de tous côtés par le *Koumel*, l'*Ampsaga* des anciens, sur une grande partie de l'emplacement de l'antique *Cirta*, patrie de Jugurtha et de Massinissa. Au nombre de ses antiquités on cite un pont et les restes d'un arc-de-triomphe. *Telemsen*, dans la province d'Oran, est encore une des principales cités de l'intérieur : on croit qu'elle renferme au moins 20,000 habitans.

Le royaume d'Alger comprend aussi dans le *Biledulgerid* ou le pays des Dattiers, le *Zab* et le *pays des Bergers*, sur le versant méridional de l'Atlas. Les nations qui les habitent sont des tribus grossières presque indépendantes, qui se livrent à l'agriculture et au métier de pasteurs, et qui fournissent aux Maures du blé, des olives, des fruits et la laine de leurs troupeaux.

L'*empire de Maroc* est un reste des grandes monarchies fondées par les Arabes en Afrique. Quoiqu'il soit bien moins puissant qu'il ne l'était jadis, c'est encore l'État le plus considérable de ce continent : sa superficie égale celle de l'Espagne; on lui donne 190 lieues de longueur du nord au sud, et 150 dans sa moyenne largeur. Compris entre l'État d'Alger, le désert de Sahara, l'Atlantique, le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, il est divisé en deux parties égales par la chaîne du grand Atlas, qui le traverse du sud-ouest au nord-est, et qui y montre ses sommets les plus élevés couverts de neiges perpétuelles. Ses rivières, peu profondes, ont généralement à leurs embouchures une barre qui en interdit la navigation aux gros vaisseaux : les plus grandes sont le *Moulouïa*, qui, après un cours de plus de 100 lieues, s'écoule dans la Méditerranée; le *Louccos* et la *Morbéa*, qui n'ont que 50 à 60 lieues de longueur, et se jettent dans l'océan Atlantique. La *Drahæ*, qui sillonne le versant méridional de l'Atlas, termine dans des sables sa course d'environ 100 lieues.

Tous les voyageurs s'accordent à vanter la fertilité des royaumes de *Fez* et de *Maroc*, les deux principales divisions de l'empire. Cette fertilité paraît néanmoins bornée aux lieux où des eaux suffisantes viennent au secours de la fécondité du sol et de la chaleur du climat. Quoique les habitans négligent presque entièrement la culture, ils récoltent des fruits et du blé non-seulement pour la consommation, mais encore pour l'exportation. Le Maroc nourrit une partie de l'Espagne. Les richesses minérales y sont négligées : l'Atlas recèle du cuivre, de l'étain et de l'antimoine; mais ces métaux ne sont pour ainsi dire exploités qu'à la superficie du sol.

L'empire de Maroc se divise en 5 provinces : celles de *Draha* et de *Tafilet*, sur le versant méridional; celles de *Suse*, sur les deux versans du grand Atlas; et celles de *Fez* et de *Maroc*, sur le versant Atlantique. Sans nous embarrasser dans le labyrinthe de la topographie de ces provinces, remarquons leurs principales villes.

Dans une vallée fertile, *Maroc* ou *Marakoucha*, la capitale de l'empire, est une ville entourée d'une muraille flanquée de tours, et de 3 lieues de circonférence, qui renferme de nombreuses ruines, de grands jardins, un palais impérial dont les murs ont une lieue de circuit, un quartier nommé *Al-Kaïserah*, compris dans une enceinte d'une demi-lieue, et des mosquées qui n'ont rien de remarquable. Ses habitans sont tellement malpropres, que la plupart des maisons sont remplies de vermine, de scorpions, et que les serpens même ne craignent pas d'y pénétrer. La fondation de cette cité remonte à l'an 1052; on prétend qu'à l'époque de sa plus grande prospérité elle renfermait 800,000 individus. Cette population est sans doute exagérée; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne possède pas aujourd'hui plus de 30,000 habitans. *Mogador*, au bord de l'Océan, est défendue par de nombreuses batteries élevées sur des rochers qui servent de digues aux flots. Mieux bâtie que la capitale, ses rues sont étroites, mais régulières, et ses édifices assez beaux. Son port est le meilleur et le plus important de l'empire. Elle fut fondée en 1760 sur le modèle des cités européennes. Sa population s'élève à 10,000 ames.

Fez, capitale du royaume ou plutôt la province de ce nom, brille parmi les cités africaines par son ancienne réputation littéraire. L'amour des études y est aujourd'hui presque éteint; mais l'industrie y est toujours active : on y fabrique des soieries, des tissus de laine, de beaux tapis, du maroquin rouge, des armes, de la bijouterie, de l'orfévrerie, et divers ustensiles en cuivre. Chaque profession occupe une rue séparée. La mosquée de *Mouladrib* et le palais impérial sont ses plus beaux édifices. Elle possède des bains d'eau minérale qui sont très-fréquentés. Sa fondation

remonte à l'an 793. Aly-Bey évalue sa population à 100,000 habitans; Jackson la porte à 380,000; cependant M. Caillé ne lui en accorde que 20,000. Elle est divisée en deux villes, la vieille et la nouvelle, renfermées dans une vaste enceinte formée d'épaisses murailles flanquées de tours.

A 12 lieues au sud-ouest de Fez, *Méquinez*, située dans une vallée grande, fertile et bien arrosée, est un des plus agréables séjours de l'empire : aussi le monarque y possède-t-il un vaste palais, beau monument dans le style mauresque, et qui couvre presque la moitié de la ville. Suivant le voyageur Hœst elle n'a que 10,000 habitans; cependant M. Jackson lui en accorde 110,000 : la probabilité est en faveur de M. Grâberg, qui lui en donne 60,000. *Salé*, jadis espèce de république de pirates, est aujourd'hui une ville de commerce, et séparée par la rivière du Buregreb de la ville de *Rabat* ou *Nouveau-Salé*, qui possède un petit port, et renferme, dit-on, 25,000 habitans.

Suivons le cours du *Louccos*; nous trouverons à l'embouchure de cette rivière une ville que ses environs délicieux ont fait nommer par les Arabes *El-Araich*, en français le *Jardin de plaisir*, et que les Européens prononcent *Larache*. Elle remplace la *Lixa* de Ptolomée et le *Lixus* de Pline. Elle faisait autrefois un commerce assez actif avec les Européens, mais l'entrée leur en est interdite aujourd'hui. Son port ne peut recevoir que de petits navires, mais sa baie est la station ordinaire de la flotte impériale. On ne porte qu'à 3,000 le nombre de ses habitans. A l'entrée du détroit de Gibraltar, *Tanger*, ville avantageusement située pour le commerce, est devenue le siége de la plupart des consuls européens. Sur le bord de la Méditerranée, *Tétouan* est remarquable par son port, par son commerce, et par sa population, évaluée à plus de 20,000 habitans.

Le chef-lieu de la province de *Suse* ou de *Sous*, est *Taroudandt*, ville industrieuse et qui défend le pays contre les incursions des nomades. Sur le versant méridional de l'Atlas, *Talifet* et *Sedjelmessa*, villes aujourd'hui peu connues, étaient autrefois très-florissantes; *Ghourland* paraît être le lieu le plus remarquable de la contrée.

Les notions que l'on possède sur la population de l'empire de Maroc, sont tout aussi incertaines que celles que l'on a sur ses principales villes. L'exagération que le consul anglais, M. Jackson, a mise à évaluer celle des cités les plus fréquentées, doit faire soupçonner qu'il exagère aussi lorsqu'il donne à cet État 14,800,000 individus, bien qu'il la précise en la partageant de la manière suivante : Arabes, 9,404,400; Berbers, 4,500,000, Maures, Boukhariés, Andalous, Juifs et Francs habitant les villes et les villages des plaines, 895,600. Au surplus, nous donnerons dans les tableaux suivans les différentes estimations admises relativement à la population de cet État.

Nous avons dit que l'État d'Alger prétend être en possession d'une partie du *Biledulgerid* ou *Béled-ul-Djerid*, ou du *pays des Dattes*. Il faut qu'on sache que cette dénomination est une de celles que les Arabes donnent à certaines parties de l'Afrique, sans qu'il soit possible de leur assigner des limites précises. En effet, le nom de pays des dattes est aussi vague que celui de pays de l'or et de pays du poivre. Les Arabes donc comprennent sous le nom de pays des dattes tous ceux qui occupent le versant méridional de l'Atlas au nord du Grand-Désert; c'est dans le Biledulgérid que se trouve un petit État indépendant, celui de *Sidi-Hassem*, fondé en 1810 par un chef arabe nommé Hassem. Ce pays, qui s'étend jusque dans le Désert, est habité par un peuple industrieux, agricole et guerrier. Il est l'entrepôt du commerce établi entre l'empire de Maroc et la ville de Temboctou. Ses principales villes sont *Noun* ou *Ouad-Noun*, *Akka*, *Tatta* et *Stuka*. La première, située près de la rive gauche du *Noun*, à 30 lieues de l'Atlantique, peut être considérée comme la capitale de cet État, quoiqu'elle ne renferme que 800 habitans. Elle consiste en quelques maisons bâties en terre glaise mêlée de cailloux : c'est le rendez-vous des Arabes du Désert, qui viennent y échanger des chameaux, de la gomme et des plumes d'autruche, contre les différens produits du pays et de ceux de l'État de Maroc.

TABLEAUX statistiques des quatre principaux États de la région de l'Atlas.

ÉTAT DE TRIPOLI.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
35,000.	660,000.	19.

Revenus en fr.	Armée.	Marine.
1,500,000?	4,000 h.	1 frég. 16 bricks.

ÉTAT DE TUNIS.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
7,000.	1,800,000.	257.

Revenus en fr.	Armée.	Marine.
7,000,000?	6,000 h.	2 frég. 16 bricks?

ÉTAT D'ALGER.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
12,000.	1,500,000.	125.

Revenus en fr.	Armée.	Marine.
4,000,000?	16,000 h.	3 frég. 22 bricks.

EMPIRE DE MAROC.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
23,000.	4,500,000 [1].	195.
»	6,000,000 [2].	260.
»	14,800,000 [3].	643.

Revenus en fr.	Armée.	Marine.
25,000,000.	35,000 h.	1 frég. 14 bricks.

[1] Suivant M. A. Balbi.
[2] Suivant M. Hœst.
[3] D'après M. Jackson.

CHAPITRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

Description de l'Afrique. — Région du Sahara.

On peut considérer comme une région particulière le *Sahara* ou le *Grand-Désert*. C'est un vaste plateau, peu élevé au-dessus du niveau de la mer, couvert de sable mouvant, parsemé de quelques collines rocailleuses et de quelques vallons où l'eau rassemblée nourrit des arbrisseaux épineux, des fougères et de l'herbe. Il occupe tout le nord-ouest du continent africain. Les montagnes qui bordent l'océan Atlantique ne forment pas une chaîne, mais seulement des pics isolés; elles se perdent vers l'intérieur dans une plaine couverte de cailloux blancs et aigus. Les collines de sable, souvent transportées par le vent, sont rangées en lignes semblables aux flots d'une mer. A *Tégazza* et en quelques autres endroits, un sel gemme plus blanc que le plus beau marbre, s'étend en vastes couches sous des lits d'argile et de gypse. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air sec et échauffé conserve dans ce désert l'aspect d'une vapeur rougeâtre; on croirait apercevoir vers l'horizon les feux de plusieurs volcans. La pluie, qui tombe depuis juillet jusqu'en octobre, n'étend pas à tous les cantons ses bienfaits incertains et momentanés. Une herbe aromatique semblable au thym, la plante qui porte les *graines de Sahara*, des acacias et d'autres buissons épineux, des orties et des ronces : voilà la végétation ordinaire du Désert; rarement on voit un bouquet de dattiers et d'autres espèces de palmiers. Les forêts de gommiers situées à l'extrême lisière du Désert, semblent être des colonies du règne végétal de la Sénégambie. Quelques singes, quelques gazelles, se contentent de ces végétaux peu abondans. L'autruche y vit aussi en troupes nombreuses. Les lions, les panthères, les serpens souvent d'une dimension énorme, ajoutent à l'horreur de ces affreuses solitudes; les corbeaux et divers autres oiseaux se précipitent sur les cadavres qu'ils disputent aux dogues des Maures. Ces animaux vivent ici presque sans boire. Les troupeaux consistent en chameaux, en chèvres et en moutons. Les chevaux, très-rares, sont quelquefois abreuvés de lait au lieu d'eau.

Les vallées ou les oasis dispersées dans le désert, sont habitées par des peuples nomades plus ou moins féroces, mais tous également indépendans. Les *Maures* occupent la côte de l'Atlantique. Cruels quand ils sont les plus forts, traîtres et sans foi, ils ne connaissent aucun sentiment humain ou généreux; leurs traits farouches répondent à leurs manières barbares; leur couleur cuivrée, chargée de rouge et de noir, a quelque chose de sinistre. Ils vivent sous des tentes : là, hommes, femmes, enfans, chevaux, chameaux et autres animaux, restent ensemble pêle-mêle sous le même abri. Ils se nourrissent de millet, de maïs, de dattes et de gomme, et leur sobriété est difficile à concevoir. Ils s'étendent dans l'intérieur jusqu'aux solitudes parcourues par les *Touariks*.

Les *Mosselemis* ou *Monselmines* occupent,

sur le bord de l'Atlantique, un espace d'environ 35 lieues, depuis le cap Noun jusqu'au cap Juby. Les *Mongearts*, pasteurs et sans goût pour le métier des armes, habitent au sud des précédens un canton inculte et brûlé. Les *Wadelims* et les *Labdessebas*, qui demeurent près du cap Blanc, se sont toujours fait connaître des naufragés par leur férocité. Les *Travzahs* sont les plus méridionaux de ceux qui touchent les rivages de l'Océan. A l'est de ceux-ci, les *Braknas*, appelés par quelques voyageurs *Ebraknas*, se subdivisent en plusieurs tribus indépendantes. Leur chef a son camp principal dans le Désert, à *Lamkhaté*. C'est avec lui que le gouverneur français du Sénégal traite de l'achat de la gomme que chaque chef de tribu récolte sur son territoire. Au nord des Braknas, les *Oulad-Leme* forment, avec une autre tribu voisine, une nation redoutée pour ses brigandages. Les *Lebas* ou *Labos* parcourent la partie du Désert au nord des précédentes, et sont très-puissans, ainsi que leurs voisins septentrionaux les *Ouadlins* ou *Woled-Deleïm*.

Trois oasis; *Hoden*, peu connue, mais importante par ses mines de sel; *El-Araouan*, avec la petite ville de ce nom, qui compte 3,000 habitans, rendez-vous des caravanes de Maroc et de Tripoli; et *Tandeyni*, importante par ses salines, appartiennent à trois autres tribus maures.

Le peuple nombreux et guerrier appelé *Touarik* se divise en plusieurs tribus indépendantes qui occupent toute la partie moyenne du Sahara, depuis les limites des pays habités par les Berbers de Maroc, d'Alger et de Tunis, et par les Arabes de Tripoli, jusqu'au pays de Temboctou et de *Bournou*, et depuis les confins des Maures occidentaux jusqu'à ceux des Tibbos. Depuis les Carthaginois et les Romains, ce sont eux qui servent de conducteurs aux caravanes, et de courtiers pour le commerce qui se fait entre le nord et le centre de l'Afrique. Nommons les principales oasis qu'ils occupent. *Grhaat*, dont le chef-lieu porte le même nom, tient tous les ans une foire fréquentée par un grand nombre de tribus du Sahara. *Ahir* renferme *Arouan*, ville commerçante, et *Aghadis*, qui, habitée par les *Kollavis*, passe pour être aussi grande que Tripoli, et l'un des plus vastes entrepôts du Sahara. *Touat* est un assemblage de plusieurs oasis, dont les deux principales villes sont *Aïn-Sala* et *Agably*.

Les *Tibbos* occupent presque toute la partie orientale du Sahara. Leurs principales tribus indépendantes ont pour villes *Bilma*, située près de deux lacs dont on tire tous les ans une grande quantité de sel qu'on exporte dans le Soudan; *Aghaden*, espèce de bourgade qui sert de rendez-vous aux brigands qui attaquent les caravanes; *Yeu*, résidence du chef des Tibbos de *Borgou*; *Abo*, où réside celui des *Tibbos-Rechadeh* ou des *Rochers*, ainsi appelés parce qu'ils vivent dans des cavernes; et *Arna*, dans une oasis située entre le Bournou et le désert de Libye.

« Ce grand désert que nous venons de décrire ne serait-il que le bassin desséché d'une mer? Diodore parle d'un *lac des Hespérides*, mis à sec par un tremblement de terre; peut-être les régions du mont Atlas, autrefois entourées d'une double Méditerranée, ont-elles formé cette célèbre *île Atlantide* qu'on cherche partout et qui ne se trouve nulle part. Sur les bords du Grand-Désert on a découvert d'immenses amas de dépouilles d'animaux marins. Tandis que le Soudan manque entièrement de sel, les déserts du Sahara en sont comme parsemés. Pline et Léon disent, d'une voix unanime, que dans plusieurs cantons on taille le sel gemme comme on tailleraît du marbre et du jaspe, et qu'on en construit des maisons. Tout est favorable à l'hypothèse, mais tant qu'on ne connaît pas le niveau du Désert, rien ne saurait la démontrer. »

CHAPITRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

Description de l'Afrique. — Région centrale, ou du Soudan.

La couleur plus ou moins noire de ses habitans a fait donner par les Européens le nom de *Nigritie* ou de *Pays des Nègres* à l'immense région que nous allons parcourir, et qui a reçu des Africains les noms de *Soudan* et de *Takrour*. Bornée au nord par le Sahara, à l'est par la Nubie, à l'ouest par la Sénégambie, au sud par les monts El-Kamar ou *de la Lune* et ceux de Kong, et par des déserts, cette région occupe une longueur d'environ 1000 lieues de l'est à l'ouest, et une largeur moyenne de plus de 400 lieues du nord au sud : sa superficie est donc de plus de 400,000 lieues carrées.

Les renseignemens que l'on possède sur son intérieur sont tellement incertains que nous nous bornerons à dire qu'elle renferme plusieurs chaînes de montagnes, telles que les monts *Doutchi*, *Duli* et *Nora*, mais que l'on ignore s'ils se rattachent au sud avec ceux de la Lune et de *Kong*, avec les monts *Tegla* et *Taga* à l'est, et avec ceux qui la séparent de la Sénégambie. La plupart de ces montagnes paraissent être granitiques; plusieurs cours d'eau descendent de leurs flancs : les plus importans sont : le *Dialiba* ou *Niger*, qui paraît former le lac *Dibbie*; le *Yéou*, dont le *Schashum* paraît être le principal affluent; et le *Chary*, dont on ne connaît encore qu'une partie du cours inférieur. On ignore où ces deux fleuves prennent leurs sources; on sait seulement qu'ils se jettent tous deux dans le lac *Tchad*, petite mer intérieure qui, d'après la carte du major Denham, paraît avoir 75 lieues de l'est à l'ouest sur 50 du nord au sud. Au surplus, cette étendue varie selon les saisons. Vers le nord-est de ce lac, se trouve celui de *Fittré*, que les naturels estiment avoir une étendue de 4 journées de circuit à l'époque de la sécheresse, et de 8 dans la saison pluvieuse.

Dans la plus grande partie de cette région, on éprouve pendant huit à neuf mois des chaleurs très-fortes qui répandent la stérilité dans tous les lieux qui sont peu arrosés; mais depuis le mois de juin jusqu'à celui de septembre, époque de la saison des pluies, le sol, excepté celui de quelques déserts sablonneux, se couvre de la plus riche végétation. Les plantes et les animaux de cette région sont généralement les mêmes que ceux que nous avons déjà eu occasion de citer : il est donc inutile d'y revenir; mais nous ferons également observer que ses montagnes renferment des richesses minérales assez mal exploitées : le fer est le métal le plus abondant; l'or se trouve sur plusieurs points; on connaît des mines de cuivre au nord des monts El-Kamar; le nitre et le sel se montrent dans plusieurs plaines.

Afin de faciliter notre excursion dans la région centrale, nous la diviserons en trois contrées : celle de l'est, celle du centre, et celle de l'ouest. Dans la première, le *Dar-el-Abid*, à l'ouest du pays des Chilouks, est un pays montagneux et bien arrosé, dont les habitans, véritables sauvages, ignorent l'usage des vêtemens, et habitent des huttes en terre. Au nord de ce pays, le *Darfour* ou *Royaume de Four* est un groupe de plusieurs oasis, au milieu d'un vaste désert, qui a 125 lieues de longueur sur 80 de largeur. On n'y trouve ni rivières ni lacs d'une étendue considérable, mais pendant la saison des pluies les campagnes sont traversées par une multitude de petits cours d'eau et de torrens qui, en humectant la terre, répandent partout la fertilité. On compte dans le Darfour un grand nombre de villages et une dizaine de villes. *Cobbé*, qui renferme 6,000 habitans, 2 mosquées et 5 écoles publiques, en est la capitale; mais le souverain y habite rarement; sa résidence habituelle est à une petite distance de là, dans un lieu appelé *El-Fucher*. La religion de Mahomet est celle de tout le *Darfour*; mais ses principes y sont singulièrement méconnus. Les deux sexes s'y livrent sans honte à l'usage immodéré des liqueurs enivrantes; la plus grande dépravation règne dans leurs relations : les femmes y sont sans pudeur, et les

hommes adonnés au plus honteux libertinage. Cependant chaque homme peut avoir autant de femmes qu'il peut en nourrir. Les liens du sang les plus rapprochés ne sont point un obstacle à l'union conjugale : on y voit souvent le frère épouser sa sœur, et le père sa fille.

A l'ouest du Darfour, s'étend un pays appelé *Bergou* par les Bournouais avec lesquels il confine, *Dar-Szaleh* par les Arabes qui y sont établis depuis long-tems, *Ouadey* par les marchands du Fezzan et de Tripoli, et *Mobba* par les Nègres. C'est un des principaux États du Soudan oriental. On emploie 20 journées de marche pour le traverser du nord au sud, et 15 de l'est à l'ouest. *Ouara*, sa capitale, à 100 lieues au nord-ouest de Cobbé, paraît être une ville considérable.

Les États dans lesquels nous allons entrer appartiennent à la contrée que nous appelons centrale. Nous traverserons d'abord le royaume de *Bughirmé*, qui touche à l'est au Darfour, et au nord-est au Bergou, et paraît avoir 150 lieues de l'est à l'ouest et 100 du nord au sud. Sa capitale porte à la fois le nom du royaume et celui de *Mesna*. Les habitans, qui appartiennent à une race noire, se distinguent des peuples nègres de l'Afrique par leur bravoure et leur industrie.

Entrons maintenant dans l'empire de *Bournou* : il comprenait jadis tous les États que nous venons de traverser; aujourd'hui il est resserré dans des limites moins étendues. Il paraît avoir encore plus de 300 lieues de longueur de l'est à l'ouest : sa largeur est inconnue. On croit généralement qu'il comprend le *Bournou* proprement dit, qui s'étend le long du Yéou et du bord occidental du lac Tchad; le *Kunem*, sur les rives septentrionale et orientale de ce lac; une grande partie du *Loggoum*, sur la rive méridionale; une portion du *Mandara*, au sud de ce dernier, et une partie des terres à la gauche du Yéou. La ville d'*Angornou*, près des bords du lac, paraît être la plus grande et la plus peuplée de cet État. Suivant le major Denham, elle contient au moins 30,000 habitans. Ce qui lui donne tant d'importance, c'est qu'il s'y tient plusieurs fois par mois un marché où se rassemblent en tems de paix jusqu'à 100,000 individus : ses maisons, ou plutôt ses cabanes, sont plus grandes et plus commodes que dans les autres villes du Bournou. Au sud de celle-ci, *Birnie* ou le *Nouveau-Bournou*, résidence du souverain, n'est pas, comme la précédente, une ville ouverte : une épaisse muraille de 14 pieds de hauteur forme son enceinte. Quelques auteurs lui donnent 30,000 habitans, d'autres ne lui en accordent que 10,000.

A environ 5 lieues au nord d'Angornou, *Kouka*, d'une médiocre étendue, a été bâtie par un cheikh qui y fixe sa résidence, et qui peut mettre sur pied une armée de 50,000 hommes, dont 36,000 cavaliers. On pourrait le regarder comme indépendant, quoiqu'il considère le sultan de Bournou comme son seigneur suzerain. Les environs de cette ville sont formés d'un terrain d'alluvions, au milieu duquel s'élèvent des bois d'acacias.

Dagowa, sur la rive droite du Yéou, est une grande ville murée, dont on évalue la population à 20 ou 30,000 ames. Le *Mandara* avait jadis pour capitale *Dilo*, ville de 20,000 ames; mais les attaques des *Fellatahs* ont forcé le sultan de ce pays à transférer sa résidence à *Mora*, ville qu'il fonda en 1814, à environ 50 lieues au sud du lac Tchad. Le *Kanem* a pour chef-lieu *Mao*, sur lequel on ne possède que des renseignemens incertains.

Les habitans du Bournou sont généralement des peuples d'un caractère doux; ils suivent la religion de Mahomet; ils ont un grand nombre d'esclaves abyssins : mais on compte parmi eux quelques chrétiens libres. On dit que les nations ou tribus soumises au souverain de Bournou s'élèvent au nombre de 80, qui se distinguent par autant d'idiomes différens. Ce prince, que l'on regarde comme l'un des plus puissans de l'Afrique centrale, occupe un trône electif. Il entretient une armée nombreuse, composée principalement de cavaliers armés de casques en fer et de cottes-de-maille, et dont les chevaux sont cuirassés. Ils connaissent les armes à feu, mais ils en font rarement usage.

C'est à l'occident du Bournou que s'étend le pays des *Fellatahs* ou *Felletins*. Ce peuple forme, sous le gouvernement d'un cheik, un empire qui rivalise et peut-être même surpasse en puissance celui de Bournou. Il paraît que cet empire comprend la plus grande partie du *Maoussa*, vaste contrée que le capitaine anglais Clapperton, et le docteur Oudney, son compatriote, paraissent avoir visitée les premiers, et qui se compose de plusieurs provinces, telles que le *Goubir* ou *Gobir*, qui renferme de vastes forêts, et dont le chef-lieu est *Katsouna*, à peu de distance de Kouka; le *Noufi* ou *Nyffé*, entre le Dialiba et le *Mekami*, son affluent, province qui compte plusieurs villages, mais dont on ne connaît point le chef-lieu; le *Kano*, dont la ville du même nom paraît renfermer 40,000 habitans; le *Zeg-Zeg*, dont le chef-lieu est *Zariya*; le *Zamfara*, qui a pour chef-lieu *Zimi*;

le *Cashena*, dont *Cashana* ou *Cassina*, la capitale, est une ville commerçante, construite en pierres, où se tiennent trois marchés par semaine; enfin le *Katagoum*, dont le gouverneur peut mettre sous les armes 4,000 cavaliers et 20,000 fantassins, et dont *Katagoum*, le chef-lieu, renfermant 8,000 habitans, est la plus importante forteresse de l'empire des Fellatahs. Ces peuples passent pour être braves, industrieux, et plus civilisés que les Bournouais. Ils sont gouvernés despotiquement; leur chef réside à *Sackatou*, dans la province de *Tadéla* ou d'*Aden*. Cette ville, située à environ 190 lieues à l'ouest du lac Tchad, a été bâtie en 1805, par le cheikh Danfodio, le fondateur de l'empire des Fellatahs. Elle occupe le sommet d'une petite colline; un fossé sans eau et une muraille de 24 pieds de hauteur la défendent. Ses maisons forment des rues régulières au lieu d'être réunies par groupes comme dans les autres villes du Haoussa. L'habitation du cheikh est une sorte de petite ville séparée. Si l'on en croit le capitaine Clapperton, Sackatou contiendrait environ 80,000 habitans; elle serait, d'après cette estimation, la ville la plus peuplée de toute la Nigritie.

La contrée occidentale du Soudan comprend un grand nombre d'États. Le royaume de *Borgou*, situé sur la droite du Dialiba, est une réunion de plusieurs petits pays soumis à un chef, qui paraissent reconnaître celui de *Boussa* pour leur suzerain. *Boussa*, capitale de ce dernier, est la principale ville de la confédération : Clapperton lui accorde 10 à 12,000 habitans. C'est près de l'île qu'elle occupe dans la partie du Dialiba qu'on appelle *Kouarra*, que se perdit l'embarcation que montait Mungo-Park. *Oudoué*, à quelques lieues de la rive droite de ce cours d'eau, est entourée de larges fossés et de remparts élevés; elle paraît renfermer 20,000 individus. *Kiama*, chef-lieu d'un des États de la confédération, a 10,000 habitans de plus : c'est à la fois la plus peuplée et la plus commerçante cité du Borgou.

Le Dialiba traverse le *Tombouctou* ou *Temboctou*, royaume jadis puissant, mais dont l'indépendance est aujourd'hui rachetée par un tribut annuel qu'il paie aux Touariks, afin que ces peuples nomades, qui errent sur ses frontières, n'inquiètent pas les caravanes qui, des différentes parties de l'Afrique, se rendent à *Temboctou*. « En entrant dans cette cité mystérieuse, objet des recherches des nations civilisées de l'Europe, dit le voyageur français qui eut récemment le bonheur d'accomplir le projet hardi de visiter l'intérieur de l'Afrique, je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction; je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille, et ma joie était extrême; mais il fallut en comprimer les élans. Ce fut au sein de Dieu que j'en confiai les transports!..... Revenu de mon enthousiasme, je trouvai que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente. Je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une toute autre idée : elle n'offre au premier aspect qu'un amas de maisons en terre mal construites; dans toutes les directions, on ne voit que des plaines immenses de sables mouvans, d'un blanc tirant sur le jaune et de la plus grande aridité. Le ciel à l'horizon est d'un rouge pâle; tout est triste dans la nature; le plus grand silence y règne; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs[1]. »

Ouverte de toutes parts et bâtie en forme de triangle, elle peut avoir trois milles de tour et une population d'environ 12,000 habitans. Ses maisons sont construites en briques séchées, et ses rues sont propres et larges. *Temboctou* doit être considéré comme le principal entrepôt de commerce du Soudan; on y dépose tout le sel que l'on retire des mines de *Toudeyni*; les Maures y restent six à huit mois, pour attendre le produit de leur marchandise et le départ des caravanes. La plus importante place de commerce, après la capitale, est *Cabra*, espèce de village d'environ 1000 à 1200 habitans, bâti sur une éminence au pied de laquelle se trouve un canal ou plutôt un bras du Dialiba : cette ville est en quelque sorte le port de Temboctou.

L'État qui porte ce nom est gouverné par un chef qui se livre au commerce et dont le pouvoir est héréditaire. Il est secondé dans l'administration par un conseil d'anciens entièrement composé de noirs. Les habitans sont d'un caractère doux; leurs femmes sortent librement et ne sont point voilées : elles se percent le nez comme les Européennes se percent les oreilles; celles qui n'ont pas le moyen d'y mettre un anneau, le remplacent par un morceau de soie.

[1] *Voyez* Journal d'un voyage à Temboctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Natous et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827 et 1828; par René Caillié. — 3 vol. in-8. Paris, 1830.

Sur la rive droite du Dialiba, depuis le lac *Débo* jusqu'aux environs de *Diré*, village qui dépend du roi de Temboctou, s'étend *le pays des Dirimans*, qui se prolonge très-loin vers l'est. *Alcodra* en est la capitale.

Sur la même rive, le *Banan* est habité par un peuple exclusivement adonné au commerce; sa capitale, appelée *Dihiover*, est un gros village situé sur la rive droite du *Débo*, à l'endroit même où le Dialiba sort de ce lac.

Le *Bambara*, dont le vaste territoire est fertile quoique sablonneux, comprend trois États différens : le royaume du *Haut-Bambara* ou de *Ségo*, celui du *Bas-Bambara* ou de *Djinné*, et celui de *Massina*. Dans le premier, Ségo, sur le Dialiba, est une jolie ville dont les maisons sont bâties en argile, et dont l'enceinte est construite de la même manière. Mungo-Park exagérait sans doute sa population lorsqu'il l'estimait à 30,000 ames. C'est la capitale et la principale place de commerce du royaume. *Djimé* ou *Jenné* est la capitale du Bas-Bambara. Cette ville, située dans une plaine marécageuse mais cultivée, formée par le Dialiba, a environ deux milles et demi de tour. Son enceinte, dans laquelle on compte plusieurs portes, est formée d'une muraille en terre, d'environ 10 pieds de hauteur; ses rues, irrégulières, sont larges, propres, et ombragées par quelques arbres. Sa population, que M. Caillé porte à 8 ou 10,000 ames, est entièrement mahométane, et formée d'un mélange de *Foulahs*, de *Bambaras*, de *Mandingues*, et de Maures, qui semblent rivaliser d'industrie : on y voit des tailleurs, des cordonniers, des forgerons, des maçons, des porte-faix et des emballeurs. « Je vis avec plaisir, dit M. Caillié, que dans ce pays on pouvait porter un mouchoir de poche sans être ridicule; les habitans s'en servent, au lieu que sur toute la route que je venais de parcourir il eût été dangereux d'en faire usage. » Le roi du Bas-Bambara, trouvant la résidence de Jenné trop bruyante pour ses habitudes religieuses, a fondé, sur la rive droite du fleuve, une ville dans laquelle il habite, et qu'il a nommée *El-Lamdou-Lillahi* (à la louange de Dieu), dans laquelle il a institué des écoles publiques où les enfans reçoivent une éducation gratuite. Une autre ville importante par son commerce, est *Isaca*, située à la jonction de deux branches du Dialiba : son port est le rendez-vous des embarcations qui font le trajet de Jenné à Temboctou. A 60 lieues au sud-ouest de cette dernière ville, *Massina*, sur le Dialiba, est la capitale du royaume de son nom.

Le *Sangara* est habité par des idolâtres soumis à plusieurs chefs indépendans et souvent en guerre les uns contre les autres. Il est traversé par le Dialiba, qui prend sa source dans les montagnes qui séparent ce vaste pays de la Sénégambie.

Au nord du Sangara s'étend une autre contrée appelée le *Kankan*. Sa capitale, qui porte le même nom, est située près du *Milo*, affluent du Dialiba. Cette ville, aussi industrieuse que commerçante, renferme environ 6,000 habitans nègres, tous fidèles à la loi de Mahomet. Son marché est fourni d'indiennes, de fusils, de quincailleries, de poudre à tirer, et d'autres marchandises que l'on tire d'Europe. Le Kankan, pays fertile et bien cultivé, est gouverné par un conseil de vieillards.

Le *Ouassoulo*, au nord du Kankan, est peuplé de *Foulahs* idolâtres, pasteurs et cultivateurs, doués d'une très-grande industrie. « Je voyais, dit M. Caillié, beaucoup d'ouvriers répandus dans la campagne, qui piochaient la terre et la remuaient aussi bien que nos vignerons. Ce ne sont plus les nègres esclaves des Mandingues, qui ne font que retourner la superficie du sol; ce sont de vrais laboureurs qui travaillent pour avoir une belle et abondante récolte. Je fus étonné de trouver dans l'intérieur de l'Afrique l'agriculture à un tel degré d'avancement : leurs champs sont aussi bien soignés que les nôtres. » Un petit village nommé *Sigala* est la capitale de ces Foulahs et la résidence de leur chef, que le voyageur français dit être riche en or et en esclaves.

Le *Birou*, borné au nord par le Sahara, à l'est par le Temboctou, et au sud par le Bambara, paraît former un royaume important, puisque *Oualit*, sa capitale, grand entrepôt de sel, passe pour être plus grande que Temboctou. Les habitans de ce pays sont des Maures fanatiques.

Le *Kong* est un royaume situé près des frontières de la Guinée; il est couvert de montagnes qui portent son nom, et arrosé par une rivière appelée la *Voura*. *Kong*, son chef lieu, est situé au pied d'une haute montagne à laquelle on donne le nom de *Toulisisina* : elle est grande, et passe pour être le centre d'un commerce considérable.

Le *Melli*, le *Mosi*, le *Fobi*, le *Calanna* et le *Dagoumbah* sont aussi peu connus qu'ils semblent peu dignes de l'être. Ils sont situés entre le Temboctou, le Borgou et le Kong. *Calanna*, peuplée de forgerons et située au pied d'une montagne riche en mines de fer, est la capitale du royaume de ce nom. *Yahndi* est le chef-lieu du Dagoumbah. Ces deux cités passent pour être grandes, bien peuplées, industrieuses et commerçantes.

CHAPITRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

Description de l'Afrique. — Région occidentale.

ous comprenons dans l'Afrique occiden- trois contrées importantes : la *Sénégam-*, la *Guinée septentrionale*, et la *Guinée idionale*. Donnons d'abord une idée de la stitution physique de chacune d'elles.

Vers les sources du Sénégal, du Dialiba et la Gambie s'élève un noyau de montagnes projettent en différens sens des ramifica- ns semblables à autant de rayons. Ces ntagnes paraissent être composées de ro- es granitiques et schisteuses; elles sont hes en minerais de fer, et renferment ssi de l'or; celles de la côte, depuis le Cap- rt jusqu'à la Gambie, offrent quelques in- ces de volcans éteints : le pied du cap de erra-Leone est formé de roches basaltiques ui se prolongent à une grande distance le ng de la côte. Cependant la Gambie tra- rse vers son embouchure de vastes dépôts alluvions qui donnent à cette partie de la ote quelque ressemblance avec celle de la uiane.

Les rivières de cette contrée sont en grand ombre : le *Sénégal* ou *Zénaga*, prend sa ource dans le *Fouta-Dialon*, chez les Man- ingues, qui lui donnent le nom de *Ba-Fing;* es *Poules* ou *Foulahs* l'appellent *Ba-Péo*, ui signifie *fleuve noir;* enfin les *Iolas* ou *Biafares* l'appellent *Douguéh*. Ce fleuve re- oit plusieurs rivières importantes. A 285 ieues de son embouchure, il forme plusieurs chutes dans sa course : l'une d'elles est fort remarquable en ce que la roche sur laquelle roule ses eaux les arrête pendant sept mois de l'année, tandis que pendant les cinq au- tres mois elles sont assez hautes pour passer pardessus. Les bords du Sénégal deviennent pittoresques à 50 lieues de la mer. Environné de collines, de montagnes, où des arbres de haute futaie, mêlés de jolis arbrisseaux, for- ment des voûtes et des amphithéâtres de ver- dure, la navigation de ce fleuve offrirait le plus intéressant des voyages, si l'air malsain, l'aspect hideux des crocodiles et le mugisse- ment de l'hippopotame n'en diminuaient les charmes.

Tandis que le Sénégal n'est navigable que pendant la saison des pluies, la *Gambie* ne l'est que pendant la saison sèche. Les pluies lui donnent un énorme volume d'eau, mais en même tems une telle rapidité, que l'on ne peut y naviguer contre le courant. Pendant la sécheresse elle conserve encore une si grande profondeur que des navires de 40 canons peu- vent la remonter jusqu'à 60 lieues de son embouchure. Elle prend sa source dans un vallon en forme d'entonnoir qu'entourent les hautes montagnes de *Badet*, qui paraissent être d'origine ignée. A peine sortie de ces montagnes, elle serpente dans des campagnes riantes et fertiles, en formant de si nom- breux détours, que son cours a déjà 150 lieues de longueur quoiqu'elle ne soit éloignée de sa source que de 17 lieues en ligne directe. A 120 lieues de son embouchure son lit est traversé par une rangée de rochers qu'elle franchit en formant plusieurs cascades. Au- dessous de ces chutes elle coule à travers un pays plat en faisant un grand nombre de dé- tours : ses rives, en général marécageuses, sont ombragées de forêts impénétrables de palétuviers. A son embouchure, sa largeur est d'environ 7 lieues.

Le *Rio-Grande*, appelé aussi *Kabou* ou *Coumba*, sort de même des montagnes de Badet; il coule en faisant également de nom- breux détours. Son cours, quatre fois moins considérable que celui de la Gambie, se ter- mine par plusieurs bouches vis-à-vis l'archipel des Bissagos.

La moitié de la *Guinée septentrionale* s'ap- puie au nord sur les montagnes de Kong, et présente un plan incliné d'où descendent le *Rockelle*, dont la source est voisine de celle du Dialiba; l'*Ancobra* ou *Sinnie*, qui prend la sienne au pied d'une montagne dans le royaume d'*Achanti;* la *Volta*, l'un des plus considérables de la contrée; et le *Masurado*,

dont on ne connaît que le cours inférieur, et qui est navigable malgré sa grande rapidité. Cette contrée est généralement fertile ; on y remarque une végétation riche et active et de vastes forêts, ce qu'on doit attribuer en partie à l'influence du sol formé d'un terrain d'alluvion fin, gras et rougeâtre dans lequel on ne trouve pas une seule pierre. Sur les côtes le sol est tantôt graveleux et tantôt marécageux.

La *Guinée Méridionale* ou inférieure présente à peu près le même aspect que la précédente : ses montagnes paraissent être en partie granitiques et en partie composées de marbres et de porphyres. Elles semblent appartenir à une grande chaîne qui se dirige du nord au sud, et que l'on désigne sous les noms portugais de *Serra de Sal*, *Serra de Salnitre* et *Serra de Cristal*. Vers le nord on connaît une chaîne qui porte le nom de *Serra Complida*. A l'est de ces montagnes s'étend, dit-on, le plateau de *Dembo*, qui paraît avoir une hauteur de 1000 à 1200 toises, et qui pourrait bien se terminer par des déserts. Les principaux fleuves de cette contrée sont le *Zaïre* et le *Coenza* : le premier est le même que le *Congo*, et les indigènes le nomment *Moïenzi-Enzaddi*, c'est-à-dire, le *fleuve qui engloutit tous les autres*, et *Zembere*, ou la *mère des eaux*. On ne connaît que la partie inférieure de son cours, mais on croit que sa branche principale prend sa source dans le plateau de Dembo, traverse le lac *Aquilunda* et franchit les grandes chaînes de la contrée. La source du Coenza n'est pas plus connue : il franchit également les montagnes et se jette ensuite dans l'Océan, au sud de la pointe de *Palmeirinha*. Un grand nombre d'autres rivières arrosent la Guinée méridionale, mais leur cours est trop peu connu ou trop peu important pour qu'il soit utile de les nommer. Tous ces cours d'eau arrosent des vallées plus ou moins fertiles, tandis que sur les bords de l'Océan s'étendent de grandes plaines marécageuses.

Examinons maintenant, sous le rapport politique, les trois contrées de la région occidentale. Parmi le grand nombre d'États compris dans la Sénégambie, il en est une dizaine dont il est indispensable de faire mention. Les deux que nous nommerons d'abord sont remarquables par la forme de leur gouvernement, que l'on a appelée république *théocratico-oligarchique*. Ils portent les noms de *Fouta-Dialon* et de *Fouta-Toro*. Le premier, situé au sud d'un vaste désert, comprend une partie des montagnes dans lesquelles le Sénégal, la Gambie et le Rio-Grande prennent leur source : il s'étend sur toute la Gambie méridionale. *Tembo*, sa capitale, est peuplée de 3,000 ames. *Labbé*, plus considérable, a près d'une lieue de circonférence, et renferme 6,000 habitans : on y fabrique des tissus de laine et divers objets en bois, en fer et en argent. Elle est située près des sources de la Gambie et du Rio-Grande. Le Fouta-Dialon était anciennement habité par des Dialonkes, qui furent vaincus par les Foulahs. Le mélange de ces deux peuples a produit une nation fort industrieuse. Ce pays est soumis à la croyance du Coran : les prêtres y jouissent de la plus grande influence ; il est gouverné par un roi qui ne peut rien décider sans le consentement des chefs des différentes tribus. L'État peut mettre sur pied un corps de cavalerie composé de 16,000 hommes : des forts construits en briques le défendent des invasions étrangères.

Le *Fouta-Toro* est en grande partie borné au nord par le Sénégal ; quelques parties de la rive droite en dépendent. Il a environ 80 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et 50 du nord au sud. Selon le voyageur français M. Mollien, le nombre de ses habitans, composé en grande partie de Foulahs, serait de 200,000. La petite ville de *Tjiloga* paraît en être la capitale. *Sedo*, avec 6,000 habitans, et *Canel*, à laquelle on en accorde autant, sont ses principales villes. Le Fouta-Toro, que l'on a nommé royaume du Seratik, du titre de son souverain, et royaume des Foulahs ou Poules, de celui du peuple qui l'habite, est gouverné par des chefs qui choisissent pour roi un marabou qui ne peut rien décider sans le consentement des électeurs, qui ont le droit de le déposer. Le mahométisme est la religion de tous les habitans.

Au sud-est du Fouta-Toro s'étend le royaume de *Bondou*, borné au sud par un vaste désert. Il ne comprend, pour ainsi dire, qu'une longue forêt où l'on trouve de distance en distance des espaces défrichés occupés par de petits villages, dont l'un des principaux est *Fatteconda*, près de la rive droite du *Faléma*. D'autres disent que *Boulébané* en est la capitale.

L'un des royaumes les plus importans de la Sénégambie est celui de *Cayor*, appelé quelquefois *Damel*, du titre de son souverain. Sa largeur moyenne est d'environ 15 lieues, et sa longueur de 70 du nord-ouest au sud-ouest, jusqu'à l'extrémité du Cap-Vert. Sa population s'élève à peine à 150,000 ames : il était jadis beaucoup plus peuplé. Ses habitans sont des *Yolofs* qui professent l'islamisme. La résidence du souverain a été pendant quelque tems *Cayor* ou *Enbohl*, presqu'au centre de

royaume; elle est maintenant à *Makaïé*, sur une rivière qui se jette à 10 lieues de là dans l'Océan. *Coqué*, l'une de ses principales bourgades, comprend 5,000 habitans.

A l'ouest du Fouta-Toro se trouve le pays des *Yolofs*, dont le chef-lieu se nomme *Ouarioï* ou *Ouarkhokh*. Ils font un commerce considérable en gomme; quoiqu'ils soient beaucoup moins puissans qu'ils ne l'étaient jadis, ils forment encore un royaume assez important.

Le *Saloum*, qui borde la Gambie, est un royaume dont la capitale, arrosée par ce fleuve, se nomme *Kiaver*: elle se compose d'une réunion de cabanes dont la population est de 7,000 ames.

Un royaume plus important est celui de *Barrah*, borné au sud et à l'ouest par le cours de la Gambie. Sa longueur du nord au sud n'est que d'une vingtaine de lieues, et sa largeur d'environ 15 lieues de l'est à l'ouest; mais sa population est de plus de 200,000 individus, la plupart Mandingues professant l'islamisme. Une partie, qui descend des Portugais, est restée attachée à la religion catholique. Le sel, qui fait l'une des principales branches du commerce de ce pays, se vend principalement à *Djillifrey*, ainsi qu'à *Albréda*, grand village à l'embouchure de la Gambie, où les Français ont un comptoir. *Barra-Inding*, qui commerce en graine, en toiles de coton et en dents d'éléphans, est située près de la pointe de *Barra*, au nord de la Gambie. Le roi, qui y fait sa résidence, perçoit un droit de 500 francs sur chaque navire qui entre dans la rivière.

Un pays rempli de sites agréables est le *Galam* ou le royaume de *Kadjaaga*, arrosé par le Sénégal et le *Falémé*, son principal affluent. Habité par quatre nations différentes, les *Bakeris*, les *Saracolets*, les *Mandingues*, et les *Bambaras*, qui rivalisent en industrie et en habileté dans les affaires commerciales, cet État faisait autrefois la traite des captifs qu'on y amenait des pays plus ou moins éloignés; mais depuis que ce honteux trafic a été supprimé par les Anglais et les Français, le commerce des productions du pays se trouve concentré à *Galam*, sa capitale.

Au nord de cet État domine un royaume appelé le *Kasson*, dont le prince, qui porte le titre de *Sagedeva*, a rendu tributaires plusieurs chefs voisins. On dit qu'il peut mettre sur pied un corps de 4,000 hommes. La dignité royale est héréditaire dans ce pays, dont le chef-lieu est *Kouniahary*, dans la vallée du *Kriéko*, affluent du Sénégal.

Dans les pays limitrophes, alliés du précédent, est celui du *Kaarta*, qui fournit au commerce beaucoup d'or et d'ivoire. Son gouvernement est une monarchie tempérée par des institutions populaires. Le roi est électif, mais il est choisi dans une seule famille. La capitale est *Élimalé*, nommée autrefois *Gédingouma*.

Le *Ludamar* ou *Bagnet*, sur les limites de la Sénégambie, est borné au nord par le Sahara, et au sud par le Bambara et le Kaarta. Ce royaume, qui s'étend sur une longueur de 70 lieues de l'est à l'ouest, et sur une largeur de 25 à 30 du nord au sud, est peuplé de Foulahs, dont l'industrie consiste à fabriquer des couteaux et des lances, et de Maures sauvages et barbares qui ne vivent que de pillage. *Benoum*, amas de huttes malpropres dispersées sans ordre sur une grande étendue de terrain, passe pour en être la capitale.

Entre le Sénégal et le Falémé, le *Bambouk*, pays montagneux et riche en terrains d'alluvion aurifères, est un petit royaume qui compte environ 60,000 habitans appartenant à la nation mandingue. *Bambouk* est sa capitale. Les plus considérables dépôts d'or, que l'on obtient par le lavage, sont à *Rakkon*, *Hambia*, *Hombadyria* et *Semayla*.

La Sénégambie renferme encore trois petits pays que nous devons citer: le *Dentilia* est compris entre la Gambie et le Falémé; ses industrieux habitans s'occupent du lavage de l'or et de l'exploitation du fer, qu'ils savent préparer avec art; *Bénisériil* en est la capitale. Le royaume de *Houlli*, sur la droite de la Gambie, offre une grande variété de plaines et de coteaux fertiles, tout couverts de forêts. *Médina*, sa capitale, est entourée d'une muraille en terre, et renferme 1000 maisons. Enfin le royaume de *Yani*, à l'ouest du précédent, s'étend sur la Gambie moyenne. On trouve sur les bords de ce fleuve *Pisania*, petit village avantageusement situé pour le commerce, où les Anglais ont un comptoir.

Les plus puissans États de la *Guinée septentrionale* sont ceux d'*Achanti*, de *Dahomey*, de *Benin* et des *Ayos*; mais il en est d'autres qui, malgré leur faible importance politique, méritent une place dans nos descriptions. Commençons par la côte de Sierra-Leone.

Nous ne voyons rien d'intéressant à dire du *Timani*, petit pays qui a pour chef-lieu la bourgade de *Kamba*; le *Kouranko* est plus digne de notre attention. C'est un vaste pays, couvert au nord par de hautes montagnes et arrosé par la *Rokelle*: les villes y sont très-rapprochées les unes des autres; leur construction, qui n'est pas sans élégance, annonce

l'industrie des Kourankoniens. Ce peuple passe pourtant pour être moins avancé que les Mandingues en civilisation, quoiqu'il leur ressemble par les mœurs, le costume et le langage. Parmi ses différens genres d'industrie, on doit citer le talent qu'il montre à exploiter les mines de fer et à manipuler ce métal. Chez lui, l'autorité royale est élective, et la religion musulmane généralement répandue. Ses principales villes sont *Komia* et *Komato*.

Le royaume de *Soulima* ou de *Soulimana*, est l'un des plus policés de la Sierra-Leone. *Falaba*, résidence du roi, à 70 lieues de la côte, est une ville d'une grande étendue, située sur une hauteur au milieu d'une vaste plaine, et défendue par une forte palissade et un large fossé. Le major Laing évalue sa population à 6,000 habitans.

On prétend que le royaume de *Cap-Monte* est un des plus considérables de cette partie de la Guinée, et qu'il s'étend depuis la côte jusqu'à une grande distance dans les terres. On lui donne pour capitale une ville de *Courcéa*, que l'on dit peuplée de 15 à 20,000 ames.

L'ancien royaume de *Sanguin*, près de la rivière de *Saint-Jean*, forme aujourd'hui plusieurs petits États dont les principales villes, sur la côte, sont *Trade-town*, où l'on compte un millier d'habitans; *Palmas*, qui passe pour avoir un des meilleurs ports de la Guinée; et *Cavally* ou *Cavaille*, ville commerçante située à l'embouchure de la rivière du même nom, et à laquelle les voyageurs accordent 10,000 habitans.

L'*Achanti*, l'un des plus puissans royaumes de la région occidentale, compte une vingtaine d'États qui lui paient un tribut annuel; aussi lui a-t-on donné pour cette raison le titre d'empire. Sa superficie est d'environ 1800 lieues, et sa population de plus d'un million d'individus. Suivant quelques voyageurs, le nombre des femmes y est double de celui des hommes. S'il faut en croire quelques traditions rapportées par Bowdich, les Achantins devraient leur origine à d'antiques émigrations d'Éthiopiens mêlées à des colons d'Égyptiens. Leur caractère physique les rapproche, en effet, beaucoup plus de la race éthiopienne que de la race nègre proprement dite. Ils professent un islamisme altéré par les restes de l'idolâtrie la plus prononcée : ils mêlent les cérémonies prescrites par le Coran au fétichisme, et malgré l'ascendant que prennent sur eux leurs mollas ou docteurs, et les prédications des missionnaires chrétiens, ils n'ont point encore aboli les sacrifices humains. Ce peuple est industrieux : les tissus de coton fabriqués dans le royaume forment un des principaux articles de son commerce. Le gouvernement de ce pays est une monarchie militaire mêlée d'institutions aristocratiques. *Coumassie*, sa capitale, est située dans une vallée boisée environnée de marais au sud et à l'est. Elle est peuplée de 18,000 habitans. Ses rues sont larges et bien alignées; les maisons sont construites en roseaux liés par un ciment argileux. Au milieu de la ville une enceinte murée renferme le palais du roi, habitation dans laquelle l'or et l'ivoire sont prodigués avec plus de luxe que de goût. Cette ville est l'entrepôt d'un grand commerce qui se fait avec tous les États tributaires de l'Achanti et avec plusieurs royaumes de l'Afrique centrale. Elle est le rendez-vous d'un grand nombre de commerçans et de voyageurs, et suivant Bowdich, à certaines époques de l'année consacrées à de grandes fêtes, elle renferme plus de 100,000 ames.

A 4 lieues au nord-est de Coumassie, *Doubin* est le chef-lieu d'un État qui fournit au roi d'Achanti un contingent de 30,000 soldats. Les capitales des principaux pays tributaires sont : *Lahou*, sur la *côte des Dents*, à l'embouchure d'une rivière du même nom : c'est l'entrepôt d'un commerce considérable en or et en dents d'éléphans; *Acora* ou *Ancrum*, dont la population est évaluée à 12,000 ames; *Dankara*, à 17 lieues au sud-ouest de Coumassie; *Sallagha*, importante place de commerce; enfin *Yahndi*, que l'on dit surpasser Coumassie en grandeur : siége d'une importante industrie, lieu de pélerinage célèbre parmi les Nègres, qui viennent y consulter un oracle renommé chez les tribus idolâtres, elle est la principale cité du royaume de *Degoumbah*. Les autres villes que nous venons de citer donnent leurs noms aux États dont elles sont les capitales.

Le puissant royaume d'*Yarriba*, qui s'étend depuis la côte des Esclaves jusqu'aux limites du Soudan, a pour capitale *Kotonga*, bâtie sur le penchant d'une montagne, et environnée d'une muraille de 20 pieds de hauteur et de 15 milles de circonférence. Ses autres villes sont *Daffou*, à laquelle on accorde 15,000 habitans; et *Ahouso*, qui en renferme environ 20,000.

Le *Dahomey*, dont la puissance a cessé depuis la moitié du XVIIIe siècle, est maintenant tributaire ou vassal du Yarriba; cependant c'est encore un des plus vastes de la Guinée septentrionale : toute la partie de la côte des *Esclaves* comprise entre les rivières de la *Volta* et du *Lagos*, c'est-à-dire sur une étendue de 70 lieues, forme la longueur de son territoire. Les voyageurs qui ont visité ce

pays n'en donnent pas une idée bien favorable. A les en croire, les habitans ont une stupide et superstitieuse vénération pour leur souverain, qui ne semble faire usage de sa puissance que pour faire peser sur ses sujets le plus cruel despotisme. Pourrait-il en être autrement chez un peuple qui choisit le tigre comme le seul emblême de la divinité? C'est un crime de lèse-majesté de croire que ce despote est mortel; nul ne l'approche qu'en tremblant; les plus grands seigneurs même n'osent élever leurs regards jusqu'à lui. Il dispose à son gré de toutes les femmes de ses États; ses sujets ne peuvent en obtenir que de sa main, en déposant à ses pieds tout l'argent dont ils peuvent disposer. Cette distribution de femmes se fait tous les ans en commençant par les grands seigneurs et en finissant par les dernières classes du peuple. Personne n'a la prétention de faire un choix, chacun doit être satisfait de l'épouse que le prince lui accorde. C'est dans les murs d'*Abomey*, capitale du royaume, peuplée, dit-on, de 24,000 individus, que l'on peut se faire une idée de la barbarie et du despotisme des rois du Dahomey : le palais royal, assemblage de chaumières entourées par un mur en terre d'un quart de lieue de circonférence, est orné de mâchoires incrustées dans les murailles; on arrive à l'appartement du roi en traversant une longue rangée de crânes humains. « Le prince marche en cérémonie sur les têtes sanglantes des princes vaincus ou des ministres disgraciés. A la fête des tribus, où tous ses sujets apportent leurs dons, il arrose de sang humain le tombeau de ses ancêtres. Cinquante cadavres sont jetés sur le sépulcre royal, et autant de têtes plantées autour sur des pieux. Le sang de ces victimes est présenté au roi, qui y trempe le bout du doigt, et le lèche ensuite. On mêle le sang humain à l'argile pour construire des temples en l'honneur des monarques défunts. Les veuves royales se tuent les unes sur les autres jusqu'à ce que le nouveau souverain mette un terme au massacre. Le peuple, au milieu d'une fête joyeuse, applaudit à ces scènes d'horreurs, déchire avec joie les malheureuses victimes, mais s'abstient cependant de dévorer leur chair. »

Le royaume de Dahomey renferme encore quelques autres villes importantes; telles sont : *Calmina*, où le roi possède un vaste palais et qui est peuplée de 15,000 âmes; *Gregoy* ou *Grigouy*, ancienne capitale du *Juda*, dans une île resserrée entre l'Eufrates et la Jakkim, à laquelle les uns accordent 8,000 habitans, et les autres 20,000. *Grand-Popo* ou *Aflah*, sur le golfe de Guinée, ville que l'on dit considérable par sa population, est le chef-lieu d'un petit État soumis à un tribut.

L'*Ardra*, qui était autrefois tributaire du Dahomey, l'est aujourd'hui du Yarriba; il est baigné à l'ouest par le Lagos; son sol est fertile et bien cultivé; il possède des salines considérables au bord de la mer. *Ardra*, sa principale ville, a, selon quelques voyageurs, 4,000 habitans, et 20,000 selon M. Robertson.

A l'est du Dahomey s'étend, sur la côte septentrionale du golfe de Guinée, le royaume de *Benin*, l'un des plus puissans de cette partie de l'Afrique. Ses limites sont mal connues : on croit qu'il s'étend depuis le cours du Lagos jusqu'à celui de la Formosa, sur un espace d'environ 50 lieues. On dit qu'il se prolonge jusqu'à 20 journées de marche dans l'intérieur des terres. *Benin*, la capitale, à 4 lieues de la rive droite de la Formosa, est entourée de fossés profonds. On dit qu'elle a 6 lieues de circonférence. La plus grande rue est longue d'environ une lieue; les maisons, basses et couvertes en feuilles de lataniers, sont d'une grande propreté. Le palais du roi, hors de la ville, se compose d'un grand nombre d'enclos carrés, renfermant des maisons pour le roi, ses femmes et sa suite, ainsi que des écuries et des magasins. Le marché qui se tient tous les jours dans cette ville n'excite pas l'appétit des Européens : on y étale de la chair de chien, que les Nègres aiment beaucoup, des singes rôtis, des chauves-souris, des rats et des lézards; mais on y trouve aussi des fruits délicieux et toutes sortes de marchandises.

« Les habitans de Benin ont les mêmes lois et usages que ceux de Dahomey. Le roi, vénéré comme un demi-dieu, est censé vivre sans nourriture : s'il meurt en apparence, c'est pour ressusciter sous une autre forme. A la fête des *Yans*, il plante, à la vue du peuple entier, une racine dans un pot de terre; un instant après on présente, par un adroit tour de main, un autre pot avec une racine qui a poussé des jets : ce miracle détermine les espérances au sujet de la récolte. Les sacrifices humains font partie du culte expiatoire qu'on rend au mauvais principe. Les victimes immolées au bruit des chants épouvantables du peuple entier, montrent une stupide indifférence; ce sont, pour la plupart, des prisonniers de guerre. »

Au nombre des principales villes soumises au roi de Benin, on peut citer *Ouary*, chef-lieu d'un petit État tributaire, baigné par le golfe de Guinée; *Bonny*, capitale d'une petite

république, ville de 20,000 habitans, naguère le plus grand marché d'esclaves de la côte d'Afrique. Le *Lagos*, autre État tributaire, qui doit ce nom au fleuve qui l'arrose, a pour chef-lieu *Ouani* ou *Lagos*, peuplée de 5,000 habitans selon quelques voyageurs, et de 20,000 suivant M. Robertson : elle est située à l'embouchure du fleuve.

Nous avons déjà mentionné tant de pays sans importance, que nous n'en augmenterons pas inutilement la nomenclature. Que pourrions-nous dire du *Badagri*, petit royaume, probablement tributaire du roi de Yarriba ; du pays des *Calbongas*, peuple peu connu qui habite sur la côte de *Gabon*, entre le Rio-del-Rey et le Rio-Camaronès, et qui se subdivise en plusieurs petits États ? que pourrions-nous dire enfin de quelques autres encore qui s'étendent sur la même côte ? Passons à une contrée beaucoup plus importante.

Le *Congo* est une grande région qui comprend toute la Guinée inférieure ou méridionale. Il est divisé en un grand nombre d'États indépendans, dont plusieurs comptent une foule de petits territoires vassaux. Il nous offre quatre principaux royaumes : le *Loango*, le *Congo* proprement dit, l'*Angola*, et le *Benguela*. Ces deux derniers étant soumis aux Portugais, nous en ferons la description lorsque nous nous occuperons des parties de l'Afrique soumises aux Européens.

Le royaume de *Loango*, qui occupe la partie septentrionale de la région du Congo, s'étend depuis le cap *Lopez* jusque près de l'embouchure du *Zaïre* : cet espace comprend 170 lieues de côtes, et une étendue plus considérable encore vers l'orient, où l'on ne connaît pas ses véritables limites. On y distingue le Loango proprement dit, et les royaumes tributaires de *Mayomba*, de *Cacongo*, et les pays de *Ngoyo* et de *Sogno*, et peut-être même quelques autres moins importans ou moins connus. Le Loango proprement dit renferme une population de 600,000 âmes, en y comprenant même celle de la plupart des pays qui en sont tributaires. La ville de *Bouali*, plus connue sous le nom de *Banza-Loango*, capitale du royaume, située à une lieue de la côte, dans une plaine fertile bornée par des montagnes rougeâtres couvertes de palmiers, a des rues longues, étroites, et 15,000 habitans assez industrieux. L'eau y est excellente, mais l'entrée de son port, qui n'est point assez profond pour les grands vaisseaux, est embarrassée d'écueils. On y fait le commerce de belles étoffes de feuillages fabriquées dans la ville, de bois de teinture inférieur à celui du Brésil, et de toutes sortes de provisions de bouche. La royauté est élective dans le Loango, mais elle est héréditaire dans les États qui en relèvent, excepté dans le *Cacongo* ou *Mallemba*, dont le prince se sert de meubles à l'européenne et se fait faire la cuisine à la française, quoiqu'il soit du reste peu disposé à adopter les mœurs de l'Europe. En effet, lorsqu'il rend la justice, le jugement n'est valable que lorsqu'après l'avoir prononcé il boit un verre de vin de palmier. Il dîne en public; mais dès qu'il s'apprête à prendre du vin, tout le monde se jette à terre, parce que chacun craint de mourir s'il avait vu boire son roi. *Kingelé*, sa capitale, est composée de plusieurs milliers de huttes au-dessus desquelles les palmiers et d'autres arbres balancent leurs têtes verdoyantes. *Mellemba*, située sur une colline qui domine une baie sûre, renferme plusieurs comptoirs européens.

Le *Mayomba*, dont les habitans exploitent quelques mines de cuivre, et font le commerce d'ivoire et de gomme, a pour capitale une ville du même nom, sur le bord de l'Atlantique, à l'embouchure du *Mayomba*.

Le *Ngoyo*, appelé aussi *En-Goyo*, borné au nord par le Cacongo, et au sud par le Zaïre, a pour principale ville *Kabinde*. C'est un très-bon port, surnommé le *Paradis de la côte*, et l'endroit le plus riant de tous les environs. La mer y est constamment belle et le débarquement très-facile. Les Européens y font un grand commerce; aussi les Portugais ont-ils plusieurs fois essayé, mais toujours en vain, d'y former des établissemens. Le *Sogno* est peuplé d'habitans qui sont pour la plupart rouges, grands et bien faits.

En traversant le Zaïre on entre dans le royaume de *Congo*, borné au sud par la rivière de *Danda*, par les déserts sablonneux et les hautes montagnes d'Angola; à l'est, par les montagnes dites *du Soleil*, et des pays très-peu connus, habités par des tribus sauvages. Sa plus grande longueur du nord-ouest au sud-ouest est d'environ 200 lieues, et sa largeur moyenne dans la direction opposée, est de 80 lieues. Son sol est d'une grande fertilité et produit deux récoltes dans l'année, l'une en avril et l'autre en décembre. Outre les palmiers, qui y sont de la plus grande beauté, on y trouve des forêts de jasmins et de baobabs, ainsi qu'une grande quantité de canneliers sauvages. Les cochons, les brebis, les chèvres, les poules, les poissons et les tortues y abondent. Le royaume est divisé en six provinces, savoir : *Bamba*, *Batta*, *Sandi*, *Pango*, *Pemba* et une partie du *Sogno*. Les Portugais, qui exercèrent si long-temps une

grande influence sur ces provinces, les avaient érigées en marquisats, duchés et comtés; long-temps ils regardèrent le roi de Congo comme leur vassal, mais il est aujourd'hui tout-à-fait indépendant. La capitale, appelée *San Salvador* par les Portugais, et *Banza* par les naturels, est située bien avant dans l'intérieur, sur une haute montagne qui renferme des mines de fer. Sa position est vantée comme l'une des plus saines de l'univers. Elle a des rues larges, et plusieurs belles places symétriquement plantées de palmiers, dont la constante verdure contraste d'une manière agréable avec la blancheur des maisons ou plutôt des chaumières rondes peintes à la chaux. Le sommet de la montagne est couronné par un fort que les Portugais y construisirent peu de temps après leur arrivée, et qui renferme aujourd'hui le palais royal avec ses dépendances.

« Les nègres du Congo paraissent inférieurs en intelligence à beaucoup d'autres races africaines; on leur accorde cependant une assez bonne mémoire; mais ils n'ont que des sentimens, des instincts et des penchans grossiers, des passions brusques, tumultueuses; leurs mœurs, leurs habitudes et leur manière de vivre en général, dans leur état agreste et primitif, sont si près de l'animalité, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils ont regardé eux-mêmes les singes comme appartenant à leur race. Nés dans l'abrutissement, mais pétris d'orgueil et de vanité, ces êtres dégradés sont de tous les maîtres les plus durs, les plus barbares, les plus capricieux : leurs esclaves ne les approchent qu'à genoux, et les grands, qui seuls portent des pantoufles, traitent avec une morgue extrême le peuple qui courbe dans la poussière un front servile. Tous admirent comme les plus grands monarques du globe, leurs rois, fiers de chausser des bottes lorsqu'ils en ont, et souvent encore ridiculement affublés de quelques débris d'uniformes européens qui couvrent mal leur dégoûtante nudité. Leur pays, dont des animaux immondes ou carnassiers leur disputent les vastes solitudes, leur semble le plus beau, le plus riant et le plus fortuné de l'univers.

« Les superstitions indigènes des *Congues* sont trop variées pour pouvoir être toutes indiquées. Ils croient à l'existence de quelques divinités qu'ils nomment *Zambi*. Ils ont des images de ces divinités qu'ils appellent des *mokisso*, et qu'ils conservent dans des tentes. Mais les objets de leur culte habituel sont diverses espèces de fétiches ou substances censées être remplies d'une vertu divine : c'est, tantôt une plume d'oiseau, une dent de requin; tantôt un arbre, un serpent, un crapaud. Les missionnaires capucins virent un bouc qu'on adorait, et que leur pieux zèle fit mourir; les Nègres, quoique convertis, furent effrayés de voir les capucins rôtir et manger un dieu. Les prêtres s'appellent *gangas*; leur chef, nommé *chitomé*, est censé posséder une autorité divine; il reçoit en sacrifice les prémices des fruits, et on entretient constamment un feu sacré dans sa demeure inviolable. Devient-il malade, on lui nomme un successeur, qui aussitôt l'assomme d'un coup de massue, afin de l'empêcher de mourir de mort naturelle; ce qui serait d'un sinistre augure. Bien d'autres pontifes subalternes exploitent la crédulité des Nègres : l'un guérit toutes les maladies, l'autre commande aux vents et à la pluie; celui-là sait ensorceler les eaux, et celui-ci prétend conserver la récolte. Les *N'quits* sont membres d'une confrérie sacrée qui, dans les profondeurs des forêts, célèbre d'affreux mystères mêlés de danses lascives. Une espèce de magiciens, nommés les *Atombala*, prétendent savoir ressusciter les morts; leurs jongleries exercées sur un cadavre en présence des missionnaires, en imposèrent tellement à ceux-ci, qu'ils crurent voir le mort remuer, et qu'ils s'imaginèrent entendre quelques sons inarticulés qui sortaient de sa bouche et qu'ils attribuèrent au pouvoir des esprits infernaux.

« Un missionnaire français, dit M. de Grandpré, remplissait son ministère avec zèle; mais le tableau de la vie éternelle, quelque brillant qu'il pût le rendre, ne séduisait point les Congos; le séjour du paradis leur semblait d'autant plus insipide qu'on ne leur permettait pas d'y boire de l'eau-de-vie; ils s'en plaignaient beaucoup, et préféraient le voyage de France, d'où leur venait cette précieuse liqueur : aussi le missionnaire ne faisait point de prosélytes. Enfin, l'un d'eux, vaincu par les instances du prêtre, consentit à entrer en composition, et promit d'aller en paradis en demandant combien cela lui vaudrait de marchandises. Mais aucune, lui répondit le prêtre. Entendons-nous, répliqua le noir : je te demande combien de marchandises tu me donneras pour le voyage que tu me proposes. Le missionnaire lui réitéra avec onction sa réponse négative, en l'accompagnant de tout ce qui pouvait le séduire. L'autre lui répondit en son mauvais français : *Haben qui ça. Toi croire moi va courir pour rien là? Baille marchandises.* Le missionnaire insista au moins sur le baptême, mais il n'en put obtenir d'autre réponse que : *Baille marchandises, baille l'eau-de-vie.* »

CHAPITRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

Description de l'Afrique. — Région australe.

La région dans laquelle nous allons entrer, est bornée au nord-ouest par le Congo ou la Guinée méridionale, au nord par la région centrale, et au nord-est par la région orientale; à l'occident, au midi et à l'orient, elle est baignée par les eaux des océans Atlantique, Austral et Indien.

Sous le point de vue politique on peut diviser cette région en trois parties bien distinctes : la *Cimbébasie*, la *Hottentotie*, la *Cafrerie*, et la colonie anglaise du *Cap de Bonne Espérance*. Nous ferons pour cette dernière ce que nous avons fait pour la Guinée portugaise, nous en renverrons la description à celle des Possessions européennes.

La *Cimbébasie*, ou la contrée des *Cimbébas*, s'étend depuis la rivière du *Bambarougue*, dont le cours de 160 lieues la sépare de la Guinée méridionale, jusqu'à celle du *Poisson*, qui forme au sud sa limite avec la Hottentotie. Sa longueur est d'environ 275 lieues. C'est une des contrées les plus arides et les plus désertes du globe. L'intérieur n'offre que des collines de sable; la côte, couverte de rochers, et d'un abord difficile, présente à peine quelques traces de végétation, et paraît presque dépourvue d'eau potable. Des os de baleines et de requins couvrent çà et là ses plages sablonneuses. Les lions, les loups, les buffles et les daims semblent être les seuls habitans de l'intérieur : cependant on prétend que dans ces tristes solitudes erre un peuple appelé *Cimbébas;* mais, il faut l'avouer, l'existence de cette nation ne repose que sur des témoignages équivoques.

En traversant la rivière du Poisson, nous entrons dans le pays des *Hottentots*, que l'on pourrait regarder comme ne formant, avec le territoire de la colonie du Cap, qu'une seule région physique. Cependant, si nous voulons lui chercher des limites, nous en trouverons de très-naturelles dans les monts *Niewveld*, *Riet* et *Roggeveld*, qui la séparent au sud du territoire du Cap. A l'ouest elle est baignée par l'océan Atlantique; à l'est elle est bornée par la *Cafrerie;* au nord ses limites se confondent probablement avec celles de la Cimbébasie. Le grand fleuve *Orange* ou *Gariep* la traverse de l'est à l'ouest.

Les *Hottentots*, habitans originaires de ce pays, forment, sous le rapport physique, avec les *Cafres* proprement dits, une race qui semble être intermédiaire entre celle des Maures et celle des Nègres. Une couleur brune foncée ou d'un jaune brun couvre tout leur corps; leur tête est petite; leur visage, fort large d'en haut, finit en pointe; ils ont les pommettes des joues très-proéminentes, les yeux en dedans, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents très-blanches, la main et le pied petits en comparaison du reste du corps; ils sont droits, bien faits et d'une grande taille; leurs cheveux, de couleur noire, sont ou frisés ou laineux; ils n'ont presque point de barbe.

Les Hottentots sont divisés en plusieurs tribus. Les *Damaras* demeurent le plus au nord; leur pays commence au-delà des *montagnes de Cuivre :* leur industrie se borne à exploiter ce métal. Les *Namaquas*, divisés en deux tribus, les *Grands* et les *Petits Namaquas*, ont des habitations de forme arrondie et couvertes en nattes; ils s'étendent sur les bords de l'Orange en se dirigeant vers le nord-est. Les *Petits Namaquas* demeurent au sud du même fleuve : leur principale ville est *Pella*, sur sa rive gauche, à 20 lieues de son embouchure dans l'Atlantique. Les *Kaboliquas*, grands et courageux, paraissent être une tribu des Namaquas; ils habitent au nord de ceux-ci. Les *Kora-Hottentots*, appelés aussi *Koras*, *Koranas* ou *Koraquas*, c'est-à-dire *hommes à chaussures*, occupent une contrée centrale très-étendue et riche en pâturages. Moins sales que ceux des autres tribus, ils montrent dans leurs constructions et dans leur habillement quelque tendance vers la civilisation : aussi les missionnaires leur ont-ils fait faire quelques progrès sous ce rapport. C'est aux soins de ceux-ci qu'ils doivent la fondation des deux principales villes qu'ils possèdent au bord de l'Orange : celle de *Hardcastle* a près de 900 habitans; *Klaarwater* ou *Criqua* en renferme 1200 : un mis

sionnaire anglais y a fondé une école d'enseignement mutuel. *Konnah*, *Kama*, *Kampbell* et *Kloofdorp*, sont des villages où résident aussi des missionnaires protestans. Les *Gonaquas* ou *Channaquas* forment une tribu qui se distingue des autres par une intelligence plus étendue.

Les *Boschimens* ou *Bosjesmans*, dont le nom signifie *hommes des bois*, et qui se donnent celui de *Saabs*, annoncent par leur couleur, leurs traits, leurs cheveux et d'autres caractères, une origine commune avec les Hottentots. Ces peuples sont au dernier point de dégradation où l'espèce humaine puisse descendre : « Un regard farouche, incertain et sinistre ; des traits confus, mous et insidieux ; un embarras visible dans toute leur manière d'être et d'agir, annoncent dès le premier abord la dépravation de leur âme. Leur excessive maigreur fait singulièrement ressortir dans leurs figures les caractères propres à la race hottentote. Pourtant, comparés avec leurs femmes, les hommes peuvent en quelque sorte passer pour beaux : celles-ci font vraiment horreur. » Après être devenues mères, elles acquièrent une obésité qui donne à la partie inférieure de leur corps une ampleur remarquable par sa difformité.

Munis la plupart du temps d'un arc, d'un carquois rempli de flèches, d'un bonnet, d'un ceinturon, de sandales de cuir, d'une toison de mouton, d'une calebasse ou d'une coque d'œuf d'autruche pour porter de l'eau, de deux ou trois nattes d'herbes qui, étendues sur des bâtons, forment leur tente, et quelquefois suivis de chiens barbets, ces êtres infortunés traînent l'existence la plus déplorable, en rôdant seuls, ou par petites bandes, dans les déserts arides qui s'étendent au nord de la colonie du Cap. Ils y vivent ordinairement de racines, de baies, d'œufs de fourmis, de sauterelles, de souris, de crapauds, de lézards, et du rebut de la chasse des colons. Cet état de dégradation est sans doute l'effet de l'horreur inexplicable que les Hottentots et les Cafres ont pour les Saabs. Ce sont en quelque sorte les Crétins de la Hottentotie ; ils sont même plus à plaindre encore, puisqu'ils sont sans cesse pourchassés par les tribus voisines : la vue seule d'un Saab met le Cafre ou le Hottentot en fureur.

La *Cafrerie* ou le *pays des Cafres* forme la plus grande contrée de la région australe. On lui donne une largeur moyenne de 225 lieues, sur une longueur de plus du double. On la divise en quatre parties principales : la *Cafrerie propre*, le pays des *Betjouanas*, celui des *Barrolous* et le *Monomotapa*.

La *Cafrerie propre*, contrée maritime plus connue sous le nom de *Côte de Natal*, s'étend le long de l'océan Indien depuis la grande rivière de la *Keyskamma* et la Hottentotie jusqu'à la baie de *Lagoa*, dans les établissemens portugais. La tribu qui se présente la première, en remontant la côte du sud au nord, est celle des *Koussas*. Leur pays est borné à l'est par la rivière que nous venons de nommer, à l'ouest par celle du *Poisson*, au sud par la mer, et au nord par une grande chaîne de montagnes. Les Koussas ont en général la taille haute et svelte, la tête belle, les formes régulières et la démarche assurée. La couleur de leur peau est d'un gris noirâtre. Leurs femmes sont petites, mais bien faites. Les deux sexes ont un goût passionné pour le tabac à fumer. Les *Hambounas*, au contraire, ne fument jamais : en revanche ils prennent beaucoup de tabac en poudre. Les *Tambouquis*, dont le véritable nom paraît être *Ma-Thimba*, sont remarquables par leur industrie : ils exploitent le fer, le cuivre et l'argent; ils en forment même un alliage dont ils fabriquent divers ornemens. Parmi les peuplades éloignées de la côte, on indique les *Abbatouanas*, qui habitent près des sources du *Mafumo*, et les *Madouanas*, voisins des *Hambounas*.

En remontant ce fleuve, on arrive chez les nombreuses tribus de la nation des *Betjouanas*. En entrant dans leur pays par le sud, on rencontre d'abord sur les rives du *Kruman* les *Matjapings*, dont le nombre est peu considérable. A 25 lieues plus au nord, sur la rivière de *Setabi*, se trouvent les *Mouroulongs*, qui forment une tribu de 10,000 individus. Le *Nouveau-Litakou*, où réside leur chef, renferme 5,000 habitans. Les *Matzaroquas*, à l'ouest, sur les bords inférieurs du Kruman, confinent avec les Hottentots-Dammaras. Au nord des Mouroulougs, sont les *Ouanketsis*, dont le roi réside à *Mélita*. Les *Thammahas*, peuplade fort nombreuse, occupent plusieurs villages; *Meribouhey*, leur capitale, renferme 800 habitans. La peuplade des *Khojas*, au nord des précédentes, est très-nombreuse, mais peu connue. A trois grandes journées au nord-est des Ouanketsis, sont fixés les *Moukhouronzis*. Les *Marouzis* ont pour chef-lieu la ville de *Kurrichane*, résidence de leur roi. Elle renferme 16,000 habitans qui passent pour être plus civilisés que la plupart des peuples voisins. Les *Machous*, qui se livrent à l'agriculture, ont pour chef-lieu une ville de *Muchou*, peuplée de 12,000 âmes. Enfin les *Macquinis*, la plus puissante, la plus nombreuse et la plus riche

tribu de la nation des Betjouanas, fournit aux peuples voisins du fer et du cuivre, et en fabrique différens objets qu'elle échange contre du bétail et de l'ivoire.

Ces diverses peuplades, bien qu'unies par le langage, les mœurs et les habitudes, sont soumises à des chefs qui se font souvent la guerre. Grands voyageurs, tous les Betjouanas se connaissent; les fils de bonne famille, et principalement ceux des chefs qui prétendent à la succession, sont même tenus de faire des courses lointaines pour former des liaisons d'amitié et des alliances utiles à leur tribu.

« Les Betjouanas ont une idée de l'âme, dont ils placent le siége dans le cœur : ils disent d'un homme honnête qu'il a le cœur blanc; ils associent de même les idées de méchant et de noir. La probité, la loyauté et la bravoure sont, chez eux, les premières vertus; mais les droits de propriété ne leur sont pas très-sacrés. Ils croient à un maître invisible de la nature, distributeur suprême des biens et des maux, qu'ils appellent *Mourimo*, mot analogue à *mourinna*, roi ou seigneur; le sentiment qu'ils éprouvent à son égard paraît être plus voisin de la crainte que de l'amour. Le grand-prêtre qui préside aux cérémonies religieuses, est le second personnage après le roi. Ces cérémonies sont principalement la circoncision des garçons et la consécration des bestiaux. »

Les *Barrolous* habitent à 10 journées de marche au nord des Betjouanas; leur territoire est arrosé par le Zambèze. Ils ont de grandes villes; ils savent exploiter le fer et le cuivre et en fabriquer des armes et différens ustensiles; ils sculptent avec art le bois et l'ivoire; leur sol est fertile et couvert d'une belle végétation.

Entre la Cafrerie propre et le pays des Barrolous, s'étend le *Monomotapa*, borné au nord par le Zambèze, et arrosé par la Manzora et les affluens de cette rivière. Ce pays abonde en riz, en maïs, en fruits, en bestiaux; il est cultivé le long des fleuves; mais le reste du terrain, quoique inculte, paraît fertile. Les forêts y sont peuplées d'éléphans, de rhinocéros, de zèbres, d'antilopes, de singes et de tigres. Les rivières coulent au milieu de sables aurifères; l'argent natif n'y est pas rare; les indigènes exploitent avec soin quelques mines de fer. Le Monomotapa formait jadis un empire considérable; mais il a perdu depuis long-temps deux de ses plus importantes provinces, le *Chicova* et le *Manica*. *Zimbaoé*, à 60 lieues de la mer, est la résidence de l'empereur : on la dit fort peuplée. On n'a que des renseignemens incertains sur les autres villes de ce pays.

Robustes et bien faits, les habitans de cet empire vont presque nus comme ceux de la côte occidentale; ils sont superstitieux et croient à la magie et aux enchantemens.

Le royaume de *Manica*, traversé par le *Cabrèze*, borné au nord-ouest par la *Manzara*, et à l'est par les monts *Lupata*, est un pays montagneux et froid, fréquemment exposé à d'effroyables orages. Le territoire en est fertile; il nourrit de nombreux bestiaux. Sa capitale est *Manica*, où se tient tous les ans une grande foire, dans laquelle on fait un commerce considérable d'or et d'ivoire.

Le *Chicova* s'étend le long du Zambèze, et borne au nord-ouest le Monomotapa. C'est un pays peu boisé, mais couvert d'immenses pâturages et de champs fertiles, que les laborieux naturels cultivent principalement en riz. Ils exploitent de riches mines d'argent, de cuivre et de fer, et fabriquent un acier dont ils font d'excellentes armes blanches. Ils excellaient, dit-on, dès le xe siècle dans ce genre d'industrie. *Chicova*, leur capitale, est située sur la rive droite du Zambèze : c'est une ville importante par son commerce, comme *Zumbo*, sur les bords supérieurs du même fleuve, l'est par sa fabrication de vaisselle d'or et d'argent.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

Description de l'Afrique. — Région orientale.

Bornée au sud par la région australe, à l'ouest par la centrale, au nord par celle du Nil et le golfe d'Aden, et à l'est par l'océan Indien, la *région orientale* comprend la capitainerie générale de Mozambique ou l'Afrique orientale portugaise, dont nous parlerons plus tard, et la côte de *Zanguebar*, celle d'*Ajan* et celle d'*Adel*. Cette région présente un

développement de plus de 1200 lieues de côtes.

Le cap *Delgado* détermine l'extrémité septentrionale de la Mozambique et l'extrémité méridionale du *Zanguebar*, qui finit au nord à la pointe basse où commence la côte d'Ajan. On ne possède aucun renseignement récent sur cette contrée; on sait seulement qu'elle est partagée entre plusieurs chefs indépendans, dont la plupart sont arabes. Visitons successivement, en commençant par le sud, les principaux États qu'elle renferme.

Le *royaume de Quiloa*, que l'on représente couvert de forêts impénétrables, à quelque distance de la côte, et peuplé sur les bords des rivières, principalement près de leur embouchure, est gouverné par un roi nègre dans la dépendance complète d'un visir maure qui y représente le cheikh de Zanzibar, vassal lui-même de l'iman de Mascatte en Arabie; il a pour chef-lieu *Quiloa*, située sur une petite île qui porte le même nom. Le nombre des habitans de l'île est de 3,000, ce qui laisse à penser que la ville elle-même n'est pas d'une grande importance.

L'État de *Mombaza* se réduit au territoire d'une île de ce nom, de 5 lieues de circuit, située à l'embouchure de deux rivières, et séparée de la terre ferme par un canal de 180 mètres de largeur, qui est à sec dans la marée basse. Cette île, dont l'intérieur est boisé et rempli d'animaux sauvages, abonde en miel et en cire, est pourvue de bons ports, et renferme trois villes ou bourgades, dont la principale, appelée *Mombaza*, conserve encore les ruines de sept petits forts que les Portugais y ont construits.

Le *Mélinde*, situé à l'embouchure du *Quilimanci*, forme un petit royaume gouverné par un chef d'origine arabe, quoique la population se compose de nègres indigènes. La ville de *Mélinde* est bien bâtie, et située dans une plaine couverte de jardins. Malgré les bas-fonds qui bordent la côte, son port reçoit un grand nombre de navires asiatiques, et fait un commerce important en or, en cuivre, en ivoire, qu'on y échange contre des soieries et des cotonnades.

Le pays de *Magadoxo*, le plus septentrional du Zanguebar, occupe, sur le bord de l'océan Indien, une longueur d'environ 80 lieues. Sa population est formée d'un mélange d'hommes blancs, olivâtres et noirs, qui ont adopté presque généralement l'idiome de leurs maîtres, les Arabes. Le roi paraît être de cette nation. « La capitale, qui porte le nom du pays, est une grande et belle ville, bâtie à peu de distance du bord de la mer. On y remarque un palais du roi, plusieurs mosquées, et des maisons de pierres peintes à fresque, avec des toits en forme de terrasse. Dans le lieu de sépulture de la famille royale, situé près de la ville, les tombeaux sont de marbre noir et blanc, et ornés chacun d'une coupole que surmonte une pyramide magnifique. Les urnes qui renferment les cendres des rois et des reines sont toutes en or, et entourées de lampes en même métal. »

Depuis la côte de Zanguebar jusqu'au cap Guardafui, la côte d'Ajan, dont l'intérieur est peu connu, ne présente à l'œil du navigateur qu'une masse aride de rochers et de sable. Vers le nord, on voit s'élever une contrée montagneuse qui produit de la myrrhe et d'autres aromates. En tournant autour du cap Guardafui, la côte se couvre d'une assez belle végétation. Tout le littoral est peuplé d'Arabes mahométans qui font le commerce d'or, d'ivoire et d'ambre gris. Des Nègres, adorateurs de fétiches, et plutôt chasseurs qu'agriculteurs, occupent l'intérieur de cette contrée, qui se divise en plusieurs petits États dont fait partie la république de *Brava*.

Zeïla, peu fréquentée par les Européens, est une des villes commerçantes de la côte d'Adel, que l'on pourrait appeler le *pays des Somanlis*. Ce peuple est une tribu d'Arabes mahométans, souvent en guerre avec les Abyssins, et livrés au commerce et à la navigation.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

Description de l'Afrique.—Archipel de Madagascar.

Les petites îles *Comores* et la grande *Madagascar* peuvent être considérées comme formant un archipel. Les premières sont au nombre de quatre : *Angazija* ou *Grande Comore*, *Anjouan* ou *Johanna*, *Mayotte* et *Moely* ou *Mouhilly* (1).

Angazija, la plus occidentale, éloignée de 53 lieues de la côte de Mozambique, est un assemblage imposant de montagnes dont les différens groupes ont leur base très-près des bords de la mer, et se réunissent tous en un sommet commun qui peut avoir 1200 à 1300 toises d'élévation. Elle n'a aucune rade, mais elle renferme plusieurs villages peuplés d'Arabes mahométans gouvernés par un cheyk qui prend le titre de sultan.

Mayotte, la plus orientale, est à 75 lieues de la côte occidentale de Madagascar. Elle est entourée de récifs et couverte de montagnes dont le point le plus élevé est le *Pic Valentin*. Les navires peuvent ancrer sur quelques parties de sa côte, mais ses habitans ne permettent à aucun Européen d'aborder leurs rivages; ils sont au nombre de 1500. Leur chef réside dans le village le plus considérable situé dans la partie la plus septentrionale de l'île.

Anjouan, dont les montagnes ont 500 ou 600 toises de hauteur, a sur les autres l'avantage de posséder plusieurs rades commodes. Son aspect est pittoresque; une riche végétation ombrage ses vallées et même les pics les plus élevés, qui tous offrent des traces de volcanisation. Ses habitans, qui paraissent être un mélange d'Arabes et de Cafres, sont actifs et industrieux. Ils sont au nombre de 20,000, répartis dans un grand nombre de villages, dont le principal est *Makhadou*, composé de 200 maisons renfermées dans une enceinte formée de murailles et de tours. Le chef qui y réside prend le titre de sultan.

Mouhilly, qui possède une bonne rade et un sol fertile, est peuplée d'Arabes qui y furent jetés par la tempête. Elle renferme deux villages principaux, l'un au nord et l'autre au sud; mais sa population, moins considérable qu'elle pourrait l'être, est fréquemment exposée aux attaques des pirates madecasses.

Abordons enfin *Madagascar*. Cette île, à 85 lieues de l'Afrique, dont elle est séparée par un bras de mer appelé *Canal de Mozambique*, a 350 lieues de longueur sur 110 dans sa plus grande largeur. Une double chaîne de montagnes, haute de 1200 à 1800 toises, la parcourt dans toute sa longueur, du nord au sud, et donne naissance à une multitude de rivières poissonneuses, sujettes à des débordemens périodiques. Ces montagnes renferment de l'étain, du plomb, du cuivre, et principalement du fer, dont les naturels exploitaient autrefois les mines. Leur constitution est en général granitique, mais dans leur partie occidentale on trouve des roches calcaires et des bancs de sel gemme. L'aspect général de l'île est des plus pittoresques; partout la végétation, favorisée par un climat varié, se montre vigoureuse : la vigne y prospère; la canne à sucre y vient naturellement; tout le littoral est riche en bois. La position de cette île, sa fertilité, l'élévation progressive de son terrain, les différentes modifications de l'air, qui y permettent la culture de tous les végétaux propres aux zônes chaudes et tempérées, la rendent un des points les plus importans du globe sous le rapport colonial et commercial (2).

Toute la population de Madagascar, que les uns évaluent à 1.600,000 individus, et d'autres à 4,000,000, se compose d'un grand nombre de nations et de plusieurs royaumes qui ont été récemment réunis sous le sceptre d'un roi conquérant appelé Radama, chef de

(1) Elles sont situées entre 11 degrés 20 minutes et 13 degrés 5 minutes de latitude méridionale, et entre 40 degrés 50 minutes et 43 degrés 10 minutes de longitude orientale.

(2) Elle est comprise entre 12 degrés et 25 degrés 45 minutes de latitude méridionale, et entre 41 degrés 20 minutes et 48 degrés 50 minutes de longitude orientale.

la nation des Ovas; mais comme la veuve de ce prince n'aura peut-être point l'autorité nécessaire pour retenir dans l'obéissance les peuples soumis par son mari, nous allons les examiner séparément avec leur territoire.

Le *pays des Ovas*, qui comprend l'intérieur de l'île, entre le 16e et le 19e parallèles, est un plateau élevé que l'on prétend être peuplé de 1,000,000 d'individus. De toutes les nations madecasses, celle des Ovas se rapproche le plus de nous par ses connaissances dans les arts. Ils exploitent différens métaux et les travaillent aussi bien que les Européens. Du reste, ils sont fourbes, traitres, rusés, et se vendent les uns les autres. *Emirne* ou *Tatane-Abrivou*, l'une des principales villes, semble avoir été pendant quelque temps leur capitale; *Tanna-Nariva*, le séjour du souverain, est, à différentes époques, le rendez-vous d'une multitude de marchands.

Le pays des *Antavarts* ou du *Tonnerre*, s'étend depuis le cap d'*Amb* jusqu'à *Manangoura* sur la côte orientale. Il comprend les grandes baies de *Vohemar* et d'*Antongil*, ainsi que l'île *Sainte-Marie*, en madecasse *Nossi-Ibrahim*, séparée de Madagascar par un détroit de 3 lieues. Il est bien cultivé et fertile, surtout en riz. Les Antavarts fabriquent des pagnes renommées dans le commerce, et font de fréquentes excursions dans les îles Comores pour y enlever des esclaves. Ils connaissent l'usage des armes à feu, et sont même des ennemis redoutables. *Teinting* est leur principale ville.

Les *Bestimessaras* ou *Betsimicaracs*, nation composée de quatre principales tribus, habitent la côte orientale, aux environs de la rade de *Foulepointe*. Ils sont gouvernés par un chef d'extraction blanche, et passent pour les plus beaux hommes de Madagascar.

Le pays des *Bétanimenes*, le plus peuplé et le plus fertile des territoires maritimes, au nord de la rivière d'*Andevourante*, et au sud des Bestimessaras, a pour chef-lieu *Tamatave*, résidence d'un chef qui se reconnait vassal du royaume des Ovas. Ce pays est le plus beau, le plus fertile et le mieux peuplé de ces deux bords de la mer, et ses habitans sont les plus doux et les plus sociables de l'île.

On représente les *Antaxines*, ou *peuples du sud*, comme pauvres et grossiers, sans industrie et sans commerce. Ce sont des Nègres aux cheveux crépus; ils sont tellement arriérés en civilisation, qu'ils négligent même la culture de leur pays, arrosé cependant par les plus belles rivières de Madagascar, le *Mangourou* et le *Mananzari*.

Les *Antambasses* s'étendent à l'extrémité sud-est de l'île, depuis la baie de Sainte-Luce jusqu'à l'extrémité de la vallée d'*Amboune*, sur un espace d'environ 25 lieues. *Siangourih* est leur capitale.

Dans l'intérieur de l'île on trouve les *Antambanivouls* ou *Ambanivoules*, c'est-à-dire les *habitans du pays des bambous*, peuple pasteur et cultivateur, moins corrompu que ceux de la côte. Les *Antsianaxes* demeurent depuis les sources du *Manangoura* jusqu'aux confins du pays des Antavarts. Ce sont des cultivateurs intelligens et des guerriers intrépides. Le pays de *Bezonzons* comprend 14 villages dans une vallée ceinte de hautes montagnes qui les séparent à l'est des Bétanimènes, à l'ouest des *Antancays*. Les habitans s'appliquent principalement à élever des bestiaux. Les Antancays ont, par les traits de leur figure, leur teint basané, leurs cheveux plats et rudes, leur stature basse, leur langage et leurs mœurs, beaucoup de rapports avec les Malais. Ils occupent à l'ouest des montagnes de Béfour une plaine longue de 80 lieues et large de 15. Leurs villages, placés sur les lieux élevés et sur les flancs des monts qui bordent leur plaine, sont défendus par des fortifications. Les *Andrantsayes*, à l'est des monts *Ambotismènes*, sont un peuple pasteur et grossier, qui achète la paix en offrant, comme tribut, des troupeaux à leurs ennemis les Ovas.

Sur les côtes méridionale et occidentale nous verrons encore d'autres peuples. Après la contrée des *Antanosses*, on trouve trois pays habités par les *Ampatres*, les *Mahafalles* et les *Caremboules*. Le premier est compris entre le cap *Sainte-Marie* et la rivière d'*Ongla*; le second s'étend entre les rivières de *Vato* et de *Machicore*; le troisième, depuis cette dernière jusqu'à celle de *Malambouve*. Ces trois pays sont peu cultivés, mais riches en bois et en pâturages. En remontant vers l'intérieur des terres, on trouve au nord des Mahafalles la peuplade des *Machicores*. Aux environs de la baie de Saint-Augustin, les *Buques*, dont le territoire est arrosé par le *Darmouth*, ont un roi qui réside à *Talcar*.

Toute la côte, depuis l'embouchure de l'*Youle* au sud, jusque vis-à-vis l'île de *Nossé* au nord, appartient au royaume des *Séclaves*, qui en plusieurs endroits s'étend dans l'intérieur jusqu'à la chaîne des montagnes centrales. Ce pays, rempli de plaines et de prairies, nourrit une quantité prodigieuse de bestiaux. Les terres, généralement d'une médiocre qualité, surtout le long de la côte, sont traversées par des routes singulières où veil-

lent des piquets de soldats. Les rivières manquent de poissons, mais les forêts abondent en gibier. *Bombetoc*, ville commerçante avec un port assez fréquenté par les peuples de la côte de Mozambique et de celle de Zanguebar, est la capitale de ce royaume. *Mouzangaye*, à l'embouchure de la *Matzamba*, est une ville de plus de 200,000 ames, dont le commerce, exploité presqu'exclusivement par les Arabes, est fort considérable : les Anglais y échangent des étoffes et des soieries contre de l'or et des écailles de tortue. Cette cité renferme des mosquées, des maisons d'éducation et des ouvriers en tous genres. Les *Séclaves* ont sous leur dépendance plusieurs chefs de tribus, dont l'un des plus importans possède *Ancouala*, port assez fréquenté, à 60 lieues de Mouzangaye, vis-à-vis l'île de Nossé. Ce peuple, courbé sous le despotisme, est moins belliqueux que les Madecasses orientaux, dont il partage les idées religieuses et morales.

A l'exception des Ovas, des Antancayes et des Séclaves, la plupart des nations madecasses vivent dans une sorte de liberté turbulente. « Ils ne reconnaissent d'autorité suprême que dans les *Cabares* ou assemblées publiques ; c'est là que se décident les affaires publiques et que se jugent les procès. Les discours qui y sont prononcés brillent souvent d'une éloquence naturelle et énergique. Chez plusieurs tribus on reconnaît des classes héréditaires dont les priviléges ne sont pas bien déterminés. Les *voadrisi* sont les seigneurs suzerains indigènes, subjugués dans quelques cantons par les Arabes. Les *lohavohits* sont des seigneurs qui commandent dans leurs villages. Les *oudzoa* forment le peuple. Il y a en outre de nombreux esclaves. Comme dans les îles de la mer du Sud, le droit de tuer certains animaux et de manger certaines viandes est réservé aux classes supérieures.

« Les déplorables superstitions auxquelles le Madecasse est livré sont mêlées avec quelques notions empruntées des Arabes sur de bons et de mauvais anges. Les prêtres, appelés *ombias*, s'occupent de médecine, de sorcellerie, et possèdent quelques livres en langue madecasse écrits en caractères arabes. On ne parle d'aucune cérémonie qui puisse être considérée comme faisant partie d'un culte public. »

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

Description de l'Afrique. — Possessions et établissemens des Arabes, des Européens et des Anglo-Américains dans les îles de l'Afrique et sur ce continent.

Madagascar et les îles Comores nous ont paru former un groupe fort important et renfermer une population africaine trop considérable pour ne pas mériter un chapitre spécial. Dans celui que nous commençons et qui terminera la description de l'Afrique, nous n'avons plus qu'à examiner que des contrées et des îles soumises à une population étrangère à ce continent. Les *possessions arabes* se placeront en première ligne, parce que le peuple arabe exerce, par son voisinage de l'Afrique, une influence marquée sur les mœurs d'une grande partie de la population africaine. Cependant nous ne comprenons parmi les possessions arabes que celles de l'iman de Mascate. Partout où la nation arabe vit dans l'indépendance, nous l'avons considérée comme identifiée avec celle de l'Afrique; le royaume de Quiloa, dans la partie méridionale du Zanguebar, n'étant soumis, à l'égard de l'iman de Mascate, qu'au simple paiement d'un tribut annuel, nous n'avons pas cru devoir le réserver pour figurer parmi les possessions arabes. Celles-ci donc se réduisent, selon nous, à la souveraineté qu'exerce cet iman sur le îles de Socotora, d'Abd-al-Curia, de Pemba et de Zanzibar.

Socotora, située à environ 40 lieues du cap Guardafui, a 30 à 40 lieues de longueur sur 8 à 10 de largeur [1]. Entourée au nord-est par une chaîne de montagnes nues et coupées à pic, traversée au centre par une autre chaîne

[1] Elle est par 12 degrés 30 minutes de latitude septentrionale, et par 51 degrés 31 minutes de longitude orientale.

plus élevée, elle offre l'aspect d'une terre aride presqu'entièrement dépourvue d'eau et de végétation; cependant quelques vallées abritées des vents se garnissent de dattiers, d'aloës et d'autres plantes. Les voyageurs y distinguent quatre classes d'habitans : les Arabes, dominateurs de l'île; leurs sujets, ou esclaves musulmans; les *Bédiognes*, anciens habitans relégués dans les montagnes, et qui professent la doctrine des chrétiens jacobites; enfin, une tribu sauvage qui, cachée dans les bois, vit sans vêtemens et sans maisons. Socotora est abordable dans une partie de la côte septentrionale, où se trouve une baie qui porte le nom de *Tamarida*, l'une de ses principales villes; mais son port est loin d'être sûr. Les autres cités sont : *Zako*, habitée par les Maures, *Calenzer* à l'ouest, et *Béni* à l'orient.

Abd-al-Curia est une petite île située entre Socotora et le continent, trop peu importante pour mériter une description. *Pemba*, à 15 lieues de la côte de Zanguebar, a 14 lieues de longueur sur 4 à 5 de largeur [1]. Cette île est fertile en riz et en grains. Elle est partagée entre l'iman de Mascate, le cheikh de Mombaza sur le continent, et un chef indigène.

Zanzibar, deux fois plus grande que la précédente, possède un port excellent; ses villes sont ornées de mosquées. On porte le nombre de ses habitans à 60,000, dont 300 Arabes, et les autres de race mixte. Le cheikh auquel ils sont soumis se reconnait vassal de l'iman de Mascate.

Les *possessions françaises* en Afrique se partagent en trois classes : celle de la côte de *Barbarie*, celle de la *Sénégambie*, et celle des *îles de l'océan Indien*.

Les établissemens de la France dans l'État d'Alger consistaient, avant l'année 1830, en une étendue de côtes désignées sous le nom de *Concessions d'Afrique*, et qu'elle avait acquises des Arabes dès l'année 1750, moyennant quelques redevances. *La Cale*, petite ville de 400 habitans, pour la plupart Corses ou du midi de la France, avec un port et une forteresse, était, dans la province de Constantine, le principal comptoir de la colonie française, destinée principalement à protéger la pêche du corail, lorsqu'en 1828 le dey d'Alger fit raser les travaux qui défendaient cet établissement. Ce fut le premier des griefs qui amenèrent la rupture entre le dey et la France. Celle-ci vengea d'une manière éclatante les insultes du chef barbaresque. Aujourd'hui tout le royaume d'Alger soumis, doit être considéré comme la plus importante colonie que la France possède en Afrique.

La France possède dans la Sénégambie l'île *Saint-Louis* et divers comptoirs. Cette île est formée par le Sénégal, à 3 lieues de son embouchure dans l'Atlantique. Elle a 2,300 mètres de longueur du nord au sud, et une largeur de 180 [1]. Elle est basse et sablonneuse, mais des défrichemens en ont rendu le séjour plus sain qu'il ne l'était jadis. On y voit la ville de *Saint-Louis*, capitale de toutes les possessions françaises dans cette partie de l'Afrique, et qui offre un excellent mouillage aux navires. C'est le siége d'un tribunal de première instance et d'un conseil d'appel qui juge en dernier ressort. Elle est la résidence d'un préfet apostolique, d'un sous-commissaire de marine, d'un capitaine de port et d'un ingénieur des ponts et chaussées. Cette ville présente de loin un aspect imposant : un fort et quelques batteries contribuent à sa défense, mais son intérieur est triste et mesquin. Avant l'incendie qui en 1827 en dévora plus d'un tiers, elle renfermait 217 maisons en briques et 177 cases en paille. L'hôtel du gouvernement, les casernes, l'hôpital et l'église sont ses principaux édifices. Les magasins de commerce appartenant aux particuliers sont au nombre de 572; la population totale est de 6,000 ames. Elle possède une société d'agriculture, un conseil de santé, une école gratuite pour les garçons et une pour les filles, ainsi qu'un beau jardin botanique fondé en 1822. Les petites îles voisines, appelées *Babaghé*, *Safal* et *Ghiber*, divers établissemens sur le fleuve, tels que *Kamou*, le fort *Saint-Charles*, *Faf*, *Bakel*, village de 1200 habitans, *Dagana*, qui en renferme à peu près autant, et les *Escales* ou lieux de marchés pour la gomme, et la partie des côtes qui s'étend depuis la baie d'*Iof*, voisine du Cap-Vert, jusqu'au Cap-Blanc, dépendent de l'arrondissement de Saint-Louis. Celui de *Gorée* comprend l'île de ce nom, ainsi que toute la côte depuis la baie d'Iof jusqu'à l'embouchure de la Gambie. L'île de *Gorée*, au sud du Cap-Vert, dont elle n'est séparée que par le détroit de *Dacar*, est formée d'un rocher nu, dont la longueur du nord au sud est de 880 mètres, et la largeur moyenne de 215 [2]. La ville du même nom en occupe

[1] Elle est située par 5 degrés 27 minutes de latitude méridionale, et 37 degrés 6 minutes 30 secondes de longitude orientale.

[1] Elle est située par 16 degrés 2 minutes de latitude septentrionale, et par 18 degrés 53 minutes de longitude occidentale.

[2] Elle est située par 14 degrés 40 minutes 10 secondes de latitude septentrionale, et 19 degrés 45 minutes de longitude occidentale.

plus des deux tiers et est défendue par le fort *Saint-Michel*, placé au nord sur un rocher. Ses rues sont étroites mais bien alignées et d'une grande propreté. Son principal édifice est une caserne qui peut contenir 300 hommes. Sa rade, défendue par le fort Saint-François, est spacieuse et belle; mais depuis le mois d'août jusqu'à celui de novembre, elle est exposée aux vents du sud-ouest et à de grandes tempêtes. La population de la ville et des environs est d'environ 6,000 ames.

Dans l'océan Indien les possessions françaises ne consistent plus, depuis que l'Angleterre s'est emparée de l'Ile-de-France, de celle de Rodriguez et des Seychelles, que dans les îles de *Bourbon* et de *Sainte-Marie*, et dans les comptoirs de Madagascar.

L'*île de Bourbon*, la plus grande des *Mascareignes*, qui doivent ce nom au navigateur portugais Don Mascarenhas, qui en fit la découverte en 1545, s'appela dès cette époque l'île de *Mascareigne*. Mais en 1649, Flacourt, qui s'en empara au nom du roi de France, substitua à ce nom celui de *Bourbon*. Sous le régime républicain elle reçut celui d'*île de la Réunion*, qui, sous le gouvernement consulaire, fut remplacé par celui d'*île Bonaparte*. Les Anglais, qui s'en étaient emparés en 1810, la restituèrent en vertu du traité de Paris. Cette île, qui semble composée de deux montagnes volcaniques, dont l'origine, dit Bory de Saint-Vincent, remonte sans doute à deux époques éloignées l'une de l'autre, a 17 lieues de longueur sur 12 dans sa plus grande largeur [1]. Dans la partie méridionale, la plus petite, les feux souterrains exercent encore leurs ravages. Dans celle du nord les éruptions volcaniques qui l'ont jadis bouleversée ne se font plus ressentir : des espèces de bassins ou de vallons; des rivières rapides cernées par des remparts perpendiculaires; des monticules jetés dans ces vallons dont ils embrassent le cours; des prismes basaltiques souvent disposés, comme dans l'île de Staffa, en colonnes régulières; des couches de laves les plus variées, des fissures profondes, des indices d'un fracassement général, tout rappelle d'anciennes et terribles révolutions physiques.

Les récifs rendent dangereux les abords de cette île. Trois montagnes y rivalisent en élévation : ce sont *le Volcan*, le *Brûlé de Saint-Paul*, dont les deux cimes portent le nom de *Grand* et de *Petit Bernard*, et le *Piton de Neige*, qui surpasse cependant les deux autres et qui atteint 1800 toises. Le climat de Bourbon est délicieux et passe pour le plus sain de l'univers. Des ouragans terribles y causent souvent de grands ravages, mais les fièvres endémiques y sont pour ainsi dire inconnues. *Saint-Denis*, le chef-lieu de l'île, situé au pied d'une montagne à peu de distance de la mer, est bâti en bois, avec élégance et régularité. Ses rues ne sont point pavées, mais elles sont droites, et quelques-unes même sont plantées de beaux arbres. On y voit une église, un collége, des casernes, et un vaste jardin botanique riche en végétaux précieux. La population de cette ville, qui fait un commerce assez important, et dont la rade est plutôt défendue par les difficultés qu'offre la côte que par sa redoute et ses batteries, s'élève à 10,000 habitans. Celle de l'île entière est de 83,000, composée de 17,000 blancs, de 6,000 affranchis et de 60,000 nègres esclaves.

La colonie française de Madagascar comprend trois comptoirs : l'un à *Tamatave* et l'autre à *Foulepointe*, village du pays des Bestimessaras; le troisième au *Fort-Dauphin*, qui avait été détruit par les Madecasses, et qui en 1819 fut réparé et replacé sous la protection du pavillon français. Cette ville est située sur la côte méridionale de l'île, dans le pays des Antambasses. A 3 lieues de la côte orientale de Madagascar, vis-à-vis les bouches du Manangouré, se trouve une île d'environ 10 lieues de longueur sur deux de largeur. M. Fortuné-Albrand s'y établit en 1820 avec un seul compagnon; il y planta toutes les productions coloniales et toutes les plantes d'Europe qui peuvent prospérer sous le climat africain; en 1822, une expédition française se fixa dans cette colonie naissante et fonda le bourg de *Port-Louis*, qui en devint le chef-lieu. Telle fut l'origine d'un établissement qui aujourd'hui paraît réunir toutes les chances de prospérité. La colonie de Madagascar est d'un grand intérêt pour nos relations avec l'île Bourbon, à laquelle elle fournit des provisions de bouche. Le gouvernement français entretient une faible garnison au Fort-Dauphin, et dans l'île de *Sainte-Marie* une compagnie d'ouvriers de marine forte de 37 hommes, ainsi qu'un détachement de cinq hommes du bataillon de l'île Bourbon. En 1823, les dépenses de cette petite colonie s'élevaient à 84,000 fr. et les recettes à 160,000 fr. Tels sont les établissemens que la France possède en Afrique.

Les possessions anglaises méritent, par leur

[1] Elle est entre 20 degrés 50 minutes et 21 degrés 24 minutes de latitude méridionale, et entre 52 degrés 56 minutes et 53 degrés 35 minutes de longitude orientale.

importance, de plus grands détails. Nous commencerons par la plus méridionale, celle du *cap de Bonne Espérance*. Cette colonie, sur une superficie qui dépasse de 3,000 lieues carrées celle de la Grande-Bretagne, renferme une population de plus de 130,000 ames, composée de 32,000 Nègres, de 29,000 Hottentots, et de 59,000 blancs qui descendent d'Allemands, de Français, d'Anglais, et surtout de Hollandais, parce que ceux-ci furent les fondateurs de cette colonie dont l'Angleterre s'empara en 1795, qu'elle rendit à la Hollande en vertu du traité d'Amiens, et dont elle devint définitivement maîtresse en 1806. Les traités de 1815 légitimèrent cette usurpation. La colonie du Cap occupe un territoire borné au nord par la *Hottentotie indépendante*, à l'est par la Cafrerie, au sud et à l'ouest par l'Océan. Elle est en quelque sorte le noyau des possessions Anglaises en Afrique. D'après les renseignemens les plus récens, elle forme deux gouvernemens : celui du *Cap* et celui de *Uitenhagen*, subdivisés en 9 districts.

La ville du *Cap*, chef-lieu de la colonie, s'étend au pied des montagnes de *la Table* et du *Lion*, sur l'isthme sablonneux d'une presqu'île formée par la baie de False et celle de la table. Celle-ci est profonde, mais la mer y est souvent mauvaise et le mouillage peu sûr; les vaisseaux n'y viennent que depuis septembre jusqu'à la mi-avril; ils relâchent le reste de l'année à la baie de False, où ils sont à l'abri des vents du nord-ouest. Celle-ci devient à son tour dangereuse, lorsque dans la saison opposée les vents soufflent du sud-est; de sorte que le Cap, placé entre deux baies et deux océans, n'a pas de véritable port. Toutes les rues sont coupées à angles droits; et dans une d'elles seulement, un canal rappelle un peu la Hollande. Les maisons bâties en pierres ou en briques sont ornées de statues et terminées en terrasses. Les édifices ont peu d'apparence; l'hôtel du gouverneur général ne fait pas même exception. La ville possède une bibliothèque publique, une ménagerie et un jardin botanique. Sa population était, en 1824, de près de 19,000 habitans, dont plus d'un tiers esclaves. Ses environs sont parsemés de charmantes maisons de campagne, où se retirent, pendant les grandes chaleurs, les habitans les plus riches. On y remarque cinq vignobles estimés dont le plus renommé est celui de *Constance*, gros village qui s'enrichit par la vente de ses vins.

Les autres villes de la colonie sont : *Simonstadt*, importante par ses beaux chantiers sur la baie de False; *Stallenbrokh*, chef-lieu de district; *Guadenthalberg*, la principale mission des frères Moraves en Afrique; *Uitenhagen*, chef-lieu du gouvernement; et *Bathurst*, bâtie au confluent de Bathurst et de la Kowiec.

Les Anglais possèdent aussi plusieurs établissemens dans la Guinée et la Sénégambie. Ainsi nous trouvons les forts d'*Apollonia* et d'*Amanahea* dans la royaume de ce nom; celui de *Dixeove* et le comptoir de *Smonda*, dans le royaume d'Achanti; le fort de *Commendo*, depuis long-temps en ruine, dans le royaume de ce nom; *cap Corse* ou *Coast Castle*, ville de 8,000 ames sur la côte d'Or; *Animaboe*, peuplé de 4,000 habitans, station importante de la même contrée; *Cormantine* ou *Amsterdam*, dans le Fanti, à 6 lieues à l'est du cap Corse, et plus loin dans le même pays les forts de *Vinebah* et de *Tantumquerry*; celui de *James*, dans le royaume d'Aura, et celui de *William*, à Juda, dans le royaume de ce nom, sur la *côte des Esclaves*.

L'importance de la colonie de *Sierra-Leone*, qui date de l'an 1787, est connue. *Freetown*, qui s'élève en amphithéâtre sur le bord de la Sierra-Leone, en est la capitale. Ses rues sont larges et droites, ses casernes sont belles, son port est un des plus beaux de l'Afrique, sa population est de 6,000 habitans; mais ce qui la distingue des autres établissemens anglais, c'est le but de sa fondation : elle est destinée à répandre la civilisation chez les habitans de cette partie de l'Afrique; destination qui s'accomplit chaque jour. Elle possède cinq écoles d'enseignement mutuel, un théâtre, et publie un journal politique. *Regenstown* est ensuite la plus importante de la colonie. Aux environs du cap Mesurado, *Kingstown*, fondé en 1809, au pied de la montagne de Leicester, est un comptoir qui acquiert tous les jours plus d'importance.

Dans la Sénégambie, les Anglais possèdent l'île Sainte-Marie, près de l'embouchure de la Gambie. Elle n'a qu'une lieue et demie de long, et renferme la petite ville de *Bathurst*, peuplée de 1000 à 1200 habitans. Leurs autres possessions dans la même contrée sont : *Vingtain* et *Jonkakonda*, sur la rive droite, et à 90 lieues de l'embouchure de la Gambi, dans le royaume d'*Yani*. C'est une petite ville dont le commerce est fort actif. Ils ont encore un comptoir dans le même royaume au village de *Pisania*, à 45 lieues à l'est de Bathurst.

Quatre îles africaines dans l'océan Atlantique servent de station aux vaisseaux anglais. La plus importante par son étendue est la petite île de *Fernando-Po*, dans le golfe de *Biafra*, à 15 lieues des côtes de la Guinée

septentrionale. Cette île, haute, boisée et fertile, qui porte le nom d'un Portugais qui la découvrit en 1741, est devenue, depuis l'année 1828, une colonie anglaise qui paraît devoir acquérir un jour une assez grande importance. Elle a 8 lieues de long sur 4 de large; le *fort Clarence*, construit depuis peu, forme une ville qui compte déjà plus de 1000 habitans.

L'île de l'*Ascension*, rocher volcanique que l'on croyait dépourvu d'eau, et qui n'était connu des navigateurs que par l'immense quantité de tortues qui viennent se reposer sur ses rivages couverts de laves et de scories, est devenue par les Anglais, qui y ont découvert une source, une petite colonie défendue par un fort, et un lieu de relâche pour leurs vaisseaux.

A 330 lieues au sud-est de celle-ci, les yeux se portent avec intérêt sur une île célèbre pour avoir, au mépris du droit des gens, servi de prison et de tombeau au plus grand homme des temps modernes dont les cendres attendent une sépulture plus digne de lui, au sein de la France sa patrie. Elle a près de 4 lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur 2 lieues et demie de largeur du nord au sud. Son origine volcanique se décèle non seulement par les basaltes, les laves et les scories dont elle est composée, mais encore par la forme arrondie des mamelons qui dominent ses profondes vallées. Vue de quelques lieues en mer, elle paraît être un immense rocher battu de tous côtés par les flots; mais ses sommets et ses vallées sont couverts de plantes qui offrent partout la plus brillante verdure. Cependant l'aspect de celle-ci est triste et monotone; il n'y croît naturellement qu'une vingtaine d'espèces, telles que la fougère arborescente, quelques gommiers et beaucoup d'aloès et d'ébéniers. L'oranger, le palmier, le grenadier, le figuier, l'olivier et la vigne, ainsi que plusieurs autres végétaux utiles qui y sont encore trop rares, y ont été importés. L'île appartenait à la Compagnie anglaise des Indes, lorsqu'en 1815 le gouvernement anglais en fit l'acquisition pour y enfermer Napoléon. Cet illustre captif y arriva à la fin de novembre de la même année. Il y mourut le 5 mai 1821. De *Longwood*, maison qui lui servit d'habitation, on aperçoit un petit vallon dont le fond est occupé par quelques saules au pied desquels venait quelquefois rêver celui qui, relégué sur cette terre, semblait avoir, pendant 15 ans, trouvé le monde trop petit pour sa puissance et sa renommée. C'est près de ces saules que se trouve son tombeau. La montagne l'entoure de tous côtés en forme de fer à cheval, comme pour indiquer que ses cendres doivent rester captives dans ce lieu. On y descend par un sentier bordé de géranium. L'enceinte, de 30 pieds de diamètre, couverte de gazon et fermée par une balustrade en fer, protége le dernier asile de Napoléon [1]. Un vétéran dont la maison s'élève à quelques pas de là, en est le fidèle gardien.

Nous avons sous les yeux la relation récente de quelques voyageurs anglais sur leur excursion dans l'île de *Sainte-Hélène*; nous en extrairons un passage qui peut donner une idée de la maison, ou plutôt de la prison de Napoléon. « Nous partîmes au galop pour Longwood, situé à un mille et demi plus loin; nous traversâmes, avant d'y arriver, un bouquet d'arbres d'un aspect aussi triste que le sol aride qui les portait, et nous descendîmes à l'entrée de la salle de billard. La maison consiste en un rez-de-chaussée très-bas; les pièces dont elle se compose, sont étroites, sombres, humides; leur aspect n'était guère plus riant quand elles étaient meublées et que l'Empereur y résidait. Aujourd'hui la maison est complètement dévastée. La chambre où le grand homme rendit le dernier soupir n'est plus qu'une grange; son cabinet de repos, un grenier; cette bibliothèque où il passait presque toutes ses heures, où il dictait les mémoires immortels qu'il a légués à l'univers, est convertie en volière; sa chambre à coucher et les deux pavillons de ses fidèles aides-de-camp, Gourgaud et Montholon, ne sont plus que des étables. Je montai à la soupente où couchait le jeune Las-Cases : on peut à peine s'y tenir debout. Comment s'étonner que Napoléon se soit plaint avec amertume des indignes traitemens qu'il avait à subir? La maison qu'on lui donna pour résidence est si affreuse que, malgré les souvenirs imposans qui s'y rattachent, on ne l'a jugée bonne qu'à servir de magasin!.... Le jardin où Napoléon venait se promener existe encore; à cela près,

[1] Cette grille, haute de 6 pieds, longue de 14 et large de 9, entoure une pierre funéraire formée de 3 morceaux de marbre, sans aucune inscription; elle recouvre la cave sépulcrale. Celle-ci est également formée en marbre, et pénètre à 8 pieds dans la profondeur du sol. Le cercueil de Napoléon y est placé sur 4 tréteaux. Il est composé de quatre bières : la première, ou l'extérieure, est en acajou; elle porte une inscription dans laquelle on donne au grand homme le titre de général des Français; la seconde est en plomb, la troisième en fer-blanc, et la quatrième en acajou. Outre le corps de Napoléon, cette dernière renferme son uniforme, son chapeau, et l'épée qu'il portait à la bataille d'Austerlitz.

ne reste à Longwood aucune trace de sa résidence. »

C'est au sud-ouest du tombeau de Napoléon que s'élève, à peu de distance, le *Pic de Diane*, le plus haut sommet de l'île : il a 2,468 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. *Jamestown*, sur la côte septentrionale, est la seule ville et le seul port de Sainte-Hélène. De bonnes fortifications en défendent les approches. Le port, situé au fond d'un rocher, est étroit, mais sûr. Pour arriver à la principale porte de la ville, on passe par un chemin couvert taillé dans le roc, et par un escalier. La ville ne consiste qu'en une centaine de maisons blanchies et couvertes en tuiles rouges. Ce qu'elle renferme de plus remarquable, c'est l'hôtel du gouverneur, vaste et bien bâti, dans lequel on voit un beau cabinet d'histoire naturelle, le jardin botanique et l'hôpital. Plus loin, dans la vallée qu'occupe cette cité, se trouvent les casernes, construites pour une garnison de 1500 hommes. L'île tout entière renferme environ 5,000 individus, parmi lesquels on compte 3,000 esclaves [1].

La plus méridionale des stations anglaises dans les îles africaines de l'océan Atlantique est celle de *Tristan d'Acunha*, la plus grande du groupe de ce nom [2]. Ce groupe est composé de quatre îles : la principale montre de loin son piton élevé de 8,326 pieds, revêtu de verdure jusqu'à la moitié de sa hauteur, et couvert de neige pendant plusieurs mois de l'année. Sa position, la salubrité de son climat, la limpidité de ses sources, la sûreté de son port, font de cette île un point important pour les navigateurs qui se dirigent vers la Nouvelle-Hollande.

Dans l'océan Indien, la principale possession anglaise est *l'Ile-de-France*, jadis le centre de la navigation française dans les Indes orientales : c'était de ses ports et de ses rades que s'élançaient ces infatigables corsaires, la terreur de l'opulent Anglais. Conquise en 1810 par l'Angleterre, celle-ci lui a imposé le nom de *Mauritius*, comme pour rappeler aux habitans qu'ils doivent oublier leur origine française et renoncer à leur langue maternelle. Cette île, moins fertile et moins étendue que celle de Bourbon, a 14 lieues de longueur sur 8 dans sa plus grande largeur [3]. Suivant *Bory de Saint-Vincent* [1], les récifs en rendent l'abord généralement dangereux; son sol va toujours en s'élevant depuis la côte; le milieu de l'île est un coteau boisé, de 200 à 250 toises d'élévation : au centre de ce plateau une montagne conique se termine en pointe, que sa situation a fait nommer *Piton du milieu*, et qui a 302 toises d'élévation. Parmi les autres sommités, celle de la *Rivière-Noire* a 424 toises; celle de *Pieter-Both* porte sur son sommet conique une masse semblable à un bonnet, et qui en apparence menace de sa chute les environs. De la cime du *Pouce* on distingue au nord des îles volcaniques qui semblent appartenir à un cratère sous-marin. Entre ces rochers et la montagne s'étend une plaine basse, unie, où l'on ne trouve que quelques fragmens de laves qui ont appartenu à d'antiques courans; tout le reste est calcaire : ce ne sont que des madrépores, et des coquilles formées autrefois au fond des mers.

Le *Port-Louis* ou *Port Nord-Ouest*, résidence du gouverneur général de tous les établissemens anglais dans l'océan Indien, est une ville qui, sous l'administration française, renfermait environ 6,000 habitans, et qui est parvenue à un tel degré de prospérité qu'on lui en donne aujourd'hui 25,000, dont un tiers est composé de blancs. Ses maisons, presque toutes en bois, sont construites avec élégance et forment des rues bien alignées. L'hôtel du gouverneur, bâti dans un style moitié asiatique et moitié européen; la salle de spectacle, dont le péristyle rappelle celui de l'Odéon à Paris; l'église paroissiale et les casernes, sont ses principales constructions. Son port est garni de beaux quais. *Port-Bourbon*, qui passe pour la seconde ville de l'île, n'est qu'une simple bourgade. L'île tout entière paraît renfermer 9,000 habitans.

Les autres îles qui appartiennent au même gouvernement, sont *Rodriguès*, jadis habitée par un nombre considérable de crabes, aujourd'hui peuplée de 123 habitans qui possèdent un bon port; *Chagos* ou *Diégo-Garcia*, formant un groupe avec quelques îlots et renfermant près de 300 habitans; *Agaléga*, autre îlot où vivent 200 individus; et les deux groupes de *Seychelles* et des *Amirantes*. Dans les Seychelles on remarque deux îles plus importantes que les 28 autres. *Mahé* est la plus grande : elle a six lieues de long sur une et

[1] La position de Jamestown est par 15 degrés 55 minutes de latitude méridionale, et par 8 degrés 9 minutes de longitude occidentale.

[2] Elle est située par 37 degrés 6 minutes 9 secondes de latitude méridionale, et par 14 degrés 12 secondes de longitude occidentale.

[3] Sa position astronomique est entre 19 degrés 58 minutes et 20 degrés 31 minutes de latitude méridionale, et entre 54 degrés 56 minutes et 56 degrés 26 minutes de longitude orientale.

[1] *Voyages dans les quatre principales îles des mers d'Afrique*. Tome I.

demie de large [1]. Elle est composée de montagnes escarpées couvertes de bois. Elle renferme 300 habitans et une petite ville du même nom. *Praslin*, qui vient ensuite, a 400 habitans. Elle produit en grande quantité le cocotier de mer, arbre singulier de la famille des palmiers, connu des botanistes sous le nom de *Borassus flabelliformis*, dont la tige, qui atteint depuis 50 jusqu'à 100 pieds, sert pour la construction des maisons; les feuilles, pour écrire avec un stylet, et dont le fruit produit la liqueur connue sous le nom de vin de palmier. Les douze îlots qui composent le groupe des Amirantes sont peu peuplés, mais ils sont très-fréquentés pendant la saison de la pêche des tortues.

Le port de *Louguez*, sur la côte nord-est de l'île de Madagascar, dans le pays des Antavarts, paraît appartenir aux Anglais.

Passons maintenant aux *possessions des Portugais* en Afrique. Le portugal, si peu important comme État européen, est une puissance du second ordre par le nombre et l'étendue de ses établissemens en Afrique. Ils se divisent en 5 gouvernemens, que nous allons visiter. Celui de *Madère* comprend le groupe d'îles de ce nom dans l'océan Atlantique, à l'ouest des côtes occidentales de la Barbarie [2]. Il se compose de deux principales îles et de plusieurs îlots. *Madère*, la plus importante, a 13 lieues de long sur 5 de large. Ses côtes sont fort élevées et d'un abord difficile; ses deux seules rades sont même mauvaises, surtout en hiver. Son sol montueux s'élève de toutes parts vers une chaîne de montagnes, dont le sommet, haut de 914 toises, s'appelle le *Pic Ruivo*. On remarque à la cime de celui-ci un enfoncement qui paraît être un ancien cratère, à en juger par les laves qu'on y voit disséminées. Une autre cime, appelée *Torinhas*, a 860 toises de hauteur. Ces montagnes sont entrecoupées par un grand nombre de vallées étroites, fertiles et bien cultivées, d'où se précipitent en cascades pittoresques un grand nombre de cours d'eau. L'abondance des bois dont l'île était jadis couverte, lui a valu le nom de *Madeira*, qui signifie *bois de construction*. Pour en faciliter le défrichement on y mit le feu, qui dura, dit-on, sept années. On y trouve encore des forêts composées de châtaigners et de noyers, mais qui ne s'étendent que sur les flancs supérieurs des montagnes; plus haut croissent des pins, mais les dernières sommités ne présentent plus que des arbustes rabougris. Dans le reste de l'île on trouve aussi des cèdres, des cyprès, du bois de fer, et plusieurs espèces de lauriers, parmi lesquels on distingue le *Laurus indica*, qui donne l'acajou de Madère. La culture y produit une canne à sucre fort estimée, et des ceps dont les vins sont renommés, au nombre desquels on cite celui de *Malvoisie*, qui provient de plants apportés primitivement de Candie. La récolte moyenne de tous ces vins est d'environ 26,000 pipes: plus des deux tiers sont exportés. D'après un dernier recensement, la population de l'île, que l'on divise en deux capitaineries et en 42 paroisses, serait de 99,000 habitans. *Funchal* et *Maxico* sont les deux chefs-lieux de capitaineries. La première de ces villes a le titre de capitale de l'île; elle s'étend sur la côte méridionale au fond d'une baie formée de deux promontoires de roches volcaniques. Elle est défendue du côté de la mer par quatre forts; sa population est de 15,000 ames. *Maxico*, sur une anse du même nom, n'est qu'un bourg de 2,000 habitans.

L'île de *Porto-Santo*, qui doit son nom à la sécurité qu'offre son port sur la côte méridionale, où l'on voit un bourg du même nom, est peuplée de 6,000 ames. Le sol de cette île est montagneux : on y remarque des dépôts de sables et de grès favorables à la culture de la vigne, et des dépôts de tuf d'origine volcanique qui fournit de bonnes récoltes en céréales.

Quelques géographes ont proposé de considérer les *îles Açores* comme appartenant à l'Europe; cependant les motifs qu'on a allégués pour les réunir à cette partie du monde sont loin d'être généralement admis. Nous les considérons donc ici comme des îles africaines [1].

L'archipel des Açores forme trois groupes: celui du sud-est comprend *Sainte-Marie*, *Saint-Michel* et les *Formigues*; celui du milieu se compose de *Terceira*, *Gracioza*, *Saint-George*, *Fayal et Pico*. Dans celui du

[1] Latitude méridionale, 4 degrés 40 minutes; longitude orientale, 53 degrés 15 minutes.

[2] Entre 32 degrés 33 minutes de latitude septentrionale, et entre 18 degrés 35 minutes et 19 degrés 42 minutes de longitude occidentale.

[1] Dans le *Précis de la Géographie universelle*, (1826, t. VI, p. 4), on peut lire ce passage : « Nous avons déjà fait voir que les îles Canaries, Madère et les Açores, pouvant être considérées comme une continuation sous-marine de la chaîne du mont Atlas, appartiennent physiquement à l'Afrique. » Ne pourrait-on point ajouter que ces trois groupes d'îles dépendent d'une même chaîne volcanique, et que, d'après ces considérations, il est difficile de les séparer pour rattacher les Açores à l'Europe?

nord-ouest se trouvent *Florès* et *Corvo* [1].

Saint-Michel ou *San Miguel* est la plus grande. De hautes montagnes la bordent à l'est et à l'ouest; vers le centre, elles prennent des formes coniques; toutes portent des traces d'éruptions volcaniques, dont la dernière date de 1652. Sa principale ville est *Ponta-Delgada*, peuplée de 12,000 ames : *Ribeira-Grande* n'en a que 6,000.

Sainte-Marie, la plus méridionale et l'une des plus petites de ces îles, n'a que 6,000 habitans ; *Porto* et *Villa-de-Santa-Maria* en sont les principales villes. Au nord-est de cette île, et à la distance de quelques milles, se trouvent les *Formigues*, groupe d'îlots et de rochers habités.

Terceira élève perpendiculairement au-dessus des flots des côtes presque inaccessibles. Le Danois Hebbe rapporte qu'il s'y forma en 1761, un volcan redoutable. Le sol y est d'une extrême fertilité; le vin du pays est médiocre; mais on y récolte une grande quantité de froment. Elle renferme environ 30,000 individus. *Angra*, sa capitale, est fortifiée; son port est fréquenté par les vaisseaux qui se rendent au Brésil; mais il n'est sûr que pendant la belle saison.

L'*île de Saint-George*, peuplée de 10,000 ames, a plus de 9 lieues de longueur sur environ 2 de largeur; son sol est haut sans être montueux; le meilleur ancrage qu'elle offre est *Avila de Vélas*. Le 1er mai 1800, à 3 lieues de cette ville, le sol s'ouvrit avec un bruit épouvantable, et il se forma au milieu des champs en culture un énorme cratère qui, en moins de deux jours, vomit une si grande quantité de scories et de ponces, qu'elles couvrirent entièrement le sol. Ce cratère a 3,500 pieds d'élévation; les éruptions durèrent jusqu'au 11 mai, et pendant ce temps il se forma quinze autres petits cratères.

L'*île Graciosa*, l'une des plus petites, renferme environ 8,000 habitans : *Santa-Cruz* est son chef-lieu. L'aspect enchanteur des trois montagnes qu'elle présente lorsqu'on la voit du sud-ouest, la prodigieuse fertilité de son sol et la salubrité de son climat, lui ont valu le nom qu'elle porte.

Fayal, la plus occidentale du groupe central, reçut dans l'origine le nom de *Fayas*, qui signifie *hêtre*, parce que cet arbre y dominait lorsque les Portugais s'y établirent. Des montagnes de 3,000 pieds de hauteur qui l'environnent presque entièrement forment au milieu une vallée profonde, dont le centre est occupé par un petit lac que l'on regarde comme l'affaissement d'un ancien volcan. Son sol est si fertile qu'on y fait souvent deux fois la moisson du froment et du maïs. Sa population est de 22,000 habitans; *La Horta*, son chef-lieu, qui en renferme environ 4,000, est bâti en amphithéâtre sur une baie spacieuse qui offre un assez bon mouillage.

Pico, près de Fayal, est la plus grande des Açores après Saint-Michel; elle n'a cependant que 24,000 habitans dispersés dans des villages et des hameaux. Sa partie occidentale ne présente qu'un amas de montagnes surmontées par le *Pico*, ancien volcan élevé de 12,000 toises, et dont le cratère jette continuellement de la fumée. La partie orientale est basse, unie et fertile. Le vin forme la plus grande richesse de l'île : on en récolte environ 20,000 pipes, années communes.

L'*île de Florès*, la plus orientale des Açores, est escarpée sur ses côtes, montueuse dans l'intérieur, et arrosée par des ruisseaux limpides qui forment plusieurs belles cascades. Exempte de volcans et de tremblemens de terre, elle est, en revanche, exposée à des vents violens qui détruisent souvent l'espérance du cultivateur. On y compte 14,000 habitans, la plupart occupés de la fabrication d'étoffes de laine et de la pêche. *Lagens*, son chef-lieu, renferme 15,000 ames.

Corvo, la plus petite de ces îles et la plus septentrionale, est rarement visitée par les étrangers. Elle a deux petits ports et ne contient que 700 habitans : le chef-lieu est *Nossa-senhora-do-Rosario*.

Le gouvernement du *Cap-Vert* comprend l'archipel de ce nom et plusieurs petites villes sur la côte de Sénégambie, telles que *Cachéo*, à l'embouchure du *Santo-Domingo*, ville de 5,000 habitans, qui fait un commerce assez considérable; *Farim*, *Géba* et *Zinghicor*, sur la même rivière; enfin, *Bissao*, sur une petite île du même nom renfermant 8,000 ames.

L'archipel du *Cap-Vert* comprend dix îles principales [1]; la plus grande est *Sant-Iago*, dont l'aspect rebute l'œil par l'image de l'aridité : on dirait qu'elle sort d'un incendie. La ville de *Porto-Praya*, où abordent les navigateurs, est formée de deux rangées d'humbles maisons rustiques, mêlées de quelques cabanes encore plus misérables; le plus bel édi-

[1] Elles sont situées entre 36 degrés 56 minutes et 39 degrés 44 minutes de latitude septentrionale, et entre 27 degrés 14 minutes et 33 degrés 32 minutes de longitude occidentale.

[1] Entre le 14e degré 45 minutes et 17 degrés 20 minutes de latitude septentrionale, et entre le 24e degré 55 minutes et le 27e degré 30 minutes de longitude occidentale.

fice est la prison. Ce chef-lieu renferme 1200 habitans. *Sant-Iago* est la plus grande, mais ses édifices et ses maisons tombent en ruine; *Ribeira-Grande*, résidence de l'évêque, est une misérable cité de 200 habitans. *Mayo*, riche en salines, en bestiaux et en coton; l'île de *Fuego* ou *du Feu*, qui, malgré son volcan actif, produit de bons fruits, et *Brava* ou *Saint-Jean*, qui donne un excellent vin et du salpêtre, forment, avec celle de Sant-Iago, une chaîne dirigée de l'est à l'ouest. L'île *Boa-Vista* ou *Bonne-Vue*, qui produit du sel, du coton et de l'indigo, se prolonge du nord au sud avec l'île du *Sel* ou *do Sal*. Les quatre autres îles forment une autre chaîne. *Saint-Nicolas* ou *San-Nicoláo*, île montueuse mais fertile, renferme une ville de *Ribeira-Brava* avec un port et 3,600 habitans; *Santa-Lusia* ou *Sainte-Lucie*, élevée et boisée, n'est peuplée que de bœufs, de chèvres et d'ânes; *Saint-Vincent*, qui possède une rade, est riche en bois et en tortues; *Sant-Antonio*, remarquable par l'élévation de son pic, contient environ 6,000 ames.

Deux îles situées dans le golfe de Guinée forment un gouvernement qui porte leurs noms. Celle *de Principe* ou *du Prince* [1], longue de 4 lieues et large de 2, arrosée par un grand nombre de ruisseaux, couverte de bois et d'arbres fruitiers, renferme environ 4,000 habitans, et une petite ville appelée *Sant-Antonio*, qui n'en compte que 1000. A 25 lieues au sud-ouest, preque sous l'équateur, est l'île de *San-Thomé* trois fois plus grande que la précédente [2]. Sa partie septentrionale est couverte de hautes montagnes terminées en pointes qu'enveloppent toujours des nuages. Son étonnante fertilité rachète les inconvéniens d'un climat qui provoque dans les vallons des brouillards épais et fétides. *San-Thomé* ou *Panoasan*, son chef-lieu, possède une bonne rade et renferme 3,000 habitans.

Le gouvernement d'*Angola* se compose de deux royaumes d'*Angola* et de *Benguela*, et de quelques dépendances sur le territoire de Congo et d'autres États voisins. *Loanda San Paolo*, sur une baie dans laquelle le Bengo a son embouchure, est la résidence du gouverneur général et d'un évêque. On y compte environ 12,000 individus. Son commerce est assez considérable. Ses habitans les plus riches ont des maisons de campagne sur les bords du Bengo, de la Denda et du Coenza, ainsi que dans l'île de *Laonda*, qui s'élève près de la côte vis-à-vis de la ville.

Le royaume de *Benguela*, dans lequel les Portugais ne permettent pas aux autres Européens de fonder des établissemens, est borné au nord par ceux d'Angola et de Matamba; ses forêts et ses montagnes renferment un grand nombre d'antilopes, de zèbres, d'éléphans et de rhinocéros que poursuivent les naturels appelés *Jagas*. Sa capitale est *Saint-Philippe de Benguela*, sur le bord de la mer, au fond d'une baie commode et sûre et à 85 lieues au sud de Saint-Paul de Loanda. Les autres établissemens qui dépendent du gouvernement, sont : le fort *Caconda*, dans le Benguela, celui de *San-Jose-de-Encoche*, sur la *Baca*, dans le Congo; celui d'*Ambaca*, sur *la Lucala*; et ceux de *Pedras-Pungo*, *Andango*, *Cambanca*, *Massogano* et *Machima*, sur le Coanza, dans le royaume d'Angola.

Les Portugais n'ont point encore renoncé aux droits qu'ils prétendent avoir sur les territoires de *Cabinde*, ville située à l'embouchure du Zaïre, dans le royaume de *En-Goyo*, dont elle est la capitale, et de *Malemba*, ville du royaume de Cacongo. Ils ont aussi une loge à *Whidah*, dans le royaume de Dahomey.

Le gouvernement de *Mozambique* comprend toute la côte de ce nom et celle de *Sofala*, c'est-à-dire tout l'espace compris entre la baie de *Lagoa* et le cap *Delgado*. Il s'étend jusqu'aux monts Lupata, et même au-delà de cette longue chaîne. Cette grande étendue de côtes présente partout des récifs dangereux entremêlés de nombreux îlots. Ce gouvernement a pour capitale la ville maritime de *Mozambique*, située sur un îlot de ce nom, à l'entrée de la baie de *Mossoril*, séparé du continent par un canal d'une lieue de largeur. Cette cité est assez bien bâtie; on y remarque le palais du gouverneur, l'hôtel-de-ville et le tribunal des finances. Sa population est de 3,000 individus; cependant quelques voyageurs la portent au triple de ce nombre. L'agréable village de *Mossoril* ou *Mesuril*, où l'on remarque une belle maison de plaisance du gouverneur et de nombreuses maisons de campagne, est maintenant plus peuplé que Mozambique, dont il est peu éloigné.

Les autres lieux que nous devons encore citer dans cette partie de l'Afrique portugaise, sont : dans la baie de Lagoa, *Laurenzo-Marquez*, misérable village de l'Afrique australe; *Sofala*, réunion de petites huttes, défendue par un fort près de l'embouchure du Sofala; *Tette*, petite ville sur la rive droite du Zambèze; *Quilimane*, autre petite ville qui porte

[1] Par 1 degré 24 minutes de latitude septentrionale et 5 degrés 8 minutes de longitude occidentale.

[2] Par 27 degrés de latitude septentrionale et 4 degrés 28 minutes de longitude occidentale.

le nom de la plus septentrionale des branches de ce fleuve. Les autres forts de la côte ne méritent pas d'être nommés.

Les principaux peuples du gouvernement de Mozambique sont : les *Muzimbes*, les *Mondjous* et les *Macouas*. Les peuples les plus puissans qui paient tribut aux Portugais, sont ceux des districts de *Sercima* et de *Quintangone*.

Les *possessions espagnoles* en Afrique se composent de quelques forteresses dans l'empire de Maroc, et de l'archipel des Canaries. Les forteresses dont nous voulons parler sont appelées *presidios* en espagnol, et servent de lieu de déportation pour les criminels. Le plus important de ces établissemens est *Ceuta*, ville de 6,000 ames, qui occupe une presqu'île à l'extrémité orientale du détroit de Gibraltar. Une citadelle en défend l'approche. C'est le siége d'un évêché suffragant de celui de Séville. Le mauvais abri qu'offre son port est la principale cause du peu d'importance de son commerce. *Alhucémas*, à 18 lieues à l'ouest du cap *Tres-Forcas*, est bâti sur un îlot qui offre un mouillage pour les chebecs espagnols. *Peñon-de-Velez*, sur un rocher près des côtes de Fez, à 24 lieues sud-est de Ceuta, est une petite ville défendue par une forteresse construite avec beaucoup d'art. Enfin, *Melilla*, bâtie sur une péninsule unie au continent par un isthme de rochers, est entourée de fortifications importantes, et possède un petit port. Sa population, y compris celle des autres *presidios* que nous venons de nommer, est de 2,500 individus, y compris les exilés.

Quittons ces tristes établissemens, où l'homme dont le cœur généreux a palpité en rêvant le bonheur et la liberté de son pays est confondu avec les plus vils criminels, et visitons ces célèbres îles *Fortunées*, connues aujourd'hui sous le nom de *Canaries*.

Les principales, et les seules qui soient habitées, sont au nombre de sept [1]. *Lancerote* commence la chaîne à l'est. Dépouillée de ses forêts, elle éprouve, comme le continent voisin, des sécheresses destructives; cependant elle exporte du blé, de l'orge et des légumes. La vigne y croît avec force dans les cendres volcaniques. Cette île possède les deux meilleurs ports de l'archipel; elle renferme trente lieux habités, qui forment 8 paroisses et contiennent 16,000 habitans. *Téguis* en est le chef-lieu.

[1] Elles sont situées entre 27 degrés 39 minutes et 29 degrés 26 minutes de latitude septentrionale, et entre 15 degrés 40 minutes et 20 degrés 30 minutes de longitude occidentale.

Fortaventura n'offre qu'une continuation du sol de Lancerote; *Santa-Maria-de-Betencuria*, son chef-lieu, conserve le nom de Bethencourt, le premier conquérant moderne des Canaries.

Les quatre îles de *Palma*, *Gomere*, *Ténériffe* et *Canaries*, forment une chaîne de montagnes très-élevées qui se dirigent de l'est à l'ouest. Le sol de *Palma* est montueux, coupé de ravins et rempli de cavernes; c'est un amas de déjections volcaniques dont le centre est occupé par un cratère ouvert du côté du sud, et élevé de 2,164 pieds. On y connaît trois principaux pics, dont le plus important a 7,160 pieds de hauteur. *Santa-Cruz-de-las-Palmas*, son chef-lieu, possède un bon port.

Gomere est une petite île très-fertile et bien arrosée, dont les montagnes, formées de granites et de schistes, sont couvertes de forêts et entrecoupées de vallées délicieuses. Sa population est de 8,000 ames, et son chef-lieu est *Saint-Sébastien*.

Ténériffe est la plus peuplée et la plus grande de tout l'archipel. Les montagnes d'origine ignée qui composent sa masse s'élèvent généralement à 600 toises. C'est dans sa partie méridionale que se trouve le fameux pic de *Teyde*, dont l'élévation est de 1904 toises. Le cratère qui se trouve à son sommet lance de temps à autre de la fumée. Au pied de ce mont ignivome s'étend une des plus belles contrées du monde; les coteaux, cultivés en plusieurs endroits avec autant de soin qu'un jardin, produisent les fruits les plus délicieux et les vins les plus exquis : on en récolte annuellement plus de 20,000 pipes. « Les villes de Ténériffe, auberges des navigateurs, ont été vingt fois décrites avec plus de soin que celles de plusieurs contrées européennes. *Santa-Cruz*, qui en est la principale, et qui compte 10,000 habitans, est le siége du gouvernement des Canaries. *Laguna*, ancienne capitale de l'île, vante son climat délicieux, et *Orotava* rivalise avec les plus beaux sites du monde. Dans le jardin botanique établi près de cette ville les végétaux de l'ancien et du nouveau monde entremêlent leurs feuillages. » Laguna passe pour avoir 8,000 habitans, et Orotava 11,000, en y comprenant ceux de son port, nommé *Puerto-de-la-Paz*.

Canarie, douée d'une grande fertilité, arrosée par des ruisseaux limpides, et jouissant d'un climat presque tempéré, serait la plus importante de cet archipel si elle avait une meilleure rade, et si toutes ses terres étaient également bien cultivées. Elle produit du maïs, du blé, de l'orge, du vin, du beurre, des olives et de la soie. *Palmas* est le siége

des autorités ecclésiastiques et du tribunal supérieur de cet archipel. Le village de *Gualdar* se compose de grottes taillées dans les rochers par les anciens indigènes, appelés *Guanches*, peuple dont on ignore l'origine.

L'*Ile de Fer*, appelée *Hierro* en espagnol, est d'une origine volcanique, et la plus occidentale comme la plus méridionale des Canaries. Elle doit sa célébrité à l'ancien usage adopté jusque dans ces derniers temps par les géographes, de la choisir comme le point par lequel passait leur premier méridien. Elle n'a qu'un petit nombre de sources; mais l'humidité du sol est entretenue par de fréquens brouillards. *Valverde*, son chef-lieu, est une ville de 5,000 habitans.

Depuis qu'elle n'a plus le Cap de Bonne-Espérance, la *Hollande* ne possède plus en Afrique que des établissemens de peu d'importance. Nous nous bornerons à en faire l'énumération, en indiquant les royaumes indépendans sur le territoire desquels ils sont situés. Dans le royaume d'Ahanta, les Hollandais n'ont que des forts : celui d'*Anthony* ou d'*Axim*, sur le cap des Trois-Pointes; celui d'*Hollandia*, à quelques lieues du précédent et aujourd'hui presque abandonné; et dans les environs de *Succondy* le *Fort-Orange*, et ceux d'*Akhouna*, de *Taccorary* et de *Saint-Sébastien*. La contrée appelée *Fanti*, dans la Guinée septentrionale, renferme cinq autres comptoirs hollandais; *Elmina* ou *Saint-George-de-la-Mine* est une ville fortifiée dont la population est évaluée à 15,000 ames; *Nassau*, *Vredenbourg*, près de la petite *Commendo*, *Seniah* et *Apam* ou *Leydsaamheyde*, ne sont que de petites forteresses ou des stations fortifiées. Dans le royaume d'Inkran ils possèdent aussi *Crève-Cœur*; mais cet établissement est presque en ruine aujourd'hui.

Les *possessions Danoises* rivalisent avec celles des Anglais par les progrès qu'elles font faire à la civilisation des peuplades africaines soumises à leur influence. Le siége du gouverneur général des colonies danoises est *Christiansbourg*, dans le royaume d'Inkran; ce comptoir comprend 8,000 habitans. *Nimbo*, *Téma*, et d'autres petits établissemens sont situés dans le même pays. Dans le royaume d'Adampie, ils possèdent le fort *Friedensbourg*, près de la ville de *Ningo*; celui de *Kienigstein*, sur le *Rio-Volta*; et à l'embouchure de cette rivière, une station dans la bourgade d'*Ada*. Enfin, dans le pays de *Kerrapay*, qui fait partie de la Guinée septentrionale, ils ont encore le *fort de Prinzenstein* ou de *Pottibra*, près de la ville de *Quitta*.

Le gouvernement *anglo-américain*, mû par la plus louable philantropie, fonda en 1821, sur la côte des *Graines* dans la Guinée septentrionale, et près du cap Mesurado, au bord du fleuve de ce nom, une colonie, qu'il appela *Liberia*, nom qui fut choisi pour indiquer que, nouvelle terre de la liberté, elle ne devait point renfermer d'esclaves. Cet établissement eut à lutter contre les attaques des différens peuples voisins qui s'étaient ligués pour le détruire. La persévérance des fondateurs a triomphé de tous les obstacles; aujourd'hui *Monrovia*, chef-lieu de cette colonie, possède un port assez fréquenté, une population d'un millier d'habitans, et plusieurs écoles. Il serait à désirer pour la civilisation que l'exemple des États-Unis fût imité par les gouvernemens de l'Europe capables de comprendre l'idée généreuse qui a présidé à la fondation de cette colonie.

Nous ferons observer, en terminant ce chapitre, que nous n'avons point donné le tableau des *possessions ottomanes* en Afrique, parce qu'il faudrait y comprendre l'Égypte et les États de l'Afrique septentrionale soumis à la Turquie, États dont nous avons donné la description.

CHAPITRE QUATRE-VINGTIÈME.

Description de l'Amérique. — Notions générales. — Ses limites. — Ses dimensions. — Mers. — Golfes. — Caps. — Iles. — Montagnes. — Volcans. — Fleuves. — Lacs. — Température. — Végétaux. — Animaux. — Peuples indigènes.

La configuration du nouveau continent offre au premier coup-d'œil des caractères qui le distinguent totalement de la grande île voisine que forment l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Borné au nord par l'océan Glacial arctique, à l'est par l'Atlantique, au sud par l'océan Austral, à l'ouest par l'océan Pacifique et par la mer et le détroit de Béring, qui le séparent

e l'Asie, il est découpé au nord par de rges détroits et par de vastes baies qui mé- tent le nom de mers : telles sont celles *Hudson*, de *Baffin*, et la *mer Polaire*. Cette ernière est même d'autant plus remarquable, u'elle sépare les parties septentrionales de e continent, d'une terre qui jusque dans ces erniers temps passait pour en faire partie, t qui est connue sous le nom de *Groenland*. u sud, un détroit de 10 lieues dans sa oyenne largeur le sépare d'un archipel connu ous le nom de *Terre-de-Feu*. Entre ces deux oints extrêmes l'Amérique présente une gure alongée, profondément découpée sur e côté oriental, de telle sorte qu'elle forme eux grandes péninsules liées ensemble par n long isthme, tandis que le côté opposé 'offre que quelques dentelures, dont une eule est d'une grande profondeur : c'est la *ier Vermeille*, ou le *golfe de Californie*.

Considérée comme l'une des cinq parties lu monde, l'Amérique est la plus grande de outes; considérée comme continent, sa su- erficie est à peu près égale à la moitié de 'ancien. Sa longueur du nord au sud est d'en- iron 3,200 lieues; sa partie septentrionale a ,550 de longueur sur 1,350 dans sa plus rande largeur; mais elle diminue en se diri- geant vers le sud : sous le 30e parallèle elle n'a plus que 650 lieues, sous le 20e 230, et ous le 10e 100; enfin sous le 8e l'isthme de Panama n'a plus que 13 lieues de largeur. Sa partie méridionale a 1650 lieues de longueur; a figure triangulaire lui donne, sous le 5e parallèle méridional, 1,100 lieues de lar- geur, sous le 30e 420, et sous le 54e 84 lieues.

Les profondes échancrures qui forment les mers et les golfes du nouveau continent mé- ritent de fixer l'attention. Au nord, nous avons déjà nommé la *mer Polaire*, que l'on pourrait appeler, à l'exemple de M. Balbi, *Méditerranée arctique*. Elle communique avec deux enfoncemens appelés la *mer de Baffin* et la *mer d'Hudson*, qui communiquent à leur tour avec l'océan Atlantique. Entre l'île de Terre-Neuve et le continent s'étend le *golfe de Saint-Laurent*. Entre l'Amérique septen- trionale et l'Amérique méridionale se trouve resserrée, à l'est par les Antilles, et à l'ouest par la langue de terre qui se termine à l'isthme de Panama, la *Méditerranée colom- bienne*, divisée en deux mers, celle des *An- tilles*, et celle du *Mexique*, improprement appelée *golfe*. Sur les côtes orientales de l'A- mérique méridionale, deux grands fleuves, l'*Amazone* et le *Rio-de-la-Plata*, ont leurs em- bouchures dans deux enfoncemens qu'on ne doit pas non plus passer sous silence. Sur la côte occidentale nous avons à citer le golfe de Panama; nous avons signalé le *golfe* ou plutôt la *mer de Californie* : cet enfoncement mé- rite aussi bien la dénomination de mer que l'Adriatique. Citons aussi vers le 60e parallèle le golfe connu sous le nom d'*entrée de Cook*. Dans la *mer de Béring*, que l'on pourrait considérer comme une *méditerranée*, on re- marque deux golfes profonds : celui de *Bristol* ou de *Kamichatzkaïa*, et plus au nord celui de *Norton*. L'océan Glacial arctique nous montre le golfe de *Kotzebue*, et dans la mer Polaire ceux de *Mackensie* et de *George IV*. Dans la *mer des Antilles* on remarque trois golfes, dont le plus important est celui de *Honduras* : les deux autres sont celui de *Darien* et celui de *Maracaïbo*.

Les détroits remarquables sont ceux que nous allons nommer, en commençant par le nord : celui de *Lancaster et de Barrow*, qui communique de la mer de Baffin dans l'océan Arctique, d'après les dernières explorations des Anglais; celui de la *Furie et de l'Hécla*, qui, passant entre les îles *Melville* et *Cock- burn*, conduit de la Méditerranée arctique au même océan; ceux de *Cumberland*, de *For- bisher* et d'*Hudson*, qui forment la commu- nication entre la mer de ce nom et la Méditer- ranée arctique; celui de *Davis*, qui mène de cette mer à celle de Baffin; celui de *Belle-Ile*, formé par la côte du Labrador et celle de Terre-Neuve; le nouveau canal de *Bahama*, entre les îles et les bancs de sable de ce nom, et la côte orientale de la Floride; le détroit de *Magellan*, entre la pointe méridionale de l'Amérique et l'archipel de la Terre-de-Feu; celui de *Béring*, entre l'ancien et le nouveau continent; enfin celui de *Kénaïskoï*, entre l'île de Kadiak et la presqu'île d'Alaska.

Parmi les caps les plus importans que les diverses parties de l'Amérique avancent au sein des mers, nous citerons le cap *Farewell*, à l'extrémité méridionale du Groenland; le cap *Chidley*, sur la côte occidentale de cette terre; le cap *Charles*, dans le Labrador; le cap *Cod*, dans le Massachusets; le cap *Henri*, à l'entrée de la baie de Chesapeak; le cap *Agi*, à l'extrémité de la Floride; le cap *Cato- che*, à celle du Yucatan; la *pointe de la Péna*, vis-à-vis l'île de la Trinité; le cap *Saint- Antoine*, à l'embouchure de la Plata; le cap de *Las Virgines*, à l'entrée orientale, et le cap *Victoria*, à l'entrée occidentale du dé- troit de Magellan; la pointe *Mala*, à l'entrée du golfe de Panama; le cap *Saint-Lucas*, à l'extrémité de la Californie; le cap *Newen- ham*, à l'entrée du golfe de Kamichatzkaïa; et le cap *Rodney*, à l'entrée du détroit de Béring.

La plupart des caps que nous venons de nommer forment l'extrémité des principales presqu'îles : nous ne croyons pas cependant devoir nous dispenser de citer celles-ci. La plus septentrionale est celle de *Melville*, dans la mer Polaire; la *Nouvelle-Écosse* s'étend à l'est du Nouveau-Brunswick; la *Floride* forme l'extrémité méridionale des États-Unis. Entre la mer des Antilles et celle du Mexique s'étend la presqu'île de *Yucatan;* dans l'océan Pacifique nous trouverons celle de *Tres-Montes*, que nous ne citons que comme l'une des plus importantes de l'Amérique méridionale. La *Californie* surpasse en longueur toutes celles que nous venons de citer. Celle d'*Alaska* est moins alongée, mais beaucoup plus étroite; elle se rattache à celle des *Tchougaches :* celle des *Tchoutktchis* est située entre le golfe de Norton et l'entrée de Kotzebue.

Les montagnes du continent américain peuvent se diviser en cinq systèmes, dont deux appartiennent à l'Amérique septentrionale, et trois à l'Amérique méridionale.

1° Le *système Orégo-Mexicain*, commençant à l'extrémité la plus septentrionale de l'Amérique, et se terminant vers le golfe de Darien, se divise en deux groupes : le *groupe occidental*, comprenant la *Cordillère du Nouveau-Cornouailles* et celle de la *Californie;* le *groupe oriental,* comprenant les monts *Orégon* ou *montagnes Rocheuses*, les monts *Ozarks*, la *Cordillère du Nouveau-Mexique*, celle de *Durango,* celle d'*Oaxaca* et de *Mexico,* celles de *Guatimala*, de *Veragua* et de *Costa-Rica.*

2° Le *système Alléghanyen* est formé de plusieurs chaînes réunies comme un seul groupe.

3° Le *système Ando-Péruvien* pourrait être considéré comme formé de quatre groupes, qui seraient, à proprement parler, les quatre grandes divisions adoptées par M. de Humboldt : 1° les *Cordillères de la Nouvelle-Grenade;* 2° les *Andes du Pérou;* 3° les *Andes du Chili et du Potosi;* 4° les *Andes Patagoniques*. Les nœuds ou points de jonction de chacune de ces divisions déterminent la limite naturelle de chaque groupe.

4° Le *système Parimien* se compose de plusieurs chaînes, dont la plus importante est la *Sierra-Parime.*

5° Le *système Brésilien* s'étend sur le côté oriental de l'Amérique, depuis le 4e degré de latitude méridionale jusqu'à l'embouchure du Rio-de-la-Plata [1].

[1] Voyez l'article MONTAGNES dans l'*Encyclopédie moderne*, et l'article SYSTÈME DE MONTAGNES, dans l'*Encyclopédie méthodique.*

Esquissons la constitution géognostique de ces montagnes. Les nombreuses observations du major Long ont fait connaître celle de l'Amérique septentrionale. Le mont *Saint-Élie*, dont la cime volcanique est couverte de neige, forme un des points les plus septentrionaux de la longue chaîne granitique qui borde les côtes occidentales de l'océan Pacifique jusqu'à la pointe de Californie, et qui, par une chaîne transversale, se rattache aux montagnes Rocheuses. Les *montagnes Rocheuses* appartiennent aux différentes formations de la série prozoïque, c'est-à-dire aux terrains primordiaux. Le calcaire s'y montre rarement; le granite seul et les roches qui l'accompagnent paraissent y dominer. Depuis le cours de la rivière de la Paix, sous le 56e parallèle, jusqu'à Missouri, on a peu examiné la constitution physique de ces montagnes ; il est cependant probable que dans cette région on retrouve les mêmes roches que dans celles qui lui succèdent au sud. A partir des montagnes Noires s'étend, vers l'Orient et le midi, un immense désert dont le diamètre moyen est de plus de 200 lieues; toute sa surface est couverte d'un sable granitique. Sur le revers opposé des montagnes Rocheuses, on traverse un désert presqu'aussi considérable, juqu'au pied des montagnes de la Nouvelle-Californie. Près de l'embouchure de la *rivière Plate*, qui porte ses eaux au Missouri, on remarque des roches calcaires en couches horizontales qui vont se rattacher à la chaîne des monts Ozarks. Au sud de la rivière de l'Arkansas, le désert n'offre plus que des sables fins qui forment de petites buttes ondulées, comme si ce terrain avait été occupé jadis par les eaux d'un lac immense. Les collines de grès micacé et de poudingues qui s'élèvent au bas des montagnes Rocheuses, sont séparées des masses granitiques par une zone de roches micacées dont les couches sont fort inclinées. Les grès de ces collines renferment des animaux marins et des plantes. Plus on s'approche des montagnes Rocheuses, plus ces grès deviennent ferrugineux, ils sont couverts de dépôts argileux et schisteux dans lesquels on trouve souvent de la houille. Près des sources de la rivière Canadienne on reconnaît un grand nombre de roches d'origine ignée, qui forment des buttes et des collines; les grès argileux qui les environnent contiennent des lits de gypse et de selgemme. Le plateau qui unit l'extrémité méridionale des montagnes Rocheuses avec les monts Ozarks, est composé aussi de roches primordiales.

On retrouve dans ces dernières montagnes

des grès micacés et des roches quarzeuses alternant avec des calcaires de transition, c'est-à-dire appartenant aux *terrains de sédiment infra-inférieurs*, sillonnés par des filons plombifères. Un calcaire moins ancien succède à ces roches dont la série repose sur le granite, que l'on aperçoit çà et là dans quelques endroits.

La triple chaîne de l'*Alléghany*, qui s'étend du sud-ouest au nord-est, depuis le 43e parallèle jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, offre, à partir de son extrémité méridionale, une longue suite de montagnes de grès qui se termine à une région de schistes ardoisiers et de marnes bleues, à laquelle succèdent, jusque vers le fleuve Saint-Laurent, diverses roches granitiques. Entre le 41e et le 42e parallèles, on remarque sur plusieurs points de la chaîne des masses basaltiques et d'autres produits ignés. Les dépôts que supportent celles-ci sont en couches inclinées d'environ 45 degrés. Les roches appartenant aux *terrains de sédiment inférieurs*, tels que les gypses, les calcaires et les grès houillers, forment une zone qui s'étend jusqu'aux environs du lac Michigan. Les pentes qui se dirigent des monts Alléghanys vers l'océan Atlantique et le golfe du Mexique, ainsi que les terrains que traverse le Mississipi depuis sa réunion avec le Missouri, sont couverts de dépôts d'alluvion et de transport.

La richesse minérale des État-Unis est considérable. Il existe des mines de fer importantes dans le New-Hampshire et dans le Massachusets : cet État possède aussi des mines de cuivre et d'étain ; des filons de fer, de cuivre et de plomb se montrent sur les bords du Connecticut; l'État de ce nom et celui de New-York possèdent, outre ces métaux, quelques gissemens de cobalt et des couches de houille, ainsi que plusieurs sources minérales devenues célèbres; des bancs houillers occupent de grands espaces dans la vallée de l'Ohio et sur les bords de la rivière James. Il serait trop long d'énumérer toutes les parties des États-Unis qui possèdent des métaux utiles : l'or seul y est peu commun. On y exploite des marbres blancs qui ne le cèdent en rien à ceux de la Grèce et de l'Italie : tels sont ceux du Vermont, du New-Haven et du New-York.

La continuation méridionale des montagnes Rocheuses traverse le Mexique, où des roches porphyriques et basaltiques la constituent en grande partie, et forment ces majestueux colosses volcaniques, dont les plus importans sont : le *Popocatepetl* et l'*Iztaccihuatl*. Sur un des points de cette portion du système *Orégo-Mexicain*, on compte 5 volcans enflammés : le pic d'*Orizaba*, le *Popocatepetl*, et les monts de *Tustla*, de *Colima* et de *Jorullo* : ils sont situés vers le 19e parallèle ; le dernier sortit de terre en 1759, environné d'une multitude de petits cônes encore fumans. Nous n'essaierons pas de décrire les différentes parties de cette continuation méridionale des montagnes Rocheuses qui portent les noms de *Sierra Verde* et *Sierra de las Grullas*, de *los Membres*, de *Acha*; de *Carkay* et *Madre*; nous dirons seulement que, diminuant de hauteur dans l'étroite portion centrale qui unit les deux grandes presqu'îles de l'Amérique, sa principale chaîne, qui devient granitique, s'abaisse graduellement au sud-ouest du golfe de Darien jusqu'aux rives du Rio-Atrato et du Rio-Naïpi, où l'on peut considérer qu'elle se termine, quoique de petites collines la rattachent à la grande chaîne des Andes.

Les montagnes du Mexique renferment des filons de métaux précieux, dont la richesse est telle que jusqu'à présent on peut les considérer comme inépuisables. C'est surtout entre le 21e et le 24e parallèles que ces métaux sont le plus abondans. Cette région métallique fournit à elle seule près de la moitié de tout l'or et de tout l'argent que l'on exploite au Mexique, dont le produit total est de 1600 kilogrammes d'or et de 530,000 kilogrammes d'argent : le seul filon de Guanaxnato donne annuellement 130,000 kilogrammes de ce dernier métal. Les autres métaux tirés dans ces montagnes sont le fer, le cuivre et le plomb. Si l'on y trouvait de la houille en aussi grande abondance que le sel-gemme, ces richesses métalliques pourraient être exploitées à bien moins de frais.

Les quatre groupes du système *Ando-Péruvien* présentent des caractères qui le distinguent du précédent. Suivant M. de Humboldt, il se montre partout déchiré par des crevasses; s'il y existe des plaines élevées de 2,700 à 3,000 metrès, comme dans l'ancien royaume de Quito et plus au nord dans la province de Pastos, elles ne sont pas comparables en étendue à celles de la Nouvelle-Espagne : ce sont plutôt des vallées longitudinales, limitées par deux branches de la grande Cordillère des Andes. Au Mexique, au contraire, c'est le dos même des montagnes qui forme le plateau. Au Pérou, les cimes les plus élevées constituent la crête des Andes; au Mexique, ces mêmes cimes, moins élevées, sont dispersées sur le plateau.

La Cordillère se divise en trois chaînes parallèles depuis le 7e degré au nord de l'équa-

teur, jusque vers le 2e. Au sud des précédentes, les Andes ne forment qu'un seul dos, jusqu'au 6e parallèle; là elles se séparent en deux chaînes dont les sommets les plus élevés, rangés sur deux files, composent une double crête. Leurs cimes colossales sont au nombre des plus hautes du globe. C'est au-dessus de la plus occidentale de ces chaînes, que depuis Quito jusqu'au 2e degré, s'élèvent le *Pichincha*, le *Chimborazo*, et d'autres sommets presque aussi importans, formés de roches d'origine ignée; c'est de la chaîne orientale que s'élancent le *Cotopaxi*, l'*Antisana* et d'autres montagnes volcaniques d'où sortent encore à diverses époques des flammes et de la fumée. Vers le 11e degré, les Andes se divisent en trois chaînes irrégulières qui vont se terminer sur la rive droite de l'Amazone. Les *Andes du Chili* et du *Potosi* occupent une largeur moyenne d'environ 45 lieues. Elles renferment un grand nombre de volcans, dont une quinzaine se font remarquer par des éruptions continuelles, tandis que d'autres, plus nombreux encore, lancent par intervalles d'épais nuages de fumée. Les *Andes-Patagoniques* sont encore peu connues; elles sont beaucoup moins élevées que les précédentes: leurs plus hautes cimes ne dépassent guère 1500 à 1800 toises; leur extrémité méridionale, jusque vers le cap *Pilar*, n'en atteint que 200, et s'abaisse de plus en plus jusqu'au détroit de Magellan. On y connaît aussi plusieurs volcans, tels que le *Minchimadiva*, le *Médiélana* et le *San-Clemente*.

Le granite se montre à découvert à la base des Andes, sur les côtes du grand-Océan. Tantôt il supporte le gneiss et tantôt alterne avec lui. Il est, ainsi que ces roches qui l'accompagnent, en couches inclinées vers le nord-ouest, ce qui indique la direction imprimée à la force volcanique qui souleva les montagnes qu'elles forment. Ces granites renferment souvent des couches de calcaire et de schiste. Ils sont ordinairement surmontés de roches d'origine ignée, telles que des basaltes, des porphyres, et des phonolites, dont les profils, bizarrement taillés, ressemblent de loin à des édifices en ruine. Au pied de ces montagnes reposent diverses masses de grès et des dépôts de débris agglomérés, sur lesquels s'appuient des calcaires anciens, des gypses et d'autres roches. Enfin on trouve çà et là des dépôts d'alluvion renfermant des ossemens d'animaux gigantesques qui n'existent plus.

Ces montagnes sont traversées par des filons de divers métaux, principalement de fer et d'argent. Avant la guerre de l'indépendance, les exploitations de ce métal étaient d'environ 142,000 kilogrammes; quoique l'or y soit moins commun, on en retirait, à la même époque, environ 900 kilogrammes. Mais l'un des métaux les plus utiles par son application aux opérations métallurgiques, est le mercure. Les mêmes montagnes fournissent aussi des émeraudes, des topazes et d'autres pierres précieuses.

Le *système Parimien*, compris entre le cours de l'Orénoque et celui de l'Amazone, est bien peu important après celui que nous venons de parcourir. Au lieu de composer une chaîne continue, il offre une suite de montagnes granitiques séparées les unes des autres par des plaines et des savanes, dont l'uniformité est interrompue çà et là par des masses de granite qui imitent de loin des piliers et des ruines.

Les montagnes du Brésil occupent une superficie trois ou quatre fois plus grande que le système précédent; mais elles sont inférieures en élévation: les plus hautes ne dépassent pas 950 toises. Elles se composent de trois grandes chaînes parallèles qui changent plusieurs fois de nom, et qui projettent vers le nord et à l'ouest plusieurs rameaux importans. La plus considérable est la *Serra-do-Espinhaço*: elle atteint sa plus grande hauteur entre le 18e et le 21e parallèles. Une autre chaîne qui se rattache à la précédente vers le 26e parallèle, borde la côte jusqu'au cap de Saint-Roch. Elle diminue d'élévation depuis le tropique jusque vers le 6e degré de latitude, en prenant les noms de *Serra-do-Mar* et de *Cordillera-Aimores*.

Le granite constitue la plus grande partie de toutes ces montagnes; elles présentent cependant aussi plusieurs formations calcaires. Les terrains d'alluvion qui couvrent les vallées formées par les nombreuses branches du *système Brésilien*, renferment une si grande quantité d'or, qu'on en retire par le lavage près de 8,000 kilogrammes; ce qui fait plus du tiers du produit total de toute l'Amérique. La *Serra-da-Topollama*, celle *do-Mar*, et leurs prolongemens qui bordent la côte orientale, ainsi que les montagnes plus éloignées vers l'ouest, renferment des filons argentifères; mais ils ne sont nulle part d'une grande richesse. Il en est de même du fer et du cuivre: ces métaux paraissent être peu abondans au sein des montagnes brésiliennes. Le plomb est exploité dans plusieurs localités; l'étain et le mercure y sont assez rares. Quant aux diamans et aux autres pierres précieuses, telles que la topaze et l'améthyste, on les trouve principalement dans des terrains d'alluvion composés de cailloux roulés, aux pieds des

montagnes de la Serra-do-Mar, de la Serra-d'Espinhaço, et de celles qui sont à l'ouest du Rio-Grande.

Le continent américain présente des plateaux, des vallées et des plaines d'une immense étendue. Tels sont : le plateau central de l'Amérique du nord, comprenant la partie supérieure des bassins du Missouri, de la Mackensie et du Rio-del-Norte. Un autre plateau non moins considérable est celui qui comprend la région septentrionale des grands lacs et le cours supérieur du fleuve Saint-Laurent et du Mississipi. L'un des plus vastes est encore celui du *Mexique*, compris entre le 16e et le 28e parallèles au nord de l'équateur : il est élevé de 900 à 1200 toises. Le plateau central de l'Amérique méridionale se compose de l'immense étendue située entre la Serra-do-Espinhaço et la Cordillère des Andes, jusqu'au Rio-Madeira, affluent de l'Amazone. D'autres plateaux considérables, mais moins vastes, sont celui du *lac Titicaca*, long de 140 lieues, large de 50, et de 2,000 toises d'élévation; celui de *Cusco*, élevé de 1200 à 1400 toises; celui de *Quito*, compris entre deux chaînes des Andes, et dont la hauteur est de 1300 à 1500 toises; enfin celui de *San-Francisco*, à l'ouest de la Serra-do-Espinhaço, et renfermant la partie supérieure des bassins du Parana, et du Rio-San-Francisco.

Plusieurs de ces plateaux sont entourés de montagnes, et méritent conséquemment le nom de vallées : ainsi nous citerons la vallée de *Quito*, celle du *Titicaca*, celle du *San-Francisco* et celle du *Rio-del-Norte*. A celles-ci nous ajouterons les vallées de la *Cauca*, de la *Magdaleina* et du *Tungaragua* ou de *Marañon*, dont la longueur est de près de 200 lieues.

Si nous classons le plateau de la région des grands lacs parmi les plaines, nous pourrons dire qu'aucune autre partie du globe n'en offre d'une aussi grande étendue. Dans l'Amérique méridionale, nous citerons encore celle de l'Amazone : elle comprend environ la moitié de l'empire du Brésil, ainsi qu'une partie des républiques du Pérou et de Bolivia. Une autre, presque aussi considérable, est celle du Rio-de-la-Plata : elle s'étend entre les principales branches des Andes et les montagnes du Brésil, se compose d'une partie de ces plaines sablonneuses appelées *Pampas*, véritables steppes du Nouveau-Monde.

Le continent américain renferme un grand nombre de lacs; mais les plus importans, les plus vastes même de tout l'univers, sont dans l'Amérique septentrionale. Le plus éloigné vers le nord est le lac *Ouinipeg*; son nom signifie eau bourbeuse [1]; il a environ 100 lieues de longueur et 15 dans sa moyenne largeur [2]. Ses eaux nourrissent une grande quantité de poissons. Le plus considérable est le *lac Supérieur*; c'est la plus immense étendue d'eau douce qui existe sur la terre : sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est de 170 lieues, et sa plus grande largeur, de 55 lieues [3]. Il abonde en poissons, qui constituent la nourriture d'environ 150 familles d'Algonquins qui habitent ses bords. Parmi les nombreuses îles qu'il renferme, on distingue l'*île Royale*, qui a 18 lieues de longueur sur 4 de largeur. Il communique avec les lacs *Michigan* et *Huron*; celui-ci avec le lac *Saint-Clair*, qui communique à son tour avec le lac *Érié*, tandis que ce dernier déverse ses eaux, par le *Niagara*, dans le lac *Ontario* : de telle sorte que plusieurs géographes ont considéré tous ces lacs comme une vaste mer d'eau douce, qu'ils ont appelée *Mer du Canada*. Le *Michigan* a 120 lieues du nord au sud, et 12 à 30 de l'est à l'ouest. Le lac *Huron* a 86 lieues de longueur sur 50 de largeur; le lac *Saint-Clair* n'a qu'une dizaine de lieues du sud au nord, sur 11 dans sa plus grande longueur. Quant au lac *Érié*, sa longueur est de 83 lieues, et sa plus grande largeur, de 22. Enfin, le lac *Ontario* est long de 65 lieues et large de 25. Après ces immenses nappes d'eau douce, nous n'en pouvons plus citer une seule qui leur soit comparable dans l'Amérique septentrionale, si ce n'est le lac *Timpanogos*, qui paraît avoir une cinquantaine de lieues de long sur une dizaine de large.

Deux lacs de l'Amérique centrale méritent aussi d'être cités : celui de *Izaval* ou *Dulce* a 19 lieues de longueur sur 11 dans sa plus grande largeur; le *Rio-Dulce* déverse les eaux de ce lac dans le golfe de Honduras. Mais un autre qui mérite, par son étendue, une grande attention, est celui de *Nicaragua* 4, séparé du grand Océan par une chaîne de montagnes de 4 à 5 lieues de largeur : il est long de 50 lieues et large de 15. Plusieurs îles couver-

[1] Dans la langue des Chipeouays, *oui* signifie bourbeux, et *nipi*, eau.

[2] Il est situé entre 50 degrés 30 minutes et 54 degrés de latitude nord, et entre 98 degrés et 101 degrés de longitude ouest.

[3] Il est situé entre le 47e et le 49e degrés 40 minutes de latitude septentrionale, et entre le 84e et le 92e degrés 10 minutes de longitude occidentale.

[4] Il est situé entre le 11e degré 40 minutes et le 12e degré 20 minutes de latitude septentrionale, et entre 86 degrés 40 minutes et 88 degrés 30 minutes de longitude occidentale.

tes de végétaux lui donnent un aspect pittoresque.

Nous avons déjà cité, dans l'Amérique méridionale, le lac *Titicaca* [1] : sa longeur est de 140 lieues, et sa plus grande largeur, de 50. Il est célèbre dans l'histoire des Incas : on y voit une île du même nom dans laquelle Mancocapac prétendait avoir reçu la mission d'être le législateur du Pérou. Suivant la tradition, cette île renfermait un temple couvert d'or, et c'est dans ce lac que les Péruviens, poursuivis par les Européens, jetèrent leurs trésors. Jusqu'à l'extrémité du continent américain, on ne trouve plus de lacs importans, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à de vastes nappes d'eau sans profondeur, qui ne sont que des marais.

Après avoir visité les lacs, il convient de jeter un coup-d'œil sur les fleuves de l'Amérique : on sait que les plus considérables du monde se trouvent sur ce continent ; toutefois, pour éviter des détails inutiles, nous ne décrirons que les plus importans. Le *Saint-Laurent*, malgré son immense volume, ses eaux profondes et sa vaste embouchure, n'occupe que le troisième ou le quatrième rang parmi les fleuves américains : il sort de l'extrémité du lac Ontario, et, après un cours de 200 lieues, il se jette dans un golfe qui porte son nom. La masse d'eau qu'il verse dans l'Océan est évaluée à 1,672,704,000 pieds cubes par heure : on peut juger par là de sa rapidité. Un cours d'eau que l'on peut regarder comme l'un des affluens du Saint-Laurent, quoique avant de s'y jeter il s'écoule dans le lac *des Deux-Montagnes*, est l'*Ottawa*. Son cours est évalué à plus de 200 lieues ; ses eaux limpides et verdâtres forment, parmi d'autres cascades pittoresques, celle de *la Chaudière*. Le *Mississipi* jouit encore d'une grande célébrité ; mais une méprise à laquelle la géographie est obligée de se plier, a fait regarder le *Missouri* comme un de ses affluens, tandis que ce fleuve est sa principale branche : ainsi, c'est à ce dernier qu'appartiendrait avec raison le glorieux titre de *Père des eaux* ou *Mécha-céebe*. La longueur du Mississipi, en évaluant ses sinuosités jusqu'au golfe du Mexique, est d'environ 1000 lieues. A partir de sa jonction avec l'Ohio, sa largeur varie de 1500 à 2,400 mètres ; il coule au milieu d'immenses savanes et de riches vallées jusqu'à 20 lieues de son embouchure, pendant lesquelles il traverse des marécages impropres à la culture. Outre une bouche principale, il entre dans la mer par des canaux d'écoulement qui changent souvent de direction. Son immense volume d'eau n'est retenu que par de faibles digues hautes de 5 à 6 pieds, et formées par ses propres alluvions. Le *Missouri* prend sa source à 600 lieues plus loin que le Mississipi : il devrait donc conserver son nom jusqu'à la mer. Son courant rapide entraîne une énorme quantité de sable qui s'amasse de distance en distance, et forme des bancs mobiles très-dangereux pour les navigateurs ; il charrie aussi beaucoup de bois dont une partie reste au fond de son lit ; ses bords, minés par les eaux, s'enfoncent souvent et lui font prendre une autre direction. L'*Ohio*, l'un des principaux affluens du Mississipi, coule avec rapidité au milieu de savanes immenses, ombragé par des arbres d'une grosseur et d'une élévation prodigieuses. Sa marche est obstruée par environ 130 îles longues et étroites, et la plupart inondées dans les hautes eaux, qui dépassent de 30 pieds la hauteur de ses eaux moyennes. Le *Rio-Bravo-del-Norte*, qui prend sa source sur le versant oriental de la grande chaîne du Mexique appelée la *Sierra-Verde*, a 500 lieues de cours jusqu'à la mer nommée *Golfe du Mexique*. Tels sont les plus grands fleuves de l'Amérique septentrionale.

Ceux de l'Amérique méridionale ne sont pas moins considérables. Le *Rio-Magdalena* est le plus grand des fleuves qui se jettent dans la mer des Antilles : son cours est d'environ 300 lieues ; il sort du petit lac Pampas dans les Andes ; le *Cauca*, son principal affluent, parcourt une étendue de plus de 200 lieues. L'*Orénoque*, dont la source est incertaine, mais qui paraît sortir du lac Ipava, vers le centre de la Guyane, n'a pas moins de 500 lieues de cours. Dans sa partie supérieure, il parcourt un pays montagneux, et forme plusieurs cataractes qui, au lieu de présenter de larges nappes d'eau, tombent en une innombrable quantité de petites cascades entrecoupées d'un grand nombre d'îlots et de rochers, surmontés chacun par un massif de palmiers. Au-dessus de l'eau est sans cesse suspendue une vapeur épaisse. « Dès que le rayon brûlant du soleil du soir vient se briser dans le nuage humide, les phénomènes de l'optique présentent un véritable enchantement. Les arcs colorés disparaissent et renaissent tour à tour ; et, jouets légers de l'air, leur image se balance sans cesse. Autour des rocs pelés, les eaux murmurantes ont, dans les longues saisons des pluies, entassé des îles de terre végétale. Parées de *drosera*, de *mimosa* au feuillage d'un blanc argenté, et d'une

[1] Sous le 16e degré de latitude méridionale et sous le 72e degré 40 minutes de longitude occidentale.

multitude de plantes, elles forment des lits de fleurs au milieu des roches nues. » Grossi par les eaux du *Casiquiare*, du *Guaviare*, du *Méta*, de l'*Apure*, et d'un grand nombre d'autres rivières moins considérables, l'Orénoque entre dans l'Océan à travers un large delta. Son embouchure ressemble, néanmoins, à un lac sans bords, et ses ondes verdâtres au milieu desquelles s'élèvent, au-dessus des écueils, des vagues d'un blanc de lait, s'étendent au loin en traçant une ligne bien tranchée qui contraste avec le bleu foncé de la mer. Le courant qu'il forme entre le continent et l'île de la Trinité, est d'une telle force, que les navires favorisés par un vent frais de l'ouest peuvent à peine le refouler.

L'*Amazone* est le plus grand fleuve du monde; les Espagnols le nomment *Marañon*, et les naturels de l'Amérique, *Guiéna*. Il ne prend le nom d'Amazone qu'au confluent de deux grandes rivières, le *Tunguragua* et l'*Ucayale*, qui ont leurs sources dans les Andes. La première sort du lac *Lauricocha*, et la seconde des monts *Cailloma*, sous le nom d'*Apurimac*, qui prend celui d'Ucayale après s'être réuni au *Beni*. Ses principaux affluens sont, sur sa rive gauche, l'*Ica*, le *Yupura* et le *Rio-Negro*; sur la rive opposée, le *Yavari*, le *Yutay* et le *Yurna*. Depuis son confluent avec le Rio-Negro jusqu'à l'Océan, il a 315 lieues de cours; depuis la source du Tunguragua, il en a 1035, y compris ses grandes sinuosités. La largeur de ce fleuve varie d'une demi-lieue à une lieue dans la partie inférieure de son cours; près des côtes de Océan, où l'île *Caviana* partage son embouchure en deux bras, ses deux rives sont tellement éloignées, que de l'une il serait impossible d'apercevoir l'autre, quand même les îles qui se succèdent n'empêcheraient pas la vue de s'étendre. Sa profondeur est de plus de 100 brasses, et dans quelques endroits on n'a pu la mesurer. La marée s'y fait sentir à une distance de 250 lieues de la mer; et près de l'île *Marajo*, formée par l'Océan, les eaux du fleuve et la rivière de Para, on voit sans cesse un combat terrible que se livrent les eaux de l'Amazone et les flots de l'Océan.

Le *Tocantin*, qui se joint au *Rio-Grande* ou l'*Uragay*, dont il devrait porter le nom, puisque celui-ci a ses sources beaucoup plus loin dans la Serra-do-Vertentès, et qui, près de l'Océan, prend le nom de *Para*, est remarquable en ce que son embouchure a été prise par quelques géographes pour une de celles de l'Amazone, avec lequel il communique par un canal naturel nommé *Tijipuru*. Les rivières qui forment le Tocantin ont leurs sources à 460 lieues de l'Océan; celles qui forment l'Uraguay ont, jusqu'à leur jonction avec le Tocantin, plus de 350 lieues d'étendue; ce qui donnerait au premier 500 lieues de cours, si on lui rendait le rang de fleuve que l'on a maladroitement donné au dernier, qui n'est positivement que son affluent : le Rio-de-la-Plata.

Le *Rio-san-Francisco*, qui prend naissance dans la Serra Negra, et qui se jette dans l'Atlantique après un cours de 400 lieues, n'offre cependant rien de bien remarquable en comparaison d'un autre fleuve beaucoup plus considérable et par sa largeur et par l'importance de ses affluens.

La réunion de deux grands cours d'eau, le *Parana* et un autre *Uraguay*, forment, par une singulière anomalie en geographie, un fleuve connu sous le nom de *Rio-de-la-Plata* ou de *Rivière d'argent*, dont la longueur n'est que de 70 lieues; mais le Parana, dont il est formé, et dont il devrait porter le nom, est une rivière de 550 lieues de cours, qui prend sa source au point de jonction de la Serra-do-Espinhaço et de la Serra-Mantequeira. Cette rivière reçoit le Paraguay, qui sort de la Serra-do-Pary, à 430 lieues de son confluent avec le Parana. L'Uraguay, qui va se joindre à cette dernière pour former le Rio-de-la-Plata, parcourt une étendue de près de 300 lieues. Le Rio-de-la-Plata surpasse encore en largeur le fleuve de l'Amazone. La navigation n'y est pas sans dangers, parce qu'un grand nombre de rochers, de bancs de sable et de petites îles entravent le cours de ses eaux, et parce que des vents impétueux, connus sous le nom de *pampéros*, et sortis des plaines appelées *Pampas*, traversent ce fleuve avec une fureur extrême.

Quittons pour quelques instans le continent américain, et jetons un coup-dœil sur les îles qui l'entourent. Les plus septentrionales sont les *terres arctiques*, c'est-à-dire le *Groenland*, qui n'est peut-être qu'une grande île; l'*Islande*, l'île de *Jean-Mayen*, le *Devon septentrional*, les îles *Cockburn*, *Cornwallis*, *Melville*, *James*, *Southampton*, et plusieurs autres que l'on pourrait comprendre sous le nom d'*Archipel arctique* [1].

L'archipel des *îles Aléoutiennes*, qui sépare le grand Océan de la mer de Béring, formant une chaîne qui n'est que la suite de l'étroite et longue presqu'île d'Alaska, appartient évidemment à l'Amérique. Dans la mer qui les baigne au nord se trouve le groupe de *Pribylov*, composé de deux principales îles : celle

[1] Cette dénomination a été proposée par M. A. Balbi.

Saint-Paul et celle de *Saint-George*. Dans l'Océan, près de la presqu'île d'Alaska, s'étend le groupe de *Kodiak*, composé de 8 au 10 îles.

Les archipels du *Roi-George*, du *Prince-de-Galles* et de la *Reine-Charlotte*, ainsi que l'île de *Quadra* et *Vancouver*, forment un grand archipel que M. Brué désigne sur ses cartes sous le nom de cette dernière. Il borde la côte occidentale de l'Amérique, depuis le détroit de *Cross*, jusqu'à celui de *Jean-de-Fuca* ou de *Claaset*.

La côte occidentale de la Californie est bordée d'îles, dont les plus étendues sont : *Santa-Catalina*, *San-Clemente* et *Cerros*. Dans le golfe de Californie, une longue suite d'îles pourrait recevoir la dénomination d'*archipel Californien;* les plus grandes sont : *Tiburon*, *Carmen* et *Saint-Ignacio*.

Entre le 16e et le 20e parallèles, ont voit le groupe de *Revilla-Gigédo*, composé de trois îles désertes, dont la plus grande est *Socorro*. Dans le golfe de Panama le groupe de l'*île aux Perles* était autrefois célèbre par les riches pêcheries de perles établies dans ses parages.

L'archipel de *Galapagos*, dont l'île principale, *Albemarle*, longue de 23 lieues et large de 16, est située sous l'équateur, ne renferme point d'habitans, mais nourrit un grand nombre de tortues de terre et de mer. Il est souvent visité par les navires qui vont à la pêche de la baleine. L'île *Puna*, dans le golfe Guayaquil, a 10 lieues de long sur 4 de large; elle est très-boisée, mais beaucoup moins peuplée qu'autrefois.

Le petit groupe de *Saint-Ambroise* comprend l'île de ce nom et celle de *Saint-Félix*. La première est composée de deux parties réunies par une langue de terre, ce qui la fait ressembler de loin à deux îles : elle paraît être d'une origine volcanique. Près de la seconde s'élève un rocher remarquable en ce que, sous quelque point de vue qu'on le regarde, il ressemble à un navire sans voiles.

A 150 lieues des côtes du Chili, sous le 33e parallèle, deux îles, *Mas-a-Fuera* et *Mas-a-Tierra*, forment le groupe de *Juan-Fernandès*, du nom du navigateur espagnol qui les découvrit. Leur sol est montagneux et coupé par des ravins. Elles furent long-temps désertes, et c'est dans la seconde ou la plus grande, qui a 4 à 5 lieues de long, que séjourna pendant plusieurs années le marin écossais nommé Selkirk, dont les aventures ont fourni le sujet de l'histoire romanesque de Robinson Crusoé.

Sur la côte occidentale du Chili, dont il n'est séparé que par un détroit dangereux, large d'environ une lieue, s'élève l'archipel de *Chiloé*, composé de 80 petites îles se pressant autour de celle qui donne son nom au groupe, et qui n'a pas moins de 50 lieues de longueur.

Au sud du précédent, et au nord de la presqu'île des *Trois-Montagnes*, l'archipel de *Los-Chonos* se compose de 47 îles ou îlots.

Un autre plus considérable est celui de *Madre-de-Dios*, la *Mère de Dieu*, si l'on veut comprendre dans le même archipel les trois îles assez importantes de la *Campana* au nord, de la *Mère de Dieu* au centre, et de la *Roca-Partida* au sud. Entre ces trois îles on en voit quelques autres très-petites : toutes ne sont qu'à 3 ou 4 lieues de la côte occidentale de la Patagonie.

L'archipel de la *Terre de Feu*, séparé de la pointe la plus méridionale de l'Amérique par le détroit de Magellan, se compose de plusieurs îles, dont la plus grande est la *Terre-de-Feu* ou *du Feu* (*Terra do Fogo*). Elles sont hérissées de montagnes arides et sauvages, couvertes de neiges éternelles, quoique les plus hautes n'aient pas plus de 500 toises, et que quelques-unes soient des volcans actifs. Ces îles, qui occupent un espace de 150 lieues sur 80, forment des passages étroits et sinueux.

Au sud-est de la Terre-de-Feu il existe, vers le 55e parallèle, plusieurs îles que, par opposition à la dénomination de celles qui sont au nord du continent américain, on pourrait appeler *terres antarctiques*, si M. Balbi n'avait proposé une dénomination plus exacte encore dans celle d'*archipel antarctique*. La plupart des îles qui le composent, récemment découvertes et d'un intérêt très-secondaire, puisqu'elles sont inhabitées, et probablement inhabitables, envahies comme elles le sont presque continuellement par les glaces, ne sont cependant pas sans importance pour le commerce, puisque leurs plages sont couvertes de phoques, et leurs parages peuplés de baleines qui fournissent aux Anglais et aux Américains un appât suffisant pour leur faire braver et les rigueurs d'un climat glacial, et les dangers d'une pénible navigation. Nous allons donner une courte description des îles et des groupes les plus remarquables de cet archipel. L'île de *Saint-Pierre*, autrement nommée *Géorgie australe*, *Nouvelle-Géorgie* ou *île du Roi-George*, a 38 lieues de longueur sur 20 de largeur; ses côtes offrent un grand nombre de ports et de baies, mais les glaces les encombrent pendant une grande partie de l'année. Elle fut découverte en 1675 par le navigateur français de La Roche, au service de l'Angleterre; elle ne fut cependant bien connue que par l'expédition du capitaine Cook en 1771. Au sud de la Géorgie australe est situé le petit

archipel de *Sandwich*, dont la principale île est *Bristol*, et le petit groupe du *Marquis de Traverse*, dont la plus grande renferme un volcan brûlant. A l'occident de cet archipel se trouve le groupe des *Orcades australes*, qui paraissent être d'une origine volcanique : le capitaine anglais Weddell les découvrit en 1821, et les explora de nouveau en 1823. Les principales sont *Pomona* et *Coronation-Island*; les autres, telles que *Melville*, *Robertson*, *Weddell*, *Saddle*, etc., ne sont que des îlots. En s'éloignant encore vers le sud et l'ouest, on trouve le *Shetland austral*, composé de plusieurs îles, dont les plus grandes sont *Barrow*, *Levingston* et l'*île du Roi George*. Au sud de ces dernières, le capitaine Bellinghausen découvrit dans ces derniers temps la *Terre-de-la-Trinité*, qui est problablement un petit archipel, mais dont on ne connaît point encore les limites. Enfin au sud-ouest de cette terre on trouve les petites îles d'*Alexandre* Ier et de *Pierre* Ier, situées presque sous le 70e parallèle. Ce sont les terres les plus australes que l'on ait encore explorées.

Rapprochons-nous du continent américain. A 120 lieues du cap de *Las-Virginas* ou *des Vierges*, et sous le 52e parallèle, les îles *Malouines*, ou l'*archipel de Falkland*, attirent nos regards. Nous y remarquons deux îles, *Falkland* et *Soledad*, entourées d'une multitude d'autres petites, telles que *Borbon*, *Kemolinos*, *Swan*, et les *Salvages*, dont l'île *Beauchesne* est la plus méridionale. Les montagnes y sont peu élevées, la végétation y est pauvre et chétive, et le sol, en général tourbeux, y est rebelle à la culture; mais le climat en est tempéré, et les côtes présentent des baies et des ports commodes.

Près des côtes occidentales de l'Amérique méridionale, l'île *Santa-Catharina*, et, en remontant successivement vers l'équateur, l'île *Grande*, celle d'*Itaparica*, à l'entrée de la baie de *Bahia* ou de *Tous-les-Saints*; celle de *Maranham*, entre la baie de *San-Marcos* et celle de *San-Joze*, et l'île *Marojo*, entre le Para et l'Amazone, auront leur place dans nos descriptions, de même que celles de *Guanaja*, de *Roatan*, de *Terranof*, de *Cosumel*, et toutes les autres petites îles qui bordent la côte dans la mer des Antilles et le golfe du Mexique. Nous nous bornerons donc à donner un aperçu de l'archipel Colombien, le plus important de l'univers.

L'*archipel Colombien* peut se diviser en trois grands groupes, ceux des *Grandes* et des *Petites Antilles*, et celui des *Lucayes*. Les Grandes Antilles sont : *Cuba*, *Haïti*, autrefois *Saint-Domingue*, la *Jamaïque*, et *Porto-Rico*. On peut comprendre parmi celles-ci trois petites îles : celles de *Pinos*, le *Grand* et le *Petit Cayman*. *Cuba*, la plus considérable, est longue de 275 lieues et large d'environ 25. Une chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur de l'est à l'ouest; une ceinture d'îlots, de rochers et de bancs de sable, l'environne presque sans interruption; cependant les terres près de la mer sont en général basses et inondées dans la saison des pluies. Cette superbe île passe pour avoir le meilleur sol de toutes les Antilles; la chaleur de son climat est tempérée par les pluies et les vents du nord et de l'est : il faut en excepter quelques vallées exposées au midi et brûlées par la réverbération des rochers. Ses montagnes granitiques et calcaires recèlent des mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer, qui ne sont pas exploitées. On y trouve beaucoup de sources thermales et d'abondantes salines. Ses forêts fournissent aux chantiers de l'Espagne de magnifiques bois de construction. La *Jamaïque*, par son étendue, est la troisième des Grandes Antilles : elle a 60 lieues de long sur 20 de large. Une chaîne de montagnes escarpées, appelées les *Montagnes Bleues*, la traverse dans toute sa longueur : la plupart d'entre elles sont calcaires; le cuivre et le plomb sont les seuls métaux que l'on y ait signalés. Entre les roches nues s'élève une grande variété d'arbres superbes qui offrent l'aspect d'un printemps perpétuel; à leurs pieds jaillit une multitude de ruisseaux clairs et limpides dont les brillantes cascades, bordées de verdure, forment, avec les hauteurs qui les environnent, le paysage le plus enchanteur. Les savanes sont couvertes d'un gazon épais et brillant; dans les prairies se trouvent plusieurs sources salines. La principale chaîne de l'île est couverte de magnifiques forêts, qui fournissent le pin, l'acajou, le citronnier, et d'excellens bois de construction.

La superficie d'*Haïti* n'est que d'un sixième moins considérable que celle de Cuba : sa lonlongueur est de 150 lieues, et sa largeur de 58. Elle est couverte de hautes montagnes et entrecoupées de vallées profondes. On y remarque deux chaînes principales : l'une en parcourt le centre, l'autre s'élève vers le sud-ouest. La chaîne centrale porte le nom de *Sibao* : le plus haut de ses sommets est le pic d'Yaque, dont la hauteur cependant ne dépasse guère 1000 toises. L'autre chaîne dirige vers le nord-ouest un rameau qui porte le nom de *Morne-du-Mexique*, et vers l'ouest une autre branche appelée *Morne-de-la-Hotte*. Ces deux chaînes forment cinq principaux bassins, arrosés par l'*Artibonite*, la *Neybe*,

l'*Ozama*, l'*Youna* et le *Grand-Yaque* : toutes ces rivières sont navigables. Les plus hautes montagnes de l'île sont formées de roches granitiques, et renferment des filons de métaux utiles et précieux ; quelques terrains d'alluvion contiennent même des parcelles d'or. La végétation et le climat d'Haïti présentent la plus grande analogie avec la végétation et le climat de la Jamaïque et de Cuba.

Située à l'est d'Haïti, l'île de *Porto-Rico* offre la continuation de la grande chaîne des Antilles ; mais ses montagnes ont moins d'élévation que celles de la précédente ; elles sont ornées de cascades pittoresques et renferment des vallées salubres ; mais dans les plaines basses l'air est malsain, surtout pendant la saison des pluies. L'or et l'argent se trouvent dans la partie septentrionale; cependant le premier de ces métaux, dont l'abondance avait engagé, peu de temps après sa découverte, les Espagnols à s'y établir, et même à détruire de la manière la plus barbare toute la population indigène, l'or, disons-nous, n'y est plus exploité.

Les *Petites Antilles* sont divisées par les Espagnols en *îles du Vent* et *îles sous le Vent :* division que les Français et les Anglais ont adoptée, mais avec des modifications plus ou moins importantes. Les îles du Vent sont désignées aussi sous le nom de *Caraïbes :* ce sont celles qui ferment vers l'est et le nord-est la mer des Antilles ; la première dénomination leur vient de ce que les vents d'est ou *alisés*, qui soufflent constamment dans ces parages, sont les seuls par lesquels on y arrive d'Europe. Mais les Anglais ne sont pas d'accord avec les Espagnols, ni avec les Français, sur les limites des îles du Vent : ainsi, selon les premiers, la Martinique est la plus méridionale de ces îles ; toutes les autres sont les îles sous le Vent.

A l'est de Porto-Rico, les principales du groupe des *îles Vierges* sont *Anegada*, *Virgin-Gorda* et *Tortola*. A l'est de celle-ci la petite *Anguilla* est toute plate, tandis que *Saint-Martin* est montagneuse. *Saint-Eustache* renferme un volcan éteint; la *Barboude* est basse et entourée d'écueils ; *Antigoa*, dépourvue de sources, est exposée à de violens ouragans. La *Guadeloupe* se compose de deux îles séparées par un canal étroit : la plus orientale, appelée la *Grande-Terre*, a 14 lieues de longueur ; l'autre, qu'on nomme *Basse-Terre*, en a environ 15 : elle offre plusieurs indices de feux souterrains. La Guadeloupe est entourée de petites îles dont les plus importantes sont la *Désirade* et *Marie-Galante*. La *Dominique*, située entre la Guadeloupe et la Martinique, renferme plusieurs ruisseaux où l'on pêche d'excellens poissons, et des coteaux qui se couvrent d'arbres magnifiques : elle a 10 lieues de long sur 5 de large. La *Martinique*, un peu plus grande, est remplie de montagnes escarpées au nombre desquelles on remarque plusieurs volcans éteints; sa plus haute cime est de 1600 mètres. *Sainte-Lucie*, au sud de la précédente, produit de beaux bois de construction ; presque toutes ses montagnes sont d'origine volcanique. *Saint-Vincent*, où l'on trouve une peuplade qui descend de la race indigène, appelée *Caraïbe*, et de nègres fugitifs, passe pour être d'une grande fertilité. La *Barbade*, exposée à des ouragans terribles, offre un sol sablonneux et peu boisé: c'est la plus orientale des Antilles. Le sol de *Grenade* est un des plus favorables à la culture du sucre et du café. Un lac sur le sommet d'une montagne au centre de l'île lui fournit une multitude de rivières qui servent à la fois à l'orner et à la féconder. Elle jouit de l'avantage de n'être pas sujette aux ouragans. Ici devrait se terminer la chaîne des îles du Vent.

Les autres Petites-Antilles forment une sorte de chaîne au nord de la Colombie. *Maboge* et la *Trinité* nous semblent devoir être considérées comme les plus orientales des *îles sous le Vent*, quoique plusieurs géographes les comprennent parmi *celles du Vent*. La première, par sa position à l'entrée du détroit qui sépare les Antilles du continent, peut devenir une station importante en temps de guerre; elle offre plusieurs mouillages sur ses côtes septentrionales et occidentales. La seconde, située entre la précédente et le continent, à l'entrée du golfe de Paria, est la plus grande de toutes les Petites-Antilles ; elle a 35 lieues dans sa plus grande longueur, et 12 de largeur. Montagneuse vers le nord, elle n'offre vers le centre et au sud que des plaines et des collines; le palmier et le cocotier y croissent sans culture ; sa prodigieuse fertilité pourrait lui faire produire autant de sucre que presque toutes les autres Petites-Antilles réunies. La *Marguerite* se compose de deux presqu'îles réunies par un isthme étroit ; elle est couverte de rochers arides; ses vallées mêmes n'offrent, au lieu de terre végétale, qu'une couche sablonneuse de peu d'épaisseur : aussi ne produit-elle pas de quoi nourrir ses habitans. *Testigos*, *Hermanos*, *Blanquilla*, *Tortuga*, *Orchilla*, *Roques*, et les *Aves*, sont de petites îles peu importantes, situées à l'est, au nord et à l'ouest de la Marguerite. *Ben-air* ou *Bon-air* est importante par ses salines et par le nombre de bestiaux qu'on y élève. *Oruba* ou *Aruba* est inhabitée; elle est devenue, depuis peu de temps, intéressante par une mine

d'or d'un grand produit. Mais *Curaçao*, située entre ces deux îles, mérite notre attention, quoiqu'elle soit aride et dépourvue de sources. Ses salines sont considérables; on y a découvert dans ces derniers temps des filons d'argent, de cuivre et de fer. L'industrie des habitans a rendu son sol très-fertile, et a remplacé l'eau de source par l'eau de pluie potable. Cette île s'enrichit d'ailleurs par le commerce.

Les *Lucayes*, au nord-ouest des Grandes Antilles, forment un groupe d'environ 500 îles dont une vingtaine seulement mériteraient d'être nommées; nous ne citerons que les plus importantes: *Inague, Andros, Grande-san-Salvador*, *Grande-Bahama*, *l'Ile-Longue* et *la Providence*, Toutes ces îles sont basses, unies, fertiles, et jouissent d'un climat salubre; presque toutes sont groupées sur deux bancs de sable considérables nommés le *grand* et le *petit banc de Bahama*.

Entre le 32e et le 34e degrés de latitude septentrionale se trouve le petit archipel des *Bermudes*, composé d'environ 400 petites îles arides entourées de rochers et de bancs de sable. Elles doivent leur nom à Jean Bermudas, navigateur espagnol, qui les découvrit en 1522.

La plus importante des îles qui bordent la côte de l'Amérique septentrionale est *Long-Island* ou l'*Ile-Longue*, sur laquelle nous reviendrons en décrivant les *États-Unis*. Les seules qui méritent quelques détails sur leur constitution physique, sont *Terre-Neuve* et les *îles du golfe Saint-Laurent*: on pourrait les considérer comme formant un archipel qui porterait le nom de Terre-Neuve. Cette île irrégulière, et découpée par des golfes profonds, a 120 lieues dans sa plus grande longueur, et 35 dans sa moyenne largeur. Les rochers qui la bordent forment des écueils peu dangereux, parce qu'ils ne s'avancent pas au loin dans la mer. Son sol est montueux, mais les plus hautes cimes de ses montagnes s'élèvent à peine à 975 mètres. Les points élevés n'offrent partout que la triste et monotone verdure des mousses et des lichens. De vastes forêts composées d'arbres verts et de bouleaux couvrent les flancs et la base des montagnes; la plupart de celles-ci sont composées de roches granitiques et schisteuses sur lesquelles s'appuient des grès houillers, des calcaires et des roches salifères. La serpentine forme plusieurs crêtes au centre de l'île; on y remarque aussi quelques lambeaux de basalte qui indiquent l'antique action des feux souterrains. Des étangs et des plaines humides et tourbeuses occupent plusieurs points de l'île.

Le *Cap-Breton*, île irrégulière située près des côtes de la Nouvelle-Écosse, est bien boisé et couvert d'un sol fertile. *Saint-Jean* ou *l'île du prince Édouard*, à l'ouest de celle-ci, est peu élevée, fertile, bien arrosée, et garnie d'importantes forêts. *Anticosti*, à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, est boisée, mais rocailleuse, et n'offre aux navires que de mauvais mouillages. Ces trois îles ont chacune 40 à 45 lieues de longueur.

Nous avons décrit, sous le rapport physique, les principales îles qui entourent le continent américain; examinons maintenant quelle influence la configuration de celui-ci doit avoir sur la température de ses différentes régions. Un coup-d'œil jeté sur la carte de l'Amérique suffit pour faire voir combien, sous les mêmes latitudes, les climats y doivent être différens de ceux de l'ancien continent. L'océan Arctique, qui la baigne au nord-ouest; la mer Polaire, communiquant avec celle d'Hudson, qui s'avance au loin dans les terres; les immenses lacs qu'elle renferme dans sa partie septentrionale, et qui y sont autant de petites mers intérieures; sa grande chaîne principale qui forme, avec les monts Alléghanys, une sorte de vallée ouverte à toute la rigueur des vents du nord; le vaste golfe du Mexique et la mer des Antilles; les fleuves importans et nombreux qui sillonnent cette terre; ses vastes forêts; ses déserts humides, surtout vers le nord, sont les principales causes qui influent sur les climats du Nouveau-Monde. Ainsi on a remarqué que, sous la même latitude, ses différentes contrées sont généralement soumises à une température de 10 degrés plus basse que dans l'ancien continent. Qui croirait, par exemple, à en juger par leur température, que Washington et Lisbonne sont sous la même latitude, et que Paris est plus au nord que Quebec? Les causes mentionnées plus haut produisent la longueur et la rigueur des hivers dans l'Amérique septentrionale et les rendent même encore rigoureux dans l'Amérique méridionale.

On a remarqué que la côte orientale du Nouveau-Monde est généralement plus froide que la côte opposée; différence qui vient probablement de ce que la première est la plus basse, que c'est vers l'orient que se dirigent les principaux cours d'eau et que les fleuves ont leur embouchure: conséquences naturelles de la hauteur des montagnes qui se trouvent à l'opposé, ce qui rend la partie orientale naturellement plus humide que l'autre. Ajoutons encore qu'à l'occident les montagnes Rocheuses et les Cordillères abritent le continent contre les brises qui viennent de l'océan

Boréal et de l'océan Pacifique, tandis qu'à l'orient il est exposé aux vents qui traversent l'Atlantique. Cependant nous devons dire aussi que l'Amérique éprouve, principalement dans sa portion septentrionale, une variation de température analogue à celle du nord de l'ancien continent. Aux froids les plus rigoureux succèdent des chaleurs comparables à celles de l'Afrique, mais avec cette différence, qu'au milieu même de l'été on est exposé à passer rapidement de la température la plus élevée au degré où commence la congélation de l'eau. Ces irrégularités semblent surtout augmenter depuis les monts Alléghanys jusqu'à l'océan Atlantique.

Les hautes chaînes dont nous venons de parler ont encore une autre influence sur les phénomènes atmosphériques auxquels le continent américain est exposé; elles modifient d'une manière particulière l'action des pluies; dans sa partie septentrionale il est difficile d'en évaluer les époques et la durée : elles sont très-fréquentes. Près de l'équateur elles acquièrent de la régularité, ce qui se remarque aussi dans l'autre hémisphère. La chaîne des Cordillères partage l'Amérique méridionale en deux régions, sous le rapport des pluies : à l'ouest de ces montagnes les plaines, étroites, inclinées vers l'océan Pacifique, sont totalement privées de pluies; elles ne doivent leur fertilité qu'aux torrens qui descendent des Andes et à l'abondance des rosées. A l'est les plaines, arrosées par les grands cours d'eau qui se dirigent vers l'océan Atlantique, sont exposées à de fréquentes ondées. Au nord de l'équateur elles éprouvent l'action des pluies depuis le mois d'avril jusqu'à celui de septembre. Au sud de la ligne ces pluies commencent en octobre et finissent ordinairement dans le courant du mois de mars; mais vers l'extrémité du continent elles commencent en mars et avril et finissent en août.

L'état général de la température est très-variable dans l'Amérique méridionale : le territoire et la disposition des terrains y apportent de nombreuses modifications. Dans les régions élevées le froid s'y fait sentir pendant toute l'année. Il est rare d'y voir un été sans gelée. Dans les régions basses, la chaleur acquiert de l'intensité selon leur degré d'abaissement, mais on y connaît encore l'effet des gelées. De la disposition des plaines et des vallées il résulte que dans l'espace de quelques lieues on éprouve successivement les diverses saisons de nos climats tempérés. Ce n'est que vers le Pérou jusqu'à l'extrémité du continent, que la température commence à ressembler à celle de l'Afrique, avec cette différence dans la variété qu'elle présente, que celle de la nuit est beaucoup plus froide l'été que l'hiver.

Les caractères des climats du Nouveau-Monde indiquent déjà les grandes différences qu'il doit présenter avec l'ancien dans le règne végétal. Pour faire apprécier la vigueur de la végétation américaine, nous pourrions citer les pins de la Colombie qui s'élèvent à 300 pieds, les platanes et les tulipiers de l'Ohio qui atteignent 40 à 50 pieds de circonférence, les cyprès du Nouveau-Hanovre qui en ont 25 environ; mais nous la ferons mieux connaître en nommant les principales plantes de quelques régions. La grande presqu'île de l'Amérique russe voit sur ses pentes occidentales, inclinées vers la mer de Béring, croître quelques mélèses, des pins, des chênes et des bouleaux, qui presque tous se succèdent même jusque sur les îles Aléoutiennes. Au Nouveau-Cornouailles, au Nouveau-Hanovre, à la Nouvelle-Géorgie, des forêts de sapins blancs, d'érables et de sycomores couvrent les pentes inclinées vers l'Océan. La végétation offre un caractère analogue sous la même latitude dans toute l'Amérique septentrionale : ainsi les pins, les cyprès et les autres arbres verts se trouvent au Canada et dans les marais de l'intérieur des États-Unis. Au sud de la région des grands lacs elle éprouve quelque modification : la Pensylvanie est ombragée par le chêne à feuilles de saule, l'orme et le châtaignier; le chêne-marronnier y acquiert une taille énorme; le tulipier et le sassafras, qui dans les régions plus septentrionales sont rabougris ou rampent sur le sol, commencent à acquérir une grande vigueur dans celle que nous indiquons.

Dans la Virginie et les États du sud-ouest et du sud, les savanes étalent leur verdure éternelle, les forêts primitives leur beauté imposante, et les marécages leurs sauvages productions. Là des bosquets semblent flotter sur l'eau; le palétuvier, le seul arbuste qui fleurisse dans les eaux salées, s'élève non loin du *lobelia cardinalis* et de l'odorant *pancratium* de la Caroline. Les lieux que la marée peut atteindre offrent le *nissa aquatica* et le cèdre blanc, dont le tronc est formé, jusqu'à la hauteur de 7 pieds, par 4 ou 5 arcs-boutans arrondis en espèce de voûte d'où s'élance une colonne droite de 18 à 20 pieds, sans aucune branche, mais dont la cime a la forme d'un parasol composé de feuilles d'un vert tendre agréablement découpées; le smilace aux fleurs en grappes, à la tige sarmenteuse, et la vigne sauvage, enlacent les arbres de ces forêts marécageuses, tandis que les lianes rampantes étalent leurs fleurs à leurs pieds.

Les plateaux calcaires qui bordent les fleuves se couvrent de forêts délicieuses. L'Ohio coule sous un berceau de tulipiers et de platanes; plus au sud l'oranger sauvage, les lauriers odorans et communs s'unissent au figuier-papayer, dont la colonne droite et argentée, haute de 20 pieds, se couronne d'un dais de feuilles larges et découpées; mais le géant de ces contrées est le *magnolia*, dont la tige parfaitement droite atteint la hauteur de 100 pieds, et se termine par une tête épaisse et volumineuse, de forme conique et d'un vert sombre; ses fleurs, du blanc le plus pur, sont remplacées par une sorte de cône cramoisi qui laisse voir suspendues à des filets déliés de la longueur de six pouces, des graines arrondies dont la couleur ressemble à celle du plus beau corail.

Dans la Caroline et à la Louisiane l'arbre à cire (*myrica cerifera*) s'élève à la hauteur de deux ou trois mètres, au milieu de plusieurs espèces d'*azalia*, de *rhododendron*, de *kalmia* et d'*andromeda* entrelacés par la grenadille pourprée ou la *clitoria*. L'*ixia* aux fleurs azurées, les touffes roses de l'*hydrangia* et la *canna lutea* dorée, bordent les étangs et les terrains humides. L'*amaryllis atamasco*, la dionée, dont la feuille, en se resserrant, devient une prison pour l'insecte qui s'y pose; la sensitive, qui s'irrite au moindre contact, et plusieurs espèces de *phlox*, forment une ceinture autour des forêts.

La Floride réunit les productions des latitudes méridionales et septentrionales : on les y voit fleurir les unes près des autres. On y trouve des forêts entières de mûriers rouges et blancs; les pins rouges et blancs, les sapins, les chênes toujours verts, l'érable, le noyer, le cerisier, l'acajou, le châtaignier, le sassafras et le brésillet y occupent les différens terrains.

Sur les bords du Missouri on voit quelques bois, mais point de grandes forêts; la vigne sauvage donne d'assez bons raisins. Le poirier épineux orne les campagnes qui produisent le tremble, le pin et le cotonnier à feuilles étroites.

Au Mexique la végétation varie comme la température. Dans la région chaude le *palmier à éventail*, la *tournefortie* veloutée, la *céphalante* à feuilles de saule, l'*amaranthine* globuleuse, le *calebassier* pinné, la *bignonie* à feuilles d'osier, la *sauge* occidentale, le *panic* élargi, la *bauhine* raide, le *courbaril* émoussé, et la *malpighie* à feuilles de sumac, s'élèvent sur les pentes des montagnes jusqu'à la hauteur de 200 toises. Le *bananier* s'étend depuis le bord de la mer jusqu'au niveau de 725 toises. La région tempérée, depuis 200 jusqu'à 1100 toises, produit le *poirier* à longues cosses, le *liseron* arborescent, la *globulaire* mexicaine, la *véronique* de Xalapa, le *cobea* grimpant, le *gattilier* mou, l'*arbousier* à fleurs épaisses, le *laurier* de Cervantes, le *daphné* à feuilles de saule, et la *fritillaire* à barbe. Dans la région froide, qui s'étend depuis 1100 toises jusqu'à 2,350, on voit le *chêne* à tronc épais (*quercus crassipes*) la *rose mexicaine*, l'aune, qui s'arrête à 1850 toises, le *cheirostemon platanoïdes*, la *krameria*, la *valériane* à feuilles cornues, le *datura superba*, la *sauge cardinale*, le *fraisier mexicain*, l'*arbousier* à feuilles de myrte, la *potentille* naine, et l'*alisier* denté. Les sapins ne finissent, dans cette région, qu'à 2,050 toises; on voit sur la limite des neiges l'*arenaria bryoïdes* et le *chelone gentianoïdes*.

Le Mexique produit diverses espèces de cerisiers, de fraisiers, de mûriers, de pommiers et de noyers; le *marguey*, variété de l'agave, donne la boisson nommée *pulque* : ses fibres fournissent du fil et du papier, ses épines servent de clous et d'épingles. Le canton de Xalapa produit le *convolvulus jalapa* ou vrai jalap et l'*epidendrum vanilla*; le baume de *capivi* et celui de *tolu* proviennent de deux arbres nommés le *copaifera officinalis* et *toluifera balsamum*. La flore mexicaine a déjà fourni aux jardins d'Europe la délicate *mentzelia*, les *dahlias*, le *sisyrinchium* strié, le *salvia fulgens* et l'*helianthe*, tournesol.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur la végétation de l'Amérique méridionale. Depuis les bords de l'Océan jusqu'à 1,000 mètres d'élévation, on aperçoit de magnifiques palmiers; le jasmin et le datura embaument l'air. Les cocotiers croissent sur les bords de la mer, et couvrent de leur ombre les cactus, les mangliers et plusieurs plantes salines. Au-dessus de la région des palmiers commence celle du *chinhona* ou *quinquina* et des fougères arborescentes : le premier s'arrête à 1450 toises, les secondes à 800. Près du chinchona croissent quelques *liliacées* et diverses *cucullaires*. Des mousses du plus beau vert forment de belles pelouses; les ravins cachent une multitude d'*arum* et d'*oxalis*. Les chênes ne commencent qu'à la hauteur de 1700 mètres; à 1800 mètres plus haut on ne voit plus que des arbustes : ce sont des *berberides*, des *barnadesia* et des *duranta*; le sol est couvert de diverses *calcéolaires*. Les plantes *phanérogames* disparaissent à 2,360 toises, et les lichens les remplacent jusqu'aux neiges éternelles.

A la *Nouvelle-Grenade*, dans les *Andes de Quindieu*, on voit des cyprès, des genévriers,

des sapins, des passiflores en arbres et des bambous. Le suc du fruit d'un cestreau (*cestrum tinctorium*) donne la meilleure encre connue. Sur le plateau de Chipa croissent l'azaléa, le quinquina jaune, des *bigonia*, des chênes, des aunés, et d'autres plantes encore qui rappellent la végétation de l'Europe, tandis qu'à sa base croissent les palmiers, les bananiers et la canne à sucre : il n'y a cependant que 87 toises de hauteur entre ces deux sortes de végétation.

Les forêts du Pérou fournissent des bois précieux, des gommes odoriférantes et des résines médicinales. La noix muscade et la cannelle croissent dans la *Montanna-Real;* les plaines sont couvertes de taillis de cacaoyers, de palmiers et de quinquinas. Le cirier des Andes occupe une grande élévation.

Au Chili, les Andes sont couvertes de forêts immenses dont les arbres atteignent une taille démesurée : les oliviers y ont jusqu'à trois pieds de diamètre. Le docteur Bertero a reconnu que l'étendue comprise entre Valparaiso, Rancogna et San-Fernando, offre dans sa végétation les plus grands rapports avec celle du midi de l'Europe, principalement avec celle de l'Italie. Parmi les espèces nouvelles du Chili, qu'il a décrites en 1829, ce botaniste en cite quelques-unes assez importantes : telles sont la *cassia flexuosa*, arbrisseau remarquable par la beauté de ses feuilles et de ses fleurs, et qui croît spontanément dans les bosquets sur le chemin de Valparaiso; le *centaurea chilensis*, l'une des plus belles de son genre, et l'une des plus dignes d'être cultivées dans les jardins; le *cocos chilensis* de Molina, le plus majestueux des palmiers du Chili, qui croît au pied des montagnes, et qui, méritant de former un genre nouveau, à reçu de M. Bertero le nom de *Molinea micrococos*.

Les terres basses de la *Guyane* où séjourne l'eau de la mer, produisent des palétuviers; celles qu'inondent les eaux douces se couvrent de joncs et reçoivent le nom de savanes noyées; les savanes sèches ont d'excellens pâturages. Les arbres fruitiers les plus communs de ce pays, sont : les palmiers, le prunier *monbin* et la grenadille. Il fournit à la médecine la violette *ytombou*, espèce d'ipécacuanha, le *coste* arabique, la gomme *copahu*, le *dolichos pruriens* et la *potalie* amère. Les arbres des forêts sont les bananiers et les palétuviers, qui ne servent qu'au chauffage; le *licaria*, nommé aussi bois de rose; le *férole* ou bois satiné; l'acajou; deux espèces d'*icica*, qu'on nomme cèdre noir et cèdre blanc; le cotonnier sauvage, qui atteint 12 pieds de circonférence; et le *simiri*, qui donne une belle couleur rouge. Ces forêts sont presque impénétrables, tant elles sont remplies de lianes, d'arbrisseaux, et d'autres plantes qui enlacent les plus grands arbres. On trouve au *Brésil* une grande quantité de plantes amères, des *rubiacées*, des *légumineuses*, des *composées* et des *euphorbiacées*. Les fougères et les *aroïdes* sont nombreuses, ainsi que les *cypéracées* et les *graminées*. Les *salicornes* y sont très-riches en soude. Aucun pays ne produit d'aussi beaux bois de construction : un seul arbre suffit pour faire un canot qui peut contenir 5 à 600 tonneaux de sucre et 40 rameurs. On emploie pour la teinture le bois du Brésil ou de Fernambouc : le véritable nom de cet arbre est *brésillet* (*caesalpinia*); il vient à la hauteur des chênes; sa feuille ressemble à celle du buis, et sa fleur, du plus beau rouge, à celle du muguet. Le manioc croît partout en abondance. Les goyaviers, les citronniers, les orangers, et l'espèce appelée pamplemousse, sont communs sur la côte. Le figuier de Surinam se plaît parmi les ronces. Le *mangaïba* ou mamei (*mammea*), qui croît aux environs de Bahia, porte une fleur qui change l'esprit-de-vin en une liqueur aromatique, et distille une gomme qui tue les insectes nuisibles connus sous le nom de *chiques*.

Le Paraguay possède plusieurs arbres à gomme, entre autres, celui qui donne le sang-de-dragon; la cannelle sauvage croît dans les bois; les cannes à sucre viennent dans les lieux humides; le thé ou l'herbe du Paraguay est la feuille d'une espèce d'*ilex* de la grosseur d'un pommier moyen.

Dans la Patagonie les plaines sont stériles, mais les montagnes se couvrent de forêts; on y remarque une espèce de palmier ou de fougère arborescente, et un bouleau (*betula antarctica*) qui parvient souvent à 35 pieds de circonférence.

Un coup-d'œil sur la zoologie américaine fera voir la différence absolue qu'elle offre avec celle de l'ancien continent. A l'exception des ours, des renards, et des rennes, qui ne redoutent pas la zone glaciale; à l'exception des phoques et des cétacés, habitans de tous les rivages; à l'exception des sarigues ou didelphes, les animaux des deux Amériques paraissent former des espèces particulières ou du moins des races distinctes. L'ours blanc, célèbre depuis long-temps par sa hardiesse et sa voracité, qui le portent à attaquer l'homme et à détruire un grand nombre d'animaux, habite les glaces éternelles voisines du pôle et les côtes du Groenland, où il passe l'hiver

dans une sorte de léthargie presque complète. Un ours plus terrible encore, l'ours féroce, dont la taille atteint 8 à 9 pieds, habite les montagnes Rocheuses et les points les plus élevés du plateau du Missouri. Dans le nord de l'Amérique, l'original, analogue à l'élan de l'Europe, habite les forêts marécageuses : il en est de même de l'élan que les peuples de l'Amérique septentrionale appellent caribou. Le cerf wapiti au Canada et dans les vallées du haut Missouri, est employé par les naturels à tirer leurs traîneaux : un animal du même genre, mais avec des formes plus sveltes, a reçu dans le pays qu'il habite le nom de cerf de Virginie. Le Canada nourrit aussi une espèce de mouton appelée mouflon d'Amérique. Le bison et l'ovibos musqué paissent depuis les lacs du Canada jusqu'aux mers de Californie; les plaines du Missouri nourrissent le loup de prairie, animal qui vit en troupes nombreuses, chasse les daims et mange quelquefois des fruits; le lynx ou le chat-tigre habite la Caroline; enfin l'hermine, la marte, le castor, l'écureuil, la loutre, le raton et la sarigue à oreilles tricolores se trouvent dans différentes contrées de l'Amérique septentrionale.

Au nombre des reptiles que l'on y trouve, il en est deux que nous devons citer : le serpent à sonnettes, dont l'approche répand chez tous les êtres la crainte et l'épouvante; et le caïman à museau de brochet, celui de tous les crocodiles qui remonte le plus haut vers le nord : on assure même qu'aux approches de l'hiver il s'enfonce dans la vase des rivières et y reste engourdi d'un sommeil léthargique si profond, qu'on peut le couper en morceaux sans qu'il donne aucun signe de sensibilité.

Parmi les oiseaux particuliers à l'Amérique septentrionale, le plus connu est le dindon : il s'y trouve encore à l'état sauvage depuis les grands lacs du Canada jusqu'au Mexique méridional. Dans la saison chaude, quelques espèces voyageuses de colibris s'avancent au-delà du centre de l'Amérique septentrionale; plusieurs espèces du genre tangara ont un plumage varié des plus belles couleurs : tels sont le gros-bec bleu de la Caroline, le tangara du Canada, d'un beau rouge de feu; le tangara verdâtre; le tangara à face rouge, dont le cou, les ailes et quelques autres parties du corps sont mélangés de bleu, de jaune et d'écarlate, et qui vit sur le territoire des Osages. Au nombre des oiseaux remarquables par leur chant, on cite l'espèce de grive appelée le moqueur. Les aigles, les cygnes, les goélans, les canards et une foule d'autres, offrent des différences plus ou moins marquées avec ceux de l'ancien continent.

Les animaux de l'Amérique du sud comprennent plusieurs genres qu'on ne retrouve point dans celle du nord. Le paresseux et faible aï (*acheus aï*), qui vit sur les arbres de la Guyane et du Brésil; l'unau (*bradypus didactylus*), qui offre quelque analogie de formes avec le précédent et habite les mêmes contrées; l'utile lama, qui sert à porter de légers fardeaux au Pérou et au Chili; la vigogne au lainage soyeux, qui vit en troupes sur les cimes glacées des Andes; le pécari, qui habite les creux d'arbres ou les trous qu'il rencontre dans les plaines, et qui est voisin du sanglier; le cabiai, qui se nourrit de végétaux sur les bords des grands fleuves où il plonge avec facilité; le cobaye, connu sous le nom de cochon d'Inde; le paca, l'agouti et d'autres rongeurs; le léger sapajou, l'élégant ouistiti; le tamanoir et le tamandua, dévorateurs d'insectes; le tatou, le chlamyphore et d'autres édentés écailleux, diffèrent essentiellement de tous les animaux de l'ancien continent dont ils se rapprochent le plus. Le tapir était pour sa trompe considéré comme l'éléphant du Nouveau-Monde, avant qu'une espèce du même genre eût été découverte dans l'Inde. Le jaguar et le cocguar sont, mais avec moins de férocité, dans le continent américain, ce que le tigre et le léopard sont dans l'Asie et l'Afrique. Le bœuf et le cheval, importés d'Europe en Amérique, y sont devenus sauvages et parcourent en troupes nombreuses les vastes plaines de la zone tempérée.

Quatre espèces de caïmans habitent les fleuves, les lacs et même les marais des régions méridionales de l'Amérique; les tortues fourmillent dans l'Orénoque et l'Amazone; le redoutable devin (*boa constrictor*), objet du culte de quelques peuplades, et plusieurs espèces du même genre, l'élaps et d'autres serpens plus ou moins dangereux, ainsi que divers reptiles qu'il serait trop long de nommer, habitent les mêmes régions.

Les éclatantes perruches, le joli colibri, l'ara qui se distingue par les riches couleurs de son plumage, le camichi à la voix retentissante; l'intelligent agami, qui dans l'état de domesticité est, comme le chien, le fidèle gardien de la maison; le jabiru, fléau des reptiles; le rhéa nandu (*rhea americana*), presque aussi grand et non moins agile que l'autruche; le marail et le hocco, dont la chair est recherchée pour sa délicatesse; plusieurs espèces de cathartes; le condor, qui habite les cimes les plus élevées des Andes, et le

toucan, dont le bec énorme est presque aussi grand que le reste de son corps, sont les principaux oiseaux de l'Amérique méridionale.

Les naturels de cette partie du globe sont, en général, d'une taille élevée et bien proportionnée. Ils ont le teint bronzé ou d'un rouge cuivré, la chevelure longue, noire et peu fournie; la barbe rare et semée par bouquets; le front bas, les yeux alongés et dirigés par en haut vers les tempes; les pommettes avancées, le nez un peu camus; les lèvres étendues, les dents aiguës et serrées; la tête carrée, la face large sans être plate, mais s'amincissant vers le menton; la poitrine haute, les cuisses grosses; les jambes arquées, les pieds grands et le corps trapu. Il n'y a pas de race sur le globe chez laquelle l'os frontal soit naturellement plus déprimé en arrière. « Tels sont les caractères généraux et distinctifs de toutes les nations américaines, à l'exception peut-être de celles qui occupent les régions polaires aux deux extrémités [1]. Les Esquimaux hyperboréens, ainsi que les Puelches méridionaux, sont au-dessous de la taille moyenne, et présentent dans leurs traits et dans leur conformation la plus grande ressemblance avec les Samoïèdes [2]. Les Abipons, et plus encore les Patagons au sud, ont une stature gigantesque. Cette constitution forte et musculeuse, jointe à une forme élancée, se retrouve en quelque sorte chez les habitans du Chili, ainsi que chez les Caraïbes, qui habitent les plaines du delta de l'Orénoque jusqu'aux sources du Rio-Blanco [3], et chez les Arkansas, que l'on compte parmi les sauvages les plus beaux de ce continent 4. »

La population indigène de l'Amérique ne forme qu'environ 1,000,000 d'individus, dont 600,000 appartiennent au nord et 400,000 au midi.

[1] G. Forster, *Voyage aux côtes nord-ouest de l'Amérique*, III, 65. Ulloa, *Notice historique et physique sur l'Amérique méridionale*, II. Voir, *Sur la population de l'Amérique*, 62 et 63.

[2] Hearne, *Voyage à l'Océan du nord*, 157. Charlevoix, 45.

[3] A. de Humboldt, I, 384.

[4] Charlevoix, VI, 165.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-UNIÈME.

Description des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

« La paix de 1763 avait rendu l'Angleterre maîtresse de toute l'Amérique septentrionale jusqu'au Mississipi. Les colons anglais sentirent leur force; les tentatives que le gouvernement de la métropole fit pour les soumettre à des taxes nouvelles, excitèrent les feux cachés de la rébellion. La bataille de *Bunkershill*, en 1775, apprit aux hommes prévoyans combien les Américains seraient difficiles à vaincre sous le prudent et valeureux Washington. Bientôt on vit le sage Franklin poser les bases de la constitution. L'indépendance fut proclamée le 4 juillet 1776. La France et l'Espagne conclurent une alliance avec la nouvelle république. Les Anglais, après avoir vu leurs armes humiliées par les défaites de Burgoyne et Cornwallis, reconnurent l'indépendance des États-Unis, composés alors de treize provinces. » A la même époque, une portion du Canada fut cédée à la nouvelle république; en 1803, elle acheta la Louisiane à la France; dans ces dernières années, l'Espagne lui céda quelques portions de territoire qui dépendaient autrefois du Mexique; enfin, par un traité conclu en 1819, cette même puissance céda en 1821 la Floride aux États-Unis.

La confédération anglo-américaine, qui prend le nom d'*Union* et d'*États-Unis de l'Amérique septentrionale*, et que l'on désigne simplement aussi sous celui d'*États-Unis*, forme aujourd'hui la principale puissance du Nouveau-Monde. A l'époque où son indépendance fut reconnue, sa population n'était que de 2,500.000 habitans: l'influence d'un gouvernement libre, d'une industrie chaque jour croissante, et d'un commerce important avec toutes les nations du monde, l'a quintuplée dans l'espace de 50 années. On estime à 12,500,000 environ le nombre d'individus qu'elle renferme. Le territoire anglo-américain comprend un *district fédéral*, celui de Colombia, renfermant la capitale; 24 *États*, 3 *territoires*, et 6 districts, y compris l'immense *district occidental* ou de l'*Oregon*, qui n'est point encore officiellement organisé.

Ce serait peut-être ici le lieu de donner une idée de la constitution américaine. Chacun

des 24 États est une république indépendante pour tout ce qui regarde les affaires locales, et est administré par un gouvernement électif et une assemblée législative. Le réunion des 24 États forme la confédération anglo-américaine. Les pouvoirs législatifs résident dans un congrès composé d'un sénat et d'une chambre de représentans. Les sénateurs, au nombre de deux pour chaque État, sont nommés pour six ans, et sont divisés en trois séries qui se renouvellent tous les deux ans : ils doivent être âgés de 30 ans. Les représentans, qui doivent en avoir au moins 25, sont élus par le peuple à raison d'un par 35,000 habitans. Le pouvoir exécutif est confié à un président et à un vice-président, élus pour 4 ans, et nommés par un nombre d'électeurs égal à celui des sénateurs et des représentans réunis, et que chaque État envoie au congrès à cet effet. Le président doit être âgé de 35 ans; le vice-président est choisi par le sénat parmi les deux autres candidats qui ont réuni le plus de suffrages. Le traitement du premier est de 125,000 fr.; celui du vice-président est de 30,000. Ce dernier préside le sénat, mais il n'y a droit de suffrage que lorsque les votes sont partagés. Le congrès s'assemble au moins une fois tous les ans. Les représentans reçoivent une indemnité du trésor, mais ils ne peuvent occuper aucun emploi du gouvernement. Les bills d'impôts sont proposés par la chambre des représentans: le sénat peut y faire les changemens qu'il juge convenables. Tout bill doit être approuvé par le président. Lorsque celui-ci le renvoie avec des objections, il n'a force de loi que s'il passe dans les deux chambres à la majorité des deux tiers des membres. Si le président ne le renvoie pas au congrès dans les dix jours qui suivent sa présentation, le bill est censé approuvé. Le congrès propose des amendemens à la constitution toutes les fois que les deux tiers des deux chambres le trouvent nécessaire, ou à la demande des deux tiers des législateurs des divers États.

Nous avons dit que la confédération anglo-américaine comprenait 24 États et 3 territoires. Un territoire n'est admis dans l'Union que s'il a 60,000 habitans; mais l'administration y est différente de celle des États : les habitans n'y jouissent pas des prérogatives attachées à la qualité de citoyen. Chaque territoire est administré par un gouverneur que nomme le président de la république.

A l'exception de l'État de la Louisiane, qui est divisé en paroisses, et celui de la Caroline du Sud, qui est partagé en districts, chaque État et chaque territoire se divisent en comtés. Il est assez singulier que cette division, antérieure à la fondation de la république, ait été conservée.

Il est temps d'entreprendre la description de cette intéressante république. Nous commencerons notre excursion chorographique par l'État le plus septentrional, celui *du Maine*, borné au nord et au nord-ouest par le Bas-Canada, à l'est par le Nouveau Brunswick, qui appartient à l'Angleterre; au sud et au sud-est par l'Atlantique. Les principaux cours d'eau qui l'arrosent sont : le *Saint-Jean*, le *Penobscot*, la *Sainte-Croix*, le *Kennebeck*, l'*Androscoggin* et le *Saco*, qui tous ont leur embouchure dans l'Océan sur le territoire de cet État, à l'exception du premier, qui va traverser le Nouveau-Brunswick. C'est un pays élevé vers le nord et l'ouest, qui offre au centre une chaîne de montagnes, des plaines ondulées, et un grand nombre de lacs dont le plus grand, appelé *Moose-Head*, a 7 lieues de large et 11 de long. Le sol, quoique sablonneux, y est généralement fertile; ses forêts sont composées de chênes, de pins, d'érables, de bouleaux et de hêtres. *Portland*, chef-lieu de cet État, est une jolie ville située entre le Saco et le Penobscot, sur les bords de l'Océan. Ses maisons et ses édifices sont bâtis en briques; on distingue parmi ces derniers le palais de justice, l'hôtel-de-ville et la maison de charité. On y remarque un observatoire d'où la vue s'étend au loin sur les innombrables îles qui bordent la côte. Son port, éclairé la nuit par un phare situé à 85 pieds de hauteur, est un des plus beaux de l'Amérique; il est défendu par différens ouvrages de fortification. La population de cette cité commerçante s'élève à 9 ou 10,000 ames. Parmi les principales villes de l'État du Maine, nous citerons *Eastport*, ville maritime bâtie sur l'île de Moose, qui communique au continent par un beau pont construit en 1820; *Hallowell*, port où l'on voit des chantiers de construction; *Bath*, l'une des villes les plus commerçantes du Maine; *Brunswick*, qui possède un collége, un cabinet de physique et d'histoire naturelle, et la plus belle galerie de tableaux des États-Unis. La plupart de villes du Maine renferment des écoles entretenues aux frais de l'État.

L'État de *New-Hampshire*, à l'est du précédent, est un pays plat parsemé seulement de quelques collines, mais borné au nord par les ramifications des monts Alléghanys. On y voit aussi un grand nombre de lacs. Ses principaux cours d'eau sont le *Connecticut* et le *Merrimack*. Cet État, rempli d'établissemens industriels, compte plus de 50 manufactures de tissus de laine, de coton et de lin. *Dover*,

sa plus ancienne ville, fut fondée en 1623; elle est située sur le *Cocheto*, qui y forme une cascade de 40 pieds de hauteur. Ses habitans font un commerce considérable de bois de charpente. *Concord*, qui n'est qu'un village de 200 maisons disposées en une seule rue, et de 3,000 habitans, est sa capitale. Un lieu beaucoup plus important est *Portsmouth*, le seul port de cet État. C'est une ville industrieuse de 8,000 habitans, où l'on trouve une académie, un athénée et cinq banques de commerce. *Exeter*, l'ancien chef-lieu, à 11 lieues au sud-est de Concord, est une petite ville assez bien bâtie, où la construction des navires est beaucoup moins active qu'autrefois.

Le *Vermont* est couvert de hautes montagnes et abonde en pâturages; sa population guerrière n'a pas démenti, dans la guerre contre les Anglais en 1814, la réputation de bravoure qu'elle s'était acquise dans celle de l'indépendance. *Montpellier*, ville de 2,500 ames, sur la rive droite de l'Onion, est le chef-lieu de cet État. Les autres principales villes sont *Middlebury*, où l'*Otter-River* forme plusieurs chutes que l'on utilise pour des manufactures; *Bennington*, où l'on voit plusieurs forges et plusieurs papeteries; et *Burlington*, qui renferme une académie et une université.

Au sud du précédent, le *Massachusets*, couvert au nord par divers chaînons des Alléghanys, étend sur l'océan Atlantique ses caps qui s'avancent en pointes, et ses golfes profonds. « L'aspect de son sol est varié à l'infini, et ses côtes sont riches de baies commodes qu'ornent un grand nombre de jolies petites îles. Les bords de la mer sont généralement arides; mais les terres de l'intérieur sont très-productives et cultivées avec un soin qui donne à toute la campagne l'air d'un riant jardin. D'élégantes maisons de campagne, de beaux villages et de grandes cités attestent à chaque pas combien la population est nombreuse [1]. » Suivant M. Levasseur, sur une population qui en 1790 était de 370,000 ames, et qui aujourd'hui dépasse 530,000, 65,000 personnes sont employées à l'agriculture, 36,000 dans les diverses manufactures de coton, de laine, de toiles, de verrerie, de papier, de savon, dans les fonderies, etc., et 14,000 environ dans le commerce. Si l'on y ajoutait le nombre, fort considérable, de celles qui sont employées à la pêche, celui des individus qui occupent des emplois dans les divers offices du gouvernement, dans l'instruction publique, etc., celui des artisans, tels que les maçons, les charpentiers, les tailleurs, etc., etc., et qu'ensuite on retranchât du nombre total de la population les enfans qui ne sont point encore en âge de travailler, les vieillards et les infirmes qui ne le peuvent plus, on verrait combien est petit dans cet État le nombre des oisifs. Aussi de cette activité industrielle résulte-t-il dans les familles une aisance qui frappe d'étonnement l'Européen qui visite pour la première fois cette contrée, et cependant elle n'est pas la plus industrieuse de la confédération américaine. Le dimanche, ajoute-t-il, il est impossible de distinguer à la mise, et l'on pourrait même dire aux manières, un artisan, de ce que l'on appelle dans la société un *gentleman*; la multiplicité des écoles, et le droit qu'a tout homme de s'occuper des affaires publiques, répandent jusque chez les artisans une instruction et une rectitude de jugement qu'on chercherait vainement dans les classes moyennes de France.

Ce que nous venons de dire est surtout très-remarquable à *Boston*, la capitale du Massachusets. Cette ville, qui s'honore d'avoir vu naître le célèbre Franklin, est située sur une péninsule au fond de la baie de Massachusets. Les rues de la vieille ville sont irrégulières, mais dans les quartiers neufs règnent l'élégance et l'uniformité. Son port, l'un des meilleurs des États-Unis, est assez spacieux pour contenir 500 vaisseaux à l'ancre: l'entrée en est étroite et bien défendue. Cette cité commerçante couvre de ses navires toutes les mers du globe. En tête de ses principaux édifices on doit placer l'hôtel-de-ville, bâti sur une hauteur d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le fort et les fertiles campagnes environnantes; le Faneuil-Hall, où se tiennent les assemblées publiques; le théâtre, la douane, la bourse, vaste édifice qui contient 202 salles, et un immense bâtiment à 4 étages renfermant les magasins de commerce, et un bel observatoire. Parmi ses places publiques, nous mettrons en première ligne celle de Franklin; enfin, au nombre de ses monumens on doit distinguer la statue de Washington. Boston est une des villes de l'Union qui possèdent le plus d'établissemens littéraires. Son magnifique athénée, ses bibliothèques, ses sociétés savantes et philantropiques, ses écoles et ses hôpitaux, la placent au premier rang parmi les cités du Nouveau-Monde. Sa population, qui était en 1800 de 25,000 ames, est aujourd'hui plus que doublée.

Charlestown, à un quart de lieue de Bos-

[1] *Lafayette en Amérique en* 1824 *et* 1825, ou Journal d'un voyage aux États-Unis, par A. Levasseur, secrétaire du général Lafayette pendant son voyage, t. I, p. 99.

ton, est une jolie petite ville de 7,000 habitans, importante par son arsenal et ses chantiers de construction. A *Cambridge*, un peu plus loin, on remarque une université connue sous le nom de collége de *Harward*, son fondateur : il renferme de belles collections et une bibliothèque de 30,000 volumes. C'est dans cette petite ville que fut établie la première imprimerie des États-Unis. *Salem*, à cinq lieues de la capitale, s'enrichit par ses pêcheries et son commerce avec les Antilles. *Newbury-Port*, *Marblehead*, *Gloucester*, *Plymouth*, *Lynn*, *Barnstable*, dont le port s'obstrue par une barre de sable, *Beverly*, *Dighton*, près de laquelle on voit une inscription hiéroglyphique qu'on n'a point encore expliquée, sont des villes industrieuses et riches qui rivalisent entre elles pour la pêche et le commerce. Les îles, petites mais très-peuplées, de *Martha's-Vineyard* et de *Nantuckett*, dépendent aussi du Massachusets. La première a des fabriques de lainage et des salines; la seconde nourrit un grand nombre de moutons et de bêtes à cornes, et s'enrichit par la pêche de la baleine.

Dans le petit État de *Rhode-Island*, qui fut fondé par des Anglo-Américains de la secte des Baptistes, nous remarquerons le port de *Providence*, l'un de ses deux chefs-lieux, sur la rivière du même nom. Cette ville est élégamment bâtie et renferme des manufactures et des établissemens d'instruction. Quoiqu'elle n'ait pas plus de 17,000 habitans, on y publie cinq journaux. *Newport*, sur l'île de Rhode, qui donne son nom à cet État, en est le second chef-lieu : sa population est moitié moins considérable que celle de Providence. La ville maritime de *Bristol* est une des mieux situées de cet État pour le commerce.

Le fleuve du *Connecticut* donne son nom à l'un des États les plus peuplés relativement à sa superficie. C'est un pays généralement uni, dont les eaux se dirigent vers le golfe de Long-Island. Deux villes y partagent le rang de chef-lieu : l'une est *Hartford*, sur la rive droite du Connecticut, à 16 lieues de l'embouchure de ce fleuve. Plusieurs élégans édifices ornent cette industrieuse cité, peuplée de 5,000 ames. L'autre chef-lieu est *New-Haven*, à l'embouchure du Quinnipiack, dans le golfe de long-Island : elle est un peu plus peuplée que la précédente, et possède un collége regardé comme l'un des plus beaux et des plus florissans des États-Unis. *Norwich*, assez bien bâti, fait un commerce important. *Cornwall* possède une école pour l'éducation des jeunes gens appartenant aux nations indigènes de l'Amérique.

A l'ouest du Connecticut et du Wermont, s'étend le grand État de *New-York*, qu'arrosent deux beaux fleuves, l'Hudson et le Saint-Laurent. Il est traversé par les monts Alléghanys; mais au-delà de ces monts le pays est uni, et le sol, formé d'un riche terreau, jouit d'une grande fertilité. On se fera une idée de l'activité de son industrie, lorsqu'on saura que, dans ces derniers temps, on y comptait 170 usines et forges, 121 moulins à huile, 5,195 à scie, 2,264 à farine, et 1222 à foulon, 1229 distilleries, 2,105 fabriques de potasse, 189 manufactures de tissus de laine et 76 de tissus de coton. On pourra apprécier la civilisation de ses habitans, en remarquant que l'on y compte un étudiant sur quatre individus; que, sur une population de 1,600,000 habitans, 8,600 écoles étaient fréquentées par 468,000 enfans; que l'on y publie 160 journaux et ouvrages périodiques, et qu'il renferme 6 grands colléges, deux écoles de médecine et 36 académies. *Albany*, chef-lieu de ce riche État, s'élève sur la rive occidentale de l'Hudson. « Cette ville, dit M. Levasseur, n'offre point un aspect agréable : le terrain est partout inégal; ses rues sont, il est vrai, larges et bien alignées, mais l'architecture des maisons est de mauvais goût, et rappelle beaucoup les vieilles villes de l'Allemagne. A l'exception du Capitole, il n'y a point de bâtimens qui aient l'aspect monumental; celui-ci produit un assez bel effet par sa situation sur une éminence qui termine une fort belle rue appelée *State-street*. Ce monument, qui sert à la fois au sénat, à la chambre représentative, aux cours de justice, à la société des arts, à celle d'agriculture, etc., et qui renferme la bibliothèque, est construit en granite pris sur les bords de l'Hudson, et les colonnes, ainsi que tous les ornemens extérieurs, sont en beau marbre blanc tiré des carrières du Massachusets. La façade principale est d'ordre ionique; la plupart des salles sont décorées et meublées avec un luxe que l'on admire d'abord, mais qu'ensuite on ne peut s'empêcher de blâmer quand on apprend qu'il a jeté l'administration municipale dans des dettes qui, nécessairement, retombent à à la charge des administrés. » Comme place de commerce, Albany est une des villes les plus considérables de l'Union; un canal, ouvert en 1825, lui falicite avec le lac Érié des communications qui accroîtront encore l'activité de son commerce. Sa population est d'environ 20,000 ames.

Troy, sur le bord de l'Hudson, renferme environ 8,000 habitans; mais par sa fabrique

d'armes, ses toileries et son commerce, elle tient le premier rang après Albany.

Après avoir vu *Hudson*, qui, sur les bords du fleuve, possède d'importans chantiers de construction, *Buffaloe*, situé à l'endroit où le Niagara sort du lac Érié, seule ville de la partie occidentale de l'État de New-York qui possède un port; *Newburg*, petite ville intéressante par ses manufactures et son importante brasserie; *Pougkeepsie*, commune de 5,000 habitans, possédant 3 imprimeries, qui livrent chacune un journal par semaine, nous arriverons à *New-York*, situé à l'extrémité méridionale de l'État qui porte son nom, sur le bord de l'Océan. Cette ville est la plus considérable de toutes celles que nous venons de parcourir : on lui donne 180,000 ames. Elle est irrégulièrement bâtie; ses anciens quartiers sont composés de rues étroites et tortueuses; mais les nouveaux ne renferment que des rues larges, droites et bien alignées. Il faut dire cependant que le nombre de celles qui la déparent se réduit à 5 ou 6 formées des premières constructions élevées sur la rivière de l'Est par les Hollandais ses fondateurs. La plus belle et la plus commerçante, appelée *Broadway*, la traverse sur une longueur de plus d'une lieue, et sur une largeur de 80 pieds. La largeur des trottoirs, l'élégance des maisons, la richesse et la variété des magasins, la foule toujours active qui l'anime, font de cette rue une des promenades les plus intéressantes; mais ce qui la dépare, c'est le cimetière immense qui borde un de ses côtés, et dont les passans ne sont séparés que par une grille de fer. Cette vue, dit M. Levasseur, contraste d'une façon pénible avec la joie folâtre des groupes de jeunes filles qui à chaque instant passent d'un pied léger devant ce triste asile de la mort [1].

Les édifices publics de cette grande cité surpassent en beauté ceux des autres villes des États-Unis; l'hôtel-de-ville est le plus magnifique de tous : il est en partie bâti en marbre, mais le couronnement de ce palais est en bois peint. Si la prison de l'État est vaste, la maison de bienfaisance la surpasse encore en étendue : la façade de son principal bâtiment est de 320 pieds. On compte dans cette ville 79 églises, dont 15 appartiennent aux épiscopaliens, 14 aux presbytériens, 10 aux réformés, 13 aux méthodistes, 10 aux anabaptistes, 2 aux luthériens, 2 aux catholiques, qui y ont un évêque, etc. Nous n'essaierons pas d'énumérer les établissemens de bienfaisance et d'instruction renfermés dans New-York; nous dirons seulement qu'on peut la regarder comme la ville de toute l'Amérique qui occupe le plus grand nombre de presses, et comme le centre principal du commerce de librairie de l'Union. Située à l'extrémité méridionale de l'île *Manhathan*, à l'embouchure de l'Hudson, elle présente du côté de la mer un coup-d'œil magnifique. Son port, mal défendu par les fortifications, est assez profond pour offrir un abri sûr aux plus gros navires. Outre un nombre dix fois plus considérable de vaisseaux marchands qui lui appartiennent, environ 90 bateaux à vapeur, dont une soixantaine sont de New-York, font le service de cette ville dans presque toutes les directions.

Les riches habitans de New-York ont leurs maisons de campagne dans l'île Manathan et dans *Long-Island* (l'*île Longue*), qui n'en est séparée que par un canal d'un quart de lieue de largeur. Cette île, de 40 lieues de long et de 4 à 8 de large, est divisée en trois comtés, dont *Jamaïca*, *Brooklyn* et *Sag-Harbour* sont les villes principales. *Rochester*, sur le Genesée, dont la navigation est interrompue par plusieurs chutes d'eau d'une grande hauteur, doit son importance et son accroissement rapide à sa situation au bord du grand canal Érié qui traverse cette rivière.

Le *New-Jersey*, qui s'étend sur la rive gauche de la *Delaware*, commence au nord par des montagnes très-riches en fer et en zinc, auxquelles succèdent des collines agréablement variées par des vergers et des pâturages, et se termine au sud par une presqu'île dont le sol est marécageux et sablonneux. *Trenton*, jolie petite ville manufacturière peuplée de 6,000 ames, en est le chef-lieu. *Newark*, un peu plus peuplé, est renommé par ses fabriques de souliers, ses carrosses et par son cidre.

La *Pensylvanie*, entrecoupée de montagnes, de prairies, de vallées et de plaines, est variée dans son sol, ses productions et sa température. Au printemps elle offre l'humidité de l'Angleterre, en été la sécheresse de l'Afrique; quelques jours d'automne rappellent le doux ciel de l'Italie; mais l'hiver amène des froids rigoureux. Outre les grandes rivières de la *Susquehannah*, de la *Delaware* et de l'*Ohio*, un nombre considérable d'eaux courantes y répandent partout la fertilité, ali-

[1] Une loi récente interdit les inhumations dans ce cimetière, et condamne les infracteurs à une amende de 100 dollars. Cette mesure satisfait quelques familles riches, qui voient avec plaisir l'amende écarter la multitude de cadavres des classes inférieures et laisser le champ libre à ceux du petit nombre de *gens comme il faut*, qui n'exécutent la loi qu'en imposant l'amende à leurs héritiers, fiers de cette distinction.

mentent des moulins et des canaux d'irrigations, ou embellissent le pays par de romantiques cascades. *Harrisburg*, son chef-lieu, est une cité régulièrement bâtie, dans laquelle on compte 5,000 habitans. *Philadelphie*, située à peu de distance du lieu où le *Schuylkill* se jette dans la Delaware, est la plus grande ville de cet État : on lui accorde 160,000 habitans. Elle est la première ville des États-Unis pour la variété, la richesse et la supériorité de ses manufactures. « On peut affirmer, dit le voyageur que nous avons déjà cité [1], que Philadelphie est la ville la plus régulièrement belle, non seulement des États-Unis, mais du monde entier. Ses rues, qui se coupent toutes à angles droits, ses larges trottoirs toujours propres, l'élégance de ses maisons bâties en briques et décorées de beau marbre blanc, la richesse et le bon goût de ses monumens publics, offrent au premier abord un aspect séduisant, mais qui peut à la longue fatiguer l'œil par son excessive régularité. Son plan, qui fut tracé par Penn lui-même, s'étend depuis la rive droite de la Delaware jusqu'à la rive gauche du Schuylkill. Cette distance est d'environ deux milles sur un mille de large. Les deux tiers seulement de cette longueur sont couverts de constructions ; mais chaque jour voit s'élever de nouvelles maisons, et je crois que peu d'années suffiront pour remplir l'espace qui est encore libre entre le Schuylkill et la ville. » Le plus beau des édifices qui contribuent à l'embellir est le bâtiment de la Banque, considéré généralement comme le plus beau morceau d'architecture de l'Union. Il est entièrement construit en marbre tiré des montagnes de la Pensylvanie, et présente en petit l'image assez exacte du temple de Minerve à Athènes. Les établissemens d'instruction y rivalisent par le nombre et la belle tenue avec ceux de bienfaisance. Parmi ces derniers on compte plus de trente associations mutuelles pour la seule classe des industriels.

L'industrieuse et florissante *Pittsburg*, au confluent de l'Alléghany et de la *Monongahela*, qui forment l'Ohio, est une ville bien bâtie, mais dont les maisons noircies par la fumée de la houille lui donnent un aspect triste. Elle renferme un grand nombre d'usines ; son commerce est fort actif et le deviendra encore davantage lorsque le canal qui doit aller de cette ville au lac Erié sera exécuté. Sa population, en y comprenant celle de 4 villages que l'on peut considérer comme appartenant à ses faubourgs, s'élève à plus de 15,000 ames.

[1] M. Levasseur, *Lafayette en Amérique*, etc.

Dans l'intérieur de la Pensylvanie nous remarquerons encore *Lancaster*, petite ville de 6,000 ames qui publie trois journaux anglais et trois allemands, et qui a des fabriques considérables de chapeaux et de carabines ; et *Carlisle*, bourg qui renferme l'excellent collége de Dickenson.

L'agriculture et l'industrie fleurissent dans le petit *État de la Delaware*, qui a pour capitale la petite ville de *Dover*, où l'on ne compte qu'un millier d'habitans. Le commerce fait prospérer *Wilmington*, agréablement situé entre le *Christiana-Creek* et le *Brandywine* affluent de la Delaware, et renfermant environ 10,000 ames.

La baie de *Chesapeak* divise en deux parties *Maryland*, riche surtout en tabac, en froment et en fer ; borné à l'est par l'État de Delaware et au nord par celui de Pensylvanie. *Annapolis*, son chef-lieu, sur la Severn, près de la baie de Chesapeak, n'a pas plus de 2,500 habitans. *Baltimore*, qui n'était en 1780 qu'un assemblage de maisons assez mal bâties, est aujourd'hui une grande et belle cité de 90,000 ames. « Quoique ses rues soient toutes larges et régulièrement tracées, elle n'a cependant pas la monotonie de Philadelphie. Le sol sur lequel elle est assise a un mouvement d'ondulation qui donne à chaque quartier un caractère varié. Depuis plusieurs points élevés de la ville, l'œil peut embrasser non seulement l'ensemble des constructions, mais encore une partie du port, les eaux brillantes de la Chesapeak et les sombres forêts qui s'étendent au loin [1]. » Les habitans de Baltimore paraissent généralement avoir un goût prononcé pour les beaux-arts ; ils doivent, sous ce rapport, leur supériorité marquée sur les autres peuples des États-Unis, à l'influence de deux artistes français qui ont résidé long-temps dans leurs murs.

« L'église unitarienne est un chef-d'œuvre d'élégance et de simplicité. Le monument élevé à la mémoire des citoyens morts en défendant Baltimore pendant la dernière guerre, est d'un style sévère et d'une belle exécution. La colonne érigée en l'honneur de Washington, ressemble assez, par son élévation et sa forme, à notre colonne de la place Vendôme à Paris. Elle est en beau marbre blanc ; sa situation sur une petite colline, fait qu'elle peut être vue de presque tous les points de la ville, et même d'une assez grande distance de la baie. » Une très-petite lisière du Maryland

[1] *Lafayette en Amérique en* 1824 *et* 1825, ou Journal d'un voyage aux État-Unis, par M. Levasseur.

qui s'étend dans les montagnes, est à l'abri des fièvres intermittentes et des chaleurs d'un été brûlant. Là fleurit la petite ville de *Frédéricktown*, qui renferme 4 à 5,000 habitans d'origine allemande.

Entre le Maryland et la Virginie, se trouve un territoire appartenant à toute l'Union, connu sous le nom de *District fédéral* ou de *Colombie;* c'est la plus petite des divisions politiques et administratives de la confédération anglo-américaine. Dans ce district est placé *Washington*, depuis 1801 siége du gouvernement central. Cette capitale est située au bord du *Potomac.* Sa vaste enceinte, tracée pour une ville dix fois plus peuplée; ses rues, tirées au cordeau et larges de 80 à 100 pieds; ses habitations, séparées dans quelques quartiers par de grands espaces vides ou par des champs que sillonne la charrue; ses monumens somptueux, la feraient prendre plutôt pour une colonie naissante que pour la capitale d'un État populeux et florissant. Sa population n'excède pas 15,000 à 16,000 habitans. Le plus beau de ses édifices est le Capitole : il renferme deux salles spacieuses destinées pour les séances de la chambre des représentans et du sénat, une autre pour les assemblées de la cour suprême des États-Unis, et une bibliothèque nationale. Il fut incendié en 1814 par les Anglais, qui se conduisirent comme des Vandales lorsqu'ils prirent Washington; mais aujourd'hui il est sorti de ses cendres, plus vaste et plus riche qu'à cette époque. L'arsenal de la marine est un des plus beaux établissemens de ce genre. Au milieu de sa cour principale, une colonne rostrale a été érigée en l'honneur des marins américains morts dans un combat glorieux devant Alger; les Anglais, jaloux de toute gloire étrangère, cherchèrent à la détruire : elle porte encore les traces des sabres dont ils l'ont frappée; les Américains n'en ont effacé aucune, mais ils ont gravé sur la base du monument cette phrase sévère : *Mutilé par les Anglais en* 1814. Après le Capitole, l'édifice le plus important est la maison du président. Les quatre grands corps de bâtimens qui l'entourent et qui servent à l'administration des quatre ministères, sont commodes, vastes et solidement bâtis, mais n'ont rien de remarquable dans leur architecture.

Après Washington, les deux villes les plus considérables du district de Colombie sont *George-town* et Alexandrie. La première, dit M. Levasseur, est fort joliment située sur le penchant d'une colline, entre le Potomac et *Rock-Creek*, qui la sépare de Washington, dont elle est en quelque sorte le faubourg. Sa population est d'environ 7,000 ames; elle renferme une fonderie de canons et un beau collége; son commerce, quoique assez actif, est cependant moins considérable que celui d'*Alexandrie*, située 7 milles plus bas, sur le bord du Potomac. La population de cette dernière ville, qui possède une académie et une banque, est de 8,000 à 10,000 ames. Ses exportations, qui consistent principalement en farines, s'élèvent annuellement à près de 900,000 dollars.

Depuis la baie de Chesapeak jusqu'aux bords de l'Ohio s'étend l'État de la *Virginie.* Les monts Alléghanys le partagent en deux portions : celle de l'ouest, riche en magnifiques points de vue, ressemble à un vaste parc; le fameux tabac qui porte son nom, le riz et le froment, enrichissent les cultivateurs de l'autre partie. *Richmond*, son chef-lieu, est situé sur la rive gauche du James. Un canal, construit depuis peu d'années, a donné à son commerce une activité que le cours du James n'aurait pu lui procurer, parce que la navigation de cette rivière est interrompue par plusieurs cascades. Son port reçoit un grand nombre de navires qui viennent y chercher les produits de son industrie. Des fabriques de clous, une fonderie de canons, une manufacture d'armes, une fabrication active de voitures, de selles et de souliers, occupent une partie considérable de ses 24,000 habitans. Le James la sépare de *Manchester*, bourg important, avec lequel elle communique par deux ponts. La seconde ville de la Virginie est *Norfolk*, bâtie sur la rive de l'*Élizabeth*, qui forme un excellent port en se jetant dans le James. On porte sa population au de là de 12,000 ames.

La *Caroline du nord*, bordée dans sa partie maritime de bancs de sable, et presque entièrement couverte à l'occident par les ramifications des monts Alléghanys, ne possède qu'un port de commerce appelé *Newbern*, à 12 lieues de l'embouchure de la Neuse. La ville est jolie : quoiqu'elle ne renferme que 7,000 à 8,000 ames, c'est la plus peuplée de la Caroline. *Raleigh*, le chef-lieu, n'a que 3,000 habitans. Le plus bel édifice de cette ville est le palais de l'État, vaste bâtiment dans lequel on admire une statue de Washington par Canova.

La *Caroline du sud*, pays boisé, est partagé entre trois genres de culture : dans les parties élevées on récolte le froment, le tabac et le chanvre; dans l'intérieur, le maïs et le blé; dans la contrée inférieure, le coton et le riz. Les moyens de communication y sont encore dans un état imparfait; cependant les

utes s'améliorent tous les jours, et l'on a nstruit dans ces derniers temps un canal qui nit les rivières de la *Santée* et du *Cooper*. *olumbia* est le siége du gouvernement de cet tat, dont elle occupe le centre, dans une laine élevée, au confluent du *Broad* et de la *zluda*. C'est une petite ville de 3,000 habiins. *Charleston* est situé au fond d'une rade ui ajoute à la sûreté de son port et qui conribue à maintenir cette ville, sous le rapport ommercial, au cinquième rang des cités de confédération. Sa population, estimée à 5 ou 30,000 ames, la place parmi les plus euplées des États méridionaux. La fièvre aune a souvent exercé ses ravages à Charleson; cependant on regarde cette ville comme ne des plus saines de toutes celles de la réion inférieure des États méridionaux; aussi st-elle pendant la mauvaise saison le rendezous des riches planteurs du pays et des Anilles. Il faut ajouter que la politesse et l'urbanité qui distinguent les habitans de Charleston en rendent le séjour agréable à tous les étrangers. A 18 lieues au sud-ouest de cette ville, *Beaufort* possède un port spacieux et profond.

La *Géorgie*, pour le sol et le climat, ressemble à la Caroline du sud. Vers les monts Alléghanys, qui la bordent au nord, s'élèvent de vastes forêts qui fournissent une grande quantité de bois de charpente; les bords des rivières sont couverts de champs de riz; le blé et l'indigo sont cultivés sur les terres élevées. Le coton, renommé pour sa qualité, est une des plus importantes productions du pays. Les villes de cet État sont populeuses. *Milledgeville*, le chef-lieu, situé vers le centre, sur la rive droite de l'*Oconée*, n'a que 3,000 habitans. Il est vrai qu'elle n'a été fondée qu'en 1807. A l'embouchure de la *Savannah*, dont le cours sépare la Géorgie de la Caroline du sud, s'élève sous le même nom, la principale des cités géorgiennes. *Savannah*, ne renferme encore que 9,000 individus, mais la beauté et la situation avantageuse de son port, l'activité de son commerce, lui assurent une longue prospérité.

La *Floride*, qui ne forme qu'un district, offre le même climat que la Géorgie, mais une plus grande quantité de lacs, de marais, de plaines sablonneuses, et de savanes dépourvues d'arbres; aussi l'air y est-il plus humide et plus malsain. On divise ce pays en deux parties: la Floride occidentale, dont les côtes sont marécageuses; et la Floride orientale, formant une péninsule qui sépare l'océan Atlantique du golfe du Mexique. Depuis que ce district fait partie des États-Unis, sa population a presque décuplé; plus elle s'augmentera, plus les marais diminueront, plus il deviendra salubre. Nous ne citerons que deux de ses villes: *Tallahassée*, son chef-lieu, nouvellement bâti entre l'*Ausilly* et l'*Ocklokonne*, dont la population n'est encore que de 2,000 individus; et *Sainte-Augustine*, l'ancienne capitale sur la côte de l'océan Atlantique. La population de cette ville était de 5,000 ames au commencement du 1821; mais au mois de décembre la fièvre jaune la réduisit à 1600. Son port acquiert chaque jour une plus grande importance.

L'État d'*Alabama*, à l'ouest de la Géorgie et à l'est du Mississipi, tire son nom d'une des principales rivières qui l'arrosent. Dans sa partie méridionale le terrain est bas, uni et marécageux le long des rivières: sous le 31e parallèle, il devient ondulé, et s'élève presque insensiblement jusqu'au 33e; là il commence à être montueux, et s'élève progressivement jusqu'à la chaîne semi-circulaire appartenant aux monts Alléghanys, qui traversent de l'est à l'ouest sa partie septentrionale, et dont l'élévation est d'environ 3,000 pieds. La petite ville de *Taskalousa*, arrosée par la rivière de ce nom, est son chef-lieu, mais ne mérite pas de nous arrêter; elle n'a que 1500 habitans. *Mobile*, qui en renferme 8,000, s'élève au fond d'une baie à l'embouchure de ce nom. Elle est bien bâtie; son port, qui ne peut recevoir que des navires qui ne tirent pas plus de 8 pieds d'eau, est défendu par le fort Charlotte. Elle a long-temps végété sous le despotisme de l'inquisition espagnole et sous la mauvaise administration du gouvernement français; souvent elle a été ravagée par la fièvre jaune. Quelques années de liberté ont suffi pour la placer dans un état prospère. Lorsque les Américains en prirent possession, elle ne contenait que 200 maisons.

Passons maintenant dans l'État du *Mississipi*. Il s'étend depuis la rive gauche de ce fleuve jusqu'à l'Alabama; ses côtes sont sablonneuses et marécageuses. Son intérieur, couvert de forêts et de pâturages, nourrit un si grand nombre de bêtes à cornes, qu'il n'est pas rare d'en voir des troupeaux de 500 à 1000 têtes appartenant à un seul propriétaire. *Jackson*, le chef-lieu de cet État, est une petite ville nouvellement bâtie sur la rive droite du Pearl, et qui ne compte encore qu'un millier d'habitans. La plus importante cité est *Natchez*, sur un coteau élevé de 300 pieds sur la rive gauche du Mississipi. Située sous un beau ciel, au milieu d'une contrée où le cotonnier réussit parfaitement, le coton est sa principale branche de commerce; son port acquiert tous les jours de l'importance, et sa

population, qui n'est encore que de 4,000 ames, paraît devoir prendre un accroissement rapide. Elle tire son nom d'une peuplade que les Français furent forcés de détruire vers l'année 1730. L'instruction y est tellement répandue, que, malgré sa faible population, on y publiait en 1826, trois journaux et une gazette littéraire.

Sur la côte du golfe du Mexique, la *Louisiane*, bornée à l'ouest par le cours de la Sabine, forme la partie occidentale des États méridionaux de la confédération anglo-américaine. La fécondité du sol y est attestée par la grande variété de plantes utiles qui y prospèrent. Diverses espèces de pins y fournissent la résine; le blé, l'orge et le maïs y sont cultivés avec succès; le cotonnier, le riz et la canne à sucre forment la principale richesse de quelques cantons. On cultive ces trois sortes de végétaux sur le bord des rivières; les prairies occupent le cinquième de la superficie de la contrée; partout, enfin, on recueille des figues, des oranges, des pêches, des raisins et presque tous les fruits de l'ancien continent. Une si grande fertilité entretient la vie et l'activité commerciales. Le siége de l'administration est *Donaldsonville*, qui ne renferme pas 1000 habitans. Mais une ville digne de tout notre intérêt, est la *Nouvelle-Orléans*. Fondée par des Français sous la Régence, elle reçut le nom du duc d'Orléans; elle fut cédée par la France à l'Espagne en 1763, avec le reste de la Louisiane; redevint française en 1801, et fut remise aux États-Unis en 1803. A cette époque sa population n'était que de 8,000 ames; et, malgré les ravages de la fièvre jaune qui s'y firent si fréquemment sentir, et qui en 1811, 1814, 1822 et 1829 furent tellement destructifs qu'il y mourait 60 à 80 personnes par jour, le nombre des habitans s'y est constamment accru, et s'élève aujourd'hui à 65,000. Depuis qu'on s'est occupé de dessécher les marais formés dans ses environs par les attérissemens du Mississipi, la fièvre jaune a beaucoup perdu de son intensité. La position avantageuse de cette ville l'a rendue l'un des plus grands marchés de l'Amérique, et doit accroître encore sa prospérité. Ses édifices publics sont vastes et bien bâtis; ses établissemens d'instruction et d'utilité publique sont nombreux et bien tenus. On y publie huit journaux: trois en français, quatre en anglais et un en espagnol. Son commerce intérieur emploie 1400 grands bateaux à vapeur; 1000 vaisseaux sortent annuellement de son port pour l'Amérique méridionale de l'Europe.

Le *territoire d'Arkansas* doit son nom à une peuplade indigène fixée sur la rive droite de l'Arkansas, le principal affluent du Mississipi, et à laquelle les États-Unis, en 1818, achetèrent ce pays, d'environ 7,800 lieues carrées, moyennant 4,000 dollars en numéraire et une redevance de 1000 dollars en marchandises. Nous parlerons plus tard de cette peuplade. Le territoire dont nous nous occupons est traversé du sud-ouest au nord-est par les monts Osarks; ses parties de l'ouest et du nord-est sont encore stériles et désertes; celles du sud-est sont parcourues par les Arkansas et les Osages, et cultivées çà et là par des colons anglo-américains; celles de l'ouest, où ces derniers sont les plus nombreux, sont traversées par des routes commodes qui conduisent dans les États limitrophes, du nord, de l'occident et du midi. *Arkopolis* ou *Little-Rock*, qui ne renferme encore que 800 habitans, est la plus importante ville du pays et le siége des autorités. Elle a été fondée en 1819; on y compte plusieurs maisons de commerce.

Au nord du territoire d'Arkansas s'étend l'*État du Missouri*, traversé dans sa largeur de l'est à l'ouest par ce fleuve, et borné à l'est par le Mississipi. Les bords du Missouri sont très-fertiles; mais au sud de cette rivière la stérilité du sol est compensée par les richesses minérales. La petite ville de *Jefferson*, au bord du Missouri, est, depuis 1822, le chef-lieu de cet État. *Saint-Louis*, qui fut fondée en 1764 par quelques Français, doit son accroissement rapide et sa prospérité à sa position sur l'un des plus grands fleuves du monde et à sa faible distance de deux de ses principaux affluens, l'*Illinois* et le Missouri. En 1816, elle ne renfermait que 2,000 habitans; aujourd'hui elle en a plus de 10,000. Elle conserve encore les fortifications dont elle fut entourée dès son origine. Elle est le siége d'un évêché catholique, et possède deux banques, un théâtre, un collége, un musée, une bibliothèque et trois imprimeries.

Nous avons laissé sur la gauche du Mississipi et au nord de l'État de ce nom et de ceux d'Alabama et de Géorgie, celui de *Tennessee*. C'est un pays couvert de montagnes, excepté au centre : elles appartiennent aux monts Alléghanys. La partie occidentale du Tennessée est arrosée par le Cumberland; dans la partie opposée, les rivières de *Clinches* et d'*Holston* forment par leur réunion, le Tennessée. Entre cette rivière et le Mississipi résident quelques peuplades sauvages; mais nous ne parcourrons que la partie de cet État qui est peuplée d'Anglo-Américains. *Nashville*, qui en est le chef-lieu, est la seule cité

qui soit digne de notre attention; c'est la plus considérable du Tennessée : sa population, qui s'est accrue assez rapidement depuis quelques années, dépasse aujourd'hui 6,000 ames. Elle est située près de la rive gauche du Cumberland, au milieu d'une contrée agréable et fertile parsemée de belles propriétés : on y remarque plusieurs manufactures de toiles de coton et de tissus de laine, ainsi que des distilleries.

Le *Kentucky*, au nord de l'État précédent, doit son nom à l'un des principaux affluens de l'Ohio. Le climat y est salubre et agréable; mais les froids commencent de bonne heure, et le cotonnier n'y réussit pas. Dans sa partie septentrionale, les terrains qui bordent l'Ohio sur une largeur d'une demi-lieue, sont exposés à des inondations périodiques; mais vers le nord-est le pays est entrecoupé de vallées étroites et couvert de montagnes dont le sol ferrugineux est de la plus étonnante fertilité. Vers les frontières de la Virginie, les montagnes sont plus escarpées, les vallées plus profondes et tellement étroites, tellement boisées, que la lumière peut à peine y pénétrer. Vers le sud, entre les rivières de *Green* et de Cumberland, le sol peu fécond n'est cultivé que dans quelques parties; toutefois il s'y trouve de bons pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux. Le Kentucky occidental est plat, humide, mais fertile. La douce température qui règne généralement dans cet État, la richesse de son sol, et la variété de ses sites agréables, lui ont valu le surnom de paradis terrestre. *Francfort*, son chef-lieu, petite ville de 3,000 ames, est bâtie sur un plan régulier, et renferme plusieurs édifices élégamment construits, dont le principal est le palais de l'État. *Lexington*, ville à laquelle on accorde 7,000 habitans, fait un commerce considérable, possède plusieurs établissemens littéraires, entretient six imprimeries, et publie trois journaux. C'est dans son enceinte que se trouve l'une des universités les plus fréquentées des États-Unis occidentaux : elle est connue sous le nom d'université de Transylvanie. Une autre ville qui rivalise avec celle-ci sous le rapport de l'industrie, est *Louisville*, au bord de l'Ohio. Il existe dans le Kentucky une jolie ville qui porte le nom de *Versailles*, et une autre qui conserve celui de *Paris*, quoiqu'elle ait aussi celui de *Bourbonton*.

En traversant l'*Ohio* pour entrer dans l'État de ce nom, si riche en forêts, en prairies, en terres fertiles, et renfermant une population dont l'accroissement rapide atteste l'industrie et l'activité, nous nous dirigerons vers *Cincinnati*, belle cité qui se déploie majestueusement en amphithéâtre au bord de ce fleuve dont le cours paisible occupe un quart de lieue de largeur. La population de cette ville n'était, en 1810, que de 2,500 habitans; elle est aujourd'hui de plus de 20,000. Des usines où l'on construit des machines à vapeur, d'autres où l'on fond les métaux, des fabriques de coton, de draps et de savon, des papeteries, des brasseries, des raffineries et des fabriques de produits chimiques, occupant un grand nombre d'ouvriers, fournissent au commerce un produit de 10 à 12 millions de francs. Au centre de cet État, *Columbus*, qui en est le chef-lieu, n'a que 3,000 habitans.

Limitrophe du précédent, l'État d'*Indiana* rivalise avec celui-ci par ses forêts et sa fertilité, et par la douceur de son climat avec celui de Kentucky, dont il est séparé au sud par la sinuosité de l'Ohio. *Vincennes* offre l'aspect d'une petite ville florissante; elle est bien bâtie et renferme 2,500 habitans. Tous les établissemens primitifs de cet État furent fondés par des Français du Canada, dont les descendans se distinguent encore par leur gaîté et leur insouciance. Des Suisses du pays de Vaud ont fondé, sur les bords de l'Ohio, une ville appelée *Vevay*, qui renferme environ 130 familles. Plus heureux ou plus persévérans que les Français, qui ont vainement essayé d'acclimater la vigne dans l'Amérique septentrionale, ces industrieux colons ont réussi dans cette tentative; leur principale richesse consiste dans la vente de leur vin, qui, bien qu'il ne soit pas comparable à ceux de Bourgogne, est le meilleur de ceux que l'on récolte aux États-Unis : leurs vignobles naissans promettent de grands produits pour l'avenir. *Indianopolis*, chef-lieu de cet État, est située sur la branche occidentale de la rivière Blanche (*White-River*). En 1802, elle ne renfermait que 40 maisons; sa population est aujourd'hui d'environ 1,000 individus.

La nation des *Illinois* donne son nom à un État situé entre celui d'Indiana et le cours du Mississipi. Ce pays est peu montagneux; la température y est douce; le sol y est fertile. On y récolte en grande quantité du maïs et du blé, du chanvre et du lin, du tabac excellent, du houblon et de l'indigo; la vigne sauvage y donne même un vin potable. Cet État naissant ne renferme encore que des villes peu importantes; *Vandalia*, son chef-lieu, bâtie avec régularité, ne compte que 1,500 habitans.

Le territoire de *Michigan*, borné à l'ouest par le lac de ce nom, au nord et à l'est par les lacs Huron, Saint-Clair et Erié, au sud par

les États de l'Ohio et d'Indiana, est un pays plat, du centre duquel partent plusieurs cours d'eau qui vont se jeter dans les lacs qui l'environnent. Si ce pays est loin d'être aussi fertile que la plupart des États que nous venons de parcourir, le voisinage de ces lacs rend sa position favorable pour un commerce important. Son chef-lieu est *Détroit*, petite ville régulièrement bâtie, sur la rive droite d'une rivière qui lui donne son nom. Toutes les maisons sont en bois, mais on y voit de belles casernes, un arsenal, un dépôt d'artillerie et quelques établissemens utiles, tels qu'un collége et une société d'agriculture : sa population n'est encore que de 3,000 habitans.

Nous sommes arrivés presque aux limites de la civilisation anglo-américaine; les immenses régions que les États-Unis possèdent à l'occident jusque sur les côtes du grand Océan, ne sont pour ainsi dire peuplées que d'indigènes. Avant de suivre ceux-ci dans les régions sauvages qu'ils occupent, nous allons passer en revue ceux qui languissent encore, abrutis par la misère, l'ignorance et la superstition, dans les parties les moins peuplées de quelques-uns des États que nous venons de décrire.

Les *Penobscots*, au nombre d'environ 300, habitent l'État du Maine. Ils vivent d'une manière paisible, et professent la religion catholique. Leurs *sachems* veillent à la sainteté des mariages. Dans la partie occidentale de la Géorgie et le nord de l'Alabama, on trouve deux nations indigènes appelées les *Chérokis* et les *Creeks* ou *Muscogées*. Les premiers étendent leurs possessions jusque dans le Tennessée; ils ont même établi des colonies sur les bords de l'Arkansas. Plus disposés à la civilisation que les indigènes septentrionaux de l'Amérique, ils occupent plus de 70 villages, se livrent à l'agriculture, font apprendre à lire à leurs enfans, et se vêtissent comme les blancs, dont ils ont adopté la religion. Leur principale résidence est la petite ville de *New-Echota*. Les frères Moraves ont établi, pour instruire ces peuples, une mission à *Springplace*, dans le Tennessée; une autre mission a été fondée en 1817 à *Brainerd*, dans le même État, par les soins du comité américain des missions étrangères. On y enseigne aux jeunes Chérokis la lecture, l'écriture, l'arithmétique, les arts utiles et les principes de la religion. Le nombre total des individus de cette tribu américaine est estimé à environ 15,000 dont 4,000 sont guerriers.

Les *Creeks*, dont quelques-uns habitent la partie occidentale de la Virginie, et le plus grand nombre la Géorgie, les Florides et l'Alabama, tirent leur nom de petites rivières qui arrosent leur territoire, et que les Anglo-Américains nomment *creeks*. Ils n'ont point encore, comme les Chérokis, adopté une vie sédentaire et paisible. Ils sont souvent en guerre avec les Chactas, leurs implacables ennemis; ils consacrent la saison de l'été à leurs excursions militaires, et celle de l'hiver à la chasse; cependant quelques-uns s'occupent d'agriculture et de l'éducation des bestiaux pour subvenir à leurs besoins. Mais chez eux les terres sont en commun, et les diverses portions en appartiennent à ceux qui les occupent les premiers. Le nombre total de ces Indiens est évalué à 30,000, dont environ le quart se livre au métier des armes. Ces peuples ont restés fidèles à leur croyance religieuse; ils adorent le Grand-Esprit. Généreux, braves, hospitaliers, ils n'ont cédé leurs terres aux Anglo-Américains qu'avec une extrême répugnance. Leur gouvernement est une monarchie élective, limitée par l'autorité des chefs inférieurs formant la grande assemblée dans laquelle les sorciers ou prêtres exercent une influence fondée sur des terreurs superstitieuses.

C'est entre le *Tombekbi* et le Mississipi, dans l'État de ce nom, que les Chactas ou *Têtes-Plates* habitent 43 villages. Les progrès qu'ils font dans les arts de la civilisation hâteront le moment où ils renonceront à leurs mœurs dépravées; leurs heureuses dispositions présagent les plus grands succès aux missionnaires évangéliques établis à *Elliot*, situé au confluent du *Yellow-Creek* et de l'*Upper-Creek*. Lorsque, par le traité conclu en 1816, les Chactas disposèrent d'une partie de leur territoire en faveur des États-Unis moyennant une somme de 6,000 dollars, que ceux-ci se sont engagés à leur payer pendant 17 ans, les chefs de cette tribu décidèrent que cette somme serait consacrée à l'établissement et à l'entretien d'un certain nombre d'écoles.

Les *Natchez*, autrefois si puissans, sont aujourd'hui si peu nombreux qu'on ne peut pas les considérer comme formant une tribu : ils vivent dans quelques parties désertes de l'État de la Louisiane. Mais sur la rive droite de l'*Arkansas*, on rencontre encore des peuples qui portent le nom de cette rivière ou celui de *Quapaes*. Ils sont au nombre de 600, dont 200 guerriers. D'après les traditions qu'ils ont conservées, ils ont, à une époque reculée, quitté les sources du Mississipi pour se fixer sur le territoire qu'ils occupent; ils montrent aux étrangers des pierres brutes élevées çà et là sur le sol, et qu'ils disent être des monumens de peuples plus policés et plus

anciens qu'eux. Dans l'État du *Missouri* on trouve sur les bords de la rivière Plate deux tribus, les *Missouris* et les *Ottos*. On dit qu'ils étaient jadis très-nombreux, mais que les ravages de la petite-vérole, que les blancs leur apportèrent, les ont réduits à ne former en tout qu'une population d'un millier d'individus. Les Ottos aiment à exécuter une danse qui consiste en petits sauts à pieds joints, qu'ils exécutent en chantant et en frappant sur une espèce de tambourin, formé d'une peau tendue sur un vase de terre.

Trois peuples différens occupent les bords de quelques cours d'eau de l'État d'Illinois. Les *Sauks*, établis sur la rive gauche du Mississipi, depuis la *rivière des Illinois* jusque vers les frontières de cet État, se livrent à la chasse dans les vastes plaines qui confinent avec le Missouri. Ils s'occupent cependant aussi de l'agriculture. Naturellement inquiets, remuans et dissimulés, ils emploient plutôt la ruse que la force dans leurs relations avec les peuples voisins. Les *Foxs* ou *Renards*, qui s'étendent sur les deux rives du Mississipi, exploitent sur les bords du Calfish de riches mines de plomb, près desquelles un de leurs chefs, qui commande à 1800 d'entre eux, habite un de leurs villages. Les *Illinois*, fixés près des bords de la rivière à laquelle ils donnent leur nom, ont conservé la férocité de leurs ancêtres : il y en a qui dévorent leurs prisonniers. Ce peuple s'étend dans l'État d'Indiana, où l'on trouve, vers le nord, les *Musquitons*, les *Miamis*, qui, au nombre de 3,000 habitent aussi l'Ohio et le Michigan; les *Delawares*, qui, fixés dans ces trois États, occupaient jadis les contrées orientales d'où les ont chassés les Anglo-Américains; les *Kickapoos*, qui, affaiblis par leurs dissensions intestines, ne peuvent plus mettre que 400 hommes sous les armes; les *Piankashaws*, qui ne sont plus qu'au nombre de 200, le *Pottowatomies*, au nombre de 3,000, soumis encore à l'influence de leurs prêtres; les *Hurons*, que nous trouverons plus nombreux dans le Haut-Canada; les *Eel-River*, peuplade de 1200 individus, et les *Shawanées*, qui, menant une vie misérable, ont cependant plus de moralité dans leurs mœurs qu'on ne pourrait le croire. On raconte qu'une femme shawanéèse ayant été rencontrée seule dans les forêts par un voyageur américain qui essayait de lui inspirer des sentimens tendres, lui répondit avec dignité : « Oulamav, mon époux, est toujours devant mes yeux, et m'empêche d'apercevoir aucun autre homme. »

On trouve encore dans l'Ohio deux milliers d'Indiens appartenant aux tribus des *Wyandotts*, des *Senecas* et des *Ottawas*, qui diffèrent peu des précédens. Quesques-uns de ces peuples sont dispersés sur le territoire de Michigan, où ils sont moins nombreux que les *Chipeouays*, dont nous parlerons bientôt, et que les *Menomonis*, auxquels les Français donnaient le nom de *Folles-Avoines*. Ceux-ci se distinguent des autres par l'expression douce et noble de leur physionomie, leur teint plus clair, leurs yeux grands et expressifs, leurs belles dents, leur stature moyenne et bien proportionnée, leur intelligence, et leurs mœurs patriarcales. Ils font avec beaucoup de dextérité des ceinturons, des jarretières, des gaînes de couteaux, et d'autres petits ustensiles qu'ils ornent de grains de verroterie dont ils nuancent avec art les diverses couleurs. Les limites incertaines de leurs terrains de chasse s'étendent jusqu'au Mississipi; mais leurs villages sont situés sur la rivière de *Menomoni* et sur la *baie Verte*, golfe du lac Michigan. Ils parlent un langage particulier que bien peu de blancs ont pu apprendre, et qui est un mélange de pottowatomie, d'ottawa et de chipeouay. Les *Senecas*, qui ne comptent pas plus de 1,600 individus de tout âge, sont les sauvages qui approchent le plus des blancs par leurs vêtemens et leurs mœurs. Ils ont des métairies mieux tenues que celles des autres indigènes.

Dans les districts que nous avons encore à parcourir, nous retrouverons quelques-uns de ces peuples, et d'autres dont nous n'avons point encore parlé. Sur la rive occidentale du lac Michigan s'étend le vaste territoire du Nord-Ouest, ou *Ouisconsin*, appelé aussi *district Huron*, qui, borné par le lac Michigan, le lac Supérieur, les petits lacs qui font communiquer celui-ci au *lac des Bois* et le cours du Mississipi, est presque entièrement occupé par des peuples indigènes dont les principaux sont : les *Foxs*, les *Menomonis*, les *Winnebagos*, les *Chipeouays* et les *Ouisconsins*. Disons quelques mots de ces trois derniers.

Les *Winnebagos* ou *Puants* descendent, d'après leur propre tradition, d'une peuplade qui a émigré du Mexique pour se soustraire à l'oppression des Espagnols. Ils passent pour braves; mais leur valeur tient de la férocité. Les *Chipeouays*, généralement cruels et voleurs, ont fait peu de progrès dans la civilisation. La polygamie paraît être permise chez eux, quoiqu'il y en ait peu qui aient plus d'une femme. On ignore s'ils ont une religion. Ils divisent l'année en lunes, qu'ils subdivisent en nuits, et partagent le jour par quarts. Toute leur industrie consiste à échanger des fourrures contre divers ustensiles avec

les comptoirs de la compagnie anglaise. On n'est point d'accord sur leur nombre : quelques-uns le portent à 11,000, d'autres à 16,000, et d'autres enfin à 30,000. C'est à cette nation qu'appartiennent la plupart des tribus dont nous avons parlé, telles que les *Creeks*, les *Ottowas*, les *Sauteurs*, les *Folles-Avoines*, etc. Les *Ouisconsins*, qui ne sont qu'au nombre d'environ 4,000, habitent les bords de la rivière dont ils portent le nom.

Les deux principaux établissemens anglo-américains de ce district sont : la *Prairie-du-Chien*, bourg d'une centaine de maisons, situé à une lieue au-dessus du confluent de l'Ouisconsin et du Mississipi; et *Green-Bay* ou la Baie-Verte, station qui n'est guère plus importante.

A l'ouest de l'État de Missouri et du district Huron s'étendent quatre districts, dont l'un, qui porte le nom d'*Ozark*, parce que les monts Ozarks s'élèvent dans sa partie orientale, est parcouru par plusieurs tribus indépendantes, composées d'*Osages*, de *Sioux*, de *Missouris* et d'autres que nous avons décrits. Les trois autres districts portent les noms des principaux peuples qui les habitent. Dans celui des *Osages*, la confédération Anglo-Américaine n'a aucun établissement digne de fixer l'attention. On y aperçoit seulement çà et là des groupes d'habitations appartenant à ce peuple. Leurs villages sont composés de cabanes construites avec autant de soin que de propreté, mais dressées sans ordre, et quelquefois si rapprochées qu'elles obstruent le passage. Les Osages sont grands, forts et bien constitués; leur peau est cuivrée; ils ont les yeux bruns et le nez aquilin; ils s'épilent le corps, et ne conservent sur la tête qu'une couronne de cheveux d'où pendent deux longues tresses qu'ils chargent de divers ornemens en plumes et en métal. Ils portent des bracelets, des pendans d'oreilles et des colliers formés de différentes substances; plusieurs se tatouent le visage ou le peignent de différens traits de vermillon et de vert-de-gris. Leur chaussure est faite en peau de chevreuil et ornée de plumes de diverses couleurs, et de petits morceaux de métal qui, se heurtant lorsqu'ils marchent, produisent un bruit qui leur paraît agréable. Ce peuple est hospitalier par ostentation. Lorsqu'un Américain des États-Unis entre dans un village, l'usage veut qu'il se présente d'abord à la cabane du chef, qui lui sert un repas où son hôte mange le premier, à la manière des anciens patriarches; ensuite tous les personnages les plus importans du village invitent l'étranger, et ce serait leur faire une grande insulte que de ne point se rendre à leur invitation. Les Osages sont redoutés comme une nation brave et belliqueuse par les nations au sud et à l'ouest de leur territoire; mais ils usent de ménagemens avec les nations septentrionales, contre lesquelles la lutte ne serait point à leur avantage.

Le district des *Sioux* comprend la partie inférieure du cours du Missouri, sur la rive droite de ce fleuve. Le fort *Calhoun* est le seul lieu que nous ayons à nommer parmi les établissemens anglo-américains. C'est un cantonnement des ingénieurs de l'Union, qui, au milieu de vastes solitudes, ont réuni tout ce qui convient à la vie sociale, puisqu'on y voit même une bibliothèque choisie. La puissante nation des Sioux est la terreur de toutes les peuplades sauvages depuis les bords de la *rivière du Corbeau*, jusqu'aux bords du Missouri. Elle se divise en plusieurs tribus dont les plus puissantes sont celles des *Dacotas* et des *Assiboins*. « Les Sioux sont incontestablement les plus belliqueux et les plus indépendans des Indiens établis sur le territoire des États-Unis. La guerre est même leur passion dominante. Ils connaissent l'art de faire des retranchemens en terre pour y mettre leurs femmes et leurs enfans à l'abri des flèches et des balles, lorsqu'ils craignent une attaque subite de l'ennemi [1]. Du reste les marchands peuvent voyager parmi eux en toute sûreté, en ayant soin cependant de ne pas blesser le point d'honneur de ces sauvages. D'un autre côté, jamais aucun voyageur n'a démérité dans leur esprit en cherchant à tirer vengeance d'une injure qu'il aurait reçue d'un de leurs compatriotes. Les objets qu'ils vendent aux Américains sont des peaux de tigres, de daims, d'élans, de castors, de loutres, de renards blancs, noirs et gris, de rats musqués et de ratons. Leur prononciation gutturale, leurs pommettes saillantes et tout l'ensemble de leurs traits, leurs mœurs et leurs traditions confirmées par le témoignage des nations voisines, tout porte à faire croire qu'ils ont émigré de la partie nord-ouest de l'Amérique. Ils écrivent en hiéroglyphes comme les Mexicains. »

Le district des *Mandans* comprend la partie supérieure du cours du Missouri; il porte le nom d'une peuplade de 1300 indigènes qui parcourent ses solitudes. Les Mandans croient à un Grand-Esprit qui préside à leur destinée et qui possède en même temps l'art de guérir. Chacun d'eux se choisit un objet de dévotion

[1] M. Z. Pike, *Voyage en Louisiane*, etc. Traduction française de Breton, p. 46, p. 218.

qu'il appelle sa *médecine :* c'est, ou quelque être invisible, ou plus souvent quelque animal qui devient son protecteur ou son médiateur auprès du Grand-Esprit. L'idée d'associer tout pouvoir inconnu à celui d'une médecine, le plus frappant à leurs yeux, paraît être général parmi les tribus de cette partie de l'Amérique.

A l'ouest des quatre districts dont nous venons de donner une courte description, s'étend, jusque sur les bords du Grand Océan, le vaste territoire de l'*Orégon* ou de la *Colombia.* Au sud, il est limitrophe des États mexicains ; au nord, une branche des montagnes Rocheuses et la rivière Calédonienne (*Caledonian-River*) le séparent de la Nouvelle-Bretagne. La population de ce district est principalement composée de nations indigènes qui conservent leur indépendance, et un petit nombre d'Anglo-Américains établis à *Astoria,* sur la rive gauche de la Colombia, à environ cinq lieues du Grand Océan. Les deux principales tribus indigènes sont : les *Têtes-Plates* et les *Shoshones.* L'habitude qu'ont les premiers d'aplatir la tête des enfans leur a fait donner par les Européens le nom qu'ils portent. On évalue leur nombre à 60,000. Leurs mœurs sont douces et pacifiques ; leur principale occupation est la chasse : ils en tirent leur nourriture et leurs moyens d'échanges avec les Anglo-Américains. Les *Shoshones* ou *Indiens-Serpens* ne sont pas moins nombreux que les précédens ; quelques voyageurs portent même leur nombre à 110,000. Plus guerriers que les Têtes-Plates, ils sont redoutés de ceux-ci ; ils habitent des villages dont les cabanes, construites en bois, sont portatives. La principale nourriture des Shoshones est le saumon, qu'ils pêchent dans la Colombia ou dans ses principaux affluens ; mais comme ce poisson quitte ces rivières au commencement de l'automne, ils s'éloignent alors dans l'intérieur des terres, d'où, après avoir chassé aux buffles pendant l'hiver, ils retournent dans la belle saison vers les bords de la Colombia. Dans leurs excursions ils éprouvent des besoins extrêmes ; des semaines entières s'écoulent quelquefois sans qu'ils trouvent d'autre nourriture qu'un peu de poisson et des racines. Cependant les privations ne diminuent point leur courage ; dans la plus grande détresse ils conservent leur dignité. Ils aiment les habits somptueux, et recherchent les amusemens, surtout les jeux de hasard. Chez eux la polygamie est commune, et l'homme a la propriété absolue de ses femmes et de ses enfans, que l'on ne frappe cependant jamais, dans la crainte d'affaiblir leur esprit d'indépendance. Les femmes qui appartiennent au même homme ne sont pas généralement sœurs, comme chez les Mandans. Ils entretiennent un grand nombre de chevaux, qui se font presque tous remarquer par leur belle taille, leur vigueur, et leur endurcissement contre les fatigues et la faim. Semblable à l'Arabe, le Shoshone a jour et nuit un ou deux chevaux attachés à un pieu près de sa cabane, afin d'être toujours prêt à agir. Il paraît que ces animaux leur viennent originairement des Espagnols.

Nous ne quitterons pas le sol des États-Unis sans donner une idée des soins que le gouvernement de chaque État met à faciliter les communications commerciales. Le nombre et la beauté des canaux annoncent un peuple qui, dès que son indépendance fut assurée, a senti que la navigation intérieure était le gage le plus sûr de la prospérité de l'industrie. Multipliés en raison des besoins de la population, ce sont les canaux qui ont fait naître au sein de la confédération anglo-américaine une activité dont aucun pays n'offre l'exemple, sans en excepter les îles Britanniques. Il serait trop long de les relater tous ici ; nous nous bornerons donc à indiquer les plus importantes. Le plus ancien est celui de *Middlesex*, dans le Massachusets ; sa longueur est de 12 lieues géographiques : il fait communiquer Boston avec Chelmsford sur le Merrimac. Le canal de *Blackstone*, dans le Massachusets et le Rhode-Island, est long de 18 lieues et met en communication Worcester et Providence ; celui de *Farmington,* qui n'est point encore terminé, va de Northampton, dans le Massachusets, à New-Haven, dans le Connecticut ; celui de *Morris* forme une des communications entre l'Hudson et la Delaware. Une ligne de travaux hydrauliques, longue de 208 lieues, commençant à Middletown, sur la Susquehannah, et franchissant les Alleghanys et allant jusqu'à l'une des branches de l'Ohio, forme ce qu'on appelle le *canal de Pensylvanie.* Un autre, qui commence à Reading et finit à Middletown, joint, sous le nom de *Canal-Union,* le cours du Schuylkill à celui de la Susquehannah. D'autres canaux moins importans, formant une longueur de 45 lieues, mettent en communication la première de ces rivières avec les riches houillères de la Pensylvanie. Un canal des plus utiles est celui qui fait communiquer, depuis 1828, la baie Delaware et celle de Chesapeak : il porte le nom de *canal Delaware et Chesapeak.* Celui de *Chesapeak-Albemarle*, appelé aussi *Dismal-swamp-Canal*, parcourt une étendue de 10 lieues, et joint le cours du James aux lagunes d'Albemarle.

Celui de *Wingaw*, dans la Caroline du Sud, a trois lieues de longueur, traverse de vastes marais, et unit la Peddée et la Santée; celui d'*Eutaw*, long de 10 lieues, dans le même pays, forme la jonction de l'Eutaw avec le Cooper. Le *canal de Champlain*, dans le New-York, commence à Sandy-Hill, sur l'Hudson, et finit à White-Hall, près du lac Champlain: sa longueur est de 10 à 12 lieues. Dans le même État, le grand *canal d'Erié* est le plus étendu de tous ceux de l'Union: il n'a pas moins de 146 lieues; il commence à Albany, sur l'Hudson, et va presqu'en ligne directe vers l'ouest, en passant par Rome, Syracuse, Lyon, Rochester et Buffaloe, où il aboutit au lac Erié. L'État de New-York possède encore deux autres canaux: celui d'*Oswego*, long de 16 lieues, commence à Salina et se termine à Oswego, sur le lac Ontario. Il est d'autant plus important pour le commerce, qu'il entretient entre ce lac et celui d'Erié une communication commerciale naturellement interrompue par la célèbre cataracte de *Niagara*. Celui de *Sénéca*, long de 8 lieues, unit les deux lacs Sénéca et Cayuga avec le grand canal d'Erié. Deux autres canaux importans existent dans l'État de l'Ohio; le premier, qui porte le nom de *Grand-Canal d'Ohio*, traverse cet État du sud au nord, sur une longueur de 133 lieues. Il commence à Cléveland, à l'embouchure du Cayahoga dans le lac Érié, et aboutit à Portsmouth, au confluent du Scioto avec l'Ohio. Enfin, celui du *Miami*, qui est aussi d'une grande étendue, ouvre une communication entre l'Ohio et le lac Erié par l'entremise du Miami, affluent de ce lac, et le Grand-Miami, affluent de l'Ohio.

Les travaux immenses qu'a nécessités la construction de ces canaux offrent une utile leçon aux gouvernemens de la vieille Europe; ce que nos grands États, avec leur absurde système de centralisation, ne pourraient exécuter au milieu même d'une longue période de paix, un pays libre, composé de parties qui s'administrent elles-mêmes suivant les intérêts des localités, a su l'exécuter en peu d'années. Et cependant ce pays, dont la prospérité nous étonne, n'est encore qu'à l'aurore de sa puissance.

Des politiques, qui ne croient point que la liberté puisse s'allier avec l'amour de l'ordre et le dévoûment patriotique, ont cru voir dans l'agglomération des Etats anglo-américains des germes de division et peut-être même de despotisme. Une population européenne formée de différentes nations qui, sous le rapport des idiômes, appartiennent à quatre souches premières, a sans doute été la base sur laquelle se sont appuyés ceux qui se sont plu à voir en noir l'avenir des États-Unis. En effet, les quatre souches principales de la population anglo-américaine sont: *la souche germanique*, qui comprend les *Anglais*, formant à eux seuls presque les trois quarts de tout le peuple de l'Union; les *Allemands*, très-nombreux dans la Pensylvanie, les États de New-York, de New-Jersey, de l'Ohio, et dans d'autres États occidentaux; les *Hollandais*, qui habitent aussi les mêmes pays, mais qui sont en très-petit nombre dans la Pensylvanie et dans les trois derniers États; enfin, les *Suédois* et les *Suisses*, les moins nombreux de tous, qui habitent les mêmes pays, ainsi que le Maryland et l'Indiana. *La souche celtique* se compose d'*Irlandais*, de *Gallois* et d'*Écossais*, répartis dans les États du centre et dans la Pensylvanie, le New-York et le Kentucky. A la *souche gréco-latine* appartiennent les *Français*, les *Italiens* et les *Espagnols*; les premiers sont les plus nombreux; ils forment une partie considérable de la population, et habitent principalement la Louisiane, l'Illinois et le Mississipi. Enfin, à la *souche sémitique* appartient la faible population *juive* établie à New-York, à Philadelphie, à Charlestown et à Savannah. On peut répondre à ceux qui se plaisent à prédire la décadence future des États-Unis, par le passage suivant tiré du *Précis de la Géographie universelle*: « Un schisme entre les États est la supposition favorite de ceux qui rêvent l'anéantissement de la fédération; ce schisme serait assez probable si les intérêts des États de l'est ou de la Nouvelle-Angleterre, ceux des États du midi et ceux des États de l'ouest, étaient tout-à-fait distincts et séparés; mais, quoique ces trois grandes divisions de la fédération offrent, en général, un contraste marqué dans les mœurs et dans les idées, contraste que nous avons indiqué en les décrivant, il existe entre eux des liens d'intérêt très-forts: la Nouvelle-Angleterre a besoin des denrées de la Caroline et de la Virginie; celles-ci tirent du nord leurs constructions navales et les produits de plusieurs fabriques; les États de l'ouest, menacés par le Haut-Canada, ne se sentent pas assez de forces pour se passer de l'appui de leurs frères de la côte atlantique. Soutenu par ces faits simples et évidens, le raisonnement des politiques américains contre un schisme acquiert peu à peu la force d'une opinion nationale. »

TABLEAU statistique de la Confédération Anglo-Américaine.

Superficie en lieues.	Population absolue en 1820.	Population présumée en 1830.	Population par lieue d'après le dernier recensement.
353,774.	10,050,000.	12,835,000	28

1. ÉTAT D'ALABAMA,

Constitué en 1819.

36 *Comtés.*

Superficie en lieues.	Population d'après le recensement de 1820.	Population présumée exister en 1830.
9,185	143,000	275,000

Chef-lieu : TUSCALOOSA.

Villes [1] *:* Blakely, Cahawba, Clairborne, Demopolis, Florence, Fort-Crawfort, Fort-Jackson, Huntsville, Saint-Stephens.

2. TERRITOIRE D'ARKANSAS,

Constitué en 1819.

15 *Comtés.*

10,539	14,000	35,000

Chef-lieu : ARKOPOLIS ou LITTLE-ROCH.

Villes : Arkansas, Napoléon, la Terre de la Paix.

3. ÉTAT DE LA CAROLINE DU NORD,

Constitué en 1776.

63 *Comtés.*

8,595	639,000	672,000

Chef-lieu : RALEIGH.

Villes : Beaufort, Chapel-Hill, Edenton, Elisabeth, Fayette-Ville, Halifax, Plymouth, Salem, Williamsborough, Wilmington.

4. ÉTAT DE LA CAROLINE DU SUD,

Constitué en 1790.

30 *Districts.*

5,512	501,000	555,000

Chef-lieu : COLUMBIA.

Villes : Camden, Georgetown, Winnsborough.

5. ÉTAT DE CONNECTICUT,

Constitué en 1778.

8 *Comtés.*

885	275,000	289,000

Chefs-lieux : HARTFORD et NEW-HAVEN.

Villes : Berlin, Bridge, Cornwall, East-Windsor, Fairfield, Middletown, New-London, Norwich, Stafford.

6. DISTRICT FÉDÉRAL DE COLOMBIE,

Constitué en 1800.

2 *Comtés.*

17	33,000	55,000

Chef-lieu : WASHINGTON.

[1] On relate ici celles dont on n'a pas parlé dans la description.

7. ÉTAT DE DELAWARE,

Constitué en 1792.

3 *Comtés.*

Superficie en lieues.	Population d'après le recensement de 1820.	Population présumée exister en 1830.
382	73,000	86,000

Chef-lieu : DOVER.

Villes : Newcastle, Levistown.

8. TERRITOIRE DE LA FLORIDE,

Constitué en 1822.

15 *Comtés.*

9,668	10,000 ?	25,000

Chef-lieu : TALLAHASSÉE.

Villes : Fernandina, Pensacola, Saint-Marc, Tampa.

9. ÉTAT DE GÉORGIE,

Constitué en 1776.

74 *Comtés.*

10,678	341,000	410,000

Chef-lieu : MILLEDGEVILLE.

Villes : Athènes, Augusta, Brunswick, Cliston, Darien, Monticello, Sainte-Marie.

10. DISTRICT HURON,

OU TERRITOIRE DE L'OUEST.

21,105	37,000 ?	37,000 ?

11. ÉTAT ILLINOIS,

Constitué en 1818.

49 *Comtés.*

10,053	55,000	140,000

Chef-lieu : VANDALIA.

Villes : Cahokia, Chicago Edwardsville, Fort-Clarke, Fort-Dearborn, Fort-Edwards, Galena, Kaskaskia, Shawaneetown.

12. ÉTAT D'INDIANA,

Constitué en 1816.

59 *Comtés.*

6,337	147,000	274,000

Chef-lieu : INDIANAPOLIS.

Villes : Brookville, Clarkville, Corydon, Fort-Wayne, Harmony, Jeffersonville, Madison.

13. ÉTAT DE KENTUCKY,

Constitué en 1792.

82 *Comtés.*

7,032	564,000	621,000

Chef-lieu : FRANKFORT.

Villes : Bairdstown, Bigone-Lick, Bowling-Green, Danville, Georgetown, Irvine, Manchester, Maysville, Monticello, Newport, Olympiansprings, Russelsville, Shelbyville, Vangenville.

14. ÉTAT DE LA LOUISIANE,

Constitué en 1811.

31 *Paroisses.*

8,560	153,000	275,000

Chef-lieu : DONALDSONVILLE.

Villes : Alexandria, Bâton-Rouge, Concordia, Jackson, Natchitoches, Opelousas, Saint-Francisville, Saint-Martins, Washitta.

15. ÉTAT DU MAINE,

Constitué en 1820.

11 *Comtés.*

Superficie en lieues.	Population d'après le recensement de 1820.	Population présumée exister en 1830.
6,641	298,000	367,000

Chef-lieu : PORTLAND.

Villes : Berwick, Cœstine, Falmouth, Kennebunk, Waldeborough, Viscasset, York.

16. ÉTAT DE MARYLAND,

Constitué en 1776.

19 *Comtés.*

1,936	407,000	488,000

Chef-lieu : ANNAPOLIS.

Villes : Chestertown, Cumberland, Easton, Elkton, Hagerstown, Nothingham, Oxford, Snowhill, Vienna, Williamsport.

17. ÉTAT DE MASSACHUSETS,

Constitué en 1780.

14 *Comtés.*

1,519	523,000	578,000

Chef-lieu : BOSTON.

Villes : Andover, Barnstable, Beverley, Dighton, Gloucester, Lynn, Malden, Marblehead, New-Bedford, Newbury-Port, Plymouth, Salem, Springfield, Taunton, Williamstown, Worcester.

18. DISTRICT DES MANDANS,

Constitué en .....

51,256	94,000?	94,000?

19. TERRITOIRE DE MICHIGAN,

Constitué en 1823.

14 *Comtés.*

6,598	10,000	37,000

Chef-lieu : DÉTROIT.

Villes : Fort-Gatirot, Michillimackinac.

20. ÉTAT DE MISSISSIPI,

Constitué en 1817.

25 *Comtés.*

8,279	75,000	135,000

Chef-lieu : JACKSON.

Villes : Columbia, Monticello, Pascagoula, Shieldsborough, Washington.

21. ÉTAT DE MISSOURI,

Constitué en 1821.

30 *Comtés.*

11,373	67,000	140,000

Chef-lieu : JEFFERSON.

Villes : Franklin, Herculaneum, Jackson, Nouveau-Madrid, Potosi, Saint-Charles, Sainte-Geneviève.

22. ÉTAT DE NEW-HAMPSHIRE,

Constitué en 1792.

8 *Comtés.*

Superficie en lieues.	Population d'après le recensement de 1820.	Population présumée exister en 1830.
1,597	250,000	270,000

Chef-lieu : CONCORD.

Villes : Franconia, Glimanton, Hanover, Kenner, Londonderry.

23. ÉTAT DE NEW-JERSEY,

Constitué en 1776.

14 *Comtés.*

1,302	278,000	312,000

Chef-lieu : TRENTON.

Villes : Bridgetown, Great-Egg-Harbour, Greenwich, Hanover, Lebanon, Little-Egg-Harbour, New-Brunswick, Perth-Ambey, Princeton.

24. ÉTAT DE NEW-YORK.

Constitué en 1776.

56 *Comtés.*

8,508	1,373,000	1,900,000

Chef-lieu : ALBANY.

Villes : Athènes, Auburn, Batavia, Canandaigna, Cattskill, Clinton, Cooperstown, Fairfield, Geneva, Goshen, Herkimer, Hudson, Lewison, Maulius, Newburgh, Oswego, Owego, Plattsburgh, Pompeï, Poughkeepsie, Salina, Schenectady, Syracuse, Utica, Waterford, Westpoint.

25. DISTRICT DE L'OHIO,

Constitué en 1802.

73 *Comtés.*

6,902	581,000	800,000

Chef-lieu : COLUMBUS.

Villes : Athènes, Canton, Chillicote, Circleville, Cleveland, Dayton, Galliopolis, Jackson, Marietta, Newark, New-Lancaster, New-Lisbon, Poland, Portsmouth, Sandusky, Steubenville, Wooter, Yellowsprings, Zanesville.

26. DISTRICT D'ORÉGON,

Constitué en 1823.

51,991	171,000?	171,000?

27. DISTRICT DES OSAGES,

Constitué en .....

15,970	31,000?	31,000?

28. DISTRICT OZARK,

Constitué en .....

14,472	27,000?	27,000?

29. ÉTAT DE PENSYLVANIE,

Constitué en 1776.

51 *Comtés.*

8,247	1,049,000	1,459,000

Chef-lieu : HARRISBOURG.

Villes : Allentown, Bedford, Bethlehem, Brownsville, Cambersburg, Canonsburgh, Easton, Erie, Gettysburg, Huntingdon, Labanon, Lewistown, Northumberland, Sunbury, Washington, Waterford, Wilkesbarre, Williamsport, York.

30. ÉTAT DE RHODE-ISLAND,

Constitué en 1776.

5 *Comtés.*

Superficie en lieues.	Population d'après le recensement de 1820.	Population présumée exister en 1830.
226	83,000	96,000

Chefs-lieux : PROVIDENCE et NEWPORT.

Villes : Bristol, Warwick.

31. DISTRICT DE SIOUX,

Constitué en .....

28,195	27,000?	27,000?

32. ÉTAT DE TENNESSÉE,

Constitué en 1796.

62 *Comtés.*

6,980	423,000	600,000

Chef-lieu : NASHVILLE.

Villes : Brainerd, Carthage, Clarksville, Columbia, Fayetteville, Franklin, Greenville, Knoxville, Murfreesborough.

33. ÉTAT DE VERMONT,

Constitué en 1791.

13 *Comtés.*

1,701	236,000	268,000

Chef-lieu : MONTPELLIER.

Villes : Bennington, Burlington, Middlebury, Randolph, Rutland, Windsor, Woodstock.

34. ÉTAT DE VIRGINIE,

Constitué en 1776.

103 *Comtés.*

11,533	1,065,000	1,275,000

Chef-lieu : RICHMOND.

Villes : Abingdon, Bath, Belhaven, Charlotteville, Christiansburg, Danville, Dumfries, Estleville, Evansham, Ferry, Fincastle, Fredericksburg, Harpers, Leesburg, Lexington, Lynchburgh, Petersburg, Point-Pleasant, Rockbridge, Sweetsprings, Staunton, Tappahanot, Warmsprings, Wellsburg, Wheeling, Williamsburg, Winchester, Yorktown.

ARMÉE DE TERRE.	MARINE EN 1829.		
	Vaisseaux.	Frégates.	Bâtimens inférieurs.
6,000 h. [1]	25	11	32

BUDGET EN FRANCS.

Revenus.	Produit net de la poste aux lettres..	5,650,000	138,500,000
	Produit d'autres impôts.	132,850,000	
Dette publique.			396,000,000
Dépenses.	Intérêts de la dette publique. . . .	18,620,000	106,350,000
	Paiement annuel pour l'amortissem[t]	34,580,000	
	Dépenses pour l'armée.	30,000,000	
	Idem pour la marine.	23,150,000	

[1] Nous ne comprenons pas dans ce total la milice, qui d'après la loi appelle dans ses rangs tous les citoyens capables de porter les armes, depuis l'âge de 18 jusqu'à 54 inclusivement. Elle se compose d'environ 90,000 hommes.

N. B. D'après des renseignemens qui nous parviennent à l'instant, la population de New-York qui était, suivant le dernier recensement, de 180,000 ames, s'élève aujourd'hui à 220,000.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.

Description des États-Unis Mexicains.

Les *États-Unis du Mexique* qui forment la *Confédération Mexicaine,* comprennent toute l'ancienne contrée du *Mexique.* Ils sont bornés au nord et à l'est par les possessions anglo-américaines, à l'est par le golfe du Mexique et les États-Unis de l'Amérique centrale, au sud par ces mêmes États et le Grand-Océan ; à l'ouest ils sont baignés par ce même Océan.

Les États-Unis mexicains possèdent une étendue de plus de 700 lieues de côtes sur le golfe du Mexique, et de plus de 1600 sur le Grand-Océan. Ils sont donc parfaitement situés pour acquérir un jour une grande importance commerciale. Il est vrai que toute la partie orientale, baignée par les eaux du Golfe depuis le 18e degré de latitude jusqu'au 28e, est garnie de barres qui empêchent les navires qui tirent plus de 32 centimètres d'eau d'y aborder sans courir le risque de toucher; mais ces entraves pour le commerce sont un gage de sécurité pour l'indépendance du pays contre les projets ambitieux d'un conquérant européen. Un autre inconvénient très-grave, commun aux côtes orientales et occidentales, sont les tempêtes violentes qui pendant plusieurs mois les rendent inabordables. Les vents du nord-ouest, appelés *los nortes,* soufflent dans le golfe du Mexique depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'époque du printemps; ils sont généralement faibles en septembre et octobre, mais très-forts dans le mois de mars. Sur les côtes occidentales la navigation est très-dangereuse en juillet et août : des ouragans terribles y soufflent alors du sud-ouest.

La contrée du Mexique présente trois régions bien distinctes pour le climat. Les environs de Vera-Cruz, les États maritimes de Cohahuila et Texas, de Nuevo-Leon et de Tamaulipas, les côtes d'Oaxaca, de Sonara et de Cinaloa, les lisières méridionales de Mexico, de la Puebla, du Michoacan, et les côtes de la Californie, sont des terrains bas et entrecoupés de collines peu considérables. Leur élévation au-dessus de l'Océan ne dépasse pas 300 mètres; leur température moyenne est de 25 à 26 degrés du thermomètre centigrade, c'est-à-dire de 8 à 9 degrés plus grande que la chaleur moyenne de Naples. Ces régions fertiles, que les indigènes nomment *tierras calientes*, c'est-à-dire *terres chaudes*, produisent en abondance du sucre, du coton, des bananes et de l'indigo; mais les vents du nord y soufflent depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars, et souvent ils refroidissent l'air à tel point que le thermomètre centigrade descend à 16 degrés.

Sur la pente de la Cordillère, à la hauteur de 1200 à 1500 mètres, règne constamment la douce température du printemps; les fortes chaleurs et le froid excessif y sont également inconnus. C'est la région que les Mexicains appellent *tierras templadas*, ou *terres tempérées :* la chaleur moyenne y est de 20 à 21 degrés; malheureusement cette hauteur est celle à laquelle les nuages se soutiennent au-dessus des plaines voisines de la mer, circonstance qui fait que ces régions tempérées, situées à mi-côte, sont souvent enveloppées dans des brumes épaisses.

La troisième zone, désignée par la dénomination de *tierras frias* ou *terres froides*, comprend les plateaux élevés de plus de 2,200 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, tels que les plaines de Tolma et les hauteurs de Guchilaque. A Mexico, le thermomètre centigrade descend, à la vérité fort rarement, au-dessous du degré de congellation. Les hivers, le plus souvent, y sont aussi doux qu'à Naples. La température moyenne la plus fréquente sur tout le grand plateau du Mexique, est de 17 degrés; elle est égale à celle de Rome, et l'olivier s'y cultive avec succès. Toutefois, sur ce même plateau, quelques parties qui dépassent la hauteur de 2,500 mètres, ont, quoique sous le tropique, un climat que l'habitant même du nord de l'Europe trouve rude et désagréable. L'air ne s'y échauffe pas au-delà de 6 ou 8 degrés : l'olivier n'y porte plus de fruits.

Dans la région méridionale du Mexique, jusqu'au 28e degré de latitude, on ne connaît que deux saisons : celle des pluies, qui com-

mence au mois de juin ou de juillet et finit au mois de septembre ou d'octobre; et celle des sécheresses, qui dure depuis cette époque jusqu'à la fin de mai. La formation des nuages et de la pluie commence généralement sur la pente orientale de la Cordillère. Elle est accompagnée de fortes explosions électriques, et s'étend successivement de l'est à l'ouest dans la direction des vents alisés, en sorte que les pluies tombent 15 ou 20 jours plus tard sur le plateau central qu'à Vera-Cruz. Depuis le 24e parallèle jusqu'au 30e, les pluies sont rares et de courte durée: mais à partir du 26e leur rareté est suppléée par l'abondance des neiges.

Les sources sont peu nombreuses au Mexique; la texture poreuse et fendillée des roches d'origine ignée de ses montagnes, permet à l'eau de s'y infiltrer au lieu de la solliciter à se réunir en petits bassins souterrains; cette eau ne sort qu'au pied de la Cordillère, où elle forme un grand nombre de petites rivières. L'aridité du plateau central exigerait, pour être atténuée, qu'un gouvernement sage et prévoyant y fît faire de nombreuses plantations : on sait que le manque d'arbres, qui a sensiblement augmenté depuis l'arrivée des Européens au Mexique, est aujourd'hui l'un des plus grands obstacles à l'exploitation des mines. Les Européens n'ont pas seulement détruit sans planter; en desséchant artificiellement de grandes étendues de terrain, ils ont causé un autre mal plus important : l'hydro-chlorate, le carbonate, le nitrate et le borate de soude, le nitrate de potasse et d'autres substances salines couvrent la surface du sol; elles se sont répandues avec une rapidité presque inexplicable. Par ces efflorescences salines, nuisibles à la culture, le plateau mexicain ressemble, en quelques endroits, aux steppes salées de l'Asie centrale. Heureusement, cette aridité ne règne que dans les plaines les plus élevées. L'humidité des côtes occasione des maladies dangereuses auxquelles sont exposés les Européens non acclimatés; mais les indigènes et les étrangers qui y sont habitués, jouissent de la santé la plus parfaite. Cependant, à l'exception de La Vera-Cruz, de quelques autres ports de mer et de plusieurs vallées profondes où les indigènes eux-mêmes souffrent de fièvres intermittentes et même de maladies épidémiques, le Mexique et ses plaines arides doivent être considérés comme un pays sain, malgré l'excessive ardeur du soleil, dont les rayons perpendiculaires sont réfléchis par le sol.

Découvert en 1519 par Fernand Cortès, le Mexique devint, sous la domination espagnole, le théâtre de toutes les persécutions et de toutes les horreurs qu'entraînent le fanatisme et la cupidité. Long-temps les indigènes seuls eurent à gémir de la tyrannie espagnole; mais bientôt les colons eux-mêmes eurent à supporter de la part de la métropole toutes les entraves qu'un gouvernement ombrageux crut devoir mettre au développement intellectuel et commercial. L'introduction de la littérature et des arts de l'Europe fut prohibée; et, pour assurer le débit des produits de l'Espagne, on défendit aux colons, sous des peines atroces, de cultiver l'olivier, la vigne et le mûrier. Tel était l'état déplorable de cette importante colonie espagnole, lorsque Napoléon envahit l'Espagne en 1808, et plaça sur le trône un de ses frères. Le Mexique, gouverné jusqu'alors par des vice-rois, voulut rester fidèle aux Bourbons. Le vice-roi Iturrigaray proposa de former un gouvernement provisoire sous l'influence d'une junte composée d'Européens et de créoles; mais les premiers, craignant un mélange qui pouvait porter atteinte à leur suprématie, s'emparèrent de lui et le renvoyèrent en Europe. Son successeur, Venegas, envoyé par la junte de Cadiz, montra une si grande partialité en faveur des Européens, qu'il exaspéra les créoles : une vaste conspiration fut ourdie, et dans le mois de septembre 1810, le moine Hidalgo se mit à la tête des insurgés; mais l'année suivante il périt sur l'échafaud. Jusqu'en 1820, l'autorité des vice-rois fut tour-à-tour renversée et rétablie. A cette époque, la nouvelle de la révolution de l'île de Léon arriva au Mexique, le vice-roi Apodaca remplaça dans le commandement des troupes le général Amigo, dévoué à la constitution, par Augustin Iturbide. Le choix était malheureux; celui-ci publia, le 24 février 1821, un manifeste par lequel le Mexique était déclaré empire constitutionnel, indépendant de l'Espagne, mais sous le sceptre de Ferdinand VII. Le vice-roi Apodaca eut pour successeur O'Donaju, envoyé par les cortès, qui confirma par un traité le manifeste d'Iturbide; mais les cortès ayant refusé de ratifier ce traité, le congrès mexicain proclama le général Iturbide empereur du Mexique.

Cependant ce choix n'avait point été unanime; un parti nombreux prit les armes contre le nouveau souverain, et pendant que celui-ci se faisait couronner avec une magnificence qui rappelait celle de Napoléon, qu'il cherchait à imiter, les insurgés proclamaient la république. Après une lutte sanglante, cet empereur éphémère abdiqua en 1823 et partit pour l'Europe. Un nouveau congrès fut con-

voqué au commencement de 1824, et par un acte constitutionnel, le Mexique adopta une organisation modelée sur celle de la confédération anglo-américaine, et prit le titre d'*États-Unis Mexicains*. Ce fut dans le courant de cette année qu'Iturbide, espérant ressaisir le pouvoir, et croyant que sa présence suffirait pour opérer une révolution nouvelle au Mexique, y débarqua comme Napoléon l'avait fait à Cannes; mais son nom n'était point rehaussé par le prestige de la gloire : à peine eut-il mis le pied sur cette terre qu'il avait le projet d'asservir, qu'il fut pris et fusillé comme traître à sa patrie. Depuis ce temps, le Mexique n'a cessé d'être ravagé par les orages politiques. L'ignorance et la superstition du peuple, et peut-être aussi l'absence de tout esprit public, en seront long-temps encore le foyer : cependant jamais l'Espagne ne ressaisira sa puissance dans ce pays; l'expédition qu'elle a tentée en 1829 lui a sans doute appris que son véritable intérêt est de reconnaître cette république naissante, et de profiter des liens qui l'unissaient naguère à la mère-patrie, pour chercher, par des traités commerciaux à l'avantage des deux pays, à compenser la perte d'une prépondérance dont elle n'a que trop long-temps abusé, et qui n'était d'ailleurs que d'un faible avantage dans ses mains affaiblies par les vieilles routines.

Le *District fédéral* de la Confédération Mexicaine a pour chef-lieu *Mexico*, capitale de cette confédération. Mexico occupe l'emplacement de *Tenochtitlan*, l'ancienne capitale du royaume des *Aztèques*, mais ce n'est plus cette cité qui s'élevait avec orgueil au milieu du vaste lac de *Tescuco*, à laquelle on arrivait par trois longues chaussées qui s'élevaient à quelques pieds au-dessus de la surface des eaux. Le centre de la ville moderne est éloigné du lac de 4,500 mètres. Ce changement n'est pas venu seulement de la diminution naturelle que ce lac éprouvait lentement; il a été provoqué par la destruction des arbres qui ombrageaient ses bords et qui ont été employés par les Européens aux constructions nouvelles, et principalement aux pilotis sur lesquels les édifices sont bâtis; elle a été surtout hâtée par la construction d'un canal commencé en 1607, et dans lequel s'écoulent les eaux des lacs de *Zumpango* et de *San-Christobal*, qui alimentaient jadis celui de Tescuco. Telles sont les principales causes qui, en diminuant l'étendue de cette masse d'eau salée, que Cortès appelait une mer intérieure, ont contribué à accomplir les vœux des Castillans, qui désiraient retrouver autour de cette ville les plaines arides et nues de leur patrie. L'emplacement qu'occupaient les eaux est depuis long-temps défriché; mais en détruisant les arbres qui ombrageaient les environs de Mexico, les Espagnols en ont sensiblement diminué la fertilité; dans beaucoup d'endroits la verdure du sol est remplacée par des efflorescences salines. Long-temps après Montézuma, dit M. de Humboldt, le faubourg de *Tlatelolco*, les *Barios* de Saint-Sébastien, de San-Juan et de Santa-Cruz, étaient célèbres par la belle végétation de leurs jardins; aujourd'hui ces mêmes endroits, et surtout les plaines de San-Lazaro, n'offrent plus qu'une croûte de sels efflorescens. Suivant ce savant observateur, Mexico est d'un aspect moins riant peut-être, mais plus imposant et plus majestueux que lorsqu'elle s'élevait au milieu des eaux. Cette ville est une des plus belles que les Européens aient fondées dans les deux hémisphères. L'architecture y est généralement d'un style assez pur; plusieurs édifices offrent même une ordonnance majestueuse; le porphyre et la roche appelée *spilite*, dont ils sont construits et que l'on tire des montagnes d'origine ignée qui entourent le plateau de Mexico, leur donnent un air de solidité et même de magnificence. On n'y connaît pas ces balcons et ces galeries de bois qui dans les deux Indes défigurent toutes les villes européennes. Les balustrades et les grilles sont en fer orné de bronze, et les maisons, comme celles de l'Italie, ont des terrasses au lieu de toits. Toutes les rues sont larges, droites, pavées en petites pierres rondes, garnies de beaux trottoirs et éclairées par de nombreux réverbères : plusieurs ont près de deux tiers de lieue de long et offrent en perspective les montagnes environnantes; quelques unes sont traversées par de petits canaux qui dérivent d'un canal aboutissant au lac *Xochimilco*, et qui sont continuellement sillonnés par de légères embarcations sur lesquelles les paysans transportent au marché, des fruits, des fleurs et d'autres provisions. L'édifice destiné à l'école des mines et pour lequel les plus riches particuliers du pays ont fourni une somme de 3 millions de francs, dit encore M. de Humboldt, ornerait les places de Paris et de Londres. Le voyageur admire avec raison, au milieu de la magnifique place appelée *Plaza-Mayor*, en face de la cathédrale et du palais des vice-rois, une vaste enceinte formée de grilles richement garnies de bronze, entourant un pavé en carreaux de porphyre sur lequel s'élève la statue colossale équestre de Charles IV, placée sur un piédestal de marbre mexicain. Cependant c'est moins par la

grandeur et la beauté de ses monumens que par la largeur de ses rues, l'ensemble et la régularité de ses édifices, que Mexico l'emporte sur la plupart des capitales du monde. La cathédrale, qui est le temple le plus vaste de l'Amérique, surpasse par sa magnificence tous ceux des deux émisphères. La balustrade qui entoure le maître-autel est d'argent massif; on y voit une lampe de même métal, si vaste, que trois hommes entrent dedans quand il faut la nettoyer. Les statues de la Vierge et des saints sont ou d'argent massif, ou recouvertes d'or et ornées de pierres précieuses. L'architecture de ce bel édifice est en partie dans le style moderne. L'hôtel de la monnaie, vaste bâtiment d'une architecture noble et simple, est l'un des plus beaux et des mieux organisés du monde : depuis la fin du XVIe siècle jusqu'au commencement du XIXe, on y a frappé pour plus de 6 milliards et demi de francs en or et en argent. Parmi les couvens, au nombre de 38, on cite le plus somptueux, celui de Saint-François, fondé en 1531, dont le revenu en aumônes est de plus de 600,000 fr. L'hospice, ou plutôt les deux hospices réunis, dont l'un entretient 600 et l'autre 800 enfans et vieillards, possède un revenu de 250,000 fr. L'*Acordada*, bel édifice dont les prisons sont généralement spacieuses et bien aérées, a renfermé à la fois plus de 1200 personnes. L'école des mines possède de belles collections de physique, de mécanique et de minéralogie; le jardin botanique, dans une des cours du vaste et ancien palais destiné au vice-roi, est petit, mais riche en productions végétales les plus rares; l'université ne se fait remarquer ni par la beauté de ses bâtimens, ni par la richesse de sa bibliothèque; à l'académie des beaux-arts on ne peut citer qu'une collection de plâtres moulés, d'après l'antique; mais on s'occupe de fonder une école de médecine digne de cette ville, d'agrandir le jardin botanique, et de donner plus d'extension aux attributions de la société des arts industriels et de l'agriculture, récemment organisée.

L'industrie de Mexico a été arrêtée dans ses progrès par les troubles politiques. Ses principaux établissemens industriels sont des manufactures de cotonnades, de tabac et de savon; l'orfèvrerie et la bijouterie y ont acquis une rare perfection; la passementerie et la sellerie y ont fait de grands progrès. Cette ville est peuplée aujourd'hui de 180,000 habitans.

A l'ouest de la capitale on voit *Tacubaya* avec un palais pour l'archevêque, et à l'est sur le bord du lac dont elle porte le nom, la petite ville de *Testuco*, qui possède des manufactures de coton. *Guadalupe*, que les Mexicains appellent *Nostra - Señora - de-Guadalupe*, renferme trois églises : l'une est grande, belle et richement ornée, et l'autre, décorée de sculptures, est renommée par un puits placé à l'entrée, dont l'eau un peu chaude passe pour être efficace contre les paralysies.

Avant de quitter le beau bassin de Mexico, élevé de 2,277 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et entouré de montagnes porphyriques d'une grande élévation, mesurons ses 4 lacs : celui de *Xochimilco* a 6 lieues 172 carrées, celui de *San-Christobal* 3 273, celui de *Zumpango* 1 310, et celui de *Tertuco* 10 1710.

L'*État de Mexico* proprement dit a pour chef-lieu la petite ville de *Tlalpan*, nommée autrefois *Sant-Agostino-de-las-Quevas*, et qui ne mérite point une description. Nous trouvons dans cet État la ville de *Tasco*, remarquable par une belle église paroissiale construite et dotée vers le milieu du XVIIIe siècle par un Français, Joseph de Laborde, qui en peu d'années avait gagné une fortune immense dans l'exploitation des mines mexicaines, et qui, après avoir dépensé pour la seule construction de l'église plus de 2 millions de francs, mourut dans un état voisin de la misère. L'une des plus importantes cités du même État est *Acapulco*, adossée à une chaîne de montagnes granitiques, qui, par la réverbération du calorique rayonnant, augmente la chaleur étouffante du climat, ainsi que l'a remarqué M. de Humboldt. Cette ville, située à peu de distance du Grand-Océan, est exposée pendant l'été à des émanations pestilentielles qui s'opposent à l'accroissement de sa population : elle n'a pas plus de 4,000 habitans.

L'*État de Queretaro* occupe une partie du plateau central du Mexique; le *Rio-Tula*, son principal cours d'eau, coule dans une vallée élevée de 6,306 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. C'est un pays aride, dont le chef-lieu, *Queretaro*, est une des plus industrieuses et des plus considérables villes de la Confédération. Sa population, qui était de 50,000 ames avant la révolution du Mexique, ne s'élève plus qu'à 30,000. Ses rues sont bien alignées et ornées de beaux édifices. L'aquéduc qui fournit de l'eau à la ville est un des plus beaux de l'Amérique. *San-Juan-del-Rio*, à 8 lieues au sud-est de cette ville, est entourée de beaux jardins.

L'ancienne intendance de *Guanaxuato* forme l'État de ce nom. C'est un pays riche en mines, et important par la fertilité dont jouissent les parties qui peuvent être arrosées.

C'est, dit M. de Humboldt, dans ces régions septentrionales, sur les bords du *Rio-de-Lerma*, appelé jadis *Tololotlan*, que furent combattus les peuples nomades et chasseurs que les historiens désignent par la dénomination vague de *Chichimèques*, et qui appartenaient aux tribus des *Pames*, *Capuces*, *Samues*, *Mayolias*, *Guamanes* et *Guachichiles*. A mesure que le pays fut abandonné par ces nations vagabondes et guerrières, les conquérans espagnols y transplantèrent des colonies de Mexicains ou d'Aztèques. Le chef-lieu, *Guanaxuato*, situé dans une vallée étroite, à 5,646 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, est bien bâti, mais ses rues sont irrégulières. On y compte plus de 120 magasins, et près de 60,000 individus. Les mines d'argent de Valenciana, de Marfil, de Sainte-Anne, de Sainte-Rose, de Rayas et de Mellado, ont formé autour par leur exploitation comme autant de faubourgs de cette ville, dont plusieurs ont une nombreuse population et de beaux édifices. *Salamanca* passe pour une jolie petite ville; *Zelaya* renferme de belles constructions; *Villa-de-Leon*, dans une terre fertile en blé, fait un grand commerce de céréales; *San-Miguel-el-Grande*, entourée de prairies où l'on élève beaucoup de bestiaux, fabrique des toiles de coton, des selles, des brides et d'autres objets en cuir, et renferme 3,000 habitans.

La division du sol en trois régions, appelées *terres froides*, *terres chaudes* et *terres tempérées*, dont nous avons déjà parlé, se retrouve dans l'État de *Méchoavan*, qui porte le nom d'un royaume qui florissait lorsque les Espagnols arrivèrent au Mexique. Dans sa partie occidentale on aperçoit deux volcans: le *Jorullo*, et le *Tancitaro*. *Valladolid*, son chef-lieu, est situé dans la région tempérée; on y jouit d'un climat délicieux; rarement il y tombe de la neige. On estime à 25,000 le nombre de ses habitans. Son séminaire est l'un des plus fréquentés de la Confédération; les revenus attachés à l'évêché sont si considérables, que la ville ne reçoit de l'eau potable qu'au moyen d'un bel aquéduc construit aux frais d'un de ses derniers évêques. *Pascuaro*, ville de 6,000 ames, s'élève au bord d'un lac pittoresque auquel elle donne son nom; elle conserve religieusement les cendres de Vasco de Quiroga, son premier évêque, mort en 1556, et dont la mémoire est en vénération dans le pays, parce qu'il fut le bienfaiteur des Tarasques, peuple indigène, dont il encouragea l'industrie en prescrivant à chaque village une branche de commerce particulière: institution qui s'est en partie conservée jusqu'à nos jours.

Les pentes occidentales de la Cordillère d'Anahuac sont comprises dans l'État de *Xalisco*. Près des bords de l'Océan s'étendent de vastes forêts qui fournissent de superbes bois de construction; mais les habitans y sont exposés à un air chaud et malsain, tandis que l'intérieur du pays jouit d'un climat tempéré et favorable à la santé. Sur la rive gauche du Rio-Grande, appelé aussi *Rio-de-Santiago*, s'élève *Guadalaxara*. Ce chef-lieu est une grande et belle ville dont la population est estimée aujourd'hui à 40,000 ames, et qui possède une université qui ne le cède qu'à celle de Mexico. *San-Blas*, à l'embouchure de la rivière qui coule près du chef-lieu, serait une ville importante par son port et son commerce, si l'insalubrité de l'air ne forçait les principaux habitans à résider à quelques lieues de là dans la petite ville de *Tépic*. *Colima*, à 10 lieues au sud d'un volcan brûlant, est petite, mais bâtie avec régularité.

Un grand nombre de montagnes donnent à l'État de *Zacatecas* une grande ressemblance avec la Suisse. Son chef-lieu, qui porte le même nom, est situé sur le territoire le plus célèbre par ses mines d'argent après celui de Guanaxuato. *Zacatecas* ne consiste qu'en une longue rue garnie de hautes maisons, mais derrière lesquelles se groupent, à diverses distances, les cabanes qui servent d'habitations aux mineurs. Ceux-ci, avec la population de la ville proprement dite, forment une masse de 25,000 individus. *Fresnillo*, à 11 lieues au nord de la précédente, fut florissante tant que dura l'exploitation de ses mines de cuivre et d'argent; mais aujourd'hui sa population ne se compose plus que d'une centaine de familles.

Borné à l'ouest par la mer, au sud par le Guadalaxara, à l'est par le Chihuahua, l'État de *Sonora et Cinaloa* occupe un terrain montueux sur une grande étendue. Ses principaux cours d'eau sont le *Yaqui* et le *Sonora*. Il a pour chef-lieu *Villa-del-Fuerte*, ville de 8,000 habitans, située près du *Rio-del-Fuerte*, qui va se jeter dans le golfe de Californie. Parmi les villes les plus importantes de cet État, nous citerons *Cinaloa*, peuplée de 10,000 ames; *Pitic*, l'entrepôt de toutes les marchandises qui débarquent au port de *Guaymas*; et *Culiacan*, célèbre dans l'histoire mexicaine sous le nom d'*Hueicolhuacan*, qui en 1824 devint le chef-lieu du Cinaloa, et dont la population dépasse 11,000 ames.

Une partie de l'ancienne intendance de Durango est devenue le petit État de *Chihuahua*, dont la capitale, du même nom, est située sur un petit affluent du Conches, et peuplée de 25 à 30,000 âmes. Sa principale

église, l'une des plus belles du Mexique; le palais de l'État et la maison-de-ville, ornent sa vaste place, qu'embellissent aussi de belles galeries et de riches magasins. Un grand aquéduc apporte l'eau d'une excellente source des environs, au centre de la ville. Chihuahua est environnée de mines d'argent en pleine exploitation. Les forges et les fonderies qui en dépendent, sont placées tout autour ou dans les faubourgs, et produisent souvent des nuages de fumée fort incommodes pour les habitans.

L'*État de Durango* est formé aussi d'une partie de l'ancienne intendance de ce nom; son chef-lieu, *Durango*, est le siége d'un évêché érigé en 1620, et d'une administration des mines. Son hôtel des monnaies, qui occupe le troisième rang parmi ceux de la confédération mexicaine, doit son importance au produit des mines d'argent exploitées dans ses environs. Près de cette ville de 25,000 ames, s'étendent de vastes pâturages où l'on nourrit un grand nombre de bestiaux qui forment une importante branche de commerce. *Nombre-de-Dios*, peuplée de 8,000 ames, et *San-Pedro-de-Batopilas*, qui ne lui cède pas en population, sont célèbres par les mines qui les entourent; *Parras*, près d'un lac de ce nom, doit son importance aux vignes que l'on cultive près de ses murs.

Le territoire qui forme l'État de *Cohahuila-et-Texas*, est un pays couvert de montagnes et de forêts, arrosé par plusieurs cours d'eau dont le plus considérable est le *Rio-del-Norte;* il renferme aussi plusieurs lacs dont le plus important est celui d'*Aqua-Verde*. Les terres y sont d'une grande fertilité, et produisent des céréales et d'excellens vins; d'immenses pâturages nourrissent un grand nombre de chevaux et de bêtes à cornes; l'air y est salubre et le climat tempéré. *Monclova*, son chef-lieu, est une ville de peu d'importance; *Nacogdoches*, dans le Texas, à 15 lieues du golfe du Mexique, renferme tout au plus un millier d'habitans; *Sant-Antonio-de Béjar* n'est qu'un assemblage de misérables cabanes en terre; enfin, aucune ville de cet État ne mérite de fixer notre attention.

La province appelée *Nouveau-Royaume-de-Leon* forme aujourd'hui l'État de *Nuevo-Leon*, pays riche en mines d'or, d'argent et de plomb, en sel-gemme et en sources salées. Cette contrée, malgré sa fertilité, ses forêts remplies de bois de teinture et de construction, et ses immenses pâturages où paissent de grands troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes, n'offre que des villes peu importantes : *Monterey*, son chef-lieu, n'a que 12,000 habitans; *Cadereita* ne renferme que 800 familles. La population de la plupart des petites cités de cet État est occupée de l'exploitation des mines.

L'État de *Tamaulipas* appartient à la même région physique que le précédent. Il est borné à l'ouest et au nord par celui-ci et par celui de Cohahuila-et-Texas; au sud par celui de San-Luis-Potosi, et à l'est par le golfe du Mexique. La petite cité d'*Aguayo* n'offre rien d'intéressant; *Nuevo-Santander* ou le *Nouveau-Santander*, ancienne capitale de province, située sur la rivière de son nom à 13 lieues de la mer, serait plus importante sans une barre qui ne permet qu'à de faibles embarcations l'entrée de la rivière de Santander.

En continuant notre excursion vers le sud, nous traverserons l'État de *San-Luis-Potosi*, formé de l'ancienne province du même nom. Il est montagneux vers l'ouest, et marécageux vers le golfe du Mexique. Depuis les montagnes jusqu'à la mer on y éprouve les effets de trois climats différens. Près de la côte, où se trouvent les parties les plus malsaines, on cultive les fruits les plus délicieux du Mexique. Ce pays, qui n'a été colonisé que pour l'exploitation de ses riches mines d'argent, possède des forêts qui suffisent aux besoins de ses usines.

Sur la pente orientale du plateau d'Anahuac, à l'ouest des sources du Rio-de-Panico, nous apercevons *San-Luis-de-Potosi*, qui doit sa célébrité aux mines de ses environs, aujourd'hui peu productives. Maintenant elle fait un grand commerce de bestiaux, de suif et de cuir. On prétend que sa population était en 1806 de 60,000 individus; elle en renferme à peine 20,000. *Guadalcazar*, près de la rive droite du Santander, est un bourg situé sur un territoire fertile où l'on exploite quelques filons d'argent; *Charcas* est une bourgade considérable où siége une direction des mines; mais l'exploitation la plus célèbre du pays est celle du *Real-de-Catorce :* elle produisait encore, il y a peu d'années, pour la valeur de 18 à 20 millions de francs.

Toute la partie occidentale de l'État de *Vera-Cruz* occupe la pente des Cordillères d'*Anahuac*. Il y a peu de régions au nouveau continent dans lesquelles, dit M. de Humboldt, le voyageur soit plus frappé du rapprochement des climats les plus opposés. « Dans l'espace d'un jour, les habitans y descendent de la zone des neiges éternelles à ces plaines voisines de la mer dans lesquelles règnent des chaleurs suffoquantes. Nulle part on ne reconnaît mieux l'ordre admirable avec

lequel les différentes tribus de végétaux se suivent, comme par couches, les unes au-dessus des autres, qu'en montant depuis le port de la Vera-Cruz vers le plateau de Pérote. C'est là qu'à chaque pas on voit changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes; la figure des animaux, les mœurs des habitans et le genre de culture auquel ils se livrent. » Ce pays renferme dans ses limites deux cimes colossales volcaniques, l'*Orizàba* et le *Nauhcanpatepetl* ou *Coffre-de-Perote :* leurs éruptions paraissent être d'une date ancienne; mais le petit volcan de *Tuxtla,* à 4 lieues de Vera-Cruz, menace constamment cette ville; sa dernière éruption eut lieu en 1793, et lança des cendres à plus de 4 lieues à la ronde. La jolie ville de *Vera-Cruz,* siége des autorités de l'État qui porte son nom, ne doit rien aux faveurs de la nature. Les rochers de madrépores dont elle est construite ont été tirés du fond de la mer; la seule eau potable est recueillie dans des citernes; le climat est chaud et malsain; des sables arides et brûlans entourent la ville au nord, tandis qu'on voit s'étendre au sud des marais désséchés. Le port, peu sûr et d'un accès difficile, est protégé par le fort de Saint-Jean-d'Ulua, élevé à grands frais sur un îlot rocailleux. Malgré les pertes causées par les troubles civils, la population de cette cité est encore de 15,000 ames. Les riches habitans vont fréquemment chercher la fraîcheur et tous les charmes de la belle nature à *Xalapa,* ville presque aussi considérable, située sur une des terrasses par lesquelles le plateau central s'abaisse sur le golfe mexicain. *Perote,* dont les maisons sont presque sans fenêtres, est au milieu de plaines stériles couvertes de pierres-ponces. Dans les forêts épaisses qui environnent le village de *Papantla,* à 45 lieues au nord-ouest de la Vera-Cruz, s'élève une pyramide érigée par les anciens Aztèques : elle n'a que 18 mètres de hauteur sur 25 à sa base; mais elle est remarquable par la grandeur et la régularité des blocs de porphyre dont elle est construite, ainsi que par les hiéroglyphes dont elle est ornée.

Le territoire long et étroit qui forme l'État de *Puebla,* comprend l'ancienne intendance de ce nom, et n'a, sur le Grand-Océan, qu'une côte de 26 lieues de longueur. Il est traversé dans sa plus grande partie par les hautes Cordillères d'Anahuac. Sa moitié septentrionale est occupée par un plateau d'environ 2,000 mètres de hauteur, sur lequel s'élève le volcan encore fumant du *Popocatepetl,* l'une des plus hautes montagnes du Nouveau-Monde. Ce plateau offre des vestiges de la plus ancienne civilisation mexicaine. La pyramide tronquée de *Cholula,* élevée de 172 pieds sur une base longue de 1355 pieds, est construite en briques dont les couches alternent avec des couches d'argile. Pour se former une idée de la masse de ce monument, qu'on se représente sa base occupant un carré quatre fois plus grand que celui de la place Vendôme à Paris, et sa hauteur égalant le double de la hauteur du Louvre. La plupart des mines d'argent de la Puebla sont abandonnées ou exploitées avec peu d'activité; son intérieur renferme des salines considérables, et ses montagnes, des marbres renommés pour leurs couleurs et leur solidité. Le sol est fertile en blé, en maïs, en arbres fruitiers; le climat de la zone torride y fait prospérer également le sucre et le coton; mais ce qui met obstacle à l'industrie agricole, c'est que les quatre cinquièmes des terres appartiennent aux communautés religieuses et au clergé : l'inconvénient qui en résulte se fait sentir jusque dans l'industrie manufacturière. Le chef-lieu de cet État est appelé aussi *la Puebla-de-los-Angelos,* ou simplement *la Puebla.* C'est une des villes de l'Amérique les plus belles et les mieux bâties. Sa principale place publique est ornée sur trois côtés de portiques uniformes, et le quatrième est occupé par une vaste cathédrale dont les richesses rivalisent avec celles de la cathédrale de Mexico. Parmi les objets fabriqués dans cette ville, les confitures sont très-renommées; autrefois elle était célèbre par ses faïences et sa poterie rouge. On estime sa population à 70,000 ames. *Cholula,* ville sainte chez les Mexicains, qui l'appelaient *Chunultecol,* et qui y possédaient plus de 400 temples répartis au milieu de 40,000 maisons, ne renferme plus que 16 à 18,000 habitans. *Atlixco* est célèbre par la beauté de son climat et par la fertilité des champs qui l'environnent. On voit près de ce village un cyprès qui a 73 pieds de circonférence.

L'*intendance d'Oaxaca,* dit M. de Humboldt, est un des pays les plus délicieux de cette partie du globe. Beauté, salubrité du climat, fertilité du sol, richesse et variété des productions, tout y concourt au bien-être des habitans. Aussi cette province a-t-elle été depuis les temps les plus reculés le centre d'une civilisation avancée. Toute cette intendance forme aujourd'hui l'*État d'Oaxaca;* dont la capitale, qui porte le même nom, reçut au commencement de la conquête celui d'*Antequera;* on l'appelle aussi *Guaxaca.* C'est l'ancien *Huaxyacac* des Mexicains. Elle tient

un rang parmi les belles villes du Mexique; sa position au bord du Rio-Verde, dans une vallée délicieuse couverte de jardins où fleurit le nopal, qui porte la cochenille, en fait un séjour plein d'agrémens. Ses édifices sont construits avec élégance et solidité : le palais épiscopal et la cathédrale forment les deux côtés de sa principale place. Cette ville est souvent exposée aux ravages des tremblemens de terre. En 1826, on portait sa population à 40,000 ames, *Téhuantépec* a un port sur l'océan Pacifique qui, malgré une barre assez dangereuse, deviendra un jour plus important, parce qu'il sert d'entrepôt entre le Mexique et le Guatemala. A dix lieues à l'ouest d'Oaxaca, les ruines que l'on voit près du village de *Mitla*, annoncent une civilisation très-avancée : les murs du palais sont décorés de *grecques* et de *labyrinthes* dont le dessin rappelle les vases improprement appelés étrusques.

L'*État de Chiapa*, formé d'une province du Guatemala, est un pays dont les parties basses sont chaudes et humides, tandis qu'un froid très-vif règne dans les montagnes. Celles-ci sont couvertes de forêts peuplés de pins, de cyprès et de cèdres. Long-temps ce pays fut regardé comme peu intéressant par les Espagnols, parce qu'il ne renferme aucune mine d'or ou d'argent. *Ciudad-Real* ou *Chiapa-de-los-Espanoles*, est sa capitale. Elle ne renferme que 5,000 habitans : le vertueux Las Casas en fut un des premiers évêques. *Chiapa-de-los-Indios* est agréablement située sur la rive gauche du Tabasco, rivière qui fournit une pêche abondante. Le principal commerce de cette petite ville est le sucre, que l'on cultive en grand dans ses environs.

La province de *Tabasco*, qui forme aujourd'hui un État voisin de celui de la Vera-Cruz, est remplie de forêts où croissent des bois de teinture et où rugissent les tigres mexicains. Les terres cultivées produisent du cacao, du tabac, du poivre, et du maïs. Il a pour chef-lieu *Santiago de Tabasco*. Sur une petite île à l'embouchure du *Ria-Guijalva*, une jolie ville d'origine mexicaine, appelée *Nuestra-señora-de-la-Vittoria*, doit ce nom à la victoire que Fernand-Cortès remporta près de ses murs à son premier débarquement.

La péninsule de *Yucatan* forme l'État de ce nom. C'est un pays plat traversé seulement par une chaîne de collines. Il abonde en miel, en cire, en coton, en cochenille et en bois de campêche (*hæmatoxylon campechianum*), dont les coupes se font sur les rives de *Rio-Champoton*, qui a son embouchure dans la baie de Campêche. Le climat de ce pays est un des plus chauds et cependant un des plus sains de l'Amérique équinoxiale. *Merida*, la capitale, est une jolie ville de 10,000 ames, située dans une plaine aride. *Campêche*, sur le Rio-San-Francisco, possède un port peu sûr, ce qui oblige les vaisseaux à mouiller loin du rivage. Le sel que l'on tire de ses salines, la cire du Yucatan, le bois de Campêche et quelques toiles de coton alimentent le commerce de cette ville de 8,000 ames. *Valladolid*, à l'est de *Merida*, cultive dans ses environs des cotonniers d'une excellente espèce, dont le produit se vend cependant à bas prix, parce qu'on ne sait pas dans le pays débarrasser le coton de l'enveloppe qui le renferme.

Ici se termine la série des États mexicains; cependant la Confédération possède, à l'exemple de celle des États-Unis, plusieurs territoires qui ne jouissent pas des avantages accordés aux États confédérés. Ces territoires, au nombre de quatre, sont ceux des Californies, du Nouveau-Mexique, de Colima et de Tlascala.

Le *territoire des Californies* comprend toute la péninsule baignée par la mer de ce nom et le Grand-Océan, et la partie de la côte du continent au nord de la péninsule, connue sous le nom de Vieille-Californie. La presqu'île est traversée par une chaîne de montagnes dont le point culminant, appelé le *Cerro-de-la-Giganta*, a environ 1500 mètres d'élévation, et paraît être d'origine volcanique. Ce pays est généralement aride; le manque d'eau et de terre végétale s'y opposera toujours à l'accroissement de la population. Le ciel, dit M. de Humboldt, y est constamment serein, d'un bleu foncé, et sans nuages : si ces derniers paraissent momentanément au coucher du soleil, c'est en se colorant des plus belles nuances de violet, de pourpre et de vert. Toutes les personnes qui ont séjourné en Californie ont conservé le souvenir de la beauté extraordinaire de ce phénomène, qui tient à un état particulier de la vapeur vésiculaire, et à la pureté de l'air dans ces climats. Autant, ajoute le savant voyageur, le sol de la Vieille-Californie est aride et pierreux, autant celui de la Nouvelle est arrosé et fertile. C'est un des pays les plus pittoresques qu'on puisse voir. Le climat y est beaucoup plus doux qu'à égale latitude sur les côtes orientales du nouveau continent. Le ciel est brumeux, mais les brouillards fréquens qui rendent difficile l'attérage sur les côtes de Monterey et de San-Francisco, donnent de la vigueur à la végétation, et fertilisent le sol, qui est couvert d'un terreau noir et spongieux.

Nous venons de nommer deux des principales villes de ce territoire : la première, que l'on appelle aussi *San-Carlos-de-Menterey*, en est le chef-lieu. C'est une petite ville d'un millier d'habitans, sur la côte méridionale d'une baie à laquelle elle donne son nom. Son port est loin de répondre à la célébrité que lui ont donnée les navigateurs espagnols. A 37 lieues au nord de ce chef-lieu, *San-Francisco*, au fond d'une large baie du même nom, dans laquelle débouchent les rivières de *San-Sacramento* ou *Joaquim*, est plutôt un bourg qu'une ville. Son port est beau, et sa population est à peu près égale à celle de Monterey. *San-Diego*, deux fois plus peuplé, est situé sur la côte occidentale de la Nouvelle-Californie, à 143 lieues de Monterey; enfin *Loreto*, simple village avec un fort, sur la côte orientale, est le plus méridional des lieux importans du territoire des Californies.

Élevons-nous vers la partie supérieure du cours du Rio-del-Norte; c'est là que s'étend, au milieu des montagnes Rocheuses, entre le 31e et le 38e parallèles, le territoire du *Nouveau-Mexique*. C'est un terrain fertile, mais peu peuplé, qui passe pour être dépourvu de toute richesse métallique. Le sol y est en général pierreux et stérile, excepté près des bords du Rio-del-Norte; la sécheresse y est extrême; l'hiver on y ressent des froids très-rigoureux; il y gèle jusqu'au milieu de mai : cependant l'air, dépourvu de brumes, y est pur et sain. L'industrie manufacturière et agricole y est peu avancée : quelques cabanes réunies y prennent souvent, dit M. de Humboldt, le titre pompeux de ville; il en est pourtant quelques-unes dont la population est assez considérable. La moins peuplée des quatre que nous allons nommer est *Santa-Fé*, le chef-lieu : on lui donne 4,000 habitans. *Taos*, beaucoup plus au nord, en renferme plus de 10,000; *Albuquerque*, à 20 lieues du chef-lieu, en possède environ 6,000; enfin *Passo-del-Norte* est au nombre des lieux qui méritent plutôt le titre de bourgade que celui de ville. Il est séparé de Santa-Fé par un pays inculte de 60 lieues de longueur; mais ses environs sont tellement agréables et fertiles, ses champs sont si riches en céréales, les vignes que l'on y cultive produisent des vins si liquoreux; ses jardins voient prospérer en si grande abondance la plupart des arbres fruitiers de l'Europe, que les Espagnols comparent ce pays aux plus belles parties de l'Andalousie.

Deux autres petits territoires sont enclavés dans deux États de la confédération mexicaine. Le premier est celui de *Colima*; il comprend la vallée de ce nom, située au pied du volcan de Colima, et large d'environ 9 lieues, qui forme la partie la plus méridionale de l'État de Xalisco. Le chef-lieu de ce territoire porte le nom de *Colima*; c'est une jolie petite ville renfermant environ 400 familles espagnoles, indigènes, mulâtres et métisses. Son principal commerce est celui du sel, que l'on exploite sur les côtes du Grand-Océan. L'autre territoire, celui de *Tlascala*, comprend le district de l'ancienne république mexicaine, de ce nom, qui fut toujours jalouse de son indépendance, et dont le congrès mexicain a respecté la susceptibilité en sanctionnant son isolement sous une administration particulière au milieu de l'État de Puébla. La ville de *Tlascala*, sur le bord d'une petite rivière du même nom, n'est plus aussi considérable qu'à l'époque où ses institutions républicaines lui donnaient les moyens de résister avec quelque avantage aux empereurs du Mexique. Aujourd'hui on n'y compte que 4,000 habitans, dont l'active industrie est attestée par la régularité et l'élégance de ses habitations.

Pour compléter la description du Mexique. Il est utile de dire quelques mots de la population. Elle se divise en sept classes distinctes : les blancs, nés en Europe, vulgairement appelés *chapetons* ou *gachupinos*; les *criollos* ou créoles, c'est-à-dire les blancs de race européenne nés en Amérique; les *mestizos* ou métis, descendans de blancs et d'Indiens indigènes; les *mulattos* ou mulâtres, fils de blancs et de négresses; les *zambos*, descendans de nègres et d'indigènes; les *nègres*, ordinaires d'Afrique; enfin les *indigènes*, improprement appelés Indiens. Ces derniers, dit M. de Humboldt, ressemblent en général à ceux qui habitent le Canada et la Floride; mais ils ont le teint plus basané que les habitans des pays les plus chauds de l'Amérique méridionale. A une grande force musculaire ils joignent l'avantage de n'être presque sujets à aucune difformité; ils parviendraient même généralement à un âge très-avancé, si l'ivrognerie n'affaiblissait pas leur constitution. En effet, cultivateurs paisibles, réunis dans des villages depuis six siècles, ils ne sont pas exposés à toutes les chances qu'offre la vie errante des peuples chasseurs et guerriers du Mississipi et du Rio-Gila.

Dans son état actuel, le Mexicain indigène est grave, mélancolique et taciturne. L'énergie de son caractère se déploie surtout chez les habitans de Tlascala, qui, malgré l'avilissement auquel ils ont été réduits par leurs conquérans, conservent encore de leur ancienne grandeur la fierté républicaine. On

donne, au Mexique, le surnom d'*Indios-Fideles* aux indigènes qui se sont convertis au christianisme; mais malgré leur changement de religion, ils tiennent avec une extrême opiniâtreté à leurs habitudes, à leurs mœurs, à leurs opinions, comme tous les peuples qui ont long-temps gémi sous le despotisme civil et religieux. Ils se livrent dans les campagnes à l'agriculture, et dans les villes à différens métiers. Sous la dénomination d'*Indios-Bravos*, on comprend les indigènes nomades ou chasseurs, tels que les *Mecos*, les *Apaches* et les *Lipanis*, dont les hordes, dans leurs courses, souvent nocturnes, infestent les frontières de l'État de Sonora, du Nouveau-Mexique et du Durango. Ils annoncent plus de mobilité d'esprit et plus de force de caractère que les indigènes cultivateurs. Les naturels du Mechoacan portent le nom de *Tarasques* et se livrent aux travaux d'une paisible industrie. Les *Comanchès*, qui habitent principalement le Nouveau-Mexique, d'ou ils se répandent en Californie et dans l'État de la Sonora, sont au nombre de 50,000. Leurs armes consistent en une massue, une lance et une petite hache en silex. Braves et généreux, jamais ils n'insultent ceux avec qui ils ne sont point en guerre. Les *Apaches*, implacables ennemis des Espagnols, qui ont vainement cherché à les asservir, ont le teint foncé, le corps velu, et sont plus féroces que courageux. Plus avant dans l'intérieur des terres, les *Opatas* sont petits, trapus, robustes, et plus avancés en civilisation que les peuples qui les entourent.

Dans la Vieille-Californie, les indigènes montrent une extrême répugnance pour la vie civilisée et pour le travail. Ils passent une partie du jour étendus sur la terre et exposés aux ardeurs du soleil. Ces peuples se divisent en plusieurs tribus, dont les principales sont: les *Péricues*, et les *Guaicoures*, et les *Laymones*. Leur divinité favorite est la lune; ils ont aussi des fétiches. Les trois îles de la mer Vermeille sont habitées par trois tribus d'une haute stature et d'un caractère féroce: ce sont les *Tiburonés*, les *Séris* et les *Tépocas*. Dans la Nouvelle-Californie les indigènes paraissent former un grand nombre de tribus, entièrement différentes par le langage. Les *Matalans*, les *Salsen's*, les *Quirotes*, près de la baie de San-Francisco; les *Rumsen's* et les *Escélen's*, près Monterey, sont les plus connus. Entre le golfe de Californie et la Sierra-de-los-Membres, les bords du Rio-Gila et ceux du Colorado, fleuve qui traverse un pays à peu près inconnu, et reçoit les eaux du Rio-Gila avant de se jeter dans le golfe, habitent de nombreuses peuplades, constamment en guerre les unes contre les autres. On distingue parmi celles-ci les *Yumas*, les *Cajuenches*, les *Papayos*, et les *Cocomarricopas*. Les premiers sont d'une agilité surprenante, et cruels à la guerre. Leurs seules armes sont un grand croc et une massue. Cependant ils se livrent à l'agriculture. Leur pays est couvert de ruines qui paraissent être celles des établissemens qu'y fondèrent d'abord les Aztèques, sortis d'une région encore plus septentrionale, avant qu'ils n'allassent faire la conquête du Mexique, où ils s'établirent en suivant la marche d'autres peuples conquérans. On sait en effet que le Nouveau-Monde offre, à différentes époques, dans ses souvenirs historiques, le même mouvement de migrations des peuples du nord vers le sud, que l'ancien continent: ainsi les *Toultèques* parurent pour la première fois au Mexique, l'an 648; les *Chichimèques*, en 1170; les *Nahualtèques*, l'an 1178; les *Acolhues* et les *Aztèques*, en 1196. On sait aussi, comme le fait remarquer M. de Humboldt, que les Toultèques introduisirent la culture du maïs et du coton; qu'ils construisirent des villes, des chemins, et surtout ces grandes pyramides que l'on admire encore aujourd'hui, et dont les faces sont très-exactement orientées; qu'ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques: qu'ils savaient fondre les métaux et tailler les pierres les plus dures, et qu'enfin leur année solaire était plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. Peut-être pourrait-on considérer comme un reste de cette nation civilisée, le peuple des *Moquis*, fixé sur les bords de la *Jaquesila*, affluent du Colorado, chez lequel le P. Jarces trouva, en 1773, une ville renfermant deux grandes places et des bâtimens à plusieurs étages d'une construction très-régulière.

TABLEAUX statistiques de la Confédération Mexicaine.

Superficie en lieues.	Population en 1824.	Population présumée en 1831.	Population présumée par lieue.
210,000	7,000,000	7,450,000	35

RÉGION MÉRIDIONALE.

Divisions territoriales.	Population en 1831.	Villes.
District fédéral.	200,000	*Mexico* †† [1], Guadalupe, Miscalco, Tacumba.
État de Mexico.	1,500,000	*Tlapan*, Acapulco, Actopan, Chilpazingo, Cuemavaca, Mextitlan, Real-del-Monte. Tasco, Tescuco, Tixtlan, Toluca, Tula, Tulanzingo, Zimapan.
État de Queretaro.	80,000	*Queretaro*, Amealco, Cadereita.
État de Mechoacan.	460,000	*Valladolid* †, Ario, Pascuaro, Zamora, Zintzunzant.
État de Vera-Cruz.	120,000	*Vera-Cruz*, Alvarado, Acayucam, Cordova, Guazacualco, Orizaba, Panuco, Papantla, Perote, Pueblo-Viejo-de-Tampico, Tampico-Alto, Xalapa.
État de la Puebla.	890,000	*La Puebla* †, Acatlan, Atlixco, Cholula, Tehuacan, Tepeaca, Tlapa.
Territoire de Tlascala (enclavé dans l'État de la Puebla.)	10,000	*Tlascala*, Huamantola.
État de Oaxaca.	660,000	*Oaxaca* †, Mitla, Tepozcolula, Tehuantepec, Tlapa, Villalta, Xamiltepec, Yanguitlan.
État de Tabasco.	70,000	*Santiago de Tabasco*, Nuestra Señora de la Vittoria, Villa-Hermosa de Tabasco.
État de Chiapa.	90,000	*Ciudad-Real*, Chiapa de los Indios, San-Bartoloméo de los Llanos, Tuxtla.
État de Yucatan.	570,000	*Merida*, Campêche, Salamanca de Bacalar, Valladolid.

RÉGION CENTRALE.

État de Guanaxuato.	500,000	*Guanaxuato*, Dolores, Idalgo, Irapuato, Leon, San-Miguel-el-Grande, Salamanca, Zelaya.
État de Xalisco.	870,000	*Guadalaxara*, Autlan, Barca, Bolanos, Colotlan, Ertzatlan, Jecolotlan, San-Blas, San-Juan de los Lagos, Sayula, Tepic.
Territoire de Colima (enclavé dans l'État de Xalisco).	10,000	*Colima*.
État de Zacatecas.	190,000	*Zacatecas*, Aguas-Calientes, Fresnillo, Jerez, Nochistlan, Pino, Sombrerete.
État de Chihuahua.	195,000	*Chihuahua*, Santa-Rosa de Cosquieraqui.
État de Cohahuila et Texas.	70,000	*Monclova*, Sant-Antonio de Bejar, Nacodoches, Salsillo, Santa-Rosa.
État de Durango.	130,000	*Durango* †, Nombre-de-Dios, Parras, San-Jose del Parral, San-Juan del Rio, San-Pedro de Batopilas.

[1] Le signe †† indique archevêché, et le signe † évêché.

RÉGION ORIENTALE.

Divisions territoriales.	Population en 1831.	Villes.
État de Tamaulipas.	50,000	*Aguayo*, Altamira, El-Refugio, Nuevo-Santander, Padilla, El-Refugio, San-Carlos, Sotto-la-Marina, Tampico de Tamaulipas.
État du Nouveau-Léon.	30,000	*Monterey* †, Cadereita, Pilon.
État de San-Luis de Potosi.	340,000	*San-Luis-Potosi*, Charcas, Guadalcazar, Ramos, Rio-Verde, Valle des Mais.

RÉGION OCCIDENTALE.

État de Sonora et Sinaloa.	345,000	*Villa-del-Fuerte*, Alamos, Arispe, Culiacan El-Rosario, Gaymas, Pitit, Sinaloa, Sonora †.
Territoire des Californies.	20,000	*San-Carlos de Monterey*, San-Diego, San-Francisco, Loreto.

RÉGION SEPTENTRIONALE.

Territoire du Nouveau-Mexique.	50,000	*Santa-Fé*, Albuquerque, Passo del Norte, Taos.

Revenus en fr.	*Dettes en fr.*	*Dépenses en fr.*
92,000,000	300,000,000	86,000,000

FORCES DE TERRE.

Effectif sous les drapeaux.	32,000	59,000
Milice et réserve.	27,000	

MARINE.

1 Vaisseau de ligne, 2 frégates, 1 corvette, 11 bâtimens inférieurs.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-TROISIÈME.

Description des contrées et des terres de l'Amérique au nord des Grands-Lacs.—Nouvelle-Bretagne.—Terres arctiques.

Au nord du territoire de la confédération anglo-américaine, s'étend une vaste contrée qui, depuis la baie de Fundy dans l'océan Atlantique jusqu'au détroit de Juan-de-Fuca dans le Grand-Océan, se prolonge de l'est à l'ouest; baignée au sud par les lacs Ontario, Érié, Huron, le lac Supérieur et celui des Bois; bornée, depuis ce dernier jusqu'aux

montagnes Rocheuses, par une frontière en ligne droite qui passe sous le 49e parallèle, et suivant l'une des branches de ces monts, entoure au nord les sources de la rivière Calédonienne, puis suit les contours du Tessé, le canal de Jarvis et ceux du golfe de Georgie jusqu'au détroit de Juan-de-Fuca. Toute cette immense région, limitée au nord-ouest par les possessions russes au-delà de la rivière de Mackensie, au nord-est par la mer de Baffin, et comprenant les deux tiers des terres continentales du nord de l'Amérique et les îles qui l'entourent dans la mer Polaire jusqu'au Groenland, appartient à l'empire Britannique.

La péninsule située entre la baie de Fundy et le golfe de Saint-Laurent a son Colomb et son Vespuce ; en 1497, l'Anglais Sébastien Cabot la découvrit, mais le Florentin Verazani y aborda en 1524 et la nomma *Acadie*, et ce ne fut qu'en 1598 que Guillaume-Alexandre de Neustrie, à qui Jacques Ier l'avait cédée, lui donna le nom de Nouvelle-Écosse, qui lui est définitivement resté, et qui s'étendit même aux terres qui bordent au nord-ouest le golfe Saint-Laurent et les rives de ce fleuve, jusqu'à l'époque où l'Angleterre établit dans cette partie, des troupes allemandes à son service, ce qui valut au pays le nom de *Nouveau-Brunswick*. La *Nouvelle-Écosse*, contrée généralement âpre et montagneuse, renferme quelques coteaux rians et fertiles, principalement autour de la baie de Fundy, et sur le bord des rivières qui s'y jettent. Lorsqu'elle commença à être colonisée, elle comprenait de vastes terrains marécageux qui s'étendaient jusque dans son intérieur et qui ont été rendus à la culture. Les forêts qui couronnent les hauteurs se composent principalement de pins, de sapins, et de bouleaux, qui fournissent au commerce du goudron et de la térébenthine. *Halifax* est le siége du gouvernement, des cours de justice, du conseil, composé de 12 membres à la nomination du gouverneur, et de l'assemblée provinciale formée de 40 membres élus par les 9 comtés de la province. Les avantages de sa position se sont manifestés surtout dans les diverses guerres d'Amérique, où son excellent port, qui commande en quelque sorte l'océan Atlantique, servit de rendez-vous aux flottes en croisières et de refuge aux vaisseaux marchands. La ville, entourée de palissades, et régulièrement bâtie, occupe une petite presqu'île au pied d'une colline. Elle a deux faubourgs, l'un au nord et l'autre au sud. *Annapolis*, nommée autrefois *Port-Royal*, probablement parce que son port a deux lieues de long sur une de large, reçoit une rivière du même nom. Cette ville n'a pas pris un grand accroissement depuis son origine; mais *Shelburne*, sur la côte méridionale, renferme environ 10,000 ames. Depuis 1802 on a fondé à *Windsor* plusieurs écoles et une université.

Quelques ramifications des monts Alléghanys occupent le nord du Nouveau-Brunswick : ce sont de petites montagnes couvertes des mêmes arbres que celles de la Nouvelle-Écosse. La forme du gouvernement des deux pays est absolument la même, si ce n'est que l'assemblée provinciale ne se compose que de 12 membres au *Nouveau-Brunswick*. La capitale de ce pays est *Frederick-Town*, petite ville assez bien bâtie, à l'embouchure du Saint-John, petit fleuve très-poissonneux : elle ne renferme pas 1000 habitans.

Avant de traverser le golfe de Saint-Laurent, jetons un coup-d'œil sur les îles qui sortent de ses eaux. La grande *Terre-Neuve*, située à l'entrée de ce golfe, et couverte de brouillards, renferme des forêts peuplées d'ours, de loups, d'élans et de renards, des rivières et des lacs qui abondent en castors, en loutres et en saumons, et voit s'élever sur ses côtes plusieurs villes qui ont pris tout-à-fait un aspect européen. *Saint-John* ou *Saint-Jean*, son chef-lieu, après avoir été la proie des flammes, principalement en 1816, en 1817 et en 1818, se compose aujourd'hui d'habitations plus solides ; mais ses rues sont étroites et mal-propres. Elle renferme plus de 12,000 habitans. *Plaisance* ou *Placentia*, sur la côte orientale d'une baie à laquelle elle donne son nom, n'en possède que 3,000. A l'est et au sud de l'île, s'élèvent, du fond de l'Océan, plusieurs bancs de sable dont le plus grand occupe une étendue de près de 10 degrés du sud au nord. Il est le rendez-vous d'une énorme quantité de morues dont la pêche fournit à la consommation de la plus grande partie de l'Europe.

L'île *du Cap-Breton*, que les Français, qui la connurent les premiers, nommèrent *île Royale*, près des côtes de la Nouvelle-Écosse, est bien boisée et couverte d'un sol fertile: mais son climat est brumeux et froid comme celui de Terre-Neuve. *Louisbourg*, sa principale ville, qui renferme 10,000 ames, est située au fond d'un hâvre de 2 lieues de longueur. *Sidney*, beaucoup moins peuplée, est son chef-lieu.

L'île *du Prince-Edouard*, que les Français appelèrent Saint-Jean, s'étend à l'ouest de la précédente. Sa richesse en céréales la fit surnommer, sous la domination française,

Grenier du Canada; Charlotte's-Town, son chef-lieu, est une cité naissante, dont le havre est un des meilleurs de l'Amérique septentrionale.

Les petites îles *Madeleines* ou *Magdalen*, dont les principales sont *Coffins*, *Saunders*, *Wolfe*, *Amherst* et *Entry*, ne sont peuplées que de pêcheurs. La rocailleuse *Anticosti* est couverte de bois, mais les deux ports que le gouvernement anglais y construisit en 1809 n'ont pour objet que de présenter un refuge aux naufragés.

Une grande péninsule dont l'extrémité septentrionale s'avance entre le détroit et la baie d'Hudson, et dont l'isthme est baigné d'un côté par le Saint-Laurent et de l'autre par la baie de James, comprend *le Labrador*, dont la partie occidentale porte le nom de *Maine-Oriental* (*East-Main*). Toute cette terre et les îles qui en dépendent, dont les principales sont Anticosti et le groupe des Madeleines, sont comprises dans le gouvernement de Terre-Neuve. « Détaché des terres arctiques, le Labrador devrait tenir un peu de la nature des régions froides tempérées; mais, soit à cause de l'élévation de ses montagnes, encore à peu près inconnues, soit par l'influence des brouillards perpétuels dont les mers voisines sont couvertes, c'est un pays aussi glacial que ceux à l'ouest de la baie d'Hudson. Cartwright assure avoir trouvé une famille d'indigènes logée dans une caverne creusée dans la neige; cette demeure extraordinaire avait 7 pieds de haut, 10 à 12 de diamètre, et la forme d'un four. Un grand morceau de glace servait de porte d'entrée. Une lampe éclairait l'intérieur, où les habitans étaient couchés sur des peaux. Non loin était une cuisine, également construite en neige [1]. » Tout ce que l'on connaît du Labrador est un amas de montagnes et de rochers entrecoupés de lacs et de rivières sans nombre; on sait aussi que les montagnes y sont couvertes de neige toute l'année. Mais en s'éloignant des côtes, le pays prend un aspect moins triste, les rochers arides disparaissent, et l'on voit s'étendre au loin des forêts de sapins, de mélèzes, de bouleaux et de peupliers. Toutefois, passé le 56e parallèle, ces arbres font place à des arbustes rabougris, qui disparaissent à leur tour sous le 60e degré. Les principales îles qui bordent la côte septentrionale sont : les *Chidley* ou *Button's-Islands*, *Alipatak* et *Charles*. Cette dernière a 14 lieues de longueur sur 10 de largeur. Sur la côte orientale on en connaît une qui porte le nom d'*Okkak*. C'est sur cette dernière ainsi qu'à *Nain*, aujourd'hui le principal port du Labrador, que les frères Moraves tentèrent de porter la civilisation et les principes d'une douce morale chez les naturels de ce pays. « Lorsqu'ils y abordèrent, les Esquimaux avaient la coutume de tuer les orphelins et les veuves, pour ne pas les exposer à mourir de faim. Les missionnaires, après leur avoir enseigné diverses pratiques utiles pour la pêche, bâtirent un magasin où chacun pût conserver son superflu; ils les engagèrent à mettre la dixième partie de côté pour les veuves et les orphelins. Voilà comment on convertit véritablement les peuples. » Sur la côte orientale de la baie de James, *East-Main* est une factorerie où les Anglais font avec les indigènes le commerce de fourrures.

La vaste contrée du *Canada* va nous présenter le spectacle imposant de son large fleuve, que l'on a comparé à un long détroit par lequel s'écoulent les eaux des cinq grands lacs ou mers d'eau douce; de ses canaux naturels qui font communiquer entre eux ces lacs par de nombreuses cascades, de ses rivières qui, traversant des terrains fortement inclinés, ne coulent qu'en formant de pittoresques et bruyantes cataractes; enfin, de ses forêts majestueuses qui servent de retraite aux ours, aux élans et aux serpens à sonnettes. Sans renfermer de véritables chaînes de montagnes, le Canada présente un sol inégal qui s'élève par degrés; le partage même des eaux entre la mer d'Hudson et le fleuve Saint-Laurent n'offre qu'une suite de collines et de rochers isolés. Le froid et le chaud y sont extrêmes, puisque le thermomètre monte en juillet et en août à 103 degrés de Fahrenheit (31,56 de Réaumur), et qu'en hiver le mercure y gèle. La neige commence avec le mois de novembre, et en janvier il est souvent difficile à un Européen de se tenir quelques momens en plein air sans en éprouver des suites fâcheuses. Des intervalles d'un temps plus doux n'y servent qu'à rendre le sentiment du froid plus vif et ses effets plus dangereux. Au commencement de l'hiver, la neige roule en grandes masses dans l'air, et s'accumule sur le sol à la hauteur de plusieurs pieds. En décembre, les vents neigeux cessent; un froid uniforme et un air serein leur succèdent. Tout-à-coup les glaces arrivent dans le fleuve, et s'accumulent de manière à remplir tout le bassin; mais la plupart du temps ces glaces ne sont que flottantes, et les habitans de la rive méridionale, animés par l'espoir du gain, les franchissent en laissant tantôt glisser, tantôt flotter leurs canots. Les glaces disparaissent de même avec une rapidité ex-

[1] *Cartwight*, Journal of transactions, etc. Vol. I.

trême vers la fin d'avril ou au plus tard au commencement de mai : elles se rompent avec un bruit semblable à celui du canon, et sont entraînées à la mer avec une violence épouvantable. C'est alors que commence la végétation, les chaleurs subites la font éclore à vue d'œil; le printemps se confond avec l'été. De tous les mois de l'année, celui de septembre est le plus agréable; en novembre il règne quelquefois une espèce de brume, connue dans le pays sous le nom d'été indien. Les terrains qui bordent les rives du Saint-Laurent sont en général unis, fertiles et bien cultivés; au sud de ce fleuve, il n'est pas partout également productif. Toute la partie du Haut-Canada qui s'étend le long des lacs Ontario, Érié, Saint-Clair et Huron est d'une grande fertilité.

Remontons le fleuve Saint-Laurent. Ses rives offrent partout l'aspect le plus agréable : c'est une suite variée de champs bien cultivés, de belles forêts et de villages florissans. Il doit son nom au Français Jacques Cartier, qui le remonta en 1535, le jour de la fête de saint Laurent. La masse d'eau qu'il porte à l'Océan est énorme : on a calculé qu'elle doit être de 57,335,702 mètres cubes par heure. Sur une longueur de plus de 200 lieues, depuis sa sortie du lac Ontario jusqu'au golfe qui porte son nom, sa largeur varie considérablement : à sa naissance, elle est de trois lieues; mais depuis Québec jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire sur une longueur d'environ 100 lieues, il n'en a pas moins de 15 à 20 lieues.

Québec, capitale du Bas-Canada, s'élève à l'endroit où le fleuve commence à s'élargir : les belles rives de celui-ci, bordées de rochers, parsemées ici de forêts, là surmontées de maisons; la vue de l'île pittoresque d'Orléans, qui s'élève à 2 lieues au-dessous de la ville, couverte d'arbres dans sa partie centrale et de jolies maisons près du fleuve, et peuplée de plus de 4,000 habitans; la majestueuse chute de la rivière de Montmorency, qui, resserrée entre des rochers à pic couverts d'arbres, forme une cascade de 50 pieds de largeur et de 242 pieds de hauteur : tout concourt à donner à Québec un aspect imposant et vraiment magnifique. Ce qui ajoute encore à cet air de grandeur, c'est un superbe bassin où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté. La haute ville est bâtie sur la pente d'une montagne qui forme le cap *Diamant*, à 200 pieds environ au-dessus de la ville basse, qui, séparée de la première par une ligne de rochers escarpés, est construite sur un terrain que baignaient autrefois les eaux de la rivière de Saint-Charles. Une forteresse qui s'élève au sommet du cap Diamant, à 34 pieds au-dessus du fleuve, donne à la ville une grande importance militaire : un précipice de 240 pieds de profondeur l'environne de toutes parts; ses nombreux ouvrages, qui se lient aux fortifications de la place, forment un ensemble de travaux inexpugnables. La ville est irrégulièrement bâtie; la plupart des maisons sont couvertes en fer-blanc, d'autres en zinc ou en tôle. Les principaux édifices sont : le palais de justice, d'une belle architecture moderne; la cathédrale anglicane, remarquable par la hauteur et la légèreté de sa flèche recouverte en étain; la cathédrale catholique, grande et spacieuse, mais qui se distingue par sa simplicité extérieure; la prison neuve, dont on admire les belles proportions et les dispositions intérieures; l'ancien collége des Jésuites, aujourd'hui l'une des plus belles casernes de la ville; et l'arsenal, qui renferme un matériel pour l'équipement complet de 20,000 hommes. Cette ville compte environ 25,000 habitans, dont les deux tiers sont catholiques, et descendent des Français qui la bâtirent et y fondèrent une importante colonie. Ne quittons pas les environs de Québec sans parler de la rivière de la Chaudière, qui se jette dans le Saint-Laurent par la rive gauche, un peu au-dessus et à l'opposé de celle de Montmorency. La Chaudière coule au milieu de rochers couverts de bois; mais une lieue avant son confluent avec le Saint-Laurent elle forme une cascade d'un volume beaucoup plus considérable que la précédente : elle a 120 pieds de hauteur et 360 de largeur.

Une seconde ville, appelée *Montréal*, se présente avec éclat sur la côte orientale d'une île de 12 lieues de longueur, formée par le fleuve à sa jonction avec l'Ottawa. Elle est plus peuplée et mieux bâtie que Québec. Les toits, les portes et les contrevents de la plupart des maisons sont recouverts de lames de fer-blanc, de zinc ou de tôle, ce qui lui donne un aspect assez triste. Son port est petit, mais son commerce est plus considérable que celui de Québec. Le rapide appelé *Sainte-Marie*, qui se trouve à l'extrémité septentrionale de la ville, est un des obstacles que présente ici la navigation du fleuve; toutefois, ses communications avec la capitale sont entretenues habituellement par 6 ou 8 bateaux à vapeur. N'oublions pas de dire qu'entre ces deux villes, celle des *Trois-Rivières*, avec 3,000 habitans, est très-fréquentée par les naturels du pays, qui y portent leurs pelleteries, et qu'elle renferme d'élégantes habitations.

Le plus considérable affluent du Saint-Laurent est l'*Ottawa*, aux eaux limpides et verdâtres. Son cours est de plus de 200 lieues: il forme plusieurs lacs, dont les plus remarquables sont celui du Chat et le lac Chaudière, entre lesquels le *Saut-du-Chat* est une des plus belles de ses nombreuses chutes. Au nord de ces cours d'eau commence le *Haut-Canada*. Les principales villes de ce gouvernement sont sur la rive septentrionale du lac Ontario. Sur une de ses anses s'élève la ville de *Kingston*, qui pourrait passer pour jolie si ses rues, qui sont droites et garnies de maisons en pierres, étaient pavées. Elle est munie d'un port spacieux, commode et bien abrité, mais qui ne peut recevoir que des navires tirant 18 pieds d'eau. Sur la côte en face de la ville, est une baie qui peut, à la vérité, mettre à l'abri de tout vent une flotte nombreuse : c'est aussi là qu'hiverne ordinairement la flotte royale du lac. Sur le bord de la baie on aperçoit l'arsenal de la marine anglaise dans cette partie du monde, et de beaux chantiers où l'on construit des vaisseaux de guerre du premier rang. La population commerçante de Kingston se compose de plus de 5,000 habitans. A l'ouest de cette ville, *York*, siége des autorités et du gouvernement, domine le lac, possède un superbe port abrité par une longue presqu'île appelée Gibraltar, et renferme 3,000 à 4,000 ames. La baie de *Burlington*, à l'extrémité occidentale de l'Ontario, est bordée de paysages romantiques.

Arrivons à *Newark*, aujourd'hui *Niagara*, petite ville bien bâtie, peuplée de 800 habitans, défendue par un fort, et possédant un port à l'embouchure et sur la gauche du *Niagara*. Ce que ce chef-lieu de district offre de remarquable, c'est sa position près de cette rivière célèbre qui, large d'un quart de lieue à sa sortie du lac Érié et de trois près de l'île *Grande*, parcourt environ treize lieues pour se précipiter tout-à-coup en deux nappes d'eaux, dont l'une, sur le territoire du Canada, a 1700 pieds de largeur, et l'autre, sur le territoire des États-Unis, 900 à 1000 pieds. L'île d'*Iris* ou *Goat-Island*, couverte de beaux arbres, sépare ces deux chutes au bord de l'abyme. La première chute a 142 pieds de hauteur, et la seconde, 163; mais tout porte à croire que ces deux masses d'eau ont creusé un gouffre de 60 pieds au-dessous du niveau du cours, qui se rend à deux lieues de là dans le lac Ontario. Le saut ou la chute du Niagara n'est pas extraordinaire par sa hauteur, si on la compare à celle de quelques-unes des cascades que l'on admire en Europe; mais rien ne peut être comparé au magnifique spectacle que présente une rivière trois fois plus large que le Rhin se précipitant tout entière d'une hauteur trois fois plus grande que celle de la chute de ce fleuve à Schaffouse. Le bruit que le Niagara produit en tombant se fait entendre de 15 à 20 lieues; en approchant, on sent la terre trembler sous ses pas; l'eau qui s'élève en vapeur au-dessus du précipice forme un nuage que l'on aperçoit de 25 lieues. « Mille arcs-en-ciel, dit M. de Châteaubriant, se courbent et se croisent sur l'abyme. L'onde frappant le roc ébranlé rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène; des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre, et les carcajoux se suspendent par leur longue queue au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abyme les cadavres brisés des élans et des ours. » Les sites pittoresques des environs de cette cataracte attirent une foule de curieux, qui trouvent des logemens commodes dans une auberge qui domine la chute, et engagent les habitans aisés des États-Unis à venir passer la saison des grandes chaleurs dans des maisons de campagne qu'ils possèdent aux environs. Mais l'hiver même le spectacle de cette magnifique cascade est encore digne d'exciter l'intérêt; le nuage de vapeur qu'elle forme, s'attachant aux branches des arbres voisins et aux rochers bizarrement taillés qui l'entourent, s'y congèle en formant des stalactites de glace et des décorations cristallines de la plus grande beauté.

Deux petites villes nous restent à visiter dans le Haut-Canada, *London* et *Malden* : la première, à 7 lieues au nord du lac Erié; la seconde, que l'on nomme aussi *Amherstburg*, à une lieue de l'embouchure de la rivière de Détroit dans ce lac : mais ces deux cités n'ont que 150 à 200 maisons.

La population indigène des pays compris dans la *Nouvelle-Bretagne* est, en général, peu considérable. A Terre-Neuve elle se compose de deux ou trois tribus de 100 à 300 individus chacune : les *Indiens rouges* s'étendent au centre et vers la région méridionale de l'île; les *Micmacks* habitent les environs de la baie de Saint-George, de celle du Désespoir, et celle de la rivière de Great-Cod-Bay. Ces peuplades, qui sont loin de vivre en bonne intelligence, se livrent à la chasse, et font avec les Anglais le commerce de fourrures. Les Micmacks sont beaucoup plus

nombreux que dans la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick : selon quelques voyageurs, ils y sont au nombre de 5 à 6000. La péninsule de Labrador renferme deux populations indigènes différentes : les montagnards et les petits Esquimaux. Les uns et les autres sont d'une petite stature, mais les premiers se sont depuis long-temps mélangés avec les Canadiens français, et ont adopté le rite catholique. Ils se nourrissent de rennes et de gibier. Les seconds se livrent à la pêche pendant la belle saison, et à la chasse pendant l'hiver. A l'aide de leurs chiens vigoureux qu'ils attèlent à de légers traîneaux, ils traversent facilement sur la neige des distances considérables.

Six tribus différentes habitent le Haut et le Bas-Canada. Les *Hurons*, jadis puissans, ont été presque entièrement détruits par les Iroquois : il n'en reste plus que quelques familles, qui ont généralement embrassé la religion chrétienne. Les *Iroquois* eux-mêmes, qui se partageaient en six nations réunies en une seule ligue puissante au commencement du XVIIe siècle, époque à laquelle les Français s'établirent au Canada, ne forment plus aujourd'hui qu'un peuple de 12,000 individus. Après avoir été tour à tour les alliés et les ennemis des Français et des Anglais, ils en ont adopté tous les vices sans faire un pas vers la civilisation : l'abus des liqueurs fortes les abrutit, et la passion du jeu est devenue si impérieuse parmi eux, qu'ils jouent non seulement ce qu'ils possèdent, mais leurs femmes et leurs enfans, et finissent même quelquefois par se jouer eux-mêmes. La plupart habitent les bords de l'Ottawa. Les *Piekouagamis*, aux environs du lac Saint-Jean; les *Mistissinnys*, près du lac du même nom, et les *Papinachois*, dans la partie nord-est du Bas-Canada, mènent aujourd'hui une vie paisible, et commencent à se livrer à quelques essais de culture.

Toute la population française du Bas-Canada est resserrée sur la rive gauche du Saint-Laurent, depuis Québec jusqu'à Montréal. Au lieu d'émigrer, à l'exemple de la population anglaise, pour former de nouveaux établissemens, les membres d'une même famille partagent entre eux les biens-fonds tant qu'il en reste un seul acre. La gaîté française conserve ici son empire, quoique le climat, en rendant nécessaire l'usage des poêles et des fourrures, donne au Canadiens l'extérieur des Russes. Les plaisirs y ont le caractère simple et même un peu grossier qu'ils avaient en France avant le raffinement introduit sous Louis XIV. Immédiatement après un dîner qu'anime une gaîté franche et bruyante, les violons se font entendre; tout le monde se livre à la danse, les menuets et les gigues se succèdent sans interruption. Les lois civiles du Bas-Canada sont les coutumes de Paris, antérieures à l'an 1666. Ce pays est administré par un gouverneur qui commande les troupes, un vice-gouverneur, un conseil exécutif composé de 17 membres, un conseil législatif de 15 membres nommés par le roi d'Angleterre, et une chambre de représentans. Cette dernière se compose de 52 membres choisis par des électeurs jouissant d'un revenu net de 50 francs.

Les habitans du Haut-Canada conservent les mœurs de l'Angleterre et de l'Irlande, leurs contrées originaires. Dans ce pays, le gouvernement est confié à un vice-gouverneur, à un conseil exécutif de 6 membres à la nomination du roi, à un conseil législatif de 7 membres au moins, et à une chambre de représentans composée de 25 membres élus par le peuple pour 4 ans.

La partie occidentale de la nouvelle-Bretagne comprend un pays presque entièrement occupé par des indigènes indépendans. La région de l'ouest s'étend jusqu'au Grand-Océan. On traverse d'abord une contrée habitée par les Chipéouays jusqu'aux bords de la rivière et du lac Ouinipeg, et depuis ce lac et cette rivière, par les *Assiniboins*, peuplade d'Indiens-Sioux, au nombre d'environ 4,000. Cette peuplade élève beaucoup de chevaux, et se nourrit de bisons, de daims, d'ours et d'antilopes. Chez elle, chaque homme pendant l'été parcourt le pays en chassant à cheval, et l'hiver en traîneau tiré par de gros chiens. Les *Knistinaux* se présentent ensuite; ils sont au nombre de 24,000, dont 3,000 guerriers. Ce sont des peuples qui ne comptent pas la chasteté au nombre des vertus, et qui ne croient pas que la fidélité conjugale soit nécessaire au bonheur des époux. Ils choisissent plusieurs femmes sans égard au degré de consanguinité, en changent souvent entre eux, et les offrent aux étrangers; mais celles-ci ne peuvent disposer d'elles qu'avec la permission de leurs maris, autrement elles s'exposeraient à de durs châtimens. Au-delà de ces peuples, on trouve la *Nouvelle-Calédonie*, contrée dont les côtes, profondément découpées, sont parsemées d'îles nombreuses, telles que celles de *Pitt*, de *Bancks*, de la *Princesse-Royale*, de la *Reine-Charlotte* et de *Quadra-et-Vancouver*, que le golfe de Georgie et le détroit de la Reine-Charlotte séparent du continent. L'intérieur de ce pays est peuplé de différentes

tribus indigènes qui paraissent avoir une grande analogie entre elles. On pense qu'elles descendent des Chipéouays, et l'on porte à 100,000 le nombre total des individus qui les composent. Ces tribus se distinguent par les noms de *Sicanniens*, de *Tacollies*, de *Ouacaches*, de *Nagails*, d'*Atenas* et de *Nas-Kontains*. Celles qui habitent les côtes passent pour être cruelles et anthropophages; celles de l'intérieur se distinguent au contraire par leur hospitalité : toutes vivent de la pêche ou de la chasse, et vendent des pelleteries aux comptoirs européens. Le plus important de ces établissemens est *West-Caledon*.

Le *Nouveau-Cornouailles*, au nord de la Nouvelle-Calédonie, est comme celle-ci un pays couvert de montagnes qui appartiennent à la chaîne des montagnes Rocheuses. Les naturels qui l'habitent sont en très-petit nombre et appartiennent aux mêmes tribus que celles du pays qui vient d'être nommé. Le *Nouvel-Hanovre*, qui s'étend entre le Nouveau-Cornouailles et la Nouvelle-Georgie, est bordé ainsi que cette dernière à l'occident par des côtes élevées qui s'abaissent rapidement vers la mer : on y trouve des tribus appartenant aux peuples dont nous venons de parler.

Dans la région bornée à l'ouest par le fleuve Mackensie, les Anglais possèdent plusieurs forts, dont le plus important est celui de *Chipeway* ou *Chipeouan*. C'est le rendez-vous général de tous les marchands des pays environnans; il s'y rend un grand nombre de Chipéouays qui y vont échanger des fourrures. *Hudson's-House*, sur la rive gauche de la branche septentrionale du *Saskatchawan*, est une ancienne factorerie aujourd'hui presque en ruine. Les Knistinaux et les Chipéouays sont les principaux peuples de cette région. Ceux qui fréquentent le fort Chipeouan se donnent le nom de *Sa-issâ-Dinnis* (hommes du soleil levant). Leur territoire de chasse était autrefois entre le lac Athabasca, le grand lac de l'Esclave et le Missinipi, région stérile fréquentée par de nombreux troupeaux de rennes qui fournissent aux Chipéouays une nourriture fraîche et de bons vêtemens; mais les agens des compagnies de commerce s'efforcent de les tenir dans le pays plus à l'ouest, où les castors habitent.

La *Nouvelle-Galles* ou le *Maine-Occidental*, contrée qui borde toute la côte occidentale de la mer d'Hudson, est divisée en deux parties distinctes, l'une septentrionale et l'autre méridionale, par le cours du *Churchill* ou *Missinipi*, fleuve qui parcourt depuis le lac de l'*Isle-à-Crosse*, où il prend naissance, jusqu'à la mer d'Hudson, une étendue de 250 lieues. Embarrassé par les rapides qui se succèdent dans sa marche, il forme un grand nombre de lacs dont les plus remarquables sont ceux de *Black-Bear*, de *Moose*, de *Big* et de *Sandy*. Les habitans de la Nouvelle-Galles septentrionale sont des Chipéouays et des Esquimaux, au nombre de 10,000 à 15,000; ceux de la Nouvelle-Galles méridionale, dont on estime le nombre à 20,000, sont des *Nenawehks* et des *Abitibbis*, qui font partie de la nation des Knistinaux. Toutes ces tribus habitent de petites huttes et se couvrent d'écorces d'arbres ou de fourrures; mais aucune n'a d'établissement fixe. Les principaux comptoirs de la compagnie anglaise de la baie d'Hudson, portent les noms de *Fort-York*, *Fort-Churchill* et *Fort-Moose*.

Les *Terres-Arctiques*, ou les nombreuses îles répandues dans la mer Polaire et regardées comme des dépendances de la Nouvelle-Bretagne, peuvent se diviser en trois groupes. Le *Devon septentrional* est un assemblage imparfaitement connu d'îles couvertes de glaces que le capitaine Parry découvrit en 1819 et 1820, et qui est plus intéressant relativement au passage de l'océan Atlantique au Grand-Océan par le nord de l'Amérique, qu'il n'est important comme possession anglaise.

Dans la même expédition, le capitaine Parry découvrit les îles *Sabine*, *Byam-Martin*, *Bathurst*, et celle qu'il nomma *Melville*, du nom du premier lord de l'amirauté anglaise. Cette dernière est entourée de glaçons de 40 à 50 pieds d'épaisseur; on en a rapporté une nouvelle espèce de rats à laquelle on a donné le nom de *mus-hudsonus*. Il désigna sous celui de *Georgie septentrionale* cet archipel de la mer Polaire [1]. La végétation y est chétive; elle ne se compose que de quelques espèces de mousses. Le capitaine Parry y trouva plusieurs animaux, tels que le bœuf musqué, l'ours blanc, le cerf américain, le renard, la renne et une grande espèce de loups : les côtes sont fréquentées par divers oiseaux et par plusieurs espèces de phoques. Il y remarqua même des traces d'habitans. On pourrait peut-être comprendre aussi dans cet archipel la *Terre de Banks*, que le capitaine Parry découvrit en 1820 au sud-ouest de l'île Melville, et dont on ne connaît encore qu'une petite partie.

Le troisième groupe se compose de toutes

[1] Il est situé entre le 96e et le 117e degré de longitude occidentale, et est coupé par le 75e parallèle.

les îles qui s'étendent au sud du détroit de Lancastre et Barrow, au nord de celui de l'*Hécla*, et entre la mer d'Hudson et celle de Baffin. Les îles principales sont : *Cockburn*, *Winter*, *Mansfield*, qui a 25 lieues de longueur du nord au sud et 6 de largeur; *Southampton*, qui est encore plus considérable, et l'île *James*. La *Terre de Cumberland*, dont on ne connaît encore que les côtes orientales; le *Nouveau-Galloway*, qui s'étend le long de la mer de Baffin; le *Sommerset septentrional*, qui se développe au sud du détroit de Barrow et à l'ouest de celui du Prince-Régent, dépendent aussi de ce groupe. La *Terre de Melville*, au sud de l'île Cockburn, dont le détroit de Fury-et-Hécla la sépare, et qui ne paraît tenir, vers le sud-ouest, au continent que par un isthme étroit; enfin les *îles Jamson*, encore imparfaitement connues, font également partie de ce groupe[1].

TABLEAU des divisions administratives de la Nouvelle-Bretagne.

Population
des 7 gouvernemens.

921,000 h.

A. GOUVERNEMENT DE TERRE-NEUVE.

Population : 75,000 hab.

Ile de Terre-Neuve ou *New-Foundland*. — 3 Districts. — Villes : *St-John* ou St-Jean, *Harbourg-Grace* ou Havre-de-Grâce, *Placentia* ou Plaisance, *Trinity-Harbourg* ou Havre-de-la-Trinité.

Labrador et Maine oriental. — Villes : *Nain*, East-Main ou Maine oriental.

Iles d'Anticosti et de la Madeleine.

B. GOUVERNEMENT DU CAP BRETON.

Population : 3,000 hab.

Ile du Cap Breton. — Villes : *Sydney*, Louisbourg.

C. GOUVERNEMENT DE L'ILE S.-JOHN,

ou du prince-Édouard.

Population : 8,000 hab.

3 *Comtés :* celui du Roi (*King's-County*), celui de la Reine (*Queen's-County*), et celui du *Prince*.

Ile du Prince-Édouard. — Ville : *Charlotte's-town*.

D. GOUVERNEMENT DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE,

ou acadie.

Population : 120,000 hab.

9 *Comtés :* celui du Roi, celui de la Reine, Annapolis, Cumberland, Halifax, Lunebourg, Hants, Shelburn et Sydney.

Villes : *Halifax*, Truro, Pictou ou Tinmouth, Liverpool, Shelburn, Annapolis, Windsor.

[1] M. Balbi a proposé de comprendre provisoirement toutes ces îles sous le nom d'archipel de *Baffin-Parry*.

E. GOUVERNEMENT DU NOUVEAU-BRUNSWICK.

Population : 75,000 hab.

8 *Comtés :* celui du Roi, celui de la Reine, Northumberland, Charlotte, Sunbury, Westmorland et York.

Villes : *Frédéricktown*, St-John, St-Andrews.

F. GOUVERNEMENT DE QUÉBEC OU DU BAS-CANADA.

Population : 425,000 hab.

4 *Districts :* Montréal, les Trois-Rivières, Québec et Gaspé.

21 *Comtés.*

Villes : *Québec*, New-Carlisle, Gaspé, Tadonsac, *St-John* ou St-Jean, Sorel, Trois-Rivières, St-Maurice, Montréal, China.

G. GOUVERNEMENT D'YORK OU DU HAUT-CANADA.

Population : 215,000 hab.

10 *Districts :* Gore, Home, Eastern, Johnstown, Lincoln, London, Midland, Newcastle, Ottawa et Western.

19 *Comtés.*

Villes : *York*, Niagara ou Newark, Port-Maitland, Dundas, London, Kingston, Brockville, Bytown.

ARMÉE DU HAUT ET DU BAS-CANADA SUR LE PIED DE PAIX.

8,000 hommes.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME.

Description de la Russie américaine.

La partie nord-ouest du continent américain, depuis le canal de Portland sur la côte du Grand-Océan boréal, jusqu'au cap des Glaces dans l'océan Arctique, et depuis la mer de Béring jusque sous le 41e degré de longitude, forme ce qu'on peut appeler la Russie Américaine. Il faut y comprendre aussi les archipels du Prince de Galles, du Duc d'York et de Georges III, l'île de l'Amirauté, la longue chaîne des îles Aléoutiennes qui, s'avançant jusque près des côtes de l'Asie, forme le prolongement de la péninsule d'Alaska, et sur la côte de la Nouvelle-Californie le comptoir de *Bodega*, à l'embouchure de la Slavinska-Ross[1].

Les archipels de *Georges III*, du *Duc d'York* et du *Prince de Galles* sont, ainsi que

[1] D'après le traité conclu entre la Russie et l'Angleterre, le 16 (28) février 1825, les limites des possessions anglaises et russes dans la Russie septentrionale, ont été fixées ainsi qu'il suit :

« *Article* 3. La ligne de démarcation entre les possessions anglaises et russes sur la côte du continent et les îles américaines situées au N.-O., sera tracée ainsi qu'il suit : Partant du point le plus méridional de l'île appelée l'*Ile du Prince de Galles*, lequel point gît sous le parallèle de 54° 40' de lat.

l'île de l'*Amirauté*, des terres garnies de forêts de pins, et habitées par des tribus indigènes qui échangent des fourrures avec les Européens contre des armes à feu.

Les *îles Aléoutiennes* forment plusieurs groupes : nous commencerons par celui des *Renards*. A l'est de la presqu'île d'Alaska, l'île *Kadiak* ou *Kikhtak* est la plus grande de ce groupe. Elle a 35 lieues de longueur sur 20 de largeur [1]. Couverte de montagnes granitiques assez élevées, elle présente un grand nombre de vallées étroites ; sa côte est très-découpée et offre quelque bon port. Le sol près de la côte est fertile et se couvre de groseillers, de framboisiers, et de différentes racines dont se nourrissent les habitans. L'intérieur est garni de forêts de pins, de bouleaux, de peupliers et de différens arbres qui annoncent la douceur du climat. Ces parages sont peuplés de phoques et de diverses espèces de cétacés. Les habitans, au nombre d'environ 4,000, occupent 27 villages ou hameaux. Ce sont des *Koniagis*, qui ont les mêmes mœurs que les indigènes des Aléoutiennes, dont nous parlerons bientôt, mais qui en diffèrent par leur langage et leur taille plus élevée. La plupart ont abandonné le chamanisme pour la religion chrétienne du rite grec. L'établissement de Kadiak, autrefois le chef-lieu de toutes les possessions russes, est situé dans la baie de *Liakhik*, qui y forme un bon port ; il se compose des bâtimens de la compagnie russe, d'une église, de plusieurs magasins, de quelques habitations de négocians, et d'un petit nombre de cabanes occupées par des indigènes. L'île *Ounalachka*, appelée aussi *Agoun-Aliaska*, ou, suivant les habitans, *Nagounalaska*, est la plus grande après la précédente : elle a 30 lieues de longueur, et 8 dans sa plus grande largeur. C'est un assemblage de montagnes arides dont la plus considérable, appelée le pic *Makouchine*, élevé de plus de 5,000 pieds, est un volcan qui fume continuellement. Les vallées, arrosées par de nombreux ruisseaux, offrent d'excellens pâturages. Des renards, des souris à courte queue et des castors, sont presque les seuls mammifères que l'on y trouve. Sa population, décimée par les maladies épidémiques et les disettes, ne se compose aujourd'hui que de 300 ou 400 individus, répartis dans 14 villages qui bordent les côtes occidentales, septentrionales et orientales. *Ounimak*, longue de 25 lieues et large de 10, renferme trois montagnes volcaniques, dont l'une eut une très-forte éruption en 1820. *Oumnak*, longue de 30 lieues et large de 5, recèle un volcan qui donne naissance à des sources tellement chaudes que les habitans y font cuire leurs alimens : sa population n'est que d'une centaine d'individus. Les autres îles du groupe des Renards sont : *Spirkine*, *Acoutane*, *Acoune*, *Cagalga*, *Sannakh*, et *Choumaghine*.

Entre ces deux dernières îles se trouve un petit groupe où l'on désigne *Animak*, *Naninak*, *Couéguedak*, *Lialouskikh*, *Aganaïs-Ksikh*, *Kitagodak* et *Ounakhtouh*, ainsi qu'un petit archipel composé de 7 îles nommées *Semides* ou îles d'*Eudoxie* (en russe *Evdokeiskia*.) Entre le groupe de Renards ou des *Lisii* s'étend celui d'*Andréanof*, qui comprend *Boulduire*, *Kiska*, *Krisei* ou l'île du Rat, *Tanaga*, *Bobrowoï*, *Goroloï*, *Semisopotnoï* ou l'*île des Sept Cratères*, *Adakh*, *Sitkhine*, *Tagilak*, *Gouldsir*, *Kekoup*, *Ségoulla*, *Amtchatka*, *Krouseloï*, *Illak*, *Ounialea*, *Kouiouliok*, *Kanaga*, et *Tchougoulla*, ainsi que plusieurs îlots peu importans. Enfin les Aléoutiennes proprement dites sont au nombre de trois : *Attou*, *Agattou*, et *Semitch*. Toutes ces îles ont un aspect tellement uniforme qu'il est inutile de les décrire séparément ; elles ne diffèrent que par leur végétation : ainsi les plus rapprochées de l'Amérique produisent des pins, des mélèzes et quelques chênes, tandis que les plus occidentales n'ont que des saules rabougris.

A 60 lieues au nord-ouest de la pointe

N., et entre le 131e et le 133e de longitude O. du méridien de Greenwich (2° 20' 15" de long. O. de celui de Paris), ladite ligne montera au N., longeant le canal appelé le canal de *Portland*, jusqu'à la pointe du continent, où elle touche le 56e degré de lat. N. De ce dernier point, la ligne de démarcation suivra le sommet des montagnes situées parallèlement à la côte, jusqu'au point d'intersection 151e O. du même méridien. Et enfin, dudit point d'intersection, ladite ligne méridienne du 141e degré, dans sa prolongation jusqu'à la mer Glaciale, formera la limite entre les possessions russes et anglaises sur le continent d'Amérique, côte nord-ouest.

« *Art.* 4. Relativement à la ligne de démarcation tracée dans l'article précédent, il est entendu : 1° que l'île appelée île du Prince de Galles, appartiendra entièrement à la Russie ; 2° que partout où le sommet des montagnes qui s'étendent dans une direction parallèle à la côte, depuis le 56e degré de lat. N. jusqu'au point d'intersection du 141e degré de long. O., se trouvera être à la distance de plus de 10 l. marines de l'Océan, la limite entre les possessions anglaises et la ligne de côtes qui doit appartenir à la Russie (comme il est dit ci-dessus), sera formée par une ligne parallèle aux sinuosités de la côte, et qui n'en excèdera jamais la distance de 10 l. marines. »

[1] Elle est entre 56 degrés 45 minutes et 58 degrés 40 minutes de latitude septentrionale, et entre 153 degrés 33 minutes et 156 degrés 8 minutes de longitude occidentale.

d'*Alaska*, on remarque les îles *Pribylof*, dont les deux principales sont *Saint-Paul* et *Saint-Georges*. Elles paraissent être d'origine volcanique; elles sont dépourvues d'arbres, mais le sol produit beaucoup d'herbes. On y trouve des ours, des renards bleus, des morses et des loutres marines. Ces îles doivent leurs noms à un pilote russe qui les découvrit en 1786.

Les *Aléoutes*, ou les habitans des îles Aléoutiennes, sont d'une taille médiocre. Ils ont le teint brun, le visage rond, les yeux petits et noirs, et le nez un peu écrasé. Ils ont peu de barbe au menton, des moustaches, et des cheveux noirs et rudes. En général, il se percent la lèvre inférieure ainsi que le cartilage qui sépare les narines, et y portent comme ornemens de petits os façonnés ou de la verroterie. Ils sont indolens et paisibles, sensuels, et même disposés à la gaîté, opiniâtres et cruels dans leurs vengeances. Les femmes sont assez bien faites, sans être jolies; en adoptant les ornemens que les hommes portent aux narines, elles se tatouent le menton, les joues et les bras. Douces et industrieuses, elles fabriquent avec beaucoup d'art des nattes et des corbeilles, et se font des robes en peaux d'ours dont le poil est en dehors. Les hommes construisent avec beaucoup d'adresse, et même avec élégance, des pirogues ou baïdars dont la membrure en os de phoques est recouverte d'une peau dont la transparence laisse apercevoir les rameurs et tous leurs mouvemens. Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; mais lorsqu'ils choisissent une épouse, ils l'achètent du père et de la mère, et lorsqu'ils se repentent de leur acquisition, ils la rendent à ses parens, qui restituent une partie du prix. Tandis que les femmes se livrent aux soins du ménage et font les vêtemens, les hommes s'occupent de la chasse, de la pêche, et de la construction des maisons; ils ont des cabanes pour l'été, et se creusent des habitations souterraines pour l'hiver. La langue des Aléoutes diffère de celle du Kamtschatka : elle paraît avoir quelque analogie avec les idiomes de Iesso et des îles Kouriles.

La partie continentale de l'Amérique russe présente de toutes parts les aspects les plus sauvages et les plus sombres. « Au-dessus d'une rangée de collines couvertes de pins et de bouleaux, s'élèvent des montagnes nues, couronnées d'énormes masses de glaces, qui souvent s'en détachent et roulent avec un fracas épouvantable vers les vallées qu'elles remplissent, ou jusque dans les rivières et les baies, où, restant sans fondre, elles forment autant de rivages de cristal. Lorsqu'une semblable masse tombe, les forêts s'écroulent déracinées et dispersées au loin; les échos des rivages en retentissent comme d'un coup de tonnerre : la mer s'en émeut, les vaisseaux éprouvent une secousse violente, et le navigateur effrayé voit se renouveler, presqu'au milieu de la mer, les scènes terribles qui semblaient réservées aux régions Alpines [1].» Entre ces montagnes et la mer s'étendent des terres basses et marécageuses qui ne produisent que des mousses et des graminées. Quelques marais, suspendus sur les flancs des collines, se couvrent d'une verdure trompeuse qui les fait prendre pour des terrains solides : si l'on veut y passer, on y enfonce jusqu'à mi-jambe. Les pins et les aunes grandissent cependant sur les rochers qui dominent ces collines, mais les végétaux les plus répandus sont les arbres nains et les arbrisseaux.

Le chef-lieu des possessions russes dans l'Amérique septentrionale, est *Nouvel-Arkhangel*, petit fort situé sur la côte Nord-Ouest, dans l'île et sur le détroit de *Sitka*. Cet établissement se compose d'une soixantaine de maisons renfermant un millier d'habitans, d'un port abrité de tous les vents, d'un chantier de construction pour les navires, et d'une église. On y fait un commerce considérable de fourrures. La forteresse, garnie de 40 pièces de canons, donne au palais du gouvernement une sorte d'élégance qui contraste de la manière la plus pittoresque avec l'aspect sauvage des sites qui l'entourent. La maison destinée aux officiers, les magasins et les casernes, sont tenus avec la plus grande régularité; l'hôpital, fondé par la compagnie Commerciale, se fait remarquer par la propreté qui y règne. Le palais du gouvernement renferme une riche bibliothèque composée des meilleurs ouvrages russes et étrangers; une collection d'objets rares; enfin tout ce qui peut rendre la vie agréable dans un établissement aussi éloigné du monde civilisé.

Les divers comptoirs fondés par la compagnie russo-américaine, font annuellement pour 800,000 francs d'exportations en fourrures pour la Russie.

Les peuplades de la côte Nord-Ouest, dit un voyageur russe [2], se divisent en une foule

[1] *Vancouver*, t. V, p. 57, etc.; *Billings*, t. II, p. 133; *Cook*, troisième Voyage.

[2] Voyage aux colonies russes, fait à bord du sloop de guerre l'*Apollon*, pendant les années 1821, 1822 et 1823, par *Achille Schabelski*. — Saint-Pétersbourg, 1826.

de races qui se distinguent par les noms de certains animaux : ainsi il y a une race de l'Aigle, du Loup, du Corbeau, de l'Ours; et lorsqu'on entre dans un village, on sait bientôt à quelle race il appartient, car la cabane du chef est couronnée d'un symbole qui représente cet animal peint avec plusieurs couleurs. Ce symbole les accompagne aussi à la guerre. Le chef jouit d'une puissance illimitée ; cependant elle a beaucoup diminué depuis que le contact avec les nations civilisées a naturalisé le luxe chez ces peuples. La puissance des chefs est héréditaire, mais elle ne se transmet point à leurs enfans; elle passe à leurs neveux fils de leurs sœurs. Les chamans ou prêtres occupent le second rang chez ces peuplades ; toute leur science se borne à la divination, à l'art de guérir les maladies, et à quelques vieilles chansons que le peuple comprend à peine. Quoique leur influence ait beaucoup diminué depuis la fondation de Nouvel-Arkhangel, elle est encore trop grande sur quelques esprits faibles. M. Schabelski raconte à ce sujet l'anecdote suivante.

Dans le village le plus voisin de la colonie russe, un chaman fit une déclaration d'amour à une jeune fille, et n'en fut point écouté. Résolu de se venger, il attendait une occasion favorable, qui ne tarda pas à se présenter. Le chef du village tombe malade, et le chaman, appelé près de lui, déclare la maladie incurable parce qu'elle est causée par une jeune fille possédée du démon, et il désigne celle qui l'avait repoussé. A peine le frère de cette malheureuse fille a-t-il entendu prononcer son nom, qu'il s'élance hors de la cabane et porte à sa sœur plusieurs coups de lance; aux cris de l'infortunée, quelques Russes accourent, la sauvent des mains de ce forcené et la transportent à l'hôpital. Les secours de l'art rétablirent cette jeune victime du fanatisme; le frère apprit les détails de cette aventure, déplora sa conduite, et le chaman fut contraint de s'absenter pendant quelque temps du village.

Ces peuplades, que plusieurs voyageurs nomment *Kolioujis*, et représentent comme intelligentes et industrieuses, sont dans un état continuel d'hostilité les unes à l'égard des autres. La vanité des chefs et le pillage des subsistances sont les deux principales causes de guerre. Ces sauvages la font avec acharnement; pendant la nuit ils surprennent le village ennemi et en égorgent tous les habitans : ceux qui échappent au carnage sont condamnés à la plus rigoureuse captivité. Lorsqu'une peuplade déclare la guerre à une autre, les guerriers se peignent le corps en noir, afin d'inspirer plus de terreur, et se couvrent la tête avec des crânes ornés du symbole de leur race. Rarement ils se battent en rase campagne ; la guerre, chez eux, est une suite de ruses réciproques à l'aide desquelles chaque parti espère surprendre le parti ennemi. Ils sont grands amateurs de cérémonies. En temps de paix, ils s'envoient réciproquement des ambassadeurs ; la mort d'un chef est le sujet de pompes et de fêtes religieuses dont la magnificence s'estime par le nombre d'esclaves immolés sur son bûcher. Chez les peuples de Sitka et de ses environs, il règne sur leur origine une tradition qui porte que, lorsque Dieu parcourut le monde, la terre était couverte d'eau, dans laquelle nageait une femme qui donna naissance à l'espèce humaine. Cette tradition et beaucoup d'autres plus ou moins ridicules, s'adaptent très-bien aux idées des naturels, qui passent la plus grande partie de leur vie sur les flots ou sur les côtes de l'Océan.

Les environs de mont Saint-Élie, montagne volcanique, la plus élevée de toutes celles qui longent la côte depuis les bords de la Colombie jusqu'à l'extrémité de la presqu'île d'Alaska, sont habités par la peuplade des *Ougalakhmioutis*. Les Russes ont élevé à la base de la montagne et sur le bord de la mer, un établissement défendu par un petit fort. Plus loin ce sont les *Tchougatches*, tribu d'une taille plus élevée que les précédentes. Les *Kénaïts*, vers les bords d'un golfe nommé sur nos cartes *Entrée-de-Cook* (*Cook's-Inlet*), lui ont fait donner leur nom par les Russes, qui l'appellent *Kanaïtskaya-Gouba*. Les *Koniagis* habitent l'île Kadiak et la presqu'île d'Alaska ; les Russes possèdent sur leurs terres des comptoirs et quelques forts.

Toute la partie qui borde la mer et le détroit de Béring est peuplée de *Tchouktchis*; ils se divisent en deux tribus : les stationnaires, et les errans ou *Rennes*. Les premiers occupent les bords de la mer et toutes les localités où l'on peut pêcher commodément; ils font, pour l'hiver, des provisions de morceaux de rennes, de phoques, de morses, dans des magasins creusés en terre, où ils conservent aussi de l'huile de poisson dans des outres de peaux. Les *Tchouktchis errans* sont fiers, et regardent avec mépris les hommes des nations voisines. Les rennes sont leur seule richesse.

Depuis que les rapports des Russes avec les indigènes sont devenus plus fréquens, on compte 12,000 à 15,000 de ces derniers qui ont embrassé le christianisme.

TABLEAU de la population de l'Amérique russe.

Indigènes indépendans.	50,000
INDIGÈNES DES COLONIES.	
Sexe masculin.	4,970
Sexe féminin.	5,120
A reporter. . . .	60,090

CRÉOLES.	
Report.	60,090
Sexe masculin.	320
Sexe féminin.	290
Russes de naissance (des deux sexes).	300
Total.	61,000

CHAPITRE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.

Description du Groenland et de l'Islande.

Après avoir parcouru toute l'Amérique septentrionale et les îles qui unissent ce continent à l'Asie; après avoir visité celles de la mer Polaire, nous voici au *Groenland*, dépendance naturelle de l'Amérique.

C'est à tort que l'on écrit en français *Groenland*; le véritable nom de cette terre est *Grœnland*, c'est-à-dire *terre verte* [1], dénomination qu'elle doit probablement à l'aspect qu'offrirent quelques-unes de ses vallées couvertes d'herbes, de mousses et d'arbustes, aux compagnons de l'Islandais Éric Rauda ou le Rouge, qui la découvrit en 982. Du reste, le climat n'en est supportable que jusque sous le 64e parallèle; au-delà le froid est si âpre que par un vent de nord-est les liqueurs spiritueuses gèlent dans les maisons. Le Groenland, dont on ne peut déterminer exactement les limites, paraît, d'après les nouvelles explorations des navigateurs anglais dans la mer Polaire, être entièrement séparé du continent américain par cette mer, par celle de Baffin, par le détroit de Lancastre et par celui de Davis; l'Atlantique le baigne au sud-ouest et au sud-est, et l'océan Glacial arctique à l'est. Au nord et au nord-ouest ses bornes sont tout-à-fait inconnues; on présume cependant que sa longueur du nord au sud est d'environ 600 lieues, et que sa largeur est de 300 lieues de l'est à l'ouest, vers le 78e degré. La plus grande partie de ce pays présente l'aspect le plus triste. Sa surface est hérissée de montagnes couvertes de neiges perpétuelles, entremêlées d'immenses blocs de glace : c'est l'image de l'hiver uni au chaos. La plupart de ces montagnes sont granitiques et paraissent être riches en mines de cuivre et d'autres métaux, tandis qu'à leur base s'appuient des terrains houillers qui s'étendent jusque dans les îles de la côte occidentale. Le défaut de bois oblige à exploiter la houille pour le chauffage.

Une cime appelée le *Pic de Glace*, masse énorme de glace que l'on aperçoit distinctement à plus de 10 lieues de distance; des aiguilles hardies; trois pointes que l'on distingue sous le nom de *la Corne-de-Cerf*, et qui se voient d'une distance plus considérable encore; une voûte de glace longue de plus de six lieues et large de 20 à 60 toises, monument singulier de la nature qui à l'époque du changement de saisons retentit de craquemens semblables à une détonnation d'artillerie; au milieu de ces énormes amas de neiges et de glaces, un volcan qui lance souvent des flammes; un brouillard qui, s'élevant du sein des mers, présente la réunion de molécules aqueuses glacées; le spectacle fréquent de l'image de la lune entourée d'anneaux colorés d'un beau rouge, et de celle du soleil ornée de couronnes qui réfléchissent les vives couleurs de l'arc-en-ciel; enfin, le phénomène si varié dans les régions glacées, d'un autre météore connu sous le nom d'aurore boréale : telle est en peu de mots l'énumération des beautés que présente cette terre encore si peu connue.

[1] Dans les langues du nord, *grœn* ou *green* signifie *vert*.

Un voyageur danois qui visitait le Groenland dans le courant de 1829 [1] rencontra des rennes, des ours blancs, des renards et des lièvres; mais vers le 63e degré on ne connaît plus, dit-il, que de nom ces derniers animaux et les rennes. On dit que dans les montagnes les plus septentrionales il existe un animal que les naturels nomment *ancarock*, beaucoup plus grand que le chat, auquel il ressemble, et presqu'aussi féroce que le tigre. On y remarque une grande variété d'oiseaux, tels que l'aigle, l'autour, l'épervier, le faucon, le corbeau, le geai, l'alouette et le canard. Pendant les fortes chaleurs d'été, qui succèdent tout-à-coup à un hiver de 8 mois, les cousins sont presque un fléau sur cette terre si peu favorisée de la nature. Les mers qui l'entourent abondent en baleines et en autres cétacés, en phoques de différentes espèces, en marsouins, en turbots, en raies, en harengs et en morues; les mollusques y sont innombrables.

Lorsque l'Islandais Éric Rauda eut fait connaître au gouvernement norwégien la découverte qu'il venait de faire d'un pays que l'on se représentait, malgré sa latitude, tout couvert de verdure, plusieurs familles consentirent à l'y suivre et à y fonder une colonie. Bientôt après, Olaüs, roi de Norwége, chargea plusieurs missionnaires de répandre le christianisme dans cette nouvelle contrée; en 1386, Marguerite de Valdemar, qui réunit sous son sceptre le Danemarck, la Norwége et la Suède, déclara le Groenland domaine de l'État. En 1418, une flotte ennemie, qui appartenait probablement au prince Ziehmni de Frislande, vint attaquer la colonie déjà affaiblie par les ravages d'une maladie contagieuse, et détruisit tout par le fer et le feu. Les dissensions troublaient alors la mère-patrie; le Groenland fut oublié. Pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, le gouvernement danois fit rechercher, mais en vain, les restes des anciens établissemens; enfin, en 1721, Jean Égède, prêtre Norwégien, entreprit d'aller instruire dans le christianisme les Esquimaux du Groenland : il y débarqua avec toute sa famille, y resta 15 ans, et y fonda une colonie dont la prospérité naissante attira l'attention du gouvernement, qui rétablit les relations commerciales avec le Groenland. Depuis, les frères Moraves répandirent avec zèle l'instruction religieuse parmi les Groenlandais. Aujourd'hui, le commerce que Copenhague fait avec ce pays produit un bénéfice net de 200 à 300,000 fr. Les principaux objets d'importation sont de la farine, du sel, du drap, du vin, de l'eau-de-vie et divers métaux, contre lesquels on rapporte en retour, de l'huile et des côtes de baleine, des peaux de phoques, d'ours, de rennes et de lièvres, des cornes de narvals et de l'édredon.

Le gouvernement danois s'occupe peu de l'administration du pays : toute sa sollicitude se borne à y entretenir des missionnaires qui exercent une utile influence sur les habitans. Les colonies du Groenland sont divisées en deux inspectorats : celui du sud, dont le chef-lieu est la bourgade de *Julianeshaab*, au sud-est du cap Désolation; et celui du nord, qui paraît avoir pour chef-lieu *Egedesminde*, dont le nom rappelle Egède, son fondateur.

Les *Esquimaux*, ces habitans du Labrador et des côtes septentrionales de la Nouvelle-Bretagne, forment la plus grande partie de la population du Groenland. Ils diffèrent de tous les aborigènes de l'Amérique par leur couleur, leurs formes, leur langage et leurs mœurs. Quelques auteurs les regardent comme indigènes du Groenland, et d'autres comme descendans des Samoïèdes. Toutefois leurs usages, et même leur physique, les rapprochent beaucoup des Lapons. Petits, trapus et faibles, ces hommes polaires ont le teint moins cuivré que d'un jaune rougeâtre et sale. Leurs huttes, de forme circulaire, sont construites de manière que l'on ne peut y entrer qu'en rampant; leurs canots, longs de 12 pieds, naviguent avec vitesse : ils sont formés de quelques branches légères et recouverts de tous côtés de peaux de phoques. Ces barques n'ont qu'un pied et demi de large : au milieu de la surface supérieure est un trou environné d'un cerceau de bois auquel est attachée une peau qui, au moyen d'une courroie, se resserre comme une bourse; c'est dans ce trou que se place le rameur, muni d'un seul aviron très-mince, long de 3 à 4 pieds, et s'élargissant des deux côtés. Chaque canot ne peut contenir qu'un seul navigateur. Cette invention, exactement la même chez toutes les tribus des terres boréales de l'Amérique, semble indiquer qu'elles descendent toutes d'une souche commune.

M. Graah, qui s'est assuré que l'ancienne colonie dont il cherchait la trace au Groenland n'a pu occuper que l'emplacement que comprend aujourd'hui celle de Julianeshaab, y a reconnu des hommes qui n'ont aucune analogie avec les Esquimaux, et qui

[1] Le capitaine Graah, envoyé pour la seconde fois par le Danemark en 1828 pour découvrir au Groenland les traces d'une colonie qui, partie de l'Islande, s'y établit pendant le XIVe siècle.

ressemblent au contraire beaucoup aux Européens scandinaves. Ils n'ont, dit-il, ni la tête plate, ni le corps petit et large, ni l'embonpoint flasque des Esquimaux. Ils sont pour la plupart au-dessus de la taille moyenne; la forme de la tête et celle de la figure sont pareilles à celles des Européens; leur corps, plutôt maigre que gras, est nerveux et a des formes fines sans annoncer de faiblesse; aussi sont-ils plus actifs et plus robustes que les indigènes de la côte occidentale. La couleur de leur peau est claire et pure chez les femmes et les enfans, et souvent ils ont les cheveux bruns, ce qu'on ne trouve jamais chez les autres Groenlandais. Quelques-uns des hommes laissent croître leurs moustaches, d'autres se tatouent les bras; toutes les femmes ont le menton, les mains et les bras tatoués, opération qu'elles exécutent elles-mêmes. Ils adorent, comme la plupart des indigènes, un génie du bien et un génie du mal; ils ont aussi des sorciers, mais qui perdent tous les jours de leur influence. Sous le rapport moral, ce peuple ne laisse rien à désirer : la douceur des hommes, la soumission des femmes et l'obéissance des enfans, ainsi que l'amour et la confiance mutuelle qui règnent entre eux tous, font oublier qu'ils n'ont point encore été convertis au christianisme.

A 60 lieues de la côte orientale du Groenland, l'*Islande*, c'est-à-dire, *pays des glaces*, n'est, à proprement parler, qu'une chaîne de rochers immenses dont les sommets sont toujours couverts de neige quoique le feu couve dans leurs flancs [1]. Beaucoup plus rapprochés de la terre américaine du Groenland que des îles les plus septentrionales de l'Europe, on doit la considérer comme une île de l'Amérique, bien que la plupart des géographes la placent en Europe. Elle a 85 lieues de l'est à l'ouest et 70 du nord au sud. Des basaltes disposés en piliers semblables à ceux de la chaussée des Géans en Irlande; une dixaine de volcans dont on connaît les éruptions, sans compter ceux qui ont pu s'éteindre avant que l'île fût habitée; l'un d'eux appelé l'*Hékla*, célèbre par ses convulsions, et d'une hauteur qui excède 5,200 pieds; une dizaine d'autres sommets dont quelques-uns atteignent 6,200 pieds; la célèbre source ascendante appelée *Geiser*, qui présente une masse d'eau de 19 pieds de diamètre s'élevant quelquefois à 120 pieds de hauteur, et sortant du milieu d'une plaine d'où jaillissent 40 autres sources moins considérables; le *Torfa-iœkull*, volcan éteint, qui du sein d'un glacier lance un jet d'eau bouillante; l'ancien cratère du *Krablu*, renfermant un jet d'eau boueuse qui s'élève à 40 pieds, éruptions accompagnées d'un bruit semblable à celui du canon : tels sont les principaux objets qui, dans cette île, attirent l'attention. Ces sources bouillantes, et principalement celle du Geyser, déposent sur le bord des orifices par lesquels elles s'échappent, des concrétions siliceuses qui prennent la forme de choux-fleurs et d'autres formes élégantes et variées. Les Islandais utilisent ces sources qui jadis ont servi à baptiser leurs ancêtres païens : ils y font cuire des œufs, des légumes et d'autres alimens; ils y lavent aussi leur linge et y font courber plusieurs instrumens de bois. Les sources moins chaudes servent à se baigner. Les vaches qui boivent de leurs eaux donnent, dit-on, une quantité de lait extraordinaire.

L'Islande est, comme le Groenland, le théâtre de phénomènes météoriques de l'aspect le plus imposant. A travers un air rempli de petites particules glacées, le soleil et la lune paraissent doubles ou prennent des formes extraordinaires; l'aurore boréale se joue en mille reflets de couleurs diverses; l'illusion du mirage crée des rivages ou des mers imaginaires : le *hrœ-var-eld* est une sorte de lueur phosphorique qui voltige non seulement sur les nombreux marais, mais encore sur l'Océan pendant les temps d'orage.

Les montagnes centrales de l'île, composées en grande partie de roches granitiques, renferment du fer et du cuivre que le manque de bois empêche d'exploiter; mais on tire un grand parti des efflorescences sulfureuses qui se développent à la surface de plusieurs terrains. Une espèce de *lignite* ou de bois fossile que les habitans appellent *suturbraud*, est généralement utilisé comme combustible : il brûle en développant de la flamme. Le sol de l'île ne renferme pas de sel, mais la mer qui l'entoure a les eaux aussi salées que celles de la Méditerranée. Le sel qu'on en tire donne aux poissons une teinte bleuâtre.

Le climat ordinaire serait assez tempéré pour permettre la culture des céréales, qui autrefois était suffisante aux besoins d'une population beaucoup plus considérable; le gouvernement emploie tous les moyens pour faire revivre cette culture : mais lorsque les glaces flottantes viennent à s'arrêter entre les promontoires septentrionaux de cette île, tout

[1] Elle est comprise entre 63 degrés 20 minutes et 66 degrés 45 minutes de latitude septentrionale, et entre 18 degrés 15 minutes et 27 degrés 5 minutes de longitude occidentale.

espoir de culture cesse pour une ou deux années; un froid destructeur se répand sur l'île entière; toute la végétation s'éteint; la faim et le désespoir semblent s'asseoir sur ces montagnes qu'échauffent en vain tous les feux des abymes souterrains. Les habitans redoutent surtout les nuages de sable, de poussière et de fragmens de pierres-ponces que les vents enlèvent des montagnes. Enfin l'excessive variabilité du climat, la vie sédentaire que mènent les habitans, et la surabondance de nourriture animale, les exposent à des maladies particulières : le *lik-thraa*, espèce d'éléphantiasis, la phtisie, la pleurésie et le scorbut font sur eux de grands ravages.

Les seuls animaux sauvages de l'Islande sont les ours blancs, qui y sont transportés sur les îles flottantes de glace, et le renard, qui fournit une fourrure d'un grand prix. Le gouvernement y a fait transporter des rennes de la Norwége. Il est à remarquer que cet animal n'est point indigène de l'île quoique le sol de celle-ci produise en abondance les végétaux dont il se nourrit. Les chevaux, les bœufs, les vaches et les moutons y ont parfaitement réussi : leur nombre s'accroît de jour en jour : mais il n'en est pas de même des porcs; l'habitant dédaigne de les multiplier; il n'y a guère que des marchands danois qui en élèvent.

La végétation islandaise est pauvre : les bouleaux n'y atteignent pas plus de 12 pieds, les sorbiers en ont quelquefois 16 de hauteur, et les saules ne s'élèvent qu'à 8. Les genévriers et quelques arbustes à baies dont on mange le fruit avec plaisir sur cette terre inféconde, garnissent les rochers des rivages. A l'exception du groseiller, que l'on parvient avec beaucoup de soins à conserver dans les jardins, les arbrisseaux fruitiers y manquent totalement. Les plantes potagères exigent aussi beaucoup de ménagement; la culture même des pommes-de-terre s'y répand lentement; mais l'*elymus arenarius*, graminée sauvage qui donne une assez bonne farine, et le lichen dont on prépare un excellent gruau, sont des végétaux indigènes d'une grande utilité pour la population. Ils abondent dans la plus grande partie de l'île, tandis que d'autres se couvrent de belles prairies. Si l'imprévoyance humaine a dévasté les grandes forêts qui occupaient jadis les grandes vallées méridionales, il semble que la mer cherche à en dédommager les Islandais. C'est un phénomène remarquable que cette immense quantité de gros troncs de pins qui s'amoncèlent sur les côtes septentrionales de l'Islande, où ils servent de combustible à une partie des habitans, et fournissent à d'autres les matériaux nécessaires à la construction de leurs bateaux.

L'Islande renferme deux villes : *Reikiavik* et *Bessasstader*. La première a le rang de capitale : située dans la partie méridionale de l'île, elle est la résidence du grand-bailli, de l'évêque de toute l'île, et le siége du tribunal suprême. Elle possède un observatoire, un collége et une société biblique. Sa population n'est que de 600 ames. La seconde, sur une péninsule de la côte occidentale, renferme un château royal, une église, une école, une bibliothèque et une manufacture de draps. *Holar* ou *Holum* est un village situé dans le golfe de Skaga, possédant une ancienne cathédrale, une imprimerie et une école.

Consacrons maintenant quelques mots à l'intéressante peuplade qui habite cette terre singulière. Les Islandais descendent d'une colonie norwégienne qui s'y établit vers l'année 860. Probes, bienveillans, mais peu industrieux, ces insulaires exercent généreusement l'hospitalité, autant que leurs moyens le permettent. La pêche et le soin de leurs troupeaux sont leurs principales occupations; ils se livrent à quelques arts mécaniques, fabriquent des étoffes de laine, des bas, des gants, et travaillent l'or et l'argent. Fidèles observateurs de la religion réformée qu'ils ont adoptée depuis long-temps, leurs lumières et leur civilisation font honte à quelques peuples de l'Europe qui se flattent de compter parmi les peuples les plus policés : ainsi, tous savent lire, écrire et calculer; la plupart d'entre eux connaissent l'histoire biblique et celle de la Scandinavie, les paroisses possèdent de petites bibliothèques publiques d'où les pères de famille empruntent des livres de morale ou d'histoire. On trouve parmi leurs ministres beaucoup d'hommes versés dans la littérature grecque et romaine; enfin, ils possèdent plusieurs sociétés philanthropiques et littéraires, dont quelques-unes ont publié des mémoires. Qu'on ne s'étonne donc pas que l'Islande ait produit plusieurs auteurs célèbres dont les écrits ont jeté un grand jour sur l'histoire des peuples du Nord et sur la religion des Scandinaves. L'un d'eux, Sigfusson, est l'auteur de l'*Edda*, livre sur la mythologie des anciens habitans de la Scandinavie.

Au nord-est de l'Islande se trouvent quelques îles inhabitées dont la description complètera ce qui nous reste à dire des terres boréales qui appartiennent à l'Amérique. La plus rapprochée de la côte orientale du Groenland est l'île *Jean-Mayen*, à 50 lieues de cette

terre et à 100 lieues de l'Islande [1]. Ses côtes sont plates et sablonneuses, mais souvent bordées par d'énormes amas de glaces qui s'élèvent à 1200 pieds. Son sol, entièrement volcanique, est couvert de montagnes dont la plus importante est le *Beerenberg*, élevé de 6,840 pieds et couvert de neiges éternelles. L'*Esk*, volcan de 1500 pieds d'élévation, vomit fréquemment de la lave. Cette île fut découverte par le navigateur hollandais dont elle porte le nom; elle n'est fréquentée que par les navires baleiniers; l'âpreté de son climat n'y laisse qu'une chétive végétation. On ne trouve sur ses rivages qu'un petit nombre d'oiseaux de mer : on y a remarqué des traces d'ours et de renards.

Le groupe du *Spitzberg*, qui se compose de la grande île de ce nom entourée de trois autres assez importantes et d'un grand nombre d'autres plus petites, est situé à 200 lieues au nord-est de la précédente [2]. La plus grande, irrégulièrement découpée, présente à l'orient une presqu'île qui a reçu le nom de *Nouvelle-Frislande*. Elle est séparée par des canaux étroits de l'*île du Sud-Est* et de celle du *Nord-Est*. Ses montagnes, couronnées de neiges perpétuelles et flanquées de glaciers, jettent de loin le plus vif éclat : leur énorme élévation les fait apercevoir à une grande distance. Le silence solennel qui règne sur cette terre déserte, accroît la mystérieuse horreur qu'éprouve le navigateur en y abordant. Un jour de cinq mois tient ici lieu d'été; le lever et le coucher du soleil marquent les bornes de la saison vivante; mais ce n'est que vers le milieu de cette saison, où si l'on veut, vers le midi de ce jour, que la chaleur, long-temps accumulée, pénètre un peu avant dans la terre glacée. Tandis que le goudron des vaisseaux fond aux rayons du soleil, le sol ne voit éclore qu'un petit nombre de plantes; la mer seule y paraît féconde : les golfes et les baies se remplissent d'algues et de fucus d'une dimension gigantesque. C'est au milieu de ces forêts marines que les phoques et les cétacés cherchent un refuge contre la hardiesse et la persévérance des pêcheurs européens.

[1] Elle est située par 71 degrés de latitude septentrionale et 12 degrés 24 minutes de longitude occidentale.

[2] Il est situé entre 76° 30' et 80° 40' de latitude septentrionale, et entre 6° 35' et 20° 30' de longitude orientale.

TABLEAU des divisions administratives du Groenland et de l'Islande.

GROENLAND.

Superficie en lieues.	Population absolue.
111,000	21,000 hab.

Groenland occidental ou Groenland colonisé.

Population : 16,000 hab.

Inspectorat du Sud.

Chefs-lieux.	Autres établissemens.
Egedesminde.	Omenak, Fiskanœs, Frederikehaab, Opernavik.

Inspectorat du Nord.

Julianeshaab.	Godthaab, Holsteinborg, les îles du Chien, de Diser et de Kron-Prindsen.

Groenland oriental ou Indépendant.

Population : 5,000 hab.

La population totale du Groenland comprend 6,000 indigènes chrétiens, 1,000 frères moraves et 14,000 indigènes idolâtres.

ISLANDE.

Superficie en lieues.	Population absolue.
5,000	50,000 hab.

SONDERAMTEL OU BAILLIAGE DU SUD.

Reikiawiik. Bessastader, Skalholt.

VESTERAMTEL OU BAILLIAGE DE L'OUEST.

Stappen, Herandalur.

NORDER OG OSTERAMTEL OU BAILLIAGE DU NORD ET DE L'EST.

Madsuval, Holum, Eskefiard, Skagastrand.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-SIXIÈME.

Description des États de la Confédératio de l'Amérique centrale.

SUR la plus grande partie de l'isthme qui unit les deux vastes portions continentales de l'Amérique du nord et de l'Amérique du sud, s'étend un territoire compris entre le 85e et le 97e degrés de longitude occidentale, et entre le 8e et le 17e parallèles au nord de l'équateur. Ce pays, borné à l'est par la mer des Antilles et par la république de Colombie, baigné à l'ouest et au sud par le Grand-Océan, et limité au nord par les États mexicains, forme sous tous les rapports le centre de l'Amérique. Le nom de *Guatimala* ou *Guatemala*, dérivé de celui de *Quauhitemallan*, c'est-à-dire *lieu couvert d'arbres*, appartenait d'abord à un seul district; mais les Espagnols l'appliquèrent à une capitainerie générale qui eut le titre de royaume et qui en 1823 se séparant du Mexique, se constitua en république fédérative sous le nom de *Republica federal de Centro-America*. La constitution, décrétée par une assemblée nationale le 22 novembre 1824, est modelée sur celle des États-Unis. Depuis sa publication, l'esclavage a été aboli sur cette terre nouvellement affranchie, et tous les esclaves ont été mis en liberté. Le gouvernement s'engagea à rembourser aux propriétaires le prix d'achat de chacun d'eux, mais les riches citoyens se faisant un devoir d'adopter franchement les principes de morale et de justice qui servaient de base à ce nouvel état social, refusèrent l'indemnité proposée.

Le territoire de la république de Guatemala, qui paraît petit si on le compare à ceux des États mexicains et colombiens, a cependant 360 lieues de longueur, et 130 dans sa plus grande largeur; ses côtes ont une étendue d'environ 500 lieues; une grande quantité d'îles répandues près de celle que baigne la mer des Antilles, depuis le golfe de Honduras jusqu'à la baie de Mosquitos, appartiennent à cette république. Une chaîne de montagnes dans laquelle on compte plus de 35 volcans, dont plusieurs sont encore en activité, et qui ont fait à diverses époques éprouver au Guatemala de violentes commotions, le traverse dans toute sa longueur, et projette vers le nord-est et l'est plusieurs rameaux importans. Après le *Nuevo-Segovia*, que les Anglais ont appelé *Blewfield*, la plus grande rivière qui descende de ces montagnes est le *San-Juan*, dont le cours, gêné par des cataractes, a plus de 40 lieues de longueur. Son importance doit venir un jour beaucoup plus grande si l'on exécute le projet de se servir de son lit et du lac Nicaragua dont il sort, pour former la jonction de la mer des Antilles avec le Grand-Océan. C'est entre deux chaînes de montagnes que se trouve le grand lac de *Nicaragua*, dont nous avons déjà parlé. Il en est de même de celui de *Izaval*, autrement appelé *Dulce*, qui reçoit un grand nombre de rivières, et dont les eaux sécoulent par le *Rio-Dulce* dans le

golfe de Honduras. Le Guatemala est un des pays les plus arrosés de tous ceux qui sont situés entre les tropiques; la surabondance de ses eaux se fait surtout sentir pendant la saison des pluies, qui règne depuis le mois de juin jusqu'à celui d'octobre. Durant cet intervalle, les plus petites rivières se changent en torrens impétueux, et l'humidité qui se répand ensuite dans l'air rend alors pernicieux un climat naturellement très-chaud. Ces effets ne se produisent cependant que sur les terrains peu élevés qui s'inclinent vers la mer : entre les montagnes et sur les plateaux, on jouit constamment d'une température plus ou moins douce. C'est à la diversité des climats que le Guatemala doit l'avantage d'être riche en productions végétales de toutes les contrées. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, la vigne, que l'on y a transplantée depuis peu d'années, promet déjà de donner un vin excellent.

En nous bornant à décrire les principales villes du Guatemala, il nous sera facile de faire présager l'importance que cette république fédérale doit un jour acquérir. *Guatemala-la-Vieja* ou *Santiago-de-los-Caballeros-de-Guatemala*, aujourd'hui chef-lieu de l'État de Guatemala, offre à elle seule un exemple des catastrophes auxquelles la nature semble réserver l'Amérique centrale. Située au pied du mont d'*Agua*, à dix lieues du Grand-Océan, elle remplaça en 1524 la ville antique qui avait servi de résidence aux rois Rachiquèles, et que les feux souterrains avaient renversée. La nouvelle ville, ayant été fondée le jour de saint Jacques, reçut le surnom de *Santiago;* mais placée entre deux volcans, elle fut détruite au bout de 20 ans par les torrens de laves de l'un et les torrens d'eau bouillante de l'autre. Une partie de ses habitans fut même ensevelie sous ses ruines; ceux qui échappèrent à ce désastre la rebâtirent un peu plus loin. Ils se croyaient à l'abri des ravages des deux monts ignivomes, lorsqu'en 1775 un tremblement de terre renversa la nouvelle ville. Avant cette terrible catastrophe, Santiago-de-Guatemala était une des plus belles cités du Nouveau-Monde : de ses 38 églises il ne reste plus que sa cathédrale; de ses 34,000 habitans 5,000 seulement persévérèrent à rester au milieu de ses ruines; les autres allèrent fonder à 10 lieues au sud une nouvelle ville sous le même nom. Guatemala-la-Vieja s'est cependant repeuplée au point qu'elle compte aujourd'hui près de 18,000 individus.

Guatemala surnommée *la Nueva*, capitale de la république, est située dans une vallée belle et fertile, dont la pente est dirigée vers la mer. Assise sur une hauteur de 5,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, cette ville jouit, ainsi que ses environs, d'un climat délicieux; la température y rappelle sans cesse les plus beaux jours du mois de mai. Il suffit cependant de parcourir ses environs dans un rayon de 20 lieues, pour y éprouver l'influence des climats les plus variés. Le volcan de Agua, élevé de 14 à 15,000 pieds, fournit à cette capitale la quantité de glace nécessaire à ses besoins. A quelques lieues de là, sur la côte du Grand-Océan, l'atmosphère est aussi brûlante que sous l'équateur. C'est à cette diversité de climats, dit un voyageur, que le pays doit la variété de ses productions naturelles; aussi les marchés de la ville sont-ils abondamment fournis de toutes les plantes potagères et des fruits les plus délicieux. A la distance de 8 lieues se trouvent plusieurs coteaux volcaniques appelés *Mastratons*, aux environs desquels la terre est dans une agitation continuelle. Cette contrée est cependant très-fréquentée, parce qu'elle renferme d'excellentes sources d'eau minérale. La population de Guatemala est d'environ 5,000 ames. Ses rues, bien pavées, tirées au cordeau, et larges de 36 pieds, sont toutes arrosées par un ruisseau d'eau vive. La fréquence des tremblemens de terre a fait adopter l'usage de ne donner qu'un étage aux maisons. Chaque habitation possède un ou plusieurs jardins, des cours et des plates-formes avec des fontaines d'une eau fraîche et limpide. Ces cours et ces jardins sont ornés de fleurs, de citronniers, d'orangers et diverses plantes tropicales. La place du marché, rafraîchie par un jet d'eau s'élevant au milieu d'un bassin magnifique, est un carré régulier de 450 pieds, bien pavé et entouré de portiques; l'un de ses côtés est occupé par la cathédrale, édifice majestueux construit par un architecte italien. En face de ce temple se présente le palais de la régence, et un peu plus loin le palais de justice. L'hôtel de la monnaie est d'une belle construction. Toutes les églises sont remarquables par leur architecture : elles sont au nombre de 40. Mais ce qui fixe surtout l'attention de l'étranger, c'est un bel amphithéâtre en pierres, destiné aux combats de taureaux. Guatemala renferme environ 500 prêtres; elle possède une université où l'on enseigne la jurisprudence, la théologie, la médecine, les mathématiques et les sciences naturelles. Les bâtimens qui lui sont réservés répondent sous tous les rapports à leur destination : ils renferment, outre une petite bibliothèque, un musée d'anatomie avec de précieux appareils

en cire. Il existe aussi dans cette ville une académie des beaux-arts.

A une centaine de lieues de la capitale, le bourg d'*Omoa*, sur la côte méridionale du golfe de Honduras, possède le principal port de la république. La contrée qu'il faut traverser pour y arriver offre une suite continuelle de montagnes nues et de vallées fertiles. Dans cette contrée, les Andes atteignant une hauteur considérable, on ne peut se servir que de mulets pour voyager; les routes sont assez larges pour ces animaux et pour les indigènes employés aux transports des marchandises expédiées du port d'Omoa au bourg d'*Izaval* pour la capitale.

L'*État de Honduras*, qui possède de nombreuses mines d'or et d'argent, produit en abondance du riz, du maïs, du raisin, du cacao, du coton, du sucre et du café; il renferme aussi d'excellens pâturages ou l'on élève beaucoup de bestiaux; aussi passe-t-il avec raison pour un des plus riches de la république, quoique faute de bras une grande étendue de terrains y soit encore inculte. Le chef-lieu de cet État est *Comayagua*, que l'on nomme aussi *Valladolid*, et qui portait autrefois le nom de *Nuestra-Senora-de-la-Concepcion*. Elle est le siége d'un évêché. Sa population est d'environ 12,000 ames. Elle a une belle église, un collége, plusieurs couvens et un hôpital richement doté.

La ville de *San-Salvador* donne son nom à un État dont elle est le chef-lieu. Elle est située sur la rive droite du *Bernalillo* qui se jette dans le Grand-Océan près du volcan de San-Salvador. Ses environs sont couverts de belles plantations de tabac et d'indigo. Quelques beaux édifices, plusieurs manufactures, un commerce actif, et une population de 30,000 à 40,000 ames, la placent au rang des principales cités de la république. Près du lac *Guija*, le bourg de *Matapas*, entouré de mines de fer et d'usines, pourrait passer pour une ville : sa population est de plus de 4,000 ames.

Dans l'*État de Nicaragua*, pays très-chaud, mais sous l'influence d'un climat humide et fiévreux, surtout en septembre et en novembre; pays boisé, fertile et riche en mille espèces de productions végétales; pays enfin où les orages et les tremblemens de terre sont fréquens en hiver, nous remarquerons la ville de *Nicaragua* ou *Villa-de-la-Purissima-Concepcion-de-Rivas*, sur le bord d'un lac qui porte son nom. C'est le siége d'un évêché. Sa population est de 13.000 habitans, et de 22,000 en y comprenant plusieurs petits villages qui forment ses faubourgs. L'État de Nicaragua a pour chef-lieu *Léon*. Cette ville est située aussi à l'extrémité d'un lac qui porte son nom, et près d'un volcan dont les éruptions lui ont souvent été fatales. Cette cité doit son importance à la population de ses faubourgs : on lui donne 38,000 habitans. Son collége a été érigé en université dans le courant de 1822. Sa cathédrale est le plus beau de ses édifices; mais aussi nous devons dire que l'élégance et la régularité de son architecture pourraient la faire remarquer dans une ville plus importante. Le commerce de Léon est florissant; il s'y tient des marchés très-considérables.

L'*État de Costa-Rica* s'étend entre la mer des Antilles et le Grand-Océan; il comprend l'ancienne province de ce nom. Ses mines sont si peu productives, ses ports sont si peu fréquentés, que rien ne justifie la dénomination de *Côte riche* que son nom signifie; à moins qu'on ne suppose qu'il la doit à ses superbes bois de construction, à ses riches pâturages et à ses paysages pittoresques. Son chef-lieu porte les noms de *San-Jose-de-Costa-Rica* ou de *Villa-Nueva-de-San-Jose*. Cette ville, percée de belles rues arrosées par des canaux et des fontaines, est la résidence d'un évêque, et renferme environ 10,000 habitans.

La partie orientale du Guatemala qui s'avance dans la mer des Antilles, pourrait être considérée comme indépendante, puisqu'elle est presqu'entièrement occupée par les *Mosquitos*, peuple indigène qui n'obéit qu'à ses chefs ou caciques. Ce peuple se divise en plusieurs tribus : les *Poyas*, qui habitent entre les rivières du Barbo et de l'Aguan; les *Taoukas*, et les *Zambos* : ces derniers sont des métis qui proviennent du mélange de nègres et d'indigènes; aussi sont-ils presque noirs. Les autres sont de couleur cuivrée, d'une belle stature, et passent pour audacieux à la guerre. La chasse, la pêche, l'agriculture et le soin de leurs troupeux, sont leurs principales occupations.

TABLEAU des divisions administratives de la république fédérale de l'Amérique centrale.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
26,650	2,500,000	93

Noms des divisions.	Villes.
DISTRICT FÉDÉRAL.	*Guatemala-la-Nueva.*
ÉTAT DE GUATEMALA.	*Guatemala-la-Vieja,* Acasabastlan, Chiquimila, Coban ou Ciudad-de-Coban, Gualcan, Izaval, Mixco, Peten ou Remedios, Quesaltenango, Quiché ou Santa-Cruz-del-Quiché, Solola, Santa-Cruz, Sonusco.
ÉTAT DE SAN-SALVADOR.	*San-Salvador,* Isalco, Matapas, Sonsonate, San-Vincente, San-Miguel.
ÉTAT DE HONDURAS.	*Comayagua,* Ciudad-de-Gracias, Nueva-Segovia, Omoa, Tegucigalpa.
ÉTAT DE NICARAGUA.	*Leon,* Chinandega, Granada, Managua, Masaga, Nicaragua, Nicoya, San-Carlos, Sutiaba.
ÉTAT DE COSTA-RICA.	*San-José-de-Costa-Rica,* Bornia, Cartago.

Revenus en fr.	*Dette publique en fr.*
10,000,000	9,500,000

ARMÉE.

Troupes réglées.	1,500 h.
Milices.	80,000

CHAPITRE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

Description de la république de Colombie.

Lorsqu'on embrasse d'un seul coup-d'œil tout le territoire de la Colombie, depuis les bords de la *Guancabamba,* qui se jette dans le *Rio-Maranon* vers le 6e degré de latitude australe, jusqu'aux bords de la mer des Antilles, et depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'aux confins de la confédération de l'Amérique centrale, on reconnaît, avec M. de Humboldt, qu'aucun autre pays de l'Amérique méridionale ne fournit au commerce une plus grande richesse et une plus grande variété de productions du règne végétal. Son territoire produit à lui seul presque tout le cacao que l'Europe peut consommer annuellement; c'est de ce territoire que l'on tire la plus grande partie du quinquina exporté du Nouveau-Monde : les montagnes de *Mérida,* de *Santa-Fé,* de *Popayan,* de *Quito* et de *Laxa,* produisent la qualité la plus recherchée de cette écorce fébrifuge. On apprécie dans le commerce le café et l'indigo de Caracas, le coton, le sucre et les farines de Bogota, le tabac de Varinas, l'ipécacuanha des rives de la Magdaléna, et le baume des plaines de Tolu; parmi les productions animales, les cuirs et les viandes sèches des Llanos; enfin, les perles de Panama, du Rio-del-Hacha et de la Marguerite. Ce pays, traversé dans toute sa longueur par la double Cordillère des Andes qui, vers le 2e parallèle, se divise en trois branches, qui se subdivisent au nord en un grand nombre de rameaux, possède la plupart des métaux précieux, et quelques substances minérales utiles : le Popayan est surtout riche en or; le platine n'est nulle part aussi abondant qu'au Choco; la vallée de *Santa-Rosa,* dans la province d'*Antioquia,* les Andes de *Quindiu* et de *Guazum,* offrent du mercure sulfuré, et le plateau de Bogota, du sel-gemme et de la houille. La nature y présente plusieurs végétaux recherchés comme objet de luxe ou d'utilité, tels que des bois propres aux constructions et à l'ébénisterie. On cite parmi ces derniers, l'acajou de Panama, justement estimé; la zarza ou salsepareille du Rio-Négro; le cocotier du Cumana,

dont l'huile remplace celle d'olives ; la vanille de Turiamo et des grandes cataractes de l'Orénoque ; les bois de teinture du Cassiquiare, le palmier *chiquichiqui*, dont l'écorce sert à fabriquer de légers cordages ; et le cactus de Carora, qui nourrit la cochenille.

Sur cette terre fécondée par l'industrie que protége un gouvernement libre, un jour viendra que la culture s'emparera du domaine de la nature sauvage : les arides savanes et les stériles bruyères seront complètement remplacées par des prairies et des champs ; la vigne couronnera les rochers aujourd'hui décharnés ; les marais desséchés se changeront en terres arables ; d'utiles canaux étendront les communications commerciales ; de nouvelles villes s'élèveront à l'endroit même où l'indigène traîne une vie misérable ; les rivières, couvertes d'embarcations, verront disparaître de leurs bords les hideux crocodiles ; le dangereux serpent fuira partout la présence de l'homme ; le jaguar, le couguar, l'ours, et d'autres animaux sauvages, seront remplacés par d'utiles et nombreux troupeaux d'animaux domestiques.

On distingue dans la Colombie deux climats différens : celui des montagnes, et celui des plaines. Quatre saisons règnent dans la Cordillère : deux saisons sèches, qui commencent avec les solstices ; et deux saisons pluvieuses, qui commencent avec les équinoxes. Ainsi il pleut depuis le mois de mars jusqu'à celui de juin ; le ciel est pur depuis juillet jusqu'à septembre ; les pluies recommencent d'octobre à décembre, et les beaux jours reparaissent de janvier à mars. Dans la plaines, au contraire, surtout celles qu'arrosent le Meta, l'Orénoque et le Guarico, on éprouve le climat des tropiques ; l'année est partagée en deux saisons : l'une de six mois de pluies, et l'autre de six mois de sécheresse.

La vaste territoire de la Colombie se compose de l'ancienne vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, et de la capitainerie générale de Caracas ou de Vénézuéla, qui, réunies depuis la fin de l'année 1819, ont été divisées d'abord en 7, puis en 10, et enfin en 12 départemens qui se subdivisent en provinces, en districts et en paroisses. Suivant la constitution colombienne, le pouvoir exécutif est confié à un président, et le pouvoir législatif à un congrès composé d'un sénat et d'une chambre de représentans. Les membres du congrès sont élus par des électeurs de cantons, nommés eux-mêmes par des électeurs de paroisses dont les droits consistent à avoir 25 ans, à savoir lire et écrire, et à posséder 100 piastres.

Parcourons maintenant les villes que l'on remarque dans cette république. On pourrait caractériser les principales cités en disant que Santa-Fé-de-Bogota est la plus agréable, Carthagène la mieux fortifiée, Popayan la mieux bâtie, Guayaquil la plus riche, Maracaibo la mieux située, Zipaquira la plus vivante, et Quito la plus peuplée. La plupart des villes colombiennes ont la forme d'une croix dont la grande place et l'église forment le centre. Mais examinons-les avec quelque détail.

On évalue à 40,000 ames la population de *Santa-Fé-de-Bogota*. Capitale de toute la république, cette ville fut fondée en 1538. Elle est située près de la rive gauche de la Bogota, dans une des plus belles et des plus fertiles vallées de l'Amérique méridionale, près d'une des branches de la Cordillère, à plus de 8,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Deux montagnes la dominent et l'abritent des violens ouragans de l'est. Elle est arrosée par des eaux toujours fraîches et pures ; sa position élevée la rend facile à défendre contre les attaques d'un ennemi. Son climat est un des plus humides que l'on connaisse, sans cependant être très-malsain. Les fréquens tremblemens de terre qu'elle a éprouvés ont beaucoup influé sur la construction de ses édifices, en général très-simples. Les maisons, bâties en briques séchées au soleil, ont des murailles d'une grande épaisseur ; ce n'est que depuis quelques années que l'on commence à y faire usage de vitres. La cathédrale, bâtie en 1814, n'est remarquable que par les trésors qu'elle renferme : une seule des statues de la Vierge y est ornée des 1358 diamans. La ville renferme 26 autres églises, 3 couvens de femmes, 9 d'hommes, et 3 colléges. Les places, toutes ornées de fontaines, sont spacieuses. Les trois principales rues, bien alignées et garnies de trottoirs, sont mal pavées. Le gouvernement a fondé une bibliothèque qui renferme 12,000 volumes. Les environs de la ville offrent de jolies promenades entourées de saules et de rosiers autour desquels grimpent des capucines. Les habitans de Bogota sont doux, gais et honnêtes ; les femmes, jolies et bien faites.

Sur la route de la capitale à *Ibague*, en traversant la Magdaléna, on admire les deux ponts naturels d'*Iconozo*. Ils sont placés l'un au-dessus de l'autre, et sont jetés sur le *Rio-de-la-Somma-Paz*. Le plus élevé est à 102 mètres au-dessus de la rivière ; il a 40 pieds de largeur, et une épaisseur de 7 à 8. Le second est à 50 pieds au-dessous du premier, et paraît être le résultat de la chute d'une partie de celui-ci. Au fond de l'abyme qu'ils

dominent on voit l'eau couler dans une caverne si obscure qu'on ne peut en distinguer les côtés, et d'innombrables oiseaux de nuit y voltiger en plein jour. La ville d'Ibaque, dont le commerce était florissant vers la fin du XVIe siècle, qu'elle fut saccagée par les Indiens, n'est plus aujourd'hui qu'un simple village.

En remontant la Magdaléna jusqu'à 45 lieues de la capitale, on trouve une petite ville appelée *Neiva*, sur une rivière de ce nom. Elle a beaucoup souffert d'un tremblement de terre en 1827, mais elle se soutient par la vente du cacao, qui abonde dans ses environs. Le même tremblement de terre détruisit en grande partie Popayan; ce fléau y fut accompagné d'une terrible inondation du Rio-Coca, sur le bord duquel la ville est bâtie, et d'une éruption du Puracé. *Popayan* est construit avec régularité; ses rues sont bordées de trottoirs en pierres et lavées par les eaux rapides de la petite rivière de Malina, qui y entretiennent une grande propreté. Les dernières guerres ont porté un coup funeste au commerce de cette ville, dont la population, autrefois de 25,000 ames, a été réduite des deux tiers. *Cartago*, que l'on traverse en descendant la belle vallée du Cauca, se présente avec une belle apparence au bord du *Rio-Labeixa*. Ses rues sont larges et droites, et ses 6,000 habitans font un commerce assez considérable en fruits, en café, en tabac et en cacao.

La province d'Antioquia, que nous allons traverser, n'est pour ainsi dire qu'une vaste forêt; mais c'est dans les entrailles de la terre que gisent ses principales richesses. Plusieurs de ses rivières coulent sur du sable d'or; plusieurs mines de ce métal sont exploitées, ainsi que l'argent, le cuivre, le mercure et le sel. Le produit de ces exploitations s'élève annuellement à 1,200,000 piastres. La ville d'*Antioquia*, ou *Santa-Fé-de-Antioquia*, sur les bords du Tomizco dans une vallée profonde, et au milieu de champs couverts de maïs, de cannes à sucre et de bananiers, est renommée par son industrie : ses charpentiers, ses serruriers et ses orfèvres passent pour être fort habiles. Sa population est de 18 à 20,000 ames. A 12 lieues au sud, *Medellin*, avec 15,000 habitans, est bâti avec régularité et dans une situation pittoresque. La douceur de son climat lui donne une grande supériorité sur la capitale.

Si de Popayan nous nous dirigeons vers le sud en suivant la double chaîne des Andes, nous trouvons *Pasto*, ville de 7,000 à 8,000 ames, qui se montra long-temps opposée à la cause de l'indépendance, et qui, après avoir été forcée de se rendre à Bolivar en 1822, fut en 1827 ravagée par un tremblement de terre. A 50 lieues plus loin nous trouvons *Quito*, capitale du département de l'Équateur, à laquelle on donne 70,000 habitans. Elle est bâtie à 2,908 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Sa situation sur un terrain inégal donne à ses rues une pente rapide : à l'exception de quatre qui aboutissent à la Grande place (Plaça-Mayor), toutes sont tortueuses et mal pavées; quelques-unes même ne le sont pas du tout. Les édifices de cette ville ne répondent pas à son importance : le palais de justice, l'hôtel-de-ville, le palais épiscopal et la cathédrale occupent les quatre grands côtés de la Plaça-Mayor, au centre de laquelle s'élève une belle fontaine en bronze. L'église la plus remarquable par son architecture et ses sculptures est celle du ci-devant collége des jésuites : elle est construite sur le modèle de celle de Jésus à Rome; on lit sur un de ses murs l'inscription en marbre laissée par les académiciens français envoyés en 1736 pour mesurer un degré du méridien. Cette ville est à 13 minutes au sud de l'équateur. Son université est depuis long-temps célèbre dans l'Amérique méridionale. L'industrie des habitans de Quito consiste à fabriquer des étoffes de coton et de laine, des bas, des rubans de fil, des teintures, et des objets de moindre importance. Sur le territoire de cette ville s'élèvent une vingtaine de hautes montagnes, la plupart volcaniques et dont plusieurs sont encore embrasées. Le *Chimborazo* est sûrement d'une origine ignée, mais le *Cotopaxi*, l'*Antisana*, le *Pichincha* et plusieurs autres ont, à différentes époques, ravagé le pays, et menacent chaque jour d'y renouveler leurs terribles convulsions. En 1797 un tremblement de terre ébranla toute la contrée; la terre s'ouvrit dans toutes les directions, et 4,000 personnes furent victimes de cette catastrophe. Dans les environs de Quito est situé le village de *Turbaco*, résidence ordinaire des Européens. Tout près de là, s'élèvent à une trentaine de pieds au-dessus du sol, 18 à 20 petits volcans marécageux, d'où s'échappent, en produisant une forte explosion, le gaz hydrogène et de fréquentes éjections d'eau bourbeuse.

En suivant toujours une direction méridionale, nous trouvons *Cuença*, ville d'environ 20,000 ames, où l'on compte plusieurs raffineries de sucre, et dont les confitures et une sorte de fromage qui ressemble au parmesan, sont les principales branches d'industrie. *Loxa* ou *Loja*, peuplée de 12,000 ames, quoi-

qu'elle ait souvent été abandonnée par ses habitans à la suite des violens tremblemens de terre qu'elle a éprouvés, fait un commerce considérable de quinquina et de cochenille. Sur la rive gauche du *Chinchipe*, affluent du Tunguragua, l'une des principales branches du Maranon ou de l'Amazone, *Jaen-de-Bracamoros* renferme 4,000 habitans, la plupart hommes de couleur.

Sur le versant occidental des Andes nous apercevons *Guayaquil*, ville qui donne son nom au fleuve qui la traverse et au golfe dans lequel celui-ci va se jeter. Cette cité commerçante, dont le port est l'un des plus importans du Grand-Océan, est formée de deux villes, la vieille et la nouvelle, et ne renferme aucun édifice qui soit digne d'attirer l'attention du voyageur; mais ce qui frappe celui-ci, c'est la beauté de la plupart des femmes. Les maisons et les églises sont construites en bois. Ses chantiers de construction, les plus importans de toute la côte occidentale de l'Amérique, occupent un grand nombre de mécaniciens : on admire souvent la précision avec laquelle sont construits quelques-uns des vaisseaux qui en sortent.

La côte ne nous offre plus aucune ville importante jusqu'à l'extrémité du golfe de *Panama*. C'est là que s'élève une cité de ce nom, chef-lieu du *département de l'Isthme*. Elle se divise en haute et basse ville : cette dernière, appelée *El-Varal*, est la plus peuplée. La plupart des rues de ses deux quartiers sont étroites, obscures et malpropres, et le plus grand nombre des maisons bâties en bois et couvertes en chaume. La rade qui s'étend devant Panama est large, mais dangereuse; les gros navires s'arrêtent aux îles *Périco* et *Flaminco* : les seuls bateaux plats peuvent aborder dans le port. Cependant cette ville, dont la population est d'environ 20,000 ames, fait un commerce assez considérable : elle exporte par an pour 40,000 piastres de perles que fournissent les pêcheries établies dans la baie et sur les parages du petit archipel de Las-Perlas. Il existe depuis 1824 à Panama, un collége, un séminaire, une école d'enseignement mutuel, et des chaires de philosophie, de littérature ancienne, de théologie et de droit. La petite ville de *Santiago de Veragua*, à 60 lieues au sud-ouest de Panama, est dans une contrée fertile qui nourrit de nombreux bestiaux. Au sud de la province dont elle est le chef-lieu, s'élève, à 6 lieues de la côte, l'île de *Quibo* qui n'est peuplée que d'animaux sauvages.

Sur la côte septentrionale de l'isthme, *Puerto-Belo* ou *Puerto-Velo* occupe le penchant d'une montagne assez élevée, qui embrasse son port et l'abrite contre les vents. Cette ville, située à 17 lieues au nord-ouest de Panama, éprouve comme celle-ci des chaleurs très-fortes et la pernicieuse influence d'une atmosphère humide, entretenue par les vastes forêts voisines. Cependant la sagesse du gouvernement a hâté la destruction d'une partie des bois qui s'étendaient jusqu'aux portes de Puerto-Belo. Cette opération a déjà purifié l'air de cette ville, qui n'est plus aussi importante qu'à l'époque où elle faisait partie des colonies espagnoles; mais un chemin en fer qui doit la mettre bientôt en communication directe avec Panama, donnera sans doute plus d'activité à son commerce. C'est peut-être exagérer que d'estimer sa population à 8,000 ames.

Carthagène ou *Cartagena-de-las-Indias* est située sur une île sablonneuse, dans le détroit formé à l'embouchure de la Magdaléna. Son port, défendu par la forteresse de Bocachica, et l'un des plus beaux de l'Amérique, est la station ordinaire d'une partie de la marine militaire de la Colombie; mais ses fortifications, dont quelques parties ont besoin d'être réparées, la mettent au premier rang parmi les places de guerre de cette république. Quelques églises, plusieurs couvens, qui passent pour de beaux édifices, sont, ainsi que ses immenses citernes, les principales constructions de cette ville. Ses rues sont droites, larges et bien pavées; ses maisons, la plupart en pierres, sont régulières et élevées d'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée. Cependant l'aspect de cette ville est généralement triste, ce qu'elle doit surtout à ses longues galeries soutenues par des colonnes basses et lourdes, et à ses terrasses en saillie qui dérobent la moitié du jour. Malgré ce qu'elle a souffert pendant les guerres de l'indépendance, elle renferme encore 18,000 habitans, en y comprenant ses faubourgs.

En remontant la Magdaléna jusqu'à 37 lieues de son embouchure, on arrive à *Mompox*, cité de 10 à 12,000 habitans, presque tous affligés de goitre depuis l'âge de 30 à 40 ans. Cette ville est un entrepôt important : elle reçoit d'*Ocana* du tabac, du sucre et du cacao; de Pamplona et de *Cucuta*, des farines; d'Antioquia, de l'or; enfin les divers produits que l'on transporte par la Magdaléna.

A l'entrée de la baie de la Magdaléna, *Santa-Martha* est une petite cité maritime qui a beaucoup souffert des guerres qui ont désolé la Colombie. A une lieue de son enceinte se trouvent des mines de sel très-abondantes, et des mines d'argent dont on ignore encore et

la richesse et l'étendue. *La Hacha*, à l'embouchure du *Rio del Hacha*, est une autre petite ville maritime à l'est de la précédente. Sur le détroit qui unit le golfe de Maracaïbo au grand lac du même nom, s'élève la ville de *Maracaïbo*, défendue par trois forts, possédant des chantiers de construction et une population de 20,0000 habitans. La rivière de *la Sulia*, qui donne son nom au département dont Maracaïbo est le chef-lieu, se jette dans le lac à son extrémité méridionale. C'est vers cette partie de ses bords que se manifeste la nuit un phénomène utile aux navigateurs : près d'un endroit appelé Ména, se trouve un dépôt inépuisable de poix minérale ; les vapeurs bitumineuses qui s'en exhalent planent à la surface du lac, et s'enflamment fréquemment pendant les grandes chaleurs. Ces feux, qui aident le pilote à reconnaître la côte, ont reçu dans le pays le nom de *Lanterne de Maracaïbo*.

Près des sources des deux cours d'eau les plus méridionaux qui donnent naissance à la Sulia, nous voyons la petite ville de *Pamplona*, peuplée de 4,000 ames, et près de laquelle se trouvent d'importantes carrières de mica. Sur les pentes occidentales d'une chaîne qui va se terminer à la côte, on trouve *Mérida*, qui depuis le tremblement de terre qui la détruisit en 1812, n'a plus que 3,000 habitans ; mais dont les fabriques de hamacs et de confitures ont encore de la célébrité. Plus loin, *Truxillo*, moins importante, est bâtie dans une étroite vallée qui ne laisse à cette ville que l'espace nécessaire à deux rues. Au fond d'un golfe et près de l'isthme qui réunit la presqu'île de *Paraguana* au continent, *Coro*, dont la population est de 10 à 12,000 ames, fait un commerce considérable de mulets, de chèvres, de cuirs et de fromages.

Sur la côte méridionale du golfe Triste, *Puerto-Cabello*, située dans une île qui communique au continent par un pont, offre un port commode qui peut mettre à l'abri de tous les vents une flotte considérable. On y fait un commerce important, et ses 8,000 habitans emploient plus de 60 bâtimens au cabotage. Un marais fangeux qui l'avoisine rend malsain le séjour de cette ville. *Caracas*, ou *Léon-de-Caracas* à 28 lieues à l'ouest sur la côte, est plus digne d'attirer notre attention. Lorsqu'elle fut presqu'entièrement détruite par un tremblement de terre en 1812, elle renfermait 45,000 habitans. Elle était remarquable par ses édifices. A peine relevée de ses ruines, la guerre et tous les maux qui l'accompagnent l'ont empêchée de réparer ses désastres. Son université rivalise avec celles de Bogota et de Quito ; son commerce doit la replacer un jour au premier rang parmi les villes colombiennes. *Cumana* est appelée à devenir un jour l'une des plus importantes places maritimes de l'Amérique ; sa rade peut recevoir toutes les escadres de l'Europe. Elle est située sur la côte méridionale du golfe de *Cariaco*, à l'embouchure du *Manzanarès*. On n'y voit aucun édifice en pierres ; sa population est d'environ 24,000 ames. C'est au nord de cette ville que s'élève au dessus des flots l'*île de la Marguerite* ou *Margarita*, que Christophe Colomb découvrit en 1498, qui est séparée du continent par un canal de six lieues, qui est peuplée de 15,000 habitans, qui renferme trois ports, et dont *l'Assumpcion* est le chef-lieu.

De la province de Guyana, ou la Guyane colombienne, *Angostura* ou *San-Thomé-de-la-Guyana*, sur le bord de l'Orénoque, est une jolie petite cité de 5,000 à 6,000 ames, où l'on remarque le palais du Congrès, bâti sur une belle place : un fort construit sur une colline à la droite du fleuve, en défend le passage.

A peu près aussi peuplée, *Calaboso*, sur la rive gauche du *Guarico*, offre un aspect agréable et renferme une assez belle église ; mais le commerce de cette petite ville est tous les ans, pendant la saison pluvieuse, interrompu par les inondations de la rivière. *Varinas*, sur le Rio-Domingo, ne le cède point en population aux deux cités précédentes, mais l'air y est encore plus pur. Enfin *San-Juan-de-los-Llanos*, arrosé par la Cunimia, affluent du *Guaviare*, nous annonce que nous ne devons pas pousser plus loin notre excursion ; nous ne trouverions plus, en nous approchant de l'Amazone et de ses nombreux affluens, que des cités sans intérêt pour nous ; celle-ci, qui est le chef-lieu de l'ancienne province à laquelle elle donnait son nom, ne renferme plus que de pauvres habitans. Elle fut fondée en 1555 pour servir de point central aux exploitations de mines d'or situées dans ses environs : ces mines sont abandonnées et la ville est maintenant presque déserte.

Les forêts et les montagnes voisines de l'Orénoque servent maintenant d'asile aux populations indigènes de la Colombie, qui se divisent en 14 tribus : les *Chaymas*, les *Guayquiris*, petits et belliqueux qui habitent entre l'Orénoque et la Caura, et se distinguent des autres peuples par la blancheur de leur peau ; les *Paringoios*, les *Quaquas*, les *Aruacas*, les *Caraïbes*, qui, gouvernés par des chefs électifs, sont fixés dans des villages de la partie orientale de l'ancienne capitainerie de Cara-

cas; les *Guaraoriens* ou *Guaraunos*, qui, habitant près de l'embouchure de l'Orénoque, vivent habituellement sur l'eau ou à l'ombre des mangliers dont leur pays est couvert; les *Cumanayotos*, les *Palonkas*, les *Piritos*, les *Tomouzas*, les *Topocuares*; les *Chacopatas*, et les *Guarivas*. Ces peuples sont agriculteurs, et peut-être non moins zélés partisans de l'indépendance de la Colombie que les autres classes d'habitans.

TABLEAUX statistiques de la république de Colombie,

Divisée en 12 départemens, 38 provinces, et 326 districts, renfermant 95 villes, 154 bourgs, 1340 villages et 846 hameaux.

Superficie par lieues carrées, d'après M. de Humboldt.	Population absolue en 1827.	Population par lieue carrée.
91,952	3,000,000	32

1. DÉPARTEMENT DE MATURIN, 102,800 h.

Noms des Provinces.	Population.	Villes et Bourgs.
1. Province de Margarita.	15,000	*Assumpcion*, Pampatar.
2. Province de Cumana.	35,200	*Cumana*, Cariaco, Guiria, Carupano, Cumanacoa, Maturin, Aragua.
3. Province de Barcelona.	36,000	*Barcelona*, San-Diego, El-Pao, Piritu.
4. Province de Guyana.	16,400	*San-Thomé de la Guyana* † [1] ou Angostura, Guyana-Vieja, Upata, Caycara, Emeralda.

2. DÉPARTEMENT DE L'ORINOCO ou L'ORÉNOQUE, 109,600 h.

5. Province de Varinas.	87,200	*Varinas* ou *Barinas*, Guanare, Obispos, Ospino, Nutria.
6. Province d'Apure.	22,400	Achagua, San-Fernando.

3. DÉPARTEMENT DE VÉNÉZUELA, 327,000 h.

7. Province de Carabodo.	160,000	Valencia, *Puerto-Cabello*, Barquicimeto, Carabobo, Carora, San-Carlos, San-Felipe, Tocuyo, Arora.
8. Province de Caracas.	167,000	*Caracas* ††, Calabozo, La Guayra, Maracay, San-Sebastien de los Reyes, Victoria.

4. DÉPARTEMENT DE SULIA, 121,100 h.

9. Province de Coro.	21,700	*Coro*, Carigua, Paraguana.
10. Province de Maracaïbo.	25,100	*Maracaïbo*, Alta-Gracia, Gibraltar, Perija.
11. Province de Truxillo.	32,600	*Truxillo*, Caruche, Escugne.
12. Province de Merida.	41,700	*Merida*, Bayladores, La Grita, Machuchie, Egido, San-Cristoval.

Les quatre départemens ci-dessus formaient la *Capitainerie générale de Caracas*.

[1] Le signe † indique les évêchés, et le signe †† les archevêchés.

5. DÉPARTEMENT DE BOYACA, 410,200 h.

Noms des Provinces.	Population.	Villes et Bourgs.
13. Province de Pamplona.	66,000	*Pamplona*, San-José de Cucuta, Rosario de Cucuta, Malaga, Bucamaranga, Giron, Ocaña.
14. Province de Socorro.	135,100	*Socorro*, San-Gil, Velez.
15. Province de Tunja.	190,000	*Tunja*, Santa-Rosa, Cocuy, Sogamoso, Tensa, Boyaca.
16. Province de Casanare.	19,100	*Pore*, Tamara, Morcoti, Tame, Casanare.

6. DÉPARTEMENT DE CUNDINAMARCA, 393,600 h.

17. Province de Bogota.	188,700	*Santa-Fé de Bogota* ††, Coqueza, Guaduas, Ulbate, Zipaquiera.
18. Province de Neiva.	47,200	*Neiva* ou Neiba, Timana, Gigante, La Purificacion.
19. Province de Mariquita.	51,400	*Honda*, Ibague, Mariquita, La Palma.
20. Province d'Antioquia.	106,300	*Medellin* †, Antioquia, Santa-Rosa de Osos, Rio-Negro.

7. DÉPARTEMENT DE LA MAGDALENA, 240,300 h.

21. Province de Mompox.	40,300	*Mompox*, Ocaña, Simiti.
22. Province de Carthagène.	143,500	*Carthagena* †, Turbaco, Soledad, Tolu, El-Carmen.
23. Province de Santa-Marta.	44,500	*Santa-Marta* †, Plato.
24. Province de Rio-Hacha.	12,000	Rio-Hacha.

8. DÉPARTEMENT DE L'ISTHME (Istmo), 100,200 h.

25. Province de Panama.	66,200	*Panama*, Chagres, Cruces, Chorrera, Puerto-Belo.
26. Province de Véragua.	34,000	Santiago de Veragua, Alanje.

9. DÉPARTEMENT DE CAUCA, 150,000 h.

27. Province de Choco.	17,300	Zitara ou Quibdo, Novita.
28. Province de Popayan.	87,600	*Popayan* †, Buga, Caloto, Cartago.
29. Province de Buenaventura, (Bonne-Aventure).	17,700	Iscuande, San-Buenaventura.
30. Province de Pasto.	27,400	Pasto, Barbacoas.

Les départemens de Boyaca, Cundinamarca, Magdalena, Istmo et Cauca, formaient l'ancienne *Audience de Santa-Fé*, c'est-à-dire la Nouvelle-Grenade, sous la Présidence de Quito.

10. DÉPARTEMENT DE L'ÉQUATEUR (Ecuador), 307,800 h.

31. Province de Chimborazo.	115,500	Rio-Bamba, Ambato, Alausi, Guaranda.
32. Province de Pichincha.	133,200	*Quito* †, Antisana, Esmeraldas, Latacunga, Machachi.
33. Province d'Imbabura.	59,100	Ibarra, Otavalo.

11. DÉPARTEMENT D'ASSUAY, 131,000 h.

Noms des Provinces.	Population.	Villes et Bourgs.
34. Province de Cuenca.	76,500	*Cuenca* †, Cañar, Giron.
35. Province de Loja *ou* Loxa.	34,500	Loja ou Loxa, Zaruma.
36. Province de Jaen de Bracamoros.	20,000	Jaen de Bracamoros, San-Francisco de Borja.

12. DÉPARTEMENT DE GUAYAQUIL, 73,600 h.

37. Province de Manabi	17,500	Puerto-Viejo, Monte-Christi.
38. Province de Guayaquil.	56,100	*Guayaquil*, Baba.

Les départemens de l'Équateur, d'Assuay et de Guayaquil formaient l'ancienne *Présidence de Quito.*

POPULATION PAR CLASSES.

Hommes libres (suivant le détail ci-dessus).....	2,467,200
Indiens indépendans.....	204.000
Esclaves.....	103.800
Total de la population en 1827.....	2,775,000

Suivant un rapport fait à cette époque par le ministre de l'intérieur au congrès, les recensemens étaient au dessous de la réalité. On devait donc dès 1827 évaluer la population totale à plus de.... 3,000,000

ARMÉE DE TERRE.

Infanterie.....	25,000
Artillerie.....	2.500
Cavalerie.....	4.200
Total de l'armée de terre sans la milice....	32.500

MARINE.

6 corvettes, 7 bricks, 6 goëlettes.

Revenus en fr.	*Dette publique en fr.*
43,000,000	254,000,000

CHAPITRE QUATRE-VINGT-HUITIÈME.

Description de la République du Pérou.

Nous allons parcourir cette vaste contrée qui, vers le XIIe siècle, sortit des ténèbres de la barbarie par les soins du vertueux Manco-Capac et de la belle Oello sa sœur et son épouse. On ne sait d'où venait ce couple législateur ; on le crut envoyé par le ciel. Les sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, se rassemblèrent à leur voix. Manco apprit aux hommes à fertiliser la terre, à reconnaître un Dieu dont le soleil fut le symbole ;

Oello instruisit les femmes à tisser des vêtemens, à élever leurs enfans, à servir leurs époux avec un tendre zèle. Manco, devenu chef d'un grand empire, sous le titre d'Inca, eut 16 successeurs. Leur autorité n'était qu'un despotisme paternel, mais elle convenait à ce peuple attaché à ses Incas par la reconnaissance.

Ce fut en 1532 que François Pizarre et Diégo Almagro, à la tête d'un petit corps d'Espagnols, firent la conquête de l'empire péruvien; après sa soumission il continua d'être le théâtre de toutes les cruautés que le fanatisme et la cupidité exercèrent trop long-temps au sein d'une contrée où l'or ne semblait être qu'un vil métal aux yeux des indigènes. Le Pérou, érigé en vice-royauté, resta paisiblement soumis aux Espagnols jusqu'à l'époque où Napoléon envahit l'Espagne. Alors les cris d'indépendance et de liberté retentirent au sein de cette colonie; mais le parti royaliste comprima long-temps cet élan redoutable, et ce ne fut qu'en 1821 que le Pérou secoua le joug de la métropole. Les dissensions intestines amenèrent par la suite une nouvelle révolution dans ce pays : en 1825 il se divisa en deux républiques, celle du *Pérou proprement dit*, et celle du *Haut-Pérou*, qui prit le nom de *Bolivia* par reconnaissance pour les talens et les vertus de Bolivar son libérateur. Nous allons consacrer ce chapitre à la république du Pérou.

Borné à l'ouest par le Grand-Océan, au nord par le golfe de Guayaquil et la république de Colombie, à l'est et au sud par le Brésil et la république de Bolivia, ce pays a 520 lieues de longueur du nord-ouest au sud-est, 370 dans sa plus grande largeur, et 700 lieues de côtes sans aucune échancrure ou golfe remarquable. La Cordillère des Andes entre sur son territoire par son extrémité méridionale, et se divise en plusieurs branches dont la plus orientale fournit les différens cours d'eau qui vont former l'un des bras de l'Amazone ou l'*Ucayale*, au-delà duquel, vers l'est, on ne voit s'étendre que des déserts sablonneux et marécageux. Le pays, resserré entre les Andes et l'Océan, n'est en grande partie composé aussi que de plaines couvertes de sable qui n'offrent partout que la plus triste aridité. Les seuls terrains fertiles sont ceux qui bordent les cours d'eau. Les Andes présentent des sommets tantôt nus et tantôt boisés, entrecoupés de vallées cultivées. Ce pays est un de ceux de l'Amérique où les tremblemens de terre font le plus de ravages; le climat y est, dans certaines parties basses, chaud, humide et malsain : c'est principalement dans les montagnes que l'air est le plus pur; aussi y connaît-on de nombreux exemples de longévité.

Les Andes, ainsi que nous l'avons dit, renferment une grande quantité de métaux précieux; mais on y exploite peu d'or, parce que son extraction nécessite de grandes dépenses. Les mines d'argent, d'ailleurs, bien plus nombreuses et fort abondantes, sont d'une exploitation beaucoup plus facile. Avant la révolution qui a interrompu la plupart des travaux du mineur, on exploitait sur le territoire de la république 70 mines de lavages d'or, 680 mines d'argent, 4 de mercure, 4 de cuivre et 12 de plomb. Les filons argentifères de Micuipampa produisaient annuellement environ 16,000 kilogrammes, et ceux de Huantagaya, près du petit port d'Iquique, 20,000 kilogrammes : on y a trouvé des masses d'argent natif pesant plus de 8 quintaux.

C'est en commençant par le nord que nous traverserons les plus importantes villes du Pérou. Depuis le golfe de Guayaquil jusqu'au Tunguragua, l'une des principales branches de l'Amazone, on ne voit aucun lieu remarquable : *Micuipampa* ne doit être citée que comme la plus haute ville du Pérou, puisqu'elle est à 5,618 mètres au-dessus de l'Océan. Malgré sa position avantageuse au bord du *Chacapoyas*, dans une contrée délicieuse, malgré son rang d'ancien chef-lieu de province, *San-Juan-de-la-Frontera*, que l'on appelle aussi *Chacapoyas*, est petite et peu peuplée; mais sur le versant oriental de la Cordillère, à une hauteur de 1464 toises au-dessus du niveau de la mer, *Caxamarca* nous arrêtera quelques instans. Cette ville, peuplée de 12,000 ames, renferme encore un mur en terre de l'ancien palais de l'Inca Atahualpa. Une longue pierre servant de base à l'autel de la chapelle de la prison, est celle sur laquelle ce dernier empereur du Pérou fut mis à mort par les Espagnols. Les habitans industrieux, dont plusieurs descendent des premiers conquérans, fabriquent toutes sortes d'étoffes grossières de laine, ainsi que des toiles de lin et de coton. A une lieue de ses murs sont des sources d'eau chaude appelées *les Bains des Incas*. Après avoir traversé la Cordillière nous verrons, sur le bord de la mer, *Truxillo*, ville épiscopale, bâtie en 1535 par François Pizarre, qui lui donna le nom de sa ville natale : elle est dans une contrée agréable et fertile. On voit à quelque distance les ruines d'anciens monumens péruviens où l'on a trouvé, dit-on, des trésors considérables.

Continuons à suivre les bords de l'Océan; nous traverserons ensuite les Andes pour visiter leurs principales vallées. Admirons d'abord celle de *la Rimac :* c'est à 2 lieues de l'embouchure de cette rivière dans le Grand-Océan, que s'élève, à 600 pieds au-dessus des eaux de celui-ci, *Lima*, la capitale du Pérou. Cette belle cité, dont on estime aujourd'hui la population à 80,000 ames, est bâtie en forme de triangle dont la base, qui se prolonge sur la rive gauche de la rivière, est de 1920 toises, et dont la hauteur est de 1080. Entourée d'une muraille en briques flanquée de 34 bastions et percée de 7 portes, on y entre du côté de la rive droite de la Rimac en traversant le faubourg de San-Lazaro et un pont élégant en pierres. Du côté de la mer elle présente un aspect enchanteur : on y arrive par une avenue bordée d'une double rangée d'arbres magnifiques, près de laquelle sont les promenades publiques. De ce point on aperçoit les tours de la cathédrale, qui, ainsi que le palais de l'archevêque, ornent la grande place; les autres édifices publics se groupent avec majesté : les principaux sont l'hôtel des monnaies, le ci-devant palais de l'Inquisition, l'ancien collége des jésuites transformé en hospice d'enfans trouvés, et l'Université, dont la bibliothèque possède une intéressante collection de manuscrits. *Callao* est le port de mer de Lima, c'était autrefois une ville de 4,000 ames; mais, détruite en 1746 par un violent tremblement de terre qui fit refluer l'Océan jusqu'au milieu de ses habitations, ce n'est plus qu'un village de 200 à 300 maisons en bois, remarquable cependant par ses 3 forts garnis de 190 canons qui défendent l'approche de Lima du côté de la mer. L'intérieur de la capitale présente l'aspect le plus régulier; ses rues, comme celles de son faubourg, sont parallèles, coupées à angles droits, pavées en petites pierres rondes, ornées de trottoirs, et arrosées par des ruisseaux qui y entretiendraient la propreté si elles n'étaient obstruées par des immondices. Les maisons, proprement construites en briques ou en bois, et peintes à l'extérieur, n'ont en général qu'un seul étage : il n'y a que celles des riches propriétaires qui en aient deux. Le milieu de la grande place est occupé par une superbe fontaine en bronze ornée d'une Renommée qui jette de l'eau par sa trompette, et de huit lions qui la font jaillir par leurs gueules. Par une singulière bizarrerie, l'hôtel-de-ville est bâti dans le goût chinois. Dans cette ville, où l'on compte plus de 1700 moines et religieuses, et près de 300 ecclésiastiques, les mœurs passent pour être très-libres, et les femmes pour être douées d'une imagination très-vive et d'une grande sensibilité. Lima fut fondée en 1535 par Pizarre; depuis l'an 1582 elle a été devastée par plus de 20 tremblemens de terre : celui du 30 mars 1828 renversa la plupart des édifices publics, un grand nombre de maisons, et fit périr un millier d'habitans. Ses environs sont couverts de jolies maisons de campagne, de jardins et de vergers dont la fraicheur doit tout aux irrigations et à l'art sous un climat où les chaleurs sont très-fortes et les pluies excessivement rares.

L'un des lieux les plus remarquables des environs de Lima par ses souvenirs, est le village de *Pachacamac*. On y voit encore les débris des murs du magnifique temple élevé par le dixième Inca Pachacutec à Pachacamac, le créateur de l'univers. C'est dans ce temple que Pizarre s'empara d'une immense quantité d'or, et qu'il livra à toute la brutalité de ses soldats les vierges consacrées au service de la divinité. Le petit port de *Canete* fait avec la capitale un grand commerce de grains, de légumes, d'oiseaux domestiques, de poissons et de fruits. A 35 lieues plus loin, *San-Geronimo-de-Ica*, peuplée de 6,000 ames, et bâtie sur une petite rivière près de la mer, possède plusieurs verreries. L'une des villes les plus importantes du Pérou occidental est *Aréquipa*. L'état florissant de son commerce, l'importance de ses manufactures de laine et de coton, de tissus d'or et d'argent, ont porté sa population à plus de 40,000 ames. Elle est aussi le siége d'un évêché; elle renferme un collége ainsi que plusieurs écoles, et publie deux journaux : c'est une ancienne ville. *Arica* offre un assez bon port; et *Tacna*, à quelques lieues au nord, est renommée par la salubrité de son climat.

Il est temps de traverser la Cordillère. Nous verrons sur le bord occidental du lac *Titicaca* la ville de *Puno*, bien bâtie, avec 5,000 à 6,000 habitans et une très-belle église. Après avoir traversé dans la direction du nord les montagnes qui forment le bassin de ce grand lac, le cours du *Guatanay* nous conduira à *Couzco* ou *Cuzco*, que l'on prétend avoir été fondée par Manco-Capac, et qui jusqu'à la chute de l'empire péruvien en fut la capitale. Presque aussi étendue que Lima, cette ville est moitié moins peuplée. Le couvent des Dominicains occupe l'emplacement de l'ancien temple du Soleil; le bâtiment de l'université est d'une belle architecture; mais ce qui fait regretter qu'on n'y ait point conservé les édifices élevés par les Incas, c'est

l'étonnante construction de la forteresse qu'ils y élevèrent. Quoiqu'elle soit endommagée par le temps, elle suffit pour attester la puissance de ces souverains et la civilisation des Péruviens. Les pierres dont elle est construite sont si énormes, si irrégulièrement taillées, et cependant si bien jointes, qu'il est difficile de concevoir qu'un ouvrage aussi gigantesque ait été exécuté par un peuple qui ne connaissait ni nos instrumens ni nos machines.

L'une des plus belles vallées des Andes est celle qui donne naissance à plusieurs cours d'eau dont la réunion forme la *Jauja*. Cette vallée, fort élevée et d'une température toujours froide, présente une belle et vaste plaine où nous voyons *Guanca-Belica*, ville de 6,000 habitans, devenue célèbre comme chef-lieu des riches mines d'or, d'argent et de mercure des montagnes voisines, et *Guamanga* ou *Huamanga*, fondée par Pizarre, bâtie en pierres avec régularité, et renfermant de belles places publiques, une cathédrale et une université. Cette cité, de 26,000 ames, est quelquefois nommée *San-Juan-de-la-Victoria*, en mémoire d'une victoire remportée sur l'Inca Manco, qui avait défait les Espagnols en plusieurs rencontres. Plus loin, *Jauja* ou *Xauxa* se soutient par le produit de ses mines d'argent, la vente de ses grains et de ses pâturages; et *Torma*, habitée par des créoles, des métis et des indigènes, formant une population de 6,000 individus, est dans une petite vallée profonde où l'air circule difficilement.

Au sortir de la vallée, *Pasco*, dans une plaine âpre et sauvage où le blé n'atteint pas à sa maturité, ne florissait avant 1813 que par l'exploitation de ses mines d'argent, dont une inondation a depuis arrêté les travaux; enfin, *Huanuco* ou *Guanuco*, autrefois grande, riche et bien peuplée, où l'on voit encore les ruines de quelques beaux édifices des Incas, n'est plus qu'un misérable village.

C'est au nord-est de toute la région que nous venons de visiter qu'habitent les Indiens indépendans, divisés en plusieurs tribus. Les plus connus sont les *Piros* et les *Chirenes*, qui fréquentent les rives du Paro; les *Canes*, et les *Sanchez*, qui ont leurs stations sur les bords de l'Apurimac et de la Vilcabamba; les *Conibos*, qui ne le céderaient guère en blancheur aux Espagnols s'ils ne s'enduisaient d'huile tout le corps; les *Carapachos*, qui habitent les bords de la Pachitea et dont les femmes ont été comparées aux Circassiennes pour la beauté; les *Ouacaynas*, qui étaient, dit-on, dans l'usage d'aplatir la tête de leurs enfans; et les *Panos*, qui font circoncire les jeunes filles, usage inconnu parmi les autres tribus.

« Les Péruviens indigènes actuels sont loin de ressembler à ceux dont Marmontel s'est plu à nous tracer le séduisant tableau. Ils n'ont que des facultés très-bornées, un caractère mélancolique, timide, abattu par l'oppression, pusillanime au moment du danger, féroce et cruel après la victoire, hautain, dur, implacable dans l'exercice du pouvoir. Craignant beaucoup les Espagnols, ils se montrent dociles et soumis à leurs ordres; mais ils les détestent en secret, évitent leur société, et les haïssent seulement un peu moins que les nègres et les mulâtres. Ils sont d'un naturel méfiant; ils croient qu'on ne peut leur faire aucune honnêteté sans avoir l'intention de les tromper. Trapus, robustes et capables d'endurer le travail, ils croupissent dans l'indolence et la malpropreté: ils vivent sans aucune prévoyance. Leurs habitations ne sont que de méchantes huttes mal construites et d'une malpropreté dégoûtante. Leur habillement est pauvre et mesquin, leur nourriture misérable; mais ils sont très-portés aux liqueurs fortes, et ils sacrifient tout pour s'en procurer la jouissance. Quoique leur religion soit fortement entachée de la superstition de leurs ancêtres, ils sont grands observateurs des rites et des cérémonies de l'Église, et ils font des dépenses considérables en processions et en messes [1].

TABLEAU statistique de la république du Pérou.

Superficie par lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
64,718	1,700,000	23

Départemens.	Chefs-lieux.	Villes et Bourgs.
LIMA.	*Lima.*	Callao, Canete, Chancay, Huacho, Huaura, Ica, Pisco, Patibilca.

[1] Mercurio Peruviano, VIII, 48; IX, 56; X, 276.

Arequipa.	*Arequipa.*	Arica, Camana, Huantajaya, Moquehua, Tacna.
Puno.	*Puno.*	Chiquito, Caillomas, Lampa.
Cuzco.	*Cuzco.*	Albancay, Tinta, Urubamba.
Ayacucho.	*Huamanga.*	Ayacucho, Huancabelica, Jauja, Lucanas, Ocopa.
Junin.	*Huanuco.*	Banos, Huaras, Junin, Pasco.
Libertad ou Liberté.	*Truxillo.*	Caxamarcas, Casabamba, Chachapoyas, Eten, Lambayeque, Mayobamba, Micuipampa, Payta, Piura, Sechura.

FORCE ARMÉE.

Troupe soldée..... 7,500

MARINE.

1 vaisseau, 1 frégate, 5 petits navires.

Revenus en fr.	*Dépense en fr.*	*Dette publique en fr.*
39,000,000	37,000,000	147,500,000

CHAPITRE QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.

Description de la République de Bolivia.

Borné à l'ouest par le Grand-Océan et la république du Pérou, au nord par cette même république et le Brésil qui le borde aussi à l'est; au sud par le Paraguay, les États-Unis du Rio-de-la-Plata et la république du Chili, le territoire de la Bolivia, sur une longueur de 320 lieues et une largeur de 300, comprend, ainsi que nous l'avons dit, le *Haut-Pérou,* contrée qui mérite d'autant plus cette dénomination qu'elle donne naissance aux rivières les plus reculées vers le sud, formant d'une part le *Béni* ou *Paro*, qui, sous le nom d'*Ucayale,* devient l'un des plus importans affluens de l'Amazone, et de l'autre le *Madeira*, qui, après un cours de plus de 400 lieues, va se réunir à ce fleuve. La Cordillère des Andes, qui couvre la partie occidentale de ce territoire, y acquiert une importance qui justifie encore le titre de Haut-Pérou. Le voyageur anglais Pentland y a récemment mesuré des cimes bien supérieures à celles du Chimboraço, et qui rivalisent avec celle de l'Hymalaya : l'une est le *Nevado-de-Illimani*, de 7,315 mètres d'élévation; et le *Nevado-de-Sorata*, élevé de 7,696 mètres.

Depuis les plaines humides appelées *Pampas* jusqu'aux régions habitées qui s'élèvent à plus de 12,000 pieds, le Haut-Pérou offre une grande variété de climats : une température âpre et froide règne dans les montagnes, tandis qu'une chaleur accablante pèse sur les plaines et que l'humidité du sol et les inondations font de celles-ci le séjour de fièvres épidémiques. Dans ce pays, comme dans le *Bas-Pérou,* les mines d'or sont peu exploitées; la plus importante est celle du mont *Illimani;* mais les mines d'argent sont abondantes : celles de Potosi sont les plus célèbres du monde après celles de Guanaxuata. Dans le pays d'*Atacama* on trouve des mines de cuivre et de fer.

L'indépendance du Haut-Pérou date, nous le répétons, de 1825 : elle fut le résultat de la victoire décisive remportée le 1er avril de cette même année par les indépendans sur le général espagnol Olaneta. Les États-Unis du Rio-de-la-Plata et la république du Pérou

ayant déclaré qu'elles n'élevaient aucune prétention sur les provinces du Haut-Pérou, le général Bolivar rendit un décret par lequel il invitait ces provinces à réunir leurs députés en congrès, dans le but d'adopter librement la forme de gouvernement qui paraîtrait la plus convenable aux intérêts du pays. Ce congrès, assemblé à Potosi, déclara le 6 août, que dès ce jour le Haut-Pérou formait une république indépendante; et afin de donner au libérateur de l'Amérique méridionale et au vainqueur d'Ayacucho son lieutenant, le général Sucre, un témoignage de l'éternelle reconnaissance de la nouvelle république, le congrès décréta que celle-ci porterait le nom de *Bolivia*, et sa capitale future celui de *Sucre*.

La souveraineté de cette république réside dans le peuple et est exercée par un corps électoral, un corps législatif, un corps exécutif et un corps judiciaire. Le pouvoir exécutif est confié à un président à vie, à un vice président, et à 3 secrétaires d'État. Le corps législatif, élu par des colléges électoraux nommés par le peuple, se compose de trois chambres : celle des tribuns, celle des sénateurs, et celle des censeurs. Chaque chambre est composée de 30 membres; chaque législature dure quatre ans, et chaque session annuelle, deux mois. La Constitution garantit à tout citoyen la liberté civile, l'inviolabilité des personnes et des propriétés, l'égalité devant la loi, et le droit de publier librement ses pensées; mais chacun est responsable des abus de la liberté de la presse.

Au pied de cette partie des Andes qui forme le bord oriental du bassin du lac de Titicaca, et qui est dominée par le *Nevado-de-Illimani*, s'élève à 1900 toises au-dessus du niveau de l'Océan, *la Paz*, l'une des plus importantes villes de la république. Elle est le siége d'un évêché et peuplée de plus de 20,000 ames. On y fait un grand commerce de *matté* ou *thé du Paraguay*. A 32 lieues au sud-est, *Oropesa*, sur un petit affluent du *Guapey*, égale presque en population la ville précédente. Ses fertiles environs produisent une grande quantité de céréales, dont la vente est une des branches considérables de son commerce. C'est sur la rive droite du *Desaguadero*, qui va se jeter dans le lac Titicaca, que l'on voit *Paria*, un peu au-dessous d'un lac qui porte le nom de cette ville. Dans ses environs on exploite des mines d'argent, d'étain et de plomb; on élève un grand nombre de bestiaux, et l'on connaît plusieurs sources thermales. *Oruro*, ville de 8 à 10,000 ames, se trouve dans une vallée voisine, à 3,792 mètres de hauteur; on y voit 4 églises et 5 couvens. Mais arrivons à la capitale provisoire de la république. Si la hauteur de Déla en Asie est exacte, *Potosi* est après celle-ci la ville la plus élevée de toute la terre. Elle est à 4,166 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Située sur le penchant septentrional d'une montagne qui porte son nom, et dominée par une masse de rochers, ses rues sont inclinées, et son aspect est d'autant plus triste qu'elle ne possède point de promenades. On y voit cependant une belle place et quelques grands édifices, dont l'un des plus importans est l'hôtel des monnaies. Ce qui rend surtout incommode le séjour de cette ville, c'est son climat froid et variable; c'est aussi la rareté et la subtilité de l'air, qui y sont telles, qu'à la moindre marche on éprouve de la difficulté à respirer. Tant que cette ville fut le centre de grandes exploitations de mines, sa population s'éleva jusqu'à 130,000 ames, mais en 1808 elle n'en renfermait plus que 40,000, et aujourd'hui que la plupart de ces mines sont abandonnées, le nombre de ses habitans ne s'élève probablement pas au-delà de 12,000.

Au sud et à l'ouest de Potosi, il est peu de cités qui soient dignes de fixer l'attention. *San-Francisco-de-Atacama*, à l'entrée d'un territoire maritime qui n'offre, entre la Cordillère et l'Océan, qu'un désert aride parsemé de quelques terrains fertiles, est plutôt un bourg qu'une ville; mais au nord-est de Potosi, *la Plata* ou *Chuquisaca*, dans une plaine environnée de collines qui la défendent des vents, est formée de maisons bien bâties qui ont toutes de jolis jardins où l'on cultive la plupart des arbres fruitiers de l'Europe, et renferme une population de 15,000 ames. Ses environs, principalement les bords du *Cachimayo*, qui coule au pied de la ville, sont couverts de belles maisons de campagne. *San-Lorenzo-de-la-Frontera* ou *Santa-Cruz-de-la-Sierra-la-Nueva* est la dernière que nous visiterons : au-delà du Guapey, qui coule à quelques lieues à l'ouest, nous ne trouverions plus que des villages ou de grandes plaines peuplées de races indépendantes. Cette ville occupe elle-même une plaine immense où s'élèvent cependant, à quelque distance, d'assez belles maisons de campagne. Elle est mal bâtie, quoique ses maisons soient en pierre; sa population est estimée à 6,000 ames. En 1805 elle fut érigée en évêché; mais l'évêque réside à *Mizque*, sur la rive gauche du Guapey, à 14 lieues d'Oropesa. C'est une ville qui fut plus considérable, et qui doit en partie sa décadence à l'air impur qu'on y respire.

Les *Moxos* et les *Chiquitos* sont les principales tribus indigènes qui peuplent les pla-

teaux et les plaines à l'est du Guapey. Ils sont en général errans et belliqueux, et vivent principalement de la chasse et de la pêché. La polygamie paraît être en horreur parmi ces peuples; leurs chefs ou caciques seuls se permettent d'avoir deux femmes. Chez la plupart de ces tribus les mariages sont conclus entre les chefs des deux familles et les jeunes gens élevés ensemble depuis la plus tendre enfance. Mais ces nœuds ne sont point indissolubles de droit : les époux peuvent se séparer dès qu'un mutuel consentement a rendu à chacun d'eux sa liberté. Les missionnaires jésuites ont introduit la civilisation parmi ces peuplades; les Chiquitos surtout paraissent en avoir profité.

TABLEAU de la population des principales divisions administratives de la république de Bolivia.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
54,400	1,400,000	25

Départemens.	Population.	Chefs-lieux.
La Paz.	700,000?	*La Paz.*
Oruro.		*Oruro.*
Potosi.	430,000?	*Potosi.*
Chuquisaca ou Charcas.	150,000?	*Chuquisaca* ou *La Plata.*
Cochabamba.	90,000?	*Cochabamba.*
Santa-Cruz.	30,000?	*Santa-Cruz de la Sierra.*

Armée active : 12,000 hommes.

Revenus en fr. : 11,000,000. *Dette publique en fr. :* 16,000,000.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIXIÈME.

Description de la République du Chili.

Une longue contrée bornée au nord par les plages sablonneuses d'Atacama, possession de la république de Bolivia, et se terminant au sud par l'archipel de *Chiloé;* un terrain en pente vers le Grand-Océan, qui se termine à l'ouest par plusieurs rangs de hautes montagnes limitrophes des États du Rio-de-la-Plata: tel est le territoire de la république dont nous allons nous occuper. Une fraiche température et des saisons régulières y entretiennent parmi les êtres animés la vigueur et la santé. Le printemps règne depuis septembre jusqu'en décembre; c'est alors que commence l'été, dont la chaleur est tempérée par la brise de mer. D'abondantes rosées humectent la terre et rafraichissent les plantes; les vents du nord soufflent depuis le milieu de mai jusqu'à la fin de septembre : c'est la saison de l'automne. Les pluies ne tombent qu'en avril et août; encore sont-elles de courte durée. Ainsi, l'automne du Chili répond à notre printemps, et son été à notre hiver. Les Andes elevant leurs sommets couverts de neige, au milieu desquels brûlent 20 volcans; l'abondance de l'or, du cuivre et du fer dans ces montagnes; une végétation active qui fait

croître une foule de plantes variées dans leurs formes; des forêts aussi vieilles que le monde, qui nourrissent des arbres énormes, les uns employés comme bois incorruptibles, d'autres utiles par leur résine et leur gomme; des plaines qui se prêtent à toutes les cultures européennes, quoiqu'elles soient ornées d'arbustes aromatiques et salins; des coteaux où la vigne réussit beaucoup mieux que dans toutes les autres parties du Nouveau-Monde: tels sont les principaux caractères physiques qui distinguent le Chili des autres contrées de l'Amérique.

L'époque de l'occupation de l'Espagne par l'armée française, fut, comme pour les autres colonies espagnoles, le signal des premières tentatives que fit le Chili pour s'affranchir du joug de la métropole; mais en 1814, une armée royaliste venue du Pérou comprima l'élan des patriotes et leur ôta tout espoir d'obtenir l'indépendance de leur pays. Cependant en 1817, le général San-Martin, à la tête d'un corps de troupes buenosayriennes, pénétra dans le Chili; la plus grande partie de la population se joignit à lui; les royalistes furent battus dans plusieurs rencontres. Enfin, la bataille de Maypa, en 1818, assura l'indépendance de cette belle contrée, que la liberté placera un jour au rang des plus florissantes de l'Amérique.

Dans cette république, le pouvoir exécutif est confié à un président élu pour 4 ans, et le pouvoir législatif à un sénat de 9 membres nommés pour 6 ans, et à une chambre nationale composée de 50 membres au moins et de 200 au plus, élus pour 8 ans et renouvelés par 8e chaque année. Un conseil d'État permanent est chargé de tous les projets de lois, de toutes les affaires importantes et de la nomination des ministres. Pour être électeur, il faut être citoyen, être âgé de 21 ans, posséder un immeuble de la valeur de 1000 francs, ou exercer une industrie exigeant un capital de 2,500 francs, ou bien être à la tête d'une fabrique, ou enfin avoir importé dans le pays une invention ou une industrie dont le gouvernement ait approuvé l'utilité.

En venant du nord, nous passons près de la ville de *Copiapo*, d'où l'on exporte du soufre, du nitre et du cuivre: l'île *Grande* ou *Del-Morro*, ainsi qu'une longue chaîne de rochers, rendent l'entrée de son port difficile. Cette ville fut détruite en grande partie par le tremblement de terre de 1819. Elle commençait à se relever de ses ruines lorsqu'en 1822 un nouveau tremblement de terre la renversa entièrement. *Huasco* ou *Guasco*, avec un vaste port, est célèbre par la beauté des femmes et par leur teint beaucoup plus blanc que celui des autres Américaines du sud. *Coquimbo* ou la *Serena*, ville ombragée de myrte et décorée de belles maisons, possède un port d'où l'on expédie du cuivre, de la viande salée, de l'huile excellente et des chevaux. Elle fut presque entièrement détruite en 1820 par un tremblement de terre, et souffrit beaucoup de celui de 1822. Aussi sa population ne se compose-t-elle que de 5 à 600 familles. *Quillota* ou *Saint-Martin de la Coucha*, quoiqu'éloignée de 150 lieues de Copiapo, n'en éprouva pas moins d'une manière terrible les effets du tremblement de terre de 1822. Elle est située dans une belle et fertile vallée célèbre par une riche mine d'or. *San-Felipe-el-Real*, chef-lieu de province, est régulièrement bâti dans une vallée également fertile entourée de mines d'argent et de cuivre dont l'exploitation a cessé. Le principal port de commerce du Chili est celui de *Valparaiso*. Cette jolie ville, dont la population n'était que de 5,000 ames avant la révolution, est aujourd'hui plus que quadruplée. Plus de 3,000 étrangers y sont établis; de vastes chantiers s'y sont élevés aux frais du gouvernement et des particuliers. En 1826, environ 50 vaisseaux marchands appartenant à ses négocians sortaient de son port pour diverses destinations. Vers cette époque elle possédait plusieurs écoles et d'autres établissemens d'instruction; elle publiait plusieurs journaux, et tout y annonçait l'aurore d'une longue prospérité. Pendant les troubles de la république, elle fut le siége du gouvernement central. Une belle route communique de cette ville à Santiago, la capitale.

Santiago, situé sur la rive gauche du Mapocha, dans une vaste plaine, offre un aspect tout particulier. C'est une réunion de 150 places carrées, qui ne sont pas encore toutes bordées de maisons, et qui communiquent par des rues à angles droits. Au centre, une place de même forme, mais beaucoup plus grande que les autres, est ornée des principaux édifices de la ville et d'une belle fontaine. L'un des plus beaux bâtimens est celui de la monnaie; il pourrait rivaliser d'élégance avec la plupart des beaux édifices de l'Europe. La cathédrale est une des plus grandes de l'Amérique du sud, mais elle n'est point encore achevée, non plus que le palais du gouvernement. Lorsque cette ville, qui, par ses établissemens scientifiques et littéraires, s'est déjà placée au rang des principales cités du monde civilisé, sera entièrement achevée, elle sera l'une des plus belles de l'Amérique; mais il est triste de penser qu'un tremblement

de terre comme ceux de 1822 et de 1829 pourrait renverser en un jour des édifices qui ont coûté tant de dépenses et de si longs travaux. On ne connaît pas au juste sa population; mais il est probable qu'elle ne s'élève guère au-dessous de 60,000 ames.

Curico, chef-lieu de province, est une petite ville peuplée en grande partie d'hommes de couleur. *Cauquen* ou *Cauquenes*, autre petite cité, est également un chef-lieu de province. *La Mocha* ou *la Nouvelle-Concepcion*, ville rebâtie pour la seconde fois depuis 1751 qu'elle fut détruite par un tremblement de terre, est peuplée de 13,000 ames et le siége d'un évêché. *Valdivia*, à trois lieues de la mer, sur la rive gauche d'une rivière du même nom, possède un port placé dans une superbe baie et le plus vaste de tous ceux de la côte occidentale. Cette ville, de 5 à 6,000 ames, fut fondée en 1551 par Pierre Valdivia.

L'archipel de *Chiloé*, composé d'environ 80 îles, dont une vingtaine au plus sont habitées, forme une province du Chili. La plus grande de ces îles porte le nom de *Chiloé*. On évalue sa population à 25,000 habitans, répartis dans trois villes principales; *San-Carlos*, *Castro* et *Chacuo*, et dans 40 villages formant autant de paroisses. La première, qui renferme 1200 individus, possède un beau port dont l'entrée est dangereuse. La plus grande partie des habitans de l'île se compose d'indigènes qui parlent une langue particulière appelée *véliché*; ils sont d'un naturel doux et timide, montrent beaucoup d'adresse dans les arts mécaniques, et construisent avec art leurs pirogues.

La population espagnole du Chili s'est, malgré quelques préjugés, tellement mélangée avec la race indigène, qu'elle ne forme plus aujourd'hui qu'une race intermédiaire dans laquelle toutes les nuances de carnation, depuis le rouge foncé jusqu'à la teinte européenne se font remarquer. Les esclaves africains y constituent la race noire, mais elle est peu considérable, et disparaîtra bientôt par son mélange avec le reste de la population en vertu de la loi récente qui affranchit les enfans des esclaves. C'est un caractère bien remarquable dans les révolutions qui viennent d'affranchir toute l'Amérique, que cet assentiment unanime en faveur de l'abolition de l'esclavage au milieu des contrées mêmes où des préjugés enracinés par une longue habitude faisaient regarder l'Africain comme un être destiné à porter des chaînes et à mourir dans les travaux les plus pénibles. Comment ne pas voir dans cet hommage rendu par les lumières du XIXe siècle à la dignité de l'espèce humaine, la preuve de cette sorte de sympathie que les peuples ont fini par rendre aux principes que les partisans du pouvoir despotique ont trop long-temps flétris du titre de *révolutionnaires!*

Les aborigènes du Chili sont évidemment de la même race que les *Araucaniens* ou *Arocanos*, qui habitent l'extrémité méridionale du Chili, et qui, jusqu'à ce jour, ont conservé leur indépendance. Aussi leur pays pourrait-il être considéré comme en dehors de la république, qui n'a pu encore le faire entrer sous sa domination. Ils habitent de vastes plaines qui s'étendent du nord au sud sur une longueur d'environ 75 lieues, et depuis les Andes jusqu'à la mer sur une largeur de 30 à 40 lieues à l'est de Valdivia. Leur teint est cuivré; leurs traits sont réguliers, mais ils ont peu de barbe. Leur taille est supérieure à celle des Européens : elle est de 5 pieds 8 à 9 pouces jusqu'à 6 pieds 2 et 3 pouces. Leur pays est divisé en 4 *mapus* ou principautés, qui se divisent chacune en 5 *ailleregues* ou provinces, et chaque province en 9 *regues* ou comtés. Chaque regue est commandé par un chef militaire. Les Arocanos croient à l'existence d'un Être-Suprême qui a plusieurs autres dieux sous ses ordres. La polygamie est admise parmi eux; des missionnaires jésuites ont employé tous leurs efforts pour introduire chez eux le christianisme, mais ils n'ont jamais pu y parvenir. Ces peuples, suivant les voyageurs, se divisent en plusieurs tribus : les *Molaches* sont principalement ceux que les Espagnols désignent sous le nom d'Arocanos; les *Cuschi* habitent au sud du territoire de Valdivia; les *Huiliches* occupent les côtes près desquelles s'élève l'archipel de *Los Chonos*. Ces tribus, et principalement les Arocanos, font le commerce avec les habitans du Chili : ils échangent des étoffes de laine et de beaux chevaux contre du vin, du fer et de la quincaillerie.

Nous venons de décrire quelques-unes des cités du Chili; mais si dans le tableau qui termine ce chapitre il s'en trouve un assez grand nombre dont nous n'avons point parlé, nous devons faire observer que dans cet État, comme dans la plupart de ceux de l'Amérique méridionale, on donne le titre de ville à des réunions d'habitations qui ne méritent pas même celui de villages. Quelques-unes n'ont aussi qu'une existence éphémère : on en établit, par exemple, dans tous les lieux où l'on entreprend l'exploitation d'une mine; mais dès que le métal est épuisé les habitans se transportent ailleurs.

TABLEAU statistique de la république du Chili.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Population par lieue.
21,400	14,000,000	65

Provinces.	Chefs-lieux.	Autres villes.
SANTIAGO.	*Santiago.*	Valparaiso, Santa-Cruz, Logroño
ACONCAGUA.	*San-Felippe.*	Quilota, St-Martin de la Coucha, Casa-Blanca, Santa-Rosa de los Andes, Ligna, Petorca.
COQUIMBO.	*Coquimbo* ou la *Serena.*	Huasco ou Guasco, San-Francisco de la Selua, Copiapo.
COLCHAGUA.	*Curico.*	San-Fernando, Talca.
MAULE.	*Cauquen* ou *Cauquenes.*	Chillan.
CONCEPCION.	*La Concepcion.*	Angeles, Aruco, Hualqui, Talcahuano.
VALDIVIA.	*Valdivia.*	Osorno.
CHILOÉ.	*San-Carlos.*	Castro, Chacao.

ARMÉE DE TERRE.

Troupes régulières	8,400 h.	29,400 h.
Milice	21,000 h.	

MARINE.

Frégate, 1. Bâtimens inférieurs, 11.

Revenus en fr. : 12,000,000. *Dette publique en fr. :* 36,000,000

CHAPITRE QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

Description de la Patagonie et de l'archipel Magellanique.

Nous ne pouvons passer sous silence ce *peuple de géans* qui a si long-temps excité la curiosité des Européens. La contrée qu'il occupe s'étend depuis les *Pampas* du Rio-de-la-Plata jusqu'au détroit de Magellan, c'est-à-dire toute la partie de l'Amérique au sud du 36e parallèle, bornée à l'ouest par le Chili, l'Auraucanie et le Grand-Océan, et à l'est par l'océan Atlantique. Cette contrée, connue sous le nom de *Patagonie* ou de *Terre magellanique*, est arrosée au nord par le *Rio-Negro*, au sud par le *Rio-Gallegos*, et au centre par le *Rio-Camarones*. C'est une suite de plaines salines couvertes d'herbages et de bruyères où paissent des troupes de chevaux, de vigognes et de guanaques, espèce de lamas. Sa superficie, en y comprenant celle de la *Terre-de-Feu*, de la *Terre-des-États* et des *îles Malouines*, est de 66,600 lieues, et sa population, que l'on a fort exagérée, ne parait pas être de plus de 200,000 individus.

Parmi les principaux peuples de cette con-

trée, dans laquelle nous comprenons le *Nouveau-Chili*, pays peu connu situé entre les Andes et le Grand-Océan, et entre le 40e et le 54e parallèles, on comptait naguère les *Puelches* ou *Pulches*, qui en occupaient le nord, et qui ont presque été détruits dans les guerres qu'ils ont soutenues contre les *Arocanos*. Ceux-ci étendent en effet leurs excursions dans les parties septentrionales et même centrales de la Patagonie.

Les *Argueles* ou *Césares*, vers les sources du Rio-Camarones et du Callegos, sont en grande partie, suivant le P. Feuillée, les descendans des équipages de trois vaisseaux espagnols qui, ennuyés des fatigues d'un long voyage, se révoltèrent et se réfugièrent dans des vallées isolées dont ils ne permettent à qui que ce soit l'entrée.

Les *Tehuels* demeurent dans l'intérieur du pays, entre le territoire des Puelches et celui des Patagons. Ils sont même, selon quelques voyageurs, une tribu de Puelches. Leur taille, comme celle de ces derniers, est d'environ 6 pieds. Leurs mœurs sont douces et paisibles. Le cheval, importé en Amérique par les Européens, est devenu chez eux, comme chez beaucoup d'autres peuples indigènes, l'animal domestique le plus utile. Ils enterrent leurs morts d'une manière particulière : on dessèche leurs os, ensuite on les transporte sur les rivages de la mer dans le désert, et on les y place dans des cabanes, entourés des squelettes de leurs chevaux.

Les *Patagons*, dont les premiers voyageurs ont exagéré la taille au point d'en faire un peuple de géans, ne sont pas beaucoup plus grands que les Arocanos, les Puelches et les Tehuels. Ils ont généralement 5 pieds 10 pouces à 6 pieds; il est rare qu'ils atteignent 7 pieds de hauteur : leur carrure est proportionnée à leur taille. Ils ont la face large, le nez écrasé, la bouche grande, les lèvres épaisses, les dents blanches, les cheveux noirs, le teint cuivré, les cuisses et les jambes très-courtes relativement à leur stature. Ils sont vêtus de longs manteaux en peaux de guanaques ou de vigognes peintes sur le côté opposé à la laine en lignes bleues et rouges qui semblent approcher des caractères chinois, mais presque tous semblables, et séparés par des lignes droites formant des espèces de carrés et de losanges. Leur coiffure est une toque ornée de plumes. Lorsqu'ils vont à la guerre ils portent une cuirasse de peau et un chapeau de cuir. L'arc, la fronde et la lance dont le fer est remplacé par un os très-pointu, sont les principales armes de toutes les tribus de la Patagonie. La taille moyenne des Patagons est de 5 pieds 6 pouces, leur teint est beaucoup moins basané que celui des hommes; elles se couvrent comme eux d'un manteau; leurs cheveux, disposés en tresses et ornés de grelots ou de morceaux de cuivre, tombent sur leurs épaules; leurs bras et leurs mains sont ornés de bracelets; elles portent un chapeau paré de plumes de cuivre, et des colliers formés de coquilles connues sous le nom de *turbo*. Les Patagons sont pasteurs et nomades; ils adorent un dieu terrible qui paraît être le génie du mal, et qu'ils appellent *Guatecha*. A l'époque du mariage leurs femmes sont plongées dans l'eau à plusieurs reprises : leur condition est des plus malheureuses.

La Patagonie a été découverte en 1519 par le navigateur espagnol Magalhaens, que nous appelons Magellan. Quoique le gouvernement de Buenos-Ayres réclame la possession de ce pays, on doit le considérer comme tout-à-fait indépendant.

L'archipel *Magellanique* ou de la *Terre-de-Feu*, dont les côtes occidentales et méridionales sont tout-à-fait stériles, mais dont les vallées, sur les côtes opposées, sont garnies de bois et de pâturages, a pour habitans quelques peuplades qui diffèrent des Patagons par des caractères tout opposés, si l'on en croit quelques voyageurs, et tout-à-fait analogues selon quelques autres; mais tous s'accordent à dire qu'ils se tatouent la figure et d'autres parties du corps d'une manière grotesque; qu'ils sont si sales qu'il est difficile de distinguer la couleur de leur peau, et qu'ils vivent de poissons et de coquillages. On leur donne celui de *Pecherais*, mais il paraît que leur véritable nom est *Yacanacus*.

Les îles *des États*, qui n'offrent qu'un sol ingrat et qui sont dépourvues d'habitans, n'ont rien d'intéressant pour nos descriptions. D'autres terres plus favorisées de la nature vont attirer notre attention.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME.

Description des États-Unis du Rio-de-la-Plata.

L'un des plus vastes territoires de l'Amérique méridionale est celui sur lequel nous allons entrer. Il confine au sud à l'océan Atlantique et à la Patagonie; à l'ouest la Cordillère des Andes le sépare du Chili ; au nord il a pour limite la république de Bolivia, et à l'est celle de Monte-Video et le Paraguay. Découvert en 1515 par Jean-Dias-de-Solis, il dépendit d'abord du Pérou: mais en 1778 il fut érigé en vice-royauté par l'Espagne. A l'époque où toutes les colonies espagnoles se levèrent pour conquérir leur indépendance, celle de *Buenos-Ayres* fut affranchie l'une des premières. Ce fut en 1810 qu'elle se proclama libre; mais le gouvernement de ce pays n'a pu acquérir cette stabilité salutaire si nécessaire à la prospérité des États. En 1815 il parut se constituer définitivement ; le Buenos-Ayres prit le titre de *Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata*, puis celui de *République Argentine;* enfin, il s'est depuis peu organisé en une confédération de 14 États, dont le nombre et les limites ne sont peut-être encore que provisoires. Pendant ces divers changemens, la forme du gouvernement a constamment été mise en question, et si, ce qui n'est pas impossible, le Monte-Video et le Paraguay se réunissaient au Buenos-Ayres, de nouvelles modifications s'introduiraient dans la constitution de cette grande confédération.

Presque tous les grands cours d'eau qui arrosent le territoire de Buenos-Ayres se rendent dans l'océan Atlantique. Les principaux sont : le *Rio-de-la-Plata*, le *Rio-Mendoza* ou *Colorado, et le Rio-Negro* nommé *Rio-del-Diamante* dans la partie supérieure de son cours, fleuve qui sépare le Buenos-Ayres de la Patagonie.

Buenos-Ayres, la plus peuplée, la plus riche et la plus commerçante cité de la confédération, peut en être considérée comme la capitale. C'est là que se réunissent le congrès, les chefs et les ministres de la république. Elle est aussi le siége d'un évêché. La cathédrale, la banque, le *cabildo* ou la maison-de-ville, l'hôtel des monnaies et le palais de la chambre des députés, sont ses principaux édifices. Ses maisons à un seul étage et bâties en briques, que dominent les grands édifices et les nombreuses églises avec leurs coupoles et leurs clochers, lui donnent un aspect un peu triste; ses rues droites et garnies de trottoirs, mais un peu trop en pente, ont le désagrément d'être sales, ce qui dément un peu la réputation de salubrité qui lui a valu son nom dont la signification est *Bon air*. Malgré les scènes d'anarchie dont elle a été le théâtre depuis 1806, elle renferme près de 80,000 habitans, parmi lesquels on compte environ 4,000 Français et autant d'Anglais. Depuis la révolution il s'y est établi plusieurs fabriques, dont les plus importantes sont celles de chapeaux et de taillanderie. Quoique située sur la rive droite du Rio-de-la-Plata qui, sous ses murs, a dix lieues de largeur, elle n'a pas de port pour les gros navires; mais le gouvernement a assigné des fonds pour en creuser un le plus tôt possible. Son entrée par le fleuve est mieux défendue par les rochers, les bancs de sable et les *pamperos* ou vents de sud-ouest, ainsi appelés de ce qu'ils traversent les Pampas, qu'elle ne le serait par des travaux de fortification.

Baxada, chef-lieu d'un État, est une ville sans importance. *Santiago-del-Estero*, sur la rive droite du *Rio-Dulce*, qui abonde en poissons, est le siége d'un évêché et renferme 15,000 habitans, la plupart métis ou mulâtres. *Santa-Fe*, à 90 lieues au nord-ouest de Buenos-Ayres, au confluent du Salado et du Parana, est l'entrepôt du commerce de la république avec le Paraguay. *Cordova*, à 40 lieues plus loin, est sur un terrain marécageux, mais fertile, près de la Pucara qui va se perdre dans un lac salé. C'est une jolie petite ville de 4,000 à 5,000 ames, où réside un évêque, et dont la cathédrale est d'une belle construction. A 80 lieues au sud-ouest de cette dernière, *San-Luis-de-la-Punta* ou *de Loyola* entretient des relations suivies avec le Chili pour le commerce de peaux et de fourrures, ainsi que pour la vente des vigognes et des

chevaux élevés en grand nombre sur son territoire. Malgré ses avantages commerciaux, sa population n'est que de 2,000 à 3,000 ames.

Dans une vaste plaine au pied des Andes et près des bords de la *Cienega-de-Mendoza*, lac marécageux de 13 lieues de longueur sur 5 à 6 de largeur, s'élève à 4,400 pieds au-dessus de l'Océan, une des plus importantes villes de la confédération : on la nomme *Mendoza*. Elle est grande, bien bâtie, ornée de beaux édifices, d'une grande place carrée et d'une belle promenade publique appelée Alameda, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les Andes. Elle est l'entrepôt du commerce du Buenos-Ayres avec le Chili; elle exporte avec les vins, les eaux-de-vie, les grains et les fruits de son territoire, les productions des divers États de la confédération, et reçoit en échange le thé du Paraguay et les divers produits des manufactures étrangères. Sa population est de 15,000 à 20,000 ames; elle a même le mouvement d'une ville plus importante encore: après l'heure de la sieste, une multitude de cavaliers circule dans les rues. La possession d'un cheval n'est point ici un signe d'aisance; le plus chétif habitant possède une monture, et même il n'est pas rare d'y voir des mendians à cheval implorant la bienfaisance publique. A 54 lieues au nord de cette ville, nous traverserons *San-Juan-de-la-Frontera*, ville plus peuplée que sa petitesse ne semblerait l'annoncer: on lui donne 8,000 à 9,000 habitans. A la même distance, plus au nord, *Rioja* est le chef-lieu d'un État; mais après avoir traversé un long plateau et la petite ville de *San-Fernando-de-Catamarca*, nous arriverons après une course de 90 lieues à *Tucuman* ou *San-Miguel-de-Tucuman*, dans une position agréable près du confluent du Rio-Dulce et du Tucuman. C'est une jolie ville de 5,000 à 6,000 ames, siége d'un évêché, et bâtie au milieu de bosquets d'orangers, de figuiers et de grenadiers. A *Salta* ou *San-Felipe-de-Tucuman*, ville de 9,000 à 10,000 ames, près de la rive droite du *Rio-Baqueros*, on est peiné de voir la plupart des habitans sujets à une espèce de lèpre, et les femmes affligées de goîtres dès l'âge de vingt-cinq ans. Il se tient tous les ans aux mois de février et de mars, dans la vallée de *Lerricca*, où s'élève cette ville, un marché considérable de peaux, de viandes salées et de mules, qui y attire un grand nombre d'étrangers. A 25 lieues au nord de Salta, *Jujury*, sur la rive droite d'une rivière du même nom, est une jolie cité dont les environs sont couverts de pâturages où l'on élève une grande quantité de moutons, de vigognes et de chevaux, dont les habitans font un commerce considérable avec la république de Bolivia. Ses environs sont riches en métaux précieux. A peu de distance de ses murs on voit un volcan qui, suivant les voyageurs, lance des *torrens d'air et de poussière*. Nous terminerons notre tournée dans les états du Rio-de-la-Plata par *Corrientes*, ville de 5,000 à 6,000 ames, un peu au-dessus du confluent du Paraguay et du Parana; sa position, favorable au commerce, doit lui donner un jour une plus grande importance.

Les espaces considérables que nous avons parcourus pour visiter les principales villes des États du Rio-de-la-Plata annoncent combien la population y est peu considérable relativement à leur étendue. Qu'est-ce, en effet, qu'une population de 2 millions d'individus sur une superficie de 118,000 lieues carrées? Le territoire de cette république comprend, malgré de grands espaces stériles, tant de terrains fertiles, qu'il n'y manque que des bras pour en obtenir toutes les richesses agricoles et pour donner au commerce une activité que la civilisation réclame. La paix intérieure, une sage administration, de bonnes lois augmenteront tôt ou tard l'industrie avec la population. C'est alors que la culture s'étendra non seulement sur les terrains qui y sont le plus favorables, mais encore sur ces pampas ou plaines salées qui occupent entre l'Atlantique, le Rio-Dulce et le Colorado, une longueur de 300 lieues et une largeur de 180. Nul doute que leurs herbes longues et épaisses ne fassent un jour place aux peupliers, aux saules et aux arbres fruitiers, et que le bétail sauvage qu'elles nourrissent ne soit remplacé par une population active. Les bras en se multipliant donneraient de la valeur aux forêts qui bordent le Parana et d'autres importans cours d'eau; des routes tracées dans l'intérieur se joindraient aux canaux et aux fleuves rendus navigables pour faciliter les relations commerciales et porter la civilisation chez les tribus indigènes.

Déjà par les soins du gouvernement le système des postes a éprouvé des améliorations importantes, le bienfait de la vaccine a été répandu, le clergé a été nationalisé, et l'instruction publique a reçu des accroissemens considérables. On a établi dans chaque district rural, composé de 40,000 ames, une école élémentaire entretenue aux frais du trésor public; et dans la capitale on en a fondé 20 pour les jeunes gens des deux sexes. Dans cette même ville on a fondé aussi une université, un collége pour les sciences morales, un autre pour les sciences naturelles, et une école de

théologie. Plusieurs sociétés littéraires s'y sont formées, et la bibliothèque publique a été enrichie d'un grand nombre d'ouvrages.

Sur les bords du Rio-Grande et dans toute la contrée du Chaco comprise entre cette rivière et le Paraguay, vivent des indigènes connus sous le nom d'*Abipons;* ils faisaient autrefois des incursions jusqu'aux portes des Corrientes; mais un corps de milice à cheval organisé pour les contenir est parvenu à ce but. C'est dans le Pampas qu'habite principalement la population indépendante. On y voit d'abord les *Gauchos*, peuple d'origine espagnole, qui a quitté toutes les habitudes de la vie policée pour embrasser celles de la vie sauvage. Montés sur des chevaux agiles, ils se livrent avec ardeur à la chasse. Près de ces transfuges de la civilisation habitent des peuplades indigènes qui appartiennent à la race des Puelches, des Arocanos et des Patagons. Ces Indiens bravent, dans une complète nudité, et les chaleurs d'un été brûlant et les rigueurs d'un hiver glacial. Ils passent leur vie à cheval, et n'ont d'autre occupation que la chasse et la guerre. Leurs principales armes sont une lance et de longues courroies aux extrémités desquelles sont attachées des boules; à la distance de 100 pas ils savent avec ces courroies enlacer leurs ennemis sans qu'ils puissent s'échapper. Leur caractère est féroce et sanguinaire : ce sont les implacables ennemis des Gauchos. Pour éviter leurs attaques les voyageurs sont obligés de se réunir en caravanes.

TABLEAU statistique des États-Unis du Rio-de-la-Plata.

Superficie en lieues.	Population absolue en 1820.	Population par lieue carrée.
118,600	2,200,000	19

États.	Chefs-lieux.
Buenos-Ayres.	Buenos-Ayres.
Entre-Rios.	Baxada.
Corrientes.	Corrientes.
Santa-Fé.	Santa-Fé.
Cordova.	Cordova.
Santiago.	Santiago del Estero.
Tucuman.	San-Miguel de Tucuman.
Salta.	Salta.
Jujuy.	Jujuy.
Catamarca.	Catamarca.
Rioja.	Rioja.
San-Juan.	San-Juan-de-la-Frontera.
Mendoza.	Mendoza.
San-Luis.	San-Luis-de-la-Punta.

Population civilisée.....	1,062,000	2,200,000
Population indépendante.....	1,138,000	

Armée régulière : 27,000 h.

Marine : 15 bâtimens de 7 à 14 canons.

FINANCES.

Recettes en fr.....	19,600,000
Dépenses en fr.....	18,400,000
Dette publique en fr.....	30,000,000

TABLEAU statistique du Paraguay.

Superficie en lieues.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
10,000	300,000 [1]	30

Villes.

Assumpcion, Villa-Réal-de-Concepcion, Tevego, Yguamandin ou Villa-de-San-Pedro, Neembucu ou Villa-des-Pilar, Villa-Rica, Carugaty. Dans le territoire des *Missions* se trouve Ytapua.

ARMÉE.

Troupes réglées	5,000	25,000 h.
Milice	20,000	

[1] La population du Paraguay est incertaine. Les uns l'ont évaluée à 150,000 habitans, d'autres à 200,000; M. Balbi, en 1828, la portait à 250,000. Nous avons adopté le chiffre donné par M. de Humboldt.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

Description du Brésil.

Une superficie à peu près égale à celle de l'Europe entière, une innombrable quantité de cours d'eau, dont l'un est le plus grand fleuve de l'univers; des rivières qui parmi leurs cailloux roulés charrient l'améthyste, la topaze et le diamant; des montagnes qui, si elles le cèdent en hauteur à la cordillère des Andes, rivalisent avec celles-ci par leurs richesses en fer, en cuivre, en argent et en or; un sol dont la fertilité est la source de trésors plus précieux même que ceux que l'homme va péniblement chercher dans les entrailles de la terre; une si grande variété de plantes, que le plus grand nombre reste encore à connaître; cent espèces de mammifères, dont la plupart servent à la nourriture; cinq cents espèces d'oiseaux qui toutes se font remarquer par leurs éclatantes couleurs; des mers tellement abondantes en poissons et en cétacés, que le Brésilien n'est pas obligé d'aller affronter les glaces du pôle pour amener sur ses côtes le cachalot et la baleine; un climat qui permet aux végétaux des belles contrées de l'Europe, aux arbres fruitiers et à la vigne de s'acclimater à côté du cotonnier, du cacaoyer, de la canne à sucre et du célèbre et si utile bois de teinture appelé *brésillet*: tels sont en peu de mots les avantages qu'offre ce pays, qui, jusqu'en 1822, n'était qu'une colonie d'un État qui occupe un petit coin de l'Europe.

Lorsqu'en 1822 cette immense contrée fut érigée par le vœu général en empire indépendant, lorsque Don Pedro, chef constitutionnel de cet empire, eut soumis à l'acceptation des citoyens de toutes les classes une constitution que, le 25 mars 1824, il jura de maintenir; on ne prévoyait pas que sept années plus tard, des ministres impopulaires compromettraient la couronne de ce prince, et que celui-ci, après avoir abdiqué volontairement la couronne du Portugal, se verrait forcé d'abdiquer celle du Brésil, où il avait eu du moins la gloire de calmer les partis avant d'accepter le pouvoir suprême. Mais aujourd'hui ne doit-on pas pressentir que, com-

fiées à une régence qui gouverne au nom d'un enfant à qui son père a transmis tous ses droits, les destinées du Brésil seront tôt ou tard remises en question ? L'exemple des républiques de l'Uraguay, du Rio-de-la-Plata, de Bolivia, du Pérou et de la Colombie, qui, au sud, à l'ouest et au nord bornent cet empire, doit agir sur l'esprit des Brésiliens; ils voudront peut-être éviter d'être exposés à ce que leur jeune empereur, aussi mal conseillé que son père, n'ait un jour, comme lui, la témérité de repousser le vœu public pour chercher un appui incertain sur la force des baïonnettes : alors on verra le peuple de ce nouvel empire ériger ses provinces en États confédérés. Les monarchies constitutionnelles s'établiront un jour dans toute l'Europe; le Nouveau-Monde est le domaine des gouvernemens républicains.

C'est par l'extrémité méridionale du Brésil que nous commencerons notre excursion chorographique. La province de *San-Pedro* ou de *Rio-Grande-do-Sul*, la plus méridionale de toutes, est arrosée par plusieurs rivières, dont les bords, garnis de forêts, sont formés de terrains d'alluvion aurifères. Son sol est si fertile en grains qu'on pourrait l'appeler le grenier du Brésil; la vigne y fournit un très-bon vin; les prairies y nourrissent des bœufs d'une race estimée et des chevaux excellens. *Portalegre*, ville grande et bien bâtie, sur la rive gauche du Jacuy, au-dessus de l'embouchure de cette rivière dans le grand lac de los Patos, en est le chef-lieu.

La province de *Sainte-Catherine* (*Santa-Catharina*) doit cette dénomination à une île du même nom qui en dépend et qu'entourent l'autres petites îles et les eaux de l'Océan. Le sol de la province est couvert de petits lacs, et ses côtes généralement basses, sont dominées par le mont Bahul, qui sert de signal aux navigateurs. Sur la côte occidentale de l'île, *Nossa-Senhora-do-Destero*, sa capitale, peuplée de 5 à 6,000 ames, offre, vue de la mer, un magnifique tableau. *San-Francisco*, dans une île à une lieue de la côte, est un petit port où l'on construit des navires préférés à ceux de l'Europe.

Une route pavée, qui monte en zig-zag, conduit à *San-Paulo*, en français *Saint-Paul*. Cette ville est située sur une éminence agréable, dans la vaste plaine de Piratininga, au confluent du *Tamandatahy* et de l'*Hynhanbabahu* : son climat est un des plus sains de toute l'Amérique méridionale. Elle est bien bâtie, peuplée de 18,000 ames, et surtout remarquable par la civilisation et l'esprit d'indépendance qui distinguent ses habitans. La province dont cette ville est la capitale est bornée au nord et à l'ouest par le *Rio-Parana;* l'agriculture atteste que la civilisation y a fait de grands progrès; mais c'est un pays dans lequel il n'est pas agréable de voyager : quoique l'or et les diamans y soient moins abondans qu'autrefois, les issues en sont gardées avec le plus grand soin; des soldats sont postés de distance en distance pour arrêter et fouiller les étrangers.

Peu de sites dans le monde égalent la beauté du vaste bassin à l'entrée duquel se trouvent le port et la ville de *Rio-de-Janeiro*, appelée aussi *San-Sebastiao* au *Saint-Sébastien*, qui, à proprement parler, est le nom de sa citadelle. Cette capitale est quelquefois simplement appelée *Rio*. Elle se divise en deux quartiers : l'ancienne et la nouvelle ville; celle-ci, qui a été construite depuis 1808, est bâtie à l'ouest de la première, dont elle est séparée par une vaste place appelée *Campo-de-Santa-Anna*, que décore une belle fontaine; une autre moins grande, mais plus belle, est celle du château : on y remarque le palais impérial, le plus vaste édifice de Rio. L'eau est conduite dans la ville par un magnifique aquéduc que l'on regarde comme le plus beau du Nouveau-Monde. La douceur des mœurs, la galanterie des femmes, le luxe de la toilette, la magnificence des processions, tout fait de Rio-de-Janeiro une ville de l'Europe méridionale. Un grand nombre de négocians anglais, français et allemands qui s'y sont établis depuis l'abolition de toutes les mesures qui gênaient le commerce, en ont fait l'un des principaux comptoirs du monde et la première ville commerçante de l'Amérique du sud. Aussi sa population s'est-elle considérablement accrue dans ces dernières années: elle est aujourd'hui d'environ 140,000 ames.

Au nord de la province de Rio-de-Janeiro s'étend, le long de l'Océan, et partagée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui en fait deux versans, celles d'*Espirito-Santo*. Nous la traverserons sans y rien remarquer d'intéressant. Le chef-lieu, *Victoria* ou *Cidade-da-Vittoria*, est une petite ville assez bien bâtie; celle d'*Espirito-Santo* ou de *Villa-Velha*, son ancien chef-lieu, est située au fond d'une large baie. Elle n'est défendue que par un petit château en ruines.

L'importante province de *Minas-Geraes* s'étend à l'ouest des deux précédentes, et doit son nom à la grande variété de ses mines. Sa capitale, nommée autrefois *Villa-Rica*, aujourd'hui *Cidade-do-Ouro-Preto*, doit son origine à de fameuses mines d'or dont l'exploitation est bien diminuée. Elle a

eu jusqu'à 30,000 ames; aujourd'hui c'est tout au plus si elle en renferme 9,000. A trois lieues au-delà, sur les bords du *Rio-del-Carmen*, est *Mariana*, jolie petite ville épiscopale, renfermant 7,000 habitans presque tous occupés aux travaux des mines. Personne ne passe à la *Villa-do-Principe*, ville de 6,000 habitans, sur les confins du *Cerro-do-Frio* ou le district des diamans, sans être soumis au plus rigoureux examen. On estime que les seules mines d'or de cette province produisent encore annuellement plus de 27 millions de francs. *San-Joao-del-Rey*, sur la rive gauche du Rio-das-Mortes, est une des plus agréables villes de la province : elle fait avec Rio-de-Janeiro un commerce important en fromages, en chair de porc, en volaille et en fruits.

Les principales cultures de la *province de Bahia* sont celles de la canne à sucre et du tabac ; le riz qu'elle produit est d'une qualité supérieure. Le bois de teinture et le coton rivalisent avec ceux de la province de Pernambouc. *Porto-Seguro*, sur la côte, serait une jolie petite ville si ses rues étaient pavées ; elle est peuplée de 2,000 ames. Une chaine de rochers parallèle à la terre forme un môle naturel devant son port ; 50 bateaux pontés y sont constamment employés à la pêche. La province de Bahia doit son nom à la baie de tous les saints (*bahia de Todos-os-Santos*), l'une des plus importantes de la côte du Brésil. C'est à l'entrée de cette baie que l'on voit *Bahia* ou *Sans-Salvador*, le chef-lieu de la province. Elle est bâtie en grande partie sur un terrain escarpé, à environ 600 pieds du niveau de l'Océan, et en partie sur la plage. La baie y forme l'un des plus beaux ports de l'Amérique. La ville haute est la demeure des personnes les plus riches, et renferme les bâtimens les plus remarquables ; mais les rues en sont étroites et tortueuses. La plupart des maisons sont bâties en pierres ; et, contre l'ordinaire des villes de l'Amérique du sud, plusieurs ont trois et même jusqu'à cinq etages. Sous le rapport de la beauté des édifices publics, Bahia peut passer pour la première ville du Brésil : il faut placer au premier rang l'hôtel-de-ville, l'ancienne église des jésuites, qui depuis plusieurs années sert de cathédrale, et l'école de chirurgie ou l'ancien collége de ces pères. Dans la ville basse, l'arsenal de la marine est regardé comme le plus considérable de tout le Brésil. Cette ville eut jusqu'en 1763 le titre et le rang de capitale, qu'elle céda à Rio-de-Janeiro, en restant toutefois sa rivale par sa population, qui est de 120,000 ames, par son commerce et comme résidence d'un archevêque. Elle est la principale place forte du Brésil.

Au nord de celle de Bahia, la petite province de *Sergipe*, ou l'on élève des bestiaux, où l'on récolte des grains qui font l'importance de son commerce, a pour chef-lieu *Sergipe-del-Rey*, petite ville au bord du *Vasbaris*. Sa population s'élevait autrefois à 8,000 ames : elle est à peine de 2,000 aujourd'hui.

La province d'*Alagoas* est plus petite encore que la précédente. *Alagoas*, son chef-lieu, possède un petit port, confectionne une grande quantité de canots destinés à naviguer sur le Rio-Francisco, et fabrique un tabac excellent.

Entrons dans la province de *Pernambouc* ou *Pernambouc*, que par corruption on appelle *Fernambouc*. Elle produit d'excellent bois de teinture, de la vanille, du cacao, du riz, et une grande quantité de sucre : mais le coton forme l'article le plus important de son commerce, quoiqu'il ait un peu perdu de sa réputation : autrefois il passait pour le meilleur du monde. Aucune province du Brésil ne possède un aussi grand nombre de ports excellents que celle de *Pernambouc*. Celui de *Recife* est le plus remarquable. Cette ville, appelée communément *Pernambouco*, est le chef-lieu de la province. Elle se compose de trois parties distinctes nommées : *Recife*, *Santo-Antonio* et *Boavista*. La première, située sur une péninsule, est la plus commerçante : on y trouve la douane, les chantiers et l'intendance de la marine. La seconde est sur une île formée par les bras du *Capibaribe* ; elle est jointe à la précédente par un grand pont ; c'est celle qui est la mieux bâtie : elle comprend le grand marché, le palais du gouverneur, le théâtre et l'hôtel de la trésorerie. La troisième est sur le continent : on y arrive en traversant un bras du Capibaribe sur un pont de bois, le plus grand du Brésil. La triple ville de Pernambouco est défendue du côté de la mer par d'assez bonnes fortifications. Son commerce a pris un tel essor depuis 20 ans, que sa population s'élève à environ 60,000 ames. Quelques géographes comprennent sous le nom de *Pernambouc* et la ville que nous venons de décrire et celle d'*Olinda*, qui en est cependant à une lieue. Celle-ci, assez mal bâtie, mais dont les rues sont entrecoupées de jardins délicieux, est le siége d'un évêché. La cathédrale est belle : mais le palais épiscopal est en mauvais état. La population d'Olinda est de 4,000 habitans.

La province de *Parakyba*, bornée au sud par celle de Pernambouc, porte le nom d'une des principales rivières qui l'arrosent. Son

chef-lieu, appelé aussi *Parahyba*, est sur la rive droite de ce nom, à 3 ou 4 lieues de l'océan Atlantique. Elle a un assez bon port défendu par deux forteresses près desquelles les navires viennent ancrer. Son commerce est peu considérable et sa population n'est que de 3,000 ames.

Le *Rio-Grande-do-Norte* donne son nom à une province située au nord de la précédente. Son chef-lieu est *Natal*, petite ville assez bien bâtie à l'embouchure du Potengy où s'ouvre son port, qui ne peut contenir que 6 à 7 navires : cette ville renferme au plus 1500 habitans.

La province de *Céara*, deux fois plus grande que la précédente, a pour chef-lieu *Céara* ou *Nostra-Senhora-d'Assumpçao*, qui n'est pas beaucoup plus peuplée que Natal; mais, située près de l'embouchure du *Céara*, elle possède un port vaste et commode, à la vérité peu profond.

La province de *Piauhy*, bornée à l'est par une chaîne de montagnes dont elle tire son nom, et à l'ouest par le cours du Paranahyba, renferme de vastes plaines peu boisées, mais dont les herbes hautes annoncent la bonté du sol. Sa capitale est une petite ville commerçante appelée *Oeiras*. Le bourg de *Parnahiba* est un grand entrepôt de coton et de cuir.

La province de *Maranham* ou de *Maranhao*, qui s'étend depuis les bords de l'Océan jusqu'à 170 lieues dans l'intérieur, doit son nom à une île formée par l'Océan et le Rio-do-Mosquito, et qui sépare la baie de San-Marcos de celle de San-Joze. Sa capitale porte indistinctement le nom de la province ou celui de *San-Luiz*. Elle est située sur la côte occidentale de l'île de Maranham. Elle fut bâtie par les Français au commencement du XVIIe siècle; elle est la résidence d'un évêque qui habite l'ancien collége des jésuites : sa population est de 12 à 15,000 ames.

Au sud de la province de Maranham s'étend, entre le Parana et l'Araguay, celle de *Goyaz*, entrecoupée de montagnes et de vallées, arrosée par un grand nombre de rivières. Cette province est très-riche en bestiaux et surtout en bêtes à laines. Son chef-lieu, *Goyaz* ou *Villa-Boa*, n'a que 5,000 habitans. La petite ville de *Natividad* est au milieu d'un territoire dont les citrons et les oranges sont fort estimés.

Traversons l'Araguay et entrons dans la province de *Matto-Grosso*, la seconde en grandeur de tout le Brésil. Elle a plus de quatre fois la superficie de toute la France. C'est dans cette province que prennent leur source les principaux affluens qui versent leurs eaux, d'un côté dans le Parana, et de l'autre dans l'Amazone. Les bords des rivières se couvrent spontanément de forêts de cacaoyers et d'autres arbres communs dans la région basse du Brésil; les hauteurs, composées de sables, n'offrent qu'une herbe dure et grossière. Les rivières roulent des paillettes d'or; le même métal abonde dans plusieurs vallées redoutées pour leur insalubrité. On y trouve aussi des terrains de transport riches en diamans et en diverses autres pierres précieuses. *Cuyaba*, autrefois *Villa-Bella*, appelée aussi *Matto-Grosso*, capitale de cette province, est située près du bord oriental de la rivière du même nom. C'est une ville de 15 à 20,000 ames dont les édifices n'ont rien de remarquable; la plupart des maisons sont en bois et revêtues de torchis.

Au nord de la province de Matto-Grosso, celle de *Para* ou de *Gram-Para* se fait remarquer par son immense étendue. Elle a 680 lieues de longueur de l'est à l'ouest sur 280 de largeur. Sa superficie est sept fois plus grande que celle de la France. Quelques montagnes s'élèvent dans sa partie septentrionale: tout le reste du pays est plat. L'Amazone l'arrose de l'est à l'ouest en y recevant d'innombrables rivières, dont les plus importantes sont, sur sa droite, le Javari, le Jutay, le Jurua, le Teffé; le Coary, le Purus, le Madeira, le Tupajos et le Xingu; et sur sa gauche, le Rio-Negro, l'Yapura, l'Yatuna, le Paru et l'Anaurapara. Près de l'Atlantique, les terres sont basses, marécageuses et malsaines; mais l'aspect du pays est presque partout agréable. L'Amazone est bordé de forêts impénétrables; les habitations éparses de l'homme y forment comme des îlots au milieu de l'Océan. Le climat y est brûlant; mais dans l'après-midi s'élèvent ordinairement des orages accompagnés de pluie qui rafraîchissent l'air et rendent la chaleur supportable. *Para* ou *Belem*, le chef-lieu de cette province, appelée aussi *Santa-Maria-de-Belem*, est située sur la rive droite du Tocantin ou Para, au confluent de cette rivière avec la Guama, dans une vaste plaine à 25 lieues de l'Atlantique, et vis-à-vis de la grande île marécageuse de Marajo. Son climat, autrefois très-malsain, s'est amélioré depuis la coupe de plusieurs grandes forêts. Cette ville a des rues, des maisons assez bien bâties et quelques édifices remarquables par leurs dimensions ou par leur architecture. La marée s'élève à onze pieds dans son port, mais les navires n'y arrivent pas facilement. Les améliorations que l'agriculture a éprouvées sur le territoire de cette ville, l'extension que le commerce a prise dans son port, ont beau-

coup contribué à l'augmentation de sa population, qui s'élève aujourd'hui à près de 20,000 ames.

Une partie de la province de Para, comprise entre l'Amazone et la chaîne de montagnes appelée *Tumucumaque*, et depuis l'Atlantique jusqu'à 200 lieues en remontant le fleuve, forme la *Guyane Brésilienne*. C'est une vaste plaine entrecoupée de marécages couverts d'épaisses forêts et fréquemment inondée par les affluens de l'Amazone. Nous n'y trouverons aucune ville digne d'être décrite : *Rio-Negro* et *Macapa* en sont les deux plus importantes bourgades.

Dans cette esquisse topographique où nous n'avons pu décrire que les chefs-lieux de provinces et quelques villes assez importantes, nous avons négligé de parler des nombreuses tribus indigènes sur lesquelles nous allons jeter un coup-d'œil. Dans la province de Rio-Grande se trouvent les *Patos* et les *Carijos ;* ces derniers étendent leurs excursions dans celle de Saint-Paul, où ils ont pour voisins les *Guayanas* et les *Bugres*. Les *Purys* parcourent le nord de la province de Rio-de-Janeiro et celle de Espirito-Santo. Au sud de celle de Bahia d'autres tribus portent les noms de *Patachos* et d'*Aymores ;* dans celle de Parahyba les *Cahetès* et les *Potyguaras* ont depuis long-temps embrassé le christianisme. Les *Tapuyès* demeurent dans l'intérieur de la province de Maranham jusque dans celle de Goyas. Ces peuples qui passaient il y peu d'années encore pour être anthropophages, ont prouvé qu'ils étaient plus susceptibles de civilisation que les Portugais ne le pensaient. A la voix des missionnaires ils se sont montrés sociables et dociles ; dans les provinces les plus peuplées la plupart sont devenus agriculteurs ; ceux même qui ont continué à vivre dans les forêts ont adopté quelques-uns des vêtemens européens : ainsi les hommes portent une veste et des caleçons, et les femmes une chemise et un jupon court. Ils mènent une vie misérable : ils se nourrissent de fruits sauvages et du produit de leur chasse. Quelques-unes de ces peuplades font encore une guerre acharnée aux peuplades voisines et même aux Brésiliens; mais il est incertain que quelques-unes aient conservé la coutume barbare de manger les prisonniers de guerre. Ils paraissent, en général, appartenir à la même race : leurs caractères physiques sont un teint cuivré, leur visage court et rond, le nez large, la chevelure noire et lisse; le corps trapu et bien conformé. Dans la province de Matto-Grosso et dans celle de Para, les *Guaïcouros*, qui s'étendent jusque sur les bords du Paraguay, se montrent féroces à la guerre, quoique leurs mœurs naturellement douces les rapprochent des peuples civilisés. Ils sont presque toujours à cheval, et élèvent avec beaucoup de soin cet animal et d'autres animaux domestiques. Dans l'île de Marajo, les *Nhengahybas* ont été en partie convertis au christianisme par les Jésuites. En général, tous ces peuples estiment par-dessus tout le courage et la force corporelle ; des exercices fréquens les rendent de bonne heure agiles et robustes : un Européen d'une force ordinaire aurait de la peine à tendre un arc destiné à un Indien de 10 ans. Le gouvernement brésilien emploie tous les moyens qui sont en son pouvoir pour répandre la civilisation chez ces hordes à demi sauvages.

TABLEAUX statistiques du Brésil.

Superficie en lieues.	Population absolue en 1830.	Population par lieue carrée.
401,600	5,340,000	13

Provinces et Comarcas.	Population des provinces.	Villes.
RIO-DE-JANEIRO.	591,000	*Rio-de-Janeiro*, Boa-Vista, Santa-Cruz, Marcia, Macacu.
SAN-PAULO.	610,000	
Comarca de San-Paulo.		*San-Paulo*, Villa-da-Princeza.
Comarca d'Ytu.		*Ytu* ou *Hitu*, Porto-Feliz, Sorocaba.
Comarca de Paranagua et Corytyba.		*Corytyba*, Paranagua.
SANTA-CATHARINA.	40,000	*Cidade de Nossa-Senhora do Desterro*, San-Francisco, Laguna, Santa-Anna.

Provinces et Comarcas.	Population des provinces.	Villes.
San-Pedro ou Rio-Grande do-Sul.	170,000	*Portalegre* ou *Porto-Alegre*, Rio-Grande, ou San-Pedro, Estreito.
Matto-Grosso.	82,000	*Matto-Grosso*, ci-devant *Villa-Bella*, Cuyaba, Diamantino, San-Pedro-del-Rey, Nova-Coimbra.
Goyaz.	150,000	
Comarca de Goyaz.		*Goyaz*, ci-devant *Villa-Boa*, Meia-Ponte, Pilar, Oirofino, Santa-Cruz.
Comarca de S.-Joao das duas Barros.		*Natividade*, Aguaquente, Porto-Real.
Minas-Geraes.	930,000	
Comarca de Ouro-Preto (Or-Noir).		*Cidade de Ouro-Preto* ou Villarica, Marianna.
Comarca du Rio das Martes.		*San-Joao del Rey*, San-José.
Comarca du Rio dos Velhas.		*Sabara* ou Villa-Real do Sabara, Cahite ou Villa-Nova da Raynha.
Comarca de Paracatu.		*Paracatu* ou *Paracatu do Principe*, San-Romao.
Comarca du Rio San-Francisco.		*Rio San-Francisco das Chagas* ou Rio Grande.
Comarca du Seno-Frio.		*Villa do Principe.*
Espirito-Santo.	74,000	*Victoria*, Villa-Velha do Espirito-Santo.
Bahia.	560,000	
Comarca de Bahia.		*San-Salvador* ou *Bahia*, Caxoeira, Itapicuru.
Comarca de Jacobina.		*Jacobina*, Villa de Contas.
Comarca de Ilheos.		*San-Jorge* ou *Ilheos*, Olivença.
Comarca de Porto-Seguro.		*Porto-Seguro*, Belmonte.
Sergipe.	267,000	*Cidade de San-Christovao* ou Sergipe.
Alagoas.	257,000	*Alagoas* ou *Cidade das Alagoas*, Penedo.
Pernambuco.	602,000	
Comarca do Recife.		*Cidade do Recife* ou *Pernambuco.*
Comarca de Olinda.		*Olinda*, Goyanna, Pasmado.
Comarca de Sertao (du Désert).		*Symbres*, ci-devant *Orazaba.*
Parahyba.	246,000	*Parahyba*, Pombal.
Rio-Grande.	69,000	*Natal*, Portalègre.
Ceara.	273,000	
Comarca do Ceara.		*Cidade da Fortalezza* ou *Ceara*, Aracaty.
Comarca de Crato.		*Crato* Icco ou Yco.
Piauhy.	46,000	*Oeiras*, Parnahyba ou Paranahyba.
Maranao.	183,000	*Cidade de San-Luiz* ou *Maranhao*, Hycatu.
Para ou Gram-Para.	190,000	
Comarca do Para.		*Belem* ou *Pará*, Macapa.
Comarca de Macajo.		*Villa de Monforte* ou *Villa-Joannes*, Chaves.
Comarca do Rio-Negro.		*Barra do Rio-Negro*, Barcellos.

ARMÉE DE TERRE.

30,000 h.

MARINE.

2 Vaisseaux de ligne, 8 frégates, 4 corvettes, 10 bricks, 11 bâtimens inférieurs, 9 chaloupes canonnières.

FINANCES.

Revenus en fr.	*Dette publique en fr.*
80,000,000	240,000,000

CHAPITRE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

Description des Guyanes anglaise, hollandaise et française.

Si la contrée que l'on désigne sous le nom de *Guyane* était renfermée dans des limites naturelles, elle eût été pour nous le sujet d'une description particulière; mais comme tous les géographes la placent du nord au sud, entre le 8e degré 40′ de latitude septentrionale et le 4e degré de latitude méridionale; et de l'est à l'ouest, entre le 52e degré 15′ et le 74e degré 30′ de longitude occidentale; nous avons dû comprendre, sans chercher à en fixer les limites, la partie de cette contrée appelée *Guyane colombienne* ou *province de Guyana* dans notre description de la Colombie : il en a été de même pour la *Guyane brésilienne*, qui forme une dépendance de la province de Para. Il ne nous reste donc à décrire que la partie de cette contrée qui forme les trois colonies appelées : *Guyane anglaise, Gayane hollandaise* et *Guyane française*.

Christophe-Colomb découvrit la Guyane en 1498; Améric Vespuce y aborda l'année suivante; Vincent Pinçon explora ses côtes en 1500; quelques auteurs prétendent que Vasco Nuñez les reconnut en 1504; le navigateur Philippe de Hutten, qui y aborda vers 1545, prétendit y avoir vu une ville dont les toits brillaient avec tout l'éclat de l'or; en 1595 l'Anglais Walter Raleigh remonta l'Orénoque jusqu'à 200 lieues de son embouchure; enfin, un aventurier français nommé Laravardière s'y établit en 1604. Ces différentes expéditions avaient principalement pour but de découvrir dans cette contrée un pays tellement abondant en or qu'on l'avait surnommé *El-Dorado*. On ne sait qui avait répandu le bruit de l'existence de ce pays fabuleux; mais lorsque Laravardière s'y établit, il fut facile de reconnaître qu'aucune partie de l'Amérique n'est plus pauvre en or que la Guyane, et que ses montagnes même sont, en général, très-peu métallifères. Après plusieurs tentatives infructueuses, la première colonie française fut établie à la Guyane en 1636; vers la même époque quelques colons anglais avaient formé à l'embouchure du Surinam un établissement dont les Français s'emparèrent, et qui passa ensuite au pouvoir des Hollandais, auxquels les Anglais l'enlevèrent : ceux-ci, pendant la guerre de la révolution, se rendirent maîtres de tous les établissemens hollandais, qu'ils restituèrent à la paix d'Amiens; mais en 1808 ils reprirent la partie qui leur appartenait primitivement, et dont la possession leur a été assurée par le traité de 1814. Enfin, en 1809 la Guyane française fut occupée par les Portugais, qui la restituèrent en 1817. Depuis cette époque le gouvernement français a porté tous ses soins vers la prospérité de cette colonie.

La *Guyane anglaise*, la plus occidentale et la plus septentrionale des trois colonies européennes, est baignée au nord-est par l'océan Atlantique, bornée au nord-ouest et à l'ouest par le territoire colombien, au sud-ouest par le territoire brésilien, et à l'est par la Guyane hollandaise. Elle est arrosée par plusieurs cours d'eau, dont les plus considérables sont : *Démérary*, la *Berbice*, l'*Abary*, la *Mahaica*, et le *Pomaroun*. Ses deux principales villes au bord de la mer, sont *George-Town*, autrefois *Stabrock*, dont la population est de

7,000 à 8,000 ames; et *Nouvelle-Amsterdam*, petite cité bâtie dans le goût hollandais : chacune de ses maisons couverte en feuilles de bananiers s'élève au milieu d'un jardin qu'entoure un fossé qui se remplit et se vide à chaque marée et forme en quelque sorte une île particulière. Ainsi l'Océan se chargeant chaque jour d'enlever les immondices de cette ville, contribue à sa salubrité.

La *Guyane hollandaise*, baignée au nord par l'Atlantique, bornée à l'ouest par la colonie anglaise, au sud par le Brésil, et à l'est par la Guyane française, dont elle est séparée par le cours du *Maroni*, est traversée par deux rivières considérables, le *Surinam* et la *Saramaca*, qui vont se jeter dans l'Océan. Sa capitale est *Paramaribo* : c'est une des plus belles et des plus riches villes de l'Amérique méridionale; toutes ses rues sont larges, parfaitement droites, plantées de chaque côté d'allées de citroniers, d'orangers et de tamariniers toujours chargés de fleurs ou de fruits, et au lieu d'être pavées, sablées comme les allées d'un jardin. Les rues des faubourgs sont plantées comme celles de la ville; les places publiques, ombragées également par de beaux arbres, sont vastes et régulières. Toutes les maisons sont construites en bois plus ou moins précieux, et les fenêtres, au lieu de vitres, sont garnies de rideaux de gaze parfaitement disposés pour défendre de la chaleur. Le palais du gouverneur est un magnifique édifice couvert en tuiles. Le port est garni de larges quais d'un abord facile en tout temps; il s'ouvre à l'embouchure du Surinam, que l'on voit toujours sillonné par des barques et des canots dont le nombre annonce la plus grande activité commerciale. Cette ville fut en grande partie détruite en 1821 par un incendie qui consuma 1500 bâtimens; mais ce désastre fut bientôt réparé. Sa population est d'environ 5,000 individus, parmi lesquels se trouvent environ 9,000 blancs. Elle entretient des relations continuelles avec des peuplades indigènes : celles-ci y portent des bois précieux et d'autres objets qu'elles échangent contre des armes à feu. Les environs de Paramaribo sont couverts de charmantes maisons de campagne.

La *Guyane française*, entre la précédente et le territoire brésilien, comprend depuis l'embouchure du Maroni jusqu'à celle de l'Oyapok, une étendue de 80 lieues de côtes. Ces deux rivières, qui lui servent de limites à l'est et à l'ouest, sont les plus considérables qui l'arrosent. Entre ces deux cours d'eau l'*Approuague* et la *Mana* ont 30 à 40 lieues de longueur. Cette partie de la Guyane est plus saine que les deux autres, et présente les élémens de la plus grande prospérité. Il n'y règne aucune maladie endémique : la petite-vérole n'y a paru que deux fois en vingt-quatre ans, et la fièvre jaune qu'une seule fois depuis la fondation de la colonie. Le sol est très-fertile; mais quels progrès l'agriculture ne peut-elle pas y faire, puisque, sur une superficie égale au cinquième de celle de toute la France, cette colonie n'a que 7,774 hectares en culture, dont les trois quarts sont cultivés en sucre, en coton, en roucouyers, en légumes, en riz et en maïs; et l'autre quart en café, en cacao et en diverses épices! Le territoire de cette colonie renferme de vastes savanes, dont les pâturages pourraient servir à fonder une branche d'industrie importante, en y élevant des chevaux et des bêtes à cornes dont il serait facile d'approvisionner les Antilles : le nombre de ces animaux est loin d'être en rapport avec les moyens alimentaires que leur offre le sol si fécond de la colonie. L'intérieur des terres est habité par un peuple indépendant appelé *Oyampis*, dont on pourrait utiliser le voisinage en le civilisant, en lui inspirant le goût de la vie sédentaire, et en l'engageant à cultiver en grand, sous notre protection, le coton et le café. Enfin, la superficie de cette colonie est la plus considérable des trois, et cependant sa population est la plus faible.

Cayenne, la capitale de la Guyane française, est située sur le bord de la mer, à l'extrémité de l'île de Cayenne, que baignent l'Atlantique, la rivière de *Ouya* et celle de la *Cayenne*. L'île, large de sept lieues et longue de dix, est très-fertile : les mosquites et d'autres insectes y sont plus incommodes que sur le continent; deux tribus d'indigènes, les *Roucouyènes* et les *Poupourouis*, y sont indépendantes. La ville de *Cayenne* est loin de pouvoir être comparée aux cités des Guyanes anglaise et hollandaise : son port aurait besoin d'un quai commode; il est menacé d'être mis à sec par les atterrissemens. La ville est formée de deux parties : l'ancienne, et la nouvelle. La première est mal construite, entourée de vieilles murailles et dominée par des fortifications en ruines. La seconde est mieux bâtie : ses rues sont larges et bien aérées. Les deux villes réunies renferment un peu plus de 3,000 habitans. Les autres lieux habités sont : *Oyapok*, dont les environs fournissent différens bois de teinture; *Kourou*, bourg fortifié et bâti avec la plus grande régularité; *Remiré*, à l'embouchure de l'Oyac; et *Sinamari*, bourg tristement célèbre pour avoir été le tombeau de plusieurs Français qui y furent exportés pendant la Révolution.

TABLEAUX des colonies anglaise, hollandaise et française de la Guyane.

GUYANE ANGLAISE.

Superficie en lieues.	Population en 1817.	Population par classes d'habitans. Colons.	Nègres esclaves.	Indiens et Nègres libres.
3,120	116,000	4,700	96,300	15,000

Gouvernemens.	Chefs-lieux.
Essequebro-Demerari.	*George-Town*, autrefois *Stabrock*.
Berbice.	*Nouvelle-Amsterdam* (New-Amsterdam).

GUYANE HOLLANDAISE.

Superficie en lieues.	Population en 1816.	Population par classes d'habitans. Colons.	Nègres esclaves.	Hommes de couleur libres.	Indiens.
5,330	50,250	2,030	31,940	3,080	13,200

GUYANE FRANÇAISE.

Superficie en lieues.	Population en 1824.	Colons.	Nègres esclaves.	Hommes de couleur libres.	Indiens.
5,400	17,340	1,035	13,660	1,925	720

Nombre de chevaux et de bestiaux.

Chevaux, 120; mulets, 280; anes, 65; bêtes à cornes, 6,910.

Produit moyen des récoltes.

Sucre brut	2,300,000 kilogrammes.
Sirop et tafia	196,000 litres.
Coton	210,000 kilogr.
Roucou	1,500,000 »
Café	200,000 »
Cacao	83,000 »
Girofle	500,000 »
Cannelle	10,000 »
Muscade	3,000 »
Poivre	3,000 »
Manioc	3,000,000 »

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME.

Description de l'Archipel Colombien.

Entre les deux grandes terres continentales de l'Amérique s'étendent les trois groupes d'îles appelées *Grandes* et *Petites Antilles*, *îles Lucayes* ou *Bahama ;* grand archipel auquel on donna d'abord le nom d'*Indes occidentales,* parce qu'on les prit pour la partie des Indes la plus rapprochée de l'Europe. mais que la raison et la reconnaissance doivent nommer *archipel Colombien*. La description physique que nous avons donnée de cet

archipel nous permettra de le considérer en ce moment principalement sous le rapport politique et commercial.

Haïti, que Christophe Colomb, en 1492, appela *Hispaniola*, doit la première attirer notre attention, puisque la première elle a brisé ses chaînes et obligé l'orgueil européen à reconnaître que, malgré la teinte de leur tissu cutané, les nègres et les mulâtres sont, tout autant que les blancs qui les méprisent, dignes de jouir de tous les avantages de la civilisation [1]. Hispaniola fut une conquête importante pour les Espagnols par l'abondance de l'or que l'on trouvait dans ses terrains d'alluvions; ils obligeaient les indigènes à leur fournir tout ce qu'ils pouvaient recueillir de ce métal. L'établissement que les vainqueurs fondèrent, sous le nom de *Santo-Domingo*, dans la partie méridionale de l'île, fut l'origine du nom de *Saint-Domingue* qu'elle reçut dans la suite. Nous ne rappellerons pas les barbares traitemens infligés aux Caraïbes par leurs vainqueurs, ni comment les vaincus, forcés à se révolter contre les Espagnols, furent entièrement détruits par ceux-ci. Restés paisibles possesseurs d'une île déserte, les Espagnols, au commencement du XVIe siècle, la repeuplèrent d'esclaves arrachés au sol africain. Il était réservé à ceux-ci de venger un jour ceux qui les avaient précédés sur cette terre devenue un séjour de misère et de larmes depuis l'arrivée des Européens. La vengeance fut terrible; mais les Français, qui, dans le courant du XVIIe siècle, avaient fondé une colonie à Saint-Domingue, en furent victimes aussi bien que les Espagnols. Les premières scènes de révolte commencèrent en 1791; quelques années plus tard un nègre, Toussaint Louverture, établit un nouveau gouvernement dont il fut nommé président à vie; en 1801, les noirs affranchis rendirent à cette île son ancien nom d'Haïti. En vain Napoléon chercha-t-il à soumettre tout le pays qui avait formé une des plus importantes colonies de la France; la valeur française céda devant des citoyens combattant pour la liberté. Enfin, en 1825, l'indépendance d'Haïti fut reconnue par la France, moyennant une indemnité au profit de ses anciens colons. La population de cette île passa par tous les degrés de l'anarchie, au gouvernement républicain. Ce gouvernement se compose d'un sénat, d'une chambre de représentans, et d'un président élu par le sénat, et dont les fonctions sont à vie. Les sénateurs doivent être âgés de 30 ans, et les députés de 23. Un code calqué sur le code français, la liberté de la presse et l'institution du jury, sont les principales bases du système législatif de l'État d'Haïti.

La capitale de l'île d'Haïti est le *Port-Républicain*, autrefois le *Port-au-Prince*. Elle est sur un terrain bas et marécageux, vers l'extrémité sud-ouest d'une baie dans la partie occidentale de l'île. Le palais du président, sur la place d'Armes, est le seul édifice remarquable de cette ville. Ses rues ne sont point pavées, mais elles sont larges et bien alignées. Ce qui lui donne une grande importance, c'est l'activité de son commerce : on évalue à plus de deux millions de francs les droits qu'on perçoit dans son port sur les 200 navires de toutes nations qui y entrent annuellement, et à près du double les droits de sortie. Sa population a doublé depuis l'émancipation d'Haïti : elle s'élève aujourd'hui à 30,000 individus. Le *Cap-Français*, qui prit le nom de *Cap-Henri* lorsque le nègre Christophe qui s'était proclamé roi d'Haïti sous le nom d'Henri Ier, en fit sa capitale, porte aujourd'hui celui de *Cap-Haïtien*. Lorsqu'elle était le chef-lieu de la colonie française, sa population était de 12,000 ames; elle n'est plus aussi peuplée ni aussi commerçante, quoique son port soit un des plus sûrs et des plus commodes de l'île. *Santo-Domingo*, capitale de l'ancienne colonie espagnole, aujourd'hui chef-lieu du département du sud-est, a éprouvé une décadence semblable; elle renfermait 25,000 habitans, on ne lui en donne plus que 12,000. On la considère comme la plus ancienne ville européenne d'Amérique : Barthélemy Colomb la bâtit en 1496 sur la rive gauche de l'Ozama, et lui donna le nom de *Nouvelle-Isabelle*. Elle est entourée de remparts flanqués de bastions; ses rues sont larges et droites, et ses maisons construites dans le goût espagnol; son port est large et profond. Ses édifices les plus remarquables sont : la cathédrale, bâtie dans le style gothique, et dans laquelle les cendres de Christophe Colomb restèrent déposées jusqu'en 1795; l'arsenal dans lequel on conserve encore une ancre du célèbre navigateur; enfin, l'ancien palais du gouvernement. La ville des *Cayes*, où l'on ne compte plus que 6 à 700 maisons, renfermait 15,000 habitans lorsqu'elle faisait partie de la colonie française. Telles sont les principales villes d'Haïti : celle des *Gonaïves* et celle de *Santiago* sont trop peu importantes pour nous arrêter.

La plus grande et la plus occidentale des

[1] Cette île est située entre 17° 43' et 19° 58' de latitude septentrionale, et entre 70° 45' et 76° 55'.

Antilles est *Cuba* [1]. Ses premiers habitans étaient pacifiques et timides ; ils ne connaissaient pas l'abominable coutume de manger de la chair humaine ; leurs mœurs étaient douces et pures ; et cependant le fanatique Espagnol rendit cette île déserte. *Havana* ou *la Havane*, sa capitale, n'est pas moins importante par son commerce que par sa population : M. de Humboldt lui donne 130,000 habitans, en y comprenant 20,000 étrangers non domiciliés, 22,000 esclaves et une garnison de 6,000 hommes. C'est une ville d'un aspect triste, dont les rues sont étroites, tortueuses et sans pavés, mais dont les habitans passent pour les plus civilisés de tous les établissemens espagnols de l'Amérique. On y compte plusieurs sociétés littéraires et savantes. *Puerto-del-Principe*, vers le milieu de la côte septentrionale, possède un bon port, des hospices et des couvens. *Santiago-de-Cuba*, la capitale ecclésiastique de l'île, est bâtie sur la côte méridionale au fond d'une belle baie ; sa population était autrefois de 20,000 habitans, elle n'est pas du quart aujourd'hui. *Matanzas*, *Trinidad*, *Holguin*, sont des villes de 6 à 7,000 habitans.

L'île de *Porto-Rico* [2] fournit aux Espagnols de bons bois de construction, du sucre, du gingembre, du café, de l'encens, du coton, du lin et des cuirs. Ses mules sont estimées dans les autres Antilles. Elle produit aussi de la casse, du riz, du maïs, du tabac excellent et du sel. *San-Juan-de-Porto-Rico*, sa capitale, est bâtie sur une petite île de la côte septentrionale. Une enceinte bastionnée, ainsi qu'un petit château, la défendent du côté de la mer ; sa population est d'environ 12,000 ames. *Aguadilla*, avec un port ouvert dans la partie du nord-ouest, jouit d'une grande réputation de salubrité ; *Fuxardo*, bourg très-agréable sur la côte orientale près de la rivière du même nom, renferme aujourd'hui près de 3,000 habitans.

L'île de la *Jamaïque* [3], la principale des *Antilles anglaises*, est parvenue au plus haut point de prospérité : elle envoie annuellement pour environ 125 millions de francs de denrées aux îles britanniques, et pour plus de 10 millions aux États américains. Le montant de la recette annuelle des contributions s'élève dans cette île à sept millions. Elle est divisée en trois comtés et soumise à un gouvernement représentatif composé d'un gouverneur, d'une chambre de représentans élus par les propriétaires, et d'un conseil de douze membres choisis parmi les députés. *Spanish-Town* ou *Santiago-de-la-Vega*, en est la capitale, et *Kingston* la ville la plus commerçante. La première, située sur la rive droite du *Cobre*, est grande et ornée de plusieurs beaux édifices. Sa population est de 6,000 habitans. La seconde, six fois plus peuplée, est bâtie en amphithéâtre près de la côte méridionale de l'île. Pendant la saison des pluies, les torrens qui descendent des montagnes y font de fréquens ravages. *Anegada*, *Tortola* et *Virgin-Gorda*, les principales des îles *Vierges*, ne sont point assez importantes pour que nous nous y arrêtions ; il en est de même de la petite île d'*Anguilla*, qui appartient, comme les précédentes, aux Anglais ; et de *Saint-Martin*, dont une moitié est française et l'autre hollandaise.

Continuons à parcourir les Antilles anglaises. L'île d'*Antigua* ou d'*Antigoa* [1], que l'on regarda long-temps comme inhabitable, est aujourd'hui une station importante. Son port, appelé *English-Harbourg*, est un des meilleurs des Antilles. On y voit un bel arsenal de marine, des bassins et des chantiers pour le radoub des navires. *Saint-John* ou *Saint-Jean*, la résidence du gouverneur, est grande et commerçante : sa population est de 16,000 habitans.

Mont-Serrat est trop peu importante pour que nous nous y arrêtions ; disons seulement qu'elle exporte annuellement 24,000 quintaux de sucre et 400 hectolitres de rhum.

Saint-Christophe, en anglais *Saint-Christopher* ou *Saint-Kit* [2], dont le sol gras et fertile est favorable à la culture de la canne à sucre, fait tous les ans des exportations pour plus de 10 millions de francs : celles de *la Dominique* s'élèvent à près de 15 millions. *Roseau* ou *Charles-Town*, ville de 6,000 habitans, est la résidence du gouverneur. *Sainte-Lucie* [3] exporte pour plus de 7 millions de marchandises ; son chef-lieu, *le Carenage*, possède un des meilleurs ports des Antilles : 32 vaisseaux de ligne peuvent s'y mettre à

[1] Située entre 19 degrés 48 minutes et 23 degrés 11 minutes de latitude nord, et entre 76 degrés 30 minutes et 87 degrés 18 minutes de longitude ouest.

[2] Entre 17 degrés 50 minutes et 18 degrés 32 minutes de latitude nord, et entre 68 degrés 3 minutes et 69 degrés 30 minutes de longitude ouest.

[3] Entre 17 degrés 43 minutes et 18 degrés 36 minutes de latitude nord, et entre 78 degrés 35 minutes et 81 degrés 10 minutes de longitude ouest.

[1] Située par 17 degrés 2 minutes de latitude nord et 64 degrés 12 minutes de longitude ouest.

[2] Située par 17 degrés 20 minutes de latitude nord, et 65 degrés 6 minutes de longitude ouest.

[3] Située par 13 degrés 50 minutes de latitude nord, et 63 degrés 25 minutes de longitude ouest.

l'abri. Cette île est un des séjours les plus dangereux pour la santé des Européens.

L'île de *Saint-Vincent* [1], au sud de Sainte-Lucie, est extrêmement fertile. Le sol consiste en un terreau noir formé du résidu des laves lancées par un volcan ; il est très-propre à la culture de la canne à sucre et de l'indigo. *Kingston*, son chef-lieu, possède une bonne rade. *Grenade*, longue de 10 lieues et large de 6, exporte tous les ans pour 23 millions de ses produits ; *Saint-George*, sa ville principale, possède un des meilleurs ports des petites Antilles.

Lorsque les Anglais y débarquèrent pour la première fois, en 1625, la *Barbade* [2] leur parut être l'île la plus aride et la plus misérable. Aujourd'hui cette île, dont la longueur n'est que de 7 lieues et la largeur de 3 et demie, est peuplée de près de 120,000 ames, et ses produits sont évalués à 28 ou 30 millions de francs. *Bridge-Town*, son chef-lieu, est regardé comme une des plus belles villes des Indes occidentales. On y compte plus de 1200 maisons. Elle est située au fond de la baie de Carlisle, qui peut contenir 500 vaisseaux.

L'île de *la Trinidad* ou de *la Trinité* [3], dont l'intérieur est couvert de forêts, et qui fournit au commerce 100,000 quintaux de sucre, 15,000 de coton, 5,000 de café, 3,000 de cacao, et 3,000 hectolitres de rum, a pour principales villes : *Spanish-Town*, autrefois *Puerto-Espana*, et *Saint-Joseph-d'Oruna*, peuplée de 3,000 à 4,000 ames. La petite île de *Tabago* ne le cède point en fertilité à toutes les autres îles anglaises ; mais elle a l'avantage d'être située hors du cours ordinaire des ouragans.

Pour terminer la série des possessions de la Grande-Bretagne dans l'archipel Colombien, nous dirons un mot des îles *Lucayes* ou *Bahama*. Elles forment un gouvernement particulier organisé d'après les formes représentatives. Ainsi, le gouverneur est chargé au nom du roi d'Angleterre du pouvoir exécutif ; le pouvoir législatif est exercé par une chambre haute composée de 12 membres et par une chambre basse de 26 députés de districts. *Nassau*, dans l'île de la *Nouvelle-Providence*, est le siége du gouvernement. C'est une jolie petite ville d'environ 7,000 ames. Les îles *Lucayes* reçoivent chaque année de l'Angleterre pour 3 millions de marchandises, et en exportent pour 13 millions.

Les *îles Turques* et les *îles Caïques*, qui dépendent des îles Lucayes, ne nous offrent rien d'intéressant.

Les îles de *Saint-Thomas*, de *Saint-Jean* et de *Sainte-Croix*, dans les petites Antilles, appartiennent au Danemark. La première n'a que 6 lieues de long sur 3 de large ; la seconde a 5 lieues de longueur sur une de largeur ; la troisième en a 8 de long sur 2 et demie de large. Leurs superficies, réunies à celle des îlots qui en dépendent, est à peine de 40 lieues carrées. Cependant ces îles sont si bien administrées, la population y est tellement active, la culture y est dirigée avec tant d'intelligence, qu'elles produisent annuellement pour 18 millions de marchandises, et qu'elles constituent pour le Danemark un revenu net de 4 à 500 mille francs. *Saint-Thomas* [1] a un excellent port capable de contenir 100 vaisseaux de ligne. *Christianstadt*, près de la pointe orientale de l'île de Sainte-Croix, renferme environ 5,000 habitans. C'est une petite ville bien bâtie, mais dont le port est d'un accès difficile.

Les Antilles *hollandaises* sont : *Saint-Martin*, dont la Hollande ne possède que la moitié, *Saba*, *Saint-Eustache*, *Curaçao*, *Bon-Air* ou *Buen-Ayre*, et quelques îlots voisins. *Bon-Air*, longue de 8 lieues et large d'une lieue et demie, ne renferme qu'un petit village avec un bon port. *Saba*, rocher de 4 lieues de circonférence, est renommée par la pureté de l'air qu'on y respire ; les femmes y conservent cette fraicheur de teint qu'on désire et qu'on cherche en vain dans les autres Antilles. Les habitans fabriquent des souliers et des bas de coton dont la vente, avec le produit de leur indigo, fournit à leur modique dépense. *Saint-Eustache* n'est pas beaucoup plus grande que la précédente, mais elle est très-fertile : la valeur de ses produits s'élève annuellement à 600,000 francs. La petite ville de *Saint-Eustache*, son chef-lieu, est assez bien bâtie et renferme de grands magasins pour son commerce. *Curaçao* [2], la plus grande des îles hollandaises, a 20 lieues de long sur 4 à 5 de large ; mais elle manque d'eau, et la valeur de ses produits ne s'élève qu'à 500,000 francs. *Willemstadt*, son chef-lieu, est partagé en deux par un des plus beaux ports que la nature ait formés. Les

[1] Située par 13 degrés 15 minutes de latitude nord, et 63 degrés 35 minutes de longitude ouest.

[2] Située par 13 degrés 5 minutes de latitude nord, et 61 degrés 56 minutes de longitude ouest.

[3] Située par 10 degrés 38 minutes de latitude nord, et 63 degrés 58 minutes de longitude ouest.

[1] Située par 18 degrés 20 minutes de latitude nord et par 67 degrés 23 minutes de longitude ouest.

[2] Située par 12 degrés de latitude nord, et 70 degrés 50 minutes de longitude ouest.

édifices publics ont ici plus de magnificence, les rues plus de propreté, les maisons particulières une distribution plus commode, et les magasins, plus d'étendue que dans les autres Antilles.

L'*île de Saint-Barthélemy* est la seule des Antilles qui appartienne à la Suède, encore est-elle une des moins fertiles; ce n'est qu'à force de soins que l'on est parvenu à cultiver sur son sol sablonneux quelques champs de canne-à-sucre et de cotonniers. Le bourg principal, appelé *le Carenage*, possède un port excellent où les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents.

Les *Antilles françaises* sont : *la Guadeloupe*, *la Martinique*, et quelques autres îles que nous allons nommer. La première [1], qui se compose, ainsi que nous l'avons déjà dit, de deux parties séparées par un détroit qui en forme deux îles appelées *la Grande-Terre* et *la Basse-Terre*, possède une ville dans chacune d'elles. *La Pointe-à-Pitre* est sur la côte occidentale de la Grande-Terre. Elle est bâtie sur un plan régulier; ses rues sont larges, droites et garnies de trottoirs. Elle est le siége d'un tribunal de première instance. Sa population est de 15,000 habitans. *La Basse-Terre*, capitale de toute la Guadeloupe, est le chef-lieu dont elle porte le nom. Elle est arrosée par un grand nombre de fontaines publiques et ornée de promenades, mais son port est peu sûr et sa rade exposée à tous les vents.

La Martinique [2] est mieux arrosée et moins sujette aux ouragans que la Guadeloupe. Cette île a plusieurs ports et baies commodes : on distingue surtout *le Cul-de-sac-Royal*. Sur cette baie est bâti *le Fort-Royal* avec la ville du même nom. Celle-ci est belle; ses principaux édifices sont : l'église paroissiale, l'hôtel du gouvernement, les casernes, les magasins de la marine, l'arsenal, et les hôpitaux. Des fontaines nouvellement établies répandent la fraîcheur dans les rues. Le port est un des plus sûrs des Antilles. La ville contient 9,000 à 10,000 habitans. Celle de *Saint-Pierre*, avec une rade, est une des places les plus commerçantes des Antilles. Ses 66 rues, toutes pavées, bien éclairées la nuit, et arrosées par des ruisseaux abondans qui tempèrent la chaleur du jour, sont garnies de belles maisons. On lui donne 18,000 habitans, sans y comprendre la garnison.

Marie-Galante est, après la Martinique et la Guadeloupe, la plus importante des Antilles françaises. Cette île, de 4 lieues de long sur 3 et demie de large, est en grande partie bordée de hautes falaises aux pieds desquelles règnent des brisans et des gouffres [1]. Vers le sud-ouest seulement la côte est plate, mais la mer est traversée par un banc de récifs. Aussi Marie-Galante est-elle dépourvue de port. Son sol montagneux, boisé, faiblement arrosé, mais généralement fertile, est cultivé avec soin. Elle reçut de Christophe Colomb, en 1493, le nom du navire qu'il montait lorsqu'il y débarqua. Le *Grand-Bourg ou Marigot*, sa principale paroisse, se compose d'une dizaine de rues bien percées, de trois places et d'une assez belle église. Cette résidence du commandant, ce siége d'un tribunal de première instance, renferme environ 1500 habitans.

La Désirade, un peu plus petite que la précédente, ne mérite pas d'attirer notre attention. Il en est de même du groupe des *Saintes*. La première n'a ni port ni rade, mais possède plusieurs sources abondantes; la seconde offre de bons mouillages, mais sa petite source est souvent tarie.

[1] Située par 15 degrés 59 minutes de latitude nord, et par 64 degrés 5 minutes de longitude ouest.

[2] Située par 14 degrés 35 minutes de latitude nord, et par 63 degrés 26 minutes de longitude ouest.

[1] Située par 16 degrés de latitude nord, et 63 degrés 30 minutes de longitude ouest.

TABLEAU des divisions administratives de la république d'Haïti.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
5,800	1,000,000	172

Départemens.	Villes.
DÉPARTEMENT DE L'OUEST.	*Port-au-Prince*, La-Croix-des-Bouquets, l'Arcahaie, le Mirebalais, les Grands-Bois, Le Petit-Goave, Jacmel, — l'île Gonaves.
DÉPARTEMENT DU SUD.	*Les Cayes*, Aquin, Miragoane, l'Anse-d'Hainault, Cavaillons, Tiburon, Jérémie.

Départemens.	Villes.
DÉPARTEMENT D'ARTIBONITE.	*Les Gonaïves*, Saint-Marc, Ennery, Le Gros-Morne, Jene-Neuve.
DÉPARTEMENT DU NORD.	*Cap-Haïtien*, ci-devant *Cap-Henri* et jadis *Cap-Français*; Liberté, autrefois *Fort-Dauphin*; Le Limbe, Le Borgne, Le Port-de-Paix, Jean-Rabel, Le Mole Saint-Nicolas, Plaisance, La Marmelade, La Grande-Rivière-du-Nord, — l'île Tortue.
DÉPARTEMENT DU NORD-EST.	*Saint-Jacques* ou *Santiago*, Port-Plate, Monte-Christi, Banica, La Vega, Cotuy.
DÉPARTEMENT DU SUD-EST.	*San-Domingo* ou *Saint-Domingue*, Seybo, Hinguey, Samana, Saint-Jean, Neyba, Azua, Lamatte, — l'île Saone.

ARMÉE.

Troupes soldées.	40,000 h.
Gardes nationales.	113,000

MARINE.

Frégate, 1; bâtimens inférieurs, 5.

Revenus en fr.	*Dépenses en fr.*	*Dette publique en fr.*
37,000,000	32,000,000	150,000,000

TABLEAU des divisions administratives des Antilles anglaises [1].

Iles et gouvernemens.	Villes.
GOUVERNEMENT DES BAHAMAS OU LUCAYES.	*Nassau*, dans l'île *Providence*, la Grande-Bahama, Grande-San-Salvador, le groupe d'Acklin, Inagua, — le groupe des Caïques, le groupe des Jurques.
GOUVERNEMENT DE JAMAÏQUE.	
Ile de la Jamaïque, divisée en 3 comtés.	*Spanish-Town* (S.-Iago de la Vega), Kingston, Port-Royal, Montego-bay, — le groupe des îles de Cayman.
GOUVERNEMENT DES LEEWARDS OU DES ÎLES SOUS-LE-VENT, formé par les îles suivantes:	
Antigoa.	*Johns-Town*, English-Harbourg.
Montserrat et Nevis.	*Plymouth et Charles-Town*, chefs-lieux respectifs.
S.-Christophe ou *S.-Kitts.*	*Basse-Terre*, Sandy-Point.
Barboude et Anguilla (Snake).	Aucun lieu remarquable.
Les Vierges anglaises.	Les principales sont: *Tortola*, *Virgin-Gorda*, *Anegada*.
GOUVERNEMENT DE L'ÎLE DOMINIQUE.	*Roseau*, le Fort-Cachacrou.
GOUVERNEMENT DE L'ÎLE DE SAINTE-LUCIE.	*Port-Castries* ou *Carenage*.

[1] On trouvera à la fin de la description de chaque état européen le tableau statistique de celles des Antilles dont la population n'est pas donnée ici.

Iles et gouvernemens.	Villes.
GOUVERNEMENT DE SAINT-VINCENT.	
Ile Saint-Vincent.	*Kingston*, Caliacona ou Tyrolls-bay.
Ile-Grande.	*George-Town*, autrefois nommée *Fort-Royal*
Groupe des Grenadilles.	*Hillsborough* dans l'île de *Carriacou.*
GOUVERNEMENT DE L'ILE TRINITÉ.	*Spanish-Town*, autrefois nommée *Puerto-Espana*, S.-Joseph-d'Oluna, Charayaramo[1].

TABLEAU de la population des Antilles hollandaises.

SAINT-MARTIN (partie méridionale).	4,000 h.
SABA.	2,000
SAINT-EUSTACHE.	15,000
CURAÇAO.	40,000
BUEN-AYRE OU BON-AIR.	200
Total.	61,200

[1] Les îles *Bermudes*, groupe isolé loin des Antilles, étant trop peu importantes pour mériter une description spéciale sous le rapport politique, nous nous bornons à dire ici qu'elles forment un gouvernement dont St.-GEORGE, ville de 2,500 ames dans l'île de ce nom, est la capitale. (Voir, pour leur population totale, le *Tableau des possessions anglaises*, p. 411.)

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

Notions générales sur l'Océanie ou le Monde-Maritime. — Ses limites. — Ses dimensions. — Mers. — Golfes. — Détroits. — Fleuves. — Montagnes. — Vents et courans. — Climats. — Végétaux. — Animaux.

Au sein des flots, sur une ligne de 4,000 lieues, s'étend un labyrinthe d'îles, un immense archipel au milieu duquel nous distinguons une dizaine de grandes terres dont la principale surpasse en grandeur les trois quarts de l'Europe. Toutes ces îles forment une cinquième partie du monde que l'on nomme *Océanie* ou *Monde-Maritime*.

L'Océanie est comprise entre le 91e degré de longitude orientale et le 105e degré de longitude occidentale, et entre le 36e parallèle boréal et le 56e parallèle austral. Ses limites ainsi déterminées, on voit que cette partie du monde tire son nom du Grand-Océan dont elle occupe l'immensité, baignée seulement d'un côté par l'océan Indien et la mer de la Chine.

L'immense étendue de ce monde maritime en a nécessité la division en trois parties. La plus petite comprend le grand archipel d'Asie, c'est-à-dire les îles de *la Sonde*, les *Moluques*, les *Philippines*, *Bornéo*, *Célèbes* et d'autres îles moins importantes : c'est l'*Océanie occidentale* ou la *Notasie*, que d'autres appellent aussi *Malaisie*. L'*Océanie centrale*, que l'on nomme *Australie*, parce que sa plus grande terre, la *Nouvelle-Hollande*, peut être considérée comme un continent austral, comprend, outre cette terre, la *Nouvelle-Guinée*, l'archipel de la *Nouvelle-Bretagne*, l'archipel *Salomon*, l'archipel de *Santa-Cruz*, celui *Del-Spiritu-Santo*, la *Nouvelle-Zélande*, et le groupe de *Diemen*. L'*Océanie orientale* ou la *Polynésie* comprend tout le reste de la

céanie, c'est-à-dire tous les archipels situés à l'est de la Notasie et de l'Australie.

Les espaces plus ou moins considérables qui séparent l'Océanie du continent asiatique, ou plusieurs groupes d'îles, les uns des autres, ont reçu le nom de mers. Nous avons déjà parlé de celle de la Chine; les autres sont moins considérables. La *mer de Java* comprend la partie de l'Océan située entre Java et les îles de Sumatra, Banca, Billiton et Bornéo. La *mer de la Sonde* est circonscrite par l'extrémité orientale de Java, les îles Lombec, Sumbava, Florès, le groupe de Calaur, Célèbes, et Bornéo. La *mer de Célèbes* s'étend entre la côte septentrionale de cette île, la côte orientale de Bornéo, l'archipel de Soulou et l'île de Mindanao. La *mer de Soulou*, appelée aussi *mer de Mindoro* ou *des Philippines*, est entre l'archipel de Soulou, l'extrémité nord-est de Bornéo, l'île Palaouan, les Philippines et Mindanao. On appelle encore *mer des Moluques* ou *des Épices* l'espace compris entre Célèbes, Gilolo, Vaïgiou, Sallavatty, la Nouvelle-Guinée, le groupe d'Arrou, Timorlaot, Moa, Timor et Ombay.

Toutes les mers que nous venons de désigner sont dans la Notasie. Dans l'Australie, le capitaine Flinders a proposé de nommer *mer de Corail* la partie de l'Océan comprise entre la Nouvelle-Calédonie, les îles de Salomon, la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande.

Les trois plus grands golfes sont : celui de *Carpentarie*, dans le nord de la Nouvelle-Hollande; la baie de *Geelvink*, sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée; et celle de *Mac cluer*, qui découpe profondément cette île au sud-ouest. Celle de *Tomini*, dans l'île de Célèbes, est plus remarquable par sa longueur que par sa largeur.

On conçoit que l'Océanie doive renfermer un nombre considérable de détroits, aussi ne citerons-nous que ceux qui sont les plus connus. Tels sont : celui de *Malacca*, entre la presqu'île asiatique de ce nom et l'île de Sumatra; celui de *Banca*, entre Sumatra et Banca; celui de *la Sonde*, entre Java et Sumatra; celui de *Gilolo*, entre cette île et celle de *Vaïgiou*; celui de *Macassar*, entre Célèbes et Bornéo; celui des Moluques, entre Ternate et Célèbes; celui de *Dampier*, entre la Nouvelle-Bretagne et l'île de Rook; celui de *Saint-George*, entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande; celui de *Torrès*, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande; et celui de *Bass*, entre la Nouvelle-Hollande et l'île de Diemen.

Les cours d'eau de l'Océanie ne sont pas d'une grande étendue. Les plus remarquables sont : dans la Nouvelle-Hollande, le Macquarie et le Lachlan, dont le cours inférieur est encore inconnu; le Paterson, dont on ne connaît pas toute la longueur, et le Hawkesbury, qui n'a que 20 lieues environ, mais qui éprouve chaque année des crues subites de 40 à 50 pieds; dans Sumatra, l'Indragiri et le Polembang ou Mousi, qui a une longueur de près de 100 lieues; et dans Bornéo, le Pontianak, long de 200 lieues, et le Bandermassin, qui paraît être presque deux fois plus long.

Si, à l'exemple de plusieurs géographes, on considère les longs chaînons de terres insulaires de l'Océanie comme formant autant de chaînes de montagnes, on est porté à les diviser en plusieurs systèmes distincts. Ce serait, par exemple, une division assez complète que celle qui admettrait neuf systèmes pour toute l'Océanie [1]. Les deux principaux sont : le système *malaisien*, qui comprend toutes les montagnes de l'Océanie occidentale, c'est-à-dire de la Notasie ou de la Malaisie; et le système *australien*, formé de toutes les montagnes de l'Australie, de la Nouvelle-Guinée et de la *Tasmanie* ou de l'île de Diemen, ainsi que celles des archipels qui dépendent de l'Australie. La *Nouvelle-Zélande* forme à elle seule un système; les six autres sont compris dans la Polynésie. Le tableau suivant fera mieux comprendre cette division, et présentera les hauteurs mesurées des principales montagnes, et celles qui n'ont été qu'évaluées.

[1] La division que nous donnons ici est celle qu'a faite M. Ad. Balbi, et qu'il nous a communiquée.

SYSTÈME MALAISIEN.

CHAÎNE SUMATRIENNE, qui s'étend depuis la pente occidentale de Sumatra jusqu'à l'île Sarmata, à l'est de Timor. Les points culminans sont :

		toises.
Groupe de Sumatra.	Dans Sumatra *Gounong-Kosumba*	2,347
	Ophir	2,166
	Gounong-Berapi (volcan)	2,033
	Gounong-Dembo (volcan)	1,877
	Dans Banka : *Parmazan*	1,572

		mètres.
Groupe de Java.	Dans Java : *Prahù*, *Panangunan*, *Pasuran*, *Radioma* et *Sindoro*.	2,000?
	Gédé ou *Djidé* ou *Tegal* (volcan).	1,655
	Ardjùna.	1,664
	Dans Bali : *Pic* de Karang-Assem.	1,300?
Groupe de Sumbava-Timor.	Dans Lombok : un pic volcanique.	1,300?
	Dans Timor : les plus hauts sommets peut-être.	000?

Chaîne de Manillo-Bornéenne, qui comprend les montagnes de Bornéo et celles de Palaouan, Luçon, Mindanao et autres îles de l'archipel des Philippines. Les points culminans sont :

Groupe de Bornéo.	Dans Bornéo : les plus hauts pics des *Monts de Cristal*.	1,300??
Archipel des Philippines.	Dans ..... *Curac*.	1,200??
	Dans Luçon : *Mayon* ou *Albay* (volcan). . . .	
	Mahaye.	2,000?
	Arayat (volcan).	1,200

Chaîne Moluquo-Célébienne, qui comprend les montagnes de l'archipel des Moluques et celles du groupe de Célèbes. Ses points culminans connus sont :

Groupe de Célèbes.	Dans Célèbes : *Lampo-Batan*, dans la partie méridionale.	1,200?
Archipel des Moluques.	Dans Ceram : un pic.	1,333
	Dans Boùroù : un pic.	1,000
	Dans Ternate : un pic.	600

SYSTÈME AUSTRALIEN.

Chaîne de la Nouvelle-Guinée, qui comprend les montagnes des groupes et archipels de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, de Salomon, de Santa-Cruz, del Espirito-Santo (Nouvelles-Hébrides) et de la Nouvelle-Calédonie. Ses points culminans connus sont :

Groupe de la Nouvelle-Guinée.	Dans Vaïgiou : *Corne-de-Buffle*.	635
	Dans la Nouvelle-Guinée : *Arfak*.	1,500
Groupe de la Nouvelle-Bretagne.	Dans la Nouvelle-Irlande : quelques pics. . .	1,200?
Archipel de Salomon.	Dans Guadalcanar : *Lamas*.	1,800?
Groupe de la Nouv.-Calédonie.	Dans la Nouvelle-Calédonie : le plus haut sommet.	1,200?

Chaîne Australienne proprement dite, qui comprend les montagnes du continent Austral et de la Tasmanie (Terre de Diémen). Mais nous ferons observer que c'est plutôt un système qu'une chaîne. Il est même probable qu'on sera obligé de le subdiviser en plusieurs systèmes lorsqu'on aura complété l'exploration de ce continent. En attendant on pourrait le partager de la manière suivante :

Chaîne orientale ou des Montagnes-Bleues (dans la Nouvelle-Galles du Sud), dont les points culminans sont :

	Sea-View-Hill.	1,000?
	Warning.	600
	Quelques pics sur la côte sud-ouest de la Nouvelle-Galles.	
Chaîne Tasmanienne.	Dans la Tasmanie : *Wellington*.	600

SYSTÈME DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

		toises.
Groupe de la Nouvelle-Zélande.	Eaheino-Mauwe ou Ile septentrionale : *Egmont.*	1,900

SYSTÈME DES CAROLINES.

	Ile Oualan : Le Piton.	348

SYSTÈME DES MARIANNES.

	Ile Assomption : Le Volcan.	600

SYSTÈME DE SANDWICH.

Archipel de Sandwich.	Dans Owaïhi, *Mouna-Roa.* C'est le point le plus élevé du Monde-Maritime.	2,483
	Mouna-Kea.	2,300
	Mouna-Huararaï (volcan).	1,307
	Dans Manoui : *Pic oriental.*	1,689
	Dans Oahou : *Pic du nord-ouest.*.	
	Dans Atoaï : Le Pic.	

SYSTÈME DE MENDANA.

Archipel de Mendana.	Dans Noukahiva, dans Ouapoa et dans Ohivaoa les plus hauts sommets..	750??

SYSTÈME DE TAHITI.

Archipel de Tahiti.	Dans Tahiti : la plus haute cime.	1,705
	Tobronu.	1,500
	Dans Borabora : *Le Piton.*	365

SYSTÈME DE TONGA.

Archipel de Tonga.	Dans Tofoa : le Volcan.	500?

Presque toutes les îles de l'Océanie sont d'une origine volcanique ; les unes sont dominées par des cratères depuis long-temps refroidis, tandis que d'autres sont fréquemment ravagées par des torrens de laves. Les plus grandes montrent les basaltes placés sur des calcaires anciens ou sur des plateaux granitiques, tandis que plus loin un cratère menaçant vomit la flamme et la fumée. Ainsi, Bornéo offre une série de volcans éteints et des montagnes granitiques célèbres par la beauté des cristaux de roche que l'on y trouve; ainsi Célèbes renferme et des volcans actifs et d'autres éteints depuis long-temps, des montagnes où l'on trouve le granite, et d'autres roches anciennes au milieu desquelles l'or se montre en riches filons ou disséminé dans des terrains d'alluvions. Luçon, Mindanao et la plupart des autres Philippines présentent la même constitution physique et la même richesse.

Les îles de *la Sonde*, plus connues, offrent une nature de terrains plus variée; à Sumatra, on trouve les diverses séries de formations, depuis le granite jusqu'au calcaire oolitique, et depuis ce calcaire ancien jusqu'à la craie et jusqu'aux terrains de sédiment supérieur. Les basaltes, les roches trappéennes, les poncés, les obsidiennes, annoncent des volcans qui ont précédé ceux qui y brûlent encore. A Java, les *Montagnes-Bleues* élèvent leurs sommets granitiques jusqu'à la hauteur de 12,000 pieds; leurs flancs recèlent l'or et l'émeraude, et leurs terrains d'alluvions sont mêlés de rubis et de diamans. Le trachyte et le basalte y annoncent aussi d'anciens volcans; tandis que parmi ses nombreux volcans modernes il n'en est qu'un petit nombre qui

rejettent des laves. Banca, riche en métaux précieux, est surtout célèbre par la qualité de son étain. Sur la base des montagnes volcaniques de Bali s'étendent des terrains d'alluvions aurifères. A Timor et à Vaïgiou, tous les terrains reposent sur des schistes. La première de ces îles renferme des mines d'or et de cuivre. Le calcaire en couches horizontales forme la base de l'île de Boni.

La Nouvelle-Guinée parait être composée de roches et de terrains analogues à ceux des îles précédentes. La Nouvelle-Hollande offre dans sa vaste étendue des terrains et des montagnes de toutes natures, ainsi que l'attestent et les granites que l'on y a observés et les houillères que l'on dit y exister. Des murailles de grès s'appuient sur ces granites; le fer, le cuivre y sont abondans; mais les roches calcaires y paraissent être d'une extrême rareté, quoiqu'on ait observé sur le granite de ses côtes un immense dépôt de terrains de sédiment supérieur. De nombreux volcans éteints attestent l'influence que les feux souterrains ont dû avoir sur le relief de ce petit continent. C'est à leur présence qu'il faut attribuer l'abondance des bois fossiles à l'état de lignites; mais ce que la Nouvelle-Hollande offre de plus remarquable, c'est que le seul volcan actif qu'on y ait observé ne présente ni lave ni cratère, quoiqu'il lance continuellement des flammes : comme si les volcans mêmes devaient offrir sur cette terre les anomalies que présentent le règne végétal et le règne animal.

Quant aux autres îles, principalement celles de la Polynésie, on peut les caractériser d'une manière générale en disant qu'elles paraissent être des montagnes soulevées du sein de l'Océan par l'action de la force volcanique. Elles sont hautes vers le milieu, très-souvent stériles dans cette partie, tantôt régulièrement coniques, tantôt crevassées et déchirées. Cependant quelques-unes de celles-ci offrent d'autres substances que des produits ignés; le calcaire entoure les pitons volcaniques des îles Mariannes, et les Pelew ou Palaos ont pour base des grès et d'autres roches.

On a dit et répété que les îles basses paraissent toutes avoir pour base un récif de rochers de corail : cette assertion est fort inexacte. Deux de nos savans qui ont déjà fait plusieurs fois le tour du monde, et qui ont parcouru l'Océanie en différens sens [1], ont reconnu l'exagération de Forster, de Péron et d'autres voyageurs lorsqu'ils supposent que, depuis les profondeurs immenses de l'Océan jusqu'au dessus de son niveau, les zoophytes ont créé les îles de madrépores ou de coraux qui sont les moins élevées de l'Océanie, et même quelques-unes de celles qui atteignent une grande élévation. Ces petits animaux constructeurs, dont les édifices calcaires s'élèvent en éventails, se ramifient en arbres ou s'arrondissent en boules, et dont le corps réfléchit les plus belles nuances de rouge, de jaune, de violet et de bleu, n'établissent jamais leur demeure à une grande profondeur, parce qu'ils ne sont pas susceptibles de supporter une grande pression, parce qu'ils recherchent la lumière bienfaisante du soleil, lumière qui n'a plus assez d'action à la profondeur de 1000 ou 1200 pieds, où il faudrait supposer qu'ils peuvent s'établir; tandis qu'il est évident, ainsi que l'ont observé les deux naturalistes que nous citons, qu'ils ne s'établissent jamais qu'à quelques brasses de profondeur. Ainsi il est donc certain que les zoophytes fixent leur habitation non pas sur le fond sableux de l'Océan, mais sur les hauts fonds qui s'élèvent jusqu'à une petite distance de sa superficie. Les madrépores que l'on a trouvés à une grande hauteur dans quelques îles, sont simplement des madrépores fossiles que l'on a confondus avec ceux que forment les zoophytes qui construisent autour des îles des récifs dangereux.

Ces récifs s'étendent souvent d'île en île; dans quelques parages ils atteignent la surface de l'eau, dans d'autres ils restent cachés sous les flots à la profondeur de quelques pieds : malheur alors au navigateur qui s'égare au milieu des flèches aiguës de cette cité sous-marine!

Les vents et les courans qui règnent en Océanie peuvent tous se réduire à un seul principe, celui du mouvement général de l'atmosphère et de la mer de l'est à l'ouest, en sens inverse de la rotation du globe. Cependant l'Océanie occidentale ou la Nature est soumise à l'influence de trois vents différens. Les Philippines et les Moluques éprouvent l'effet des vents alisés; les parties de Bornéo et de Sumatra, au nord de l'équateur, se ressentent encore des mousons des mers du Bengale et d'Oman; d'autres mousons contraires règnent sur les parties méridionales de ces îles, ainsi que sur les autres îles de la Sonde. Dans la Polynésie, l'air est sans cesse renouvelé, principalement dans les îles hautes, par les brises de mer et de terre. Les premières soufflent ordinairement depuis 10 heures du matin jusqu'à 6 heures

[1] MM. Quoy et Gaimard. *Voyez* leur Mémoire sur l'accroissement des Polypes-Lithophytes; *Annales des Sciences naturelles*, T. VI.

du soir, et les secondes depuis 7 heures du soir jusqu'à 8 heures du matin.

Dans la Notasie, dont les parties les plus éloignées de l'équateur n'en sont pas à plus de 20 degrés, on ne ressent pas les grandes chaleurs qui, sur les continens, sont l'attribut de cette latitude; l'air y est constamment rafraichi par les montagnes de l'intérieur ou par les brises de mer; mais le sol bas et marécageux des côtes produit sur plusieurs points une température insalubre. Dans l'Australie, il semblerait que l'on doit éprouver la brûlante chaleur de l'Afrique et de l'Amérique méridionale; mais elle y est beaucoup moins forte. A la vérité l'hiver n'y est pas rigoureux, quoique la température en soit plus basse que dans les latitudes correspondantes de l'hémisphère boréal; il est encore caractérisé par des vents orageux et fréquens; les froids n'y sont pas de longue durée. Il faut cependant observer que les époques des saisons y sont opposées à celles de l'Europe. La Nouvelle-Zélande jouit d'un climat assez tempéré, mais humide et exposé à de violens ouragans. Celui de l'île de Diemen est un des plus sains que l'on connaisse. Les îles hautes et de peu d'étendue de la Polynésie paraissent être autant de paradis terrestres; jamais la chaleur n'y devient insupportable, même pour des Européens septentrionaux; on y éprouve les douceurs d'un printemps perpétuel, que troublent rarement les ouragans et les tremblemens de terre.

Le règne végétal de l'Océanie reproduit toutes les richesses de l'Inde et de l'Indo-Chine, mais avec un nouvel éclat et à côté d'autres richesses inconnues à l'Asie. Dans les îles de la Sonde, les Philippines, les Moluques et la Nouvelle-Guinée, le riz remplace le blé. Il y en a de deux espèces : celui des basses terres, et celui des hautes terres. Les deux espèces de jaquiers ou d'arbres à pain (*Artocarpus incisa, A. integrifolia*) croissent dans ces îles, ainsi que dans les Mariannes, les Nouvelles-Hébrides, les archipels des Amis et de la Société et les îles Sandwich. Les fruits de cet arbre parvenus à leur maturité sont farineux et d'une saveur agréable, qui rappelle à la fois le pain de froment, la pomme-de-terre et le topinambour : ils sont alors un aliment aussi sain que nourrissant. Cet abre atteint la grosseur du corps d'un homme et la hauteur de plus de 40 pieds. La nombreuse famille des palmiers est répandue jusque dans les îles les plus éloignées et les moins étendues. Les arbres fruitiers de l'Inde abondent dans celles de la Notasie : la grenade et l'orange y étalent toutes leurs variétés; le tamarinier offre, sous une double écorce, une pulpe acide, qui éteint les ardeurs de la fièvre. Parmi les plantes qui se distinguent par les fleurs du plus brillant coloris, par la grâce ou la singularité des formes, nous citerons la famille des *Euphorbiacées*, dont l'Océanie produit quatorze espèces distinctes; le ketmie comestible (*hibiscus esculentus*), dont les capsules pyramidales se terminent en pointe recourbée; et l'ixore écarlate (*ixora coccinea*). Parmi celles dont le goût piquant ou l'odeur aromatique aiguise et varie les jouissances du gastronome, nous nommerons le cannellier qui croit à Sumatra et dont l'écorce intérieure fournit une épice recherchée; le giroflier aromatique (*caryophillus aromaticus*), dont le calice est connu en Europe sous le nom de *clou-de-girofle*, plante connue jadis aux Moluques, mais que les Hollandais se sont plu à multiplier dans l'île d'Amboine; le muscadier, dont l'espèce appelée *aromatique* (*myristica aromatica*) qui produit le fruit connu sous le nom de noix-muscade, croit à Banda et à Bornéo, et dont d'autres espèces particulières se trouvent aux Philippines et aux Moluques; enfin, le poivre de Tahiti (*piper methysticum*), qui sert, dans les îles de la Société, à faire la boisson enivrante appelée *ava*, dont l'usage faillit être pernicieux aux compagnons de Cook.

Cependant si les plus agréables aromates enrichissent l'Océanie, cette partie du monde compte aussi parmi ses végétaux les poisons les plus redoutables. L'arbre connu sous le nom vulgaire de *bohon upas*, c'est-à-dire arbre à poison, et des botanistes, qui en distinguent deux genres, sous ceux d'*antiaris* et de *strychnos*, attriste les lieux où il croit. Le premier genre se trouve à Java et sur les côtes septentrionales de la Nouvelle-Hollande : ces deux localités sont particulières à deux espèces distinctes. Le second genre forme trois espèces, dont l'une est à Java, la seconde à la Nouvelle-Hollande, et la troisième aux Philippines.

La flore de la Nouvelle-Hollande porte, ainsi que nous l'avons laissé entrevoir, un caractère spécial. M. Lesson, notre ami, qui l'a examinée avec la sagacité d'un habile naturaliste, va nous guider dans l'esquisse que nous allons en donner. D'immenses forêts formées d'*eucalyptus*, de *casuarina*, propre à la construction des navires, de *banksia* et d'arbustes singuliers et bizarres, forment, dit-il, les paysages de la partie extra-tropicale de ce continent, tandis que celle qui est renfermée entre le tropique du capricorne et la ligne équinoxiale se rapproche, par la na-

ture des arbres et le luxe de la végétation, des forêts équatoriales des Moluques. Au nord, en effet, sur des plages vaseuses, croissent le *bruguiera* et les lianes des climats chauds; plus au sud, du 10e au 25e degré, s'élèvent les gigantesques pins de Norfolk et les cèdres de l'Australie; plus au sud encore, depuis le 30e degré jusqu'aux côtes les plus méridionales, la végétation offre un caractère particulier : les premiers naturalistes qui abordèrent à la Nouvelle-Galles du sud, par exemple, furent tellement émerveillés à la vue des végétaux qui se pressaient sur un seul point, sans rappeler aucune des formes des plantes des autres climats, qu'ils donnèrent le nom de *Botany-Bay* au havre où ils mouillèrent. Mais ce luxe de plantes cesse à mesure qu'on se dirige de l'est à l'ouest. Les prairies humides sont ornées par une charmante liliacée nommée *blandfordia nobilis*, et çà et là s'élèvent les tiges raides des singuliers *xanthorœa* et les cônes du *zamia australis*. Au nord de Batany-Bay s'étendent des forêts épaisses d'une espèce de cèdre que Brown a nommée *calidris spiralis*, dont le bois rivalise par son beau poli avec le plus beau bois des Antilles; plus loin, quinze autres espèces de bois rouges, blancs, veinés de toutes couleurs, offrent d'immenses avantages à l'ébénisterie. Tous les végétaux de la Nouvelle-Hollande, dit encore M. Lesson, ont un caractère unique, c'est celui de posséder un feuillage sec, rude, grêle, aromatique, à feuilles presque toujours simples. Ses forêts ont quelque chose de triste et de brumeux qui fatigue la vue; la teinte du feuillage est d'un vert glauque, monotone; les rameaux sont à demi dépouillés de leurs écorces fongueuses, ou celles-ci se détachent par lanières qui flottent au gré des vents. Toutefois, un grand nombre de plantes d'Europe se trouvent dans la Nouvelle-Hollande : ce sont celles qu'on peut appeler cosmopolites, et qui viennent dans les marais, telles que la samole, la salicaire, etc. Ainsi donc, ajoute M. Lesson, toute la moitié intertropicale de la Nouvelle-Hollande produit des plantes des climats chauds, notamment plusieurs espèces de muscadiers : aussi les Anglais y ont-ils établi des cultures d'indigo, de café et de cannes à sucre; tandis que la partie méridionale, au contraire, ayant sa flore spéciale, est aussi la seule qui convienne aux arbres à fruits de l'Europe : c'est ainsi, par exemple, que le pêcher s'y est assez bien naturalisé pour croître même à l'état sauvage; la vigne toutefois a été plus rebelle, et semble ne point s'accommoder des variations subites de la température.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les animaux de l'Océanie. En parlant des récifs formés autour des îles par les zoophytes, nous avons pu faire apprécier le nombre immense et la multiplication rapide de ces petits animaux dans le Grand-Océan. Les savans voyageurs qui nous ont éclairés sur la véritable influence de ces animalcules marins, vont nous donner un aperçu de la distribution des crustacés dans les différentes parties de l'Océanie.

Partout où les côtes découpées en baies ont des eaux peu profondes, disent-ils, les espèces de crustacés sont nombreuses, comme aux Mariannes, aux îles de Papous, à la baie des Chiens-Marins, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, etc. [1]. Mais quand les rochers sont abruptes, battus par la tempête, et que les plages manquent, les grandes espèces seules s'y rencontrent en petit nombre; c'est ce que MM. Quoy et Gaimard ont remarqué au Port-Jackson, sur les côtes orientales de la Nouvelle-Hollande et aux îles de Sandwich. Un gros *ranine* de couleur rouge, pris à Owaïhi, leur prouva par la conformation de ses pieds, tout-à-fait disposés pour un séjour habituel dans l'eau, que c'est à tort que des voyageurs ont dit que cet animal quitte la mer pour aller jusqu'au sommet des arbres les plus élevés. Les bernards ou *pagures* sont très-communs dans l'Océanie; mais les Mariannes, les îles des Papous et Timor sont les parages où ils sont en plus grand nombre. A l'instant de la plus forte chaleur, ils cherchent l'ombre sous des touffes d'arbrisseaux; et lorsque la fraîcheur du soir se fait sentir, on les voit sortir par milliers, roulant la coquille d'emprunt dans laquelle ils se logent, se heurtant, trébuchant et faisant entendre par leur choc un petit bruit qui les annonce avant qu'on les aperçoive. Il paraît qu'il existe deux espèces de ces animaux parasites : celle qui habite les eaux, et celle qui n'y va presque jamais. A Guam, à Vaïgiou, on rencontre dans les forêts, à plus de mille pas du rivage, de très-gros pagures logés dans des buccins. Les crustacés les plus extraordinaires de ceux que l'on trouve aux environs de la Nouvelle-Guinée et près des îles des Amis, sont les *phyllosomes*. Ces animaux à l'état vivant sont transparens dans toutes leurs parties comme du cristal, les yeux exceptés, qui sont de

[1] Observations sur quelques crustacés, considérés sous le rapport de leurs mœurs et de leur distribution géographique, par MM. Quoy et Gaimard. *Annales des sciences naturelles*, T. XIV.

couleur bleu de ciel. Leurs mouvemens sont excessivement lents; bien différens en cela des agiles *alimes* qui, transparens aussi, nagent dans la vase avec la plus grande vitesse.

Aucune mer n'est aussi poissonneuse que le Grand-Océan équinoxial : le poisson forme la principale nourriture des habitans des différens archipels. La plupart des espèces sont celles qu'on rencontre dans l'océan Indien. Les bonites, les dorades, les thons, les surmulets, les muges, les raies, paraissent abonder également sur toutes les côtes; cependant plus de 150 espèces nouvelles y ont été observées jusqu'à ce jour. Parmi les cétacés, le dugong des Indes est un des plus répandus; le dauphin tacheté vit dans les parages de la Nouvelle-Zélande et des îles de la Société; le dauphin malais, entre Java et Bornéo; le dauphin albigène, au sud de la Nouvelle-Hollande; et le marsouin à tête blanche, aux environs de l'archipel Dangereux; enfin, un mammifère marin beaucoup plus grand, la baleinoptère mouchetée, parcourt les vastes régions du même océan.

Les îles de la Notasie possèdent à peu près tous les principaux mammifères de l'Asie méridionale. Ceux de Java sont des buffles d'une taille petite; des chevaux petits, mais vigoureux; des sangliers, un rhinocéros d'une espèce particulière (*rhinoceros javanicus*); le tigre rayé et le tigre noir, plusieurs chats inconnus ailleurs, l'écureuil bicolore, l'écureuil volant (*morchus javanicus*), et diverses espèces de singes. Ceux de Bornéo sont, outre quelques-uns de ceux que nous venons de citer, le tigre, la panthère, l'éléphant, les bœufs sauvages, une espèce de cerf appelée *cerf d'eau*, parce qu'il se tient dans les lieux marécageux (*cervus axis*); l'orang-outang (*simia satyrus*), et la plus grande espèce de singe connue (*simia pongo*). Sumatra possède un rhinocéros particulier (*rhinocéros sumatrensis*). Les forêts de Java nourrissent aussi, parmi divers reptiles, un *boa constrictor*, serpent qui, suivant M. Leschenault, avale des bœufs et des chevaux, mais dont la morsure n'est point vénéneuse.

Les rivières de Sumatra, comme celles de Bornéo, sont peuplées de caïmans et de crocodiles, et pendant les chaleurs du jour on voit voltiger autour des lieux habités le dragon volant (*draco viridis*), petit reptile que l'on touche sans danger, et qui se nourrit d'insectes. Dans les Moluques, ainsi qu'à Java, les forêts marécageuses servent de repaire au babiroussa. A la Nouvelle-Guinée vit un sanglier d'une espèce particulière appelé sanglier des Papous (*sus papuensis*), qui semble être l'intermédiaire entre le pécari d'Amérique et le cochon. Ce dernier animal et la volaille domestique abondent maintenant dans toute la Polynésie. Dans cette partie de l'Océanie, les mammifères sont rares : plusieurs espèces de phalangers et la roussette sont les principaux qu'on y trouve. Les oiseaux marins sont les animaux les plus répandus : les manchots se trouvent à la Nouvelle-Guinée; la frégate (*pelecanus aquilus*) et la sterne habitent les Carolines et les îles de la Société. Les défians calaos se perchent, dans la plupart des archipels, sur la cime des muscadiers; on y trouve aussi des tourterelles muscadivores, et diverses espèces de perroquets : ces oiseaux sont même les plus communs. Des troupes légères de loris rouges et tricolores, une belle espèce de martin-pêcheur, les brillans oiseaux de paradis, le moucherolle à la queue en éventail, les hérons noirs et blancs, le pluvier doré, le chevalier, la poule d'eau, sont les principaux oiseaux remarqués par les voyageurs.

Les animaux de la Nouvelle-Hollande offrent généralement un caractère tellement distinct de celui des animaux des autres contrées du globe, que nous devons les grouper séparément. Si la botanique, dit M. Lesson, imprime à ce pays une physionomie spéciale, le règne animal lui en donne une plus étonnante et plus étrange peut-être. Le caractère que ce naturaliste fait remarquer dans les animaux de la Nouvelle-Hollande, c'est une double poche ou la *marsupialité*. Trois animaux seulement sont dénués de cet organe : le phoque, une roussette de la partie intertropicale, et le chien, qui a suivi, dit-il, de misérables peuplades lors de leur émigration sur ce continent apauvri. Depuis le doux et timide kangeurou, dont quelques espèces sont les plus grands quadrupèdes du continent austral, jusqu'au *pétauriste* à grande queue, animal de la taille du rat, dont la peau des flancs est étendue entre les membres antérieurs et postérieurs, tous les mammifères de ce continent mériteraient une description spéciale; mais nous ne citerons qu'un petit nombre d'entre eux. Les *potorous*, qui ont, comme les kangourous, les jambes de derrière beaucoup plus grandes que celles de devant, et l'*halmature*, qui se rapproche tellement des kangourous, qu'il ne semble en différer que par son système dentaire, la petitesse de ses oreilles et sa queue presque nue; la *phascogale*, qui vit sur les arbres; et les *péramèles*, qui ressemblent aux sarigues, nous sont encore imparfaitement connus sous le rapport des mœurs. Les *dasiures*, dit encore M. Lesson,

sont des carnassiers qui remplacent à la Nouvelle-Hollande les fouines de nos climats. Le *thylacine*, de la taille et de la forme du loup qu'il représente, est souvent mentionné dans les relations comme le loup de l'Australie. Il vit dans les cavernes, sur le bord de la mer, à la terre de Diemen. Tous ces animaux à poche, malgré la singularité de leur conformation, sont cependant moins extraordinaires que deux autres que l'on comprend sous la dénomination de *paradoxaux*, c'est-à-dire l'*ornithorynque* et l'*échidné*. Le premier, au corps couvert de poils, au bec de canard, aux pieds garnis d'ergots vénéneux, pondant des œufs, semble, suivant M. Lesson, être une créature fantastique jetée sur le globe pour renverser par sa présence tous les systèmes admis sur l'histoire naturelle; car on peut soutenir avec tout autant de raison qu'il appartient aux quadrupèdes, aux oiseaux ou aux reptiles. Le second, dont on fait deux espèces selon que les piquans qui couvrent son corps sont plus ou moins garnis de poils, paraît aussi pondre des œufs au lieu de mettre au jour des petits vivans. Son museau, mince et très-alongé, est terminé par une fort petite bouche; ses mâchoires, dépourvues de dents, sont garnies de lames cornées, comme chez plusieurs oiseaux palmipèdes; sa langue est extensible comme celle du fourmilier.

Les mêmes phénomènes de singularité qui caractérisent les quadrupèdes de la Nouvelle-Hollande se reproduisent pour les oiseaux. La plupart d'entre eux, dit M. Lesson, ne pouvant tirer leur subsistance des fruits dont les forêts sont privées, n'ont que des genres restreints de nourriture. Ceux qui vivent d'insectes ont la langue organisée comme les oiseaux des autres climats; mais les perroquets, les merles et beaucoup d'autres passereaux, obligés de pomper le suc mielleux des fleurs, ont à l'extrémité de la langue des faisceaux de papilles qui ressemblent à un pinceau, et qui leur permettent de ne rien perdre de cette matière toujours peu abondante. La plupart des oiseaux du continent austral ravilisent avec ceux des autres continens pour la vivacité des couleurs; mais un grand nombre présentent avec ceux-ci des oppositions tranchées : ainsi le cygne d'Europe est considéré comme le type de la blancheur; celui de la Nouvelle-Hollande est au contraire d'une teinte noire : le kakatoès est blanc à la Chine et aux Moluques; la même espèce se trouve à la Nouvelle-Hollande, mais c'est seulement sur ce continent qu'on en trouve du plumage noir. Partout les diverses espèces de volatiles sont couvertes de plumes : sur le continent austral, le *casoar* forme en quelque sorte le passage des animaux à plumes aux animaux à poils. Parmi les oiseaux les plus remarquables, il faut mettre, comme le dit M. Lesson, ce superbe *menure*, dont la queue est l'image fidèle, dans les solitudes australes, de la lyre harmonieuse des Grecs; ce *loriot prince-régent*, dont la livrée est mi-partie de jaune d'or et de noir de velours; ce *scytrops*, dont le bec imite celui du toucan; ces perruches de toute taille et de toute couleur; ces bravans martin-chasseurs et ce *moucherolle crépitant*, dont le cri imite à s'y méprendre le claquement d'un fouet.

Divers reptiles plus ou moins dangereux pullulent dans la Nouvelle-Hollande : ici c'est l'agame hérissé (*agama muricata*), encore peu connu; là les *scinques*, par leurs courtes pattes, semblent être intermédiaires entre les lézards et les serpens : le plus remarquable de ce genre est le gigantesque scinque noir et jaune. Le plus singulier des lézards du continent austral est le *phyllure*, dont la queue s'élargit en forme de feuille ou de spatule, et qui constitue deux espèces, l'une d'un brun marbré (*phyllurus Cuvieri*), l'autre d'une couleur orangée (*phyllurus Miles*). Quant aux serpens, dit M. Lesson, ils y sont nombreux; on y trouve des couleuvres et des *pythons* de grande taille. Le *serpent fil*, à peine long de 8 à 10 pouces, occasionne, dit-on, la mort en moins de quelques minutes; mais l'espèce la plus redoutable, sans contredit, comme la plus commune, est le serpent noir, que son affreux venin a fait nommer *acantophis bourreau*.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

Description de l'Océanie occidentale, c'est-à-dire de la Malaisie ou Notasie.

La première terre que l'Océanie nous présente en venant de l'Asie est la grande île de Sumatra, dans l'archipel de la Sonde [1]. Une chaîne de montagnes qui la parcourt dans toute sa longueur, est plus voisine du rivage occidental; néanmoins l'une et l'autre côtes sont basses et marécageuses. Cette chaîne est accompagnée d'autres chaînes moins importantes. Quatre grands lacs, suspendus sur les gradins de ces montagnes, émettent leurs eaux par des torrens rapides ou par des cacades imposantes : celle de *Manselar* est célèbre. L'île a environ 400 lieues de longueur sur 20 à 75 de largeur. Son territoire est divisé en *partie indépendante*, et en *partie hollandaise*.

La partie indépendante est partagée en plusieurs États, dont les principaux sont : le *royaume d'Achem*, celui de *Siak*, et le pays des *Battas* ou la contrée de *Batta*.

Le *royaume d'Achem* comprend toute l'extrémité septentrionale de l'île, et s'étend sur la côte orientale depuis le cap Achem jusqu'au cap Diamond; au sud-est il confine avec le pays des Battas. Les habitans sont grands et forts, ils paraissent être d'origine malaise; peut-être ne sont-ils qu'un mélange de Malais, de Redjanas, de Battas et de Khnulias; leur langue est le malais, qu'ils écrivent en caractères arabes, et leur religion le mahométisme, dont ils observent strictement les cérémonies. Ils sont industrieux, travaillent les métaux avec une rare perfection, construisent des navires avec beaucoup d'art, et se montrent habiles navigateurs. Ils sont gouvernés par un sultan dont le pouvoir est héréditaire; cependant l'ordre de primogéniture est souvent méconnu en faveur de l'enfant du prince qui paraît le plus capable de gouverner : aussi le choix du souverain est-il quelquefois le sujet de guerres sanglantes. L'État d'Achem comprend un grand nombre de principautés gouvernées par des radjahs; celles de *Pédir* et de *Sinkel* sont les plus considérables. Plusieurs petites îles dépendent également de ce royaume. La capitale est *Achem*, sur la rivière du même nom, à une lieue de la mer, qui y forme une rade vaste et sûre. Elle contient 8,000 maisons, soutenues sur des pilotis de trois pieds de hauteur destinés à les préserver des inondations subites. Ces habitations, n'étant pour ainsi dire que des cabanes, semblent ne devoir renfermer au plus qu'une population de 40,000 individus. Le palais du sultan, situé hors de la ville, est une espèce de forteresse grossièrement bâtie, et environnée d'un fossé qui peut avoir environ une lieue de tour. *Pédir*, ville maritime, passe pour la seconde du royaume; elle rivalise avec Achem sous le rapport de l'importance commerciale.

Vers la fin du XVIe siècle, les Achemais étaient le peuple le plus puissant de la Malaisie; ils comptaient parmi leurs alliés plusieurs nations commerçantes depuis le Japon jusqu'à l'Arabie; leur marine se composait de plus de 500 voiles; enfin, leur empire comprenait presque la moitié de Sumatra et une grande partie de la péninsule de Malacca. Ils ont perdu leur prépondérance vers le milieu du XVIIe siècle.

Le *royaume de Siak*, occupant la partie moyenne de la côte orientale, est traversé par le fleuve de Siak. L'anarchie dont ce pays est depuis long-temps la proie a favorisé l'ambition des principaux chefs : tous sont indépendans. Ceux des districts maritimes se livrent à la piraterie. *Siak*, sur le fleuve de ce nom, est une petite ville qui ne peut pas avoir plus de 3,000 habitans, dans laquelle réside le sultan. *Campara* est un des lieux les plus commerçans.

Le *Batta* ou le *pays des Battas*, qui confine avec le royaume d'Achem et le territoire hollandais, occupe une longueur d'environ 50 lieues et une largeur de 40 : le Sinkel est sa principale rivière. Ce pays, couvert de forêts

[1] Elle est située dans la partie centrale, sous l'équateur, et sous le 99e degré de longitude.

impénétrables, est divisé en plusieurs districts qui forment une sorte de confédération. Le chef qui réside à l'extrémité du grand lac de Toba, paraît être le principal des membres de cette association. *Varus* ou *Barus*, sur la côte occidentale, est le plus important marché du pays; *Tappanouly*, avec un port superbe, en est la seconde place de commerce. Les Battas, quoi qu'en disent certains voyageurs, sont le peuple le plus sauvage de Sumatra : leur taille est plus petite que celle des Malais; leur teint est moins brun; du reste, ils ont les mêmes armes, et parlent un langage rempli de mots inconnus aux Malais de la côte. La punition de certains crimes, tels que l'assassinat et l'adultère, consiste chez eux à être dévoré par ses compatriotes. Les femmes des Battas sont chargées des travaux de l'agriculture. Un mari achète sa femme, et peut la vendre avec ses enfans. Ces coutumes donnent une idée du degré de civilisation des Battas. Cependant presque tous savent lire et écrire, et s'acquittent avec zèle des devoirs de l'hospitalité; mais il ne faut pas oublier que les naturels de Sumatra appartiennent à une race essentiellement sanguinaire qui paraît occuper, sous le rapport des dispositions sociales, un des anneaux les plus inférieurs dans les différens chaînons qui composent le genre humain.

La *partie hollandaise* de l'île de Sumatra comprend le gouvernement de *Padang*, l'empire de *Menangkabau*, le royaume de *Palembang*, et le pays de *Lampong*. Ces trois derniers pays reconnaissent la suzeraineté du gouverneur néerlandais.

Le gouvernement de *Padang* se compose d'un vaste territoire autour de la ville de ce nom, résidence du gouverneur hollandais. *Padang* est une place de commerce importante; on en exporte du poivre, du camphre, du benjoin, et l'on y rassemble tout l'or que l'on peut recueillir dans l'île et qu'on envoie ensuite à Batavia. La ville, située sur la rivière de son nom qui se jette à peu de distance de là dans l'océan Indien, est défendue par une forteresse. Les Hollandais formèrent cet établissement vers le milieu du XVIIe siècle. Depuis 1791 jusqu'en 1794, il leur fut enlevé par les Anglais, qui ne le restituèrent qu'à la paix générale en 1814. On estime que sa population est de 10,000 individus. C'est de cet établissement que dépend celui de *Bencoulen*, ville de 8,000 habitans, parmi lesquels on compte un millier de Chinois.

De *Menangkabau* est une grande plaine découverte, entourée de collines, où l'on compte, dit-on, 1200 mines d'or. Ce pays, situé presque au centre de l'île, fut le siège d'un grand empire auquel Sumatra presque tout entière fut soumise; mais les dissensions qui divisèrent les habitans à propos de religion, ont favorisé les Hollandais dans le projet de réduire ce pays à l'état de tributaire. *Pagarujong* et *Ménangkabau* sont les plus grandes villes.

Le royaume de *Palembang*, dans la partie méridionale de l'île, était naguère un des principaux États indépendans; mais, vaincu par les Hollandais à la suite des querelles qui s'élevèrent à l'occasion de la rétrocession à la Hollande des pays occupés par les Anglais, le sultan de Palembang fut déposé; et son successeur se reconnut le vassal des Hollandais. La ville de *Palembang*, qui s'étend sur un espace d'environ une lieue sur les deux rives de la *Moésie* ou du Palembang, qui a plus de 1200 pieds de largeur en cet endroit, est peuplée de 20,000 à 25,000 ames. Presque toutes ses maisons sont construites en bambous et en nattes et couvertes en chaume. Les seuls édifices en pierres sont le palais du sultan et la grande mosquée. A sa sortie de la ville, la Moésie se divise en deux branches, dont l'une coule au milieu d'un groupe nombreux de petites îles, que l'on a appelées les *Mille-Iles*, et dont la plupart sont comprises dans les jardins d'une maison de plaisance appartenant au sultan.

Le pays de *Lampong*, jadis vassal du sultan de Bantam à Java, est borné au nord par l'État de Palembang. Ses habitans sont, de tous les peuples de Sumatra, ceux qui, sous le rapport physique, se rapprochent le plus des Chinois. Ce pays est gardé par des troupes hollandaises.

On pourrait considérer aussi comme dépendant de la Hollande le pays de *Passumah*, gouverné par des chefs qui forment une sorte de confédération. Les habitans du Passumah sont en général remarquables par leurs formes athlétiques, par leur adresse et leur bravoure belliqueuse. Ils n'ont point de culte extérieur, et ne paraissent même avoir aucune idée de l'existence d'un être suprême. Ce qu'il y a de remarquable, s'il faut en croire les voyageurs, c'est qu'ils ont pour le tigre une aversion sans bornes qui va jusqu'à s'abstenir de le tuer même pour se défendre de ses attaques. Un autre pays, qui reconnaît la suprématie politique des Hollandais, est celui des *Redjans*, divisé, de même que le précédent, entre plusieurs chefs qui se considèrent comme les vassaux du sultan de Palembang.

L'île de Sumatra et celles qui l'entourent à l'est et à l'ouest, forment un groupe parti-

culier. Elles sont presque toutes gouvernées par un ou plusieurs chefs indépendans; quelques-unes seulement sont soumises aux Hollandais. Nous citerons d'abord les principales. Le long de la côte occidentale, *Engano*, en grande partie couverte de bois, a environ 10 lieues de circonférence. Elle est habitée par une peuplade qui paraît être de race malaie. Les hommes et les femmes ignorent l'usage des vêtemens; ils se font aux oreilles de larges trous qu'ils remplissent de rouleaux de feuilles ou d'anneaux faits avec des cocos. Leurs habitations, élevées sur des piliers, ressemblent à des ruches. En se dirigeant vers le nord-ouest, on voit les deux îles *Poggy* ou *Nassau*, peuplées d'environ 1500 habitans dispersés le long des côtes dans plusieurs petits villages. On aperçoit ensuite *Porah* ou *Bonne-Fortune* et *Si-Birou* ou *Mantawaï*, *Battoua* ou *Mentao*, et enfin *Nias* ou *Poulo-Nias*, dont les habitans, bien différens des Malais, ont dans les traits du visage quelque chose du caractère grec. On estime leur nombre à 200,000 individus divisés en 50 petits districts. Plus loin, le groupe de *Banjak*, dont la plus importante est *Baby*.

Près de la côte orientale, les îles de *Roupa*, de *Pandjour*, de *Perpeseratte*, de *Bancalis*, et quelques autres, dépendent du royaume de Siak. *Lingen* ou *Lingga*, où l'on compte 10,000 habitans, dont les deux tiers occupent la ville de *Kwala-Daï*, est remarquable comme la principale possession des Malais indépendans, qui occupent à 20 lieues au nord le groupe de *Bintang*, île de 7 lieues de longueur entourée de plusieurs autres plus petites. Le souverain de ces Malais a cédé aux Hollandais un petit îlot appelé *Riow*, qui est devenu l'un des points les plus commerçans de cette partie de l'Océanie : sa population peut s'élever à 6,000 habitans. Les Hollandais possèdent encore deux îles importantes : *Banca*, célèbre par ses mines d'étain, avec une petite ville de 3,000 habitans; et *Billiton*, qui, ainsi que la précédente, faisait autrefois partie du royaume de Palembang. C'est par le détroit qui sépare ces deux îles, que passent les vaisseaux qui vont à la Chine ou qui en reviennent.

L'île de *Java* domine par sa position les principales entrées des mers qui baignent l'Asie orientale; elle est en outre la plus peuplée et la plus florissante de toute l'Océanie : c'est donc par un esprit de calcul fort juste que les Hollandais en ont fait le centre de leurs possessions dans cette partie du monde[1]. Elle est baignée au nord par la mer, à laquelle elle donne son nom, et au sud par l'Océan indien; à l'ouest, elle est séparée de Sumatra par le détroit de la Sonde, et de Bali à l'est par celui de Bali. Beaucoup moins grande que Sumatra, sa longueur est de 230 lieues environ, et sa largeur de 20 à 30. L'île est divisée en deux versans par une chaîne volcanique dans laquelle on compte 38 cratères; la population est presque entièrement composée d'indigènes qui paraissent être une variété de la race malaie, anciennement établie dans l'île, et civilisée par une colonie d'Hindous. Les Javanais, en général, sont d'une taille médiocre; ils ont le teint basané, les cheveux longs, le nez un peu épaté. Fidèles à leurs engagemens, crédules comme tous les peuples ignorans, amateurs du merveilleux, indolens par caractère, patiens dans l'adversité, extrêmement respectueux envers leurs parens, attachés à leurs enfans, ils préfèrent une vie pauvre et tranquille à des richesses qu'ils ne sauraient garder; ils ignorent le tumulte et l'agitation d'une vie industrieuse. A l'exception de quelques ouvriers qui travaillent grossièrement les métaux, tous les Javanais se contentent de cultiver leurs champs; le reste du temps se passe à fumer l'opium et à mâcher le siri. Les femmes filent du coton et fabriquent la toile qui sert à habiller la famille; mais dans ces climats brûlans on ne s'habille que par décence. Les hommes se contentent de s'attacher autour des reins une toile qui tombe jusqu'aux genoux. Les Bantamois se distinguent des autres Javanais en se couvrant la tête d'un bonnet en forme de casque. Les femmes portent en outre une petite camisole de toile bleue qui leur couvre les épaules et la poitrine. Les enfans restent nus jusqu'à l'âge de sept ans.

La domination des Hollandais s'étend sur l'île presque entière, partagée par eux en vingt régences. Ils ont conservé partout le régime féodal, qu'ils y ont trouvé établi dès leur arrivée. Chaque village a son chef, qui est toujours le plus riche habitant, et qui, chargé de percevoir les revenus, en est responsable au chef de plusieurs villages, qui lui-même l'est envers un chef d'un rang plus élevé, et ainsi de suite. Jetons un coup-d'œil sur cette importante et riche *Batavia* qui comptait autrefois près de 300,000 habitans, et qui n'en a plus environ que 45,000 aujourd'hui. Elle est cependant encore la capitale

[1] Elle est comprise entre 5 degrés 50 minutes et 8 degrés 52 minutes de latitude nord, et entre 102 degrés 52 minutes et 112 degrés 15 minutes de longitude est.

des établissemens hollandais en Océanie, et la cité la plus commerçante de cette partie du monde. La plupart des édifices de cette ville ont été démolis, ainsi qu'une partie de fortifications; pour assainir l'air chargé des exhalaisons pestilentielles que répandait l'eau croupie des canaux, on a diminué le nombre de ceux-ci. Tous les employés européens et les plus riches habitans demeurent aux environs de la ville, où ils vont tous les jours pour leurs affaires. Batavia est située au fond d'une large baie : son port est assez vaste pour contenir la plus grande flotte; il est très-sûr, mais peu profond. On remarque dans les environs *Omrust*, avec des chantiers sur une petite île; *Noordwyk*, où se trouvent l'hôtel du gouverneur général et les habitations des principaux fonctionnaires; *Yesseldick*, où l'on a transporté le grand hôpital; et *Welternete*, le quartier général des troupes.

Bantam, qui fut pendant long-temps le rendez-vous des marchands de l'Europe, est la résidence d'un sultan auquel les Hollandais n'ont laissé que le simulacre de la puissance. Cette ville offre un aspect particulier : on ne l'aperçoit pas de loin; à peine même si on la voit lorsqu'on y est entré : sans les forteresses du Diamant et d'Aujer on se croirait dans un bois lorsqu'on est dans cette cité. Ce sont çà et là des cabanes dispersées et entourées d'arbres; les rues ne sont, en quelque sorte, que des chemins. Dans l'enfoncement du fort Diamant se trouve le palais du Sultan. La cour, la garde et les domestiques de ce prince ne sont composées que de femmes : les unes remplissent les fonctions de Chambellans, d'autres font le service de gardes-du-corps. A 90 lieues de Batavia, *Samarang*, près de l'embouchure d'une rivière du même nom qui y forme un bon port, est une ville commerçante, industrieuse et assez bien bâtie, renfermant un théâtre, un hôpital, un collége, un observatoire, et 35,000 habitans. Vis-à-vis de l'île de Madura, à l'embouchure du Kediri, *Sourabaya*, ville de 50,000 ames, est, après Batavia, la ville la plus commerçante de l'île. Les royaumes de *Mataram* et de *Djocjacarta* sont aujourd'hui soumis aux Hollandais. *Souracarta*, ville de 70,000 habitans, est la résidence du souverain de Mataram; *Djocjacarta*, qui en renferme environ 55,000, est surtout remarquable par le palais immense du prince qui y réside.

Java forme un groupe avec les îles qui l'avoisinent, dont les principales sont Madura, Baly et Lombok. *Madura* est tellement rapprochée de Java, qu'elle est une de ses vingt régences. Sa longueur est de 36 lieues et sa largeur moyenne de 10; elle est gouvernée par deux sultans qui se reconnaissent vassaux de la Hollande. *Bangkhalan*, l'une de ses deux principales villes, est grande, bien peuplée et commerçante; *Sumanap* ne cède pas à celle-ci. *Bali*, peu éloignée de Java, a reçu de quelques auteurs hollandais l'épithète déplacée de *petite Java*. Elle a 27 lieues de long sur 16 de large; une chaîne de montagnes qui la traverse dans sa longueur, se termine à l'est par un volcan. Les Balinais sont de race malaie, mais plus blancs et mieux faits que les Javanais; ils réunissent un grand courage à beaucoup d'intelligence. On dit cependant qu'ils sont cruels envers leurs ennemis, et d'une incivilité choquante. Leurs femmes sont jolies et laborieuses, et exercent la profession de médecin. Leur religion est le brahmanisme mélangé de bouddhisme. L'île est divisée en huit petits États; le plus considérable est le *Karang-Assim*, dont la capitale, appelée de même, est au pied d'un volcan de ce nom. C'est une ville grande et bien bâtie, dont le port est le seul de toute l'île qui puisse recevoir des navires d'un fort tonnage. L'île *Lombok*, un peu moins grande que Bali, renferme comme celle-ci un volcan. Elle est gouvernée par un radjah tributaire de celui de Karang-Assim. Sa principale ville est *Mataran*. Le détroit qui sépare Bali de Lombok est extrêmement dangereux pour la navigation, tant y est grande la rapidité du flux et du reflux.

Le groupe de *Sumbava-Timor* se compose de Sumbava, Sumba, Flores, Ombay, Wetter, Timor et d'autres îles moins importantes. *Sumbava* est divisée en plusieurs petits États qui dépendent du sultan de Bima, tributaire des Hollandais [1]. La petite ville de Bima possède un port dont l'entrée est majestueuse. C'est sur son territoire que se trouve le volcan de Tomboro, dont une terrible éruption fit périr en 1815 environ 12,000 personnes. *Flores*, appelée *Endé* ou *Mangderai*, à 25 lieues de Bima, est une île de 70 lieues de longueur sur 28 dans sa moyenne largeur, très peu connue des Européens. Toute sa partie occidentale dépend du sultan de Bima. Le reste paraît être divisé en petits États indépendans. *Sumba*, appelée aussi *Tchindam*, est divisée en plusieurs États qui ont depuis

[1] Elle est sous le 8e degré 48 minutes de latitude sud, et sous le 115e degré 45 minutes de longitude est.

[2] Entre 7 degrés 53 minutes et 9 degrés 3 minutes de latitude sud, et entre 117 degrés 37 minutes et 120 degrés 45 minutes de longitude est.

ong-temps secoué le joug des Hollandais. *Ombay* ou *Mallua* est habitée par un peuple barbare et inhospitalier. *Wetter* n'offre rien de particulier; mais *Timor* attire notre attention.

Cette île, la plus grande de tout le groupe, est partagée en soixante-trois petits États presque tous vassaux des Portugais ou des Hollandais. Les tribus de *Bellos* sont vassales des premiers, et celles de *Vaïkenos* reconnaissent la suprématie des seconds. Les villes les plus importantes de cette île sont : *Dillé*, peuplée de 2,000 habitans, siége d'un gouverneur portugais qui relève du vice-roi de Goa dans l'Inde; *Luka et Samoro*, toutes deux capitales de deux royaumes peuplés de Bellos; *Coupang*, ville de 3,000 ames, chef-lieu des possessions hollandaises de Timor : celle-ci est dans le pays des Vaïkenos. Suivant M. de Freycinet, les royaumes de *Coupang*, *d'Amanoubang* et surtout de *Verlé*, sont les plus puissans États des Vaïkenos. Dans l'intérieur de l'île se trouvent quelques chefs qui n'ont point encore reconnu la suprématie hollandaise [1]. La petite île de *Dao* ou *Damo*, près de Timor à l'extrémité de celle de *Rottis*, est renommée par la beauté des bijoux en or que fabriquent ses habitans.

Nous allons passer dans l'île de *Bornéo*, l'une des plus grandes du monde. Elle a 185 lieues de longueur et 250 dans sa plus grande largeur. Cette vaste étendue a empêché les Européens de pénétrer dans ses parties centrales; aussi la géographie de Bornéo est-elle restée incomplète. On sait seulement qu'elle est montagneuse et qu'elle renferme des volcans éteints; on croit qu'il existe dans son intérieur un vaste lac, où les plus importantes rivières de l'île, le Bandermassin, le Bornéo, le Passir et le Sampate prennent leur source, mais dont on ne connaît que l'embouchure. La population de l'île se compose de Malais, que l'on peut regarder comme le peuple dominant; de *Dayaks*, qui habitent l'intérieur; de Chinois, qui sont répandus partout, mais principalement sur les côtes; et de *Papous* ou *Negrillos*, tribu qui habite les forêts et les contrées les plus inaccessibles. La population malaie se divise en un grand nombre d'États dont les chefs portent le titre de radjah, et celui de Sultan quand ils sont musulmans. Les principaux États qui ont conservé leur indépendance sont : le *royaume de Bornéo*, dont la capitale, peuplée de 10,000 ames et bâtie sur pilotis, est la ville la plus commerçante de l'île; et le *royaume de Passir* ou de Cotti, dont les habitans se livrent à la Piraterie : ils ont pour capitale *Passir*, composée d'enviro 1 300 maisons en bois.

Trois autres royaumes ont reconnu la suprématie des Hollandais : celui de *Pontianak*, sur la côte occidentale, n'appartient qu'en partie au sultan qui réside à *Pontianak*, ville de 3,000 ames. *Landak*, dans le royaume de *Sucadana*, est le chef-lieu d'un district renommé pour ses mines de fer et d'or et pour ses exploitations de diamans. *Montradock*, bâtie dans le goût chinois, est une ville de 10,000 habitans, chef-lieu le plus riche de toute l'Océanie en mines d'or. Le royaume de *Sambas*, sur la côte orientale, a pour chef-lieu *Sambas*, résidence d'un sultan et d'un gouverneur hollandais. Le royaume de *Bandermassin* ou *Banjermassin* occupant un territoire tout couvert de forêts, est riche en diamans et en mines d'or. Les Hollandais en tirent annuellement plus de 8,000 quintaux de poivre. *Bandermassin*, ville de 7,000 ames, sur la baie et la rivière du même nom, est la cité la plus importante du royaume, et le siége du résident hollandais [1].

Les îles qui forment un groupe avec celles de Bornéo sont d'une très-petite superficie : on n'en peut citer que deux ou trois plus considérables que toutes les autres. Telle est à l'ouest la *Grande-Natuna*, nommée par les Malais *Poulo-Boug-Ouran*, longue de 14 lieues et large de 6, la plus grande du groupe qu'elle forme avec une dixaine d'autres; *Maratuba*, la principale d'un autre groupe situé près de la côte orientale : elle a 9 lieues de longueur; les Malais appelés *Soulous* la fréquentent souvent; enfin l'île de *Poulo-Laout*, longue de 20 lieues et large de 10, à l'entrée du détroit de Macassar.

Au nord de Bornéo nous apercevons le grand archipel des *Philippines*, découvertes en 1521 par Magellan, qui leur donna le nom d'*archipel de Saint-Lazare*. Il paraît cependant que dès l'an 1511 les Portugais avaient déjà connu l'île de *Luçon*, la plus étendue de cet archipel. Les Espagnols, qui s'y établirent définitivement en 1560, ne donnèrent le nom de leur monarque Philippe qu'à la partie septentrionale de cet archipel. On a proposé de

[1] M. le capitaine Dupeyret a reconnu que la ville de Dillé est située par 8 degrés 32 minutes 51 secondes de latitude méridionale, et par 123 degrés 11 minutes 30 secondes de longitude orientale.

[1] Bornéo est située entre 4 degrés 20 minutes de latitude sud et 7 degrés de latitude nord, et entre 106 degrés 40 minutes et 116 degrés 45 minutes de longitude est.

réserver le nom de Philippines à toutes les îles qui s'étendent depuis le petit groupe des *Babuyanes* au nord, jusqu'à l'île de Mindanao au sud, et de désigner sous le nom d'archipel de Soulou les îles de ce nom situées entre Mindanao et Bornéo; nous croyons, au contraire, que c'est contribuer à faciliter l'étude de la géographie, que de comprendre dans un même archipel le plus grand nombre possible d'îles voisines. Pour nous, celui des Philippines se compose de toutes ces îles proprement dites, du groupe des Babuyanes, de celui des Bachi, de celui des Calamianes, de la grande île de *Paragua*, des îles de *Surigao* et de celles des *Soulous*, formant un groupe entre Mindanao et Bornéo. Ces îles, au nombre de plus de 1000, sont remplies de volcans. Commençons par les plus septentrionales.

Le groupe des îles *Bachi* nous paraît devoir être compris dans l'Océanie, en laissant *Formose* à l'Asie. Ce groupe consiste en six grandes îles et en plusieurs petites, toutes montagneuses et bien arrosées. Les principales sont *Orange* ou *Bayat*, *Monmouth* ou *Batan*, et *Goat* ou *Bachi*. Leurs habitans sont de race malaie, mais ils se distinguent par leur douceur et leur humanité. Les *Babuyanes* sont dépourvues de bois et peuplées d'environ 2,000 individus de race malaie. Les principales sont *Babuyan*, *Calayan*, *Dalupire*, *Camiguin Iuga*. Les Espagnols ont un poste militaire dans ces îles, mais la mer qui les baigne est tellement orageuse que souvent ils sont privés de communications avec les Philippines proprement dites.

Ainsi que nous l'avons dit, la plus grande de ces îles est *Luçon* ou *Manille* [1]. Elle est divisée en deux parties : l'une indépendante, et l'autre soumise aux Espagnols. La première est habitée par différentes peuplades, dont quelques-unes sont sauvages; celle des Aetas est la plus nombreuse. Ces peuplades, qui vivent dans les montagnes et dans les forêts les plus touffues depuis que les Malais se sont fixés dans l'île, appartiennent à la race nègre. Elles occupent une partie de la côte orientale et presque tout l'intérieur. La partie que possèdent les Espagnols se divise en 15 provinces, dont *Manille* ou *Manila* est la capitale. Cette ville, bien fortifiée, et défendue par des fossés et contre-fossés pleins d'eau, est environnée de 12 faubourgs, et occupe une plaine charmante sur la côte occidentale de l'île, au fond d'une baie et à l'embouchure d'une rivière auxquelles elle donne son nom. Ses rues sont droites, larges, bordées de trottoirs, garnies de réverbères, et pavées en granite que l'on tire de la Chine. Les maisons se composent d'un étage en pierres surmonté d'un étage en bois, et les fenêtres ont pour vitres les valves d'une large coquille transparente appelée *placune vitrée*. Les principaux édifices sont les églises et les couvens, ainsi que le palais du gouverneur, qui n'est cependant remarquable que par son étendue. Les principales branches de fabrication auxquelles se livrent les habitans sont celle des cigares et celle des chaînes d'or; du reste, son commerce est très-actif. Sa population, en y comprenant celle des faubourgs, est, selon quelques-uns, de 60,000 ames, et selon d'autres de 140,000. Une autre ville intéressante est *Cavite*, à trois lieues au sud de Manille. Elle renferme 6,000 habitans. Son port, qui est aussi celui de Manille, sert de refuge aux vaisseaux pendant les mousons.

L'île de *Samar*, dont le sol est fertile, est habitée par des peuplades indépendantes qui en occupent l'intérieur; dans la partie soumise aux Espagnols, la petite ville de *Catalunga* est le siége d'un alcade.

Catanduanes, plus près de *Luçon*, est arrosée par plusieurs rivières qui charrient de l'or, et habitée par des tribus qui construisent des barques dont la vente est pour elles un objet de commerce important avec les îles voisines.

Leyte, qui n'est séparée de Samar que par un canal étroit, nourrit 40,000 individus tous mahométans. Les Espagnols ne possèdent que la côte occidentale. Les petites îles *Surigao* n'offrent rien d'intéressant.

Empressons-nous d'arriver à *Mindanao* [1], appelée aussi *Magindanao*. C'est, après *Luçon*, la plus grande des Philippines. Irrégulièrement découpée, elle offre en longueur et en largeur une étendue de plus de 100 lieues. Dans sa partie indépendante on distingue le *royaume de Mindanao*, qui occupe presque toute la côte orientale et la plus grande partie de l'île. *Sélangan*, ville de 10,000 ames, et située sur le *Pelandgi*. *Pollok* ou *Sugar*, petite ville commerçante, possède l'un des meilleurs ports de l'archipel. La *Confédération des Illanos*, qui comprend les possessions de 16 petits sultans et de 17 chefs d'un ordre inférieur, s'étend à l'ouest du royaume de

[1] Entre 12 degrés 30 minutes et 18 degrés 45 minutes de latitude nord, et entre 117 degrés 20 minutes et 121 degrés 50 minutes de longitude est.

[1] Elle est entre 5 degrés 30 minutes et 9 degrés 40 minutes de latitude nord, et entre 119 degrés 30 minutes et 123 degrés 40 minutes de longitude est.

Mindanao. *Mahargan*, *Tapaan* et *Tagulo* sont les principaux villages de cette confédération : ils ont chacun un port. Les habitans de Mindanao et les Illanos sont connus dans les Philippines comme de redoutables corsaires. Une partie de la côte occidentale est occupée par des tribus sauvages.

La partie espagnole de Mindanao comprend trois petits territoires dont les chefs-lieux sont : *Caraga*, sur la côte orientale ; *Misamis*, presqu'au milieu de la côte septentrionale ; et *Somboangan*, sur la pointe sud-ouest de l'île, petite ville mal fortifiée, avec un port et environ 1000 habitans. C'est le lieu où l'on déporte les criminels des Philippines espagnoles.

Bol.ol, petite île montagneuse où l'on trouve de l'or, est habitée par des tribus indépendantes ; ses côtes seules sont soumises aux Espagnols. Il en est de même de *Zébu*, à l'ouest de la précédente ; mais on y trouve une ville du même nom où réside un évêque, et qui possède un port et 2,000 habitans. L'Espagne n'occupe aussi que les côtes de *Negros* ou *Buglas*, où se trouve *Yloc*, résidence d'un alcade. L'intérieur de l'île est peu connu. Les côtes de *Panay*, dont les montagnes et les forêts sont peuplées de Papous, forment trois petites provinces espagnoles dont les chefs-lieux sont : *Antigua*, *Yloilo* ou *Lloilo* et *Caspis*. *Burias*, *Marinduque* et *Masbots*, dont les côtes offrent quelques ports, et plusieurs autres îles plus petites qui les environnent, sont complètement indépendantes. *Mindoro*, grande île boisée, de 40 lieues de longueur sur 20 dans sa plus grande largeur, est fort peu connue dans son intérieur, qu'habitent des peuplades sauvages. Les habitans de ses côtes se distinguent par leur douceur ; c'est au milieu d'eux que les Espagnols ont fondé *Calapan*, résidence d'un alcade et chef-lieu d'une petite province. L'île *Paragoa* ou *Palaouan*, à peu près aussi large que la précédente, a environ 1000 lieues de longueur. Son centre est le séjour d'un peuple de Papous ; sa côte orientale est habitée par des tribus de Bissayas, la côte opposée par des *Eidahans* ; mais les Espagnols y possèdent un petit district où se trouve le poste de *Tay-Tay*.

C'est entre Mindoro et Palaouan que se trouve le groupe des *Calamianes*, dont les deux plus considérables, entourées d'îlots et d'écueils, sont *Busuagon* et *Calamiane*, où se trouve le village de *Culiong*, résidence d'un acalde et le chef-lieu d'une province espagnole, si l'on peut accorder ce titre à quelques terres à peine cultivées sur lesquelles végètent de pauvres colons.

Le *groupe de Soulou*, qui se subdivise en trois petits groupes, forme un royaume indépendant dont la capitale est *Bewan*, ville de 6,000 ames, dans l'île de Soulou ; le groupe de *Tawitawi* et celui de *Bassilan* ont chacun une île et un chef-lieu de ce nom. Le sultan de Soulou n'est qu'un chef de pirates.

L'irrégulière et grande île de *Célèbes*, baignée à l'ouest par le détroit de Macassar, et à l'est par le passage des Moluques, est divisée par les trois profondes baies de Bony, de Tolo et de Tomini, en quatre grandes péninsules qui lui donnent 180 lieues de longueur sur 50 à 60 de largeur [1]. Parmi les montagnes de son intérieur on compte plusieurs volcans en activité. Les habitans de cette île, que l'on distingue en *Bonys*, en *Boughieses* ou *Boughis*, et en *Macassars*, et que l'on croit d'origine malaie, sont les plus braves de toutes les îles de la Notasie. Leur premier choc est terrible ; il semble être l'expression de la fureur et du désespoir : mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium se dissipe après avoir épuisé leurs forces par des transports frénétiques. Leur arme favorite est le *crise* ; c'est un poignard dont la lame, longue de 10 pouces, s'alonge en serpentant. Ces peuples montrent une grande intelligence dans la culture des terres et dans les arts mécaniques ; ils excellent surtout à fabriquer des toiles de coton très-recherchées dans les îles voisines, et à construire des navires. Leur hardiesse et leur cruauté en font des corsaires redoutables. Ils sont partagés en un grand nombre d'États formant une confédération qui reconnaît pour son premier allié le gouverneur général hollandais. Le plus important de ces États est celui de *Boni* ; *Bayoa*, sa capitale, est une ville de 8,000 ames.

Parmi les possessions hollandaises, la principale est *Macassar*, ville de 10,000 ames, ancienne capitale du royaume de ce nom, et la résidence du gouverneur des établissemens hollandais du groupe de Célèbes. *Muros*, chef-lieu d'un district qui comprend 370 villages ; *Manado*, défendu par un fort ; *Bontain*, au fond d'une baie où les navires trouvent un abri contre les deux moussons ; et *Gounong-Telle* ou *Gurontolo*, comptoir assez important pour le commerce d'or et d'écailles de tortues, sont les autres établissemens de la Hollande.

[1] Elle est située entre 1 degré 45 minutes de latitude nord et 5 degrés 39 minutes de latitude sud, et entre 116 degrés 34 minutes et 122 degrés 52 minutes de longitude est.

De toutes les petites îles qui entourent la précédente et forment le groupe de Célèbes, les plus intéressantes sont *Bouton*, dont la capitale, dominée par une forteresse en pierres, est la résidence d'un radjah ; le groupe de *Salayer* ou de *Calaur*, partagé entre quatorze petits chefs ; le groupe de *Xoulla*, dont la plus grande, appelée *Xoulla-Mangala*, est une station hollandaise défendue par un fort ; enfin *Banca*, *Siao* et *Sanghir*, les trois principales d'un groupe au nord de Célèbes, qui renferme plusieurs volcans et une population indépendante. Au surplus, toutes ces îles sont sous l'influence plus ou moins directe des Hollandais.

Nous diviserons l'*archipel des Moluques*, appelées encore *îles aux Épices*, en trois grands groupes. Plus déchirées et plus morcelées que les îles de la Sonde, elles renferment un plus grand nombre de volcans, et portent les caractères les plus évidens d'une terre bouleversée par quelque révolution violente. Les tremblemens de terre, fréquens et terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse ; ils font disparaître tous les ans des bancs de sable dans ces mers, et tous les ans ils en forment de nouveaux.

Le *groupe de Gilolo* porte le nom de la plus grande des Moluques. *Gilolo* est remarquable par la ressemblance qu'offre sa forme comparée à celle de Célèbes : comme celle-ci, ses échancrures forment trois grands golfes ouverts, l'un au sud et les deux autres à l'orient [1]. Ses côtes sont habitées par des Malais, et son intérieur par des *Alfourous*, peuplades nègres de la race des Papous. *Mortay* ou *Morty*, au nord-est de Gilolo, offre un aspect agréable : elle est couverte de sagoutiers, qui fournissent aux habitans leur principale nourriture. L'île de *Ternate*, quoiqu'elle n'ait pas 10 lieues de circonférence, est célèbre par la hauteur de son volcan, et comme renfermant la capitale du plus ancien et du plus puissant royaume de la Malaisie ou de la Notasie orientale. Ses souverains pendant les XIVe et XVe siècles dominaient dans tout l'archipel des Moluques ; ils pouvaient mettre sur pied une armée de 80,000 hommes. Réduit à la condition de vassal des Hollandais, le sultan de Ternate est encore un des principaux princes de ces contrées, puisqu'il étend sa domination sur Gilolo, Célèbes et Mortay. *Ternate*, sa capitale, est une ville de 5,000 ames : dans le fort Orange qui en fait partie, demeure le résident hollandais.

Située entre Gilolo et Ternate, l'île de *Tidor* est encore plus petite que la dernière : elle est gouvernée par un sultan, qui réside à *Tidor*, petite ville de 5,000 habitans. A *Batchian*, île de 18 lieues de longueur sur 3 1/2 de largeur, réside, dans une ville du même nom peuplée de 4,000 ames, un sultan tributaire des Hollandais. Le sultan de la *Grande Oby* est cependant le vassal de celui de Batchian. Les îles *Motir* et *Makian* ont chacune leur sultan, également vassaux des Hollandais. Les deux groupes de *Popo* et de *Salibabo*, peuplés de Malais, sont gouvernés par des princes indépendans ; tandis que *Mysol*, divisée en petites principautés, dépend du sultan de Tidor, et que *Mengúis* ou *Mangu*, avec les trois petites îles qui forment son groupe, sont soumises au sultan de Mindanao.

Le *groupe de Ceram* comprend cette île, Bourou, Amboine et quelques autres. *Ceram* est, après Gilolo, la plus grande des Moluques [1]. Les plus importans de ses chefs sont soumis aux Hollandais : ceux de l'intérieur seuls sont indépendans. Cette île, longue de 75 lieues et large de 14, est traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes qui offre des sommets de 2,600 mètres de hauteur, où l'on voit des traces de volcans, et qui fournit un grand nombre de rivières. Les tremblemens de terre y sont encore fréquens ; ses forêts sont remplies de diverses espèces de bois précieux. Les arbres, penchés par-dessus des ravins semblables à des abymes où mugissent des torrens impétueux, forment des ponts sans lesquels souvent un canton entier serait inaccessible. Les habitans des côtes sont de race malaie ; ceux de l'intérieur, de race papoue. Valentyn nous apprend sur ceux-ci plusieurs particularités : pour obtenir les faveurs de sa belle, l'amant doit déposer à ses pieds cinq à six têtes d'ennemis [2].

Au sud de Ceram, la petite mais importante *Amboine* réclame notre attention. Elle a 20 lieues de long, sur 3 de large. Une grande baie la divise en deux péninsules. Des montagnes boisées, d'une moyenne hauteur, la couvrent dans sa partie orientale ; sur la côte septentrionale, un terrible volcan, appelé *Wawari*, étend au loin ses ravages ; une

[1] Elle est comprise entre 2 degrés 20 minutes de latitude nord et 0 degré 50 minutes de latitude sud, et entre 124 degrés 50 minutes et 126 degrés 25 minutes de longitude est.

[1] Elle est située entre 2 degrés 40 minutes et 3 degrés 30 minutes de latitude sud, et entre 125 degrés 25 minutes et 128 degrés 28 minutes de longitude est.

[2] *Valentyn*, description d'Amboine, chap. II.

grande quantité de ruisseaux, qui dans la saison pluvieuse se changent en torrens impétueux, arrosent ses campagnes animées par de nombreux hameaux et embellies par des champs en culture. Le giroflier, cultivé avec soin, fait depuis des siècles la richesse de l'île : elle en renferme plus de 500,000, et leur récolte produit annuellement plus de 20,000,000 de francs. *Amboine*, sa capitale, située sur une baie qui pénètre jusqu'à 7 lieues dans les terres, renferme plus de 1000 maisons et plus de 6,000 habitans. Les rues de cette ville ne sont point pavées, mais elles sont droites et larges. Ses ponts, ses canaux et ses édifices publics lui donnent l'aspect d'une ville hollandaise. On y remarque les bazars, les églises, l'hôpital, l'hôtel-de-ville, le jardin et la ménagerie. Amboine est, après Batavia, la plus importante place de commerce des Hollandais dans l'Océanie. Elle est la résidence du gouverneur général des Moluques.

Bourou ou *Bouro*, l'une des plus grandes du groupe de Céram, est renommée par son huile et son beurre. On y retrouve les deux mêmes races d'hommes qu'à Céram. La population en est estimée à 60,000 habitans. Son principal port est *Cajelk* : les Chinois sont presque les seuls peuples qui viennent y faire le commerce. La petite île de *Goram*, que les Hollandais n'ont pas soumise plus que la précédente, est située à l'est de Céram. Elle est remarquable comme le point le plus reculé jusqu'où l'islamisme s'est étendu dans la Notasie orientale.

Le *groupe de Banda* se compose d'une dizaine d'îles volcaniques peu considérables. *Banda-Neira*, où se trouve Nassau, ville de 1000 habitans, résidence d'un agent hollandais, *Banda-Lantoir*, ou Banda proprement dite, la plus grande du groupe, où l'on voit le gros village de Lantoir : *Ay* ou *Way*, la plus peuplée; *Gounong-Apy*, célèbre par la funeste activité de son petit volcan, sont les plus importantes. Elles sont intéressantes par leur culture : les Hollandais les ont exclusivement réservées à celle du muscadier. On estime leur produit annuel à 6,000 quintaux de noix et à 1500 de macis ou d'écorce intérieure.

Le *groupe de Timor-Laout* est le plus oriental de la Notasie. Nous le désignons par le nom de la plus importante et de la plus méridionale des îles qui le composent. Celle-ci est habitée par des tribus pacifiques. *Laarat*, située au nord-est de la précédente, est peu peuplée; *Mose* est l'une des plus petites; *Key-Watela*, la *Petite-Key* et la *Grande-Key*, dont les habitans nombreux et idolâtres ont plusieurs chefs et se font souvent la guerre, entretiennent des relations commerciales avec les îles Banda. La dernière renferme un gros village appelé *Ely*, près duquel les Hollandais ont un poste fortifié.

TABLEAUX statistiques de la Malaisie ou *Notasie.*

Superficie par lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
96,700	18,750,000	193

ILE DE SUMATRA.

États.	Population.
Royaume d'Achem.	1,000,000 h.
Royaume de Siak.	700,000

Partie hollandaise.

Gouvernement de Padang.	25,000

Pays tributaires des Hollandais.

Empire de Manang-Kasau..	200,000?
Royaume de Palembang.	150,100
Pays de Lampong..	20,000?

ILE DE JAVA.

Superficie : 5,700 l. Population : 5,000,000.

Divisée en 20 régences hollandaises.

Régences.	Villes principales.
BATAVIA.	*Batavia*, Noordwyck, Riswik.
BANTAM.	*Sirang*, Bantam.
BUITENZOORG.	*Buytenzoorg*.
PRIANGAN.	*Samadang*.
KRAWANG.	*Krawang*.
CHERIBON.	*Cheribon*, Indramayo, Limbangang.
TAGAL.	*Tagal*.
PAKKALONGANG.	*Pakhalongang*.
KADOU.	*Prapag*.
SAMARANG.	*Samarang*, Damak.
JAPARA.	*Japara*, Joana.
REMBANG.	*Rembang*, Tubang.
GRESIK.	*Gresik*, Siclaya.
SOURABAYA.	*Sourabaya*.
PASSAROUANG.	*Passarouang*, Malang.
BESUKI.	*Besuki*, Prabolingo, Panaroukan.
BANJOUWANG.	*Banjouwang*.
SOURACARTA.	*Souracarta*, Banyumas.
DJOCJOCARTA.	*Djocjocarta*, *Panaraga*, Kadiri.
MADURA.	*Madura* (dans l'île de ce nom).

ILE MADURA. . . . . 220,000 h.
ILE BALI. 300,000

ILE DE TIMOR.

Superficie : 1,390 l. Population : 150,000 hab.

ILE DE BORNÉO.

Superficie : 40,000 l. Population : 3,000,000.

ARCHIPEL DES PHILIPPINES.

Population : 2,530,000, savoir : naturels, 2,400,000; métis, 118,000; Chinois, 7,000; blancs espagnols, 5,000.

ILE DE LUÇON OU MANILLE. . . . . 1,380,000 hab.

La partie espagnole est divisée en 15 provinces.

Provinces.	Villes.
TONDO.	*Manille* ou *Manila*.
CAVITE.	*Cavite*.
VALANGAS.	*Valangas*.
ALBAY.	*Albay*.
BATANGAS.	*Batangas*, Mahaye, S.-Pablo.
BULACAN.	*Bulacan*.
CAGAYAN.	*Ylagan*, Nueva-Ségovia.
CAMARINES.	*Naga*, Nueva-Cacères, Mambulao.
LAGUNA.	*Passanhas*.

Provinces.	Villes.
Nueva Ecija.	*Valert.*
Pampanga.	*Boccolar* ou *Cabessera de Bacolo.*
Pangasinan.	*Lingayen.*
Tayabas.	*Tayabas.*
Ilocos.	*Vigan.*
Zambales.	*Licon.*

Ile Mindanao ou Magindanao.	1,000,000 h.
Groupe des Calamianes.	20,000

ILE DE CÉLÈBES.

Superficie : 7,000 l. Population : 3,000,000 h.

Royaumes qu'elle renferme.

Royaume de Ouajou ou de Wadjo ou de Toadjo.
» de Louhou ou de Luhu.
» de Goa ou Goach : capitale, *Goach.*
» d'Uncuila : capitale, *Palos.*

ARCHIPEL DES MOLUQUES.

Ile de Gilolo.	60,000 h. ?
Ile d'Amboine.	50,000
Ile de Bouro ou Bourou.	60,000
Groupe des Banda.	6,000

CHAPITRE CENTIÈME.

Description de l'Océanie centrale ou de l'Australie.

En entrant dans cette partie de l'Océanie que l'on est convenu d'appeler Australie, toute notre attention se portera d'abord sur la *Nouvelle-Hollande*, cette île immense que l'on peut considérer avec quelque raison comme le plus petit continent du globe. Elle a de l'est à l'ouest environ 1000 lieues de longueur, et du nord au sud 625 depuis le cap *York* jusqu'au promontoire *Wilson*. Prenant pour guides des voyageurs de différentes nations qui se sont succédé sur cette terre australe depuis l'an 1605, qu'elle fut découverte par les Hollandais, nous ne nous hasarderons point dans son intérieur, encore inconnu. Depuis le golfe de Carpentarie nous visiterons toutes ses côtes, et nous arriverons aux établissemens si dignes d'intérêt que les Anglais ont fondés sur la côte orientale [1].

Le golfe de Carpentarie a 110 lieues de largeur et 130 de profondeur; son côté occidental est bordé d'un grand nombre d'îles; son sol est sablonneux et aride, tandis que le côté oriental offre une terre plus fertile que les autres parties du golfe. Celles qui bordent ce côté sont désignées sous le nom de *Terres de Carpentarie;* au côté opposé s'étend la *Terre d'Arnheim;* entre le golfe de Carpentarie et celui de King s'avance vers

[1] Elle est située entre 11 degrés et 39 degrés 15 minutes de latitude sud, et entre 111 degrés et 151 degrés 30 minutes de longitude est.

le nord de la *Terre de Van-Diemen septentrionale*, près de laquelle s'élèvent les îles *Bathurst* et *Melville* : c'est sur le détroit d'Apsley, formé par ces deux îles, que l'on a fondé en 1824 la colonie du *Port Cockburn* ou *Port-Raffles*, établissement d'une grande importance pour le commerce du *trépan*, espèce d'*holothurie* ou de mollusque sans coquille, que l'on pêche en grande quantité dans ces parages et que l'on vend aux Chinois, qui le recherchent comme aliment aphrodisiaque; enfin, à l'ouest s'étend la *Terre de Witt*, devant laquelle se développent les deux archipels de *Dampier* et de *Bonaparte*, composés d'îles sablonneuses et désertes.

La *côte occidentale* depuis la *baie Guillaume* jusqu'au sud du cap *Leeuwin*, nous offre une longue suite de terres peu fertiles. La première est la *Terre d'Endracht*, sur laquelle s'ouvre la vaste baie des *Chiens-Marins*, que Dampier visita en 1699, et qu'il nomma *Shark's-Bay* ou *baie du Requin*, et à laquelle un siècle plus tard, les marins français qui y abordèrent donnèrent le nom de ce célèbre navigateur. La seconde est la *Terre d'Edels;* la troisième est la *Terre de Leeuwin*, sur laquelle les Anglais ont fondé depuis peu d'années une nouvelle colonie sur la *rivière des Cygnes* (*Swan-River*). Cette colonie est divisée en comtés, et cantons, en juridictions et en sections. Chaque comté comprend six cantons, chaque canton quatre juridictions, et chaque juridiction vingt-cinq sections, contenant chacune un mille carré de 640 acres. Le territoire de la colonie paraît être entièrement composé d'un sol gras et fertile; la rivière des Cygnes coule pendant une douzaine de lieues au milieu des vallées formées par les monts Darling. Tout paraît devoir concourir à la prospérité de ce nouvel établissement.

La *côte méridionale* se subdivise en quatre parties : la *Terre de Nuyts*, sur laquelle est située la petite colonie du *Port-du-Roi-George;* la *Terre de Flinders*, qui s'ouvre pour former les golfes de *Saint-Vincent* et de *Spencer*, à l'entrée desquels se trouvent le *Port Lincoln*, et l'île des *Kangourous*, couverte de collines peu élevées; la *Terre de Baudin;* et enfin la *Terre de Grent*, une des parties les moins désertes de ce continent : on y trouve le petit établissement de *Port-Western*, fondé depuis peu d'années par les Anglais; car les colons de la Nouvelle-Hollande appartiennent tous à cette nation. Le continent austral est, par le fait, une des possessions du gouvernement britannique.

La *côte orientale* comprend, sous le nom de *Nouvelle-Galles du Sud*, la plus importante colonie anglaise de l'Australie. Elle se divise en *territoire colonial* et *territoire indépendant*. Le territoire que nous appelons *colonial* offre deux parties distinctes : celle qui renferme une suite d'établissemens dont les territoires se touchent, et celle qui ne comprend que des établissemens séparés l'un de l'autre par des distances plus ou moins considérables. La première est divisée en comtés, dont nous ne citerons que ceux qui possèdent les villes principales.

Le *comté de Cumberland* est plus intéressant, puisqu'il renferme la plus importante ville de la Nouvelle-Hollande. Baigné par la mer à l'est, borné par des montagnes au sud, et au nord par la rivière de *Napéan*, qui après sa jonction avec la *Grose* prend le nom de *Hawkesbury*, il comprend le vaste havre de *Port-Jackson*, qui a 5 lieues de longueur et une dans sa plus grande largeur. C'est sur le bord méridional de ce port qu'est située *Sydney*. Cette capitale, fondée en 1788, est de la la plus peuplée de toute l'Océanie centrale. Elle renferme 16,000 individus, un théâtre, plusieurs manufactures, des banques, une école de commerce, des écoles gratuites, quelques autres établissemens d'instruction, une société philosophique, une d'agriculture et d'horticulture, et l'on y publie quatre journaux. Parmi ses 1500 maisons on en compte une centaine en pierres, 1 à 200 en briques; le reste est en bois. Son port magnifique, ses magasins, ses quais, son phare, lui donnent l'apparence d'une cité maritime de l'Angleterre; la beauté de son climat et la fécondité de son sol l'ont fait surnommer le Montpellier de l'Océanie; ses rues sont larges, droites et éclairées par des réverbères; surtout on y remarque une active industrie : on y a établi une tannerie, une manufacture de draps, deux fabriques de chapeaux, et une de poterie grossière. Les habitans sont, comme on le sait, presque tous des déportés pour de graves délits; mais leur moralité s'améliore tellement pendant la traversée et durant le séjour, que les vols y sont extrêmement rares. « Par un temps clair et serein, dit un voyageur, on découvre les Montagnes-Bleues de la ville de Sydney, c'est-à-dire à la distance de 50 milles. Elles se présentent alors comme un rideau bleuâtre peu élevé au-dessus de l'horizon, et dont l'uniformité laisse à peine soupçonner quelques plans inférieurs. Observées à 25 milles d'éloignement, elles offrent moins de régularité dans leurs crêtes : on distingue çà et là quelques cimes plus hardies; les plans se dessinent sur plusieurs

lignes, qui paraissent s'élever davantage à mesure qu'elles s'enfoncent dans l'intérieur du pays, et leur couleur, devenue plus sombre, semble indiquer une constitution aride et sauvage. »

A une lieue et demie de Sydney, dans un vallon arrosé par la rivière de Paramata, qui va joindre la mer à l'extrémité du Port-Jackson, on voit *Paramata*, petite ville de 1800 ames, remarquable par sa grande manufacture de draps où travaillent les femmes déportées, par sa foire de bestiaux, par l'école instituée pour répandre l'éducation et la civilisation chez les indigènes, et par son bel observatoire. On y construit plusieurs hôpitaux. Chaque maison de cette ville est séparée comme une maison de campagne et entourée de jardins. Fondée avant les autres cités de la colonie, *Windsor*, sur le Hawkesbury, réunit environ 1000 habitans. A 6 lieues à l'ouest de Sydney, sur la rive gauche de *George's-River*, la ville de *Liverpool* renferme plus de 2,700 habitans. Les campagnes entre ces différentes cités sont couvertes de petits villages et de jolies fermes : on y cultive le blé, le riz, le maïs, le lin et la vigne, à côté du sucre et du café; les prairies sont remplies de nombreux troupeaux dont on exporte une partie des cuirs en Europe.

Dans le comté de *Northumberland* nous ne pouvons signaler que *Newcastle*, peuplée d'environ 1000 habitans; elle est située sur le *Hunter*, appelé *Coal-River*, parce que l'on exploite non loin de ses rives de la houille dont il se tient un grand marché dans cette ville, ainsi qu'un marché de bois de cèdre et de rose. Dans celui de *Roxburgh* se trouve *Bathurst*, sur la rive gauche de la Macquarie, à l'ouest des Montagnes-Bleues, au milieu d'une plaine légèrement ondulée et propre à presque toutes les cultures. C'est la première ville qui ait été fondée dans l'intérieur; elle est à près de 40 lieues de la mer. Sa population est de 2,000 ames. Elle possède déjà une société littéraire et un collége où l'on enseigne, outre la littérature, plusieurs sciences, et surtout celles qui sont nécessaires pour le commerce. Le port de *Macquarie*, à l'embouchure du Hastings, au nord de Sydney, est le plus important établissement du *comté d'Ayr*.

Les colonies isolées dont nous avons parlé plut haut sont au sud et au nord de Sydney. Au sud, nous apercevons, à plus de 30 lieues de cette ville, un poste établi dans la baie de Jervis, et à 25 lieues plus loin, celui de la baie de Batman. Au nord de Sydney, dans la baie *Moreton* ou *Glass-House*, on trouve la colonie de *Redcliff-Point*, à l'embouchure de la Brisbane; et vis-à-vis les îles Albion, le poste appelé *Port-Curtis*.

A l'époque où les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale se séparèrent de la métropole, le gouvernement de la Grande-Bretagne, forcé de chercher un autre lieu d'exil pour les criminels, choisit d'abord *Botany-Bay*, ou la baie de Botanique, découverte en 1770 par Cook, qui, étonné de la grande quantité de plantes qu'il trouva sur ses bords, lui donna ce nom. Cependant les fondateurs de la colonie, ne trouvant pas que cette baie eût assez de profondeur, s'établirent un peu plus au nord au port Jackson, et la ville de Sydney fut fondée; mais l'établissement continua à porter le nom de Botany-Bay. Il commença en 1787 par un envoi de 760 condamnés : un recensement fait à la fin de 1821 a présenté les résultats suivans :

Émigrans volontaires et criminels libérés. Hommes, 12,608; femmes, 3,422; enfans, 7,224.	Total.	23,254
Déportés, hommes et femmes.		13,814
Totol général.		37,068

Aujourd'hui cette population s'élève à plus de 40,000 individus. En 1821, on comptait dans la colonie 5,000 chevaux, 120,000 bêtes à cornes et 350,000 moutons. Elle consommait, à cette époque, pour environ 8,500,000 fr. en marchandises anglaises, et exportait en Europe pour une valeur de plus de 2,400,000 francs.

On a émis depuis peu d'années en France différentes opinions sur la nécessité et la possibilité de modifier le code pénal et d'abolir la peine de mort ainsi que celle des travaux forcés, peines entachées de barbarie, pour les remplacer par celle de la déportation; mais parmi les difficultés qu'on a présentées dans l'exécution de ce projet, des hommes supérieurs ont allégué les frais immenses qu'entraînerait l'établissement d'une colonie fondée dans le même but que celle de Botany-Bay. Cependant il est bon de faire remarquer ici que, depuis 1788 jusqu'à la fin de 1821, l'Angleterre a dépensé pour l'entre-

tien, la surveillance, etc., de 33,155 criminels déportés à la Nouvelle-Galles, 5,301,023 livres sterling (environ 127,225,000 frs.), tandis qu'elle aurait dépensé plus de trois fois cette somme pour tenir ces malheureux dans les prisons des îles Britanniques, sans avoir la satisfaction d'avoir changé en citoyens utiles des hommes qui faisaient la honte de la société.

Parmi les criminels que l'on envoie à la Nouvelle-Galles, les hommes doivent avoir moins de 50 ans et les femmes moins de 45. Ceux qui savent un métier travaillent pour le compte du gouvernement. Dès qu'un vaisseau aborde avec un convoi de déportés, les hommes qui ne sont pas mariés peuvent choisir une femme parmi les condamnées. A l'expiration de la peine, tout condamné mâle peut retourner à ses frais dans sa patrie; celui qui reste reçoit une concession en terres et des vivres pour 18 mois; s'il est marié, l'indemnité est plus forte, et l'on y joint un supplément pour chaque enfant. Ceux qui se présentent volontairement pour aller habiter la colonie, sont transportés aux frais du gouvernement : on leur accorde 150 acres de terre, des semences et des instrumens aratoires. Il est à remarquer que, grâce aux soins de l'autorité, les déportés perdent dans cette colonie leurs habitudes coupables; que les femmes y deviennent plus retenues et plus fécondes, et que les enfans n'y héritent pas des vices de leurs pères. Ces résultats moraux suffisent pour placer la colonie de la Nouvelle-Galles au rang des plus belles institutions philanthropiques. Pourrait-on après cela demander combien coûte un si utile établissement?

Les peuplades indigènes de la Nouvelle-Hollande appartiennent à une race noirâtre qui, d'après ce qu'en disent les voyageurs, présente dans toute l'Australie un caractère uniforme [1]. Elles sont divisées par tribus peu nombreuses qui n'ont point de communication entre elles; d'où résulte, suivant M. Lesson, l'état de barbarie profond dans lequel elles croupissent, et dont rien ne semble devoir les tirer. Partout elles montrent une complète ignorance, une grande misère et une sorte d'abrutissement moral. Les deux sexes sont nus et ignorent la pudeur; ils ne paraissent avoir senti la nécessité des vêtemens de laine que pour se garantir la poitrine. En vain a-t-on essayé de les amener à des idées de civilisation en leur bâtissant des maisons et en leur fournissant des vivres plus abondans et plus sains que ceux qu'ils se procurent avec tant de difficulté; ils se sont jusqu'à présent montrés constamment rebelles à toute espèce d'amélioration : la vue de celles européennes qu'ils fréquentent souvent n'a excité chez eux aucun désir d'imitation; ils se livrent même au sein de ces cités aux actes qui révoltent le plus la morale publique : ils n'ont adopté des Européens que des vices honteux et un goût désordonné pour les liqueurs fortes. La liberté paraît être le besoin qui les domine; ils préfèrent leur indépendance misérable, aux douceurs d'une vie paisible. Tous vivent en plein air, se bornant à se rassembler autour d'un grand feu pour remédier à l'action de la pluie et du froid, et à former avec une large écorce d'*eucalyptus* un toit sous lequel ils se couchent pêle-mêle pour se mettre à l'abri des intempéries du climat. Le règne végétal ne leur offre pour nourriture que la racine de diverses fougères et quelques bulbes d'orchidées; le règne animal ne leur présente que le casoar et le kangourou, qui deviennent de jour en jour plus rares par la chasse continuelle qu'ils leur font. Aussi éprouvent-ils souvent les effets de famines désastreuses. C'est alors, dit Collins, qu'on rencontre de ces malheureux indigènes réduits à un tel excès de maigreur qu'on les prendrait pour des squelettes, et qu'ils paraissent sur le point de succomber d'inanition. Ceux qui habitent les contrées centrales de la Nouvelle-Hollande, n'ayant pas la ressource des productions maritimes, sont réduits à dévorer des grenouilles, des lézards, des serpens et diverses espèces de larves, et particulièrement les grosses chenilles qui se réunissent autour de l'*eucalyptus* résineux. Les araignées elles-mêmes font partie de leurs repas dégoûtans. Dans d'autres circonstances, ces hordes misérables sont réduites à vivre de certaines herbes et à ronger l'écorce de quelques arbres; enfin, il n'est pas jusqu'aux fourmis nombreuses qui dévastent leur sol qu'elles n'aient été contraintes de faire servir à leur nourriture. Lorsque les vivres leur manquent totalement ils tuent les nouveau-nés. Les Australiens ne se marient qu'après avoir enlevé et accablé de toutes sortes de violences leurs futures compagnes. Chez eux la coquetterie consiste à se peindre le nez et les joues, et à se sillonner le front et les tempes avec diverses matières colorantes; à se faire des cicatrices sur diverses parties du corps, et à couper aux femmes les deux premières jointures du petit doigt de la main gauche. Plusieurs peuplades se placent dans la cloison du nez des bâtons-

[1] Voyez ce qui en est dit sous le rapport physique.

nets arrondis, longs de 4 à 6 pouces. Enfin ils se décorent quelquefois de colliers faits avec des chaumes de gramen. Ils ne paraissent avoir aucune idée de religion; cependant ils sont superstitieux à l'excès, et ont beaucoup de respect pour leurs jongleurs. Les soins qu'ils prennent de leurs tombeaux annoncent même qu'ils ont l'idée d'une autre vie. Ils brûlent leurs morts et en enterrent les cendres avec une sorte de respect religieux. Les armes dont ils se servent dans leurs combats, toujours acharnés, sont une sorte de javeline qu'ils lancent au moyen d'un bâton façonné pour cet usage, un sabre de bois recourbé, le casse-tête et le bouclier.

Traversons le détroit que le chirurgien Bass découvrit en 1799, et qui porte son nom. Il est parsemé d'îles pour la plupart stériles qui en rendent la navigation dangereuse, et sépare la Nouvelle-Hollande du *groupe de Diémen* ou de la *Tasmanie*. Ce dernier nom lui a été donné de celui d'un célèbre voyageur, qui en 1642 découvrit cette contrée australe; nom qui est devenu celui d'une des plus hautes montagnes de la principale île, la *Terre de Diémen* [1] : on l'appelle le pic de Tasman. Tasman donna à cette île le nom de Van Diémen, gouverneur général de Batavia, dont le souvenir sera long-temps cher aux colons de Java.

Les principales productions de cette grande île sont le froment, l'orge, l'avoine, presque tous les légumes et beaucoup de fruit de l'Europe. Le climat ne permet pas à la vigne d'y prospérer, quoiqu'il approche beaucoup de celui de Bordeaux; mais les pâturages y sont excellens. La Tasmanie se divise comme la Nouvelle-Hollande en deux parties : le *territoire colonial*, et le *territoire indépendant*. La première est divisée en deux comtés : celui de Cornwal ou Cornouailles au nord, et celui de Buckingham au sud. En 1828 le nombre des bêtes à cornes y était de 40,000, et celui des bêtes à laine de 450,000. Elle consommait annuellement pour 120,000 livres sterling de marchandises anglaises, et elle exportait pour 60,000 livres de grains et de cuivre.

Le *comté de Cornouailles* comprend de vastes plaines arrosées par le Tamar, les deux Esk et la Macquarie. La totalité des terres cultivées dans cette colonie, s'élevait en 1820 à 2,982 acres, ou à environ 1155 hectares. Son chef-lieu est depuis quelques années *Brighton*, petite ville encore peu peuplée; auparavant c'était *Georges-Town* ou *Port-Dalrymple*, qui occupait ce rang. C'est une cité florissante, renfermant environ 4,000 habitans, et qui publie un journal. Elle est située sur le Tamar, qui y forme un beau port. *Launceston*, à 10 lieues au sud de la précédente, réunit plus de 300 maisons et compte plus de 1500 habitans. Sa situation au confluent du North-Esk et du South-Esk, qui forment le Tamar, serait très-favorable à son commerce, si cette dernière rivière pouvait recevoir des navires de plus de 150 tonneaux.

Le *comté de Buckingham* renferme *Hobart-Town*, la résidence du gouverneur et de toutes les autorités de l'île. Elle est au fond d'une petite baie nommée *Sullivan Cove*, près de l'embouchure de la belle rivière du Derwent, et à peu de distance du mont Wellington ou de la Table, qui s'élève à 1310 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et qui est couvert de neige pendant 6 mois de l'année. Elle est bâtie avec élégance et régularité; toutes ses rues ont 60 pieds de largeur; une source abondante d'eau douce la traverse en mettant en mouvement trois moulins à grains. L'hôtel du gouverneur, la maison de justice, la caserne et les magasins du gouvernement sont beaux; l'église contient environ 1000 personnes; l'hôpital est vaste et commode. Quoique la fondation de cette ville ne date que de 1804, sa population s'est accrue si rapidement, que déjà elle compte 7,000 habitans. On y trouve même un nombre de familles bien élevées assez grand pour pouvoir y jouir des charmes qu'offre la société. Une belle salle y a été construite pour les concerts et les bals. Il s'y est formé une société d'agriculture; on y imprime deux journaux; plusieurs écoles y sont établies; le commerce et l'industrie y prennent chaque jour de l'accroissement. Depuis 1824 on y a ouvert une banque d'escompte; plusieurs manufactures de draps y ont été fondées; on y voit prospérer 16 brasseries ou distilleries; enfin son port est l'un des plus beaux de l'Océanie.

Les naturels de la terre de Diémen ont beaucoup plus d'analogie avec les Papous ou avec les nègres de la Nouvelle-Calédonie qu'avec les indigènes de la Nouvelle-Hollande. Ils sont entre eux encore plus féroces et d'un caractère plus implacable que les naturels de la Nouvelle-Galles du sud, mais ils sont francs et affables envers les étrangers. Quelques familles habitent dans des huttes faites avec des écorces; d'autres se retirent pendant la nuit dans des troncs d'arbres. Ils se construi-

[1] Elle est située entre 40 degrés 42 minutes et 43 degrés 38 minutes de latitude sud, et entre 142 degrés 22 minutes et 146 degrés 5 minutes de longitude est.

sent avec des écorces et des roseaux des canots de 8 à 9 pieds de longueur. Leurs armes consistent en une courte massue et en une lance de 16 à 18 pieds de longueur. Ils paraissent vivre sans chefs et n'avoir aucune idée de religion.

Il nous reste à citer les principales îles qui dépendent du groupe de Diémen. Celle de *Bruny*, non loin de l'embouchure du Derwent, n'a pas plus de 11 lieues de longueur. Elle est couverte de bois et peuplée d'hommes qui ressemblent à ceux de la terre de Diémen, mais qui ne paraissent pas avoir de demeures fixes. Les îles *Furneaux*, groupe formé de trois grandes îles et de plusieurs petites, sont habitées momentanément tous les ans par des pêcheurs que la grande quantité de phoques y attire. Enfin l'île de *King*, longue de 14 lieues et large de 9, située dans la partie occidentale du détroit de Bass, est embellie par une végétation active et couverte de forêts impénétrables. Elle serait favorable à l'établissement d'une colonie si elle possédait un port.

Nous ne nous arrêterons qu'un instant sur les rochers de la *Nouvelle-Zélande* (*New-Zeeland*) [1]. On désigne ainsi deux grandes îles dont la principale ou la plus méridionale porte le nom de *Tawaï-Poenummou*. Couverte d'énormes montagnes remplies de sites sauvages animés par l'action des feux souterrains, elle a environ 275 lieues de longueur; mais elle est peu peuplée relativement à son étendue; elle paraît même ne l'être que vers ses extrémités. La population méridionale diffère, dit-on, beaucoup des peuplades septentrionales. Celles-ci ne se distinguent en rien des peuples qui habitent *Eaheino-Mauwe*, la plus septentrionale. Sur cette île, longue de 200 lieues et séparée de la précédente par le détroit de Cook, plusieurs missionnaires anglais ont fondé en 1827, dans un lieu nommé *Mangungu*, sur le bord d'une belle rivière, un établissement protégé par un des chefs les plus puissans de l'île et destiné à remplacer celui qui, formé à *Wangaroa*, fut pillé et détruit par une horde de Zélandais. Leur intention, dit la Gazette de Sydney [2], est de visiter toutes les tribus voisines pour leur enseigner les vérités du christianisme, et de se charger immédiatement de l'éducation de tous les enfans qu'ils pourront entretenir, et dont quelques-uns, par la suite, aideront à instruire leurs propres compatriotes.

Il existe dans la partie septentrionale d'Eaheino-Mauwe, un lac de 3 lieues de longueur, appelé *Morberri*, très-poissonneux, et dont les environs présentent le plus beau paysage. Suivant un voyageur anglais [1], aucune localité ne conviendrait mieux que les environs de ce lac pour établir une ville qui serait le siége du gouvernement, si l'on voulait fonder dans la Nouvelle-Zélande une colonie dont la *baie des Iles* serait le port principal. Une cité au bord de ce lac, à portée de deux rivières navigables, ne pourrait manquer de devenir florissante et répandrait les bienfaits de la civilisation parmi les premiers habitans de l'île. « Mais pour parvenir à un but si salutaire, il faudrait que la nouvelle colonie fût composée d'éléments différens de ceux qui forment celle de la Nouvelle-Galles du sud. Les condamnés à la déportation et les habitudes du vice trop profondément enracinées dans l'ame, pour devenir des hommes utiles à un peuple que l'on veut tirer de la barbarie; leur funeste exemple le rendrait encore plus méchant qu'il ne l'est : il faut des artisans et des laboureurs honnêtes et actifs. A une époque où tant d'individus ont de la peine à subsister dans leur patrie, il doit y en trouver qui consentiraient à la quitter volontairement pour un pays où ils seraient assurés de pouvoir vivre à leur aise et élever facilement leur famille. »

Les New-Zélandais [2] sont partagés en plusieurs peuplades qui obéissent à des chefs. On peut juger de leur degré de civilisation par le trait suivant. Dans le courant de l'année 1820, Chounghi, l'un de ces chefs, ayant appris que, durant une absence qu'il avait faite, un de ses parens avait été tué dans la baie de Mercure, déclara aussitôt la guerre aux habitans. Leur chef demanda instamment à se réconcilier. Chounghi, après avoir rassemblé 3,000 combattans, attaqua ses ennemis. La lutte fut sanglante, mais la victoire se déclara pour lui : 1000 soldats de ses adversaires furent tués. Les siens en rôtirent et en mangèrent 300 avant de quitter le champ de bataille. Chounghi tua le chef de sa propre main, lui coupa la tête et but le sang qu'il en laissa découler dans sa main. M. Liddiard Nicholas nous donne dans sa relation une idée des villages new-zélandais. Dans l'île d'Eaheino-Mauwe, celui de *Rangahiou*, situé sur une colline, au milieu de champs de pommes de terre et de patates très-bien

[1] Elle est située entre 35 et 47 degrés de latitude, et entre 164 et 177 degrés de longitude est.

[2] Sydney-Gazette, 21 mai 1828.

[1] M. John Liddiard Nicholas, qui visita la Nouvelle-Zélande en 1814 et 1815.

[2] Voyez, pour leurs caractères physiques

cultivés et entourés de haies, est environné d'un fossé profond au-delà duquel une palissade de pieux très-forts le mettent à l'abri d'une attaque. Chaque maison a une clôture particulière; il faut en passer plusieurs avant d'arriver à celle du chef, située sur la partie la plus haute de la colline. Ce palais ne diffère des autres habitations que par les dimensions : il a 20 pieds de long, 15 de large et 8 de haut; la porte est si basse, qu'on ne peut y entrer qu'en rampant; la fumée du foyer n'a d'autre issue que la porte. Le nombre des habitans de ce village est d'environ 200. Celui de *Ouiématti*, au bord de la rivière de ce nom, est remarquable par les champs cultivés qui l'entourent, et par les fortifications qui le défendent, et qui feraient honneur à des gens du métier. « Une enceinte extérieure de palissades hautes de 20 pieds, renforcées par des gabions, et percées de trous pour faire feu sur les ennemis; un fossé plein d'eau qui protégeait la partie de la colline la plus faible, et qui était contenu par un tertre formé par des palissades semblables aux premières; enfin une dernière enceinte autour de laquelle la colline avait été taillée perpendiculairement à la hauteur de 15 pieds, formaient un poste très-fort dans lequel les habitans, bien pourvus de vivres, pouvaient défier les attaques les plus vives de leurs ennemis. »

Les New-Zélandais croient à un Être suprême et à un grand nombre de dieux inférieurs qui ont chacun un pouvoir distinct et des fonctions particulières. Le plus grand des dieux est Maouhirangaranga. Ils croient que le premier homme a été créé par ce dieu et par deux autres divinités, et, chose fort curieuse, que la première femme a été faite d'une côte de l'homme. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que dans leur langue *Hévi* signifie un os.

Le groupe de la Nouvelle-Zélande comprend l'île *Stewart*, que l'on avait regardée jusqu'à nos jours comme une péninsule de Tawaï-Hoenummou, dont elle est cependant séparée par le détroit de Foveaux. On y trouve le *port Pegasus*.

Trop éloignées de ce groupe pour pouvoir y être rattachées, nous mentionnerons quelques autres îles situées au sud-ouest et au sud de la Nouvelle-Zélande. Ce sont d'abord le *groupe de Broughton*, composé de l'île *Chatam*, qui a 25 lieues de longueur; de celle de *Pitt*, des îles *Cornwallis*, et de plusieurs îlots. Ce sont aussi les îles *Bounty* et *Antipodes*; et au sud, le *groupe de lord Auckland*, les îles *Campbel* et *Macquarie*.

Le groupe de la *Nouvelle-Calédonie* se compose de l'île de ce nom, longue de 85 lieues et large de 11, et renfermant des montagnes dont la plus centrale paraît avoir 1200 toises de hauteur. Elle est fertile, et habitée par des nègres océaniens, qui n'ont pour vêtemens qu'une ceinture de feuillage de tissu grossier, et qui ont pour armes des massues, des frondes et des zagaies longues de 15 pieds: quelques-unes de leurs tribus sont anthropophages. Les petites îles qui entourent la Nouvelle-Calédonie sont celles de l'*Observatoire*, des *Pins*, *Beaupré*, *Loyalty*, *Botanique* et *Hohona*.

Entre la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie, le petit *groupe de Norfolk* est formé de trois îlots appelés *Nepean*, *Philip* et *Norfolk*. Sur ce dernier se trouve une petite colonie que les Anglais viennent d'établir dans l'emplacement de celle qu'ils avaient abandonnée : elle dépend du gouvernement de Sydney.

Au nord-est de la Nouvelle-Calédonie se présente un archipel important par l'étendue et la fertilité des îles qui le composent. Fernandès de Quiros, qui découvrit la principale en 1606, la nomma *Tierra-Australia-del-Spiritu-Santo*, parce qu'il supposa qu'elle faisait partie d'un continent austral; plus tard, Bougainville y ajouta quelques îles, et les nomma *archipel des Grandes-Cyclades*; enfin, Cook leur donna le nom de *Nouvelles-Hébrides*. La plus grande de ces îles est *Espiritu-Santo* : sa circonférence est d'environ 60 lieues; elle est couverte de montagnes. Le pieux navigateur espagnol qui la découvrit voulut y fonder la *Nouvelle-Jérusalem*, mais avant qu'il eût pu en élever la première cabane, une discussion sanglante avec les indigènes et le manque de vivres l'obligèrent à retourner en Amérique. *Mallicollo* est longue de 18 lieues et large de 5 à 7. Les peuplades qui l'habitent sont peut-être, de toutes celles de la mer du Sud, celles qui se font le plus remarquer par leur laideur; les femmes ne le cèdent point aux hommes sous ce rapport. Ceux-ci ont pour armes de lourdes massues, des lances, des arcs et des flèches empoisonnées. Dans chacun de leurs villages, une cabane est réservée pour la divinité. *Sandwich* fut découverte par Cook; elle n'a que 25 à 30 lieues de tour. Sa belle verdure, ses bosquets entremêlés de cocotiers, lui firent juger qu'elle était propre à un établissement. L'île *Aurora* est ornée de forêts pittoresques. L'île *Banks* est de forme circulaire : elle paraît stérile, et cependant elle est habitée. Celle qui reçut le nom de *Pentecôte*, du jour où

Bougainville la découvrit en 1768, est montagneuse et couverte de bois. Celle que ce navigateur nomma *île des Lépreux*, lui parut renfermer un plus grand nombre de ces malheureux qu'aucune de celles qu'il avait visitées. Celles de *Tanna* et d'*Ambrym* ont chacune un volcan presque continuellement en activité. *Annatom*, *Apée-Paoom*, *Saint-Barthélemy*, *Blig*, *Erromango*, *Erronan*, *Hinchinbrook*, *Immer*, *Montagüe*, *Pain-de-Sucre*, *Pic-d'Étoile*, *Shepherd* et *Three-Hills*, n'offrent rien de remarquable.

Diverses races habitent cet archipel; la plupart, nous le répétons, sont remarquables par leur laideur. Dans quelques îles la population offre des traits plus agréables, mais ne se distingue pas par une taille élevée. Les femmes sont, dans plusieurs de ces îles, traitées comme des bêtes de somme, et chargées des emplois les plus serviles, tandis que les hommes restent dans une oisiveté complète.

Mendana découvrit en 1595 un archipel situé au nord du précédent; la principale de ces îles reçut de lui le nom de *Santa-Cruz*. En 1767 le capitaine anglais Carteret, ignorant la découverte de son devancier, nomma ces îles *archipel de la Reine-Charlotte*, et donna le nom d'*Egmont* à la principale. Cette île n'a que 8 lieues de longueur sur 4 de largeur; sa belle végétation présente un aspect agréable. Les indigènes paraissent être de races différentes : les uns sont noirs, les autres ont le teint olivâtre. Les femmes portent un jupon court; les hommes vont nus et se tatouent. Parmi les autres îles, nous citerons *Andany* ou *Nitendy*; *Tinnacoraw*, très-petite, mais remarquable par son volcan; *Ourry*, *Edgecombe*, *Tucopia* ou *Brawell*, *Mytre*, *Cherry* et *Vanikolo* ou plutôt *Vanikoro*, la plus intéressante de toutes depuis que des recherches récentes ont prouvé que c'était sur ces côtes qu'avaient péri les deux vaisseaux de l'infortuné La Pérouse. Le capitaine français d'Urville, qui jeta l'ancre entre les récifs de cette île le 21 février 1828, s'empressa d'élever à la mémoire de son illustre compatriote un modeste monument auquel tous les hommes de son équipage se firent un devoir de travailler. D'après la position que lui assigne M. d'Urville, Vanicoro n'est autre que l'île de la *Recherche* de d'Entrecasteaux. Ainsi, lorsque ce capitaine envoyé à la recherche de nos compatriotes découvrit cette île en 1793, c'était environ 4 ans après le naufrage de La Pérouse, il était loin de se douter qu'en mettant pied à terre sur ce rivage inhospitalier, il devait atteindre le but de sa mission.

On pourrait joindre à l'archipel de Santa-Cruz, comme dépendances géographiques, le groupe de *Filoti*, composé de 8 îlots dont les habitants appartiennent à la race malaie; celui de *Daff*, qui en comprend onze, et enfin *Kennedy* ou *Mattoucty*, que les Anglais découvrirent en 1801, et dont la population nombreuse se compose d'habitans cruels et féroces.

L'*archipel de Salomon*, que Mendana découvrit en 1568, et qu'il ne put retrouver à un second voyage, correspond en partie aux *Terres-Arsacides* du navigateur français Surville et à la *Nouvelle-Géorgie* de Shortland[1]. Ces îles sont en général assez bien peuplées. Les habitans ont la plus grande soumission pour leurs chefs : les voyageurs nous assurent qu'un sujet qui marche dans l'ombre de son roi est puni de mort. Ils construisent des barques remarquables par l'élégance de leurs ornemens, et qui ont 30 à 60 pieds de longueur. Les principales îles de Salomon sont *Bougainville*, l'une des plus grandes; *Bouka*, l'une des plus peuplées; *Choiseuil*, dont une partie des habitans paraît être anthropophage; *Guadalcanar*, hérissée de montagnes, dont l'une, le *Pic-Shortland*, a été comparée pour la hauteur à celui de Ténériffe; *San-Christoval* et *Georgia*, couvertes de montagnes; *Sesarga*, très-petite, mais renfermant un volcan; enfin *Santa-Isabella*, la plus grande de toutes : elle a 45 lieues de longueur sur 7 à 8 de largeur.

Parmi les dépendances de cet archipel on peut comprendre quelques îles et plusieurs groupes qui l'environnent. Telles sont les îles *Rennell* et *Bellona*, le groupe des neuf îles de Carteret, toutes très-petites mais bien peuplées; celui de *Mortloch* ou de *Hunter*; celui de *Lord-Howe*, celui de *Steward*, et le petit groupe de *Laughlan*.

Au sud-est du précédent, l'*archipel de la Louisiade*[2] est composé d'un grand nombre d'îles et de récifs irrégulièrement disposés sur une longueur d'environ 150 lieues et sur une largeur de 50. Quelques-unes d'entre elles sont fertiles et peuplées d'une race guerrière et perfide, que l'on croit anthropophage, et qui excelle dans la construction de pirogues. Les principales îles sont celles de *Rossel*, *Saint-Aignan*, *Jurien*, *d'Entrecasteaux*, du *Sud-Est* et du *Trobriand*, la plus grande de toutes, mais une des moins connues.

[1] Elles sont entre 6 degrés 45 minutes et 10 degrés 51 minutes de latitude sud, et entre 155 degrés et 162 degrés de longitude orientale.

[2] Entre 8 degrés et 12 degrés de latitude sud, et entre 147 degrés et 153 degrés de longitude est.

On peut comprendre sous le nom d'*archipel de la Nouvelle-Bretagne*, et la grande île de ce nom, et celle de la *Nouvelle-Irlande*, ainsi que les îles qui se prolongent vers l'ouest depuis cette dernière jusqu'au-delà de celle de l'*Amirauté*. La *Nouvelle-Bretagne* a 110 lieues de longueur; sa population nombreuse offre, plus qu'aucune de celles que nous avons pu parcourir, des traces de civilisation [1]. La *Nouvelle-Irlande*, longue d'environ 80 lieues, est d'une largeur moyenne de 8 lieues. Ses habitans ont une plus haute stature et des traits plus beaux que ceux des *Papous* de la Nouvelle-Guinée. La petite île du *Duc-d'York* offre l'aspect d'un grand jardin. Le *Nouvel-Hanovre*, île plate vers le nord-ouest, renferme dans son centre une chaine de hautes montagnes. Celle de *Gérardde-Nys*, très-peuplée, est entourée d'un grand nombre de baies: dans celle de *Saint-Matthieu*, les Portugais fondèrent jadis un établissement, abandonné aujourd'hui. Le petit groupe des îles *Portland* en comprend 6 à 7 entourées de récifs qui rendent leur accès dangereux; celui *des Hermites* et celui *de l'Echiquier* sont indignes de notre attention; nous dirons seulement que leurs habitans paraissent doux et pacifiques; enfin celui *de l'Amirauté* est couvert d'arbres, principalement de cocotiers, et peuplé d'habitans qui connaissent l'usage du fer, mais qui ne garnissent la pointe de leurs lances que d'une espèce d'obsidiène ou de lave vitreuse.

Une île importante par son étendue réclame notre attention. La *Nouvelle-Guinée* ou la *Terre des Papous* paraît avoir environ 500 lieues de longueur sur 200 dans sa plus grande largeur. Elle se présente comme l'anneau qui unit d'un côté les îles Moluques à la Nouvelle-Hollande, et de l'autre aux archipels de la Polynésie. Une presqu'île remarquable, qui la termine vers le nord-ouest, en est la partie la plus connue. Elle est habitée par deux races de nègres et par des Malais. Les premiers forment la plus belle variété de l'espèce noire océanienne. Leurs femmes, généralement laides, sont chargées des travaux les plus rudes. « Ces peuples, disent deux naturalistes estimés [2], emploient le tatouage, qu'ils nomment *panaya* à la Nouvelle-Guinée; et, opposés en cela aux Océaniens, ils se bornent à tracer quelques lignes éparses sur les bras ou à l'angle des lèvres de leurs femmes, comme une marque particulière. Ils aiment tous les ornemens, de quelque nature qu'ils soient : nulle part nous ne rencontrâmes en plus grande abondance des colifichets de plumes, d'écailles ou de nacre, destinés à être placés sur la tête, à la ceinture, ou sur les armes. Mais partout nous observâmes l'usage, exclusif à cette race, de porter des bracelets d'une blancheur éblouissante, faits avec beaucoup d'art, très-polis, et qu'ils façonnent probablement avec la grosse extrémité de la coquille des énormes *cônes* qui vivent dans les mers environnantes. »

Aux Malais et aux Papous ou Papouas, qui habitent les régions basses de la Nouvelle-Guinée, il faut ajouter les *Alfourous-Andamènes*, qui vivent dans l'intérieur des terres de la manière la plus sauvage et la plus misérable. Toujours en guerre avec leurs voisins, disent les deux naturalistes que nous venons de citer, ils ne sont occupés que des moyens de se préserver de leurs embûches, et d'échapper aux piéges qu'on leur tend sans cesse. Les Papouas leur attribuent un caractère féroce, cruel et sombre. Selon ceux-ci, ils n'ont aucun art, et toute leur vie s'écoule dans la recherche de leur subsistance au milieu des forêts. Le témoignage des Papouas, leurs ennemis, ne peut être sincère : ce tableau est donc probablement exagéré. Toutefois, les Alfourous paraissent être d'une profonde stupidité. Ces nègres, dont la peau est d'un noir-brun sale assez foncé, vont nus; ils se font des incisions sur les bras et sur la poitrine; ils portent dans la cloison du nez un bâtonnet long de près de 6 pouces. Leur caractère est silencieux et leur physionomie farouche; leurs mouvemens sont irrésolus et s'exécutent avec lenteur.

Les principales îles qui entourent celle de la Nouvelle-Guinée forment les groupes suivans : celui *des îles des Papous* comprend *Waïgiou*, longue de plus de 30 lieues, et qu'on dit très-peuplée; *Sallwatty*, qui, ainsi que la précédente, dépend du sultan de Tidor; et la petite *Geby* ou *Gibby*, presque sous l'équateur. Celui de *Freewill*, que le capitaine Duperrey a prouvé être le même que celui de *Saint-David*, se compose de trois îles appelées *Pegan*, *Onata*, et *Onella*, peuplées d'hommes de couleur cuivrée. Le *groupe de Schouten* a pour principales îles *Djobie* et *Misory* ou *Schouten*. Le petit *archipel de Dampier*, près de la côte de la Nouvelle-Guinée, est remarquable par ses volcans : ses principales îles sont *Rook* et l'île *Longue*. Enfin, le *groupe d'Arrou*, qui fournit au

[1] Entre 4 et 6 degrés 30 minutes de latitude sud, et entre 146 et 150 degrés de longitude est.

[2] Mémoires sur les Papouas ou Papous, par Messieurs Lesson et Garnot. *Annales des sciences naturelles*, t. X.

commerce avec la Chine de la nacre de perle, des écailles de tortues et des nids d'oiseaux, comprend les îles de *Traman*, *Kobosoat*, *Valham*, *Wammer*, *Wokkan*, *Ojier*, et d'autres plus petites, gouvernées toutes par des chefs indépendans.

TABLEAU de la superficie et de la population de l'Océanie centrale ou de l'Australie.

Superficie en lieues.	Population absolue.
443,000	1,250,000

NOUVELLE-HOLLANDE.

Superficie en lieues.	Population		
	Coloniale.	Indigène.	Total.
385,000	50,000?	100,000?	150,000?

TASMANIE ou TERRE DE DIÉMEN.

Superficie en lieues.	Population		
	Coloniale.	Indigène.	Total.
3,600	20,000	5,000	25,000

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Superficie en lieues.	Population absolue.
8,600	150,000

NOUVELLE-CALÉDONIE.

Superficie en lieues.	Population absolue.
800	50,000

NOUVELLES-HÉBRIDES.

Superficie en lieues.	Population absolue.
300	150,000

ARCHIPEL DE LA REINE CHARLOTTE.

Superficie en lieues.	Population absolue.
200	50,000

ARCHIPEL DE SALOMON.

Superficie en lieues.	Population absolue.
2,200	100,000

ARCHIPEL DE LA LOUISIADE.

Superficie en lieues.	Population absolue.
100	10,000

ARCHIPEL DE LA NOUVELLE-BRETAGNE.

Superficie en lieues.	Population absolue.
3,200	65,000

NOUVELLE-GUINÉE ou TERRE DES PAPOUS.

Superficie en lieues.	Population absolue.
39,000	500,000

CHAPITRE CENT-ET-UNIÈME.

Description de l'Océanie occidentale, ou de la Polynésie.

Nous n'entreprendrons pas de décrire une à une les innombrables îles qui forment la Polynésie, ce serait nous condamner à répéter des détails qui nécessairement se ressemblent. Bornons-nous à considérer en particulier chacun des groupes qu'elles forment.

En quittant les parages de la Nouvelle-Guinée, nous aborderons d'abord aux *îles Palaos* ou *Pelew* [1]. Ces îles, au nombre de 18, ont en général une élévation moyenne. Des bois épais les couvrent; un long récif de corail qui s'étend à 2 lieues du rivage, et en quelques endroits jusqu'à 6, les environne à l'ouest. Elles sont très-peuplées : les naturels, plutôt noirâtres que cuivrés, se tatouent et sont d'habiles nageurs. Ils semblent n'avoir aucune idée de religion. La plus grande de ces îles est *Baubelthouap; Eriklithou* est la résidence d'un des principaux chefs. On remarque au nord *Kyangle*, au sud *Korouraa*, *Pelelew* et *Angour*. On peut rattacher à cet archipel les îles *Soronsol*, *Anna*, *Marieres*, et quelques autres qui s'étendent au sud-ouest.

L'archipel des *Carolines* ou des *Nouvelles-Philippines* est un des plus grands de la Polynésie [2]. Ces îles, en général assez petites, sont disséminées sur une vaste étendue de mer formant une longue chaîne qui se divise en plusieurs groupes. Elles jouissent d'un climat agréable, quoiqu'elles soient exposées à de terribles ouragans; mais elles offrent peu de ressources, et ses habitans n'y trouvant que des noix de cocos et quelques racines peu substantielles, ne vivent que du produit incertain de leur pêche. Ces insulaires diffèrent beaucoup des autres Polynésiens par leurs mœurs et leurs habitudes. Ils les surpassent dans l'art de naviguer, dans la construction des pirogues et dans la connaissance des astres. Ils divisent la rose des vents précisément comme le faisaient, d'après Timosthène, les Grecs et les Romains, depuis le règne d'Alexandre jusqu'à celui de Claude. Ils connaissent l'usage de la boussole, ce qui supposerait d'anciennes communications avec les Chinois ou avec les Arabes. Ils sont soumis

[1] Cet archipel s'étend du nord au sud entre 6 degrés 33 minutes et 8 degrés 9 minutes de latitude nord, sous le 132e de longitude est.

[2] Il s'étend entre 6 degrés et 12 degrés de latitude nord, et entre 135 degrés et 169 degrés de longitude est.

à plusieurs chefs formant une noblesse qui règne avec orgueil sur un peuple d'esclaves. Le tatouage dont ils se couvrent le corps offre quelque chose d'élégant. Chaque île a son chef, mais toutes obéissent à un chef suprême qui réside à *Lamurec*, la principale du groupe de *Gouliaï*, auquel appartiennent aussi les îles *Elat*, *Oulimirec* et *Sataoual*. *Eap* ou *Yap*, la plus grande de tout l'archipel, est partagée entre 46 chefs qui se font souvent la guerre. Le groupe de *Mogemug* est composé de 26 îles à l'est de celle d'Yap. Les principales sont : *Egoy* et *Loumouloutou*.

Le groupe de *Monte-Verde*, découvert en 1806 par celui dont il porte le nom, comprend 29 îles basses, les plus méridionales de l'archipel, ainsi que le petit groupe de *Mac-Askill*, dont la plus importante est *Pelelap*. L'île d'*Oualan* ou de *Strong*, qui en fait également partie, mérite quelques détails. Elle fut découverte le 20 décembre 1804 par le capitaine américain Crozer, et visitée en 1824 par le capitaine français Duperrey. Elle est entourée par un récif de corail qui s'ouvre sur quelques points pour donner accès à de très-bons mouillages compris entre le rivage et celui-ci. Les montagnes d'Oualan, quoique revêtues jusqu'à leur sommet d'une végétation active et variée qui les rend inaccessibles, dit M. Duperrey, décèlent, par leur forme conique et déchirée, une origine volcanique que l'examen des roches a en effet confirmée. La hauteur du piton Crozer, qui domine au centre, est de 657 mètres. Les insulaires n'avaient point encore vu l'hommes de la race européenne lorsque les Français abordèrent à Oualan. « Hommes, femmes, enfans se précipitèrent en foule sur nos pas, rapporte M. Duperrey; leur étonnement se portait plus particulièrement sur la couleur de notre peau, qu'ils touchaient soit avec les mains, soit avec le visage, en laissant échapper à chaque instant de nouveaux cris d'admiration. C'est ainsi qu'ils nous ont escortés jusque chez l'*hurosse-tone*, ou chef principal, devant lequel ils s'accroupirent en observant un silence bien capable de fixer nos idées sur le respect qu'ils ont pour sa personne..... Cette charmante peuplade porte sur sa physionomie la douceur des mœurs qui la distinguent..... Les hommes sont d'une taille moyenne, d'une couleur peu foncée et d'un abord aisé et agréable. Les femmes sont gracieuses et bien faites ; elles brillent d'ailleurs par la blancheur de leurs dents, la vivacité de leurs yeux, et plus encore par cette pudeur non affectée qui les éloignait de nous lorsque nos relations devenaient trop familières..... Le peuple d'Oualan n'est point guerrier; de lances de 10 à 13 pieds, que nous avons vues entre ses mains, ne sont destinées que pour la pêche. Les murs qui entourent les propriétés sont moins propres à repousser une agression qu'à soutenir le sol et à encaisser les torrens qui, dans la saison pluvieuse, doivent occasioner de grands dégâts. Nous ne le rangerons pas non plus parmi les peuples navigateurs. Il construit de belles pirogues, il est vrai, mais il ne connaît pas l'usage des voiles et ne s'expose d'ailleurs que bien rarement en dehors des récifs..... Il est facile de se convaincre, dit en terminant M. Duperrey, de quelle importance l'île d'Oualan peut devenir un jour. Placée au milieu des îles Carolines, sur la route des navires qui vont de la Nouvelle-Hollande en Chine, elle leur présente à la fois des ports de carénage, de l'eau en abondance, et des rafraîchissemens de différentes espèces. Ses peuples sont généreux et pacifiques, et ils seront bientôt en état d'offrir aux navigateurs un aliment indispensable à la mer, celui qui résulte sans doute de deux truies pleines que nous leur avons laissées, et qu'ils ont reçues avec la plus vive reconnaissance [1]. »

Suivant M. Duperrey, le groupe des îles *Hogolen* consiste en deux systèmes de petites îles hautes dont les pitons coniques décèlent une constitution évidemment volcanique; elles sont entourées çà et là de petites îles basses bien boisées. Les habitans sont semblables en tout aux Carolins.

En naviguant vers le nord-ouest, nous rencontrons les îles *Mariannes*, découvertes en 1521 par Magellan, qui les nomma *Larines* ou *îles des Larrons*. Sous Philippe IV on leur donna le nom de *Mariannes*, en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, mère de Charles II, qui y envoya des missionnaires. Cet archipel se compose d'une chaîne de 15 à 16 îles dont la plus grande est Guam, à laquelle on donne 43 lieues de circonférence [2]. Elle était très-peuplée à l'époque de sa découverte; mais les Espagnols massacrèrent presque tous ses habitans. Elle appartient encore à l'Espagne, qui en a fait un établissement important. *Santo-Ignacio-de-Agana*, son chef-lieu, offre une bonne rade

[1] Mémoire sur les opérations géographiques faites dans la campagne de la corvette de S. M., *La Coquille*, pendant les années 1822, 1823, 1824, et 1825, par L. J. Duperrey, capitaine de frégate, commandant l'expédition.

[2] Entre 13 degrés 27 minutes et 20 degrés 30 minutes de latitude nord, et entre 143 degrés 37 minutes et 144 degrés de longitude est.

défendue par deux forts; elle est peuplée de 3,000 ames. Les autres principales îles sont : *Rotta*, autrement *Zarpana* ou *Santa-Anna*, la plus peuplée après Guam; *Tinian* ou *Buenavista*, intéressante par les ruines des monumens élevés par ses anciens habitans; *Seypan* ou *Saint-Joseph*, une des plus grandes, et dont les espagnols chassèrent en 1815 les Anglo-Américains qui s'y étaient établis depuis cinq ans; enfin, *Agrigan*, *Assomption* et *Pagou*, remarquables par leurs volcans.

Au nord des *Mariannes* s'élève l'*archipel de Magellan* [1], qui se compose de trois groupes : celui de *Monin-Sima* ou *Bonin-Sima*; celui des *Volcans*, dont les principales îles sont celles de *Soufre*, de *Saint-Alexandre* et de *Saint-Augustin*, et celui de *Marguerite*. Cet archipel comprend 89 îles, dont 79 ne sont que des écueils. *Guadalupa*, *Malagrida* et *Grampus* font partie de cet archipel. Les îles de *Bonin-Sima*, qui furent découvertes en 1675 par un négociant japonais, renferment un établissement appartenant au Japon. C'est depuis cette époque que ces îles sont habitées.

On a proposé le nom d'*archipel Central* [2] à celui que la plupart des géographes nomment *archipel Mulgrave*. Il est en effet situé au milieu de la Polynésie. Il se compose de quatre principaux groupes assez rapprochés, et de plusieurs autres peu importans. Le *groupe de Ralik* comprend les îles *Muskitoes*, les îles *Kili*, entourées de bancs de corail; *Bonhom*, couvertes d'une belle végétation, et quelques autres imparfaitement connues. Le *groupe de Radak*, que Kotzebuë a découvert, s'étend parallèlement à l'est du précédent, et comprend *Tagaï*, dont les habitans sont noirs; *Bujar*, qui est inhabitée; *Odia* ou *Romanzoff*, *Miaden* ou *Miadi*, et les îles *Kawen*, qui passent pour très-peuplées. Le *groupe de Scarborough*, au sud de celui de Radak, se compose des îles *Marshall*, basses et presque entièrement composées de coraux; des îles *Gilbert*, désignées dans la plupart des cartes sous le nom d'îles *Mulgrave*; de l'île *Simpson*, que M. Duperrey a reconnue être la même que celle d'*Hopper*; de l'île *Cook*, qui paraît être la plus grande, et des îles *Henderville* et *Woodle*, qui se composent chacune de deux petites îles placées sur un même récif. Henderville renferme une population assez nombreuse relativement à sa faible étendue. Le *groupe de Kings-Mill*, au sud-est du précédent, comprend, entre quelques autres, les îles basses de *Drummond* et de *Sydenham*, couvertes de cocotiers, et habitées par des naturels aux membres grêles, aux traits grossiers et à la peau noirâtre.

Au sud de l'archipel Mulgrave on trouve celui qui a reçu le nom d'*archipel Viti* ou *Fidji*, et que Tasman, qui le découvrit en 1643, nomma *îles du Prince-Guillaume*. *Paou* et *Naviheilevou* sont les deux plus grandes de cet archipel. La première a 50 lieues de circonférence : elle est célèbre par le bois de Sandal ou de Santal, qu'elle produit en abondance, et que les Américains viennent y chercher. Sa population est très-nombreuse. La seconde porte les noms de *Fidji*, *Viti*, *Ambow* ou *Bawo*. Les autres sont : *Myvoulla*, *Farewell*, *Middleton*, *Akatembo*, l'île de *la Table*, celle de *la Tortue*, et quelques autres. On pourrait regarder comme une dépendance des îles Fidji, *Ono*, dont les habitans, doux et pacifiques, et vivant de poissons, passent pour bons navigateurs. Ceux des îles Fidji ont la réputation d'être anthropophages, et sont plus industrieux que ceux de Tonga, qui les ont subjugués.

En naviguant à l'est nous verrons s'élever du sein des flots les collines et les plaines qui composent l'archipel des îles *Tonga* ou *des Amis* [1]. Il est composé de plus de 150 îles et îlots. La principale de ces îles se nomme *Tonga* ou *Tongatabou*, c'est-à-dire *île consacrée*; c'est la même que Tasman désigne sous le nom d'Amsterdam. *Eoua*, appelée Middelbourg par Tasman, offre des vallées, des plaines et des prairies; *Anamoaka* ou *Rotterdam* renferme deux volcans et une grande lagune salée : ses habitans sont au nombre de 2,000. *Kotou* est entourée de récifs de corail qui la rendent inaccessible. *Ouavao* ou *Wavao* est la seconde de tout l'archipel par son étendue; elle possède aussi les meilleurs mouillages. *Tousoa* renferme un volcan actif que les indigènes regardent comme le séjour d'une divinité. *Amargoura*, que les Anglais ont nommée *Gardner*, offre au premier abord un aspect sauvage; mais elle est bien arrosée et assez peuplée : c'est la plus septentrionale de l'archipel. *Pilstiaart* ou *Sola* n'est habitée que par des oiseaux marins. Le petit groupe des îles *Hapay*, qui dépend de cet archipel, est fertile et bien cultivé. Les îles des Amis ont mérité ce nom, que leur donna Cook, par la libéralité et la générosité

[1] Entre 24 degrés et 29 degrés de latitude nord, et entre 137 degrés et 145 degrés de longitude est.

[2] C'est M. Balbi qui a proposé de l'appeler ainsi.

[1] Situé entre 13 degrés 20 minutes et 25 degrés 50 minutes de latitude sud, et entre 173 degrés 18 minutes et 178 degrés 38 minutes de longitude ouest.

avec laquelle leurs habitans accueillirent ce capitaine. Pendant 4 mois, dit un voyageur anglais, nous n'avons vu s'élever aucune querelle entre eux. L'infidélité conjugale, parmi les classes élevées, est sévèrement punie sur le séducteur. La polygamie est une prérogative des chefs. Ces insulaires se montrent d'une propreté fort rare parmi les habitans de la Polynésie : ils se baignent fréquemment, s'oignent le corps avec de l'huile de cocos afin de se rendre la peau plus douce ; dans l'île d'Eoua les hommes ont même l'habitude de se couper la barbe. La douceur de leurs mœurs est attestée par le plaisir qu'ils éprouvent à se réunir pour converser et pour jouir des plaisirs de la danse et du chant. Leur gouvernement est féodal : la classe des nobles se compose de tous les parens du roi, et des prêtres ; la couronne paraît être héréditaire ; mais, quoique le monarque jouisse d'un pouvoir absolu, il reconnaît comme ses supérieurs les principaux pontifes. On pourrait rattacher à cet archipel les îles des *Cocos* et celle d'*Ooua*, situées à 60 lieues au nord d'Amargoura, et quelques autres situées à l'est du même archipel.

Au sud-ouest de celui des Amis, se trouve le groupe ou l'*archipel de Kermadec*, que d'Entrecasteaux nomma ainsi en l'honneur de Huon de Kermadec. Les principales îles qui le composent sont *Raoul*, *Vasquez* et *Curtis*. Elles sont toutes fertiles et peuplées [1].

Au nord de l'archipel des Amis nous remarquerons celui *des Navigateurs* : dénomination assez inexacte, quoiqu'elle lui ait été donnée par Bougainville, puisque tous les habitans de la Polynésie mettent une adresse plus ou moins grande à diriger leurs pirogues [2]. Ces îles sont en général élevées et bordées de récifs de corail. Les plaines bordent les rivages, et des montagnes occupent leur partie centrale. Leur sol paraît être d'une grande fertilité, à en juger par la variété infinie de cocotiers, d'orangers, de bananiers et d'autres arbres fruitiers qui le couvrent. Les femmes y sont jolies, grandes, bien faites, mais ne comptent point la pudeur parmi leurs vertus. La physionomie des hommes porte généralement l'expression de la férocité. La plus grande de leurs îles est *Pola*, que le capitaine Edwards nomma *Chatam*, et dans laquelle il remarqua une rivière considérable, dont l'embouchure offre un assez bon ancrage. *Ooyolava* est une des îles les plus belles, les plus fertiles et les plus peuplées de la Polynésie. La Pérouse y vit un village si important qu'il le prit pour une ville. *Maouna* a mérité le surnom de *Massacre* que lui donna cet infortuné navigateur : le capitaine Langle, le naturaliste Lamanon et neuf marins français furent victimes de la perfidie de ses habitans. « Je sais, disait La Pérouse en racontant ce funeste événement, mille fois plus en colère contre les philosophes que contre les sauvages mêmes. Le malheureux Lamanon, qu'ils ont massacré, me soutenait encore la veille de sa mort, que les Indiens valaient mieux que nous. »

Un archipel encore peu connu est celui de *Harvey*, nommé souvent archipel Cook ou *Mangeca* [1]. Ses principales îles sont : *Oulytoutake* ou *Aïtutèke*, la plus septentrionale ; *Mitiaro*, basse, boisée vers le centre et peu fertile, dont les 100 habitans ont été en 1823 convertis, ainsi que leur chef, au christianisme. *Mautii* ou *Maouti*, dont les 200 habitans ont été également convertis et qui ont fait des progrès rapides vers la civilisation ; *Manaia* ou *Mangeca*, environnés de bancs de corail de 20 à 30 pieds d'épaisseur ; et *Rarotonga*, la plus méridionale et la plus peuplée, dont tous les habitans ont embrassé la religion chrétienne.

Quoique le nom d'*îles de la Société* ait été donné originairement par le capitaine Cook qu'au groupe d'Ulitéa et de Huahine, il a reçu depuis, et sur l'autorité de Cook lui-même, une acception plus étendue. Cependant les géographes anglais donnent encore le nom d'*îles George* à une partie de cet archipel [2]. La plus considérable de toutes est l'île de *Taïti* ou d'*O-Taïti*, que l'on écrit aussi *Otahiti*, la même que Quiros appela *Sagittaria*. Sa circonférence est d'environ 30 lieues. Elle est formée de deux péninsules unies par un isthme large d'une lieue. Ses montagnes, d'une grande élévation au centre, sont boisées jusqu'à leurs sommets, remplies de précipices et couvertes de cascades. *Huahine* est partagée aussi en deux péninsules ; ses montagnes renferment, comme celles de la précédente, des traces de volcanisation ; *Borabora*, petite, mais une des plus belles de l'archipel, en possède le meilleur port. *Maupiti* et *Maura*, dont l'approche est défendue par des

[1] Leur position est entre 24 degrés 35 minutes et 31 degrés 28 minutes de latitude sud, et entre 176 et 177 degrés 30 minutes de longitude ouest.

[2] Il est situé entre 13 et 15 degrés de latitude sud, et entre 170 et 175 degrés de longitude ouest.

[1] Entre 18 degrés 45 minutes et 21 degrés 28 minutes de latitude sud, et entre 159 degrés 45 minutes et 162 degrés 15 minutes de longitude ouest.

[2] Entre 16 degrés 28 minutes et 17 degrés 19 minutes de latitude sud, et entre 150 degrés 20 minutes et 151 degrés 45 minutes de longitude est.

écueils de corail, produit des arbres à pain beaucoup plus grands que les autres îles voisines. *Tubaï* et *Eimeo* ne nous offrent rien de remarquable.

Ces îles, qu'on a si souvent visitées et décrites, et dont on a représenté avec des couleurs si fraîches et si vives, et la pureté de mœurs et les vertus des habitans, n'ont plus rien qui rappelle l'innocence et la félicité d'un peuple heureux et pacifique. Les missionnaires anglais y ont, il est vrai, porté la religion chrétienne, dont les mystères y ont été d'autant plus facilement adoptés que les naturels admettaient l'immortalité de l'ame et comprenaient dans leurs croyances religieuses celle d'une espèce de trinité sous les noms suivans : *Tani, te Médoua*, le Père; *Oromattaw, tona, ti, te, meidi*, Dieu dans le Fils; *Toroa-Mannau, te, houa*, l'Oiseau, Esprit. Les vêtemens légers et courts qui suffisaient pour satisfaire la pudeur naturelle des Taïtiens, ont été remplacés par des habits européens; la lecture et l'écriture sont devenus d'un usage presque général chez ce peuple, dont l'esprit languissait dans une paisible ignorance; des écoles d'enseignement mutuel sont ouvertes pour recevoir tous les enfans; un code de lois, qui garantit les droits des individus et ceux de la propriété, et qui consacre le jugement par jury, a remplacé des coutumes qui annonçaient l'enfance de la civilisation. Mais, hâtons-nous de le dire, ces pas rapides qui, en moins de vingt ans, ont presque transformé un peuple polynésien en un peuple européen, ont été rachetés par la plupart des vices des nations policées : c'est un écueil que les religieux législateurs n'ont pu éviter, mais auquel le temps et de sages précautions apporteront un jour quelque remède. La grande quantité de vaisseaux européens qui fréquentent aujourd'hui les îles de la Société y propage chez les femmes, avec les marchandises de l'Europe, les plus dangereux moyens de séduction, le goût de la parure et celui des plaisirs de tout genre et tous les maux qui accompagnent le libertinage; et entretient chez les hommes la passion du jeu et le pernicieux usage des boissons spiritueuses. Ces jeunes Taïtiennes que les premiers voyageurs nous représentent courant en folâtrant au-devant des Européens, sans se douter de la puissance de leurs charmes, sont aujourd'hui pour la plupart en proie aux plus affreuses maladies secrètes, fruits d'une débauche effrénée. Des lieux de prostitution et de débauche se sont élevés çà et là pour satisfaire l'intempérance des matelots étrangers.

Une vaste région, composée de petites îles basses, sablonneuses, et entourée de récifs de corail, attire notre attention [1]. Sous le nom d'*archipel des Iles-Basses*, on doit comprendre l'*archipel Dangereux*, celui de la *Mer-Mauvaise*, et l'*archipel Méridional*, ainsi qu'un grand nombre d'autres îles récemment découvertes et qui remplissent les intervalles que l'on croyait exister entre ces archipels. Toutes ces îles sont plutôt des attollons ou petits groupes d'îlots réunis par des bancs de corail, que des îles proprement dites. Plusieurs sont entièrement désertes, les autres ont une population très-faible. Quelques-unes présentent des formes bizarres : ainsi les noms de *La Harpe*, du *Croissant*, de *Pitcairn*, de l'*Arc* et de la *Chaîne*, expriment les figures qu'elles représentent assez exactement. Leurs habitans ressemblent beaucoup à ceux de l'archipel de la Société; mais ils n'en ont ni la douceur de caractère, ni la disposition à la sociabilité. L'attollon ou le groupe de *Lazareff*, dépourvu d'habitans, est le plus occidental; celui du *Désappointement* est le plus septentrional; celui du *Croissant*, occupé par une tribu inhospitalière, est le plus oriental; celui de *Pitcairn*, habité par les descendans des matelots du navire anglais *le Bounty*, qui se sont alliés à quelques indigènes, est le plus méridional; enfin, celui des *Mouches* est un des plus grands, avec celui des *Palliser*. L'attollon de *Mattio*, ainsi nommé en 1803 par le capitaine Turnbull, paraît être identique avec l'île que Roggewein appela *Aurora* en 1722; celui de *Gambier*, dont l'île principale paraît être la plus haute de tout l'archipel, est occupée par une population d'un aspect féroce. Cette île renferme deux montagnes que l'on aperçoit à 15 lieues en mer. Celui de la *Minerva* est l'île de *Clermont-Tonnerre* de M. Duperrey. « Cette île, dit ce capitaine, est d'autant plus intéressante qu'elle est, quant à présent, la plus orientale de l'archipel Dangereux. Sa partie septentrionale forme une chaussée circulaire non interrompue, bordée d'une belle plage de sable et d'une végétation dans laquelle le cocotier se fait particulièrement remarquer. La partie méridionale n'offre qu'un banc couvert de rochers et de petits îlots, et il existe un lagon entre ce banc et l'île proprement dite. Une pirogue vint à une portée de fusil du bord, mais elle ne voulut point communiquer avec nous, et la mer brisait tellement au rivage qu'il ne nous fut pas possible d'y envoyer un canot. »

[1] Située entre 17 et 23 degrés de latitude sud, et entre 137 et 151 degrés de longitude est.

Au nord des Iles-Basses s'élève la chaîne sourcilleuse des îles *Marquises* ou des *Marquesas-de-Mendoza*, ainsi appelées en l'honneur de Garcias de Mendoza, vice-roi du Pérou, par l'Espagnol Mendana, qui les découvrit. Les principales sont : *Tatouiva* ou *Magdaleina*, la plus méridionale; *Tahoyata* ou *Santa-Christina*, la plus fréquentée par les navigateurs, et *Hiwaoa* ou *Santa-Dominica*, la plus grande et la plus montagneuse. Ces îles forment un groupe au nord duquel s'étend celui de *Washington*, qui comprend les îles découvertes en 1791 par l'Américain Ingraham, et que visita dans la même année le navigateur français Marchand, qui les nomma *îles de la Révolution*. Les principales sont : *Ouapoa* ou *Marchand*, longue de 3 lieues, large de 2, et couverte de montagnes; *Ouahouga*, plus considérable, et *Noukahiva*, la *Federal-Island* d'Ingraham, l'île *Beaux* de Marchand, la plus grande, la plus montagneuse et la plus peuplée du groupe. Les deux groupes constituent l'archipel de Mendana [1].

Les habitans de cet archipel l'emportent sur presque tous les autres peuples de la Polynésie, par les belles proportions de leurs formes et la régularité de leurs traits; et s'ils n'étaient pas dans l'usage de se noircir la peau par le tatouage, leur teint ne serait que basané. Au surplus, on ne peut s'empêcher d'admirer la régularité avec laquelle les hommes se tatouent. Ils relèvent leurs cheveux et les soutiennent sur les côtés de la tête avec une espèce de diadême d'écaille orné le plus souvent de plumes de diverses couleurs. Le plus grand nombre laissent croître leur barbe et la divisent en deux portions qu'ils nattent. Leurs habitations, construites avec une sorte d'élégance, et couvertes avec les feuilles de l'arbre à pain, sont agréablement placées dans les vallées. Ces insulaires paraissent n'avoir point de lois, et sont gouvernés par des chefs qui ont peu d'autorité et ont le droit d'avoir plusieurs épouses. L'usage de prostituer les femmes et les filles aux étrangers est général chez toutes les classes d'habitans. Ils ont un grand nombre de divinités : leur religion n'est qu'un tissu de superstitions grossières.

L'archipel le plus isolé de toute la Polynésie est celui de *Sandwich*, à 750 lieues au nord-ouest du précédent [2]. Sa position est d'autant plus importante, que, situé sur la route maritime qui unit les trois mondes, possesseur de ports excellens, peuplé d'hommes disposés à la civilisation et gouvernés par des princes qui en ont compris tous les avantages, il est appelé à devenir un jour le siége d'une puissance maritime qui commandera à la plus grande partie de la Polynésie.

Hawaii ou *Owaïhi* est la plus grande île de cette partie de l'Océanie; c'est sur une baie qui porte son nom, que se trouve *Karakakoua*, un gros village de 3,000 ames, où l'on voit une maison royale. Une autre résidence du roi est celle de *Tyahtatoua*, autre gros village défendu par un fort. *Morotoi* est une des plus petites villes, mais aussi des plus peuplées; un détroit de neuf lieues de largeur sépare cette grande île de celle de *Maouï* ou *Movée*, dont le sol est volcanique et montagneux. *Owahou* ou *Oahou* est la plus importante après Owaihi : elle possède dans *Hanarourou*, gros bourg de 5,000 ames, la capitale et le meilleur port de tout l'archipel. Plusieurs de ses maisons sont construites et meublées à l'européenne, et son entrée est défendue par une citadelle. Enfin, *Atouai*, formant un petit royaume indépendant, qui sera tôt ou tard soumis au roi des autres îles, présente un bon mouillage dans la rade d'*Onimoa*. Son sol est cultivé avec soin; ses plantations sont environnées de haies et traversées par des chemins bien entretenus.

La plupart de ces îles sont couvertes de montagnes, dont plusieurs ont une hauteur considérable. Le sol est, dans quelques parties, doué d'une grande fertilité, d'autres enfin, mais sur une faible étendue, ne contiennent qu'une lave stérile. La patate, le bananier, l'oranger, la canne à sucre, l'ananas, et plusieurs espèces de plantes potagères, sont les principales productions de ces îles.

Les insulaires de l'archipel de Sandwich ont fait des progrès si rapides en civilisation, que déjà le royaume d'Owaihi doit être compté parmi les États policés de l'univers. Ils possèdent une flottille composée d'une douzaine de bâtimens bien armés, et une marine marchande parfaitement équipée. Ils font des expéditions commerciales jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique, dont ils sont éloignés de plus de 1,000 lieues, au Kamtschatka et à la Chine. Deux cents Européens, établis parmi eux, les ont instruits dans les arts les plus utiles : le port d'Hanarourou est la station de leurs bâtimens de guerre, et son fort est garni de 30 canons. Depuis 1820, des missionnaires anglo-américains ont converti ces insulaires au christianisme, et leur ont com-

[1] Situé entre 7 degrés 30 minutes et 10 degrés 26 minutes de latitude sud, et entre 140 et 143 degrés de longitude ouest.

[2] Entre 19 degrés 18 minutes et 23 degrés 45 minutes de latitude nord, et entre 158 degrés 20 minutes et 166 degrés 52 minutes de longitude est.

muniqué les lumières de la civilisation en multipliant chez eux les écoles, les livres et l'instruction. Déjà en 1826 une imprimerie y répandait des livres élémentaires de morale, de religion et de sciences, écrits dans l'idiome des Sandwich, et plus de 1,000 enfans fréquentaient les écoles : ce nombre s'est considérablement accru depuis. Partout où l'enseignement des missionnaires s'est répandu, on a vu cesser le vol, l'ivrognerie, l'impudicité et les crimes auxquels s'adonnait cette population livrée sans frein à tous ses penchans. Ce qui peut donner une idée de l'importance commerciale que ces îles atteindront sans doute un jour, c'est celle dont elles jouissent depuis peu d'années. Elles reçoivent annuellement de la France pour plus de 300,000 francs de marchandises, et pour plus de 800,000 francs des autres puissances en relation avec elles. Leurs exportations s'élèvent même à plus de 900,000 francs. Enfin, en 1828, environ 120 grands navires de commerce étaient entrés dans le port d'Hanarourou, et l'on estimait à plus d'un million de francs la valeur du numéraire en circulation dans ces îles.

L'île *aux Oiseaux*, l'île *Necker*, ainsi nommée par La Pérouse, qui la découvrit et qui n'y trouva pas un seul arbre; l'île *Gardner*; le *Banc des Frégates françaises*, et quelques autres îles qui s'étendent au nord-ouest, semblent devoir être considérées comme dépendances géographiques de l'archipel des Sandwich.

On pourrait comprendre sous le nom de *Sporades* un grand nombre d'îles qu'il est impossible de rattacher aux archipels de la Société, des Iles-Basses, de Mendana et de Sandwich, parce qu'elles en sont séparées par des espaces trop considérables. L'équateur peut servir à les diviser en deux séries : les Sporades australes au sud, et les Sporades boréales au nord. Nous ne citerons que les plus importantes.

Parmi les premières nous comprendrons d'abord l'île d'*Arthur*, qui n'offre rien d'intéressant; l'*île du Duc-d'York*, déserte, mais renfermant un temple rustique; *San Bernardo*, dont les habitans sont presque blancs; les deux petites îles de *Pérégrino* et de *Souwaroff*, couvertes d'une belle végétation; le groupe des îles *Penrhyn*, boisées et très-peuplées; l'île *Sauvage* ou *Savage*, habitée par de cruels insulaires; *Palmerston*, qui est moins une île qu'un groupe d'îlots réunis circulairement par un récif de corail; l'île d'*Oparo*, renfermant 1500 habitans; l'île de *Pâques*, appelée par les naturels *Ouaihou*, remarquable par un volcan éteint dont la profondeur est de 800 pieds, et par des statues colossales et des colonnes irrégulières dont on n'a point encore découvert l'origine, puisque les habitans eux-mêmes n'ont pu éclairer sur ce point les voyageurs. Ce que cette île offre de particulier, c'est que, bien qu'elle soit peuplée, elle manque d'eau douce; aussi, lorsque celle des pluies rassemblée dans les cavités des rochers est épuisée, ils se désaltèrent avec l'eau de mer. L'île de *Sala*, qui est déserte, mais qu'il est utile de signaler comme formant l'extrémité de l'Océanie du côté de l'Amérique, appartient de même aux Sporades australes.

Parmi les Sporades boréales nous citerons le groupe des *Palmiras*, entre l'archipel des Navigateurs et celui des îles Sandwich; *Fanning*, *Washington*, et *Noël* ou *Christmas*, au sud-ouest de ce groupe; *San-Bartholoméo*, plus étendue que les précédentes, et *Roca-de-Plata*, l'une des plus septentrionales de l'Océanie.

Telles sont les principales terres et les îles de la cinquième partie du monde ou de l'Océanie.

TABLEAU de la superficie et de la population des îles de la Polynésie.

Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
5,000	900,000	180

ARCHIPEL DES CAROLINES

OU DES NOUVELLES PHILIPPINES.

Population : 50,000?

ARCHIPEL DES MARIANNES.

Population : 6,000.

ARCHIPEL VITI ou FIDJI.

Population : 100,000?

ARCHIPEL DES AMIS.

Population : 200,000?

ARCHIPEL DES NAVIGATEURS.

Population : 150,000?

ARCHIPEL DE LA SOCIÉTÉ.

Population : 130,000.

ARCHIPEL DE MENDANA.

Population : 34,000.

ARCHIPEL DES SANDWICH.

Superficie en lieues.	Population.
1,050	200,000

Superficie des principales Sandwich.

Hawaii	696 lieues.
Maouï	105
Ovahou	90
Tanaï	90
Morokaï	29
Ranaï	17
Nuhau	13
Tahurawa	10
Atouaï	10

FIN DE LA PARTIE DESCRIPTIVE.

APERÇU

DE

LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE,

PAR M. LARENAUDIÈRE.

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil sur les principaux travaux des modernes.

La description des parties du globe terrestre connues des Grecs et des Romains, comprend ce qu'on appelle l'ancienne géographie. Pour traiter convenablement cette géographie morte, il serait bon de l'envisager d'une tout autre manière qu'on ne le fait dans les écoles. Il serait philosophique de la présenter par grandes périodes, de l'offrir sous le point de vue combiné de la chronologie et de l'ethnographie, de classer le sol suivant la marche de la civilisation et le mouvement de l'état social. Tout s'enchaînerait dans cette méthode naturelle où les hommes et les choses ne sortiraient pas de leurs relations réciproques. Alors les grands empires de l'Asie et le colosse romain seraient les deux termes extrêmes de cette géographie progressive, vaste dépôt qui, recevant successivement les souvenirs de l'industrie, du commerce, des arts et de l'organisation religieuse et politique de chaque époque, se présenterait comme le bilan matériel et moral de l'ancien monde. La sécheresse topographique disparaîtrait sous les couleurs animées des produits de la terre et de ses divers accidens : rien de ce que les anciens nous ont appris de la nature vivante ne serait mis en oubli. Ce serait là sans doute un travail tout scientifique. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'il se trouve hors du cadre d'un simple abrégé. Bornons-nous aujourd'hui, en marchant dans les routes ordinaires, à classer le plus méthodiquement possible les principaux traits de ce vaste ensemble, évitant cette aridité fatigante qui s'attache aux catalogues-squelettes des localités. Pour embrasser le cercle des découvertes le plus étendu, nous nous placerons au siècle de Ptolémée, alors que l'horizon du monde ancien est le plus vaste. Toutefois, avant d'entreprendre ce tableau classique, tant de fois répété, jetons un coup d'œil rapide sur les travaux des modernes, et prenons une idée de leur manière de traiter la géographie des peuples de l'antiquité [1].

A peine les écrits de ces derniers sont-ils devenus l'objet d'une exploration critique, que l'examen de leur géographie est pris à

[1] Dans cette rapide analyse j'ai mis à contribution un article inséré par mon savant ami Malte-Brun, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, et j'y ai puisé d'autant plus largement que j'avais fourni la plus grande partie de ce résumé. — L. R.

tâche; mais cette étude, comme celle des autres branches de la science, suit long-temps une marche incertaine et fausse. On prit d'abord pour base de travail la comparaison des cartes modernes et des textes anciens : c'était demander à l'erreur la route de la vérité. Alors les cartes, fautives et grossières, n'offrant que des points mal déterminés et des tracés informes, ne permettaient pas d'identifier d'une manière satisfaisante les lieux mentionnés par les Grecs et les Romains. Plus ceux-ci étaient exacts, moins la carte répondait à leurs récits. Dans ce pénible labeur, les érudits des XVIe et XVIIe siècles se guidaient sur la situation et les distances relatives, la ressemblance des localités et la similitude des noms. Ils se donnaient une peine infinie pour déterminer pas à pas des points d'autant plus incertains qu'ils opéraient sur une géographie mélange de notions disparates, où les villes et les peuples qui existaient au temps d'Homère se trouvaient réunis aux villes et aux peuples du temps d'Auguste. On était loin encore de la distinction des époques. Toutefois, à l'aide de cette méthode chorographique, les Bertius, les Ortelius, les Cluverius, les Cellarius, débrouillèrent le chaos de l'ancienne géographie. Il est juste de consigner ici que le dernier de ces érudits s'aperçut le premier du double inconvénient du mélange des périodes, et du défaut de précision des cartes; il essaya même d'en tracer de nouvelles d'après les textes anciens. Mais l'habile helléniste était un pauvre mathématicien. Il fallait un d'Anville pour cette œuvre de critique et d'érudition. Le géographe français vint en temps opportun. Les mathématiques, en marche progressive, sentaient alors le besoin de s'appuyer sur la précision des méthodes analytiques; d'Anville en tira bon parti : il refit les cartes modernes à l'aide du calcul et des produits de l'observation des deux derniers siècles, et grâce à cet instinct géographique qui le servait si bien, il devina juste alors qu'il manquait d'un renseignement précis ou qu'il avait à choisir entre des données contradictoires. Sur ses cartes, créées ou rectifiées, il appliqua les indications des géographes anciens; il nous dit ce qu'ils savaient de l'ancien monde, qu'il mit à sa place, ne laissant à ses successeurs que des détails à rectifier.

Marchant habilement à la suite d'un tel maître, M. Barbié du Bocage a marqué son passage par d'excellens travaux. Ce qu'il a fait pour l'ancienne Grèce se montre empreint d'une critique judicieuse. L'atlas d'Anacharsis est au rang des ouvrages qui ont fait faire un pas à la science. On en doit dire autant : grand et beau travail de Rennell sur la géographie d'Hérodote.

Mais, il faut l'avouer, l'école de d'Anville, si remarquable sous le point de vue chorographique et topographique, n'a point assez philosophiquement envisagé la science. L'histoire raisonnée des idées des anciens sur notre globe et les terres à eux connues, l'examen motivé de l'ensemble de leur système et des bases de leurs travaux, n'étaient pas l'objet des méditations de d'Anville.

Vers la fin du XVIIIe siècle l'esprit philosophique s'était introduit dans toutes les parties de la science; l'étude de la marche progressive des connaissances humaines était en faveur, on voulut aussi l'observer dans la géographie ancienne : elle fut soumise à une nouvelle enquête. On l'envisagea sous un point de vue plus élevé que celui de la sèche topographie. La France et l'Allemagne s'avancèrent chacune de leur côté dans cette route nouvelle. Deux écoles s'élevèrent presque en même temps, sans alliance entre elles et n'ayant de but commun que la conquête de la vérité. L'une de ces écoles s'appuya systématiquement sur la géométrie; l'autre demanda toutes ses preuves à l'histoire.

M. Gosselin, chef de la première, obéit à l'influence de Fréret et de Bailly, et se chargea d'établir en preuve l'opinion qui admet l'existence d'un peuple primitif civilisé, mais oublié, dont les travaux savans, venus aux mains des Grecs, pillés et mal compris par eux, ont enfanté dans leurs récits un mélange continuel d'erreurs et de vérités. C'est à travers une telle pensée que M. Gosselin découvre toute l'ancienne géographie. Esprit raisonneur et délié, homme ingénieux et fort instruit, il emploie toute sa vie et son talent au triomphe de cette hypothèse; il la retourne sur tous les sens pour en fortifier tous les côtés. Quand le calcul ne suffit pas il explore les textes, choisit les variantes, en propose de nouvelles, glisse sur les renseignemens contraires ou ne se fait faute de les supprimer, et conclut pour base d'examen de toute la topographie ancienne, que les mesures données par les Grecs et les Romains sont les résultats de travaux très-exacts et très-scientifiques, mais dont l'origine leur était inconnue, et dont ils ne comprenaient pas même le sens. En poursuivant sa tâche M. Gosselin a rendu d'incontestables services à la géographie de détail.

L'analyse de son système peut se réduire aux propositions et aux résultats suivans. Les Grecs et les Romains parlent de grandes dis-

tances exprimées en stades; en ont-ils employé d'une seule espèce, ou en ont-ils admis plusieurs de longueurs différentes dans leurs opérations ? Telle est la question principale. Si avec eux on évalue les mesures rapportées en stades grecs de 600 pieds, aucun rapport ne se trouve exact; mais si on les réduit tantôt en stades de 500 ou de 700 au degré équatorial, tantôt en stades de 666 ou de 833 au même degré, tout s'accorde merveilleusement avec la réalité, avec les mesures modernes les plus authentiques : on retrouve même la circonférence du globe déterminée avec une précision vraiment inconcevable. Il y a plus : si d'après les données des anciens on construit une carte géographique suivant la projection de Ptolémée, elle présentera une image bizarrement défigurée des contrées qu'elle comprendra ; mais si on assujettit les mesures des anciens à la construction de Mercator ou des cartes plates, il en résultera une image bien plus vraie. Donc les anciens géographes avaient sous les yeux une carte dont ils ne comprenaient pas la construction. M. Gosselin, ne voyant dans tous les systèmes d'Ératosthène, d'Hipparque et d'autres, que les débris d'une ancienne civilisation, n'attache aucune importance aux traditions populaires des Grecs et des Romains, à toutes les relations des voyageurs et des navigateurs, ainsi qu'aux indications des circonstances physiques et historiques. Il ne marche que le compas à la main. Arrivé dans la région des traditions, au-delà des limites des mesures positives, il se retranche dans la négative la plus absolue, et resserre dans les limites les plus étroites l'ensemble du monde connu des anciens. Telle est la base de l'édifice élevé par le savant français sur un terrain tout systématique. Ses disciples, dans un siècle ami des faits historiquement établis, dans l'âge d'une génération positive et raisonneuse, ne pouvaient être nombreux. Il faut une foi tout aveugle dans la parole du maître pour se placer sous sa bannière ; il faut croire avec lui et comme lui à ce monde savant et primitif dont les vestiges ne sont plus.

L'autre école, l'école historique, reconnaît M. Voss pour son fondateur et pour son chef. La méthode analytique appliquée chronologiquement à l'exploration des textes, est le fil qui guide sans cesse le savant professeur. Il s'enquiert d'abord auprès d'Homère des idées géographiques les plus anciennement admises chez les Grecs, et les prenant comme type des systèmes postérieurs, il voit ces idées, comme celles des Indoux et des Hébreux, appuyées sur des aperçus incomplets, sur des observations inexactes et très-bornées, dans lesquelles la poésie et la mythologie jouent le premier rôle. Cette mappe-monde primitive si resserrée, est souvent envahie par les couleurs de la fable : couleurs indélébiles que ne peuvent effacer dans les âges suivans ni les raisonnemens des philosophes, ni les chiffres et les calculs des géomètres, ni les combinaisons scientifiques des géographes. L'empreinte des traditions mythiques ne disparaît jamais chez les anciens. M. Voss veut qu'on prenne leur géographie telle qu'elle est, qu'on la suive pas à pas, de siècle en siècle, dans ses lents développemens, nés de la marche des armées d'invasion, des entreprises des navigateurs et des rapports politiques et commerciaux des peuples. Il l'explore, cette ancienne géographie, depuis Homère jusqu'à Hipparque, dans une indépendance complète de ses prédécesseurs, et même de ses contemporains.

Depuis une quinzaine d'années, l'école historique allemande est en plein progrès; elle a pris l'offensive sur un grand nombre de points, elle attaque de toutes parts l'édifice élevé avec tant de labeur par notre célèbre compatriote. Bredow reproche à ce dernier son tracé, beaucoup trop restreint, du monde connu des anciens; Mannert, sa malheureuse confiance dans certaines traductions latines des auteurs grecs, dont il applique les textes. Le même géographe signale chez M. Gosselin bon nombre d'observations de détail, appuyées sur sa méthode d'envisager les stades comme directement contraires à des circonstances physiques, historiques ou géographiques, consignées dans les écrits des anciens. Ukert va plus loin ; il présente les stades divers du savant français comme l'erreur d'un talent paradoxal : il prend à tâche de prouver dans un mémoire étendu et substantiel, que les Grecs ne se sont servis que d'un seul et même stade; que les *stades astronomiques* n'ont aucune existence réelle ; que toutes les hypothèses basées sur ces stades ne sont qu'un jeu d'imagination soutenu par des calculs erronés, des corrections arbitraires et des traductions fautives. Cet arrêt absolu a été répété et fortifié de nouveaux motifs par des érudits anglais, qui, dans le Quarterly-Review, ont porté un sévère jugement sur le système de M. Gosselin. Plus tard, Ukert ne se borne plus à détruire : il élève sur les ruines qu'il a faites un vaste monument tout étayé d'érudition positive, tout appuyé de textes anciens ; il sépare l'histoire de la théorie de la science ; il passe en revue les découvertes et les géographes de chaque siècle, sans oublier l'auteur du plus mince fragment.

Dans sa marche savante, mais beaucoup trop vague et sans ordre, il adopte trois grandes divisions : la première, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'âge d'Alexandre ; la seconde, depuis la mort du vainqueur de Darius jusqu'aux jours d'Auguste ; et la troisième, d'Auguste à Ptolémée. A cette narration succède l'exposé de la géographie mathématique et physique des Grecs et des Romains, et là viennent se placer bon nombre de questions controversées. Puis il fait passer sous les yeux du lecteur les grandes divisions géographiques de la terre connue des anciens, d'abord en deux parties suivant le cours du soleil, en trois suivant les grands fleuves ou les grands golfes, en quatre enfin selon les 4 rhumbs principaux. Ce travail, éminemment philosophique, doit être pour l'homme consciencieux l'objet d'une profonde méditation. On peut en contester quelques résultats, mais il n'est pas permis de l'ignorer lorsqu'on veut connaître l'ensemble complet des travaux géographiques de l'antiquité, présentés non dans un esprit de système, non dans un ordre combiné pour le succès d'une opinion, mais tels qu'ils nous sont parvenus.

On a cherché un moyen terme destiné à concilier les idées de Voss et d'Ukert et celles de M. Gossellin. Malte-Brun crut l'avoir trouvé dans l'admission des stades locaux ou mesures particulières à différentes provinces de la Grèce ou aux différens royaumes fondés par les successeurs d'Alexandre : mesures dont les géographes grecs traduisaient les vraies appellations par le mot *stade*, qui leur était familier. Cette ingénieuse observation, proposée seulement comme un doute, n'a été sérieusement examinée ni par son auteur, ni par les savans de l'Allemagne ; et, à vrai dire, elle n'est pas étayée par le témoignage des textes, comme nous le verrons en examinant les principales mesures itinéraires en usage chez les anciens.

Tel est l'exposé sommaire des diverses explorations de la géographie classique par les modernes. Il n'y a plus controverse en Allemagne. En France, de vieilles préoccupations sont restées sous l'influence des idées systématiques de M. Gosselin. Nous ne les reproduirons pas dans ce rapide abrégé, qui ne doit admettre que des faits établis, et dans lequel les conjectures ne peuvent trouver place. Nous y toucherons quelques-unes des sommités de la géographie mathématique des anciens ; travail trop négligé dans les ouvrages élémentaires, et sans lequel on ne peut comprendre ni l'ensemble de leurs connaissances, ni le véritable esprit de leur cartographie, ni les détails topographiques de leurs descriptions.

CHAPITRE DEUXIÈME.

De la forme et de l'étendue de la terre.

Les Grecs et les Romains ont agité une partie des questions qui se rattachent à un pareil sujet. Nous allons rappeler quelques-unes de leurs principales idées, en nous plaçant toujours dans le cercle des connaissances de chaque époque, sans chercher à les envisager à travers les progrès de notre âge, ou à les expliquer à l'aide d'ingénieuses fictions. Nous prendrons dans les textes anciens ce qui s'y trouve, et non ce que la science des modernes voudrait y découvrir.

Les opinions des anciens sur la figure de la terre ont successivement varié ; et, d'après le vague et l'insuffisance des autorités, il devient impossible d'établir avec quelque degré de certitude l'époque où une opinion a pris naissance, celle où elle a été modifiée, et le moment où elle a disparu pour faire place à une autre erreur ou à la vérité.

Nous avons vu dans l'histoire de la géographie que les Grecs du temps d'Homère, heureusement trop ignorans pour disserter sur l'inconnu, s'en tinrent à la représentation sensible des choses. Ils jugeaient la terre d'après leur horizon rétréci, d'après le cercle borné que leurs regards pouvaient embrasser : pour eux, la terre fut un disque, une surface plate ; le ciel, une voûte métallique et transparente, posée sur des montagnes à l'extrémité du monde, environné d'un fleuve qu'ils nommaient Océan. Cinq siècles se passèrent sous l'influence d'une telle idée, dont se moque Hérodote, plus éclairé et moins crédule. Homme de bon sens, il se contenta de rejeter

l'ancienne opinion, sans en rêver de nouvelle.

Comme lui voyageur, et, de plus, l'un des sages de son pays, Thalès ne le fut cependant pas assez pour éviter de créer un système. Il suppose que la terre est un corps plat nageant sur l'eau et enclos par la voûte céleste comme un œuf dans sa coquille. D'autres philosophes de son école, en s'adressant aussi à leur imagination, lui donnent la forme d'une feuille de platane ou d'une planche portée sur les eaux, qui, déplacées par son poids, la débordent de toutes parts et l'environnent d'une nappe liquide. C'est encore l'ancien Océan d'Homère. Anaximandre voit la terre comme un cylindre dont le diamètre est égal au tiers de sa plus grande longueur. Son disciple Anaximènes la juge moins profonde, et le produit de l'air et des vapeurs condensées.

Cependant l'idée première de la forme aplatie devient douteuse à l'aspect de certains phénomènes qui, dans cette hypothèse, ne s'expliquent nullement. En considérant le ciel comme une voûte hémisphérique, les Pythagoriciens crurent, par voie d'identité, que la tête devait affecter la forme globuleuse. Toutefois, cette opinion ne prévalut pas généralement et de primé abord. Des hommes de la même école voulaient que la terre eût la figure d'un cube, d'autres d'un tambour. Socrate demande quelque part à Anaxagore si la terre est ronde ou plate; le maître lui répond que, selon l'opinion commune, elle est plate, et que les dieux ont permis qu'elle s'affaissât vers le sud, afin d'en rendre quelques parties habitables. Archélaüs, son disciple, qui, comme le maître, se mêlait de physique, supposait que la terre avait été d'abord un grand lac; que le sol s'élevait du centre aux extrémités, et que les inégalités du terrain expliquaient pourquoi le soleil ne se couche et ne se lève pas également pour tous les habitans du monde.

Tous ces tâtonnemens prouvent que la géographie mathématique chez les philosophes ioniens était vague, obscure, et restait, incertaine dans sa marche, en proie, aux caprices de l'imagination et privée des secours de l'observation. Du temps de la guerre du Péloponèse, la lutte entre l'opinion populaire et poétique de la surface plane, et l'opinion savante de la forme globuleuse de la terre touchait à sa fin. Cette dernière, malgré les efforts des épicuriens, devint la seule admise dans les écoles. Les stoïciens l'adoptèrent; ils professèrent que tout se dirige vers le milieu, et que nos antipodes, semblables aux lézards, se cramponnent au sol par l'effet de l'attraction. Les idées de Platon sur la formation de la terre, sur les lois qui régissent son mouvement, sur ses rapports avec le ciel, dépassant dans leur examen le cadre de cet aperçu, bornons-nous à noter que pour lui la terre est un globe formé d'un ou de plusieurs cubes, et qu'il la regarde comme la première chose créée en dedans du ciel. Philolaüs, dans le même temps, se montre un des partisans de la rotondité de la terre, et soutient que notre continent est une île de la zone tempérée du nord. On croyait alors à l'existence d'autres îles terrestres rivales de la nôtre; et on en supposait de plus grandes et de plus fortunées. L'Atlantide de Platon était de ce nombre. Taprobane, avant l'expédition d'Alexandre, passait pour une terre immense, et la grande île de Bretagne de Pythéas, fut prise aussi d'abord pour un continent séparé.

N'oublions pas qu'en adoptant la forme sphérique, Aristote apporta tout le poids de son autorité dans cette question controversée. Ses disciples, Dicéarque surtout, combattirent avec lui pour le triomphe de cette opinion. Archimède ajouta que l'eau dont notre globe est entouré devait prendre aussi la même forme. Eratosthène, Hipparque, Posidonius, Strabon, Ptolémée, regardent ces vérités comme démontrées. Pline produit en preuve de la sphéricité un grand nombre d'argumens pris dans l'ordre des phénomènes célestes.

Toutefois, pendant ces longs débats, les prêtres affectèrent de rester sous l'influence des idées homériques, idées qui s'unissaient trop intimement aux croyances théologiques et populaires, pour être abandonnées par les ministres de la religion. Ils eussent regardé comme une impiété de penser autrement qu'Homère, le chantre des dieux.

Si les Grecs ont varié pendant plusieurs siècles sur la figure de la terre, leurs tâtonnemens n'ont été ni moins grands ni moins prolongés sur son étendue. C'est chez Hérodote qu'on prendra la première idée approximative de sa longueur. Il n'en établit pas le chiffre, mais on peut le déduire de diverses opérations partielles, et le porter de 37 à 40,000 stades.

Platon, dont nous venons de parler, traite en poète cette question mathématique. Il n'a aucune donnée sur l'étendue de ses îles ou continens; il sait seulement que le nôtre, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Phase, n'est qu'une petite partie des terres habitées. Son école n'est pas mieux instruite : elle croit que notre terre est incommensurable, et qu'il existe dans ce continent mystérieux, au-delà de l'Europe, de l'Asie et de la Libye,

des hommes deux fois aussi grands et aussi robustes que nous, et qui vivent deux fois notre âge. Aristote assure que la circonférence de la terre est de 409,000 stades. Il paraît qu'il suit ici les calculs de quelques contemporains : s'il eût répété les opinions chaldéennes, il n'eût évalué cette surface qu'à 262,800 stades ; ce qui exclut toute influence des travaux d'un peuple antérieur sur les Grecs de cette époque. Aristarque de Samos, en portant ce chiffre à 300,000 stades, ne paraît avoir nullement reproduit une tradition orientale, Archimède, qui donne la même évaluation sans y tenir beaucoup, ne nomme que des Grecs en parlant des mathématiciens antérieurs qui se sont occupés de mesures célestes et terrestres.

Quelques-uns des résultats géodésiques d'Eratosthène sont parvenus jusqu'à nous. Le plus célèbre de ses travaux est sans contredit la mesure de la circonférence de la terre. Personne dans l'antiquité n'a mis en doute qu'il ait exécuté lui-même cette opération, et qu'il n'en ait pris le résultat pour base de ses travaux géographiques. L'importance de cette mesure, bien qu'elle ne soit pas l'expression de la vérité, nous engage à entrer à ce sujet dans quelques détails.

Eratosthène avait trouvé que l'arc du méridien compris entre les deux tropiques était de $\frac{11}{83}$ de la circonférence entière. On a cru trop légèrement que cette estimation supposait une observation antérieure, mais l'auteur de l'histoire de l'astronomie ancienne, le savant Delambre, n'y voit qu'une détermination grossière obtenue on ne sait trop par quel moyen, peut-être avec la règle et le compas, d'après le rapport observé entre les deux ombres solsticiales et la hauteur des gnomons: elle conduisit toutefois son auteur à une autre détermination aussi peu précise, celle de la grandeur de la terre.

C'était chose connue, qu'à Syène le jour du solstice à midi les corps ne jetaient aucune ombre ; qu'un puits était éclairé jusqu'au fond. Cette ville était donc sous le tropique. La hauteur du pôle était donc égale à l'obliquité de l'écliptique. Mais à Alexandrie la distance solsticiale, au lieu d'être nulle, était $\frac{1}{50}$ de la circonférence du méridien. L'arc compris entre les deux parallèles terrestres était donc $\frac{1}{50}$ de la circonférence du méridien terrestre; il suffisait donc de prendre 50 fois la distance entre les deux villes, car Eratosthène les supposait sous le même méridien. Il y avait cependant une différence de 2 degrés, qu'il ne connaissait pas ou qu'il négligea.

La distance d'Alexandrie à Syène avait été trouvée par les *bematistes*, c'est-à-dire par des arpenteurs ou géographes qui déterminaient les distances par le nombre des pas. Ils avaient compté 5,000 stades entre les deux villes dont il s'agit. La circonférence de la terre était donc de 50 fois 5,000 stades, ou 250,000 stades. Ces 250,000 divisés par 360 eussent donné 694 $\frac{4}{9}$ de stades par degrés. Eratosthène supposa 252,000 pour avoir un nombre rond de 700 stades pour un degré.

Ce géographe savait mieux que ses contemporains qu'il lui était impossible de répondre de ces quantités : détours du chemin, qui n'était sûrement pas une ligne droite, différence des méridiens, inégalités du terrain, il avait tout négligé. Il n'ignorait pas non plus que les 5,000 stades des bematistes ne pouvaient être qu'une approximation; tout était donc incertain dans son calcul : mais ce calcul était d'un homme de talent, qui aperçoit ce qu'il faudra faire pour obtenir avec précision la grandeur de la terre quand on aura des données plus exactes et de meilleurs instrumens. On voit que tout est obscur dans cette mesure, que les auteurs modernes ont tourmentée de tant de manières pour lui trouver une exactitude que ne lui a jamais supposée son auteur même; et la preuve que les Grecs ne la regardaient que comme une approximation, ou comme une conjecture, ou comme l'effet du hasard, c'est que longtemps après on voit Posidonius essayer une nouvelle opération géodésique de même nature, bien plus incertaine encore que celle de son prédécesseur. Il voulut voir probablement si ce nouveau travail infirmerait ou confirmerait le premier.

Hipparque avait adopté, dit-on, la mesure d'Eratosthène; Posidonius, croyant, comme ses prédécesseurs, que Rhodes et Alexandrie étaient sous le même méridien, mais éloignées l'une de l'autre de 5,000 stades, et trouvant par l'observation de différentes hauteurs de l'étoile Canobus, que l'arc du méridien compris entre ces deux villes était la 48e partie du cercle entier, concluait la circonférence de la terre à 240,000 stades ou à 48 × 5,000. Cette distance entre Rhodes et Alexandrie était, comme on voit, un point fort important; malheureusement elle était incertaine. Strabon, répétant des mesures ou des conjectures antérieures, la faisait d'un peu moins de 4,000 stades. On peut supposer, d'après les différences de chiffres existantes, que les anciens n'avaient aucun moyen sûr pour déterminer rigoureusement deux points aussi rapprochés, mais qui, séparés par la mer, devaient être mesurés scientifiquement.

Enfin, Ptolémée, dans sa Géographie, admet 180,000 stades pour la circonférence du globe terrestre. Il est probable que ce chiffre ne fut pas le résultat d'observations qui lui fussent propres, mais bien l'opinion reçue alors parmi les savans d'Alexandrie. Hâtons-nous d'ajouter qu'il reconnaît ce chiffre tout-à-fait sans précision. De tels tâtonnemens prouvent jusqu'à l'évidence l'enfance de la science et l'impossibilité de rien demander de positif à ces longues séries d'opérations vagues et contradictoires. Il y a grande préoccupation chez les modernes qui veulent y voir le reflet d'anciens calculs, dont les Grecs ne disent pas un mot. N'oublions pas que les plus éclairés parmi les anciens doutèrent toujours de l'exactitude de leurs travaux géodésiques, ne les présentent qu'en nombres ronds, et ne prennent pas même la peine de noter les différences ou la valeur absolue de la mesure itinéraire à l'aide de laquelle ils en expriment les résultats. C'est de cette mesure maintenant qu'il faut nous occuper.

CHAPITRE TROISIÈME.

Du stade employé comme mesure itinéraire.

Il est prouvé que le type des plus anciennes mesures fut pris sur différentes parties du corps humain, telles que le doigt, la paume de la main, le bras, le coude, le pied, et la taille moyenne. De là, la concordance de quelques mesures de longueur chez les peuples de l'antiquité. Les multiples de ces petites divisions servirent pour les grandes distances : pour celles-ci encore on eut recours à la portée du jet d'une pierre, d'un disque, d'une lance; à l'espace intermédiaire entre la voix et l'écho, au chemin que fait un cheval ou un mulet traînant la charrue. On employa surtout les divisions du temps, et les heures écoulées servirent à déterminer les distances parcourues.

Enfin, mais postérieurement à l'âge d'Homère et d'Hésiode, le stade fut adopté comme mesure itinéraire. On peut supposer que le pied qui en est la base était, dans l'origine, identique avec le pied égyptien, et une importation de la terre du Nil. On admit pour les grandes longueurs des multiples du stade, tels que le parasange et le schœne, mesures étrangères. Du temps d'Hérodote, on avait coutume de désigner les distances moins par stades que par orgyies. Toutefois cet historien géographe compte aussi par stades, et les évalue à 600 pieds, évaluation souvent répétée par les écrivains postérieurs, et que nous retrouvons à toutes les époques.

L'adoption du stade n'empêcha pas l'usage des mesures horaires; mais on combina l'une et l'autre manière d'exprimer les distances. Un voyage de jour et de nuit s'évaluait par un certain nombre de stades; une journée moyenne de navigation, d'après Hérodote, égalait 700 stades; une nuit moyenne, 600. Marin de Tyr porte à 1000 le premier de ces chiffres pour 24 heures, mais avec toutes circonstances favorables et un habile pilote; sans ces conditions, il le réduit à 500. Ainsi, les proportions entre les bons et les mauvais temps se rencontrent dans ces trois données, 1200, 700, 500. Mêmes différences se font remarquer dans les voyages par terre : la journée moyenne d'un piéton répond, selon Hérodote, à 180 ou 200 stades; celle d'une armée, à 150 ou 160. Strabon et beaucoup d'autres géographes évaluent la première à 250 ou 300 stades. Dans les temps anciens, la mauvaise construction des vaisseaux, l'inexpérience des mers ou l'ignorance des routes de terre, contribuèrent à tromper le voyageur et le géographe sur les distances. Un exemple entre mille vient en preuve : Thucydide compte 8 journées pour faire le tour de la Sicile; Strabon n'en compte que 5. Lorsque les Grecs firent voile sur l'océan Indien, ils évaluèrent les journées de navigation dans ces parages nouveaux, d'après les calculs faits pour la Méditerranée qu'ils connaissaient mieux : il y eut donc erreur en plus dans les stades exprimés. Il en fut de même dans leurs courses aux mers occidentales, où la lenteur de la marche conduisait à une estime beaucoup trop forte.

Lorsqu'on a voulu assujettir ces calculs à la véritable position des lieux, on s'est imaginé à tort qu'il fallait faire les stades plus petits pour les contrées orientales, et à tort l'on

est parti de là pour établir d'une manière absolue la variation de cette mesure itinéraire chez les anciens. Eux-mêmes, répétons-le encore, ne se faisaient pas illusion sur l'insuffisance de leurs procédés. Ils cherchaient à expliquer les différences entre les distances rapportées, non par la diversité des stades, mais par celle des courses, par leur direction plus ou moins rapprochée de la ligne droite, par les accidens de la navigation, par l'habileté des pilotes, la nature des mers, les sinuosités des côtes, la force des courans, la présence ou l'éloignement des terres, la contrariété ou l'avantage du vent. Ils tenaient compte aussi des talens personnels du voyageur, et de la connaissance plus ou moins grande des contrées visitées. Ptolémée invite à se tenir en garde lorsqu'il s'agit de pays rarement parcourus; il engage à n'ajouter foi qu'aux mesures relatives à des lieux souvent reconnus et sur lesquels on s'accorde pour le nombre de stades. Polybe, le plus judicieux des écrivains, l'avait dit également. Il plaignait aussi le géographe de n'avoir pour élémens de ses travaux que des récits mensongers ou incomplets, surtout en ce qui concernait les contrées lointaines. Marin de Tyr n'accordait pas grande confiance aux renseignemens des marchands voyageurs. En général, les anciens ne regardaient comme exacts que les chiffres relatifs à de très-petites distances; pour toutes les autres, ils procédaient en nombres ronds. L'expression d'à peu près en parlant des grandes distances leur est familière, et le *plus minus* des Romains est souvent ajouté à leurs indications. Strabon gourmande Hipparque de son injustice envers Eratosthène en exigeant de lui une précision géométrique qu'aucun géographe n'a eue en vue, et qu'il taxe même de subtilité. Comme les résultats des mesures, soit celles des mathématiciens, soit celles des voyageurs, étaient rarement semblables, chaque géographe prenait le chiffre qui allait le mieux à son système, en se tenant presque toujours dans les extrêmes. On cherchait, dans cette large manière d'opérer, à établir la route sur la ligne droite, en déduisant pour les courbes supposées un quart, un tiers, et même quelquefois la moitié de la distance exprimée par le navigateur ou le voyageur. Les grands espaces s'évaluaient approximativement par la comparaison des jours et des nuits employés à parcourir de plus petites localités, mais bien déterminées et souvent visitées; le tout était converti en stades, à l'aide des rapports que nous avons indiqués.

Ceci explique l'accord remarquable qui existe entre les évaluations des anciens et des modernes lorsqu'il s'agit de petites distances exprimées en stades ou en pieds, et l'énorme différence de leurs calculs en ce qui touche les grands espaces et les distances considérables, surtout lorsqu'on s'éloigne du bassin de la Méditerranée.

Il faut poser comme un fait, que nul géographe ancien, en parlant du stade mesure itinéraire, ne le désigne par aucune de ces grandeurs différentes que M. Gosselin a cru devoir arbitrairement lui reconnaître. Nul texte n'autorise à supposer que dans le même ouvrage le même écrivain ait employé des stades de valeurs diverses suivant les lieux. Tout semble établir que chez les anciens géographes grecs le stade olympique de 600 pieds fut le seul stade itinéraire, et le seul qui dût être entendu lorsque le mot *stade* est exprimé. Les écrivains grecs et romains ne manquent jamais de faire remarquer les différences qui existent dans le poids ou les monnaies lorsque sous la même dénomination elles représentaient des valeurs inégales. Quand les mesures de Perse ou d'Égypte, sans changer de nom, changent de valeur dans telle ou telle partie de ces contrées, ils le disent encore: pourquoi auraient-ils gardé le silence sur le stade itinéraire, s'il eût varié de même? Cette exception serait inexplicable si l'on pouvait l'établir.

Comme le mot stade désignait aussi le lieu où les courses s'exécutaient, et que dans quelques localités les lices variaient d'étendue ou de longueur, quoiqu'en général elles fussent tracées sur le modèle de celle d'Olympie, on est parti de là pour supposer à tort que le *stade mesure* subissait les mêmes changemens. On n'est pas mieux fondé à voir deux stades différens dans l'italique et l'olympique. Cette prétendue différence n'est qu'apparente et tient uniquement aux rapports du pied grec au pied romain. Le premier est au second comme 25 : 24 : donc 625 pieds romains = 600 pieds grecs. Le stade reste le même.

Reconnaissons avec M. Gosselin que l'emploi d'un stade de même valeur conduit généralement à trouver chez les anciens les grandes distances affectées de graves erreurs; mais c'est justement parce qu'il mène à ce résultat qu'il faut l'adopter : il est conforme à leur ignorance, au peu d'importance qu'ils attachent à une expression rigoureuse, à l'usage de leurs *à peu près;* conséquence de leurs renseignemens incomplets, de leurs matériaux rares et grossiers, de leurs mauvais instrumens, de leurs itinéraires vagues de marchands voyageurs sans connaissances néces-

saires pour bien évaluer les grands espaces. Avec l'emploi arbitraire de stades divers on refait d'imagination toute une géographie ancienne; on procède en sens inverse de la vérité; on prend des mesures modernes exactes pour point de départ, on les présente successivement sur quatre ou cinq échelles qu'on prétend celles des anciens; on continue ce jeu scientifique jusqu'à ce qu'on trouve un rapport plus ou moins approchant de la vérité, ou qu'à l'aide du hasard on rencontre un résultat identique. Ce n'est pas ainsi qu'il est rationnellement permis d'expliquer la géographie des Grecs et des Romains.

Voici quelques comparaisons entre plusieurs mesures anciennes, dont l'usage est le plus fréquent, et leurs rapports avec les nôtres. Nous devons avertir que les élémens d'une précision rigoureusement mathématique manquent quelquefois dans ces rapprochemens; mais les erreurs qui en résultent sont trop faibles pour s'y arrêter dans l'usage ordinaire.

1 pied grec olympique = 0mèt. 3,079.....	11pouc. 4lig. $\frac{812}{1000}$ Gosselin et Romé Delisle. 11pouc. 4lig. $\frac{13}{13}$ Ukert.
1 pied romain = 0mèt. 2,956.....	10pouc. 11lig. $\frac{3}{5}$ Ukert. 10pouc. 11lig. $\frac{844}{000}$ Gosselin. Notre chiffre en mètres est la moyenne de 22 évaluations différentes.
1 coudée égyptienne ou grecque = 1 pied $\frac{1}{2}$ grec = 0mèt. 4,618..... 1 coudée romaine = 1 pied $\frac{1}{2}$ romain = 0mèt. 4,434.....	Différence $\frac{1}{52}$, la même qu'entre le pied grec et le pied romain.
1 orgyie = 6 pieds grecs = 1mèt. 8,474	100e partie du stade.
1 plèthre = 100 pieds grecs = 30mèt. 7,900	6e partie du stade.
1 stade = 600 pieds grecs = 625 pieds romains = 184mèt. 7,400.....	95 toises 0pi 0po 11 lig. $\frac{1}{2}$ Gosselin. 94 toises 3 pieds D'Anville. La 6e partie du mille hébraïque. La 8e partie du mille romain.
1 parasange = 30 stades = 5,542mèt. 20..... 1 grand schœne = 60 stades = 14,084mèt. 40. 1 petit schœne = 30 stades = 5,542mèt. 20.	D'après plusieurs passages d'Hérodote, d'Athénée, de Strabon, de Pline, etc., on voit que la parasange de Perse et le schœne d'Égypte variaient dans plusieurs provinces de ces contrées, remarque que les mêmes écrivains ne font pas pour le stade. Le petit schœne était plus généralement employé dans le Delta, le grand dans la Thébaïde. Ce dernier paraît plus généralement celui d'Hérodote, qui se sert encore d'un autre schœne de 32 stades ou de 4 milles romains.
1 mille hébraïque = 6 stades = 1108mèt. 44.	Le mille hébraïque est au mille romain comme 3 : 4. 5 milles hébraïques = 30 stades, ou une parasange, ou un petit schœne, ou 5,542m 20.
1 mille romain = 8 stades = 1477mèt. 92...	M. Gosselin l'évalue à 760 tois. 0pi 7po 8 lig. Il est contenu 75 fois dans un degré du grand cercle de la terre.
1 pas romain = 5 pieds romains = 1mèt. 4,780.	4 pieds 6 pouces 8 lignes $\frac{738}{1000}$ Gosselin.
1 lieue gauloise = 1500 pas romains = 2,217m.	Romé Delisle l'évalue à 1070 tois. D'Anville, à 1133 toises 1 pied et demi.
1 lieue de 25 au degré = 24 stades $\frac{2}{100}$ = 4,444mèt. 45.	

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des vents.

Comme la direction des vents était un des élémens de la cartographie des anciens, qu'elle leur servait à indiquer la position d'une localité, particulièrement des villes maritimes, des caps, des promontoires, des golfes, de l'embouchure des grands fleuves, nous devons donner une idée de leurs différentes roses de vents comparées à la nôtre.

Les plus anciens Grecs ne distinguèrent probablement que les quatre vents qui soufflaient des quatre points cardinaux, et divisaient l'horizon en parties de 90 degrés chacune. Ils opposèrent le *notos* (sud) au *boreas* (nord), et le *zephyros* (ouest) à l'*euros* (est) : Homère n'en nomme pas davantage.

A ces quatre vents principaux on ajouta plus tard quatre autres vents intermédiaires : le *cœcias*, ou l'orient d'été (nord-est); l'*euros*, l'orient d'hiver (sud-est); (l'*euros* d'Homère fut alors nommé *apeliotes*); le *libs*, l'occident d'hiver (sud-ouest), et l'*argestes*, l'occident d'été (nord-ouest). Ces noms ont souvent été confondus par les auteurs anciens, qui assez généralement n'ont guère montré d'exactitude dans cette nomenclature; les poètes surtout, à commencer par Homère.

Il paraît qu'une division postérieure réduisit tous les vents à deux principaux. Hippocrate fait mention de ce fait. Tous les vents d'ouest se trouvaient confondus dans ce système avec les vents du nord, et tous les vents d'est avec celui du sud. Ceci sert à expliquer plusieurs passages d'Hésychius qui seraient inintelligibles sans cela. Toutefois Posidonius, mentionné par Strabon, affirme qu'aucun écrivain de quelque célébrité, tel que Thimosthène, Aristote, Bion l'astronome, n'admet cette division simplifiée.

Vers le temps d'Alexandre on ajouta 4 nouveaux vents à la rose ancienne, en divisant en trois chacun des deux grands espaces qu'embrassaient les *aparctias* et les *notos*, comme on avait précédemment divisé les *zephyros* et les *euros*; et le nombre des vents fut porté à 12. Cette rose, dans laquelle on continua de faire usage des oriens et des occidens solsticiaux, fut adoptée généralement pendant plusieurs siècles par les navigateurs grecs et romains.

Voici les noms que portaient ces 12 vents :

Chez les Grecs.	Chez les Romains.	Rose des modernes.
Aparctias	Septentrio	Nord.
Boreas ou Meses	Aquilo	
Cœcias	Cœcias	Orient d'été.
Apeliotes	Subsolanus	Orient équinoxial.
Euros	Vulturnus	Orient d'hiver.
Euro-notos *ou* Phœnicias	Phœnicias.	
Notos	Auster	Sud.
Libo-notos *ou* Leuco-notos	Libo-notos.	
Libs	Africus	Occident d'hiver.
Zephiros	Favonius	Occident équinoxial.
Argestes	Corus	Occident d'été.
Thrascias	Circius.	

Cette rose de douze vents est celle d'Aristote, et probablement celle de Timosthène. Il est bon d'observer, dit M. Gosselin, qu'en multipliant le nombre des vents on ne cessa point de considérer ces additions comme de simples subdivisions des quatre vents principaux de l'ancienne rose, qui embrassaient chacun 90 degrés de l'horizon. Long-temps

après cette époque, les Romains, sous le règne d'Auguste, reconnurent les inconvéniens des divisions d'après les levers et les couchers solsticiaux, et abandonnèrent cette méthode, tout au plus supportable pour la Méditerranée. Ils séparèrent leur rose en 24 parties égales de 15 degrés chacune. Vitruve nous a conservé les noms de ces 24 vents. C'est la dernière rose que les anciens nous aient transmise.

Quant aux synonymies des 12 vents ci-dessus indiqués, cette recherche, utile pour l'intelligence parfaite de l'ancienne géographie, n'appartient point à un abrégé [1].

Si les Grecs, qui dans l'âge d'Alexandre touchèrent à l'océan Indien et se bornèrent à en côtoyer les rivages, eussent osé s'aventurer sur la haute mer, nul doute que la connaissance de ces vents périodiques que nous nommons moussons, ne leur eût été dès-lors acquise. Les Arabes à cette époque n'en ignoraient probablement pas les propriétés, et s'en servaient dans leur navigation des côtes d'Afrique aux côtes de l'Inde, à Ceylan, et peut-être beaucoup plus à l'est. Les sujets des Ptolémées, soit crainte, soit ignorance, n'en tirèrent aucun parti. C'est à l'an 47 de l'ère chrétienne que Dodwell, Blair et le docteur Vincent rapportent la découverte des moussons par un certain Hippalus, navigateur instruit et courageux. Son succès changea la marche du commerce de l'ancien monde et lia directement l'Inde à l'Égypte.

[1] Il convient de lire avec beaucoup de précaution le travail de M. Gosselin sur cette synonymie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des cartes des anciens et des principaux élémens de leur construction.

La cartographie, chez les Grecs et les Romains, ne paraît pas avoir existé comme branche spéciale de la science, mais seulement comme moyen rationnel de réduire un système à sa plus simple expression et de le présenter sous une forme sensible. Il n'y avait pas de cartographes en titre, mais chaque philosophe, mathématicien ou géographe traçait sa carte d'après ses propres idées et les traditions de l'époque. On prétend qu'Anaximandre fit le premier des essais de ce genre : ses cartes et celles de ses successeurs durent être plus informes encore que les grossières productions du moyen âge. Long-temps on n'eut aucune donnée précise sur la configuration des divers pays, comment pouvait-on en représenter la véritable image?

Parmi les auteurs de cartes primitives on cite Hécatée, qui avait fait la description des terres alors connues, dans un ouvrage intitulé *le Tour du Monde*. Aristagore fit transporter de Milet à Lacédémone une table d'airain sur laquelle étaient gravés les terres, les mers et les fleuves. Aristophane cite plusieurs cartes géographiques de son temps : Socrate en possédait quelques-unes. Théophraste ordonna par son testament qu'un temple serait destiné à l'exposition de cartes tracées sur airain. Eudoxe en dessina d'après les matériaux de son temps et ses propres idées. Il est probable que les Ératosthène, les Hipparque, les Posidonius, les Ptolémée, en firent autant. Les Romains eurent aussi des cartes générales et spéciales, ainsi que nous l'avons vu dans l'Histoire de la géographie.

Pour rédiger leurs cartes, les anciens se contentèrent long-temps de procédés grossiers. On déterminait le plus souvent la position d'un lieu par le vent qui y conduisait; on évaluait ensuite la distance par approximation, ainsi que nous l'avons déjà dit en parlant du stade. Vers le temps d'Ératosthène, on s'aida du ciel pour déterminer plus rigoureusement quelques points de la terre : je dis quelques points, car les applications étaient en petit nombre, par cela même que les observations d'éclipses de soleil et de lune étaient rares. Ce moyen de comparaison servait à fixer les longitudes, comme les rapports du gnomon à son ombre et la longueur des journées servaient à déterminer les latitudes. Les Grecs n'attachèrent de prix à ce dernier moyen d'observation, que lorsqu'ils eurent entrepris de lointains voyages, et observé que la longueur des jours et des nuits variait selon qu'on allait vers le sud ou vers le nord. D'après cette donnée, les anciens divisèrent l'hémisphère boréal, et plus tard la petite

partie de l'hémisphère austral qui leur fut connue, en plusieurs zones qui furent appelées *klima* (climat). Ptolémée, dans sa géographie, en admet 10 au nord et 1 au sud : cela suffisait aux besoins du géographe, d'après les connaissances de l'époque. On eut encore recours à une autre division : on partagea la terre en plusieurs sections, que les Grecs appelaient *parallèles* et les Romains *circuli*. On en compta sept d'abord, et plus tard ce nombre fut augmenté.

Les anciens ne se bornaient pas aux seuls élémens mathématiques. Dans la pénurie d'observations célestes, et manquant surtout de séries d'éclipses de soleil et de lune dans des contrées éloignées de Rhodes et d'Alexandrie, ce dont Strabon et Ptolémée se plaignent plusieurs fois, ils avaient recours à des moyens secondaires : ils indiquaient le climat d'après les animaux et les plantes. On croyait les mêmes espèces invariablement fixées aux mêmes latitudes; on s'imaginait que des Éthiopiens, des Nègres, des rhinocéros et des éléphans déterminaient les limites de la zone torride. On avait trouvé des serpens près de la mer Caspienne, et les eaux de cette mer peu salée; on en concluait que c'était un marais. On n'avait pas trouvé de sapins dans l'Asie supérieure, et l'on partait de là pour décider que les contrées voisines du Tanaïs, où croissaient des sapins, étaient par cela seul dans les limites de l'Europe. Strabon n'hésite pas à déclarer que la concordance de tels renseignemens lui paraît quelquefois préférable aux observations mathématiques, faites ordinairement à l'aide d'instrumens peu exacts. Après avoir épuisé le petit nombre de points scientifiquement déterminés, Hipparque se voit forcé d'employer les données des voyageurs antérieurs et de les réduire en stades. Plutarque, qui nous a laissé une description des cartes de son temps, remarque que les géographes se mettaient fort souvent à l'aise. Pour les contrées lointaines peu ou point connues, ils écrivaient : Tout est ici sable ou marais; ici règnent des brouillards éternels et un froid scythique.

Avant Ératosthène, on suivait pour la figure de la terre le système alors en faveur; on alongeait ou rétrécissait les continens, suivant qu'on adoptait pour l'ensemble la forme ronde ou oblongue. On supposait Delphes au centre du monde habité; puis, partant de cette base, on rangeait villes, fleuves, promontoires, montagnes, suivant les données recueillies ou probables. On avait recours dans les cartes spéciales à la comparaison des figures prises dans l'ordre des objets les plus connus ou d'un usage ordinaire. Le Pont-Euxin, disait-on, ressemble à un arc de Scythie; la Thrace, à une faucille; Alexandrie, à une chlamide de Macédoine, ainsi que Délos; l'Ibérie, à une feuille de lierre; Naxos, à une feuille de vigne; Sardes, à une semelle; le Péloponèse, à une feuille de platane; Chypre, à une peau de mouton; la Libye, à une peau de panthère; l'Italie, à une feuille de chêne ou bien à un triangle dont la pointe serait dirigée vers la Sicile et dont les Alpes seraient la base. D'autres fois on comparait les pays entre eux. Suivant Strabon, la configuration de cette même Italie ressemblait à celle de l'Arabie; suivant Hérodote, la Chersonèse taurique avait la forme de l'Attique ou de l'Italie inférieure.

Nous retrouvons l'emploi de ces images populaires comparatives chez les géographes les plus éclairés. Ératosthène, avec lequel commence l'âge scientifique de la géographie, donne à l'île terrestre la forme d'une chlamide de Macédoine ou d'un carré long irrégulier. D'après l'opinion générale, il la fait deux fois plus longue que large, et la place au milieu des eaux de la mer dans la zone boréale tempérée. Sur sa carte, telle qu'il est permis de la restituer aujourd'hui, la terre est divisée en deux parties presque égales par une ligne parallèle à l'équateur, qui traverse les colonnes d'Hercule, la Sicile, la partie méridionale du Péloponèse, *Rhodes* et une partie de la Pamphylie, et suit, en coupant l'Arménie et la Médie, le tracé imaginaire du Taurus, de l'Émodus, de l'Imaüs, jusqu'à l'extrémité de son Asie. Cette ligne fondamentale n'est point une innovation. Nous retrouvons le partage de la terre par le détroit de l'Ouest (des Colonnes) au nombre des idées géographiques les plus anciennes. Ératosthène admet les grandes divisions d'Europe, d'Asie et de Libye, long-temps reçues avant lui, mais pas généralement. Au temps d'Homère, on n'attachait pas aux noms d'Europe et d'Asie l'idée qu'on s'en fit depuis : on les restreignait à des contrées particulières; on admettait une division prise dans l'ordre physique : celle de l'ouest et de l'est, c'est-à-dire le pays des ténèbres, et celui du jour, ou le coucher et le lever du soleil. Hérodote se figure l'île terrestre comme un grand ensemble, et ne connaît de limite entre l'Asie et la Libye, que l'Égypte. Vers l'époque d'Alexandre nous remarquons une division géographique fondée sur la direction et la marche des vents. C'est d'après la rose des douze vents dont nous avons déjà donné les noms, que Timosthène place les grandes contrées de la terre. A ce système se rata-

chent les divisions d'Eudoxus et d'Ephorus, bien que le dernier le simplifie en se bornant à quatre points principaux, l'ouest, l'est, le nord et le sud.

Revenons à Ératosthène : il détermine à 78,000 stades le diamètre du cercle terrestre, à partir de l'extrémité orientale des Indes au-delà du Gange jusqu'à la pointe occidentale de l'Europe au-delà des Colonnes. Il opère sur le parallèle de Rhodes, où ce cercle n'a, selon lui, que 203,840 stades de circonférence; de sorte que le degré n'est là que de 566 $\frac{2}{9}$ stades. Il trouve pour longueur de la terre 74,000 stades; mais comme aux deux points extrêmes il juge l'évaluation trop faible, il ajoute 2,000 stades à chacune de ces extrémités, et porte le tout à 78,000 stades : longueur qu'il croit plus que le tiers du cercle entier, mais à laquelle il ne conclut pas moins. Ce sont pourtant de telles mesures que certaines personnes prétendent soumettre à une enquête mathématique! L'évaluation de la largeur de cette même terre est de la même force. Eratosthène trouve 46,400 stades du parallèle de Thulé à la ligne équatoriale qui coupe l'océan Éthiopien; car la terre ne va pas jusqu'à cette ligne. Il divise cet espace en 8 parties inégales, par des lignes parallèles à l'équateur. Son méridien principal passe par Méroë, Syène, Alexandrie, Rhodes, la Carie, l'Ionie, l'Hellespont, Byzance, et l'embouchure du Borysthène. Il ne croit pas que la terre puisse être habitée à plus de 3,000 stades au sud de Méroë, à raison des grandes chaleurs, et à plus de 3,000 stades au nord de l'embouchure du Borysthène, à cause du froid rigoureux. Ce qui fait une largeur de 29,000 stades pour la terre habitable, et 32,800 stades pour celle de l'île terrestre là où elle est le plus large, parce qu'elle diminue progressivement à mesure qu'elle s'avance vers l'est. De ce côté elle ne présente plus à ses dernières limites qu'une largeur d'environ 18,000 stades. C'est par suite de cette dépression que la mer Caspienne touche presque à l'océan du Nord, dont elle est un golfe; que les sources du Nil, près de Méroë, ne sont qu'à quelques lieues de l'océan Éthiopien; que toute la presqu'île de l'Inde est supprimée, que le fond de l'Adriatique et la Manche sont à peu de distance, et que tout le nord de l'Europe et de l'Asie est comme non avenu.

Cette évaluation, toute fondée sur des conjectures, sur des à peu près, prouve que le savant lui-même n'avait aucun moyen de résoudre les difficultés qui n'échappaient pas à son esprit. Il n'est pas plus exact en faisant passer sous son premier méridien Méroë, Rhodes, Byzance et le Borysthène, points qui s'éloignent les uns à l'est, les autres à l'ouest de la prétendue ligne sous laquelle on les comprend. A l'époque dont nous nous occupons, les données mathématiques, d'une faible ressource pour l'ensemble de la carte, n'étaient pas grand' chose pour les détails; sans cela, comment Ératosthène aurait-il multiplié les erreurs ainsi qu'il l'a fait? Les indiquer devient impossible dans le cadre borné où nous sommes restreint : notons seulement qu'il inscrit bon nombre de positions d'après ses devanciers; qu'il emprunte beaucoup de choses aux itinéraires des voyageurs et que, citant presque toujours ses autorités, on ne voit pas qu'il ait mis à contribution d'anciennes cartes ou d'anciennes mesures faites par des hommes de l'Orient.

La carte d'Hipparque, telle qu'on peut l'inférer d'un très-petit nombre de passages de Strabon, telle que M. Gosselin a essayé de l'établir, est assez souvent dans ses points principaux une répétition du travail d'Ératosthène. Son Asie est cependant corrigée, non d'après des autorités récentes, mais d'après d'anciennes cartes qu'il paraît avoir préférées à des renseignemens plus modernes. Plus rigoureux mathématicien que son prédécesseur, il tente de figurer des méridiens et des parallèles courbes comme dans nos cartes, et pose les bases dont on se sert encore aujourd'hui. Son premier méridien est celui d'Ératosthène, à l'exception de la petite déviation d'Athènes, qu'il critique. Il compte comme Eudoxe 15 parties depuis l'équateur jusqu'aux pôles; 4 de l'équateur aux tropiques, ou 24 degrés; et 5 de ceux-ci aux cercles polaires, ou 30 degrés : ces derniers se trouvent donc au 54e degré. Il divise ensuite par un méridien l'espace limité par les cercles polaires; il obtient ainsi 4 trapèzes, et dans l'un d'eux, dans l'hémisphère boréal, il place la terre habitée, comme l'avait fait son prédécesseur; mais comme lui il n'affirme pas que cette terre soit une île de l'Océan. On aperçoit chez Hipparque le commencement d'une autre terre qui semble se lier à la côte orientale d'Afrique et à la presqu'île au-delà du Gange; elle se prolonge au sud de la mer Érythrée qu'elle enferme, et qui, dans ce système, devient une autre Méditerranée. Nous retrouverons cette mer intérieure et ce continent austral chez Ptolémée. Ératosthène avait dirigé l'Indus du nord au sud, et le Gange du nord au sud-est, mais seulement dans la dernière partie de son cours. Hipparque conduit ces deux fleuves du nord au

nord-est, et force tellement à l'est pour le Gange, que son embouchure se trouve dans un grand golfe sur la côte orientale de son Asie. Nous verrons Strabon s'emparer de cette idée et augmenter la somme de l'erreur. Il est impossible de noter celle d'Hipparque, parce qu'on manque entièrement de données pour établir les détails de sa carte et le petit nombre de rectifications qu'il fit subir au travail d'Ératosthène dont l'ensemble fit autorité dans les âges suivans.

En traduisant cartographiquement les matériaux réunis par Strabon, vous aurez encore une carte d'Ératosthène enrichie dans l'intérieur des continens de quelques rectifications d'Hipparque et de l'observation de deux siècles ou de deux siècles et demi, mais augmentée aussi de nouvelles erreurs, de renseignemens infidèles ou mal compris. Strabon n'était pas assez mathématicien pour combiner d'autres grandes divisions positives. Les lignes courbes d'Hipparque le satisfont moins que la projection d'Ératosthène : il lui donne la préférence. Ce serait donc très-inutilement ici que nous prendrions connaissance des différences du tracé des deux géographes, si dissemblables dans le but de leurs travaux. Strabon adopte à peu près les parallèles et les méridiens de son savant prédécesseur; mais il fait la terre de 8,000 stades moins longue, ou d'environ 70,000 stades; il admet trois parties : l'Europe, l'Asie et la Libye. Il considère peut-être comme division hydrographique les coupures profondes et la séparation des terres produite par les quatre grands golfes qu'il signale, savoir : le Pont-Euxin, et au-dessous le golfe Arabique; la mer Caspienne, et au-dessous le golfe Persique. Le Pont-Euxin est indiqué comme un golfe de la Méditerranée, et la Caspienne comme un golfe de l'océan du Nord. Strabon croit, comme les autres géographes grecs, que les côtes de l'île terrestre sont généralement droites et sans mouvemens de terrain, à l'exception des quatre grands enfoncemens dont nous venons de parler. Thulé lui paraît une terre chimérique, et Jerne (l'Irlande) le dernier terme des navigations au nord. Il a une idée vague de l'embouchure de l'Elbe; au-delà à l'est son ignorance est complète. L'exiguité et la forme triangulaire de son île d'Albion, prouvent que les connaissances d'alors sur cette partie du nord de l'Europe, loin d'être en progrès, semblent moins avancées que du temps d'Ératosthène. Strabon le critique sur l'étendue qu'il donne à l'isthme de l'Asie-Mineure, mais ne propose aucun autre tracé : l'ensemble de son Asie est plus rapproché de l'Occident. Mais c'est à l'extrémité de ce continent qu'il s'écarte complètement des idées antérieures. Il fait courir le Gange parallèlement et à peu de distance de l'Imaüs, c'est-à-dire dans la direction de la ligne équatoriale. On voit que toutes les positions qui se rattachent à ce grand fleuve doivent être inscrites sur la carte de Strabon de l'ouest à l'est, au lieu de l'être du nord-est au sud. Hipparque lui a donné l'idée de cette grave erreur qui place l'Inde à l'extrémité orientale de l'Asie, et transporte de ce côté l'océan Indien.

La Libye de Strabon est encore celle d'Ératosthène; c'est un triangle rectangle dont le rivage de la Méditerranée fait la base, dont le Nil forme le côté perpendiculaire qui se prolonge jusqu'à l'Océan, et dont l'hypothénuse est la côte comprise depuis l'Éthiopie jusqu'au détroit des Colonnes; le sommet de ce triangle se trouve sous cette zone brûlante où le soleil donne la mort. Strabon ne se prononce pas sur la limite orientale de cette partie du monde : est-ce le Nil ou le golfe Persique? Il ne le décide pas. Je crois cependant qu'il penche pour le Nil. La Libye et l'Europe réunies n'égalent pas l'Asie; elle seule n'est pas le tiers de la terre habitée; du point où l'homme y peut vivre jusqu'à Alexandrie, sa plus grande largeur est d'environ 13,000 stades; sa plus grande longueur du Nil au détroit, 21,500 stades. Quand on compare les renseignemens de Strabon avec ceux d'Hérodote sur cette grande contrée, on est forcé de convenir que ce dernier est mieux informé sur tout ce qui tient à la Haute-Égypte, à la position des Garamantes, aux diverses oasis et à un assez grand nombre de points de l'intérieur. N'oublions pas que le but de Strabon dans sa Géographie est tout philosophique; que ce n'est pas un travail de géomètre qu'il a prétendu laisser à la postérité, et qu'il compte l'exactitude mathématique pour si peu de chose, que même dans les détails rapprochés il ne fait pas attention à une déviation de quelques centaines de stades pour des lieux qu'il inscrit sous le même méridien.

Les travaux de Marin de Tyr ne nous sont pas parvenus, nous n'en savons quelque chose que par la critique que Ptolémée en a faite. De son temps on connaissait divers procédés pour projeter l'image de la terre sur une surface plane; Marin semble les trouver tous également bons. Il s'arrête toutefois à la projection d'Ératosthène, à la projection plate, dont il paraît avoir reconnu la défectuosité. Ne pouvant la corriger, il s'attache à repré-

senter le plus exactement possible la Méditerranée et les parties de l'Europe, de l'Asie, et de l'Afrique voisines du parallèle de Rhodes ou du 36e degré, parties les plus connues et les plus fréquentées par les Romains, celles qu'on supposait avoir été le plus exactement mesurées et dont les distances étaient consacrées par la tradition et l'opinion générale. Il établit donc les bases de sa graduation en longitude sur le parallèle de Rhodes, en y réduisant le degré comparé à celui du grand cercle de la terre, dans la proportion de 93 à 115 : proportion qui n'est pas tout-à-fait exacte, mais qui, lui donnant 400 stades en nombre rond, lui convenait mieux que le chiffre rigoureux de 404 stades. Il en admet 500 pour le degré équatorial.

Si Marin, avec sa méthode de réduction, s'était borné à une zone rapprochée du parallèle de Rhodes, c'eût été chose raisonnable; mais en l'étendant à toute sa carte, c'est-à-dire sur 87 degrés, il n'arrivait qu'à déplacer les erreurs. Avec ses méridiens droits, les distances se trouvaient trop grandes au nord du 36e degré, et trop petites au sud du même parallèle. Il conçoit l'étendue de la terre habitée plus largement qu'Ératosthène; il lui donne 45,500 stades du nord au sud, et 225 degrés de l'ouest à l'est, c'est-à-dire du méridien des îles Fortunées à celui de Thinæ et de Catigara. Au nord il place Thulé, qui n'est pas celle de Pythéas, à 63 degrés de l'équateur, 31,500 stades. Il termine la partie la plus australe de la terre par la région Agisymba de l'Éthiopie et le cap Prasum, sous le tropique d'hiver, à 24 degrés de l'équateur. A ces détails on reconnaît les traits principaux de la carte de Ptolémée, dont le travail de Marin est le type primordial. Ptolémée profite des recherches de son laborieux prédécesseur, et lui doit une bonne partie des connaissances accumulées dans son ouvrage. Il admet les longitudes fixées par lui à 400 stades pour le parallèle de Rhodes; il donne 500 stades au degré équatorial; il place son premier méridien aux îles Fortunées, et compte de ce point au pays de Sines 180 degrés. Prenons une idée sommaire des conditions auxquelles, selon Ptolémée, doit être assujettie, sur un plan, la description de la terre connue. « Il est bon, dit-il, que les méridiens soient représentés sur les cartes par des lignes droites; que les lignes destinées à représenter les parallèles soient des arcs de cercle concentriques. Ce centre commun tiendra lieu du pôle où tous les méridiens se réunissent. Pour conserver toute la ressemblance possible avec la surface sphérique, il convient encore que tous les méridiens coupent à angles droits tous les parallèles; mais il sera impossible de conserver aux arcs des parallèles leurs rapports exacts avec les arcs du méridien; il suffira du moins de maintenir ce rapport à l'équateur et au parallèle extrême, qui est celui de Thulé. Quant aux longitudes, il faut que le parallèle de Rhodes, qui tient le milieu entre tous les autres, soit divisé suivant le rapport exact, ainsi que l'a pratiqué Marin; c'est-à-dire, que le rapport soit environ $\frac{4}{3}$, afin que la partie la mieux connue de la terre garde ses véritables proportions. »

On voit que Ptolémée voulait une carte qui fût à peu près exactement bonne dans tous ses points, ce qu'il obtenait mieux pour le parallèle de Rhodes que pour tout le reste. On peut prendre une idée des détails de sa projection dans le chap. XXIV du liv. Ier de sa Géographie; projection qui ne contient nullement le germe de celle que Mercator lui attribue. C'est peut-être à la courbure des parallèles et à la direction droite des méridiens qu'on doit la différence entre la valeur du degré de longitude et du degré de latitude que M. Gosselin signale sur la carte de Ptolémée, et qu'il impute, suivant son idée fixe, à l'ignorance des principes de la fameuse carte primitive, que le géographe grec voulait graduer. M. Gosselin fait cette différence de $\frac{2}{7}$ en plus pour le degré de latitude. Sans entrer dans cet examen inutile à l'instruction, remarquons, avec le savant Delambre, que sur la carte de Ptolémée toutes les latitudes sont fausses et devaient l'être au moins d'un quart de degré, parce qu'il les déduisait ou que ses devanciers les avaient déduites des ombres d'un gnomon qui ne donne que le lieu des bords supérieurs du soleil, et qu'on prenait ce lieu pour celui du centre. Quant à ses longitudes, elles sont bien plus défectueuses encore; il n'avait, pour les déterminer, que les éclipses de lune dont les temps ne sont donnés qu'en heures ou demies ou tout au plus en quarts; en sorte que les différences des méridiens ne peuvent être exactement que quatre, dix, ou quinze degrés, et beaucoup plus encore, et cela pour des lieux déterminés astronomiquement, lieux en petit nombre. Que doit-on penser de ceux qui ne l'étaient pas?

L'incertitude du tracé des anciens géographes, leurs graves erreurs, étaient donc tout-à-fait indépendantes de leur volonté, mais bien la conséquence forcée de l'imperfection de leurs instrumens et de leurs méthodes de calcul. Le talent des observateurs est ici hors de cause. Hipparque, le plus judicieux d'entre

eux, entrevoyait les véritables principes, et comme lui ses successeurs reconnaissaient l'insuffisance de leurs moyens d'opération et doutaient avec raison du mérite de leurs positions absolues. Toutefois aucun d'eux ne rattache ses travaux à ceux d'un peuple de l'Orient; tous gardent un silence profond sur les prétendus trésors astronomiques d'un âge antérieur et oublié. La science des Grecs est seule en vue; elle naît grossière, s'épure successivement; mais lorsqu'elle atteint le maximum de ses progrès elle est encore là frappée d'impuissance. Les regards les plus perçans voient le but, mais les mêmes yeux voient aussi d'insurmontables obstacles que vingt siècles plus tard les modernes étaient appelés à surmonter. Tels sont les véritables points de vue sous lesquels doit être envisagée la géographie mathématique des anciens : nous venons d'en exposer les principaux élémens d'après leurs propres idées dégagées de tout commentaire systématique ; il est temps de sortir de cette route âpre et difficile que le seul intérêt de l'instruction nous a déterminé à parcourir. Décrivons maintenant le monde des Strabon et des Ptolémée, en nous bornant aux grandes généralités, en évitant surtout ces noms sans souvenirs, sans application historique, et ces détails qui ne peuvent trouver place dans un rapide abrégé.

SECTION PREMIÈRE.

ASIE.

L'Asie, berceau de la plus ancienne civilisation, des religions les plus anciennes et des plus anciens empires, va nous occuper la première. Ce nom d'Asie, aux jours d'Homère, semblait borné à une petite contrée comprise entre les monts Tmolus, Messogis et la rivière Caystrus; les Grecs l'étendirent à toute l'Asie-Mineure, puis aux autres pays de l'Orient qui vinrent successivement à leur connaissance. Si on imagine une ligne partant de la mer Caspienne et se courbant au sud-est jusqu'au de là de la presqu'île de Malacca, on aura à peu près la limite de l'Asie connue des anciens; encore n'eurent-ils que de vagues notions de la plupart des contrées situées immédiatement en-deçà de cette ligne au nord-est et à l'est. On supposait l'Asie traversée dans son entier, en ligne droite, par une prétendue chaîne à laquelle on donnait le nom de grand Taurus, réunion imaginaire de plusieurs suites de montagnes très-distinctes. Cette chaîne latérale commençait vis-à-vis de Rhodes, et se prolongeait jusqu'aux frontières de l'Inde ou jusqu'à Thinæ. On la connaissait aussi mal que ses branches secondaires. Toutefois son tracé conduisait naturellement à la division de l'Asie en deux grandes parties : tout ce qui était au nord de ces montagnes s'appelait Asie en-deçà du Taurus, par rapport à l'Asie - Mineure qu'occupaient les Grecs ; ce qui était au midi se nommait Asie au-delà du Taurus.

C'est dans l'Asie que nous trouvons les traces des premières relations commerciales du monde : ses richesses, son industrie sont célèbres chez les géographes anciens; de grandes routes de caravanes la traversaient de l'ouest à l'est. Babylone était au jour de sa puissance le principal dépôt de l'Asie supérieure et méridionale; Palmyre, dans le Désert, se montrait comme une station intermédiaire entre les mêmes contrées et les villes maritimes de la Phénicie; Bactra et Samarcande sont citées comme les entrepôts de marchandises transportées de l'Inde ou de la Chine et destinées à l'Asie septentrionale ou occidentale; enfin les villes maritimes de l'Asie - Antérieure, presque toutes colonies grecques, échangeaient les produits asiatiques contre ceux de l'Europe et de l'Afrique : c'était le rendez-vous industriel et le grand bazar des trois continens.

ASIE-ANTÉRIEURE.

C'est par cette partie de l'Asie, la mieux connue des Grecs, que nous commencerons notre description. Nous lui donnons mal à propos le nom d'Asie-Mineure; les anciens l'appelaient Asie-Inférieure, Asie-Antérieure, ou partie antérieure de l'Asie occidentale. C'est une terre fertile en grands souvenirs : vingt peuples avec leurs villes opulentes, leurs trésors, les palais de leurs rois, leurs riches industries et les produits de leurs beaux-arts, ont fleuri sur cette péninsule, et disparu de ce théâtre de guerres et de révolutions sans laisser à peine trace de leur passage. Les géographes reconnaissent qu'il est fort difficile d'assigner les limites exactes des diverses provinces ou États de cette grande contrée. Voici ses principales divisions, non rigoureusement telles qu'elles devraient être,

mais telles qu'elles sont consacrées par l'usage. A l'ouest, la Mysie, la Lydie, l'Ionie et la Carie; au nord, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont; au centre, la Phrygie, la Galatie, la Cappadoce; au midi, la Lycie, la Pamphylie, avec la Pisidie et la Cilicie.

La Mysie, *Mysia* (Anatolie), au nord-ouest de l'Asie-Antérieure, comprenait l'Æolide; la côte des Pélasges, des Lélèges, l'île de Lesbos et la Troade, puis la petite Mysie. Ses limites au nord étaient la Propontide; à l'ouest l'Hellespont et la mer Égée; à l'est elles paraissent voisines du cours du *Macestus;* au sud elles s'approchaient du *Lycus* et du *Caïcus*. Le mont Ida la traversait; ce fut une des satrapies du grand-roi. Des Grecs de la race éolienne avaient occupé le littoral; ils étendirent la chaîne des colonies cariennes et lydiennes jusqu'à l'Hellespont. Le sol du pays, quoique le climat fût moins doux, surpassait presque en fertilité l'Ionie : l'agriculture était la principale occupation des anciens habitans.

Parmi les fleuves qui l'arrosaient on remarquait le *Rhyndacus* (le Lartacho), sur les bords duquel Lucullus triompha de Mithridate; le *Granicus* (Oustvola), célèbre par la grande victoire d'Alexandre; le *Xanthus* ou Scamandre et le *Simoïs*, ruisseaux de la Troade fameux par les chants d'Homère; l'*Æsepus*, où finissait le royaume de Troie.

Si nous allons du nord au sud, nous trouvons dans une petite île voisine du continent, *Cyzicus* (Zisick), riche et ancienne colonie de Milet, remarquable par ses deux ports, ses murs et ses édifices de marbre blanc veiné, son prytanée rival de celui d'Athènes, et la sagesse de ses lois. *Lampsacus* (Tcherdach), autre colonie de Milet, sur l'Hellespont, entouré de vignobles et sous la protection du dieu des jardins. *Abydos* (Nagara), au nord-est de Troie, gardait le souvenir des amours d'Héro et de Léandre, de sa résistance aux armes de Philippe, et du pont de bateaux de Xerxès.

Nous cherchons en vain les ruines de Troie, dont Strabon ne pouvait rencontrer le moindre débris. Les marbres taillés et les colonnes qu'on a trouvés à la jonction du Xanthe et du Simoïs, sont des vestiges de la Nouvelle-Ilion, *Alexandria Troas*, élevée non loin de la première par ordre d'Alexandre, agrandie par Lysimaque et protégée par Sylla, par J. César et par Auguste.

En quittant la Troade, nous voici dans la Grande-Mysie et sur cette partie de la côte de la mer Égée qui reçut le nom d'Éolide, *Æolis*. Là étaient *Antandros*, assise au plus haut sommet de l'Ida; *Adramyttium*, au fond du golfe de ce nom, vis-à-vis de l'île de *Lesbos* (Mételin), patrie d'Alcée, d'Arion et de Sapho. De sa capitale, *Mytilène*, riche de ses vignobles réputés, nous passons à *Élea*, et de ce port, remontant le *Caïcus*, nous arrivons à *Pergame* (Pergamo), que son temple d'Esculape, son bois sacré et sa bibliothèque de 200,000 volumes signalaient à la curiosité du voyageur. A l'Éolide appartient encore le golfe de *Cuma* ou *Cyme*, et la ville du même nom, métropole de cette contrée.

La Lydie, *Lydia*, suit immédiatement. On la divisait en Lydie-Intérieure, et Lydie-Maritime ou Ionie. Ses habitans avaient la même origine que les Mysiens et les Cariens; leur industrie se portait de préférence sur des objets de luxe. Ils faisaient le commerce de l'or, qu'ils convertissaient en monnaie, fabriquaient des jouets plus ou moins ornés qu'ils vendaient aux Grecs. Avant l'invasion des Perses, leur capitale est décrite comme un grand marché d'esclaves et d'eunuques. Ses plaines, arrosées par le *Méandre* et le *Caystrus* si vanté pour ses beaux cygnes, étaient d'une admirable fertilité; et sa côte, couverte de colonies grecques de la race ionienne venues à la suite de l'invasion des Doriens, offrait une chaîne de 40 lieues d'opulentes cités, asile de tous les arts et de toutes les sciences. Entre elles se faisaient remarquer *Phocea*, qui alla fonder Marseille et dont les vaisseaux avaient entrepris les plus longues navigations vers l'occident, mais dont la prospérité ne survécut pas à la domination persanne; *Smyrna*, la plus belle ville de l'Asie-Mineure; *Ephesus*, qui se vantait de posséder dans son temple de Diane l'une des merveilles du monde : toutes deux au premier rang par leur commerce, rang qu'elles conservèrent pendant la durée de l'empire romain. Puis venaient de moindres cités : *Clazomenæ* (Vourla), patrie d'Anaxagore; *Teos*, berceau d'Anacréon; *Colophon* (Zille), connu pour sa résine, son principal produit; *Panionium*, où se réunissaient les douze villes d'Ionie pour délibérer sur leurs intérêts et sacrifier en commun.

L'île de *Chios* (Scio), riche de son mastic, et renommée par ses vins exquis; *Samos*, consacrée à Junon, et qui s'honorait d'avoir donné le jour à Pythagore, faisaient partie de l'Ionie.

Dans la Lydie-Intérieure on remarquait près du Pactole roulant des paillettes d'or, et non loin du mont *Tmolus* couronné de vignes, la capitale du royaume de Crésus, *Sardes* (Sart), qui, plusieurs fois détruite

par la guerre, les tremblemens de terre et les incendies, était encore assez belle du temps de Florus pour être appelée une seconde Rome.

Quant aux autres villes du pays, il nous suffira de citer *Thyatira* (Ak-Hisar), au nord, sur le Lycus; *Magnesia Sipyli* (Magnisa), près du mont Sipylus, patrie de Pausanias; *Philadelphia* (Alah-Shehr), à l'est, sur le Cogamus, célèbre par ses jeux publics; *Tralles* (Sultan-Hisar), fortifiée de tous côtés par la nature, et voisine du Méandre, qui séparait la Lydie de la Carie.

Dans le nord de cette dernière descendait l'échelle des colonies ioniennes. *Miletus*, Milet, leur appartient. Reine de toutes les villes grecques d'Asie, métropole de plus de cent colonies, son commerce régnait par elles sur tous les rivages du Pont-Euxin avant que les Athéniens n'eussent une marine. Ses quatre ports étaient pleins de vaisseaux; on recherchait ses laines et ses tissus. Lors de la domination romaine c'était encore une grande ville, mais sans industrie. On a beaucoup de doutes sur sa position.

Au sud de Milet, se prolongeaient jusqu'à l'île de Rhodes les villes grecques doriennes, parmi lesquelles *Halicarnassus* (Boudroun, Château), patrie d'Hérodote et de Denys, aussi magnifiquement bâtie que bien fortifiée, tenait le premier rang; après elle venait *Cnidus*, où l'on admirait la Vénus de Praxitèle, et où les Eudoxus, les Ctésias, les Agatharchide avaient vu le jour.

A ces deux villes il faut ajouter *Iassus* (Assem-Kalassit); *Caryienda*, qui vit naître le géographe Scylax; *Caunus*, patrie de Protogène, où les chaleurs étaient extrêmes et les fruits d'un goût exquis; *Mylasa* (Melazzo), bâtie de marbre blanc, et ornée d'un beau temple dédié à Jupiter; *Stratonicea* (Eski-Hisar), colonie de Syriens-Macédoniens; *Alinda*, remarquable par ses fortifications.

Le long des rivages de la Carie, et dans la mer Égée, les îles *Sporades*, c'est-à-dire dispersées, rivalisaient en industrie, en opulence avec les ports du continent. Citons comme les plus importantes *Pathmos*, lieu d'exil de l'apôtre Saint-Jean; *Cos*, patrie d'Appelle et d'Hippocrate; et *Rhodus* (Rhodes) surtout, l'épouse du soleil, comme disait Pindare, et qui fut puissante par sa marine, son commerce et sa politique égoïste. On sait que sa capitale, qui portait le même nom, passait pour imprenable; que son colosse était une des merveilles de la terre, et que les chefs-d'œuvre des plus célèbres artistes de la Grèce ornaient ses temples et ses palais.

Nous allons quitter les riches contrées de l'ouest pour les provinces du midi. La Lycie, *Lycia*, grande péninsule, se présente la première avec ses belles forêts de cèdres et de platanes, et ses sites pittoresques montagneux. Une ligne de hauteurs la protégeait au nord et au sud; vers le cap Sacré commençait la chaîne du *Taurus*. Ses vingt-trois villes formaient une république fédérative qui par sa constitution ressemblait à la ligue Achéenne. Montesquieu en fait l'éloge. Quelques-unes de ces villes méritent une mention particulière, telles que *Telmissus* (Macri), dont tous les habitans passaient pour d'habiles devins; *Xantus* (Eksenidé), qui se défendit avec le désespoir et le mauvais destin de Numance contre l'armée de Brutus, l'assassin de César; *Patara*, qui fut après la chute de Xantus la principale ville du pays; *Phaselis* (Fionda), qui devait ses richesses à la piraterie, unique occupation de ses habitans associés aux corsaires de Cilicie. Entre cette ville et celle d'*Olympus*, on voyait dans le canton d'*Hephestium* des feux sortir de la terre et voltiger sur le gazon sans le détruire; le même phénomène se reproduisait dans les ravins du mont *Cragus*, mont volcanique auquel les anciens rattachaient la fable de la Chimère.

La Pamphylie, la Pisidie et l'Isaurie appartiennent à la même division. Le sol de la première s'élevait de la mer jusqu'au Taurus; quatre rivières sorties de cette chaîne l'arrosaient : c'étaient le *Cataractes*, rapide comme un torrent, le *Cestrus*, l'*Eurymédon*, et le *Mélas* aux ondes noires. Les Pamphyliens se faisaient gloire d'être de courageux pirates. Au-dessus d'eux, les Pisidiens, fort peu civilisés, occupaient le revers méridional du Taurus, conservant dans leurs montagnes leur caractère sauvage et leur indépendance. Au nord de la même chaîne vivaient les féroces Isauriens, hommes de rapines et de brigandages, la terreur de leurs voisins, quelquefois châtiés, jamais complètement soumis. Voici les villes principales de ces trois peuples : dans la Pamphylie, *Aspendus*, à l'embouchure de l'Eurymédon, là où l'Athénien Cimon défit la flotte des Perses; *Perga* (Kara-Hisar), capitale de la province; et *Side*, dont le port était le refuge des forbans ciliciens : dans la Pisidie, *Antiochia Pisidiæ*, métropole sous les Romains; *Termessus* (Estenaz), ancienne demeure des Solymes dont parle Homère; *Cremna* (Kebrinaz), forteresse et colonie romaine; *Selga*, au centre du pays, république bien administrée et pouvant mettre 20,000 hommes sous les armes : dans l'Isaurie, *Isaura* (Bei-Shehri), détruite par

Perdiccas, rebâtie et en partie renversée par les Romains; *Lystra* et *Derbe*, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres.

La Cilicie, *Cilicia*, ayant le Taurus au nord, une de ses branches à l'ouest, l'*Amanus*, autre branche, à l'est, étendait ses rivages du cap *Laertes* au golfe d'*Issicus*. Au milieu de ses montagnes, vers l'Orient surtout, de grandes plaines couvertes de blés, de vignes, de fleurs et de fruits, témoignaient de sa fertilité. A l'ouest, le sol inégal et raboteux était beaucoup moins productif. De là cette division du pays en *Cilicia trachea* ou montagneuse, et *Cilicia campestris*, ou des plaines. Elle ne fut jamais parfaitement soumise par les Perses, et n'obéissait qu'à peine aux rois de Syrie successeurs d'Alexandre; les Romains seuls la mirent sous le joug. En 29 jours Pompée en fit la conquête. Ses habitans étaient d'intrépides écumeurs de mer, dont il purgea la Méditerranée.

Tarsus (Tarsous), sa capitale, passait pour une des villes les plus opulentes, les plus commerçantes et les plus littéraires de l'Asie, et son port, sur le *Cydnus*, pour le rendez-vous des vaisseaux de Chypre et des côtes de la Phénicie. Cléopâtre s'y montra sur une galère dorée, dans tout le luxe oriental, lorsqu'elle vint y visiter Antoine. Alexandre, pour s'être baigné dans les eaux glacées du même fleuve, faillit mourir. Saint Paul, citoyen de Tarse, n'est pas un des moins illustres de son école, que Strabon fait plus célèbre que celle d'Athènes.

Seleucia, capitale de la Cilicie-Trachée, resta libre sous les Romains. *Homanada* (Ermenak), aux confins de l'Isaurie, malgré sa position presque inaccessible, subit le joug. *Olba* se distinguait par son temple de Jupiter, dont le pontife était en même temps souverain du pays; *Corycus* (Courco), par le privilége d'être un lieu d'asile pour tous ceux qui l'habitaient; *Soli*, par ses académies, et ses poètes et ses philosophes; *Anchiale*, par un fastueux monument érigé en l'honneur de Sardanapale, si honteusement célèbre; *Anazarbus* (Anzarba), sur le Pyrame, par ses deux citoyens, le médecin Dioscoride et le poète Opien; *Mallus* (Mallo), par son oracle célèbre; *Issus*, (Oseler), par la grande victoire d'Alexandre sur Darius. Du temps de Strabon, *Issus*, jadis riche et belle, n'était plus qu'une petite cité, à l'est de laquelle se trouvait le défilé qui conduisait en Syrie: *pylæ Syriæ*. Au nord de Tarse, un autre défilé, *Ciliciæ pylæ*, l'une des passes du *Taurus*, était la route de communication de la Pamphylie avec la Cappadoce. Mais avant d'entrer dans cette grande province, n'oublions pas l'île chère à Vénus.

Cyprus (Chypre), en grec *Kupros*, est célèbre chez les anciens par son air pur, son beau soleil, sa fertilité. Ils vantaient ses fruits délicieux, ses figues qui donnaient un excellent vinaigre, ses arbustes qui distillaient le *ladanum*, ses huiles parfumées, son miel aromatique, ses vins généreux, ses antiques mines de cuivre, son jaspe, son asbeste, ses pierres gemmes. Cette île nourrissait plus d'un million d'habitans qui pouvaient se passer du monde entier. Là, Vénus avait de nombreux temples où fumait un encens toujours renouvelé, *Paphos*, *Amathus*, *Idalium*, se distinguaient dans ce culte d'amour et de volupté. D'autres villes encore animaient cette terre fortunée: c'étaient *Arsinoé*, parée du nom d'une reine d'Égypte; *Solæ* ou *Soli*, bâtie par les conseils de Solon dans une plaine fertile, et peuplée tout à la fois de Grecs et d'indigènes; *Salamis*, capitale de l'île sur le *Pedæus*, sa principale rivière, long-temps gouvernée par la postérité de Teucer, frère d'Ajax; *Citium* ou *Citeum*, colonie phénicienne, fière d'avoir vu naître le Stoïcien *Zénon*, et dont le nom rappelle le *Cithim* de la géographie des Hébreux.

Revenons sur le continent et parcourons les provinces centrales de l'Asie-Antérieure. Nous voici dans la Cappadoce, *Cappadocia*, nom d'abord étendu à tout le pays entre l'Halys et l'Euphrate, le Pont-Euxin et le Taurus. Plus tard les Perses divisèrent cette contrée en deux satrapies; plus tard encore les successeurs d'Alexandre en firent deux royaumes: le Pont, au nord, et la Grande-Cappadoce, séparée de ce dernier par les monts *Librus*, *Ophlimus* et *Paryadres*; c'est de celle-ci que nous nous occupons. Ses blés, son froment surtout, son vermillon aussi vif que celui d'Espagne, ses bestiaux, ses chevaux renommés pour leur légèreté, étaient ses articles d'exportation. Elle était peu riche, le sol y était mal cultivé, elle manquait de bois, et de hautes steppes, pâturages de brebis, en couvraient une partie. Ses habitans passaient pour menteurs, et semblaient se plaire dans l'esclavage. A Rome, ces hommes aux larges épaules étaient recherchés comme porte-faix. La vente des serfs faisait le principal revenu des seigneurs du pays, qui, couvert de châteaux forts, possédait peu de villes importantes. *Mazaca*, sa capitale, au pied du mont *Argæus* entouré de forêts, renfermait dans une enceinte immense des jardins, des rochers, des temples, et même des pâturages. Dans la fertile Cataonie, *Comana* se trouvait

remarquer par son temple de Bellone, par son grand-prêtre, souverain du pays, et sa population de prêtres, de dévots pélerins et de beautés vénales. Il en était ainsi de *Morimena*. *Sebaste* remplaçait *Cabira*, où Lucullus trouva les trésors de Mithridate. Les frontières orientales de la Cappadoce étaient occupées par la Petite-Arménie, dans laquelle on distinguait les villes de *Mélilène*, quartier de la légion Fulminante sous les Romains; de *Nicopolis*, élevée sur le champ de bataille où Mithridate fut vaincu; et la forteresse de *Satala*. Les Cappadociens, nommés aussi Syriens blancs, préférèrent à la liberté offerte par les Romains, un maître absolu.

Sur le même plateau, après avoir traversé l'Halys, nous nous trouvons dans la Phrygie, *Phrygia*, grande plaine arrosée par de nombreux courans. Strabon vante sa fertilité. Ses habitans passaient pour l'un des peuples les plus anciens de l'Asie-Mineure. Leurs propres traditions les représentaient comme indigènes; ils se livraient à l'agriculture, à l'éducation des bestiaux, et surtout des brebis, dont la laine, recherchée pour sa finesse, égalait la laine milésienne. Hérodote compte les Phrygiens parmi les peuples les plus opulens de l'Asie-Mineure. Du temps des Perses, *Célœnœ* était leur capitale. C'était une ville riche et magnifique, située sur la grande route de commerce qui conduisait de l'intérieur de l'Asie à Millet et à Éphèse. *Apaméa* lui succéda presque sur le même site, et continua d'être un riche entrepôt; *Laodicea* seule avec ses sept collines, ses théâtres de marbre blanc, les richesses de ses citoyens, pouvait rivaliser avec elle. Du temps de Strabon, *Colossœ* et *Sagalassus* sont citées comme des villes importantes; on remarquait *Synnada*, bâtie de marbre blanc tacheté de rouge; *Cybira*, chef-lieu d'une petite république fédérative; *Cotyœium*, qui, sous le nom de Kutayé, est la capitale actuelle de l'Anatolie. La partie la plus occidentale de la Phrygie portait le nom de *Catakekaumèné*, c'est-à-dire région brûlée. Dans cette plaine couverte de cendres, on voyait trois cratères de volcans éteints. La vigne se plaisait sur ce sol basaltique. Près des rives du *Méandre*, les habitans d'*Hiérapolis* arrosaient leurs champs avec l'eau des sources chaudes de leur canton; *Hiérapolis*, la ville sacrée à cause de ses temples, possédait des bains nombreux et des eaux réputées pour la teinture des laines.

La Lycaonie, *Lycaonia*, partie du sud-est de la Phrygie, était une steppe saline où les troupeaux trouvaient une nourriture convenable: de leur grossière toison on fabriquait ces étoffes phrygiennes connues sous le nom de frise. Dans la plus grande partie de cette contrée on manquait d'eau potable, qui s'y vendait fort cher; mais en revanche il s'y trouvait de grands lacs salés. Celui qui portait le nom de *Tatta* était le plus considérable. Strabon nous parle d'*Iconium* (Konieh), la capitale de cette contrée, comme d'une petite ville bien bâtie, au milieu d'une campagne agréable; et de *Laodicea combusta*, comme d'une cité assise au milieu d'un pays brûlé et sujet aux tremblemens de terre.

La Galatie, *Galatia*, autre démembrement de la Phrygie vers le nord-est, était baignée à l'ouest par le *Sangarius*, à l'est par l'*Halys*. Parmi les chaînes de montagnes qui la couvraient au nord, les monts *Olympus* et *Magaba* se faisaient remarquer. Dans ses sites agrestes les chèvres se plaisaient et les lapins y multipliaient à l'infini: leur poil était fort recherché; on le tissait déjà du temps des Perses. La population de cette contrée n'appartenait pas aux races asiatiques, mais à la race gauloise ou celtique. Les Gaulois avaient envahi ce pays dans la 125e olympiade. Saint Jérôme crut y retrouver la même langue que le peuple parlait à Trèves. *Ancyra*, sa capitale, ne jouissait pas du temps de Strabon de l'importance et de la splendeur que Ptolémée et les écrivains postérieurs lui attribuent. *Pessinus*, avec son temple de Cybèle; *Gordium*, avec le souvenir de son nœud fameux et du bon sens d'Alexandre; *Amorium*, où l'on fait naître Ésope, sont les lieux les plus remarquables de la Galatie, où l'on trouvait beaucoup de châteaux-forts.

Les trois grands États du nord nous restent à parcourir: la Bithynie, *Bithynia*, pays uni, fertile, riche en pâturages, habité par plusieurs peuples, mais tous d'origine européenne et venus de la Thrace voisine. De grandes forêts se prolongeant sur la côte fournissaient beaucoup de bois pour la construction des vaisseaux, surtout aux habitans de la colonie grecque d'Héraclée. Tous les fruits de la Grèce y venaient fort bien, excepté l'olive. On vantait également ses beaux cristaux, ses carrières de marbre et ses excellens fromages. Quelques-unes de ses villes se lient à de grands souvenirs historiques: *Chalcedon* (Chalcédoine), à l'entrée du Bosphore de Thrace, du côté de la Propontide, appelée par dérision la ville des Aveugles, à raison de son site moins avantageux que d'autres sites voisins; *Nicomedia*, capitale de Prusias qui trahit la confiance d'Annibal; *Lybissa*, où reposaient les cendres de ce grand homme; *Prusa* (Brousse), au pied du mont Olympe

la plus haute montagne du pays, peu importante du temps de Strabon, mais qui dans le moyen âge recueillit la splendeur des cités voisines; *Nicéa*, rivale de Nicomédie, embellie par Lysimaque et par Pline le Jeune, célèbre par son concile général, et patrie d'Hipparque; *Heraclea Pontica*, florissante colonie grecque sur le Pont-Euxin, longtemps puissante par son commerce et sa marine, détruite par ordre de Lucullus après la défaite de Mithridate; et du temps des Perses, *Dascylium*, la résidence des gouverneurs et le séjour du luxe et de tous les plaisirs.

— La Paphlagonie, *Paphlagonia*, traversée par la chaîne du *Cytorus* et des monts *Olgassys* couverts de forêts de buis. En quelques endroits la vigne et l'olivier y bravaient les vents du nord; elle élevait d'excellens chevaux et sa cavalerie était célèbre dans toute l'Asie. La première de ses villes maritimes commerçantes était *Sinope*, une des plus actives, des plus industrieuses et des plus riches colonies de Milet : elle commandait sur le pont-Euxin par ses vaisseaux, et par les colonies qu'elle y avait elle-même fondées. Elle formait une république particulière avec un territoire; elle ne conserva pas toujours son indépendance sous les Perses, et Byzance lui enleva son rang et sa puissance. Ses environs étaient remplis de mines de fer, et elle tirait grand parti de la pêche du thon. C'était la patrie de Mithridate et de Diogène le Cynique.

L'étendue et les divisions du Pont, *Pontus* ou *Regio Pontica* (pays de Roum), ont souvent varié. Nous suivrons les limites adoptées par d'Anville, qui l'étend de l'Halys aux frontières de la Colchide, et de la mer à la chaîne des monts Lithrus et Paryadres, dont nous avons déjà parlé. Dans la partie montagneuse de l'est on trouvait des mines de fer et de cuivre; du côté de l'occident où les montagnes s'abaissent, on voyait à leurs pieds, sur un sol légèrement ondulé, croître le froment, l'olivier et les fruits de l'Asie et de l'Europe. Les bords de l'Halys, du *Sidenus*, du *Thermodon*, du *Lycus* et de l'*Iris* étaient surtout fertiles. Un grand nombre de peuplades, diverses de mœurs et de civilisation, occupaient cette longue contrée. Voisins de la Colchide, les *Heniochi* ou conducteurs de chariots vivaient en nomades ou en pirates, tentés par les riches cargaisons des vaisseaux grecs. Avec eux demeuraient les *Chalybes*, renommés déjà du temps d'Homère pour leurs mines d'argent. Ces deux peuples vivaient sous la domination des barbares et sauvages *Mosynœci*, dont le roi résidait dans une tour de bois qu'il ne pouvait quitter; eux habitaient aussi des tours sur le sommet des montagnes, et correspondaient par des signaux. Venaient les *Macrones*, les *Macrocephali* des vieux écrivains, puis les *Tibareni*. Les *Phazemonites*, aux mœurs plus douces, touchaient aux fertiles plaines de *Themiscyra*, ancien séjour des fabuleuses Amazones. A d'autres époques, quelques-uns de ces différens peuples se retrouvent dans les contrées entre la mer Noire et la Caspienne. Au milieu du Pont s'élevait la ville de *Comana* (Tocat), qui, comme la Comana de Cappadoce, avait un temple de Bellone, un grand-pontife pour chef, une constitution toute religieuse, des milliers d'esclaves attachés aux temples, et qui rappelait la richesse et les voluptés de Corinthe. Nous trouvons encore dans le royaume du Pont *Amasea*, patrie du premier des géographes, de l'immortel Strabon, *Cabira*, ornée d'un temple du *Dieu de la lune*, et probablement identique avec la Neocæsaris des écrivains postérieurs; *Amisus* (Samsoun), une des résidences des rois du Pont, favorisée par les Romains et maîtresse du canton de Gradilonitis, connu par ses moutons à laine fine; *Zela* (Zileh), où César vengea le nom romain par sa victoire sur Pharnace, qu'il annonça si laconiquement : « *Veni, vidi, vici*; *Trapezus* (Trébizonde), d'origine grecque, qui reçut la première Xénophon et ses frères d'armes au retour de leur belle retraite, et fut plus célèbre dans le moyen âge, sous les Comnènes, que dans l'antiquité; *Cerasus* enfin, où Lucullus fit la conquête du cerisier, dont il enrichit à son retour les jardins de l'Italie.

L'ASIE ENTRE LE PONT-EUXIN ET LA MER CASPIENNE.

COLCHIDE, IBÉRIE, ALBANIE.

En franchissant le Bathis nous nous trouvons dans la *Colchide* propre (Mingrélie, Imirette, Guriell), qui s'étendait le long du Pont-Euxin à l'ouest. Le Phasis la traversait, et se perdait, comme le Rhin, dans les sables. Cette contrée se lie aux traditions des siècles héroïques de la Grèce par le voyage des Argonautes; mais sa véritable toison d'or consistait dans ses toiles fines, sa cire et ses goudrons. La Mingrélie est encore humide et

fièvreuse, comme aux jours où Hippocrate la décrivait sous le nom de Colchide. Sa végétation est toujours aussi active, ses vins aussi généreux, ses fruits aussi abondans. Le long de ses nombreux canaux les maisons étaient bâties sur pilotis. Les habitans avaient un embonpoint excessif; leur parler était lourd et sans grâce. Parmi les principales villes de cette contrée, nous citerons *Pythus*, la dernière place forte de l'empire romain, de ce côté; *Dioscurias*, le port le plus fréquenté, où dans les réunions de marchands se parlaient 300 langues ou dialectes différens : les affaires s'y traitaient par l'entremise de 130 interprètes; *Æa* et *Scyta*, théâtre des aventures des Argonautes, et séjour de Médée, la grande magicienne de l'antiquité. A l'est de la Colchide se trouvait l'Ibérie, *Iberia* (partie de la Georgie), fertile plateau, l'un des entrepôts de l'ancien commerce de l'Inde, dont les produits traversaient la Caspienne et remontaient le *Cyrus* (le Kur). Ses habitans, en grande partie indigènes, se divisaient en quatre castes : la royale, la sacerdotale, la militaire, et la caste des serfs. Les hommes de la plaine se livraient à l'agriculture; ceux des montagnes ressemblaient aux Scythes et aux Sarmates leurs voisins, pour les mœurs et les habitudes de la vie. *Seumara*, *Harmozica*, *Zalissa*, *Cumania*, étaient des places fortes. La dernière, élevée par les Romains, défendait le défilé connu sous le nom de *Caucasiæ pylæ*.

A l'est de l'Ibérie, l'Albanie, *Albania*, (Daghistan à l'ouest, et Shirvan à l'est), bordant la mer Caspienne, s'étendait du Caucase aux rives de Cyrus. Les anciens vantent la douceur de son climat, son air pur et la fertilité de ses terres, qui donnaient deux et trois moissons. On y comptait 26 idiomes différens. Ses habitans, plus chasseurs et pasteurs qu'agriculteurs, ne connaissaient que le commerce d'échange. Ils adoraient le soleil, Jupiter et la lune, et sacrifiaient quelquefois des victimes humaines. *Cabalca* (Kablasvar), sur la Caspienne, et *Albana* (Miasabad), à l'embouchure de l'*Albanus*, étaient leurs villes principales.

ARMÉNIE.

L'arménie, *Armenia*, qui conserve encore son nom avec un peu moins d'étendue que dans l'antiquité, comprenait tous les pays où se trouvent les sources du Tigre, de l'Euphrate, du Cyrus et de l'Araxe. Sur ce plateau, une température fraîche entretenait la verdure des pâturages qui nourrissaient une belle race de chevaux. Dans les vallées mûrissaient les olives et les raisins, tandis que des neiges éternelles couvraient le sommet des montagnes. C'est dans la chaîne des *Gordiœi* ou *Carduchorum montes*, habitée par les Carduques, qui firent tant souffrir les Dix-Mille dans leur retraite, qu'il faut placer le mont *Ararat*, plus élevé que notre Mont-Blanc, et sur lequel on suppose que s'arrêta l'arche de Noé. Les villes d'*Artaxata*, capitale de l'Arménie, et de *Tigranocerta* prise par Lucullus, fleurissaient du temps de Strabon, et s'éclipsèrent dans les IVe et Ve siècles devant la splendeur de *Theodosiopolis*. La langue du peuple arménien ne paraît pas avoir éprouvé de changemens notables, et cependant un christianisme rigoureux y a remplacé le culte voluptueux d'Anaïtis ou de la Vénus assyrienne.

SYRIE.

En descendant l'Euphrate au midi, nous pénétrons en *Syrie* (Shan), nommée dans l'Écriture *Aram*, bornée au nord par le Taurus, au nord-ouest par l'Amanus, à l'ouest par la mer intérieure et la Phénicie, au sud par l'Arabie-Pétrée, et à l'est par l'Euphrate, qui la sépare de la Mésopotamie. Ce pays était partagé en districts distingués par le nom de leur capitale. Nous y trouvons le culte du soleil généralement répandu. Les divinités de la Grèce y furent admises après la conquête d'Alexandre : c'est l'époque où s'opéra le mélange des anciens habitans avec une foule d'étrangers venus de l'Occident, particulièrement de la Grèce. Les Syriens de l'intérieur, ceux des vallées et des plateaux fertiles, étaient à la fois pasteurs et agriculteurs; ceux des côtes se livraient au commerce et à la navigation; nous en parlerons à l'article Phénicie : les historiens ont représenté les uns et les autres comme énervés par le luxe, l'abus des voluptés et les délices des festins. La Syrie fournissait aux Romains des musiciens, des acteurs et des danseurs. Le syriaque, une des langues sémitiques, était non seulement parlé dans la Syrie propre, mais sur toute la vaste plaine depuis la Méditerranée jusqu'aux monts arméniens et perses.

En pénétrant en Syrie par le nord, nous traversons d'abord la *Comagène*, dont *Samosata* (Semisat), séjour des descendans des Séleucides et patrie de Lucien, était la capitale : avec elle rivalisait d'importance *Zeugma* (Roûm Kalah), qui avait pris son nom d'un pont jeté en cet endroit sur l'Euphrate et qui servait de communication entre la Syrie et la Mésopotamie.

Hierapolis ou Bambyce, également sur l'Euphrate, attirait les dévots adorateurs de la déesse syrienne *Decertis*, et accumulait sur son temple les immenses trésors que Crassus employa plusieurs jours à faire peser. A l'ouest, dans la région montagneuse de la Haute-Syrie, coulait l'Oronte, dont les eaux encaissées étaient portées par des machines dans les champs voisins. Ici brillaient les cités fondées ou rétablies par les Séleucides, et dont les proconsuls romains ne pouvaient épuiser les richesses. La populeuse *Antiochia* (Antakié), rivale de Rome, d'Alexandrie et de Séleucie, sur le Tigre, était fière de ses théâtres, de son cirque, de ses riches bazars et des voluptueux bosquets de daphnés qui croissaient dans son voisinage. Sur la côte, *Laodicea* florissait par son port et ses vignobles. *Seleucia* passait pour une forteresse imprenable. Près de l'Oronte, *Emesa* (Hems) renfermait un magnifique temple où l'on adorait le soleil sous l'emblême d'une pierre noire. *Apamea* (Famieh) avait hérité de la population de *Hemath*, si importante dans la géographie des Hébreux, et devenue depuis l'insignifiante *Epiphania*. Au milieu du Désert, dans une oasis couverte de palmiers, arrosée de ruisseaux limpides, la *Tadmor* de Salomon, la *Palmyre* des Grecs, recevait dans ses murs les caravanes chargées des produits de l'Orient et s'enrichissait par le commerce avant d'accueillir les sciences et les beaux-arts.

Dans la partie méridionale de la Syrie, le Liban et l'Anti-Liban renfermaient ces vallés profondes qui composaient la *Cœlé-Syrie* ou Syrie creuse; *Damascus* (Damas) déjà connue aux jours d'Abraham, en était la capitale, mais non la ville la plus importante : ce rang appartenait à *Héliopolis*, nommée en syrien *Baalbek*, c'est-à-dire maison du Seigneur ou ville du soleil. Ses ruines attestent son ancienne magnificence.

PHÉNICIE.

La Phénicie proprement dite fut, au temps de sa plus grande splendeur, un des plus petits pays de l'antiquité. Elle comprenait cette partie de la côte de Syrie qui s'étend depuis Aradus jusqu'à Tyr, environ 50 lieues du nord au sud sur 8 à 10 lieues de large. Cette côte était hérissée de hautes montagnes couvertes de bois de construction, et dont les vallées étaient d'une admirable fertilité. Le peuple qui habitait ce petit canton était une branche de la grande tribu sémitique ou araméenne; sa langue avait les plus grands rapports avec l'hébraïque. Les villes phéniciennes, colonies les unes des autres, formaient autant d'États séparés mais réunis par un lien fédératif. Toutes se livraient au commerce intérieur et maritime. Leurs vaisseaux parcouraient les mers de l'Orient jusque dans l'Inde et à Ceylan; à l'Occident ils exploraient les îles de l'archipel, les rivages de l'Afrique, de la Sicile, de l'Espagne, et s'avançaient jusque dans la Grande-Bretagne, et peut-être au nord de l'Europe. La Phénicie régnait au loin par ses nombreuses et puissantes colonies. C'étaient, au midi de l'Espagne : *Tartessus*, *Gades*, *Carteja*; à l'ouest de la Petite-Syrte, Utique, *Carthage*, *Adrumetum*; sur la côte nord-est de la Sicile, *Panormus*, *Lilibæum*. Elle avait aussi des établissemens sur le golfe Persique et dans les îles de Tylos et d'Aradus (les îles Baharein). Ses caravanes allaient chercher dans l'Arabie-Heureuse et à Gerra, sur le Persique, les parfums et les épices. Elle était en relation avec Babylone par Palmyre, et les marchandises de la Petite-Boukarie, du Tubet occidental, et peut-être de la Chine, lui parvenaient par la Perse. Elle répandait dans le monde les produits de ses fabriques, sa pourpre éclatante, ses tissus de laine, ses toiles de lin, et ses verroteries qui entraient dès lors dans la parure des femmes. Messagère de la civilisation, par elle les connaissances de l'Asie centrale étaient importées en Europe.

La plus ancienne des villes phéniciennes fut *Sidon*, appelée par Moïse la fille aînée de Chanaan, puissante, riche et corrompue presqu'en naissant, et dont l'excellent port fit long-temps la prospérité. Elle fonda Tyr pour en faire une échelle de son commerce, mais la fille éclipsa bientôt la mère. Tyr *Tyrus*, déjà célèbre du temps de Salomon, bien antérieure au siége de Troie, brilla par ses flottes et son industrie jusqu'aux jours de Nabuchodonosor, qui pendant 13 ans la bloqua, et la sépara de l'Asie. Ses habitans se réfugièrent dans une île voisine où s'élevait rapidement une nouvelle Tyr, qui sous la domination babylonienne et perse continua de s'agrandir. La fondation d'Alexandrie, bien plus que sa conquête par Alexandre, porta un coup de mort à son commerce. Au milieu de cette ville se trouvait le temple de sa divinité tutélaire, comme l'indique le nom de *Melcarth* (roi de la ville), que les Grecs ont traduit par celui d'Hercule Tyrien, mais qui diffère essentiellement de leur Hercule.

Si de Tyr et de Sidon nous remontons vers le nord, nous trouvons *Sarephta*, théâtre des miracles du prophète Élie; *Berytus*, colonie

romaine avec une école de droit très-fréquentée; *Byblus* ou *Byblos*, fameuse par le culte d'Adonis, dont sept jours on pleurait la mort, et dont le huitième on célébrait la résurrection; *Botrys* ou *Botrus*, colonie de Sidon, dont les richesses étaient immenses; *Tripolis*, réunion de trois cités, comme l'indique son nom, ou plutôt de trois colonies, d'Aradiens, de Sidoniens et de Tyriens; *Aradus*, sur un rocher au milieu de la mer, dernière ville de Phénicie vers le nord, et l'une des plus commerçantes; vis-à-vis d'elle, *Antaradus*, sur le continent, était habité par les *Aradii* de l'Écriture. Dans les terres on remarquait *Arce* ou *Arca*, au pied du mont Liban; *Aphaca*, et son temple de Vénus, et près de là le Lac-Sacré, où les prêtres faisaient subir l'épreuve de l'eau aux offrandes présentées à la déesse.

PALESTINE.

Nous voici sous la tente des Patriarches, sur la terre des miracles, au berceau de la religion chrétienne, qui changea le monde; sur le champ de bataille où dans le moyen âge se rencontrèrent l'Europe et l'Asie, la première combattant pour un tombeau, la seconde défendant ses foyers domestiques et le culte de son choix.

Dans l'acception la plus étendue, la Palestine était bornée au nord par l'Anti-Liban, au sud par l'Arabie-Pétrée, à l'ouest par la Méditerranée, et à l'est par le Désert. Avant l'entrée des Hébreux, elle était habitée par plusieurs petits peuples compris sous le nom général de *Cananéens*. Après la conquête de Josué elle prit le nom de terre d'Israël, et fut séparée entre les douze tribus victorieuses, dont neuf et demie s'établirent à l'ouest du Jourdain, et deux et demie à l'est. Après le retour de la captivité, on distingua dans la Palestine quatre contrées principales, dont trois en-deçà du Jourdain : la Galilée au nord, la Samarie au milieu, la Judée au midi; et une au-delà du fleuve, la Pérée, dont le nom indique la position, et qu'on pourrait appeler la Palestine-Ultérieure. Les deux premières divisions présentent encore les mêmes caractères physiques que les anciens avaient signalés; mais la Judée n'est plus cette terre sur laquelle coulaient du lait et du miel. La région maritime, qui s'élève en terrasses jusqu'aux montagnes, offre encore une végétation magnifique; ce n'est que la chaîne centrale dont l'aridité est effrayante. Cette partie du pays a toujours été exceptée par les écrivains hébreux de cette fertile Judée, de celle qui produisait ce pur froment que l'on portait à Tyr, ce miel, ces huiles, ces résines, ces figues et ses fruits secs, et ces vins de Sorec, de Sebana, de Jazer, d'Abel, et ce baume précieux que l'on exportait dans les villes riches de la Phénicie, où ces divers articles étaient en haute réputation.

Les terres de Canaan étaient bien cultivées; elles étaient couvertes de villes nombreuses, florissantes et fortifiées; elles nourrissaient une immense population, lorsque les Israélites vinrent s'y établir : cet état de prospérité subsista long-temps sous les vainqueurs; ses jours de décadence ne datent que de l'époque de la conquête romaine.

En descendant du nord au sud et suivant les divisions que nous avons indiquées, nous parcourons d'abord la Galilée, où Jésus se fit souvent entendre, où vivait dans la partie supérieure une population païenne peut-être indigène, et qui n'avait pas subi le joug. Le mont Carmel, *Carmelus*, gardant le souvenir du prophète Élie; le *Tabor*, l'Atabyrus ou Itabyrius des anciens, théâtre de la transfiguration du Christ, et d'où la vue plonge sur le Jourdain, le lac de Tibérias et la Méditerranée; *Gelboé*, témoin de la mort de Saül et de Jonathas, appartenaient à cette province, qui comprenait les tribus d'Asser, de Nephtali, de Zabulon et la plus grande partie de celle d'Issachar. Nous sommes ici au milieu des vignes, des oliviers, des palmiers. Dans la partie moyenne et supérieure du cours du Jourdain, sur le bord du lac *Tibérias* ou de la mer *Gennésareth*, et au milieu d'un peuple instruit dès l'enfance aux exercices de la guerre et assez peu éclairé, nous nous trouvons entourés de villes si populeuses, que l'historien Josèphe prétend que la plus petite n'avait pas moins de 15,000 habitans; ce qui paraît fort exagéré, même pour un Juif.

Au nombre de ces villes, nous citerons les suivantes : *Cæsarea Philippi*, l'ancienne *Paneas*, vers les sources du Jourdain; *Iotapata*, que Josèphe défendit vaillamment contre les Romains, qui prirent cette place, la brûlèrent, le firent prisonnier et l'envoyèrent à Rome, où il composa les annales de sa patrie; *Aca* ou *Aco*, plus tard *Ptolemaïs* (Saint-Jean-d'Acre); et sur le lac *Capharnaüm*, *Bethsaïda* et *Gennesareth*. Dans l'intérieur nous devons mentionner encore *Sepphoris*, ou *Dio Cæsarea*, métropole de la Galilée; *Dothaïn* au pied du Tabor, où Joseph trouva ses frères, où ils le vendirent à des marchands ismaélites; *Naïm*, à la porte de laquelle Jésus-Christ ressuscita le fils unique d'une veuve; *Nazareth*, où s'accomplit le

mystère de l'Incarnation, et qui fut habitée par l'Homme-Dieu depuis sa tendre enfance jusqu'au jour de son baptême; *Cana*, où il fit son premier miracle; *Endor*, séjour de la pythonisse que Saül consulta avant la bataille de Gelboé.

Dans la Samarie, *Samaria*, vécurent et la tribu d'Éphraïm, et la demi-tribu occidentale de Manassé, et une partie de la tribu d'Issachar. Cette province, qu'il ne faut pas confondre avec le royaume du même nom, reçut, pendant le temps de la captivité, des colonies de Babylone, composées d'Orientaux idolâtres; plus tard ils adoptèrent le culte de Jéhova et les cinq livres de Moïse, mais restèrent séparés des Juifs et devinrent la souche des Samaritains, qui sacrifiaient dans leur temple sur la montagne de *Garizim*, où ils prétendaient que la Divinité se trouvait tout aussi bien qu'à Jérusalem.

Les villes de Samarie ont aussi leurs souvenirs : celle qui portait le nom de la province, et qui plus tard fut *Sebaste*, ne le cédait qu'à Jérusalem en richesse, en magnificence; on vantait son palais royal, sa maison d'ivoire et l'abondance de ses eaux. C'était la capitale du royaume d'Israël. *Bethsan* ou *Scythopolis* était la première entre les dix villes de la Décapole. *Ennon* avait vu le baptême de Jésus, et *Thirsa* la cour des rois d'Israël pendant un demi-siècle. A *Sichem*, on se plaisait à raconter l'histoire d'Abraham, à rappeler le séjour de ce puissant patriarche dans ces contrées, et cette vision céleste dans laquelle la terre de Canaan lui fut promise. Sichem est la *Sichar* de l'Évangile, voisine du puits de Jacob, où la Samaritaine prêta l'oreille à la parole du Sauveur. *Cæsarea Palestinæ*, petit port de mer bâti sur l'emplacement de la tour de Straton, *turris Stratonis*, devint, après la conquête, la résidence des gouverneurs romains.

La Judée, *Judæa*, comprenait les tribus de Dan, de Siméon, de Benjamin et de Juda, et le pays des Philistins. Au centre du pays et d'un bassin aride fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux, s'élevait Jérusalem, *Hierosolyma*, capitale du puissant empire de David et de Salomon, dont l'or d'Ophir et les cèdres du Liban ornaient le Temple. Dévastée par les Babyloniens, elle renaquit plus belle sous les Machabées et sous Hérode, et le style grec se montra sur quelques-uns de ses monumens. Elle comptait alors plusieurs centaines de milliers d'habitans. Là J.-C. voulut par sa mort accomplir le plus grand des mystères. Dès ce moment Jérusalem sembla dévouée à la vengeance céleste : dans l'année 70 Titus la détruisit de fond en comble; Adrien bâtit à sa place la ville d'*Ælia Capitolina*; mais depuis Constantin le nom de Jérusalem fut rétabli par l'usage. Elle a changé dix-sept fois de maîtres avant de tomber aux mains des Turcs.

Tout ce qui environne cette triste cité se rattache à l'origine du christianisme, à la vie et à la mort de son divin Fondateur. Au midi c'est la profonde vallée de *Cédron* ou *Kedron*, arrosée par le torrent de ce nom; près de là le *mons Olivarum*; vers le nord ce sont les châteaux de *Bethania* et d'*Emmaüs*, où Jésus apparut à deux de ses disciples après sa résurrection; où il fit un miracle en faveur de l'amitié, en rendant la vie au frère de Marthe et de Marie; au midi c'est *Bethléem*, où il vint au monde. N'oublions pas, sur les bords du Jourdain, *Jéricho*, que Moïse appelle la cité des Palmiers, dont Josué s'empara d'une manière si merveilleuse; *Hébron*, qui se vantait à tort de posséder le tombeau d'Abraham; et la plaine de *Mambré*, où le Patriarche dressa long-temps ses tentes; et *Joppe* ou *Japho*, le port des Hébreux sur la Méditerranée où abordèrent les vaisseaux chargés de marbre et de bois de cèdre envoyés par le roi de Tyr à Salomon pour la construction du temple, où saint Pierre fit des miracles, et qui fut deux fois saccagé par les Romains.

Les Philistins, *Philistæi*, les *Palestins* des Grecs et des Romains, les *Philistins* de l'Ancien-Testament, et les *Allophyli* ou étrangers des Septante, connus par leurs longues guerres avec les Hébreux, occupaient la côte de Judée depuis *Jamnia* jusqu'aux frontières du Désert, peut-être même jusqu'à l'Égypte. Leur gouvernement était une espèce de féodalité; leur cinq villes principales ressemblaient à cinq seigneuries du moyen âge : chacune d'elles avait ses dieux particuliers. Les Philistins ne doivent pas être jugés d'après les récits des Israélites. Les Grecs les préféraient à tous les autres peuples pour la fidélité et l'intelligence dans le commerce. On sait qu'ils furent d'intrépides guerriers. Voici les noms de leurs villes principales : *Geth*, patrie du géant; *Azotus*, où le dieu Dagon avait un temple; *Ascalon*, où l'on adorait cette déesse Décerto ou Décertis, Astarté, Athara, Dirtz, représentée sous la figure d'un poisson à tête de femme. On citait aussi les beaux pâturages, les vins généreux, les cyprès élevés et les oignons exquis d'Ascalon, qui se glorifiaient d'avoir vu naître Sémiramis. Mais de toutes les villes des Philistins la plus importante par sa force et son étendue était *Gaza*, Maas du

texte hébreu. Ce fut la plus malheureuse; on la voit long-temps figurer dans les guerres de l'Orient, et succomber souvent : elle n'était plus qu'une cité déserte au temps des Apôtres.

Il nous reste à mentionner cette partie de la Palestine située à l'est du Jourdain, depuis les frontières de Syrie jusqu'à la mer Morte ou *Lacus Asphaltites*, jadis vallée fertile, en partie suspendue au-dessus d'un amas d'eaux souterraines, en partie composée de couches de bitume, et sur laquelle s'élevaient les villes de Sodome et de Gomore, qui disparurent dans l'abîme lorsque le feu du ciel alluma ces matières combustibles.

Au nord de cette mer stérile et solitaire, à l'orient du Jourdain, commençait la *Pérée*, *Peræa*, à laquelle l'Écriture donne assez souvent le nom de *terra Galaad*. On peut la diviser en deux parties séparées par le *Jabok* : la Pérée propre au midi; la Batanée, *Batanæa*, au nord.

La première forme comme une espèce d'île entre le Jourdain, l'Arnon et le Jabok; les champs Moabites, *campestria Moab*, la terminaient au midi. Dans la Pérée inférieure par rapport au Jourdain, demeurait la tribu de Ruben. Près du lac, sur un roc escarpé, s'élevait *Machræus*, forteresse ruinée par Gabinius et rétablie par Hérode le Grand. En s'avançant vers le nord on trouvait la montagne d'*Abarim*, d'où Moïse aperçut la terre promise; puis *Amathus*, place forte située à l'extrémité d'une des branches de cette chaîne, et qui dominait sur le Jourdain; *Bethabara*, où la tradition veut que saint Jean ait vécu et baptisé; *Lasa*, célèbre par ses eaux minérales très-chaudes, et limites du pays de Chanaan au temps de Moïse; vers le midi *Phanuel*, ou Jacob lutta contre un ange, qui le bénit ensuite et le dota du nom d'Israël.

Au-delà du Jabok nous nous trouvons dans la Batanée, *Batanæa*, l'ancien pays de Basan, que les Israélites conquirent sur le géant Og. On ne dit pas que le pays fût peuplé de gens de sa taille, mais il l'était infiniment. On vantait ses pâturages, ses chênes et ses bestiaux : c'était une des contrées les plus fertiles de l'Asie. On y distinguait *Gadara*, qualifiée de capitale par Josèphe, fondée par Sémiramis, ancienne ville des Syro-Macédoniens, où la langue grecque était en usage, même sous les Romains; *Hippos*, autre ville grecque; *Bathyra*, bâtie par un Juif de Babylone; *Julias*, ci-devant *Chorozaïm*, sur le Jourdain, près de l'entrée de ce fleuve dans le lac Tibériade. De toutes les villes Décapolitaines, fédération puissante de cités idolâtres et commerçantes, et dont neuf étaient comprises dans la Batanée, la plus célèbre était *Gérasa*, dont un voyageur moderne a découvert les magnifiques ruines; où des temples, des amphithéâtres et plusieurs centaines de colonnes encore debout attestent la puissance romaine. Mannert en a mieux fixé la position que d'Anville, qui la fait beaucoup trop au nord.

Avant de quitter la Palestine il nous reste à parler de quelques pays limitrophes et de quelques-uns des peuples qui l'entouraient à l'orient. Se présentent d'abord les *Ituræi*, peut-être les ancêtres des Druses, disséminés dans l'Anti-Liban et dans les chaînes latérales qui s'avancent au midi : idolâtres, sans villes, voleurs redoutables, archers pleins d'adresse, Cicéron les signale dans sa seconde Philippique comme les plus barbares de tous les hommes.

Les *Trachonitæ*, ou hommes d'un pays âpre et rude, occupaient la partie septentrionale de la Palestine, au-delà du Jourdain, partie montueuse et couverte de rochers. C'étaient des brigands comme les *Ituræi*, avec lesquels ils étaient mêlés, bien que d'Anville les place plus au nord : ils habitaient des grottes profondes et spacieuses, dont Hérode eut beaucoup de peine à les chasser. Plus au sud vivaient les *Auranites* et les *Gaulonites*, occupant le revers oriental de la chaîne de l'*Hermon*, et s'étendant à l'est sur une plaine immense qui se confond avec les déserts de l'Arabie. Sous Trajan l'Auranitis fut soumise aux Romains, qui en détachèrent la partie méridionale, à laquelle ils donnèrent le nom d'*Arabia*. *Bostra* était la métropole et la grande forteresse de cette province frontière de l'Empire : son territoire était fertile. L'Astarté des Phéniciens y avait un temple, ainsi que le Bacchus des Arabes.

Toujours en descendant au sud, nous trouvons les *Ammonites*, *Ammonitæ*, dans les montagnes aux sources du Jabok. Les dieux de la Phénicie et de la Perse étaient les leurs. C'était encore le culte du soleil répandu dans tout l'Orient sous des noms divers. *Rabbath-Ammon*, ensuite *Philadelphia*, vers les sources de l'Arnon et du Jabok, était leur ville royale. Depuis le IIe siècle on les a confondus avec les Arabes. On en doit dire autant des *Moabites*, *Moabitæ*, célèbres comme les précédens par leurs guerres avec les fils d'Israël, et par eux signalés comme des hommes d'une taille gigantesque et d'une force extraordinaire. Une partie du *Moabitis*, conquise par les *Amorrhéens*, était réunie à la Pérée et donnée aux tribus de Gad et de Ruben. Sa capitale, *Rabbath-Moab*, ou *Ariel*, ou *Areopolis*, s'éle-

vait près de l'Arnon, ou sur les bords mêmes de cette rivière.

La dernière des contrées dont il nous reste à parler est l'Idumée, *Idumæa*, l'*Edom* des Hébreux, qu'il faut d'abord chercher à l'orient de *Bosor* ou *Bostra* : c'était la terre de Seïr avant l'invasion des Édomites. Ceux-ci se répandirent au midi du lac Asphaltites, et jusque dans l'Arabie-Pétrée : c'est le nouveau séjour des Iduméens, l'*Idumée méridionale*, l'*Idumæa Magna* : ses limites sont vagues et ont souvent varié. Pendant la captivité des Juifs des tribus d'Iduméens occupèrent la partie méridionale de la Judée; plus tard même le nom d'Idumée ne subsista que sur ce dernier point, et disparut dans l'Arabie, les Édomites qui y étaient restés s'étant mêlés et confondus avec les Arabes Nabathéens. On croit que Job, ce grand modèle de patience et de résignation, était iduméen. Ce prince devait habiter vers l'orient et se rapprocher de la Chaldée.

ARABIE.

L'Arabie, *Arabia*, était imparfaitement connue des plus anciens géographes grecs; ce n'est qu'entre l'époque de Strabon et celle de Ptolémée, que sa géographie fait de véritables progrès. Ptolémée semble avoir adopté le premier la division de cette grande péninsule en Déserte, Heureuse, et Pétrée : *Deserta, Felix, Petræa*. Cette dernière surtout se rattache à l'histoire des Hébreux. C'est là que fut pour eux le théâtre de plusieurs grands événemens; là qu'ils traversèrent d'une manière si merveilleuse une partie de la mer Rouge, *mare Rubrum* des Latins, *mare Erythræum* des Grecs, la *mer des Joncs* de l'Écriture; là s'étendait le désert de *Sin*, où la manne céleste leur rendit la vie; là le mont *Horeb*, où le Dieu d'Israël, protecteur de la liberté, commanda à Moïse d'aller délivrer ses frères de la servitude; là le mont *Sinaï*, d'où leur grand législateur leur rapporta le code religieux et civil qui devait les régir..... Nous trouvons dans l'Arabie-Pétrée le site de quelques peuples souvent mentionnés dans la Bible et qui ne sont connus que par ce livre sacré. Outre les Ammonites, les Moabites et les Iduméens, dont nous avons déjà parlé, vécurent dans cette contrée les Ismaélites, *Ismaelitæ*, pasteurs et commerçans, qui parcoururent long-temps les solitudes de *Pharan* avant de se diviser en tribus et de se répandre dans presque toute l'Arabie. C'est à des marchands de cette nation que le jeune Joseph fut vendu par ses frères. Les Nabathéens, *Nabathæi*, cités honorablement par Strabon pour leurs sages lois, composaient la plus célèbre de leurs tribus. On plaçait encore dans l'Arabie-Pétrée les Madianites septentrionaux idolâtres, battus par Moïse, et quelques siècles plus tard exterminés par Gédéon; les Madianites méridionaux, en parenté de culte avec les Hébreux, gouvernés par Jéthro, qui donna pour épouse à son serviteur Moïse sa fille Séphora; et les Amalécites, hommes presque sauvages, vivant dans des cavernes comme des bêtes féroces, ennemis les plus acharnés du peuple de Dieu. *Petra* (Crac), *Œlana*, *Aziongaber* (Minet, Idabad), sont citées comme les principales villes de l'Arabie-Pétrée : c'était par cette dernière que les Phéniciens faisaient le commerce des côtes d'Afrique; c'était de là que Salomon faisait partir ses flottes pour Ophir.

C'est dans la partie occidentale et méridionale de la péninsule que nous trouvons l'*Arabie-Heureuse* des anciens, cette patrie de l'or, de l'encens, de pierres précieuses et des aromates. En partant de *Leuce-Kome*, dernière station des douaniers romains, et nous avançant au sud, nous trouvons *Iatripps* (Médine?), *Macoraba* (La Mekke?), *Nagrana* ou *Anagrana*, *Asca*, *Athrulla*, qui figurent au nombre des villes saccagées par Gallus : *Mina*, dans la Sabée, première place maritime où le commerce rencontrait un asile. *Ocelis* recevait les flottes qui d'Égypte se rendaient dans l'Inde. Au midi du détroit on apercevait l'*Arabia Felix* du Périple, l'*Arabia Emporium* de Ptolémée, probablement l'*Aden* ou l'*Eden* des Hébreux (malgré l'opinion de M. Gosselin), centre du commerce de l'Inde. *Cané*, dernière station des vaisseaux qui se rendaient dans cette riche contrée.

Sur toute cette partie sud-ouest de la presqu'île habitaient quatre peuples principaux : les *Chatramotitæ*, dont le nom, déjà connu de Moïse, se trouve dans la province d'Hadramant; les *Catabanes*, au nord de ceux-ci; les *Sabéens*, *Sabæi*, dans le pays desquels on peut placer *Ophir* avec quelque probabilité, et dont la capitale, *Saba*, comme tous les chefs-lieux de l'Arabie, est désignée sous le nom générique de *Mariaba* ; enfin les *Minæi*, qui s'étendaient fort loin dans l'intérieur des terres, jusqu'à la Mekke : capitale, *Carna*. De ces différens peuples, les Sabéens, enrichis par le commerce de l'Inde, étaient les plus puissans. En remontant au nord-est nous franchissons rapidement cette côte baignée par la mer Érythrée, dont les identités ne sont pas bien fixées; cette *Région de l'Encens*,

qui s'étendait assez avant dans l'intérieur, et dont *Moscha*, qui n'est pas la Mascate des modernes, était le port et l'entrepôt le plus important. Parvenus vers le *Sinus Persicus*, nous remarquons les *Sachalitæ*, dont le nom se conserve dans celui de Seger; puis le pays des *Omanitæ*, dont la capitale, *Omanum*, est l'Oman de nos cartes. Sur le bord du golfe même s'étendaient les *Ichthyophages* ou mangeurs de poissons, et s'élevait l'opulente cité de *Gerrha*, ou *Gerra*, bâtie en pierre de sel, la rivale d'Aden, et dont les industrieux habitans, chaldéens d'origine, transportaient, en remontant l'Euphrate jusqu'à Tapsaque ou *Thapsacus*, puis à travers le Désert, les parfums qu'ils recevaient des Sabéens. C'est à ces rivages qu'appartiennent les îles de *Tyros* et d'*Arados* (les îles Bahharein), vantées par leurs bancs de perles, leurs bosquets de citronniers, de cotonniers, de palmiers et de tamariniers.

Nous les quittons pour les sables arides de l'*Arabie-Déserte*, la dernière des trois divisions dont il nous reste à parler. L'intérieur ne nous est guère mieux connu qu'il ne l'était aux Romains du temps de Pline ou mieux de Trajan. Cette division s'étendait des monts Nabathéens aux rives de l'Euphrate; elle descendait au midi jusqu'aux limites inconnues de la Région de l'Encens. Des hordes errantes, telles que celles qui parcourent encore ces solitudes, y promenaient leurs tentes et leurs troupeaux. Comme aujourd'hui, ces hordes attaquaient les voyageurs et pillaient les caravanes. Les Grecs les connurent sous le nom de *Scenites*. Les *Saraceni* ou brigands paraissent du temps de Pline, comme une petite tribu au centre du Désert : Ptolémée et Ammien-Marcellin les étendent successivement. On sait quel rôle ces hommes indépendans ont joué sur la scène du monde. Les Romains et les Perses les prenaient à leur solde : leurs mœurs et leurs habitudes étaient celles des Bédouins de nos jours. Au nord de l'Arabie-Déserte était une route qui conduisait directement de Damas dans la Babylonie; Procope l'appelle *strata regio* ou région pavée. M. Barbié du Bocage conjecture avec raison que ce devait être le lit d'un torrent rempli de cailloux, qui se jetait dans l'Euphrate.

ASIE-SUPÉRIEURE.

ASIA SUPERIOR.

MÉSOPOTAMIE.

Cette contrée comprend la grande plaine renfermée par l'Euphrate et le Tigre : c'est l'*Aram Naharaïm* des Hébreux, ou leur *Padan Aram* (campagnes d'Aram). Quelquefois les noms de Syrie, d'Assyrie, et même d'Arabie, lui sont alternativement attribués, parce que la tribu syrienne s'était avancée jusque là, et que des hordes d'Arabes avaient fait invasion dans ses steppes et peuplé une partie des contrées riveraines de l'Euphrate inférieur. Plus tard, mais postérieurement à Hérodote et à Xénophon, les Grecs lui donnérent le nom de Mésopotamie (pays entre les fleuves). Elle n'était bien cultivée que sur les bords de l'Euphrate et à l'extrémité nord au pied du Taurus, qui la couvrait de ce côté; au midi la muraille médique en briques cimentées de bitume la séparait de la Babylonie : c'est le dernier point de l'Asie orientale où les Romains aient essayé d'étendre leur domination. Elle figure souvent dans leurs guerres avec les Parthes, et ses limites changent au gré de la fortune. Elle était, longtemps avant, célèbre dans l'Écriture, pour avoir été le séjour primitif des Patriarches. Là naquirent Tharé, Nachor, Abraham, Sara, Rébecca, Rachel, Lia, et les fils de Jacob à l'exception de Benjamin. On croit qu'une partie des plaines de Sennaar s'étendait sur la Mésopotamie.

Les villes de la Mésopotamie, entre autres *Circesium*, *Anthemusias* près de l'Euphrate, et *Zoba* ou *Nisibis* (Nisibin) au nord, étaient de la plus haute antiquité, et leurs habitans, d'origine syrienne. *Nisibis*, vers la source du *Mygdonius*, appelée par les Grecs *Antiochia Mygdoniæ*, prise par Trajan sur les Parthes, devint un des boulevards de l'Empire. *Charræ*, non loin de la source du Chaboras, se retrouve dans les textes hébreux sous le nom d'*Haran* : c'est de là qu'Abraham partit pour se rendre en Palestine. *Cunaxa* n'existe plus,

même en débris : elle vit 400 ans avant J.-C. la défaite de Cyrus le Jeune, le courage des 13,000 Grecs qui combattaient pour lui, et le départ de Xénophon à la tête de 10,000 de ses compatriotes, pour effectuer cette longue et pénible retraite dont il a si admirablement raconté les dangers et la gloire. Pline attribue à Alexandre la fondation de *Nicephorium* : c'était le seul titre de cette ville à la célébrité. *Thapsacus*, lieu de passage sur l'Euphrate, doit être cité comme un des points les plus importans de la Mésopotamie ; là se rencontraient les caravanes de Damas et des côtes phéniciennes, et les marchands d'Arabie qui avaient fait remonter le fleuve aux riches produits de l'Inde et de la Sabée. La tradition reportait jusqu'aux jours incertains de Nemrod la fondation de quelques-unes des villes mésopotamiennes, telles que *Resaina*, *Nisibis*, *Ur*. D'autres devaient leur origine aux rois de Syrie successeurs d'Alexandre : de ce nombre était *Edessa* (Orfa), premièrement *Antiochia*, et qui dut le surnom de *Calli-Rhoé* à la beauté des eaux qui sortaient d'une fontaine renfermée dans son enceinte. Elle paraît plus tard comme la capitale de l'Osroène, petite principauté arrachée par Osroès à la faiblesse des rois de Syrie 120 ans avant Jésus-Christ, et dont les chefs, pendant plus de deux siècles, furent assez habiles pour se ménager entre les Romains et les Parthes.

ASSYRIE.

Il ne s'agit point ici du puissant empire de ce nom, qui comprenait une partie de l'Asie-Supérieure, mais d'une grande contrée, *Assyria* (Kurdistan), qui s'étend depuis les monts *Carduques* et les confins de l'Arménie jusqu'à la Babylonie, et depuis les bords du Tigre jusqu'aux monts *Zagros*, limites de la Médie. Le royaume d'Adiabène, *Adiabena*, possédé par les Parthes, comprenait presque toute la Syrie, ou, selon le dialecte chaldéen, l'*Aturie*, qui paraît avoir été anciennement la dénomination générale de ces contrées, et que Strabon applique plus particulièrement à l'Assyrie proprement dite.

C'est dans celle-ci que s'élevait la *Ninive* des Hébreux, la *Ninus* des historiens grecs, bâtie peu de temps après Babylone, et plus étendue encore que cette grande cité. Diodore lui donne 18 lieues de circuit ou 450 stades. Ses murs avaient 100 pieds de haut; ils étaient assez larges pour que trois chars pussent y courir de front. Des jardins, des champs labourables, des prairies, et même des terres non cultivées, étaient renfermées dans son enceinte. Jonas avait prophétisé sa chute et prédit qu'on chercherait en vain la trace de ses murailles. *Lucien* prétend que de son temps on ignorait l'emplacement de Ninive, qui paraît avoir été plus rapprochée de Babylone que d'Anville ne l'a cru. On peut supposer que les Romains avaient appliqué le nom de *Ninus* à une autre ville, puisque Tacite parle de Ninive comme d'une ville existante.

Dès le temps de la retraite des Dix-Mille, *Mespila* et *Larissa*, sur le Tigre, villes d'origine grecque, étaient en ruines; plus loin on rencontrait dans les terres *Arbela*, Arbèle, capitale de l'Adjabène, qui donna son nom à la bataille livrée dans son voisinage par Alexandre à Darius. A cette partie de l'Assyrie appartiennent plusieurs autres petites villes citées par Ptolémée, mais sans aucune importance historique.

BABYLONIE.

La Babylonie, *Babylonia*, ou Chaldée, s'étendait de la partie méridionale de la Mésopotamie et de l'Assyrie jusqu'au golfe Persique, et de l'Arabie-Déserte aux frontières de la Susiane. La Babylonie et la Chaldée sont quelquefois séparées et placées, relativement l'une à l'autre, la première au nord et la seconde au sud ; mais avec plus de raison on les regarde comme un même pays, puisque les Chaldéens étaient maîtres de tous les deux. Tous les anciens vantent l'extrême fertilité de la Babylonie sous ses rois, et même sous les Perses. Elle était alors arrosée d'innombrables canaux, parmi lesquels on distinguait le *Fleuve royal*, qui servait à la navigation intérieure. Le dattier et le palmier étaient la principale ressource du pays, où l'on ne voyait ni oliviers, ni vignes, ni figuiers, et qui manquait tellement de bois que le conquérant macédonien fut obligé de transporter sa flotte par terre, des ports de la Phénicie dans l'Euphrate; les parcs royaux lui fournirent cependant quelques cyprès. Les bateaux du pays étaient en osier couvert de cuir ou enduit de bitume. Le pays était encore coupé de lacs artificiels qui semblent, ainsi que la plupart des canaux, avoir été creusés dans un système de défense. De grands marécages naturels entouraient également Babylone. Cette contrée manquait de pierres; le blé y venait à merveille et donnait 100 et jusqu'à 300 pour 1. Sa constitution était celle de tous les États despotiques de l'Asie. Ses prêtres, ou mages chaldéens, étaient à la fois ministres des autels, interprètes des écritures, astronomes, prophètes et devins, réunissant

ainsi tout ce qui peut asservir la raison humaine. L'empire babylonico-chaldéen parvint, sous le règne de Nabuchodonosor, aux limites qu'il eut depuis; il l'étendit du Caucase aux sables de la Libye, et de l'extrémité du golfe persique aux rivages de la Méditerranée. La Babylonie fut long-temps le centre du commerce du monde; ses manufactures de toiles de coton et de lin, ses ateliers de teinture, d'objets de toilette, de bijouterie, de parfumerie, étaient nombreux. Elle commerçait avec la Perse, la Médie et l'Inde. Les habitans de Gerrha exportaient ses produits par l'Euphrate, et par cette voie les Phéniciens étaient en relation avec elle. Sa capitale, *Babylone*, est célèbre dans les annales du genre humain par ses richesses, son luxe, son orgueil et les mœurs dissolues de ses habitans. Son enceinte avait 13 ou 14 de nos lieues. On admirait son temple de Bélus, ses palais, ses murailles de briques chargées d'inscriptions, et ses jardins suspendus sur des voûtes hardies. C'est là que mourut Alexandre, au moment où il allait en faire la capitale de l'Asie. Du temps de Strabon, la splendeur de cette grande cité, tombée au milieu des festins, comme l'avait prédit le Prophète, était encore éclipsée par *Séleucie*, qui compta bientôt 600,000 habitans vivant à la manière des Macédoniens. On dit que sa forme ressemblait à celle d'un aigle aux ailes déployées. Les Babyloniens y accoururent en foule, et Babylone disparut par degrés : l'œil la cherche aujourd'hui sous le tertre de gazon qui la couvre. Séleucie devait son importance aux priviléges que son fondateur, Séleucus Nicator, lui avait accordés; elle la conserva jusqu'au moment où les rois parthes élevèrent *Ctésiphon* sur la rive opposée du Tigre. Cette dernière fut pour Séleucie ce que Séleucie avait été pour Babylone. *Ctésiphon* (al Modani ou al Modain) était environné de murailles : c'était une résidence royale pendant l'hiver. Trajan eut le vaniteux bonheur de s'asseoir un moment sur le trône d'or où les rois parthes recevaient les hommages de leurs sujets. Ctésiphon et Séleucie n'existent pas plus que Babylone et les autres villes de la Chaldée, jadis remplie d'habitans, aujourd'hui déserte. Entre celles de ces dernières qui méritent une mention, nous indiquerons *Is* ou *Aisopolis* (Hit), où sont encore les sources de bitume qui ont servi à construire les murs de Babylone; *Peri-Saboras* (Peri-Sabour), sur l'Euphrate; *Borispa* (Brouss), où se trouvaient de grandes fabriques de coton et de lin qu'on y voyait encore du temps de Strabon; *Orchoé* (Sémavat), près de laquelle on remarquait dans des marais les tombeaux des rois assyriens de Babylone, qu'Alexandre alla visiter; *Ampé*, où Darius plaça les Milésiens qu'il avait arrachés de l'Ionie.

MÉDIE.

La Médie propre, *Media* (l'Irak-Adjémi), qui n'était qu'une des provinces de l'ancien empire des Mèdes, s'étendant de l'Indus à l'Halys, était bornée au nord par l'Arménie et la mer Caspienne, à l'ouest par l'Assyrie, au sud par la Susiane et la Perse propre; à l'est de grands déserts la séparaient de l'Arie et de l'Hyrcanie : on la divisait en orientale et occidentale. C'était, dans les jours de Cyrus et de ses successeurs, un des pays les plus fertiles et les mieux cultivés de l'Asie. Au nord l'*Atropatène*, petit royaume fondé par Alexandre, avait un climat plus âpre. Dans les plaines ondulées de la Grande-Médie, dans le voisinage de *Nisa* (plaines de Casbin), croissait l'*herba medica* des anciens (peut-être notre trèfle); là se trouvait aussi une excellente race de chevaux, que leur taille élevée et leur blancheur parfaite faisaient rechercher par les grands de la Perse. Le *silphium*, qui se vendait au poids de l'or, était un des produits du sol de cette contrée, qui fournissait aussi les fruits les plus exquis. Les riches habits des Mèdes quand ils quittèrent leurs mœurs antiques, la finesse et les riches couleurs de leurs étoffes, la profusion d'or et d'argent répandue sur leurs armures et sur les harnais de leurs chevaux, attestent l'état prospère de leur industrie et les rapports lointains de leur commerce. C'est dans leur capitale que ce luxe se montrait avec le plus d'éclat. *Ecbatane* (Hamadan) fut dans l'origine plus une citadelle qu'une ville; les anciens rois mèdes l'habitaient; les souverains perses y passaient les chaleurs de l'été, attirés par la douceur du climat. La magnificence de son palais, si l'on en croit Hérodote, et bien mieux Polybe, ne le cédait point à ceux de Suze et de Babylone; ses boiseries de cèdre ou de cyprès étaient couvertes de plaques d'or et d'argent, qui furent enlevées par Alexandre, Séleucus et Antiochus. Ecbatane s'étendait du sommet d'une colline dans une plaine des plus pittoresques. Entre cette ville et *Artaxate* on trouvait *Gazaca*, ou *Gaza* (Tauris), la capitale de l'Atropatène, dont le climat était plus frais encore. Dans cette partie montagneuse longeant les rivages méridionaux de la mer Caspienne, on rencontrait les *Mardi* ou *Amardi*, puis les *Tapuri* ou *Tapyri*, qui gardaient ce passage fameux dans l'antiquité : les portes Caspiennes, *Caspiæ pylæ* ou *portæ*.

Rages ou *Ragæ*, la seconde ville des Mèdes, se cachait au milieu des montagnes qui bordaient le pays des Parthes, dont les rois aimaient le séjour d'*Hecaton-Pylos*, placée à l'entrée des déserts.

SUSIANE.

Il nous faut traverser la Susiane, *Susiana* (Khusistan), avant de pénétrer dans la Perse propre. Cette province la bornait à l'ouest et la séparait de la Babylonie. Entre la Susiane et la Perside, la route passait à travers un pays de montagnes habité par des peuples belliqueux et indépendans, dont les Uxiens sont les plus renommés, et qui imposaient un tribut au grand-roi lorsqu'il se rendait de Suse à Persépolis. La Susiane était habitée par les Cissiens, tribu qui, sans être vraiment perse, offrait beaucoup d'analogie avec ce peuple, dont elle avait pris les mœurs et le costume. Les nombreux courans dont ce pays était arrosé donnaient à son sol une grande fertilité : parmi les plus célèbres il faut citer l'*Eulèus* ou le *Choaspes* (Karum), l'Ulai des Chaldéens, dont l'eau passait pour être délicieuse à boire. On la servait à la table des rois, et Cyrus en faisait porter avec lui dans des vaisseaux d'argent pendant sa marche sur Babylone. Au centre de cette province s'élevait *Suse, Suza,* sa capitale. Le temps a détruit les derniers vestiges de ses somptueux palais, de ses jardins enchantés. Comme les édifices de Babylone, ils étaient en briques cuites au soleil. L'emplacement de Suse est incertain; le docteur Vincent l'identifie avec Suster ou Schuster, mais il paraît plus probable à Rennell que les ruines de Schuch, situées à 20 lieues à l'ouest de cette dernière, sont l'ancienne Suse. Les lions et les hyènes les habitent. Suse sortit, comme Pasagarda, du camp des souverains perses; depuis Darius elle fut leur résidence d'hiver ordinaire : son époque florissante et historique tombe sous leur domination.

Charax, au fond du golfe Persique, sur un tertre élevé de main d'homme, entre l'embouchure du Tigre et de l'Eulée, était la seconde ville de la Susiane. Les eaux du fleuve minaient la chaussée qui la portait. C'était la patrie de Denys, surnommé le Périégète, qui retraça en vers grecs le système géographique de Strabon, et d'Isidore connu sous le nom d'Isidore de Charax, dont il nous reste les *Stathmi Parthici*.

PERSE ou PERSIDE.

La patrie de Cyrus, la Perse propre, *Persis propria* (Farsistan), appelée dans l'Écriture *Paras* et *Élam*, n'était qu'une des provinces du vaste empire détruit par Alexandre. La Médie la bornait au nord, la Susiane à l'ouest, le golfe Persique au sud, et la Carmanie à l'est.

Cette contrée possédait dans sa capitale *Persépolis*, Istakhar en ancien persan, non seulement celle du pays, mais encore la capitale du vaste empire des Perses. *Persépolis* s'élevait dans la plaine fertile de Merdasht, et s'étendait autour d'un magnifique château royal, dont les ruines imposantes sont nommées *Tchil-Minar* ou les quarante colonnes : expression qui répond aussi à celle de *beaucoup de colonnes*. Ces ruines ont été explorées avec soin dans ces derniers temps : la vérité des descriptions de Diodore a été reconnue. Parmi ces débris se remarquent plusieurs tombeaux, dernières demeures des rois perses; mais ces restes d'un grand palais et d'une multitude d'autres édifices ne sont pas circonscrits à un petit espace, ils s'étendent au loin, et se lient à d'autres ruines qui couvrent la plaine de *Murghaub*, emplacement de *Pasargada* où se trouvait le tombeau de Cyrus. Sans entrer dans une discussion fort étrangère à un aussi rapide aperçu, nous devons mentionner ici l'opion du savant Heeren, qui regarde le nom de Persépolis comme la traduction de celui de Pasargada ou Parsagada, et croit que ce dernier a désigné toute la contrée où se trouvait cette foule de monumens de l'ancienne Perse qui couvraient jadis et la plaine de Murghaub et celle de Merdasth. Dans le sens le plus étroit ou dans l'usage ordinaire, le nom de Persépolis ne s'applique qu'au site du vieux palais de Tchil-Minar. Ce monument, ainsi que tous les autres, appartiennent à l'époque de l'ancienne Perse, et n'ont rien de commun avec l'art égyptien ou l'architecture grecque. On sait qu'Alexandre, dans un de ces momens où le grand homme n'était qu'un barbare dans l'ivresse, incendia de sa propre main le palais de Persépolis, la demeure d'un ennemi vaincu : ses boiseries de cèdre furent seules consumées; les murs restèrent debout, et la ville en grande partie subsista jusqu'au VIIe siècle. Quittons ces témoins de la haute civilisation des mages, et continuons notre route géographique.

LA CARMANIE.

A l'orient de la Perse nous entrons dans la Carmanie, *Carmania* (Kerman et Laristan), couverte au nord de grands déserts, mais dont la partie méridionale ou maritime, située sur

la mer Érythrée, à l'entrée du golfe Persique, charma les regards des Macédoniens fatigués de l'aspect de solitudes incultes et sablonneuses. Ses vins, ses blés, ses raisins énormes, sa belle race d'ânes, ses mines d'or et de cinabre, furent vantés par ces guerriers voyageurs, et sur leur parole par les géographes grecs. De nombreux troupeaux de brebis étaient répandus sur les terres salsugineuses du nord, qui se réunissaient à la steppe salée de l'*Ariana*. C'était le pays de la laine la plus fine et la plus soyeuse, et des belles et moëlleuses étoffes. L'une de ses montagnes, d'après Strabon, produisait du sel, l'autre de l'arsenic. Ses peuples, selon Hérodote, étaient en parenté avec les Perses, et cherchaient à copier leurs usages. Leur capitale, *Carmana* (Kerman), n'a rien d'historique, pas plus que *Sidodona*, dont on ne connaît pas même la position. C'est à *Salmus* (Memaum) qu'Alexandre apprit l'arrivée de Néarque, qu'il croyait mort; c'est à l'embouchure de la rivière *Anamis* (Mina) que cet amiral fit tirer ses vaisseaux à terre et reposer ses troupes, et alla rendre compte à son maître de son expédition. Cette partie de la côte s'appelait *Harmozia*; là fleurissait, par le commerce de l'Inde, la ville du même nom, qu'on trouve aussi écrit *Harmuza*. Dans le XIIe ou XIIIe siècle les Tartares forcèrent les habitans à se retirer dans l'île voisine d'*Organa*, déserte au temps de Néarque, mais célèbre au XVIe siècle sous le nom d'Ormuz ou Harmuz. Une autre île voisine, la fertile *Oaracta*, porte le nom de Kichmis sur les cartes modernes. Parmi les montagnes de la Carmanie, celle qui porte le nom de *Sémiramis*, notre mont Elbourz, était la plus remarquable.

GÉDROSIE.

La Gédrosie, *Gedrosia* (Béloutchistan), l'une des parties de l'ancienne Perse la plus stérile, la plus pauvre et la plus mal peuplée, était renfermée entre les monts *Becius* au nord, les monts *Parsici* à l'est, et une autre chaîne à l'ouest. C'était un vaste bassin de sable, surtout au midi; la sécheresse et l'aspect sauvage disparaissaient dans les contrées septentrionales, et la fertilité commençait dans les montagnes frontières de l'Arachosie. L'armée d'Alexandre, à son retour de l'Inde, pensa périr en traversant ce désert sablonneux, dont *Pura*, qu'il faut chercher sur les limites de la Carmanie, était la capitale. Nous devons à Néarque, amiral de la flotte d'Alexandre, des détails curieux sur le littoral érythréen de la Gédrosie, habité par un peuple *ichthyophage*. Ces mangeurs de poissons en réduisaient la chair en une sorte de pâte ou caviar; de la peau des grands cétacés ils se faisaient des vêtemens; les arêtes devenaient des armes, les côtes tenaient lieu de bois de charpente pour leurs cabanes couvertes d'herbes marines. Leur pays ne produisait que très-peu de dattiers et d'arbrisseaux aromatiques; on en trouvait bien plus le long de la côte des *Horitæ*, habitans d'un petit canton entre la Gédrosie et l'Inde, et qui conserve encore le nom de Hor ou Haour. Ce canton est placé par d'Anville à la suite de la Gédrosie, quoiqu'il n'en dépendit pas; il s'étendait à l'est des *Parsici montes*; il abondait en vignes, en riz, en blé et en palmiers. Néarque y remarqua à l'embouchure du *Tomerus* des espèces de sauvages dont le corps velu était couvert d'une peau de phoque ou de baleine.

ARIE, ARACHOSIE.

Nous réunissons sous un même titre ces diverses contrées dont les anciens habitans étaient en parenté et appartenaient en majorité aux *Arii* d'Hérodote. En quittant la Gédrosie, nous franchissons le mont Bécius et nous entrons dans l'Arachosie, *Arachosia* (Candahar), moins déserte et mieux peuplée que la dernière. Toutefois ses habitans ne figurent pas dans l'état des armées et sur la liste des tributaires des Perses ou des successeurs d'Alexandre : ils avaient le privilége de la pauvreté, le seul qui garantisse de l'ambition des conquérans. Leurs villes sont aussi peu célèbres que leur histoire. On trouve dans Ptolémée un *Araconthus* dont on faisait honneur à cette Sémiramis à laquelle les anciens accordaient la fondation des villes dont ils ne connaissaient pas l'origine. On cite aussi dans l'Arachosie une *Alexandria* fondée par Alexandre.

Venait ensuite le pays des *Zarangéens*, *Zarangæi*, qui fait aujourd'hui partie du Schistan ou Sigistan, et dont l'ancien nom s'est conservé dans celui de Zarang, sa capitale actuelle, l'ancienne *Prophtasia*. C'était une grande région tout-à-fait plate, bornée au sud par la Gédrosie, au nord par la Bactriane, à l'est par l'Arachosie, et à l'ouest par l'Aria. Les Zarangéens brillaient dans les armées de Xerxès par l'éclat des couleurs de leurs vêtemens; ils passaient pour les plus civilisés entre les peuples de ces contrées : l'*Étymander* traversait leur pays. Ils avaient pour voisins plusieurs petites tribus, comme les Drangiens, *Drangæ*, dont il fallait traverser le pays pour se rendre du territoire de *Zaranga* à Aracotus. C'est à tort que ces derniers peuples ont

été souvent confondus avec les Zarangéens, erreur reproduite sur les cartes de d'Anville. Il paraît qu'ils conservaient l'indépendance dans leurs âpres montagnes, où les soldats d'Alexandre souffrirent cruellement de la neige, de la faim et du froid. Leur nom s'est effacé; celui de leurs voisins, les *Agriaspes*, a été conservé par les Grecs sous l'épithète d'*Évergètes* ou bienfaiteurs. Ils ne payaient pas de tributs en mémoire du service qu'ils avaient rendu à Cyrus en lui apportant, lors de son expédition contre les Nomades, 30,000 charges de blé pour nourrir son armée. Leur capitale portait le même nom qu'eux.

L'Arie proprement dite, *Aria* (le Khoraçan méridional) était un grand pays de steppes, fertile seulement dans quelques parties; il tirait son nom du fleuve *Arius* (Héri). Les *Arii* et les Mèdes n'étaient dans le principe qu'un seul peuple; mais sous la domination perse ces deux nations sont divisées : pour communiquer entre elles il leur fallait franchir le défilé des Portes-Caspiennes. L'Hérat actuelle est l'ancienne *Aria* ou *Artacaona*, double nom qu'elle portait jadis; l'*Alexandria* dont il est question plus tard dans les descriptions de cette province, est probablement la même. Alexandre n'y fonda pas de villes; il passa trop rapidement pour cela. Le *Palus-Aria*, au-delà des monts *Bagous*, était comme le grand réservoir de cette partie du pays : nos cartes l'indiquent sous le nom de Zéreh, qui rappelle celui de Zaris, ancienne ville placée sur ses bords. L'Arie passait pour produire d'excellens vins qui se conservaient très-longtemps dans de certains vases non enduits de poix.

HYRCANIE, PARTHIE.

Les pays montagneux compris sous le nom de *Parthia* et d'*Hyrcania* (Dahistan et province d'Asterabad) ne formaient sous Darius et Alexandre qu'une seule satrapie. La Parthie était une des contrées les plus pauvres de leur vaste empire. Ces rois, qui dédaignaient de s'y arrêter, étaient loin de soupçonner alors que les cavaliers sauvages qui les faisaient sourire de pitié descendraient un jour de leurs montagnes pour s'emparer comme leurs prédécesseurs des royaumes de l'Asie. La Parthiène propre, à l'est de l'Hyrcanie, paraît leur plus ancienne résidence; *Hecaton-Pylos*, à l'entrée des déserts, fut long-temps leur capitale après leur première migration de leur site primitif. Plus tard ils envahirent toutes les contrées entre la Médie et l'Arie, et commencèrent à jeter les fondemens de ce puissant royaume, qui lutta corps à corps avec le colosse romain. *Nisæa Parthenaia* (Nesa), sépulture des rois, s'élevait au milieu de belles plaines couvertes de troupeaux, et arrosées par l'*Ochus*, issu des monts *Sariphi*. La Tabienne se prolongeait plus au midi au milieu des déserts : l'Hyrcanie, *Hyrcania*, bordant les rivages de la mer Caspienne, étalait dans ses vallées humides et chaudes la plus belle végétation; les revers de ses montagnes était couverts d'épaisses forêts que la nature semblait y avoir placées pour servir à la navigation, mais dont les habitans ne faisaient aucun usage; sa capitale, *Zadracarta*, doit être cherchée dans le Nichabour moderne; elle avait aussi une résidence royale qui, selon Arrien, devait être située au pied des montagnes sur la route des caravanes. Au nord de l'Hyrcanie erraient dans les plaines sablonneuses de l'Astabène, *Astabene* (Khiwa et Dahistan), les *Daha* (Dahiens), les Parcaniens, peuples nomades, probablement d'origine scythe, en parenté avec les Parthes, qui figurent accidentellement dans les armées perses, et ne payaient d'autre tribut que celui qu'ils voulaient bien accorder.

SOGDIANE.

En gagnant vers le nord-est nous parvenons sur les bords de l'Oxus après avoir traversé un canton d'une prodigieuse fertilité, la Margiane, *Margiana*, partie septentrionale du Khoraçan, et sa capitale *Antiochia*, dont les premières maisons s'étaient élevées par ordre d'Alexandre, et qui devait ses murailles et ses embellissemens à Antiochus Soter. Nous voici dans la *Sogdiana* (Grande-Boukharie), à laquelle l'*Iaxartes* servait de frontière naturelle du côté du nord, et qui renfermait entre lac Aral, inconnu aux anciens. C'était la satrapie la plus septentrionale; elle formait dans ces temps, comme de nos jours, la limite entre les nations agricoles et nomades; alors les Sogdiens étaient distingués des Scythes, dont les nombreuses hordes à cheval traversaient la contrée avec leurs troupeaux, pillant les plus faibles et se repliant dans leurs déserts à l'approche de la résistance et du danger. La ville royale des Sogdiens, *Maracanda* (Samarcande), était dès-lors riche et florissante par le commerce des caravanes : c'était un des grands marchés de l'Asie. Les mœurs et les arts des Grecs l'embellirent: ses brillantes destinées ne devaient pas finir avec le monde ancien; il lui était réservé de refleurir sous le drapeau du Prophète et d'être une des plus belles entre les villes musulmanes. Les perses attachaient tant d'importance à la Sogdiane,

qu'ils avaient établi une ligne de forteresses le long de l'Iaxartes. On en comptait sept; la plus grande est attribuée à Cyrus, qui lui donna son nom. Les Grecs la nommaient *Cyreschata* (Cogend), qu'on traduit par : *la ville de Cyrus la plus reculée*, nom probablement corrompu de Corascarta ou Corescarta (la ville de Cyrus). Alexandre voulut imiter son prédécesseur. Après avoir pris et détruit la ville du grand-roi, il en bâtit une autre dans son voisinage; il destina l'*Alexandria ultima* à devenir le centre du commerce avec l'Asie centrale. C'est non loin de *Nautica* (Kech), où fut arrêté Besus, meurtrier de Darius, que l'on place la *Petra-Chorienis*, où le héros d'Arbelle et d'Issus fit la conquête de la belle Roxane, qui l'asservit à son tour, et qu'il épousa comme un gage d'alliance entre les Perses et les Macédoniens.

BACTRIANE.

Au midi de la Sogdiane, notre route nous conduit dans la fertile Bactriane, *Bactriana*, qui voyait mûrir tous les fruits de la Grèce, excepté l'olive. C'était une des provinces les plus riches, les mieux cultivées, les plus fertiles et les plus puissantes du grand empire. Elle s'étendait le long de l'Oxus, qui la bornait au nord; elle avoisinait l'Inde septentrionale; elle était l'entrepôt naturel de son commerce : les grandes routes de caravanes qui allaient dans l'est de l'Asie descendaient au pied de ses montagnes et conduisaient à sa capitale, *Bactra* (Balk), l'un des siéges principaux du commerce universel. Les traditions de l'Orient racontaient qu'elle avait été la ville royale de souverains puissans bien avant la domination des Perses, et que dans ces temps reculés brillait pour elle la lumière d'une douce civilisation. Parmi ses autres villes on cite *Zariaspa*, que d'Anville et quelques autres géographes identifient mal à propos avec Bactra. Les compagnons d'Alexandre parlent de l'une et de l'autre comme de deux villes différentes.

L'INDE ET LE PAYS DES SINES.

Les anciens connaissaient mal cette vaste région dans son ensemble et dans ses détails. Ce qu'ils en ont écrit de moins erronné s'applique aux contrées dans lesquelles Darius, et Alexandre après lui, portèrent leurs armes, mais qui échappèrent promptement au joug de leurs successeurs. C'est à cette ligne qu'il faut circonscrire les connaissances réelles de Strabon : celles de Ptolémée vont plus loin et atteignent les rives du Gange.

Les limites de l'Inde, *India* chez les anciens, ne ressemblent nullement à celles qui sont inscrites sur nos cartes; ils la bornaient à l'ouest par les montagnes de *Kho* ou le Caucause indien, au nord par les chaînes du *Paropamissus* de l'*Emodus* (l'Himalaya); à l'est elle s'éloignait du *Gange* jusqu'au pays des *Sines;* au midi elle était baignée par l'Océan. Ajoutons que l'Inde de Ctésias et d'Hérodote est encore plus étendue, car elle comprend les pays montagneux au-dessus de la vallée de Cachemire, et ne s'arrêtait qu'à la Petite-Boukharie. Sa configuration maritime est fort bizarre chez les géographes grecs antérieurs à Ptolémée; la côte occidentale devint méridionale. Sur la carte de Strabon la forme péninsulaire disparaît; le golfe du Bengale se trouve entièrement tourné à l'est, et devant lui roulent les flots de l'océan Oriental : c'est la fin de son Asie.

L'Inde était divisée en trois parties à l'aide de ces deux grands fleuves : Inde en-deçà de l'Indus, *India cis Indum;* Inde entre l'Indus et le Gange, *India intra Gangem;* Inde au-delà du Gange, *India extra Gangem*.

A la première appartenait l'Inde persique ou macédonienne, et même l'Inde boréale de Ctésias et d'Hérodote, sur laquelle nous n'avons que de vagues indications. Dans cette partie qui recèle les sources de l'Indus inconnues aux anciens, dans ces lieux reculés qu'Alexandre n'osa envahir, se réfugièrent toutes les fables dont les plus anciens géographes, dont Hérodote même entremêlèrent leurs récits. Là se trouvaient des fourmis exploitant des mines d'or, là des pygmées, des grues, des hommes à tête de chien, et d'autres hommes sans bouches, se nourrissant par l'odorat et ne vivant que du parfum des fleurs. S'il nous est impossible de rencontrer ces merveilles, nous retrouverons avec plus de certitude les *Caspiræi*, dans la fertile vallée de Cachemire; le district de *Paktyia*, dans le Caboul; *Peucela*, près de l'Indus, dans Pehkely ou Peichavour; *Massaga*, capitale des *Assaceni* ou *Assacani*, dans Achnagar; *Bazira*, ville des *Astaceni*, dans Bijore; *Arigeus*, dans Irjab; *Nisa*, dans Nough ou Deva-Naoucha-Nagar, capitale des *Nyséens*, qui vivaient sous une constitution libre. En se rapprochant du delta de l'Indus on arrivait chez les *Musicani*, puis au milieu des anthropophages Padens, *Padæi;* puis on entrait dans la Pattalène, c'est-à-dire dans la terre entrecoupée. *Pattala*, si l'on en croit Pottinger, ne se cherchera plus dans le Latta actuel, mais à l'entrée du Delta, dans l'Hydrabad moderne. Au-delà de l'Indus, dans le Panjab,

nous devons signaler le pays de *Taxilla* s'étendant jusqu'à l'Hydaspe, où Alexandre trouva des alliés, et dont la capitale, *Taxilla*, passait pour la plus grande ville de ces contrées. Le royaume de Porus, nom qui a bien pu être un titre aussi bien qu'un nom propre, occupait une partie du Lahore actuel, comme l'ancien nom de sa capitale, *Lahora*, l'indique. *Spatura*, sur l'*Acesines*, est peut-être la ville bâtie par Alexandre sur ce fleuve. Au-delà se succédaient plusieurs petites républiques à constitutions aristocratiques, et dont les notables citoyens prenaient le titre de monarques, d'autocrates ou de magistrats. Parmi ces peuples libres on distinguait les *Cathæi*, occupant les rives de l'*Hyphasis*, terme des conquêtes d'Alexandre; les *Malli*, dans le Moultan, les puissans de ces confédérés; les *Oxydraques*, et d'autres encore plus à l'est vers le Gange. Ces républiques occupaient le pays de nos Rasboutes ou Marattes, qui conservent comme un patrimoine l'amour de la liberté et de l'indépendance. Dans la partie intérieure de l'Inde en-deçà du Gange les géographes anciens nous signalent deux puissantes nations : les *Prasii*, et plus à l'est (dans le Bengale) à l'embouchure du Gange, les *Gangaridæ*. Les imaginations grecques se sont fort exercées sur ces peuples lointains et sur leurs riches cités. *Palibothra* (près de Patna), la capitale des Prasiens, passait pour la plus grande ville de l'Inde. Strabon lui donne 8 lieues de tour. Pline n'est pas moins généreux en faveur de son roi; il le met à la tête de 600,000 fantassins, 30,000 cavaliers et 9,000 éléphans. Le souverain des Gangarides était un peu moins redoutable : son armée n'était que 200,000 hommes d'infanterie et 20,000 de cavalerie; mais s'il avait également moins d'éléphans, les siens passaient dans l'Inde pour les plus grands et les plus gros. L'ivoire de ce pays était en haute réputation. La ville royale porte chez Ptolémée le nom de *Gange regia* (Gour); il la place à l'entrée du delta du fleuve.

Les parties maritimes de l'Inde ancienne nous restent à parcourir; nous en indiquerons les points de quelque importance et les peuples principaux. Si de l'Indus nous nous dirigeons à l'est, *Barygaza* (Broatch), appartenant au royaume de *Larice*, se présente comme la première grande place de commerce; nous y trouvons des marchands venus de la Scythie avec de belles fourrures, des hommes de l'Inde avec des pacotilles de soie écrue. La contrée d'*Ariaca*, qui a plus d'étendue dans l'intérieur que sur les côtes, répond à peu près aux provinces modernes de Candeiche, Daoulatebad et Berar occidental. *Tagara*, renommée pour ses indiennes, était son principal marché. A dix journées de là, des onyx et des pierres précieuses signalaient *Plutana* à l'attention des voyageurs. Dès cette époque, comme de nos jours, la côte comprise entre Goa et Bombay portait le nom de côte des Pirates, dépendante du *Dachin-Abades* ou région du midi; ce que le mot Decan exprime encore. Sur ces dangereux rivages, le port de *Lymirica* était, ainsi que tout le pays de *Limyrice* (Canara et partie de Calicut), le siége du commerce du poivre, dont la meilleure espèce croissait dans le canton de *Catonara*; des diamans, des perles et de l'ivoire, que l'Occident payait avec des étoffes de laine, des verroteries, du cuivre, du plomb et de l'or. C'est dans le Malabar moderne qu'il nous faut chercher les *Asi*, dans la chaîne des Gates le mont *Maleus* de Pline, et vers le cap *Comaria* (Comorin) les *Coliaci* ou *Colchi*, intrépides plongeurs qui allaient chercher au fond de la mer ces perles destinées à la chevelure des reines de l'Orient et à relever l'éclat des belles Romaines. Nous voici vis-à-vis de Taprobane, *Taprobana* (Ceylan), que les anciens Grecs du temps de Platon prenaient pour un continent ou pour l'extrémité d'un monde austral qui se joignait à l'Afrique, sur laquelle Strabon n'avait d'autres notions que celles recueillies à Palibothra par Mégasthènes, et que Ptolémée même figure seize fois aussi grande qu'elle l'est réellement. Depuis l'ambassade qu'elle avait envoyée à Rome, sous Claude, on avait une haute idée de ses richesses, de ses beaux éléphans, de ses pierres précieuses et des mœurs simples et paisibles de ses habitans.

Au-delà de cette grande île les connaissances géographiques deviennent plus vagues encore; et les fables se multiplient. Cependant nous pouvons appliquer la position de notre Madura à la *Modura*, capitale de la *Pandionis regio*, qui, comme tous les États de l'Inde ancienne, variait souvent d'étendue. Les *Soræ* ou *Soringi*, une des principales nations de cette côte, rappellent le nom sanscrit de *Tchora-Mandalan*, d'où nous avons fait Caromandel; et les pays de *Mæsolia* et des *Calingæ*, en parenté avec les Gangarides du Gange, se rapportent à Mazulipatnam et à Calingapatnam.

Nous serons courts sur l'Inde au-delà du Gange. Ptolémée la voit dans un lointain obscur. La région de l'or et celle d'argent, *Argentea regio* et *aurea Chersonesus* paraissent répondre, la première à l'empire Birman, et la seconde à la partie méridionale de la pres-

qu'île de Malaca. La position de *Sines*, *Sinæ*, est plus controversée et n'est pas sans difficultés; toutefois, avec d'Anville et le savant M. Klaproth, guide bien plus sûr encore pour tout ce qui tient à l'Asie, nous comprenons sous le nom de *pays des Sines* la partie orientale du royaume de Siam, le Camboge et la Cochinchine (l'empire d'Anam). Les anciens ne le connaissaient que de nom, et Ptolémée avait si peu de données sur ces terres lointaines, dont sa *Thinæ* était la métropole, qu'il supposait que la côte, au lieu de se diriger au nord, descendait au midi, puis, tournant à l'occident, allait se joindre à la côte orientale de l'Afrique pour former un vaste bassin de la mer Érythrée.

SÉRIQUE.

Si la position des Sines est une des énigmes de l'ancienne géographie, celle de la Sérique, *Serica*, n'est ni plus précise, ni moins controversée. D'Anville l'identifie avec la province chinoise de Chen-si, et trouve dans Kan-tcheou, sa capitale, la *Sera metropolis* de Ptolémée. M. Barbié du Bocage, s'appuyant des lumières de Hager, croit que cette Sera n'est autre que Sigan-Fou. Gosselin place la Sérique dans le Tubet occidental. Malte-Brun, craignant, dans un sujet aussi obscur, les indications rigoureuses, adopte aussi le Tubet, mais a soin d'ajouter : *et les contrées voisines;* ce qui ne le compromet pas. Ici nous prendrons encore pour guide M. Klaproth, et nous penserons avec lui que la contrée appelée *Serica*, en tant qu'elle est indiquée dans Ptolémée, n'est que la partie orientale de la Petite-Boukharie, et *Sera metropolis* un des chefs-lieux du gouvernement chinois. Quant au peuple appelé *Sere* par les anciens, et qui fournissait la soie, il n'y a nul doute que ce ne fût un peuple chinois. Dans le IIe siècle de notre ère, les limites occidentales de l'empire chinois s'étendirent jusqu'aux montagnes de *Zung-ling* et jusqu'à la partie supérieure du cours du *Iaxartes* et de l'*Oxus*. Les négocians chinois venaient en foule jusqu'à ces frontières; ils y trafiquaient de la soie. Ce furent ces Chinois répandus à l'Occident que les anciens appelaient *Seres*.

SCYTHIE.

Depuis les bords de l'Iaxartes au sud, du *Tha* ou Volga à l'ouest, la Scythie s'étendait au nord jusqu'à des terres inconnues; une chaîne détachée de l'*Imaüs*, (les monts Belour et d'Eygour) marquait en la traversant ses deux grandes divisions : *Scythia intra* et *Scythia extra Imaüm*. A l'est ses limites étaient indéterminées. Hérodote, dans le IVe livre de son histoire, nous fait connaître les Scythes avec quelques détails, et nous initie au spectacle de leurs mœurs, de leur manière de vivre, de leurs coutumes et de leurs habitudes errantes. Il nous fait parcourir les lignes de démarcation de leurs tribus diverses, dont il nous indique les degrés de parenté; il décrit géographiquement les fleuves et les steppes; et c'est dans cet ancien tableau, empreint d'une vérité de couleur ineffaçable, que se montrent pour la première fois les ancêtres des Lettoniens, des Finnois, des Turcs, des Germains, des Calmoucks.

Le nom de Scythe est aussi vague dans l'ancienne géographie que ceux de Mongols et de Tartares dans la moderne. Tantôt il désigne un peuple distinct et isolé, tantôt il s'applique indifféremment à toutes ces tribus nomades au nord-est de la mer Noire, au nord de la mer Caspienne, et à l'est jusqu'au cœur de l'Asie. La même incertitude règne aussi dans la dénomination de leur patrie; car on donne également le nom de Scythie à un pays habité par le peuple Scythe proprement dit, comme à toutes les contrées diverses qui forment aujourd'hui la Mongolie et la Tartarie : c'est dans l'acception la plus étendue que nous avons pris les noms de Scythie et de Scythes, nous bornant toutefois aux tribus particulières à l'Asie.

Entre la mer Noire et la mer Caspienne, nous remarquons sur les bords de l'*Hypanis* le site primitif des Alains, *Alani*. Près d'eux s'étendent les Sarmates, dont la langue était un dialecte de celle des Scythes, et qui devaient leur origine, suivant de vieilles traditions, à un mélange de Scythes et d'Amazones. Sur les bords de la mer Caspienne, et entre cette mer et le lac Aral, erraient les tribus de Caspiens, habillés de fourrures, armés de sabres et d'arcs faits d'une espèce de jonc. C'est dans la même contrée qu'il faut placer les Pœsices, les Darites et les Panthimathes. Vers le sud, dans les vastes plaines de Kkiwa, étaient dispersées les demeures des Chorasmiens, dont le nom se retrouve à toutes les époques de l'histoire. Ces hommes établis sur l'Oxus, ainsi que les Thamanéens, portaient l'arc de Médie et le costume bactrien; leurs voisins les Myciens et les Uzes, les ancêtres des Turcs, étaient revêtus de pelisses, et quoique nomades se livraient à l'agriculture. Au nord de ces derniers vivaient sur l'Iaxartes inférieur les Paricaniens, puis

à l'est, dans l'intérieur de la Grande-Boukharie; les tribus des Gandariens, des Aparytes, des Dadices et des Sattagides, réunion connue sous le nom de *Iaxartæ*. Toutes ces hordes, dispersées autour de l'empire des Perses, étaient confondues par ce peuple sous le nom général de Saces, *Sacæ*, aussi vague peut-être que l'était le nom de Scythes chez les Grecs. Au-delà de l'Imaüs habitaient les puissans Massagètes; *Massagetæ*, les vainqueurs de Cyrus, qui paraissaient appartenir à la race scythique : ils avaient son courage et sa férocité; ils vivaient sur des chariots, et savaient comme elle manier la lance et la hache d'armes : les leurs étaient de cuivre; leurs casques et leurs ceintures ornés d'or. Leur pays ne produisait ni argent ni fer. Ces Massagètes avaient pour voisins les Issedons et les Argippéens, avec lesquels ils étaient en parenté. Peut-être ces peuples sont-ils la souche de la grande tribu mongole? Dans cette partie de la Scythie le point le plus reconnaissable est le *Casia regio*, dont le nom est resté à Cashgar, et l'*Auzakitis regio*, qui semble le canton d'Acsou. Les *Chates Scythes* ne doivent point être cherchés à Kotan, mais dans une vallée de l'Imaüs, vers les sources de l'Indus. Nous terminerons par faire remarquer qu'à toutes les époques de l'antiquité, la Scythie, aperçue dans un lointain obscur, fut le refuge des fables et des traditions populaires. C'est là que l'on plaçait les hommes qui n'ont qu'un œil, ceux qui n'ont pas de bouche, les peuples aux pieds de chèvre, les peuples qui dormaient six mois, et ceux qui vivaient dans une éternelle nuit.

DEUXIÈME SECTION.

AFRIQUE.

Les Anciens ne connurent que la portion septentrionale de l'Afrique, *Africa;* ils la regardaient comme moins grande que l'Europe. Les Grecs l'appelèrent Libye : le nom d'Afrique ne fut d'abord donné par les Romains qu'à la partie du littoral méditerranéen la plus avancée vers l'Italie; il fut ensuite étendu à tout ce continent.

Plusieurs auteurs placèrent l'Égypte, d'autres la Marmarique même, hors de l'Afrique, et les attribuèrent à l'Asie; quelques-uns établirent le Nil pour bornes. Enfin, le sentiment le plus raisonnable fut adopté; on marqua les limites de l'Afrique comme la nature les avait posées; on reconnut qu'elle ne tenait à l'Asie que par un isthme étroit; qu'elle en était séparée par le golfe Arabique; qu'elle était bornée au nord par la Méditerranée, à l'ouest et au sud par l'Océan. On ignorait son étendue de ce dernier côté.

A l'époque où les anciens avaient recueilli le plus de renseignemens sur l'Afrique, ils y distinguaient l'Égypte, la Marmarique, la Cyrénaïque, la Syrtique, l'Afrique propre, la Numidie, la Mauritanie, la Libye, l'Éthiopie.

ÉGYPTE, ÉGYPTUS.

Dès les siècles historiques les plus anciens, du temps d'Abraham, 2,000 ans avant notre ère, nous voyons une administration régulière en Égypte. L'histoire de Joseph montre que des caravanes d'Arabes y amenaient des marchandises; il en venait d'autres de toutes les contrées de l'Afrique : on a trouvé dans des tombeaux des productions des pays les plus reculés vers l'Orient; le commerce les apportait en Égypte, où les sciences et les arts florissaient lorsque l'Europe n'était encore habitée que par des peuples barbares. Des colonies égyptiennes contribuèrent à civiliser la Grèce.

Les habitans donnaient à leur patrie le nom de *Chémi*. Les Hébreux le connaissaient sous celui de *Misraïm*. Celui d'Égypte appartenait au fleuve, source véritable de la fécondité de la terre qu'il arrosait; il fut employé par les Grecs pour désigner la contrée qui lui devait sa richesse.

A l'orient l'Égypte avait pour limites l'Arabie et le golfe Arabique, au midi l'Éthiopie, à l'occident la Libye et la Marmarique, au septentrion la Méditerranée.

La vallée étroite baignée par le Nil et limitée à l'est par les monts d'Arabie, à l'ouest par ceux de Libye, composait seulement l'Égypte habitable; au-delà s'étendaient des déserts où vivaient des peuples nomades et pasteurs, où quelques oasis susceptibles de culture étaient éparses. Le Nil était la seule rivière de l'Égypte. La récolte dépendait, comme aujourd'hui, de l'élévation à laquelle ses eaux parvenaient durant l'inondation. Après avoir franchi sur les confins de l'Éthiopie des cataractes dont on avait beaucoup exagéré la hauteur, il coulait avec rapidité en Égypte vers le septentrion; arrivé au point où la vallée s'élargissait, il se partageait en deux bras qui se subdivisaient ensuite, et se jetait enfin dans la Méditerranée par sept embouchures.

Un canal conduisait l'eau surabondante du Nil dans le lac *Mœris* creusé de main d'homme à la rive gauche du fleuve pour féconder les terres qui l'entouraient. D'autres lacs s'étaient formés par l'expansion des eaux vers les bouches du Nil.

Les limites de l'Égypte varièrent à diverses époques; tantôt l'ardeur belliqueuse de quelques rois les étendit au loin, tantôt l'ambition des peuples voisins les resserra.

Sous les Grecs et les Romains le pays fut divisé en Haute-Égypte ou Thébaïde, comprenant la partie supérieure de la vallée du Nil; Égypte-Moyenne ou Heptanomide, finissant au point où la vallée s'élargit; Basse-

Égypte ou Delta, depuis ce point jusqu'à la mer. Dès les temps les plus anciens l'Égypte fut partagée en préfectures ou ptosch, nomes en grec : celles-ci étaient subdivisées en toparchies ou sous-préfectures, et chacune de ces dernières en communes rurales.

La Haute-Égypte fut la première habitée; on y voyait le plus grand nombre de monumens remarquables par cette grandeur et cette majesté qui caractérisent l'architecture égyptienne; leurs débris nous frappent encore d'admiration.

L'île d'Éléphantine, la place forte de l'Égypte la plus avancée vers le midi, avait un temple et un nilomètre. *Syène* (Assouan), sur le penchant d'une montagne qui se termine au Nil, possédait dans son voisinage des carrières précieuses de marbre et de granite. *Apollinopolis magna* (Edfou), *Latopolis* (Esné), *Hermontis* (Erment), offrent encore les restes des grands édifices qui les décoraient; mais ces monumens le cèdent à ceux de Thèbes, première capitale de l'Égypte. Leurs ruines attestent le haut degré auquel les anciens Égyptiens avaient porté la culture des arts. Jamais les hommes n'ont construit rien d'aussi vaste. L'emplacement de Thèbes est occupé maintenant par quatre villages : *Carnac* et *Luxor* sur la rive droite du Nil, *Médinet-Abou* et *Gournou* sur la rive gauche. Entre le temple ou tombeau qui porte le nom de *Memnonium* et le fleuve, s'élèvent deux statues colossales de 55 pieds de haut, assises l'une à côté de l'autre et chacune d'un seul bloc de pierre. Les tombeaux des rois creusés dans le roc au nord-ouest offrent des peintures et des sculptures du plus grand intérêt. *Apollinopolis parva* (Kous) et *Coptos* (Kept), dont les ruines attestent l'antique splendeur, étaient les entrepôts du commerce de l'Égypte avec l'Arabie et l'Inde. Les marchandises débarquées à *Bérénice* et à *Myos-Hormos* (vieux Cosseir) sur le golfe arabique, étaient apportées par des caravanes d'Arabes. *Tentyris* (Denderah) était dans un terrain fertile en palmiers; son principal temple subsiste encore en partie; deux zodiaques de son plafond ont donné lieu à de nombreuses discussions; l'un a été transporté en France. *Abydos* (Medfume) fut célèbre par le palais de Memnon; *Panopolis* (Ekmin) l'était par l'habileté de ses habitans à travailler le lin et à tailler les pierres. *Lycopolis* (Siout) a dans ses environs des grottes immenses, persées dans le roc et ornées de peintures et de sculptures.

Examinons maintenant l'Égypte-Moyenne. *Antinoe* (Ensini), fut embellie par Adrien de monumens en honneur de son favori; *Hermopolis magna* (Aschmunein) était à l'extrémité méridionale du canal qui conduisait les eaux du Nil dans le lac Mœris : au milieu de débris on y voit un portique superbe. *Heracléopolis*, dans une île entre le canal et le Nil, est entièrement détruite. *Arsinoe* ou *Crocodilopolis* (Médinet-el-Farès) était la capitale d'un nome (le Faïoum) célèbre par sa fécondité en grains et par ses oliviers : on y voit un obélisque. Le *Labyrinthe*, édifice immense et magnifique, était sur les bords du lac Mœris. *Memphis* fut après Thèbes la capitale de l'Égypte; il ne reste plus que des décombres de ses anciens monumens à Metrahenny, sur la rive gauche du Nil. Ses environs sont couverts de ruines : au nord s'élèvent les trois grandes pyramides si imposantes par leur masse, et le Sphynx gigantesque; d'autres pyramides moins grandes sont éparses à l'ouest sur la plaine de Sakkarah, dont l'intérieur est rempli de tombeaux. Des canaux dérivés du Nil séparaient Memphis des pyramides et des nombreuses sépultures qui l'entouraient.

Le *Delta* l'emportait sur les autres parties de l'Égypte par sa fertilité, sa population et son commerce florissant. *Héliopolis* (Matariéh) n'a conservé de ses monumens qu'un bel obélisque; *Athribis* (Athrib), *Bubastisa gria* (Belbeis), étaient des villes considérables; *Fatumos* faisait un grand commerce avec le golfe Arabique. *Bubaste* (Besta), une des plus belles cités du Delta, avait un temple fréquenté par de nombreux pélerins. *Aouaris* ou Heroopolis était près des lacs amers et de l'extrémité du canal qui allait du golfe Arabique au Nil, et *Arsinoë* ou *Cleopatra* (Suez) à son embouchure dans la mer. *Clysma* (Colsoum) était un autre port au sud. *Pelusium* (Tineh), patrie de Ptolémée, célèbre géographe, donnait son nom à la bouche la plus orientale du Nil. *Rhinocorure* (El-Arisch) était le poste le plus avancé vers le désert d'Arabie. *Tanis* (Menzaleh) et *Mendès* (Aschnoum-Tanah) étaient à l'issue de deux bouches du Nil, nommées d'après ces villes; *Taniathis* (Damiette), *Paralus* (Bourlos), à celles des bouches Phatnétique et Sébennitique; *Bolbitina* (Rosette) et *Canope* (Aboukir), à celles des deux autres bras. *Naucratis* était la seule ville où les Grecs obtinrent d'abord la permission d'aborder. *Saïs*, la plus grande cité du Delta, fut remarquable par la somptuosité de ses édifices, ses fêtes brillantes et un célèbre collége sacerdotal où les Grecs vinrent étudier la philosophie et les sciences des Égyptiens. Les rois de la dernière dynastie y avaient établi leur résidence. *Alexandrie*, bâtie hors du

Delta, sur une baie où existait une bourgade nommée *Rhacotis*, devint la capitale de l'Égypte sous les Ptolémées, le grand entrepôt du commerce de la Méditerranée avec l'Inde, et une des villes les plus florissantes du monde. L'île du *Phare*, sur laquelle un fanal avait été élevé à l'entrée d'un de ses cinq ports, a fait appliquer ce nom aux établissemens du même genre. Alexandrie n'avait d'autre eau potable que celle qui lui venait du lac Maréotis : c'était par ce lac qu'un des ports communiquait avec le Nil. « Le principal avantage « que présente la ville, dit Strabon, c'est « d'être le seul lieu de toute l'Égypte également bien situé pour le commerce de mer, « à cause de la bonté de son port ; et pour le « commerce intérieur, parce que le fleuve y « transporte facilement toutes les marchandises, et les rassemble en ce lieu, devenu « le plus grand marché de la terre habitable. » Ses environs produisaient un vin renommé. Alexandrie était également le siége des arts, des sciences et des lettres. Le *Museum*, le *Serapium*, palais magnifiques, renfermaient des bibliothèques nombreuses. Eratosthène et Ptolémée composèrent dans cette ville leurs ouvrages sur la géographie.

LA MARMARIQUE, MARMARICA.

Les limites de la *Marmarique*, à l'occident de l'Égypte, varièrent souvent, surtout au midi du côté de la Libye. Ce pays avait la Cyrénaïque à l'occident et la Méditerranée au septentrion ; il suivit fréquemment le sort de l'Égypte. La Marmarique était assez stérile ; les environs d'*Antiphræ*, à quelque distance de la mer, du côté de l'Égypte, étaient, suivant Strabon, « peu fertiles en vignobles ; « aussi, continue ce géographe, met-on dans « les tonneaux plus d'eau de mer que de vin ; « c'est ce qu'on appelle le vin libyque, qui « forme avec la bierre la boisson du peuple à « Alexandrie. On se moque beaucoup d'Antiphræ pour son vin. » On récoltait des figues le long de la côte ; des palmiers l'ombrageaient par intervalle. Les Marmarides habitaient le littoral et s'étendaient fort loin au sud ; ils appartenaient à la grande nation des Libyens, et se partageaient en plusieurs tribus. *Parætonium* (El-Baretoun ou Bark-Marsah), ville fortifiée, avait un port assez grand ; elle fut la capitale du nome libyque. *Catabathmus*, autre port au pied d'une montagne, était plus occidental. Les confins de l'Asie furent quelquefois placés dans ce lieu. Entre ces deux endroits se trouvait *Apis*, bourgade remarquable par un temple égyptien. C'est là que les pélerins qui allaient au temple d'Ammon quittaient la côte, et après un voyage de cinq jours ils arrivaient à leur destination. Alexandre-le-Grand suivit la même route. La côte de la Marmarique offrait un grand nombre de Bourgades et peu de villes, elle est très-découpée, présente plusieurs pointes de terre, est bordée d'îlots et d'écueils, par conséquent difficile à naviguer ; d'ailleurs ses ports ne sont pas assez profonds pour de grands navires, et sont rarement à l'abri de tous les vents. Comme les anciens longeaient les côtes autant qu'ils le pouvaient, ils ne s'éloignaient pas de celle-ci en allant d'Alexandrie aux ports de la Cyrénaïque et à ceux qui sont plus à l'ouest sur le littoral de l'Afrique septentrionale ; aussi connaissaient-ils bien celui de la Marmarique.

LA CYRÉNAÏQUE, CYRÉNAICA.

La *Cyrénaïque* (pays de Barcah) avait au septentrion la Méditerranée, à l'orient la Marmarique, à l'occident le golfe de la Grande-Syrte, au midi les déserts de la Libye. C'était comme un grand promontoire dans la partie septentrionale de cette contrée déserte. Il offrait des montagnes boisées, des prairies riantes. Le pays, disposé en terrasse, arrosé par des sources nombreuses, était fécond en grains, en olives et en vins. Les brises de mer venaient protéger ces collines toujours vertes contre le souffle dévastateur des vents du Désert. Peuplée par une colonie de Lacédémoniens, la Cyrénaïque forma tantôt un royaume, tantôt une république. Son territoire s'étendit fort loin dans le sud ; elle eut souvent des discussions avec Carthage pour ses frontières. Sous le règne d'Auguste elle fut réunie à l'empire romain.

Cyrène (Grennah), sur un plateau, à onze milles de la mer, était une des villes les plus grandes et les plus commerçantes d'Afrique ; les lettres y florissaient. Ératosthène, garde de la bibliothèque d'Alexandrie et célèbre géographe, y était né. Des monumens magnifiques s'y élevaient : des ruines confuses marquent son emplacement. Il paraît par le témoignage des anciens historiens, que les Cyréneens étaient extrêmement adonnés au luxe et aux voluptés : est-il donc étonnant qu'ils n'aient pas été assez forts pour supporter le poids de la liberté, qui s'offrit si souvent à eux ? On remarquait le long de la côte : *Apollonia* (Marsa-Soura), port de Cyrène ; *Ptolémaïs* (Tolometa) ; *Barcè* (Barcah), à cent stades de la mer ; *Teuchira*, plus tard *Arsinoe* (Teukhira) ; *Berenice* (Benghazi), sur un

cap près de la Grande-Syrte. Le nombre de ces villes avait fait donner au pays le nom de Pentapole. La côte est peu sûre.

Le plateau de la Cyrénaïque produisait une plante précieuse que les anciens nommaient *silphium*, et qui est le *laserpitium derias* : on attribuait des propriétés merveilleuses au suc que fournissait sa racine. A l'orient de Bérénice le promontoire *Phycus* offre un emplacement où la beauté et la variété des arbres peut faire retrouver le jardin des Hespérides de la Cyrénaïque, décrit par Scylax.

LA SYRTIQUE, SYRTICA REGIO.

La *Syrtique* tirait son nom de sa position entre la Grande et la Petite-Syrte, golfes remplis d'écueils et de bas-fonds; la première à l'est, la seconde à l'ouest. La côte orientale, où s'élevait le *promontorium Borium*, du côté de la Cyrénaïque, était la plus dangereuse; un enfoncement où se trouvaient les *aræ Philenorum* (autels des Philènes), ainsi nommés de deux jeunes Carthaginois qui s'y laissèrent enterrer vivans pour agrandir jusque là le territoire de leur patrie, marquait les limites entre les possessions de Carthage et celles de Cyrène. Le *promontorium Kephalæ* marquait l'extrémité de la Grande-Syrte. Les anciens connaissaient les bancs de sel gemme et le lac salé qui se trouvent sur cette côte aride, sablonneuse et presque déserte, à une petite distance de la mer à *Dissio* (Arar). On pêchait dans ces parages beaucoup de poissons que l'on avait la facilité de saler. A l'occident des bords du *Cynips* (Ouadi-Quaain) s'étendait le territoire fertile de la Syrtique; les anciens le regardaient comme le paradis de toute l'Afrique, mais il était très-resserré par les sables.

Leptis magna ou *Neapolis* (Lebida), où l'on voit des ruines à moitié enterrées par le sable, était entourée de vignobles et de jardins. *OEa*, depuis *Tripolis*; *Sabrata*, *Tacape* (Gabès), étaient ses villes principales sur la Méditerranée : ce furent les trois premières qui firent donner le nom de *Tripolis* au territoire où elles se trouvaient, et changer celui d'OEa. Là commençait la suite de celles qui avaient été fondées par les Phéniciens sur la côte septentrionale d'Afrique jusqu'aux colonnes d'Hercule. *Cydamus* (Gadamès), dans l'intérieur du pays, expédiait à ces ports les marchandises que lui apportaient les caravanes des Africains.

A l'entrée de la Petite-Syrte, l'île *Meninx* ou des *Lotophages* (Zerbi), célèbre par ses teintures en pourpre, était ombragée par des dattiers dont le fruit exquis fit perdre aux compagnons d'Ulysse le désir de retourner dans leur patrie. Les anciens géographes connaissaient un pays des Lotophages dans la partie du continent qui est au sud et à l'est. Aujourd'hui encore ces contrées produisent des récoltes abondantes de dattes, elles ont pour cela été nommées Beled-el-Jerid.

L'AFRIQUE PROPRE, AFRICA.

L'Afrique propre avait à l'occident la Numidie, au septentrion et à l'ouest la Méditerranée, au midi la Syrtique et la Libye. Elle avait formé le principal territoire de Carthage. On y distinguait dans le sud la *Byzacène*, dans le nord la *Zeugitane*.

Cette contrée, coupée par de nombreux chaînons de montagnes, offre des vallées où coulent des rivières que la brièveté de leur cours empêche d'être navigables, mais qui donnant la facilité d'arroser la terre, contribuaient à augmenter sa fécondité. La chaleur du climat et la régularité des pluies secondaient les efforts de l'homme lorsqu'il voulait cultiver ces campagnes, et les plus riches récoltes le récompensaient de ses travaux.

Le lac *Triton* ou *Libya palus*, dans la Byzacène, s'écoulait dans la Petite-Syrte, regardée comme plus dangereuse et plus difficile que la Grande. Le pays était extrêmement fertile le long de la mer. La province du canton nommé *Emporia*, et renommé par sa grande fécondité, donna occasion à la querelle de Massinissa l'Ancien avec Carthage, et par conséquent à la troisième guerre Punique. *Thenæ* (Téna) rappelle la première conquête de César en Afrique; *Taphrura* (Sfax) était le port le plus fréquenté de la côte; l'île *Cercina* avait un très-beau port et faisait un grand commerce; *Thapsus* (Demaat) fut illustré par une grande victoire de César sur les partisans de Pompée; *Leptis minor* (Lempta), *Adrumetum*, villes florissantes, offrent encore, ainsi que les précédentes, des ruines remarquables. *Capsa*, principale forteresse de Jugurtha, et *Telepte* où il tenait la plus grande partie de ses trésors, étaient dans l'intérieur.

La *Zeugitane* était arrosée par le *Bagradas*. Le promontoire *Hermæum* (cap Bon) s'avançait vers l'Italie : sur la côte occidentale du golfe qu'il bornait à l'est, s'élevait *Carthage*. « Le pays qu'il fallait traverser pour « arriver du fond du golfe à cette ville, était « garni de toutes sortes d'arbres et traversé « par plusieurs canaux d'eau courante. Il se dé- « frait à la vue, de tous côtés, des maisons de

« campagne incrustées de pierres de toutes « couleurs, et qui indiquaient la grande ri- « chesse de ceux à qui elles appartenaient. « Les avant-cours, que l'on découvrait du « chemin, étaient garnies de tout ce qui entre « dans l'usage et dans les plaisirs de la vie, et « donnaient l'idée d'un pays depuis long- « temps à l'abri de toute guerre. Le terroir y « produisait une grande quantité de vignes, « d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute es- « pèce. D'un autre côté on apercevait dans les « campagnes des troupeaux immenses de « bœufs, de vaches, de brebis, ou d'amples « haras de chevaux; en un mot tout ce pays « semblait être le séjour de la félicité, et don- « nait des Carthaginois l'idée d'un peuple « très-riche, mais encore d'une nation délicate « dans le choix des commodités et des plaisirs « de la vie. » Tel était, selon le témoignage de Diodore de Sicile, le tableau que présentait cette contrée au commencement du IVe siècle avant notre ère. Mais la culture ne s'étendait pas au-delà du territoire immédiat de Carthage, où, suivant Strabon, l'on comptait 300 villes. Polybe, d'accord avec ces auteurs, nous apprend que les Libyens négligeaient la culture des champs et ne vivaient que du produit de leurs troupeaux.

La domination de Carthage s'étendit graduellement par l'asservissement des indigènes et l'établissement des citoyens carthaginois sur leur territoire; du mélange de ces peuples provinrent les Liby-Phéniciens. Depuis les frontières de la Cyrénaïque jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Afrique toute la côte obéissait à Carthage. Détruite en l'an 146 avant J.-C., cette ville fut rebâtie par Auguste : les Vandales la saccagèrent au Ve siècle. On n'en voit plus que quelques ruines. A peu de distance au sud, au fond d'une baie, était *Tunes* (Tunis). Au nord, *Utique* a été immortalisée par la mort de Caton; *Hippo-zaritus* (Biserte), sur un canal entre un étang navigable et la mer, avait des arsenaux maritimes et faisait un gros commerce.

LA NUMIDIE, NUMIDIA.

La *Numidie* s'étendait le long des côtes de la Méditerranée, des rives du *Tusco* jusqu'à celles de l'*Ampsaga;* mais le royaume de ce nom se prolongeait à l'occident jusqu'aux bords du *Mulucha* ou *Malva* (Melloiah), ce qui correspond au pays d'Alger. Des branches de l'Atlas serpentaient dans l'intérieur, en se prolongeant vers le nord-est, et séparaient en partie les cantons civilisés de ceux qui appartenaient aux déserts de la Libye. Le mont *Buzara* (mont de Tittery) est le plus occidental. L'*Audus* ou *Amasius* (Aurès) est extrêmement escarpé et a une très-grande étendue; le plateau qu'il soutient offre des plaines fertiles, des vallées riantes, des sources abondantes, des bocages verdoyans et beaucoup d'arbres fruitiers. Le *Thambes* se prolongeait au nord jusqu'à la mer; le *Kirna* (U'kell) se terminait à la côte par le *promontorium Candidum*, le *promontorium Apollinis*, le *promontorium Pulchrum*. A l'entrée occidentale du golfe de Carthage le *Mompploios* file plus au sud; et l'*Usaletos* donne naissance à la rivière qui forme le lac Triton. La culture, du temps de la domination de Carthage, s'étendit chez les peuples libyens. Les rois de Numidie, auxquels leurs relations avec les Romains avaient fait connaître les avantages de la vie civilisée, accoutumèrent leurs sujets à la vie sédentaire; des villes furent fondées, des campagnes fertiles s'offrirent de tous côtés à la vue, mais les coteaux étaient nus. *Hipporegius* (Bone), sur une baie, fut la première résidence des rois. *Cirta* (Constantine), dans l'intérieur, devint la ville la plus considérable et la plus riche lorsque les rois y eurent fixé leur séjour; elle était très-forte et ornée de toutes sortes d'édifices et d'établissemens : de belles ruines y attirent l'attention du voyageur. *Vacca* (Vegio), sur le *Rubricatus*, était très-commerçante; *Zama*, dans une plaine, est devenue célèbre par la victoire de Scipion sur Annibal.

LA MAURITANIE, MAURITANIA.

La *Mauritanie*, bornée au septentrion par la Méditerranée, à l'occident par l'océan Atlantique, comprenait une partie orientale et une occidentale, séparées par le Malva. Cette dernière formait seule un royaume auquel l'autre fut jointe après la prise de Jugurtha : toutes deux furent ensuite réunies à l'empire romain et distinguées par les surnoms de Césarienne à l'orient, et de Tingitane à l'occident. La première était la plus fertile, quoique montagneuse, et devint le grenier de Rome; dans les montagnes il y avait des mines de cuivre. Les rivières nommées précédemment l'*Audus*, le *Chinalaph* (Chelliph) et le *Siga* l'arrosaient et versaient leurs eaux dans la Méditerranée. *Égilgilis* (Gigeri), *Choba* (Bugie), à l'embouchure de l'Audus; *Iol*, appelé plus tard *Julia-Cæsarea* (Alger), résidence de Juba; *Portus divinus* (Mars-al-Quivir); *Siga*, résidence de Syphax, étaient les principales villes maritimes. *Sitifis* (Setif), place importante dans l'intérieur, donnait

son nom à une partie du pays. Les cantons les plus reculés étaient âpres et déserts, sauf quelques parties habitables occupées par les Gétules. La multitude de reptiles obligeait les laboureurs de ne travailler qu'avec des bottines et d'avoir le reste du corps couvert de peaux ; avant de se coucher ils frottaient d'ail les pieds de leur lit, et les entouraient d'épines de paliure pour se garantir des scorpions.

La *Mauritanie Tingitane* (empire de Maroc) était généralement peu fertile; l'*Atlas*, nommé *Dyris* par les barbares, y atteignait à sa plus grande hauteur et en couvrait une partie de ses rameaux : l'un de ceux-ci allait former le cap *Abyla* à l'entrée occidentale, et le cap *Ampelusia* ou *Cotes*, à l'occidentale du détroit de Cadix ou d'Hercule, qui séparait l'Afrique de l'Europe. Le *Dourdos* se dirige à l'est et aboutit dans la Mauritanie-Césarienne au *promontorium Magnum* (cap Hone); le *Jarapha*, le *Kennaba* se prolongeaient également de l'ouest à l'est ; le *Garas* et le *Valua* formaient la jonction avec le *Buzara*. Les principales rivières, telles que le *Subar*, le *Sula*, l'*Asama* et le *Lixus*, versaient leurs eaux dans l'océan Atlantique. Strabon présente un tableau curieux de ce pays : « On convient généralement « que, sauf une petite partie déserte, il est « riche et fertile, bien arrosé de rivières et « baigné de lacs. Cette contrée, abondante en « toute chose produit surtout une grande « quantité d'arbres d'une dimension extraor- « dinaire ; aussi fournit-elle aux Romains ces « très-larges tables d'une seule pièce dont les « veines présentent des accidens si variés. « Les rivières nourrissent, dit-on, des croco- « diles et d'autres animaux qui ressemblent « à ceux du Nil..... Toutes les herbes y sont « hautes..... Ce pays nourrit en abondance « de gros serpens, des éléphans, des dorcades « (gazelles), des bubales et animaux analogues; « des lions, des panthères; enfin une prodi- « gieuse quantité de singes. » *Tingis* (Tanger) était sur le détroit; *Lixus* (Larrache), à l'embouchure du fleuve du même nom. *Sala* (Salé) était la place la plus méridionale occupée par les Romains sur la côte; dans l'intérieur ils avaient *Tacolosida* (Maghila), sur la pente du *Zarhon*, coteau fertile; *Volubilis* (Walili), place forte; *Babba* ou *Julia compestris* (Bani-Tendè). Pomponius-Méla, géographe romain, dit que l'on ne rencontrait dans ce pays, d'ailleurs fertile, que de petites villes et de petites rivières; et en parlant des habitans des côtes d'Afrique situées à l'occident de l'Égypte, il fait cette remarque : « Ils ont « pris en tout nos mœurs et nos usages, ex- « cepté que quelques-uns ont conservé leur « langue primitive, les dieux de leurs ancêtres « et les antiques cérémonies de leur culte. « Les peuples voisins vivant dans l'intérieur « n'ont point de villes et demeurent dans des « cabanes. » Le tableau que ce géographe fait de leurs mœurs montre des hommes grossiers ayant des habitations fixes. Au-delà d'autres Africains plus barbares encore étaient nomades.

LA LIBYE, LIBYA.

La surface de la Libye était parcourue par des chaînes de montagnes qui venaient du groupe de l'Atlas dans l'ouest; elles se rapprochaient toujours du septentrion. Les rameaux les plus méridionaux étaient éloignés d'une cinquantaine de lieues de la mer. Tout le pays au sud appartenait à la région des déserts. Plusieurs rivières coulaient vers le midi; quelques-unes, telles que le *Gir*, étaient considérables : toutes terminaient leur cours dans les sables. Dans les cantons peu nombreux où se trouvaient des eaux courantes ou bien des sources, les peuples avaient des demeures fixes et cultivaient la terre : ailleurs ils étaient nomades. Les Gétules occupaient la Libye au sud de la Mauritanie et de la Numide. Ils étaient divisés en un grand nombre de peuplades, dont l'une devait le nom de Mélangétules à sa couleur noire, et tirait probablement son origine d'un mélange avec les nègres. Tous avaient une origine commune avec les Maures et les Numides si renommés par leur adresse à monter à cheval. L'usage des chameaux n'a probablement été introduit dans ces contrées que par les Arabes. Les chevaux étaient petits, rapides à la course et d'une docilité merveilleuse. Les Libyens traversaient le Désert en suspendant sous le ventre de leurs chevaux des outres pleines d'eau. Strabon dit qu'ils venaient jusqu'à Cirtha par des cantons remplis de marais et de lacs. Ces peuples, quoique menant par prédilection la vie nomade, tenaient, cependant à la parure ; ils se frisaient les cheveux et la barbe, portaient des ornemens en or, et se nettoyaient les dents et les ongles. On les voyait même bien rarement se toucher les uns et les autres à la promenade, dans la crainte que le moindre contact ne vînt à déranger leur coiffure. Prendre quelqu'un par la barbe était lui faire le plus grand outrage.

Les dénominations partielles finirent par se fondre dans celle de Maure qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Cette grande nation est celle des Berbers. A cette nation appartenaient les *Nasamons* et les *Garamantes* : les caravanes de ces derniers parcouraient l'inte-

rieur de l'Afrique et faisaient un commerce très-actif avec les habitans de la côte.

Les Nasamons, entièrement nomades, se construisaient sur les rivages de la Syrte des demeures portatives avec des joncs et des asphodèles entrelacés ; ils les transportaient d'un lieu à un autre sur cette sorte de terrain mouvant. Cette peuplade était pauvre et voyait de temps en temps ses rares moissons et ses champs emportés par les vents. Elle passait pour avoir la coutume odieuse de piller les navires que la tempête jetait sur les côtes.

Le pays des Garamantes répond au Fezzan, grande oasis située au midi de la Grande-Syrte et nommée aussi *Phazania*. On a trouvé dans les ruines de Cyrène des peintures où l'on remarque des figures de femmes noires, dont les longues robes bleues sans agrafes et les châles rouges entrelacés dans les cheveux ou couvrant la tête en guise de turban, offrent une analogie frappante avec l'habillement des modernes Fezzaniennes. Les Romains pénétrèrent dans cette contrée. A l'est s'étendait le *Mons Ater* (Haroutche), ainsi nommé pour son aspect qui semblait offrir des roches brûlées. En allant à l'orient on rencontrait successivement dans la Libye l'oasis d'*Augila* (Audjelah), où l'on recueille d'excellentes dattes, et celui d'*Ammon* (Siouah), où l'on voit les restes du temple fameux dans l'antiquité par son oracle. D'autres oasis qui se suivent du nord au sud le long de l'Égypte, jusque vers la latitude de Thèbes, contiennent des restes d'édifices égyptiens : les deux plus grandes appartenaient à un nome de l'Heptanomide. Ce mélange de terrains fertiles au milieu de vastes espaces absolument arides et déserts, donna sujet à un ancien de comparer la surface de la Libye à la peau d'une panthère, et de dire qu'elle était comme mouchetée.

L'ÉTHIOPIE, ÆTHIOPIA.

l'Éthiopie comprenait les contrées situées au sud de la Libye et de l'Égypte, et peuplées d'hommes noirs qui cependant n'appartenaient pas tous à la race des Nègres à chevelure laineuse. L'Éthiopie inférieure (Nubie) commençait au nord à la dernière cataracte du Nil : les Nobates et les Blemmyes l'habitaient. Ces Éthiopiens firent des incursions en Égypte, et à leur tour furent quelquefois subjugués par les rois de ce pays. Les Romains portèrent leurs armes dans ces régions lointaines.

L'île de *Philæ* (Gazirat-el-Birbé), rocailleuse et stérile, est encore presque entièrement couverte de temples magnifiques; c'était l'entrepôt du commerce entre l'Égypte et l'Éthiopie. Des monumens de structure égyptienne subsistent dans plusieurs lieux sur les bords du Nil.

Dans l'Éthiopie supérieure, ce fleuve recevait à droite l'*Astaborus* (Atbarah), venant du sud-est, et plus haut l'*Astapus* (Abavi ou Bahr-el-Azrek). Dans l'espace compris entre ces rivières avait fleuri l'empire de Méroë. Des pyramides, des temples en ruines, des débris de colonnes, marquent la position de sa capitale près du hameau d'El-Maroukh, à 600 pas de la rive droite du Nil, dans la pays de Sennar. La chaleur s'élève quelquefois à 40 degrés dans ce canton de l'Afrique intérieure.

Des fugitifs Égyptiens avaient fondé dans l'Éthiopie supérieure, à peu de distance du golfe Arabique, un royaume dont *Auxumi* (Axum) était la capitale : un obélisque et d'autres monumens attestent l'origine de cette colonie. Axum faisait un grand commerce; les marchandises étaient débarquées au port d'*Adulis* (Arkeko).

La côte au sud de l'Égypte était occupée par des peuples nommés *Ichtyophages* (mangeurs de poissons), et Troglodytes ou habitans des cavernes. Les rois d'Égypte étendirent à diverses époques leur domination jusque dans ces parages : la chasse des éléphans avait attiré l'attention sur ces contrées méridionales. *Ptolemaïs Theron* (Mirza-Mombarik) était un port fréquenté à cause des forêts voisines qui fournissaient des bois de construction; le commerce en ivoire y était très-actif, et de là on faisait facilement voile pour l'Inde. Plus au sud s'étendait le pays des Aromates (côte de Dankali et de Zeila); on trouvait peu de villes le long du rivage, mais dans l'intérieur des terres il en existait un grand nombre de bien habitées. Le promontoire des Aromates est le cap Guardafui : la côte au sud, baignée par l'océan Érythréen, était l'*Azania* (côte d'Ajan). *Rhapta* (cap Formose) fut long-temps regardé comme le point le plus méridional de ce côté; mais ensuite on connut l'île *Menuthias*. (Pemba) et le *Prasum promontorium* (cap Delgado), aux environs duquel on pêchait beaucoup de tortues.

Les connaissances des anciens ne s'étendaient pas aussi loin sur la côte occidentale, probablement parce que le commerce y était moins actif; cependant les Carthaginois y avaient fondé des colonies; quoiqu'elles eussent été abandonnées, la navigation ne cessa pas d'y être active. L'île *Cerne*, voisine du continent, donnait la facilité de trafiquer avec les habitans de la côte d'Afrique. De petits navires

nommés *hippi* ou *gauli*, expédiés de Cadix pour l'embouchure du Lixus, s'avançaient ensuite plus au sud pour leur trafic. Ces voyages devinrent plus fréquens lorsque l'accroissement du luxe à Rome eut fait donner la préférence aux tissus de pourpre teints avec les coquillages de ces parages éloignés, où ils étaient très-abondans.

Les opinions des savans ont beaucoup varié sur les points correspondans à ceux que désignent les géographes de l'antiquité. Suivant d'Anville, le promontoire *Soloès* est le Bojador; *Cerne*, l'île d'Arguin, sur la côte du Sahara; l'embouchure du *Daradus*, celle du Sénégal; l'*Arsinarium promontorium*, le cap Vert; le *Stachir*, la Gambie; l'*Hesperu Keras*, le Cabo-Roxo, un peu au sud de ce fleuve : les îles des *Hespérides* ou des *Gorgones* se retrouvent dans l'archipel des Bisagos, et le *Notu-Keras* est le cap au sud de Sierra-Leone. Comme la côte tourne là vers le sud-est, les anciens pensaient qu'elle allait rejoindre celle de l'orient. D'autres géographes ont pensé que l'Hesperu-Keras était le cap des Palmes, et le Notu-Keras le cap des Trois-Pointes à la côte de Guinée. M. Mannert conjecture que le promontoire nommé *Atlas Major*, qui s'élevait vis-à-vis des îles Fortunées, à l'extrémité méridionale de la Mauritanie était le cap Geer. Il est d'avis que l'embouchure du Daradus était celle du Rio-do-Ouro sur la côte du Sahara; l'*Arsinarium promontorium*, le cap das Barbas; l'Hesperu-Keras, le cap Vert, et le Notu-Keras, le Cabo-Roxo. D'autres, enfin, ont pris le Notu-Keras pour le cap Noun; mais ce système manque de vraisemblance.

Les îles de l'océan Atlantique qui appartiennent à l'Afrique ne furent pas toutes inconnues des Anciens : *Junonia* et *Purpuri*, où l'on recueillait la pourpre, sont Madère et Porto-Santo; les îles *Fortunées* (les Canaries) produisaient du miel et des fruits en abondance. *Nivaria* (Téneriffe) est ainsi nommée à cause du sommet du pic de Teyde, constamment couvert de neige : on l'appelait aussi *Convallis*. *Planaria* (Canarie) a de petites montagnes et de vastes forêts : *Ombrion* ou *Pluvialia* est Palma, dont la partie méridionale n'a que l'eau des pluies conservée dans des citernes : *Capraria* est Gomère; *Junonia*, Ferro; *Kentaria*, Fortaventure. La septième n'a pas de dénomination particulière.

Quant à l'intérieur de l'Afrique, les Anciens savaient qu'un désert immense couvrait la plus grande partie de sa surface, et que des peuples noirs le traversaient; au-delà, vers le sud, se trouvaient des pays fertiles. Des caravanes tiraient de ces régions méridionales de l'or, des esclaves nègres, de l'ivoire et d'autres marchandises qu'elles amenaient dans les cantons voisins de la Méditerranée. Parmi ces marchandises les auteurs anciens font mention des *pierres carthaginoises*; Strabon dit qu'elles viennent du pays des Garamantes. On a supposé que c'étaient des grenats; il est également possible que ce soient des cornalines, des sardoines et d'autres pierres fines du même genre; car des voyageurs qui ont pénétré chez des nations du cœur de l'Afrique y ont vu de ces pierres que les nègres savent polir, façonner et percer.

Dans le pays des Éthiopiens occidentaux, presque partout mal habité, on trouvait des giraffes, des éléphans, des lions et des animaux extraordinaires.

Les sources du Nil étaient placées au sud dans les monts de la Lune, dont on n'a pas encore trouvé la position. Hérodote parle d'une grande rivière coulant de l'ouest à l'est, et dans laquelle il y avait des crocodiles; ailleurs il dit que le Nil vient de l'ouest. Des renseignemens obtenus par des voyageurs modernes ont appris que, suivant l'opinion des indigènes vivant sur les bords de ce fleuve dans ces contrées reculées, sa source principale devait être portée à l'ouest, et non dans les montagnes du sud. On ne peut rien avancer de positif sur une autre rivière nommée le *Niger*, une ville des *Nigrites*, une rivière à laquelle Ptolémée ne donne pas de nom : voir dans celle-ci le Dialiba, et dans la ville une de celles que baigne ce fleuve, seraient des conjectures trop hasardées.

TROISIÈME SECTION.

EUROPE.

Les grecs ne connurent l'Europe, *Europa*, que partiellement et très-imparfaitement. Les Romains surent qu'elle était bornée au sud par la Méditerranée et à l'ouest par l'océan Atlantique; ils ignoraient son étendue vers le nord; ils y plaçaient des îles et une mer où tantôt les glaces, tantôt des brumes épaisses rendaient la navigation impossible. Du côté de l'est la limite était formée par la mer Égée (Archipel), l'Hellespont (détroit des Dardanelles), la Propontide (mer de Marmara), le Bosphore de Thrace (canal de Constantinople), le Pont-Euxin (mer Noire), le Palus Mæotide (mer d'Azov), une partie du cours du Tanais (Don), depuis son embouchure jusque vers les 48 degrés de latitude; au-delà, vers le nord, tout devenait vague sur les bornes respectives de l'Europe et de l'Asie.

Les géographes romains partageaient l'Europe en plusieurs contrées que nous décrirons successivement.

LA THRACE, THRACIA.

La *Thrace*, baignée à l'orient par le Pont-Euxin, au midi par les mers qui formaient la séparation de l'Europe et de l'Asie, correspond à une partie de la Roumélie. Autrefois ses bornes au nord étaient marquées par l'*Ister* (Danube), plus tard elles le furent par l'*Hæmus* (Balkan), et à l'ouest par le *Scomius;* leurs rameaux couvraient une partie de sa surface; le plus considérable était le *Rhodope* (Despotodag), qui se prolongeait dans l'ouest vers le sud en limitant le cours de l'*Hebrus* (Maritza), qui versait ses eaux dans la mer Égée. Le *Pangeus* sépare le bassin du *Nestus* (Karasou) de celui du *Strymon*.

Chez les poètes grecs le nom de Thrace n'a pas un sens bien déterminé; il désigne toute la partie septentrionale de la terre : cette notion se retrouve chez des écrivains postérieurs. C'est en Thrace que la mythologie grecque place plusieurs événemens importans. Orphée y était né. On vantait l'aspect verdoyant des montagnes de ce pays, la température délicieuse de ses vallées, la fraîcheur de ses eaux; mais en même temps on l'appelait la patrie de Borée, le séjour des aquilons, le siége des frimats. Toutefois c'était une contrée fertile. Les chevaux thraces passaient pour les plus beaux de l'univers.

Les Thraces avaient probablement une origine commune avec les Pélasges; ils étaient belliqueux, mais cruels. Lorsque des colonies grecques vinrent s'établir sur les côtes de ce pays, ils avaient déjà fait des progrès dans la civilisation, tout en conservant des traces de barbarie. Les Thraces se divisaient en plusieurs peuples, dont les principaux étaient les *Triballes*, les *Odryses*, les *Besses*, les *Cicones*, les *Pières*. Trop faibles pour résister à Darius, ils furent subjugués par ce roi des Perses. Ensuite ils recouvrèrent leur indépendance; plusieurs de leurs rois furent puissans. Quelques États furent conquis par les Macédoniens: tous finirent par appartenir aux Romains.

Mesembria (Missevitia) était une ville très-commerçante sur le Pont-Euxin. *Byzantium*, nommée plus tard *Constantinopolis* lorsqu'elle devint la seconde capitale de l'empire romain, dut son importance à sa position avantageuse sur la Propontide, à l'entrée du Bosphore de Thrace. Elle avait beaucoup souffert dans la guerre du Péloponèse. *Perinthus*, ensuite *Heraclea* (Erekli), ville marchande et considérable, était sur la Propontide. *Sestos*, sur l'Hellespont, vis-à-vis d'Abydos en Asie, fut immortalisée par les amours de Héro et de Léandre, et par le pont que Xerxès y fit construire. *Ægos-Potamos*, sur une petite rivière dans la Chersonèse, fut fameuse par la victoire navale des Spartiates sur les Athéniens. *Abdera*, près de l'embouchure du *Nestus*, n'était connue que par la stupidité de ses habitans. *Trajanopolis* avait été bâtie

dans l'intérieur, pour défendre un défilé dans les montagnes. *Adrianopolis* (Andrinople ou Edrené) était une ville riche et considérable sur l'Hébrus.

Les îles de *Lemnos* (Stalimène), où la mythologie plaçait les forges de Vulcain; *Samothrace* (Samandrakhi), célèbre par ses mystères; et *Thasos* (Taso), qui produisait beaucoup de froment et avait de belles carrières de marbre, étaient les îles de l'archipel attribuées à la Thrace.

LA MACÉDOINE, MACEDONIA.

La *Macédoine* avait au midi la mer Égée, qui formait sur ces côtes deux golfes, le *Strymonicus sinus* à l'est, ainsi nommé du *Strymon*, qui lui apportait le tribut de ses eaux; le *Thermaïcus sinus* à l'ouest. Le mont *Orbelus* à l'est, le *Scomius* et le *Scordius* au nord, le *Bernus* à l'ouest, entouraient la Macédoine. Les *Cambunii montes*, qui étaient une branche de ces derniers, filaient vers le sud; le mont *Kercine* ou *Bertiscus*, qui se détache du Scomius, se prolonge au sud, et, en s'élargissant, forme la péninsule *Chalcidique*, dont les côtes sont découpées par deux grandes baies, et dont la presqu'île *Æte*, la plus orientale, est dominée par le mont *Athos* (Monte-Santo). L'*Axius* (Vistriza), le *Strymon* (Isca), l'*Haliacmon* (Platamona), étaient les principales rivières de la Macédoine. La surface de ce pays offrait de belles plaines et des vallées fertiles. La température des montagnes était rude et froide, mais leurs flancs étaient tapissés de belles forêts et renfermaient des mines de différens métaux.

Des hordes de Thraces et l'Illyriens occupèrent la Macédoine; elles obéissaient à un grand nombre de petits chefs. Des Argiens, admis dans le pays, finirent par s'emparer du pouvoir dans un canton à l'ouest de l'Axius, et parvinrent à agrandir leur territoire. Philippe fonda la grandeur de la Macédoine, poussa ses conquêtes jusqu'à l'Ister, arracha aux républiques grecques les colonies qu'elles avaient établies sur la côte afin d'y couper des bois de construction et d'exploiter les mines, et vainquit leur ligue, dont il se fit déclarer le protecteur. Alexandre, son fils, s'est immortalisé par ses exploits. Après sa mort, la Macédoine eut ses rois particuliers jusqu'au moment où elle fut réunie à la république romaine.

Pydna, sur la mer, fut témoin de la bataille qui amena cette catastrophe, 168 ans avant notre ère; *Pella*, sur l'Axius, fut la résidence de Philippe et la patrie d'Alexandre; *Ægea* ou *Edessa*, sur l'Erigon, avait dans son voisinage la sépulture des rois. *Therme*, ensuite *Thessalonica* (Saloniki), sur le golfe qui porte son nom, était très-commerçante: elle devint la capitale du pays. *Chalcis*, sur une petite rivière près de la côte; *Olynthus*, près de la baie Toronaïque, dans la presqu'île; *Potidée*, ensuite *Cassandria*, sur un isthme, sont fréquemment citées dans les guerres des Athéniens contre les rois de Macédoine. *Stagyre* (Libanova), sur le Strymon, vit naître Aristote; *Enneahodene*, dans une île du Strymon, reçut le nom d'*Amphipolis* des Athéniens, qui l'agrandirent. *Eion* (Contessa) était son port. *Crenidas*, ensuite *Philippi*, dans l'intérieur du pays, près du mont Pangée, avait des mines d'or dans son voisinage: Brutus et Cassius furent défaits dans les plaines qui l'entourent.

LA GRÈCE, HELLAS.

La *Grèce* est séparée au nord de la Macédoine par les monts Cambuniens, bornée à l'est et au sud par la mer Égée, à l'ouest par la mer Ionienne; la chaîne du *Pinde*, qui de ce dernier côté forme la limite avec l'Épire, se prolongeait au sud en envoyant plusieurs rameaux dans l'intérieur du pays.

La Grèce fut originairement habitée par beaucoup de petites peuplades; on y distinguait surtout les *Pelasges* et les *Hellènes*, qui parlaient des langues différentes. Les premiers furent d'abord la tribu dominante; on leur attribue les plus anciens monumens qui subsistent encore, et que l'on nomme Cyclopéens. Les Hellènes, qui dans le principe étaient les plus faibles, étendirent graduellement leur domination, et chassèrent presque entièrement les Pélasges, qui émigrèrent en Italie et dans diverses îles. Des colonies venues de Phénicie, d'Égypte et de Mysie, entre 1600 et 1400 ans avant Jésus-Christ, contribuèrent à civiliser la Grèce. Les peuplades, réunies par le lien de la religion, éprouvèrent de grandes révolutions; après avoir eu des rois, la plupart adoptèrent le régime républicain.

Parmi les contrées de la Grèce il n'y en avait qu'un petit nombre qui formassent un État particulier; les autres renfermaient autant d'États isolés qu'elles avaient de villes possédant un territoire; toutefois il existait entre celles-ci un lien naturel de parenté, et souvent des alliances entre elles; dans d'autres, une ville, à raison de sa puissance prépondérante, s'arrogeait une espèce d'autorité sur les autres, mais cette domination était toujours précaire. Leur plus belle période est celle qui suivit leurs victoires sur

les Perses. Ensuite la Grèce, morcelée en une multitude de petits États que n'unissait aucun pacte politique, fut en proie aux dissensions intestines; Athènes et Sparte s'arrogèrent alternativement la suprématie; Philippe, roi de Macédoine, l'exerça ensuite; après la mort d'Alexandre, le pays, toujours livré aux factions, ne jouit plus que d'une ombre de liberté, et finit par devenir la proie des Romains.

Les Grecs, qui se désignaient par le nom d'*Hellènes*, donnèrent à leur patrie celui d'*Hellas*. La dénomination des Grecs, quoique très-ancienne, était particulière à ceux de l'Étolie et de l'Épire, que les Romains connurent les premiers. Le nom d'*Hellas* ne fut appliqué à toutes les républiques grecques qu'après la guerre des Perses; ensuite il fut étendu aux pays où la langue grecque était parlée en Europe.

La douceur du climat de la Grèce, la multitude de petites rivières dont elle est arrosée, les golfes nombreux dont ses côtes sont découpées, le caractère du peuple, contribuèrent à la marche rapide de la civilisation dans cette contrée, où les arts et les lettres furent en peu de temps portés à un degré de perfection qui depuis n'a pas été atteint. L'agriculture et l'industrie y étaient florissantes; le commerce maritime y était très-actif; mais l'état social se ressentait encore de l'imperfection inséparable de toute institution nouvelle: les femmes étaient peu considérées; les lois et l'usage autorisaient le commerce et la possession des esclaves.

La *Thessalie*, *Thessalia*, la contrée la plus septentrionale de la Grèce, était en même temps une des plus fertiles. Le *Pindus* la bornait à l'ouest; le *Penæus* l'arrosait, et arrivait dans le golfe Thermaïque en traversant la vallée ou plutôt la ravine de Tempé, resserrée entre l'*Olympus* au nord, où la mythologie avait placé le séjour des Dieux, et l'*Ossa* au sud; au-delà, dans la presqu'île de Magnésie, s'élevait le *Pelion;* plus loin l'*Othrys* et l'*OEta :* le *Sperchius* parcourait la partie méridionale et se jetait dans le golfe Maliaque.

Examinons les villes suivant les cantons où elles se trouvaient : dans l'*Estiæstis* ou *Perrhœbia*, *Gonnos*, à l'extrémité occidentale de la vallée de Tempé, était une ville forte et très-importante. Dans la *Pelasgiotis*, *Larissa*, sur le Pénée, avait vu naître Achille. *Pheres*, près du lac Barbas, avait été la résidence d'Admète; son port était à *Pagasæ*, sur la baie qui tirait son nom de ce lieu (golfe de Volo). *Demetrias*, sur la même baie, s'agrandit aux dépens des villes voisines, et devant le principal arsenal maritime des Macédoniens. Les collines de *Cynocéphales* étaient célèbres par la victoire de Flaminius sur Philippe II; les champs de *Pharsale*, sur l'*Enipeus*, le furent par la bataille entre César et Pompée. Dans la presqu'île de *Magnesia*, *Iolcos*, sur la baie *Pagasatique*, était le port d'embarquement des Argonautes. Sur la côte orientale, près du *promontorium Sepias*, la flotte de Xerxès avait été battue par la tempête. Dans la *Phtiotis*, *Lamia*, grande ville, était voisine de l'embouchure de l'Achéloüs. Antipater, général macédonien, vainquit près de là les Athéniens et les autres Hellènes. *Anticyra*, près de l'embouchure du *Sperchius*, était célèbre par l'ellébore que l'on cueillait dans son territoire. Sur l'OEta, *Trachys* ou *Heraclea* (Zeitoun), au pied septentrional de ce mont, entre le *Melas* et l'*Asopus*, était à l'entrée du défilé des Thermopyles, immortalisé par le dévoûment des Spartiates. *Anthela* était un bourg à l'embouchure de l'Asopus, dans le golfe Maliaque, près du point le plus resserré du défilé; l'assemblée générale des Amphictyons se tenait tous les ans en automne dans un temple du voisinage.

La Doride, *Doris*, petite contrée montagneuse nommée aussi *Tétrapole dorienne*, vers le flanc méridional de l'OEta, avait servi de retraite à la branche des Hellènes qui lui donna son nom, et qui ensuite devint maîtresse de la plus grande partie du Péloponèse.

Deux cantons portaient le nom de Locride, *Locris :* l'un, à l'orient, sur l'Euripe, était habité par les *Locri Opunti* et *Epicnemidii* : on y remarquait *Opus*, sur le *Boagrius*, patrie de Patrocle. L'autre canton, le plus considérable, à l'occident, sur le golfe de Corinthe, était celui des *Locri Ozolæ :* leurs principales villes étaient *Amphissa* (Salona), sur une petite rivière, place forte dans l'intérieur; *Naupactus* (Lépante), port très-commerçant : on y voyait des temples magnifiques.

La Phocide, *Phocis*, était séparée des Locriens à l'est par les monts *Phrycus* et *Cnemis*, branches de l'OEta; à l'ouest par le Parnasse et ses rameaux qui couvraient le pays, et où les Grecs avaient placé le séjour d'Apollon et des Muses. Le *Cephissus* prenait sa source dans cette montagne et se dirigeait vers la Bœotie; le *Cirphis* et l'*Hélicon* étaient des prolongemens du Parnasse. Cette contrée montagneuse n'offrait que des vallées, la seule plaine se trouvait à l'ouest des monts, vers le golfe de Corinthe.

Delphi (Castri), ville peu considérable sur les *Plistus*, fut cependant la plus importante

de la Phocide par le temple d'Apollon, situé un peu plus haut sur la montagne. Son oracle était le plus célèbre de la Grèce. Le conseil des Amphictyons, dont le but était de réunir les Hellènes par un lien commun, tenaient alternativement leurs séances dans ce temple et à Anthela. Les richesses immenses enfouies dans ce sanctuaire tentèrent souvent l'avidité des villes voisines, et finirent par causer la guerre Sacrée, que termina l'asservissement de la Grèce par Philippe. La fontaine *Castalie* coule toujours au milieu des ruines informes de Delphes. *Cirrha* et *Crissa* étaient deux villes où abordaient les pélerins qui arrivaient par le golfe de Corinthe pour consulter l'oracle. *Anticira*, sur une presqu'île du golfe, était très-commerçante et renommée pour son ellébore, qui l'emportait par ses vertus sur celui de la ville du même nom en Thessalie. *Elatea* était une place forte de l'intérieur.

La Béotie, *Bœotia*, contrée montagneuse, avait au nord le *Cnemis* et le *Ptoon*, à l'ouest l'*Hélicon*, au sud le *Cythéron*; le *Cephissus* y formait le lac *Copaïs*. L'*Ismenus* et d'autres petites rivières contribuaient à la fertilité du pays; il avait d'excellens pâturages, mais était sujet aux tremblemens de terre. On attribuait à l'air épais émané d'un sol marécageux l'espèce de pesanteur d'esprit dont on accusait les Béotiens, chez lesquels sont cependant nés plusieurs hommes illustres. La Béotie comprenait un plus grand nombre de villes que toutes les autres contrées de l'Hellade. Chacune avait son territoire; la plus considérable, celle qui souvent domina sur toutes les autres, était *Thebæ*, sur l'Isménus; elle joua un rôle important dès les temps héroïques : détruite par Alexandre, elle fut rebâtie par Cassandre. *Lebadea* (Livadie) avait dans son voisinage l'antre et l'oracle de Trophonius. *Cheronæa* fut fameuse par la bataille qui décida de la liberté de la Grèce. *Orchomènes*, dans la vallée du Céphise, avait été la ville la plus riche du pays. *Aulis*, port vis-à-vis de l'île d'Eubée, avait été le lieu de la réunion des Grecs partant pour Troie. *Platea* fut célèbre par les victoires des Grecs sur les Perses; *Leuctres*, par celle d'Epaminondas sur les Spartiates. *Tanagra*, sur une hauteur près de l'embouchure de l'*Asopus* dans l'Euripe, récoltait des vins renommés.

L'Attique, *Attica*, contrée maritime et rocailleuse, avait un terrain très-inégal; le Cithéron et ses branches, telles que le *Parnès*, le *Pentélique*, célèbre par ses carrières de beau marbre; l'*Hymète*, par son miel délicieux, la bornaient et se répandaient sur sa surface : le *promontorium Sunium* (cap Colonne), qui les termine au sud, était couronné d'un superbe temple en marbre blanc, dédié à Minerve, déesse du pays. L'Attique, riche en mines, produisait beaucoup d'huile et de vin; sa situation avantageuse, entre la mer Égée à l'est et le *sinus Saronicus* à l'ouest, porta de bonne heure ses habitans à s'adonner à la navigation et au commerce; mais ce fut surtout par la culture des lettres et des arts qu'ils se distinguèrent parmi tous les Hellènes. La grandeur d'Athènes ne fut qu'éphémère; le peuple exerçait la souveraineté : il écouta des flatteurs qui le perdirent. La splendeur politique d'Athènes est évanouie depuis long-temps, mais le renom qu'elle s'est acquis par le culte des Muses est resté impérissable. Cette ville, la seule de l'Attique, offre encore parmi ses ruines des restes imposans de sa magnificence : elle avait au Pirée un port et ses arsenaux maritimes. *Eleusis*, près du golfe Saronique, était célèbre par les mystères de Cérès. Vis-à-vis on trouvait l'île de *Salamine* (Colouri), près de laquelle les Athéniens défirent les Perses. *Marathon*, célèbre par une victoire semblable remportée sur terre, était un bourg de la côte orientale.

La Mégaride, *Megaris*, la plus petite des contrées de l'Hellade, était montagneuse et âpre; le mont *Oreia* se prolongeait vers l'isthme de Corinthe; le *Geranie* la séparait de l'Attique. *Megara* fut une ville importante, et donna son nom à une secte de philosophes de l'école de Socrate; son port était à *Nysa*. Une des principales branches d'industrie de la Mégaride était de préparer du sel.

Le *Péloponèse* (la Morée), presqu'île qui tenait au continent par l'isthme de Corinthe, et dont les côtes étaient découpées par plusieurs baies, était la partie la plus méridionale et la plus importante de l'Hellade.

La Corinthie, *Corinthia*, petite contrée à l'entrée de la péninsule, s'étendait aussi sur une partie de l'isthme jusqu'au mont *Geranie* et aux *rochers Skironidiens*; elle était baignée à l'ouest par le golfe qui portait son nom, à l'est par le Saronique. *Corinthus*, sa capitale, près de l'isthme, fut une des villes les plus commerçantes, les plus riches, les plus magnifiques et la mieux bâtie de la Grèce : elle avait deux ports : *Lechæum* à l'ouest, *Cenchræ* à l'est; elle n'était pas moins florissante par ses manufactures. Les jeux isthmiques se célébraient au milieu de l'isthme, où l'on voit encore des débris de monumens.

La Sicyonie, *Sicyonia*, très-petite contrée, s'étendait au nord jusqu'au golfe de Corinthe; le *Némée* la bornait à l'est : elle était très-fertile. *Sicyone*, à une certaine distance de

la mer, le disputait à Corinthe pour la belle qualité de draps que l'on y fabriquait. *Phlias*, dans les montagnes au sud, était la capitale d'un petit État indépendant. Ce territoire produisait des vins recherchés.

L'Achaïe, *Achaï*, anciennement Ionie et Ægialée, occupait la côte septentrionale de la presqu'île. Des branches de montagnes de l'Arcadie séparaient les ruisseaux qui arrosaient cette contrée, assez resserrée. On y comptait douze villes : *Aroe*, ensuite *Patræ*, sur la mer Ionienne, près de l'entrée du golfe de Corinthe, avait le meilleur port de la côte.

L'Élide, *Elis*, s'étendait le long de la mer Ionienne, des bords du *Larissus* à ceux du *Neda*. Sur les côtes s'ouvraient le *sinus Chelonites*, au sud du promontoire du même nom (cap Tornèse), et le *sinus Cyparissius* (golfe de Chiarenza), le mont *Pholoe*, la séparait de l'Arcadie ; l'*Alpheus*, l'*Erymanthe* et le *Pénée* arrosaient ses campagnes fertiles. *Cyllène* avait un bon port sur une grande baie au sud du *promontorium Araxus*. *Elis*, sur le Pénée, était regardée comme une ville sacrée, de même que, dans le *Pisatis*, le territoire nommé *Pisa*, sur l'Alphée. Là s'élevait le célèbre temple d'*Olympia*, près de l'emplacement où se célébraient tous les quatre ans ces jeux qui attiraient des spectateurs de toutes les parties de la Grèce. Dans la *Tryphylia*, pays montagneux, on trouvait *Skillus*, où Xénophon passa les dernières années de sa vie.

La Messénie, *Messenia*, donnait son nom à une grande baie qu'elle avait au sud ; le mont *Lycorus* et ses branches la séparaient de l'Arcadie et de la Laconie ; c'était une contrée très-fertile, qui, assujettie par les Spartiates dès l'an 668 avant J.-C., fut ensuite rendue à l'indépendance par Épaminondas. *Messène*, sur le *grand Pamisus*, était une place forte dans l'intérieur. *Pylos* (Navarin), port abrité par l'île *Sphacterie*, avait été la résidence de Nestor.

La Laconie *Laconia*, contrée montagneuse entre le golfe de Messénie ou de *Coroné* à l'ouest, et celui d'*Argos* à l'est, avait au sud celui qui portait son nom. La chaîne du *Taygète*, à l'ouest, se terminait par le *promontorium Tenarium*; les groupes du *Skiritis*, du *Parnon*, du *Cromius*, la séparaient de l'Arcadie et de l'Argolide, et se prolongeaient au sud jusqu'au *promontorium Malea*. *Sparta* ou *Lacédémone*, capitale qui fut long-temps l'arbitre de la Grèce et toujours la rivale d'Athènes, était sur les bords de l'Eurotas : on voit ses ruines à Magoula. *Gythium* était le port et l'arsenal de Sparte. *Epidaurus Limera*, sur la côte orientale, était entourée de belles prairies. *Cythère*, île rocailleuse, au sud du Malée, était consacrée à Vénus.

L'Argolide, *Argolis*, presqu'île montagneuse, mais fertile, entre le golfe Saronique à l'est et le golfe d'Argos à l'ouest, avait ses côtes découpées par de nombreuses baies *Argos*, sur l'*Inachus*, était la ville la plus ancienne du Péloponèse, elle avait son port à *Nauplia* (Napoli de Romanie), sur une langue de terre à l'est : au sud s'étendait le marais de *Lerne*. *Mycènes* avait été la résidence d'Agamemnon ; le bourg de *Némée* était célèbre par les jeux qui s'y célébraient; *Epidaurus Argolis*, vis-à-vis de l'île d'*Egine*, était un port très-commerçant : un bois voisin renfermait le temple d'Esculape. *Trézène*, sur la même côte, était vis-à-vis de la petite île de *Calauria* (Poro), où Démosthène finit ses jours dans le temple de Neptune.

L'Arcadie, *Arcadia*, occupait le centre du Péloponèse ; le *Cyllène*, l'*Erymanthe*, le *Stymphale*, le *Ménale*, le *Lycée*, étaient ses principales montagnes ; ses vallées, arrosées par l'*Alphée*, le *Crathis* et d'autres rivières, abondaient en gras pâturages et invitaient les habitans à la vie pastorale : accoutumés à la frugalité, ils s'accrurent considérablement ; habitués aux dangers par les fatigues de la chasse, ils s'enrôlaient comme soldats mercenaires chez les peuples qui n'avaient pas assez de troupes indigènes pour faire la guerre. Long-temps divisés entre eux, ils se réunirent par le conseil d'Epaminondas, et fondèrent *Megalapolis* (Tripolitza), sur l'Hellisson ; elle devint une belle ville. *Mantinée* fut célèbre par la victoire et la mort du général Thébain. *Orchomènes* était riche en troupeaux. *Tegée* avait été long-temps la capitale de la contrée.

Les îles de la Grèce attribuées à l'Europe étaient, dans la mer Egée, les *Sporades*, parmi lesquelles on remarquait *Scyros*, où Achille fut caché dans sa jeunesse. *Eubée* (Négrepont), très-considérable, était séparée du continent par l'Euripe : *Chalcis*, sa capitale, était commerçante et très-forte. Au sud s'étendaient les *Cyclades* : *Délos* était célèbre par son temple d'Apollon, *Paros* par ses carrières de beau marbre, *Naxos* par ses vins exquis. La possession de ces îles causa de fréquentes guerres entre les Grecs. *Crète*, à l'extrémité méridionale de la mer Égée, était fertile en vins et en fruits excellens ; au centre s'élevait l'*Ida*, sa plus haute montagne, berceau de Jupiter : *Cnossa*, *Gortyne* et *Cydonie* étaient ses villes les plus importantes.

Maintenant revenons sur le continent. l'Etolie, *Ætolia*, au nord de l'entrée du golfe de Corinthe, était séparée de la Locride et de la Thessalie par les monts *Chalcis et Corax*, et baignée par l'*Evenus* ou *Lycoræus* (Fidari). On ne voyait que des villages dans ce pays. Les assemblées de la nation se tenaient à *Thermus*.

L'Acarnanie, *Acarnania*, bornée à l'est par l'*Acheloüs* ou *Thoas*, était une contrée montueuse, mais généralement fertile; elle avait au nord le golfe d'*Ambraria* et l'Épire. Ce fut près du promontoire d'*Actium*, à l'entrée de ce golfe, que la flotte d'Auguste défit celle d'Antoine. *Amphilochium*, sur le golfe, et *Stratès* sur l'Acheloüs, furent successivement ses capitales. Enfin cette prérogative appartint à *Leucas*, dans la presqu'île du même nom, que les habitans parvinrent à détacher du continent (île Sainte-Maure). Les Étoliens et les Acarnaniens étaient regardés par les autres peuples de l'Hellade comme des barbares; ils se faisaient entre eux des guerres continuelles, exerçaient le brigandage et la piraterie, et, malgré la position avantageuse de leur pays, ne s'adonnaient pas au commerce, qui était entre les mains des colonies de Corinthe.

Au sud s'étendait *Ithaque*, petite île rocailleuse que nom d'Ulysse a immortalisée; *Cephallenie* et *Zacynthus* (Zante) étaient plus fertiles. Au nord, *Corcyrus* (Corfou) fut une puissance maritime considérable.

L'ÉPIRE, ÉPIRUS.

L'*Épire*, baignée à l'ouest par la mer Ionnienne, au sud par le golfe d'Ambracie, était séparée à l'est et au nord-est de la Thessalie et de la Macédoine par le Pinde et ses branches; au nord de l'Illyrie, par les monts Cérauniens. Cette contrée, fort montagneuse, riche en pâturages où passaient de nombreux troupeaux de bœufs, et des chevaux renommés par leurs triomphes aux jeux Olympiques, était arrosée par le *Thyamis*, l'*Acheron* grossi du *Cocytus*, l'*Aracthus* ou *Arethon*, et l'*Avus*. Elle était habitée par différens peuples, tels que les *Chaones*, les *Thesproti*, les *Athamantes*, les *Molossi*. Ceux-ci devinrent les plus puissans; ils donnèrent au pays une suite de rois héréditaires, qui résidaient à *Ambracia* (l'Arta), ville maritime. *Nicopolis* (Prevesa) fut bâtie par Auguste en mémoire de la victoire d'Actium, à l'entrée du golfe d'Ambracie. *Buthrotum* (Butrinto) était un port très-commode. Au pied du mont *Tomarus*, dans l'intérieur, qui était couvert de belles forêts de chênes se trouvait l'oracle de *Dodone*, le plus ancien de la Grèce.

L'ILLYRIE, ILLYRICUM.

L'*Illyrie* s'étendait le long de la mer Adriatique, des rives de l'*Arsia* au nord, jusqu'à celles de l'*Aous* (Vojuza) au sud; de ce côté s'élevaient les monts Acro-Cérauniens, vers l'Épire; les monts *Albius* ou *Albanus*, le *Bebis*, l'*Adrion*, les *Scordus*, les *Candavii*, formaient les limites vers la Macédoine, la Mœsie, la Pannonie. Le *Drilus* (Drino), sortant du lac *Lychnitis*, le *Genusus*, le *Tedanius*, arrosaient cette contrée, dont les limites varièrent, et dont les peuples n'étaient pas unis entre eux.

Chez les *Taulantii*, *Illyrii* des Romains, *Aulona* était un port très-fréquenté; *Epidamnus*, ensuite *Dyrrachium* (Durazzo), l'était également pour les communications entre la Grèce et l'Italie. Chez les Dalmates, *Epidaurus* (Raguse vieille) était un port très commerçant; *Salona* était une ville importante, embellie par Dioclétien, qui y vécut après avoir abdiqué l'empire; *Scodra* (Scutari), dans l'intérieur, près d'un lac, avait été la résidence du roi des *Labeates*; *Jadera* (Vieux-Zara), chez les *Liburni* et les *Iapides*, offre encore de beaux restes d'antiquités. Les îles d'*Absyrtides* (Osero et Cherso), *Curieta* (Veglia), *Issa*, *Pharia* (Lesina) et autres, toutes fertiles et peuplées, bordaient les côtes des Dalmates et des Liburnes, qui offraient ainsi un excellent abri aux navigateurs. Cette contrée fournissait en abondance du vin, du froment, de l'huile, des métaux. Les Illyriens faisaient un commerce maritime très-actif, mais étaient adonnés à la piraterie. Les Romains éprouvèrent souvent leur valeur. Les navires liburniens étaient réputés très-fins voiliers.

L'ITALIE, ITALIA.

L'*Italie*, bornée au nord par les Alpes, l'était à l'est par la mer Adriatique, à l'ouest par la mer de Toscane ou Tyrrhénienne; la mer Ionienne formait à son extrémité méridionale le golfe de Tarente; l'Apennin la traverse dans toute sa longueur. Les Grecs n'eurent pas de nom commun pour désigner l'Italie; celui d'Hespérie désignait sa position à l'ouest; on donnait à ses différentes parties ceux d'*Ausonia OEnotria*, *Saturnia tellus*. Celui d'*Italia* ne fut d'abord appliqué qu'à la petite presqu'île la plus voisine de la Sicile, ensuite on l'étendit graduellement au nord jusqu'aux Alpes.

Des hordes d'Illyriens, de Slaves, d'Ibériens, de Celtes, pénétrèrent en Italie dès les premiers temps, et s'y répandirent sous différens noms; des Pélasges, des Étrusques, nommés Tyrrhéniens par les Grecs, y pénétrèrent aussi; enfin des Grecs établirent des colonies dans la partie méridionale. Du mélange de tribus celtes avec celles des Pélasges provinrent différens peuples, entre autres les Latins, les Sabins, les Samnites, qui occupaient le milieu de la péninsule. Une colonie des premiers, fondée sur les rives du Tibre, devint cette Rome, qui, après avoir subjugué tous les peuples qui l'entouraient, s'empara de l'Italie, puis de toutes les contrées qui entouraient la Méditerranée, et étendit son empire sur la plus grande partie du monde connu des anciens.

L'Italie se divisait en *Italie supérieure*, depuis les Alpes jusqu'au *Rubicon* et au *Macra*, deux petites rivières, dont l'une se jetait dans la mer Adriatique, l'autre dans la mer Tyrrhénienne; en *Italie moyenne*, depuis ces deux rivières jusqu'au *Silarus* et au *Trento*; en *Italie inférieure*, comprenant le reste de la peninsule.

Examinons rapidement ces contrées si fécondes en souvenirs historiques, et où il est difficile de faire un pas sans rencontrer un lieu qui ne soit signalé par quelque événement mémorable.

Une partie de l'Italie supérieure fut nommée *Gallia Transalpina*, parce qu'elle était presque tout entière possédée par des peuples gaulois, et en deçà des Alpes. C'était une plaine continue arrosée par le *Padus* (Pô), qui recevait à droite le *Tanarus* (Tanaro), la *Trebia*, la *Parma*, le *Gabellus* (Secchia), le *Rhenus* (Reno); à gauche les deux *Doria*, le *Sissités* (Sesia), le *Ticinus* (Tesin), l'*Addua* (Adda), le *Mincius* (Mincio); mais l'*Athesis* (Adige), le *Medoacus major* (Brenta), le *Tilaventus* et d'autres coulaient directement vers la mer Adriatique.

La *Venetia* occupait la partie orientale de la *Gallia Transpadana*, ou au nord du *Padus*. *Pola*, dans l'*Istrie*, offre encore de beaux monumens antiques. *Tergeste* (Trieste) était un port commerçant du pays des *Carni*. *Aquileia*, ville très-importante près de l'embouchure du *Sontius*, fut ruinée par les Huns. *Patavium* (Padoue), sur le *Medoacus major*, ville très-riche, était la patrie de Tite-Live. *Adria*, sur le *Tartanus*, donna son nom à la mer Adriatique. *Verona*, sur l'*Athesis*, aux confins de la Vénétie, une des plus belles villes de cette contrée, a encore un amphithéâtre et d'autres beaux édifices. *Mantua*, dans un lac formé par le *Mincius*, a été chantée par Virgile, né dans un village des environs. *Cremona*, sur le *Padus*, souffrit beaucoup dans les guerres civiles; *Mediolanum* (Milan), sur l'*Ollius* (Oglio), ville ancienne, devint la plus importante de cette région. *Ticinum* (Pavie), était une ville célèbre : Annibal y défit les Romains. *Augusta Prætoria* (Aost), capitale des *Salassi*, a conservé de beaux restes d'antiquités. *Augusta Taurinorum* (Turin), sur le *Padus*, fut une des premières conquêtes d'Annibal.

Dans la *Gallia Cispadana*, ou au sud du *Padus*, nous remarquerons *Ravenna*, belle ville qui avait jadis un port sur la mer Adriatique, et qui fut la résidence des derniers empereurs romains d'Occident. *Felsine*, ensuite *Bononia* (Bologne), sur le *Renus*, devint considérable sous les empereurs; *Faventia* (Faenza) était célèbre par la blancheur extrême du lin récolté dans son territoire; *Mutina* (Modène), soutint un long siége dans les guerres civiles; *Parma* et *Placentia* (Plaisance) étaient dans des campagnes extrêmement fertiles.

La Ligurie, *Liguria*, comprise d'abord entre les Apennins et un golfe de la Méditerranée, et ensuite étendue au-delà de ces montagnes, était couverte de forêts. *Genua* (Gênes) faisait un commerce maritime considérable; *Alba Pompeia* (Albi), sur le Tanarus, fut une colonie romaine.

L'Italie moyenne comprenait sept régions : l'Étrurie, la Sabine, le Latium et la Campanie à l'ouest; l'Ombrie, le *Picenum* et le *Samnium* à l'est.

L'Étrurie, *Etruria*, nommée aussi *Tuscia* et *Tyrrhenia*, était en grande partie montagneuse, les cantons voisins de la mer offrant seuls des plaines. L'*Arnus* (Arno) est sa principale rivière : on y remarque le lac *Trasymène*, célèbre par une victoire d'Annibal sur les Romains. L'Étrurie s'étendait au sud jusqu'aux rives du Tibre. Les Étruriens ou Étrusques avaient fait de grands progrès dans l'agriculture, le commerce, la navigation et les arts. Plusieurs de leurs institutions furent adoptées par les Romains : ceux-ci ne les vainquirent que difficilement. Nommons leurs principales villes : *Pisa*, près de l'embouchure de l'Arno : elle avait un commerce florissant et des eaux thermales; *Arretium* (Arezzo), dans l'intérieur, avait des fabriques d'armes et de poterie; *Cortona* et *Perusia* (Perouse) tinrent long-temps le premier rang dans le pays; *Clusium* (Chiusi) était la résidence de Porsenna; *Vulsium* (Bolsena), sur le bord d'un lac, fit la première usage de

meules pour moudre le blé; *Veii* (Veies), ville très-riche, ne fut prise par les Romains qu'après un siége de dix ans; *Centum Cellæ* (Civita-Vecchia) avait un port construit par Trajan.

L'Ombrie, *Umbria*, pays de laine, était bornée au nord par le *Rubico* (Fiumesino). Une loi défendait à tout général romain de passer cette rivière, à la tête d'une armée, sans le consentement préalable du sénat : on sait que César brava la défense. L'*Aesis* (Gesano), au sud, séparait l'Ombrie du Picenum, et le *Nar* (Néra) de la Sabine. *Ariminium* (Rimini), port sur la mer Adriatique, faisait un grand commerce. Les *Umbri* s'étaient répandus sur la plus grande partie de l'Italie.

Le *Picenum* (Marche d'Ancone), le long de la mer Adriatique, avait *Ancona*, port commerçant où l'on voit encore un arc de triomphe en l'honneur de Trajan.

La Sabine, *Sabina*, contrée de l'intérieur, fertile et abondante en pâturages, avait eu plusieurs villes, qui furent détruites dans les premières guerres des Romains contre leurs voisins. L'*Allia*, dont les rives virent la sanglante défaite des Romains par les Gaulois, l'arrosait. L'*Anio* (Teverone) la séparait du Latium; on y voyait la *fontaine de Blandusie*, chantée par Horace. *Reate* (Rieti), ville considérable, était dans un canton riant près du lac *Velinus*, auquel le consul Curius Dentatus procura une issue qui forme une magnifique cascade; *Nursia* (Norcia) et *Teate* (Chieti) étaient dans un pays montagneux.

Le *Latium* s'étendait des rives du Tibre à celles du *Liris* (Garigliano); auparavant il n'allait que jusqu'au cap Circeii, ce qui comprenait la plaine fertile séjour des Latins. Autour d'eux s'étaient répandues plusieurs petites peuplades telles que les *Hernici*, les *Sabini*, le *Æqui*, les *Marsi* à l'est dans les Apennins; les *Volsci*, les *Rutuli* et les *Aurunci* au sud. A l'extrémité septentrionale de la contrée s'élevait Rome, capitale de l'ancien monde. Les monumens anciens qui l'ornent encore montrent quelle fut jadis sa magnificence. Il serait trop long de nommer tous les lieux voisins que l'histoire a rendus célèbres, et qui sont détruits ou réduits à peu de chose. L'*Anio*, après avoir arrosé le Latium, se jetait dans le Tibre; l'*Ufens* portait ses eaux dans les *Pontinæ paludes* (marais Pontins), qui, dès les temps les plus reculés, bordaient les côtes de la mer Tyrrhénienne. Au sud, *Anxur* ou *Terracina* et *Velitræ* (Velletri) étaient de belles villes; *Privernum* (Piperno-Vecchio) et *Cæcubum* avaient des vignobles renommés; *Cajeta* (Gaëte) avait un bon port.

La Campanie, *Campania*, entre le *Liris* au nord et le *Silarus* au sud, l'emportait par sa fécondité sur toutes les contrées de l'Italie. Les coteaux de *Massique* et de *Falerne* produisaient des vins excellens. *Capua*, sur le *Vulturnus*, était une ville magnifique, célèbre par la vie délicieuse qu'on y menait, aussi que par ses écoles de gladiateurs. *Parthenope*, depuis *Neapolis* (Naples), ville très-ancienne sur un golfe, était fréquentée par les riches Romains pour la douceur de son climat et la beauté de ses environs. *Baiæ* (Baies), *Puteoli* (Pouzzoles), étaient également des lieux de délices. Sur cette côte les Romains tenaient une division de leur armée navale au pied du *promontorium Misenum*, à l'entrée du *Crater* (bassin ou golfe de Naples). Les îles de *Prochyta* (Procida) et *Ænaria* (Ischia) étaient près de ce cap; *Caprara*, malheureusement fameuse par les derniers jours de Tibère, s'élevait vis-à-vis du *promontorium Minerve*, qui terminait les coteaux de *Surrentum* (Sorrento), célèbres par leurs bons vins. Le long du golfe subsistaient *Herculanum*, *Pompei*, *Stabiæ*, que les éruptions du Vésuve ont ensevelies sous des cendres, et qui ont été retrouvées dans le XVIIIe siècle. Les *Campi Phlegræi* (campagne brûlée) comprenaient le terrain entre *Cumæ*, ville très-ancienne, *Baiæ* et le cap *Misenum*; on y remarquait le lac *Avernus*, aux émanations pestilentielles, regardé comme une des portes des enfers. Dans l'intérieur, *Venafrum* était dans un canton qui produisait de très-bonne huile. Plus au sud, dans le canton des *Picentini*, *Salernum*, forteresse, devint une ville considérable.

Le *Samnium* (Abruzze), pays de montagnes, s'étendait le long de la mer Adriatique, de l'*Atarnus* au nord, jusqu'au *Frento* (Fortore) au sud : c'était une contrée montagneuse. *Beneventum* et *Caudium* (Ariola) en étaient les villes principales. Dans les défiles voisins de cette dernière, une armée romaine, forcée de se rendre, passa sous le joug.

Le nom de Grande-Grèce, *Græcia Magna*, fut donné à l'Italie inférieure à cause des colonies que les Hellènes y avaient établies; leur langue s'y maintint long-temps. Elle était divisée en quatre grandes contrées : l'Apulie et la Messapie à l'est; la Lucanie et le Bruttium à l'ouest. Tous les petits États qui s'y trouvaient furent successivement envahis par les Romains.

L'*Apulie* (la Pouille) s'étendait le long de la mer Adriatique; le *Bradanus* la séparait de la Lucanie : l'*Aufidus* (Ofanto) était sa rivière principale. Dans sa partie septentrionale, nommée *Daunia*, s'élevait le mont Gar-

ganus (Monte Sant-Angelo), formant un vaste promontoire baigné par la mer; au sud se déployait une plaine extrêmement aride, faiblement peuplée et propre seulement au pâturage des moutons. La laine des troupeaux de l'Apulie était recherchée. L'art vint au secours de la nature : des canaux artificiels répandirent la fécondité dans ces campagnes. *Salapia* et *Sipontum* étaient les ports où l'on embarquait le froment, l'huile, le vin, les fruits et le miel qui avaient été récoltés; mais dès les derniers temps de la république romaine ces deux villes abandonnées n'étaient plus habitables à cause de l'air insalubre de la côte. *Arpi, Lucania, Canusi* (Canosa), sur l'Aufidus, étaient les principaux marchés de l'intérieur. L'adresse des muletiers de cette dernière ville était appréciée. Un peu au nord, sur la rive droite de l'Aufidus, les champs voisins du village de *Cannes* furent le théâtre de la sanglante défaite des Romains par Annibal. La *Peucetia*, partie méridionale de l'Apulie, avait *Barium* (Bari), port qui s'adonnait avec succès à la pêche.

La Messapie, *Messapia*, nommée *Calabria* par les Romains, comprenait l'extrémité orientale de la péninsule, baignée à l'est par la mer Adriatique, au sud par la mer Ionienne, à l'ouest par le golfe de Tarente, et terminée par le *promontorium Iapygium* ou *Salentinum* (cap Leuca). *Brundusium* (Brindisi) était un port très-commerçant, où l'on s'embarquait ordinairement pour la Grèce. *Hydruntum* (Otrante) avait aussi un bon port. Sur la côte méridionale, *Gallipolis* (Gallipoli) était bâtie sur un rocher joint au continent par un pont. *Tarentum* fut long-temps une république puissante, dans un canton fertile arrosé par le *Galesus*. Le sel que l'on préparait dans les environs était le plus blanc et le plus pur; ses teintures étaient célèbres. La douceur du climat faisait rechercher ce séjour.

La Lucanie, *Lucania*, le long de la mer Tyrrhénienne, était séparée du *Brutium* par le *Sybaris* et le *Laïs*, de la Peucétie et de la Messapie par le *Brandanus*, de la Campanie par le Silarus. C'était une contrée généralement montagneuse. *Posidonia* ou *Pæstum*, dont les rosiers fleurissaient deux fois par an, ne montre plus d'autres restes que trois temples superbes au milieu de marécages pestilentiels. *Olea, Metapontum*, *Heraclea*, républiques importantes, ne sont plus que des villages insignifians. *Sybaris*, ensuite *Thurii*, et plus tard *Copiæ*, entre le Sybaris et le Cratis, rappelle des idées de richesse, de puissance et de luxe. On n'en voit plus que des ruines confuses à Terra-Nuova.

Le *Brutium* (la Calabre) occupait la partie la plus méridionale de la Grande-Grèce. Le *promontorium Herculis* (cap Spartivento) terminait la chaîne de montagnes qui couvrait sa surface. Les *Brutii*, peuple à moitié sauvage, vivaient dans les rochers de l'intérieur. *Cosentia* (Cosenza), *Pandosia, Mamertum, Petilia*, furent des républiques puissantes, de même que *Crotona*, sur la mer Ionienne, fameuse par la force et l'adresse de ses habitans aux jeux Olympiques; *Locri* (Gerace), dont Zaleucus fut le législateur, et *Rhegium* (Reggio), sur le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile. Le *promontorium Scyllæum*, à peu de distance, rappelle la fable de Scylla, monstre qui engloutissait les navires et dévorait les nautonniers.

La Sicile, *Sicilia*, la plus grande île de la Méditerranée, dut son nom à deux tribus de ses premiers habitans, les *Sicani* et les *Siculi*. Les Grecs la nommaient *Trinacria* à cause des trois promontoires qui la terminent : le *Pelorum* à l'est, le *Pachynum* au sud, le *Lilybæum* à l'ouest. Les monts *Nebrodes* se prolongeaient dans la direction et à peu de distance de sa côte septentrionale : du milieu de cette chaîne les monts *Herei* filaient au sud. De leurs flancs peu élevés, couverts de belles forêts et de riches cultures, sortent les rivières qui répandent la fertilité dans les vallées et les plaines de l'île : le *Gela*, l'*Hymera*, le *Camycus*, arrosaient sa partie méridionale; le *Symæthus* réunissait presque toutes les eaux de la partie orientale. C'est de ce côté que l'*Etna* porte jusque dans la région des neiges perpétuelles sa cime vomissant des flammes : la mythologie plaçait dans ses entrailles la demeure de Vulcain et des Cyclopes. On appelait *mare Siculum* les parages de la Méditerranée voisins de la Sicile.

La fécondité merveilleuse de cette île invita les Phéniciens, les Carthaginois et les Grecs à y former des colonies; les deux derniers peuples s'en disputèrent la possession avec acharnement. Après la première guerre Punique les Romains s'emparèrent de la Sicile.

Parcourons d'abord la côte orientale: *Zancle*, ensuite *Messana* (Messine) était près du détroit de Sicile, *fretum Siculum*, et de l'écueil de Charybde. Le désir de posséder cette ville donna lieu à la première guerre Punique. *Tauromenium* (Taormina) était célèbre par ses vins exquis et ses beaux marbres; les ruines de son théâtre sont remarquables. *Catana*, au pied de l'Etna, dont les éruptions l'ont souvent ravagée, a néanmoins toujours été riche et florissante. *Leontium* (Lentini), dans un canton délicieux, fut puissante et la rivale de

Syracuse. *Hybla,* plus tard *Megara* (Augusta), était une grande ville ; on recueillait dans le voisinage du miel renommé. *Syracusæ* étendit sa puissance sur la plus grande partie de l'île. Son ancienne enceinte, remplie d'une population immense et d'édifices magnifiques, n'offre plus que des ruines ; la ville actuelle est renfermée dans l'île d'*Ortygea,* qui formait l'un de ses cinq quartiers.

Sur la côte méridionale, *Gela,* grande ville, a laissé à peine des ruines reconnaissables à Terra-Nuova. *Achragas* ou *Agrigentum* (Girgenti), sur un plateau à peu de distance de la mer, faisait un grand commerce, surtout en chevaux de course ; elle fut souvent la rivale de Syracuse : les proportions gigantesques de ses ruines frappent d'étonnement. *Selinus,* surnommée *Palmosa,* à cause des beaux palmiers qui croissent dans ses environs, est entièrement détruite.

Sur la côte occidentale et septentrionale, *Lylibæum* (Marsala) fut la place forte des Carthaginois en Sicile. *Drepanum* (Trapani) avait un port où aborda Énée. Au nord-est s'élevait le mont *Eryx,* un des plus hauts de l'île, fameux par son temple de Vénus. *Panormus* (Palerme), au fond d'une baie et à l'embouchure de l'*Orethus,* était commerçante et riche. *Himera,* sur la rive gauche d'un petit fleuve de même nom, avait dans son voisinage des eaux thermales qui donnèrent lieu à la fondation d'une ville (Termini). *Milæ,* sur une péninsule, fut témoin de la première victoire navale des Romains sur les Carthaginois.

Dans l'intérieur de l'île, *Centuripæ* (Centorbi) était habitée par des agriculteurs habiles qui possédaient une grande partie des campagnes voisines de l'Etna. *Enna* (Castro-Giovanni), au centre de la Sicile, était sur une hauteur au milieu d'une plaine d'une fertilité admirable : la mythologie y plaçait l'enlèvement de Proserpine, fille de Cérès. *Ægesta* ou *Segesta,* belle ville, a été totalement détruite ; il n'en reste plus qu'un temple presque entier.

Les îles Eoliennes, *insulæ Æoliæ* ou *Hephestiades* (îles de Lipari), au nord de la Sicile, ont reçu leur nom moderne, de *Lipara,* la plus grande du groupe, qui avait un beau port : les anciens connaissaient tous les phénomènes qu'elles présentent. *Hiera* (Volcano) et *Strongylæ* (Stromboly) étaient, dans les temps les plus reculés, remarquables par leurs cimes ignivomes constamment en activité. Les îles *Ægades* ou *Egares,* près du promontoire Lylibée, virent la défaite des Carthaginois par les Romains ; ce qui termina la première guerre Punique. *Melita* (Malte), malgré son peu d'étendue, était importante par son vaste port et l'industrie de ses habitans, très-habiles à tisser la laine.

La Sardaigne, *Sardinia,* peuplée successivement par des Libyens, des Illyriens, des Grecs, qui la nommèrent *Ichnusa* et *Sandaliotis,* enfin par des Troyens, fut long-temps disputée entre les Carthaginois et les Romains. L'intérieur était habité par les *Sardi pellicati* ou *Mastrucati catrunculi,* ainsi nommés de leurs vêtemens en peau de moutons, usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Ces peuples, vivant dans des montagnes que leur escarpement fit nommer *Insani montes,* étaient des brigands déterminés. Quoique décriée par son climat insalubre, l'île produisait d'abondantes récoltes de froment ; elle avait de gras pâturages ; elle était riche en métaux. On recueillait sur ses côtes beaucoup de coquillages donnant la pourpre. *Calaris* (Cagliari), avec un port sur sa côte méridionale ; *Olbia* (Terra-Nuova), sur la côte du nord-est ; *Sulci,* vis-à-vis de l'île *Plumbaria* (S.-Antioco), étaient ses principales villes.

La Corse, *Corsica,* nommée *Cyrnos* par les Grecs, était séparée de la Sardaigne par le *Taphros,* en latin *Fossa* (détroit de Bonifacio). L'histoire de sa population offre les mêmes vicissitudes que dans cette dernière île. Elle passait pour un pays stérile et malsain, et ne fournissait aux Romains que du miel peu recherché à cause de son amertume ; son vin était estimé ; ses forêts donnaient d'excellens bois de charpente ; ses pâturages nourrissaient de bons chevaux. Ses habitans étaient regardés comme des hommes stupides : de nos jours ils se sont montrés bien éloignés de mériter cette épithète. Parmi ses villes, nous nommerons *Mariana,* à l'embouchure du *Tavolo* (Golo) ; *Aleria,* à celle du *Rhotanus* (Tavigani) ; *Mantiorum oppidum* (Bastia).

L'ESPAGNE, HISPANIA.

L'*Espagne* était séparée au nord-est de la Gaule par les monts Pyrénées ; la mer Cantabre la baignait au nord, l'océan Atlantique à l'ouest, la mer Méditerranée à l'est : ces deux mers la bornaient au sud, où le détroit de Cadix, *fretum Gaditanum,* formait la limite entre l'Europe et l'Afrique.

Les Grecs avaient nommé *Iberia* la côte occidentale, d'après le fleuve qui y a son embouchure ; et aussi *Hesperia,* pays de l'ouest. Cette dénomination resta chez les poètes Romains.

Le mont *Vindius* se prolongeait parallèle-

ment à la côte du nord jusqu'au *promontorium Trileucium* (cap Ortegal), et au *promontorium Artabrum* ou *Celticum* (cap Finistère). Le *promontorium Magnum* (cap Roca), le *promontorium Barbarium* (cap Espichel), de chaque côté de l'embouchure du *Tagus*, et le *promontorium Sacrum* (cap S.-Vincent), s'avançaient également à la côte occidentale. Dans le sud le *mons Marianus* bornait au nord le bassin de l'*Anas* (Guadiana), au sud celui du *Bœtis* (Guadalquivir); la chaîne du *Lillipulla* (les Alpuxarras), la plus haute de la Péninsule, se termine au rocher de *Calpe* (Gibraltar). Le *promontorium Charidemum* (cap de Gate) marquait son extrémité à l'est; le *promontorium Scombrium* (cap de Palos), le *promontorium Dianium* (cap S.-Martin), et le *promontorium Aphrodisium* (cap de Creux), étaient comme le précédent battus par les flots de la Méditerranée. La chaîne de l'*Idubeda* couvrait la partie orientale de l'Espagne, et renfermait à l'est le bassin de l'*Iberus* (Èbre). et à l'ouest ceux du *Tagus* et du *Durius* (Duero); la chaîne de l'*Orospéda* (Sierra-Morena) séparait les plaines du centre de celles du sud, où coulait le *Bœtis*.

L'Espagne fut originairement peuplée par les *Iberi*, partagés en un grand nombre de tribus. Les Celtes arrivèrent par les Pyrénées: les deux nations se firent une guerre acharnée; enfin, une partie des anciens habitans du pays se joignit aux nouveaux. Les *Celtiberi*, issus de cette union, occupaient une partie considérable du pays. Les Phéniciens et les Grecs formèrent des colonies sur la côte; les Carthaginois pénétrèrent davantage dans l'intérieur : les Romains les en expulsèrent, et finirent par dominer sur toute la péninsule.

A cette époque, l'Espagne fut distribuée, d'abord en *Citerior* au nord, *Ulterior*, au sud, puis en *Bœtica*, entre l'*Anas*, l'*Orospeda*, et la mer; *Lusitania*, entre l'*Anas* et le *Durius*; *Tarraconensis*, comprenant le reste de la contrée. Dans le IIIe siècle avant notre ère, on voit les Ibériens parvenus à un certain degré de civilisation. Ils préparaient avec habileté la laine et le lin pour leurs vêtemens; les uns étaient de bons agriculteurs, les autres fabriquaient des armes. Ils avaient de grandes villes bien construites; ils connaissaient même l'écriture. Ils étaient très-braves, mais cruels dans la guerre. Ils n'avaient aucun égard pour les femmes, qui étaient chargées de tous les travaux de la maison et de la campagne.

La richesse naturelle de cette contrée y avait attiré les étrangers. Ses chevaux étaient renommés par leur extrême vitesse; on y élevait beaucoup de mulets. Ses moutons étaient déjà fameux par la finesse de leur laine. La pêche y était très-active, surtout sur les côtes méridionales; on y faisait sécher le poisson sur la grève et on le salait. L'huile, les figues, le vin, le miel, la cire, abondaient; le froment fournissait une partie de l'approvisionnement de Rome. Le plus beau lin se récoltait au nord de l'*Iberus*. On fabriquait des cordages, des nattes, des tapis avec le *spartum*, espèce de graminée; le bois de construction et diverses plantes bonnes pour la teinture étaient employés par l'industrie. L'Espagne ne se servait pour son commerce que des navires qui sortaient de ses chantiers. Ses mines d'or, d'argent, de cinnabre, d'étain, de plomb et de fer étaient exploitées avec avantage. l'Espagne fut pour les Phéniciens et les Carthaginois ce que l'Amérique a été pour les Espagnols modernes.

La *Bétique*, correspondant à l'Andalousie entière et au pays à l'Ouest jusqu'à la Guadiana, est vantée par tous les auteurs anciens comme un pays délicieux. La *Beturia*, qui s'étendait à la gauche de l'*Anas*, était un canton montueux, rocailleux, peu fertile et couvert de châteaux-forts. Les *Turdetani* habitaient sur les deux rives du *Bœtis*. Parcourons leurs principales villes. *Italica* (Séville vieille), à la droite du fleuve, vit naître les empereurs Trajan et Adrien. *Hispalis* (Séville), sur la rive gauche, faisait un grand commerce; de grands navires remontaient jusque sous ses murs. *Tartessus*, un des premiers établissemens des Phéniciens, était dans le delta de l'embouchure du *Bœtis*; le grand entrepôt du commerce fut porté ensuite à *Gadeïr* ou *Gadés* (Cadix), sur une île voisine du continent. C'est de là que les navigateurs phéniciens allaient trafiquer au nord et au sud sur la mer Atlantique. On vantait la richesse du temple d'Hercule. *Carteia*, à l'embouchure d'une rivière, au nord de la baie de Gibraltar, était commerçante et riche. Plus au sud, dans le voisinage de *Mellaria* (Tariffa), la bourgade de *Tingetera* avait vu naître le géographe Pomponius Méla. Chez les *Turduli* nous remarquerons *Corduba* (Cordoue), sur le *Bœtis*, ville considérable, qui fut sous les Romains la capitale de la Bétique; chez les *Bastuli Pœni*, *Munda*, ville forte, souffrit beaucoup dans les guerres qui désolèrent le pays : *Malaca* était un des principaux entrepôts du commerce des Phéniciens.

La *Lusitanie* comprenait la plus grande partie du Portugal. Chez les *Lusitani*, *Olysipo* (Lisbonne) était renommée par les haras de son voisinage; *Norba-Cæsarea* (Alcantara),

sur le *Tagus*, a encore un pont bâti par les Romains. *Emerita Augusta* (Merida), sur l'*Anas*, fut embellie de plusieurs monumens par les Romains. Chez les *Vettones*, *Salmantica* (Salamanque), sur une petite rivière, grande ville, a encore deux ponts antiques; chez les *Celtici*, *Ossonora* (Faro), *Lacobriga* (Lagos), ports de la côte méridionale, étaient très-commerçans. *Myrtilis* (Mertola), sur l'*Anas*, était une ville opulente.

Dans l'Espagne *Tarragonaise*, les *Callaïci*, les peuples les plus occidentaux, ne furent soumis qu'avec difficulté par les Romains; leurs principaux ports étaient *Brigantium* (La Corogne), *Cale* (Porto). *Braca Augusta* (Braga) devint une colonie romaine. Les *Astures* avaient dans leurs montagnes des mines d'or : *Legio* (Léon) et *Lucus Asturium* (Oviedo) étaient leurs villes les plus remarquables. Les *Cantabri*, au nord le long de la mer, furent les derniers que les Romains subjuguèrent; ils occupaient la contrée ou se trouvait *Portus Victoria* (Sant-Ander). Les *Autrigones* avaient *Flavio Briga* (Porto-Galeto), port commerçant. Les *Vascones*, habitant les montagnes de l'intérieur, eurent peu de communications directes avec les Romains : c'est d'eux que descendent les Basques, qui ont conservé leur idiome primitif. *OEiaso* était un port voisin du *Magrada* (Bidassoa). Ce fut près de là qu'Asdrubal traversa les Pyrénées pour aller au secours de son frère Annibal en Italie. *Pampelo* (Pampelune) était dans l'intérieur; *Calagurris* (Calahorra) soutint un long siége contre Pompée. Les *Vaccæi*, plus à l'ouest, étaient un peuple puissant qui avait *Pallantia* (Palencia), place forte et opulente, et *Pintia* (Valladolid). Chez les *Pellendones* on trouvait *Termès*; chez les *Arevaci*, *Numantia*, près de la source du *Durius*, une des villes les plus célèbres de l'Ibérie, qui résista pendant 14 ans aux Romains. *Segovia* fut ornée de beaux édifices par ces conquérans. Le territoire des *Carpetani*, au centre de la péninsule, avait de vastes plaines : les villes de ces peuples étaient *Toletum* (Tolède), fameuse dès le temps des Romains par ses manufactures d'acier, et *Complutum* (Alcala de Hénarès). *Oretani*, plus au sud, virent leurs campagnes servir fréquemment de champ de bataille aux Carthaginois et aux Romains. Les *Jacetani* se rapprochaient des Pyrénées. On rencontrait plus à l'est les *Vescitani*, les *Ilergètes* et les *Indigètes*; les Marseillais avaient fondé chez ces derniers les colonies de *Rhode* (Roses) et d'*Emporia* (Ampurias). Les *Ausetani* avaient *Gerunda* (Girone) sur le *Sambroca*, et les *Laletani*, *Barcino* (Barcelone), port près de l'embouchure du *Rubricatus* (Llobregat). On regardait comme le fondateur de cette ville Amilcar, surnommé Barca, père d'Annibal. Chez les *Cosetani*, *Tarraco* (Terragone), port à l'embouchure du *Tulcis* (Framola), au milieu d'un pays riche en beaux vignobles, était la capitale du pays et très-commerçante. Chez les Celtibériens, *Bilbilis* était renommée par ses beaux ouvrages en acier et par les eaux minérales de ses environs. *Saldubia*, ensuite *Cæsaraugusta* (Saragosse), sur l'*Iberus*, était la capitale des *Edetani*; leur territoire comprenait aussi *Segobriga* (Segorbe), *Valentia* (Valence), sur le *Turia*, et *Saguntum*, fidèle alliée des Romains, qui fut saccagée par Annibal. Les *Contestani* habitaient dans le sud; on remarque chez eux : *Saetabis* (Xativa), où l'on fabriquait de très-belle toile; *Lucentum* (Alicante), port fréquenté; *Carthago nova* (Carthagène), une des plus belles et des plus grandes villes d'Espagne; sa situation avantageuse et son beau port avaient engagé Asdrubal à y fonder un établissement. On exploitait de riches mines d'argent dans ses environs.

A l'est de l'Espagne on voyait les îles Baléares, *insulæ Baleares* ou *Gymnasiæ*, nommées ainsi parce que leurs habitans étaient fort habiles à lancer la fronde, et en été marchaient presque nus. La plus grande, *Balearis major* (Majorque), avait pour capitale *Palma*, qui a conservé son nom. *Balearis minor* (Minorque) faisait un gros trafic de mulets; *Mago* (Mahon), son port, un des plus beaux de la Méditerranée, a gardé le nom de Magon, général carthaginois. Les îles Pitiuçes, *Pityusæ insulæ*, à l'ouest des précédentes, étaient riches en moutons et en figues: *Ebusus* (Yviça) était habitée; *Ophiusa* (Formentera), déserte; *Colubraria* (Colombrates), inhabitable à cause des serpens, était plus près du continent.

LA GAULE, GALLIE.

La Gaule avait pour limites au nord et à l'est le Rhin, qui la séparait de la Germanie, et une partie des Alpes; au sud la Méditerranée; au sud-ouest les Pyrénées, à l'ouest et au nord la mer Atlantique. Le mont *Gebenna* (les Cévennes) couvrait une partie de la Gaule méridionale; le *Jura* s'étendait dans sa partie orientale; il envoyait à l'est le *Vocetius* (Boezberg); au nord il tenait au *Vogesus* (Vosges.) Le *promontorium Gallum* s'avançait le plus dans la mer à l'ouest.

Parmi les fleuves, le *Varus* (Var), le Rho-

danus (Rhône), grossi de l'*Arar* ou *Sauconna* (Saône), de l'*Isara* (Isère), et de la *Druentia* (Durance), l'*Atax* (Aude), coulaient vers la mer Méditerranée : l'*Aturus* (Adour), la *Garumna* (Garonne), qui recevait le *Tarnis* (Tarn) et le *Duranis* (Dordogne); le *Carantonus* (Charente), le *Liger* (Loire) grossi de l'*Elaver* (Allier), du *Caris* (Cher), de la *Vigenna* (Vienne); la *Sequana* (Seine), à laquelle s'étaient joints *Icauna* (l'Yonne), *Matrona* (la Marne), *Isara* (l'Oise) grossie de l'*Axona* (Aisne); *Samara* (la Somme), *Scaldis* (l'Escaut), *Mosa* (la Meuse), et *Rhenus* (le Rhin) qui avait reçu la *Mosella*, se jetaient dans l'Océan. Le Rhin se partageait en deux bras : le *Vahalis*, celui de gauche, allait joindre la Meuse; plus bas un troisième bras nommé *Flevus* reçoit l'*Isala* (Yssel), et se termine dans le lac *Flevo*. Dès les temps anciens les ouvrages de l'art ont fait subir des changemens considérables aux territoires voisins de l'embouchure du Rhin.

Les Grecs ne connurent la Gaule qu'imparfaitement; ils savaient que des peuples ibériens occupaient ses côtes méridionales, et que des peuples celtes habitaient plus au nord; du reste, ils n'avaient que des idées très-confuses de la nature et de l'étendue de cette contrée. Les premiers peuples que les Romains rencontrèrent en arrivant par le sud-est appartenaient à la souche ibérienne; peu à peu ils obtinrent des notions plus précises par leurs guerres dans la Gaule; enfin Jules-César parvint péniblement à la soumettre en profitant des divisions qui la déchiraient.

« Toute la Gaule, dit ce conquérant, se « divise en trois parties, dont l'une est habitée « par les Belges, *Belgæ*, l'autre par les Aqui- « tains, *Aquitani*, et la troisième par les peu- « ples qui dans leur même langue se nomment « Celtes, *Celtæ*, et dans la nôtre Gaulois, *Galli*. « Toutes ces nations diffèrent entre elles par « le langage, par les institutions, par les lois. « Les Gaulois sont séparés des Aquitains par « la Garonne, des Belges par la Seine et la « Marne. »

Il est difficile de décrire une contrée avec plus de précision; mais en examinant la carte on voit que César oublie tout ce qui appartient au bassin de la Méditerranée jusqu'au confluent de la Saône et du Rhône; c'est que toute cette partie appartenait aux Romains dès cette époque. On la nommait province Romaine, *provincia Romana*, ou Gaule Narbonnaise, *Gallia Narbonensis*. Elle était habitée par les *Ligi* ou *Liguri*. On ne sait rien de leur langue. Les historiens les représentent comme différant des Gaulois : on peut supposer qu'ils provenaient d'un mélange de ceux-ci avec les Ibériens. C'est à ces derniers qu'on doit rapporter les Aquitains. Les Belges étaient issus d'un mélange de Gaulois et de Germains. Les Gaulois, nommés par les Grecs *Galates*, firent à diverses époques des excursions et s'établirent hors de leur pays; on en trouve jusque dans l'Asie-Mineure. Ils donnèrent leur nom à la partie septentrionale de l'Italie. Les Romains appelèrent la Gaule, relativement à leur pays, *Gallia Transalpina*, et quelquefois *Gallia comata* (Gaule chevelue), à cause des longs cheveux des Gaulois. Les pantalons portés par plusieurs tribus, firent désigner la Gaule Narbonnaise par la dénomination de *Gallia braccata*.

Les anciens disent que dans la Gaule méridionale on cultivait presque toutes les productions végétales de l'Italie; les régions septentrionales avaient du froment, du gros bétail, des moutons, des chevaux : les jambons de certains cantons étaient recherchés par les gourmets de Rome. La culture de la vigne y fut défendue jusqu'au règne de l'empereur Probus, en l'an 280, afin de favoriser le monopole des négocians romains.

A l'arrivée de César, la Gaule était partagée entre une multitude de petites peuplades; on en a porté le nombre à 400. La langue des Gaulois était si peu harmonieuse, que l'empereur Julien la comparait au croassement des corbeaux. Chaque État principal avait un sénat; quelques-uns avaient un chef électif annuellement. Les Druides étaient les ministres de la religion; les femmes y jouissaient de plus de considération que chez les autres peuples grossiers. Les Gaulois étaient très-braves, terribles dans la première attaque; ils se ralentissaient parfois. On trouve chez eux des traces d'une classe aristocratique et d'esclaves.

Examinons les lieux principaux de la Gaule en commençant par le midi et suivant la division présentée plus haut. Il serait trop long d'entrer dans le détail de celles qui furent successivement introduites par les Romains.

Dans la province Romaine, les *Volci* habitaient à l'ouest du Rhône; leurs deux principales tribus étaient les *Arecomici*, près de ce fleuve; les *Tectosages*, le long de la Haute-Garonne et de l'Aude. *Tolosa* (Toulouse), la ville principale des derniers, était grande et l'entrepôt du commerce entre les deux mers. Le temple d'Apollon était enrichi d'offrandes en or et en argent tirées des monts Pyrénées. Les lettres y étaient cultivées. *Narbo* (Narbonne) était un port très-commerçant sur

l'Aude, bien avant que les Romains y eussent établi leur première colonie dans la Gaule : elle devint une métropole. *Nemausus* (Nîmes), chez les *Arecomici*, sur la grande route d'Espagne en Italie, était très-ancienne et importante. On y voit un temple et un amphithéâtre qui sont au nombre des monumens de l'antiquité les mieux conservés. A l'est du Rhône, les *Salyi* occupaient le littoral. C'est dans leur pays que les Phocéens, venus de l'Asie-Mineure, fondèrent, 600 ans avant J.-C., *Massilia* (Marseille); elle devint une des cités les plus commerçantes de l'Antiquité. Elle fut la patrie de Pythéas et d'Euthymenès, navigateurs et géographes. *Forum Julii* (Fréjus) était un arsenal maritime des Romains. *Nicæa* (Nice), colonie de Marseille, était, comme aujourd'hui, fréquentée en hiver pour la douceur de son climat. *Aquæ Sextiæ* (Aix) était célèbre par ses eaux thermales, *Arelate* (Arles), dans un territoire très-fertile, à la gauche du Rhône, fut très-commerçante et embellie de monumens magnifiques dont on voit encore de beaux restes. Les *Cavari* et les *Voconcii* étaient entre l'Isère et la Durance. *Arausio* (Orange) fut une des principales villes des premiers; on voit près de son enceinte un arc de triomphe assez bien conservé. Les *Allobroges* s'étendaient entre le Rhône et l'Isère. *Geneva* (Genève), sur le Rhône, à sa sortie du lac Léman, était considérable dès le temps de César. *Vienna* (Vienne), sur le même fleuve, devint une des plus riches et des plus importantes villes de la Gaule.

La Gaule Aquitaine, *Gallia Aquitanica*, auparavant *Aremorica*, était peu fertile sur une grande partie de sa surface; les côtes n'offraient que des sables qui s'étendaient au loin dans l'intérieur; les montagnes étaient riches en métaux. Les pays arrosés par l'Adour et les affluens de la Garonne produisaient d'abondantes récoltes. Les nombreuses peuplades des Aquitains n'avaient pas de villes très-considérables. La province s'étendit ensuite jusqu'à la Loire. *Uxelldunum*, dans le pays des *Cadurci* (Quercy), place très-forte, fut celle qui tint le plus long-temps contre César. *Gergovia*, autre ville forte assiégée inutilement par César, était dans le pays des *Arverni* (Auvergne), à peu de distance d'*Augustonemetum* (Clermont). *Burdigala* (Bordeaux), chez les *Bituriges Vibisci*, sur la Garonne, était très-commerçante : les lettres y florissaient également. *Avaricum* (Bourges), chez les *Bituriges Cubi*, était du temps de César la plus belle ville de la Gaule.

La gaule Celtique, *Gallia Celtica*, fut nommée *Lugdunensis* d'après sa métropole. *Lugdunum* (Lyon), chez les *Segusiani*, au confluent du Rhône et de la Saône, était, du temps de Strabon, une des plus peuplées de la Gaule. On y battait monnaie; trois grandes routes y aboutissaient et contribuaient à y faire fleurir le commerce. Des édifices l'embellissaient : il en reste des ruines. Chez les *Edui*, l'un des peuples les plus puissans de la Gaule, *Bibracte*, ensuite *Augustodunum* (Autun), était une ville considérable; les lettres y florissaient : il y subsiste encore des monumens dégradés. *Cabillonum* (Châlons), sur l'*Arar*, était la station d'une flotte; *Matisco* (Mâcon), sur la même rivière, avait une manufacture de flèches. Les *Boii* étaient entre l'Allier et la Loire. *Alesia*, chez les *Mandubii* (l'Auxois), soutint un long siége contre César. Chez les *Senones*, *Agendicum* (Sens) était une grande ville. Les *Parisii*, petit peuple, avaient leur chef-lieu à *Lutetia* (Paris), ville chétive, que sa position dans une île de la Seine rendit importante, et qui est devenue l'une des plus grandes et des plus belles de l'Europe. Le pays des *Carnutes* était principalement recommandable chez les Gaulois par la grande assemblée que les Druides y tenaient annuellement. Ce peuple donna par la suite, comme beaucoup d'autres, son nom à sa capitale, *Autricum* (Chartres), sur l'*Autura* (Eure). Ce peuple avait l'entrepôt de son commerce à *Genabum*, ensuite *Aurelinum* (Orléans). En allant vers l'ouest on trouvait les *Turons* et leur ville, *Cæsarodunum* (Tours); les *Aulerci Cenomani* et *Suindiacum* (le Mans); les *Andes* et *Juliomagus* (Angers); enfin les *Namnètes* et *Condivicnum* (Nantes) : le port principal de ceux-ci était à *Corbilo* (Coiron), que pour l'importance on comparait à Narbonne et à Marseille. Au nord les *Venètes* étaient des marins habiles et avaient une flotte puissante qui commerçait sur l'Océan : *Dariorigum* (Vannes) était leur ville principale. A l'ouest les *Osismi* occupaient l'extrémité de la Gaule de ce côté. *Vorganium* (Carhaix) était leur plus grande ville. On trouvait sur la côte les îles *Uxantes* (Ouessant), et *Seno* (Sein) célèbre par une communauté de prêtresses qui avaient le don de soulever les vents et la mer. En retournant à l'est on retrouvait les *Curiosolites*, les *Redones* et *Condate* (Rennes). Les Druides avaient un temple fameux à *Agrugenum* (Bayeux), chez les *Bajocasses*. *Rothomagus* (Rouen), chez les *Veliocasses*, était une ville importante.

La Gaule Belgique, *Gallia Belgica*, commençait chez les *Veliocasses*, voisins des

Calètes, qui habitaient le long de la mer (pays de Caux). *Samarobriva* (Amiens), chez les *Ambiani*, avait des manufactures d'armes, entre autres de boucliers; le *Portus Itius*, où César s'embarqua pour son expédition de Bretagne, doit être à l'embouchure de l'*Authie*, petite rivière contiguë au territoire des *Morini*, que Virgile place au bout du monde *Gessoriacum* (Boulogne), une de leurs villes, fut un arsenal maritime des Romains; ils y avaient élevé un phare. Du temps de César, les *Bellovaci* étaient un peuple très-puissant; *Bratuspantium*, leur capitale, se trouvait dans le voisinage de *Cæsaromagus* (Beauvais). Dans le pays des *Remi*, dont *Durocortorum* (Reims), cité florissante, était la capitale, se déployaient les plaines où Attila fut battu par les Francs et les Romains réunis. Les *Lingones* habitaient le canton élevé où se trouvait *Andematum* (Langres); les *Sequani* vivaient dans le pays arrosé par le *Dubis* (Doubs), et où se trouvait *Vesontio* (Besançon), place très-forte. Les *Helvetii* s'étendaient jusqu'au *Brigantinus lacus* (lac de Constance). *Aventicum* (Avenches) et d'autres villes ont des antiquités. Les *Rauraci* étaient resserrés entre le Rhin et le *mons Vœtius*. Les ruines d'*Augusta Rauracorum* se voient à Augst, à peu de distance de Bâle. *Argentoratum* (Strasbourg), chez les *Tribocci*, était le point de réunion de plusieurs routes; les Romains y avaient une place d'armes, de même qu'à *Moguntiacum* (Mayence), chez les *Vangiones*. *Divodurum* (Metz), dans le pays des *Mediomatrices*, était une ville magnifique, *Augusta Trevicorum* (Trèves), chez le peuple dont elle portait le nom, passait pour une des villes les plus opulentes de la Gaule; elle devint une de ses métropoles. Les *Ubii*, peuple germain, le long du Rhin, étaient très-puissans; ils bâtirent une ville qu'ils nommèrent *Colonia Agrippina* (Cologne), en honneur de la fille de Germanicus. Les *Jugerni*, plus au nord, étaient voisins des *Batavi*, qui, au milieu des canaux naturels dont leur pays était coupé, défendirent opiniâtrément leur indépendance contre les Romains. Ils n'avaient que des villes peu considérables. Les *Menapii*, les *Aduatici* et les *Nervii*; enfin les *Atrebates*, dont la capitale était *Nemetacum* (Arras), occupaient le reste de la contrée en revenant à l'ouest.

ILES BRITANNIQUES, INSULÆ BRITANNICÆ.

Les Grecs eurent connaissance des deux plus grandes îles de l'Europe occidentale; ils nommèrent *Albion* la plus considérable, *Ierne* la moindre. César voulut conquérir la première, qu'il appelle *Britannia*; il entendit parler de la seconde, qui, pour lui, est *Hibernia*. Du reste, les anciens n'avaient qu'une idée confuse de ce groupe; car Ptolémée fait tourner à l'est la partie septentrionale de la grande île, qui est dirigée au nord.

Des Celtes venus du continent peuplèrent la Bretagne, long-temps après des Belges y arrivèrent. Beaucoup de noms de peuplades de ces derniers se retrouvent dans l'île, qui, probablement, reçut aussi des habitans de quelques autres côtés.

Les Phéniciens fréquentèrent les côtes de la Bretagne; ils y apportaient de la vaisselle de terre, du sel, des outils en cuivre; ils recevaient en échange du plomb, de l'étain, des peaux. Strabon dit encore que l'île abondait en blé et en troupeaux, et fournissait au commerce de l'or, de l'argent, du fer, des esclaves, et même des chiens excellens pour la chasse.

La conquête de la Bretagne, tentée inutilement par César, fut successivement effectuée, et enfin terminée par Agricola, qui s'attacha surtout à civiliser les habitans et à leur faire prendre du goût pour les usages des Romains. Ceux-ci laissèrent aux peuples barbares la partie la plus septentrionale de l'île, où il eût été trop pénible de les poursuivre. Sous le règne d'Adrien un rempart fut construit contre leurs incursions, de l'embouchure de la Tyne, *Tynna*, à la baie de Solway, *æstuarium Itunæ*. Sous le règne de Sévère on en éleva un autre plus loin, de la baie d'Edimbourg, *æstuarium Bodatriæ*, à celle de la Clyde.

La Bretagne romaine, *Britannia Romana*, au sud de ces remparts, était arrosée par la Tamise, *Tamesis*, la Severn, *Sabrina*, l'Avon, *Aufona*, et subdivisée en cinq provinces. *Rutupiæ* (Hyth) le port le plus fréquenté en venant de la Gaule, est maintenant à une certaine distance de la mer. *Londinium* (Londres) était dès ce temps la ville la plus commerçante; *Aquæ Calidæ* (Bath) était déjà souvent visitée; *Camalodunum* (Maldon) fut la première colonie romaine; *Verulamium* (St-Albans) fut détruite par César, et ensuite rebâtie. *Deva* (Chester), *Venta Icenorum* (Caster dans le Norfolk), *Eboracum* (York), étaient des villes considérables; les gouverneurs romains résidaient dans la dernière. Les îles *Cassiterides*, riches en étain, étaient les Sorlingues; leur nom fut sans doute appliqué à la côte voisine. L'île *Mona* (Anglesea) avait un célèbre collége de Druides. *Vectis* (Wight) fut conquise sous Vespasien.

La Bretagne barbare, *Britannia barbara*,

que l'on nommait auparavant *Caledonia* (l'Écosse), ne fut occupée que partiellement par les Romains, qui connurent les monts Grampiaus, *mons Grampius*, les îles *Ebudes* et les *Orcades*; au-delà se trouvait l'île *Thulé* de Ptolémée, qui correspond au Shetland.

Les habitans de l'*Hibernia* étaient plus sauvages que les Bretons. Les Romains ne portèrent pas leurs armes chez eux; ils surent qu'*Eblana* (Dublin) était un port de la côte orientale. Ptolémée nomme la Boyne, *Oboka*, et plusieurs autres rivières, ainsi que des villes dont il n'est pas aisé d'assigner la position.

LA GERMANIE, GERMANIA.

Les bornes de la Germanie étaient l'Océan et la mer Baltique, *oceanus Sarmaticus*, au nord; la Vistule à l'est, le Danube au sud, le Rhin à l'ouest. Les Romains connurent ses fleuves principaux : *Viadrus* (l'Oder), *Albis* (l'Elbe), *Visurgis* (le Wéser), *Amisus* (l'Ems), enfin *Lippia* (la Lippe), et *Mænus* (le Mein), affluens du Rhin. Sous le nom de forêt Hercynienne, *Hercynia sylva*, ils comprenaient toutes les montagnes couvertes de bois qui couvrent la partie orientale de l'Allemagne. Le *mons Sudetus* était à l'ouest de la source de l'Elbe; l'*Asciburgius*, à l'est.

L'*Aboroba* s'étendait de celle du *Danubius* ou Ister aux rives du Mein et de la Lippe, et touchait au *Taunus*, entre ces deux rivières. Le *Melibocus* est le Harz.

Les Germains, *Germani*, étaient divisés en un grand nombre de peuples. Plusieurs se donnaient le nom de Teutons, *Teutones*. Ils vivaient surtout du produit de leurs troupeaux; la chasse et la guerre étaient leurs principales occupations. Ils étaient braves, mais adonnés à l'ivrognerie et querelleurs. Tacite, en peignant le tableau de leurs mœurs, a peut-être moins songé à les représenter fidèlement qu'à faire la satire de celles des Romains. Ceux-ci ne purent pousser leurs conquêtes chez les Germains; ils portèrent plusieurs fois leurs armes chez eux, souvent sans succès. Ils durent se contenter de les resserrer dans leurs forêts pour les empêcher de faire des incursions dans les Gaules; mais au IVe siècle de notre ère toutes les barrières qu'ils leur opposaient devinrent inutiles, et les Germains, franchissant le Rhin, les Alpes et le Danube, inondèrent l'Empire.

Il est superflu de chercher ni une division politique, ni des villes dans la Germanie; on ne peut qu'indiquer les noms et les demeures des principales peuplades : mais on doit observer que, surtout depuis le second siècle, celles-ci changèrent souvent de demeure, et que les noms des peuples principaux désignaient souvent une confédération de plusieurs petites tribus.

Les *Frisii* occupaient la Hollande et la Frise; les *Bructeri*, la Westphalie; les *Chanci majores* et *minores*, le pays d'Oldembourg et de Brême; les *Catti*, la Hesse; les *Sicambri*, plus à l'ouest, les bords de la Lippe; les *Cherusci*, le pays de Brunswick; les *Angli* et les *Saxones*, la côte au nord de l'Elbe; les *Cimbri*, la presqu'île du Jutland; les *Varini*, le Mecklenbourg; les *Rugii*, la Poméranie : les *Heruli* et les *Gothones* étaient plus près de la Vistule. Les *Hermanduri* vivaient dans le sud de l'Allemagne, les *Marcomanni* dans la Bohême, les *Quadi* dans la Moravie. Les *Alemani*, nom qui désignait une confédération et non un peuple particulier, ne paraissent que dans le troisième siècle. Du temps d'Auguste, ces peuples, et en général ceux de la Germanie orientale, étaient compris sous le nom de *Suevi*.

Les contrées septentrionales de l'Europe étaient regardées comme des îles de l'océan Germanique, et en conséquence comme des dépendances de la Germanie. Telles étaient *Scandinavia* ou *Scandia* (la Suède méridionale), habitée par les *Suiones* et les *Sitones*, peuples puissans et expérimentés dans la navigation. Ce pays était séparé de la Chersonèse Cimbrique et de la Germanie par le *sinus Codanus* (le Sund et les deux Belt), ainsi que par le *sinus Lagnus* (Cattegat).

On avait entendu parler de l'île *Nerigon* (la Norvège), plus au nord, où s'élevait le mont *Sevo* (Kœlen); et aussi d'*Enningia* ou *Finningia* (peut-être la Finlande).

L'île la plus septentrionale de ce côté était *Thulé*, dont Pytheas avait le premier cité le nom. Ce ne peut être l'Islande; car les nombreux phénomènes volcaniques de cette île n'auraient pas manqué d'être observés par les anciens; c'est donc une partie de la côte de Norvège voisine du cercle polaire.

LA VINDÉLICIE, VINDELICIA.

Les Romains donnèrent le nom de Vindélicie, d'après celui de ses habitans, à la contrée comprise entre le Danube, le lac de Constance et l'Inn (*Œnus*); des branches des Alpes couvraient sa surface : *Vindo* (le Wertach), *Licus* (le Leck), et *Isarus* (l'Isar), l'arrosaient. Ses principaux peuples étaient les *Brigantii*, près de *Brigantium* (Bregentz);

les *Estiones*, près de *Campodunum* (Kempten); les *Licates*, qui avaient *Damasia*, nommée ensuite *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), la seule colonie romaine de ces contrées, et *Reginum* (Ratisbonne).

LA RHÉTIE, RHÆTIA.

Les *Rheti* tiraient leur origine des *Tusci* ou Étruriens; ils étaient un peuple adonné au brigandage; ils habitaient la contrée que nous venons de décrire et celle qui portait leur nom; elles furent quelquefois réunies; il est difficile de désigner leurs limites précises. La Vindélicie répond à une partie de la Souabe et de la Bavière. La Rhétie au sud du Saint-Gothard, s'étendant jusqu'aux sources de la Drave, comprenait une portion de la Suisse, le pays des Grisons, la Valteline et le Tyrol. Les *Lepontii* habitaient dans les Alpes, qui sont nommées d'après eux, et où se trouvait le *Verbanus lacus* (lac Majeur); les *Gennauni*, entre ce lac et celui de Come; les *Vennones*, le long de l'Adda; les *Euganei* et les *Brixentes*, au sud des Alpes Rhétiques. Les lieux les plus remarquables qui subsistent encore étaient *Curia* (Coire), *Clavenna* (Chiavenna), *Tridentum* (Trente), *Feltria* (Feltre). *Veldidena* (Wilten), chez les *Breuni*, était la capitale de tout le pays.

LA NORIQUE, NORICUM.

Le Danube au nord, le *mons Cetius* (Kahlenberg) à l'est, les Alpes *Noricæ* et *Juliæ* et la Save au sud, l'*OEnus* à l'ouest, formaient les bornes de la Norique, qui comprenait la plus grande partie de l'ancien cercle d'Autriche; une partie de la Bavière et du Tyrol: l'Ens, *Anisus*, la Drave, *Dravus*, et la Save, *Savus*, y prenaient leurs sources.

Les *Norici* étaient des Gaulois qui jadis avaient porté le nom de *Taurisci*. Ils amenaient au marché d'Aquilée de l'or, du fer, du bétail, et prenaient en échange du vin et des fruits. Affaiblis par des guerres contre d'autres peuples barbares, ils furent aisément subjugués par les Romains. Les principales villes étaient *Bojodurum* (Passau), *Juvavium* (Salzbourg), *Noreia* dont on ignore la position, *Teurnia* (Villach).

LA PANNONIE, PANNONIA.

Les *Boii*, peuple celte, habitèrent d'abord les belles plaines bornées au nord et à l'est par le Danube, au sud, par le mont *Albius*, à l'ouest par le mont *Cetius*. Forcés de céder à d'autres hordes barbares, ils se retirèrent à l'occident dans la Bohême. Parmi les tribus qui les remplaçaient, les *Pannonii* ou *Pæonii*, venus des montagnes de l'Illyrie, restèrent maîtres de la contrée; ils furent soumis du temps d'Auguste. Le pays, mieux cultivé, devint un des greniers de Rome. Sa position l'exposa aux attaques fréquentes des nations voisines, et le rendit souvent le théâtre de sanglantes batailles.

L'*Ocra*, branche des Alpes, et le *mons Claudius* étendaient leurs rameaux sur une partie de sa surface; la Drave, la Save et l'*Arabo* (Raab), le *Murus* (Muhr), versaient leurs eaux dans celles du Danube. On y voyait le *lacus Peiso* (Ferteu) et le *Volcea palus* (lac Balaton).

On divisait la Pannonie en haute ou première à l'ouest, et basse ou seconde à l'est; la partie comprise entre la Drave et la Save était, par cette raison, nommée *interamnia*, et la plus voisine du Danube, *ripensis*.

Vindobona (Vienne) était dès cette époque une grande ville; *Carnutum*, également sur le Danube, vis-à-vis de l'embouchure de la Morava, lui disputait la prééminence. *Æmona* (Laybach) fut long-temps l'entrepôt du commerce entre les Romains et les *Scordisci*, peuple celte vivant entre la Drave et la Save. *Nauportum*, dans le voisinage, était une place d'armes importante, de même que *Segesta*; ensuite *Siscia* (Sissek), dans une île du *Colapis* (Kulpa), est citée fréquemment dans l'histoire des empereurs. Tous ces lieux sont de la *Pannonia superior*; passons à ceux de l'*inferior*. *Acincum* (Bude) était considérable et avait des eaux thermales. *Mursa* (Essek), sur la Save, était une place forte; *Taurunum* (Semlin), sur le Danube, était la station d'une flotte; *Sirmium*, sur la Save (Sireim en Esclavonie), était la ville la plus considérable du pays. Il comprenait une partie de l'Autriche, de la Hongrie et de l'Esclavonie.

LA MOESIE, MOESIA.

La partie septentrionale de la Thrace, entre l'*Hæmus* et l'*Ister*, en fut distraite par les Romains, qui en firent une province; ils la nommèrent d'après les *Mœsi* ses habitans, qui étaient extrêmement grossiers, mais braves et très-habiles à tirer l'arc. Ce pays, fertile en blé, était utile aux Romains, en favorisant les communications commerciales entre leurs provinces orientales. Il était borné à l'ouest par le *Drinus* et la Save, à l'est par le Pont-Euxin, et partagé par le *Ciabrus* (Zibriz) en *Mœsia superior* à l'occident, et *Mœsia inferior* à l'orient. Ses autres rivières

étaient le *Margus* (Moræva), le *Timachus* (Timok), l'*OEscus* (Isca) et l'*Utus* (Uid), qui avaient leurs sources dans les monts *Scordius, Scomius* et *Hæmus*. Il correspond à la Bulgarie et à une partie de la Servie.

A l'occident du *Ciabrus*, *Singidunum* (Belgrade) était une place très-forte, au-dessous du confluent de la Save avec le Danube. *Margum* (Passarowitz), place forte à l'embouchure du *Margus*; *Naïssum* (Nissa), ville florissante, et *Sordica*, dans une plaine fertile arrosée par l'OEscus, étaient dans l'intérieur du pays. A l'orient du *Ciabrus*, *Durostorum* (Silistria) était une place importante sur le Danube. *Noviodunum* (Isaczi), château-fort, défendait le passage du fleuve à l'endroit où il se partage; le canton au sud du fleuve était nommé petite Scythie, *Scythia minor*. Plus au midi on trouvait sur la côte *Tomi*, lieu de l'exil d'Ovide, et *Odessus* (Varna); *Marcianopolis*, grande ville de l'intérieur (Eskistamboul), à la source du *Potamica*.

LA DACIE, DACIA.

Les Gètes, *Getæ*, nation thrace, ayant passé le Danube, s'étendirent vers le nord et occupèrent les pays compris entre la Theisse, *Tibiscus*, à l'ouest, le Danube au sud et à l'est, le Pont-Euxin aussi de ce dernier côté, les *Carpathes*, au nord. Après avoir soutenu plusieurs guerres avec les Romains, ils furent soumis par Trajan. Cette contrée fut divisée en *Dacia Mediterranea* (Transylvanie), *Alpestris* (partie supérieure de la Moldavie et de la Valaquie), *Ripensis* (la plus grande partie du banat de Hongrie et de la Valaquie). Des branches des Carpathes la couvraient et donnaient naissance à ses rivières, *Marisus* (le Marosch), *Rhabon* (le Syl), *Aluta* (l'Olt), *Hiesus* ou *Porata* (le Pruth), *Tyras* (le Dniestre).

Trajan organisa le pays en province, y établit des colonies pour le peupler, et les étendit graduellement. C'est de ces colons que descendent les Valaques, qui parlent une langue dérivée du latin. Ces nouvelles possessions fournissaient de l'or et du sel. Les principales villes étaient *Tibiscum* (Temezoar), *Ulpiacum* (Colosvar), *Zarmisogethusa*, résidence du roi Décébule, ensuite *Ulpia Trajana* (Varhely en Transsylvanie), *Apulum* ou *Alba Julia* (Carlsbourg). *Nædia* était fréquentée pour ses eaux thermales.

A l'ouest, entre la Theiss et le Danube, habitaient les *Iazyges Metanastæ*, peuple venu de la Sarmatie, qui avait conservé son indépendance.

Les attaques continuelles des nations voisines de la Dacie, engagèrent les empereurs romains à retirer les garnisons qu'ils y tenaient. Ces boulevards enlevés, les peuples barbares s'avancèrent plus facilement et débordèrent en Pannonie.

LA SARMATIE, SARMATIA.

Toute la partie de l'Europe comprise entre la *Vistula*, le *Tanaïs*, les *Carpathes*, était nommée *Sarmatie*: on la supposait bornée au nord par l'océan Sarmatique, *Sarmaticus oceanus*; au sud elle avait le Pont-Euxin et le Palus-Méotide. Elle comprenait ainsi la plus grande portion de la Pologne et de la Russie européenne. Les Grecs avaient nommé cette région Scythie, *Scythia*, d'après les Scythes, *Scythæ*, ses habitans; mais cette dénomination et celle de *Sarmatie* ne désigne pas un peuple particulier, elle comprend au contraire un grand nombre de nations absolument différentes entre elles.

La portion de la Scythie ou Sarmatie située au sud le long de la mer était la mieux connue; la Dacie lui avait appartenu. Le *Tyras* (Dniestre), l'*Hypanis* (Bog), y avaient leurs embouchures dans le Pont-Euxin; l'*Oarus* (Don) grossi de ses affluens, le *Lycus* (Khoper), le *Tanaïs* (Donetz), le *Syrgis* (Oscol), se jetaient dans le Palus-Méotide. L'usage a prévalu de donner le nom de Tanaïs au Don. La Chersonèse Taurique séparait le Pont-Euxin du Palus-Méotide.

Les Scythes, quoique belliqueux, étaient pacifiques: il n'existait pas de villes chez eux; cependant ils avaient des enceintes sacrées à *Gherrus* (près de Kiew) et à *Hyleia* (près de l'æstuaire du Borysthène). Ce fleuve séparait les Scythes agricoles des Scythes nomades, qui s'étendaient à l'est jusqu'au Tanaïs. Les *Sauromates* vivaient entre cette rivière et l'Oarus. Les Scythes nomades vivaient du produit de leurs troupeaux, et demeuraient dans des cabanes de feutre posées sur des chariots. Ces habitations portatives sont encore en usage dans les vastes prairies ou steppes de la Russie méridionale, aussi nues aujourd'hui qu'elles le furent du temps d'Hérodote. Les *Tauri* occupaient la partie montagneuse et méridionale de la presqu'île, qui d'après eux fut nommée *Chersonesus Taurica*. Ils exerçaient la piraterie et traitaient inhumainement leurs prisonniers, ainsi que les naufragés que la tempête jetait sur leurs côtes.

Malgré leur aversion pour les demeures fixes, les Scythes accueillirent amicalement les Grecs qui vinrent fonder des colonies sur

leurs côtes. *Olbia*, près de l'embouchure du Borysthène, faisait un commerce immense dans l'intérieur du pays. *Theodosia* (Caffa) était dans la Chersonèse, de même que *Panticapea*, bâtie sur une hauteur à l'entrée du Bosphore Cimmérien. Enfin, *Tanaïs*, à l'embouchure du fleuve du même nom, offrait un entrepôt aux marchandises de l'Asie.

Les détails que donne Hérodote sur la géographie de la Scythie européenne, où il avait voyagé, font voir que Darius s'avança jusqu'aux rives du Khoper, dans le gouvernement de Voroneje, vers 53° de latitude; il dit que le *Lycus*, l'*Oarus*, le *Tanaïs* et le *Syrgis* ont leurs sources dans le pays des *Thyssagètes* (gouvernemens d'Orel, Toula, Riæzan, Tambov et Penza), ils sortent des monts *Ryphæi*. l'*Oarus* ne peut donc être le Volga. Les *Geloni* étaient entre le Borysthène et l'Hypanis; les *Budini*, leurs voisins, se trouvaient à l'est, les *Androphages* et les *Melanchleunes* au nord.

Le nom de Scythie tomba graduellement en désuétude, celui de *Sarmatie* le remplaça. On supposait sa côte septentrionale beaucoup plus rapprochée de celle du sud qu'elle n'est réellement. Ptolémée connaît les fleuves qui versent leurs eaux dans le *sinus Venedicus*, golfe de l'océan Sarmatique; ce sont la *Vistula*, le *Chrohius* (Niemen), le *Raudo* (Duna), le *Turuntus*, le *Chesinus*. Le *Raudo* prend sa source, comme le Borysthène, dans le mont *Alaunus* (plateau du Valdaï) Le *mons Peuce* était à la source de l'Hypanis. A l'extrémité orientale s'élevaient les *monts Rhymnici* (l'Oural); près de leur base coulait le *Rha* (Volga).

On trouvait à l'est de la Vistule plusieurs peuples teutons, tels que les *Peucini* ou *Bastarnæ*, et les *Venèdes*; mais les *Souomi* ou *Funni* sont évidemment des Finnois, qui dans leur langue se donnent le nom de *Souomé*. Quelques auteurs ont vu dans les *Æsii*, vivant sur la côte, les Esthoniens appartenant à la même famille; d'autres pensent que c'est une tribu celtique. Les *Lygii* ou Lèches sont d'origine slave, et les ancêtres des Polonais. Les peuplades slaves étaient confondues avec d'autres, et n'avaient pas de noms particuliers. On a fait sur ce sujet beaucoup de suppositions qu'il serait trop long de rapporter.

Les côtes de la Baltique furent sans doute fréquentées de bonne heure pour le commerce du succin ou ambre jaune, que le luxe savait déjà employer. Cette substance précieuse arrivait aussi dans le sud par la voie de terre.

Dès les temps les plus reculés les forêts de ces régions abondaient en miel que donnaient des abeilles sauvages. La longue durée des hivers, la grande quantité de neige qui tombe quelquefois pendant plusieurs jours de suite, la rigueur du froid qui contraint à se vêtir de peaux de bêtes, sont des particularités, qui, racontées avec des circonstances merveilleuses, ont donné lieu aux fables débitées sur les contrées boréales de l'Europe. Elles étaient terminées par les monts *Hyperborei*, au-delà desquels s'étendait une terre inconnue.

FIN DE LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Préface de Malte-Brun destinée à exposer le plan de cet ouvrage. v

HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE.

Origine de la géographie. 1

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE GÉOGRAPHIE.

Chapitre I. — De la terre considérée comme corps céleste. 41

Chap. II. — De la mesure de la terre et de ses dimensions. 57

Chap. III. — Des globes et des cartes géographiques. 65

Chap. IV. — Premiers aperçus de la géographie physique. 73

Chap. V. — De la structure intérieure de l'écorce terrestre. 84

Chap. VI. — Des débris fossiles des corps organiques, végétaux et animaux. 90

Chap. VII. — De l'eau qui couvre la surface du globe. 95

Chap. VIII. — Du fluide ambiant du globe ou de l'atmosphère. 107

Chap. IX — De la température locale de l'atmosphère ou des climats physiques. 118

Chap. X. — Des révolutions arrivées à la surface du globe, et des causes actuelles qui la modifient. 128

Chap. XI. — De la distribution géographique des végétaux, ou de la géographie botanique. 141

Chap. XII. — De la distribution géographique des animaux, ou de la zoologie géographique. 148

Chap. XIII. — De l'homme physique. 156

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Chap. XIV. — De l'homme considéré comme être moral et politique. 167

GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE.

Chap. XV. — Notions générales sur l'Europe. — Ses limites. — Ses dimensions. — Mers. — Détroits. — Bassins. — Fleuves. — Lacs. — Montagnes. — Climats. — Végétaux. 186

Chap. XVI. — Coup-d'œil sur l'histoire, l'importance, la force et la richesse des États de l'Europe. 196

Chap. XVII. — Description du royaume de France. 199

Tableau comparatif de la France, divisée en anciens gouvernemens et en départemens. 220

Tableau de la population et de la superficie de chaque département et des principales villes qui en font partie. 222

Tableau des colonies françaises et de leur population. 228

Forces militaires. 229

Chap. XVIII. — Description de la Suisse. *ib.*

Tableau de la superficie, de la population, etc. 234

Chap. XIX. — Coup-d'œil général sur la géographie physique de l'Italie. 235

Chap. XX. — Description des États sardes. 237

Tableau des provinces, de la population, etc. 239

Chap. XXI. — Description de la principauté de Monaco, des duchés de Massa-Carrara, de Lucques, de Parme, de Modène et du grand-duché de Toscane. *ib.*

Tableau de la population, etc. 242

Chap. XXII. — Description de États de l'Église et de la république de Saint-Marin. 243

Tableau de la population, etc. 245

Chap. XXIII. — Description du royaume des Deux-Siciles. 246

Pages.

Tableau des divisions et de la population, etc. 251

CHAP. XXIV. — Possessions autrichiennes. Description du royaume lombard-vénitien. 252

Tableau de la population, etc. 254

CHAP. XXV. — Possessions autrichiennes. Description du royaume d'Illyrie. 255

Tableau de la population, etc. 257

CHAP. XXVI. — Possessions autrichiennes. Description du royaume de Dalmatie. ib.

Tableau de la population, etc. 259

CHAP. XXVII. — Possessions autrichiennes. Description du royaume de Hongrie et des limites militaires. ib.

Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 268

CHAP. XXVIII. — Possessions autrichiennes. Description de la Transylvanie, ou de la grande principauté des Sept-Châteaux, avec ses limites militaires. 270

Tableau des divisions administratives et de la population. 272

CHAP. XXIX. — Possessions autrichiennes. Description du royaume de Galicie. 273

Tableau de la division territoriale, de la population, etc. 275

CHAP. XXX. — Description physique de l'Allemagne. 276

CHAP. XXXI. — Possessions autrichiennes. Descriptions du margraviat de Moravie et de Silésie. 279

Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 281

CHAP. XXXII. — Possessions autrichiennes. Description du royaume de Bohême. ib.

Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 284

CHAP. XXXIII. — Possessions autrichiennes. Description de l'archiduché d'Autriche. 285

Tableau des divisions administratives et de la population. 287

CHAP. XXXIV. — Possessions autrichiennes. Description du duché de Styrie. 288

Tableau des divisions administratives et de la population. 289

CHAP. XXXV. — Possessions autrichiennes. Description du comté du Tyrol. 290

Pages.

Tableau des divisions administratives et de la population. 291

CHAP. XXXVI. — Description du royaume de Bavière. ib.

Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 295

CHAP. XXXVII. — Description du royaume de Wurtemberg. 296

Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 298

CHAP. XXXVIII. — Description des 27 principautés allemandes, savoir : La Hesse électorale et le Landgraviat de Hesse-Hombourg. — Les grands-duchés de Hesse, de Mecklenbourg-Schwérin, de Mecklenbourg-Strélitz, de Holstein-Oldenbourg et de Saxe-Weimar. — Les duchés de Saxe-Cobourg-Gotha, de Saxe-Meiningen, de Saxe-Altenbourg, Anhalt-Dessau, d'Anhalt-Bernbourg, d'Anhalt-Cœten. De Brunswick et de Nassau. — Les Principautés de Schwarzbourg-Rudolstadt, de Schwarzbourg-Sondershausen, de Reuss-Greiz, de Reuss-Schleiz, de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf, de Lippe-Detmold, de Lippe-Schauenbourg, de Hohenzollern-Hechingen, de Hohenzollern-Sigmaringen, de Waldeck, de Lichtenstein. ib.

Tableau de la population, etc., du grand-duché de Bade. 300

Tableau de la population, etc., des principautés de Hohenzollern-Sigmaringen ; de Hohenzollern-Hechingen, et de Lichtenstein. 300

Tableau de la population, etc., du grand-duché de Hesse-Darmstadt. 301

Tableau de la population, etc., de la Hesse-Électorale. 301

Tableau de la population, etc., du Landgraviat de Hesse-Hombourg. ib.

Tableau de la population, etc., du Duché de Nassau. 303

Tableau de la population, etc., du grand-duché de Saxe-Weimar et du duché de Saxe-Meiningen. ib.

Tableau de la population, etc., du duché de Saxe-Altenbourg. 304

Tableau de la population, etc., du duché de Saxe-Cobourg-Gotha et de la principauté de Reuss-Greiz. ib.

Pages.

Tableau de la population, etc., des principautés de Reuss-Schleiz et de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf. 305
Tableau de la population, etc., de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt. ib.
Tableau de la population, etc., de la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, et du duché d'Anhalt-Dessau. 306
Tableau de la population, etc., des duchés d'Anhalt-Bernbourg et d'Anhalt-Cœthen. ib.
Tableau de la population, etc., du du duché de Brunswick. 307
Tableau de la population, etc., des principautés de Lippe-Detmold et de Lippe-Schauenbourg. ib.
Tableau de la population, etc., de la principauté de Waldeck. ib.
Tableau de la population, etc., du grand-duché de Mecklenbourg-Schwérin. 308
Tableau de la population, etc., du grand-duché de Mecklenbourg-Strélitz. 309
Tableau de la population, etc., du grand-duché de Holstein-Oldenbourg et de la seigneurie de Knip-hausen. 310
Chap. XXXIX. — Description des quatre républiques de Brême, Hambourg, Lubeck et Francfort. ib.
Tableau de la population, etc., de la république de Brême. ib.
Tableau de la population, etc, de la république de Hambourg. 311
Tableau de la population, etc., de la république de Lubeck. ib.
Tableau de la population, etc., de la républiqne de Francfort. 312
Chap. XL. — Description du royaume de Saxe. ib.
Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 314
Chap. XLI. — Description du royaume de Hanovre. ib.
Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 315
Chap. XLII. — Description du royaume de Prusse et de ses provinces polonaises et rhénanes. ib.
Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 324
Chap. XLIII. — Description du royaume des Pays-Bas. 325
Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 329
Chap. XLIV. — Description du royaume de Danemark. 331
Tableau des divisions géographiques et administratives, etc. 333
Chap. XLV. — Peninsule Scandinave. Description de la Norvége et de la Suède. 334
Tableau de la population, etc. 338
Chap. XLVI. — Description de la république de Krakovie. 341
Tableau de la population, etc. ib.
Chap. XLVII. — Possessions russes. Description du royaume de Pologne. 342
Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 344
Chap. XLVIII. — Description de la Russie européenne. ib.
Tableau des divisions géographiques et administratives, de la population, etc. 363
Chap. XLIX. — Description de la Turquie d'Europe. 365
Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 373
Chap. L. — Description de la Grèce indépendante. 374
Tableau de la population. 379
Chap. LI. — Description du royaume d'Espagne. ib.
Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 386
Tableau des colonies espagnoles. 388
Chap. LII. — Description du royaume de Portugal et de la petite république d'Andorr. 389
Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 392
Tableau des colonies portugaises. 393
Chap. LIII. — Description des Iles Britanniques. ib.
Tableau des divisions administratives, de la population, etc. 409
Tableau des colonies anglaises. 411
Forces militaires. 412
Chapitre LIV. — Notions générales sur l'Asie. — Ses limites. — Ses dimensions.

Pages.

— Mers. — Golfes. — Caps. — Montagnes. — Volcans. — Fleuves. — Lacs. — Température. — Végétaux. — Animaux. 413

CHAP. LV. — Description des possessions russes du Caucase méridional. 421

Tableau des divisions administratives et de la région méridionale du Caucase. 424

CHAP. LVI. — Description de la Turquie d'Asie. 425

Tableau des divisions administratives et de la population de la Turquie d'Asie. 433

CHAP. LVII. — Description de l'Arabie. 434

Tableau de la population et des divisions politiques de la Péninsule arabique. 436

CHAP. LVIII. — Description de la Perse, comprenant le royaume de Perse, celui de Caboul, celui de Hérat et le Béloutchistan. 437

Tableau des divisions administratives, de la population, des revenus et de la force armée des États de la région persique. 443

CHAP. LIX. — Description de la Tatarie indépendante ou du Turkestan indépendant, comprenant la Boukharie, le Kharism, la Turcomanie et le pays des Kirghiz. 445

Tableau de la population des différens États de la Tatarie indépendante. 449

CHAP. LX. — Description de la Sibérie ou des possessions russes de l'Asie septentrionale. 450

Tableau de la superficie et de la population des 8 provinces et gouvernemens de la Sibérie. 458

CHAP. LXI. — Description des îles de l'Asie orientale. — Empire du Japon. ib.

Tableau des divisions administratives et de la population de l'empire du Japon. 462

CHAP. LXII. — Suite de la description des îles orientales de l'Asie. 463

CHAP. LXIII. — Description de la Chine et de la Mantchourie. 465

Tableau des divisions administratives et de la population de la Chine. 474

Pages.

CHAP. LXIV. — Description des pays tributaires de la Chine. — Royaume de Corée. 475

Tableau de la superficie et de la population du royaume de Corée. 476

CHAP. LXV. — Description des pays tributaires de la Chine — Mongolie. — Turkestan chinois. — Thibet. ib.

CHAP. LXVI. — Description du Boutan et de l'Assam. 481

CHAP. LXVII. — Description de l'Indoustan. 482

Tableau de la superficie, de la population et des divisions administratives de l'Indoustan. 496

CHAP. LXVIII. — Description des îles qui entourent l'Indoustan. 498

CHAP. LXIX. — Description de l'Indo-Chine. 500

Tableau statistique des principaux États de l'Indo-Chine. 506

CHAP. LXX. — Description de l'Afrique. — Notions générales. — Ses dimensions. — Golfes. — Caps. — Fleuves. — Lacs. — Montagnes. — Climat. — Végétaux. — Animaux. — Richesses minérales. 507

CHAP. LXXI. — Division de l'Afrique en régions. — Description de la région du Nil. 510

Tableau des divisions administratives, de la population, de l'armée et des revenus de l'Égypte. 516

CHAP. LXXII. Description de l'Afrique. — Région de l'Atlas. 517

Tableaux statistiques des quatre principaux États de la région de l'Atlas. 522

CHAP. LXXIII. — Description de l'Afrique. — Région du Sahara. 523

CHAP. LXXIV. — Description de l'Afrique. — Région centrale ou du Soudan. 526

CHAP. LXXV. — Description de l'Afrique. — Région occidentale. 529

CHAP. LXXVI. — Description de l'Afrique. — Région australe. 536

CHAP. LXXVII. — Description de l'Afrique. — Région orientale. 538

CHAP. LXXVII. — Description de l'Afrique. — Archipel de Madagascar. 540

CHAP. LXXIX. — Description de l'Afrique. — Possessions et établissemens

Pages.

des Arabes, des Européens et des Anglo-Américains dans les îles de l'Afrique et sur ce continent. 542

CHAP. LXXX. — Description de l'Amérique. — Notions générales. — Ses limites. — Ses dimensions. — Mers. — Golfes. — Caps. — Iles. — Montagnes. Volcans. — Fleuves. — Lacs. — Température. — Végétaux. — Animaux. Peuples indigènes. 562

CHAP. LXXXI. — Description des États-Unis de l'Amérique septentrionale. 568

Tableau statistique de la Confédération anglo-américaine. 583

CHAP. — LXXXII. — Description des États-Unis mexicains. 588

Tableaux statistiques de la Confédération mexicaine. 597

CHAP. LXXXIII. — Description des contrées et des terres de l'Amérique au nord des grands Lacs. — Nouvelle-Bretagne. — Terres arctiques. 599

Tableau des divisions administratives de la Nouvelle-Bretagne. 606

CHAP. LXXXIV. — Description de la Russie américaine. 607

Tabeau de la population de l'Amérique russe. 611

CHAP. LXXXV. — Descriptions du Groenlandet de l'Islande. *ib.*

CHAP. LXXXVI. — Description des États de la Confédération de l'Amérique centrale. 615

Tableau des divisions administratives de la république fédérale de l'Amérique centrale. 618

CHAP. LXXXVII. — Description de la république de Colombie. 619

Tableaux statistiques de la république de Colombie. 624

CHAP. LXXVXIII. — Description de la république du Pérou. 626

Tableau statistique de la république du Pérou. 629

CHAP. LXXXIX. — Description de la république de Bolivia. 639

Tableau de population des principales divisions administratives de la république de Bolivia. 632

CHAP. XC. — Description de la république du Chili. *ib.*

Pages.

Tableau statistique de la république du Chili. 635

CHAP. XCI. — Description de la Patagonie et de l'archipel Magellanique. *ib.*

CHAP. XCII. — Description des États-Unis du Rio-de-la-Plata. 637

Tableau statistique des États-Unis du Rio-de-la-Plata. 639

CHAP. XCIII. — Description de la république Cisplatine ou du nouvel État oriental de l'Uraguay. 640

CHAP. XCIV. — Description du Paraguay. 641

Tableau statistique du Paraguay. 642

CHAP. XCV. — Description du Brésil. *ib.*

Tableau statistique du Brésil. 646

CHAP. XCVI. — Description des Guyanes anglaise, hollandaise et française. 648

Tableaux des Colonies anglaise, hollandaise et française de la Guyane. 650

CHAP. XCVII. — Description de l'archipel Colombien. *ib.*

Tableau de la population et des divisions administratives de la répuque d'Haïti. 654

Tableau des divisions administratives des Antilles anglaises. 655

Tableau de la population des Antilles hollandaises. 656

CHAP. XCVIII. — Notions générales sur l'Océanie ou le Monde-Maritime — Ses limites. — Ses dimensions. — Mers. — Golfes. — Détroits. — Fleuves. — Montagnes. — Vents et courans. — Climats. — Végétaux. — Animaux. *ib.*

Tableau des hauteurs des montagnes de l'Océanie, présenté au moyen de neuf systèmes distincts. 657

CHAP. XCIX. — Description de l'Océanie orientale, c'est-à-dire de la Malaisie ou Notasie. 665

Tableau statistique de la Malaisie ou Notasie. 673

CHAP. C. — Description de l'Océanie centrale ou de l'Australie. 676

Tableau de la superficie et de la population de l'Océanie centrale ou de l'Australie. 684

Pages.

Chap. CI. — Description de l'Océanie occidentale ou de la Polynésie. 685

Tableau de la superficie et de la population des îles de la Polynésie. 69[illegible]

APERÇU DE LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE,

PAR M. LARENAUDIÈRE.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

Pages.

Chap. I. — Coup-d'œil sur les principaux travaux des modernes. 693

Chap. II. — De la forme et de l'étendue de la terre. 696

Chap. III. — Du stade employé comme mesure itinéraire. 699

Chap. IV. — Des vents. 702

Chap. V. — Des cartes des anciens et des principaux élémens de leur construction. 703

SECTION PREMIÈRE. — ASIE.

Asie-Antérieure. 709

L'Asie entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. — Colchide. — Ibérie. — Albanie. 714

Arménie. — Syrie. 715

Phénicie. 716

Palestine. 717

Arabie. 720

Asie-Supérieure, *Asia superior*. — Mésopotamie. 721

Assyrie. 722

Babylonie. *ibid.*

Médie. 723

Susiane. 724

Perse ou Perside. *ibid.*

La Caramanie. *ibid.*

Gédrosie. 725

Arie, Arachosie. *ibid.*

Hyrcanie, Parthie. 726

Sogdiane. *ibid.*

Bactriane. — L'Inde et le pays des Sines. 727

Pag.

Sérique. 7[illegible]

Scythie. *ibid.*

DEUXIÈME SECTION. — AFRIQUE.

Égypte, *Ægyptus*. 7[illegible]

La Marmarique, *Marmarica*. 7[illegible]

La Cyrénaïque, *Cyrenaïca*. *ibid.*

La Syrtique, *Sytica regio*. 7[illegible]

L'Afrique propre, *Africa*. *ibid.*

La Numidie, *Numidia*. 7[illegible]

La Mauritanie, *Mauritania*. *ibid.*

La Libye, *Libya*. 7[illegible]

L'Éthiopie, *Æthiopia*. 7[illegible]

TROISIÈME SECTION. — EUROPE.

La Thrace, *Thracia*. 7[illegible]

La Macédoine, *Macedonia*. 7[illegible]

La Grèce, *Hellas*. *ibid.*

L'Épire, *Epirus*. 7[illegible]

L'Illyrie, *Illyricum*. *ibid.*

L'Italie, *Italia*. *ibid.*

L'Espagne, *Hispania*. 7[illegible]

La Gaule, *Gallia*. 7[illegible]

Iles Britanniques, *Insulæ Britannicæ*. 7[illegible]

La Germanie, *Germania*. 7[illegible]

La Vindélicie, *Vindelicia*. *ibid.*

La Rhétie, *Rhætia*. 7[illegible]

La Norique, *Noricum*. *ibid.*

La Pannonie, *Pannonia*. *ibid.*

La Mœsie, *Mœsia*. *ibid.*

La Dacie, *Dacia*. 7[illegible]

La Sarmatie, *Sarmatia*. *ibid.*

Table alphabétique des noms de lieux de la Géographie ancienne et moderne. 7[illegible]

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DE LA

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE,

CONTENANT

Les noms des contrées, royaumes, provinces, îles, caps, mers, golfes, baies, lacs, cours d'eau, montagnes, villes et autres lieux décrits dans cet ouvrage.

NOTA. Les mots en italique indiquent les noms de la géographie ancienne. — Les abréviations b., c., dét., bg., fl., l., mt., rme., cté., dépt., pr., arch., gr., d'l., pen., prom., r., v., vill., vall., établ., E.-U., N. H., N. G., etc., signifient *baie, cap, détroit, bourg, fleuve, île, mont, royaume, comté, département, province, archipel, groupe d'îles, péninsule, promontorium, rivière, ville, village, vallée, établissement, États-Unis, Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Galles.*

A

AALBORG, v.	332
Aar, r.	230
Aarhruus, v.	332
Abakanak, v.	456
Abary, r.	648
Abarim, mt.	719
Abasie (l').	422
Abbeville, v.	203
Abd-al-Curia, i.	543
Abdera, v.	739
Abensberg. v.	292
Aberbrothock, v.	404
Aberdeen (New-), v. et cté.	*ibid.*
Aberdeen (Old-), v.	*ibid.*
Abingdon, v.	587
Abo, v.	349
Abo, v.	524
Abomey, v.	533
Aboroba (l').	754
Abou-Arieh, v.	436
Abou-Chehr, v.	443
Abouqir.	515
Abrantès, v.	392
Abydos, v.	710
Aby-Gherm, v. et pr.	447, 449
Abyla, c.	736
Abyssinie (l').	511
Aca, ou *Aco*, v.	717
Acadie (l').	600
Acapulco, v.	591
Acarnania (l').	744
Acasabastlan, v.	619
Acatlan, v.	598
Acayucam, v.	*ibid.*
Accra, v.	532
Acerra, v.	251
Acesines, fl.	728
Aceyrghor, v.	490
Achaie (l').	743
Achangy, lac.	511
Achanti, rme.	532
Achen, v.	665
Achem, rme.	*ibid.*
Achenrein, vill.	290
Acheron, fl.	744
Achragas, v. Voyez *Agrigentum*.	
Acincum, v.	755
Acklin, i.	625
Açores, i.	548
Acoune, i.	608
Acoutane, i.	*ibid.*
Acqui, vill. et pr.	239
Acre (Saint-Jean d') v.	429
Actopan, v.	598

Ada, fort. 552
Adakh, ĭ. 608
Adam (le pont d'), récifs. 499
Adam (le pic d'). 499
Adana, v. 425, 427
Adelfors, v. 338
Adelsberg, v. et c. 257
Aden, golfe. 507
Aden, v. 436
Aderbaïdjan, pr. 443
Aderaleben, v. 332
Adiabène (l'). 722
Adige, fl. 235
Adjemyr ou Marvar, pr. 485
Adour, r. 203
Adova, v. 511
Adra, v. 388
Adramyttium, v. 710
Adria, v. 235
Adrianopolis, v. 740
Adrion, mt. 744
Adrumetum (Afrique). v. 734
Adulis, v. 737
Æa, v. 715
Ægades ou *Egares*, ĭ. 748
Ægea ou *Edessa*, v. 740
Ægesta. 748
Ægos-Potamos, v. 739
Ægyptus. 731
Ælia-Capitolina, v. 718
Æmona, v. 755
Æoliæ insulæ. 148
Æolidæ. 710
Aeoudi, v. 524
Æsepus, fl. 710
Æsis, r. 746
Afghanistan propre (l'), ou Caboul. 437
Afioum-Kara-Hissar, v. 426
Africa (l'). 746
Afrique. 507
Afrique (Saint-). 222
Aftan, r. 435
Agabbli, v. 498
Aganaïs-Ksikh, ĭ. 608
Agattou, ĭ. *ibid.*
Aghadis, v. 524
Agde, v. 213
Agen, v. 211
Agendicum, v. 752
Aghaden, bg. 524
Aghtamar, ĭ. 425
Aghtchou, v. 446
Agof. v. 511
Agrægenus, v. 752
Agrafa, m[t]. 371
Agrah, p. et v. 414
Agram, v. 266
Agreda, v. 387
Agrigan, ĭ. [illegible]
Agrigentum, v. [illegible]
Agua, mt. [illegible]
Aguadilla (l'), v. [illegible]
Augads-Calientes, v. [illegible]
Ahir, oasis. [illegible]
Ahmed-Abad, pr. et v. [illegible]
Ahmed-Nagor, v. et pr. [illegible]
Ahouso, v. [illegible]
Aiaopolis, v. [illegible]
Aignan (St.-), ĭ. [illegible]
Aigues-Mortes, v. [illegible]
Aiguilles (c. des). [illegible]
Ain (dép[t] de l'). [illegible]
Aïn-Sala, v. [illegible]
Aïn-Tab, v. [illegible]
Aire, v. [illegible]
Aisne, r. [illegible]
Aisne (dépt. de l'). [illegible]
Aïtutèke, ĭ. [illegible]
Aix, v. [illegible]
Aix-la-Chapelle, v. [illegible]
Ajaccio, v. [illegible]
Akatembo, ĭ. [illegible]
Akcheer, v. [illegible]
Akelkotta, pr. et v. [illegible]
Akerman, v. [illegible]
Akhalzikh (fort). [illegible]
Akhtirka, v. [illegible]
Aki, pr. [illegible]
Akierman, v. [illegible]
Akka, v. [illegible]
Akoucha, v. [illegible]
Akseraï, v. [illegible]
Aksou, v. [illegible]
Alabama, état. [illegible]
Alagoas, pr. et v. [illegible]
Alais, v. [illegible]
Alaktou, mt. [illegible]
Alamos, v. [illegible]
Aland, ĭ. [illegible]
Alaska (pén. d'). [illegible]
Ala-Tagh, mt. [illegible]
Alavara, port. [illegible]
Alaya, v. [illegible]
Alba, pr. et v. [illegible]
Albacete, v. [illegible]
Alba-Julia. [illegible]
Albana, v. [illegible]
Albania, (l'). [illegible]
Albanie. [illegible]
Albanus, fl. [illegible]
Albany, v. [illegible]
Alba-Pompeia, v. [illegible]
Albaracin (sierra de). [illegible]
Albay, v. [illegible]
Albemarle, ĭ. [illegible]
Albenga, pr. et v. [illegible]

Albion, i. 753
Albis, fl. 754
Albius, mont. 755
Aboroba (l'). 754
Albreda, vill. 531
Alby, v. 227
Albuquerque, v. 596
Alcala, v. 384
Alcamo, r. 665
Alcanitz, v. 387
Alcantara, v. *ibid.*
Alcaras, sierra. 383
Alcaraz, v. 384
Alcaudeta, v. 388
Alcira, v. 387
Alcoba. 391
Alcodra, v. 528
Alcoy, v. 387
Aldea-Gallega, v. 391
Alderney, i. 394
Aleiben, v. 287
Alem-Tejo (l'). 390
Alençon, v. 209
Aléoutiennes, i. 608
Alep, v. 429
Aleria, v. 748
Alesia, v. 752
Alexandre (St.-), i. 687
Alexandre Ier, i. 561
Alexandrette ou Scanderoun, v. 428
Alexandria-Troas, v. 710
Alexandria (*Arachosia*), v. 727
Alexandria Ultima, v. *ibid.*
Alexandrie d'Égypte, v. 515, 732
Alexandrie, v. et pr. Piémont. 239
Alexandrofsk, v. 358
Alfioum Kara-Hissar, v. 426
Algarves. 389, 392
Alger (État d'). 518
Alger, v. 519
Algésiras, v. 388
Alghéro, v. et pr. 652
Algydim, monts. 450
Alhama (sierra d'). 382
Alhama, v. 388
Alhucemas, v. 551
Alicante, v. 381
Alicata, v. 249
Alicudi, i. 251
Alipatak, i. 601
Alkmaar, v. 329
Allahabad (l'). 484
Allah-Abad, v. 489
Alleghânyen, système. 554
Allen, lac. 406
Allendorf, v. 301
Allentown, v. 586
Aller, r. 314
Allia, r. 746
Allier, r. 209
Allier (dép. de l'). 208
Almada, v. 392
Alma-Dagh, mont, jadis *Amanas*. 429
Almanza, v. 382
Almeria, v. *ibid.*
Almorah, v. 485
Almuneoar, v. 388
Alost, v. 330
Alsutchti, v. 359
Alpes (dép. des Basses-). 213, 222
Alpes (dép. des Hautes-). *ibid.*
Alpes Dinariques. 365
Alpes Juliennes. 288
Alpes Noriques. 276
Alpes Pennines. 230
Alpes Rhétiques. 290
Alpes Styriennes. 276
Alpestris. 736
Alphée, r. 376
Alpheus, fl. 743
Alsen, i. 332
Alsfeld, v. 301
Altstedt, v. 303
Altaï, monts. 414
Altaï (le petit), m. 414, 450, 453
Altaïque (groupe). 415
Altamira, v. 599
Altamura, v. 248
Altena, v. 322
Altenbourg, v. 304
Altona, v. 331
Altorf, v. 232
Alt-Strélitz, v. 308
Aluta, r. 270, 365
Alvar, v. 489
Alvarado, v. 598
Alwar, v. 496
Aly-Gor, v. 495
Amadiah ou Imadiéh, v. 432
Amak, i. 332
Amakuusa, i. 461
Amalfi, v. 251
Amambahy, mont. 641
Amanahea, v. 545
Amand (St.-). 209
Amanoubang, rme. 641
Amanus, mont. 712
Amargoura, i. 687
Amasea, v. 714
Amasieh, v. 426
Amasie, v. *ibid.*
Amasius, mont. 735
Amathus, v. 712, 719
Amaxichi, v. 379
Amazone ou Maragnon, fl. 553, 559
Amb, cap. 541

Ambaca, fort. 550
Amber, v. 489
Amberg, v. 292
Amboine, i. 672
Amboine, v. 673
Ambotismène, m. 541
Amboune, vall. *ibid.*
Ambracia, v. 744
Ambroise (St.-) gr. d'i. 560
Ambrym, i. 682
Améalco, v. 498
Ameland, i. 329
Ameni, i. 499
Amérique. 552
Amersfoort, v. 329
Amhara, r^me. 511
Amherst, v. 502
Amherst, i. 601
Amiens, v. 227
Amirantes, i. 547
Amirauté (i. de l'). 608, 683
Amis (les i. des). 687
Amisus, v. 714
Amlwich, v. 402
Ammon, oasis. 737
Amorgo, i. 378
Amorium, v. 713
Amou-Déria, ou Gihon, fl. 415
Amour ou Kerlon, fl. 477
Amour ou Saghalien, fl. 415
Ampé, v. 723
Amphilochium, v. 744
Amphissa, v. 741
Amplepuis, v. 214
Amretseyr, v. 491
Amsterdam, v. 329
Amsterdam, i. 508
Amsterdam ou Cormantine, v. 545
Amsterdam (Nouvelle), v. 649
Amtchatka, i. 608
An, fl. (*I.-Ch.*). 504
Anah, v. 426
Anahuac, mt. 593
Anaklia, p. 422
Anamooka ou Rotterdam, i. 687
Anas, fl. 749
Anatolie. 425
Anaurapara, r. 645
Anazarbus, v. 712
Ancenis, v. 225
Anchiale, v. 712
Anclam, v. 319
Anclam, v. 319
Ancône, v. 245
Anoouala, port. 542
Ancyra, v. 713
Andalousie, pr. 383
Andamans, i. 505
Andango, v. [illegible]
Andany, i. [illegible]
Andelys (les), v. [illegible]
Andematum, v. [illegible]
Ander (St.-), v. [illegible]
Andernach, v. [illegible]
Andes du Pérou. [illegible]
Andes du Chili et du Potosi. *ibid.*
Andes Patagoniques. *ibid.*
Andevourante, r. 541
Andjar, v. [illegible]
Andkhou, v. et pr. [illegible]
Andover, v. [illegible]
Ando-Péruvien (syst.). [illegible]
Andorra, république et v. [illegible]
André (St.-), v. [illegible]
Andréanof, gr. d'i. [illegible]
Andréewa, v. [illegible]
Andrichow, v. [illegible]
Andrinople, v. [illegible]
Androscoggin, r. [illegible]
Andujar, v. [illegible]
Anegada, i. [illegible]
Anet, chât. [illegible]
Anezéh, v. [illegible]
Angara, désert. [illegible]
Angara (l'), r. [illegible]
Angazija, i. [illegible]
Angermunde, v. [illegible]
Angers, v. [illegible]
Anglesea, v. [illegible]
Anglesey, i. [illegible]
Angleterre. [illegible]
Ango (l'). [illegible]
Angola, r^me. [illegible]
Angora, v. [illegible]
Angostura, v. [illegible]
Angoulême, v. [illegible]
Angoulême, v. [illegible]
Angra, v. [illegible]
Anguilla, r. [illegible]
Anhalt (duché d'). 298, [illegible]
Anhalt-Bernbourg (duché d'). 298, [illegible]
Anhalt-Dessau (duché d'). *ibid.*
Anhalt-Kœthen (duché d'). *ibid.*
Anhalt, i. [illegible]
Anhoeï, pr. [illegible]
Animaboe, v. [illegible]
Anto, r. [illegible]
Anjouan, i. [illegible]
Ankober, pr. et v. [illegible]
Ankober, r^me et v. *ibid.*
Annapolis, v. 573, [illegible]
Annatom, i. [illegible]
Annecy, lac et v. [illegible]
Annobon, i. [illegible]
Annonay, v. [illegible]
Annoupectoumion (les monts). [illegible]

Anssee, bg. 288
Antakié, bg. L'anc. *Antiochia*. 428
Antaliach, v. anc. *Atalia*. 426
Antalô, v. 511
Antaradus, v. 717
Antendros, v. 710
Antequerra, v. 594
Antequerra, m. et v. 382
Anthela, v. 741
Anthemusia, v. 721
Anticira, v. 742
Anticosti, î. 601
Antigoa, î. 655
Antigua, î. 562
Antigua, î. 671
Antilles, î. 561, 650
Antilles anglaises. 652
Antilles françaises. 654
Antilles hollandaises. 653
Antilles (mer des). 553
Antinoe, v. 732
Antiochia Pisidiæ, v. 711
Antiochia, v. 621
Antiochia Mygdoniæ, v. 721
Antiparos (la Caverne d'). 376
Antiphra, v. 733
Antipodes, î. 681
Antioquia, v. 621
Antisana, mont. 556
Antivari, v. 369
Antongil, baie. 541
Antonio, î. 550
Antonio-de-Béjar (San). 593
Antrim (c.), v. 410
Anvers, v. 328
Anxus, v. 746
Aoste, v. et pr. 554
Aouaris, v. 732
Aoude, pr. et v. 484
Aous, fl. 744
Apam, fort. 552
Apamea, v. 713, 716
Apée-Paoom, î. 682
Apennins, monts. 235
Apenrad, v. 332
Aphaca, v. 717
Aphroditium prom. 749
Apis, b. 733
Apolda, v. 303
Apollinis promontorium. 735
Apollinopolis magna. 732
Apollonia, v. 372, 733
Apollonia, cap. 545
Appenzell (canton d') et bg. 231
Appleby, v. 401
Approuague (l'). 649
Apsley, dét. 676
Apt, v. 216
Apulum ou *Alba Julia*, v. 756
Apure, r. 558
Apurimac, r. *ibid.*
Aqua-Verde, lac. 593
Aquæ Calidæ. 753
Aquæ Sextiæ, v. 752
Aquila, v. 248
Aquilunda, lac. 508, 530
Aquin, v. 654
Arabia. 720
Arabie. 434
Arabie-Déserte. 435
Arabie-Heureuse. *ibid.*
Arabie-Pétrée. *ibid.*
Arabique, (golfe). 412, 435
Arabique (chaîne). 415
Arabo, fl. 755
Aracan (l'). 502
Aracan, fl. *ibid.*
Aracan, v. *ibid.*
Aracena, v. 388
Arachosia (l'). 725
Araconthus, v. *ibid.*
Aracthus ou *Arethon*, fl. 744
Arad, î. 437
Arados. 721
Aradus, v. 717
Aragon (l'). 387
Aral (mer d'). 413
Aram, v. 715, 721
Aranda, v. 387
Aranjuez, v. 385
Arar, r. 751
Ararat, monts. 715
Aras. 428, 425
Arau, v. 231
Arausio, v. 752
Araxe, fl. 438
Arbat, v. 424
Arbe, î. et v. 257
Arbela, v. 722
Arboga, v. 339
Arbois, v. 215
Arbourg, v. 281
Arc (île de l'). 689
Arca, v. 487
Arcadia, v. 377
Arcadia. 743
Arcadie. 375
Arcat, v. et pr. 487
Archim, î. 504
Archipel californien. 560
Archipel colombien. 561
Archipel arctique. 559
Archipel norwégien. 335
Archipel central. 687
Archipel dangereux. 689
Archipel méridional. 689

Archipel de la mer Mauvaise. *ibid.*
Arcis-sur-Aube, v. 205
Arcos, v. 388
Ardanoudji, v. 433
Ardebil, v. 443
Ardèche (dép. de l'). 213
Ardennes (départ. des). 222
Ardjieh, v. 366
Ardjieh, mt. 427
Ardra (l'). 533
Ardra, v. *ibid.*
Arelate, v. 752
Aremorica. *ibid.*
Arendal, v. 340
Arensbourg, v. 347
Aréquipa, v. 506
Arévalot, v. 387
Arezzo, v. 241
Argæus, mont. 712
Argentea. 728
Argentière (l'), i. 378
Argentière, v. 222
Argentoratum. 753
Argolis. 743
Argos, bourgade. 376
Argostoli, v. 379
Argoun, fl. 422
Argovie (canton d'). 283
Argyle, cté. 410
Aria, v. 725
Ariaca. 728
Ariana (l'). 725
Ariano. 248
Arica, v. 628
Ariége (dép. de l'). 222
Ariel, v. 719
Arigens, v. 727
Ariminium, pr. 746
Ario, v. 598
Arispe, v. 599
Arkansas, établissemens. 576, 583
Arkansas, v. 5, 583
Arkanzas, fl. 576
Arkhangel (l'). 349
Arkhangel, v. 351
Arkhangel (Nouvel-). fort. 609
Arles, l'ancienne *Arelas.* 217
Arlon. 390
Armagh, v. et cté. 407
Armas, v. 388
Arménie (l'). 424
Armenia. 715
Armyros. 376
Arna, bg. 324
Arnheim, terre. 675
Arnhem, v. 328
Arno, fl. 235
Arnsberg, v. 321
Arnstad. v. 305
Arnus, riv. 745
Aroe, v. 743
Arolsen, v. 307
Arouca, v. 392
Arpi. 747
Arpino, v. 251
Arrah, v. 495
Arran (i. d'). 406
Arras, v. 203
Arretium, v. 745
Arrou, i. 683
Arsacides (les terres), i. 682
Arsamas, v. 354
Arsinarium promontorium. 738
Arsinoe, v. 712
Arsione. 732
Arsk, v. 352
Arta, golfe. 370
Arta, fl. *ibid.*
Arta, v. *ibid.*
Artabrum, cap. 749
Artaxate, v. 723
Arthur, i. 691
Artibonite, r. 561
Aruba, i. 562
Arv, v. 269
Arzamass, v. 363
Asaba, riv. 736
Asca, v. 720
Ascalon, v. 718
Ascension (île de l'). 546
Aschaffenbourg, v. 295
Asciburgius, mt. 754
Ascoli, v. 245
Asie. 413
Asie. 709
Asie-Antérieure. *ibid.*
Asie-Mineure ou Anatolie. 425
Asie centrale. 414
Asie méridionale. 415
Asie occidentale. *ibid.*
Asinara, i. 237
Askersund, v. 339
Asopus, r. 742
Aspendus, v. 721
Asphaltite, lac. 432
Aspropotamo (l'), r. 370
Aspro-Potamos, r. 376
Assam. 481
Assen, v. 329
Assyria. 722
Assomption, i. 687
Assomption, v. 641
Assouan, catar. 513
Assouan, v. *ibid.*
Assumpcion, v. 603
Astabena. 726

Astaboras, riv. 737
Astapus, riv. *ibid.*
Aster-Abad, v. 443
Asti, v. et pr. 238
Astorga, v. 380, 387
Astoria, fort. 581
Astrakhan (l'). 360
Astrakhan, v. 361
Asturium, v. 750
Atax, riv. *ibid.*
Atarnus. 746
Atchinsk, v. 458
Ater, mt. 737
Atfieh, pr. et v. 516
Ath. 330
Athènes, v. 586
Athènes, v. 376
Athesis, f. 745
Athos, mt. 371, 740
Athribis, v. 732
Athrulla, v. 720
Atlantide (l'). 524
Atlas (l'), mont. 508, 736
Atlas (rég. de l'). 517
Atlas majorqui, pr. 738
Atlixco, v. 594
Atouaï, f. 690
Atripalda, v. 251
Atropatène. 723
Attica. 742
Attique. 376
Attock ou Atek, v. 442
Attou, f. 608
Aturie. 722
Aturus, riv. 751
Aube (dép. de l'). 205
Aubin (St.-), v. 394
Auburn, v. 585
Aubusson, v. 210
Auch, v. 212
Auckland, f. 681
Aucutta, f. 499
Aude (dép. de l'). 222
Audenarde, v. 330
Audjélah, oasis, anc. *Angila*. 517, 737
Audus, mont. 735
Audus, riv. *ibid.*
Aufidus, riv. 746
Aufona, riv. 753
Augsbourg, v. 293
Augusta, v. 584
Augusta Prætoria, v. 745
Augusta Rauracorum, v. 753
Augusta Taurinorum, v. 745
Augusta Trevicorum, v. 753
Augusta Vindelicorum, v. 755
Augustin (St.-). f. 687
Augustine (Ste-), v. 575
Augustodunum, v. 452
Augustow, v. 344
Augustow (l'). *ibid.*
Aulis, pr. 742
Aulona, pr. 744
Aura, r. 349
Aureng-Abad, v. 488
Aurich, v. 315
Aurillac, v. 222
Aurora, f. 689
Ausilly, r. 575
Ausonia. 744
Austerlitz, v. 280
Australie. 656
Authie, r. 753
Autriche, archiduché. 285
Autricum, v. 752
Autura, riv. *ibid.*
Auxerre, v. 206
Auxum, riv. 737
Auzakitis. 730
Ava (l'). 501
Ava, pr. 462
Ava, v. 418
Ava, v. 501
Avadsi, f. 419
Avallon, v. 206
Avanches, v. 233
Avaricum, v. 752
Avatscha, volcan. 414
Aveiro, v. 392
Avellino, v. 248
Aventicum. 233
Avernus, lac. 746
Aversa, v. 251
Aves, f. 562
Avesne, v. 203
Avestad, v. 339
Aveyron (départ. de l'). 211
Avezzano, v. 260
Avignon, v. 216
Avila, v. 387
Avila-de-Vélas, p. 549
Aviles, v. 387
Avlone, v. 370
Avon, r. 398
Avranches, v. 207
Axim, fort. 552
Axius, r. 365
Axona, riv. 751
Axuom, v. 551
Ay, f. 673
Ayamonte, v. 384
Aylesbury, v. 398
Ayos, r^me^. 531
Ayr (cté d'), N.-H. 677
Ayr, v. et cté. 403
Azania. 737

Azimgor, v. 495
Azmerigondge, v. *ibid.*
Azof, mer. *Palus meotis* des anc. 358
Azof, v. 358
Azotus, v. 718
Azua, v. 655

B

Baba, cap. 414
Baba-Dagh (le), m. 427
Babaghé, r. 543
Babba, v. 536
Bab-el-Mandeb (dét. de). 435
Babuyan, î. 670
Babuyanes, î. *ibid.*
Baby, î. 667
Babylone, v. 723
Babylonia. 722
Bachi, gr. et î. 670
Backergonge, v. et pr. 494
Bac Khinh, v. 504
Baos, dist. 263
Bactra, v. 727
Bactriane (la). *ibid.*
Badagri, r^me^. 534
Badajoz, v. 384
Badakshan (le). 447
Bade (gr.-duché de). 299
Bade, v. 234
Bade ou Baden, v. 300
Baden, v. autrich. 286
Baden, v. 231
Badet, mt. 529
Badjevanlu, v. 426
Baëdou (le), ou *Bondou*. 530
Bana, v. 388
Baeza, v. 383
Baffin (baie de). 553
Bagdad, v. 422, 432
Baghermé (le). 226
Baghtegan, lac. 438
Baglana (le). 496
Bagna-Louka, v. 374
Bagneaux, î. 201
Bagnères de Bigorre, v. 211
Bagous, monts. 726
Bagradas, riv. 734
Bahama, î. 563
Bahama, nouv. canal. 553
Bahar, v. et pr. 484
Baharnegach (le). 511
Bahéiréh, p. 516
Bahia, v. 644
Bahia-Negro, baie. 561
Bahiouda, dés. 513
Bahour, dist. 494
Bahr-el-Azrak, fl. 508
Bahrein, î. 135
Bahreïn, î. 435
Bahya (le). 435
Baia. 746
Baie-des-îles, p. 680
Baikal, lac. 451
Baikaliens, mts. *ibid.*
Bainganga, r. 489
Bairdstown, v. 584
Bairout, v. 434
Baïtak, mt. 477
Bakhmout, v. 358
Bakou, v. 434
Baktchéseraï, v. 358
Bala, v. 400
Balaghat, pr. 497
Balaklava, v. 359
Balaton, lac. 260
Balbek, v. L'anc. *Héliopolis*. 430
Bâle, canton et v. 231
Baléares, î. 385
Balearis, î. 750
Balfrouch, v. 438
Bali, î. 668
Bali, dét. *ibid.*
Balkan, m^ts^. 365
Balkan, petit m^t^. 377
Balla-Hissar, v. 442
Balkh, v. et pr. *ibid.*
Ballenstedt, v. 306
Baltimore, v. 573
Bambarough, r. 538
Bambarra (le). 528
Bamberg, v. 292
Bambouk (le). 531
Bambouk, v. *ibid.*
Bamé, v. 512
Bamian, v. et pr. 443, 444
Bampou, v. 504
Bamren, v. 325
Banan (le). 528
Banc des frégates françaises, î. 691
Banca, î. 667
Banca, dét. 657
Banca, î. 672
Bancalis, î. 667
Bandah, v. 495
Banda-Lantoir, î. 673
Banda-Néra, î. *ibid.*
Bandelon, pr. 504
Bandermassin, r. 657
Bandermassin, r^me^ et v. 669
Banff, v. et cté. 405

Bangalore, v. 490
Bangkhalan, v. 668
Banialouka, v. 368
Banica, v. 655
Banjak, gr. d'î. 667
Banjouwang, v. 605
Banks, î. 604
Bantam, v. 668
Banyumas, v. 674
Banza ou San-Salvador. 535
Baqueros, r. 638
Bar-le-Duc, v. 226
Bar-sur-Aube, v. 205
Bar-sur-Seine, v. 205
Baraba (steppe de). 451
Barabras (le). 513
Barakpour, v. 494
Baranat, v. 485
Barbade, î. 653, 662
Barbarium, cap. 749
Barbastro, v. 387
Barbezieux, v. 210
Barboude, î. 562
Barca, v. 598
Barcah, désert. 517
Barcè. 734
Barcellos, v. 592
Barcelonette, v. 216
Barcelonne, v. 381
Barcelore, v. 487
Barcino, v. 750
Bardez, prov. 493
Barèges, v. 211
Bareily, v. et p. 493
Bari (Terre de). 248
Bari, v. *ibid.*
Barium, pr. 747
Barletta, v. et port. 248
Barnaoul, v. 453, 456
Barnstable, v. 570
Baroda, v. 490
Barofsk, v. 364
Barotch, v. et pr. 488
Barra, î. 406
Barrady, r. 429
Barrah, r^me. 531
Barra-Inding, v. *ibid.*
Barren, î. 506
Barrow, î. 553
Barth, v. 319
Barthélemy (St.-), î. 682
Barthélemy (St.-), î. 654
Bartholomeo (San), î. 691
Barygaza, v. 728
Basilicate. 248.
Basiluzzo, i. 251
Bass, détroit. 667, 679
Basse-Terre, v. 562, 654
Bassilan, î. et v. 671
Bassora ou Basra, 432
Bastia, v. 218
Batanæa. 719
Batangas, v. 674
Batavia, v. 586
Batchaour, v. 444
Batchian, î. et v. 672
Bath, mer, v. 398
Bath, port. 569
Bath, v. 569, 587
Bathabara. 719
Bathala, b. 391
Ba-thang, v. 480
Bathurst, r. et v. 545
Bathurst, v. (N. H.). 677
Bathurst, î. 605
Bathyra, v. 719
Baton-Rouge, paroisse. 589
Batta, province. 665
Battecollah, v. 487
Battoua, î. 667
Baudelthouap, î. 685
Baudin (Terre de). 676
Baugé, v. 225
Bautzen, v. 313
Bavière, r^me. 291
Baxada, v. 637
Bayamo, v. 388
Bayanda, v. 478
Bayazid, v. 425
Bayerdorf, v. 294
Bayeux, v. 207
Baylen, v. 388
Bayoa, v. 671
Bayonne, v. 211
Bayreuth, v. 292
Baza, v. 383
Bazas, v. 211
Bazira, v. 727
Beaucaire, v. 215
Beaufort, v. 575, 583
Beaujeu, v. 214
Beaumaris, v. 409
Beaume-les-Dames, v. 215
Beaune, v. 214
Beaupré, î. 681
Beaupréau, v. 210
Beauvais, v. 206
Beclus, monts. 725
Bedford, v. 227, 586
Bedfort, v. et c. 399
Bednore, v. 490
Beerenberg, m^t. 615
Beeskow, v. 324
Behavolpour, pr. et v. 444
Behring. 414
Beit-el-fakih, v. 436

Béja, v. 390
Bekess, v. 269
Bela, v. 62
Belar, vill. 428
Belasor, v. 495
Belef, v. 356
Belessen (le), v. 512
Belfast, v. 407
Belfort, v. 410
Belgique. 326, 330
Belgrade, v. 367
Belhaven, v. 587
Bellac, v. 228
Bellary, pr. et v. 487
Belle-Ile, î. 201
Belle-Ile, dét. 553
Belle-Ile-en-Mer. 208
Belley, v. 215
Bellinzone, v. 232
Bellona, î. 682
Bellune, v. 253
Belour (le), mont. 445
Béloutchistan. 437
Belovar, v. 266
Belt (le grand), dét. 332
Belt (le petit), dét. ibid.
Belzig, v. 318
Benarès, v. 484
Benbécula, î. 406
Beneoulen, v. 666
Bendelkend, pr. 484
Bend-Emir, r. 438
Bender, v. 357
Bénévent, v. 245
Bengale (le). 482
Bengazi, v. 518
Bengo, r. 550
Benguéla, rme. 534
Benguéla (St-Philippe de), établ. ibid.
Benicarlo, v. 387
Benin, v. 533
Benin (côte de). ibid.
Benin, golfe. 507
Bénisériel, v. 531
Benisoueyf, v. 514
Bennington, v. 570, 587
Bennington, v. 583
Benoum, v. 531
Béotie (la). 376
Berat, v. 370
Béraun, v. 284
Berber (le). 512
Berbice, r. 640
Berdouan, v. 495
Bérénice, v. 732
Bérézof, v. et gt. 455
Bergame, v. 253
Bergdorf, v. 311
Bergen, v. 319
Bergen, v. 335
Bergerac, v. 223
Bergo, v. 348
Berg-op-Zoom, v. 326
Bergou, pr. 526
Béring, dét. 553
Béring, mer. ibid.
Béring, î. 458
Berlin, v. 318
Berlin, v. 583
Bermudes, î. 583
Bernalillo, fl. 618
Bernardo (San-), î. 691
Bernay, v. 224
Bernbourg, v. 306
Berne (cant. de). 233
Berne, v. 231
Bernizet, mt. 463
Bernus, monts. 740
Bertat (le). 511
Berthelm, v. 271
Bertiscus, mt. 740
Berwick (comté de). 401
Berwick, v. 585
Berk (comté de). 409
Berytus, v. 716
Besançon, v. 215
Beskow, v. 318
Bessarabie (la). 357
Bessasstader, v. 614
Besuki, v. 674
Betanzos, port. 387
Bethania, ch. 718
Bethléem, v. 431
Bethsaïda, v. 717
Bethsan, v. 718
Bethulia, v. 430
Béthune, v. 203
Bétique. 749
Betlis, v. 426
Beturia. 749
Beveland, î. 328
Beverly, v. 571
Bewan, v. 671
Beyder, v. 500
Beydjapour, v. 588
Beygonbarry, v. 494
Beyhard. 484
Beykaner, état. 496
Beykanir (le). 589
Béziers, v. 213
Bhadri-Nath, v. 585
Bhalnir, v. 489
Bhattis, pr. ibid.
Bhegvor, r. 441
Bheripour, v. et pr. 589
Bhertpour, ét. et v. 496

Biafra (golfe de). 545
Biala, v. 275
Bialystock (vice-gouvern.). 346
Biarmie (la). 352
Biberach, v. 298
Biberich, v. 303
Bibracte, v. 752
Bidlis, v. 425
Bielaia (la), r. 352
Bielitz, v. 281
Biella, pr. et v. 239
Bielo-Osero, lac. 190
Bienne, v. 231
Bies-Bosch, lac. 327
Biesziad, mt. 274
Big, lac. 605
Bigone-Lick. 584
Biguglia, lac. 218
Bilbao, v. 379
Bilbilis, v. 750
Biledulgerid (le). 521
Billiton, i. 667
Bilma, v. 524
Bima, v. 668
Bimlipatam, v. 495
Bingen, v. 301
Bingo, pr. 462
Binh-Tuam (le). 505
Bintang, i. 667
Biocovo, mt. 258
Bir, v. 438
Birbhoum, pr. 495
Biri, v. 340
Birkenfeld, v. 309
Birman (empire). 501
Birmingham, v. 399
Birnbaum, v. 316
Birou (le). 528
Bischofshofen, vill. 287
Bischoffzell, v. 231
Biserte, v. 518
Bisignano, v. 248
Biseutun, mt. 439
Bissagos, i. 508
Bissao, v. 549
Bistritz, bs. 272
Bitchou, pr. 462
Bithynie (la). 710, 713
Bithynium, v. 710
Bitolia ou Monastir, v. 371
Bitonto, v. 248
Bizen, pr. 462
Blackstone, cant. 581
Blakely, v. 583
Blanc, cap (côte de Sahara). 507
Blanche, r. 577
Blankenbourg, v. 306
Blanquilla, i. 562
Blaye, v. 224
Bleiberg, vill. 256
Bleues (les montagnes). 561, 659
Blewfield, r. 616
Blig, i. 622
Blois, v. 225
Boagrius, r. 741
Boa-Vista, l. 550
Bobbio, v. et pr. 239
Bober, r. 748
Bobra, r. 804
Bobrowoy, i. 608
Boccolar, v. 675
Bochnia, v. Mine de sel. 275
Bœhmer-Wald, mt. 276
Bœotia. 742
Bœrœs, v. 338
Bœticæ. 749
Bœtis, r. *ibid.*
Boggah, v. 495
Bogdo, mont. 415
Boghaz, lac. 518
Boglipour, v. 484
Bogoti-Daba, mt. 477
Bohème (rme de). 281
Bohol, i. 671
Boianova, v. 316
Bois-d'Amont, bourg. 215
Bois-le-Duc, v. 327
Boitzenbourg, bourg. 308, 318
Bojodurum, v. 755
Bolanos, v. 598
Bolbitina, v. 732
Boli, v. 426
Bolivia (rép. de). 631
Bolkof, v. 356
Bologne, v. 244
Bolscheretz, hameau. 457
Bolzena, lac. 236
Bombay. 488
Bombay, v. 483
Bombetoc, v. 542
Bommeler-Waard, i. 327
Bomst, v. 316
Bona, v. 520
Bonair, i. 560, 653
Bonaparte (archipel). 676
Bondou (le). 530
Bonhom, i. 687
Boni, i. (Célèbes). 671
Bonifacio, port. 236
Bonn, v. 323
Bonne-Espérance (cap de). 536
Bonny, v. (côte de Guinée). 533
Bononia, v. 745
Bontain, v. 671
Bopal, v. et pr. 490
Bora (le), m. 371

Borabora, î. 688
Borba, v. 392
Bordeaux, v. 211
Borgholm, v. 337
Borgne, v. 655
Borgo, v. 242
Borgou, v. 524
Borium, cap. 734
Borispa, v. 723
Borja, v. 387
Borkum, î. 315
Bornaoul, v. 458
Bornéo, î. 656,669
Bornéo, v. 669
Bornholm, î. 332
Bornia, v. 519
Borosk, v. 356
Borva, v. 493
Borysthène, fl. 357
Bosa, port. 238
Bosna-Seraï, v. 374
Bosnie (la). 367,368
Bosphore (le), dét. 372
Boston, v. 400
Boston, port. 570
Bostra, v. 719
Botanique, î. 681
Botany-Bay, établiss. anglais. 677
Bothnie. 336
Botouchani, v. 368
Botrys, v. 717
Botzen, v. 291
Bouali ou Banza-Loango. 534
Bouche du Cattaro, golfe. 258
Bouches-du-Rhône (départ. des). 223
Bougia, v. 520
Bouillon. 330
Bouka, î. 682
Boukhara, v. 446, 449
Boukharest, v. 366
Boukharie. 445, 449
Boukharie (petite). 478
Boukhtourma, r. 477
Boulak, v. 515
Boulébané, v. 530
Boundy, v. 489
Boungo, pr. 462
Bounguicha, dés. 484
Bounty, î. 689
Bouranpour, v. 488
Bourbon (î. de). 508, 544
Bourbontan, v. 577
Bourbon-Vendée, v. 210
Bourg, v. 225
Bourganeuf, v. 210
Bourges, v. *ibid.*
Bourghas, v. 372
Bourgneuf, baie. 200
Bourlos, lag. 508
Bournou (le). 506
Bournou (Nouveau), v. *ibid.*
Bouro, î. 673
Bourougherd, v. 443
Boussa, v. et pr. 527
Boussac, v. 223
Boutan (le). 481
Bouton, î. et v. 672
Bouvet, î. 508
Bouzen, pr. 462
Bovino, v. 251
Bowling, v. 584
Braca, v. 750
Bracciano, v. 236
Bradano, r. 235
Bradanus. 746
Bradford, v. 391
Braga, v. *ibid.*
Bragance, v. 401
Brahmapoutre (le), fl. 479
Brahilow, v. 367
Brainerd, v. 578
Brandanus. 746
Brandebourg. (p. de). 318
Brandebourg, v. *ibid.*
Brandywine, r. 573
Bratuspantium, v. 753
Braubach, v. 303
Braunau, v. 287
Braunfels, v. 303
Braunsberg, v. 316
Brava (le). 539
Brava, î. 550
Brazza, î. 257
Brecon, comté. 409
Breda. 328
Bregens, v. 290
Brême, v. 310
Brenta, r. 235
Brentenico, b. 290
Brescia, v. 253
Brésil. 642
Brésilien, syst. 554
Breslau, v. 317
Bressay, î. 406
Bressuire, v. 210
Brest, v. 208
Bretagne (nouvelle), archipel. 599
Brezany, v. 274
Briançon, v. 216
Bridge, v. 583
Bridgetown, v. 586
Bridge-Town, v. 653
Brieg, v. 282
Brielle, p. 327
Brieuc (St.-), v. 207
Brieuc (St.-), baie. 280

Briey, v. 226
Brig, v. 317
Briga, p. 750
Brigantinus lacus. 753
Brigantium. 750
Brighton, v. (N.-H.) 679
Brighton, v. 397
Brignolles, v. 217
Brihuega, v. 387
Brindisi, v. 251
Brioude, v. 209
Brisbane, r. 677
Bristol, v. 398
Bristol, v. 553, 561, 571
Britannia. 753
Britanniques (les i.). 343
Brives-la-Gaillarde, v. 223
Brixen, v. 291
Broad, r. 575
Broken, mont. 277
Brockville, v. 584
Brody, v. 274
Bromberg, v. 316
Bronislawa, v. 341
Brooklyn, v. 572
Broos, bourg. 272
Broughton, gr. d'i. 681
Brousse, v. 427
Brownsville, v. 586
Bruck, v. 289
Bruges, v. 328
Brundusium, v. 747
Brünn, v. 281
Brunswick, v. et duché. 298, 306
Brunswick (le Nouveau-). 600
Brunswick, v. E.-U. 569
Bruny, i. 680
Brutium. 747
Bruxelles, v. 328
Brzezani, v. 275
Bubaste, v. 732
Bubastisagria, v. *ibid.*
Bückebourg, v. 307
Buckingham, v. et comté. 398
Buckingham, comté. 679
Bude, v. 262
Budweis. 282
Buénos-Ayres, (le). 637
Buénos-Ayres, v. *ibid.*
Buffaloe, v. 572
Bug, r. 274, 342
Buglas, i. 671
Bujalance, v. 388
Bujar, i. 687
Bukowine (la). 274
Bulacan, v. 674
Bulgarie, r^me^. 366
Burampouter, fl. 415
Burdigala, v. 752
Burg, v. Danemarck. 321
Burgdorf, v. 231
Burgel, bourg. 303
Burgos, v. 381
Burias, i. 671
Burishal, v. 494
Burlington (baie de). 570
Burlington, v. 587
Burray, i. 405
Burtscheid, v. 323
Bussang, v. 204
Busvagon, i. 671
Bute (i. de). 406
Buthrotum, v. 744
Button's-Island, i. 601
Butweis, v. 284
Butzow, v. 308
Buxadéouar ou Passaka, v. 481
Buxton, sources minérales. 400
Buytenzoorg, v. 674
Buzachi, pr. et v. 239
Buzara, mont. 733
Byam-Martin, i. 605
Byblus, v. 717
Bysacene. 734
Bytown, v. 607
Byzantium, v. 739

C

Cabalca, v. 715
Cabès, golf. 507
Cabès, v. 518
Cabillonum, v. 752
Cabinde, r^me^. 550
Cabira, v. 713
Caboul, v. 437
Cabra, vill. 527
Cabrera, i. 386
Cabrèze, fl. 539
Cacerès (Nueva), v. 674
Cacerès, v. 387
Cachaorou, fort. 655
Cachemire (le). 492
Cachena, pr. et v. 527
Cachéo, fort. 549
Caconda, fort. 550
Cacongo, r^me^. 535

Cacongo, v. *ibid.*
Cadereita, v. 593
Cadiz, v. 384
Cæcubum, v. 746
Caen. v. 207
Caermarthen (c. et v. de). 402
Caernarvon, port et comté. *ibid.*
Cæsarea-Palæstinæ. 718
Cæsarea-Philippi, v. 717
Cæsarodunum, v. 752
Cæsaromagus, v, 753
Çaffa, v. 359
Cafrerie (la). 536
Cagalga, f. 608
Cagliari, v. et pr. 238
Cagnone (montagnes de la). 218
Cahawba, v. 583
Cahors, v. 225
Caicus, r. 710
Caicus, f. *ibid.*
Caïffat, v. 434
Caïmbetour, pr. 487
Caïques, gr. 655
Caire (le), v. 514
Caithness, monts. 394
Caithness, comté. 410
Cajelk, port. 673
Cajeta, v. 746
Calaat-el-Aouze, fl. 435
Calaboso, v. 623
Calabre. 248
Calabria. 747
Calagurris, v. 730
Calahora, v. 387
Calais (St.-), v. 227
Calamianes, f. 671
Calanna, pr. et v. 528
Calantan, pr. et v. 504
Calapan, v. 671
Calaris, v. 748
Calaritès, bourg. 370
Calatagirone, v. 246
Calatayud, v. 387
Calauria, f. 743
Calayan, f. 670
Calcutta, v. 483, 494
Calderona (sierra). 390
Cale (la), v. 543
Cale, v. 750
Caledonia. 754
Calédonie (la Nouv.-). 604
Calenzer, v. 543
Calhoun, fl. 580
Caliacona, v. 656
Calicut, v. 487, 494
Californie, presqu'île. 553
Californie (la Nouvelle). 595
Californie (la Vieille-). *ibid.*
Callao, port. [illegible]
Callera, v. [illegible]
Calliany, v. et pr. [illegible]
Calmar, v. [illegible]
Calmina, v. [illegible]
Calouri, f. [illegible]
Calpe, roch. [illegible]
Calta-Nisetta, v. [illegible]
Calvados (département du). [illegible]
Calvi, port. [illegible]
Calw, v. [illegible]
Câm, r. [illegible]
Camalodunum, v. [illegible]
Camargue (i. de la). [illegible]
Cambanca, fort. [illegible]
Cambaye (baie de). [illegible]
Camberaburg, v. [illegible]
Camboge, fl. et v. [illegible]
Camboge, archip. [illegible]
Camboje (le). [illegible]
Cambrai, v. [illegible]
Cambridge, v. Ét.-Unis. [illegible]
Cambridge, v. et comté. [illegible]
Cambunii, monts. [illegible]
Camden, v. [illegible]
Camérino, v. [illegible]
Camiguin, f. [illegible]
Camorta, f. [illegible]
Campana, f. [illegible]
Campania. [illegible]
Campara, v. [illegible]
Campbel, i. [illegible]
Campêche, v. [illegible]
Campi-Phlegræ. [illegible]
Campobasso, v. [illegible]
Campodunum, v. [illegible]
Campo-Grande, bourg. [illegible]
Campo-Mayor, v. [illegible]
Campre-Moldo, bourg. [illegible]
Camycus, riv. [illegible]
Cana. [illegible]
Canada (le). [illegible]
Canada (Haut-). [illegible]
Canandaigua, v. [illegible]
Cananor, v. [illegible]
Canarie la Grande, f. [illegible]
Canaries, f. [illegible]
Cancale, baie. [illegible]
Candahar (le). [illegible]
Candahar, v. [illegible]
Candavii, monts. [illegible]
Candaviens (les monts). [illegible]
Candidum. [illegible]
Candie, f. [illegible]
Candie, v. [illegible]
Candy, v. [illegible]
Cané, v. [illegible]
Canée, v. [illegible]

Canel, v. 530
Cannes, v. 217
Cannes, vill. 772
Canonsburg, v. 586
Canope. 732
Canoudje, v. 495
Cantal (département du). 211
Cantara, r. 249
Cantire. 406
Canton, v. 467,469
Canton, v. 586
Cantorbéry, v. 396
Canusi, v. 747
Caona, mont. 218
Cap-Haïtien. 651
Cap-Vert. 549
Cap-Vert (îles du). 508
Cap de Bonne-Espérance (la colonie du). 544
Cap de Bonne-Espérance (le), v. 545
Cap-Breton (île du). 563,600
Capharnaüm, lac. 717
Capibaribe, r. 644
Capitanate (province de la). 248
Cap-Monte, rme. 532
Capo-d'Istria, v. 256
Capoue, v. 247
Cappadoce (la). 427,712
Caprara, i. 746
Capraria, i. 738
Caprera, i. 237
Capri, i. 286
Capsa, v. 738
Capua, v. 746
Caraccas (le). 623
Caraga, v. 671
Caraman, v. 427
Caramanie. *ibid.*
Carantonus, fl. 750
Caratepeh, v. 446
Carcagente, v. 387
Carcassonne, v. 212
Cardif, port. 402
Cardigan (comté de). *ibid.*
Cardigan, port. *ibid.*
Cardona. 381
Carduquæ, monts. 722
Carélie (la). 348
Carénage, port. 652,654
Caresbrook. 397
Cariati, v. 248
Carievitza, mt. 265
Carini, vill. 250
Caritène, v. 377
Carkay (sierra de). 555
Carleby, v. 349
Carlisle, v. États-Unis. 573
Carlisle, v. 401
Carlobago, port. 269
Carlos (San-) de Charcao, port. 634
Carlos (San-), v. 596
Carlow, v. et comté. 411
Carlowitz, bg. 267
Carlsbad, v. 283
Carlsberg, château royal. 337
Carlscrona, v. *ibid.*
Carlshamn, v. 338
Carlsruhe, v. 300
Carlstad, v. 339
Carlstadt, v. 266
Carmana, v. 725
Carmanie (la). 433.724
Carmel, mont. 430,717
Carmen, i. 560
Carmona, v. 383
Car-Nicobar, i. 505
Carnutum, v. 755
Carolina, v. 383
Caroline du Nord (la). 574-583
Caroline du Sud (la). 574
Carolines, i. 685
Carouge, pr. 240
Carpathes proprement dits (les monts). 276,844
Carpentarie (golfe de). 667,675
Carpentarie (la Terre de). 675
Carpentras, v. 216
Carragh, l. 406
Carrara, v. 240
Carrickfergus, p. 395
Carrion de los Condes, v. 380
Cartago (Amérique), v. 419
Carteia, v. 749
Carteja. 716
Carteret, gr. d'i. 682
Carthage, v. 734
Carthage, v. 587
Carthagène, v. 622
Carthagène, v. 382
Carthago-Nova. 750
Casal, v. et pr. 238
Caserte, v. 247
Cashel, v. 408
Casiquiare, r. 558
Caspiæ-Pylæ. 723
Caspienne, mer. 415
Caspis, i. 671
Cassandria. 740
Cassano, v. 251
Cassel, v. 302
Castalia, font. 742
Cassiterides. 753
Castellane, v. 216
Castello-Branco, v. 392
Castellon, v. 388
Castel-Naudary, v. 212
Castel-Nuovo, v. 258
Castel-Sarrazin, v. 227

Castille (Vieille). 381
Castlebar, v. 411
Castres (Tarn), v. 227
Castro, v. 634
Castro. 428
Castro-Giovani. 249
Catabathmus, p. 733
Catakekaumèné. 713
Catalina (Santa-), Mexique, i. 560
Catalogne. 381
Catana, v. 747
Catanduanes, i. 670
Catane, v. 249
Cataractes, r. 711
Catchar, pr. 502
Catharina (Ste), i. 561
Catherine (Ste), i. 643
Catmandou, v. 492
Cattaro (les Bouches de). 258
Cattaro, v. et cte. *ibid.*
Cattegat, dét. 332
Cattskill, v. 586
Cauca, r. 557
Caucase, mont. 361
Caucase (l'isthme du). 416
Caucase, pr. 361
Caucasiennes (portes). 422
Caucasique, syst. 415
Caudium, v. 746
Caunus, v. 711
Cauquen, v. 634
Cauterets, bg. 211
Cavado, v. 391
Cavaille, v. 532
Cavaillons, v. 654
Cavan, v. et cté. 972
Cavaya, v. 373
Cavery, fl. 487,494
Caviana, i. 559
Caxamarca, v. 627
Caya, r. 390
Cayenne, v., i. et r. 649
Cayes, v. 651
Cayman, r. 561
Cayman, gr. i. 654
Cayor, (le). 530
Caystrus, m. 709,710
Cazbin, v. 443
Céara, pr. 645
Céara, v. *ibid.*
Céara, fl. *ibid.*
Céclavin, v. 397
Cédron, auj. Kédron, r. 431,718
Cédros, i. 560
Céhegin, v. 388
Célèbes (la mer de). 657
Célèbes, i. 656,671
Cellæ, v. 746
Celle, v. 314
Celænæ, v. 513
Cephallenia, i. 744
Céphalonie, i. 379
Cephissus, r. 741
Céram, i. 672
Cerasus, v. 714
Cercina, i. 734
Ceret, v. 213
Cérigo, i. 379
Cerne, v. 738
Cerro do Frio (le). 644
Cervera, v. 387
Cestrus, fl. 711
Cetius, mt. 755
Cette, port. 213
Cettigne, v. 369
Cettina, r. 258
Ceuta, v. 552
Ceuta, cap. 507
Ceylan (i. de). 494
Cezimbra, v. 392
Chablais, pr. 239
Chabourkhan, pr. et v. 444
Chacao, v. 634
Chacapoyas, r. 607
Chagheia (le). 511
Chah-Abad, pr. 495
Chaîne (i. de la). 689
Chakif, v. 430
Chalcedon, v. 713
Chalcis, v. 740,743
Châlons-sur-Marne, v. 206
Châlons-sur-Saône, v. 214
Chamaki, v. 424
Chambéry, v. 237
Chambord (château de). 209
Champlain, lac. 582
Chamusca, v. 392
Chandernagor, v. 493
Chan-Si, pr. 472
Chan-Toung, pr. 473
Chanza, r. 389
Chao, v. 392
Chao-Hing-Fou, v. 470
Chapel-Hill, v. 563
Charaxe, v. 724
Charayaramus, v. 656
Charcas, bs. 599
Charente (départ. de la). 223
Charente-Inférieure (dépt. de la). *ibid.*
Chari ou Nil-Blanc, fl. 508
Charidemum, cap. 740
Charleroi, v. 327
Charles, i. 601
Charles (Saint-), établissement. 584
Charleston, v. 575
Charlestown, v. 570,652

Charleville, v. 203
Charlotte (archip. de la Reine). 560, 682
Charlotte (t. de la Reine). 560
Charlotte's-Town, v. 601
Carlotteville, v. 587
Charqiéh, pr. 516
Charra-Mongolie. 477
Charran, ancienne *Charræ*. 721
Chartres, v. 207
Chartrouse, vill. 216
Chatam, v. 396
Chatam, t. 681, 688
Chatam ou Pôla, t. 688
Châteaubriant. 225
Château-Chinon, v. 226
Châteaudun, v. 224
Château-des-Prés, vill. 215
Château-Gonthier, v. 228
Châteaulin, v. 208
Châteauroux, v. 210
Château-Thierry, v. 222
Chatellerault, v. 210
Châtillon-sur-Seine, v. 205
Châtre (la), v. 210
Chatzk, v. 356
Chaumont, v. 206
Chaussée-des-Géans. 214, 395
Chaux-de-Fonds, v. 233
Chaves, v. 391
Chehrezour, v. 432
Chehri-Sebs, v. 449
Chehristan, v. 446
Cheibon (le). 511
Cheki, v. 424
Chelicout, v. 511
Chéliff, r. 518
Chelmsford, v. 399
Chelonites, golfe. 743
Chemnitz, v. 313
Chendi, v. et pr. 512
Chen-si, pr. 471, 474
Chepstow, port. 400
Cher (départ. du). 208
Cherbourg, v. 207
Chéribon, v. 674
Cheronæa. 742
Cherry, t. 682
Chersabès, khan et v. 447, 449
Chersonesus-Aurea. 728
Chersonesus-Taurica. 756
Chesapeak (baie de). 573, 581
Chesinus, fl. 756
Chessy, vill. 214
Chester, v. et comté. 402
Chestertown, v. 585
Chevat, v. 449
Cheviots, monts. 394
Chiapa (le). 595
Chiapa, v. *ibid.*
Chiavari, pr. et v. 239
Chicago, v. 584
Chichester, v. 397
Chicova, r^me^. 539
Chicova, fort. 538
Chidley, cap. 553
Chiens (t. des). 614
Chiens-Marins (b. des). 676
Chieti, v. 248
Chihuahua, v. et ét. 592
Chikarpour, pr. et v. 444
Chili (le). 632
Chili (Nouveau-). 635
Chillicote, v. 586
Chiloé, t. 632, 634
Chilpazingo, v. 598
Chimborazo, m^t^. 556, 621
China, v. 437
Chinalaph, r. 735
Chinandega, v. 619
Chinchilla, v. 388
Chinchipe, r. 622
Chine (la). 465
Chine (mer de la). 414, 465
Ching-King, pr. et v. 473
Chinon, v. 224
Chios (t. de). 710
Chiquimila, v. 619
Chirvan. 424
Chika, lac. 518
Chittac, t. 499
Chittra, v. 495
Choaspes, r. 724
Choczin, v. 357
Chogr, v. 434
Choiseul, t. 682
Cholet, v. 210
Cholula, v. 594, 598
Chooking, lac. 470
Chorozaim, v. 719
Chouchi, v. 424
Chouf. 430
Choumaghine, t. 608
Choumchou, t. 459
Choumla, v. 367
Christiania, v. 334
Christiansand, pr. *ibid.*
Christiansbourg, v. 552
Christianstad, v. (Suède). 337
Christianstad, v. (t. Saint-Thomas). 653
Christiansund, v. 339
Christinestad. 349
Christinhame, v. 339
Christmass, t. 691
Christophe (St-), t. 655
Chronius, r. 757
Chrudin, v. 283

Chun-Thian, dépt. 477
Chuprah, v. 495
Churchill, fort. 605
Chypre (i. de). 428, 434
Ciabrus. 756
Cilicia. 712
Cilicie (la). 710
Cilly, v. 289
Cimbasie. 536
Cimbrishamn, v. 338
Cinaloa, v. 592
Cincinnati, v. 577
Cintra, v. 391
Circassie (la). 361
Circleville, v. 586
Cirphis, mt. 741
Cirrha, v. 742
Cirta, v. 735
Citium, v. 712
Ciudad-de-Gracias, v. 619
Cuidad-Réal, v. 384, 505
Ciudad-Rodrigo, v. 380
Civita-Vecchia, p. 244
Civray, v. 228
Clackmannan, v. et comté. 410
Clair (St.-), lac. 557
Clairborne, v. 583
Clamecy, v. 226
Clare (comté et v. de). 411
Clarke (fort). 584
Clarkville, v. *ibid.*
Claude (St.-), v. 215
Clavenna, v. 755
Clazomenæ, v. 710
Clemente (San-), volc. 556
Clemente (San-), i. 560
Clermont-Ferrand, v. 209
Clermont-Tonnerre, i. 689
Cleveland, v. 586
Clèves, v. 322
Clinches, r. 576
Clinton, v. 586
Clisma, v. 732
Cliston, v. 484
Clonmel, v. 408
Closter-Neubourg, v. 287
Cloud (St.-), bourg. 206
Clusium, v. 745
Clyde (canal de la). 403
Clyde (golfe de la). 394
Cnemis, mt. 741
Cnidus, v. 711
Cnosse, v. 743
Coanza. 507
Coary, r. 645
Coast-Castle, v. 545
Coban, v. 619
Cobbé, v. 525
Cobi, ou Shamo (désert de). 414
Coblentz, v. 323
Cobourg, v. 304
Cobre, r. 651
Coca (rio), r. 621
Cochampri, pr. 501
Cocheto, r. 670
Cochin, pr. et v. 487
Cochinchine (la). 500, 505
Cockburn, i. 553, 559
Cockburn, i. 606
Cocos (île des). 688
Cocythus, r. 744
Cod, cap. 553
Coddapah ou Korpah, pr. et v. 487
Cœle-Syrie. 716
Coenza, fl. 530
Cœstine, v. 525
Cœthen, v. 326
Coffins, i. 601
Cognac, v. 220
Cohahuila-et-Texas, ét. 593
Coïmbre, v. 391
Coire, v. 232
Colan, v. 487
Colapis. 755
Colberg, v. 319
Colchester, v. 390
Colchide. 422, 715
Colebrook Dale, vill. 400
Colima, volc. 555
Colima, v. 591
Colle, v. 251
Colmar, v. 305
Cologne, v. 322
Colombia, v. 581
Colombie (rép. de). 619
Colombo, v. 498
Colonia-Agrippina. 753
Colophon, v. 710
Colossæ, v. 713
Colotlan, v. 598
Colouri, i. 379
Colubraria, v. 750
Columbie, États-Unis. 574, 581
Columbia, v. 587
Columbus, v. 577
Comagène, pr. 715
Comana, v. 712
Comayagua ou Valladolid, v. 618
Combotche, v. 512
Côme, v. 253
Comfida, v. 436
Comillah, v. 495
Comino, i. 236
Commendo, fort. 545
Commercy, v. 204
Comores, i. 508, 540

Comorin (le cap). 414
Compiègne, v. 206
Complutum, v. 750
Complida (serra). 529
Concan, pr. 495
Concord, v. 570, 586
Concordia, fort. 585
Condatchy, b. 499
Condate, v. 752
Condivicnum, v. *ibid.*
Condjeveram, v. 487
Condom, v. 224
Confolens, v. 223
Congo (le). 534
Congo ou Zaïre, fl. 530
Coni, v. et pr. 241
Conièh, v. 427
Conispolis, v. 370
Conitza, v. *ibid.*
Conki, r. 492
Connaught, pr. 406
Connecticut (le). 530
Connecticut, fl. 569
Constance (lac de). *ibid.*
Constance, vign. 545
Constance, v. 300
Constantayna, v. 388
Constantine, v. 521
Constantinople, v. 372
Consuerga, v. 388
Contessa (G. de). 377
Cook, archip. 688
Cook, t. 687
Cooper, r. 575
Cooperstown, v. 586
Copaïs, lac. 375
Copenhague, v. 332
Copiapo, v. 633
Copiæ, v. 747
Coqué, bg. 531
Coquimbo, v. 633
Corail (mer de). 657
Corax, mt. 744
Corbach, v. 307
Corbeil, v. 227
Corbeau (r. du). 580
Corbilo, v. 753
Corcyrus, t. 744
Cordillera, *Aimores*. 556
Cordillière du Nouveau-Cornouailles. 554
Cordillière de Californie. *ibid.*
Cordillière du Nouveau-Mexique. *ibid.*
Cordillière de Durango *ibid.*
Cordillière de la Nouvelle-Grenade. *ibid.*
Cordoue, v. 383
Cordova, v. 598
Corduba, v. 749
Corée (archip. de). 574
Corée (la), pén. 463, 475
Corée (dét. de). 475
Corfou, t. et v. 378
Corinthe, v. 376
Corinthe, ist. *ibid.*
Corinthia. 742
Corinthus, v. *ibid.*
Cork, comté et v. 408
Corna, v. 433
Cornouailles (comté), N.-G. 679
Cornouailles (comté de). 409
Cornouailles (le nouveau). 605
Cornwal, v. 571
Cornwallis, t. 559
Coro, v. 623
Corogne, port. 380
Coromandel (côte de). 486
Coron, v. et golf. 377
Coronation-Island, t. 561
Corrèze (dép. de la). 211
Corrib, lac. 406
Corrientes, v. 638
Corse, t. de). 217
Corse, cap. 217, 545
Corse (dép. de la). 217
Corsica, t. 748
Corte, v. 223
Cortona, v. 745
Cortona, v. 241
Corvo, t. 549
Corycus, v. 712
Corydon, v. 584
Corzola, t. 257
Cos, t. 428
Cosentia, v. 747
Consenza, v. 251
Cosne, v. 226
Cossimbazar, v. 484
Costa-Rica (la cordillière de). 554
Costa-Rica, état. 618
Cotbenous, v. 512
Côte-d'Or (dép. de la). 213
Côtes-du-Nord (dép. des). 223
Cotopaxi, m. 556
Cotopaxi, volc. 621
Cotrone, v. 251
Cotthus, v. 318
Cottobora, v. 488
Cotuy, v. 655
Cotva, v. 495
Cotyæum, v. 713
Couéguedak, t. 608
Coulommiers, v. 227
Coulou, pr. 491
Coumassie, v. 536
Counpour, v. 495
Coupang, r^me et v. 669
Courcéa, v. 532

Courlande (la). 347
Cours, vill. 214
Courtray, v. 328
Coutances, v. 207
Covilhaa, v. 392
Cragus, v. 711
Craïova, v. 766
Cranganor, v. 487
Crathis, r. 743
Crefeld, v. 322
Cremna, v. 711
Cremona, v. 745
Crémone, v. 253
Crenidas, v. 740
Crète, i. 763
Creuse (département de la), et r. 208
Criqua, v. 536
Crissa, v. 742
Cristal (Serra de). 530
Croatie (la). 265
Croatie turque (la). 368
Crocodilopolis, v. 732
Croissant, i. 689
Croix (Ste-), i. 653
Croix (Ste-), r. et v. 569
Croix-des-Bouquets, v. 654
Cromarty, v. et comté. 405
Cromius, mt. 742
Cronstadt, v. 348
Cross, détroit. 560
Crotona, v. 248
Crotona, v. 747
Croupe-du-Lion, mt. 509
Crozet, i. 503
Cruz (Santa-), arch. 656, 682
Cruz (Santa-), v. 549
Cruz (Santa-), port, (Ter. Magl.). 619
Cruz (Santa-), v. (Ténérife.). 511
Cruz (Santa-), v. (Las-Palmas). *ibid.*
Csik-Szereda, bg. 272
Ctésiphon, v. 773
Cuba, i. 561, 562
Cucuta, v. 622
Cuemavaca, v. 498
Cuença, v. 621
Cuença, v. 381
Cuivre, monts. 536
Culiacan, v. 592
Culiong, vill. 671
Culm, v. 316
Cuma, v. [illegible]
Cumæ, v. [illegible]
Cumana, v. [illegible]
Cumania, v. [illegible]
Cumberland (comté de), Nouvelle-Hollande. [illegible]
Cumberland, r. [illegible]
Cumberland, dét. 553
Cumberland (comté de). 409
Cumberland (terre de). [illegible]
Cumberland, v. [illegible]
Cumourdjina, v. [illegible]
Cunimia, r. [illegible]
Cupar, v. [illegible]
Curaçao, i. 563, [illegible]
Curia, v. [illegible]
Curiaco, golfe. [illegible]
Curico, v. [illegible]
Curieta, i. [illegible]
Curtis, port. [illegible]
Curtis, i. [illegible]
Cusco, lac. [illegible]
Custrin, v. [illegible]
Cuyaba, v. [illegible]
Cuzco, v. [illegible]
Cybira, v. [illegible]
Cyclades (les), i. [illegible]
Cydamus, v. [illegible]
Cydnus, fl. [illegible]
Cydonie, v. [illegible]
Cyllène, v. [illegible]
Cynips, r. [illegible]
Cynocephale, coll. [illegible]
Cynthus, mont. [illegible]
Cyparissius, golfe. [illegible]
Cyprus, i. [illegible]
Cyrénaïque. [illegible]
Cyrène, v., aujourd'hui Curin. [illegible]
Cyreschata, v. [illegible]
Cyrus, fl. 423, [illegible]
Cysicus, v. [illegible]
Cythère, i. [illegible]
Cythéron, mt. [illegible]
Cytorus, mt. [illegible]
Czaslau, v. [illegible]
Czenstochowa, fort. [illegible]
Czerna-Gora, m. [illegible]
Czernowitz, v. [illegible]
Czirknitz (lac de). [illegible]
Czortkow, v. [illegible]

D

Dabol, v. 496
Dacar, dét. 543
Dacca, v. et pr. 484, 495
Dachin-Abades. 728
Daff, gr. [illegible]
Daffou, v. [illegible]
Daghestan (le). [illegible]
Dago, i. [illegible]

Dagoumba (le). 528
Dagowa, v. 526
Dahomey (le). 532
Dakhel, oasis. 516
Dalécarlie (la). 336
Dalmatie (la). 259
Dalmatie hongroise (la). 266
Dalmatie turque (la). 369
Dalrymple, port. 679
Dalupir, i. 670
Damak, v. 674
Damala, vill. 376.
Daman, v. 493
Damanhour, v. 515
Damar, v. 436
Damas (pachalik de). 434
Damas, v. 429
Damascus, v. 716
Damasia, v. 755
Damegan, v. 443
Damer (le). 512
Damiette, v. et pr. 516
Damot (le). 512
Dampier (archip. de). 676, 683
Dampier (dét. de). 657
Damtchouk-Kabad, mont. 414
Danemark (le). 331
Dannemora, v. 339
Dankara, v. 532
Dantzick, v. 316
Danube ou Danau, fl. 285
Danubius, fl. 754
Danville, v. 384
Daó, i. 669
Daourie (mt de la.) 414
Darabgherd, v. 443
Daradus, r. 738
Dardanelles (détroit des). 373
Dar-el-Abbid (le). 525
Dârfôq (le). 511
Darfour (le). 525
Darien, golfe et ville. 553, 584
Doriorigum, v. 752
Darmouth, r. 541
Damstadt, v. 301
Daroca, v. 387
Dartmoor (forêt de). 397
Darwar, v. et pr. 488
Dascylium, v. 714
Daunia. 746
Dauphin (fort), v. 544
David (St-), bg. 402
David (St-), gr. d'i. 683
Davis, détr. 553
Dax, v. 211
Dayton, v. 586
Déarborn (fort). 584
Débo, lac. 528
Debreczin, v. 264
Dée, r. 404
Deggendorf, v. 296
Dehly, pr. et v. 485, 489
Deïnaou, v. 447, 449
Deir-el-Kamar, bg. 430
Dekhan. 482
Delaware (le). 573, 584
Delaware, r. 572
Delaware (baie de). 581
Delft, v. 776
Delgado, cap. 539
Dellamcotta, v. 481
Dellzyl, v. 330
Delmenhorst, v. 309
Délo, v. 526
Délos, i. 378
Delphi, v. 741
Delta. 732
Delvino, v. 370
Demavend, v. 443
Dembea, lac. 508
Dembea (le). 511
Dembo, plat. 530
Demerari, r. 648
Demetrias, v. 741
Demir-Capi, défilé. 362
Demopolis, v. 583
Denbigh (comté de). 410
Denbigh, v. *ibid.*
Denderah, v. 514
Denia, v. 387
Denis (St-) i., Bourbon. 544
Denis (St-), v. 227
Dentilia (le). 531
Dera-Ghazy-Khan, pr. et v. 444
Derbend, v. 362
Derbe, v. 712
Derby, v. et comté. 409
Derg, lac. 406
Derne, v. 517
Dervaseh, kh. et v. 447, 449
Derwent, r. 400
Derwent-Water, lac. 394
Desaguadero, r. 631
Désappointement, gr. d'i. 689
Desirade, i. 562, 654
Desna, r. 356
Despoto-Dag, mt. 365
Dessau, v. 306
Deste, r. 391
Detmold, v. 307
Détroit, v. 578
Deutschbourg, forêt. 277
Deux-Montagnes, lac. 558
Deux-Ponts, v. 295
Deux-Sèvres (dép. des). 227
Deux-Siciles (roy. des). 246

Déva, bg. 271
Deva, v. 753
Deventer, v. 329
Devon septentrional. 559, 605
Devon (comté de). 469
Devonport, v. 397
Deyr, v. 513
Dhalac, i. 512
Dhoulpour, v. et pr. 489
Diala, r. 432
Diakovar, bg. 266
Diamant, cap. 602
Dianium, prom. 749
Diarbekir ou Amida, v. 431, 433
Diarbekir (pachalik de). 431
Dibbie, ou lac Noir. 508, 525
Die, v. 224
Diego-Alvarez, i. 508
Diego-Garcia, i. 547
Diego (San-), v. 596
Diemen (terre de). 656, 678
Dieppe, v. 203
Diez (St-), v. 204
Diez, v. 303
Diffoul, v. 443
Dighton, v. 571
Digne, v. 216
Dihiover, vill. 528
Dijon, v. 214
Dillenbourg, v. 303
Dimothæcha, v. 374
Dinadjepour, v. 494
Dinan, v. 207
Dinant, v. 327
Dinkelsbuhl, chât. 295
Dioscurias, v. 715
Dir, v. 444
Dire, v. 528
Diser, i. 615
Dismal-Swamp, canal. 581
Dissio. 734
Dissoye, r. 482
District fédéral. 590
Diù, i. et v. 493
Divodurum, v. 753
Dixan, v. 511
Dixcove, fort. 545
Djafnapatam, v. 499
Djam, v. 446
Djahouz, v. 449
Djaroun, v. 443
Djécelmir, v. 489
Djedah, v. 436
Djelal-Abad, v. 444
Djelasore, v. 494
Djemmou, pr. 491
Djemnah, r. 485
Djessore, pr. 494
Djeypour, v. 489
Djezireh, v. 432
Djhalavan, pr. 444
Djihoun, r. 445
Djobbelpour, v. 495
Djobie, i. 683
Djocjacarta, rme et v. 668
Djohore, rme et v. 503
Djorhat, v. 482
Djouanpour, v. 495
Djoudpour, v. 481
Djoulamark, v. 432
Djounir, v. et pr. 495
Djourd. 430
Djovar, pr. et v. 495
Djylem, r. 491
Djyntapour, v. 494
Dnieper, fl. 346
Dniester, fl. 274
Doan, v. 436
Dobberan, v. 308
Dobbois, pr. 490
Dobrilugk, v. 318
Dobschau, bourg. 268
Dodone. 744
Dœbeln, v. 313
Dofar, v. 436
Dofrines, m. 334
Dôle, v. 215
Dolgelly, v. 400
Dolorès, v. 598
Dombok, fl. 502
Dombovitza, r. 386
Dominique, i. 562
Domo-d'Ossola, v. 239
Don, fl. 356
Donaldsonville, v. 576
Donawerth, v. 293
Donégal, v. et comté. 410
Donetz, r. 358
Donga (le). 511
Dongolah (le). 512
Dongolah (Vieux-), v. *ibid.*
Dorchester, v. 397
Dordogne (dépt. de la). 211
Dordrecht, v. 307
Doria, r. 237
Dornoch, v. 426
Dorogobouje, v. 355
Dorpat, v. 347
Dorset (comté de). 397
Dortmund, v. 302
Dothain. 777
Dotis, bourg. 265
Douab, v. 449
Dou-Ab. 496
Douabin, v. 522
Douay, v. 203

Doubdpetly, v. 501
Doubs (dépt. du). 213
Douchethi, v. 424
Dougua, v. 356
Doulens, v. 227
Dourdos, mt. 736
Douro, fl. 391
Doutchi, monts. 525
Douvno, v. 369
Douvres, v. 396
Dover, v. 573
Dover, monts. 334
Dover, v. 570
Down-Patrick, v. et comté. 407
Draguignan, v. 217
Draha, pr. 521
Drahæ, r. *ibid.*
Drama, v. 371
Drammen, v. 340
Drangæ. 725
Drave, r. 359, 288
Dravus, r. 755
Drepanum, v. 748
Dresde, v. 312
Dreux, v. 207
Drewenz, r. 342
Drilus, fl. 744
Drina, r. 365
Drin-Blanc, r. 370
Drin-Noir, fl. *ibid.*
Drinus, r. 755
Drœbak, v. 339
Drogheda, v. 408
Drôme (dépt. de la). 213
Drômère, v. 410
Drontheim, v. 335
Drottningholm (château royal). 339
Druentia, r. 759
Drummond, t. 687
Dublin, v. et comté. 407
Dubno, v. 363
Dudor, v. 444
Duero, fl. 380
Duiveland, t. 328
Dulcigno, v. 369
Dull, monts. 525
Dumbarton, v. et comté. 410
Dumfries, v. et comté. 403
Dumfries, v. 587
Dundée, v. 405
Dunfermlines, v. 404
Dungannon, v. 410
Dunkerke, v. 203
Dunse, v. 403
Durango, v. et état. 554 et 592
Durazzo, v. 369
Düren, v. 323
Durham, comté. 401
Durham, v. *ibid.*
Durius, r. 749
Duroro, v. 512
Durostorum, v. 756
Dusseldorf, v. 322
Dweed ou Tweed. 395
Dwina, fl. 350
Dyle, r. 328
Dyrrachium. 748
Daoungarie. 477

E

Eahéino-Mauve, t. 680
Easton, v. 586
East-Main, v. 606
East-Port, v. 569
East-Windsor, v. 583
Eberfeld, v. 322
Ebersdorf, v. 305
Ebersdorf, bg. *ibid.*
Eblana, v. 754
Eboracum, v. 753
Ebre, fl. 381
Ebudes, t. 753
Ebusus, t. 750
Ebsamboul, v. 513
Ecbatane, v. 723
Ecija, v. 383
Ecosse. 402
Ecosse (Nouvelle-). 554, 600
Eday, t. 405
Edchmiadzin, vill. 424
Edels (Terre d'). 676
Eden, r. 404
Eden. 720
Edenton, v. 583
Edesse, v. 432
Edessa, v. 722
Edfou, v. 514
Edinbourg, v. et cté. 405
Edjas. 435
Edjecombe, t. 682
Edkou, lag. 508
Edom, v. 720
Edouard (île du Prince-). 563, 600
Edouardsville, v. 583
Eduam, vill. 403
Edwards (fort). 583
Efat, pr. 512
Egedesminde, bourg. 612

Eger, v. 283
Eger, r. 281
Egge, mts. 277
Egilgilis, v. 735
Egine, golfe. 378, 743
Egine, v. 378
Egmont, f. 682
Egoy, f. 686
Egypte. 513
Egypte moyenne. 514
Egypte basse. *ibid.*
Ehibam, v. 436
Eider, r. 276
Eimbeck, v. 315
Eimeo, f. 688
Einsiedeln, v. 234
Eion, v. 740
Eisenach, v. 303
Eisenberg, v. 304
Eisenbourg, dist. 268
Eisenerz, bourg. 288
Eisleben, v. 320
Eisnach, v. 303
Eixo, v. 392
Ekatérinbourg, v. 455
Ekatérinodar, v. 360
Ekaterinoslavl, gt et v. 358
Ekesjo, v. 338
El-Açs. 435
El-Akmin, v. 514
El-Araich, v. 522
El-Araouan, v. 524
Elatea, v. 742
El-Bassan, v. 370
Elbe (île d'). 237
Elbe, fl. 281
Elberfeld, v. 322
Elbing, v. 316
Elbogen, v. 284
Elbours, mt. 415, 421
Elche, v. 388
Elda, v. *ibid.*
El-Derreyeh, v. 436
Elea, v. 710
Eletz, v. 364
Eleusis, v. 742
El-Facher, bourg. 525
Elgin, v. et comté. 405, 410
El-Hofhouf, v. 436
Elie (Saint-), mt. 546
Elimalé, v. 531
Elis, v. 743
Elisabethpol, v. 424
Elisavetgrad, v. 358
Elizabeth, v. 574
El-Kamar mt. 512
El-Katif, v. 436
El-Khargeh, v. 516
El-Koseh, mt. 432
El-Koueit, v. 436
Elkton, v. 584
El-Lamdou-Lillahi, v. 528
Ellitehpour, v. 490
Ellwangen, v. 297
El-Mekheyr, v. 512
Elmina, fort. 552
Elseneur, v. 332
Elsfsteth, bourg. 310
Elvas, v. 390
Elverum, v. 340
Elwend, mt. 415
Ely, vill. 693
Embrun, v. 217
Emden, v. 315
Emerita Augusta, v. 749
Emessa, v. 716
Emfras, v. 512
Emirne, v. 541
Emmaüs, ch. 718
Emmerich, v. 322
Emodus, mont. 727
Emporia, pr. 734
Ems, r. 277, 315
Enara, lac. 350
Enbohl, v. 530
Enderta, v. 511
Endery, v. 362
Endian, v. 453
Endor. 718
Endracht (Terre d'). 676
Engelholmn, v. 338
Enger, v. 405
English-Harbourg, v. 655
Enipeus, r. 751
Enna, v. 749
Ennery, v. 655
Enniskilling, v. 410
Ennon. 718
Ens, v. 287
Ens, r. 285
Entrecasteaux, f. 682
Entre-Douro-et-Minho. 391
Entrée de Cook, golfe. 553
Entry, f. 601
Eoua, f. 687
Eperies, v. 262
Epernay, v. 206
Ephesus, v. 710
Epidamnus, port. 744
Epidaurus, v. 743
Epinal, v. 204
Epiphania, v. 716
Epire (l'). 370, 744
Erdeham, v. 333
Erekli, v. (l'anc. *Héraclée*.) 713
Eresma, r. 380

Erft, r. 322
Erfurth, v. 320
Erié, lac. 557
Erié, fort. 586
Erié, canal. 582
Eriklitou, i. 685
Erivan (l'). 424, 425
Erivan, v. 424
Erivan (lac d'). 415
Erix, mont. 748
Erjas, r. 389
Erlangen, v. 294
Erlau, v. 269
Erromango, i. 682
Erronan, i. *ibid.*
Erne, lac. 408
Erymanthe, fl. 743
Erythræum (mare). 720
Erzeroum (pachalik d'). 483
Erzeroum, v. 425
Erz-Gebirge, monts. 276
Escaut, fl. 326, 328
Eschwége, v. 301
Esclaves (côte des). 532
Esclavonie (l'). 265
Escurial de Abajo, bg. 385
Esk, volcan. 615
Esk, r. 699
Eskefiard, v. 616
Eskilstuna, v. 339
Esné, v. 514
Espagne. 379, 748
Espalion, v. 223
Espirito-Santo, pr. 643
Espirito-Santo, v. *ibid.*
Espiritu-Santo, i. 681
Essek, v. 266
Essex (comté d'). 399
Essling, v. 298
Estella, v. 386
Estepa, v. 388
Estepona, v. *ibid.*
Esthonie. 347
Estleville, v. 587
Estramadure (l'). 390
Estrella (sierra de). 391
Estremoz, v. 390
Eszek, v. 269
Étampes, v. 227
État-Oriental de l'Uraguay. 340
États (i. des). 636
États-Unis de l'Amérique sept. 568
États-Unis du Rio-de-la-Plata. 637
Etaveh, v. 495
Étienne (Saint-), v. 209
Etna, mont. 236
Etymander, fl. 725
Etruria. 745
Eubée, i. 378, 743
Eutrate, fl. 533
Euganiens, monts. 235
Euleus, r. 724
Eupen, v. 325
Euphrate, fl. 425
Eure (dép. de l'). 205
Eure-et-Loir (dép. d'). *ibid.*
Europa. 789
Eurotas, r. 376
Eurymedon, fl. 711
Eustache (Saint-), i. et v. 562, 653
Eutaw, can. 582
Eutin, v. 309
Evansham, v. 587
Evenus, r. 744
Evora, v. 390
Evreux, v. 207
Exe, r. 397
Exeter, v. 397, 570

F

Faenza, v. 245
Fagaras, v. 271
Fairfield, v. 583
Fair, i. 405
Falaba, v. 532
Falaise, v. 207
Falémé, r. 530
Falerne. 746
Falgar, v. 446
Falkland, i. 561
Falmouth, v. 398
Falmouth, v. 585
Falster, i. 332
Falun, v. 337
Fanæ, (côte de Danemark), i. 333
Fanning, i. 691
Fango, r. 218
Fani. 446
Fardassi, v. 512
Farewel, cap. 553
Farim, v. 549
Farima, pr. 462
Farsistan, pr. 443
Fassala, cav. 513
Farsisio, i. et v. 461
Fatteconda, vill. 530

Faucigny, pr. 239
Faventia, v. 745
Faxardo, bourg. 652
Fayal, î. 548
Fayette-Ville. 583
Fayoum, pr. 516
Fazoql (le). 511
Féfah. 430
Feira, v. 392
Feizabad, v. 447
Felcine. 745
Felegy-Haza, v. 264
Felicudi, î. 251
Felipe-el-Réal (San-), v. 633
Felipe (San-). 381
Félix (St.-), î. 560
Fellatahs (pays des). 526
Feltria, v. 755
Femern, î. 332
Fer (î. de). 556
Fermanagh, v. 460
Fermo, v. 245
Fernandina, v. 584
Fernando-de-Catamarca (San-), v. 638
Fernando (San-), v. 388
Fernando-Po, î. 508, 545
Féroe ou Fœrœ, î. 332
Ferrah, pr. et v. 444
Ferrakh-Abad, v. 495
Ferrare, v. 245
Ferrol, port. 380
Ferry, v. 587
Fertit (le). 511
Fesa, v. 443
Fetlar, î. 405
Feyz-Abad, v. 495
Fez, v. et pr. 521
Fezzan (le). 518
Fichtel-Gebirge, mont. 276
Fida, pr. 462
Fidgi, î. 687
Fife (comté de). 404
Figeac, v. 212
Figo, pr. 462
Figuières, v. 387
Filibé, v. 367
Filoti, gr. 682
Fincastle, v. 587
Finistère (dép. du). 224
Finlande (golfe de). 346
Finningia. 754
Fionie, î. 331, 332
Fiorenzuola, v. 242
Firando, î. 461
Firouzabad, v. 443
Fiskanæs, v. 615
Fitag, v. 424
Fitats, pr. 462
Fittré, lac. 525
Fiume, v. 266
Fiumera, r. *ibid.*
Fiouga, pr. 462
Fizen, pr. *ibid.*
Flaminco, î. 622
Flandre, prov. 328
Flavio, p. 750
Flèche (La), v. 227
Flensborg, v. 331
Flessingue, v. 328
Flevo, lac. 751
Flinders (Terre de). 678
Flint, v. et comté. 402
Florac, v. 213
Florence, v. 583
Florence, v. 241
Flores (Océani.), î. 668
Florès-Açores, î. 549
Florida, v. 640
Floride (la), presqu'île. 554
Floride américaine (la). 575
Flour (Saint-), v. 223
Fobi (le). 528
Fœhr, î. 330
Fœroe, î. 331, 332
Foggara (le). 512
Foggia, v. 248
Foix, v. 212
Foki, pr. 462
Foligno, v. 246
Fondi, v. 247
Fontainebleau, v. 205
Fontarabie, v. 379
Fontenay-le-Comte, v. 210
Forbisher, dét. 553
Forcalquier, v. 216
Forfar, comté. 410
Forfar, v. *ibid.*
Forli, v. 245
Formigues, îlots. 548
Fortaventura, î. 551
Fort-Clarence, v. 546
Fort-Crawfort, v. 583
Forth, r. 394
Forth (golfe de). 394, 400
Fort-Royal, v. 654
Fortunées ou Canaries, î. 551, 738
Forum-Julii, v. 752
Fougères, v. 207
Fougerolles, bourg. 215
Fou-Kian (le). 470
Foula, î. 406
Foulely, r. 491
Foulpointe, bourg. 541
Foung-Yang, v. 471
Fouta-Dialon (le). 530
Fouta-Toro (le). *ibid.*

Fou-Tcheou ou Fou-Kiang, v. et pr. 469, 470
Fou-Tchhouan, v. 501
Foyle, golfe. 407
Fraga, v. 387
France. 199
France (Ile-de-). 508
Francfort, v. 324
Francfort, (Kentuckey), v. 577
Francfort-sur-le-Mein, v. 311
Francfort-sur-l'Oder, v. 318
Francisco (San-), lac. 557
Francisco (San-), i. 595
Francisco-de-Atacama (San-), v. 631
Francisco (San-), port. 596
Francisville, v. 585
Franconia, v. 586
Frankenhausen, v. 305
Frankenthal, v. 295
Frankenwald, mont. 277
Frankfort, v. 584
Frank-Hœhe, mont. 277
Franklin, v. 585
Frascati, v. 244
Frauenbourg, v. 316
Frauenfeld, v. 231
Fraustadt, v. 316
Frederick's-town, v. 600
Fredericktown, v. 574
Frederiksborg, fort. 333
Frederiksborg, v. ibid.
Frederikaburg, v. 587
Freetown, v. 545
Freevill, gr. 683
Fregenal, v. 388
Freiberg, v. 313
Freising, v. 293
Fréjus, v. 217
Frento. 746
Fresnillo, v. 592
Freybourg, v. 300
Fribourg, v. 232
Fribourg (canton de). 233
Fridericia, v. 333
Friderikshaab, v. 615
Friderikshald, v. 335
Friderikshamn, v. 348
Friderikstadt, v. 335
Friderikswœrn, v. 340
Friedensbourg, fort. 552
Friedland, v. 308
Frisch-Haff, lac, m. 316
Frislande (Nouv.-). 615
Fromentera, i. 385
Frontagua, m. 218
Frontignan, v. 213
Frozinone, v. 245
Fuego, i. 550
Fuerte (Rio-del-). 592
Fuerte (Villa-del-). ibid.
Fulda, r. 277, 313
Fulde, v. 302
Funchal, v. 548
Furca, m. 230
Furfura, pr. 512
Furie-et-Hécla, dét. 558
Furneaux, i. 680
Fürstemberg, v. 318
Furth, v. 294

G

Gabellus, r. 745
Gabon (côte de). 534
Gabora, r. 390
Gadara, v. 719
Gaddada, cataracte. 481
Gadier, v. 749
Gades, v. 716
Gaëta, v. 742
Gagor, fl. 489
Gaillac, v. 212
Galaad, pr. 719
Galam (le). 531
Galam, v. ibid.
Galapagos, arch. 560
Galatie. 709, 713
Galatz, v. 366
Galena, v. 584
Galice (la). 380
Galilée (la). 430
Galilée (mer de). ibid.
Galitsch, v. 363
Gall (canton de St.-). 233
Galles (pays de). 402
Galles (la Nouv.-). 615
Galles du Sud (la Nouv.-). 676
Galles (archipel du Prince de). 560
Galles (i. du Prince de). 607
Gallia Aquitanica. 752
Gallia Belgica. ibid.
Gallia Braccata. 751
Gallia Celtica. 752
Gallia Cispadana. 745
Gallia Comata. 751
Gallia Transalpina. 745
Gallia Transpadana. ibid.
Galliopolis, v. 586
Gallipoli, v. 372
Gallipoli, port. 248
Galloway (Nouv.-). 606
Galna, v. 488

Galway, v. et comté. 407
Gamâmyl (le). 511
Gambie, fl. 507, 529
Gambier, gr. d'î. 689
Gand, v. 328
Gandava, v. 444
Gandicotta, v. 495
Gandouana, pr. 486
Gangam, pr. et v. 495
Gange, fl. 415, 484
Gange (Petit-). 484
Gange-Ragia, v. 728
Ganjam, v. 487
Gannat, v. 222
Gap, v. 216
Garas, mont. 736
Garbiéh, pr. 516
Gard (départ. du). 218
Garda (lac de). 190
Gardner, î. 687
Garganus, mont. 747
Gariep, ou Orange. 537
Garioudon, v. 493
Garizim, mt. 718
Garonne, fl. 202
Garonne (départ. de la Haute-). 224
Garraou, pr. 493
Garsten, couv. 287
Garumna, r. 751
Gascogne ou Biscaye (golfe de). 201
Gata (Sierra de). 380
Gatirot, fort. 585
Gatschina, v. 348
Gaudens (Saint-), v. 212
Gavarnie, casc. 211
Gayah, v. 484
Gaymas, v. 599
Gaza, v. 434
Gaza, v. 218
Gébe. 549
Gebenna, mt. 750
Gebora, î. 389
Géby, î. 683
Geelvink, baie. 657
Gefle, port. 339
Geiser, source. 613
Geislingen, v. 297
Gela, v. 748
Gelboé, v. 717
Gellivara, v. 339
Gelnhausen, v. 302
Gemunden, v. 287
Genabum. 752
Génaler, v. 511
Gênes, v. et pr. 238
Gênes (golfe de). *ibid.*
Geneva, v. 586, 752
Genève, v. et canton. 233
Genève (lac de). 233
Geneviève (Ste-), v. 586
Genevois, pr. 239
Genil, r. 382
Gennezereth, v. 718
Genua, v. 745
Genusus, r. 744
George III (archipel de). 607
George IV (golfe de). 553
George (î. du Roi-). 560
George (port du Roi-). 676
George-Rivers, r. 677
George (Saint-), bourg. 666
George (Saint-), î. 688
George (Saint-), dét. 657
George-Town, v. 574, 679
Georgia, î. 682
Georgie (la), (États-Unis). 575
Géorgie (Nouv.-), î. 560
Georgie septentrionale (archip.). 605
Géorgie turque (la). 423
Géra, v. 305
Geraoe, v. 251
Gerania, mt. 742
Gerard de Nys, î. 683
Gerasa, v. 719
Gerboda, mt. 509
Gerdobah, mt. 517
Gergovia, v. 750
Germersheim, v. 295
Geronimo-de-Ica (San-), v. 608
Gerrah, v. 721
Gerrhus. 756
Gers (dép. du). 211
Gesenker-Gebirge, mont. 276
Gessoriacum, v. 753
Geth. 718
Gettysburg, v. 586
Gex, v. 637
Gharb. 430
Ghasipour, v. 494
Ghattes, monts. 415, 486
Ghaznih, v. 442
Ghelentchik, b. 422
Ghendjeh, v. 424
Ghériah, v. et r. 488
Ghilan (le). 443
Ghisnih, pr. et v. 444
Ghonpour, v. 490
Ghourland, v. 522
Ghoussar, v. 445
Ghurulen, v. 449
Ghuzel-Hissar, v. 433
Gien, v. 225
Giessen, v. 301
Gijon, v. 387
Gilbert, î. 687
Gilolo, r. et î. 672

Gilolo, détroit. 657
Giupana, ſ. 257
Gir, r. 734
Girgeh, v. 514
Girgenti, v. 250
Girons (St.-), v. 222
Girone, v. 387
Gironde (dép. de la). 211
Gitomir, v. 363
Giurgewo, v. 366
Giseh, v. et pr. 514
Glamorgan (comté de). 402
Glaris (canton de). 233
Glaris, v. 232
Glascow, v. 403
Glatz, v. 317
Glimanton, v. 586
Glogau, v. 317
Glommen, fl. 234
Gloucester, (États-Unis), v. 571
Gloucester, v. 398
Gloucester (comté de). *ibid.*
Gloukhof, v. 356
Gloukhow, v. 364
Gluckstadt, v. 331
Gmund, v. 297
Gmunden, v. 287
Gnesne, v. 317
Goa, ſ. et v. 493
Goach, r^me et v. 675
Goave (Petit-), v. 654
Godaveri, fl. 415
Godjam (le). 512
Godthaab, v. 615
Gœppingen, v. 297
Goerée, ſ. 327
Gœrlitz, v. 317
Gœrlitz, v. 324
Gœteborg. 337
Gœttingue, v. 314
Gogra, r. 484
Golconde, r^me et v. 490
Goldberg, v. 317
Goletta, fort. 518
Golfe St-Laurent (ile du). 563
Golo, r. 218
Gomère, ſ. 551
Gomroun, v. 439, 443
Gonaïves, v. 651
Gonave, ſ. 654
Gondar, v. 512
Gondegam, fl. 486
Gontour, v. et pr. 487
Goram, ſ. 673
Gorcum, v. 329
Gordiæi, monts. 715
Gordium, v. 513
Gorée, ſ. et v. 508, 543
Gorekpour, v. 484
Goretti, compt. 229
Gorgones, ſ. 738
Gorgott, v. 512
Gori, v. 423
Gorizia, v. et cap. 256
Gorkha, v. 493
Goroloï, ſ. 608
Goretty, v. 493
Gorrah, v. 486
Gortyne, v. 743
Gorval, pr. 485
Goshen, v. 586
Goslar, v. 314
Gostynin, v. 343
Gotha, v. 304
Gothard (St.-), bourg. 265
Gotthland, ſ. 338
Gouahtti, v. 482
Goualior, v. 491
Goubir (le). 526
Gouldja ou Ili, v. 478
Goulduire, ſ. 608
Gouljaï, gr. 686
Goumty, r. 489
Goundol, pr. 490
Gounieh, v. 433
Gounong-Apy, ſ. 673
Gounong-Tella, v. 571
Gourdon, v. 225
Gourie, pr. 423
Gournou, v. 732
Goyaz, pr. 645
Gozzo, ſ. 236
Graciosa, ſ. 548
Gradichtie, bg. 271
Gradiska-la-Turque, v. 368
Gradiska, v. 266
Græcia Magna. 746
Graminos, mt. 365
Gram-Para, pr. 645
Grampians, mts. 394
Grampius, mt. 754
Grampus, ſ. 687
Gran, r. 262
Gran, v. *ibid.*
Granada, v. 619
Grand-Bourg, v. 654
Grande, ſ. 561, 603
Grande-Bahama, v. 654
Grande-Terre. 562, 654
Grand-Popo, v. 533
Grands-Bois, v. 654
Grand-Yaque, r. 562
Granicus, fl. 710
Grasse, v. 217
Gratianopolis. 216
Graudentz, v. 316

Grave, fort. 327
Gravone, r. 218
Gravosa, port. 258
Gray, v. 214
Great-Egg-Harbourg, v. 586
Gréce (la) Indépendante. 740
Gredos (Sierra de). 380
Green-Bay, bourg. 580
Green, r. 577
Greenock, v. 403
Greenville, v. 587
Greenwich, v. 396
Greenwich, v. 586
Grégoy, v. 533
Greifswald, v. 319
Greitz, v. 304
Grenade, v. 382
Grenade (la), ĩ. 562, 653
Grenoble, v. 216
Grent (Terré de). 676
Greussen, v. 305
Ghraat, oas. 524
Grisons (canton des). 232
Groaix, ĩ. 201
Grodno (le). 346
Grodno, v. *ibid.*
Groenland (le.) 553, 559, 615
Grœtz, v. 289
Groningue, v. 329
Gros-Morne, v. 654
Grosetto, v. 242
Gross-Scheneck, bourg. 271
Gross-Wardein, v. 264
Grunstadt, v. 295
Guadalaviar, r. 381
Guadalaxara (Amér.) v. 592
Guadalaxara (le). 387
Guadalaxara (Esp.), v. 384
Guadalcanar, ĩ. 682
Guadalcazar, bg. 593
Guadalete, r. 383
Guadalquivir, fl. *ibid.*
Guadalupa, ĩ. 687
Guadalupe, v. 591
Guadarrama, mt. 380
Guadelimar, r. 383
Guadeloupe, ĩ. 562, 654
Guadenthalberg, v. 545
Guadiana, fl. 384
Guadix, v. 383
Gualoan, v. 619
Gualdar, vill. 551
Guam, ĩ. 686
Guamanga, v. 629
Guanaxuato (le). 591
Guanaxuato, v. *ibid.*
Guancabamba, r. 619
Guanca-Bélica, v. 629
Guarda, v. 392
Guardafui, cap. 507
Guardia, v. 387
Guarico, r. 620
Guastalla, v. 240
Guatanay, r. 629
Guatemala (le). 616
Guatemala-la-Nueva, v. 617
Guatimala-la-Vieja, v. *ibid.*
Guatimala (cordillière de). 534
Guaviare, r. 558
Guayamas, port. 592
Guayaquil, fl. 622
Guayaquil, golfe. *ibid.*
Guayaquil, v. *ibid.*
Guazacualco, v. 598
Gueorguievsk, v. 361
Guéret, v. 210
Guernesey, ĩ. 394
Guïa, v. 388
Guija, lac. 618
Guildford, bourg. 409
Guillaume (baie). 676
Guillaume (ĩ. du Prince-). 687
Guimarens, v. 391
Guinée (la). 509
Guinée méridionale. 509, 530
Guinée septentrionale. 531
Guinée (golfe de). 507
Guinée (Nouv.-), ĩ. 656, 683
Guingamp, v. 223
Gumbinnen, v. 316
Günz, v. 265
Gurlian, v. 445
Gustrow, v. 328
Guyane angl. (la). 658
Guyane brésilienne. 646
Guyane colombienne. 623
Guyane française (la). 649
Guyane hollandaise (la). *ibid.*
Guykavar. 490
Guzerate ou Goudjerate, v. 488
Gyzeh, v. 514

H

Haarbourg, v. 315
Hacha (la). 623
Haddington, v. et comté. 410
Hadersleben, v. 333
Hadjar, pr. 436
Hadji-Oglou-Bazardijk, v. 378
Hadjipour, v. 484
Hadramaout (l'). 436

Haff, lac. 319
Haffir, v. 512
Hagen, v. 322
Hagerstown, v. 585
Haigerloch, v. 300
Haimbourg, v. 286
Haï-Nan, i. 465, 504
Haïti, i. 561, 651
Halberstadt, v. 321
Halfay, v. et pr. 512
Haliacmon, r. 740
Halicarnassus. 711
Haliez, v. 274
Halifax, v. (Amér.). 600
Halifax, v. (Angl.). 401
Hall, (Tyrol), v. 291
Halle, v. 320
Hallowell, v. 569
Halmstadt, v. 338
Halstadt (lac d'). 287
Halstadt, v. *ibid.*
Halys, fl. 426
Hama, v. 429
Hamadan, v. 438
Hamara, v. 518
Hambia. 531
Hambourg, v. 310
Hameln, v. 315
Hamrin, mt. 432
Han, r. 476
Hanarourou, v. 690
Hanau, v. 302
Hang-Tcheou, v. 470
Hannek, v. 412
Hannover, v. 586
Hanovre, v. 314
Hanovre (r^me de). *ibid.*
Hanovre (Nouv.-). 605
Hanovre (le Nouv.-), i. 683
Hanse-d'Hairault, v. 654
Hansy, v. 495
Han-Vints, v. 505
Han-Yang, v. 476
Haoussa (le). 526
Hapay, i. 687
Haran, v. 432
Harbourg-Grâce, v. 506
Hardcastle, v. 536
Harderwik, v. 330
Harlem, v. 329
Harlingen, v. *ibid.*
Harmony, v. 584
Harmuza, v. 725
Harounaja, v. 433
Haroutch, mt. 508
Harpe (i. de la). 689
Harpers, v. 587
Harrisbourg, v. 573
Hartford, v. 571
Hartwell. 398
Harwich, v. 399
Harzgerode, v. 306
Hassan-Palanka, v. 368
Hasselt, v. 330
Hastings, port. 397
Hasvel, v. 436
Ha-tchieu. 481
Hautes-Alpes (dép. des). 213
Haute-Garonne (dép. de la). 211
Haute-Marne (dép. de la). 205
Hautes-Pyrénées (dép. des). 210
Haut-Rhin (dép. du). 204
Haute-Saône (dép. de la). 213
Haute-Vienne (dép. de la). 208
Havane, v. 652
Havel, r. 318
Havelberg, v. *ibid.*
Havre (Le), v. 206
Hawkesbury, r. 657, 676
Hayder-Abad, v. 490
Haye (La), v. 328
Hayipour, v. 495
Hazebrouck, v. 226
Hébrides, i. 406
Hébrides (les Nouvelles-), i. 681
Hébron, v. 718
Hebrus, r. 365
Hecaton-Pylos, v. 723
Hechingen, v. 300
Hécla, détr. 553
Hedemora, v. 339
Hedjaz (l'). 436
Heide, v. 338
Heidelberg, v. 299
Heilbronn, v. 297
Hékla, mt. 425
Hélène (Sainte-), i. 508, 546
Helgoland, i. 411
Hélicon, mt. 375
Hélier (Saint-), v. 394
Héliopolis, v. 716
Hellas. 740
Hellada, r. 375
Helleh ou Hillah, v. 432
Helléniques, monts. 375
Helmend, r. 442
Helmstædt, v. 306
Hé-Loung-Kiang, v. 474
Helsingfors, v. 348
Heltau, bourg. 271
Helvetii. 229
Hemath, v. 716
Hénarès, r. 384
Henderville, r. 687
Henri, cap. 553
Hephestiades, i. 748

Hephestium, v. 711
Heraclea, v. 714
Heracleopolis, v. 732
Herandalur, v. 616
Hérat, v. et pr. 437
Hérault (dép. de l'). 224
Herculaneum, v. 581
Herculanum, v. 248
Hereford, v. et comté. 400
Herford, v. 325
Hérizau, v. 231
Herkimer, v. 586
Hermæum, v. 734
Hermanos, i. 562
Hermanstadt, v. 271
Hermites (i. des). 683
Hermon, mont. 719
Hermontis, v. 732
Hermopolis, v. *ibid.*
Hernæn, i. 337
Hernæsand, v. *ibid.*
Herai, mt. 747
Hersfeld, v. 302
Hertford, v. et comté. 398
Hertzberg, bourg. 314
Hesperides, i. 738
Hespérides (i. des). 524
Hesse. 298
Hesse-Darmstadt. 301
Hesse électorale. 298, 301
Hesse-Hombourg. 298, 302
Hetteny, v. 490
Hettstadt, v. 319
Hia-Men, port. 467
Hian-Khing, pr. 476
Hibernia. 406
Hidang, v. 493
Hiddensée, i. 319
Hielmar, lac. 336
Hiera, i. 748
Hierapolis, v. 713
Hières, i. 201
Hierosolyma, v. 718
Hiesus, r. 756
Highlands. 404
Hildbourghausen, v. 304
Hildesheim, v. 314
Hiloé, archip. 560
Hillsborough, v. 656
Himera, v. 748
Himmalaya, monts. 415
Hinchinbroock, i. 682
Hindôen, i. 335
Hinhangabahu, r. 643
Hing-King. 474
Hinguay, v. 655
Hinzouan ou Anzouan, i. 540
Hippos, v. 719
Hippo-Regius, v. 735
Hirchenstand. 283
Hispalis, v. 749
Hissar, v. et pr. 447, 449
Hissicus, v. 711
Hitteren, i. 335
Hiwaoa, i. 690
Hoang-Ho ou fleuve Jaune. 414, 466, 477, 479
Hoang-Ho, r. 478
Hoang-Tchéou, v. 469
Hobart-Town, v. 679
Hoden. 504
Hæmus, mt. 365
Hoff, v. 340
Hogoleu, i. 686
Hohenstaufen, vill. 297
Hohenzollern-Hechingen. 298, 300
Hohenzollern-Si maringen. *ibid.*
Hohona, i. 681
Holar, bourg. 614
Holguin, v. 662
Holy-Rood. 406
Hollande (la Nouv.-). 657, 675
Hollande. 326
Hollandia, fl. 561
Holstein-Oldenbourg, duchés. 298, 309, 331
Holsteinborg, v. 615
Holston, r. 578
Holum, v. 606
Holzappel, v. 307
Holzminden, v. 306
Hombourg, v. 300
Hommelsbourg, v. 295
Honan (le). 470
Honduras (golfe de). 553
Honduras, état. 648
Honfleur, v. 207
Hongrie. 259
Honorat (St.-), i. 201
Hôpital (l'). 239
Horeb, v. 720
Horn, (Lippe), v. 307
Horn, v. 309
Horner, volc. 488
Hottentots. 536
Hotzchevie, v. 255
Hougli, fl. et v. 482
Houlli (le). 531
Hou-nan, pr. 470
Hoûng-tse, lac. 467
Hou-pé, lac. *ibid.*
Hou-pé, pr. 469
House, i. 406
Howe (Lord-), i. 682
Hoy, i. 406
Hradisch, fort. 280
Huaheine, i. 688
Huamantola, v. 598

Huanuco, v. 619
Huasco, v. 633
Hubert (St.-), v. 327
Huddiksvall, v. 339
Hudson, v. 572
Hudson (baie d'). 553
Hudson, dét. *ibid.*
Hué-Han, v. 505
Huecar, r. 381
Huelva, v. 388
Huescar, v. 383
Huète, v. 384
Humantz, i. 319
Humber, r. 394
Hunter, i. 682
Hunter, r. 677
Huntingdon, v. 586
Huntsville, v. 583
Huron, district. 579
Huron, lac. 557
Husum, v. 332
Huszt, v. 263
Huttingdon, comté. 399
Huttingdon, v. *ibid.*
Huy, v. 330
Hydra, i. 378
Hydruntum, v. 747
Hylcia, v. 756
Hymeria, r. 748
Hymète, mt. 376
Hypanis, r. 729
Hyperboræi, monts. 756
Hyphasis, r. 728
Hyrcania. 726

I

Iakabak, v. 449
Iakoutsk, v. et pr. 453, 457
Ialoutarowsk, v. 456
Iaroslaw, v. 275
Iassus, v. 711
Iassy, v. 366
Iatrippa, v. 720
Iaxartes, r. 726
Ibada, v. 511
Ibaque, v. 620
Ibéit, v. 511
Iberia. 715
Iberus, r. 748
Ibrim, v. 513
Ica, r. 559
Ichim, v. 456
Icononzo, vallée. 620
Ida, (Candie), mont. 373
Idalgo, v. 598
Idalium. 712
Idria, v. 256
Idsou, pr. 462
Idubeda, mt. 749
Idumæa. 720
Iedo, v. et pr. 460, 462
Ieneboli, bourg. 426
Ienitscher, v. 371
Ienissei, fl. 351
Ienisseïskv, bassin et v. 414, 456, 458
Ienotaievsk, v. 360
Ieso, i. 459, 462
Iga, pr. 462
Iglau, v. 280
Iglésias, v. et pr. 239
Ignacio (St.-), i. 560
Ihine, r. 314
Iio, pr. 462
Ildiz, mt. 426
Ikia, i. 462
Ikarma, volcan. 459
Ike-aral-Noore, lac. 477
Ila, (Hébrides), i. 406
Ildefonse, (St.-), v. 380
Ile-à-Crosse. 605
Ile-de-France. 547
Ilhavo, v. 392
Ili, r. et pr. 477
Illak, i. 608
Ile-et-Vilaine (dép. d'). 224
Illinois, r. 576
Illinois (l'). 577, 584
Illoundar, pr. et v. 444
Illyrie (l'). 255
Illyrii, pr. 744
Ilmen, lac. 190
Ilmeneau, v. 303
Imaglin, i. 458
Imandra, lac. 350
Imaüs, mt. 729
Imbro, i. 373
Iméréthie, pr. 422
Immédiates (Possessions). 483
Immer, i. 682
Imst, bs. 290
Inaba, pr. 462
Inachus, r. 743
Inagua, i. 563
In-Chan, mt. 415
Inde ou Indoustan. 482
India. 727
Indiana, état. 577
Indianopolis, v. *ibid.*

Indo-Chine. 500
Indo-Chine anglaise. 502
Indo-Persique, group. 415
Indou-Koh, mt. *ibid.*
Indour, pr. et v. 490
Indoustan. 482
Indoustan danois. 493
Indoustan français. *ibid.*
Indragiri, r. 657
Indramayo. 674
Indre (dép. de l'). 208
Indre-et-Loire (dép. d'). *ibid.*
Indus, fl. 415, 482
Indvig, v. 340
Ingolstadt, v. 292
Ingrie (l'). 347
Ingrowitz, v. 280
Inn, r. 230
Inspruck, v. 291
Insterbourg, v. 324
Inverary, bourg. 410
Inverbervie, v. 404
Inverness, comté. 405
Inverness, v. *ibid.*
Iol, v. 735
Iolcos, v. 141
Ioniennes (les sept i.). 378
Iosgou, pr. 462
Iotapata, v. 717
Ipsara ou Psara, v. 434
Ipsera, v. *ibid.*
Ipswich, v. 399
Irac-Adjemi (l'). 443
Iraouaddy, fl. 479, 500
Irapuato, v. 598
Iravahty, fl. 415
Irbit, foire. 455
Iris, i. 605
Iris, r. 714
Irizeh, ancienne *Risæum*, v. 433
Irkoutsk, v. et gt. 456
Irkoutsk, v. et gt. 458
Irlande. 206
Irlande (Nouv.-), arch. 683
Irtich, r. 450
Irvine, v. 584
Isabella (Santa-), i. 688
Isaca, v. 528
Isala, r. 751
Isalco, v. 619
Isar, r. 291
Isara, r. 751
Isaura, v. 712
Isaval, v. 619
Ischia, i. 136
Isé, pr. 462
Isère (dép. de l'). 213
Istli, v. et pr. 239
Islamabad, v. 484
Islampour, v. 495
Islande, i. 519, 613
Ismail, v. 357
Ismenus, r. 642
Isnik, v. 427
Isnikmid, v. *ibid.*
Isola-grossa, i. 257
Isoumi, pr. 462
Isoumo, pr. *ibid.*
Ispahan, v. 438
Issa, v. 744
Issicus, gt. 712
Issoire, v. 209
Issoudun, v. *ibid.*
Issus, v. 688
Ista, v. 357
Istabel-Antar, b. 435
Ister, fl. 739
Istria. 749
Istrie, cercle. 258
Italia. 744
Itaparica, i. 561
Ithaque, i. 744
Itouroup, i. 459
Iuga, i. 670
Iung-Bunzlau, v. 283
Ivami, pr. 462
Ivice, i. 386
Ivrée, pr. et v. 239
Izaval ou Dulec, lac. 557, 646
Iztacci-Huatl, volcan. 555

J

Jaar, r. 327
Jabalon, r. 384
Jabok, r. 719
Jacmel, v. 654
Jackson (Fort), v. 583
Jackson (Port). 676
Jackson, v. 575
Jacobstadt, v. 349
Jacques-de-Compostelle (St.-), v. 380
Jacuy, r. 643
Jadera, v. 744
Jean-de-Bracamoros, v. 622
Jaén, v. 383
Jaén, r. *ibid.*
Jaffa ou Jafa, anc. *Joppé*. v. 430
Jaik, fl. 445
Jaïtzé, v. 368
Jakkim, r. 533

Jamaica, v. 576
Jamaïque, ĭ. 561, 652
Jambo, port. 436
James, ĭ. 559, 606
James, fort. 545
Jamestown, v. 547
Jamnia, v. 718
Jamson, ĭ. 606
Janina, v. 370
Jansi, pr. et v. 489
Japara, v. 674
Japon. 458
Japon (mer du). 414, 459
Jarapha, mt. 736
Jarensk, v. 351
Jarnac, v. 210
Jaroslaw, v. 275
Jaslo, v. *ibid.*
Jaune (mer). 414
Jauja, pr. 629
Java (mer de). 657
Java, ĭ. 667
Javari, r. 645
Jazygie, dist. 264
Jean-d'Angely (St.-), v. 210
Jean (St.-), (E.-U.), fl. 569
Jean (St.-), v. 600
Jean (St.-), archip. Colomb., ĭ. 653
Jean-de-Fuca (dét. de). 560
Jean-de-Maurienne (St.-), v. 235
Jean-de-Mayen (ĭ. de). 559, 614
Jean-Rabel, v. 240
Jed. 403
Jedburg, v. *ibid.*
Jefferson, v. 576
Jeffersonville. 584
Jeka, p. 422
Jemamah, v. 436
Jena, v. 803
Jemtie (la). 336
Jene-Neuve, v. 655
Jeni-Kourghan, v. 446
Jenné, v. 528
Jérémie, v. 655
Jerd, v. 443
Jericho, v. 718
Jersey, ĭ. 394
Jérusalem (Nouv.-). 681
Jérusalem, v. 430
Jesero, lac. 258
Jhansou-Dzoung, fort. 480
Jhansy, v. et état. 496
Jiga-Dze, v. 480
Jigagounggar-Dzoung, v. *ibid.*
Jitomir, v. 346
Joana, v. 674
Joao-del-Rey (San-), v. 644
Jœgernsdorf, v. 280
Jœnkœping, v. 338
John (St.-), v. 600
John'stown, v. 655
Joigny, v. 207
Jonkakonda, v. 545
Jonzac, v. 223
Joppe, v. 718
Jorullo, volcan. 555
Joseph d'Oruna (St.-), v. 653
Jourdain, fl. 430
Joursouf. 359
Juan (San-), r. 616
Juan (San-), v. 388
Juan-de-la-Frontera (San-), v. 627
Juan-de-la-Frontera, v. 638
Juan-de-los-Llanos (San-), v. 628
Juan-Fernandez (ĭ. de). 560
Juan-del-Rio (San-), v. 591
Jucar, r. 381
Judæa. 718
Judenbourg, v. 289
Jujuy, v. 638
Julianeshaab, bourg. 612
Julias, v, 719
Julien (Saint-), v. 239
Juliomagus, v. 752
Jumilla, v. 388
Jung-Bunzlau, v. 288
Junonia, ĭ. 738
Jura (départ. du). 225
Jura, (Hébrides), ĭ. 406
Jurieu, ĭ. 682
Jurna, r. 645
Jurques, ĭ. 655
Jutay, r. 645
Jutland, presqu'île. 331
Juvavium, v. 755
Juzghat, v. 426

K

Kaaden, v. 282
Kaarta, (le). 531
Kabinde, v. 534
Kachan, v. 438
Kachgar-Divani, mont. 447
Kachghar, v. 479
Kachira, v. 356
Kadiak, ĭ. 608
Kadsousa, pr. 461
Kadiri, v. 674
Kafiristan. 449
Kaï, pr. 461

Kailas, mont. 446
Kaïnsk, v. 456
Kaïrah, pr. et v. 496
Kaïrouan, v. 518
Kaisariéh, anc. *Césarée*, v. 427, 430
Kaiserslautern, v. 295
Kalang, v. 503
Kalaouaa, v. 526
Kali, r. 492
Kalimnos, ĭ. 428
Kalisch, v. 343
Kalisz, v. et pr. 344
Kalocza, v. 263
Kalouga (le). 355
Kalpeny, ĭ. 492
Kalpy, v. 485
Kalwary, v. 344
Kam, pr. 480
Kama, r. 352
Kamba, v. 531
Kamenoï-Poyas, mont. 350
Kamichatzkaïa ou Bristol, (golfe). 553
Kaminietz-Podolski, v. 346
Kamnitz, v. 283
Kamotchi, bourg. 449
Kampen, v. 329
Kamroup, pr. 482
Kamtschatk (Nijneï), v. 457
Kamtschatka (péninsule de). *ibid.*
Kamtschatka, r. *ibid.*
Kanaga, ĭ. 608
Kanara, pr. 481
Kandahar, v. 442
Kandala, gt. 350
Kanem (le). 526
Kanga, pr. 464
Kangourous (ĭ. aux). 676
Kangrah, pr. et v. 491
Kankan, pr. et v. 528
Kan-Kiang, fl. 470
Kano, pr. et v. 526
Kanodge, v. 485
Kan-Sou, pr. 471, 474
Kan-tcheou, v. 472
Kaoli (le). 476
Kapella, monts. 265
Kapnik-Banya, bourg. 212
Kaposvar, bourg. 268
Kara, r. 351
Karachar, v. 479
Kara-Hissar, v. 433
Karakakoua, vill. 690
Kara-Koul, v. 449
Karang-Assim, pr., v. et volc. 668
Karasou, anc. *Mélas*. 427
Karasou, r. 439
Karataou, mont. 447
Karchi, v. 445, 449
Kardzag, bourg. 264
Kargopol, v. 351
Kargnula, bourg. 353
Karical, v. 494
Karkie, bourg. 371
Karlobago, v. 268
Karlsburg, fort. 271
Karlstadt, v. 295
Karmoê, ĭ. 335
Karnatic, pr. 486
Karotschka, v. 356
Karros, plaines. 509
Kars, pachalick et v. 433
Kars, v. 426
Kartchin, pr. 449
Kaschau, v. 262
Kasimow, v. 356
Kaska, port. 349
Kaskaskia, v. 584
Kaspla, r. 355
Kas-Rend, v. 441
Kassay, pr. 502
Kasson (le). 531
Kastamoun, v. 426
Katabatron, gouff. 375
Katagoum, pr. et v. 527
Katchall, ĭ. 506
Kati, v. 448
Katilas, v. 446
Katonga, v. 532
Kaufbeuern, v. 297
Kaurzim, v. 284
Kavatsi, pr. 481
Kawen, ĭ. 687
Kazan (gt. de). 353
Kazan, v. 352
Kechin, v. 436
Kédiri, r. 688
Kedje, v. 442, 444
Kedron, r. 718
Keifi, v. 433
Kekoup, ĭ. 608
Kelat, v. 442, 444
Kelle, caverne. 321
Kelso, v. 403
Kemi, fl. 350
Kemoys, monts. 500
Kempten, v. 293
Kénaïskoï, détroit. 553
Kendal, v. 404
Kennaba, mont. 736
Kennebeck, fl. 569
Kennebunk, v. 586
Kennedy, îles. 682
Kenner, v. 586
Kent (comté de). 409
Kentucky (le). 577, 584
Kenty, v. 275

Kephalæ, prom. 734
Keresoun, v. 426
Kerguelen, i. 508
Kerka, r. 259
Kerkeni, i. 508
Kerlon, r. 477
Karmadec, i. 688
Kerman (le). 438, 443
Kerman, v. *ibid.*
Kermanchah, v. 439
Kerouly, pr. et v. 489
Kerry, comté. 411
Kersko, v. 256
Kesem, v. 436
Kesfin, bourg. 429
Kesmarck, bourg. 262
Kesraouan ou Castravan. 429
Kesthely, bourg. 265
Ketchik, v. 433
Ketchwan, v. *ibid.*
Ketek, v. 495
Ketoï, i. 459
Ketskemet, bourg. 263
Key, (Grande et Petite), i. 273
Keyskanma, r. 537
Key-Watela, i. 273
Khaï-Foung, v. 471
Khalkha (pays des). 477
Khandeych, pr. 488
Khanggaï, monts. 415, 450
Khansa, v. 493
Kharamakotau, pr. 459
Kharan, v. 444
Kharanggoui, désert. 477
Kharék. 439
Kharism. 447
Kharkof, gt. 357
Khaspour, v. 502
Khatang, pr. 493
Khenes, v. 433
Kherson, v. et gt. 358
Khing-Chang, pr. 476
Khinggan, mont. 415
Khiva, v. et pr. 448, 449
Khochot, tribu. 478
Khodjend, v. 447
Khoï, v. 443
Khokhan, v. et pr. 447, 449
Kholmogory, v. 350
Khorassan (le) oriental. 443, 444
Khorrem-Abad, v. 443
Khosdar, v. 444
Khotan, v. et pr. 479
Khou-khou-noor. 477
Khoulloum, v. et pr. 444
Khouzistan. 439
Kiakhta, v. 457, 458
Kiama, v. 527
Kiamitz, v. 460
Kiangle, i. 685
Kiang-nan (le). 471
Kiang-ning, dép. 469
Kiang-si (le). 466, 470, 474
Kiang-sou, pr. 469, 474
Kiang-yuan, pr. 476
Kiat, v. 449
Kiaver, v. 531
Kichenau, v. 357
Kichmich, i. 439
Kichtevar, pr. et v. 491
Kiel, v. 331
Kielce, v. 343
Kief (le). 356
Kief, v. *ibid.*
Kienigstein, fort. 552
Kildare, v. et comté. 411
Kili, i. 687
Kilia, v. 357
Kilkenni, v. et comté. 408
Killala, v. 411
Killaloe, v. *ibid.*
Killarney, v. 408
Killarney, lac. 406
Killis, v. 434
Kilmory, paroisse. 410
Kimmène, r. 348
Kimpina, bourg. 366
Kimpolung, bourg. *ibid.*
Kincardine, comté. 410
Kin-cha-kiang, r. 478
King, i. 680
Kiang-hiang, v. 472
Kingelé, v. 534
King-ki-tao, pr. et v. 476
Kings-mill, i. 687
King-sse, v. 470
Kingston, v. 652
Kingston, (Amérique), v. 603
Kingston, v. 410
Kingstown, v. 545
Kino-kouni, pr. 462
Kinross, v. et comté. 405
Kinsale, v. 408
Kioun-tcheou-fou, v. 465
Kiou-siou. 462
Kiousiou, i. 459, 461
Kircheher, v. 433
Kirensk, v. 458
Kirghiz (pays des). 448
Kirkaldy, v. 405
Kirki, v. 446
Kirk-Kilissia, v. 372
Kirkudbridght, v. et comté. 403
Kirkwal, v. 405
Kiro-Joki, r. 349
Kirong, v. 493

Kischenau, v. 357
Kisil-Ermak, fl. 425
Kisil-Koum, désert. 445
Kiska, i. 608
Kislar, v. 361, 364
Kitab, v. 447, 449
Kitagodak, i. 608
Kittan, i. 499
Kitzengen, v. 296
Kladova, v. 368
Klagenfurt, v. et comté. 256
Klattau, v. 284
Klausemburg, v. 271
Klausenbourg, v. 272
Klausthal, v. 314
Klimata, montagnes. 359
Kloster-Neubourg, v. 286
Kniphausen. 310
Knoxville, v. 587
Kobosoat!, i. 684
Kodiak, gr. d'i. 560
Kœlen, mts. 334
Kœniggreitz, v. 283
Kœnigsberg, v. de Hongrie. 262
Kœnigsberg, v. de Prusse. 315, 318
Kœnigslutter, v. 306
Kœnigstein, v. 313
Kœping, v. 339
Kœslin, v. 319
Kœworden, v. 329
Korneubourg, v. 287
Kohistan (le). 444
Kohy-Baba, mt. 442
Kokelbourg, bourg. 272
Kola, v. 350
Koldaji, v. 511
Koliwan, lac. 453
Koliwan, v. 456
Kolkis, lac. 190
Kolléla, v. 512
Koloméa, v. 275
Kolomna, v. 355
Kolyvano, v. 458
Kom, v. 438
Komato, v. 286
Komia, v. ibid.
Kommotau, v. 282
Komorn, v. 262
Kondapilly, v. 487
Kondjour, v. 486
Kong, mt. 509
Kong, pr. et v. 528
Kongsberg, v. 340
Kongsvinger, v. ibid.
Koniéh, anc. *Iconium*, v. 433
Konrat, v. 448, 449
Konskie, v. 343
Koodsouke, pr. 462
Kora, golfe. 455
Koratchy, v. 491
Kordofan (le). 511
Korin, lac. 258
Koroes-Banya, bourg. 271
Korourss, i. 685
Kortch, v. 359
Ko-si-chang, archip. 505
Koslow, v. 359
Kossogol, lac. 477
Kostendil, v. 371
Kostroma (le). 354
Kostroma, v. ibid.
Kotah, v. 489
Kotch, golfe et pr. 488, 489
Kotou, i. 687
Kotzebue, golfe. 553
Kouang-si, pr. 471
Kouang-toung, pr. 467, 469, 470
Kouarra, i. 517
Kouba ou Kuka, v. 363
Kouban, lac. 360
Koubetchi, v. 362
Koueï-tcheou, pr. 471
Koueï-lin, v. ibid.
Koueï-yang, v. ibid.
Kouhistan, pr. 443
Kouhistan, pr. 491
Kouh-zerdeh, mt. 438
Kouiouliok, i. 606
Koukhou-noor, lac et pr. 470
Koulab, v. et pr. 447, 449
Koulon, lac. 477
Kouma, r. 381
Koumel, r. 511
Kouna-schir, i. 459
Koundouz, v. 444
Koungour, v. 360
Kouniakary, v. 530
Kour, r. 423
Koura, v. 360
Kouranko, pr. 531
Kourdaghor, v. 496
Kouriles (Grandes), i. 459
Kouriles (Petites), i. ibid.
Kour-khara-oussou, pr. et v. 470
Kourou, bourg. 686
Kourrak, gt et v. 356
Koutché, v. 479
Koutaïs, v. 422
Koutatis, v. 424
Koutou-Daba, mt. 477
Kouvan, r. 446
Kouzuetsk, v. 458
Kowno, v. 396
Kozmodémiansk, v. 353
Krakovie, rme et v. 381
Krasno, v. 275

Krasnoiar, v. 361
Krasnoiarsk, v. 453
Krawang, v. 674
Krayowa, v. 374
Krementchuk, v. 357
Kremnitz, v. 260, 262
Krems, v. 287
Kremsier, v. 280
Kreutz, v. 269
Krichna, fl. 488
Kriéko, r. 531
Kriséi, i. 608
Kromau, v. 280
Kron-Prindsen, i. 615
Kronstadt, v. 271
Kronstadt, baie. 346
Krosno, v. 275
Krostochin, v. 316
Kroueloï, i. 608
Krouk, v. 443
Kruman, r. 537
Kruschovatz, v. 368
Krzeszowice, bourg. 341
Kughizman, v. 433
Kulmbach, v. 296
Kumanie (la Grande et la Petite). 264
Kuopio, lac. 190
Kuopio (le). 348
Kurdistan (le). 432
Kurdistan persan (le). 439, 443
Kurrichane, v. 537
Kutaïéh, v. 427
Kuttack, v. 486
Kuttemberg, v. 282, 284
Kuttno, v. 343
Kutznezk, mont. 453
Kwala-Daï, i. 667
Kyéok-Zeit. 601

L

Laaland, i. 331, 332
Laarat, i. 673
Labbé, v. 530
Labeixa (Rio-). 621
Labrador (le). 601
Lac-des-Bois. 579
Lacédémone, v. 743
Lacha, monts. 371
La-Châtre, v. 210
Lachlan, r. 657
Lacobriga, v. 750
Laconia. 743
Laconie. 376
Lacus-Asphaltite. 719
Ladak ou Leï, v. 480
Ladikié ou Lataquié, v. 433
Lodoga, lac. 346
Laertes, c. 712
Lagens, v. 549
Lagoa, baie. 550
Lagos, r. 532
Lagos (le). 534
Lagos, v. *ibid.*
Lagos, v. 390
Lagosa, i. 257
Lagosta, i. *ibid.*
Laguna, v. 551
Laholm, v. 338
Lahora, v. 728
Lahore, pr. 491
La-Horta, v. 549
Lahr, v. 300
Lahsa ou Hejar (le). 436, 437
Lahsa, v. 436
Laknau, v. 489
Lamanson, mt. 463
Lamégo, v. 392
Lamego, v. 391
Lamia, v. 741
Lampeduse, i. 236
Lampong (pays des). 666
Lampsacus, v. 710
Lamurec, i. 686
Lanark, v. et comté. 410
Lancaster, v. 401
Lancaster, comté, *ibid.*
Lancaster, (Pensylvanie), v. 573
Lancastre-et-Barrow, dét. 553
Lancava, i. 504
Lancerote, i. 551
Lanciano, v. 248
Landak, v. 669
Landau, v. 295
Landes (dép. des). 225
Landsberg, v. 318
Landsckrona, v. 339
Landscrone, mt. 317
Landshut, v. 293
Landsitz, b. 262
Lanerk, v. 408
Langensalza, v. 325
Langeland, i. 332
Langensalza, v. 321
Langres, v. 206
Lannion, v. 223
Lanslebourg. v. 237
Lan-Tchang, v. 505
Lan-Tcheou, v. 471

Lanusci, pr. et v. 239
Laodicea, v. 713, 716
Laon, v. 206
Laonda, i. 550
Laos (le). 505
Laou, r. et v. 532
Laour, v. 495
Laponie (la). 350
Laquedives, i. 499
Lar (le). 439
Lar, v. *ibid.*
Larice, rme. 728
Larissa, v. 722
Larisse, v. 371
Larissus, r. 743
Lasa, v. 719
Laschwa, v. 368
Lasta (le). 511
Las-Virginès, cap. 553
Latopolis, v. 732
Lauenbourg, duché et v. 331
Laufen, chute du Rhin. *ibid.*
Langhland, i. 682
Launceston, b. 409
Laurent (St.-), golfe. 563
Laurent (St.), fl. 558, 602
Laurenzo-Marquèz, fl. 508
Lauricocha, lac. 559
Laurvig, v. 340
Lausanne, v. 233
Laval, v. 209
La-Valette, v. 236
Lavaur, v. 227
Laxembourg, vill. 286
Laybach, v. et comté. 256
Lazareff, i. 689
Lebadea, v. 742
Labanon, v. 586
Lébédin, v. 357
Lebida, v. 518
Leblanc, v. 224
Lecce, v. 248
Lechæum, port. 742
Lectoure, v. 212
Leesburg, v. 587
Leeuwarden, v. 329
Leeuwin, cap. 676
Leeuwin (Terre de). *ibid.*
Leganger, v. 340
Leïa, v. 444
Leicester, v. 400
Leicester, comté. *ibid.*
Leina, r. 301
Leine, r. 314
Leinster, prov. 407
Leipa, v. 283
Leipsick, v. 312
Leiria, v. 391
Leitmeritz, v. [illegible]
Leitrim, v. 411
Léman, lac. [illegible]
Lemberg, v. [illegible]
Lemgo, v. [illegible]
Lemnos, i. [illegible]
Lemnos, i. [illegible]
Lena, fl. et bassin. 414, 451
Lentschan, v. 263
Léon (Nuevo-), (Mexiq.), v. [illegible]
Léon, v. 618
Léon, (Espag.), v. [illegible]
Léon (Nouveau-), rme. [illegible]
Léon, v. [illegible]
Leontium, v. [illegible]
Léopoldstadt, v. [illegible]
Lépante, v. [illegible]
Leptis-Minor, v. [illegible]
Lerida, v. [illegible]
Lerins, i. [illegible]
Lerne, marais. [illegible]
Lero, i. [illegible]
Lerrica, vall. 638
Lesbos, i. [illegible]
Leschkirch, b. [illegible]
Lesina, i. [illegible]
Lessoe, i. et v. [illegible]
Lesparre, v. [illegible]
Leucade, roch., i. [illegible]
Leucas, v. [illegible]
Leuce-Kome, v. [illegible]
Leuctre, v. [illegible]
Leuk ou Loueche. [illegible]
Leutenberg, seig. [illegible]
Leuwarden, v. [illegible]
Levanger, v. [illegible]
Levante, v. et pr. [illegible]
Leven, r. et lac. [illegible]
Levingston, i. [illegible]
Lewis, i. [illegible]
Lewistown, v. [illegible]
Lexa, lac. [illegible]
Lexington, v. [illegible]
Leyari, v. [illegible]
Leyde, v. [illegible]
Leyte, i. [illegible]
Lhassa, v. [illegible]
Liakhof, i. [illegible]
Liakhik, baie. [illegible]
Lialouskikh, i. *ibid.*
Liao-Toung, prom. [illegible]
Liban, mont. 415
Libau, v. [illegible]
Liberia, v. [illegible]
Libourne, v. [illegible]
Licon, v. [illegible]
Lichtenstein, princip. [illegible], 300
Lidkœping, v. 338

Liége, v. 327
Liegnitz, v. 317
Lieou-Hoang-Chan, mont. 464
Lieou-Kieou, arch. 463
Liffy, r. 407
Liger, fl. 751
Liguria. 769
Lilibeum, colonie. 716
Lille, v. 203
Lillipulla, montagnes. 749
Lilybæum, v. 748
Lilybæum, prom. 747
Lima, v. 628
Limbe, v. 655
Limbourg (P.-B.), v. 327
Limbourg (P.-B.), v. 303
Limera, v. 743
Limerick, v. et comté. 408
Limirica, v. 728
Limirice. *ibid.*
Limoges, v. 210
Limoux, v. 212
Lincoln (comté de). 400
Lincoln, v. 947
Lincoln, port. 676
Lindau, v. 293
Lingayen, v. 675
Lingen, t. 667
Linharès, v. 392
Linkœping, v. 337
Linlithgow, v. et comté. 405
Linnhe, lac. 404
Lintz, v. 287
Lion (golfe du). 189
Lipara, t. 748
Lipari, t. 236, 250
Lippe, r. 321
Lippe-Detmold, princip. 298, 307
Lippe-Schauenbourg, princip. *ibid.*
Lippia, fl. 754
Lippstadt, v. 307
Lipso, t. 428
Liris. 746
Lisbonne, v. 390
Lisburn, v. 407
Lisii, t. 608
Lissa, t. 257
Lissa, v. 324
Litakou (Nouveau-), v. 537
Litchfield, v. 401
Li-Thang, v. 480
Little-Egg-Harbourg, v. 586
Little-Rhoe, t. 405
Livadie. 376
Livadie, v. *ibid.*
Liverpool, v. 401
Liverpool, v. N. H. 677
Livonie (la). 346
Livourne, v. 242
Lixus, v. 736
Lixus, fl. *ibid.*
Lizieux, v. 207
Ljusnedal, v. 339
Llerèna, v. 384
Llobregat, fl. 381
Lô (St.-), v. 207
Loanda-San-Paolo, v. 550
Loango, rme. 534
Lobenstein, v. 305
Locarno, b. 234
Loches, v. 224
Lochy, lac. 402
Locri, v. 747
Locris. 741
Lodève, v. 213
Lodhyanah, v. 489
Lodi, v. 254
Lœfsta, v. 339
Lœssoë, t. 333
Lœwenstein, v. 297
Loffih, fl. 507
Lofloden, groupes d'îles. 335
Logar, v. 444
Loggoum, pr. 526
Loheia, v. 435
Lohr, v. 296
Loir-et-Cher (département de). 208
Loire, fl. 202
Loire (dépt. de la). 208, 225
Loire (dépt. de la Haute-). *ibid.*
Loire-Inférieure (dépt. de la). 223, 225
Loires, vill. 391
Loiret (dépt. du). 225
Loja, v. 388
Lokeren, v. 330
Lokipour, v. 494
Lombard-Vénitien, rme. 252
Lombèz, v. 224
Lombok, t. 668
Lomond, lac. 394
Lomza, v. 344
Londinium. 753
London, v. (Canada). 605
Londonderry, v. et comté. 407
Londonderry, v. 586
Londres, v. 396
Longford, v. et comté. 411
Long-Island, t. 572
Longue, t. 563, 683
Longwood. 546
Lons-le-Saulnier, v. 215
Lopatka, cap. 414
Lopez, cap. 534
Lorca, v. 382
Lorenzo-de-la-Frontera (San-), v. 631
Loreto, fort. 596

Lorette, v. 245
Lorient, v. 208
Los-Chanos, arch. 560
Lot (dép. du). 211, 225
Lot-et-Garonne (dép. de). ibid.
Lotsa, pr. 444
Loubny, v. 357
Louccos, fl. 521
Loudéac, v. 223
Loudun, v. 210
Loughman, pr. 444
Louguez, port. 548
Louhans, v. 214
Louhou, r^me. 675
Louis (St.-), î. et v. 576
Louisbourg, v. 297
Louisbourg, port. 600
Louisiane, ét. 576, 584
Louisiade, archip. 682
Louisville, v. 577
Loulé, v. 393
Loumoulouloutou, î. 686
Louth (comté de). 411
Louvain, v. 328
Louviers, v. 207
Louvo, v. 504
Lovisa, v. 348
Lowicz, v. 343
Lowlands, contrée. 404
Loxa, v. 621
Loyalty, î. 681
Lozère (dép. de la). 211
Lubben, v. 318
Lubeck, v. 310
Lublin (le), (Pologne). 343
Lublin, v. ibid.
Lucala, r. 550
Lucaniæ. 747
Lucar de Baraméda (San-), v. 388
Lucas (St.-), cap. 553
Lucayes, î. 563, 650, 653
Lucena, v. 383
Lucerne (cant. de). 233
Lucerne, v. 232
Lucie (Ste.-), î. 550
Luçon, î. 670
Luçon, v. [illegible]
Lucques (duché de). [illegible]
Lucques, v. ibid.
Ludemar (le). [illegible]
Ludwigslust, v. [illegible]
Lugano, v. [illegible]
Luganskaïa, v. [illegible]
Lugdunum, v. [illegible]
Lugo, v. [illegible]
Lugos, b. [illegible]
Luis de Potosi (San-), v. et état. [illegible]
Luka, v. [illegible]
Lulea, r. [illegible]
Lulea, v. ibid.
Lumelline, pr. [illegible]
Lund, v. [illegible]
Lune (m^ts de la). [illegible]
Lunebourg, v. [illegible]
Lunel, v. [illegible]
Lunéville, v. [illegible]
Lupata ou Epine du monde, monts. [illegible]
Lure, v. [illegible]
Lusitania. [illegible]
Lutetia, v. [illegible]
Lutzen, v. [illegible]
Luxembourg, v. [illegible]
Luxeuil, v. [illegible]
Luxor, vill. [illegible]
Luxuri, v. [illegible]
Luzera, v. [illegible]
Lybissa, v. [illegible]
Lycaonia. [illegible]
Lycée, mt. [illegible]
Lychnitus, lac. [illegible]
Lycia. [illegible]
Lycie, pr. [illegible]
Lycopolis, v. [illegible]
Lycorus, m^t. [illegible]
Lycus, fl. [illegible]
Lydia. ibid.
Lym-Fiord, golfe. [illegible]
Lynchburgh, v. [illegible]
Lynn-Régis, port. [illegible]
Lyon, v. [illegible]
Lys, r. [illegible]
Lystra, v. [illegible]

M

Ma, fl. 502
Maaseyk, v. 327
Macao, v. 469
Macapa, v. 646
Mac-Askil, gr. 686
Macassar (détroit de). 657, 671
Macassar, v. 671
Mac-Cluer, baie. 657
Macédoine (la). [illegible]
Macerata, v. [illegible]
Macestus, v. [illegible]
Machicore, r. [illegible]
Machou, v. [illegible]
Machræus, v. [illegible]
Mackensie, golfe. [illegible]
Mâcon, v. [illegible]

Macoraba. 720
Maoquarie, fl. 657
Maoquarie, port. 677
Maoquarie, i. 681
Macra, r. 745
Macula, port. 436
Madagascar, i. 508, 540
Madapollam, v. 495
Madeleines, îles. 601
Madeira, r. 630, 645
Madère, i. 508, 548
Madison, v. 584
Madras, v. et pr. 486
Madre-de-Dios, arch. 560
Madrid, v. 385
Madsuval, v. 616
Madura, pr. et v. 487
Madura, i. et v. 668, 674
Maestricht, v. 327
Mafumo, r. 537
Magaba, m. 718
Magadoxo (le). 529
Magdalena, i. 236
Magdalena, r. 620
Magdebourg, v. 321
Magellan, détroit. 553
Magellan, arch. 660, 667
Mageroe, i. 335
Maguesta Sipyli, v. 711
Magnoncourt. 214
Magnum, prom. 749
Mago, port. 750
Magrada, v. *ibid.*
Mahaica, r. 648
Mahargan, v. 671
Mahas (le). 512
Mahavellé, fl. 499
Mahay, v. 674
Mahé, i. et v. 547
Mahé, v. 494
Mahon, v. 386
Maï-Kang, fl. 505
Maïmatchin, v. 477
Maine (état du). 569
Maine-et-Loire (dép. de). 208
Mainland, i. 405
Maïssour ou Mysore (le). 487
Maïssour, v. 487, 490
Maitcha, pr. 512
Maitland (port), v. 749
Majeur, lac. 190
Majorque, i. 386
Makaïé, v. 530
Makalla, v. 436
Makhadou, v. 540
Makian, i. 672
Makouchine, mont. 608
Maks, v. 269
Mala, cap. 558
Malabar, pr. et v. 487
Malaca, v. 749
Malacca, presqu'île. 501, 504
Malacca, détroit. 657
Malafia, v. 433
Malaga, v. 380
Malagrida, i. 687
Malakhai-Daba, mt. 478
Malambouve, r. 541
Malang, v. 674
Malava, mont. 372
Maldah, v. 494
Malden, v. 585
Malden, v. 605
Maldives, i. 499
Maldonado, v. 640
Malé, i. 499
Maléa, cap. 375
Malea, prom. 743
Malemba, port. 550
Malines, v. 328
Mallaïgam, v. 488
Mallemba, v. 584
Mallicollo, i. 681
Mallus, v. 712
Malmédy, v. 323
Malmœ, v. 337
Malmsbury, baie. 398
Malo (Saint-), v. 207
Malæus. 728
Malouines, i. 561, 635
Mal-Strom, gouffre. 335
Malte, i. 236
Malvah (le). 490
Mamaï, v. 422
Mambré, plaine. 718
Mambulao, v. 677
Mamers, v. 227
Man, (i. de). 401
Mana, r. 649
Manaar (golfe de). 499
Manado, v. 671
Managua, v. 619
Manaïa, i. 688
Manangoura, v. 541
Manangoura, fl. *ibid.*
Mananzari, r. *ibid.*
Manche (départ. de la). 225
Manchester, v. 574
Manchester, v. 401
Mandal, v. 340
Mandan, dist. 580
Mandara, pr. et v. 526
Mandavie, v. 489
Manfredonia, v. 248
Mangalor (ou Korial), v. 487
Manghichlack, port. 448

Mangourou, r. 541
Mangungu, établ. 680
Manhathan, i. 572
Manheim, v. 299
Manica (le). 538
Manica, v. *ibid.*
Manille, v. 670
Manlius, v. 586
Mannipour, v. 501
Manresa, v. 387
Mans (le), v. 209
Manselar, cascade. 665
Mansfield, i. 606
Mansourah, v. et pr. 515
Mantchourie (la). 465
Manten, c. 414
Mantes, v. 227
Mantiorum oppidum. 748
Mantinée. 743
Mantoue, v. 253
Mantua, v. 745
Manzanarès, r. 623
Manzara, r. 538
Maou, v. 526
Maoni, i. 690
Maouna, i. 688
Maouti, i. *ibid.*
Maracaïbo, lac et v. 623
Maracaïbo, golfe. 553
Maracanda, v. 726
Marach, v. et pr. 433
Maragha, v. 443
Marajo, i. 559
Marakah, v. 513
Maranham, i. 561
Maranham, pr. 645
Maranhao (San-Luiz de), v. *ibid.*
Maranon, r. 619
Marathon. 742
Marathonisi, bourg. 377
Maratuba, i. 669
Maravi, lac. 508
Marbella, port. 382
Marblehead, v. 570
Marbourg (Hesse), v. 302
Marbourg (Styrie), v. 289
Marc (St-), v. 655
Marc (St.-), v. 584
Marcelin (St.-), v. 215
March ou Morave, v. 253
Marchand, i. 690
Marchena, v. 388
Marcianopolis, v. 756
Marcos (San-), i. 561
Mardi, dét. 723
Mardin, v. 431, 433
Mareb ou Mariaba, l'anc. *Saba.* 436
Mareuil, bourg. 206
Margarita, i. 608
Marghilan, v. 447
Margiana. 726
Marguerite, i. 562, 687
Margum, v. 736
Margus, r. *ibid.*
Mariaba, v. 720
Maria-Hitzing, v. 286
Mariana, v. 777
Mariana (Brésil), v. 644
Mariannes, i. ou des Larrons. 686
Maria-Zell. 283
Marie-Galante, i. 562
Marie (Ste-), i. 541, 588
Marieboe, v. 332
Marienbourg, v. de Prusse. 316
Marienwerder, v. *ibid.*
Marinduque, i. 671
Mariestad, v. 338
Marietta, v. 586
Marion, i. 508
Mariout, lag. *ibid.*
Marisus, r. 756
Maritza, ancien *Hébrus*, r. 365
Marmande, v. 211
Marmara (la mer de) ou la Propontide). 739
Marmarique. 733
Marmelade, v. 653
Marne (dépt. de la Haute). 205
Marne (dépt. de la). 205
Maroc (empire de). 511
Maroc ou Merakasch, v. *ibid.*
Maroni, fl. 649
Maros, v. 260
Maros-Vasarhely, v. 271
Marquis de Traverse, gr. d'i. 561
Marquises, i. 690
Marsala, port. 269
Marseille, v. 217
Marshal, i. 687
Marstrand, v. 338
Martaban (r. de). 500
Martaban, v. *ibid.*
Martaouan, v. 499
Martha (Santa-), v. 622
Marthas-Winyard, ou vigne de Marthe, i. 571
Martin (St-), i. 562, 652, 653
Martin (St-), bourg. 585
Martin (St-), cap. 381
Martinique (la), i. 562, 654
Martino-dos-Mouros, v. 390
Martos, v. 388
Marvejols, v. 205
Maryampol, v. 341
Maryland (le). 573
Mas-a-Fuerra, i. 560
Masaga, v. 649
Mas-a-Tierra, i. *ibid.*

Masbate, i. 671
Mascara (le). 521
Mascareignes, i. 508
Mascate, v. 436
Mascos, i. 503
Mask, lac. 406
Maskat ou Mascate, v. 436
Massa-Carrara, v. et duché. 240
Massachusets (le). 570
Massaga, v. 727
Massakhit. 517
Massilia, v. 752
Massina, pr. et v. 528
Massique, coteaux. 746
Massouah, v. et baie. 512
Matachel, r. 384
Matanzas, v. 652
Matapan, ancien *Tenare*, cap. 375
Matapas, bourg. 618
Mataram (rme de). 668
Mataram, v. *ibid.*
Mataro, v. 387
Matcherry, état. 489, 496
Matera, v. 248
Mathieu (St-), i. 503
Mathura, v. 485
Ma-Tiang-Ling, mt. 415
Matisco, v. 752
Matneth, pr. 430
Matrona, r. 751
Matsmaï, v. 459, 462
Mattogrosso, pr. et v. 645
Matzamba, fl. 541
Maupiti, i. 688
Mauriac, v. 212
Maurienne, pr. 239
Mauritanie. 735
Mauritanie-Tingitane. 736
Mavrevan, v. 433
Mavro-Potamos, r. 375
Mawri, v. 446
Maxico, v. 548
Mayence, v. 301
Mayenne (dépt. de la). 208
Mayenne, v. 209
May-Kang, fl. 415, 479, 506
Mayo, i. 550
Mayo (le). 411
Mayomba (le). 534
Mayomba, fl. 534
Mayotte, i. 540
Maysville, v. 584
Mazaca, v. 712
Mazanderan (le). 439
Mazovie (la). 343
Mazulipatam, v. et pr. 495
Méaco, v. et pr. 460
Méandre, fl. 426, 710
Meaux, v. 227
Mechehed-Aly, v. 433, 444
Mechehed-Hossein, v. 433
Mechelen, v. 328
Mechoacan (le). 592
Mecklembourg (grand-duché de). 298, 308
Mecque (La), v. 435
Medellin, v. 621
Média. 723
Médiates (possessions). 483
Médina, v. 531
Médina-Sidonia, v. 384
Médine, v. 435, 436
Medinet-el-Qasr, v. 516
Méditerranée, mer. 415
Mednoi-Ostrow, i. 457
Medoacus-Major. 745
Medway, r. 743
Medwisck, v. 396
Megalopolis, v. 743
Megara, v. 748
Megaris. 742
Megarus, v. *ibid.*
Mehadia, v. 264
Mehallet ou El-Kebir, v. 516
Méhénédy, fl. 486
Méidan, r. 435
Meinam, fl. 415, 500
Meiningen, v. 304
Meisseinheim, v. 302
Mekami, r. 526
Mekheyr (El-), vill. 512
Mékran (le). 444
Mel, i. 503
Mélas, fl. 711
Meleda, i. 257
Melezghiard, v. 435
Meliapour, aujourd'hui Saint-Thomas, v. 486
Melibocus, r. 754
Mélilla, v. 551
Mélinde, rme. 539
Mélinde, v. 539
Melita, v. 548, 737
Melitène, v. 713
Mellaria, v. 749
Melle, v. 227
Melli, p. 528
Melun, v. 205
Melville, i. 559
Melville, i. 676
Melville, presqu'île. 554
Memel, v. 316
Memmingen, v. 293
Memphis, v. 514
Menale, montagne. 743
Menangkabou, pr. et v. 666
Mende, v. 225
Mendes, v. 212

Mendès, v. 732
Mendoza, v. 638
Menehould (Ste-), v. 529
Menguis, i. 672
Menin, v. 330
Meninx, i. 734
Ménomoni, r. 579
Menouf, v. 515
Menuthias, i. 737
Menzaléh, lac. 508
Meppel, b. 330
Méquinez, v. 522
Mer de Harlem, lac. 329
Mère-de-Dieu, i. 560
Merecz, v. 363
Mergui, port. 503
Méribouhey, v. 537
Mérida, v. 623
Mérida (Amérique), v. 595
Mérida, v. 384
Merioneth (comté de). 410
Merot, v. 495
Merrimack, r. 569
Merritch, v. 490
Mersebourg, v. 320
Mersebourg, v. 324
Mersey, r. 401
Mesembria, v. 739
Mesna, v. 526
Mésopotamie (la). 433
Mespila, v. 722
Messana, v. 747
Messapia. *ibid.*
Messène, v. 743
Messenia. *ibid.*
Messine, v. 249
Messogis, mont. 709
Mesurado, fl. 529
Mesurate, v. 617
Meta, r. 620
Metapuntum, vill. 747
Mételine, l'ancienne *Lesbos*, i. 428, 434
Météora, mont. 371
Metz, v. 204
Metzovo, mont. 365
Metzovo, v. 370
Meudon, vill. 206
Meurthe (dép. de la). 225
Meuse, fl. 326
Meuse (dép. de la). 203
Mexico, v. 590
Mexique (golfe du). 558
Mexique (mer du). 553
Mexique (le). 588
Mextitlan, v. 598
Meyvar (le). 496
Mezen, fl. 350
Mezen, v. 351
Mezeritz, v. 326
Mézières, v. 203
Miaden, i. 607
Miami, can. 580
Miava, bourg. 280
Michel (St-), i. 548
Michigan, lac. 557
Michigan (le). 577
Michillimackinac, v. 585
Micklé-Rhoe, i. 405
Micuipampa, v. 607
Middelbourg, v. 328
Middelbury, v. 570
Middlesex, canal. 581
Middlesex, comté. 409
Middleton, i. 607
Middletown, v. 581, 583
Midiah, ancienne *Salmydessus*, v. 372
Midnapour, v. 495
Miéchow, v. 341
Miguel-el-Grande (San-), v. 590
Mihiel (St-), v. 204
Mikava, pr. 480
Miklos-Var, bourg. 271
Milæ, v. 748
Milan, v. 253
Milazzo, v. 711
Miletus, v. *ibid.*
Milhau, v. 222
Miliaska, r. 388
Milkow, r. 385
Milledgeville, v. 575, 586
Mille-Iles. 686
Milo, r. 528
Milo, i. 378, 379
Mimana, v. 444
Mimasaka, pr. 480
Minab, v. 443
Minam, v. 438
Minas-Geraes (le). 663
Minchimadiva, volc. 585
Mincius, fl. 745
Mindanao, i. 670
Minden, v. 321
Mindoro, i. 670
Minervæ, prom. 745
Mingrélie (la). 422
Miniéh, v. 504
Minny, v. 490
Mino, fl. 380
Mino, pr. 480
Minorque, i. 386
Minpoury, v. 495
Minsk (le). 345
Minsk, v. *ibid.*
Miquelon, i. 228
Miragoane, v. 664
Miranda, v. 391

Mirande, v. 224
Mirandole, v. 241
Mirebalais, v. 654
Mirecourt, v. 204
Mirzapour, v. 495
Misamis, v. 671
Miscalco, v. 598
Misenum, prom. 746
Misitra, v. 377
Miskolcz, bourg. 269
Misraim, v. 731
Missinipi ou Churchill, r. 605
Mississipi, état. 585
Mississipi, fl. 558
Missolonghi, v. 376
Missouri, fl. 558, 576
Missouri, état. 576
Mitiaro, i. 688
Mitla, v. 595
Mitrowitz, bourg. 266
Mittau ou Ielgawa, v. 347
Mittel-Gebirge, monts. 276
Mixco, v. 619
Mixnitz, v. 288
Mizque, v. 631
Mô, v. 495
Moabitis. 719
Mobba, v. 526
Mobile, v. 575
Mocendon, cap. 414
Mocha ou Nouvelle-Conception, v. 634
Modène (duché de). 240
Modène, v. *ibid.*
Modlin, v. 344
Modon, v. 377
Modum, v. 340
Modura, v. 728
Mœlar, lac. 336
Moen (i. de). 332
Mœnus, fl. 754
Mœris, ou Birket-el-Karoun, lac. 508, 731
Mœrs, v. 322
Mœsia. 755
Moesi ou Palembang, fl. 666
Mœttling, v. 255
Mogador, v. 521
Mogemug, i. 686
Moguer, port. 384
Moguntiacum, v. 753
Moharay, v. 437
Mohilef (le). 346
Mohilef, v. *ibid.*
Moïlah, fort. 435
Moileh, v. 436
Moissac, v. 212
Moka, v. 436
Mokwampour, pr. et v. 493
Mokattan, mont. 509
Mokelouad, v. 444
Mola, bourg. 247
Moldau, r. 281
Moldavie (la). 365
Molde, v. 340
Mole-Saint-Nicolas, v. 655
Molina (Sierra de). 381
Moluques, i. 656
Moluques (mer des). 657
Mombaza, i. 539
Mombaza, v. *ibid.*
Momfia, i. 508
Monploios, fl. 735
Mompox, v. 622
Mona, i. 753
Monaco (principauté de). 239
Monastir, v. 518
Monchique (Sierra de). 390
Monclova, v. 593
Mondi, v. 492
Mondonedo, v. 387
Mondovi, pr. 239
Monghir, v. 484
Mongolie (la). 476
Monin-Sima, i. 687
Monmouth, i. 470
Monmouth, v. et comté. 409
Monomotapa (le). 538
Monongahéla, r. 573
Monrovia, v. 552
Mons, v. 328
Monsator. 737
Montagnes-Blanches. 373
Montagnes-Noires. 421
Montague, i. 682
Montargis, v. 225
Montauban, v. 212
Montbéliard. 215
Montbrison, v. 209
Montchabou, v. 501
Mont-de-Marsan, v. 211
Montdidier, v. 227
Monte-Bolca. 235
Monte-Christi, v. 655
Montego-Bay, v. *ibid.*
Monte-Léone, v. 251
Montélimart, v. 216
Montenegro (le). 369
Monterey, v. 593
Monte-Verde, gr. d'îles. 686
Monte-Video, v. 640
Montfort-sur-Meu, v. 224
Montgomery (comté de). 402
Montgomery, v. *ibid.*
Monticello, v. 584
Montilla, v. 383
Mont-Luçon, v. 209
Montmédy, v. 226

Montmorillon, v. 210
Montpellier, v. 213
Montpellier, v. (E.-U.). 570
Montradock, v. 669
Montréal, v. (Amérique). 602
Montréal, v. 259
Mont-Serrat, i. 652
Monza, v. 253
Moose, lac. 605
Moose, fort. *ibid.*
Moose-Head, lac. 569
Mora, v. 526
Morad-Abad, v. 495
Morang (le). 493
Morat, v. 232
Moravie (la). 280
Morawa, r. 365
Morbea, r. 521
Morberri, lac. 680
Morbihan (baie du). 201
Morbihan (dép. du). 226
Morebat, v. 436
Morée (la) ou Péloponèse. 376
Morena (Sierra). 383
Moreton, baie. 677
Morges, v. 233
Morimena, v. 713
Morlaix, v. 207
Morne de la Hotte, montagne. 561
Morotoï, i. 690
Morris, cant. 581
Mortain, v. 225
Mortay, i. 672
Morte (la mer). 431
Mosa, r. 751
Moscou, v. 355
Mosdok, v. 361
Mose, i. 673
Mosella, r. 751
Moselle, r. 323
Moselle (dép. de la). 226
Moskoensœ, i. 335
Moskowa, r. 355
Mosi (le). 528
Mossoril, b. et vill. 550
Mossoul, v. 432
Mostagan, v. 520
Mostar, v. 569
Motir, i. 672
Motril, v. 382
Mouches (i. aux). 689
Moudania, v. 427
Mougian, v. 446
Mouhilly ou Malalé, i. 540
Moukden ou Schin-Yang, pr. et v. 473
Moulins, v. 209
Moulouïa, fl. 521
Moultan, v. et pr. 442, 444
Mounfouhah, v. 436
Monrad, mont. 426
Mourched-Abad, v. 486
Mourley, v. 495
Mourom, v. 355
Mourzouk, v. 518
Mousasi, pr. 460
Moussoun-Oola, mt. 469
Moustagh, mt. 478, 479
Mouzangaye, v. 542
Mozambique (le). 550
Mozambique, v. *ibid.*
Mozambique (can. de). 540
Mozdok, v. 364
Mstislawl, v. 353
Mtskhetha, v. 432
Mulda, r. 305
Mulgrave, i. 687
Mulhouse, v. 204
Mull, i. 426
Mullenbach, v. 271
Mulucha, r. 735
Munda, v. 740
Munich, v. 293
Munkatz, bourg. 269
Munster, pr. et v. 321, 407
Muonio, fl. 336
Mur, r. 260, 268
Murat, v. 223
Murcie, v. et p. 382
Muret, v. 221
Murfreesborough, v. 587
Murghaub, plaine. 724
Muros, v. 387
Murray (golfe de). 394
Murus, r. 755
Mustag, autrefois *Imaüs*, mt. 415, 478
Muskitoes, i. 687
Mutina, v. 743
Mycène, v. 743
Myconi, i. 379
Mygdonius, r. 721
Mylaba, v. 721
Myos-Hormos, port. 732
Mysie (petite). 710
Mysia. *ibid.*
Mysol, i. 672
Mytilène, v. 720
Mytre, i. 682
Myvoulla, i. 687

N

Nacogdoches, v. 593
Nadone, v. 491
Nag, r. 489
Naga, v. 674
Nagæf, cap. 461
Nagasaki, v. *ibid.*
Nagato, pr. 462
Naggry, v. 490
Nagpour, v. 489
Nagrana, v. 720
Nagy-Banya, v. 263
Naharaim, v. 721
Naim, v. 717
Nain, i. 601
Nairn, v. 405
Nakhitchevan, v. 364
Nakhtchivan, v. 424
Nambou, v. 460
Naminak, i. 608
Namslau, v. 317
Namur, v. 327
Nancy, v. 204
Nankin, v. 469
Nan-Ling, mt. 415, 466
Nanphio, i. 378, 379
Nan-Tchang, v. 470
Nantes, v. 208
Nantua, v. 215
Nantuckett, i. 571
Nantwich, v. 402
Napéan, r. 676
Naples, v. 247
Napoléon, terre. 583
Napoli de Malvoisie, ou Manembasie, v. 376
Napolie de Romanie, v. *ibid.*
Nar. 746
Nara, v. 461
Narbo, v. 212, 751
Narbonne, v. 212
Narcondam, i. 506
Narea, roy. 512
Narenta, r. 258
Narew, r. 343
Narraingdonge, v. 494
Narva, v. 348
Narym, v. 458
Nashville, v. 576
Nashville, v. 587
Nassau, fort. 552
Nassau, v. 653
Nassau (duché de). 298
Nassau, v. 303
Natal (côte de). 537
Natal, v. 645
Natchez, v. 575
Natchitoches, v. 585
Natividad, v. 645
Natpour, v. 494
Nattore, v. *ibid.*
Natuna (grande), i. 669
Nauhcanpatepetl (le) ou Coffre de Perote, volc. 594
Naumbourg, v. 320
Naupactus, v. 741
Nauplia, v. 376
Nauportum, v. 755
Nautica, v. 727
Navarin, v. 377
Navarre (r^me de). 381
Navigateurs (l'archipel des). 688
Naviheilevou, i. 687
Naxos (i de). 378
Naxos, i. 743
Nazareth, bourg. 430, 717
Neagh, lac. 406
Neapolis, v. 733
Nebrodes, mts. 747
Necker ou Neckar, rivière. 296
Necker, i. 691
Neda, r. 743
Nedjed (le). 437
Neess, lac. 402
Négrepont, i. 378, 379
Negroponte ou Egripo, i. *ibid.*
Negros, i. 671
Neisse, r. et v. 317
Neiva, v. 621
Nejin ou Neschin, v. 363
Nellore ou Nellour, v. et pr. 495
Nemausus, v. 752
Nemée, 742
Nemetacum, v. 753
Nemet-Gyula, v. 264
Néoundoh, v. 501
Nepean, i. 681
Nérac, v. 211
Nerbédah, fl. 486
Néricie (la). 336
Nerigon, i. 754
Néris-les-Bains, bourg. 209
Nertchinsk, v. 457
Nertschinks (montagnes de). 453
Neschin, v. 356
Nestus, fl. 739
Netze, r. 316
Neu-Arad, bourg. 264
Neu-Bidshow, v. 284
Neubourg, v. 293
Neu-Brandebourg, v. 308

Neuchâtel (canton de). 233
Neuchâtel (lac de). 194
Neuchâtel, v. 227
Neudorf ou Iglo, v. 262
Neufchâteau, v. 240
Neuheim. 301
Neu-Orsova, v. 368
Neu-Sandec, v. 275
Neusatz, v. 263
Neusiedel, v. 260
Neusohl, v. 262
Neuss, v. 322
Neustadt, v. 286
Neustædtel, v. 256
Neu-Stettin, v. 319
Neu-Strélitz, v. 309
Néva, fl. 346
Névado-de-Illimani, mt. 630
Névado-de-Sorata, mt. *ibid.*
Nevers, v. 209
Nevis, i. 655
Newark, v. 572
New-Bedford, v. 585
Newbern, v. 574
Newburg, v. 572
Newbury-Port, v. 570
Newbury, plaine. 398
Newcastle, v. (comté de Stafford). 400
Newcastle, v. (comté de Northumberland). 401
Newcastle, v. 677
New-Echota, v. 578
Newenham, cap. 553
New-Hampshire (le). 569
New-Haven, v. 571
New-Jersey (le). 572
New-Lancaster, v. 586
New-Lisbon, v. *ibid.*
New-London, v. 583
New-Madrid, v. 585
New-Market, v. 399
Newport, v. 571
Newport, v. (Rhode-Island). 387
Newport, v. 584
New-York (le). 571
New-York, v. 572
Neyba, v. 635
Neybe, r. 561
Neypal, pr. 492
Ngari, pr. 480
Ngoyo, pr. et v. 534
Niagara, fl. 582
Niagara, v. 603
Niamtz, v. 365
Nicaragua (le). 618
Nicaragua, lac. 557, 616
Nicaragua, v. 619
Nicaria, i. 428
Nice, v. et pr. 239
Nicea, v. 774, 752
Nicée, v. 427
Nicephorium, v. 722
Nichabour, v. 444
Nicobar, i. 506
Nicolaef, v. 358
Nicolas (St.-), i. 550
Nicolas (St.-), v. 330
Nicolsbourg, v. 280
Nicomedia, v. 713
Nicopole, v. 367
Nicopolis, v. 713
Nicoya, v. 619
Niemen, fl. 342
Nièvre (département de la). 208
Niewveld, mt. 536
Niger, ou Dialiba, fl. 507, 525
Nigritie (la). 525
Nijnei-Kamtchatsk, v. 458
Nijni-Novgorod, gt. 354
Nijni-Oudinsk, v. 458
Nikdé, v. 433
Nikiœbing. v. 332
Nikolsbourg, v. 281
Nikolsk, v. 351
Nikopol, v. 367
Nil, fl. 507
Nil (région du). 500
Nimègue, v. 308
Nîmes, v. 224
Nimrod, mts. 465
Ning-Haï, v. 473
Ning-Koue, v. 471
Ning-Pho, port. 467
Ninive, v. 720
Nio, i. 50, 51
Niort, v. 210
Niphon, i. 459, 460
Nisa, v. 723, 777
Nisæa-Parthaunisæ, v. 726
Nischneï-Newiansk, v. 354
Nisibin, v. 433
Nisibis, v. 721
Nissa, v. 367
Nith, r. 403
Nivaria, i. 738
Nivelles, v. 330
Nizam, rme. 490
Noanagor, v. et pr. *ibid.*
Nodéah, v. 484, 494
Noadia, v. 756
Nœrdlingen, v. 296
Nogent-le-Rotrou, v. 224
Nogent-sur-Seine, 222
Noire (la mer) ou Pont-Euxin. 425
Noirmoustiers (île de). 200
Nola, v. 201, 251
Nombre-de-Dios, v. 592

Noncovery, i. 506
Nonni, r. 477
Nontron, v. 223
Noordwyk, v. 668
Nora, mt. 525
Nord (dépt. du). 226
Nord-Beveland, i. 328
Norder-og-Osteramtel. 616
Nordstrand, i. 332
Noreia, v. 755
Norfolk, i. 681
Norfolk, v. (É.-U.) 574
Norfolk, (comté de). 409
Nordhausen, v. 320
Noricæ (Alpes). 755
Noricum (le). *ibid.*
Norrkœping, v. 338
Nortelge, v. 339
Northampton, v. et comté. 399
North-Uist, i. 406
Northumberland (comté de). 401
Northumberland (comté N. H.) 677
Northumberland, v. 586
Norton, golfe. 553
Norwège. 334
Norwich, v. 402
Norwich, v. 571
Noss, i. 405
Nossa-Senhora-do-Destero, v. 643
Nossa-Senhora-do-Rotario, v. 549
Nossé, i. 541
Notasie. 656
Noto, pr. 462
Nottingham, v. et comté. 400
Nottingham, v. 585
Notu-Keras, cap. 738
Noufi, v. 526
Noukahiva ou Baux, i. 690
Noukhi, pr. et v. 424
Noum, v. 522
Nouveau-Mexique. 596
Nouvelle-Providence, i. 653
Nouvelles-Populations. 383
Novare, v. et pr. 237
Novgorod (le). 354
Novgorod-Weliki, v. *ibid.*
Novi, pr. et v. 239
Novi-Bazar ou Iéni Bazar, v. 368
Noviodunum, v. 756
Novoï-Tcherkask, v. 364
Noyon, v. 206
Nubie (la). 512
Nubie (basse). 513
Nuestra-Señora-de-la-Vittoria. 595
Numantia, v. 750
Nuoro, v. et pr. 239
Nuremberg, v. 294
Nursia, v. 746
Nuyts (terre de). 676
Nykœping, v. 337
Nylande (la). 348
Nyon, v. (Suisse). 233
Nyons, v. (Fr.) 216
Nysæa, port. 742
Nysi, v. 377
Nyslott ou Savolinna, v. 348
Nystad, v. 349

O

Oakham, v. 399
Oaracta, i. 725
Oarus, r. 756
Oaxaca (l') ou Oaxaca, Cordillière. 554
Oaxaca, état. 594
Oaxaca, v. *ibid.*
Obdorie (l'). 456
Oberstein, bourg. 309
Obi. 414, 450
Oboka, r. 754
Obrz, v. 316
Observatoire, i. 681
Oby (grande), i. 672
Ocaña, v. 621
Océanie. 657
Ocelis, v. 720
Och, v. 449
Ochrida, lac. 370
Ochrida, v. 373
Ochus, fl. 726
Ocker, r. 306
Ocklokonne, r. 575
Oconée, r. *ibid.*
Ocra, mt. 755
Odensée, v. 332
Odenwald, mt. 277
Oder, fl. 318
Odessa, v. 358
Odessus, v. 756
Odeypour, pr. et v. 489
Odia, i. 687
Odowara, v. 460
Œda, v. 734
Œdenbourg, v. 265
Oéiras, v. 645
Œisaso, v. 750
Œlana, v. 720
Œland, i. 338

Oels, v. 317
OEnotria (l'). 744
OEnus, fl. 755
Œrebro, v. 339
OEscus, v. 756
Œsel, ou Kurri-Saar, i. 347
Œstersund, v. 339
Œta, mt. 371, 741
Ofanto, r. 235
Offebacmh, v. 301
Offembourg, v. 300
Ofosoumi, pr. 462
Ohio, fl. 558
Ohio (l'). 577
Ohio, canal. 581
Ohlau, v. 317
Oise (dép. de l'). 205
Oiseaux (île aux). 691
Ojeir, i. 684
Oka, r. 353
Okhostsk, pr. 457
Okhostsk, v. *ibid.*
Okhota, r. *ibid.*
Okhotsk, mer. 414, 453
Okkak, i. 601
Olba, v. 513
Olbase, v. 712
Olbia, v. 748
Olbia (Sarmatie), v. 757
Oldenbourg, v. 309
Oldenbourg (grand-duché d'). *ibid.*
Olea, v. 747
Oleggio, v. 237
Oléron, i. 201, 210
Oléron, v. 211
Olgassys, monts. 714
Olinda, v. 644
Olischef, v. 351
Oliva, v. 388
Olivenza, v. 387
Ollius, r. 745
Olmutz, v. 280
Olonetz, monts. 345
Olonetz (l'). 349
Olonetz, v. 351
Olpe, v. 322
Olympe, mont. 375
Olympe de Mylie, mont. 420
Olympia, v. 747
Olympiansprings, v. 684
Olympus (Phrygie), mt. 713
Olympus, v. 711
Olympus (Thessalie), mt. 741
Olyssipo, v. 749
Olythus, v. 740
Oman (l'). 435, 436
Oman, mer. 487
Oman, golfe. 415
Oman, mt. 415
Omanum, v. 721
Ombay, i. 686
Ombos, bourg. 514
Ombrion, i. 738
Ombrone, r. 235
Omenak, v. 615
Omer (Saint-), v. 203
Omoa, port. 618
Omrust, v. 668
Omsk, v. et pr. 456
Onéga, lac. 346
Onéga, v. 351
Oneille, v. et pr. 239
Onékotan, i. 459
Ongla, r. 541
Ono, i. 687
Onore, v. 497
Onou, r. 453
Ontario, lac. 557
Oona, i. 688
Ooyolava, i. *ibid.*
Oparo, i. 691
Opelousa, v. 585
Opernavik, v. 615
Ophir, v. 720
Ophiusa, i. 750
Ophlimus, mt. 712
Opoczno, v. 343
Oppeln, v. 317
Oppidolo, i. 259
Opus, v. 741
Oran, v. 520
Orange, fort. 522
Orange, fl. 536
Orange, v. 216
Orange, i. 670
Orbe, v. 233
Orbelus, mt. 740
Orcades australes. 561
Orcades, i. 405
Orchilla, i. 562
Orchoe, v. 723
Orchomènes, v. 743
Orduña, v. 387
Orégo-Mexicain, syst. 554
Orégon, fl. et terr. 581
Oreia, mont. 740
Orel, v. 356
Orenbourg, gouv. 455
Orenbourg, v. 352
Orénoque, fl. 558
Orensé, v. 386
Orfa, pach. 433
Orfa, anc. *Edessa*, v. 431
Organa, i. 725
Orihuella, v. 388
Orissa ou Oriçah (l'). 486

Oristano, r. et v. 238
Orizaba, v. 598
Orizaba ou Orizava, volc. 545, 594
Orkhon, r. 203
Orkney, i. 410
Orléans, v. 209
Orléans (Nouvelle-), v. 576
Ormus, i. 439
Ormus, détr. 436
Orne (dép. de l'). 226
Oronte ou Aasi, fl. 428
Oropesa, v. 631
Oroshaza, b. 254
Orospeda, mt. 749
Orotawa, v. 551
Orsova, v. 267
Orthez, v. 211
Ortygia, i. 748
Oruro, v. 631
Orvietto, v. 244
Orwell, v. 399
Osages, dist. 580
Osero, i. 255
Osiou, pr. 462
Osnabruck, v. 315
Ossa, mt. 741
Ossola, pr. 239
Ostende, v. 328
Osterôé, i. 332
Osterode, v. 315
Ostie, v. 245
Ostrobothnie ou Pobian-Ma, ou Kainu-Ma. 349
Ostrogojsk, v. 356
Ostro-Gothie, pr. 336
Ostrolenka, v. 344
Ost-Vaagen, i. 335
Osuna, v. 388
Oswego, canal et v. 582
Otchio, pr. 462
Othrys. 741
Otrante (terre d'). 248
Otrante, v. *ibid.*
Ottawa, fl. 558
Otter-River, r. 705
Ouadey, v. 526
Ouady-Halfa, catar. et v. 513
Ouaihou, i. 691
Ouang-Haï, pr. 476
Ouanla, i. 686
Ouâouâ, v. 527
Ouara, v. 526
Ouari, v. 533
Ouarïoï. 531
Ouassoulo (le). 528
Ouchi, v. 479
Ouessant, i. 201
Oufa, v. 352
Ougeïn ou Odchan, v. 491
Ouglitsch, v. 354
Ougly, r. 493
Ouï, pr. 480
Ouiématti, vill. 681
Ouïgour, pr. 479
Ouimoa, port. 690
Ouinipeg, lac. 557
Ouisconsin, ou district Huron. 579
Oulimirec, i. 686
Ouman, v. 364
Oumi, pr. 462
Oummerapour, v. 501
Oumnak, i. 608
Ounakhtouh, i. *ibid.*
Ounalaschka, i. *ibid.*
Ounialea, i. *ibid.*
Ounimak, i. *ibid.*
Ouralsk, v. 361
Oural ou Jaïk, fl. 352, 361
Ouralien, gr. de mt. 415
Ourals, monts. 444
Ourem, v. 392
Ourga, v. 477
Ourghendj, v. 448, 449
Ourgout, v. 446
Ourmia, lac. 415, 438
Ourmitan, v. 446
Ouroup ou Orup, i. 459
Ourry, i. 682
Ours (i. des). 457
Ourthe, r. 326
Ouse, r. 399
Ousi-Schir. 459
Oustioug-Veliki, v. 351
Oust-Kamenogorsk, v. 458
Oustzysolk, v. 351
Ou-Tchi-Chan, mt. 465
Ouya, r. 649
Ouzbeks-Araliens. 448
Ovari, pr. 462
Ovas (pays des). 541
Oviédo, v. 380
Owahou, i. 690
Owaihi, i. *ibid.*
Owego, v. 586
Oxford, v. (États-Unis). 585
Oxfort, v. et comté. 398
Oxus, fl. 729
Oyapok, r. et v. 649, 650
Ozaca, port. 461
Ozama, r. 562
Ozarks, monts. 554
Ozark, dist. 580
Ozieri, pr. et v. 239

P

Pablo (St-), v. 674
Pachacamac, v. 628
Pachynum, prom. 747
Padan-Aram, plaine. 721
Padang, gt. et v. 666
Padaran, v. 505
Paderborn, v. 321
Padilla, v. 599
Padoue, v. 254
Padron, v. 387
Padus, fl. 745
Pagham-miou, ruines. 501
Pagarujong, v. 666
Pagasæ, v. 741
Pagou, i. 687
Pahang, rme, v. et fl. 504
Paimbœuf, v. 225
Pain-de-sucre, i. 682
Paiva, v. 392
Pakenham, v. 504
Pakhalongang, v. 674
Pakratz, bourg. 266
Paktyia (la). 727
Palembang, v. et rme. 666
Palencia, v. 380, 387
Palerme, v. 259
Palestine (la). 428, 717
Palibothra, v. 728
Palisse (la), v. 222
Palk, dét. 482
Palkati, lac. 414
Pallantia, v. 750
Pallanza, pr. et v. 239
Palliser, i. 689
Palma, i. 386, 551
Palmas, port. 532
Palmeirinha, cap. 530
Palmerston, i. 691
Palmyras, i. *ibid.*
Palmyre, v. 429
Palos, cap. 382
Palos, v. 675
Palus-Aria, lac. 726
Pamiers, v. 212
Pamisus, fl. 743
Pamouri, mt. 480
Pampas, plaine. 559, 630
Pampelo, v. 750
Pampelune, v. 381
Pamphylie (la). 427, 710
Pamplona, v. 622
Pamysus, r. 377
Panama, isthme. 622
Panama, golfe. *ibid.*
Panama, v. 622
Panaraga, v. 674
Panaria, i. 236
Panaroukan, v. 674
Panay, i. 671
Pancsova, fort. 286
Pandesia, v. 747
Pandionis regio. 728
Pandjour, i. 667
Paneas, v. 717
Pangeus, mt. 729
Panionium, v. 720
Panipot, v. 485
Pannah, v. et état. 484
Pannonia. 755
Pannopolis, v. 732
Panorinus, v. 716, 748
Panticapea, v. 757
Panuco, v. 598
Paola, v. 251
Paou, i. 687
Papantla, v. 594
Papa-Stour, i. 506
Paphlagonie. 710, 714
Paphos, i. 712
Papous (gr. des i.). 683
Pappenbourg, v. 315
Pâques (i. de). 691
Para, r. 645
Para, v. *ibid.*
Paracels, arch. 505
Paratonium, v. 733
Paragoa, i. 671
Paragua, i. 670
Paraguana, presqu'i. 623
Paraguay (le). 641
Parahyba, pr. 644
Parahyba, v. *ibid.*
Paralus, v. 732
Paramaribo, v. 649
Paramata, r. 677
Paramata, v. *ibid.*
Parameras, plateaux. 380
Parana ou Rio-de-la-Plata, fl. 559, 637
Paranahyla, fl. 646
Parchim, v. 308
Parga, v. 370
Paria, v. 631
Parimien, système. 554
Paris, v. 206
Parizim, mont. 430
Parma, v. 744
Parme, v. et duché. 260
Parnahiba, bourg. 645

Parnasse ou Lakoura, mont. 375
Parnès, mt. 742
Parnon, mt. 743
Paro, r. 630
Paromouchir, i. 459
Paropamissus, mont. 727
Paros, i. 376, 743
Parras, r. 598
Parsici, mt. 725
Parthenope, v. 746
Parthia. 726
Paru, r. 645
Paryades, mt. 712
Pasargada, v. 725
Pascagoula, v. 585
Pasco, v. 629
Pascuaro, v. 592
Pas-de-Calais (dép. du). 226
Pasewalk, v. 319
Pasin, v. 433
Passanhas, v. 674
Passarouang, v. *ibid.*
Passau, v. 292
Passe, r. 350
Passir, v. et rme. 669
Passo-del-Norte, v. 596
Passo-del-Norte, v. 599
Pasto, v. 621
Pasummah (pays des). 666
Patagonie (la). 635
Patani (le). 504
Patani, v. *ibid.*
Patara, v. 711
Patavium, v. 745
Pa-tchieu, r. 481
Paterson, fl. 657
Patino, i. 434
Patmos, i. 428
Patmos, i. 711
Patna, v. 484
Patos (los), lac. 643
Patræ, v. 743
Patras, golfe. 376
Patras, v. *ibid.*
Pattala, v. 727
Patti, v. 250
Pattialah, v. 489
Patumos, v. 732
Pau, v. 211
Paul (St-), i. 508
Paul (St-), i. 609
Paul (St-), v. 643
Pavie, v. 253
Pavoa, v. 392
Paxo, i. 378
Payerne, v. 233
Payo, i. 257
Pays-Bas, rme. 325
Paz (la), v. 631
Pecs, v. 265
Pedda-Ballapour, v. 490
Pédir, v. et pr. 665
Pedaus, r. 712
Pedro-de-Batopilas, v. 593
Pedroso, v. 392
Peebles, v. 410
Peebles, comté. *ibid.*
Péene, r. 319
Pegasus, port. 681
Pégou ou Baigou (le). 501
Peipus, lac. 354
Peiso lacus. 755
Pé-King, v. 759
Pelandgi, r. 670
Pelasgiotis. 741
Pelelap, i. 686
Pelew ou Palaos, i. 685
Pé-Ling, mt. 415, 466
Pélion, mt. 371
Pella, v. 536
Pella, v. 736
Peloponèse. 742
Pelorum, pr. 747
Pelusium, v. 732
Pelworn, i. 332
Pemba, i. 508, 543
Pembroke, comté. 402
Pembroke, v. *ibid.*
Pena (pointe de la), cap. 553
Penæus, r. 741
Penafiel, v. 392
Pendjab (le). 491
Pendjakend, v. 446
Pénée, r. 371, 743
Penella, v. 392
Penobscot, fl. 569
Peñon-de-Velez, v. 551
Penrhyn, i. 691
Pensacola, v. 584
Pensylvanie (la). 572
Pensylvanie, can. 581
Pentecôte, i. 682
Pentelique, mt. 742
Pentellaria, i. 236, 250
Pentland, dét. 405
Penza (le). 356
Penza, v. *ibid.*
Peræa. 719
Perainda, pr. et v. 496
Perak, pr., r. et v. 503
Percoftza, v. 373
Peregrino, i. 691
Péreiazlawl, v. 356
Perga, v. 711
Pergame, v. 710
Périco, i. 622

Périgueux, v. 211
Perinthus, fl. 739
Peri-Saboras, v. 723
Perleberg, v. 318
Perles (l. aux). 560
Perm, v. et gt. 352, 455
Perm (le). 352
Pernambuco ou Fernambouc (le). 644
Pernambouco, v. *ibid.*
Pernau, v. 347
Peronne, v. 227
Péroté, v. 594
Pérou (république du). 627
Pérouse (détroit de La). 463
Pérouse, v. 244
Perpeseratée, t. 667
Perpignan, v. 213
Perreinda, v. 488
Perrhæbia (la). 741
Perse ou Iran. 437
Persépolis, aujourd'hui Istakhar, v. 439
Persicus sinus. 721
Persique, golfe. 415
Persis (la). 724
Perth, v. et comté. 404
Perth-Ambey, v. 586
Perusia, v. 745
Pesaro, v. 245
Pescara, r. 235
Pessinus, v. 713
Pesth, v. 262
Pe-tchi-li, pr. 472
Petchora ou Petzora fl. 350
Peten, v. 619
Petersbourg (St.), v. 347
Pétersburg, v. 587
Peterwaradin, fort. 266
Petdia, v. 747
Petra, v. 720
Petra-Chorienis, v. 727
Petrikau, v. 345
Petropavlofsk, v. 458
Petropavlofsk; fort. 456
Petrosavodsk, v. 351
Pettau. 289
Peuce, mont. 757
Peucela, v. 727
Peucetia, (la). 747
Peychaver, v. et pr. 444
Pezenas, v. 213
Pforzheim, v. 300
Phanuel, pr. 719
Pharan, désert. *ibid.*
Phare (t. du). 727
Pharsale, v. 373
Phaselis, v. 711
Phasis, fl. 714
Phazania (la). 757
Phénicie. 718
Pheres, v. 741
Philadelphia, v. 711
Philadelphia (Palestine). 719
Philadelphie (Etats-Unis), v. 573
Philæ, i. 737
Philates, b. 370
Philip, t. 681
Philippi, v. 740
Philippines, i. 656, 669
Philippopoli, 373
Phing-Yau, pr. 476
Phlias, v. 743
Phocea, v. 710
Phocis. 741
Phola, mont. 743
Pho-Yang (le). 466
Phrycus, mont. 741
Phrygie. 710, 713
Phtiotis. 741
Phycus, prom. 734
Piatra, v. 365
Pianhy, pr. 645
Piave, r. 235
Pic-de-Diane. 547
Pic-d'Étoile, t. 682
Pic-de-Glace (le). 611
Pic-Shortland. 682
Picénum (le). 746
Pichincha, mont. 621
Pico, t. 549
Pico, volc. *ibid.*
Pictou, v. 606
Pierre (St.-) Martinique, v. 654
Pierre (St.-), v. 394
Pierry, coteau. 206
Pieve, bg. 291
Pignerol, pr. et v. 239
Piliça (la), r. 342
Pillau, v. 316
Pilon, v. 599
Pilstaart, t. 687
Pilzen, v. 282, 283
Pincz, v. 342
Pindus ou Metzovo, mont. 365
Pinhel, v. 393
Pino, v. 598
Pins (l. des). 681
Pintia, v. 750
Piombino, v. 242
Piotrkow, v. 344
Pirano, v. 256
Pirmaszen, v. 296
Pirna, v. 313
Pisa, v. 743
Pisa, v. 743
Pisania, v. 531
Pisatis (le). 743

Piscopi, i. 428
Pise, v. 241
Pisek, v. 284
Pisidie (la). 427, 710
Pisino, v. 257
Pistoja, v. 241
Pisuerga, r. 380
Pitahané, v. 449
Pitcairn, i. 689
Pitchan, v. 479
Pitea, v. 339
Pithiviers, v. 225
Pitic, v. 592
Piton-de-Neige, mont. 544
Piton-du-Milieu, mont. 547
Pitt, i. 681
Pitt, archipel. 604
Pittsburg, v. 573
Pityusæ, i. 750
Pizzo, v. 248
Placentia, v. 745
Plaisance, v. (Terre-Neuve). 600
Plaisance, v. 240, 241
Planaria, r. 738
Plata (Rio-de-la-) ou Parana, fl. 630
Plata (la) ou Chacuisaca, v. 631
Platea, v. 742
Plate (Rivière-). 554
Plattsburg, v. 586
Plauen, bg. 313
Plava, r. 370
Plesko, v. 354
Pleskow ou Pskow (le). 354
Plissivitza, mont. 265
Plistus, fl. 741
Ploçk, v. 343
Ploërmel, v. 208
Plombières, v. 204
Plumbaria, i. 748
Plutana, v. 728
Pluviala, i. 738
Plymouth (États-Unis). 571
Plymouth (Angleterre). 397
Podgorze, v. 275
Podlaquie (la). 343
Podolie (la). 346
Pœlten (St.-), v. 287
Poggy, i. 667
Point-Pleasant, v. 587
Point-de-Galles, v. 698
Pointe-à-Pitre, v. 654
Poisson (r. du). 536
Poitiers, v. 210
Pokutie, mont. 274
Pola, i. 256
Pola, v. *ibid.*
Polaire (mer). 553
Poland, v. 586
Polembang, r. 657
Polésie. 347
Poligny, v. 215
Pollok, port. 670
Pologne (la). 342
Polotzk, v. 363
Polsin, v. 324
Poltava, v. et g. 356
Polycandro, i. 378
Polynésie ou Océanie occidentale. 656 et 685
Polzin, v. 319
Pomaroum, r. 648
Pombal, v. 392
Poméranie (la). 319
Pomona, i. 405 561
Pompeï, v. 586
Pompeïa, v. 248
Pompeii, v. 746
Pondichéry, v. 493
Pont (le). 710
Ponta Delada, v. 549
Pont-à-Mousson, v. 204
Pontarlier, v. 215
Pont-Audemer, v. 224
Ponte-Corvo, v. 245
Ponte-Vedra, v. 387
Pontianak, r. 657
Pontianak, rme et v. 669
Pontica, v. 714
Pontinæ Paludes. 746
Pontivy, v. 208
Pont-l'Évêque, v. 207
Pont-l'Évêque, v. 223
Pontoise, v. 227
Pontremoli, v. 242
Popayan, v. 621
Popo, gr. d'i. 533
Popocatepetl, volc. 355
Porali, i. 667
Porata, v. 756
Porentruy, v. 232
Poretchié, v. 355
Pornich, v. 494
Poros, port. 378
Porquerolles, i. 201
Porselouo, v. 504
Porsgrund, v. 340
Port-au-Prince, v. 651
Portalègre, v. 643
Port-Bourbon, v. 547
Port-Cockburn. 676
Port-Croz, i. 201
Port-de-Paix, v. 655
Port-du-Passage. 379
Porte-de-Fer (défilé). 271
Portici, v. 248
Portland, v. 569
Portland, gr. d'i. 683

Port-Louis, v. (Ile de France). 544
Porto, v. 391
Porto-Conte, port. 238
Porto-Farina, port. 518
Porto-Ferrajo, v. 242
Porto-Longone, v. *ibid.*
Porto-Plate, v. 655
Porto-Praya, p. 549
Porto-Rico, i. et v. 562 et 652
Porto-Santo, i. et bourg. 548
Porto-Vecchio, bourg. 218
Port-Royal, ou Annapolis, v. 600
Port-Royal, v. 655
Port Sainte-Marie, v. 388
Portsmouth, v. 397
Portsmouth (état d'Ohio), v. 586
Portsmouth (New-Hampshire), v. 570
Portugal (le). 389
Portus Divinus. 735
Portus Itius. 753
Portus Victoria. 750
Port-Vendre, v. 213
Poséga, v. 266
Posen (grand-duché de). 316
Posen, v. *ibid.*
Posidonia ou *Pæstum*, v. 747
Potenza, v. 248
Potidea, v. 740
Potocki (archip. de Jean). 473
Potomac, fl. 574
Potosi, v. 585
Potosi, v. 631
Pottibra, fort. 552
Potzdam, v. 318
Pougkeepsie, v. 572
Pouhra, v. 444
Poullaouen, bourg. 208
Poulo-Laout, i. 569
Poulo-Nias, i. 567
Poulo-Pinang, ou i. du P. de Gal. 503
Pounah, v. 488
Poutivl, v. 356 et 364
Pouzzolle, v. 247
Prabolingo, v. 674
Prado, v. 392
Prague, v. 282
Prairie-du-Chien, bourg. 580
Prapag, v. 674
Praslin, i. 548
Prasum promontorium. 787
Prato, v. 241
Paramythia, v. 370
Prenslau, v. 318
Prerau, v. 280
Presbourg ou Posony, v. 260
Preserin, bourg. 369
Presidios, v. 551
Presteigne, bourg. 410
Prevesa, v. 370
Pribilow, i. 559 et 609
Priebol, v. 374
Priego, v. 388
Prince, i. du (Afrique). 550
Prince-Édouard (i. du). 508
Princesse-Royale (i. de la). 604
Princeton, v. 586
Pripec, r. 342, 346
Privas, v. 214
Privernum, v. 746
Prochyta, i. *ibid.*
Procida, i. 236
Proclian, lac. 258
Prolozatz, lac. *ibid.*
Prophtasie, v. 715
Prosna, r. 316, 342
Prouth, r. 363
Providence, i. 563
Providence, v. 587
Provincia-Cisplatina. 640
Provins, v. 205
Prusa, v. 713
Prusse. 315
Przemysl, v. 276
Pskof, v. 354
Ptolémaïs, v. 429, 717
Ptolemaïs (Égypte). 753
Ptolemaïs Theron (Éthiopie). 587
Ptoon, mont. 742
Puebla (État de). 594
Puebla-de-los-Angelos, v. *ibid.*
Pueblo-Viejo-de-Tampico, v. 598
Puerto-Belo, v. 620
Puerto-Cabello, v. 623
Puerto-de-la-Paz, port. 551
Puerto-del-Principe, v. 652
Pulchrum promontorium. 735
Pulstusk, v. 344
Puna, i. 560
Puno, v. 628
Pura, v. 726
Purpuri, i. 738
Puruz, r. 645
Putbus, v. 309
Puteoli, v. 746
Putride, mer. 358
Puy (le), v. 209
Puy-de-Dôme (dép. du). 208
Pydna, v. 740
Pylos, v. 743
Pyrénées, monts. 379
Pyrénées (dép. des Basses-). 206
Pyrénées-Orientales (dép. des). *ibid.*
Pyrmont, v. 307
Pythus, v. 715

Q

Qars, v. 516
Qélioub, v. et pr. *ibid.*
Qénéh, v. *ibid.*
Quadra et Vancouvert ou Noutka, i. 559, 602
Quanto (le). 462
Quantong, v. 501
Quatre-Cantons (lac des). 190
Québec, v. 602
Quedah (le). 504
Quedah, v. *ibid.*
Quedlimbourg, v. 321
Quelpaert, i. 463, 476
Queun's-County. 411
Quérétar, v. et état. 591
Querfurt, v. 203
Quesaltenango, v. 619
Quibo, i. 622
Quiché, v. 619
Quilimanci, fl. 539
Quilimane, v. 550
Quillota, v. 633
Quiloa, roy. et v. 539
Quiloa, i. 508
Quimper, v. 208
Quito (vallée de). 557
Quito, lac. et v. 557, 621

R

Raab ou Gyor, v. 265
Rabat, v. 522
Rabbath-Ammon, v. 719
Rabbath-Moab, v. 720
Rachotka, volc. 459
Radak, i. 687
Radjahmendry, v. et pr. 487
Radjahpour, v. 496
Radjanagor, v. 495
Radkerabourg, v. 289
Radom, v. 344
Rages, ou *Ragæ*, v. 724
Raguse, v. et comté. 258
Raha, v., anc. *Jericho*. 343, 344
Raïnghor, v. 495
Raipour, v. 496
Rajshahi, pr. 495
Rakka, v., ancienne *Nicephorium*. 333
Rakkon, bourg. 531
Rakonitz, v. 284
Raleigh, v. 474
Rambouillet, v. 227
Ramgor, v. 495
Ramid, v. et pr. 447, 449
Ramlá, v. 434
Ramos, v. 599
Rampour, v. 485
Ramri, i. et v. 502
Ramaï, i. 692
Randers, v. 333
Randolph, v. 587
Ranghibou, v. 680
Rann, v. 289
Raoul, i. 688
Raphoé, v. 410
Rapti, r. 484
Rarogonta, i. 688
Rascie (la). 368
Rastadt, v. 300
Rathenau, v. 318
Ratibor, v. 317
Ratisbonne, v. 293
Ratschka, fort. 286
Ratzebourg, v. 331
Raudo, r. 757
Rauhe-Alp, mont. 277
Raumo, v. 349
Ravenne, v. 245
Rawa, v. 344
Rawitz, v. 316
Raz-al-gat, cap. 414
Ré, i. 201, 210
Reading, v. 398
Réal-de-Catorce, exploitation. 592
Reate, v. 746
Recherche (arch. de la). 682
Recht, v. 438
Récife, port. 644
Redcliffpoint, col. 677
Redjans (pays des). 666
Redon, v. 208
Redonte-Kale, v. 424
Rée, lac. 406
Regenstown, v. 545
Reggio, v. 240, 248
Regnitz, r. 294
Reichenbach, v. 313
Reichenberg, v. 283
Reichenhall, v. 295
Reichstadt, v. 283
Reikiaviik, v. 614
Reims, v. 206
Reinsberg, v. 318
Reissmarkt, b. 272

Rembang, v. 674
Remiré, bourg. 645
Remiremont, v. 204
Remo (San-), pr. 239
Remoulin, bourg. 213
Renaix, v. 330
Renards (groupe des), i. 608
Rendsbourg, v. 331
Renfrew, bourg et comté. 403
Rennel, i. 682
Rennes, v. 208
Réole (la), v. 224
Reps, bourg. 271
Réquena, v. 387
Resatna, v. 722
Rethel, v. 222
Retimo, v. 373
Retu-Sari, i. 348
Reuss-Greitz, princ. 298
Reuss-Lobenstein-Ebersdorf, princ. 298, 305
Reuss-Schleiz, princ. *ibid.*
Reutlingen, v. 297
Revel, v. 347
Revilla-Gigédo, groupe. 560
Rewah, état et v. 496
Rey, anc. *Rhagæ*, v. 348
Rha, fl. 729
Rhabon, r. 756
Rhacotis, bourg. 732
Rhapta, comté. 737
Rhegium, v. 747
Rhenus, r. 745
Rhenus, fl. 751
Rhetia. 755
Rhin, fl. 230, 301
Rhin (Bas-), départ. du. 227
Rhin (Haut-), départ. du. *ibid.*
Rhinocure. 732
Rhodonus, fl. 750
Rhode-Island (le). 571
Rhodes, i. et v. 428
Rhodez, v. 212
Rhodope, monts. 365, 371, 739
Rhodus. 711
Rhœne-Gebirge, mt. 277
Rhône, fl. 202, 227
Rhône (dép. du). 213
Rhotamus, v. 748
Rhydacus. 710
Rhymnici, mts. 757
Riazan, v. 356
Ribadavia, v. 387
Ribadeo, v. *ibid.*
Ribbiano, v. 242
Ribeira-Brava, v. 550
Ribeira-Grande, v. 549
Ribe, v. 333
Riberac, v. 223
Richemond, v. 397
Richmond, v. (États-Unis). 574
Riesenberg, v. 287
Riet, mt. 536
Rieti, v. 245
Riga, v. et gt. 347
Rima-Szombath, bourg. 262
Rimac, r. 628
Rimini, v. 245
Rio-Almanzora, r. 382
Rio-Camarones, r. 635
Rio-Champoton, 595
Rio-de-la-Plata, fl. 553, 559
Rio-de-la-Somma-Paz, r. 620
Rio-del-Carmen, r. 644
Rio-del-Hacha. 623
Rio-del-Norte, vallée et fl. 557, 559
Rio-del-Norte, r. 593
Rio-Domingo, r. 623
Rio-Dulce, fl. 557, 616, 637
Rio-Gallegos, fl. 635
Rio-Grande, fl. (Brésil). 643
Rio-Grande, fl. 525
Rio-Guijalva, r. 595
Rioja, v. 638
Rio-Janeiro (le). 443
Rio-Janeiro, v. *ibid.*
Riom, v. 209
Rio-Magdalena, fl. 558
Rio-Mendoza ou Colorado, fl. 637
Rio-Negro, r. (Amérique). 559, 635, 637, 646
Rio-Negro, v. 646
Rioni, r. 423
Rioni, v. 424
Rio-Parana, r. 643
Rio-Tula, r. 595
Rio-Verde, v. 599
Rio-Volta, fl. 550
Riow, i. 667
Rivière-des-Cygnes. 676
Rivière-du-Nord (grande), v. 655
Rivière-Noire. 547
Rjef-Vladimirof, v. 354
Robertson, i. 561
Roca-de-Plata, i. 691
Roca-Partida, i. 650
Rochechouart, v. 210
Rochefort, v. *ibid.*
Rochelle (la) *ibid.*
Rochemaure, bourg. 213
Rochester, v. 572
Rochester, v. 396
Rocheuses, montag. ou Orégon. 554
Rockbridge, v. 587
Rock-Creek, r. 594
Rockelle, fl. 509
Rocroy, v. 222
Rodney, cap. 553

Rodriguès, i. 547
Rôenne, v. 333
Rœskilde, v. *ibid.*
Roggeveld, mt. 536
Romania, cap. 414
Rome, v. 243
Romélie. 371
Romorantin, v. 209
Ronda, v. 382
Ronda (serrania de), mt. *ibid.*
Rongpour, v. 494
Ronne, v. 332
Ronnebourg, v. 304
Ronneby, v. 338
Rook, i. 683
Roques, i. 562
Roraas, v. 340
Roscommon, v. et comté. 141
Roseau, v. 655
Rosenau, bourg. 263
Rosendahl, v. 340
Rosette, v. et pr. 516
Rosinar, bourg. 271
Ross, comté de. 410
Rossano, v. 248
Rossel, i. 682
Rostak, v. 436
Rostock, v. 308
Rostof, lac et v. 384
Rota, v. 384
Rothenbourg. 320
Rothenbourg, v. (Bavière). 294
Rothomagus, v. 75
Rothsay, bourg. 410
Rotschensalm, v. 348
Rotta, i. 687
Rotterdam, v. 327
Rottie, i. 669
Rouane, v. 225
Rouen, v. 206
Roupa, i. 667
Rouphia, r. 376
Roustchouk, v. 367
Roveredo, v. 291
Rovigo, v. 253
Rovigno, v. 256
Roxburgh, comté. 403
Royale, i. 557
Rubicon, r. 745
Rubieszow, v. 343
Rubricatus, fl. 735
Rubricatus (Espagne), fl. 750
Rudbar, v. 443
Ruden, i. 319
Rudkiœbing, bourg. 333
Rudolstadt, 305
Ruffec, v. 223
Rugen, i. 319
Rugenwalde, v. *ibid.*
Ruivo, pic. 548
Rum, i. 406
Rumbo, r^me. 503
Runsala, i. 349
Ruremonde, v. 327
Russ, r. 384
Russelsville, 584
Russie (la). 344
Rutland, v. 587
Rutland, comté. 399
Rutupiæ, v. 753
Ryswik, 774
Rzeczow, 275

S

Saale, r. 295, 320
Saalfeld, bourg. 304
Saardam, bourg. 329
Saatz, v. 282
Saba, v. (Arabie). 720
Saba, i. 653
Sabacz, v. 367
Sabart ou Vieux-Tripoli, v. 517
Sabina (la). 746
Sabine, i. 605
Sabioncello (péninsule). 258
Sables-d'Olonne, v. 210
Sabrata, v. 734
Sackaton, v. 527
Saco, r. 569
Sacramento (Colonia del), v. 640
Sacrum promontorium. 749
Śaddle, i. 561
Sado, i. 462
Sætabis, v. 750
Safal, i. 543
Sagalassus, v. 713
Sagan, v. 317
Sagard, bourg. 319
Saghalien, i. 463
Saghalien-Oula, pr. 474
Sag-Harbourg, v. 572
Sagra (Sierra), mt. 383
Saguntum, v. 750
Sahar, v. 436
Sahara ou Grand-Désert. 509, 523
Sahel (le). 430
Saïde, v. 434
Saïgong, v. 505

Saillies, v. 211
Saïma, lac. 190
Saint-Christophe, i. 652
Saint-Domingue. 651
Ste-Catherine, pr. 643
Sainte-Lucie, i. 550, 652
Sainte-Marie, v. (i d'Ustica). 259
Saintes, v. 210
Saintes (i. des). 654
Saint-Gall (canton de), et v. 231
Saint-George, v. 653
Saint-Jean, r. 532
Saint-John, v. 652
Saint-Kit, i. *ibid.*
Saint-Marin, rép. 245
Saint-Pons, v. 224
Saint-Weit, v. 255
Saint-Vincent, i. 653
Sala, v. 339
Sala, v. 736
Sala, i. 691
Salado, r. 637
Salagora, port. 370
Salamanca, v. 592
Salamanque, v. 380
Salamine ou Colouri, i. 378, 742
Salamis, v. 712
Salapia, v. 747
Salayer, i. 672
Saldan, i. 463
Salduba, v. 750
Salé, v. 522
Salem, v. 571
Salengore, r^me et v. 503
Salentinum, prom. 747
Salerne, v. 248
Salernum, v. 746
Salghir, r. 358
Salibabo, gr. d'i. 672
Salina, i. 250
Salina, v. 586
Salins, v. 215
Salisbury, v. 398
Sallagha, v. 532
Sallian, v. 424
Sallier, v. 496
Sallwatti, i. 683
Salmantica, v. 750
Salmus, v. 725
Salomon, r. 463
Salomon, arch. 656 et 682
Salona, v. 744
Salonique, v. 371
Salonique, golfe. *ibid.*
Salop (comté de). 400
Saloum (le). 531
Salsette, i. 486 et 493
Salsillo, v. 598
Salta, v. 688
Saluces, pr. et v. 239
Saluda, r. 575
Salvador (San-), i. 563
Salvages, i. 562
Salzbach, vill. 300
Salzbourg, v. 287
Samadang, v. 674
Samana, v. 655
Samar, i. 670
Samara, r. 751
Samara, r. 358
Samara, v. 353
Samara (le). 512
Samarang, v. 668
Samaria, v. 718
Samarkand, v. 447 et 449
Samarobriva, v. 753
Sambas, v. 669
Samboangan, v. 671
Sambor, v. 275
Sambre, r. 326
Sambroca, r. 750
Samen (le). 511
Samnium (le). 746
Samoro, v. 669
Samos, i. 428 et 434
Samos, r. 270
Samos. 710
Samosata, v. 715
Samotraki, i. 373 et 740
San, v. 515
Sana, v. 436
San-Antioco, i. 257
San-Blas, v. 592
San-Carlos-de-Monterey, v. 596
Sancerre, v. 223
San-Christobal, l. 590
San-Christoval, i. 682
San-Clemante, v. 384
Sandæe, i, 332
Sandsy, i. 406
Sandomir, v. 343
Sandrio, bourg. 258
Sandusky, v. 586
Sandwich, arch. 560
Sandwich, i. 681 et 690
Sandy, lac. 606
Sandy-Point, v. 655
San-Francisco (val. de). 557
San-Francisco, fl. 559
Sanga, v. 461
Sangami, pr. 462
Sangara (le). 508
Sangarius, fl. 713
Sangerhausen, v. 326
San-Germano, v. 240
Sanghir, i. 670

Sangro, r. 233
Sanguin, rme. 235
San-Jose, fort. 550
San-Juan del Rio, v. 591
San-Lucar, v. 384
San-Miguel, v. 619
San-Miguel-el-Grande, v. 592
Sann, r. 274
Sennakh, i. 608
Saône, i. 655
Saône (dép. de la Haute-). 227
Saône-et-Loire (dép. de). 213
San-Pedro, rme. 643
San-Salvador, état et v. 618
Santa-Fé, v. 382
Santa-Fé, v. (Nouv. Mexique). 596
Santa-Fé, mont. 619
Santa-Fé, v. (Buénos-Ayres). 637
Santa-Fé-de-Bogota, v. 620
Santa-Maria-de-Bétencuria, v. 551
Santa-Martha, v. 622
Santander (Nouv.). 593
Santander, v. 379
Santarem, v. 391
Santa-Rosa, v. 598
Santa-Severina, v. 251
Santée, r. 375
Santerno, r. 235
San-Thomé, i. et v. 550
Sant-Iago, i. 549
Santiago, v. 380
Santiago, v. 631
Santiago-de-Cuba, v. 652
Santiago-de-la-Vega, v. ibid.
Santiago-del-Estero, v. 637
Santorin, i. 378
Saphet, anc. *Bethulia*, v. 430
Saragosse, v. 381
Sarajegondge, v. 495
Sarakino, anc. *Peparethos*, i. 378
Saramaca, fl. 649
Saran, pr. 495
Saransk, v. 356
Sarapoul, v. 352
Saratow, v. 353
Saratow (le). ibid.
Saravan, pr. 444
Sardaigne (i. de). 236
Sardes, v. 710
Sardinia, i. 748
Sari, v. 443
Sarephta, v. 716
Sarepta, v. 353
Sarguemines, v. 204
Sark, r. 402
Sarlat, v. 223
Sarmatia. 756
Sarmaticus oceanus. 754 et 756
Sarmatiques (portes). 422
Sarnem, bourg. 232
Saronicus sinus. 742
Sarouchad, v. 433
Sarpa, r. 360
Sarrebourg, v. (Meurthe). 236, 323
Sarrebrück, v. 323
Sarrelouis, v. ibid.
Sartène, v. 218
Sarthe (dépt. de la). 208
Sarzane, v. 239
Saskatchawan, fl. 605
Sassari, v. 238
Satacunda (le). 342
Satahoual, i. 686
Satala, fort. 427
Satalia, v. ibid.
Satoralia, v. 269
Satsouma, pr. 462
Saturnia tellus. 744
Saumur, v. 209
Saunders, i. 601
Saut-du-Chat. 603
Sauveur (Saint-), bourg. 211
Savage, i. 691
Savannah, r. 575
Savannah, v. ibid.
Save, r. 260
Savenay, v. 225
Saverne, v. 204
Savoie (la). 237
Savoie (Haute-). 239
Savolax (le). 341
Savus, fl. 755
Saxe (rme de). 312
Saxe-Altenbourg, duché. 298, 304
Saxe-Cobourg Gotha, duché. ibid.
Saxe-Meiningen, duché. 298, 303
Saxe-Weimar (gr. duché de). ibid.
Sayansk, monts. 450
Sayula, v. 598
Scala-Nova, port. 427
Scaldis, fl. 751
Scalloway, v. 405
Scandia ou *Scandinavia*. 754
Scanie (la), r. 336
Scarborough, v. 656
Scarborough, v. 401
Scardus, mont. 365, 371
Sceaux, bourg. 227
Schaffouse, ville et canton. 231, 233
Schandau, v. 313
Schashum, r. 525
Schatak, v. 363
Schelatskoï, cap. 414
Schelestat, v. 204
Schelling. 329
Schemnitz, v. 260, 262

Schenbrunn, v. 286
Schenectady, v. 585
Scherbro, i. 508
Schiraz, v. 431
Schlangenberg, mont. 453
Schleiz, v. 305
Schlusselburg, fort. 348
Schmalkalden, v. 302
Schoa, pr. 512
Schœnebeck, v. 321
Schœssbourg, v. 272
Schouster, v. 439
Schouten, i. 683
Schouwen, i. 328
Schuylkill, r. 573
Schwabach, v. 294
Schwabisch-Hall. 297
Schwartz-Wald, mont. 277
Schwarzbourg-Rudolstadt, princ. 298, 305
Schwarzbourg-Sonderhausen, princ. *ibid.*
Schwatz, v. 291
Schweidnitz, v. 317
Schweinfurt, v. 296
Schwerin, v. (Prusse). 316
Schwerin, v. et gr.-duché. 308
Schwitz, cant. et v. 229, 232
Sciacca, v. 250
Sciglio, v. 251
Scio ou Chios, i. et v. 428, 434
Scodra, v. 744
Scombi, r. 369
Scombrium promontorium. 749
Scomus, mt. 739
Scopelo, i. 378
Scopia, v. 371
Scordius, mt. 755
Scordona, v. 259
Scutari, v. (Asie.) 427
Scutari ou Scodra, v. 369
Scyllæum promontorium. 747
Scyros, i. 743
Scythia (la). 729
Scythopolis, v. 718
Searempour, v. 495
Sebanga, lac. 424
Sebaste, v. 713
Sebaste, v. (Palestine.) 718
Sébastien (St.-), fort. 551
Sébastien (St.-), fort. *ibid.*
Sébastien (St.-), v. (Espagne.) 379
Sebenico, v. 259
Seca, r. 390
Sedan, v. 203
Sedjelmessa, v. 522
Sedjer, v. 436
Sedo, v. 530
Seeland, i. 331
Seer, v. 436
Segesvar, v. 271
Segesta, v. (Sicile.) 748
Segesta, v. (Pannonie.) 755
Sego, v. 528
Segobriga, v. 750
Segorbe, anc. *Segobriga.* 388
Ségoula, i. 608
Segovia, v. 750
Segovia-Nueva, v. 674
Ségovie, v. 380
Segré, v. 225
Segundera (Sierra), mont. 380
Segura, r. 384
Séidiaischévo, lac. 451
Seihoun, riv., anc. *Pyramus.* 427
Seine, fl. 202
Seine (dép. de la). 205
Seine-Inférieure (dép. de la). *ibid.*
Seine-et-Marne (dép. de). *ibid.*
Seine-et-Oise (dép. de). *ibid.*
Seixe, r. 390
Sel (i. du). 550
Selangan, v. 671
Selengga, fl. 477
Seleucia, v. 712
Seleucia, v. 716
Seleunguinsk, v. 458
Selga, v. 711
Selimeh, v. 516
Selinonte, v. 250
Selinus, v. 748
Selkirk, v. et comté. 241
Selters, v. 303
Semendria, v. 367
Sémides ou Eudoxie, i. 608
Semipolatinsk, v. 458
Semisopotnoï, i. 608
Sémitsch, i. *ibid.*
Semlin, v. 266
Semneh, v. 512
Sempach, v. 232
Semur-en-Auxois, v. 223
Sénéca, can. 582
Sénégal, fl. 507, 509
Sénégambie (la). 509
Séniah, fort. 550
Senlis, v. 206
Senna, v. 443
Sennaar, rme et v. 512
Sens, v. 228
Sepias promontorium. 741
Sepphoris, v. 717
Sept-Cratères, i. 608
Septmoncel, v. 225
Sequana, fl. 761
Seraï ou Bosna-Seraï, v. 388
Sera-Metropolis. 729
Serampour, v. 493

Sérès, v. 372
Sereth, r. 274, 365
Sereth, v. 274
Sergipe, pr. 644
Sergipe-del-Rey, v. *ibid.*
Serica. 729
Seringapatam, v. et pr. 487
Seripho, î. 378
Serkars (pays des). 487
Serpoukof, v. 355
Serra, cap. 507
Serra-do-Espinaço. 556
Serra-do-Mar. *ibid.*
Serrat, mont. 381
Sersel, v. 520
Sertao, v. 392
Servie (la). 367
Sesarga, î. 682
Setabi, r. 537
Sétarah, pr. et v. 490
Setledge, r. 489
Sétubal, v. 390
Seumara, v. 715
Sevastopol ou Aktiar, v. 359
Seveberg, monts. 334
Sever, r. 389
Sever (Saint-), v. 211
Severn, fl. 394
Severo-Vostochnoi, cap. 414
Séville, v., ancienne *Hispalis*. 383
Sèvres (dép. des Deux-). 227
Seweetsprings, v. 587
Seybo, v. 655
Seychelles, î. 508, 547
Seyde, anc. *Sidon*, v. 429
Seypan, î. 687
Shannon, fl. 406
Shapinshay, î. 405
Shawaneetown, v. 584
Shelburne, v. 600
Shelbyville, v. 584
Shepherd, î. 682
Shetland, î. 405
Shetland austral. 561
Shieldsborough, v. 585
Shrewsbury, v. 400
Siahbend, pr. et v. 444
Siak, r^me et v. 665
Siak, fl. *ibid.*
Siam (r^me de). 504
Siam (golfe de). 500, 504
Siam (monts de). 501
Siam, v. 504
Si-an, v. 471
Siangourih, v. 541
Siao, î. 672
Sibao, mont. 561
Sibaris, r. 747
Sibir, v. 450
Sibérie (la). *ibid.*
Sibérie (Nouvelle-). 457
Si-Birou, î. 667
Sichem ou *Sichar*, v. 718
Siciles (r^me des Deux-). 246
Siclaya, v. 674
Siculum fretum. 747
Siculum mare. *ibid.*
Sicyone, v. 742
Sicyonia. *ibid.*
Side, v. 711
Sidenus, fl. 714
Sidi-Hassem (le). 522
Sidodona, v. 725
Sidon, v. 716
Siedlce, v. 343
Siefsk, v. 356
Siegen, v. 322
Sienne, v. 241
Sierck, v. 204
Sierra-de-Acha. 555
Sierra-de-las-Grullas. *ibid.*
Sierra-del-Caño. 382
Sierra-de-los-Membres. 555
Sierra-de-Penagache, mont. 380
Sierra-Leone, cap. 509
Sierra-Leone (la). 532, 545
Sierra-Madre. 555
Sierra-Morena. 384
Sierra-Nevada-de-Merida. 382
Sierra-Parime. 554
Sierra-Verde. 555, 558
Sieva, r. 365
Sigæ, fl. 736
Sigæ, v. *ibid.*
Sigala, v. 528
Sigmaringen, v. 300
Signakh, v. 424
Siguenza, v. 384
Sihoun, fl. 447
Sikino, î. 378
Sikkim, v. et pr. 490
Sikokf, î. 459, 461
Sikoko. 462
Sil, r. 380
Silarus, r. 745
Silésie (la). 317
Silésie autrichienne. 273
Silhet, v. et pr. 494
Silistri, v. 367
Simbirsk (le). 353
Simbirsk, v. *ibid.*
Simium, v. 755
Simois, fl. 710
Simonstadt, v. 541
Simosa, pr. 462
Simousir, î. 459

Simpson, î. 687
Si-Hou, lac. 467
Sinaloa, v. 599
Sinai, mont. 415, 720
Sinamari, bourg. 642
Sinano, pr. 462
Sincapour, î. et v. 503
Sind, fl. 415, 442, 489
Sindhy, pr. 491
Sindhyah, r^me^. *ibid.*
Singamnère, pr. et v. 496
Singboun, v. 486, 495
Singidusum, v. 755
Sinique, groupe. 415
Sinnie, r. 529
Sinkel, pr. 665
Sinope, v. 426, 714
Siolki, mont. 415, 477
Sion, v. 232
Sion, mont. 430
Siout, v. 516
Sioux, dist. 580
Siphanto, î. 378
Siphocos, î. 379
Sipontum, v. 747
Sipyli (*Magnesia*), v. 711
Sira-Mouren, fl. 477
Sirang, v. 674
Sire (le), v. 511
Sirhind, v. et pr. 489
Sirinagor ou Cachemire, v. 492
Sirmore, pr. 495
Siscia, v. 755
Sissités, r. 745
Sisteron, v. 216
Sitifis, v. 735
Sitka ou Nouv. Arkangel, établ^t^. 609
Sitzo, pr. 462
Sivas, v., anc. *Sebastia*. 426
Siwi, pr. et v. 444
Sizeboli, v. 372
Skagastrand, v. 616
Skagen, cap. 331
Skager-Rack, dét. 334
Skalholt, v. 372
Skara, v. 338
Skeen, v. 340
Skerries, î. 405
Skiathos, î. 378
Skillus, v. 743
Skirtitis, mont. *ibid.*
Skleno, baie. 262
Skogn, v. 340
Skye, î. 406
Skyros, î. 378
Slatina, v. 366
Slege, v. 323
Sleswig, v. et duché. 331, 332
Sleswig, isth. 331
Sligo, v. et comté. 407
Slobodsk, v. 352
Slonim, v. 363
Slutsk, v. *ibid.*
Smalcalde, v. 302
Smolensk, v. 355
Smolensk (le). *ibid.*
Smonda, compt. 545
Smyrna, v. 710
Smyrne, v. 427
Sniatyn, v. 274
Snowhill, v. 585
Soar, r. 400
Soccoro, î. 560
Société (î. de la). 688
Socotora, î. 542
Sodiya, pr. 482
Sœderhamn, v. 339
Sœderkœping, v. 338
Sœdertelge, v. 339
Sœmmering-Gebirge, mont. 276
Soest, v. 321
Sofala (côte de). 350
Sofala, r. 509, 550
Sofala, fort. 550
Sogdiana (la). 726
Sokkat (le). 512
Sokota, v. 511
Solapour, pr. et v. 496
Soledad, î. 561
Soleil (mont. du). 534
Soleure, v. et canton. 232, 233
Soli, v. 712
Solikamsk, v. 352
Solingen, v. 322
Solæ, v. 712
Solola, volc. 609
Solowetskoï, î. 355
Solway, golfe. 400
Somaulis ou Côte-d'Adel. 539
Sombrerete, v. 498
Somlyo, bourg. 272
Somme (dép. de la). 227
Sommerset (comté de) 398
Sommerset septentrional. 606
Somo (Sierra-). 380
Sonde ou Sunda, dét. 657
Sonde (mer de la). *ibid.*
Sonde (î. de la). 556
Sonderamtel, pr. 616
Souderbourg, v. 332
Sondershausen, v. 305
Sondrio, v. 254
Sonnenberg, baie. 304
Sonora et Cinaloa. 592
Sonora, r. *ibid.*
Sonsonate, v. 619

Sonusco, v. 619
Sophia ou Triaditza, v. 367
Sordica, v. 756
Soria, v. 380
Soronsol, i. 685
Sorrento, v. 250
Sotto la-Marina, port. 599
Souakim, v. 513
Soudak, port. 359
Soudan (le). 525
Soudjou-Kalé, port. 422
Soufre (i. de). 687
Soukgoum-Kalé. 422
Soukoun-Kale, v. 424
Soulima, r^me. 532
Soulou (mer de). 657
Soulou, i. 671
Soumy, lac. 451
Soumy, v. 357
Souncrgondge, v. 494
Sourabaya, v. 668
Souracarta, v. *ibid.*
Sourgout, v. 456
Sourmoul, v. 444
Sourouga, pr. 462
Soury, v. 495
Sousounsk, v. 456
Sou-Tcheou, v. 470
Southampton, i. 559, 606
Southampton, comté. 397
South-Uist, i. 406
Sout-Ronaldsay, i. 405
Souvo, pr. 462
Souwaroff, i. 691
Souza, v. 518
Souzdal, v. 354
Sow, r. 400
Spa, v. 327
Spachia, v. 373
Spalatro, v. et c^le. 259
Spandau, fort. 318
Spanish-Town, v. 653
Sparta, v. 743
Spatusæ, v. 728
Speighs-Town, v. 655
Spencer, golfe. 676
Sperchius, fl. 741
Spessart, mont. 277
Spetzia, i. 378
Spey, r. 394
Spezzia, v. 238
Sphacterie, i. 743
Spiegelberg, colline. 321
Spire, v. 295
Spiritu-Santo (arch. del). 656
Spirkine, i. 608
Spithead (rade de). 397
Spitzberg (le). 615
Spolete, v. 244
Sporades, i. 711
Sporades australes, îles. 691
Sporades du nord, i. *ibid.*
Sprée, r. 318
Springfield, v. 585
Spring-Place, v. 578
Squillace, v. 251
Stabiæ, v. 746
Stabrock ou George-Town, v. 648
Stachir (le). 738
Stade, v. 315
Stadt-Hilm, v. 305
Staffa. 406
Stafford, v. et cté. 400
Stafford, v. 583
Stagyra, v. 740
Stahlberg, mt. 322
Stal enbrokh, v. 545
Stampalia, i. 378
Stanislawow, v. 274
Stankhiô, i. 434
Stannowoï, mt. 414 et 450
Stanz, v. 232
Stappen, v. 616
Staraia-Russa, v. 354
Stargard, v. (Prusse occid.) 308
Stargard, v. (cerc. de Stettin). 319
Staroï-Tcherkask, v. 363
Staunton, v. 587
Stavanger, v. 340
Stavropol, v. 361
Steigerwald, m^t. 277
Steinamanger, v. 268
Stendal, v. 321
Stephen (St-), v. 583
Sternberg, v. 281
Sterzing, v. 291
Stettin, v. 319
Steubenville, v. 586
Stewart, i. 620
Steyer, v. 287
Stirling, v. et cté. 404
Stockholm, v. 337
Stœrdalen, v. 340
Stolpe, v. 319
Stornway, v. 410
Stour, r. 399
Straslund, v. 319
Strangfort, lac. 407
Srasbourg, v. 204
Strata regio. 721
Stratonicea. 711
Stratonis turris, v. 718
Straubing, v. 292
Strengnæs, v. 339
Stridova, v. 265
Stromôe, i. 342

Strœmstad, v. 338
Stromboli, i. 236 et 259
Strongylæ, i. 748
Stronsay, i. 405
Stry, v. 275
Strymon, r. 371, 740
Sthul-Weissembourg, v. 265
Stuka, v. 522
Stuttgard, v. 297
Stutzerbach, v. 303
Stymphale, mt. 743
Styrie (la). 288
Subar, fl. 736
Sucadana, rme. 669
Suczawa, v. 274
Sud-Beveland, i. 328
Suderœe, i. 332
Sud-Est, i. 682
Sudètes, mts. 276
Suède (la). 334
Suez, golfe. 507
Suez ou Souey, v. 516
Suez, isthme. 507
Suffolk (cté de). 399
Suhl, v. 325
Suir, r. 408
Sula, i. 736
Sulci, v. 748
Sulia, r. 623
Sullivan-Cove, baie. 679
Sultaniéh, v. 443
Sumanap, v. 668
Sumatra, i. 666
Sumba, i. 669
Sumbava, i. 668
Sumeg, dist. 268
Sunbury, v. 586
Sund, détroit. 332
Sundswall, v. 339
Sunium promontorium. 742
Supérieur, lac. 557
Surate, v. et pr. 448 et 494
Surigao, i. 670
Surinam, fl. 649
Surentum, v. 746
Surrey (comté de). 397
Sustana. 724
Susquehanna, r. 572
Sussex (comté de). 409
Sutherland, prov. (Écosse). 410
Sutiaba, v. 619
Suwalki, v. 344
Suzannah, i. 503
Suze, bg. et pr. 521
Svéaborg, fort. 348
Svendborg, v. 333
Svethiwora, mgne. 367
Swan, i. 561
Swansea, v. 401
Sybaris, v. 747
Sydenham, i. 687
Sydney, v. 600
Sydney, Port-Jackson. 676
Syène, v. Eg. 513
Sylt, i. 332
Symæthus, r. 747
Symféropol, v. 358
Symi, i. 428
Synnada, v. 713
Syouah, oasis et v. 517
Syout, v. 514
Syra, i. 378
Syracusæ, v. 747
Syracuse, v. 249
Syracuse, v. 586
Syrgis, r. 756
Syriæ pylæ. 712
Syrie (la) 428, 715
Syrinagor, v. 425
Syrmich, v. 266
Syrmie (la). *ibid.*
Syrte (la Grande). golfe. 507
Sysran, v. 353
Szahmar, v. 263
Szala, r. 260
Szalad, dist. *ibid.*
Szamos, r. 271
Szamos-Falva, v. *ibid.*
Szamos-Vivar, v. *ibid.*
Szarogorod, v. 363
Szcsebrzeszyn, v. 344
Szegedin, v. 263
Szek, v. 272
Szent-Giorgy, bg. 271
Szent-Miklos, v. et bg. 268, 271
Szexar, bg. 263
Szigeth, bg 263
Szulyo, v. 262

T

Tabago, i. 562, 653
Tabarca, i. 508, 518
Tabaria, anc. *Tiberias*, bg. 430
Tabasco (le). 595
Tabasco (Sant-Iago de), v. *ibid.*
Taber, mt. 717
Table (i. de la). 687
Table (montagne de la). 509, 679
Tabor, v. 284
Tabulaque, v. 522
Tacape, v. 734
Tacazzé, fl. 522

Taccorary, fort. 552
Tachkend, v. 447
Tacna, v. 618
Tacolosida, v. 736
Tacubaya, v. 591
Tadéla, pr. 527
Tadmor ou *Palmyra*. 434, 716
Tadonsac, v. 607
Tafalla, v. 386
Tafilet, v. et pr. 521
Tagaï, ĭ. 687
Tagal, v. 674
Taganrok, v. 358
Tage, fl. 384
Tagilak, ĭ. 608
Tagulo, v. 671
Tagus, fl. 748
Tahouata, ĭ. 690
Tahurawa, ĭ. 692
Taï-Hou, lac. 467
Tain, v. 405
Taïti, ĭ. 688
Talcar, v. 541
Talikhan. *V.* Talifet, vill. 444
Tallahassée, v. 575
Tamandatahy, r. 643
Tamar, r. 679
Tamar, r. 397
Tamarida, v. 543
Tamatave, v. 541
Tamaulipas, état. 593
Tamba, prov. 462
Tambof (le). 356
Tambof, v. *ibid.*
Tamega, r. 391
Tamesis, fl. 753
Tamise, fl. 394
Tampa, v. 584
Tampico-Alto, v. 598
Tampico de Tamaulipas, v. *ibid.*
Tana, r. 350
Tanaga, ĭ. 608
Tanagra, v. 742
Tanais, fl. 754
Tanais, v. 757
Tanarus, r. 745
Tancitaro, volc. 592
Tandeyni. 524
Tanger, v. 522
Tango, pr. 462
Tanis, v. 732
Tanjaour, pr. et v. 495
Tanna-Nariva. 541, 682
Tantah, v. 515
Tantalan, ĭ. 504
Taormina, v. 249
Taos, v. 596
Tapaan, v. 671
Tapanouly, v. 666
Taphrata, v. 754
Taphros, dét. 748
Tappahanot, v. 487
Taprobana, ĭ. 498
Tapti, fl. 488
Tara, v. 455
Tarabad, v. 443
Tarabasan ou *Trébisonde*, v. 426
Tarabolos ou *Tripoli de Syrie*, v. 429
Taragone, y. 381
Tarare, v. 214
Tarascon, v. (Arriége). 212
Taravo, r. 218
Tarbagataï, pr. et mont. 478
Tarbagataï-Oola, mont. 477
Tarbes, v. 211
Tarentaise, pr. 239
Tarente, v. 248
Tarentum, v. 747
Tarifa, v. 384
Tarifa, v. 388
Tarki, v. 362
Tarn (départ. du). 211
Tarn-et-Garonne (départ. de). *ibid.*
Tarnis, fl. 751
Tarnopol, v. 274
Tarnow, v. 275
Taroudandt, v. 522
Tarraco, v. 750
Tarraconensis (*Hispania*). 749
Tarragone, v. 387
Tarsus, auj. Tarsous, v. 427, 712
Tartessus, v. 716, 749
Tasco, v. 591
Taskalousa, v. 575
Tasman, mont. 679
Tasnad, bourg. 272
Tassisudon, v. 481
Tatar-Bazardgik, v. 267
Tatarie (la) chinoise. 414
Tatarie (la) indépendante. 445
Tatouiva, ĭ. 690
Tatta, v. 522
Tatta, lac. 713
Tattah, v. 491
Taunton, v. 585
Taunus, mont. 754
Tauride. 358
Tauris ou Tebris, v. 438
Tauromenium, v. 747
Taurunum, v. 755
Taurus, mont. 415, 425, 711, 712
Tavastehus, v. 348
Tavastie (la). *ibid.*
Tavastie (lac de). 190
Tavay, pr. et ĭ. 503
Tavignano, r. 218

Tavira, v. 390
Tavolara, i. 237
Tavolo, r. 748
Tawaï-Poënummou, i. 680
Tawitawi, gr. d'i. et v. 671
Taxilla, v. 728
Tay, fl. 404
Taya, r. 280
Tayabas, v. 675
Taygète, mont. 743
Taz, golfe. 455
Tchad, lac. 508, 525
Tchama, mont. 415
Tchandour, v. 488
Tchang-cha, v. 470
Tchang-tcheou, pr. 467
Tchany, lac. 451
Tchao-hing, port. 467
Tcharaghtchi, v. 465
Tchar-Dagh, mont. 365
Tchar-Djouï, v. 446
Tcharychsk, v. 458
Tcheboksar, v. 353
Tchéduba, i. 502
Tchefti, mont. 508
Tche-kiang (le). 470, 474
Tchelagskii, cap. 414
Tchelga, v. 512
Tchemba, pr. 491
Tchenab, r. *ibid.*
Tcherkask, v. 360
Tcherkask-Novoï, v. *ibid.*
Tcherkin, v. 512
Tchernigof (le). 356
Tchernigof, v. *ibid.*
Tchikotan, i. 459
Tchinglepot, v. et pr. 495
Tchin-kiang, v. 470
Tchin-tchieu, r. 481
Tchirmène, v. 371
Tchitchakof, cap. 461
Tchittagong, fl. et pr. 484 et 494
Tchoka, i. 463
Tchol, r. 477
Tchornoï-iar, v. 361
Tchougaches, péninsule. 554
Tchougoutchou, v. 478
Tchougoulla, i. 608
Tchouktchis (presqu'île des). 554
Tchoung-thsing, pr. 476
Thourya-Ghaty, mont. 492
Tchufut-Kali, v. 359
Tchy-li, pr. 474
Tcien-kiang, fl. 415
Téachi, anc. *Itaque*, i. 379
Teate, v. 746
Têbbes ou Tabas, v. 443
Techein, v. 374
Teduntus, fl. 744
Teffé, r. 615
Tegazza. 502
Tégée, v. 743
Tégucigalna, v. 619
Teguis, v. 551
Téhéran, v. 438
Tehman, v. 433
Tehri, état. 196
Téhuantepeo, v. 595
Teinting, v. 544
Téjada (Sierra), mt. 382
Telavi, v. 425
Telemsen, v. 501
Telepte, v. 734
Telesme ou Talisman, mt. 437
Telmissus, v. 711
Tema, fort. 551
Temben (le). 511
Tembo, v. 530
Temeswar, v. 264
Tenarium promontorium. 743
Tenasserim, fl. 501
Tenasserim, pr. 503
Ténédos, i. 428
Ténériffe, i. 551
Tennessée (le) 576
Tentyris, v. 730
Teos, v. 710
Tepeaca, v. 596
Tepelen, v. 370
Tepic, v. 492
Tepozcolula, v. 598
Termmo, v. 248
Terceira, i. 548
Tereck, r. 361
Tergeste, v. 745
Terim, v. 436
Terlizzi, v. 251
Termès, v. 560
Termessus, v. 711
Termini, v. 259
Termonde, v. 330
Ternate, île et ville. 672
Terracine, v. 247
Terre-de-banks. 605
Terre-de-Feu, archipel. 553, 560, 535
Terre-de-la-Paix. 583
Terre-de-la-Trinité. 561
Terre-des-États (la), i. 633, 636
Terre-Neuve, i. 563, 600
Terres antarctiques. 560
Terres arctiques. 603
Terressa, i. 506
Teruel, v. 281
Teschen, v. 281
Tescuco, lac et v. 590
Tessin, r. 230

Tessin (canton du). 232, 233
Testigos, t. 562
Testuco, v. 591
Tétérew, r. 346
Tetrapole dorienne. 741
Tette, v. 550
Tétouan, v. 522
Tournia, v. 755
Teutobourg, forêt. 315
Texel, t. 329
Teyde, volc. 551
Thabor, mt. 430
Thaï-Wan ou Formose, t. 464
Thaï-Wan, v. *ibid.*
Thaï-Youan, v. 472
Thalossyn, fl. 500
Thambes, fl. 735
Thaphraia, v. 734
Thapsacus, v. 721, 722
Thapsus, v. 734
Thassos, t. 373
Théara, pr. 490
Thèbes d'Égypte, v. 514
Thèbes ou Thiva (Grèce), v. 376
Theiss, r. 260
Themiscyra. 714
Thenæ, v. 734
Theodosia, v. 757
Theodosiopolis, v. 615
Théraad, pr. 490
Theresienstadt, v. 263
Therma, v. 740
Thermaicus sinus. *ibid.*
Thermia, t. 378
Thermopyles, déf. 375
Thermodon, r. 714
Thermus, v. 744
Thessalie (la). 371, 741
Thessalonica, v. 740
Theuchira, v. 733
Thian-chan, mts. 477
Thibet, groupe de monts. 466
Thibet (le). 479
Thielt, v. 330
Thiers, v. 209
Thinæ, v. 729
Thionville, v. 204
Thirsa, v. 718
Thitsted, v. 333
Thizi, b. 214
Thoas, fl., ou *Achéloüs.* 744
Tholen, t. 328
Thomar, v. 590
Thomas (St-), t. 508, 653
Thonon, v. 239
Thorda, v. 271
Thorn, v. 316
Thornhavn, v. 333
Thoung-Thing, t. 466
Thrace (la). 371, 739
Thrée-Hills, t. 682
Thsang, pr. 480
Thsiuan-lo, pr. 476
Thulé, t. 754
Thun, v. 234
Thurgovie, cant. 231, 233
Thurii, v. 747
Thuringerwald, forêt. 277
Thurso, b. 405
Thyamis, fl. 744
Thyatira, v. 711
Tiara, mont. 463
Tiberias (lac de). 717
Tibiscum, v. 756
Tibiscus, fl. 756
Tibre, fl. 335
Tiburon, île et ville. 560
Ticinum, v. 745
Ticinus, fl. *ibid.*
Tidor, île et ville. 672
Tiflis, v. 423
Tigranocerta, v. 615
Tigré, rme. 511
Tigre, fl. 415, 432
Tijipuru, canal. 559
Tila ventus, fl. 745
Tilsitt, v. 316
Timachus, fl. 756
Timani (le). 531
Timok, r. 367
Timor, t. 668
Timor-Laout, t. 673
Timpanogos, lac. 557
Tingetera, v. 747
Tingis, v. 736
Ting-fou-hien, v. 471
Ting-tse-tse. 470
Tinian, t. 686
Tinnacoraw, t. 682
Tinnevelly, v. et pr. 495
Tino, t. 378
Tinto, r. 384
Tioumen, v 456
Tiperah, v. 484
Tipperary, v. 411
Tirajana, v. 388
Tirhout, v. 494
Tirlemont, v. 330
Tirnava, v. 367
Titan (t. du). 201
Titicaca, lac. 557, 628
Titicaca (vallée de). 557
Titul, v. 263
Tixtlan, v. 598
Tjiloga, v. 530
Tlalpan, v. 591

Tlapa, v. 598
Tlascala, v. et pr. 596
Tmolus, m. 709, 710
Tobol, r. 455
Tobolsk, v. et gr. 455
Tocantin, fl. 559
Tocat, v. 426, 427
Tœplitz, v. et b. (Moravie). 280
Tœplitz (Bohême), ville. 283
Tokai, b. 269
Tolède, v. 385
Toletum, v. 750
Tolin, v. 480
Tollotland, fl. ou Rio-de-Lerma. 392
Tolna, dist. 268
Tolosa, v. 387
Tolosæ, v. 784
Toluca, v. 598
Tom, r. 456
Tomarus, m^t. 744
Tomaszow, v. 343
Tombekbi, r. 578
Tombouctou (le). 527
Tomboul, v. 511
Tomerus, fl. 725
Tomi, v. 756
Tomini (baie de). 657
Tomizco, r. 621
Tomsk, v. 456
Tomskoïsavod, v. *ibid.*
Tondern, v. 332
Tongatabou, i. 687
Toniak, r. 460
Tonneins, v. 211
Tonnerre, v. 206
Tonquin ou Tunkin (golfe de), Indo-Chine. 504
Tonquin ou Tunkin (le) 501, 504
Tonsberg, v. 340
Tootomi, pr. 462
Tordesillas, v. 380
Toresko, bg. 271
Torfa-iœkull, v. 613
Torgau, v. 320
Torinhas, mont. 348
Torjok, v. 354
Torma, v. 629
Tormès, r. 380
Torna, bg. 263
Tornéo, r. 335
Tornes, v. 350
Toro, mont. 386
Toro, v. 380
Toro, fl. 477
Toropetz, v. 354
Torre del Annunciata, v. 251
Torre del Greco. *ibid.*
Torres (détroit de). 657
Torres-Novas, v. 392
Torres-Vedras, v. 392
Torshavn, v. 333
Tortola, i. 562, 652
Tortone, v. et pr. 239
Tortose, v. 381
Tortoum, v. 433
Tortue, i. 655
Tortues, i. 687
Tortuga, i. 562
Torviscon, v. 388
Tosa, pr. 462
Toscane (grand-duché de). 241
Toser, v. 518
Totana, v. 388
Totma, v. 351
Toudeyni, sal. 527
Toufoua, i. 687
Toul, v. 204
Toula, v. et gouv. 356
Toulon, v. 217
Toulouse, v. 212
Toumat, r. 511
Toumbédra, r. 488
Tour-du-Pin, v. 215
Tourfan, v. 479
Tourinsk, v. 456
Tournay, v. 328
Tournon, v. 215
Tournus, v. *ibid.*
Touron, v. 505
Touroukhannsk, v. 451
Tours, v. 209
Tovaros, bg. 265
Tozenlou, r. 426
Trachys ou *Heraclea*, v. 741
Trade-Town, bg. 592
Traghan, v. 518
Trajanopolis, v. 740
Tralles, v. 711
Traman, i. 685
Trancoso, v. 392
Trani, v. 248
Tranquebar, v. 493
Transylvanie (la). 270
Trapani, v. 259
Trapezus, v. 426, 295
Tras-os-Montès. 381
Trasymène, lac. 745
Traun, r. 285, 287
Traunstein, v. 295
Travancore, v. et pr. 490
Trave, r. 311
Travemunde, v. 310
Trawnick, v. 368
Trebia, r. 745
Trébigné, v. 374
Trébisonde. 426
Trebitsch, v. 280

Trent ou Humber, r. 400
Trente, v. 291
Trento. 745
Trenton, v. 572, 586
Trentschin, v. 269
Trezène, v. 743
Très-Forcas, cap. 551
Très-Montès, presqu'île. 554
Trèves, v. 323
Trévise, v. 254
Trévoux, v. 215
Tricala, v. et pach. 371
Tridentum, v. 755
Trieste, v. 256
Trileucium, prom. 749
Trinacria, i. 747
Tringano, v. 504
Tringoram, v. 503
Trinidad, v. 652
Trinité, i. 562
Trinité ou Trinidad, i. 653
Trinity-Harbourg, v. 606
Trinquemale, v. 499
Tripoli (état de). 517
Tripoli, v. 370, 517
Tripolis, v. 717
Tripolis (Syrtique). 734
Tripolitza, v. 377
Tripoutary, v. 490
Tristan d'Acunha, i. 508
Tritchinapaly, v. et pr. 495
Triton, lac. 734
Trivanderam, v. 490
Trivento, v. 251
Troade. 710
Trobriand, i. 682
Trochtelfingen, v. 300
Troïcsk, v. 352, 455
Trois-Montagnes, presqu'île. 560
Trois-Rivières (v. des). 602
Troki, v. 363
Trollhœtta, v. 338
Trond (Saint-), v. 330
Trondray, i. 405
Tronto, r. 235
Tropea, v. 251
Troppau, v. 281
Troy, v. 571
Troyes, v. 205
Truro, v. 606
Trutao, i. 504
Truxillo, v. 527
Truxillo, v. 623
Tsikousen, pr. 462
Tsikungo, pr. *ibid.*
Tsi-nan, v. 473
Tsiouan-Tchéou, v. 469
Tsousima, i. 462
Tuam, v. 411
Tubaï, i. 689
Tubang, v. 674
Tubingue, v. 298
Tucopia, i. 682
Tucuman, v. 634
Tudela, v. 386
Tuggala, v. 511
Tuklavi (le). *ibid.*
Tula, v. 598
Tulanzingo, v. *ibid.*
Tulcis, fl. 750
Tulle, v. 211
Tuloma, r. 350
Tumucumaque, montagne. 646
Tunes, v. 735
Tungaragua, vallée et riv. 557, 727
Tunis (rme de). 518
Tunis, v. *ibid.*
Tupajo, r. 645
Turbaco, vill. 621
Turia, r. 750
Turin, v. et pr. 237, 239
Turkestan ou Taras, v. 449
Turnhout, v. 330
Turocz, v. 269
Turon, r. 389
Turques ou Caïques, i. 633
Turquie d'Asie. 425
Turquie d'Europe. 365
Turuntus, fl. 757
Tuscia (la). 745
Tusco, fl. 735
Tuscoloosa, v. 383
Tusis, v. 232
Tustla, volc. et v. 555, 594, 598
Tuy, v. 387
Tuyabes, i. 389
Tweed, r. 395, 396
Twer, (le). 354
Twer, v. *ibid.*
Tyabtatoua, vill. 690
Tykocin, v. 343
Tyne, r. 401
Tynna, v. 753
Tyr, v., ou Sour, vill. 429, 716
Tyras, fl. 756
Tyrnau, v. 262
Tyrol (le) 290
Tyrone, c. 410
Tyrrhenia (la). 745
Tzaïlak, v. 374
Tziemlianskaia, vill. 360
Tzua, r. 356

U

Ubéda, v. 388
Ubédar, v. 383
Uberkingen, bains. 297
Ucayale, r. 559, 627
Ucker, r. et lac. 318
Uddevalla, v. 338
Udine, v. 254
Udwarheley, b. 271
Ufens, fl. 746
Uffeln, v. 307
Uglian, ĭ. 259
Ugodka, v. 356
Uitenhagen, v. 545
Ukraine (l'). 357, 359
Uléa, lac. 190
Uléa, r. 349
Uléaborg, v. *ibid.*
Ulm, v. 298
Ulster, prov. 407, 408
Ulpia trajana, v. 271
Ulpiacum, v. *ibid.*
Umbria (l'). 746
Umea, v. 336
Unouila, rme. 675
Ung-var, château-fort. 263
Union, canal. 581
Unna, v. 322
Unst, ĭ. 405
Unterwald, canton. 229, 232, 233
Upland, prov. 336
Upper-Creek, r. 574
Upsal, v. 337
Uraguay, ou Rio-Grande, fl. 559
Urbino, v. 245
Uri, canton. 229, 233
Urnadesa, v. 480
Urupinskaïa, v. 360
Usalctos, fl. 735
Usedom, ĭ. 319
Uskub, ancienne *Scopia*, v. 373
Ussel, v. 223
Ussitza, v 368
Ustica, ĭ. 259
Utica, v. 586
Utique, v. 716, 735
Utrecht, v. 318
Utrera, v. 388
Uxantis, ĭ. 762
Uxellodunum, v. *ibid.*
Uzès, v. 213

V

Vacheti, monts. 441
Vadutz, bg. 301
Vatius, mt. 753
Vahalis, fl. 741
Vaïgiou, ĭ. 657
Vaïoutza, r. 370
Vajda-Uniad, bg. 272
Vakasa, pr. 462
Valachie (la). 366
Valachie (la petite). *ibid.*
Valais (canton du). 232, 233
Valangas, v. 674
Valdivia, v. 634
Valence v. (Espagne). 381
Valence, v. 216
Valentin, pic. 540
Valert, v. 675
Valery (St.-), port. 203
Valham, ĭ. 684
Valinco, r. 218
Valladolid, v. (Amérique). 595
Valladolid, ancien Mechoacan. 592
Valladolid, v. (Esp.). 380
Vallée-du-Cheval-Blanc. 398
Valogne, v. 207
Valparaiso, v. 633
Val-Sésia, pr. 239
Valverde, v. 552
Van, lac., v. et pr. 415, 433
Vandalia, v. 577
Van-Diemen septentrional (terre de). 678
Vangenville, v. 584
Vanicoro, ĭ. 682
Vannes, v. 108
Var (dép. du). 118
Varallo, v. 239
Vardar, ancien *Axius*, r. 365, 371
Varinas, v. 623
Varna, v. 367
Varsovie, ou Warszawa, v. 343
Varus, v. 686
Varus, fl. 750
Vasarhely, bg. 264
Vasili-Potamos, anc. *Eurotas*, r. 376
Vasquez (île de). 688
Vassy, v. 225
Vasto, v. 251
Vato, r. 541
Vatzberg, v. 289
Vaucluse (dép. de). 113

Vaud (canton de). 233
Vazabaris, r. 644
Vectis, i. 753
Vega (i. Saint-Domingue). 655
Vegesak, bg. 310
Veglia, i. 255
Veii, v. 746
Veldidena, v. 755
Velebitchi, monts. 258
Velez-Malaga, v. 388
Velica-Gubovisa, casc. 258
Velitræ, v. 746
Velij, v. 363
Venafrum. 746
Vendée (départ. de la). 228
Venden, v. 347
Vendôme, v. 225
Venedicus sinus. 757
Venef, v. 356
Venersborg, v. 757
Venise, v. 254
Venloo, v. 327
Vent (îles du). 562
Vent (îles sous le). *ibid.*
Venta Icenorum, v. 753
Vera, p. 382
Vera-Cruz (la). 593
Vera-Cruz, v. *ibid.*
Veragua (Cordillère de). 554
Verugua (Santiogo-de-), v. 622
Verbanus lacus. 755
Vereeil, v. et pr. 237
Verdachellum, v. 695
Verden, v. 315
Verdun, v. 203
Vergara, v. 387
Verkhoyansk, v. 458
Verlé, r^me. 669
Vermeille (mer). 553
Vermont (le). 570
Vérone, v. 253
Verreïa, v. 355
Versailles. v. (É.-U.) 577
Versailles, v. 206
Verta (le cap). 509
Verte (baie). 579
Verulamium, v. 753
Verviers, v. 327
Vervins, b. 222
Vesontio, v. 753
Vesoul, v. 213
Vésuve, volc. 247
Veszprim, v. 265
Vevay, v. (É.-U.). 577
Vevay, vill. (Suisse). 233
Vexio, v. 338
Viadrus, fl. 754
Vianna, v. 392
Viareggio, v. 242
Viatka, r. 352
Viatka, gouv. *ibid*
Viazma, v. 355, 363
Viborg, v. et gt. 348
Vic-d'Essos, vallée. 312
Vicence, v. 254
Vich, v. 387
Vichnoï-Volotschk, r. 354
Victoria, v. 643
Victoria, cap. 553
Vidin, v. 373
Vidjaypour, v. 493
Vienna, v. 752
Vienna, v. (É.-U.) 585
Vienne, v. (Autriche). 287
Vienne (départ. de la). 206, 228
Vienne (départ. de la Haute-). 208, 228
Vienne, v. (Fr.). 215
Vierges (i. des). 655
Vierges i. 562
Vigan, v. 224
Vigegano, v. 239
Vigenna, r. 751
Vigten, i. 335
Villa-Boa, v. 645
Villach, v. et cercl. 256, 257
Villach, v. 256
Villa-de-Léon, v. 592
Villa-de-Santa-Maria, v. 549
Villa-do-Principe, v. 644
Villa-França, v. 387
Villalta, v. 598
Villa-Nova-de-Portimao, v. 393
Villa-Nueva-de-San-Jose, v. 618
Villa-Real, v. 388
Villa-Rica, aujourd'hui Cidade-do-Ouro-Preto. 644
Villa-Viçosa, v. 392
Villefranche, v. (Haute-Gar.). 214
Villefranche, v. (Rhône). 212
Villena, v. 382
Villeneuve-d'Agen, v. 211
Villenour, distr. 494
Vilna, gt. 346
Vilna, v. 346, 363
Vilonisk, v. 458
Vinaros, v. 388
Vincennes, ville. (É.-U.) 577
Vincent (St.-), i. 562
Vincent (St.-), golfe. 676
Vincente (San-), v. 619
Vindelicia (la). 754
Vindhia, mts. 490
Vindo, fl. 754
Vindobona, v. 755
Vinebah, fort. 541
Vingtain, v. 545
Vintimille, v. 239

Vire, v. 207
Virgin-Gorda, ĭ. 362, 652
Virginie (la). 574
Visagapatam, pr. et v. 495
Viscasset, v. 585
Vischegrad, v. 368
Viseu, v. 391
Visiapour, pr. 488
Visigapatam, v. 487
Vistritza, anc. *Erigon*, r. 371
Vistule (la), fl. 274, 343
Visurgio, fl. 754
Vitebsk, v. 346
Viterbe, v. 244
Vitimskoï, v. 438
Vitré, v. 208
Vitry-le-Français, v. 206
Vittoria, v. 381
Viviers, v. 222
Viza, v. 372
Vizille, v. *ibid.*
Vladekavkas, v. 362
Vladich, mt. 368
Vladimir, v. 354
Vlieland, ĭ. 329
Vocetius, mt. 750
Vodina, anc. *Edesse*, v. 371
Vogelgerg, mt. 277
Vogesus, mt. 750
Voghera, v. et pr. 238
Vohemar, baie. 541
Voitzberg (canton de) et v. 289
Volcans, gr. d'ĭ. 687
Volcea palus. 755
Volhynie. 346
Volkerode. 304
Vologda, gt. et v. 349, 351
Volsk, v. 354
Volta, r. 509
Volterra, v. 249
Volturno, r. 235
Volubilis, v. 736
Volutza, mt. 371
Vonitza, v. 370
Vorganium, v. 750
Vorneck, ĭ. 258
Vosges (dépt. des). 218
Vou-Men, fl. 476
Voura, r. 528
Vouting, v. 471
Vouziers, v. 222
Vrachori, v. 370
Vredenbourg, fort. 552
Vüg, v. 340
Vukovar, bg. 268
Vulcano, ĭ. 259
Vulsium, v. 745
Vulturnus, v. 746

W

Waagœe, ĭ. 332
Wadjo, royaume. 675
Wadovice, v. 275
Wadstena, v. 338
Wag, r. 260
Wagram, vill. 287
Wahal, fl. 325
Waigiou, ĭ. 683
Waine (fort). 584
Wakfield, v. 401
Walcheren, ĭ. 328
Waldeborough, v. 485
Waldeck (princ. de). 298, 307
Waldubba, v. 511
Wals, ĭ. (Orcades). 405
Wangaroa, établ. 680
Warasdin, v. 266
Warberg, v. 338
Warlitz, v. 306
Warmsprings, v. 581
Warnemunde, p. 308
Warnitza, v. 357
Wartha, r. 316, 343
Warwick, v. 587
Warwick, v. et comté. 399
Wasa, v. 349
Wash, golfe. 399
Washington, v. 574
Washington, ĭ. 691
Washington, gr. d'ĭ. 690
Washitta, v. 585
Waterford, v. et comté. 408
Waterford, v. 586
Waterloo, vill. 328
Watho-Haïmanot, v. 512
Wavao, ĭ. 687
Wawari, volc. 672
Weddell, ĭ. 561
Weicksel, v. 281
Weilbourg, bs. 303
Weiler, v. 296
Weimar, v. 303
Weiskirschen, v. 281
Weissembourg, bs. 271
Weissenfels, v. 300
Wellebit, mt. 265
Wellesley, pr. 503
Wellington, v. 400

Wels, v. 287
Welternete, v. 668
Wener, lac. 190
Wenersborg, v. 337
Wengrow, v. 344
Werders, i. 316
Wernigerode, v. 321
Werra, r. 277
Wersitz, bg. 264
Wert, v. 327
Wertheim, v. 300
Werz, lac. 347
Wesel, v. 322
Weser, r. 277, 321
Wessprim, v. et distr. 266
Westeras, v. 339
Western, port. 676
Westerwick, v. 338
Westmannie, pr. 336
Westmeath, cté. 411
Westmoreland, cté. 401
Westphalie. 321
Westpoint, v. 586
Westray, i. 405
Westro-Gothie, pr. 336
Weter, lac. 190
Wetter, i. 669
Wettin, v. 320, 325
Wetzlar, v. 323
Wexford, cté et v. 411
Whalsay, i. 405
Wheeling, v. 587
Whidah, fort. 350
Wiaitko, v., ou Wiatka. 352
Wick, bg. 415
Wicklow, v. et cté. 401
Widin, v. 367
Wieliczka, mine de sel. 275
Wieprz, r. 342
Wiesbaden, v. 303
Wieselbourg, dist. et bg. 268
Wight, i. 397
Wigton, baie et v. 410
Wilhelmsbad, vill. 302
Wilia, r. 346
Wilkesbarre, v. 586
Willelmstadt, v. 653
William, fort. 545
Williamsburg, v. 587
Williamsport, v. 585
Williamsport, v. 586
Williams-Town. 585
Williamsborough, v. 583
Willingen, v. 300
Wilmanstrand, v. 348
Wilmington, v. 373
Wilson, cap. 675
Wilt (cté de). 398
Winchester, ville. (É.-U.). 587
Winchester, v. Angleterre). 409
Windsheim, v. 296
Windsor, v. (É.-U.) 600
Windsor, v. (Angleterre). 398
Windsor (v. N. H.). 677
Wingaw, can. 582
Winnsbourough, v. 583
Winter, i. 605
Winterthur, v. 231
Wisby, v. 338
Wismar, v. 308
Wissembourg, v. 204
Withby, v. 401
Witt (terre de). 676
Wittemberg, v. 320
Wojerat, v. 511
Wokkan, i. 684
Wolborz, v. 343
Wolfe, i. 601
Wolfenbuttel, v. 306
Wulfertsdyk, i. 328
Wolga, fl. 353, 360
Wolgast, v. 319
Wollin, v. *ibid.*
Woodle, i. 687
Woodstock, v. 587
Woolwick, v. 396
Woorne, i. 327
Wooter, v. 585
Worcester, cté. 399
Worcester, v. *ibid.*
Worms, v. 301
Woronej, v. 356
Worcefter, v. 585
Wou-tchang, v. 469
Wurtemberg, rme. 296
Wurtzbourg, v. 295
Wye, r. 400
Wyszogrod, v. 344

X

Xalapa, v. 594
Xalisco, v. 492
Xamiltepec, v. 598
Xanten, v. 322
Xanthus, fl. 710
Xantus, v. 711
Xauxa Jauja, v. 629
Xerès, v. (Esp.). 383
Xima, pr. 462
Xingu, r. 645
Xixena, v. 388
Xochimilco, lac. 590
Xoulla Mangala, i. 672

Y

Y (golfe de l'). 326,329
Yablonoï, mts. 414
Yahndi, v. 532
Ya-Lou, r. 476
Yamaisoït, pr. 462
Yamtafouro, pr. *ibid.*
Yamatto, pr. *ibid.*
Yambo, p. 435
Yanaon, p. 493
Yang-tcheou, v. 470
Yanï (le). 531
Yang-tse-kiang, ou fl. Bleu. 414,466
Yan-Phing, v. 470
Yap, î. 686
Yapura, r. 645
Yar, v. 478
Yare, r. 399
Yarkand-Daria, r. 479
Yarhand, v. *ibid.*
Yarmouth, rade. 399
Yaroslavl, v. 354
Yarou-Dzamgbo, fl. 480
Yarriba, r^me^. 532
Yatuna, r. 644
Yé, pr. 503
Yédogava, r. 461
Yellow-Creek. 578
Yellow-Spring, v. 585
Yenikali, dét. 358
Yenikali, fort. 359
Yéou, fl. 508
Yesseldick, v. 668
Yetseghenp, r. 462
Yetsen, pr. 462
Yetsisen, pr. *ibid.*
Yetstsion, pr. *ibid.*
Yeu, î. 201
Yezd, v. 438
Yin, mt. 475
Ylagan, v. 574
Yloc, v 671
Yloilo, î. *ibid.*
Yolofs. 530
Yonne (département de l'). 205
York, v. (É.-U.) 586, 603
York (î. du Duc-d'). 607, 683, 691
York, cap. 675
York, fort. 605
York, v. et c^té^. 399, 401
Yorktown, v. 587
Youle, r. 541
Youna, r. 560
Ypres, v. 328
Yrieix (St.-), v. 228
Yssel, r. 325
Ysselmonde, î. 327
Yssengeaux, v. 225
Yucatan (l'). 554, 595
Yun-Ling, m^t^. 415
Yunnan, v. 471
Yunnan (l'). *ibid.*
Yupura, r. 555
Yurna, r. *ibid.*
Yutay, r. *ibid.*
Yverdun, v. 233
Yvetot, v. 225

Z

Zaandam, v. 329
Zab (le). 521
Zacatecas, v. et ét. 592
Zacinthus, î. 744
Zafra, v. 387
Zagora, mt. 375
Zagros, mts. 722
Zaïre, fl. 507
Zaisain, lac. 414
Zako, bg. 543
Zalatna ou Zlatna, v. 271
Zalissa, v. 715
Zama, v. 735
Zambèze, fl. 538
Zamora, v. 382
Zamosc, v. 343
Zanesville, v. 586
Zaguebar (le). 539
Zancle, v. 747
Zandrakarta, v. 726
Zanfara, pr. 526
Zante, î. et v. 379
Zanzibar, î. 548
Zara, v. et cle. 259
Zaranga, v, 725
Zarhon, coll. 736
Zariya, v. 526
Zarmisogethusa, v. 756
Zéa, î. 378
Zébu, î. v. 671
Zéeland (î). 328
Zeg-Zeg, pr. 526
Zeila, v. 539
Zeitz, v. 320

Zela. 714
Zélande, pr. 328
Zélande (la Nile-), i. 653, 680
Zelaya, v. 592
Zelle, v. 314
Zendeh-Joud, 438
Zougg, v. 266
Zenghian, v. 443
Zenta, lac. 369
Zerbi, t. 508
Zerbst, v. 306
Zerréh (lac de). 442
Zeugitane. 734
Zeugma, v. 715
Zeulenrode. v. 304
Zieuly, v. 464
Zimapan, v. 598
Zimbaoé, v. 538
Zinghicor, v. 549
Zintzunzant, v. 598
Zirmi, v. 526
Zittau, v. 313
Zloczow, v. 274
Znaïm, v. 280
Zoba, v. 721
Zoffingen, v. 234
Zolkief, v. 275
Zombor, v. 263
Zouri, v. 444
Zug, lac. 232, 233
Zug, canton. 233
Zug, v. 232
Zulla, vill. 512
Zullichau, v. 318
Zumbo, fort. 538
Zumpango, lac. 590
Zurich, lac. 190
Zurich, canton. 233
Zurich, v. 231
Zutphen, v. 330
Zuy-der-Zée, golfe. 325
Zwickau, v. 313
Zwool, v. 329
Zwornick, v. 368

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

3 2044 074 343 252

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

Non-receipt of overdue notices does not exempt the borrower from overdue fines.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413

WIDENER
DEC 1 7 2006
CANCELLED

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.